



**HAL**  
open science

# Les images dans les Harangues et les Plaidoyers politiques de Démosthène : de la communication politique à la littérature

Matthieu Fernandez

► **To cite this version:**

Matthieu Fernandez. Les images dans les Harangues et les Plaidoyers politiques de Démosthène : de la communication politique à la littérature. Linguistique. Université Paris-Sorbonne - Paris IV, 2015. Français. NNT : 2015PA040157 . tel-04298248

**HAL Id: tel-04298248**

**<https://theses.hal.science/tel-04298248v1>**

Submitted on 21 Nov 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



# UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

ÉCOLE DOCTORALE I : Mondes anciens et médiévaux

EA 1491: EDITTA  
ÉDITION, INTERPRÉTATION, TRADUCTION DES TEXTES ANCIENS

## THÈSE

pour obtenir le grade de  
DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

Discipline : Études grecques

Présentée et soutenue par :

**Matthieu FERNANDEZ**

le : 28 novembre 2015

**Les Images dans les *Harangues* et les *Plaidoyers politiques* de Démosthène**  
**De la communication politique à la littérature**

**Sous la direction de :**

M. Paul DEMONT – Professeur, Université Paris-Sorbonne

**Membres du jury :**

M. Christian BOUCHET – Professeur, Université de Lyon

M. Paul DEMONT – Professeur, Université Paris-Sorbonne

M. François LEFÈVRE – Professeur, Université Paris-Sorbonne

M. Roberto NICOLAI – Professeur, Université La Sapienza (Rome)

M. Laurent PERNOT – Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, Professeur, Université de Strasbourg



**Matthieu FERNANDEZ**

LES IMAGES DANS LES *HARANGUES* ET LES *PLAIDOYERS POLITIQUES*  
DE DÉMOSTHÈNE

De la communication politique à la littérature



## Remerciements

Mes remerciements s'adressent tout d'abord à Monsieur le Professeur Paul Demont, qui m'a fait l'honneur de diriger cette thèse. Ce travail doit beaucoup à sa disponibilité, à ses lectures attentives et à l'aiguillon de son érudition bienveillante.

Je remercie tous ceux qui m'ont fait l'amitié de m'aider dans les dernières semaines de préparation : David-Artur Daix, qui en bon pilote a sauvé *in extremis* mon travail du naufrage informatique ; Sophie Jullien et Jean-Auguste Poulon, qui en ont relu une partie.

Enfin, toute ma gratitude va à ma famille. À mes parents pour leur soutien moral. À Catherine Marcelle et Philippe Perrot, et bien sûr à Sara et à Joseph, pour leur disponibilité, leur gentillesse et leur compréhension : ils m'ont permis de consacrer à ce travail les heures qui étaient nécessaires pour le mener à bien.



# Table des matières

Table des matières .....	7
Liste des abréviations .....	11
<b>Introduction.....</b>	<b>15</b>
<b>Chapitre I. Les images de la nature .....</b>	<b>37</b>
<b>I. Les phénomènes atmosphériques.....</b>	<b>38</b>
1) Le froid.....	38
2) Les phénomènes célestes.....	40
3) La fumée.....	44
4) Les nuages .....	60
5) Le vent.....	69
6) L'orage .....	78
7) Le tonnerre .....	88
8) Les précipitations.....	90
a) <i>La grêle</i> .....	90
b) <i>La pluie</i> .....	96
<b>II. Les images de l'ombre ou de l'obscurité.....</b>	<b>101</b>
<b>III. Les images empruntées à l'élément liquide.....</b>	<b>121</b>
1) La flottaison .....	121
2) L'eau douce .....	122
a) <i>Les sources et les puits</i> .....	122
b) <i>Le torrent ou le fleuve</i> .....	127
3) La mer .....	143
<b>IV. Les images empruntées à la géographie.....</b>	<b>153</b>
<b>V. Les images empruntées au monde végétal .....</b>	<b>157</b>
1) La graine.....	157
2) Le processus végétatif.....	161
3) La perte des feuilles .....	172
<b>VI. Les images du monde animal .....</b>	<b>179</b>
1) Les bêtes féroces.....	180
2) Les mammifères.....	201
3) Serpents, araignées et scorpions.....	220
4) Les oiseaux.....	227
5) Les poissons.....	232
<b>VII. Conclusion.....</b>	<b>237</b>
<b>Chapitre II. Les images de la maladie et de la médecine.....</b>	<b>249</b>
<b>I. Anatomie et fonctionnement du corps .....</b>	<b>251</b>
<b>II. Les images de la maladie.....</b>	<b>253</b>
1) La maladie en général.....	253
a) <i>La maladie de la discorde et de la guerre civile</i> .....	253
b) <i>La maladie de la corruption</i> .....	259
c) <i>Contagion religieuse et peste divine</i> .....	275
2) Les pathologies particulières .....	279
a) <i>L'étouffement</i> .....	279
b) <i>L'énervation et autres faiblesses</i> .....	280
c) <i>La fièvre</i> .....	286
d) <i>La surdité</i> .....	289
e) <i>L'épilepsie</i> .....	289
f) <i>La paralysie</i> .....	292
g) <i>L'ulcère</i> .....	294



h) Parties pourries, fractures, déchirures, entorses.....	302
3) La maladie psychique : la folie.....	311
4) La santé.....	329
5) La mort.....	332
<b>III. Les images empruntées à l'art médical .....</b>	<b>334</b>
1) Le but et les remèdes de l'art médical en général .....	336
a) Guérir .....	336
b) Recouvrer ses forces .....	338
c) Le contrepoison .....	341
d) Les remèdes à base de plantes.....	343
2) La pratique médicale .....	346
a) La consultation.....	346
b) Le traitement du malade : la chirurgie et la diététique.....	349
A) La chirurgie face au mal inguérissable.....	350
B) La diététique.....	358
<b>IV. Conclusion .....</b>	<b>367</b>
<b>Chapitre III. Les images de la guerre .....</b>	<b>377</b>
<b>I. La guerre en général .....</b>	<b>379</b>
1) L'attaque et le combat, victoires et défaites .....	379
2) Le bouclier.....	398
3) Brandir une arme .....	402
4) Les trophées .....	403
<b>II. Soldats et généraux.....</b>	<b>405</b>
1) Le commandement.....	405
2) La revue des troupes.....	407
3) Les cavaliers .....	408
4) Les mercenaires.....	409
5) Les camarades de combat.....	499
6) Τάξις, le poste à tenir .....	570
7) La retraite.....	666
<b>III. La tactique et le combat.....</b>	<b>670</b>
1) Le piège.....	670
2) Le siège .....	672
3) Les fortifications.....	677
<b>IV. Conclusion .....</b>	<b>714</b>
<b>Chapitre IV. Approche théorique : la réception antique des images de Démosthène</b>	<b>719</b>
<b>I. Aristote .....</b>	<b>721</b>
<b>II. Démétrios.....</b>	<b>734</b>
<b>III. L'avènement de la tradition latine : la Rhétorique à Herennius .....</b>	<b>738</b>
<b>IV. Le jugement de Cicéron et de Quintilien .....</b>	<b>742</b>
<b>V. Denys d'Halicarnasse.....</b>	<b>747</b>
<b>VI. Pseudo-Longin, <i>Traité du sublime</i> .....</b>	<b>753</b>
<b>VII. Hermogène.....</b>	<b>760</b>
<b>VIII. Le jugement des contemporains : Eschine critique littéraire .....</b>	<b>771</b>
<b>IX. Bilan : éléments pour une théorie démosthénienne des images .....</b>	<b>782</b>
1) La fonction des images.....	782
2) L'économie des images.....	784
<b>Conclusion .....</b>	<b>789</b>
<b>Annexe 1. Les relations entre Apollodore, Hypéride, Démosthène et Lycurgue des</b>	<b>795</b>
<b>années 340 aux années 320 : une étroite collaboration .....</b>	<b>795</b>

<b>Annexe 2. Les groupes politiques : entre relations personnelles et affinités idéologiques.....</b>	<b>799</b>
<b>Annexe 3. Démosthène et la fable de l'âne .....</b>	<b>805</b>
<b>Annexe 4. Deux métaphores lexicalisées : διασύρειν et προπηλακίζειν/προπηλακισμός.....</b>	<b>813</b>
<b>Bibliographie .....</b>	<b>827</b>
<b>Index des noms propres.....</b>	<b>907</b>
<b>Index des notions .....</b>	<b>907</b>
<b>Index des images et des mots grecs.....</b>	<b>917</b>



## Liste des abréviations

*Nota Bene* : pour les références complètes des ouvrages, se reporter à la bibliographie.

Lorsque nous citons un texte d'Hippocrate, l'édition et la traduction suivies, sauf indication contraire, correspondent à la première citée à la suite de ce texte.

Pour les autres auteurs, nous donnons le texte correspondant à la traduction indiquée, lorsqu'elle existe.

### I-Œuvres de Démosthène

- *Amb.* : *Sur les forfaitures de l'ambassade.*
- *Andr.* : *Contre Androtion.*
- *Aristocr.* : *Contre Aristocrate.*
- *I Aristog.* : *Contre Aristogiton I.*
- *Chers.* : *Sur les affaires de la Chersonnèse.*
- *Cour.* : *Sur la couronne.*
- *Lept.* : *Contre la loi de Leptine.*
- *Még.* : *Pour les Mégalopolitains.*
- *Mid.* : *Contre Midias.*
- *I Ol., II Ol., III Ol.* : *Première Olynthienne, Deuxième Olynthienne, Troisième Olynthienne.*
- *Org.* : *Sur l'organisation financière.*
- *I Phil., II Phil., III Phil., IV Phil.* : *Première Philippique, Deuxième Philippique, Troisième Philippique, Quatrième Philippique.*
- *Rép.* : *Réplique à la lettre de Philippe.*
- *Rhod.* : *Pour la liberté des Rhodiens.*
- *Sym.* : *Sur les symmories.*
- *Tim.* : *Contre Timocrate.*

## II-Autres œuvres antiques

- *Amb.* : *Sur l'ambassade infidèle*, Eschine.
- *ALG* : *Anthologia lyrica graeca*, edidit E. Diehl. Cité : *ALG*, tome, page.
- *AP* : *Anthologie palatine*.
- *Brut.* : *Brutus*, Cicéron.
- *CAF* : *Comicorum atticorum fragmenta*, edidit T. Kock. Cité : *CAF*, tome, page.
- *Cat.* : *Les catégories stylistiques du discours*, Hermogène. Les deux derniers chiffres renvoient à la page et à la ligne de l'édition Rabe.
- *CGFP* : *Comicorum graecorum fragmenta in papyris reperta*, edidit C. Austin.
- *Comp.* : *La composition stylistique*, Denys d'Halicarnasse.
- *Ctés.* : *Contre Ctésiphon*, Eschine.
- *CUF* : renvoie aux différents tomes de l'édition d'Hippocrate publiés aux Belles Lettres. Cité : *CUF*, tome, page, ligne de la page.
- *Dém.* : *Démosthène*, Denys d'Halicarnasse.
- Demiańczuk : *Supplementum comicum*.
- *De orat.* : *De oratore*, Cicéron.
- *DK* : *Die Fragmente der Vorsokratiker*, de H. Diels et W. Kranz. Cité : *DK*, numéro d'auteur, lettre, numéro de fragment.
- *DL* : Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres*. Cité : *DL*, livre, paragraphe.
- *EN* : *Ethique à Nicomaque*, Aristote.
- *EE* : *Ethique à Eudème*, Aristote.
- *FGrH* : *Die Fragmente der griechischen Historiker*, von Felix Jacoby.
- *Gorg.* : *Gorgias*, Platon.
- *HA* : *Histoire des animaux*, Aristote.
- *IEG* : *Iambi et elegi graeci*, edidit M. L. West. Cité : *IEG*, volume, page.
- *Inu.* : *De iuentione*, Cicéron.
- *Inv.* : *L'Invention*, Hermogène. Cf. à *Cat.*
- *IO* : *Institution oratoire*, Quintilien.
- Kœrte : *Menandri quae supersunt*. Cité : tome, page.

- Kühn : *Medicorum graecorum opera quae exstant*, editionem curavit D. Carolus Gottlob Kühn. Cité : Kühn, tome, page.
- *Leocr.* : *Contre Léocrate*, Lycurgue.
- Littré : Hippocrate, *Œuvres complètes*, par Emile Littré. Cité : Littré, tome, page, ligne de la page.
- *Myst.* : *Sur les mystères*, Andocide.
- *Orat.* : *Orator*, Cicéron.
- *PCG* : *Poetae Comici Graeci*, ediderunt Rudolf Kassel et Colin Austin. Cité : *PCG*, tome, page.
- *PLG* : *Poetae lyrici graeci*, recensuit Theodorus Bergk. Cité : *PLG*, volume, page.
- *Poét.* : *La Poétique*, Aristote.
- *PPF* : *Poetae philosophorum fragmenta*, edidit Hermann Diels. Cité : *PPF*, page.
- *Prot.* : *Protagoras*, Platon.
- Radt : *Tragicorum graecorum fragmenta*, editor Bruno Snell, vol. 4, *Sophocles*, editor Stefan Radt.
- *Rép.* : *La République*, Platon.
- *RH* : *Rhétorique à Herennius*.
- *Rhét.* : *La Rhétorique*, Aristote.
- *Sept* : *Les Sept contre Thèbes*, Eschyle.
- *Soph.* : *Le Sophiste*, Platon.
- *Styl.* : *Du Style*, Démétrios.
- *Subl.* : *Du Sublime*, Pseudo-Longin.
- *SVF* : *Stoicorum veterum fragmenta*, collegit Ioannes von Arnim. Cité : *SVF*, tome, numéro de fragment, page.
- *TGF* : *Tragicorum graecorum fragmenta*, recensuit Augustus Nauck. Cité : *TGF*, page.
- *TGrF* : *Tragicorum graecorum fragmenta*, editor Bruno Snell. Cité : *TGrF*, tome, numéro d'auteur, page.
- *Tim.* : *Contre Timarque*, Eschine.
- Wehrli : *Die Schule des Aristoteles*, herausgegeben von Fritz Wehrli. Cité : tome, page.
- *ZPE* : édition des fragments d'Hypéride réalisée par Carey *et al.*, 2008, dont nous indiquons les numéros de pages et de lignes.



# Introduction

Le discours politique a souvent recours aux images, afin d'exprimer une idée de façon frappante. Elles peuvent constituer un élément de langage destiné à être répété, ou au contraire se voir tourner en dérision par un adversaire, afin d'en désamorcer le charme séducteur. En un mot, elles appartiennent à l'arsenal de la communication politique<sup>1</sup>. Les spécialistes de ce domaine dans le monde anglo-saxon se sont particulièrement intéressés aux images dans le cadre des théories du « modelage » (« framing ») : les images sont l'un des instruments privilégiés qui permettent de modeler la vision de la réalité que l'on propose à un groupe pour la lui faire partager<sup>2</sup>. Elles construisent sa vision et son interprétation des faits – pour le dire en termes autrement plus négatifs : elles la manipulent. Cette potentialité noire se trouve inscrite au cœur même des stratégies de persuasion, et donc de la politique et de son instrument, hier la rhétorique, aujourd'hui la communication – qui ne sont pas tout à fait équivalentes, parce que la seconde, en tenant compte des potentialités nouvelles du monde moderne, celles qui sont offertes par les médias ou moyens de communication, d'où elle tire son nom, recouvre des domaines plus larges que la première. La différence est d'extension mais non de fond.

Potentialité négative, donc, qui rappelle que la communication n'est aussi que le nom moderne du concept plus ancien de propagande<sup>3</sup>. Ce terme, en effet, a mauvaise presse ; on cherche à l'éviter depuis que les totalitarismes du XX<sup>ème</sup> siècle – nazisme et communisme – en firent un usage systématique, dépassant tout ce qui avait pu être imaginé jusque-là, afin d'endoctriner les esprits.

En s'intéressant aux images dans les discours politiques de Démosthène, notre étude se situe donc à la croisée des chemins de la politique et de la rhétorique. Mais aussi de la littérature. Cela tient à la spécificité de l'objet que nous considérons, marqué par son caractère hybride, qui en fait toute la puissance : par opposition à l'éloquence d'apparat, illustrée déjà par des œuvres contemporaines comme celles d'Isocrate<sup>4</sup>, ou plus tard par les développements

---

<sup>1</sup> Cf. Charteris-Black, 2005 ; Carver et Pikalo, 2008.

<sup>2</sup> Cf. la présentation de Cook, 2012, p. 221-3, auquel nous renvoyons pour une bibliographie détaillée. Cf. encore Mader, 2007a, p. 159-60.

<sup>3</sup> G. Mader, *ibid.*, p. 158, parle de communication politique à propos de Démosthène ; Will, 1983, et Carey, 2005, de propagande politique. Sur la notion de propagande dans l'Antiquité, cf. plus largement Enenkel et Leonard Pfeijffer, 2005.

<sup>4</sup> Cf. Nicolai, 2004, qui parle de « communication littéraire » (« comunicazione letteraria »).



si raffinés de l'art oratoire durant l'empire romain<sup>5</sup>, les discours politiques de Démosthène relèvent entièrement d'une éloquence d'action. Ils sont inextricablement liés aux luttes politiques de l'Athènes du IV<sup>ème</sup> siècle, dans le contexte de l'ascension d'un jeune ambitieux<sup>6</sup> qui tente de se rendre indispensable au peuple par ses avis, puis, au tournant des années 350 et 340, dans celui d'un orateur désormais aguerris, dont la voix compte de plus en plus, jusqu'à dominer la scène politique entre 341 et 338, et qui se fait l'inépuisable héraut de la guerre contre le roi Philippe II de Macédoine.

Nous sommes donc plongés au cœur de la politique athénienne dans un moment de crise : comme dans la communication politique contemporaine, qui dispose certes de moyens inédits mais ne fait que leur appliquer de vieilles recettes, les images font partie des ingrédients rhétoriques utilisés par l'orateur afin d'amener le peuple à se ranger à ses idées. Elles servent à déployer les charmes de *Peithô*, contre les dangers desquels Platon n'eut de cesse de mettre en garde. Or depuis l'Antiquité, à vrai dire depuis Eschine lui-même, Démosthène est reconnu comme l'orateur qui fait le plus grand usage des images : là où Eschine se plaît à multiplier les citations pour clouer au pilori les expressions de mauvais goût de son adversaire, cette « sale bête » (τὸ θήριον) sans foi ni loi, commentateurs et lettrés admireront dans les siècles suivants l'art consommé avec lequel Démosthène élabore ses métaphores ou ses comparaisons.

Plonger dans les luttes politiques et idéologiques signifie plonger au cœur d'un problème hautement débattu par les historiens de l'Athènes antique, et qui a été ravivé récemment par la publication des fragments redécouverts du *Contre Diondas* d'Hypéride<sup>7</sup> : celui de la collaboration entre différents orateurs de premier plan, avec la question de savoir de quel type était cette collaboration et jusqu'où elle pouvait aller. Dans le sillage de la publication de ces fragments, pour déceler des traces de collaboration politique et rhétorique tout à la fois, un certain nombre d'études se sont intéressées aux correspondances thématiques précises que l'on peut désormais observer entre le *Contre Diondas* d'Hypéride et d'autres discours de la même époque, notamment le *Sur la couronne* de Démosthène<sup>8</sup>. Dans notre partie sur les images de la guerre, nous avons tenté de prolonger cette démarche à partir du point de vue plus restreint des images. Nous espérons que cette approche plus restreinte sera aussi plus précise. Notre lunette requiert en effet de croiser les critères : pour pouvoir parler

---

<sup>5</sup> Cf. Pernot, 1993, et 2000.

<sup>6</sup> Cet aspect de la carrière politique de Démosthène est fortement accentué par la biographie de Worthington, 2013, qui en fait son fil directeur.

<sup>7</sup> Carey *et alii*, 2008.

<sup>8</sup> Herrman, 2009 ; Todd, 2009 ; Demont, 2011.

de collaboration il faut qu'une image se répète dans les mêmes termes, pour illustrer les mêmes idées. Surgit alors un autre problème, qui contribuera à notre appréciation de l'originalité des images de Démosthène ainsi qu'à celle de sa prééminence politique et rhétorique : lorsque nous pourrions conclure à la reprise d'une même image, il faudra déterminer qui est le premier à l'avoir utilisée ; en d'autres termes, il s'agit de savoir qui orchestre la communication politique, ne serait-ce que de façon indirecte, en imposant ses thèmes aux autres orateurs.

Inversement, il sera intéressant de noter s'il est possible d'observer des passes d'armes ou des détournements sur une même image : dans le cas d'un détournement, elle sera alors reprise dans les mêmes termes, mais cette fois pour être mise au service d'une idée contraire. Eschine et Démosthène s'affrontent sur l'image du pilote de navire à l'occasion du procès sur la couronne<sup>9</sup> : Eschine accuse Démosthène d'être un passeur qui coule ses passagers ; Démosthène réplique en expliquant que son rôle est analogue à celui de l'armateur, et non du pilote, si bien qu'il ne saurait être tenu pour responsable de la défaite. Cette image du pilote du navire de l'Etat est topique<sup>10</sup>. Ne pouvons-nous observer ce genre de dialogue de façon plus large, sur des images plus personnelles ?

Toutefois, la rhétorique antique ne se réduit pas à ces finalités politiques pratiques et immédiates. Elle touche aussi à la littérature. C'est particulièrement le cas s'agissant de Démosthène, qui révise ses discours pour les publier : l'un des objectifs de la révision tenait sans doute dans la recherche d'une plus grande perfection formelle<sup>11</sup>. De ce point de vue, l'un des objectifs de ce travail consistera à situer les images de Démosthène par rapport à celles des grands auteurs qui l'ont précédé, poètes ou prosateurs d'art. Et il ne s'agira pas là seulement d'apprécier l'originalité de l'orateur, dans le sens que nous prêtons aujourd'hui à ce terme, à savoir le caractère inédit du propos. Les enjeux sont en réalité plus fondamentaux. Démosthène s'inspire-t-il d'autres auteurs, dans un but de recherche stylistique, pour donner de la profondeur littéraire à ses images ? Au-delà de l'aspect conventionnel de certaines d'entre elles, inhérent au langage politique<sup>12</sup>, peut-on dégager des rapports de filiation ou même d'inspiration précis ? Comment Démosthène se situe-t-il par rapport à la littérature de son temps, marquée par l'essor de la prose, notamment avec Platon et Isocrate, qui créent de nouvelles formes littéraires ? La littérature antique repose sur des principes différents de la nôtre, à commencer par son rapport à la rhétorique, qui semble bien souvent étrange à nos

---

<sup>9</sup> Eschine, *Ctés.*, 158 ; Démosthène, *Cour.*, 194.

<sup>10</sup> Brock, 2013, p. 53-67.

<sup>11</sup> Sur la question très débattue de la révision et de la publication des discours, cf. *infra*, p. 493, n. 2072.

<sup>12</sup> Brock, 2013, p. XII-XIV, insiste sur le caractère conventionnel des images employées dans un sens politique.

contemporains. Elle ne se fonde pas sur la recherche de l'innovation radicale et sur la rupture par rapport aux modèles du passé. Tout au contraire, elle repose sur l'imitation de ces chefs-d'œuvre. La capacité de Démosthène à s'insérer dans une tradition, à effectuer des variations sur des modèles, permettra donc d'apprécier le degré d'ambition littéraire qu'il attache à ses images et, au-delà, à ses œuvres<sup>13</sup>. Les créations originales, en retour, n'en paraîtront que plus audacieuses, en renforçant la littéralité de l'œuvre, dont elles pourront constituer des marqueurs : la création d'images, qui passe parfois par des créations lexicales, au moyen de mots composés, nous conduit dans le domaine littéraire par excellence, celui de la poésie<sup>14</sup>.

Etudier les images chez tel ou tel auteur constitue un sujet classique qui a donné lieu à une abondante bibliographie, ne serait-ce que pour ce qui concerne les auteurs de la Grèce archaïque et classique. Des études plus circonscrites ont également fleuri, portant sur les comparaisons ou les métaphores de tel auteur, et surtout sur un type d'image ou un domaine bien particulier.

Il va de soi que dans le cadre de ce travail nous n'avons pu prendre en compte tous ces travaux<sup>15</sup> : outre les livres ou articles qui touchaient à l'un des trois champs métaphoriques ou parfois à telle ou telle image précise dont nous proposons ici une analyse, nous nous sommes borné à consulter les ouvrages français les plus classiques qui portent sur les images en général chez un auteur précis, comme ceux de J. Dumortier sur Eschyle, de P. Louis sur Platon, et surtout de J. Taillardat sur Aristophane, complétés éventuellement par telle ou telle référence<sup>16</sup>.

Les « images politiques grecques » (« Greek political imagery ») ont fait l'objet d'une somme récente de R. Brock, remarquable d'érudition et appuyée sur une abondante bibliographie<sup>17</sup>. Nous y trouvons bien sûr de nombreuses références à Démosthène, mais l'auteur s'intéresse en priorité au développement de grandes structures métaphoriques, dont il

---

<sup>13</sup> Nous nous écartons donc quelque peu ici de la vision de Brock, 2013, p. XIII, pour qui, dans le champ des images politiques, « nous avons rarement affaire à cette sorte de créativité individuelle et personnelle que l'on sollicite lorsque l'on décrit une image comme "littéraire" : la plupart des images politiques fonctionnent à l'intérieur de, et traitent de schémas préétablis. » (« (...) we are rarely dealing with the kind of individual and personal creativity normally implied by describing imagery as 'literary' : most political imagery works within, and trades on, established frameworks. »). Il est vrai que l'auteur reconnaît ne pas s'intéresser aux auteurs particuliers (*ibid.*), mais à la mise à jour et à l'évolution de ces schémas.

<sup>14</sup> Cf. les créations lexicales d'Eschyle ou d'Aristophane.

<sup>15</sup> Pour se faire une idée de l'abondance des livres ou articles parus sur le sujet, notamment ceux qui touchent les auteurs grecs archaïques et classiques, on pourra consulter Pöschl, 1964.

<sup>16</sup> Eschyle : Dumortier, 1935a. Aristophane : Taillardat, 1965. Euripide : Kurtz, 1985. Platon : Louis, 1945 ; Berg, 2009 (1904). Tragédie en général : Hörmann, 1934. Comédie en général : Blümner, 1891. Poésie en général : Keith, 1914.

<sup>17</sup> Brock, 2013.

s'attache à relever les évolutions, et qu'il reprend ensuite de manière transversale par tranches chronologiques<sup>18</sup> : à ce titre, il ne s'intéresse pas aux auteurs en tant que tels<sup>19</sup>, et donc ne consacre aucune étude spécifique à Démosthène.

Ce point est en réalité révélateur, en dépit de ce que le tableau général qui précède laisse à penser : à une exception près, qui s'avère décevante, les images de Démosthène n'ont paradoxalement pas donné lieu à des études spécifiques. Elles sont généralement abordées à l'occasion d'ouvrages au dessein plus vaste, soit qu'ils portent sur l'ensemble des orateurs, soit qu'ils se livrent à une étude des procédés rhétoriques de Démosthène.

C'est le cas tout d'abord de trois études de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. Encore deux d'entre elles portent-elles sur d'autres auteurs que Démosthène : l'une, celle de J. Straub, l'associe à Cicéron et ne traite pas spécifiquement des images mais « des tropes et des figures »<sup>20</sup> ; l'autre, celle d'A. Roschatt, prend en compte les orateurs attiques en général et se penche surtout sur les métaphores<sup>21</sup>. Nous n'avons donc finalement qu'un seul ouvrage qui porte uniquement sur Démosthène, avec celui de R. Adami, mais lui aussi, tout comme le premier, possède un sujet beaucoup plus vaste que les images, puisqu'il a encore pour sujet « les tropes et les figures »<sup>22</sup>.

Le même trait caractérise ensuite l'un des deux seuls ouvrages modernes abordant la matière, à savoir celui de G. Ronnet, qui étudie effectivement « le style de Démosthène » en général, dont les métaphores et comparaisons ne représentent qu'un aspect<sup>23</sup>. En définitive, il n'y a que le livre de D. Krüger paru en 1959 qui se consacre entièrement aux « images », plus précisément au « langage imagé de Démosthène » (*Die Bildersprache des Demosthenes*)<sup>24</sup>.

Or l'ouvrage de D. Krüger paraît insuffisant à bien des égards. Il se contente de faire un catalogue des images de Démosthène, sans les étudier dans leur contexte. De plus, l'auteur relève sans distinction à côté des métaphores vives, des métaphores mortes ou des termes que

---

<sup>18</sup> L'ouvrage se compose comme suit. Cinq chapitres thématiques : assimilation des dieux aux rois et inversement (*ibid.*, p. 1-24) ; « l'Etat comme maisonnée et comme famille » (« The State as a Household and Family », *ibid.*, 25-42) ; « le berger du peuple » (« The Shepherd of the People », *ibid.*, p. 43-52) ; « le navire de l'Etat » (« The Ship of State », *ibid.*, p. 53-67) ; « le corps politique » (« The Body Politic », *ibid.*, p. 69-82). Puis trois chapitres chronologiques : la période archaïque (« Leaders and Communities », *ibid.*, p. 83-105), le V<sup>ème</sup> (« Democracy and Autocracy », *ibid.*, p. 107-45) et le IV<sup>ème</sup> siècles (« Orators and Philosophers », *ibid.*, p. 147-96).

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. XIII. La raison invoquée est que « nous ne pouvons attribuer que dans de très rares cas la création d'une image à une personne spécifique » (« It is only rarely that we can attribute the creation of an image to a specific person... », *ibid.*).

<sup>20</sup> Cf. Straub, 1883. p. 26-70, qui ne s'intéresse qu'aux métaphores des deux auteurs.

<sup>21</sup> Roschatt, 1886.

<sup>22</sup> Adami, 1885. p. 3-6 pour les métaphore, et p. 49-53 pour les comparaisons.

<sup>23</sup> Ronnet, 1951, Chapitre V, « La couleur », p. 147-182.

<sup>24</sup> Krüger, 1959.

nous ne considérons pas comme des images<sup>25</sup>, si bien que le catalogue lui-même, en tant que tel, ne constitue pas un instrument de travail toujours très fiable. Le compte rendu que F. Jackson et G. O. Rowe donnent de l'ouvrage présente en grande partie les mêmes critiques<sup>26</sup>. Tout est dit dans cette phrase : « l'étude pourrait avoir de l'intérêt pour ceux qui souhaitent un catalogue des métaphores et des comparaisons de Démosthène »<sup>27</sup> – et encore : il convient de prendre en compte la réserve que nous avons exprimée. Les auteurs adressent, entre autres, le même reproche au travail de G. Ronnet, les deux ouvrages suivant ainsi « la même méthode agaçante d'extraction »<sup>28</sup>. C'est effectivement là une constatation qui s'impose à la lecture du chapitre de G. Ronnet : il s'agit d'une typologie, d'une revue des divers domaines d'images, qui en énumère les composantes en se contentant le plus souvent d'indications lapidaires, sans aborder leur sens en fonction de leur insertion dans le discours, ni leur usage rhétorique, ni leur ton, ni leur degré d'originalité.

Prenons deux exemples dans l'un des domaines dont nous proposerons une analyse, celui de la médecine et de la maladie, afin de pointer deux tendances symptomatiques des insuffisances qui peuvent se montrer gênantes dans le travail de G. Ronnet. Elle intègre ainsi d'une part à la liste des images médicales l'adjectif ὑγιής qui, note-t-elle, « est constamment employé au sens de raisonnable, sensé, dans le discours *de l'Ambassade* »<sup>29</sup>. Mais elle ne justifie aucunement ce choix de retenir une métaphore complètement lexicalisée<sup>30</sup> : nous retrouvons le même défaut méthodologique que dans l'ouvrage de D. Krüger. G. Ronnet relève d'autre part un peu plus loin le participe ἐκνευρισμένοι, qui n'appelle aucune remarque de sa part, alors qu'il s'agit comme nous le verrons d'une création de Démosthène<sup>31</sup> : le fait est assez rare pour mériter d'être mentionné. De même, en liaison avec la décontextualisation opérée, l'auteur n'examine pas la question de l'unité ou de la cohérence des champs thématiques qu'elle dégage. Enfin, métaphores et comparaisons donnent lieu à

<sup>25</sup> Entre autres nombreux exemples : ὁ μέγας, Krüger, 1959, p. 23 ; κλώζω, p. 27 ; τὸ αἶμα, p. 31 ; ὑγιής, p. 33 ; etc.

<sup>26</sup> Jackson et Rowe, 1969.

<sup>27</sup> « The study may be of value to those wishing a catalog of Demosthenes' metaphors and similes », *ibid.*, p. 89. Cf. aussi : « Demosthenes' similes and metaphors are removed from their contexts (...). Very little is said about the significance of the images to the orations in which they appear. » (« Les comparaisons et les métaphores de Démosthène sont tirées de leurs contextes (...). Très peu de choses sont dites sur la signification des images par rapport aux discours dans lesquels elles apparaissent. »), *ibid.*

<sup>28</sup> « (...) the same vexatious method of extraction. », *ibid.*

<sup>29</sup> Ronnet 1951, p. 163.

<sup>30</sup> Cf. ci-dessous, p. 31, avec la n. 76.

<sup>31</sup> Cf. ci-dessous, chapitre I. « Les images de la maladie et de la médecine », p. 280 *sq.*

deux parties distinctes<sup>32</sup>, ce qui n'aide pas forcément à apprécier cette même question de l'unité des images.

Une telle dichotomie se trouve justifiée par le parti pris psychologique de l'étude de G. Ronnet, qui explique aussi en partie la méthode que lui reprochent F. Jackson et G. O. Rowe : elle entend « par l'histoire du style, faire l'histoire de l'homme »<sup>33</sup>, c'est-à-dire dégager la personnalité de Démosthène et son « évolution », ou encore « ses tendances profondes »<sup>34</sup>, son « âme »<sup>35</sup>. De ce point de vue, les images revêtent une importance particulière, et plus précisément les métaphores, en raison de leur caractère « intuitif et spontané », par opposition au caractère « analytique et réfléchi » des comparaisons<sup>36</sup> : celles-ci se trouvent alors dévaluées par rapport aux premières et réduites à un simple rôle de « confirmation » des centres d'intérêt de l'orateur indiqués par les premières<sup>37</sup>. En d'autres termes, ce ne sont pas les images en elles-mêmes ni leur signification dans le contexte précis où les emploie Démosthène qui intéressent l'auteur, mais le domaine de réalité qu'elles convoquent, censé révéler les « tendances profondes » de l'orateur.

Devant ces constatations, il nous a paru qu'une étude consacrée uniquement aux images de Démosthène gardait toute sa pertinence : il lui faudrait s'intéresser à leur sens précis dans les passages où les emploie l'orateur, afin de voir s'il se dégage ainsi des lignes de cohérence, voire une unité entre elles, du point de vue de leur signification ou du point de vue de leur utilisation rhétorique.

---

<sup>32</sup> Cf. respectivement Ronnet, 1951, chapitre V, « La couleur », « Première partie, Les métaphores », p. 149-76, et « Deuxième partie, Les comparaisons », p. 176-82.

<sup>33</sup> *Ibid.*, « Introduction », p. 8.

<sup>34</sup> *Ibid.*, « chapitre V, La couleur », « Importance psychologique de la couleur du style », p. 147.

<sup>35</sup> *Ibid.*, « Deuxième partie, Les comparaisons », p. 176.

<sup>36</sup> « Elle [*sc.* la comparaison] est analytique et réfléchie, tandis que la métaphore est intuitive et spontanée. Il va de soi dès lors que si l'on cherche dans les images la révélation des tendances profondes de l'écrivain, c'est surtout sur les métaphores qu'on devra se pencher, parce qu'elles jaillissent pour ainsi dire de l'écrivain au lieu d'être cherchées comme les comparaisons. », *ibid.*, « Importance psychologique de la couleur du style », p. 149.

<sup>37</sup> « Il nous restera ensuite à voir si les comparaisons infirment ou confirment les conclusions tirées de cette première étude [*sc.* celle des métaphores]. » et « Elles [*sc.* les comparaisons] sont évidemment trop peu nombreuses, en proportion des métaphores, pour changer quoi que ce soit à la couleur donnée par celles-ci au style des différents discours, mais elles en confirment dans l'ensemble la tonalité générale, en mettant surtout l'accent sur l'activité humaine. », *ibid.* « Importance psychologique de la couleur du style », p. 149, et « Deuxième partie, Les comparaisons », p. 181. Même si le chiffre de « plus de 300 » (*ibid.*, p. 176) avancé par G. Ronnet pour les métaphores est sans doute à revoir quelque peu à la baisse en excluant les métaphores lexicalisées qu'elle prend en compte, le nombre de comparaisons reste certes peu élevé *en proportion* (l'auteur en dénombre trente ; cf. *ibid.*). Il n'en apparaît pas moins des plus hasardeux de soutenir qu'elles n'ont aucune incidence sur la « couleur ». Tout au contraire, nous dirons paradoxalement par rapport au comput relatif de G. Ronnet que l'usage d'un si grand nombre de comparaisons, dans l'absolu, est remarquable chez un orateur, étant donné la tonalité poétique de ces figures, qu'elle note elle-même (*ibid.*, « Importance psychologique de la couleur du style », p. 148), surtout si l'on songe aux amples comparaisons développées qu'ose Démosthène, sur le modèle de l'épopée. Sur cette question, cf. ci-dessous, chapitre IV. « Approche théorique : la réception antique des images de Démosthène », p. 719 *sq.*, *passim*.

Ce travail centre son champ d'investigation sur les harangues et les plaidoyers politiques qui sont considérés comme étant des œuvres authentiques de Démosthène. Nous n'avons donc pas pris en compte les discours politiques du corpus démosthénien dont on s'accorde à penser aujourd'hui que Démosthène n'est pas l'auteur. Dans le recueil des *Harangues*, cela concerne le discours *Sur l'Halonnoise* (VII) : contrairement à ce qu'affirmait Denys d'Halicarnasse<sup>38</sup>, nous savons depuis Libanios qu'il n'est pas de Démosthène, mais vraisemblablement d'Hégésippe<sup>39</sup>. De même, la harangue intitulée *Sur le traité avec Alexandre* (XVII) est unanimement reconnue depuis l'Antiquité comme n'étant pas de Démosthène, mais d'un orateur contemporain<sup>40</sup>. Se pose enfin le cas particulier de la *Lettre de Philippe* (XII), parce qu'elle émane de ce dernier<sup>41</sup>. Parmi les *Plaidoyers politiques*, nous n'avons pas tenu compte non plus du *Contre Aristogiton II* (XXVI), dont tout semble indiquer qu'il ne constitue pas l'œuvre de l'orateur<sup>42</sup>.

À l'inverse, nous considérons comme étant l'œuvre de Démosthène plusieurs discours dont l'authenticité a été discutée, voire l'est encore. Dans les *Harangues*, il s'agit d'abord du *Sur l'organisation financière* (XIII) : presque plus personne aujourd'hui ne conteste que Démosthène en soit l'auteur, et le commentaire de Didyme permet même de le dater avec une relative précision au cours de l'année 350 ou 349<sup>43</sup>. Nous considérons aussi comme

<sup>38</sup> Denys d'Halicarnasse, *Première lettre à Ammée*, 10, 5.

<sup>39</sup> Cf. Libanios, « Sommaire », in [Démosthène], *Sur l'Halonnoise* ; Weil, 1873, « Notice », p. 237 et 240-2 ; Blass, 1898, chap. 1, p. 137-40 ; Croiset, 1925, « Notice », p. 38-40 ; Sealey, 1993, p. 177 ; Carlier, 2006, p. 314 ; MacDowell, 2009, p. 344 ; Trevett, 2011, p. 18 et 113 ; Worthington, 2013, p. 212 ; Brun, 2015, p. 192.

<sup>40</sup> Libanios, *Sommaire*, in Croiset, 1925, p. 164 ; scholie 1 et 2 Dilts (I, p. 195-9) ; Denys d'Halicarnasse, *Démosthène*, LVII, 3 ; Blass, 1898, p. 146-51 ; Weil, 1912, p. 462-4 ; Croiset, 1925, p. 162-3 ; Cawkwell, 1961 ; Carlier, 1990, p. 228 et 314 ; Sealey, 1993, p. 240 ; MacDowell, 2009, p. 380-1 ; Trevett, 2011, p. 18 et 287-8 ; Worthington, 2013, p. 288 ; Brun, 2015, p. 276. McCabe, 1981, confirme par ses méthodes d'analyse que le discours n'est pas de Démosthène. Pour Culasso Gastaldi, 1984, le discours serait l'œuvre de Démocharès, le neveu de Démosthène, au début du III<sup>ème</sup> siècle. Pour une discussion de la date et de l'auteur de cette harangue, cf. ci-dessous, p. 490.

<sup>41</sup> En faveur de l'authenticité, position largement majoritaire, que nous acceptons : Weil, 1873, p. 402-4 (p. 403 pour les possibles rédacteurs, dont Python de Byzance) ; Blass, 1893, p. 394-8 ; Pohlenz, 1929 ; Wüst, 1938, p. 133-6 ; G. T. Griffith, in Hammond et Griffith, 1979, p. 714-6 ; Sealey, 1993, p. 239-40 ; Carlier, 2006, p. 202-3 ; Harding, 2006, p. 217 ; MacDowell, 2009, p. 363-6 ; Trevett, 2011, p. 211-4 ; Worthington, 2013, p. 230-1 ; Brun, 2015, p. 199. *Contra*, Foucart, 1909, p. 93, qui, en s'appuyant sur le témoignage de Didyme, 11.7-14, qui mentionne l'opinion de certains érudits – mais sans préciser si lui-même la partage –, considère la *Lettre* comme une composition d'Anaximène de Lampsaque ; il est suivi par Croiset, 1925, p. 143-5, qui attribue cependant la rédaction de la lettre à des rhéteurs de l'époque alexandrine ; contre cette lecture de Didyme, cf. le commentaire de Harding, 2006, p. 217.

<sup>42</sup> Cf. Denys d'Halicarnasse, *Démosthène (Opuscules rhétoriques)*, V, 57, 3 ; Weil, 1886, p. 353 ; Blass, 1893, p. 417-8 ; Mathieu, 1947, p. 138-9 ; Sealey, 1993, p. 237 ; MacDowell, 2009, p. 298 et 310-3 ; Worthington, 2013, p. 286. Carlier, 2006, p. 314, rejoignant un argument de MacDowell, 2009, p. 312, indique qu'« il est impossible que le même accusateur, lors du même procès, présente deux discours d'accusation : l'un au moins des deux *Contre Aristogiton* est donc apocryphe. » ; mais il ne précise pas lequel !

<sup>43</sup> Le commentaire de Didyme date en effet le conflit avec Mégare dont il est question en Démosthène, *Org.*, 32, de l'archontat d'Apollodore, en 350-349 (cf. Didyme, *Commentaire sur Démosthène*, col. XIII, l. 40-60 ; Foucart, 1908, p. 98-9). Ce sont les Modernes qui ont seuls élevé des critiques contre ce discours, notamment

authentiques la *Quatrième Philippique* (X) et la *Réplique à la lettre de Philippe* (XI) : ces harangues ont longtemps été rejetées comme apocryphes, pour des raisons très contestables, mais elles ont été réévaluées du tout au tout dans les décennies récentes. On leur a reproché notamment de répéter des passages empruntés à d'autres harangues, sans voir que ce type de reprises est typique de la technique oratoire et de la propagande de Démosthène<sup>44</sup>.

De la même manière, notre étude prend en considération le plaidoyer *Contre Aristogiton I* (XXV) : dès l'Antiquité, Denys d'Halicarnasse récusait son attribution à Démosthène, en raison du ton particulièrement hardi et injurieux de ce discours<sup>45</sup>. Les Modernes lui ont souvent emboîté le pas, en ajoutant des arguments juridiques à la suite de J. H. Lipsius<sup>46</sup>. R. Sealey critique pour sa part la composition du discours, en y voyant l'assemblage de deux exercices rhétoriques effectués à une date tardive<sup>47</sup>. Néanmoins, les diverses objections avancées ne sont nullement décisives pour prouver que Démosthène n'est

---

dans la philologie allemande du XIX<sup>ème</sup> siècle : cf. Blass, 1893, p. 398-403. En réalité, l'attribution à Démosthène était admise dans l'Antiquité : cf. entre autres Libanios, « Argument », in Démosthène, *Sur l'organisation financière*. Cf. encore les doutes de Weil, 1873, p. 436-8, qui réfute cependant la plupart des arguments avancés pour prouver que Démosthène ne serait pas l'auteur du discours. En faveur de l'attribution à Démosthène : Libanios, *Sommaire*, in Croiset, 1924, p. 74 ; Croiset, 1924, p. 70-3 ; Trevett, 1994 et 2011, p. 224-6 ; Lane Fox, 1997, p. 191-5 ; Bouchet et Carlier, 2000, p. 23 ; Carlier, 2006, p. 120-1 et 342, n. 2 ; MacDowell, 2009, p. 226-7 ; Worthington, 2013, p. 129-32. Contra : Sealey, 1967, p. 251-3, et 1993, p. 235-7 ; Badian, 2000, p. 44, n. 70 ; Dilts, 2002.

<sup>44</sup> L'authenticité de la *Quatrième Philippique* a été mise en doute au XIX<sup>ème</sup> siècle ; cf. par exemple Weil, 1912, p. 360-6, suivi par Blass, 1893, p. 382-92, qui émet l'hypothèse qu'un « arrangeur » aurait assemblé des passages de Démosthène en y ajoutant des morceaux de son cru ; cf. encore Canfora, 1974, p. 27-8. Depuis la découverte du commentaire de Didyme, 1, 26 – 10, 11, qui tenait la harangue pour authentique, tout comme Denys d'Halicarnasse (*Première lettre à Ammée*, 10, 6) et Libanios (*Sommaire*, in Croiset, 1925, p. 120), l'attribution à Démosthène est unanime, même si le statut précis du discours (prononcé ou non), tout comme son rapport à la harangue *Sur les affaires de la Chersonèse*, qu'il répète souvent, ont fait l'objet de controverses : Adams, 1938 ; Daitz, 1957 ; Worthington, 1991b, et 2013, p. 225 ; Sealey, 1993, p. 232-3 ; Hajdú, 2002 ; Carlier, 2006, p. 314-5 ; MacDowell, 2009, p. 354-6 ; Trevett, 2011, p. 177-9. Nous considérons pour notre part que la harangue a bien été prononcée en 341, que ce soit en 342-1 ou en 341-0 : cf. Denys d'Halicarnasse, *Première lettre à Ammée*, 10, 6 ; et dernièrement, Trevett, 2011, p. 178-9. Au contraire, l'authenticité de la *Réplique à la lettre de Philippe* a été très discutée et longtemps déniée. Elle était acceptée par certains dans l'Antiquité, et les discussions les plus récentes sont revenues à cette position, en montrant que les arguments qui avaient été avancés contre l'authenticité ne sont pas solides : Denys d'Halicarnasse, *Première lettre à Ammée*, 10, 6 ; Libanios, *Sommaire*, in Croiset, 1925, p. 155 ; Didyme, 10, 13 – 13.12 ; Harding, 2006, p. 217 ; MacDowell, 2009, p. 360-3 ; Trevett, 2011, p. 201-3 ; Worthington, 2013, p. 230-1. L'authenticité était rejetée dès l'Antiquité : Didyme, col. 11.10-14 et 14-26, rapporte l'opinion d'érudits selon lesquels, respectivement, le discours serait une composition de l'historien Anaximène de Lampsaque, et contiendrait des mots qui n'appartiendraient pas au vocabulaire ordinairement employé par Démosthène. Les tenants du caractère apocryphe de la *Réplique à la lettre de Philippe* (XI), se sont appuyés sur le premier de ces témoignages ; cf. par exemple, Weil, 1873, p. 419-21 ; Blass, 1893, p. 393-4 ; Croiset, 1925, p. 145-7 ; Carlier, 2006, p. 314 ; Sealey, 1993, p. 239 ; Canfora, 1974, p. 72-3, reste plus prudent sur ce témoignage, mais rejette aussi l'attribution du discours à Démosthène. Cependant, Didyme ne fait là que signaler l'opinion de *certain*s érudits, qu'il n'endosse pas.

<sup>45</sup> Cf. Denys d'Halicarnasse, *Démosthène (Opuscles rhétoriques, V)*, 57, 3.

<sup>46</sup> Lipsius, 1883, suivi notamment par Sealey, 1993, p. 238.

<sup>47</sup> Sealey, 1967, p. 253-5, et 1993, p. 239 : les deux parties seraient Démosthène, *I Aristog.*, 1-53 et 54 *sq.* Sealey, 1993, p. 238, formule aussi des critiques fondées sur des divergences avec d'autres sources concernant la vie d'Aristogiton.



pas l'auteur du discours. Tout au contraire de ce qu'on lui a reproché depuis Denys, ce plaidoyer met en œuvre un style caractéristique de l'orateur, en faisant preuve d'une outrance déjà bien illustrée dans le *Sur la couronne* ; la différence tient simplement dans l'absence de ces passages empreints de noblesse qui permettaient alors d'en compenser les excès<sup>48</sup>.

Par « images », nous n'entendons rien d'autre dans ce travail que les métaphores et les comparaisons au sens des « similitudes » latines, comme les lignes précédentes le laissent déjà percevoir : nous employons ce mot tantôt comme synonyme de l'une ou de l'autre figure, tantôt comme une sorte de terme générique qui englobe les deux à la fois. Nous faisons ainsi du mot « image » un usage analogue à celui de Platon, qui utilisait le mot εἰκὼν indistinctement<sup>49</sup> pour désigner ce qu'Aristote distinguera plus tard, à savoir d'une part la métaphore, μεταφορά, d'autre part la comparaison, εἰκὼν ou παραβολή.

L'image, en réalité, représente le processus à l'œuvre dans ces deux figures : elles convoquent par association d'idées, ou plus exactement par analogie avec le propos dont il est question, une autre réalité, extérieure à ce même propos dans lequel elles interviennent, afin de le faire mieux comprendre, pour ce qui concerne leur usage rhétorique. C'est pourquoi nous disons que métaphores ou comparaisons *font* image. En d'autres termes, elles possèdent une forte expressivité, un pouvoir d'évocation que l'on appelait ἐνάργεια, « vivacité », qui consiste à « mettre sous les yeux ». Tous ces éléments se trouvent chez Aristote, et nous y reviendrons à la fin de cette étude<sup>50</sup>.

Nous nous fondons en effet en priorité dans nos analyses sur la définition aristotélicienne des concepts de métaphore et de comparaison : les réflexions dont la *Rhétorique* et la *Poétique* constituent l'aboutissement sont contemporaines de l'activité de Démosthène, et même la rédaction de certaines parties du premier ouvrage, en particulier le livre III, qui contient précisément l'essentiel de la doctrine du philosophe sur la métaphore et

---

<sup>48</sup> En dehors de Denys, aucun des érudits de l'Antiquité ne met en doute l'authenticité du discours : Libanios, *Sommaire*, in Mathieu, 1947, p. 140-2 ; Pline le Jeune, *Lettres*, IX, 26, 9, qui cite six exemples d'images audacieuses tirés du discours pour les louer (Démosthène, *I Aristog.*, 7, 28, 46, 48, 76 et 84) ; Pseudo-Longin, *Du Sublime*, 27, 3 ; cf. Blass, 1893, p. 409 ; MacDowell, 2009, p. 311. En faveur de l'authenticité chez les Modernes : Weil, 1886, p. 292-9 ; Blass, 1893, p. 408-17 ; Mathieu, 1947, p. 134-8 ; MacDowell, 2009, p. 310-2 ; Worthington, 2013, p. 286 ; sur la position de Carlier, 2006, cf. *supra*, p. 22, n. 42. Pour une réfutation récente des arguments juridiques de Lipsius, 1883, cf. en particulier Hansen, 1976a, p. 144-52 ; Rubinstein, 2000, p. 30-2 ; MacDowell, 2009, p. 311-2. En réponse aux arguments de R. Sealey sur la composition, qui s'appuie notamment sur la répétition de la comparaison avec les bêtes sauvages, Démosthène, *I Aristog.*, 52 et 96, cf. notre étude, ci-dessous, p. 219-225, qui s'efforce de montrer que nous avons affaire à une image filée avec cohérence tout au long du discours.

<sup>49</sup> Cf. Louis, 1945, p. 2 avec la n. 7, qui indique que Platon utilise aussi, tout aussi indistinctement, le verbe ἀπεικάζειν.

<sup>50</sup> Cf. ci-dessous, chapitre IV, p. 721 *sq.*

la comparaison. De plus, ces réflexions participent d'une polémique avec les théories plus anciennes d'Isocrate, qui s'inscrit dans une tradition remontant à Gorgias, et avec celles de ses émules, comme l'auteur de la *Rhétorique à Alexandre*<sup>51</sup>. S'il demeure impossible de savoir dans quelle mesure Démosthène était informé ou non des théories d'Aristote, voire avait pu lire l'un de ses ouvrages, et dans quelle mesure il partageait ou rejetait ces théories, il y a néanmoins de fortes chances pour que ces deux auteurs se trouvent imprégnés, à des degrés divers, de la même atmosphère intellectuelle. Aristote semble donc nous fournir les instruments d'analyse les plus appropriés sur ce terrain.

Ce n'est pas le lieu de nous étendre sur les conceptions aristotéliennes de la métaphore et de la comparaison<sup>52</sup>. Il suffira d'indiquer dans cette introduction la définition de la métaphore, dans la mesure où elle possède des implications pour notre méthode : « La métaphore est le transport à une chose d'un nom qui en désigne une autre, transport ou du genre à l'espèce, ou de l'espèce au genre, ou de l'espèce à l'espèce ou d'après le rapport d'analogie »<sup>53</sup>. En effet, la comparaison est pour Aristote de même nature que la métaphore, et plus précisément que la métaphore par analogie, dans la mesure où l'une et l'autre supposent deux termes où se développent deux rapports analogues : « Les comparaisons réputées sont en un sens, ainsi que nous l'avons dit précédemment, des métaphores ; car elles sont toujours formées de deux termes, comme la métaphore par analogie... »<sup>54</sup>. L'une des différences principales tient dans l'ajout du terme de comparaison<sup>55</sup>. Voilà pourquoi nous n'avons pas séparé dans notre étude les métaphores des comparaisons : toutes ont en commun un même processus analogique, au-delà de leurs différences de fonctionnement, et peuvent donc s'éclairer utilement l'une l'autre dans l'analyse des grands domaines d'images utilisés par un auteur, que nous appellerons aussi champs métaphoriques. C'est d'ailleurs la méthode que suivent J. Dumortier, P. Louis et J. Taillardat<sup>56</sup>.

---

<sup>51</sup> Sur toutes ces questions, on pourra se reporter à l'« Introduction » de la récente édition de la *Rhétorique* d'Aristote par Pierre Chiron, en particulier Chiron, 2007, p. 38-45 et 49-55.

<sup>52</sup> Nous y reviendrons en détail ci-dessous, p. 721 *sq.*

<sup>53</sup> Μεταφορὰ δ' ἐστὶν ὀνόματος ἀλλοτριῶ ἐπιφορὰ ἢ ἀπὸ τοῦ γένους ἐπὶ εἶδος, ἢ ἀπὸ τοῦ εἴδους ἐπὶ τὸ γένος, ἢ ἀπὸ τοῦ εἴδους ἐπὶ εἶδος, ἢ κατὰ τὸ ἀνάλογον., Aristote, *La Poétique*, 21, 1457 b 6-9 (trad. J. Hardy).

<sup>54</sup> Εἰσὶν δὲ καὶ αἱ εἰκόνες, ὥσπερ εἴρηται καὶ ἐν τοῖς ἄνω, αἱ εὐδοκιμοῦσαι τρόπον τινὰ μεταφοραί· αἰεὶ γὰρ ἐκ δυοῖν λέγονται, ὥσπερ ἢ ἀνάλογον μεταφορά... , *Rhétorique* III, 11, 1412 b 34-36 (trad. M. Dufour et A. Wartelle). Cf. *ibid.*, 4, 1406 b 20-1407 a 15 ; 10, 1410 b 17-19 ; 1413 a 15-16.

<sup>55</sup> Ἔστι γὰρ ἡ εἰκὼν, καθάπερ εἴρηται πρότερον, μεταφορὰ διαφέρουσα προθέσει· διὸ ἦπτον ἡδύ, ὅτι μακροτέρως· (« Car la comparaison, comme il a été dit plus haut, n'est autre qu'une métaphore qui se différencie par un ajout préalable. Elle est donc moins agréable, pour excès de longueur. »), *ibid.*, 10, 1410 b 17-19 (trad. P. Chiron).

<sup>56</sup> Dumortier, 1935a ; Louis, 1945 ; Taillardat, 1965. La méthode de P. Louis paraît de prime abord un peu particulière : il dit vouloir se concentrer sur les métaphores (« La présente étude aura donc pour thème principal les métaphores. », Louis, 1945, « Introduction », p. 7), d'où le titre de l'ouvrage, au nom de leur plus grande

L'analyse linguistique moderne confirme la parenté profonde établie par Aristote entre les deux figures, tout en précisant ce qui distingue leurs processus, parfois dans la ligne du philosophe. Elle établit en effet elle aussi que métaphore et comparaison se fondent sur une analogie à partir d'un « attribut dominant » commun au sujet du discours et au domaine qu'elles font intervenir à l'intérieur de ce discours, en produisant en même temps une « image associée »<sup>57</sup>. Elles se caractérisent donc également par une rupture d'isotopie par rapport au sujet du discours, c'est-à-dire par l'intervention d'un domaine, d'un thème étranger<sup>58</sup>. Elles jouent à ce titre sur deux niveaux simultanément : au niveau rationnel et discursif, avec la compréhension de l'articulation entre les deux isotopies, c'est-à-dire de l'analogie ; au niveau de l'imagination, avec l'appréhension de l' « image associée »<sup>59</sup>.

Toutefois, alors que la rupture d'isotopie est totale dans le cas de la métaphore, impliquant une « incompatibilité sémique » qui engage un processus de « sélection sémique » des unités de sens appartenant à la dénotation du mot, de façon à en rejeter une partie et à ne conserver que celles qui apparaissent compatibles avec le contexte<sup>60</sup>, elle demeure partielle dans le fonctionnement de la comparaison : celle-ci ne provoque pas d' « incompatibilité sémique » dans la mesure où l'outil de comparaison articule logiquement les deux éléments<sup>61</sup>, qui ne se heurtent plus alors radicalement sur le plan discursif. Les termes qui composent la comparaison conservent donc leur acception pleine et entière, sans subir de « sélection sémique »<sup>62</sup>. Surgit par là une autre différence. La comparaison, en précisant explicitement le lien logique entre les deux isotopies confrontées, fait image de façon analytique, pour reprendre le terme de G. Ronnet, c'est-à-dire qu'elle s'insère parfaitement dans la « logique rationnelle » du discours, du propos<sup>63</sup>. La métaphore, au contraire, court-circuite, pour ainsi dire, la rationalité, en créant un fort effet de surprise chez l'interlocuteur ou le lecteur : elle constitue un « écart par rapport au fonctionnement habituel du langage »<sup>64</sup>.

---

fréquence chez Platon, ainsi que d'un primat théorique de celles-ci (« (...) la comparaison apparaît toujours comme un hors-d'œuvre facilement détachable, tandis que la métaphore est absolument indispensable au sens de la phrase. » et « Elle joue ainsi, par rapport à la métaphore, un rôle subalterne. », *ibid.*, p. 5-6). Mais en réalité, dans le cours de l'ouvrage, il accorde toute leur place aux comparaisons platoniciennes, amples ou non, aux côtés des métaphores, l'analyse s'appuyant de façon égale sur les deux.

<sup>57</sup> Le Guern, 1973, p. 41 et 58.

<sup>58</sup> « La similitude a ceci de commun avec la métaphore qu'elle fait intervenir une représentation mentale étrangère à l'objet de l'information qui motive l'énoncé, c'est-à-dire une image. (...) on peut définir l'image du point de vue de la réalité linguistique par l'emploi d'un lexème étranger à l'isotopie du contexte immédiat. », *ibid.*, p. 53.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 16 et 41.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 55-56.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>63</sup> *Ibid.*

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 66.

À partir de là, il est effectivement possible de distinguer une « hiérarchie des images », la métaphore se révélant plus efficace que la comparaison à la fois sur le plan poétique et sur le plan de la persuasion<sup>65</sup>. Nous verrons lors de notre examen théorique quelles nuances il convient d'apporter sur ce point à nos conceptions modernes afin d'apprécier justement dans un texte antique la fonction des deux images, ainsi que leur rapport.

Nous nous sommes quelque peu attardé sur l'analyse moderne afin de mettre en évidence que la confirmation des analyses d'Aristote sur le terrain de l'analogie vaut aussi limitation plus précise de la notion de métaphore au quatrième des types dégagés par le philosophe : les trois autres relèvent en réalité de la métonymie ou plus précisément de la synecdoque<sup>66</sup>. Sur ce point particulier, notre travail se situe dans une perspective résolument moderne : nous ne nous sommes intéressé qu'à ce qu'aujourd'hui nous appelons métaphore, qu'à ce qui fait image. Nous n'avons pas retenu non plus les « variantes » aristotéliennes de la métaphore que représentent les personnifications et les proverbes<sup>67</sup>, les premières se trouvant toujours reconnues comme telles par les linguistes<sup>68</sup>.

Pour l'examen de chaque image en particulier, nous avons adopté une méthode forcément empirique. En effet, en raison du grand naufrage de la littérature antique, toute étude sur les images se trouve condamnée à procéder souvent par conjecture, en l'absence d'une base textuelle suffisante pour déterminer si véritablement telle image est originale ou courante. En particulier, le peu qui nous reste de la comédie grecque rend parfois difficile d'apprécier le registre de langue auquel appartient une métaphore ou une comparaison.

---

<sup>65</sup> Cf. respectivement *ibid.*, p. 60 et 57. Cf. encore *ibid.*, p. 76. M. Le Guern rappelle à ce propos que pour G. Bachelard, seule la métaphore constituait une image. Cf. Bachelard, 1996, p. 71 : « (...) une *comparaison* n'est pas une *image*. ».

<sup>66</sup> Celles-ci se caractérisent en effet par un « glissement de la référence » (Le Guern, 1973, ch. I « Métaphore, métonymie et synecdoque », p. 15) qui ne s'accompagne pas de rupture de l'isotopie. Or c'est bien ce qui se passe dans les relations entre espèce et genre, et même dans celles d'espèce à espèce, parce qu'il s'agit de relations d'inclusion. Cela ressort nettement des exemples donnés par Aristote dans *La Poétique* : Λέγω δὲ ἀπὸ γένους μὲν ἐπὶ εἶδος, οἷον « νηὺς δέ μοι ἦδ' ἔστηκεν. » [Homère, Odyssée I, 185 et XXIV, 308] τὸ γὰρ ὀρμεῖν ἔστιν ἐστάναι τι. Ἄπ' εἶδους δὲ ἐπὶ γένος· « ἦ δὴ μυρί' Ὀδυσσεὺς ἐσθλὰ ἔοργεν. » [id., Piade II, 272] τὸ γὰρ μυρίον πολὺ ἐστίν, ὃ νῦν ἀντὶ τοῦ πολλοῦ κέχρηται. Ἄπ' εἶδους δὲ ἐπὶ εἶδος, οἷον « χαλκῶ ἀπὸ ψυχῆν ἀρύσας » καὶ « ταμῶν ἀτειρεῖ χαλκῶ. » [Empédocle, Purifications, DK I, 31, B, 138 et 143] ἐνταῦθα γὰρ τὸ μὲν ἀρύσαι ταμεῖν, τὸ δὲ ταμεῖν ἀρύσαι εἴρηκεν· ἄμφω γὰρ ἀφελεῖν τι ἐστίν. (« Du genre à l'espèce, j'entends par là par exemple : “Voici mon navire arrêté”, car être ancré est une d'entre les façons d'être arrêté. De l'espèce au genre, ainsi : “Certes, Ulysse a accompli des milliers de belles actions”, car “des milliers” c'est beaucoup et c'est au lieu de “beaucoup” que l'emploie ici le poète. De l'espèce à l'espèce, par exemple : “Ayant, au moyen de son glaive de bronze épuisé sa vie” et “ayant au moyen de son impérissable urne de bronze coupé...” car ici “épuiser” veut dire “couper” et “couper” veut dire “épuiser” ; et tous deux sont de certaines façons d'enlever. »), Aristote, *Poét.*, 21, 1457 b 9-16 (trad. J. Hardy). Cf. Taillardat, 1977, p. 345.

<sup>67</sup> Cf. respectivement Aristote, *Rhétorique* III, 11, 1411 b 31 sq. et 1413 a 17-20.

<sup>68</sup> Cf. par exemple Le Guern, 1973, ch. IV « Métaphore et symbole », p. 47.

À cette réserve près, nous nous sommes efforcé de procéder le plus systématiquement possible, afin de juger chaque image sous ses divers aspects, à savoir son degré d'originalité, son registre, son ton, enfin sa signification et sa fonction précise dans le développement où elle apparaît. Ces angles d'approche ne sont certes pas originaux : toute étude sur les images chez tel ou tel auteur devrait les prendre en compte afin d'offrir un tableau complet et stimulant, à l'instar de celle de J. Taillardat<sup>69</sup>.

Afin de juger le degré d'originalité d'une image, nous commençons presque toujours par un examen de l'avant-dernier point, à savoir sa signification précise dans le contexte. Nous préférons en effet parler à ce titre de « degré » d'originalité, en raison de ce que nous avons rappelé des conceptions antiques de l'invention : l'originalité littéraire n'était pas tant conçue comme la création de quelque chose d'inédit, que comme la reprise d'éléments de la tradition ou des grands prédécesseurs avec des modifications plus ou moins importantes et perceptibles. La création littéraire se définissait avant tout comme recomposition, comme dialogue, comme jeu littéraire. Ce qui veut dire que l'identification de modèles ou de possibles sources d'inspiration littéraire permet de jauger les ambitions de Démosthène dans ce domaine.

Or, de ce point de vue, il nous a paru plus logique de commencer par dégager la signification des images et par expliciter les structures analogiques sur lesquelles elles reposent, et que nous nommons aussi schèmes métaphoriques, pour pouvoir ensuite juger plus aisément de leur degré d'originalité au moyen de comparaisons précises avec les structures analogiques d'images apparemment proches chez d'autres auteurs : il ne suffit pas de constater que l'image se retrouve ici ou là, mais il faut examiner dans le détail si ces structures correspondent ou non, et si elles le font en partie ou en totalité. Il faut également s'intéresser à la fréquence de l'image, au type d'auteurs en question, à savoir le genre et le style qu'ils pratiquent : la récurrence d'une image n'aura pas la même implication pour juger de son degré d'originalité si elle concerne des poètes ou des prosateurs, ou les deux à la fois.

Les seules occasions où il nous arrivera de déroger à cette méthode surviendront dans le cas de l'examen de métaphores pour lesquelles la question de la lexicalisation se pose de manière pressante. En effet, il sera alors impérieux de débiter par une première analyse comparative afin d'établir le degré réel de lexicalisation de ces métaphores, puisqu'il s'agira de justifier notre relevé : si nous les prenons en compte, cela suppose qu'elles ne sont pas en réalité lexicalisées, ou seulement en partie, ou alors, si elles s'avèrent l'être véritablement, que

---

<sup>69</sup> Cf. Taillardat, 1965, p. 9 *sq.* Sur le fait que ces éléments relèvent d'un schéma méthodologique général indispensable, cf. notamment Le Guern, 1973, ch. XI « L'étude stylistique de la métaphore », p. 95-103.

Démosthène les *remotive*<sup>70</sup>. Dans certains cas, la fréquence ou le caractère conventionnel de la métaphore ne signifie pas qu'elle est morte<sup>71</sup>.

Ce sont de surcroît les occurrences extérieures à l'œuvre de l'orateur et les rapprochements avec elles qui permettent également de déterminer le ton et le registre d'une image. De ce point de vue, il convient de se montrer plus précis et de distinguer entre quatre groupes d'auteurs : les poètes hors comiques, les comiques, les prosateurs hors orateurs et les orateurs. Devant cette classification trop schématique mais pourtant indispensable, les cas de Thucydide, de Xénophon et surtout de Platon posent problème : en raison de leur volonté de recherche stylistique, nous les plaçons au niveau du premier groupe et non du troisième lorsqu'il se trouve qu'une image employée par Démosthène se rencontre uniquement chez l'un d'entre eux, en dehors des poètes.

La récurrence d'une image de façon majoritaire chez des auteurs de l'un ou l'autre groupe permet d'en apprécier le ton et le registre, les deux notions demeurant liées. Le ton désigne essentiellement la connotation littéraire : il peut apparaître poétique ou comique. Le registre renvoie quant à lui au niveau de langue : familier voire grossier, courant, soutenu, le(s) premier(s) ayant tendance à correspondre à une tonalité comique, le dernier à une tonalité poétique. Une image ne semble courante que si nous la retrouvons aussi en prose, en particulier chez les orateurs.

De ce point de vue, nous rejoignons l'analyse des registres proposée par J. Taillardat, en distinguant avec lui : d'une part des images familières « intermédiaire<s> entre l'usage courant et la langue vulgaire » et « définies par leur commune apparition chez les comiques, où elles sont fréquentes, et chez les prosateurs, où elles restent sporadiques »<sup>72</sup>, ce qui chez Démosthène concerne surtout les insultes ; d'autre part des images courantes qui se rencontrent chez les auteurs relevant des différents genres, en particulier pour ce qui nous concerne chez les orateurs ; enfin des images poétiques ou nobles qu'emploient seulement les poètes et des auteurs comme Platon ou Xénophon.

En conséquence, les rapprochements que nous serons amené à proposer ne s'inscrivent pas, le plus souvent, dans une recherche des sources, toujours hasardeuse lorsqu'il s'agit

---

<sup>70</sup> Cf. ci-dessous, p. 30-31.

<sup>71</sup> Cf. la distinction opérée par Brock, 2013, p. XIV, entre images conventionnelles et images mortes.

<sup>72</sup> Taillardat, 1965, p. 14. Il est intéressant de noter que J. Taillardat s'appuie pour effectuer sa distinction sur l'interprétation d'un fragment d'Aristophane : *διάλεκτον ἔχοντα μέσην πόλεως / οὐτ' ἀστείαν ὑποθηλυτέραν / οὐτ' ἀνελεύθερον ὑπαγοικωτέραν* (« lui qui parle la langue moyenne de la cité, et non pas la langue raffinée un peu trop précieuse ni la langue vulgaire un peu trop grossière »), Aristophane, fgmt. 706 Kassel/Austin (*PCG* III/2, p. 362) = 685 Kock (*CAF* I, p. 560 ; trad. J. Taillardat pour les expressions importantes renvoyant aux registres de langue, que nous avons complétée). Cf. Taillardat, 1965, p. 12-3 ; cf. encore Corbel-Morana, 2012, p. 37-8.

d'auteurs antiques. Leur fonction réside dans un rôle de support de l'analyse, afin de bien apprécier tous les éléments que nous venons de passer en revue, et donc afin de situer le mieux possible les images élaborées par Démosthène. Toutefois, dans quelques cas bien circonscrits, il apparaîtra légitime de parler de sources, lorsque l'orateur se réapproprie manifestement une image ou un passage, ou bien lorsqu'il reprend une image de son adversaire Eschine.

Pour terminer ce chapitre, il nous faut toucher un mot de la différence entre métaphore courante ou fréquente et métaphore lexicalisée<sup>73</sup>. Cette dernière implique en effet que le sens métaphorique du mot soit devenu l'une de ses acceptions à part entière, et l'on parle alors de sens figuré, voire son sens propre, c'est-à-dire qu'il n'y en a pas d'autres. En d'autres termes, « la métaphore est devenue le mot propre »<sup>74</sup> et l'image n'est plus ressentie. Ce type de phénomène apparaît immédiatement repérable lorsque le sens métaphorique reste le seul attesté ou qu'il se rencontre avec une extrême fréquence chez tous les auteurs, ou du moins chez un panel d'auteurs suffisamment représentatif. Il va sans dire que nous n'avons pas retenu ces métaphores lexicalisées, sauf si Démosthène ravive à dessein leur image associée.

Pour ne donner que deux exemples, nous avons rencontré deux cas de métaphores lexicalisées dans le cadre de ce travail, qui relèvent des deux modalités que nous venons de présenter : le verbe προπηλακίζειν, avec le substantif προπηλακισμός, dont le sens métaphorique de « couvrir de boue », c'est-à-dire « insulter », est le seul attesté<sup>75</sup>, et l'adjectif ύγιής, ές, « sain, en bonne santé », extrêmement fréquent au figuré chez tous les auteurs<sup>76</sup>.

<sup>73</sup> Ce point ne concerne pas les comparaisons.

<sup>74</sup> Le Guern, 1973, ch. IX « La lexicalisation de la métaphore », p. 82.

<sup>75</sup> Cf. LSJ, s.v. προπηλακίζω, I, et προπηλακισμός. Le caractère lexicalisé de la métaphore ressort aussi de la fréquence d'emploi du terme, en particulier dans l'ensemble du corpus démosthénien : Démosthène, *Andr.*, 58 et 62 ; *Tim.*, 124 (deux occurrences) ; *Aristocr.*, 89, 120 et 201 ; *Mid.*, 7, 61, 66, 72, 109, 131, 195 et 219 ; *Amb.*, 214 ; *III Phil.*, 60 ; *Rép.*, 11 ; *Cour.*, 12, 47, 256 et 316 ; *I Aristog.* 50 ; *Contre Polycles* (L), 45 ; *Contre Stéphanos II* (XLVI), 13 ; *Lettre II*, 17 ; [Démosthène], *Contre Nééra* (LIX), 35, 88, 93 et 113 ; *Pour Phormion* (XXXVI), 47 ; Lysias, *Contre Alcibiade II* (XV), 6 ; *Pour le soldat* (IX), 4 ; [Andocide], *Contre Alcibiade* (IV), 16 et 21 ; Isée, *La Succession de Ménéklès* (II), 47 ; Eschine, *Amb.*, 44 ; *Ctés.*, 258 ; [Eschine], *Lettre XII*, 2 ; Sophocle, *Œdipe roi*, 427 ; Aristophane, *Thesmophories*, 385 ; Hérodote, VI, 73, 4 ; Thucydide, VI, LIV, 4, et LVI ; Xénophon, *Mémoires* I, 2, 49 (dans une accusation de Polycrate contre Socrate) ; Platon, *Hippias majeur*, 304 c 3 ; *Gorgias*, 483 b 3, 527 a 4 et c 7 ; *Rép.*, VII, 536 c 3 ; VIII, 560 d 4 et 562 d 6 ; IX, 590 b 8 ; X, 613 d 8 ; *Théétète*, 164 e 4 ; *Gorgias*, 483 b 3, 527 a 4 et c 7 ; *Lois* IX, 855 b 8 et 866 e 4 ; *Lettre VII*, 345 e 4 ; Aristote, *Topiques* VI, 6, 144 a 6 ; *La Politique* V, 10, 1311 a 36 ; *EN*, IV, 11, 1126 a 7 ; V, 6, 1131 a 9 ; *EE* III, 3, 1231 b 12 ; [Aristote], *Problèmes*, XXXVIII, 3, 949 b 18-19 ; Xénocrate, fgmt. 14 Parente, l. 10 ; Théopompe, fgmt. 93 Jacoby (*FGrHist.* 2/1/2, 115, F), l. 2 ; Anaximène de Lampsaque, 72 F 11 b Jacoby, l. 62 (*FGrHist.* II A) = Démosthène, *Rép.*, 11 ; Hécatee d'Abdère, 264 F 21 Jacoby, l. 21 (*FGrHist.* III A) ; Philochore, 328 F 17 a Jacoby (*FGrHist.* III B). On trouve enfin chez Démosthène l'adverbe προπηλακιστικώς : Démosthène, *Contre Onétor I*, 36. Cf. aussi le hapax προπηλάκισις, Platon, *Rép.*, I, 329 b 1 ; προπηλακισμός est « de sens plus concret » que ce dernier (Chantraine, 1999, s.v. πηλός, p. 896). Taillardat, 1965, p. 333, qualifie cette image de « banale ». Cf. *ibid.*, 1962, p. 333-4, pour des exemples de remotivation de la métaphore chez Aristophane. Nous rejetons donc les appréciations de Ronnet, 1951, p.173, qui fait de ces termes une « image déplaisante ou <d>une vulgarité voulue » ; Paulsen, 1999, p. 220, *ad* Démosthène, *Amb.*, 214, (« sehr starkes Wort », « mot

Nous avons choisi de présenter dans un premier temps les images selon la méthode « traditionnelle »<sup>77</sup>, c'est-à-dire de les regrouper en fonction des domaines de réalité auxquels elles se trouvent empruntées, selon un classement thématique, au lieu de les ranger en fonction des idées qu'elles expriment<sup>78</sup>. Quoique l'une et l'autre méthode puissent se voir imputer plusieurs reproches, la première nous a néanmoins paru plus solide et plus fructueuse tout à la fois.

En effet, tout d'abord, les critiques qu'elle essuie ne reposent pas sur des fondements très assurés : lorsqu'on prétend qu'elle est inapte à faire ressortir la « manière de penser » de l'auteur, les arguments se contredisent, en plus de manquer singulièrement de force de persuasion<sup>79</sup>, car de tels arguments peuvent se laisser aisément retourner de façon plus convaincante<sup>80</sup>. Nous comprenons tout à fait qu'un classement par thèmes puisse aboutir peu ou prou à des domaines identiques<sup>81</sup>, mais, d'une part, il existe tout de même des différences significatives d'un auteur à l'autre, non seulement entre les thèmes mais également entre leur importance respective, d'autre part et surtout rien n'empêche de mettre en relation les images qui, à l'intérieur de thèmes différents, renvoient à des idées identiques ou similaires. En outre,

---

très fort ») ; Wankel, 1976a, p. 168 *ad Cour.*, 12, s.v. ἐχθροῦ μὲν ἐπίρειαν ἔχει καὶ ὕβριν καὶ λοιδορίαν καὶ προσηλακισμόν... (« durchsichtigen Metapher », « métaphore claire ») ; Prato, 2001, p. 234 (« eloquente metafora », « métaphore éloquente »). Chantraine, 1999, s.v. πηλός, p. 896, présente une formulation qui manque de clarté : « Il existe un dénominatif *expressif* προσηλακίζω, étymologiquement « rouler dans la boue », d'où *avec un sens affaibli* « injurier, outrager »... » (nous soulignons). Cette image morte appartient au même registre que ἐπισύρω (Démosthène, *Lept.*, 131) et διασύρω (*Org.*, 12 ; *Amb.*, 313 ; *Cour.*, 27, 126, 180, 218, 299, 317 et 323), tout aussi mortes, en dépit, pour la dernière, de Krüger, 1959, p. 43. Ronnet, 1951, p. 173, admet qu'elle est complètement lexicalisée tout en la conservant dans sa liste, p. 171-3.

<sup>76</sup> Cf. LSJ, s.v., I, 2 et 3 ; II, 2 et 3 ; III. Cf. aussi Places, 1964, s.v., 2. La lexicalisation de l'adjectif apparaît d'autant plus patente dans notre corpus que Démosthène ne l'emploie que dans des tournures négatives : il s'agit d'expressions toutes faites elles-mêmes extrêmement usitées, en particulier pour désigner des paroles ou des actions. Cf. Démosthène, *Amb.*, 12, 39, 52, 171 et 174 ; *Cour.*, 23. Cf. LSJ, s.v., II, 3.

<sup>77</sup> Cf. Louis, 1945, p. 14 ; Taillardat, 1965, p. 24.

<sup>78</sup> Ce dernier classement est adopté par les deux ouvrages cités à la n. précédente. Cf. Louis, 1945, p. 13-14 ; Taillardat, 1965, p. 28.

<sup>79</sup> « Cette méthode [*sc.* le classement par idées exprimées] a le grand avantage de faire saisir la manière de penser de l'écrivain, au lieu de s'intéresser seulement à son imagination. », Louis, 1945, p. 14, en contradiction avec : « (...) d'abord, il [*sc.* le classement thématique] n'apprend rien sur la manière de sentir et de penser ou, si l'on veut, sur l'imagination d'un écrivain... ». Taillardat, 1965, p. 25 : dans un cas le classement thématique ne « s'intéresse » qu'à l'imagination alors que dans l'autre, au contraire, il n'« apprend rien » dessus.

<sup>80</sup> « Un classement thématique des métaphores est souvent utile. (...) Le plus souvent, l'imagination d'un écrivain est sollicitée en direction d'un nombre restreint de thèmes privilégiés, les images dominantes, dont la conjonction constitue l'univers imaginaire de cet écrivain. (...) il faut encore examiner comment les diverses significations des métaphores empruntées au même thème s'articulent. C'est là un moyen efficace de pénétrer certains aspects de la pensée d'un écrivain (...). Dans tous les cas, un classement thématique est aussi révélateur par les absences qu'il permet de constater d'images proches des images préférées... », Le Guern, 1973, p. 96.

<sup>81</sup> « (...) poète ou prosateur, il emprunte évidemment ses locutions figurées aux occupations, aux intérêts ordinaires de la société dans laquelle il vit. Ainsi conçu, le groupement des images renseigne à peu près uniquement sur le milieu social de l'auteur ; appliqué à Aristophane, il ne révélerait que peu de différences avec ses quasi-contemporains Eschyle ou Platon. », Taillardat, 1965, p. 25. Cf. Louis, 1945, p. 12-3, auquel renvoie Taillardat, 1965, p. 25, n. 3.



il peut sembler pertinent de s'interroger précisément sur la signification et la fonction des champs métaphoriques retenus par l'auteur en question, en l'occurrence Démosthène. En d'autres termes, on ne peut considérer qu'un classement thématique se trouve condamné à ressasser les mêmes domaines que si l'on part du présupposé que ceux-ci ne répondent pas à un choix délibéré de la part de l'auteur, à une stratégie quelconque. Or dans le cas d'un orateur, il s'agit là d'une hypothèse sur laquelle on ne peut faire l'impasse.

Les deux autres arguments avancés contre les groupements par thèmes méritent d'être évoqués rapidement. Selon P. Louis, qui s'appuie sur l'exemple d'Eschyle, « Elle [*sc.* la méthode de classement par idées] permet aussi, en précisant exactement le sens de chaque image, d'apercevoir dans certains dialogues une métaphore dominante que l'auteur "file" d'un bout à l'autre de son œuvre. »<sup>82</sup>. Mais en faveur de quoi cet argument plaide-t-il, sinon en faveur de la présentation thématique ? C'est effectivement celle qu'adopte J. Dumortier, qui commence par présenter « les métaphores principales » d'Eschyle, chacune de ses pièces se distinguant par un thème dominant<sup>83</sup>. Enfin, J. Taillardat conclut l'analyse d'un exemple destiné à prouver son dernier argument, selon lequel « le plan par le *tertium comparationis* ne permet pas toujours d'éviter les erreurs, quand se pose le problème d'imitation d'un auteur par un autre »<sup>84</sup>, en écrivant qu'« il suffit de réunir en un même chapitre toutes les images qui font du poète un architecte et du poème un édifice pour constater qu'elles sont très courantes et qu'en conséquence il n'est pas sûr qu'un des deux poètes imite l'autre... »<sup>85</sup>. Dans ce cas, nous ne voyons pas bien en quoi un classement par idées exprimées permettrait d'obtenir de meilleurs résultats.

Finalement, il ne reste qu'un seul argument véritablement solide en faveur d'un classement par idées, celui que développe J. Taillardat : un tel classement permet de lever les difficultés d'interprétation de certaines images obscures<sup>86</sup>.

Grouper les images par thèmes semble néanmoins plus efficace dans la perspective de notre travail : seule cette méthode permet d'examiner s'il se tisse une cohérence ou une articulation entre les métaphores et les comparaisons qui font intervenir un même thème, voire même s'il existe entre elles une unité, ou si au contraire l'auteur les utilise en ordre

---

<sup>82</sup> Louis, 1945, p. 14. L'exemple d'Eschyle est cité *ibid.*, n. 59.

<sup>83</sup> Cf. Dumortier, 1935a, « Première partie, Les Métaphores principales », p. 1-111. P. Louis continue à s'enfermer dans la contradiction en prenant ensuite l'exemple de quelques dialogues de Platon dont il cite les thèmes dominants, cf. Louis, 1945, p. 14, n. 60.

<sup>84</sup> Taillardat, 1965, p. 26. L'auteur discute la question de l'imitation du fragment 94 Kock de Phérécrate (*CAF* I, 171) par Aristophane, *Paix*, 749-50.

<sup>85</sup> Taillardat, 1965, p. 27.

<sup>86</sup> Cf. *ibid.*, p. 25-26.

dispersé. Or une telle analyse paraît a priori susceptible d'en apprendre davantage sur la « manière de penser » d'un auteur qu'un catalogue des idées qu'expriment ses images<sup>87</sup>, d'autant plus qu'elle doit nécessairement s'accompagner d'une élucidation précise de leur signification, comme nous l'avons vu tout à l'heure<sup>88</sup>, et également, à ce titre, de la recherche d'éventuelles lignes de convergence à un niveau plus large, entre des images ou des groupes d'images appartenant à des thématiques diverses, voire encore au-delà entre ces dernières elles-mêmes. Mais tout ceci requiert une vue d'ensemble claire et distincte que l'approche par domaines métaphoriques demeure seule à même de procurer.

Le groupement par idées, de fait, présente un tableau dispersé et confus, qui ne permet pas de rendre compte de toutes les images, comme le reconnaît lui-même J. Taillardat<sup>89</sup>, et qui aboutit en réalité à masquer par là ce qui fait l'originalité de l'auteur sous des effets d'optique qui n'apportent pas grand-chose. Ainsi, si nous avons appliqué un tel classement, nous aurions obtenu une partie démesurée sur les images qui expriment des insultes, à des degrés divers, à l'égard des adversaires de Démosthène, qu'il s'agisse de Philippe, d'Eschine, ou d'orateurs et hommes politiques de tous acabits : nous aurions invalidé toute possibilité d'examiner des réseaux de convergence pour ce bien maigre résultat, qui eût été loin de constituer une révélation.

À la lumière de toutes ces considérations, nous nous proposons donc dans ce travail d'examiner les métaphores et les comparaisons élaborées par Démosthène dans ses harangues et ses plaidoyers politiques en fonction des domaines de réalité qu'elles convoquent, en nous attachant à dégager leur signification précise dans le contexte où les utilise l'orateur. Il s'agit par là de voir si celui-ci tisse entre elles des lignes de continuité ou des articulations qui donnent une cohérence, voire une unité, à ces champs thématiques, et donc par delà si l'usage

---

<sup>87</sup> Cf. Le Guern, 1973, p. 96, cité ci-dessus, p. 31, n. 80.

<sup>88</sup> Voir ci-dessus, p. 28.

<sup>89</sup> Il présente le choix qu'il fait du groupement par idées comme un choix par défaut : « Dans une étude de ce genre, il n'existe pas vraiment de plan satisfaisant : on ne peut choisir que le moins médiocre ou, plutôt, celui qui vous semble tel. », et surtout « Tel est le plan qui nous a paru le moins imparfait. Ce n'est pas dire qu'il nous satisfasse exactement : ces études de langue et de style sont fragmentées en d'innombrables chapitres de longueur inégale et qui ne s'enchaînent pas toujours logiquement ; à l'intérieur d'un même chapitre, il arrive aussi que la succession des paragraphes donne l'impression d'un lexique un peu décousu. La mosaïque chatoyante que constitue le texte des comédies s'en trouve descellée et ses pierres disjointes ont été dispersées comme par une main barbare. Mais, ce démantèlement, c'est la nature même de notre entreprise qui le commandait. », Taillardat, 1965, p. 24 et 28. En d'autres termes, l'auteur reconnaît que sa méthode de classement, par définition, empêche de percevoir toute cohérence éventuelle au sein des images. Il faut enfin citer en ce sens une note à ce dernier passage : « Nous avons même été contraint, malgré notre répugnance, à regrouper dans un *Appendice* toutes les « images isolées » qui ne pouvaient, à moins d'artifice, être intégrées à de grands ensembles métaphoriques... », *ibid.*, p. 28, n. 2. Nous avons pour notre part tenté de démontrer pourquoi le plan thématique ne résultait pas d'un choix par défaut.

des images répond à une technique oratoire précise qui serait caractéristique de Démosthène et dont il serait alors possible de mettre en lumière des traits fixes et récurrents, ou si, au contraire, nous avons affaire à des images jetées çà et là en ordre dispersé, sans cohérence, au gré des seuls besoins de tel ou tel passage de ses discours, afin d'illustrer simplement telle ou telle idée particulière et ponctuelle.

En d'autres termes, il s'agit de se demander si les métaphores et les comparaisons participent chez Démosthène d'une fonction rhétorique cohérente et même d'une fonction politique, en se trouvant au service d'une vision qu'elles contribueraient à révéler et à étayer. Sont-elles de simples fleurs de rhétorique destinées à agrémenter les discours, ou relèvent-elles de stratégies de communication politique savamment étudiées ? Dans ce cas, ces stratégies sont-elles plus larges, en étant communes à plusieurs orateurs ? Que révèlent-elles sur le fonctionnement de la vie politique ?

Nous commencerons par étudier les images selon les différents champs thématiques dont elles relèvent, afin d'examiner à un premier niveau si elles participent d'une utilisation cohérente et concertée. Ce sera le lieu d'apprécier également leur degré d'originalité et la teneur exacte de leur contribution au style de Démosthène. Nous avons choisi de nous concentrer sur trois domaines, parce qu'il nous paraissaient particulièrement importants : la nature (I), la médecine (II) et la guerre (III). La nature est en effet le domaine par excellence des images poétiques : il constitue a priori le plus à même de nous permettre d'apprécier la profondeur littéraire des images de Démosthène. La médecine représente un champ d'inspiration très important qui est caractéristique du discours politique, dans lequel il est apparu pour la première fois au début du VI<sup>ème</sup> siècle dans les poèmes de Solon et de Théognis<sup>90</sup>. Enfin, nous avons choisi la guerre, parce qu'elle apparaît comme une constante originale de l'imaginaire de Démosthène, par rapport à ce que l'on peut observer chez les autres orateurs.

Dans un dernier chapitre (IV), nous examinerons la manière dont les images de Démosthène furent perçues dans l'Antiquité, c'est-à-dire leur réception, pour employer une notion moderne<sup>91</sup>, en lien avec les conceptions théoriques qu'élaborèrent les rhéteurs à propos des métaphores et des comparaisons. Nous nous intéresserons au lien que ces élaborations ont pu posséder avec la pratique de Démosthène. À la lumière de ces considérations théoriques et des enseignements que nous aurons tirés de la pratique dans les chapitres précédents, nous

---

<sup>90</sup> Brock, 2013, p. 69.

<sup>91</sup> Cf. Jauss, 1978.

tenterons alors de dégager quelques principes rhétoriques qui régissent l'utilisation que Démosthène fait des images.



# Chapitre I

## Les images de la nature

Les images empruntées aux éléments naturels se caractérisent par leur grande diversité. Les phénomènes atmosphériques, l'eau, la flore et la faune convoquent un univers familier, facilement évocateur et compréhensible pour tous les auditeurs de Démosthène, en les renvoyant à des expériences vécues : les images bâties sur ces représentations possèdent pour cette raison une grande efficacité rhétorique, puisque l'idée exprimée se présente d'emblée clairement à l'esprit.

Ces images participent également d'une volonté de recherche stylistique dans la mesure où elles relèvent pour une large part du registre poétique élevé, dont elles constituent l'un des champs métaphoriques privilégiés, comme l'attestent en particulier les épopées d'Homère, dont les comparaisons, en général développées, avec tel ou tel phénomène naturel, ponctuent le récit. Ces références à la nature relèvent de ce que Jacqueline Duchemin appelle les « aspects pastoraux de la poésie homérique »<sup>92</sup>. C'est une veine d'inspiration que nous retrouvons ensuite dans la poésie lyrique et chez les Tragiques<sup>93</sup>. La comédie est l'autre grand pôle de référence pour ce domaine de l'imaginaire, mais circonscrit à certaines catégories d'images, comme celles qui sont empruntées aux animaux. Chez les prosateurs, nous ne rencontrons les images de la nature avec une certaine fréquence que dans les dialogues de Platon<sup>94</sup> ; mais il adopte alors précisément un style poétique et recherché.

Il s'agit donc, au cours de l'examen de ces images, de prêter une attention particulière à la manière dont Démosthène se situe par rapport aux différents registres qu'elles véhiculent, poétique ou comique, et de voir comment il les accommode et les intègre au discours politique ou judiciaire.

---

<sup>92</sup> Duchemin, 1960.

<sup>93</sup> Cf. par exemple, pour Solon, Noussia-Fantuzzi, 2006, p. 139-46, et 2010, p. 67-77 ; pour Eschyle, Dumortier, 1935a, p. 114-55, qui donne aussi une large énumération d'images appartenant à ce registre chez Pindare.

<sup>94</sup> Pour un aperçu de la richesse et de la variété des images qu'il emprunte à la nature, cf. Louis, 1945, p. 185-91.

# I. Les phénomènes atmosphériques

Nous rencontrons tout d'abord chez Démosthène un groupe d'images relativement important tiré de divers phénomènes célestes, dans l'acception large de l'expression, c'est-à-dire de tout ce qui se produit ou se voit dans le ciel ou à partir du ciel ; il s'agit surtout de phénomènes que nous qualifierions aujourd'hui de météorologiques, à savoir des phénomènes qui concernent de manière générale le temps qu'il fait.

## 1) Le froid

Une métaphore faisant intervenir le froid est transmise par Harpocraton, comme variante à un passage de la *Troisième Philippique* :

0. ταῦτα τοίνυν πάσχοντες ἅπαντες, μέλλομεν καὶ μαλκίωμεν [μαλακιζόμεθα], καὶ πρὸς τοὺς πλησίον βλέπομεν, ἀπιστοῦντες ἀλλήλοις, οὐ τῷ πάντας ἡμᾶς ἀδικοῦντι.<sup>95</sup>

Le verbe μαλκίω signifie « être engourdi par le froid »<sup>96</sup>. L'image entend signifier l'inaction des Athéniens, qui demeurent comme pétrifiés devant les succès militaires de Philippe, longuement énumérés<sup>97</sup>. Le froid correspond donc au roi de Macédoine.

Il s'agit d'une métaphore forte et originale, dans la mesure où Démosthène en offre le seul exemple connu, et où ce verbe est très rare à l'époque classique<sup>98</sup>.

Harpocraton attribue cette leçon à des sources manuscrites dont nous n'avons conservé nulle trace<sup>99</sup>. L'ensemble des manuscrits, en effet, donne μαλακιζόμεθα, verbe

---

<sup>95</sup> « Voilà donc comment il nous traite tous, et nous tergiversons, nous restons engourdis, nous tournons nos regards vers le voisin, nous nous défions les uns des autres, et point du tout de celui qui nous maltraite tous. », Démosthène, *III Phil.*, 35 (trad. M. Croiset modifiée). Le texte grec entre crochets donne la leçon retenue par M. Croiset. Harpocraton porte également μένομεν au lieu de μέλλομεν, variante qu'aucun éditeur ne retient.

<sup>96</sup> Cf. LSJ., s.v., et Xénophon, *L'Art de la chasse*, V, 2, où il est question des chiens qui, ayant le museau engourdi par le froid, ne sont plus capables de sentir l'odeur du lièvre.

<sup>97</sup> Démosthène, *III Phil.*, 34-5.

<sup>98</sup> En dehors du texte de Xénophon mentionné ci-dessus, n. 96, et de notre passage, le verbe n'est attesté à l'époque classique que chez Eschyle, fgmt. 332 Radt (*TGrF* III, p. 407) = 332 Nauck (*TGF*, p. 101). Il n'y a pas d'attestation des autres mots de cette famille à l'époque classique.

<sup>99</sup> Δημοσθένης θ' Φιλιππικῶν φησὶ « μένομεν καὶ μαλακιζόμεθα. » ἐν ἐνίοις γράφεται μαλκίωμεν, ὅπερ δηλοῖ τὸν ὄρθρον φρίττειν. Αἰσχύλος / ἔλα, δῖωκ' ἀκμήτι μαλκίων ποδί., Harpocraton, s.v. Μαλκίωμεν (p. 169 Keaney). Cf. aussi Photius (Theodoridis, 1998, t. II, p. 536, n° 74) et Suidas (Adler, 1933, t. III, p. 314, n° 112), s.v.

courant dans l'acception « être mou, être lâche »<sup>100</sup>, de sorte que la plupart des éditeurs retiennent ce texte-là<sup>101</sup>. Il n'y a donc pas de raison, nous semble-t-il, de mettre en cause la tradition sur ce point : nous signalons l'image pour tenir compte d'une variante parfois adoptée, mais nous ne la prendrons pas en considération dans le reste de ce travail. En dehors de cette donnée comme du fait que le choix de *μαλκίομεν* ne se justifie qu'à titre de *lectio difficilior*<sup>102</sup>, trois autres arguments peuvent être invoqués pour défendre le texte des manuscrits. Tout d'abord, il ressort de la notice d'Harpocrate que le texte communément reçu à son époque était déjà le nôtre : la variante *μένομεν καὶ μαλκίομεν* est présentée comme minoritaire. Par ailleurs, assez curieusement, les éditeurs qui suivent le lexicographe ne prennent pas en compte la totalité de cette variante, puisqu'ils ne retiennent jamais *μένομεν* ; or si l'on se fie au témoignage d'Harpocrate, il n'y a aucune raison d'en éluder la première partie, du moins sans justification. Enfin, pour reprendre une remarque de Vœmel, dans la mesure où Démosthène fustige fréquemment dans les *Harangues* la « mollesse » des Athéniens (*μαλακία* et surtout *ῥαθυμία*), le verbe *μαλακίζομαι* peut apparaître plus naturel<sup>103</sup>, d'autant que Démosthène vient de rappeler l'inaction générale devant les progrès de Philippe<sup>104</sup> et s'apprête à dénoncer à nouveau une certaine mollesse, une certaine négligence des Athéniens<sup>105</sup>.

<sup>100</sup> Cf. LSJ, s.v. *μαλακίζομαι*.

<sup>101</sup> Entre autres Reiske, I, 1822 ; Dobson, V, 1828 ; Vœmel, 1857 ; Heslop, 1868 ; Weil, 1873 ; Sandys, 1900 ; Fuhr, 1914 ; Croiset, 1925 ; Vince, 1962 (1930) ; Dilts, 2002. Retiennent au contraire *μαλκίομεν* : Schaefer, I, 1824 (p. 573-4, *ad loc.*, p. 120, l. 6, *μέλλομεν καὶ μαλακίζομεθα*) ; Dindorf, V, 1849 (p. 189, *ad loc.*, p. 120, l. 7, *μαλακίζομεθα* ; c'est-à-dire que, curieusement, il conserve *μαλακίζομεθα* dans son texte : cf. Dindorf, I, 1846, p. 127) ; Dindorf, I, 1871 ; Westermann, 1871 ; Butcher, 1958 (1903) ; *etc.*

<sup>102</sup> Ce choix repose sur une simple préférence ou conviction de Schaefer : « Non dubito, *μαλκίομεν* h. l. genuinam esse scripturam, quam interpretamentum sede sua sic depulit, nullum ut eius vestigium in libris Demosthenicis reperiatur. », Schaefer, I, 1824, p. 574, *ad loc.*, p. 120, l. 6, *μέλλομεν καὶ μαλακίζομεθα* ; Dindorf, V, 1849, p. 189, *ad loc.*, p. 120, l. 7, *μαλακίζομεθα*.

<sup>103</sup> « Demosthenes enim toties *μαλακίαν* atque *ῥαθυμίαν* reprehendit, ne semel quidem torporem (*μάλκην*) et hebetudinem notavit Atheniensium. », Vœmel, 1857, p. 640. À la vérité, dans ce contexte et dans les *Harangues*, Démosthène emploie seulement *ῥαθυμία* et ses composés (Démosthène, *I Phil.*, 8 ; *Org.*, 20 ; *I Ol.*, 15 ; *III Ol.*, 33 ; *Chers.*, 32, 34, 46 et 49 ; *III Phil.*, 5 ; *IV Phil.*, 7, 25, 29 et 71 ; *Rép.*, 21 et 22), tandis qu'il se réserve une fois l'adjectif *μαλακός*, le mot étant prononcé par un orateur qui le prend à partie (*Chers.*, 68) ; on trouve toutefois *μαλακία*, associé à *ῥαθυμία*, dans la *Réplique à la lettre de Philippe*, 22.

<sup>104</sup> *III Phil.*, 34.

<sup>105</sup> Démosthène leur reproche de ne plus se soucier de leurs intérêts, en se plaignant du changement de leur caractère par rapport à celui de leurs ancêtres ; cf. *ibid.*, 36-46.



## 2) Les phénomènes célestes

Démosthène emploie deux métaphores tirées du domaine des phénomènes célestes, qui apparaissent assez isolées :

1. (...) μετεωρίσας καὶ φυσήσας ἡμᾶς...<sup>106</sup>

2. Ἐτι γὰρ τῶν πραγμάτων ὄντων μετεώρων καὶ τοῦ μέλλοντος ἀδήλου...<sup>107</sup>

Dans le discours *Sur l'organisation financière*, la métaphore se trouve placée par l'orateur dans la bouche de l'un de ses adversaires politiques, qu'il ne nomme pas, mais qui fait figure de porte-parole de l'ensemble du groupe formé par ceux-ci, afin de commenter l'effet produit sur l'auditoire par ses propres discours<sup>108</sup>, et dont il rapporte les propos visant à contrecarrer sa proposition d'organisation financière<sup>109</sup>. Démosthène se trouve accusé de faire perdre aux Athéniens le sens des réalités en attisant leur orgueil ou, selon le métaphorisant, de les élever dans l'air jusqu'aux cieux, c'est-à-dire de les égarer par de belles paroles, au moyen d'une composition binaire qui oppose la vitupération contre le présent à l'éloge des « ancêtres »<sup>110</sup>.

Le verbe μετεωρίζειν signifie au sens propre : « lever », à partir de μετέωρος, « qui est en l'air »<sup>111</sup>, et se dit spécifiquement « en parlant d'astres ou de phénomènes "célestes" »<sup>112</sup>, c'est-à-dire des phénomènes atmosphériques ou « météorologiques », en particulier les nuages<sup>113</sup>. Il s'emploie en effet ici métaphoriquement pour désigner l'élévation

---

<sup>106</sup> « (...) quand il nous a eu ainsi portés aux nues et gonflés d'orgueil... », Démosthène, *Org.*, 12 (trad. M. Croiset modifiée).

<sup>107</sup> « En effet, comme la situation était encore en suspens, et que l'avenir était incertain... », *Amb.*, 122 (trad. G. Mathieu modifiée).

<sup>108</sup> (...) ἀπὸ τῶν Δημοσθένους λόγων... (« (...) ces harangues de Démosthène... »), *Org.*, 12 (trad. M. Croiset).

<sup>109</sup> Ἦδη δέ τις εἶπεν, ὃ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, που λέγων, οὐχ ὑμῶν τῶν πολλῶν, ἀλλὰ τῶν διαδόγγυμένων εἰ ταῦτα γενήσεται... (« On a dit, il est vrai, Athéniens □ Oh ! ce n'est pas un de ceux qui se pressent ici, non, mais un de ceux qui crèveraient de rage si mon projet était exécuté □ on a dit... »), *ibid.* (*id.*).

<sup>110</sup> « Τί δ' ἡμῖν ἀπὸ τῶν Δημοσθένους λόγων ἀγαθὸν γέγονεν ; παρελθὼν ἡμῶν, ὅταν αὐτῷ δόξη, ἐνέπλησε τὰ ὅσα λόγων, καὶ διέσυρε τὰ παρόντα, καὶ τοὺς προγόνους ἐπήνεσεν, ... (« Après tout, ces harangues de Démosthène, quel bien nous ont-elles fait ? Il est venu devant nous, tant qu'il lui a plu, nous remplir les oreilles de ses discours, il a décrié le présent, il a célébré nos ancêtres... »), *ibid.* (*id.*). Le passage précède immédiatement la métaphore. Il s'agit effectivement d'un procédé fréquent dans les discours de Démosthène : cf. *ibid.*, 21-31 ; *III Phil.*, 36-46 ; etc.

<sup>111</sup> Chantraine, 1999, s. v. 1 ἀεῖρω, p. 22.

<sup>112</sup> *Ibid.*

<sup>113</sup> Cf. LSJ, s.v., II, 1. Le terme renvoie en effet tout d'abord au ciel, à savoir cet espace occupé par l'air au-dessus de la terre : cf. par exemple Aristophane, *Oiseaux*, 817-9, où il est question de l'endroit où doit être fondée la cité des oiseaux, entre la terre où règnent les hommes et les régions supérieures où règnent les dieux

d'orgueil, le caractère hautain, si l'on tente de garder l'image. Cette métaphore revêt un caractère quelque peu comique, dans la mesure où elle n'apparaît que dans les *Oiseaux* d'Aristophane, lorsque Pisthétairos, qui vient d'expliquer au sycophante que les paroles donnent des ailes<sup>114</sup>, lui indique en quel sens il convient d'entendre cela :

Ἵπὸ γὰρ λόγων ὁ νοῦς <τε> μετεωρίζεται  
ἐπαίρεται τ' ἄνθρωπος. (...)<sup>115</sup>

Les comédies d'Aristophane n'ont été rejouées aux Grandes Dionysies qu'à partir de 340-339<sup>116</sup> ; or la harangue *Sur l'organisation financière* date de 350. Si l'on fait l'hypothèse

---

(Ἐντευθενὶ / ἐκ τῶν νεφελῶν καὶ τῶν μετεώρων χωρίων / χαῦνόν τι πάνυ., « Tirons de là, des nuées et des régions célestes, quelque nom bien pompeux. » (trad. H. van Daele modifiée)) ; Platon, *Timée*, 80 a 1-2 ((...) τὰ τε τῶν ῥιπτουμένων [sc. αἴτια], ὅσα ἀφεθέντα μετέωρα καὶ ὅσα ἐπὶ γῆς φέρεται..., « (...) [sc. l'explication] des mouvements des projectiles, aussi bien ceux qui s'élèvent que ceux qui tombent sur la terre... » (trad. A. Rivaud)) ; etc. Mais à l'époque classique le terme μετέωρος exprime aussi ce que l'on observe dans le ciel, c'est-à-dire les divers phénomènes atmosphériques et météorologiques tout comme les astres et les planètes, pour ces derniers en particulier dans des contextes où il est question de l'attitude des philosophes, ou plutôt des « météorologues ». C'est ce que nous pouvons constater notamment dans les *Nuées* d'Aristophane : l'expression de Socrate Οὐ γὰρ ἄν ποτε / ἐξηῦρον ὀρθῶς τὰ μετέωρα πράγματα... (« Jamais, en effet, je n'aurais pu démêler exactement les choses célestes... », *ibid.*, 227-8 (trad. H. van Daele)) désigne à la fois (1) des phénomènes « météorologiques » comme la pluie (ainsi la reprise de l'expression par Strepsiade, (...) / εἰ μηδὲν οἶσθα τῶν μετεώρων πραγμάτων ; (« (...) si tu ne sais rien des choses célestes ? ; *ibid.*, 1284 (*id.*)), renvoie à (...) / πότρεα νομίζεις καινὸν ἀεὶ τὸν Δία / ὕειν ὕδωρ ἕκαστοτ', ἢ τὸν ἥλιον / ἔλκειν κάτωθεν ταῦτὸ τοῦθ' ὕδωρ πάλιν ; (« (...) crois-tu que c'est toujours de l'eau nouvelle que Zeus fait tomber chaque fois qu'il pleut, ou si c'est la même eau que le soleil pompe d'en bas en sens inverse ? » ; *ibid.*, 1279-81 (*id.*)) ; cf. la « leçon » de Socrate, *ibid.*, 314-411), et (2) les planètes et les astres, dans la mesure où Socrate étudie la lune (Ζητούντος αὐτοῦ τῆς σελήνης τὰς ὁδοὺς / καὶ τὰς περιφοράς, εἶτ' ἄνω κεληνότος / ἀπὸ τῆς ὀροφῆς νύκτωρ γαλεώτης κατέχεσεν., « Comme il observait la lune pour étudier son cours et ses révolutions, voilà qu'au moment où il regardait en l'air la bouche ouverte, du haut du toit, la nuit, un lézard moucheté lâcha sur lui sa... fiente. », *ibid.*, 171-173 (*id.*)) et le soleil (Ἀεροδατῶ καὶ περιφρονῶ τὸν ἥλιον., « Je marche dans les airs et regarde le soleil. », *ibid.*, 225 (*id.*)). Le sens du terme ne se trouve restreint aux seuls phénomènes atmosphériques, c'est-à-dire au monde sublunaire, qu'à partir du moment où Aristote distingue l'air de l'éther, et par là même leurs régions afférentes. Ce point se trouve démontré par Capelle, 1912 et 1913. Les activités « météorologiques », c'est-à-dire astronomiques, des philosophes n'avaient pas bonne presse : nous venons de voir que c'est l'un des points de la raillerie d'Aristophane dans les *Nuées*, à laquelle Socrate fera écho dans son apologie (Platon, *Apologie de Socrate*, 18 b 9 et 23 d 4), et Platon critique lui aussi à plusieurs reprises les spéculations astronomiques des « météorologues » (*Cratyle*, 401 b 7-8 ; *Phèdre*, 269 e 4-270 a 3 ; etc.), par opposition à sa propre pratique de l'astronomie, qui vise à faire accéder à la compréhension du monde intelligible (l'astronomie appartient au cursus d'éducation des gardiens, *Rép.* VII, 527 d 1-2). En rapport avec ce sens « astronomique » de μετέωρος, il faudrait en outre rapprocher la mésaventure de Socrate observant la lune chez Aristophane, *Nuées*, 171-3, de l'anecdote de Thalès comme de tout le portrait du philosophe en contraste avec l'homme d'action que l'on trouve dans Platon, *Théétète*, 172 b 8-177 c 2 : il faut rapprocher en particulier Ὡσπερ καὶ Θαλήν ἀστρονομούντα (...) καὶ ἄνω βλέποντα... (« Ainsi Thalès observait les astres (...) et, le regard aux cieux... », *ibid.* 174 a 4-5 ; trad. A. Diès) d'un côté, avec (...) « οὐρανοῦ θ' ὕπερ » ἀστρονομούσα... et (...) καὶ βλέπων μετέωρος ἄνωθεν ὑπὸ ἀηθείας..., (« (...) “au terme des profondeurs célestes” poursuivant la marche des astres... » et « Son regard tombe du ciel en des profondeurs tellement inaccoutumées... », *ibid.* 173 e 6-7 et 175 d 3-4 ; *id.*) de l'autre. Cf. C. Dalimier in Platon, 1998, p. 218, n. 113 et p. 229-230, n. 164 ; L. Brisson in Platon, 2000, p. 227-8, n. 392 ; sur cette anecdote, cf. plus généralement Blumenberg, 2000.

<sup>114</sup> Πάντες τοὶ λόγοις / ἀναπτεροῦνται. (« Tous, grâce aux paroles, s'élèvent sur des ailes. »), Aristophane, *Oiseaux*, 1438-9 (trad. H. van Daele).

<sup>115</sup> « Par eux la pensée s'élève et l'homme est exalté. », *ibid.*, 1447-8 (*id.*).

que les comédies d'Aristophane bénéficiaient d'une circulation écrite, au même titre que les œuvres des trois grands tragiques<sup>117</sup>, il n'est pas impossible de considérer que Démosthène s'est inspiré d'Aristophane : le schème métaphorique élaboré par l'orateur présente une analogie structurelle avec celui du dramaturge, en ce que la cause de l'« élévation » d'orgueil provient des discours. Cependant, il est tout aussi probable que Démosthène s'inspire plus généralement d'une tradition comique dont nous n'avons pas gardé trace.

En même temps, ce modèle fait ressortir toute l'originalité de l'orateur, qui donne à la métaphore un sens dépréciatif et surtout se l'applique à lui-même, au travers de ses « harangues », grâce à la fiction du discours rapporté. Il la fait en outre entrer par là dans un contexte historique bien particulier, par opposition à la maxime intemporelle d'Aristophane, celui des luttes d'influence que se livrent à l'Assemblée le parti des patriotes, avec au premier chef Démosthène, et celui qui se montre favorable à Philippe, ou du moins s'oppose aux mesures énergiques – en l'occurrence financières – que préconise l'orateur afin de mener une guerre efficace contre celui-ci. De ce point de vue, ce sont chez lui les Athéniens qui « s'élèvent jusqu'aux cieux ».

De surcroît, avec cette métaphore, Démosthène se souvient sans doute de la description, au demeurant comique elle aussi, que fait Socrate de son glorieux égarement au début du *Ménexène*, dans la mesure où il se trouve provoqué par les éloges funèbres des combattants morts pour la patrie qu'il lui arrive d'entendre. Or ceux-ci finissent par verser dans un éloge généralisé, dont précisément les ancêtres évoqués dans le passage du *Sur l'organisation financière* :

καὶ τὴν πόλιν ἐγκωμιάζοντες κατὰ πάντας τρόπους καὶ τοὺς τετελευτηκότας ἐν τῷ πολέμῳ καὶ τοὺς προγόνους ἡμῶν ἅπαντας τοὺς ἔμπροσθεν καὶ αὐτοὺς ἡμᾶς τοὺς ἔτι ζῶντας ἐπαινοῦντες (...) <sup>118</sup>.

De plus, la métaphore de Démosthène apparaît comme une expression frappante et condensée de l'exaltation où Socrate se trouve plongé par ces éloges qui visent à susciter l'orgueil patriotique des Athéniens. C'est ce que Socrate laisse entendre lorsqu'il précise, par contraste avec les étrangers qui l'accompagnent :

---

<sup>116</sup> Cf. *IG II<sup>2</sup>* 2318, col. 15.13-5 (= Mette, 1977, n° I, 35) ; l'inscription est donnée par Pickard-Cambridge, 1968, p. 106 ; cf. encore *ibid.*, p. 99.

<sup>117</sup> Cf. Marshall, 1996 et 2004, p. 28-9 (pour l'idée d'anthologies) ; Pébarthe, 2006, p. 74-5 ; Demont, à paraître.

<sup>118</sup> « Ils célèbrent la cité de toutes les manières ; les morts de la guerre, tous les ancêtres qui nous ont précédés, et nous-mêmes encore vivants, nous sommes glorifiés par eux (...) », Platon, *Ménexène*, 235 a 3-6 (trad. L. Méridier).

(...) πρὸς οὓς ἐγὼ σεμνότερος ἐν τῷ παραχρήμα γίγνομαι (...). Καί μοι αὕτη ἡ σεμνότης παραμένει ἡμέρας πλείω ἢ τρεῖς.<sup>119</sup>.

Le terme σεμνός, sur lequel est également formé σεμνότης, dénote en effet l'orgueil et l'affectation<sup>120</sup> qui constituent l'élément que l'orateur retient dans sa métaphore. D'autre part, celle-ci, aussi bien que la plaisante description du philosophe, visent à exprimer une critique contre les vains discours des orateurs<sup>121</sup>, dans une perspective philosophique topique chez Socrate/Platon<sup>122</sup>, ou d'un point de vue uniquement politique chez Démosthène, chez qui l'attaque se trouve formulée par ses adversaires contre lui-même. L'originalité de ce dernier provient en outre de ce qu'il blâme les contemporains, alors que chez Platon l'éloge concerne aussi « nous-mêmes encore vivants »<sup>123</sup>.

Démosthène reprend par conséquent une métaphore comique, peut-être directement à Aristophane, afin d'exprimer une idée proche de celle d'un dialogue de Platon, qui lui-même s'inscrivait dans la veine comique<sup>124</sup>. L'orateur adapte ces deux sources au contexte de son propos. Le lien essentiel sur lequel il s'appuie pour élaborer son propre schème métaphorique réside dans le rôle du discours, qui représente à chaque fois la cause de l'effet décrit avec ou sans la métaphore des phénomènes célestes.

La seconde occurrence de la métaphore met en jeu l'adjectif lui-même, avec le sens de « en suspens », « incertain ». Peut-être la représentation évoque-t-elle l'incertitude avant un orage ou une averse, ici assimilés à la guerre.

---

<sup>119</sup> « A leurs yeux j'acquies sur-le-champ plus de dignité. (...) Et moi, je conserve cette dignité plus de trois jours... », *ibid.*, 235 b 4-5 et 8-c 1 (*id.*). Cf. encore (...) ὅστ' ἐγώ γε, ὦ Μενέξενε, γενναίως πάνυ διατίθεμαι ἐπαινούμενος ὑπ' αὐτῶν, καὶ ἐκάστοτε ἔστηκα ἀκροώμενος καὶ κηλούμενος, ἡγούμενος ἐν τῷ παραχρήμα μείζων καὶ γενναιώτερος καὶ καλλίων γεγονέναι. (« (...) de telle sorte que, pour ma part, Ménexène, je me sens, devant leurs éloges, les dispositions les plus nobles ; chaque fois, je reste là sous le charme à les écouter, me figurant instantanément être devenu plus grand, plus noble et plus beau. »), *ibid.*, 235 a 6-b 3 (*id.*) ; (...) τέως δὲ οἶμαι μόνον οὐκ ἐν μακάρων νήσοις οἰκεῖν. (« (...) jusque-là, peu s'en faut que je ne croie habiter les îles des Bienheureux... »), *ibid.*, 235 c 4-5 (*id.*).

<sup>120</sup> Cf. LSJ, s.v., III.

<sup>121</sup> Ἄει σὺ προσπαίζεις, ὦ Σώκρατες, τοὺς ῥήτορας. (« Tu ne perds aucune occasion, Socrate, de plaisanter les orateurs. »), s'exclame Ménexène en réplique à la tirade de Socrate, Platon, *Ménexène*, 235 c 7 (trad. L. Méridier).

<sup>122</sup> Cf. entre autres le *Gorgias* dont le sous-titre est « ou de la rhétorique ».

<sup>123</sup> Platon, *Ménexène*, 235 a 5-6 (trad. L. Méridier).

<sup>124</sup> Le rapprochement entre Aristophane et Platon peut se trouver renforcé par le fait que ce dernier s'inspire lui-même, selon N. Loraux (Loraux, 1981, p. 321-2), de ces vers d'une autre pièce du premier, les *Guêpes*, où le chœur exprime le même sentiment d'exaltation causé cette fois par un discours de Philocléon : Ὡς δὲ πάντ' ἐπελήλυθεν / κούδεν παρήλυθεν, ὅστ' ἐγώ γ' / ἠύξανόμην ἀκούων, / κὰν μακάρων δικάζειν / αὐτὸς ἔδοξα νήσοις, / ἠδόμενος λέγοντι. (« Et comme il a su tout dire sans rien omettre, si bien que je grandissais à l'entendre et me figurais être aux Îles des Bienheureux... membre d'un jury populaire, tant j'étais charmé par ses paroles. », Aristophane, *Guêpes*, 636-41 (trad. H. Van Daele).

Démosthène utilise une image forte. Elle n'apparaît en effet à l'époque classique que deux autres fois chez Thucydide, et peut-être même qu'une seule, parce que la seconde attestation hésite avec une métaphore tirée d'un autre sens de l'adjectif (« en haute mer »<sup>125</sup>) : Ἡ τε ἄλλη Ἑλλάς ἅπασα μετέωρος ἦν ξυνιουσῶν τῶν πρώτων πόλεων.<sup>126</sup>, écrit Thucydide à propos de la guerre qui se prépare entre Athènes et les Lacédémoniens, et Ὡστε χρὴ σκοπεῖν τινα αὐτὰ καὶ μὴ μετεώρω τε <τῆ> πόλει ἀξιούν κινδυνεύειν..., dans un discours de Nicias contre l'expédition de Sicile<sup>127</sup>.

Dans tous les cas, nous constatons que l'incertitude provient de la guerre, de telle sorte que Démosthène se souvient sans doute de l'historien, d'autant que la seconde occurrence est attribuée à la harangue d'un orateur. La métaphore s'applique en effet dans le *Sur l'ambassade* à la situation diplomatique embrouillée et à la « drôle de guerre » qui caractérisent en 346 la période entre la deuxième ambassade et la capitulation des Phocidiens : depuis la prestation de serment de Philippe à Phères, la paix est théoriquement effective, mais celui-ci poursuit son avance en Grèce centrale en s'emparant des Thermopyles, menaçant ainsi de plus en plus directement Athènes.

Ces deux métaphores demeurent donc hétérogènes, en faisant intervenir deux sens, deux métaphorisés différents dans des contextes différents, l'une se rapportant aux discours, l'autre à la guerre.

### 3) La fumée

Démosthène affectionne tout particulièrement la métaphore de la fumée, qui est en rapport avec les phénomènes atmosphériques dans la mesure où elle s'élève dans le ciel et se trouve soumise à la force du vent. Elle peut en outre posséder une parenté visuelle avec les nuages.

---

<sup>125</sup> Cf. LSJ s. v. II, 2.

<sup>126</sup> « Quant au reste de la Grèce, il était suspendu à cette rencontre des principales cités. », Thucydide, II, 8, 1 (trad. J. de Romilly). Il faut donc corriger l'affirmation de MacDowell, 2000, p. 254, *ad* Démosthène, *Amb.*, 122, s.v. μετεώρων, qui voit dans ce passage de Démosthène la première attestation de la métaphore.

<sup>127</sup> « Dans ces conditions, on doit considérer les choses, et ne prendre sur soi de mettre la cité en péril quand elle est loin du port... », *id.* VI, 10, 5 (*id.*). Pour une discussion des sens de cette occurrence, cf. par exemple Gomme, Andrewes et Dover, 1970, p. 233.

3. (...) τετυφῶσθαι τὸν ταῦτα λέγοντ' ἔφη.<sup>128</sup>

4. (...) ἐὰν δὲ ληρεῖν καὶ τετυφῶσθαι δοκῶ, μήτε νῦν μήτ' αὐθις ὡς ὑγιαίνοντί μοι προσέχητε.<sup>129</sup>

5. (...) τῆς δὲ βουλῆς περὶ τούτων καθημένης καὶ σκοπουμένης, παρελθὼν οὗτος « Ἀγνοεῖτ' » ἔφη « ὦ βουλή, τὸ πρῶγμα ; Καὶ τὸν αὐτόχειρα ἔχοντες » λέγων τὸν Ἀρίσταρχον « μέλλετε καὶ ζητεῖτε καὶ τετύφωσθε ;<sup>130</sup>

6. (...) τίνος εἶνεχ' ἀπλῶς καὶ κομδῆ τετυφωμένως οὕτως, ἃ βούλεται διαπράξασθαι, συλλάβωμεν αὐτῶ, καὶ ταῦτ' ἐφ' ἡμῖν ὄντα ;<sup>131</sup>

7. Ταῦτα μέντοι δεῖ σκοπουμένους ἀπιστεῖν καὶ μὴ τετυφῶσθαι...<sup>132</sup>

8. (...) ἀλλ' ἐγὼ μαίνομαι καὶ τετύφωμαι νῦν κατηγορῶν αὐτοῦ.<sup>133</sup>

9. Οὐ δὴ ποιήσω τοῦτο· οὐχ οὕτω τετύφωμαι.<sup>134</sup>

L'image se trouve exprimée à chaque fois par le parfait passif τετυφῶσθαι du verbe τυφῶω-ῶ, qui partage avec le verbe voisin τύφω, « fumer », la même racine sémantique relative à la production de fumée. Mais à l'époque classique, ce sens propre s'applique uniquement au second<sup>135</sup>, alors que le premier se trouve réservé à des emplois métaphoriques<sup>136</sup> : à partir du sens étymologique, il s'emploie d'une part à l'actif – ce qui demeure exceptionnel – avec la signification « aveugler l'esprit de quelqu'un comme avec de la fumée »<sup>137</sup>, c'est-à-dire « le rendre fou », et d'autre part plus fréquemment au passif,

<sup>128</sup> « (...) Timocrate a répondu : « C'est de la fumée que de parler ainsi ! », Démosthène, *Tim.*, 158 (trad. O. Navarre et P. Orsini modifiée ; dans cette traduction et les suivantes, nous faisons apparaître le sème de fumée).

<sup>129</sup> « (...) et, s'il vous paraît au contraire que je déraisonne et que je m'enfume, alors tenez-moi pour un esprit faux et ne m'accordez plus, ni maintenant ni plus tard, aucune attention. », *III Phil.*, 20 (trad. M. Croiset modifiée).

<sup>130</sup> « (...) mais il monta à la tribune, quand le Conseil était déjà en séance et examinait l'affaire, en disant : « Vous ne savez donc pas, membres du Conseil, ce qu'il en est vraiment ? Vous tenez l'assassin – il parlait d'Aristarque – et vous hésitez, vous cherchez, vous êtes enfumés ? », *Mid.*, 116 (trad. J. Humbert modifiée).

<sup>131</sup> « (...) pourquoi irions-nous favoriser ses ambitions en nous enfumant purement et simplement – et des ambitions qui sont tournées contre nous ? », *Aristocr.*, 137 (trad. L. Gernet modifiée).

<sup>132</sup> « Voilà ce qu'il faut avoir devant l'esprit : il ne faut pas être crédules ni enfumés... », *ibid.*, 184 (*id.* modifiée).

<sup>133</sup> « (...) c'est moi qui suis fou et enfumé pour l'accuser. », *Amb.*, 219 (trad. G. Mathieu modifiée).

<sup>134</sup> « Non, je ne le ferai pas ; je ne suis pas enfumée à ce point. », *Cour.*, 11 (*id.* modifiée).

<sup>135</sup> Cf. par exemple chez Démosthène, *Contre Panténètos* (XXXVII), 36, où il est question du préjudice consistant à « Enfumer la mine d'autrui... » ((...) ἄν τύφη τις..., trad. L. Gernet).

<sup>136</sup> Certains commentateurs anciens confondent les deux verbes : scholies n° 27a Dilts (I, p. 140) *ad* Démosthène, *III Phil.*, 20, et n° 38 Dilts (I, p. 205) *ad Cour.*, 11 ; textes cités ci-dessous, p. 46, n. 138.

<sup>137</sup> Cf. Chantraine, 1999, s. v. τύφωμαι, A, 1, et Taillardat, 1965, p. 263 n. 1, qui renvoient tous deux à Alcée, fgmt. 66 Reinach/Puech (= 68 Bergk (*PLG* III, p. 174) = 336. Z 12 Lobel/Page (p. 267)) : πάμπαν δ' ἐτύφωσ',

comme ici, dans l'acception correspondante « être aveuglé », c'est-à-dire « être fou », « être stupide »<sup>138</sup>.

Le glissement du sens propre au sens métaphorique s'explique par l'intervention de l'analogie entre les sens visuels et les sens intellectuels, mais peut-être aussi par le détour d'un autre emploi figuré de la racine commune dans le domaine médical, au travers de divers composés. Le nom τύφος, en effet, est utilisé dans la collection hippocratique pour désigner cinq sortes de maladies différentes, dont au moins trois se trouvent accompagnées de fortes fièvres, et la première en particulier présente des symptômes qui peuvent s'apparenter plus ou moins au délire, si nous adoptons sur ce point l'interprétation du Liddell-Scott-Jones<sup>139</sup>. Il s'agit même là du sens premier du terme<sup>140</sup>. De la même manière, τυφώδης signifie

---

ἐκ δ' ἔλετο φρένας (« <il> l'a aveuglé entièrement et lui a enlevé l'esprit », trad. T. Reinach et A. Puech) ; notons que G. Liberman propose une lecture différente de ce fragment : πάμπαν δὲ Τύφωσ ἐκ φ' ἔλετο φρένας (« Typhôs lui a complètement enlevé le sens »), Alcée, fgmt. 336 Liberman (t. II, p. 145). Cet emploi de l'actif demeure fort rare : hormis cet exemple emprunté à la poésie archaïque, on ne le retrouve que sous l'Empire, chez Plutarque et l'historien Hérodien (cf. LSJ, s.v. τυφώω, I).

<sup>138</sup> Les commentateurs anciens relèvent tous le sème de folie, mais à partir d'étymologies fantaisistes : les scholiastes le mettent en lien avec le comportement du monstre Typhos, qui s'est dressé contre Zeus, et Harpocrate le rapporte à divers phénomènes météorologiques violents qu'il met en relation avec ce même Typhos. Pour les scholies : μεμηνέναι, ἀπὸ Τυφώως τοῦ ἀντάραντος πόλεμον πρὸς θεοῦ· μανία γὰρ τοῦτο σημεῖον· ὅθεν καὶ τετυφωμένον ἄνθρωπον καλοῦμεν τὸν ἀλαζόνα καὶ μείζον ἢ προσήκε φρονοῦντα. τινὲς δὲ τὸ “τετυφώσθαι” ἀπὸ τοῦ τύφειν, ὃ ἐστὶ σκοτοῦσθαι τοὺς ὀφθαλμοὺς ἀπὸ καπνοῦ· σκοτοῦται δὲ καὶ ὁ ἀνούστατος τὴν διάνοιαν. et ἐξηγεῖσθαι καὶ μαίνεσθαι., n° 27a et 27b Dilts (I, p. 140) *ad* Démosthène, *III Phil.*, 20 ; μαίνομαι, ἀπὸ Τυφώνος τοῦ δαίμονος· ἢ ἀπὸ τοῦ τύφεισθαι καὶ καπνίζεσθαι, ἐξ οὗ τὸ σκοτίζεσθαι., n° 38 Dilts (I, p. 205) *ad* Cour., 11 ; et μαίνεσθαι, ἀπὸ τοῦ δαίμονος τοῦ Τυφώνος τοῦ μανέντος κατὰ τῶν θεῶν., n° 315 Dilts (II, p. 367) *ad* Tim., 158. Pour Harpocrate : ἀντὶ τοῦ ἐμβεβρόντημαί, ἕξω τῶν φρενῶν γέγονα, ἦτοι ἀπὸ τῆς βροντῆς ἢ ἀπὸ τῶν ἐπὶ τὸν Τυφῶνα ἀναφερομένων σκηπτῶν ἢ ἀπὸ τῶν Τυφωνικῶν καλουμένων πνευμάτων, ἃ δὴ καὶ αὐτὰ ἐξίστησιν ἀθρόως καταρραγέντα· καὶ γὰρ Ἀλκαίος (F 336 L-P) φησι : / πάμπαν δὲ τυφῶσ ἐκ δ' ἔλε[γε]το φρένας., Harpocrate, s.v. (p. 248 Keaney). Notons que dans la première scholie citée (n° 27a Dilts) le commentateur prête à τετύφωμαι un sens (« être orgueilleux » : μείζον ἢ προσήκε φρονοῦντα) en usage à son époque, mais que le mot ne possédait sans doute pas du temps de Démosthène ; cf. *infra*, p. 47-50.

<sup>139</sup> (...) οὐδὲ τοῖσιν ὀφθαλμοῖσιν ἀνορῆν δύναται ὑπὸ τοῦ καύματος, καὶ ἦν τις αὐτὸν ἐρωτᾷ, ὑπὸ τοῦ πόνου ἀκούων οὐ δύναται ἀποκρίνασθαι. (« (...) la force de la chaleur l'empêche de voir ; et, interrogé, il lui est impossible, quoiqu'il entende, de répondre à cause de la souffrance. »), Hippocrate, *Des affections internes*, 39 (trad. E. Littré ; Littré VII, 262, 5-7). Les autres formes de cette maladie qu'E. Littré traduit par « typhus » se trouvent présentées respectivement *ibid.*, 40, 41, 42 et 43 (Littre VII 264-275). Cf. LSJ, s.v., 1.

<sup>140</sup> Cf. LSJ, s.v., 1, et Chantraine, 1999, s.v. τυφωμαί, A, 1. *Contra*, Taillardat, 1965, p. 263, n. 1 (« on peut penser que ὁ τύφος a d'abord été *la fumée* »), qui toutefois précise lui-même le problème auquel se heurte sa position dans une parenthèse qui s'ouvre aussitôt : « sens non attesté ». Néanmoins, il semble revenir un peu plus tard sur son interprétation, lorsqu'il écrit que « Τύφος signifie proprement *délire*... » (Taillardat, 1967, p. 143, s.v. Τυφός). Encore pourrait-on s'interroger de ce point de vue sur le sens de l'occurrence fournie par Crates de Thèbes, à peu près contemporain de Démosthène (seconde moitié du IV<sup>ème</sup> et début du III<sup>ème</sup> siècle av. J.C.), *Anthologie grecque*, VII, 326 (Ταῦτ' ἔχω ὅσσ' ἔμαθον καὶ ἐφρόντισα καὶ μετὰ Μουσῶν / σέμν' ἐδάην· τὰ δὲ πολλὰ καὶ ὄλβια τύφος ἔμαρψεν., « Tout ce que j'ai, ce sont ma science, mes méditations et les nobles choses que j'ai apprises en compagnie des Muses ; le reste, ma prospérité, la fumée s'en est emparée. » (trad. A.-M. Desrousseaux, A. Dain, P. Camelot et E. des Places)) : étant donné qu'il s'agit d'une épigramme funéraire, on peut hésiter à conférer au terme l'acception étymologique de « fumée », comme le font les traducteurs de la CUF, en comprenant qu'il est fait allusion au bûcher funéraire qui brûle tout ce qui est d'ordre matériel, interprétation dans laquelle s'inscrivent pleinement les variantes τάφος et τύμβος. Mais le caractère isolé de ce cas invite à s'en tenir à l'un des deux autres sens figurés plus usuels, également tirés de l'idée d'aveuglement, d'« affectation » et de « vanité » (cf. LSJ, s.v., 3 et 4 ; cf. notamment W. R. Paton, *in The Greek Anthology*, 1970

proprement « qui a le délire » sous l'effet de la fièvre ou non, en parlant des malades<sup>141</sup>, tout comme τυφομανία désigne le « délire »<sup>142</sup>. D'un point de vue strictement logique<sup>143</sup>, nous passons par conséquent sans difficulté de la fumée à la folie au sens figuré, à savoir la stupidité, que connotent les emplois de τετυφώσθαι, par le moyen du « délire » médical, d'un état où les facultés mentales et intellectuelles se trouvent altérées par la fièvre ou par une autre pathologie, de même que la fumée altère la vision.

L'emploi métaphorique de la racine τυφο- pour désigner l'aveuglement de la stupidité semble relativement courant dans l'ancienne comédie, en particulier chez Aristophane, qui forge en ce sens les termes τυφογέρων et τυφεδανός<sup>144</sup>. En outre, le terme τύφος se trouve attesté pour sa part dans l'acception d'aveuglement dès le V<sup>ème</sup> siècle dans des propos de Zénon d'Elée rapportés par Plutarque<sup>145</sup>, mais semble n'avoir été vraiment courant qu'à partir du IV<sup>ème</sup> siècle, surtout dans sa seconde moitié : nous en trouvons trois occurrences dans un

---

(Loeb II, p. 175) qui traduit par « Vanity ») : les deux variantes prouvent précisément que le mot τύφος ne possède pas le sens étymologique de « fumée », puisqu'on a jugé préférable de les y substituer pour la compréhension. Cela n'exclut par contre point, bien entendu, que Crates ne se livre à un jeu sur le sens du terme en remotivant dans le contexte son acception étymologique, ou du moins en y faisant discrètement écho.

<sup>141</sup> Cf. LSJ, s.v., I. Sous l'effet de la fièvre, cf. Hippocrate, *Epidémies IV*, 13 (Littre V, 150, 19-20), Μετὰ πληϊάδων δύσιν ὁ θεράπων ὁ τοῦ Ἀττικοῦ, ὑπὸ τεταρταίου ἀλισκόμενος, τυφώδης, ἰδρύθη. (« Après le coucher des Pléiades, le serviteur de l'homme de l'Attique, pris de fièvre quarte, ayant de la stupeur, fut rétabli. », trad. E. Littre) ; sans intervention de fièvre, voir *ibid.*, 2 (Littre V, 144, 11-13), Ἡ Ἐμνύριος τρόπῳ οὐ νοσῶδει ἐδόκει ἄνευ πυρετοῦ τυφώδης εἶδυσσά. (« La femme d'Enmyris parut, d'une manière non morbide, tomber dans un état de torpeur typhoïde, sans fièvre... », *id.*) ; etc. Galien définit ainsi le terme : τυφώδης : ἐνεὸς, καθεζόμενος. et « τυφώδης, qui stupidus, mutus aut attonitus confidet. » (« τυφώδης : muet de stupeur, cloué sur place »), Galien, *Γαληνοῦ τῶν Ἱπποκράτους γλωσσῶν ἐξηγήσεις* (Kühn XIX, 147, 14 et 30).

<sup>142</sup> Cf. LSJ, s.v. Il n'y a qu'une seule occurrence dans la collection hippocratique, *Epidémies IV*, 13 (Littre V, 150, 21) : Ἐτερος τὴν αὐτὴν ὥρην ἀληθεῖ τυφομανίῃ. (« Un autre, dans le même temps, eut une vraie typhomanie... », trad. E. Littre). Ce passage suit celui que nous venons de citer, n. 141. E. Littre précise (Littre V, 151, n. 16), « Typhomanie, dit Galien dans le Gl., mélange de phrénitis et de léthargus. Les fièvres typhodes, dit Erotien, sont caractérisées par la stupeur, et, dans l'accroissement, par le transport. ». Autrement dit, elles sont caractérisées par le délire. Pour la définition de Galien, cf. *Γαληνοῦ τῶν Ἱπποκράτους γλωσσῶν ἐξηγήσεις* : τυφομανίη : μικτὸν ἐκ φρενίτιδος καὶ ληθάργου πάθημα. et « τυφομανίη, mixtus ex phrenitide et lethargo affectus. » (« τυφομανίη : mélange des affections de phrénitis et de léthargus » ; Kühn XIX, 147, 15 et 31).

<sup>143</sup> L'image employée par Alcée (texte cité ci-dessus, p. 45, n. 137) interdit de transposer tel quel ce schéma mental sur un plan chronologique puisqu'elle en mobilise le point d'arrivée dès le tournant des VII<sup>ème</sup> et VI<sup>ème</sup> siècles av. J.C, alors que les concepts hippocratiques ne datent à notre connaissance que de la fin du V<sup>ème</sup> ou du début du IV<sup>ème</sup> (Ce sont en effet les dates que donne J. Jouanna pour le traité *Epidémies IV*, cf. Jouanna, 1992, p. 537).

<sup>144</sup> Respectivement, Aristophane, *Nuées*, 908, et *Lysistrata*, 335, pour le premier, et *Guêpes*, 1364, pour le second ; ils signifient tous deux « vieillard stupide ». Il faut sans doute ajouter ici l'hapax τυφός que Suétone cite dans son *Περὶ βλασφημιῶν* conjointement avec les deux créations verbales d'Aristophane, qui pour cette raison possède d'une part certainement le même sens, et date d'autre part probablement de la comédie ancienne (n° 208 Taillardat, 1967, p. 60).

<sup>145</sup> (...) τοὺς δὲ τοῦ Περικλέους τὴν σεμνότητα δοξοκοπίαν τε καὶ τύφον ἀποκαλοῦντας ὁ Ζήνων παρεκάλεε καὶ αὐτοὺς τι τοιοῦτο δοξοκοπεῖν, ὡς τῆς προσποιήσεως αὐτῆς... (« (...) Au rebours, quand Zénon entendait des gens traiter de vanité et d'orgueil [a swollen conceit, sc. une boursouflure de vanité] la gravité de Périclès, il les engageait à faire eux-mêmes les orgueilleux de cette façon-là, dans l'idée que l'affectation même... », Plutarque, *Vie de Périclès V*, 3 (trad. R. Flacelière et E. Chambry [trad. B. Perrin]). Cf. DK I, 29, A, 17.



échange de piques entre Diogène et Platon transmis par Diogène Laërce<sup>146</sup>, mais le mot revient plus particulièrement dans la diatribe cynique et stoïcienne<sup>147</sup>, ainsi qu'à la même époque dans la comédie moyenne puis nouvelle<sup>148</sup>. Toutefois, l'ensemble des occurrences conservées tend davantage vers l'aveuglement d'orgueil que vers celui qui dénote la sottise, et signifie donc plutôt « vanité » que « stupidité »<sup>149</sup>. En d'autres termes, il ne s'agit pas de la même image.

Nous pouvons donc tirer de ces divers éléments ces premières conclusions, à savoir que la métaphore portée par le verbe τετυφώσθαι s'inscrit dans une racine lexicale dont l'usage métaphorique, pour ce qui concerne l'unique acception de « stupidité », ne semble pas

<sup>146</sup> Πλατῶν αὐτοῦ ποτε στρώματα κεκληκότος φίλους παρὰ Διονυσίου, ἔφη, « πατῶ τὴν Πλάτωνος κενοσπουδίαν »· πρὸς ὃν ὁ Πλάτων, « Ὅσον, ὦ Διόγενης, τοῦ τύφου διαφαίνεις, δοκῶν μὴ τετυφώσθαι. » οἱ δὲ φασὶ τὸν Διογένην εἰπεῖν, « πατῶ τὸν Πλάτωνος τύφον »· τὸν δὲ φάναι, « ἐτέρω γε τύφῳ, Διόγενης » (« Un jour qu'il marchait sur les tapis de Platon – ce dernier avait invité des amis qui venaient de chez Denys –, Diogène dit : “Je marche sur la vaine gloire de Platon”. Mais Platon lui rétorqua : “Comme tu laisses transparaître ton orgueil, Diogène, tout en ayant l'air de n'être pas orgueilleux”. D'autres affirment que Diogène a dit : “Je marche sur l'orgueil de Platon”, et que celui-ci aurait répondu : “Oui, Diogène, avec un autre orgueil.” »), Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, VI, 26 (trad. M.-O. Goulet-Cazé). Les témoignages de Plutarque et de Diogène Laërce ne constituent pas des preuves déterminantes pour tenter de retracer chronologiquement l'usage du terme, dans la mesure où rien ne garantit qu'ils fassent des citations littérales (à cet égard il est intéressant de noter que le passage de Plutarque se trouve classé par Diels/Kranz dans les *testimonia*) et où ils peuvent fort bien l'employer pour la simple raison qu'il est devenu courant à leur époque dans l'acception qu'ils lui donnent (cf. LSJ, s.v., 2, 3 et 4, où dominent les auteurs tardifs, ainsi que Chantraine, 1999, s.v. τύφομαι, A, 1, qui commente « (...) “déraison, illusion” (hellén. et tardif) et, finalement, “prétention, jactance, vanité”, sens fréquent chez les écrivains chrétiens... »).

<sup>147</sup> Cf. Monime in Sextus Empiricus, *Contre les logiciens*, II, 5 (...) τάχα δὲ καὶ Μόνιμος ὁ κύων, τύφον εἰπὼν τὰ πάντα, ὅπερ οἰησὶς ἐστὶ τῶν οὐκ ὄντων ὡς ὄντων., « (...) and so also, perhaps, Monimus the Cynic when he said that “All things are vanity” (that is to say, a vain fancy that non-existents are existent) » (trad. R. G. Bury ; « (...) peut-être en va-t-il de même de Monime le cynique lorsqu'il dit que “tout est vanité”, ce qui consiste à croire que ce qui n'existe pas existe ») ; le traducteur précise dans une note « “Vanity” (τύφος), or “folly” (empty surmise) ; literally “smoke.” » (Bury, 1961, p. 243) ; Crates de Thèbes in DL VI, 85 (PPF 10, B, 4, 1) (Πῆρη τις πόλις ἐστὶ μέσῳ ἐνὶ οἴνοπι τύφῳ..., « Besace est une cité, au milieu d'une fumée vineuse... » (trad. M.-O. Goulet-Cazé) et *Anthologie grecque*, VII, 326 (PPF 10, B, 8, 2 ; cité ci-dessus, p. 46, n. 140), qui appartiennent tous deux à la génération suivant celle de Démosthène (Monime fut disciple de Diogène). Sur le combat des cyniques contre le τύφος, cf. Goulet-Cazé, 1999, p. 750, n. 1. Pour les Stoïciens, cf. Zénon de Citium in DL VII, 22 (SVF I, 1, 3, 317) (Πάντων ἔλεγεν ἀπρεπέστατον εἶναι τὸν τύφον, καὶ μάλιστα ἐπὶ τῶν νέων., « De toutes les choses, disait-il, l'arrogance est la plus inconvenante, surtout chez les jeunes gens. » (trad. R. Goulet)), qui appartient à la génération d'après les précédents.

<sup>148</sup> Cf. respectivement Antiphane 193, 1-2 Kassel/Austin (PCG II, p. 422/3) = 195, 1-2 Kock (CAF II, p. 95) (= Athénée, *Les Deipnosophistes*, VI, 238, d 9-e 1 : τὸν τρόπον μὲν οἶσθά μου / ὅτι τύφος οὐκ ἔνεστιν..., « You know my character, and that I hold within me no vain conceit... » ; trad. C. B. Gulick (« tu connais mon caractère : je ne suis pas plein d'orgueil... »)), et Ménandre 193 Kassel/Austin (PCG VI/2, p. 142) = 215 Koerte (II, p. 85) = 249 Kock (CAF III, p. 72) (= DL VI, 83 : Μόνιμός τις ἦν ἄνθρωπος, ὦ Φίλων, σοφός, / (...) / τὸ γὰρ ὑποληφθὲν τύφον εἶναι πάν ἔφη., « Il y avait, Philon, un sage du nom de Monime, / (...) / il disait en effet que tout ce que l'homme a conçu est fumée de l'orgueil. » (trad. M.-O. Goulet-Cazé)), qui cite la même parole de Monime que Sextus Empiricus (voir *supra*, n. 147).

<sup>149</sup> Cf. l'accord presque unanime des diverses traductions proposées sur ce point ci-dessus, p. 47, n. 145, 146, 147 (avec n. 140, p. 46) et 148. De ce point de vue, les distinctions de LSJ, s.v., 2 (« delusion »), 3 (« nonsense, humbug, affectation ») et 4 (« vanity ») se recourent en réalité, comme le montre la grande proximité entre « affectation » et « vanity ». De même, la « delusion » dont il est question chez Monime participe de l'orgueil et rappelle ainsi quelque peu le concept chrétien de vanité dont parle l'*Écclésiaste*. Cf. aussi Dudley, 1967, p. 56, n. 8<sup>a</sup>, et Declava Caizzi, 1980.

figé ni galvaudé à l'époque de Démosthène, mais demeure au contraire parfaitement sensible, puisque ses occurrences d'une part restent fort peu nombreuses et limitées à la comédie, d'autre part mettent en jeu des termes variés. Nous ne pouvons pas parler de lexicalisation à ce niveau. Elle appartient ensuite à une veine comique ainsi qu'au registre familier, comme l'attestent les deux occurrences de τυφος en général qui, en plus des fragments de comédies, se trouvent dans des passages de dialogue<sup>150</sup>.

Il nous reste maintenant à considérer le cas du verbe lui-même, dont l'usage appelle des remarques similaires : quoi qu'en disent certains commentateurs qui sous-entendent que la métaphore τετυφώσθαι est une métaphore usée<sup>151</sup>, nous pouvons constater tout d'abord qu'elle demeure en réalité assez rare à l'époque classique. Nous en trouvons une seule occurrence chez Platon et une chez le pseudo Aristote. Il faut également en citer une autre chez deux disciples de ce dernier, le musicien Aristoxène et Démétrios de Phalère, mais avec eux nous sortons déjà de la période classique.

Καὶ μὲν δὴ ταύτην γε τὴν ἀπόκρισιν, ὃ ἄριστε, οὐ μόνον οὐκ ἀποδέξεται, ἀλλὰ πάνυ με καὶ τωθάσεται, καὶ ἐρεῖ· ὦ τετυφωμένε σύ, Φειδίαν οἶει κακὸν εἶναι δημιουργόν ;<sup>152</sup>

Διὰ τί ὁ οἶνος καὶ τετυφωμένους ποιεῖ καὶ μάνικους ;<sup>153</sup>

Ἀριστόξενος ..... τὴν ὄρρασιν καὶ τὴν ἀκο[ί]ην λέγων [γεγεν]ῆσθαι τὸ κύ[ρ]ιον τ[ῆς] ἐννοί[ας] καὶ θειοτέρας τ[ῶν] ἄλλω]ν αισθήσεων, οὐ μόνον διὰ τὸ τετυφώσθαι ..... [μηδ]ὲν (...).<sup>154</sup>

τῶν τετυφωμένων ἀνδρῶν ἔφη [Δημήτριος] τὸ μὲν ὕψος δεῖν περιαιρεῖν, τὸ δὲ φρόνημα καταλείπειν.<sup>155</sup>

<sup>150</sup> C'est le cas des emplois de Zénon d'Elée (cf. ci-dessus, p. 47, n. 145) ainsi que de Platon et Diogène (cf. p. 48, n. 146).

<sup>151</sup> Cf. par exemple Usher, 1993 (« The verb τυφώω (...) may have lost some of its metaphorical colouring by Dem.'s time. », p. 174 ; on notera la modalisation *may*) et Taillardat, 1965 (« (...) l'emploi figuré de τυφῶν (surtout au parfait passif) est courant et ancien. L'image était si banale que... », p. 262-263).

<sup>152</sup> « Bien loin d'accepter ma réponse, il me plaisantera et me dira : "Pauvre aveugle, prends-tu Phidias pour un mauvais sculpteur ?" », Platon, *Hippias majeur*, 290 a 3-5 (trad. A. Croiset). Il s'agit de l'interlocuteur fictif que Socrate utilise afin de pousser Hippias à réviser ses définitions du Beau, en l'occurrence tout ce qui est embelli par l'or.

<sup>153</sup> « Pour quelle raison le vin obscurcit-il l'esprit des gens et les fait-il délirer ? », [Aristote], *Problèmes* III, 16, 873 a 23.

<sup>154</sup> « Aristoxène (...) qui disait que la vue et l'ouïe étaient bel et bien l'élément maître de la pensée, plus divines que les autres sens, non seulement parce que rien ne les aveugle... », Aristoxène, Wehrli II, 73.

<sup>155</sup> « Des hommes à la superbe exagérée il [*sc.* Démétrios] disait qu'il faut prendre la grandeur, mais laisser leur esprit. », Démétrios de Phalère, Wehrli IV, 119 (DL V, 82 ; trad. M. Narcy).

Platon et Aristote emploient certes l'image dans le domaine intellectuel, conformément au champ d'application analysé ci-dessus, mais pour désigner des idées sensiblement différentes, respectivement une erreur de jugement et une perturbation des facultés intellectuelles ; ils varient de plus l'élément de l'analogie qui correspond à la fumée, une définition erronée du Beau chez l'un, le vin qui monte à la tête chez l'autre.

Par conséquent, cette constante dans la signification générale de la métaphore et dans son schéma d'application révèle de fait un caractère relativement usuel, c'est-à-dire qu'il ne s'agit point là d'une création originale de la part des auteurs qui l'utilisent, comme le prouve également l'appartenance du mot au registre de la conversation courante : outre l'occurrence de l'*Hippias majeur*, le mot apparaît deux fois chez Démosthène dans ce contexte<sup>156</sup>, et une fois chez Diogène Laërce qui le rapporte à Platon dans le même échange avec Diogène évoqué plus haut<sup>157</sup>.

Cependant, les variations auxquelles chacun se livre à l'intérieur de ce schème métaphorique général tendent à montrer que l'image n'en demeure pas moins sensible, et n'apparaît donc pas encore lexicalisée. Le faible nombre de ses occurrences en dehors du corpus démosthénien va également dans ce sens. Nous constatons en outre que son sens s'infléchit à la fin du IV<sup>ème</sup> siècle, pour rejoindre celui de τῦφος : Aristoxène use du verbe dans un contexte intellectuel mais avec une acception qui s'éloigne déjà quelque peu de la « stupidité », tandis qu'il signifie nettement « orgueil » chez Démétrios de Phalère<sup>158</sup>, et apparaît de ce point de vue chez Diogène Laërce en lien avec le même sens de τῦφος<sup>159</sup>.

Il paraît en conséquence raisonnable de penser, d'une part que la métaphore portée par la racine τυφο- ne se lexicalise réellement qu'à la fin du IV<sup>ème</sup> siècle pour dénoter l'orgueil, en lien avec l'usage cynique du terme τῦφος dans cette même acception, d'autre part et corrélativement qu'à l'époque où écrit Démosthène, elle devait être assez courante, sans être usée ni lexicalisée<sup>160</sup>, avec un autre sens, celui de « stupidité »<sup>161</sup>.

---

<sup>156</sup> Cf. plus bas, p. 50-52.

<sup>157</sup> Texte cité ci-dessus, p. 48, n. 146.

<sup>158</sup> C'est ce qu'indique en effet le terme ὕψος. C'est également là le sens de l'occurrence placée par Diogène Laërce dans la bouche de Platon : le fait que le terme soit alors utilisé dans une acception qu'il ne prendra que plus tard s'explique sans doute par le recours du doxographe à un compilateur. De toute façon, même si nous n'acceptons pas cette hypothèse, nous n'avons plus affaire exactement à l'image qui nous occupe et nous nous retrouvons dans le cas de τῦφος ( cf. ci-dessus, p. 45-49).

<sup>159</sup> Il y a donc de fortes chances que Diogène Laërce, écrivant probablement au III<sup>ème</sup> siècle de notre ère, attribue ces mots à Platon et à Diogène avec un sens qu'ils n'ont pris que plus tard.

<sup>160</sup> Wankel, 1976 a, p. 162, s.v. (οὐχ οὕτω τετύφωμα) qualifie ainsi τετύφωμα de « kräftige Metapher ».

<sup>161</sup> Cette métaphore appartient donc au groupe des images que Démosthène emploie pour dénoter la stupidité : ἐμβρόντητος (cf. ci-dessous, p. 88-9) et les métaphores de la folie (voir p. 311 sq.). Cf. les rapprochements

Mis à part les exemples de Platon et d'Aristote, cette métaphore n'apparaît en effet dans la littérature classique que chez Démosthène, qui l'affectionne tout particulièrement, pour désigner un aveuglement proprement intellectuel. Il s'agit donc là d'une caractéristique propre à celui-ci, si bien que la métaphore en demeure d'autant plus sensible chez lui, comme le montre sa reprise dans la *Lettre III*<sup>162</sup>. Et même si, contre les arguments de R. Clavaud<sup>163</sup>, on persiste à tenir cette dernière pour apocryphe, le choix même de cette métaphore manifeste tout autant qu'elle représente un élément stylistiquement perçu comme démosthénien, puisqu'on y recourrait alors précisément pour imiter le style de l'orateur, par souci de vraisemblance.

Après avoir tenté de suggérer en quoi cette image demeure vivante, il reste à lui faire subir l'épreuve la plus déterminante afin de le corroborer : examiner si effectivement Démosthène se l'approprie dans une configuration personnelle et originale.

Nous pouvons distinguer deux groupes parmi les occurrences de cette métaphore chez Démosthène : elle s'applique soit à un ou des tiers, soit au locuteur lui-même.

En ce qui concerne le premier cas, dans le *Contre Timocrate*, l'orateur place l'image dans la bouche de Timocrate. Il rapporte la réplique de ce dernier à la réflexion d'un anonyme lui faisant remarquer qu'il aborde son procès en position de faiblesse, en raison de sa loi sur la prolongation du délai accordé aux débiteurs de l'Etat, qui leur assure de surcroît une immunité contre toute contrainte de corps. La loi de Timocrate, qu'attaque précisément le plaideur, sert en effet les intérêts d'un individu particulier, alors qu'une loi doit au contraire concerner par nature l'ensemble des citoyens et viser au bien commun<sup>164</sup> : grâce à elle,

---

effectués par les scholiastes (μαίνομαι) et par Harpocraton (ἐμβρόντητος), dans les textes cités *supra*, p. 46, n. 138 ; cf. encore Rehdantz, 1886b, I<sup>2</sup>, s.v. Thorheit, p. 137 ; voir aussi Schmid I, 1894-5, « Demosthenes », p. 18-33, *passim*.

<sup>162</sup> Εἰ γὰρ, ἃ μηδεὶς ἂν ἤλπισεν, ὁρῶν γεγενημένα, ἃ καὶ πρότερον γέγονε τοῦ δήμου πρὸς τοὺς ὑπὲρ αὐτοῦ λέγοντας ὑπ' ἀνθρώπων ἐγκαθέτων διαβληθέντος, νῦν μὴ ἂν οἶεται γενέσθαι, πῶς οὐ τετύφωται ; (« (...) car, en voyant que des événements auxquels personne ne se serait attendu, sont arrivés, des événements qui se sont déjà produits dans le passé quand le peuple se brouilla avec ses orateurs sous l'influence de gens insinués dans son sein, si l'on pense que cela ne saurait se reproduire maintenant, ne faut-il pas être aveugle ? », Démosthène, *Lettre III*, 34 (trad. R. Clavaud).

<sup>163</sup> Cf. Clavaud, 1987, « Notice », p. 3-30.

<sup>164</sup> Sur le premier point, cf. (...) οὐχ οὗτος μόνον, ἀλλὰ πολλοὶ τῶν πολιτευομένων, οἱ τούτῳ παριόντες αὐτίκα δὴ μάλα συναπολογήσονται, (...) αὐτῷ συμφέρειν ἕκαστος ἡγούμενος τὸν νόμον. Ὡσπερ τοίνυν οὗτοι σφίσιν αὐτοῖς βοηθοῦσιν ἐφ' ὑμᾶς... (« (...) non seulement Timocrate, mais nombre des hommes politiques qui s'apprentent à monter sur le champ à la tribune pour s'associer à sa défense, (...) parce que chacun pense que cette loi servira ses intérêts personnels. De même donc qu'ils défendent contre vous leurs propres intérêts... ») et surtout Μαροτυρία γὰρ δήπου φανερὰ γενήσεται πᾶσιν ὑμῖν ὅτι τὸν νόμον τούτου ἕνεκ' ἐτίθειν, ἀλλ' οὐκ ἐπὶ πᾶσιν τὸν αὐτόν. (« Il ne saurait y avoir, je pense, preuve plus flagrante pour vous tous que Timocrate a légiféré dans l'intérêt d'Androtion et n'a pas proposé une loi "identique pour tous les citoyens". »), Démosthène, *Contre Timocrate*, 157 (trad. O. Navarre et P. Orsini pour la seconde phrase) et 159

Timocrate veut protéger son ami politique Androtion de l'imminence des sanctions qui le menacent<sup>165</sup>.

Καίτοι ἀνερωτῶντός τινος αὐτὸν ὅτου ἔνεκα τοιαῦτ' ἠθέλησε γράφειν, καὶ διεξιόντος ὡς χαλεπὸν τὸν ἀγῶν' ὑπολαμβάνοι τόνδε, τετυφῶσθαι τὸν ταῦτα λέγοντ' ἔφη (...)<sup>166</sup>.

La métaphore se trouve donc appliquée à cet interlocuteur et vise le fait de penser que la cause de Timocrate apparaît difficile à défendre pour cette raison. Ce que cache la fumée consiste dans l'impossibilité pour Timocrate de perdre son procès en raison du soutien vigoureux qu'Androtion lui apportera :

(...) συμπαρέσεσθαι γὰρ Ἀνδροτίωνα ἑαυτῷ, καὶ τοιούτους λόγους σχολὴν ἄγοντ' ἐσκέφθαι περὶ πάντων, ὥστ' εὖ εἰδέναι ὅτι οὐδὲν αὐτῷ γενήσοιτο φλαυρὸν ἀπὸ τῆς γραφῆς τῆσδε.<sup>167</sup>

La fumée qui aveugle l'œil correspond alors au respect des lois. C'est en effet en considérant l'affaire du point de vue de la légalité, comme le fait l'interlocuteur, que la position de Timocrate semble difficile à défendre, et c'est précisément sur ce point que porte le *Contre Timocrate* dans toute sa première partie, afin d'établir l'illégalité de la loi de l'accusé<sup>168</sup>.

---

(trad. O. Navarre et P. Orsini) ; sur le second point cf. Ὅρων γὰρ ἐκάστοτε πάντας, καὶ τοὺς πολιτευομένους καὶ τοὺς ιδιώτας, τοὺς νόμους τῶν τῆς πόλεως ἀγαθῶν αἰτίους ὑπολαμβάνοντας, ἐσκόπει πῶς λήσει τούτους καταλύσας (...). Εὐρεν οὖν τοῦθ' ὃ πεποίηκεν, νόμῳ τοὺς νόμους καταλύσαι, ἵνα τὰδικήματ' αὐτοῦ τὸ τῆς σωτηρίας ὄνομ' ἔχη. Οἱ τε γὰρ σφύζοντες τὴν πόλιν εἰσὶ νόμοι, ὃν θ' οὗτος ἔθηκεν οὐδὲν ἐκείνοις τῶν αὐτῶν ἔχοντα, νόμος. (« Ayant cent fois constaté que tous, hommes politiques et simples citoyens, vous regardez les lois comme la source de tout bien pour l'Etat, il s'est demandé comment, à votre insu, il pourrait les détruire (...). Et voici le moyen qu'il a conçu, et réalisé : c'est de détruire les lois par une loi, afin de couvrir ses mauvaises actions du prétexte du bien public. Car le bien public est le but des lois, et la proposition de Timocrate, encore qu'elle n'ait rien de commun avec elles, est une loi. »), *ibid.*, 155-6 (*id.*).

<sup>165</sup> Androtion, l'adversaire du plaideur, Diodoros – qui l'avait déjà attaqué directement en lui intentant le procès dont témoigne le plaidoyer du même nom, de concert avec Euctémon, tout comme dans la présente circonstance –, était en effet menacé de la prison parce qu'il arrivait au terme du délai fixé par la loi pour rembourser une dette qu'il avait contractée envers l'Etat, en ayant conservé avec deux collègues le produit de la vente d'un navire marchand égyptien capturé par la trière qui les reconduisait d'une ambassade menée auprès du tyran d'Halicarnasse Mausole. Cette dette avait déjà été doublée en raison du retard, et Androtion ne pouvait s'en acquitter : la loi de Timocrate a pour but de surseoir à cette échéance.

<sup>166</sup> « A quelqu'un qui lui demandait à quelle fin il avait proposé une telle loi, et qui lui représentait que c'était se mettre sur les bras une fâcheuse affaire, Timocrate a répondu ; “Folie, que de parler ainsi !” », *ibid.*, 158 (*id.*).

<sup>167</sup> « J'aurai pour moi Androtion : sur tous les points il a machiné à loisir des arguments tels, que je suis sûr de n'avoir rien à redouter du présent procès. », *ibid.*, 158 (*id.*). Ce passage constitue la fin du discours de Timocrate rapporté par Démosthène et suit immédiatement la métaphore de la fumée.

<sup>168</sup> Cette partie s'étend *ibid.*, 17 à 109, et le plaideur revient à de nombreuses reprises sur ces arguments dans la seconde partie, où se situe la métaphore. Cf. aussi notamment les passages cités ci-dessus, p. 51, n. 164.

Dans le plaidoyer *Contre Midias*, la métaphore se trouve de nouveau placée par Démosthène dans la bouche de son adversaire : celui-ci l'applique cette fois non plus à un seul individu mais à une collectivité, le Conseil des cinq cents (τῆς δὲ βουλῆς περὶ τούτων καθημένης καὶ σκοπούμενης ; ὁ βουλή), pour dénoncer ses hésitations à reconnaître Aristarque comme le meurtrier de Nicodème d'Aphidna<sup>169</sup>, l'un des protagonistes de l'accusation de désertion intentée à Démosthène par Euctémon à l'instigation de Midias<sup>170</sup>. Le champ sémantique de l'ignorance, de l'incertitude (Ἄγνοεῖτ' ; μέλλετε καὶ ζητεῖτε), accompagne la métaphore dans cette occurrence, en suggérant plus explicitement l'analogie que dans la précédente : les doutes des membres du Conseil, qui les empêchent de voir clairement la vérité sur cet homicide, à savoir la culpabilité d'Aristarque, représentent la fumée qui aveugle la vision. Midias se présente au contraire comme celui qui tâche de dissiper cette fumée pour la leur faire apercevoir, donc comme un conseiller au rôle tout négatif et répréhensible puisqu'il appelle par là une condamnation à mort sur l'un de ses propres amis<sup>171</sup>.

L'occurrence du discours *Contre Aristocrate* (§ 184) revêt une portée plus générale encore. Elle renvoie en effet à tous les honneurs et bienfaits attribués au chef de mercenaires Charidème par les Athéniens<sup>172</sup>, c'est-à-dire par l'Assemblée, en particulier le dernier en date, le décret qui lui assure une quasi inviolabilité physique et qui fait précisément l'objet de ce procès<sup>173</sup>. Or ces faveurs récompensent en réalité de faux services que Démosthène vient de passer scrupuleusement en revue dans cette troisième partie de son argumentation<sup>174</sup> : il ne

<sup>169</sup> Toute affaire revêtant un caractère public pouvait être abordée devant le Conseil, et c'est à ce titre qu'il discute ici la question du meurtre de Nicodème : en aucun cas le Conseil n'avait compétence pour juger les homicides. L'affaire se trouve évoquée Démosthène, *Mid.*, 104. Démosthène évoque ensuite les manœuvres de Midias afin de faire retomber sur lui la culpabilité de ce crime (*ibid.*, 104-115), avant de se retourner contre Aristarque, en raison de leur échec (*ibid.*, 116-119), un ami de l'orateur, qu'il espère atteindre à travers lui.

<sup>170</sup> Cf. *ibid.*, 103.

<sup>171</sup> Οὐκ ἀποκτενεῖτε ; Οὐκ ἐπὶ τὴν οἰκίαν βαδιεῖσθε ; Οὐχὶ συλλήψεσθε ;” Καὶ ταῦτ' ἔλεγ' (...) χρώμενος ὥσπερ ἂν ἄλλος τις τὰ πρὸς τούτου... (« N'allez-vous pas le mettre à mort ? N'allez-vous pas marcher sur sa maison et vous assurer de sa personne ? ». Or, quand il parlait ainsi (...) il était avant cela dans les mêmes termes avec lui que tel autre de ses amis... »), *ibid.*, 116-117 (trad. J. Humbert). Le passage suit immédiatement la métaphore.

<sup>172</sup> (...) πρῶτον μὲν πολίτης γέγον' ἄνθρωπος, εἶτα πάλιν χρυσοῖς στεφάνοις ὡς εὐεργέτης ἐστεφάνωται... (« (...) d'abord notre homme a été fait citoyen, [qu'] ensuite il a reçu des couronnes d'or à titre de bienfaiteur... ») et (...) πολίτης, εὐεργέτης, στέφανοι, δωρεαί... (« (...) les titres de citoyen et de bienfaiteur, des couronnes, des dons... »), *Aristocr.*, 145 et 185 (trad. L. Gernet).

<sup>173</sup> Τὸ τελευταῖον δὲ νυνὶ καὶ φύλακας κατέστησαν ὑμᾶς ἐκαίνου διὰ τοῦ προβουλεύματος τούτου... (« Pour comble, voici que le vote préalable du Conseil vous a chargés de la protection de Charidème ; »), *ibid.*, 186. Il s'agit donc dans ce procès d'une γραφὴ παρανόμων.

<sup>174</sup> Celle-ci s'étend *ibid.*, 144 à 220. L'examen des actes à double jeu de Charidème en tant que chef de mercenaires, essentiellement en Thrace et en Chersonèse, couvre *ibid.*, 148-183.

s'agit en réalité que d'entreprises dirigées contre Athènes qui ont échoué<sup>175</sup>, mais qui, grâce à l'habileté des orateurs et des hommes politiques corrompus par le condottiere<sup>176</sup>, trompent le jugement droit<sup>177</sup> des Athéniens. Le schème métaphorique se trouve donc pleinement développé dans cette occurrence : l'analogie avec l'aveuglement provoqué par la fumée porte sur la tromperie exercée sur la faculté de juger, dont le champ lexical apparaît de fait omniprésent<sup>178</sup>, et la fumée elle-même, qui représente la cause de l'aveuglement, de la tromperie, correspond d'une part aux manœuvres de Charidème, d'autre part et à celles des orateurs, qui sont une conséquence des précédentes et viennent les renforcer.

Cette image apporte un élément nouveau par rapport aux deux autres, avec un changement de perspective : étant donné qu'elle se trouve appliquée à l'Assemblée par Démosthène lui-même, et ne se trouve donc plus assumée par l'un de ses adversaires, elle le fait apparaître au sein de son schéma dans la position du bon conseiller qu'il se plaît à revendiquer par ailleurs<sup>179</sup>, contrairement à ses adversaires, comme nous l'avons vu dans le

<sup>175</sup> Οἱ μὲν τοίνυν ἄλλοι πάντες, ὅσοι τι παρ' ὑμῶν εὐορίσθησαν πρόποτε, ἐφ' οἷς εὖ πεποιήκασιν ὑμᾶς τετίμηται, οὗτος δ' εἰς ἀπάντων τῶν ἄλλων μόνος ἐφ' οἷς ἐγχειρῶν οὐ δεδύνηται κακῶς ποιῆσαι. (« Tous ceux qui ont obtenu quelque faveur de vous ont été honorés pour les services qu'ils vous avaient rendus ; par une exception unique, il l'a été pour le mal que, malgré ses efforts, il n'avait pas réussi à vous faire. »), *ibid.*, 185 (trad. L. Gernet). Cf. aussi (...) εἶπερ οἱ κακόνιοι καὶ φενακίζοντες ὑμᾶς καὶ διὰ παντὸς ἐναντία πρῶτοντες κολάζονται ἂν δικαίως. (« (...) s'il est vrai qu'on doive être puni quand on vous veut du mal, quand on vous trompe, quand on agit constamment contre vous. ») et Οὐ γὰρ ὧν ἀναγκαζόμενος φίλος εἶναι φησι φενακίζων ὑμᾶς, χάριν ἐστὶ δίκαιον ὀφείλειν... (« Car toutes les protestations d'amitié qu'il a faites par contrainte et pour vous duper, vous ne lui en devez pas de reconnaissance... »), *ibid.*, 144 et 184 (*id.*).

<sup>176</sup> (...) τοὺς ἐπὶ μισθῷ λέγειν καὶ γράφειν εἰωθότας... (« (...) ceux qui ont pour habitude de se vendre comme orateurs ou comme auteurs de décrets... »), (...) <οὐ χάριν ἐστὶ δίκαιον ὀφείλειν> ὧν μίκρ' ἀναλίσκων ἰδίᾳ καὶ τοῖς στρατηγοῖς καὶ τοῖς ῥήτορσιν [Χαρίδημος] διαπράττεται πρὸς ὑμᾶς ἐπαίνους αὐτοῦ γράφεισθαι. (« (...) <vous ne lui devez pas de reconnaissance pour> ses manœuvres auprès de vous pour se faire décerner des éloges, moyennant quelques petits cadeaux dans le privé aux stratèges et aux orateurs. ») et (...) πολίτης, εὐεργέτης, στέφανοι, δωρεαί, δι' ἃ τούτοις [*sc.* τοῖς ῥήτορσιν] ἰδίᾳ δίδωσιν. (« (...) ils [*sc.* les orateurs] veulent pour lui les titres de citoyen et de bienfaiteur, des couronnes, des dons : c'est pour cela qu'il les paye en privé. »), *ibid.*, 146, 184 et 185 (*id.*).

<sup>177</sup> (...) πολλὰ γινώσκοντες ὀρθῶς ὑμεῖς οὐ διὰ τέλους αὐτοῖς χρῆσθε. (« Vous avez souvent des idées justes (...) mais vous ne vous y conformez pas jusqu'au bout. ») et Μέχρι μὲν δὴ τούτου καλῶς ἐγνώκατε, ἔπειτ' οὐκέτ' ὀρθῶς τὸ λοιπόν. Οὐδὲ γὰρ αὐτοὶ πονηροτάτους νομίζετε πάντων, τούτοις περὶ τοῦ ποῖον τιν' ἕκαστον χρῆ νομίζειν πεπιστεύκατε· οἱ δ' ὅν ἂν αὐτοῖς λυσιτελῆ, καὶ χρηστὸν καὶ πονηρὸν εἶναι φασιν, οὐχ ὅν ἂν ἦ δίκαιον καὶ ἀληθές. Ὅπερ πεποιήκασιν τὸν Χαρίδημον τοῦτον οἱ ῥήτορες πάντα τὸν χρόνον... (« Jusque-là, vous jugez bien ; mais après cela, c'est fini : ces mêmes hommes que vous considérez vous-mêmes comme les plus malfaisants de tous, quand il s'agit de l'estime qu'on doit faire de tel ou tel, c'est à eux que vous vous en rapportez. Or, quand ils vous déclarent quelqu'un bon ou mauvais, c'est d'après leur intérêt, et non pas suivant la justice ni la vérité. Voilà comment les orateurs en ont constamment usé avec Charidème... »), *ibid.*, 145 et 146-147 (*id.*).

<sup>178</sup> (...) φενακίζοντες ὑμᾶς... (« (...) quand on vous trompe »), ἴσως δέ τισιν λογιζομένοις ὑμῶν ὅτι πρῶτον μὲν πολίτης γέγον' ἄνθρωπος, εἶτα πάλιν χρυσοῖς στεφάνοις ὡς εὐεργέτης ἐστεφάνωται, θαυμάζειν ἐπελήλυθεν εἰ τὰ τηλικαῦθ' οὕτως ἐξηπάτησθε ῥαδίως. Εὐ τοίνυν ἴστ', ὧ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ὅτι ἐξηπάτησθε., (« Peut-être, en songeant que d'abord notre homme a été fait citoyen, qu'ensuite il a reçu des couronnes d'or à titre de bienfaiteur, quelques-uns s'étonnent qu'une tromperie aussi forte ait pu si facilement réussir. Or sachez bien que vous avez été trompés. »), (...) φενακίζων ὑμᾶς... (« (...) pour vous duper... ») et (...) οἱ δ' ἄλλοι πεφενακισμένοι κάθησθε, τὰ πράγματα θαυμάζοντες. (« Quant à vous, les autres Athéniens, vous restez là, dupés et pleins d'admiration. »), *ibid.*, 144, 145, 184 et 185 (*id.* ; nous soulignons).

<sup>179</sup> Cf. par exemple *Cour.*, 189.

cas de Midias. Démosthène tâche d'ouvrir les yeux de ses concitoyens en dissipant la fumée qui aveugle leur jugement, dans leur intérêt à tous et donc dans celui de la cité, alors que ses adversaires n'ont en vue qu'un intérêt particulier qui s'oppose à celui de la cité : Timocrate fait adopter une loi qui va à l'encontre de toutes les autres pour éviter la prison à un débiteur du Trésor public, Midias veut faire condamner un ami afin de servir une vengeance personnelle, Aristocrate, corrompu par Charidème, propose un décret qui lui assure une protection alors qu'il n'a cessé, derrière les apparences, de se comporter en ennemi d'Athènes, tout comme Eschine travaillera plus tard contre l'intérêt de la cité en s'enrichissant par les présents de Philippe, selon l'antienne de Démosthène.

Cette position de l'orateur se retrouve dans la première métaphore du discours *Contre Aristocrate* (§ 137), qui constitue une transition entre le premier groupe d'images, où elles se trouvent attribuées par un individu à un ou à plusieurs autres, et le second, où Démosthène se les applique à lui-même : il l'utilise ici pour s'adresser de nouveau à l'ensemble des citoyens, mais en s'y incluant lui-même, comme en témoigne la première personne du pluriel (συλλάβωμεν ; ἐφ' ἡμῖν). Avec l'autre occurrence de cette métaphore dans le plaidoyer, Démosthène emploie par contre la deuxième personne du pluriel : le contexte<sup>180</sup> montre que l'orateur a uniquement à l'esprit ses concitoyens, dont il se distingue pour l'occasion<sup>181</sup>.

La métaphore de l'aveuglement concerne toujours dans ce passage le décret assurant à Charidème l'impunité, mais considéré cette fois du point de vue des potentielles intentions belliqueuses du roi au service duquel il se trouve, et dont il est aussi le beau-frère : le roi de Thrace Kersoblepte. Démosthène tâche de démontrer que c'est à lui que servirait en dernière instance l'immunité de Charidème<sup>182</sup> : Démosthène se fonde sur un parallèle avec la relation entre le condottiere Iphicrate et le précédent roi, Cotys, beau-père du précédent, qui s'était retourné contre Athènes en entraînant son gendre avec lui, avant de s'en prendre à lui<sup>183</sup>. À partir de là, la fumée qui risque d'aveugler l'esprit des Athéniens et de Démosthène

<sup>180</sup> Elle revient sans cesse dans *Aristocr.*, 184-186 ainsi que dans les passages parallèles, *ibid.*, 144-147. Cf. les exemples cités ci-dessus, p. 53, n. 173, et 175-178.

<sup>181</sup> Sur cette question de variation des points de vue entre première et deuxième personne du pluriel, cf. Duhain, 1910.

<sup>182</sup> (...) νῦν δὲ, ὑπὲρ οὗ καταχρήσεται τῇ διὰ τοῦ ψηφίσματος πλεονεξία, οὐκ ἀξιόπιστον οὔθ' ἡμῖν οὔτ' ἐκείνῳ λογιζόμενος τοῦτον εὐρίσκω. (« (...) mais l'homme au service duquel il va mettre un tel privilège ne me paraît, à la réflexion, ni sûr pour vous, ni sûr pour lui. » et Καὶ μὴν εἰ μήτε φύσει πιστὸς ὁ Κερσοβλέπτης, ἔκ τε τῶν γεγενημένων πρότερον δικαίως ἄπιστος, μηδὲν τε τοιοῦτον ὑπάρχει τοῖς πράγμασιν δι' ὃ κὰν παρὰ γνώμην καὶ φύσιν προνοηθεῖη τι τοῦ Χαριδήμου... (« Si Kersoblepte n'a aucune loyauté naturelle, si son passé le rend justement suspect, si la situation ne comporte pour lui aucun motif de ménager Charidème contrairement à ses principes et à son caractère... »), Démosthène, *Aristocr.*, 128 et 137 (trad. L. Gernet). La métaphore suit le second passage.

<sup>183</sup> *Ibid.*, 128-136. Le § 137 constitue la conclusion du parallèle.



représente de façon paradoxale et amusante leur amitié pour Charidème, puisque l'orateur, par une sorte de raisonnement par l'absurde, veut démontrer dans cette section que même si ce dernier se caractérisait par la loyauté qu'il tente faussement de faire accroire<sup>184</sup>, le décret d'Aristocrate n'en resterait pas moins nuisible, non seulement pour les intérêts de la cité, puisque Kersoblepte disposerait d'un condottiere dont le meurtre se trouverait légalement prohibé (ce qui n'est rien moins qu'ennuyeux en temps de guerre !), mais encore pour ceux de Charidème lui-même, dans la mesure où la protection du décret encouragerait le roi à se servir de lui contre Athènes avant de se retourner contre lui, tout comme Cotys l'avait fait avec Iphicrate. Or il faut toujours travailler au bien de son ami, et donc ne pas l'engager dans cette voie périlleuse en ne votant pas le décret !

(...) εἰ μὲν αἰσθάνεται ταῦτα καὶ προορᾷ Χαρίδημος, εἴθ' ὅπως τοιούτων ψηφισμάτων τεύξεται διαπράττεται, ὡς ἐπιβουλεύοντι μὴ ἐπιτρέπῃν αὐτῷ, εἰ δὲ λέληθεν αὐτὸν, ὅσῳ μᾶλλον εὖνον τις αὐτὸν ὑπέληφεν εἶναι, τοσοῦτῳ μᾶλλον προιδέσθαι καὶ ὑπὲρ αὐτοῦ καὶ ὑπὲρ ἐκείνου. Ἔστι γὰρ φίλων ἀγαθῶν οὐ τὰ τοιαῦτα χαρίζεσθαι τοῖς εὖνοις ἐξ ὧν κἀκείνοις καὶ σφίσι αὐτοῖς ἔσται τις βλάβη, ἀλλ' ὁ μὲν ἂν μέλλῃ συνοίσειν ἀμφοῖν, συμπράττειν, ὁ δ' ἂν αὐτὸς ἄμεινον ἐκείνου προορᾷ, πρὸς τὸ καλῶς ἔχον τίθεσθαι καὶ μὴ τὴν ἤδη χάριν τοῦ μετὰ ταῦτα χρόνου παντὸς περὶ πλείονος ἡγεῖσθαι.<sup>185</sup>

La métaphore de l'aveuglement entre en effet en résonance étroite avec ce passage, dans la mesure où l'orateur y multiplie les verbes qui renvoient à la sagacité, à la « prévoyance » intellectuelle, en particulier en répétant deux fois le verbe προορᾷν (αἰσθάνεται ταῦτα καὶ προορᾷ ; προιδέσθαι ; ἂν αὐτὸς ἄμεινον ἐκείνου προορᾷ) ; l'image de la fumée qui aveugle en est l'exact opposé. Nous vérifions par conséquent notre hypothèse de départ, à savoir que l'analogie entre la vue comme sens physique et le jugement ou l'intelligence comme sens intellectuel se trouve bien au cœur du schème métaphorique

<sup>184</sup> Εἰ τοίνυν, ὃ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τοῦναντίον ἢ τάληθές ὑπάρχει, θείημεν τὸν Χαρίδημον αὐτὸν καὶ γεγενῆσθαι περὶ ἡμᾶς σπουδαῖον καὶ σχήσειν, οὐδὲν μᾶλλον ἔχει καλῶς ταῦτ' αὐτῷ ψηφίσασθαι. (« Admettons même, ce qui est le contraire de la vérité, que Charidème, quant à lui, est et sera dévoué à vos intérêts et qu'il n'aura jamais d'autre sentiment que celui-là : le décret en sa faveur n'en est pas plus justifié. », *ibid.*, 128 (trad. J. Humbert).

<sup>185</sup> « (...) si Charidème pressent cet avenir et si, le prévoyant, il manœuvre pour obtenir de pareils décrets, reconnaissez l'intrigue et arrêtez-en le cours ; s'il n'est pas averti, plus on le considère comme dévoué, plus il convient d'être prévoyant pour soi-même et pour lui. *La vraie amitié*, ce n'est pas d'avoir des complaisances qui risquent d'être préjudiciables aux deux parties, c'est d'aider son partenaire en tout ce qui doit être utile à l'un et à l'autre ; et, quand on voit plus clair que lui, de faire pour le mieux, et non pas de sacrifier tout l'avenir à la satisfaction du moment. », *ibid.*, 133-134 (*id.* ; nous soulignons les termes appartenant au champ sémantique de l'amitié). Seule la seconde hypothèse, que développent les considérations sur l'amitié bien comprise travaillant à l'intérêt des deux parties, correspond au raisonnement par l'absurde : la première constitue un retour à l'argumentation principale. Dans le cadre d'un tel raisonnement, le décret se trouve plaisamment présenté comme un excès d'enthousiasme (τὴν ἤδη χάριν τοῦ μετὰ ταῦτα χρόνου παντὸς περὶ πλείονος ἡγεῖσθαι).

engendré à chaque fois chez Démosthène par le verbe τετυφῶσθαι, ce qui demeurerait implicite dans les précédentes occurrences, et seulement suggéré par celle du *Contre Aristocrate* (§ 184). Celui qui se cache derrière l'expression impersonnelle ὁ δ' ἄν αὐτὸς ἄμεινον ἐκείνου προορᾷ n'est autre que le plaideur, et derrière lui Démosthène, qui confirme par là que se trouve ici déjà en germe, au travers de cette image de l'homme qui disperse la fumée aveuglant l'esprit de ses concitoyens, le rôle du conseiller qu'il développera plus tard et qui consiste, par une faculté de prévision et d'anticipation toute particulière, à éclairer leur jugement en leur suggérant les meilleures décisions à prendre pour la sauvegarde de l'intérêt commun<sup>186</sup>, en l'occurrence l'annulation de la proposition de décret d'Aristocrate.

Parmi les trois dernières occurrences de cette métaphore, où Démosthène se l'applique à lui-même, celle de la *Troisième Philippique* met encore pleinement en jeu ce rôle du conseiller : l'orateur désigne l'éventuelle fausseté des raisonnements qu'il vient de, et s'apprête à tenir, respectivement sur l'état de guerre de fait qu'entretient Philippe en menaçant ainsi tous les Grecs<sup>187</sup>, et sur les causes de sa montée en puissance<sup>188</sup>. Nous retrouvons réunis ici, en effet, opposés à la métaphore de l'aveuglement, l'ensemble des thèmes du (bon) conseiller dont nous avons suivi l'apparition progressive au travers des occurrences précédentes : d'abord la mention du bon conseiller par opposition aux mauvais (Καὶ τοσοῦτόν γ' ἀφέσθηκα τῶν ἄλλων, ὃ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τῶν συμβουλευόντων...<sup>189</sup>), puis l'évocation de sa capacité de raisonnement juste ((...) εἰ μὲν ὀρθῶς λογίζομαι, μετάσχητε τῶν λογισμῶν...<sup>190</sup>) et de celle de prévision/prévoyance qui guide son action dans

<sup>186</sup> Démosthène développera largement ces thèmes en particulier dans le *Sur la couronne*. Cf. par exemple ce passage où se trouve affirmée fortement cette capacité visionnaire par le même recours au vocabulaire de la vision : Ἦν μὲν οὖν, ὅπερ εἶπον, ἐκείνος ὁ καιρὸς τοῦ γε φροντίζοντος ἀνδρὸς τῆς πόλεως καὶ τῶν δικαίων λόγων (...). Εἰ γὰρ ἔσθ' ὅ τι τις νῦν ἐόρακεν, ὃ συνήνεγκεν ἂν τότε πραχθέν, τοῦτ' ἐγὼ φημι δεῖν ἐμὲ μὴ λαθεῖν. Εἰ δὲ μήτ' ἐστὶ μήτε ἦν μήτ' ἂν εἴπειν ἔχοι μηδεὶς μηδέπω καὶ τήμερον, τί τὸν σύμβουλον ἐχρῆν ποιεῖν ; οὐ τῶν φαινομένων καὶ ἐνόητων τὰ κράτισθ' ἐλέσθαι ; (« Donc, comme je l'ai déjà dit, les circonstances exigeaient un homme qui eût souci du bien de l'Etat et des arguments justes (...). Car s'il existe une chose qu'un homme voie maintenant et dont l'exécution eût alors été utile, je déclare que cela n'aurait pas dû m'échapper. Mais si cela n'existe pas et n'existait pas, si personne, même aujourd'hui encore, ne peut en parler, que devait faire un conseiller ? Choisir, n'est-ce pas ? le meilleur dans les possibilités qu'on apercevait. »), complété par (...) τὸ δὲ μέλλον ἢ τὸ παρὸν τὴν τοῦ συμβούλου τάξιν ἀπαιτεῖ. (« C'est l'avenir ou le présent qui réclame que le conseiller soit à son poste. »), *Cour.*, 190 et 192 (trad. G. Mathieu ; nous soulignons).

<sup>187</sup> *III Phil.*, 6-20.

<sup>188</sup> *Ibid.*, 21-69.

<sup>189</sup> « Et je suis si loin, Athéniens, de m'accorder avec vos autres conseillers... », *ibid.*, 19 (trad. M. Croiset).

<sup>190</sup> « (...) si mes raisonnements sont justes, vous les adopterez... », *ibid.*, 20 (*id.*). Il s'agit du début du premier membre de la parataxe dont le passage contenant la métaphore constitue le second.

le souci de l'intérêt de la cité ((...) καὶ πρόνοιάν τιν' ὑμῶν γ' αὐτῶν (...) ποιήσησθε...<sup>191</sup>) : ces dernières capacités représentent le point d'opposition précis à l'image de l'aveuglement par la fumée, en introduisant celui qui la disperse. Cette fois-ci, l'analogie n'est pas développée au-delà de cet aspect, c'est-à-dire que la fumée ne consiste précisément que dans les possibles erreurs de raisonnement.

Enfin, en dépit de divergences dans le détail, les deux dernières occurrences de la métaphore τετυφῶσθαι apparaissent assez proches l'une de l'autre, dans la mesure où dans les deux cas Démosthène se présente comme la victime d'un aveuglement au sujet d'Eschine.

Dans le discours *Sur les forfaitures de l'ambassade*, l'image concerne l'accusation de trahison portée par Démosthène contre son vieil adversaire lors de l'ambassade de 346 et la conclusion de la paix, qui fournit le sujet même du plaidoyer : l'image vient conclure la première hypothèse d'une série de deux montées en diptyque au sein d'une parataxe. Celle-ci envisage d'abord une situation opposée à la réalité, à savoir que les mensonges des orateurs pro-macédoniens, et au premier chef d'Eschine, se sont réalisés<sup>192</sup> ; elle les présente ensuite dans une attitude exactement contraire à celle dont ils firent preuve dans les faits : tenir des discours véridiques<sup>193</sup>. La métaphore s'inscrit par conséquent, tout comme la première du *Contre Aristocrate*, dans un raisonnement par l'absurde. De ce point de vue, la fumée aveuglante renvoie à toutes les preuves à charge présentées jusque-là par Démosthène.

---

<sup>191</sup> « (...) et vous ferez ainsi preuve d'un peu de prévoyance, pour vos intérêts propres tout au moins... », *ibid.* (*id.*). Ce membre de phrase vient à la suite de celui qui se trouve cité dans la note précédente et précède la métaphore. La prévoyance étant attribuée aux Athéniens pour le cas où ils adopteraient les vues de Démosthène, il s'ensuit logiquement qu'elle leur est *a fortiori* attachée, et par là à leur auteur. Le mot πρόνοια signifie ici proprement « prévoyance » (cf. LSJ s.v. II, 1), mais son sens premier, plus rare et poétique, est « prévision, prescience » (cf. LSJ s.v. I, 1) : pour pouvoir proposer les meilleures mesures à adopter (qui constituent en l'occurrence la dernière partie de la harangue, § 70-5, et que Démosthène vient d'évoquer de façon très générale au début du § 20), le conseiller doit avoir une claire intuition des événements à venir (cf. entre autres *Cour.* 192, cité ci-dessus, p. 57, n. 186).

<sup>192</sup> Εἰ μὲν ἅπανθ' ὅσ' ὑπέσχονθ' ὑμῖν ἐκ τῆς εἰρήνης γέγονε... (« Si la paix a produit tout ce que ces gens vous ont promis... »), c'est-à-dire (...) Φίλιππον <έλεγον> φιλεῖν τὴν πόλιν, Φωκέας σώσειν, Θηβαίους πάσειν τῆς ὕβρεως, ἔτι πρὸς τοῦτοις μείζον' ἢ κατ' Ἀμφίπολιν εὖ ποιήσειν ὑμᾶς ἐὰν τύχῃ τῆς εἰρήνης, Εὐβοίαν, Ὠρωπὸν ἀποδώσειν... (« (...) <ils disaient que> Philippe aimait notre pays, <qu>'il sauverait les Phocidiens, mettrait fin à l'insolence des Thébains, <qu>'en outre il vous accorderait des bienfaits plus importants que ce qui touche à Amphipolis, s'il obtenait la paix ; il vous rendrait l'Eubée et Oropos... »), *Amb.*, 218 et 219 (trad. G. Mathieu). Ces promesses se trouvent attribuées par Démosthène à Eschine dans le discours qu'il tint devant l'Assemblée pour rendre compte de la deuxième ambassade, rapporté *ibid.*, 19 à 24. En réalité, Philippe reçoit la capitulation des Phocidiens le 24 skirophorion, juste après le retour de la deuxième ambassade et le vote de la paix ; il les livre ensuite à la vindicte des Amphictyons, leurs ennemis, conformément à ses engagements envers ses alliés Thébains.

<sup>193</sup> (...) προειδότες καὶ προακηροότες παρὰ τούτων καὶ τοὺς συμμάχους ἀπολουμένους καὶ Θηβαίους ἰσχυροὺς γενησομένους καὶ τὰπὶ Θράκης Φίλιππον ληψόμενον καὶ ἐν Εὐβοίᾳ κατασκευασθόμεν' ὀρμητήρι' ἐφ' ὑμᾶς καὶ πάνθ' ἃ πέπρακται γενησόμενα, εἶτα τὴν εἰρήνην ἐποιήσασθ' ἀγαπητῶς... (« (...) après avoir prévu et avoir été avertis par ces gens que vos alliés seraient abattus, les Thébains fortifiés, Philippe rendu maître de la Thrace, des bases d'opérations établies contre vous en Eubée, que tout se passerait comme cela s'est accompli, si alors vous avez été contents de faire la paix... »), *ibid.*, 219 (*id.*).

Dans le *Sur la Couronne*, ce dernier emploie l'image dans une tournure négative afin de désigner le piège tendu par Eschine, qui correspond à la fumée, et qu'il a su éviter dans l'élaboration de son système de défense ; ce piège consistait, pour l'aveugler, à l'entraîner sur le terrain des injures au détriment de l'exposé de sa politique patriotique :

Κακοήθης δ' ὄν, Αἰσχίνη, τοῦτο παντελῶς εὔηθες φήθης, τοὺς περὶ τῶν πεπραγμένων καὶ πεπολιτευμένων λόγους ἀφέντα με πρὸς τὰς λοιδορίας τὰς παρὰ σοῦ τρέψεσθαι. (...) ἀλλ' ὑπὲρ μὲν τῶν πεπολιτευμένων ἃ κατεψεύδου καὶ διέβαλλες ἐξετάσω, τῆς δὲ πομπείας ταύτης τῆς ἀνέδην γεγενημένης ὕστερον, ἂν βουλομένοις ἢ τουτοισί, μνησθήσομαι.<sup>194</sup>

Ainsi, la métaphore de l'aveuglement se caractérise chez Démosthène par son caractère oral, donnant une impression de spontanéité. Celui-ci, loin de constituer dans ce cas un indice de lexicalisation, participe de sa vivacité, dans la mesure où Démosthène ne l'emploie, hormis l'occurrence de la *Troisième Philippique*<sup>195</sup>, que dans des plaidoyers, de la jeunesse aussi bien que de la maturité, où les audaces de langage ne sont effectivement plus limitées par aucune convention : cette régularité dans le temps de l'usage de l'image, ainsi que son attribution à d'autres personnages que le plaideur lui-même, suggèrent qu'elle devait être relativement courante, en même temps que sa limitation aux plaidoyers montre qu'elle n'en conserve pas moins une expressivité toujours perceptible.

Démosthène utilise l'image avec une indéniable originalité en raison de la variété dont il fait preuve à tous les niveaux de son traitement, de son insertion dans la situation d'énonciation à sa structure analogique. Mais la singularité de l'orateur provient surtout de ce qu'elle possède chez lui une réelle unité au-delà de cette diversité : toutes ses occurrences s'inscrivent dans un contexte judiciaire ou politique, en désignant à chaque fois un élément précis, en particulier décret ou accusation. Plus fondamentalement, quatre des sept occurrences mettent en jeu le thème démosthénien par excellence du bon conseiller et de son rôle, manifestant par là le fait que cette image demeure vivante chez Démosthène, puisqu'il se

---

<sup>194</sup> « Dans ta malice, Eschine, tu as cru tout simplement que je laisserais de côté les arguments touchant mes actes et ma politique, pour tourner mon attention vers les injures lancées par toi. (...) C'est sur la politique, que tu attaquais et calomniais mensongèrement, que je ferai porter mon examen ; quant à ce carnaval auquel tu t'es livré sans retenue, c'est plus tard que je le rappellerai, si les juges que voici le désirent. », *Cour.*, 11 (*id.*). Ces deux passages encadrent la métaphore et esquissent le plan du discours dans ces grandes lignes : les trois premiers quarts du discours s'intéressent en grande partie à la politique, en passant en revue les événements liés aux ambassades et à la conclusion de la paix dans un premier temps (§ 9-52), puis la conduite politique de Démosthène (§ 60-109 et 160-251). Démosthène ne répond aux insultes de son adversaire que dans un faux épilogue (§ 126-59), et plus longuement dans le véritable (§ 252-323).

<sup>195</sup> Et celle de la *Lettre III*, cf. ci-dessus, p. 51.

l'approprié au service d'une pensée personnelle. Elle permet de renouveler le thème de la stupidité de l'adversaire, qui représente un moyen topique de l'insulte dans les discours judiciaires<sup>196</sup>.

#### 4) Les nuages

La fumée peut s'apparenter visuellement aux nuages. Nous trouvons en effet trois images relatives à ces derniers chez Démosthène :

10. Ὅτι μὲν δὴ λιποταξίου γραφὴν κατεσκευάσεν κατ' ἐμοῦ καὶ τὸν τοῦτο ποιήσοντα ἐμισθώσατο, τὸν μαρὸν καὶ λίαν εὐχερῆ, τὸν κονιορτὸν Εὐκτῆμονα, ἐάσω.<sup>197</sup>

11. (...) Εὐκτῆμων ὁ κονιορτός.<sup>198</sup>

12. Τοῦτο τὸ ψήφισμα τὸν τότε τῇ πόλει περιστάντα κίνδυνον παρελθεῖν ἐποίησεν ὥσπερ νέφος.<sup>199</sup>

Les deux métaphores de la *Midiennne* convoquent l'image d'un « nuage de poussière ». Le terme *κονιορτός* désigne en effet littéralement la poussière qui flotte dans l'air en suspension, parce qu'elle a été soulevée sous l'action de pas<sup>200</sup> ou du vent<sup>201</sup>. Elle ressemble en effet alors visuellement à un nuage, comme le note Xénophon : (...) ἐφάνη κονιορτὸς ὥσπερ νεφέλη λευκή...<sup>202</sup>.

La métaphore se trouve employée par Démosthène comme une insulte contre l'un des complices de Midias, Euctémon, prétendument corrompu par le précédent afin de déposer plainte contre Démosthène pour désertion, parce que celui-ci n'avait pas participé à

---

<sup>196</sup> Cf. Hoffmann, 1892, p. 6 ; Rehdantz, 1886, Index II, p. 136 *sq.*, s.v. « Thorheit » ; Schmid, 1894-95 et 1898-99, *passim*, et pour Démosthène plus spécifiquement *id.*, 1894-95, p. 19, 22, 28 et 31. Sur l'insulte chez les orateurs, et en particulier chez Eschine et Démosthène, cf. Worman, 2008, p. 213-74.

<sup>197</sup> « Le coup monté contre moi dans cette affaire de désertion, le misérable qu'il a soudoyé pour faire cette besogne – je veux dire l'ignoble Euctémon, cette ordure dont il fait ce qu'il veut – je laisserai tout cela de côté... », Démosthène, *Mid.*, 103 (trad. J. Humbert).

<sup>198</sup> « (...) l'immonde Euctémon... », *ibid.*, 139 (*id.*).

<sup>199</sup> « Ce décret fit que les dangers qui entouraient alors notre ville, passèrent comme des nuages. », *Cour.*, 188 (trad. G. Mathieu).

<sup>200</sup> Cf. Hérodote VIII, 65. Dans ce cas, la poussière est le plus souvent soulevée par les pas d'une armée, cf. Thucydide IV, XLIV, 4 ; Aristophane, *Les Cavaliers*, 244-5 ; Xénophon, *Cyropédie*, VI, III, 5.

<sup>201</sup> Cf. Platon, *Rép.*, VI, 496 d 6-7.

<sup>202</sup> « (...) on aperçut une poussière épaisse, pareille à un nuage blanc... », Xénophon, *Anabase*, I, VIII, 8 (trad. P. Masqueray modifiée). Il s'agit encore de l'effet de la marche d'une armée, ici l'armée perse.

l'expédition en Béotie de 350 (Ὅτι μὲν δὴ λιποταξίου γραφὴν κατεσκευάσεν κατ' ἐμοῦ καὶ τὸν τοῦτο ποιήσοντα ἐμισθώσατο). Ce caractère injurieux apparaît clairement dans la première occurrence grâce à la juxtaposition de l'image avec l'adjectif substantivé τὸν μαρζόν, qui constitue de fait une insulte très fréquente, en particulier chez Aristophane<sup>203</sup>. Le contexte de la seconde tend également à le corroborer, puisqu'elle se trouve insérée dans une énumération de trois affidés de Midias<sup>204</sup>, qui représentent autant d'ennemis politiques de Démosthène, en particulier Timocrate, contre qui il a rédigé le plaidoyer *Contre Timocrate*<sup>205</sup>.

Le terme κονιορτός ne se trouve employé que rarement dans une acception métaphorique de ce genre, et ses deux seules autres occurrences, ajoutées à la remarque précédente, montrent qu'il s'agit là encore d'une insulte de type familier et comique : nous ne le trouvons que dans deux fragments de comédies provenant de l'*Odyssée* d'Anaxandride et du *Disciple de Pythagore* d'Aristophon, qui appartiennent tous deux à la comédie moyenne et dont l'œuvre est contemporaine de Démosthène :

(...)

χαίρει τις ἀνυγμῶν ἢ ὀυπῶν, κονιορτός ἀναπέφηεν.<sup>206</sup>

(...) ἐλαίῳ μῆτε χρῆσθαι μῆθ' ὄραν

κονιορτός...<sup>207</sup>

Ces deux passages permettent d'apprécier une certaine force de l'image de Démosthène, non seulement due au fait qu'il est le seul prosateur à user d'une métaphore rare et de surcroît reprise à la comédie, mais encore et surtout parce que, malgré les apparences d'une image figée appartenant au langage familier que pourrait suggérer la récurrence de l'emploi comique, nous nous apercevons que son sens, et par là même le métaphorisé, varie en réalité et demeure donc, aussi bien ici que chez Démosthène, difficile à saisir : de ce point de vue, le simple fait que la métaphore reçoive une explication, et qui plus est une explication

<sup>203</sup> Cf. LSJ, s.v. μαρζός, 4.

<sup>204</sup> Νῦν δ', οἶμαι, τούτου προβέβληται Πολύευκτος, Τιμοκράτης, Εὐκτήμων ὁ κονιορτός· τοιοῦτοί τινές εἰσι μισθοφόροι περὶ αὐτὸν... (« Pour le moment, il a, je pense, pour le couvrir de leur corps, Polyeucte, Timocrate et l'immonde Euctémon – les mercenaires de sa garde personnelle ; »), Démosthène, *Mid.*, 139 (trad. J. Humbert). Nous constatons la reprise du thème de l'argent, déjà présent dans la première occurrence, mais ici de façon plus générale : il ne se trouve point rattaché à un forfait précis.

<sup>205</sup> Le troisième personnage, mentionné en premier, est le fils de Timocrate. L'un comme l'autre étaient des amis politiques d'Androtion, un autre adversaire de Démosthène contre qui il a composé le plaidoyer du même nom.

<sup>206</sup> « (...) / l'un se plaît à être sale et malpropre, le voilà "Nuage de poussière"... », Anaxandride, fgmt 35, 6 Kassel/Austin (*PCG* II, p. 255) = 34, 6 Kock (*CAF* II, p. 148).

<sup>207</sup> « (...) pour ne pas utiliser d'huile ni en voir la couleur, un nuage de poussière... », Aristophon, fgmt 10, 7-8 Kassel/Austin (*PCG* IV, p. 8) = 10, 7-8 Kock (*CAF* II, p. 280).

différente, chez chacun des deux auteurs de comédie, tend à indiquer qu'il ne s'agit pas d'une image usée. Une autre différence qui marque l'originalité de Démosthène tient au ton de la métaphore : alors qu'il s'agit très vraisemblablement chez l'orateur d'une insulte, étant donné qu'il pratique abondamment cette dernière à l'égard de ses ennemis dans les plaidoyers politiques de la maturité, elle ne relève au contraire que de la plaisanterie dans les deux autres occurrences.

Le rapprochement avec les deux emplois de la comédie moyenne apporte néanmoins quelque lumière sur le sens un peu énigmatique de cette image dans le *Contre Midias* : l'un et l'autre s'appliquent à des individus présentés comme des « parasites »<sup>208</sup>, c'est-à-dire un emploi traditionnel de la comédie, en manière de plaisanterie à leur égard, comme l'indique Athénée en introduisant la citation d'Anaxandride<sup>209</sup>, et s'intègrent à chaque fois dans une énumération de diverses appellations métaphoriques correspondant à un comportement ou à un trait physique. Il s'agit donc proprement de sobriquets, de surnoms, et il en va très probablement de même chez Démosthène, comme le montre en particulier la seconde occurrence, où le terme se trouve employé seul en position d'épithète liée. L'orateur emploie effectivement ailleurs un surnom de ce genre, qui se retrouve également dans la comédie moyenne<sup>210</sup>. De plus, la situation est similaire : le parasite se caractérise comme un individu complaisant qui abonde toujours dans la direction où l'on veut, et en particulier dans la direction où le veut la personne dont il dépend, dans l'intention d'obtenir par là quelque récompense, de même qu'Euctémon se trouve présenté comme un individu « trop facile » (λίαν εὐχερῆ), c'est-à-dire « trop facile à manier », selon l'étymologie la plus couramment reçue<sup>211</sup>, et en l'occurrence « sans scrupules »<sup>212</sup>, puisqu'il accepte de porter des accusations calomnieuses pour complaire à Midias en échange d'un salaire (ἐμισθώσατο).

De surcroît, les deux gloses du terme κονιορτός fournies par les comiques peuvent se rejoindre pour désigner une forme de négligence physique qui aboutit finalement à la malpropreté, qu'évoque la poussière, sans qu'elles se laissent pour autant réduire complètement l'une à l'autre : s'enduire d'huile permet certes de se parfumer, mais le

---

<sup>208</sup> C'est là en effet le thème général du livre VI d'Athénée, *Les Deipnosophistes*, où se trouvent insérés les deux fragments d'Aristophane et d'Anaxandride.

<sup>209</sup> (...) τῶν δὲ τοιούτων ἐπιθέτων, ἃ ἐπὶ γλεῦν Ἀθηναῖοι παίζοντες ἔλεγον, μνημονεύει Ἀναξανδρίδης ἐν Ὀδυσσεὶ οὕτως· (« Ce sont des épithètes de ce genre, dont les Athéniens usaient par plaisanterie et par dérision, que mentionne Anaxandride dans l'*Odyssée* en ces termes :... »), Athénée, *Les Deipnosophistes* VI, 242 d 8-10.

<sup>210</sup> Il s'agit de Κυρηβίωνος, « l'homme de son » (Démosthène, *Amb.*, 287), surnom d'Epicrate, l'un des beaux-frères d'Eschine, que mentionne Athénée dans le même passage en lien avec l'apparition du terme dans une citation d'Alexis qui précède celle d'Anaxandride (Athénée, *Les Deipnosophistes* VI, 242 c 6-d 8).

<sup>211</sup> Cf. Chantraine, 1999, s.v. εὐχερής.

<sup>212</sup> Cf. LSJ, s.v. εὐχερής, I, 2.

nettoyage à proprement parler relève du bain, dont l'absence donne effectivement lieu chez Aristophon à une autre métaphore qui correspond significativement à l'explication donnée dans la citation d'Anaxandride, confirmant par là l'irréductibilité des schèmes métaphoriques de l'un et de l'autre<sup>213</sup> : il s'agit de deux métaphores apparentées mais différentes, réunies pour le sens large sous le genre « malpropreté ». Par conséquent, si la métaphore de Démosthène, comme il apparaît fort probable, s'inscrit dans la même ligne que celles des deux auteurs comiques, elle participe du sème général et commun de négligence, d'une certaine saleté, qui constituerait alors une caractéristique d'Euctémon, mais cette interprétation n'est pas entièrement satisfaisante dans la mesure où aucune indication ne vient ici la confirmer et où l'orateur, contrairement aux seules autres occurrences conservées, ne précise pas quel métaphorisé il retient exactement, alors que nous avons vu que celui-ci demeure mouvant. Il s'agirait alors surtout d'une saleté morale<sup>214</sup>, en lien avec le manque de scrupules et la sycophantie du personnage.

La métaphore du nuage de poussière chez Démosthène peut en effet recevoir une autre explication qui, à partir des mots *λίαν εὐχερῆ*, s'appuie cette fois sur un sème commun de facilité/légèreté, comme le fait le scholiaste à propos de la première occurrence : *καὶ ὁ κονιορτὸς διὰ τοῦτο κέκληται, οἶονεὶ ὁ ῥαδίως πειθόμενος· οὕτω γὰρ καὶ ἡ κόνις εὐκόλως ὑπὸ τοῦ ἀνέμου ῥιπίζεται*<sup>215</sup>. Dans cette perspective, l'image se trouve dotée d'un schème métaphorique véritable et original qui l'intègre parfaitement au passage : le nuage de poussière soulevé naturellement sans encombre par le vent représente la facilité d'Euctémon à se laisser corrompre, à se laisser mener par Midias et son argent, comme le vent dirige les particules de poussière en suspension. Nous constatons en outre qu'un ennemi personnel de Démosthène se trouve ainsi assimilé au vent, ce qui représente une association qu'affectionne celui-ci<sup>216</sup>.

Nous avons donc affaire à une métaphore encore vivante en raison de la variation de son sens de détail, même si elle ne paraît pas d'une grande originalité, comme l'indique son usage chez les comiques : ceux-ci montrent qu'elle se trouve utilisée comme sobriquet dans le langage familier avec une idée générale figée sur l'acceptation de saleté. Elle participe chez

<sup>213</sup> (...) πρὸς τὸ μὴ λούσθαι ῥύπος... (« (...) parce qu'il ne se lave pas, c'est une "Saleté"... »), Aristophon, *fgmt.* 10, 4 Kassel/Austin (*PCG* IV, p. 8) = 10, 4 Kock (*CAF* II, p. 280) : le terme ῥύπος, employé ici métaphoriquement, correspond dans les vers d'Anaxandride au verbe ῥυπῶν, qui pour sa part se situe du côté de l'explication de la métaphore portée par κονιορτός.

<sup>214</sup> Cf. Schmid, 1894-95, p. 20 : par le terme κονιορτός, « describitur homo turpissimorum flagitiorum cupidissimus et spurcus ».

<sup>215</sup> « et il est nommé ὁ κονιορτὸς en raison de sa facilité à se laisser corrompre, parce que c'est ainsi que la poussière aussi est aisément soulevée par le vent. », *Scholia demosthenica*, n° 355 Diltz (I, p. 205).

<sup>216</sup> Cf. plus bas, la section 5) Le vent, p. 54-64.



l'orateur de cette signification générale, sans qu'un jeu sur le sens de l'image ne soit exclu pour autant, en faisant intervenir un autre schème métaphorique plus élaboré pour la première occurrence, et qui vaudrait remotivation.

L'image du discours *Sur la Couronne* compare à un nuage le danger qui entoure Athènes, c'est-à-dire la menace imminente d'une invasion macédonienne de l'Attique. Démosthène se réfère en effet au décret d'urgence qu'il fit adopter lors de la session extraordinaire de l'Assemblée convoquée le lendemain de la prise d'Elatée par Philippe, en novembre 339, qui menace ainsi la Béotie et l'Attique, afin de conclure une alliance avec les Thébains<sup>217</sup> : alors que toute la récente politique du roi de Macédoine et de ses affidés visait à entretenir la discorde entre Thèbes et Athènes afin de faciliter ses entreprises de conquête en empêchant un rapprochement entre les deux cités<sup>218</sup>, la proposition d'alliance contenue dans le décret de Démosthène, ici envisagée du point de vue rétrospectif de son acceptation enthousiaste par les Thébains<sup>219</sup>, heurte de front ces projets en permettant d'organiser une défense commune qui permettra de tenir Philippe en respect jusqu'à la défaite de Chéronée, au printemps 338<sup>220</sup>.

Par conséquent, si le nuage représente la menace de guerre, il s'agit plus précisément d'un nuage d'orage, les deux phénomènes se trouvant étroitement liés dans la représentation des Grecs, comme l'attestent par exemple ces vers de Sophocle : *σμικροῦ νέφους τάχ' ἄν τις ἐκνεύσας μέγας / χειμῶν...*<sup>221</sup>. En réalité, nous sommes entrés dans l'examen d'une série de phénomènes que les Grecs, tout comme nous, considéraient comme étroitement liés à l'orage : nuage, vent, grêle, éclair. Plus précisément, ce point a été théorisé par les

---

<sup>217</sup> (...) ὁ Φίλιππος (...) ἦκεν ἔχων τὴν δύναμιν καὶ τὴν Ἐλάτειαν κατέλαβεν... (« (...) Philippe (...) était arrivé avec ses forces ; il occupa Elatée... »), Démosthène, *Cour.*, 168 (trad. G. Mathieu). Démosthène décrit ensuite l'affolement qui s'ensuit à Athènes puis rapporte son discours lors de la séance de l'Assemblée. Le texte (apocryphe) du décret vient d'être cité à titre de preuve, *ibid.*, 181-7. Sur le caractère apocryphe des documents insérés dans les discours de Démosthène, cf. Canevaro, 2013 ; sur l'inauthenticité du décret cité, *ibid.*, p. 310-8.

<sup>218</sup> (...) τὰ πρὸ τούτων εἰς ἔχθραν καὶ μῖσος καὶ ἀπιστίαν τῶν πόλεων ὑπηγμένων ὑπὸ τούτων. (« (...) tandis que, par ces individus, les deux cités avaient été entraînées auparavant à se haïr, se détester et se regarder avec méfiance. »), *ibid.*, 188 (*id.*). Ces mots précèdent immédiatement la phrase contenant l'image. Cf. le passage dans lequel se trouve insérée la citation donnée dans la précédente note : Οὕτω διαθεῖς ὁ Φίλιππος τὰς πόλεις πρὸς ἀλλήλας διὰ τούτων καὶ τούτοις ἐπαρθεῖς τοῖς ψηφίσμασι καὶ ταῖς ἀποκρίσεσιν, ἦκεν ἔχων τὴν δύναμιν καὶ τὴν Ἐλάτειαν κατέλαβεν, ὡς οὐδ' ἂν εἰ τι γένοιτ' ἔτι συμπνευσάντων ἂν ἡμῶν καὶ τῶν Θηβαίων. (« Philippe, après avoir ainsi excité les villes l'une contre l'autre par l'intermédiaire de ces gens, encouragé par ces décrets et ces réponses, était arrivé avec ses forces ; il occupa Elatée, pensant que, même s'il se passait quelque chose, les Thébains et nous ne nous accorderions pas encore. »), *ibid.*, 168 (*id.*). Les décrets et réponses en question (apocryphes) se trouvent cités *ibid.*, 164-7.

<sup>219</sup> Αὕτη τῶν περὶ Θήβας ἐγίνετο πραγμάτων ἀρχὴ καὶ κατάστασις πρώτη... (« Telle fut l'origine des affaires de Thèbes et le début de l'apaisement... »), *ibid.*, 188 (*id.*). La citation de la note précédente constitue la suite de ce passage. Pour l'enthousiasme des Thébains, cf. *ibid.*, 215.

<sup>220</sup> Cf. notamment *ibid.*, 216, l'évocation de deux engagements partiels.

<sup>221</sup> « Que d'un petit nuage souffle le vent d'une grosse tempête... », Sophocle, *Ajax*, 1148-9 (trad. P. Mazon).

Présocratiques, à la suite d'Anaximandre, pour qui les interactions entre les vents et les nuages constituent le phénomène générateur de tous les autres, qui en sont les produits<sup>222</sup>.

Les progrès militaires de Philippe laissent donc entrevoir l'attaque prochaine contre l'Attique, tout comme un nuage à l'aspect menaçant constitue le signe annonciateur de l'orage prochain dont il est porteur. Le décret de Démosthène correspond pour sa part au vent qui l'éloigne avant qu'il n'ait précisément éclaté en orage. Le verbe *παρελθεῖν* renforce de ce point de vue le côté menaçant et orageux de ce nuage, dans la mesure où il peut s'employer en parlant d'un phénomène naturel dangereux qu'on laisse « passer », c'est-à-dire « s'éloigner », comme le suggère ce passage d'Homère où Ulysse s'abrite d'une vague géante en se servant d'un rocher comme bouclier, selon une idée que lui a inspirée Athéna : τῆς [sc. πέτρης] ἔχετο στενάχων, εἴως μέγα κύμα παρήλθε.<sup>223</sup>

L'image du nuage pour évoquer la guerre paraît assez fréquente en poésie et remonte à Homère<sup>224</sup>. Celui-ci l'emploie en effet à propos des Troyens ((...) εἰ δὴ κυάνεον Τρώων νέφος ἀμφιβέβηκε / νηυσὶν ἐπικρατέως...<sup>225</sup>) ou d'Hector ((...) ἐπεὶ πολέμοιο νέφος περὶ πάντα καλύπτει, / Ἔκτωρ...<sup>226</sup>), mais surtout, sous la même forme du nuage menaçant porteur d'orage, du nuage noir, dans une comparaison avec les guerriers achéens :

Ὦς δ' ὅτ' ἀπὸ σκοπιῆς εἶδεν νέφος αἰπόλος ἀνήρ  
ἐρχόμενον κατὰ πόντον ὑπὸ Ζεφύροιο ἰωῆς·  
τῷ δέ τ' ἄνευθεν ἐόντι μελάντερον ἢ ἕτε πίσσα  
φαίνεται ἰὸν κατὰ πόντον, ἄγει δέ τε λαίλαπα πολλήν,  
ῥιγησέν τε ἰδὼν, ὑπὸ τε σπέος ἤλασε μῆλα·  
τοῖαι ἄμ' Αἰάντεσσι διοτρεφέων αἰζηῶν  
δήμιον ἐς πόλεμον πυκινὰ κίνυντο φάλαγγες  
κυάνεαι, σάκεσίν τε καὶ ἔγχεσι πεφοικυῖαι.<sup>227</sup>

<sup>222</sup> Cf. Anaximandre, 12 A 23 (DK I, p. 87) ; Anaximène, 13 A 17 (DK I, p. 94) ; Héraclite, 22 A 14 (DK I, p. 147) ; cf. encore Anaxagore, 59 A 1 § 9 (DK II, p. 6), qui réduit les causes du tonnerre et des éclairs à divers types d'interactions entre les nuages. Les théories d'Anaximandre sont directement reprises par Solon, fgmt. 9 West (*IEG* II, p. 145) = 10 Campbell (p. 34) = 12 Noussia-Fantuzzi (p. 96) = 9 Bergk (*PLG* II, p. 39) ; cf. Noussia-Fantuzzi, 2006, p. 145-6, et 2010, p. 311-5.

<sup>223</sup> « (...) tout haletant, il s'y [sc. au « roc »] colla, laissant passer l'énorme vague. », Homère, *Odyssée* V, 429 (trad. V. Bérard). Sur ce sens du verbe, cf. LSJ, s.v. *παρέρχομαι*, I, 1.

<sup>224</sup> Pour les autres applications de l'image du nuage dans la poésie grecque, courante en général, cf. Wilamowitz-Mœllendorff, 1895, p. 236-7.

<sup>225</sup> « (...) puisque les Troyens, comme une nuée sombre, assiègent avec vigueur nos nefes... », Homère, *Iliade*, XVI, 66-7 (trad. P. Mazon).

<sup>226</sup> « (...) quand je vois cette nuée guerrière, Hector, tout envelopper... », *ibid.*, XVII, 243-44 (*id.*). La métaphore se trouve dans un discours d'Ajax à Ménélas.

<sup>227</sup> « Ainsi, du haut de sa guette, un chevrier voit un nuage qui s'en vient sur la mer, poussé par le Zéphyr. De loin, il lui apparaît aussi noir que de la poix, cependant qu'il avance sur la mer et amène avec lui une immense tourmente. A le voir, il frémit et pousse ses ouailles à l'abri d'une grotte. Ainsi, avec les deux Ajax, s'ébranlent

Nous la retrouvons ensuite chez Pindare, Simonide, Aristophane, Euripide :

(...)

γαῖα δ' ἐν Θήβαις ὑπέδεκτο κεραινω-  
θεῖσα Διὸς βέλεσιν  
μάντιν Οἰκλείδαν, πολέμοιο νέφος.<sup>228</sup>

(...)

τρηγείαν πολέμου δεξάμενοι νεφέλην.<sup>229</sup>

« Ὡς οἱ μὲν νέφος ἐχθρὸν ἀπωσάμενοι πολέμοιο  
(...).<sup>230</sup>

(...)

τοῖον Ἑλλάνων νέφος ἀμφὶ σε [sc. Ἰλιάδα] κρύπτει  
δορὶ δὴ δορὶ πέρσαν.<sup>231</sup>

Ἀμφὶ δὲ πόλιν νέφος  
ἀσπίδων πυκνὸν φλέγει  
σχῆμα φοινίου μάχης,  
ἂν Ἄρης τάχ' εἴσεται  
(...).<sup>232</sup>

---

au féroce combat des bataillons de jeunes hommes issus de Zeus, masses sombres, où frissonnent piques et écus. », *ibid.*, IV, 275-82 (*id.*).

<sup>228</sup> « (...) près de Thèbes, la terre, foudroyée par le trait de Zeus, ensevelit le devin, fils d'Oïclés, terrible à la guerre comme un ouragan... », Pindare, *Néméennes* X, 8-9 (trad. A. Puech).

<sup>229</sup> « (...) la guerre nous a pris dans son cruel tourbillon. », Simonide, in *Anthologie de Planude (Anthologie grecque XVI)*, 26, 4 (trad. R. Aubreton et F. Buffière). L'attribution peut être contestée, cf. R. Aubreton et F. Buffière in *Anthologie de Planude*, p. 236, n. 9, qui signalent en outre que l'image pourrait représenter une addition apocryphe à partir d'Homère, *Il.* XVII, 243, et d'Aristophane, *Paix*, 1090.

<sup>230</sup> « (...) « Repoussant l'odieuse nuée de la guerre... », Aristophane, *Paix*, 1090 (trad. H. van Daele). Le personnage dans la bouche duquel se trouvent placés ces mots, Trygée, les donne comme une citation d'Homère. La même image se retrouve sans doute également dans les *Cavaliers*, 802-3 ((...) <ἴνα> ὁ δὲ δῆμος / ὑπὸ τοῦ πολέμου καὶ τῆς ὀμίχλης ἃ πανουργεῖς μὴ καθορᾷ σου..., « (...) et <pour> que Dèmos, empêché par la guerre et ses fumées de bien voir tes friponneries... » (trad. H. van Daele)), en considérant que le vers contient un hendiadyn, comme le fait remarquer Taillardat, 1965, p. 364.

<sup>231</sup> « (...) telle est la nuée de Grecs qui te [sc. Iliion] couvre, après t'avoir ravagée par les armes, oui, par les armes ! », Euripide, *Hécube*, 907-8 (trad. L. Méridier). Dans cette occurrence, l'image apparaît légèrement différente, puisque l'orage/guerre est déjà passé. Cela s'explique, d'après Wilamowitz-Mœllendorff, 1895, p. 236, par un déplacement d'accent de l'orage sur le fait de « couvrir ».

<sup>232</sup> « Autour de la ville, une épaisse nuée de boucliers figure en son flamboiement la lutte sanglante qu'Arès va bientôt tirer au clair... », Euripide, *Phéniciennes*, 250-3 (trad. L. Méridier).

Nous constatons que dans la majorité des cas, l'image ne désigne pas proprement la guerre mais un ou des ennemis, ce qui renforce le schème analogique sur le point bien précis du mouvement, la progression de l'ennemi se trouvant mise en rapport avec celle du nuage d'orage. De ce point de vue, le comparé, chez Démosthène, s'identifie sans doute en propre à Philippe et à son armée, et ne renvoie ainsi qu'indirectement au sens abstrait de la menace de guerre.

L'originalité de Démosthène ne provient donc point du nuage lui-même, mais des éléments de complexification qu'il lui ajoute de manière sous-entendue au travers du rôle du vent, afin de développer cette comparaison, de lui donner une plus grande expressivité et par là de la renouveler. Seuls Homère et Aristophane, si nous retenons l'interprétation de J. Taillardat, semblent avoir usé d'images d'un type similaire :

Ὦς δ' ὅτ' ἀφ' ὑψηλῆς κορυφῆς ὄρεος μεγάλοιο  
κινήσῃ πυκινὴν νεφέλην στεροπηγερέτα Ζεὺς,  
ἔκ τ' ἔφανεν πάσαι σκοπιαὶ καὶ πρόωνες ἄκροι  
καὶ νάπαι, οὐρανόθεν δ' ἄρ' ὑπερράγη ἄσπετος αἰθήρ,  
ὣς Δαναοὶ νηῶν μὲν ἀπωσάμενοι δῆμιον πῦρ  
τυτθὸν ἀνέπνευσαν, πολέμου δ' οὐ γίνεται ἔρωή.<sup>233</sup>

<Ἄγ'> ἐπείγετέ νυν ἐν ὄσῳ σοβαρὰ  
θεόθεν κατέχει πολέμου μετὰ τροπος  
αὔρα.<sup>234</sup>

Ces deux passages mettent en valeur à la fois la singularité de l'image de Démosthène sur ce point, et son évidente filiation poétique. Chez Homère, d'une part, il n'est en effet pas question du vent : les nuages d'orage se trouvent chassés directement par l'action de Zeus. Solon utilise aussi cette représentation, en comparant la justice de Zeus à un vent qui chasse les nuages<sup>235</sup>. Les vers d'Aristophane, d'autre part, qui s'inscrivent ici dans le même registre

<sup>233</sup> « On voit ainsi, de la cime élevée d'une grande montagne, Zeus, assembleur d'éclairs, éloigner une épaisse nuée. Brusquement, toutes les cimes se découvrent, les hauts promontoires, les vallées ; l'immense éther au ciel s'est déchiré. De même, les Danaens, le feu dévorant une fois écarté des neufs, reprennent un instant haleine. Mais le combat n'a pas pour cela de répit. », Homère, *Iliade*, XVI, 297-302 (trad. P. Mazon). La comparaison intervient après que Patrocle a mis en fuite les Péoniens, en leur tuant leur chef Pyraechmès, bientôt suivis par les Troyens, et qu'il a éteint le feu qu'Hector était parvenu à mettre au navire de Protésilas.

<sup>234</sup> « Voyons, hâtez-vous donc, tandis que domine un souffle impétueux envoyé par les dieux pour écarter la guerre. », Aristophane, *Paix*, 943-5 (trad. H. van Daele). Cf. Taillardat, 1965, p. 364 (« Comme une nuée orageuse aussi, la guerre peut être chassée par les vents... »).

<sup>235</sup> Solon, fgmt. 13 West (*IEG* II, p. 147) = 1 Campbell (p. 30) = 1 Noussia-Fantuzzi (p. 82) = 13 Bergk (*PLG* II, p. 42-3), v. 17-25, dont nous ne citons que les v. 17-9 : ἀλλὰ Ζεὺς πάντων ἐφορᾷ τέλος, ἐξαπίνης δέ / ὥστ' ἄνεμος νεφέλας αἶψα διεσκέδασεν / ἠρινός... (« mais Zeus a l'œil sur le terme de toute chose, et soudain,

que les précédents, qu'ils imitent, à la différence de l'image de l'orateur, n'indiquent pas explicitement que la guerre se trouve assimilée à un nuage ; J. Taillardat tire en réalité cette idée d'un rapprochement avec l'autre vers de la même pièce cité plus haut<sup>236</sup>. Néanmoins, les comparaisons d'Homère et de Démosthène se rejoignent sur un point : l'éclaircie que nous notons chez le poète désigne sur le plan du comparé le bref répit que Patrocle a procuré aux Achéens au sein de la bataille engagée par les Troyens pour la conquête des navires, et non la fin de celle-ci, qui se poursuit de plus belle<sup>237</sup>, de même que chez l'orateur le vent/décret permet de mettre un net coup d'arrêt à la progression de Philippe en évitant de ce fait tout risque d'invasion de l'Attique, et ce durant plusieurs mois, mais non de façon définitive, puisque cet évènement aboutira finalement à la défaite de Chéronée.

En dépit de menues divergences, ces images sont donc très proches de celle de Démosthène. La confrontation révèle aussi l'élément le plus original de l'image de Démosthène : l'assimilation du vent à son décret, alors qu'il ne signifie chez Aristophane rien d'autre que ce que celui-ci indique en énonçant l'image, soit une intervention et une faveur divine, tout comme Zeus, chez Homère ou chez Solon, écarte lui-même les nuages. Nous voyons donc que cette image est pour Démosthène l'occasion de se mettre en valeur.

Ensuite, les parallèles que nous avons effectués permettent de saisir la profondeur poétique de l'image de Démosthène, riche de plusieurs intertextes, comme autant de possibles réminiscences littéraires. L'originalité de Démosthène se joue ici à un autre niveau, celui du registre et du ton, par le fait même d'utiliser ce genre d'images dans un discours. L'image du nuage chassé par le vent appartient en effet exclusivement au domaine de la poésie, qui plus est en majorité de la grande poésie, épopée, poésie lyrique ou tragédie. Son usage en prose lui redonne ainsi toute sa force d'expressivité, en raison de la disparité des registres. En effet, Démosthène est le seul orateur à l'employer : nous ne la trouvons que chez le Pseudo-Démade, peut-être d'ailleurs par imitation de Démosthène :

---

comme le vent printanier, il a tôt fait de disperser les nuages... », nous traduisons). Cf. Campbell, 1982, p. 236-7 ; Noussia-Fantuzzi, 2006, p. 141-3, et 2010, p. 156-63 ; tous notent l'imitation des comparaisons développées d'Homère.

<sup>236</sup> En ce qui concerne les deux autres passages auxquels il renvoie en note (Euripide, *Electre*, 1146, et *Hercule furieux*, 216), il paraît fort difficile d'y percevoir une métaphore du nuage d'orage chassé par le vent : ils expriment simplement un changement de direction de celui-ci. Cf. Taillardat, 1965, p. 364, cité n. précédente.

<sup>237</sup> Cf. les vers suivant la comparaison : οὐ γάρ πώ τι Τρῶες ἀρηιφίλων ὑπ' Ἀχαιῶν / προτροπάδην φοβέοντο μελαινάων ἀπὸ νηῶν, / ἀλλ' ἔτ' ἄρ' ἀνθίσταντο, νεῶν δ' ὑπόεικον ἀνάγκη. (« Les Troyens, sous l'effort des Achéens belliqueux, ne se tournent pas encore vers la fuite, en abandonnant les nefes noires ; ils résistent toujours et ne quittent les nefes qu'en cédant à la force. », Homère, *Iliade*, XVI, 303-5 (trad. P. Mazon).

(...) κρείττον γὰρ ἐπερχόμενον ἐκκλίνει τὸ νέφος ἢ φερομένῳ συναπενεχθῆναι τῷ ῥεύματι.<sup>238</sup>

ὁ δὲ πόλεμος ὡσπερ νέφος ἐκ παντὸς τόπου τῆς Εὐρώπης ἐπήρητο...<sup>239</sup>

Ainsi, les images qui font intervenir les nuages se répartissent en deux groupes hétérogènes, avec d'un côté les métaphores liées au nuage de poussière, sans doute à demi figées, et de l'autre la comparaison du nuage menaçant porteur d'orage, originale à la fois par son registre et par la structure analogique qu'elle met en place : en ce qui concerne cette dernière, l'originalité réside dans le fait que le vent pousse le nuage, si bien que celui-ci passe à côté de la cité sans que l'orage dont il est porteur n'éclate.

## 5) Le vent

Démosthène a recours par deux fois à des images empruntées au vent :

13. μετεωρίσας καὶ φυσήσας ἡμᾶς...<sup>240</sup>

14. εἶτ' ἐπὶ τούτῳ τῷ καιρῷ ῥήτωρ ἐξαίφνης ἐκ τῆς ἡσυχίας ὡσπερ πνεῦμ' ἐφάνη...<sup>241</sup>

La première occurrence est appliquée aux Athéniens par les adversaires de Démosthène dans le même discours fictif qu'il rapporte, et vise toujours ses harangues. Il s'agit d'une métaphore pour exprimer l'enflure d'orgueil à partir de l'acception « gonfler » du

---

<sup>238</sup> « (...) car il vaut mieux éviter le nuage qui s'avance plutôt que d'être emporté par le flot qui se déchaîne. », Démade, fgmt. 63 De Falco et Marzi = [Démade], Ὑπὲρ τῆς δωδεκαετίας, 15 (fgmt. 87, 15 De Falco). Nous retrouvons dans cette occurrence le rôle implicite du vent. Le discours *Sur les douze années* est apocryphe : il s'agit en réalité d'un exercice rhétorique de composition qui pourrait dater, selon Blass, 1898, p. 272, de l'époque d'Hérode Atticus, au II<sup>ème</sup> siècle. Il procède par imitation ou compilation de passages de Démosthène et d'autres orateurs. Cf. Blass, 1898, p. 269-72 ; M. Marzi, in Marzi et Feraboli, 1995, p. 669 ; Brun, 2000, p. 31-3, et plus généralement, sur l'authenticité des δημάδεια, p. 29-30. Or notre fragment pourrait s'avérer authentique, ou du moins pourrait résulter d'une imitation précise d'images ou de motifs propres à Démade, quoique les arguments sur ce point demeurent incertains ; cf. De Falco, et Marzi et Feraboli, 1995, p. 665, ad fgmt. LXIV, p. 677, n. 22, et p. 655, ad fgmt. XXXVIII.

<sup>239</sup> « La guerre, comme un nuage, était bel et bien suspendue de toutes parts sur l'Europe... », Démade, fgmt. 125 De Falco.

<sup>240</sup> « Quand il nous a eu ainsi portés aux nues et gonflés d'orgueil », Démosthène, *Org.*, 12 (trad. M. Croiset modifiée).

<sup>241</sup> « Et alors, à cette occasion, le voilà qui, sortant brusquement de sa tranquillité, en coup de vent, est apparu comme orateur... », *Cour.*, 308 (trad. G. Mathieu).

verbe φυσᾶν<sup>242</sup>, au sens premier « souffler », en parlant « du soufflet, du vent, des hommes »<sup>243</sup>. Elle semble venir de l'expression τὰς γνάθους φυσᾶν, « gonfler les joues » d'orgueil, employée par Démosthène à propos d'Eschine dans le discours *Sur les forfaitures de l'ambassade* : τὰς γνάθους φυσᾶν<sup>244</sup>.

Cette image demeure assez originale, et en tout cas nettement perceptible aux oreilles de l'auditeur. Chez les orateurs, en effet, seul l'auteur du *Contre Nééra* l'utilise à deux reprises, à savoir Apollodore : φυσήσας et ἐφ' οἷς φυσηθεῖς<sup>245</sup>. On ne la trouve ailleurs que dans les *Mémorables* de Xénophon, à propos de Critias et d'Alcibiade : πεφυσμένω δ' ἐπὶ δυνάμει<sup>246</sup>. La première occurrence se présente comme la plus proche de celle de Démosthène, non seulement parce qu'elle lui est formellement identique, mais aussi en raison d'une analogie eu égard à la cause du sentiment exprimé par la métaphore : il s'agit de discours dans les deux cas, l'« enflure » provenant dans le plaidoyer civil de propos que Stéphanos tient à Nééra et que rapporte le plaideur au style indirect<sup>247</sup>.

Démosthène utilise ensuite l'image du vent dans une comparaison qu'il applique à Eschine, afin d'exprimer la brutalité et le caractère inattendu (ἐξαίφνης) du retour à la tribune de celui-ci (ῥήτωρ), qui interrompt alors le silence de sa « tranquillité gangrenée », ἡσυχίαν (...) ὑπουλον<sup>248</sup>, à laquelle renvoie ici explicitement l'image (ἐκ τῆς ἡσυχίας). La comparaison ne porte à strictement parler que sur le terme πνεῦμα, le « vent », mais pour caractériser la réapparition d'Eschine, si bien que l'image concerne également les termes ἐξαίφνης ἐκ τῆς ἡσυχίας, qui en décrivent précisément la modalité, et ceux-ci, par un effet de syllepse, se réfèrent par conséquent à Eschine aussi bien qu'au vent ; effectivement, comparaison oblige, tous deux ne représentent ici qu'un seul et même phénomène : Eschine reprend la parole en abandonnant sa posture de tranquillité avec la même soudaineté qu'un coup de vent qui surgit tout à coup, c'est-à-dire qu'une tempête qui éclate, en brisant la tranquillité, le calme des vents qui régnait jusqu'alors et qui selon le thème de la « tranquillité gangrenée » n'était qu'apparent et ces derniers momentanément endormis. De même que le

---

<sup>242</sup> Cf. LSJ, s.v., II.

<sup>243</sup> Chantraine, 1999, s.v. φύσᾶ, p. 1236.

<sup>244</sup> « Les joues gonflées », Démosthène, *Amb.*, 314 (trad. G. Mathieu).

<sup>245</sup> « L'enfla d'orgueil » et « Il fut enflé de cet avantage », [Démosthène], *Contre Nééra*, 38 et 97 (trad. L. Gernet). Dans le premier cas, il s'agit de Nééra. Dans le second, le plaideur applique la métaphore au roi de Sparte Pausanias, et elle fait référence au fait que les alliés de la deuxième guerre médique ont accordé le commandement aux Lacédémoniens et qu'Athènes a laissé faire.

<sup>246</sup> « Les chevilles enflées par le pouvoir », Xénophon, *Mémorables* I, 2, 25.

<sup>247</sup> Φυσήσας ὡς..., [Démosthène], *Contre Nééra*, 38.

<sup>248</sup> Démosthène, *Cour.*, 307. Cf. chapitre « Les images de la maladie et de la médecine », II, 2, g) L'ulcère, p. 280 sq.

vent souffle normalement entre deux tempêtes, c'est-à-dire qu'il y en a toujours, de même Eschine reste présent à l'assemblée lorsqu'il n'y prend pas la parole.

Nous voyons donc que Démosthène a en réalité à l'esprit dans ce passage, non pas le « vent » en général, malgré le terme indéterminé πνεῦμα, mais les vents violents qui se déchaînent lors d'une tempête, et qui font ensuite rage sans discontinuer comme le suggère l'adverbe ἀπνευστεί, par lequel l'orateur file la métaphore : il signifie « sans respirer » ou comme ici « sans reprendre son souffle », mais dans le contexte le terme évoque aussi sans doute, par une sorte de syllepse fondée sur l'étymologie<sup>249</sup>, le fait que la tempête fait rage sans discontinuer, sans que les vents (-πνευ-) ne retombent, c'est-à-dire ne retrouvent leur calme initial et habituel (ἀ-). Ce terme révèle en outre la matrice profonde qui, derrière l'expression de la brusque réapparition d'Eschine, a motivé la comparaison de Démosthène, à savoir le débit déclamatoire de son adversaire, point de l'art rhétorique que les rhéteurs théoriseront en effet plus tard sous le terme même de πνεῦμα<sup>250</sup> : tout comme les vents soufflent en tempête de manière ininterrompue pendant la durée de la tornade, Eschine déclame son discours sans reprendre haleine, ce que Démosthène inscrit dans le rythme même du passage, où dominent les longues, jusqu'à ἀπνευστεί.

Que Démosthène songe, dans cette comparaison, aux violentes bourrasques de vent qui soufflent en tornade ressort par exemple d'une autre comparaison employée par Platon, où celui-ci décrit l'action du vent durant un orage, en associant les deux éléments : οἶον ἐν χειμῶνι κονιορτοῦ καὶ ζάλης ὑπὸ πνεύματος φερομένου ὑπὸ τειχίον ἀποστὰς (...) <sup>251</sup>. Cette dernière image possède par ailleurs certaines analogies structurelles avec celle de l'orateur, puisqu'elle s'applique d'une part à des hommes, dont les adversaires de l'auteur, qui correspondent précisément au vent et à la tempête, tandis que le philosophe qui reste à l'écart des hommes politiques déchaînant leur injustice, pour se préserver de celle-ci, constitue le comparé<sup>252</sup> ; elle oppose d'autre part la tempête/les hommes politiques injustes qui font rage, à un état de « tranquillité », en l'occurrence celle, véritable et positive, contrairement au cas

---

<sup>249</sup> Il ne peut s'agir d'une syllepse au sens strict, étant donné que le terme n'a pas d'autre signification que celui que nous avons indiqué.

<sup>250</sup> Cf. Hermogène, *L'invention*, IV, 4. Sur l'importance du souffle pour un orateur, en l'occurrence Démosthène, cf. Pearson, 1975.

<sup>251</sup> « Comme un voyageur surpris par une tempête s'abrite derrière un mur contre le tourbillon de poussière et de pluie soulevé par le vent », Platon, *République*, VI, 496 d 6-7 (trad. E. Chambry). Cf. encore *ibid.* III, 397 a 3-4.

<sup>252</sup> (...) Ὅρων τοὺς ἄλλους καταπιμπλάμενους ἀνομίας, ἀγαπᾷ εἴ πη αὐτὸς καθαρὸς ἀδικίας τε καὶ ἀνοσίων ἔργων... (« (...) de même en voyant les autres déborder d'injustice, il s'estime heureux s'il peut passer son existence ici-bas pur d'injustice et d'impiété... »), *ibid.*, 495 d 8-9 (*id.*).



d'Eschine, qui représente le « mur » du philosophe<sup>253</sup>. Malgré ces rapprochements, le schéma mis en œuvre par Démosthène n'en demeure pas moins singulier : il ne fait porter le comparant que sur son adversaire et ne retient donc que le vent, et il déplace la tranquillité du côté de celui-ci.

La comparaison de Platon nous invite toutefois à poursuivre l'analogie, d'autant que le passage laisse percevoir implicitement dans le peuple athénien, et non plus dans le philosophe, la victime qui subit la tempête, puisque celle-ci consiste dans le retour d'Eschine à la tribune, dont les conséquences sont le « malheur » et le « déshonneur » publics, c'est-à-dire le fait de conseiller aux Athéniens des mesures et des actions visant à favoriser la domination de Philippe sur Athènes<sup>254</sup>. En effet, Démosthène caractérise ainsi les discours d'Eschine dans le passage qui suit sa comparaison : (...) συνείρει τούτους <λόγους> σαφῶς καὶ ἀπνευστεῖ, ὄνησιν μὲν οὐδεμίαν φέροντας οὐδ' ἀγαθοῦ κτήσιν οὐδενός, συμφορὰν δὲ τῷ τυχόντι τῶν πολιτῶν καὶ κοινὴν αἰσχύνην<sup>255</sup>. Dans cette perspective, le lien avec l'image du vent se trouve assuré par l'adverbe ἀπνευστεῖ. Allons plus loin : le rôle du « mur » protecteur contre la tempête peut trouver son correspondant, dans l'image du *Sur la couronne*, en la personne de Démosthène lui-même et en sa tâche de bon conseiller, qui s'efforce de préserver ses concitoyens des conseils désastreux d'Eschine. Il l'évoque effectivement juste après par opposition à la description de la tempête/Eschine et de ses dégâts, en faisant allusion à des mesures qui furent prises par lui, en particulier son combat de longue date contre la loi d'Eubule rendant illégale toute proposition de loi visant à affecter au stratotique et non plus au théorique les excédents budgétaires, dont il finit par obtenir l'abrogation, ainsi que l'alliance avec Thèbes qu'il négocia lui-même avant Chéronée, et après cette date sa décision de reconstruire les fortifications et la contribution financière personnelle qu'il y apporta<sup>256</sup>. Ce prolongement de l'analogie se fait<sup>257</sup> d'autant plus

---

<sup>253</sup> (...) Ἦσυχίαν ἔχων καὶ τὰ αὐτοῦ πράττων... (« (...) il se tient au repos et ne s'occupe que de ses propres affaires... »), *ibid.*, 495 d 5-6 (*id.*). Ce passage précède immédiatement la comparaison, à laquelle il se trouve étroitement lié : l'expression τὰ αὐτοῦ πράττων n'est autre que la définition de la justice proposée dans la *République*, à la fois pour la cité et pour l'individu (cf. respectivement *ibid.* IV, 434 c 7-11 et 441 d 5-e 1), et s'oppose donc directement à la tempête/injustice des hommes politiques en place. Pour la notion de tranquillité, fausse ou véritable, cf. Demont, 1997, en particulier p. 457-60 ; la tranquillité véritable est un idéal de vie qui s'oppose à l'affairisme des sycophantes. Cf. encore Edmunds, 1987, p. 247-53.

<sup>254</sup> Cf. un peu plus haut, Démosthène, *Cour.*, 307-8, la description des menées d'Eschine, dont la « tranquillité gangrenée » fait partie (cf. chapitre « Les images de la maladie et de la médecine », p. 280 *sq.*).

<sup>255</sup> « (...) Il enfile d'une voix claire et sans reprendre haleine ces discours qui n'apportent aucun profit ni la possession d'aucun bien, mais le malheur pour n'importe quel citoyen et la honte pour la collectivité. », Démosthène, *Cour.*, 308 (trad. G. Mathieu).

<sup>256</sup> Καίτοι ταύτης τῆς μελέτης καὶ τῆς ἐπιμελείας, Αἰσχίνη, εἴπερ ἐκ ψυχῆς δικαίως ἐγίγνετο καὶ τὰ τῆς πατρίδος συμφέροντα προηρημένης, τοὺς καρποὺς ἔδει γενναίους καὶ καλοὺς καὶ πᾶσιν ὠφελίμους εἶναι, συμμαχίας πόλεων, πόρους χρημάτων, ἐμπορίου κατασκευῆν, νόμων συμφερόντων θέσεις, τοῖς ἀποδειχθεῖσιν ἐχθροῖς ἐναντιώματα. (...) Τίς γὰρ συμμαχία, σοῦ πράξαντος, γέγονεν τῇ πόλει ; Τίς δὲ

naturellement que Démosthène a évoqué un peu plus haut les « remparts » (ἐτείχισα) avec lesquels il a protégé Athènes, c'est-à-dire ses actions politiques et diplomatiques : du τειχίον au τείχος, il n'y a qu'un pas, et la différence de grandeur entre les deux tient au passage du contexte privé au contexte public, des ennuis particuliers au malheur commun, à la guerre, de la réflexion philosophique sur l'idéal d'un individu, le philosophe, à la geste épique, où Démosthène se donne le beau rôle. De surcroît, la mention de « l'âme juste » et de l'intérêt commun au début de notre passage peut en effet faire écho au contexte de la comparaison chez Platon : sans trancher la question de la connaissance que Démosthène pouvait avoir des ouvrages de Platon<sup>258</sup>, bornons-nous à remarquer sur ce point l'étonnante similitude entre les structures des deux images, l'orateur se substituant lui-même en creux au philosophe, puisque cette « âme juste » qui travaille au salut de sa cité donnée comme contre-modèle aux mauvais conseils de son adversaire, tout comme le philosophe s'oppose chez Platon à l'injustice des hommes politiques<sup>259</sup>, n'est autre que lui-même.

De ce point de vue, l'« apparition » d'Eschine « comme une tempête » s'oppose en réalité trait pour trait à un autre passage où Démosthène présente son intervention lors de l'assemblée extraordinaire convoquée au lendemain de la prise d'Elatée par Philippe, en reprenant le même verbe pour exprimer la même situation de prise de parole à la tribune : Ἐφάνην τοίνυν οὗτος ἐν ἐκείνῃ τῇ ἡμέρᾳ ἐγώ, καὶ παρελθὼν εἶπον εἰς ὑμᾶς...<sup>260</sup>. Notre comparaison s'inscrit donc en définitive dans l'opposition récurrente, dans le discours *Sur la couronne*, entre le bon et le mauvais conseiller, c'est-à-dire entre le « conseiller » et le « sycophante », en particulier dans ce passage :

---

βοήθεια ἢ κτήσις εὐνοίας ἢ δόξης ; Τίς δὲ πρεσβεία, τίς διακονία, δι' ἣν ἡ πόλις ἐντιμότερα ; Τί τῶν οἰκείων ἢ τῶν Ἑλληνικῶν καὶ ξενικῶν, οἷς ἐπέστης, ἐπηνώρθωται ; Ποῖα τριήρεις ; Ποῖα βέλη ; Ποῖοι νεώσοικοι ; Τίς ἐπισκευὴ τειχῶν ; Ποῖον ἵππικόν ; Τί τῶν ἀπάντων σὺ χρησιμοῖς [εἶ] ; Τίς ἢ τοῖς εὐποροῖς ἢ τοῖς ἀπόροις πολιτικὴ καὶ κοινὴ βοήθεια χρημάτων ; Οὐδεμία. (« Et pourtant de cette préparation et de cet office, Eschine, s'ils venaient d'une âme juste et qui a pour idéal l'intérêt de la patrie, les fruits devraient être nobles, beaux, utiles à tous ; ce seraient des alliances d'Etats, des ressources en argent, l'organisation d'un marché, l'établissement de lois utiles, tous obstacles aux ennemis qui se sont déclarés. (...) Quelle alliance ton action a-t-elle procurée à notre pays ? Quel secours ? Quelle acquisition de dévouement ou de gloire ? Quelle ambassade, quel service a accru l'honneur de notre pays ? Quelle affaire a réussi, de celles dont tu as été chargé à l'intérieur ou chez les Grecs ou à l'étranger ? Où y a-t-il des trières ? Des traits ? Des arsenaux maritimes ? Une réparation de murailles ? De la cavalerie ? En quoi, dans tout cela, est ton utilité ? Quel secours en argent as-tu, en bon citoyen, avec solidarité, apporté aux riches ou aux pauvres ? Non, rien ! »), *ibid.*, 309 et 311 (*id.*). Démosthène combat la loi d'Eubule sur le *théorikon* depuis la *Première Olynthienne*, 19. P. Carlier précise qu'elle a été abrogée sous l'impulsion de Démosthène peu de temps avant la prise d'Elatée (Carlier, 2006, p. 207, avec la n. 4).

<sup>257</sup> Démosthène, *Cour.*, 299-300 ; cf. chapitre « Les images de la guerre », p. 682 *sq.*

<sup>258</sup> Les Anciens, et en particulier les Latins, tranchaient la question dans un sens positif. Cf. Cicéron, *Brut.*, 121 ; *Orat.*, 15 ; *De orat.* I, 89 ; Quintilien, *IO XII*, XII, 22 et X, 23 ; Tacite, *Dialogue des orateurs*, 32, 5. Sur ce problème, cf. Pernot, 2006, p. 21-60.

<sup>259</sup> Cf. texte cité ci-dessus, p. 57, n. 252.

<sup>260</sup> « Il parut donc, cet homme, ce jour-là : c'était moi ; et je m'avançai alors pour vous dire... », Démosthène, *Cour.*, 173 (trad. G. Mathieu modifiée).

Ὁ γὰρ σύμβουλος καὶ ὁ συκοφάντης, οὐδὲ τῶν ἄλλων οὐδὲν ἑοικότες, ἐν τούτῳ πλείστον ἀλλήλων διαφέρουσιν· ὁ μὲν γε πρὸ τῶν πραγμάτων γνώμην ἀποφαίνεται, καὶ δίδωσιν ἑαυτὸν ὑπεύθυνον τοῖς πεισθεῖσι, τῇ τύχῃ, τῷ καιρῷ, τῷ βουλομένῳ· ὁ δὲ σιγήσας ἡνίκ' ἔδει λέγει, ἂν τι δύσκολον συμβῆ, τοῦτο βασκαίνει.<sup>261</sup>

Nous retrouvons là, en effet, le thème de la « tranquillité gangrenée » qui intervient dans la comparaison avec la tempête, à savoir qu'Eschine ne prend la parole que lorsqu'un malheur frappe la cité.

L'emploi de cette comparaison apparaît par conséquent remarquable dans la mesure où Démosthène l'intègre parfaitement à l'expression d'une pensée toute personnelle, en lien avec une apologie.

En outre, le terme πνεῦμα désigne l'idée d'un « vent violent » et renvoie donc à la représentation de la « tempête » : le vent se trouve naturellement associé à la tempête dans les réseaux d'images depuis Homère<sup>262</sup> ; l'originalité réside ici dans le recours à un raccourci. En d'autres termes, Démosthène n'évoque que le vent, en avançant sobrement un simple terme, et sollicite la sagacité de ses auditeurs pour en rétablir tout le fracas, le contexte et les conséquences, à savoir la tempête. Il attend qu'ils la réinsèrent dans un réseau métaphorique patiemment tissé au cours du discours, celui de l'orage.

Rapprochons à présent l'image de l'orateur et les autres occurrences de la comparaison de l'irruption d'un individu avec une tempête : Homère l'emploie à propos des Troyens qui viennent de pénétrer dans le camp achéen et montent à l'assaut des nefes à la suite d'Hector ; chez le Pseudo-Hésiode il s'agit de Kycnos et de son père Arès qui s'élancent pour combattre Héraclès. Sophocle en présente une légère variante, la comparaison portant chez lui sur un départ, puisqu'elle apparaît dans la bouche d'Electre qui déplore la mort de son frère Oreste :

Τρώες δὲ φλογὶ ἴσοι ἀολλέες ἢ θεέλλῃ<sup>263</sup>

Τοὶ δ' ἄμυδις προγένοντ' ἵκελοι πυρὶ ἢ θεέλλῃ<sup>264</sup>

---

<sup>261</sup> « En effet le conseiller et le sycophante, qui d'ailleurs ne se ressemblent en rien, diffèrent surtout en ceci : le premier expose son avis avant les événements et s'offre comme responsable devant ceux qu'il a persuadés, devant le sort, devant les circonstances, devant qui le veut ; l'autre, qui s'est tu quand il fallait parler, s'il arrive quelque événement désagréable, le dénigre méchamment. », *ibid.*, 189 (trad. G. Mathieu).

<sup>262</sup> Outre la comparaison citée de Platon, voir par exemple Eschyle, *Suppliantes*, 165-6 (trad. P. Mazon) : χαλεποῦ / γὰρ ἐκ πνεύματος εἶσι χειμών. (« Elle est âpre, la bourrasque d'où va sortir l'ouragan. »). Cf. encore l'image de la tempête en mer dans les *Cavaliers* d'Aristophane, 430 *sq.*

<sup>263</sup> « Les Troyens, en masse, pareils au feu, à l'ouragan,... », Homère, *Illiade*, XIII, 39 (trad. P. Mazon).

(...) πάντα γὰρ συναοπάσας  
θύελλ' ὅπως βέβηκας· (...) <sup>265</sup>

Dans tous les cas, d'une part le terme employé est θύελλα, qui désigne « un ouragan », « une tempête », mettant en jeu des vents violents<sup>266</sup>, ce qui confirme le sens particulier que Démosthène confère à πνεῦμα. Le rapprochement avec les deux premiers exemples, qui apparaissent les plus proches de la comparaison étudiée ici, met d'autre part en exergue l'originalité de la structure de l'image chez l'orateur, dans la mesure où les poètes épiques en usent uniquement dans un contexte guerrier, afin d'exprimer l'idée d'assaut. Enfin, Démosthène fait œuvre originale dans la mesure où il adapte à un discours, donc à la prose, une comparaison poétique, et même plus précisément épique.

Dans ce registre poétique élevé, nous pouvons aussi rapprocher de l'image de Démosthène un passage de Solon évoquant la neige et la grêle qui naissent des nuages, à propos de la prise du pouvoir par le tyran Pisistrate, selon l'interprétation traditionnelle, ou peut-être plus probablement à propos du penchant du peuple à se placer sous l'autorité d'adversaires politiques de Solon<sup>267</sup>. L'analogie est en effet de sens politique, contrairement aux précédentes. Il n'est pas question du vent, mais nous avons vu que dans les théories d'Anaximène, dont Solon se fait l'écho, les phénomènes orageux comme la neige ou la grêle s'expliquent par l'action combinée du vent et des nuages.

Par un autre aspect, cette image s'inscrit également dans une filiation comique : le terme πνεῦμα appliqué aux mauvais discours d'Eschine peut faire penser au thème du « vent de la colère » récurrent chez Aristophane, notamment dans les *Cavaliers*, pour qualifier les prises de paroles du Paphlagonien, c'est-à-dire du démagogue Cléon. Il s'agit là encore d'un

---

<sup>264</sup> « Et, de leur côté, ensemble ils s'avancèrent, pareils à un feu ou à une bourrasque », [Hésiode], *Le bouclier*, 345 (trad. P. Mazon modifiée).

<sup>265</sup> « Tu disparais, ayant tout emporté comme un grand coup de vent. », Sophocle, *Electre*, 1150-1 (trad. P. Mazon).

<sup>266</sup> Cf. κακῆ ἀνέμοιο θύελλα (« quelque horrible bourrasque ») et δεινὴ μισγομένων ἀνέμων ἐλθοῦσα θύελλα (« la fureur des vents, confondus en bourrasque »), *Iliade*, VI, 346 (trad. P. Mazon) et *Odyssée*, V, 317 (trad. V. Bérard).

<sup>267</sup> Solon, fgmt. 9 West (*IEG* II, p. 145) = 10 Campbell (p. 34) = 12 Noussia-Fantuzzi (p. 96) = 9 Bergk (*PLG* II, p. 39), v. 1-4 : ἐκ νεφέλης πέλεται χιόνος μένος ἠδὲ χαλάξης, / βροντὴ δ' ἐκ λαμπρῆς γίγνεται ἀστεροπῆς / ἀνδρῶν δ' ἐκ μεγάλων πόλις ὄλλυται, ἐς δὲ μονάρχου / δῆμος αἰδορίη δουλοσύνην ἔπεσεν. (« des nuages provient la force de la neige et de la gèle, le tonnerre est issu de l'éclair brillant ; c'est à cause des hommes puissants que périclit la cité, et c'est d'un monarque, dont le peuple est devenu l'esclave, par ignorance. », nous traduisons). Le fait que le « monarque » désignerait Pisistrate est indiqué par Diodore, IX, 20, 2, lorsqu'il introduit ce fragment, en précisant qu'il s'agirait d'une prévision de Solon. Le fait que Solon aurait vécu assez longtemps pour être le contemporain de Pisistrate est très discuté : pour une approche sceptique, qui privilégie donc une interprétation plus générale de l'allusion politique du fragment, cf. Noussia-Fantuzzi, 2010, p. 309-11.

vent tout « politique », qui souffle en tempête : tout comme l'Eschine de Démosthène, Cléon, par son action de démagogue, par sa sycophantie, par ses mauvais conseils, met le peuple sens dessus dessous afin de le tromper, Aristophane utilisant la métaphore filée de la tempête en mer ; le vent/Cléon bouleverse la mer/people<sup>268</sup>. Nous retiendrons en particulier ce passage :

Ἄθρει καὶ τοῦ ποδὸς παρίει·  
ὡς οὔτος ἤδη καικίας ἢ συκοφαντίας πνεῖ.<sup>269</sup>

D'une part, le reproche de sycophantie est récurrent dans le *Sur la couronne*, et notre comparaison prend aussi son sens par rapport à ce dernier, comme nous venons de le voir ; d'autre part et surtout, le Premier Serviteur évoque ainsi dans les *Cavaliers* un vent préjudiciable qui apporte le malheur<sup>270</sup>, c'est-à-dire précisément le reproche que Démosthène adresse à Eschine<sup>271</sup>. Au-delà des différences, parce que Démosthène insiste par ailleurs sur la diction et qu'il ne fait aucune référence à la colère, nous retrouvons par conséquent un même schéma : dans les deux cas, l'image stigmatise un mauvais homme politique, qui ne cherche que son propre intérêt, éventuellement à travers celui de l'étranger. Plus fondamentalement, l'image de la tempête renvoie, chez Aristophane, au paradigme du navire de l'Etat, analogie traditionnelle dans la pensée grecque : le vent qui fait se lever la tempête, l'orateur qui trouble les affaires publiques met en danger le navire de l'Etat ; il représente donc lui-même un danger<sup>272</sup>.

<sup>268</sup> Sur la métaphore du vent de la colère, cf. Taillardat, 1965, p. 180-6 ; pour son application aux *Cavaliers*, cf. *ibid.*, 180-4. Cf. encore Newiger, 2000, p. 27-30.

<sup>269</sup> « Attention ! largue l'écoute, car voilà que souffle un vent de bise et de délation. », Aristophane, *Cavaliers*, 436-7 (trad. H. Van Daele). Cf. encore un peu plus loin *ibid.*, 441, où le mot πνεῦμα est utilisé.

<sup>270</sup> Le jeu de mot entre καικίας et κακίας vient naturellement à l'esprit dans le vers d'Aristophane, à tel point qu'une partie de la tradition manuscrite a restitué ce dernier terme. En outre, cette association « était certainement traditionnelle » selon J. Taillardat, qui cite le vers <κακὰ> ἔλκων ἐφ' αὐτὸν ὥστε καικίας νέφη (fgmt. adespota 1229 Kock (*CAF* III, p. 612) = 75 Nauck (*TGF*, p. 853)), dont on ne sait s'il provient d'une comédie ou d'une tragédie (Taillardat, 1965, p. 182). L'auteur signale enfin que, dans le contexte, συκοφαντίας devient le nom d'un « vent imaginaire », « vent de délation », parce que le suffixe -ίας est caractéristique des noms de vents (*ibid.*).

<sup>271</sup> (...) <Λόγους> ὄνησιν μὲν οὐδεμίαν φέροντας οὐδ' ἀγαθοῦ κτήσιν οὐδενός, συμφορὰν δὲ τῷ τυχόντι τῶν πολιτῶν καὶ κοινὴν αἰσχύνην. (« (...) <discours> qui n'apportent aucun profit ni la possession d'aucun bien, mais le malheur pour n'importe quel citoyen et la honte pour la collectivité. »), Démosthène, *Cour.*, 308 (trad. G. Mathieu).

<sup>272</sup> Cf. Edmunds, 1987, en particulier p. 233-47, pour le lien entre l'image du navire de l'Etat et les métaphores portées par le verbe ταράττω dans les *Cavaliers* d'Aristophane, qui renvoient à des métaphores du vent, de l'orage, de la tempête en mer appliquées à Cléon pour dénoncer sa politique ; celle-ci mène à la στάσις, selon la version traditionnelle de l'image du navire de l'Etat, que reprend Aristophane. Cette image est employée pour la première fois par Alcée, fgmt. 208 a Liberman (CUF I, p. 86-7) = 326 (Z 2) Lobel/Page (*PLF* p. 265) = 18 Bergk (*PLG* III, p. 936) = 54 Reinach et Puech (p. 69), puis par Théognis, 667-82 surtout (West, *IEG* I, p. 206-7 = Bergk, *PLG* II, p. 178-9 = Carrière, p. 95-6), mais aussi 855-6 (West, *IEG* I, p. 214 = Bergk, *PLG* II, p. 193 = Carrière, p. 105). Cf. Héraclite, *Problèmes homériques*, 5, 5-6 ; Bowra, 1936, p. 149-51 ; Page, 1955, p. 185-9 ; Campbell, 1982, p. 298-9 et 368-70 ; Edmunds, 1987, p. 242-5 ; cf. *infra*, p. 149, n. 589, pour les trois premiers

De ce point de vue, l'écho aristophanesque de la comparaison de Démosthène invite à l'intégrer dans le réseau des images de la tempête qui parcourent le *Sur la couronne* et qui désignent Philippe, et surtout à la mettre en rapport avec la version de la comparaison entre le navire et l'Etat que propose notre orateur<sup>273</sup>. En d'autres termes, les images de l'orage associent Eschine à Philippe pour dénoncer avec vigueur le rôle que le premier a joué dans la défaite, dans les avaries qu'a subies le navire-Athènes<sup>274</sup>. Démosthène a en effet déjà utilisé l'analogie avec le navire dans le *Sur l'ambassade* afin de dénoncer la trahison d'Eschine, qu'il accuse de causer la perte de l'Etat par sa politique favorable à Philippe – en l'occurrence en lui ayant livré la Phocide durant l'ambassade<sup>275</sup>.

Ce dernier passage enchaîne sur une citation de l'*Antigone* de Sophocle qui emploie l'image du navire de l'Etat<sup>276</sup>, et le tout se trouve encadré par des références à la carrière d'acteur d'Eschine<sup>277</sup>. Or l'image du vent dans le *Sur la couronne* porte sur la voix, c'est-à-dire sur une qualité commune aux orateurs et aux acteurs, qui renvoie à l'art de la déclamation<sup>278</sup>. Nous retrouvons donc un contexte similaire. Le rapprochement se trouve en outre justifié par l'emploi d'une même formule négative qui critique le recours d'Eschine à des citations de vers tragiques, avec le verbe συλλέγω : *ιαμβεία δήπου συλλέξας* et

---

vers d'Alcée. Pour le navire de l'Etat chez Alcée, cf. Page, 1955, p. 179-97. À Athènes, l'image apparaît chez Eschyle, *Les Sept contre Thèbes*, 1-3 ; le poète l'affectionne tout particulièrement : cf. Dumortier, 1935a, p. 27-55, qui fait de nombreux parallèles avec Pindare. Platon l'aime tout autant : cf. Louis, 1945, p. 217-8 ; cf. par exemple, Platon, *République*, VI, 488 a - 489 d, qui est une reprise de l'image de Théognis : cf. Carrière, 1954, p. 62-3 ; Brock, 2013, p. 58 ; 65, n. 33 ; 65-6, n. 39 ; 66, n. 41 ; cf. plus largement, *ibid.*, p. 53-67, pour une étude l'image du navire de l'Etat.

<sup>273</sup> Démosthène, *Cour.*, 194 : *Εἰ δ' ὁ συμβὰς σκηπτὸς [ἢ χειμῶν] μὴ μόνον ἡμῶν, ἀλλὰ καὶ πάντων τῶν ἄλλων Ἑλλήνων μεῖζων γέγονε, τί χρὴ ποιεῖν ; Ὡσπερ ἂν εἴ τις ναύκληρον πάντ' ἐπὶ σωτηρίᾳ πράξαντα καὶ κατασκευάσαντα τὸ πλοῖον ἀφ' ὧν ὑπελάμβανε σωθήσεσθαι, εἶτα χειμῶνι χρησάμενον καὶ πονησάντων αὐτῷ τῶν σκευῶν ἢ καὶ συντριβέντων ὅλως, τῆς ναυαγίας αἰτιῶτο. Ἄλλ' οὐτ' ἐκυβέρονων τὴν ναῦν, φήσειεν ἂν ὥσπερ οὐδ' ἐστρατήγουν ἐγώ, οὔτε τῆς τήχης κύριος ἦν, ἀλλ' ἐκείνῃ τῶν πάντων. (« Mais si l'ouragan qui survint, a été plus fort, non seulement que nous, mais que tous les autres Grecs, que devons-nous faire ? C'est comme si un armateur avait tout fait pour le salut d'un navire, qu'il l'eût muni de tout ce qui, pensait-il, devait le protéger, puis qu'il eût subi une tempête, que les agrès eussent souffert ou même eussent été entièrement détruits et qu'on le rendît responsable du naufrage. "Mais, dirait-il, je n'étais pas pilote" (et de même, moi non plus, je n'étais pas stratège) "et je n'étais pas maître de la fortune ; c'est elle qui est maîtresse de tout". », trad. G. Mathieu). Pour le sens de cette comparaison, cf. ci-dessous, p. 243-244.*

<sup>274</sup> Sur la dénonciation de la trahison d'Eschine, que Démosthène accuse de s'être vendu à Philippe, cf. chapitre « Les images de la guerre », p. 420 *sq.* Cette association entre Eschine et Philippe se retrouve pour la comparaison du torrent de *Cour.*, 153 (29) : cf. *infra*, p. 128.

<sup>275</sup> *Τούτων οὐδὲν ἐσκέπατο οὐδ' ὅπως ὀρθῇ πλεύσεται προείλετο, ἀλλ' ἀνέτρεψε καὶ κατέδυσε καὶ τὸ καθ' αὐτὸν ὅπως ἐπὶ τοῖς ἐχθροῖς ἔσται παρεσκευάσεν. (« A rien de cela il n'a fait attention ; il n'a pas eu la volonté de faire flotter saine et sauve notre patrie ; il l'a renversée, coulée et, autant qu'il l'a pu, s'est arrangé pour la livrer à l'ennemi. »), *Amb.*, 250 (trad. G. Mathieu). Démosthène emploie encore l'image du navire de l'Etat, sous forme de comparaison, *III Phil.*, 69.*

<sup>276</sup> *ἦδ' ἐστὶν ἡ σφίζουσα καὶ ταύτης ἐπι / πλέοντες ὀρθῆς τοὺς φίλους ποιούμεθα. (« c'est mon pays qui nous sauve et [que], portés sur son vaisseau qui flotte, nous acquérons des amis. »), Sophocle, *Antigone*, 189-90, *apud* Démosthène, *Amb.*, 247 (trad. G. Mathieu). Le premier vers est repris, *ibid.*, 249.*

<sup>277</sup> *Ibid.*, 243-7 et 250.

<sup>278</sup> Cf. *supra*, p. 71.

συνειλοχῶς ῥήματα καὶ λόγους<sup>279</sup>. Plus précisément, Démosthène ne cesse de critiquer dans les deux discours, et surtout dans le *Sur la couronne*, le style oratoire de son adversaire en le liant à sa carrière d'acteur, qu'il présente comme ratée, en se focalisant tout particulièrement sur sa voix<sup>280</sup>. Par conséquent, la comparaison d'Eschine avec le vent s'insère en dernière analyse dans cette série de critiques.

Cette comparaison présente ainsi une grande richesse de sens, entre dénonciation comique d'un vulgaire sycophante, et dramatisation, grandeur épique et tragique, au service d'une célébration de soi. Cette multiplicité des lectures lui confère une forte originalité.

Les deux images faisant intervenir le vent demeurent donc distinctes et irréductibles, car ne renvoyant pas au même type de vent avec la même précision : la première ne garde qu'un lien étymologique avec un concept général, alors que la seconde se réfère à l'expérience concrète de la tempête, d'autant plus familière à des hommes qui, à l'instar des Athéniens, résident à proximité de la mer ; car la tempête reste d'abord maritime<sup>281</sup>. De ce point de vue, comme le suggère la comparaison de la *République*, la seconde occurrence de cette image apparaît étroitement liée au phénomène de l'orage (χειμών<sup>282</sup>), dont elle constitue l'un des éléments caractéristiques.

## 6) L'orage

Démosthène utilise en effet à plusieurs reprises la métaphore de l'orage :

15. Τὸ γὰρ πράγμα' ὀρώ προβαίνον, καὶ οὐχὶ βουλοίμην ἂν εἰκάξειν ὀρθῶς, φοβοῦμαι δὲ μὴ λίαν ἐγγὺς ἦ τοῦτ' ἤδη. (...) Ἔως οὖν ἔτι μέλλει καὶ συνίσταται τὰ πράγματα καὶ κατακούομεν ἀλλήλων...<sup>283</sup>

---

<sup>279</sup> Respectivement, *Amb.*, 245, et *Cour.*, 308.

<sup>280</sup> Cf. Démosthène, *Amb.*, 216 et 337-40 ; *Cour.*, 23, 259, 280, 285, 287, 291 et 313. Pour plus de détails sur la critique entre le style oratoire d'Eschine et sa carrière d'acteur, cf. ci-dessous, p. 206-207, avec les n. 833 et 839.

<sup>281</sup> Cf. Homère, *Odyssée*, V, 317, qui s'inscrit dans la description de la tempête, soulevant les flots, que Poséidon déchaîne contre Ulysse alors que celui-ci navigue sur le radeau qu'il s'est construit durant son séjour sur l'île de Calypso, et dont Ino vient le sauver, *ibid.*, 313-387.

<sup>282</sup> Cf. Platon, *République* VI, 496 d 6-7, cité ci-dessus, p. 71, avec n. 251. Cf. LSJ, s.v., II, 1.

<sup>283</sup> « En effet, je vois le progrès de son entreprise ; et certes je voudrais me tromper dans mes prévisions, mais je crains fort que le dénouement ne soit déjà trop prochain. (...) En conséquence, tandis que l'évènement tarde encore, tandis que l'orage s'amasse et que nous nous écoutons mutuellement... », Démosthène, *II Phil.*, 33 et 35 (trad. M. Croiset).

16. Ἐν τοιαύτῃ δὲ καταστάσει καὶ ἔτ' ἀγνοίᾳ τοῦ συνισταμένου καὶ φουμένου κακοῦ τῶν ἀπάντων Ἑλλήνων ὄντων...<sup>284</sup>

17. Εἰ δ' ὁ συμβὰς σκηπτὸς [ἢ χειμῶν] μὴ μόνον ἡμῶν, ἀλλὰ καὶ πάντων τῶν ἄλλων Ἑλλήνων μείζων γέγονε, τί χροὴ ποιεῖν ;<sup>285</sup>

Dans les deux premières occurrences, nous retrouvons le même verbe συνίστασθαι, dans l'acception « se constituer », « prendre forme »<sup>286</sup>, qui peut évoquer l'orage qui se prépare lorsque des nuages menaçants se rassemblent dans le ciel. Celui-ci n'apparaît pas explicitement, mais il se trouve suggéré à chaque fois par un terme général de connotation négative : le substantif τὰ πρῶγματα, pris ici dans son sens péjoratif de « difficultés », « ennuis », et l'adjectif κακόν substantivé au neutre, qui signifie « un mal »<sup>287</sup>.

L'image exprime à chaque fois la même idée : l'orage qui se forme, les nuages qui s'amassent, désignent les manœuvres et les succès diplomatiques et militaires de Philippe qui aboutissent peu à peu à menacer directement Athènes, et cette menace n'est autre que l'éventualité d'une attaque, correspondant sur le plan du métaphorisant à l'éclatement de l'orage.

Dans la *Deuxième Philippique*, Démosthène évoque plus précisément les progrès insidieux et habiles du roi de Macédoine en Grèce centrale, qui s'est rendu maître de la Phocide et des Thermopyles, à l'époque de la conclusion de la paix de Philocrate<sup>288</sup>. La première partie de la citation résume cette situation et constitue à ce titre une sorte d'explicitation, de glose par anticipation de la métaphore qui suit. Autrement dit, elle a pour

---

<sup>284</sup> « Quand tous les Grecs étaient dans une telle situation et ignoraient encore le fléau qui se préparait et grandissait... », *Cour.*, 62 (trad. G. Mathieu).

<sup>285</sup> « Mais si l'ouragan qui survint, a été plus fort, non seulement que nous, mais que tous les autres Grecs, que devons-nous faire ? », *ibid.*, 194 (*id.*).

<sup>286</sup> Cf. LSJ, s.v. συνίστημι, B, IV, c.

<sup>287</sup> Cf. respectivement LSJ, s.v. πρῶγμα, III, 5, et κακός, B. L'imprécision même des termes rend la métaphore assez obscure, si bien qu'elle peut recevoir d'autres interprétations que celle de l'orage : on a pu aussi la lire comme une métaphore médicale ou comme une métaphore végétale. Cf. respectivement chapitre II. « Les images de la maladie et de la médecine », p. 297, et ci-dessous, p. 168 *sq.* En faveur de l'orage, cf. les commentateurs cités par Wankel, 1976a, p. 377, *ad* Démosthène, *Cour.*, 62, ἐν τοιαύτῃ δὲ καταστάσει καὶ ἔτ' ἀγνοίᾳ τοῦ συνισταμένου καὶ φουμένου κακοῦ, ainsi que Weil, 1873, p. 232 (« comme συνίσταται τὰ νέφη, συνίσταται ὁ χειμῶν, "tant que l'orage se forme" »).

<sup>288</sup> (...) Γεγονυίας ἤδη τῆς εἰρήνης, ἀπὸ τῆς ὑστερας ἡκων πρεσβείας τῆς ἐπὶ τοὺς ὄρκους, αἰσθόμενος φενακίζομένην τὴν πόλιν, (...) οὐκ εἶων προέσθαι Πύλας οὐδὲ Φωκέας... (« (...) la paix étant déjà faite, au retour de la seconde ambassade envoyée pour l'échange des serments, m'apercevant qu'on dupait la république, (...) je m'opposai à l'abandon des Thermopyles et des Phocidiens. »), (...) τίς ὁ Φωκέας πείσας καὶ Πύλας ὑμᾶς προέσθαι, ὧν καταστὰς ἐκείνος κύριος τῆς ἐπὶ τὴν Ἀττικὴν ὁδοῦ καὶ τῆς εἰς Πελοπόννησον κύριος γέγονεν... (« (...) quel est l'homme qui vous a persuadés d'abandonner la Phocide et la passe des Thermopyles, abandon qui en rendant Philippe maître de l'une et de l'autre, l'a rendu maître aussi des routes de l'Attique et du Péloponnèse. », Démosthène, *II Phil.*, 29 et 35 (trad. M. Croiset), qui encadrent donc les deux parties de la métaphore.



fonction de la préparer, comme le souligne la répétition du terme *πρόγραμμα* au singulier, au sens d'« entreprise »<sup>289</sup>, en présentant les deux temps du métaphorisé contenus implicitement dans l'image. Elle peut même contribuer à la filer discrètement puisque nous pouvons y voir l'expression de la progression physique ou géographique d'un orage, d'une concrétion de nuages orageux et menaçants qui fait mouvement dans le ciel, en gagnant peu à peu le lieu où elle éclatera, à savoir la progression des manœuvres belliqueuses de Philippe dont le but est de s'en prendre finalement à Athènes en portant la guerre en Attique :

(...) καὶ πεποίηχ' ὑμῖν μὴ περὶ τῶν δικαίων μηδ' ὑπὲρ τῶν ἔξω πραγμάτων εἶναι τὴν βουλήν, ἀλλ' ὑπὲρ τῶν ἐν τῇ χώρᾳ καὶ τοῦ πρὸς τὴν Ἀττικὴν πολέμου, ὃς λυπήσει μὲν ἕκαστον, ἐπειδὴν παρῆ, γέγονεν δ' ἐν ἐκείνῃ τῇ ἡμέρᾳ<sup>290</sup>.

Ce passage, qui suit la seconde partie de la métaphore, en reprend un autre qu'il éclaire et qui précédait la première : Ἀλλ' οἴομαί ποθ' ὑμᾶς λυπήσειν ἂ Φίλιππος πράττει μᾶλλον ἢ τὰ νυνί<sup>291</sup>. La correspondance étroite entre les deux se fait visible grâce à la répétition du verbe *λυπεῖν* au futur, ainsi que, par là même, grâce à l'opposition entre deux moments, le passé ou le présent, et le futur. Or nous reconnaissons là, effectivement, la structure binaire de la métaphore de l'orage proposée dans ce passage, si bien que nous obtenons les réseaux de correspondance suivants entre métaphorisant et métaphorisé, renforcés par une disposition en chiasme qui met en évidence la métaphore comme dans un écrin : d'une part la série ἂ Φίλιππος πράττει τὰ νυνί / τὸ πρόγραμμα προβαίνον / συνίσταται τὰ πράγματα / ὁ πρὸς τὴν Ἀττικὴν πόλεμος, ὃς γέγονεν δ' ἐν ἐκείνῃ τῇ ἡμέρᾳ, qui rapporte la constitution et la progression de l'orage aux succès de Philippe en Grèce centrale, d'autre part la série ποθε / λίαν ἐγγύς ἢ τοῦτ' ἤδη / ἔτι μέλλει / ἐπειδὴν

<sup>289</sup> Cf. LSJ, s.v., I.

<sup>290</sup> « D'où il est résulté qu'aujourd'hui ce n'est plus sur vos droits ni sur les affaires du dehors que vous délibérez, mais sur la défense de notre pays même et sur une menace de guerre contre l'Attique ; guerre qui fera souffrir chacun de nous, lorsqu'elle sera ici même, mais qui est née ce jour-là. », Démosthène, *II Phil.*, 35 (*id.*). Cf. encore : Οὔτε γὰρ ναυσὶ δὴ πον κρατήσας εἰς τὴν Ἀττικὴν ἦλθεν ἄν ποτε στόλῳ Φίλιππος, οὔτε πεζῇ βαδίζων ὑπὲρ τὰς Πύλας καὶ Φωκέας... (« Non, Philippe n'aurait pu, ni se donner par une victoire navale le moyen d'attaquer l'Attique avec sa flotte, ni par la voie de terre traverser les Thermopyles et la Phocide. »), *ibid.*, 36 (*id.*).

<sup>291</sup> « Non certes ; mais je pense que, quelque jour, vous ressentirez le mal que vous fait Philippe plus douloureusement qu'aujourd'hui. », *ibid.*, 32 (*id.*). Cf. encore, juste après le premier élément de la métaphore, Ὅταν οὖν μηκέθ' ὑμῖν ἀμελεῖν ἐξουσία γίγνηται τῶν συμβαινόντων, μηδ' ἀκούηθ' ὅτι ταῦτ' ἐφ' ὑμᾶς ἐστὶν ἐμοῦ μηδὲ τοῦ δεινός, ἀλλ' αὐτοὶ πάντες ὀράτε... (« Et alors, le jour où il ne vous sera plus possible d'être indifférents aux événements, lorsque, au lieu de m'entendre, moi ou tel autre, vous dire que c'est à vous qu'on en veut, vous verrez tous par vos propres yeux ce qu'il en sera... »), *ibid.*, 33 (*id.*). Nous voyons ainsi que cette première partie bénéficie elle-même d'un effet d'encadrement.

παρῆ τὸν πρὸς τὴν Ἀττικὴν πολέμον, qui envisage l'éclatement de l'orage, à savoir l'invasion militaire de l'Attique par le Macédonien.

La première partie de la métaphore suggère enfin un dernier élément dans l'analogie, dont la présence se trouve à nouveau confirmée par l'encadrement de l'image : de même que la progression des nuages porteurs de l'orage se fait grâce à la poussée du vent, de même ce rôle d'adjuvant ou de moyen, d'instrument, renvoie au niveau du propos de l'orateur à l'un de ses thèmes récurrents, la dénonciation « des traîtres et des vendus » qui favorisent les entreprises de Philippe en entravant toute riposte énergique, et qui en l'occurrence sont accusés d'avoir persuadé le peuple d'abandonner à celui-ci la Phocide et les Thermopyles<sup>292</sup>. Il s'agit au premier chef des artisans de la paix de dupes stigmatisée ici, Eschine et Philocrate, aisément identifiables même si leur nom n'apparaît pas, en vertu des conventions propres au genre de la harangue<sup>293</sup>. En particulier, le passage Εἰ γὰρ μὴ παρεκρούσθητε τόθ' ὑμεῖς, οὐδὲν ἂν ἦν τῇ πόλει πράγμα<sup>294</sup> corrobore le lien de cette thématique avec le schème métaphorique de l'orage, en raison de la répétition du terme *πράγμα*.

L'insistance sur la dimension visuelle, au début, renforce également l'image de l'orage qui s'assemble, en renvoyant à l'expérience concrète de celui-ci au travers des nuages que l'on observe s'amonceler et s'approcher avec un aspect menaçant (ὄρω<sup>295</sup>).

---

<sup>292</sup> Ἦν μὲν οὖν δίκαιον, ὃ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τοὺς ἐνεγκόντας ὑποσχέσεις ἐφ' αἷς ἐπέισθητε ποιήσασθαι τὴν εἰρήνην καλεῖν. (...) Καὶ πάλιν γ' ἐτέρους καλεῖν· τίνας ; τοὺς ὅτ' ἐγώ... (« A vrai dire, Athéniens, il serait juste que ceux-là fussent invités à vous le suggérer qui ont apporté ici les promesses sur la foi desquelles on vous a persuadés de conclure la paix. (...) Après ceux-là, quels autres devrait-on inviter à parler ? Oh ! ceux à qui j'ai eu affaire quand, ... »), *ibid.*, 28 et 29 (*id.*) ; (...) τοῖς δ' ἐμοὶ προσκρούσασιν ἐξ ἀρχῆς καὶ νῦν παράσχω πρόφασιν τοῦ πάλιν τι λαβεῖν παρὰ Φιλίππου· (« car je procurerai ainsi à ces hommes, qui dès l'origine se sont heurtés à moi, un prétexte pour se faire encore payer par Philippe ; »), *ibid.*, 32 (*id.*) ; τῶν πρέσβων σεσιωπηκότων ἐφ' οἷς αὐτοῖς συνίσασι δεδωροδοκηκότες (« devant le silence de vos ambassadeurs, qui se gardent bien d'avouer pourquoi ils ont touché leur salaire en toute connaissance de cause »), *ibid.*, 34 (*id.* modifiée) ; (...) ἕκαστον ὑμῶν, καίπερ ἀκριβῶς εἰδόντα, ὅμως ἐπαναμνήσαι βούλομαι, τίς ὁ Φωκέας πείσας καὶ Πύλας ὑμᾶς προέσθαι... (« (...) je veux rappeler à chacun de vous, quoiqu'il le sache très bien, quel est l'homme qui vous a persuadés d'abandonner la Phocide et la passe des Thermopyles... »), *ibid.*, 35 (trad. M. Croiset).

<sup>293</sup> Τοὺς ἐνεγκόντας ὑποσχέσεις ἐφ' αἷς ἐπέισθητε ποιήσασθαι τὴν εἰρήνην (« ceux-là (...) qui ont apporté ici les promesses sur la foi desquelles on vous a persuadé de conclure la paix »), détaillé par : τοὺς (...) λέγοντας ὡς ἐγὼ μὲν ὕδωρ πίνων εἰκότως δύστροπος καὶ δύσκολός εἰμι τις ἄθροπος, Φίλιππος δ' ἄπερ εὐξαισθ' ἂν ὑμεῖς, ἐὰν παρέλθῃ, πράξει, καὶ Θεσπιάς μὲν καὶ Πλαταιὰς τειχεῖ, Θηβαίους δὲ παύσει τῆς ὕβρεως, Χερρόνησον δὲ τοῖς αὐτοῦ τέλεσι διορύξει, Εὐβοίαν δὲ καὶ τὸν Ὠρωπὸν ἀντ' Ἀμφιπόλεως ὑμῖν ἀποδώσει. (« Là-dessus, ces gens-là de crier que j'étais un buveur d'eau, donc un grincheux, une mauvaise tête, que Philippe, s'il franchissait les défilés, ferait tout ce que vous pourriez souhaiter, qu'il fortifierait Thespies et Platées, qu'il mettrait fin à l'insolence des Thébains, qu'il creuserait à ses frais un canal à travers la Chersonèse, et même qu'il vous rendrait l'Eubée et Oropos en échange d'Amphipolis. »), *ibid.*, 28 et 30 (*id.*) : Eschine et Philocrate, à l'origine de la proposition de paix, faisaient partie de l'ambassade, le premier fut l'auteur des promesses mensongères énumérées par Démosthène (cf. *Amb.*, 19-23) et le second celui de la plaisanterie (cf. *Amb.*, 46).

<sup>294</sup> « Car, si vous n'aviez pas été dupés alors, il n'y aurait point à présent de souci pour la république. », *II Phil.*, 36 (trad. M. Croiset).

<sup>295</sup> Cf. un peu plus loin αὐτοὶ πάντες ὄρατε (passage cité p. 42, n. 291).

La participation de la première partie de la citation à la métaphore de l'orage résulte enfin de l'étude du vocabulaire employé par Démosthène. En effet, les termes προβαίνον et ἐγγύς semblent devoir s'entendre du point de vue locatif : le premier, qui signifie « s'avancer », ne revêt couramment un sens temporel que pour exprimer un moment déterminé du temps comme la nuit ou l'âge, toujours précisé<sup>296</sup> ; il en va de même pour le second, avec cette différence qu'il dénote beaucoup plus rarement le temps que le lieu<sup>297</sup>. En outre, les emplois figurés du verbe προβαίνειν, qui appartiennent à l'usage courant<sup>298</sup>, mettent le plus souvent en jeu le sens premier, à savoir le sens locatif. Dans tous les cas, la valeur locative ou parfois temporelle se trouve généralement précisée par un pronom, un adverbe ou un nom, comme l'attestent ces trois exemples choisis pour leur proximité avec l'image de Démosthène :

Εὐδαιμονεῖ γ' ἄνθρωπος. Οὐκ  
ἤκουσας οἱ προβαίνει  
τὸ πρᾶγμα τοῦ βουλευμάτος ;<sup>299</sup>

(...) πέρας δὴ ποὶ κακῶν προθήσεται.<sup>300</sup>

καὶ μὴ προβαίη μείζον ἢ τὸ νῦν κακόν.<sup>301</sup>

Les vers d'Aristophane s'en rapprochent le plus, puisque nous retrouvons le même groupe sujet/verbe que chez l'orateur, qui de surcroît exprime la même idée, à savoir la progression, la réalisation d'un projet, celui du marché pour Dicéopolis, celui de la conquête de la Grèce et plus précisément de l'assujettissement d'Athènes pour Philippe. Les deux autres citations correspondent au caractère négatif et menaçant que cette entreprise revêt chez Démosthène, en utilisant le terme κακόν du discours *Sur la couronne*.

<sup>296</sup> Cf. LSJ, s.v. προβαίνω, I, 2.

<sup>297</sup> Comparer LSJ, s.v., I et II, qui ne cite qu'Homère, *Iliade*, XXII, 453 et Xénophon, *Cyropédie*, II, III, 2, auxquels il faut ajouter Homère, *Odyssée*, X, 86 et Platon, *Politique*, 273 c 5.

<sup>298</sup> Cf. LSJ, s.v., I, 3, pour une idée de la fréquence de ces emplois chez tous les auteurs.

<sup>299</sup> « Est-il heureux, cet homme ! (Au Coryphée) N'as-tu pas entendu comme lui réussit l'exécution de son plan ? », Aristophane, *Les Acharniens*, 836-7 (trad. H. van Daele). Ces vers sont prononcés par le chœur à propos de Dicéopolis qui vient d'acheter les deux « truies » au Mégarien, après avoir chassé un sycophante.

<sup>300</sup> « (...) où s'arrêteront donc ces calamités. », Euripide, *Oreste*, 511 (trad. L. Méridier). Il s'agit d'une question de Tyndare à Ménélas sur l'engrenage meurtrier entraîné par une vendetta.

<sup>301</sup> « Puisse le malheur ne pas s'étendre plus loin que celui de ce jour ! », *id.*, *Médée*, 907 (*id.* modifiée). Le Coryphée exprime par là son souhait alors que Médée, accompagnée de leurs enfants, vient de plaider devant Jason pour une feinte réconciliation, qui vise à persuader celui-ci d'amener avec lui au palais les enfants porteurs des cadeaux empoisonnés qu'elle destine à Glaukè.

Par conséquent, à partir de ces divers éléments, il apparaît que nous avons affaire dans la *Deuxième Philippique* à une remotivation de la métaphore locative, grâce à l'adverbe ἐγγύς et à l'image de l'orage qui suit en stricte correspondance, si bien que la première participe à la seconde<sup>302</sup>.

La métaphore du *Sur la Couronne* adopte un point de vue rétrospectif original : Démosthène dénonce les signes avant-coureurs de l'orage qui se prépare, c'est-à-dire les divisions intestines entretenues dans toutes les cités par les manœuvres corruptrices de Philippe, à la lumière de l'orage lui-même, après qu'il a effectivement éclaté – du côté du métaphorisé après la défaite d'Athènes et de ses alliés à Chéronée<sup>303</sup>. Au travers de l'évocation de cette dernière, c'est-à-dire de la confrontation militaire, et de l'insistance sur le thème de la corruption qui caractérise cette image par rapport à la précédente, les deux métaphores se trouvent étroitement liées.

Dans la troisième occurrence de la métaphore, le sens précis du terme σκηπτὸς peut prêter à discussion. A partir du sens étymologique « qui s'abat subitement sur », de σκήπτειν, « s'abattre sur »<sup>304</sup>, on peut hésiter entre la signification spécifique de « coup de foudre »<sup>305</sup>, et celle, plus générale, d'« orage » ou même plus précisément encore d'« ouragan », c'est-à-dire de « vents violents accompagnant un orage »<sup>306</sup>, entre lesquelles seul le contexte permet de trancher. La même difficulté s'étend donc aux emplois métaphoriques.

Démosthène utilise le terme afin d'exprimer là encore la conquête militaire de la Grèce effectuée par Philippe, à savoir une entreprise de longue haleine<sup>307</sup> qui ne s'est effectuée que progressivement. En ce sens, nous venons de voir que la métaphore de l'orage présente dans les deux occurrences précédentes rend parfaitement compte de cet aspect progressif : l'orage/Philippe représente un phénomène que les Athéniens ont eu le temps de voir venir, d'où le sens des exhortations répétées de Démosthène, qui ne cessa de tâcher de leur faire prendre conscience du danger et de leur faire adopter les mesures adéquates pour y

---

<sup>302</sup> L'intervention des sèmes de lieu plaide aussi en faveur de l'orage pour le problème d'interprétation évoqué ci-dessus, p. 79, n. 287.

<sup>303</sup> Cf. textes cités dans le chapitre « Les images de la maladie et de la médecine », *passim*.

<sup>304</sup> Cf. Chantraine, 1999, s.v. σκήπτωμαι, p. 1016. Pour ce sens intransitif de la forme active du verbe, cf. LSJ, s.v., II, 2.

<sup>305</sup> Cf. par exemple Xénophon, *Anabase*, III, I, 11, ainsi que la définition du Pseudo-Aristote, *Traité du monde*, 4, 395 a 24-25, qui en fait un terme générique pour les différentes espèces de foudre.

<sup>306</sup> Cf. Sophocle, *Antigone*, 417-8.

<sup>307</sup> La prise d'Amphipolis et de Pydna, qui marque véritablement le début de l'affrontement entre Athènes et la Macédoine, remonte à l'automne 357.

parer. Cette dimension temporelle, ainsi que les deux autres images de l'orage qui l'expriment, invitent à donner au mot σκηπτός, dans le passage du *Sur la Couronne*, son acception générale d'orage ou d'ouragan : puisque le métaphorisé réside ici précisément dans la défaite de Chéronée<sup>308</sup>, ὁ συμβὰς σκηπτός désigne proprement l'éclatement, à proximité de l'Attique, de l'orage que nous avons vu s'amasser dans les deux passages précédents, et donc la dernière phase, l'achèvement des métaphores qui s'y trouvent. L'acception large d'orage, toujours en lien avec l'aspect progressif, reste également la seule à même de rendre compte pleinement de ce que le phénomène s'abat d'une part sur les Athéniens (μὴ μόνον ἡμῶν), ce qui renvoie précisément à cet éclatement de l'orage/Chéronée dont Démosthène parle ici, et d'autre part sur l'ensemble de la Grèce (ἀλλὰ καὶ πάντων τῶν ἄλλων Ἑλλήνων<sup>309</sup>), autrement dit non seulement les alliés d'Athènes qui ont été vaincus avec elle à Chéronée, principalement les Thébains<sup>310</sup>, mais encore tous les Grecs qui sont passés sous la domination de Philippe depuis le début de la guerre ainsi que lors de sa promenade militaire dans le Péloponnèse après Chéronée.

Cette interprétation convient d'autant plus qu'elle conserve également le sème de soudaineté contenu dans l'idée de « s'abattre sur », puisque l'orage éclate brusquement, sans que nous nous y attendions, tout comme les Athéniens ne pouvaient prévoir ni quand ni où ni comment Philippe attaquerait<sup>311</sup>. Or cet élément de surprise correspond précisément au début de l'offensive de Philippe sur la Grèce centrale, lorsqu'il contourna contre toute attente, à la fin de l'automne 339, le passage des Thermopyles, contrôlé par les Thébains, en empruntant les cols de l'Œta, et qu'il s'empara d'Elatée, nouvelles qui provoquèrent la panique à Athènes, comme Démosthène vient de le décrire un peu plus haut en employant le même verbe συμβαίνειν que dans la métaphore, ce qui souligne le lien entre les deux éléments, entre métaphorisé et métaphorisant<sup>312</sup>. La défaite de Chéronée n'arrive que plus tard, de même

<sup>308</sup> La métaphore se trouve en effet encadrée par des mentions de Chéronée : (...) Εἰ κρατῆσαι συνέβη Φιλίππῳ τῇ μάχῃ (« (...) que Philippe soit arrivé à gagner la bataille ; »), Εἰ μετὰ Θηβαίων ἡμῖν ἀγωνιζομένοις οὕτως εἶμαρτο πρόξαι (...) ; Καὶ εἰ νῦν τριῶν ἡμερῶν ἀπὸ τῆς Ἀττικῆς ὁδὸν τῆς μάχης γενομένης... (« (...) si notre destin était d'aboutir à ce résultat en combattant alliés des Thébains (...) ? Puisque, en fait, quand la bataille avait eu lieu à trois jours de marche de l'Attique... »), Démosthène, *Cour.*, 193 et 195 (trad. G. Mathieu).

<sup>309</sup> Nous soulignons.

<sup>310</sup> L'alliance anti-macédonienne suscitée par Athènes comprend aussi « les membres de la seconde Confédération, (...) toutes les cités d'Eubée, Mégare, Corinthe et les Achéens dans le Péloponnèse, les Acarnaniens, Corcyre et Leucade dans l'Ouest. », selon Carlier, 1995, p. 127.

<sup>311</sup> Cf. *II Phil.*, 32-33 et 35 (textes cités p. 42, avec la n. 291, et p. 41, avec la n. 283), où Démosthène, avant la bataille, avant l'éclatement de l'orage (la harangue fut prononcée en 344), ne peut que les évoquer sur le mode d'un futur indéterminé (ποθ' ὑμᾶς λυπήσειν, ἤδη, Ὅταν, ἔτι μέλλει).

<sup>312</sup> Ἀλλὰ μὴν τὸν τότε συμβάντ' ἐν τῇ πόλει θόρυβον ἴστε μὲν ἅπαντες. (« D'ailleurs, vous connaissez tous l'affolement qu'il y eut alors à Athènes. »), (...) καὶ θορύβου πλήρης ἦν ἡ πόλις. (« (...) et toute la ville était remplie d'affolement. »), *Cour.*, 168 et 169 (trad. G. Mathieu).

qu'un orage qui, après avoir éclaté subitement, n'atteint son paroxysme de violence qu'après un certain temps. Cette nouvelle dimension de durée et de montée en puissance, cette fois à l'intérieur même du phénomène de l'orage, se trouve effectivement suggérée dans le texte par l'expression *μείζων γέγρονε*, qui exprime l'aboutissement d'un processus et constitue en outre de ce point de vue un argument supplémentaire en faveur de l'« orage », puisque le « coup de foudre » se caractérise au contraire par sa brièveté et son instantanéité.

Le sens d'« orage violent » se trouve d'une part corroboré par les termes ἡ χειμῶν, faisant intervenir de fait un mot propre pour signifier « l'orage », « la tempête », que la plupart des éditeurs et des commentateurs s'accordent à considérer précisément comme une glose du terme difficile σκηπτὸς, insérée à partir de la comparaison qui suit immédiatement avec le naufrage du navire pris dans une tempête (*χειμῶνι χορησάμενον*<sup>313</sup>). Or celle-ci, d'autre part, plaide en effet de par sa proximité en faveur du sens général.

Enfin, le sens de la métaphore est déterminé par la comparaison qui suit avec le navire de l'Etat, qui montre qu'elle désigne un orage en mer<sup>314</sup>. Notre image constitue en réalité la préparation de cette comparaison.

Les autres emplois métaphoriques de σκηπτὸς, surtout dans cette acception d'« orage », d'« ouragan », ne se rencontrent guère que dans la tragédie afin de désigner un fléau, un malheur, tout comme chez Démosthène, et notamment la guerre<sup>315</sup> : Eschyle utilise cette métaphore dans *Les Perses* pour la peste<sup>316</sup> ; Euripide en use dans *Andromaque* afin d'exprimer le passage des meurtres sanglants de la guerre de Troie aux foyers des Grecs lors de leurs retours, en particulier ceux qui concernent les Atrides<sup>317</sup> ; elle apparaît enfin dans le

<sup>313</sup> *Ibid.*, 194. Cf. notamment Weil, 1883, p. 513 ; Wankel, 1976b, p. 913 *ad* § 194, εἰ δ' ὁ συμβὰς σκηπτὸς [ἡ χειμῶν]... ; Yunis, 2001, p. 215 *ad loc.* 194 ; Mathieu, 1947, p. 88.

<sup>314</sup> Cette comparaison est citée *supra*, p. 77, n. 273. Pour son interprétation, cf. ci-dessous, p. 206-207.

<sup>315</sup> Les métaphores faisant intervenir *χειμῶν* chez les Tragiques présentent la même signification ; cf. Taillardat, 1965, p. 180, avec la n. 3 ; Hörmann, 1934, p. 33. Le terme σκηπτὸς semble courant en comédie dans son sens de « coup de foudre » pour exprimer une métaphore du parasite, de l'importun qui vient s'abattre tout à coup sur un personnage. Cf. Antiphane, fgmt. 193, 11 Kassel/Austin (*PCG* II, p. 422/3) = 195, 11 Kock (*CAF* II, p. 94) ; Ménandre, *Samiene*, 211 Kœrte (I, p. 80) = 728 Jean-Marie Jacques (*CUF* 1/1, p. 38), et *Comœdia florentina*, 58 Kœrte (I, p. 141).

<sup>316</sup> (...) Λοιμοῦ τις ἦλθε σκηπτὸς ἢ στάσις πόλει ; (« (...) est-ce la peste, est-ce la guerre civile qui s'est abattue sur l'Etat ? »), Eschyle, *Les Perses*, 715 (trad. P. Mazon). On peut hésiter pour cet exemple avec le sens de « coup de foudre », puisque le sème dominant, comme le souligne justement la traduction de P. Mazon, est celui de « s'abattre sur ». Cf. en effet, à propos de la « peste », Sophocle, *Œdipe roi*, 27-8 ((...) ἐν δ' ὁ πυρφόρος θεὸς / σκήψας ἐλαύνει, λοιμὸς ἔχθιστος, πόλιν », « Une déesse porte-torche, déesse affreuse entre toutes, la Peste, s'est abattue sur nous, fouaillant notre ville... » (trad. P. Mazon)), et Thucydide, II, XLVII, 3 ((...) λεγόμενον μὲν καὶ πρότερον πολλαχόσε ἐγκατασκήψαι [*sc.* τὴν νόσον]..., « (...) et l'on racontait bien qu'auparavant déjà le mal s'était abattu en diverses régions... » (trad. J. de Romilly)).

<sup>317</sup> (...) / Διέβα δὲ Φρυγῶν / καὶ πρὸς εὐκάρπους γῆρας / σκηπτὸς σταλάσσων Δαναΐδαις φόνον. (« Et à travers l'espace de la Phrygie aux guérets fertiles est venue s'abattre sur les Danaens une pluie de sang. »), Euripide, *Andromaque*, 1044-6 (trad. L. Méridier). Dans cette occurrence, l'idée de progression géographique

*Rhésos* du Pseudo-Euripide où Athéna, s'adressant à Ulysse et à Diomède, l'applique à l'approche de l'armée thrace dont ceux-ci viennent de tuer le roi, Rhésos :

(...) Τί μέλλετε  
σκηπτουῦ πόντος πολεμίων σώσαι βίον ;<sup>318</sup>

Cet exemple demeure le plus proche de la métaphore de Démosthène puisqu'il désigne le danger représenté par une attaque ennemie.

L'orateur, par conséquent, outre le caractère tout personnel du schème métaphorique qu'il élabore, propose une image forte, d'une part parce qu'elle demeure relativement peu fréquente, d'autre part et surtout parce qu'elle se trouve circonscrite à la tragédie et demeure par là même fortement perceptible dans un discours en prose.

Plus généralement, nous voyons qu'avec toutes les images qui gravitent autour de la représentation de l'orage pour évoquer la guerre, Démosthène s'inscrit dans un registre résolument élevé, poétique, que l'on retrouve chez Homère, chez les poètes lyriques et chez les Tragiques. Toutefois, ces images se concentrent le plus souvent non pas sur le phénomène général de l'orage, mais sur l'un de ses éléments constitutifs, notamment les vagues ou le nuage<sup>319</sup>.

Homère compare ainsi à la déferlante d'une vague l'attaque du camp achéen par les Troyens :

Οἱ δ' ὥς τε μέγα κύμα θαλάσσης εὐρυπόροιο  
νηὸς ὑπὲρ τοίχων καταβήσεται, ὀππότε' ἐπείγῃ  
ἴς ἀνέμου· ἢ γάρ τε μάλιστά γε κύματ' ὀφέλλει·  
ὥς Τρώες μεγάλη ἰαχὴ κατὰ τεῖχος ἔβαινον,  
ἵππους δ' εἰσελάσαντες ἐπὶ πρύμνησι μάχοντο  
(...)<sup>320</sup>

---

ainsi que l'évocation de la pluie au travers du verbe σταλάσσω, qui signifie en effet « faire couler goutte à goutte », renvoient sans aucun doute à la notion d'orage.

<sup>318</sup> « Q'attendez-vous ? Un orage d'ennemis s'avance : sauvez vos vies. », [Euripide], *Rhésos*, 673-4 (trad. F. Jouan modifiée). L'idée d'approche, d'attaque, met en jeu l'orage et non pas la foudre, puisque celle-ci, indissociable de la notion de contact dans la mesure où elle frappe quelque-chose ou quelqu'un, impliquerait qu'Ulysse et Diomède fussent déjà aux prises avec l'ennemi et même ne s'en sortissent point indemnes.

<sup>319</sup> Cf. les textes cités ci-dessus, p. 64.

<sup>320</sup> « Tout comme un grand flot de la vaste mer s'abat sur une nef, par-dessus ses bordages, quand le presse la force du vent, qui fait monter si haut les vagues ; ainsi les Troyens, dans une clameur immense, franchissent le mur et, poussant leurs chars, ils combattent près des poupes... », Homère, *Iliade*, XV, 381-5 (trad. P. Mazon).

Aux dires d'Héraclite, un commentateur ancien d'Homère, Archiloque utilise la représentation de l'orage en mer comme métaphore pour évoquer la guerre<sup>321</sup>. Même s'il s'en distingue en raison du caractère extérieur de la guerre, ce schéma est sans doute une préfiguration de celui du navire de l'Etat, tel que nous le trouvons chez Alcée et chez Théognis<sup>322</sup>.

Chez les Tragiques enfin, si nous laissons de côté les deux exemples d'Euripide qui font intervenir σκηπτός, il n'est guère possible de citer qu'un passage de l'*Antigone* de Sophocle qui emploie le terme générique χειμών, dans le cadre d'une définition du bon « citoyen » établie par Créon :

Καὶ τοῦτον ἂν τὸν ἄνδρα θαρσοῖν ἐγὼ  
καλῶς μὲν ἄρχειν, εὖ δ' ἂν ἄρχεσθαι θέλειν,  
δορός τ' ἂν ἐν χειμῶνι προστεταγμένον  
μένειν δίκαιον κάγαθὸν παραστάτην.<sup>323</sup>

Les trois images de Démosthène ne sont donc pas originales, mais l'orateur se distingue par l'usage qu'il en fait : il travaille d'abord pour lui-même le matériel métaphorique en évoquant divers aspects du même phénomène ; surtout, les métaphores de l'orage constituent chez lui un groupe très cohérent, étroitement articulé au service de l'évocation du danger macédonien. Ce procédé permet d'en présenter les différentes phases et de le rendre de façon fort expressive : non seulement le motif de l'orage dramatise la situation, en particulier dans

---

<sup>321</sup> Γλαῦχ' ὄρα· βαθὺς γὰρ ἤδη κύμασιν ταρασσεται / πόντος, ἀμφὶ δ' ἄκρα Γυρέων ὀρθὸν ἴσταται νέφος, / σῆμα χειμῶνος· κηχάνει δ' ἐξ ἀελπίης φόβος (« Vois, Glaucos, déjà la mer se creuse de hautes lames et, à la pointe des roches Gyres, un nuage s'élève tout droit, signe de tempête. Une brusque terreur nous frappe. », Archiloque, fgmt. 103 Lasserre et Bonnard (CUF, p. 33 ; trad. A. Bonnard) = 105 West (*IEG* I, p. 41) = 56 Campbell, 1982, p. 3 = 54 Bergk (*PLG* II, p. 396-7). Page, 1955, p. 181, rapproche ce poème du passage d'Homère, *Iliade*, XV, 381-4, que nous venons de citer. Voici le commentaire d'Héraclite : Καθάπερ Ἀρχίλοχος μὲν ἐν τοῖς Θρακικοῖς ἀπειλημμένος δεινοῖς τὸν πόλεμον εἰκάζει θαλαττίῳ κλύδωνι... (« De même Archiloque, bloqué dans les troubles de Thrace, compare la guerre à l'agitation de la mer... », nous traduisons), Héraclite, *Problèmes homériques*, 5, 3. Tout le monde cite ce passage. Suivent explicitement cette interprétation : West, 1974, p. 129, *ad* fgmt. 106 West (*IEG* I, p. 41) ; Campbell, 1982, p. 150, *ad loc.* ; Brock, 2013, p. 53. *Contra*, cf. simplement le scepticisme de Page, 1955, p. 181-2, n. 4, et d'A. Bonnard, *in* Lasserre et Bonnard, 1958, p. 33, *ad loc.* L'hypothèse que le fgmt. 106 West (*IEG* I, p. 41) = 104 Lasserre et Bonnard (CUF, p. 34), est une continuation de l'allégorie du fgmt. 105 West, est admise par West, 1974, p. 128, qui considère alors Plutarque, *De la superstition*, 8 (*Moralia*, 14, 169 B), comme une paraphrase ; il est suivi par Brock, 2013, p. 63, n. 6.

<sup>322</sup> Cf. Page, 1955, p. 182 ; Brock, 2013, p. 53-4.

<sup>323</sup> « Et c'est aussi ce citoyen docile qui, j'en ai confiance, saura commander quelque jour, tout comme il se laisse aujourd'hui commander, tout comme au milieu des orages de guerre il demeure à son poste, en loyal et brave soldat. », Sophocle, *Antigone*, 668-71 (trad. P. Mazon). Nous remarquons la présence de la formule dont Aristote fera la définition même du citoyen (cf. Aristote, *La Politique*, III, 4, 1277 b 14). Il s'agit d'une maxime que l'on attribuait à Solon (cf. DL I, 60). Elle accentue donc le caractère général et impersonnel, indéterminé de cette métaphore.



la *Deuxième Philippique*, en insistant sur la gravité de la menace pour provoquer un sursaut chez les auditeurs, mais encore il suggère la progression inexorable de Philippe jusqu'à la bataille finale de Chéronée. Ce point ressort dans le *Sur la Couronne*, où le regard rétrospectif porté sur les événements met en exergue le caractère hors de portée et presque fatal<sup>324</sup> du phénomène météorologique. Ce faisant, Démosthène s'inscrit dans un réseau d'images tragiques.

## 7) Le tonnerre

Démosthène emploie par deux fois l'image spécifique du tonnerre :

18. Τὸν δὲ κατηγοροῦντα τί ; <Ἀθηναῖοι ἠγούντο> Ἐμβρονηθῆσθαι, τὴν πόλιν ἀγνοεῖν, οὐχ ἔχειν ὅποι τὰ ἑαυτοῦ ῥίπτῃ.<sup>325</sup>

19. Ἐμβρόντητε, εἶτα νῦν λέγεις ;<sup>326</sup>

Ces deux métaphores font intervenir la représentation d'une personne frappée par le tonnerre ou par la foudre (βροντή), qui est donc en état de choc et ne possède plus ses facultés intellectuelles<sup>327</sup>. À partir de là, l'adjectif ἐμβρόντητος et ses dérivés s'emploient presque exclusivement en grec au figuré, dans l'acception « stupide, imbécile »<sup>328</sup>. La métaphore, que Démosthène est seul à employer chez les orateurs, devient courante au IV<sup>ème</sup> siècle, surtout en comédie, et notamment chez Ménandre<sup>329</sup>. Elle s'apparente à une insulte, et s'inscrit dans le topos de la stupidité de l'adversaire<sup>330</sup>.

<sup>324</sup> Nous ne développons ce point que ci-dessous, p. 92-94, à propos de la grêle, parce que l'image s'y prête particulièrement bien.

<sup>325</sup> « Et leur accusateur ? <Les Athéniens ont jugé> Qu'il avait le cerveau fêlé, qu'il ne connaissait pas son pays, qu'il ne savait où jeter son argent. », Démosthène, *Amb.*, 231 (trad. G. Mathieu).

<sup>326</sup> « Abruti, c'est maintenant que tu parles ? », *Cour.*, 243 (*id.*).

<sup>327</sup> Cf. Xénophon, *Helléniques*, IV, 7, 7 : Ἐκ δὲ τούτου περὶ τὰς Εἰρκτὰς στρατοπεδευομένου αὐτοῦ πίπτει κεραυνὸς εἰς τὸ στρατόπεδον· καὶ οἱ μὲν τινες πληγέντες, οἱ δὲ καὶ ἐμβρονηθέντες ἀπέθανον. (« Quelque temps après, le camp d'Agésipolis, établi près du Réduit, fut frappé de la foudre ; il y eut des hommes foudroyés, d'autres aussi qui furent tués pas la commotion. », trad. J. Hatzfeld). Taillardat, 1965, p. 268, n. 4, cite également Eschyle, *Prométhée enchaîné*, 1061-2 : (...) μὴ φρένας ὑμῶν ἠλιθιώση / βροντῆς μύκημ' ἀτέραμνον. (« (...) si vous ne voulez que la stupeur soudain ne vous prenne au mugissement d'un tonnerre implacable. », trad. P. Mazon).

<sup>328</sup> Cf. LSJ, s.v.

<sup>329</sup> Ἐμβρόντητος : Sophocle, *Ajax*, 1386 (seule occurrence pour le V<sup>ème</sup> siècle d'après Taillardat, 1965, p. 268) ; Aristophane, *Assemblée des femmes*, 793 ; Antiphane, fgmt. 230, 4 Kassel/Austin (*PCG* II, p. 449) = 233, 4 Kock (*CAF* II, p. 113-4) ; Ophelion, fgmt. 3, 2 Kassel/Austin (*PCG* VII, p. 98) = 3, 2 Kock (*CAF* II, p. 294) ; Ménandre, *Le Dyscolos*, 441 ; Πειρικειρομένη, 273 (Kœrte I, p. 60) ; Philémon, fgmt. 45, 3 Kassel/Austin

Démosthène insère en effet par deux fois cette image dans le discours supposé d'un tiers, si bien qu'elle contribue stylistiquement à l'impression d'oralité. Dans le passage du *Sur l'Ambassade*, dans une sorte de figure du monde à l'envers, Démosthène imagine quelles seraient les motivations des Athéniens, absurdes car diamétralement contraires à la réalité<sup>331</sup>, s'ils rendaient un jugement opposé à son réquisitoire, en d'autres termes s'ils acquittaient Eschine et le condamnaient lui, l'« accusateur » dont il est question. Cette attitude tellement ridicule s'accorde avec le registre comique de l'image... et sera pourtant celle des juges !

Dans le *Sur la Couronne*, de la même manière, la métaphore apparaît dans un court dialogue fictif au sein de la comparaison du mauvais médecin<sup>332</sup>, qu'elle vient clore en manière de pointe sarcastique, dialogue lui-même inséré dans un autre dialogue, entre Démosthène et Eschine<sup>333</sup>. La structure dialogique du passage, renforcée par les courtes interrogations qui créent un rythme assez rapide, même s'il est entrecoupé de propositions plus longues – notamment celle qui développe la comparaison –, peut ainsi faire penser à la

---

(PCG VII, p. 250) = 44, 3 Kock (CAF II, p. 489-90) ; *fgmta adespota* 1014, 42 Kassel/Austin (PCG VIII, p. 308) ; on peut ajouter à cette liste [Platon], *Second Alcibiade*, 140 c 8, écrit à la fin du IV<sup>ème</sup> siècle ou au III<sup>ème</sup> siècle selon Souilhé, 1962, p. 18. Ἐμβρονησία : Ménandre, *Samienne*, 196 (Kærte I, p. 79) = 583 Jean-Marie Jacques = *fgmta adespota* 995 Kock (CAF III, p. 576) ; Ἐμβρονησθῆσθαι : Ménandre, *Κόλαξ*, 63 (Kærte I, p. 114) ; Γεωργός, *fgmt.* 4, 1 (Kærte I, p. 99) = 100 Kock (CAF III, p. 30).

<sup>330</sup> Cf. *supra*, p. 59, avec les références n. 196.

<sup>331</sup> Démosthène vient en effet de rappeler ce qu'il en fut selon lui de cette dernière lors de la deuxième ambassade. Cf. Démosthène, *Amb.*, 229-30, où il insiste en particulier sur le fait qu'il a pris sur ses propres deniers pour racheter des prisonniers athéniens. Cf. encore le passage qui précède immédiatement notre image : Τοὺς μὲν χρήματ' εἰληφότας καὶ δῶρα καὶ καταισχύναντας ἑαυτοὺς, τὴν πόλιν, τοὺς ἑαυτῶν παῖδας, ἀφείσαν [*i.e.* Ἀθηναῖοι] καὶ νοῦν ἔχουν ἡγοῦντο καὶ τὴν πόλιν εὐθeneῖσθαι. (« Ces gens qui avaient reçu de l'argent et des cadeaux, qui avaient déshonoré, outre eux-mêmes, leur pays, leurs propres enfants, il les ont acquittés ; ils ont jugé que c'étaient des gens intelligents et que la ville était florissante. »), *ibid.*, 231 (trad. G. Mathieu). On remarquera que dans l'opposition terme à terme entretenue entre les deux passages, Ἐμβρονησθῆσθαι correspond à νοῦν ἔχουν.

<sup>332</sup> Voir ci-dessus, « Les images de la médecine et de la maladie », p. 346 *sq.*

<sup>333</sup> Ἄλλ' εἰ νῦν ἐπὶ τοῖς πεπραγμένοις κατηγορίας ἔχω, τί ἂν οἴεσθε, εἰ τότε ἐμοῦ περὶ τούτων ἀκριβολογουμένου ἀπῆλθον αἱ πόλεις καὶ προσέθεντο Φιλίππῳ, καὶ ἅμα Εὐβοίας καὶ Θηβῶν καὶ Βυζαντίου κύριος κατέστη, τί ποιεῖν ἂν ἢ τί λέγειν τοὺς ἀσεβεῖς ἀνθρώπους τουτουσί ; Οὐχ ὡς ἐξεδοθήσαν ; Οὐχ ὡς ἀπῆλάθεσαν, βουλόμενοι μεθ' ἡμῶν εἶναι ; Εἶτα « τοῦ μὲν Ἑλλησπόντου διὰ Βυζαντίων ἐγκρατὴς καθέστηκε καὶ τῆς σιτοπομπίας τῆς τῶν Ἑλλήνων κύριος, πόλεμος δ' ὁμορος καὶ βαρὺς εἰς τὴν Ἀττικὴν διὰ Θηβαίων κεκόσμισται, ἄπλους δ' ἢ θάλαττα ὑπὸ τῶν ἐκ τῆς Εὐβοίας ὀρμωμένων ληστῶν γέγονεν » ; Οὐκ ἂν ταῦτ' ἔλεγον καὶ πολλὰ γε πρὸς τούτοις ἕτερα ; (...) Τί γὰρ ἢ σὴ δεινότης εἰς ὄνησιν ἡκεῖ τῇ πατρίδι ; Νῦν ἡμῖν λέγεις ὑπὲρ τῶν παρεληλυθόντων ; Ὡσπερ ἂν εἴ τις ἰατρὸς (...) ἀκολουθῶν ἐπὶ τὸ μνήμα διεξίτοι. « Εἰ τὸ καὶ τὸ ἐποίησεν ἄνθρωπος οὕτοσι, οὐκ ἂν ἀπέθανεν. » Ἐμβρόντητε, εἶτα νῦν λέγεις ; (« Mais puisque maintenant on m'accuse de ce qui s'est passé, si alors j'avais discuté minutieusement sur ces points et si alors les États en question étaient partis pour s'associer à Philippe, si celui-ci était devenu maître à la fois de l'Eubée, de Thèbes et de Byzance, que croyez-vous que feraient ou diraient maintenant les impies que voilà ? Que ces gens ont été livrés, chassés, quand ils voulaient être à nos côtés. Et puis : « Philippe, grâce aux Byzantins, a eu la maîtrise de l'Hellespont et est l'arbitre de la route du blé vers la Grèce ; grâce aux Thébains, une lourde guerre a été transportée aux frontières de l'Attique ; la mer est bloquée par les corsaires qui partent de l'Eubée. » N'est-ce pas cela qu'ils diraient, et encore bien d'autres choses ? (...) En quoi ton éloquence est-elle venue servir la patrie ? C'est maintenant que tu nous parles du passé ? C'est comme si un médecin (...) en suivant le convoi jusqu'au tombeau dissertât : « Si cet homme avait fait ceci et cela, il ne serait pas mort. » Abruti, c'est maintenant que tu parles ? », Démosthène, *Cour.*, 240-3 (trad. G. Mathieu).

comédie, voire à une scène d'*agôn*. C'est en particulier le cas pour l'échange fictif des deux répliques finales. Enfin, l'antéposition de l'adjectif au vocatif participe d'un style comique<sup>334</sup>.

Du fait du dialogisme à plusieurs étages mis en place par l'orateur, la réplique, et donc la métaphore, s'adressent d'abord au mauvais médecin, mais plus fondamentalement à Eschine, interpellé juste avant, et qui est visé par la comparaison.

Démosthène use par conséquent de manière cohérente sur le plan stylistique de ces deux métaphores, au service d'une même idée, à savoir les services rendus à la cité.

## 8) Les précipitations

L'orage est souvent accompagné de vents violents et se caractérise également par diverses précipitations, en particulier la grêle et la pluie, auxquelles Démosthène emprunte aussi une comparaison et une métaphore.

### a) La grêle

20. Ἄλλ' ὅμως ταῦθ' ὀρώντες οἱ Ἕλληνες ἀνέχονται, καὶ τὸν αὐτὸν τρόπον ὥσπερ τὴν χάλαζαν ἔμοιγε δοκοῦσι θεωρεῖν, εὐχόμενοι μὴ καθ' ἑαυτοὺς ἕκαστοι γενέσθαι, κωλύειν δ' οὐδεὶς ἐπιχειρῶν.<sup>335</sup>

La « grêle », χάλαζα, est associée à l'orage depuis Homère :

ὡς δ' ὅτ' ἂν ἀστράπη πόσις Ἥρῃς ἠυκόμοιο,  
τεύχων ἢ πολὺν ὄμβρον ἀθέσφατον ἢ χάλαζαν  
(...).<sup>336</sup>

Dans le schéma de Démosthène, l'« averse de grêle » ou l'« orage de grêle » correspondent à tous les actes manifestant l'« insolence » de Philippe<sup>337</sup>, que l'orateur

---

<sup>334</sup> Cf. Gebauer, 1877, p. VII.

<sup>335</sup> « En vain les Grecs en sont témoins, ils le supportent, et vraiment ils me font l'effet de gens qui regardent tout cela comme une averse de grêle : chacun d'eux fait des vœux pour qu'elle ne tombe pas sur lui, aucun n'essaye de détourner le fléau. », Démosthène, *III Phil.*, 33 (trad. M. Croiset).

<sup>336</sup> « Ainsi qu'on voit l'époux d'Hété aux beaux cheveux lancer l'éclair, quand il prépare soit une averse de déluge – ou la grêle... », Homère, *Iliade*, X, 5-6 (trad. P. Mazon). L'orage apparaît ici au travers des éclairs (ἀστράπη). Cf. encore Chantraine, 1999, s.v. χάλαζα, p. 1241, qui glose ainsi la signification : « grain ou orage de grêle ». Cf. aussi Aristophane, *Grenouilles*, 848 et 852-5 ; Platon, *Rép.*, III, 397 a 3-4, et VI, 496 d 6-7, qui associe en outre à ces deux phénomènes celui du vent : cf. ci-dessus, p. 71, avec la n. 251.

vient d'énumérer longuement en détail, c'est-à-dire toutes les entreprises par lesquelles il s'arroge la souveraineté sur les Grecs, militairement ou en termes de prérogatives politiques et religieuses ; les deux sont liées puisque ces dernières résultent de ses victoires, si bien que la domination apparaît avant tout militaire<sup>338</sup>. Démosthène retient donc le côté violent de la grêle, qui peut occasionner des dégâts aux bâtiments et aux cultures<sup>339</sup>, ce qui renvoie au fait que Philippe cherche à asservir la Grèce par les armes. De ce point de vue, la montée en puissance du Macédonien, qui exerce déjà sa domination sur certains Grecs, constitue une menace qui les concerne tous, la grêle qui a déjà frappé certains peuples et cités menace de s'abattre sur tous (οἱ Ἕλληνας ; καθ' ἑαυτοῦς ἕκαστοι) ; c'est pourquoi ceux qui restent encore indemnes adressent des prières aux dieux afin qu'ils détournent d'eux l'orage de grêle, la catastrophe (εὐχόμενοι μὴ καθ' ἑαυτοῦς ἕκαστοι γενέσθαι), qu'ils ne font pour l'instant qu'observer chez les autres (ταῦθ' ὀρώντες ; θεωρεῖν). Ce thème du regard dénonce l'inaction des Grecs : Démosthène reprend ici l'antienne qu'il ne cesse de répéter depuis la *Première Philippique*<sup>340</sup>, en lui donnant une portée plus générale, parce qu'il ne la réserve plus aux seuls Athéniens mais l'élargit à l'ensemble des Grecs.

Tout comme pour la métaphore de l'orage, nous observons l'importance accordée ici encore par Démosthène à la dimension visuelle, qui renforce le réalisme et l'efficacité de l'image, l'*enargeia* qu'elle produit, tout en soulignant cette dernière par une sorte de mise en

<sup>337</sup> Καίτοι τί τῆς ἐσχάτης ὕβρεως ἀπολείπει ; (« Est-il possible, cependant, de pousser plus loin l'insolence ? »), Démosthène, *III Phil.*, 32 (trad. M. Croiset).

<sup>338</sup> (...) οὐ πρὸς τῷ πόλεις ἀνηρηκέναι τίθησι μὲν τὰ Πύθια, τὸν κοινὸν τῶν Ἑλλήνων ἀγῶνα, κὰν αὐτὸς μὴ παρῆ, τοὺς δούλους ἀγωνοθετήσαντας πέμπει ; Κύριος δὲ Πυλῶν καὶ τῶν τῶν ἐπὶ τοὺς Ἕλληνας παρόδων ἐστὶ, καὶ φρουραῖς καὶ ξένοις τοὺς τόπους τούτους κατέχει ; Ἔχει δὲ καὶ τὴν προμαντείαν τοῦ θεοῦ, παρώσας ἡμᾶς καὶ Θετταλοὺς καὶ Δωριέας καὶ τοὺς ἄλλους Ἀμφικτύονας, ἧς οὐδὲ τοῖς Ἕλλησιν ἅπασι μέτεστιν ; Γράφει δὲ Θετταλοῖς ὄν χρητὴν τρόπον πολιτεύεσθαι ; Πέμπει δὲ τοὺς ξένους, τοὺς μὲν εἰς Πορθμὸν τὸν δῆμον ἐκβαλοῦντας τὸν Ἑρετριέων, τοὺς δ' ἐπ' Ὀρεόν τύραννον Φιλιστίδην καταστήσοντας ; (« Non content d'avoir détruit des villes, ne préside-t-il pas les Jeux Pythiques, ce concours national des peuples Grecs ? Et s'il n'est pas là en personne, n'y envoie-t-il pas ses esclaves comme agonothètes ? N'est-il pas maître des Thermopyles et des passages qui donnent accès en Grèce ? Ne les occupe-t-il pas avec des garnisons et des mercenaires ? Ne s'est-il pas attribué le privilège de priorité auprès de l'oracle, en nous écartant, nous et les Thessaliens et les Doriens et les autres Amphictyons, privilège auquel ne participent pas tous les Grecs eux-mêmes ? Et ne dicte-t-il pas aux Thessaliens par ses lettres la politique à suivre ? N'expédie-t-il point des mercenaires, les uns à Porthmos pour chasser les démocrates d'Erétrie, les autres à Oréos pour y installer un tyran, Philistidès ? »), *ibid.*, 32-3 (*id.*). Pour la « destruction des villes », on pense bien évidemment tout d'abord à Olynthe, dont ce fut le sort en 348. Philippe s'est fait élire à vie « chef » (ταγός) de la confédération thessalienne en 352 à la suite d'une importante victoire remportée sur les Phocidiens d'Onomarchos. Etant l'allié des Thébains depuis 353 et ayant obtenu la capitulation des Phocidiens en 346, Philippe contrôle de fait les Thermopyles. C'est aussi à la suite de ce dernier succès qu'il se trouve maître de l'amphictionie de Delphes, les deux sièges des Phocidiens lui ayant alors été attribués (avec les deux sièges dévolus aux Thessaliens et les dix des Périèques de ces derniers il en contrôle désormais 14 sur 24 ; cf. Carlier, 1995, p. 90-91 ; sur le fonctionnement de l'amphictionie pyléo-delphique, cf. Lefèvre, 1998), puisqu'il préside pour la première fois les Jeux Pythiques la même année 346. La fin du passage fait enfin allusion à l'interventionnisme du roi de Macédoine en Eubée en 342, afin de tenter de s'y ménager des régimes favorables.

<sup>339</sup> Cf. respectivement : Aristophane, *Les Nuées*, 1126-7, et Xénophon, *Economique*, V, 18.

<sup>340</sup> Démosthène, *I Phil.*, 2-7, 37, 44, 50 ; *III Ol.*, 14-8 ; *etc.*

abyme<sup>341</sup>, en renvoyant à l'expérience vécue du phénomène : on voit la grêle tomber comme on voit venir l'orage. La situation décrite pousse en outre plus loin la parenté entre les deux images, puisque, de même que les Athéniens pouvaient voir s'amasser et progresser dans leur direction les nuages porteurs de l'orage, de même les Grecs, encore à l'abri de l'orage de grêle, le voient avancer dans d'autres directions, et potentiellement dans la leur, d'où leurs prières de protection.

Le caractère remarquable de la comparaison de Démosthène, cependant, relève de deux éléments. Elle sert d'abord à mettre en valeur un programme panhellénique qui caractérise la *Troisième Philippique* : il est question des Grecs, et plus seulement des Athéniens, à la différence des harangues précédentes<sup>342</sup>. En effet, le passage dans lequel intervient l'image appelle les Grecs à surmonter leurs égoïsmes, leurs vieilles rancœurs et leurs divisions pour s'unir contre Philippe : au lieu de regarder la grêle détruire le voisin sans rien faire d'autre que prier pour qu'elle ne frappe pas chez soi, seule la prise de conscience qu'il existe un intérêt commun à tous les Grecs devant les agressions du roi permettra de s'opposer efficacement à celui-ci<sup>343</sup>.

Ensuite, la force de cette comparaison avec l'averse de grêle tient à la tension créée entre les deux domaines de l'analogie par le dernier élément, κωλύειν δ' οὐδεὶς ἐπιχειρῶν,

<sup>341</sup> Il s'agit précisément de mettre sous les yeux.

<sup>342</sup> Cf. Luccioni, 1961, p. 11-38 et 70-124 ; p. 83 pour la place éminente de la thématique panhellénique dans la *Troisième Philippique* ; cette dimension est renforcée par le fait que la version courte du discours a été conçue par Démosthène pour diffuser ses idées panhelléniques dans toute la Grèce. Pour plus de précisions sur tous ces points, cf. chapitre III. « Les images de la guerre », p. 480, n. 2072.

<sup>343</sup> Καὶ ταῦθ' ὀρώμεντες, οἱ Ἕλληνας ἅπαντες καὶ ἀκούοντες, οὐ πέμπομεν πρέσβεις περὶ τούτων πρὸς ἀλλήλους καὶ ἀγανακτοῦμεν, οὕτω δὲ κακῶς διακειμέθα καὶ διωροσύμεθα κατὰ πόλεις ὥστε ἄχρι τῆς τήμερον ἡμέρας οὐδὲν οὔτε τῶν συμφερόντων οὔτε τῶν δεόντων πράξει δυνάμεθα, οὐδὲ συστήναι, οὐδὲ κοινωνίαν βοηθείας καὶ φιλίας οὐδεμίαν ποιήσασθαι· ἀλλὰ μείζω γιγνόμενον τὸν ἄνθρωπον περιορῶμεν, τὸν χρόνον κερδάναι τούτον ὃν ἄλλος ἀπόλλυται ἕκαστος ἐγνωκῶς, ὡς γ' ἐμοὶ δοκεῖ, οὐχ ὅπως σωθήσεται τὰ τῶν Ἑλλήνων σκοπῶν οὐδὲ πράττων... (« Or, quand nous voyons cela, nous, Grecs de tout pays, et quand nous l'apprenons, nous n'échangeons pas nos délégués pour en délibérer, nous ne nous indignons pas ; nous avons si peu de cœur, nous sommes si étroitement parqués derrière les fossés de nos villes que, jusqu'à ce jour, il nous est impossible de rien faire d'utile, rien de ce qui est indispensable, impossible de nous grouper, de former une association de secours et d'amitié. Au lieu de cela, nous le laissons grandir, et chacun de nous, croyant sans doute gagner le temps qu'un autre met à périr, néglige de songer aux moyens de sauver la Grèce, de rien faire pour son salut. »), Démosthène, *III Phil.*, 28-9 (trad. M. Croiset). La comparaison avec la fièvre suit immédiatement (cf. chapitre II. « Les images de la maladie et de la médecine », p. 271 *sq.*), pour mettre en avant les mêmes thèmes d'égoïsme et de division néfastes à surmonter que dans la comparaison avec la grêle. La métaphore de la tranchée (διωροσύμεθα) renforce encore l'évocation de la division des Grecs, déjà signalée au § 21 : (...) ἀπίστως καὶ στασιαστικῶς ἔχουσι πρὸς αὐτοὺς οἱ Ἕλληνας... (« (...) les Grecs sont en méfiance et en discorde les uns avec les autres... », trad. M. Croiset). Par opposition à ces divisions, mise en valeur au centre de l'ensemble, une troisième comparaison intervient au § 30 pour illustrer le thème panhellénique : Démosthène compare les Grecs à une famille et Philippe à un esclave ou à un enfant supposé (ὑποβολιμαῖος) pour mieux l'en exclure ; cf. Gotteland, 2001, p. 349 : cette comparaison était d'autant plus expressive pour les auditeurs de Démosthène qu'elle reprenait l'image familiale traditionnellement utilisée à propos du mythe athénien de l'autochthonie, étudiée par Gotteland, 2001, p. 319-30 ; sur le mythe de l'autochthonie, cf. Loraux, 1981b, p. 7-25 et 35-73.

dans la mesure où l'orateur appelle par là de façon étonnante les Grecs à « détourner » un phénomène sur lequel justement il demeure impossible à l'époque d'avoir la moindre influence directe, la moindre prise. L'averse de grêle partage en effet la même caractéristique que tous les phénomènes naturels, particulièrement les phénomènes météorologiques, qui apparaissent inexorables et inévitables : on ne peut que les subir et tâcher de se mettre à l'abri, sans pouvoir agir sur eux pour les « détourner », si ce n'est en s'en remettant à la protection des dieux, ce qui constitue l'attitude typique dans ce genre de circonstances ; ce pourquoi précisément l'orateur y fait allusion. Xénophon évoque en effet cette seule solution par la bouche de Socrate à l'objection de Critobule qui constate, certes sur un point différent mais dans la même veine que notre passage, ὅτι δὲ τῆς γεωργικῆς τὰ πλείστα ἐστὶν ἀνθρώπων ἀδύνατα προνοῆσαι (...) <sup>344</sup>, avant d'énumérer les diverses calamités qui viennent s'abattre sur les cultures ou le bétail :

Περὶ δὲ τῶν γεωργικῶν πράξεων ἦττον οἶε δεῖν τοὺς θεοὺς ἰλάσκεσθαι ; Εὐ γὰρ ἴσθι, ἔφη, ὅτι οἱ σόφρονες καὶ ὑπὲρ ὑγρῶν καὶ ξηρῶν καρπῶν καὶ βοῶν καὶ ἵππων καὶ προβάτων καὶ ὑπὲρ πάντων γε δὴ τῶν κτημάτων τοὺς θεοὺς θεραπεύουσιν. <sup>345</sup>

La référence apparaît d'autant plus intéressante que Socrate met en parallèle cette attitude avec celle, identique, qu'il faut adopter avant d'entreprendre une guerre :

Ἄλλ' ὧμην ἔγωγέ σε, ὦ Κριτόβουλε, εἰδέναι ὅτι οἱ θεοὶ οὐδὲν ἦττον εἰσι κύριοι τῶν ἐν τῇ γεωργίᾳ ἔργων ἢ τῶν ἐν τῷ πολέμῳ. Καὶ τοὺς μὲν ἐν τῷ πολέμῳ ὀρθῶς, οἶμαι, πρὸ τῶν πολεμικῶν πράξεων ἐξαρεσκομένους τοὺς θεοὺς καὶ ἐπερωτώντας θυσίαις καὶ οἰωνοῖς ὅ τι τε χρὴ ποιεῖν καὶ ὅ τι μὴ. <sup>346</sup>

<sup>344</sup> « (...) que dans l'agriculture la plupart des accidents sont *humainement imprévisibles* (...) », Xénophon, *Economique*, V, 18 (trad. P. Chantraine modifiée pour le début ; nous soulignons).

<sup>345</sup> « Quand on entreprend des travaux agricoles, penses-tu qu'il soit moins nécessaire de se concilier les dieux ? Sache le bien, dit-il, les gens raisonnables rendent un culte aux dieux pour leur demander de protéger les fruits et le grain, les vaches, les chevaux, les moutons, en un mot tous les biens. », *ibid.*, 20 (trad. P. Chantraine).

<sup>346</sup> « Je me figurais, Critobule, que tu connaissais le pouvoir des dieux, aussi absolu sur les travaux des champs que sur ceux de la guerre. Tu vois, j'imagine, que ceux qui font la guerre, avant toute entreprise militaire, se concilient les dieux et les consultent au moyen de sacrifices et des présages des oiseaux, sur ce qu'il faut faire ou non. », *ibid.*, 19 (*id.*). Ce passage précède immédiatement le précédent. Cf. encore l'acquiescement de Critobule, *ibid.* VI, 1.

Les phénomènes météorologiques en général aussi bien que la guerre se trouvent donc marqués pour les Grecs au sceau de la fatalité. Devant la grêle en l'occurrence, l'on ne peut que fuir pour se mettre à l'abri<sup>347</sup>.

Par l'espèce d'adynaton que Démosthène nous propose dans sa comparaison, il entend donc faire ressortir avec davantage de vigueur une idée récurrente de ses harangues, à savoir l'appel à l'action, à l'énergie, qu'il adresse à ses concitoyens, et ici, plus largement, à tous les Grecs, pour les persuader que les progrès de Philippe ne constituent précisément pas une fatalité<sup>348</sup> ; et il oppose en général ce point à un tableau de l'indifférence, de l'inaction et de l'avilissement qu'il dénonce chez ses contemporains. Or l'orateur explicite en effet un peu plus loin, selon un schéma en diptyque similaire, cette idée mise en exergue par la tension entre comparant et comparé, lorsque, dans une opposition entre le caractère épris de liberté des anciens Grecs et la servitude volontaire de ceux de son temps<sup>349</sup>, il rapporte celui-là, entre autres causes mais en tout premier lieu, à « l'occasion d'agir en chaque circonstance » (τὸν (...) καιρὸν ἐκάστου τῶν πραγμάτων)<sup>350</sup> dont les Grecs d'autrefois ne se laissaient point départir<sup>351</sup>. Le passage de Xénophon permet donc de se rendre compte de l'audace, de la force que pouvait revêtir aux oreilles des Athéniens l'expression d'une telle idée par la discordance contenue dans la structure de l'image de Démosthène, et par conséquent de la force de l'image elle-même.

La comparaison avec l'averse de grêle ne se rencontre par ailleurs que trois fois chez Homère, mais dans des configurations de comparé à comparant différentes qui n'ont rien à voir avec celle qu'élabore Démosthène, c'est-à-dire essentiellement dans une perspective militaire. La première occurrence, appliquée à l'agitation intérieure d'Agamemnon, rapproche

---

<sup>347</sup> Cf. Aristophane, *Grenouilles*, 852-3 : Ἀπὸ τῶν χαλαζῶν δ', ὦ πόνηρ' Εὐριπίδη, / ἄναγε σεοῦτὸν ἐκποδῶν, εἰ σοφρονεῖς... (« Gare aux grêlons, mon pauvre Euripide ; retire-toi au loin, si tu es sage... », trad. H. Van Daele). Les mots ampoulés d'Eschyle sont ensuite assimilés aux grêlons qui risquent de tomber sur la tête d'Euripide !

<sup>348</sup> Cf. par exemple Démosthène, *I Phil.*, 2-7, notamment les dernières lignes : (...) συνελόντι δ' ἀπλῶς, ἂν ὑμῶν αὐτῶν ἐθελήσητε γενέσθαι καὶ παύσησθ' αὐτὸς μὲν οὐδὲν ἕκαστος ποιήσῃν ἐλπίζων, τὸν δὲ πλησίον πάντ' ὑπὲρ αὐτοῦ πράξειν, καὶ τὰ ὑμέτερά αὐτῶν κομείσθε, ἂν θεὸς θέλῃ, καὶ τὰ κατεῤῥαθυμημένα πάλιν ἀναλήψεσθε κάκεινον τιμωρήσεσθε. (« (...) bref, si vous êtes résolu à ne compter que sur vous-mêmes, si chacun de vous cesse d'espérer qu'il n'aura pas à payer de sa personne et que son voisin fera tout en son lieu et place, alors, avec l'aide divine, vous reprendrez ce qui est à vous, vous recouvrerez ce que votre négligence a perdu et vous vous vengerez de cet homme. », trad. M. Croiset).

<sup>349</sup> (...) οὐ γὰρ ἄνευ λόγου καὶ δικαίας αἰτίας οὔτε τόθ' οὔτως εἶχον ἐτοίμως πρὸς ἐλευθερίαν οἱ Ἕλληνες οὔτε νῦν πρὸς τὸ δουλεύειν. (« Car ce n'est point par hasard ni sans une juste cause qu'autrefois tous les Grecs avaient tellement à cœur la liberté et qu'ils vont aujourd'hui à la servitude. »), *III Phil.*, 36 (trad. M. Croiset).

<sup>350</sup> *Ibid.*, 38 (*id.*).

<sup>351</sup> *Ibid.*, 36-46. Tout le passage est une violente charge contre la corruption des hommes politiques par Philippe dans toute la Grèce, par l'entremise desquels il ôte ainsi précisément aux Grecs les « occasions d'agir » contre son expansionnisme.

toutefois au sein du comparant la grêle et la guerre, car elles accompagnent toutes deux « l'éclair » de Zeus, si bien que le poète met en parallèle l'orage véritable et l'orage métaphorique. Mais le rapport entre les deux domaines demeure assez indirect puisqu'il ne provient que de ce rapprochement entre deux phénomènes liés à l'éclair, deux orages, d'autant plus que pour le premier la grêle ne représente qu'un élément parmi d'autres<sup>352</sup>.

Les images qui se rapprochent le plus de celle de Démosthène sont deux métaphores de Pindare<sup>353</sup> :

(...) ὀρθοθείσα ναύταις

ἐν πολυφθόρῳ Σαλαμῖς Διὸς ὄμβρῳ  
ἀναρίθμων ἀνδρῶν χαλαζάεντι φόνῳ.<sup>354</sup>

Ἴστω γὰρ σαφὲς ὅστις ἐν  
ταύτῃ νεφέλῃ χάλα-  
ζαν αἵματος πρὸ φίλας πάτρας ἀμύνεται...<sup>355</sup>

Nous ne pouvons relever néanmoins que des analogies limitées avec la comparaison de la *Troisième Philippique*. D'un point de vue général, la première réside dans le contexte guerrier de ces deux métaphores, qui par ailleurs apparaissent différentes de l'image de l'orateur : outre le type d'image qui varie, elles ne s'appliquent pas à la guerre elle-même dans toute sa durée, en recouvrant non seulement ses aspects militaires mais aussi tous ses développements diplomatiques, mais spécifiquement à un carnage, comme l'indique la détermination qu'elles reçoivent à chaque fois et à laquelle elles se trouvent syntaxiquement

<sup>352</sup> (...) ὡς δ' ὅτ' ἂν ἀστράπτῃ πόσις Ἴριος ἠνυκόμοιο, / τεύχων ἢ πολὺν ὄμβρον ἀθέσφατον ἢ ἐχάλαζαν / ἢ νιφετόν, ὅτε πέρ τε χιῶν ἐπάλυνεν ἀρούρας, / ἢ ἐποθὶ πολέμοιο μέγα στόμα πευκεδανοῖο, / ὡς πυκίν' ἐν στήθεσιν ἀνεστενάχιζ' Ἀγαμέμνων / νειόθεν ἐκ καρδίης, τρομέοντο δὲ οἱ φρένες ἐντός. (« Ainsi qu'on voit l'époux d'Héré aux beaux cheveux lancer l'éclair, quand il prépare soit une averse de déluge – ou la grêle, ou la neige, dans les mois où les champs sont tout poudrés de givre – soit la bataille amère à la gueule géante ; ainsi Agamemnon, dans sa poitrine, sent se presser les sanglots. Ils montent du fond de son cœur ; toutes ses entrailles frémissent. »), Homère, *Iliade*, X, 5-10 (trad. P. Mazon). La seconde occurrence de cette comparaison, *ibid.*, XV, 170-3, sert à exprimer la rapidité d'Iris, et la troisième, *ibid.*, XXII, 151-2, décrit la seconde source du Scamandre.

<sup>353</sup> Aristophane utilise aussi la métaphore de la grêle, *Grenouilles*, 852, mais avec une idée bien différente. Cf. ci-dessus, p. 94, n. 347. En outre, l'image se rattache à celle de « l'ouragan de la colère », cf. Taillardat, 1965, p. 185.

<sup>354</sup> « (...) les marins d'Egine l'ont [*sc.* Salamine] sauvée, / dans la pluie meurtrière envoyée par Zeus, dans la grêle sanglante qui a fait périr des guerriers innombrables. », Pindare, *Isthmiques*, V, 62-4 (trad. A. Puech).

<sup>355</sup> « Celui qui dans cet ouragan qu'est la guerre, combattant pour sa patrie, écarte d'elle la grêle de sang... », *ibid.*, VII, 27 (*id.*). Il est question de l'oncle maternel de Strepsiade, le destinataire du poème, qui a acquis la gloire par sa mort au combat au cours d'une bataille livrée contre des ennemis de Thèbes.



liées<sup>356</sup>. Il s'agit de celui perpétré par un ennemi durant une seule bataille bien précise, Salamine, ou dans une cité qu'il a investie. Par conséquent, cette fois selon une perspective de détail fort restreinte, la première ne trouve aucune analogie avec l'image de la *Troisième Philippique*, tandis que la seconde ne correspond en réalité qu'au premier élément du comparé de Démosthène, à savoir la « destruction des villes ».

Ce dernier propose par conséquent dans ce passage une comparaison des plus originales, d'une part parce qu'elle appartient au registre poétique et même plus spécifiquement à l'épopée homérique, d'autre part et surtout parce qu'elle se présente bien dans ce cas comme une création, grâce à un comparé inédit et qui se caractérise par sa complexité.

### b) La pluie

21. (...) ὑμᾶς δὲ δέδοικα μὴ, παρεληλυθότων τῶν καιρῶν, ὥσπερ ἂν εἰ καὶ κατακλυσμὸν γεγενῆσθαι τῶν πραγμάτων ἡγούμενοι, μάταιον ὄχλον τοὺς περὶ τούτων λόγους νομίσητε.<sup>357</sup>

La pluie évoquée dans l'image du discours *Sur la Couronne* participe également de la représentation traditionnelle de l'orage chez les Grecs, en rapport étroit avec la grêle. Les deux phénomènes se trouvent en effet fort souvent évoqués de concert dans le cadre d'un orage, et entretiennent plus fondamentalement un rapport essentiel, dans la mesure où ils possèdent la même substance, l'eau, puisque la grêle, comme le précise Platon dans le *Timée*, résulte d'une condensation de l'eau<sup>358</sup>.

---

<sup>356</sup> Dans le premier passage, χαλαζάεντι est épithète de φόνω ; dans le second χάλαζαν a pour complément de nom αἵματος.

<sup>357</sup> « (...) mais je crains que, les circonstances étant passées, vous ne pensiez que les événements ont disparu comme dans un déluge et que vous ne jugiez vains et ennuyeux les discours qui s'y rapportent. », *Cour.*, 214 (trad. G. Mathieu).

<sup>358</sup> (...) τοῦτο [τὸ ὕδωρ] ὅταν πυρὸς ἀποχωρισθὲν ἀέρος τε μονωθῆ, γέγονεν μὲν ὁμαλώτερον, συνέσθαι δὲ ὑπὸ τῶν ἐξιόντων εἰς αὐτό, παγὲν τε οὕτως τὸ μὲν ὑπὲρ γῆς μάλιστα παθὸν ταῦτα χάλαζα... (« Or, cette eau, quand elle a été séparée du feu et qu'elle s'isole de l'air, devient plus homogène : elle se contracte sur elle-même par suite de la sortie des parcelles du feu. Ainsi condensée, quand c'est surtout au-dessus de la terre qu'elle prend ces caractères, on la nomme grêle... »), Platon, *Timée*, 59 d 8-e 3 (trad. A. Rivaud). Outre le passage d'Homère cité ci-dessus, p. 90, avec la n. 336, pluie et grêle se trouvent associées notamment par Euripide, *Les Troyennes*, 78-9 (Καὶ Ζεὺς μὲν ὄμβρον καὶ χάλαζαν ἄσπετον / πέμψει γνοφώδη τ' αἰθέρος φυσήματα· « Zeus leur enverra des torrents de pluie et de grêle, avec des ouragans qui obscurciront le ciel. » (trad. L. Parmentier et H. Grégoire) : d'une part nous retrouvons la relation avec des vents violents, ce qui confirme la liaison de tous ces phénomènes, d'autre part il s'agit précisément de l'évocation d'une tempête maritime (*ibid.*, 77), ce qui va dans le sens de notre remarque p. 40) ; Xénophon, *Helléniques*, IV, v, 4 (... διὰ τὸ γενέσθαι ὕδωρ καὶ χάλαζαν πρὸς τὴν ἑσπέραν..., « (...) et qu'en outre il était tombé de la pluie et de la grêle vers le soir... » (trad. J. Hatzfeld)).

Le phénomène évoqué ici a de surcroît d'autant plus de rapport avec la violence que nous avons décelée jusqu'à présent dans chaque élément de l'orage, et dans l'orage lui-même, donc avec ce dernier, qu'il s'agit plus précisément d'une pluie diluvienne, d'un « déluge », selon la signification du substantif κατακλυσμός. Celui-ci constitue un terme technique rare qu'emploient surtout les philosophes<sup>359</sup>, si bien que son utilisation paraît remarquable dans ce passage.

Comme la locution ὥσπερ ἂν εἰ porte sur le participe ἡγούμενοι, nous avons affaire à une métaphore, et non à une comparaison, malgré les apparences, comme le confirme également le reste de la phrase, dans la mesure où κατακλυσμός, terme concret, est sujet d'un verbe dont le complément au génitif est un terme abstrait, τῶν πραγμάτων. La métaphore exprime ainsi le caractère révolu des « événements » évoqués par Démosthène, comme l'indique l'emploi du parfait (παρεληλυθότων ; γεγενῆσθαι), à savoir l'ambassade athénienne à Thèbes, dont il faisait partie. Elle joue aussi le rôle d'excuse de modestie afin de justifier, en raison même de cette nature passée de faits qui n'existent plus, que Démosthène ne rapporte pas la réponse des ambassadeurs athéniens au discours de ceux de Philippe – qu'il vient au contraire de résumer. Dans cette perspective, le « déluge » renvoie à l'écoulement du temps, celui-ci emportant tout sur son passage de manière fatale et inexorable, à l'instar du premier<sup>360</sup>.

Plus largement, toutefois, les « événements » en question, au-delà de l'ambassade, renvoient sans doute à ce qui l'a motivée, l'attaque de Philippe qui avait contourné par surprise les Thermopyles pour s'emparer d'Elatée, et peut-être aussi surtout ce qui l'a suivie, la défaite de Chéronée : cet enchaînement de faits s'inscrit effectivement dans un même développement qui représente l'un des grands mouvements du discours et qui consiste dans la fin de la revue de l'action politique de Démosthène<sup>361</sup>. En outre, de nombreuses allusions à Chéronée encadrent le passage dans lequel s'inscrit cette métaphore : Démosthène s'attarde sur les circonstances de l'alliance avec Thèbes en gardant toujours la défaite en toile de fond, puisque Eschine fait précisément porter ses accusations sur ce point, en rendant la politique dans laquelle s'inscrit cette alliance responsable du désastre militaire<sup>362</sup>. De ce point de vue, la

---

<sup>359</sup> Cf. Platon, *Timée*, 25 c 7 ; *Lois*, III, 677 a 4-5 et 679 d 3 ; Aristote, *Physique*, IV, 13, 222 a 23.

<sup>360</sup> Cf. par exemple Platon, *Timée*, 25 c 6-d 3, où le philosophe rapporte la disparition de l'armée athénienne et de l'Atlantide à une combinaison de tremblements de terre et de déluges ; *Lois*, III, 677 a 4-6, où il est question des destructions infligées à l'humanité par les déluges, entre autres calamités.

<sup>361</sup> Démosthène, *Cour.*, 160-251. Le passage est centré sur la politique d'alliance avec Thèbes. L'attaque surprise de Philippe et la prise d'Elatée se trouvent évoquées au § 168, suivi des réactions à Athènes et de la décision prise en réponse de solliciter l'alliance des Thébains (§ 169-91), l'ambassade à Thèbes aux § 211-4.

<sup>362</sup> Pour les allusions à la défaite de Chéronée, cf. notamment *ibid.*, 193-5, 199-200, 244. Pour l'accusation d'Eschine telle que la présente Démosthène, cf. par exemple *ibid.*, 162 ((...) ἃ γὰρ περὶ Θηβαίων ἐπιτιμᾶς

métaphore fait aussi discrètement écho à cet arrière plan, et par conséquent Chéronée représente une autre dimension du métaphorisé : de même que le déluge fait tout disparaître, de même Chéronée a fait disparaître la liberté d'Athènes et de toute la Grèce. Cette interprétation apparaît d'autant plus vraisemblable que les images empruntées aux phénomènes météorologiques ou qui les font intervenir, se référant à la conquête macédonienne, se trouvent particulièrement concentrées dans les paragraphes qui précèdent, avec pas moins de trois occurrences<sup>363</sup>.

En sus de l'aspect insolite que revêt le terme technique *κατακλυσμός*, ce passage de Démosthène en constitue le seul emploi connu dans le cadre d'une métaphore. Cependant, l'originalité de l'image élaborée par l'orateur ne ressort véritablement que d'un rapprochement avec les métaphores faisant intervenir le verbe *κατακλύζειν*, « inonder », dont *κατακλυσμός* est le dérivé direct : celles-ci se rencontrent assez fréquemment en poésie, en particulier chez les Tragiques<sup>364</sup>, et occasionnellement en prose, seulement chez Platon et Xénophon<sup>365</sup>, pour rendre diverses idées. Eschine est le seul orateur à reprendre la métaphore au travers du verbe synonyme *ἐπικλύζειν*, mais dans une configuration toute différente<sup>366</sup>. Toutefois, ces verbes se trouvent souvent précisés par des termes renvoyant clairement au domaine maritime lorsqu'ils interviennent dans une comparaison<sup>367</sup>, si bien que l'on peut en

---

ἐμοὶ, ἐκείνων πολὺ μᾶλλον ἢ ἐμοῦ κατηγορεῖς, τῶν πρότερον ἢ ἐγὼ ταύτην τὴν συμμαχίαν δοκιμασάντων., « (...) car les reproches que tu m'adresses à propos des Thébains, sont des accusations contre eux bien plus que contre moi, puisqu'ils ont approuvé cette alliance bien avant moi. » (trad. G. Mathieu) et 193 (Μὴ δὴ τοῦθ' ὡς ἀδίκημα ἐμὸν θῆς, εἰ κρατῆσαι συνέβη Φιλίππῳ τῇ μάχῃ, « Ne porte donc pas comme faute à mon compte que Philippe soit arrivé à gagner la bataille ; » (*id.*)).

<sup>363</sup> Cf. *ibid.*, 188 (métaphore des nuages qui se dissipent) et 194 (métaphore de l'ouragan, suivie d'une longue comparaison avec le naufrage d'un navire durant une tempête).

<sup>364</sup> Archiloque, fgmt. 13, 3-4 West (*IEG* I, p. 6) = 9, 3-4 Bergk (*PLG* II, p. 385) = 1, 3-4 Lasserre/Bonnard ; Cratinus, fgmt. 198 Kassel/Austin (*PCG* IV, p. 222) = 186 Kock (*CAF* I, p. 69) ; Euripide, *Les Troyennes*, 995 et *Oreste*, 343. Il faut citer ici également l'emploi métaphorique de *ἐπικλύζειν* chez Euripide, *Les Troyennes*, 1326. L'image qui présente la structure la plus proche de celle de Démosthène est celle d'Eschyle, *Les Sept contre Thèbes*, 1074-7 (μετὰ γὰρ μάκαρος καὶ Διὸς ἰσχὺν / ὄδε Καδμείων ἤρυσσε πόλιν / μὴ ἀνατραπήναι μηδ' ἀλλοδαπῶ / κύματι φωτῶν κατακλυσθῆναι τὰ μάλιστα., « Après les Bienheureux et la force de Zeus, c'est à lui que la ville des Cadméens doit de n'avoir point été sous le flot étranger renversée et submergée sans merci. » (trad. P. Mazon)), puisqu'elle s'inscrit dans un contexte guerrier en exprimant la conquête d'une cité par une armée ennemie. Mais il s'agit d'une métaphore maritime, comme le prouve le terme *κύματι*, et non d'une métaphore météorologique renvoyant à la pluie.

<sup>365</sup> Platon, *Rép.*, V, 473 c 8, et VI, 492 c 6 ; Xénophon, *Economique*, II, 8.

<sup>366</sup> Le métaphorisé réside en effet dans l'or du roi de Perse censé subvenir aux folles dépenses de Démosthène : Νῦν μέντοι τὴν δαπάνην ἐπιπέκλυκεν αὐτοῦ τὸ βασιλικὸν χρυσοῖον... (« Aujourd'hui cependant, l'or du grand Roi a couvert sa dépense... »), Eschine, *Ctés.*, 173 (trad. V. Martin et G. de Budé). Cf. aussi la comparaison ἢ δ' ἐμὴ πολιτεία καὶ ὁ τότε θόρυβος συνεπέστησε τὴν πόλιν, καὶ διεκώλυσε ὥσπερ κύμα πανταχόθεν ἐπικλύσαι τὴν Ἀττικὴν... (« Ma politique et le trouble qui régnait alors mirent la cité sur le qui-vive, et empêcha la vague, pour ainsi dire, de submerger l'Attique... »), Démade, fgmt. 128 De Falco = 49 Marzi (*F. Excerpta Palatina*, p. 686), mais qui se trouve empruntée au domaine maritime pour la même raison que chez Eschyle (cf. ci-dessus, n. 364).

<sup>367</sup> En plus des occurrences analysées dans les n. 364 et 366, cf. Euripide, *Oreste*, 339-44 ; Platon, *Rép.*, V, 473 c 6-8.

conclure que, même sans indication explicite, leurs occurrences métaphoriques relèvent également de celui-ci, dans la mesure où la métaphore demeure par définition dans l'implicite par rapport à la comparaison<sup>368</sup>.

Nous constatons donc au terme de ce parcours que, au-delà de l'originalité provenant du caractère poétique de cette image ainsi que du schème métaphorique élaboré par l'orateur avec sa double interprétation possible, la métaphore de Démosthène demeure sans équivalent au niveau même du champ métaphorique de la pluie.

La comparaison de la grêle et la métaphore de la pluie se trouvent donc étroitement liées en tant que composantes d'un phénomène plus large : l'orage. Elles demeurent toutefois de prime abord quelque peu irréductibles l'une à l'autre du point de vue des idées exprimées, dans la mesure où la première désigne Philippe alors que la seconde s'applique en tout premier lieu à la représentation du temps qui passe. Cependant, celle-ci possède en réalité un second sens, implicite, faisant référence à la défaite de Chéronée et renvoie donc elle aussi, indirectement, à Philippe : si le temps a « emporté » les événements, en rendant l'ambassade caduque, c'est parce qu'il a abouti à Chéronée. Grâce à ce double sens, l'image du *Sur la couronne* rejoint la précédente dans l'expression d'un sème du danger militaire, partagé par toutes les images qui participent de l'orage.

Les métaphores et comparaisons empruntées aux phénomènes atmosphériques et météorologiques présentent donc deux aspects principaux et le plus souvent complémentaires.

En ce qui concerne tout d'abord les thèmes qu'elles expriment, si nous rassemblons dans un seul groupe les diverses images exprimées par un terme identique même si elles diffèrent quant à leur schème métaphorique, alors les images des éléments naturels se caractérisent par une forte unité : sur douze images ainsi dégagées<sup>369</sup>, sept possèdent une réelle cohérence non seulement autour du métaphorisant, avec le phénomène de l'orage décliné sous ses divers éléments, mais également pour ce qui est des idées exprimées, qui renvoient toutes

---

<sup>368</sup> La métaphore est en effet considérée comme une comparaison abrégée. Cf. Aristote, *Rhét.*, III, 4, 1407 a 11-5, et 10, 1410 b 17-9 ; Démétrios, *Du style*, 80 ; Quintilien, *IO VIII*, VI, 8.

<sup>369</sup> Nous considérons donc, conformément à notre vue panoramique, les deux images relevant des phénomènes célestes (1 et 2) comme une seule unité. Nous effectuons la même opération pour les sept images de la fumée (3 à 9), pour les deux images du nuage de poussière (10 et 11), et pour les deux du tonnerre (18 et 19) ce qui nous fait trois autres images globales. Donc au total quatre. À côté de cela, il nous reste donc les sept images particulières qui touchent à l'orage (12, 14 à 17, 20 et 21), et l'image du vent qui exprime l'orgueil (Démosthène, *Org.*, 12 (13)), qui demeure à part.

de près ou de loin à la lutte contre Philippe de Macédoine. Une des cinq autres images globales (**18** et **19**) se rapproche de très près de ce groupe, puisqu'elle fait intervenir le tonnerre, une autre composante de l'orage, pour évoquer des événements liés à la guerre contre Philippe, au-delà de l'insulte immédiate à l'encontre d'Eschine qu'elles constituent. De même, dans les quatre images globales restantes, une image particulière (**2**) dont le métaphorisant ne s'intègre pas à l'orage concerne aussi ce métaphorisé. Les autres images demeurent au contraire hétérogènes à la fois par rapport aux précédentes et entre elles, en renvoyant à divers métaphorisés. Onze images (**1**, **3** à **9**, **10** et **11**, **13**) entrent dans cette seule catégorie, pour un total de vingt et une. Dans cette constellation ne se dégagent que deux pôles de cohérence : les deux métaphores du nuage de poussière, qui s'appliquent au même personnage, et surtout les quatre occurrences de  $\tau\epsilon\tau\upsilon\phi\acute{\omega}\sigma\theta\alpha\iota$  qui touchent au rôle du conseiller (**4** à **7**).

Les images empruntées aux phénomènes atmosphériques se présentent par conséquent comme un champ métaphorique doté d'un noyau important et cohérent à côté duquel gravitent des images isolées ainsi que deux autres unités moins importantes.

Ensuite, les métaphores et comparaisons que nous venons d'étudier dans cette section se distinguent par leur ton : certaines possèdent la tonalité nettement poétique et élevée de l'épopée homérique et de la tragédie, tandis que les autres relèvent du langage courant ou familier de la comédie. Or cette distinction tend à recouper la précédente : les premières correspondent en général aux images qui ont trait à l'orage, c'est-à-dire les plus complexes et aussi les plus originales, les secondes concernent plutôt les autres, tantôt originales, tantôt à demi figées<sup>370</sup>. Il ne s'agit pas là, bien entendu, d'une correspondance systématique, telle image qui fait intervenir l'orage pouvant se trouver aussi chez Aristophane (**12**), telle autre qui n'a pas trait à ce phénomène ne possédant à l'inverse aucun écho attesté chez les comiques (**13**), mais cela constitue une tendance majoritaire qui confère à chaque image un surcroît d'expressivité.

---

<sup>370</sup> Dans cette dernière catégorie se range la métaphore du nuage de poussière (**10** et **11**).

## II. Les images de l'ombre ou de l'obscurité

Démosthène a recours à six reprises à des métaphores qui font intervenir l'ombre voilant la lumière :

22. Ἄλλ', οἶμαι, νῦν μὲν ἐπισκοτεῖ τούτοις τὸ κατορθοῦν· αἱ γὰρ εὐπραξίαι δειναὶ συγκρούσαι τὰ τοιαῦτ' ὄνειδι.<sup>371</sup>

23. (...) ὅτι νῦν μὲν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τὸ κατορθοῦν αὐτὸν ἐπισκοτεῖ πάσι τοῖς τοιοῦτοις· αἱ γὰρ εὐπραξίαι δειναὶ συγκρούσαι καὶ συσκιᾶσαι τὰς ἀμαρτίας τῶν ἀνθρώπων εἰσίν.<sup>372</sup>

24. Οὐκοῦν εὖηθες καὶ κομιδῆ σχέτλιον, πρὸς ἐκάστους καθ' ἓν οὕτω προσενηνεγμένους περὶ τῶν οἰκείων καὶ ἀναγκαιοτάτων, πρὸς πάντας περὶ τῆς ἐν Δελφοῖς σκιάς νυνὶ πολενῆσαι.<sup>373</sup>

25. Ἄρ' ἂν, εἴ γ' εἶχε στιγμὴν ἢ σκιὰν τούτων ὧν κατεσκευάζεν κατ' ἐμοῦ, τοῦτ' ἂν εἶασεν ;<sup>374</sup>

26. Οὐκοῦν δεινόν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, καὶ σχέτλιον (...) τοῖς δὲ πρὸς ὑμᾶς ζῶσι καὶ τῆς παρ' ὑμῶν τιμῆς γλιχομένοις καὶ μὴ προδεδωκόσι ταύτην τσοσάτην κωφότητα καὶ τοσοῦτο σκότος παρ' ὑμῶν ἀπαντάν ὥστε τοῖς ἀλιτηρίοις τούτοις ἐξ ἴσου νῦν ἔμ' ἀγωνίζεσθαι, καὶ ταῦτα παρ' ὑμῖν τοῖς ἅπαντ' εἰδόσιν.<sup>375</sup>

27. (...) πλὴν πολὺ τι σκότος, ὡς ἔοικεν, ἐστὶν παρ' ὑμῖν πρὸ τῆς ἀληθείας.<sup>376</sup>

<sup>371</sup> « Oh ! sans doute, il y a une chose qui jette une ombre aujourd'hui sur tout cela : c'est qu'il réussit. Oui, rien ne vaut le succès pour dissimuler de telles hontes. », Démosthène, *II Ol.*, 20 (trad. M. Croiset).

<sup>372</sup> « La raison en est, Athéniens, que le succès présent relègue tout cela dans l'obscurité. Car il n'est rien de tel que la réussite pour dissimuler et envelopper d'ombre les fautes des hommes. », *Rép.*, 13 (*id.*).

<sup>373</sup> « Alors ne serait-ce pas sottise et pure absurdité, quand nous nous conduisons ainsi envers chacun d'eux à propos de ce qui nous est le plus nécessaire, de partir en guerre contre tous, et cela pour l'ombre d'un avantage, à Delphes ? », *Paix*, 25 (*id.*).

<sup>374</sup> « S'il avait eu pour lui un seul point, une seule ombre des accusations qu'il m'a imputées m'aurait-il laissé faire ? », *Mid.*, 115 (trad. J. Humbert).

<sup>375</sup> « N'est-il pas terrible, Athéniens, et lamentable, (...) que, pour ceux qui vous consacrent leur vie, espèrent être honorés par vous et ne vous ont jamais trahis, vous manifestiez maintenant une telle surdité et une telle cécité que je suis forcé de plaider sur un pied d'égalité contre ces sacrilèges, et cela devant vous qui savez tout cela ? », *Amb.*, 226 (trad. G. Mathieu).

<sup>376</sup> « Il est vrai qu'un nuage épais, semble-t-il, est chez vous placé devant la vérité. », *Cour.*, 159 (*id.*).

Les discours *Sur la paix* (23) et *Contre Midias* (25) font intervenir l'« ombre » au sens propre avec le terme σκιά, qui s'emploie avec une acception métaphorique, surtout chez les Tragiques. Cette métaphore de l'ombre s'applique d'une part aux morts, depuis Homère<sup>377</sup>, et d'autre part à des choses vaines, sans consistance : les vieillards, la richesse, l'amitié<sup>378</sup>. Les deux aspects se rejoignent dans le même sème de fragilité, de futilité, si bien que l'image s'emploie en particulier dans des maximes qui expriment la vanité et la précarité de la condition humaine, comme dans ce fragment de Sophocle : ἄνθρωπος ἐστὶ πνεῦμα καὶ σκιά μόνον<sup>379</sup>. À partir de là, Platon joue sur la syllepse entre le sens propre et ce sens métaphorique du mot dans la *République*, et plus précisément dans l'allégorie de la caverne, pour qualifier les réalités du monde sensible par opposition à celles du monde intelligible, en un mot la mort, ou du moins une illusion de vie, par opposition à la vraie vie<sup>380</sup>.

Démosthène reprend le sens le plus général de cette métaphore dans le *Contre Midias*, pour exprimer le fait que l'accusation de meurtre proférée par Midias à son encontre ne repose sur aucun fondement solide<sup>381</sup>. Ces ombres d'accusation, en effet, se trouvent vite dissipées à la lumière des honneurs que le peuple a octroyés à Démosthène, sans que Midias ne s'y soit opposé le moins du monde, et que l'orateur vient de rappeler<sup>382</sup> : la manœuvre, de fait, a échoué<sup>383</sup>.

<sup>377</sup> Homère, *Odyssée*, X, 495 ; Sophocle, *Ajax*, 1257 ; Platon, *Ménon*, 100 a 5 et 6 ; etc.

<sup>378</sup> Cf. respectivement : Euripide, *Andromaque*, 745, et fgmt. 509 Kannicht (*TGrF* 5/1, p. 552) = 509 Nauck (*TGF*, p. 524) = *Mélanippe*, fgmt. 30 Jouan et Van Looy (CUF VIII/2, p. 395), la métaphore désignant dans les deux cas l'impuissance d'un vieillard ; Sophocle, *Antigone*, 1170 ; Eschyle, *Agamemnon*, 839, et Ménandre, fgmt. 554 Kock (*CAF* III, p. 169) = fgmt. 743 Kærte (I, p. 233) = fgmt. 605 Kassel/Austin (*PCG* VI/2, p. 313).

<sup>379</sup> « L'homme n'est qu'un souffle et qu'une ombre », Sophocle, fgmt. 13 Radt (*TGrF* 4, p. 120) = 12 Nauck (*TGF*, p. 133). Cf. encore Pindare, *Pythiques*, VIII, 95-6 ; Eschyle, *Agamemnon*, 1328 ; Sophocle, *Ajax*, 126 ; fgmt. 945 Radt (*TGrF* 4, p. 591/2) = 859 Nauck (*TGF*, p. 331) ; *Philoctète*, 946 (où la métaphore de la vanité se couple avec l'emploi usuel de σκιά en poésie pour désigner un mort) ; Euripide, *Médée*, 1224. Le lien étroit entre les trois emplois de la métaphore que nous venons de relever paraît avec évidence dans un fragment d'Euripide : τοὺς ζῶντας εὖ δρᾶν· καθ' ἄνδρ' ὃν δὲ πᾶς ἀνὴρ / γῆ καὶ σκιά· τὸ μηδὲν εἰς οὐδὲν ὀρέπει (« Faire du bien aux vivants. Une fois mort, l'homme n'est plus que terre et ombre. Le néant retourne au néant. », Euripide, fgmt. 532 Kannicht (*TGrF* 5/1, p. 565) = 532 Nauck (*TGF*, p. 530) = *Mélagre*, fgmt. 23 Jouan et Van Looy (CUF VIII/2, p. 422) ; trad. F. Jouan et H. Van Looy). La mort montre la vanité de l'existence humaine, qu'elle marque au sceau du néant, elle-même néant. On peut citer ici également Sophocle, *Électre*, 1159 (ἀντὶ φιλάττης / μορφῆς σποδόν τε καὶ σκίαν ἀνωφελῆ. (« au lieu de tes traits chéris, de la cendre et une ombre vaine ! », trad. P. Mazon)), où Électre fait référence à l'urne censée contenir les cendres de son frère.

<sup>380</sup> C'est le cas par exemple de Platon, *Rép.*, VII, 517 d 9.

<sup>381</sup> D'après le récit de Démosthène, Midias aurait tenté de soudoyer la famille d'un certain Nicodème d'Aphidna, tué par Aristarque, fils de Moschos, pour l'accuser du meurtre au lieu de ce dernier. Ce Nicodème avait été l'instigateur, avec Euctémon de Lousia, de l'accusation de désertion que Démosthène venait de subir, à l'instigation de Midias. Toutefois, son rôle exact reste obscur, Démosthène n'évoquant ici que le personnage d'Euctémon (cf. MacDowell 1990, p. 329). Sur cette double affaire retentissante à l'époque, qui se déroule en 348, cf. Démosthène, *Mid.*, 103-4, ainsi que les récits qu'en donne Eschine, *Tim.*, 170-3, et *Amb.*, 148 et 166.

<sup>382</sup> Démosthène, *Mid.*, 114-5, où l'orateur énumère des rites politico-religieux.

<sup>383</sup> *Ibid.*, 116 : Ἐπειδὴ τοίνυν τοῦτο τὸ πρᾶγμα οὐδὲ καθ' ἑν πανταχῇ στρέφων οἴος τ' ἦν ἀγαγεῖν ἐπ' ἐμέ, φανερώς ἤδη δι' ἐμοῦ τὸν Ἀρισταρχὸν ἐσυκοφάντει. (« Lorsqu'il se vit incapable, en dépit de ses

La métaphore paraît donc à la fois très poétique et originale, dans la mesure où elle se trouve adaptée à un contexte judiciaire, dans une configuration dont nous n'avons pas d'autre attestation.

Un usage plus circonscrit de la métaphore, que l'on rencontre surtout en comédie cette fois ou dans le langage familier, tient dans l'expression proverbiale *περὶ ὄνου σκιάς*, « pour l'ombre d'un âne », c'est-à-dire une chose dépourvue de toute valeur et de tout intérêt<sup>384</sup>. Elle se trouve en particulier dans deux passages d'Aristophane pour qualifier un combat, comme dans notre passage :

Εἰ μή μ' ἐάσεθ' ἥσυχον, μαχούμεθα.  
Περὶ τοῦ μαχεῖ νῶν δῆτα ;  
Περὶ ὄνου σκιάς.<sup>385</sup>

περὶ τοῦ γὰρ ὑμῖν ὁ πόλεμος  
νῶν ἐστι ; περὶ ὄνου σκιάς<sup>386</sup>

Pour ce qui est de la première occurrence, celle des *Guêpes*, le contexte est différent, puisqu'il s'agit d'une rixe privée : Bdélycléon veut enfermer son père Philocléon pour l'empêcher d'aller siéger à l'Héliée ; ce dernier tente en vain de tromper la vigilance de son fils en s'attachant sous un âne. Ainsi, dans ce contexte où il est question d'un âne, l'expression constitue également un jeu de mots.

L'origine de cette métaphore est assez difficile à déterminer. Les scholies à Aristophane l'expliquent en rapportant un court apologue : un marchand loue un âne pour transporter ses marchandises à Mégare mais, accablé par le soleil durant le voyage, il décide de s'abriter sous l'âne, à l'ombre de ce dernier. L'ânier objecte que ce service n'était pas prévu dans le contrat

---

tortueuses manœuvres, de me faire en aucun point retomber cette affaire sur la tête, à visage découvert désormais, il lança, pour m'atteindre, des accusations calomnieuses contre Aristarque. », trad. J. Humbert).

<sup>384</sup> Hormis Sophocle, fgmt. 331 Radt (*TGrF* 4, p. 314) = 308 Nauck (*TGF*, p. 203) ; † ὄ τι ἄν τι γίνηται† τὰ πάντ' ὄνου σκιά), l'expression n'est attestée qu'avec la préposition : Aristophane, *Guêpes*, 191, et fgmt. 199 Kassel/Austin (*PCG* III/2, p. 120) = 192 Kock (*CAF* I, p. 437) ; Platon, *Phèdre*, 260 c 7 ; Ménandre, fgmt. 6 Kassel/Austin (*PCG* VI/1) = 141 Kærte (II, p. 60) = 153 Kock (*CAF* III, p. 45) avec simplement une variation de la préposition (ὑπερ ὄνου σκιάς). La présence de Sophocle ici n'invalide pas notre caractérisation du registre de cette métaphore, dans la mesure où il s'agit d'un fragment du drame satyrique *Kedalion*, de date inconnue (cf. Krumeich/Pechstein/Seidensticker, p. 344-8).

<sup>385</sup> « Si vous ne me laissez pas tranquille, nous bataillerons. / Et pourquoi batailleras-tu contre nous ? / Pour l'ombre d'un âne. », Aristophane, *Guêpes*, 190/1 (trad. H. Van Daele).

<sup>386</sup> « Pour quoi faisons-nous la guerre aujourd'hui ? Pour l'ombre d'un âne. », *id.*, fgmt. 199 Kassel/Austin (*PCG* III/2, p. 120) = 192 Kock (*CAF* I, p. 437).



de location de l'âne, si bien que les deux hommes portent leur litige devant les tribunaux<sup>387</sup>. Cette explication convient parfaitement au contexte de la pièce d'Aristophane, qui fait la satire du goût immodéré des Athéniens pour les procès intentés au moindre prétexte<sup>388</sup>. L'anecdote se retrouve dans la scholie au passage de Platon qui emploie l'expression<sup>389</sup>, ainsi que chez la plupart des lexicographes<sup>390</sup>. Toutefois, ceux-ci et le scholiaste de Platon introduisent une modification substantielle en attribuant le récit à Démosthène lui-même, lors d'un procès où son client risquait une peine grave : devant la distraction des juges, l'orateur s'interrompt pour solliciter leur attention par cette histoire ; captivés, ils s'enquèrent de l'issue du procès entre le marchand et l'ânier, s'attirant les réprimandes de Démosthène.

Le crédit que l'on peut accorder à ces récits semble très limité. Nous remarquons d'abord que Didyme et Harpocrate à sa suite n'en font aucunement mention. Ensuite, les autres sources ne s'accordent pas sur l'octroi à Démosthène de la paternité de la fable : toutes, sauf le scholiaste d'Aristophane, la lui attribuent<sup>391</sup>. De ce point de vue rien n'interdit ici d'envisager une sorte de contamination de la tradition sur cette anecdote du marchand qui loue un âne : c'est précisément l'utilisation détournée que fait l'orateur de l'expression dans notre passage du *Sur la paix* qui a dû suggérer l'idée d'en faire l'auteur de l'anecdote qui sert à l'expliquer<sup>392</sup>. La date tardive des lexicographes et, sans doute, des scholies rend au moins probable une telle hypothèse<sup>393</sup>. L'immense prestige littéraire dont jouit Démosthène dès

<sup>387</sup> Koster/Holwerda, *Scholia in Aristophanem*, II, 1 (*Guêpes*), 191d, p. 36-7. Pour ne pas alourdir démesurément les notes, nous ne citerons pas ici tous les textes relatifs à cet apologue : nous renvoyons le lecteur à l'annexe 3, p. 785.

<sup>388</sup> Voir par exemple Aristophane, *Guêpes*, 785-93, ou encore 836-1008 (le procès du chien qui a volé un fromage).

<sup>389</sup> Platon, *Phèdre*, 260 c 7. Cf. Greene, 1981, p. 83-4.

<sup>390</sup> Cf. Suidas, s.v. ὄνου σκιά et Ὑπερ ὄνου σκιάς (Adler, t. 3, p. 543, n° 400 et 401 ; t. 4, p. 657-8, n° 327) ; Photius, s.v. ὄνου σκιά (Naber II, p. 18) ; Zenobius, VI, 28 (Lelli, 2006, p. 232-5) ; Diogenianus, VII, 1 (Lelli, 2006, p. 338-9) ; [Plutraque], *Vies des dix orateurs (Moralia 55)*, 848 A 4-B 5. Cf. Clavaud, 1987, p. 132-3. Par opposition, seuls Didyme, p. 311 Schmidt = fgt. 2 Pearson et Stephens (p. 55), et Harpocrate, s. v. Περὶ τῆς ἐν Δελφοῖς σκιάς (Keaney, 1991, p. 211), ne mentionnent pas cette anecdote, sachant que le second se contente de citer le premier.

<sup>391</sup> Notons toutefois qu'une autre scholie au même vers, comportant une lacune, s'arrête sur des mots introduisant une citation de Démosthène (καὶ Δημοσθένους, Koster/Holwerda, *Scholia in Aristophanem* II, 1 (*Guêpes*), 191c, p. 36), sans qu'il soit possible de savoir s'il s'agissait de l'expression du *Sur la paix* ou bien du récit développé par la scholie suivante sans l'attribuer à l'orateur.

<sup>392</sup> C'est ce que tend à suggérer en particulier Harpocrate, pour qui le proverbe ὄνου σκιά dérive de l'expression de Démosthène. C'est aussi la position de Weil, 1912, p. 212 *ad loc.*, et de Clavaud, 1987, p. 133. *Contra*, cf. Van Leeuwen, 1893, p. 162-3, qui tient véritablement Démosthène pour l'auteur du récit.

<sup>393</sup> Le plus ancien est Didyme, au I<sup>er</sup> siècle avant J.-C., et Photius comme la Souda appartiennent à l'époque byzantine (respectivement IX<sup>ème</sup> et X<sup>ème</sup> siècles après J.-C.). Enfin, nous pourrions nous interroger sur la proximité qu'il y a entre notre récit et la fable célèbre mettant en scène Démade qui, pour regagner l'attention d'une assemblée distraite, décide de raconter une fable d'Esopé, avant de se répandre en réprimandes contre la futilité de ses concitoyens : Esopé, fable 96 Chambry (CUF, p. 45) = 63 Hausrath (p. 86) = 63 Perry, 1952, p. 345-6. Les analogies structurelles, en effet, sont patentes. La situation est similaire – un orateur devant une foule inattentive – voire identique dans un cas – dans la version de [Plutraque], *Vies des dix orateurs (Moralia 55)*,

l'époque alexandrine, avant de devenir le modèle indépassable de l'art oratoire au I<sup>er</sup> siècle avant J.-C., plaide également en faveur d'une concentration de l'attention sur lui. Didyme, au dire d'Harpocraton qui s'en remet à son autorité, va même jusqu'à affirmer que le passage de Démosthène est à l'origine du proverbe, inversant ainsi la relation entre les deux<sup>394</sup>. Ce témoignage tend à suggérer que ce proverbe était fort obscur pour les commentateurs anciens eux-mêmes, ce qui fait peser une suspicion généralisée sur leurs tentatives d'explication. En outre, nous pouvons relever une divergence sur la destination du marchand, détail qui nous paraît de haute importance dans ce débat : tantôt il se rend à Mégare, tantôt il fait route pour Delphes<sup>395</sup>. Cette dernière version, là encore, a tous les aspects d'une contamination à partir du texte du *Sur la paix*<sup>396</sup>, et renforce plus généralement le doute porté sur l'attribution du récit à Démosthène, en manifestant au grand jour la volonté de lier étroitement l'orateur à l'expression proverbiale et à l'anecdote qui lui est attachée<sup>397</sup>.

Or la version pour laquelle nous avons conservé le plus grand nombre de témoignages peut donner lieu à une interprétation « généalogique » analogue, comme déjà le suggérait H.

---

848 A 4-B 5, Démosthène se trouve à l'assemblée (ἐν ἐκκλησίᾳ, 848 A 5), comme Démade dans la fable d'Esopé (δημηγορῶν) – et le recours ici à une anecdote judiciaire, là à une fable non seulement se solde par le même résultat, mais obéit dans le détail aux mêmes modalités : l'orateur capte l'attention de la foule avant d'interrompre le récit, ce qui la pousse à l'interroger sur la suite ; il lui fait alors reproche de son attitude. Les explications données du proverbe rejoignent la morale de la fable : négliger l'important et le nécessaire au profit de futilités. Notons à ce propos l'insistance commune sur la notion de plaisir : ἡδόμενος, Suidas et Photius, s.v. Ὄνου σκιά (Adler, t. 3, p. 543, n° 400, et Naber II, p. 18) ; διηγήματος τετραπλοῦ, Suidas, s.v. Ὑπερ ὄνου σκιάς (Adler, t. 4, p. 657, n° 327), et Zenobius, VI, 28 (Lelli, 2006, p. 232/5) ; τὰ δὲ πρὸς ἡδονὴν μᾶλλον αἰροῦνται, Esopé, fable 96 Chambry (= 63 Hausrath = 63 Perry, 1952). Nous relevons même une similitude de formulation entre la fable d'Esopé et la version de notre anecdote donnée par le scholiaste de Platon : dans les deux cas, l'orateur sollicite la « permission » de ses auditeurs pour raconter son histoire (respectivement : (...) συγχωρήσατέ μοι λόγον οὐ πάλαι γεγονότα διηγῆσασθαι." τῶν δὲ συγχωρησάντων... Greene, 1981, p. 83 ; et (...) ἐδεήθη αὐτῶν ὅπως ἐπιτρέψωσιν αὐτῷ Αἰσώπειον μῦθον εἰπεῖν. Τῶν δὲ συγχωρησάντων αὐτῷ, ἀρξάμενος ἔλεγε, Esopé, fable 96 Chambry (CUF p. 45) (= 63 Hausrath, p. 86 = 63 Perry, 1952, p. 345) ; nous soulignons). Nous pourrions risquer l'hypothèse que les scholiastes ont tenté de constituer autour de Démosthène une tradition semblable à celle dont témoigne la fable d'Esopé sur Démade, pour rivaliser avec elle. Alors que celle-ci est passée à la postérité, grâce à sa reprise par La Fontaine, *Fables*, VIII, 4 (« Le pouvoir des fables. À M. de Barrillon »), la première est restée enfouie dans les listes de scholies. Mais, comme un pied-de-nez de la postérité au résultat de cette rivalité littéraire entre les deux orateurs, chez La Fontaine, le souvenir de Démosthène tend à éclipser le Démade du modèle grec – qui n'est pas nommé : « Que ne demandez-vous ce que Philippe fait ? » (v. 60) !

<sup>394</sup> Δίδυμός φησι τὴν περὶ ὄνου σκιάς παροιμίαν παραπεποιήσθαι ὑπὸ τοῦ ῥήτορος λέγοντος περὶ τῆς ἐν Δελφοῖς σκιάς..., Harpocraton, s.v. Περὶ τῆς ἐν Δελφοῖς σκιάς (Keaney, p. 211 ; Pearson/Stephens, fgt. 2, p. 55).

<sup>395</sup> Mégare : scholiastes d'Aristophane et de Platon, Photius. Zenobius et Suidas rapportent les deux versions. Ce dernier rapporte même en tout trois variantes, ce qui est significatif de la confusion et de l'incertitude de cette anecdote ; voici respectivement l'auteur supposé et la destination du marchand dans chacune de ces trois versions : Démosthène/Mégare (Adler t. 3, p. 543, n° 400), la rumeur (φασί)/Delphes (*ibid.*, n° 401), Démosthène/Delphes (*ibid.*, p. 657-8, n° 327).

<sup>396</sup> Cf. Weil, 1912, p. 212 *ad loc.* : « Ici encore, on reconnaît l'influence de notre passage, mal interprété. ».

<sup>397</sup> La présentation que fait Zenobius des deux versions du récit paraît significative de ce point de vue : Λέγουσι δὲ ὅτι Δημοσθένης (...) [suit le récit de l'apologue, dans la version où la destination est Mégare.]. Ἄλλοι δὲ λέγουσιν, ὅτι Ἀθήνηθεν εἰς Δελφούς τὸν ὄνον ἐμισθώσατο. Ὅθεν, φασί, καὶ αὐτὸς ὁ Δημοσθένης περὶ τῆς ἐν Δελφοῖς σκιάς φησὶ, καὶ ὁ Πλάτων δὲ, καὶ ἄλλοι πολλοί. (Zenobius, VI, 28).

Weil : le marchand se rend à Mégare, c'est-à-dire un centre important pour le théâtre comique avec la farce dorienne, dite encore farce de Mégare, qui a pu constituer l'une des sources de la comédie attique<sup>398</sup>. Ce trait pourrait ainsi constituer un indice de l'origine comique d'une telle anecdote, pour laquelle plaidait déjà J. Van Leeuwen, en s'appuyant d'une part sur le côté dérisoire et burlesque d'un tel procès, qui tend à lui ôter toute vraisemblance, et d'autre part sur le fait que le récit est rapporté sur le mode du discours indirect : il serait passé du théâtre au domaine commun de la *vox populi*<sup>399</sup>.

La question de l'origine comique de cette anecdote se pose donc, d'autant plus qu'une comédie d'Archippos portait le titre d'Ὀνοῦ σκιά, qui seul nous en a été conservé, sans le moindre indice concernant son sujet. J. Van Leeuwen, à partir de là, avance l'hypothèse que les deux occurrences de l'expression chez Aristophane font allusion à cette pièce, qui leur serait donc légèrement antérieure et porterait sur le même thème, c'est-à-dire la satire du goût des Athéniens pour les procès<sup>400</sup>. De là à considérer que notre apologue formait la trame de la pièce d'Archippos, ou en constituait simplement un élément, il y a néanmoins un grand pas, que J. Van Leeuwen n'hésite pas à franchir. La question du rapport du drame satyrique de Sophocle avec cette pièce se pose alors : J. Van Leeuwen suppose que ce dernier pourrait également citer Archippos<sup>401</sup>. La conjecture est impossible à vérifier, puisque ni la date de la pièce d'Archippos ni celle du drame en question de Sophocle ne sont connues, et, contrairement à ce qui se trouve avancé par le commentateur, rien ne s'oppose à ce que le *Kédalion* soit antérieur à l'Ὀνοῦ σκιά.

En outre, J. Van Leeuwen se heurte immédiatement à une difficulté qui provient de la confiance qu'il accorde au grand nombre de témoignages qui attribuent ce discours à Démosthène : si nous avons affaire à une anecdote devenue proverbiale dans la seconde moitié du V<sup>ème</sup> siècle, comment se fait-il que Démosthène puisse en user pour éveiller chez

---

<sup>398</sup> Cf. Weil, 1912, p. 212 *ad loc.* : « (...) cet apologue, lequel, à en juger par son local, pourrait remonter à la farce de Mégare... ». Sur la farce de Mégare, cf. Kerkhof, 2001. Aristophane y fait allusion dans les *Acharniens*, 729-835 (cf. commentaire de Crémoux, 2008, p. 130-1, *ad loc.*), et peut-être dans les *Guêpes*, 57, mais les interprétations divergent sur ce dernier point (pour Crémoux, 2008, p. 131, il s'agit d'une allusion « assez explicite » ; *contra* cf. C. Orfanos, in Coulon, Van Daele et Orfanos, 1998, p. 8-9).

<sup>399</sup> « Verbum autem illud φασί, unde narrandi initium fecit scholiasta, in mentem nobis revocat alias eiusdem farinae narratiunculas, quae ex comicorum pulpitis, ubi natae fuerant, ab hominibus semidoctis in historiam politicam vel litterariam sunt detrusae... », Van Leeuwen, 1893, p. 162, qui commente la scholie à Aristophane, *Guêpes*, 191. Pour renforcer son analyse nous pourrions faire remarquer que dans toutes les autres sources de ce récit, il se trouve introduit, de manière analogue, par le verbe λέγουσι.

<sup>400</sup> « Archippus igitur, nisi omnia nos fallunt, iudiciorum studium, quo Athenienses flagrabant – certe flagrare dicebantur – festive traduxit in comoedia sua, cui *Asini umbra* nomen fuit ; quam fabulam ante Vespas, brevi opinor, actam esse noster locus [*i.e.* *Guêpes*, 191] testatur, ad eandem autem Aristophanes allusit in fr. 192. », Van Leeuwen, 1893, p. 162.

<sup>401</sup> *Ibid.*, p. 162, n. 1.

ses auditeurs le moindre suspens ? En réalité, Démosthène aurait repris à son compte un récit tombé dans l'oubli en raison du peu de renommée de son premier auteur : ce n'est qu'à partir de là que ce récit serait devenu célèbre, faisant par là même de l'expression qui nous occupe un proverbe<sup>402</sup>.

Cette solution ingénieuse, sans même parler de l'échafaudage d'hypothèses impossibles à vérifier sur lequel elle s'appuie, ne tient pas devant l'emploi du proverbe par Platon, à mi-chemin entre Aristophane et Démosthène, parce qu'il prouve l'existence du proverbe avant Démosthène. J. Van Leeuwen se contente de balayer rapidement l'objection, d'une manière peu convaincante, en voulant supprimer du texte du *Phèdre* le mot *σκιᾶς*<sup>403</sup>. Suivant sur ce point le scholiaste, nous ne voyons pas pourquoi il faudrait considérer que *περὶ ὄνου σκιᾶς* n'est pas le proverbe dont nous parlons ; au contraire, le contexte du *Phèdre*, qu'invoque précisément J. Van Leeuwen, fait écho sur bien des points à ce proverbe, qui s'y insère donc parfaitement<sup>404</sup>. Enfin, et surtout, les manuscrits transmettent tous cette leçon. Il n'y a donc aucune raison de la suspecter<sup>405</sup>.

Devant le caractère hasardeux de toutes ces conjectures, et pour clore cet examen, il semble par conséquent plus raisonnable de s'en tenir au fait que nous avons affaire à une expression proverbiale<sup>406</sup> dont les origines restent obscures, et que le récit allégué pour l'expliquer demeure impossible à vérifier, sans parler des problèmes insolubles d'attribution qu'il soulève. L'identification de l'anecdote illustrant ce proverbe avec l'intrigue de la pièce d'Archippos reste une pure hypothèse ; même si tel était le cas, ce dernier aurait très bien pu inventer ce récit pour rendre compte d'un proverbe obscur, tout comme Démosthène aurait aussi pu le faire après lui. Cela nous conduit à penser que le fameux récit rapporté par les scholiastes et les lexicographes peut n'avoir été à l'origine qu'une invention « étymologique » ou étiologique pour expliquer le proverbe. Quoi qu'il en soit, ce dernier ne s'emploie que dans un registre comique ou du moins familier.

---

<sup>402</sup> « Sed facillime haec omnia componi possunt, si statuimus Demosthenem auditoribus suis enarrasse argumentum fabulae quae oblivio iam premeretur, a frigido poeta Archippo scenae olim commissae ; post Demosthenis autem oratorium illud artificium asini umbra in proverbium abiisse, quod in populi ore nunquam potuisset nasci... », *ibid.*, p. 163.

<sup>403</sup> Van Leeuwen, 1909<sup>3</sup>, p. 39. Dans la première édition de son commentaire, il indique simplement, à titre d'explication, que le mot ne convient pas dans le contexte (Van Leeuwen, 1893, p. 163).

<sup>404</sup> Cf. sur ce point Brisson, 2000, p. 220 : « Étant donné le contexte de l'entretien rapporté dans le *Phèdre* (été, midi, allusion à Mégare, allusion à l'âne, rédaction de plaidoiries par Lysias notamment), la mention de ce proverbe est particulièrement heureuse. ».

<sup>405</sup> On pourra se reporter, entre autres, aux éditions de Moreschini, Reale et Burnet. Cf. encore De Vries, 1969, p. 198, *ad loc.*

<sup>406</sup> C'est le point sur lequel il y a unanimité des commentateurs anciens (toutes les scholies et lexiques que nous avons cités emploient le terme de *παροιμία*) et modernes.

Dans tous les cas, Démosthène joue habilement avec ce proverbe non seulement en remplaçant ὄνου par ἐν Δελφοῖς, ce qui est une manière d'en raviver le sens métaphorique tout en provoquant un effet de surprise par rapport aux attentes de l'auditeur, mais aussi en prenant le « combat » au sens littéral, puisqu'il s'agit bien d'une guerre (πολεμήσαι), et plus d'un simple procès (μάχεσθαι). Il désigne par là les honneurs attachés au fait de posséder un siège au conseil amphictionyque de Delphes : après avoir passé les Thermopyles avec ses troupes, grâce à la trahison du Phocidien Phalaicos qui lui livre les forteresses commandant la passe, Philippe écrase les Phocidiens au nom de l'Amphictyonie, puis exige d'Athènes qu'elle le reconnaisse comme membre de cette dernière. L'objet du discours de Démosthène est de dissuader les Athéniens de chercher l'affrontement sur cette question, la paix leur profitant davantage que la guerre en raison de la nouvelle situation stratégique qui joue en leur défaveur : s'ils s'opposent ouvertement à Philippe, désormais maître absolu de l'Amphictyonie<sup>407</sup>, sur une question relevant de cette dernière, ils s'exposent à se retrouver pris dans une nouvelle guerre sacrée, comme les Phocidiens, c'est-à-dire qu'ils prennent le risque de susciter contre eux une coalition de Philippe avec les Thessaliens et les Thébains, leurs voisins immédiats, sous des prétextes religieux. Or le conseil amphictyonique ne représente qu'une autorité morale et religieuse, qui a pour fonction d'assurer la gestion du sanctuaire de Delphes, mais ne possède par ailleurs aucun pouvoir politique. Ce n'est donc qu'une « ombre », et il serait absurde que les Athéniens prennent le risque de déclencher contre tous une guerre défavorable pour une chose sans valeur, alors qu'ils se sont résignés à la paix peu de temps auparavant, avec la paix de Philocrate, abandonnant de réels avantages stratégiques, comme Oropos à Thèbes et Amphipolis à Philippe<sup>408</sup>.

Démosthène transforme donc un proverbe en métaphore forte et originale grâce à une modification lexicale et au contexte immédiat du propos.

Dans le discours *Sur la couronne*, Démosthène utilise le terme σκότος, au propre « obscurité », dans un sens intellectuel, selon l'analogie topique entre le sens de la vue et le

---

<sup>407</sup> Parce qu'il contrôle la Thessalie, qui représente douze voix sur vingt-quatre, et reçoit les deux sièges qui appartenaient aux Phocidiens en récompense de son intervention.

<sup>408</sup> Démosthène, *Paix*, 13-25. Pour dramatiser la situation, Démosthène évoque aussi le fait que « les Argiens, les Messéniens, les Mégalo-politains, et quelques autres Péloponnésiens qui partagent leurs sentiments, doivent nous être hostiles en raison de nos pourparlers avec Sparte... » (*ibid.*, 18). En d'autres termes, Athènes est encerclée. Rappelons par ailleurs que la guerre sacrée qui faisait rage depuis 356 avait opposé deux blocs et avait amené l'intervention de Philippe dans les affaires de la Grèce : d'un côté les Locriens, les Thébains, les Thessaliens et Philippe, appelé à l'aide en 354 par ces derniers, attaqués par les Phocidiens – sa victoire sur ceux-ci en 352 lui donnera d'être élu à la tête de la confédération thessalienne ; de l'autre côté les tyrans de Phères, les Phocidiens, les Athéniens et les Spartiates.

discernement intellectuel. L'« obscurité » aveugle ici effectivement le jugement des Athéniens (παρ' ὑμῖν) en leur dissimulant « la vérité », tout comme l'obscurité véritable soustrait les objets au regard, à savoir qu'Eschine est un traître qui a parachevé son forfait<sup>409</sup> en se montrant responsable de la perte, non seulement de ses concitoyens morts à Chéronée et de la liberté de sa cité, mais aussi des Grecs<sup>410</sup>, puisqu'il a fourni à Philippe le prétexte que celui-ci attendait pour envahir la Grèce centrale en provoquant une quatrième guerre sacrée en 339<sup>411</sup> – comme Démosthène tente de le démontrer depuis le § 140 –, ce qui a abouti en effet à la défaite des Grecs coalisés à Chéronée l'année suivante.

La métaphore σκότος se rencontre assez fréquemment en poésie dans divers schèmes métaphoriques et avec diverses acceptions, sans tenir compte de ses nombreux emplois figurés<sup>412</sup>, qui ont en commun l'idée générale de cacher. Mais pour ce qui nous intéresse ici

<sup>409</sup> (...) ἐν δ' ἐπεξεργάστ', ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τοιοῦτον ὃ πάσι προτέροις ἐπέθηκε τέλος· (« Mais il y a ajouté une action, Athéniens, qui a mis le comble à ses agissements antérieurs... », lesquels se résument à (...) συναγωνίζεσθαι Φιλίππῳ (...) κατὰ τῆς πατρίδος, « (...) être l'allié de Philippe (...) contre la patrie. »), *Cour.*, 139 et 140 (trad. G. Mathieu).

<sup>410</sup> Τίς ὁ τῶν κακῶν τῶν γεγενημένων αἴτιος ; Οὐχ οὗτος ; (...) Οὐχ ὑφ' ἐνός, ἀλλ' ὑπὸ πολλῶν καὶ πονηρῶν τῶν παρ' ἐκάστοις [sc. τοιαῦτα πέπονθεν ἢ Ἑλλάς], ὡ γῆ καὶ θεοί· ὦν εἰς οὐτοσί, ὄν, εἰ μὴδὲν εὐλαβηθέντα τάληθές εἰπεῖν δέοι, οὐκ ἂν ὀκνήσαιμ' ἔγωγε κοινὸν ἀλειτήριοι τῶν μετὰ ταῦτ' ἀπολωλότων ἀπάντων εἰπεῖν, ἀνθρώπων, τόπων, πόλεων. (« Qui est le principal responsable des malheurs qui sont arrivés ? N'est-ce pas cet individu ? (...) Non, ce n'est pas par un seul, mais par beaucoup de scélérats établis dans chaque pays [sc. qu'un tel sort a été infligé à la Grèce], ô terre et dieux ! Eschine est l'un d'eux ; et s'il faut dire la vérité sans prendre de précautions, je n'hésiterai pas, moi, à l'appeler le fléau commun de tout ce qui a péri depuis, hommes, pays, cités... »), *ibid.*, 158-9 (*id.* modifiée au début du second membre). Remarquons que Démosthène se contredit ici sur le caractère universel ou non de la responsabilité d'Eschine, bien qu'il penche en sa faveur comme le montre son affirmation dans le texte cité ci-dessous, p. 109, n. 411.

<sup>411</sup> Ὅραθ' ὅτι φεύγει μὲν τὰς ἰδίας προφάσεις, εἰς δὲ τὰς Ἀμφικτυονικὰς καταφεύγει. Τίς οὖν ὁ ταῦτα συμπαρασκευάσας αὐτῷ ; Τίς ὁ τὰς προφάσεις ταύτας ἐνδούς ; (« Vous voyez qu'il évite de parler de ses motifs personnels et a recours aux motifs fournis par les Amphictyons. Qui donc l'a aidé à préparer cela ? Qui lui a offert ces motifs ? »), *ibid.*, 158 (trad. G. Mathieu). Ce passage précède immédiatement celui de la note précédente, et se réfère à une lettre de Philippe annonçant son intervention que Démosthène vient de faire lire, *ibid.*, 157. Cf. Τὸν γὰρ ἐν Ἀμφίσσῃ πόλεμον, δι' ὃν εἰς Ἐλάτειαν ἦλθε Φίλιππος καὶ δι' ὃν ἤρεθῆ τῶν Ἀμφικτυόνων ἡγεγῶν ὃς ἅπαντ' ἀνέτρειπε τὰ τῶν Ἑλλήνων, οὗτός ἐστιν ὁ συγκατασκευάσας καὶ πάντων εἰς ἀνῆρ τῶν μεγίστων αἴτιος κακῶν. Καὶ τότε εὐθύς ἐμοῦ διαμαρτυρομένου καὶ βοῶντος ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ· « Πόλεμον εἰς τὴν Ἀττικὴν εἰσάγεις, Αἰσχίνη, πόλεμον Ἀμφικτυονικόν... » (« En effet la guerre d'Amphissa, qui permet à Philippe de venir à Elatée et qui fit choisir comme chef des Amphictyons l'homme qui a bouleversé toute la Grèce, c'est cet individu qui l'a machinée et qui, seul au monde, est responsable des plus grands malheurs. Et alors, dès le début, quand je protestais et criais à l'Assemblée : “Tu introduis la guerre en Attique, Eschine, une guerre amphictyonique”... »), *ibid.*, 143 (*id.*). Au printemps 339, Eschine, élu pylagore, c'est-à-dire en quelque sorte ambassadeur auprès du conseil amphictyonique de Delphes, déclenche une guerre sacrée contre les Locriens d'Amphissa : ceux-ci attaquaient Athènes devant l'amphictionie pour une irrégularité dans la consécration d'une offrande (cf. Eschine, *Ctés.*, 116-8), et Eschine, afin de détourner de ce point l'attention des délégués accuse les Locriens d'avoir usurpé la terre sacrée. Devant l'échec d'une première expédition conduite par le Thessalien Cottyphos, les Amphictyons font appel à Philippe (cf. Démosthène, *Cour.*, 151-2).

<sup>412</sup> Pour les emplois figurés, cf. LSJ, s.v., 2 (ténèbres de la mort), 3 (ténèbres des enfers), 4 (ténèbres du sein maternel) et 5 (ténèbres de la cécité). Pour les emplois métaphoriques, cf. *ibid.*, 6, où l'on trouve quinze occurrences, toutes chez les Tragiques ou Pindare, mis à part deux chez Xénophon (une dernière référence est donnée à Platon, mais elle entre dans la catégorie d'images que nous analysons ensuite). Pour ne citer que trois exemples révélateurs de la diversité du paradigme, la métaphore employée par Sophocle, *Electre*, 1396-7 désigne la ruse ((...)/ Ἐρμῆς σφ' ἄγει δόλον σκότῳ / κρύψας πρὸς αὐτὸ τέραμα..., « (...) / c'est Hermès, qui le mène

plus particulièrement, le terme σκότος apparaît aussi à plusieurs reprises chez Platon dans des métaphores qui, outre trois occurrences qui revêtent une acception morale<sup>413</sup>, désignent surtout les ténèbres intellectuelles, tout comme chez Démosthène :

(...) ὁ δὴ μοι φαίνονται ψηλαφῶντες οἱ πολλοὶ ὥσπερ ἐν σκότει, αλλοτρίῳ ὀνόματι προσχρόμενοι, ὡς αἴτιον αὐτὸ προσαγορεύειν.<sup>414</sup>

Οὕτω τοίνυν καὶ τὸ τῆς ψυχῆς ὥδε νόει· ὅταν μὲν οὖν καταλάμπει ἀλήθειά τε καὶ τὸ ὄν, εἰς τοῦτο ἀπερεΐσθαι, ἐνόησέν τε καὶ ἔγνω αὐτὸ καὶ νοῦν ἔχειν φαίνεται· ὅταν δὲ εἰς τὸ τῷ σκότῳ κεκραμένον, τὸ γιγνόμενόν τε καὶ ἀπολλύμενον, δοξάζει τε καὶ ἀμβλυώττει ἄνω καὶ κάτω τὰς δόξας μεταβάλλον, καὶ ἔοικεν αὖ νοῦν οὐκ ἔχοντι.<sup>415</sup>

(...) νομοθέτης δ' ἡμῖν δόξαν εἰς τοῦναντίον τούτου καταστήσει, τὸ σκότος ἀφελών...<sup>416</sup>

Ἄ δὲ λέγω, δηλῶσαι πειρατέον οἶον δείγματα ἐξενεγκόντα εἰς φῶς· νῦν γὰρ λεγομένοις ἔοικε κατὰ τι σκότος.<sup>417</sup>

(...) ἐν ὄνομα περιλαβὸν πάσαν ἀπορίαν καὶ σκότον ἀπεργάζεται.<sup>418</sup>

Dans le second passage, en particulier, nous pouvons relever l'opposition des ténèbres de la méconnaissance, manifestée par l'opinion, à la lumière de la vérité (καταλάμπει ἀλήθειά τε), que nous retrouvons chez Démosthène sous une forme plus sobre et débarrassée de l'arrière-plan philosophique précis du platonisme, avec la seule mention de la vérité (τῆς ἀληθείας) et des ténèbres épaisses (πολύ τι σκότος). Mais puisque ceux-ci s'opposent à

---

au but, qui cache sa fourbe dans l'ombre... » (trad. P. Mazon)), celle de Pindare *Néméennes*, VII, 12-3 ((...) ταῖς μεγάλαι γὰρ ἀλκαί / σκότον πολὺν ὕμνων ἔχοντι δεόμεναι· « Car, privée de l'hymne qui la loue, la valeur reste couverte d'une obscurité profonde... » (trad. A. Puech)) l'absence de renommée et de gloire, enfin celle d'Euripide, *Les Phéniciennes*, 1214 (Κακόν τι κεύθεις καὶ στέγεις ὑπὸ σκότῳ., « Tu caches un malheur et le cèles dans l'ombre. » (trad. L. Méridier)) le fait de cacher une nouvelle dans ses propos.

<sup>413</sup> Cf. Places, 1964, s.v., b, β, qui cite Platon, *Rép.*, V, 461 b 2 ; *Lois*, V, 738 e 3, et IX, 875 c 2.

<sup>414</sup> « Et à mes yeux, c'est justement cela que la plupart des gens, tâtonnant comme dans les ténèbres, désignent d'un terme impropre, comme étant une cause. », Platon, *Phédon*, 99 b 4-6 (trad. P. Vicaire).

<sup>415</sup> « Fais-toi de même à l'égard de l'âme l'idée que voici. Quand elle fixe ses regards sur un objet éclairé par la vérité et par l'être, aussitôt elle le conçoit, le connaît et paraît intelligente ; mais lorsqu'elle se tourne vers ce qui est mêlé d'obscurité, sur ce qui naît et périt, elle n'a plus que des opinions, elle voit trouble, elle varie et passe d'une extrémité à l'autre, et semble avoir perdu toute intelligence. », *Rép.*, VI, 508 d 4-9 (trad. E. Chambry).

<sup>416</sup> « (...) mais le législateur corrigera cette perversion de notre jugement en supprimant l'obscurité... », *Lois*, II, 663 b 7-9 (trad. E. des Places).

<sup>417</sup> « Ce que j'en dis, il me faut essayer de l'éclairer comme par échantillons que l'on apporte au jour, car, pour l'instant, notre exposé se fait, semble-t-il, un peu dans l'obscurité. », *ibid.*, VII, 788 c 2-4 (*id.*).

<sup>418</sup> « (...) et le fait qu'un seul nom les enveloppe est ce qui crée tout l'embarras et toute l'obscurité. », *ibid.*, VIII, 837 a 3-4 (*id.*). Il est question de « (...) la nature et de l'amitié et du désir et de ce qu'on nomme l'amour... » ((...) τὴν τῆς φιλίας τε καὶ ἐπιθυμίας ἅμα καὶ τῶν λεγομένων ἐρώτων φύσιν...), *ibid.*, 836 e 6-837 a 1 (*id.*).

celle-là en l'obscurcissant, c'est-à-dire en empêchant les Athéniens de l'appréhender, son identification à la lumière reste bien présente de manière implicite.

La racine σκωτο- entre dans la formation de plusieurs autres termes qui se trouvent également employés à titre de métaphores pour désigner les ténèbres intellectuelles, essentiellement σκωτεινός, σκωτεινῶς, σκωτεινότης, σκωτώδης, σκωτοῦν et ἐπισκωτεῖν, ce qui indique qu'il s'agit là d'un paradigme métaphorique certes courant, mais qui n'en demeure pas moins fort sensible et expressif. En effet, à considérer les choses dans le détail, nous nous apercevons que les cinq premiers de ces termes se trouvent utilisés dans la langue classique dans le cadre de cette métaphore, soit en grande majorité, soit même le plus souvent, exclusivement par Platon<sup>419</sup>. En outre, cette série est à rapprocher pour le sémantisme des termes σκαιός, σκαιοσύνη et σκαιοτήτης, dérivés de σκιά, l'« ombre » ; la fréquence de l'adjectif surtout, chez tous les types d'auteur, dans le sens de « stupide »<sup>420</sup>, sur lequel sont construits les deux autres mots, tend à indiquer une lexicalisation. Cela fait ressortir par opposition le caractère encore vivant de la métaphore σκότος.

Ainsi, la métaphore des ténèbres intellectuelles devait être courante dans la langue, et Platon en fait grand usage. Elle peut en effet trouver chez lui une résonance particulière au vu de l'analogie entre le Bien et le Soleil dans le livre VI de la *République*<sup>421</sup>. Il en va de même pour le verbe ἐπισκωτεῖν, que Platon n'emploie pas : l'occurrence la plus ancienne remonte à Isocrate, contemporain du précédent, mais il s'agit sans doute là encore d'une expression usuelle.

Par conséquent, la métaphore des ténèbres intellectuelles exprimée par le terme σκότος, même si elle ne constitue pas en elle-même une création originale de Démosthène, garde chez lui toute son expressivité, d'autant plus qu'il la développe en lui donnant

---

<sup>419</sup> Mis à part une occurrence chez Eschine, *Amb.*, 34 ((...) φθέγγεται τὸ θηρίον τοῦτο προοίμιον σκωτεινόν τι..., « (...) cet être prodigieux commence à balbutier (...) un exorde obscur... » (trad. V. Martin et G. de Budé) ; il s'agit de Démosthène), σκωτεινός ne se trouve que chez Platon (*Rép.*, IV, 432 c 10 ; VII, 520 c 4 ; *Soph.*, 254 a 5 et *Philèbe*, 48 b 4-5 ; Platon élabore aussi d'autres métaphores à partir de ce terme, cf. Places, 1964, s.v., b, β, et γ, p. 457.). Les quatre suivants ne se trouvent que chez Platon, respectivement *Rép.*, VIII, 558 d 8, puis *Soph.*, 254 a 4, ensuite *Prot.*, 339 e 2 ; *Rép.*, VI, 506 a 1 ; VII, 518 a 7, et *Théét.*, 209 e 4, enfin *Cratyle*, 412 b 2 ; *Rép.*, V, 478 c 14 et 479 c 8 ; *Lois*, XII, 952 a 4. Il faut citer également en complément à cette liste, mais de façon plus marginale, σκωτοδινία (*Soph.*, 264 c 11, et *Lois*, X, 892 e 7) et σκωτοδινῶν (*Théétète*, 155 c 10, et *Lois*, II, 663 b 6), qui expriment le vertige qui saisit l'esprit : ils ne renvoient à la métaphore des ténèbres qu'indirectement, dans la mesure où ils se présentent tout d'abord comme une métaphore médicale, ces termes apparaissant dans la collection hippocratique pour qualifier les vertiges (cf. par exemple, respectivement, Hippocrate, *De l'ancienne médecine*, x, 4 (CUF II/1, 131, 3 ; Littré I, 592, 17), et *Des semaines*, 51 (Littré VIII, 670, 15), dont la date est controversée (cf. Jouanna, 1992a, p. 560-1)).

<sup>420</sup> Cf. LSJ s.v. σκαιός, III.

<sup>421</sup> Ces développements (Platon, *Rép.*, VI, 506 b 3-509 d 6) se situent au sein de la réflexion sur l'éducation des gardiens (*ibid.*, VI, 502 c 9-VII, 541 b 6) et débouchent sur l'analogie de la ligne à la fin du livre VI (*ibid.*, VI, 509 d 7-511 e 6) puis sur l'allégorie de la caverne au début du livre VII (*ibid.*, VII, 514 a 1-521 b 11).



davantage d'ampleur. Il renforce en effet tout d'abord σκότος par l'adjectif πολύ, ce qui constitue une originalité par rapport à Platon, qui n'emploie jamais d'adjectif qualificatif dans ce cas ; l'orateur rend de la sorte la métaphore plus sensible. Ensuite, il finit de s'approprier celle-ci en la ravivant par l'emploi de la préposition πρὸ, « devant », qui s'accorde parfaitement à l'image en précisant de manière concrète la modalité par laquelle l'ombre cache quelque chose à la vue : là encore, nous ne trouvons rien de tel chez Platon. Démosthène fait donc preuve en définitive d'originalité et d'une grande expressivité en reprenant cette métaphore, puisqu'il la développe pour elle-même au niveau du métaphorisant.

La seconde occurrence du terme σκότος participe au départ d'un schème métaphorique tout différent, puisqu'il renvoie, comme le confirme la présence du substantif coordonné κωφότητα, à la « cécité » au sens physique d'altération du sens visuel<sup>422</sup>, selon une métaphore que nous ne rencontrons ailleurs que dans la tragédie, presque uniquement à propos d'Œdipe :

(...)

βλέποντα νῦν μὲν ὄρθ', ἔπειτα δὲ σκότον.<sup>423</sup>

Ἀποσπάσῃς γὰρ εἰμάτων χρῦσηλάτους  
περόνῃς ἀπ' αὐτῆς, αἴσιν ἐξεστέλλετο,  
ἄρῃς ἔπαισεν [*sc.* Οἰδίπους] ἄρθρα τῶν αὐτοῦ κύκλων,  
αὐδῶν τοιαῦθ', ὀθούνεκ' οὐκ ὄψοιντό νιν  
οὔθ' οἱ' ἔπασχεν οὔθ' ὅποι' ἔδρᾱ κακά,  
ἀλλ' ἐν σκότῳ τὸ λοιπὸν οὐς μὲν οὐκ ἔδει  
ὀψοίαθ'...<sup>424</sup>

Ἴω σκότου

νέφος ἐμὸν ἀπότροπον, ἐπιλόμενον ἄφατον,  
ἀδάματόν τε καὶ δυσούριστόν <μοι>.<sup>425</sup>

<sup>422</sup> Cf. LSJ, s.v., 5.

<sup>423</sup> « Tu vois le jour : tu ne verras bientôt plus que la nuit. », Sophocle, *Œdipe roi*, 419 (trad. P. Mazon). Tirésias fait à Œdipe cette prédiction.

<sup>424</sup> « Arrachant les agrafes d'or qui servaient à draper ses vêtements sur elle, il [*sc.* Œdipe] les lève en l'air et il se met à en frapper ses deux yeux dans leurs orbites. « Ainsi ne verront-ils plus, dit-il, ni le mal que j'ai subi, ni celui que j'ai causé ; ainsi les ténèbres leur défendront-elles de voir désormais ceux que je n'eusse pas dû voir... », *ibid.*, 1268-74 (*id.*).

<sup>425</sup> « Ah ! nuage de ténèbres ! nuage abominable, qui t'étends sur moi, immense, irrésistible, écrasant ! », *ibid.*, 1313-5 (*id.*). Ces vers sont prononcés par Œdipe qui vient de se crever les yeux.

(...)

σκότον δεδορκώς,<sup>426</sup>

Ἐγὼ σκοτώσω βλέφαρα καὶ δεδορκότα.<sup>427</sup>

L'originalité de l'orateur consiste alors à reprendre cette métaphore tragique, rare dans un discours. Cela va plus loin toutefois : elle exprime ici l'« aveuglement » des Athéniens (παρ' ὑμῶν ; παρ' ὑμῖν τοῖς ἅπαντ'), c'est-à-dire le fait que, contrairement à Philippe qui distingue précisément ses amis de ses ennemis<sup>428</sup>, ils ne font pas de différence entre Démosthène, qui n'a de cesse de travailler en vue du salut de la patrie (τοῖς δὲ πρὸς ὑμᾶς ζῶσι καὶ τῆς παρ' ὑμῶν τιμῆς γλιχομένοις καὶ μὴ προδεδωκόσι), et ses collègues d'ambassade qu'il accuse de trahison et de corruption dans le présent procès, au premier chef Eschine, comme l'indique τοῖς ἀλιτηρίοις τούτοις ἐξ ἴσου νῦν ἔμ' ἀγωνίζεσθαι, expression qui reprend :

(...) μισῶ δὲ τούτους ὅτι μοχθηροὺς καὶ θεοῖς ἀχθροὺς εἶδον ἐν τῇ πρεσβείᾳ καὶ ἀπεστέρημαι καὶ τῶν ἰδίων φιλοτιμιῶν διὰ τὴν τούτων δωροδοκίαν πρὸς ὅλην δυσχερῶς ὑμῶν τὴν πρεσβεῖαν ἐσχηκότων.<sup>429</sup>

Or le but du procès pour Démosthène consiste précisément à établir que leurs attitudes durant cette ambassade, la seconde, étaient en totale opposition<sup>430</sup>. Il s'agit donc encore dans ce passage, tout comme dans le précédent, d'un manque de clairvoyance et de discernement dont l'auteur accuse ses concitoyens.

---

<sup>426</sup> « (...) les yeux ouverts sur les ténèbres ? », Euripide, *Les Phéniciennes*, 377 (trad. L. Méridier). Polynice parle de son père Œdipe.

<sup>427</sup> « J'aveuglerai ses yeux, fussent-ils grands ouverts. », Sophocle, *Ajax*, 85 (trad. P. Mazon modifiée). Athéna indique à Ulysse le stratagème qu'elle va mettre en œuvre afin qu'Ajax ne le voie pas.

<sup>428</sup> Οὐκοῦν δεινόν, ὃ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, καὶ σχέτλιον τοῖς μὲν τὰ Φιλίππου πράγμαθ' ἠρημένοις θεραπεύειν οὕτως ἀκριβῆ τὴν παρ' ἐκείνου πρὸς ἐκάτερ' αἴσθησιν ὑπάρχειν ὡσθ' ἕκαστον, ὡσπερ ἂν παρεστηκότος αὐτοῦ, μηδ' ὧν ἂν ἐνθαδὶ πράξει μηδὲν ἠγείσθαι λήσειν, ἀλλὰ φίλους τε νομίζειν οὓς ἂν ἐκείνῳ δοκῆ καὶ μὴ φίλους ὡσαύτως... (« N'est-il pas terrible, Athéniens, et lamentable, que, pour les gens qui ont pris le parti de Philippe, celui-ci ait un sentiment si exact des deux attitudes possibles, que chacun d'eux, comme si Philippe était à côté de lui, se figure que celui-ci n'ignore rien de ce qu'il fait même ici ; qu'il regarde comme amis ceux qu'il plaît à Philippe, et de même pour les ennemis... »), Démosthène, *Amb.*, 226 (trad. G. Mathieu). Il s'agit du premier membre de la parataxe dont le passage contenant la métaphore forme le second.

<sup>429</sup> « Si je déteste ces gens, c'est que, pendant l'ambassade, j'ai vu en eux des pervers, des impies, parce que leur corruption me prive d'honneurs personnels, vu que vous êtes mal disposés contre toute l'ambassade. », *ibid.*, 223 (*id.*). La privation de honneurs dus aux ambassadeurs provient d'une initiative de Démosthène, cf. *ibid.*, 31.

<sup>430</sup> (...) βουλόμενος ἀγωνίᾳ καὶ δικαστηρίῳ μοι διωρισθαι παρ' ὑμῖν ὅτι τάναντι ἔμοι καὶ τούτοις πέπρακται. (« (...) je veux qu'un procès et qu'un tribunal précisent devant vous que ces gens-là et moi avons agi de façon opposée. », *ibid.*, 223 (*id.*)).

En d'autres termes, cette métaphore complexe est fort singulière ; elle joue sur deux niveaux : la métaphore de la cécité se trouve prise dans une métaphore des ténèbres intellectuelles. Celle-ci se trouve en effet explicitée un peu après par l'expression ἀμαρτία<sup>431</sup>, « erreur », et les thèmes opposés du savoir et de la vérité sont omniprésents. Démosthène les applique d'abord à ses concitoyens, καὶ ταῦτα παρ' ὑμῖν τοῖς ἅπαντ' εἰδῶσιν<sup>432</sup>, de manière un peu contradictoire en apparence avec la métaphore qui précède. Mais il ne s'agit en réalité que d'une simple formule de politesse envers son auditoire, visant à ne pas se l'aliéner en risquant de trop le stigmatiser, conformément à une pratique rhétorique courante<sup>433</sup>.

Surtout, l'orateur se présente comme celui qui détient cette vérité et va délivrer les juges de leur « aveuglement » en la leur exposant : Βούλεσθ' οὖν εἰδέναι καὶ ἀκούσαι τὸ τούτων αἴτιον ; Ἐγὼ δὴ φράσω... et (...) μοι λέγοντι τάληθῆ.<sup>434</sup> Cette métaphore met en jeu, à ce titre, le thème du bon conseiller qui ouvre les yeux de ses concitoyens par sa clairvoyance, sa prévoyance et sa prescience de l'avenir ((...) τὸ μέλλον προορώμενος...<sup>435</sup>), thème que nous avons déjà rencontré à propos de τετυφώσθαι<sup>436</sup>, et dont nous constatons à présent qu'il s'applique également de façon sous-jacente et implicite à la première occurrence de σκότος.

Les deux premiers passages cités font intervenir l'image sous forme d'un emploi métaphorique du verbe ἐπισκοτεῖν, « répandre de l'ombre sur », dans un schéma presque identique de l'un à l'autre, ce qui s'explique par le fait que la *Réplique à la lettre de Philippe* représente une imitation de Démosthène par l'historien Anaximène de Lampsaque, appartenant à la génération suivante<sup>437</sup>, principalement à partir de la *Deuxième Olynthienne*. Dans les deux cas, en effet, de même que l'ombre cache quelque chose à la vue, les succès de Philippe (τὸ κατορθοῦν), d'où provient l'ombre mais à laquelle ils s'identifient en réalité, dissimule (συγκρύψαι ; συγκρύψαι καὶ συσκιάσαι) ses défauts (τούτοις ; πᾶσι τοῖς τοιούτοις) d'une part à l'attention de ses mercenaires et de leurs chefs ainsi que de son

<sup>431</sup> *Ibid.*, 228.

<sup>432</sup> Nous soulignons.

<sup>433</sup> Cf. encore juste après : (...) ἀξιῶ δὲ μηδέν' ἄχθεσθαί μοι λέγοντι τάληθῆ. (« (...) mais je demande que personne ne se fâche si je dis la vérité. »), *ibid.*, 227 (*id.*).

<sup>434</sup> « Voulez-vous donc en savoir et en connaître la cause ? Je vous l'expliquerai... » et « (...) si je dis la vérité. », *ibid.* (*id.*). Nous soulignons.

<sup>435</sup> « (...) c'est que je prévois l'avenir... », *ibid.*, 223 (*id.*). Cette prescience concerne ici le sort de Démosthène lui-même : (...) δέδοικα (...) μὴ τότε μὲν συνεπισπάσῃσθ' ἐμὲ τὸν μηδ' ὀτιοῦν ἀδικοῦντα... (« (...) je crains (...) que plus tard vous ne m'entraîniez dans leur perte, moi qui suis innocent... »), *ibid.*, 224 (*id.*).

<sup>436</sup> Cf. ci-dessus, p. 53-58.

<sup>437</sup> Il vécut dans la seconde moitié du IV<sup>ème</sup> siècle av. J.C. et au début du III<sup>ème</sup>.

entourage<sup>438</sup>, de ses compagnons, de ses chefs de mercenaires et de ses généraux dans la *Réplique*<sup>439</sup>, et derrière eux, d'autre part et surtout, aux Athéniens. Cette métaphore se développe donc ici encore à partir de l'analogie topique entre la vue et le discernement intellectuel<sup>440</sup>.

Dans le premier texte, l'auteur se place plus précisément sur le terrain de la critique morale, en fustigeant tous les vices et les turpitudes du roi (τὰ τοιαῦτ' ὄνειδη) qu'il vient de passer en revue, en commençant par l'évocation de sa jalousie envers ses meilleurs chefs de mercenaires, et qui le conduisent à écarter à chaque fois de son entourage les personnes qui viennent les heurter, pour s'entourer au contraire de personnages peu recommandables qui s'accordent à ses mauvais penchants<sup>441</sup>. Le second réduit considérablement la perspective en évacuant le portrait moral brossé avec brio dans la *Deuxième Olynthienne* pour ne considérer que la jalousie causée à Philippe par les succès de ses généraux, développant longuement leur position inconfortable de même que l'attitude du roi à leur égard dans un tableau en dyptique

---

<sup>438</sup> (...) οἱ δὲ δὴ περὶ αὐτὸν ὄντες καὶ πεζέταροι (...). Εἰ μὲν γὰρ τις ἀνὴρ ἐστὶν ἐν αὐτοῖς οἷος ἔμπειρος πολέμου καὶ ἀγώνων (...)· εἰ δὲ τις σώφρων ἢ δίκαιος ἄλλως, τὴν καθ' ἡμέραν ἀκρασίαν τοῦ βίου (...) οὐ δυνάμενος φέρειν... (« Quant à ceux qui l'entourent, ses mercenaires, ses "compagnons à pied" (...). Car s'il s'en trouve un parmi eux qui ait vraiment la science de la guerre et du combat (...). D'autre part, rencontre-t-il quelque honnête homme, de bonnes mœurs, qui ne puisse supporter ses excès quotidiens... »), Démosthène, *II Ol.*, 17-8 (trad. M. Croiset).

<sup>439</sup> Τοὺς δὲ περὶ αὐτὸν ὄντας ἐταίρους καὶ τοὺς τῶν ξένων ἡγεμόνας (...). (...) ἄχθεσθαι [*sc.* φασιν οἱ συνδιατριψάντες] τῶν στρατηγῶν καὶ τῶν ἡγεμόνων τοῖς ἄξιον ἐπαίνου τι πράξασιν... (« Quant à son entourage d'amis et aux commandants des mercenaires (...). (...) il en veut [*sc.* au dire de ceux qui l'ont fréquenté] à ses généraux et aux autres chefs quand ils ont mérité des éloges... »), *Rép.*, 10 et 12 (*id.*).

<sup>440</sup> Cf. ci-dessus, I. 3) La fumée, p. 44 *sq.*, à propos de τετυφῶσθαι.

<sup>441</sup> Εἰ μὲν γὰρ τις ἀνὴρ ἐστὶν ἐν αὐτοῖς οἷος ἔμπειρος πολέμου καὶ ἀγώνων, τούτους μὲν φιλοτιμίᾳ πάντας ἀπωθεῖν αὐτὸν ἔφη, βουλόμενον πάνθ' αὐτοῦ δοκεῖν εἶναι τὰ ἔργα – πρὸς γὰρ αὐτοῖς ἄλλοις καὶ τὴν φιλοτιμίαν ἀνυπέροβλητον εἶναι – εἰ δὲ τις σώφρων ἢ δίκαιος ἄλλως, τὴν καθ' ἡμέραν ἀκρασίαν τοῦ βίου καὶ μέθην καὶ κορδακισμοὺς οὐ δυνάμενος φέρειν, παρεῶσθαι καὶ ἐν οὐδενὸς εἶναι μέρει τὸν τοιοῦτον. et, de façon positive, Λοιποὺς δὲ περὶ αὐτὸν εἶναι ληστὰς καὶ κόλακας καὶ τοιούτους ἀθρώπους οἷους μεθυσθέντας ὀρχεῖσθαι τοιαῦτ' οἷ' ἐγὼ νῦν ὀκνῶ πρὸς ὑμᾶς ὀνομάσαι. (...) καὶ γὰρ οὐς ἐνθένδε πάντες ἀπήλαυνον ὡς πολὺ τῶν θαυματοποιῶν ἀσελγεστέρους ὄντας, Καλλίαν ἐκείνον τὸν δημόσιον καὶ τοιούτους ἀθρώπους, μίμους γελοίων καὶ ποιητὰς αἰσχροῶν ἀσμάτων, ὧν εἰς τοὺς συνόντας ποιούσιν εἵνεκα τοῦ γελασθῆναι, τούτους ἀγαπᾷ καὶ περὶ αὐτὸν ἔχει. Καίτοι ταῦτα, καὶ εἰ μικρά τις ἡγεῖται, μεγάλ', ὧ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, δείγματα τῆς ἐκείνου γνώμης καὶ κακοδαιμονίας ἐστὶ τοῖς εὐφρονοῦσιν. (« Car s'il s'en trouve un parmi eux qui ait vraiment la science de la guerre et du combat, le roi, me disait-il, écarte par jalousie tous ceux qui se distinguent ainsi, tant il tient à paraître toujours avoir tout fait par lui-même. Outre ses autres vices, en effet, il a une vanité sans égale. D'autre part, rencontre-t-il quelque honnête homme, de bonnes mœurs, qui ne puisse supporter ses excès quotidiens, son ivrognerie, ses danses déréglées, il l'éloigne, il lui refuse tout crédit. » et « Que lui reste-t-il donc ? Des pillards, des flatteurs, des gens capables de se livrer, quand ils sont ivres, à des danses que je n'ose nommer devant vous. (...) Des hommes que tout le monde ici repoussait comme plus éhontés encore que des bateleurs, un Callias, cet esclave public, d'autres du même acabit, des bouffons, des auteurs de chansons obscènes qu'ils composent pour faire rire un public à leurs dépens, tels sont ceux qu'il goûte et dont il fait sa société. Petites choses, dira-t-on ? Mais ces petites choses, Athéniens, témoignent grandement de ses principes et de sa misère morale aux yeux des hommes de sens. »), Démosthène, *II Ol.*, 18 et 19-20 (*id.*). La métaphore suit immédiatement.

qui les oppose aux simples soldats<sup>442</sup> : à ce titre, il n'est plus question de vices mais plus généralement d'« erreurs » (τὰς ἀμαρτίας).

La métaphore prend sens, dans l'une et l'autre occurrence, dans le cadre du développement où elle se trouve insérée, qui montre que l'orateur a aussi en vue ses concitoyens en l'employant : Démosthène tente de faire l'analyse des faiblesses intérieures de la Macédoine, à savoir tous les mécontentements suscités par Philippe, d'abord auprès du peuple, comme l'orateur vient de l'examiner<sup>443</sup>, et ensuite auprès de ce que nous pourrions appeler de manière commode, quoique impropre, les élites, qui se trouvent envisagées dans nos deux passages, pour démontrer aux Athéniens qu'il leur suffit de porter la guerre sur les frontières du roi et de lui infliger un revers, selon le plan que lui-même préconise, pour que ces faiblesses internes soient révélées au grand jour<sup>444</sup>. De ce point de vue, l'image de l'ombre

---

<sup>442</sup> Τοὺς δὲ περὶ αὐτὸν ὄντας ἐταίρους καὶ τοὺς τῶν ξένων ἡγεμόνας εὐρήσετε δόξαν μὲν ἔχοντας ἐπ' ἀνδρεία, περιδεῶς δὲ μᾶλλον τῶν ἀδόξων ζῶντας. (...) οἱ δὲ τοὺς κόλακας καὶ τοὺς διαβάλλοντας αὐτοὺς μᾶλλον ἢ τὰς μάχας δεδίασιν. (...) τοῖς δὲ καὶ τῶν ἐν τοῖς πολέμοις κακῶν οὐκ ἐλάχιστον μέρος μέτεστιν καὶ χωρὶς ἰδίᾳ τὸν τρόπον τὸν τοῦ βασιλέως φοβεῖσθαι συμβέβηκεν. (...) οἱ δ' ὅταν μάλιστα κατορθώσωσιν, τότε μάλιστα σκορακίζονται καὶ προπηλακίζονται παρὰ τὸ προσήκον. (...) οὕτω γὰρ φιλότιμον αὐτὸν εἶναι φασὶν οἱ συνδιατρίβοντες ὥστε βουλόμενον τὰ κάλλιστα τῶν ἔργων πάνθ' αὐτοῦ δοκεῖν μᾶλλον ἄχθεσθαι τῶν στρατηγῶν καὶ τῶν ἡγεμόνων τοῖς ἄξιον ἐπαίνου τι πράξασιν ἢ τοῖς ὄλως ἀποτυχούσιν. (« Quant à son entourage d'amis et aux commandants des mercenaires, s'ils ont une réputation de courage, vous vous apercevrez cependant qu'ils mènent une vie plus inquiète que les soldats obscurs. (...) les autres redoutent les flatteurs et les calomnieux plus encore que les combats. (...) les autres, tout en prenant, eux aussi, large part aux épreuves de la guerre, ont encore à craindre pour leur compte personnel l'humeur du roi. (...) mais les autres, c'est quand ils remportent le plus de succès, qu'ils sont le plus malmenés et bafoués en dépit de toute justice. (...) Car la vanité de Philippe est telle, au dire de ceux qui l'ont fréquenté, que, prétendant s'attribuer l'honneur de toutes les belles actions, il en veut à ses généraux et aux autres chefs quand ils ont mérité des éloges plus que pour avoir échoué complètement. »), *Rép.*, 10-2 (*id.*).

<sup>443</sup> Οἱ μὲν οὖν πολλοὶ Μακεδόνων πῶς ἔχουσι Φιλίππῳ, ἐκ τούτων ἂν τις σκέψαιτ' οὐ χαλεπῶς· ἐπεὶ ὅστε τοὺς μὲν πολλοὺς τῶν Μακεδόνων ἐκ τούτων ἂν τις ἴδοι πῶς διάκεινται πρὸς τὸν Φίλιππον. (« Ce que sont les sentiments de la majorité des Macédoniens à l'égard de Philippe, il est aisé d'après cela de le deviner. » et « D'après cela, on peut se représenter quelles sont les dispositions de la plupart des Macédoniens à son égard. »), *II Ol.*, 17 et *Rép.*, 10 (*id.*). Ces deux citations constituent la conclusion de l'analyse qui concerne le peuple, occupant respectivement les §§ 14-16 et 7-9. Il s'agit de plus des premiers membres des parataxes auxquelles appartiennent les textes cités ci-dessus, p. 115, n. 438, et p. 116, n. 442.

<sup>444</sup> Κὰν ταῦτ' ἐθέλησητ' ὡς προσήκει καὶ δὴ περαίνειν, οὐ μόνον ὁ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τὰ συμμαχικὰ ἀσθενῶς καὶ ἀπιστῶς ἔχοντα φανήσεται Φιλίππῳ, ἀλλὰ καὶ τὰ τῆς οἰκείας ἀρχῆς καὶ δυνάμεως κακῶς ἔχοντ' ἐξελεγχθήσεται. (...) εἰ δὲ τι ππᾶσει, τότε ἀκριβῶς αὐτοῦ ταῦτ' ἐξετασθήσεται. Δοκεῖ δ' ἔμοιγ', ὁ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, δεῖξιν οὐκ εἰς μακρὰν, ἂν οἱ τε θεοὶ θέλωσι καὶ ὑμεῖς βούλησθε. (...) οὕτω καὶ τῶν πόλεων καὶ τῶν τυράννων, ἕως μὲν ἂν ἔξω πολεμῶσιν, ἀφανῆ τὰ κακὰ τοῖς πολλοῖς ἐστίν, ἐπειδὴν δ' ὁμορος πόλεμος συμπλακῆ, πάντ' ἐποίησεν ἐκδηλὰ. et (...) εἰ δὲ τι ππᾶσει, τότε ἀκριβῶς διακαλυφθήσεται ταῦτα πάντα. (...) οὕτω καὶ τῶν βασιλειῶν καὶ ἀπασῶν τῶν δυναστειῶν, ἕως μὲν ἂν τοῖς πολέμοις κατορθώσιν, ἀφανῆ τὰ κακὰ ἐστὶ τοῖς πολλοῖς, ἐπὶ δὲ τι ππᾶσωσιν, – ὁ νῦν παθεῖν εἰκὸς ἐκείνον μείζον φορτίον ἢ καθ' αὐτὸν αἰρόμενον – γίνεται φανερὰ τὰ δυσχερῆ πάντα τοῖς ἅπασιν. (« Si vous êtes décidés à faire tout cela comme il faut et à en finir, alors, Athéniens, non seulement vous verrez se révéler la faiblesse et l'instabilité des alliances de Philippe, mais tout ce qu'il y a de corrompu dans son royaume même et au cœur de sa puissance apparaîtra au grand jour. (...) Mais qu'il subisse un échec, et soudain tout se découvrira jusque dans le détail. Or j'ai lieu de croire, Athéniens, que cette révélation ne tardera pas, si les dieux y consentent et si vous le voulez. (...) C'est ce qui arrive aussi aux Etats et aux tyrans. Tant qu'ils font la guerre au dehors, ce qu'il y a en eux de morbide demeure caché à presque tous les yeux ; mais que la guerre éclate sur leurs frontières, et brusquement elle éclaire tout. » et « Qu'un échec survienne, et soudain tout sera impitoyablement dévoilé. (...) C'est ce qui arrive aussi aux royautes et à toutes les formes de puissance ; tant que

qui dissimule entre dans un plus vaste réseau, en cristallisant autour d'elle une série de termes qui entrent dans son champ sémantique (συγκρούψαι ; ἀφανῆ et συγκρούψαι καὶ συσκιάσαι ; ἀφανῆ<sup>445</sup>), et s'oppose au contraire à celui du dévoilement (φανήσεται ; ἐξελεγχθήσεται ; ἐξετασθήσεται ; δείξειν ; ἔκδηλα et διακαλυφθήσεται ; φανερόν<sup>446</sup>), qui correspond à la révélation de ce que l'ombre empêche de voir/comprendre.

La métaphore de l'ombre peut par conséquent recevoir deux interprétations différentes mais non point incompatibles dans chacun de ces deux discours, en fonction du groupe dont la vue est obscurcie par l'ombre des victoires du roi. S'il s'agit des élites macédoniennes, elle renvoie alors au fait qu'elles semblent ne pas s'apercevoir des vices de Philippe, et donc au-delà au caractère latent de l'état de révolte qui les habite à son égard, dans la mesure où la position de force dans laquelle celui-ci se trouve placé en raison de ses succès militaires empêche toute rébellion. L'auteur de la *Réplique à la lettre de Philippe* choisit cette interprétation, en opérant pour cela trois modifications par rapport au discours de Démosthène : il ne considère plus dans son développement que les chefs militaires et n'envisage donc plus les « vices » mais les « fautes ». Enfin il indique explicitement à leur propos qu'il prend l'image en ce sens « politique » d'intrigues de palais, en glosant ainsi celle de la *Deuxième Olynthienne*, qui restait implicite : Πῶς οὖν, εἴπερ ἐστὶ ταῦτα τοιαῦτα, πιστῶς ἤδη πολὺν χρόνον αὐτῷ παραμένουσιν ;<sup>447</sup>.

Toutefois, il semble plus probable que Démosthène applique d'abord et surtout cette métaphore aux Athéniens eux-mêmes dans la *Deuxième Olynthienne*, comme le suggèrent non seulement sa position en fin de la démonstration sur les faiblesses cachées de la Macédoine, mais aussi la comparaison médicale qui suit et qui renchérit en ce sens<sup>448</sup>. Le but du passage est de persuader les Athéniens d'adopter une stratégie offensive et de les y encourager en leur faisant apercevoir tout ce qui ne va pas en Macédoine même et qui affaiblira Philippe s'ils le mettent en échec, faiblesses qu'eux ne voient pas pour l'instant, parce qu'ils n'ont qu'une vision extérieure de la situation qui ne leur met devant les yeux – devant l'esprit – que les victoires du roi. Or c'est précisément pour faire pièce à cette vision

---

leurs armes sont heureuses, leur mal intérieur n'est pas aperçu du grand nombre ; mais au premier échec, – et on peut s'attendre à l'échec prochain de cet homme qui soulève un fardeau trop lourd pour lui, – le jour se fait sur leurs misères et les révèle à tous. »), Démosthène, *II Ol.*, 13 et 20-1, et *Rép.*, 13-4 (*id.*). Le dernier membre de la première citation ainsi que de la seconde entrent dans une comparaison médicale : cf. chapitre II. « Les images de la maladie et de la médecine », p. 293-295. Le plan de Démosthène se trouve exposé respectivement §§ 11-3 et 20-2.

<sup>445</sup> Pour chacun des deux derniers termes des deux séries, cf. textes cités n. précédente.

<sup>446</sup> *Ibid.*

<sup>447</sup> « Mais, s'il en est ainsi, comment se fait-il qu'ils lui demeurent fidèles depuis si longtemps déjà ? », Démosthène, *Rép.*, 13 (trad. M. Croiset). La métaphore représente la réponse à cette question.

<sup>448</sup> Cf. chapitre II. « Les images de la maladie et de la médecine », p. 293-294.

extérieure et biaisée, pour jeter quelque lumière sur cette « ombre » qui empêche de voir ce qui se « cache » derrière la puissance apparente de Philippe, que Démosthène, qui pour sa part se trouve parfaitement au fait de tout cela et se laisse deviner sous la formulation vague τοῖς εὖ φρονοῦσιν<sup>449</sup>, ne fait en réalité que rapporter dans tout ce passage sur le comportement du roi le témoignage de quelqu'un qui a vu la situation *de l'intérieur*, comme il le précise au début : (...) ὡς δ' ἐγὼ τῶν ἐν αὐτῇ τῇ χώρᾳ γεγενημένων τινὸς ἤκουον...<sup>450</sup>. En outre, ce sens demeure présent, peut-être involontairement, dans la reprise de la métaphore par Anaximène de Lampsaque en dépit de ses ajustements, dans la mesure où il en garde la position finale après un même raisonnement sur les faiblesses intérieures cachées de la Macédoine, en reprenant également la comparaison médicale qui suit la métaphore.

De ce point de vue, se dessine aussi derrière les deux occurrences de cette métaphore la figure de l'orateur en conseiller avisé, dont nous retrouvons les principaux éléments au travers des éclaircissements apportés sur la situation afin de préconiser les mesures les mieux adaptées : si l'ombre qui cache la vérité aux Athéniens sur la fragilité des fondements de la puissance de Philippe sera pleinement révélée lorsque ces derniers se décideront à l'attaquer sur son territoire, elle apparaît d'une part, en attendant, tout aussi clairement dans les propos de Démosthène, et le but d'une telle *dé-monstration* réside d'autre part dans la volonté de les persuader d'adopter des mesures pour le salut de la cité.

L'emploi métaphorique du verbe ἐπισκοτεῖν, même s'il apparaît assez peu fréquemment en prose, met à chaque fois en jeu une acception intellectuelle analogue à celle où le prend Démosthène : il exprime le fait que tel ou tel élément vient obscurcir, c'est-à-dire fausser le discernement ou le jugement. Plus précisément, il s'utilise en particulier à propos des membres de l'assemblée ou d'un tribunal, comme nous le voyons chez Isocrate et Aristote<sup>451</sup>. Par conséquent, cet emploi « technique » de la métaphore, ajouté à sa fréquence à

<sup>449</sup> Cf. texte cité ci-dessus, p. 115, n. 441.

<sup>450</sup> « (...) mais j'ai entendu dire à quelqu'un qui a été dans le pays... », Démosthène, *II Ol.*, 17. Cf. encore le verbe ἔφη dans le texte cité ci-dessus, p. 115, n. 441.

<sup>451</sup> Καίτοι προσῆκεν ὑμᾶς, εἴπερ ἠβούλεσθε ζητεῖν τὸ τῇ πόλει συμφέρον, μᾶλλον τοῖς ἐναντιουμένοις ταῖς ὑμετέραις γνώμαις προσέχειν τὸν νοῦν ἢ τοῖς καταχαριζομένοις, εἰδόμενος ὅτι τῶν ἐνθάδε παριόντων οἱ μὲν ἂν βούλεσθε λέγοντες ῥαδίως ἐξαπατᾶν δύνανται – τὸ γὰρ πρὸς χάριν ῥηθὲν ἐπισκοτεῖ τῷ καθορᾶν ὑμᾶς τὸ βέλτιστον, – ὑπὸ δὲ τῶν μὴ πρὸς ἡδονὴν συμβουλευόντων οὐδὲν ἂν πάθοιτε τοιοῦτον· οὐ γὰρ ἔστιν ὅπως ἂν μεταπεισῶνται ὑμᾶς, μὴ φανερὸν τὸ συμφέρον ποιήσαντες. (« Or il vous conviendrait, si vous vouliez chercher l'intérêt de l'Etat, d'accorder plus d'attention aux gens qui combattent vos opinions qu'à ceux qui sacrifient à la complaisance, et de savoir que, parmi les gens qui se présentent à cette place, ceux qui disent ce que vous désirez, peuvent facilement vous tromper (les paroles complaisantes vous cachant la vue exacte de la meilleure solution), tandis que les conseillers qui ne cherchent pas à plaire, ne vous traiteraient nullement ainsi, car il leur serait absolument impossible de changer vos sentiments s'ils ne mettaient pas les avantages en pleine lumière. »), Isocrate, *Sur la paix*, 10-1 (trad. G. Mathieu). Cette occurrence présente un intérêt particulier dans la mesure où elle intervient dans une description du rôle des mauvais conseillers, par opposition aux bons, qui cherchent à flatter le peuple par leurs paroles au

la même époque dans la comédie moyenne, puis un peu plus tard dans la comédie nouvelle montre qu'elle était courante en ce sens à l'époque de l'orateur, et peut-être même lexicalisée, du moins en partie, comme tend à le suggérer la fréquence de la racine σκοτο- afin de désigner une obscurité dans le domaine intellectuel :

(...)

ἐπισκοτεῖ γὰρ τῷ φρονεῖν τὸ λαμβάνειν.<sup>452</sup>

Εὐβουλος εὐρετικούς φησι τὸ ὕδωρ ποιεῖν τοὺς πίνοντας αὐτὸ μόνον,

τὸν δ' οἶνον ἡμῶν τῷ φρονεῖν ἐπισκοτεῖν.

τὰ αὐτὰ δ' ἰαμβεῖα καὶ Ὀφελίων φησί.<sup>453</sup>

τὸ δ' ἐρᾶν ἐπισκοτεῖ

ἄπασιν, ὡς ἔοικε, καὶ τοῖς εὐλόγως

καὶ τοῖς κακῶς ἔχουσιν.<sup>454</sup>

L'usage que fait Démosthène de cette métaphore n'en conserve pas moins une part d'originalité dans la mesure où il effectue un léger déplacement de sens qui remobilise précisément l'analogie étymologique avec le phénomène physique de l'ombre (-σκοτεῖν)

---

détriment de l'intérêt général. Nous reconnaissons là effectivement une situation décrite par Démosthène, qui met en jeu certains éléments correspondant à sa propre définition du bon conseiller (cf. notamment Démosthène, *III Phil.*, 3-4). (...) ὁ δ' ἐκκλησιαστικὸς καὶ δικαστικὸς ἤδη περὶ παρόντων καὶ ἀφωρισμένων κρίνουσιν· πρὸς οὓς καὶ τὸ φιλεῖν ἤδη καὶ τὸ μισεῖν καὶ τὸ ἴδιον συμφέρον συνήρηται πολλάκις, ὥστε μηκέτι δύνασθαι θεωρεῖν ἰκανῶς τὸ ἀληθές, ἀλλ' ἐπισκοτεῖν τῇ κρίσει τὸ ἴδιον ἢ λυπηρόν., (« (...) tandis que le membre de l'assemblée et le juge ont à prononcer immédiatement sur des cas actuels et déterminés. Dans leur appréciation interviennent souvent amitié, haine, intérêt personnel ; aussi ne sont-ils plus en état de se faire une idée adéquate de la vérité et leur jugement est-il obnubilé par un sentiment égoïste de plaisir ou de peine. »), Aristote, *Rhét.* I, 1, 1354 b 6-11 (trad. M. Dufour). Il n'y a que trois autres occurrences en prose, chez Isocrate, *À Démosthène*, 6 ((...) τὰ μὲν σώματα τῶν ἀσκούτων ἐκόσμησεν [sc. ῥώμη], ταῖς δὲ τῆς ψυχῆς ἐπιμελείας ἐπεσκότησεν., « (...) si elle [sc. la force] devient la parure du corps chez ceux qui la cultivent, elle obscurcit par contre les soins que réclame l'âme... », trad. G. Mathieu et E. Brémond), et dans le corpus hippocratique dans deux textes récents (Οὐκ ἄσχημον δὲ, οὐδ' ἦν τις ἰητρὸς στενοχωρέων τῷ παρεόντι ἐπὶ τινι νοσέοντι καὶ ἐπισκοτεόμενος τῇ ἀπειρίῃ... (« Il n'y a aucune disgrâce, si un médecin, embarrassé dans quelque occasion auprès d'un malade, et ne voyant pas clair à cause de son inexpérience... »), [Hippocrate], *Préceptes*, 8 (Littre IX, 262, 7) et (...) ἐλλέβορος γὰρ ὑγιαίνουσι μὲν δοθεὶς ἐπισκοτεῖ διάνοιαν... (« (...) car l'hellébore, donné dans la santé, obscurcit l'intelligence... »), *id.*, *Lettres*, 18 (Littre IX, 382, 8) ; pour le caractère récent de ces deux ouvrages, cf. respectivement Jouanna, 1992a, p. 554, et p. 542-543).

<sup>452</sup> « (...) car toucher un salaire obscurcit l'esprit. », Antiphane, fgmt. 244 Kassel/Austin (*PCG* II, p. 456) = 250 Kock (*CAF* II, p. 119).

<sup>453</sup> « Eubule déclare qu'alors que l'eau rend ceux qui ne boivent qu'elle seule inventifs, le vin, au contraire, obscurcit l'esprit. Et Ophelion aussi emploie les mêmes iambes. », Athénée, *Les Deipnosophistes*, II, 43 f 7-10 = Eubule, fgmt. 133 Kassel/Austin (*PCG* V, p. 267) = 135 Kock (*CAF* II, p. 211), et Ophelion, fgmt. 4 Kassel/Austin (*PCG* VII, p. 99) = 4 Kock (*CAF* II, p. 294).

<sup>454</sup> « L'amour obscurcit l'esprit de tout le monde, à ce qu'il semble, aussi bien des gens raisonnables que des scélérats. », Ménandre, fgmt. 49 Kassel/Austin (*PCG* VI/2, p. 68) = 43 Kærte (II, p. 29) = 48 Kock (*CAF* III, p. 17).



portée qu'un objet jette sur (ἐπι-) un autre : elle ne désigne pas chez lui en propre un jugement faussé, mais le fait de ne pas voir certains éléments parce que quelque chose les plonge dans l'obscurité en les couvrant de son ombre. Ce déplacement et cette remotivation apparaissent en effet dans l'insertion de la métaphore au sein du réseau plus large d'opposition entre ombre et lumière, caché et dévoilé, que nous avons signalé.

De ce point de vue, dans la *Réplique à la lettre de Philippe*, Démosthène remotive et renforce l'image en usant d'une seconde métaphore avec un sens voisin, celle du verbe συσκιάσαι, qui signifie en effet au propre « couvrir d'ombre »<sup>455</sup>, et provient de σκιά, « “ombre”, considérée comme protection du soleil, mais aussi “obscurité, lieu caché...” »<sup>456</sup>. Cette métaphore s'applique aux « succès » (αἱ εὐπραξίαι) qui jettent leur ombre sur les « fautes » (τὰς ἀμαρτίας), et donc les relèguent dans l'obscurité : le parallélisme avec l'image précédente ressort de sa présence dans la phrase qui donne l'explication de cette dernière, et qui exprime exactement la même idée, sauf qu'elle se situe sur un plan plus général, avec l'emploi du présent gnomique (εἰσίν) et de l'appellation τῶν ἀνθρώπων.

La métaphore apparaît assez forte et originale : on ne la retrouve que chez des auteurs hellénistiques ou de l'ère chrétienne<sup>457</sup>. De la même manière, la forme simple σκιάζω, synonyme, ne donne lieu qu'à quatre métaphores aux structures analogiques très différentes à l'époque archaïque et classique, dont trois en poésie, qui n'ont pas grand chose à voir avec celle de la *Réplique*<sup>458</sup>.

---

<sup>455</sup> L'ajout καὶ συσκιάσαι figure aussi dans l'un des manuscrits de la *Deuxième Olynthienne*, contre tous les autres : il s'agit probablement d'une interpolation effectuée à partir du texte de la *Réplique*. Cf. Croiset, 1925, « Introduction », p. XLV, à propos dudit manuscrit : « La comparaison avec S [sc. le manuscrit largement reconnu comme le meilleur, cf. *ibid.*, p. XLIV] permet d'y relever des interpolations et des corrections suspectes. ».

<sup>456</sup> Chantraine, 1999, s.v., p. 1017.

<sup>457</sup> L'occurrence la plus récente hormis Anaximène de Lampsaque se trouve chez le mécanicien Philon, c'est-à-dire à la charnière des III<sup>ème</sup> et II<sup>ème</sup> siècles av. J.C. : cf. LSJ, s.v., I, 2.

<sup>458</sup> (...) κατὰ δ' ἐσκίασαν [sc. Κόττος τε Βριαρέως τε Γύης] βελέεσσι / Τιτήνας... (« Sous des masses sombres de traits ils [sc. Cottos, Briarée, Gyès] écrasèrent les Titans... »), Hésiode, *Théogonie*, 716-7 (trad. P. Mazon) ; πρὶν ὄδυναρὰ γήραος σ[χεδὸν μ]ολεῖν, / πρὶν τις εὐθυμῖα σκιάζετω / νόημ' ἄκοτον ἐπὶ μέτρ', ἰδῶν / δύναμιν οἰκόθετον. (« Que l'homme, avant l'approche de la vieillesse douloureuse, sache, dans la paix du cœur et le respect de la mesure, abriter son esprit, sans aigreur, en contemplant les ressources dont sa maison dispose. »), Pindare, *Péans*, 1, 1-4 (trad. A. Puech) ; Ἐπεὶ δὲ τέκνων γένυς ἐμῶν [sc. Ἰοκάστης] σκιάζεται... (« Or quand leur joue se fut ombragée d'une barbe, mes fils [sc. de Jocaste]... »), Euripide, *Les Phéniciennes*, 63 (trad. L. Méridier) ; (...) τοῦ τὸ γένειον τὴν ἀσπίδα πᾶσαν σκιάζειν... (« (...) dont la barbe ombrageait tout le bouclier... »), Hérodote, VI, 117, 11-2 (trad. Ph.-E. Legrand).

Les images de l'ombre ou de l'obscurité se présentent donc sous un aspect assez hétéroclite : les métaphores exprimées par le verbe composé ἐπισκοτεῖν, même si elles conservent leur force métaphorique, parce que Démosthène les remotive, elles n'en paraissent pas moins plus discrètes que les deux qui font intervenir le terme simple σκότος. Ces dernières, quoique ne représentant pas non plus une création originale, sont travaillées par l'auteur dans le sens d'une expressivité maximale. Elles se trouvent employées dans les deux grands plaidoyers politiques, genre où la liberté de parole n'est pas bridée par autant de contraintes que dans une harangue ; elles proviennent en outre d'un registre assez élevé, philosophique et tragique, alors que les précédentes appartiennent plutôt au langage courant.

Toutes se caractérisent cependant leur unité thématique autour du rôle du bon conseiller, présent de façon plus ou moins explicite, qui consiste précisément à dissiper l'ombre qui voile la vérité en faisant la lumière sur celle-ci, afin d'éclairer la décision de ses concitoyens. En outre, le point sur lequel porte l'« ombre » touche à chaque fois de près ou de loin à la lutte menée contre Philippe de Macédoine.

### III. Les images empruntées à l'élément liquide

Démosthène utilise un certain nombre d'images qui font intervenir l'eau, aussi bien l'eau douce que la mer.

#### 1) La flottaison

28. (...) Φίλιππος ἐν τρισὶ καὶ δέκ' ὄλοις ἔτεσιν οἷς ἐπιπολάζει...<sup>459</sup>

Le verbe ἐπιπολάζω évoque un objet qui remonte à la surface ou qui flotte sur l'eau<sup>460</sup> ; d'où le sens métaphorique de « être prépondérant »<sup>461</sup>.

---

<sup>459</sup> « (...) Philippe, depuis moins de treize ans qu'il a émergé de son obscurité... », Démosthène, *III Phil.*, 25 (trad. M. Croiset).

<sup>460</sup> Cf. LSJ, s.v., I, ainsi que s.v. ἐπιπόλαιος, I, 1, et ἐπιπολή, II ; Chantraine, 1999, p. 359-60, s.v. ἐπιπολήης ; Hesychius, Photius et Suidas, s.v. ἐπιπολάζει, qui glosent : ἐπιπλέει (respectivement : Latte II, p. 167, n° 81 ; Theodoridis II, p. 161, n° 1664 ; Adler II, p. 374, n° 2524), c'est-à-dire « flotter sur ».

<sup>461</sup> Cf. LSJ, s.v. ἐπιπολάζω, II, 1. L'interprétation la plus habituelle met en exergue le mouvement de remontée à la surface : l'objet est propulsé au-dessus de l'eau, à la vue de tous. Cf. Weil, 1873, p. 327 ; Rehdantz, 1886a, p. 106 ; et Sandys, 1900, p. 209, *ad loc.* Le scholiaste donne une explication différente, sans doute fautive, à partir

Démosthène désigne ainsi Philippe, passé des ténèbres de l'insignifiance et de l'anonymat à la lumière : l'eau sur laquelle flotte le roi, ce sont la renommée et surtout les affaires de la Grèce, dans lesquelles il occupe désormais une place cruciale<sup>462</sup>. G. H. Schaefer voit dans cette expression une nuance de mépris<sup>463</sup>, ce qui n'est pas impossible de la part de Démosthène envers Philippe, mais dans tous les cas la connotation ne provient pas du verbe lui-même mais du contexte<sup>464</sup>.

Isocrate emploie en effet lui aussi la métaphore par deux fois, avec une tonalité positive, à propos du même fait, à savoir la reconquête contre Sparte par Athènes de son hégémonie sur la Grèce<sup>465</sup>. Comme chez Démosthène, il s'agit de l'émergence d'une puissance militaire et politique.

Cette image n'est donc pas originale.

## 2) L'eau douce

### a) *Les sources et les puits*

Dans le discours *Sur les symmories*, nous trouvons tout d'abord une image des sources et des puits :

---

de l'eau qui déborde : ἀπὸ μεταφορᾶς τοῦ πλεονάζοντος ὕδατος, ὅταν ὑπεραίρηται καὶ ὑπερεκχῆται πλέον τοῦ μέτρου., scholie n° 30 Dilts (I, p. 140).

<sup>462</sup> La *Troisième Philippique* est prononcée au printemps 341, après le discours *Sur les affaires de la Chersonèse* : à vrai dire, Philippe s'est emparé d'Amphipolis et de Pydna dès 357, mais Démosthène ne considère que les événements qui se sont déroulés depuis 354 et la prise de Méthone, qu'il énumère longuement ; cf. Démosthène, *III Phil.*, 26 et 27.

<sup>463</sup> « Invidiose et cum contentu dictum. », Schaefer I, 1824, p. 563, *ad loc.*, p. 117, l. 17, ἐπιπολάζει = Dindorf V, 1849, p. 185, *ad loc.*

<sup>464</sup> Cf. Heslop, 1868, p. 63, *ad loc.* Le verbe apparaît une autre fois dans une métaphore de sens péjoratif, dans un schéma bien différent, à propos de la sottise de la jeunesse assimilée au dérivé qui flotte à la surface du vin : (...) ἀπαρῦθέντα τὴν ἄνω / ταύτην ἄνοιαν ἐπιπολάζουσιν... (« (...) une fois qu'on a puisé ce dérivé de sottise qui flotte à la surface... »), Alexis, fgmt. 46 Kassel/Austin (*PCG* II, p. 48) = 45 Kock (*CAF* II, p. 313).

<sup>465</sup> « Καίτοι τίς ἂν προσεδόκησεν ὑπ' ἀνδρὸς [*i.e.* Κόνωνος] οὕτω ταπεινῶς πράξαντος ἀναστραφήσεσθαι τὰ τῆς Ἑλλάδος πράγματα καὶ τὰς μὲν ἀτιμωθήσεσθαι, τὰς δ' ἐπιπολάσειν τῶν Ἑλληνίδων πόλεων ; » et « (...) ἐκείνοι δ' [*i.e.* οἱ Λακεδαιμόνιοι] οὕτω κακῶς προύστησαν τῶν πραγμάτων ὥσθ' ἡμᾶς οὐ πολλοῖς ἔτεσιν ὕστερον ἄλιν ἐπιπολάσαι... » (« Pourtant qui eût pu s'attendre qu'un homme [*i.e.* Conon] descendu si bas, renversât la situation de la Grèce, enlevât leur honneur à certaines villes grecques et fit dominer les autres. » et « Ceux-ci [*i.e.* les Lacédémoniens] n'ont-ils pas dirigé si mal les affaires que, peu d'années après, nous avons émergé à nouveau... », Isocrate, *Philippe* (V), 64, et *Sur la paix* (VIII), 107 (trad. respectivement G. Mathieu et E. Brémond, et G. Mathieu).

29. Ὁ μὲν γε χρυσίον, ὡς φασιν, ἄγει πολύ, τοῦτο δὲ ἂν διαδῶ ζητήσει· καὶ γὰρ τὰς κρήνας καὶ τὰ φρέατ' ἐπιλείπειν πέφυκεν, ἂν τις ἀπ' αὐτῶν ἀθρόα καὶ πολλὰ λαμβάνη.<sup>466</sup>

En dépit de l'absence de terme comparatif, cette occurrence relève davantage de la comparaison que de la métaphore, étant donné la nette distribution des éléments de l'image en deux groupes distincts, à la fois thématiquement et syntaxiquement : les thèmes des richesses et des sources interviennent respectivement dans deux propositions différentes, comme le montre la coupure syntaxique marquée par le point en haut et la conjonction γὰρ, sans se mêler. Nous retrouvons donc la structure binaire de la comparaison développée.

Il s'agit en réalité d'une double comparaison qui, par les noms κρήνη, « la source » ou « la fontaine », et φρέαρ, « le puits », désigne les richesses en or du Grand roi. L'image se situe en effet au sein d'un développement consacré à la question des « ressources » financières d'Athènes (Ἵπερ δὲ χρημάτων καὶ πόρου φανεροῦ τινὸς ἤδη...<sup>467</sup>) comparées à celles du roi de Perse, réputées légendaires depuis Hérodote<sup>468</sup>, et visant à montrer de manière paradoxale que la seconde, en raison de la valeur même de son territoire, en possède davantage que le premier<sup>469</sup>. La représentation de l'eau associée à des richesses inépuisables fait tout particulièrement écho au fleuve Pactole charriant des paillettes d'or, en lien avec la richesse tout aussi fabuleuse de Crésus<sup>470</sup>.

L'image de la source et du puits joue précisément sur l'abondance des richesses du Grand Roi. En elle-même, elle tend en effet dans un premier temps à en suggérer le caractère inépuisable, conformément à légende, dans la mesure où un flot continu d'eau sort de ces

---

<sup>466</sup> « Oh ! il amasse, dit-on, beaucoup d'or ; mais s'il le distribue çà et là, il sera réduit à en chercher. Car la nature veut que les sources mêmes et les puits tarissent, si l'on y puise beaucoup et souvent. », Démosthène, *Sym.*, 30 (trad. M. Croiset).

<sup>467</sup> « Quant aux ressources financières et aux disponibilités actuelles... », *ibid.*, 24 (*id.*).

<sup>468</sup> (...) καὶ τί τοῦτ' ἔστι πρὸς διακοσίας καὶ χιλίας καμήλους, ἃς βασιλεῖ τὰ χρήματ' ἄγειν φασιν οὔτοι ; (« Qu'est-ce que cela en comparaison des douze cents chameaux dont la charge compose, dit-on, le trésor du roi ? »), *ibid.*, 27 (*id.*).

<sup>469</sup> Ἀλλὰ μὴν εἴ γ' ἐπὶ χρήμασιν αὐτῷ μέγ' ἐπέρχεται φρονεῖν, καὶ ταύτην ἀσθενεστέραν ἀφορμὴν τῆς ὑμετέρας εὐρήσει. et (...) ἡμῖν δὲ τὸ τῆς χώρας τίμημ' ὑπάρχον ἀφορμὴν ἐξακισχίλια τάλαντα ἀκούσεται. (...) ἕως δ' ἂν κρατῶμεν, οὐκ ἐνὶ δήπου χρήμαθ' ἡμᾶς ἐπιλείπειν. (« Et s'il est porté à tirer orgueil de sa richesse, il verra tout de même que ses moyens sont moins assurés que les vôtres. » et « Quant à nous, il apprendra que notre ressource, c'est le cens de notre terre qui est de six mille talents. (...) Non, tant que cette terre est à nous, l'argent ne nous manquera pas. »), *ibid.*, 29 et 30 (*id.*). Ces deux passages encadrent la métaphore, et se trouvent liés par la récurrence de χρήματα et de ἀφορμὴν. Le second constitue l'autre membre de la parataxe, qui s'oppose à celui qui contient l'image. Sur les fabuleuses richesses des Perses, cf. Hérodote, I, 183 ; VII, 83 ; IX, 80 ; etc.

<sup>470</sup> Sur le Pactole, cf. *ibid.*, I, 93, 2-3, et V, 101, 10-3. Sur la richesse de Crésus, roi de Lydie qui a sa capitale à Sardes, où coule le Pactole, cf. *ibid.*, I, 30, 4-7. La légende de la richesse de Crésus se trouve en réalité sinon assimilée, du moins associée ensuite à celle des Perses et du Grand Roi, puisque Cyrus a conquis la Lydie (voir notamment *ibid.*, 86, 1-5).

deux points, sans autre origine apparente : selon l'expérience quotidienne la plus naïve, l'eau semble jaillir spontanément de la source ou de la fontaine, et du puits, comme de sources miraculeuses et intarissables, comme le note par exemple Hésiode :

(...)

κρήνης τ' αἰενάου καὶ ἀπορρύτου ἢ τ' ἀθόλωτος  
τρὶς ὕδατος προχέειν, τὸ δὲ τέτρατον ἰέμεν οἴνου.<sup>471</sup>

Mais Démosthène renvoie aussi par cette image à une autre expérience courante de ses contemporains, destinée à faire pièce à la précédente, comme le suggère le verbe πέφυκεν, qui exprime un phénomène ancré dans l'ordre des choses : sous un climat méditerranéen comme la Grèce, les cours d'eaux, et donc aussi bien les sources que les puits, se trouvent souvent à sec en été !

Or c'est précisément à cela que renvoie le verbe ἐπιλείπειν, renforçant de la sorte la comparaison. Celui-ci, dans son acception « manquer », s'emploie de fait au propre tout particulièrement à propos de cours d'eau chez Hérodote, signifiant « être à sec » en construction absolue<sup>472</sup>. Il désigne sur le plan du comparé, comme l'indique sa reprise un peu plus bas (χρήμαθ' (...) ἐπιλείπειν)<sup>473</sup>, le manque de ressources qui affectera inmanquablement le Grand Roi, contrairement au mythe que l'on a bâti autour de ses richesses. De ce point de vue, Démosthène opère ici pour les besoins de l'analogie une légère distorsion de l'expérience réelle à laquelle se rapporte le comparant : alors que les sources et les puits se tarissent normalement en raison de la sécheresse ou autres facteurs qui suspendent leur écoulement ou leur approvisionnement, la cause du phénomène réside ici dans une sollicitation excessive, à la fois du point de vue de la quantité et de la fréquence (ἄν τις ἀπ' αὐτῶν ἀθρόα καὶ πολλὰ λαμβάνη). Plus radicalement, la perspective s'inverse puisque ce sont les Athéniens qui paraissent désormais réputés pour le caractère inépuisable de leurs ressources : il s'agit pour l'orateur de les rassurer et de leur donner courage par cette hyperbole.

La double comparaison de Démosthène se caractérise par son originalité, qui provient non seulement des développements que lui confère celui-ci, mais aussi du schème métaphorique lui-même. En effet, l'image la plus originale des deux points de vue réside

---

<sup>471</sup> « (...) et <puissé-je>, puisant à une source intarissable et courante, que rien n'a troublé, verser pour trois parts d'eau une part de vin. », Hésiode, *Les Travaux et les jours*, 595-6 (trad. P. Mazon).

<sup>472</sup> Cf. LSJ, s.v., II, 2.

<sup>473</sup> Texte cité ci-dessus, p. 123, n. 469.

d'une part dans celle du puits : seul Platon use du mot φρέατ, au demeurant dans une métaphore, à deux reprises, afin de désigner tantôt les chausse-trapes d'un questionnement philosophique, tantôt les difficultés concrètes dans lesquelles tombe le philosophe, à l'image de Thalès tombant dans son puits<sup>474</sup>.

Le cas de l'image des sources se révèle d'autre part un peu plus complexe : elle revient très souvent, en particulier sous forme métaphorique, mais avec le terme πηγῆ, au sens propre « eau courante », « source jaillissante », qui peut s'employer comme quasi-synonyme de κρήνη<sup>475</sup>. Toutefois, en dépit de la fréquence de ses emplois, elle ne paraît pas lexicalisée pour autant puisque ceux-ci se concentrent presque exclusivement chez les poètes et chez Platon<sup>476</sup>. À cette différence formelle s'en ajoute une autre plus conséquente sur le plan du contenu analogique : les occurrences de cette image, avec la signification générale d'origine ou de cause le plus souvent, s'inscrivent dans des structures fort diverses, en dehors d'un pôle autour des larmes, correspondant plutôt au sens premier<sup>477</sup>. Surtout, elle n'apparaît guère que

<sup>474</sup> Τί γὰρ χρῆσι ἀφύκτω ἐρωτήματι, τὸ λεγόμενον ἐν φρέατι συσχόμενος, ὅταν ἐρωτᾷ ἀνέκληπτος ἀνὴρ... (« Comment, en effet, sortiras-tu de l'inextricable question, du puits où, comme on dit, t'enfermait le questionneur imperturbable... ») et (...) ὅταν ἐν δικαστηρίῳ ἢ που ἄλλοθι ἀναγκασθῆ [sc. ὁ ἐν φιλοσοφίᾳ διάγων] περὶ τῶν παρὰ πόδας καὶ τῶν ἐν ὀφθαλμοῖς διαλέγεσθαι, γέλωτα παρέχει οὐ μόνον Θοράπταις ἀλλὰ καὶ τῷ ἄλλῳ ὄχλῳ, εἰς φρέατά τε καὶ πᾶσαν ἀπορίαν ἐμπίπτων ὑπὸ ἀπειρίας... (« Quand, dans le tribunal ou ailleurs, il [sc. celui qui passe sa vie à philosopher] lui faut, contre son gré, traiter de choses qui sont à ses pieds, sous ses yeux, il prête à rire non point seulement aux femmes Thraces, mais à tout le reste de la foule, de puits en puits, de perplexité en perplexité se laissant choir par manque d'expérience... »), Platon, *Théétète*, 165 b 7-9 et 174 c 1-5 (trad. A. Diès). Sur l'anecdote de Thalès à laquelle se réfère le second passage, cf. *ibid.*, 174 a 4-8.

<sup>475</sup> Cf. LSJ, s.v. πηγῆ, I, 1 et II, 1. Voir aussi le texte d'Hésiode cité ci-dessus, p. 124, où κρήνη se trouve employé pour évoquer une source jaillissante. Pour l'extrême fréquence des emplois métaphoriques de πηγῆ, cf. LSJ, s.v., I, 2 et II, 2. Nous pouvons observer qu'en dehors de Platon et d'une occurrence chez Xénophon, *Cyropédie*, VII, II, 13 – c'est-à-dire des écrivains artistes, surtout le premier, que nous pouvons donc associer aux poètes pour la valeur de cette image –, celle-ci ne se rencontre en prose qu'une seule fois chez Aristote, *La Politique*, V, 1, 1301 b 5, pour ce qui est de la période qui nous intéresse.

<sup>476</sup> Cf. LSJ, s.v. πηγῆ, I, 2 et II, 2. Pour les occurrences chez Platon, cf. *Ion*, 534 b 1 ; *Ménexène*, 237 e 4 ; *Phèdre*, 245 c 10 et 255 c 1 ; *Timée*, 70 b 2, 79 a 3 et 85 b 3 ; *Philèbe*, 61 c 5-8 et 62 d 7 ; *Lois*, I, 636 d 7 ; III, 690 d 4 ; IV, 719 c 4 ; VII, 808 d 6 ; X, 891 c 7 et 893 d 3.

<sup>477</sup> Pour les larmes, cf. par exemple, Eschyle, *Prométhée enchaîné*, 399-401 ; Sophocle, *Les Trachiniennes*, 852 ; Euripide, *Alceste*, 1068 ; etc. Remarquons que cette métaphore précise se trouve aussi très fréquemment, mais presque seulement en tragédie, et en constitue à ce titre une image topique, comme le suggèrent ses emplois absolus dans le sens de « larmes » (c'est le cas du dernier exemple cité ; cf. LSJ, s.v., I, 2). Pour la variété des schèmes métaphoriques de cette image, cf. entre autres Pindare, *Pythiques*, IV, XIII, 531-533 ((...) / καὶ κε μυσήσαιθ' ὅποιαν, Ἀρκεσίλα, / εὖρε παγὰν ἀμβροσίων ἐπέων, / πρόσφατον Θήβα ξενωθεῖς., « Il pourra te dire aussi, Arcésilas, quelle source de chants divins il a découverte à Thèbes, où il a reçu naguère l'hospitalité. » (trad. A. Puech)) ; Eschyle, *Les Perses*, 743 ((...) / νῦν κακῶν ἔοικε πηγῆ πᾶσιν ἠρώησθαι φίλοις, / (...), « (...) aujourd'hui, c'est une source de malheurs qu'ont été se chercher les miens... » (trad. P. Mazon)) ; *Agamemnon*, 901 ((...) / λέγοιμ' ἂν ἄνδρα τόνδε (...) / ὁδοιπόρῳ διψῶντι πηγαῖον ὄρεος, « (...) je puis bien appeler cet homme (...) la source vive qui désaltère le voyageur. » (trad. P. Mazon)) ; *Prométhée enchaîné*, 109-10 ((...) / ναρθηκοπλήρωτον δὲ θηρώμαι πυρός / πηγὴν κλοπαίαν..., « Un jour, au creux d'une férule, j'emporte mon butin, la semence de feu par moi dérobée... » (*id.*)) et 808-10 ((...) Τηλουρον δὲ γῆν / ἤξεις, κελαινὸν φύλον, οἷ πρὸς ἡλίου / ναίουσι πηγαῖς, ἔνθα ποταμὸς Αἰθίοψ., « (...) et tu arriveras alors en un pays éloigné, celui d'un peuple noir, établi près des eaux du Soleil, au pays du fleuve Aithiops. » (*id.*)) ; Platon, *Ion*, 534 b 1 ; *Ménexène*, 237 e 4 ; *Timée*, 70 b 2 ; etc.

chez Homère en tant que comparaison, mais pour désigner les larmes d'Agamemnon et de Patrocle<sup>478</sup>. En définitive, seules trois métaphores d'Eschyle présentent des points communs dans leur structure analogique avec la comparaison de Démosthène :

Καὶ τί πρὸς τούτοισιν ἄλλο ; πλούτος ἐξαρκῆς δόμοις ;  
Ἀργύρου πηγὴ τις αὐτοῖς ἐστι, θησαυρὸς χθονός.<sup>479</sup>

Μητρὸς τε πηγὴν τίς κατασβέσει δίκη ;<sup>480</sup>

Ἔμοιγε μὲν δὴ κλαυμάτων ἐπίσσυτοι  
πηγαὶ κατεσβήκασιν, οὐδ' ἔνι σταγῶν.<sup>481</sup>

Les deux dernières occurrences présentent l'image de la source qui se tarit, mais dans des termes tout différents : le poète utilise le nom πηγὴ ainsi que le verbe κατασβέννυμι, « éteindre », pris ici lui-même dans une acception métaphorique pour signifier « tarir », alors que Démosthène emploie κρήνη et le terme propre ἐπιλείπειν. De plus, les schèmes métaphoriques des deux métaphores d'Eschyle demeurent fort différents de celui de l'orateur puisqu'il ne s'agit aucunement d'argent : la source désigne la patrie, Thèbes se caractérisant souvent en tragédie par son fleuve Dirce, ainsi que Jocaste dans la première<sup>482</sup>, les larmes dans la seconde.

L'image tirée des *Perses* paraît finalement la plus proche de celle de Démosthène, dans la mesure où elle porte sur le thème des richesses : elle désigne plus proprement les mines d'argent athéniennes du Laurion. Mais là encore, l'orateur s'en distingue parce que, au-delà de cette similitude générale, les structures des deux images sont en réalité différentes : comme nous venons de le voir, la métaphore de ce dernier désigne les richesses et l'or du Grand Roi, sans plus de précision.

---

<sup>478</sup> (...) ἂν δ' Ἀγαμέμνων / ἴστατο δάκρυ χέων ὡς τε κρήνη μελάνυδρος, / ἢ τε κατ' αἰγίλιπος πέτρης  
δνοφερὸν χέει ὕδωρ. (« Agamemnon alors se lève, tout en pleurs ; on dirait une source sombre qui, d'un roc escarpé, déverse son eau noire. ») et Πάτροκλος δ' Ἀχιλῆι παρίστατο, ποιμένι λαῶν, / δάκρυα θεομὰ χέων  
ὡς τε κρήνη μελάνυδρος, / ἢ τε κατ' αἰγίλιπος πέτρης δνοφερὸν χέει ὕδωρ. (« Patrocle cependant aborde  
Achille, pasteur d'hommes, en versant des larmes brûlantes : on dirait une source sombre, qui, d'un roc escarpé,  
déverse son eau noire. »), Homère, *Iliade*, IX, 13-5, et XVI, 2-4 (trad. P. Mazon).

<sup>479</sup> « Et avec cela ? ont-ils dans leurs maisons richesse suffisante ? / Une source d'argent, un trésor que leur garde  
la terre. », Eschyle, *Les Perses*, 237-8 (*id.*).

<sup>480</sup> « Est-il donc un grief permettant de tarir la source maternelle ? », *id.*, *Les Sept contre Thèbes*, 584 (*id.*).

<sup>481</sup> « Pour moi, j'ai vu se tarir les flots jaillissants de mes pleurs ; je n'ai plus une larme. », *id.*, *Agamemnon*, 887-  
8 (*id.*).

<sup>482</sup> Sur l'interprétation de cette métaphore, cf. Vidal-Nacquet, 2001, p. 141.

Démosthène élabore donc ici une image originale, à la fois par le développement qu'il lui confère, par sa structure et par sa tonalité poétique.

b) *Le torrent ou le fleuve*

Cinq images se fondent sur la représentation du torrent :

30. Εἰ μὲν οὖν μὴ μετέγνωσαν εὐθέως, ὡς τοῦτ' εἶδον, οἱ Θηβαῖοι καὶ μεθ' ἡμῶν ἐγένοντο, ὥσπερ χειμάρρους ἂν ἅπαν τοῦτο τὸ πράγμα' εἰς τὴν πόλιν εἰσέπεσε· νῦν δὲ τὸ γ' ἐξαίφνης ἐπέσχον ἐκείνοι, μάλιστα μὲν, ὃ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, θεῶν τινος εὐνοία πρὸς ὑμᾶς, εἶτα μέντοι καὶ ὅσον καθ' ἓν' ἄνδρα καὶ δι' ἐμέ.<sup>483</sup>

31. (...) μὴ μόνον κατ' ἄνδρα, ἀλλὰ καὶ πόλεις ὅλαι καὶ ἔθνη, πόσῳ δικαιότερον καὶ ἀληθέστερον τὴν ἀπάντων, ὡς ἔοικεν, ἀνθρώπων τύχην κοινὴν καὶ φορὰν τινα πραγμάτων χαλεπὴν καὶ οὐχ οἷαν ἔδει τούτων αἰτίαν ἡγεῖσθαι ;<sup>484</sup>

32. (...) τότε ἐγὼ μὲν τῷ Πύθωνι θρασυνομένῳ καὶ πολλῶ ῥέοντι καθ' ὑμῶν οὐχ ὑπεχώρησα, ἀλλ' ἀναστάς ἀντείπον...<sup>485</sup>

33. Ἀλλὰ δὴτ' ἄνω ποταμῶν ἐκεῖνῃ τῇ ἡμέρᾳ πάντες οἱ περὶ πορνείας ἐρρύθησαν λόγοι<sup>486</sup>.

34. Καὶ νῆ Δία γε, ὃ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ἕτεροι γε λόγοι παρερρύθηκασι πρὸς ὑμᾶς ψευδεῖς καὶ πολλὰ τὴν πολιτείαν βλάπτοντες...<sup>487</sup>

35. (...) τοὺς δ' ἐν ἀπάσῃ καθεστάναι δοκοῦντας εὐδαιμονία πάντα ταῦτ' ἀμελούμεν' ὑπέρρει κατά μικρόν.<sup>488</sup>

---

<sup>483</sup> « Si, à ce spectacle, les Thébains n'avaient pas aussitôt changé d'opinion pour se ranger de notre côté, tout cela aurait été comme un torrent qui se serait abattu sur Athènes. Mais les Thébains aussitôt l'arrêtèrent, surtout, Athéniens, grâce à la faveur de quelque dieu à votre égard, et puis cependant, autant que cela dépendait d'un seul homme, également grâce à moi. », Démosthène, *Cour.*, 153 (trad. G. Mathieu modifiée).

<sup>484</sup> « (...) n'est-il pas bien plus juste et plus exact d'en voir la cause dans le destin commun de l'humanité et dans une cruelle évolution des événements, telle qu'elle n'eût pas dû se produire ? », *ibid.*, 271 (trad. G. Mathieu).

<sup>485</sup> « (...) alors moi, quand Python déployait son audace et lâchait ses écluses contre vous, je n'ai pas battu en retraite, je me suis levé pour répondre... », *ibid.*, 136 (*id.*).

<sup>486</sup> « Vraiment, ce jour-là, c'est en sens inverse qu'ont coulé tous les discours sur la prostitution. », *Amb.*, 287 (*id.*).

<sup>487</sup> « Hélas ! Il y a encore d'autres discours, Athéniens, dont on vous inonde ; autant de mensonges funestes à la république... », *Org.*, 16 (trad. M. Croiset).

<sup>488</sup> « Un autre semble en pleine prospérité : si toutes ces conditions y sont négligées, sa ruine peut survenir insensiblement. », *Lept.*, 49 (trad. O. Navarre et P. Orsini).



36. Ἡ δ' ἐφ' ἐκάστου τούτων ἀμαρτία κατὰ μικρὸν ὑπορρέουσα ἀθρόος τῇ πόλει βλάβη γίγνεται.<sup>489</sup>

La première image fait intervenir le terme χειμάρρους, qui désigne un torrent, c'est-à-dire un cours d'eau en fureur, gonflé par de fortes précipitations dues à un orage, au mauvais temps qui caractérise l'hiver (χειμα). Au niveau du comparant, cette comparaison a donc d'emblée partie liée avec les images de l'orage que déploie le discours<sup>490</sup>. La Grèce étant un pays montagneux, le mot s'applique en particulier aux torrents de montagne<sup>491</sup>. En outre, une autre donnée tirée de la réalité climatique suggère le caractère brusque et violent du phénomène, dans la mesure où ces torrents sont au plus bas, voire asséchés à la belle saison<sup>492</sup>. Démosthène file ensuite l'image en employant le verbe ἔπεχειν, au sens de « retenir », que l'on trouve chez Homère à propos des flots déchaînés<sup>493</sup>.

Comme y invite le contexte immédiat<sup>494</sup>, l'orateur établit ainsi une comparaison entre un torrent furieux et l'avancée des troupes de Philippe, qui vient de s'emparer d'Élatée, à l'automne 339, menaçant ainsi directement Thèbes et Athènes. Plus précisément, le comparé renvoie à un enchaînement implacable de circonstances que cet événement ne fait que clôturer, d'où émergent deux lignes de force qui de fait n'en font qu'une, Eschine et Philippe, puisque le premier est présenté comme un agent utilisé par le second pour arriver à ses fins<sup>495</sup>. Le lien se trouve matérialisé par la répétition de l'expression τὸ πρῶγμα, sur laquelle porte

---

<sup>489</sup> « Or l'erreur sur chacun de ces points, en filtrant peu à peu, devient une masse de calamités pour le pays. », *Amb.*, 228 (trad. G. Mathieu).

<sup>490</sup> Cf. *supra*, p. 78 sq.

<sup>491</sup> Cf. Homère, *Iliade*, IV, 452 : (...) χειμάρροι ποταμοὶ κατ' ὄρεσφι ῥέοντες... (« (...) des torrents, dévalant du haut des montagnes... », trad. P. Mazon).

<sup>492</sup> Sur cette donnée concrète, cf. Rodriguez Adrados, 1965, p. 8, et Usher, 1993, p. 227.

<sup>493</sup> (...) ἐπέσχε δὲ καλὰ ῥέεθρα / ὄζοισιν πυκνοῖσι... (« (...) et qui, de ses branches serrées, arrête le beau cours des eaux. »), Homère, *Iliade*, XXI, 244-5 (trad. P. Mazon). Il s'agit de l'arbre qu'Achille a arraché pour le jeter en travers du Scamandre, lors de son combat avec ce dernier.

<sup>494</sup> Le paragraphe précédent vient de se terminer sur la prise d'Élatée par Philippe et son armée, Démosthène, *Cour.*, 152.

<sup>495</sup> Ἐπιχειρεῖ [*i.e.* ὁ Φίλιππος] (θεάσασθ' ὡς εὖ) πόλεμον ποιῆσαι τοῖς Ἀμφικτύοσι καὶ περὶ τὴν Πυλαίαν ταραχὴν· εἰς γὰρ ταῦτ' εὐθὺς αὐτοὺς ὑπελάμβανεν αὐτοῦ δεήσεσθαι. (...) Πῶς οὖν ταῦτ' ἐποίησε ; Μισθοῦται τουτονί [*i.e.* τὸν Αἰσχίνα]. (« Il entreprend [*i.e.* Philippe] (voyez avec quelle habileté) de provoquer une guerre touchant les Amphictyons et des troubles au moment de l'assemblée amphictyonique ; car, pour régler cela, on aurait, pensait-il, aussitôt besoin de lui. (...) Comment donc exécuta-t-il cela ? Il prend à ses gages cet individu [*i.e.* Eschine]. »), *ibid.*, 147 et 149 (*id.*). Suit le récit de la crise autour des Locriens d'Amphissa, provoquée par Eschine durant son mandat de Pylagore au printemps 339 : il fait constater par une commission d'enquête que ceux-ci exploitent à leur profit une partie du territoire sacré, pour détourner l'attention des amphictyons d'une plainte que ces mêmes Locriens avaient déposée contre Athènes. L'affaire s'envenime, et aboutit rapidement au vote de la guerre sacrée et à une première expédition militaire, menée par le Thessalien Cottyphos. Devant l'inefficacité de cette dernière, les Amphictyons demandent l'aide de Philippe qui, à l'automne 339, passe en Grèce centrale en empruntant la route des cols de l'Éta, pour contourner les Thermopyles, tenus par les Thébains qui se montrent de plus en plus hostiles envers lui ; il s'empare d'Élatée au lieu de marcher sur Amphissa (*ibid.*, 149-52).

syntactiquement la comparaison : nous la retrouvons au début du récit de Démosthène, dans le contexte de l'association Eschine/Philippe<sup>496</sup>. Cette expression générale (ἅπαν τοῦτο τὸ πρῶγμ') doit par ailleurs être sous-entendue comme complément d'objet direct du verbe ἐπέσχον<sup>497</sup>, ce qui continue à entretenir ce jeu de sens multiples : le neutre τὸ πρῶγμα renvoie aussi bien au torrent qu'à Philippe et à toute la mécanique des événements qui a été décrite (ἅπαν).

L'image du torrent, en effet, rend bien compte de cet aspect de mécanique implacable grâce à la représentation de l'avancée des eaux en général, renforcée plus particulièrement par celle de tous les débris qu'elles charrient<sup>498</sup> : le torrent emporte tout. D'où un autre sème fortement présent, lié à ce dernier, la violence, qui ressort des quatre passages où Homère emploie cette comparaison, puisqu'il s'agit d'exprimer à chaque fois la violence de la bataille : les eaux déchaînées emportent tout sur leur passage<sup>499</sup>. Enfin, ce comparant dénote également la rapidité, la soudaineté des faits relatés par Démosthène, qui insiste sur ce point : outre la multiplication des verbes d'action avec de nombreux changements de sujet (Eschine,

<sup>496</sup> Οὐδενὸς δὲ προειδότης, οἶμαι, τὸ πρῶγμ' οὐδὲ φυλλάττοντος... (« Personne, j'imagine, ne prévoyait l'affaire ni ne se tenait sur ses gardes... »), *ibid.*, 149 (*id.*). Ce passage suit immédiatement l'extrait cité à la note précédente.

<sup>497</sup> Cf. Wankel, 1976b, p. 816, et Yunis, 2001, p. 200. Par conséquent, τὸ γ' ἐξαίφνης est un simple adverbe, suivant un procédé de substantivation courant, contrairement par exemple à l'analyse de Wilamowitz-Moellendorff, 1902, II/1, p. 48, suivie par G. Mathieu dans sa traduction (« pour l'attaque brusquée du moins »).

<sup>498</sup> Cf. Homère, *Iliade*, XI, 492-7 : Ὡς δ' ὅποτε πλήθων ποταμὸς πεδίον δὲ κάτεισι / χειμάρρους κατ' ὄρεσφιν, ὀπαζόμενος Διὸς ὄμβρω, / πολλὰς δὲ δρυὺς ἀζαλέας, πολλὰς δὲ τε πεύκας / εἰσφέρεται, πολλὸν δὲ τ' ἀφυσγετὸν εἰς ἄλλα βάλλει, / ὥς ἔφετε κλονέων πεδίον τότε φαίδιμος Αἴας, / δαίζων ἵππους τε καὶ ἀνέρας· (« On voit parfois un fleuve débordé dévaler vers la plaine, torrent descendu des montagnes, qu'accompagnent les pluies de Zeus. Il emporte à la mer des chênes desséchés, en masse, des sapins en masse, du limon en masse. Tout de même, l'illustre Ajax presse et bouscule les Troyens par la plaine, massacrant hommes et chevaux... », trad. P. Mazon).

<sup>499</sup> Cf. Homère, *ibid.*, V, 84-94, et XIII, 136-42 : Ὡς οἱ μὲν πονέοντο κατὰ κρατερὴν ὑσμίνην· / Τυδείδην δ' οὐκ ἂν γνοίης ποτέροισι μετεῖη, / ἢ μετὰ Τρώεσσιν ὀμλῆοι ἢ μετ' Ἀχαιοῖς· / θῦνε γὰρ ἂμ πεδίον ποταμῶ πλήθοντι εἰοικῶς / χειμάρρω, ὅς τ' ὠκα ῥέων ἐκέδασσε γεφύρας· / τὸν δ' οὔτ' ἄρ τε γέφυραι ἐεργμένα ἰσχανώσιν, / οὔτ' ἄρα ἔρκα ἴσχει ἀλωάων ἐριθηλέων / ἐλθόντ' ἐξαπίνης, ὅτ' ἐπιβρίση Διὸς ὄμβρος· / πολλὰ δ' ὑπ' αὐτοῦ ἔργα κατήριπε κάλ' αἰζηῶν· / ὥς ὑπὸ Τυδείδῃ πικναὶ κλονέοντο φάλαγγες / Τρώων, οὐδ' ἄρα μιν μίμνον πολέες περ ἔοντες. (« C'est ainsi qu'on besogne dans la mêlée brutale ; et, du fils de Tydée, vous ne pourriez savoir dans lequel des deux camps est sa place, s'il a partie liée avec les Troyens ou les Achéens. Il va, furieux, par la plaine, pareil au fleuve débordé, grossi par les pluies d'orage, dont les eaux ont tôt fait de renverser toute levée de terre. Les levées formant digue ne l'arrêtent pas plus que les clôtures des vergers florissants, quand il arrive tout à coup, aux jours où la pluie de Zeus s'abat lourdement sur la terre. Partout, sous lui, s'écroule le bon travail des gars. Ainsi sont bousculés, sous le choc du fils de Tydée, les bataillons compacts des Troyens, et, pour nombreux qu'ils soient, devant lui ils ne tiennent pas. », *id.*) et Τρώες δὲ προὔτυψαν ἀολλέες, ἦρχε δ' ἄρ' Ἴεκτωρ / ἀντικρὺ μεμαῶς, ὀλοοῖτροχος ὡς ἀπὸ πέτρης, / ὄν τε κατὰ στεφάνης ποταμὸς χειμάρροος ὥση, / ῥήξας ἀσπέτῳ ὄμβρω ἀναιδέος ἔχματα πέτρης· / ὕψι τ' ἀναθρόσκων πέτεται, κτυπέει δὲ θ' ὑπ' αὐτοῦ / ὕλη· ὁ δ' ἀσφαλῆως θέει ἔμπεδον, ἕως ἴκηται / ἰσόπεδον, τότε δ' οὐ τι κυλίνδεται ἐσσύμενός περ· (« Les Troyens chargent, en masse. Hector est à leur tête, qui fonce en furieux. On dirait une pierre ronde, qu'un fleuve gonflé par l'orage a jetée à bas du rocher qu'elle couronnait. Grossi d'une pluie de déluge, il a brisé l'obstacle du roc indocile ; il saute par-dessus et s'envole, tandis que la forêt bruit sur son passage. La pierre, sans broncher, suit sa course inflexible, jusqu'à ce qu'elle arrive au niveau de la plaine : quel que soit son élan, elle cesse alors de rouler. », *id.*). Pour les deux autres passages, voir ci-dessus, p. 128, n. 491, et n. 498.

les Locriens, Cottyphos, Philippe, *etc.*), ce qui figure les méandres de cette affaire passablement complexe, nous relevons dans le récit des événements une récurrence d’adverbes de temps signifiant « aussitôt »<sup>500</sup> : εὐθύς, εὐθέως, τό γ’ ἐξαίφνης. Deux d’entre eux se situent à proximité immédiate de la comparaison et l’encadrent. Plus précisément, ces adverbes n’interviennent qu’à la fin du récit de cette nouvelle crise amphictyonique, en rapport avec Philippe. En outre, lorsque celui-ci entre en scène, juste avant notre comparaison, le rythme s’accélère notablement avec le recours à trois participes aoristes, mimant l’avancée fulgurante du roi, ainsi qu’à une expression familière et expressive qui rend bien sa hâte<sup>501</sup>.

Enchaînement implacable, violence, caractère fulgurant qui prend tout le monde de court se rejoignent pour pointer un dernier trait, celui de l’impuissance des hommes qui doivent faire face au torrent ; phénomène climatique hors de notre portée, ce dernier dépend effectivement du bon vouloir des dieux, tel Zeus chez Homère, de qui seuls, en dernière analyse, peuvent venir les actions salutaires<sup>502</sup> : μάλιστα μὲν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, θεῶν τινοῦς εὐνοίᾳ πρὸς ὑμᾶς<sup>503</sup>. Cet élément confirme la parenté de notre image avec le réseau de l’orage, en raison des convergences de signification au niveau du comparé.

Par contraste avec cette vision religieuse traditionnelle, cependant, selon un schéma analogue à celui que nous présentions plus haut à propos de la grêle, l’orateur fait ressortir la nécessité et la grandeur d’un volontarisme de l’action : dans la *Troisième philippique*, dans le vif des événements, il s’agissait de susciter cette disposition chez ses concitoyens, alors que dans le *Sur la couronne*, après la défaite de Chéronée et dans le contexte du procès, la perspective est toute différente. Dans la mise en scène dramatique à souhait, et presque tragique, d’un Démosthène qui, refusant en toutes circonstances de céder à la résignation et au fatalisme, se dresse seul contre les puissances cosmiques – même si, à la fin, celles-ci l’emportent fatalement – éclate le projet de cette apologie de soi-même en quoi consiste le *Sur la couronne*, de cette apologie du grand homme qui entend montrer par une longue

<sup>500</sup> Respectivement : Démosthène, *Cour.* 151 ; 152 et 153 ; 153.

<sup>501</sup> Καὶ μετὰ ταῦτ’ εὐθέως δύναμιν συλλέξας καὶ παρελθὼν ὡς ἐπὶ τὴν Κιρραίαν, ἐρωῶσθαι φράσας πολλὰ Κιρραῖος καὶ Λοκροῖς, τὴν Ἐλάτειαν καταλαμβάνει. (« Aussitôt après, il rassembla son armée, s’avança en direction de Kirrha ; puis il dit bien le bonjour à Kirrha et à la Locride, et occupe Élatée. », *ibid.*, 152 (trad. G. Mathieu) ; nous soulignons).

<sup>502</sup> Cf. Homère, *Iliade*, V, 89-91, cité *supra*, p. 129, n. 499, où la fragilité de tous les ouvrages de l’homme se trouvent mis en relation avec l’origine divine du phénomène.

<sup>503</sup> Cf. ci-dessus, p. 92, à propos de l’orage de grêle.

justification de sa politique qu'il a mérité la couronne que le peuple lui a décernée<sup>504</sup> ; c'est ce que nous retrouvons dans notre passage : εἶτα μέντοι καὶ ὅσον καθ' ἑν' ἄνδρα καὶ δι' ἐμέ.

Outre ces aspects qui concernent le fond, la comparaison avec le torrent paraît remarquable en raison de sa tonalité poétique, que Démosthène semble délibérément rechercher. En dehors d'un passage d'Hérodote et d'Isocrate, nous ne trouvons en effet cette image relativement rare et précieuse qu'en poésie, une fois chez Théognis, une fois chez Sophocle et surtout quatre fois chez Homère<sup>505</sup>. Toutefois, elle s'inscrit dans un schéma plutôt courant chez les Tragiques : ils emploient la métaphore ῥέϋμα, « courant », d'où « flot », « torrent », à propos d'ennemis qui attaquent, et l'historien Théopompe reprend cette image à son compte à propos de l'assaut des Thébains contre Sparte<sup>506</sup>. En ce qui concerne χειμάροους, les comparaisons homériques correspondent seules à cette analogie<sup>507</sup>. Or c'est à trois d'entre elles que Démosthène fait écho : chez le poète comme chez l'orateur, elles interviennent dans un contexte militaire pour évoquer l'irrésistible avancée d'un guerrier<sup>508</sup>. Comme d'une part Homère constituait le fondement de l'éducation et plus largement de la culture dans l'Antiquité, et que tous le connaissaient donc d'une manière ou d'une autre,

---

<sup>504</sup> Les paragraphes 53 à 125, puis 160 à 251 du *Sur la couronne* se consacrent à l'examen de la politique de Démosthène ; il faut y ajouter tous les passages où l'orateur brosse de lui-même un portrait flatteur, en particulier dans l'épilogue (§ 252 à 324).

<sup>505</sup> Hérodote, III, 81 ; Isocrate, *Sur l'échange* (XV), 172 ; Théognis, I, 347-8 ; Sophocle, *Antigone*, 712-4 ; Homère, *Iliade*, IV, 452-6 ; V, 84-94 ; XI, 492-7, et XIII, 136-42. Chez Hérodote, la comparaison apparaît dans le discours de Mégabyze, lors du débat sur le meilleur type de régime politique : cette occurrence se range dans la même catégorie que celles d'Isocrate et de Démosthène, celle des orateurs qui recherchent l'effet de style. Signalons enfin que Rodriguez Adrados, 1965, rapproche des comparaisons homériques Aristophane, *Cavaliers*, 526-8, qui fait certes intervenir l'idée d'un flot qui emporte tout, mais n'emploie pas le terme précis χειμάροους, se contentant du verbe ῥέω ; par ailleurs, il s'agit d'une métaphore, et non d'une comparaison.

<sup>506</sup> Eschyle, *Perses*, 88 et 412 ; Sophocle, *Antigone*, 129 ; Euripide, *Iphigénie en Tauride*, 1437 ; Théopompe, 115 F 322 Jacoby (*FGrHist.*, t. 2/1/2, p. 603). Chez ce dernier, l'emploi de la métaphore confirme son caractère remarquable et poétique, dans la mesure où elle est citée par Plutarque, *Vie d'Agésilas*, 31, 4. ῥέϋμα apparaît aussi à titre de métaphore chez les comiques, mais dans des schémas différents : Cratinus, fgmt. 198, 1 Kassel/Austin (*PCG* IV, p. 222/3) = 186, 1 Kock (*CAF* I, p. 69-70 ; flot de paroles) ; Ménandre, Γεωργός, fgmt. 1, 5 Koerte (I, p. 99) = fgmt. 94, 5 Kock (*CAF* III, p. 29 ; flot versatile de la fortune) ; le schème métaphorique dans lequel s'inscrit Démosthène est donc spécifiquement tragique. En outre, Eschyle, *Perses*, 88, et Théopompe, 115 F 322 Jacoby semblent indiquer que la métaphore ῥέϋμα, quoique le terme s'emploie pour les cours d'eau (cf. LSJ, s.v., I, 2), renvoie proprement aux courants marins, puisqu'il s'y trouve associé respectivement à κῦμα et à κλύδων (cf. textes cités *infra*, p. 132, n. 512) : la métaphore s'inscrit ainsi dans une image marine, au contraire de χειμάροους, qui ne s'emploie que pour des cours d'eau.

<sup>507</sup> Les auteurs postérieurs à Homère ont infléchi la comparaison dans un sens politique ; cf. Rodriguez Adrados, 1965. L'occurrence d'Isocrate, *Sur l'échange* (XV), 172, qui n'est pas traitée par ce dernier, relève également du domaine politique, dans un sens large, parce qu'elle désigne la grande cité populeuse que constitue Athènes, et plus précisément le courant de l'opinion publique, souvent injuste.

<sup>508</sup> Homère, *Iliade*, V, 84-94 désigne la fureur guerrière de Diomède qui bouscule ses adversaires ; XI, 492-7 celle d'Ajax ; XIII, 136-42 celle d'Hector. Cf. textes cités *supra*, p. 129, n. 498 et 499. Ces images présentent toutefois des variantes : dans XIII, 136-42 le comparant se focalise sur la pierre emportée par la violence du torrent, et surtout cette comparaison s'avère déceptive ; elle renvoie en réalité à des paroles d'Hector, qui ne se réalisent pas puisque son élan est brisé par les Achéens (XIII, 143-8). La première occurrence de la comparaison du torrent, *ibid.*, IV, 452-6, exprime une idée différente, mais toujours en rapport avec la guerre : il s'agit des cris et de la peur répandus par la bataille, si l'on s'en tient à la structure syntaxique.

comme d'autre part la comparaison qui nous intéresse apparaît à trois reprises dans l'*Illiade* dans un même contexte, nul doute que Démosthène entend délibérément y faire écho et l'évoquer à l'esprit de ses auditeurs et/ou de ses lecteurs, dans une volonté de grandissement épique de son action. Ici, en effet, Démosthène fait allusion précisément à ce qu'il s'apprête à présenter comme son grand œuvre, à savoir l'alliance d'Athènes avec Thèbes, dont il fut effectivement l'artisan : c'est parce que les Thébains, anciens alliés de Philippe, ont choisi de « chang<er> d'opinion pour se ranger de notre [sc. des Athéniens] côté » que le torrent a pu être contenu<sup>509</sup>. Ainsi s'explique le rôle qu'il s'attribue dans notre passage. Enfin, le recours à une autre réminiscence de l'*Illiade*, tirée d'un passage célèbre, avec le verbe ἐπέχειν, confirme le travail explicitement « homérique » effectué par l'orateur sur son texte.

Le paradigme métaphorique déployé par ce dernier rappelle en particulier la troisième occurrence de l'*Illiade*<sup>510</sup> : dans les deux cas, le torrent désigne l'ennemi, là Philippe, ici Hector, dont l'élan guerrier est arrêté par la résistance farouche de ses adversaires, tantôt les Thébains sous l'impulsion de Démosthène, tantôt les Achéens. Une différence notable se fait jour néanmoins, dans la mesure où les Achéens repoussent Hector<sup>511</sup>. L'histoire, sur ce point, ne rattrape pas le mythe, et c'est l'inverse qu'elle voit bien plutôt se produire : Philippe vainquit la coalition des deux cités à Chéronée. Discrète évocation nostalgique de ce qui aurait pu arriver ?

Un rapide examen des métaphores voisines qui font intervenir ῥέυμα montre que l'image porte presque toujours, précisément, sur la capacité ou l'incapacité à arrêter le flux du courant déchaîné. C'est qu'avec les Tragiques, l'image prend une nette coloration de fatalité absente chez Homère : désormais, le courant apparaît comme une force contre laquelle on ne peut lutter, ce pourquoi Agésilas tient ses troupes en sécurité à l'intérieur de la ville, livrant la campagne aux Thébains<sup>512</sup> ; seuls les dieux peuvent l'endiguer<sup>513</sup>.

<sup>509</sup> Démosthène, *Cour.*, 153 : Εἰ μὲν οὖν μὴ μετέγνωσαν εὐθέως, ὡς τοῦτ' εἶδον, οἱ Θηβαῖοι καὶ μεθ' ἡμῶν ἐγένοντο... Démosthène aborde la question de l'alliance avec Thèbes au § 160, jusqu'au § 226.

<sup>510</sup> Homère, *Illiade*, XIII, 136-42

<sup>511</sup> *Ibid.*, 146-8 : οἱ δ' ἀντίοι υἱὲς Ἀχαιῶν / νύσσουντες ξίφεσίν τε καὶ ἔγχυσιν ἀμφιγύοισιν / ὧσαν ἀπὸ σφείων· ὁ δὲ χασσάμενος πελεμίχθη· (« Les fils des Achéens sont là, qui lui tiennent tête, le harcèlent avec leurs épées, leurs lances à deux pointes, et arrivent à le repousser. Ébranlé, il recule. »). De plus, l'élément de la parole n'intervient pas chez Démosthène, tout au contraire : le principal trait du portrait de Philippe brossé par Démosthène, dans les *Harangues* en particulier, est l'action (cf. par exemple Démosthène, *I Phil.*, 5-6) ; la parole non suivie d'effets ou d'actes est l'apanage des Athéniens (cf. *ibid.*, 37).

<sup>512</sup> Ἐκ δὲ τούτου παρήν εἰς τὴν Λακωνικὴν ὁ Ἐπαμεινώνδας μετὰ τῶν συμμάχων (...)· ἀλλ' ἀδήωτον καὶ ἄθικτον οὖσαν ἐμβαλόντες ἐπυροπόλουν καὶ διήραζον ἄχρι τοῦ ποταμοῦ [καὶ] τῆς πόλεως μηδενὸς ἐπεξιόντος. Ὁ γὰρ Ἀγησίλαος οὐκ εἶα πρὸς τοσοῦτον, ὡς φησι Θεόπομπος, ῥέυμα καὶ κλύδωνα πολέμου μάχεσθαι τοὺς Λακεδαιμονίους, (...) ἐκαρτέρει τὰς ἀπειλὰς καὶ τὰς μεγαλαυχίας τῶν Θηβαίων... (« Après quoi Épaminondas entra en Laconie avec ses alliés. (...) Les envahisseurs foulèrent cette terre inviolée et intacte ; ils allumèrent des incendies et pillèrent jusqu'au fleuve, personne ne sortant de la ville contre eux. Agésilas en effet ne permit pas aux Lacédémoniens d'aller combattre un pareil flot, un pareil ouragan

Parmi les orateurs, seul Démade offre une image proche de celle de Démosthène :

Κρείττον γὰρ ἐπερχόμενον ἐκκλίνει τὸ νέφος ἢ φερομένῳ συναπενεχθῆναι τῷ  
ῥέυματι.<sup>514</sup>

Il s'agit certes d'une métaphore et non d'une comparaison, et le vocabulaire diffère ; mais l'analogie qui se dessine est presque identique : le torrent, chez Démade comme chez Démosthène, désigne l'invasion des troupes macédoniennes, mais cette fois sous le commandement d'Alexandre, puisque les faits évoqués par Démade renvoient à l'expédition menée en Grèce par le jeune roi en 336 pour imposer son autorité et calmer les velléités de soulèvement après l'assassinat de son père. En outre, il s'agit dans les deux cas d'une catastrophe qui n'a pas lieu : le torrent/Philippe est arrêté par les Thébains, le nuage/Alexandre est évité parce que Démosthène renonce à ses ardeurs belliqueuses, si bien qu'Athènes ne subira pas le déluge et les torrents qu'il provoque<sup>515</sup>. Par conséquent, en dernière analyse, la métaphore de Démade montre la cohérence du réseau métaphorique de l'orage : alors que celui-ci met explicitement en rapport le nuage avec l'averse violente qui s'ensuit en provoquant des torrents, Démosthène au contraire laisse à l'auditeur le soin de faire le lien entre les différents motifs développés de manière isolée. Cette technique rhétorique consistant dans la répétition d'un motif récurrent permet dans le *Sur la Couronne*

---

de guerre, selon l'expression de Théopompe. (...) et il supportait avec sang-froid les menaces et les vantardises des Thébains... »), Plutarque, *Vie d'Agésilas*, 31, 1-4 (trad. R. Flacelière et É. Chambry). L'attitude d'Agésilas, qui endure patiemment les intempéries (ἐκαρτέρει), à l'abri derrière ses murs, plutôt que de s'y opposer (μηδενὸς ἐπεξιόντος, οὐκ εἶα πρὸς τοσοῦτον (...) μάχεσθαι) parce qu'il ne le peut pas, rappelle celle que Démosthène reproche à ses concitoyens face à l'averse de grêle, qui se contentent de la supporter (ἀνέχονται), Démosthène, *III Phil.*, 33 ; cf. *supra*, p. 90 sq. Sur l'impossible résistance (ὑποστάς) au torrent des ennemis, cf. aussi Eschyle, *Perses*, 87-92 : δόκιμος δ' οὔτις ὑποστάς / μεγάλῳ ῥέυματι φωτῶν / ὄχυροῖς ἔρκεσιν εἶργειν / ἄμαχον κύμα θαλάσσης· / ἀπρόσοιστος γὰρ ὁ Περσῶν / στρατὸς ἀκλίφρων τε λαός. (« Qui serait donc capable de tenir tête à ce large flux humain ? Autant vouloir, par de puissantes digues, contenir l'invincible houle des mers ! Irrésistible est l'armée de la Perse et son peuple au cœur vaillant. », trad. P. Mazon).

<sup>513</sup> La défaite des Perses est provoquée par la colère des dieux (Eschyle, *Perses*, 353-4 et 362, au début de la tirade qui contient la seconde occurrence de la métaphore), de même que c'est Zeus, dans sa colère, qui arrête l'élan de Capanée (Sophocle, *Antigone*, 127-33 : Ζεὺς γὰρ μεγάλης γλώσσης κόμπους / ὑπερεχθαίρει, καὶ σφας εἰσιδὼν / πολλῶ ῥέυματι προσνισσομένους, / χρυσοῦ καναχῆς ὑπεροπλίας, / παλτῶ ὀίπτει πυρὶ βαλβίδων / ἐπ' ἄκρων ἤδη / νίκην ὀρμώντ' ἀλαλάξαι. (« Zeus a horreur de la jactance qui jaillit d'insolentes bouches. Lorsqu'il les a vus venir en torrent, dans l'orgueil bruissant de l'or, il a brandi sa flamme, et, au sommet des parapets, il a frappé celui qui déjà prétendait y entonner un long chant de victoire. », trad. P. Mazon)).

<sup>514</sup> « (...) car il vaut mieux éviter le nuage qui s'avance plutôt que d'être emporté par le flot qui se déchaîne. », Démade, fgmt. 63 De Falco et Marzi = [Démade], Ὑπερ τῆς δωδεκαετίας, 15 (fgmt. 87, 15 De Falco). Sur la possible authenticité de ce fragment, cf. *supra*, p. 69, n. 238.

<sup>515</sup> Les deux réalités sont en effet impliquées dans cette occurrence, puisque d'une part ῥέυμα s'emploie au propre pour les cours d'eau (cf. LSJ, s.v., I, 2), et que d'autre part l'évocation du nuage menaçant appelle ici naturellement l'idée de la pluie violente d'orage : Démade la présente comme un torrent susceptible de tout emporter.

d'entretenir l'idée de la menace diffuse, de la nécessité tragique à laquelle les Athéniens furent confrontés.

Ainsi, l'emploi de cette comparaison banale s'avère très original et se trouve au service d'un travail rhétorique et stylistique de grandissement épique de l'histoire récente, et plus exactement de l'histoire faite par Démosthène, sur le point précis évoqué par le passage. En même temps, elle revêt une tonalité tragique : la lutte menée par l'orateur s'avère d'autant plus grande et sublime, que le résultat final, malheureux, se trouve entre les mains de la divinité. Les réminiscences homériques de cette image se trouvent renforcées sur le plan formel par le simple fait qu'il s'agit de la seule comparaison de ce groupe du torrent. Enfin, à la fois par le comparant et surtout le comparé, elle entretient une parenté étroite avec le réseau de l'orage.

La métaphore suivante, également tirée du *Sur la couronne*, s'inscrit dans le même schéma que la précédente.

Démosthène emploie en effet le terme φορά, « mouvement », et ici « impulsion violente », « force »<sup>516</sup>. La plupart des commentateurs relie ce trope à l'image de l'orage qui court dans tout le discours<sup>517</sup>. Seul S. Usher, tout en mentionnant cette interprétation, tente de défendre une autre solution : en l'absence d'indications fournies par le contexte et au nom de la cohérence de l'emploi du lexique dans le *Sur la couronne*, d'autant plus que ce discours offre les seuls exemples de l'emploi métaphorique de φορά chez Démosthène, S. Usher veut voir dans notre passage la même image qu'au § 61 ; c'est-à-dire que φορά, dans les deux cas, signifierait « moisson »<sup>518</sup>.

D'une part, l'argument par la cohérence interne peut être renversé : si l'on considère non plus celle du sens du mot, mais celle des réseaux métaphoriques, on constate que celui de

---

<sup>516</sup> Cf. LSJ, s.v., A, II, 1 et 5. Goodwin, 1901, p. 191, *ad loc.*, rapproche le mot de l'expression βίᾳ φέρεται (« s'emporte avec violence ») de Platon, *Phèdre*, 254 a 4 (trad. P. Vicaire), à propos du mauvais cheval de l'attelage ailé qui s'emballe. Nous pouvons penser également à l'usage explétif du participe φέρων afin d'exprimer la rapidité ou la violence d'une action ; cf. LSJ, s.v. φέρω, A, X, 2, b.

<sup>517</sup> Wankel, 1976b, p. 1177, *ad loc.*, le rapproche de la tempête (Démosthène, *Cour.*, 194) et du déluge (*ibid.*, 214) ; Yunis, 2001, p. 261, *ad loc.*, ne cite que la tempête. Cf. encore les traductions de Goodwin, 1901, p. 191, *ad loc.* (« a rush of events »), de Vince et Vince, 1971, p. 197 (« untoward current of events »), de A. Natalicchio in Canfora II, 2000, p. 189 (« una sciagurata furia di eventi »), et de López Eire I, 1980, p. 500 (« una precipitación de acontecimientos cruel »).

<sup>518</sup> Usher, 1993, p. 264, *ad loc.* L'erreur de la tradition exégétique pourrait provenir, selon S. Usher, d'un passage de Libanius, *Declamatio* XX, 34 ((...) ἐγὼ δὲ ἐν πολλῷ χρόμῳ πρὸς τὴν φορὰν τοῦ Φιλίππου παρεταξάμην.). Cette thèse de S. Usher a certes pour elle le fait que ce sens métaphorique de φορά, qui représente un *hapax* à l'époque classique, n'est attesté par ailleurs que tardivement selon LSJ, s.v., A, II, 5, qui cite Plutarque, Philostrate et Plotin. En même temps, le passage invoqué de Libanius sollicite un usage courant, à son époque, du mot φορά à propos d'une personne, cf. LSJ, s.v., A, II, 4, a. Il diffère ainsi grandement de la métaphore de Démosthène, qui lie le terme à un nom de chose : non pas « Philippe », mais « les événements ».

l'orage domine dans la deuxième moitié du discours, alors que les occurrences les plus intéressantes des images végétales et agricoles apparaissent dans la première<sup>519</sup>. D'autre part, notre passage se rapproche à la fois du point de vue syntaxique et sémantique de la métaphore de la pluie diluvienne : dans les deux cas le substantif faisant métaphore reçoit le complément du nom *πραγμάτων/τῶν πραγμάτων*<sup>520</sup>, et dans les deux cas « l'impulsion » et le « déluge » renvoient à des victoires, militaires et/ou politiques de Philippe sur les Grecs, à des malheurs.

Au paragraphe 214, en effet, il était question de la défaite de Chéronée, qui avait « emporté » le discours tenu par Démosthène devant l'assemblée thébaine : dans une sorte d'accélération de l'histoire, le déluge, *κατακλυσμός*, comportant un sème de soudaineté et de rapidité, s'était abattu sur les efforts de Démosthène relatifs à la conclusion de l'alliance avec les Thébains, et les avait emportés hors des mémoires. Il y avait là une représentation très concrète, liée au climat méditerranéen, et très audacieuse par son raccourci : les pluies diluviennes sont des précipitations brusques et violentes, si bien qu'elles ravinent et provoquent des torrents. De manière analogue, ici, il est question des « calamités » (*δαινᾶ*, rappelé ensuite par *χαλεπήν*) subies par les autres peuples et cités, du fait de « l'emportement » des événements. Nous retrouvons ainsi l'image du torrent auquel rien ne résiste, que nous venons d'examiner : pour le sens de notre métaphore, il ne faut pas négliger le rapprochement avec la comparaison du § 153, qui évoque cette précipitation des événements susceptible de causer le malheur d'une cité en s'abattant sur elle, tels un torrent ou une coulée de boue capables de l'emporter, métaphore de la défaite militaire. L'élément de malheur et de fatalité est en effet renforcé par l'appel à la *τύχη*, au « destin », et par la précision *οὐχ οἶαν ἔδει*. De ce point de vue, le rapprochement entre la *τύχη* et le « cours » des événements, puisque les deux termes sont coordonnés, confirme notre interprétation de *φορά*, en rappelant une métaphore un peu différente de Ménandre, qui applique l'image du courant (*ῥεῦμα*) à la fortune, pour mettre en avant son instabilité : *τὸ τῆς τύχης γὰρ ῥεῦμα μεταπίπτει ταχύ*<sup>521</sup>.

Aussi pensons-nous que Démosthène propose une nouvelle métaphore assez audacieuse et originale qui s'insère dans le réseau métaphorique de l'orage, en évoquant plus

<sup>519</sup> Images agricoles et végétales les plus importantes : Démosthène, *Cour.*, 19, 51, 61-2 et 159. Images les plus importantes mettant en œuvre les éléments naturels : *ibid.*, 153, 194, 214 et 308.

<sup>520</sup> (...) *κατακλυσμὸν (...) τῶν πραγμάτων...*, *ibid.*, 214.

<sup>521</sup> « Le cours de la fortune a tôt fait de changer », Ménandre, *Γεωργός*, fgmt. 1, 5 Koerte (I, p. 99) = fgmt. 94 Kock (*CAF* III, p. 29). Ce vers jouit d'une grande notoriété dans les siècles suivants, cf. Koerte I, p. 99, *ad loc.*



précisément le torrent gonflé ou engendré par ce dernier, et en en reprenant toutes les caractéristiques<sup>522</sup>.

Les trois images suivantes emploient le verbe ῥεῖν et l'un de ses composés, παραρρεῖν, pour désigner un flot de paroles. Ces mots s'emploient au sens premier, en effet, pour désigner un liquide qui coule, et en particulier l'eau<sup>523</sup>.

Dans la métaphore du *Sur la couronne*, Démosthène applique le verbe ῥεῖν aux discours de Python de Byzance, fameux orateur de l'époque et ancien élève d'Isocrate, que Philippe envoya en 343 à Athènes pour proposer une révision du traité de paix de 346<sup>524</sup>. Démosthène développe l'image grâce à l'adjectif « πολλῶ » qui, associé à la connotation négative de « θρασυνομένῳ »<sup>525</sup>, situe le métaphorisant du côté du torrent violent qui emporte tout sur son passage, et renvoie à l'éloquence habile de son rival qui, ce jour-là, a gagné l'auditoire en sa faveur<sup>526</sup>. Le verbe ῥεῖν se trouve en effet traditionnellement renforcé en grec classique par μέγας en prose et par πολὺς en poésie afin de désigner la violence d'un cours d'eau grossi par les pluies<sup>527</sup>. Nous retrouvons ainsi l'image du torrent que nous venons d'aborder.

La violence de ce dernier se trouve également suggérée par le verbe « οὐχ ὑπεχώρησα », qui file le trope, appliqué à Démosthène : l'orateur anti-macédonien, malgré le déchaînement du torrent/Python qui emportait les Athéniens, ne s'est pas laissé démonter mais a tenu, contrairement à tous les autres. Deux autres verbes qui suivent immédiatement contribuent à renforcer cette représentation de l'homme debout qui résiste à la déferlante des

---

<sup>522</sup> La traduction de Vince et Vince, 1971, p. 197 (« untoward current of events »), semble témoigner d'une interprétation proche de la nôtre.

<sup>523</sup> Cf. LSJ, s.v. ῥέω, I, 1, a, et παραρρέω I.

<sup>524</sup> Il s'agit pour Philippe d'empêcher les Athéniens de s'allier avec les Perses contre lui : Python intervient alors que l'assemblée du peuple examine des propositions du roi de Perse allant dans ce sens, avec notamment des propositions de soutien financier à des opérations militaires en Grèce. Le roi Artaxerxès Ochus redoute en effet une attaque de Philippe en Anatolie.

<sup>525</sup> Pour le sens négatif de ce verbe, cf. LSJ, s.v. θρασύνω, II, 2.

<sup>526</sup> Pour le récit de cette assemblée, cf. [Démosthène], *Sur l'Halonnèse*, 18-26 ; sur le discours de Python, voir *ibid.*, 21-2. Ce dernier est encadré par les mentions suivantes : (...) καὶ γὰρ εὐδοκίμησεν ὁ Πύθων παρ' ὑμῖν ἐν τῇ δημηγορίᾳ, ὁ τότε πρεσβεύων (...). Καὶ τούτους τοὺς λόγους ὑμεῖς ἀκούοντες ἀπεδέχεσθε καὶ δίκαια ἔφατε τὸν Πύθωνα λέγειν. (« Mais comme Python, qui parlait alors en son nom [*i.e.* celui de Philippe], eut ce jour-là un vrai succès auprès de vous (...). Ces discours, vous les entendiez avec faveur, vous déclariez que le langage de Python était juste. », *ibid.*, 20 et 23 (trad. M. Croiset)).

<sup>527</sup> Cf. LSJ, s.v. ῥέω, I, 1, b, avec les occurrences citées : pour πολὺς, Eschyle, *Les Sept contre Thèbes*, 80 ; Euripide, *Hippolyte*, 443 ; Aristophane, *Lysistrata*, 1034. On pourrait aussi ajouter *id.*, *Cavaliers*, 526 (πολλῶ ῥεύσας ποτ' ἐπαίνῳ). Pour l'idée concrète que qualifie l'expression μέγας/πολὺς ῥεῖν, cf. entre autres Thucydide II, v, 2 : (...) καὶ τὸ ὕδωρ τὸ γενόμενον τῆς νυκτὸς ἐποίησε βραδύτερον αὐτοὺς ἐλθεῖν. Ὁ γὰρ Ἀσωπὸς ποταμὸς ἐρρῦη μέγας καὶ οὐ ῥαδίως διαβατὸς ἦν. (« (...) et l'eau tombée au cours de la nuit ralentit leur marche, car le cours de l'Asopos avait grossi et il n'était pas aisé de le franchir ; », trad. J. de Romilly).

flots (« ἀναστὰς », « ἀντεῖπον »)<sup>528</sup>. Encore une fois, l'image, développée de manière originale, tourne donc à l'apologie personnelle, en soulignant le courage politique de Démosthène.

Cet aspect se trouve confirmé par les échos homériques qu'elle peut avoir. Homère emploie l'image du torrent pour évoquer la fougue et la violence de l'adversaire<sup>529</sup>. Plus précisément, même si les verbes employés sont différents, la configuration de l'image de Démosthène évoque une comparaison du chant XVII de l'*Iliade* : Homère compare la résistance offerte à un torrent par un éperon boisé à celle des deux Ajax faisant face aux Troyens à l'arrière-garde des Achéens qui viennent de récupérer le corps de Patrocle<sup>530</sup>.

Cette image de Démosthène, comme les précédentes, en raison de leur fonction d'autocélébration, rejoignent finalement le cycle de l'orage : les pluies violentes de ce phénomène font déborder les cours d'eau et provoquent les torrents. Il s'agit à chaque fois de mettre en valeur la résistance à la violence de la tempête. De ce point, de vue, c'est une nouvelle fois l'image de Sophocle dans *Antigone* qui vient à l'esprit<sup>531</sup>.

La métaphore du *Sur l'ambassade* s'applique quant à elle aux discours qui furent tenus durant le procès contre Ctésiphon, accusé de prostitution par Eschine, et elle se trouve également filée par l'expression prépositionnelle « ἄνω ποταμῶν », expression proverbiale pour désigner le monde renversé, qui se trouve ici fortement remotivée, étant donné qu'elle comprend le mot « fleuve » (ποταμός) : « en remontant le courant ». Démosthène entend souligner par là le paradoxe suivant : Timarque, qui avait mené une politique anti-macédonienne favorable à la cité, a été condamné à l'instigation d'Eschine, vendu à Philippe, qui l'accusait à tort de prostitution alors que son entourage même ne compte que des prostitués<sup>532</sup>. Tout s'est donc passé à l'inverse de ce qui aurait dû se produire.

---

<sup>528</sup> (...) οὐχ ὑπεχώρησα, ἀλλ' ἀναστὰς ἀντεῖπον... (« (...) je n'ai pas battu en retraite, je me suis levé pour répondre... »), Démosthène, *Cour.*, 136 (trad. G. Mathieu). Le verbe ἀντιλέγω est en effet composé du préverbe ἀντι, qui signifie étymologiquement « en face de », « contre », et dénote donc une idée d'opposition. Cf. Chantraine, s.v. ἄντα, et LSJ, s.v. ἄντι, A, I, et C, 2.

<sup>529</sup> Cf. Duchemin, 1960, p. 384-6.

<sup>530</sup> Αὐτὰρ ὀπισθεν / Αἴαντ' ἰσχανέτην, ὡς τε πρὸν ἰσχάνει ὕδωρ / ὑλήεις, πεδίοιο διαπρούσιον τετυχηώς, / ὅς τε καὶ ἰφθίμων ποταμῶν ἀλεγεινὰ ῥέεθρα / ἴσχει, ἄφαρ δέ τε πᾶσι ῥόον πεδίον δὲ τίθησι / πλάζων· οὐδέ τί μιν σθένει ῥηγνύσι ῥέοντες· / ὡς αἰεὶ Αἴαντε μάχην ἀνέεργον ὀπίσσω / Τρώων· (« Derrière eux les Ajax tiennent bon. On croirait voir un éperon boisé, qui se trouve couper la plaine et tient bon sous le choc de l'eau ; il arrête ainsi le cours désastreux des torrents farouches et de tous brusquement détourne l'élan vers la plaine, sans se laisser entamer par la force de leur courant. De même, sans répit, derrière le cadavre, les Ajax endignent l'attaque des Troyens. »), Homère, *Iliade*, XVII, 746-53 (trad. P. Mazon). Cf. encore un peu avant, *ibid.*, 732-3 (*id.*) : ἀλλ' ὅτε δὴ ὁ Αἴαντε μεταστρεφθέντε κατ' αὐτοὺς / σταίησαν... (« mais, que les Ajax fassent volte-face et leur tiennent tête... »).

<sup>531</sup> Sophocle, *Antigone*, 668-71 : texte cité *supra*, p. 87-8.

<sup>532</sup> Démosthène, *Amb.*, 287.

Le discours *Sur l'organisation financière* propose enfin une variante de cette image du torrent de paroles, avec le verbe παραρρεῖν, « couler à côté de, le long de, devant »<sup>533</sup>. Le suffixe παρα- dénote sans doute ici un mouvement insidieux, secret, inaperçu, et le verbe est à prendre dans le sens de « s'infiltrer »<sup>534</sup>. Cependant, il semble également conserver quelque chose de son sémantisme premier. La métaphore désigne en effet des discours fréquemment tenus devant l'assemblée du peuple, sans qu'ils soient attribués, et qui s'avèrent pernicieux dans la mesure où ils détournent l'attention des Athéniens des affaires internationales<sup>535</sup>. En d'autres termes, ils les entraînent dans un courant parallèle (παρα-, « le long de », « à côté de »), qui fait oublier le principal. De ce point de vue, la force du flux se trouve seulement suggérée par une discrète notation de mouvement : πρὸς ὑμᾶς<sup>536</sup>. Même si Philippe n'est pas cité dans ce discours, il est plausible de considérer que Démosthène tient présent à l'esprit, au moins en partie, le danger qu'il représente<sup>537</sup>. Ceux qui discourent ainsi joueraient alors, même inconsciemment, le jeu de ce dernier. Cette métaphore paraît relativement originale parce que le verbe παραρρεῖν ne se rencontre nulle part ailleurs dans ce sens-là. Seul un emploi du verbe ὑπορρεῖν chez Platon y fait écho, mais dans un autre schème métaphorique, puisqu'il s'applique à des rumeurs ; en outre, la nuance apportée par le préverbe est différente<sup>538</sup>.

Le verbe ῥεῖν se retrouve dans divers emplois métaphoriques<sup>539</sup>, mais l'image du flot de paroles revient de façon particulièrement fréquente chez les poètes et chez Platon, depuis

<sup>533</sup> Cf. LSJ, s.v., I, et Chantraine, s.v. ῥέω, p. 971.

<sup>534</sup> Cf. LSJ, s.v., III, 2 ; Bailly, s.v., II, qui propose la traduction « jusqu'à » pour πρὸς.

<sup>535</sup> Καὶ νῆ Δία γε, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ἕτεροι γε λόγοι παρερρηθήκασιν πρὸς ὑμᾶς ψευδεῖς καὶ πολλὰ τὴν πολιτείαν βλάπτοντες, οἷον “ἐν τοῖς δικαστηρίοις ὑμῖν ἐστὶν ἡ σωτηρία”, καὶ “δεῖ τῆ ψήφῳ τὴν πολιτείαν ὑμᾶς φυλάττειν.” Ἐγὼ δ' οἶδ' ὅτι ταῦτα μὲν ὑμῖν τὰ δικαστήρια τῶν πρὸς ἀλλήλους δικαίων ἐστὶ κύρια, ἐν δὲ τοῖς ὅπλοις δεῖ κρατεῖν τῶν ἐχθρῶν, καὶ διὰ τούτων ἐστὶν ἡ σωτηρία τῆς πολιτείας. (« Hélas ! Il y a encore d'autres discours, Athéniens, dont on vous inonde ; autant de mensonges funestes à la république : lorsqu'on vous dit par exemple : “Le salut est dans les tribunaux” et “c'est le bulletin du juge qui doit préserver la constitution.” Certes les tribunaux, je le sais, sont les tuteurs des droits dans les relations privées, mais c'est sous les armes qu'on est vainqueur des ennemis, c'est en elles qu'est le salut de la république. »), Démosthène, *Org.*, 16 (trad. M. Croiset).

<sup>536</sup> Cf. Bailly, s.v. παραρρέω, II, qui propose la traduction « jusqu'à » pour πρὸς. Cf. aussi Platon, *Rép.*, IV, 424 d 8, (...) ὑπορρεῖ πρὸς τὰ ἥθη... (« (...) en se coulant (...) dans les mœurs... », trad. E. Chambry).

<sup>537</sup> Si nous admettons l'hypothèse de M. Croiset, ce discours peut en effet être daté de 349, avant les *Olynthiennes* (Croiset, 1924, p. 71), à une époque où Philippe faisait campagne en Thrace. En outre, les idées développées, notamment dans le passage où se trouve notre métaphore, rappellent certaines thématiques de la *Première Philippique*, prononcée en 351. Comparez en particulier notre passage avec *I Phil.*, 13-30. Pour H. Weil, ce discours est antérieur à la *Première Philippique*, cf. Weil, 1912, p. 436.

<sup>538</sup> Λόγος τις ἄμα καὶ φήμη ὑπορρεῖ πως ὡς ὁ θεὸς οὗτος ὑπὸ τῆς μητροῦς Ἥρας διεφορήθη τῆς ψυχῆς τὴν γνώμην... (« Une tradition et une rumeur insinuent que ce dieu eut le jugement dérangé par sa marâtre Héra... »), Platon, *Lois*, II, 672 b 3-5 (trad. E. des Places). Pour le sens de ὑπορρεῖν, cf. ci-dessous, p. 140.

<sup>539</sup> Cf. par exemple Homère, *Iliade*, XII, 159-60 (grêle de traits) ; Eschyle, *Les Sept contre Thèbes*, 80 (charge de cavalerie) ; Euripide, *Hippolyte*, 443 (courroux d'Aphrodite) ; etc.

Homère qui l'applique à Nestor<sup>540</sup>. Démosthène se situe plus particulièrement dans la filiation de la relecture comique de cette image, où le sème de douceur cède la place à celui de violence. Pour autant, même en comédie, le ton de ces images peut demeurer très poétique. Une occurrence surtout peut être en ce sens rapprochée de la métaphore du *Sur la couronne*, qui fait le lien entre celle-ci et la précédente, où intervenait le terme χειμάρρους, par le détour d'une référence homérique.

εἶτα Κρατίνου μεμνημένος, ὃς πολλῶ ῥέυσας ποτ' ἐπαίνῳ  
 διὰ τῶν ἀφελῶν πεδίων ἔρρει, καὶ τῆς στάσεως παρασύρων  
 ἐφόρει τὰς δρυὺς καὶ τὰς πλατάνους καὶ τοὺς ἐχθροὺς προθελύμους.<sup>541</sup>

Nous voyons en effet dans cette citation, pour ainsi dire, la partie manquante et sous-entendue de la métaphore de Démosthène appliquée à Python : le torrent déchaîné est bien qualifié par l'adjectif πολύς, et de même que Cratinus emportait ses adversaires par le flot de son succès, Python gagnait le peuple d'Athènes par ses discours. Si le métaphorisant est commun et le schème métaphorique similaire, néanmoins, les termes de l'analogie demeurent différents : il n'est pas question d'éloges chez Démosthène mais de paroles, et la métaphore s'applique certes à un rival qui remporte la victoire, mais il s'agit d'un orateur, non d'un poète comique.

L'image du *Sur la couronne* paraît donc extrêmement riche : à côté des références épiques et tragiques que nous avons notées, elle évoque aussi plus particulièrement l'usage comique de la métaphore du torrent pour se moquer des orateurs ; celle-ci semble être une spécialité d'Aristophane, qui l'utilise à plusieurs reprises à propos du démagogue Cléon, mais sans avoir recours au verbe ῥεῖν<sup>542</sup>. Ces connotations divergentes ne sont nullement

<sup>540</sup> Homère, *Iliade*, I, 249 (τοῦ καὶ ἀπὸ γλώσσης μέλιτος γλυκίων ῥέειν αὐδή, « De sa bouche ses accents coulent plus doux que le miel », trad. P. Mazon) ; [Homère], *Hymne aux Muses*, 5 (γλυκερὴ οἱ ἀπὸ στόματος ῥέει αὐδή, « douces sont les paroles qui coulent de ses lèvres [i.e. de l'homme chéri des Muses] », trad. J. Humbert) ; Hésiode, *Théogonie*, 39, 84 et 97 (τῶν δ' ἀκάματος ῥέει αὐδή / ἐκ στομάτων ἠδεῖα, « Sans répit, de leurs lèvres, des accents coulent, délicieux... » ; (...) τοῦ δ' ἔπε' ἐκ στόματος ῥεῖ μείλιχα, « (...) celui-là de ses lèvres ne laisse couler que douces paroles. » et γλυκερὴ οἱ ἀπὸ στόματος ῥέει αὐδή, « de ses lèvres coulent des accents suaves », trad. P. Mazon). Ce champ métaphorique est loin de se limiter au verbe ῥεῖν ; cf. Taillardat, 1965, p. 284-5.

<sup>541</sup> « Il se souvenait ensuite de Cratinos, qui jadis regorgeant de louanges roulait à travers les plaines unies, déchaussant sur son passage chênes, platanes et adversaires, et les charriait avec leurs racines. », Aristophane, *Les Cavaliers*, 526-8 (trad. J. Taillardat complétée, cf. Taillardat, 1965, p. 285). Ce passage est une réminiscence de : Homère, *Iliade*, XI, 492/7.

<sup>542</sup> Il emploie le terme χαράδρα (« torrent ») en *Guêpes*, 1034 = *Paix*, 757, et le terme Κυκλοβόρος (un torrent de l'Attique) ou son déverbal κυκλοβορεῖν, forgé de toutes pièces, en *Acharniens*, 381 ; *Cavaliers*, 137 ; fgmt. 644 Kassel/Austin (*PCG* III/2, p. 337) = 636 Kock (*CAF* I, p. 550). Cf. aussi Timoclès, fgmt. 17 Kassel/Austin (*PCG* VII, p. 768) = 15 Kock (*CAF* II, p. 458), à propos d'Hypéride (τόν τ' ἰχθυόρρον ποταμὸν Ὑπερείδην πέρα...) ; plus généralement, parce qu'il ne s'agit plus d'orateurs, cf. Phérécrate, fgmt. 56 Kassel/Austin (*PCG*

contradictoires, mais participent de la force de l'image : les réminiscences comiques attaquent l'éloquence de Python, tandis que les souvenirs épiques ou tragiques célèbrent la résistance de Démosthène.

Deux occurrences de cette métaphore renvoient donc aux agissements d'agents de Philippe, et la troisième peut aussi être mise en relation avec lui. Elles appartiennent à un registre à la fois comique et poétique, et témoignent toutes, à des degrés divers, d'une exploitation originale, surtout celle du *Sur la couronne*<sup>543</sup>.

Le verbe ὑπορρεῖν intervient ensuite dans deux métaphores assez proches : elles évoquent l'eau qui goutte ou s'infiltré de manière lente et insidieuse, sans que l'on s'en rende compte<sup>544</sup>, en renforçant chaque fois cette idée par l'expression « κατὰ μικρόν », qui file la métaphore en le rendant très sensible.

Néanmoins, la représentation diffère sensiblement. L'image du *Contre Leptine*, d'abord, fait appel à la simple idée de l'eau qui s'écoule, qui s'en va<sup>545</sup>, selon les modalités exprimées par le sémantisme du verbe. Il s'agit en effet de suggérer par là sur le plan du métaphorisé qu'une cité apparemment prospère peut néanmoins se trouver ruinée de l'intérieur, de façon insidieuse, lorsqu'un certain nombre de principes ne sont pas respectés (« πάντα ταῦτ' ἀμελούμεν' »)<sup>546</sup>. Ainsi, la métaphore illustre une lente dégradation qui finit par un effondrement.

Cette occurrence se rapproche ainsi, pour le sens seulement, d'une métaphore employée par Aristophane à propos du temps qui passe<sup>547</sup>, et surtout d'une comparaison architecturale de Platon qui illustre le rôle fondamental pour la cité des lois non écrites :

ἂν δ' ἐκτὸς τοῦ καλοῦ βαίνῃ πλημμελῶς, οἷον τεκτόνων ἐν οἰκοδομήμασιν  
ἐρείσματα ἐκ μέσου ὑπορρέοντα, συμπίπτειν εἰς ταῦτόν ποιεῖ τὰ σύμπαντα, κείσθαι τε

---

VII, p. 129) = 51 Kock (*CAF* I, p. 159), à propos d'une femme ((...) χαράδρα κατελήλυθεν), et Cratinus, fgmt. 198 Kassel/Austin (*PCG* IV, p. 222) = 186 Kock (*CAF* I, p. 69), à propos de lui-même, ce dernier passage constituant sans doute une réponse à l'image d'Aristophane citée ci-dessus. Cf. Taillardat, 1965, p. 285 ; Worman, 2004, p. 6, qui montre les similitudes entre les critiques adressées aux orateurs chez Aristophane et chez Platon et les portraits satiriques que se renvoient Démosthène et Eschine de leurs prestations oratoires (pour plus de détails, cf. ci-dessous, p. 207, n. 839).

<sup>543</sup> Pline le Jeune en souligne l'originalité : Pline le Jeune, *Lettres*, IX, 26, 9.

<sup>544</sup> Cf. LSJ, s.v., II, 1.

<sup>545</sup> Contrairement à l'interprétation de LSJ, s.v., II, 1, cet emploi du verbe semble ainsi plutôt se rapporter au sens II, 2, « slip away ».

<sup>546</sup> « (...) καὶ πράξεις χρησταὶ καὶ νόμοι καὶ ἄνδρες χρηστοὶ καὶ πάντ' ἐξητασμέν'... » (« (...) de belles actions, la sagesse des lois et des citoyens, un contrôle partout établi... »), Démosthène, *Lept.*, 49 (trad. O. Navarre et P. Orsini).

<sup>547</sup> Aristophane, *Nuées*, 1289.

ἄλλα ὑφ' ἑτέρων, αὐτά τε καὶ τὰ καλῶς ὕστερον ἐποικοδομηθέντα, τῶν ἀρχαίων ὑποπεσόντων.<sup>548</sup>

Le non respect des lois non écrites, tout comme celui des principes de bonne gouvernance évoqués par Démosthène, entraînent un écroulement de la cité<sup>549</sup>. Chez ce dernier, toutefois, nous ne rencontrons aucune allusion à l'architecture : la métaphore s'en tient à l'idée de l'eau qui s'écoule<sup>550</sup>.

La métaphore du *Sur l'ambassade* sollicite quant à elle l'idée de l'eau qui s'infiltré peu à peu, à tel point qu'elle s'accumule et finit par former un jour une « masse » d'eau (« ἄθροός ») dont on prend alors seulement conscience. De ce point de vue, l'eau qui s'infiltré renvoie à « l'erreur » de chaque Athénien individuellement qui, contrairement à Philippe, laisse des considérations privées interférer avec le bien public quand il s'agit de discerner qui sert la cité et qui la trahit<sup>551</sup>, tandis qu'au résultat, à l'étendue d'eau, correspondent les différents revers, militaires et diplomatiques, subis par la cité depuis l'ubuesque ambassade de 346<sup>552</sup>. La même année, en effet, après la capitulation des Phocidiens, la panique s'empare d'Athènes, où l'on décrète l'état de siège<sup>553</sup> ; en 343, l'année où Démosthène prononce ce discours, la cité paraît menacée d'encerclement sur le plan

---

<sup>548</sup> « (...) échappant à la sagesse et à la mesure, comme les étais dans la charpente d'un édifice, quand ils viennent à céder en son centre, font que tout le reste croule et se renverse pièce sur pièce, aussi bien ces pièces de soutien que celles qu'on a, plus tard, solidement bâties dessus, et qu'entraîne la chute des premières. », Platon, *Lois*, VII, 793 c 1-5 (trad. A. Diès).

<sup>549</sup> La métaphore exprimée par le verbe ὑπορρεῖν se trouve ainsi prise chez Platon dans la comparaison architecturale, en évoquant le glissement du pilier de soutènement ; le préverbe ὑπο-, dans le contexte, renvoie à la fois à l'idée de l'action lente et cachée et au mouvement qui se produit, par en dessous. Cf. Schöpsdau, 2003, II, p. 519/20.

<sup>550</sup> C'est ainsi que Wolf a pu la rapprocher de celle de Démosthène, *II Ol.*, 10, avec cette fois le composé καταρρεῖν (cf. Dindorf VI, p. 671, *ad loc.*, p. 472, l. 2, ὑπέρρει = Schaefer III, p. 140, *ibid.*) ; mais l'image renvoie au monde végétal, cf. ci-dessous, p. 172 *sq.* Notons toutefois que les scholies à ce passage l'interprètent comme une métaphore architecturale, cf. Dilts I, 1983, p. 64, n° 77 a et b, (77 b glose par le même verbe συμπίπτειν utilisé dans la comparaison de Platon).

<sup>551</sup> Ὅτι ἐκεῖνος μὲν ἔν, οἶμαι, σώμ' ἔχων καὶ ψυχὴν μίαν παντὶ θυμῷ καὶ φιλεῖ τοὺς ἑαυτὸν εὖ ποιοῦντας καὶ μισεῖ τοὺς τάναντία, ὑμῶν δ' ἕκαστος πρῶτον μὲν οὔτε τὸν εὖ ποιοῦντα τὴν πόλιν αὐτὸν εὖ ποιεῖν ἡγεῖται οὔτε τὸν κακῶς <κακῶς>, ἀλλ' ἕτερόν ἐστιν ἐκάστῳ προουργιαίτερα ὑφ' ὧν παράγεσθε πολλάκις, ἔλεος, φθόνος, ὀργή, χαρίσασθαι τῷ δεηθέντι, ἄλλα μυρία. (« C'est que Philippe, ne possédant, j'imagine, qu'un seul corps et qu'une seule âme, met toute son ardeur à aimer ceux qui lui font du bien et à détester ceux qui font le contraire. Mais, chez vous, tout d'abord chacun ne croit pas que qui fait du bien à la cité, lui fasse du bien à lui, et de même pour le mal ; chacun a quelque chose qui l'intéresse plus, et souvent vous égare, pitié, jalousie, colère, faveur accordée aux demandes, mille autres choses. »), Démosthène, *Amb.*, 227-8 (trad. G. Mathieu). Démosthène parle des traîtres, et en particulier d'Eschine, *ibid.*, 225-6.

<sup>552</sup> Rappelles que cette ambassade mit plus de deux mois à s'acquitter de sa tâche, ce qui permit en particulier à Philippe de vaincre dans l'intervalle le roi de Thrace Kersoblepte, allié d'Athènes, et de traverser la Thessalie jusqu'à Phères avec ses troupes, menaçant la Grèce centrale.

<sup>553</sup> Cf. Démosthène, *Amb.*, 125-8. Dans ce passage, l'orateur insiste fortement sur le rôle d'Eschine.

diplomatique<sup>554</sup>. Cette métaphore conserve aussi, par conséquent, l'idée de ruine, de destruction présente dans la précédente<sup>555</sup> : à force de divergences et de courte vue, la cité se trouve sous la menace de Philippe, grâce aux manœuvres d'Eschine notamment<sup>556</sup>, et la ruine menace – elle surviendra avec Chéronée.

Les rares occurrences<sup>557</sup> de cette image permettent en effet de comprendre que l'eau ainsi accumulée risque de se muer en un torrent dévastateur qui emporte tout, si bien que cette métaphore du *Sur l'ambassade* est à rapprocher des deux tirées du *Sur la couronne* pour la représentation sollicitée<sup>558</sup>, et plus particulièrement de la première pour l'idée exprimée :

(...) εἶτα τοῦτο τᾶδίκον  
πολλαῖς ὑπερρῦηκε καὶ χωρεῖ πρόσω,  
ὥστ' ἐξίτηλος ἀρετῆ καθίσταται.<sup>559</sup>

Οὐδὲ γὰρ ἐργάζεται, ἔφη, ἄλλο γε ἢ κατὰ σμικρὸν εἰσοικισαμένη ἡμέρα ὑπορρεῖ πρὸς τὰ ἦθη τε καὶ τὰ ἐπιτηδεύματα· ἐκ δὲ τούτων εἰς τὰ πρὸς ἀλλήλους ξυμβόλαια μείζων ἐκβαίνει, ἐκ δὲ δὴ τῶν ξυμβολαίων ἔρχεται ἐπὶ τοὺς νόμους καὶ πολιτείας σὺν πολλῇ, ὧ Σώκρατες, ἀσελγεία, ἕως ἂν τελευτῶσα πάντα ἰδίᾳ καὶ δημοσίᾳ ἀνατρέψῃ.<sup>560</sup>

Dans les deux cas, des verbes de mouvement indiquent la transformation en un courant qui renverse tout, Platon demeurant le plus expressif, avec la représentation des eaux qui

<sup>554</sup> Entre 346 et 343, Philippe est nommé à vie chef de la confédération thessalienne et, grâce à cela et aux deux voix des Phocidiens qui lui sont accordées « pour services rendus », il prend le contrôle de l'amphictyonie de Delphes (346) ; il entretient de bonnes relations avec Oréos et Érétrie, en Eubée, ainsi qu'avec Argos et l'Arcadie ; il se rapproche des oligarques qui prennent le pouvoir à Élis (343).

<sup>555</sup> C'est ce que suggère le contexte, un peu plus haut : Παντάπασι γὰρ, ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ἐκλελύσθαι μοι δοκεῖτε καὶ παθεῖν ἀναμένειν τὰ δεινὰ, ἐτέρους δὲ πάσχοντας ὀρώντες οὐ φυλάττεσθαι, οὐδὲ φροντίζειν τῆς πόλεως πάλαι κατὰ πολλοὺς καὶ δεινοὺς τρόπους διαφθειρομένης. (« En effet, Athéniens, vous me semblez être tout à fait découragés et attendre d'avoir subi de terribles catastrophes, sans prendre de précautions à la vue d'autres qui les subissent et sans vous soucier de votre pays maintenant miné de bien des manières effrayantes. »), Démosthène, *Amb.*, 224 (trad. G. Mathieu ; nous soulignons). La scholie au passage du *Contre Leptine* glosait en effet : ῥεῖν γὰρ τὸ φθειρεσθαι (« couler veut dire être ruiné »), Dilts II, 1986, p. 119, n° 125. Cf. aussi Shilleto, 1874, p. 184, s.v. ὑπορρέουσα.

<sup>556</sup> Cf. *supra*, p. 141, n. 553.

<sup>557</sup> Outre les deux passages cités ici, il faut mentionner aussi une troisième occurrence de cette métaphore, Platon, *Lois*, II, 672 b 3-5. L'idée semble cependant quelque peu différente : le verbe ὑπορρεῖν se limite à l'image de l'eau qui filtre, qui s'insinue, sans aucun développement ni même suggestion dans le sens du torrent ; cf. ci-dessus, p. 138, n. 538.

<sup>558</sup> Démosthène, *Cour.*, 153 et 136 ; cf. ci-dessus, p. 132 sq.

<sup>559</sup> « Dès lors ce vice s'est insinué chez beaucoup de femmes et progresse au point que la vertu se perd. », Euripide, *fgmt.* 497, 4-6 Nauck (*TGF*, p. 521) = 497 Kannicht (*TGrF* V/1, p. 548) = Jouan/Van Looy, *CUF* VIII/2, *Mélanippe*, 10, p. 383 (trad. F. Jouan et H. Van Looy).

<sup>560</sup> « Effectivement, dit-il, c'est ainsi qu'il procède : il s'installe petit à petit, en se coulant doucement dans les mœurs et dans les habitudes ; de là, prenant de la force, il passe dans les contrats que les particuliers font entre eux, et des contrats il s'avance jusqu'aux lois et aux principes de gouvernement avec la dernière insolence, Socrate, tant qu'à la fin il ne laisse rien debout, ni dans la vie privée ni dans la vie publique. », Platon, *Rép.*, IV, 424 d 7-e 3 (trad. E. Chambry).

grossissent et qui jaillissent avec la violence d'un torrent (ἐκ δὲ τούτων εἰς τὰ πρὸς ἀλλήλους ξυμβόλαια μείζων ἐκβαίνει)<sup>561</sup>. De plus, ce dernier emploie surtout la même expression que Démosthène pour caractériser le mouvement de l'eau qui s'infiltré (κατὰ σμικρὸν). Néanmoins, les rapports métaphoriques engagent des domaines hétérogènes : chez Euripide, la luxure des femmes est le torrent qui emporte la vertu<sup>562</sup>, tandis que chez Platon il s'agit du non respect des lois, qui met à bas toutes les règles de la vie en société<sup>563</sup>.

Ainsi, les deux métaphores exprimées par ὑπορρεῖν conservent toute leur originalité, avec un caractère nettement poétique ; la seconde s'insère parfaitement dans la représentation du torrent.

Nous avons donc affaire ici à un groupe d'images relativement cohérent, à la fois du point de vue du métaphorisant, bien sûr – nous avons tenté de le démontrer –, du métaphorisé, et du ton : hormis le passage du *Contre Leptine* (35), tous concernent des aspects de la lutte avec Philippe de Macédoine ; de plus, il s'agit en général d'images originales que Démosthène se plaît à filer. Elles se caractérisent enfin par leur tonalité poétique, dans un registre élevé (35, 36), voire franchement homérique pour la seule comparaison du groupe (30), ou bien comique (32 à 34). Et l'on notera la cohérence plus restreinte de ce dernier groupe, dans la mesure où il met en œuvre la même idée, le flot de parole, avec un souci de *variatio* dans l'emploi des verbes. Démosthène se livre par conséquent dans tous les cas à un travail notable sur le matériau métaphorique, qui n'en rend ses images que plus sensibles.

### 3) La mer

Deux images font intervenir la représentation de la mer, l'un des domaines d'inspiration privilégiés pour les poètes et pour Platon<sup>564</sup> :

<sup>561</sup> Sur cette interprétation de la métaphore de Platon, cf. Adam, 1963, I, p. 217, *ad loc.*

<sup>562</sup> Τείσασθε τήνδε· καὶ γὰρ ἐντεῦθεν νοσεῖ / τὰ τῶν γυναικῶν· οἱ μὲν ἢ παίδων πέρι / ἢ συγγενείας εἶνεκ' οὐκ ἀπόλεσαν / κακὴν λαβόντες· (« Châtiez-la. Car voici l'origine du mal avec les femmes. Certains, soit en considération des enfants, soit à cause de leur parenté, ne suppriment pas leur femme prise en faute. »), Euripide, *fgmt.* 497, 1-4 Nauck (*TGF*, p. 521) = 497 Kannicht (*TGrF* V/1, p. 548) = Jouan/Van Looy, CUF VIII/2, *Mélanippe*, 10, p. 383 (trad. F. Jouan et H. Van Looy). Mélanippe a eu deux enfants de Poséidon, qui l'a violée, mais son père Éole, suivant l'avis de son propre père Hellen, ne la croit pas ; pour la reconstitution de l'intrigue de cette pièce, cf. Jouan et Van Looy, CUF VIII/2, p. 359-63.

<sup>563</sup> Le sujet des verbes conjugués dans le texte cité se trouve effectivement quelques lignes plus haut : Ἡ γοῦν παρανομία..., Platon, *Rép.*, IV, 424 d 3.

<sup>564</sup> Cf. tout spécialement, pour Pindare : Péron, 1974 ; Steiner, 1986, p. 66-75. Pour Eschyle : Van Nes, 1963. Pour Platon : Luccioni, 1959.



37. (...) ὡς ὁ μὲν δῆμος ἐστὶν ἀσταθμητότατον πρᾶγμα τῶν πάντων καὶ ἀσυνθετώτατον, ὥσπερ ἐν θαλάττῃ κῦμ' (πνεῦμα) ἀκατάστατον, ὡς ἂν τύχῃ κινούμενον· ὁ μὲν ἦλθεν, ὁ δ' ἀπῆλθεν· μέλει δ' οὐδενὶ τῶν κοινῶν, οὐδὲ μέμνηται.<sup>565</sup>

38. (...) τῶν Φιλίππου ξένων καὶ φίλων εἰς οὗτος ὑμῖν ἤδη, τῶν ἀπαλλαγῆναι τοῦ δήμου βουλομένων καὶ κλύδωνα καὶ μανίαν τὰ καθεστηκότα πρᾶγμαθ' ἡγουμένων, ὁ τέως προσκυνῶν τὴν θόλον.<sup>566</sup>

La première image, que Démosthène place dans la bouche de ses adversaires, mais qu'il affirme avoir employé lui aussi devant les Athéniens<sup>567</sup>, offre une comparaison développée entre les flots mouvants de la mer, ou bien le vent lui-même, et l'humeur, l'opinion changeante du peuple dans une démocratie. Démosthène insiste sur la notion d'instabilité par le recours à plusieurs procédés. Il emploie d'abord une série d'adjectifs : ἀστάθμητος, « qui ne peut être pesé, calculé » (σταθμάω-ῶ), d'où « incertain, instable, imprévisible »<sup>568</sup> ; ἀσύνθετος, « non composé », d'où « incapable d'ordre, déloyal, trompeur »<sup>569</sup> ; ἀκατάστατος, « instable, agité, sans repos »<sup>570</sup>. Leur usage paraît ici

---

<sup>565</sup> « (...) « Le peuple est ce qu'il y a de plus impondérable au monde et de moins uniforme, semblable aux flots agités de la mer qui se déplacent au hasard ; l'un vient, l'autre s'en va ; personne ne se soucie de l'intérêt commun ou n'y pense. », Démosthène, *Amb.*, 136 (trad. G. Mathieu). Le texte grec entre parenthèses correspond à la leçon retenue par Dilts, 2005.

<sup>566</sup> « (...) parce qu'il vous est désormais, lui, un hôte et un ami de Philippe, un de ces gens qui veulent se débarrasser de la démocratie, qui ne voient dans le présent état de choses que désordre et que folie, lui qui jusque-là s'aplatissait devant la salle des prytanes. », Démosthène, *Amb.*, 314 (trad. G. Mathieu).

<sup>567</sup> (...) ἀλλ' ὑπὸ τούτων ἐδιδάχθη [*sc.* ὁ Φίλιππος] καὶ ταῦτ' ἤκουσεν, ἃ καὶ πρότερόν ποτ' εἶπον ἐγὼ πρὸς ὑμᾶς ἐν τῷ δήμῳ καὶ τούτων οὐδεὶς ἀντεῖπεν... (« (...) c'est qu'il [*sc.* Philippe] a été renseigné par ces gens-là et leur a entendu dire ce que j'ai déjà dit auparavant devant vous à l'Assemblée sans que personne parmi eux me démentît... »), Démosthène, *Amb.*, 135 (trad. G. Mathieu). Le passage précède immédiatement la comparaison.

<sup>568</sup> Cf. LSJ, s.v. ; Harpocraton, s.v. (Keaney, 1991, p. 48) : περὶ οὗ οὐδεὶς ἂν δύναίτο τεκμήρασθαι οὐδὲ σταθμῆσασθαι τί ποτε διανοεῖται ἢ τί πράξει. On pourra citer deux passages en particulier pour éclairer l'emploi de ce mot, chez Aristophane, *Oiseaux*, 169 (« Τίς ὄρνις οὗτος ; » ὁ Τελέας ἐρεῖ ταδί / « Ἄνθρωπος ὄρνις ἀστάθμητος, πετόμενος, / ἀτέκμαρος, οὐδὲν οὐδέποτ' ἐν ταῦτῳ μένων. » (« Quel est cet oiseau ? » Téléas dira : « Un oiseau homme, instable, volage, inconstant, qui jamais ne reste en place. »), *ibid.*, 168-70 (trad. H. Van Daele)) et chez Thucydide, IV, LXII, 4 (Τὸ δὲ ἀστάθμητον τοῦ μέλλοντος ὡς ἐπὶ πλείστον κρατεῖ, πάντων τε σφαλερῶτατον ὄν... (« L'impondérable de l'avenir commande le plus souvent, et si rien n'est plus trompeur... »), trad. J. de Romilly)). Le passage de Démosthène, en effet, fait écho à ces deux acceptions, puisqu'il y est question du peuple, donc d'une collectivité d'hommes, et que la mer semble régie par la fortune (ὡς ἂν τύχῃ κινούμενον), dont on peut rapprocher l'avenir de la citation de Thucydide.

<sup>569</sup> Cf. LSJ, s.v., I (συντίθημι) et II (συντίθεμαι), où Démosthène est la seule occurrence classique référencée ; cf. encore Harpocraton, s.v. (Keaney, 1991, p. 48) : (...) ἦτοι ἀντὶ τοῦ ἀπιστότατον καὶ πίστει οὐ τιθέμενον διὰ τὸ ἀβέβαιον, ἢ ἀνομόλογον καὶ ἀσύμφωνον· ὁμολογίαι γὰρ αἰ συνθήκαι. ἢ ἀντὶ τοῦ ἀσυνετώτατον, ὅπερ ἐστὶν ἀνοητότατον. ἢ ἀντὶ τοῦ ὄν μάλιστα οὐκ ἂν δύναίτο τις συνιέναι τί ποτε φρονεῖ· Ὁμηρος (*Il.* VI, 334) : σὺ δὲ σύνθεο καὶ μευ ἄκουσον.

<sup>570</sup> Cf. LSJ, s.v., I. On peut sans doute rapprocher le terme du sens intransitif d'un autre composé de la même racine, καθίστημι, « être arrêté », en particulier au participe parfait : « calme ». Cf. Aristophane, *Grenouilles*, 1003, (...) πνεῦμα λείον καὶ καθεστηκός... (« (...) un vent doux et calme/régulier... » ; « Ventus continuo

remarquable d'une part parce qu'il s'agit de mots rares et/ou techniques<sup>571</sup>, qui semblent donc choisis pour leur tonalité précieuse, d'autre part parce qu'ils permettent à Démosthène de se livrer à un remarquable travail sur le plan sonore, au travers d'un jeu de paronomase fondé sur l'initiale semblable, sur les homéotéleutes et sur une série d'assonances ([α] et [ο]) et d'allitérations ([σ] et [τ]/[θ]) qui trouvent de nombreux échos dans le reste du passage ; ces dernières les lient en particulier au mot θαλάττη et, par son intermédiaire, avec une nouvelle assonance en [η] et les allitérations en [λ] à τύχη, ἦλθεν et ἀπῆλθεν. Tout le champ sémantique de l'incertitude et de l'instabilité trouve ainsi une unité rhétorique dans la matière même du discours.

Le passage présente, entre autres, une difficulté textuelle qui semble porter sur le cœur de la comparaison : les manuscrits présentent tous la leçon πνεῦμ', alors que certains éditeurs donnent κῦμ' d'après un passage d'Appien qui imite Démosthène<sup>572</sup>. D'autres tentent de concilier les deux leçons en insérant dans le texte une glose explicative proposée par

---

placidoque tenore vela implens... », Van Leeuwen, 1896, *ad loc.*, p. 154, avec les explications qui suivent ; « (...) un afflato calmo e regolare. », D. Del Corno, in Guidorizzi et Del Corno, 1985, p. 105 ; la traduction de H. Van Daele peut porter à caution : « (...) un vent doux et soutenu. ». Le rapprochement avec ce passage est d'autant plus intéressant qu'il s'agit des vents qui soufflent en mer et permettent de naviguer sereinement, convoqués dans une métaphore qui exprime le fait de garder son calme (Ἀλλ'εὖπως, ὦ γεννάδα, / μὴ πρὸς ὀργὴν ἀντιλέξεις, / ἀλλὰ συστειλας ἀκροῖσι / χρώμενος τοῖς ἰστίοις, / εἶτα μάλλον μάλλον ἄξεις / καὶ φυλάξεις, ἦνίκ' ἂν τὸ / πνεῦμα λειὸν καὶ καθεστηκὸς λάβῃς., (« Mais aie soin, ô noble esprit, de ne pas répliquer avec colère ; cargue tes voiles et ne te sers que des bords, puis petit à petit lâche et guette le moment où tu recevras un vent doux et soutenu. »), Aristophane, *Grenouilles*, 997-1003 (trad. H. Van Daele) ; le chœur s'adresse à Eschyle qui vient d'être attaqué par Dionysos. Ce terme s'applique en effet spécifiquement à l'eau (Ὅταν μὲν ἡ λίμνη καταστή... (« l'étang est-il calme... »), Aristophane, *Cavaliers*, 865 (trad. H. Van Daele) ; hélas, il ne se trouve attesté pour la mer qu'une seule fois, au II<sup>ème</sup> siècle av. J.-C., chez Polybe (καὶ γὰρ ἐκείνην [sc. τὴν θάλατταν] κατὰ μὲν τὴν αὐτῆς φύσιν αἰεὶ ποτ' εἶναι <ἔφη> γαληνὴν καὶ καθεστηκυῖαν... (« The sea by its proper nature was always calm and at rest... »), Polybe, XXI, 31, 10 (trad. W. R. Paton)).

<sup>571</sup> Ἀστάθμητος : sept occurrences seulement recensées par LSJ, s.v., pour la période classique. Ἀσύνθετος : très nombreuses occurrences dans des ouvrages techniques, chez les philosophes (Platon, *Phédon*, 78 c 3 et 7 ; *Théétète*, 205 c 7 ; *Le Politique*, 288 e 5 ; *Définitions*, 414 d 4 et e 4 ; Aristote, *Histoire des animaux*, I, 1, 486 a 5 ; *Politique*, I, 1, 1252 a 19 ; *Du Ciel*, IV, 4, 311 a 31 ; *Métaphysique*, VII, 13, 1039 a 17 ; VII, 15, 1040 a 23 ; IX, 10, 1051 b 17 ; X, 7, 1057 b 21 et 22 ; XIII, 2, 1076 b 19 ; etc.) et chez Aristoxène, *Elementa harmonica* (p. 75, l. 18 ; 76, 5 ; etc.) surtout et *Rythmica* (II, p. 20, l. 25 ; 23, 24 ; 24, 3 ; etc.). Ἀκατάστατος : excepté notre passage et une occurrence de l'adverbe chez Isocrate, *Contre Euthynous* (XXI), 7 ((...) ἀκαταστάτως ἐχόντων τῶν ἐν τῇ πόλει καὶ δικῶν οὐκ οὐσῶν... (« (...) quand l'État était troublé et qu'il n'y avait pas de jugements réguliers... »), trad. G. Mathieu et E. Brémond) ; Isocrate désigne ainsi la période des Trente : comme chez Démosthène, la métaphore a un sens politique), l'adjectif n'apparaît encore que dans des ouvrages techniques ([Aristote], *Problèmes*, XXVI, 13, 941 b 29-30 ((...) διὰ ταῦτα ἀνάγκη καὶ τὰ πνεύματα ἀκατάστατα εἶναι... (« (...) cette raison explique que les vents soient nécessairement irréguliers... »), trad. P. Louis) ; Théophraste, *Des Vents*, 55 (à quelques mots près, développement semblable au précédent), surtout dans le corpus hippocratique (douze occurrences, cf. Kühn et Fleischer, *Index hippocraticus*, s.v.). De ce point de vue, il est significatif que ces mots aient besoin d'être expliqués : notamment les deux premiers par Harpocrate (voir ci-dessus, p. 144, n. 568 et 569) et le deuxième par le scholiaste (Dilts II, 1986, p. 54 *ad loc.*, n° 294 : ἀπὸ τοῦ τὰ συντεθειμένα εὐτάκτως κείσθαι.).

<sup>572</sup> Appien, *Les guerres civiles à Rome*, III, 20. Retiennent cette dernière leçon : Felicianus, Butcher, Fuhr, Mathieu.

Schaefer<sup>573</sup>. L'unanimité de la tradition manuscrite, suivie sur ce point par la majeure partie des éditeurs<sup>574</sup>, plaide néanmoins pour le maintien de πνεῦμ'/πνεῦμα, d'autant que ce dernier se trouve attesté au IV<sup>ème</sup> siècle avec l'adjectif technique ἀκατάστατος<sup>575</sup>.

Cependant, en conservant cette dernière leçon, à la fois le sens de l'image et la tradition littéraire invitent à faire porter la comparaison sur l'élément marin, même s'il ne serait alors évoqué qu'indirectement, par l'intermédiaire du vent qui soulève les vagues : un tel raccourci de pensée est tout à fait envisageable. Comme le fait d'une part remarquer T. Paulsen en commentant une remarque d'H. Weil, « pour la démocratie, ce n'est pas le vent (actif), mais la vague (passive) qui est l'objet de comparaison propre »<sup>576</sup>. Il semble donc plus logique de mettre en rapport les éléments passifs entre eux, à savoir le peuple avec la vague, comme le suggère le passage qui suit aussitôt l'image, évoquant les « amis » de Philippe qui, à Athènes, travaillent l'opinion publique en sa faveur<sup>577</sup>. Ainsi, ces derniers, à savoir les orateurs pro-macédoniens avec Eschine à leur tête<sup>578</sup>, correspondent, dans le rapport d'analogie établi par la comparaison, au vent qui pousse les vagues dans un sens ou dans l'autre, en l'occurrence dans un sens favorable au roi de Macédoine. Les incessants reproches adressés par Démosthène à ses concitoyens au sujet de leur passivité peuvent fournir un appui supplémentaire à cette interprétation<sup>579</sup>.

La comparaison entre le peuple et les flots en général<sup>580</sup>, en effet, ou entre le peuple ou un groupe d'hommes et la mer<sup>581</sup>, s'avère d'autre part courante dans la littérature grecque, et

---

<sup>573</sup> « Sed vellem haec similitudo in codice sic scripta reperitur : ὡσπερ ἐν θαλάττῃ κῦμα πνεύματι ὡς ἂν τύχη κινούμενον. », G. H. Schaefer, in Dindorf, 1849, V, p. 529. G. H. Schaefer prône en outre la suppression du mot ἀκατάστατον, parce qu'il le considère comme une simple glose de ἀσυνθετώτατον ; nous avons vu que les deux mots ont une acception distincte. La leçon πνεύματι κῦμα se trouve chez Vince et Vince, et chez Shilleto.

<sup>574</sup> Notamment Reiske, 1822 ; Dobson, 1828 ; Dindorf, 1871 ; Weil, 1877 et 1883 ; Dilts, 2005.

<sup>575</sup> Cf. Aristote, *Problèmes*, XXVI, 13, 941 b 29-30 et Théophraste, *Des Vents*, 55 ; textes cités *supra*, p. 145, n. 571. On rappellera également l'emploi de l'expression contraire, de même racine, chez Aristophane, *Grenouilles*, 1003, cf. ci-dessus, p. 144, n. 570. Pour une discussion plus approfondie sur le choix de πνεῦμ', voir Paulsen, 1999, p. 169, s.v. ὡσπερ (...) κινούμενον, qui le préfère en tant que *lectio difficilior* et remet en cause la fiabilité d'Appien.

<sup>576</sup> Cf. Paulsen, 1999, p. 169, s.v. ὡσπερ (...) κινούμενον, qui se réfère à Weil, 1883, p. 296, apparat critique, s.v. « 13. πνεῦμ' ».

<sup>577</sup> Δεῖ δέ τις φίλους ὑπάρχειν τοὺς ἕκαστα πράξοντας ἐν ὑμῖν αὐτῷ καὶ διοικήσοντας οἷον αὐτὸς δὴ κἄνπερ αὐτῷ τοῦτο κατασκευασθῆ, πᾶν ὅ τι ἂν βούληται παρ' ὑμῖν ῥαδίως διαπραξέται. (« Il faut que Philippe ait des amis qui, à chaque occasion, agiront chez vous en sa faveur et réaliseront ce qu'il eût fait lui-même. Si ces préparatifs sont faits, il obtiendra facilement chez vous tout ce qu'il voudra. »), Démosthène, *Amb.*, 136 (trad. G. Mathieu).

<sup>578</sup> Sur la désignation des coupables, et en particulier Eschine, que Démosthène accuse de s'être vendu à Philippe au détriment des intérêts d'Athènes, cf. *ibid.*, 133-4.

<sup>579</sup> Voir par exemple *I Phil.*, 42-50.

<sup>580</sup> Sur cette image des flots ou du torrent, cf. Aristophane, *Acharniens*, 26 ; *Lysistrata*, 170 ; Hérodote, III, 81, ainsi que les nombreuses occurrences citées par Taillardat, 1965, p. 386, n. 1.

<sup>581</sup> Thucydide, VII, v, 4, à propos de soldats ; *fgmt. adespota*, 864 Kock = 206 Kassel/Austin (*CAF* III, p. 558-9 = *PCG* VIII, p. 74), à propos de la foule qui se rend au théâtre. Ces images mettent en avant l'idée de désordre.

plus particulièrement la comparaison de sens politique entre le peuple assemblé et la mer, qui porte sur le sème d'instabilité<sup>582</sup>, le vent étant alors évoqué depuis Homère dans le comparant comme la cause de l'agitation et correspondant à un ou des discours dans le comparé. Cette image fait référence à une réalité familière pour les Grecs, celle de la tempête en mer.

Ὦς φάτο, τοῖσι δὲ θυμὸν ἐνὶ στήθεσσι ὄρινε  
 πασι μετὰ πληθύν, ὅσοι οὐ βουλῆς ἐπάκουσαν·  
 κινήθη δ' ἀγορῆ φῆ κύματα μακρὰ θαλάσσης,  
 πόντου Ἰκαρίοιο, τὰ μὲν τ' Εὐρός τε Νότος τε  
 ὄροο' ἐπαίξας πατρὸς Διὸς ἐκ νεφελῶν.<sup>583</sup>

Ἴσον ἐκείνο, ὃ Βασιλεῦ, παρ' ἐμοὶ κέκριται, φρονέειν τε εὖ καὶ τῷ λέγοντι χρηστὰ  
 ἐθέλειν πείθεσθαι· τὰ σὲ καὶ ἀμφότερα περιήκοντα ἀνθρώπων κακῶν ὀμίλια σφάλλουσι,  
 κατὰ περ τὴν πάντων χρησιμωτάτην ἀνθρώποισι θάλασσαν πνεύματά φασι ἀνέμων  
 ἐμπίπτοντα οὐ περιορᾶν φύσι τῆ ἐωυτῆς χρᾶσθαι.<sup>584</sup>

<sup>582</sup> Cf. *fgmt. adespota* 1324 Kock = 23 Bergk (*PLG* III, p. 1326 = *CAF* III, p. 629) et, peut-être, Solon, *fgmt.* 12 West (*IEG* II, p. 147 = *fgmt.* 11 Diehl (*ALG* I, p. 35) = *fgmt.* 12 Bergk (*PLG* II, p. 422) : ἐξ ἀνέμων δὲ θάλασσα ταράσσεται· ἦν δὲ τις αὐτὴν / μὴ κινήη, πάντων ἐστὶ δικαιοτάτη (« C'est par les vents que la mer est troublée ; s'il n'y en a aucun qui l'agite, elle est de toute chose la plus disciplinée »). L'adjectif δίκαιος constitue en effet ici une métaphore politique qui renvoie à l'univers de la cité (cf. LSJ, s.v., A, 1, « in Hom. and all writers, of persons, *observant of custom or rule* (...) ; esp. *of social rule, well-ordered, civilised* » ; le passage est référencé). Cf. le commentaire de Brock, 2013, p. 88, qui indique qu'il s'agit d'une réplique aux critiques aristocratiques. En outre, d'après le passage source de Plutarque, *Vie de Solon*, 3, 7, aussi bien Diehl et Bergk que West considèrent que ce fragment en suit un autre, à savoir Solon, *fgmt.* 9 West (*IEG* II, p. 145 = *fgmt.* 10 Diehl (*ALG* I, p. 34-5) = *fgmt.* 9 Bergk (*PLG* II, p. 421)) où, après l'évocation d'autres phénomènes naturels, il est tout à coup question de politique : ἐκ νεφέλης πέλεται χιόνος μένος ἠδὲ χαλάζης, / βροντῆ δ' ἐκ λαμπρῆς γίγνεται ἀστεροπῆς· / ἀνδρῶν δ' ἐκ μεγάλων πόλις ὄλλυται, ἐς δὲ μονάρχου / δῆμος ἀϊδρήη δουλοσύνην ἔπεσεν. (« du nuage provient la force de la neige ou de la grêle, le tonnerre vient de l'éclair brillant ; par la faute d'hommes trop puissants la cité périt, et le peuple par ignorance tombe sous l'esclavage d'un seul. »). Les deux fragments présentent en effet une structure syntaxique et une disposition quasi identiques. Nous aurions donc affaire, dans le premier, à une métaphore ou à une comparaison maritime qui met en jeu le peuple, évoqué, donc, dans ce qui serait le vers précédent : « Dixit autem poeta de populo, qui nisi improbis ducibus utatur, sit iustissimus, sicut mare placidum, ventis non turbantibus » (« Le poète parle du peuple qui, s'il n'avait pas affaire à des dirigeants malhonnêtes, serait très juste, de même que la mer est calme si les vents ne la troublent pas »), Bergk, *PLG* II, p. 422 *ad fgmt.* 12. Il convient enfin d'ajouter *fgmt. adespota* 729 Kock (*CAF* III, p. 537 ; non retenu par Kassel/Austin), impossible à classer en l'absence de contexte. Aussi étrange que cela puisse paraître, Platon n'emploie pas cette image qui associe le peuple et la mer ; pour les images de la mer chez ce dernier, cf. la liste donnée par Louis, 1945, p. 190, dont une bonne moitié concerne le paradigme de « la haute mer des discours » (τὸ πέλαγος τῶν λόγων, Platon, *Prot.*, 338 a 6 (trad. A. Croiset) – c'est notamment le cas des passages de la *République* donnés comme métaphores des « vagues ». Cf. Brock, 2013, p. 61, 88, 120 et 159, avec de nombreux exemples : « Dans les images de la mer comme du vent, le peuple est perçu, non pas tant comme incontrôlable que comme imprévisible, requérant une direction intelligente et avisée. » (« In the images both of sea and of wind the demos is seen less as uncontrollable than as unpredictable, needing intelligent and judicious management. »), *ibid.*, p. 61.

<sup>583</sup> « Il dit, et il émeut les cœurs dans les poitrines, chez tous ceux de la foule, ceux qui n'ont pas assisté au Conseil. Et l'assemblée est toute secouée, comme une mer aux hautes lames, comme la mer Icarienne, quand Euros et Notos, pour la mettre en branle, sortent en bondissant des nuées de Zeus Père ; », Homère, *Iliade*, II, 142-6 (trad. P. Mazon).

<sup>584</sup> « O Roi, ce sont, à mon sens, des mérites égaux, d'avoir de sages pensées et de bien vouloir se laisser persuader par les paroles judicieuses d'autrui ; tu atteins à l'un et à l'autre mérite ; c'est la société d'hommes

Le rapprochement de ces deux exemples montre l'existence d'un schéma de comparaison traditionnel pour exprimer les effets de la persuasion rhétorique sur un ou plusieurs hommes. L'image homérique offre en outre un parallèle d'autant plus intéressant qu'elle exprime les effets du discours d'Agamemnon devant l'assemblée solennelle des guerriers argiens, situation qui se rapproche davantage de la nôtre.

L'exemple d'Hérodote, attribué à un conseiller de Xerxès, peu suspect de sympathies démocratiques, est révélateur des tendances de la prose : l'image de l'eau en général, plus que de la mer, n'y apparaît que dans les œuvres d'auteurs hostiles à la démocratie, ou du moins critiques envers elle, tels Platon, Xénophon ou Isocrate<sup>585</sup>.

Les commentateurs rapprochent en particulier l'image de Démosthène d'un fragment attribué à un poète inconnu :

Δῆμος ἄστατον κακόν  
καὶ θαλάσση πάνθ' ὁμοῖον ὑπ' ἀνέμου ῥιπίζεται,  
καὶ γαληνὸς ἦν τύχη, πρὸς πνεῦμα βραχὺ κορούσεται,  
κῆν τις αἰτία γένηται, τὸν πολίτην κατέπιεν.<sup>586</sup>

La comparaison explicite dans ces vers entre le peuple (δῆμος) et la mer soulevée par le vent (καὶ θαλάσση πάνθ' ὁμοῖον ὑπ' ἀνέμου ῥιπίζεται, et avec le même terme que chez Démosthène πρὸς πνεῦμα βραχὺ κορούσεται) a pu pousser certains éditeurs à rendre l'image plus simple et plus « naturelle »<sup>587</sup>, soit en substituant purement et simplement κῶμα à πνεῦμα, soit en effectuant la correction tout en réintroduisant l'élément du vent sous la forme d'un datif de cause (« sous l'effet du vent »), soit en conservant le texte des manuscrits mais

---

méchants qui te fait tomber dans l'erreur ; ainsi le souffle des vents, fondant sur la mer, qui est la chose de toutes la plus utile aux hommes, ne permet pas, dit-on, qu'elle reste fidèle à sa nature. », Hérodote, VII, 16 (trad. Ph.-E. Legrand). Ces paroles forment l'exorde d'un discours adressé par Artabane à Xerxès.

<sup>585</sup> Platon, *Lettre VII*, 325e2-3 ; *Rép.*, 492c5 ; Xénophon, *Helléniques*, II, 3, 18 ; Isocrate, *Sur l'échange* (XV), 172 (image du torrent). Ces exemples sont cités par Brock, 2013, p. 186, n. 126 ; cf. aussi *ibid.*, p. 159.

<sup>586</sup> *Fgmt. adespota* 23 Bergk (PLG III, p. 1326) = 1324 Kock (CAF III, p. 629, où l'auteur précise : « mihi quidem comicum colorem non videntur habere. ») = *fgmt. iambica adespota* 29 Diehl (ALG III, p. 78) : « Unstable and evil is the populace, / And wholly like the sea : beneath the gale / 'Tis fanned to fury ; should a calm ensue, / A little puff doth ruffle it. So let / Some charge be made, the victim is engulfed. » (trad. J. W. Cohoon et H. Lamar Crosby, 1940, p. 195 (*apud* Dion Chrysostome, XXXII, 23)). Notons que la citation, chez Dion Chrysostome, qui s'adresse à l'assemblée du peuple d'Alexandrie, précède une double définition du δῆμος et de la démocratie, les bons et les mauvais – le peuple d'Alexandrie, par son agitation, étant rangé dans la seconde catégorie (Dion Chrysostome, XXXII, 25-29). En ce qui concerne l'attribution des vers, Diehl pense qu'ils pourraient fort bien être de Solon à partir d'un rapprochement avec le *fgmt.* 11 Diehl (ALG I, p. 35) = 12 Bergk (PLG II, p. 422) = 12 West (*IEG* II, p. 147), tandis que Bergk penche pour Solon ou Archiloque (PLG III, p. 1326, *ad loc.*).

<sup>587</sup> Shiletto, 1874, p. 110 : « (...) but the comparison of the people to a wave driven about by any wind is so natural... ».

en ajoutant une cheville qui permet d'expliciter ce rapport logique<sup>588</sup>. En effet, le parallèle avec le texte de Démosthène est renforcé par l'emploi de l'adjectif ἄστατον, « instable », synonyme de, et de même racine (ἴστημι) que le terme ἀκατάστατος. Le dernier vers suggère néanmoins un arrière-plan judiciaire absent de l'analogie développée par l'orateur.

Pour achever ce rapide aperçu, il faut également citer un fragment d'Alcée auquel Démosthène fait penser par l'attention au mouvement désordonné du vent et des vagues :

Ἀσυννέτημι τῶν ἀνέμ[ων] στάσιν,  
τὸ μὲν γ]ὰρ ἔν[θεν] κύμα [κυλ]ίνδεται,  
τ[ὸ] δ' ἔνθεν]...<sup>589</sup>

Nous retrouvons en effet un schéma syntaxique similaire à celui qu'utilise l'orateur afin de rendre cette réalité, avec un balancement en μέν/δέ qui articule la répétition d'un même adverbe de lieu chez Alcée (ἐνθεν), d'une même racine verbale chez Démosthène, dont seul varie le préverbe pour mieux insister sur l'instabilité, plus précisément sur la contradiction du peuple/mer, puisque les verbes expriment ainsi deux mouvements opposés (ὁ μὲν ἦλθεν, ὁ δ' ἀπῆλθεν). Or, chez le poète, le mouvement des vagues se trouve associé de manière elliptique à l'action des vents, dans la mesure où l'incompréhension suscitée par la « discorde » (στάσιν, v. 1) régnant entre ces derniers reçoit pour explication (γὰρ) l'instabilité des vagues : le passage se fait brusquement, dans une apparente rupture de la chaîne logique du raisonnement, parce que le lien de cause à effet est si évident pour un Grec qu'Alcée fait confiance à son lecteur pour rétablir l'articulation sous-entendue, à savoir que le vent met en mouvement les flots, si bien que le mouvement de l'un s'identifie à celui des autres, que les deux mouvements, en dernière analyse, n'en font qu'un. La comparaison de Démosthène, nous semble-t-il, développe exactement le même type de raccourci, d'anacoluthie.

<sup>588</sup> Telle est la solution de Weil, 1883, p. 296, qui écrit : (...) ὡσπερ <ὅτ' > ἐν θαλάττῃ...

<sup>589</sup> « Je ne comprends pas la direction des vents : tantôt de-ci vient le flot qui roule, tantôt de-là. », Alcée, fgmt. 208 a 1-3 Liberman (CUF I, p. 86/7, trad. G. Liberman) = 18 Bergk (PLG III, p. 936) = 54 Reinach et Puech (p. 69). La traduction de G. Liberman ne rend pas compte du plein sens du mot στάσιν, qui renforce la métaphore, en présentant les vents comme des adversaires politiques. Alcée développe ensuite une longue métaphore qui ne correspond pas au même schème que notre comparaison, puisqu'il s'agit d'évoquer non pas le régime démocratique et son peuple versatile, mais les troubles politiques qui affectent la cité aristocratique du VII<sup>ème</sup>/VI<sup>ème</sup> siècle, en l'occurrence ceux causés par Myrsile à Mytilène afin d'y prendre le pouvoir en tant que tyran. En outre, elle diffère au niveau du métaphorisant, faisant intervenir l'image du navire dans la tempête. Dans ce contexte, les deux vagues évoquées renvoient ou bien à « deux factions rivales, l'une menée par Myrsile, l'autre par Pittacos allié à Myrsile », ou bien « à des attaques répétées du seul Myrsile ». Par ailleurs, il n'est pas sûr que l'on ait affaire ici à l'image traditionnelle du vaisseau de l'État (πόλις) : la navire peut ne représenter qu'Alcée et son parti. Pour plus de détails sur tous ces points, avec des références bibliographiques, cf. Liberman, 1999, t. I, p. 86, d'où sont extraites les deux citations proposées ci-dessus.

En effet, chez celui-ci, le balancement considéré a pour sujet le peuple, seul sujet masculin singulier possible dans ce qui précède<sup>590</sup> ; ὁ μὲν..., ὁ δὲ... renvoient par conséquent à ὁ μὲν δῆμος qui ouvre la comparaison. Or les parallèles invoqués montrent que nous avons en réalité affaire ici, à l'intérieur de la comparaison, à une métaphore de la vague. De manière analogue à ce que nous avons observé dans le poème d'Alcée, Démosthène passe ainsi directement de l'évocation du mouvement des vents à celui des vagues, à charge pour l'auditeur d'établir le lien. La difficulté réside dans le fait qu'il n'emploie aucun terme désignant explicitement les flots ou les vagues ; cependant, la métaphore du va-et-vient est assez claire en ce sens, et se trouve préparée par l'expression ἐν θαλάττῃ ainsi que par le participe κινούμενον, qui assure la transition entre les deux éléments. Il faudrait donc traduire ainsi le passage du *Sur l'ambassade*, en conservant uniquement la leçon πνεῦμα' des manuscrits : « Le peuple est la chose de toutes la plus imprévisible et la plus désordonnée, semblable au vent de mer qui va, instable, à l'aventure : tantôt il [*sc.* le peuple] vient, tantôt il se retire ; ».

La comparaison de Démosthène, développée en apparence autour du vent, renvoie donc plus fondamentalement au mouvement de la mer et des vagues, les deux s'unissant en réalité dans l'expérience commune pour un Grec de la tempête en mer. Il s'agit là pour l'orateur de reprendre une image poétique courante en lui donnant un tour original qui sollicite grandement l'attention de son auditoire et, il faut bien le dire, un tour assez perfide, d'autant plus qu'elle se trouve placée dans la bouche de ses adversaires : en déplaçant le centre de gravité de cette image complexe sur le vent, à savoir la cause du mouvement désordonné des vagues, Démosthène conduit ces derniers à se clouer eux-mêmes au pilori avec une rare candeur, puisqu'ils avouent ainsi sans la moindre dissimulation leur collusion avec Philippe, ainsi que leur responsabilité dans les déboires de l'ambassade et les pertes stratégiques qu'a représenté pour Athènes la paix qui en a résulté ; en suivant le dispositif mis en place par l'image, ce sont eux qui ont fait adopter cette dernière en l'état par l'Assemblée, au profit de Philippe. Ainsi, par opposition à ces vents mauvais, Démosthène apparaît comme le seul qui puisse assurer des vents favorables à même de garantir le calme des eaux, c'est-à-dire de préserver les intérêts de l'État. L'image renvoie sans doute par conséquent, non sans quelque amertume de la part de Démosthène, aux événements qui marquèrent les deux assemblées chargées de délibérer et de voter les conditions de la paix, les 18 et 19 Élaphebোলion, où le peuple est d'abord allé dans un sens, persuadé par Démosthène d'adopter

---

<sup>590</sup> Aussi bien τὸ κῦμα, ατος, que τὸ πνεῦμα, ατος, sont des neutres.

la proposition des alliés, plus prudente et plus favorable aux intérêts d'Athènes, puis dans le sens inverse en se ravisant dès le lendemain, convaincu par Eschine de voter la paix de Philocrate<sup>591</sup>. Ces péripéties se trouvent en effet évoquées un peu après notre comparaison, en conclusion de l'une des grandes parties de l'argumentation, qui insiste sur la corruption d'Eschine (§ 98 à 149).

Nous avons donc affaire ici à une image très poétique, qui sert à dramatiser le propos de l'orateur. L'image revêt d'autant plus de force qu'elle se présente sous la forme d'une comparaison homérique, et que Démosthène parvient à lui conférer un tour original dans la formulation. Il met perfidement dans la bouche d'Eschine une belle image caractéristique d'« un courant de rhétorique anti-démocratique »<sup>592</sup>.

La seconde image relative au milieu marin se présente sous la forme d'une métaphore qui caractérise la démocratie comme une vague (κλύδωνα), faisant donc intervenir là encore le sème commun d'instabilité.

Elle met en œuvre la même configuration que la précédente, à laquelle elle fait écho : Démosthène assume certes cette fois la métaphore, mais pour interpréter l'opinion d'Eschine, dont il vient d'être question, présenté de ce fait comme un ennemi de la démocratie, comme « un de ces gens qui veulent se débarrasser de la démocratie ». À ce titre, elle entretient des rapports avec le paradigme du navire de l'Etat, à l'origine critique envers la démocratie<sup>593</sup>.

Cette métaphore est employée ici de manière forte et originale, dans la mesure où elle ne reçoit aucun complément du nom venant la préciser, contrairement à la configuration syntaxique habituelle de cette image, et qu'elle met en jeu une analogie très différente de ses

---

<sup>591</sup> Cf. Démosthène, *Amb.*, 142-6, en particulier : [τί τῆ τῶν Ἀθηναίων πόλει γέγονεν ἐκ τῆς εἰρήνης] Τῆ πόλει μὲν τοίνυν ἀφεστηκέναι μὲν ἀπάντων καὶ τῶν κτημάτων καὶ τῶν συμμάχων, ὁμομοκέναι δὲ Φιλίππῳ, κὰν ἄλλος τις ἦη ποτ' ἐπ' αὐτὰ βουλόμενος σφῆζειν, ὑμᾶς κωλύσειν καὶ τὸν μὲν ὑμῖν βουλόμενον παραδοῦναι ἐχθρὸν ἠγήσεσθαι καὶ πολέμιον, τὸν δ' ἀπεστερηκότα σύμμαχον καὶ φίλον. Ταῦτα γὰρ ἐσθ' ἃ συνείπε μὲν Αἰσχίνης οὕτως, ἔγραψε δ' ὁ τούτου συνεργὸς Φιλοκράτης· καὶ κρατούντος ἐμοῦ τὴν προτέραν ἡμέραν καὶ πεπεικότος ὑμᾶς τὸ τῶν συμμάχων δόγμα κυρῶσαι καὶ καλέσαι τοὺς πρόσβεις τοὺς τοῦ Φιλίππου, ἐκκρούσας οὗτος εἰς τὴν ὑστεραίαν τὴν Φιλοκράτους γνώμην ἔπεισεν ἐλέσθαι, ἐν ἧ καὶ ταῦτα καὶ πόλλ' ἄλλ' ἔτι τούτων δεινότερ' ἐστὶ γεγραμμένα. (« [ce que la paix a rapporté à l'État athénien] Pour l'État, avoir abandonné toutes ses possessions et tous ses alliés, avoir juré à Philippe, si quelqu'un d'autre marche pour les sauvegarder, que vous l'empêcherez, que vous regardez comme ennemi et adversaire celui qui veut vous les restituer, comme ami et allié celui qui vous en a dépouillés. C'est bien là ce qu'a soutenu Eschine ici présent et ce qu'a proposé par écrit son collaborateur Philocrate. Je l'avais emporté le premier jour et vous avais décidé à ratifier la proposition des alliés et à convoquer les ambassadeurs de Philippe. Mais Eschine, ayant fait rejeter l'affaire au lendemain, vous a persuadés de préférer la proposition de Philocrate où sont inscrites ces choses et bien d'autres encore plus formidables. »), *ibid.*, 143-4 (trad. G. Mathieu).

<sup>592</sup> « strand of anti-democratic rhetoric », Brock, 2013, p. 61. L'auteur, qui s'intéresse au paradigme du navire de l'Etat, fait remarquer que dans ce type d'images, le peuple, assimilé au vent ou à la mer qui mettent en danger le navire, symbole de la communauté politique, se trouve rejeté à l'extérieur.

<sup>593</sup> C'est le cas chez Platon, *République*, VI 488 a - 489 d. Cf. ci-dessous, p. 244.



utilisations les plus fréquentes dans la littérature grecque. Elle apparaît en effet ailleurs pour illustrer la guerre et ses réalités<sup>594</sup>, et surtout le malheur ou les ennuis<sup>595</sup>, si bien qu'elle présente une connotation très négative<sup>596</sup>. Dans ces emplois, l'image repose désormais plutôt sur le sème de force invincible, insurmontable, ce qui montre la différence avec l'utilisation qu'en fait Démosthène. Cette idée de fatalité explique qu'on la rencontre en particulier chez les Tragiques ; elle revêt donc une tonalité poétique<sup>597</sup> : le passage de Démosthène en constitue la seule occurrence chez les orateurs.

Les deux images de la mer appartiennent par conséquent au registre élevé et poétique ; employées toutes deux dans le même discours, elles se trouvent au service d'une même idée. L'orateur bâtit grâce à elles une opposition politique claire et radicale entre deux partis, afin de servir son propos : d'un côté les démocrates, dont il fait partie, qui défendent la liberté du peuple et pour ce faire sont ennemis de Philippe ; d'un autre côté les amis de ce dernier, qui combattent la démocratie et adoptent un comportement servile<sup>598</sup>. Dans ce cadre-là, la métaphore de la mer leur est associée, en raison du jugement péjoratif qu'elle véhicule sur le régime démocratique, instable et versatile. Il s'agit par conséquent de montrer au peuple où se situe son intérêt : il doit se ranger à l'avis de Démosthène et condamner Eschine.

Les images empruntées à l'eau, eau douce ou mer, offrent donc le plus souvent des images poétiques<sup>599</sup>, parfois même originales<sup>600</sup>, à partir de termes variés. Démosthène va ainsi jusqu'à bâtir une comparaison d'inspiration nettement homérique dans le *Sur la Couronne* (29), à des fins de dramatisation de la situation et de grandissement épique de son rôle dans la lutte contre Philippe. Ces images grandiloquentes sont réservées en très grande majorité à des plaidoyers politiques, où la liberté de ton est plus grande<sup>601</sup>.

<sup>594</sup> Euripide, *Ion*, 60 ; *Suppliantes*, 474 ; *Hécube*, 116 ; Théopompe, fgmt. 322 Jacoby (*FGrHist.* II/1/B, p. 603).

<sup>595</sup> Eschyle, *Perses*, 599 ; Sophocle, *Œdipe roi*, 1527 ; *fgmta. adespota* 1063 Kassel/Austin, v. 5-6 (*PCG* VIII, p. 356).

<sup>596</sup> Le terme *μνίαν* qui lui est coordonné illustre cette connotation péjorative dans notre passage.

<sup>597</sup> Remarquons que Taillardat, 1965, p. 184, note que nous avons affaire à un schème métaphorique traditionnel chez les Tragiques (« la métaphore des “lames du malheur (ou du danger)” »), qui usent plus souvent de *κῦμα* que de *κλύδων* pour l'exprimer. Cf. les occurrences citées *ibid.*, n. 3.

<sup>598</sup> C'est ce que suggère l'autre image qui termine ce passage, avec le verbe *προσκυνέω-ω*. Celui-ci évoque en effet la prosternation rituelle que devaient accomplir les sujets perses devant leur roi, assimilé à une divinité, en signe de soumission : les sujets du roi de Perse sont considérés comme ses esclaves. Cf. LSJ, s.v., I, 2. Cette métaphore renvoie donc à tout ce qui constitue l'antithèse d'un Athénien : les barbares et les esclaves, auxquels Eschine se trouve assimilé. Le ton de cette métaphore est très violent.

<sup>599</sup> Il n'y a guère que Démosthène, *III Phil.*, 25 (28), qui ne soit pas poétique.

<sup>600</sup> C'est le cas de cinq images sur les onze que compte ce groupe : 29, 31, 34 à 36.

<sup>601</sup> Seules trois images proviennent des harangues : *Sym.*, 30 (29 ; sources et puits) ; *Org.*, 16 (34 ; torrent de paroles) ; *III Phil.*, 25 (28 ; ἐπιπολάζει).

Démosthène utilise de manière cohérente les deux images de la mer (37 et 38) dans le discours *Sur l'ambassade*, à la fois au niveau du ton et de l'idée exprimée : elles servent à dénoncer dans un registre poétique la conception négative qu'Eschine et ses prétendus amis oligarques se font de la démocratie, Démosthène affirmant ainsi restituer le discours de ces derniers. Les deux images leur sont donc attribuées.

Enfin, la majorité des images de l'eau concerne les divers événements de la lutte contre Philippe et ses affidés<sup>602</sup>. Ce réseau métaphorique possède donc une forte cohérence, parce que cette convergence de thème se trouve renforcée par une unité de ton.

#### IV. Les images empruntées à la géographie

Démosthène a recours par trois fois à des métaphores qui font appel aux reliefs ou à la caractérisation de l'espace.

39. Εἰ δὲ τούτων ἀποστερηθήσεται τῶν χρημάτων, εἰς στενὸν κομδῆ τὰ τῆς τροφῆς τοῖς ξένοις αὐτῷ καταστήσεται.<sup>603</sup>

40. Τούτῳ δ' οὐδέν' ὀρώ τῶν τόπων τούτων βάσιμον ὄντα, ἀλλὰ πάντ' ἀπόκρημνα, φάραγγας, βάραθρα.<sup>604</sup>

41-42. (...) ἐν τῷ βαράθρῳ χεμάζειν.<sup>605</sup>

La première image fait intervenir avec l'expression εἰς στενὸν (...) καταστήσεται (« s'établira/entrera dans un lieu étroit ») la représentation d'un homme qui se retrouve bloqué dans un lieu étroit, passe ou défilé, où on l'a poussé, comme le suggèrent à la fois l'adjectif στενός<sup>606</sup> et l'emploi d'un verbe de mouvement avec la préposition εἰς suivie de l'accusatif<sup>607</sup>.

Si la métaphore s'accompagne d'une personnification, parce que le verbe a pour sujet τὰ τῆς τροφῆς, Démosthène vise en réalité Philippe (αὐτῷ), dont il vient d'être question : le

<sup>602</sup> Il s'agit des n° 28, 30 à 34, 36 à 38. Soit neuf images sur onze.

<sup>603</sup> « Or, s'il vient à être privé de ces ressources, il sera singulièrement gêné pour entretenir ses mercenaires. », Démosthène, *I Ol.*, 22 (trad. M. Croiset).

<sup>604</sup> « Mais cet individu, je le vois, ne peut pénétrer sur aucun de ces domaines ; tout n'est pour lui que précipices, coupe-gorges, abîmes. », *I Aristog.*, 76 (trad. G. Mathieu).

<sup>605</sup> « (...) il passe l'hiver au fond de ce gouffre ? », *Chers.*, 45 (trad. M. Croiset) = *IV Phil.*, 16.

<sup>606</sup> Pour le sens géographique concret de l'adjectif στενός (tout lieu encaissé ou resserré, d'où, entre autres, passe, défilé), cf. LSJ, s.v., I, 2.

<sup>607</sup> Sur cette acception du moyen de καθίστημι, cf. LSJ, s.v., I, 2.

« défilé », le « lieu étroit », la « mauvaise passe » serions-nous tenté de dire, correspond alors au manque d'argent pour assurer le ravitaillement des mercenaires du roi, pour le cas où il se verrait privé des ressources financières provenant des taxes prélevées sur les ports et sur les marchés de la Thessalie, son alliée. Or c'est bien là, selon Démosthène, l'intention des Thessaliens<sup>608</sup>. L'image, qui possède des résonances militaires<sup>609</sup>, parce qu'elle met par avance en scène Philippe acculé dans une impasse ou un passage difficile, a donc pour but d'encourager les Athéniens en leur suggérant de profiter de la faiblesse stratégique de sa position pour l'attaquer<sup>610</sup>. Notons, en effet, que le procédé de la personnification aboutit à ce que ce soit proprement les mercenaires, c'est-à-dire l'armée de Philippe, qui se trouve dans une position défavorable.

Cette image originale ne peut guère être rapprochée que d'un passage d'Hérodote :

Οἱ δὲ Ἀργεῖοι ἀπειληθέντες ἐς στεινὸν καταινέουσι καὶ ταῦτα.<sup>611</sup>

Ce parallèle permet *a contrario* de mettre en évidence l'originalité de l'image de Démosthène, grâce aux jeux d'échos stratégiques qu'elle suscite immédiatement dans le contexte du discours, ce qui n'est pas le cas chez Hérodote : la métaphore s'applique à Mélampous, qui parvient à contraindre les Argiens à lui accorder une part de la royauté ainsi qu'à son frère, en profitant de la situation<sup>612</sup>.

Dans le passage du *Contre Aristogiton I* l'orateur emploie une métaphore empruntée aux reliefs géographiques, à partir de termes techniques : l'adjectif ἀπόκρημνος, « escarpé », s'applique aux parois rocheuses<sup>613</sup>, et φάραγξ à un précipice en montagne ou à une

<sup>608</sup> Ἡκουον δ' ἔγωγέ τινων ὡς οὐδὲ τοὺς λιμένας καὶ τὰς ἀγορὰς ἔτι δώσοιεν αὐτῷ καρποῦσθαι· τὰ γὰρ κοινὰ τὰ Θετταλῶν ἀπὸ τούτων δέοι διοικεῖν, οὐ Φίλιππον λαμβάνειν. (« J'ai même entendu dire qu'ils vont lui défendre de prélever des droits sur leurs ports et leurs marchés. Ces revenus, disent-ils, devant être employés dans l'intérêt général de la Thessalie, il n'appartient pas à Philippe de les prendre pour lui. »), Démosthène, *I Ol.*, 22 (trad. M. Croiset). La phrase contenant la métaphore suit immédiatement.

<sup>609</sup> Pour le « détroit » ou lieu resserré en général comme position militaire favorable à l'assaillant, cf. par exemple Thucydide, I, LXXIV, 1 : (...) Θεμιστοκλέα δὲ ἄρχοντα, ὃς αἰτιώτατος ἐν τῷ στενῷ ναυμαχῆσαι ἐγένετο, ὅπερ σαφέστατα ἔσωσε τὰ πράγματα... (« (...) comme chef, Thémistocle, qui, entre tous, fut cause de ce que l'on combattit dans le détroit – or, c'est ce qui, de la façon la plus certaine, sauva la situation... », trad. J. de Romilly). On pourrait également songer plus spontanément à la situation d'une armée prise en embuscade dans un défilé.

<sup>610</sup> C'est là, en effet, le propos du discours ; voir notamment Démosthène, *I Ol.*, 25.

<sup>611</sup> « et les Argiens, acculés à la nécessité, consentirent encore. », Hérodote, IX, 34 (trad. Ph.-E. Legrand).

<sup>612</sup> Les femmes d'Argos, malades, ne peuvent être guéries que par Mélampous.

<sup>613</sup> Cf. LSJ et Bailly, s.v. Le terme se rencontre surtout chez les historiens.

excavation naturelle dans la roche<sup>614</sup> ; enfin, le nom βάραθρον désigne proprement un gouffre, à Athènes, où l'on précipitait certains condamnés à mort<sup>615</sup>.

Cette image, en réalité, est habilement lancée par une syllepse sur le mot τόπων et par ricochet sur βάσιμον, dérivé de βαδίζω, « où l'on peut marcher ». Le premier veut dire en effet à la fois les « lieux » géographiques et les « lieux » rhétoriques, qui sont visés par la métaphore : les procédés, thématiques et arguments habituels auxquels ont recours d'habitude les coupables pour susciter la pitié des juges, notamment la mise en avant de son propre *ethos*, de celui de ses parents ou des services que ces derniers ont rendu à la patrie<sup>616</sup>, deviennent pour Aristogiton d'immanquables moyens de se faire condamner à mort, en raison de sa scélératesse, comme de celle de son père et de son frère<sup>617</sup>.

De ce point de vue, la métaphore offre une gradation lourde de sous-entendus, pour mieux instiller de façon insidieuse dans l'esprit des juges la peine réclamée par Démosthène, à savoir la mort<sup>618</sup>. Elle se termine en effet précisément par l'évocation du lieu de châtement des condamnés à mort, de sorte que l'image prend sens au niveau du métaphorisant lui-même, avec une redoutable efficacité rhétorique.

---

<sup>614</sup> Cf. LSJ, s.v. Mis à par Aristote (voir Bekker, *Index aristotelicus*, s.v.), ce mot est surtout fréquent chez les Tragiques : Eschyle, *Prométhée enchaîné*, 15, 142, 618 et 1017 ; Euripide, *Iphigénie en Tauride*, 277 ; *Les Troyennes*, 448 ; fgmt. 495, 36 et 786, 2 Nauck (*TGF*, p. 519 et 612) = 495, 36 et 786, 2 Kannicht (*TGrF* V/1, p. 546 et V/2, p. 826) = *Mélanippe*, 20, 36 et *Phaéthon*, 4, 2 Jouan/Van Looy (CUF VIII/2, p. 391 et VIII/3, p. 259). Il faut ajouter également Euripide, *Le Cyclope*, 668. Cf. encore dans le registre comique Eubule, 75, 11 Kock (*CAF* II, p. 191) = 75, 11 Kassel/Austin (*PCG* V, p. 234) l'emploi du mot dans une formule grandiloquente qui ressemble à une parodie du registre élevé ; de façon analogue, chez Aristophane, *Cavaliers*, 248, le terme se trouve associé, au sein d'une métaphore, à Χάρυβδις. Selon Taillardat, 1965, p. 423, « Aristophane n'a sans doute pas inventé ces images qui semblent populaires », mais l'auteur ne peut le démontrer pour φάραγξ ; il suggère même le contraire en affirmant que « dans le vers des *Cavaliers*, Χάρυβδις semble gloser φάραγξ », ce qui tend à en faire une image originale, puisqu'elle nécessite des explications.

<sup>615</sup> Cf. LSJ, s.v. Sur ce supplice, évoqué par Xénophon, *Helléniques*, I, 7, 20, cf. MacDowell, 1978, p. 254-5, et aussi Guidorizzi, 1996, p. 347, ad Aristophane, *Les Nuées*, 1448-9 σεαυτὸν ἐμβαλεῖν εἰς τὸ βάραθρον. Pour la localisation possible de ce précipice, voir Pauly/Wissowa, *RE* II, s.v. MacDowell, 1978, p. 254-5, indique que le texte de Xénophon implique qu'à son époque les condamnés étaient préalablement exécutés, si bien que le gouffre est devenu « un lieu de sépulture infâmant » (« an ignominious place of burial », p. 254).

<sup>616</sup> Ἦδη τοίνυν τινὰς εἶδον τῶν ἀγωνιζομένων οἷ, τοῖς πράγμασιν αὐτοῖς ἀλισκόμενοι καὶ οὐκ ἔχοντες ὡς οὐκ ἀδικοῦσι δεῖξαι, οἱ μὲν εἰς τὴν τοῦ βίου μετριότητα καὶ σωφροσύνην κατέφυγον, οἱ δ' εἰς τὰ τῶν προγόνων ἔργα καὶ λητουργίας, οἱ δ' εἰς ἕτερα τοιαῦτα δι' ὧν εἰς ἔλεον καὶ φιλανθρωπίαν τοὺς δικάζοντας ἤγαγον. (« J'ai déjà vu des gens traduits en justice, qui, convaincus par leurs actes mêmes et ne pouvant montrer qu'ils n'étaient pas coupables, ont eu recours les uns à la modération et l'honnêteté de leur vie, les autres aux actions et aux services de leurs ancêtres, d'autres à d'autres arguments du même ordre, grâce auxquels ils ont amené les juges à user de pitié et d'humanité. »), Démosthène, *I Aristog.*, 76 (trad. G. Mathieu). Cette phrase précède la métaphore.

<sup>617</sup> Démosthène s'apprête à exposer celle de ces deux derniers (*ibid.*, 77-80) ; il a déjà longuement proposé un portrait à charge, virulent et haut en couleurs, d'Aristogiton (*ibid.*, 36-68), et s'apprête à renchérir sur ce point durant la dernière partie de son développement (*ibid.*, 81-96).

<sup>618</sup> Cf. notamment *ibid.*, 92.

Il s'agit en outre d'une métaphore forte et originale, louée par Pline pour sa hardiesse<sup>619</sup>. Il n'y a en effet que très peu d'occurrences des termes impliqués dans un usage métaphorique : seuls les comiques offrent quelques exemples, mais dans des schèmes métaphoriques différents, notamment celui de la personne qui engloutit sans fin de l'argent<sup>620</sup>.

Démosthène emploie enfin spécifiquement le terme βάραθρον comme métaphore dans les discours *Sur les affaires de la Chersonèse* pour désigner la Thrace, où Philippe passe l'hiver avec ses troupes. Tout le passage est repris mot pour mot dans la *Quatrième Philippique*.

L'expression, que l'on pourrait gloser par « dans ce lieu de perdition »<sup>621</sup>, revêt dans le contexte deux connotations différentes mais complémentaires<sup>622</sup>. Puisque Démosthène évoque les dangers auxquels s'expose Philippe en Thrace, elle renvoie d'abord à l'idée de mort : le roi de Macédoine risque d'essuyer des pertes du fait des dangers qu'il encourt dans cette région<sup>623</sup>. Elle opère également à un niveau plus général en tirant du lieu source une connotation très négative conférée au lieu évoqué : en d'autres termes, c'est un endroit à éviter, dont on n'aime pas s'approcher naturellement. En effet, Démosthène présente la Thrace comme une région pauvre et sans intérêt, qu'il oppose à Athènes et à ses richesses<sup>624</sup>.

---

<sup>619</sup> Pline le Jeune, *Lettres*, IX, 26, 9.

<sup>620</sup> Notre passage de Démosthène est le seul exemple connu d'emploi d'ἀπόκρημνος comme métaphore. Eubule, 75, 11 Kock (*CAF* II, p. 191) = 75, 11 Kassel/Austin (*PCG* V, p. 234) et Aristophane, *Cavaliers*, 248 (καὶ τελώνην καὶ φάραγγα καὶ Χάρυβδιν ἀρπαγῆς, « le publicain, le gouffre, la Charybde de rapines » (trad. H. Van Daele)), fournissent les deux seules autres attestations métaphoriques de φάραγξ : chez le premier, l'image désigne un creux tracé par le doigt dans de la pâte à pain, tandis que chez le second elle renvoie à la cupidité et à la corruption du Paphlagonien/Créon, accusé d'extorquer de l'argent au peuple. Enfin, seul Théophile, fgmt. 11, 3 Kassel/Austin (*PCG* VII, p. 706) = 11, 3 Kock (*CAF* II, p. 476), auteur comique du IV<sup>ème</sup> siècle, fait de βάραθρον un surnom métaphorique appliqué à une courtisane ; il s'agit sans doute d'évoquer le thème traditionnel de la courtisane comme gouffre financier pour son amant (cf. Bechtel, 1902, pp. 117-8, qui suggère aussi le thème de l'intempérance en matière de boisson).

<sup>621</sup> Cf. Harpocraton, s.v. βάραθρον (p. 55 Keaney) : (...) οἶον ἐν τῷ ὀλέθρῳ.

<sup>622</sup> La métaphore pourrait également, selon Schaefer, II, 1856, p. 419, *ad loc.* faire allusion à des trous creusés dans la terre par les soldats de Philippe pour s'y protéger du froid. Cette interprétation pourrait être étayée par le sens de σιρός, employé juste avant, qui désigne un trou creusé dans le sol pour y conserver du grain ; cf. LSJ, s.v.

<sup>623</sup> Il s'agit bien sûr des dangers propres à la guerre, mais aussi des rigueurs de l'hiver : « (...) καὶ πόνους καὶ χειμῶνας καὶ τοὺς ἐσχάτους κινδύνους ὑπομένειν... » (« (...) il supporte les fatigues, les hivers, les plus extrêmes dangers... »), Démosthène, *Chers.*, 44 (trad. M. Croiset).

<sup>624</sup> « Οὐ γὰρ οὕτω γ' εὐήθης ἐστὶν ὑμῶν οὐδεὶς ὅς ὑπολαμβάνει τὸν Φίλιππον τῶν μὲν ἐν Θράκῃ κακῶν – τί γὰρ ἄλλο τις ἂν εἶποι Δρογγίλον καὶ Καβύλην καὶ Μάστειραν καὶ ἃ νῦν ἐξαιρεῖ [καὶ κατασκευάζεται] ; – τούτων μὲν ἐπιθυμεῖν, καὶ ὑπὲρ τοῦ ταῦτα λαβεῖν καὶ πόνους καὶ χειμῶνας καὶ τοὺς ἐσχάτους κινδύνους ὑπομένειν, τῶν δ' Ἀθήνησι λιμένων καὶ νεωρίων καὶ τριήρων καὶ τῶν ἔργων τῶν ἀργυρείων καὶ τοσοῦτων προσόδων οὐκ ἐπιθυμεῖν, ἀλλὰ ταῦτα μὲν ἐάσειν ἡμᾶς ἔχειν, ὑπὲρ δὲ τῶν μελινῶν καὶ τῶν ὀλυρῶν τῶν ἐν τοῖς Θρακίους σιροῖς ἐν τῷ βαράθρῳ χειμάζειν. » (« Car, à coup sûr, il n'est personne ici d'assez naïf pour admettre que Philippe convoite quelques misérables trous en Thrace – comment qualifier autrement Drongilos et Cabylé et Mastira, tout ce qu'il est en train de prendre ? – et que, pour les posséder, il supporte les fatigues, les hivers, les plus extrêmes dangers, mais que, d'ailleurs, il ne convoite pas

La métaphore a donc pour but de faire prendre conscience aux Athéniens du fait que les opérations de Philippe dans cette région ne peuvent constituer son objectif militaire ultime : elle fixe l'image de la Thrace comme un repoussoir pour mieux mettre en lumière Athènes, la cible véritable<sup>625</sup>.

Nous avons par conséquent affaire, avec cette série, à des métaphores originales, toutes exploitées de manière fort habile et efficiente. Néanmoins, aucune unité ne se dégage : les schèmes métaphoriques sont à chaque fois différents. Simplement, les deux occurrences des *Harangues* renvoient, au niveau du métaphorisé, à des réalités militaires qui concernent Philippe (solde de ses mercenaires ; campagne de Thrace).

## V. Les images empruntées au monde végétal

Démosthène aime élaborer des images à partir de la flore, et tout particulièrement à partir des diverses étapes du cycle végétatif des plantes.

### 1) La graine

Nous trouvons ainsi tout d'abord trois métaphores qui mettent en jeu la graine se développant par la suite pour donner naissance à une plante<sup>626</sup> :

---

les ports d'Athènes, ses chantiers, ses trières, ses mines d'argent, ses gros revenus, et qu'il nous laissera en possession de tout cela, tandis que, pour un peu de millet ou d'épeautre emmagasiné dans les silos de la Thrace, il passe l'hiver au fond de ce gouffre ? », *ibid.*, 44/5 (*id.*).

<sup>625</sup> Suite de la citation précédente : « Οὐκ ἔστι ταῦτα, ἀλλὰ κάκειν' ὑπὲρ τοῦ τούτων γενέσθαι κύριος καὶ τᾶλλα πάντα πραγματεύεται. » (« Non, cela n'est pas possible. Ce qu'il fait là-bas, c'est pour devenir le maître ici qu'il le fait, et c'est à quoi tend toute sa politique. »), *ibid.*, 45 (*id.*).

<sup>626</sup> Le mot σπέρμα intervient également dans une métaphore ornithologique, *Cour.*, 127 (76) : cf. ci-dessous, p. 228-232. Sur ce phénomène botanique et la représentation que l'on s'en faisait au IV<sup>ème</sup> siècle, cf. Théophraste, *De Causis plantarum*, I, 1, 1 : ἡ μὲν οὖν ἀπὸ τοῦ σπέρματος γένεσις κοινὴ πάντων ἐστὶν τῶν ἐχόντων σπέρμα, πάντα γὰρ δύναται γεννᾶν. τοῦτο δὲ καὶ τῇ αἰσθήσει φανερόν ὅτι συμβαίνει, κατὰ δὲ τὸν λόγον ἴσως ἀναγκαῖον· (...) ὅπερ ἐκ τῶν ἄλλων πάντων λαμβάνειν ἐστὶν ὁμολογούμενον· ἀλλὰ διὰ τὸ μὴ χρῆσθαι τοὺς γεωργοὺς ἐπ' ἐνίων (...) διὰ ταῦτ' οὐκ οἴονται τινες πάνυ ἀπὸ σπέρματος ἐνδέχεσθαι. (« La génération à partir de la graine est commune à tous les végétaux qui possèdent une graine, car toutes les graines sont capables d'engendrer. Il est clair, même d'après notre expérience sensible, qu'il en va de cette manière, et le raisonnement montre que c'est peut-être nécessaire : (...) Sur ce phénomène précis [*sc.* que toutes les graines sont capables d'engendrer], tous s'accordent à quelques exceptions près : parce que, pour quelques végétaux, les agriculteurs n'utilisent pas de graines (...) certains s'imaginent qu'il est totalement impossible que ces végétaux naissent d'une graine. »). Les Anciens admettaient donc comme nous qu'une plante provint d'une graine. Le débat ne porte sur deux points : Aristote pensait, à la suite d'Homère, que le saule et le peuplier

43. Ἄλλ' οὐδὲ σπέρμα δεῖ καταβάλλειν ἐν τῇ πόλει οὐδέν', ὧ ἄνδρες δικασταί, τοιοῦτων πραγμάτων, οὐδ' εἰ μήπω ἂν ἐκφύοι, ἀλλὰ καὶ τὸν ἐγγχειροῦντα λέγειν ἢ ποιεῖν τι τοιοῦτον δίκην διδόναι.<sup>627</sup>

44. Ὁ γὰρ τὸ σπέρμα παρασχὼν, οὗτος τῶν φύντων αἴτιος.<sup>628</sup>

45. πλὴν συκοφάντου τις καὶ πονηροῦ σπέρμα καὶ ῥίζαν, ὡσπερανεὶ γεωργὸς, οἶεται δεῖν ὑπάρχειν τῇ πόλει.<sup>629</sup>

La première occurrence déploie une métaphore filée, grâce aux termes σπέρμα, « la graine », καταβάλλω, « semer »<sup>630</sup>, et ἐκφύω, « produire » et plus spécifiquement ici, au sens absolu, « germe, pousser »<sup>631</sup>.

La graine dont il faut à tout prix éviter la germination représente les lois illégales qui mettent en danger la démocratie, en particulier celle de Timocrate, parce qu'elle assure l'impunité à des coupables qui ont déjà été condamnés par les tribunaux. L'autorité de ces derniers, c'est-à-dire, à Athènes, du peuple, est donc baffouée<sup>632</sup>.

Le *Sur la Couronne* ne s'en tient plus au processus de croissance, mais en présente le résultat en évoquant côte à côte la « graine » (σπέρμα) et « les plantes » (τῶν φύντων) auxquelles elle a donné naissance (αἴτιος).

---

étaient dépourvus de graines (Homère, *Odyssée*, X, 510 ; Aristote, *De la génération des animaux*, I, 18, 726 a 6-7), et qu'un certain nombre de plantes naissaient par un phénomène de génération spontanée (id., *Histoire des animaux*, V, 1, 539 a 16-21 ; *De la génération des animaux*, III, 11, 761 b 26-29 et 762 a 8-35). Théophraste clarifie les choses en démontrant que la graine représente la voie générale et commune pour la génération des plantes, et que la génération spontanée constitue seulement une alternative à cette dernière, qu'elle ne fait donc que doubler : en fonction des circonstances, une même plante peut emprunter l'un ou l'autre moyen (Théophraste, *De causis plantarum*, I, 1, 2).

<sup>627</sup> « En tout cas, il y a là un danger, dont il importe de ne pas même jeter le germe au sein de la cité, dût-il ne pas se développer sur le moment ; et toute tentative en ce sens, en paroles ou en actes, exige une répression. », Démosthène, *Tim.*, 154 (trad. O. Navarre et P. Orsini).

<sup>628</sup> « (...) car qui a fourni la graine, est responsable de la plante. », *Cour.*, 159 (trad. G. Mathieu).

<sup>629</sup> « A moins qu'on ne se figure que l'État doit conserver, comme un cultivateur, de la graine et de la racine de sycophante et de scélérate. », *I Aristog.*, 48 (id.).

<sup>630</sup> Pour ce sens technique, cf. LSJ, s.v., II, 6.

<sup>631</sup> Cf. LSJ, s.v., I, 3. On emploie d'ordinaire φύεσθαι dans ce sens-là pour les plantes, cf. LSJ, s.v. φύω, B, I, 1.

<sup>632</sup> Tout le passage développe ce thème : Démosthène, *Tim.*, 152-4, notamment § 154, juste avant la métaphore, Ἀκούω δ' ἔγωγε καὶ τὸ πρότερον οὕτω καταλυθῆναι τὴν δημοκρατίαν, παρανόμων πρώτων γραφῶν καταλυθειῶν καὶ τῶν δικαστηρίων ἀκύρων γενομένων. (« C'est de cette façon, m'a-t-on dit, que dans le passé déjà la démocratie fut renversée : on commença par supprimer les accusations d'illégalité et par réduire à l'impuissance les tribunaux. », trad. O. Navarre et P. Orsini). Démosthène songe à l'oligarchie des Quatre-Cents ; cf. Thucydide, 8, 67. Rappelons que la loi de Timocrate prolonge le délai légal imparti aux débiteurs du Trésor public *in extremis*, alors qu'Androtion, Glaukétès et Mélanôpos arrivent à l'échéance fixée par le tribunal, qui les a condamnés à verser le double de la somme qu'ils doivent à l'État en vertu d'un premier retard dans le remboursement de cette dernière.

La graine renvoie précisément à une mesure que fit voter Eschine par le conseil amphictyonique de Delphes lorsqu'il était pylagore, à savoir l'inspection de la région de Kirrha, parce qu'il accusait les Locriens de se l'être appropriée, de façon sacrilège et indue, aux dépens du sanctuaire. Les plantes, quant à elles, correspondent à tout ce qui a suivi, et plus particulièrement à la prise d'Élatée par Philippe de Macédoine.

Dans le *Contre Aristogiton I*, Démosthène s'en prend à Aristogiton, qu'il présente comme le pire des sycophantes : la métaphore de la graine et de la racine illustre l'idée du potentiel de nuisance de l'individu, qui ne demande qu'à s'épanouir, telle la mauvaise herbe. L'image sert donc à mettre en avant la nécessité de condamner Aristogiton : comme la mauvaise herbe, il faut l'extirper, pour mettre fin à ses méfaits<sup>633</sup>. Elle revêt une grande force, parce qu'elle lance un développement métaphorique qui file l'image, avec une comparaison (ὡσπερ ἀνεί γεωργός) puis une métaphore agricoles<sup>634</sup>.

Dans chacun de ces textes, le métaphorisant lui-même fait sens, en suggérant l'idée qu'un fait apparemment anodin – une loi ; un événement qui semble ne pas concerner la lutte entre Philippe et Athènes ; l'indulgence envers un sycophante – peut avoir à terme des conséquences dramatiques et hors de proportion – le renversement de la démocratie ; la défaite devant l'envahisseur ; la subversion de l'ordre civique. De même, comme le suggère le texte du *Contre Aristogiton I* grâce à la comparaison avec le paysan, tous trois renvoient en creux à la figure du jardinier, dont le rôle est d'extirper la mauvaise graine : dans un cas le plaideur vise l'abrogation de la loi/graine, dans les deux autres Démosthène cherche à faire condamner Eschine puis Aristogiton, sinon à mort, du moins sévèrement.

L'occurrence du *Sur la Couronne*, en particulier, offre le sens le plus intéressant, dans la mesure où l'action d'Eschine en tant que Pylagore et la défaite de Chéronée sont séparées et reliées en même temps par tout un processus, tout un enchaînement

---

<sup>633</sup> Τίς οὖν ὁ τὸν τοιοῦτον σώσων ἢ πονηρὸς ἢ χρηστός ; Ἡ διὰ τί ; (« Qu'est-il donc, scélérat ou honnête, celui qui veut sauver un tel homme ? Ou quel est son but ? »), Démosthène, *I Aristog.*, 48 (trad. G. Mathieu).

<sup>634</sup> *Ibid.*, dans la suite du paragraphe, pour la métaphore agricole ou horticole : οὐδὲ γὰρ τοὺς προγόνους ὑπολαμβάνω τὰ δικαστήρια ταῦθ' ὑμῖν οἰκοδομησαί ἵνα τοὺς τοιοῦτους ἐν αὐτοῖς μοσχεύητε, ἀλλὰ τοῦναντίον ἴν' ἀνείργητε καὶ κολάζητε καὶ μηδεὶς ζηλοῖ μηδ' ἐπιθυμῇ κακίας. (« Je ne suppose pas non plus que vos ancêtres vous aient construit ces tribunaux pour que vous y fassiez bouturer des gens de cette espèce, mais pour que vous les réprimiez et les élaguiez et pour que personne n'envie ni ne désire le vice. », *id.*). Cette métaphore continue d'insister sur la nécessité du châtement.



complexe d'évènements. Eschine n'a fait que donner l'impulsion à une manœuvre combinée par Philippe : ce dernier, contrôlant l'Amphictyonie, est appelé à la rescousse pour régler la nouvelle guerre sacrée qu'Eschine a provoquée, mais au lieu d'intervenir en Locride, occupe Élatée pour menacer l'Attique<sup>635</sup>. En outre, Démosthène note la disproportion étonnante entre un homme, Eschine, et les dégâts qu'il a causés, grâce à un comparatif et à un système d'antithèses, avant de se lancer dans la narration de cet épisode<sup>636</sup> : la métaphore ne fait que traduire les idées de ce prologue de manière vive et imagée. Le strict encadrement du récit ainsi mis en place le met en exergue comme une vignette révélatrice, tandis que la métaphore se trouve insérée dans le passage d'une façon très stricte et habile sur le plan rhétorique.

L'usage métaphorique de σπείρω se rencontre surtout chez les Tragiques, mais pour renvoyer à la descendance<sup>637</sup>. Hormis cet emploi particulier, il reste assez rare, et dans des configurations très différentes de celle de Démosthène<sup>638</sup>. Cette image, qu'il est quasiment le seul à employer parmi les orateurs<sup>639</sup>, possède donc une tonalité nettement poétique<sup>640</sup>.

<sup>635</sup> Sur toute cette affaire, cf. Démosthène, *Cour.*, 145-53.

<sup>636</sup> (...) ἐκείνο φοβοῦμαι, μὴ τῶν εἰργασμένων αὐτῷ κακῶν οὗτος ἐλάττων ὑποληφθῆι· (...) Τὸν γὰρ ἐν Ἀμφίσσῃ πόλεμον, δι' ὃν εἰς Ἐλάτειαν ἦλθε Φίλιππος καὶ δι' ὃν ἠρέθη τῶν Ἀμφικτυόνων ἡγεμών ὃς ἅπαντ' ἀνέτροψε τὰ τῶν Ἑλλήνων, οὗτός ἐστιν ὁ συγκατασκευάσας καὶ πάντων εἰς ἀνὴρ τῶν μεγίστων αἴτιος κακῶν. » (« (...) je crains que cet individu ne soit jugé trop petit pour le mal qu'il a causé ; (...) En effet la guerre d'Amphissa, qui permit à Philippe de venir à Élatée et qui fit choisir comme chef des Amphictyons l'homme qui a bouleversé toute la Grèce, c'est cet individu qui l'a machinée et qui, seul au monde, est responsable des plus grands malheurs. »), *ibid.*, 142/3 (trad. G. Mathieu). Nous soulignons le comparatif et les deux antithèses, sur le même schéma (un seul/tous). La comparaison fait directement écho à la dernière expression soulignée, en reprenant l'adjectif αἴτιος. Toutefois, comme les deux passages sont tout de même assez éloignés, l'auditeur ou le lecteur est incité à faire le lien par une reformulation de l'idée, dans des termes presque identiques, un peu avant l'image : Τίς ὁ τῶν κακῶν τῶν γεγεννημένων μάλιστα αἴτιος ; Οὐχ οὗτος ; (...) οὐκ ἂν ὀκνήσαιμι' ἐγωγε κοινὸν ἀλειπήριον τῶν μετὰ ταῦτ' ἀπολωλότων ἀπάντων εἰπεῖν, ἀνθρώπων, τόπων, πόλεων. (« Qui est le principal responsable des malheurs qui sont arrivés ? N'est-ce pas cet individu ? (...) je n'hésiterais pas, moi, à l'appeler le fléau commun de tout ce qui a péri depuis, hommes, pays, cités ; »), *ibid.*, 158 (*id.*) ; la métaphore suit immédiatement.

<sup>637</sup> Cf. LSJ, s.v., II, 2 et 3 ; Linwood, 1847, s.v. ; Ellendt, 1835, s.v. ; Hörmann, 1934, p. 45. Les Tragiques emploient également le verbe σπείρω dans cette acception, cf. LSJ, s.v., I, 2 ; Ellendt, 1835, s.v.

<sup>638</sup> On trouve la métaphore en poésie essentiellement pour désigner un tison, une étincelle, une torche : Homère, *Odyssée*, V, 490 ; Pindare, *Pythiques*, III, 37 et *Olympiques*, VII, 48. Le verbe σπείρω intervient beaucoup plus fréquemment que le substantif, aussi bien chez les Tragiques que chez Aristophane, Platon et les Historiens (cf. LSJ, s.v., I, 1 et 3), mais là encore dans des analogies différentes : Aristophane, *Oiseaux*, 1697-8, à propos des paroles des sycophantes, qui produisent une récolte abondante en argent ; Euripide, *Héraclès*, 1098, pour les flèches répandues sur le sol ; *etc.* On trouve aussi parfois le composé κατασπείρω, cf. LSJ, s.v., I et II, ainsi que le passage cité ci-dessous, n. 639.

<sup>639</sup> En dehors des quatre occurrences de Démosthène, nous ne trouvons qu'une métaphore avec le verbe κατασπείρω chez Démade, *fgmt.* 84 De Falco (non retenu par Marzi, 1995), où il est question des armées que Xerxès répand sur la terre ((...) κατέσπειρε τὴν ὅλην γῆν στρατεύμασι...).

<sup>640</sup> Aristote, *Rhét.* III, 3, 1406 b 7-11, où le philosophe traite de la « froideur » (τὸ ψυχρόν ; *ibid.*, 1406 b 5) de certaines métaphores, condamne à ce titre une métaphore agricole de Gorgias faisant intervenir le verbe σπείρω : (...) αἱ δὲ διὰ τὸ σεμνὸν ἄγαν καὶ τραγικόν· ἀσαφείς δὲ, ἂν πόρρωθεν, οἷον Γοργίας (...) « σὺ δὲ ταῦτα αἰσχροῦς μὲν ἔσπειρας κακῶς δὲ ἐθέρισας » ποιητικῶς γὰρ ἄγαν. (« (...) les autres, parce qu'elles ont un air

Nous avons par conséquent affaire ici à deux images poétiques, fortes et élégantes, d'autant plus que Démosthène les file systématiquement. Malgré des contextes nettement différents, elles se trouvent dotées d'une certaine cohérence d'emploi, puisqu'elles expriment à chaque fois une réalité négative, avec au centre cette même idée d'un acte apparemment anodin, mais qui peut avoir des conséquences désastreuses. À ce titre, elles convoquent en creux la figure du jardinier/Démosthène dont la tâche est d'empêcher que la graine ne se développe en plante.

## 2) Le processus végétatif

Dans le prolongement du point précédent, nous trouvons à plusieurs reprises des métaphores qui évoquent la croissance ou l'épanouissement d'une plante :

46. (...) τὴν γὰρ ἐκάστων ἄνοιαν αἰεὶ τῶν ἀγνοούντων αὐτὸν ἐξαπατῶν καὶ προσλαμβάνων οὕτως ἠϋξήθη. Ὡσπερ οὖν διὰ τούτων ἤρθη μέγας (...). Ὅταν μὲν γὰρ ὑπ' εὐνοίας τὰ πράγματα συστή (...) ὅταν δ' ἐκ πλεονεξίας καὶ πονηρίας τις ὥσπερ οὗτος ἰσχύσῃ, ἢ πρώτη πρόφασις καὶ μικρὸν παιῖσμ' ἅπαντ' ἀνεχαίτισε καὶ διέλεσεν. Οὐ γὰρ ἔστιν, οὐκ ἔστιν, ὧ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ἀδικοῦντα καὶ ἐπορκοῦντα καὶ ψευδόμενον δύναμιν βεβαίαν κτήσασθαι, ἀλλὰ τὰ τοιαῦτ' εἰς μὲν ἅπαξ καὶ βραχὺν χρόνον ἀντέχει, καὶ σφόδρα γ' ἦνθησεν ἐπὶ ταῖς ἐλπίσιν, ἂν τύχῃ, τῷ χρόνῳ δὲ φωρᾶται καὶ περὶ αὐτὰ καταρῶει.<sup>641</sup>

47. Εἰ γὰρ τις ἔροιτο Φίλιππον· «εἰπέ μοι, πότερ' ἂν βούλοιο τούτους τοὺς στρατιώτας οὕς Διοπείθης νῦν ἔχει, τοὺς ὁποιοῦσιν αὐτῶν - οὐδὲν γὰρ ἀντιλέγω - εὐθενεῖν καὶ παρ' Ἀθηναίους εὐδοξεῖν καὶ πλείους γίγνεσθαι, τῆς πόλεως

---

trop pompeux et tragique ; elles manquent de clarté, si elles sont tirées de loin ; par exemple, Gorgias (...) « tu as semé ces choses dans la honte, tu les as récoltées dans le malheur » ; car ce sont là des expressions trop poétiques. », trad. M. Dufour et A. Wartelle). Il s'agit de Gorgias, fgmt. DK II 82 B 16 (p. 304).

<sup>641</sup> « C'est en trompant des naïfs dont il n'était pas connu, et en les attirant à lui par ce moyen, qu'il est devenu puissant. Mais si c'est eux qui l'ont faite, cette puissance (...). Lorsqu'une puissance s'est constituée par un concours de bonnes volontés (...). Mais lorsqu'un homme s'est fait une force, comme celui-ci, par la convoitise et la fourberie, alors, au premier prétexte, au plus léger échec, tout se cabre, tout se disperse. Car il n'est pas possible, Athéniens, non, il n'est pas possible de constituer par l'injustice, par le parjure, par le mensonge, une puissance qui dure. Celle que l'on édifie ainsi peut à la rigueur résister à un premier choc pour un peu de temps ; une floraison de succès peut même couronner ses espérances, si la fortune s'y prête ; mais le temps découvre le mal caché et tout s'écroule. », Démosthène, *II Ol.*, 7-10 (trad. M. Croiset).

συναγωνιζομένης, ἢ διαβαλλόντων τινῶν καὶ κατηγορούντων διασπασθῆναι καὶ διαφθαρῆναι » ;<sup>642</sup>

48. (...) τὴν πόλιν εὐθeneῖσθαι.<sup>643</sup>

49. ἂ γὰρ εὐθenoῦντων τῶν πραγμάτων ἠρνεῖσθε διομνύμενοι, ταῦτ' ἐν οἷς ἔππαισεν ἡ πόλις ὠμολογήσατε.<sup>644</sup>

50. Ταῦτα δ' ὁρῶν ὁ Φίλιππος (οὐ γὰρ ἦν ἀφανῆ) τοῖς παρ' ἐκάστοις προδόταις χρήματ' ἀναλίσκων πάντας συνέκρουεν καὶ πρὸς αὐτοὺς ἐτάραπτεν· εἴτ' ἐν οἷς ἡμάρατον ἄλλοι καὶ κακῶς ἐφρόνουν, αὐτὸς παρεσκευάζετο καὶ κατὰ πάντων ἐφύετο.<sup>645</sup>

51. (...) καὶ διέστησεν [*sc.* Φίλιππος] εἰς μέρη πολλὰ, ἐνὸς τοῦ συμφέροντος ἄπαισι ὄντος, κωλύειν ἐκείνιν μέγαν γίγνεσθαι.

Ἐν τοιαύτῃ δὲ καταστάσει καὶ ἔτ' ἀγνοῖα τοῦ συνισταμένου καὶ φυομένου κακοῦ τῶν ἀπάντων Ἑλλήνων ὄντων...<sup>646</sup>

La *Deuxième Olynthienne* fait intervenir le verbe ἀνθέω, au sens propre « pousser », en parlant de la barbe des jeunes gens, ou « fleurir », et employé couramment au service de diverses métaphores dans le sens de « être florissant », notamment en poésie<sup>647</sup> : la métaphore se dit en particulier d'une part d'une époque ou d'un pays pour indiquer sa puissance ou sa prospérité, d'autre part d'un individu pour signifier « avoir du succès »<sup>648</sup>. L'usage d'autres verbes synonymes d'ἀνθεῖν dans la première configuration montre qu'elle est usuelle<sup>649</sup>.

---

<sup>642</sup> « Imaginez que l'on pose à Philippe cette question : « Dis-moi, qu'aimerais-tu mieux ? Que ces soldats dont Diopithès dispose aujourd'hui, - quels qu'ils soient d'ailleurs ; car, sur ce point, je ne contredis rien – soient bien approvisionnés, bien vus des Athéniens, que leur nombre s'accroisse grâce au concours de la république, ou qu'au contraire, décriés et accusés par tels ou tels, ils se dispersent et disparaissent ? », *Chers.*, 20 (*id.*).

<sup>643</sup> « (...) que la ville était florissante. », *Amb.*, 231 (trad. G. Mathieu).

<sup>644</sup> « car ce que vous aviez nié avec serment quand nos affaires allaient bien, vous l'avez avoué au moment où notre pays a subi un échec. », *Cour.*, 286 (*id.*).

<sup>645</sup> « Voyant cela (ce n'était pas un mystère), Philippe, en distribuant de l'argent aux traîtres de chaque pays, provoquait partout des conflits et des troubles intérieurs ; puis, dans les moments où d'autres commettaient des fautes et des erreurs, lui se préparait et grandissait aux dépens de tous. », *ibid.*, 19 (*id.*).

<sup>646</sup> « (...) et il les divisa en plusieurs partis, alors qu'il n'y avait qu'un seul intérêt pour tous, l'empêcher de grandir. Quand tous les Grecs étaient dans une telle situation et ignoraient encore le fléau qui se préparait et grandissait... », *ibid.*, 61-62 (*id.*).

<sup>647</sup> Cf. LSJ, s.v., I pour le sens propre ; I, 2 et II pour les sens métaphoriques. Le plus fréquent, depuis Homère, est sans doute celui qui désigne un jeune homme dans la fleur de l'âge (LSJ, s.v., II, 2, qui se limite à quelques exemples), cf. Bernardini/Cingano/Gentili/Giannini, 1995, p. 617, s.v. 109-11. χρυσοστεφάνου... / ἔθειλον, sur les emplois dans la poésie épique et lyrique, et Hörmann, 1934, p. 71 pour la tragédie.

<sup>648</sup> Respectivement LSJ, s.v. II, 3, a et b. Le « succès » d'un homme est le plus souvent dû au talent artistique ou à l'intelligence (Pindare, *Olympiques*, XI, 10 ; Aristophane, *Cavaliers*, 530 ; *Nuées*, 897 et 962), plus rarement à la victoire militaire (Euripide, *Hécube*, 1210).

<sup>649</sup> C'est le cas notamment de θάλλω, beaucoup plus fréquent d'ailleurs en poésie qu'ἀνθέω, cf. LSJ, s.v., 2. II n'y a guère que Platon qui l'utilise parmi les prosateurs, et il convient de rajouter à la liste de ses occurrences :

Toutefois, Démosthène paraît ici combiner les deux acceptions, puisque l'image illustre l'idée de puissance, mais appliquée à une personne : la plante qui fleurit représente la puissance injuste (ἀδικούντα καὶ ἐπιποροούντα καὶ ψευδόμενον δύναμιν) de Philippe, alimentée par les espoirs qu'elle suscite<sup>650</sup>. Or, même dans cette configuration, deux parallèles peuvent être cités ici, qui achèveront de montrer le caractère à la fois très poétique et relativement usuel de cette métaphore :

Ὁ δ' ἡπάτα σε πλείστον οὐκ ἐγνωκότα,  
 ἡύχεις τις εἶναι τοῖσι χρήμασι σθένων·  
 τὰ δ' οὐδὲν εἰ μὴ βραχὺν ὁμλήσαι χρόνον.  
 Ἡ γὰρ φύσις βέβαιος, οὐ τὰ χρήματα.  
 Ἡ μὲν γὰρ αἰεὶ παραμένουσ' αἰρεῖ κακά·  
 ὁ δ' ὄλβος ἀδικος καὶ μετὰ σκαιῶν ξυνὸν  
 ἐξέπτατ' οἴκων, σμικρὸν ἀνθήσας χρόνον.<sup>651</sup>

Λοκρὸν δ' ὅποια παύρον ἀνθήσας ῥόδον  
 (...).<sup>652</sup>

Aussi bien chez Euripide que chez Lycophron, le schéma général de la métaphore est le même que chez Démosthène : elle désigne le caractère éphémère de la puissance d'un homme injuste, Égisthe dans un cas, dont Électre invective le cadavre, Xerxès dans l'autre, figure de la démesure et de l'impiété depuis le portrait qu'en ont brossé Hérodote et Eschyle<sup>653</sup>. Dans le détail du schème métaphorique, l'image de Lycophron correspond trait pour trait à celle de la *Deuxième Olynthienne*, parce que la floraison renvoie à la puissance militaire du Grand Roi ; chez Euripide, au contraire, il s'agit de la richesse. De plus, dans les deux cas, la dimension du temps est mise en avant (σμικρὸν ἀνθήσας χρόνον ; παύρον ἀνθήσας). Le passage

---

Platon, *Lettres*, V, 321 e 5. Sur le caractère atténué de cette métaphore courante, cf. Hermogène, *Περὶ ἰδεῶν λόγου* (*Les Catégories stylistiques du discours*), II, 5, p. 343, l. 16 Rabe : « (...) τροπή τιμι (...) μὴ σφόδρα αὐστηροῦ μὴδὲ σκληροῦ... » (« (...) une métaphore ni très ardue ni très difficile... », trad. M. Patillon, p. 440).

<sup>650</sup> C'est de cette manière, en effet, qu'il convient d'interpréter « ἐπὶ ταῖς ἐλπίσιν », cf. Dindorf V, 1849, p. 57, *ad loc.*, p. 21, l. 2, καὶ σφόδρα γε – ἐλπίσιν ; Westermann, 1871, p. 62 ; Weil, 1873, p. 142 ; Sandys, 1905, p. 165.

<sup>651</sup> « Par une erreur très grande, due à ton ignorance, tu te flattes d'être quelqu'un, grâce à la force que donne la richesse. Mais celle-ci n'est rien qu'une possession qu'on garde un temps bien court. Ce qui dure, c'est la nature de l'âme, et non pas l'or. Elle, toujours, se maintient ferme et surmonte les malheurs. Mais l'opulence, si elle est injuste et au pouvoir des pervers, s'envole des palais et brille peu de temps. », Euripide, *Electre*, 938-44 (trad. L. Parmentier et H. Grégoire).

<sup>652</sup> « Mais telle une rose de Locres, il aura brève floraison (...). », Lycophron, *Alexandra*, 1429 (trad. G. Lambin).

<sup>653</sup> Hérodote, VII à IX, avec notamment le célèbre passage de la colère de Xerxès suite à la destruction des ponts sur l'Hellespont par une tempête (VII, 33/5) ; Eschyle, *Les Perses*, et plus particulièrement les remontrances de Darius, v. 827-31.

d'*Électre*, en particulier, insiste sur ce point, grâce à plusieurs termes et surtout deux groupes nominaux parallèles (βραχὺν ὀμιλήσαι χρόνον et σμηκρὸν ἀνθήσας χρόνον) : nous retrouvons la même insistance chez Démosthène, avec l'emploi d'une expression identique (βραχὺν χρόνον ἀντέχει et τῷ χρόνῳ δὲ φωρᾶται)<sup>654</sup>. Enfin, l'adjectif βέβαιος ('Ἡ γὰρ φύσις βέβαιος ; δύναμιν βεβαίαν κτήσασθαι) revient dans les deux textes. Ces séries de similitudes assez frappantes semblent montrer que Démosthène, en réalité, reprend à son compte une métaphore utilisée assez couramment en poésie au service d'un lieu commun moral, à savoir le caractère capricieux et éphémère de l'humaine fortune.

Cette image est revivifiée par l'orateur grâce à l'emploi d'une autre métaphore botanique, beaucoup plus forte et originale, celle de la perte des feuilles (περὶ αὐτὰ καταρρεῖ), qu'elle prépare<sup>655</sup>. De surcroît, dans ce contexte, les expressions ηὔξηθη et ἤρθη μέγας peuvent fort bien s'insérer dans une métaphore filée en s'appuyant sur un effet de syllepse, de façon à évoquer à la fois l'accroissement de la puissance de Philippe et la croissance de la plante<sup>656</sup>. Le même effet peut aussi être envisagé avec le verbe συστήη, « se constituer, se former », que Théophraste emploie spécifiquement pour les plantes dans ses ouvrages spécialisés<sup>657</sup>. Nous retrouvons en effet ces deux éléments dans la troisième métaphore du *Sur la couronne*, étroitement liée à celle-ci.

Nous sommes donc en présence d'une métaphore poétique au départ courante, mais à laquelle Démosthène confère une ampleur originale en la filant.

<sup>654</sup> Nous soulignons.

<sup>655</sup> Voir ci-dessous, p. 175. Sur la différence de vivacité entre les deux métaphores et leurs rapports, cf. Hermogène, *Περὶ ἰδεῶν λόγου (Les Catégories stylistiques du discours)*, II, 5 (Walz, 1834, III, p. 327 ; Rabe, 1961, p. 343-4 ; Patillon, 1997, p. 440) : (...) ὅταν τροπῇ τινη χρῆσάμενοι μὴ σφόδρα αὐστηρᾷ μηδὲ σκληρᾷ κατ' ἀκολουθίαν ἐκείνης ἐτέραν ἐπενέγκωμεν τροπὴν σκληροτέραν μὲν, οὐ μὴν δοκούσαν γε εἶναι τοιαύτην διὰ τὸ ἀκόλουθον τοῦ προειρημένου. (« (...) l'emploi d'une métaphore ni très ardue ni très difficile, à laquelle s'ajoute, comme sa suite naturelle, une deuxième métaphore, plus difficile, mais qui ne paraît pas l'être, en raison de sa continuité naturelle avec ce qui précède... », trad. M. Patillon) ; suit l'exemple de Démosthène, II *Ol.*, 10.

<sup>656</sup> Ce point est discuté de façon plus approfondie *infra*, p. 169.

<sup>657</sup> Théophraste, *Recherches sur les plantes*, IV, 10, 5 (excroissance où pousse le bourgeon) et VIII, 2, 4 (épi du chaume) ; *De Causis plantarum*, I, 20, 2 (fruit) ; I, 5, 2 (plantes en général) ; I, 5, 4 (arbres) ; III, 16, 1 (grappes de raisin) ; IV, 4, 7 (ivraie) ; VI, 10, 5 (fruit). Théophraste écrit certes au tournant du IV<sup>ème</sup> et du III<sup>ème</sup> siècle, mais cela n'exclut nullement que le terme fût employé auparavant dans cette acception technique : Théophraste étant l'inventeur de la botanique, il peut se faire l'écho d'un sens déjà existant, mais qui n'est pas attesté avant lui faute de véritable ouvrage spécialisé en la matière. De plus, il existait un traité d'Aristote intitulé *Des Plantes*, que nous n'avons pas conservé, antérieur, donc, aux ouvrages de Théophraste, qui l'ont supplanté (cf. Louis, 1968, p. 2, n. 3). Sur l'acception générale de συνίστημι ici en jeu, cf. LSJ, s.v., B, IV, c et d. Le verbe est employé pour divers processus biologiques de formation dans le corpus hippocratique : cf. Kühn/Fleischer, p. 763, s.v. Pour l'idée d'un processus de croissance similaire aux arbres et aux fœtus, cf. [Hippocrate], *De la nature de l'enfant*, XVII, 2 (Joly, 1970, p. 59 ; Giorgianni, 2006, p. 180-3 ; Littré VII, p. 498, l. 2 sq.), avec les commentaires de Demont, 1978, p. 383-4.

Les trois occurrences suivantes présentent une variante de cette métaphore, avec le verbe εὐθενέω, « s'épanouir, se développer, être florissant, abondant », qui s'emploie lui aussi dans les écrits techniques à propos de végétaux et d'animaux<sup>658</sup>.

Nous pouvons distinguer deux emplois : l'image du *Sur les affaires de la Chersonèse*, tout d'abord, si elle désigne certes le ravitaillement des troupes de mercenaires recrutées par le stratège athénien Diopithès en Chersonèse de Thrace, fait plus fondamentalement référence à l'aisance financière de ce dernier pour entretenir ces soldats, pour assurer ce même ravitaillement. Faute de subsides envoyés par Athènes, ce dernier se voit en effet contraint de se livrer à des rançonnements et à des pillages<sup>659</sup>. Démosthène invite donc les Athéniens à fournir de l'argent à leur stratège (τῆς πόλεως συναγωνιζομένης). Une telle mesure non seulement assurera leur entretien, mais encore permettra de recruter de nouveaux mercenaires (πλείους γίγνεσθαι), de façon à s'opposer plus efficacement à Philippe, de même que des végétaux se développent lorsque le milieu et les conditions naturelles sont favorables<sup>660</sup>. La métaphore continue d'être filée discrètement par le verbe διαφθαρήναι, qui s'emploie aussi à propos des plantes<sup>661</sup>. Platon emploie notamment la forme simple φθείρω au sein d'une image florale comparable, avec la variante θάλλω :

Ἦτις μὲν ἂν οὖν τῶν πολιτειῶν τὴν αὐτῆς φθέγγηται φωνὴν πρὸς τε θεοὺς καὶ πρὸς ἀνθρώπους, καὶ τῇ φωνῇ τὰς πράξεις ἐπομένας ἀποδιδῶ, θάλλει τε αἰεὶ καὶ σφίζεται, μιμουμένη δ' ἄλλην φθείρεται.<sup>662</sup>

<sup>658</sup> Cf. LSJ, s.v. εὐθενέω et εὐθηγέω, les deux formes alternant dans les textes. Pour ces emplois techniques, en plus des références du LSJ, cf. pour les végétaux, [Xénophon], *La République des Athéniens*, II, 6 (il est question des céréales) ; Théophraste, *Recherches sur les plantes*, II, 5, 7 ; III, 3, 2 ; etc. ; *De causis plantarum*, II, 4, 5 ; III, 3, 3 ; etc. ; pour les animaux, Aristote, *Politique*, I, 11, 1258 b 17 ; *Histoire des animaux*, VI, 15, 569 b 20 ; etc. ; Théophraste, *Recherches sur les plantes*, I, 1, 3 ; etc. On trouve le substantif, au sens propre, seulement chez Aristote, *Histoire des animaux*, VIII, 19, 602 a 15 ; Théophraste, *De causis plantarum*, III, 1, 6 ; Plutarque, *Moralia*, XXXI, 313 B.

<sup>659</sup> Démosthène, *Chers.*, 21-7.

<sup>660</sup> Voir notamment Théophraste, *Recherches sur les plantes*, III, 3, 2 : Πάντα δὲ [*sc.* τὰ δένδρα] καὶ ἐν τοῖς ὄρεσιν, ὅταν ἐπιλάβωνται τῶν οἰκείων τόπων, καὶ καλλίω φύεται καὶ εὐθενεῖ μάλλον· (« Tous [*sc.* les arbres], même en montagne, viennent plus beaux et prospèrent davantage quand ils trouvent le milieu qui leur convient. », trad. S. Amigues). Sur l'association avec l'idée d'accroissement en quantité, cf. par exemple, à propos de poissons, Aristote, *Histoire des animaux*, VI, 15, 569 b 20/2 : Καὶ εὐθηγεῖ δὲ καὶ ἀλίσκεται πλείστη, ὅπταν ἐνυγρὸν καὶ εὐδιεινὸν γένηται τὸ ἔτος. (« Ces poissons abondent et on en prend en très grande quantité lorsque l'année est humide et chaude », trad. P. Louis).

<sup>661</sup> Cf. Théophraste, *Recherches sur les plantes*, IV, 14, 10 et 16, 1 ; etc. ; *De causis plantarum*, II, 9, 9 ; VI, 10, 5 (ἀποπλυθέντος γοῦν ὅταν ἀνθοῦσιν ἐφύση καὶ ἄρτι συνισταμένοις, ἀπόλλυνται καὶ διαφθείρονται σφακελίσαντες... : « we see that if it is washed off by rain at flowering time and when the fruit is just forming, the plants are destroyed, dying of necrosis. », trad. B. Einarson et G. K. K. Link (« nous avons vu que s'il est détrempé par la pluie au moment de la floraison et lorsque le fruit est juste en train de se former, les plantes sont détruites et meurent de nécrose. » ; il s'agit des petits pois) ; etc.

<sup>662</sup> « Tout État qui parle son propre langage vis-à-vis des dieux et des hommes et agit conformément à ce langage, prospère et se conserve, mais en imite-t-il un autre, il périt. », Platon, *Lettre V*, 321 e 3-6 (trad. J. Souilhé).

Cette image s'apparente donc à la précédente, ainsi qu'aux deux du *Sur la Couronne* faisant intervenir le verbe φύεσθαι<sup>663</sup>, mais en présentant le point de vue inverse : il ne s'agit plus de la floraison de Philippe, mais des intérêts d'Athènes.

Ensuite, l'emploi du verbe dans les discours *Sur l'ambassade* et *Sur la couronne* (82) déploie un schème métaphorique un peu différent, puisqu'il s'agit de la prospérité d'une cité, Athènes. L'image du *Sur la couronne*, en particulier, renvoie peut-être à une expression courante, comme l'indique sa présence chez Ménandre, quoique dans une configuration différente puisqu'il s'agit de la prospérité d'un individu, et non d'une cité<sup>664</sup>. En outre, elle présente une configuration similaire à celle de la *Deuxième Olyntienne*, en associant la métaphore de la floraison à celle du « faux pas » (ἔπταισεν et παῖσμ') pour suggérer à chaque fois deux mêmes idées opposées ; simplement, la harangue offre une version beaucoup plus développée du thème, et les schèmes métaphoriques sont différents, puisque dans cette dernière il s'agit de Philippe et dans le *Sur la couronne*, au contraire, d'Athènes.

La première occurrence offre l'image la plus notable, dans la mesure où elle s'applique à des hommes<sup>665</sup>, tandis que les deux suivantes s'inscrivent dans un schéma plus traditionnel d'usage métaphorique du verbe εὐθeneῖν<sup>666</sup>.

Nous avons donc affaire, avec les quatre images étudiées jusque-là, à une série qui se rapproche de la matrice métaphorique au sens où l'entend J. Taillardat : un même métaphorisant, la floraison, au travers de trois verbes synonymes – ἀνθῶ, εὐθυνῶ et θάλλω, que Démosthène n'emploie pas –, exprime une même idée, ou du moins une même catégorie d'idées, à savoir la prospérité d'un individu ou d'un groupe d'individus. La métaphore, dont ce phénomène montre qu'elle est très courante, demeure toutefois encore bien vive, comme en

---

<sup>663</sup> On remarquera sur ce point l'emploi des termes techniques sollicités par ces images à côté de ceux qui sont en jeu en Démosthène, *Chers.*, 20 dans les citations proposées ci-dessus, p. 165, n. 661 et 660.

<sup>664</sup> καὶ τῷ μὲν εὐτυχοῦντι μέχρι τούτου μένειν / τὰ πράγματ' εὐθενοῦντ' αἰεὶ τὰ τοῦ βίου... (« (...) et que le favori du sort voit ses conditions de vie rester toujours prospères... »), Ménandre, *Dyscolos*, 274-5 (trad. J.-M. Jacques). Par ailleurs, nous voyons que l'expression se trouve précisée par un génitif.

<sup>665</sup> Le verbe n'est employé métaphoriquement pour une personne que chez Aristote, *EN*, I, 9, 1100 a 6.

<sup>666</sup> Eschyle, *Euménides*, 895 (les foyers d'Athènes) ; Hérodote, I, 66 (les Lacédémoniens) ; II, 91 et 124 (l'Égypte) ; Ménandre, *Dyscolos*, 275. Il est impossible de savoir si Cratinus, fgmt. 362 Kassel/Austin (*PCG* IV, p. 299) = 327 Kock (*CAF* I, p. 109) emploie le terme au propre ou comme métaphore. On peut enfin mentionner ici Aristote, *Rhét.*, I, 5, 1360 b 15, où le substantif s'applique au bonheur.

témoigne sa rareté en prose, notamment chez les orateurs : Démosthène est le seul à y avoir recours<sup>667</sup>.

Il s'agit donc d'une image très poétique et sensible, d'autant que notre orateur se plaît à la filer dans les deux passages des *Harangues* (46 et 47), et surtout dans la *Deuxième Olynthienne* (46). De ce point de vue, la métaphore se fait plus discrète dans les *Plaidoyers politiques* (48 et 49), où Démosthène se contente du verbe.

La *Deuxième Olynthienne* (46) confirme son originalité lorsque nous considérons l'idée exprimée par l'image : il s'agit de la seule occurrence de ce groupe où celle-ci se rapporte à Philippe, les trois autres concernant Athènes (47 à 49). Cette métaphore filée se détache donc à la fois sur la forme et sur le fond.

Nous avons ensuite deux métaphores tirées du *Sur la couronne* (50 et 51) qui sortent du schéma précédent.

La première (50) met en œuvre le moyen φύεσθαι, qui signifie couramment « pousser » en parlant d'arbres ou de plantes<sup>668</sup>. À partir de là, la préposition et son régime, κατὰ πάντων, « contre tous », « au dépens de tous », renforce la métaphore en évoquant la mauvaise herbe parasite qui prospère au détriment d'autres végétaux, fleurs, céréales (chiendent), ou arbres (lierre) : non seulement elle entrave leur développement, mais encore elle finit par les étouffer.

Démosthène exprime par là la situation de Philippe vis-à-vis de la Grèce durant les neuf années de la troisième guerre sacrée : alors que les Grecs se déchirent<sup>669</sup>, le roi de Macédoine, qui attise les divisions, accroît sa puissance grâce à ses importantes conquêtes sur la côte Nord-Est de la Grèce, en Chalcidique, en Thessalie et enfin en Thrace<sup>670</sup>. L'image de la plante qui croît, parce que ce processus prend du temps, d'un an à plusieurs années si l'on considère les arbres, évoque par analogie la longue période ainsi embrassée. Le verbe παρεσκευάζετο, qui glose la métaphore, se réfère en outre à ces victoires, qui constituent les « préparatifs », les préalables à l'attaque de la Béotie et surtout de l'Attique, parce qu'Athènes

---

<sup>667</sup> Isocrate, *Philippe* (V), 10 emploie certes ἀνθῶ, mais pour exprimer la métaphore traditionnelle qui renvoie à la jeunesse ; de même, dans le *Contre les sophistes*, 18, on trouve l'adjectif ἀνθηρός pour désigner une langue fleurie.

<sup>668</sup> Cf. LSJ, s.v. φύω, B, I, 1. Comme pour συνίστημι il s'agit d'un emploi spécifique d'un sens général qui s'applique aux êtres vivants, et aux maladies.

<sup>669</sup> Cf. Démosthène, *Cour.*, 18.

<sup>670</sup> La troisième guerre sacrée fait rage de l'automne 355 à l'été 346, en se terminant au profit de Philippe, désormais maître de l'Amphictyonie. De surcroît, il s'est emparé entretemps de Méthone (354), de la Thessalie (352), d'Olynthe et de la Chalcidique (348), puis remporte des victoires en Thrace (347-346) avant de contraindre Athènes à la paix de Philocrate (346).



demeure la seule puissance capable de s'opposer aux volontés d'hégémonie de Philippe<sup>671</sup>, comme elle a effectivement tenté de le faire durant la période évoquée par Démosthène<sup>672</sup>.

Ce dernier point, auquel Démosthène fait ensuite allusion en reprenant l'image d'Athènes comme défenseur de la liberté de toute la Grèce héritée des guerres médiques, suscite l'évocation discrète, au niveau du métaphorisant, du rôle du jardinier, qui vient compléter le schéma : Athènes fut la seule à tenter d'ôter l'ivraie du bon grain, selon la politique énergique incarnée par Démosthène. Celui-ci représente donc le véritable jardinier, comme le confirme la seconde occurrence du même discours.

Cette dernière, en effet, se présente de manière semblable. Elle recourt à nouveau au verbe φύεσθαι, renforcé par συνίστασθαι ; or nous avons vu que tous deux s'appliquent aux plantes<sup>673</sup>. Un passage du *De Causis plantarum* de Théophraste, en particulier, apporte un éclairage sur notre métaphore : (...) ἀλλ' ἐπομβρίας φύεσθαι καὶ συνίστασθαι τὴν αἰώραν...<sup>674</sup>. Il y est en effet question de l'ivraie, une mauvaise herbe qui vient parasiter les champs de céréales, et le verbe συνίστασθαι se trouve coordonné au verbe φύεσθαι, comme dans le *Sur la couronne*<sup>675</sup>. Cette occurrence nous livre explicitement tous les éléments du schème métaphorique déployé par ce paradigme : ici encore, la mauvaise herbe en croissance représente Philippe, nourrie par ses conquêtes dans le Nord durant les longues années de campagne qu'il y a menées (temps de la croissance), mais cette fois le cultivateur apparaît en la personne de Démosthène qui, par sa politique, a toujours poussé les Athéniens à s'opposer à la montée en puissance du roi, à couper, à arracher la mauvaise plante pendant qu'elle se trouvait encore en développement (ἐνὸς τοῦ συμφέροντος ἄπασιν ὄντος, κωλύειν ἐκείνον μέγαν γίγνεσθαι)<sup>676</sup>. Cependant, en dépit de ces efforts, elle a fini par étouffer le bon grain, à savoir la liberté des Grecs, autrement dit Philippe a vaincu à Chéronée.

---

<sup>671</sup> Démosthène, *Cour.*, 19 explique cette situation géopolitique après la métaphore.

<sup>672</sup> Démosthène se contente d'une rapide allusion à la résistance opposée par Athènes aux conquêtes de Philippe à cette époque, parce que tous conservaient encore un vif souvenir de ces faits ; cf. *ibid.*, 20 (οἱ πόλεμον συνεχή καὶ μακρὸν πολεμούντων ὑμῶν, καὶ τοῦτον ὑπὲρ τῶν πάσι συμφερόντων, ὡς ἔργῳ φανερόν γέγονεν... (« alors que vous faisiez une guerre longue et ininterrompue, et cela dans l'intérêt de tous, comme les faits l'ont montré... », trad. G. Mathieu)).

<sup>673</sup> Voir *supra*, respectivement, p. 167, avec la n. 668, et p. 164, avec la n. 657.

<sup>674</sup> « (...) c'est l'abondance des pluies, au contraire, qui fait pousser et se former l'ivraie... », Théophraste, *De Causis plantarum*, IV, 7. Pour l'association de ces deux verbes, on peut encore citer *id.*, fgmt. IV Wimmer (ΠΕΡΙ ΟΣΜΩΝ), I, 3, l. 34-5 (τὰ δ' ἐκ σήψεως φυόμενα καὶ συνιστάμενα κακῶδη. : « les mauvaises odeurs se développent et se constituent à partir de la pourriture »).

<sup>675</sup> Les deux verbes apparaissent encore dans la même phrase, *id.*, *Recherches sur les plantes*, IV, 10, 5, sans être coordonnés, pour décrire deux actions différentes.

<sup>676</sup> Cf. Démosthène, *Cour.*, 66-7, et surtout 69 et 71-2, où il endosse la responsabilité de la politique anti-macédonienne (Λοιπὸν τοίνυν ἦν καὶ ἀναγκαῖον ἅμα πάσιν οἷς ἐκείνος ἔπραττ' ἀδικῶν ὑμᾶς ἐναντιοῦσθαι δικαίως. Τοῦτ' ἐποιεῖτε μὲν ὑμᾶς ἐξ ἀρχῆς εἰκότως καὶ προσηκόντως, ἔγραφον δὲ καὶ

Par ailleurs, la métaphore se trouve préparée par l'expression μέγαν γίγνεσθαι, grâce à une syllepse : au sens propre, celle-ci signifie dans le contexte « devenir puissant »<sup>677</sup>, mais évoque également la croissance de la plante<sup>678</sup>. Démosthène l'emploie assez fréquemment au sujet de Philippe, dans les *Harangues* surtout, en alternance avec une formule synonyme qui connaît des variantes (μέγας αὔξεσθαι). Ces expressions ont une signification identique et apparaissent dans des passages qui illustrent les mêmes thèmes, à quelques variations près, et font peu ou prou référence aux mêmes événements : montée en puissance de Philippe depuis la prise d'Amphipolis et de Pydna (357) jusqu'aux opérations en Chersonèse de Thrace et en Eubée (341), opposée aux divisions et à l'indifférence des Grecs<sup>679</sup>. Notre texte reprend donc

---

συνεβούλευον κάγω καθ' οὓς ἐπολιτευόμεν χρόνους, ὁμολογῶ. » et « Καὶ πότερον φανήναι τινα τῶν Ἑλλήνων τὸν ταῦτα κωλύοντα ποιεῖν αὐτὸν ἐχρήν, ἢ μὴ; (...) Εἰ δ' ἔδει τινα τούτων κωλυτὴν φανῆναι, τίν' ἄλλον ἢ τὸν Ἀθηναίων δῆμον προσήκε; Ταῦτα τοίνυν ἐπολιτευόμεν ἐγὼ, καὶ ὁρῶν καταδουλούμενον πάντα ἀνθρώπους ἐκείνους ἡναντιούμεν, καὶ προλέγων καὶ διδάσκων μὴ προίεσθαι διετέλουν. (« Il ne vous restait donc, de toute nécessité, qu'à faire une juste opposition à tous ses actes injustes. C'est ce que vous faisiez depuis l'origine, selon la raison et le devoir ; c'est à quoi, *moi aussi*, je contribuais par mes propositions et mes conseils au temps où *je faisais de la politique* ; *je le reconnais*. » et « Fallait-il, oui ou non, que parût quelque Grec pour l'empêcher d'agir ainsi ? (...) Mais s'il fallait que quelqu'un parût pour l'empêcher, qui convenait-il que ce fût sinon le peuple athénien ? Voilà donc *la politique que je faisais* ; en voyant cet homme chercher à asservir le monde entier, *je m'y opposais* et je ne cessais de vous avertir et de vous conseiller de ne pas abandonner. », trad. G. Mathieu ; nous soulignons)). L'ethos de modestie rhétoriquement convenu qui consiste à mettre en avant le peuple athénien a bien du mal à contenir l'affirmation d'un « ἐγὼ » sûr de l'importance de son rôle tout au long de ce conflit.

<sup>677</sup> Pour ce sens courant de μέγας, cf. LSJ, s.v., II, 1.

<sup>678</sup> Cf. Théophraste, *De causis plantarum*, I, 5, 2 : αἱ δ' ἐπομβροῖαι (...) καὶ τρέφειν καὶ ἐπαύξειν δύνανται τὰ συνιστάμενα... (« Les pluies abondantes (...) peuvent nourrir et faire grandir ce qui s'est formé... »).

<sup>679</sup> Voir notamment Démosthène, *I Ol.*, 12-3 : Ἄρα λογίζεται τις ὑμῶν, ὃ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, καὶ θεωρεῖ τὸν τρόπον δι' ὃν μέγας γέγονεν ἀσθενῆς ὢν τὸ κατ' ἀρχὰς Φίλιππος ; τὸ πρῶτον Ἀμφίπολιν λαβὼν, μετὰ ταῦτα Πύδναν, πάλιν Ποτειδαίαν, Μεθώνην αὐθις, εἶτα Θετταλίας ἐπέβη. Μετὰ ταῦτα, Φεράς, Παγασάς, Μαγνησίαν, πάνθ' ὃν ἐβούλετ' εὐτρεπίσας τρόπον ᾗχετ' ἐς Θυράκην· εἴτ' ἐκεῖ τοὺς μὲν ἐκβαλὼν, τοὺς δὲ καταστήσας τῶν βασιλέων ἡσθένησε· πάλιν ῥαίσας οὐκ ἐπὶ τὸ ῥαθυμεῖν ἀπέκλινεν, ἀλλ' εὐθὺς Ὀλυνθίους ἐπεχείρησεν. Τὰς δ' ἐπ' Ἰλλυριοὺς καὶ Παίονας αὐτοῦ καὶ πρὸς Ἀρύββαν καὶ ὅποι τις ἂν εἴποι παραλείπω στρατείας. (« Quoi ? N'est-il personne de vous, Athéniens, qui réfléchisse et considère comment Philippe, de faible qu'il était au début, *est devenu grand* ? Il a pris d'abord Amphipolis, puis Pydna, puis Potidée, puis Méthone, et alors il est entré en Thessalie ; ensuite il a fait de Phères, de Pagases, de Magnésie tout ce qu'il a voulu et il est parti pour la Thrace. Là, quand il eut détrôné certains rois et qu'il en eut installé d'autres, il tomba malade. À peine guéri, s'est-il ménagé ? Non pas ; il fit une brusque tentative contre Olynthe. Et je ne dis rien de ses expéditions contre les Illyriens, les Péoniens, contre Arybbas, contre tout ce qu'on pourrait citer encore. », trad. M. Croiset ; nous soulignons) ; *II Ol.*, 5, 6 et 8 : μέγας ἠὔξηθη, ἠὔξημένον et ἦρθη μέγας (« il est devenu puissant », « grandir » et « cette puissance », *id.*), au sein d'un développement (*ibid.*, 6-10) où il est question de la même période que celle évoquée dans la *Première Olynthienne*, durant laquelle Philippe « a constitué sa puissance par la convoitise et la fourberie » (ἐκ πλεονεξίας καὶ πονηρίας (...) ἰσχύσει, *II Ol.*, 9 (*id.* modifiée)), non par la justice (τὰ δίκαια πράττονθ', *ibid.*, 3) ; *III Phil.*, 21 et 28/9 : Ὅτι μὲν δὴ μέγας ἐκ μικροῦ καὶ ταπεινοῦ τὸ κατ' ἀρχὰς Φίλιππος ἠὔξεται καὶ ἀπίστως καὶ στασιαστικῶς ἔχουσι πρὸς αὐτοὺς οἱ Ἕλληνες, καὶ ὅτι πολλῶ παραδοξότερον ἢν τοσοῦτον αὐτὸν ἐξ ἐκείνου γενέσθαι ἢ νῦν, ὅθ' οὕτω πολλὰ προεἴληφεν, καὶ τὰ λοιπὰ ὑφ' αὐτῷ ποιήσασθαι, καὶ πάνθ' ὅσα τοιαῦτ' ἂν ἔχοιμι διεξελεῖν παραλείψω. (...) οὐδὲν οὔτε τῶν συμφερόντων οὔτε τῶν δεόντων πράξει δυνάμεθα, οὐδὲ συστήναι, οὐδὲ κοινωνίαν βοηθείας καὶ φιλαίας οὐδεμίαν ποιήσασθαι· ἀλλὰ μείζω γινώσκοντες τὸν ἀνθρώπον περιορώμεν, τὸν χρόνον κερδάναι τοῦτον ὃν ἄλλος ἀπόλλυται ἐκαστος ἐγνωκώς, ὥς γ' ἐμοὶ δοκεῖ, οὐχ ὅπως σωθήσεται τὰ τῶν Ἑλλήνων σκοπῶν οὐδὲ πράττων... » (« Et d'abord faut-il rappeler que Philippe, *faible et humble au début, est devenu puissant*, que les Grecs sont en défiance et en discorde les uns avec les autres, que, s'il était alors invraisemblable *qu'étant si petit il devînt si grand*, il l'est bien moins aujourd'hui, après tant de succès déjà obtenus, qu'il mette encore tout le reste sous sa domination ? Non, tout

un thème tout prêt de Démosthène, sur lequel il effectue une variation, à partir des mêmes éléments, de la même formule, la variation consistant donc précisément en une métaphore végétale qui vient donner une résonance différente à l'expression courante μέγαν γίγνεσθαι.

Ce sens botanique peut en outre se trouver renforcé par la métaphore agricole qui vient d'être employée<sup>680</sup>. De même, le passage parallèle de la *Deuxième Olynthienne* confirme que le thème se prête aux métaphores florales, en en proposant une.

Néanmoins, comme nous l'avons déjà évoqué, le sens de cette image pose problème : elle peut recevoir aussi une interprétation météorologique (l'orage) ou encore médicale (l'ulcère)<sup>681</sup>. Nous avons vu que chaque solution peut se justifier grâce à des parallèles avec d'autres métaphores dépourvues d'ambiguïtés qui font intervenir un terme commun et surtout un schème métaphorique similaire : la *Troisième Philippique* utilise clairement συνίστασθαι à propos d'un orage<sup>682</sup>, tandis que les deux verbes sont bien attestés dans les traités médicaux comme dans les ouvrages botaniques.

Une remarque s'impose toutefois : l'usage du terme κακόν n'est attesté ni pour l'orage, ni pour les mauvaises herbes, notamment chez Théophraste ; au contraire, les traités hippocratiques l'utilisent dans leur terminologie nosologique. Par ailleurs, le cadre thématique dans lequel s'insère cette métaphore donne lieu dans le passage parallèle de la *Troisième Philippique* à une image médicale qui de surcroît fait intervenir le terme κακόν<sup>683</sup>. Par conséquent, le sens médical de la métaphore, ici, paraît devoir être privilégié, mais de manière non exclusive. L'éclairage médical, en effet, non seulement demeure *a minima*, en se contentant d'un terme suffisamment flou pour rester compatible avec les deux autres réalités convoquées, mais encore ne vient qu'au terme de la séquence, laissant ainsi le temps aux verbes de susciter dans l'esprit de l'auditeur un fugace aperçu de ces dernières. En d'autres termes, Démosthène entretient à dessein une certaine indétermination, en proposant une image polysémique, ou plutôt un véritable complexe d'images qui entremêle ainsi trois

---

cela et tous les faits analogues que je pourrais énumérer, je les passerai sous silence. (...) il nous est impossible de rien faire d'utile, rien de ce qui est indispensable, impossible de nous grouper, de former une association de secours et d'amitié. Au lieu de cela, nous le laissons grandir, et chacun de nous, croyant sans doute gagner le temps qu'un autre met à périr, néglige de songer aux moyens de sauver la Grèce, de rien faire pour son salut. », *id.* ; nous soulignons), avec l'ensemble du développement, *ibid.*, 21-31. Tous ces événements sont en effet repris par Démosthène, *Cour.*, 69-71.

<sup>680</sup> *Ibid.*, 61 (φορὰν προδοτῶν). Le scholiaste fait ainsi le lien entre les deux, cf. Dilts I, 1983, n° 120 a (p. 214).

<sup>681</sup> Cf. respectivement *supra*, p. 79, et chapitre II. « Les images de la maladie et de la médecine », p. 294 sq.

<sup>682</sup> C'est ce qui ressort des mentions de mouvement, cf. ci-dessus, p. 79-83.

<sup>683</sup> Démosthène, *III Phil.*, 29 : ἀλλὰ μείζω γιγνόμενον τὸν ἀνθρωπὸν περιορῶμεν (...), ἐπεὶ ὅτι γε ὡσπερ περίοδος ἢ καταβολὴ πυρετοῦ ἢ ἄλλου τινὸς κακοῦ καὶ τῷ πάντῳ πόρῳ δοκοῦντι νῦν ἀφειστάναι προσέρχεται, οὐδεὶς ἀγνοεῖ. (« Au lieu de cela, nous le laissons grandir (...). Car, au fond, que ce péril, comme une fièvre périodique ou un retour de mal, doive venir atteindre celui qui aujourd'hui le croit éloigné, nul ne l'ignore assurément ? », trad. M. Croiset, qui ne rend pas l'expression que nous soulignons).

réseaux métaphoriques importants, soulignant ainsi leur parenté sémantique. À partir de là, il n'est pas impossible non plus d'envisager une syllepse avec le sens médical pour la première occurrence de la métaphore florale dans le *Sur la Couronne*.

Ce discours présente ainsi deux images assez fortes : la représentation générale du « mal » qui « se développe » apparaît chez Platon<sup>684</sup>, mais φύεσθαι ne s'applique pas ailleurs à une personne dans le type d'analogie développé par Démosthène. La métaphore, cependant, n'est pas sans précédent : Isocrate, Platon et son homonyme, le poète comique, emploient le composé ἀναφύεσθαι pour désigner également la prolifération néfaste de tel ou tel adversaire<sup>685</sup>. Il n'en demeure pas moins que Démosthène lui donne une résonance tout à fait originale par le traitement qu'il lui fait subir, grâce aux jeux de syllepse et de polysémie. En outre, συνίστασθαι n'a aucun parallèle dans une telle métaphore.

Ces deux métaphores du *Sur la couronne* offrent donc l'exemple d'un schème métaphorique parfaitement intégré : les images choisies se combinent entre elles aussi bien au niveau des métaphorisants que des idées exprimées. Plus radicalement, elles servent une même idée, au sein de passages qui constituent des variations sur un même thème, que nous retrouvons aussi dans le passage de la *Deuxième Olynthienne* (46), donnant ainsi un aperçu de la technique de composition de l'orateur.

Ce groupe des métaphores du processus végétatif se divise donc en deux.

Nous avons d'une part un premier ensemble d'images (46 à 49) qui reposent sur un jeu de verbes synonymes, Démosthène employant pour sa part ἀνθέω et εὐθενέω. Ces images sont courantes, mais en poésie, et leur utilisation par un orateur est originale. En outre, la métaphore de la *Deuxième Olynthienne* (46) prend une ampleur remarquable en raison de développements audacieux qui permettent de renouveler la charge métaphorique du noyau verbal.

D'autre part, Démosthène utilise dans le *Sur la couronne* deux métaphores (50 et 51) très sensibles qui opèrent des variations sur un thème dont participe déjà l'image de la

---

<sup>684</sup> (...) ἐλάττω δ' ἐν αὐτῇ [*sc.* ἐν τῇ πόλει] φύοιτο τῶν τοιούτων κακῶν οἴων νῦν δὴ εἵπομεν. (« (...) et l'État verrait naître moins de ces maux dont nous parlions tout à l'heure. »), Platon, *Rép.*, VIII, 556 b 3-4 (trad. E. Chambry). La configuration de l'analogie est différente : les « maux » sont ceux qui résultent de l'appât du gain et concernent la cité tout entière.

<sup>685</sup> Isocrate, *Contre les sophistes* (XIII), 19 ; Platon, *Théétète*, 180 c 1-2 ; Platon le Comique, fgmt. 202 Kassel/Austin (*PCG* VII, p. 520) = 186 Kock (*CAF* I, p. 653). Signalons également un emploi de la métaphore dans un sens positif, Eschine, *Sur l'ambassade*, 177. Nous trouvons enfin le composé περιφύεσθαι chez Isocrate, *Philippe* (V), 78, mais à propos d'une rumeur qui se développe. Cf. encore ἐκφύειν chez Démosthène, *Tim.*, 154, dans la métaphore de la graine, ci-dessus, p. 158.

*Deuxième Olynthienne* (46), qui fait ainsi le lien entre les deux ensembles. Ces trois métaphores se trouvent également liées par le fait qu'elles évoquent toutes trois la puissance de Philippe, alors que les trois autres (47 à 49) concernent plus ou moins directement celle d'Athènes. La dernière métaphore du *Sur la couronne* (51) présente un cas particulièrement intéressant sur le plan rhétorique, dans la mesure où, à cause de son ambiguïté savamment entretenue, elle se trouve au croisement de trois réseaux métaphoriques présents à la fois dans l'œuvre de Démosthène en général, et dans ce discours en particulier ; elle plaide par conséquent en faveur d'une certaine cohérence recherchée volontairement par l'orateur entre ses grandes familles d'images à l'intérieur d'un même discours, d'autant que les idées exprimées, en effet, sont similaires.

Dans tous les cas, nous avons donc affaire à un groupe assez cohérent, non seulement au niveau des thèmes, parce qu'ils concernent tous la guerre contre Philippe, mais aussi quant aux métaphorisants, qui se combinent de façon harmonieuse, comme le montre le cas de la *Deuxième Olynthienne* (46) pour la raison que nous évoquions. Cette cohérence se retrouve pour le ton de ces images, qui apparaissent toutes poétiques.

### 3) La perte des feuilles

Démosthène affectionne enfin les images des fleurs qui perdent leurs feuilles :

52. Οὐ γὰρ ἔστιν, οὐκ ἔστιν, ὃ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ἀδικοῦντα καὶ ἐπιποροῦντα καὶ ψευδόμενον δύναμιν βεβαίαν κτήσασθαι, ἀλλὰ τὰ τοιαῦτ' εἰς μὲν ἅπαξ καὶ βραχὺν χρόνον ἀντέχει, καὶ σφόδρα γ' ἤνθησεν ἐπὶ ταῖς ἐλπίσιν, ἃ τύχη, τῷ χρόνῳ δὲ φωρᾶται καὶ περὶ αὐτὰ καταρρεῖ.<sup>686</sup>

53. Τὰ μὲν οὖν πόλλ' ὧν λέγων ὑμᾶς ἐφενάκιζεν παραλείψω· φήσας δ' ἀπορρεῖν τὰ φύλλα τῶν στεφάνων καὶ σαπρούς εἶναι διὰ τὸν χρόνον, ὥσπερ ἴων ἢ ῥόδων ὄντας, ἀλλ' οὐ χρυσοῦ, συγχωνεύειν ἔπεισεν.<sup>687</sup>

<sup>686</sup> « Car il n'est pas possible, Athéniens, non, il n'est pas possible de constituer par l'injustice, par le parjure, par le mensonge, une puissance qui dure. Celle que l'on édifie ainsi peut à la rigueur résister à un premier choc pour un peu de temps ; une floraison de succès peut même couronner ses espérances, si la fortune s'y prête ; mais le temps découvre le mal caché et tout s'écroule. », Démosthène, *II Ol.*, 10 (trad. M. Croiset).

<sup>687</sup> « De toutes les impostures qu'il a débitées devant vous, je n'en retiendrai qu'une : sous prétexte que les couronnes, par vétusté, perdaient leurs feuilles et se désagrégeaient – ne dirait-on pas qu'au lieu d'être d'or, elles étaient de violettes ou de roses ? – il en fit décider la refonte. », *Andr.*, 70 (trad. O. Navarre et P. Orsini).

54. Τὰ μὲν οὖν πόλλ' ὧν λέγων ἐφενάκιζεν ὑμᾶς Ἀνδροτίων παραλείψω· φήσας δ' ἀπορρεῖν τὰ φύλλα τῶν στεφάνων καὶ σαπρούς εἶναι διὰ τὸν χρόνον, ὥσπερ ἴων ἢ ῥόδων ὄντας, ἀλλ' οὐ χρυσίου, συγχωνεύειν ἔπεισεν.<sup>688</sup>

Dans les trois occurrences, Démosthène use d'un composé de ῥέω.

Le *Contre Androtion* et le *Contre Timocrate* présentent le verbe ἀπορρέω, « tomber à terre », qui s'emploie spécifiquement en botanique pour désigner la chute des fruits, des graines et surtout, pour ce qui nous intéresse en particulier, des fleurs et des feuilles<sup>689</sup>. Ces dernières se trouvent en effet explicitement évoquées (τὰ φύλλα τῶν στεφάνων). L'orateur joue sur le matériau des « couronnes » : elles sont ici en or parce qu'il s'agit de cadeaux de prestige offerts à Athènes par d'autres cités en remerciement de ses services, ou bien par des citoyens afin de commémorer de grands événements, comme une victoire militaire<sup>690</sup>, mais ces œuvres représentent des couronnes tressées avec des feuilles de telle ou telle plante, comme les Athéniens avaient l'habitude d'en voir décernées à titre de récompense<sup>691</sup>. Démosthène explicite en ce sens la métaphore au moyen d'une courte comparaison qui mentionne deux fleurs bien réelles, les roses et les violettes (ὥσπερ ἴων ἢ ῥόδων ὄντας, ἀλλ' οὐ χρυσίου). En outre, l'image est filée par l'emploi de l'adjectif σαπρός, dont l'acception « pourri » s'emploie notamment pour les végétaux<sup>692</sup>. Démosthène revivifie ainsi une image « très courante dans la langue populaire » et que l'on ne trouve que dans la comédie, où « l'adjectif σαπρός est devenu un synonyme, en général péjoratif, d'ἀρχαῖος ou

---

<sup>688</sup> « De toutes les impostures qu'Androtion a débitées devant vous, je n'en retiendrai qu'une : sous prétexte que les couronnes, par vétusté, perdaient leurs feuilles et se désagrégèrent – ne dirait-on pas qu'au lieu d'être d'or, elles étaient de violettes ou de roses ? – il en fit décider la refonte. », *Tim.*, 177 (trad. O. Navarre et P. Orsini).

<sup>689</sup> Cf. LSJ, s.v., II, 1, à quoi il convient d'ajouter notamment les références techniques qui suivent. Fruits : Aristote, *De coloribus*, 797 a 17 ; Théophraste, *Recherches sur les plantes*, IV, 7, 4 et 14, 5 ; *De causis plantarum*, I, 20, 3 ; V, 4, 2 ; 9, 13 ; 9, 12 et 10, 2. Graines : [Aristote], *Problèmes*, XX, 31, 926 a 33-4, 35 et 37. Fleurs (τὸ ἄνθος) : Théophraste, *Recherches sur les plantes*, IV, 7, 4 et 14, 5 ; *De causis plantarum*, V, 9, 12 et 10, 2. Feuilles (τὰ φύλλα) : Aristote, *De la génération des animaux*, V, 3, 783 b 13/7 (κατὰ μέρος μὲν γὰρ ἀπορρεῖ καὶ τὰ φύλλα τοῖς φυτοῖς πᾶσι (...), ὅταν δ' ἀθρόον γένηται τὸ πάθος, λαμβάνει τὰς εἰρημένους ἐπωνυμίας (...), φυλλορρεῖν : « Il se produit, en effet, toujours une chute partielle des feuilles chez tous les végétaux (...), mais lorsque cette chute est complète, on la désigne par les expressions précitées : (...) défeuillaison. », trad. P. Louis) ; [Aristote], *Problèmes*, XX, 31, 926 a 33-4 et 35.

<sup>690</sup> Démosthène, *Andr.*, 72.

<sup>691</sup> Entre autres exemples, nous pouvons penser à la couronne d'olivier qui récompensait les vainqueurs aux Jeux Olympiques, ou à la couronne de lierre qui était attribuée, à Athènes même, lors des Grandes Dionysies, au poète vainqueur du concours dramatique (cf. Pickard-Cambridge, 1968, p. 98).

<sup>692</sup> Pour le sens de « pourri » en général, voir LSJ, s.v., 1 ; pour l'application particulière aux végétaux, cf. par exemple [Aristote], *Problèmes*, XXII, 5, 930 b 5 et 6/7 (avec le substantif σαπρότης dans ce dernier cas ; il s'agit de fruits) ; Théophraste, *Recherches sur les plantes*, IV, 14, 10 (olives) et IX, 14, 1 (racine de la byone) ; *De causis plantarum*, III, 22, 2 (avec l'adjectif et le substantif, au sujet des céréales en général et de leurs graines) ; fgmt. IV Wimmer (ΠΕΠΙ ΟΣΜΩΝ), I, 3 (deux occurrences de l'adjectif, à propos de plusieurs choses, dont les plantes en général).

de γέρον »<sup>693</sup> : le temps, la vieillesse (διὰ τὸν χρόνον) évoquent la décrépitude naturelle de la fleur dont les pétales commencent à pourrir avant de tomber.

Les deux passages, identiques à un mot près<sup>694</sup>, se réfèrent au même fait : l'orateur évoque le prétexte de vétusté allégué par Androtion afin de convaincre le peuple de le charger de faire refondre les couronnes décernées à la cité d'Athènes (συγχωνεύειν ἔπεισεν). La métaphore se trouve donc attribuée à Androtion (Τὰ μὲν οὖν πόλλ' ὧν λέγων ὑμᾶς ἐφενάκιζεν ; φήσας), mais Démosthène la reprend à son compte en la prolongeant par la comparaison ; or celle-ci paraît des plus ironiques : en mentionnant deux fleurs totalement incongrues dans le contexte parce qu'elles n'entraient pas dans la confection des couronnes « officielles », quoique remarquables par ailleurs pour leur beauté, l'orateur tourne en dérision le langage fleuri, dans tous les sens du terme, de son adversaire<sup>695</sup>. Par son ajout, Démosthène renforce en effet très fortement le ton poétique et la noblesse de toute cette image<sup>696</sup>, afin de produire un vif contraste avec l'attitude d'Androtion : les belles paroles recouvrent des actes odieux, ce qui renforce l'impudence et la scélératesse du personnage, parce que ce dernier ne fait que tromper les Athéniens et les spolier de leur gloire à son profit, en remplaçant les couronnes qui leur étaient dédiées par des calices gravés à son nom. Le forfait s'aggrave d'un sacrilège, parce que l'individu, que Démosthène accuse de prostitution, n'a pas le droit de

---

<sup>693</sup> Taillardat, 1965, p. 53, qui se livre à une revue détaillée des occurrences ; cf. aussi LSJ, s.v., I, 2, 3 et 4. Aristote théorise cette représentation courante en analysant la vieillesse comme un processus de pourriture généralisée (Ταὐτὸ δ' ἐστὶ γήρας καὶ σαπρότης. : « Or la vieillesse et la pourriture, c'est la même chose. », [Aristote], *Problèmes*, XXXVIII, 9, 967 b 14/5, à propos du teint et du sang (trad. P. Louis) ; cf. encore Aristote, *De la génération des animaux*, V, 4, sur le blanchiment des cheveux, avec une référence à deux autres métaphores comiques (784 b 19-21)).

<sup>694</sup> Dans le *Contre Timocrate*, Démosthène précise le sujet du verbe ἐφενάκιζεν, à savoir Ἀνδροτίων, parce qu'il insère dans un plaidoyer qui concerne une affaire différente sur le fond, dirigée contre Timocrate, tout un développement consacré à Androtion, le complice de ce dernier, tiré pour l'essentiel du *Contre Androtion* (Démosthène, *Tim.*, 155-86).

<sup>695</sup> Cf. p. 145, n. 691. On peut encore citer les couronnes décernées aux vainqueurs des Jeux Néméens, faites de céleri sauvage. Sur le ton de la comparaison, cf. la notation du scholiaste à *Tim.*, 177 : παίξει (Dilts II, 1986, n° 329, p. 368).

<sup>696</sup> Les couronnes de violettes et de roses apparaissent en effet dans un fragment de Sappho, selon la restitution couramment admise (Diehl, Schubart et Wilamowitz-Moellendorf, Lobel, Reinach), Sappho, V, fgmt. 94 Lobel/Page, v. 12-3 (p. 75) = V, fgmt. 3 Lobel, v. 12-3 (p. 43, qui approuve en note la restitution proposée par Wilamowitz) = XIII, 2 Schubart/Wilamowitz-Moellendorff, v. 12/3 (p. 13) = fgmt. 5, v. 12/3, Diehl, 1908 (p. 12) : π[όλλοις γὰρ στεφάνοις ἴων / καὶ Ἔρ[όδων κρο]κίων τ' ὕμοι / καὶ [ ] παρ' ἔμοι παρεθήκαο... (« Oui, combien de couronnes de violettes, de roses et de safrans à la fois tu posais sur ta tête à côté de moi ! », texte et traduction de T. Reinach ; ce texte ne diffère des autres restitutions mentionnées que par le remplacement de βρόδων, forme éolienne de ῥόδον utilisée par Sappho, par sa version étymologique Ἔρ[όδων, ainsi que par la suggestion du mot κροκίων pour combler une lacune que l'on se contente ailleurs de laisser telle quelle). Plus généralement, l'évocation de ces deux fleurs est typique de la poésie lyrique : pour la violette (τὸ ἴον), cf. Pindare, *Olympiques*, VI, 55 ; pour la rose (ὁ ῥόδον), cf. Pindare, *Isthmiques*, IV, 19 (dans une superbe image : νῦν δ' αὖ μετὰ χειμέριον / ποικίλα μηνῶν ζόφον / χθὼν ὅτε φοινιζέοισιν ἄνθησεν ῥόδοις... : « et voici cependant qu'après les ténèbres des mois hivernaux, c'est pour eux comme un printemps dont se pare la terre, fleurie de roses pourpres... », trad. A. Puech) ; Sappho, V, fgmt. 96, v. 13 Lobel/Page ; I, 2, v. 6 Lobel/Page ; III, 55, v. 2 Lobel/Page ; Théognis, I, 537.

pénétrer dans un sanctuaire religieux du fait de la souillure contractée à cause de cette activité ; il se sert ainsi des couronnes pour contourner l'interdit en y faisant pénétrer son nom<sup>697</sup>. Enfin, l'épisode se trouve entaché d'irrégularité politique : Androtion a assuré toutes les charges dans cette affaire de refonte, sans aucun contrôle, afin de cacher le vol qu'il commet<sup>698</sup>.

L'image, illustrant ce qui est présenté comme le méfait le plus abominable d'Androtion, évoqué au terme du plaidoyer et donc d'une gradation qui en forme la trame, se trouve par conséquent au carrefour de tous les traits à charge par lesquels Démosthène a composé le portrait de son adversaire<sup>699</sup>, qui rejaillit dans le plaidoyer suivant sur son complice Timocrate<sup>700</sup>.

Il ressort du rapprochement avec ces deux passages que *καταρρέω* offre une métaphore de sens voisin, quoique nous n'ayons pas conservé d'attestation de ce verbe pour les fleurs<sup>701</sup>, qui sont bien en question ici, puisque cette image file la métaphore de la floraison exprimée

<sup>697</sup> Ταῦτα μὲν τοίνυν, ἃ ζῆλον πολὺν εἶχεν καὶ φιλοτιμίαν ὑμῖν, ἠφάνισται καθαιρεθέντων τῶν στεφάνων· ἐπὶ ταῖς φιάλαις δ', ἃς ἀντ' ἐκείνων ἐποιήσασθ' ὑμῖν ὁ πόρνος οὗτος, “Ἀνδροτίωνος ἐπιμελουμένου [ἐποιήθησαν]” ἐπιγέγραπται· καὶ οὐ τὸ σῶμ' ἠταιρηκός· οὐκ ἔωσιν οἱ νόμοι εἰς τὰ ἱερά· εἰσιέναι, τοῦτου τοῦνομ' ἐν τοῖς ἱεροῖς ἐπὶ τῶν φιαλῶν γεγραμμένον ἐστίν. (« Eh bien ! ces inscriptions, qui vous valaient tant d'admiration et de gloire, elles ont disparu par la destruction des couronnes. Sur les calices par lesquels ce prostitué les a remplacées, on lit : “fabriqué par les soins d'Androtion” ! Ainsi, les lois interdisent à cet homme, parce qu'il a trafiqué de son corps, l'accès des sanctuaires ; et dans ces sanctuaires, sons nom se lit gravé sur les calices ! »), Démosthène, *Andr.*, 73 = *Tim.*, 181 (trad. O. Navarre et P. Orsini). L'accusation de prostitution est développée *Andr.*, 21-9.

<sup>698</sup> ἐπὶ τοῖς στεφάνοις δ', οὐς κατέκοπεν, οὐχὶ προσήγαγε ταῦτὸ δίκαιον τοῦτο, ἀλλ' αὐτὸς ῥήτωρ, χρυσοχόος, ταμίης, ἀντιγραφεὺς γέγονεν. Καὶ μὴν εἰ μὲν ἅπαντ' ἠξίους, ὅσα πράττεις τῇ πόλει, σαυτῷ πιστεύειν, οὐκ ἂν ὁμοίως κλέπτῃς ὧν ἐφωρῶ· (« Mais quand il s'est agi de la destruction des couronnes, il n'a pas introduit cette même garantie. Auteur du décret, préposé à la refonte, trésorier, contrôleur, il a été tout cela à la fois. Ah ! si dans toutes les charges publiques que tu exerces, on te voyait demander qu'il te fût fait personnellement confiance, tes malversations seraient aujourd'hui moins flagrantes. »), *ibid.*, 70-1 = *Tim.*, 178-9 (*id.*). La « garantie » fait référence à la présence d'un esclave assurant la charge de greffier public.

<sup>699</sup> Ἄλλ' ἐπὶ τούτοις γ', εἰ καὶ μηδὲν ἄλλ' ἀδικῶν ἔτυχεν τὴν πόλιν, τρίς, οὐχ ἅπαξ τεθνάναι δίκαιος ὧν φανείται· καὶ γὰρ ἱεροσυλία καὶ ἀσεβεία καὶ κλοπή καὶ πᾶσι τοῖς δεινοτάτοις ἐστὶν ἔνοχος. (« Mais de ce seul chef, et n'eût-il pas d'autres torts envers l'État, il mérite la mort trois fois plutôt qu'une, comme vous allez voir. Sacrilège, impiété, vol, de quelles abominations n'est-il pas coupable ! »), *Andr.* 69 = *Tim.*, 177 (*id.*). Il faut enfin ajouter la charge contre un personnage « grossier » caractérisé par son « manque de goût » (σκαῖός et ἀπειρόκαλος), parce qu'il ne fait pas la distinction entre la gloire et la richesse, ou plutôt préfère la seconde (*Andr.*, 75 (*id.*)). Le passage précède immédiatement l'image, qu'il introduit. Celle-ci ouvre donc la dernière section du *Contre Androtion*, qui sert d'épilogue (§ 69-78) ; dans le *Contre Timocrate*, elle lance la courte section conclusive (§ 176-82) de la parenthèse sur Androtion (§ 155-82).

<sup>700</sup> Dans ce discours, parce que le sujet n'est plus Androtion lui-même, le développement de son portrait sur le manque de goût et l'épilogue (*Andr.*, 75-9) se trouve remplacé par un bilan sur les trois grands torts des deux complices : envers les dieux, la cité et les donateurs des couronnes (*Tim.*, 182). De même, l'effet de gradation ne vaut plus que pour la section consacrée à Androtion.

<sup>701</sup> En effet, contrairement à ce qu'indiquent les notices des dictionnaires, LSJ, s.v., I, 3 et Bailly, s.v., I, 2, le sens du verbe n'est attesté en botanique que pour les fruits (Xénophon, *Cyropédie*, I, 5, 10) ou les graines (Théophraste, *De caulis plantarum*, IV, 13, 3 ; *Recherches sur les plantes*, VIII, 2, 5 et 11, 3) ou la sève des arbres (*ibid.*, II, 7, 7 ; IV, 4, 12). Pour indiquer la chute des pétales, le fait de faner, Théophraste emploie le verbe ἀπανθέω-ω ; cf. l'exemple cité *infra*, p. 176, n. 705.



par ἀνθῶ<sup>702</sup> : tout comme ἀπορρέω, καταρρέω s'applique aux fleurs qui se fanent, dont les pétales tombent à terre « autour de » la tige (περὶ αὐτῶ<sup>703</sup>), selon l'interprétation couramment proposée de notre passage à la suite d'Hermogène<sup>704</sup>. Théophraste emploie en effet καταρρέω et ἀνθῶ dans une même description du processus végétatif des plantes à gousse et des légumineuses, en trois temps : floraison (ἀνθῶ), défloraison (ἀπανθῶ), chute des graines (καταρρέω)<sup>705</sup>.

Dans la logique de la métaphore filée, Démosthène se réfère ici au devenir de la « floraison de succès » que connaît Philippe de Macédoine : de même qu'à terme la fleur se fane nécessairement et perd ses pétales, de même la puissance de Philippe est vouée à disparaître, parce que ses fondements ne sont pas solides<sup>706</sup>. En effet, nous retrouvons, tout comme dans les deux images précédentes, l'intervention du temps, au centre de la métaphore (βραχὺν χρόνον ; τῷ χρόνῳ). Celle-ci se colore par conséquent d'un sème de fatalité qui renvoie à l'alternance des saisons, en lien avec le cycle végétatif<sup>707</sup>, afin d'encourager les Athéniens à lutter activement contre Philippe : non seulement son ascension n'a rien d'inéluctable, mais bien au contraire, elle doit un jour cesser.

De ce point de vue, selon Charles Dupin, les rythmes de cette fin de phrase créent une harmonie imitative, fondée sur l'opposition entre d'une part un premier segment à dominante de syllabes longues qui évoquent la durée de l'épanouissement de la fleur/puissance, et d'autre part l'image de la chute des pétales, avec une recrudescence de brèves, suivie d'un spondée qui renvoie à la lourdeur et au caractère irrémédiable de cette chute<sup>708</sup>.

<sup>702</sup> Cf. *supra*, p. 162.

<sup>703</sup> Sur le sens local de περὶ suivi de l'accusatif, cf. LSJ, s.v., C, I, 1, qui donne une interprétation architecturale de notre passage (« collapse upon themselves »), partagée par le scholiaste. Ce dernier explique en effet que Démosthène se réfère à la représentation d'un vieux mur qui s'écroule de lui-même, du fait de sa vétusté (Dilts I, 1983, n° 77 a, p. 64). Cette lecture de la métaphore provient de la comparaison qui suit, à la fin de ce même § 10, avec les fondements d'une maison. Démosthène joue sans doute sur l'ambiguïté.

<sup>704</sup> Hermogène, Περὶ ἰδεῶν λόγου (*Les Catégories stylistiques du discours*), II, 5 (Walz, 1834, III, p. 327 ; Rabe, 1961, p. 343/4 ; Patillon, 1997, p. 440).

<sup>705</sup> Πρῶτα γὰρ ἀνθεῖ τὰ κάτω· καὶ ὅταν ταῦτα ἀπανθήσῃ, τὰ ἐχόμενα καὶ οὕτως αἰεὶ βαδίζει πρὸς τὸ ἄνω. Διὸ πολλὰ τῶν ὀρόβων τίλλεται, τὰ μὲν κάτω κατερρηγότα, τὰ δ' ἄνω χλωρὰ πάμπαν. (« Les fleurs du bas s'épanouissent les premières ; quand elles sont fanées, c'est au tour des suivantes et ainsi de suite jusqu'aux fleurs du haut. C'est pourquoi lorsqu'on arrache les ers, sur de nombreux <pieds>, les <graines> du bas sont tombées, alors que celles du haut sont encore toutes vertes. »), Théophraste, *Recherches sur les plantes*, VIII, 2, 5 (trad. S. Amigues).

<sup>706</sup> Οὐ γὰρ ἔστιν, οὐκ ἔστιν, ὧ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ἀδικοῦντα καὶ ἐπιρκοῦντα καὶ ψευδόμενον δύναμιν βεβαίαν κτήσασθαι.

<sup>707</sup> Cf. Aristote, *De la génération des animaux*, V, 3, 783 b 22 ; Théophraste, *Recherches sur les plantes*, IV, 7, 4, l. 18-20.

<sup>708</sup> « Admirons l'harmonie imitative de cette phrase : τῷ χρόνῳ δὲ φῶ | ρᾶτᾶ | καὶ πᾶρ | αὐτᾶ καὶ | τᾶρρεῖ. Comme le temps avance, prolonge ses regards, φλωρᾶται ; il a vu, et la phrase se hâte, elle vole et semble s'écrouler avec fracas au milieu des ruines de l'édifice des méchants. Enfin, n'est-ce pas le dernier effort du brisement de ces ruines, que ce spondée qui termine le dernier membre de la phrase, καὶ | τᾶρρεῖ. O la belle

Sur le plan purement rhétorique, rappelons que cette métaphore arrive en dernier dans un développement qui présente les images selon une gradation, parce qu'elle est la plus audacieuse. Par ailleurs, toute cette métaphore filée constitue une reprise et une amplification de thèmes déjà introduits un peu plus haut<sup>709</sup>.

La métaphore exprimée par Démosthène avec les deux verbes ἀπορρέω et καταρρέω possède beaucoup de force et d'originalité. Outre le fait qu'Androtion semble l'avoir utilisée, il n'y a qu'un passage de Lysias qui puisse en être rapproché, avec la formule τὰ τείχη περικαταρρέοντα<sup>710</sup>. Or la comparaison ne fait que mettre d'autant plus en évidence la hardiesse des images de Démosthène en raison des prolongements qu'il leur adjoint systématiquement.

Ces trois images présentent ainsi une remarquable cohérence au niveau du métaphorisant, mais se trouvent mises au service d'idées bien distinctes : l'affaire des couronnes qui concerne Androtion (53 et 54) et l'évolution de la puissance de Philippe (52). Toutes trois revêtent un ton audacieux et poétique.

Nous noterons que les deux métaphores tirées des *Plaidoyers politiques* (53 et 54), si elles se trouvent attribuées à un adversaire, n'en sont pas moins travaillées par Démosthène de façon à renforcer cette tonalité générale : il raille la préciosité du propos d'Androtion en en forçant le trait. De la même manière, le passage de la *Deuxième Olynthienne* (52), arrive comme point d'orgue d'un passage qui file tout du long la métaphore végétale : dans un souci de gradation, pour ménager l'effet le plus efficace sur l'auditeur, l'image de la perte des feuilles, qui arrive en dernier, représente la plus hardie de ce développement.

Nous retrouvons donc là le goût de Démosthène pour les images finement – et habilement, dans tous les sens du terme ! – travaillées.

---

poésie ! », Dupin, 1814, p. 42/3. Nous adaptons quelque peu l'interprétation, entre autres parce que l'auteur lit exclusivement la métaphore dans un sens architectural.

<sup>709</sup> (...) καὶ τοῦ τοῦς ὑπερεκπεπληγμένους ὡς ἄμαχόν τινα τὸν Φίλιππον ἰδεῖν ὅτι πάντα διεξελήλυθεν οἷς πρότερον παρακρουόμενος μέγας ἠυξήθη καὶ πρὸς αὐτὴν ἤκει τὴν τελευταίην τὰ πράγματ' αὐτῷ. » (« et aussi pour que ceux qui, le croyant invincible, sont terrifiés, apprennent qu'il a épuisé désormais tous les artifices grâce auxquels *il est devenu puissant* et qu'ainsi *sa prospérité touche à sa fin*. », Démosthène, *II Ol.*, 5 (trad. M. Croiset ; nous soulignons). La première expression (μέγας ἠυξήθη) est reprise par la première métaphore végétale (ἦνθησεν, *ibid.*, 10 (46)), et la seconde par l'image de la défoliation qui nous occupe ici. Nous avons donc affaire aussi à cette plus petite échelle à une variation métaphorique.

<sup>710</sup> « (...) les murs qui tombent en ruine de toutes parts... », Lysias, *Contre Nicomachos* (XXX), 22 (trad. L. Gernet et M. Bizos). Ce passage est sans doute à l'origine de l'interprétation architecturale de la métaphore de Démosthène, *II Ol.*, 10, interprétation qui s'appuie également sans doute sur la comparaison qui suit la métaphore. Voir *supra*, p. 176, n. 703. Toutefois, on pourra remarquer que chez Lysias, le sens architectural de la métaphore est clairement indiqué par le sujet du verbe : τὰ τείχη ; et rien n'empêche que Lysias n'exprime en réalité une métaphore végétale.

Les métaphores empruntées au monde végétal possèdent tout d'abord une unité de thème, dans la mesure où quatre sur onze seulement ne concernent pas les « affaires de Macédoine ». De plus, elles revêtent toutes une tonalité poétique, d'autant plus sensible que Démosthène représente souvent le seul orateur à y avoir recours – bien qu'il attribue deux comparaisons audacieuses à deux adversaires (53 et 54) –, et qu'il a le souci de filer ces images, qui peuvent alors se combiner, comme dans la *Deuxième Olynthienne* (46 et 52), offrant sur ce point l'exemple le plus élaboré, ou comme dans le *Sur la couronne*, où le lien entre les quatre occurrences (44, 49 à 51) passe plutôt par un jeu d'échos ; c'est-à-dire que ce réseau possède également une cohérence au niveau du matériau métaphorique, achevant de la sorte l'intégration de l'ensemble.

Nous pourrions en outre noter la pertinence du choix de l'emprunt d'images à ce domaine, lorsqu'il s'agit d'évoquer les progrès de la puissance d'un Philippe parti de quasiment rien (la graine), et qui finit par menacer les intérêts, et finalement l'indépendance même de cette Athènes qui l'a longtemps considéré non sans condescendance, à l'instar de Démosthène. Ce type d'image permet également à celui-ci de minimiser la puissance du roi, en suscitant en creux dans l'esprit de ses auditeurs le rôle du jardinier, qui vient compléter l'analogie : que ce dernier soit endossé par Démosthène ou par le peuple athénien, le message demeure le même, un message d'optimisme qui insiste sur la vulnérabilité de la puissance de Philippe, dans l'attente du coup de serpe ou de la mauvaise saison qui viendra inmanquablement la réduire à néant. C'est ce qu'exprime l'ordre rhétorique même de la métaphore filée de la *Deuxième Olynthienne* (46 et 52), qui se termine par l'idée essentielle – et par la métaphore la plus audacieuse : l'effondrement, *καταρρεῖ*. Car les fleurs sont éphémères !

De la même manière, deux des trois métaphores du *Sur la couronne* directement appliquées à Philippe (50 et 51) évoquent des périodes de constitution de sa puissance, et interviennent de manière significative dans la première partie du discours, avant que Démosthène ne mette en œuvre sa grande orchestration dramatique. De ce point de vue, l'image de la graine possède un statut différent : elle met en exergue l'origine cachée des choses, afin de démontrer la responsabilité d'Eschine, et le processus de développement de la plante ne sert qu'à mieux faire ressortir cette dernière, au travers du scandale représenté par la disproportion entre cette insignifiante petite graine et le résultat auquel elle a abouti. Le châtement réservé à Eschine se doit d'être à la (dé)mesure de cette disproportion.

Démosthène utilise par conséquent de manière parfaitement intégrée cet ensemble d'images. Plus généralement, la plupart des occurrences, qu'elles concernent ou non la guerre contre Philippe, se rejoignent dans un sens négatif<sup>711</sup> : la croissance de la plante exprime une idée de menace.

## VI. Les images du monde animal

La faune constitue l'un des répertoires privilégiés où Démosthène puise des images, surtout des métaphores, mettant ainsi en scène tout un bestiaire aux connotations majoritairement dysphoriques : « Dans le champ politique, auquel elles sont appliquées, la fonction de ces images symboliques est essentiellement satirique. », comme l'écrit C. Corbel-Morana dans son introduction aux images animales chez Aristophane<sup>712</sup>.

Ce champ de l'imaginaire offre un terrain propice à notre enquête sur l'originalité et sur les ambitions littéraires dont témoignent ou non les images de Démosthène. Les analogies avec le monde animal sont en effet très anciennes et relèvent donc pour une grande partie de conventions symboliques profondément ancrées dans les mentalités, à la fois du fait des représentations populaires, qui figent tel ou tel animal en modèle des traits principaux de tel ou tel caractère humain – comme le renard qui symbolise la ruse –, et de la tradition littéraire, qui effectue des variations sur les premières. Homère a élaboré son propre bestiaire dans ses fameuses comparaisons animales, qui deviennent ensuite « une sorte de langage symbolique commun à l'ensemble des Grecs »<sup>713</sup>. Des poètes comme Hésiode, Sémonide d'Amorgos ou Archiloque pratiquent le genre de la fable, rejoignant ainsi les préoccupations du recueil ésope. Aristophane, au croisement des différentes traditions, en « reproduit largement le code symbolique »<sup>714</sup>, déployant son originalité dans l'élaboration des images<sup>715</sup>. Platon aussi utilise souvent l'analogie avec le monde animal, assimilant par exemple les auxiliaires des gardiens aux chiens dans la *République*, en reprenant le vieux symbolisme populaire attaché à cet animal.

Nous entrons alors dans un champ original par sa nature double : à la fois symboliquement très figé et marqué par une intertextualité riche et vivante. Les deux sont

---

<sup>711</sup> Nous rejoignons l'appréciation de Brock, 2013, p. 164.

<sup>712</sup> Corbel-Morana, 2012, p. 83 ; cf. encore *ibid.*, p. 98-168 et 169-70.

<sup>713</sup> Corbel-Morana, 2012, p. 85.

<sup>714</sup> *Ibid.*, p. 169.

<sup>715</sup> *Ibid.*

indissociables, parce que chaque auteur joue avec la tradition ou les codes populaires pour élaborer des images adaptées à son propos, qu'il utilise d'une manière particulière, au service de préoccupations qui peuvent lui être caractéristiques, comme dans l'exemple de Platon. L'image immémoriale devient alors personnelle.

Démosthène s'approprie-t-il lui aussi de manière personnelle des motifs animaliers topiques, ou bien se contente-t-il de les répéter ? Ses images s'inscrivent-elles seulement dans un folklore populaire général ou bien sont-elles de véritables jeux littéraires, qui réécrivent un intertexte précis ? Lui arrive-t-il de faire preuve d'originalité ? Telles sont les questions auxquelles il nous faudra tenter d'apporter des réponses<sup>716</sup>.

### 1) Les bêtes féroces

De nombreuses images mettent tout d'abord en jeu de façon générale la représentation de la bête féroce, sans qu'un animal particulier soit désigné : l'orateur se contente souvent d'évoquer telle ou telle de ses actions caractéristiques.

55. Εἰ οὖν μὴ τιμωρήσεσθε τούτους, οὐκ ἂν φθάνοι τὸ πλῆθος τούτοις τοῖς θηρίοις δουλεῦον.<sup>717</sup>

56. Οὐκ ἐξαιτούμενος, οὐκ εἰς Ἀμφικτύονας δίκας ἐπαγόντων, οὐκ ἀπειλούντων, οὐκ ἐπαγγελλομένων, οὐχὶ τοὺς καταράτους τούτους ὥσπερ θηρία μοι προσβαλλόντων, οὐδαμῶς ἐγὼ προδέδωκα τὴν εἰς ὑμᾶς εὐνοίαν.<sup>718</sup>

57. Βουλοίμην δ' ἄν, ὃ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, πρὸ τοῦ περὶ τῶν ἰδίων ἐμὲ τῶν τουτουὶ λέγειν, σπουδάσαντας ὑμᾶς ἐξετάσαι διὰ βραχέων εἰς ὅσῃν αἰσχύνῃν καὶ ἀδοξίαν προήχε τὴν πόλιν δημοσίᾳ πάντα τὰ τοιαῦτα θηρία, ὧν μέσος καὶ τελευταῖος καὶ πρῶτός ἐστιν οὗτος.<sup>719</sup>

---

<sup>716</sup> Pour cette introduction, nous exprimons notre dette envers le beau panorama de Corbel-Morana, 2012, p. 83-7, pour introduire à son étude des images animales d'Aristophane.

<sup>717</sup> « Si vous ne sévissez pas contre eux, le peuple ne saurait tarder à tomber sous le joug de ces monstres. », Démosthène, *Tim.*, 143 (trad. O. Navarre et P. Orsini).

<sup>718</sup> « Ni quand on réclamait mon extradition, ni quand on m'intentait un procès devant les Amphictyons, ni quand on me menaçait, ni quand on me faisait des promesses, ni quand on lançait contre moi ces maudits comme des fauves, jamais je n'ai abandonné mon dévouement pour vous. », *Cour.*, 322 (trad. G. Mathieu).

<sup>719</sup> « Je voudrais, Athéniens, qu'avant que je ne parle des actes particuliers de cet individu, vous ayez examiné sérieusement et en quelques minutes dans quelle honte et quel déshonneur tout l'Etat a été jeté par les animaux de cette espèce, parmi lesquels cet individu se trouve au centre et au dernier et au premier rang. », *I Aristog.*, 8 (*id.*).

58. (...) ἐφ' ἃ δ' ἂν καὶ χρήσαιτό τις τοιοῦτω θηρίῳ ἀπεύχεσθαι τοῖς θεοῖς μὴ γενέσθαι δεῖ.<sup>720</sup>

59. Μιαρόν, μιαρόν, ὦ ἄνδρες Ἀθημαῖοι, τὸ θηρίον καὶ ἄμεικτον.<sup>721</sup>

60. (...) τοῦτο τὸ θηρίον ὑμᾶς ἐξορίσαι...<sup>722</sup>

61. Ἡμῶν δ' οἱ μὲν περιόντες μετὰ Λακεδαιμονίων φασὶ Φίλιππον πράττειν τὴν Θηβαίων κατάλυσιν καὶ τὰς πολιτείας διασπᾶν...<sup>723</sup>

62. Καὶ μόνον οὐ διεσπᾶσθην ὑπὸ τῶν ἐπὶ μικροῖς λήμμασι πολλὰ καὶ μεγάλα ὑμᾶς ἀμαρτάνειν πεισάντων.<sup>724</sup>

63. Μὴ τοίνυν ζητεῖθ' ὄντιν' ἄνθ' ὧν Φίλιππος ἐξαμαρτάνει μισήσετε καὶ τοῖς παρ' ἐκείνου μισθαρονοῦσι διασπᾶσασθαι παραβαλεῖτε.<sup>725</sup>

64. Πάνυ γε, ἀλλὰ δάκνει καὶ τοῦτο, φαίη τις ἄν, ὅταν ἐκτίνειν ἀδίκως δέη...<sup>726</sup>

65. (...) τὰς δὲ κληρωτὰς ἀρχὰς σπαράττων...<sup>727</sup>

66-67. Ὡς δ' εἰς τοῦθ' ἦγεν, ἀπεσθίει τὴν ρίνα τάνθρωπου. (...) Καὶ ὅτι ταῦτ' ἀληθὴ λέγω, κάλει μοι τὸν ἄνθρωπον αὐτὸν οὐ τὴν ρίν' ὁ μαρὸς οὗτος ἐσθίων κατέφαγεν.<sup>728</sup>

68. Λοιδορούμενος γὰρ ἐν ταῖς ἐκκλησίαις καὶ προπετῶς ἅπασι προσκρούων, ὧν ἂν ἐκ τούτων ἀθρόους πάντας ὑμᾶς ἐκεῖ παρακρούσηται, τούτων καταβὰς καθ' ἑν' ὑμῶν παρ' ἐκάστου δίκην λαμβάνει, συκοφαντῶν, αἰτῶν, εἰσπράττων ἀργύριον, οὐχὶ μὰ Δία

---

<sup>720</sup> « (...) quant aux actes pour lesquels on pourrait utiliser un tel monstre, il faut prier les dieux qu'ils ne se produisent pas. », *ibid.*, 31 (*id.*).

<sup>721</sup> « C'est un être impur, Athéniens, que ce monstre, impur et insociable. », *ibid.*, 58 (*id.*).

<sup>722</sup> « (...) il vous faut bannir ce monstre... », *ibid.*, 95 (*id.*).

<sup>723</sup> « Et de nous autres ici, les uns vont par les rues déclarant que Philippe, d'accord avec les Lacédémoniens, prépare la ruine des Thébains et la dissolution de la Béotie... », Démosthène, *I Phil.*, 48 (trad. M. Croiset).

<sup>724</sup> « Et peu s'en fallut que je fusse mis en pièces par ceux qui, pour un misérable salaire, vous ont fait commettre tant de lourdes fautes. », *Paix*, 5 (*id.*).

<sup>725</sup> « Alors ne cherchez pas un homme sur qui décharger votre haine à propos des méfaits de Philippe, un homme que vous livrez à ses salariés pour qu'ils le déchirent. », *IV Phil.*, 19 (*id.*).

<sup>726</sup> « Bien sûr ; mais on enrage, dira-t-on, d'avoir à payer injustement une amende ; », *Mid.*, 89 (trad. J. Humbert).

<sup>727</sup> « Il déchirait les magistrats désignés par le sort... », *I Aristog.*, 50 (trad. G. Mathieu).

<sup>728</sup> « Comme on en était là, Aristogiton dévore le nez de l'homme. (...) Pour prouver que je dis vrai, appelle-moi l'homme même dont ce scélérat a mangé et dévoré le nez. », *ibid.*, 61-2 (*id.*).

τοὺς λέγοντας, οὐ (οὗτοι μὲν γὰρ ἐπίστανται τούτῳ διαβαπίζεσθαι), ἀλλὰ τοὺς ιδιώτας  
καὶ τοὺς ἀπείρους· ἴσασι δ' οἱ πεπληγμένοι.<sup>729</sup>

Le premier groupe d'images (55 à 60) présente la même métaphore de la « bête sauvage », avec le substantif τὸ θηρίον, qui désigne en particulier des monstres ou des animaux féroces, carnivores, hostiles aux hommes qui se définissent par opposition à eux<sup>730</sup>.

Démosthène l'emploie systématiquement pour dénigrer un adversaire : orateurs qui bouleversent les lois de Solon, dont Timocrate, Androtion, Glaukétés et Mélanôpos (*Contre Timocrate* (48))<sup>731</sup> ; orateurs vendus à Philippe qui s'acharnent contre Démosthène devant les tribunaux, après la défaite, comme des sycophantes<sup>732</sup>, et au premier chef Eschine (*Sur la couronne* (56))<sup>733</sup> ; mauvais orateurs qui s'imposent par leur impudence à l'assemblée, au

---

<sup>729</sup> « Il lance des injures dans les assemblées, tête baissée il se heurte à tout le monde ; et vous ayant de la sorte égarés tous ensemble là-bas, une fois descendu de la tribune, il s'en venge encore sur chacun de vous individuellement, en faisant le sycophante, en réclamant, en percevant de l'argent, non pas, par Zeus, sur les orateurs, non (car ceux-ci savent le doucher à son tour), mais sur les simples particuliers et les gens inexpérimentés ; ceux qu'il a frappés le savent bien. », *ibid.*, 41 (*id.*).

<sup>730</sup> Cf. LSJ, s.v., I, 3. Voir par exemple Platon, *Rép.*, IX, 588 c 7 et e 6 (monstres mythologiques tels la Chimère, Cerbère, Scylla, associés au lion) ; Hérodote, VI, 44 (requins) ; *etc.* Le mot est synonyme de θήρ, que préfèrent les poètes épiques et les Tragiques, cf. LSJ, s.v., 1 (bêtes sauvages, féroces) et 3 (monstres mythologiques). Plus généralement, sur l'opposition entre bêtes féroces et hommes, cf. Platon, *Prot.*, 322 a 8 - c 3 ; *Méneuxène*, 237 d 2-8 et Aristote, *Politique*, I, 2, 1253 a 1-29 : non seulement les fauves mènent une guerre contre les hommes (Platon, *Prot.*, 322 b 2-3), mais ils mettent en évidence la spécificité de ces derniers, à savoir la vie en cités avec tout ce que cela suppose (art politique, amitié, justice notamment).

<sup>731</sup> Οἱ δὲ παρ' ἡμῖν ῥήτορες, ὧ ἄνδρες δικασταί, πρῶτον μὲν ὅσοι μῆνες μικροῦ δέουσι νομοθετεῖν τὰ αὐτοῖς συμφέροντα, ἔπειτ' αὐτοὶ μὲν τοὺς ιδιώτας εἰς τὸ δεσμοπήριον ἄγουσιν, ὅταν ἄρχωσιν, ἐφ' ἑαυτοῖς δ' οὐκ οἴονται δεῖν ταῦτ' εἰς τὸ δίκαιον τοῦτ' εἶναι· ἔπειτα τοὺς μὲν τοῦ Σόλωνος νόμους, τοὺς πάλαι δεδοκιμασμένους, οὓς οἱ πρόγονοι ἔθεντο, λύουσιν αὐτοὶ, τοῖς δ' ἑαυτῶν, οὓς ἐπ' ἀδικίᾳ τῆς πόλεως τιθέασιν, χρῆσθαι ὑμᾶς οἴονται δεῖν. (« Chez nous au contraire, juges, premièrement, il ne se passe pas de mois, pourrait-on dire, où nos orateurs ne fassent quelque proposition dictée par leurs intérêts personnels ; secondement, on les voit, quand ils sont magistrats, mener en prison les particuliers, mais ils n'admettent pas qu'à eux-mêmes pareille mesure puisse être appliquée ; enfin, annulant les lois de Solon, que le temps a consacrées et qui sont l'œuvre de nos ancêtres, ils prétendent que vous obéissiez aux leurs, qui ne visent que le détriment de l'État. »), Démosthène, *Tim.*, 142 (trad. O. Navarre et P. Orsini). Pour qu'Androtion, Glaukétés et Mélanôpos échappent aux sanctions prévues par la loi (amende égale au double de la somme due et peine de prison) parce qu'ils n'ont pas remboursé à l'État la somme qu'ils lui devaient, Timocrate fait voter une loi prorogeant le délai accordé aux débiteurs du Trésor ; or cette loi, nonobstant le fait qu'elle sert des intérêts particuliers, s'avère illégale sur le simple plan formel, comme le démontre toute l'argumentation juridique du discours (§ 19 à 60). Les lois de Solon revêtent une forte valeur symbolique : les abolir revient à abolir les lois les plus sacrées et les plus fondamentales d'Athènes.

<sup>732</sup> *Cour.*, 249 (Καὶ μετὰ ταῦτα συστάντων οἷς ἦν ἐπιμελὲς κακῶς ἐμὲ ποιεῖν, καὶ γραφᾶς, εὐθύνας, εἰσαγγελίας, πάντα ταῦτ' ἐπαγόντων μοι... ; « Après cela, ceux qui avaient pour tâche de me faire du mal se coalisèrent ; ils dirigèrent contre moi des plaintes, des actions en reddition de comptes, des accusations de haute trahison, tout enfin... », trad. G. Mathieu) ; Démosthène vient d'évoquer les mesures qu'il fit voter au peuple après Chéronée (*ibid.*, 248). Cf. encore *ibid.*, 317 ((...) ἢ δὲ σὴ [*sc.* πολιτεία καὶ προαίρεσις ὁμοία φανήσεται] ταῖς τῶν τοῦς τοιοῦτους τότε συκοφαντοῦντων. : « la tienne [*sc.* ta politique, apparaîtra] comme semblable à celle des sycophantes qui alors les attaquaient ; », trad. G. Mathieu ; il est question des grands hommes du passé) et 323.

<sup>733</sup> Notre passage mentionne des épisodes postérieurs aux suites immédiates de Chéronée, où les attaques ont pu se déchaîner : la demande d'extradition adressée par Alexandre aux Athéniens après la destruction de Thèbes en 335, exigeant qu'ils lui livrent les orateurs qui lui étaient hostiles, dont Démosthène ; l'organisation d'un procès devant le conseil amphictyonique. Nous pouvons penser aussi à l'accusation intentée à Démosthène pour avoir

mépris des lois, à l'instar d'Aristogiton (ὦν μέσος καὶ τελευταῖος καὶ πρῶτός ἐστιν οὗτος ; *Contre Aristogiton I* (57 à 60))<sup>734</sup>.

Cette métaphore tourne donc à chaque fois autour du rôle perverti des orateurs, qui se comportent en sycophantes ou minent les fondements de la démocratie en attaquant ses lois : elle se trouve étroitement connectée à ces deux dernières notions dans le *Contre Timocrate* (55) et dans la première occurrence du *Contre Aristogiton I* (57), qui effectue ensuite constamment des variations sur le même thème<sup>735</sup>. Le *Sur la Couronne* (56), qui se concentre sur la sycophantie, s'inscrit en réalité dans la même perspective, puisque les orateurs incriminés s'avèrent des ennemis de leur propre cité, se réjouissant de ses malheurs : livrer la cité à un ennemi extérieur, qui plus est favorable aux régimes aristocratiques plutôt qu'aux démocraties, représente un autre moyen d'en bouleverser l'ordre<sup>736</sup>.

---

détourné une partie de l'or perse destiné à soutenir les révoltes contre Alexandre (335), et bien sûr à la plainte d'Eschine (en 336) qui donne lieu au procès sur la couronne (en 330 seulement). Le thème des vendus vient d'être évoqué, *Cour.*, 320, par opposition aux « conseillers » (Ἐπειδὴ δὲ ἂ μήποτ' ὄφελε συνέβη, καὶ οὐκέτι συμβούλων, ἀλλὰ τῶν τοῖς ἐπιταττομένοις ὑπηρετούντων καὶ τῶν κατὰ τῆς πατρίδος μισθαρνεῖν ἐτοίμων καὶ τῶν κολακεύειν ἕτερον βουλομένων ἐξέτασις, τηλικαῦτα σὺ καὶ τούτων ἕκαστος ἐν τάξει καὶ μέγας καὶ λάμπρος ἱπποτρόφος : « Mais quand survint ce qui n'aurait jamais dû arriver, quand on passa en revue, non plus des conseillers, mais les gens qui obéissaient aux ordres, qui étaient prêts à toucher un salaire en nuisant à leur patrie, qui désiraient flatter un autre, alors toi et chacun de ces individus, vous vous êtes trouvés à votre poste, chacun grand et brillant comme un propriétaire d'écuries. », trad. G. Mathieu).

<sup>734</sup> ἀλλ' εἰς τὰς ἐκκλησίας ἀναβαίνουσιν, ἐν αἷς ὑμεῖς γνώμης ἀπόδειξιν, οὐ πανηρίας τοῖς λέγουσι προτίθετε, τόλμαν καὶ κραυγὴν καὶ ψευδεῖς αἰτίας καὶ συκοφαντίαν καὶ ἀναισχυντίαν καὶ πάντα τὰ τοιαῦτα συνεσκευασμένοι, ὧν οὐκ ἂν εὖροι τις ἐναντιώτερα τῷ βουλευέσθαι, νομίζω δ' οὐδ' ἂν αἰσχίω. Καὶ τούτοις τοῖς αἰσχροῖς ἀπάντων τῶν τῆς πόλεως καλῶν περιέεισι, τῶν νόμων, τῶν προέδρων, τοῦ προγράμματος, τῆς εὐκοσμίας. (« mais ces gens-là se présentent dans les assemblées où vous proposez aux orateurs de faire connaître leurs opinions et non pas leur scélératesse ; ils ont fait provision d'audace, de cris, d'imputations fausses, de chantage, d'impudence, etc..., toutes choses les plus contraires qu'on puisse trouver à une délibération, et aussi, à mon avis, les plus honteuses. Et, avec ces moyens déshonorants, ils triomphent de tout ce qui fait la gloire de l'État : lois, proèdres, ordre du jour, ordre établi. »), *id.*, *I Aristog.*, 9 (*id.*).

<sup>735</sup> Pour l'occurrence 58, les actes définissant la « monstruosité » d'Aristogiton sont précisés immédiatement : Τί γὰρ οὗτος ὀκνήσειεν ἄν, ὃ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τῶν ἀνηκέστατων ἢ δεινῶν, ἀνθρωπος μαρὸς καὶ πατρικῆς ἔχθρας πρὸς τὸν δῆμον ἀνάμεστος ; Τίς δ' ἂν ἄλλος μᾶλλον (ὃ μὴ γένοιτο) ἀνατρέψειεν τὴν πόλιν εἰ λάβοιτ' ἐξουσίας ; (« En effet, Athéniens, devant quel acte inexpiable ou terrible pourrait hésiter cet homme, un individu impur, rempli de haine héréditaire contre la démocratie ? Qui, plus que lui, pourrait (que cela n'arrive pas !) bouleverser l'État s'il en avait la liberté ? »), *ibid.*, 32 (*id.*). L'occurrence 59 conclut une série de trois exemples (§ 54/8) visant à démontrer qu'Aristogiton n'éprouve aucun de ces sentiments d'amitié et de solidarité humaine qui fondent le lien social : il n'a pas enterré son père (le thème de la souillure fait référence à cela, reprenant le même terme μαρὸς (§ 54) dans un effet de composition circulaire), il a vendu sa propre sœur et a tenté de vendre une mêtèque qui lui avait permis d'échapper à la prison en le cachant du temps où il était recherché. Les deux premiers exemples illustrent les liens familiaux, le troisième l'amitié et la solidarité extra-familiales ; la famille sert de raisonnement *a fortiori* : si Aristogiton ne connaît pas l'affection familiale, à plus forte raison, il est étranger à toute sociabilité plus générale, dans la mesure où la cité constitue un prolongement de la famille (cf. Aristote, *Politique*, I, 2, 1252 a 26 - 1253 a 1) ; sur l'amitié comme fondement du lien social et sur les rapports de ce dernier avec l'amitié conjugale, cf. respectivement Aristote, *EN*, VIII, 1, 1155 a 22/6 et 14, 1162 a 16-25. Enfin, l'occurrence 60, dans la péroraison, reprend une dernière fois les thèmes précédents : mépris des lois qui risque de mettre en danger l'État et comportement de sycophante (§ 94 qui mêle les deux, et § 96 développant le second).

<sup>736</sup> Démosthène, *Cour.*, 323 ; le verbe διασύρειν, reprenant l'activité des sycophantes présentée *ibid.*, 317 avec le même terme, fait le lien entre diffamation personnelle et diffamation de la cité. Sur διασύρειν, cf. ci-dessous, p. 815 sq. Pour la vision de Philippe comme ennemi de la démocratie, cf. *IV Phil.*, 15, cité *infra*, p. 189, n. 761.



Démosthène, liant systématiquement la figure de la « bête sauvage » au danger pour la cité, joue par conséquent de manière très habile sur le référent philosophique de la notion de θηρίον<sup>737</sup>, en suggérant que ses adversaires sont impropres à la vie en société : ils n’y ont pas leur place et il faut donc les en chasser, de préférence en les supprimant ; c’est très net avec Eschine et Aristogiton<sup>738</sup>.

L’orateur dépeint en effet plus particulièrement ce dernier comme un être « asociable » (ἄμεικτον ; 59)<sup>739</sup>. Démosthène répète l’idée de manière à ce qu’elle encadre le récit du séjour en prison d’Aristogiton<sup>740</sup> : comme nous allons le voir, celui-ci met en valeur le caractère bestial et sauvage du personnage. L’adjectif est employé par les Tragiques pour les Centaures et les Cyclopes, deux espèces connues pour leur manque de sociabilité et qui font effectivement partie de la catégorie θήρ/θηρίον<sup>741</sup>. De ce point de vue, la métaphore animale,

---

<sup>737</sup> Littéralement : « qui ne peut être mélangé », avec les hommes. Sur l’utilisation philosophique de cette notion, cf. *supra*, p. 182, n. 730. Un passage de *I Aristog.*, 20 prouve que Démosthène a bien ces références en tête : (...) ἐπεὶ λυθέντων γε τούτων [τῶν νόμων] καὶ ἐκάστῳ δοθείσης ἐξουσίας ὃ τι βούλεται ποιεῖν, οὐ μόνον ἢ πολιτεία οἴχεται, ἀλλ’ οὐδ’ ὁ βίος ἡμῶν τοῦ τῶν θηρίων οὐδὲν ἂν διενέγκαι. (« car si ces lois sont abolies et si chacun a licence de faire ce qu’il veut, non seulement la constitution disparaît, mais notre vie même ne différerait nullement de celle des bêtes sauvages. », trad. G. Mathieu). Les lois en question ne sont autres que les lois « constitutionnelles », c’est-à-dire celles qui règlent le bon fonctionnement de la démocratie (*ibid.*, 20). Une dernière occurrence de θηρίον dans le discours suggère même qu’Aristogiton est pire que les bêtes, parce qu’il se trouve dépourvu des sentiments naturels d’attachement envers les parents, communs aux hommes et aux bêtes : Εἰ μὲν γὰρ εὖνους ἐστὶν ἐκείνοις καὶ τὸν τῆς φύσεως διασφρίζει νόμον, ὃς καὶ ἀνθρώποις καὶ θηρίοις εἰς καὶ ὁ αὐτὸς ἅπασιν ὤρισταί, στέργειν τοὺς γονεάς... (« S’il est dévoué à ses parents et observe la loi naturelle qui a été fixée unique et identique pour tous les hommes et les animaux et qui est d’honorer ses parents... »), *ibid.*, 65 (*id.*). Ce passage reflète un autre débat philosophique, celui de liens possibles entre animaux et hommes, en termes de nature et de droit, cf. Mélèze-Modrzejewski, 1975, p. 99 et plus largement p. 97-9. Aristogiton appartient donc à l’espèce la plus farouche et la plus asociable de toutes ; cf. ci-dessus, p. 183, n. 735, à propos de l’occurrence 59.

<sup>738</sup> Cf. pour ce dernier le passage dans lequel s’insère la métaphore 60 : Ἀνιάτων, ἀνιάτων, ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τὸ πρᾶγμ’ ἐστὶ τὸ τούτου· δεῖ δὴ πάντα, ὥσπερ οἱ ἰατροί, ὅταν καρκίνον ἢ φαγέδαιναν ἢ τῶν ἀνιάτων τι κακῶν ἴδωσιν, ἀπέκασαν ἢ ὄλωσ ἀπέκοψαν, οὕτω τούτο τὸ θηρίον ὑμᾶς ἐξορίσαι, ρίψαι ἐκ τῆς πόλεως, ἀνελεῖν, μὴ περιμεινάντας τι παθεῖν ὃ μήτ’ ἰδίᾳ μήτε δημοσίᾳ γένοιτο, ἀλλὰ προεσλαβηθέντας. (« Son cas est incurable, oui, incurable, Athéniens. Donc, comme font les médecins, quand ils voient un cancer ou un ulcère ou quelque mal incurable et qu’ils le brûlent ou l’extirpent complètement, il vous faut bannir ce monstre, l’expulser de la cité, le supprimer, sans attendre d’en avoir souffert (que cela n’arrive ni aux individus ni à l’Etat !), en prenant d’avance vos précautions. », *I Aristog.*, 95 (trad. G. Mathieu). Cf. chapitre II. « Les images de la maladie et de la médecine », p. 352.

<sup>739</sup> Sur l’asociabilité d’Aristogiton, cf. ci-dessus, p. 183, n. 735.

<sup>740</sup> Démosthène, *I Aristog.*, 63, où l’on trouve aussi l’idée contraire de participation à la communauté politique, avec l’expression : εἰς ὑμᾶς αὐτοὺς καταμείξετε (passage cité *infra*). L’adjectif est employé encore *ibid.*, 52, à la suite de la comparaison avec la vipère et le scorpion ; cf. ci-dessous, p. 223.

<sup>741</sup> Cf. respectivement Sophocle, *Trachiniennes*, 1095, et Euripide, *Cyclope*, 429. Chez ce dernier, Ulysse qualifie ainsi Polyphème, désigné par ailleurs par le terme θήρ : *ibid.*, 117, 442, 602 et 658 ; il ne se distingue donc pas des bêtes sauvages qu’il chasse (v. 130, 325 (θήρειον) et 330). Le mot θήρ est employé une fois (v. 624) à propos des satyres qui forment le cœur, en raison de leur nature en partie animale. L’épisode de l’*Odyssée* parodié par Euripide présente précisément une définition de l’humanité par opposition aux Cyclopes, monstres anthropophages (Homère, *Odyssée*, IX, 105-559 ; on notera en particulier le qualificatif de « sans lois », ἀθεμίστων, *ibid.*, 106).

filée à de nombreuses reprises et sous différentes formes, constitue un thème récurrent du *Contre Aristogiton I*<sup>742</sup>.

Dans le *Sur la couronne* (56), cette image prend tout son sens par rapport à la figure du bon conseiller, c'est-à-dire Démosthène, qui se met en valeur par cette opposition point par point avec les « bêtes », à savoir les mauvais orateurs : lui sert, l'intérêt général, la cité, partage ses malheurs et se caractérise par son dévouement à toute épreuve (οὐδαμῶς ἐγὼ προδέδωκα τὴν εἰς ὑμᾶς εὐνοίαν)<sup>743</sup>.

L'image y est complétée de façon saisissante par le verbe προσβάλλω, « jeter sur/contre »<sup>744</sup>, qui crée la représentation d'une sorte de meute de bêtes sauvages lâchées par Philippe et Alexandre, les sujets du génitif absolu, sur leur proie, à savoir Démosthène. Ce dernier exprime ainsi par une métaphore originale une idée courante par ailleurs<sup>745</sup> ; seul un passage de Platon développe une image proche :

(...)οὐκέτι ἡσυχίαν ἦγεν [sc. ὁ Θρασύμαχος], ἀλλὰ συστρέψας ἑαυτὸν ὥσπερ θηρίον ἦκεν ἐφ' ἡμᾶς ὡς διαρπασόμενος.<sup>746</sup>

<sup>742</sup> Nous dénombrons douze occurrences : Démosthène, *I Aristog.*, 8 (57), 31 (58), 40 (72), 41 (68), 50 (65), 52 (73), 58 (59), 61 (77), 61/2 (66-67), 95 (60) et 96 (74). Cf. *infra*, p. 236, avec n. 952.

<sup>743</sup> Voir encore *Cour.*, 319-20 (Καὶ σὺ πρὸς τοὺς νῦν ὄρα με ῥήτορας, πρὸς σαυτὸν, πρὸς ὄντινα βούλει τῶν ἀπάντων· οὐδέν' ἐξίσταμαι. Ὦν, ὅτε μὲν τῇ πόλει τὰ βέλτισθ' ἐλέσθαι παρῆν, ἐφαιμίλλου τῆς εἰς τὴν πατρίδ' εὐνοίας ἐν κοινῷ πᾶσι κειμένης, ἐγὼ κράτιστα λέγων ἐφαινόμην, καὶ τοῖς ἐμοῖς καὶ ψηφίσμασι καὶ νόμοις καὶ πρεσβείαις ἅπαντα διωκείτο· : « Toi donc, regarde-moi par rapport aux orateurs de maintenant, par rapport à toi, par rapport à qui tu voudras ; je ne mets personne hors concours. Parmi eux, lorsque notre pays pouvait prendre le meilleur parti, quand il y avait concours de patriotisme ouvert indistinctement à tous, c'est moi qu'on voyait tenir les discours les meilleurs ; tout se faisait par mes décrets, mes lois, mes ambassades ; », trad. G. Mathieu) et 321, juste après la comparaison avec la bête (Τὸ γὰρ ἐξ ἀρχῆς εὐθὺς ὀρθὴν καὶ δικαίαν τὴν ὁδὸν τῆς πολιτείας εἰλόμην, τὰς τιμὰς, τὰς δυναστείας, τὰς εὐδοξίας τὰς τῆς πατρίδος θεραπεύειν, ταύτας αὖξιν, μετὰ τούτων εἶναι. : « Car, dès le début, j'ai choisi la ligne politique qui était droite et juste : donner mes soins à l'honneur, à la puissance, à la gloire de la patrie, les accroître, être aux côtés de mes concitoyens. », *id.*).

<sup>744</sup> Cf. LSJ, s.v., I, 1, a. Le verbe προσβάλλω paraît d'autant plus remarquable que Démosthène l'emploie dans une acception hostile propre aux Tragiques ; dans ce cas, la fonction de complément d'objet est occupée par une arme (cf. Eschyle, *Les Sept contre Thèbes*, 460 (une phalange) ; Euripide, *Phéniciennes*, 728 (une lance) et *Alceste*, 307 (les mains)).

<sup>745</sup> L'envoi de sycophantes par des personnes qui souhaitent rester dans l'ombre pour accuser quelqu'un constitue en effet un thème récurrent de la littérature judiciaire, que l'on trouve ailleurs avec le verbe propre εἰσπέμπω : Lysias, XIII, 19 ; Andocide, II, 4 ; Isocrate, XVI, 7 ; Platon, *Euthydème*, 305 b 7-9 ; Sophocle, *Œdipe roi*, 705/6 ; cf. encore, avec ἐπιπέμπω, Lysias, VII, 40, et [Démosthène], *Contre Aristogiton II* (XXVI), 22. Sur ce sens de εἰσπέμπω, cf. Albin, 1961, p. 55 s.v. Nous ne sommes pas d'accord sur ce point avec Wankel, 1976 b, p. 1347 *ad loc.*, qui pense que l'image de Démosthène « est à peine originale, puisque nous pouvons faire apparaître ses éléments déjà auparavant » (« Er ist kaum originell, da wir seine Elemente schon vorher nachweisen können. »), avec notamment le fait que nous venons de mentionner ; or il s'agit là d'expressions propres et non de métaphores. Nous ne voyons donc pas pourquoi elles entameraient l'originalité de celle de Démosthène.

<sup>746</sup> « (...) il [sc. Thrasymaque] ne se content plus, et se ramassant sur lui-même à la manière d'une bête fauve, il s'avança sur nous comme pour nous mettre en pièces. », Platon, *Rép.*, I, 336 b 4-6 (trad. E. Chambry).

Nous retrouvons la même comparaison que chez Démosthène, qui s'applique à un sophiste, l'équivalent chez Platon, par rapport au philosophe, du sycophante chez les orateurs<sup>747</sup> ; un verbe de mouvement (ἵημι) traduit aussi l'élan de la bête<sup>748</sup>. Toutefois, la bête sauvage agit d'elle-même, comme l'indiquent les réfléchis, et l'idée de la meute lâchée par un tiers n'apparaît pas : le schème métaphorique reste fondamentalement différent.

L'usage de θηρίον ou de synonymes (θηριώδης, θρέμμα, θήρ, *etc.*) comme insulte pour s'en prendre à un adversaire ou à un ennemi, en lui-même, s'avère plutôt courant, à la fois chez Platon, en particulier pour désigner les sophistes, nous venons de le voir, et chez les Comiques, notamment Aristophane<sup>749</sup>. Ce dernier fait, en particulier, semble indiquer que cet

<sup>747</sup> Rappelons que dans la première définition du sophiste proposée par le dialogue du même nom, celui-ci est un chasseur de jeunes gens riches, assimilés aux bêtes de proie (Platon, *Sophiste*, 222 a 5 - 223 b 6), et qu'il est nommé par ailleurs τὸ θηρίον (*ibid.*, 226 a 7 par exemple) : le sophiste est assimilé au loup (*ibid.*, 231 a 6), et on lui fait la chasse (*ibid.*, 226 b 1), c'est-à-dire qu'on tente de le définir.

<sup>748</sup> Le verbe ἵημι a ici un sens réfléchi : il faut suppléer ἑαυτὸν (cf. Adam I, 1963, p. 23 *ad loc.*). Le même verbe, au moyen avec un sens réfléchi, est employé par Aristote pour décrire l'action du lion qui se jette sur sa proie : Aristote, *Histoire des animaux*, IX, 44, 629 b 24 (« ἔεισθαι ἐπὶ τοῦτον »).

<sup>749</sup> Cf. Platon, *Rép.*, I, 336 b ; VI, 496 d ; *Phèdre*, 240 b ; *Soph.*, 226 a ; *Lois*, X, 909 a (θηριώδης) ; *etc.*. Cf. encore *supra*, p. 185, n. 746 ; Louis, 1945, p. 147-8. Platon, *Lois*, VI, 777 a, se trouve un peu à part dans cette série, parce que la comparaison avec les bêtes sauvages concerne les esclaves. Ensuite, par extension, l'ennemi, c'est aussi la partie irrationnelle de l'âme : Platon, *Rép.*, IV, 439 b ; IX, 571 c (θηριώδης καὶ ἄγριος), 588 c - 590 c (tous les termes sont employés) et 591 b (θηριώδης) ; 250 e (τετράπους) ; X, 611 d ; *Timée*, 70 e ; *Lois*, VIII, 831 e ; *Lettres*, VII, 335 b ; *etc.* ; voir aussi Louis, 1945, p. 117-8. En lien avec ce dernier sens, Platon utilise aussi fréquemment l'image dans une autre acception, afin de désigner l'ignorance des hommes : Platon, *Prot.*, 324 b ; *Rép.*, III, 411 d ; VI, 493 a ; *Phèdre*, 250 e ; *etc.* ; cf. Louis, 1945, p. 131 avec n. 32. Platon a recours également à des animaux sauvages précis, par exemple le loup pour le sophiste (Platon, *Soph.*, 231 a) : cf. Louis, 1945, p. 186. Pour la répartition entre métaphores et comparaisons, plus fréquentes, cf. Louis, 1945, p. 185/6, dont il faut retirer, nous semble-t-il, d'une part Platon, *Rép.*, IX, 586 a et *Lois*, VII, 807 a, dont l'image se fonde sur des espèces de bêtes opposées aux bêtes féroces, à savoir le bétail (βόσκημα), et d'autre part, *Lois*, IX, 874 e, qui n'est pas une image mais un simple constat. Chez Aristophane, θηρίον « désign<e> une personne grossière ou stupide » (Taillardat, 1965, p. 254, n. 1) et « apparaît souvent dans les invectives que se lancent les personnages » (Corbel-Morana, 2012, p. 98) ; cf. Aristophane, *Assemblée des femmes*, 1104 ; *Cavaliers*, 273 ; *Guêpes*, 448 ; *Lysistrata*, 468 ; *Nuées*, 184 ; *Oiseaux*, 87 ; *Ploutos*, 439 ; *Lysistrata*, 468 et 1014. Le mot se retrouve plus généralement dans la comédie comme simple insulte, avec un sens identique, à quelques exceptions près que nous signalons : Ménandre, *Dyscolos*, 481 ; *Les Sicyoniens*, 319 ; Περιχειρομένη, 176 (Koerte I, p. 55) ; fgmt. 378 Kassel/Austin (PCG VI/2, p. 235) = 422 Koerte (II, p. 150) = 488 Kock (CAF III, p. 141) ; fgmt. 352 Kassel/Austin (PCG VI/2, p. 223) = 790 Koerte (II, p. 246) = 568 Kock (CAF III, p. 174) ; et fgmt. 1086 Kock (CAF III, p. 264) ; l'attribution de ce fragment est douteuse : Kock le mentionne aussi pour Diphilus, fgmt. 133 (CAF II, p. 579) ; Koerte II, p. 397 l'attribue à un poète anonyme et ne le retient pas dans son recueil, de même que Kassel/Austin, PCG V, p. 633 ; la métaphore θηρίον désigne dans ce fragment un parasite, à partir du sème commun de voracité) ; cf. encore Ménandre, *Sentences*, 253 (Jaekel, 1964, p. 47). Chez les autres Comiques, cf. Alexis, fgmt. 291 Kassel/Austin (PCG II, p. 183) = 302 Kock (CAF II, p. 403) ; Anaxandride, fgmt. 18 Kassel/Austin (PCG II, p. 246) = 17 Kock (CAF II, p. 142) ; Diphilus, fgmt. 67, 3 Kassel/Austin (PCG V, p. 92) = 66, 3 Kock (CAF II, p. 562/3). Un passage enfin applique la métaphore, non pas à un individu, mais à la pauvreté en général : Ménandre, Γεωργός, 78 (Koerte I, p. 9) ; Anaxilas, fgmt. 27 Kassel/Austin (PCG II, p. 292) = 27 Kock (CAF II, p. 272/3). Contrairement à ce qu'indique LSJ, s.v. θηρίον, III, Eupolis, fgmt. 143 Kassel/Austin (PCG V, p. 375) = 132 Kock (CAF I, p. 292) ne semble pas une métaphore. Pour un examen des mots ἄγριος et ἡμερος chez les Comiques, cf. Blümner, 1891, p. 198-200 ; Taillardat, 1965, p. 20 signale qu'il range ἄγριος dans les « images mortes d'usure » qu'il ne retient pas. Pour θηριώδης, cf. LSJ, s.v., II, 2. Les Tragiques n'emploient pas θηρίον mais θήρ (cf. Euripide, *Oreste*, 1272 ; *Phéniciennes*, 1296 ; *etc.* ; cf. Blümner, 1891, p. 198 et Taillardat, 1965, p. 254, n. 1), de même qu'Homère, chez qui le mot intervient dans des comparaisons de sens tout à fait différent de ce dont il a été question jusqu'ici, soit laudatives, pour mettre en valeur l'ardeur d'un guerrier (Homère, *Illiade* III, 449 ; X, 184/8 ; XI, 113/21 ; XV,

usage de θηρίον comme insulte appartient à la langue familière courante, peut-être depuis une date ancienne, dès le VI<sup>ème</sup> siècle, si l'on en croit un fragment d'Épiménide<sup>750</sup>. Par contre, chez les orateurs, la métaphore n'apparaît presque que chez des contemporains de Démosthène, notamment chez son grand adversaire, Eschine, et chez Dinarque, leur épigone<sup>751</sup>. Démosthène n'est peut-être pas le premier à introduire cette insulte courante dans le genre oratoire<sup>752</sup>. En tout cas, il est le premier à l'utiliser abondamment, au point de choquer Eschine, qui la reprend alors à son compte afin de lui rendre la monnaie de sa pièce<sup>753</sup> ; à partir de là, nous la retrouvons chez Dinarque, qui s'inspire souvent de l'éloquence des deux précédents. Eschine emploie l'image dans des sens divers, notamment au sujet de

---

323/7 et 630/8), soit dépréciatives, pour qualifier un homme apeuré qui cherche à prendre la fuite (XI, 546 ; XV, 586).

<sup>750</sup> Κρήτες ἀεὶ ψεύσται, κακὰ θηρία, γαστέρες ἀργαί., DK 3 B 1, t. I, p. 31/2 (« Les Crétois mentent toujours, ces mauvaises bêtes, ces ventres gras. »). Le second groupe épithète paraît indiquer que la métaphore repose en partie sur le sème de voracité.

<sup>751</sup> Eschine, *Amb.* (II), 20 (qui a donné lieu dans certains manuscrits à l'interpolation de τὸ θηρίον, *ibid.*, 10, leçon par conséquent non retenue par les éditeurs : cf. les apparats critiques de Martin et Budé, 1927, p. 112, et de Dilts, 1997, p. 100) et 34 ; *Ctés.* (III), 182 ; Dinarque, *Contre Démosthène* (I), 10 et 50 ; *Contre Aristogiton* (II), 10 ; *Contre Philoclès* (III), 19. Il convient d'ajouter à cette liste Eschine, *Amb.* (II), 146, avec θηριώδης, ainsi que son propos rapporté par Pline le Jeune, *Lettres*, II, 3, 10 (τί δέ, εἰ αὐτοῦ τοῦ θηρίου ἠκούσατε : « qu'eût-ce été, si vous eussiez entendu le monstre en personne ! », trad. A.-M. Guillemin). La métaphore apparaît enfin dans la bouche de quelques plaideurs isolés, à titre de simple insulte, à la manière de la comédie : [Dém.], *Contre Phormion* (XXXIV), 52 ; *Contre Lacritos* (XXXV), 8 ; *Contre Macartatos* (XLIII), 83 ; *Contre Théocrinès* (LVIII), 49 (l'insulte est dirigée contre Théocrinès, un sycophante). L'attribution à Démosthène du *Contre Phormion* est rejetée par Blass, 1893, p. 576-82, et Gernet, 1954, p. 151 ; *contra* : MacDowell, 2009, p. 283-4. Celle du *Contre Lacritos* est rejetée par Blass, 1893, p. 562-8, et Gernet, 1954, p. 179 ; *contra* : MacDowell, 2009, p. 266. Le *Contre Macartatos* est considéré comme apocryphe par Blass, 1893, p. 554-6, et par Gernet, 1957, p. 92-3 ; *contra* : MacDowell, 2009, p. 87, qui s'appuie sur Usher, 1999, p. 266. Enfin, le rejet du *Contre Théocrinès* est unanime : Blass, 1893, p. 498-500 ; Gernet, 1960, p. 35 ; MacDowell, 2009, p. 293. Le fait que l'usage imagé de θηρίον n'apparaisse que dans des plaidoyers, où le langage est moins châtié que dans les harangues, en corrobore le ton familier.

<sup>752</sup> La métaphore apparaît pour la première fois de façon certaine chez Démosthène dans le *Contre Timocrate*, prononcé en 353-352. Ensuite, tout dépend de la position que l'on adopte sur l'authenticité et sur la date du *Contre Lacritos* (XXXV). Ce plaidoyer civil date en effet sensiblement de la même époque que le *Contre Timocrate* : MacDowell, 2009, p. 262, le situe aux environs de 350, mais en donnant ensuite une fourchette comprise entre 355 et 338 (le discours date de 351, pour Blass, 1893, p. 564 ; au plus tôt de 351, pour Gernet, 1954, p. 179-80). Dans le cas où l'on considère que le *Contre Lacritos* n'est pas de Démosthène, sur une insulte aussi courante que θηρίον, une différence de quelques années n'est nullement significative : nous aurions juste là deux témoignages épars de son usage devant les tribunaux dans la seconde moitié des années 350. Par contre, si Démosthène est l'auteur du *Contre Lacritos*, dans l'état actuel de nos connaissances, il est possible de considérer que c'est lui qui l'importe dans le genre oratoire. Les autres plaidoyers civils évoqués à la note précédente sont en effet tous postérieurs d'une dizaine d'années au moins : fin des années 340 pour le *Contre Macartatos* (XLIII) (Blass, 1893, p. 551-2 ; MacDowell, 2009, p. 97 ; cette position doit être préférée à celle de Gernet, 1957, p. 93-4, pour qui le discours daterait des années 370-365) ; aux alentours de 340 pour le *Contre Théocrinès* (Blass, 1893, p. 499 ; Gernet, 1960, p. 40-1 ; MacDowell, 2009, p. 293) ; 327-326 pour le *Contre Phormion* (Blass, 1893, p. 578 ; Gernet, 1954, p. 150-1 ; MacDowell, 2009, p. 279). Le caractère « routinier » (« routinely ») de cette insulte, et plus généralement des noms de bêtes, employés par les orateurs pour se qualifier les uns les autres, est noté par Brock, 2013, p. 163.

<sup>753</sup> Il est à noter, en effet, que la première occurrence de la métaphore chez Eschine est une citation de Démosthène à propos de Philocrate (Ἐν δὲ τῇ πορείᾳ παρακελεύσασθαι με φησὶν αὐτῷ, ὅπως τὸ θηρίον κοινῇ φυλάξομεν, τὸν Φιλοκράτην, πράγμα λέγων πεπλασμένον. : « Il prétend que durant le trajet je l'ai exhorté à s'associer avec moi pour surveiller le "monstre", Philocrate, voulait-il dire : démarche inventée par lui de toutes pièces », Eschine, *Amb.* (II), 10 (trad. V. Martin et G. de Budé)).

Démosthène, mais en rapport avec son éloquence<sup>754</sup> ; Dinarque est plus proche du schème métaphorique de ce dernier, la bête nuisible à la société, à la cité, mais pour des raisons sensiblement différentes : son usage se trouve attaché aux thèmes de la trahison et de la corruption<sup>755</sup>.

Démosthène ne se distingue ainsi pas tant par le choix de θηρίον en lui-même, que par le cadre métaphorique qu'il lui donne : la métaphore ne se limite pas à une simple insulte, comme dans la comédie ou chez les autres orateurs, mais met en jeu des thèmes que la réflexion philosophique développe à partir de cette notion. En outre, l'orateur, contrairement à ses rivaux, n'hésite pas à filer la métaphore, y compris sur tout un discours où elle fonctionne comme un leitmotiv.

Les trois occurrences suivantes (61 à 63) font appel à l'image du fauve qui « met en pièces », qui « déchire » sa proie, avec le verbe διασπάω-ῶ<sup>756</sup>.

Dans la *Première Philippique*, la bête féroce représente Philippe qui, avec la complicité des Lacédémoniens, veut briser l'unité politique de la Béotie réalisée par les

---

<sup>754</sup> Cf. Eschine, *Amb.* (II), 34 et la citation rapportée par Pline le Jeune, *Lettres*, II, 3, 10 (voir *supra*, p. 187, n. 751). Eschine, *Ctés.* (III), 182 mêle sans doute la référence à l'éloquence (il est question des discours de Démosthène juste après la métaphore, mais seulement de manière incidente) et l'accusation de désertion (*ibid.*, 181) : on aurait alors une utilisation de l'image pour souligner le thème de la trahison, ce qui était déjà le cas *Amb.* (II), 146, où Eschine s'applique la métaphore à lui-même en lien avec une accusation de trahison lancée contre lui par Démosthène ; peut-être s'agit-il donc en fait, ici encore, d'une citation ou d'une allusion à un propos de ce dernier (Ἐπὶ πολλοῖς μὲν οὖν ἔγωγε τῶν κατηγορημένων ἡγανάκτησα, μάλιστα δὲ ἠνίκα ἠτιάτο με εἶναι προδοτήν· ἅμα γὰρ ταῖς αἰτίαις ταύταις φανήναι με ἔδει θηριώδη καὶ τὴν ψυχὴν ἄστορον... : « De toutes les accusations que mon adversaire a lancées contre moi, l'une surtout m'a révolté, celle qui fait de moi un traître. Ce n'était donc pas assez de griefs dont il m'accablait : il fallait encore que j'apparusse comme un monstre, comme un être sans entrailles... », trad. V. Martin et G. de Budé). C'est en tout cas ce schème métaphorique que l'on retrouve chez Dinarque (cf. ci-dessous, n. 755).

<sup>755</sup> Démosthène est en effet présenté comme un ennemi de la cité, parce qu'il est accusé de corruption et de désertion lors de la bataille de Chéronée (Dinarque, *Contre Démosthène* (I), 12 et 13 ; voir plus particulièrement Οὐκ, ἀλλὰ τὸ κοινὴν συμφέρον ἀμφοτέραις ἐλυμήνω ταῖς πόλεσι, ὧ Δημόσθενες. (« Non, Démosthène, tu n'as fait que nuire dans les deux villes au bien public. » ; il est question de Thèbes et d'Athènes) et (...) καὶ ὅς ἀποπέφανται μισθαργῶν καὶ δωροδοκῶν κατὰ τῆς πόλεως... (« (...) dont la corruption et la vénalité préjudiciables à l'État... »), Dinarque, *Contre Démosthène* (I), 12 et 15 (trad. L. Dors-Méary)). Le schème métaphorique est identique dans le *Contre Philoclès* (III), où le stratège Philoclès est accusé lui aussi de corruption dans l'affaire d'Harpale, en 324 : (...) μετὰ δὲ δωροδοκίας καὶ προδοσίας καὶ τῶν ὁμοίων τούτοις κακῶν, ἃ τοῖς τοιούτοις ἀνθρώποις πρόσσεστιν, οὐδεμί' ἂν πόλις σωθείη. (« la vénalité, au contraire, la trahison et autres vices analogues, propres à ces individus, entraîneraient la perte de n'importe quelle ville. », *Contre Philoclès* (III), 19 (*id.*)) ; Philoclès est un ami politique de Démosthène, auquel la métaphore fait aussi allusion au passage ((...) <χρὴ> ἀνελεῖν ἐκ τῆς πόλεως τὰ τοιαῦτα θηρία, καὶ δεῖξαι πᾶσιν ἀνθρώποις ὅτι οὐ συνδιέφθαρται τὸ τοῦ δήμου πλῆθος τῶν ῥητόρων καὶ τῶν στρατηγῶν τισιν, οὐδὲ δουλεύει ταῖς δόξαις... : « (...) <vous devez> débarrasser la cité des monstres de cette espèce et faire voir à l'humanité que le peuple dans son ensemble ne partage pas la corruption de certains orateurs et de certains stratèges, et qu'il n'est pas l'esclave de leur réputation. », *ibid.*, 19 (*id.*)) ; ἀνελεῖν ἐκ τῆς πόλεως τὰ τοιαῦτα θηρία fait penser à Démosthène, *I Aristog.*, 95, τοῦτο τὸ θηρίον ὑμᾶς ἐξορίσαι).

<sup>756</sup> Cf. LSJ, s.v., 1. Cette action de démembrement est souvent le fait des hommes, cf. Hérodote, III, 13 ; Euripide, *Hécube*, 1126 ; Aristophane, *Grenouilles*, 477 ; etc.

Thébains à leur profit durant leur hégémonie en Grèce centrale<sup>757</sup>. De ce point de vue, διασπάω constitue un synonyme de διοικίζω, « diviser, séparer », le terme propre pour désigner l'éclatement d'une même cité/État en plusieurs communautés de moindre importance, et surtout sans lien politique<sup>758</sup>. Si cette interprétation est bien présente à l'esprit de Démosthène<sup>759</sup>, le terme ne fait ici image que dans la mesure où il reçoit pour complément un abstrait, avec τὰς πολιτείας<sup>760</sup> : la métaphore exprime la destruction par Philippe et ses alliés lacédémoniens des formes de gouvernement démocratiques mises en place par les Thébains au profit de régimes aristocratiques<sup>761</sup>. Si cette image n'est pas très courante, elle s'inscrit néanmoins dans un cadre politique assez traditionnel ; mais Démosthène est le seul orateur à l'employer, ce qui suggère une certaine force<sup>762</sup>.

<sup>757</sup> Entre 371 et 362, sous le commandement d'Épaminondas. Les Thébains, qui avaient libéré la Messénie et refondé la ville de Messène, organisèrent aussi une confédération arcadienne et créèrent en Arcadie la cité de Megalopolis ; sur tous ces points et la situation stratégique en Grèce centrale, cf. Démosthène, *Pour les Mégalopolitains*.

<sup>758</sup> Cf. LSJ, s.v. Voir aussi Isocrate, *Philippe* (V), 43 (Ἄλλ' οὐδὲν ἦττον Λακεδαιμονίων τε στρατευσάντων ἐπὶ Θηβαίους καὶ βουλομένων λυμήνασθαι τὴν Βοιωτίαν καὶ διοικίσει τὰς πόλεις... : « Néanmoins quand les Lacédémoniens ont marché contre les Thébains et ont voulu ravager la Béotie et séparer les cités... », trad. G. Mathieu et E. Brémond), qui évoque la période antérieure à l'hégémonie thébaine, et surtout, avec référence à la même idée prêtée à Philippe que dans notre extrait, Démosthène, *Paix*, 10 ((...) <ὑπισχνουμένων τινῶν τὸν Φίλιππον> τὴν δὲ Θηβαίων πόλιν διοικεῖν... : « (...) <certaines gens vous promirent que Philippe> démembrerait Thèbes... », trad. M. Croiset). Démosthène emploie encore le verbe *Még.*, 30 (Mégapolitains « séparés » par les Lacédémoniens) ; *Amb.*, 81 (les Phocidiens, διωρισμένοι κατὰ κόμας (« dispersés qu'ils sont en bourgades », trad. G. Mathieu), du fait de Philippe et des Thébains) et 325 (les Thébains « dispersés en parole » par Eschine, le passage étant parallèle au nôtre et à celui de *Paix*, 10).

<sup>759</sup> C'est ce que confirment justement les deux passages parallèles de *Paix*, 10, et *Amb.*, 325, qui usent de διοικίζω pour exprimer l'atomisation de la Béotie. Cette interprétation justifie la traduction donnée dans la CUF, qui néglige totalement l'aspect que nous nous apprêtons à aborder.

<sup>760</sup> Le phénomène de synonymie avec διοικίζω présenté *supra*, p. 189, démontre que dans ce cas διασπάω est employé au sens propre ; son usage spécifique en matière militaire dans l'acceptation « diviser » corrobore ce fait (cf. LSJ, s.v., 2).

<sup>761</sup> Πολιτεία a ici clairement le sens de « gouvernement démocratique », comme c'est le plus souvent le cas dans les *Harangues*. Cf. LSJ, s.v. III, 2. Cf. Démosthène, *I Ol.*, 5 ; *III Ol.*, 21 et 26 ; *II Phil.*, 21 ; *Chers.*, 43 ; *Rhod.*, 20. On remarquera en particulier, *Chers.*, 40 et 43 = *IV Phil.*, 11 et 15, susceptibles d'éclairer le sens de notre passage : οὐδενὶ μέντοι μᾶλλον ἢ τῇ πολιτεία πολεμεῖ οὐδ' ἐπιδουλεύει, καὶ σκοπεῖ μᾶλλον οὐδὲ ἐν [οὐδὲν, *IV Phil.*] τῶν πάντων, ἢ πῶς ταύτην καταλύσει. » et « Πρῶτον μὲν δὴ τοῦτο δεῖ, ἐχθρὸν ὑπεληφέναι τῆς πολιτείας καὶ τῆς δημοκρατίας ἀδιάλλακτον ἐκείνον [*sc.* Φίλιππον]... (« Mais c'est à notre constitution surtout qu'il fait la guerre, c'est contre elle qu'il complot, et rien ne lui est plus à cœur que de [trouver moyen de, *Chers.*] la détruire. » et « Donc, en premier lieu, tenez-le [*sc.* Philippe] [pour l'ennemi de notre constitution, *Chers.*] pour l'adversaire irréconciliable de la démocratie ; », trad. M. Croiset ; nous soulignons). En ce qui concerne les Lacédémoniens, leur politique étrangère a toujours appuyé les régimes aristocratiques, ne serait-ce qu'à Athènes.

<sup>762</sup> Διασπάω apparaît dans trois autres métaphores politiques : Hérodote, I, 59 (Τούτων δὲ ὧν τῶν ἐθνέων τὸ μὲν Ἀττικὸν κατεχόμενον τε καὶ διεσπασμένον ἐπυρνήανετο ὁ Κροῖσος ὑπὸ Πεισιστράτου τοῦ Ἴπποκράτεος τοῦτον τὸν χρόνον τυραννεύοντος Ἀθηναίων. : « Des peuples en question, Crésus apprit que l'un, le peuple athénien, était asservi et divisé sous Pisistrate fils d'Hippocrate, alors tyran d'Athènes. », trad. Ph.-E. Legrand ; Hérodote fait référence à la stasis, cf. Woods, 1873, p. 46 *ad loc.*) ; Platon, *Lois*, IX, 875 a 7-8 ((...) τὸ μὲν γὰρ κοινὸν συνδεῖ, τὸ δὲ ἴδιον διασπᾷ τὰς πόλεις... : « (...) le bien commun assemble, le bien particulier déchire les cités... », trad. A. Diès) ; Xénophon, *Cyropédie*, VIII, 5, 25 ((...) Περασῶν νόμους διασπᾶν... : « (...) mettre en pièce les lois perses... »). Cette dernière métaphore demeure la seule que l'on puisse véritablement rapprocher de celle de Démosthène.

Les deux autres occurrences présentent une métaphore structurellement similaire : la différence tient dans le contexte – les débats relatifs aux affaires d’Eubée dans un cas, à celles de la Chersonèse, qui font intervenir directement Philippe, dans l’autre<sup>763</sup> – et dans le caractère indéterminé de la seconde. Dans le *Sur la paix* (62), Démosthène se présente en effet nommément comme la victime ou la proie déchiquetée, tandis que la *Quatrième Philippique* (63) envisage une pure hypothèse (ὄντιν’) : l’individu mis en pièce serait l’orateur qui proposerait de voter la guerre contre Philippe, que l’on rendrait alors responsable de l’hostilité de ce dernier contre la cité, et donc des revers qu’elle pourrait subir<sup>764</sup>. Bien sûr, Démosthène pense à lui-même en évoquant ce schéma général, mais justement pour récuser une telle position : cette image rejoint le thème du bon conseiller, que nous voyons ici en cours de gestation. Celui-ci se contente en effet de donner les avis salutaires tandis qu’il revient aux citoyens d’agir concrètement<sup>765</sup>.

Dans les deux cas, les fauves renvoient aux adversaires de Démosthène, et plus précisément à des orateurs corrompus soit par Plutarque, le tyran d’Érétrie renversé par la révolte d’Eubée (ὑπὸ τῶν ἐπὶ μικροῖς λήμμασι πολλὰ καὶ μεγάλα ὑμᾶς ἀμαρτάνειν πεισάντων), soit par Philippe (τοῖς παρ’ ἐκείνου μισθορνοῦσι). Il s’agit là des « mauvais » conseillers, nuisibles à la cité, qui s’opposent à l’attitude du premier ; dans le cas des affaires d’Eubée, la métaphore stigmatise plus spécifiquement Eubule, sans le nommer, qui persuada le peuple d’intervenir militairement, contre l’avis de Démosthène qui privilégiait les secours à Olynthe, en guerre contre Philippe à la même époque<sup>766</sup>.

<sup>763</sup> Les premières datent de 348 ; les secondes de 341.

<sup>764</sup> Démosthène, *IV Phil.*, 17-8.

<sup>765</sup> C’est ce que montre, *Chers.*, 68-75, dont ce passage de la *Quatrième Philippique* est le décalque ; cf. en particulier le début et la fin, *ibid.*, 68 et 75 : Εἰτά φησιν ὃς ἂν τύχη παρελθόν· « Οὐ γὰρ ἐθέλεις γράφειν οὐδὲ κινδυνεύειν (...). Οὕτω τοίνυν καὶ περὶ ὧν ἂν ἐγὼ λέγω καὶ περὶ ὧν ἂν ὁ δεῖνα εἴπῃ, τὰ μὲν ἔργα παρ’ ὑμῶν αὐτῶν ζητεῖτε, τὰ δὲ βέλτισθ’ ἂν ἐπιστηθῆ λέγειν παρὰ τοῦ παρόντος. (« Là-dessus, tel ou tel vient à cette tribune m’interpeller : “Ainsi, Démosthène, tu te refuses à proposer un décret ? Tu ne veux pas te risquer ?” (...) Eh bien, de même, lorsque je vous parle comme je viens de le faire, moi ou tout autre, c’est de vous-même que vous devez attendre l’action ; à l’orateur, ne demandez que de vous donner, en connaissance de cause, le meilleur avis. », trad. M. Croiset). En dépit de la réponse de Démosthène, il paraît difficile de ne pas donner raison à son contradicteur : l’orateur donne l’impression de ne pas vouloir prendre de risques et se défait de toute responsabilité ; dans ces conditions, cela ne coûte pas grand chose de parler. C’est le contraire de la « doctrine » du bon conseiller dans sa version achevée, telle qu’elle sera développée dans le *Sur la couronne* : le conseiller « expose son avis avant les événements et s’offre comme responsable devant ceux qu’il a persuadés... » ((...) πρὸ τῶν πραγμάτων γνώμην ἀποφαίνεται, καὶ δίδωσιν ἑαυτὸν ὑπεύθυνον τοῖς πεισθεῖσι..., *Cour.*, 189 (trad. G. Mathieu)). Démosthène a par conséquent évolué dans la conception du rôle dévolu à l’orateur.

<sup>766</sup> (...) πάντες ὑμεῖς ἔγνωτε τήν τε τῶν ταῦτα πεισάντων κακίαν καὶ τὸν τὰ βέλτιστ’, εἰρηκότ’ ἐμέ. (« (...) vous reconnaissez tous la perfidie des conseillers qui vous avaient suggéré cette politique et la justesse de mes avis. »), *Paix*, 5 (trad. M. Croiset). La politique en question désigne l’intervention en Eubée, pour soutenir Plutarque. Sur cette affaire et les positions contraires d’Eubule et de Démosthène, cf. Carlier, 2006, p. 127-8, et 1995, p. 99-100.

Cette métaphore, propre à ces deux passages de Démosthène, avec sa cohérence sémantique, paraît forte et originale chez les orateurs. Elle rappelle l'image des *Cavaliers* d'Aristophane où le poète présente le peuple, asservi par les démagogues grâce à la misthophorie, comme un chien que l'on excite attaquer quelqu'un<sup>767</sup>.

Ce n'est pas le cas de l'occurrence suivante (64), qui présente une métaphore très usuelle : le verbe δάκνω, « mordre », à l'actif et au passif, s'emploie depuis Homère pour signifier une douleur psychologique ou physique, la cause de la souffrance occupant respectivement les fonctions de sujet et de complément d'agent<sup>768</sup>. La métaphore est fréquente en poésie, et plus particulièrement chez les Tragiques et les Comiques, mais elle se rencontre aussi en prose, quoique plus rarement<sup>769</sup> ; Démosthène est en tout cas le seul orateur à l'employer.

Elle exprime ici la souffrance psychologique que représente pour Midias l'idée de devoir déboursier la somme correspondant à l'amende à laquelle il avait été condamné par l'arbitre Straton, suite à une plainte de Démosthène<sup>770</sup>. Aristophane emploie déjà l'image en rapport avec l'argent<sup>771</sup>.

Signalons enfin que D. M. MacDowell, afin de résoudre une possible difficulté textuelle qui se présente dans le *Contre Midias*, 148, propose de lire ἐποίησεν δακνόμενος au lieu du texte des manuscrits, qui donne ἐδεικνύμενος<sup>772</sup>. Nous aurions alors une seconde métaphore de la morsure, avec un point de vue inversé : Midias serait désormais la bête qui mord des citoyens athéniens. Démosthène exprimerait ainsi par la « morsure » les violences et

---

<sup>767</sup> Aristophane, *Cavaliers*, 704-5. Texte cité ci-dessous, p. 363.

<sup>768</sup> Cf. LSJ, s.v., III ; Homère, *Iliade*, V, 493. La métaphore apparaît d'autant plus courante que le verbe δάκνω admet des substituts dès Homère : *ibid.*, VI, 202 (θυμὸν κατέδων) ; *Odyssée*, VIII, 185 (θυμοδακῆς γὰρ μῦθος), et IX, 75 (ὁμοῦ καμάτω τε καὶ ἄλγεσι θυμὸν ἔδοντες). On trouve aussi βρούκω, cf. LSJ, s.v., I ; Blümner, 1891, p. 201.

<sup>769</sup> Cf. Van Leeuwen, 1896, p. 13, ad « 43. δάκνω γ' ἐμαντὸν » ; Taillardat, 1965, p. 8, p. 153-5 et p. 218, avec les n. 4, p. 153, 1, p. 154, et 3, p. 218 pour un aperçu des occurrences ; Blümner, 1891, p. 200-1 ; Dumortier, 1935, p. 152 ; Hörmann, 1934, p. 70 (« <δάκνειν> ist in der Tragödie eine gewöhnliche Metapher », tellement courante que l'auteur ne prend pas la peine de proposer un relevé des occurrences) ; Linwood, 1847 I, s.v. Δάκνειν ; Ellendt, 1835 I, s.v. En prose, en dehors de Démosthène, la métaphore n'apparaît que chez Hérodote, VII, 16, α' ; Xénophon, *Cyropédie*, I, IV, 13 et IV, III, 3 ; Platon, *Banquet*, 218 a et *République*, V, 474 d.

<sup>770</sup> Pour cette affaire, cf. Démosthène, *Mid.*, 77-101.

<sup>771</sup> Οὐ γὰρ δάκνει σ', ὅταν δέη τίμιον πρίασθαι. (« Tu n'en souffres pas, toi, quand il faut la payer cher. »), Aristophane, *Guêpes*, 253 (trad. H. Van Daele ; il s'agit de l'huile pour les lampes, devenue rare à cause de la guerre).

<sup>772</sup> MacDowell, 1990, p. 364. Parmi les éditeurs modernes (après 1850), seul Weil, 1883, p. 176, propose aussi une correction du texte (ἐξακούμενος). Pour une revue complète de cette question, cf. Dilts, 2005, p. 213 *ad loc.* Voici le texte en question : Ἀντιθῶμεν δὴ τίς ὢν καὶ τίσι ταῦτ' ἐνδεικνύμενος (« Faisons donc un parallèle entre l'homme qu'il est et ceux aux dépens de qui il s'est manifesté... »), Démosthène, *Mid.*, 148 (trad. J. Humbert).



les actes par lesquels Midias nuirait à ses concitoyens<sup>773</sup>. Cette métaphore serait alors plus originale que la précédente, en sortant du cadre d'emploi usuel de ce verbe tel que nous l'avons évoqué, puisqu'une personne occuperait le rôle d'agent.

Les quatre dernières occurrences (65 à 68) concernent Aristogiton et s'inscrivent donc dans la métaphore filée de la bête féroce qui sert à le caractériser tout au long du discours.

Les trois premières expriment une métaphore similaire, soit en variant quelque peu le métaphorisant (65), soit en employant des verbes synonymes (66-67) : Démosthène emploie d'abord *σπαράπτω*, « mettre en pièce, déchiqueter », qui se dit au propre à propos de chiens ou de bêtes sauvages<sup>774</sup>. Or l'orateur mentionne qu'Aristogiton avait pour surnom *κύων τοῦ δήμου*, « chien du peuple », et évoque la morsure en lien avec cet animal<sup>775</sup> : l'orateur tire parti de ce surnom traditionnel pour un sycophante ou un démagogue en développant autour de lui, de manière originale, un réseau métaphorique serré qui le revivifie et lui donne une résonance inégalée. Plus précisément, ici *σπαράπτω* fait référence à des accusations, des attaques verbales, c'est-à-dire à l'activité du sycophante qu'est Aristogiton : ce dernier se comporte comme un chien dont les dents, la morsure, à savoir les paroles, prennent pour proie les stratèges<sup>776</sup>. Ce schème métaphorique apparaît à l'identique chez Aristophane, et chez Platon dans un sens quelque peu différent :

οἱ γέροντες οἱ παλαιοὶ μεμφόμεθα τῇ πόλει·  
 (...)  
 οἵτινες γέροντας ἄνδρας ἐμβαλόντες εἰς γραφὰς  
 ὑπὸ νεανίσκων ἔατε καταγελάσθαι ῥητόρων  
 (...)  
 ὁ δὲ νεανίας, ἐπ' αὐτῷ σπουδάσας ξυνηγορεῖν,  
 εἰς τάχος παίει ξυνάπτων στρογγύλοις τοῖς ῥήμασιν·

<sup>773</sup> Quelques exemples viennent d'être donnés, *ibid.*, 147.

<sup>774</sup> Cf. LSJ, s.v., 1 et Taillardat, 1965, p. 357.

<sup>775</sup> Voir Démosthène, *I Aristog.*, 40, texte cité ci-dessous, p. 202, avec n. 813 ; l'image est analysée p. 212-220. Sur les liens entre les deux, nous pouvons également citer le commentaire de Reiske, rapporté par Schaefer IV, 1827, p. 344, *ad loc.*, et par Dindorf VI, 1849, p. 1034, *ad loc.* : « Ductum id a canicula carunculam vellicante et ejus aliquid morsu revellere conante egregie convenit sycophantae esurienti et rabioso, in obvios quosque temere incurrenti, quemadmodum Verres quoque suos comites, Siciliae illos praedones, canes appellabat tribunal suum lambentes. ».

<sup>776</sup> « Ὅς εἰς τοῦθ' ἤκει πονηρίας ὥστ' ἐνδεδειγμένος ἤδη βοῶν, συκοφαντῶν, ἀπειλῶν οὐκ ἐπαύετο, οἷς μὲν ὑμεῖς τὰ μέγιστ' ἐνεχειρίζετε στρατηγοῖς [ὅτι αὐτῷ ἀργύριον αἰτοῦντι οὐκ ἔδοσαν] οὐδὲ τῶν κωπρώνων ἂν ἐπιστάτας ἐλέσθαι φάσκων... (« Sa scélératesse est si grande qu'étant déjà l'objet d'une dénonciation, il ne cessait pas de crier, de faire le sycophante, de menacer, de dire des stratèges, à qui vous confiez les intérêts les plus importants, qu'il ne les aurait même pas choisis pour inspecteurs des ordures. »), *ibid.*, 49 (trad. G. Mathieu).

κᾶτ' ἀνεγκύσας ἐρωτᾶ σκανδάληθρ' ἰστὰς ἐπῶν  
ἄνδρα Τιθωνὸν σπαράττων καὶ ταράττων καὶ κυκῶν.<sup>777</sup>

Εἴτ' ἂν ὑμεῖς τοῦτον ὥσπερ κυνίδι' ἐσπαράττετε·  
ἢ πόλις γὰρ ὠχρῶσα κὰν φόβῳ καθημένη,  
ἄττα διαβάλοι τις αὐτῆ, ταῦτ' ἂν ἤδιστ' ἤσθιεν.<sup>778</sup>

οἶμαι γὰρ σε οὐ λεληθῆναι ὅτι οἱ μειρακίσκοι, ὅταν τὸ πρῶτον λόγων γεύωνται, ὡς παιδιᾶ αὐτοῖς καταχρῶνται, ἀεὶ εἰς ἀντιλογίαν χρώμενοι, καὶ μμούμενοι τοὺς ἐξελέγχοντας αὐτοὶ ἄλλους ἐλέγκουσι, χαίροντες ὥσπερ σκυλάκια τῷ ἔλκειν τε καὶ σπαράττειν τῷ λόγῳ τοὺς πλησίον ἀεὶ.<sup>779</sup>

Aristophane vise à chaque fois les orateurs, sycophantes ou démagogues, qui multiplient les procès et se laissent corrompre, tandis que Platon développe une comparaison avec les jeunes gens qui font un mauvais usage de la dialectique. Nous constatons en outre que l'image de la « mise en pièce » se trouve explicitement associée dans les deux derniers exemples à la représentation du chien, grâce à des comparaisons, tout comme chez Démosthène<sup>780</sup>.

Ces images reprennent en outre une vision négative du chien comme bête féroce parce qu'il agresse et mord les personnes<sup>781</sup>.

Les deux métaphores suivantes opèrent une gradation par rapport à cette dernière, tout en manifestant un souci de *variatio*. Cette fois, en effet, une morsure bien réelle – donc un comportement de bête – est exprimée de façon métaphorique au moyen de trois synonymes

---

<sup>777</sup> « Nous, les Vieillards, les Anciens, nous faisons des reproches à la Cité. (...) vous nous impliquez, à notre âge, dans des procès, et nous laissez railler par de tout jeunes orateurs (...). Notre jeune accusateur cependant, qui par pur intérêt a intrigué pour être synégore, nous frappe de coups rapides et nous combat avec ses tirades serrées. Puis il nous traîne sur l'estrade et nous pose des questions où chaque mot est un piège ; si bien que Tithōnos est par lui mis en pièces, troublé, bouleversé. », Aristophane, *Acharniens*, 676-88 (trad. H. Van Daele).

<sup>778</sup> « Et vous, vous déchiriez leur victime comme font les roquets : car la cité, hâve, terrorisée, inerte, de tout ce que lui jetait la calomnie se repaissait avec délices... », *Paix*, 641-3 (*id.*). « Leur » renvoie aux orateurs (mentionnés *ibid.*, 635), Aristophane ayant plus précisément en tête Créon, le modèle du démagogue, à qui renvoie l'allusion finale du passage (Ταῦτα δ' ἦν ὁ δοῶν / βυρσοπόλης : « Et l'auteur de tout cela était un marchand de cuirs », *ibid.*, 647-8 (*id.*)). Cf. encore sur cette image de la bête féroce les passages des *Cavaliers* et des *Guêpes* analysés par Taillardat, 1965, p. 399-400 (Aristophane, *Cavaliers*, 804 ; *Guêpes*, 672, 674 et 701-5).

<sup>779</sup> « Tu n'es pas sans avoir remarqué, je pense, que les adolescents qui ont une fois goûté à la dialectique en abusent et s'en font un jeu, qu'ils ne s'en servent que pour contredire, qu'à l'exemple de ceux qui les confondent, ils confondent les autres à leur tour, et que, semblables à de jeunes chiens, ils prennent plaisir à tirailler et à déchirer avec le raisonnement tous ceux qui les approchent. », Platon, *Rép.* VII, 539 b 2-7 (trad. E. Chambry).

<sup>780</sup> Aristophane développe l'image du chien à propos du peuple ; cf. les passages des *Cavaliers* et des *Guêpes* analysés par Taillardat, 1965, p. 399-400 (Aristophane, *Cavaliers*, 804 ; *Guêpes*, 672, 674 et 701-5).

<sup>781</sup> Cf. par exemple Xénophon, *Helléniques*, II, 4, 41 et *Anabase*, III, 2, 35, dans deux comparaisons, avec le verbe δάκνω. À l'inverse, les Grecs ont aussi une vision positive du chien, animal fidèle et gardien des troupeaux ; cf. Homère, *Odyssée*, XVII, 290-327 ; Platon, *Rép.*, II, 375 a, *etc.*

dérivés de la même racine, qui signifient « manger, dévorer » : ἀπεσθίω, ἐσθίω et κατεσθίω<sup>782</sup>. Dans ce passage comique, la métaphore produit un effet d'amplification oratoire : Démosthène exagère afin de grossir le trait, proposant ainsi une véritable scène de comédie, dans laquelle Aristogiton se jette comme un fauve sur un codétenu pour lui « manger » le nez, c'est-à-dire pour le mordre, peut-être avec une violence telle que la victime en a gardé des séquelles – à moins qu'Aristogiton ne soit anthropophage !

Ἐσθίω et ses composés interviennent dans divers types de métaphores<sup>783</sup>, mais celle dont se rapproche Démosthène, cela ne nous surprendra pas, apparaît entre autres chez Aristophane « au sens de *molester*, surtout dans les menaces »<sup>784</sup>, la différence étant bien sûr que chez le premier il ne s'agit pas de paroles mais d'actes.

Or cette métaphore de la bête féroce sollicite à nouveau le sens politique de la notion, afin de bâtir implicitement une analogie entre deux types de communautés humaines, la prison et la cité : Aristogiton, du fait de son comportement de bête, est exclu par ses codétenus de leur société<sup>785</sup>, puisque, par définition, non seulement l'animal sauvage ne

<sup>782</sup> Cf. respectivement LSJ, s.v., I ; 1 ; 1, où il est précisé « in Hom. freq. of animals of prey », avec citation de Homère, *Iliade*, XVII, 542, à propos d'un lion qui dévore un taureau, avec LSJ, s.v. καταφαγεῖν, 1.

<sup>783</sup> Cf. Taillardat, 1965, p. 218 et 396-7. L'un des usages les plus courants de la métaphore depuis Homère, notamment chez les comiques, renvoie au fait de dilapider des ressources, de l'argent, un patrimoine ; avec ἐσθίω : Homère *Odyssée*, II, 123 ; III, 315 ; IV, 138 ; XV, 12 ; etc. (la métaphore s'applique systématiquement au comportement des prétendants qui vivent aux frais d'Ulysse, en son absence, pillant ses biens tels des fauves) ; avec κατεσθίω : Aristophane, *Cavaliers*, 258 ; Ménandre, fgmt. 247, 3-4 et 264, 7-8 Kassel/Austin (*PCG* VI/2, p. 171 et 178) = 287 et 303 Koerte (II, p. 108 et 113) = 349 et 363 Kock (*CAF* III, p. 102 et 105) ; Antiphane, fgmt. 27, 11 et 236 Kassel/Austin (*PCG* II, p. 324 et 453) = 26, 11 et 239 Kock (*CAF* II, p. 20 et 116) ; Alexis, fgmt. 128 Kassel/Austin (*PCG* II, p. 92) = 123 Kock (*CAF* II, p. 340) ; Anaxandride, fgmt. 46 Kassel/Austin (*PCG* II, p. 266) = 45 Kock (*CAF* II, p. 156) ; Anaxippe, fgmt. 1, 32 Kassel/Austin (*PCG* II, p. 301) = 1, 32 Kock (*CAF* III, p. 297) ; Hégésippe, fgmt. 1, 30 Kassel/Austin (*PCG* V, p. 550) = 1, 30 Kock (*CAF* III, p. 313) ; Eschine, *Contre Timarque* (I), 30, 31, 42, 94, 95, 96, 106 et 154 ; Démosthène, XXXVIII, 27 ; avec βρῦκω : Diphilus, fgmt. 42, 27 Kassel/Austin (*PCG* V, p. 75) = 43, 27 Kock (*CAF* II, p. 554). Pour d'autres emplois métaphoriques de ἐσθίω, cf. LSJ, s.v., 2.

<sup>784</sup> Taillardat, 1965, p. 356, qui cite Aristophane, *Cavaliers*, 698-401 (ἐκφάγω), et *Lysistrata*, 367 (βρῦκω ; τί δ', ἦν σποδῶ τοῖς κονδύλοις ; τί μ' ἐργάσει τὸ δεινόν ; / Βρῦκουσά σου τοὺς πλεύμονας καὶ τάντερον ἔξαμήσω. (« Et si je te mets en poussière avec mes poings ? Que me feras-tu de si terrible ? / En mordant, je t'arracherai poumons et entrailles. »), *ibid.*, 366/7 (trad. H. Van Daele)), et renvoie aussi à, *Nuées*, 810 et *Guêpes*, 1502, où la métaphore est exprimée par d'autres verbes ; sur βρῦκω, synonyme de δάκνω, cf. *supra*, p. 191, n. 768. Cette métaphore semble appartenir au langage courant depuis Homère, dans les menaces, cf. les passages cités par Van Leeuwen, 1900, p. 126 s.v. « 698. ἐκφάγω »], avec les n. 5 à 7, et Taillardat, 1965, p. 357, n. 3 : Homère, *Iliade*, IV, 35 ; XXII, 347 et XXIV, 212 ; Xénophon, *Anabase*, IV, 8, 14 et *Hellénique*, III, 3, 6.

<sup>785</sup> Καὶ μετὰ ταῦτα ψηφίζονται περὶ αὐτοῦ ταῦθ' οἱ ἐν τῷ οἰκήματι, μὴ πυρός, μὴ λύχνου, μὴ ποτοῦ, μὴ βρωτοῦ μηδενὸς μηδένα τούτῳ κοινωνεῖν (...). (« A la suite de cela, ses compagnons de cellule votent de ne partager avec lui ni feu, ni lampe, ni boisson, ni nourriture. »), Démosthène, *I Aristog.*, 61 (trad. G. Mathieu). Notons le détail important du « vote », qui renforce l'analogie avec la cité et le tribunal, c'est-à-dire avec la situation d'énonciation du discours. Pour le feu – sans lequel il n'y aurait pas de lampe – comme caractère essentiel de l'homme et de la civilisation, d'une part, on pourra se reporter au mythe de Prométhée, aussi bien dans la version d'Hésiode (*Théogonie*, 535-616) que dans celle de Protagoras (Platon, *Prot.*, 320 c 8 - 322 d 5). Le partage de la nourriture et de la boisson renvoie d'autre part à cette communion sociale que représentait le banquet, dans un cadre religieux, si bien que cet élément se trouve lié à une autre caractéristique définissant l'humanité, à savoir le respect des dieux, cf. *a contrario* des nombreux banquets qui scandent l'*Odyssée* le festin

connaît aucun lien socio-politique, mais encore il manifeste contre lui une hostilité radicale<sup>786</sup> ; si dans ce niveau inférieur de communauté Aristogiton subit un tel traitement, à plus forte raison faut-il lui appliquer le même sur le plan de la cité. Plus radicalement, Aristogiton représente un monstre anthropophage et « asocial » (ἄμεικτον) en tous points semblable aux Cyclopes tels qu'Homère en a fixé le portrait<sup>787</sup>, et met donc en grave danger l'ordre politique : il est nécessaire de le mettre hors d'état de nuire.

Or le modèle des Cyclopes concorde parfaitement avec les verbes de dévoration employés par Démosthène, dont il renforce les connotations, en présentant Aristogiton comme un monstre anthropophage. Le cyclope Polyphème, en effet, dévore les compagnons d'Ulysse dans l'épisode célèbre de l'*Odyssée*. Surtout, cet épisode est réécrit avec dérision dans le drame satyrique d'Euripide intitulé *Le Cyclope* : Polyphème, lors de son entrée en scène, est dépeint par le dramaturge avec une démesure (*hybris*) et une impiété toutes gastronomiques... Il apparaît comme un monstrueux glouton entouré de toute une équipe de cuisiniers – les satyres composant le chœur –, obsédé par la nourriture et la boisson, qui ne pense qu'à se remplir la panse, « la plus grande des divinités », et qui dévore deux des compagnons d'Ulysse<sup>788</sup>. Euripide s'inspire sans doute du thème de la nourriture, fréquemment employé par Aristophane pour dénoncer la voracité des démagogues qui s'empiffrent aux dépens du peuple, en particulier dans les *Cavaliers*<sup>789</sup> ; de la même manière, la pièce d'Euripide est susceptible d'une lecture politique, qui dénonce les excès des oligarques et se moque de ces jeunes ambitieux hédonistes et sans scrupules, dont Calliclès ou Alcibiade offrent le modèle. Comme l'écrit R. Seaford dans son introduction à la pièce, « l'un

---

monstrueux du cyclope anthropophage – comme Aristogiton –, Homère, *Odyssée*, IX, 105-559 (le passage, qui offre une définition de l'humanité et de la civilisation par opposition à la sauvagerie des Cyclopes, dans tous les sens du terme – comme les bêtes, notamment, ils n'ont ni arts ni organisation politique, cf. *ibid.*, 105-15 et 125-36 ; cf. Platon, *Prot.*, 320 c 8 - 322 d 5 –, se clôt de façon significative sur un banquet dans les formes, même si Zeus n'agrée pas les offrandes, *ibid.*, 543-59) ; Euripide lie en effet les deux aspects en qualifiant Polyphème de « bête abhorrée des dieux » (θηρὶ τῷ θεοστρυγεῖ) et de « bête mangeuse d'hôtes » (θηρὸς τοῦ ξενοδαίτα), respectivement : *Cyclope*, 602 et 658 (trad. L. Méridier).

<sup>786</sup> Cf. *supra*, p. 182, avec la n. 730, et p. 184.

<sup>787</sup> Sur l'anthropophagie des Cyclopes opposée aux caractères de l'humanité civilisée, cf. ci-dessus, p. 194, n. 785. Sur l'adjectif ἄμεικτον qualifiant Aristogiton en Démosthène, *I Aristog.*, 58, et employé pour les Cyclopes, cf. *supra*, p. 184, avec la n. 741. Les *Oiseaux* d'Aristophane offrent une autre réflexion sur la sauvagerie et la civilisation au travers de figures animales, avec le repoussoir du cannibalisme, selon Corbel-Morana, 2012, p. 171-207.

<sup>788</sup> Ἡ γῆ δ' ἀνάγκη, κἂν θέλῃ κἂν μὴ θέλῃ, / τίκτουσα ποῖαν τὰμὰ παίνει βοτά. / Ἄγῶ οὔτινι θύω πλὴν ἔμοι, θεοῖσι δ' οὔ, καὶ τῇ μεγίστῃ, γαστρὶ τῆδε, δαιμόνων. / Ὡς τοῦμπειν γε κάμφαγειν τοῦφ' ἡμέραν / Ζεὺς οὔτος ἀνθρώποισι τοῖσι σῶφροσιν, / (...) (« La terre, par force, qu'elle le veuille ou s'y refuse, enfante l'herbe qui engraisse mes bêtes. Je ne les immole à personne qu'à moi, – non aux dieux – et à la plus grande des divinités, (*avec un geste*) ce ventre que voici. Car boire et manger au jour le jour, voilà Zeus pour les gens de sens... », trad. L. Méridier), Euripide, *Le Cyclope*, 332-7 ; cf. *ibid.*, 214-9, 241-52, 313-46, 356-436, etc.

<sup>789</sup> Cf. Corbel-Morana, 2012, p. 65-75. Cf. par exemple, Aristophane, *Cavaliers*, 280-3, 309-13, 353-62, 927-40, etc.

des aspects de la figure de Polyphème dans *Le Cyclope* est une caricature d'une certaine idéologie contemporaine hostile à la démocratie »<sup>790</sup>. L'allusion au cyclope permet ainsi à Démosthène d'insister sur l'horreur comique de la scène qu'il brosse.

Avant de se lancer dans la saynète de la prison, qui termine la liste des turpitudes du personnage dans ses affaires privées, Démosthène vient de conclure une première série d'exemples par la métaphore de la bête (τὸ θηρίον), « impure » (μαρόν) et « asociale » (ἄμεικτον)<sup>791</sup>. Or, dans la pièce d'Euripide, Ulysse qualifie Polyphème d'« homme asocial » (ἄμεικτον ἄνδρα)<sup>792</sup> en conclusion du récit haut en couleur qu'il fait au coryphée de la scène de cannibalisme au cours de laquelle Polyphème dévore deux de ses compagnons : il l'invite par là à s'enfuir avec lui. Enfin, pour ce faire, à l'issue de ce récit, Ulysse rappelle la nature de bête malfaisante qui est celle du cyclope : il expose au coryphée ce qu'il prévoit pour « le châtement de la bête scélérate » (τιμωρίαν / θηρὸς πανούργου)<sup>793</sup>. C'est précisément ce que veut obtenir Démosthène par le rappel des actes d'Aristogiton dans sa vie privée : « Quel châtement (τιμωρία) serait à leur hauteur ? Pour moi, la mort du moins m'apparaît comme trop faible. »<sup>794</sup> De la même manière, Ulysse ne se satisfait pas de la mort pour Polyphème : il entend déployer une ruse (δόλιος) pour lui infliger un châtement horrible, en lui crevant l'œil<sup>795</sup>. Au-delà des effets rhétoriques de l'hyperbole, le propos de Démosthène fait écho à ce scénario.

Ces parallèles font donc du *Cyclope* d'Euripide un intertexte possible pour le passage de Démosthène. D'autant plus que la tonalité de la pièce convient parfaitement, entre comique aristophanesque et horreur destinée à mettre en émoi le public.

---

<sup>790</sup> « One aspect of the figure of Polyphemos in *Cyc.* is a caricature of a certain contemporary anti-democratic ideology. », Seaford, 1984, p. 53 ; le terme hédonisme est employé *ibid.*, à propos du contraste entre le raffinement impliqué et le cannibalisme, d'où provient la force de la caricature. Méridier, 1926, p. 12, évoquait quant à lui « une sorte de matérialisme, sommaire sans doute, écho ou caricature des théories que professaient au V<sup>e</sup> siècle les *libertins* d'Athènes. » Le parallèle avec le portrait de Calliclès dans le *Gorgias* de Platon est développé par l'auteur, *ibid.*, p. 52-5, 168, *ad v.* 336-40, et 169, *ad v.* 338-9. La référence à Alcibiade se justifie au vu du lieu où Euripide situe l'action dramatique : la Sicile, puisque c'est Alcibiade qui, par ambition, a poussé les Athéniens à se lancer à la conquête de l'île. Cette interprétation n'est valable que si l'on accepte les arguments de Seaford, 1984, p. 48-51, en faveur d'une date tardive, après 411, donc deux ans après la défaite de 413 en Sicile. L'auteur, *ibid.*, p. 55, en tire argument pour suggérer que la situation d'Ulysse et de ses compagnons, prisonniers du cyclope, rappelle les malheurs des prisonniers athéniens.

<sup>791</sup> Première série d'exemples : Démosthène, *I Aristog.*, 54-9. Métaphore de la bête : § 58. Saynète de la prison : § 60-3.

<sup>792</sup> Euripide, *Le Cyclope*, 429.

<sup>793</sup> *Ibid.*, 441-2 (trad. L. Méridier). L'expression θηρὸς πανούργου est mise en valeur par le rejet en tête de vers.

<sup>794</sup> Τίς ἀξία τιμωρία ; Θάνατος μὲν γὰρ ἔμοιγε μικρὰ φαίνεται., Démosthène, *I Aristog.*, 59 (trad. G. Mathieu).

<sup>795</sup> Euripide, *Le Cyclope*, 443-65 : le coryphée veut la mort du cyclope, mais Ulysse a une autre idée !

La scène de Démosthène est imitée par Dinarque dans un discours composé pour un plaideur anonyme, un an plus tard, à l'occasion d'un autre procès contre Aristogiton, dans le cadre de l'affaire d'Harpale, en 323<sup>796</sup>. Le parallèle permet de mieux apprécier la vigueur et l'originalité de Démosthène, parce que Dinarque s'en tient à un rapide résumé des faits, en omettant tout les détails à sensation. En particulier, il ne reprend ni l'image de la dévoration ni les allusions littéraires autour de la notion de « mélange », qui encadrent le récit de Démosthène (ἄμεικτον ; καταμείξετε). Son propos se présente d'ailleurs comme un discours rapporté<sup>797</sup>. Le logographe insiste pour sa part sur le fait que les codétenus d'Aristogiton l'ont mis au ban de leur société, et conclut son résumé par la métaphore de la bête (τὸ θηρίον). Il reprend donc à Démosthène cette dernière, ainsi que l'idée par laquelle lui-même concluait sa scène, avec des parallèles étroits dans la formulation et la construction syntaxique, comme le montre la comparaison suivante :

Καὶ μετὰ ταῦτα ψηφίζονται περὶ αὐτοῦ ταῦθ' οἱ ἐν τῷ οἰκήματι, μὴ πυρός, μὴ λύχνου, μὴ ποτοῦ, μὴ βρωτοῦ μηδενὸς μηδένα τούτῳ κοινωνεῖν [μηδὲ λαμβάνειν μηδ' αὐτὸν τούτῳ διδόναι]. (...) Εἴτ' οὐκ αἰσχύνεσθ', ὧ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, εἰ οἱ μὲν ἐπὶ πονηρία καὶ τοῖς ἐσχάτοις ἐμπεπωκότες εἰς τὸ οἶκημα τοσοῦτῳ τούτον ἠγήσανθ' ἑαυτῶν εἶναι πονηρότερον ὥστ' ἄμεικτον ἑαυτοῖς καταστήσαι, ὑμεῖς δ' ἐξεληλακότων τῶν νόμων αὐτὸν ἐκ τῆς πολιτείας εἰς ὑμᾶς αὐτοὺς καταμείξετε ;

Démosthène, *I Aristog.*, 61 et 63<sup>798</sup>

αὐτὸν δὲ τούτον, ὅτ' εἰς τὸ δεσμοτήριον τὸ πρῶτον ἀπήχθη — πολλάκις γὰρ ἴστε δήπου τούτο γεγενημένον —, τοιαῦτα τολμήσαντα ποιεῖν αὐτοῦ, ὥστ' ἐκείνους ἀποψηφίσασθαι μήτε πῦρ ἐναύειν τούτῳ μήτε συσσιτεῖν μηδένα μήτε θυσιῶν τῶν γιγνομένων κοινωνεῖν. Καίτοι, ὧ Ἀθηναῖοι, τίνα χρῆ τούτον νομίζειν διάνοιαν ἔχειν, ὅς διὰ μὲν πονηρίαν εἰς τὸ δεσμοτήριον ἐνέπεσεν, [10] ἐκεῖ δ' ὦν παρὰ τοῖς ἐκ τῶν ἄλλων ἀνθρώπων κακούργοις ἀπηγμένους οὕτως εἶναι πονηρὸς ἔδοξεν, ὥστε μηδ' ἐκεῖ τῶν ἴσων ἀξιούσθαι τοῖς ἄλλοις...

Dinarque, *Contre Aristogiton* (II), 9-10<sup>799</sup>

<sup>796</sup> Cf. Mathieu, 1947, p. 132 ; M. Nouhaud, in Nouhaud et Dors-Méary, 1990, p. XVII.

<sup>797</sup> La phrase précédant le passage que nous citons ensuite était lancée par : Καὶ τίς ὑμῶν οὐ πολλάκις ἀκήκοεν ὅτι... (« Or, vous savez tous — le fait est notoire — que... »), Dinarque, *Contre Aristogiton* (II), 8 (trad. L. Dors-Méary). L'infinitif ποιεῖν, que l'on trouve au début du passage en question, dépend donc d'un verbe de connaissance sous-entendu ; L. Dors-Méary choisit de traduire par : « on vous a raconté comment » (*ibid.*, 9). Le verbe ἀκούω suivi de l'infinitif signifie : « entendre dire que ».

<sup>798</sup> « A la suite de cela, ses compagnons de cellule votent de ne partager avec lui ni feu, ni lampe, ni boisson, ni nourriture. (...) Et alors n'avez-vous pas honte, Athéniens, si cet homme, que les gens jetés en prison pour les crimes les plus déshonorants, ont jugé tellement plus criminel qu'eux, qu'ils l'ont exclu de leur société, vous, quand les lois l'ont expulsé de la vie politique, vous allez le laisser se mêler à vous ? », trad. G. Mathieu.

<sup>799</sup> « Quant à lui, lors de sa première incarcération, — vous savez évidemment qu'il en a subi bien d'autres — on vous a raconté comment il s'y conduisit de façon si impudente que ses codétenus décidèrent par un vote de lui

Les coïncidences sont trop étroites pour les attribuer au hasard. À la différence des parallèles que l'on peut parfois observer entre Eschine et Démosthène dans des discours relatifs au même procès, il ne saurait être ici question d'une révision *a posteriori* qui aurait eu pour dessein d'adapter une première version aux propos effectivement tenus par l'adversaire. Les deux discours concernés, à une année d'intervalle, n'appartiennent pas au même procès. Par conséquent, la conclusion s'impose : Dinarque a composé son plaidoyer en s'appuyant sur un discours que Démosthène avait composé à l'occasion d'une précédente affaire contre le même Aristogiton, *et dont il disposait*. Nous avons donc là une preuve que Démosthène mettait en circulation une version écrite de certains de ses discours.

La précision des reprises lexicales et syntaxiques, notamment l'utilisation de la même métaphore générale de la bête, plaide en ce sens. De plus, le résumé de l'argument de Démosthène opéré par Dinarque est plus vaste que nos simples constatations à propos de la scène de la prison : Dinarque condense en réalité tout le passage sur les forfaits privés d'Aristogiton, dont il ne conserve que le comportement à l'égard du père *puis* la prison ; chez Démosthène, l'exemple du père ouvrait la série<sup>800</sup>. En d'autres termes, nous avons chez Dinarque le premier et le dernier exemples présentés par Démosthène. Le logographe réécrit donc le passage en sélectionnant les matériaux.

La dernière métaphore de la bête sauvage se présente différemment des précédentes, parce qu'elle recourt à une autre caractéristique : Démosthène ne convoque plus l'image de la bête qui mord ou dévore mais de l'animal qui charge pour blesser, toujours appliquée à Aristogiton.

Cette réalité est évoquée, en effet, par les termes *προπετώς*, « tête la première, tête baissée », et *προσγκρούω*, « frapper contre, heurter », que Démosthène remotive en sollicitant le sens étymologique, étant donné que ces mots ne s'emploient couramment à l'époque classique que dans des acceptions figurées, respectivement « à la hâte » et « se heurter à un obstacle, offenser »<sup>801</sup>. Cette remotivation apparaît pour *προσγκρούω* avec l'emploi, à la fin

---

refuser le feu et de lui interdire toute participation à leurs repas et à leurs sacrifices. Eh bien ! Athéniens, quel caractère faut-il prêter à un homme qui fut jeté en prison pour sa conduite criminelle [10] et qui, une fois là, parmi des malfaiteurs retranchés de la société de leurs semblables, a fait si mauvaise impression que, même là, on se refusait à le traiter comme les autres ? », trad. L. Dors-Méary.

<sup>800</sup> Démosthène, *I Aristog.*, 54 ; Dinarque, *Contre Aristogiton* (II), 8.

<sup>801</sup> Cf. d'une part LSJ, s.v., III, 2 et Chantraine, 1999, s.v. *πίπτω*, p. 905 ; d'autre part LSJ, s.v., II et Chantraine, 1999, s.v. *κρούω*, p. 588. *Προπετώς* n'est pas attesté au sens propre par LSJ, s.v. ; on ne trouve ce sens propre qu'avec l'adjectif *προπετής*, cf. LSJ, s.v., I, 1 et 2 ; Bailly, s.v., I et II avec 1. En ce qui concerne le sens propre de *προσγκρούω*, LSJ, s.v., II ne mentionne que trois occurrences pour la période qui nous intéresse (une chez

du passage, du verbe πλήττω, qui possède en effet le plus souvent un sens concret<sup>802</sup>. La métaphore se fonde donc sur une syllepse, en rappelant le comportement bien connu du sanglier qui attaque les chasseurs :

Τὸν δ' ἀνδρῶν τε κυνῶν τε περὶ κτύπος ἦλθε ποδοῖσιν,  
ὡς ἐπάγοντες ἐπήσαν· ὁ δ' ἀντίος ἐκ ξυλόξιοιο,  
φρίξας εὖ λοφιήν, πῦρ δ' ὀφθαλμοῖσι δεδορκῶς,  
στή ῥ' αὐτῶν σχεδόθεν...  
(...) ὁ δέ μιν [sc. ὁ Ὀδυσσεὺς] φθάμενος ἔλασεν σὺς  
γουνὸς ὕπερ, πολλὸν δὲ διήφυσε σαρκὸς ὀδόντι  
λικριφὶς ἀίξας...<sup>803</sup>

ἐὰν γὰρ ἀποχωρῶν [sc. ὁ ὕς] ἐμπέση εἰς πυκνοὺς, κίνδυνος πληγῆναι· ᾧ γὰρ ἂν  
προσπέση, εἰς τοῦτον τὴν ὀργὴν κατέθετο<sup>804</sup>.

Ces deux passages permettent d'apporter quelque éclairage sur l'image du *Contre Aristogiton I*, parce que, si les mots ne sont pas les mêmes, nous y reconnaissons toutefois une idée similaire, avec la charge de la bête, suggérée par un adjectif – pour l'idée d'opposition – puis un verbe chez Homère (ἀντίος et φθάμενος), par une périphrase chez Xénophon (εἰς τοῦτον τὴν ὀργὴν κατέθετο). En outre, ils permettent de voir que Démosthène file la métaphore : le groupe des citoyens réunis à l'assemblée (ἅπανσι, ἄθρόους πάντας ὑμᾶς) correspond au groupe des chasseurs qui se fait culbuter chez Xénophon (πυκνοὺς) ; pour parler familièrement, le sanglier/Aristogiton fonce dans le tas pour « frapper » (προσκραύων et οἱ πεπληγμένοι chez Démosthène, qui encadrent le passage ; ἔλασεν chez Homère ; de nouveau le passif de πλήττω avec πληγῆναι chez Xénophon), la blessure renvoyant aux

---

Platon et deux chez Épicure) ; le passage de Démosthène, *Cour.*, 254 devrait être rangé dans les acceptions figurées. Pour les sens figurés, cf. respectivement LSJ, s.v., III, 2 et s.v., III.

<sup>802</sup> Cf. LSJ, s.v. πλήσσω, I, 1. Ici, Démosthène joue à nouveau sur une syllepse avec un sens figuré de ce verbe, spécifique de la voix passive : « être vaincu » chez les historiens, et « être frappé » par le malheur chez Hérodote et surtout chez les Tragiques, cf. LSJ, s.v., II, 1 avec les occurrences citées (Sophocle, *Antigone*, 819, se tient un peu à part parce que la métaphore concerne une maladie). En effet, il est question non pas de coups physiques, quoique cela reste possible, mais des procès qu'Aristogiton intente à ses victimes pour leur extorquer de l'argent ; οἱ πεπληγμένοι signifie donc à la fois « ceux qui ont été vaincus » en perdant leur procès, et « ceux qui ont été frappés par le malheur » d'être condamnés ou contraints à lui verser de l'argent.

<sup>803</sup> « La bête entend les hommes et les chiens et les pas qui lui viennent dessus : fonçant hors du fourré, toutes soies hérissées, les prunelles en feu, elle était là, debout ; (...). La bête le [sc. Ulysse] devance et le boue à la cuisse et, filant de côté, emporte à sa défense tout un morceau de chair... », Homère, *Odyssée*, XIX, 444-51 (trad. V. Bérard).

<sup>804</sup> « car s'il tombe, en se retirant, sur des chasseurs en ordre serré, on risque d'être blessé : il tourne en effet sa fureur contre celui qu'il attaque. », Xénophon, *L'Art de la chasse*, X, 8 (trad. E. Delebecque). Cf. encore Homère, *Illiade*, XI, 415-8 ; Platon, *Euthydème*, 294 d 5-7 ; Xénophon, *L'Art de la chasse*, 12-6. Le sanglier est qualifié de θηρίον chez Xénophon, *ibid.*, X, 1, 3, 6, 12, 13 et 20.



injures et à l'argent injustement soutiré (Λοιδορούμενος γὰρ ἐν ταῖς ἐκκλησίαις, qui glose directement la métaphore en lui étant coordonné, et συκοφαντῶν, αἰτῶν, εἰσπράττων ἀργύριον). Enfin, comme le sanglier d'Ulysse, Aristogiton « frappe de côté » (λικριφίς ἀίξας ; παρακρούσηται) : l'utilisation d'un second composé de κρούω, qui s'emploie uniquement à la voix moyenne à l'époque classique dans le sens figuré de « tromper »<sup>805</sup>, à proximité immédiate du premier suggère que Démosthène, là encore, joue par une syllepse sur le sens étymologique ; ce dernier se trouve sollicité par cette sorte de polyptote qui, en raison du rapprochement entre les deux verbes, fait ressortir avec insistance l'élément commun, κρούω, qui signifie couramment au propre « frapper »<sup>806</sup> et suggère ainsi la charge du sanglier.

Or celui-ci est également une bête qui mord<sup>807</sup>, si bien que cette métaphore appartient au réseau qui parcourt tout le discours, d'autant qu'il s'agit en partie d'insultes au plan du métaphorisé, tout comme au § 50 avec σπαράττω (65)<sup>808</sup>.

Nous avons ainsi affaire à une image assez hardie et originale, caractères renforcés par le soin que prend Démosthène à la filer, alors qu'elle reste discrète et s'insère avec beaucoup d'aisance et de naturel dans le discours grâce à un véritable tour de force rhétorique, dans la mesure où elle repose entièrement sur des syllepses de sens et des effets de remotivation étymologique.

Ce groupe d'images se présente donc de manière très cohérente : Démosthène s'en sert pour vilipender ses adversaires à la tribune ou dans les tribunaux. Seules deux occurrences n'obéissent pas à ce schéma. Celle de la *Première Philippique* (61), d'abord, où le roi de Macédoine apparaît dans le rôle du fauve au niveau des affaires internationales ; mais il s'agit toujours d'un adversaire. Celle du *Contre Midias* (64), enfin, qui renvoie à un sentiment d'avarice.

Ce schéma général vise en particulier à mettre en évidence le caractère nuisible de sycophantes comme Aristogiton, dont les paroles s'avèrent aussi acérées que les dents des bêtes sauvages, ou plus généralement de mauvais orateurs, de mauvais conseillers, au contraire de Démosthène. Ainsi, la moitié des occurrences sollicitent ou rappellent le thème

<sup>805</sup> Cf. LSJ, s.v. παρακρούω, I, 2, et Chantraine, 1999, s.v. κρούω, p. 588.

<sup>806</sup> Cf. LSJ, s.v.

<sup>807</sup> Ἐὰν δὲ θήλεια ἢ ἡ ἐμπεσοῦσα, ἐπιθέοντα παῖν φυλαττόμενον μὴ ὠσθεῖς πέση· παθόντα δὲ τοῦτο πατεῖσθαι ἀνάγκη καὶ δάκνεσθαι. (« Si c'est la laie qui se fait prendre, il faut courir sur elle et la frapper en faisant attention à ne pas se faire culbuter ; en pareil accident l'on est inévitablement piétiné et mordu. »), Xénophon, *L'Art de la chasse*, 18 (trad. E. Delebecque).

<sup>808</sup> Cf. *supra*, p. 192-195.

du bon conseiller (55 à 60 et 63). Démosthène reprend en outre une analogie développée par Aristophane contre les démagogues, et que l'on trouve aussi adaptée chez Platon au cas des sophistes et de leurs élèves : les paroles constituent là encore le noyau de l'analogie.

Par conséquent, la part d'originalité et d'audace de Démosthène ne consiste pas à inventer ces images, mais à les transporter dans l'art oratoire : seule l'insulte assez générale de θηρίον se retrouve chez d'autres orateurs, en particulier chez Eschine et chez Dinarque, probablement en partie sous l'influence de Démosthène. Ce n'est pas le cas des autres métaphores : même celles qui paraissent les moins audacieuses, autour des verbes διασπᾶν (61 à 63) et δάκνειν (64), n'apparaissent que dans la bouche de Démosthène, la dernière, courante en poésie, demeurant dans ce registre.

Nous avons donc affaire au contraire à des images de tonalité plutôt familière, qui apportent de la « rudesse » au discours, pour reprendre l'une des catégories d'Hermogène.

En outre, Démosthène ne s'en tient pas là, mais donne plus de relief à certaines images grâce à deux procédés. Au niveau du fond, il sollicite le sens anthropologique et philosophique de la bête sauvage pour mieux démontrer la nécessité de condamner un adversaire, surtout dans le *Contre Aristogiton I*, qui signale la mobilisation de telles réflexions par le renvoi discret, mais explicite, à la figure du Cyclope, avec la citation ἄμεικτον (59), empruntée aux Tragiques. Sur le plan de la forme, selon une caractéristique désormais clairement identifiée, Démosthène travaille le matériau métaphorique en filant les images, c'est-à-dire soit en filant une métaphore particulière (56, 68), soit en faisant de l'image de la bête féroce un leitmotiv qui court tout au long d'un discours : c'est le cas du *Contre Aristogiton I*, qui concentre à lui seul plus de la moitié des occurrences (57 à 60 et 65 à 68)<sup>809</sup>, avec pour noyau le chien, comme nous allons le voir à présent.

## 2) Les mammifères

Démosthène a recours à des métaphores qui font intervenir différents mammifères :

69. Οὐς σὺ ζῶντας μέν, ὦ κίναδος, κολακεύων παρηκολούθεις...<sup>810</sup>

---

<sup>809</sup> Soit huit occurrences sur quatorze.

<sup>810</sup> « De leur vivant, bête fourbe, tu les suivais en flatteur... », Démosthène, *Cour.*, 162 (trad. G. Mathieu).

70. (...) τοῦτο δὲ καὶ φύσει κίναδος τάνθρωπιόν ἐστιν, οὐδὲν ἐξ ἀρχῆς ὑγιὲς πεποικῶς οὐδ' ἐλεύθερον, αὐτοτραγικὸς πίθηκος, ἀρουραῖος Οἰνόμαος, παράσημος ῥήτωρ.<sup>811</sup>

71. Τοιαύτην γὰρ εἴλου πολιτείαν, ἐπειδὴ ποτε καὶ τοῦτ' ἐπήλθε σοι ποιῆσαι, δι' ἣν εὐτυχοῦσης μὴν τῆς πατρίδος λαγῶ βίον ἔξης δεδιῶς καὶ τρέμων καὶ ἀεὶ πληγῆσεσθαι προσδοκῶν ἐφ' οἷς σαυτῷ συνήδεις ἀδικοῦντι, ἐν οἷς δ' ἠτύχησαν οἱ ἄλλοι, θρασὺς ὢν ὑφ' ἀπάντων ὦψαι.<sup>812</sup>

72. Τί οὖν οὗτός ἐστι ; « Κύων νῆ Δία, φασὶ τινες, τοῦ δήμου. » Πόδαπος ; Οἶος οὖς μὲν αἰτιάται λύκους εἶναι μὴ δάκνειν, ἃ δὲ φησι φυλάττειν πρόβατ' αὐτὸς κατεσθίειν. Τίνα γὰρ τῶν ῥητόρων οὗτος εἰργασταί τι κακὸν τοσοῦτον ἠλίκον τοὺς ιδιώτας, περὶ ὧν ψηφίσματα γράψας ἐάλω ; Τίνα δ', ἐξ οὗ νῦν πάλιν λέγει, κέκρικεν ῥήτορα ; Οὐδ' ἓνα, ἀλλ' ιδιώτας πολλούς. Ἀλλὰ μὴν τοὺς γευομένους κύνας τῶν προβάτων κατακόπτειν φασὶ δεῖν, ὥστ' οὐκ ἂν φθάνοι κατακοπτόμενος.<sup>813</sup>

Les deux premières occurrences (69 et 70) font intervenir le renard en employant le mot κίναδος, plus rare qu'ἀλώπηξ. Il s'agit d'un mot sicilien, d'après les scholies et les lexicographes<sup>814</sup>, qui ne s'emploie qu'au sens figuré<sup>815</sup>, en mettant en avant deux éléments de signification intimement liés : la méchanceté ou scélératesse<sup>816</sup>, mais aussi la ruse, selon le

<sup>811</sup> « De plus, par nature, ce petit bonhomme est un renard, qui, dès l'origine, n'a jamais rien fait de bon ni de généreux, un singe tragique, un Œnomaos campagnard, une fausse monnaie d'orateur. », *ibid.*, 242 (*id.*).

<sup>812</sup> « La politique que tu as adoptée, quand tu as eu l'idée de t'occuper aussi de cela, est telle que, dans le bonheur de la patrie, tu menais une vie de lièvre, craignant, tremblant, t'attendant à tout instant à recevoir des coups pour les crimes dont tu avais conscience, et telle que, dans le malheur des autres, tout le monde a pu voir ton audace. », *ibid.*, 263 (*id.*).

<sup>813</sup> « Qu'est-il donc ? "Mais, par Zeus, disent certains, un chien du peuple." Quelle espèce de chien ? Celui qui est capable de ne pas mordre ceux qu'il accuse d'être des loups et de dévorer pour sa part les moutons qu'il prétend garder. En effet à quel orateur cet individu a-t-il fait autant de mal qu'aux particuliers contre lesquels il a rédigé des décrets qui l'ont fait condamner ? Quel orateur a-t-il traduit en justice depuis qu'il s'est remis maintenant à parler ? Aucun, mais beaucoup de simples particuliers. Mais les chiens qui touchent aux moutons, on doit les abattre, dit-on, en sorte qu'il ne saurait être trop tôt abattu. », *I Aristog.*, 40 (*id.*).

<sup>814</sup> Cf. scholies à Théocrite, V, 25 : Wendel, 1967, n° 25 a, b et d, p. 163 ; Harpocraton, s.v. (p. 150 Keaney) ; Photius, s.v. (Theodoridis II, 1998, p. 407, n° 726) ; Suidas, s.v. (Adler III, 1933, p. 118, n° 1629). Cf. LSJ, s.v., et Chantraine, 1999, s.v.

<sup>815</sup> « Rien de plus ordinaire pour un mot d'emprunt, et de cette acception », Taillardat, 1965, p. 228. Un emploi au sens propre, cependant, se trouve apparemment chez Callias, fgmt. 2 Kassel/Austin (*PCG IV*, p. 42) = 1 Demiańczuk, 1967, p. 27.

<sup>816</sup> Cf. LSJ, s.v. ; Chantraine, 1999, s.v. ; scholies à Théocrite V, 25, n° 25 a et d (Wendel, 1967, p. 163), qui donnent le mot comme équivalent de πανούργος, ainsi que les scholies à Aristophane, *Nuées*, 448, Holwerda, 1977, p. 106, n° 448 f (κακοῦργος) et 448 g, et Koster, 1974, p. 72, n° 448 d, et p. 291, n° 448 d. La scholie à Démosthène, 18, 242, Dilts I, 1983, n° 289, p. 234, donne un autre sens (μαλακός, ἀνδρόγυνος.) qui ne convient pas au passage, parce qu'elle confond le mot avec κίναδος ; cf. Photius, s.v. (Theodoridis II, 1998, p. 407, n° 727) : κίναδος· ἀσελγής, μαλακός. Cf. Gotteland, 2006, p. 606 ; Corbel-Morana, 2012, p. 97.

sème commun du renard partagé par ἀλώπηξ<sup>817</sup>, qui reçoit une connotation négative du fait du premier élément, donc finalement, en réunissant les des sèmes, la ruse malfaisante. La première nuance, plus générale, explique sans doute que le terme puisse apparaître comme un équivalent de l'insulte « bête » (θηρίον), le renard appartenant par ailleurs à cette catégorie générale<sup>818</sup>; la signification serait alors davantage à chercher du côté de « bête fourbe et malfaisante » que simplement de « renard », qui n'a pas tant de connotations chez nous<sup>819</sup>. Ce terme semble propre au langage courant, si bien qu'on le rencontre à l'époque classique, à une exception près, chez les Comiques et les orateurs, qui l'utilisent comme insulte contre un adversaire<sup>820</sup>; les seconds en font souvent un usage relativement figé d'un point de vue formel, au vocatif précédé de l'interjection ὦ, comme dans la première occurrence de Démosthène<sup>821</sup>.

<sup>817</sup> Voir Taillardat, 1965, p. 227 ; Blümner, 1891, p. 208-9 ; Corbel-Morana, 2012, p. 94-7, qui insiste sur la *mêtis* symbolisée par le Renard. Cf. Aristophane, *Oiseaux*, 430 : Πυκνότατον κίναδος (« le plus fin renard », trad. H. Van Daele). Notons qu'ἀλώπηξ s'emploie aussi comme injure, cf. par exemple, Aristophane, *Thesmophories*, 1133.

<sup>818</sup> *Lexica graeca minora*, Latte et Erbse, 1965, p. 154, § 242 : θηρίον κακουργότατον. Cf. encore Harpocraton, s.v. (p. 150 Keaney) ; Hésychius (Latte II, p. 479, n° 2711) ; Photius (Theodoridis II, p. 407, n° 726) ; scholie ancienne à Aristophane, *Nuées*, 448, Holwerda, 1977, p. 106, n° 448 f (οἱ δὲ πᾶν μὲν θηρίον κίναδος ἀξιούσι καλεῖσθαι, ἰδίως δὲ τὴν ἀλώπεκα. κακοῦργος οὖν, φησὶν, ὡς ἀλώπηξ.), que l'on retrouve chez Suidas (Adler III, p. 118, n° 1629) et chez Thomas-Triclinius (*Scholia recentiora in Nubes*, 448, Koster, 1974, p. 72, n° 448 e). On considère généralement que Démocrite, fgmt. 259 (DK, II, 68 B 259, p. 197-8 = 622 Luria, p. 752-3 = D123 Taylor, p. 40-1) offre pour la période qui nous intéresse le seul exemple de ce sens de « bête » ; cf. les traductions des éditions citées et LSJ, s.v. En rajoutant une référence à Arrien, *Indica*, 8, 8, Renehan, 1969, p. 229, en conclut que ce sens général serait propre au dialecte ionien, tandis que l'Attique insisterait plutôt sur la ruse. En l'absence de témoignages plus abondants, les scholies et les lexicographes, nous l'avons vu, invitent à nuancer ce jugement, d'autant plus que rien ne permet d'exclure les sèmes de ruse de l'occurrence de Démocrite.

<sup>819</sup> D'où les traductions « le fourbe exécrationnel » (τοῦπίτριπτον κίναδος, Sophocle, *Ajax*, 103, trad. P. Mazon), « bête malfaisante » (Eschine, *Ctés.*, 167, trad. V. Martin et G. de Budé) ou « bête fourbe » (Démosthène, *Cour.*, 162, trad. G. Mathieu). L'importance de la méchanceté ressort notamment de *ibid.*, 242, où Démosthène insiste sur ce point, l'occurrence étant encadrée par des termes appartenant au champ sémantique concerné : Πονηρόν, ἄνδρες Αθηναῖοι, πονηρόν ὁ συκοφάντης αἰεὶ καὶ πανταχόθεν βάσκανον καὶ φιλαίτιον· τοῦτο δὲ καὶ φύσει κίναδος τάνθρώπιόν ἐστιν, οὐδὲν ἔξ ἀρχῆς ὑγιᾶς πεποικηκός οὐδ' ἐλεύθερον... (« C'est toujours chose vicieuse, Athéniens, que le sycophante ; oui, vicieuse, envieuse et chicanière. De plus, par nature, ce petit bonhomme est un renard, qui, dès l'origine, n'a jamais rien fait de bon ni de généreux... », *id.*). En outre, l'occurrence d'Eschine fournit un argument supplémentaire en faveur de l'équivalence avec θηρίον, puisque κίναδος qualifie Démosthène juste après la citation de morceaux choisis de son éloquence « monstrueuse » ; sur ce sens de θηρίον chez Eschine, cf. ci-dessus, p. 188, n. 754. Sur le sens de κίναδος, cf. aussi Wankel, 1976b, p. 837-8. Cf. encore Gotteland, 2006, p. 606, qui voit par ailleurs une « allusion sexuelle évidente » dans κίναδος, en raison de sa proximité avec κίναδος ; cependant, cette interprétation est excessive, parce que les deux mots demeurent différents : cf. Wankel, 1976b, p. 837.

<sup>820</sup> Aristophane, *Oiseaux*, 430 et *Nuées*, 448 ; Andocide, *Sur les Mystères* (I), 99 ; Eschine, *Ctés.*, 167 ; Dinarque, *Contre Démosthène* (I), 40 ; et aussi Sophocle, *Ajax*, 103, dans un passage de dialogue. La métaphore de Démosthène, *Cour.*, 242 s'insère elle-même dans un passage de style comique, avec l'utilisation d'un diminutif péjoratif et l'accumulation d'expressions injurieuses. Sur le renard chez Aristophane, cf. Corbel-Morana, 2012, p. 94-8 : il représente la *mêtis* et la scélératesse.

<sup>821</sup> C'est le cas également chez Andocide, *Sur les Mystères* (I), 99, et chez Eschine, *Ctés.*, 167 (ὦ κίναδος). Un autre indice de cet usage automatique, figé, tient peut-être dans la récurrence de l'adjectif ἐπίτριπτον, épithète de κίναδος chez Sophocle, *Ajax*, 103, et Andocide, *Sur les Mystères* (I), 99.

L'orateur désigne ainsi Eschine, en rapport avec les accusations que ce dernier porte contre lui à propos de sa politique d'alliance avec Thèbes : les deux occurrences encadrent la partie du discours qui traite de cette question<sup>822</sup>. Les deux éléments sémantiques de κίναδος sont donc présents : Eschine cherche à tromper le peuple par ses propos habiles et malveillants de sycophante (ruse), à son détriment, puisqu'il favorise de la sorte les projets de Philippe ou, en d'autres termes, il trahit sa patrie (scélératesse ; οὐδὲν ἐξ ἀρχῆς ὑγιὲς πεποιηκὸς οὐδ' ἐλεύθερον (70))<sup>823</sup>. Dans les deux cas, Démosthène stigmatise les contradictions du discours d'Eschine, variant au gré des circonstances.

À ce titre, la métaphore possède une nuance d'ironie dans la première occurrence, parce que la contradiction n'est pas consciente, et de fait elle s'oppose de manière paradoxale à οὐκ αἰσθάνει : voilà un « renard » qui manque singulièrement de sagacité<sup>824</sup> ! Au contraire, dans la seconde occurrence, la palinodie d'Eschine est parfaitement volontaire et calculée, si bien que l'image met en avant l'activité de sycophante de ce dernier<sup>825</sup> : cette association entre κίναδος et la sycophantie rappelle Andocide<sup>826</sup>.

Démosthène, en effet, s'inscrit, semble-t-il, dans un cadre assez courant d'utilisation de cette métaphore dans le genre oratoire de son époque, où elle se trouve toujours associée,

<sup>822</sup> Démosthène, *Cour.*, 160-251.

<sup>823</sup> Οὐς [*sc.* Ἀριστοφώντα καὶ Εὐβουλον] σὺ ζῶντας μὲν, ὦ κίναδος, κολακεύων παρηκολούθεις, τεθνεώτων δ' οὐκ αἰσθάνει κατηγορῶν· ἃ γὰρ περὶ Θηβαίων ἐπιτιμᾶς ἐμοί, ἐκείνων πολὺ μᾶλλον ἢ ἐμοῦ κατηγορεῖς, τῶν πρότερον ἢ ἐγὼ ταύτην τὴν συμμαχίαν δοκιμασάντων. (« De leur vivant [*sc.* Aristophon et Eubule], bête fourbe, tu les suivais en flatteur ; maintenant qu'ils sont morts, tu les accuses sans t'en douter ; car les reproches que tu m'adresses à propos des Thébains, sont des accusations contre eux bien plus que contre moi, puisqu'ils ont approuvé cette alliance bien avant moi. »), *ibid.*, 162 (trad. G. Mathieu) ; à compléter par *ibid.*, 163, où Eschine et ses complices sont accusés de servir les intérêts de Philippe contre Athènes, avec l'évocation de l'affaire d'Amphissa. Ἄλλ' εἰ νῦν ἐπὶ τοῖς πεπραγμένοις κατηγορίας ἔχω, τί ἂν οἴεσθε, εἰ τότ' (...) ἅμα Εὐβοίας καὶ Θηβῶν καὶ Βυζαντίου κύριος κατέστη [*sc.* Φίλιππος], τί ποεῖν ἂν ἢ τί λέγειν τοὺς ἀσεβεῖς ἀνθρώπους τουτουσί ; Οὐχ ὡς ἐξεδόθησαν ; Οὐχ ὡς ἀπηλάθησαν, βουλόμενον μεθ' ἡμῶν εἶναι ; (...) Οὐκ ἂν ταῦτ' ἔλεγον καὶ πολλὰ γε πρὸς τοῦτοις ἕτερα ; (...) Τί γὰρ ἢ σὴ δεινότης εἰς ὄνησιν ἤκει τῇ πατρίδι ; (...) Οὐ τοίνυν οὐδὲ τὴν ἦτταν, εἰ ταύτη γαυριᾶς ἐφ' ἣ στένειν σ', ὦ κατάρατε, προσῆκεν... (« Mais puisque maintenant on m'accuse de ce qui s'est passé, si alors (...) [Philippe] était devenu maître à la fois de l'Eubée, de Thèbes et de Byzance, que croyez-vous que feraient ou diraient maintenant les impies que voilà ? Que ces gens ont été livrés, chassés, quand ils voulaient être à nos côtés. (...) N'est-ce pas cela qu'ils diraient, et encore bien d'autres choses ? [suit la métaphore] (...) En quoi ton éloquence est-elle venue servir la patrie ? (...) Même la défaite (puisque tu t'enorgueillis d'elle, alors que tu devrais en gémir, maudit)... »), *ibid.*, 240-4 (*id.*). Pour l'expression οὐδὲν ἐξ ἀρχῆς ὑγιὲς πεποιηκὸς οὐδ' ἐλεύθερον, *ibid.*, 242, cf. Dinarque, *Contre Démosthène* (I), 40 : « (...) τὰ τοιαῦτα κινάδη, οἱ πεποιήκασιν μὲν οὐδὲν οὐδὲ πρᾶξουσιν ἀγαθὸν ὑπὲρ τῆς πόλεως... » (« (...) des renards comme celui-là, qui jamais n'ont fait ni ne feront quoi que ce soit de bon pour notre ville... », trad. L. Dors-Méary).

<sup>824</sup> Cf. Wankel, 1976b, p. 837, s.v. οὐκ αἰσθάνει κατηγορῶν ; Yunis, 2001, p. 203, s.v. κίναδος.

<sup>825</sup> Πονηρὸν, ἄνδρες Ἀθηναῖοι, πονηρὸν ὁ συκοφάντης αἰεὶ καὶ πανταχόθεν βάσκανον καὶ φιλαίτιον· (« C'est toujours chose vicieuse, Athéniens, que le sycophante ; oui, vicieuse, envieuse et chicanière. »), Démosthène, *Cour.*, 242 (trad. G. Mathieu) ; ces mots précèdent immédiatement le passage contenant la métaphore.

<sup>826</sup> (...) ὦ συκοφάντα καὶ ἐπίτριπτον κίναδος... (« (...) ô sycophante et roué coquin... »), Andocide, *Sur les Mystères* (I), 99 (trad. G. Dalmeida). Notons aussi que l'une des occurrences d'Aristophane se trouve liée à l'habileté malhonnête dans la chicane judiciaire déployée devant les tribunaux : Aristophane, *Nuées*, 448.

de façon générale, à la dénonciation d'un comportement nuisible à la cité, c'est-à-dire au thème du *μισόπολις*, de l'homme, sycophante ou partisan de l'oligarchie, qui nuit à la cité, en lien avec la ruse des discours. Il adapte ce schéma à son propos en lui donnant pour contenu l'affrontement avec Philippe de Macédoine : l'ennemi de la cité travaille aussi désormais pour un ennemi extérieur dont il ne représente que l'agent<sup>827</sup>. Surtout, l'image entre chez lui en consonance avec le thème du sycophante qui parle toujours après les événements pour dénigrer ce qui a été fait, et s'oppose ainsi au bon conseiller<sup>828</sup>.

Ainsi, si cette métaphore du renard n'est pas originale, Démosthène l'insère tout de même dans un propos personnel, et l'utilise avec cohérence, autour d'une même idée : sa politique thébaine.

Dans la deuxième occurrence citée (70), cette image est associée à une métaphore du singe, *πίθηκος*, couramment employée comme insulte dans la comédie et la langue familière<sup>829</sup>, à partir de plusieurs éléments qui peuvent ou non se combiner<sup>830</sup> : le caractère

<sup>827</sup> Pour Démosthène, voir les citations et références proposées ci-dessus, p. 204, n. 823. Les autres orateurs s'en tiennent à l'ennemi purement intérieur de la démocratie. Andocide, *Sur les Mystères* (I), 99 dénonce ainsi lui aussi un personnage qui louvoie selon les circonstances, s'adaptant dans son activité de sycophante aussi bien à la démocratie qu'à son contraire, l'oligarchie des Trente ; il est donc « indigne » (οὐκ ἄξιος ὄν) de la cité. De même, chez Eschine, le renard Démosthène trompe le peuple par ses discours en se présentant comme un « ami du peuple » ou de la démocratie et « un honnête homme », alors que son comportement le dénonce comme un « partisan de l'oligarchie » et « un mauvais citoyen » (τῷ δημοτικῷ ἀνδρὶ καὶ σώφρονι et τὸν ὀλιγαρχικὸν ἀνθρώπων καὶ φαῦλον, Eschine, *Ctés.*, 168 (trad. V. Martin et G. de Budé)) qui n'agit que par cupidité (*ibid.*, 167). Dinarque, *Contre Démosthène* (I), 40 participe enfin plutôt de ce modèle, se souvenant sans doute des critiques développées par Eschine : l'affaire d'Harpale prouve que le renard Démosthène ne fait que tromper le peuple par ses grands discours, alors que, loin de défendre les intérêts de la cité, il se vend au plus offrant, si bien que c'est surtout elle qu'il « déshonore » (πεποικηκότες τὴν πόλιν ἀδοξοτέρων ἑαυτῶν, *ibid.*, trad. L. Dors-Méary). Démosthène fait lui aussi un usage abondant du thème du vendu, mais pas en rapport avec la métaphore du renard.

<sup>828</sup> Cf. Démosthène, *Cour.*, 189. Ce thème est ici développé aux § 240-3, en particulier Τί γὰρ ἡ σὴ δεινότης εἰς ὄνησιν ἤκει τῇ πατρίδι ; Νῦν ἡμῖν λέγεις ὑπὲρ τῶν παρεληλυθότων ; (« En quoi ton éloquence est-elle venue servir la patrie ? C'est maintenant que tu nous parles du passé ? »), *ibid.*, 242-3 (trad. G. Mathieu).

<sup>829</sup> Cf. LSJ, s.v., I, 2 ; Taillardat, 1965, p. 228 ; Blümner, 1891, p. 202-3 ; McDermott, 1935, p. 170-4, qui cite aussi d'autres caractéristiques (lâcheté, flatterie, imposture, férocité, etc.) ; Lilja, 1980, p. 31-5. En dehors de la comédie, *πίθηκος* apparaît comme insulte chez Pindare, *Pythiques*, II, 72, selon les interprétations des scholies (Drachmann, 1910, n° 132 c, d, e et f, p. 54/5 : il s'agirait d'une allusion à Bacchylide qui imiterait Pindare), suivies par Bowra, 1953, p. 74-82 (mais cette interprétation est aujourd'hui contestée : *πίθηκος* serait employé au sens propre ; cf. entre autres Burton, 1962, p. 126/7, et Bernardini/Cingano/Gentili/Giannini, 1995, p. 393/4 *ad loc.*) ; chez les orateurs, hormis notre passage, on ne trouve le singe évoqué métaphoriquement que chez Eschine, *Amb.*, 40, avec le terme synonyme de *κέρκωψ*, désignant une espèce de singe (cf. LSJ, s.v., I, 1 et II ; Dilts, 1992, p. 66, n° 85 a et c ; Julien et Pérera, 1902, p. 29-30, s.v.), et qui pourrait avoir également une nuance obscène (Maxwell-Stuart, 1975, p. 7-9 ; admis par Paulsen, 1999, p. 325, s.v.) ; il est intéressant de noter qu'Eschine attribue ce terme à Démosthène et ne le cite que pour le stigmatiser. Dinarque, fgmt. VI, 7 Conomis, p. 81 = III, 2 Nouhaid/Dors-Méary, p. 51, utilise un autre synonyme, euphémistique cette fois, *καλλιίας* (cf. Suidas, s.v. Adler III, p. 17, n° 215) ; LSJ, s.v. ; Keller, 1887, p. 5, et 1909, p. 5), dans une comparaison, donc au sens propre. Enfin, Aristote, *Poétique*, 26, 1461 b 34 et *Rhétorique*, III, 11, 1413 a 3-5, mentionne respectivement le terme comme insulte utilisée entre acteurs tragiques et comme exemple de comparaison appliquée à un joueur de flute, en raison des mimiques et des grimaces de son visage.

grotesque et ridicule d'une manière générale, parce que le singe constitue et pratique une imitation dégradée de l'homme ; puis plus particulièrement la fourberie, c'est-à-dire à la fois la ruse et la méchanceté, et enfin la laideur<sup>831</sup>.

Démosthène se réfère tout d'abord au caractère général d'imitation ridicule, par référence à l'ancienne carrière d'acteur tragique d'Eschine, comme le prouvent l'adjectif αὐτοτραγικός<sup>832</sup> et l'expression coordonnée « Ἐνομαος campagnard »<sup>833</sup>. Sur ce point, la critique à l'égard du jeu et de la diction dramatiques d'Eschine rejoint celle de son jeu et de sa diction oratoires ; dans les deux cas, Démosthène lui reproche une outrance ridicule, et il sous-entend précisément que sa pratique boursoufflée d'orateur provient de ses habitudes d'acteur<sup>834</sup>. Or c'est précisément ce genre de défaut chez un acteur de tragédie que vise l'un des usages précis et « techniques », dans la langue courante, de l'insulte πίθηκος, comme l'indique un passage d'Aristote<sup>835</sup>. Plus généralement, comme le montre P. Demont, « l'art de l'acteur, et en particulier celui de l'acteur comique, a ainsi partie liée avec la singerie. »<sup>836</sup>.

---

<sup>830</sup> Le premier élément se trouve par nature attaché à la notion de singe et donc aux images qui l'utilisent ; c'est ce trait de caractère plaisant qui expliquait, en effet, que l'on en fit un animal domestique (Blümner, 1891, p. 202 ; McDermott, 1935, p. 166 ; Lilja, 1980, p. 37). Pour ce qu'il en est chez Aristophane, cf. Lilja, 1980, p. 37 : sur onze occurrences dans les pièces conservées, cinq font intervenir la fourberie, deux la laideur, et trois mêlent les deux.

<sup>831</sup> Cf. Blümner, 1891, p. 202-3 ; McDermott, 1935 ; Taillardat, 1965, p. 228 ; Demont, 1997, p. 461-5. Plus généralement, sur les caractères prêtés aux singes dans l'Antiquité et les différentes espèces connues, cf. Keller, 1887, p. 1-19, et 1909, p. 3-11.

<sup>832</sup> Αὐτο- exprime un renforcement de l'adjectif : « un vrai singe tragique » ; cf. Wankel, 1976b, p. 1067. Certains pensent que la signification est plus forte (« né », « par nature ») : Westermann, 1868, p. 135, *ad loc.* ; Goodwin, 1901, p. 169, *ad loc.* ; Usher, 1993, p. 253, *ad loc.* ; Queyrel Bottineau, 2012, p. 143, qui insiste sur le fait que le qualificatif employé par Démosthène doit s'entendre par opposition au masque que porte d'ordinaire l'acteur tragique, ce qui renforce la condamnation d'Eschine : celui-ci se trouve par nature du côté de la tromperie et de l'illusion. Quoiqu'il n'apporte aucun commentaire, d'après sa traduction, Yunis, 2001, p. 243 s.v. αὐτοτραγικός πίθηκος, s'accorde manifestement avec H. Wankel.

<sup>833</sup> Cf. Harpocraton, s.v. τραγικός πίθηκος (p. 251 Keaney). Eschine fit un temps partie d'une troupe de théâtre ambulante qui jouait donc dans les bourgades de l'Attique (« campagnard »), au sein de laquelle, entre autres, il interpréta le rôle d'Ἐνομαος, héros éponyme d'une tragédie de Sophocle (cf. Hésychius, s.v. ἀρουραῖος Οἰνόμαος (Latte I, p. 250, n° 81)), ou plus précisément selon Démosthène il le massacra. Sur les railleries de ce dernier à l'égard de la carrière dramatique ratée de son adversaire, cf. Démosthène, *Amb.*, 337 ; *Cour.*, 180 (notamment (...) ἢ ὄν ἐν Κολλυτῶ ποτε Οἰνόμαον κακῶς ἐπέτριψας ; : « (...) ou cet Ἐνομαος qu'un jour tu as tellement maltraité à Collytos ? », trad. G. Mathieu), 262 (les chefs de la troupe d'Eschine reçoivent le sobriquet moqueur de « grands gémissieurs » (*id.*), βαρυστόνοις, et le public se déchaîne contre la troupe ; sur le surnom, cf. Wankel, 1976b, p. 1152-3, et Yunis, 2001, p. 257 et 267.

<sup>834</sup> Sur cette outrance dramatique et oratoire, avec l'association des deux domaines, cf. *ibid.*, 127, 267, 307 et 313. L'outrance provient notamment de la voix d'acteur d'Eschine : *ibid.*, 23, 259, 280, 285, 287, 291 et 313 ; *Amb.*, 216 et 337-40. Cf. aussi la métaphore exprimée par le verbe τραγωδεῖν, *ibid.*, 189 et *Cour.*, 13.

<sup>835</sup> Ὡς γὰρ οὐκ αισθανομένων, ἂν μὴ αὐτὸς προσθῆ, πολλὴν κίνησιν κινουῦνται, οἷον οἱ φαῦλοι ἀλύηται κυλιόμενοι, ἂν δίσκον δέη μμείσθαι, καὶ ἔλκοντες τὸν κορυφαῖον, ἂν Σκύλλαν ἀλῶσιν. Ἡ μὲν οὖν τραγωδία τοιαύτη ἐστίν, ὡς καὶ οἱ πρότερον τοὺς ὑστέρους αὐτῶν ᾤοντο ὑποκριτάς· ὡς λίαν γὰρ ὑπερβάλλοντα, πίθηκον ὁ Μυρνήσκος τὸν Καλλιπιδὴν ἐκάλει, τοιαύτη δὲ δόξα καὶ περὶ Πινδάρου ἦν., et par conséquent (...) οὐδὲ κίνησις ἅπασα ἀποδοκιμαστέα, εἴπερ μὴδ' ὄρχησις, ἀλλ' ἡ φαῦλων, ὅπερ καὶ Καλλιπιδὴ ἐπετιμάτο καὶ νῦν ἄλλοις, ὡς οὐκ ἐλευθέρως γυμναίκας μιμουμένων. (« Car c'est avec l'idée que le public ne comprend pas s'ils n'ajoutent pas de leur crû au poème, que les personnages multiplient leurs mouvements sur la scène, pareils aux mauvais flûtistes qui se contorsionnent, quand il leur faut imiter le lancement du disque, et qui entraînent le coryphée quand ils jouent *Scylla*. La tragédie aurait donc le défaut que

Rien ne permet toutefois d'exclure la présence des autres connotations véhiculées par le terme *πίθηκος*<sup>837</sup>, et Démosthène développe en tout cas explicitement celle de fourberie<sup>838</sup>, en lien avec le thème du sycophante et la métaphore du renard. Enfin, la dernière image de la série, la « fausse monnaie d'orateur » (*παράσημος ὄρωρ*), insiste également sur ce sème de la tromperie<sup>839</sup>. Cette signification rejoint en réalité celles qui s'attachent à la figure de l'acteur, parce que ce dernier pratique un art de la tromperie et de l'illusion<sup>840</sup>.

---

les anciens acteurs reprochaient à leurs successeurs : à cause de son jeu exagéré, Mynniscos traitait Callipidès de singe, et la même réputation s'attache à Pindare.», et par conséquent « (...) ce n'est pas toute sorte de gesticulation qu'il faut condamner, s'il est vrai qu'il ne faut pas condamner la danse, mais la gesticulation des mauvais acteurs ; tel est le reproche qu'on faisait à Callipidès et qu'on fait aujourd'hui à d'autres, disant qu'ils imitent des femmes de basse condition. », Aristote, *Poét.*, 26, 1461 b 29 – 1462 a 10 (trad. J. Hardy). L'imitation ridicule concerne ici les gestes, mais elle pourrait fort bien être étendue à la voix. Les mauvais joueurs de flûtes se font aussi traiter de « singes », cf. *Rhét.*, III, 11, 1413 a 3-5. Le glissement de l'insulte du singe à la femme s'explique par les affinités que la satire trouve entre les deux, cf. Simonide d'Amorgos, fgmt, 7, 71-82 West (II, p. 104/5) = 7, 71-82 Bergk (II, p. 742/3). Mynniscos de Chalcis était contemporain d'Eschyle et Callipidès était un acteur de la seconde moitié du V<sup>ème</sup> siècle (cf. respectivement Pauly-Wissowa, *RE* 16, col. 1080, s.v., et 10, col. 1657-8, s.v. 2)), ce qui permet d'attester l'usage de notre insulte dans l'acception dramatique à peu près dès le milieu du V<sup>ème</sup> siècle, à la transition entre les deux acteurs.

<sup>836</sup> Demont, 1997, p. 464 ; cf. *ibid.*, p. 464-5.

<sup>837</sup> Cf. Wankel, 1976b, p. 1066-7.

<sup>838</sup> Sur ce trait spécifique du singe, cf. McDermott, 1935, p. 167, et Demont, 1997, p. 461. Sur la dénonciation de la fausseté et des excès que portent en lien avec le métier d'acteur, cf. Worman, 2004, p. 21.

<sup>839</sup> Démosthène, *Cour.*, 242 (trad. G. Mathieu).

<sup>840</sup> Sur la dénonciation de la fausseté et des excès que portent la série d'images de Démosthène, *Cour.*, 242, en lien avec le métier d'acteur exercé naguère par Eschine, cf. Worman, 2004, p. 20-1, qui analyse plus largement les critiques croisées des deux adversaires quant à leur pratique oratoire : ces critiques portent à la fois sur les gestes et sur la voix, en mobilisant deux types comiques, Eschine présentant Démosthène comme un précieux efféminé (le *κίναδος*), « le moulin à paroles à la voix de fausset » (« the piping chatterbox », Worman, 2004, p. 4), et Démosthène faisant d'Eschine un orateur violent et excessif, « le gueulard volubile » (« the voluble shouter », *ibid.*) ; les deux portraits se rejoignent autour du thème de la bouche comme « métonymie moqueuse » (« derisive metonymy », *ibid.*, p. 22) de tout un comportement pour en dénoncer l'intempérance. La critique du style rejoint donc la critique du caractère et participe de l'*ethos* (*ibid.*, p. 4, 8-9, 10, 15, 22). Ces analyses sont reprises de façon plus approfondie par Worman, 2008, p. 238-74. Cf. encore Gotteland, 2006, avec la même perspective d'ensemble, mais qui met en lumière les différences entre les deux portraits : Démosthène se concentre sur la critique de la voix pour insister sur la fausseté, tandis qu'Eschine s'intéresse davantage à la gestuelle de Démosthène comme signe de sa démesure. Pontani, 2009, et Hanink, 2014, p. 143-58 et 175-6, montrent que Démosthène, en attaquant la pertinence des citations d'Eschine empruntées au répertoire tragique, met en œuvre une stratégie analogue à celle des poètes comiques, qui placent des citations déplacées dans la bouche de leurs personnages pour les parodier, et surtout aux critiques d'Aristophane contre Euripide. Cf. aussi Chiron, 2006, qui lit l'éloquence de Démosthène au prisme de la catégorie d'« éclat » (*λαμπρότης*) déglagée par Hermogène, c'est-à-dire un naturel et une force de conviction qui suscitent l'adhésion, en opposant ce style à la fausseté et au caractère laborieux de celui d'Eschine ; Hernández Muñoz, 2006, à travers le duel entre Eschine et Démosthène, insiste sur les influences réciproques entre théâtre et rhétorique au IV<sup>ème</sup> siècle. Easterling 1999, p. 162-6, relie les textes de Démosthène et d'Eschine pour montrer qu'ils indiquent la notoriété et l'importance politique attachée aux acteurs les plus honorés, qui jouaient souvent les diplomates ; cf. encore Harris, 1995, p. 30-1, et Easterling, 2002 ; Hanink, 2014, p. 12, 18-21 et 130. Par conséquent, ce n'est pas le métier d'acteur en lui-même que critique Démosthène, mais les excès caricaturaux – caricaturés – d'Eschine et son prétendu statut de mauvais acteur de bas étage. Hesk, 2014, p. 149-52, insiste donc sur la tentative faite par Eschine de montrer en quoi son passé d'acteur en fait un bon ambassadeur, contrairement à Démosthène et à sa voix désagréable qui l'assimile aux prostitués ; sur ce point, cf. encore Buckler, 2000, p. 136-7 et 138-9. López Eire, 2000, et Cooper, 2004, insistent tous deux sur le fait que les discours de Démosthène sont composés en vue d'une théâtralité maximale lors de leur récitation, en particulier du point de vue de la déclamation. Sur l'usage abusif que fait Démosthène du mot *τριταγωνιστής* pour dénigrer la carrière théâtrale d'Eschine, cf. Todd, 1938 ; sur les problèmes posés par l'emploi de ce mot concernant la distribution des rôles, étant donné que Démosthène



De plus, l'orateur reprend un usage courant de la comédie, notamment chez Aristophane, qui emploie l'insulte simiesque à propos des sycophantes, en l'associant à celle du renard autour de l'idée commune de ruse et de fourberie<sup>841</sup>. Il l'emploie surtout pour s'en prendre aux démagogues qui trompent et égarent le peuple ; or, d'une manière analogue, Eschine apparaît dans ce passage comme un mauvais conseiller, qui singe le bon pour le malheur de ses concitoyens : la figure du singe renvoie à l'apparence, aux belles paroles qui dissimulent le traître à sa patrie. La métaphore porte donc précisément sur le thème du conseiller, si bien qu'elle se trouve là encore, tout comme celle du renard et celle de la fausse monnaie (παράσημος ῥήτωρ), associée à ce motif récurrent<sup>842</sup>.

Si l'on ajoute à ces échos aristophanesques le procédé de l'accumulation d'insultes, typique de la comédie, qui plus est des insultes exprimées par des formules assez hardies et originales pour les deux dernières (ἀρουραῖος Οινόμαος et παράσημος ῥήτωρ), ainsi que l'usage du diminutif péjoratif<sup>843</sup> et l'invention d'un néologisme (αὐτοτραγικός), nous avons affaire à un passage travaillé à dessein dans un style fortement comique<sup>844</sup>. Ce registre se

---

l'applique à Créon dans l'*Antigone* de Sophocle, c'est-à-dire un rôle important, cf. Easterling, 2002, p. 338, n. 41, et Jouanna, 2007, p. 231 (changement de distribution entre le V<sup>ème</sup> et le IV<sup>ème</sup> siècle) ; Sifakis, 1995, p. 19-20 (rôle partagé entre deux acteurs) ; Demont, à paraître (privilege, qui n'était peut-être pas rare, pour le tritagoniste) ; pour d'autres références sur cette question, cf. Hanink, 2014, p. 145, n. 49. Sur la place centrale du théâtre à la fin du IV<sup>ème</sup> siècle, en lien avec les réformes de Lycurgue, cf. Hanink, 2014 : le programme de promotion du théâtre et des trois grands tragiques engagé par Lycurgue répond à une volonté de contrer l'hégémonie macédonienne sur le plan culturel.

<sup>841</sup> (...) / ἄπερ πίθακον ἀλιτρίας πολλὰς πλέων. et Μιαρὸς ἀλώπηξ, οἶον ἐπιτήκιζέ μοι. (« (...) comme un singe plein de malices. » et « Coquin de renard ! comme il voulait faire lou malin sinche avec moi ! »), Aristophane, *Acharniens*, 907, et *Thesmophories*, 1133 (trad. H. Van Daele).

<sup>842</sup> Pour Aristophane, cf. Taillardat, 1965, p. 228, et Demont, 1997, p. 465-9, qui met en valeur « le monde des singes-affairistes à la fois bouffons et pervers » (p. 468), par opposition aux citoyens tranquilles que les premiers, par leurs attaques, forcent à faire les singes à leur tour ; on rappellera en particulier Aristophane, *Grenouilles*, 1083-6 (trad. H. Van Daele) : Κᾶτ' ἐκ τούτων ἢ πόλις ἡμῶν / ὑπογραμματέων ἀνεμεστώθη / καὶ βωμολόγων δημοσιθήκων / ἐξαπατώντων τὸν δῆμον ἀεὶ... (« De là vient que notre cité s'est remplie de sous-greffiers et de bouffons, singes amuseurs du peuple qu'ils ne cessent de duper... »). Cf. McDermott, 1935, p. 172-3 : « The δημοσίθηκοι are those politicians who win over the people by flattery – demagogues like Creon, who are tricky and mischievous burlesques of true statesmen like Pericles. ». Le rapprochement se trouve renforcé par le fait que Démosthène reproche aussi à Eschine d'avoir exercé ces métiers subalternes de greffe, cf. Démosthène, *Cour.*, 127, 209 et 261, ainsi que *Amb.*, 95, 200, 249 et 314. Il s'agit sans doute d'un lieu commun oratoire, que l'on retrouve chez Lysias, XXX, 27-9, et, de manière plus indirecte, chez Antiphon, VI, 35 et 49. Pour l'idéal de tranquillité par opposition à l'affairisme des sycophantes, cf. Demont, 2009, et Edmunds, 1987, p. 247-53, pour une étude spécifique de ce thème dans les *Cavaliers* d'Aristophane, à propos de Cléon, qui se trouve du côté des sycophantes. Pour le thème du bon conseiller que Démosthène met en œuvre dans notre passage et auquel est reliée l'insulte, cf. *supra*, p. 57, avec la n. 186.

<sup>843</sup> Sur la tonalité comique de celui-ci, cf. Wankel, 1976b, *ad loc.*, p. 1065, avec, plus généralement, le passage cité d'Aristophane, *Acharniens*, 517-9.

<sup>844</sup> Cf. Blass, 1893, p. 93 et 189, qui parle pour la série de qualificatifs de notre passage de qualificatifs « aristophanesques » (Aristophanisch), p. 189). Cf. encore Rowe, 1966, p. 398. Sur les convergences entre les critiques adressées aux hommes politiques chez les orateurs et dans les *Cavaliers* d'Aristophane, qui vise Cléon sous les traits du Paphlagonien, cf. Dover, 1972, p. 96-7 ; Worman, 2004, p. 6-7 ; Halliwell, 2004, p. 124-9 ; et enfin Gotteland, 2006, p. 601-3, qui montre les similitudes entre le portrait de Démosthène brossé par Eschine, *Amb.*, 49, et celui de Cléon chez Aristophane, *Cavaliers*, 626-9. Cf. encore, plus largement, sur les rapports très étroits entre la comédie et l'art oratoire, Dover, 1974, p. 23-33 ; Ober et Strauss, 1990 ; Hall, 1995.

trouve enfin renforcé par les effets d'oxymore ménagés par Démosthène à l'intérieur des deux images centrales du groupe<sup>845</sup>, le tout formant chiasme : αὐτοτραγικὸς πίθηκος et ἄρουραῖος Οἰνόμαος confrontent à chaque fois deux registres antithétiques, à savoir la tragédie et la comédie, puis la comédie et la tragédie ; Eschine oscille entre l'héroïcomique et le grotesque, aussi bien comme acteur que comme orateur, à ceci près, dans ce dernier cas, que cela se termine en véritable tragédie pour la cité...

Par conséquent, de même que précédemment, Démosthène réinvestit une image en soi dépourvue d'originalité en la mettant au service de l'une de ses thématiques propres<sup>846</sup>. La métaphore du singe prend chez lui une résonance particulière parce que, tout en s'inscrivant dans l'usage comique de la dénonciation des sycophantes et des démagogues, elle prend tout son sens dans la critique des talents d'acteur surfaits d'Eschine, que Démosthène accuse de les transposer dans sa pratique oratoire, rejoignant ainsi le premier thème : Eschine ne fait que jouer un rôle devant le peuple ou devant les juges, ce qui renvoie au mensonge, à l'insincérité, à la trahison, en un mot à cette fourberie caractéristique du singe. Ainsi, cette métaphore cristallise avec virtuosité toutes les dimensions de la satire de Démosthène dans un passage d'inspiration délibérément comique – c'est-à-dire, ne l'oublions pas, qui associe le ridicule à une grande violence.

---

<sup>845</sup> Cf. Hermogène, *La Méthode de l'habileté (Deinotes)*, 34, qui cite le passage (p. 452, 4-15 Rabe = p. 547, Patillon).

<sup>846</sup> Dans « ce registre usé » de la métaphore du singe, la seule originalité de Démosthène réside dans le néologisme αὐτοτραγικὸς, selon Queyrel Bottineau, 2012, p. 143. Cf. encore, *ibid.*, p. 142 : « la référence au singe est comme le fil rouge qui se trouve au cœur des critiques adressées à l'époque classique aux politiques athéniens, considérés comme des bouffons, des fourbes et des menteurs. » À partir du passage où Platon, dans le mythe d'Er, explique que Thersite se réincarne en singe (Platon, *Rép.*, X, 620c), et de celui du *Contre Ctésiphon* où Eschine compare brièvement Démosthène à Thersite (Eschine, *Ctés.*, 231), l'auteur affirme que Démosthène répond implicitement à cette image tout au long du discours, dans la mesure où le portrait qu'il fait d'Eschine serait cousu de références implicites à Thersite : Queyrel Bottineau, 2012, p. 144-9. Cette interprétation n'est pas très convainquante, parce qu'elle repose entièrement sur la notion d'implicite (*ibid.*, p. 144, 145, 146 et 148) : « l'auditoire, déjà mis en éveil par la mise en garde indignée d'Eschine, et maintenu par Démosthène lui aussi dans une ambiance "homérique", est sensible aux réminiscences, de sorte qu'à certains indices, certaines allusions, il reconnaît sans difficulté la figure de Thersite derrière celle d'Eschine. » (*ibid.*, p. 146). Le « sans difficulté » est problématique au vu du caractère purement indirect des références alléguées. De plus, lorsque Démosthène veut répondre à une image d'Eschine, il le fait explicitement, comme c'est le cas avec la comparaison du navire (cf. Eschine, *Ctés.* (III), 158, et Démosthène, *Cour.*, 194). Nous ne voulons pas nier la pertinence du rapprochement suggéré, mais aucun élément objectif, dans le texte, ne permet d'affirmer qu'il répond à une stratégie délibérée de Démosthène : en raison de l'enracinement des poèmes homériques dans la culture grecque en général, tout au plus est-il possible de dire qu'il s'agit là d'un modèle inconscient ; Thersite renvoie à un type général, celui du mauvais orateur, dont il est le paradigme mythique, et à ce titre en informe forcément la représentation.

L'orateur compense donc la faiblesse relative de ces images courantes, κίναδος et πίθηκος, par un travail stylistique approfondi<sup>847</sup>. Enfin, ces métaphores convergent dans la dénonciation du sycophante, du démagogue, rejoignant ainsi l'usage de θηρίον<sup>848</sup>.

Le troisième passage cité contient une métaphore du lièvre (λαγώς). Cet animal se caractérise par son caractère peureux : traqué à la fois par les bêtes féroces, les oiseaux et les hommes<sup>849</sup>, il mène une vie de fugitif, prêt à prendre la fuite à la moindre alerte et sans cesse aux aguets<sup>850</sup>, à tel point qu'il dort, selon l'opinion commune de l'époque, les paupières ouvertes<sup>851</sup>.

Démosthène se réfère ainsi à la lâcheté (δεδιώς και τρέμων και ἀεὶ πληγήσεσθαι προσδοκῶν), mais vise plus fondamentalement la trahison d'Eschine. Le trait du lièvre dormant les yeux ouverts, passé en proverbe pour qualifier quelqu'un qui fait semblant de dormir<sup>852</sup>, en effet, convient très bien à ce dernier, en rappelant le thème de la « tranquillité gangrenée », associé à celui de la haine de la cité : Eschine se tient tranquille en apparence lorsque tout va bien pour celle-ci (εὐτυχοῦσης μὴν τῆς πατρίδος), mais s'afflige en secret du bonheur public et surtout travaille pour Philippe, guettant la moindre occasion de favoriser ses entreprises<sup>853</sup> ; la crainte est donc celle, durant ces périodes de « tranquillité » où le

---

<sup>847</sup> Nous avons vu que les deux métaphores sont courantes. Le phénomène d'usure se manifeste en outre par la juxtaposition des images elles-mêmes, et par le fait que les deux insultes prennent un sens général : πίθηκος, tout comme κίναδος, est un synonyme de πανούργος ; pour cette acception générale de κίναδος, cf. ci-dessus, p. 202 ; de πίθηκος, cf. Taillardat, 1965, p. 228, n. 8. Pour l'usure qu'indiquent ces deux phénomènes, qui sont liés, cf. *ibid.*, p. 19-20 et 228.

<sup>848</sup> L'image de la bête sauvage se trouve ainsi associée à celle du singe au III<sup>ème</sup> siècle, chez le poète comique Apollodore : ἀπραγμόνως ζῆν ἠδὲ μακάριος βίος / και σεμνός, ἀν ἧ μεθ' ἐτέρων ἀπραγμόνων / ἐν θηρίοις δὲ και πιθήκοις ὄντα δεῖ / εἶναι πίθήκων· ὡ ταλαιπώρου βίου (« Il est doux de vivre tranquillement ; la vie est bienheureuse / Et noble avec des compagnons tranquilles ; / Mais au milieu des bêtes sauvages et des singes, il faut, / Quelle misère, faire le singe ! »), Apollodore, fgmt. 1 Kassel/Austin (*PCG* II, p. 506) = 1 Kock (*CAF* III, p. 288) (trad. P. Demont, in Demont, 1997, p. 460, article auquel nous renvoyons pour une analyse du thème de la tranquillité en lien avec les « singes »).

<sup>849</sup> Cf. Hérodote, III, 108.

<sup>850</sup> Cf. Xénophon, *L'Art de la chasse*, V, 19-21 et 28-33.

<sup>851</sup> Cf. *ibid.*, 11, et Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, XI, 147.

<sup>852</sup> Cf. Zenobius, IV, 84 (Lelli, p. 176/7 = Leutsch/Schneidewin, I, p. 107) : λαγῶς καθεύδων (« dormir comme un lièvre »).

<sup>853</sup> Cf. Démosthène, *Cour.*, 217, 240-4, 307-8, 320 et 323. Il faut noter en particulier, avec le même rythme ternaire des participes que dans notre passage, *ibid.*, 217 (Καὶ ἔγωγ' ἠδέως ἀν ἐροίμην Αἰσχίνην, ὅτε ταῦτ' ἐπράττετο, καὶ ζήλου καὶ χαρᾶς καὶ ἐπαίνων ἢ πόλις ἦν μεστή, πότερον συνέθευε καὶ συνευφραίνετο τοῖς πολλοῖς, ἢ λυπούμενος καὶ στένων καὶ δυσμεναίων τοῖς κοινοῖς ἀγαθοῖς οἴκοι καθῆτο. : « Quant à moi, je demanderais volontiers à Eschine si, au moment où cela se passait [*il est question de l'alliance avec Thèbes*] et où la cité était remplie d'émulation, de joie et d'éloges, il s'associait aux sacrifices et à la satisfaction de la majorité, ou s'il restait chez lui, chagriné, gémissant, irrité du bonheur public. », trad. G. Mathieu ; nous soulignons ; on remarquera dans ce passage la mention de la maison : Eschine demeure terré chez lui comme le lièvre dans son gîte) et 323 (Οὐκ ἐπὶ μὲν τοῖς ἐτέρων [*sc. Φιλίππου*] εὐτυχίμασι φαιδρὸς ἐγὼ καὶ γεγηθὼς κατὰ τὴν ἀγορὰν περιέρχομαι, τὴν δεξιὰν προτεινὼν καὶ εὐαγγελιζόμενος τούτοις οὓς ἀν ἐκεῖσ' ἀπαγγέλλειν οἴωμαι, τῶν δὲ τῆς πόλεως ἀγαθῶν πεφροικῶς ἀκούω καὶ στένων καὶ κύπτων εἰς τὴν

lièvre/Eschine se cache, d'être levé par les bons orateurs comme Démosthène, qui avait lancé la chasse avec le procès de 343 sur l'ambassade de 346 – crainte d'être convaincu publiquement de trahison et d'avoir à en répondre (καὶ αἰεὶ πληγήσασθαι προσδοκῶν ἐφ' οἷς σαυτῷ συνήδεις ἀδικοῦντι). Cette « vie de lièvre » s'explique en effet par « la politique que tu as adoptée » (Τοιαύτην γὰρ εἴλου πολιτείαν), à savoir une politique pro-macédonienne.

La question de l'originalité de la métaphore pose un problème difficile à résoudre : il est impossible de prouver si Démosthène utilise une expression déjà proverbiale à son époque, ou au contraire si c'est à partir de sa formule que s'est constitué le proverbe. Tout ce que nous pouvons constater, c'est qu'il n'y en a pas d'autre attestation avant la seconde moitié du I<sup>er</sup> siècle après Jésus-Christ, où elle est néanmoins citée en tant que proverbe, et que le lièvre semble constituer un vivier d'autres proverbes autour de la lâcheté<sup>854</sup>. Dans tous les cas, quoi qu'il en soit de l'expression, il paraît raisonnable de supposer que le mot « lièvre » lui-même servait de métaphore dans le langage courant pour désigner un lâche, sans quoi le propos de Démosthène n'aurait pas été compris : il devait en être comme du « renard » et du « singe », et le « lièvre » appartenait certainement à ce bestiaire familier auquel étaient attachées des valeurs métaphoriques toutes prêtes, où puisaient la langue familière et les auteurs comiques, même si là encore nous n'avons qu'un exemple postérieur à Démosthène<sup>855</sup>.

Comme dans le cas de κίναδος et de πίθηκος, nous avons par conséquent sans doute affaire à une métaphore de style comique qui, en soi, se trouve dépourvue d'originalité. Cette

---

γῆν... : « Ce n'est pas moi qu'on voit, réjoui et riant des succès des autres [sc. de Philippe], me promener sur l'agora, tendre la main et annoncer la bonne nouvelle aux gens qui, à ce que je crois, la rapportent là-bas, *qui apprend le bonheur de mon pays en frissonnant, en gémissant, en baissant la tête...* », *id.*). Pour la métaphore ἡσυχίαν ἄγειν ἀδικὸν καὶ ὑποῦλον, *ibid.*, 307, cf. ci-dessous, chapitre II. « Les images de la maladie et de la médecine », p. 295 sq.

<sup>854</sup> Cf. LSJ, s.v. λαγός, I, pour les différents proverbes. En ce qui concerne λαγὸν βίον ζῆν, cf. Dion Chrysostome, 66, 24 ; Lucien, 32, 9 ; Jean Chrysostome, *Expositio in Psalmum CXXVII*, 1 (Migne, 55, p. 365, l. 50). Dion Chrysostome, au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., cite l'expression en signalant expressément qu'il s'agit d'un proverbe : il remonte donc à date plus ancienne, sans qu'il soit permis de préciser davantage. Quant à Jean Chrysostome, il l'utilise peut-être dans une imitation de Démosthène (Πάλιν ἂν δόξα μὲν ἦ, καὶ πλοῦτος, καὶ ὑγίεια σώματος, ἀσφάλεια δὲ μὴ παρῆ, ἐπιβουλεύοντων μυρίων, φθονούτων, βασκαιόντων, μισούντων, κατηγορούντων, συκοφαντούντων, πάντων ἀθλιώτερος ἔσται, λαγωῦ βίον ζῶν ὁ τοιοῦτος, καὶ τὰς σκιὰς ὑποπτεύων, καὶ πάντας τρέμων καὶ δεδοικώς. ; nous soulignons les mots qui rappellent Démosthène). Wankel, 1976b, p. 1157-8, *ad loc.*, pense que l'expression était déjà proverbiale à l'époque de Démosthène ; toutefois, il signale que le fragment tragique d'auteur inconnu λαγὸν βίον ζῆς, ὦν πρὶν ἄτρομος λέων, fgmt. adesp. 373 Nauck, 1856, p. 709, n'est pas retenu par Nauck dans la seconde édition de son ouvrage, à juste titre, parce que « le vers appartient aux nombreuses imitations de Démosthène » (« Der Vers gehört zu den vielen Nachahmungen des D. », Wankel, 1976b, p. 1158). Yunis, 2001, p. 257-8 *ad loc.*, laisse ouverte l'alternative.

<sup>855</sup> Le mot apparaît au III<sup>ème</sup> siècle av. J.-C. dans une comédie de Posidippe avec son sens métaphorique de « lâche » : Posidippe, fgmt. 26, 9 Kock (*CAF* III, p. 343) = 28, 9 Kassel/Austin (*PCG* VII, p. 574). Rowe, 1966, p. 398, range le mot dans le vocabulaire comique, au même titre que κίναδος et πίθηκος.

dernière réside dans son adaptation aux thématiques propres que développe Démosthène dans la seconde moitié du *Sur la couronne*.

La dernière occurrence mêle les animaux « domestiques » (chien, κύων, et moutons, πρόβατα) aux animaux sauvages (loup, λύκος), en faisant appel au monde de l'élevage, où les chiens étaient utilisés, comme aujourd'hui, pour garder les troupeaux d'ovins et de caprins et pour les défendre contre l'attaque d'éventuels prédateurs, en particulier les loups qui cherchent à les dévorer<sup>856</sup>. Le chien tient donc le rôle central. Or tout le sel de la métaphore provient de ce qu'il travaille à contre-emploi, pervertissant le schéma que nous venons d'exposer. Nous retrouvons ainsi l'image ambiguë qui se trouvait attachée au chien dans l'Antiquité grecque, tantôt positive avec celle du chien fidèle et, donc, du chien de garde, à la fois pour la maison et le bétail, tantôt négative avec celle de l'animal féroce, hargneux, flatteur, vorace et voleur<sup>857</sup>.

L'assimilation du peuple au troupeau est très courante depuis Homère<sup>858</sup> ; celle de l'homme politique au chien de garde le devient dans l'Athènes classique. Aristogiton reçoit ainsi le surnom de « chien du peuple » (κύων (...) τοῦ δήμου) : comme le suggère déjà l'attribution de cette métaphore à un pluriel indéterminé (φασί τινες), il s'agit au IV<sup>ème</sup> siècle d'une expression courante pour désigner les orateurs, comme l'atteste son emploi dans les *Caractères* de Théophraste, dans la bouche de « l'ami de la canaille » (φιλοπόνηρος)<sup>859</sup>. Elle est employée pour la première fois par Aristophane à propos du démagogue Cléon, sans doute

---

<sup>856</sup> Sur cette réalité pastorale, cf. par exemple Homère, *Illiade*, X, 183/5 ; Aristophane, *Guêpes*, 952 et 954-5 ; Platon, *Rép.*, II, 375 a ; III, 416 a ; Xénophon, *Mémoires*, II, 7, 14, et 9, 2 ; etc. Plus précisément, sur le loup qui dévore les brebis, cf. entre autres Xénophon, *Cyropédie*, VIII, 3, 41, et *Le Commandant de la cavalerie*, IV, 18-9.

<sup>857</sup> Sur cette image duale, cf. Lilja, 1976, étude qui ne prend en compte que la poésie ; Mainoldi, 1984, p. 104-20 et 143-80. Les deux représentations peuvent être utilisées par un même auteur, cf. par exemple Hörmann, 1934, p. 69, et Mainoldi, 1984, p. 165-9 pour Eschyle. Pour la vertu de fidélité, cf. tout particulièrement Homère, *Odyssée*, XVII, 290-327. Pour le chien comme gardien de la maison, cf. par exemple Eschyle, *Agamemnon*, 606-10 et 896 ; Platon, *Rép.*, V, 451 d ; etc. Les diverses connotations négatives sont aussi développées par Taillardat, 1965, p. 400 et 403-4. Pour Mainoldi, 1984, p. 214, les trois figures positives du chien comme fidèle compagnon de l'homme, chien de chasse, chien de garde et chien de berger demeurent néanmoins « sans aucun doute l'image dominante », et ce dès Homère.

<sup>858</sup> Cette analogie est négative chez Homère et chez Aristophane, parce qu'elle insiste sur la passivité et la dépendance du peuple : Corbel-Morana, 2012, p. 108-14.

<sup>859</sup> καὶ εὐνοὺς δὲ εἶναι <αὐ> τῷ ἐν ἐκκλησίᾳ λέγοντι ἢ ἐπὶ δικαστηρίου κρινομένῳ. (...) καὶ φῆσαι αὐτὸν κύνα εἶναι τοῦ δήμου, φυλάττειν γὰρ αὐτὸν τοὺς ἀδικούντας· (« Qu'un coquin ait à rendre des comptes dans l'assemblée ou à se défendre devant un tribunal, il prend pour lui fait et cause : « (...) Cet homme est le chien du peuple ; il monte la garde contre les délinquants. »), Théophraste, *Caractères*, XXIX, 4 (trad. O. Navarre). « La métaphore politique du "chien du peuple" connaît au IV<sup>e</sup> siècle une importante diffusion. », au point de devenir « un véritable *topos* », Corbel-Morana, 2012, p. 133 et 134. L'auteur en arrive à ce constat en s'appuyant sur l'utilisation de l'image par Démosthène, par Théophraste et par Platon : cf. *ibid.*, p. 133-5 ; cf. *infra*.

en réaction à une image inventée par ce dernier<sup>860</sup>. Si le dramaturge la retourne pour en faire un féroce outil de satire en développant les connotations négatives associées au chien, dans la bouche de Cléon, l'expression revêt au départ une valeur laudative<sup>861</sup>, en renvoyant à la représentation du chien fidèle qui protège le peuple en aboyant pour le mettre en garde au moindre danger : l'homme politique remplit à l'égard du peuple une fonction analogue à celle du chien de garde ou du chien de berger vis-à-vis du troupeau, en écartant les loups, à savoir les orateurs qui ne travaillent qu'à son détriment. C'est pourquoi Démosthène, aux dires de Plutarque, a pu reprendre à son compte, sinon le surnom, du moins la comparaison qui le sous-tend, dans un discours tenu au peuple alors qu'Alexandre, vainqueur de Thèbes en 334, réclamait qu'on lui livrât les orateurs qui s'étaient opposés le plus farouchement à lui :

Ὅτε καὶ τὸν περὶ τῶν προβάτων λόγον ὁ Δημοσθένης ἃ τοῖς λύκοις τοὺς κύνας ἐξέδωκε διηγησάμενος, αὐτὸν μὲν εἶκασε καὶ τοὺς σὺν αὐτῷ κυσὶν ὑπὲρ τοῦ δήμου μαχομένοις, Ἀλέξανδρον δὲ τὸν Μακεδόνα μονόλυκον προσηγόρευσεν.<sup>862</sup>

Comme l'écrit Cécile Corbel-Morana, « l'ambiguïté de la figure du chien rendait cette image facile à détourner »<sup>863</sup>. À partir de là, d'une manière analogue à Aristophane,

<sup>860</sup> Aristophane, *Cavaliers*, 1023, la métaphore étant filée dans la pièce – Corbel-Morana, 2012, p. 136, parle de « leitmotiv » : Aristophane, *Cav.*, 1017-9, 1025-34 et 1067-8, entre autres. On la retrouve, « concrétisée » (Corbel-Morana, 2012, p. 124) dans la scène du procès du chien Labès Aixonien dans les *Guêpes*, 891-1008, où ce dernier se trouve accusé par un autre « chien » qui représente Cléon. Enfin, celui-ci apparaît dans une variante de l'image sous les traits de Cerbère, le chien des Enfers, cf. *Cavaliers*, 1030 ; *Paix*, 313 et 754-5 ; *Guêpes*, 1031-2. Sur cette série de métaphores, cf. Taillardat, 1965, p. 403-6 ; Lilja, 1976, p. 70-4 ; Corbel-Morana, 2012, p. 118-36. Sur cette image, cf. Brock, 2013, p. 118-9, qui affirme que Cléon en est l'inventeur, à son propre bénéfice : « tout en acceptant un certain degré de subordination, elle revendique un rapport spécial au peuple, fait de familiarité, qui souligne la loyauté et la confiance, et implique en sus la protection, non pas tant du peuple en tant que personne(s) que de ses biens et de ses intérêts... » (« while accepting a degree of subordination, it lays claim to a special and familiar relationship with the demos which emphasizes loyalty and trust, and adds an additional implication of protection, not so much of the person(s) of the demos as of its assets and interests... », *ibid.*). Pour l'idée que Cléon a inventé l'image, cf. encore Corbel-Morana, 2012, p. 118 et 136 : « L'image du chien n'apparaît que dans trois des comédies conservées du poète et sur une période relativement courte, de 424 à 421, ce qui peut confirmer qu'Aristophane réagissait à un emploi récent de l'image devant l'Assemblée du peuple. » Brock, 2013, p. 156, en dépit de l'absence d'autres témoignages que ceux d'Aristophane et de Démosthène, émet l'hypothèse que c'est en réaction à l'usage politique de cette figure par les orateurs que Platon aurait employé l'image à propos des gardiens dans la *République*. Sur les hommes politiques comme « chiens du peuple », cf. Paoli, 1956, p. 175-257, qui s'appuie en grande partie sur l'exemple d'Aristogiton, et Canfora, 1974, p. 15-7.

<sup>861</sup> Cf. Lilja, 1976, p. 70.

<sup>862</sup> « C'est à cette occasion que Démosthène raconta au peuple la fable des moutons qui livrèrent leurs chiens aux loups, en se comparant, lui et ses collègues, à des chiens qui combattaient pour le peuple, alors qu'il appelait Alexandre le loup solitaire de Macédoine. », Plutarque, *Vie de Démosthène*, 23, 5, 856 e 4-9 (trad. R. Flacelière et E. Chambry). Le loup solitaire, le plus féroce (cf. Aristote, *HA*, VIII, 5, 594 a 30-1), représente à la fois l'ardeur guerrière et la sauvagerie, par opposition au monde de la *polis* ; cf. Mainoldi, 1984, p. 97-104 et 127-141, qui conclut de son étude que, durant le V<sup>ème</sup> siècle, la première valeur symbolique, positive, que l'on trouve chez Homère et dans la poésie archaïque, cède la place à la seconde, qui devient dominante, si bien que l'animal remplit alors « le rôle le plus adapté pour caractériser l'autre, l'adversaire, l'ennemi » (*ibid.*, p. 139).

Démosthène détourne le surnom en ayant recours à la représentation négative et inversée du chien féroce qui mord et dévore son propre maître – absente des œuvres du poète comique<sup>864</sup> : au lieu de défendre le peuple/troupeau, le sycophante Aristogiton se retourne contre lui en rejoignant les loups pour en « dévorer » ou en « mordre » les brebis/citoyens. C'est-à-dire que l'animal domestique paisible et allié de l'homme devient animal sauvage, féroce, rejoignant la catégorie des θηρία, ennemis de la société humaine<sup>865</sup>. Or l'orateur emploie ici les verbes δάκνειν et κατεσθίειν, qui nous renvoient en effet au réseau métaphorique de la bête féroce présent dans tout le discours. Ces actions renvoient aux agissements du sycophante qui accuse injustement des concitoyens devant les tribunaux ou fait voter des décrets pour nuire à d'autres (Τίνα γὰρ τῶν ῥητόρων οὗτος εἴργασται τι κακὸν τοσοῦτον ἠλίκων τοῦς ιδιώτας, περὶ ὧν ψηφίσματα γράψας ἐάλω ; Τίνα δ', ἐξ οὗ νῦν πάλιν λέγει, κέκρικεν ῥήτορα ; Οὐδ' ἓνα, ἀλλ' ιδιώτας πολλούς.)<sup>866</sup>. Par conséquent, comme tout chien qui s'en prend à ceux qu'il devait protéger et a pris le goût de leur sang, Aristogiton doit être mis à mort (Ἀλλὰ μὴν τοῦς γευομένους κύνας τῶν προβάτων κατακόπτειν φασὶ δεῖν, ὥστ' οὐκ ἂν φθάνοι κατακοπόμενος.)<sup>867</sup>.

<sup>863</sup> Corbel-Morana, 2012, p. 118-9.

<sup>864</sup> L'auteur, *ibid.*, p. 135, tente d'expliquer les raisons de cette « lacune » « étonnant<e> ». Pour le motif du chien qui mord, cf. Androtion, 324 F 72 Jacoby (*FGrH* III B, p. 76) = Arisote, *Rh.*, 1406b27-9 : Εἰσὶν δ' εἰκόνες οἷον ἦν Ἀνδροτίων εἰς Ἰδριέα, ὅτι ὁμοῖος τοῖς ἐκ τῶν δεσμῶν κυνιδίοις· ἐκεῖνά τε γὰρ προσπίπτοντα δάκνειν, καὶ Ἰδριέα λυθέντα ἐκ τῶν δεσμῶν εἶναι χαλεπόν. (« Un exemple de comparaison est celle qu'Androtion décocha à Idrieus, disant qu'il était semblable à de jeunes chiens déchaînés ; ceux-ci, en effet, se jettent sur vous et mordent, et Idrieus, délivré de ses chaînes, était féroce. », trad. M. Dufour et A. Wartelle) ; Xénophon, *Helléniques*, II, 4, 41 (sur ce passage, cf. Brock, 2013, p. 193, n. 170). Pour le mauvais chien en général, cf. Xénophon, *Anabase*, V, 8, 24 ; Hippias d'Erythrée, 421 F 1 Facoby (*FGrH* III B, p. 317-8). Toutes ces références sont citées par Brock, 2013, p. 193, n. 170.

<sup>865</sup> Cf. ci-dessus, p. 182-188. Sur le rapprochement de la bête féroce et de l'ennemi de l'Etat comme forces hostiles à la civilisation et sur le traitement commun qu'il convient de leur réserver, cf. Démocrite, fgmt. 259 (DK, II, 68 B 259, p. 197-8 = 622 Luria, p. 752-3 = D123 Taylor, p.40-1) : ὁκωσπερ περὶ κιναδέων τε καὶ ἐρπετέων γεγράφαται τῶν πολεμίων, οὕτω καὶ κατὰ ἀνθρώπων δοκεῖ μοι χρεῶν εἶναι ποιεῖν· κατὰ νόμους τοῦς πατρίους κτείνειν πολέμιον ἐν παντὶ κόσμῳ, ἐν ᾧ μὴ νόμος ἀπέριγρε· ἀπέριγρε δὲ ἱερὰ ἐκάστοις ἐπιχώρια καὶ σπονδαὶ καὶ ὄρκιοι. (« Come è stato scritto di lottare contro le fiere nocive e i rettili, così mi sembra si debba fare con gli uomini, uccidendo, conformemente alle leggi patrie, chi nuoce allo Stato, ovunque la legge stessa non lo vieti : non si può, cioè, farlo nei luoghi sacri di un Paese, qualunque sia, e anche nei casi dei trattati stipulati e dei giuramenti. », trad. D. Fusaro). Ce texte n'est pas pris en compte par Méléze-Modrzejewski, 1975, qui ne s'intéresse qu'au cas de l'animal domestique, seul pris en compte par les droits antiques, parce qu'il « n'est plus tout à fait dans le monde de la nature : il appartient à l'homme. » En revanche, « l'animal sauvage, le fauve, n'entre pas dans ce système. Il est totalement étranger à la sphère humaine : gibier du chasseur, il est le contraire du bétail qui, dans un sens, est dans la culture. » (*ibid.*, p. 96 et 97). Démosthène entend précisément ramener Aristogiton à cette seconde catégorie, celle du fauve, en dehors de la culture.

<sup>866</sup> Voir ci-dessus, p. 182-188 et 192-200. La sycophantie, « occupation répugnante et impudente » (πράγμα' (...) μαρὸν καὶ ἀναιδές) est nommément dénoncée au paragraphe suivant, Démosthène, *I Aristog.*, 41 (trad. G. Mathieu), où se trouve développée la métaphore du sanglier ; cf. *supra*, p. 198-200.

<sup>867</sup> Cf. Λοιπὸν τοίνυν ἐστίν, ὃ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τοῖς ἀπαλλαγῆναι βουλομένοις τούτου, ἀδίκημα σαφές καὶ ἐναργές ἔχοντας ἐκ τῶν νόμων, μάλιστα μὲν ἀπὸ θανάτου τιμῆσαι, εἰ δὲ μή, τοσοῦτον ἀναθεῖναι τίμημα χρημάτων ὅσον μὴ δυνήσεται φέρειν· (« Il ne reste donc, Athéniens, à ceux qui veulent être débarrassés de cet individu, quand vous tenez un crime clairement et évidemment prévu par les lois, qu'à le condamner, avant tout, à mort, ou sinon, à lui infliger une telle peine pécuniaire qu'il ne puisse la supporter »),

En outre, l'évocation du loup dans ce contexte judiciaire semble faire appel à des connotations précises. L'association du loup et du sycophante, c'est-à-dire un délateur qui mène des accusations abusives pour en tirer de l'argent, et donc trouve là un métier pour gagner sa vie, peut en effet être mise en relation avec la présence possible, dans les tribunaux, d'une statue du héros Lycos, « le loup », qui le représentait sous cette forme animale. Or ce dernier constitue aussi un dieu protecteur des chicaniers, des sycophantes et des juges corrompus, à tel point qu'ils auraient été désignés par l'expression proverbiale « le groupe de Lycos » ; c'est pourquoi le Philocléon d'Aristophane ne jure que par lui<sup>868</sup>.

Le chien, animal qui appartient à la réalité de tous les jours, intervient souvent dans des métaphores et comparaisons depuis Homère, notamment le chien de garde et le chien de berger, pour exprimer l'action protectrice d'une personne sur d'autres<sup>869</sup>. Il s'agit d'un motif très populaire. Plus précisément, l'image de Démosthène trouve des échos dans la *République* et les *Lois* de Platon, où plane cette crainte de voir le chien s'allier avec les loups pour se retourner contre les brebis dont il a la charge : nul doute que Platon, qui fait parler Socrate avec une fausse innocence sur le ton de l'hypothèse, n'ait ici en vue les démagogues et autres sycophantes, ces « chiens du peuple » devenus loups, déjà tournés en ridicule par Aristophane, qui montrent que le régime démocratique n'est pas viable, si bien que le projet même de la cité idéale, en particulier avec son programme d'éducation à destination des « gardiens », répond à la nécessité d'empêcher cette perversion, en en faisant des chiens authentiques, au service des bergers, à savoir des philosophes qui gouverneraient la cité refondée :

---

Démosthène, *I Aristog.*, 92 (trad. G. Mathieu). On peut penser ici, plus généralement, aux dispositions législatives archaïques, qui survivent à l'époque classique, ordonnant la punition ou la mise à mort de tout animal domestique qui respectivement blesse un homme et provoque la mort d'un homme. Cf. Méléze-Modrzejewski, 1975, et plus particulièrement sur ce problème, p. 89-92. La mise à mort répond à l'exigence religieuse de purifier la cité de la souillure induite par le meurtre. L'auteur, *ibid.*, p. 90 cite une loi de Solon très pertinente dans notre cas, puisqu'il y est question du châtement infligé à un chien qui mord ; cf. Plutarque, *Solon*, 24, 3.

<sup>868</sup> Aristophane, *Guêpes*, 389-94 et 819 ; cf. les commentaires de Sommerstein, 1983, p. 180, *ad loc.*, ainsi que Mainoldi, 1984, p. 138. Cf. encore sur Lycos : Harpocraton, s.v. Δεκάζων (Ἐρατοσθένης δὲ ἐν τοῖς περὶ τῆς ἀρχαίας κωμωδίας (...)) “Λύκος ἐστὶν ἦρωσ πρὸς τοῖς ἐν Ἀθήναις δικαστηρίοις, τοῦ θηρίου μορφήν ἔχων, πρὸς ὃν οἱ δωροδοκοῦντες κατὰ ἰ γινόμενοι ἀνεστρέφοντο, ὅθεν εἴρηται Λύκου δεκάς.” (« Eratosthène dit dans son *Περὶ τῆς ἀρχαίας κωμωδίας* ») ; Hesychius, Photius et Suidas, s.v. Λύκου δεκάς (respectivement : Latte II, 1966, p. 613, n° 99 ; Theodoridis II, 1998, p. 523 et 524, n° 456 et 457 ; et Adler III, 1933, p. 296, n° 820 et 821). Ces trois derniers mentionnent le caractère proverbial de l'expression ; Photius et Suidas associent aux « corrompus » (δωροδοκοῦντες) les sycophantes.

<sup>869</sup> Cf. Homère, *Iliade*, X, 183/5 ; Eschyle, *Agamemnon*, 606-10 et 896 ; Aristophane, *Guêpes*, 952 et 954-5 ; Platon, *Rép.*, II, 375 a ; III, 416 a ; V, 451 d ; *etc.* Dumortier, 1935a, p. 152 ; Louis, 1945, p. 186 ; Taillardat, 1965, p. 403-6 ; Blümner, 1891, p. 205-7 ; Keith, 1914, p. 20, 46 et 124 ; Hörmann, 1934, p. 69 ; Faust, 1970 ; Lilja, 1976, *passim*. Pour le motif du mau



Δεινότερον γάρ που πάντων καὶ αἰσχιστον ποιμέσι τοιούτους γε καὶ οὕτω τρέφειν κύνας ἐπικούρους ποιμνίων, ὥστε ὑπὸ ἀκολασίας ἢ λιμοῦ ἢ τινος ἄλλου κακοῦ ἔθους αὐτοὺς τοὺς κύνας ἐπιχειρήσαι τοῖς προβάτοις κακουργεῖν καὶ ἀντὶ κυνῶν λύκοις ὁμοιωθῆναι. (...) Οὐκοῦν τὴν μεγίστην εὐλαβείας παρασκευασμένοι ἂν εἶεν, εἰ τῷ ὄντι καλῶς πεπαιδευμένοι εἰσίν ;<sup>870</sup>

Au-delà des différences dans la structure de l'analogie entre Platon et Démosthène, nous retrouvons un fond commun : les chiens représentent les hommes politiques, qui ont pour responsabilité de bien guider le *demos* – à ceci près que Platon croit la chose impossible dans le régime démocratique.

Chez les orateurs, nous ne retrouvons l'idée du chien gardien de troupeau que chez l'auteur du *Contre Aristogiton II*, sous la forme d'une comparaison hésitante :

Θαυμάζω δ' ἔγωγε τῶν οὕτως ἐχόντων ὥστε τὰ μὲν ἴδια τοῖς ἐκ τῶν παρεληλυθότων χρόνων οὖσιν ἐπεικέσι, τούτοις παρακατατιθεμένων, τὰ δ' ἐν τῇ πολιτείᾳ κοινὰ τοῖς ὁμολογουμένως ἐξεληλεγμένοις οὖσι φαύλοις ἐπιτρέποντων. Καὶ κύνα μὲν ἐπὶ ποιμνὴν ἀγεννή καὶ φαῦλον οὐδ' ἂν εἰς ἐπιστήσειε φυλάττειν· ἐπὶ δὲ τοὺς τὰ κοινὰ πράττοντας τοὺς τυχόντας ἀνθρώπους φασὶν ἔνιοι φύλακας δεῖν ἐπιπέμπειν, οἱ προσποιοῦμενοι μὴνύειν τοὺς ἀμαρτάνοντας αὐτοὶ τῆς μεγίστης εἰσὶ φυλακῆς δεόμενοι<sup>871</sup>.

En effet, en l'absence d'indicateur explicite de comparaison, l'auteur propose plutôt un parallèle, avec le balancement μὲν/δέ et la reprise du verbe φυλάττειν<sup>872</sup> ; et de fait, les deux éléments ne font que se croiser, dans la mesure où ils n'entretiennent pas de correspondance directe et sont même opposés : le premier présente ce qu'il ne faut pas faire et ce que l'on ne fait pas, effectivement, dans le domaine de la garde des troupeaux, alors que le second rapporte un discours sur le genre de personne à qui il convient de confier la garde de

---

<sup>870</sup> « Rien ne serait plus terrible et plus honteux pour des bergers que de nourrir et de former, pour les aider à protéger leurs troupeaux, des chiens que l'intempérance, la faim ou quelque vicieuse habitude porterait à faire du mal aux moutons et à devenir loups de chiens qu'ils devaient être. (...) Mais le plus sûr moyen de les prémunir contre les tentations, c'est de leur donner réellement une bonne éducation. », Platon, *Rép.*, III, 416 a 2 - b 7 (trad. E. Chambry) ; cf. encore *Rép.*, IV, 422 d 1 - 7, et *Lois*, X, 906 c 8 - d 6. Pour les critiques de Platon à l'égard de la démocratie, et plus largement de la politique athénienne depuis la fin de la guerre du Péloponnèse, cf. par exemple deux passages notables, Platon, *Rép.*, VI, 487 e 8 - 489 d 8, et *Lettres*, VII, 324 b 9 - 326 b 4.

<sup>871</sup> « Pour moi, je regarde avec étonnement les gens dont le caractère est tel que, confiant leur fortune privée aux personnes qui ont un long passé d'honnêteté, ils mettent les intérêts communs de la politique aux mains de ceux que la voix commune convainc de ne rien valoir. Personne ne confierait la garde d'un troupeau à un chien sans race et sans valeur ; mais des gens prétendent qu'on doit lancer, comme gardiens sur qui s'occupe des affaires publiques, les premiers venus, ceux qui feignent de dénoncer les délinquants, mais ont besoin eux-mêmes de la plus stricte surveillance. », [Démosthène], *Contre Aristogiton II*, 22 (trad. G. Matthieu).

<sup>872</sup> Contrairement à ce que laisse entendre Weil, 1886, p. 365, *ad loc.*, ἐπιπέμπειν ἐπὶ suivi de l'accusatif ne constitue pas en soi une métaphore ; cf. LSJ, s.v. I, et *supra*, p. 185, n. 745.

« qui s’occupe des affaires publiques », préconisant le contraire de ce qu’énonce le premier élément. Ainsi, l’image est suggérée plus qu’elle n’est vraiment réalisée dans le texte : la juxtaposition des deux éléments invite à tisser des liens entre eux, ce que l’orateur ne fait pas lui-même explicitement, se contentant d’insinuer l’idée qu’Aristogiton s’apparente à ces mauvais chiens à qui l’on ne confie pas la garde d’un troupeau. Cette disposition contraste avec les comparaisons de Démosthène en général, toujours franches et bâties sur des analogies terme à terme, ainsi qu’avec le traitement énergique réservé à ce thème dans le *Contre Aristogiton I*, sous forme de métaphore.

L’image s’applique de surcroît dans un schéma strictement analogue à celle de ce dernier, puisqu’il s’agit *a priori* d’une autre deutérologie prononcée dans le cadre du même procès contre Aristogiton. Toutefois, la différence avec Démosthène se perçoit là encore de façon assez nette : il n’est plus question de ce retournement original du chien en loup, celui-ci disparaissant complètement. L’auteur s’en tient à la représentation plus générale du chien dont le « manque de race » (ἀγεννή και φαῦλον) fait que les bergers ne l’utilisent pas ; peut-être l’idée de Démosthène se trouve-t-elle suggérée seulement de façon indirecte dans la mention de la nécessité d’une « surveillance » (φυλακῆς). En réalité, il n’est pas impossible que nous ayons affaire ici à une imitation plus ou moins heureuse de Démosthène<sup>873</sup>, pour renchérir sur son image ; les discours ont en effet été prononcés dans le même procès.

Enfin, en tant que motif très populaire, l’opposition du chien et du loup tirée de la réalité pastorale fournit l’une des grandes sources d’inspiration des fables ésopiques<sup>874</sup>. Ainsi,

---

<sup>873</sup> C’est l’idée exprimée par Mathieu, 1947, p. 138-9.

<sup>874</sup> Selon Mainoldi, 1984, p. 180, 187-97, 201-9 et 214, l’opposition chien/loup n’apparaît de manière systématique comme métaphore de l’opposition domestique/sauvage que chez Platon, où elle se trouve investie d’une signification philosophico-politique originale, et dans les fables ésopiques, avec un sens plus courant et trivial. Même si l’auteur reconnaît dans les fables « une ancienne conception des animaux (...) qui remonte au moins au VI<sup>e</sup> siècle » (*ibid.*, p. 202), sous prétexte que « sa mise en forme soit certainement beaucoup plus tardive » (*ibid.*), elle prend le postulat méthodologique de traiter ensuite la question selon une progression chronologique linéaire entre Platon *puis* les fables (cela apparaît nettement *ibid.*, p. 180, dans la conclusion du chapitre V, « L’image du chien à l’époque archaïque et classique » : « On remarquera d’ailleurs que le fait d’être devenu l’un [*sc.* le chien], le modèle de l’état domestique, l’autre [*sc.* le loup], celui de la sauvagerie, n’est pas le résultat d’une opposition directe et systématique chien-loup dans les textes. Au contraire, il est relativement rare de les voir opposés l’un à l’autre (sauf dans les textes que nous avons cités de Solon, 24 D.[iehl], v. 26-27 ; d’Eschyle, *Su.[ppliantes]* 760-1 ; d’Aristophane, *Guêpes* 952 ; et du Pseudo-Démosthène 25, 40 ; cf. aussi Xénophon, *Le commandant de la cavalerie*, IV, 19). *Ce sera plutôt la tradition postérieure (déjà Platon, et surtout la fable récente), qui opposera l’un à l’autre d’une façon systématique les deux animaux dans une dichotomie désormais inévitable.* » ; nous soulignons). Sans vouloir discuter ici cette thèse ni évoquer les problèmes complexes posés par la fable ésopique, nous pouvons tout de même affirmer qu’il est probable, au contraire, que Platon ne fait précisément que réinvestir ce couple traditionnel de la fable, comme Démosthène. Ce qui deviendra le corpus des fables ésopiques, en effet, paraît bénéficier, au moins à la fin du V<sup>ème</sup> siècle et au IV<sup>ème</sup> d’une large circulation orale, dans des formes déjà plus ou moins fixées, comme l’atteste la fable des brebis qui récriminent contre les privilèges du chien racontée par Socrate chez Xénophon, *Mémorables*, II, 7, 13/4 (= fable 356a Perry, 1952, p. 468 ; cette référence, absente du chapitre V de Mainoldi, 1984, n’est mentionnée que dans le chapitre VII et dernier, « Le chien et le loup de la fable »), reprise de très près par Babrius au I<sup>er</sup> siècle

Démosthène, tout comme Platon avant lui, puise probablement dans ce fond<sup>875</sup>, qui a l'avantage de faire appel à des représentations toutes faites dans l'esprit de ses auditeurs ; l'image en tire une plus grande efficacité rhétorique. Plus précisément, les fables d'Esopé offrent quelques exemples de « trahison » des chiens, soit qu'ils décident de s'allier avec les loups, soit qu'ils mangent les moutons en cachette avec l'un d'entre eux, soit qu'ils lorgnent sur les moutons. Dans l'une de ces fables, en particulier, *Les loups et les chiens (réconciliés)*, les loups persuadent les chiens de se joindre à eux pour « dévorer » les moutons, et le texte grec porte le verbe ἐσθίειν, dont Démosthène emploie précisément un composé (κατεσθίειν). Mais les chiens sont eux-mêmes exécutés par les loups avant de pouvoir passer à l'acte, au contraire d'Aristogiton<sup>876</sup>. Dans *Le berger et le loup élevé avec les chiens*, ces derniers mangent avec le loup soi-disant apprivoisé les brebis qu'il tue en cachette lorsqu'il n'y a pas d'attaque de ses congénères, jusqu'à ce que le berger s'en aperçoive : dans ce cas, la curée semble n'être qu'occasionnelle pour les chiens, qui ne sont pas à l'initiative du meurtre et qui par ailleurs accomplissent leur devoir en poursuivant les loups ; de plus, le personnage du berger ne trouve aucun correspondant chez Démosthène<sup>877</sup>. Dans *Le berger et le chien*, enfin, un chien auquel le berger a donné l'habitude de manger des agneaux et des cadavres de moutons finit par être soupçonné par ce dernier de vouloir les dévorer, lorsqu'il le voit leur faire fête ; là encore, nous en restons à des intentions, supposées de surcroît, les loups sont

---

après Jésus-Christ (Babrius, fable 128 Perry, 1965, p. 164-7) = 356 Perry, 1952, p. 467-8), ainsi que la fable des moutons qui livrent leurs chiens aux loups racontée par Démosthène selon Plutarque, *Vie de Démosthène*, 23, 5, 856 e 4-9 (cf. ci-dessus, p. 213, avec la n. 862), qui elle aussi rappelle étrangement une fable du corpus ésope (fable 153 Perry, 1952, p. 380). De ce point de vue, il peut sembler significatif que ces fables aient été recueillies et publiées pour la première fois par Démétrios de Phalère à la fin du IV<sup>ème</sup> siècle, pour reprendre la thèse de B. E. Perry (cf. Perry, 1965, « Introduction », p. XIII, et pour plus de détails, Perry, 1962). La popularité des fables ésope est attestée par les références faites par Socrate et Aristophane, notées en partie par C. Mainoldi (Mainoldi, 1984, p. 201 ; Platon, *Phédon*, 60 c-d, où Socrate prétend avoir mis en vers des fables d'Esopé ; Aristophane, *Guêpes*, 566, 1256-61 et 1446 ; *Oiseaux*, 471-5). Enfin, Esopé s'appuyait lui-même sur des traditions plus anciennes, sémitiques notamment (cf. Perry, 1965, « Introduction », « 2. Nature and Origin of Fable », p. XIX-XXXIV), qui irriguaient déjà l'imaginaire populaire des Grecs : Eschyle, fgmt. 139 Radt (*TGrF* III, p. 252) = 139 Nauck (*TGF*, p. 45), v. 1, parle de la « gloire des fables libyennes » (ὥδ' ἐστὶ μύθων τῶν Λιβυστικῶν κλέος), avant d'en raconter une, et d'autres poètes grecs archaïques ont composé des fables, tels Archiloque (cf. fgmt. 172-181 et 185-7 West (*IEG* I, p. 62-70 et 71-2 ; fable du renard et de l'aigle et fable du renard et du singe) et Stésichore (cf. Aristote, *Rhét.* II, 20, 1393 b 8 sq.). Par conséquent, il est étrange de parler avec Mainoldi, 1984, p. 180, de « tradition postérieure » à propos de Platon et de la fable par rapport à Xénophon et à Démosthène, qui plus est au « Pseudo-Démosthène ». Ce qui ne résout pas un autre problème, celui que pose la question délicate d'une filiation entre Platon et Démosthène !

<sup>875</sup> Corbel-Morana, 2012, p. 134-5, passe rapidement en revue les trois sources qui nous occupent (Démosthène, Platon, Esopé) : l'auteur concède, *ibid.*, p. 134, que Démosthène (chez elle le « Pseudo-Démosthène ») s'est sans doute inspiré des fables ésope. Elle aborde ensuite Platon, *ibid.*, p. 134-5, en indiquant qu'il « reproduit, lui aussi, l'opposition désormais très familière entre le chien, le troupeau et le berger d'une part, le loup d'autre part » (p. 134).

<sup>876</sup> Esopé, fable 342 Perry (p. 461).

<sup>877</sup> Esopé, fable 267 Perry (p. 424).

absents, et nous retrouvons le berger<sup>878</sup>. Seule la première fable évoquée possède une morale politique, qui ne correspond pas non plus à la situation du *Contre Aristogiton I*, parce qu'elle se réfère à un ennemi extérieur, étranger, représenté par les loups, au service duquel se met tel ou tel citoyen, un chien, qui mérite ainsi amplement le sort qui lui est réservé par ses « amis » : « c'est le genre de salaire que reçoivent ceux qui trahissent leur patrie »<sup>879</sup>.

Si aucune de ces fables n'offre de schéma qui corresponde exactement à l'image de Démosthène, elles présentent toutefois un certain nombre de points communs, au moins dans la mise en scène et surtout dans l'idée générale, avec le motif de la trahison du chien. L'orateur s'inscrit donc ici clairement dans la tradition populaire de la fable<sup>880</sup>, en nous présentant un véritable petit apologue, à la fois plaisant et terriblement efficace. Il s'agit peut-être même là de la trace d'un trait de son éloquence « orale », c'est-à-dire des discours improvisés ou non publiés, comme le suggère le témoignage de Plutarque, rapportant une fable qui de surcroît touche au même registre ; il convient enfin de verser à ce dossier l'apologue de l'âne et du marchand que nous avons examiné plus haut<sup>881</sup>. Ce goût de Démosthène pour la fable paraît d'autant plus probable qu'il s'inscrit dans une pratique rhétorique décrite par Aristote : selon le stagirite, elles « conviennent à la harangue », quoique les exemples écrits de Démosthène que nous ayons conservés dans ce type de discours ne nous en offrent pas<sup>882</sup>. De même, en l'absence de harangues d'autres orateurs pour attester le fait, nous ne pouvons nous en remettre sur ce point qu'au témoignage d'Aristote.

Démosthène, par conséquent, non seulement reprend une métaphore courante de la vie politique, mais le parallèle avec Platon, et surtout avec la fable ésopique, montre qu'il n'invente pas non plus le schéma du retournement du chien en loup, grâce auquel il la développe : son originalité tient dans le fait qu'il l'importe dans le genre oratoire, en en faisant le centre d'un réseau métaphorique très serré, celui de la bête féroce qui mord et

---

<sup>878</sup> Esope, fable 206 Perry (p. 402). Ces trois fables sont citées par Mainoldi, 1984, p. 203.

<sup>879</sup> Ὅτι οἱ τὰς ἑαυτῶν πατρίδας προδιδόντες τοιοῦτους μισθοὺς λαμβάνουσι., Esope, fable 342 Perry (p. 461).

<sup>880</sup> Sur la vivacité de cette tradition à l'époque de Démosthène, cf. *supra*, p. 217, n. 874. L'emploi par Démosthène en conclusion de notre image de la troisième personne du pluriel à valeur générale et indéfinie φασί, « dit-on », constitue un marqueur énonciatif de la fable, du récit populaire, lorsqu'il se trouve inséré dans un discours ; Socrate, par exemple, selon un effet d'encadrement, utilise la même forme verbale à la fois au début et à la fin de sa fable chez Xénophon, *Mémoires*, II, 7, 13 et 14.

<sup>881</sup> Cf. respectivement ci-dessus, p. 213, avec la n. 862, et p. 103.

<sup>882</sup> Εἰσὶ δ' οἱ λόγοι δημηγορικοί, καὶ ἔχουσιν ἀγαθὸν τοῦτο, ὅτι πράγματα μὲν εὐρεῖν ὅμοια γεγενημένα χαλεπὸν, λόγους δὲ ὅρων ποιῆσαι γὰρ δεῖ ὥσπερ καὶ παραβολάς, ἂν τις δύνηται τὸ ὅμοιον ὅρων, ὃ περὶ ὅρων ἔστιν ἐκ φιλοσοφίας. (« Les fables conviennent à la harangue et elles ont cet avantage que s'il est difficile de trouver des faits réellement arrivés qui soient tout pareils, il est plus facile d'imaginer des fables ; il ne faut les inventer, tout comme les paraboles, que si l'on a la faculté de voir les analogies, tâche que facilite la philosophie. », Aristote, *Rhét.* II, 20, 1394 a 2-5 (trad. M. Dufour). La fable repose sur le même principe que les images : l'analogie.

dévore. Ce faisant il donne un sens d'autant plus fort à ce dernier que la « bête » en question travaille à contre-emploi, pervertissant son rôle. L'orateur joue alors sur la nature fondamentalement ambiguë du chien dans l'imaginaire populaire et littéraire, en lien avec les valeurs de civilisation auxquelles il se trouve attaché, par opposition à la bête sauvage<sup>883</sup>. Enfin, par effet de contraste, Démosthène convoque peut-être implicitement de cette manière son *ethos* d'orateur défenseur du peuple, dans la mesure où il a défini la fonction du conseiller dans le *Sur la Couronne* par opposition au sycophante, là Eschine, ici Aristogiton, et où il se serait appliqué l'analogie avec le bon chien<sup>884</sup>.

Cette série de métaphores possède ainsi une réelle cohérence, à la fois en terme de signification, puisqu'elles dénoncent à chaque fois un adversaire comme sycophante et mauvais conseiller, et en terme de registre, puisqu'elles appartiennent toutes à la langue familière et surtout comique, sauf la dernière, qui relève en outre de l'insulte. L'insertion de ces noms d'oiseaux dans un discours oratoire dénote un parti pris stylistique hardi, puisque Démosthène ne se risque à ce langage relevé que dans les deux derniers plaidoyers politiques de sa carrière, dont on notera ainsi la parenté.

### 3) Serpents, araignées et scorpions

Deux comparaisons du *Contre Aristogiton I* font appel aux serpents, aux araignées et au scorpion :

73. (...) ἀλλὰ πορεύεται διὰ τῆς ἀγορᾶς, ὡσπερ ἔχισ ἢ σκορπίος ἠρκῶς τὸ κέντρον, ἄττων δεῦρο κάκεισε, σκοπῶν τίνι συμφορὰν ἢ βλασφημίαν ἢ κακόν τι προστριψάμενος καὶ καταστήσας εἰς φόβον ἀργύριον εἰσπράξεται.<sup>885</sup>

---

<sup>883</sup> « L'analyse de la figure du chien et du loup dans la littérature classique, nous permet maintenant d'affirmer que ces deux animaux représentent pour la *polis* un couple oppositionnel, où chaque pôle se définit par rapport à la cité et aux valeurs de la loi sur lesquelles elle se fonde. Le chien représente désormais l'état domestique, l'intégration à la cité, l'acceptation consciente de son code de valeurs, mais également la transgression de ces mêmes règles sociales et culturelles. A l'opposé, le loup représente pour la cité l'état sauvage, ce qui est par nature extérieur à l'espace de la civilisation, l'ennemi par excellence qui agit sans souci des règles de la société civile et n'est pas, par conséquent, passible de sanction morale. », Mainoldi, 1984, p. 180.

<sup>884</sup> Voir respectivement, Démosthène, *Cour.*, 189, et ci-dessus, p. 213.

<sup>885</sup> « Il traverse l'agora comme une vipère ou un scorpion, l'aiguillon dressé, bondissant de-ci de-là, regardant à qui il infligera un malheur, une calomnie ou un coup, qui il épouvantera pour se faire verser de l'argent. », Démosthène, *I Aristog.*, 52 (trad. G. Mathieu).

74. Οὐδένα πάποτ' ἴσως ὑμῶν ἔχισ ἔδακεν οὐδὲ φαλάγγιον, μηδὲ δάκοι· ἀλλ' ὅμως ἅπαντα τὰ τοιαῦτα, ἐπὰν ἴδητε, ἀποκτείνετε. Τὸν αὐτὸν τοίνυν τρόπον, ὃ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, καὶ ὅταν συκοφάντην καὶ πικρὸν καὶ ἔχιν τὴν φύσιν ἄνθρωπον ἴδητε, μὴ πόθ' ἕκαστον ὑμῶν δῆξεται περιμένετε, ἀλλ' ὁ προστυχὼν αἰεὶ τιμωρησάσθω.<sup>886</sup>

Les deux images se complètent et s'insèrent d'une manière parfaitement cohérente dans le leitmotiv de la bête féroce propre à ce discours. Nous avons affaire en effet dans les deux cas au même genre d'animaux repoussants, dangereux et venimeux, dont la piquûre ou la morsure (ἔδακεν, δάκοι) peut s'avérer mortelle : la vipère (ἔχισ), présente dans chacun des deux passages – répétition qui matérialise leur union –, associée dans le premier au scorpion (σκορπίος), et dans le second à la tarentule (φαλάγγιον)<sup>887</sup>.

Ces métaphores dénoncent ici Aristogiton comme sycophante<sup>888</sup>. Démosthène semble s'appuyer ici sur des images courantes : Hypéride compare les orateurs à diverses espèces de serpents qui s'entre-dévorent, dont les vipères, qui piquent les hommes<sup>889</sup>, et Eschine rapporte le surnom de « serpent » donné à Démosthène en lien avec le thème de la sycophantie<sup>890</sup> ; σκορπίος est attesté à propos des sycophantes ou des orateurs dans trois passages de comédie, dont Démosthène s'inspire ici par conséquent encore une fois<sup>891</sup>. L'analogie se

<sup>886</sup> « Peut-être aucun de vous n'a-t-il jamais été mordu par une vipère ou une tarentule, et je souhaite que cela n'arrive pas ; néanmoins toutes ces bêtes, vous les tuez quand vous les apercevez. De la même façon, Athéniens, quand vous voyez un sycophante féroce, un homme à nature de vipère, n'attendez pas qu'il ait mordu chacun de vous ; mais que quiconque le rencontre, le châtie. », *ibid.*, 96 (*id.*).

<sup>887</sup> Cf. LSJ, ss.vv.

<sup>888</sup> συκοφαντῶν et συκοφάντην καὶ πικρὸν, Démosthène, *I Aristog.*, 49 et 96 ; cf. pour des explications plus détaillées ci-dessus, p. 192-194. Il faut ajouter ici le thème de l'argent (ἀργύριον εἰσπράττεται, *ibid.*, 52).

<sup>889</sup> Εἶναι δὲ τοὺς ῥήτορας ὁμοίους τοῖς ὄφεισι· τοὺς τε γὰρ ὄφεις μισητοὺς μὲν εἶναι πάντας, τῶν δὲ ὄφειων αὐτῶν τοὺς μὲν ἔχεις τοὺς ἀνθρώπους ἀδικεῖν, τοὺς δὲ παρείας αὐτοὺς τοὺς ἔχεις κατεσθίειν, Hypéride, fgmt. 80 Jensen. Le mot ὁ παρείας, ou désigne une espèce de serpent brun rouge à grandes joues, associé notamment au culte d'Asclépios, cf. LSJ, s.v. ; Chantraine, 1999, s.v., p. 857-8 ; Démosthène, *Cour.*, 260 ; Harpocraton, s.v. Παρεῖαι ὄφεις ; Wankel, 1976b, p. 1141, *ad loc.* Rappelons pour mémoire qu'une variante du texte de Démosthène non retenue par les éditeurs modernes donne ὄφισι au lieu de ἔχισ ; cf., Dilts, III, 2008, p. 17 *ad loc.*, ainsi que, entre autres, Mathieu, 1947 ; Vince, 1935 ; Weil, 1886.

<sup>890</sup> ἐν παισὶ μὲν γὰρ ὢν ἐκλήθη δι' αἰσχουργίαν τινὰ καὶ κιναιδίαν Βάτταλος, ἐκ παίδων δὲ ἀπαλλαττόμενος καὶ δεκαταλάντους δίκας ἐκάστω τῶν ἐπιτρόπων λαγγάνων Ἀργᾶς, ἀνὴρ δὲ γενόμενος προσεῖληφε τὴν τῶν πονηρῶν κοινὴν ἐπωνυμίαν, συκοφάντης. (« dans son enfance, en effet, ne l'appelait-on pas Battalos à cause de sa conduite infâme et dévergondée, puis devenu jeune homme, Argas, après qu'il eut intenté à chacun de ses tuteurs des procès de dix talents, surnoms auxquels vint s'ajouter, quand il fut parvenu à l'âge d'homme, l'appellation commune à tous les méchants, celle de sycophante ? »), Eschine, *Amb.*, 99 (trad. V. Martin et G. de Budé). Le sens du surnom « Ἀργᾶς » demeure obscur, mais l'une des interprétations possibles le renvoie à une forme dorienne du terme ἀργῆς, qui désigne une espèce de serpent : cf. LSJ, s.v. ; Plutarque, *Vie de Démosthène*, 4, 847 e 10 - f 5 ; scholies 221 a, b et c Dilts, 1992, p. 81 ; Harpocraton, s.v. Ἀργᾶς ; Hesychius, s.v. (Latte I, 1953, p. 237, n° 13) ; Photius, s.v. (Theodoridis I, 1982, p. 254, n° 2771) ; Suidas, s.v. (Adler I, 1928, p. 340, n° 3760) ; Julien et Péréra, 1902, p. 64, n. 3 ; Paulsen, 1999, p. 360, *ad loc.* Or, de ce point de vue, comme chez Démosthène, le serpent désigne un adversaire et se trouve associé à la sycophantie et au thème de l'argent.

<sup>891</sup> Aristophane, *Thesmophories*, 528-30 (Τὴν παροιμίαν δ' ἐπαινώ / τὴν παλαιάν· ὑπὸ λίθῳ γὰρ / παντί που χορὴ μὴ δάκη ῥήτωρ ἄθρην. : « (...) j'approuve l'antique proverbe : sous chaque pierre quasiment il faut regarder, pour n'être pas mordu par un... orateur. », trad. H. Van Daele ; Aristophane joue avec le proverbe ὑπὸ

fonde, chez Démosthène comme chez Aristophane, sur la morsure venimeuse de la bête, qui correspond aux attaques que le sycophante lance contre ses concitoyens, le venin renvoyant aux paroles, au mauvais usage de l'art oratoire devant les tribunaux (σκοπῶν τίνι συμφορὰν ἢ βλασφημίαν ἢ κακόν τι προστριψάμενος καὶ καταστήσας εἰς φόβον ἀργύριον εἰσπράξεται) : dans la seconde occurrence du *Contre Aristogiton I*, en particulier, la répétition du verbe δάκνω à propos de la vipère et de la tarentule dans le comparant, et à propos du sycophante dans le comparé, assure le lien entre les deux réalités<sup>892</sup>. Nous retrouvons ainsi le thème de la morsure (δάκνειν), qui accompagne le leitmotiv de la bête féroce (θηρίον) dans l'ensemble du discours de Démosthène<sup>893</sup>. Par ailleurs, les serpents et autres scorpions se trouvent associés au singe par Théophraste dans une énumération<sup>894</sup>. Toutes ces métaphores sont donc synonymes, parce que les Grecs classent tous ces animaux – et n'oublions pas ici le renard – dans la même catégorie des « nuisibles »<sup>895</sup>... à laquelle appartient également le sycophante.

---

παντὶ λίθῳ σκορπίος (« sous chaque pierre se cache un scorpion »), cf. Taillardat, 1965, p. 425, avec les références de la n. 1 ; Corbel-Morana, 2012, p. 103-4, avec les références de la n. 92, p. 104) ; *Ploutos*, 883-5 (ΔΙ. (...) φορῶ γὰρ πριάμενος / τὸν δακτύλιον τονδὶ παρ' Εὐδάμου δραχμῆς. / ΚΑ. Ἄλλ' οὐδέν' ἔστι συκοφάντου δῆγματος. : « Le Juste. – (...) Je porte l'anneau que voici, acheté à Eudémos une drachme. / Carion. – Mais on n'en achète point contre la morsure d'un sycophante. », *id.* ; « Les marchands de remèdes – Eudémos était l'un des plus renommés (cf. Théophraste, *Histoire des Plantes*, IX 17, 2) – vendaient des anneaux qui passaient pour protéger contre les morsures des vipères, scorpions et autres animaux malfaisants... », Coulon/Van Daele, V, 2002, p. 131, n. 2) ; Eupolis, fgmt. 245 Kassel/Austin (*PCG* V, p. 437) = 231 Kock (*CAF* I, p. 320, qui note : « scilicet orator poetam imitatus est ») (Τῆνος αὐτῆ, / πολλοὺς ἔχουσα σκορπίους ἔχεις τε συκοφάντας). Cf. Taillardat, 1965, p. 424-5 ; Corbel-Morana, 2012, p. 102-4, qui range les serpents et autres scorpions dans la même catégorie de l'« animal nuisible et venimeux » (*ibid.*, p. 102) que les mouches et les moustiques, auxquels sont assimilés les orateurs. Un synonyme d'ἔχις, ἔχιδνα (cf. LSJ, s.v.), est employé par les Tragiques, mais dans un sens différent, pour désigner des femmes scélérates et trompeuses : Eschyle, *Choéphores*, 249 (Clytemnestre) ; Sophocle, *Antigone*, 531 (Ismène, accusée de trahison par Créon) ; dans le cas d'Eschyle, la métaphore revêt des connotations sexuelles, cf. Garvie, 1986, p. 107, *ad loc.*, et aussi Untersteiner, 2002, qui ne mentionne pas cet aspect. La tarentule est le seul des trois animaux qui n'apparaît pas ailleurs dans une image semblable à celle de Démosthène. Tout ce que nous pouvons en dire, c'est qu'elle semble aussi d'origine comique : Aristophane l'utilise dans les *Guêpes*, 1509, pour désigner un individu de petite taille, cf. Taillardat, 1965, p. 125 ; toutefois, le sens n'est pas sûr, cf. Van Leeuwen, 1968, p. 226, *ad loc.*, et Sommerstein, 1983, p. 247, *ad loc.*

<sup>892</sup> Chez Aristophane, cf. *Thesmophories*, 530 (μὴ δάκη ῥήτωρ), et *Ploutos*, 885 (συκοφάντου δῆγματος).

<sup>893</sup> Cf. Démosthène, *I Aristog.*, 40, 41, 50 et 61-2 ; voir *supra*, respectivement, p. 214, p. 200 avec la n. 807, et p. 192-195. Sur le lien entre les deux, ainsi que sur l'association avec le sycophante, cf. le propos de Diogène le Cynique rapporté par Diogène Laërce, VI, 51 : ἐρωτηθεὶς τί τῶν θηρίων κάκιστα δάκνει, ἔφη, « τῶν μὲν ἀγρίων συκοφάντης, τῶν δὲ ἡμέρων κόλαξ. » (« Comme on lui demandait laquelle des bêtes sauvages provoque la pire morsure, il répondit : « Chez les bêtes sauvages, le sycophante ; chez les animaux domestiques, le flatteur. » », trad. M.-O. Goulet-Cazé).

<sup>894</sup> (...) ὄφεις καὶ σκορπίους ἢ πιθήκους ἢ τι τῶν τοιούτων ζώων ; (« des serpents et des scorpions ou des singes, ou quelque une des bêtes de ce genre ? »), Théophraste, *Περὶ Εὐσεβείας*, fgmt 12, l. 68-9 Pötscher (p. 170). La notation finale τι τῶν τοιούτων ζώων montre que les trois espèces évoquées sont rangées sous le même genre.

<sup>895</sup> Nous pourrions parler également de « sales bêtes » avec Perpillon, 1995, p. 264, qui montre bien l'équivalence des θηρία avec les serpents, les araignées et les scorpions, mais ne prend pas en compte le singe. L'association ressort du texte évoqué à la note précédente : Demont, 1997, p. 461, qui cite ce passage, parle de relations de « cousinage », qu'il vient d'évoquer aussi pour le singe et le renard. Cette parenté vaut aussi bien

Le premier passage renvoie en outre explicitement à la métaphore générale de la bête sauvage, parce qu'il est encadré par des notations qui rappellent la description philosophique de cette dernière comme asociale et même anti-sociale<sup>896</sup>. Démosthène utilise en particulier l'adjectif ἄμεικτος, qu'il répète ensuite dans la métaphore μαζόν (...) τὸ θηρίον καὶ

---

pour la représentation que les Grecs se font de ces animaux, que, du coup, pour les valeurs métaphoriques qu'ils leur attribuent. Cf. Corbel-Morana, 2012, p. 103

<sup>896</sup> Εἰσὶν ὁμοῦ διομύριοι πάντες Ἀθηναῖοι. Τούτων ἕκαστος ἔν γέ τι πράττων κατὰ τὴν ἀγορὰν περιέρχεται, ἤτοι νῆ τὸν Ἡρακλέα τῶν κοινῶν ἢ τῶν ἰδίων. Ἄλλ' οὐχ οὗτος οὐδὲν, οὐδ' ἂν ἔχοι δεῖξαι πρὸς ὅτῳ τὸν βίον ἐστὶ τῶν μετρίων ἢ καλῶν. Οὐχὶ τῶν πολιτικῶν ἀγαθῶν ἐπ' οὐδενὶ τῇ ψυχῇ διατρίβει· οὐ τέχνης, οὐ γεωργίας, οὐκ ἄλλης ἐργασίας οὐδεμᾶς ἐπιμελεῖται· οὐ φιλανθρωπίας, οὐκ ὁμιλίας οὐδεμᾶς οὐδενὶ κοινώνει· (...) Οὐδὲ προσφοιτᾷ πρὸς τι τούτων τῶν ἐν τῇ πόλει κουρείων ἢ μυροπωλίων ἢ τῶν ἄλλων ἐργαστηρίων οὐδὲ πρὸς ἕν· ἄλλ' ἄσπειστος, ἀνίδρυτος, ἄμεικτος, οὐ χάριν, οὐ φιλίαν, οὐκ ἄλλ' οὐδὲν ὧν ἄνθρωπος μέτριος γινώσκων· (« Il y a en tout environ vingt mille Athéniens. Chacun d'eux quand il circule sur l'agora, a du moins, par Héraclès, une occupation soit publique, soit privée. Mais cet individu ne fait rien, et il ne pourrait montrer à quelle affaire honnête ou belle il occupe son existence. Il ne consacre sa pensée à rien qui soit bon pour l'État ; il ne s'adonne ni à un métier, ni à l'agriculture, ni à aucun autre travail ; il ne s'associe à personne pour aucun acte d'humanité ou de solidarité. (...) Il ne fréquente dans la ville absolument aucune de ces boutiques de barbiers, ou de parfumeurs, ou aucun autre lieu de travail. Implacable, sans domicile, insociable, il ne connaît ni la reconnaissance, ni l'amitié, ni rien de ce que connaît un honnête homme. »), Démosthène, *I Aristog.*, 51-2 (trad. G. Mathieu). L'impressionnante accumulation de négations brosse le portrait d'un personnage étranger à toute activité et à tout sentiment humain, en particulier l'amitié, fondement du lien social (cf. Aristote, *EN*, VIII, 1, 1155 a 22-6 ; cf. *supra*, p. 183-184). L'adjectif ἄμεικτος occupe la dernière place d'une gradation de trois adjectifs comportant le même préfixe privatif (α-) : il revêt la valeur la plus forte. Le jeu habile entre rythmes ternaires et binaires contribue en outre à la vivacité du passage. L'adjectif rare et poétique ἀνίδρυτος ou ἀίδρυτος est employé par Euripide, *Iphigénie en Tauride*, à propos de la poursuite des Erinyes, et par Aristophane, *Lysistrata*, 809, à propos du misanthrope Timon, qui avait en haine tout le genre humain ; or Aristophane évoque également les Erinyes et les piquants, mais dans une métaphore du hérisson, afin de signifier entre autres le mauvais caractère du personnage (Τίμων ἦν τις ἀίδρυτος ἀβάτοισι τὸ πρόσ- / ωπον εὐ σκώλοισι περιειργμένως, Ἐ- / ρινύων ἀπορρώξ. / Οὗτος οὖν ὁ Τίμων / ὄψεθ' ὑπὸ μίσους / πολλὰ καταρασάμενος ἀνδράσι πονηροῖς. : « Il y avait un certain Timon, sans domicile, inaccessible aux regards, entouré qu'il était de piquants, un rejeton d'Erinys. Donc ce Timon se retira du monde, par haine, après force malédictions contre la perversité des hommes », *ibid.*, 808-15, trad. H. Van Daele ; sur le personnage et sur le type comique du misanthrope, cf. scholie 808 Hangard (Koster et Holwerda II/4, 1996, p. 40) ; Henderson, 1987, p. 172, et Sommerstein, 1990, p. 198-9 *ad loc.* ; Aristophane, *Oiseaux*, 1549 ; Van Leeuwen, 1902, p. 234, Sommerstein, 1987, p. 299, et Dunbar, 1995, p. 708-9 *ad loc.* ; on le retrouve notamment chez Phrynichus, fgmt. 19 Kassel/Austin (*PCG* VII, p. 404) = 18 Kock (*CAF* I, p. 375), et chez Ménandre, *Dyscolos* ; sur le sens de la métaphore des piquants, enfin, cf. scholies 809 a, b, c et 810-811 Hangard (Koster et Holwerda II/4, 1996, p. 40) ; Henderson, 1987, p. 173, et Sommerstein, 1990, p. 199, *ad loc.* ; Taillardat, 1965, p. 201-2, n° 365 et 366). Cet adjectif fait donc le lien entre les deux réseaux métaphoriques du passage : d'une part, il peut évoquer la démarche du scorpion/vipère (cf. Henderson, 1987, p. 173 *ad loc.* : « The word combines the sense "shiftless", "of no abode" [*sens donné par LSJ, s.v. ἀίδρυτος, II*] with the idea of moving about at will with sinister intentions », qui renvoie à Cratinus, fgmt. 224 Kassel/Austin (*PCG* IV, p. 236/7) = 209 Kock (*CAF* I, p. 77) : οἰκοῦσιν φεύγοντες, ἀίδρυτον κακὸν ἄλλοις) ; d'autre part, son association avec les Erinyes prépare le tableau métaphorique qui suit, Démosthène, *I Aristog.*, 52, montrant Aristogiton aux Enfers escorté par diverses puissances infernales, parmi lesquelles il ne manque plus, précisément, que les Erinyes (le terme ἀράς, qui ouvre l'énumération, peut y faire penser ; cf. Eschyle, *Euménides*, 417, où elles se présentent : Ἀραὶ δ' ἐν οἴκοις γῆς ὑπαὶ κεκλήμεθα., « dans les demeures souterraines on nous nomme les Imprécations. », trad. P. Mazon).



ἄμεικτον<sup>897</sup>. À ce titre, le scorpion représente pour les Anciens le symbole de la « pure méchanceté »<sup>898</sup>.

L'originalité de Démosthène tient dans le développement qu'il donne à ses deux comparaisons. Il travaille la première avec humour et surtout avec beaucoup de vivacité, de façon à produire une *enargeia*, une image hardie qui frappe l'esprit de l'auditeur, campant la vipère ou le scorpion de façon magistrale<sup>899</sup>. Nous les voyons en effet à l'affût, en train de parcourir inlassablement en tous sens l'*agora*, leur terrain de chasse, à la recherche d'une victime ou d'une proie, comme l'indiquent avec précision les diverses notations de mouvement : πορεύεται, présent auquel il faut donner sa valeur aspectuelle d'habitude ou de répétition, avec διά suivi du génétif<sup>900</sup>, et ἄπτων δεῦρο κάκεισε. La vivacité provient également de la multiplication des participes de verbes d'action : ἤρωκως, ἄπτων, σκοπῶν, προστριψάμενος et καταστήσας. En outre, le mode participe apporte ici l'idée d'une action en cours, en suspens, ce qui renforce l'impression de menace (καταστήσας εἰς φόβον). Les deux premiers, en particulier, apportent des notations éminemment suggestives en proposant comme un tableau, une photographie du scorpion surpris en pleine attaque, qui tient son dard levé (ἤρωκως τὸ κέντρον) et qui bondit dans toutes les directions (ἄπτων δεῦρο κάκεισε). Devant cette bête si agressive, bien sûr, il faut agir.

---

<sup>897</sup> Démosthène, *I Aristog.*, 58 ; cf. *supra*, p. 181, n° 59, et pour l'analyse, p. 182-188, et en particulier p. 184, pour ἄμεικτος.

<sup>898</sup> Corbel-Morana, 2012, p. 103, n. 91, qui cite notamment : Céphisodoros, fgmt. 7 Kassel/Austin (*PCG IV*, p. 66) = 7 Kock (*CAF I*, p. 801-2), qui associe le lion, la mygale et le scorpion ; Zénobius, I, 88 ; *Anthologie palatine*, XI, 227.

<sup>899</sup> Schaefer IV, 1827, p. 346, *ad p.* 786, l. 5, ἤρωκως τὸ κέντρον, exprime son admiration pour cette image : « Admirabilis elegantiae comparatio sycophantae ira et odio universi generis humani et saeva bile turgentis, a qua cum uratur, anxius et trepidus circumcursitat quaerens, in quem aut venenatum dentem imprimat aut virulentam caudam coniciat. Nobilis enimvero et exquisita imago. ». Cette « élégance » de Démosthène ressort en effet lorsque l'on compare, comme le fait Weil, 1886, p. 330, *ad loc.*, avec l'« imitation » de *Rhétorique à Herennius*, IV, 62, qui « amplifie l'original grec avec un goût douteux » : « Iste qui cotidie per forum medium tamquam iubatus draco serpit dentibus aduncis, aspectu uenenato, spiritu rabido, circumspectans huc et illuc si quem reperiat cui aliquid mali faucibus adflare, ore attingere, dentibus insecare, lingua aspergere possit » (« Ce misérable qui, chaque jour, rampe au milieu du forum comme un dragon à crête, les dents crochues, le regard venimeux, le souffle écumant, scrutant alentour pour trouver une victime sur qui sa gorge puisse lancer quelque souffle pernicieux, que sa gueule puisse atteindre, ses dents déchirer, sa langue couvrir de bave », trad. G. Achard) ; le traité range l'image dans les comparaisons « pour blâmer, de façon à exciter la haine » (« Vituperationis, ut in odium adducat », *ibid.* (*id.*)).

<sup>900</sup> La préposition indique sans doute ici le quadrillage du terrain par la bête, et non un mouvement en ligne droite, comme le suggère ensuite ἄπτων δεῦρο κάκεισε. Cf. LSJ, s.v. A, I, 2 : « of motion *through* a space, but *not in a line, throughout, over* ». Weil, 1886, p. 330, *ad loc.*, se fonde sur cette expression initiale pour proposer un rapprochement avec Démosthène, *Amb.*, 314 ((...) καὶ διὰ τῆς ἀγορᾶς πορεύεται θοιμάτιον καθεὶς ἄλλοι τῶν σφυρῶν, ἴσα βαίνων Πυθοκλεῖ, τὰς γνάθους φυσῶν : « il se promène sur l'agora, le manteau traînant jusqu'aux talons, marchant du même pas que Pythoclès, les joues gonflées... », trad. G. Mathieu). La similitude formelle, en effet, est frappante : « le portrait est tout différent, mais il semble accuser la même main. », commente H. Weil ; on peut néanmoins noter aussi une similitude sur le fond, puisqu'il s'agit dans les deux cas d'un μισόπολις qui n'hésite pas à s'afficher comme tel au beau milieu du centre symbolique de la cité.

C'est là, en effet, le propos de la seconde comparaison. Celle-ci bâtit tout d'abord une stricte analogie entre vipères et tarentules d'un côté, et Aristogiton de l'autre : Démosthène répète dans le comparé les mots « vipère » (ἔχιν τὴν φύσιν) et « mordre » (μὴ πόθ' ἕκαστον ὑμῶν δήξεται περιμένετε), déjà employés dans la première partie de l'image, cette fois appliqués à son adversaire à titre de métaphores, pour dénoncer son caractère et son activité de sycophante nuisible à ses concitoyens comme à la cité tout entière. Par ailleurs, il y a sans doute une syllepse sur l'adjectif πικρόν : dans ce contexte de bêtes aux crochets et aux dards si terriblement affutés telles qu'elles ont été campées par la précédente comparaison, le terme étant de plus coordonné à ἔχιν, Démosthène s'amuse sans doute à en solliciter le sens propre de « pointu, piquant », à côté du sens figuré plus usuel<sup>901</sup>. À partir de là, si l'on tue (ἀποκτείνετε) les vipères et les tarentules parce qu'elles mordent les hommes – et que leur morsure venimeuse peut s'avérer mortelle – et si Aristogiton possède une « nature de vipère » et mord en effet ses concitoyens<sup>902</sup>, la conclusion s'impose : il faut le tuer lui aussi.

La comparaison se concentre en effet sur le traitement qu'il convient d'infliger à ce genre d'animaux nuisibles. Plus précisément, par un glissement subtil qui vise à emporter l'adhésion de l'auditoire, à l'intérieur d'une structure éventuelle strictement parallèle, et qui de surcroît répète la même forme verbale dans la subordonnée, Démosthène passe d'un constat au présent de l'indicatif dans le comparant (ἐπὶ ἴδητε, ἀποκτείνετε), à un conseil, une injonction avec la défense et l'impératif dans le comparé (ὅταν (...) ἴδητε, μὴ (...) περιμένετε, ἀλλ' (...) τιμωρησάσθω) ; s'il demande bien ailleurs la mort pour la bête Aristogiton, il passe toutefois ici à un verbe plus général que dans le cas de la vipère et de la mygale, pour laisser la porte ouverte à un châtement moins radical, l'important demeurant une condamnation qui empêche le sycophante de nuire, qu'elle qu'en soit la forme – exil ou

<sup>901</sup> Le sens propre ne se rencontre que chez Homère et chez les Tragiques, à propos de flèches, de traits ou d'épées ; cf. LSJ, s.v., I, aux occurrences duquel on peut ajouter pour la tragédie Sophocle, *Ajax*, 1024 (cf. Kamerbeek, 1963, p. 199 *ad loc.*) ; Chantaine, 1999, p. 900, s.v. ; Richardson, 1993, p. 129, s.v. πικρὰ βέλεμνα pour les occurrences chez Homère (onze fois dans l'*Illiade* et une fois dans l'*Odyssee* (XXII, 8)). Euripide, *Héraclès*, 1288, emploie l'adjectif dans une métaphore qui se rapproche de celle de Démosthène dans notre passage, afin d'évoquer les dénonciations, les attaques verbales dont Héraclès sera la victime dans quelque cité qu'il s'installe, parce qu'il a tué sa femme et ses enfants : γλώσσης πικροῖς κέντροισι κληδουχούμενοι (« (...) afin d'échapper aux piqures des langues méchantes. », trad. L. Parmentier et H. Grégoire). Pour le sens figuré, ou plutôt les sens figurés, puisque plusieurs peuvent convenir ici, cf. LSJ, s.v. III, 2 et 4.

<sup>902</sup> Démosthène s'en tient sur ce point dans les deux comparaisons à une pure éventualité (σκοπῶν τίνι συμφορὰν ἢ βλασφημίαν ἢ κακόν τι προστριψάμενος καὶ καταστήσας εἰς φόβον ἀργύριον εἰσπράξεται et μὴ πόθ' ἕκαστον ὑμῶν δήξεται περιμένετε ; cf. les futurs, que nous soulignons), mais les développements donnés du thème de la bête féroce dans le discours ont multiplié les exemples effectifs de « morsures », c'est-à-dire de diffamations et d'accusations calomnieuses, voire de morsures réelles : voir entre autres Démosthène, *I Aristog.*, 40, 41, 50 et 61-2, respectivement ci-dessus, p. 212-220, 194-200 et 192-194.

amende exorbitante<sup>903</sup>. De ce point de vue, la comparaison de Démosthène développe la métaphore *τοῦτο τὸ θηρίον ὑμᾶς ἐξορίσαι*, qu'il vient d'employer<sup>904</sup> et qui sert de transition avec la comparaison médicale qui précède, elle aussi centrée sur l'idée de châtement<sup>905</sup> : l'orateur, emporté par un véritable plaisir de l'image et de la vignette, ne fait en quelque sorte que gloser cette expression, en précisant les espèces animales en question et le comportement des hommes à leur égard.

Ces deux comparaisons possèdent donc une forte unité à la fois sur le plan du comparé et sur le plan du comparant. Démosthène réutilise des images sans doute courantes, notamment en comédie, mais en leur donnant avec hardiesse une ampleur originale : grâce à un art consommé de la description prise sur le vif, il livre deux vignettes remarquables destinées à produire une forte impression sur l'esprit de l'auditeur. Enfin, il les bâtit autour de la notion de morsure, si bien qu'elles s'intègrent dans le thème de la bête féroce propre au discours, qu'elles viennent parachever : tout en évoquant distinctement le souvenir du tableau brossé par la première comparaison, la seconde offre la dernière occurrence du thème, destinée à frapper fort dans une évidente gradation avec toutes les représentations qui précèdent, puisque l'ensemble vipère/scorpion/tarentule montre désormais Aristogiton comme la plus odieuse et la plus dangereuse des bêtes, évoquée de surcroît avec une grande précision pour susciter l'horreur et la répulsion de l'auditoire, bête venimeuse qu'il faut éliminer, de préférence par la mort.

Jusque-là, en effet, Démosthène propose soit des images générales sans identification explicite d'une espèce de bête<sup>906</sup>, laissant le soin à l'imagination de l'auditeur de procéder à la reconnaissance, soit des images qui font intervenir une espèce bénéficiant au départ d'une connotation positive, à savoir le chien qui devient loup<sup>907</sup>, et ce assez tôt dans la série pour fournir une première clé assez intuitive pour la lecture et la liaison des précédentes. Ainsi, la première comparaison vipérine<sup>908</sup> s'intercale à peu près au milieu de la série<sup>909</sup> pour préparer la pointe finale<sup>910</sup>, en laissant en suspens une nouvelle clé d'interprétation qui vient doubler la

---

<sup>903</sup> Pour cette palette de châtements, cf. Démosthène, *I Aristog.*, 92 (mort ou amende) et 97 (mort ou exil). Nous sommes à la fin du discours, Démosthène insiste donc sur le châtement qu'il réclame.

<sup>904</sup> *Ibid.*, 95 ; cf. *supra*, p. 181 *sq.*

<sup>905</sup> Cf. chapitre II. « Les images de la maladie et de la médecine », p. 352 *sq.*

<sup>906</sup> Démosthène, *I Aristog.*, 8, 31, 41, 50, 58, 61-2 et 95.

<sup>907</sup> *Ibid.*, 40.

<sup>908</sup> *Ibid.*, 52.

<sup>909</sup> Cinq images avant, quatre après. Rappelons que la série est la suivante : *ibid.*, 8, 31, 40, 41, 50, 52, 58, 61-2, 95 et 96. Les deux comparaisons que nous venons d'analyser occupent les § 52 et 96.

<sup>910</sup> *Ibid.*, 96.

première. La dernière image de la série vient la reprendre en proposant un complément, une suite au tableau : Démosthène nous avait laissés face à la vipère/scorpion en chasse sur l'agora, et l'image de la vipère/tarentule reprend l'histoire pour nous dire ce qu'il se passe au moment où, précisément, quelqu'un rencontre ce type de bête – on la tue –, ce qui ne peut manquer de se produire puisqu'elle se démène à l'endroit le plus fréquenté de la cité<sup>911</sup> !

#### 4) Les oiseaux

La gent ailée apparaît dans deux métaphores :

75. (...) καὶ τρεῖς ἀκολούθους ἢ τέτταρας αὐτὸς ἔχων διὰ τῆς ἀγορᾶς σοβεῖ...<sup>912</sup>

76. Εἰ γὰρ Αἰακὸς ἢ Ῥαδάμανθους ἢ Μίνως ἦν ὁ κατηγορῶν, ἀλλὰ μὴ σπερμολόγος, περιτριμμ' ἀγορᾶς, ὄλεθρος γραμματεῦς...<sup>913</sup>

La première occurrence utilise le verbe σοβεῖν, qui signifie « faire s'envoler un ou des oiseaux en les effrayant »<sup>914</sup>, sens particulièrement fréquent en comédie<sup>915</sup> : Midias se sert de ses gardes du corps pour écarter la foule lorsqu'il se promène sur l'agora, si bien que le peuple se trouve assimilé aux oiseaux que l'on disperse.

---

<sup>911</sup> Nous nous opposons donc totalement aux vues de Sealey, 1967, p. 255 : ces deux comparaisons ne relèvent pas d'une simple répétition « maladroite » (« ungainly »), témoignant du fait que le *Contre Aristogiton I* serait un assemblage de deux discours apocryphes. Au contraire, nous avons vu qu'elles ménagent une progression et s'intègrent parfaitement dans le réseau de la bête féroce, qui est l'un des principes de composition du discours, contribuant à lui donner une forte unité.

<sup>912</sup> « il a toujours avec lui trois ou quatre hommes qui l'escortent, et il bouscule tout le monde sur l'Agora... », Démosthène, *Mid.*, 158 (trad. J. Humbert).

<sup>913</sup> « En effet, si l'accusateur était Éaque, Rhadamanthe ou Minos, au lieu d'être un misérable glaneur, un rebut de l'agora, une peste de scribouillard... », *Cour.*, 127 (trad. G. Mathieu).

<sup>914</sup> Nous rejoignons ainsi l'interprétation que fait J. Humbert de σοβεῖν dans ce passage, in Humbert et Gernet, 1959, p. 71 ; MacDowell, 1990, p. 378, *ad loc.*, s.v. σοβεῖ, et Chantraine, 1999, s.v. σέβομαι, IV, p. 993, contre ceux qui lui donnent le sens de « parader » (Suidas, s.v. (Adler IV, p. 395, n° 761 et 762) ; Vince, 1935, p. 109 : « he swaggers about the market-place » ; López Eire, II, 1985a, p. 346-7 : « él en persona anda fanfarroneando por la Plaza » ; Goodwin, 1906, p. 92, *ad loc.* : « he swaggers through the market-place » ; Harris, 2008, p. 143 : « he swaggers around the marketplace » ; Dindorf, VI, 1849, p. 822, *ad loc.*, p. 565, l. 28, διὰ τῆλ ἀγορᾶς σοβεῖ : « Hoc Cicero appellat *per forum volitare*. »). Pour le sens que nous retenons, cf. LSJ, s.v. σοβέω, I, 1, mais ce dernier range notre occurrence dans l'acception III, « intr. *walk in a pompous manner, strut, swagger* ». Le scholiaste de Démosthène ne tranche pas entre les deux acceptions, cf. scholie 541 Dilts (II, p. 232). Le terme peut aussi s'employer à propos d'insectes, cf. Taillardat, 1965, p. 112, avec la n. 3.

<sup>915</sup> Cf. LSJ, s.v. σοβέω, I, 1 ; Taillardat, 1965, p. 112, avec la n. 2.

La métaphore revêt ici une connotation négative et vise à illustrer l'insolence, l'orgueil de Midias, qui provient de son immense richesse, et sa haine pour le peuple, qu'il bouscule sans ménagement<sup>916</sup>.

Cette image ne se rencontre que chez les Comiques, en particulier chez Aristophane, ce qui achève d'en indiquer le registre. Toutefois, elle intervient chez eux dans le cadre d'une comparaison explicitement établie<sup>917</sup>, ce qui n'est pas le cas chez Démosthène ; elle possède donc chez lui une plus grande force et une plus grande originalité, d'autant plus qu'il est le seul orateur à l'employer.

La seconde métaphore garde une part d'obscurité. Le terme σπερμολόγος au sens propre désigne une espèce d'oiseaux, probablement le choucas, désigné de la sorte parce qu'il picorait les graines tombées au sol<sup>918</sup>.

À partir de là, le sens exact visé par Démosthène en appliquant ce terme à Eschine pose problème, d'autant plus qu'il nous en fournit la seule attestation directe à l'époque classique dans une métaphore : depuis l'Antiquité, la question exerce la sagacité des commentateurs qui ne peuvent émettre que des hypothèses, à grand renfort de précautions oratoires.

La seule certitude que nous ayons tient dans le fait qu'il s'agit d'une insulte, comme le montrent les deux autres expressions de l'énumération dans laquelle il apparaît (περίτριμμ' ἄγορᾶς, ὄλεθρος γραμματεύς). La mention du mot dans le Περὶ βλασφημιῶν de Suétone corrobore ce point<sup>919</sup>.

---

<sup>916</sup> Démosthène s'ingénie dans son discours à présenter Midias comme le prototype du riche aristocrate qui bafoue le peuple et les lois démocratiques (cf. Démosthène, *Mid.*, 159 : ἃ δ' ἐπαιρόμενος τοῦτοις ὑβρίζει, ἐπὶ πολλοὺς καὶ τοὺς τυχόντας ἡμῶν ἀφικνούμενα ὄρω. (« en revanche, les actes de violence qu'il commet, grisé par tout ce luxe, je vois qu'ils atteignent la masse des citoyens et n'importe qui d'entre nous. », trad. J. Humbert modifiée) ; cf. encore *ibid.*, 208-13 et 219-25) ; cf. Ober, 1994 – même si Démosthène sacrifie au topos de la basse naissance, cf. Démosthène, *Mid.*, 149-50. Ici, en effet, la métaphore est entourée de mentions d'une richesse tapageuse (chevaux blancs de Sicyone ; vaisselle précieuse). Le scholiaste ne s'y trompe pas, qui compare Midias à un tyran : (...) Μειδίας δὲ τοσούτους ἀργούς περιάγων τοὺς τυράννους μιμείται, δορυφορούμενος ὑπὸ τῶν οἰκετῶν. (« (...) Midias, accompagné de gardes si nombreux, imite les tyrans, parce que ses serviteurs le protègent comme des gardes du corps. »), scholie 540 Dilts (II, p. 232).

<sup>917</sup> « Chez Aristophane, σοβεῖν, c'est chasser une personne quand on la compare à un oiseau (*Guêp.* 211, *Ois.* 34) ou à un insecte (ἀποσοβεῖν Cav., 60, *Guêp.* 460) », Taillardat, 1965, p. 112.

<sup>918</sup> Cf. LSJ, s.v., I ; Aristote, *Histoire des animaux*, VIII, 3, 592 b 28 (pour le lequel le σπερμολόγος est un oiseau qui se nourrit principalement de vers) ; Aristophane, *Oiseaux*, 232 et 579, avec Zanetto et Del Corno, 1987, p. 204, et Dunbar, 1995, p. 215-6, ad 232. σπερμολόγων ; Harpocraton, s.v. Σπερμολόγος, que répètent l'*Etymologicum magnum* et Suidas, s.v. (respectivement Gaisford, 1848, col. 2038, et Adler IV, p. 417, n° 922) ; Suétone, Περὶ βλασφημιῶν, VI, (Taillardat, 1967, p. 57, n° 145 et 146), que reprend Eustathe dans un passage de ses *Commentaires à l'Odyssée d'Homère*, p. 1547, l. 54 sq. ; Hésychius, s.v. (Hansen, p. 331, n° 1468) ; le scholiaste, tout en s'accordant sur l'espèce d'oiseau en question, est le seul à proposer néanmoins une explication différente du nom, sans doute pour mieux étayer sa propre interprétation : scholie n° 223 Dilts (I, p. 228) (τινές φασιν οὕτω καλεῖσθαι τὸν κολιόν, ὡς ἀλλοτρίοις περοῖς προσχησάμενον· καὶ δὴ καὶ ὁ Αἰσχίνης οὐδὲν ἴδιον ἔχει, τοῖς δὲ τῶν ἄλλων λόγοις προσεκέχρητο αὐτὸς ἀπαίδευτος ὢν.).

<sup>919</sup> Suétone, Περὶ βλασφημιῶν, VI (Taillardat, 1967, A, VI, n° 146, p. 57).

Pour ce qui concerne la signification, deux hypothèses se présentent.

Le terme, tout d'abord, est placé par Athénée, au II<sup>ème</sup> siècle de notre ère, dans la bouche du poète comique Alexis, au tournant du IV<sup>ème</sup> et du III<sup>ème</sup> siècle av. J.-C., avec le sens de « commère », « bavard »<sup>920</sup> : les graines que l'on picore renvoient dans ce cas à des informations, des bruits, des rumeurs qui circulent sur la place publique. Si nous acceptons l'authenticité de cette citation – et il n'y a pas lieu *a priori* de ne pas le faire, tant Athénée s'avère par ailleurs une précieuse source d'informations, de témoignages et de fragments d'œuvres de poètes comiques dont nous n'avons rien conservé –, elle nous fournit le témoignage le plus proche de Démosthène dont nous disposons. Toutefois, au motif que seuls quelques lexicographes tardifs retiennent cette interprétation<sup>921</sup>, H. Wankel la rejette, certes avec beaucoup de prudence, au profit de la seconde, « parasite », tirant en outre argument des deux autres expressions de l'énumération de Démosthène (περίτριμμ' ἀγορᾶς, ὄλεθρος γραμματεύς), en faisant remarquer qu'elles « semblent parler en effet plutôt en faveur de la pauvreté de parasite que du vain bavardage », sans vraiment étayer cette position<sup>922</sup>. Or le premier argument n'est pas probant, puisque les lexiques en question constituent des compilations de sources antérieures aujourd'hui perdues en grande partie<sup>923</sup>.

---

<sup>920</sup> καὶ Ἄλεξις δ' ὁ ποιητὴς ἦν ὀψοφάγος, ὡς ὁ Σάμος φησι Λυγαρεύς· καὶ σκαυπόμενος ὑπὸ τινῶν σπερμολόγων εἰς ὀψοφαγίαν ἐρομένων τε ἐκείνων τί ἂν ἥδιστα φάγοι, ὁ Ἄλεξις σπερμολόγους ἔφη πεφρυγμένους., Athénée, *Deipnosophistes*, VIII, 344 c = Alexis, *Testimonia*, 12 Kassel/Austin (PCG II, p. 22). Sur le sens de σπερμολόγος ici, cf. Olson IV, 2008, p. 70, n. 107 : la première occurrence signifie « commères » et la seconde joue sur un effet de syllepse entre cette acception et le sens propre ; cf. encore la traduction de Gulick IV, 1930, p. 61, et Wankel, 1976b, p. 677, s.v. σπερμολόγος. Pour la datation d'Athénée et de son œuvre, cf. Olson I, 2006, p. VII.

<sup>921</sup> Hésychius et Suidas, s.v. Σπερμολόγος : φλυᾶρος. καὶ ὁ τὰ σπέρματα συλλέγων (Dem. 18, 127. Act. 17, 18). καὶ κολοιῶδες ζῶον (cf. Ar. Av. 579). (Hansen, p. 331, n° 1468) et εὐρυλόγος, ἀκριτόμυθος, καὶ ὁ τὰ σπέρματα συλλέγων. [Suit la reprise de la définition d'Harpocrate]. (Adler IV, p. 417, n° 922). LSJ, s.v. III (« *one who picks up and retails scraps of knowledge, an idle babbler, gossip* »), retient également cette signification pour notre passage, à côté d'Athénée, *Deipnosophistes*, VIII, 344 c, et *Actes des Apôtres*, 17, 18.

<sup>922</sup> « scheinen allerdings eher für die schmarotzerhafte Armseligkeit zu sprechen als für das nichtige Geschwätz... », Wankel, 1976b, s.v. σπερμολόγος, p. 678. H. Wankel se contente ensuite de renvoyer à trois passages de Denys d'Halicarnasse, et il vient de noter qu'« il est difficile d'appuyer d'après le contexte l'une ou l'autre métaphore » (« Die Umgebung gibt kaum eine Stütze für die eine oder die andere Metapher », *ibid.*, p. 677). Cf plus largement toute la discussion des deux interprétations « bavard » (« Scwätzer ») et « parasite » (« Schnorrer », « Schmarotzer ») *ibid.*, p. 677-8. *Contra*, cf. entre autres Vince et Vince, 1971, p. 103 (« a mere scandal-monger » : « un simple marchand de scandales/diffamations ») ; López Eire, 1980, p. 439 (« un charlatán » : « un bavard ») ; Usher, 1993, p. 214 *ad* § 127, « crumb-gatherer » (« ramasseur de miettes », « crumb » signifiant en anglais des « miettes – nous dirions des bribes – d'information » : « But the word probably acquired its metaphorical sense from its [*i.e.* of a bird] behaviour in town, picking up scraps of food (= gossip ? or, less likely, actual sustenance because of poverty) where men came together to buy or sell it. »).

<sup>923</sup> C'est par exemple le cas de Suidas qui, après avoir proposé la définition « bavard », reprend celle, toute différente, d'Harpocrate ; cf. respectivement ci-dessus, n. 921, et ci-dessous, p. 230, n. 924. Wankel, 1976b, s.v. σπερμολόγος, p. 677, qui décidément ne tranche pas, en réalité, entre les deux sens, le reconnaît lui-même dans une formule assez étrange : « Le sens tardif “bavard” peut être influencé par Démosthène, mais peut tout aussi bien être ancien. ». Si Démosthène se trouve à la source du sens « bavard », on voit mal comment ce sens pourrait ne pas être ancien puisque ce serait précisément celui du mot de l'orateur...

Le sens de « parasite » se trouve en effet attribué à σπερμολόγος par la majorité des sources anciennes : par analogie avec l’oiseau qui picore des graines au sol, le mot désignerait en attique un homme dont la pauvreté le contraindrait à glaner sur les marchés pour assurer sa subsistance, en ramassant les denrées qui seraient tombées par terre<sup>924</sup>. Au-delà de « parasite », c’est-à-dire un individu qui dépend concrètement d’un autre pour vivre, par un nouveau glissement – le second –, σπερμολόγος signifie sans doute plus largement « misérable », « homme de rien » ; en d’autres termes, « parasite » ne représente dans notre passage qu’une insulte à caractère général, qui n’entend pas signifier qu’Eschine vit de fait comme un glaneur<sup>925</sup>.

Une pièce du dossier négligée par les commentateurs, le *Περὶ βλασφημιῶν* de Suétone, nous apporte en outre quelques informations : tout en partageant l’interprétation précédente, le grammairien classe σπερμολόγος dans le chapitre des insultes dirigées « contre les procéduriers de l’agora, les chicaniers et les amateurs d’accusations », qui débute par le mot συκοφάντης, « sycophante »<sup>926</sup>. Or le registre d’emploi du terme chez Démosthène se trouve par là parfaitement caractérisé : l’agora est évoquée juste après (περίτριμμ’ ἀγορᾶς), et le terme s’insère au beau milieu d’un passage dénonçant les

<sup>924</sup> Harpocraton, s.v. (λέγεται τι μικρὸν ὄρνιθᾶριον κολιῶδες σπερμολόγος, ὀνομασμένον, ὡς ἔοικεν, ἀπὸ τοῦ τὰ σπέρματα ἀναλέγειν, οὗ μνημονεύει Ἄριστοφάνης ἐν Ὀρνισι. λέγεται οὖν ἀπὸ τούτου ὁ εὐτελής καὶ εὐκαταφρόνητος ἄνθρωπος καὶ ἴσως ἀπὸ τῶν ἀλλοτριῶν διαζῶν σπερμολόγος.) et Suétone, *Περὶ βλασφημιῶν*, VI, s.v. Σπερμονόμος· ὁ σπερμολόγος (Taillardat, 1967, p. 57, n° 145 et 146) (<Εἶδος ἐστὶν ὄρνέου λωβῶμενον τὰ σπέρματα. Ἐξ οὗ οἱ Ἄττικοὶ σπερμολόγους ἐκάλουν τοὺς περὶ ἐμπόρια καὶ ἀγορᾶς διατρίβοντας διὰ τὸ ἀναλέγεσθαι τὰ ἐκ τῶν φορτίων ἀπορρέοντα καὶ διαζῆν. Ἐκ τούτων δὲ τὴν αὐτὴν ἐλάγχανον χλῆσιν καὶ οἱ οὐδενὸς λόγου ἄξιοι<sup>Eu</sup> >., texte restitué à partir d’Eustathe, *Commentarii ad Homeri Odysseam*, p. 1547, 1.54 sq.). Cette réalité est également mentionnée de façon allusive par Hésychius et par Suidas, s.v. (καὶ ὁ τὰ σπέρματα συλλέγων, cf. ci-dessus, p. 229, n. 921). Le scholiaste propose enfin cette glose, en la complétant par le vol de nourriture sur les autels des dieux, mais il retient d’abord un sorte de parasitisme intellectuel ; ces deux derniers éléments lui sont propres (τινὲς φασι οὕτω καλεῖσθαι τὸν κολιῶν, ὡς ἀλλοτρίοις περὶ οἷς προσορησάμενον· καὶ δὴ καὶ ὁ Αἰσχίνης οὐδὲν ἴδιον ἔχει, τοῖς δὲ τῶν ἄλλων λόγοις προσεκέχρητο αὐτὸς ἀπαιδευτος ὢν. ἢ σπερμολόγος, ἀσεβής, ἀπὸ τῶν βωμῶν συλλέγων τὰ ἐπιτιθέμενα ὑπὸ τῶν ἄλλων. τάχα δὲ καὶ πένης, ὁ τὰ ἀποπίπτοντα ἀπὸ τῶν βασταζόντων ἀναλαμβάνων καὶ κατὰ βραχὺ ἀπὸ τῆς γῆς συλλέγων καὶ οὕτω τρεφόμενος., n° 223 Dilts (I, p. 228)). Cf. la traduction de Mathieu, 1947, p. 67 : « un misérable glaneur ».

<sup>925</sup> Harpocraton, s.v. (λέγεται οὖν ἀπὸ τούτου ὁ εὐτελής καὶ εὐκαταφρόνητος ἄνθρωπος) ; Suétone, *Περὶ βλασφημιῶν*, VI, s.v. Σπερμονόμος· ὁ σπερμολόγος (Taillardat, 1967, p. 57, n° 145 et 146 : Ἐκ τούτων δὲ τὴν αὐτὴν ἐλάγχανον χλῆσιν καὶ οἱ οὐδενὸς λόγου ἄξιοι.). C’est là l’interprétation retenue par Yunis, 2001, p. 184, ad § 127, s.v. Αἰακὸς . . . γραμματεὺς, qui note en outre l’opposition entre la série des trois injures et l’évocation des trois juges des Enfers, intéressante dans cette perspective, puisqu’elle confirme le statut misérable d’Eschine face à ces personnages illustres (« in contrast to the august judges of the underworld (Pl. *Grg.* 523e), the accumulated derogatory terms vividly reveal A.’s mean station. The first two terms have the tone of comic abuse and do not label A. with particular defects : σπερμολόγος = « sponger » (Σ), though originally = « jackdaw » (Ar. *Av.* 232)... »). Cf. encore Goodwin, 1901, p. 92, ad loc. (« a vagabond, and generally a worthless fellow »). *Contra*, cf. Usher, 1993, p. 214 ad § 127, « crumb-gatherer », qui est le seul commentateur moderne à envisager l’interprétation par glaneur au sens concret, tout en précisant que la probabilité est faible (texte cité *supra*, p. 229, n. 922).

<sup>926</sup> « VI. Εἰς ἀγοραίους καὶ πολυπράγμονας καὶ φιλεκλήμονας », Taillardat, 1967, A, VI, p. 56. Pour συκοφάντης, *ibid.*, n° 133.

accusations injurieuses et calomnieuses d'Eschine, c'est-à-dire sa sycophantie, et qui porte plus largement sur le thème de la (mauvaise) parole<sup>927</sup>. La métaphore s'inscrit ainsi dans le topos de la basse condition du sycophante, qui explique une si vile occupation, le personnage cherchant querelle aux particuliers pour en soutirer de l'argent, sans considération pour l'intérêt général, par opposition à l'accusateur sincère et authentique qui vise seulement le bien de la cité : tel est le sens de l'opposition entre la série des trois insultes qui caractérisent Eschine (σπερμολόγος, περίτριμμ' ἄγορᾶς, ὄλεθρος γραμματεύς) et les trois juges des Enfers. Et notre image intervient précisément au début de la partie consacrée aux origines d'Eschine et au fait qu'il s'est vendu à l'ennemi<sup>928</sup>.

Ces éléments, par conséquent, en s'accordant avec la signification de la métaphore exprimée par σπερμολόγος chez Alexis, permettent de reconsidérer l'interprétation du terme par « bavard », en la révisant sous ce jour nouveau : σπερμολόγος, originellement, a certainement à voir avec un usage déréglé de la parole, mais pas tant au sens du simple « bavard », qui résulte sans doute d'un affaiblissement ultérieur, que de « persifleur », « calomniateur », c'est-à-dire un homme qui certes glane les bruits courant de-ci de-là sur l'agora, mais dans une intension hostile : un sycophante.

De plus, à partir de là, la connotation « misérable », « méprisable », convient très bien dans le cas d'Eschine, traître maudit par le peuple, fils sans éducation de l'esclave Tromès et de la prostituée surnommée Empousa, la « vamp' »<sup>929</sup>, et même celle, très concrète, de « glaneur », puisque Démosthène s'emploie à le dépeindre comme tel dans un autre passage du discours, en lien avec sa carrière de tragédien raté et le thème de la misère<sup>930</sup> ; or la

---

<sup>927</sup> (...) δεῖ δὲ μ', ὡς ἔοικε, καίπερ οὐ φιλολοῖδορον ὄντα, διὰ τὰς ὑπὸ τούτου βλασφημίας εἰρημένας, ἀντὶ πολλῶν καὶ ψευδῶν αὐτὰ τἀναγκαιότατ' εἰπεῖν περὶ αὐτοῦ, καὶ δεῖξαι τίς ὢν καὶ τίνων ῥαδίως οὕτως ἄρχει τοῦ κακῶς λέγειν, καὶ λόγους τινὰς διασύρει, αὐτὸς εἰρηκῶς ἂ τίς οὐκ ἂν ὠκνησεν τῶν μετρίων ἀνθρώπων φθέγγασθαι ; (« (...) puisque je dois, semble-t-il, bien que n'aimant pas les injures, en raison des calomnies lancées par cet individu, répondre à ses nombreux mensonges seulement par ce qu'on doit nécessairement dire de lui, puisqu'il me faut montrer qui il est et quels sont ses parents, à lui qui prend si facilement l'initiative des injures et persifle certaines expressions, quand lui-même a dit ce que tout honnête homme hésiterait à prononcer... »), Démosthène, *Cour.*, 126 (trad. G. Mathieu). La métaphore suit immédiatement, puis Démosthène poursuit sur le thème de la parole, en ajoutant des critiques sur la forme de celle d'Eschine, et non plus seulement sur le fond : (...) οὐκ ἂν αὐτὸν οἶμαι ταῦτ' εἰπεῖν οὐδ' ἂν οὕτως ἐπαχθεῖς λόγους πορίσασθαι, ὥσπερ ἐν τραγωδίᾳ βοῶντα... (« (...) je ne crois pas qu'il aurait ainsi parlé ni qu'il aurait employé des expressions si insupportables, en criant comme dans une tragédie... »), *ibid.*, 127 (*id.*). Et Démosthène de proposer alors un florilège de ses expressions. Worman, 2004, p. 19, qui l'interprète par « bavard » (« gossip », *ibid.*, p. 19), associe de plus notre terme au ἰαμβειογάγος de Démosthène, *Cour.*, 139, et le relie donc à la dénonciation de l'« extravagance vorace et théâtrale » d'Eschine (« voracious, theatrical extravagance », Worman, 2004, p. 19) ; cf. ci-dessus, p. 207, n. 839.

<sup>928</sup> Démosthène, *Cour.*, 126-59.

<sup>929</sup> *Ibid.*, 128-31.

<sup>930</sup> (...) σῦκα καὶ βότρυς καὶ ἐλάας συλλέγων ὥσπερ ὀπωρῶνῃς ἐκ τῶν ἀλλοτριῶν χωρίων, πλείω λαμβάνων ἀπὸ τούτων ἢ τῶν ἀγώνων... (« (...) tu ramassais des figues, des raisins, des olives, comme un



référence à la tragédie est nettement présente ici, au travers de l'évocation des juges des Enfers puis de la comparaison avec l'emphase et la diction propres à ce genre<sup>931</sup>.

C'est donc la sycophantie d'Eschine qui est d'abord mise en avant par cette insulte de comédie. Cette tonalité comique ressort en effet des deux autres termes de l'énumération dans laquelle elle intervient, ainsi que du caractère du mot lui-même, qui est un néologisme<sup>932</sup>.

Ces deux métaphores ont donc pour point commun d'appartenir à un même registre de langue : le registre familier ou courant, la première étant utilisée par Aristophane, la seconde développant une injure, dont la comédie est friante. Il s'agit dans les deux cas de critiquer le comportement d'un adversaire ; où l'on retrouve une analogie de fonction avec la comédie. Les métaphores ou les analogies qui font intervenir des oiseaux sont plus généralement une caractéristique de la comédie, comme le suggère la pièce des *Oiseaux*<sup>933</sup>.

## 5) Les poissons

Démosthène use une fois d'une métaphore qui fait intervenir la représentation du poisson :

77. Νεαλῆς δὲ καὶ πρόσφατος ὢν ἐκείνος περιῆν αὐτοῦ τεταριχευμένου καὶ πολλὸν χρόνον ἐμπεπωκότος.<sup>934</sup>

---

marchand de fruits dans le domaine d'autrui ; et tu y gagnais plus que dans les concours... »), *ibid.*, 262 (trad. G. Mathieu).

<sup>931</sup> Cf. textes cités ci-dessus, p. 227 et p. 231, n. 927.

<sup>932</sup> Sur le caractère insolite du néologisme qui évoque la comédie, cf. Blass, 1893, p. 92-3, et Rowe, 1966, p. 398. L'utilisation d'un nom d'oiseau pour s'en prendre à des adversaires ne se rencontre chez les autres orateurs que dans un fragment d'Isocrate, pour comparer les rhéteurs à des corbeaux : Ἴσοκράτης, εἰπόντος αὐτῷ τινος ὅτι ὁ δῆμος ὑπὸ τῶν ῥητόρων ἀρπάζεται. « Τί θαυμαστὸν εἰ Κόρακος ἐφευρόντος τὴν ῥητορικὴν οἱ ἀπ' ἐκείνου κόρακες εἰσιν ; » (« Un jour qu'on lui disait que le peuple se laissait prendre par les rhéteurs, Isocrate répondit : "Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que, dès lors qu'un Corbeau a inventé la rhétorique, il y ait des corbeaux qui le suivent ?" »), Isocrate, fgmt. 15 Mathieu (*in* Mathieu et Brémond, 1962, p. 235 ; nous traduisons). Cf. à ce propos le commentaire de Brock, 2013, p. 193, n. 171 : « Isocrates' comparison of rhetors to *korakes* (...) is perhaps not more than a pun on the name of the early Sicilian rhetorician Korax, but also exemplifies the negative use of animal imagery. »

<sup>933</sup> Cf. Blümner, 1891, p. 222-31 (en comptant les volailles, p. 229-31) ; Taillardat, 1965, *passim*, et p. 479-80 (n° 826 à 833) ; Corbel-Morana, 2012, p. 42-3 et 100-1. Sur la symbolique des oiseaux dans les *Oiseaux* d'Aristophane, cf. *ibid.*, p. 171-207 et 249-303.

<sup>934</sup> « L'autre, nouvellement pris et tout frais, l'emportait sur Aristogiton, momifié par un long séjour en prison. », Démosthène, *I Aristog.*, 61 (trad. G. Mathieu).

Comme le signale Harpocraton, le terme νεαλής s'emploie pour désigner du poisson « frais », de même que πρόσφατος<sup>935</sup>. Ces synonymes désignent le nouveau compagnon de cellule d'Aristogiton, « nouvellement pris » parce qu'il vient d'être arrêté, « tout frais » parce qu'il vient d'arriver<sup>936</sup>. L'orateur file la métaphore avec le verbe ταριχεύω, qui s'emploie au propre, notamment, pour les poissons que l'on dessèche par salaison afin de les conserver : l'image est empruntée à la vie quotidienne, parce que le poisson salé est un aliment courant, consommé beaucoup plus souvent que la viande<sup>937</sup>. Ce second (gros) poisson, par opposition au premier, n'est autre qu'Aristogiton, parce qu'on l'a jeté au « saloir », autrement dit en prison, parce qu'il y est « tombé » depuis un certain temps déjà (πολὺν χρόνον ἐμπεπωκότος) : l'ellipse semble ici faite à dessein pour permettre à l'image de se poursuivre<sup>938</sup>.

Il s'agit donc là d'une métaphore hardie, comme le montre à la fois l'usage de l'ellipse et son développement assez dense, avec pas moins de quatre termes concernés en quelques mots. Nous pouvons noter également l'effet de rudesse apporté par les sonorités consonantiques dans la partie de l'image qui concerne Aristogiton [τ, χ, κ, π], comme si l'orateur voulait suggérer par là le dessèchement du personnage. Cette image possède en outre un aspect comique<sup>939</sup>, avec le procédé typique de l'animalisation : Démosthène dégrade ainsi deux individus, dont il se moque durement, ou plutôt reconduit deux scélérats à leur véritable nature. La gestuelle – coups et morsure – renforce le comique. La métaphore vise en effet à présenter l'état des forces en présence dans la bagarre qui éclate : la « fraîcheur » et la « salaison » renvoient à la condition physique des deux protagonistes, bonne pour le nouveau prisonnier, précisément parce qu'il est nouveau, plus mauvaise pour Aristogiton en raison de

<sup>935</sup> ὁ νεωστὶ ἐαλωκῶς οὕτως ἐλέγετο κατὰ μεταφορὰν τὴν ἀπὸ ἰχθύων., Harpocraton, s.v. Νεαλής ; cf. encore Photius, s.v. (Naber II, 1865, p. 114 (κυρίως μὲν ὁ νεωστὶ ἀνηρημένος.)). Cf. LSJ, s.v. πρόσφατος, I, 1. Le terme au sens propre veut dire « nouvellement tué », et à ce titre « doit être un terme technique de la chasse et de la pêche », Chantraine, 1999, s.v. θείω, p. 426 ; cf. Homère, *Iliade*, XXIV, 757 ; Hérodote, II, 89 et 121 ; cf. *Etymologicon magnum*, s.v. πρόσφατος, p. 691, 6-9 Gaisford. Pour νεαλής, LSJ, s.v., I, 1 et 2, mentionne bien le sens, en séparant respectivement « nouvellement pris », où il ne cite que des lexicographes, de « frais », mais il range l'occurrence de Démosthène dans une troisième acception, *ibid.*, 3, *freshly salted*, « tout juste salé » ; excepté Hésychius, s.v., Latte II, 1966, p. 700, n° 74, qui ne retient que cette dernière interprétation et l'associe même à πρόσφατος (*ibid.*, n° 75, νεαλείς) les lexicographes rapportent les deux sens (Photius, s.v. νεαλής, Naber I, 1864, p. 440 ; Suidas, s.v., Adler III, 1933, p. 442, n° 104). L'opposition des deux adjectifs dans notre texte au parfait passif de ταριχεύω, « conserver par salaison », qui s'emploie aussi pour le poisson (cf. LSJ, s.v., II, 1, qui cite Hérodote, II, 77 : Ἰχθύων δὲ (...) σιτέονται, τοὺς δὲ ἐξ ἄλμης τεταριχευμένους (« Ils [*sc.* les Egyptiens] mangent (...) d'autres [*sc.* poissons], à l'état de salaisons qu'ils sortent de la saumure ; », trad. Ph.-E. Legrand)), invite à privilégier simplement l'acception « frais » ; cf. Weil, 1886, p. 334, *ad loc.*

<sup>936</sup> Cf. la glose du scholiaste : νεωστὶ συνεληλυθῶς, scholie n° 29 Dilts (II, p. 379).

<sup>937</sup> Voir *supra*, n. 935. Cf. Corbel-Morana, 2012, p. 18, avec la n. 5, et p. 29-31.

<sup>938</sup> Cf. Weil, 1886, p. 334, *ad loc.*, qui précise : « Ἐμπεπωκότος, sous-ent. εἰς τὸ δεσμοπήριον. ».

<sup>939</sup> Caractère déjà relevé par H. Weil, *ibid.*, *ad* « 12. Νεαλής... ».

son séjour prolongé en prison. Toutefois, il ne faut pas s'y fier, ce que le compère apprend à ses dépens, parce que le poisson séché peut encore avoir beaucoup de vigueur...<sup>940</sup>

Si nous n'avons conservé – compte non tenu de notre passage – que trois attestations classiques de l'adjectif νεαλής<sup>941</sup>, la fréquence de πρόσφατος semble indiquer qu'il s'agissait de termes appartenant au langage courant<sup>942</sup>. Néanmoins, ils ne donnent que rarement lieu à métaphore : Démosthène en offre peut-être même le seul exemple. Πρόσφατος, en effet, semble usité dès le V<sup>ème</sup> siècle au sens figuré de « récent », couramment attesté ensuite au IV<sup>ème</sup>, comme l'indique sa fréquence chez Aristote<sup>943</sup>. De ce point de vue, le fait que Démosthène n'emploie jamais seul le terme indique qu'une remotivation est nécessaire pour créer une métaphore perceptible, faisant intervenir directement et explicitement le domaine de la pêche. D'une manière analogue, ταιριχεύω offre ici une image forte et originale<sup>944</sup>.

D'une manière générale, le poisson, frais ou salé, est souvent évoqué en comédie, au sens propre ou dans des métaphores, notamment chez Aristophane<sup>945</sup>. Ces éléments rejoignent notre appréciation du passage de Démosthène, et permettent de conclure que la métaphore de ce dernier revêt une tonalité nettement comique.

---

<sup>940</sup> (...) εἰς τοῦτ' ἀφικνεῖται βδελυρίας ὥστε τύπτειν ἐπεχείρησα τὸν ἄνθρωπον. (...) Ὡς δ' εἰς τοῦθ' ἦκεν, ἀπεσθίει τὴν ῥίνα τὰνθρώπου. (« (...) Aristogiton fut si impudent qu'il se mit à le frapper. (...) Comme on en était là, Aristogiton dévore le nez de l'homme. »), Démosthène, *I Aristog.*, 60 et 61 (trad. G. Mathieu). La métaphore du poisson s'insère entre les deux passages. Démosthène offre une véritable scénette : Aristogiton vole l'acte de caution qu'avait sur lui le nouvel arrivant ; pour faire taire les plaintes de la victime, il en vient aux mains avec elle ; ne pouvant prendre l'avantage parce que l'autre est encore « frais », contrairement à lui, sans doute affaibli par son séjour en prison, il lui mord féroce le nez, ce qui provoque l'effet escompté : son adversaire abandonne la lutte. Sur la métaphore de la bête exprimée par ἀπεσθίει, cf. ci-dessus, p. 193.

<sup>941</sup> Aristophane, fgmt. 378 Kassel/Austin (PCG III/2, p. 210) = 361 et 826 Kock (CAF I, p. 487 et 580) ; Xénophon, *Cyropédie*, VIII, VI, 18 ; Platon, *Politique*, 265 b 5 ; cf. LSJ, s.v., I, 2. Il faut ajouter une occurrence du mot voisin νεάλωτος, Hérodote, IX, 120 ; cf. LSJ, s.v.

<sup>942</sup> Pour une idée de la fréquence de πρόσφατος, employé aussi bien pour les cadavres, les poissons, les fruits, etc., cf. LSJ, s.v., I, 2. Le terme est particulièrement courant chez Théophraste, ainsi que dans les corpus aristotélicien et hippocratique (voir respectivement Bonitz, 1961, et Kühn/Fleischer, 1989, s.v.) ; voir notamment Hippocrate, *Des Affections*, 52 (Littré VI, 260, 20 et 21/2), où πρόσφατος est opposé à παλαιός par deux fois à propos d'aliments. Cf. encore la notice de Chantraine, 1999, s.v. θείνω, p. 426, et la remarque de Weil, 1886, p. 334, ad « 12. Νεαλής... » (« Le style est d'un familier qui est bien d'accord avec ce qu'il y a de comique dans les faits racontés. »).

<sup>943</sup> Cf. LSJ, s.v., I, 2 ; Chantraine, 1999, s.v. θείνω, p. 426.

<sup>944</sup> Le verbe n'est employé dans une métaphore que chez Eschyle, *Choéphores*, 296, à propos de la victime des Erinyes, vidée de son sang ; et chez l'auteur de mimes Sophron (V<sup>ème</sup> siècle), fgmt. 54 Kassel/Austin (PCG I, 217) = 54 Rusten/Cunningham, p. 326 = 54 Kaibel, 1899, p. 164, à propos de la vieillesse, que les Grecs se représentaient comme un dessèchement (cf. sur ce point Lorenzoni, 1992, p. 78-80, où la n. 19, p. 80 qualifie la métaphore de Sophron d'« audacieuse »).

<sup>945</sup> Métaphores : Aristophane, *Lysistrata*, 115-6 ; cf. Taillardat, 1965, p. 480 (n° 834) ; pour la comédie en général : Blümner, 1891, p. 233-4. Sens propre chez Aristophane : cf. Corbel-Morana, 2012, p. 17-36 et 57-82.

L'image du *Contre Aristogiton I*, faisant figure de hapax dans le corpus démosthénien, se caractérise ainsi par son audace ; elle rejoint de plus le thème métaphorique de la bête, dont elle côtoie une occurrence<sup>946</sup>.

Cette association de métaphores animales rejoint la grande métaphore filée de la bête dans le discours, pour approfondir ici la tonalité comique du passage, si l'on songe au motif de l'*opsophagia* dans les *Cavaliers* d'Aristophane : le poète présente le Paphlagonien, caricature de Cléon, comme avide de poisson, pour critiquer la corruption et la cupidité du démagogue, qui s'enrichit aux dépens du peuple<sup>947</sup>. Ici, Aristogiton, caricature de sycophante, dévore un beau morceau de poisson frais. Comme chez Aristophane, Démosthène s'en prend à un orateur dévoyé, qui ne songe qu'à son profit personnel.

Pour conclure, nous constatons que Démosthène fait un usage très cohérent des images empruntées au monde animal.

À deux exceptions près<sup>948</sup>, il s'agit de métaphores que nous trouvons dans les plaidoyers politiques<sup>949</sup> ; or, plus précisément, nous constatons de ce point de vue une montée en puissance : nous passons de l'unique image du *Contre Timocrate* (55) – l'insulte courante θηρίον – et des deux du *Contre Midias* (64 et 75), plus originales déjà, à la liberté de ton, à l'audace et à l'originalité déployées dans le *Sur la Couronne* et le *Contre Aristogiton I*, qui se détachent du groupe de façon évidente. Ces deux discours se rejoignent ainsi dans l'emploi des images animales comme insultes virulentes adressées à des adversaires : les images du monde animal reflètent la violence de la vie politique<sup>950</sup>.

Néanmoins, la gradation se poursuit entre les deux œuvres. Le discours *Sur la couronne* montre un goût prononcé pour les insultes, avec tout de même une cohérence dans la composition : ces métaphores se trouvent de fait rassemblées dans la deuxième grande partie du discours, où Démosthène s'en prend de plus en plus directement à Eschine<sup>951</sup>.

---

<sup>946</sup> Voir ci-dessus, p. 234, n. 940, et sur la métaphore de la bête contenue dans le passage, cf. ci-dessus, p. 193.

<sup>947</sup> Aristophane, *Cavaliers*, 927-40, 309-13 et 864-7 ; cf. l'étude de Corbel-Morana, 2012, p. 69-75.

<sup>948</sup> Les deux comparaisons de Démosthène, *I Aristog.*, 52 et 96 (73 et 74).

<sup>949</sup> Seules trois occurrences sur vingt-trois sont empruntées aux *Harangues* (61 à 63), autour du même verbe διασπᾶν.

<sup>950</sup> Cf. Brock, 2013, p. 163 ; l'aperçu qu'il donne des images animales au IV<sup>ème</sup> siècle, *ibid.*, p. 163-4, est placé sous cette perspective.

<sup>951</sup> Cette deuxième partie débute en *Cour.*, 160. Le *Sur la Couronne* compte cinq métaphores animales (56, 69 à 71, 76). Sur les quatre concernées par notre présente remarque (69 à 71 et 76), seule une (*Cour.*, 127 (76)) n'intervient pas *stricto sensu* dans la deuxième partie du discours mais dans un passage qui en partage les caractéristiques, à savoir la transition entre les deux parties, un « épilogue apparent » (Weil, 1883, p. 403 ; Démosthène, *Cour.*, 126-59) qui consiste en une virulente « attaque contre Eschine » (Yunis, 2001, p. 292).

Toutefois, c'est le *Contre Aristogiton I* qui concentre à lui seul la majorité des images animales, de surcroît les plus hardies et les plus originales<sup>952</sup>, avec une unité remarquable : du début à la fin, le discours déploie un réseau métaphorique de la bête sauvage, parfaitement intégré, qui fait office de leitmotiv et qui offre ainsi un principe de composition remarquable du discours. Nous pouvons voir là un argument supplémentaire en faveur de l'authenticité du discours. Démosthène manifeste dans ce dernier un indéniable plaisir du bon mot ou de la saynète : il fait étalage de sa virtuosité en rivalisant avec la fable ou la comédie.

Par conséquent, les images animales se caractérisent aussi par la cohérence du ton : elles appartiennent en grande majorité au registre courant ou familier, et nous en retrouvons tout le bestiaire chez Aristophane ou chez Platon, à propos des sycophantes, des hommes politiques ou autres sophistes<sup>953</sup> ; ainsi, d'une part elles confèrent souvent une tonalité comique au propos dans les deux discours qui en présentent l'usage le plus abouti – c'est-à-dire le *Sur la Couronne* et le *Contre Aristogiton I*<sup>954</sup> –, et d'autre part elles relèvent en tout cas plus généralement de la critique ou de l'insulte – et Démosthène les réserve en effet toutes sans exception à ses adversaires. En ce qui concerne les insultes, il n'innove pas par rapport aux autres orateurs, qui les emploient également.

Enfin, l'originalité de Démosthène consiste à doubler ce thème comique par un contrepoint philosophique assez marqué en certains passages : il réinvestit l'utilisation que font des bêtes sauvages les philosophes afin de définir la cité et le propre de l'homme. De ce point de vue, la comparaison du *Contre Aristogiton I* (72) mettant en scène les chiens qui se retournent contre les moutons pour les dévorer avec les loups, au-delà des résonances ésopiques, suscite un écho troublant avec des thèmes et des images typiquement platoniciens.

Ainsi, les images de ce réseau revêtent une redoutable efficacité sur le plan rhétorique, parce qu'elles allient la charge comique frontale, terrible arme politique qui a suffi à en

<sup>952</sup> Douze occurrences sur vingt-trois : 57 à 60, 65 à 68, 72 à 74, et enfin 77.

<sup>953</sup> Pour les hommes politiques, cf. Platon, *Le Politique*, 291a9 – b2 : Πολλοὶ μὲν γὰρ λέουσι τῶν ἀνδρῶν εἶξαι καὶ Κενταύροις καὶ τοιοῦτοις ἐτέροις, πάμπολλοι δὲ Σατύροις καὶ τοῖς ἀσθενέσι καὶ πολυτρόποις θηρίοις. (« Des hommes dont plusieurs ressemblent aux lions, aux centaures, à d'autres monstres de ce genre, un plus grand nombre encore aux satyres ou bien aux bêtes qui ont peu de force et beaucoup de ruse ; », trad. A. Diès) ; il est question « <du> plus magicien de tous les sophistes, le plus consommé dans cet art, celui qu'il est si difficile de distinguer d'avec les vrais politiques et les vrais hommes royaux... » (Τὸν πάντων τῶν σοφιστῶν μέγιστον γόητα καὶ ταύτης τῆς τέχνης ἔμπειρότατον· ὄν ἀπὸ τῶν ὄντως ὄντων πολιτικῶν καὶ βασιλικῶν...), *ibid.*, 291c3-5 (*id.*) ; cf. Rowe, 1995, *ad loc.*, *ad b2*. Par rapport au bestiaire démosthénien, nous reconnaissons les « bêtes rusées » (πολυτρόποις θηρίοις) tel le renard ; les monstres mythologiques comme les centaures ou les satyres peuvent être rapprochés des allusions possibles aux centaures et surtout aux cyclopes dans le *Contre Aristogiton I*, à travers l'adjectif ἄμεικτος. Pour les sycophantes, cf. Harvey, 1990, p. 109.

<sup>954</sup> Il convient d'ajouter ici la métaphore de *Mid.*, 158 (75), où l'on voit que Démosthène commence à s'hardir. Ont par ailleurs une indéniable tonalité comique : *Cour.*, 127 (76), 162 (69) et 242 (70) ; *I Aristog.*, 40 (72), 50 (65), 52 (73), 61 (77), 61-2 (66-67) et 96 (74).

ridiculiser plus d'un, à commencer par Cléon, à la démonstration philosophique insidieusement esquissée et instillée dans les esprits des auditeurs, destinée à susciter la haine et l'aversion : l'adversaire est un animal dangereux qui met en péril l'ordre politique ; il faut donc l'éliminer, l'écraser comme ces « tarentules » de sycophantes que l'on rencontre parfois sur l'agora...

## VII. Conclusion

La majorité des métaphores et des comparaisons empruntées aux éléments naturels se caractérisent tout d'abord par leur originalité. Il ne s'agit pas de prétendre que Démosthène invente *ex nihilo* des images inédites : même un terme comme φορά (30), que Démosthène est le seul à employer dans une métaphore du torrent – d'où les problèmes d'interprétation –, s'insère dans un champ qui a déjà une longue tradition depuis Homère, mais avec d'autres mots. L'originalité s'entend de deux manières, qui sont loin d'être exclusives dans les faits : elle accompagne une image que l'on ne rencontre pas ailleurs chez les orateurs, ou provient des développements que Démosthène donne à telle ou telle image ; en effet, très souvent, l'orateur se plaît à développer les métaphores et remotive celles qui s'avèrent usées ou trop courantes. Par conséquent, un très grand nombre des images empruntées aux phénomènes naturels s'avèrent hardies, témoignant d'une réelle virtuosité. Même dans les cas où aucune remotivation ne se trouve opérée, les métaphores usées ou courantes n'en conservent pas moins une forte expressivité puisqu'il s'agit d'insultes ou d'expressions du langage familier ou comique, dont l'une apparaît comme un tic de langage de Démosthène, en raison de sa fréquence<sup>955</sup>.

Ensuite, au-delà des occurrences isolées que nous avons pu rencontrer, les images empruntées aux éléments naturels se caractérisent par leur cohérence d'ensemble.

Celle-ci s'établit d'abord au niveau thématique, autour de quelques grands sujets, à commencer par celui de la guerre contre Philippe ; la majorité des images apparaît en effet dans des discours qui traitent de cette dernière, et presque tous les champs métaphoriques dégagés y trouvent leur centre de gravité<sup>956</sup>. Mais d'autres pôles de cohérence se dégagent,

---

<sup>955</sup> C'est le cas de : τετύφωμαι (3 à 9), ἐμβροντήσθαι/ἐμβρόντητε (18 et 19).

<sup>956</sup> C'est le cas des phénomènes atmosphériques, de l'ombre, de l'eau, de la géographie et du monde végétal. Nous nous permettons de renvoyer aux conclusions des chapitres concernés.

avec les thèmes du bon conseiller<sup>957</sup> et de la critique d'un adversaire<sup>958</sup>, catégories où se mêlent des images appartenant à tous les discours, quel que soit leur sujet. De ce point de vue, nous relevons une spécificité des images du monde animal, seul domaine qui s'articule autour de l'insulte et du dénigrement : il est le seul à concerner en majorité un autre thème que la guerre contre Philippe, à savoir, donc, celui de la critique d'un adversaire<sup>959</sup>. Néanmoins, les trois ensembles ainsi dégagés au niveau de la signification – guerre contre Philippe, bon conseiller, critique d'un adversaire –, se trouvent souvent en relation étroite lorsque Démosthène évoque les affaires de Macédoine, si bien que l'unité de ses images atteint un sommet dans les discours concernés. Les images de Démosthène revêtent par conséquent une grande efficacité rhétorique.

Deux grands groupes d'images se dégagent par ailleurs, qui recourent le plus souvent une dichotomie en matière de tonalité et de registre. Démosthène emploie d'une part des images poétiques, recherchées et parfois audacieuses, qui confèrent de l'ampleur à son propos, et d'autre part des images familières, qui penchent au contraire du côté de la comédie, et qui servent à critiquer les adversaires, comme Eschine, Midias ou Aristogiton<sup>960</sup> ; ces dernières reposent en grande partie sur des insultes<sup>961</sup>. Toutefois, les images végétales et animales font exception à cette double inspiration : les premières appartiennent uniquement à la tonalité élevée – voire tellement précieuse que Démosthène la tourne en ridicule<sup>962</sup> –, tandis que les secondes, au contraire, reposent sur la seule référence comique.

En effet, certains passages travaillent à dessein la tonalité poétique ou comique afin de renforcer le message que Démosthène veut transmettre à ses auditeurs, à l'instar, respectivement, des images de l'orage à propos du conflit entre Athènes et Philippe, et de celles des animaux sauvages au sujet d'Aristogiton : les images renforcent alors doublement

<sup>957</sup> C'est notamment le cas de certaines images de la fumée (*III. Phil.*, 20 (4) ; *Mid.*, 116 (5) ; *Aristocr.*, 184 (6) et 137 (7)) et de quatre (*II Ol.*, 20 (22) ; *Rép.*, 13 (23) ; *Amb.*, 226 (26) et *Cour.*, 159 (27)) parmi les six de l'ombre ou de l'obscurité.

<sup>958</sup> En dehors des références contenues dans la note suivante, cf. par exemple *Mid.*, 103 (10) et 139 (11) ; *Cour.*, 243 (19).

<sup>959</sup> En comptant large, c'est-à-dire en considérant les images tirées des discours qui traitent des divers aspects de la guerre entre Athènes et la Macédoine et du conflit connexe entre Démosthène et Eschine, nous ne totalisons que huit images sur vingt-trois : 56, 61 à 63, 69 à 71, 76. De plus, toutes les occurrences du *Sur la couronne* sauf la première (69 à 71 et 76, la première étant 56) ; les trois autres occurrences proviennent de trois harangues différentes) sont des insultes contre Eschine, si bien qu'elles s'inscrivent tout autant dans la tendance majoritaire. En définitive, seules 61 à 63 demeurent, qui possèdent par ailleurs une unité autour du thème du bon conseiller.

<sup>960</sup> Cf. Blass, 1893, p. 92-3 et 189-90.

<sup>961</sup> Cf. *κονιοτότος* : Démosthène, *Mid.*, 103 et 139 (10 et 11) ; *ἐμβρόντητε* : *Cour.*, 243 (19) ; *θηρίον* : *Tim.*, 143 (55), et *I Aristog.*, 8, 31, 58 et 95 (57 à 60) ; *κίναδος* : *Cour.*, 162 et 242 (69 et 70, dans le second passage avec *πίθηκος*) ; *λαγώς* : *Cour.*, 263 (71) ; *σπερμολόγος* : *Cour.*, 127 (76).

<sup>962</sup> Il s'agit de la comparaison d'adversaires qu'il épingle : *Andr.*, 70 (53), et *Tim.*, 177 (54). Toutefois, nous n'avons pas les moyens de savoir si la citation est exacte, ou si Démosthène brode pour l'occasion.

l'efficacité rhétorique du propos, parce que le fait d'en employer marque déjà une insistance. Dans ces cas-là, les métaphores et comparaisons répondent à un usage rhétorique particulièrement réfléchi.

Enfin, nous pouvons noter une cohérence dans l'usage de certaines métaphores et comparaisons qui, autour d'un même métaphorisant, s'articulent au service d'une même idée, de sorte qu'elles créent de véritables réseaux métaphoriques, extrêmement efficaces : c'est le cas de l'orage, du torrent, de la plante et de la bête sauvage. Ce dernier fonctionne comme un leitmotiv et comme l'un des thèmes majeurs dans le discours *Contre Aristogiton I*<sup>963</sup>, afin de renforcer les attaques contre le personnage éponyme : nous avons vu qu'il s'agissait d'un réseau très cohérent, dont toutes les occurrences se trouvent parfaitement intégrées, autour d'une image centrale, la comparaison du § 40 entre l'orateur et le chien, qui emprunte à la fois à la fable d'Esopé et à des « métaphores obsédantes »<sup>964</sup> de Platon ; plus généralement, une étude détaillée de ce complexe métaphorique de la bête a en effet permis de révéler quelques échos avec des thématiques platoniciennes.

Les trois autres réseaux, au contraire, concernent la lutte contre Philippe. Une autre différence tient dans la portée des quatre réseaux. Celui de la bête sauvage se limite à un unique discours, au long duquel Démosthène file ainsi de manière remarquable la métaphore. Ceux de l'orage, du torrent et de la plante revêtent beaucoup plus d'ampleur, sans doute non sans lien avec l'importance bien plus considérable du sujet qu'ils mettent en œuvre ; ces réseaux métaphoriques apparaissent en effet, comme le précédent, sous forme de métaphores filées dans le *Sur la couronne*<sup>965</sup>, mais débordent le simple cadre du discours, puisqu'ils se trouvent déjà présents, jusqu'à une vingtaine d'années auparavant, dans la *Deuxième Olynthienne* pour la plante<sup>966</sup>, dans les *Deuxième* et *Troisième Philippiques* pour l'orage<sup>967</sup>, dans le *Sur l'organisation financière* et le *Sur l'ambassade* pour le torrent. Démosthène élabore donc dans les harangues des thèmes métaphoriques qu'il reprend dans le grand plaidoyer où il défend sa politique, afin de raviver le souvenir de ses auditeurs.

Ainsi, nous voyons que les images empruntées aux éléments naturels se trouvent employées tout au long de la carrière oratoire de Démosthène, aussi bien dans les *Harangues* que dans les *Plaidoyers politiques* : sans même compter le *Contre Androtion*, premier

---

<sup>963</sup> 57 à 60, 65 à 68, 72 à 74, et 77.

<sup>964</sup> Nous paraphrasons le titre de Charles Mauron, *Des Métaphores obsédantes au mythe personnel*, Paris, José Corti, 1995.

<sup>965</sup> Pour l'orage : 12, 14, 16, 17 et 21. Pour le torrent : 30 à 32. Pour la plante : 44, 50 et 51, passages auxquels nous pourrions rattacher 49.

<sup>966</sup> 46 et 52. Se trouvent aussi liées à ce réseau les occurrences d'*Amb.*, 231 (48), et de *Chers.*, 20 (47).

<sup>967</sup> 15 et 20.



discours composé par Démosthène, où ce dernier se moque d'une comparaison de son adversaire<sup>968</sup>, l'année suivante, en 354, les discours *Contre Leptine* et *Sur les symmories* présentent tous deux une occurrence originale<sup>969</sup>. Les images de la nature s'avèrent très courantes chez notre orateur : seules trois harangues n'y ont pas recours, dont deux appartiennent au début de sa carrière politique, avant que la guerre contre Philippe ne devienne la préoccupation majeure<sup>970</sup>. De même, les plaidoyers politiques de jeunesse contiennent les images les moins originales<sup>971</sup> : audace et variété commencent à apparaître dans le *Contre Timocrate*<sup>972</sup>, avant de s'affirmer dans le *Contre Midias* et le *Sur l'ambassade*<sup>973</sup>. Ce dernier discours reste néanmoins en retrait, parce que le nombre d'images est faible par rapport à sa longueur ; surtout, à deux exceptions près, elles n'entrent pas dans les grands réseaux métaphoriques que nous avons dégagés<sup>974</sup>. C'est pourquoi le *Sur la couronne* et le *Contre Aristogiton I* apparaissent comme le sommet de la maîtrise rhétorique qu'a acquise Démosthène sur ces images empruntées aux éléments naturels : les deux plaidoyers se distinguent par le nombre des images<sup>975</sup>, par leur hardiesse et par leur usage extrêmement habile et cohérent, du fait des liens qu'elles entretiennent à la fois entre elles et avec les sujets respectifs.

Le discours *Sur la couronne* témoigne en outre d'un usage particulièrement réfléchi et intégré des réseaux d'images. Tout d'abord, les images comiques servent à critiquer Eschine, tandis que des images à la tonalité tragique permettent de célébrer les Athéniens et Démosthène lui-même<sup>976</sup>. Ensuite, la disposition de ces images est remarquable : Démosthène se contente de distiller quelques images dans la première moitié du discours, lorsqu'il envisage la période où Philippe constituait sa puissance, avec notamment une métaphore clé qui entremêle plusieurs des réseaux qui seront développés par la suite (ulcère, orage, plante)<sup>977</sup> ; mais il concentre la majorité de ses images, tous réseaux confondus, dans le second grand ensemble du plaidoyer. Il entend ainsi dramatiser à l'extrême le récit des évènements

<sup>968</sup> **53**.

<sup>969</sup> Cf. respectivement n° **35** et **29**.

<sup>970</sup> *Pour les Mégalopolitains, Pour la liberté des Rhodiens et Troisième Olynthienne*.

<sup>971</sup> Nous avons cité le *Contre Adrotion* ; il en va de même pour le *Contre Aristocrate*, dont les deux images se limitent au verbe τετύφωμαι (**6** et **7**).

<sup>972</sup> Quatre occurrences : τετύφωμαι (**3**) ; métaphore de la graine (**43**) ; l'effeuillage des couronnes, image reprise à Androtion que raille Démosthène (**54**) ; θηρίον (**55**).

<sup>973</sup> Respectivement : six et neuf images.

<sup>974</sup> Les métaphores de : *Amb.*, 287 (**33**) et 228 (**36**), entrent dans le réseau métaphorique du torrent.

<sup>975</sup> Vingt dans le *Sur la couronne* ; quatorze dans le *Contre Aristogiton I*.

<sup>976</sup> Cette dichotomie, déjà signalée de manière plus générale par Blass, 1893, p. 92-3, est analysée par Rowe, 1966 ; cf. encore Rowe, 1968, p. 362. Sur les thèses de Rowe, 1966, cf. chapitre II. « Les images de la maladie et de la médecine », p. 334, n. 1479.

<sup>977</sup> *Cour.*, 61-2 (**16** (orage) et **51** (plante)).

qu'il entreprend alors, qui se rapportent en effet à la période débutant avec la prise d'Elatée ; corrélativement, l'orateur déploie toute sa véhémence contre Eschine, présenté comme le principal adjutant de Philippe à ce moment, et donc comme le principal responsable de la défaite<sup>978</sup>.

À partir de là se pose bien évidemment la question de savoir si la signification de ces réseaux d'images demeure la même durant la longue période qu'embrassent les discours dans lesquels ils apparaissent. À la suite de C. Wooten<sup>979</sup>, il est en effet possible de relever une différence de point de vue entre le *Sur la couronne* et les discours antérieurs.

Dans ces derniers, et notamment dans les *Harangues*, les métaphores et les comparaisons des éléments naturels, en particulier celles de l'orage, du torrent, de la plante, suggèrent l'importance et l'imminence du danger représenté par Philippe, et donc la nécessité d'agir avant qu'il ne soit trop tard, à savoir que l'orage n'éclate, que le torrent ne se déchaîne ou que la plante ne se soit entièrement développée. C'est ainsi qu'il est aisé de couper une fleur, ou plutôt ici une mauvaise herbe, en train de pousser<sup>980</sup> ; et le volontarisme de Démosthène ressort de façon emblématique de l'*adynaton* de la *Troisième Philippique* (20), où les Athéniens sont invités à repousser un orage de grêle. Peut-être pour mieux faire comprendre justement que les entreprises de Philippe ne relèvent pas alors de l'ordre de l'inaxorable, de la fatalité, et peuvent être contrées : nous nous situons dans le temps de l'action, et pas encore dans celui de la justification.

Le discours *Sur la couronne*, au contraire, est le seul écrit après la bataille de Chéronée, et il envisage tout le cours des événements d'une manière rétrospective. Après la défaite, les images empruntées aux éléments naturels se chargent donc d'une dimension tragique, destinée à conférer aux événements une coloration de fatalité qui permet à Démosthène de

---

<sup>978</sup> Le *Sur la couronne* est divisé en deux parties d'égale longueur : le discours semble se conclure par des attaques contre Eschine (§ 126-59), mais se trouve relancé à partir du § 160, donc presque en son centre mathématique (puisque'il compte 324 paragraphes). En outre, l'« épilogue apparent » (Weil, 1974, p. 403) lance le ton de cette seconde partie ; nous pouvons donc l'y associer. Or ce premier ensemble ne comporte que deux images : *Cour.*, 19 (50 : plante) et 61-2 (16 et 51 : orage et plante). Toutes les autres sont réunies dans le second mouvement et ses préliminaires : quatre pour l'orage (*ibid.*, 188 (12), 194 (17) et 214 (21), auxquelles nous associons la comparaison d'Eschine avec le vent : *ibid.*, 308 (14)), les trois métaphores du torrent (*ibid.*, 136 (32), 153 (30) et 271 (31)), les deux restantes pour la plante (*ibid.*, 159 (44) et 286 (49)), enfin toutes les métaphores animales, puisque ce sont presque toutes (sauf 56) des insultes contre Eschine (*ibid.*, 127 (76), 162 (69), 242 (70), 263 (71) et 322 (56)). Le phénomène est d'autant plus remarquable qu'il concerne également les autres métaphores : sur les trois autres images (9, 19, 27), seule une apparaît dans la première partie (9).

<sup>979</sup> Cf. Wooten, 1978, p. 123 ; p. 124 pour des exemples d'images empruntées aux éléments naturels. La conclusion est donc, pour tous les domaines métaphoriques : « Nelle orazioni precedenti lo scopo di queste immagini era di mettere in testa al suo uditori l'idea che Filippo era una forza che potevano vincere ; nel discorso De corona l'idea che nessuno, né uomo né stato, avrebbe potuto resistergli. », *ibid.*, p. 125.

<sup>980</sup> Elles sont employées soit dans les discours précédents Chéronée (*II Ol.*, 10), soit dans le *Sur la couronne* à propos des événements contemporains de ceux-là et dont ils traitent (*Cour.*, 19, 61-62 et 159).

dégager sa responsabilité de l'issue de sa politique – répondant ainsi à l'un des chefs d'accusation d'Eschine – tout en se revêtant lui-même de la grandeur d'un héros de tragédie<sup>981</sup> : Démosthène est responsable de la défaite, parce que sa politique a mené Athènes au désastre. Et de ce point de vue, derrière lui, ces images servent également à dédouaner les Athéniens de cette défaite, selon le vibrant et célèbre raisonnement exposé par l'orateur : même si la politique entreprise s'est soldée par un échec, il demeure que c'est bien celle qu'il fallait suivre. L'issue des événements, en effet, n'a pas dépendu du conseiller, qui peut et doit seulement préconiser toutes les mesures utiles et nécessaires, à la fois stratégiquement et moralement ; elle dépendait au contraire de « la divinité », sur laquelle le conseiller n'a aucune prise, à l'instar de tous les hommes :

Μὴ δὴ τοῦθ' ὡς ἀδίκημα ἐμὸν θῆς, εἰ κρατῆσαι συνέβη Φιλίππῳ τῇ μάχῃ· ἐν γὰρ τῷ θεῷ τὸ τούτου τέλος ἦν, οὐκ ἐμοὶ· ἀλλ' ὡς οὐχ ἅπανθ' ὅσ' ἐνήν κατ' ἀνθρώπινον λογισμὸν εἰλόμην, καὶ δικαίως ταῦτα καὶ ἐπιμελῶς ἔπραξα καὶ φιλοπόνως ὑπὲρ δύναμιν, ἢ ὡς οὐ καλὰ καὶ τῆς πόλεως ἄξια πράγματ' ἐνεστησάμην καὶ ἀναγκαῖα, ταῦτά μοι δεῖξον, καὶ τότ' ἤδη κατηγορεῖ μου. Εἰ δ' ὁ συμβὰς σκηπτὸς [ἢ χειμῶν] μὴ μόνον ἡμῶν, ἀλλὰ καὶ πάντων τῶν ἄλλων Ἑλλήνων μερίζων γέγονε, τί χρὴ ποιεῖν ; Ὡσπερ ἂν εἴ τις ναύκληρον πάντ' ἐπὶ σωτηρίᾳ πράξαντα καὶ κατασκευάσαντα τὸ πλοῖον ἀφ' ὧν ὑπελάμβανε σωθήσεσθαι, εἶτα χειμῶνι χρησάμενον καὶ πονησάντων αὐτῷ τῶν σκευῶν ἢ καὶ συντριβέντων ὅλως, τῆς ναυαγίας αἰτιῶτο. Ἄλλ' οὔτ' ἐκυβέρνων τὴν ναῦν, φήσειεν ἂν ὥσπερ οὐδ' ἐστρατήγουν ἐγώ, οὔτε τῆς τήχης κύριος ἦν, ἀλλ' ἐκείνη τῶν πάντων.<sup>982</sup>

La connotation de fatalité des images faisant intervenir les phénomènes naturels renforce donc l'un des grands arguments de Démosthène : lui-même – et les Athéniens, qui

<sup>981</sup> Cf. Jaeger, 1945, p. 289 (« Demosthenes is a tragic figure as he defends his own career ») ; Rowe, 1966, p. 404-5, et 1968, p. 362 ; Yunis, 2001, p. 15 (Démosthène se présente comme « a tragic hero »). Sur la dimension héroïque du portrait que Démosthène brosse de lui-même dans le *Sur la couronne*, de même que sur la présentation tragique des événements qui lui est corrélative, cf. encore Gotteland, 2004, p. 121-6 : Démosthène réinterprète dans un cadre démocratique l'idéal aristocratique de la *καλοκάγαθία* pour en faire la qualité suprême de l'orateur patriote : l'invariable fidélité à un projet politique déterminé par les valeurs traditionnelles de la cité.

<sup>982</sup> « Ne porte donc pas comme faute à mon compte que Philippe soit arrivé à gagner la bataille ; car le résultat était au pouvoir de la divinité, non au mien. Mais que je n'aie pas choisi tout ce qui était possible selon le raisonnement humain, que je n'aie pas agi avec justice, avec soin et avec une activité supérieure encore à mes forces, ou bien que l'action où je me suis engagé, n'ait pas été noble, digne de notre pays et nécessaire, cela, montre-le moi ; et après seulement accuse-moi. Mais si l'ouragan qui survint, a été plus fort, non seulement que nous, mais que tous les autres Grecs, que devons-nous faire ? C'est comme si un armateur avait tout fait pour le salut d'un navire, qu'il l'eût muni de tout ce qui, pensait-il, devait le protéger, puis qu'il eût subi une tempête, que les agrès eussent souffert ou même eussent été entièrement détruits et qu'on le rendit responsable du naufrage. « Mais, dirait-il, je n'étais pas pilote » (et de même, moi non plus, je n'étais pas stratège) « et je n'étais pas maître de la fortune ; c'est elle qui est maîtresse de tout ». », *Cour.*, 193-4 (trad. G. Mathieu). Wooten, 1978, p. 124, s'appuie en effet sur la comparaison avec l'armateur du navire qui a fait naufrage.

ont choisi à juste titre de suivre sa politique –, a entrepris tout ce qu'il pouvait : en dernier ressort la défaite ne lui est point imputable.

Cette thèse atteint son point culminant dans la comparaison classique entre le navire et l'Etat, que Démosthène remanie d'une manière très originale pour l'adapter à son propos. Ainsi, le réseau des images de l'orage prend tout son sens par rapport à cette comparaison<sup>983</sup>.

Nous retrouvons le même schéma que dans les images qui se réfèrent aux précipitations. Philippe est en effet assimilé à la tempête (χειμῶνι), c'est-à-dire aux éléments naturels déchaînés, qui renvoient en dernière analyse aux notions de fortune, de divinité, de destin, qui encadrent l'image<sup>984</sup>. Démosthène insiste d'autant plus ici sur son absence de responsabilité dans l'issue des événements qu'il se présente dans le rôle de l'armateur (ναύκληρον) qui prépare le navire (πάντ' ἐπὶ σωτηρία πράξαντα καὶ κατασκευάσαντα τὸ πλοῖον ἀφ' ὧν ὑπελάμβανε σωθήσεσθαι), c'est-à-dire du conseiller qui émet les avis salutaires<sup>985</sup> ; le rôle du pilote (οὔτ' ἐκυβέρων τὴν ναῦν), au contraire, renvoie au stratège, seul responsable de la conduite de la guerre, comme le précise Démosthène en explicitant sur ce seul point la structure de son analogie : cela rend le déclinatoire de compétence et la dénégarion de responsabilité d'autant plus forts (ὥσπερ οὐδ' ἐστρατήγουν ἐγώ)<sup>986</sup>. C'est sur

---

<sup>983</sup> Elle se trouve à la fois au centre du discours et au centre du réseau de l'orage, disposé de manière symétrique autour d'elle : Démosthène, *Cour.* 62 (16), 188 (12), 194 (17), 214 (21), 308 (14). Il faut ajouter les deux images du torrent dont nous avons vu qu'elles s'apparentent étroitement au réseau de l'orage : *ibid.*, 153 et 271 (30 et 31). Etant donné que la métaphore de l'orage de *Cour.*, 194 (17), précède immédiatement l'image du navire de l'Etat, dans le même paragraphe, pour la préparer, elle en fait partie en réalité : nous ne l'avons isolée que dans un souci analytique. L'image du navire de l'Etat se trouve donc précédée et suivie de deux images de l'orage, plus une image apparentée du torrent. Sur l'image du navire de l'Etat, cf. Brock, 2013, p. 53-67 et 85-6.

<sup>984</sup> La comparaison se trouve ainsi enserrée au centre d'une composition circulaire : ἐν γὰρ τῷ θεῷ τὸ τούτου τέλος ἦν, οὐκ ἐμοί, *Cour.*, 193, repris par οὔτε τῆς τύχης κύριος ἦν, ἀλλ' ἐκείνη τῶν πάντων, *ibid.*, 194 ; à quoi il faut ajouter : Τὸ μὲν γὰρ πέρας ὡς ἂν ὁ δαίμων βουλευθῆ πάντων γίγνεται· ἡ δὲ προαίρεσις αὐτῆ τὴν τοῦ συμβούλου διάνοιαν δηλοῖ. (« Car, en tout, la réalisation survient selon la volonté de la divinité ; mais c'est le plan lui-même qui fait voir les dispositions du conseiller. »), *ibid.*, 192 (trad. G. Mathieu), et Εἰ μετὰ Θηβαίων ἡμῖν ἀγωνιζομένοις οὕτως εἶμαρτο πράξαι (« si notre destin était d'aboutir à ce résultat en combattant alliés aux Thébains »), *ibid.*, 195 (*id.*), avec un peu plus loin θεῶν τινὸς εὐνοία (« grâce à la faveur d'un dieu »), *ibid.* (*id.*). Au total, donc, la composition circulaire est la suivante : divinité (192) – bataille (193) – divinité (193) / image (194) / fortune (194) et destin (195) – bataille (195) – divinité (195). Et le cercle pourrait être élargi encore en prenant en compte les § 188-92 et 196-8, parce qu'ils traitent du thème du conseiller opposé au sycophante. Sur la fortune dans le discours, en plus de notre passage, cf. Démosthène, *Cour.*, 189, 303 et 306 ; cf. encore Cawkwell, 1978a, p. 130, avec la n. 39, p. 201 ; Yunis, 2001, p. 214, *ad* § 192-4 ; Wankel, 1976b, p. 976-7, 1106-7, 1174, et surtout 909-10, respectivement *ad* Démosthène, *Cour.*, 212, s.v. τὸν καιρὸν, οὐκ ἐμέ φησιν αἴτιον γεγενῆσθαι, 252, s.v. ἀφ' ὧν περὶ τῆς τύχης διελέχθη, 270, s.v. Βούλομαι δὲ τῶν ἰδίων ἀπαλλαγεῖς..., et 192, s.v. τὸ μὲν γὰρ πέρας, ὡς ἂν ὁ δαίμων βουλευθῆ, πάντων γίγνεται ; cf. enfin Todd, 2009, p. 165, n. 17, et p. 169-71, qui étudie les parallèles avec le *Contre Diondas* d'Hypéride.

<sup>985</sup> Ce comparé est précisé juste avant, au § 193, dans la description de l'action de Démosthène et de ses motifs. Le thème du conseiller occupe de plus les § 188-92 et 196-8.

<sup>986</sup> La structure est très insistante, avec le passage brutal à la première personne du singulier et l'expression du pronom personnel mis en valeur en fin de syntagme. La position de Démosthène telle qu'elle est relevée par la comparaison correspond en effet à la réalité institutionnelle du temps : d'une part, par opposition au V<sup>ème</sup> siècle et au modèle de Périclès, les hommes politiques ne sont plus des stratèges à l'époque de Démosthène, à l'exception de Phocion, car les deux fonctions se sont spécialisées ; d'autre part, l'orateur conseille et tente de

ce point précis que réside l'originalité de Démosthène par rapport à la version traditionnelle de l'image : l'introduction du rôle de l'armateur, par opposition à celui du pilote, qui est rejeté<sup>987</sup>. En réalité, Démosthène répond ainsi à Eschine, qui utilise une variante triviale de cette version traditionnelle en assimilant Démosthène à un batelier pour l'incriminer<sup>988</sup>.

Plus radicalement, Démosthène rivalise ici avec la grande tradition littéraire, pour proposer une réflexion sur le fonctionnement de la démocratie. L'analogie du navire de l'Etat s'inscrit en effet dans une perspective aristocratique qui déplore la *stasis* provoquée par la lutte entre factions dans les cités archaïques<sup>989</sup>. Chez Théognis, en particulier, elle dénonce, au travers de la cupidité des gouvernants, les changements politiques à Mégare dus aux mutations économiques et sociales qui caractérisent la période archaïque<sup>990</sup> ; or ces tensions politiques s'expliquent aussi en partie par les revendications des démocrates pour un partage des richesses et du pouvoir<sup>991</sup>. Platon reprend ainsi l'analogie de Théognis pour condamner le régime démocratique, navire incontrôlable et fou parce que les marins n'y supportent aucun véritable pilote<sup>992</sup>. Or cette critique de Platon touche le point névralgique : dans la

---

gagner une influence dans le processus décisionnel, mais, dans la démocratie directe qu'est Athènes, la décision elle-même revient à l'Assemblée. Sur tous ces points, cf. Montgomery, 1983, notamment p. 56, 60, 89 pour l'analyse de la comparaison du navire de l'Etat, 103.

<sup>987</sup> L'originalité de cette image est notée par Wankel, 1976b, p. 915, s.v. ὡσπερ ἄν εἴ τις ναύκληρον... (« Das ist originell und ohne Parallele » : « C'est original et sans parallèle »). La position de Démosthène telle qu'elle est relevée par la comparaison correspond à la réalité institutionnelle du temps : d'une part, à la différence de Périclès, les hommes politiques ne sont plus des stratèges à l'époque de Démosthène, à l'exception de Phocion, car les deux fonctions se sont spécialisées ; d'autre part, l'orateur conseille et tente de gagner une influence dans le processus décisionnel, mais, dans la démocratie directe qu'est Athènes, la décision elle-même revient à l'Assemblée. Sur tous ces points, cf. Montgomery, 1983, notamment p. 56, 60, 89 pour l'analyse de la comparaison du navire de l'Etat, 103. Lysiclès, l'un des stratèges qui avait exercé le commandement à Chéronée, avait été accusé par Lycurgue, condamné à mort et exécuté.

<sup>988</sup> Eschine, *Ctés.*, 158 : Ὑμεῖς δὲ, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, οὐκ αἰσχύνεσθε εἰ ἐπὶ μὲν τοὺς πορθμέας τοὺς εἰς Σαλαμίνα πορθμεύοντας νόμον ἔθεσθε ἐάν τις αὐτῶν ἄκων ἐν τῷ πόρῳ πλοῖον ἀνατρέψῃ, τούτῳ μὴ ἐξεῖναι πάλιν πορθμεῖ γενέσθαι, ἵνα μηδεὶς αὐτοσχεδιάζῃ εἰς τὰ τῶν Ἑλλήνων σώματα, τὸν δὲ τὴν Ἑλλάδα καὶ τὴν πόλιν ἄρδην ἀνατετροφότα, τοῦτον ἐάσετε πάλιν ἀπευθύνειν τὰ κοινά ; (« Citoyens d'Athènes, vous avez fait une loi sur les bateliers qui font le passage de Salamine, interdisant l'exercice de sa profession à celui d'entre eux qui, même involontairement, ferait chavirer son embarcation durant la traversée : cela, afin que nul n'apprenne son métier aux dépens de la vie d'un Grec. Et vous laisseriez sans rougir l'homme qui a causé le naufrage de la Grèce et de notre cité reprendre la direction des affaires publiques ! », trad. V. Martin et G. de Budé). Le terme πορθμεύς désigne le pilote d'une petite embarcation qui convoie des passagers, ici pour effectuer la traversée entre l'île de Salamine et le continent : cf. LSJ, s.v. 1 et 2. La comparaison d'Eschine, qui se réfère à une réalité quotidienne, contraste donc fortement avec la grandeur tragique de celle de Démosthène ; elle rend ainsi d'autant plus perceptible la visée apologétique de cette dernière.

<sup>989</sup> Cf. Alcée, fgmt. 208 a Liberman (CUF I, p. 86/7) = 18 Bergk (PLG III, p. 936) = 54 Reinach et Puech (p. 69) ; Théognis, 667-82 (West, IEG I, p. 206-7 = Bergk, PLG II, p. 178-9 = Carrière, p. 95-6), et 855-6 (West, IEG I, p. 214 = Bergk, PLG II, p. 193 = Carrière, p. 105). Cf. Brock, 2013, p. 53-67 ; p. 54 et 86 pour Alcée et Théognis.

<sup>990</sup> Cf. Nagy, 1985, notamment p. 22-4, et 41-6, pour qui les tensions politiques n'impliquent pas d'agitation démocratique : Théognis ne fait que dénoncer l'*hybris* et la cupidité des aristocrates au pouvoir ; Donlan, 1985, p. 329-43.

<sup>991</sup> C'est la position traditionnelle : cf. notamment Carrière, 1975, p. 167 ; West, 1974, p. 67-70 ; Figueira, 1985.

<sup>992</sup> Platon, *République*, VI, 488 a - 489 d. Cf. plus particulièrement, *ibid.*, 488 b. Pour le dialogue avec Théognis, cf. Carrière, 1954, p. 62-3 ; Brock, 2013, p. 58 ; 65, n. 33 ; 65-6, n. 39 ; et 66, n. 41.

représentation idéologique que les Athéniens se font de leur régime démocratique, il ne saurait y avoir d'autre pilote que le peuple, qui détient la totalité du pouvoir souverain.

C'est aussi une raison plus profonde pour laquelle Démosthène rejette le poste du pilote : les orateurs jouent le rôle de conseillers, qui s'avère déterminant, mais qui ne saurait être assimilé à une fonction de gouvernement. Les hommes politiques n'occupent plus le poste du pilote, au contraire d'Étéocle, qui est le roi de Thèbes, parce que la seule instance décisionnelle est l'assemblée du peuple : Démosthène revendique une influence et un certain degré de responsabilité, mais la véritable responsabilité appartient au peuple<sup>993</sup>. Dans tous les cas, nous voyons que la comparaison est détournée de son contexte politique habituel, puisque Démosthène l'applique à la conduite des opérations militaires.

Or Eschine rappelait précisément la dimension politique en critiquant Démosthène sur son rôle dans la direction des affaires publiques<sup>994</sup>. Par conséquent, Démosthène opère un double détournement du schéma origniel attaché à l'image du navire de l'Etat afin de neutraliser les attaques d'Eschine : non seulement il rejette la place du pilote dans l'analogie, mais encore il le fait en restreignant la comparaison à la conduite de la guerre. Toutefois, cette position d'armateur renvoie au rôle du conseiller, et donc au champ politique, dans lequel Démosthène revendique son influence.

La comparaison du navire de l'Etat peut donc se lire aussi comme une tentative de Démosthène pour définir l'originalité de sa position par rapport à Philippe : là où ce dernier, roi (tyrannique) comme Étéocle, pilote du navire, « maître de tout »<sup>995</sup>, a la direction aussi

---

<sup>993</sup> Cf. Montgomery, 1983.

<sup>994</sup> C'est ce qui ressort en conclusion de l'image citée ci-dessus, p. 244, n. 988 : τοῦτον ἐάσετε πάλιν ἀπευθύνειν τὰ κοινά, Eschine, *Ctés.*, 158. L'expression que nous soulignons signifie en effet : « diriger les affaires publiques » ; le verbe ἀπευθύνω file la métaphore, parce qu'il s'emploie à propos d'un navire : cf. LSJ, s.v., I, 2. Cf. encore Eschine, *Ctés.*, 154, dans une comparaison entre les proclamations faites par le héraut au début des Dionysies de jadis et celles qu'il ferait à propos de Démosthène, passage que vient conclure la comparaison du § 158 : (...) ὅτ' εὐνομεῖτο μᾶλλον ἢ πόλις καὶ βελτίοσι προστάταις ἐχρήτο... (« Jadis, en un temps où la cité était mieux gouvernée et possédait de meilleurs chefs... », trad. V. Martin et G. de Budé).

<sup>995</sup> Démosthène, *Chers.*, 41 (πάντων τῶν ἄλλων γένηται κύριος) ; *IV Phil.* 13 (ἀπάντων τῶν ἄλλων γένηται κύριος). Ces formules sont à mettre en rapport avec celle qui conclut la comparaison de *Cour.*, 194 : οὔτε τῆς τύχης κύριος ἦν, ἀλλ' ἐκείνη τῶν πάντων. La substitution de la fortune à Philippe est révélatrice de la stratégie rhétorique qui consiste à rejeter la défaite sur le compte de la fatalité. Le thème est répété, *Cour.*, 245 et 247 : (...) καὶ οὐκ αἰσχύνει τὸν αὐτὸν εἶς τε μαλακίαν σκόπτων καὶ τῆς τοῦ Φιλίππου δυνάμεως ἀξιών ἔν' ὄντα κρείττω γενέσθαι καὶ ταῦτα τοῖς λόγοις ; Τίνος γὰρ ἄλλου κύριος ἦν ἐγὼ ; Οὐ γὰρ τῆς γ' ἐκάστου ψυχῆς, οὐδὲ τῆς τύχης τῶν παραταξαμένων, οὐδὲ τῆς στρατηγίας ἧς ἔμ' ἀπαιτεῖς εὐθύνας- (« n'as-tu pas honte de railler pour sa mollesse le même homme dont tu exiges qu'à lui seul il ait triomphé de la puissance de Philippe, et encore par la parole ? Car de quoi d'autre disposais-je, moi ? Non pas certes du moral de chacun, ni du destin des combattants, ni de la conduite de l'armée, dont tu exiges que je rende compte... », trad. G. Mathieu ; nous soulignons) et Εἰ τοίνυν τις ἔροισθ' ὄντινον τίσιν τὰ πλείστα Φίλιππος ὦν κατέπραξε διωκήσατο, πάντες ἂν εἶποιεν· τῷ στρατοπέδῳ καὶ τῷ διδόναι καὶ διαφθεῖρειν τοὺς ἐπὶ τῶν πραγμάτων. Οὐκοῦν τῶν μὲν δυνάμεων οὔτε κύριος οὔθ' ἡγεμὼν ἦν ἐγὼ, ὥστε οὐδ' ὁ λόγος τῶν κατὰ ταῦτα προαθέντων πρὸς ἐμέ. Καὶ μὴν τῷ διαφθαρήναι χροῖμασιν ἢ μὴ κεκράτηκα Φίλιππον· (« Si l'on demandait à qui que ce soit ce qui le plus souvent a permis à Philippe de réaliser ce qu'il a accompli, tout le

bien de la guerre que de la politique, Démosthène n'est qu'un conseiller qui va agir indirectement sur les événements, en faisant ou non voter au peuple des mesures salutaires. Il va armer le navire, c'est-à-dire, concrètement, procurer à la cité des alliances : la comparaison du navire de l'Etat s'insère dans la discussion sur l'utilité de l'alliance avec Thèbes<sup>996</sup>.

Cette relecture démocratique de la comparaison entre en consonance avec les passages où Démosthène présente la lutte contre Philippe comme une lutte entre démocratie ou liberté et esclavage<sup>997</sup>, éclairant d'une lumière nouvelle tout le réseau des images de l'orage qui converge vers elle. Les images de l'orage possèdent une connotation négative qui renvoie au danger de la subversion du régime démocratique et de ses valeurs. Mais cela concerne aussi quelques autres images dont le lien avec le réseau de l'orage se trouve ainsi renforcé : nous avons vu que c'était en particulier le cas du vent de tempête auquel se trouve comparé Eschine dans le *Sur la couronne* (14), ainsi que de la métaphore de la mer appliquée au peuple dans le *Sur l'ambassade* (38). Ces deux images mettent en cause Eschine, mais il faut ajouter une métaphore de la bête sauvage dans la *Première Philippique* (61), que Démosthène applique à Philippe. En d'autres termes, Eschine est l'instrument de Philippe dans un complot visant à la subversion du régime démocratique<sup>998</sup>.

Enfin, la comparaison du navire de l'Etat partage avec le réseau de l'orage une forte tonalité poétique, puisqu'elle est utilisée par Alcée, Théognis, Eschyle<sup>999</sup>. Plus précisément, avec la récurrence des références à la divinité, à la fortune ou au destin dont elle s'accompagne, il est tentant de considérer qu'elle privilégie la tonalité tragique<sup>1000</sup>.

---

monde dirait : son armée, ses dons, la corruption des hommes politiques. Or *des forces armées, je n'étais ni maître, ni chef* ; aussi la responsabilité de ce qui a été fait en ce domaine ne me concerne pas. Eh bien ! pour ce qui est de se laisser corrompre par l'argente ou d'y résister, j'ai triomphé de Philippe. » , *id.*). Les thèmes de la maîtrise, de la fortune et de la responsabilité militaire sont les motifs récurrents de tous ces passages. Le dernier rejoint le thème de la victoire paradoxale que nous abordons ci-après. Sur ce motif, en lien avec la métaphore de la guerre contenue dans le passage en question, cf. chapitre III. « Les images de la guerre ».

<sup>996</sup> Démosthène, *Cour.*, 160-98 ; cf. plus généralement, *ibid.*, 297-305, avec la métaphore filée des remparts, § 299-301 ; cf. pour cette dernière, *infra*, p. 697 *sq.*

<sup>997</sup> Cf. en particulier, *Chers.*, 40-3, repris par *IV Phil.*, 11, 13 et 15. Cf. notamment *Chers.*, 40 et 43 = *IV Phil.*, 11 et 15, cités *supra*, p. 189, n. 761.

<sup>998</sup> Sur la théorie du complot développée par Démosthène, qui lit les événements au prisme d'une corruption des hommes politiques par Philippe, cf. Roisman, 2006, p. 118-45. Sur ces accusations de corruption, traduites par la métaphore récurrente du mercenaire, cf. chapitre III. « Les images de la guerre », p. 421 *sq.* Sur la sensibilité particulière des Athéniens à la menace de complots, notamment oligarchiques, visant à renverser la démocratie, cf. Roisman, 2006, p. 66-94 (notamment p. 66-8, sur la rhétorique de Cléon chez Aristophane et Thucydide) et 151-3 ; Roisman, 2006, en conclut à l'existence d'« une vision du monde conspirationniste des Athéniens » (« an Athenian conspiratorial worldview », p. 117 et 124 notamment).

<sup>999</sup> Cf. *supra*, p. 76, n. 272, et p. 148, n. 587. Sur le caractère tragique de ce complexe d'images, cf. Rowe, 1966, p. 404-5.

<sup>1000</sup> Cf. Yunis, 2001, p. 216, *ad* Démosthène, *Cour.*, 195, s.v. εἴματα : « This word is uncommon in Attic oratory (here and § 205 out of eight instances) ; it is so markedly poetic (LSJ s.v. μέγιστα III) that it lends Athens' fate the feel of tragic necessity. » L'image du navire de l'Etat se trouve associée à la divinité chez Eschyle, *Les Sept contre Thèbes*, 1-9 : Etéocle explique que la divinité est tenue pour cause des succès (αἰτία

Toutefois, derrière cette dimension, Démosthène confère aux images des éléments naturels une autre valeur, plus forte et plus originale, qui met en œuvre une tonalité épique, et non plus tragique<sup>1001</sup>. De ce point de vue, la césure représentée par Chéronée dans la signification de ce matériel métaphorique se trouve atténuée, voire comblée, si bien que la cohérence s'avère d'autant plus grande. Il n'est pas sûr, en effet, que ces images changent fondamentalement de sens lorsque l'on y regarde de plus près. Nous l'avons vu à propos de la comparaison avec le torrent, inspirée d'Homère (30), et il vaut mieux sur ce point laisser encore une fois la parole à Démosthène, le contraste avec l'idée de fatalité n'en sera que plus frappant :

Εἰ μὲν οὖν μὴ μετέγνωσαν εὐθέως, ὡς τοῦτ' εἶδον, οἱ Θηβαῖοι καὶ μεθ' ἡμῶν ἐγένοντο, ὥσπερ χειμάρρους ἂν ἅπαν τοῦτο τὸ πράγμα' εἰς τὴν πόλιν εἰσέπεσε· νῦν δὲ τὸ γ' ἐξαιφνης ἐπέσχον ἐκείνοι, μάλιστα μὲν, ὃ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, θεῶν τινος εὐνοία πρὸς ὑμᾶς, εἶτα μὲντοι καὶ ὅσον καθ' ἑν' ἄνδρα καὶ δι' ἐμέ.<sup>1002</sup>

*Last but not least...*

À côté de l'idée de fatalité, avec l'invocation du dieu, c'est la figure de Démosthène qui se trouve mise en avant en statue de *vainqueur* dans ce combat épique contre les éléments-Philippe : la structure hypothétique, au cœur même de la comparaison, exprime on ne peut plus clairement que le torrent ne s'est pas déversé sur Athènes. Et l'on pense justement à cette comparaison si énergique de la *Troisième Philippique* : ici le phénomène naturel a été « arrêté » (ἐπέσχον), là il s'agissait de l'« empêcher » (κωλύειν) ; dans les deux cas, la vue tient un rôle important, parce que l'action ou l'absence d'action proviennent du regard (εἶδον et θεωρεῖν) porté sur le phénomène qui avance.

Démosthène décrit par conséquent une victoire paradoxale, puisque signée par une défaite ; plus précisément, l'orateur tente de distinguer défaite militaire et victoire politique, la

---

θεοῦ, *ibid.*, 4), tandis que c'est le chef/pilote auquel se trouve imputée par le peuple la responsabilité des échecs. Démosthène se démarque donc de ce schéma, en rejetant la responsabilité de la défaite sur la fortune et la divinité.

<sup>1001</sup> À propos des images de l'orage et du navire de l'Etat qui sont étroitement liées (Démosthène, *Cour.*, 194 et, dans une moindre mesure, 281), Rowe, 1966, p. 405, note que « le fait de représenter Athènes dans le rôle du navire et Philippe dans celui de l'orage élève avec vivacité la lutte à une dimension cosmique » (« The portrayal of Athens as the ship and Philip as the storm vividly projects the struggle to cosmic proportions. »), mais il ramène cela à la tonalité tragique.

<sup>1002</sup> « Si, à ce spectacle, les Thébains n'avaient pas aussitôt changé d'opinion pour se ranger de notre côté, tout cela aurait été comme un torrent qui se serait abattu sur Athènes. Mais, pour l'attaque brusquée du moins, les Thébains l'arrêtèrent, surtout, Athéniens, grâce à la faveur de quelque dieu à votre égard, et puis cependant, autant que cela dépendait d'un seul homme, également grâce à moi. », Démosthène, *Cour.*, 153 (trad. G. Mathieu).



première n'empêchant en rien la seconde, dans la mesure où le sol de l'Attique est demeuré inviolé<sup>1003</sup>.

Ainsi, entre le *Sur la couronne* et la *Troisième Philippique*, le paradigme métaphorique reste inchangé sur le fond. Simplement, les images empruntées aux éléments naturels développent deux tendances complémentaires, l'une tragique et l'autre épique, qui renvoient à deux idées différentes : la défaite militaire de Chéronée, qui est présente dans tous les esprits, et la victoire politique et stratégique de Démosthène et d'Athènes. Les rares occurrences qui s'appliquent directement à l'issue de la bataille de Chéronée mettent l'accent sur cet aspect tragique, en soulignant l'impression de fatalité afin de dégager la responsabilité de Démosthène quant à l'issue de la bataille<sup>1004</sup>. Mais ce n'est précisément qu'une bataille, même s'il s'agit de la dernière ; Démosthène, pour sa part, et, bien plus, Athènes avec lui, ont gagné la guerre !

---

<sup>1003</sup> Cf. Montgomery, 1983, p. 89, qui parle de « la glorieuse défaite » (« the glorious defeat »). Démosthène insiste sur cette victoire paradoxale, parce qu'elle se trouve illustrée aussi par le réseau des images de la guerre oratoire : cf. chapitre III. « Les images de la guerre », p. 365 *sq.*

<sup>1004</sup> La plus évidente et la plus explicite de ce point de vue est la métaphore de *Cour.*, 194 (17). Or il est intéressant de remarquer que même dans ce cas, la présentation épique prend très vite le relais, parce que Démosthène ne veut pas prendre le risque d'affaiblir son argument central – sa politique est victorieuse, ou du moins elle a évité le pire à Athènes : Καὶ εἰ νῦν τριῶν ἡμερῶν ἀπὸ τῆς Ἀττικῆς ὁδὸν τῆς μάχης γενομένης τοσοῦτος κίνδυνος καὶ φόβος περιέστη τὴν πόλιν, τί ἂν, εἴ που τῆς χώρας ταῦτό τοῦτο πάθος συνέβη, προσδοκῆσαι χρῆν; (...) Οὐκ ἄξιον εἰπεῖν ἅ γε μηδὲ πείραν ἔδωκε θεῶν τινὸς εὐνοία καὶ τῷ προβαλέσθαι τὴν πόλιν ταύτην τὴν συμμαχίαν, ἧς σὺ κατηγορεῖς. (« Puisque, en fait, quand la bataille avait eu lieu à trois jours de marche de l'Attique, la ville se trouva en un tel danger et dans de telles craintes, à quoi aurions-nous dû nous attendre si le même malheur s'était produit en quelque point de notre territoire ? (...) Mieux vaut ne pas parler de ce qui n'a même pas été éprouvé, grâce à la faveur d'un dieu, et parce que notre pays s'était couvert par cette alliance que toi, tu accuses. »), *ibid.*, 195 (trad. G. Mathieu). Nous retrouvons exactement la même configuration que dans la comparaison du torrent (30) : à l'évocation du dieu succède la mention de la politique couronnée de succès de Démosthène, dans les deux cas l'alliance avec Thèbes. L'argument est chaque fois identique, ici renforcé par la métaphore du bouclier (cf. chapitre III. « Les images de la guerre », p. 384 *sq.*) : c'est précisément cette politique qui a sauvé Athènes. Le « cataclysme » (κατακλυσμός, *Cour.*, 214 (21)), l'orage, *etc.* a donc été évité. L'analyse de Wooten, 1978, évoquée ci-dessus, p. 241, avec la n. 979, nous semble donc partielle, d'autant qu'elle ne s'appuie que sur Démosthène, *Cour.*, 153 et 194 (30 et 17), et que son interprétation de la première image est manifestement erronée, comme nous l'avons vu.

## Chapitre II

### Les images de la maladie et de la médecine

La médecine constitue une science à la mode depuis le V<sup>ème</sup> siècle avant Jésus-Christ, où de nombreux travaux d'origines diverses, placés sous le patronage d'Hippocrate de Cos par la tradition, la constituèrent précisément en tant que discipline scientifique, en élaborant tout à la fois des connaissances théoriques et des pratiques thérapeutiques. Cette science et son vocabulaire technique entrent ainsi très tôt dans la culture commune et deviennent même un centre d'intérêt pour tout citoyen cultivé, qui peut aller jusqu'à une initiation, en dilettante, à leurs arcanes<sup>1005</sup>. Certains traités de médecine représentaient en effet des ouvrages de vulgarisation à l'usage du grand public, comme le *Sur les affections* d'Hippocrate, d'après l'analyse proposée par E. Littré<sup>1006</sup>. D'autres s'adressaient également à lui tout comme aux spécialistes, comme le précise J. Jouanna à propos du traité *De l'ancienne médecine*, qui explique aussi que cette tendance se justifie par la nécessité pour le médecin d'être compris du malade<sup>1007</sup>.

Les théories médicales se répandent en outre parce qu'elles offrent une modèle pour penser la cité : une analogie topique se met en place entre le corps humain et le corps politique. La cité est pensée comme un organisme dont il faut préserver l'équilibre, au risque de tomber dans la *stasis*, de même que la rupture entre les éléments constitutifs du corps

---

Nota : pour les textes hippocratiques, l'éditeur et le traducteur correspondent à la référence indiquée entre parenthèses après la citation. Lorsque nous citons plusieurs éditions, l'édition et la traduction que nous suivons, sauf indications contraires, correspondent à la première référence citée entre parenthèses.

<sup>1005</sup> Cf. Jaeger, 1945, qui note en introduction, p. 3, que, à la différence de la position qu'occupe la médecine dans nos sociétés contemporaines, la médecine grecque, dès la fin du V<sup>ème</sup> siècle, faisait partie de la culture générale partagée par tout Athénien cultivé (« (...) it [*sc.* Greek medicine] grew into something more than a mere craft, into a leading cultural force in the life of the Greek people. From that time [*i.e.* that of Socrates, Plato, and Aristotle], despite some opposition, medicine became more and more a regular part of general culture (ἐγκύκλιος παιδεία). »). Cf. encore la manière dont les Tragiques, dès Eschyle, s'approprient les concepts nouvellement forgés par la médecine, contribuant ainsi à les populariser : Miller, 1944.

<sup>1006</sup> Ce traité constitue « un livre de médecine populaire qui a pour but de mettre l'homme du monde (ιδιώτης) en état de s'aider lui-même dans ses maladies et de comprendre les règles qui dirigent le médecin », E. Littré *in* Hippocrate, *Des Affections*, « Argument » (Littré VI, p. 206). Cf. Jaeger, 1945, p. 10-5, pour qui l'une des originalités de la médecine grecque des V<sup>ème</sup> et IV<sup>ème</sup> siècles a été de « créer un type bien particulier de littérature médicale adressée à des lecteurs qui n'étaient pas médecins » (« It created a special type of medical literature addressed to non-medical readers. », *ibid.*, p. 12).

<sup>1007</sup> « Le public auquel s'adresse l'auteur de l'*Ancienne médecine* est donc composite. Il s'adresse d'abord au médecin mais n'exclut pas les profanes (...) : comme le discours médical porte sur les maux ressentis par le profane, il n'atteint pas son objet, qui est de les expliquer pour les combattre, s'il n'est pas compris du profane. », Jouanna, 1990, p. 16-7.

entraîne la maladie<sup>1008</sup>. Ainsi, Alcmeon de Croton se sert de la métaphore politique de l'*isonomia* pour définir la santé et la maladie, tandis qu'Hypéride et Dinarque parlent du « corps de la cité » (τὸ τῆς πόλεως σῶμα)<sup>1009</sup>.

Nous pouvons observer ce vif intérêt pour la médecine chez Platon ou chez Thucydide : le passage mémorable sur la peste d'Athènes manifeste de la part de l'historien une connaissance précise de l'art médical, de son vocabulaire et de ses méthodes descriptives pour poser un diagnostic. Sa sagacité est telle qu'il touche du doigt une conception moderne de la contagion inconnue des médecins grecs. D'un point de vue plus strictement littéraire, cette mode se traduit par le recours fréquent à des images empruntées au domaine de la médecine et à son vocabulaire. Ce type d'images apparaît au début du VI<sup>ème</sup> siècle, chez Solon et chez Théognis, puis se généralise au siècle suivant chez les tragiques. Platon en fait aussi grand usage<sup>1010</sup>.

Dès le V<sup>ème</sup> siècle, les métaphores médicales deviennent un topos sous une forme générale et conventionnelle, avec les termes νοσεῖν, νόσος ou νόσημα, qui se trouvent effectivement chez presque tous les écrivains de la période classique, poètes ou prosateurs, notamment pour évoquer les dissensions au sein d'une cité (*stasis*)<sup>1011</sup>. Les orateurs du IV<sup>ème</sup> siècle ne proposent que rarement des images empruntées au domaine médical, et se limitent bien souvent à ce paradigme général<sup>1012</sup>.

Démosthène se caractérise de ce point de vue par son originalité : tout en ayant lui aussi recours aux termes généraux, il forge des métaphores plus hardies et n'hésite pas à proposer des analogies développées avec la médecine, telles que l'on n'en trouve que chez Platon. L'enjeu de ce chapitre résidera donc dans une tentative de mieux apprécier les images médicales de Démosthène en les situant par rapport aux différents modèles que nous venons de passer rapidement en revue. Ces intertextes possibles se caractérisent par leur diversité. Ils sont aussi bien médicaux, avec les traités hippocratiques, que littéraires, y compris poétiques,

---

<sup>1008</sup> Cf. ci-dessous, p. 254-255.

<sup>1009</sup> Alcmeon, 24 B 4 DK I, p. 215-6; Hypéride, *Contre Démosthène* (V), col. 25; Dinarque, *Contre Démosthène* (I), 110. Brock, 2013, p. 70, note l'apparition tardive de cette expression ; l'idée n'en était pas moins répandue depuis longtemps.

<sup>1010</sup> On pourra consulter par exemple, Dumortier, 1935b ; Psychari, 1908 ; Jouanna, 1978. Cf. encore Miller, 1944. Sur les images médicales en général, cf. Brock, 2013, *passim*, et en particulier p. 69-82.

<sup>1011</sup> Sur ces deux aspects (généralisation de la représentation et focalisation sur le problème de la *stasis*), nous reprenons les analyses de Brock, 2013, p. 69-71 et 77, n. 7. Cf. encore Cordes, 1994, p. 19. Pour l'image de la cité malade dans la littérature grecque en général, cf. le relevé de Cordes, 1994, p. 19, n. 3 ; cf. encore Brock, 2000, p. 24 ; Jouanna, 2003, p. 227-8, ainsi que Kosak, 2000, p. 46-51, et Gotteland, 2003, p. 238, pour l'association plus spécifique entre νόσος et στάσις. Sur l'apparition de l'image médicale avec Solon et Théognis : Brock, 2013, p. 69 ; plus précisément, selon Cordes, 1994, p. 19, Solon en serait l'inventeur.

<sup>1012</sup> Sur les images médicales chez les orateurs, cf. Gotteland, 2003, et Piepenbrink, 2003, qui se présentent comme des études portant sur les orateurs du IV<sup>ème</sup> siècle mais empruntent une majorité écrasante de leurs exemples à Démosthène.

avec Solon et les tragiques. Cette dualité fait ressortir deux auteurs, qui tiennent une place importante du fait de leur statut intermédiaire : Thucydide et Platon. Ceux-ci agissent en effet comme des passeurs qui font entrer les notions médicales techniques dans leurs textes littéraires ; ils se livrent même parfois à des analyses novatrices, comme Thucydide sur la notion de contagion lors de la description de la peste d'Athènes. De quel côté Démosthène se range-t-il ? Est-il influencé par Thucydide ou par Platon ? Enfin, il faut prendre en compte la force des conceptions religieuses traditionnelles concernant certains types de maladie : pouvons-nous en trouver trace chez Démosthène ?

Nous allons voir que ses images médicales empruntent à tous ces arrière-plans, ce qui en accroît la richesse. Elles constituent parfois de véritables variations littéraires, riches d'échos multiples, ce qui explique tout à la fois leur diversité et leur puissance d'évocation. Démosthène imite de grands auteurs comme Solon, Thucydide ou Platon<sup>1013</sup>, et s'inscrit ainsi dans un registre bien déterminé, celui de la poésie ou plus généralement du grand style.

## I. Anatomie et fonctionnement du corps

Pour commencer, nous aimerions présenter une image qui concerne le corps en général, et que nous incluons donc dans ce chapitre sur la médecine.

1. (...) ὁ Φίλιππος (...) τὴν Ἐλάτειαν κατέλαβεν, ὡς οὐδ' ἂν εἴ τι γένοιτ' ἔτι  
συμπνευσάντων ἂν ἡμῶν καὶ τῶν Θεβαίων.<sup>1014</sup>

Cette métaphore convoque le verbe συμπνεύειν, « respirer ensemble », et donc « s'accorder ». Démosthène désigne ainsi l'accord entre les Athéniens et Thébains, dont la possibilité est niée par Philippe.

L'image demeure rare dans les textes conservés : elle n'apparaît que deux fois, chez les philosophes, avec une structure comparable à celle de Démosthène : chez ceux-là, l'accord se fait à l'intérieur d'une même cité, tandis que chez celui-ci, il intervient entre deux cités

---

<sup>1013</sup> Brock, 2000, p. 25, signale ainsi que seuls Platon et Démosthène proposent une vraie diversité des images médicales. Plus généralement, à propos de l'influence de Platon sur l'utilisation par les orateurs de l'image du docteur, cf. Brock, 2013, p. 156-7.

<sup>1014</sup> « Philippe (...) occupa Elatée, pensant que, même s'il se passait quelque chose, les Thébains et nous ne nous accorderions pas encore. », Démosthène, *Cour.*, 168 (trad. G. Mathieu).

différentes<sup>1015</sup>. Le sophiste Antiphon emploie enfin la forme simple, πνεύειν, dans une métaphore similaire, cette fois à propos de l'accord à l'intérieur de la famille élargie, à propos du divorce<sup>1016</sup>.

La signification et le schéma généraux de ces images demeurent donc toujours les mêmes ; celle de Démosthène se rapproche plutôt de l'usage philosophique, puisqu'il est question chez lui de « races », de peuples différents, comme chez Platon, non plus pour fonder une colonie, mais une alliance panhellénique. L'orateur peut fort bien reprendre le concept philosophique avec la métaphore afférente et la transposer à un plus grand degré de généralité, celui qui le préoccupe, à savoir, donc, le panhellénisme<sup>1017</sup>. Cette structure signe ainsi l'originalité de son emploi de la métaphore.

---

<sup>1015</sup> Il n'y a que deux autres occurrences avec la même signification et le même schéma que chez Démosthène : Platon, *Lois*, IV, 708 d 1-5 (τὸ δ' αὖ παντοδαπὸν ἐς ταῦτο συνερορηγὸς γένος ὑπακοῦσαι μὲν τινῶν νόμων καινῶν τάχα ἂν ἐθελήσειε μᾶλλον, τὸ δὲ συμπνεῦσαι, καὶ καθάπερ ἴππων ζεύγος καθ' ἓνα εἰς ταῦτόν, τὸ λεγόμενον, συμφυσῆσαι, χρόνου πολλοῦ καὶ παγγάλεπον. : « au contraire, le peuple venu de partout qui a conflué en un même lieu acceptera peut-être mieux de se soumettre à des lois nouvelles ; mais que les volontés y conspirent et que, comme dans un attelage de chevaux, chaque souffle, dit-on, concorde avec les autres, voilà qui demande bien du temps et de la peine. », trad. E. des Places ; Platon traite du problème de la fondation de colonies, et ici plus précisément de celui de la naissance d'« une sorte d'amitié » (τινὰ φιλίαν, *ibid.*, 708 c 4 (*id.*)), c'est-à-dire du sentiment d'appartenance à une même communauté civique, à laquelle renvoie συμπνεῦσαι ; il vient d'envisager un premier cas, celui des colonies où il y a « une seule race » (Τὸ μὲν γὰρ ἓν τι εἶναι γένος ὁμόφωνον καὶ ὁμόνομον, *ibid.*, 708 c 3-4), qui permettent l'émergence de ce sentiment ; on remarquera enfin que la métaphore συμπνεῦσαι est développée par une comparaison de l'attelage qui en offre une glose au sens propre, avec συμφυσῆσαι : les chevaux respirent ensemble) et Aristote, *Politique*, V, 3, 1303 a 25-6 (Στασιωτικὸν δὲ καὶ τὸ μὴ ὁμόφυλον, ἕως ἂν συμπνεύσῃ : « Un autre facteur de sédition, c'est l'absence de communauté raciale, tant qu'il n'y a pas une communauté d'aspirations », trad. J. Aubonnet). Même si la matière du développement d'Aristote est différente, puisqu'il s'intéresse aux causes des troubles politiques, la métaphore revient exactement dans le même contexte que celle de Platon, avec le même sens et en lien avec la même idée : le disciple se souvient ici certainement du maître, et reprend son image. En dehors de cet usage philosophique bien précis, la métaphore ne se trouve encore que chez Eschyle, *Agamemnon*, 184-7, dans un contexte, avec une structure et avec un sens tout différents : Καὶ τόθ' ἡγεμὼν ὁ πρόε- / σβυς νεῶν Ἀχαϊκῶν, / μάντιν οὔτινα ψέγων, / ἐμπαίοις τύχαισι συμπνέων — (« C'est ainsi qu'en ces temps-là l'aîné des chefs de la flotte achéenne, plutôt que de critiquer un devin, se faisait le complice du sort capricieux. », trad. P. Mazon) ; cette image s'inscrit dans une métaphore filée du vent de la fortune qui emporte les hommes, présente dans toute la pièce, cf. Fraenkel II, 1962, p. 115 s.v., qui précise que c'est la seule occurrence du verbe avant Platon.

<sup>1016</sup> χαλεπαὶ μὲν ἐκπομπαί, τοὺς φίλους ἐχθροὺς ποιῆσαι, ἴσα φρονούντας ἴσα πνέοντας... (« Le divorce est difficile, faire des ennemis de ses amis, qui ont des pensées identiques et des vues identiques... »), Antiphon, DK II 87 B 49 (p. 358, l. 1-3 = Reale *et alii*, 2006, p. 1758 = Pendrick, 2002, p. 192-5). La structure générale est la même que chez Platon, puisqu'il s'agit encore de l'accord entre « amis ». Toutefois, si l'on regarde dans le détail, le sens n'est plus tout à fait le même : nous sommes passés du niveau général de la cité à celui, particulier, de la famille, car ces « amis » renvoient à la belle-famille du mari qui veut divorcer ; cf. Pendrick, 2002, p. 383 *ad loc.*

<sup>1017</sup> Sur cette préoccupation de Démosthène en général, qui émerge peu à peu dans ses discours, cf. Luccioni, 1961.

## II. Les images de la maladie

### 1) La maladie en général

Démosthène emploie tout d'abord à plusieurs reprises la métaphore de la maladie en tant que telle, dans toute sa généralité, au travers du verbe νοσεῖν ou du nom νόσημα, qu'il utilise pour rendre deux idées distinctes, quoiqu'en lien l'une avec l'autre.

#### *a) La maladie de la discorde et de la guerre civile*

Le premier type de métaphore créé par ces mots sert en effet à exprimer les dissensions plus ou moins larvées qui règnent à l'intérieur d'un Etat, allant de la simple discorde à la guerre civile, la στάσις, qui représentait effectivement un véritable fléau aux yeux des Athéniens depuis les troubles qui accompagnèrent la fin de la guerre du Péloponnèse. Nous relevons trois occurrences de cette image.

Dans des considérations sur la « puissance macédonienne »<sup>1018</sup> qui ne possède des effets que lorsqu'elle agit de concert avec une autre force, l'orateur prend comme exemple :

2. νυνὶ δὲ Θετταλοῖς νοσοῦσι καὶ τεταραγμένοις ἐπὶ τὴν τυραννικὴν οἰκίαν ἐβοήθησεν.<sup>1019</sup>

Dans un passage où il veut montrer l'interventionnisme belliqueux de Philippe, après avoir évoqué le cas des Phocidiens et de Phères en Thessalie, l'orateur écrit à propos des habitants d'Oréos :

3. πυνθάνεσθαι γὰρ [sc. ἔφη Φίλιππος] αὐτοὺς ὡς νοσοῦσι καὶ στασιάζουσιν (...)<sup>1020</sup>.

Enfin, à propos de la tactique de Philippe en général :

---

<sup>1018</sup> Ἡ Μακεδονικὴ δύναμις, Démosthène, *II Ol.*, 14.

<sup>1019</sup> « Aujourd'hui même, dans les dissensions dont souffre la Thessalie, elle a contribué à la lutte contre la famille des tyrans. », *ibid.* (trad. M. Croiset).

<sup>1020</sup> « Car il avait appris qu'ils souffraient de discordes civiles... », *III Phil.*, 12 (*id.*).

4. Ἐπειδὴν δ' ἐπὶ τούτοις πρὸς νοσοῦντας ἐν αὐτοῖς προσπέση (...) <sup>1021</sup>.

Dans les trois occurrences, nous voyons le même schème métaphorique se répéter en mettant en jeu deux des trois termes que dégage la médecine hippocratique dans son analyse. De fait, celle-ci fonctionne selon un schéma relationnel tripartite distinguant le médecin, le malade et la maladie, qui se trouvent en interaction les uns avec les autres : le premier tâche de combattre la dernière avec le concours du deuxième. Ici, le verbe νοσεῖν renvoie à la maladie, qui représente la guerre civile, comme le précisent les verbes coordonnés dans les deux premiers exemples, τεταραγμένοις et στασιάζουσιν. Le premier s'emploie en effet fréquemment pour dénoter des troubles politiques, et plus particulièrement un état de guerre civile <sup>1022</sup>, ce que signifie également le second, au sens premier ; celui-ci constitue de ce point de vue le terme technique, en liaison avec la στάσις <sup>1023</sup>. Les peuples qui connaissent ces dissensions intestines occupent dans la métaphore la place du malade qui subit la maladie. Ce type de représentation suppose une conception organique de la cité.

L'analogie apparaît d'autant plus efficace si l'on a en vue ce type bien précis de maladies que distingue le corpus hippocratique, auquel Démosthène se réfère sans doute, constitué par les maladies « internes », dont traite spécifiquement le traité intitulé Περὶ τῶν ἐντὸς παθῶν, *Des affections internes* <sup>1024</sup>, mais qui se retrouvent ailleurs. Celles-ci proviennent en effet d'une rupture de l'équilibre, appelé « mélange » (κρῆσις), entre les humeurs constitutives de l'organisme, dont le nombre et la nature varie selon les traités, l'une ou l'autre devenant prédominante, le plus souvent en raison du régime du malade :

Τὸ δὲ σῶμα τοῦ ἀνθρώπου ἔχει ἐν ἐσωτῷ αἷμα καὶ φλέγμα καὶ χολὴν ξανθὴν τε καὶ μέλαιναν, καὶ ταῦτ' ἐστὶν αὐτέω ἢ φύσις τοῦ σώματος, καὶ διὰ ταῦτα ἀλγέει καὶ

<sup>1021</sup> « Et quand, en outre, il tombe sur un peuple travaillé par un mal intérieur... », *ibid.*, 50 (*id.*).

<sup>1022</sup> Cf. LSJ, s.v., I, 5. Voir par exemple Thucydide, II, LXV, 11 (...) καὶ τὰ περὶ τὴν πόλιν πρῶτον ἐν ἀλλήλοις ἐταράχθησαν., « (...) et, pour la première fois, apportèrent dans l'administration de la ville le désordre de leurs luttes. » (trad. J. de Romilly) ; il s'agit des hommes politiques qui décidèrent l'expédition de Sicile (...) κατὰ τὰς ἰδίας διαβολὰς περὶ τῆς τοῦ δήμου προστασίας... (« (...) en pratiquant les intrigues personnelles, à qui serait chef du peuple... », *id.* légèrement modifiée au début) ; Démosthène, *Paix*, 5 (τῶν ἐν Εὐβοία πραγμάτων ταραπτομένων, « lors des troubles d'Eubée », qui fait référence à la guerre civile dans laquelle interviennent les Athéniens pour soutenir Plutarque, le tyran d'Erétrie).

<sup>1023</sup> Cf. LSJ, s.v., I, 2 et 3. Cf. notamment Platon, *Rép.* VIII, 545 c 10 - d 7 : (...) ἢ τόδε μὲν ἀπλοῦν, ὅτι πᾶσα πολιτεία μεταβάλλει ἐξ αὐτοῦ τοῦ ἔχοντος τὰς ἀρχάς, ὅταν ἐν αὐτῷ τούτῳ στάσις ἐγγένηται (...); (...) Πῶς οὖν δὴ, εἶπον, ὦ Γλαύκων, ἡ πόλις ἡμῖν κινήθησεται, καὶ πῆ στασιάζουσιν οἱ ἐπίκουροι καὶ οἱ ἄρχοντες πρὸς ἀλλήλους τε καὶ πρὸς ἑαυτούς ; (« N'est-ce pas une vérité qui saute aux yeux que tout changement de constitution vient de la partie qui gouverne, quand la division se met entre ses propres membres (...) ? (...) Dès lors, Glaucon, repris-je, comment notre Etat sera-t-il ébranlé, et par où la discorde se glissant entre les gardiens et les magistrats armera-t-elle chacun de ces corps contre l'autre, et contre lui-même ? », trad. E. Chambry).

<sup>1024</sup> Littré VII, 166.

ὑγιαίνει. Ὑγιαίνει μὲν οὖν μάλιστα, ὁκόταν μετρώως ἔχη ταῦτα τῆς πρὸς ἄλληλα κρήσιος καὶ δυνάμιος καὶ τοῦ πλήθεος, καὶ μάλιστα μεμιγμένα ἢ ἀλγέει δὲ ὁκόταν τι τουτέων ἔλασσον ἢ πλέον ἢ ἢ χωρισθῆ ἐν τῷ σώματι καὶ μὴ κεκρημένον ἢ τοῖσι ξύμμασιν.<sup>1025</sup>

De ce point de vue, la στάσις s'apparente en effet à une rupture de la κρήσις, puisque l'harmonie sociale cède la place à une rivalité et à une lutte armée entre factions opposées qui visent chacune à établir leur domination sur l'autre. L'équilibre est rompu, ce qui se traduit par un état de trouble, par la maladie, par la guerre civile<sup>1026</sup>.

Cette représentation médicale de la *stasis* repose sur une analogie entre le corps humain et la cité, amplement développée par Platon au IV<sup>ème</sup> siècle, mais formulée pour la première fois explicitement par Alcmeon de Crotona, dans la première moitié du V<sup>ème</sup> siècle. Celui-ci pense en effet l'organisme en termes politiques. Le « mélange équilibré » (τὴν σύμμετρον τῶν ποιῶν κρᾶσιν) des différents éléments qui constituent le corps définit ainsi la santé, pensée chez lui à travers la notion d'*isonomia*, par opposition aux déséquilibres de la *stasis*<sup>1027</sup>.

Démosthène laisse inoccupé le troisième terme, dans la mesure où le médecin n'apparaît pas, mais se trouve remplacé à chaque fois par Philippe de Macédoine : si l'on songe au contexte du premier exemple, nous constatons que celui-ci fait en réalité figure de facteur aggravant, de complication de la maladie ou de nouvelle maladie, cette fois provenant de l'extérieur, se greffant sur la première et qui va, non pas conduire à la guérison du malade comme le médecin, mais bien plutôt en précipiter la fin. Cette interprétation se trouve renforcée dans la troisième occurrence par une possible syllepse de sens sur le verbe προσπίπτειν entraînée par le contexte de la métaphore médicale : il signifie normalement « tomber sur, attaquer » dans son acception militaire<sup>1028</sup>, mais s'emploie également dans un

---

<sup>1025</sup> « Le corps de l'homme a en lui sang, pituite, bile jaune et noire ; c'est là ce qui en constitue la nature et ce qui y crée la maladie et la santé. Il y a essentiellement santé quand ces principes sont dans un juste rapport de crase, de force et de quantité, et que le mélange en est parfait ; il y a maladie quand un de ces principes est soit en défaut soit en excès, ou, s'isolant dans le corps, n'est pas combiné avec tout le reste. », Hippocrate, *De la nature de l'homme*, 4 (Jouanna, 1975 (CMG 1/1/3), p. 172-5 ; Littré VI, 38, 19-40, 6). Cf. aussi *De l'ancienne médecine*, XIV, 4 (Jouanna, 1990 (CUF II/1), 136, 10-16 ; Littré I, 602, 9-14) ; *Des Maladies IV*, xxxii, 1 (Joly, 1970 (CUF XI), 84, 4-8 ; Littré VII, 542, 6-9 ; quatre humeurs : flegme, sang, bile et eau) ; etc.

<sup>1026</sup> Cf. Kosak, 2000, p. 47-8. Sur la conception de la cité comme organisme en lien avec cette représentation médicale de la *stasis*, cf. en général Nestle, 1927, p. 352-6 ; Brock, 2013 ; de façon plus circonscrite, voir notamment Hussey, 1985, p. 119-22, pour Démocrite, et Rechenauer, 1991, p. 259-363 (en particulier p. 274-351), pour Thucydide. Cf. *infra*, p. 368, avec la n. 1548. Sur les représentations que les Grecs se faisaient de la *stasis*, cf. encore Loraux, 1991.

<sup>1027</sup> Alcmeon, 24 B 4 DK I, p. 215-6. Cf. Brock, 2013, p. 9, 75, 114 et 152. Pour l'analogie entre la cité et le corps, cf. plus largement, *ibid.*, p. 114 et 152-4. Sur le concept d'*isonomia*, cf. MacKinney, 1971.

<sup>1028</sup> Cf. Thucydide, I, 5 ; Xénophon, *Helléniques* III, 2, 3 ; etc.



sens médical en parlant d'une maladie et constitue donc un terme technique de la médecine<sup>1029</sup>, appliqué ici à Philippe. Celui-ci s'abat donc sur les peuples comme une maladie.

Cette idée d'une maladie qui vient en renforcer une autre peut de surcroît trouver un appui dans un élément de la description de la peste d'Athènes chez Thucydide, lorsqu'il précise *εἰ δέ τις καὶ προύκαμνέ τι, ἐς τοῦτο πάντα ἀπεκρίθη*, ou encore *Καὶ ἄλλο παρελύπει κατ' ἐκείνον τὸν χρόνον οὐδὲν τῶν εἰωθότων· ὃ δὲ καὶ γένοιτο, ἐς τοῦτο ἐτελεύτα*<sup>1030</sup>. La perspective, d'une part, est quelque peu différente, puisqu'il s'agit de dire que toutes les autres maladies tournent à la peste, alors que Démosthène présente deux maladies qui restent distinctes, Philippe et la guerre civile, mais qui combinent leurs actions pour produire le même effet, l'asservissement de telle ou telle cité. D'autre part, le processus décrit par l'historien présente des analogies sur la forme avec les deux métaphores de l'orateur : dans les deux cas, nous nous trouvons en présence de deux maladies qui aboutissent par un rapport plus ou moins étroit à une issue identique, le plus étant du côté de l'assimilation et le moins de celui de la coordination.

Ou si l'on préfère, mais cela revient au même pour le résultat, Philippe supprime la maladie en même temps que le malade, c'est-à-dire qu'il se rend maître du peuple ou de la cité concernés, comme le précise Démosthène dans le prolongement de la troisième occurrence : « il dresse ses machines et investit la ville »<sup>1031</sup>. En d'autres termes, Philippe se fait passer pour un médecin alors qu'il n'en est pas un et poursuit un but tout opposé, ou fait figure de mauvais médecin, comme le suggère une discrète syllepse sur le verbe *πυνθάνεσθαι* dans le deuxième exemple. De fait, celui-ci se dit en particulier du médecin qui cherche à connaître la maladie dont souffre son patient par un dialogue avec lui, comme nous le voyons par exemple à propos des maladies des femmes : *Ἄμα δὲ καὶ οἱ ἰητροὶ ἀμαρτάνουσιν, οὐκ ἀτρεκέως πυνθανόμενοι τὴν πρόφασιν τῆς νόσου...*<sup>1032</sup>. Dans la

---

<sup>1029</sup> Cf. Hippocrate, *Aphorismes*, V, 61 : (...) ἄσαι δὲ αὐτῇ προσπίπτωσι... (« (...) si, de plus, elle a des nausées... », Littré IV, 554, 10 ; à propos des symptômes indiquant qu'une femme est enceinte) ; *Des maladies des femmes*, I, 1 : (...) καὶ τὰ παθήματα προσπίπτει πλείονα... (« (...) et il y a plus d'accidents... », Littré VIII, 12, 4 ; à propos des suppressions de menstrues) ; *Des Airs, des eaux et des lieux*, XXII, 9 (Jouanna, 1996 (CUF II/2), 240, 13 ; Littré II, 80, 4) ; à propos de l'impuissance qui affecte les Scythes). Cf. aussi Platon, *Phédon*, 66 c 1 ((...) ἂν τινες νόσοι προσπέσωσιν..., « (...) si des maladies surviennent... », trad. P. Vicaire). Ce sens technique est partagé par ἐμπίπτειν, que l'on trouve chez Démosthène, *Amb.*, 259 (cf. *infra*, p. 262).

<sup>1030</sup> « Mais les affections antérieures, quand il y en avait, finirent toutes par tourner à ce mal. », « Et aucune des maladies habituelles ne sévissait parallèlement au cours de cette période : y avait-il quelque atteinte, c'est ainsi que tout finissait. », Thucydide, II, 49, 1 et 51, 1 (trad. J. de Romilly).

<sup>1031</sup> *μηχανήματ' ἐπιστήσας πολιορκεῖ*, Démosthène, III *Phil.*, 50 (trad. M. Croiset).

<sup>1032</sup> « En outre, les médecins commettent la faute de ne pas s'informer exactement de la cause de la maladie... », Hippocrate, *Des maladies des femmes*, I, 62 (Littré VIII, 126, 14-15). Cf. encore *Ὁ μὲν γὰρ ἐπεὶ οὐκ ἦν αὐτῷ ὄψει ἰδεῖν τὸ μοχθέον οὐδ' ἀκοῇ πυθέσθαι, λογισμῷ μετήει*. (« Car le médecin, du moment qu'il ne lui était pas possible de percevoir par la vue la partie souffrante ni de s'en informer par ouï-dire, la recherche par le raisonnement. »), *De l'art*, XI, 3 (Jouanna, 1988 (CUF V/1), 237, 16-17 ; Littré VI, 20, 7).

troisième occurrence, il apparaît plutôt dans le rôle d'un garde-malade qui assisterait un ami (φίλων) ou un proche, ce que suggère le verbe παρῆναι qui suit le deuxième exemple : συμμάχων δ' εἶναι καὶ φίλων ἀληθινῶν ἐν τοῖς τοιούτοις καιροῖς παρῆναι<sup>1033</sup>. C'est là effectivement une attitude que nous décrit une fois encore Thucydide, en employant deux verbes de même radical, dans un passage où il est question des « soins mutuels » (ἕτερος ἀφ' ἑτέρου θεραπείας) que l'on se prodiguait entre amis ou entre proches durant la peste : εἴτε προσίοιεν, διεφθείροντο, καὶ μάλιστα οἱ ἀρετῆς τι μεταποιούμενοι· αἰσχύνῃ γὰρ ἠφείδουν σφῶν αὐτῶν ἐσιόντες παρὰ τοὺς φίλους (...)<sup>1034</sup>.

Dans la *Deuxième Olynthienne*, Démosthène file aussi quelque peu la métaphore, parce que νοσεῖν remotive discrètement les sens médicaux des adjectifs ἀσθενής et μεστός, « faible » du fait de la maladie, et « infecté », par ailleurs courants au figuré. Tous deux s'appliquent à la « puissance macédonienne » prise en elle-même, dans son état naturel pourrait-on dire, lorsqu'elle ne se trouve pas renforcée par une autre<sup>1035</sup>.

La troisième occurrence représente la plus hardie des trois métaphores, puisque l'orateur n'en précise pas le sens, ne la décode pas en mentionnant le métaphorisé, contrairement aux deux autres, si bien que l'intelligence de l'auditoire s'en trouve particulièrement sollicitée. Dans une métaphore médicale de ce type, en effet, l'auteur précise d'ordinaire qu'il s'agit de désordres civils, comme le note H. Janne<sup>1036</sup>.

<sup>1033</sup> « Et c'était le devoir des alliés et des vrais amis d'être là dans de telles circonstances. », Démosthène, *III Phil.*, 12 (trad. M. Croiset).

<sup>1034</sup> « Mais, s'ils s'approchaient, le mal les terrassait, surtout ceux qui prétendaient à quelque générosité, et qui, par respect humain, entraient, sans regarder à leur vie, auprès de leurs amis », Thucydide, II, 51, 5 (trad. J. de Romilly). Cf. aussi tout le passage d'Isocrate, *Eginétique* (XIX), 24-9, où le plaideur décrit ses soins à Thrasylokhos, un lointain parent, en particulier Καὶ τούτων τῶν ταλαιπωριῶν οὐδεὶς τῶν συγγενῶν μετασχεῖν ἠξίωσεν, ἀλλ' οὐδ' ἐπισκεψόμενος ἀφίκετο (...). Ἄλλ' ὅμως ἐγὼ (...) οὐκ ἀπέειπον οὐδ' ἀπέστην ἀλλ' ἐνοσήλευον μετὰ παιδὸς ἐνός... (« Et aucun de ses parents ne voulut prendre part à ses peines ; aucun ne vint même le visiter (...). Et moi cependant (...) je ne me décourageais pas et ne le quittai pas, et je le veillais avec un seul esclave. », *ibid.*, 25 (trad. G. Mathieu et E. Brémond)).

<sup>1035</sup> αὐτὴ δὲ καθ' αὐτὴν ἀσθενῆς καὶ πολλῶν κακῶν ἐστὶ μεστή. (« Mais, isolée, cette même puissance est faible, et, de plus, il y a en elle beaucoup d'éléments pernicious. », Démosthène, *II Ol.*, 14 (trad. M. Croiset). Le thème de la faiblesse interne de la Macédoine constitue un motif récurrent des *Harangues*, destiné à rassurer les Athéniens ; cf. notamment, toujours dans la *Deuxième Olynthienne*, 21, avec la comparaison médicale des fractures examinée ci-dessous, p. 302 *sq.*, qui confirme la remotivation de nos deux adjectifs. Pour le possible sens médical de μεστός + génitif, cf. *infra*, p. 323, n. 1365 ; l'expression μεστός est par ailleurs courante, avec ces mots aussi bien négatifs que positifs, cf. LSJ, s.v., II, 2. Les médecins emploient ἀσθενής pour qualifier entre autres un individu dont la constitution le rend vulnérable aux maladies ; cf. par exemple Hippocrate, *L'Ancienne médecine*, III, 4 (Jouanna, 1900 (CUF II/1), 122, 2 = Littré I, 576, 15) ; *Airs, eaux, lieux*, X, 5 (Jouanna, 1996 (CUF II/2), 214, 9 = Littré II, 46, 2 ; (...) ζῶειν λεπτά τε ἔοντα καὶ ἀσθενέα καὶ νοσώδεα. : « (...) ils vivent en restant maigres, sans force et malades. », trad. J. Jouanna) ; *etc.* Chez Démosthène, cf. encore à propos de Philippe le passage de *Cour.*, 295 : (...) ὅτ' ἦν ἀσθενῆ τὰ Φιλίππου πράγματα καὶ κομδῆ μικρά... (« Quand la situation de Philippe était faible et vraiment petite... », trad. G. Mathieu) ; mais rien ne permet de justifier ici une remotivation de l'adjectif.

<sup>1036</sup> « Mais une νόσος, non définie explicitement comme στάσις, ne désigne pas techniquement des “troubles politiques”. », Janne, 1936, p. 284.

Ce type de métaphore est très courant dans toute la littérature classique et de ce fait quelque peu galvaudé<sup>1037</sup>. L'image se trouve effectivement déjà chez Hérodote qui note à propos de Milet : νοσήσασα ἐς τὰ μάλιστα στάσι<sup>1038</sup>. De même, les tragiques l'emploient assez souvent<sup>1039</sup>, et surtout Platon, qui en précise même la définition – Δεῖ γὰρ ἐν πόλει που, φάμεν, τῆ τοῦ μεγίστου νοσήματος οὐ μεθεξούση, ὃ διάστασιν ἢ στάσιν ὀρθότερον ἂν εἶη κεκλήσθαι...<sup>1040</sup> –, et en use avec le verbe, tout comme Démosthène, à propos de la guerre civile de 403 : (...) οἱ οἰκείος ἡμῖν πόλεμος οὕτως ἐπολεμήθη ὥστε, εἴπερ εἰμαρμένον εἶη ἀνθρώποις στασιάσαι, μὴ ἂν ἄλλως εὔξασθαι μηδένα πόλιν ἑαυτοῦ νοσήσαι<sup>1041</sup>. Platon, plus radicalement, mène une véritable réflexion sur la notion de désordre, et en particulier de guerre civile, en l'associant à la maladie<sup>1042</sup>. Chez les orateurs, le même schème métaphorique ne se rencontre guère toutefois que chez Isocrate, à propos des guerres civiles provoquées par les Athéniens et les Lacédémoniens dans des cités où ils entendaient établir un régime qui leur fût favorable :

ἀλλὰ μὴν καὶ τὰς στάσεις καὶ τὰς σφαγὰς καὶ τὰς τῶν πολιτειῶν μεταβολὰς, ἅς ἀμφοτέροις τινὲς ἡμῖν ἐπιφέρουσιν, ἐκεῖνοι μὲν [sc. οἱ Λακεδαιμόνιοι] ἂν φανείεν ἀπάσας τὰς πόλεις πλὴν ὀλίγων μεστὰς πεπονηκότες τῶν τοιούτων συμφορῶν καὶ νοσημάτων...<sup>1043</sup>.

Si la métaphore demeure fréquente en général, nous voyons donc qu'il faut nuancer le propos chez les orateurs, et que dans tous les cas cela ne signifie pas que nous aurions affaire

<sup>1037</sup> Sur le caractère topique de la métaphore, cf. Nestle, 1927, p. 354-5 ; Cordes, 1994, p. 19 ; Brock, 2013, p. 69, p. 77, n. 7, et p. 117 ; et plus particulièrement, pour les orateurs, Brock, 2000, p. 24 ; Gotteland, 2003, p. 238 ; Piepenbrink, 2003, p. 211-2.

<sup>1038</sup> « Très gravement atteinte par la discorde civile », Hérodote, V, 28, 7.

<sup>1039</sup> Cf. par exemple Sophocle, *Antigone*, 1015 (Καὶ ταῦτα τῆς σῆς ἐκ φρονὸς νοσεὶ πόλις, « Eh bien ! ce mal dont souffre Thèbes, il nous vient de ta volonté » (trad. P. Mazon)) ; Euripide, *Hercule furieux*, 34 (στάσει νοσοῦσαν πόλιν, « la cité malade de discorde intestine ») ; etc.

<sup>1040</sup> « Car il faut sans doute, dans une cité qui cherche à échapper au pire des fléaux, dont la dénomination juste serait plutôt “dissension” que “sédition”... », Platon, *Lois*, V, 744 d 4-6 (trad. L. Brisson et J.-F. Pradeau), dans un passage où la cause de cette dissension est rapportée aux trop grands écarts de fortune.

<sup>1041</sup> « La guerre qui se fit en notre propre sein fut une guerre telle que, si vraiment c'était le destin des hommes de s'opposer en factions rivales, personne ne souhaiterait que, dans sa propre cité, cette maladie prit une forme différente », *id.*, *Ménexène*, 243 e 2-4 (trad. L. Robin). Cf. aussi *Rép.*, VIII, 556 e 8-9 ; *Politique*, 307 d 7-8 ; plus généralement, la métaphore médicale est très fréquente pour exprimer tout type de dysfonctionnement du politique : *Rép.*, VIII, 544 c 7-8 (les mauvaises formes de régimes politiques comme maladies de l'Etat) ; etc.

<sup>1042</sup> Cf. Pontier, 2006.

<sup>1043</sup> « Bien plus, en ce qui concerne les guerres civiles, les massacres, les révolutions que certains nous reprochent aux uns et aux autres, il apparaîtrait aisément qu'ils [sc. les Lacédémoniens] ont rempli toutes ces villes, à l'exception de quelques unes, de ces affreux malheurs et de ces plaies... », Isocrate, *Panathénaique*, 99 (trad. E. Brémond). Cf. encore *ibid.*, 165. Cf. aussi Eschine, *Amb.*, 177 (τὸ νοσοῦν τῆς πόλεως ; Démosthène rameute les « éléments malsains de la cité » (trad. V. Martin et G. de Budé), c'est-à-dire des ennemis de la démocratie, sachant qu'Eschine vient de rappeler les troubles qui suivirent la guerre du Péloponnèse (*ibid.*, 176)).

à une métaphore morte<sup>1044</sup> ; elle conserve une tonalité poétique et recherchée, toujours perceptible dans les discours de Démosthène.

### b) *La maladie de la corruption*

Ensuite, l'orateur utilise la métaphore de la maladie, aussi bien avec le verbe νοσεῖν que le substantif νόσημα, afin d'exprimer une seconde idée force de ses discours, celle de la corruption par Philippe de certains orateurs et hommes politiques. Nous la trouvons dans la *Troisième Philippique*, après que l'auteur a dénoncé chez ses concitoyens la perte de l'esprit de liberté et de l'intolérance à l'égard des traîtres, dans le discours *Sur l'ambassade* où il explique pourquoi il faut châtier les « traîtres et les vendus »<sup>1045</sup> comme Eschine, ainsi que dans le *Sur la couronne*, par opposition à l'activité incessante de Démosthène pour dénoncer les menées de Philippe :

5. ἀντεισῆγκται δ' ἀντὶ τούτων ὑφ' ὧν ἀπόλωλε καὶ νενόσηκεν ἡ Ἑλλάς. Ταῦτα δ' ἐστὶν τί ; ζῆλος, εἴ τις εἴληφέν τι γέλως, ἂν ὁμομολογή· συγγνώμη τοῖς ἐλεγχόμενοις· μῖσος, ἂν τούτοις τις ἐπιτιμᾶ, τᾶλλα πάνθ' ὅσ' ἐκ τοῦ δωροδοκεῖν ἦρτηται.<sup>1046</sup>

6. Νόσημα γὰρ, ὃ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, νόσημα δεινὸν ἐμπέπτωκεν εἰς τὴν Ἑλλάδα, καὶ χαλεπὸν καὶ πολλῆς τινος εὐτυχίας καὶ παρ' ὑμῶν ἐπιμελείας δεόμενον. Οἱ γὰρ ἐν ταῖς πόλεσι γνωριμώτατοι καὶ προεστάναι τῶν κοινῶν ἀξιούμενοι, τὴν αὐτῶν προοιδόντες ἐλευθερίαν οἱ δυστυχεῖς, αὐθαίρετον αὐτοῖς ἐπάγονται δουλείαν (...). οἱ δὲ λοιποὶ καὶ τὰ κύρι' ἅττα πότε ἔστ' ἐν ἐκάστη τῶν πόλεων, οὓς ἔδει τούτους κολάζειν καὶ παραχρῆμα

---

<sup>1044</sup> Cf. Brock, 2000, p. 24 ; Gotteland, 2003, p. 250 ; Kosak, 2000, p. 47. Cette dernière, *ibid.*, p. 46-51, soutient une thèse qui va peut-être trop loin dans la subtilité, en affirmant que la métaphore de la « polis nosousa », c'est-à-dire la métaphore de la *stasis* comme maladie, ne constitue pas en fait une image : la *stasis* est considérée comme une maladie. Il s'agit davantage là d'une hypothèse que d'un argument solidement étayé (« it seems in fact to be a disease », *ibid.*, p. 47 ; l'auteur multiplie les précautions oratoires et les modalités hypothétiques, p. 47-51, excepté dans sa conclusion, qui se veut plus assurée). Cette conception serait apparue dans la seconde moitié du V<sup>ème</sup> siècle, avec Hérodote, Euripide et Aristophane, du fait d'une prétendue intensification, en qualité, des phénomènes de guerres civiles, analogue à ce qui se passe pour les maladies : les effets deviennent plus graves et plus impressionnants parce que les cités sont plus peuplées que par le passé. Pour disqualifier les occurrences antérieures de l'analogie médicale (Solon, Théognis, Eschyle et Pindare sont cités), l'auteur argue de ce qu'elles ne qualifient pas explicitement la *stasis* comme maladie, même si celle-là en fait partie ou y est associée. Gotteland, 2003, p. 238, qui n'a pas utilisé cette étude, partage la même position sur l'apparition chronologique de la métaphore. *Contra*, cf. Cordes, 1994, p. 19 ; Marshall, 2000, p. 16 (« When Pindar refers to the *stasis* Cyrene suffered under Arcesilas IV, he describes the city as sick. », à propos de Pindare, *Pythiques*, IV, 270-4), et Brock, 2000, p. 24, tous deux dans le même volume que J. Kosak.

<sup>1045</sup> τοὺς προδότας καὶ δωροδόκους, Démosthène, *Amb.*, 258.

<sup>1046</sup> « Et, en échange, on a importé tout ce qui a perdu et corrompu la Grèce. Quoi donc ? l'envie à l'égard de celui qui a touché de l'argent ; l'habitude d'en rire, s'il l'avoue ; le pardon, s'il est convaincu ; la haine de ceux qui le flétrissent, tout ce qui fait cortège à la vénalité. », *III Phil.*, 39 (trad. M. Croiset).

ἀποκτινύναι, τοσοῦτ' ἀπέχουσι τοῦ τοιοῦτόν τι ποιεῖν ὥστε θαυμάζουσι καὶ ζηλοῦσι καὶ βούλονται ἂν αὐτὸς ἕκαστος τοιοῦτος εἶναι. (...) εἰς Πελοπόννησον δ' εἰσελθὸν τὰς ἐν Ἥλιδι σφαγὰς πεποίηκε, καὶ τοσαύτης παρανοίας καὶ μανίας ἐνέπλησε τοὺς ταλαιπώρους ἐκείνους ὡσθ', ἴν' ἀλλήλων ἄρχουσι καὶ Φιλίππῳ χαρίζονται, συγγενεῖς αὐτῶν καὶ πολίτας μαιφονεῖν. Καὶ οὐδ' ἐνταῦθ' ἔστηκεν, ἀλλ' εἰς Ἀρκαδίαν εἰσελθὸν πάντ' ἄνω καὶ κάτω τὰκεῖ πεποίηκε, καὶ νῦν (...) Φίλιππον θαυμάζουσι (...). Ταῦτα νῆ τὴν Δήμητρα, εἰ δεῖ μὴ ληρεῖν, εὐλαβείας οὐ μικρᾶς δεῖται, ὡς βαδίζον γε κύκλω καὶ δεῦρ' ἐλήλυθεν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τὸ νόσημα τοῦτο.<sup>1047</sup>

7. αἱ δὲ πόλεις ἐνόσουν, τῶν μὲν ἐν τῷ πολιτεύεσθαι καὶ πράττειν δωροδοκούντων καὶ διαφθειρομένων ἐπὶ χρήμασι, τῶν δὲ ἰδιωτῶν καὶ πολλῶν τὰ μὲν οὐ προορωμένων, τὰ δὲ τῆ καθ' ἡμέραν ῥαστώνη καὶ σχολῇ δελεαζομένων, καὶ τοιουτονί τι πάθος πεπονθότων ἀπάντων, πλὴν οὐκ ἐφ' ἑαυτοὺς ἐκάστων οἰομένων τὸ δεινὸν ἤξειν...<sup>1048</sup>

Nous voyons que le même schème métaphorique se répète dans les trois occurrences avec de légères variations de contenu, mais non de structure : le malade étant toujours les cités grecques en général (αἱ δὲ πόλεις, ἢ Ἑλλάς, τὴν Ἑλλάδα<sup>1049</sup>), la maladie désigne cette fois une triple attitude que stigmatise l'auteur, la corruption<sup>1050</sup> des orateurs et des hommes politiques, des dirigeants en général<sup>1051</sup> d'une part ; l'admiration<sup>1052</sup> des citoyens<sup>1053</sup> pour le comportement de ceux-ci avec le désir d'en faire autant d'autre part ; enfin la négligence, dans le cas du *Sur la couronne*<sup>1054</sup>, ou l'admiration, pour ce qui est du *Sur l'ambassade*<sup>1055</sup>,

<sup>1047</sup> « En effet une maladie, Athéniens, une maladie redoutable s'est abattue sur la Grèce, terrible, exigeant chez vous beaucoup de chance et beaucoup d'attention. Les plus notables dans chaque cité, ceux qui étaient jugés dignes de diriger l'Etat, livrant leur propre liberté (les malheureux !) attirent sur eux-mêmes une servitude volontaire (...). Les autres, tout ce qui a de l'autorité dans chaque pays, eux qui devraient châtier ces gens-là et les mettre à mort sur le champ, bien loin d'agir ainsi, les admirent, les envient et voudraient, chacun personnellement, être comme eux. (...) Pénétrant dans le Péloponnèse, cela a provoqué les massacres d'Elis et a rempli les malheureux habitants de ce pays d'une telle folie et d'une telle fureur que, pour se commander mutuellement et faire plaisir à Philippe, ils se souillent du sang de parents et de concitoyens. Cela ne s'est pas arrêté là. Pénétrant en Arcadie, cela a mis là-bas tout sens dessus dessous ; maintenant (...) [les Arcadiens] admirent Philippe (...). Par Déméter, ce mal, s'il faut parler sérieusement, exige les plus grandes précautions ; car en nous encerclant ; il a même pénétré ici, Athéniens. », *Amb.*, 259-62 (trad. G. Mathieu).

<sup>1048</sup> « Mais les Etats étaient malades : les hommes politiques, les hommes en situation d'agir, se faisaient payer et se laissaient corrompre par l'argent ; la foule des simples particuliers ou bien ne prévoyait rien ou bien se laissait prendre à l'appât de la facilité et des loisirs journaliers ; et tous les gens avaient à peu près l'idée que la catastrophe s'abattraient partout sauf sur eux... », *Cour.*, 45 (*id.*).

<sup>1049</sup> *Ibid.* ; *III Phil.*, 39 ; *Amb.*, 259.

<sup>1050</sup> Εἰληφέν τι, δωροδοκεῖν, *ibid.* ; δωροδοκούντων καὶ διαφθειρομένων ἐπὶ χρήμασι, *Cour.*, 45.

<sup>1051</sup> Οἱ γὰρ ἐν ταῖς πόλεσι γνωριμώτατοι καὶ προεστάται τῶν κοινῶν ἀξιόμεινοι, *Amb.*, 259 ; τῶν μὲν ἐν τῷ πολιτεύεσθαι καὶ πράττειν, *Cour.*, 45.

<sup>1052</sup> Ζῆλος, *III Phil.*, 39 ; θαυμάζουσι καὶ ζηλοῦσι καὶ βούλονται ἂν αὐτὸς ἕκαστος τοιοῦτος εἶναι, *Amb.*, 259.

<sup>1053</sup> Οἱ δὲ λοιποὶ, *Amb.*, 259 ; τῶν δὲ ἰδιωτῶν καὶ πολλῶν, *Cour.*, 45.

<sup>1054</sup> Τὰ δὲ τῆ καθ' ἡμέραν ῥαστώνη καὶ σχολῇ δελεαζομένων, *ibid.*

<sup>1055</sup> Φίλιππον θαυμάζουσι, *Amb.*, 261.

manifestées par tous envers Philippe et qui les conduisent à lui abandonner leur liberté<sup>1056</sup>. Dans tous les cas, il s'agit d'une maladie morale dont nous ne percevons toute l'horreur que par contraste avec le modèle offert par les ancêtres. L'attitude des Athéniens d'autrefois et de Démosthène, toute de lucidité, d'incorruptibilité et de résistance, à laquelle se trouvent respectivement opposées la première et la troisième occurrences<sup>1057</sup>, apparaît donc *a contrario* en filigrane comme le seul remède à appliquer à cette maladie, et Démosthène lui-même comme le seul médecin apte à la traiter, ce que précisément il s'efforce de faire par ses discours en dénonçant la maladie, dans la droite ligne du rôle dévolu au bon conseiller. Ceux-ci jouent donc à la fois le rôle de remède et de diagnostic : tout traitement commence effectivement par celui-ci, c'est-à-dire par l'identification de la pathologie.

Dans la première occurrence, Démosthène établit en effet un véritable diagnostic. Sous des apparences générales, il vise ses concitoyens. Les Athéniens laissent les mains libres à Philippe<sup>1058</sup> sans saisir les occasions de le contrer, parce qu'ils se laissent manœuvrer par des traîtres vendus au roi de Macédoine qui mènent une politique en sa faveur, paralysant toute action<sup>1059</sup>. Voilà pour les symptômes. Quant à la maladie, il s'agit d'un état d'esprit général de vénalité et d'appât du gain, qui entraîne à la complaisance envers « les hommes salariés par les ambitieux et les corrupteurs de la Grèce »<sup>1060</sup>. La cause de cette maladie est Philippe, le corrupteur.

<sup>1056</sup> Τὴν αὐτῶν προδιδόντες ἐλευθερίαν οἱ δυστυχεῖς, αὐθαίρεον αὐτοῖς ἐπάγονται δουλείαν, Φιλίππῳ χαρίζονται, *ibid.*, 259 et 260.

<sup>1057</sup> Ἦν τι τότε, ἦν, ὃ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ἐν ταῖς τῶν πολλῶν διανοίαις ὃ νῦν οὐκ ἔστιν, ὃ καὶ τῶν Περσῶν ἐκράτησε πλούτου καὶ ἐλευθερίαν ἦγε τὴν Ἑλλάδα (...) ὅτι τοὺς παρὰ τῶν ἄρχων βουλομένων ἢ διαφθεῖρειν τὴν Ἑλλάδα χρήματα λαμβάνοντας ἅπαντες ἐμίσουν... (« Non, c'est qu'alors il y avait, Athéniens, oui, il y avait dans l'âme de tous quelque chose qui n'y est plus, quelque chose qui a vaincu l'or de la Perse et qui faisait des Grecs un peuple libre (...). C'était simplement que les hommes salariés par les ambitieux et les corrupteurs de la Grèce étaient en horreur à tous... »), *III Phil.*, 36-37 (trad. M. Croiset) ; Ἐγὼ μὲν γὰρ προύλεγον καὶ διεμαρτυροῦμην καὶ παρ' ὑμῖν ἀεὶ καὶ ὅποι πεμφθεῖην· (« Moi, en effet, je prévenais et protestais, tant devant vous, à chaque occasion, que partout où j'étais envoyé. »), *Cour.*, 45 (trad. G. Mathieu).

<sup>1058</sup> Tout le discours traite de l'inquiétante expansion de Philippe, devant laquelle les Athéniens demeurent inertes, mais Démosthène vient d'évoquer quelques cas précis de cet expansionnisme ; cf. Démosthène, *III Phil.*, 32-5.

<sup>1059</sup> Τὸν οὖν καιρὸν ἐκάστου τῶν πραγμάτων (...) οὐκ ἦν πρίασθαι παρὰ τῶν λεγόντων οὐδὲ τῶν στρατηγούντων, οὐδὲ τὴν πρὸς ἀλλήλους ὁμόνοιαν οὐδὲ τὴν πρὸς τοὺς τυράννους καὶ τοὺς βαρβάρους ἀπιστίαν, οὐδ' ὄλως τοιοῦτον οὐδέν. (...) Ἐπεὶ τήρεις γε καὶ σωμάτων πλῆθος καὶ χρημάτων καὶ τῆς ἄλλης κατασκευῆς ἀφθονία, καὶ ἅλλα οἷς ἂν τις ἰσχύειν τὰς πόλεις κρίνοι, νῦν ἅπασι καὶ πλείω καὶ μείζω ἐστὶ τῶν τότε πολλῶ· ἀλλὰ ταῦτ' ἄχρηστα, ἄπρακτα, ἀνόνητα ὑπὸ τῶν πωλούντων γίγνεται. (« Et ainsi l'occasion d'agir en chaque circonstance (...) on ne pouvait l'acheter ni aux orateurs ni aux généraux, non plus que la concorde entre les citoyens, ni la défiance à l'égard des tyrans et des barbares, ni en un mot rien de semblable. (...) Car les trières, le nombre des soldats, les revenus publics, les ressources de toute nature, en un mot tout ce qui est considéré comme faisant la force d'un Etat, tout cela nous l'avons aujourd'hui en bien plus grande abondance qu'autrefois ; oui, mais tout cela se trouve sans utilité, sans effet, sans profit, du fait de ceux qui en font marchandise. »), *ibid.*, 38 et 40 (trad. M. Croiset).

<sup>1060</sup> (...) τῶν ἄρχων βουλομένων ἢ διαφθεῖρειν τὴν Ἑλλάδα χρήματα λαμβάνοντας..., *ibid.*, 37 (*id.*). Cf. Ταῦτα δ' ἐστὶν τί ; ζήλος, εἴ τις εἴληφέν τι· γέλως, ἂν ὁμομολογή· συγγνώμη τοῖς ἐλεγχόμενοις· μίσος, ἂν

Alors que cette occurrence se trouve réduite à sa plus simple expression, la troisième file la métaphore de manière discrète, avec les termes πάθος πεπονθότων<sup>1061</sup>. Le mot πάθος signifie en effet en général « événement », et fréquemment en mauvaise part « malheur », en stricte correspondance avec le verbe πάσχειν dont la signification première est « subir quelque chose, souffrir », par opposition à faire<sup>1062</sup>, et peut s'employer aussi spécifiquement en mauvaise part<sup>1063</sup>. Or c'est bien de ce dernier sens de « malheur » qu'il est ici question, puisque Démosthène vient d'évoquer la guerre menée par Philippe afin de soumettre les peuples<sup>1064</sup> et reprend cette idée par τὸ δεινόν, « la catastrophe »<sup>1065</sup>. Cependant, le terme πάθος s'emploie chez Hippocrate comme synonyme de νόσος ou νόσημα pour désigner « la maladie », « l'affection », tel que nous le constatons par le seul titre de certains de ses traités : Περί παθῶν (« Des affections »), Περί τῶν ἐντὸς παθῶν (« Des affections internes »)<sup>1066</sup>, de même que le verbe πάσχειν désigne les souffrances dues à une maladie<sup>1067</sup> : le contexte de la métaphore médicale ravive ici cette acception médicale par une syllepse.

Le passage du *Sur l'ambassade* apparaît toutefois sans conteste comme le plus remarquable et le plus original, ce que Plinie notait déjà dans sa correspondance<sup>1068</sup>. Il s'agit en effet d'une longue métaphore filée qui, outre les trois occurrences du nom νόσημα qui l'encadrent, se trouve relayée par plusieurs mots plus ou moins techniques. Démosthène exprime tout d'abord l'irruption de la maladie par l'expression ἐμπέπτωκεν εἰς τὴν Ἑλλάδα<sup>1069</sup>, qui constitue un autre terme médical spécifique pour exprimer le phénomène et les symptômes qui s'y rattachent, comme dans le cas du poumon qui enfle en raison de la chaleur, où Hippocrate précise : (...) δηγμὸς ἰσχυρὸς ἐμπίπτει... (« de fortes mordications

---

τούτοις τις ἐπιτιμῆ, τᾶλλα πάνθ' ὅσ' ἐκ τοῦ δωροδοκεῖν ἦρτηται. (« Quoi donc ? L'envie à l'égard de celui qui a touché de l'argent ; l'habitude d'en rire, s'il l'avoue ; le pardon, s'il est convaincu ; la haine de ceux qui le flétrissent, tout ce qui fait cortège à la vénalité. »), *ibid.*, 39 (*id.*). Ce passage, qui suit immédiatement la métaphore, développe le sens du τούτων ὑφ' ὧν qui la précède : il explicite la nature de la maladie.

<sup>1061</sup> *Ibid.*

<sup>1062</sup> Cf. LSJ, s.v., I et II.

<sup>1063</sup> *Ibid.*, III, 2.

<sup>1064</sup> « Φίλιππος Ἰλλυριοὺς καὶ Τριβαλλοὺς, τινὰς δὲ καὶ τῶν Ἑλλήνων κατεστρέφετο (...), τότε πάντες ἐφ' οὓς ταῦτα παρεσκευάζετ' ἐκείνος ἐπολεμοῦντο. » (« Philippe (...) soumettait Illyriens et Triballes et aussi certains Grecs (...), alors tous ceux contre qui Philippe faisait ces préparatifs étaient attaqués. »), Démosthène, *Cour.*, 44 (trad. G. Mathieu).

<sup>1065</sup> *Ibid.*, 45.

<sup>1066</sup> Littré VI, 208 et VII, 166.

<sup>1067</sup> Cf. Hippocrate, *Des Maladies I*, 5 (Littré VI, 148, 1) : (...) ἐπὶν πάθη τι τούτων ὄθροπος· (« (...) quand le patient éprouve quelqu'un de ces accidents... », ce qui résume une énumération de pathologies) ; *Des Maladies III*, 9 (Littré VII, 128, 6 ; à propos des souffrances engendrées par la phrénitis) ; *etc.*

<sup>1068</sup> Plinie le jeune, *Epîtres*, IX, 26, 8.

<sup>1069</sup> Démosthène, *Amb.*, 259.

surviennent »)<sup>1070</sup>. C'est ainsi que Thucydide emploie le verbe pour le déclenchement de l'épidémie de peste qui frappe Athènes (Ἐς δὲ τὴν Ἀθηναίων πόλιν ἐξαπιναίως ἐνέπεσε<sup>1071</sup>). La métaphore se poursuit en outre par une syllepse avec le terme ἐπιμελείας, auquel fait écho plus loin εὐλαβείας οὐ μικρᾶς<sup>1072</sup>, qui outre son sens courant de « soin », « attention », signifie spécifiquement chez Hippocrate les soins apportés au malade par le médecin, à savoir le « traitement », comme s'agissant de l'hydropisie causée par une maladie de la rate chez la femme : (...) ἐπιμελείης δὲ πλείονος δέεται.<sup>1073</sup>

Ce traitement est identique à celui qui se trouve préconisé dans les deux autres discours (προσῆκει μισεῖν καὶ κολάζειν τοὺς προδότας καὶ δωροδόκους), et son efficacité explicitement affirmée (πάντας ὠφελήσειεν ἀνθρώπους κοινή)<sup>1074</sup>, à condition qu'il soit appliqué avant qu'il ne soit trop tard, que la maladie n'ait totalement envahi Athènes<sup>1075</sup>. Pour rendre l'originalité de la pensée de Démosthène, nous choisissons d'employer un vocabulaire anachronique au vu des traités hippocratiques, qui ne connaissent pas ces notions au sens où nous les entendons, comme nous le verrons plus tard : comme dans le cas d'une maladie contagieuse, par exemple la peste ou la lèpre, il faut mettre en quarantaine les sujets infectés, « ceux qui ont introduit » la maladie (τοὺς πρώτους εἰσαγαγόντας), pour tenter d'endiguer la contamination, en l'occurrence les tenants du parti macédonien et plus particulièrement Eschine. C'est-à-dire qu'il convient, sur le plan du métaphorisé, de les frapper d'atimie ou de les condamner à mort<sup>1076</sup> pour les empêcher de

<sup>1070</sup> Hippocrate, *Des maladies III*, 7 (Littré VII, 126, 3). Cf. aussi *Des affections internes*, 24 (Littré VII, 228, 4) ; *Aphorismes*, IV, 46 (Littré IV, 518, 10) ; etc.

<sup>1071</sup> « Athènes se vit frappée brusquement », Thucydide, II, XLVIII, 2 (trad. J. de Romilly). Par ailleurs, Démosthène emploie dans une autre image médicale le verbe synonyme et de même racine προσπίπτειν : Démosthène, *III Phil.*, 50 (cf. *supra*, p. 255).

<sup>1072</sup> Démosthène, *Amb.*, 259 et 262.

<sup>1073</sup> « (...) cela exige beaucoup de soins. », Hippocrate, *Des maladies des femmes*, I, 61 (Littré VIII, 124, 15) ; cf. encore *Du régime*, I, xxxv, 12 (Joly, 1967 (CUF VI/1), 34, 18 ; Littré VI, 522, 15) ; *Du régime dans les maladies aiguës (appendice)*, 8 (Littré II, 432, 7 ; Joly, 1972 (CUF VI/2), xviii, 1, p. 77, l. 9) ; *Des articulations*, 55 (Littré IV, 242, 11). Le terme apparaît aussi dans le traité tardif *Du médecin*, 11, à propos des quatre espèces de plaies (ἔλκεα) : (...) καὶ ἡ χρηστότεον ἐστὶν ἐπιμελεία. « (...) et de quel traitement il faut se servir... » (Littré IX, 216, 20) ; etc. Sur la notion d'εὐλάβεια, cf. les commentaires de Demont, 1999, à l'expression d'Hippocrate, *Des Humeurs*, 1, Εὐλαβείη· ἀπειρίη· δυσπειρίη, « Prudence, inexpérience, difficulté de l'expérience ; » (Littré V, 476, 4), que Demont, 1999, considère comme une maxime et propose de traduire par « L'inexpérience et la maladresse impliquent l'hésitation » (p. 193).

<sup>1074</sup> Ἀεὶ μὲν γὰρ, ὧ ἀνδρες Ἀθηναῖοι, προσῆκει μισεῖν καὶ κολάζειν τοὺς προδότας καὶ δωροδόκους, μάλιστα δὲ νῦν ἐπὶ καιροῦ τοῦτο γένοιτ' ἂν καὶ πάντας ὠφελήσειεν ἀνθρώπους κοινή (« Toujours certes, Athéniens, il convient de détester et de punir les traîtres et les vendus, mais c'est maintenant surtout que ce serait opportun et que cela servirait au monde entier. »), Démosthène, *Amb.*, 258 (trad. G. Mathieu).

<sup>1075</sup> Ἐως οὖν ἔτ' ἐν ἀσφαλεῖ, φυλάξεσθε (...)· εἰ δὲ μή, σκοπεῖθ' ὅπως μὴ τηνικαυτ' εὐ λέγεσθαι δόξει τὰ νῦν εἰρημένα ὄτ' οὐδ' ὅ τι χρὴ ποιεῖν ἔξετε. (« Donc, tant que vous êtes encore en sûreté, tenez-vous sur vos gardes (...) ; sinon, prenez garde que les paroles dites maintenant ne paraissent justifiées au moment même où vous n'aurez plus rien à faire. »), *ibid.*, 262 (*id.*).

<sup>1076</sup> Ἀτιμώσατε, *ibid.*, 262.



nuire. Démosthène apparaît bien comme le bon médecin qui respecte toutes les étapes d'une consultation dans les règles, car non seulement il diagnostique la maladie et préconise le traitement avec vigueur, mais aussi en établit le pronostic, son évolution, par ses discours : εὐλέγεσθαι δόξει τὰ νῦν εἰρημένα<sup>1077</sup>.

Cette image semble riche d'un double arrière-plan littéraire.

Tout d'abord, elle nous rappelle fortement la description de la peste d'Athènes par Thucydide : il n'est pas impossible qu'il représente pour Démosthène un modèle conscient.

Thucydide, en effet, décrit une progression géographique de la maladie, qui vient du dehors, passant d'Ethiopie jusqu'à Athènes, et à l'intérieur de cette dernière du Pirée à la « ville haute », dans des termes dont Démosthène demeure assez proche :

Ἦρξατο δὲ τὸ μὲν πρῶτον, ὡς λέγεται, ἐξ Αἰθιοπίας τῆς ὑπὲρ Αἴγυπτον καὶ Λιβύην κατέβη καὶ ἐς τὴν βασιλέως γῆν τὴν πολλήν. Ἐς δὲ τὴν Ἀθηναίων πόλιν ἐξαπιναιῶς ἐνέπεσε, καὶ τὸ πρῶτον ἐν τῷ Πειραιεῖ ἦψατο τῶν ἀνθρώπων (...). Ὑστερον δὲ καὶ ἐς τὴν ἄνω πόλιν ἀφίκετο...<sup>1078</sup>.

La structure qui exprime le cheminement de la maladie, verbe de mouvement avec la préposition ἐς/εἰς suivie de l'accusatif, se retrouve chez Démosthène, même s'il n'emploie pas exactement les mêmes verbes. La progression de la maladie est marquée en effet chez lui par la répétition de l'expression εἰς ... εἰσελθὼν : elle se dirige d'abord du nord au sud, passant de la Thessalie dans le Péloponnèse, avant d'infléchir sa propagation vers l'Est à l'intérieur de celui-ci, allant d'Elis, située au nord-ouest, à l'Arcadie, au centre du Péloponnèse et au sud-est d'Elis, puis à Argos, à l'Est de l'Arcadie<sup>1079</sup>, de sorte qu'Athènes, encerclée, se trouve elle-même en partie contaminée<sup>1080</sup>.

De la même manière, Démosthène s'inspire de la description géographique d'un point de vue formel, dans la mesure où il en reprend le double mouvement de spécification : le terme d'un premier mouvement se trouve précisé par un second, en diminuant l'échelle

---

<sup>1077</sup> *Ibid.* Cf. p. 11, n. 1057.

<sup>1078</sup> « Celui-ci fit, dit-on, sa première apparition en Ethiopie, dans la région située en arrière de l'Egypte ; puis il descendit en Egypte, en Libye et dans la plupart des territoires du grand roi. Athènes se vit frappée brusquement, et ce fut d'abord au Pirée que les gens furent touchés (...). Puis il atteignit la ville haute... », Thucydide, II, XLVIII, 1-2 (trad. J. de Romilly).

<sup>1079</sup> Θεσσαλῶν μὲν (...) · εἰς Πελοπόννησον δ' εἰσελθὼν τὰς ἐν Ἠλίδι σφαγὰς πεποίηκε (...). Καὶ οὐδ' ἐνταῦθ' ἔστηκεν, ἀλλ' εἰς Ἀρκαδίαν εἰσελθὼν (...). Ταῦτά δὲ ταῦτ' εἰσιν Ἀργεῖοι. (« chez les Thessaliens (...). Pénétrant dans le Péloponnèse, cela a provoqué les massacres d'Elis (...). Cela ne s'est même pas arrêté là. Pénétrant en Arcadie (...). De même, les Argiens. »), Démosthène, *Amb.*, 260 -261 (trad. G. Mathieu).

<sup>1080</sup> Ὡς βαδίζον γε κύκλω καὶ δεῦρ' ἐληλυθεν, ὃ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τὸ νόσημα τοῦτο. (« car en nous encerclant, elle a même pénétré ici, Athéniens, cette maladie. »), *ibid.* 262 (*id.* modifiée).

géographique par une focalisation, une sorte de gros plan, sur la destination finale, ici Athènes, là le Péloponnèse.

Par ailleurs, la maladie décrite par Démosthène représente une véritable épidémie au sens moderne qui, venue de l'extérieur, par contamination, se propage à travers toute la Grèce (πάντας (...) ἀνθρώπους κοινῇ ; εἰς τὴν Ἑλλάδα<sup>1081</sup>) sans épargner personne. Or il s'agit là d'un nouvel argument en faveur du souvenir de Thucydide, qui entend proposer une description médicale rigoureuse<sup>1082</sup>, mais originale quant à la définition de la notion de contagion.

En effet, l'historien représente le seul auteur à nous offrir la description d'une maladie caractérisée explicitement par un phénomène de contagion d'homme à homme en raison d'un contact avec les malades, qui correspond de ce fait à notre concept moderne d'épidémie : καὶ ὅτι ἕτερος ἀφ'ἑτέρου θεραπείας ἀναπιμπλάμενοι ὥσπερ τὰ πρόβατα ἔθνησκον<sup>1083</sup>. La notion de contagion est effectivement absente du corpus hippocratique, qui entend par « épidémies » des maladies « communes », à savoir qui affectent un grand nombre de personnes, qui frappent toute une région, c'est-à-dire qui y « résident » (ἐπιδημεῖν), et dont la cause se trouve rapportée le plus souvent à des particularités climatiques du lieu ou à des impuretés contenues dans l'air, par opposition aux maladies particulières qui s'expliquent par le régime de la personne :

ὁκοτὰν μὲν ὑπὸ νοσήματος ἐνὸς πολλοὶ ἀνθρώποι ἀλίσκωνται κατὰ τὸν αὐτὸν χρόνον, τὴν αἰτιὴν χρῆ ἀνατιθέναί τούτῳ ὅ τι κοινότατόν ἐστι καὶ μάλιστα αὐτέῳ πάντες χρωόμεθα· ἔστι δὲ τοῦτο ὃ ἀναπνέομεν<sup>1084</sup>.

---

<sup>1081</sup> *Ibid.*, 258 et 259.

<sup>1082</sup> Cf. Page, 1953 ; Poole et Holladay, 1979.

<sup>1083</sup> « C'était aussi la contagion, qui se communiquait au cours des soins mutuels et semait la mort comme dans un troupeau », Thucydide, II, LI, 4 (trad. J. de Romilly) ; cf. aussi à propos des médecins : ἀλλ' αὐτοὶ μάλιστα ἔθνησκον ὅσῳ καὶ μάλιστα προσῆσαν (« Et qui étaient même les plus nombreux à mourir, dans la mesure où ils approchaient le plus les malades »), *ibid.*, XLVII, 4 (*id.*). Thucydide constate même que la maladie se transmet par contagion des hommes aux animaux, ce qui constitue « un détail <qui> révéla en particulier qu'elle était sans rapport avec les maux courants » (ἐν τῷδε ἐδήλωσε μάλιστα ἄλλο τι ὄν ἢ τῶν ξυντρόφων τι) : τὰ γὰρ ὄρνεα καὶ τετράποδα ὅσα ἀνθρώπων ἄπτεται πολλῶν ἀτάφων γενομένων ἢ οὐ προσῆει ἢ γευσάμενα διεφθείρετο (« c'est que les animaux susceptibles de manger la chair humaine, oiseaux ou quadrupèdes, malgré le nombre des cadavres laissés sans sépulture, ou bien n'en approchaient pas, ou bien, s'ils y goûtaient, en mouraient », *ibid.*, L, 1 (*id.*)). Sur ce point, qui rapproche Thucydide de la conception religieuse des épidémies, cf. les analyses de Demont, 1983 ; cf. encore Lichtenthaler, 1962, et Longrigg, 2000.

<sup>1084</sup> « Quand un grand nombre d'hommes sont saisis en même temps d'une même maladie, la cause en doit être attribuée à ce qui est le plus commun, à ce qui sert le plus à tous ; or, cela, c'est l'air que nous respirons. », Hippocrate, *De la nature de l'homme*, 9 (Littré VI, 52, 14-17 ; Jouanna, 1975 (CMG 1/1/3), p. 188, l. 12-15). Cf. plus loin : Ὁκοτὰν δὲ νοσήματος ἐνὸς ἐπιδημῆ καθεστήκη, δῆλον ὅτι οὐ τὰ διαιτήματα αἰτία ἐστίν, ἀλλ' ὃ ἀναπνέομεν, τοῦτο αἰτιόν ἐστι, καὶ δῆλον ὅτι τοῦτο νοσηρὴν τινα ἀπόκρισιν ἔχον ἀνίει. (« Mais au temps où une maladie règne épidémiquement, il est clair que la cause en est non dans le régime, mais dans l'air que nous respirons et qui laisse échapper quelque exhalaison morbifique contenue en lui. » ; *ibid.* (Littré VI,

De ce point de vue, ces « épidémies » ne proviennent pas toujours du dehors et peuvent bien au contraire correspondre à des maladies que nous qualifions aujourd'hui d'endémiques<sup>1085</sup>.

Cette conception hippocratique représente une laïcisation de la notion d'abord religieuse de « peste », selon laquelle une souillure, contractée notamment à l'occasion d'un meurtre, se transmet d'un individu à l'autre et peut se propager à toute une cité, touchant aussi les animaux et le territoire tout entier, selon le modèle présent chez Homère et dans la tragédie<sup>1086</sup>. Sans reprendre ses implications religieuses, Thucydide revient ainsi à cette vision originelle, d'où il tire sans doute la notion de contagion au sens moderne<sup>1087</sup>. Or c'est bien au phénomène de contagion d'homme à homme à partir d'une pathologie exogène dont Thucydide s'efforce de rendre compte que Démosthène se réfère, même s'il ne le décrit pas en tant que tel mais se contente d'y faire une allusion suffisamment claire par l'expression τούς πρώτους εισαγαγόντας, puisqu'il s'agit d'accuser les *personnes* qui ont *introduit* la maladie dans la cité. Chez l'historien comme chez l'orateur, l'idée de contagion est à chaque fois exprimée par des composés de πύμπλημι (ἐνέπλησε et ἀναπιμπλάμενοι)<sup>1088</sup>.

En outre, le terme κύκλω, que nous trouvons chez Démosthène, peut être un moyen de dramatiser la gravité du mal, en appelant à un traitement d'autant plus énergique, si l'on

---

54, 17-20 ; Jouanna, 1975 (CMG 1/1/3), 190, 12-15). Cf. encore *Des Vents*, 6 (Littré VI, 96-98 ; Joly, 1967 (CUF V/1), 109-110), où il est question des « fièvres communes » (αἱ δημόσιαι τῶν νόσων, *ibid.*, 7 (Littré VI, 98, 14 ; Joly, 1967 (CUF V/1), 110, 10)) ; *Airs, eaux, lieux*, 4 (Littré II, 18-22 ; Jouanna, 1996 (CUF II/2), 192-196), où il est question des νοσεύματα δὲ αὐτοῖσιν ἐπιδημεῖ, des « affections qui sont à demeure chez eux », en parlant des cités exposées aux vents froids (Littré II, 19, 4 ; Jouanna, 1996 (CUF II/2), 193, 6-7 ; trad. J. Jouanna) ; cf. plus généralement les traités sur les *Epidémies* (Littré II, 598, pour le livre I ; III, 24, pour le livre III ; V, 72, 144, 204, 266 et 364, pour les livres II, IV, V, VI et VII ; Jouanna, 2000 (CUF IV/3), pour les livres V et VII). Pour le rôle des conditions climatiques en général dans les maladies, et pas seulement dans les épidémies, cf. Kosak, 2000, p. 36-9.

<sup>1085</sup> C'est particulièrement le cas, notamment, des maladies énumérées dans le traité *Airs, eaux, lieux*, 4 (Littré II, 18-22 ; Jouanna, 1996 (CUF II/2), 192-196). Cf. note précédente.

<sup>1086</sup> Cf. Homère, *Iliade*, I, 43-52 ; Sophocle, *Œdipe roi*, 14-57 et 95-107 ; Eschyle, *Les Euménides*, 778-793. Il s'agit de la « peste » ou « pestilence », λοιμός (Homère, *Iliade* I, 61 ; Sophocle, *Œdipe roi*, 28). Sur la notion religieuse de souillure (*miasma*), cf. Parker, 1983 ; cf. encore Jouanna, 2000.

<sup>1087</sup> Je suis redevable ici des remarques de Monsieur Paul Demont, et je renvoie de manière générale à son article cité *supra*, p. 265, n. 1083, qui analyse la confrontation chez Thucydide entre un modèle « épique et traditionnel » et un modèle « médical » rationaliste (*op. cit.*, p. 343), suggérant un rapprochement avec Hippocrate, *Des Vents*, 6.

<sup>1088</sup> Cf. Lichtenhaeler, 1962, p. 85. Par ailleurs, à la différence de Thucydide, Démosthène, d'une part ne s'intéresse pas aux animaux, d'autre part, dans le cas d'Élis, emploie discrètement la notion de « souillure » religieuse (μίασμα) des tragiques, avec le verbe μιαιφονεῖν (Démosthène, *Amb.*, 260), sans doute en manière d'écho littéraire.

songe à la théorie médicale commune dès les traités hippocratiques, selon laquelle les plaies circulaires (κυκλοτερέα) sont plus difficiles à cicatriser<sup>1089</sup>.

Notons pour terminer un déplacement qui permet de saisir toute l'originalité de Démosthène dans son image : chez l'historien, le désordre moral est la conséquence d'une maladie bien réelle<sup>1090</sup>, alors que chez l'orateur, la maladie et la perte des valeurs morales sont une seule et même chose, du fait de la métaphore. Philippe apparaît chez Démosthène comme le bénéficiaire de l'épidémie, sa domination comme l'état sur lequel débouche inmanquablement la maladie pour chacun des peuples concernés<sup>1091</sup>. En même temps, il en est à l'origine en tant que corrupteur, ce qui fait toute l'originalité de sa position et montre de façon éclatante son habileté politique et sa maîtrise des événements.

Relèvent aussi de l'épidémie les symptômes ou conséquences de la maladie : d'une part, concernant la Thessalie et Argos, la guerre civile<sup>1092</sup>, métaphorisée par l'image de la folie – une autre maladie –, ce qui la lie au schème métaphorique précédent ; d'autre part l'admiration pour Philippe, qui caractérise l'Arcadie et Argos.

Plus précisément, la corruption se propage dans toute la Grèce par l'intermédiaire des traîtres vendus à Philippe, qui contaminent ainsi leur propre cité, et sont la cause des deux derniers types de phénomènes signalés : ces agents mènent une politique favorable à Philippe qui vise à lui acquérir le soutien, l'alliance de leur cité, et qui provoque une guerre civile

---

<sup>1089</sup> Cf. Hippocrate, *Plaies de la tête*, 13 et *Plaies*, 8 (Littre III, 234, 1-4 et VI, 406, 10-13). Cf. Jouanna, 1992b. Je remercie Monsieur Paul Demont de m'avoir suggéré ce rapprochement.

<sup>1090</sup> (...) ὑπερβιαζομένου γὰρ τοῦ κακοῦ οἱ ἄνθρωποι, οὐκ ἔχοντες ὅ τι γένωνται, ἐς ὀλιγορίαν ἐτρέποντο καὶ ἱερῶν καὶ ὀσίων ὁμοίως. Νόμοι τε πάντες ξυνεταράχθησαν οἷς ἐχρῶντο πρότερον περὶ τὰς ταφάς, ἔθαπτον δὲ ὡς ἕκαστος ἐδύνατο (...). Πρῶτόν τε ἤρξε καὶ ἐς τάλλα τῇ πόλει ἐπὶ πλέον ἀνομίας τὸ νόσημα. (...) Θεῶν δὲ φόβος ἢ ἀνθρώπων νόμος οὐδεὶς ἀπειργε, τὸ μὲν κρινόντες ἐν ὁμοίῳ καὶ σέβειν καὶ μὴ ἐκ τοῦ πάντας ὄραν ἐν ἴσῳ ἀπολλυμένους, τῶν δὲ ἀμαρτημάτων οὐδεὶς ἐλπίζων μέχρι τοῦ δίκην γενέσθαι βιοῦς ἂν τὴν τιμωρίαν ἀντιδοῦναι (...) (« (...) devant le déchaînement du mal, les hommes, ne sachant que devenir, cessèrent de rien respecter, soit de divin, soit d'humain. C'est ainsi que furent bouleversés tous les usages observés auparavant pour les sépultures : chacun ensevelissait comme il pouvait (...). D'une façon générale, la maladie fut, dans la cité, à l'origine d'un désordre moral croissant. (...) Crainte des dieux ou loi des hommes, rien ne les arrêtait ; d'une part, on jugeait égal de se montrer pieux ou non, puisque l'on voyait tout le monde périr semblablement, et, en cas d'actes criminels, personne ne s'attendait à vivre assez pour que le jugement eût lieu et qu'on eût à subir sa peine (...). », Thucydide, II, LII, 3 - LIII, 4 (trad. J. de Romilly)).

<sup>1091</sup> Τὰς γὰρ ἀκροπόλεις αὐτῶν ἐνίων Μακεδόνες φρουροῦσιν (« car les Macédoniens ont des garnisons dans certaines de leurs citadelles »), pour les Thessaliens ; ἔν' (...) Φιλίππῳ χαρίζονται (« pour (...) faire plaisir à Philippe »), pour Elis ; et ἂν εἰς Πελοπόννησον ἦ, δέχεσθαι ταῖς πόλεσιν εἰσὶν ἐψηφισμένοι. (« ils ont voté, au cas où il viendrait dans le Péloponnèse, de l'accueillir dans leurs villes. »), pour l'Arcadie et Argos, Démosthène, *Amb.*, 260 et 261 (trad. G. Mathieu).

<sup>1092</sup> Selon Kosak, 2000, p. 47, qui s'appuie sur les parallèles relevés avant lui chez Thucydide entre la description de la peste d'Athènes au livre II et celle de la guerre civile à Corcyre au livre III, les Grecs conçoivent réellement la *stasis* comme une maladie. J. C. Kosak se fonde sur une définition commune de ces deux maux comme désordre, rupture d'harmonie, en d'autres termes sur le modèle diététique de la maladie ; le problème, c'est que Thucydide, précisément, nous l'avons vu, pour la peste d'Athènes, ne reprend pas ce modèle-là. J. C. Kosak s'appuie sur les analyses de Rechenauer, 1991, p. 319-51, qui montre en quoi l'historien propose une réflexion originale en tirant parti des théories et concepts médicaux – ce qui n'est pas la même chose.

lorsqu'elle se heurte à une résistance déterminée des patriotes. Allons plus loin. *La* maladie annoncée au départ est double ; en réalité, nous avons affaire à deux maladies étroitement imbriquées, et qui s'entretiennent l'une l'autre dans une sorte de cercle vicieux, car si la corruption représente l'aspect le plus spectaculaire, la maladie la plus visible<sup>1093</sup>, elle s'accompagne d'une maladie morale plus générale qui frappe les éléments non corrompus des cités et se manifeste par divers types de réactions, de symptômes, toujours les mêmes : admiration, envie et indulgence envers les traîtres, tous sentiments qui conduisent à les laisser perpétrer impunément leurs forfaits<sup>1094</sup>. Tout au long du passage, dans une orchestration magistrale, ce thème accompagne en mineur celui de la corruption, le prolonge, le complète<sup>1095</sup>. Outre la corruption de certains, c'est ainsi une véritable folie qui frappe les cités tout entières.

Nous arrivons là à autre aspect de la maladie sur lequel insiste l'orateur, ajoutant une complexité supplémentaire à cette métaphore : la folie.

Démosthène introduit en effet l'image de la folie par les termes *παρανοίας καὶ μανίας*, « démence et folie », qu'emploie Hippocrate pour parler des pathologies de l'esprit, et qui par ailleurs sont courants dans cette acception première<sup>1096</sup>. Ici, la métaphore va plus loin, parce que Démosthène sollicite les connotations religieuses des deux termes, en suggérant une origine divine de cette folie : c'est ce qui résulte en particulier de l'emploi du mot *παρανοία* non seulement chez Démosthène, mais aussi dans les tragédies<sup>1097</sup>. Cette métaphore renforce donc celle de la maladie et se traduit chez les habitants d'Elis par le

<sup>1093</sup> C'est par elle, en effet, que Démosthène termine sa fresque magistrale avec l'exemple d'Olynthe (*ibid.*, 263/7) : (... ἐπειδὴ ταῦθ' οὕτω προήγετο καὶ τὸ δωροδοκεῖν ἐκράτησε... (« (...) quand cela se développait ainsi et quand la corruption eut triomphé... »), *ibid.*, 266 (*id.* ; nous soulignons) ; cf. encore *ibid.*, 267 et 268. La première partie de l'expression renvoie au second aspect de la maladie, et plus précisément au texte cité *infra*, n. 1095. Démosthène passe ensuite à la nécessité de punir sévèrement les traîtres corrompus (*ibid.*, 268-82).

<sup>1094</sup> Ce double aspect de la maladie sera développé plus bas, p. 323-326.

<sup>1095</sup> οἱ δὲ λοιποὶ καὶ τὰ κύρι' ἅττα πὸτ' ἐστ' ἐν ἐκάστη τῶν πόλεων, οὓς ἔδει τούτους κολάζειν καὶ παρακρήμ' ἀποκτινύναι, τοσοῦτ' ἀπέχουσι τοῦ τοιοῦτόν τι ποιεῖν ὥστε θαυμάζουσι καὶ ζηλοῦσι καὶ βούλουσι ἂν αὐτὸς ἕκαστος τοιοῦτος εἶναι. ; (...) καὶ νῦν Ἀρκάδων πολλοὶ (...) Φίλιππον θαυμάζουσι καὶ χαλκοῦν ἰστάσι καὶ στεφανοῦσι καὶ τὸ τελευταῖον, ἂν εἰς Πελοπόννησον ἦ, δέχεσθαι ταῖς πόλεσιν εἰσιν ἐψηφισμένοι. Ταῦτὰ δὲ ταῦτ' εἰσιν Ἀργεῖοι. » et « (...) οἱ δὲ πολλοὶ καὶ καθ' ὧν ταῦτ' ἐγένετο, οὐχ ὅπως ὠργίζοντο ἢ κολάζειν ἠξίουσαν τοὺς ταῦτα ποιοῦντας, ἀλλ' ἀπέβλεπον, ἐζήλουν, ἐτίμων, ἄνδρας ἠγοῦντο... (« Les autres, tout ce qui a de l'autorité dans chaque pays, eux qui devraient châtier ces gens-là et les mettre à mort sur le champ, bien loin d'agir ainsi, les admirent, les envient et voudraient, chacun personnellement, être comme eux. », « maintenant beaucoup d'Arcadiens (...) admirent Philippe, lui dressent une statue de bronze, le couronnent, et enfin ils ont voté, au cas où il viendrait dans le Péloponnèse, de l'accueillir dans leurs villes. De même les Argiens. » et « lorsque la majorité, ceux contre qui tout cela se faisait, bien loin de s'en indigner ou de vouloir châtier les auteurs de ces actes, les considéraient, les enviaient, les honoraient, les jugeaient des hommes... »), Démosthène, *Amb.*, 259, 261 et 266 (trad. G. Mathieu). Le dernier passage fait allusion à Lasthénès et à Euthycratès, deux Olynthiens accusés de s'être vendus à Philippe, de même que « ces gens-là », dans le premier, désigne les traîtres en général. Sur le thème de la punition, cf. ci-dessous, p. 329-332.

<sup>1096</sup> Démosthène, *Amb.*, 260. Cf. respectivement, Hippocrate, *Pronostic*, 23 (Littré II, 178, 7-8), et *Prorrhétique* II, 1 (Littré IX, 6, 14), entre autres.

<sup>1097</sup> Cf. sur ces points ci-dessous, p. 318, n. 1344.

propre de toute guerre civile : le massacre de concitoyens<sup>1098</sup> et même de parents pour des motifs politiques, thème du sang versé que l'on retrouve dans la tragédie en lien avec la folie<sup>1099</sup>. Il en va de même pour les Thessaliens<sup>1100</sup>.

La métaphore filée de la maladie, renforcée par les connotations de folie divine peut ainsi rappeler discrètement les *Bacchantes* d'Euripide, qui mettent en scène, surtout dans le récit final du meurtre de Penthée par le messager, une description clinique de la folie qui touche les femmes de Thèbes, et en particulier Agavé, mère de Penthée<sup>1101</sup>, toutes en proie au délire bachique que leur a envoyé Dionysos afin de se venger de leurs mépris envers sa mère Sémélé et lui:

Τοιγὰρ νιν αὐτὰς [sc. ἀδελφαὶ μητρὸς] ἐκ δόμων ὄστρησ' ἐγὼ  
μανίαις.<sup>1102</sup>

Ici comme chez Démosthène, en effet, nous avons d'une part affaire à une folie collective frappant un groupe plus ou moins large d'individus, d'un côté les femmes de Thèbes<sup>1103</sup>, de l'autre toute une cité ou une région. D'autre part, cette folie débouche sur des actes similaires, le meurtre<sup>1104</sup> de « parents », en raison du schéma tragique qui voit le fils tué par sa mère chez Euripide, du fait de la guerre civile chez Démosthène<sup>1105</sup>. Même lorsque le désordre entretenu par le roi de Macédoine ne va pas chez celui-ci jusqu'à de telles conséquences meurtrières, dans le cas des Arcadiens et des Argiens, elles perturbent

---

<sup>1098</sup> τὰς ἐν Ἡλίδι σφαγὰς πεποίηκε (...) συγγενεῖς αὐτῶν καὶ πολίτας μαιφονεῖν. (« cela a provoqué les massacres d'Elis (...) ils se souillent du sang de parents et de concitoyens. »), Démosthène *Amb.*, 260 (trad. G. Mathieu).

<sup>1099</sup> ἴν' ἀλλήλων ἄρχωσι (« pour se commander mutuellement »), *ibid.* (*id.*). Il s'agit de la guerre entre démocrates et oligarques au terme de laquelle ceux-ci reprirent le pouvoir au début de 343. La métaphore de la maladie (νόσος) est employée par Euripide, *Oreste*, 831, pour qualifier le matricide, en lien avec une folie d'origine divine, *ibid.* 834-5 (οἷον ἔργον τελέσας / βεβάκχευται μανίαις... : « quel forfait lui a valu les furieux transports qui l'agitent ! », trad. L. Méridier ; il s'agit bien sûr de la folie provoquée par les Erinyes).

<sup>1100</sup> νυνὶ δὲ Θετταλοῖς νοσοῦσι καὶ τεταραγμένοις ἐπὶ τὴν τυραννικὴν οἰκίαν ἐβοήθησεν. (« Aujourd'hui même, dans les dissensions dont souffre la Thessalie, elle a contribué à la lutte contre la famille des tyrans. », Démosthène, *Deuxième Olynthienne*, 14 (trad. M. Croiset).

<sup>1101</sup> Ἡ δ' [sc. Ἀγαύη] ἀφρὸν ἐξείισα καὶ διαστρόφους / κόρας ἐλίσσουσ', οὐ φρονοῦσ' ἄχρη φρονεῖν, / ἐκ Βακχίου κατείχετ' ... (« Mais [sc. Agavé], l'écume à la bouche, et les yeux révoltés, n'ayant plus sa raison, de Bakkhos possédée... »), Euripide, *Les Bacchantes*, 1122-1124 (trad. H. Grégoire et J. Meunier).

<sup>1102</sup> « C'est pourquoi je leur [sc. les sœurs de ma mère] ai fait quitter en foule leurs foyers, sous l'aiguillon de mon délire. », *ibid.*, 32-33 (*id.*).

<sup>1103</sup> καὶ πᾶν τὸ θῆλυ σπέρμα Καδμείων ὅσαι / γυναικες ἦσαν ἐξέμνηνα δωμάτων· / ὁμοῦ δὲ Κάδμου παισὶν ἀναμεμγμέναι / γλωραῖς ὑπ' ἐλάταις ἀνορόφοις ἦνται πέτραις. (« De plus, toute la gent féminine de Thèbes, tout ce qu'elle comptait de femmes, je l'ai chassé de ses demeures : démentes, les voilà mêlées aux filles de Kadmos, au milieu des rochers et sous les sapins verts. »), *ibid.*, 35-38 (*id.*).

<sup>1104</sup> Φόνου, *ibid.*, 1114 ; ἀπωλωλέκει, σφαγὰς (...) μαιφονεῖν, Démosthène, *Amb.*, 260.

<sup>1105</sup> Συγγενεῖς αὐτῶν καὶ πολίτας, *ibid.*

totale de la vie de la cité<sup>1106</sup>, tout comme dans la tragédie la présence et l'action de Dionysos en bouleverse l'ordre humain et politique, comme il ressort de cette explication donnée à Agavé par Cadmos : Ἐμάνητε, πᾶσα τ' ἔξεβακχεύθη πόλις<sup>1107</sup>. L'écho possible à Euripide chez Démosthène se trouve en outre renforcé par un appel au pathétique en faveur des victimes de la folie représentée par la guerre civile qui rappelle discrètement les lamentations du chœur tragique sur Agavé, victime de la folie dionysiaque : tout comme le chœur apostrophe cette dernière par l'expression τλάμων ou le coryphée par ὦ τάλαινα<sup>1108</sup>, alors qu'elle n'est pas encore revenue de son égarement, l'orateur désigne les habitants d'Elis en proie à la folie qui les fait s'entre-déchirer par les mots τοὺς ταλαιπώρους ἐκείνους<sup>1109</sup>. Or tous ces termes appartiennent à la même racine<sup>1110</sup>. Enfin, dans les deux cas, la « folie » se trouve provoquée par un agent extérieur, ici Philippe et ses manœuvres habiles de déstabilisation, là Dionysos. L'un et l'autre visent à créer une situation qui leur soit favorable et par delà à obtenir un profit, ou plus précisément peut-être une reconnaissance personnelle, celle de ἡγήμων, de l'autorité, ou bien celle de la divinité.

La métaphore de la maladie mentale, de la folie, se trouve filée jusqu'à la fin du passage<sup>1111</sup>, en se focalisant cette fois uniquement sur les traîtres, sur les individus atteints de la maladie de la corruption, dont Démosthène vient d'énumérer les méfaits à propos de l'exemple d'Olynthe : οὕτως ἔκφρονας, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, καὶ παραπλήγας τὸ δωροδοκεῖν ποιεῖ.<sup>1112</sup> Nous relevons en effet les adjectifs ἔκφρων, « qui a perdu l'esprit »,

<sup>1106</sup> Πάντ' ἄνω καὶ κάτω τάκει [sc. εἰς Ἀρκαδίαν] πεποίηκε, (« cela a mis là-bas [sc. en Arcadie] tout sens dessus dessous ») *ibid.*, 261 (trad. G. Mathieu).

<sup>1107</sup> « Vous étiez folles, et toute la cité était en proie au délire bachique ! », Euripide, *Les Bacchantes*, 1295. Les signes du bouleversement de l'ordre normal de la cité résident d'une part dans la désertion de celle-ci par les femmes (cf. ci-dessus, p. 269, n. 1102 et 1103), et plus précisément de leurs gynécées, qui constituent leur place naturelle aux yeux de la plupart des Grecs, ainsi que dans le renversement des rapports de domination et d'autorité qui scandent la pièce : les thébaines devenues bacchantes mettent les hommes en déroute ((...) κάπενώτιζον φυγῆ ἡγναίκες ἄνδρας, οὐκ ἄνευ θεῶν τινοσ. (« Ces femmes faisaient fuir les hommes devant elles, preuve qu'un Dieu les assistait ! »), *ibid.*, 763-764 (trad. H. Grégoire et J. Meunier)) et Penthée, le roi, pris à son tour par la folie inspirée par Dionysos qui veut le ridiculiser devant ses sujets, se déguise en femme (*ibid.*, 850-6). De même, à la fin, non seulement le roi a été massacré par les bacchantes, en particulier les femmes de sa famille, selon le renversement des rapports de domination, qui allie ici le privé au politique, mais encore, par voie de conséquence, la cité se trouve privée de roi et la dynastie de Cadmos destituée : celui-ci et Agavé doivent partir en exil (cf. *ibid.*, 1313, 1350, 1363). Enfin, notons que ce même renversement débouche dans la pièce sur une situation de στάσις, de guerre civile, lorsque s'affrontent les bacchantes et les hommes des villages de la campagne thébaine (*ibid.*, 748-764), et que Penthée veut en retour faire la guerre aux premières (*ibid.*, 778-86 : (...) ὡς ἐπιστρατεύσομεν / Βάκχαισιν· (« (...) aux bacchantes on va livrer bataille »), 784-5).

<sup>1108</sup> « Infortunée ! », « malheureuse ! », *ibid.*, 1184 et 1200. La seconde expression revient encore une fois dans la bouche de Cadmos à propos de sa fille, lorsqu'il se lamente sur le meurtre de son petit-fils, *ibid.*, 1306. On retrouve également plusieurs fois la première, notamment dans la même tirade de Cadmos, *ibid.*, 1323-1324.

<sup>1109</sup> « Ces malheureux », Démosthène, *Amb.*, 260.

<sup>1110</sup> « Τάλαι- est un équivalent de ταλα- » (Chantraine, 1999, s. v. ταλαίπωρος, p. 1088) qui provient de ταλάσσαι.

<sup>1111</sup> Comme le note Paulsen, 1999, p. 257, *ad loc.* Rappelons que ce passage couvre Démosthène, *Amb.*, 259-67.

<sup>1112</sup> « Tant, Athéniens, la corruption rend déraisonnable et insensé. », *ibid.*, 267 (trad. G. Mathieu).

et παραπλήξ, « fou », employés tous deux dans la littérature médicale<sup>1113</sup>. En outre, en dehors de cette dernière, ils apparaissent presque exclusivement dans des sens techniques propres ou des sens figurés bien précis ; la métaphore de Démosthène semble donc originale<sup>1114</sup>. L'association de ces deux termes revêt ainsi une forte expressivité<sup>1115</sup>. L'antithèse ménagée immédiatement avec l'expression courante εὖ φρονεῖν permet de clore habilement la métaphore grâce à une syllepse discrète provoquée après coup sur celle-ci : nous sommes reconduits vers le sens figuré courant qui est celui des mots de la folie en général.

À partir de là, la folie obéit aussi chez Euripide à un schéma moderne de propagation par contamination : nous retrouvons chez lui cette idée de cheminement de la maladie. Dionysos représente en effet l'agent extérieur de la contamination : véhiculant la « maladie » dénoncée par Penthée<sup>1116</sup>, il traverse toute l'Asie, en partant de sa Lydie natale, afin d'y

<sup>1113</sup> Cf. respectivement, LSJ, s.v., I, et Kühn/Fleischer, 1989, s.v., p. 246 ; LSJ, s.v., II, et Kühn/Fleischer, 1989, s.v., p. 628, où l'on notera également les nombreuses occurrences des mots de la même famille. Παραπλήξ apparaît notamment en liaison avec l'épilepsie chez Hippocrate, *Du régime dans les maladies aiguës (appendice)*, 5 (Littré II, 406, 9 = Joly, 1972 (CUF VI/2), 71, 11), de même que παράπληκτος, à deux reprises, *id.*, *La Maladie sacrée*, 9 (Littré VI, 378, 2 et 6 = Jouanna, 2003 (CUF II/3), 18, 14 et 19).

<sup>1114</sup> Ἐκφρων s'emploie à propos d'animaux qui s'affolent (Xénophon, *Cyropédie*, VII, 1, 27 (chevaux), et *Cynégétique*, V, 15 (chiens)), au sujet de l'ivresse (Eudoxe, fgmt. 300, 10 Lasserre ; et Timée, 566 F 149, l. 5 Jacoby (*FGrH* III B), et enfin dans un sens propre physiologique (Platon, *Rép.*, III, 402 e 5 ; *Lois*, XI, 929 d 4). Παραπλήξ, au figuré, semble spécialisé dans une connotation économique, pour désigner quelqu'un qui gère mal ses richesses (Hérodote, V, 92, ζ 3 ; Aristophane, *Ploutos*, 242 ; et Xénophon, *Economique*, I, 13) ; cf. Cozzo, 1991, p. 51-2. Les deux termes, enfin, sont utilisés pour désigner la folie ou la possession provoquées par un dieu (Platon, *Ion*, 534 b 5 (le poète inspiré par un dieu), pour ἔκφρων ; Bacchylide, *Epinicies*, XI, 45 (folie envoyée par Héra), pour παραπλήξ), et notamment, avec ἔκφρων, la possession qui caractérise les adeptes de Bacchus (Platon, *Lois*, VII, 790 e 2), ce qui, bien sûr, nous intéresse ici plus particulièrement par rapport à notre rapprochement avec les *Bacchantes* d'Euripide (pour certains, il s'agirait toutefois ici d'un sens large qui renverrait à la possession divine en général ; cf. Schöpsdau, 2003, p. 512, *ad loc.*, avec les références bibliographiques en faveur de l'une et l'autre interprétations). Démosthène serait ainsi le premier à utiliser ces termes dans le cadre de la métaphore de la folie, par ailleurs topique (cf. Taillardat, 1965, p. 267-70 ; Rehdantz, 1886, Index II, s.v. Thorheit, p. 136-8) : en dehors de notre passage, on ne retrouve ἔκφρων que chez Démosthène, *Amb.*, 127 (ἀλλ' οὕτως ἔκφρων ἦν καὶ ὅλος πρὸς τῷ λήμματι καὶ τῷ δωροδοκίῃματι... : « Mais il était si hors de lui et tout attaché aux gains de sa corruption... », trad. G. Mathieu), à propos d'Eschine et en lien avec la corruption, et chez Eschine, *Ctés.*, 151, à propos de Démosthène ; de même, παραπλήξ n'est employé ailleurs chez les orateurs que chez [Eschine], *Lettres*, XI, 13, encore au sujet de Démosthène, la lettre datant peut-être du II<sup>ème</sup> siècle de notre ère (cf. Martin et Budé, 1928, p. 121-2). Nous aurions donc ici une variante typiquement démosthénienne de la métaphore de la folie, à la fois, donc, sur la forme et sur le fond, avec le thème de la corruption.

<sup>1115</sup> La même association se retrouve en effet au sens propre à propos des conséquences de l'ivresse chez Eudoxe, fgmt. 300, 10-1 Lasserre : διὸ καὶ τὸ μεθύειν ἔκφρονας ποιεῖν καὶ παραπλήγας...

<sup>1116</sup> Πόθεν δὲ τελετὰς τάσδ' ἄγεις ἐς Ἑλλάδα ; (« D'où tiens-tu ces mystères qu'en Grèce tu apportes ? »), Euripide, *Les Bacchantes*, 465 (trad. H. Grégoire et J. Meunier). La formule verbale, en raison de son strict parallélisme avec celle qui désignait la maladie (citée *infra*, p. 272), suggère que dans l'esprit de Penthée le culte de Dionysos, c'est-à-dire en effet ce à quoi se livrent les Thébaines en proie à leur folie bachique, relève tout comme celle-ci de la maladie. Relevons en outre que nous avons ici en deux éléments – forme simple du verbe accompagnée de sa préposition – la forme composée qu'emploie Démosthène pour désigner ceux qui introduisent l'épidémie (τοὺς πρώτους εἰσαγαγόντας), ce qui peut renforcer l'écho à Euripide.



implanter son culte, jusqu'à la Grèce où il choisit en premier lieu de visiter Thèbes<sup>1117</sup>, si bien que nous retrouvons le schéma général, commun aux trois textes, d'un mouvement qui part d'un pays étranger pour gagner ensuite la Grèce.

Or le modèle d'Euripide peut également apparaître opérant chez Démosthène dans cette perspective, dans la mesure où il se situe à la charnière de l'épidémie contagieuse décrite par Thucydide et de l'« épidémie » statique de la collection hippocratique. Il possède effectivement certains traits distinctifs de cette dernière : il s'agit d'une maladie « commune » à toutes les femmes, et qui « réside », qui se trouve localisée sur une région bien précise, Thèbes et ses environs<sup>1118</sup>. Il rejoint néanmoins la première, non seulement parce qu'il identifie une cause exogène de la maladie, mais encore parce qu'il explique celle-ci, plus précisément même que l'historien, par l'arrivée d'un étranger, Dionysos, accusé de l'avoir introduite, c'est-à-dire en somme d'avoir contaminé les Thébaines en raison des germes malsains dont il était porteur, de les avoir rendues « folles » en les livrant au délire bachique :

(...) ὃς εἰσφέρει νόσον  
καινήν γυναιξὶ καὶ λέχη λυμαίνεται.<sup>1119</sup>

Nous relevons en particulier le verbe εἰσφέρει qui exprime cette idée, et auquel le verbe εἰσάγειν employé par Démosthène peut faire écho : sur ce point bien déterminé, Démosthène semble se souvenir d'Euripide, au-delà de Thucydide qui reste plus vague, et l'analogie de situation le confirme sur un plan purement formel. En effet, tout comme Penthée

---

<sup>1117</sup> Λιπὼν δὲ Λυδῶν τοὺς πολυχρῦσους γύας / Φρυγῶν τε, Περσῶν θ' ἡλιοβλήτους πλάκας / Βάκτριά τε τείχη τήν τε δύσχιμον χθόνα / Μήδων ἐπελθὼν Ἀραβίαν τ'εὐδαίμονια / Ἀσίαν τε πάσαν (...) / εἰς τήνδε πρῶτον ἦλθον Ἑλλήνων πόλιν, / κάκει χορεύσας καὶ καταστήσας ἐμὰς / τελετάς, ἵν' εἶην ἐμφανῆς δαίμων Βροτοῖς. / Πρῶτας δὲ Θήβας τάσδε γῆς Ἑλληνίδος / ἀνωλόλυξα (...) (« J'ai quitté la Lydie aux champs féconds en or, les plaines de Phrygie pour les plateaux de Perse, tout brûlés du soleil, les villes emmurées de Bactriane, ainsi que le pays des Mèdes, glacé par les hivers □ et l'Arabie heureuse, toute l'Asie, enfin (...). □ La première cité d'Hellade que je visite, est celle-ci ! Déjà, dans ces régions lointaines, j'ai déployé mes chœurs, institué mes rites, pour me manifester aux hommes comme un Dieu. La première choisie entre les cités grecques, c'est Thèbes que je fais tressaillir de mes cris (...) »), *ibid.*, 13-7, 20-4 (*id.*).

<sup>1118</sup> Cf. ci-dessus, p. 269, avec la n. 1103.

<sup>1119</sup> « (...) [Cet étranger] qui vint, parmi nos femmes, porter une maladie nouvelle qui corrompt nos foyers. », Euripide, *Bacchantes*, 353-4 (trad. H. Grégoire et J. Meunier modifiée). Le verbe λυμαίνεσθαι s'emploie spécifiquement dans la collection hippocratique en parlant de l'action d'une maladie, en particulier à propos de l'épilepsie, c'est-à-dire une espèce de folie : Καὶ ἐν τούτῳ δηλονότι γνώση ὅτι οὐχ ὁ θεὸς τὸ σῶμα λυμαίνεται, ἀλλ' ἡ νοῦσος. (« Et grâce à cette observation, vous reconnaîtrez manifestement que ce n'est pas la divinité qui endommage le corps, mais bien la maladie. »), Hippocrate, *La Maladie sacrée*, XI, 3 (Jouanna, 2003 (CUF II/3), 22, 2-4 ; Littré VI 382, 10-11). L'usage de ce terme dans la pièce d'Euripide, ajouté à l'analogie du contexte, avec la question de la dimension divine de la maladie, renforce donc la présentation de la folie bachique en termes médicaux chez celui-ci. Pour l'emploi de λυμαίνεσθαι dans la collection hippocratique, cf. encore notamment *De l'ancienne médecine*, 6 (Littré I, 584, 5 ; Jouanna, 1990 (CUF II/1), 126, 1), 14 (Littré I, 602, 3, 9 et 15 ; Jouanna, 1990 (CUF II/1), 136, 1-2, 9 et 17), *etc.*

cherche à endiguer la maladie en s'assurant de la personne de celui qui paraît l'avoir introduite et en être cause, Démosthène conseille de même à ses concitoyens, afin de se prémunir de la maladie que représente l'admiration pour Philippe, de neutraliser les individus qui l'ont « introduite », à savoir les thuriféraires du roi, en les privant de leurs droits civiques. Démosthène reprend donc le même schéma de base que dans *Les Bacchantes*, mais en l'adaptant à son propos, en l'insérant dans un contexte d'actualité totalement différent de celui de la tragédie et de ses valeurs, qu'il inverse même du tout au tout : alors que dans le cadre de cette dernière l'acte de Penthée – faire emprisonner un dieu – manifeste sa démesure et son impiété, l'équivalent se présente bien au contraire chez l'orateur comme une mesure indispensable de salut public. Son originalité réside dans ce déplacement doublé de ce retournement, ainsi que dans le simple fait de transposer en une métaphore ce qui chez Euripide relève du sens propre, la folie comme maladie.

Enfin, par cette image médicale, Démosthène prolonge une autre métaphore médicale, contenue dans une élégie de Solon qu'il vient de citer<sup>1120</sup>. Certains éléments que nous avons rencontrés chez l'orateur se trouvent déjà dans ce poème : folie des citoyens, corruption des dirigeants, guerre civile. La comparaison fait ressortir néanmoins l'originalité de l'orateur, qui transforme un « ulcère inguérissable » touchant la seule Athènes en une épidémie panhellénique<sup>1121</sup> ; la nature de la maladie qui sert de comparant change du tout au tout et, par voie de conséquence, son ampleur. Le second coup de génie de Démosthène est de l'associer à une démence de type pathologique.

La longue métaphore filée du discours *Sur les forfaitures de l'ambassade* constitue par conséquent l'image la plus originale de ce groupe puisant son inspiration dans la maladie générique, du fait de son statut un peu à part : s'écartant dans une certaine mesure de la nosologie hippocratique, elle se situe au croisement de deux influences littéraires distinctes, Thucydide et Euripide, qui renvoient chacune à la médecine, mais sans pour autant se laisser réduire à aucune des deux en particulier ; ce faisant, elle superpose une métaphore médicale à une métaphore de la folie, c'est-à-dire à une autre métaphore médicale ; le rapprochement final que nous suggérons avec Euripide permet d'articuler les deux de façon parfaitement cohérente autour de la notion de contagion<sup>1122</sup>. Nous pouvons percevoir par là l'une des caractéristiques de l'originalité de Démosthène dans l'élaboration de ses images, que nous

<sup>1120</sup> Démosthène, *Amb.*, 255 ; voir *infra*, p. 298 *sq.*, où de larges extraits sont cités. Cf. en outre Rowe, 1972, sur l'insertion de ce poème dans le discours.

<sup>1121</sup> Le passage d'Athènes à une perspective panhellénique est la seule différence notée par Rowe, 1972, p. 447.

<sup>1122</sup> D'après Lichtenthaeler, 1962, p. 85, qui s'appuie en particulier sur Thucydide, II, 58, et sur Isocrate, *Eginétique* (XIX), 11, 26, 28 et « surtout » 29, les contemporains de Thucydide auraient eu une notion intuitive de ces phénomènes de contagion.

rencontrerons encore : la reprise de références littéraires et de schémas structurels qu'il renouvelle en les adaptant au contexte de la lutte contre Philippe, en les faisant servir à l'expression d'idées qui lui appartiennent en propre.

À côté du modèle de Thucydide, qui est le seul auteur à se rapprocher de notre notion moderne de contagion, Démosthène joue aussi sur la conception traditionnelle à partir d'une souillure religieuse qui se transmet par contact, comme dans le cas des meurtriers. Il en appelle ainsi habilement aux croyances de ses auditeurs, pour une grande partie desquels sans doute, la maladie relevait de cette interprétation religieuse traditionnelle. Démosthène insinue ainsi l'idée que les traîtres corrompus comme Eschine représentent un danger pour la cité, voire une souillure potentielle qui risque de la contaminer tout entière<sup>1123</sup> – d'où l'urgente nécessité de les mettre hors d'état de nuire, de les couper ou de les brûler<sup>1124</sup>.

La métaphore de la maladie pour exprimer la corruption des hommes politiques et ses corollaires dans le peuple apparaît par ailleurs, plus généralement, comme une originalité de Démosthène, puisque les termes νόσος, νόσημα, νοσεῖν, ne se retrouvent que chez Platon dans les *Lois* pour rendre une idée apparemment proche, mais en réalité différente, celle du danger représenté par une richesse et une pauvreté excessives pour la cité, parce qu'elles constituent l'origine des guerres civiles<sup>1125</sup>.

Ainsi, nous voyons que les deux types de métaphore de la maladie élaborés par Démosthène, celui qui désigne la στάσις, les dissensions intestines, et celui qui désigne la corruption des orateurs et les renoncements du peuple, se trouvent articulés l'un à l'autre, puisque le premier représente en réalité une conséquence du second. Les trois images se font écho et s'insèrent dans un réseau parfaitement cohérent, qui pose Démosthène en médecin tentant de soigner les Athéniens, en les guérissant de leur folie, de leur corruption, tandis qu'il campe Philippe de Macédoine dans un rôle original, entre le mauvais médecin et la maladie,

---

<sup>1123</sup> Cf. Parker, 1983, p. 267-71 ; Connor, 1985, notamment p. 91-3 ; avec la discussion de Brock, 2013, p. 73-4, qui affiche son scepticisme.

<sup>1124</sup> Pour ce thème, cf. ci-dessous, p. 350 *sq.*

<sup>1125</sup> En préalable à l'établissement d'une bonne législation, Platon précise ainsi que le législateur doit se livrer à une purification de la cité en expulsant les plus indigents par le subterfuge d'une fondation de colonie : (...) ὅσοι διὰ τὴν τῆς τροφῆς ἀπορίαν τοῖς ἡγεμόσιν ἐπὶ τὰ τῶν ἐχόντων μὴ ἔχοντες ἐτοιμοὺς αὐτοὺς ἐνδείκνυνται παρεσκευακότες ἐπεσθαι, τούτοις ὡς νοσήματι πόλεως ἐμπεφυκότες..., « (...) tous ceux que leur indigence rend prêts à suivre leurs chefs pour marcher en armes, eux qui n'ont rien, contre les biens de ceux qui possèdent, on les traite comme un mal intérieur de la cité... », Platon, *Lois*, V, 735 e 5-736 a 1 (trad. E des Places). Cf. encore avec la même métaphore médicale, longuement filée, *ibid.*, XI, 919 b 3-d 3. Il est intéressant de noter que Démosthène développe une idée analogue, avec le problème des mercenaires, dans le *Sur les symmories*, 31-2, et dans le *Sur l'organisation financière*, 27.

en tout cas aux deux extrémités de celle-ci, puisqu'il en est à l'origine et en attend les bénéfiques<sup>1126</sup>.

*c) Contagion religieuse et peste divine*

Quelques images renvoient au phénomène de la contagion :

8. Τῆς δέ γ' αἰσχύνης ὅλην ἀναπίμπλησι τὴν πόλιν καὶ τῆς ἀπιστίας.<sup>1127</sup>

9. (...) μηδ' οἴεσθε νόμον τοιοῦτον θέσθαι δεῖν, ὅς καλῶς τε πράττουσαν τὴν πόλιν ἡμῶν πονηρᾶς δόξης ἀναπλήσει...<sup>1128</sup>

10. Τὸν οὖν καὶ βλάπτειν ὑμᾶς καὶ δόξης ἀναπιμπλάναι φαύλης ἐπιχειροῦντα, τοῦτον οὐ τιμωρήσεσθε λαβόντες ;<sup>1129</sup>

Ces métaphores reposent sur le verbe ἀναπίμπλημι, « infecter », qui hésite entre la notion religieuse de souillure et celle, médicale, de contamination ; le sens médical n'apparaît pas dans le corpus hippocratique, mais est, sinon forgé, du moins attesté pour la première fois chez Thucydide dans le récit de la peste d'Athènes<sup>1130</sup>.

---

<sup>1126</sup> Cet usage de la métaphore de la maladie revient dans la *Lettre III*, 28, datant de 323 (Clavaud, 1987, p. 19) : Ὅλως δὲ κοινόν ἐστιν ὄνειδος ἀπάντων, ἄνδρες Ἀθηναῖοι, καὶ ὅλης τῆς πόλεως συμφορὰ, τὸν φθόνον δοκεῖν μείζον ἰσχύειν παρ' ὑμῖν ἢ τὰς τῶν εὐεργεσιῶν χάριτας, καὶ ταῦτα τοῦ μὲν νοσήματος ὄντος, τῶν δ' ἐν τοῖς θεοῖς ἀποδεδειγμένων. (« En un mot, c'est une honte pour nous tous, Athéniens, c'est une calamité publique, que l'envie passe pour avoir plus d'influence chez vous que la gratitude inspirée par les bienfaits, et ce, bien que la première soit une maladie et que les Grâces, elles, figurent au rang des dieux. », trad. R. Clavaud). La maladie est « l'envie », le φθόνος, qui renvoie à deux éléments dans le contexte (Démosthène, *Lettre III*, 23-7) : le fait que les Athéniens, par « envie », donc, traitent mal les orateurs qui agissent dans leur intérêt, et le fait qu'ils favorisent au contraire ceux qui savent « se ménager une amitié à l'étranger » (τὸ κτήσασθαί τιν' ἔξωθεν φιλίαν, *ibid.*, 27 (trad. R. Clavaud)), en l'occurrence celle d'Alexandre. Par ce dernier point, cette métaphore se rattache au groupe que nous venons d'examiner, quoiqu'il ne soit pas question de corruption : Démosthène fustige les orateurs « malades » d'un tropisme centrifuge, parce que, contrairement à lui-même, ils agissent dans leur intérêt personnel, voire dans celui de la Macédoine, et non dans celui du peuple. Nous retrouvons donc les thèmes de la maladie/Philippe, ici remplacé par Alexandre, et de l'opposition entre bon et mauvais médecin. Cela achève de montrer la cohérence et la spécificité de l'utilisation par Démosthène de ce type d'image.

<sup>1127</sup> « En revanche, elle couvre de honte toute notre cité, en même temps que de discrédit. », Démosthène, *Lept.*, 28 (trad. O. Navarre et P. Orsini).

<sup>1128</sup> « Ne vous croyez pas obligés d'établir une loi qui, dans la prospérité, couvrira notre cité de déshonneur... », *ibid.*, 50 (*id.*).

<sup>1129</sup> « Eh bien ! cet homme, qui veut vous infliger à la fois préjudice et infamie, vous le tenez et vous ne le punirez pas ? », *Tim.*, 205 (*id.*).

<sup>1130</sup> Thucydide, II, 51, 4. Cf. LSJ, s.v. ; Betant I, 1843, p. 73, s.v. ; et surtout Lichtenthæler, 1962, p. 85. Platon reprend ce sens technique, *Phédon*, 67 a et 83 d ; cf. Loriaux, 1969, p. 91, et Rowe, 1993, p. 143, *ad loc.* Sur la notion de contagion, qui dérive en partie des conceptions sur la souillure religieuse, cf. Demont, 1983, et *supra*,

Démosthène vise à chaque fois une caractéristique négative. Les trois occurrences, en effet, sollicitent des expressions voisines, voire quasiment identiques, puisqu'il s'agit de la mauvaise réputation qu'encourt la cité (πονηρᾶς δόξης ἀναπλήσει ; δόξης ἀναπιμπλάναι φαύλης) et de ses conséquences (Τῆς (...) αἰσχύνης (...) ἀναπίμπλησι (...) καὶ τῆς ἀπιστίας)<sup>1131</sup>. Le schème métaphorique est le même : la source de l'infection provient d'une loi aux implications néfastes pour la cité, loi de Leptine contre les exemptions fiscales (8 et 9) ou loi de Timocrate qui, dans un esprit tout opposé, allonge le délai accordé aux débiteurs du Fisc afin d'assurer l'impunité à ses complices Androtion, Glaukétès et Melanôpos (10). La mauvaise loi représente une véritable maladie pour la cité, qui la souille, la contamine, si bien que, dès lors, les étrangers l'éviteront (τῆς ἀπιστίας)<sup>1132</sup>. À partir de là, le remède apparaît clairement. En bon chirurgien, le tribunal, suivant les conseils de Démosthène ou de son client, doit procéder à l'ablation de la tumeur : il doit abroger la loi maligne et en punir l'auteur (τοῦτον οὐ τιμωρήσεσθε λαβόντες ;). Le verbe λύω employé par Démosthène pour la notion d'abrogation se trouve aussi dans le corpus hippocratique pour désigner la guérison, la « solution » de la maladie<sup>1133</sup>. La seule différence, minime, entre ces trois

---

p. 265-266. Démosthène emploie encore l'adjectif ἀνάμεστος dans une métaphore de la contagion, cf. ci-dessous, p. 323, avec la n. 1365. Eschine, *Amb.*, 88, emploie le verbe avec la connotation propre de souillure religieuse qui s'attache aux crimes de sang, alors qu'il vient d'évoquer le tribunal du Palladion (*ibid.*, 87) : εἰ γὰρ μηδεὶς ἂν ὑμῶν ἑαυτὸν ἀναπλήσαι φόνου δικαίου βούλοιο... (« Car s'il n'est personne d'entre vous qui ne voudrait se charger d'un meurtre, même légitime... », trad. V. Martin et G. de Budé).

<sup>1131</sup> Dans l'occurrence de Démosthène, *Tim.*, 205, l'objet à sous-entendre est en effet la cité ou les citoyens, cf. *ibid.* : νόμος γὰρ αἰσχρὸς ὅταν κύριος ἦ, τῆς πόλεως ὄνειδός ἐστι τῆς θεμένης, καὶ βλάπτει πάντας ὅσοι περ ἂν αὐτῷ χρῶνται. (« L'adoption d'une loi mauvaise est en effet un opprobre pour la cité qui l'a établie, et un préjudice pour tous les citoyens qui la subissent. », trad. O. Navarre et P. Orsini). Cette phrase précède immédiatement celle qui contient la métaphore. Que la « honte » et la « défiance » découlent de la mauvaise réputation se trouve corroboré par ce qui suit le passage cité de *Lept.*, 50 : (...) ἐὰν τέ τι συμβῆῖ ποτ', ἔρημον τῶν ἐθελησόντων ἀγαθόν τι ποιεῖν καταστήσει. (« (...) et, au jour de l'épreuve, écartera d'elle toutes les bonnes volontés. », *id.*). Démosthène place en outre cette dernière image à la charnière entre deux développements sur l'idée qu'il est de bonne politique d'honorer les bienfaiteurs étrangers d'Athènes, aussi bien ceux qui le sont à titre de particuliers que ceux qui lui ont obtenu l'appui de leur cité contre Lacédémone : sans parler de la honte et de la défiance résultant du retour sur la parole donnée, la loi de Leptine vise à supprimer le régime des exemptions fiscales qui s'appliquait aux riches citoyens bienfaiteurs de la cité, normalement redevables des liturgies ; or l'honneur et la récompense suprêmes pour les bienfaiteurs étrangers dont parle Démosthène était la citoyenneté athénienne. Par conséquent, si les exemptions étaient abrogées, ceux-ci, à qui leurs positions favorables à Athènes ont parfois valu l'exil, se retrouveraient aussi soumis *de facto* aux obligations communes des contribuables athéniens, ce qui risquerait de décourager les bonnes volontés ! Cf. *ibid.*, 29-50 et 51-66.

<sup>1132</sup> Chez Thucydide, les Lacédémoniens n'envahissent pas l'Attique durant la peste ; cf. Thucydide, II, 71, 1, et le commentaire de Lichtenthæler, 1962, p. 83. Cf. ci-dessus, p. 273, n. 1122.

<sup>1133</sup> (...) Οὐκουν ὅτε πολλῶ μείζονα βλάβει τῶν ὠφελειῶν ὧν ἔχει, προσήκει λελύσθαι παρὰ τοῖσδ' αὐτῶν ; Ἐγωγ' ἂν φαίην. (« Puisque la loi, donc, doit faire beaucoup plus de mal que de bien, n'est-ce pas le devoir du tribunal d'en prononcer l'annulation ? Pour moi je réponds : oui. », Démosthène, *Lept.*, 28 (trad. O. Navarre et P. Orsini). Pour le sens médical de λύω, cf. LSJ, s.v., II, 7 ; Kühn/Fleischer, 1989, s.v., I, 7, p. 480-1 ; Hippocrate, *L'Ancienne médecine*, XIII, 2 : εἰ γὰρ τὸ λυμαινόμενον ἐστι τούτων τὸ ἔτερον, τῷ ὑπεναντίῳ προσήκει λύσασθαι... (« car si la cause du dommage est l'un ou l'autre d'entre eux, c'est par son contraire qu'il convient de la supprimer... », Jouanna, 1990 (CUF II/1), p. 134, 1-2 ; « Car, si c'est l'une des quatre choses qui le rend malade, il faut y remédier par le contraire... », Littré I, 598, 15-6 ; il est question des principes chaud,

occurrences est d'ordre syntaxique, mais elle n'affecte en rien la structure de l'analogie : si dans le *Contre Timocrate* le sujet de ἀναπιμπλάναι est Timocrate lui-même, et non plus la loi, comme dans le *Contre Leptine*, la loi du personnage demeure le moyen de l'action, que Démosthène vient d'évoquer<sup>1134</sup>.

Nous avons donc affaire à une métaphore très cohérente et efficace, au service d'un même thème, en particulier dans le *Contre Leptine*.

L'image n'est pas originale, puisqu'elle est employée aussi bien chez Aristophane et chez Platon que chez Hypéride et Dinarque, dans des configurations différentes<sup>1135</sup>. Ceux-ci s'en servent également contre leur adversaire, en l'occurrence Démosthène. En outre, la forme assez figée des expressions employées par ce dernier suggère une métaphore certes sensible, mais discrète, ce qui convient bien au ton des premiers plaidoyers, dans lesquels elle se trouve cantonnée. Sur ce point, l'évolution est saisissante qui conduit au développement de la même idée dans le *Sur l'ambassade* ; les trois métaphores présentées ici paraissent bien pâles en comparaison.

La notion de souillure religieuse dont il faut se préserver en évitant le contact avec ceux qui en sont porteurs, comme d'une contagion, est directement liée à la notion de λοιμός.

Démosthène utilise dans un cas ce terme générique λοιμός, « la peste, le fléau », qui s'applique depuis Homère de manière indéterminée à divers types de phénomènes nosologiques qui frappent toute une région, en provoquant la mort à la fois des hommes et des animaux, et qui, dans la vision religieuse traditionnelle où ils s'insèrent, sont censés être

---

froid, sec et humide) ; cf. encore Hippocrate, *Epidémies III*, III, 4 (Littré III, 76, 1) ; *Aphorismes*, II, 42 (Littré IV, 482, 7) ; etc.

<sup>1134</sup> Voir texte cité *supra*, p. 276, n. 1131.

<sup>1135</sup> Aristophane, *Acharniens*, 846-7 (κοῦ ξυντυχῶν σ' Ὑπερβολος / δικῶν ἀναπλήσει : « tu n'auras pas à craindre qu'Hyperbolos se rencontrant avec toi te souille de procès », trad. H. Van Daele) ; *Nuées*, 994-5 ((...) <ἐπιστήσει> ἄλλο τε μηδὲν / αἰσχρὸν ποιεῖν, ὅτι τῆς αἰδοῦς μέλλει τάγαλμ' ἀναπλήσειν : « (...) <tu apprendras> à ne commettre aucun acte honteux susceptible de souiller la pudeur qui est ta parure », *id.*) et 1022-3 (καὶ πρὸς τούτοις τῆς Ἀντιμάχου / καταπυγοσύνης <σ'> ἀναπλήσει. : « (...) et par surcroît il te souillera du vice immonde d'Antimachos. », *id.*) ; cf. Taillardat, 1965, p. 484. Platon, *Hippias majeur*, 291 a 5-6 (σοὶ μὲν γὰρ οὐκ ἂν πρόεποι τοιοῦτων ὀνομάτων ἀναπιμπλάσθαι... : « ces mots grossiers ne sont pas faits pour les oreilles d'un homme comme toi... », trad. A. Croiset) ; *Apologie de Socrate*, 32 c 8 ((...) βουλόμενοι ὡς πλείστους ἀναπλήσαι αἰτιῶν. : « car ils voulaient associer à leurs crimes le plus de citoyens possible. », trad. M. Croiset). Hypéride, *Contre Démosthène*, fgmt. 3, col. XIII ((...) [ἀλλὰ καὶ τὸν δῆμον] οἴοιτο δεῖν ἀναπιμπλάναι αἰσχύνῃς... : « (...) [croyait devoir encore couvrir le peuple de honte...] », trad. G. Colin ; Whitehead, 2000, p. 403, *ad loc.*, est plus expressif : « saw fit to infect the people too with... » ; outre αἰσχύνῃς, διαβολῶν et τῶν δεινοτάτων αἰτιῶν ont été proposés comme restitution pour le complément de ἀναπιμπλάναι, cf. Whitehead, 2000, p. 403-4, *ad loc.*, qui ne tranche pas). Enfin Dinarque, *Contre Démosthène*, 31 ((...) τοσοῦτον ἐδέησεν ὁ δημαγωγὸς καὶ χορήγιμος αὐτίκα φήσων ὑμῖν γεγενῆσθαι πράξινα προφέρειν, ὥστε καὶ τοὺς πράττοντας ὑπὲρ ὑμῶν τι τῆς αὐτοῦ τύχης ἀνέπλησεν. : « (...) l'homme qui tout à l'heure vantera devant vous son dévouement au peuple et son efficacité, loin d'avoir à son actif la moindre entreprise, a de surcroît transmis à vos véritables défenseurs quelque chose de la malchance qui le poursuit. », trad. L. Dors-Méary).

envoyés par les dieux en punition d'un crime, c'est-à-dire d'une souillure religieuse<sup>1136</sup>. Thucydide reprend le mot, et certains éléments de la notion, pour désigner la « peste » d'Athènes<sup>1137</sup>.

11. Οὗτος οὖν αὐτὸν ἐξαιρήσεται, ὁ φαρμακός, ὁ λοιμός, ὃν οἰωνίσαιτ' ἄν τις μᾶλλον ἰδὼν ἢ προσειπεῖν βούλοιτο...<sup>1138</sup>

Démosthène désigne ainsi le frère d'Aristogiton, dépeint auparavant comme un individu pour le moins patibulaire et peu recommandable, qui a été l'élève d'une sorcière et qui fait profession de charlatan, en se servant de son « art » pour abuser les gens. Le mot λοιμός vaut donc pour insulte.

Le sens religieux de la notion se trouve ici renforcé par les deux métaphores qui l'entourent : le bouc-émissaire (ὁ φαρμακός) et le mauvais présage, notamment d'après le vol des oiseaux (οἰωνίσαιτ'). Il faut la mettre en relation avec l'autre métaphore médicale du paragraphe, celle de l'« épileptique de scélératesse » (ἐπίληπτος πάση πονηρίᾳ). Celle-ci mêle également, en effet, la religion et la médecine<sup>1139</sup>.

Le λοιμός renvoie à des genres élevés, parce qu'il concerne surtout l'épopée et la tragédie. Toutes ces métaphores relèvent plus fondamentalement de la croyance populaire, à travers l'idée de souillure religieuse qui peut se transmettre par contact physique : Démosthène en appelle ainsi directement aux opinions les plus profondes de ses auditeurs. Il s'en sert d'insulte pour qualifier un véritable personnage de comédie, dans un passage empli de véhémence, selon l'analyse d'Hermogène<sup>1140</sup>. Le lien entre ces deux parts antithétiques – genre élevé de la peste et scène de comédie – est assuré par la croyance populaire. L'association de ces deux références situe aussi la métaphore dans un style héroï-comique assez savoureux.

<sup>1136</sup> Cf. LSJ, s.v., 1, et Demont, 1983, p. 343-4, qui s'appuie sur Hésiode, *Les Travaux et les jours*, 242-5 ; Homère, *Iliade*, I, 49-52 et 61 ; Sophocle, *Œdipe roi*, 22-30 ; et Hérodote, VII, 171. C'est ce que P. Demont appelle le « modèle épique » de la peste (Demont, 1983, p. 343).

<sup>1137</sup> Thucydide, II, 47, 3 ; le mot revient en II, 54, 2 et 3, dans la discussion d'un oracle. Cf. Demont, 1983, pour l'élaboration de la notion moderne de contagion chez Thucydide, à partir du modèle du λοιμός épique revu au prisme du rationalisme de l'époque. Cf. *supra*, p. 265-266.

<sup>1138</sup> « C'est donc lui qui demandera la grâce d'Aristogiton, lui, ce bouc émissaire, ce fléau, qu'on regardait comme un mauvais présage plutôt que de vouloir lui adresser la parole... », Démosthène, *I Aristog.*, 80 (trad. G. Mathieu).

<sup>1139</sup> Démosthène, *I Aristog.*, 80. Cf. ci-dessous, p. 289 *sq.*

<sup>1140</sup> Selon Hermogène, *Les catégories stylistiques du discours* (Περὶ ἰδεῶν λόγου), I, 8, cette série de trois métaphores est « l'expression la plus claire » (« ἐπιφανέστερον ») de la véhémence qui caractérise tout le discours (trad. M. Patillon).

## 2) Les pathologies particulières

Démosthène a recours à des métaphores plus hardies, plus frappantes et plus originales que celles du groupe précédent lorsqu'il utilise des mots savants désignant un type précis de maladie.

### a) L'étouffement

Démosthène emploie une image de l'étouffement :

12. ἐφ' οἷς ἔγωγ' ἀποπνίγομαι.<sup>1141</sup>

Le verbe ἀποπνίγω, « étouffer, suffoquer »<sup>1142</sup>, s'insère dans un réseau de verbes qui signifient, dans un sens métaphorique : « s'étouffer sous le coup de la colère »<sup>1143</sup> ou « de l'indignation »<sup>1144</sup>. Si ἀποπνίγω lui-même n'est pas très fréquent, l'image l'est quant à elle en comédie<sup>1145</sup>. C'est en effet dans cette acception que Démosthène l'emploie, puisqu'il commente ainsi sa réaction au fait qu'Eschine va exposer sa vie aux juges dans un récit plein de mensonges : cette dernière étant infamante, il ne peut dire la vérité ; surtout, il n'est pas digne de parler devant le tribunal<sup>1146</sup>.

Nous avons affaire là, par conséquent, à une image familière mais expressive.

---

<sup>1141</sup> « J'en suffoque ! », Démosthène, *Amb.*, 199 (trad. G. Mathieu).

<sup>1142</sup> Cf. LSJ, s.v., 1 ; Kühn/Fleischer, 1989, p. 79, s.v., I, pour les occurrences hippocratiques.

<sup>1143</sup> Cf. LSJ, s.v., 2, et Taillardat, 1965, p. 212.

<sup>1144</sup> Cf. Van Leeuwen, 1968, p. 116, *ad* Aristophane, *Guêpes*, 686 (ἀπάγγχειν).

<sup>1145</sup> On retrouve ἀποπνίγω seulement chez Antiphane, fgmt. 169 Kassel/Austin (*PCG* II, p. 405) = 171 Kock (*CAF* II, p. 80) ; et Alexis, fgmt. 16, 7 (*PCG* II, p. 32) = 16, 7 Kock (*CAF* II, p. 303). Les verbes πνίγειν et ἀπάγγχειν, à l'actif et au passif, tout comme ἀποπνίγω, expriment une image similaire. Cf. Van Leeuwen, 1898, p. 160, *ad* Aristophane, *Nuées*, 988 (ἀπάγγχεσθαι), et p. 168, *ad* v. 1036 (πνίγεσθαι), avec les relevés d'occurrences ; Taillardat, 1965, p. 212, avec les relevés. Celui-ci note que ces verbes « n'étaient plus que des synonymes expressifs et familiers d'ὀργίζειν (ὀργίζεσθαι). » ; néanmoins, il parle bien de « métaphore » et leur consacre un article. Il faut ajouter enfin le nom ἀγχόνη, « étranglement », Aristophane, *Acharniens*, 125, et Eschine, *Amb.*, 38, à propos de Démosthène négligé par Philippe lors de l'audience des ambassadeurs athéniens, seul autre exemple de cette série métaphorique en dehors de la comédie ou des genres apparentés à l'époque classique ; cf. Julien et Pérera, 1902, p. 29, *ad loc.* (n. 4) (« cette expression si vive, empruntée au vocabulaire de la comédie »).

<sup>1146</sup> Καὶ τοιαῦτα συνειδῶς αὐτῷ πεπραγμένα ὁ ἀκάθαρτος οὔτος τολμήσει βλέπειν εἰς ὑμᾶς, καὶ τὸν βεβιωμένον αὐτῷ βίον αὐτίκα δὴ μάλ' ἐρεῖ λαμπρᾷ τῇ φώνῃ. (« Avec de tels actes sur la conscience, cet individu impur osera vous regarder et, de sa voix éclatante, il va dans un instant vous parler de la vie qu'il a menée. »), Démosthène, *Amb.*, 199 (trad. G. Mathieu). La métaphore suit cette phrase. Démosthène vient d'évoquer un banquet donné par Philippe auquel Eschine aurait pris part et au cours duquel une captive olynthienne aurait été maltraitée, puis il évoque rapidement la vie d'Eschine depuis sa jeunesse (*ibid.*, 199-200). Selon Worman, 2004, p. 10, cette image participe du portrait en dyptique établi par Démosthène des styles oratoires opposés des deux adversaires : modération de Démosthène, excès d'Eschine.



b) *L'énervation et autres faiblesses*

Deux métaphores appartiennent à cette catégorie :

**13.** ὑμεῖς δ' ὁ δῆμος, ἐκνευρισμένοι καὶ περιηρημένοι χρήματα, συμμάχους (...)<sup>1147</sup>.

**14.** Καὶ δέδοικα, δέδοικα (εἰρήσεται γὰρ πάνθ' ἂ φρονῶ πρὸς ὑμᾶς) μὴ τότε μὲν συνεπισπάσῃθ' ἐμὲ τὸν μηδ' ὅτιοῦν ἀδικοῦντα, νῦν δ' ἀναπεπτωκότες ἦτε. Παντάπασι γάρ, ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ἐκλελύσθαι μοι δοκεῖτε καὶ παθεῖν ἀναμένειν τὰ δεινά, ἐτέρους δὲ πάσχοντας ὀρώντες οὐ φυλάττεσθαι, οὐδὲ φροντίζειν τῆς πόλεως πάλαι κατὰ πολλοὺς καὶ δεινοὺς τρόπους διαφθειρομένης.<sup>1148</sup>

Il s'agit tout d'abord d'une métaphore quelque peu énigmatique mais très puissante, comme le notait déjà Hermogène<sup>1149</sup>, celle de ce qu'il convient d'appeler littéralement « l'énervation ». L'auteur l'utilise dans la *Troisième Olynthienne*, dans la partie finale d'un tableau en diptyque opposant les mœurs politiques et privées de l'ancienne Athènes à celles de son époque. L'image intervient dans ce dernier volet ; elle forme le second membre d'une parataxe dont le premier décrit l'hégémonie des hommes politiques.

Le terme ἐκνευρισμένοι constitue un hapax, c'est-à-dire une création de Démosthène<sup>1150</sup>, formé du préverbe ἐκ indiquant une privation, et d'un verbe fabriqué sur le terme anatomique τὸ νεῦρον, généralement employé au pluriel, qui connote spécifiquement les nerfs, les muscles ou les tendons. Platon en donne cette description anatomique précise : σύγκειται μοι τὸ σῶμα ἐξ ὀστέων καὶ νεύρων, (...) τὰ δὲ νεῦρα οἶα ἐπτείνεσθαι καὶ

<sup>1147</sup> « Alors que vous, le peuple, énervés et dépouillés d'argent, d'alliés (...) », Démosthène, *III Ol.*, 31 (trad. M. Croiset).

<sup>1148</sup> « Et je crains, oui, je crains (je vous dirai toute ma pensée) que plus tard vous ne m'entraîniez dans leur perte, moi qui suis innocent, mais que maintenant vous ne soyez abattus. En effet, Athéniens, vous me semblez être tout à fait découragés et attendre d'avoir subi de terribles catastrophes, sans prendre de précautions à la vue d'autres qui les subissent et sans vous soucier de votre pays maintenant miné de bien des manières effrayantes. », *Amb.*, 224 (trad. G. Mathieu).

<sup>1149</sup> Cf. Hermogène, *Cat.*, I, 3 (*enargeia* et « grandeur », c'est-à-dire vivacité de l'image et effet d'amplification rhétorique (ταῦτα γὰρ, καὶ τὰ τοιαῦτα ἐναργῆ μὲν ἐστὶ καὶ μέγεθος ἔχοντα πως... : « en effet, ces énoncés et les énoncés semblables ont quelque chose d'évident et de grand... », trad. M. Patillon)) et 7, p. 258 Rabe, 8-18 (« rudesse » (τραχύτης) de l'expression en raison de la métaphore hardie qu'elle met en œuvre et de la dureté due aux sonorités du mot).

<sup>1150</sup> Ce verbe sera repris plus tard par Plutarque, *De la vertu morale*, 12, 451 D 6, et *Dialogue sur l'amour*, 11, 755 C 4 (*Œuvres morales*, 28 et 47).

ἀνίσθαι, περιαμπέχοντα τὰ ὀστᾶ μετὰ τῶν σαρκῶν καὶ δέρματος...<sup>1151</sup>. Nous voyons donc que pour la médecine de l'époque classique, les nerfs, les muscles et les tendons représentent exactement la même partie du corps, puisque les muscles sont bien distingués de la « chair ». Par opposition à cette dernière, tous assurent la tension du corps pour le mettre en mouvement.

Afin d'éclairer la valeur du préfixe, et le sens de la métaphore, il convient de la rapprocher en particulier de deux autres emplois métaphoriques de νεῦρα. Le premier, le plus proche, réside dans une autre métaphore des « tendons » qu'Eschine attribue à Démosthène, à l'intérieur d'une énumération d'images qu'il dénonce pour leur mauvais goût : ὑποτέμνεται τὰ νεῦρα τοῦ δήμου, « on a subrepticement tranché les tendons de la démocratie »<sup>1152</sup>. Le second se trouve dans la *République* de Platon, au sein du passage sur l'éducation des gardiens, et sert à exprimer l'idée qu'écouter de la musique trop souvent et trop assidûment amollit le naturel ardent que ceux-là doivent posséder : ἕως ἂν ἐκτέξῃ τὸν θυμὸν καὶ ἐκτέμῃ ὥσπερ νεῦρα ἐκ τῆς ψυχῆς καὶ ποιήσῃ μαλθακὸν αἰχμητῆν<sup>1153</sup>. Nous voyons par conséquent grâce à ces deux passages que la métaphore des tendons signifie un affaiblissement, une perte d'énergie qui provient du fait qu'on les a coupés : sur le plan médical, cela correspond à un sujet incapable de mouvoir ses membres, ne disposant plus de l'élément de tension indispensable à cette fin, c'est-à-dire un sujet amorphe.

Le terme employé par Démosthène signifie donc littéralement « ayant les tendons coupés », et la pathologie dont il s'agit exprime l'affaiblissement<sup>1154</sup>, l'absence de réaction, l'impuissance où le peuple athénien – le malade – se trouve réduit par la faute des politiques, c'est-à-dire le renversement de situation que Démosthène dénonce entre l'Athènes d'autrefois et celle de son époque : désormais, les hommes politiques ne sont plus soumis au peuple

---

<sup>1151</sup> « Mon corps est constitué d'os et de muscles ; (...) tandis que les muscles, qui peuvent se tendre et se détendre, enveloppent les os avec les chairs et la peau... », Platon, *Phédon*, 98 c 6-d 2 (trad. P. Vicaire). Chez Hippocrate, cf. par exemple, *Des articulations*, 11 (Littré IV, 110, 12).

<sup>1152</sup> Eschine, *Ctés.*, 166 (trad. V. Martin et G. de Budé modifiée). La leçon retenue est celle du texte cité par Denys d'Halicarnasse dans son *Démosthène*. Une autre donne « τὰ νεῦρα τῶν πραγμάτων ». Outre que celle de Denys apparaît *a priori* plus fiable, elle est aussi plus intéressante et semble mieux correspondre à la pensée de Démosthène, dans la mesure où, plus précise, elle correspond exactement à la métaphore employée dans notre passage. La métaphore se retrouve chez Démosthène, *Fragments*, II. Maximes et apophtegmes, 37 (Clavaud, 1987, p. 145) : Ὁ αὐτὸς ἔφη τοὺς νόμους δημοκρατίας νεῦρα (Gnom.).

<sup>1153</sup> « <Il s'ensuit que son ardeur rapidement se dissout et fond> jusqu'à diluer entièrement son courage et à l'exciser de son âme comme on couperait un tendon, produisant de la sorte un « guerrier ramolli » [*Illiade*, XVII, 588]. », Platon, *Rép.*, III, 411 b 3-5 (trad. G. Leroux). Cf. encore la métaphore d'Aristophane, *Grenouilles*, 862 (τᾶπη, τὰ μέλη, τὰ νεῦρα τῆς τραγωδίας : « sur le dialogue, sur les parties lyriques, nerf de la tragédie », trad. H. Van Daele), dans un schéma différent.

<sup>1154</sup> Le sens se trouve également confirmé par le participe coordonné : comme le note H. Weil, « ἐκνενευρισμένοι » désigne un « affaiblissement intérieur », par opposition à περιηρημένοι qui signifie une « perte extérieure » (Weil, 1873, p. 186).

comme à la source de leur pouvoir<sup>1155</sup>, mais ils se sont au contraire rendus maîtres de lui<sup>1156</sup>. Plus fondamentalement, ceux-ci entretiennent cette apathie des Athéniens grâce aux allocations qui leur sont versées au titre du théorique, la caisse des spectacles, et qui fonctionnent comme les rations d'un mauvais régime<sup>1157</sup>.

Dans cette maladie politique, nous observons donc une analogie structurelle avec les métaphores précédentes dans la position des hommes politiques, qui est la même que celle de Philippe : à la fois causes ou pathologies de surcroît et bénéficiaires de la maladie. Enfin, l'image est complétée par la comparaison qui suit, portant exactement sur la même idée : l'énervation, la faiblesse physique provient d'un mauvais régime<sup>1158</sup>.

La seconde métaphore fait intervenir ἐκκελύσθαι ; on l'a rapprochée de la précédente, à la fois pour la forme similaire, avec le parfait et le préverbe ἐκ, et pour le sens<sup>1159</sup>. Elle renvoie donc également à la mollesse, au manque d'énergie des Athéniens qui, littéralement, sont « déliés », « désagrégés », c'est-à-dire sans force<sup>1160</sup>, en raison de l'indolence que Démosthène ne cesse de dénoncer chez eux<sup>1161</sup>. Pour des raisons différentes, ils apparaissent ainsi semblables aux Perses tels que les dépeint Isocrate, incapables de faire la guerre, amollis qu'ils sont par leurs mœurs asiatiques et par leur condition servile<sup>1162</sup>.

Comme le suggère le parallèle avec ἐκνευρισμένοι, ce terme revêt sans doute lui aussi une connotation médicale bien perceptible, que certains traducteurs font ressortir<sup>1163</sup> ; ἐκλύω tout comme ἔκλυσις, en effet, sont employés dans certains traités du corpus

---

<sup>1155</sup> Τὸ μὲν πρῶτον καὶ στρατεύεσθαι τολμῶν αὐτὸς ὁ δῆμος δεσπότης τῶν πολιτευομένων ἦν καὶ κύριος αὐτὸς ἀπάντων τῶν ἀγαθῶν, καὶ ἀγαπητὸν ἦν παρὰ τοῦ δήμου τῶν ἄλλων ἐκάστῳ καὶ τιμῆς καὶ ἀρχῆς καὶ ἀγαθοῦ τινὸς μεταλαβεῖν. (« le peuple alors, osant faire campagne par lui-même, était le maître des hommes politiques, parce qu'il disposait personnellement de tous les avantages et que chacun s'estimait heureux de recevoir de lui les honneurs, les magistratures, une part d'un bien quelconque. »), Démosthène, *III Ol.*, 30 (trad. M. Croiset).

<sup>1156</sup> Νῦν δὲ τοῦναντίον κύριοι μὲν οἱ πολιτευόμενοι τῶν ἀγαθῶν, καὶ διὰ τούτων ἅπαντα πράττεται, ὑμεῖς δ' ὁ δῆμος (...) ἐν ὑπηρέτου καὶ προσθήκης μέρει γεγέννησθε... (« Maintenant, au contraire, ce sont les politiques qui disposent de tout, c'est par eux que tout se fait ; et vous qui êtes le peuple (...) réduits à la condition de serviteurs, citoyens de surcroît... »), *ibid.*, 31 (*id.*).

<sup>1157</sup> Cf. *infra*, p. 358 sq.

<sup>1158</sup> Démosthène, *III Ol.*, 33.

<sup>1159</sup> Weil, 1883, p. 334, *ad loc.* ; López Eire II, 1985, p. 109, n. 261. Cf. encore, même s'il ne fait pas explicitement le rapprochement, la traduction de Shiletto, 1874, p. 181, *ad loc.* (« *unnerved* »).

<sup>1160</sup> Cf. LSJ, s.v., II, 3. Cf. les traductions de Mathieu, 1946 (« découragés ») ; Vince et Vince, 1963 (« slack ») ; López Eire II, 1985 (« haber desfallecido ») ; cf. aussi Paulsen, 1999, p. 228, *ad loc.*

<sup>1161</sup> Cf les explications du scholiaste, scholie 439 Dilts (II, p. 75) : οἷον ὥσπερ ὑπὸ τροφῆς χαῦνοι γενόμενοι.

<sup>1162</sup> Isocrate, *Panegyrique* (IV), 150 : (...) ὡν τὸ μὲν πλεῖστον ἐστὶν ὄχλος ἄτακτος καὶ κινδύνων ἄπειρος, πρὸς μὲν τὸν πόλεμον ἐκκελυμένος, πρὸς δὲ τὴν δουλείαν ἄμεινον τῶν παρ' ἡμῖν οἰκετῶν πεπαιδευμένος... (« La plupart d'entre eux forment une multitude indisciplinée et sans expérience du danger, sans forces pour la guerre, et ils ont reçu une meilleure éducation à l'esclavage que nos propres esclaves. » ; nous soulignons).

<sup>1163</sup> Shiletto, 1874, p. 181, *ad loc.* (« *unnerved* »), et I. Labriola, *in* Canfora II, 2000 (« *paralizzati* »).

hippocratique pour désigner la perte des forces physiques provoquée par une maladie<sup>1164</sup>. Avec ce sens-là, de plus, le terme est peu usité en dehors de la littérature médicale. Chez les orateurs, Isocrate l'emploie deux fois, dont une dans une métaphore proche de celle de Démosthène, comme nous venons de le signaler : le schéma est le même, si ce n'est que l'identité du malade change ; on trouve enfin le substantif dans le discours du Pseudo-Démosthène *Sur le traité avec Alexandre*, dans une image qui offre toujours la même structure, cette fois totalement identique à celle du Démosthène authentique, en dénonçant la mollesse des Athéniens<sup>1165</sup>. La métaphore n'est donc pas originale, comme le montre l'occurrence d'Isocrate<sup>1166</sup>, mais sa confidentialité montre qu'elle conserve une forte expressivité.

Les connotations médicales se trouvent renforcées par un certain nombre de termes qui filent la métaphore, et d'abord le verbe ἀναπίπτω, qui précède immédiatement<sup>1167</sup> : il signifie « tomber en arrière », « être couché sur le dos »<sup>1168</sup>. Parmi les rares occurrences, une seule semble susceptible d'éclairer le passage de Démosthène : selon certains commentateurs qui s'appuient sur une remarque d'Athénée, chez Thucydide, ἀναπίπτω signifie « se

<sup>1164</sup> Cf. Kühn/Fleisher, 1989, p. 242, ss. vv. ἐκλύω, III, et ἔκλυσις. Il s'agit essentiellement des *Epidémies VII*, du *Prorrhétique I*, des *Prénotions coaques* et des *Aphorismes*. Voir par exemple, pour le verbe : Hippocrate, *Aphorismes*, II, 36 (Οἱ ὑγιεινῶς ἔχοντες τὰ σώματα, ἐν τῆσι φαρμακείῃσι καθαιρόμενοι ἐκλύονται ταχέως, καὶ οἱ πονηρῆ τροφῆ χρεόμενοι. : « Les gens bien portants qui prennent des évacuants, défont promptement pendant les évacuations, ainsi que ceux qui usent d'une mauvaise nourriture. », Littré IV, 480, 14-5 ; deux cas sont ici envisagés pour la cause de la faiblesse physique, des remèdes ou une maladie résultant d'un mauvais régime) ; *Prénotions coaques*, I, 29 (maladies avec frisson) ; etc. ; pour le substantif : Hippocrate, *Epidémies VII*, 80 (ἔκλυσις σώματος δεινῆ : « résolution extrême du corps ; », Littré V, 436, 7 ; cas de phrénitis) ; etc. Isocrate, *Echange (XV)*, 59, emploie le verbe en lien avec la vieillesse, à propos de lui-même : un long discours risquerait de l'épuiser.

<sup>1165</sup> La métaphore est mise dans la bouche des Macédoniens et des traîtres vendus à ces derniers qui officient à Athènes : Οὕτω δὲ κατεγνώκασιν μετὰ τούτων ἀδιήγητόν τινα τῆς πόλεως ἔκλυσιν καὶ μαλακίαν... (« et voilà comment, d'accord avec ceux-ci, ils lui imputent un relâchement et une mollesse inqualifiables... »), [Démosthène], *Sur le traité avec Alexandre*, 29 (trad. M. Croiset). Ce discours a été prononcé sous le règne d'Alexandre, peut-être en 335 ou en 330, par un contemporain de Démosthène, peut-être Hégésippe ou Hypéride ; sur tous ces points, cf. la discussion de Weil, 1873, p. 463-5, qui est suivi par Croiset, 1925, p. 162-3, et penche respectivement pour 335 et pour un contemporain inconnu. Il note aussi la métaphore de manière implicite en glosant : « ils ont jugé la ville énervée », Weil, 1873, p. 480, *ad loc.* Il n'est pas impossible que l'auteur s'inspire de Démosthène, non seulement en reprenant son image, mais aussi l'un de ses thèmes favoris dans les *Harangues*, à savoir la dénonciation de la mollesse des Athéniens, quoique dans ce cas précis, dans les discours conservés, Démosthène n'emploie que le verbe correspondant, *III Phil.*, 35. Il préfère à μαλακία le mot ὀαθυμία ; cf. *I Phil.*, 8, et Preuss, 1892, s.v., p. 275-6, avec aussi les dérivés. Cependant, Démosthène, *Rép.*, 22, lie les deux substantifs.

<sup>1166</sup> Le *Panegyrique*, en effet, date des environs de 380.

<sup>1167</sup> Hermogène, Περὶ ἰδεῶν λόγου (*Les catégories stylistiques du discours*), I, 7 (p. 258, 9-10 Rabe) établissait déjà le lien entre ἀναπίπτειν et ἐκλελύσθαι. Cf. *infra*, p. 284, n. 1174.

<sup>1168</sup> Cf. LSJ, s.v. 1.

décourager », « faiblir »<sup>1169</sup> ; c'est précisément dans cette acception que Démosthène emploie ici le terme, qui est alors synonyme de ἐκλελύσθαι<sup>1170</sup>.

Néanmoins, si ce sens-là s'avère indéniablement juste, il tient plus de la glose que de la traduction, parce que nous sommes ici en présence d'une métaphore extrêmement forte et surtout concrète, comme le suggèrent plusieurs éléments : la métaphore médicale exprimée par ἐκλελύσθαι explique ἀναπίπτειν<sup>1171</sup>, qui ne peut donc se réduire à une simple synonymie et qui introduit une idée susceptible de surprendre l'auditoire ; cette explication médicale doit répondre nécessairement à des symptômes physiques précis ; Démosthène emploie une autre fois ἀναπίπτειν dans une métaphore hardie qui sollicite le sens propre du verbe<sup>1172</sup> ; en dehors de Démosthène et de Thucydide, à l'âge classique, ἀναπίπτειν ne s'emploie qu'au propre<sup>1173</sup> ; les Anciens, que ce soit Hermogène ou le scholiaste, ont retenu ce sens propre comme fondement direct de notre image<sup>1174</sup>. Par conséquent, ce que craint Démosthène, c'est que les Athéniens « tombent par terre », au sens littéral, à cause de leur faiblesse, c'est-à-dire de la maladie morale qui les prive de leurs forces<sup>1175</sup>. Chez Hippocrate, la première cause de cet affaiblissement du corps est un mauvais régime.

---

<sup>1169</sup> Voir notamment Gomme, Andrewes et Dover, I, 1945, p. 230, *ad* Thucydide, I, LXX, 5, qui citent Athénée, *Deipnosophistes*, I, 23 b : τὸ ἀναπίπτειν κυριῶς ἐπὶ ψυχῆς ἐστίν, οἷον ἄθυμειν, ὀλιγοδρανεῖν. (« le verbe ἀναπίπτειν se dit au sens propre du moral, comme ἄθυμειν, ὀλιγοδρανεῖν. »). Cf. encore Betant I, 1969, p. 73, s.v. : « concidere, animo frangi ». *Contra*, voir LSJ, s.v. 2 (« metaph., fall back, give ground » ; cette rubrique contient encore, avec le sens « flag, lose heart », notre passage de Démosthène et un autre de Denys d'Halicarnasse), suivi par exemple par Romilly I, 1953, p. 46 (« ils cèdent du terrain »).

<sup>1170</sup> Cf. LSJ, s.v., 2 ; Paulsen, 1999, p. 228, *ad loc.* (« amollis » (erschlaft)) ; Mathieu, 1946, p. 93 (« abattus ») ; López Eire, 1985a, p. 109 (« decaídos »). A comparer avec les traductions de ἐκλελύσθαι citées *supra*, p. 282, n. 1160.

<sup>1171</sup> τὸ δὲ “παντάπασι γὰρ, ὃ Ἀθηναῖοι, ἐκλελύσθαι” ἐπεξηγεῖται, τί ἐστὶν “ἀναπεπρωκότες”, scholie 439 Dilts (II, p. 75).

<sup>1172</sup> Démosthène, *Mid.*, 163. Cf. ci-dessous, p. 408-9.

<sup>1173</sup> Soit dix occurrences sur treize.

<sup>1174</sup> Le scholiaste hésite entre la fatigue due au sommeil et l'ivresse : οἷον ὕπτιοι καὶ νυστάζοντες, ἀλλ' οὐκ ὀρθοὶ καὶ νήφοντες., scholie 438 Dilts (II, p. 75). Hermogène lie sans ambiguïté le fait de tomber par terre à la « faiblesse » notée par ἐκλελύσθαι, à tel point qu'il fusionne les deux passages, et propose aussi une glose pour rendre le texte plus clair en remplaçant « ἦτε » (dans la forme ἀναπεπρωκότες ἦτε) par κάθησθε : (...) καὶ τὸ ἐκλέλυσθε, ὃ Ἀθηναῖοι, καὶ ἀναπεπρωκότες κάθησθε. (« (...) “vous vous êtes relâchés, Athéniens, et vous restez assis, effondrés”... », trad. M. Patillon ; cf. le commentaire de ce dernier, *in* Patillon, 1997, p. 363, n. 3 : « Etre “effondrés” (en grec “abattus” *anapeptōkotes*) et “relâchés” (*eklelysthe*) applique une description physique et concrète à un état moral (si ces emplois sont ressentis par Hermogène comme fortement métaphoriques, c'est qu'ils sont loin à son époque d'être ce qu'ils sont devenus, des métaphores usées). » ; pour achever d'appuyer ses dires, M. Patillon aurait pu être encore plus « concret » en faisant appel au sens propre « tomber par terre »).

<sup>1175</sup> Cf. la traduction de I. Labriola, *in* Canfora, 2000, p. 367, qui n'est pas sans rappeler Hermogène (« siete a terra »). D'autres traducteurs donnent peut-être un sens médical plus technique à ἀναπίπτειν : Shiletto, 1874, p. 181, *ad loc.*, et Vince et Vince, 1963, p. 389, traduisent par « supine » (respectivement : « your feelings are supine » et « you are supine ») ; comme le français « supination » (« 1 Vx. Méd. Position d'un malade couché sur le dos. », *Le grand Robert de la langue française*, VI, 2001, p. 841), l'anglais « supine », qui par ailleurs signifie couramment au figuré « morally or mentally inactive, inert, or indolent » (*The Oxford English dictionary*, XVII, 1989<sup>2</sup>, p. 246 s.v., 2, a), peut s'employer spécialement à propos de la position des malades (*ibid.*, 1, a ; voyez les citations médicales de 1615, 1788 et 1876, donc à l'époque de l'édition de R. Shiletto) ; les deux traductions anglo-saxonnes jouent donc sur une syllepse. À partir de là, il est intéressant de savoir si les

Enfin, la métaphore est filée par une série d'expressions ou de termes plus discrets, qui s'emploient dans la littérature médicale et peuvent ainsi entretenir une syllepse : il s'agit des verbes πάσχειν (« souffrir »), avec en particulier les expressions πάσχειν τὰ δεινά (« éprouver des douleurs terribles »), et διαφθειροῦσθαι (« être corrompu par la maladie »). Curieusement, la plupart d'entre eux sont utilisés dans le traité *L'Ancienne médecine* à propos du régime<sup>1176</sup>. Avec ce dernier terme, la métaphore nous renvoie à l'idée générale de la maladie de la cité (τῆς πόλεως (...) διαφθειρομένης), dont Démosthène s'apprête à décrire les symptômes de façon magistrale : cette maladie qui altère l'organisme de la cité, le corps politique, c'est à la fois la trahison de quelques-uns et la négligence de tous<sup>1177</sup> ; il est donc grand temps que les Athéniens malades, écoutant les diagnostics et prescriptions de leur médecin dévoué Démosthène, changent de « régime », c'est-à-dire d'attitude dans la gestion des affaires publiques, s'ils veulent éviter que la maladie-Philippe ne les terrasse définitivement. Le mauvais régime provoque la maladie parce qu'il crée un déséquilibre entre les différents éléments, les différentes humeurs constitutives de l'organisme. En l'occurrence, le déséquilibre provient de ce que les traîtres mènent les affaires de la cité sans que personne

---

Grecs de l'époque classique usaient eux aussi d'ἀναπίπτειν en contexte médical. La réponse doit apparemment s'avérer négative ; dans les textes, ἀναπίπτειν n'apparaît dans un contexte médical que dans deux fragments tardifs : un passage de Diodore de Sicile (I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.), V, 14, 2, que F. Jacoby range en annexe aux fragments de l'historien Timée (seconde moitié du IV<sup>ème</sup> siècle et première moitié du III<sup>ème</sup> siècle av. J.-C.) ((...) ὁ δ' ἀνήρ αὐτῆς ἀναπεσὼν ὡς νοσῶν..., Timée, 566, F 164, l. 273-4 Jacoby (III B, p. 653, l. 26-7) (« (...) but it is her husband who takes to his bed, as though sick... », trad. C. H. Oldfather) ; F. Jacoby, sous ce fragment 164, donne tout Diodore de Sicile, V, 2, 2 – 23, 5) ; un fragment inauthentique de Démocrite conservé sur un papyrus du IV<sup>ème</sup> siècle de notre ère (γνώθι πρὸς τίνα σελήνην [Montag] ἀνέπεσε νοσῶν..., DK II, 68 F 300, 20 l. 3 (p. 221) = Reale, 2006, p. 1461 (« informati sul giorno della Luna nel quale la persona che devi pronosticare si ammalò... »)). Toutefois, cette absence de témoignages conservés n'ôte rien à la réalité de la chose, qui s'imposait aux Grecs comme à nous : certaines maladies sont graves au point de forcer à rester couché, parce qu'elles ôtent toute vigueur physique. On se reportera par exemple à Hippocrate, *Pronostic*, 3 (Littre II, 118/22), qui envisage de manière détaillée la position couchée des malades ; cf. encore Kühn/Fleischer, 1989, p. 438-9, s.v. κείμαι, I, où un nombre important d'occurrences sont employées « de aegrotis ».

<sup>1176</sup> Pour πάσχειν, cf. *supra*, p. 262, avec la n. 1067. On trouve l'expression πάσχειν πολλὰ καὶ δεινά à deux reprises dans le corpus hippocratique, à propos des souffrances causées par un mauvais régime, lequel – notons-le au passage, parce que cela fait écho au sens d'ἀναπίπτω dans notre texte – ôte ses forces au corps ((...) τὸ σῶμα ἀσθενὲς ἔσται...): Hippocrate, *L'Ancienne médecine*, III, 4, et XIII, 1 (Jouanna, 1990 (CUF II/1), 121, 16, et 133, 17 = Littre I, 576, 9, et 598, 11) ; XIII, 1 pour la citation (Jouanna, 1990 (CUF II/1), 133, 18 = Littre I, 598, 12). Cf. encore τὰ ἀλγύματα δεινά, Hippocrate, *Epidémies* V, 98 (Jouanna, 2000 (CUF IV/3), 43, 15 = Littre V, 256, 16), et *Epidémies* VII, 29 (Jouanna, 2000 (CUF IV/3), 70, 7 = Littre V, 400, 13). Pour διαφθειροῦμαι, qui s'emploie le plus souvent dans le corpus hippocratique au sens de mourir, à propos d'un homme, surtout dans le traité des *Maladies I*, cf. Kühn/Fleischer, 1989, p. 181-2, s.v., III ; on le trouve néanmoins dans l'acception que nous lui donnons ici, notamment dans *L'Ancienne médecine*, XIII, 2 (Jouanna, 1990 (CUF II/1), 134, 6-9 = Littre I, 598, 19-21), donc toujours à propos du régime : ταῦτα μεταβάλλοντα οὐχ οἶόν τε μὴ οὐχ ὑγίεια γενέσθαι, ἦν γε μὴ παντάπασιν ἢ διεφθαρμένος ὑπὸ χρόνου τε καὶ τῆς διαίτης. (« ce changement [sc. de régime] ne manquerait pas de lui rendre la santé, à condition bien entendu que son état ne soit pas complètement détérioré par un (mauvais) régime prolongé. », trad. J. Jouanna). Signalons enfin que φυλάττεσθαι se rencontre aussi en emploi absolu dans des contextes médicaux ; cf. Kühn/Fleischer, 1989, p. 849, s.v., II, 1 ; cf. Hippocrate, *Des Plaies de la tête*, 18 ; *Epidémies* VII, 82 ; *De l'usage des liquides*, 6 ; etc. (cf. respectivement, Littre III, 250, 21 ; V, 438, 11 ; VI, 132, 8).

<sup>1177</sup> Démosthène, *Amb.*, 259-67 ; cf. ci-dessus, p. 262 sq.

ne s'en émeuve : ce n'est pas là le fonctionnement normal de l'organisme politique athénien, comme le rappelle Démosthène en faisant référence aux exemples du passé<sup>1178</sup>.

Nous avons donc affaire à une métaphore tout aussi originale que la première, et Hermogène associe en effet les deux au sein de la catégorie des expressions rudes parce que « transférées », c'est-à-dire en raison de la hardiesse de l'image qu'elles mettent en place<sup>1179</sup>. Plus généralement, la catégorie de la « rudesse » (τραχύτης) caractérise un discours qui adresse directement des reproches à son auditoire, comme c'est en effet le cas dans nos deux passages<sup>1180</sup>.

Enfin, les deux métaphores développent la même structure analogique – à ceci près que la première est plus précise en identifiant les hommes politiques comme cause du mal – et elles dénoncent une même maladie morale : la mollesse des Athéniens face à Philippe. La seconde prépare la grande métaphore filée que développe peu après le *Sur l'ambassade*.

### c) La fièvre

Démosthène utilise également une comparaison du péril représenté par Philippe avec la fièvre :

15. ἐπεὶ ὅτι γε ὡσπερ περίοδος ἢ καταβολὴ πυρετοῦ ἢ ἄλλου τινὸς κακοῦ καὶ τῷ πάνυ πόρῳ δοκοῦντι νῦν ἀφεστάναι προσέρχεται, οὐδεὶς ἀγνοεῖ.<sup>1181</sup>

Les entreprises guerrières de Philippe<sup>1182</sup> se trouvent assimilées à des accès de fièvre périodique, comme la fièvre tierce ou la fièvre quarte, qui viennent frapper les différents peuples et cités de la Grèce. L'auteur emploie en effet plusieurs termes techniques du vocabulaire médical en sus du nom « fièvre » (πυρετοῦ)<sup>1183</sup>, qui la définissent précisément en ce sens : περίοδος désigne chez Hippocrate la « période » de temps au cours de laquelle une maladie sévit, ou bien ses différentes phases, ou bien encore la période au terme de laquelle

---

<sup>1178</sup> Démosthène, *Amb.*, 269-82.

<sup>1179</sup> Cf. Hermogène, *Περὶ ἰδεῶν λόγου (Les Catégories stylistiques du discours)*, I, 7 (p. 258, 7-14 Rabe).

<sup>1180</sup> *Ibid.* (p. 255, 25-6, et 258, 1-4 Rabe). Tiberius, *De figuris demosthenicis*, 4, classe lui aussi le passage de Démosthène, *Amb.*, 224, contenant la métaphore ἐκλελύσθαι dans une figure de « reproche » : ἰ'ἐπιτίμησις (Ballaira, 1968, p. 9-10).

<sup>1181</sup> « Car, au fond, que ce péril, comme une fièvre périodique ou un retour de mal, doive venir atteindre celui qui aujourd'hui le croit éloigné, nul ne l'ignore assurément. », Démosthène, *III Phil.*, 29 (trad. M. Croiset).

<sup>1182</sup> Démosthène les a énumérées longuement un peu plus haut, *ibid.*, 26-7.

<sup>1183</sup> Cf. Hippocrate, *Pronostic*, 4, 2 (Littré II, 122) ; *Aphorismes* II, 26 (Littré IV, 478) ; *etc.*

une maladie endormie se refait sentir<sup>1184</sup>, comme ici, tandis que καταβολή exprime l'« accès » d'une telle maladie<sup>1185</sup>. Le mot se trouve une fois métaphoriquement chez Platon dans cette acception précise, dans un passage du *Gorgias* où, après avoir évoqué la grandeur malsaine de l'Athènes de Périclès, il met en garde contre le moment où se manifester la maladie : ὅταν οὖν ἔλθῃ ἡ καταβολὴ αὕτη τῆς ἀσθενείας<sup>1186</sup>. Mais cette image, beaucoup moins précise, donne la mesure de l'originalité de celle de Démosthène ; nous noterons néanmoins que l'image de la fièvre pour désigner un adversaire apparaît déjà chez Aristophane<sup>1187</sup>. Relevons enfin l'adjectif κακοῦ, pris ici dans une acception médicale. Hippocrate use en effet de ce mot, généralement substantivé, dans ses traités, comme synonyme de νόσος ou νόσημα, par exemple lorsqu'il écrit à propos des hydropisies provoquées par les maladies aiguës : ἦν γὰρ εὐπετέως φέρων φαίνεται τὸ κακὸν...<sup>1188</sup>.

Démosthène prolonge en outre l'image en la filant : il emploie le terme médical προσπίπτειν pour exprimer l'irruption de la maladie/attaque de Philippe<sup>1189</sup>, et annonce la comparaison par une syllepse discrète sur les verbes ἀπόλλυται et σωθήσεται, qui possède en effet le sens médical de « guérir », « être guéri »<sup>1190</sup> : τὸν χρόνον κερδᾶναι τοῦτον ὃν ἄλλος ἀπόλλυται ἕκαστος ἐγνωκώς, ὡς γ' ἔμοι δοκεῖ, οὐχ ὅπως σωθήσεται τὰ τῶν Ἑλλήνων σκοπῶν οὐδὲ πράττων (...) <sup>1191</sup>. Nous constatons ainsi que le problème de la Grèce dans cette image provient du fait qu'il n'y a aucun médecin : chaque malade, chaque cité, espère simplement échapper au mal dans l'illusion qu'elle n'en est pas atteinte, τῷ πάνυ πόρῳ δοκοῦντι νῦν ἀφεστάναι προσέροχεται, précise Démosthène dans la

<sup>1184</sup> Cf. par exemple, Hippocrate, *Epidémies II*, 4 et 6 (Littré V, 74) ; *Aphorismes*, IV, 59 (Littré IV 522). C'est le sens qu'indique Harpocrate, s.v., pour ce passage : (...) περιοδικὰ νοσήματα καλοῦσιν οἱ ἰατροὶ τὰ τεταγμένως ἀνιέμενα καὶ αὐτὴς ἐπιγινόμενα, οἷον τριταίουσ καὶ τεταρταίουσ.

<sup>1185</sup> Cité au datif pluriel par Galien dans son *Τῶν Ἱπποκράτους γλώσσων Ἐξηγήσεις* (Kühn XIX, 110) qui le définit en effet comme περιοδικαῖς ἀρχαῖς παροξυσμῶν, des « débuts périodiques de crises ».

<sup>1186</sup> « Quand surviendra l'accès de faiblesse... », Platon, *Gorgias*, 519 a 4 (trad. A. Croiset).

<sup>1187</sup> Aristophane, *Guêpes*, 1038, et fgmt. 346 Kassel/Austin (*PCG III/2*, p. 194-6) = 332 Kock (*CAF I*, p. 480). Cf. Miller, 1945, p. 78-9. Toutefois ces images sont des métaphores, et elles désignent les sophistes attaqués par le poète dans les *Nuées*, et non un ennemi extérieur. Ensuite, la comparaison de Démosthène ne revêt aucune tonalité comique ou polémique ; au contraire, elle a un objectif tout pédagogique, parce qu'il s'agit de faire prendre conscience aux Athéniens que le mal/Philippe est à l'œuvre, même s'il connaît des périodes de sommeil et des périodes de crise, et qu'il est donc nécessaire de le traiter plutôt que de croire que l'on n'en est pas atteint.

<sup>1188</sup> « Car, si le malade paraît supporter le mal avec facilité... », Hippocrate, *Pronostic*, 9 (Littré II, 132, 15) ; *etc.* Cf. encore *Du régime dans les maladies aiguës*, 5 (Littré II, 258, 2) ; 11 (Littré II 316, 7) ; *etc.*

<sup>1189</sup> Cf. ci-dessus, p. 255, avec les n. 1028 et 1029.

<sup>1190</sup> Cf. Hippocrate, *Pronostic*, 1 (Littré II, 112, 10-11) : « (...) καὶ τοὺς ἀποθανουμένους τε καὶ σωθησομένους προγιγνώσκων καὶ προαγορεύων ἀνάιτιος ἂν εἶν. » (« (...) et, prévoyant et prédisant quels sont ceux qui doivent périr et réchapper, il sera exempt de blâme. ») ; *Epidémies I*, 8 (Littré II, 642, 6) ; *etc.* Dans le premier exemple, il s'agit du médecin.

<sup>1191</sup> « Et chacun de nous, croyant sans doute gagner le temps qu'un autre met à périr, néglige de songer aux moyens de sauver la Grèce, de rien faire pour son salut. », Démosthène, *III Phil.*, 29 (trad. M. Croiset). Ce passage précède immédiatement la comparaison.



comparaison<sup>1192</sup>. Or c'est précisément là une attitude psychologique des sujets atteints de ce genre de fièvres périodiques, comme le note Harpocraton<sup>1193</sup>.

Le rôle du médecin, en réalité, est endossé par Démosthène : il pose le diagnostic et indique le traitement qu'il est urgent d'adopter. Là encore, l'imagerie médicale renvoie au rôle du conseiller<sup>1194</sup>. L'orateur appelle à une prise de conscience sur les raisons qui expliquent la dégradation de la situation en Grèce au profit de Philippe, et propose les mesures qu'il faut adopter pour y mettre fin. De ce point de vue, la signification de la comparaison réside dans la promotion d'un programme panhellénique : plutôt que de regarder mourir les voisins avec indifférence<sup>1195</sup>, il est nécessaire de comprendre que le mal finira par frapper tout le monde. Démosthène invite donc les Grecs à dépasser leurs querelles et leurs rivalités intestines pour s'unir contre Philippe<sup>1196</sup>. L'orateur transfère là en réalité à l'ensemble des Grecs les analyses qu'il répète inlassablement à destination des Athéniens depuis la *Première Philippique* : la véritable cause de la puissance de Philippe réside dans la négligence de ses adversaires, si bien qu'il faut changer radicalement d'attitude pour passer de la passivité à l'action énergique.

---

<sup>1192</sup> *Ibid.*

<sup>1193</sup> Καὶ γὰρ ἐπὶ τούτων οἱ κάμνοντες δοκοῦσιν ἐν ταῖς τῶν ἀνέσεων ἡμέραις μηδὲν νοσεῖν ἀλλ' ὑγίεις εἶναι., Harpocraton, s.v. Περίοδος. Cette phrase constitue la fin de l'article dont le début se trouve cité ci-dessus, p. 287, n. 1184.

<sup>1194</sup> Cf. Démosthène, *Cour.*, 189-98.

<sup>1195</sup> Cf. ἄλλος ἀπόλλυται ἕκαστος et οὐχ ὅπως σωθήσεται τὰ τῶν Ἑλλήνων σκοπῶν οὐδὲ πράττων, *III Phil.*, 29.

<sup>1196</sup> Καὶ ταῦθ' ὁρῶντες, οἱ Ἕλληνες ἅπαντες καὶ ἀκούοντες, οὐ πέμπομεν πρέσβεις περὶ τούτων πρὸς ἀλλήλους καὶ ἀγανακτοῦμεν, οὕτω δὲ κακῶς διακειμέθα καὶ διωροσύγμεθα κατὰ πόλεις ὥστε ἄχρι τῆς τήμερον ἡμέρας οὐδὲν οὔτε τῶν συμφερόντων οὔτε τῶν δεόντων πράξει δυνάμεθα, οὐδὲ συστήναι, οὐδὲ κοινωνίαν βοηθείας καὶ φιλίας οὐδεμίαν ποιήσασθαι· ἀλλὰ μείζω γιγνόμενον τὸν ἄνθρωπον περιορῶμεν, τὸν χρόνον κερδᾶναι τοῦτον ὃν ἄλλος ἀπόλλυται ἕκαστος ἐγνωκῶς, ὡς γ' ἐμοὶ δοκεῖ, οὐχ ὅπως σωθήσεται τὰ τῶν Ἑλλήνων σκοπῶν οὐδὲ πράττων... (« Or, quand nous voyons cela, nous, Grecs de tout pays, et quand nous l'apprenons, nous n'échangeons pas nos délégués pour en délibérer, nous ne nous indignons pas ; nous avons si peu de cœur, nous sommes si étroitement parqués derrière les fossés de nos villes que, jusqu'à ce jour, il nous est impossible de rien faire d'utile, rien de ce qui est indispensable, impossible de nous grouper, de former une association de secours et d'amitié. Au lieu de cela, nous le laissons grandir, et chacun de nous, croyant sans doute gagner le temps qu'un autre met à périr, néglige de songer aux moyens de sauver la Grèce, de rien faire pour son salut. »), Démosthène, *III Phil.*, 28-9 (trad. M. Croiset). La métaphore de la tranchée (διωροσύγμεθα) renforce encore l'évocation de la division des Grecs, déjà signalée au § 21 : (...) ἀπίστως καὶ στασιαστικῶς ἔχουσι πρὸς αὐτοὺς οἱ Ἕλληνες... (« (...) les Grecs sont en méfiance et en discorde les uns avec les autres... », trad. M. Croiset). Ces thèmes sont repris, *ibid.*, 33, par une comparaison avec les averses de grêle : cf. chapitre I. « Les images de la nature », p. 76 sq. Sur la comparaison avec la famille qui apparaît entre l'image de la tranchée l'image médicale d'une part, et l'image météorologique d'autre part, pour illustrer le programme panhellénique de Démosthène en opposition à la barbarie de Philippe, cf. chapitre « Les images empruntées aux éléments naturels », p. 54, n. 247.

#### d) *La surdité*

La surdité est évoquée une fois :

16. Οὐκοῦν δεινόν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, καὶ σχέτλιον (...) τοῖς δὲ πρὸς ὑμᾶς ζῶσι καὶ τῆς παρ' ὑμῶν τιμῆς γλιχομένοις καὶ μὴ προοδεωκόσι ταύτην τοσαύτην κωφότητα καὶ τοσοῦτο σκότος παρ' ὑμῶν ἀπαντᾶν ὥστε τοῖς ἀλιτηρίοις τούτοις ἐξ ἴσου νῦν ἔμ' ἀγωνίζεσθαι, καὶ ταῦτα παρ' ὑμῖν τοῖς ἅπαντ' εἰδῶσιν.<sup>1197</sup>

D m st ne emploie le terme κωφότης, « surdité »<sup>1198</sup>, que l'on ne trouve pas ailleurs dans une métaphore : dans cette image originale, parce qu'elle met en œuvre le sens propre, D m st ne reproche aux Athéniens, littéralement, de ne pas l'entendre, et de prêter l'oreille, bien au contraire, aux orateurs vendus à Philippe<sup>1199</sup>.

Ainsi, l'adjectif κωφός est parfois employé dans des métaphores à propos d'un homme, avec le sens de « stupide ». De plus, le fait que cet usage concerne surtout la poésie<sup>1200</sup>, joint à nos remarques sur σκότος<sup>1201</sup>, indique que κωφότης revêt également un ton élevé.

#### e) *L' pilepsie*

Nous avons ensuite l'épilepsie :

17. (...) καὶ τοὺς ἐπιλήπτους φησὶν ἰάσθαι, αὐτὸς ὢν ἐπίληπτος πάσῃ πονηρίᾳ.<sup>1202</sup>

D m st ne caractérise ainsi le frère jumeau d'Aristogiton, si bien que l'image prend ici valeur d'insulte. La force de la métaphore provient dans ce cas de son emploi immédiatement après une occurrence du terme au sens propre, qui signifie «  pileptique,

---

<sup>1197</sup> « N'est-il pas terrible, Athéniens, et lamentable, (...) que, pour ceux qui vous consacrent leur vie, espèrent être honorés par vous et ne vous ont jamais trahis, vous manifestiez maintenant une telle surdité et une telle cécité que je suis forcé de plaider sur un pied d'égalité contre ces sacril ges, et cela devant vous qui savez tout cela ? », *Amb.*, 226 (trad. G. Mathieu).

<sup>1198</sup> Cf. LSJ, s.v. ; Hippocrate l'emploie quatre fois, dont trois dans les *Epidémies*, mais l'adjectif κωφός se trouve ailleurs ; il utilise surtout le substantif κώφωσις (cf. Kühn/Fleischer, 1989, ss. vv., p. 464).

<sup>1199</sup> Pour plus de détails, cf. le commentaire de la métaphore coordonnée σκότος dans le chapitre I. « Les images de la nature », p. 97 sq.

<sup>1200</sup> Sophocle, *Ajax*, 911 ; Pindare, *Pythiques*, IX, 151 (87) (cf. Drachmann, 1910, scholie né 151, p. 235, qui glose κωφός ἀνήρ par ἀπαιδέυτος) ; Platon, *Timée*, 88 b. Cf. LSJ, s.v., 5, a.

<sup>1201</sup> Cf. chapitre I. « Les images de la nature », p. 97 sq.

<sup>1202</sup> « (...) <il> prétend guérir ceux qui sont atteints d'épilepsie, étant lui-même épileptique de toute sorte de sc l ratosse. », D m st ne, *I Aristog.*, 80 (trad. G. Mathieu modifiée).

atteint d'épilepsie », à savoir la « maladie sacrée » à laquelle Hippocrate consacre tout un traité, et où l'adjectif est omniprésent<sup>1203</sup>. Le mot souligne également l'originalité de l'orateur : là encore, il s'agit d'un hapax. L'« épilepsie » du personnage se trouve pour cela précisée par le complément du nom abstrait au génitif : elle réside dans sa scélérateuse, ce qui désigne ici précisément son caractère peu recommandable, dans la mesure où l'auteur l'accuse d'être un « sorcier » et le décrit comme un charlatan, une sorte de médecin de foire avant l'heure, qui « prétend guérir les épileptiques » ((...) καὶ τοὺς ἐπιλήπτους φησὶν ἰᾶσθαι...), comme le montrent entre autres les termes relevant de la médecine parallèle et de la tromperie ((...) μαγγανεύει καὶ φενακίζει...<sup>1204</sup>). Il vient en outre d'être question de ses relations avec la servante de la sorcière Théoris de Lemnos, ce qui relève de ces deux dernières dimensions à la fois :

(...) ἀλλ' ἐφ' οἷς ὑμεῖς τὴν μαρὰν Θεωρίδα τὴν Λημνίαν, τὴν φαρμακίδα, καὶ αὐτὴν καὶ τὸ γένος ἅπαν ἀπεκτείνετε, ταῦτα λαβὼν τὰ φάρμακα καὶ τὰς ἐπωδὰς παρὰ τῆς θεοπαίνης αὐτῆς...<sup>1205</sup>

D'où la saveur de l'image, qui retourne contre le frère d'Aristogiton sa prétendue compétence. Le faux médecin est lui-même malade !

De surcroît, ces mentions de la sorcellerie et de la tromperie confèrent plus d'efficacité et d'expressivité à la métaphore de l'épilepsie, dans la mesure où elles reprennent une théorie médicale précise : Démosthène semble ici mobiliser la polémique de l'auteur du traité *De la maladie sacrée* contre les sorciers et autres charlatans, qu'il accuse de traiter l'épilepsie comme une maladie « sacrée », c'est-à-dire provoquée par les dieux, et en conséquence de lui appliquer des remèdes magiques et relevant de la superstition, pour la seule raison qu'ils ignorent les véritables causes de cette maladie, du fait de leur incompetence, par opposition au véritable médecin, qui sait que toute maladie n'a de cause que naturelle<sup>1206</sup> :

<sup>1203</sup> Hippocrate, *De la maladie sacrée*, 6 (Littré VI, 372, 1 ; Jouanna, 2003 (CUF II/3), 14, 17) ; 8 (Littré VI, 376, 8 ; Jouanna, 2003 (CUF II/3), 17, 12) ; etc.

<sup>1204</sup> « (...) il compose des sortilèges, abuse les gens... », Démosthène, *I Aristog.*, 80 (trad. G. Mathieu).

<sup>1205</sup> « (...) mais ce pour quoi vous, vous avez condamné à mort, avec toute sa famille, la maudite Théoris de Lemnos, l'empoisonneuse, ces poisons, ainsi que les incantations, il les a reçus de la servante de Théoris... », *ibid.*, 79-80 (*id.*).

<sup>1206</sup> (...) οὐδέν τί μοι δοκεῖ τῶν ἄλλων θειότερη [*sc. ἡ ἱερὴ νόσος*] εἶναι νόσων οὐδὲ ἱερωτέρη, ἀλλὰ φύσιν μὲν ἔχει καὶ τὰ λοιπὰ νοσήματα ὅθεν γίνεται, φύσιν δὲ αὐτὴ καὶ πρόφασιν. (« Elle [*sc. la maladie sacrée*] ne me paraît nullement plus divine que les autres maladies ni plus sacrée, mais de même que toutes les autres maladies ont une origine naturelle à partir de laquelle elles naissent, cette maladie a une origine naturelle et une cause déclenchante. », Hippocrate, *La maladie sacrée*, I, 1 (Jouanna, 2003 (CUF II/3), 2, 2-4 ; Littré VI, 352, 1-3).

Ἔμοι δὲ δοκέουσιν οἱ πρότοι τοῦτο τὸ νόσημα ἀφιερῶσαντες τοιοῦτοι εἶναι ἄνθρωποι οἷοι καὶ νῦν εἰσι μάγοι τε καὶ καθάρται καὶ ἀγύρται καὶ ἀλαζόνες, ὅκοσοι προσποιέονται σφόδρα θεοσεβεῖς εἶναι καὶ πλέον τι εἰδέναι. Οὗτοι τοίνυν παραμπεχόμενοι καὶ προβαλλόμενοι τὸ θεῖον τῆς ἀμηχανίης τοῦ μὴ ἴσχειν ὃ τι προσενέγκαντες ὠφελήσουσιν, ὡς μὴ κατάδηλοι ἔωσιν οὐδὲν ἐπιστάμενοι, ἰρὸν ἐνόμισαν τοῦτο τὸ πάθος εἶναι καὶ λόγους ἐπιλέξαντες ἐπιτηδείους τὴν ἦσιν κατεστήσαντο ἐς τὸ ἀσφαλὲς σφίσιν αὐτοῖσι, καθαρμούς προσφέροντες καὶ ἐπαιδιάς...<sup>1207</sup>.

Nous constatons que Démosthène évoque une attitude qui s'inscrit pleinement dans celle que dénonce le traité hippocratique, en raison de parallèles étroits en ce qui concerne non seulement la situation, mais également, sur certains points, le vocabulaire : nous avons affaire dans un cas comme dans l'autre à des charlatans (μάγοι τε καὶ καθάρται καὶ ἀγύρται καὶ ἀλαζόνες d'un côté, τὴν φαρμακίδα de l'autre) qui recourent à des remèdes religieux ou magiques (καθαρμούς chez l'un, τὰ φάρμακα et μαγγανεύει chez l'autre) et à des incantations (usage du même terme sous la forme archaïque non contracte ἐπαιδιάς chez Hippocrate et sous la forme contracte τὰς ἐπωδὰς chez Démosthène), afin de tromper leur monde (ἀλαζόνες, ὅκοσοι προσποιέονται et παραμπεχόμενοι καὶ προβαλλόμενοι d'une part, φενακίζει καὶ τοὺς ἐπιλήπτους φησὶν ἰᾶσθαι d'autre part) à leur avantage. Ce dernier point ne se trouve évoqué que dans le traité hippocratique (τὴν ἦσιν κατεστήσαντο ἐς τὸ ἀσφαλὲς σφίσιν αὐτοῖσι), mais il faut probablement le sous-entendre dans le *Contre Aristogiton I*, en raison même du parallélisme étroit entre la présentation des activités du frère d'Aristogiton et la pratique des charlatans stigmatisée dans le *De la maladie sacrée*.

Le rapprochement avec cet ouvrage invite en outre à pousser un peu plus loin l'analogie mise en place par l'image de Démosthène : si le frère jumeau d'Aristogiton apparaît comme un charlatan, le rôle du véritable médecin se trouve en réalité occupé par l'orateur lui-même : au lieu de chercher à tromper les Athéniens, celui-ci tâche au contraire de leur faire comprendre à quoi tient leur intérêt, c'est-à-dire l'intérêt commun, en l'occurrence en leur faisant prendre conscience que le frère d'Aristogiton ne saurait constituer une caution, un témoignage de moralité valable pour les amener à prendre son frère en pitié. Tout au

---

<sup>1207</sup> « A mon avis, ceux qui les premiers ont attribué un caractère sacré à cette maladie étaient des gens comparables à ce que sont aujourd'hui encore mages, purificateurs, prêtres mendiants et charlatans, tous gens qui affectent d'être fort pieux et de détenir un savoir supérieur. Ces gens-là, donc, se drapant dans le divin pour voiler leur incapacité à détenir quoi que ce soit d'utile à prescrire, de peur qu'éclate au grand jour leur totale ignorance, ont accrédité la croyance que cette affection était sacrée, et ajoutant à cela des explications appropriées, ils établirent un mode de traitement qui visait à leur propre sécurité, prescrivant purifications et incantations... », *ibid.*, 4 (Jouanna, 2003 (CUF II/3), 3, 18 – 4, 8 ; Littré VI, 354, 12-20).

contraire, en bon médecin, l'orateur conseille de le « couper », de l'« extirper » de la cité, pour filer la métaphore<sup>1208</sup>, autrement dit de le condamner à mort, tout comme son frère<sup>1209</sup>.

Ainsi, la métaphore de « l'épilepsie de scélératesse » revêt d'autant plus d'originalité et de saveur qu'elle met en jeu une polémique médicale réelle de l'époque.

#### f) *La paralysie*

Deux métaphores évoquent la paralysie :

**18.** Καὶ οὐκ ἀπεικάσαι δήπου Μειδίαν Ἀλκιβιάδῃ βουλόμενος τούτου μέμνημαι τοῦ λόγου (οὐχ οὕτως εἰμὶ ἄφρων οὐδ' ἀπόπληκτος ἐγὼ)...<sup>1210</sup>

**19.** οὕτως ἔκφρονας, ὧ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, καὶ παραπλήγας τὸ δωροδοκεῖν ποιεῖ.<sup>1211</sup>

Démosthène emploie deux termes synonymes, ἀπόπληκτος et παραπλήξ, qui signifient tous deux « paralysé » dans le corpus hippocratique, le premier renvoyant à l'« apoplexie », à savoir toute forme de paralysie qui peut affecter le corps en général ou un membre localisé, comme la main<sup>1212</sup>.

---

<sup>1208</sup> Cf. Démosthène, *I Aristog.*, 95, qui emploie à propos d'Aristogiton une comparaison avec la pratique chirurgicale ; voir ci-dessous, p. 350 sq.

<sup>1209</sup> Οὗτος οὖν αὐτὸν ἐξαίρησεται, ὁ φαρμακός, ὁ λοιμός, ὃν οἰωνίσαιτ' ἂν τις μᾶλλον ἰδὼν ἢ προσεῖπεν βούλοιο, ὃς αὐτὸς αὐτῷ θανάτου τετίμηκεν ὅτε τοιαύτην δίκην ἔλαχεν. (« C'est donc lui qui demandera la grâce d'Aristogiton, lui, ce bouc émissaire, ce fléau, qu'on regarderait comme un mauvais présage plutôt que de vouloir lui adresser la parole, lui qui s'est jugé lui-même digne de mort quand il a intenté un procès de cette sorte. »), Démosthène, *I Aristog.*, 80 (trad. G. Mathieu). Il est question du procès intenté contre la sorcière Théoris de Lemnos, avec la complicité de la servante de cette dernière ((...) ἢ [sc. ἡ θεράπεινα τῆς Θεωρίδος τῆς Λημνίας] κατ' ἐκείνης [sc. ἡ Θεωρίς ἢ Λημνία] τότε ἐμήνυσεν, ἐξ ἧσπερ ὁ βάσκανος οὗτος πεπαιδοποιήται..., « (...) qui [sc. la servante de Théoris de Lemnos] autrefois a dénoncé cette dernière [sc. Théoris de Lemnos] et à qui ce sorcier a fait des enfants... », *ibid.* (*id.*)).

<sup>1210</sup> « Si j'évoque son nom, ce n'est pas, bien sûr, pour comparer Midias à Alcibiade – je ne suis pas tellement dénué de bon sens ni de raison, –... », Démosthène, *Mid.*, 143 (trad. J. Humbert).

<sup>1211</sup> « Tant, Athéniens, la corruption rend déraisonnable et insensé. », *Amb.*, 267 (trad. G. Mathieu). Cette occurrence est traitée ci-dessus, p. 270.

<sup>1212</sup> Cf. LSJ, s.v. ἀπόπληκτος, 2 et 3 (*ibid.*, 1, dans les trois passages cités sous le sens « struck dumb, astounded », le terme est employé au propre), et, pour les nombreuses occurrences chez Hippocrate, Kühn/Fleischer, 1989, s.v., p. 79 (« de hominibus et partibus corporis »), avec à chaque fois les termes de la même famille : ἀποπληκτικός, ἀποπληξίη et ἀπόπληξις. Ἀπόπληκτος à propos de la main : Hippocrate, *Maladies I*, 3 (Littré VI, 144, 14). Pour παραπλήξ, cf. *supra*, p. 271, n. 1113. Cf. encore Martina, 2000, p. 561, ad Ménandre, *Epitrepontes*, 561, s.v. ἀπόπληκτος.

Démosthène les coordonne à chaque fois avec deux autres synonymes, ἄφρων et ἔκφρων, le premier étant le terme propre et courant pour désigner quelqu'un de stupide, alors que le second fait lui aussi image : il s'agit d'une variante expressive du premier<sup>1213</sup>.

Par ailleurs, ἀπόπληκτος ne se rencontre que rarement en dehors de la littérature médicale dans une métaphore similaire à celle de Démosthène, avec le sens de « fou », « demeuré », à partir de l'idée de paralysie du cerveau, qui empêche la raison de fonctionner normalement : on ne le trouve que dans la Comédie nouvelle, à la fin du IV<sup>ème</sup> siècle<sup>1214</sup>. L'image semble donc apparaître dans le langage courant dans le cours de ce siècle, mais de façon limitée, comme variante expressive de la métaphore de la folie<sup>1215</sup> ; les deux passages de Démosthène s'intègrent ainsi dans le champ large de celle-là, comme le confirme la dernière occurrence que nous pouvons relever chez Démosthène, dans le *Contre Phormion*, où ἀπόπληκτος se trouve coordonné avec μαινομαι :

μη γὰρ οἴεσθέ με οὕτως ἀπόπληκτον εἶναι καὶ παντελῶς μαινόμενον ὥστε τοιοῦτο  
γράφειν ἔγκλημα...<sup>1216</sup>

Comme dans le paradigme métaphorique de la folie, il s'agit de mettre en évidence deux comportements absurdes et hors de raison : l'infâme Midias n'est pas comparable à Alcibiade qui, malgré des aspects sombres, possède une aura certaine aux yeux de la postérité ; les traîtres à leur patrie n'éprouvent aucunement les remords légitimes en pareil cas, parce que la corruption leur a tourné la tête. Ces deux images ne possèdent donc pas d'unité de fond.

Enfin, nous noterons des analogies formelles avec l'emploi, par Démosthène, de ces métaphores de la folie, puisque la première occurrence intervient dans une parenthèse, et que

<sup>1213</sup> Cf. LSJ, s.v. ἄφρων. Pour ἔκφρων, voir *supra*, p. 271, n. 1114.

<sup>1214</sup> Ménandre, *Le Bouclier*, 239 (245 J.-M. Jacques) ; *Dyscolos*, 839 ; *Perikeiromene*, 496 ; et *Epitrepontes*, 561 ; Straton, fgmt. 1, 35 Kassel/Austin (*PCG* VII, p. 619) = 219, 35 Austin (*CGFP*, p. 206) = 1, 35 Kock (*CAF* III, p. 362) ; Amphis, fgmt. 23, 5 Kassel/Austin (*PCG* II, p. 224) = 23, 5 Kock (*CAF* II, p. 242/3). Il faut ajouter Platon, fgmt. 138 Kassel/Austin (*PCG* VII, p. 490) = 130 Kock (*CAF* I, p. 636), mais dans une comparaison ; la pièce en question daterait du début du IV<sup>ème</sup> siècle (cf. *PCG* VII, p. 489). Achestratos de Géla, fgmt. 154, 15 Lloyd-Jones/Parsons (p. 57), emploie enfin le terme de façon imagée, au sens de « être paralysé par la peur », dans son ouvrage parodique Ἡδυπάθεια, « composé aux alentours de 330 », (Pauly-Wissowa II, 1895, p. 459 s.n., 16). Cf. encore Ménandre, *Samiene*, 105 (187 J.-M. Jaques), avec le verbe. Cf. Klaus, 1936, s.v. 96. ἀπόπληκτος, p. 25. Le terme est employé par Aristophane, *Guêpes*, 948, dans une métaphore différente, puisqu'il s'agit d'évoquer la « paralysie des mâchoires » du chien Labès, incapable de parler ; cf. Miller, 1945, p. 75, s.v., qui note que le terme est « rare dans la langue courante ».

<sup>1215</sup> Handley, 1965, *ad* Ménandre, *Dyscolos*, 839, p. 278, note que ἀπόπληκτος est « a strong word ».

<sup>1216</sup> « Dites-vous bien que je n'aurais pas été assez déraisonnable, assez insensé pour rédiger la demande en ces termes... » si l'accusé avait restitué la somme due à un tiers, Démosthène, *Contre Phormion* (XXXIV), 16 (trad. L. Gernet).

la seconde se présente comme un bref commentaire à la situation qui vient d’être décrite, à savoir l’absence totale de scrupules chez les traîtres qui causèrent la perte d’Olynthe<sup>1217</sup>.

Ainsi, sur une métaphore précise, nous avons ici l’exemple d’une évolution de Démosthène vers une plus grande audace d’expression : il passe d’une coordination entre un terme propre et une métaphore, rare encore à l’époque du *Contre Midias*, mais qui se développe par la suite à l’oral, à une coordination entre deux métaphores originales. Il y a là un crescendo dans la vigueur du propos.

### g) *L’ulcère*

Démosthène affectionne la métaphore de l’ulcère. Le terme générique propre est normalement ἔλκος, qui désigne toute plaie infectée en général, mais Démosthène ne l’utilise pas. Il préfère se référer à cette pathologie au moyen d’autres mots plus spécifiques, en dehors de notre première occurrence, qui se contente du vague κακός, et qui présente un problème d’interprétation.

**20.** Ἐν τοιαύτῃ δὲ καταστάσει καὶ ἔτ’ἀγνοία τοῦ συνισταμένου καὶ φυομένου κακοῦ τῶν ἀπάντων Ἑλλήνων ὄντων...<sup>1218</sup>

**21.** οὐδέ γ’ ἡσυχίαν ἄγειν <ἔδει> ἄδικον καὶ ὑπουλον, ὃ σὺ ποιεῖς πολλάκις.<sup>1219</sup>

**21bis.** Ἀνίατον, ἀνίατον, ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τὸ πρᾶγμ’ ἐστὶ τὸ τούτου· δεῖ δὴ πάντας, ὥσπερ οἱ ἰατροί, ὅταν καρκίνον ἢ φαγέδαιναν ἢ τῶν ἀνιάτων τι κακῶν ἴδωσιν, ἀπέκαυσαν ἢ ὄλως ἀπέκοψαν, οὕτω τοῦτο τὸ θηρίον ὑμᾶς ἐξορῆσαι, ῥίψαι ἐκ τῆς πόλεως, ἀνελεῖν, μὴ περιμείναντάς τι παθεῖν ὃ μήτ’ ἰδία μήτε δημοσίᾳ γένοιτο, ἀλλὰ προεὐλαβηθέντας.<sup>1220</sup>

---

<sup>1217</sup> Sur les métaphores de la folie, cf. ci-dessous, p. 311 *sq.*

<sup>1218</sup> « Quand tous les Grecs étaient dans une telle situation et ignoraient encore le mal qui se constituait et se développait... », Démosthène, *Cour.*, 62 (trad. G. Mathieu modifiée).

<sup>1219</sup> « Ni encore <ne fallait-il> pratiquer une tranquillité injuste et gangrenée, comme tu le fais souvent. », *ibid.*, 307 (*id.* modifiée).

<sup>1220</sup> « Son cas est incurable, oui, incurable, Athéniens. Donc, comme font les médecins, quand ils voient un cancer ou un ulcère ou quelque mal incurable et qu’ils le brûlent ou l’extirpent complètement, il vous faut bannir ce monstre, l’expulser de la cité, le supprimer, sans attendre d’en avoir souffert (que cela n’arrive ni aux individus ni à l’Etat !), en prenant d’avance vos précautions. », *I Aristog.*, 95 (trad. G. Mathieu).

Dans les deux premiers cas, que nous envisagerons seuls dans cette section<sup>1221</sup>, la maladie désigne à peu près la même chose. Dans la première occurrence, il s'agit en effet des deux thèmes que nous avons rencontrés plus haut et dont le lien se trouve désormais exposé explicitement et « coordonné », non plus « juxtaposé » : celui des manœuvres corruptrices déployées par Philippe dans toute la Grèce afin de s'acheter des soutiens dans les cités, créant ainsi des dissensions qui les neutralisent de l'intérieur (στάσις)<sup>1222</sup> ; ces manœuvres sont envisagées ici rétrospectivement du point de vue de leur résultat, à savoir Chéronée et l'asservissement de la Grèce par le roi de Macédoine<sup>1223</sup>. Le « mal » est donc considéré sous les deux stades de son développement, la corruption entretenant le στάσις d'une part, la défaite militaire d'autre part. En un mot, il s'agit de la sourde montée en puissance de Philippe, qui gonfle comme un abcès ou un ulcère<sup>1224</sup>, les malades qui s'en trouvent affectés demeurant les Grecs dans leur ensemble<sup>1225</sup>.

La deuxième occurrence qualifie en la résumant dans une formule frappante l'attitude politique d'Eschine, donc aux yeux de Démosthène un affidé de Philippe, ce qui justifie l'emploi de la même métaphore, achevant de lier les deux hommes dans une même politique et comme une même maladie. De fait, l'image de la « tranquillité gangrenée » désigne ici pareillement la corruption de l'orateur qui s'abrite derrière une prétendue tranquillité, c'est-à-dire le fait de rester à l'écart des affaires politiques lorsque la conjoncture lui est défavorable, afin d'agir en traître, ne participant pas aux décisions de « salut » public et entravant bien au contraire par tous les moyens les mesures patriotiques de Démosthène et de tous les citoyens du parti anti-macédonien<sup>1226</sup> : il ne sort de cette tranquillité que lorsque tout va mal pour Athènes, pour tenir des discours défaitistes en faveur de Philippe<sup>1227</sup>.

<sup>1221</sup> La troisième occurrence se trouve traitée *infra*, p. 350 *sq.*

<sup>1222</sup> Παρὰ γὰρ τοῖς Ἑλλησιν, οὐ τισίν, ἀλλ' ἅπασιν ὁμοίως, φορὰν προδοτῶν καὶ δωροδόκων (...) συνέβη γενέσθαι (...) οὐς συναγωνιστὰς καὶ συνεργοὺς λαβῶν καὶ πρότερον κακῶς τοὺς Ἑλληνας ἔχοντας πρὸς ἑαυτοὺς καὶ στασιαστικῶς ἔτι χειρόν διέθηκε, τοὺς μὲν ἔξαπατῶν, τοῖς δὲ διδούς, τοὺς δὲ πάντα τρόπον διαφθείρων, καὶ διέστηκεν εἰς μέρη πολλὰ... (« en Grèce, non pas en quelques lieux, mais partout également, il survint une abondance de traîtres, de vendus (...). Les prenant pour collaborateurs et pour complices, alors que les Grecs étaient déjà auparavant en mauvaise situation et en état de dissension, Philippe les mit en plus mauvais état encore, trompant les uns, faisant des cadeaux à d'autres, corrompant les autres de toutes façons, et il les divisa en plusieurs parties... »), *ibid.*, 61 (trad. G. Mathieu ; nous soulignons). Les thèmes de la στάσις et de la corruption sont abordés dans les sections II. A. a) *La maladie de la discorde et de la guerre civile*, et b)b) *La maladie de la corruption*, p. 239-261.

<sup>1223</sup> (...) ὡς ἐκράτησε Φίλιππος... (« (...) quand Philippe eut remporté la victoire... »), Démosthène, *Cour.*, 65 (trad. G. Mathieu).

<sup>1224</sup> (...) κώλυειν ἐκείνον μέγαν γίγνεσθαι. (« (...) l'empêcher de grandir. »), *ibid.*, 61 (*id.*).

<sup>1225</sup> Παρὰ γὰρ τοῖς Ἑλλησιν, οὐ τισίν, ἀλλ' ἅπασιν ὁμοίως, τῶν ἀπάντων Ἑλλήνων, *ibid.*, 61 et 62.

<sup>1226</sup> (...) Οὐκ <ἔδει> ἀποστάντα τῶν συμφερόντων τῇ πόλει, μισθώσαντα δ' αὐτὸν τοῖς ἐναντίοις, τοὺς ὑπὲρ τῶν ἐχθρῶν καιροὺς ἀντὶ τῶν ὑπὲρ τῆς πατρίδος θεραπεύειν οὐδὲ τὸν μὲν πράγματ' ἄξια τῆς πόλεως ὑποστάντα λέγειν καὶ γράφειν καὶ μένειν ἐπὶ τούτων βασκαίνειν, ἂν δὲ τις ἰδίᾳ τι λυπήσῃ, τοῦτο μεμνήσθαι καὶ τηρεῖν... (« (...) il ne faut pas rester étranger aux intérêts de l'Etat et se mettre à la solde de ses



Dans les deux cas il faut donc que le(s) médecin(s), c'est-à-dire les citoyens athéniens, l'Assemblée d'une part, et les juges d'autre part, appliquent le traitement adéquat à ce type de pathologie, « cautériser » ou « inciser », comme le précise Démosthène dans la dernière occurrence citée de l'image de l'ulcère, auquel Aristogiton se trouve comparé<sup>1228</sup>. En ce qui concerne Philippe, il s'agissait de prendre alors les mesures énergiques que l'orateur préconisait, en particulier les mesures militaires, et pour le cas d'Eschine le traitement auquel exhorte le discours consiste dans l'atimie, le fait de « couper » Eschine de ses droits de citoyens.

À partir de là la métaphore de l'ulcère ou de l'abcès (ἔλκος), devient claire, même si le mot n'apparaît pas explicitement : elle désigne ce mal qui ronge sournoisement la Grèce de l'intérieur en se développant jusqu'à la rupture, la guerre, tel l'ulcère les tissus de l'organisme jusqu'à l'éclatement. De fait, Démosthène utilise des termes appliqués en médecine à cette pathologie précise, ou plus généralement à toute concrétion de pus. C'est tout particulièrement le cas en ce qui concerne le verbe συνίστασθαι de la première occurrence, qu'Hippocrate emploie par exemple à propos d'une humeur qui se forme en abcès :

Τάραξις, κατάκλυσις, διάνιψις, οἷσιν ἀποστήσεται πρὸς ἔδρην, ὅθεν ἀθέλγεται, ἢ φάρμακον, ἢ ἔλκος, ἢ χυμός τις συνεστηκώς...<sup>1229</sup>.

---

adversaires, ménager les occasions favorables à l'ennemi au lieu de celles qui serviraient la patrie, attaquer jalousement l'homme qui a accepté d'agir, dans ses discours et ses propositions, de façon digne de notre cité et de s'en tenir à cette conduite ; lorsque quelqu'un vous a gêné personnellement, s'en souvenir et le guetter... », *ibid.*, 307 (*id.*). La métaphore embraye directement sur ce passage.

<sup>1227</sup> (...) Φυλάττει πηνίξ' ἔσεσθε μεστοὶ τοῦ συνεχῶς λέγοντος ἢ παρὰ τῆς τύχης τι συμβέβηκεν ἐναντίωμα ἢ ἄλλο τι δύσκολον γέγονεν· (...) <συνείρει λόγους φέροντας> συμφορὰν δὲ τῷ τυχόντι τῶν πολιτῶν καὶ κοινὴν αἰσχύνην. (« (...) il guette le moment où vous en aurez assez de qui parle sans interruption, ou le moment où est arrivé quelque obstacle du à la fortune ou quelque autre désagrément (...) ; (...) <il enfile des discours qui apportent> le malheur pour n'importe quel citoyen et la honte pour la collectivité. »), *ibid.*, 308 (*id.*). Cf. aussi la métaphore de la *Lettre III*, 28, qui prend le point de vue inverse en se focalisant sur la maladie des Athéniens, qui encouragent des attitudes assez proches de ce type ; cf. *supra*, p. 24, n. 1126.

<sup>1228</sup> Démosthène, *I Aristog.*, 95, que nous choisissons de n'analyser que plus bas en raison justement de cette précision, dans la partie consacrée à la pratique médicale.

<sup>1229</sup> « Perturbation, affusion, ablution, quand par exemple il se forme un abcès au siège, causes qui produisent la perturbation : une substance délétère, une plaie, une humeur fixée... », Hippocrate, *Des humeurs*, 1 (Littré V, 478, 3-4). Cf. *Maladies I*, 17 (Littré VI, 170, 9-10), « Τὴν δὲ κάτω κοιλίην ἔμπυοι γίνονται, μάλιστα μὲν, ὅταν φλέγμα ἢ χαλὴ συστή ἄλες μεσηγὺ τῆς σαρκὸς καὶ τοῦ δέρματος » (« Du pus se forme dans le ventre inférieur, surtout quand du phlegme ou de la bile se rassemble en abondance entre la chair et la peau... ») ; *Des lieux dans l'homme*, 14, 5 (Joly, 1978 (CUF XIII), 55, 14-17 ; Littré VI, 304, 19-21), au sujet de la constitution de pus puis d'un ulcère dans le poumon : Τοῦτο γάρ, τὸ ἐν τῷ πλεύμονι συνιστάμενον τε καὶ ἐπιρρέον, πῦον γίνεται· τὸ δὲ πῦον συνιστάμενον ἐν τῷ πλεύμονι καὶ ἐν τῷ κηθάρῳ ἐλκοὶ καὶ σήπει· (« En effet, cette humeur qui se rassemble dans le poumon et s'écoule, devient du pus ; le pus rassemblé dans le poumon et dans la poitrine ulcère et corrompt... »).

Le verbe φύεσθαι reçoit la même acception technique, notamment dans un passage où il est questions des ulcères affectant les parties génitales des femmes : Ἄσσα ἐν αἰδοίῳ ἔλκεα ἐνὶ καὶ φύεται...<sup>1230</sup>. Par conséquent, tout semble indiquer que le terme vague κακοῦ, non seulement s'entend dans son sens médical<sup>1231</sup>, mais encore désigne précisément l'ulcère ou l'abcès<sup>1232</sup>.

De même l'adjectif ὑπουλον, dans la deuxième occurrence, s'applique dans la *Collection hippocratique* à une plaie cachée qui se développe sous la peau, c'est-à-dire à un abcès : Τὰ δὲ ἔλκεα δοκεῖ πορείας ἔχειν τέσσαρας, μίαν μὲν ἐς βάρθος· ταῦτα δ' ἔστι τὰ συριγγώδη καὶ ὅσα ὑπουλά ἐστι, καὶ ἔνδοθεν κεκοιλιασμένα<sup>1233</sup>. Ce sens permet de préciser la métaphore, en insistant sur le côté sournois, dérobé : en apparence l'abcès ne se voit pas, caché qu'il est sous la peau, tout comme Eschine paraît respectable au dehors, en se dissimulant derrière l'idéal fort honorable de tranquillité prôné en particulier par Pindare dans la huitième *Pythique* et célébré par la tragédie et la comédie, sans parler de Platon<sup>1234</sup>.

L'emploi métaphorique de cet adjectif n'est pas très fréquent et ne se trouve que chez Sophocle, Thucydide et Platon ; seuls ces deux derniers l'emploient dans un sens politique, selon des configurations différentes de celle de Démosthène, auquel ils ont pu offrir un modèle – en particulier Thucydide<sup>1235</sup>. Quant à la métaphore de l'ulcère en général, elle se rencontre chez les poètes lyriques<sup>1236</sup> et chez les Tragiques<sup>1237</sup>. Dans un sens politique, elle

<sup>1230</sup> « Toutes les fois qu'il y a et qu'il se forme des ulcérations dans les parties génitales... », Hippocrate, *Des maladies des femmes*, I, 90 (Littre VIII, 216, 15-16). De même, *Des affections*, 34 (Littre VI, 244, 20-21) à propos des tumeurs (Φύματα ὅσα φύεται, πάντα ὑπὸ φλέγματος ἢ αἵματος φύεται, « Les tumeurs proviennent toutes du phlegme ou du sang... »). Plus généralement, le verbe s'emploie pour la simple maladie générique, cf. *ibid.*, 5 (Littre VI, 214, 4-5) : Ταῦτα μὲν ὅσα ἀπὸ τῆς κεφαλῆς φύεται νοσήματα... (« Telles sont les maladies qui proviennent de la tête... »).

<sup>1231</sup> Cf. ci-dessus, p. 287, avec la n. 1188.

<sup>1232</sup> Cette métaphore vague de prime abord a aussi été interprétée comme une image de l'orage qui s'assemble et de la croissance d'une mauvaise herbe. Cf. les chapitres correspondants.

<sup>1233</sup> « Les plaies paraissent avoir quatre marches : l'une en profondeur, ce sont les plaies fistuleuses et toutes celles qui sont cachées sous une cicatrice et creusées en dedans », Hippocrate, *Du médecin*, 11 (Littre IX, 216, 13-15). Toutefois, notons que ce traité est tardif, datant de la période hellénistique ou du début de l'ère chrétienne (cf. Jouanna, 1992, p. 550). Il s'agit de la seule occurrence de cet adjectif dans le corpus hippocratique.

<sup>1234</sup> Pour l'idéal de tranquillité chez Démosthène, cf. Demont, 2009, p. 365-77, et en particulier, p. 373-7 pour le *Sur la couronne*.

<sup>1235</sup> Cf. Sophocle, *fgmt.* 1105 Radt (*TGrF* IV, p. 630) = 1000 Nauck (*TGF*, p. 353) (à propos du cheval de Troie) ; *Ædipe roi*, 1396 (à propos d'Ædipe) ; Platon, *Gorgias*, 480 b 1 (à propos de l'âme en proie à la maladie que représente pour elle l'injustice). Dans un sens politique : Thucydide, VIII, LXIV, 5 ((...) ὑπούλου εὐνομίας..., « (...) l'ordre spécieux... » (trad. J. de Romilly), à propos du gouvernement oligarchique que les oligarques athéniens qui ont pris le pouvoir en 411 tentent d'imposer à Thasos et à d'autres cités) ; Platon, *Gorgias*, 518 e 4 ((...) ὅτι δὲ οἶδεῖ καὶ ὑπουλός ἐστιν (...), οὐκ αἰσθάνονται., « (...) mais on ne voit pas que cette grandeur n'est qu'une enflure malsaine. » (trad. A. Croiset), à propos de la grandeur d'Athènes sous le gouvernement de Périclès).

<sup>1236</sup> Archiloque, *fgmt.* 13.8 West (*IEG* I, p. 6) = 1 Lasserre/Bonnard (p. 1) = 9 Bergk (*PLG* II, p. 385-6) = 7 Campbell (p. 2) ; Pindare, *Pythiques*, II, 91.

<sup>1237</sup> Eschyle, *Agamemnon*, 640, et plus généralement 638-43 ; Sophocle, *Antigone*, 652.

intervient dans un fameux passage de la *Quatrième Pythique* de Pindare comparant le roi Arcésilas de Cyrène à un médecin<sup>1238</sup>, dans un extrait de Théognis<sup>1239</sup>, et surtout dans une élégie de Solon citée par Démosthène : elle apparaît là pour la première fois<sup>1240</sup>, pour exprimer une idée fort proche de celle de notre passage, à savoir la corruption de toute une cité, avec en particulier celle de ses dirigeants, avec pour conséquences servitude, guerre civile et guerre extérieure :

Αὐτοὶ δὲ φθείρειν μεγάλην πόλιν ἀφραδίῃσιν  
 ἄστοι βούλονται, χρήμασι πειθόμενοι,  
 δήμου θ' ἡγεμόνων ἄδικος νόος, οἷσιν ἐτοίμον  
 ὕβριος ἐκ μεγάλης ἄλγεα πολλὰ παθεῖν.  
 (...)  
 Τοῦτ' ἤδη πάση πόλει ἔρχεται ἔλκος ἀφυκτον,  
 εἰς δὲ κακὴν τάχως ἤλυθε δουλοσύνην,  
 ἢ στάσιν ἔμφυλον πόλεμον θ' εὐδοντ' ἐπεγείρει,  
 (...).<sup>1241</sup>

La métaphore employée par Solon n'en conserve pas moins des différences notables par rapport à celle de Démosthène. Elle s'en écarte tout d'abord par le fort contexte religieux qui la caractérise, absent chez l'orateur. Solon fait intervenir d'une part « la volonté de Zeus » et le « dessein des bienheureux dieux immortels », avec en particulier celui de la divinité tutélaire d'Athènes, « Pallas Athéna », dieux qui tous protègent la cité, d'autre part le « trône auguste de la Justice » qui doit « faire payer la dette » des hommes qui exercent leur cupidité

<sup>1238</sup> Pindare, *Pythiques*, IV, 270-1.

<sup>1239</sup> Théognis, 1133-4 ; West, 1974, p. 69 et 163, traduit par ulcère, comme Carrière, 1975, et interprète avec un sens politique : la métaphore désigne les troubles dans la cité.

<sup>1240</sup> Plus radicalement, c'est même la première apparition dans la littérature grecque de la métaphore de la cité malade en général ; cf. Cordes, 1994, p. 19 ; Brock, 2013, p. 69.

<sup>1241</sup> « Mais ce sont les citoyens eux-mêmes qui, dans leur folie, veulent détruire la grande cité, *en cédant à l'appât des richesses* ; et aussi les chefs du peuple à l'esprit injuste, qui se préparent bien des maux par leur grande démesure. (...) Voilà *l'ulcère inguérissable* qui vient maintenant pour toute la cité ; vite elle en est arrivée à *une misérable servitude* ; ou bien elle éveille *la discorde intérieure et la guerre endormie...*», Démosthène, *Amb.*, 255 (trad. G. Mathieu ; nous soulignons). Le passage correspond à Solon, fgmt 4 West (*IEG* II, p. 141) = 4 Bergk (*PLG* II, p. 35) = 3 Campbell (p. 32-4) = 3 Noussia-Fantuzzi (p. 86-7). Cf. les commentaires de Campbell, 1982, p. 240-4, et plus particulièrement p. 242 ; Noussia-Fantuzzi, 2010, p. 215-65, en particulier p. 245-6. Le sens du mot ἔλκος chez Solon est discuté : pour Linforth, 1919, p. 201, et Jaeger, 1966, p. 91, ἔλκος veut dire maladie ; au contraire, Masaracchia, 1958, p. 260-3 ; Adkins, 1985, p.118 ; Anhalt, 1993, p. 102 ; et Noussia-Fantuzzi, 2010, p. 246, font valoir le sens homérique plus général de simple blessure. Le passage mêle sans doute les deux : Adkins, 1985, p. 118, et Noussia-Fantuzzi, 2010, p. 246, qui renvoie à Théognis, 1133-4, et au concept d'isonomie chez Alcéméon, 24 B 4 DK I, p. 215-6.

en pillant les « biens sacrés » tout comme ceux de l'Etat<sup>1242</sup>. Les passages où interviennent ces deux groupes de divinités précèdent respectivement les deux extraits que nous venons de citer. L'appel aux dieux permet de mettre en évidence la soif de richesse comme la seule cause des troubles de la cité, et de ce point de vue la « démesure » à laquelle elle se trouve identifiée revêt ici sa signification tragique et religieuse de faute envers les dieux, en lien avec la « folie »<sup>1243</sup>.

Nous voyons par là, ce qui constitue une autre différence par rapport à Démosthène, que la « maladie », l'« ulcère » dénoncé n'est pas tout à fait le même : davantage que la corruption, c'est-à-dire le fait de se faire monnayer ses silences et ses interventions devant l'Assemblée en faveur de quelqu'un, en l'occurrence Philippe, Solon désigne plus précisément par sa métaphore une soif démesurée de richesses<sup>1244</sup> qui répand l'injustice dans la cité<sup>1245</sup>, cette *πλεονεξία* que Platon stigmatisera dans plusieurs de ses dialogues, également en lien avec l'injustice<sup>1246</sup>. D'où la mention de la divinité « Justice ». Ceci fait peut-être référence chez le législateur au problème social posé à son époque par l'endettement des paysans pauvres auprès des riches, qui les vendaient comme esclaves lorsqu'ils n'étaient plus solvables<sup>1247</sup> ; Solon passe en effet pour s'être attaché à résoudre ce problème. En outre, le poète vise une catégorie bien plus large que le seul orateur – Eschine – auquel Démosthène applique la métaphore : les « malades » concernés représentent non seulement la classe politique, « les chefs du peuple à l'esprit injuste »<sup>1248</sup> – et c'est de ce schéma que se souvient Démosthène en se focalisant sur un seul homme politique dont il ne cesse de stigmatiser la

<sup>1242</sup> Ἡμετέρη δὲ πόλις κατὰ μὲν Διὸς οὐποτ' ὀλεῖται / αἰσαν καὶ μακάρων θεῶν φρένας ἀθανάτων· / τοίη γὰρ μεγάλθυμος ἐπίσκοτος ὀβριμοπάτρῃ / Παλλὰς Ἀθηναίῃ χειρᾶς ὑπερθεῖν ἔχει. (« Notre cité, ce n'est pas la volonté de Zeus qui la fera périr, ni le dessein des bienheureux dieux immortels, tant est magnanime celle qui la surveille, la fille d'un père puissant, Pallas Athéna, qui étend les mains sur elle. »), οὐθ' ἱερῶν κτεάνων οὔτε τι δημοσίων / φειδόμενοι κλέπτουσιν ἐφ' ἀρπαγῇ ἄλλοθεν ἄλλος, / οὐδὲ φυλάσσονται σεμνὰ θέμεθλα Δίκης, / ἢ σιγῶσα σύνοιδε τὰ γιγνόμενα πρό τ' ἐόντα, / τῷ δὲ χρόνῳ πάντως ἦλθ' ἀποτεισομένη. (« Sans épargner ni les biens sacrés ni ceux de l'Etat, ils volent pour piller, chacun de son côté ; ils ne prennent pas garde au trône auguste de la Justice qui, en silence, connaît bien ce qui se passe et ce qui a été, et qui, en tous cas, arrive avec le temps pour faire payer la dette. »), Démosthène, *Amb.*, 255 (trad. G. Mathieu).

<sup>1243</sup> Ἀφραδίησιν (« dans leur folie »), *ibid.* (*id.*). L'exemple le plus célèbre de ce lien se trouve présenté par l'*Ajax* de Sophocle.

<sup>1244</sup> Χρήμασι πειθόμενοι, Οὐ γὰρ ἐπίστανται κατέχειν κόρον, πλουτοῦσιν, οὐθ' ἱερῶν κτεάνων οὔτε τι δημοσίων / φειδόμενοι κλέπτουσιν ἐφ' ἀρπαγῇ ἄλλοθεν ἄλλος (« en cédant à l'appât des richesses », « Ils ne savent pas réfréner leur convoitise », « Ils s'enrichissent », « Sans épargner ni les biens sacrés ni ceux de l'Etat, ils volent pour piller, chacun de son côté »), Démosthène, *Amb.*, 255 (trad. G. Mathieu).

<sup>1245</sup> Δήμου θ' ἡγεμόνων ἄδικος νόος..., πλουτοῦσιν δ' ἀδίκους ἔργμασι πειθόμενοι (« et aussi les chefs du peuple à l'esprit injuste... », « Ils s'enrichissent en se laissant entraîner par des actes injustes... »), *ibid.* (*id.*).

<sup>1246</sup> Cf. par exemple, Platon, *Lois*, III, 690 d 5-691 b 5, et IV, 714 a 2-8. Dans les deux passages, ce vice se trouve caractérisé comme le défaut de tout régime politique et désigné effectivement selon la métaphore de la maladie.

<sup>1247</sup> (...) Τῶν δὲ πενιχρῶν / κινούνται πολλοὶ γαῖαν ἐς ἄλλοδαπήν, / πρᾶθέντες δεσμοῖσι τ' ἀεικελίῳσι δεθέντες. (« Mais bien des pauvres s'en vont en terre étrangère, vendus et enserrés de liens déshonorants... »), Démosthène, *Amb.*, 255 (trad. G. Mathieu).

<sup>1248</sup> Cf. ci-dessus, p. 299, n. 1245. C'est à eux que Solon attribue la démesure (texte cité *supra*, p. 298).

corruption, fondée sur un amour sans scrupule des richesses –, mais également « les citoyens eux-mêmes »<sup>1249</sup>. L'« ulcère » se trouve en effet attribué « à toute la cité »<sup>1250</sup>. Enfin, les deux autres éléments du schème métaphorique, le remède et le médecin qui l'administre, varient également, puisqu'il s'agit dans l'élégie de Solon des « bonnes lois », c'est-à-dire des lois justes, qu'il entend lui-même instituer, par opposition aux lois injustes des dirigeants en place, et qui mettent effectivement un terme à tous les maux dénoncés, repris dans une énumération exhaustive :

Ταῦτα διδάξει θυμὸς Ἀθηναίους με κελευει,  
 ὡς κακὰ πλείστα πόλει δυσνομή παρέχει,  
 εὐνομή δ' εὐκοσμία καὶ ἄρτια πάντ' ἀποφαίνει,  
 καὶ θαμὰ τοῖς ἀδίκους ἀμφιτίθησι πέδας,  
 τραχέα λειαίνει, παύει κόρον, ὕβριν ἀμαυροῖ,  
 αὐαίνει δ' ἄτης ἄνδρα φυτόμενα,  
 εὐθύνει δὲ δίκας σκολιάς ὑπερήφανά τ' ἔργα  
 πρᾶναι, παύει δ' ἔργα διχοστασίης,  
 παύει δ' ἀργαλέης ἔριδος χόλον· (...) <sup>1251</sup>

Démosthène connaît bien cette élégie, puisqu'il la cite largement dans le *Sur l'ambassade*<sup>1252</sup> où elle sert de matrice à tout le discours ; l'orateur, en particulier, prolonge l'image de l'ulcère par la métaphore filée de la peste<sup>1253</sup>. Son originalité consiste donc à employer en prose une image poétique et recherchée en s'inspirant sans doute de Solon. Il reprend en effet précisément la structure de la métaphore du poète, mais en adaptant son contenu à son propos.

Autre parallèle intéressant : la métaphore de l'ulcère ne se trouve ailleurs en prose que chez Eschine, avec le verbe ἐλκοποιεῖν<sup>1254</sup>. Démosthène « fait l'ulcère » dans la cité, parce qu'Eschine l'accuse d'attiser de nouveau les vieilles haines intestines entre oligarques et

<sup>1249</sup> Cf. Démosthène, *Amb.*, 255. Ils se trouvent qualifiés quant à eux par la « folie » (*ibid.*).

<sup>1250</sup> Τοῦτ' ἤδη πάση πόλει ἔρχεται ἔλκος ἀφυκτον (« Voilà l'ulcère inguérissable qui vient maintenant pour toute la cité »), Démosthène, *Amb.*, 255 (trad. G. Mathieu).

<sup>1251</sup> « Voilà ce que mon cœur m'ordonna d'enseigner aux Athéniens : les mauvaises lois apportent à la cité bien des maux ; les bonnes lois font voir en tout l'ordre et la discipline ; elles mettent souvent des entraves à l'injustice, aplanissent les sentiers abrupts, font cesser la convoitise et disparaître la démesure, dessèchent en leur croissance les fleurs de l'égarément, redressent les arrêts tortueux, adoucissent les actes de l'orgueil, font cesser ceux de la dissension et l'amertume de la pénible discorde. », *ibid.* (*id.*). Sur l'« eunomie », cf. Jaeger, 1960 = 1966 ; Irwin, 2005, p. 83-198 ; Blaise, 2006 ; Raaflaub, 2006.

<sup>1252</sup> Démosthène, *Amb.*, 255.

<sup>1253</sup> Sur tous ces points, cf. Rowe, 1972.

<sup>1254</sup> σὺ δὲ ἐλκοποιεῖς, καὶ μᾶλλον σοι μέλει τῶν αὐθημερῶν λόγων, ἢ τῆς σωτηρίας τῆς πόλεως. (« Toi, au contraire, tu entretiens de vieilles blessures, et te préoccupes davantage de tes discours de la journée que du salut de l'état. »), Eschine, *Ctés.*, 208 (trad. V. Martin et G. de Budé).

démocrates, qui avaient éclaté en guerre civile à l'issue de la guerre du Péloponnèse ; Démosthène accuse en effet Eschine de tendances oligarchiques<sup>1255</sup>. Si l'idée générale est donc la même que dans l'image de l'ulcère que Démosthène applique à Eschine – un homme politique travaille dans son propre intérêt au détriment de celui de la cité, comme une maladie qui la ronge de l'intérieur –, l'analogie demeure différente. Là où Eschine sollicite le schéma traditionnel de la *στάσις*<sup>1256</sup>, Démosthène reprend en effet celui de la « cinquième colonne » : la maladie travaille l'organisme de la cité en relation avec un intérêt étranger, celui de Philippe, qui constitue un autre ulcère, étroitement lié au premier. Nous retrouvons ainsi le schéma original et caractéristique de la double maladie, à la fois intérieure et extérieure, que nous dégagions à propos de la métaphore filée du *Sur l'ambassade*<sup>1257</sup>. De même, le schéma présenté ici par Eschine est caractéristique de son usage des métaphores médicales : il utilisait déjà exactement le même dans son propre discours *Sur l'ambassade*, avec la même référence au parti démocrate en exil à Phylé et au fameux slogan *μη μνησικαχείν*<sup>1258</sup>. La référence internationale est systématiquement évacuée au profit d'une grille de lecture historique purement interne.

Etant donné que les deux orateurs utilisent des métaphores de l'ulcère au cours du même procès sur la couronne, il n'est pas impossible qu'il s'agisse d'un jeu rhétorique où l'un répond à l'autre. Dans quel sens ? Aucun des deux n'a le privilège de l'antériorité dans ce domaine métaphorique. La question demeure donc ouverte : soit Démosthène a répondu sur le vif aux propos d'Eschine, parce que celui-ci, en qualité d'accusateur, parlait le premier – et nous aurions donc la trace d'une révision du discours *a posteriori*, destinée en l'occurrence à intégrer des improvisations ; soit, dans le même ordre d'idée, Eschine répond à Démosthène en révisant son propre discours ; à moins que ce ne soit Démosthène qui réponde après coup à Eschine... Bref, la question est insoluble, sauf à ce que l'interprète exprime une préférence nécessairement subjective ! L'essentiel réside ailleurs : à moins que l'on ne croie aux coïncidences, les différentes hypothèses convergent vers l'idée d'une révision des discours, qui est aujourd'hui généralement admise par les érudits, au moins en ce qui concerne le *Contre Ctésiphon* et le *Sur la couronne*<sup>1259</sup>.

<sup>1255</sup> Voir par exemple, Démosthène, *Amb.*, 314.

<sup>1256</sup> Eschine, *Ctés.*, 207-8,

<sup>1257</sup> Démosthène, *Amb.*, 259-62 ; cf. *supra*, p. 262 *sq.*

<sup>1258</sup> Eschine, *Amb.*, 177, pour l'image (texte cité ci-dessus, p. 258, n. 1043) ; pour la reprise du slogan de réconciliation, comparez *Amb.*, 176, et *Ctés.*, 208.

<sup>1259</sup> Cette position minimale est par exemple celle de MacDowell, 2009.

Les métaphores de l'ulcère de Démosthène se caractérisent pour finir par leur connotation énergique, voire violente<sup>1260</sup>. Il faut que le(s) médecin(s), c'est-à-dire les citoyens athéniens, l'Assemblée d'une part, et les juges d'autre part, appliquent le traitement adéquat à ce type de pathologie, « cautériser » ou « inciser », comme le précise Démosthène dans sa comparaison énergique du *Contre Aristogiton I*. En ce qui concerne Philippe, il s'agissait de prendre alors les mesures que l'orateur préconisait, en particulier les mesures militaires, et pour le cas d'Eschine le traitement auquel exhorte le discours consiste dans l'atimie, le fait de « couper » Eschine de ses droits de citoyens.

#### *h) Parties pourries, fractures, déchirures, entorses*

L'image des « parties pourries » est récurrente dans les discours de Démosthène, le plus souvent couplée à celle des fractures, déchirures et autres entorses. Nous sommes ici face à une autre divergence nosologique par rapport à nos conceptions modernes : les Anciens associaient ces éléments qui pour nous relèvent de catégories distinctes. Le point commun résidait pour eux dans la représentation d'un mal caché, et plus précisément d'une plaie qui ronge le corps de l'intérieur – les fractures et autres déchirures sont susceptibles de donner lieu à des infections. Nous aurons bien sûr reconnu la définition large du concept d'ἔλκος : les images présentées dans cette section consistent un prolongement des précédentes.

**22.** Θεάσασθε τοίνυν ὡς σαθρὸν, ὡς ἔοικεν, ἐστὶ φύσει πᾶν ὃ τι ἂν μὴ δικαίως ἦ πεπραγμένον.<sup>1261</sup>

**23.** Εὐρήσει τὰ σαθρά, ὃ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τῶν ἐκείνου πραγμάτων αὐτὸς ὁ πόλεμος, ἂν ἐπιχειρῶμεν.<sup>1262</sup>

**24.** Ὡσπερ τὰ ῥήγματα καὶ τὰ σπᾶσματα, ὅταν τι κακὸν τὸ σῶμα λάβῃ, τότε κινεῖται.<sup>1263</sup>

<sup>1260</sup> Cf. Brock, 2013, p. 164, qui note la violence des images médicales chez Démosthène. Cf. en effet nos analyses, ci-dessous, p. 350 *sq.*

<sup>1261</sup> « Voyez combien est naturellement pourri, à ce qu'il semble, tout ce qui n'est pas fait selon la justice. », Démosthène, *Cour.*, 227 (trad. G. Mathieu modifiée).

<sup>1262</sup> « Ce qu'il y a de pourri dans la situation de l'ennemi, Athéniens, c'est la guerre même qui le découvrira, pour peu que nous l'entreprenions. », *I Phil.*, 44 (trad. M. Croiset modifiée).

<sup>1263</sup> « C'est comme les fractures et les déchirures de muscles qui se réveillent quand le corps est atteint de quelque mal. », *Cour.*, 198 (trad. G. Mathieu).

25. Ὡσπερ γὰρ ἐν τοῖς σώμασιν, τέως μὲν ἂν ἐρῶμενος ἦ τις, οὐδὲν ἐπαισθάνεται, ἐπὰν δ' ἀρρώστημά τι συμβῆ, πάντα κινεῖται, κὰν ῥήγμα κὰν στρέμμα κὰν ἄλλο τι τῶν ὑπαρχόντων σαθρὸν ἦ, οὕτω καὶ τῶν πόλεων καὶ τῶν τυράννων, ἕως μὲν ἂν ἕξω πολεμῶσιν, ἀφανῆ τὰ κακὰ τοῖς πολλοῖς ἐστίν, ἐπειδὰν δ' ὄμορος πόλεμος συμπλακῆ, πάντ' ἐποίησεν ἔκδηλα.<sup>1264</sup>

26. Συμβαίνει γὰρ ὥσπερ ἐν τοῖς σώμασιν ἡμῶν, ὅταν μὲν ἐρῶμενος ἦ τις, οὐδὲν ἐπαισθάνεται τῶν καθ' ἕκαστα σαθρῶν, ἐπὰν δ' ἀρρώσθη, πάντα κινεῖται, κὰν ῥήγμα κὰν στρέμμα, κὰν ἄλλο τι τῶν ὑπαρχόντων ἢ μὴ τελέως ὑγιεινὸν, οὕτω καὶ τῶν βασιλειῶν καὶ ἀπασῶν τῶν δυναστειῶν, ἕως μὲν ἂν τοῖς πολέμοις κατορθῶσιν, ἀφανῆ τὰ κακὰ ἐστὶ τοῖς πολλοῖς, ἐπὰν δέ τι πταίσωσιν, – ὃ νῦν παθεῖν εἰκὸς ἐκείνων μείζον φορτίον ἢ καθ' αὐτὸν αἰρούμενον – γίνεταί φανερά τὰ δυσχερῆ πάντα τοῖς ἀπασιν.<sup>1265</sup>

Nous constatons que nous avons affaire à deux métaphores différentes dans les trois premières occurrences, qui se trouvent finalement articulées par Démosthène dans les deux autres. Il apparaît donc que le terme σαθρόν constitue une désignation générique, tout comme νόσος ou νόσημα, pour toute sorte de lésions internes dont les fractures, entorses et déchirures représentent des espèces, comme le montre son utilisation en fin d'énumération dans le passage de la *Deuxième Olynthienne* – κὰν ἄλλο τι τῶν ὑπαρχόντων σαθρὸν (« lésion locale quelle qu'elle soit ») –, ainsi que son explicitation par les lésions spécifiques dans la *Réplique à la lettre de Philippe*, où τῶν καθ' ἕκαστα σαθρῶν (« les lésions qui affectent tel ou tel organe ») est développé par κὰν ῥήγμα κὰν στρέμμα, κὰν ἄλλο τι τῶν ὑπαρχόντων ἢ μὴ τελέως ὑγιεινὸν. C'est ce que confirme en outre l'analyse du sens médical de cet adjectif, à partir de la forme substantivée au neutre pluriel τὰ σαθρά employée dans la deuxième occurrence.

Σαθρός, ἄ, ὄν signifie en effet « en mauvais état »<sup>1266</sup>, « pourri », c'est-à-dire au sens propre, d'une part « en mauvaise santé », et d'autre part, à propos d'un vase, « fêlé »<sup>1267</sup>. En ce

<sup>1264</sup> « Il en est de ceci comme du corps humain. Tant qu'on est en bonne santé, on ne remarque en soi rien de particulier ; qu'une maladie survienne, tout se réveille, fractures, entorses, lésion locale quelle qu'elle soit. C'est ce qui arrive aussi aux Etats et aux tyrans. Tant qu'ils font la guerre au dehors, ce qu'il y a en eux de morbide demeure caché à presque tous les yeux ; mais que la guerre éclate sur leurs frontières, et brusquement elle éclaire tout. », *II Ol.*, 21 (trad. M. Croiset).

<sup>1265</sup> « Il en est de cela comme de ce qui se passe dans le corps humain. Tant qu'on est en bonne santé, on ne s'aperçoit pas des lésions qui affectent tel ou tel organe. Que l'on tombe malade, aussitôt tout se réveille, fracture, entorse, tout ce qui en nous n'est pas absolument sain. C'est ce qui arrive aussi aux royautes et à toutes les formes de puissance ; tant que leurs armes sont heureuses, leur mal intérieur n'est pas aperçu du grand nombre ; mais au premier échec, – et on peut s'attendre à l'échec prochain de cet homme qui soulève un fardeau trop lourd pour lui, – le jour se fait sur leurs misères et les révèle à tous. », *Rép.*, 14 (*id.* modifiée).

<sup>1266</sup> Chantraine, 1999, s.v., p. 984.

<sup>1267</sup> Cf. LSJ, s.v., 1 et 2.



qui concerne la première acception, qui seule nous retiendra ici, nous trouvons effectivement l'adjectif substantivé au neutre pluriel en ce sens médical de « parties malades » dans le traité hippocratique *Du régime*, dans une comparaison de l'art du cordonnier avec celui du médecin, afin de donner une sorte de définition de ce dernier. Ceci prouve la généralité du sens de ce mot en médecine, et offre de surcroît une illustration de son emploi métaphorique à partir de cette acception médicale :

Σκυτεῖς (...) τάμνοντες δὲ καὶ κεντέοντες τὰ σαθρὰ ὑγίεια ποιέουσι. (...) κεντεόμενοι τε καὶ ταμνόμενοι τὰ σαθρὰ ὑπὸ τῶν ἰητρῶν ὑγιάζονται<sup>1268</sup>.

L'utilisation métaphorique de l'adjectif en général présente une difficulté pour l'analyse en raison de cette dualité du sens propre entre « malade » et « fêlé » : auquel doit-on le rapporter ? En l'absence de critère de distinction clair et précis, il paraît prudent de s'en remettre au contexte lorsque c'est possible, en examinant le type de champ métaphorique dans lequel s'inscrit une occurrence donnée. Sans prendre encore en compte cette distinction de filiation, nous pouvons toutefois remarquer que l'emploi figuré de cet adjectif se rencontre rarement en prose : on peut citer une occurrence chez Hérodote<sup>1269</sup>. Seul Platon l'utilise à plusieurs reprises<sup>1270</sup>, ce qui, en raison de la volonté de recherche stylistique de celui-ci, s'accorde en réalité avec la caractéristique de l'usage métaphorique de ce terme, à savoir qu'il appartient au registre poétique<sup>1271</sup>, et en particulier à la tragédie d'Euripide<sup>1272</sup>.

En outre, les passages où la métaphore revêt un sens politique sont peu nombreux. C'est le cas chez Hérodote, dans le discours que Miltiade tient au polémarque Callimachos d'Aphidna afin de le convaincre de se rallier à sa stratégie, à savoir engager le combat : Athènes conservera plus sûrement toutes ses chances de remporter la victoire (...) ἦν δὲ συμβάλωμεν πρὶν τι καὶ σαθρὸν Ἀθηναίων μετεξετέροισι ἐγγενέσθαι...<sup>1273</sup>. Le terme désigne ici métaphoriquement tous les sentiments défaitistes ainsi que les intentions de trahir. Rien ne permet cependant dans le contexte de déterminer si le métaphorisant se situe plutôt du côté de la médecine ou du côté de la céramique. Il en va de même pour un passage des *Lois* de

<sup>1268</sup> « Les cordonniers (...) coupant et perçant, [ils] rendent sain ce qui est pourri. (...) En perçant et en coupant, les médecins guérissent ce qui est pourri. », Hippocrate, *Du régime* I, xv, 1-2 (Joly, 1967 (CUF VI/1), 15, 5-7 et 9-10 ; Littré VI, 490, 5-6 et 8-9).

<sup>1269</sup> Hérodote, VI, 109, 23-24.

<sup>1270</sup> Platon, *Euthyphron* 5 c 1 ; *Théétète*, 179 d 3 ; *Philèbe* 55 c 7 ; *Lois* V, 736 e 7.

<sup>1271</sup> Par exemple Pindare, *Néméennes* VIII, 34.

<sup>1272</sup> Euripide, *Hécube*, 1190 ; *Rhésos*, 639 ; *Suppliantes*, 1064 ; *Bacchantes*, 487.

<sup>1273</sup> « (...) mais, si nous engageons le combat sans attendre qu'il y ait chez certains Athéniens quelque chose de pourri... », Hérodote, VI, 109, 23-24 (trad. Ph.-E. Legrand).

Platon traitant du partage des terres et des remises de dettes, où un comportement guidé par l'absence de cupidité et par la justice<sup>1274</sup> se trouve présenté comme le « fondement » de la cité. Dans le cas contraire, celui-ci sera « pourri »<sup>1275</sup> et donc la cité difficile à fonder. On peut néanmoins pencher dans ce cas pour la métaphore médicale en raison de l'importance du paradigme médical pour la cité dans tout ce dialogue, paradigme qui apparaît d'ailleurs un peu avant notre passage<sup>1276</sup>. Enfin, le doute n'est plus permis pour la dernière occurrence de cette métaphore, cette fois dans le *Gorgias*, où Platon développe explicitement le sens médical du métaphorisant pour désigner l'état de l'âme de l'homme injuste<sup>1277</sup> ; mais nous avons alors quitté le domaine politique.

Nous constatons donc, d'une part, que le sens figuré de cet adjectif demeure suffisamment circonscrit au registre poétique pour être toujours ressenti comme du domaine de la métaphore. Chez Démosthène, celle-ci apparaît d'autre part tout à fait active et remarquable dans son expressivité, surtout pour deux raisons : du fait, tout d'abord, de sa forme grammaticale, puisque nous avons vu que le neutre pluriel substantivé s'emploie spécifiquement dans une acception médicale dont ce passage de la *Première Philippique* constitue la seule occurrence métaphorique ; ensuite, et plus généralement, parce que l'adjectif entendu au sens médical n'exprime que rarement une métaphore du politique. Or il n'est pas douteux que Démosthène ait celle-ci en vue, en raison du métaphorisé.

En effet, hormis la première occurrence, où la métaphore de la « pourriture » s'applique à un raisonnement sophistique et fallacieux d'Eschine<sup>1278</sup>, le paradigme médical sert dans tous les autres cas à exprimer une même idée, celle d'une lésion intérieure, donc

<sup>1274</sup> (...) διὰ τοῦ μὴ φιλοχρηματεῖν μετὰ δίκης... (« (...) par un désintéressement soucieux de justice... »), Platon, *Lois*, V, 737 a 4-5 (trad. E. des Places).

<sup>1275</sup> (...) ταύτης δὲ σαθοῦς οὐσης τῆς μεταβάσεως, οὐκ εὐπορος ἢ μετὰ ταῦτα πολιτικὴ πράξις οὐδεμῶ γίγνοιτ' ἂν πόλει. (« (...) mais si le fondement est ruineux, la vie politique ne saurait ensuite être facile pour aucune cité. »), *ibid.*, 736 e 7 (*id.*).

<sup>1276</sup> (...) ὅσοι διὰ τὴν τῆς τροφῆς ἀπορίαν τοῖς ἡγεμόσιν ἐπὶ τὰ τῶν ἐχόντων μὴ ἔχοντες ἐτοίμους αὐτοὺς ἐνδείκνυνται παρεσκευασκότες ἔπεσθαι, τούτοις ὡς νοσήματι πόλεως ἐμπεφυκότες... (« (...) tous ceux que leur indigence rend prêts à suivre leurs chefs pour marcher en armes, eux qui n'ont rien, contre les biens de ceux qui possèdent, on les traite comme un mal intérieur de la cité... »), *ibid.*, 735 e 5-736 a 1 (*id.*).

<sup>1277</sup> Ἄγνοῶν γε, ὡς ἔοικεν, οἶόν ἐστιν ἢ ὑγίεια καὶ ἀρετὴ σώματος. Κινδυνεύουσι γὰρ ἐκ τῶν νῦν ἡμῖν ὠμολογημένων τοιοῦτόν τι ποιεῖν καὶ οἱ τὴν δίκην φεύγοντες, ὃ Πῶλε, τὸ ἀλγεινὸν αὐτοῦ καθορᾶν, πρὸς δὲ τὸ ὠφέλιμον τυφλῶς ἔχειν καὶ ἀγνοεῖν ὅσῳ ἀθλιώτερόν ἐστι μὴ ὑγιῶς σώματος μὴ ὑγιεῖ ψυχῆ συνοικεῖν, ἀλλὰ σαθοῦ καὶ ἀδίκῳ καὶ ἀνοσίῳ. (« C'est sans doute qu'il ne saurait pas le prix de la santé et d'une bonne constitution. A en juger par les principes que nous avons reconnus vrais, ceux qui cherchent à ne pas rendre de comptes à la justice, Polos, pourraient bien être également des gens qui voient ce qu'elle comporte de douloureux, mais qui sont aveugles sur ce qu'elle a d'utile, et qui ne savent pas combien plus lamentable est la compagnie d'une âme malsaine, c'est-à-dire corrompue, injuste et impure, que celle d'un corps malsain. »), Platon, *Gorgias*, 479 b 3-c 1 (trad. A. Croiset). La comparaison médicale débute en 479 a 5.

<sup>1278</sup> Εἶτα σοφίζεται καὶ φησὶ προσήκειν (...) οὕτω καὶ νῦν τοῖς ἐκ τοῦ λόγου φαινομένοις προσθέσθαι. (« Puis il fait le sophiste : il convient, prétend-il, (...) que de même maintenant vous vous rendiez à l'évidence du raisonnement. »), Démosthène, *Cour.*, 227 (trad. G. Mathieu modifiée). Le passage précède immédiatement la métaphore.

cachée, comme c'est le cas d'une entorse, d'une fracture, d'une déchirure, que l'irruption d'une autre maladie révèle chez le malade en en réveillant la douleur<sup>1279</sup>. Démosthène élabore par là une configuration métaphorique qui lui est propre, ce qui constitue un autre élément important témoignant de l'originalité de la métaphore. Une seule autre image médicale, employée par Platon dans la *République*, se rapproche de l'analogie mise en place ici, mais seulement en ce qui concerne l'idée générale d'une impulsion extérieure provoquant des troubles à l'intérieur d'un corps enclin à tomber malade. Il s'agit du processus d'avènement de la démocratie à partir d'une guerre civile née d'une « impulsion extérieure », qui oppose les pauvres au parti des riches oligarques :

Οὐκοῦν ὥσπερ σῶμα νοσῶδες μικρᾶς ῥοπῆς ἔξωθεν δεῖται προλαβέσθαι πρὸς τὸ κάμνειν, ἐνίοτε δὲ καὶ ἄνευ τῶν ἔξω στασιάζει αὐτὸ αὐτῷ, οὕτω δὴ καὶ ἡ κατὰ ταῦτὰ ἐκείνῳ διακειμένη πόλις ἀπὸ μικρᾶς προφάσεως, ἔξωθεν ἐπαγομένων ἢ τῶν ἐτέρων ἐξ ὀλιγαρχουμένης, νοσεῖ τε καὶ αὐτὴ αὐτῇ μάχεται, ἐνίοτε δὲ καὶ ἄνευ τῶν ἔξω στασιάζει ;<sup>1280</sup>

La comparaison de *Sur la couronne*, tout d'abord, se trouve quelque peu à part, car elle concerne Eschine : il représente ces « fractures » et ces « déchirures » cachées à l'intérieur du malade – entendons qu'il s'agit d'un traître vendu à Philippe qui fait mine de ne pas participer à la vie politique d'Athènes lorsque tout va bien –, mais qui « se réveillent » (κινεῖται) – c'est-à-dire qu'il reprend la parole à l'assemblée pour proposer des mesures contraires à l'intérêt de la cité lorsque celle-ci subit un revers, à savoir lorsque le roi de Macédoine mène à bien une entreprise<sup>1281</sup>. Nous retrouvons sur ce point la métaphore de

<sup>1279</sup> Nous ne suivons pas Gotteland, 2003, p. 239, qui affirme que la guerre civile/lésion interne « ne correspond pas à une dégradation naturelle » mais serait due uniquement à l'action d'une force extérieure. Cette analyse est contraire, non seulement aux conceptions médicales de l'époque, selon lesquelles la maladie résulte d'un déséquilibre interne de l'organisme, causé par un régime inadapté ou de mauvaises conditions atmosphériques (cf. Kosak, 2000, p. 38), mais encore à l'image de Démosthène : les fractures doivent être replacées dans la perspective plus générale des « parties pourries », que l'agent extérieur ne fait que révéler. La Macédoine est déjà malade, mais le mal couve, grandit, invisible ; l'ulcère est présent, mais il n'a pas éclaté. Voir *infra*, p. 309-10.

<sup>1280</sup> « Et comme il suffit à un corps débile d'un petit ébranlement du dehors pour tomber malade, que parfois même des troubles y éclatent sans cause extérieure, ainsi un Etat, dans une situation analogue, devient à la moindre occasion la proie de la maladie et de la guerre intestine, tandis que chaque parti appelle des secours du dehors, les uns d'un Etat oligarchique, les autres d'un Etat démocratique ; parfois même la discorde s'y déchaîne en dehors de toute ingérence étrangère. », Platon, *Rép.*, VIII, 556 e 3-9 (trad. E. Chambry).

<sup>1281</sup> (...) Καὶ ὅτῳ συνεννόησιν οἱ αὐτοὶ καιροὶ καὶ τοῖς τῆς πόλεως ἔχθοις, οὐκ ἔνι τοῦτον εὖνουν εἶναι τῇ πατρίδι. Δηλοῖς δὲ καὶ ἐξ ὧν ζῆς καὶ ποιεῖς καὶ πολιτεύει καὶ πάλιν οὐ πολιτεύει. Πράττεται τι τῶν ὑμῖν δοκούντων συμφέρειν ; ἀφωνος Αἰσχίνης. Ἀντέκρουσέ τι καὶ γέγον' οἷον οὐκ ἔδει ; πάρεστιν Αἰσχίνης. (« (...) quiconque a tiré avantage des mêmes circonstances que les ennemis de son pays, ne peut être dévoué à sa patrie. Tu le montres par ta vie, par tes actions, par ta politique, et aussi par ton éloignement de la politique. On fait quelque chose qui semble vous être utile ? Eschine est muet. Il y a un obstacle et il se produit

l'ulcère, avec l'idée de « tranquillité gangrenée »<sup>1282</sup>. Mais Démosthène a recours dans ce passage à d'autres termes techniques du vocabulaire médical, désignant les lésions affectant les os ou « fractures » (ὀήγματα)<sup>1283</sup> et celles qui touchent les muscles ou « déchirures » (σπάσματα)<sup>1284</sup>, à côté du terme plus général κακὸν pris dans son sens médical<sup>1285</sup>. En outre, les termes ὀήγματα et σπάσματα se trouvent parfois associés plus ou moins étroitement dans le corpus hippocratique au sein d'une même maladie<sup>1286</sup>.

Les autres occurrences possèdent une forte unité : elles reprennent ce schéma pour base, mais en en modifiant les données au service d'une même idée, la vulnérabilité de Philippe. Désormais, c'est lui qui représente le malade, explicitement dans la métaphore de la *Première Philippique* (ἐκείνου), et sous le masque de la sentence gnomique dans les comparaisons de la *Deuxième Olynthienne* et de la *Réplique à la lettre de Philippe*<sup>1287</sup>, souffrant de lésions (τὰ σαθρὰ) dans le premier texte, auxquelles viennent s'ajouter dans les deux autres les affections spécifiques présentées seules dans le passage précédent du *Sur la Couronne*. Démosthène introduit une variation en substituant à σπάσματα le terme tout aussi technique στρέμμα, « entorse »<sup>1288</sup>, qui reste dans le même ordre d'idée, à savoir une affection des fibres (muscles et tendons).

Il s'agit des points faibles du roi que Démosthène analyse longuement dans la *Première Philippique*<sup>1289</sup>. La guerre, surtout celle qui se déroule sur le territoire de l'ennemi, que l'orateur exhorte ses concitoyens à entreprendre<sup>1290</sup>, constitue la maladie nouvelle qui

---

ce qui n'aurait pas dû arriver ? Eschine est présent. »), Démosthène, *Cour.*, 198 (trad. G. Mathieu). La comparaison suit ce passage.

<sup>1282</sup> Cf. ci-dessus, p. 297 sq.

<sup>1283</sup> Cf. notamment, Hippocrate, *Airs, eaux, lieux* IV, 4 (Jouanna, 1996 (CUF II/2), 195, 8-9 ; Littré II, 22, 9) ; *Des Vents*, XI, 1 (Jouanna, 1988 (CUF V/1), 119, 3 ; Littré VI, 108, 8) ; *Des Maladies I*, 20 (Littré VI, 176, 20).

<sup>1284</sup> Cf. par exemple *Des Maladies I*, 20 (Littré VI, 176, 19) ; *Du régime* II, LXIV, 1 (Joly, 1967 (CUF VI/1), 64, 17 ; Littré VI, 580, 5) ; *Aphorismes* V, 25 (Littré IV, 540).

<sup>1285</sup> Cf. ci-dessus, p. 287, avec la n. 1188.

<sup>1286</sup> C'est le cas dans Hippocrate, *Des Maladies I*, 20, où les premières sont causes des secondes ou, si l'on préfère, où les secondes sont des symptômes des premières : Ἐνίοισι δὲ ὀκόταν ἀσθενέα γένηται τὰ σπάσματα ἐν τῆσι σαρξίν ἢ ἐν τῆσι φλεβίν, οὐκ ἐκπίσκειται, ἀλλὰ γίνεται ἀλγήματα πολυχρόνια, ἃ καὶ καλέουσι ὀήγματα. (« Chez quelques-uns, quand les convulsions dans les chairs ou dans les veines sont faibles, il n'y a pas suppuration, mais il surgit des douleurs de longue durée qu'on appelle aussi ruptures. », Littré VI, 176, 18-20).

<sup>1287</sup> Les corps affectés par les lésions sont respectivement « (...) les cités et les tyrans... » ((...) καὶ τῶν πόλεων καὶ τῶν τυράννων..., Démosthène, *II Ol.*, 21) et « (...) les royautes et l'ensemble des puissances... » ((...) καὶ τῶν βασιλειῶν καὶ ἀπασῶν τῶ δυνασκειῶν..., *Rép.*, 14). Mais il vient d'être nommé question de Philippe à chaque fois.

<sup>1288</sup> Voir par exemple, Hippocrate, *De l'Officine du médecin*, 23 (Littré III, 328, 6).

<sup>1289</sup> Démosthène, *I Phil.*, 8-12.

<sup>1290</sup> (...) αὐτὸς ὁ πόλεμος, ἂν ἐπαχειώμεν, *ibid.*, 44 ; (...) οὕτω καὶ τῶν πόλεων καὶ τῶν τυράννων, ἕως μὲν ἂν ἔξω πολεμῶσιν, ἀφανῆ τὰ κακὰ τοῖς πολλοῖς ἐστίν, ἐπειδὴν δ' ὁμορος πόλεμος συμπλακῆ, πάντ' ἐποίησεν ἔκδηλα., *II Ol.*, 21 ; (...) οὕτω καὶ τῶν βασιλειῶν καὶ ἀπασῶν τῶν δυνασκειῶν, ἕως μὲν ἂν τοῖς πολέμοις κατορθῶσιν, ἀφανῆ τὰ κακὰ ἐστὶ τοῖς πολλοῖς, ἐπὶ δὲ τι ππαισῶσιν, – ὃ νῦν παθεῖν εἰκόσ

vient de l'extérieur les réveiller et les révéler. L'image opère par conséquent un renversement frappant des rôles par rapport aux précédentes<sup>1291</sup> : ce sont ici les Athéniens, au travers de la guerre qu'il veut leur voir mener, que Démosthène place du côté de la maladie, alors qu'il donne à Philippe le rôle du malade. Il faut que les Athéniens se transforment pour ce dernier en maladie, afin de déclencher les lésions qui minent en secret son royaume de l'intérieur, et qui à leur tour viendront appuyer l'épidémie extérieure et rendre son effet d'autant plus foudroyant.

La première des trois images se trouve explicitée en ce sens par les deux comparaisons développées de la *Deuxième Olynthienne* et de la *Réplique à la lettre de Philippe*, à grand renfort de vocabulaire médical dans le comparant et de syllepse dans le comparé. De fait, dans la première, la correspondance entre les deux termes de la comparaison se déploie en deux membres strictement parallèles du point de vue syntaxique : chacun débute par un adverbe de comparaison et comprend une parataxe qui met en opposition deux propositions subordonnées temporelles elles-mêmes en strict parallélisme, exprimant respectivement la situation avant la crise et son irruption, suivies d'une proposition principale<sup>1292</sup> qui indique l'état du corps. Du point de vue de l'analogie, le premier membre présente le comparant, à savoir le corps et la maladie qui s'abat sur lui en révélant ses multiples lésions. Outre les noms précis exprimant la lésion et ses espèces, nous relevons tout d'abord le « corps » (ἐν τοῖς σώμασιν) et la perception physique (ἐπαισθάνεται, κινεῖται), le terme rare et technique ἄρρωσθημα pour désigner la maladie<sup>1293</sup>, qui est opposé, par jeu étymologique redoublé par une paronomase, à ἔρρωμένος, autre vocable médical signifiant « en bonne santé »<sup>1294</sup>. Le substantif τὰ κακά, enfin, permet de filer habilement l'image dans le comparé, grâce à une syllepse entre son sens courant de « malheur » et celui, médical, de « maladie »<sup>1295</sup> ; il correspond, au niveau du comparant, aux trois termes désignant les lésions, organisés dans un

---

ἐκείνον μείζον φορτίον ἢ καθ' αὐτὸν αἰρούμενον – γίνεταί φανερά τὰ δυσχερῆ πάντα τοῖς ἅπασιν., *Rép.*, 14.

<sup>1291</sup> Cf. en particulier la comparaison avec la fièvre (p. 35) et la première occurrence de la métaphore de l'ulcère (p. 42).

<sup>1292</sup> Ὡσπερ (...), τέως μὲν ἂν (...), ἐπὶ δ' (...), οὕτω (...), ἕως μὲν ἂν (...), ἐπειδὴ δ' (...), Démosthène, *II. Ol.*, 21.

<sup>1293</sup> En dehors des traités hippocratiques (*Des Vents*, IX, 1 ; XV, 2 (Jouanna, 1988 (CUF V/1), 115, 11 et 124, 17-125, 1 ; Littré VI, 104, 5 et 114, 18) ; *Epidémies VI*, VIII, 31 (Littré V, 356, 2) ; etc.) et des traités biologiques d'Aristote (*Parties des animaux*, III, 9, 671 b 9 ; *Histoire des animaux*, VIII, 24, 604 b 8 ; etc.), où il est fréquent, le terme ne se rencontre que rarement : Hypéride, *Contre Athénogène*, 15 (dans la citation d'un texte de loi concernant la condition des esclaves) ; Ménandre, *Le Bouclier*, 345 (337). Nous le retrouvons une seule fois chez le Pseudo-Démosthène, dans le *Contre Aristogiton II*, 26.

<sup>1294</sup> Il s'agit du participe parfait passif du verbe ῥώννυμι employé comme adjectif, signifiant « se bien porter » (cf. Chantraine, 1999, s.v. ῥώννυμι, p. 981). Cf. LSJ, s.v. ἔρρωμένος.

<sup>1295</sup> Cf. ci-dessus, p. 287, avec la n. 1188.

but d'amplification rhétorique selon un rythme ternaire et une gradation ascendante, à la fois du point de vue rythmique et du point de vue du sens (κἄν ῥήγμα κἄν στρέμμα κἄν ἄλλο τι τῶν ὑπαρχόντων σαθρὸν ἦ)<sup>1296</sup>. Il s'agit par là pour Démosthène d'insister sur le manque d'assise du pouvoir de Philippe, en raison des rivalités qui l'opposent à ses amis ou généraux, et du manque d'unité entre le roi et son peuple : une défaite ferait éclater ces tensions, cette maladie qui couve. En un mot, la Macédoine n'est soudée selon Démosthène par aucun sentiment national, elle ne connaît pas d'unité morale<sup>1297</sup>.

Démosthène était visiblement satisfait de son image, au point de la reprendre presque mot pour mot dans la *Réplique à la lettre de Philippe*, si l'on excepte les retouches stylistiques qu'il y apporte, caractéristiques de tout le morceau, afin d'atténuer la véhémence (δεινότης) de la *Deuxième Olynthienne*.

Nous pouvons noter l'ajout au champ lexical de la médecine ou de la santé, dans le comparant, de l'adjectif ὑγιεινὸν, « sain, en bonne santé », ainsi qu'une légère altération du paradigme mis en œuvre par Démosthène : dans le comparé, il ne s'agit plus de « guerroyer à l'extérieur » mais de « mener des campagnes victorieuses », ni de porter la guerre aux frontières de l'ennemi mais d'envisager plus généralement un échec du roi<sup>1298</sup>. Cette dernière modification affaiblit quelque peu l'acuité du propos de Démosthène en le décontextualisant,

<sup>1296</sup> Comme souvent chez Démosthène, le terme le plus général, en effet, arrive en dernier : il offre le genre qui subsume les deux maladies spécifiques précédentes. L'aspect rhétorique de cette coordination se trouve confirmé par la comparaison du *Sur la couronne*, 198, qui propose un élargissement similaire à partir du même mot (τὰ ῥήγματα καὶ τὰ σπάσματα) ; la structure syntaxique générale des deux comparaisons est en outre la même, et elles prennent appui sur les mêmes mots, avec des expressions synonymes : Ὡσπερ τὰ ῥήγματα καὶ τὰ σπάσματα, ὅταν τι κακὸν τὸ σῶμα λάβῃ, τότε κινεῖται. », *Cour.*, 198 ; Ὡσπερ γὰρ ἐν τοῖς σώμασιν (...), ἐπὶ δ' ἀρρώστημά τι συμβῆ, πάντα κινεῖται, κἄν ῥήγμα κἄν στρέμμα κἄν ἄλλο τι τῶν ὑπαρχόντων σαθρὸν ἦ..., *II Ol.*, 21 (nous soulignons). Or les comparés sont différents. Cette constatation, ajoutée au fait que Démosthène ne développe pas d'analogie systématique en distinguant, au niveau des comparés de chaque discours, des éléments correspondant à chaque type d'affection évoquée (c'est net dans la *Deuxième Olynthienne*, où à l'énumération ternaire ne correspondent que les vagues τὰ κακὰ et πάντα) – ce qui aurait transformé notamment la comparaison de ce discours, déjà développée, en une image fastidieuse et lourde –, nous conduit à réfuter l'interprétation de Gotteland, 2003, p. 239-40, qui établit précisément pour la *Deuxième Olynthienne* (le passage du *Sur la couronne* n'est pas évoqué) ces correspondances terme à terme que le texte ne contient pas. L'auteur franchit sans doute le pas, poussée par la nécessité d'illustrer sa thèse, selon laquelle « la métaphore médicale » est pour les orateurs « un moyen privilégié de penser la crise politique » et « nourrit » à ce titre « leur analyse du phénomène » (Gotteland, 2003, p. 237). Dans cette perspective, seule l'idée générale exprimée par la comparaison est valable ; tout le reste n'est que rhétorique.

<sup>1297</sup> Cf. Démosthène, *II Ol.*, 15-9. Jaeger, 1938, p. 138, définit bien ce sens de la comparaison, qui entend illustrer l'idée que « the moral structure of any political power is an essential determining factor in its permanence » (nous soulignons). Cette pièce est à verser au dossier de nos arguments ci-dessus, n. précédente, et p. 306, n. 1279. Par conséquent, il ne s'agit pas vraiment ici de la στάσις, phénomène de guerre civile propre aux cités grecques, d'autant plus que Démosthène envisage aussi (et surtout) les « tyrans », en particulier la Macédoine.

<sup>1298</sup> Nous pouvons attribuer ce changement à une volonté apologétique, ou tout au moins à une position de neutralité, vis-à-vis du père d'Alexandre, opposée bien entendu à la vision patriotique de Démosthène. C'est ce que confirment les deux autres modifications notables du passage, qui substituent les « rois » aux « tyrans » et les « puissances » aux « cités », peut-être dans ce dernier cas dans un simple souci de réactualisation des concepts de la réflexion politique.

puisqu'elle fait perdre de vue son étroite connexion d'une part avec la situation militaire, d'autre part avec les propositions de réforme stratégique que motive cette dernière, ainsi qu'avec l'exhortation à les appliquer. Selon le plan exposé dès la *Première Philippique*, il s'agit de porter la guerre en Macédoine même pour arrêter efficacement les expansions de Philippe. En outre, le second membre de la comparaison reçoit un développement supplémentaire qui permet de filer discrètement la métaphore médicale, par une syllepse sur le verbe  $\pi\alpha\theta\epsilon\acute{\iota}\nu$ <sup>1299</sup>.

Ce groupe d'images possède donc, en plus de son originalité, une unité remarquable au niveau de la forme : aussi bien la seconde métaphore que les trois comparaisons non seulement empruntent le même schème métaphorique, mais encore s'imbriquent et s'articulent, ce qui renforce l'unité du paradigme : les deux comparaisons développées réunissent la métaphore de la *Première Philippique* et la comparaison du discours *Sur la couronne*.

En ce qui concerne le fond, deux images visent Eschine et trois les faiblesses intérieures de la Macédoine ; mais une même idée traverse les deux groupes, celle du mal intérieur caché qui se trouve révélé par le truchement d'un autre mal, qui frappe de l'extérieur. Nous rejoignons ainsi les trois images de l'ulcère, dont deux s'appliquent à Philippe et à Eschine : la cohérence du réseau d'images ainsi dégagé s'avère d'autant plus grande et efficace.

Démosthène illustre une même idée ou des idées analogues par des images similaires : la rhétorique permet de mettre en œuvre une véritable communication politique. À côté de ce caractère fonctionnel, les images n'en conservent pas moins leur aspect littéraire, en raison du souci de variation manifesté par Démosthène, comme des échos qu'il ménage parfois à toute une tradition. Cet aspect atteint son paroxysme lorsque Démosthène répète la comparaison avec les fractures : cet exemple est l'indice que l'image et les idées qu'elle illustre représentent un outil tout prêt, destiné à être répété pour marteler le même message, tout en étant adapté au contexte.

---

<sup>1299</sup> Cf. ci-dessus, p. 262.

### 3) La maladie psychique : la folie

Plusieurs métaphores évoquent un individu qui n'a plus toute sa tête :

27. (...) ἐπεὶ τοῦτό γ' ἐστὶν ὑπερβολὴ μανίας.<sup>1300</sup>

28. ἐμοὶ δ', ὅς — εἴτε τις, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, βούλεται νομίσαι μανίαν (μανία γὰρ ἴσως ἐστὶν ὑπὲρ δύναμιν τι ποιεῖν), εἴτε καὶ φιλοτιμία — χορηγὸς ὑπέστην...<sup>1301</sup>

29. (...)· μανία γὰρ τοῦτό γε.<sup>1302</sup>

30. Ἄ δ' ἐγὼ πέπυσμαι μέλλειν αὐτὸν λέγειν, ἔστι μὲν ἐγγυτάτω μανίας, οὐ μὴν ἄλλ' ἴσως τῷ μηδὲν ἔχοντι δίκαιον ἄλλ' εἰπεῖν ἀνάγκη πάντα μηχανᾶσθαι.<sup>1303</sup>

31. (...) τῶν ἀπαλλαγῆναι τοῦ δήμου βουλομένων καὶ κλύδωνα καὶ μανίαν τὰ καθεστηκότα πράγμαθ' ἡγουμένων...<sup>1304</sup>

32. (...) ((...), καὶ οὐτ' ἀπόνοια Σωσικλέους οὔτε συκοφαντία Φιλοκράτους οὔτε Διώνδου καὶ Μελάντου μανία οὐτ' ἄλλ' οὐδὲν ἀπειράτον ἦν τούτοις κατ' ἐμοῦ)...<sup>1305</sup>

33. Τὸ μὲν οὖν νουθετεῖν τοῦτον μανίαν.<sup>1306</sup>

34. Εἰ μὲν γὰρ ὑπὲρ ἐκείνων, οὐδετέροις ὡς μαινομένοις πείθεσθαι προσήκει.<sup>1307</sup>

35. Καὶ διδῶσιν οἱ διδόντες οὔτε τὰ μικρὰ οὔτε τὰ πολλὰ ἀντ' οὐδενός — οὐ γὰρ οὔτω μαίνονται — ...<sup>1308</sup>

<sup>1300</sup> « (...) ; ce serait vraiment le comble de la folie. », Démosthène, *Chers.*, 28 (trad. M. Croiset).

<sup>1301</sup> « et moi, qui m'étais chargé de la chorégie – qu'on y voie une folie (c'en est peut-être une de faire plus qu'on ne peut), ou l'effet d'une noble émulation –... », *Mid.*, 69 (trad. J. Humbert). Signalons un problème de texte dans ce passage : nous retenons μανίαν, avec notamment les éditeurs de la CUF, Weil, 1883, et Dilts II, 2005, alors que certains (comme Goodwin, 1906, et MacDowell, 1990) préférèrent μανείς, forme de participe aoriste passif du verbe μαίνομαι.

<sup>1302</sup> « (...) ; ce serait de la folie. », *Amb.*, 95 (trad. G. Mathieu).

<sup>1303</sup> « Ce qu'il va dire, selon mes informations, est presque de la folie ; néanmoins il est probable que, lorsqu'on n'a rien de juste à dire, on est forcé d'user de tous les moyens. », *ibid.*, 201 (*id.*).

<sup>1304</sup> « (...) un de ces gens qui veulent se débarrasser de la démocratie, qui ne voient dans le présent état de choses que désordre et que folie... », *ibid.*, 314 (*id.*).

<sup>1305</sup> « (...) ((...)) ; il n'y eut rien, ni l'aveuglement de Sosiclès, ni le chantage de Philocratès, ni la folie furieuse de Diondas et de Mélantès, ni rien d'autre, qui ne fut expérimenté par eux contre moi. », *Cour.*, 249 (*id.*).

<sup>1306</sup> « Chercher à le corriger est de la folie ; », *I Aristog.*, 95 (*id.*).

<sup>1307</sup> « Car s'ils haïssent dans l'intérêt des étrangers, tenez-les les uns et les autres pour des égarés à qui vous devez refuser toute confiance ; », *Még.*, 23 (trad. M. Croiset).



36. Εἰ δέ τις ταύτην εἰρήνην ὑπολαμβάνει ἐξ ἧς ἐκεῖνος πάντα τ' ἄλλα λαβὼν ἐφ' ἡμᾶς ἤξει, πρῶτον μὲν μαίνεται...<sup>1309</sup>

37. Πλὴν εἰ τοῦτό τις εἴποι, μανέντες· ἄλλο γὰρ οὐκ ἔστιν εἰπεῖν.<sup>1310</sup>

38. Καίτοι εἰ μὲν ἐλάττω τούτους ἀδικεῖν ἐκείνων νομίσαι φήσεις, ἀνάγκη μαίνεσθαι σ' ὁμολογεῖν...<sup>1311</sup>

39. Περὶ ὧν οὐδὲν ἂν εἴποιμι πρὸς ὑμᾶς φλαυθρον ἐγὼ (καὶ γὰρ ἂν μαινοίμην)...<sup>1312</sup>

40. Μαίνοιτο μεντᾶν.<sup>1313</sup>

41. οὐδὲν γὰρ ὑμᾶς ἀδικεῖ, ἀλλ' ἐγὼ μαίνομαι καὶ τετύφωμαι νῦν κατηγορῶν αὐτοῦ.<sup>1314</sup>

42. Οὔτε Φιλίππου ξένον οὔτ' Αλεξάνδρου φίλον εἴποιμ' ἂν ἐγὼ σε (οὐχ οὔτω μαίνομαι)...<sup>1315</sup>

43. (...) καὶ τσαύτης παρανοίας καὶ μανίας ἐνέπλησε τοὺς ταλαιπώρους ἐκείνους ὥσθ' ...<sup>1316</sup>

44. (...) ἀλλ' εἰς τοῦτ' ἀφίχθε μωρίας ἢ παρανοίας ἢ οὐκ ἔχω τί λέγω, — πολλάκις γὰρ ἔμοιγ' ἐπελήλυθε καὶ τοῦτο φοβεῖσθαι, μή τι δαιμόνιον τὰ πράγματ' ἐλαύνῃ — ὥστε...<sup>1317</sup>

---

<sup>1308</sup> « Bien entendu, ceux qui versent cet argent ne donnent rien pour rien – ils ne sont pas si dénués de sens, – ... », *Chers.*, 25 (*id.*).

<sup>1309</sup> « Seulement, considérer comme un état de paix une situation qui permettra à Philippe, quand il aura pris tout le reste, de venir nous attaquer chez nous, c'est d'abord une folie ; », *III Phil.*, 9 (*id.*).

<sup>1310</sup> « A moins de dire que nous avons eu un moment de folie : car il n'y a pas d'autre explication possible. », *Tim.*, 58 (trad. O. Navarre et P. Orsini).

<sup>1311</sup> « Diras-tu que ce délit est, à ton avis, moins grave que le précédent ? Ce serait forcément de la démence, reconnais-le ! », *ibid.*, 122 (*id.*).

<sup>1312</sup> « Sur le compte de ces gens-là je ne dirai rien de désobligeant (ce serait folie de ma part) ; », *Mid.*, 208 (trad. J. Humbert).

<sup>1313</sup> « Il faudrait qu'il fût fou. », *Amb.*, 138 (trad. G. Mathieu).

<sup>1314</sup> « car, en ce cas, il n'est nullement coupable envers vous, c'est moi qui suis fou et aveuglé pour l'accuser. », *ibid.*, 219 (*id.*).

<sup>1315</sup> « Je ne t'appellerais pas hôte de Philippe ni ami d'Alexandre ; je ne suis pas assez fou pour cela ; », *Cour.*, 51 (*id.*).

<sup>1316</sup> « (...) et a rempli les malheureux habitants de ce pays d'une telle folie et d'une telle fureur que... », *Amb.*, 260 (*id.*). Cette métaphore est analysée ci-dessus, p. 268 *sq.*, dans le cadre de la longue métaphore filée de ce discours.

45. Ἄρα γ' ὁράτε καὶ καταμανθάνετ', ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ἐφ' ἐκάστου τούτων ἡλίγκην ἂν ὠφληκότες ἦτε παράνοιαν, εἴ τι τοιοῦτον ἐτυγχάνετ' ἐψηφισμένοι ; ἔστι γὰρ οὐχ ὑγιαίνοντων, οἶμαι, ἀνθρώπων...<sup>1318</sup>

46. (...) ὑμῶν οἴκοι μενόντων, σχολὴν ἀγόντων, ὑγιαίνοντων » – εἰ δὴ τοὺς τὰ τοιαῦτα ποιοῦντας ὑγιαίνειν φήσαιεν...<sup>1319</sup>

47. (...) ἐὰν δὲ ληρεῖν καὶ τετυφῶσθαι δοκῶ, μήτε νῦν μήτ' αὐθις ὡς ὑγιαίνοντι μοι προσέχητε.<sup>1320</sup>

48. Ἄλλ' οὔτε ταῦτα ποιήσειεν ἂν οὐδεὶς ὑγιαίνων, οἶμαι, σὺ τ' ἐκείνα λύων ἠδίκεις.<sup>1321</sup>

49. Ὅτι τοίνυν ὄλως οὐδ' ὑγιαίνοντων ἐστὶν ἀνθρώπων τοιαῦτα γράφειν ψηφίσματα καὶ διδόναι τισὶ τοιαῦτας δωρεάς...<sup>1322</sup>

50. Τί γὰρ οὗτος ὀκνήσειεν ἂν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τῶν ἀνηκέστων ἢ δεινῶν, ἄνθρωπος μαρὸς καὶ πατρικῆς ἔχθρας πρὸς τὸν δῆμον ἀνάμεστος ; Τίς δ' ἂν ἄλλος μᾶλλον (ὃ μὴ γένοιτο) ἀνατρέψειεν τὴν πόλιν εἰ λάβοιτ' ἐξουσίας ; Οὐχ ὁράθ' ὅτι τῆς φύσεως αὐτοῦ καὶ πολιτείας οὐ λογισμὸς οὐδ' αἰδῶς οὐδεμία, ἀλλ' ἀπόνοι' ἠγείται, μᾶλλον δ' ὄλον ἔστ' ἀπόνοι' ἢ τούτου πολιτεία ; Ἡ μέγιστον μὲν ἐστὶν αὐτῷ τῷ ἔχοντι κακόν, δεινὸν δὲ καὶ χαλεπὸν πάσι, πόλει δ' οὐκ ἀνεκτόν. Ὁ γὰρ ἀπονενοημένος ἅπας ἑαυτὸν μὲν προεῖται καὶ τὴν ἐκ λογισμοῦ σωτηρίαν, ἐκ δὲ τοῦ παραδόξου καὶ παραλόγου, ἐὰν ἄρα σωθῆ, σφίζεται. Τίς ἂν οὖν εὐ φρονῶν αὐτὸν ἂν ἢ τὰ τῆ πατριδι συμφέροντα ταύτη συνάψειεν ; Τίς οὐκ ἂν εἰς ὅσον δυνατὸν φεύγοι καὶ τὸν ἔχοντα ταύτην ἐκποδὼν ποιήσαιτο, ἵνα μὴδ' ἄκων αὐτῇ ποτε περιπέσῃ ; Οὐκ ἀπονοίας, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τοὺς

---

<sup>1317</sup> « A force de sottise crédulité ou de folie, ou par une disposition que je suis impuissant à définir, – car, parfois, il m'est arrivé de craindre que quelque force surnaturelle ne nous entraîne, – vous en êtes venus au point que... », *III Phil.*, 54 (trad. M. Croiset).

<sup>1318</sup> « Ne voyez-vous pas, Athéniens, ne comprenez-vous pas, dans chacun de ces cas, de quelle folie nous nous serions rendus coupables si nous avions pu voter pareille chose ? Il y a deux attitudes qui me paraissent également insensées :... », *Aristocr.*, 122 (trad. L. Gernet).

<sup>1319</sup> « (...) tandis que vous restez chez vous, inoccupés et bien portants » – si toutefois ils admettaient qu'on est sain, lorsqu'on se conduit ainsi... », *Chers.*, 36 (trad. M. Croiset).

<sup>1320</sup> « et, s'il vous paraît au contraire que je déraisonne et que je m'aveugle, alors tenez-moi pour un esprit faux et ne m'accordez plus, ni maintenant ni plus tard, aucune attention. », *III Phil.*, 20 (*id.*).

<sup>1321</sup> « Ce serait là, à mon sens, l'acte d'un fou ; mais le tien, qui annule les jugements rendus, est d'un criminel. », *Tim.*, 74 (trad. O. Navarre et P. Orsini).

<sup>1322</sup> « Je vais plus loin : il faut n'avoir même pas son bon sens pour proposer de pareils décrets et pour faire de pareils présents à certains hommes ; », *Aristocr.*, 118 (trad. L. Gernet).

ὑπὲρ πατρίδος βουλευομένους δεῖ ζητεῖν ὅτῳ κοινωνήσουσιν, ἀλλὰ νοῦ καὶ φρενῶν ἀγαθῶν καὶ προνοίας πολλῆς.<sup>1323</sup>

L'ensemble de ces métaphores développe une même image de la langue courante qui associe à un fou une personne au langage ou au comportement stupide, image qui peut prendre différentes formes<sup>1324</sup>.

Un premier groupe d'occurrences fait intervenir le nom *μανία*, « folie » (27 à 33 et 43), et le verbe *μαινόμαι*, « être fou » (34 à 42), qui s'emploient au propre dans un sens médical, ainsi que pour désigner divers phénomènes : ivresse, possession divine ou amoureuse, les deux pouvant être liées<sup>1325</sup>. Démosthène affectionne tout particulièrement la métaphore pour dénoncer une conduite, des intentions ou des propos paradoxaux au sens fort du terme, c'est-à-dire qui s'opposent au bon sens ou aux opinions couramment admises par les Athéniens sur tel ou tel point. Cet usage de la métaphore de la folie se retrouve chez les autres orateurs<sup>1326</sup>. Nous obtenons ainsi, *a contrario*, un petit florilège de préceptes en matière de morale, de comportement à avoir devant les tribunaux, et de politique, intérieure et extérieure<sup>1327</sup>. Ce

---

<sup>1323</sup> « En effet, Athéniens, devant quel acte inexpiable ou terrible pourrait hésiter cet homme, un individu impur, rempli de haine héréditaire contre la démocratie ? Qui, plus que lui, pourrait (que cela, n'arrive pas !) bouleverser l'État s'il en avait la liberté ? Ne voyez-vous pas que, pour guider son naturel et sa politique, il n'a ni raisonnement ni scrupule, mais le désespoir ; bien plutôt, que toute sa politique, n'est que désespoir ? Or c'est là le pire mal pour qui en est atteint, mais un mal redoutable et terrible pour tous, un mal intolérable pour un État. Car le désespéré renonce à la fois à lui-même et à un salut raisonné ; et s'il lui arrive d'être sauvé, c'est contre toute attente et contre toute logique. Quel homme sensé lierait donc à ce désespoir soit lui-même, soit les intérêts de la patrie ? Qui ne le fuirait pas autant qu'il est possible, n'écarterait pas qui en est atteint, pour ne jamais y tomber même malgré soi ? Ce n'est pas pour le désespoir, Athéniens, qu'un associé doit être cherché par ceux qui veillent aux intérêts de la patrie, mais pour la réflexion, les saines pensées et une grande prévoyance. », *I Aristog.*, 32-33 (trad. G. Mathieu).

<sup>1324</sup> Cf. Taillardat, 1965, p. 267. Sur le caractère courant du reproche de folie, en particulier chez Aristophane et les orateurs, cf. Dover, 1974, p. 126-9.

<sup>1325</sup> Cf. LSJ, s.v. *μαινόμαι*, I, 1, et s.v. *μανία*. Concernant l'emploi fréquent des deux termes dans le corpus hippocratique, cf. Kühn/Fleischer, 1989, ss. vv., p. 482 et 489 ; on notera aussi, *ibid.*, p. 489, l'usage des adjectifs *μανικός* et *μανιώδης*. L'auteur du traité *La Maladie sacrée*, en particulier, utilise cinq fois le verbe afin de qualifier les troubles psychiques, la folie en général, dont la première par opposition à l'origine divine qu'on assigne à l'épilepsie, procédant ainsi selon un double mouvement : élargissement de l'objet d'étude devant le constat que ce genre de troubles ne se limite pas à l'épilepsie, pour laquelle seule on invoque l'origine divine, et à partir de là rationalisation des causes, avec une théorie des dérèglements physiologiques du cerveau. Voir Hippocrate, *La Maladie sacrée*, I, 3 ; XIV, 3 et 5 ; XV, 1 deux fois (Jouanna, 2003 (CUF II/3), 3, 8 ; 26, 5 et 13 ; 27, 7 et 10 = Littré VI, 354, 4 ; 386, 22 ; 388, 6, 13 et 16).

<sup>1326</sup> Cf. ci-dessous, p. 317, n. 1338, les exemples donnés entre parenthèses.

<sup>1327</sup> Préceptes moraux : donner quelque-chose pour rien (35) ; appeler ami et hôte d'un autre (Philippe ou Alexandre) quelqu'un (Eschine) que le premier soudoie pour qu'il parle et agisse en sa faveur (42). Conduite à tenir devant les tribunaux : folie pour Eschine de parler de la conclusion de la paix, qui n'est pas en cause, s'il le faisait pour accroître les chefs d'accusation qui pèsent contre lui (29), et, plus généralement, folie de ce qu'il s'apprête à dire, parce que, étant en tort, ne pouvant défendre l'indéfendable, il en est réduit à dire n'importe quoi (30) ; folie pour Démosthène d'accuser Eschine si la paix a produit tout ce que ce dernier avait promis (41), c'est-à-dire, en définitive, folie de calomnier des personnes sans raison (39 et 32) et de lancer de fausses accusations. Préceptes de politique, surtout extérieure : voter une loi qui invalide les sentences des tribunaux démocratiques, alors qu'on les approuve (37) ; qualifier de mineur un délit manifestement gravissime – dépouiller les temples de leurs trésors (38) ; vouloir armer à grands frais une nouvelle expédition pour aller

caractère ressort particulièrement de l'occurrence du *Contre Midias*, 69 (28), qui se présente comme une maxime morale, avec un présent gnominique et une portée générale indiquée par le pronom indéfini (μανία γὰρ ἴσως ἐστὶν ὑπὲρ δύνάμιν τι ποιεῖν) : il ne faut pas tenter l'impossible<sup>1328</sup>.

Cette dernière image, ainsi que l'occurrence 31, se distinguent des précédentes parce qu'elles se réfèrent à des opinions qui, précisément, ne sont pas celles de la majorité mais des oligarques : ce qu'elles qualifient comme folie du point de vue de ce groupe d'individus ne l'est pas pour le peuple athénien, ou en tout cas pas pour Démosthène, qui entend se faire ici son porte-parole. En effet, se constituer chorège, même au-delà de ses moyens financiers, ne relève pas de la démence en raison des bénéfices politiques que l'on tire de cette charge (φιλοτιμία, ici bien sûr en bonne part ; 28)<sup>1329</sup> ; de même, la démocratie n'est une folie qu'aux yeux d'Eschine et de ses prétendus amis oligarques (31)<sup>1330</sup>.

L'occurrence du *Contre Aristogiton I*, 95 (32) mérite une mention particulière au regard de la métaphore et de la comparaison médicales qui suivent<sup>1331</sup>. Celles-ci démontrent en effet qu'elle relève d'un ordre de préceptes différent de ceux que nous venons d'évoquer : elle évoque le principe médical selon lequel, en certaines circonstances, le médecin ne doit pas

---

relever de ses fonctions un stratège que l'on accuse d'exactions alors qu'il suffit de déposer une accusation devant les tribunaux contre lui (27) ; mener (43) ou conseiller (34) une politique dans l'intérêt de l'étranger ; qualifier de paix un état de guerre (36) ; folie de Philippe que de ne pas profiter du désordre qui règne à Athènes (40). Cf. aussi les emplois de la métaphore dans les *Plaidoyers civils* et les *Prologues* ; voir *infra*, p. 317, n. 1337.

<sup>1328</sup> « La remarque selon laquelle c'est une folie que de tenter l'impossible est un lieu commun qui remonte à Gorgias, *Palamède*, 25 », MacDowell, 1990, p. 287, *ad loc.*, qui cite ensuite le texte concerné, où l'on retrouve la même insertion de la maxime dans la phrase que chez Démosthène, en manière de parenthèse, à partir de la répétition immédiate du mot μανία ; (...) ὅπου δὲ λέγεις ὡς προὔδιδουν τὴν Ἑλλάδα, <μου χατηγορεῖς> μανίαν· μανία γὰρ ἐστὶν ἔργοις ἐπιχειρεῖν ἀδυνάτοις, ἀσυμφόροις, αἰσχροῖς... (« (...) lorsque tu prétends que je trahissais la Grèce, <tu m'accuses> de folie ; car c'est folie de se lancer dans des entreprises impossibles, inutiles, honteuses... »), Gorgias, *Palamède*, 25 (DK II, 82 B 11a, p. 300, l. 22-4).

<sup>1329</sup> On peut noter que Démosthène avait emprunté de l'argent dans sa jeunesse, à l'époque des procès contre ses tuteurs (en 364-3), pour assumer la triérarchie ; il est vrai qu'une procédure d'échange le contraignait alors à s'exécuter, sauf à perdre ses biens, et à faire ainsi de nécessité vertu... Ici, apparemment, il a dû à nouveau emprunter pour assumer les frais importants de la chorégie.

<sup>1330</sup> L'opinion précédente peut également renvoyer aux oligarques dans la mesure où elle apparaît dans un passage dirigé contre Midias, accusé de ne pas « honorer le peuple » (τὸν δῆμον ἐτίμησεν ἄν, Démosthène, *Mid.*, 69), et où il vient d'être question de l'esprit d'un « régime démocratique » (ἐν δημοκρατίᾳ, *ibid.*, 67 (trad. J. Humbert)). Or le discours *Contre Midias* se caractérise par un violent discours de classe opposant riches et pauvres, Démosthène se plaçant du côté des seconds – le peuple – et assimilant les premiers, dans lesquels il range Midias, à des oligarques ; cf. notamment, *ibid.*, 209-10, où Démosthène, « cherchant à persuader le peuple que l'arrogance des riches menace les fondements mêmes de la démocratie (...), n'hésite pas à évoquer le spectre de l'oligarchie (sans employer le terme) », Carlier, 2006, p. 135. Sur la violence atypique de Démosthène contre les riches dans ce discours, cf., *ibid.*, p. 136-7.

<sup>1331</sup> Cf. ci-dessous, p. 350 *sq.* ; métaphore du patient incurable (ἀνίατος) et comparaison avec la chirurgie.

chercher à soigner les patients atteints d'un mal incurable<sup>1332</sup>, tel Aristogiton avec sa corruption ou « maladie » morale de fieffé sycophante. C'est ainsi que l'auteur du traité *De l'art* assimile à une « folie » (μανία) l'opinion des détracteurs de la médecine, qui reprochent à cette dernière de ne pas soigner les cas incurables (άνήτητα)<sup>1333</sup>. Plus radicalement, un aphorisme d'Hippocrate indique que le « cancer », auquel Démosthène compare Aristogiton, peut faire partie de ces pathologies incurables auxquelles il serait donc insensé de vouloir s'attaquer ; or les deux textes portent le même mot καρκίνος<sup>1334</sup>. Ces concordances deviennent trop précises pour que nous nous contentions de conclure à la simple coïncidence ; avec toutes les réserves d'usage en la matière, il paraît possible de dire que Démosthène, à défaut de connaître les textes<sup>1335</sup>, était au fait des grandes problématiques de la médecine de

<sup>1332</sup> Pour l'étude du concept médical d'incurabilité, qui connaît des nuances et même n'est pas partagé par tous les traités hippocratiques, cf. Von Staden, 1990, p. 103-111, où les orateurs ne semblent pas pris en compte, avec la bibliographie citée sur la question, p. 76, n. 1.

<sup>1333</sup> Εἰσὶ δὲ τινες, οἱ καὶ διὰ τοὺς μὴ θέλοντας ἐγχειρεῖν τοῖσι κεκρατημένοισιν ὑπὸ τῶν νοσημάτων μέμφονται τὴν ἰητρικὴν, λέγοντες ὡς ταῦτα μὲν καὶ αὐτὰ ὑφ' ἐωυτῶν ἂν ἐξυγιάζοιτο ἂ ἐγχειρέουσιν ἰᾶσθαι, ἂ δ' ἐπικουρίας δεῖται μεγάλης οὐχ ἄππονται· δεῖν δέ, εἴπερ ἦν ἡ τέχνη, πάνθ' ὁμοίως ἰᾶσθαι. Οἱ μὲν οὖν ταῦτα λέγοντες, εἰ ἐμέμφοντο τοῖσιν ἰητροῖσιν ὅτι αὐτῶν τοιαῦτα λεγόντων οὐκ ἐπιμέλονται ὡς παραφρονεύτων, εἰκότως ἂν ἐμέμφοντο μᾶλλον ἢ κείνα μεμφόμενοι· εἰ γὰρ τις ἡ τέχνην, ἐς ἃ μὴ τέχνη, ἢ φύσιν, ἐς ἃ μὴ φύσις πέφυκεν, ἀξιώσει δύνασθαι, ἀγνοεῖ μανίη ἀρομόζουσαν ἀγνοίαν μᾶλλον ἢ ἀμαθίη· (« Il y a des gens qui critiquent aussi la médecine en raison des médecins qui refusent de traiter les malades vaincus par les maladies, alléguant qu'ils entreprennent de soigner justement les maladies qui guériraient tout à fait d'elles-mêmes, tandis que, pour celles qui nécessitent un grand secours, ils ne s'y attachent pas ; or il faudrait selon eux, si l'art existait vraiment, soigner toutes les maladies sans distinction. Eh bien donc, les auteurs de ces allégations, s'ils reprochaient aux médecins de ne pas les soigner comme gens en délire quand ils tiennent un tel langage, formuleraient des critiques plus fondées que ces critiques-là. Car exiger que l'art ait de la puissance dans les domaines qui ne relèvent pas de l'art, ou la nature dans des domaines qui ne relèvent pas de la nature, c'est être ignorant d'une ignorance qui tient plus de la folie que de l'absence de savoir. »), Hippocrate, *De l'art*, VIII, 1 et 2 (Jouanna, 1988 (CUF V/1), 232, 12 - 233, 2 = Littré VI, 12, 14 - 14, 1 ; nous soulignons). Le terme μανία est ici très fort : expliquant παραφρονεύτων et l'idée exprimée dans ces lignes, il s'entend au sens propre ! Comme l'écrit J. Jouanna, « ceux qui nient la médecine sont, en fait, des malades » (Jouanna, 1988 (CUF V/1), p. 256, n. 1). Enfin, au terme du chapitre, nous relevons οὕτως ἀφρόνων (Hippocrate, *De l'art*, VIII, 7 (Jouanna, 1988 (CUF V/1), 234, 4 = Littré VI, 14, 16-7). Le qualificatif technique d'άνήτητα, est employé à deux reprises un peu après le passage cité, *ibid.*, 4 (Jouanna, 1988 (CUF V/1), 233, 10 et 11 = Littré VI, 14, 7 et 8) ; sur cette notion voir *infra*, p. 350. Le hasard veut ainsi que nous ayons une distribution du vocabulaire identique à celle du texte de Démosthène, *I Aristog.*, 95, où μανία est également suivi de deux occurrences de άνίατον.

<sup>1334</sup> Ὀκόσοισι κρυπτοῖ καρκίνοι γίνονται, μὴ θεραπεύειν βέλτιον· θεραπευόμενοι γὰρ ἀπόλλυνται ταχέως, μὴ θεραπευόμενοι δὲ, πολὺν χρόνον διατελέουσιν. (« Il vaut mieux ne faire aucun traitement aux personnes atteintes de cancers occultes ; car si on les traite, elles meurent rapidement ; si on ne les traite pas, leur vie se prolonge. »), Hippocrate, *Aphorismes*, VI, 38 (Littré IV, 572, 5-7 ; nous soulignons). Notons que les raisons de la non intervention sont différentes ici (intérêt du patient) et dans *De l'art* (nature de la médecine et réputation du médecin) ; cf. Jouanna, 1988 (CUF V/1), p. 256, n. 5, et Von Staden, 1990, p. 105-6. La mention des cancers « cachés » (κρυπτοί) renvoie à la caractéristique générale des ulcères et assimilés ; on peut penser plus spécialement au thème de la « tranquillité gangrenée » dans le *Sur la couronne*.

<sup>1335</sup> L'hypothèse est néanmoins possible. D'une part, le traité *De l'art* date selon J. Jouanna du dernier quart du V<sup>ème</sup> siècle (Jouanna, 1988 (CUF V/1), p. 191), et se présente comme un « discours épictétique » (*ibid.*, p. 167) à l'adresse du public cultivé, à tel point que nombre d'érudits ont voulu l'attribuer non pas à un médecin mais à un sophiste (*ibid.*, p. 179-83). D'autre part, les *Aphorismes* sont « une compilation » qui « conserve du matériel ancien, <mais dont> la rédaction n'est pas antérieure au IV<sup>ème</sup> siècle », toujours selon J. Jouanna (Jouanna, 1992a, p. 531) ; il n'est donc pas improbable que certains circulent à l'époque de Démosthène et soient déjà bien connus.

son temps, diffusées non seulement par la fréquentation des médecins qui œuvraient au sein de la société athénienne, mais encore justement par un certain nombre d'écrits épидictiques, tel le traité *De l'art*.

Cette métaphore de la folie, enfin, pour revenir à des remarques générales, est en grec une métaphore fréquente qui appartient au langage courant<sup>1336</sup> : outre Démosthène, qui semble l'apprécier<sup>1337</sup>, les orateurs l'emploient assez souvent, surtout Isocrate<sup>1338</sup>. De même, elle apparaît dans tous les types de discours, harangues, plaidoyers politiques et civils, depuis le *Pour les Mégalopolitains* (34), prononcé en 353, au début de la carrière politique de Démosthène, jusqu'au *Contre Aristogiton I* (33), à l'autre extrémité de cette carrière<sup>1339</sup>.

Les trois passages suivants (43 à 45) offrent une variante plus expressive de la métaphore<sup>1340</sup>, avec le substantif *παράνοια*. L'occurrence du *Sur l'ambassade* (43), en coordonnant les deux substantifs, montre qu'il est synonyme de *μανία*.

Toutefois, ce terme technique employé par les médecins<sup>1341</sup> apparaît plus rarement que les précédents dans des métaphores, mais d'autres orateurs que Démosthène, notamment, y

---

<sup>1336</sup> Cf. l'image de [Démosthène], *Contre Phormion* (XXXIV), 14, qui apparaît dans une réplique de dialogue.

<sup>1337</sup> Il faut ajouter à notre relevé, pour *μανία* : Démosthène, *Prologues*, XXIV (XXV), 3, deux fois (si l'on a les moyens de faire un discours sans risque, ce serait folie de ne pas le faire ; folie que de chercher à remporter un procès au détriment des intérêts de la cité) ; *Contre Aphobos I* (XXVII), 55 (folie qu'aurait représenté, pour le père de Démosthène, le fait de porter tous ses biens cachés à la connaissance des tuteurs, s'il se défiait d'eux) ; *Pour Phormion* (XXXVI), 48 (folie de l'accusateur, Apollodore, qui dénonce un affranchi comme indigne alors que lui-même est fils d'un affranchi) ; *Contre Euboulidès* (LVII), 64 (on impute au plaideur des actes qu'il eût été fou de commettre, parce qu'ils sont punis de mort) ; pour *μαίνομαι* : *Prologues*, XLIV (XLV), 4 (folie de déclarer la guerre aux Thébains en 346, d'après l'analyse de Clavaud, 1974, p. 19).

<sup>1338</sup> Pour *μανία* : [Démosthène], *II Aristog.*, 25 (folie que représentent le mépris des lois et le fait de leur désobéir), et *Contre Polyclès* (L), 35 (folie de dépenses ; plaidoyer d'Apollodore) ; Lysias, III, 7 et 29 ; XXIX, 7 ; fgmt. 75, 3 Thalheim (CUF II, fgmt. XVII, 2, 3, p. 264) ; Lycurgue, *Contre Léocrate*, 63 ; Dinarque, *Contre Démosthène*, 113 (à propos de Démosthène). Pour *μαίνομαι* : [Démosthène], *Contre Phormion* (XXXIV), 14 et 16 ; *Contre Lacritos* (XXXV), 40 ; *Contre Olympiodoros* (XLVIII), 53, 54 et 55 ; *Contre Callipos* (LII), 11 (plaidoyer d'Apollodore) ; Antiphon, II, 2, 5 (sagesse et non folie de la part de voleurs de préférer le salut au gain) ; Isée, V, 8 ; Hypéride, *Pour Euxénippe* (III), 9 (col. XXIII) ; Eschine, *Ctés.*, 211 (le peuple est fou de vouloir couronner Démosthène) ; Démade, fgmt. 47 De Falco = 47 Marzi. Enfin, très nombreuses occurrences chez Isocrate, d'où ressortent le thème de la guerre entre cités et des paroles ou insultes tenues à l'Assemblée ; pour le nom : Isocrate, *Panégyrique* (IV), 133 ; *Philippe* (V), 88 ; *Paix* (VIII), 17, 66, 108, 141 ; *Panathénaïque* (XII), 14, 135, 157 ; *Plataïque* (XIV), 34 ; *Echange* (XV), 273 ; *Attelage* (XVI), 16 ; *Trapézitique* (XVII), 47 ; *Lettres*, III, 2 ; VI, 4 ; IX, 14 et 15 ; pour le verbe : *Philippe* (V), 129 ; *Aréopagitique* (VII), 73 ; *Paix* (VIII), 41 ; *Panathénaïque* (XII), 206 ; *Echange* (XV), 90. On trouve enfin l'adjectif, *A Démonicos* (I), 15, et l'adverbe, *Philippe* (V), 65.

<sup>1339</sup> Selon Mathieu, 1947, p. 132, le discours pourrait dater de la fin de 325 ou du début de 324.

<sup>1340</sup> L'aposiopèse de Démosthène, *III Phil.*, 54, où l'orateur ne trouve plus ses mots (*ἢ οὐκ ἔχω τί λέγω*) après avoir lancé son *παράνοια*, est ainsi l'indice que ce terme est très fort, comme le notent Rehdantz, 1886, p. 122, et Sandys, 1900, p. 230-1, *ad loc.*

<sup>1341</sup> Cf. LSJ, s.v., et Kühn/Fleischer, 1989, s.v., p. 628, dont une occurrence chez Hippocrate, *La Maladie sacrée*, I, 11 (Jouanna, 2003 (CUF II/3), 8, 11 = Littré VI, 362, 4), pour désigner des crises de folie attribuées à une cause divine. Voir aussi l'usage du verbe *παράνοέω*, LSJ, s.v., II, et Kühn/Fleischer, 1989, s.v., p. 628.

ont recours<sup>1342</sup>. Ce dernier demeure néanmoins celui qui en fait l'usage le plus fréquent<sup>1343</sup>. De plus, *παράνοια* semble désigner avant tout une folie d'origine divine, et c'est ainsi que Démosthène entend le mot explicitement dans deux des cinq occurrences que l'on peut trouver dans ses œuvres<sup>1344</sup>.

À l'exception du passage du *Sur l'ambassade*, Démosthène, même si les idées diffèrent à chaque fois, réserve la *παράνοια* à des erreurs politiques des Athéniens dans la gestion de leurs affaires, lors des délibérations de l'Assemblée du peuple. L'image de la *Troisième Philippique* sert en effet à dénoncer l'attitude de ses concitoyens qui, au lieu de châtier les traîtres et les vendus qui œuvrent pour Philippe à Athènes même, prennent plaisir à les entendre débiter des injures et des accusations mensongères à l'Assemblée, comme si un dieu avait égaré leur raison. Dans le *Contre Aristocrate*, la folie renvoie à l'hypothèse qui verrait

<sup>1342</sup> Andocide, II, 10 ; Lycurgue, *Léocr.*, 144 ; Eschine, *Ctés.*, 156 (si les Athéniens couronnent Démosthène, cela passera pour une folie aux yeux des Grecs), et 251 dans une comparaison (ὥσπερ παραγεγηρακῶς ἢ παρανοίας ἐάλωκῶς : les bouleversements introduits par Démosthène dans le fonctionnement de l'Etat et de la démocratie ont jeté le peuple dans le trouble, « comme s'il était sénile et frappé de démence »). On peut citer encore Eschyle, *Sept*, 756 ; Euripide, *Iphigénie à Aulis*, 838 (verbe) ; Aristophane, *Nuées*, 1476, suivi du verbe, *ibid.*, 1480 (Strepsiade se plaint que Socrate l'a rendu fou au point de nier l'existence des dieux).

<sup>1343</sup> Aux trois occurrences citées ici, il faut ajouter : Démosthène, *Prologues*, XXXIV (XXXV), 1 (les Athéniens s'accusent de folie parce qu'ils changent d'opinion).

<sup>1344</sup> Chez Démosthène, *III Phil.*, 54 (44 ; cf. la parenthèse : μή τι δαιμόνιον τὰ πράγματα ἐλαύνῃ), et *Sym.*, 39, qui use du mot au sens propre ((...) εὐχέσθε δὲ πάσι τοῖς θεοῖς τὴν αὐτὴν λαβεῖν παράνοιαν ἐκείνων [sc. τὸν Φίλιππον] ἢνπερ ποτε τοὺς προγόνους αὐτοῦ. : « (...) vous demandez cependant à tous les dieux de lui [sc. à Philippe] inspirer la même folie qu'autrefois à ses ancêtres. », trad. M. Croiset), l'orateur attribue à la *παράνοια* une origine divine. Ce lien privilégié que le mot *παράνοια* entretient avec la divinité dans la représentation courante est confirmé par le passage d'Hippocrate, *La Maladie sacrée*, I, 11, évoqué ci-dessus, p. 317, n. 1341, qui évoque l'opinion des adversaires de l'auteur du traité, et par Euripide, *Oreste*, 824, où la *παράνοια* du personnage est due aux Erinyes. Plus largement, dans les deux autres occurrences tragiques citées à la note précédente, le contexte de la tragédie, avec son poids de fatalité, fait planer l'idée de l'intervention d'une divinité mal intentionnée, en particulier chez Eschyle, *Sept*, 756, où il est question de Laïos et de Jocaste enfreignant l'oracle d'Apollon en concevant un fils. De même, chez Aristophane, *Nuées*, 1476 et 1480, les dieux sont présents : avec des paroles qui rappellent la morale typique de la tragédie et l'apparentent ainsi à un agent des dieux, le chœur vient de signifier à Strepsiade qu'il l'a puni « pour lui apprendre à craindre les dieux » (Ἡμεῖς ποιούμεν ταῦθ' ἐκάστοθ', ὅταν τινὰ / γνώμεν πονηρῶν ὄντ' ἐραστὴν πραγμάτων, / ἕως ἂν αὐτὸν ἐμβάλωμεν εἰς κακόν, / ὅπως ἂν εἰδῆ τοὺς θεοὺς δεδοικέναι. : « C'est ainsi que nous agissons chaque fois que nous reconnaissons en quelqu'un la passion des pratiques mauvaises, jusqu'à ce que nous le jetions dans le malheur, pour lui apprendre à craindre les dieux. », *ibid.*, 1458-61, trad. H. Van Daele). Plus particulièrement sur la vision religieuse et tragique dans laquelle s'inscrit l'occurrence de Démosthène, *III Phil.*, 54, cf. les commentaires de Westermann, 1871, p. 220, Weil, 1873, p. 342, et Rehdantz, 1886, p. 122, *ad loc.*, qui citent Sophocle, *Ajax*, 504 ; Euripide, *Oreste*, 2 ; et surtout Lycurgue, *Leocr.*, 92 : Οἱ γὰρ θεοὶ οὐδὲν πρότερον ποιῶσιν ἢ τῶν πονηρῶν ἀνθρώπων τὴν διάνοιαν παράγουσι· καὶ μοι δοκοῦσι τῶν ἀρχαίων τινὲς ποιητῶν ὥσπερ χρησμοὺς γράψαντες τοῖς ἐπιγυνομένοις τάδε τὰ ἱαμβεῖα καταλιπεῖν· / Ὅταν γὰρ ὀργὴ δαιμόνων βλάβη τινὰ, / τοῦτ' αὐτὸ πρῶτον, ἐξαφαιρεῖται φρενῶν / τὸν νοῦν τὸν ἐσθλόν, εἰς δὲ τὴν χεῖρῳ τρέπει / γνώμην, ἵν' εἰδῆ μηδὲν ὦν ἀμαρτάνει. (« Les dieux n'ont rien de plus pressé que d'égarer l'esprit des méchants ; et je trouve comme des oracles écrits pour la postérité dans ces iambes que nous ont laissés d'anciens poètes : / Lorsque la colère des dieux veut frapper un mortel, ce qu'ils font tout d'abord, c'est d'étouffer en son esprit la noble voix de la raison, de pervertir sa conscience, afin qu'il perde toute notion de ses fautes. », trad. F. Durrbach ; la citation correspond à *fgmt. adespota* 296 Nauck (*TGF*, p. 896) = 296 Kannicht/Snell (*TGrF* II, p. 93) ; cf. encore *fgmt. adespota* 455 Nauck (*TGF*, p. 927) = Kannicht/Snell (*TGrF* II, p. 133)). Voir aussi Schaefer I, 1824, p. 589-90, *ad p.* 124, l. 26, μή τι δαιμόνιον τὰ πράγματα ἐλαύνῃ.

les Athéniens<sup>1345</sup> voter en faveur de Philippe le type de mesure qu'Aristocrate a fait voter en faveur de Charidème, ce qui démontre aussi la folie de cette dernière. L'argumentation sur Aristocrate et sur le réel opère donc là au moyen d'un habile détour qui s'avère efficace, par Philippe et par l'hypothèse,. Enfin nous retrouvons ce schème métaphorique avec l'image des *Prologues*<sup>1346</sup> : dans tous les cas, Démosthène incrimine le comportement du peuple – les « fous » – à l'Assemblée. La métaphore du *Sur l'ambassade*, qui demeure à part, n'en offre pas moins quelques similitudes avec les précédentes, puisqu'il y est encore question d'un peuple, celui d'Elis, et d'une folie politique, plus grave, celle de la guerre civile.

Enfin, l'orateur file la métaphore dans le discours *Contre Aristocrate* avec l'expression οὐχ ὑγιαίνοντων, qui introduit l'énoncé de deux attitudes qu'il condamne, à la fois du point de vue moral, du point de vue de la politique intérieure et du point de vue de la politique internationale, qui représente ici l'enjeu le plus important, compte tenu du fond de l'affaire<sup>1347</sup>. Nous retrouvons ainsi l'usage de la métaphore de la folie pour évoquer en creux des maximes de bonne politique<sup>1348</sup>, que Démosthène prend cette fois la peine d'explicitier : « L'amitié et la haine, à mon avis, doivent s'arrêter à un certain point : ni pour l'une ni pour l'autre, il ne faut dépasser ce qui est opportun »<sup>1349</sup>. Au-delà de la maxime sur l'amitié et sur la haine, Démosthène livre certains principes plus généraux de sa propre morale de l'action en politique : pragmatisme, primauté donnée à l'intérêt de l'Etat, adaptation aux circonstances, les trois étant intimement liés. On peut également voir là une trace de la morale du juste milieu chère aux Grecs : μηδὲν ἄγαν.

Cette association entre παράνοια et οὐχ ὑγιαίνω au sein d'une métaphore est propre à Démosthène, mais on en trouve une variante très proche chez Platon, avec μαίνομαι et οὐχ ὑγιαίνω<sup>1350</sup>.

<sup>1345</sup> En dépit de la traduction, qui passe à la première personne du pluriel, la structure métaphorique ne présente aucune variation du côté des fous, puisque, dans le texte, les verbes sont tous à la deuxième personne du pluriel.

<sup>1346</sup> Cf. ci-dessus, p. 318, n. 1343.

<sup>1347</sup> ἔστι γὰρ οὐχ ὑγιαίνοντων, οἶμαι, ἀνθρώπων, οὐθ' ὅταν τιν' ὑπειλήφωσι φίλον, οὕτω πιστεύειν ὥστε, ἂν ἀδικεῖν ἐπιχειρῆ, τὸ ἀμύνασθαι σφῶν αὐτῶν ἀφελέσθαι, οὐθ' ὅταν ἐχθρόν τιν' ἠγώνται, οὕτως αὐ μισεῖν ὥστε, ἂν πανσάμενος βούληται φίλος εἶναι, τὸ ποιεῖν ἐξεῖναι ταῦτα κωλύσαι. (« Il y a deux attitudes qui me paraissent également insensées : se confier totalement à celui qu'on suppose un ami, au point de se désarmer soi-même pour le cas où il s'aviserait de vous attaquer ; ou être si acharné contre celui que l'on considère comme un ennemi que, s'il change de sentiment et s'il veut faire alliance, on lui en ôte les moyens. »), Démosthène, *Aristocr.*, 122 (trad. L. Gernet).

<sup>1348</sup> Voir *supra*, p. 314-315.

<sup>1349</sup> ἀλλ' ἄχρη τοῦτου καὶ φιλεῖν, οἶμαι, χρεὶ καὶ μισεῖν, μηδετέρου τὸν καιρὸν ὑπερβάλλοντας., Démosthène, *Aristocr.*, 122 (trad. L. Gernet).

<sup>1350</sup> Platon, *Lysis*, 205 a 6-7 : Οὐχ ὑγιαίνει, ἔφη ὁ Κτήσιππος, ἀλλὰ ληρεῖ τε καὶ μαίνεται. (« Il est fou, dit Ctésippe ; les histoires qu'il te raconte n'ont pas le sens commun. », trad. A. Croiset).



Nous en arrivons ainsi au groupe des cinq occurrences (45 à 49) qui utilisent le verbe ὑγιαίνω, « être en bonne santé », physique ou mentale. La métaphore est d'autant plus usuelle avec ὑγιαίνω dans une tournure négative (45, 48 et 49), qui a valeur d'euphémisme<sup>1351</sup>.

Les images de la *Troisième Philippique* (47), du *Contre Timocrate* (48) et du *Contre Aristocrate* (49) relèvent de schémas similaires : elles s'appliquent toutes à des hommes politiques, en désignant respectivement : tantôt les mauvais raisonnements éventuels de Démosthène sur l'état du conflit entre Philippe et Athènes, dans une posture rhétorique d'humilité ; tantôt la mauvaise loi imaginaire d'un citoyen qui proposerait d'abolir toutes les cautions légalement établies antérieurement – hypothèse destinée à faire ressortir le caractère inacceptable de la loi rétroactive de Timocrate visant à supprimer les exemptions fiscales – ; tantôt le mauvais décret d'Aristocrate, qui assure l'impunité au chef de mercenaires Charidème, un Eubéen au service du roi de Thrace Kersoblepte.

La métaphore du *Sur les affaires de la Chersonèse* (46) est plus originale, en sortant du paradigme précédent. Placée par précaution dans un discours de reproche dont Démosthène imagine qu'il est tenu par les Grecs au peuple athénien, elle stigmatise en effet celui-ci, qui fait cette fois office de malade ; la maladie réside dans son inaction face aux entreprises incessantes de Philippe, et Démosthène apparaît en creux comme le médecin qui tente de les guérir<sup>1352</sup>. En outre, l'orateur s'appuie sur une syllepse entre le sens propre et le sens métaphorique de ὑγιαίνω<sup>1353</sup> : il emploie d'abord le verbe au sens médical (« être en bonne santé physique »), avant de le reprendre dans une métaphore de la folie qui vient corriger l'affirmation précédente. Plus radicalement, Démosthène bâtit une opposition entre les Athéniens et Philippe autour de la notion de maladie et de santé : alors que ce dernier, malade, fait la guerre en Thrace, les premiers, qui sont chez eux et en bonne santé, n'en profitent pas pour agir, et le laissent même installer deux tyrannies en Eubée sans résistance<sup>1354</sup> ; par un renversement paradoxal, au-delà des apparences, la conclusion s'impose donc que les

---

<sup>1351</sup> Cf. Taillardat, 1965, p. 267-8, avec le relevé des occurrences chez Aristophane. Voir aussi LSJ, s.v., I, 2, et Platon, *Lysis*, 205 a 6-7, cité à la n. précédente.

<sup>1352</sup> Le reproche de l'inaction et de l'indolence des Athéniens est récurrent dans les *Harangues* qui portent sur la guerre contre Philippe. Cf. déjà Démosthène, *I Phil.*, 2-3.

<sup>1353</sup> Ce jeu de mots est relevé par tous les commentateurs, qui en notent l'« amertume » ; cf. Schaefer I, 1824, p. 514-5 *ad p.* 98, l. 29, ὑγιαίνειν ; Dindorf V, 1849, p. 167 ; Westermann, 1871, p. 179 ; Weil, 1873, p. 285 ; Rehdantz, 1886, p. 71 ; Sandys, 1900, p. 165, *ad loc.*

<sup>1354</sup> Démosthène, *Chers.*, 35-6, avec pour la maladie de Philippe : (...) δέκα μήνας ἀπογενομένου τάνθρώπου καὶ νόσῳ καὶ χειμῶνι καὶ πολέμοις ἀποληφθέντος, ὥστε μὴ ἂν δύνασθαι ἐπανελθεῖν οἴκαδε... (« (...) lorsque Philippe est retenu au loin pendant dix mois, arrêté par la maladie, par l'hiver, par la guerre, au point de ne pouvoir rentrer chez lui... »), *ibid.*, 35 (trad. M. Croiset). Ὑγιαίνω s'oppose à νόσῳ ; cf. Rehdantz, 1886, p. 71, et Sandys, 1900, p. 165, *ad loc.*

Athéniens, quoiqu'en bonne santé, sont les véritables malades, parce que leur maladie, touchant aux dispositions morales, s'avère beaucoup plus grave, durable et difficile à soigner, voire incurable, par opposition à la maladie physique de Philippe, qui n'est que passagère<sup>1355</sup>. Par conséquent, l'opposition est double et inverse, en forme de chiasme, parce qu'elle s'établit d'une part au niveau médical – physique –, et d'autre part au niveau moral : ceux qui sont en bonne santé dans l'un sont les malades dans l'autre et inversement.

Avec cette métaphore, nous retrouvons ainsi l'image de la maladie morale.

Enfin, le passage du *Contre Aristogiton I* s'impose comme le plus original de tout cet ensemble, dans lequel nous l'avons inclus, bien qu'il s'éloigne un peu de ce que nous avons vu précédemment.

Il paraît nous reconduire au paradigme précédent, dans la mesure où la métaphore de la maladie mentale, de la folie, se trouve appliquée à Aristogiton, adversaire de Démosthène et homme politique de la pire espèce<sup>1356</sup>. Toutefois, Démosthène complexifie la métaphore : la maladie, la « folie » (ἀπόνοια) dont il est question bénéficie d'un essai de définition nosologique ; il s'agit d'une absence de « raisonnement » et de « scrupules », la notion possédant donc à la fois un volet intellectuel et un volet moral (οὐ λογισμὸς οὐδ' αἰδῶς οὐδεμία)<sup>1357</sup>. Elle renvoie à une politique complètement illogique et irrationnelle (ὄλον ἔστ' ἀπόνοι' ἢ τούτου πολιτεία), en dehors de tout intérêt, aussi bien celui de son auteur, le sujet malade (Ὁ γὰρ ἀπονενομημένος ἅπας ἑαυτὸν μὲν προεῖται καὶ τὴν ἐκ λογισμοῦ σωτηρίαν), que celui de la cité ; bien plus, ce genre d'individu représente un danger pour l'État démocratique, auquel il voue une haine ancestrale. Démosthène dépeint ainsi une sorte de nihiliste farouche avant l'heure, ou plus précisément ces caractéristiques s'expliquent par

<sup>1355</sup> (...) φανερόν πεποιήκατε ὅτι, οὐδ' ἂν δεκάκις ἀποθάνῃ, οὐδὲν μᾶλλον κινήσεσθε. (« (...) vous avez manifesté ainsi trop clairement que, vint-il dix fois à mourir, vous ne bougeriez pas. »), Démosthène, *Chers.*, 37 (trad. M. Croiset).

<sup>1356</sup> Cf. la fin du passage, *I Aristog.*, 35 : ἀλλ' οὐκ ἀναισχυντίας [*i.e.* βωμοί εἰσιν] οὐδὲ συκοφαντίας οὐδ' ἐπορκίας οὐδ' ἀχαριστίας, ἃ πάντα τούτῳ πρόσσεσιν. (« Ils n'en [*i.e.* des autels] ont pas pour l'absence de vergogne, pour l'action des sycophantes, pour le parjure, pour l'ingratitude, toutes qualités de cet individu. », trad. G. Mathieu).

<sup>1357</sup> Cf. encore *ibid.*, 34 (ἀλλ' οὐκ ἀπονοίας οὐδ' ἀναιδείας [*i.e.* βωμοί εἰσιν]. : « Il n'y en [*i.e.* des autels] a pas pour le désespoir ou pour l'impudence. », *id.*) et la citation de la note précédente pour l'aspect moral. Cf. LSJ, s.v., 2, qui renvoie aussi à Démosthène, *Cour.*, 249, seule autre occurrence du mot chez Démosthène. On trouve encore ἀπονενομημένοι, *Amb.*, 69, à propos des collègues d'ambassade de Démosthène, qu'il accuse de trahison. Sur la notion, et pour les passages chez les autres orateurs, cf. Wankel, 1976b, p. 1095-6, *ad loc.*, et Whitehead, 2000, p. 119, s.v. εἰς τοῦτο ἀπονοίας : Isocrate, *Sur la paix* (VIII), 93 ; Hypéride, *Pour Lycophon*, fgmt. 4, 5 ; *Contre Démosthène*, fgmt. 3, col. VII ; Dinarque, *Contre Démosthène*, 82 et 104 ; [Démosthène], *Contre Aristogiton II*, 19, et *Contre Léocharès* (XLIV), 15 et 58. Nous voyons ainsi qu'il s'agissait d'un topos de la critique des hommes politiques devant les tribunaux. Cf. encore sur la notion, Théophraste, *Caractères*, 6, avec Ussher, 1960, p. 72 : l'ἀπόνοια possède à la fois un versant politique, avec la pratique de l'injure (λοιδορία) et de la sycophantie, et un versant moral, avec l'impudence, la malhonnêteté et la mauvaise vie.

l'assimilation d'Aristogiton à une bête féroce en d'autres passages du discours<sup>1358</sup>. Comme les bêtes, Aristogiton est en effet privé de raison : le thème revient comme un motif obsédant par la répétition du mot ἀπόνοια ou de ses dérivés et par l'utilisation de nombreux mots liés au champ lexical de la folie ou de l'irrationalité<sup>1359</sup>. Par opposition nous est proposée la figure de l'homme sensé, raisonnable, de même que la « prévoyance », la πρόνοια, s'oppose à l'ἀπόνοια (Τίς (...) εὖ φρονῶν ; νοῦ καὶ φρενῶν ἀγαθῶν καὶ προνοίας πολλῆς) ; et, puisqu'il est question de la « politique » (πολιτεία) et des « intérêts de la patrie » (τὰ τῆ πατρίδι συμφέροντα ; τοὺς ὑπὲρ πατρίδος βουλευομένους), la figure positive ainsi proposée en contre-modèle d'Aristogiton fait bien sûr penser au bon conseiller tel que le définit Démosthène dans le *Sur la couronne*<sup>1360</sup>. Plus précisément, l'orateur fait appel à une communauté des hommes sensés, dans laquelle il s'inclut, lui et ses auditeurs, et qui recouvre la communauté civique : il tente ainsi habilement d'en exclure Aristogiton par la parole, afin de conduire les juges à le faire par leur verdict.

En outre, Démosthène file assez longuement la métaphore de la maladie en mobilisant plusieurs termes, parfois techniques. Nous relevons bien sûr tout d'abord κακόν, pour ainsi dire le nœud de cette image : la formulation, avec le verbe ἔχω, invite à le prendre aussi dans son sens médical (Ἡ μέγιστον μὲν ἐστὶν αὐτῷ τῷ ἔχοντι κακόν)<sup>1361</sup>. À partir de là, Démosthène remotive le sens de ἀνήκεστος ; la métaphore médicale se distille ensuite par syllepse entre le sens moral et le sens technique avec les verbes σῶζομαι (σωτηρίαν, (...) ἐὰν ἄρα σωθῆ, σῶζεται) et περιπίπτω (ἵνα μηδ' ἄκων αὐτῇ ποτε περιπέση). Le premier

<sup>1358</sup> Cf. chapitre I. « Les images de la nature », p. 166 *sq.* Dans les deux images, Aristogiton constitue un danger pour l'ordre de la cité. Par son ἀπόνοια, Aristogiton est dépourvu de raison, c'est-à-dire l'un des caractères spécifiques de l'homme selon Aristote, *Politique*, I, 2, 1253 a 10-9. Cf. encore la mention de l'absence d'αἰδώς, qui est l'un des présents accordés aux hommes par Zeus selon Protagoras, Platon, *Prot.*, 322 b-c.

<sup>1359</sup> Le passage cité contient trois fois ἀπόνοια, auquel s'ajoute ὁ ἀπονενομημένος ; le terme revient encore une fois, associé à l'ἀναίδεια, Démosthène, *Chers.*, 34. Pour les mots qui se rapportent à la folie ou à l'irrationalité, cf. οὐ λογισμὸς ; προεῖται (...) τὴν ἐκ λογισμοῦ σωτηρίαν », « ἐκ δὲ τοῦ παραδόξου καὶ παραλόγου. De toutes ces raisons comme de la définition proposée par Démosthène, il découle que la traduction par « désespoir » ne paraît pas la plus pertinente.

<sup>1360</sup> Démosthène, *Cour.*, 189-93 : parmi les qualités essentielles figurent le raisonnement et l'anticipation des événements ou πρόνοια. Démosthène, *I Aristog.*, 34, insiste sur la notion de πρόνοια en prenant l'exemple des temples dédiés à Athéna Pronoia, en lien avec le fait que « Tous les hommes ont des autels pour la justice, la légalité, l'honneur... » (Καὶ δίκης γε καὶ εὐνομίας καὶ αἰδοῦς εἰσι πᾶσιν ἀνθρώποις βωμοί.... *ibid.*, 35 (trad. G. Mathieu)). Les deux passages sont opposés respectivement aux deux propositions introduites par ἀλλά, citées *supra*, p. 321, n. 1356 et 1357.

<sup>1361</sup> La plupart des traducteurs retiennent cette interprétation. Outre celle de G. Mathieu, que nous avons citée, cf. les traductions de López Eire, 1985b, p. 238 (« La cual es para la propia persona que la padece el más grande mal... »), et M. R. Pierro, *in* Canfora II/2, 2000, p. 471 (« Per chi ne è colpito, questo è il male peggiore... »). *Contra*, Vince, 1935, p. 535 (« Now that is the very worst quality for its possessor... »). Ἐχω s'emploie dans le corpus hippocratique dans un sens technique avec un nom de maladie pour sujet, pour dire que telle ou telle maladie affecte (littéralement « tient » tel ou tel patient) ; cf. Kühn/Fleischer, 1989, s.v. A, I, 2, a surtout, mais aussi b, p. 351-2. Dans notre passage, la formulation revient encore une fois un peu plus loin, dans la même phrase que περιπίπτω : (...) τὸν ἔχοντα ταύτην [*i.e.* ἀπόνοια]...

se trouve couramment employé au passif dans le corpus hippocratique à propos d'un homme pour désigner la guérison<sup>1362</sup> ; le substantif participe de la même acception<sup>1363</sup>. De même, les auteurs du corpus utilisent le second avec la même structure syntaxique que Démosthène pour désigner la notion de « tomber malade »<sup>1364</sup>. Sans doute pouvons-nous enfin intégrer à ce subtil tissu métaphorique les expressions ἀνάμεστος et οὐκ ἀνεκτόν<sup>1365</sup>.

En réalité, sur ce point, l'image médicale se dédouble : en bon médecin, Démosthène présente d'abord les symptômes, en prétendant qu'Aristogiton est « contaminé », « infecté » par la haine contre la démocratie (πατρικῆς ἔχθρας πρὸς τὸν δῆμον ἀνάμεστος) – première maladie –, avant de remonter à un « mal » plus profond qui explique cette dernière, à savoir ἰάπνοια. En outre, l'adjectif ἀνάμεστος permet de préciser la représentation de la maladie d'Aristogiton : Démosthène l'envisage comme une maladie contagieuse. Aristogiton porte les « miasmes », les germes malsains, et la répétition du préfixe ἀνα- dans les premières

<sup>1362</sup> Cf. Kühn/Fleischer, 1989, p. 769, s.v., II.

<sup>1363</sup> Cf. *ibid.*, p. 772, s.v. ; cf. Hippocrate, *L'Ancienne médecine*, III, 6 : Τῷ δὲ εὐρήματι τούτῳ καὶ ζητήματι τί ἂν τις ὄνομα δικαιοτέρον ἢ προσήκον μᾶλλον θεῖη ἢ ἱητροικήν, ὃ τι γε εὐρηται ἐπὶ τῆ τοῦ ἀνθρώπου ὑγείῃ τε καὶ σωτηρίῃ καὶ τροφῇ, ἀλλαγμὰ κείνης τῆς διαίτης ἐξ ἧς οἱ πόνοι καὶ νοῦσοι καὶ θάνατοι ἐγίνοντο ; (« Or, à cette découverte et à cette enquête, quel nom plus juste ou plus adéquat pourrait-on donner que celui de médecine, puisqu'il s'agit d'une découverte faite pour la santé, le salut et la nourriture de l'homme, en remplacement de ce régime-là qui était à l'origine des souffrances, des maladies et de la mort ? », Jouanna, 1990 (CUF II/1), 123, 3-8 ; Littré I, 578, 7-11). Le salut (σωτηρία) ou guérison du patient est l'un des trois éléments de la définition de la médecine, qui s'oppose terme à terme dans la seconde énumération ternaire aux maladies (νοῦσοι).

<sup>1364</sup> Dans cette structure, περιπίπτω a pour sujet un homme – le patient, le malade. La maladie dont celui-ci est affecté, dans laquelle il « tombe », s'exprime par un complément au datif. Cf. Kühn/Fleischer, 1989, p. 650, s.v., II, 1 ; cf. Hippocrate, *L'Ancienne médecine*, III, 4 : οἶά περ ἂν καὶ νῦν ὑπ' αὐτῶν πάσχοιεν πόνοισί τε ἰσχυροῖσι καὶ νοσοῦσι περιπίπτοντες καὶ διὰ τάχους θανάτοισιν· (« souffrances analogues à celles que les gens d'aujourd'hui éprouveraient aussi à la suite de ce régime, tombant dans de fortes douleurs, dans des maladies, et rapidement dans la mort ; », Jouanna, 1990 (CUF II/1), 121, 18-20 ; Littré I, 576, 11-3).

<sup>1365</sup> Ἀνεκτός, « supportable », n'appartient pas au vocabulaire médical (une seule occurrence dans un traité tardif, Hippocrate, *Préceptes*, 13 (Littré IX, 268, 7), dans un sens non technique ; ce traité est « postérieur à Epicure » selon Jouanna, 1992, p. 554) mais au langage courant, en particulier lorsqu'il est précédé, comme ici, d'une négation ; cf. LSJ, s.v. ; cette expression négative n'en est pas moins synonyme de ἀνήκεστος. Ἀνάμεστος non plus ne constitue pas un terme médical technique et s'emploie avec un complément au génitif comme forme renforcée de l'expression très courante μεστός + génitif, « plein de », en particulier dans un sens péjoratif. Néanmoins, dans ce contexte médical, le préfixe ἀνα- invite à rapprocher le terme du verbe ἀναπίμπλημι qui, rappelons-le, est employé par des auteurs non médecins pour tenter de rendre compte de la notion de contagion (l'adjectif πλέως, dérivé de πίμπλημι, est un synonyme de μεστός, les deux se faisant concurrence en attique ; cf. Chantraine, 1999, p. 689, s.v. μεστός, et p. 901-2, s.v. πίμπλημι) : voir *supra*, p. 275, n. 1130. Ce passage invite peut-être aussi, par une contagion toute rhétorique cette fois, à prendre précisément μεστός + génitif, employé un peu plus loin à propos des multiples crimes d'Aristogiton, avec les mêmes sèmes d'infection, de contagion : Τούτου δ' οὔτε πλειόνων οὔτε μειζόνων ἀμαρτημάτων οὐδεὶς μᾶλλον ἔστι μεστός ἐν τῇ πόλει. (« Or, personne, dans notre cité, n'est, plus que cet individu, infecté de plus graves crimes. »), Démosthène, *I Aristog.*, 39 (trad. G. Mathieu ; on remarquera le rejet expressif de l'adjectif en fin de phrase, après le verbe). C'est ainsi que l'interprète G. Mathieu, comme on peut le voir par sa traduction ; Weil, 1886, p. 324, *ad loc.*, semble aussi aller dans ce sens, en signalant, après la mention du passage proche de Démosthène, *II Ol.*, 14 (cf. *supra*, p. 253 et 257, avec une structure syntaxique analogue : πολλῶν κακῶν ἔστι ἐστί), que « Le verbe ἀναπιμπλάναί prend souvent le sens de “infecter” ».

lignes de notre passage figure la gravité et la saturation de l'infection<sup>1366</sup>. De ce point de vue, l'orateur joue sur le sens propre, religieux, de *μαρός*, « impur », ce qui lui permet de remotiver cette insulte très fréquente<sup>1367</sup> en l'intégrant à la métaphore filée : il rapproche la souillure morale d'Aristogiton de l'infection au sens médical<sup>1368</sup>. Ainsi, Aristogiton étant infecté, Démosthène présente comme une évidence le fait qu'il faut éviter tout contact avec lui. Il faut fuir le malade et l'éloigner, ce qui renvoie, au niveau du métaphorisé, à la condamnation sévère que réclame Démosthène contre son adversaire. En effet, le verbe *συνάπτω*, d'une part, évoque étymologiquement le contact physique entre le malade et la personne saine, par lequel s'établit la contamination, comme dans le cas de la peste d'Athènes<sup>1369</sup>. D'autre part, Démosthène établit explicitement le lien entre le contact ou la proximité physique et la transmission de la maladie : *Τίς οὐκ ἂν εἰς ὅσον δυνατὸν φεύγοι καὶ τὸν ἔχοντα ταύτην [i.e. ἀπόνοιαν] ἐκποδὼν ποιήσαιτο, ἵνα μηδ' ἄκων αὐτῇ ποτε περιπέσῃ* ;<sup>1370</sup> *Λ'ἀπόνοια*, cette folie qui s'exerce aux dépens des particuliers et de la cité, constitue une maladie contagieuse dont il importe de se garder.

La folie contagieuse qui menace l'ordre de la cité peut rappeler les *Bacchantes* d'Euripide en un lointain écho, mais le portrait d'Aristogiton ainsi brossé renvoie surtout à un type moral, et sans doute comique par ses excès, celui de l'*ἀπονενοημένος*, tel que nous le retrouvons ensuite chez Théophraste<sup>1371</sup>. Le personnage décrit par ce dernier présente en effet de nombreux traits que nous retrouvons chez l'Aristogiton de Démosthène. Citons entre autres : paroles et actions honteuses<sup>1372</sup>, dont irrespect envers les parents<sup>1373</sup>, propension à

<sup>1366</sup> Nous relevons *ἀνηγέστων*, *ἀνάμεστος* et *ἀνατρέψειεν* ; nous pouvons ajouter *ἄνθρωπος* en raison de la similitude phonique du début du mot (*ἀν-*). Il y a enfin *ἀνεκτόν*, mais qui se trouve plus loin. Plus généralement, Démosthène prolonge l'effet avec une assonance en [α].

<sup>1367</sup> Sur le sens religieux du terme, cf. LSJ, s.v., 1 et 2 ; Chantraine, 1999, p. 700, s.v. *μαίνω* ; Schmid, 1894-95, p. 10. L'insulte appartient au langage familier et revient très souvent chez Aristophane ainsi que chez les orateurs, en particulier chez Démosthène, qui semble l'affectionner. Cf. LSJ, s.v., 4 ; Chantraine, 1999, p. 700, s.v. *μαίνω* ; Hoffmann, 1892, p. 10 ; Schmid, 1894-95, p. 6 (Antiphon) et 10 (Lysias), et 1898-99, p. 3-4 (Eschine) et 13 (Dinarque). Pour Démosthène, cf. Schmid, 1894-95, p. 20 et 22 (plaidoyers politiques), p. 31 (plaidoyers civils authentiques), p. 32, 34 et 35 (plaidoyers civils du Pseudo-Démosthène).

<sup>1368</sup> Cf. *supra*, p. 265-266 et 275-76, avec la n. 1130.

<sup>1369</sup> Thucydide, II, 47, 4 ; 50, 1-2 ; 51, 4 et 5 ; 58, 2. Dans ce dernier chapitre, des renforts en provenance d'Athènes contaminent des troupes en bonne santé, si bien que les stratèges décident de renvoyer les premiers à Athènes, « pour écarter cette source de contagion », note Lichtenthaler, 1962, p. 85.

<sup>1370</sup> « Qui ne le fuirait pas autant qu'il est possible, n'écarterait pas qui en est atteint, pour ne jamais y tomber même malgré soi ? », trad. G. Mathieu.

<sup>1371</sup> Théophraste, *Caractères*, VI.

<sup>1372</sup> *Ἡ δὲ ἀπόνοιά ἐστιν ὑπομονὴ αἰσχρῶν ἔργων καὶ λόγων... et (...) μηδεμίαν αἰσχρὰν ἐργασίαν ἀποδοκιμάσαι...* (« Le cynisme est l'assurance avec laquelle on fait ou on dit des choses honteuses. » et « (...) aucun métier, si infâme qu'il soit, ne lui répugne ; »), *ibid.*, 1 et 5 (trad. O. Navarre). Tout le chapitre, bien sûr, ne manque pas d'exemples concrets ! Sur cette appréciation générale appliquée à Aristogiton, cf. ci-dessus, p. 321, avec les n. 1356 et 1357.

l'invective<sup>1374</sup>, séjours en prison<sup>1375</sup>, chicanerie et sycophantie<sup>1376</sup>. Nous nous trouvons visiblement là devant un portrait type qui verse dans la caricature et auquel empruntent aussi bien l'orateur que le moraliste.

En conclusion de l'étude de cette série, plusieurs remarques transversales s'imposent à la fois sur la forme et sur le fond des images que nous dirons « courtes », par opposition à celle du *Contre Aristogiton I (50)* par laquelle nous venons de terminer<sup>1377</sup>.

En ce qui concerne la forme, tout d'abord, Démosthène emploie par deux fois l'image de la folie dans une construction consécutive : « un tel degré de folie que... » (43 et 44). Cette présentation permet de mettre en évidence les conséquences de la folie et de justifier cette image. On ne la retrouve que chez Lysias, sous une forme syntaxique figée, et chez Isocrate<sup>1378</sup>.

Nous constatons surtout que les métaphores de Démosthène s'insèrent souvent dans des structures hypothétiques<sup>1379</sup>. Il s'agit là d'un trait que l'on observe chez d'autres orateurs<sup>1380</sup>, et qui se trouve étroitement lié à la signification paradoxale de ces images, abordée en commençant : étant donné qu'elles envisagent des comportements qui choquent l'opinion ou

---

<sup>1373</sup> τὴν μητέρα μὴ τρέφειν... (« Il laisse mourir de faim sa vieille mère ; »), *ibid.*, 6 (*id.*). Aristogiton se signale aussi par sa piété filiale : il abandonne son père en prison à Erétrie et ne l'ensevelit pas, une fois mort ; il bat sa mère et vend sa demi-sœur comme esclave. Cf. Démosthène, *I Aristog.*, 54-5.

<sup>1374</sup> (...) λοιδοροῦσθαι δυνάμενος... et Καὶ τούτων ἂν εἶναι δόξειεν τῶν περισταμένων τοὺς ὄχλους καὶ προσκαλούντων, μεγάλη τῆ φωνῆ καὶ παρερωγία λοιδορουμένων καὶ διαλεγόμενων πρὸς αὐτούς· (« (...) toujours prêt à l'invective ; » et « C'est un de ces individus qui rassemblent autour d'eux la foule, et qui, d'une grosse voix éraillée, apostrophent les passants, les invectivent ou entament la conversation avec eux ; »), Théophraste, *Caractères*, VI, 2 et 7 (trad. O. Navarre). Cf. Démosthène, *I Aristog.*, 36, 41, 52, 85, etc. Notons que le « cynique » de Théophraste et Aristogiton, malgré les différences, fréquentent assidûment l'agora pour extorquer de l'argent aux gens, celui-ci par une activité d'usure, celui-là du fait de la sycophantie. Cf. le « trafic » d'Aristogiton, *ibid.*, 46.

<sup>1375</sup> (...) ἀπάγεσθαι κλοπῆς, τὸ δεσμοτήριον πλείω χρόνον οἰκεῖν ἢ τὴν αὐτοῦ οἰκίαν. (« il se fait arrêter pour vol ; il habite plus souvent en prison que chez lui. »), Théophraste, *Caractères*, VI, 6 (trad. O. Navarre). Sur le séjour en prison d'Aristogiton, cf. Démosthène, *I Aristog.*, 60-3 et 67.

<sup>1376</sup> Ἰκανὸς δὲ καὶ δίκαιος τὰς μὲν φεύγειν, τὰς δὲ διώκειν, τὰς δὲ ἐξόμνησθαι, ταῖς δὲ παρεῖναι ἔχων ἐχίνον ἐν τῷ προκολλίῳ καὶ ὄρμαθούς γραμματιδίων ἐν ταῖς χερσίν· (« Il est homme à mener à la fois plusieurs procès, soit comme défendeur, soit comme demandeur ; de l'un il se débarrasse par un déclinatoire, et dans l'autre il comparaît, portant dans le pli de sa tunique une boîte pleine de dossiers, et en ses mains toute une liasse de paperasses enfilées. »), Théophraste, *Caractères*, VI, 8 (trad. O. Navarre). La sycophantie d'Aristogiton est dénoncée après notre passage, Démosthène, *I Aristog.*, 35 ; cf. *supra*, p. 321, n. 1356. Voir aussi Démosthène, *I Aristog.*, 19, 28, 38, 49, 83, 96, etc.

<sup>1377</sup> Cette forme très différente justifie que nous ne la prenions pas en compte pour cette série de remarques.

<sup>1378</sup> Lysias, III, 29 ; XXIX, 7 ; et fgmt. 75, 3 Thalheim (= CUF II, fgmt. XVII, 2, 3, p. 264), soit trois des quatre occurrences que nous avons répertoriées chez cet auteur, à chaque fois sous la forme εἰς τοῦτο μανίας (...) ὡστε. Isocrate, *Paix* (VIII), 66 ; *Panathénaique* (XII), 157 ; *Plataïque* (XIV), 34 ; *Echange* (XV), 273 ; *Attelage* (XVI), 16 ; *Lettres*, VI, 4.

<sup>1379</sup> Sont concernées au total douze occurrences sur vingt-trois.

<sup>1380</sup> Cf. Antiphon, II, 2, 5 ; Lysias, XXIX, 7 ; Isocrate, *Paix* (VIII), 17 et 41 ; *Panathénaique* (XII), 135 et 206 ; *Echange* (XV), 90 ; *Trapézitique* (XVII), 47 ; *Lettres*, VI, 4 et IX, 15 ; Hypéride, *Pour Euxénippe*, col. XXIII, 9 ; Lycurgue, *Léocr.*, 63 et 144 ; Eschine, *Ctés.*, 211 ; Démade, fgmt. 47 De Falco = XLVII Marzi.

le sens communs, elles ne servent pas tant à atténuer le propos<sup>1381</sup> qu'à pointer telle ou telle attitude, à la mettre sous les yeux de l'auditoire, avec tout ce qu'elle a – si elle correspond déjà à une réalité – ou tout ce qu'elle pourrait avoir – si la mesure ou l'attitude combattue n'est pas encore effective – d'inconcevable. Le propos sert ainsi directement l'argumentation : d'une part, l'orateur discrédite les paroles ou les propositions de son ou de ses adversaires en tentant de les mettre en contradiction avec une sagesse partagée entre lui-même et le peuple, pour exclure de ce groupe le « fou »<sup>1382</sup> ; d'autre part, en dénonçant l'erreur, la folie, il se présente par opposition comme le détenteur de la vraie sagesse et des seules propositions qui permettent de la mettre en œuvre. Le bénéfique oratoire de cette métaphore, par conséquent, est double.

Démotsthène insère en outre la moitié de ces métaphores dans son discours sous forme de parenthèse (**35, 39, 42 et 46**)<sup>1383</sup> ou de bref commentaire (**27, 29, 33, 34, 36, 37, 40, 41 et 48**). Cette caractéristique va dans le sens de l'analyse précédente : c'est une manière de discréditer le point combattu en le disqualifiant rapidement, comme d'un revers de la main ; il ne mérite pas que l'on s'attarde, mais juste qu'on le signale !

Pour terminer sur ce chapitre, remarquons la parenté de la métaphore de la folie avec celle de la fumée qui obscurcit l'esprit (τετύφωμα)<sup>1384</sup> : Démotsthène les coordonne (**41**, avec μείνωμαι) ou les associe, de façon plus lâche, dans une même phrase (**47**, avec ὑγιαίνω).

Enfin, en ce qui concerne le fond, deux groupes d'images se distinguent. Un premier ensemble, majoritaire (quinze occurrences sur vingt-trois), tourne autour des mauvais propos, conseils ou comportements en matière politique, que dénonce Démotsthène, soit chez des adversaires anonymes, même si le contexte permet parfois aisément l'identification (**31** (Eschine), **34, 48, 49** (Aristocrate)), soit chez le peuple (**44, 46**), soit chez lui-même, en se comprenant (**27, 36, 37**) ou non (**28, 45, 47**) dans celui-ci, pour nier qu'il s'abandonne à de telles folies, soit même chez des peuples (**43**) ou des hommes politiques étrangers (**35, 40** (Philippe)). Le second groupe (huit occurrences sur vingt-trois) est plus proprement judiciaire : il concerne les moyens de défense absurdes susceptibles d'être employés devant les tribunaux (**29 et 30** (Eschine), **38** (Timocrate)) ou les attaques abusives menées

<sup>1381</sup> Seule l'image du *Contre Timocrate*, 58 (**37**), revêt en outre cette fonction.

<sup>1382</sup> Toutes proportions gardées, évidemment, ce mouvement d'exclusion fait penser à celui que décrit Michel Foucault dans son *Histoire de la folie à l'âge classique*, qui se fait au nom d'une norme rationnelle.

<sup>1383</sup> Nous ne retenons pas ici l'occurrence **32**, parce qu'elle apparaît dans une longue parenthèse où la folie n'est pas seule en cause. Pour une étude des parenthèses chez Démotsthène, cf. Freytag, 1907, plus particulièrement p. 15 et 41, où certaines de nos images sont citées : Démotsthène, *Amb.*, 95 (**29**) ; *Chers.*, 25 (**35**) ; *Mid.*, 208 (**39**) ; *Cour.*, 51 (**42**).

<sup>1384</sup> Cf. chapitre I. « Les images de la nature », p. 29 sq.

effectivement par des adversaires (**32** (Diondas et Mélantès), **33** (Aristogiton)) ou que Démosthène se défend de porter (**39** (contre trois riches citoyens respectables qui vont parler en faveur de Midias), **41** et **42** (contre Eschine)). Sans surprise, il ne contient que des métaphores employées dans des plaidoyers, alors que le premier concerne aussi bien les plaidoyers que les harangues.

Plus largement, nous constatons que les deux autres séries de métaphores qui gravitent autour de ce thème de la folie, à savoir celles de la paralysie et de la fumée, mettent parfois en œuvre des schémas similaires : folie politique<sup>1385</sup> ou judiciaire<sup>1386</sup>.

Il est intéressant de remarquer que l'ensemble de ces métaphores – folie, paralysie, fumée – se concentre dans la bouche ou sous la plume de Démosthène essentiellement sur une période de dix ans, entre 353 et 341<sup>1387</sup>, c'est-à-dire durant la période où les événements politiques se précipitent, en lien avec les rivalités à Athènes ou les entreprises de Philippe à l'extérieur ; ce sont ces dernières en particulier qui révèlent toute la folie des Athéniens, notamment en ce qui concerne les affaires de Thrace et de Chersonèse<sup>1388</sup>. Ce groupe d'images, sur cette période, à ne considérer que les *Harangues*, permet aussi de mettre en évidence l'audace grandissante de Démosthène, au fur et à mesure qu'il prend de l'assurance et que ses vues s'imposent à l'Assemblée : alors que le discours *Pour les Mégalopolitains* recourait une seule fois à ce type d'image à propos d'adversaires, nous comptons trois occurrences pour le *Sur les affaires de la Chersonèse* et quatre pour la *Troisième Philippique*, dont certaines mettent directement en cause le peuple (**44**, **46**)<sup>1389</sup>. Le thème de la folie au sens large apparaît en outre de manière conséquente dans le discours *Sur l'ambassade* : avec huit occurrences celui-ci offre la concentration la plus importante en nombre absolu, mais qui est à rapporter aux trois cent quarante trois paragraphes du discours. Par opposition, le *Sur la*

<sup>1385</sup> Démosthène, *Amb.*, 267 (ἔκφρων καὶ παραπλήξ; chez les traîtres olynthiens) ; *III Phil.*, 20 (τετύφωμαι, en association ici avec le n°47) ; *Aristocr.*, 137 et 184 (τετύφωμαι, chez le peuple associé (137) ou non (184) à Démosthène).

<sup>1386</sup> *Cour.*, 11 (τετύφωμαι, moyen de défense absurde qui consisterait pour Démosthène à vouloir répondre aux calomnies d'Eschine, tombant ainsi dans son piège) ; *Mid.*, 143 (ἀπόπληκτος, moyen d'attaque absurde de Démosthène qui consisterait à comparer Midias à Alcibiade) ; *Amb.*, 219 (τετύφωμαι, coordonné ici au n°41). En dehors des schémas considérés jusque-là, nous pouvons rajouter au thème de la folie judiciaire en général les deux occurrences restantes, avec τετύφωμαι : *Tim.*, 158 (Timocrate traite de folie les propos d'un homme qui lui fait remarquer que sa loi risque de le faire condamner devant les tribunaux), et *Mid.*, 116 (Midias reproche aux membres du Conseil de ne pas s'apercevoir qu'ils tiennent en la personne d'Aristarque l'assassin qu'ils recherchent).

<sup>1387</sup> *Még.* date de 353, et *Tim.*, comme *Aristocr.*, de 353-2 ; *Chers.* et *III Phil.* datent de 341. Les comptes sont les suivants, dans l'ordre chronologique (entre parenthèses : folie + paralysie (p) + fumée (f)) : *Még.* 1, *Tim.* 4 (3 + 1f), *Aristocr.* 4 (2 + 2f), *Mid.* 4 (2 + 1 + 1), *Amb.* 8 (6 + 1 + 1), *Chers.* 3, *III Phil.* 4 (3 + 1f), *Cour.* 3 (2 + 1f), *I Aristog.* 1.

<sup>1388</sup> Trois discours concernent ce sujet : *Aristocr.*, *Chers.* et *III Phil.*, soit respectivement 4, 3 et 4 images.

<sup>1389</sup> On peut ajouter le n°27, où Démosthène atténue la critique en s'associant au peuple avec un « nous » poli.



*couronne*, de longueur comparable, ne présente que trois occurrences : les métaphores de la folie et assimilées quittent le devant de la scène. Le cas du *Contre Aristogiton I* est un peu différent, en raison de la métaphore filée qu'il met en œuvre (50), et que nous avons jusqu'à présent laissée de côté pour ce bilan.

Venons en donc à cette dernière. Du point de vue de la structure, elle se rapproche d'une part de celles qui s'appliquent à de mauvais hommes politiques, réels ou supposés ; d'autre part, tout comme celles du *Sur les affaires de la Chersonèse*, 36 (46), de la *Troisième Philippique*, 54 (44), du *Sur l'ambassade*, 260 (43) et 267 (ἔκφρων καὶ παραπλήξ), et de l'autre métaphore du *Contre Aristogiton I* (33), elle renvoie pour le sens à la maladie morale au sens fort, telle qu'elle a été caractérisée à propos de la longue métaphore filée du *Sur l'ambassade*<sup>1390</sup>. Ainsi, du fait de la signification complexe de l'ἀπόνοια, cette image élaborée de la folie (50) possède aussi une signification politico-intellectuelle, en se référant à la mission des hommes politiques.

Les diverses images de la folie que nous venons d'étudier dans cette section se caractérisent donc par une réelle cohérence : le sens général que leur prête Démosthène n'est pas original : les autres orateurs en usent également pour stigmatiser la folie d'une attitude politique, tel Isocrate, notamment à propos des dissensions entre cités grecques, ou la folie d'un argument judiciaire, avec Lysias en particulier. De plus, si la majorité des occurrences, qui se contentent de μαίνομαι, de μανία ou de οὐχ ὑγιαίνειν, ne sont pas plus originales sur la forme, quoiqu'elles conservent leur expressivité, Démosthène a aussi recours au terme παράνοια, plus atypique (43, 44, 45). Surtout – et nous rejoignons aussi le fond –, il se plaît parfois à donner de l'ampleur et de la force à ces métaphores pour mettre en exergue quelques grands thèmes qui lui tiennent à cœur, en associant plusieurs expressions différentes (43, 45), en les filant, notamment avec des jeux sur le sens médical qui leur donne un écho inattendu (33, 46), en se livrant à un travail du matériau métaphorique qui renouvelle le paradigme simple des autres images, jusqu'à celle du *Contre Aristogiton I* (50), qui demeure sans conteste la plus remarquable de ce point de vue. Celle-ci apporte par ailleurs une perspective intéressante sur la longue métaphore filée de la maladie de la corruption mise en œuvre dans le *Sur l'ambassade*, en confirmant que Démosthène avait de manière assez précise une notion moderne de la contagion, tout en étant informé de doctrines médicales attestées dans la *Collection hippocratique*.

---

<sup>1390</sup> Cf. *supra*, p. 262 sq.

#### 4) La santé

Nous trouvons également la métaphore opposée à ces diverses maladies, avec l'évocation de la bonne santé :

51. Οὐδὲ φοβεῖ με Φίλιππος, ἂν τὰ παρ' ὑμῶν ὑγιαίνει.<sup>1391</sup>

Il s'agit toujours ici d'une maladie morale, évoquée de manière antithétique par la référence à la bonne santé, sur le mode de l'hypothèse, parce que Démosthène craint justement que la maladie ne s'y substitue : la bonne santé réside dans « la haine de notre cité pour les criminels et l'habitude de les châtier », la maladie dans le déshonneur et la négligence qui poussent les Athéniens à laisser toute impunité (ἄδεια) aux traîtres vendus à Philippe pour mener les affaires dans l'intérêt de ce dernier ; Démosthène, bien sûr, vise d'abord Eschine<sup>1392</sup>. En rappelant ces principes d'hygiène morale et en invitant fortement les jurés à les appliquer, il endosse une nouvelle fois le rôle du médecin, qui a besoin de la collaboration active de son patient pour vaincre la maladie.

En outre, la métaphore se trouve à la fois précédée et filée par une vive personnification qui évoque la « mort » des qualités présentées comme les facteurs de la bonne santé<sup>1393</sup>, si bien que nous retrouvons là une association traditionnelle entre mort et maladie, par opposition aux valeurs de vie et de santé. Cette personnification est elle-même préparée par l'évocation de la passivité des Athéniens, suspendus aux actions de Philippe et à la question de savoir « s'il vit ou s'il est mort »<sup>1394</sup> : Démosthène glisse ainsi du sens propre au sens figuré, et ce passage est rendu encore plus fluide et naturel par une reprise de l'antithèse

---

<sup>1391</sup> « Ce qui m'effraye, ce n'est pas Philippe, si de votre côté tout est en bon état ; », Démosthène, *Amb.*, 289 (trad. G. Mathieu).

<sup>1392</sup> Ἐγὼ δ' οὐ δέδοικ' εἰ Φίλιππος ζῆ, ἀλλ' εἰ τῆς πόλεως τέθνηκε τὸ τοὺς ἀδικούντας μισεῖν καὶ τιμωρεῖσθαι. Οὐδὲ φοβεῖ με Φίλιππος, ἂν τὰ παρ' ὑμῶν ὑγιαίνει· ἀλλ' εἰ παρ' ὑμῖν ἄδεια γενήσεται τοῖς παρ' ἐκείνου μισθαρινεῖν βουλομένοις καὶ συνεροῦσί τινες τούτοις τῶν ὑφ' ὑμῶν πεπιστευμένων καὶ πάντα τὸν ἔμπροσθεν χρόνον ἀρνούμενοι μὴ πράττειν ὑπὲρ Φιλίππου νῦν ἀναβήσονται· ταῦτα φοβεῖ με. (« Mais, moi, ce que je crains, ce n'est pas que Philippe vive, mais que soit morte la haine de notre cité pour les criminels et l'habitude de les châtier. Ce qui m'effraye, ce n'est pas Philippe, si de votre côté tout est en bon état ; c'est que chez vous toute sécurité puisse être donnée à ceux qui veulent être à sa solde et que ces gens aillent être appuyés par quelques-uns de ceux qui ont votre confiance ; que ceux-là, après avoir toujours nié auparavant agir en faveur de Philippe, montent maintenant à la tribune ; voilà ce qui m'effraye. »), *ibid.* (*id.*). Derrière « ceux qui ont votre confiance », Démosthène vise Eubule, auquel s'en prend le développement suivant, parce qu'il s'apprête à intervenir en faveur d'Eschine (*ibid.*, 290-7) ; il vient d'être question de ce dernier (*ibid.*, 288). Le passage est enfin inséré au milieu de considérations sur les traîtres, *ibid.*, 259-68 et 297 *sq.*

<sup>1393</sup> (...) εἰ τῆς πόλεως τέθνηκε τὸ τοὺς ἀδικούντας μισεῖν καὶ τιμωρεῖσθαι. (« (...) que soit morte la haine de notre cité pour les criminels et l'habitude de les châtier. »), *ibid.*, 289 (*id.*).

<sup>1394</sup> (...) ζῆ ἢ τέθνηκεν., *ibid.*, 288 (*id.*).

des deux verbes, dans le même ordre ; « vivre » y apparaît à nouveau au sens propre avec Philippe pour sujet<sup>1395</sup>.

Cette image nous offre une variation sur le thème véhiculé par les métaphores portées par les termes généraux νοσεῖν ou νόσημα, à savoir le thème de la maladie intérieure à la cité, en particulier celle de la corruption. Plus précisément, elle constitue un écho direct à la grande métaphore de la maladie de la corruption développée dans le discours *Sur l'ambassade*<sup>1396</sup>.

Nous constatons d'une part, en effet, la répétition des mêmes idées : distinction de deux catégories d'abord, les traîtres et ceux qui les laissent faire ou les soutiennent ; puis nécessité de punir les premiers, qui ne va plus de soi justement en raison de la maladie morale qui ronge les cités de l'intérieur<sup>1397</sup>. D'autre part, les deux images présentent des structures quasi identiques : notre métaphore se contente d'opérer une focalisation sur Athènes et son peuple<sup>1398</sup>, et les analogies s'emboîtent parfaitement, puisque la maladie qui consiste à ne pas châtier les traîtres est intimement liée à celle de la corruption. Ou plutôt c'est elle qui la rend possible ; elle renvoie en effet à un mal plus profond des Athéniens, à savoir un affaissement

---

<sup>1395</sup> (...) σκοποῦντες καὶ ὠτακουστοῦντες (...) ποῖ πάρεισι Φίλιππος, ζῆ ἢ τέθνηκεν. / Ἐγὼ δ' οὐ δέδοικ' εἰ Φίλιππος ζῆ, ἀλλ' εἰ τῆς πόλεως τέθνηκε τὸ τοῦς ἀδικοῦντας μισεῖν καὶ τιμωρεῖσθαι. Hermogène cite ce passage comme exemple de la deuxième espèce du « riquant » (δριμύτης), qui « provient d'une paronomase, (...) lorsque, tout de suite après voir [sic] employé un nom ou un verbe avec son sens propre, nous l'employons pour un contenu qui n'est pas son sens propre. » (ἕτερον δὲ εἶδος δριμύτητος τὸ ἐκ παρονομασίας, (...) ὅταν κυρίῳ τινὶ ὀνόματι ἢ ῥήματι χρῆσάμενοι εἴτ' εὐθὺς ἐπόμενοι τούτῳ χρῆσώμεθα, καὶ ἐφ' οὗ μὴ κύριόν ἐστι πρᾶγματος.), Hermogène, *Les Catégories stylistiques du discours* (Περὶ ἰδεῶν λόγου), II, 5, p. 342, 20-3 Rabe (trad. M. Patillon). Le riquant participe d'un style simple ou naturel (ἀφέλεια) et agréable (γλυκύτης) (cf. *ibid.*, II, 3, p. 322, 5-10 Rabe (cf. Patillon, 1997, p. 421, n. 1) ; II, 4, p. 330 sq. Rabe (cf. Patillon, 1997, p. 428, n. 6 : la personnification est l'une des catégories du plaisant) ; II, 5, p. 339, 17-8 Rabe (cf. Patillon, 1997, p. 436, n. 3)), ici parce que la « paronomase », c'est-à-dire le jeu de mots, la syllepse, le glissement entre sens propre et sens figuré, permet d'éviter une métaphore « difficile » (σκληρός) ; cf. *ibid.*, p. 343, 8-14 Rabe.

<sup>1396</sup> Démosthène, *Amb.*, 259-62 ; voir ci-dessus, p. 262 sq.

<sup>1397</sup> Οἱ γὰρ ἐν ταῖς πόλεσι γνωριμώτατοι καὶ προεστάναι τῶν κοινῶν ἀξιούμενοι, τὴν αὐτῶν προδιδόντες ἐλευθερίαν οἱ δυστυχεῖς, αὐθαίρετον αὐτοῖς ἐπάγονται δουλείαν, Φίλιππῳ ξενίαν καὶ ἑταιρίαν καὶ φιλίαν καὶ τοιαῦθ' ὑποκοριζόμενοι· οἱ δὲ λοιποὶ καὶ τὰ κύρι' ἅττα πῶτ' ἐστ' ἐν ἐκάστη τῶν πόλεων, οὓς ἔδει τούτους κολάζειν καὶ παραχρῆμ' ἀποκτινύναι, τοσοῦτ' ἀπέχουσι τοῦ τοιοῦτόν τι ποιεῖν ὥστε θαυμάζουσι καὶ ζηλοῦσι καὶ βούλονται ἂν αὐτὸς ἕκαστος τοιοῦτος εἶναι. (« Les plus notables dans chaque cité, ceux qui étaient jugés dignes de diriger l'Etat, livrant leur propre liberté (les malheureux !) attirent sur eux-mêmes une servitude volontaire et parlent gentiment, en faveur de Philippe, d'hospitalité, de camaraderie, d'amitié, etc... Les autres, tout ce qui a de l'autorité dans chaque pays, eux qui devraient châtier ces gens-là et les mettre à mort sur le champ, bien loin d'agir ainsi, les admirent, les envient et voudraient, chacun personnellement, être comme eux. »), *ibid.*, 259 (trad. G. Mathieu). À comparer avec le texte cité *supra*, p. 329, n. 1392. Le passage du § 259 ajoute simplement les motifs psychologiques qui poussent la seconde catégorie à accorder l'impunité aux traîtres.

<sup>1398</sup> *Ibid.*, 259-62 : la maladie concerne d'abord toutes les cités, la Grèce dans son ensemble, et atteint ensuite à la fois les hommes politiques qui trahissent, de manière bien ou mal intentionnée, et ceux qui laissent faire, y compris, plus largement, le peuple, lorsqu'il s'agit de cités démocratiques, puisque dans ce cas c'est lui qui détient la réalité du pouvoir (οἱ δὲ λοιποὶ καὶ τὰ κύρι' ἅττα πῶτ' ἐστ' ἐν ἐκάστη τῶν πόλεων..., *ibid.*, 259). *Ibid.*, 289 : il n'est plus question que de la santé du peuple athénien, représenté par les jurés auxquels s'adresse Démosthène (παρ' ὑμῶν ὑγιαίνῃ ; cf. encore, *ibid.* : παρ' ὑμῶν et ὑφ' ὑμῶν), et qui est nettement distingué des orateurs.

moral généralisé ; celui-ci se caractérise par la négligence, par un manque d'énergie dans la défense des intérêts de la patrie, par un certain individualisme enfin qui pousse les citoyens à préférer leur bonheur et leur confort personnel aux sacrifices exigés par l'intérêt de l'Etat, à préférer en un mot l'agréable à l'utile<sup>1399</sup> – tous traits de caractère que Démosthène ne cesse de combattre durant sa carrière politique, en particulier dans ses *Harangues*. En dernière analyse, afin de retrouver *la* maladie (νόσημα) dont parlait Démosthène<sup>1400</sup>, nous pouvons conclure que nous avons affaire à deux manifestations, à deux symptômes d'un même mal qui affecte en profondeur la moralité publique de tous les Grecs et des Athéniens en particulier. Par conséquent, traiter le premier aspect de ce mal, la maladie de fond en définitive, à savoir la complaisance à l'égard des traîtres, revient par là même à traiter le second, la corruption d'un certain nombre d'hommes politiques, en mettant un coup d'arrêt définitif à la propagation de l'épidémie de corruption qui fait rage dans toute la Grèce<sup>1401</sup>. Si les Athéniens retrouvent l'énergie de se comporter selon les maximes morales de leurs ancêtres, qui ont fait leur gloire et leur honneur<sup>1402</sup> – s'ils recourent la santé en guérissant de la maladie morale générale qui les affecte et se manifeste par des symptômes évidents, en l'occurrence par leur complaisance et même par leur admiration et leur envie à l'égard de leurs concitoyens vendus à Philippe –, la corruption et la trahison – le second aspect du mal moral profond ou, si l'on veut, la seconde maladie, plus localisée – ne sera plus possible, parce que les traîtres seront

<sup>1399</sup> L'emblème de cette attitude réside dans le refus d'utiliser les fonds de la caisse des spectacles pour soutenir l'effort militaire nécessaire afin de contrer Philippe ; cf. par exemple, *III Ol.*, 18-20. Sur la négligence et l'apathie des Athéniens, qui donnent lieu à des attaques de plus en plus violentes de la part de Démosthène, voir *I Phil.*, 10-2 et 35-41 ; *I Ol.*, 10 ; *II Ol.*, 11-3 ; *III Ol.*, 14-8 et 33-6 ; *II Phil.*, 1-5 ; *Chers.*, 21-3 ; *III Phil.*, 5 ; etc.

<sup>1400</sup> *Amb.*, 259.

<sup>1401</sup> Cf. Paulsen, 1999, p. 272, *ad loc.*, avec un langage anachronique : « aussi longtemps que le système immunitaire des Athéniens est intact et qu'il peut écarter les germes pathogènes [*sc.* les traîtres qui se propagent de cité en cité en gagnant de plus en plus de monde à leur cause], la "maladie" Philippe ne peut pas représenter un grave danger. » (« Solange das Immunsystem der Athener intakt ist und die Krankheitskeime abwehren kann, solange kann die "Krankheit" Philipp nicht ernstlich gefährlich werden. »).

<sup>1402</sup> L'appel aux ancêtres glorieux et les comparaisons entre le passé et le présent, au détriment de ce dernier, constituent des motifs récurrents chez Démosthène ; cf. entre autres, *II Ol.*, 24-30 ; *III Ol.*, 21-32 ; *III Phil.*, 36-46, qui reprend le thème qu'illustrent nos images du *Sur l'ambassade* en proclamant que ce qui fait la différence entre le présent état moral lamentable des Grecs et celui de leurs ancêtres, « C'était simplement que les hommes salariés par les ambitieux et les corrupteurs de la Grèce étaient en horreur à tous, c'était qu'il y avait grand danger à être convaincu de vénalité, que des châtiments terribles punissaient ce crime et qu'il n'y avait ni supplication valable ni pardon. » ((...) ὅτι τοὺς παρὰ τῶν ἄρχων βουλομένων ἢ διαφθεῖρειν τὴν Ἑλλάδα χρήματα λαμβάνοντας ἅπαντες ἐμίσουν, καὶ χαλεπώτατον ἦν τὸ δωροδοκοῦντα ἐλεγχθῆναι, καὶ τιμωρία μεγίστη τοῦτον ἐκόλαζον, καὶ παραίτησις οὐδεμί' ἦν οὐδὲ συγγνώμη., *ibid.*, 37 (trad. M. Croiset)). Les développements précédents, en revanche, s'en tiennent à des critiques plus générales sur le fait que les orateurs ne pensent qu'à flatter le peuple et à servir leurs intérêts particuliers ; il semble ainsi que le premier procès contre Eschine (343 ; la *Première Philippique* date de 341) ait permis à Démosthène de fixer les thèmes des traîtres à la patrie et de l'indulgence à leur égard. La section du *Sur l'ambassade* qui s'insère entre les deux métaphores développe précisément l'exemple des ancêtres qui punissaient de mort tout homme politique convaincu de s'être laissé corrompre par l'étranger ; cf. *Amb.*, 268-82. Piepenbrink, 2003, p. 219-21, note que les images médicales et les exemples empruntés au passé apparaissent dans les mêmes contextes avec la même fonction : créer une prise de distance nécessaire à l'analyse des problèmes de la cité.

sévèrement punis, voire mis à mort. Or cette conception du châtement renvoie chez Démosthène aux remèdes typiques de la médecine hippocratique : couper et brûler<sup>1403</sup>.

Démosthène continue donc de filer la métaphore amorcée au § 259, avec une image discrète mais très travaillée.

## 5) La mort

**52.** (...) οἱ δὲ σύμμαχοι τεθνᾶσι τῷ δέει τοῖς τοιοῦτοις ἀποστόλοις.<sup>1404</sup>

**53.** (...) δουλεύειν καὶ τεθνάναι τῷ φόβῳ Θηβαίων καὶ τοῖς Φιλίππου ξένους...<sup>1405</sup>

Les deux métaphores présentent des structures syntaxiques identiques : le verbe θνήσκω, « mourir », reçoit un complément au datif qui crée l'image, avec deux termes synonymes qui signifient « la crainte, la peur », et un autre complément à l'accusatif qui indique l'objet sur lequel porte cette crainte<sup>1406</sup>.

Dans la *Première Philippique*, la métaphore, pleine d'ironie, participe de la figure du monde renversé dont G. O. Rowe a montré qu'elle constituait la matrice du discours<sup>1407</sup>. En effet, parce que les Athéniens n'accordent pas un soutien financier suffisant à leurs stratèges et qu'ils préfèrent déléguer la guerre à des troupes mercenaires, ceux-là doivent faire reposer la solde et l'entretien de ces dernières sur les populations des territoires où elles se trouvent stationnées. Les stratèges n'ont donc pas les moyens de mener une guerre efficace, puisque

<sup>1403</sup> Voir ci-dessous, p. 349 sq.

<sup>1404</sup> « (...) et nos alliés meurent de peur à l'approche de nos vaisseaux. », Démosthène, *I Phil.*, 45 (trad. M. Croiset).

<sup>1405</sup> « (...) ils sont esclaves et meurent de peur devant les Thébains et les mercenaires de Philippe... », *Amb.*, 81 (trad. G. Mathieu).

<sup>1406</sup> L'interprétation de ces accusatifs comme dépendant de l'ensemble de l'expression, c'est-à-dire comme accusatifs d'objet interne accompagnant un verbe intransitif, ce qui est une tournure fréquente, fait presque l'unanimité chez les commentateurs : Schaefer I, 1824, p. 375, ad p. 53, l. 10, τῷ δέει διὰ τοῖς τοιοῦτοις, et II, 1825, p. 503, ad p. 366, l. 26, καὶ τοῖς Θηβαίους (« Scilicet accusativos h. l. non regit τῷ φόβῳ, sed phrasis τεθνάναι τῷ φόβῳ, quae quid aliud significat quam ὑπερφοβείσθαι ? ») ; Dindorf V, 1849, p. 115, ad p. 53, l. 10, τεθνᾶσι τῷ δέει τοῖς τοιοῦτοις ἀποστόλοις (« Locutio τεθνάναι τῷ δέει quum nihil aliud significet quam μάλα δεδιέναι, cum accusativo constructa est. ») ; Shilleto, 1874, p. 71, ad loc. ; Rehdantz, 1886, Index II, s.v. Accusativus, 2, où notre passage est cité p. 40 (où il faut corriger 4. 40 en 4. 45), suivi par Paulsen, 1999, p. 135, ad loc. ; Vœmel, 1829, p. 215, ad loc. ; Westermann, 1871, p. 124, ad loc. (« Der Accusativ hängt von dem in τεθνᾶσι τῷ δέει liegenden μάλα δεδίασιν ab... ») ; Weil, 1873, p. 103, ad loc. (« Cette locution complexe gouverne un accusatif, comme ferait le verbe δεδίασιν. ») ; LSJ, s.v. θνήσκω, I, 2 ; et enfin, *e silentio*, Sandys, 1905, p. 119, ad loc. Le scholiaste participe du même esprit en notant que τεθνᾶσι est mis ἀντὶ τοῦ «μέχρι θανάτου τοῦ φοβοῦντος τοῖς τοιοῦτοις ἀποστόλοις» (scholie 101 Diltz (I, p. 118)). Seule Wooten, 2008, p. 112, ad 45. 1-3, soutient que cet accusatif dépend directement du substantif, en notant qu'il s'agit d'un tour « très inhabituel » (« very unusual »), sans justifier sa position. Sur cette tournure, cf. Shilleto, 1874, p. 71, ad loc., qui la critique sévèrement.

<sup>1407</sup> Cf. Rowe, 1968. Wooten, 2008, p. 112, ad 45. 1-3 note l'ironie de l'expression, et aussi son hyperbole.

les mercenaires ne consentent à se battre que pour de l'argent ; ils ne veulent de surcroît surtout pas prendre d'initiatives par peur des accusations auxquelles ils pourraient se trouver confrontés à Athènes<sup>1408</sup>. Pour toutes ces raisons, nous nous trouvons face à un paradoxe, parce que l'assurance et la peur ne se trouvent pas du bon côté : alors que les ennemis d'Athènes, et d'abord Philippe, méprisent les expéditions envoyées par la cité, ce sont au contraire ses alliés qui les redoutent, par peur des déprédations des mercenaires qu'ils devront entretenir en pure perte, puisqu'ils ne les défendront pas avec la vigueur nécessaire.

Or la métaphore du *Sur l'ambassade*, quoique en des termes différents, s'inscrit exactement dans la même structure analogique : après la victoire remportée sur eux par Philippe, qui est intervenu en tant qu'allié des Thébains dans la troisième guerre sacrée, les Phocidiens « meurent de peur » devant les Thébains certes, mais aussi devant des troupes mercenaires qu'ils doivent entretenir. La raison de la peur est donc, en partie, identique.

Démosthène nous propose une image originale qu'il est le seul à employer à l'époque classique<sup>1409</sup>. Elle s'avère remarquable par sa tonalité très relevée, et même tragique<sup>1410</sup> ; or ce ton tragique convient parfaitement aux situations décrites, en particulier à celle des Phocidiens<sup>1411</sup>.

<sup>1408</sup> Sur tous ces thèmes, cf. Démosthène, *I Phil.*, 23-7 et 42-50, et notamment : 'Εξ οὗ δ' αὐτὰ καθ' αὐτὰ τὰ ξενικὰ ὑμῖν στρατεύεται, τοὺς φίλους νικᾷ καὶ τοὺς συμμάχους, οἱ δ' ἐχθροὶ μείζονες τοῦ δέοντος γεγόνασαι. Καὶ παρακύψαντ' ἐπὶ τὸν τῆς πόλεως πόλεμον, πρὸς Ἀρτάβαζον καὶ πανταχοὶ μᾶλλον οἴχεται πλέοντα, ὁ δὲ στρατηγὸς ἀκολουθεῖ· εἰκότως· οὐ γὰρ ἔστιν ἄρχειν μὴ διδόντα μισθόν. (« Au contraire, depuis que ces troupes étrangères font campagne à elles seules, c'est sur nos amis et nos alliés qu'elles remportent des succès, tandis que nos ennemis deviennent plus forts que nous ne le voudrions. S'agit-il de combattre pour la république, elles se dérobent, elles s'en vont, voile au vent, contre Artabaze ou partout ailleurs, et le stratège les suit. Rien de plus naturel : on ne commande pas lorsqu'on ne paye pas. »), ὅποι δ' ἂν στρατηγὸν καὶ ψήφισμα κενὸν καὶ τὰς ἀπὸ τοῦ βήματος ἐλπίδας ἐκπέμψητε, οὐδὲν ὑμῖν τῶν δεόντων γίνεταί, ἀλλ' οἱ μὲν ἐχθροὶ καταγελῶσιν... (« Mais quand vous expédiez seulement un stratège avec un décret vide d'effet et des promesses oratoires, rien de ce qui est indispensable ne se fait ; alors nos ennemis se rient de nous... » ; suit la métaphore) et Νῦν δ' εἰς τοῦθ' ἦκει τὰ πράγματ' αἰσχύνῃς ὥστε τῶν στρατηγῶν ἕκαστος δις καὶ τρις κρίνεται παρ' ὑμῖν περὶ θανάτου, πρὸς δὲ τοὺς ἐχθροὺς οὐδεὶς οὐδ' ἅπαξ αὐτῶν ἀγωνίασθαι περὶ θανάτου τολμᾷ... (« Aujourd'hui, quelle honte ! chacun de nos stratèges subit ici deux ou trois accusations capitales, mais il n'en est pas un qui, devant l'ennemi, ose une seule fois affronter la mort en combattant. »), *ibid.*, 24, 45 et 47 (trad. M. Croiset). Voir aussi la synthèse de Weil, 1873, p. 76.

<sup>1409</sup> On ne la retrouve qu'au II<sup>ème</sup> siècle de notre ère, probablement dans des imitations de Démosthène (cf. Rehdantz, 1886, Index II, s.v. Accusativus, 2, p. 40, et Sandys, 1905, p. 119 *ad loc.*) : Arrien, *Anabase* VII, 9, 6, et Ælius Aricide, II, 210. Rehdantz, 1886, Index II, s.v. Accusativus, 2, p. 40, cite un commentaire de Photius à ce dernier passage qui qualifie la formule de Δημοσθενικὸν τὸ σχῆμα (Photius, *Bibliothèque*, 248, p. 87, 23 Henry VII, 1974 (« La figure est de Démosthène ») = Bekker, II, 1825, p. 426 a). Enfin, le scholiaste note qu'elle est « nouvelle à l'époque » (σημείωσαι ὠραῖον ὡς καινοπραπέδες..., scholie 101 Dilts (I, p. 118).

<sup>1410</sup> Le caractère tragique de cette métaphore est démontré par la construction syntaxique, que ce soit l'accusatif (cf. Rehdantz, 1886, Index II, s.v. Accusativus, 2, p. 40 (qui note : « eine kühne, den Tragikern nachgebildete Konstruktion ») ; Weil, 1873, p. 103, *ad loc.*) ou le datif (LSJ, s.v. θνήσκω, I, 2), et, à plus forte raison, l'alliance des deux.

<sup>1411</sup> Les conditions de paix imposées aux Phocidiens sont très dures : la confédération qu'ils formaient est dissoute, si bien qu'ils perdent leur autonomie politique, ce qu'exprime la métaphore topique de l'esclavage (δουλεύειν) ; leurs villes sont détruites et la population dispersée ((...) διωκισμένοι κατὰ κώμας καὶ

Nous avons donc affaire à des métaphores non seulement vives et très sensibles pour les auditeurs de Démosthène, mais aussi cohérentes, puisqu'elles sont au service d'idées similaires.

### III. Les images empruntées à l'art médical

Il est bien évident que derrière toutes ces images mettant en œuvre des maladies se profile la personne du médecin, troisième élément du triangle relationnel selon lequel les anciens se représentaient la médecine : si Démosthène assimile plusieurs éléments qu'il dénonce à des maladies, c'est bien avec l'intention de persuader les Athéniens de s'en guérir et de les extirper. Nous avons vu que cette figure apparaît souvent à l'arrière-plan de certaines images. Plusieurs autres convoquent donc naturellement les figures du remède et du médecin qui l'administre.

Notons une bonne fois que cette métaphore de l'homme politique – orateur ou législateur – comme médecin est tout aussi courante que celle de la cité comme organisme malade, ce qui n'ôte rien à leur force. Les deux se complètent dès l'apparition de la première au V<sup>ème</sup> siècle<sup>1412</sup>. Enfin, comme le note J. Jouanna, « la métaphore du chef-médecin émerge tout particulièrement dans des moments de crise, lorsque la cité malade a besoin de l'intervention d'un médecin »<sup>1413</sup> ; le remède sera donc une bonne législation, comme déjà chez Solon<sup>1414</sup>. C'est Platon qui exploite toutes les possibilités politiques de cette analogie<sup>1415</sup>. À ce titre, R. Brock insiste sur le fait que les orateurs l'ont imité<sup>1416</sup>. Quoiqu'elle soit certainement d'usage plus ancien chez eux<sup>1417</sup>, Isocrate offre le premier exemple conservé de

---

παρηρημένοι τὰ ὄπλα. : « (...) dispersés qu'ils sont en bourgades et désarmés. », Démosthène, *Amb.*, 81 (trad. G. Mathieu) ; ils doivent payer des indemnités de guerre exorbitantes. Cf. Carlier, 2006, p. 166.

<sup>1412</sup> Nous nous inscrivons là dans une « utilisation de la métaphore médicale comme modèle du politique. (...) Sous sa forme la plus élaborée, cette analogie, qu'elle soit métaphore ou comparaison, comprend quatre termes reliés deux à deux que l'on peut présenter de la façon suivante. L'homme politique est à la cité ce que le médecin est au corps. Les passages les plus anciens où apparaît cette analogie sous une forme significative datent de la fin de la première moitié du V<sup>ème</sup> siècle. », Jouanna, 2003, p. 227 ; il s'agit de Pindare, *Pythiques*, IV, 270-4, et Eschyle, *Agamemnon*, 848-50. Voir encore Marshall, 2000, p. 16-8, qui étudie le premier texte.

<sup>1413</sup> Jouanna, 2003, p. 228.

<sup>1414</sup> Cf. *supra*, p. 300. Cf. Marshall, 2000, p. 17-8 : chez Pindare, il y a deux médecins, Arcésilas et Apollon, en tant que dieu législateur... et médecin.

<sup>1415</sup> Cf. Louis, 1945, p. 154-5 ; Jouanna, 1978 ; Cordes, 1994.

<sup>1416</sup> Brock, 2013, p. 72-3 et 156-7 : le modèle du médecin permet de revendiquer une expertise pour soi-même et à l'inverse d'en appeler à une thérapie de choc pour se débarrasser de l'adversaire.

<sup>1417</sup> Thucydide, VI, XIV, attribue à Nicias une image semblable, à la fin d'une harangue destinée à faire renoncer le peuple au projet d'expédition en Sicile : (...) τῆς δὲ πόλεως κακῶς βουλευσαμένης ἰατρὸς ἂν γενέσθαι, καὶ τὸ καλῶς ἄρξαι τοῦτ' εἶναι, ὃς ἂν τὴν πατρίδα ὠφελήσῃ ὡς πλείστα ἢ ἐκὼν εἶναι μηδὲν βλάβῃ.

cette analogie, qui met sans doute en jeu, précisément, des réminiscences philosophiques ou sophistiques, puisqu'il assimile l'orateur et homme politique qui s'adresse au peuple à un médecin des âmes ; ses remèdes, parfois douloureux, consistent dans ses discours utiles et véridiques :

Ἔμον μὲν οὖν ἔργον ἐστὶν καὶ τῶν ἄλλων τῶν κηδομένων τῆς πόλεως προαιρεῖσθαι τῶν λόγων μὴ τοὺς ἡδίστους, ἀλλὰ τοὺς ὠφελιμωτάτους· ὑμᾶς δὲ χρὴ πρῶτον μὲν τοῦτο γινώσκειν, ὅτι τῶν μὲν περὶ τὸ σῶμα νοσημάτων πολλὰι θεραπείαι καὶ παντοδαπαὶ τοῖς ἰατροῖς εὔρηται, ταῖς δὲ ψυχαῖς ταῖς ἀγνοούσαις καὶ γεμούσαις πονηρῶν ἐπιθυμιῶν οὐδὲν ἐστὶν ἄλλο φάρμακον πλὴν λόγος ὁ τολμῶν τοῖς ἀμαρτανομένοις ἐπιπλήττειν, ἔπειθ' ὅτι καταγέλαστόν ἐστιν τὰς μὲν καύσεις καὶ τὰς τομὰς τῶν ἰατρῶν ὑπομένειν ἵνα πλειόνων ἀλγηδόνων ἀπαλλαγώμεν, τοὺς δὲ λόγους ἀποδοκιμάζειν πρὶν εἰδέναι σαφῶς, εἰ τοιαύτην ἔχουσιν τὴν δύναμιν ὥστ' ὠφελῆσαι τοὺς ἀκούοντας<sup>1418</sup>.

Le détour par ce passage permet de faire explicitement le lien, chez Démosthène, entre les images médicales et le thème du bon conseiller, qui n'est qu'une réélaboration de cet *ethos* topique de l'orateur dévoué et désintéressé que nous venons de lire chez Isocrate, destiné, en

---

(« qu'au contraire la cité, qui a été mal inspirée, trouverait en toi [*i.e.* le prytane, auquel Nicias demande de revenir sur les décisions du peuple en soumettant aux voix ses propositions] un médecin, et que le bon magistrat est bien celui qui rend à sa patrie le plus de services possible, ou du moins ne lui cause délibérément aucun préjudice. », trad. J. de Romilly). Cette image diffère néanmoins de celles des orateurs du IV<sup>ème</sup> siècle : d'abord, là où ceux-ci emploient systématiquement des comparaisons développées, il s'agit d'une brève métaphore, s'inscrivant de façon complexe dans l'antilogie avec Alcibiade, ; ensuite, Nicias désigne un magistrat comme médecin, alors qu'au IV<sup>ème</sup> siècle ce rôle est attribué soit au législateur (Pseudo-Démosthène), soit aux orateurs qui conseillent le peuple (Isocrate, Démosthène, et sans doute Hypéride (cf. réf. *infra*, p. 368, n. 1548). Pour un commentaire des échos médicaux dans le passage de Thucydide, voir Romilly, 1976 ; Jouanna, 1980b ; Rechenauer, 1991, p. 352-3.

<sup>1418</sup> « Mon devoir est donc (comme celui des autres gens qui prennent à cœur les intérêts de la cité) de choisir les paroles, non pas les plus agréables, mais les plus utiles. Quant à vous, il vous faut vous persuader tout d'abord que si, pour les maladies du corps, les médecins ont trouvé bien des traitements variés, pour les âmes ignorantes et remplies de mauvaises passions il n'y a nul autre remède que la raison qui ose adresser des reproches aux fautes ; ensuite que, puisque l'on supporte les brûlures et les incisions faites par les médecins afin d'être débarrassé de douleurs plus fortes, il est ridicule d'écarter les discours avant de savoir exactement s'ils ont ou non le pouvoir d'être utiles à ceux qui les écoutent. », Isocrate, *Sur la paix* (VIII), 39-40 (trad. G. Mathieu). Mathieu, 1942, *ad loc.*, p. 23, n. 1, signale que le thème du médecin des âmes apparaît dans *Gorgias, Eloge d'Hélène*, 4, et renvoie à Platon, *Gorgias*, 448 b et 464 b *sq.* (dialogue avec Gorgias ; analogie entre médecine et politique) ; peut-être faudrait-il citer plus proprement, *ibid.*, 477 e - 479 b (dialogue avec Polos ; analogie entre la médecine et la justice, à propos de l'injustice qui corrompt l'âme ; cf. *ibid.*, 480 b 1-2). Le *Gorgias* de Platon date de 387-6 (Croiset et Pradeau, 1997, p. VII), et le *Sur la paix* d'Isocrate de 356 (Mathieu, 1942, p. 6) ; par ailleurs, Isocrate devait connaître au moins en partie la doctrine de Platon, parce qu'il était l'un de ses concurrents directs, de même qu'il se montre très au fait de toute la vie intellectuelle en général ; il critique implicitement Platon dans le *Sur l'échange*, 261-8. Sur la question des rapports entre les deux hommes et de la connaissance qu'avait Isocrate des doctrines de ses concurrents, cf. le résumé de Mathieu, 1942, p. 90-4.



exorde ou en tête d'un développement important, à assurer une *captatio benevolentiae*<sup>1419</sup>. En outre, un rapprochement avec une comparaison du *Contre Aristogiton II* achève de montrer l'inspiration clairement philosophique d'Isocrate comme du Pseudo-Démosthène :

τῶν γὰρ πόλεων ταύτας ἄριστ' οἰκουμένας ἴδοιμεν ἂν ἐν αἷς ἄριστοι νομοθέται  
γεγόμασι· τὰ μὲν γὰρ ἐν τοῖς σώμασιν ἀρρωστήματα τοῖς τῶν ἰατρῶν εὐρήμασι  
καταπαύεται, τὰς δ' ἐν ταῖς ψυχαῖς ἀγριότητας αἱ τῶν νομοθετῶν ἐξορίζουσι διάνοιαι.<sup>1420</sup>

Dans les deux cas, le point de comparaison porte respectivement sur l'orateur et sur le législateur comme « médecin des âmes ». Or ce thème typique n'apparaît pas chez Démosthène<sup>1421</sup>, qui s'approprie donc la comparaison de façon plus personnelle. Reste à voir alors comment notre orateur traite explicitement le thème de l'homme politique médecin et au service de quelles thématiques.

## 1) Le but et les remèdes de l'art médical en général

### a) Guérir

Le but du médecin est de guérir son patient, et Démosthène emploie une fois ce verbe métaphoriquement :

---

<sup>1419</sup> Démosthène l'emploie aussi tel quel dans ses harangues : *Még.*, 1-3 ; *II Phil.*, 1-5 ; etc. Nous retrouvons à chaque fois les mêmes thèmes : opposition de l'utile et de l'agréable, choix de dire la vérité – en général douloureuse, comme le prouve la comparaison d'Isocrate ! – malgré la certitude de se faire mal voir parce que personne ne veut l'entendre (*parrhésia*).

<sup>1420</sup> « parmi les cités, nous pouvons voir que celles-là sont les mieux administrées dans lesquelles ont existé les meilleurs législateurs ; car si les infirmités des corps sont supprimées par les découvertes des médecins, la sauvagerie des âmes est expulsée par la pensée des législateurs. », [Démosthène], *II Aristog.*, 26 (trad. G. Mathieu). Nous retrouvons par ailleurs dans ce texte le thème pédagogique, ici au travers de la fonction éducative des lois. Nous constatons que le propos est encore plus général que chez Isocrate, en renvoyant aux réflexions sophistiques et philosophiques sur la fondation des communautés politiques, avec le rôle indispensable des lois dans cette perspective ; cf. par exemple, Platon, *Prot.*, 320 c - 322 d (mythe de Protagoras) ; *Rép.*, II, 369 b - 371 d ; Aristote, *Politique.*, I, 2 ; plus particulièrement, l'ensemble des *Lois* de Platon offre une réflexion sur l'importance du rôle du législateur et des lois.

<sup>1421</sup> Du moins dans les discours authentiques conservés. On lui attribue en effet une comparaison qui assimile les lois à l'âme de la cité, si bien que ce schéma implique la figure du médecin des âmes : Démosthène, *Fragments*, « II. Maximes et apophtegmes », 38 (Clavaud, 1987, p. 145) = disc. 13, fgmt. 13 Baiter/Sauppe (Δημοσθένης ὁ ῥήτωρ ἔφη πόλεως εἶναι τὴν ψυχὴν τοῦς νόμους· “ὥσπερ γὰρ τὸ σῶμα στερηθὲν ψυχῆς πίπτει, οὕτω καὶ πόλις μὴ ὄντων νόμων καταλύεται”. Stobée, 4, 1, 144 ; Max. Conf., P.G. 91, 977 B ; Gnom.).

54. Δεῖ γὰρ, ὁ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τὸν βουλόμενόν τι ποιῆσαι τὴν πόλιν ἡμῶν ἀγαθὸν τὰ ὅτα πρῶτον ὑμῶν ἰάσασθαι· διέφθαρται γάρ· οὔτω πολλὰ καὶ ψευδῆ καὶ πάντα μᾶλλον ἢ τὰ βέλτιστ' ἀκούειν συνείθισθε.<sup>1422</sup>

Le verbe ἰάσθαι entre très fréquemment dans des constructions métaphoriques, mais avec des termes abstraits<sup>1423</sup>. Isocrate l'utilise à propos des exactions commises par l'impérialisme lacédémonien chez les peuples soumis<sup>1424</sup>. L'originalité de la métaphore de Démosthène réside précisément dans le fait qu'elle porte sur un terme anatomique concret, « les oreilles » (τὰ ὅτα) des Athéniens, qui sont malades des « mensonges » répandus par les orateurs du parti adverse<sup>1425</sup> : ceux-ci ont de nouveau partie liée avec la maladie puisqu'ils en sont l'origine. Le verbe διέφθαρται file la métaphore, dans la mesure où il possède son acception médicale d'« être malade »<sup>1426</sup>. Or contre cette maladie, Démosthène se présente explicitement cette fois comme le bon médecin qui administre ses remèdes, à savoir les conseils et mesures qu'il propose dans son discours, avant de parvenir à une guérison complète, constituée par l'adoption de ces mêmes mesures<sup>1427</sup>. Le parfait διέφθαρται renforce la difficulté de la tâche du médecin-Démosthène.

<sup>1422</sup> « Voyez-vous, Athéniens, si l'on veut faire quelque bien à votre république, il faut commencer par vous guérir les oreilles ; elles sont vraiment malades ; tant on vous a habitués à entendre de mensonges, tout plutôt que des paroles salutaires. », Démosthène, *Org.*, 13 (trad. M. Croiset).

<sup>1423</sup> Cf. par exemple, Euripide, *Oreste*, 650 ((...) ἀλλ' ἀμαρτίαν / τῆς σῆς γυναικὸς ἀδικίαν τ' ἰώμενος, « (...) c'est la faute de ta femme et son crime qu'il répareit. », trad. L. Méridier) ; Eschine, *Contre Ctésiphon*, 69 ((...) ἰασόμενοι τὸ Δημοσθένους δωροδόκημα..., « (...) opposant (...) un antidote à la vénalité de Démosthène... », trad. V. Martin et G. de Budé) ; Platon, *Lois*, VI 758 d 2 ((...) ὅτι τάχιστα αισθομένης τῆς πόλεως ἰαθῆ τὸ γενόμενον [sc. τῶν κατὰ πόλιν ἐκάστοτε νεωτερισμῶν ἕνεκα παντοδαπῶν εἰωθότων αἰεὶ γίγνεσθαι], « <afin que> la cité, mise au fait le plus tôt possible, remédie à l'événement [sc. parmi tous les troubles qui ne cessent de se produire en toute occasion dans la cité] » ; etc.

<sup>1424</sup> (...) τὰς δὲ σφαγὰς καὶ τὰς ἀνομίας τὰς ἐπὶ τούτων γενομένας οὐδεὶς ἂν ἰάσασθαι δύναιτο. (« (...) mais nul ne pourrait remédier aux massacres et aux illégalités commis sous la domination de ces gens. »), Isocrate, *Panegyrique* (IV), 114 (trad. G. Mathieu et E. Brémond).

<sup>1425</sup> Les maladies des oreilles font partie des pathologies dont traite le corpus hippocratique : cf. entre autres Hippocrate, *Epidémies I*, I, 1, 1 (Littre II, 600, 2 sq.), et *Epidémies V*, 16 (Littre V, 216, 1-4).

<sup>1426</sup> Cf. Hippocrate, *Des maladies I*, 12 (Littre VI, 160, 1-2) : (...) καὶ ἦν μὲν αὐτίκα θεραπευθῆ, διαφεύγει ὡς τὰ πολλὰ· ἦν δὲ ἀμελεθῆ, διαφθείρεται... (« (...) traité immédiatement, le patient en réchappe d'ordinaire ; mais s'il est négligé, il succombe... »). Cf. encore, en parlant d'organes particuliers, Platon, *République*, VII, 517 a 4 ((...) διεφθαρμένος ἤκει τὰ ὄμματα..., « (...) il en est revenu les yeux gâtés... » (trad. E. Chambry)), et Hérodote, I, 38 ((...) διεφθαρμένον τὴν ἀκοήν..., c'est-à-dire « sourd » (« (...) infirme et qui n'entend pas... », trad. Ph.-E. Legrand)) ; etc.

<sup>1427</sup> Ἐγὼ δ' εἰ μὲν ὑμᾶς δυναίμην ὧν λέγω τι πείσαι, τηλικαύτ' ἂν οἶμαι τὴν πόλιν προᾶξαι ἀγαθὰ ὥστ' εἰ νῦν εἰπεῖν ἐπιχειρήσαιμι, πολλοὺς ἂν ἀπιστήσαι ὡς μείζοσιν ἢ δυνατοῖς· οὐ μὴν οὐδὲ τοῦτο μικρὸν ὠφελεῖν οἶομαι, εἰ τὰ βέλτιστ' ἀκούειν ὑμᾶς συνεθίζω. (« Eh bien, sachez-le, le jour où je réussis à vous faire adopter ce que je propose, je croirais avoir rendu à la république un tel service que, si j'essayais aujourd'hui d'en montrer l'importance, beaucoup refuseraient d'y croire comme à une chose impossible. Mais, en attendant, c'est aussi un service qui n'est pas sans valeur que de vous accoutumer à entendre les bons conseils. »), Démosthène, *Org.*, 13 (trad. M. Croiset). La métaphore suit immédiatement ce passage : nous remarquons la reprise de l'adjectif ἀγαθός, qui permet d'annoncer discrètement la métaphore.

b) *Recouvrer ses forces*

De la même manière, Démosthène utilise la métaphore de « se remettre » d'une maladie, en se plaçant du point de vue du malade :

55. ἂν δ' ἀνενέγκωσιν ἄρ' οἱ Θηβαῖοι καὶ σωθῶσιν ἄλλ' οὖν ἀσθενέσθεροί γ' ἔσονται, ἡμῖν συμμαχῶν γεγενημένων τῶνδε καὶ δι' ἡμᾶς σεσωμένων.<sup>1428</sup>

56. καὶ, εἰ μὴ προεξανέστημεν μικρὸν, οὐδ' ἀναλαβεῖν ἂν ἐδυνήθημεν, οὕτω μέχρι πόρρω προήγαγον οὗτοι.<sup>1429</sup>

Le verbe ἀναφέρειν possède l'acception médicale de « guérir », « reprendre des forces » après une maladie, comme nous le constatons chez Hippocrate à propos d'une complication d'une tumeur dans le poumon :

Ἦν δὲ ἤδη λελεπτυσμένῳ καὶ κλινοπετέϊ ἐόντι ῥαγῆ τὸ πῦον, οὐδ' οὕτω μάλα ἀναφέρουσιν, ἀλλὰ διαφθείρονται τρόπῳ τῷ αὐτῷ.<sup>1430</sup>

La première métaphore s'applique aux Thébains, qui représentent donc les malades, dans l'hypothèse envisagée où ils renverseraient le cours de la guerre sacrée en reprenant l'avantage sur les Phocidiens<sup>1431</sup> : encore une fois, la maladie désigne la guerre, et en particulier une guerre entre Grecs qualifiée par Platon de στάσις<sup>1432</sup>, conception dont Démosthène ne sera plus tard pas très éloigné lorsqu'il déplorera l'incapacité des Grecs à faire abstraction de leurs querelles pour s'unir contre le péril commun représenté par Philippe<sup>1433</sup>.

---

<sup>1428</sup> « Et si par hasard, au contraire, les Thébains reprennent le dessus et se tirent d'affaire, en tout cas ils seront affaiblis, puisque nous aurons avec nous comme alliés ces Arcadiens qui nous devront leur salut. », *Még.*, 31 (*id.*).

<sup>1429</sup> « et, si nous ne nous étions pas réveillés un peu tôt, nous n'aurions même pas pu nous relever, tant ces gens-là avaient poussé les choses. », *Cour.*, 163 (trad. G. Mathieu).

<sup>1430</sup> « Si le pus fait éruption alors que le malade est déjà amaigri et alité, il n'y a guère de chance de salut, et la mort arrive de la même manière. », Hippocrate, *Des maladies I*, 19 (Littré VI, 174, 20-22) ; cf. aussi *Epidémies VII*, XLI, 3 (Jouanna, 2000 (CUF IV/3), 77, 6-7 ; Littré V, 408, 17) ; *etc.*

<sup>1431</sup> Démosthène parle de la troisième guerre sacrée (356-346 av. J. C.).

<sup>1432</sup> Ἑλληνας δὲ Ἑλλησιν, ὅταν τι τοιοῦτον δρῶσιν, φύσει μὲν φίλους εἶναι, νοσεῖν δ' ἐν τῷ τοιοῦτῳ τὴν Ἑλλάδα καὶ στασιάζειν... (« (...) mais que des Grecs se battent avec des Grecs quand nous verrons cela, nous dirons qu'ils n'en sont pas moins naturellement amis, mais qu'en ce cas la Grèce est malade et en discorde... », Platon, *Rép.*, V, 470 c 7-9 (trad. E. Chambry).

<sup>1433</sup> Cf. entre autres Démosthène, *III Phil.*, 28-31 (incapacité de s'unir contre Philippe) ; *Cour.*, 163-8 (haine entre Thèbes et Athènes qui laisse à Philippe les mains libres pour occuper Elatée). Sur le panhellénisme de Démosthène, voir Luccioni, 1961 ; cette orientation politique n'apparaît chez lui, selon Jaeger, 1938, p. 171, qu'avec la *Troisième Philippique*, qui représente un tournant. De ce point de vue, la position de Luccioni, 1961,

Dans le cas présent le malade se remet de lui-même, la guérison apparaît naturelle, et effectivement, dans la médecine hippocratique, le médecin s'appuie le plus possible sur la nature pour soigner son patient.

Démosthène file en outre la métaphore avec l'adjectif ἀσθενέστεροι, qui s'emploie chez Hippocrate pour désigner un état de faiblesse dû à une maladie ou à une constitution physique prédisposée à la maladie<sup>1434</sup>. Ici il s'agit du premier cas de figure, à savoir la faiblesse du convalescent. Mais Démosthène obtient en particulier cet effet avec quatre occurrences du verbe σώζεσθαι dans deux passages en diptyque, montés en stricte correspondance. Il prend de fait son acception médicale de « guérir » en raison du contexte<sup>1435</sup> : la troisième renforce directement l'image dans la mesure où elle se trouve coordonnée à ἀνενέγκωσιν, qu'elle redouble en connotant également cette guérison naturelle et spontanée. Les deux suivantes au contraire, qui participent de la métaphore par syllepse, la première ayant pour fonction de la préparer discrètement, opèrent un glissement : elles concernent non plus les Thébains mais les Mégalopolitains, et ont pour agent « vous », les Athéniens<sup>1436</sup>. Nous rejoignons ainsi le propos du discours : la maladie des Mégalopolitains consiste dans la menace que Lacédémone fait peser sur eux, qui les a poussés à demander l'alliance des Athéniens. Ceux-ci représentent donc le médecin potentiel, à condition qu'ils reçoivent les Mégalopolitains dans leur alliance, ce à quoi les pousse Démosthène pour une raison bien particulière qui nous ramène au point de départ, à savoir éviter qu'ils ne se sauvent d'eux-mêmes, ou grâce à l'appui d'une autre cité. Il faut qu'Athènes assume le rôle du médecin afin d'obtenir la reconnaissance du malade, des Mégalopolitains, c'est-à-dire afin de les compter dans sa sphère d'influence, au sein de ce jeu complexe d'équilibre des forces que décrit la péroration du discours<sup>1437</sup>.

---

p. 83, n. 3, selon laquelle la *Troisième Philippique* ne marque aucun changement mais juste une affirmation plus nette des conceptions panhelléniques, semble d'un idéalisme excessif et difficile à défendre.

<sup>1434</sup> Cf. Hippocrate, *De l'ancienne médecine*, XII, 1 (Jouanna, 1990 (CUF II/1), 132, 12-13 ; Littré I, 596, 3-4) : Ἐγγύτατα δὲ τοῦ ἀσθενέοντός ἐστιν ὁ ἀσθενής, ἔτι δὲ ἀσθενέστερος ὁ ἀσθενέων... (« Le faible est celui qui se rapproche le plus du malade, mais le malade est encore plus faible... »).

<sup>1435</sup> Cf. ci-dessus, p. 287, avec la n. 1190.

<sup>1436</sup> (...) σωθῆναι δι' ὑμᾶς... et (...) ἂν ἄρα σωθῶσι (...) δι' ὑμᾶς., Démosthène, *Még.* 30 et 31. La première occurrence du verbe, (...) ἐὰν δὲ σωθῶσιν ἄρα... (*ibid.*, 30) s'applique aux Mégalopolitains et annonce directement par sa place dans la phrase la métaphore ἀνενέγκωσιν : les deux occupent le début du second membre de la parataxe.

<sup>1437</sup> (...) Μὴ προσδεξαμένων μὲν ὑμῶν τοὺς Μεγαλοπολίτας, ἐὰν μὲν ἀναιρεθῶσιν καὶ διοικισθῶσιν, ἰσχυροῖς Λακεδαιμονίους ἔστιν εὐθὺς εἶναι· ἐὰν δὲ σωθῶσιν ἄρα, ὡς ἤδη τι καὶ παρ' ἐλπίδας ἐξέβη, βέβαιοι σύμμαχοι Θηβαίων δικαίως ἔσονται· ἂν δὲ προσδέξησθε, τούτοις μὲν ὑπάρξει ἤδη σωθῆναι δι' ὑμᾶς... » (« Si vous n'accueillez pas les Mégalopolitains et qu'ils soient détruits et dispersés, c'est pour les Lacédémoniens la restauration immédiate de leur puissance. Et si par hasard ces mêmes Mégalopolitains échappent à la défaite – car, après tout, il arrive bien des choses auxquelles on ne s'attendait pas, – ils seront pour les Thébains des alliés sûrs ; et ce sera juste. Au contraire, accueillis par vous, les voilà sauvés par vous. »),

La seconde occurrence fait intervenir le verbe ἀναλαμβάνω dans un emploi intransitif et absolu, le réfléchi étant sous-entendu, avec la même signification que le précédent : « se remettre, récupérer, guérir »<sup>1438</sup>. Là encore, le terme connaît un emploi spécifiquement médical<sup>1439</sup>.

La métaphore de Démosthène nous ramène à la représentation de la maladie double d'Athènes, qui renvoie à la fois à Philippe et aux traîtres. La « maladie » dont les Athéniens se sont remis, c'est l'attaque surprise de Philippe en Grèce centrale, qui aboutit à la prise d'Elatée, en 338. Elle se produit grâce à l'action d'Eschine, qui a provoqué une nouvelle guerre sacrée, et grâce à l'action des autres traîtres, qui entretiennent la défiance entre Athènes et Thèbes, empêchant de ce fait tout « remède » efficace contre la maladie-Philippe, c'est-à-dire toute coalition défensive<sup>1440</sup>. Et si les Athéniens malades ont pu échapper –

---

*ibid.*, 30 (trad. M. Croiset). Démosthène prône un principe d'équilibre des puissances caractéristique de ses premiers discours ; cf. Jaeger, 1938, p. 88 et 171.

<sup>1438</sup> Cf. LSJ, s.v., II, 3. Cf. Westermann, 1868, p. 98, *ad loc.* ; Adam I, 1965, *ad Platon, Rép.*, V, 4, 467 b 4, ἀναλαβεῖν.

<sup>1439</sup> Il n'y a que deux occurrences dans ce sens dans le corpus hippocratique, *Prénotions coaques*, II, 124 (Οἱ ἐκ μακρῶν ἀναλαμβάνοντες... : « Les convalescents de longues maladies... »), et *Des Maladies des femmes*, II, 118 ((...) ἢν μὴ δύνηται ἀναλαβεῖν... : « (...) si elle ne peut pas se remettre... », nous traduisons) (Littre V, 608, 13, et VIII, 256, 6) ; cf. Kühn/Fleischer, 1989, p. 47, s.v., II, 1 (« *convalesco* (de aegroto) »). Mais le verbe est utilisé également dans ce sens médical technique en dehors de la littérature médicale : Thucydide, VI, xxvi, 2 (Ἄρτι δ' ἀνείληφει ἡ πόλις ἑαυτὴν ἀπὸ τῆς νόσου καὶ τοῦ ξυνεχοῦς πολέμου... : « La ville s'était depuis peu relevée de la peste et des années de guerre ininterrompue... », trad. J. de Romilly) ; [Démosthène], *Contre Nééra* (LIX), 58 (Ὡς γὰρ ἀνέστη τάχιστα ἐξ ἐκείνης τῆς ἀσθενείας ὁ Φρόστωρ καὶ ἀνέλαβεν αὐτὸν καὶ ἔσχεν ἐπεικῶς τὸ σῶμα... : « dès qu'il fut relevé de maladie, se voyant rétabli et en bonne santé... », trad. L. Gernet) ; Platon le comique, fgmt. 152 Kassel/Austin (*PCG* VII, p. 495) = 10 Demiańczuk (p. 78) (ἀναλαβεῖν ὡς (οὕτως Reitz.) φασὶν ἐπὶ τῶν νεοσηκότων. Πλάτων ἐν Σοφισταῖς. = Photius, n° 1538 Theodoridis I, 1982, p. 158). Un emploi affaibli semble s'être développé à partir de là, au sens de « se remettre » d'une contrariété, d'une émotion forte ou d'une déconvenue quelconque ; cf. notamment Isocrate, *Philippe* (V), 22 (Ταῦτ' ἀκούσας ὡς μὲν τὸ πρῶτον ἐξεπλάγην καὶ πάλιν ὡς ἀναλαβὼν ἑμαυτὸν ἀντείπον πρὸν ἕκαστον τῶν ῥηθέντων... : « Quel fut d'abord mon abattement à ces paroles, puis comment je me repris et répondis à chacun de leurs arguments... », trad. E. Brémond) ; Ménandre, *Samiene*, 760 (588) (Καὶ σεαυτὸν γ' ἀνάλαβε. : « Oui, et ressaisis-toi. », trad. J.-M. Jacques) ; [Démosthène], *Contre Phénippos* (XLII), 32 ((...) ἐπειδὰν ἀποτείσω τὰ τρία τάλανθ' [ὑμῖν] ἃ ὥφλον καὶ ἀναλάβω ἑμαυτόν... : « quand j'aurai payé les trois talents auxquels j'ai été condamné, quand j'aurai rétabli mes affaires... », trad. L. Gernet) ; *Rép.*, 21 (Μὴ γὰρ ὑπολάβῃ τις ὑμῶν, δι' ὧν ἐγένετο τὰ πράγματα χεῖρω τὰ τῆς πόλεως, διὰ τούτων αὐτὰ πάλιν ἀναλήψεσθαι καὶ γενήσεσθαι βελτίω : « Car ne croyez pas que, par les mains de ceux qui ont gâté nos affaires, elles pourront être rétablies et améliorées. », trad. M. Croiset). Contrairement à l'interprétation de Weil, 1883, p. 501, *ad loc.*, ce n'est pas cet emploi-là mais le premier, avec le sens médical fort, que sollicite Démosthène. Cf. Wankel, 1976b, p. 842.

<sup>1440</sup> (...) τὸν ἐν Ἀμφίσει πόλεμον τούτου μὲν ποιήσαντος, συμπεραναμένων δὲ τῶν ἄλλων τῶν συνεργῶν αὐτῷ τὴν πρὸς Θηβαίους ἔχθραν, συνέβη τὸν Φίλιππον ἐλθεῖν ἐφ' ἡμᾶς, οὐπερ εἶνεκα τὰς πόλεις οὗτοι συνέκρουον. (« comme cet individu avait provoqué la guerre d'Amphissa, que les autres, ses complices, avaient établi d'accord avec lui la haine contre les Thébains, le résultat fut que Philippe marcha contre nous, but en vue duquel ces individus mettaient en conflit les cités ; »), Démosthène, *Cour.*, 163 (trad. G. Mathieu). La métaphore suit immédiatement. Sur cette maladie double, cf. *Amb*, 259 sq. ; voir *supra*, p. 262 sq.

temporairement... – à cette maladie, c'est grâce au médecin Démosthène, qui leur a administré un traitement de choc qu'il s'apprête à décrire par le menu : l'alliance avec Thèbes<sup>1441</sup> !

L'emploi de cette image médicale pour exprimer le fait, pour une cité, de « récupérer de la force militaire et politique »<sup>1442</sup> après un revers, en particulier militaire, se trouve déjà chez Hérodote, chez Isocrate et chez Platon, comme le signale H. Wankel<sup>1443</sup>.

La métaphore exprimée par les deux verbes n'est donc pas originale, même si elle reste sensible. Par ailleurs, la seconde occurrence rejoint les schémas et les thématiques propres au réseau des images médicales qui se constituent dans les discours relatifs à la lutte contre Philippe.

### c) *Le contrepoison*

Pour obtenir la guérison du malade, le médecin applique des remèdes, Démosthène usant plus précisément de la métaphore du « contrepoison » :

57. (...) ἀλλ' ὡς ἀληθῶς ὥσπερ ἀλεξιφάρμακόν ἐστι τοῖς ἀδικεῖν βουλομένοις.<sup>1444</sup>

Cette métaphore opère un renversement de perspective puisqu'elle est faite du point de vue des criminels : la loi complaisante de Timocrate envers les débiteurs du Trésor que

---

<sup>1441</sup> Démosthène aborde la question en *Cour.*, 169-226.

<sup>1442</sup> « von der Wiedergewinnung militärischer und politischer Kraft », Wankel, 1976b, p. 842, *ad loc.*

<sup>1443</sup> Cf. *ibid.*, qui cite Hérodote, V, 121 (Μετὰ δὲ τοῦτο τὸ τρώμα ἀνέλαβόν τε καὶ ἀνεμαχέσαντο οἱ Κᾶρες : « Mais ensuite les Cariens réparèrent cette défaite et prirent leur revanche », trad. Ph.-E. Legrand) ; Isocrate, *Archidamos* (VI), 40 (Εἰ μὲν γὰρ μηδένας πώποτε τῶν δυστυχησάντων ἀνέλαβον αὐτοὺς μηδ' ἐπεκράτησαν τῶν ἐχθρῶν, οὐδ' ἡμᾶς εἰκὸς ἐλπίζειν περιγενήσεσθαι πολεμουντας : « Si jamais aucun peuple malheureux ne s'est relevé et n'a triomphé de ses ennemis, il n'existe aucune vraisemblance pour que nous espérons avoir le dessus en combattant. », trad. G. Mathieu et E. Brémond) et 104 (Ἀλλὰ καὶ νῦν τὰς πόλεις τὰς γε πρωτεύουσας, λέγω δὲ τὴν Ἀθηναίων καὶ Θηβαίων, εὖροίμεν ἂν οὐκ ἐκ τῆς εἰρήνης μεγάλην ἐπίδοσιν λαβοῦσας, ἀλλ' ἐξ ὧν ἐν τῷ πολέμῳ προδυστυχήσασαι πάλιν αὐτὰς ἀνέλαβον... : « Aujourd'hui encore nous pouvons constater que les villes qui tiennent le premier rang, je veux dire Athènes et Thèbes, n'ont pas acquis leur puissant développement dans la paix, elles le doivent aux événements qui leur permirent de se ressaisir après avoir commencé par connaître l'adversité dans les opérations militaires. », *id.*), et *Panathénaique* (XII), 58 ((...) καὶ πρὸς τούτοις τὴν μὲν ἡμετέραν πόλιν <ἐν> ἐλάττωσιν ἔτεσιν ἀναλαβοῦσαν αὐτὴν ἢ κατεπολεμήθη... : « de plus, notre pays se releva en moins d'années qu'il n'en fallut pour l'abattre ; », *id.*) ; enfin, Platon, *Rép.*, V, 467 b 3-4 ((...) οἷα δὲ ἐν πολέμῳ φιλεῖ, πρὸς ἑαυτοῖς παῖδας ἀπολέσαντας ποιῆσαι καὶ τὴν ἄλλην πόλιν ἀδύνατον ἀναλαβεῖν. : « (...) et le cas n'est pas rare à la guerre : si en effet ils entraînent leurs enfants dans leur perte, ils mettent l'État dans l'impuissance de se relever. », trad. E. Chambry). À propos de cette dernière occurrence, Adam I, 1963, p. 316, *ad loc.*, note : « ἀναλαβεῖν = 'to recover.' This intransitive use of ἀναλαμβάνειν is especially common in medical writers... ».

<sup>1444</sup> « Une telle loi, c'est positivement, pour les criminels à venir, un préservatif contre le châtement. », Démosthène, *Tim.*, 85 (trad. O. Navarre et P. Orsini).

combat le plaideur constituera, si elle est appliquée, un « contre-poison », une protection contre les lois, qui représentent ici la maladie. Timocrate apparaît donc comme le médecin efficace qui préserve les débiteurs de toute sanction : cette métaphore aux valeurs inversées vise à susciter l'indignation des juges.

Le terme, peu courant, signifie « antidote »<sup>1445</sup>. Démosthène l'emploie avec bonheur parce que, contrairement à l'image plus galvaudée du « remède » (φάρμακον)<sup>1446</sup>, il n'apparaît que rarement dans une métaphore. Plus précisément, le terme φάρμακον se trouve fréquemment dans les textes afin d'exprimer le même type de métaphore que nous avons ici, en se trouvant accompagné d'un génitif objectif qui indique l'élément contre lequel le remède agit<sup>1447</sup>. Cependant, il convient de noter que cet emploi métaphorique de φάρμακον, comme d'ailleurs les autres, se rencontre presque exclusivement en poésie et chez Platon<sup>1448</sup>. En outre, aucune des configurations dans lesquelles il intervient ne correspond à celle qu'élabore Démosthène, puisqu'il ne s'applique pas à des lois.

La métaphore, exprimée par le biais du terme ἀλεξιφάρμακος, ne se rencontre quant à elle guère ailleurs que chez Platon, où nous la trouvons à deux reprises. Dans l'occurrence des *Lois*, en particulier, l'antidote est appliqué contre des lois, comme chez l'orateur, mais dans une perspective bien différente. Il s'agit en effet des écrits du législateur que le bon juge utilise « comme antidote contre les autres discours » susceptibles de dévoyer la justice de son jugement :

(...) ἂ [sc. τὰ τοῦ νομοθέτου γράμματα] δεῖ κεκτημένον ἐν αὐτῷ, καθάπερ ἀλεξιφάρμακα τῶν ἄλλων λόγων, τὸν ἀγαθὸν δικαστὴν αὐτὸν τε ὀρθοῦν καὶ τὴν πόλιν...<sup>1449</sup>.

<sup>1445</sup> On ne trouve qu'un seul emploi tardif dans le corpus hippocratique, sous forme d'adjectif, *Lettres*, 10 (Littre IX, 324, 19) : (...) ἀλεξιφάρμακα μανίης ἄνθη· (« (...) des fleurs alexipharmiques de la folie... »). Cf. Platon, *Politique*, 279 c 9 et 280 e 1, également au sens propre.

<sup>1446</sup> Cf. LSJ, s.v., II.

<sup>1447</sup> Cf. *ibid.*, II, 1.

<sup>1448</sup> Cf. *ibid.* Pour les autres emplois métaphoriques cf. *ibid.*, II, 1, 2 et 3. En dehors de Platon et des divers poètes (épiques, lyriques, tragiques et comiques), la métaphore du remède en général ne se trouve que chez Aristote, *Politique*, VI, 7, 1321 a 16, et II, 11, 1273 b 23. Cf. par exemple, Archiloque, fgmt. 13.7 West (*IEG* I, p. 6) = 1 Lasserre/Bonnard (p. 1) = 9 Bergk (*PLG* II, p. 385-6) = 7 Campbell (p. 2) ; Eschyle, *Agamemnon*, 848 ; Euripide, *Les Phéniciennes*, 893.

<sup>1449</sup> « C'est en son âme que doit les [sc. les écrits du législateur] garder le bon juge, comme antidotes contre les autres discours ; ainsi assure-t-il sa propre rectitude et celle de la cité... », Platon, *Lois*, XII, 957 d 5-7 (trad. A. Diès). L'autre occurrence apparaît dans *Le premier Alcibiade*, 132 b 1-3, où Socrate recommande à Alcibiade d'acquiescer un antidote avant d'aborder la politique : Γύμνασαι πρώτον, ὦ μακάριε, καὶ μάθε ἂ δεῖ μαθόντα ἰέναι ἐπὶ τὰ τῆς πόλεως, πρότερον δὲ μή, ἵνα ἀλεξιφάρμακα ἔχων ἴης καὶ μηδὲν πάθῃς δεινόν. (« Exerce-toi d'abord, mon jeune ami, apprends ce qu'il faut savoir pour se mêler de politique, et jusque-là abstiens-t'en, veille à te pourvoir de contre-poisons avant de te risquer, pour qu'il ne t'arrive rien de fâcheux. », trad. M. Croiset).

Ainsi, là encore, l'originalité de Démosthène tient dans l'utilisation d'une métaphore courante dans une structure analogique toute personnelle. L'orateur lui redonne également quelque peu de fraîcheur par l'emploi d'un terme insolite. Enfin, il s'agit d'une métaphore essentiellement poétique, qui devait donc à ce titre retenir l'attention de l'auditeur dans un discours en prose.

#### *d) Les remèdes à base de plantes*

Les plantes constituent les éléments de base de la pharmacopée, de ces remèdes dont nous parlions, et Démosthène évoque plus particulièrement la mandragore et l'ellébore :

**58.** Ἡμεῖς δ' οὐ μόνον τούτοις ὑπολειπόμεθα, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ἀλλ' οὐδ' ἀνεγερθῆναι δυνάμεθα, ἀλλὰ μανδραγόραν πεπωκόσιν ἢ τι φάρμακον ἄλλο τοιοῦτον ἐοίκαμεν ἀνθρώποις.<sup>1450</sup>

**59.** Τί οὖν, ὦ ταλαίπωρε, συκοφαντεῖς ; Τί λόγους πλάττεις ; Τί σαυτὸν οὐκ ἐλλεβορίζεις ἐπὶ τούτοις ;<sup>1451</sup>

La *Quatrième Philippique* fait référence à la mandragore. Cette plante était couramment utilisée comme narcotique et analgésique dans l'Antiquité, notamment par les médecins hippocratiques, qui l'administraient surtout sous forme de boisson (πεπωκόσιν)<sup>1452</sup>. Démosthène retient ici le premier usage, le plus célèbre : le somnifère (οὐδ' ἀνεγερθῆναι)<sup>1453</sup>.

Il compare en effet les Athéniens à « des hommes qui ont bu de la mandragore » et se trouvent donc sous ses effets soporifiques. Il s'agit par là, une fois encore, de leur faire

---

<sup>1450</sup> « Nous, au contraire, Athéniens, non seulement nous leur sommes inférieurs à cet égard, mais nous ne pouvons plus secouer notre sommeil, devenus semblables à des hommes qui ont bu de la mandragore ou quelque autre drogue de même sorte. », Démosthène, *IV Phil.*, 6 (trad. M. Croiset).

<sup>1451</sup> « Pourquoi donc, malheureux, fais-tu le sycophante ? Pourquoi forges-tu des discours ? Pourquoi ne te donnes-tu pas, pour cela, de l'ellébore ? », *Cour.*, 121 (trad. G. Mathieu).

<sup>1452</sup> Cf. Moisan, 1990, et plus particulièrement p. 382-3 et 388. Cf. encore Hajdú, 2002, p. 120-1.

<sup>1453</sup> La mandragore appartient aux ὑπνωτικά (« narcotiques », « somnifères »), selon la terminologie d'Aristote, *Du sommeil et de la veille*, 3, 456 b 28-30 ; cf. encore Schaefer I, 1824, p. 615 = Dindorf V, 1849, p. 204, *ad* p. 133, l. 1, μανδραγόραν. Cf. Platon, *Rép.*, VI, 488 c 6 (dans l'allégorie politique du navire : la mandragore fait partie des substances employées par les marins pour endormir le pilote) ; Xénophon, *Banquet*, II, 24 ; Théophraste, *Recherches sur les plantes*, IX, 9, 1.



violemment<sup>1454</sup> reproche de leur désintérêt pour les affaires publiques, et surtout de leur négligence et de leur mollesse : les Athéniens laissent le champ libre non seulement à Philippe sur le front extérieur, mais aussi, sur le front intérieur, aux traîtres vendus à celui-ci qui agissent en sa faveur dans les cités<sup>1455</sup>. Ils ne réagissent pas, ils sont comme endormis.

La comparaison se trouve développée avec le terme φάρμακον, « drogue », « remède », « préparation », qui renvoie ici aux autres somnifères<sup>1456</sup>. En outre, Démosthène la prépare au moyen d'une métaphore du sommeil, plus discrète, avec οὐδ' ἀνεγερθῆναι, le verbe ἀνεγείρω au passif signifiant « se réveiller »<sup>1457</sup>. La comparaison lui donne une force toute particulière, en invitant à le prendre rétrospectivement au pied de la lettre : nous sommes bien dans le cas des effets cliniques de la mandragore, qui provoque le sommeil ou du moins la léthargie.

---

<sup>1454</sup> Hermogène note à ce propos qu'il s'agit d'une pensée « purement rude » (καθαρώς τραχέα), c'est-à-dire qu'elle n'est en rien adoucie par tel ou tel procédé – c'est une critique franche et directe. Le rhéteur signale que cette « pure rudesse » représente un cas rare chez Démosthène, et propose donc une liste qui se veut exhaustive des autres passages concernés ([Démosthène], *Sur l'Halonnière*, 45 ; Démosthène, *Lettre III*, 42, et *III Ol.*, 31) ; remarquons qu'ils contiennent tous une ou plusieurs images. Cf. Hermogène, *Les Catégories stylistiques du discours* (Περὶ ἰδεῶν λόγου), I, 7, p. 255, 25 - 257, 26 Rabe. Notre comparaison est aussi citée par le Pseudo-Aelius Aristide, *Arts rhétoriques*, I, 111, comme exemple des « comparaisons inconvenantes » (Καὶ ὅταν ἀτόπως τις εἰκάζη, trad. M. Patillon) qui participent de la véhémence (σφοδρότης), catégorie englobant la rudesse distinguée plus tard par Hermogène.

<sup>1455</sup> Démosthène vient d'examiner successivement les conquêtes de Philippe, auxquelles les Athéniens se contentent de s'opposer par des discours dépourvus d'efficacité (*IV Phil.*, 2-3), et la division des cités en deux partis qui s'ensuit, les patriotes qui veulent « vivre dans la liberté et l'égalité » (ἐν ἐλευθερίᾳ καὶ νόμοις ἕξ ἴσου πολιτεύεσθαι) et les traîtres « qui ambitionnent d'être tyrans ou chefs quelque part » (οἱ τυραννίδων καὶ δυναστειῶν ἐπιθυμοῦντες) avec l'appui de Philippe (*ibid.*, 4-5 ; 4 pour les citations). En ce qui concerne le thème de l'inaction, qui encadre l'image : (...) ταῖς γνώμαις ὑμεῖς ἀφεστήκατε τῶν πραγμάτων καὶ τοσοῦτον χρόνον σπουδάζεθ' ὅσον ἂν κάθησθ' ἀκούοντες ἢ προσαγγελθῆ τι νεώτερον, εἴτ' ἀπελθὼν ἕκαστος ὑμῶν οὐ μόνον οὐδὲν φροντίζει περὶ αὐτῶν, ἀλλ' οὐδὲ μέμνηται. et (...) ἢ καθ' ἡμέραν ῥαστώνη καὶ ῥαθυμία ὥσπερ τοῖς ἰδίοις βίοις, οὕτω καὶ ταῖς πόλεσιν οὐκ ἐφ' ἑκάστου τῶν ἀμελουμένων ποιεῖ τὴν αἴσθησιν εὐθέως, ἀλλ' ἐπὶ τῷ κεφαλαίῳ τῶν πραγμάτων ἀπαντᾷ. (« (...) votre volonté s'est détournée de l'action. Vous n'êtes attentifs à vos affaires qu'au moment même où vous écoutez les débats, ou lorsqu'on vous annonce quelque chose de nouveau ; après cela, chacun de vous s'en va et non seulement n'y pense plus, mais ne s'en souvient même pas. » et « (...) la mollesse et l'incurie, ni dans la vie des individus, ni dans celle des cités, ne se décèlent au fur et à mesure des négligences, immédiatement ; c'est dans le résultat final qu'elles frappent les regards. »), *ibid.*, 1 et 7 (trad. M. Croiset).

<sup>1456</sup> Cf. Moisan, 1990. On peut citer entre autres le vin et le pavot, qui est le somnifère le plus fréquemment employé par les médecins (*ibid.*, p. 385) ; La mandragore s'y trouve couramment associée, dans des formules parfois proches de celle de Démosthène : voir notamment, Platon, *Rép.*, IV, 488 c 6 (μανδραγόρα ἢ μέθη ἢ τινι ἄλλῳ : « au moyen de la mandragore, de l'ivresse ou de tout autre expédient », trad. E. Chambry), et Aristote, *Du sommeil et de la veille*, 3, 456 b 30 (μήκων, μανδραγόρας, οἶνος, αἶραι : « le pavot, la mandragore, le vin et l'ivraie », trad. R. Mugnier). Cf. Hajdú, 2002, p. 122, *ad loc.*

<sup>1457</sup> Cf. LSJ, s.v., I. Sur la fonction préparatoire de cette métaphore, cf. Blass, 1893, p. 391 (préparation « toute pleine de naturel », « ganz naturgemäss »), et Hajdú, 2002, p. 119, *ad loc.* (préparation « magistrale », « meisterhaft »), qui remarque de plus que « l'insistance produite par l'apostrophe à la jonction des colons, avant ἀλλ' οὐδ' ἀνεγερθῆναι, attire l'attention sur le fait que quelque chose d'important suit » (« der durch die Anrede in der Kolonfuge vor ἀλλ' οὐδ' ἀνεγερθῆναι bewirkte Nachdruck macht darauf aufmerksam, daß etwas Wichtiges folgt »).

Démosthène nous propose ici une comparaison fort originale, dotée d'une grande expressivité. D'une part, il est en effet le seul orateur à mentionner la mandragore<sup>1458</sup>, et celle-ci n'apparaît pas ailleurs dans une image comparable à l'époque classique<sup>1459</sup>. D'autre part, comme le signale déjà I. Hajdú, la comparaison reçoit un surcroît d'efficacité rhétorique grâce à un double effet de surprise et d'amplification, parce que, dans l'antithèse « se réveiller »/« dormir » appelée naturellement par ἀνεγερθῆναι, elle remplace la métaphore attendue, plus courante et « banale », καθεύδειν<sup>1460</sup>.

La seconde occurrence utilise le verbe ἐλλεβορίζω, « traiter avec de l'ellébore », fréquemment employé dans la littérature médicale<sup>1461</sup>. L'ellébore est associée au traitement de la folie plutôt dans une conception populaire que chez les médecins, et cette association se trouve répandue en comédie depuis Aristophane<sup>1462</sup> ; Démosthène s'inspire donc ici de ce

<sup>1458</sup> C'est d'ailleurs une raison qui a été invoquée par certains rhéteurs anciens, qui critiquaient la comparaison, en faveur de l'inauthenticité du discours ; cf. Weil, 1873, p. 356, n. 5, et p. 370, s.v. ; Hajdú, 2002, p. 121.

<sup>1459</sup> On notera juste sa présence dans l'allégorie politique du navire de Platon, *Rép.*, VI, 488 a - 489 a. Cf. n. 1456.

<sup>1460</sup> Hajdú, 2002, p. 119-20, *ad loc.* : « La seconde partie de la formule d'amplification (οὐδ' ἀνεγερθῆναι δυνάμεθα ἀλλὰ μανδραγόρα πεπωκόσιν... εἰοίκαμεν) se compose d'une structure κατ' ἄρσιν καὶ θέσιν avec un membre négatif puis positif où, dans la partie positive débutant par ἀλλά, le banal καθεύδομεν est remplacé par une comparaison stylistiquement plus efficace ; par ce moyen est également renforcé l'effet de surprise produit par ἀνεγερθῆναι. » (« Der zweite Teil der Steigerungsformel (...) besteht aus einem Schema κατ' ἄρσιν καὶ θέσιν mit negativ-positiver Stellung, in dessen positivem ἀλλά-Glied statt des banalen καθεύδομεν ein stilistisch wirkungsvolleres Gleichnis steht ; damit wird auch der mit ἀνεγερθῆναι entstandene Überraschungseffekt verstärkt. »).

<sup>1461</sup> Cf. LSJ, s.v. ; Kühn/Fleischer, 1989, p. 252, s.v. (douze occurrences).

<sup>1462</sup> Aristophane, *Guêpes*, 1486 et 1489 (Μάλλον δέ γ' ἴσως μανίας ἀρχή. et Πίθ' ἐλλέβορον (« C'est la folie, bien plutôt, qui commence. » et « Bois de l'ellébore. », trad. H. Van Daele ; le Serviteur commente les actions de Philocléon qui exécute des danses de tragédie ; cf. Miller, 1945, p. 77) ; Callias, fgmt. 35 Kassel/Austin (*PCG* IV, p. 52) = 28 Kock (*CAF* I, p. 698-9) (ἐλλεβορίαν, « avoir besoin d'ellébore ») ; Ménandre, fgmt. 69 Kassel/Austin (*PCG* VI/2, p. 78) = 63 Koerte (II, p. 35) = 69 Kock (*CAF* III, p. 23) (« (A.) ἐλλέβορον ἤδη πόποτ' ἔπιες, Σωσία ; / (Σω.) ἄπαξ. (A.) πάλιν νῦν πίθι· μαίνει γὰρ κακῶς ») ; Diphilus est enfin l'auteur d'une pièce intitulée Ἐλλεβοριζόμενοι (*PCG* V, p. 65 ; *CAF* II, p. 549), à laquelle appartient peut-être le fgmt. 125 Kassel/Austin (*PCG* V, p. 118/9) = 126 Kock (*CAF* II, p. 577/8), qui évoque la localité d'Anticyra, réputée pour son ellébore. Dans le corpus hippocratique, cf. Hippocrate, *Du régime*, I, 35, 7 (Joly, 1967 (*CUF* VI/1), 31, 23 - 32, 7 = Littré VI, 518, 2-10), où l'ellébore, entre autres prescriptions, intervient comme purgatif dans le cas de malades atteints de folie. Toutefois, d'après Girard, 1990, le lien entre ellébore et traitement de la folie n'est qu'indirect dans le corpus hippocratique : l'ellébore est employée avant tout comme un évacuant dans toutes sortes de maladies, et n'intervient qu'à ce titre dans le traitement de la folie, à partir du moment où celle-ci consiste dans un déséquilibre humoral. Sur la conception populaire qui voit l'ellébore comme « un remède violent, pouvant guérir de la folie », cf. Girard, 1990, p. 393-4 (p. 394 pour la citation). Sur l'usage courant du reproche de folie par les Grecs, notamment chez Aristophane et chez les orateurs, cf. Dover, 1974, p. 126-9.

genre littéraire<sup>1463</sup>. Les sonorités « inhabituellement rudes » du mot renforcent le caractère comique de cette métaphore<sup>1464</sup>.

Ainsi, le terme sollicite ici une métaphore de la folie. Celle-ci réside dans la sycophantie d'Eschine, dans ses mensonges. Plus précisément, Démosthène vise l'accusation d'illégalité proférée par Eschine en ce qui concerne le lieu du couronnement, le théâtre de Dionysos ; le premier prétend en effet, citation de loi à l'appui, qu'elle est parfaitement légale<sup>1465</sup>. Le thème de la folie est filé avec l'apostrophe ὦ ταλαίπωρε ; Démosthène, qui nous a habitué à d'autres qualificatifs au sujet d'Eschine, le plus souvent des insultes, utilise en effet un adjectif qui dénote la pitié – et notamment chez lui à l'égard de « fous » –<sup>1466</sup>, pitié pour un pauvre malade, un malheureux dément, mais pitié pleine de mépris !

Nous retrouvons là une variante originale de la métaphore de la folie au service de la critique d'un adversaire<sup>1467</sup>.

Ces deux images aussi frappantes l'une que l'autre dans un discours, quoique la première s'avère bien plus originale, n'offrent donc aucune similitude quant au fond.

## 2) La pratique médicale

Démosthène a aussi recours à trois comparaisons empruntées à la pratique du médecin et au déroulement de la consultation.

### a) *La consultation*

Dans la pratique et la procédure qu'Hippocrate tente de définir et de fixer, la consultation tient une place importante, dans la mesure où elle permet au médecin qui va visiter le malade, en l'interrogeant, d'identifier les symptômes et les maladies dont il se plaint,

---

<sup>1463</sup> Cf. Wankel, 1976b, p. 651, *ad loc.* (« (...) die bildlichen Umschreibungen in der Komödie, nach deren Vorbild D. seine Frage geformt hat... » (« (...) les périphrases imagées de la comédie, modèle sur lequel Démosthène a formé sa question... »)).

<sup>1464</sup> Cf. Blass, 1893, p. 93 (« den durch ihre Ungewöhnlichkeit harten Worten »), qui insère ἔλλεβορίζειν dans une série comprenant : νεβρίζειν, κρατηρίζειν (Démosthène, *Cour.*, 159) et λαρυγγίζειν (*ibid.*, 291). Ses analyses sont reprises par Rowe, 1966, p. 398.

<sup>1465</sup> Démosthène, *Cour.*, 120.

<sup>1466</sup> Cf. *Chers.*, 62, en parlant des Olynthiens, et surtout *Amb.*, 259, à propos des habitants d'Elis frappés de folie furieuse.

<sup>1467</sup> Cf. *supra*, p. 310 *sq.*, et plus particulièrement, en ce qui concerne le schème métaphorique concerné, p. 326.

c'est-à-dire d'établir un diagnostic, puis, à partir de là, de lui prescrire un traitement. C'est précisément cette procédure qui fournit à Démosthène cette comparaison du discours *Sur la couronne* :

**60.** Νῦν ἡμῖν λέγεις ὑπὲρ τῶν παρεληλυθότων ; Ὡσπερ ἂν εἰ τις ἰατρος ἀσθενοῦσι μὲν τοῖς κάμνουσιν εἰσιῶν μὴ λέγοι μηδὲ δεικνύοι δι' ὧν ἀποφεύξονται τὴν νόσον, ἐπειδὴ δὲ τελευτήσῃε τις αὐτῶν καὶ τὰ νομιζόμεν' αὐτῷ φέροιτο, ἀκολουθῶν ἐπὶ τὸ μνήμα διεξίει· « Εἰ τὸ καὶ τὸ ἐποίησεν ἄνθρωπος οὕτοσι, οὐκ ἂν ἀπέθανεν. » Ἐμβρόντητε, εἶτα νῦν λέγεις ;<sup>1468</sup>

À l'instar d'un mauvais médecin qui délivrerait ses prescriptions, non pas, comme d'usage, lors de sa visite de consultation chez le malade afin de le guérir, mais lors de ses funérailles après l'avoir laissé mourir, c'est-à-dire à un moment où elles sont devenues totalement inutiles, Eschine n'a donné aucun conseil salutaire devant l'Assemblée à l'heure du péril et de la lutte contre Philippe pour sauver la patrie ; tout au contraire, il ne les donne que « maintenant », après la mort de la liberté d'Athènes et de toute la Grèce à Chéronée, lors du présent procès, qui représente une espèce de cérémonie où Démosthène évoque sans cesse le souvenir de cette liberté perdue pour faire l'apologie du patriotisme et de la lutte qu'il a menée<sup>1469</sup>. Athènes et la Grèce avant la défaite représentent donc le malade et Philippe la maladie contre laquelle le médecin, Eschine, aurait dû indiquer un traitement salutaire, ce que précisément il n'a pas fait, alors même qu'il « se rendait en consultation », c'est-à-dire qu'il était présent à l'Assemblée, comme Démosthène le souligne souvent<sup>1470</sup>. Nous retrouvons là le schème métaphorique par lequel nous avons commencé<sup>1471</sup>, ainsi que la métaphore de la « tranquillité gangrenée », que rappelle l'attitude d'Eschine en mauvais médecin qui ne délivre pas son ordonnance<sup>1472</sup>. Démosthène apparaît *a contrario* comme le bon médecin qui,

---

<sup>1468</sup> « C'est maintenant que tu nous parles du passé ? C'est comme si un médecin, venant visiter des malades souffrants, ne leur disait ni ne leur indiquait le moyen d'échapper à la maladie, et qu'ensuite, quand l'un d'eux serait mort, pendant la cérémonie funèbre, en suivant le convoi jusqu'au tombeau, il dissertât : « Si cet homme avait fait ceci et cela, il ne serait pas mort. » Abruti, c'est maintenant que tu parles ? », Démosthène, *Cour.*, 243 (trad. G. Mathieu).

<sup>1469</sup> Cf. notamment, *ibid.*, 192-5 et 297-305.

<sup>1470</sup> Il vient de le faire au § 239, qui développe exactement le même thème de la parole à contretemps que la comparaison : Τί γὰρ νῦν λέγεις οἱ' ἐχρῆν πράττειν, ἀλλ' οὐ τότε ὦν ἐν τῇ πόλει καὶ παρῶν ταύτ' ἔγραφες... (« Pourquoi est-ce maintenant que tu dis ce qu'il eût fallu faire, tandis qu'autrefois, résidant à Athènes, *présent aux assemblées*, tu ne proposais pas cela... », trad. G. Mathieu ; nous soulignons).

<sup>1471</sup> Cf. plus particulièrement la fièvre, p. 286-288, ainsi que l'ulcère, p. 294 *sq.*

<sup>1472</sup> Voir ci-dessus, p. 294 *sq.*

lui, a tout tenté, un peu comme dans la métaphore du discours *Sur l'organisation financière*<sup>1473</sup>. Les métaphores de la médecine font ainsi système.

La comparaison est magistralement développée par Démosthène, qui multiplie les termes médicaux : outre *ιατρος*, « le médecin », et *νόσον*, « la maladie », nous pouvons relever le participe substantivé *τοῖς κάμνουσιν*, qui désigne couramment « les malades »<sup>1474</sup>. Ceux-ci se trouvent également qualifiés par le verbe *ἀσθενοῦσι* qui, à l'instar de l'adjectif, s'emploie dans les traités hippocratiques pour les sujets atteints par une maladie, qui les affaiblit<sup>1475</sup>. En ce qui concerne celle-ci, l'orateur emploie le verbe *ἀποφεύγω*, « échapper à », dans l'acception technique « échapper à une maladie », c'est-à-dire guérir, sur le modèle du verbe *διαφεύγω* utilisé dans la collection hippocratique<sup>1476</sup>. Enfin, nous remarquons le participe *εἰσιῶν* du verbe *εἰσιέναι*, ou *εἰσέρχομαι*, qui possèdent tous deux l'acception médicale de « se rendre en consultation chez », « visiter » un malade, en parlant du médecin, comme l'atteste par exemple le traité *Des Epidémies IV* : *Ὁ τῆς λεχοῦς ἀνήρ, (...) πρὸς ὃν ἐβδομαῖον ἐσήλθον... ἐπὶν δὲ ἐσίης πρὸς τὸν νοσέοντα*<sup>1477</sup>.

Tous ces éléments, qui permettent de tisser une stricte analogie avec la vie politique, contribuent à l'originalité de la comparaison, qui de surcroît ne se retrouve nulle part ailleurs, sauf chez Eschine, mais parce que précisément il la cite<sup>1478</sup> : cela ne fait que témoigner encore de sa force. Enfin, par l'évocation de ce médecin de foire qui tue ses patients mais n'en est pas moins hâbleur, de sorte qu'il n'a rien à envier aux Diafoirus, aux Purgon et autres

<sup>1473</sup> Démosthène, *Org.*, 13. Cf. ci-dessus, p. 337.

<sup>1474</sup> Cf. Hippocrate, *De l'ancienne médecine*, I, 1 (Jouanna, 1990 (CUF II/1), 118, 14 ; Littré I, 570, 12) ; *Du régime dans les maladies aiguës*, 1 (Littré II, 224, 2) ; *etc.* ; Hérodote, I, 197, 2 ; *etc.*

<sup>1475</sup> Voir par exemple Hippocrate, *De l'ancienne médecine*, XII, 1 (Jouanna, 1990 (CUF II/1), 132, 12-13 ; Littré I, 596, 3-4), cité ci-dessus, p. 339, n. 1434.

<sup>1476</sup> Cf. Hippocrate, *Des maladies I*, 12 (Littré VI, 160), cité ci-dessus, p. 337, n. 1426.

<sup>1477</sup> « Le mari de la femme en couches, (...) que je visitai au septième jour de sa maladie... », Hippocrate, *Epidémies IV*, 25 (Littré V, 166, 4-5) ; *Epidémies V*, LIII, 2 (Jouanna, 2000 (CUF IV/3), 25, 1 ; Littré V, 238, 7) ; *etc.* Il s'agit dans tous ces exemples du verbe *εἰσέρχομαι*. Le verbe *εἰσιέναι* n'apparaît que rarement : *Serment*, 18-19 (Littré IV, 630, 12-13) ; puis on ne retrouve ce sens que dans le traité tardif *De la bienséance*, 11 (Littré IX, 238, 14), datant du I<sup>er</sup> ou du II<sup>ème</sup> siècle après J.-C. De même, le nom *εἰσοδοί* signifie « les visites » : *Epidémies VI*, IV, 7 (Littré V, 308, 15), et seulement ensuite *De la bienséance*, 12 et 13 (Littré IX, 238, 19 et 240, 5).

<sup>1478</sup> Avec quelques légères différences qui s'expliquent sans doute par le fait qu'il cite de mémoire ou que, comme il l'écrit, il tient l'information d'un tiers : *Ἐπειτα ἐπερωτᾶν με, ὡς ἐγὼ πυνθάνομαι, μέλλει τίς ἂν εἶη τοιοῦτος ἰατρός, ὅστις τῷ νοσοῦντι μεταξὺ μὲν ἀσθενοῦντι μηδὲν συμβουλευοί, τελευτήσαντος δὲ ἐλθὼν εἰς τὰ ἔνατα διεξίει πρὸς τοὺς οἰκειοῦς, ἃ Πιπτηδεύσας ὑγιῆς ἂν ἐγένετο.* (« Il va ensuite, à ce qu'on m'apprend, me demander quelle espèce de médecin serait celui qui, au cours de la maladie, ne prescrirait rien à son malade, mais irait, celui-ci mort, à la cérémonie du neuvième jour exposer tout au long à la famille quel traitement lui aurait rendu la santé. »), Eschine, *Ctés.*, 225 (trad. V. Martin et G. de Budé). La différence tenant à la « cérémonie du neuvième jour » a ceci d'intéressant qu'elle marque bien la distinction, l'écart temporel entre la mort du malade, la défaite athénienne à Chéronée, et le rappel des événements ainsi que la célébration de la liberté perdue que représente le présent procès : selon la manière grecque de compter, à savoir en incluant l'année de départ et l'année d'arrivée, il s'est écoulé précisément neuf ans entre Chéronée (338 av. J. C) et le procès sur la couronne (330 av. J. C.).

Dulcamara, la comparaison évoque sans doute des figures de comédie, et revêt ainsi elle-même une tonalité comique<sup>1479</sup>. Ce qui ne signifie pas pour autant que cette figure ne possède pas une face sombre et inquiétante, comme c'est le cas par exemple des médecins dans le *Malade imaginaire*<sup>1480</sup> : le médecin laisse mourir ses patients, la politique d'Eschine conduit à la défaite de la patrie. La comparaison de Démosthène nourrit ainsi la critique d'Eschine sur plusieurs plans entremêlés que nous retrouvons tout au long du discours : il veut ridiculiser son adversaire en recourant à certains éléments de la comédie, très pratiques pour nourrir l'invective, la *diabolè* – et divertir le public pour mieux s'assurer de sa sympathie en mettant les rieurs de son côté – mais il ne s'agit pas de faire uniquement d'Eschine un clown sans consistance dont il suffirait de rire. Bien au contraire, Démosthène entend en même temps le représenter comme une dangereuse menace qu'il convient d'éliminer de toute urgence, ici en mettant en avant son incompetence, ou plutôt son pouvoir de nuisance, son cynisme, sa haine de la patrie<sup>1481</sup> ; car c'est cet autre *topos* de l'invective oratoire que sollicite en dernière analyse la comparaison.

#### b) *Le traitement du malade : la chirurgie et la diététique*

La médecine hippocratique comporte deux types de traitement des maladies, la « chirurgie » et la « diététique », que Démosthène utilise tous deux.

---

<sup>1479</sup> C'est ainsi que l'interprète Rowe, 1966, p. 400, suivi par Wooten, 1979, p. 324-5 : Démosthène utilise le type comique du « quack-doctor » (« charlatan »). L'énumération d'insultes animalières – de noms d'« oiseaux » – au paragraphe précédent (Démosthène, *Cour.*, 242 ; il s'agit d'expressions « aristophanesques » (« Aristophanisch »), selon Blass, 1893, p. 189) et l'adjectif Ἐμβρόντητε, qui suit la comparaison, donnent le ton ! Cf. chapitre I. « Les images de la nature ». Cf. déjà Blass, 1893, p. 92-3 et 189-90. La thèse de G. O. Rowe consiste à montrer que le portrait d'Eschine brossé par Démosthène s'inscrit dans le type comique de l'*alazon* ou imposteur, auquel il veut le réduire. Cette position suscite les réserves de Dyck, 1985, p. 43-4, qui note plus particulièrement pour ce qui est de la comparaison qui nous intéresse ici que « Demosthenes is not depicting a comic quack but excoriating disloyal and unseasonable behaviour. » (*ibid.*, p. 44) : le portrait offert par Démosthène ne joue pas uniquement sur le registre comique, ce qui neutraliserait tout son discours.

<sup>1480</sup> Les médecins sont certes ridicules, mais leur pouvoir de nuisance physique ajoutée à l'emprise psychologique qu'ils possèdent sur leurs patients dessinent une face noire de ces personnages ; cf. Patrick Dandrey, *Le « cas » Argan. Molière et la maladie imaginaire*, Paris, Klincksieck, 1993, p. 276-92. Les dernières pièces de Molière se caractérisent en effet par un certain pessimisme.

<sup>1481</sup> Ce thème se trouve évoqué par exemple, Démosthène, *Cour.*, 198, en lien direct avec la comparaison entre Eschine et les fractures, que l'on peut rapprocher de celle qui nous occupe ici.

## A) La chirurgie face au mal inguérissable

Paradoxalement, Démosthène affirme à deux reprises le caractère inguérissable d'un individu tout en ayant recours dans un cas à un traitement :

**61.** εἰ δ' ἄρ' ἔχουσιν ἀνιάτως, τούτους μὲν αὐτοὺς καθ' ἑαυτοὺς ἐξώλεις καὶ προώλεις ἐν γῆ καὶ θαλάττῃ ποιήσατε [*i.e.* ὦ πάντες θεοί]...<sup>1482</sup>

**62.** Ἀνιάτον, ἀνιάτον, ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τὸ πρᾶγμ' ἐστὶ τὸ τούτου· δεῖ δὴ πάντας, ὥσπερ οἱ ἰατροί, ὅταν καρκίνον ἢ φαγέδαιναν ἢ τῶν ἀνιάτων τι κακῶν ἴδωσιν, ἀπέκασαν ἢ ὅλως ἀπέκοψαν, οὕτω τοῦτο τὸ θηρίον ὑμᾶς ἐξορῆσαι, ῥίψαι ἐκ τῆς πόλεως, ἀνελεῖν, μὴ περιμείναντάς τι παθεῖν ὃ μὴτ' ἰδίᾳ μῆτε δημοσίᾳ γένοιτο, ἀλλὰ προευλαβηθέντας.<sup>1483</sup>

Dans les deux passages, l'adjectif ἀνιάτος qualifie un individu, en rapport avec sa corruption morale : Démosthène reprend un terme de la pratique médicale, qui qualifie soit une maladie, soit un patient que le médecin, en dépit de tous ses efforts, ne peut guérir, et devant lesquels toutes les ressources de l'art demeurent impuissantes<sup>1484</sup>.

Ὅκοσα φάρμακα οὐκ ἴηται, σίδηρος ἴηται· ὅσα σίδηρος οὐκ ἴηται, πῦρ ἴηται· ὅσα δὲ πῦρ οὐκ ἴηται, ταῦτα χρὴ νομίζειν ἀνιάτα.<sup>1485</sup>

Néanmoins, pour l'orateur, à la différence du médecin, il n'est pas de maladie proprement inguérissable, puisque l'ablation du membre malade qui menace le corps social demeure toujours possible. De ce point de vue, Démosthène effectue un glissement entre deux schémas métaphoriques : dans le premier schéma, l'individu (le patient) atteint de corruption morale (la maladie) s'avère de fait incurable, mais dans le second, ce dernier occupe la position de la maladie, par rapport à la cité, devenue le patient. Quoique l'adjectif s'applique à une personne, en effet, celle-ci se trouve en réalité identifiée à la maladie qui menace la cité ;

<sup>1482</sup> « mais s'ils sont vraiment inguérissables, faites-les périr [*i.e.* vous tous, dieux] eux-mêmes et eux seuls, exterminés et anéantis sur terre et sur mer ; », Démosthène, *Cour.*, 324 (trad. G. Mathieu).

<sup>1483</sup> « Son cas est incurable, oui, incurable, Athéniens. Donc, comme font les médecins, quand ils voient un cancer ou un ulcère ou quelque mal incurable et qu'ils le brûlent ou l'extirpent complètement, il vous faut bannir ce monstre, l'expulser de la cité, le supprimer, sans attendre d'en avoir souffert (que cela n'arrive ni aux individus ni à l'Etat !), en prenant d'avance vos précautions. », *I Aristog.*, 95 (trad. G. Mathieu).

<sup>1484</sup> Cf. Kühn/Fleischer, 1989, s.v. ἀνίητος (p. 57), et von Staden, 1990, pour une analyse détaillée du concept d'incurabilité dans le corpus hippocratique.

<sup>1485</sup> « Ce que les médicaments ne guérissent pas, le fer le guérit ; ce que le fer ne guérit pas, le feu le guérit ; ce que le feu ne guérit pas doit être regardé comme incurable. », Hippocrate, *Aphorismes*, VII, 87 (Littré IV, 608). Cf. aussi *id.*, *De l'art*, 8 (Littré VI, 12 à 15 ; Jouanna, 1988 (CUF V/1), 232 à 234), où l'auteur soutient la thèse que ce genre de cas ne relève pas de l'art des médecins, qui font donc bien de s'abstenir de vouloir les soigner.

or le patient, à savoir la cité incarnée par les jurés-citoyens, peut toujours guérir aisément de ce genre de maladie, pourvu que ceux-ci consentent à appliquer le traitement préconisé par le médecin-orateur, dernier élément du schéma. En ce sens, le terme « inguérissable » ne relève que de l'hyperbole et de l'invective, afin de frapper l'esprit des juges.

Voyons à présent nos occurrences de plus près.

Le passage du *Sur la couronne*, par un effet d'amplification, désigne les orateurs vendus à Philippe et traîtres à leur patrie, que Démosthène a assimilés auparavant à des maladies ; parmi eux, bien sûr, il vise plus particulièrement Eschine<sup>1486</sup>. Ἀνιάτος est ici employé seul, dans une métaphore discrète, mais sensible : elle n'apparaît que rarement chez les orateurs, parmi lesquels Démosthène est le seul à l'appliquer à une personne. Or cet emploi « personnel » afin de qualifier un individu moralement corrompu est caractéristique de Platon, qui vise l'injustice de l'âme en général ; il semble avoir marqué son disciple Aristote, qui le reprend à son compte, dans une moindre mesure, pour désigner des vices particuliers dans ses ouvrages d'éthique<sup>1487</sup>.

Apparemment, Démosthène, suit d'assez près la théorie médicale : il en appelle aux dieux, dans le rôle des médecins, afin qu'ils tâchent de « soigner » ces individus par une amélioration morale ; si ce remède ne fonctionne pas, l'orateur prie les dieux, dans une

---

<sup>1486</sup> L'attitude des traîtres vient d'être évoquée, Démosthène, *Cour.*, 323.

<sup>1487</sup> Cf. Gorgias, *Palamède*, 34 (DK II, 82, B, 11a (p. 302, l. 29)) ; Eschine, *Ctés.*, 114 et 156 ; Antiphon, *Discours*, II, 4, 12 (sens actif de l'adjectif : « qui n'apporte pas de remède » ; cf. LSJ, s.v., II, et Gagarin, 1997, p. 144, *ad loc.*) ; Aristote, *EN*, IV, 1, 1121 b 13 ; V, 13, 1137 a 29 ; IX, 3, 1165 b 18 ; X, 10, 1180 a 9 ; *EE*, III, 2, 1230 b 8 ; *Rhét.*, I, 14, 1374 b 33 ; Platon, *Prot.*, 325 a 9 ; *Gorg.*, 526 b 9 ; *etc.* ; cf. Places, 1963, s.v., 2. Ce panel d'occurrences montre que la métaphore demeure vive dans le cas de personnes, alors que ce n'est pas forcément le cas lorsque l'adjectif se rapporte à une chose. Dans ce dernier cas, en effet, il semble lexicalisé lorsqu'il entre dans des expressions stéréotypées, avec *κακά* (Eschine, *Ctés.*, 156) ou *συμφοραί* (*ibid.*, 114), où il peut être coordonné avec son synonyme *ἀνίχεστος* (*ibid.*, 156), extrêmement courant aussi bien en poésie qu'en prose, depuis l'époque archaïque : la lexicalisation de celui-ci (cf. Van Brock, 1961, p. 88 ; Garvie, 1986, p. 185, *ad* Eschyle, *Choéphores*, 516 ; Gagarin, 1997, p. 218, *ad* Antiphon, II, 5, 91) est alors un indice de celle de celui-là dans ce genre d'emplois. Quand ils s'appliquent à une chose, l'un comme l'autre n'expriment en général une métaphore médicale qu'en étant remotivés par d'autres termes qui les inscrivent dans une métaphore filée (Gorgias, *Palamède*, 34, qu'il faut rapprocher d'Antiphon, II, 4, 12, par l'intermédiaire d'Antiphon, II, 5, 91-4 ; cf. Edwards et Usher, 1985, p. 121-2, et Gagarin, 1997, p. 218, *ad loc.* ; cf. encore Platon, *Gorg.*, 512 a 6 ; dans les *Lois*, II, 660 c 7 ; V, 731 b 5 ; IX, 854 a 3, les occurrences se rapportent à la métaphore filée de la corruption morale qui court dans tout le dialogue ; Aristote, *EE*, III, 2, 1230 b 8, et *Rhét.*, I, 14, 1374 b 33, où il est question de l'injustice). Platon préfère réserver le terme *ἀνιάτος* pour qualifier des personnes, toujours au sein d'un tissu métaphorique dense, dont le noyau est formé par des comparaisons (Platon, *Prot.*, 325 a 9 ; *Gorg.*, 480 b 2, 525 c 2 et 4, 525 e 4 et 526 b 9 ; *Rép.*, III, 410 a 4 ; *Lois*, IV, 704 d 3 ; V, 735 e 3 ; IX, 854 e 4 ; XII, 941 d 4 et 942 a 4 ; cf. encore, Aristote, *EE*, V, 13, 1137 a 29 (adverbe) ; IX, 3, 1165 b 18 ; et X, 10, 1180 a 9 (résumé de la thèse de Platon sur le sort à réserver aux criminels « incurables ») ; Platon emploie aussi, comme Démosthène, l'expression *ἀνιάτως ἔχειν* (Platon, *Phédon*, 113 e 2 ; *Rép.*, X, 615 e 3 ; *Lois*, IX, 862 e 1 ; *Lettre VII*, 326 a 4, imité par [Platon], *Lettre V*, 322 b 6).



puissante formule imprécatoire, de les annihiler purement et simplement (ἐξώλεις καὶ προώλεις)<sup>1488</sup>.

Cette présentation rhétorique du vœu de Démosthène recouvre en réalité une autre situation, plus concrète et plus immédiate : dans le contexte du procès, ceux qui sont en mesure d'« anéantir » Eschine, par l'exil<sup>1489</sup>, en suivant les arguments de Démosthène, ce sont les juges. De cette manière, le patient, qui se fait un peu médecin lui aussi, se débarrasse de sa maladie avec le concours du médecin professionnel. Avec l'appel aux dieux, il s'agit donc en dernière analyse pour l'orateur d'exprimer de façon métaphorique, à la fin de son discours, le fait que le sort de son adversaire ne dépend pas de lui.

Dans les deux cas de figure, le châtement invoqué se trouve comparé dans la seconde occurrence aux traitements typiques de la médecine hippocratique, évoqués dans l'aphorisme que nous avons cité : le fer et le feu, couper et brûler, pour nous frapper d'atimie ou d'exil et condamner à mort.

L'orateur assimile Aristogiton à un ulcère, c'est-à-dire à une pathologie née de l'intérieur, puisqu'il est citoyen athénien, qui rend malade à la fois la cité et les individus par son activité de sycophante, et qu'il faut bannir pour cela de la cité ou supprimer par une condamnation à mort ou une amende exorbitante<sup>1490</sup>, les juges correspondant alors aux médecins et les lois au remède à appliquer.

La comparaison met en œuvre ce qui constituait pour ainsi dire l'image d'Épinal de la médecine de l'époque, en particulier à propos du traitement des ulcères ou autres abcès : « couper et brûler » (ἀπέκασαν ἢ ὅλως ἀπέκοψαν)<sup>1491</sup>. Cette représentation traditionnelle

---

<sup>1488</sup> Sur cette formule topique pour les malédictions, employée également par Démosthène, *Amb.*, 172, cf. Wankel, 1976b, p. 1355-6 ; Yunis, 2001, p. 291 ; Weil, 1877, p. 568 ; et Westermann, 1868, p. 175, *ad loc.*

<sup>1489</sup> En dépit du vœu de Démosthène, en effet, la peine de mort est impossible pour Eschine, qui est l'accusateur. Ce dernier subira toutefois la sanction légale la plus forte possible : n'obtenant pas le cinquième des voix du jury, il choisit l'exil.

<sup>1490</sup> Λοιπὸν τοίνυν ἐστίν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τοῖς ἀπαλλαγῆναι βουλομένοις τούτου, ἀδίκημα σαφὲς καὶ ἐναργὲς ἔχοντας ἐκ τῶν νόμων, μάλιστα μὲν αὐτῷ θανάτου τιμῆσαι, εἰ δὲ μή, τοσοῦτον ἀναθεῖναι τίμημα χρημάτων ὅσον μὴ δυνήσεται φέρειν· (« Il ne reste donc, Athéniens, à ceux qui veulent être débarrassés de cet individu, quand vous tenez un crime clairement et évidemment prévu par les lois, qu'à le condamner, avant tout, à mort, ou sinon, à lui infliger une telle peine pécuniaire qu'il ne puisse la supporter. »), Démosthène, *I Aristog.*, 92 (trad. G. Mathieu).

<sup>1491</sup> Le fait qu'il s'agisse là d'une représentation courante se manifeste dans la présence de ce doublet dans les *Aphorismes* au sujet de divers ulcères, notamment Ὀκόσοι ἔμπυοι καίονται ἢ τέμνονται, ἦν μὲν τὸ πῦον καθαρόν ῥυῆ καὶ λευκόν, περιγίνονται· et Ὀκόσοι τὸ ἥπαρ διάπυον καίονται ἢ τέμνονται, ἦν μὲν τὸ πῦον καθαρόν ῥυῆ καὶ λευκόν, περιγίνονται... (« Quand on ouvre un empyème par cautérisation ou incision, si le pus coule pur et blanc, les malades réchappent... » et « Quand on ouvre un abcès du foie par cautérisation ou incision, si le pus coule pur et blanc, les malades réchappent... »), Hippocrate, *Aphorismes*, VII, 44 et 45 (Littré IV, 590, 1-2 et 4-5). Les *Aphorismes* représentent « une compilation » qui « conserve du matériel ancien, <mais dont> la rédaction n'est pas antérieure au IV<sup>ème</sup> siècle », selon J. Jouanna (Jouanna, 1992a, p. 531).

fournit en effet souvent des métaphores en poésie<sup>1492</sup> ou intervient dans des comparaisons médicales du même type, qui assimilent l'homme politique au médecin, comme chez Isocrate<sup>1493</sup>. Démosthène utilise ici deux formes préverbées que l'on trouve tout aussi fréquemment, par exemple dans le traité des *Epidémies VI* : (...) ἢ ἀποτάμων, ἢ ἀποκαίων ἔσο.<sup>1494</sup>

La chirurgie appliquée par le médecin (οἱ ἰατροί) concerne ici des variétés d'ulcère que Démosthène désigne en reprenant les mots du jargon, καρκίνον ἢ φαγέδαιναν, comme Hippocrate le précise à propos du second : (...) καὶ τῶν ἐσθιομένων ἐλκείων ὅπη ἂν φαγέδαινα ἐνέη, ἰσχυρότατά τε νέμηται καὶ ἐσθίη...<sup>1495</sup>. Ceci permet de préciser l'analogie : Aristogiton représente un mal qui ronge la cité de l'intérieur. Cette idée de l'ulcère « rongant » permet peut-être de percevoir aussi une syllepse sur le mot θηρίον, employé dans le corpus hippocratique pour désigner une variété d'ulcère, l'ulcère férin, ou malin<sup>1496</sup>. Or Aristogiton est présenté plus tôt dans le discours comme une bête féroce qui mord et même dévore<sup>1497</sup> : la syllepse sur θηρίον permet ainsi d'établir le lien entre le réseau métaphorique de la bête féroce anthropophage et de « la maladie sauvage et dévorante »<sup>1498</sup>.

---

Par conséquent, l'association se retrouve aussi souvent chez des auteurs qui évoquent la médecine ; voir par exemple, Platon, *Gorgias*, 479 a 9.

<sup>1492</sup> Cf. notamment, Eschyle, *Agamemnon*, 848-50 : ὄρω δὲ καὶ δεῖ φαρμάκων παιωνίων, / ἦτοι κέαντες ἢ τεμόντες εὐφρόνως, / περιρασόμεθα πῆμ' ἀποστρέψαι νόσου. (« Mais là où besoin sera de remèdes salutaires, brûlant et taillant pour le bien de tous, nous essaierons de détourner le fléau de la contagion. », trad. P. Mazon).

<sup>1493</sup> Isocrate, *Sur la paix* (VIII), 39-40 ; texte cité *supra*, p. 335.

<sup>1494</sup> Hippocrate, *Epidémies VI*, VI, 6 (Littré V, 326, 12-13) ; *etc.* Cf. aussi Xénophon, *Mémoires*, I, 2, 54 ; *etc.*

<sup>1495</sup> « (...) et dans les plaies rongeantes, là où il y a un ulcère qui s'étend et ronge très fortement... », Hippocrate, *Plaies*, X, 5 (Duminil, 1998 (CUF VIII), 58, 12-14 ; Littré VI, 410, 2-3). Cf. aussi *Airs, eaux, lieux*, X, 50-51 (Jouanna, 1996 (CUF II/2), 216, 6-7 ; Littré II, 48, 9-10), à propos des plaies qui se transforment en ulcères « phagédéniques ». Pour καρκίνον, cf. *Epidémies II*, VI, 22 (Littré V, 136, 15) ; *Epidémies V*, XX, 3 (Jouanna, 2000 (CUF IV/3), 13, 10 ; Littré V, 220, 8) ; *etc.* Il s'agit, selon la définition qu'en donnent J. Jouanna et M. D. Grmek, d'« une tumeur dure, souvent accompagnée d'ulcérations et d'érosions envahissantes irrégulières » (Jouanna, 2000 (CUF IV/3), 133).

<sup>1496</sup> Cf. Hippocrate, *Des Lieux dans l'homme*, XXIX, 1 (Joly, 1978 (CUF XIII), 64, 24 ; Littré VI, 322, 8), qui est la seule occurrence citée par Kühn/Fleischer, 1989, s.v., II, p. 386-7. Cf. aussi Jouanna, 1990. Perpillon, 1995, p. 267-8, avait déjà signalé ce sens médical possible de θηρίον ici, en s'appuyant sur le même texte d'Hippocrate.

<sup>1497</sup> Démosthène, *I Aristog.*, 61-2 ; cf. chapitre I. « Les images de la nature », p. 179 *sq.*

<sup>1498</sup> Nous reprenons là une expression de J. Jouanna dans le titre de son article consacré au sujet (Jouanna, 1990). Ce lien est favorisé par une autre acception médicale de θηρίον : le « vers intestinal » ; cf. Kühn/Fleischer, s.v. I, 2, p. 386. Elle s'inscrit dans un sens plus général du mot, qui désigne les « bestioles », la « vermine », les « sales bêtes », tels serpents, araignées, scorpions, comme le démontre Perpillon, 1995, p. 264, auxquelles Aristogiton se trouve effectivement comparé (Démosthène, *I Aristog.*, 52 et 96, dans ce dernier cas, donc, juste après la comparaison qui nous occupe ici). La thèse générale de Perpillon, 1995, est que ce sens de θηρίον est à substituer à celui qu'on lui donne habituellement de « bête féroce », lorsque Démosthène ou Eschine se le renvoient ; il revêt en effet une nuance « de mépris et de répulsion », par opposition à la « crainte admirative » connotée par le sens de « bête féroce » (*ibid.*, p. 266 et 268). Nous ne le suivons pas entièrement sur ce point : nous pensons certes que cette dernière nuance ne convient pas, mais qu'elle ne doit pas conduire à éliminer le sens de « bête féroce », puisqu'il s'agit d'une nuance tardive (*ibid.*, p. 263). Selon nous, les deux sens sont à conserver, comme le montre le cas d'Aristogiton.

Appartient également au champ lexical de la médecine le terme générique *κακῶν*<sup>1499</sup> pour désigner la maladie. De même, le verbe *παθεῖν*, qualifiant l'action d'Aristogiton sur les Athéniens dans le comparé, prolonge l'image par une syllepse, le contexte médical actualisant son sens technique de « souffrir d'une maladie », à côté de l'acception « subir un malheur »<sup>1500</sup>.

Les trois occurrences de l'adjectif *ἀνίατος*, « incurable », participent enfin du vocabulaire médical, en lien avec la nécessité du traitement de choc. Les deux premières s'appliquant à Aristogiton et la troisième à la maladie<sup>1501</sup>. Celles-là permettent d'introduire l'image par une syllepse, jouant sur le sens propre et le sens métaphorique, par ailleurs courant<sup>1502</sup>. Nous en trouvons une occurrence proche de la comparaison de Démosthène, à la fois sur le fond et sur le vocabulaire employé, attribuée à Protagoras par Platon, mais selon une structure analogique différente, dans la mesure où elle est bien plus large à tous points de vue : la métaphore s'applique à tout individu injuste, homme, femme ou enfant, l'injustice ne se limitant point ici à son aspect légal, juridique, mais désignant également le non respect des lois divines et de « la vertu propre de l'homme », c'est-à-dire de tout ce qui rend possible « l'existence d'une cité ». L'analogie avec Démosthène porte précisément sur le « traitement » qu'il convient d'appliquer à de tels individus « incurables » :

(...) πότερον ἔστιν τι ἔν, ἢ οὐκ ἔστιν, οὗ ἀναγκαῖον πάντας τοὺς πολίτας μετέχειν, εἶπερ μέλλει πόκιφ εἶναι ; (...) Εἰ μὲν γὰρ ἔστιν καὶ τοῦτό ἐστιν τὸ ἐν οὐ τεκτονικῆ οὐδὲ χαλκεία οὐδὲ κερამεία, ἀλλὰ δικαιοσύνη καὶ σωφροσύνη καὶ τὸ ὅσιον εἶναι, καὶ συλλήβδην ἐν αὐτὸ προσαγορεύω εἶναι ἀνδρὸς ἀρετήν· εἰ τοῦτ' ἐστὶν οὗ δεῖ πάντας μετέχειν καὶ μετὰ τούτου πάντ' ἀνδρα, ἐάν τι καὶ ἄλλο βουλευται μανθάνει ἢ πράττειν, οὕτω πράττειν, ἄνευ δὲ τούτου μή, ἢ τὸν μὴ μετέχοντα καὶ γυναῖκα, ἕωσπερ ἂν κολαζόμενος βελτίων γένηται, ὅς δ' ἂν μὴ ὑπακούῃ κολαζόμενος καὶ διδασκόμενος, ὡς ἀνίατον ὄντα τοῦτον ἐκβάλλειν ἐκ τῶν πόλεων ἢ ἀποκτείνειν.<sup>1503</sup>

<sup>1499</sup> Cf. ci-dessus, p. 287, avec la n. 1188.

<sup>1500</sup> Cf. ci-dessus, p. 262.

<sup>1501</sup> Pour une maladie, cf. Hippocrate, *De l'art*, VIII, 4 (Jouanna, 1988 (CUF V/1), 233, 10 et 11 ; Littré VI, 14, 7 et 8) ; *Des maladies des femmes*, I, 62 (Littré VIII, 126, 11) ; etc. Pour une personne, *ibid.*, I, 2 (Littré VIII, 16, 17) ; *Des femmes stériles (Des maladies des femmes III)*, 213 (Littré VIII 410, 5) ; etc.

<sup>1502</sup> On le trouve chez Eschine (*Ctés.*, 156), Aristote (*EN*, IV, 1, 1121 b 13 ; IX, 3, 1165 b 18 ; etc.) et surtout Platon (cf. Places, 1964, s.v., 2). Platon l'emploie aussi métaphoriquement sous forme adverbiale (cf. *ibid.*). Enfin, on trouve l'adjectif au sens actif de « qui n'apporte pas de remède » chez Antiphon, II, 4, 12.

<sup>1503</sup> « (...) existe-t-il, oui ou non, une certaine chose à laquelle tous les citoyens doivent participer nécessairement pour que l'existence d'une cité soit possible ? (...) S'il est vrai qu'une telle chose existe, et si cette chose unique est non pas l'art du charpentier, ou du fondeur, ou du potier, mais la justice, la tempérance, la conformité à la loi divine, et tout ce que j'appelle d'un seul mot la vertu propre de l'homme ; si c'est là une chose à laquelle tous doivent participer, à laquelle chacun doit se conformer dans toutes ses actions, quoi qu'il apprenne ou fasse d'ailleurs, sans jamais s'en écarter ; et, dans le cas où quelqu'un y resterait étranger, s'il convient de l'instruire et de le châtier, enfant, homme, ou femme, jusqu'à ce que la correction l'ait amélioré, ou sinon, lorsque les

De fait, le parallélisme apparaît frappant : de même que les individus injustes et ne respectant pas la « vertu » dont parle Protagoras, si l'on n'a pu les corriger (ὅς δ' ἂν μὴ ὑπακούῃ κολαζόμενος καὶ διδασκόμενος), doivent être traités selon deux modalités, le bannissement (ἐκβάλλειν ἐκ τῶν πόλεων) ou la mort (ἀποκτείνειν), parce qu'ils mettent en danger le fondement de l'ordre social, de même Aristogiton, parce qu'il constitue une menace pour la cité en raison de son activité de sycophante, qui se manifeste par un comportement vicieux, contraire aux lois et semant des germes de violence et de discorde à l'intérieur la cité, et parce que ses précédentes condamnations ne sont pas parvenues à le « corriger »<sup>1504</sup>, selon

---

corrections et les conseils n'y font rien, *s'il faut le considérer comme incurable et le chasser ou le faire mourir...*», Platon, *Prot.*, 324 d 7-325 b 1 (trad. A. Croiset ; nous soulignons). Le point de départ du raisonnement est de plus la question de l'enseignement de la vertu, absente du propos de Démosthène. Cf. aussi dans le *Gorgias*, toute l'analogie développée par Socrate devant Polos entre médecine et justice, notamment *ibid.*, 479 a 5 - b 1 (comparaison entre les injustes et les malades qui ont peur d'aller voir le médecin en raison des remèdes douloureux « du fer et du feu ») et 480 a 6 - b 2 (risque pour ces patients de devenir incurables).

<sup>1504</sup> Οὐτοσὶ τοίνυν Ἀριστογοίτων τοσοῦτον ὑπερήκεν ἅπαντας ἀνθρώπους πονηρὰ ὥστ' οὐδὲ παθῶν ἐνουθετήθη, ἀλλ' ἐπὶ τοῖς αὐτοῖς ἀδικήμασι καὶ πλεονεκτήμασιν πάλιν εἴληπται. Καὶ τοσοῦτω πλείονος ὀργῆς ἄξιός ἐστιν νῦν ἢ πρότερον ὅσῳ τότε μὲν γράφειν μόνον ᾤετο δεῖν παρὰ τοὺς νόμους, νυνὶ δὲ πάντα ποιεῖν, αἰτιάσθαι, λέγειν, διαβάλλειν, βλασφημεῖν, θανάτου τιμᾶσθαι, εἰσαγγέλλειν, κακολογεῖν τοὺς ἐπιτίμους, αὐτὸς ὀφείλων τῷ δημοσίῳ· τούτου γὰρ οὐδέν ἐστι δεινότερον. Τὸ μὲν οὖν νουθετεῖν τοῦτον μανία· ὅς γὰρ οἷς ὁ δῆμος ἅπας τοὺς ἐνοχλοῦντας ἑαυτὸν νουθετεῖ θορούβοις μηδεπώποθ' ὑπεῖξεν μηδὲ διεισάπη, ταχὺ γ' ἂν φροντίσειέ τι τοῦ παρ' ἐνὸς λόγου. (« Or Aristogiton ici présent dépasse tellement tout le monde en scélérateuse que même l'épreuve ne l'a pas corrigé et qu'il est pris à nouveau pour les mêmes crimes et les mêmes excès. Il mérite votre colère, plus encore maintenant qu'auparavant, d'autant qu'alors il se croyait seulement obligé de faire des propositions contraires aux lois, tandis que maintenant il fait tout, il se plaint, il prend la parole, il attaque, il calomnie, il demande la mort, il dénonce pour haute trahison, il injurie ceux qui ont leurs droits, quand lui-même est débiteur du Trésor. Rien n'est plus scandaleux que cela. Chercher à le corriger est de la folie ; car cet homme qui n'a jamais cédé et ne s'est jamais détourné pour les manifestations par lesquelles le peuple avertit ceux qui le gênent, c'est bien vite, n'est-ce pas ? qu'il ferait attention aux discours d'une personne isolée ? »), Démosthène, *I Aristog.*, 94-5 (trad. G. Mathieu). La comparaison suit immédiatement. Sur les précédentes condamnations d'Aristogiton, qui a fait de la prison à plusieurs reprises, cf. *ibid.*, 60-1, et Dinarque, *Contre Aristogiton*, 2 et 18. Nous pouvons enfin remarquer que les deux auteurs situent les individus méritant l'exil ou la mort au sommet d'une gradation, mais celle-ci demeure fortement hétérogène dans chaque cas, à la fois dans sa structure et dans son contenu : la position morale d'Aristogiton représente le dernier degré d'une gradation en quatre niveaux, avec (...) τοὺς μὲν βελτίστους καὶ μετρωτάτους... (« (...) les meilleurs et les plus honnêtes des hommes... »), (...) τοὺς δὲ χειρόους μὲν τούτων, ἔξω δὲ τοῦ πονηροῦς ἄγαν κληθῆναι... (« (...) les gens qui leur sont inférieurs, mais qu'on ne va pas jusqu'à appeler tout à fait vicieux... »), qui respectent les lois et la moralité par « crainte » et se montrent sensibles aux reproches ((...) τῷ φόβῳ τῷ πρὸς ὑμᾶς καὶ τῷ τοῖς αἰσχροῖς καὶ λόγοις καὶ ὀνειδέσιν ἀλγεῖν εὐλαβουμένους ἐξαμαρτάνειν· (« (...) poussés par la crainte qu'ils ont de vous et la peine que leur causent les paroles et les reproches injurieux, prennent leurs précautions pour éviter les fautes... »)), troisièmement, (...) τοὺς δὲ πονηροτάτους καὶ ἐξαγίστους ὀνομαζομένους... (« (...) les francs scélérats, ceux qu'on qualifie de maudits... »), que les « malheurs » corrigent ((...) τὰς γε συμφορὰς σωφρονίζειν λέγουσιν. (« (...) ce sont, dit-on, les malheurs qui les assagissent. »)), et enfin Aristogiton qui constitue une catégorie à lui seul ; cf. Démosthène, *I Aristog.*, 93 (trad. G. Mathieu). Chez Platon, au contraire, nous n'avons que trois niveaux : les gens qui se conforment à « la vertu propre de l'homme », ceux qui ne la respectent pas mais peuvent être corrigés, enfin ceux qui ne peuvent pas l'être (cf. Platon, *Protagoras*, 325 a 3-b 1). Sans entrer dans les détails, nous constatons que les deux différences essentielles tiennent chez Démosthène dans le dédoublement du niveau intermédiaire et dans la réduction du dernier à un seul individu précis : il s'agit d'accentuer le caractère nuisible d'Aristogiton.

l'objectif de la sanction<sup>1505</sup>, doit lui aussi subir un « traitement » similaire, obéissant aux deux mêmes modalités, exil (ἐξορίσαι, ῥῆψαι ἐκ τῆς πόλεως) ou mort (ἀνελεῖν). Or c'est là que réside précisément la signification du qualificatif ἀνιάτος et par voie de conséquence celle de la comparaison qu'il lance, comme nous venons de le voir, par une syllepse, selon le même schéma général que chez Platon : Aristogiton demeure incurable parce que rien n'apparaît capable de corriger sa scélératesse, ce pourquoi il faut le brûler ou l'extirper, c'est-à-dire le bannir ou le condamner à mort.

Plus généralement, chez l'orateur comme chez le philosophe, nous trouvons le même détournement de la notion d'incurabilité par rapport à l'orthodoxie hippocratique : l'individu malade moralement est certes incurable dans la mesure où l'on ne peut le changer, l'améliorer, mais en définitive le traitement médical, puisqu'il supprime ce même individu, peut s'appliquer avec efficacité... parce qu'entretemps le malade est devenu maladie qu'il faut extirper pour le bien de la cité ! C'est au moment précis où le criminel, pour Platon, est jugé incurable de son injustice, c'est-à-dire que tous les remèdes sont jugés inefficaces pour l'amender, que le glissement s'effectue : il devient maladie par rapport à la cité, et à ce titre il faut l'éliminer grâce à la peine de mort instituée par le législateur, qui joue alors les médecins<sup>1506</sup>. Plus radicalement, par un ultime renversement, le criminel incurable, le malade, de maladie, devient remède, du fait de la vertu dissuasive que son châtement exerce sur le reste de la cité<sup>1507</sup>. En outre, cette structure métaphorique assez frappante apparaît comme un motif récurrent, voire obsédant chez Platon, donc comme un motif caractéristique, à l'appui d'une thèse tout aussi caractéristique<sup>1508</sup>. Dans la présentation qu'en fait Aristote, ce dernier reprend en effet, en une quasi citation, l'expression τοὺς δ' ἀνιάτους ὅλως ἐξορίζειν<sup>1509</sup>. Or

<sup>1505</sup> L'objectif « pédagogique » de la sanction se trouve aussi défini dans Platon, *Protagoras*, 324 a 3 - b 7.

<sup>1506</sup> Sur cet élément essentiel de la relation de collaboration entre le médecin et le malade qui apparaît chez Platon dans les *Lois*, présent aussi chez Démosthène, cf. Jouanna, 1978, p. 87-91, qui analyse son apparition dans les *Lois* comme une nouveauté par rapport au *Gorgias* ; le passage du *Protagoras* n'est pas pris en compte.

<sup>1507</sup> Cf. Platon, *Protagoras*, 324 b 1-7 ; *Gorgias*, 525 a 8 - c 9 ; *Lois*, IX, 854 e 7 - 855 a 1.

<sup>1508</sup> En plus du passage du *Protagoras* cité *supra*, cf. Platon, *Gorgias*, 525 c ; *Rép.*, III, 404 e - 410 a (le motif de l'« Asclépios politique » (407 e 3)), avec en particulier la comparaison finale de 409 e - 410 a ; *Lois*, V, 735 d 7 sq. ; IX, 854 e 1 - 855 a 2 ; XII, 941 d 2 - 942 a 4. Cf. Jouanna, 1978, p. 82-7, qui se concentre sur la notion de mesure dans le paradigme des *Lois*. Sur le fait que la thèse de Platon est perçue comme une caractéristique propre, cf. Aristote, *EN*, X, 10, 1180 a 5-14.

<sup>1509</sup> Διόπερ οἴονται τινες τοὺς νομοθετοῦντας δεῖν μὲν παρακαλεῖν ἐπὶ τὴν ἀρετὴν καὶ προτρέπεσθαι τοῦ καλοῦ χάριν, ὡς ἐπακουσομένων τῶν ἐπεικῶς τοῖς ἔθεσι προηγμένων, ἀπειθοῦσι δὲ καὶ ἀφυστέρους οὖσι κολάσεις τε καὶ τιμωρίας ἐπιτιθέναι, τοὺς δ' ἀνιάτους ὅλως ἐξορίζειν. (« Telle est la raison pour laquelle certains pensent que le législateur a le devoir, d'une part, d'inviter les hommes à la vertu et de les exhorter en vue du bien, dans l'espoir d'être entendu de ceux qui, grâce aux habitudes acquises, ont déjà été amenés à la vertu ; et, d'autre part, d'imposer à ceux qui sont désobéissants et d'une nature par trop ingrate, des punitions et des châtements, et de rejeter totalement les incorrigibles hors de la cité. »), *ibid.*, 1180 a 5-10 (trad. J. Tricot). L'allusion aux *Lois* de Platon est claire ; J. Tricot renvoie en particulier, pour la première partie de la citation, à Platon, *Lois*, IV, 723 a sq.

c'est le même verbe qu'emploie Démosthène dans le passage du *Contre Aristogiton I* (οὕτω τοῦτο τὸ θηρίον ὑμᾶς ἐξορίσαι)<sup>1510</sup>. Nous le retrouvons chez Platon à propos du châtement réservé à un objet inanimé qui a provoqué la mort d'un homme, et un verbe de même famille évoque aussi celui des bêtes – n'oublions pas qu'Aristogiton est assimilé à un animal sauvage (τὸ θηρίον)<sup>1511</sup> ; toutefois, la peine d'exil qu'il exprime apparaît également dans le passage du *Protagoras*, quoiqu'avec un autre verbe (ἐκβάλλειν ἐκ τῶν πόλεων)<sup>1512</sup>. Tout cela, ajouté aux remarques que nous avons déjà présentées sur la métaphore du *Sur la couronne*, crée un faisceau troublant de coïncidences : il n'est pas impossible que Démosthène se souvienne des thèses de Platon dans des termes assez précis.

Cette comparaison tient donc son originalité, non pas tant du rapprochement entre l'action chirurgicale du médecin et les sanctions délivrées par les juges, même si celui-ci révèle sa singularité, que de l'inclusion de ce schème métaphorique à l'intérieur de l'image de l'ulcère, souvent appliquée par Démosthène à ses adversaires politiques<sup>1513</sup>, ainsi que de la complexité du travail opéré sur le matériau métaphorique. Cette comparaison développe enfin explicitement ce qui ailleurs demeurerait implicite, à savoir la partie de l'analogie qui fait intervenir le médecin, en achevant de boucler ce qu'il convient désormais d'appeler le système métaphorique de la médecine.

À ce titre, à une échelle plus réduite, elle complète la métaphore qui clôt le *Sur la couronne* : abstraction faite du caractère beaucoup plus élaboré de la première, ces deux

<sup>1510</sup> Cf. aussi ὅλως dans ὅλως ἀπέκοψαν, Démosthène, *I Aristog.*, 95.

<sup>1511</sup> Ἐὰν δ' ἄρα ὑποζύγιον ἢ ζῶον ἄλλο τι φονεύσῃ τινά, (...) τὸ δὲ ὄφλὸν ἔξω τῶν ὄρων τῆς χώρας ἀποκτείναντας διορίσαι. Ἐὰν δὲ ἄψυχόν τι ψυχῆς ἄνθρωπον στερήσῃ, (...) τὸ δὲ ὄφλὸν ἐξορίζειν, καθάπερ ἐρορήθη τὸ τῶν ζῶων γένος. (« Si un animal, bête de somme ou autre, tue quelqu'un, (...) la bête sera tuée et jetée hors des frontières du territoire. Si c'est un être inanimé qui prive un homme de la vie, (...) quant à l'objet reconnu coupable, on le jettera hors des frontières, comme on l'a dit en général pour les animaux. »), Platon, *Lois*, IX, 873 e 1 - 874 a 3 (trad. A. Diès).

<sup>1512</sup> Cf. encore, par exemple, Platon, *Lois*, V, 735 d 7 - 736 a 3 ((...) θάνατον ἢ φυγὴν (...). τοὺς γὰρ μέγιστα ἐξημαρτηκότας, ἀνιάτους δὲ ὄντας, (...) ἀπαλλάττειν εἴωθεν. : « (...) la mort ou l'exil ; car ce sont les plus grands criminels, les incurables, le pire fléau de la cité, qu'elle écarte pour l'ordinaire. », trad. E. des Places) ; après ce passage, Platon envisage la fondation de colonies comme une solution plus douce pour se débarrasser des indésirables. L'expulsion hors des limites du territoire est le sort réservé au cadavre des criminels incurables et des meurtriers, en *Lois*, IX, 854 e 4 - 855 a 2 ((...) ὡς ἀνιάτον ἤδη τοῦτον ὄντα ὁ δικαστὴς διανοεῖσθω (...). Δίκη δὲ τοῦτ' ἄνθρωπος, ἐλάχιστον τῶν κακῶν, τοὺς δὲ ἄλλους παραδείγμα ὀνήσει γενόμενος, ἀκλεῆς καὶ ὑπὲρ τοὺς τῆς χώρας ὄρους ἀφανισθεῖς : « (...) le juge le regardera dès lors comme incurable (...). Sa peine sera donc la mort, pour lui le moindre des maux, et quant aux autres, l'exemple qu'il sera pour eux leur profitera, lorsqu'on l'aura dépouillé de tous ses honneurs et fait disparaître hors des limites du territoire. », trad. A. Diès) et 874 b 3-4 ((...) ἀποθανούμενον καὶ ἔξω τῆς τοῦ παθόντος χώρας ἐκβληθόμενον ἄταφον. : « (...) il sera mis à mort et jeté, sans sépulture, hors du pays de la victime. », *id.*), ou le châtement prévu pour un certain nombre d'autres cas, cf. *ibid.*, 854 d 3-4 ((...) ἐκτὸς τῶν ὄρων τῆς χώρας γυμνὸς ἐκβληθήτω. : « (...) jeté nu hors des limites du territoire. », *id.*). On notera bien sûr la présence de l'adjectif ἀνιάτος dans les deux premiers passages.

<sup>1513</sup> Cf. ci-dessus, p. 294 *sq.*

images présentent le même schème métaphorique, au service de la même idée, à savoir pousser les juges à condamner sévèrement un adversaire présenté comme « incurable » et finalement assimilé à une maladie, à un ulcère qui ronge la cité, en secret pour Eschine, ou au grand jour pour Aristogiton.

## B) La diététique

Démosthène emprunte enfin une comparaison au second grand type de pratique médicale, la diététique :

**63.** (...) καὶ τῶν τοιούτων λημμάτων ἀπαλλαγείητε, ἃ τοῖς ἀσθενούσι παρὰ τῶν ἰατρῶν σιτίοις διδομένοις ἔοικε. Καὶ γὰρ ἐκεῖν' οὐτ' ἰσχυρὸν ἐντίθησιν οὐτ' ἀποθνήσκουσιν ἐὰ καὶ ταῦτ' ἂν νέμεσθε νῦν ὑμεῖς, οὔτε τοσαῦτ' ἐστὶν ὥστ' ὠφέλειαν ἔχειν τινὰ διαρκῆ, οὐτ' ἀπογνόντας ἄλλο τι πράττειν ἐᾶ, ἀλλ' ἔστι ταῦτα τὴν ἐκάστου ὀρθομίαν ὑμῶν ἐπαυξάνοντα.<sup>1514</sup>

La diététique représente la partie de la médecine qui s'appuie le plus sur la nature afin de tâcher de combattre la maladie : la seule intervention du médecin consiste à agir sur l'organisme par des « rations », des régimes spécifiques, destinés à aider l'organisme à rétablir de lui-même l'équilibre interne des humeurs qui le composent, en nombre et de nature variables selon les traités<sup>1515</sup>, et dont la rupture constitue l'un de grands faisceaux de causes

---

<sup>1514</sup> « (...) et vous en finiriez avec ces répartitions trop semblables aux aliments que les médecins accordent à leurs malades ; rations qui ne donnent pas de forces, mais qui empêchent de mourir. Car, de même, ce qu'on partage entre vous est trop peu de chose pour vous être vraiment utile, mais cela suffit à prévenir un désespoir qui vous ferait accepter toute besogne ; et voilà ce qui accroît en chacun de vous la mollesse de la volonté. », Démosthène, *III Ol.*, 33 (trad. M. Croiset).

<sup>1515</sup> Voir par exemple : (...) ἐνὶ γὰρ ἐν ἀνθρώπῳ καὶ ἀλμυρὸν καὶ πικρὸν καὶ γλυκὺ καὶ ὄξύ καὶ στρυφνὸν καὶ πλαδαρὸν καὶ ἄλλα μυρία παντοίας δυνάμιας ἔχοντα πλήθος τε καὶ ἰσχύον· ταῦτα μὲν μεμιγμένα καὶ κεκρημένα ἀλλήλοισιν οὔτε φανερά ἐστὶν οὔτε λυπεῖ τὸν ἀνθρώπον, ὅταν δέ τι τούτων ἀποκριθῆ καὶ αὐτὸ ἐφ' ἑωυτοῦ γένηται, τότε καὶ φανερόν ἐστι καὶ λυπεῖ τὸν ἀνθρώπον. » et « Τὸ δὲ σῶμα τοῦ ἀνθρώπου ἔχει ἐν ἑωυτῷ αἷμα καὶ γλέγμα καὶ χολῆν ξανθὴν τε καὶ μέλαιναν, καὶ ταῦτ' ἐστὶν αὐτέφῃ ἢ φύσις τοῦ σώματος, καὶ διὰ ταῦτα ἀλγέει καὶ ὑγιαίνει. Ὑγιαίνει μὲν οὖν μάλιστα, ὀκόταν μετρίως ἔχη ταῦτα τῆς πρὸς ἀλλήλα κρήσιος καὶ δυνάμιος καὶ τοῦ πλήθεος, καὶ μάλιστα μεμιγμένα ἢ ἀλγέει δὲ ὀκόταν τι τούτων ἔλασσον ἢ πλεον ἢ ἢ χωρισθῆ ἐν τῷ σώματι καὶ μὴ κεκρημένον ἢ τοῖσι ξύμπτωσι. (« Il y a en effet dans l'homme du salé, de l'amer, du doux, de l'acide, de l'acerve, du fade, et mille autres substances possédant des propriétés diverses sous le rapport de la quantité et de la force. Ces substances, tant qu'elles sont mélangées et tempérées l'une par l'autre, ne sont pas manifestes et ne font pas souffrir l'homme ; mais quand l'une d'entre elles se sépare et s'isole, alors elle devient manifeste et fait souffrir l'homme. » et « Le corps de l'homme a en lui sang, pituite, bile jaune et noire ; c'est là ce qui en constitue la nature et ce qui y crée la maladie et la santé. Il y a essentiellement santé quand ces principes sont dans un juste rapport de crase, de force et de quantité, et que le mélange en est parfait ; il y a maladie quand un de ces principes est soit en défaut soit en excès, ou, s'isolant dans le corps, n'est pas combiné avec tout le reste. »), Hippocrate, *L'ancienne médecine*, XIV, 4, et *De la nature de l'homme*, 4 (Jouanna, 1990 (CUF II/1), 136, 10-16 ;

des maladies. Leur mélange ou « crase », c'est-à-dire leur équilibre, caractérise au contraire l'état de santé<sup>1516</sup>.

Or l'expression σιτίους διδομένους nous situe d'emblée dans le cadre de cette pratique médicale : σιτίους désigne spécifiquement les « aliments », les « rations » constitutives du régime que le médecin (τῶν ἰατρῶν) prescrit à son patient, et revient fréquemment, bien entendu, dans les traités d'Hippocrate consacrés aux régimes<sup>1517</sup>. Nous retrouvons aussi les malades, désignés par le verbe ἀσθενῶ qui signifie en médecine, employé absolument, « être malade »<sup>1518</sup>, et que l'on utilise souvent en ce sens au participe substantivé, comme ici. Le but du régime est de rétablir les forces du malade (ἰσχὺν ἐντίθησιν).

Démosthène reprend à son compte une critique assez proche formulée par Platon dans la *République* à l'encontre de ce type de médecine, au sujet de l'éducation des gardiens : il le juge non seulement inefficace, parce qu'il ne guérit pas le malade, mais également dangereux et nuisible, parce qu'il le maintient dans un état de faiblesse généralisée et de mollesse qui l'expose à toutes les maladies, tout en l'empêchant de mourir, alors qu'un tel individu est inutile pour la cité. C'est pourquoi Platon dénonce le mauvais régime suivi par les athlètes, afin de montrer qu'il ne convient pas aux futurs gardiens, en employant le terme ὀ σίτος, ou au pluriel, dont σιτία constitue le dérivé<sup>1519</sup> :

Τί δὲ δὴ σίτων πέρι ; ἀθληταὶ μὲν γὰρ οἱ ἄνδρες τοῦ μεγίστου ἀγώνος· ἢ οὐχί ;

Ναί.

Ἄρ' οὖν ἢ τῶνδε τῶν ἀσκητῶν ἕξις προσήκουσ' ἂν εἴη τούτοις ;

Ἴσως.

Ἄλλ', ἦν δ' ἐγώ, ὑπνώδης αὕτη γέ τις καὶ σφαλερὰ πρὸς ὑγίειαν· ἢ οὐχ ὀραὸς ὅτι καθεύδουσί τε τὸν βίον καί, ἐὰν σμικρὰ ἐκβῶσιν τῆς τεταγμένης διαίτης, μεγάλα καὶ σφόδρα νοσοῦσιν οὗτοι οἱ ἀσκηταί ;<sup>1520</sup>.

---

Littré I, 602, 9-14 ; et Jouanna, 1975 (CMG 1/1/3), p. 172-5 ; Littré VI, 38, 19-40, 6). Le premier passage est suivi par des considérations sur les qualités des aliments, en rapport avec celles qui constituent le corps.

<sup>1516</sup> Cf. les textes cités dans la note précédente.

<sup>1517</sup> Par exemple, Hippocrate, *Du régime*, I, xxv, 2 (Joly, 1967 (CUF VI/1), 30, 10 ; Littré VI, 514, 18) ; *Des maladies II*, 38 (Littré VII, 54, 10 ; Jouanna, 1983 (CUF X/2), xxxix, 2, p. 171, l. 6) ; etc.

<sup>1518</sup> Cf. ci-dessus, p. 339, avec la n. 1434, et p. 348.

<sup>1519</sup> Cf. Chantraine, 1999, s.v. σίτος, p. 1007.

<sup>1520</sup> « Passons à la nourriture. Nos gardiens sont des athlètes voués à une lutte importante entre toutes ; n'est-ce pas ton avis ? / Si. / Est-ce que le régime des athlètes actuels conviendrait aux nôtres ? / Peut-être. / Mais, repris-je, c'est un régime somnolant et dangereux à la santé. Ne vois-tu pas en effet qu'ils passent leur vie à dormir et que, pour peu qu'ils s'écartent du régime qui leur est prescrit, les athlètes sont sujets à de graves et violentes maladies ? », Platon, *Rép.*, III, 403 e 8-404 a 7 (trad. E. Chambry).



Ceci le conduit au constat, en s'appuyant sur un « Asclépios politique »<sup>1521</sup>, que la véritable médecine ne soignait à l'origine, par des régimes sains, que les individus possédant une bonne constitution physique, et laissait mourir les autres. Platon présente alors un dernier tableau de la mauvaise diététique telle que nous la retrouvons dans la *Troisième Olynthienne* :

(...) τὰ δ' εἶσω διὰ παντὸς νενοσηκότα σώματα οὐκ ἐπιχειρεῖν διαίταις κατὰ σμικρὸν ἀπαντλοῦντα καὶ ἐπιχέοντα μακρὸν καὶ κακὸν βίον ἀνθρώπῳ ποιεῖν, καὶ ἔκγονα αὐτῶν, ὡς τὸ εἰκόσ, ἔτερα τοιαῦτα φυτεύειν, ἀλλὰ τὸν μὴ δυνάμενον ἐν τῇ καθεστηκυίᾳ περιόδῳ ζῆν μὴ οἶσθαι δεῖν θεραπεύειν, ὡς οὔτε αὐτῷ οὔτε πόλει λυσιτελεῖ ;<sup>1522</sup>

Cet anathème s'explique par les conséquences politiques que Platon attribue à la mauvaise médecine : elle constitue l'un des deux signes, avec le développement de la chicane, d'une mauvaise éducation<sup>1523</sup> et par là du mauvais état d'une cité, dans la mesure où elle nuit à cette dernière (ὡς οὔτε αὐτῷ οὔτε πόλει λυσιτελεῖ). L'individu traité par la diététique, en effet, non seulement ne guérit ni ne meurt pas, se trouvant entretenu dans un état de faiblesse perpétuelle, mais encore il est littéralement accaparé par sa maladie et son traitement, tous éléments qui le détournent de l'activité politique qu'il devrait normalement exercer au service de sa cité, comme le précise Platon à propos d'Hérodicos :

Παρακολουθῶν γὰρ τῷ νοσήματι θανασίμῳ ὄντι οὔτε ἰάσασθαι, οἶμαι, οἴος τ' ἦν ἑαυτὸν, ἐν ἀσχολίᾳ τε πάντων ἰατρευόμενος διὰ βίου ἔζη, ἀποκναιόμενος εἴ τι τῆς εἰωθυίας διαίτης ἐκβαίη, δυσθανατῶν δὲ ὑπὸ σοφίας εἰς γῆρας ἀφίκετο.<sup>1524</sup>

Par opposition, Asclépios « savait qu'en un Etat bien gouverné chacun a sa tâche prescrite, qu'il est obligé de remplir, et que personne n'a le loisir de passer sa vie à être malade et à se faire soigner. »<sup>1525</sup>.

<sup>1521</sup> Πολιτικόν, ἔφη, λέγεις Ἀσκληπιόν. (« Tu fais d'Asclépios, dit-il, un politique. »), *ibid.*, 407 e 3 (*id.*).

<sup>1522</sup> « (...) mais à l'égard des sujets foncièrement et entièrement malsains, *il n'a pas voulu leur prolonger une vie misérable par un lent régime* d'évacuations et d'infusions, ni leur faire enfanter des rejetons qui naturellement seraient faits comme eux ; il n'a pas cru qu'il fallût soigner un homme incapable de vivre le temps fixé par la nature, parce que cela n'est avantageux ni à lui-même, ni à l'Etat. », *ibid.*, 407 d 4-e 2 (*id.*). Nous soulignons les points communs avec la comparaison de Démosthène.

<sup>1523</sup> Τῆς δὲ κακῆς τε καὶ αἰσχροῦ παιδείας ἐν πόλει ἄρα μὴ τι μείζον ἔξεις λαβεῖν τεκμήριον ἢ τὸ δεῖσθαι ἰατρῶν καὶ δικαστῶν ἄκρων... (« Pourrais-tu trouver une marque plus sûre d'une éducation publique vicieuse et basse que le besoin de médecins et de juges habiles... »), *ibid.*, 405 a 6-8 (*id.*).

<sup>1524</sup> « (...) car, comme sa maladie était mortelle, il eut beau la suivre pas à pas, il ne put, je crois, se guérir, et renonçant à toute occupation pour se soigner, il fut toute sa vie dévoré d'inquiétude pour peu qu'il s'écartât de son régime, et, si à force de science il atteignit la vieillesse, ce fut en traînant une vie mourante. », *ibid.*, 406 b 4-9 (*id.*).

Les similitudes sont frappantes entre la diatribe de Platon et l'image de Démosthène : le philosophe reproche en somme à la mauvaise diététique d'entretenir l'inaction politique, ce que l'orateur stigmatise précisément par le biais de sa comparaison, de même que nous retrouvons chez ce dernier la transposition de la situation d'Hérodicos au peuple athénien. Il s'agit à chaque fois d'un régime qui donne juste assez de force au patient pour lui éviter la mort, tout en lui ôtant toute vigueur : nous pouvons noter le parallèle entre *δυσθανατῶν* chez Platon et *οὐτ' ἀποθνήσκειν ἐῶ*. En outre, le contexte correspond, puisque chez l'un comme chez l'autre cette diététique pernicieuse indique le mauvais état de la cité. Au seul niveau du comparant de l'image de Démosthène, les critiques à l'égard de la diététique correspondent enfin exactement à celles que formule Platon.

Que l'on veuille bien considérer avec les Anciens que Démosthène avait lu Platon ou non, il apparaît par conséquent fort probable que Démosthène se soit inspiré de la critique de la diététique présentée par Platon et même de l'idée qui la sous-tend, c'est-à-dire le fait d'entretenir un état de faiblesse par des rations, qui produit chez les individus concernés une inutilité et une inaction politique nuisibles à la cité. Les rapprochements paraissent en effet trop nombreux pour ne pas admettre que l'orateur était au courant de ces idées, d'une manière ou d'une autre, ne serait-ce que par ouïe-dire.

Ces similitudes n'en révèlent pas moins l'originalité de Démosthène, d'abord par le simple fait qu'il transpose la trame des analyses de Platon dans une comparaison, qu'il les transforme en une image toute personnelle ; car les perspectives sont différentes : l'orateur se concentre exclusivement sur une question politique bien précise, celle du théorique et du stratotique, dans une démarche qui constitue un motif récurrent de ses harangues, la dénonciation de la passivité politique des Athéniens et leur manque de volonté. Enfin, la structure analogique de Démosthène manifeste une différence fondamentale par rapport au développement du philosophe sur le traitement réservé aux malades affaiblis par les rations : alors que celui-ci préconise d'en purger la cité en bannissant les vaines tentatives médicales de la mauvaise diététique, qui ne fait qu'entretenir un état de faiblesse et d'inutilité politique, l'orateur entend mettre fin à ce type de médecine, c'est-à-dire les politiques de demi-mesures, afin de les soigner efficacement une bonne fois en organisant Athènes pour l'action, pour la guerre.

De plus, une source comique sous-tend peut-être les deux textes. Aristophane critique la *misthophorie* à travers une métaphore récurrente de la nourriture, qui est filée de manière

---

<sup>1525</sup> (...) *εἰδῶς ὅτι πᾶσι τοῖς εὐνομουμένοις ἔργον τι ἐκάστω ἐν τῇ πόλει προστέτακται, ὃ ἀναγκαῖον ἐργάζεσθαι, καὶ οὐδενὶ σχολῆ διὰ βίου κάμνειν ἰατρουομένῳ...*, *ibid.*, 406 c3-6 (*id.*).

particulièrement insistante dans les *Cavaliers* : les démagogues nourrissent le peuple<sup>1526</sup> ; or ils le tiennent affamé pour le placer sous leur dépendance<sup>1527</sup>. Aristophane dénonce ainsi la « déchéance du peuple », réduit au rang de salarié, de métèque, d'esclave, de bête<sup>1528</sup> : il est comme un chien affamé que les démagogues dressent pour l'attaque, c'est-à-dire pour le lancer sur leurs adversaires et s'assurer ainsi de leur position dominante comme de leur enrichissement personnel<sup>1529</sup>.

Or Démosthène, reprenant des thèmes similaires, ne cesse de dénoncer dans ses harangues la passivité des Athéniens et les hommes politiques qui l'entretiennent, au moyen des distributions d'argent. L'image des rations intervient à la suite d'un passage de ce genre, où Démosthène, par une autre image médicale, celle de l'énervation, a déjà souligné l'idée d'affaiblissement qui fait des Athéniens les esclaves (ὕπηρέτης) des hommes politiques<sup>1530</sup>. Le parallèle va plus loin. Aussi bien Aristophane que Démosthène évoquent grâce à des métaphores l'assimilation du peuple à des chiens que dressent les démagogues<sup>1531</sup> :

Σκέψαι τοίνυν ὡς ἐξόν σοι πλουτεῖν καὶ τοῖσιν ἅπασιν  
 ὑπὸ τῶν ἀεὶ δημιζόντων οὐκ οἶδ' ὅπῃ ἐγκεκύκλησαι,  
 ὅστις πόλεων ἄρχων πλείστων ἀπὸ τοῦ Πόντου μέχρι Σαρδούς  
 οὐκ ἀπολαύεις πλὴν τοῦθ' ὃ φέρεις ἀκαρῆ· καὶ τοῦτ' ἐρώ σοι  
 ἐνστάζουσιν κατὰ μικρὸν ἀεὶ τοῦ ζῆν ἔνεχ' ὥσπερ ἔλαιον.  
 Βούλονται γὰρ σε πένητ' εἶναι, καὶ τοῦθ' ὦν εἶνεκ' ἐρώ σοι·  
 ἵνα γινώσκῃς τὸν τιθασευτήν, κἄθ' ὅταν οὐτός σ' ἐπισίξῃ  
 ἐπὶ τῶν ἐχθρῶν τιν' ἐπιρρύξας, ἀγρίως αὐτοῖς ἐπιπηδᾷς.  
 Εἰ γὰρ ἐβούλοντο βίον πορίσαι τῷ δήμῳ, ῥάδιον ἦν ἄν.  
 Εἰσὶν γε πόλεις χίλια αἰ νῦν τὸν φόρον ἡμῖν ἀπάγουσιν·

<sup>1526</sup> C'est ce que Taillardat, 1965, p. 395, appelle « la politique du ventre », formule qui est reprise par Corbel-Morana, 2012, p. 57. Cf. Aristophane, *Cavaliers*, 50-4 ; 255-6 ; 799-800 ; 904-5 ; 1151-225 (concours de cuisine entre le Paphlagonien-Cléon et le Marchand de boudins) ; cf. Taillardat, 1965, p. 395-401 ; Corbel-Morana, 2012, p. 57-64.

<sup>1527</sup> Aristophane, *Cavaliers*, 715-20 ; 804 ; *Guêpes*, 701-5 ; cf. Taillardat, 1965, p. 399-401.

<sup>1528</sup> Aristophane, *Guêpes*, 712 ; *Lysistrata*, 308-10 ; cf. Taillardat, 1965, p. 398-9 (p. 398 pour la citation ; Corbel-Morana, 2012, p. 117, parle quant à elle de « dégradation ») ; cf. encore Brock, 2013, p. 28.

<sup>1529</sup> Aristophane, *Guêpes*, 701-5, avec 672 et 674 (pour ces deux passages, cf. Taillardat, 1965, p. 82-4 ; Corbel-Morana, 2012, p. 115) ; cf. Taillardat, 1965, p. 400-1 ; Corbel-Morana, 2012, p. 115-8. Cf. en particulier, Aristophane, *Cavaliers*, 698-712, dans un passage (v. 648-742) qui file le thème de la nourriture. Bdélycléon accuse son père d'être esclave, alors qu'il s'imagine commander (v. 516, 517, 518 (ὕπηρετεῖς), 653 et 682). Pour l'en convaincre, il se lance dans cette tirade où il accuse la misthophorie (évoquée directement v. 684-5) d'être utilisée par les démagogues comme un moyen de contrôle sur le peuple destiné à le priver des immenses richesses de l'empire pour s'enrichir personnellement. Philocléon se sent alors faible en raison de la sensation de manque provoquée par la tirade de son fils (v. 713-4) ; Bdélycléon promet de le nourrir (v. 720 et 737) ; cf. Corbel-Morana, 2012, p. 76-7 ; cf. p. 20-7 ; sur la nourriture : p. 17-36 et 57-82.

<sup>1530</sup> Démosthène, *III Ol.*, 31 ; cf. tout le passage, *ibid.*, 21-32. Cf. encore, *Org.*, 18-31 ; *II Ol.*, 24-30 ; *Chers.*, 30-4 ; *etc.*

<sup>1531</sup> La similitude entre les deux passages est déjà notée par Taillardat, 1965, p. 401, n. 1.

τούτων εἴκοσιν ἄνδρας βόσκειν εἴ τις προσέταξεν ἐκάστη,  
δύο μυριάδ' ἂν τῶν δημοτικῶν ἔζων ἐν πάσι λαγύοις  
καὶ στεφάνοισιν παντοδαποῖσιν καὶ πυῶ καὶ πυριάτη,  
ἄξια τῆς γῆς ἀπολαύοντες καὶ τοῦ ἴν Μαραθῶνι τροπαίου.  
Νῦν δ' ὥσπερ ἐλαολόγοι χωρεῖθ' ἅμα τῷ τὸν μισθὸν ἔχοντι.<sup>1532</sup>

Nûn δὲ τοῦναντίον κύριοι μὲν οἱ πολιτευόμενοι τῶν ἀγαθῶν, καὶ διὰ τούτων ἅπαντα πράττεται, ὑμεῖς δ' ὁ δῆμος, ἐκνενευρισμένοι καὶ περιηρημένοι χρήματα, συμάρχους, ἐν ὑπηρετοῦ καὶ προσθήκης μέρει γεγένησθε, ἀγαπῶντες ἐὰν μεταδιδῶσι θεωρικῶν ὑμῖν ἢ βοηδρομία πέμψωσιν οὗτοι, καὶ τὸ πάντων ἀνδρειότατον, τῶν ὑμετέρων αὐτῶν χάριν προσοφείλετε. Οἱ δ' ἐν αὐτῇ τῇ πόλει καθείρξαντες ὑμᾶς ἐπάγουσιν ἐπὶ ταῦτα καὶ τιθασεύουσι χειροθήεις αὐτοῖς ποιοῦντες.<sup>1533</sup>

Les deux passages évoquent la même situation : le peuple manque d'argent alors qu'il en possède beaucoup, parce qu'il est détourné par les hommes politiques. Le peuple se trouve donc plongé volontairement dans un état de faiblesse, « énervé » (ἐκνενευρισμένοι), à peine soutenu par des « rations qui ne donnent pas de force, mais qui empêchent de mourir » (Καὶ γὰρ ἐκεῖν' οὔτ' ἰσχὺν ἐντίθησιν οὔτ' ἀποθνήσκειν ἐῴ·), « juste assez pour vivre » (τοῦ ζῆν ἔνεχ'). Le propos d'Aristophane sur la *misthophorie* se trouve transposé au sujet du théorique.

Cela se trouve confirmé par le fait que Démosthène reprend et amplifie la métaphore du dressage : il emploie le verbe *τιθασεύω*, « apprivoiser », là où Aristophane use du substantif *τιθασευτής*, et file l'image grâce à la représentation des chiens que l'on enferme dans le chenil (*καθείρξαντες*), que l'on conduit quelque part (*ἐπάγουσιν*) et qui sont domestiqués (*χειροθήεις*). La suite de l'image d'Aristophane assimile le peuple à des chiens que les démagogues « excite<nt> contre un de <leurs> ennemis » (*ἐπὶ τῶν ἐχθρῶν τιν' ἐπιρρούξας*)

---

<sup>1532</sup> « Vois donc : tu pourrais être riche, toi et tout le monde, mais par ces éternels partisans du peuple je ne sais comment tu te laisses embobeliner. Tu règnes sur une quantité de villes, depuis le Pont jusqu'à la Sardaigne. Qu'en retires-tu ? Rien que ce misérable salaire. Encore te le distillent-ils d'un flocon de laine, goutte à goutte toujours, juste assez pour vivre, comme de l'huile. Car ils veulent que tu sois pauvre, et je te dirai pour quelle raison : c'est pour que tu connaisses *celui qui t'apprivoise* et que, lorsque celui-là te siffle pour t'exciter contre un de ses ennemis, tu leur sautes dessus avec fureur. Car s'ils voulaient donner au peuple le bien-être, ce serait facile. Ainsi, il y a mille cités aujourd'hui qui nous paient le tribut ; si l'on avait imposé à chacune d'entretenir vingt hommes, vingt mille de nos concitoyens vivraient en pleine abondance de civets, de couronnes de toute espèce, de colostre et de crème cuite, goûtant des délices dignes de ce pays et du trophée de Marathon. Mais, maintenant, pareils à ceux qui cueillent des olives, vous suivez celui qui tient le salaire. », Aristophane, *Cavaliers*, 698-712 (trad. H. Van Daele ; nous soulignons).

<sup>1533</sup> « Maintenant, au contraire, ce sont les politiques qui disposent de tout, c'est par eux que tout se fait ; et vous qui êtes le peuple, énervés, dépouillés de votre argent et de vos alliés, réduits à la condition de serviteurs, citoyens de surcroît, vous vous estimez heureux s'ils vous distribuent quelque chose du fonds des spectacles, s'ils organisent une procession aux Boédromies ; enfin — trait de courage qui dépasse tout —, vous leur savez gré de vous donner ce qui est à vous. Quant à eux, après vous avoir parqués dans la ville, ils vous mènent à cette curée et vous *apprivoisent* pour vous domestiquer. », Démosthène, *III Ol.*, 31 (trad. M. Croiset ; *id.*).

pour qu'« <il> leur saute[s] dessus avec fureur » (ἀγρίως αὐτοῖς ἐπιπηδάς). La *Paix* évoque de même les chiens qui « déchirent » (ἐσπαράττετε) leur victime<sup>1534</sup>. Ces images évoquent les deux passages où Démosthène dénonce les adversaires qui ont failli le « mettre en pièces » (διασπάω-ῶ)<sup>1535</sup>.

Tous ces éléments plaident donc en faveur d'un intertexte aristophanesque assez précis : il ne s'agit pas d'une simple reprise du thème traditionnel de la nourriture, comme peut en trouver des exemples chez Démocratès<sup>1536</sup> et chez Eschine<sup>1537</sup>.

Le caractère original de cette image des rations se trouve confirmé par sa reprise, quasiment à l'identique pour les mots et la structure, dans un prologue. Le contexte est également semblable, puisque la comparaison s'insère dans une diatribe contre les mauvais orateurs qui flattent l'indolence des Athéniens pour leur plus grand profit personnel ; seules la syntaxe<sup>1538</sup> et la présentation divergent, ce qui n'est pas sans conséquences pour le dernier point, puisque Démosthène précise de façon encore plus claire quel est l'élément auquel correspondent les rations, au niveau du comparé :

Ἡ γὰρ ἂν ἡμέρα τῆς λίαν ἀρρωστίας ἀπαλλαγῆτε, ταύτη τούτους οὐδ' ὀρῶντες ἀνέξεσθε. Νῦν δὲ δραχμῆ καὶ χοί καὶ τέτταρσιν ὀβολοῖς ὥσπερ ἀσθενοῦντα τὸν δῆμον διάγουσιν, ὁμοιώτατα, ὡ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τοῖς παρὰ τῶν ἰατρῶν σιτίοις διδόντες ὑμῖν.

<sup>1534</sup> Εἴτ' ἂν ὑμεῖς τοῦτον ὥσπερ κυνίδι' ἐσπαράττετε / ἡ πόλις γὰρ ὠχρῶσα κὰν φόβῳ καθημένη, / ἄττα διαβάλοι τις αὐτῇ, ταῦτ' ἂν ἥδιστ' ἦσθιεν. (« Et vous, vous déchiriez leur victime comme font les roquets : car la cité, hâve, terrorisée, inerté, de tout ce que lui jetait la calomnie se repaissait avec délices... »), Aristophane, *Paix*, 641-3 (trad. H. Van Daele).

<sup>1535</sup> Démosthène, *Paix*, 5 ; *IV Phil.*, 19. Cf. *supra*, p. 190-1.

<sup>1536</sup> Καὶ ὡς Δημοκράτης εἵκασεν τοὺς ῥήτορας ταῖς τίτθαις αἰ τὸ ψῶμιμα καταπίνουσαι τῷ σιάλῳ τὰ παιδία παραλείφουσιν. (« C'est encore ainsi que Démocratès compara les orateurs aux nourrices qui avalent la bouillie et frottent les enfants de leur salive. »), Démocratès, in Aristote, *Rh.*, III, 4, 1407a8-10 (trad. M. Dufour et A. Wartelle).

<sup>1537</sup> Ἐπειτ' ἀπέρχεσθε ἐκ τῶν ἐκκλησιῶν οὐ βουλευσάμενοι, ἀλλ' ὥσπερ ἐκ τῶν ἐράνων, τὰ περιόντα νειμάμενοι. (« Vous sortez des assemblées sans avoir rien débattu, vous vous êtes seulement partagé les restes, comme après un repas à frais communs. »), Eschine, *Ctés.* (III), 251 (trad. V. Martin et G. de Budé), à propos du gouvernement de la cité laissé à quelques hommes qui en réclament des honneurs – Démosthène... Weidner, 1878, p. 208, *ad loc.*, s.v. τὰ περιόντα, précise que ces restes sont les restes d'argent et de pouvoir laissés par les orateurs.

<sup>1538</sup> La syntaxe y est plus claire qu'en *III Ol.*, 33, ce qui conduit Clavaud, 1974, p. 165, n. 5, à juger l'image de ce dernier discours « plus gauchement élaborée » ; R. Clavaud trouve par ailleurs la version des *Prologues* « moins lourde » (*ibid.*). Sur l'« obscurité » syntaxique de *III Ol.*, 33, qui concerne la fonction de τοῖς, cf. Schaefer I, 1824, p. 310, *ad p.* 37, l. 25, ἄ — ἔοικε ; Væmel, 1829, p. 148, n. 5 ; Dindorf V, 1849, p. 88-9, *ad p.* 37, l. 25, ἄ τοῖς — — ; Westermann, 1871, p. 93 ; Weil, 1873, p. 188 ; Rehdantz, 1884, p. 137 ; et Sandys, 1905, p. 219, *ad loc.* La solution la meilleure, retenue par Clavaud, 1974, p. 165, n. 5 ; Weil, 1873, p. 188 ; et Sandys, 1905, p. 219, *ad loc.*, consiste à prendre τοῖς avec σιτίοις et non avec ἀσθενοῦσι.

Καὶ γὰρ ἐκεῖν' οὐτ' ἰσχὺν ἐντίθησιν οὐτ' ἀποθνήσκειν ἐᾷ, καὶ ταῦτ' οὐτ' ἀπογνόντας ἄλλο τι μείζον πράττειν ἐᾷ, οὐτ' αὐτ' ἐξαρκεῖν δύναται.<sup>1539</sup>

Les Athéniens représentent les malades, et les orateurs démagogues ou du parti macédonien, c'est-à-dire tous les adversaires de Démosthène, selon le schéma auquel nous sommes à présent habitués, occupent la place des mauvais médecins qui par leurs demi-mesures entretiennent les premiers dans un état d'inaction (οὐτ' ἀπογνόντας ἄλλο τι πράττειν ἐᾷ) et d'indolence (ἔστι ταῦτα τὴν ἐκάστου ῥαθυμίαν ὑμῶν ἐπαυξάνοντα). Nous retrouvons ici les thèmes exprimés par la métaphore ἐκνενευρισμένοι<sup>1540</sup> : l'orateur dénonce le fait de ne pas faire la guerre à Philippe comme il le faudrait, c'est-à-dire en la portant sur son territoire avec une armée de citoyens, et plus précisément, il critique le fait de ne pas vouloir trouver les fonds nécessaires à cet effet en puisant dans le théorique, la caisse des spectacles<sup>1541</sup>.

Cette proposition représente l'objet principal de la harangue, qui la formule nettement pour la première fois, en relation avec notre image<sup>1542</sup> : plutôt que de payer les citoyens à ne rien faire, c'est-à-dire leur verser des indemnités de spectacle (*théorique*) pour participer aux différentes fêtes civiques, ce qui correspond aux mauvaises rations – comme le confirme le passage parallèle des *Prologues* –, Démosthène préconise de prescrire des rations salubres, c'est-à-dire de créer une solde militaire attribuée en fonction de la participation de chacun à l'effort de guerre, soit comme combattant, soit comme administrateur pour les vieillards que

---

<sup>1539</sup> « Le jour où vous serez délivrés de votre apathie excessive, vous ne supporterez même plus leur vue. En attendant, ils amusent le peuple comme un malade avec une drachme, une conge et quatre oboles, en vous imposant un régime absolument semblable, Athéniens, à celui que prescrivent les médecins : ce dernier ni ne vous donne de forces ni ne vous laisse mourir ; le leur ni ne vous laisse exécuter par dédain, une plus grande entreprise, ni ne peut suffire tout seul. », Démosthène, *Prologues*, LII [LIII], 4 (trad. R. Clavaud). La drachme est l'indemnité versée pour assister à une séance de l'Assemblée (cf. Clavaud, 1974, p. 165, n. 6) ; « la conge (= 3,2 l.) est la ration de blé que l'on distribuait par tête aux Athéniens, dans les moments de crise » (*ibid.*, p. 165-6, n. 6) ; enfin et surtout (cf. la position finale dans ce rythme ternaire), les quatre oboles renvoient à l'allocation versée aux Athéniens pour assister aux représentations théâtrales, appelée *théoricon* (cf. *ibid.*, p. 166, n. 7). « Ce prologue, qui se rapproche si fort de certains passages de la *Troisième Olynthienne*, tant pour le fond que pour la forme, a pu être prononcé dans le même temps sans qu'on puisse le garantir. », Clavaud, 1974, p. 166, n. 8.

<sup>1540</sup> Démosthène, *III Ol.*, 31. Cf. ci-dessus, les métaphores de l'énervation, p. 280 *sq.*

<sup>1541</sup> Ces deux motifs sont récurrents dans les harangues, en particulier le premier depuis la *Première Philippique*, et Démosthène vient de les rappeler : Ἐὰν (...) ἐθελήσητε στρατεύεσθαι τε καὶ πράττειν ἀξίως ὑμῶν αὐτῶν, καὶ ταῖς περιουσίαις ταῖς οἴκοι ταύταις ἀφορμαῖς ἐπὶ τὰ ἕξω τῶν ἀγαθῶν χρῆσησθε... (« (...) si vous vouliez bien faire campagne et agir d'une manière digne de vous, si vous consentiez à employer ce que vous avez ici de superflu pour défendre vos biens en dehors... »), *III Ol.*, 33 (trad. M. Croiset). Le « superflu » renvoie aux excédents budgétaires affectés obligatoirement au théorique depuis une loi d'Eubule, théorique qui vient d'être désigné nommément un peu auparavant : (...) ἀγαπῶντες ἐὰν μεταδιδῶσι θεωρικῶν ὑμῖν ἢ βοηδρόμα πέμψουσιν οὗτοι... (« (...) vous vous estimez heureux s'ils vous distribuent quelque chose du fonds des spectacles, s'ils organisent une procession aux Boédromies... »), *ibid.*, 31 (*id.*). L'attaque est donc claire.

<sup>1542</sup> Démosthène n'y fait qu'une allusion sous forme de prétérition dans la *Première Olynthienne*, 19-20.

l'âge force à rester à l'arrière<sup>1543</sup>. En d'autres termes, il s'agit d'affecter les excédents budgétaires non plus à la caisse des spectacles (*théorique*) mais à la caisse militaire (*stratitotique*). De ce point de vue, derrière les mauvais médecins, l'orateur a tout particulièrement en vue l'homme politique Eubule, aux affaires depuis 354 en tant que membre de la commission de contrôle du théorique, qui cherche par ailleurs à préserver la paix : il fut l'initiateur de la politique dénoncée ici en faisant voter une loi qui affecte les excédents budgétaires à la caisse des spectacles, qu'il a de surcroît transformée plus largement en une sorte de caisse d'assistance qui assure également l'entretien des citoyens pauvres. Mais la politique de ces médecins ne « tue » pas les Athéniens puisque, si elle se présente comme militairement inefficace, elle n'a cependant pas pour but de livrer la cité à Philippe.

Enfin, si l'on songe à la structure de l'analyse proposée par Platon, Démosthène, par opposition à ces hommes d'Etat, apparaît là encore comme le bon médecin qui tente d'administrer des remèdes ou des « rations » efficaces et salutaires, précisément les mesures qu'il accuse les autres de ne pas prendre : les Athéniens, s'ils veulent se guérir de leur inaction, doivent suivre l'exemple du charpentier dont parle Platon<sup>1544</sup>, en consultant le bon médecin – Démosthène –, en prenant ses remèdes – en adoptant les mesures préconisées par ce dernier –, et en « congédiant » au contraire les mauvais, c'est-à-dire en dessaisissant Eubule et ses partisans des affaires. De même que le charpentier refuse d'écouter les mauvais médecins par conscience professionnelle, pour pouvoir continuer à exercer son métier, de

<sup>1543</sup> Οὐκοῦν σὺ μισθοφορὰν λέγεις ; φήσει τις. Καὶ παραχρῆμά γε τὴν αὐτὴν σύνταξιν ἀπάντων, ὧ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ἵνα τῶν κοινῶν ἕκαστος τὸ μέρος λαμβάνων, ὅτου δέοιτ' ἡ πόλις, τοῦθ' ὑπάρχοι. (...) στρατιώτης αὐτὸς ὑπάρχων ἀπὸ τῶν αὐτῶν τούτων λημμάτων, ὡσπερ ἐστὶ δίκαιον ὑπὲρ τῆς πατρίδος. Ἔστι τις ἔξω τῆς ἡλικίας ἡμῶν ; ὅσ' οὗτος ἀτάκτως νῦν λαμβάνων οὐκ ὠφελεί, ταῦτ' ἐν ἴσῃ τάξει λαμβανέτω, πάντ' ἐφορῶν καὶ διοικῶν ἃ χρὴ πράττεσθαι. (« Alors, me dira-t-on, c'est une solde militaire que tu proposes ? Eh bien, oui, Athéniens et de plus, dès aujourd'hui, une organisation qui s'applique à tout le monde, afin que chacun, touchant sa part des fonds communs, soit prêt au genre de service que la république pourra lui demander. (...) On servira comme soldat payé par les mêmes fonds, comme il est juste de faire pour la patrie. Quelqu'un a-t-il dépassé l'âge du service ? Ce qu'il reçoit aujourd'hui irrégulièrement, sans être utile à rien, qu'il le reçoive en vertu d'une fonction régulière, en contrôlant et en administrant ce qui devra être fait. »), Démosthène, *III Ol.*, 34 (trad. M. Croiset). Cf. aussi la suite, *ibid.*, 35-36.

<sup>1544</sup> Cf. Platon, *Rép.*, III, 406 d 1-e 3 (trad. G. Leroux) : Τέκτων μὲν, ἦν δ' ἐγώ, κάμνων ἀξιόι παρὰ τοῦ ἱατροῦ φάρμακον πῶν ἐξεμέσαι τὸ νόσημα, ἢ κάτω καθαρθεῖς ἢ καύσει ἢ τομῇ χρῆσάμενος ἀπηλλάχθαι. Ἐὰν δέ τις αὐτῷ μακρὰν δίαitan προστάτη, πλίδιά τε περὶ τὴν κεφαλὴν περιπιθεῖς καὶ τὰ τούτοις ἐπόμενα, ταχὺ εἶπεν ὅτι οὐ σχολὴ κάμνειν οὐδὲ λυσιτελεῖ οὕτω ζῆν, νοσήματι τὸν νοῦν προσέχοντα, τῆς δὲ προκειμένης ἐργασίας ἀμελοῦντα. Καὶ μετὰ ταῦτα χαίρειν εἰπὼν τῷ τοιούτῳ ἱατρῷ, εἰς τὴν εἰωθυῖαν δίαitan ἐμβάς, ὑγίης γενόμενος ζῆ τὰ ἑαυτοῦ πράττων· ἐὰν δὲ μὴ ἱκανὸν ἦ τὸ σῶμα ὑπενεγκεῖν, τελευτήσας πραγμάτων ἀπηλλάγη. (« Un charpentier, repris-je, quand il est malade, jugera normal de consulter le médecin pour obtenir un remède qu'il ingurgitera pour vomir son mal, ou alors pour s'en débarrasser par une purge, par une cautérisation, ou par une incision. Mais si on lui prescrit une longue diète, qu'on lui recouvre la tête de bonnets de feutre, et tout ce qui va avec, *il aura vite fait de répliquer qu'il n'a pas le loisir d'être malade et qu'il ne trouve aucun intérêt à vivre, s'il en résulte qu'il ne pense qu'à sa maladie et en est conduit à négliger le travail qu'il doit faire. Et là dessus, il congédiera ce médecin et, retournant à sa diète habituelle, il recouvrera la santé et mènera sa vie en exerçant son métier.* Si sa condition physique n'est pas suffisante pour résister, la mort le tirera d'affaire. ») ; nous soulignons.

même les citoyens athéniens ne doivent pas se laisser conduire par eux, mais faire appel à leur conscience civique afin de remplir leur devoir, c'est-à-dire d'assurer personnellement la défense de la patrie en tenant leur « poste de vaillance »<sup>1545</sup>, au lieu de suivre le mauvais régime qui les en empêche en les entretenant dans la maladie et la faiblesse, autrement dit au lieu de se laisser verser des subsides à ne rien faire tandis que la guerre est mollement déléguée à des mercenaires.

Cet ultime rapprochement, s'il permet de mettre en valeur la figure du bon médecin et du bon citoyen dans le schème métaphorique de Démosthène, révèle ici encore la différence essentielle que nous relevions tout à l'heure : si Platon livre à eux-mêmes les faibles<sup>1546</sup>, cette dimension se trouve absente chez l'orateur, qui poursuit bien plutôt l'objectif inverse en essayant de guérir tous ses concitoyens des mauvais conseils et des mauvaises politiques, en tentant de provoquer un sursaut collectif contre les entreprises du roi de Macédoine<sup>1547</sup>.

## IV. Conclusion

Les images de la maladie et de la médecine possèdent une profonde unité. Elles s'appliquent le plus souvent à des situations dans lesquelles les Athéniens, ou Démosthène lui-même, se trouvent confrontés à divers périls de nature exclusivement politique. L'orateur s'inscrit ainsi dans la tradition littéraire de la Grèce classique, qui affectionnait particulièrement ce rapport métaphorique en raison de sa tendance naturelle à considérer la cité comme un organisme, c'est-à-dire comme une totalité dont le bon fonctionnement dépend

---

<sup>1545</sup> (...) καὶ ὑμᾶς ὑπὲρ ὑμῶν αὐτῶν ἀξιώ πράττειν ταῦτ' ἐφ' οἷς ἐτέρους τιμᾶτε, καὶ μὴ παραχωρεῖν, ὧ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τῆς τάξεως ἣν ὑμῖν οἱ πρόγονοι τῆς ἀρετῆς μετὰ πολλῶν καὶ καλῶν κινδύνων κτησάμενοι κατέλιπον. (« (...) j'estime que vous devez exécuter vous-mêmes dans votre intérêt les opérations pour lesquelles vous accordez à d'autres des honneurs, et qu'il ne vous sied pas, Athéniens, de céder le poste de vaillance où vos pères se sont placés au prix des plus glorieux dangers et qu'ils vous ont légué. »), Démosthène, *III Ol.*, 36 (trad. M. Croiset). Cf. le passage souligné dans la note précédente.

<sup>1546</sup> (...) ἐὰν δὲ μὴ ἰκανὸν ἦ τὸ σῶμα ὑπενεγκεῖν, τελευτήσας πραγμάτων ἀπηλλάγη. (« Si sa condition physique n'est pas suffisante pour résister, la mort le tirera d'affaire. »), Platon, *Rép.*, III, 406 2-3 (trad. G. Leroux).

<sup>1547</sup> (...) τοὺς μὲν γὰρ λόγους περὶ τοῦ τιμωρήσασθαι Φίλιππον ὁρῶ γιγνομένους, τὰ δὲ πράγματ' εἰς τοῦτο προήκοντα, ὥσθ' ὅπως μὴ πεισόμεθ' αὐτοὶ πρότερον κακῶς σκέψασθαι δεόν. (« D'un côté, on nous parle de châtier Philippe ; de l'autre, je vois nos affaires en tel état qu'il nous faut chercher comment nous l'empêcherons de nous faire du mal. »), Démosthène, *III Ol.*, 1 (trad. M. Croiset). Cf. encore pour l'appel à l'action énergique, entre autres passages, Οὐ μὴν οὐδ' ἐκείνῳ γ' ὑμᾶς ἀγνοεῖν δεῖ, ὧ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ὅτι ψήφισμ' οὐδενὸς ἄξιόν ἐστιν, ἂν μὴ προσγένηται τὸ ποιεῖν ἐθέλειν τά γε δόξαντα προθύμως ὑμᾶς. (« Et puis, il y a encore une autre chose que vous ne devez pas méconnaître, Athéniens : c'est qu'un décret n'est rien par lui-même, si vous n'y ajoutez la volonté d'exécuter énergiquement ce que vous avez décrété. »), *ibid.*, 14 (*id.*).



de l'harmonie de ses divers constituants<sup>1548</sup>. Démosthène se distingue cependant par la variété des images qu'il emploie dans ce domaine, par leur audace, lorsqu'il use de termes ou de notions précises, comme l'ellébore ou l'ulcère « phagédénique », par le jeu qu'il entretient parfois avec les attentes de son auditeur, en sollicitant des références médicales, littéraires, voire philosophiques.

Démosthène se trouve donc au croisement de plusieurs traditions, auxquelles il recourt pour accroître la force de persuasion de ses images et leur donner une profondeur littéraire qui les distingue parfois. Elles mêlent de plus les croyances religieuses et populaires, comme dans le cas de l'infection, à des analyses médicales quasi hippocratiques qui témoignent d'une connaissance précise des théories médicales contemporaines. Au delà de l'opposition, souvent soulignée, entre ces deux conceptions, le cas des images médicales de Démosthène montre ainsi la possibilité, pour un esprit du temps, de les concilier. La tradition littéraire vient parfois s'ajouter à ces deux strates, comme pour la métaphore de la maladie de la corruption, où le souvenir de la description de la peste d'Athènes par Thucydide est d'autant plus perceptible qu'il se manifeste par l'écho à certaines intuitions novatrices de l'historien.

Deux grands groupes d'images se distinguent. Nous avons d'une part des images isolées, dont les paradigmes demeurent irréductibles ; il s'agit surtout de métaphores courantes et familières que la comédie emploie aussi, qui ponctuent le propos sur des éléments secondaires, anecdotiques. C'est le cas, presque exclusivement, des images de la folie et de celles qui s'y rattachent<sup>1549</sup>. D'autre part, le second groupe d'images, directement en prise sur le sujet des discours, tourne autour d'une même idée déclinée ensuite de diverses manières au gré des circonstances de tel ou tel sujet : la maladie qui menace la cité de l'intérieur et de l'extérieur. La première espèce apparaît dès les premiers discours, à propos de

<sup>1548</sup> Comme le signale Brock, 2000, p. 25-6, la métaphore n'apparaît toutefois que tardivement, à l'époque de Démosthène, avec la cité/corps et les lois (ou la constitution)/âme ; cf. respectivement, d'une part, Dinarque, *Contre Démosthène* (I), 110, et Hypéride, *Contre Démosthène* (V), col. 25, avec la métaphore τὸ σῶμα τῆς πόλεως (dans le cas de Dinarque, c'est la leçon donnée par les manuscrits, mais tous les éditeurs ne la retiennent pas, à l'instar de Nouhaud et Dors-Méary, 1990, et de Conomis, 1975, qui corrigent en ὄνομ' ; cf. les appareils critiques de Conomis, 1975, p. 52, *ad loc.*, et de Marzi/Feraboli, 1995, p. 485, *ad loc.* ; on signalera enfin une comparaison d'Hypéride, *Contre Philippide* (I), fgmt. 10, entre le corps malade et l'état dans le malheur, qui tous deux nécessitent les plus grands soins ; d'autre part, Isocrate, *Aréopagitique* (VII), 14 (Ἔστι γὰρ ψυχὴ τῆς πόλεως οὐδὲν ἕτερον ἢ πολιτεία, τοσαύτην ἔχουσα δύναμιν ὅσην περὶ ἐν σώματι φρόνησις. : « Car l'âme de la cité n'est rien d'autre que la constitution, qui a le même pouvoir que dans le corps la pensée : », trad. G. Mathieu), et *Panathénaïque* (XII), 138 (même image), et Démosthène, *Fragments*, « II. Maximes et apophtegmes », 38 (Clavaud, 1987, p. 145) = disc. 13, fgmt. 13 Baïter et Sauppe (Δημοσθένης ὁ ὀρίτως ἔφη πόλεως εἶναι τὴν ψυχὴν τοῦ νόμου· “ὥσπερ γὰρ τὸ σῶμα στερηθὲν ψυχῆς πίπτει, οὕτω καὶ πόλις μὴ ὄντων νόμων καταλύεται”. Stobée, 4, 1, 144 ; Max. Conf., *P.G.* 91, 977 B ; Gnom. ; cf. encore *ibid.*, 37 (Clavaud, 1987, p. 145 : Ὁ αὐτὸς ἔφη τοὺς νόμους δημοκρατίας νεῦρα (Gnom.)).

<sup>1549</sup> *Amb.*, 199 (12 ; étouffement) ; *Mid.* 143 (18 ; paralysie) ; folie (27 à 32, 34 à 36, 39 à 42, et 47 ; mort, *I Phil.*, 45 (52), et *Amb.*, 81 (53)). Soit dix-neuf images seulement sur soixante trois (c'est-à-dire un peu moins du tiers).

lois néfastes, et la seconde vient la renforcer avec la montée en puissance du conflit entre Athènes et Philippe. En parallèle, la maladie intérieure glisse de la dénonciation de lois ponctuelles (lois de Leptine, de Timocrate ; décret d'Aristocrate) à celle, tous azimuts, d'adversaires ou de groupes d'adversaires (Eschine et les vendus à Philippe ; Aristogiton et consorts), dont l'ensemble des agissements sont incriminés : ils travaillent à chaque fois contre l'intérêt d'Athènes, et le plus souvent dans celui d'une puissance étrangère, en l'occurrence Philippe. Leurs raisonnements (22), au même titre qu'eux-mêmes, minent la cité, la « rongent », pour reprendre l'image de l'ulcère. Cette conjonction entre des ennemis intérieurs et un ennemi extérieur vise à la défaite de la cité et de la démocratie ; elle agit donc comme une maladie qui affaiblit l'organisme/cité avec l'objectif de le conduire à la mort/défaite, en passant éventuellement par le stade aigu de la maladie, à savoir la guerre civile, comme dans le cas d'Elis.

La maladie intérieure, dès lors, se dédouble, elle a sa partie active et sa partie passive, ses virus et ses hôtes subissant l'infection – pour employer à nouveau des termes anachroniques. Les menées anti-patriotiques des traîtres, organisées en sous-main par Philippe – où éclate le lien entre la maladie extérieure et la maladie intérieure – ne sont possibles que parce que les Athéniens se montrent mous et négligents. La maladie se dédouble aussi, par conséquent, dans un autre sens, dans la mesure où elle est accompagnée de folie, car il faut être fou pour trahir sa patrie, et il faut être fou pour laisser faire les traîtres, alors qu'on les connaît – ou, dans une perspective plus restreinte, en dehors de ce cadre du danger extérieur, il faut être fou pour laisser toute latitude à un individu nuisible à la collectivité – Aristogiton se détache ici – pour perpétrer ses forfaits. Ainsi, le premier groupe d'images que nous dégagions, autour du noyau de la folie, n'est peut-être pas étranger au paradigme lié que nous sommes en train de présenter<sup>1550</sup>.

L'unité des images médicales va chez Démosthène jusqu'à la systématisme : la plupart d'entre elles, en prise sur le sujet récurrent des discours politiques, concernent la lutte contre Philippe de Macédoine lui-même ou ses divers aspects collatéraux<sup>1551</sup>, tous reliés plus ou

<sup>1550</sup> Certaines des images de la folie (celles qui ne sont pas citées dans la note précédente) appartiennent clairement à ce paradigme lié, où nous les avons intégrées directement ; certains cas sont emblématiques : *I Aristog.*, 32-3 (50) et 95 (33) ; *Amb.*, 260 (43), à rapprocher de *III Phil.*, 54 (44).

<sup>1551</sup> Le comportement douteux d'Eschine, la corruption des hommes politiques, ces deux éléments se trouvant souvent liés puisque Eschine se trouve lui-même à la solde de Philippe (cf. le second groupe d'images de la maladie en général : *III Phil.*, 39 (5) ; *Amb.*, 259-62 (6) ; *Cour.*, 45 (7) ; la « tranquillité gangrenée », *ibid.*, 307 (21) ; la comparaison avec les déchirures, *ibid.*, 198 (24) ; la guérison des oreilles, *Org.*, 13 (54) ; la comparaison avec la consultation, *Cour.*, 243 (60)), l'inaction des Athéniens, (*III Ol.*, 31 (l'énervement, 13) ; *III Ol.*, 33 (les mauvaises rations, 63)). Cela concerne en tout quarante deux images sur soixante trois, soit les deux tiers (1 à 7, 13 à 16, 19 à 27, 29 à 32, 36, 40 à 44, 46 et 47, 51 à 54, 56, 58 à 61, 63).

moins directement par des liens de cause à effet non seulement à l'objet premier du trouble qui suscite la plupart des problèmes, des autres « maux », mais aussi entre eux<sup>1552</sup>. À ce titre, métaphores et comparaisons suscitent entre elles des jeux d'écho, s'articulent et se complètent bien souvent l'une l'autre, aussi bien sur le plan des idées exprimées que des images associées.

Cette systématisme s'avère d'une redoutable efficacité rhétorique, en permettant de ressasser<sup>1553</sup> quelques grands thèmes, toujours les mêmes : danger que représente Philippe ; corruption des hommes politiques, qui œuvrent en secret pour lui, comme Eschine – représenté tantôt comme un mauvais médecin, tantôt comme une maladie, dans tous les cas en opposition frontale au rôle que s'assigne Démosthène – ; molle négligence des Athéniens, qui laissent faire par leur inaction. En un mot, elles dénoncent une crise morale des cités grecques en général, et d'Athènes en particulier. Nous touchons de plus ici à une autre fonction de ce schème métaphorique : dénigrer l'adversaire en se faisant valoir par contraste<sup>1554</sup>. En effet, le réseau des images médicales se trouve mis au service de l'exaltation de Démosthène dans le rôle du vrai médecin, c'est-à-dire du conseiller, tel qu'il le définit pour lui-même<sup>1555</sup> : assimiler une situation à une maladie, c'est de fait poser un diagnostic sur ce qui ne va pas et prescrire les remèdes pour vaincre cette maladie, pour redresser la situation. En outre, dans le cadre de la démocratie directe athénienne, où c'est le peuple qui mène les affaires, seul ce dernier possède le pouvoir de décision : Démosthène ne peut que tenter de l'éclairer par ses avis et ses analyses, mais il ne peut rien faire sans son concours, de même que le médecin ne peut guérir son malade qu'avec la collaboration de celui-ci. Démosthène développe donc un paradigme médical cohérent et parfaitement adapté aux institutions démocratiques, par opposition à Platon, qui en fait un instrument de critique par l'appel à la nécessité d'une science pour gouverner.

Nous croyons donc que ces images médicales possèdent une fonction rhétorique, bien plus qu'elle ne constituent un hypothétique support à une analyse de la crise politique qui

---

<sup>1552</sup> C'est par exemple le cas de la corruption avec l'inaction.

<sup>1553</sup> Nous reprenons à notre compte, dans un sens tout rhétorique, le concept de ressassement introduit par M. Blanchot : Maurice Blanchot, *Après coup*, précédé par *Le Ressassement éternel*, Paris, Les Editions de Minuit, 1983 ; *Modernités*, 15 : *Écritures du ressassement*, textes réunis et présentés par Eric Benoit, Michel Braud, Jean-Pierre Moussaron, Isabelle Poulin et Dominique Rabaté, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 2001.

<sup>1554</sup> Cf. Brock, 2000, p. 28-9 ; Piepenbrink, p. 211-2 ; Gotteland, p. 237-8, 244 sq.

<sup>1555</sup> Le thème du conseiller n'est thématiqué, en lien avec le médecin, que dans le *Sur la Couronne* (voir par exemple, Démosthène, *Cour.*, 189) ; la figure du médecin, quant à elle, n'apparaît explicitement que dans la comparaison de la *Troisième Olynthienne*, 33 (63) (puis *Cour.*, 243 (60), et *I Aristog.*, 95 (62)). Mais les deux sont présents dès le *Sur l'organisation financière*, 13 (54).

frappe les cités grecques au IV<sup>ème</sup> siècle, et que l'on retrouverait chez les orateurs<sup>1556</sup>. Il y a certes une réflexion de ce type chez Démosthène, à laquelle les images médicales peuvent contribuer, mais sans en constituer la matrice, sans fournir de concepts opératoires – contrairement, en particulier, à Thucydide, cet « historien des crises » qui s'appuie en effet sur des théories ou des notions précises de la science médicale pour penser les phénomènes politiques<sup>1557</sup>. Seule la notion de cause s'inscrit peut-être chez Démosthène dans cette

---

<sup>1556</sup> C'est la thèse développée par deux récents articles : Piepenbrink, 2003, et Gotteland, 2003. La position de K. Piepenbrink se trouve nuancée de fait par la comparaison avec les philosophes (voir n. suivante). Quant aux analyses de S. Gotteland sur la pensée de la crise, en dépit de ce que pouvait laisser croire l'introduction (Gotteland, 2003, p. 237-8), elles se trouvent de fait très limitées (*ibid.*, p. 241-3, après que l'auteur s'est intéressée spécifiquement à la métaphore de la maladie en général pour désigner la στάσις – excepté une analyse de la comparaison de Démosthène, *II Ol.*, 21, dans laquelle S. Gotteland revient à sa thèse (Gotteland, 2003, p. 238-40, dont p. 240 : « Le modèle médical permet donc à Démosthène d'approfondir son analyse de la crise... » ; cf. nos critiques, *supra*, p. 306, n. 1279, p. 309, n. 1296 et 1297) – et avant de passer à l'aspect polémique des images médicales, en évacuant totalement sa thèse cette fois (« Le modèle médical ne sert plus ici à comprendre la crise, mais à noircir un adversaire dans un cadre polémique », Gotteland, 2003, p. 244)). Par ailleurs, son affirmation finale, selon laquelle « En définitive, la métaphore médicale sert davantage à décrire les risques de *stasis* qu'à dépeindre le rétablissement de la concorde, *comme si les orateurs ne savaient quel remède appliquer pour juguler la crise de la cité.* » (*ibid.*, p. 250 ; nous soulignons), est difficilement acceptable. Tout au contraire, Démosthène a toujours des remèdes bien précis à proposer, comme des propositions d'actions diplomatiques ou d'organisation financière et militaire (Démosthène, *Sym.* ; *I Ol.*, 16-20 ; *etc.*), dont la réforme de la loi affectant les excédants budgétaires à la caisse des spectacles (*III Ol.*, 31 et 33 ; cf. *supra*, p. 365) ; on citera également l'alliance avec Thèbes, en lien direct avec l'image médicale de *Cour.*, 163 (cf. ci-dessus, p. 340-1), et celle de *III Phil.*, 29, qui fait la promotion d'un programme panhellénique. C'est même là, pour Piepenbrink, 2003, p. 221, l'une des caractéristiques de l'usage du paradigme médical chez les orateurs, par rapport aux philosophes (« Überdies ist zu bemerken, daß die Redner stets bestrebt sind, die grundlegenden politischen Überlegungen, bei denen sie auf medizinische Paradigmata rekurrieren, mit konkreten politischen Vorschlägen in Zusammenhang zu bringen. Dies ist vor allem dadurch bedingt, daß sie in wesentlich anderen Kommunikationssituationen stehen als die Philosophen : Sie agieren in der Volksversammlung oder vor Gericht... »). Plus généralement, rappelons que le concept de « crise » politique n'est jamais théorisé en tant que tel, ni chez les philosophes ni chez les orateurs, ce qui constitue une première difficulté pour ce genre d'entreprises, qu'il faudrait prendre en compte. Ces articles s'intéressent de plus aux orateurs de cette période en général, mais la majorité de leurs exemples sont tirés de Démosthène ; or, sur ce point, la différence quantitative des textes transmis n'explique pas tout (cf. Lysias et Isocrate). Force est donc de constater qu'il y a une singularité « médicale » de Démosthène, à poser clairement comme telle, tout en la replaçant dans son goût pour les images en général, unique chez les orateurs. Troisième difficulté : l'usage que fait Démosthène du paradigme médical pour illustrer des thèmes de crise n'est pas nouveau. Il serait sans doute opportun, de ce point de vue, d'envisager la question à nouveau frais. Démosthène se trouve visiblement marqué par des idées, des formules ou des images de Platon, qui devaient animer le débat intellectuel de l'époque. C'est ce qui apparaît, en effet, si l'on envisage les éléments que l'examen des œuvres d'Isocrate permettent de verser au dossier : nous avons vu que ce dernier reprend la comparaison explicite et développée du politique avec le médecin. En outre, Démosthène s'inscrit dans une longue tradition du discours politique, qui débute dès Solon, sous forme d'élégies. Or le poète a recours à la métaphore médicale dans un contexte de crise grave de la cité, avec des thèmes similaires à ceux de Démosthène : crise morale, tensions politiques internes. Pour la suite, le problème tient à ce que nous n'avons qu'une très vague idée de l'éloquence politique qui va de Solon aux premières œuvres conservées, avec un blanc qui couvre tout le V<sup>ème</sup> siècle. Dès le début de ce siècle, Eschyle atteste néanmoins que les conceptions médicales se diffusent auprès de l'opinion (cf. Dumortier, 1935b). Il est probable que les orateurs se sont rapidement mis au goût du jour. Seul Thucydide permet de lever un peu le voile ; or, si on l'en croit, la médecine offrait déjà des images aux orateurs durant la guerre du Péloponnèse – période de crise s'il en est ! –, en déployant la même analogie générale que celle que nous avons présentée (cité/malade, orateur/médecin) ; cf. Romilly, 1976 ; Jouanna, 1980 ; Brock, 2000, p. 32. Ainsi, l'analogie médicale représente en elle-même, depuis les origines de son utilisation, une analogie de crise.

<sup>1557</sup> Brock, 2000, p. 25-7, signale ainsi l'absence de détails anatomiques et, plus généralement, l'imprécision du vocabulaire médical chez les orateurs, par rapport aux traités médicaux et à la description de la peste d'Athènes

perspective, avec la distinction entre cause apparente et cause profonde, comme l'a fait remarquer C. Wooten : la véritable maladie est le manque de volonté des Athéniens, et c'est elle qui permet à la maladie Philippe ou à la maladie Eschine de se développer et de venir redoubler, aggraver en retour la ou les précédentes. Or les comparaisons avec les fractures peuvent en effet servir d'illustration à cette réflexion sur la cause<sup>1558</sup>. Dans tous les cas, le phénomène demeure limité, d'autant que Philippe et les orateurs corrompus représentent des maladies qui sont très souvent envisagées pour elles-mêmes, en dehors de toute considération sur la notion de cause<sup>1559</sup>.

---

chez Thucydide notamment ; cela s'explique par la différence des objectifs entre les divers textes ; cf. aussi, avec une perspective plus large, Brock, 2013, p. 69-71. L'auteur note tout de même que Platon et Démosthène se distinguent sur ce point par une plus grande richesse et une plus grande précision du vocabulaire médical, « mais cela représente toujours une piètre récolte » (« but this is still hardly a great haul », Brock, 2000, p. 25). Deux remarques. D'une part, à nouveau, nous observons des liens entre Platon et Démosthène. D'autre part, nous ne pouvons pas attendre de ce dernier des pages d'analyses médicales dignes d'un ouvrage médical, puisque, comme le reconnaît donc R. Brock un peu plus loin, le but n'est pas le même (*ibid.*, p. 27) ; en outre, à l'exception possible de la notion de cause, il n'y a pas chez lui d'imprégnation conceptuelle de la médecine, comme nous venons de le voir, c'est-à-dire qu'elle ne fournit pas de matrice d'analyse à des passages entiers, comme chez Platon ou chez Thucydide. Démosthène, en tant qu'orateur, met les images médicales au service de son propos, et il est le seul à en proposer d'aussi audacieuses, précisément en raison des quelques notions techniques, des réalités médicales précises qu'il évoque ; aller plus loin tiendrait de la maladresse, à la fois du point de vue du style et de l'efficacité rhétorique, en risquant d'ennuyer ou de trop choquer, étant donné qu'une partie de l'auditoire devait déjà l'être (il est probable qu'Eschine n'était pas le seul à condamner des métaphores du type de ὑποτέμνεται τὰ νεῦρα τοῦ δήμου / ἐκνενευστισμένοι (Eschine, *Ctés.*, 166 / Démosthène, *III Ol.*, 31 ; cf. *supra*, p. 280)). Sur la fonction de la médecine comme modèle conceptuel chez Thucydide, cf. Rechenauer, 1991 ; nous empruntons la citation « historien des crises » au titre de l'un de ses chapitres : « Thukydides der "Krisenhistoriker" » (*ibid.*, p. 264).

<sup>1558</sup> Nous reprenons dans ce paragraphe les analyses de Wooten, 1979, sans la suivre sur les conséquences qu'elle en tire pour les images médicales : elle soutient la thèse que celles-ci en général sont reliées à la distinction entre les deux types de cause (*ibid.*, p. 159). Elle s'appuie sur les comparaisons de Démosthène, *II Ol.*, 21 (25), et *Cour.*, 198 (24). On pourrait y ajouter la métaphore de *I Phil.*, 44 (23). C. Wooten prend aussi en considération les images de *III Phil.*, 29 (15) et 50 (4), en expliquant que la fièvre Philippe (§ 29) s'en prend à des peuples déjà malades (§4). Toutefois, Démosthène ne fait pas le lien entre ces deux derniers éléments, d'autant que le premier concerne les Athéniens, tandis que le second évoque un cas qui ne correspond pas à celui d'Athènes (comme l'indique la suite du propos, *ibid.*, 51-2). Par ailleurs, sur les exemples précédents, rappelons que la première et la troisième des images citées caractérisent surtout la situation en Macédoine, et non celle qui règne à Athènes. Cette dernière, inversement, est magistralement évoquée par des images médicales étrangères à ce schéma de la cause, notamment celle de la diététique de *III Ol.*, 33 (63). De même, le thème de la mollesse des Athéniens, martelé dans toutes les harangues qui concernent la période du combat contre Philippe, ne se trouve pas toujours illustré, loin s'en faut, par des images médicales. Par conséquent, la réflexion sur la cause à partir de théories médicales demeure ponctuelle et ne peut fournir en aucun cas une grille systématique de lecture des images de la médecine (C. Wooten semble verser dans ce défaut lorsqu'elle écrit en conclusion de son article : « I would conclude, therefore, that Demosthenes makes the same causative distinction that the doctors made and that in Demosthenes this distinction is related to the medical imagery which he uses throughout his speeches. », Wooten, 1979, p. 160).

<sup>1559</sup> Wooten, 1979, p. 159, précise ainsi que dans le cas de Démosthène, *III Phil.*, 29 (15), Philippe représente un « symptôme » et non la maladie. Nous ne saurions souscrire à cette analyse : Philippe *est* bien la maladie, *une* maladie, en interaction avec d'autres possibles (mollesse des Athéniens, corruption des orateurs). Cet exemple illustre parfaitement le risque contre lequel met en garde notre conclusion de la note précédente.

Il ressort plus généralement de l'examen détaillé de l'ensemble des occurrences que Démosthène reprend souvent à son compte des analyses élaborées par Platon<sup>1560</sup> – compte tenu des réserves que nous avons exprimées. Tout comme Platon, Démosthène est aussi le seul orateur à se distinguer par la variété et la précision de son vocabulaire médical. De plus, les images de la médecine possèdent chez lui un rôle d'abord illustratif, parce qu'elles participent du ressassement de thèmes bien défini, toujours les mêmes, à côté d'autres éléments<sup>1561</sup>. Elles se trouvent au service d'un même complexe d'idées qui frappent d'autant plus l'auditoire et s'impriment d'autant plus dans son esprit qu'elles empruntent toujours un schème métaphorique similaire, donc aisément identifiable. Démosthène fait donc de ces images un véritable outil de communication politique.

En outre, à l'intérieur de ce jeu de correspondances, il est possible d'isoler des effets d'unité plus restreints, qui mettent en œuvre les mêmes mécanismes à leur échelle particulière, autour de quelques grandes matrices métaphoriques<sup>1562</sup> : il s'agit de rapports simples dessinés autour d'un terme médical, qui constituent le cœur de groupes d'images et qui donnent lieu à variation. Les deux matrices métaphoriques les plus fécondes sont celles des lésions internes et autres fractures, ainsi que celle de l'ulcère, qui d'ailleurs ne sont pas exclusives l'une de l'autre puisque l'ulcère pourrait très bien être rangé dans les « parties pourries » ou « lésions internes »<sup>1563</sup> : nous retrouvons les effets de systématisme et de correspondance à l'échelle des métaphorisants. Or ces effets opèrent également sur le plan des idées exprimées, puisque toutes les images comprises dans ces deux groupes, hormis deux seulement<sup>1564</sup>, se rattachent à la lutte contre Philippe de Macédoine.

---

<sup>1560</sup> Piepenbrink, 2003, s'inscrit ainsi dans la perspective générale d'une comparaison avec l'utilisation des images médicales par les philosophes ; voir en particulier *ibid.*, p. 209-11 et 218-22. Cf. encore Jouanna, 2003, p. 227, et surtout Brock, 2000, qui s'intéresse à la différence de l'usage des images médicales avant et après Platon, qui constitue un tournant (voir notamment *ibid.*, p. 28-9 : « Contemporary political discourse in the fourth century seems to reflect the Platonic model, though inevitably in a debased form. We have already seen how the orators mimic Plato in offering a slightly richer medical language than that of the earlier period ; they also want to be seen as doctors of the state » ; mais ce dernier point n'est pas nouveau, cf. *supra*, p. 334, avec la n. 1412 ; cf. encore Brock, 2013, p. 72-3). L'auteur se contente à vrai dire de rapprochements très généraux à l'appui de ses dires ; nous espérons avoir esquissé des éléments de justification plus précis en ce qui concerne Démosthène (voir par exemple le rapprochement par lequel nous avons terminé, entre Démosthène, *III Ol.*, 33, et Platon, *Rép.*, III, 403 e 8-404 a 7).

<sup>1561</sup> Piepenbrink, 2003, p. 219-21, insiste par exemple sur la similitude de fonction, de ce point de vue, entre les images médicales et le recours aux exemples du passé. Nous ferons remarquer par ailleurs que les thèmes illustrés par les images médicales le sont aussi par d'autres champs métaphoriques : nature, guerre, *etc.* Voir les chapitres correspondants.

<sup>1562</sup> Nous reprenons l'expression de Taillardat, 1977, en lui donnant un sens différent.

<sup>1563</sup> Cf. les définitions des deux pathologies et leur caractère générique, la première paraissant encore plus générale que la seconde. Elles se trouvent en outre au service de thématiques voisines et apparentées.

<sup>1564</sup> Il s'agit de la métaphore de Démosthène, *Cour.*, 227 (22), et de la comparaison de *I Aristog.*, 95 (62).

Enfin, à échelle plus réduite encore, certaines conclusions peuvent être tirées au niveau des discours. Les images médicales apparaissent aussi bien dans les harangues que dans les plaidoyers politiques, et ce dès le début de la carrière de Démosthène, avec le *Contre Leptine* (8 et 9) et le *Pour les Mégalopolitains* (34 et 55). Nous notons néanmoins une évolution, avec une nette montée en puissance dans l'originalité des images médicales utilisées, à partir de la *Première Philippique* ; auparavant, en effet, nous ne trouvons qu'un choix restreint de métaphores plutôt discrètes<sup>1565</sup>.

De plus, des réseaux cohérents se tissent à l'intérieur de certains discours. Dans les plaidoyers *Contre Leptine*, *Contre Timocrate* et *Contre Aristocrate*, les quelques métaphores médicales utilisées se trouvent à chaque fois au service d'une même idée : il s'agit de dénoncer respectivement la loi de Leptine, la loi de Timocrate et le décret d'Aristocrate. Les deux images de la *Troisième Olynthienne* se complètent en dépeignant la mollesse des Athéniens entretenue par les mauvais hommes politiques<sup>1566</sup>.

Nous relevons un saut qualitatif dans l'usage des images médicales à partir de ce point de la carrière de Démosthène. Or il se complète par une réorientation de leur usage, avec une audace plus grande, même si la filiation demeure : jusqu'au *Contre Aristocrate*, Démosthène met systématiquement les images médicales au service de la dénonciation d'un texte, loi ou décret. Désormais, de façon tout aussi cohérente, il les appliquera au cas du conflit contre la Macédoine et, plus largement, il en fera des armes redoutables pour s'en prendre directement et nommément à un adversaire<sup>1567</sup>.

Dans le discours *Sur l'ambassade*, dans la *Troisième Philippique* et dans le *Sur la couronne*, Démosthène file à chaque fois de manière systématique les images médicales afin de déployer l'ensemble du complexe thématique que nous évoquions tantôt ; chacun de ces discours présente donc un usage cohérent et intégré de ces images<sup>1568</sup>. Plus radicalement, une progression se dessine entre ces trois œuvres vers une cohérence de plus en plus grande<sup>1569</sup>.

<sup>1565</sup> Démosthène emploie ἀναφέρειν (*Még.*, 31 (55)), ἐμπύπλημι (*Lept.*, 28 et 50 (8 et 9) ; *Tim.*, 205 (10)) et des métaphores de la folie (μαίνομαι : *Tim.*, 58 et 122 (37 et 38) ; *Még.*, 23 (34) ; οὐχ ὑγιαίνειν : *Tim.*, 74 ; *Aristocr.*, 118 et 122 (49 et 45)). Deux métaphores plus originales, empruntant des termes plus insolites, se détachent néanmoins, avec ἀλεξιφάρμακος (*Tim.*, 85 (57)) et παράνοια (*Aristocr.*, 122 (45)), mais encore de façon timide : la première évoque immédiatement φάρμακος, image très courante, et la seconde demeure inscrite dans le schéma très usuel des métaphores de la folie.

<sup>1566</sup> *III Ol.*, 31 (ἐκνενευρισμένοι, 13) et 33 (comparaison avec les mauvais régimes, 63).

<sup>1567</sup> Le *Contre Midias* paraît doublement atypique : il revient aux métaphores courantes, discrètes et cantonnées au domaine de la folie des premiers temps, mais sans la cohérence qui les caractérisait, puisqu'il en présente trois en ordre dispersé, qui ne concernent plus ni loi ni décret (§ 69 (28), 143 (18) et 208 (39)).

<sup>1568</sup> Cf. déjà la remarque de Blass, 1893, p. 89, n. 5, à propos de la métaphore de Démosthène, *III Phil.*, 12.

<sup>1569</sup> *Amb.* : sur les treize images médicales (§ 81 (53), 95 (29), 138 (40), 199 (12), 201 (30), 219 (41), 224 (14), 226 (16), 259-262 (6), 260 (43), 267 (19), 289 (51) et 314 (31)), sept sont liées (§ 81 (53), 224 (14), 226 (16), 259-262 (6), 260 (43), 267 (19) et 289 (51)), qui toutes, hormis la première (qui n'est rattachée qu'indirectement

Enfin, l'accent des images médicales se déplace quelque peu dans le *Sur l'ambassade* et dans le *Sur la couronne* : si Philippe demeure toujours présent en tant que maladie, Démosthène accorde désormais une importance égale à une autre maladie, celle que représentent les traîtres, avec Eschine à leur tête<sup>1570</sup>. Cette inflexion s'explique par le genre et le sujet de ces discours : il s'agit de plaidoyers qui s'en prennent à un homme en particulier – Eschine. Ce nouveau développement de l'analogie médicale, en convoquant l'idée de l'ablation de l'ulcère, se trouve directement au service de la lutte judiciaire, en sollicitant des juges la plus grande sévérité contre un adversaire dont on veut montrer qu'il n'appartient pas à la communauté civique : loin de faire partie de l'organisme de la cité, il est le chancre qui en menace la survie. Le *Sur l'ambassade* met en place ce thème de la double maladie, que l'on retrouve dans la *Troisième Philippique*<sup>1571</sup> et que le *Sur la couronne* reprend et développe en se focalisant sur Eschine<sup>1572</sup>.

---

aux autres), sont situées exclusivement dans la deuxième grande partie du discours, autour de la citation de l'élégie de Solon (255) ; les autres ponctuent le discours en soulignant diverses idées annexes. *III Phil.* : sur les sept images médicales (§ 9 (36), 12 (3), 20 (47), 29 (15), 39 (5), 50 (4) et 54 (44)), seule une métaphore de la folie n'est pas liée (20 (47)), ou du moins pas directement, parce qu'elle se rattache toutefois au thème du bon conseiller. Enfin, de manière analogue, dans le *Sur la couronne*, sur les douze images médicales, seules deux ne sont pas liées, à nouveau des métaphores de la folie (§ 51 (42) et 249 (32)). En proportion du nombre de paragraphes, le discours *Sur la Couronne* offre donc la cohérence la plus grande.

<sup>1570</sup> Cf. Mossé, 1994, p. 97, à propos du *Sur l'ambassade*.

<sup>1571</sup> Démosthène, *III Phil.*, 12 (3), 50 (4) et 54 (44), se réfère au problème de la discorde civile et plus largement des traîtres, le § 54 (44) reprenant le thème et la métaphore précise du *Sur l'ambassade*, avec le mot *παράνοια* (cf. *Amb.*, 260 (43)) ; *ibid.*, 29, présente Philippe comme une maladie ; *ibid.*, 39, lie les deux thèmes parce que Philippe y est la cause de la maladie de la corruption.

<sup>1572</sup> Nous rejoignons ainsi – avec quelques nuances que nous allons tenter d'expliquer – les analyses de Wooten, 1978, qui esquisse une lecture différenciée de quelques réseaux d'images en prenant pour critère de distinction la défaite de Chéronée : en un mot, les images dans le *Sur la Couronne* n'ont plus le même sens que dans les discours précédents, Démosthène infléchissant les structures analogiques en raison de la défaite. En ce qui concerne les images médicales, C. Wooten note ainsi que Philippe ne fait plus l'objet que d'une métaphore, Démosthène, *Cour.*, 45 (7), sans plus faire allusion à une guérison possible, puisqu'Athènes a perdu la guerre (Wooten, 1978, p. 124). Tout d'abord, il y a bien d'autres images du discours qui font intervenir Philippe, directement ou indirectement (Démosthène, *Cour.*, 62 (20) et 307 (21), 163 (56), 198 (24), 243 (60), 324 (61)). En ce sens, nous demeurons dans le schéma de la maladie double que nous avons analysé, si ce n'est qu'Eschine passe désormais au premier plan devant Philippe : c'est désormais l'adversaire intérieur qui représente la maladie la plus grave. En outre, le caractère rétrospectif du discours fait effectivement que la guérison de la maladie Philippe n'est envisagée que pour des événements qui de prime abord précèdent Chéronée (*Cour.*, 163 (56) : prise d'Elatée suivie de l'alliance avec Thèbes) ; plus radicalement, Démosthène évoque même la « mort » (défaite) du « patient » (Athènes) dans la comparaison de *Cour.*, 243 (60). Cependant, s'il n'est pas question de nier la défaite – même si Démosthène a l'art de l'esquiver –, tout le propos de l'orateur consiste à montrer en quoi sa politique a permis de sauvegarder au mieux les intérêts d'Athènes, donc a permis à la cité de se remettre au mieux de la maladie qu'elle a subie. C'est-à-dire qu'en réalité, la métaphore de la guérison de *Cour.*, 163 (56), en dépit de sa discrétion, mérite d'être prise au sérieux, et revêt plus d'importance qu'il n'y paraît : si Athènes n'a pas remporté la victoire à Chéronée, si la guérison n'a été ni brillante ni fulgurante – tel est le sens de la comparaison de *Cour.*, 243 (60) –, néanmoins, inversement, Démosthène considère que la cité a bel et bien échappé à la mort, à l'anéantissement, et donc qu'elle « s'est remise ». Athènes n'a pas été investie par Philippe, les troupes macédoniennes n'ont pas foulé le sol de l'Attique, et même si la marge de manœuvre s'avère désormais extrêmement limitée en matière de politique extérieure, Athènes ayant été contrainte d'adhérer à la ligue de Corinthe – quoiqu'une partie de la cité, avec Démosthène à sa tête, ne cessera d'intriguer par la suite contre Alexandre – elle n'en conserve pas moins sa liberté et son indépendance. La véritable fin de la maladie,



Le *Contre Aristogiton I* poursuit sur cet élan en concentrant les images médicales contre un adversaire politique intérieur bien précis. Démosthène exploite les ressources offertes par une intégration totale des images de la médecine, puisque les cinq que nous y rencontrons concernent Aristogiton ou son frère, ce qui revient au même, étant donné que l'évocation du second sert à alourdir encore le portrait à charge du premier. Les deux sont atteints de la même maladie – la folie furieuse de scélératesse, de sycophantie, de dépravation morale – et représentent la même maladie pour la cité !<sup>1573</sup>.

Ainsi, nous retrouvons pour certains discours le même souci de cohérence, la même systématisme que nous observons de façon transversale pour l'ensemble du corpus. L'efficacité rhétorique en devient redoutable.

---

cette mort tant redoutée à laquelle Athènes a finalement échappé vaille que vaille grâce à la politique, aux remèdes de Démosthène, se trouve en effet décrite en lien avec la métaphore de *III Phil.*, 50 (4) : 'Ἐπειδὴν δ' ἐπὶ τούτοις πρὸς νοσοῦντας ἐν αὐτοῖς προσπέση καὶ μηδεὶς ὑπὲρ τῆς χώρας δι' ἀπιστίαν ἐξίη, μηχανήματ' ἐπιστήσας πολιορκεῖ. (« Et quand, en outre, il tombe sur un peuple travaillé par un mal intérieur et que nul n'ose sortir des murs pour la défense du pays, tant il y règne de défiance, il dresse ses machines et investit la ville. », trad. M. Croiset). Il y a donc bien eu une forme de guérison de la maladie Philippe, même s'il ne s'agit pas de celle espérée ; reste à traiter la maladie Eschine, maladie des traîtres, qui elle fait toujours rage et demeure d'une brûlante actualité. Le réseau d'images s'adapte à la situation et au sujet.

<sup>1573</sup> *I Aristog.*, 32-3 (50), 80 deux fois (11 et 17) et 95 deux fois (33 et 62). Remarquons que le frère d'Aristogiton est malade d'épilepsie (§ 80 (17)), une forme de folie, Aristogiton lui-même souffrant d'une autre forme de folie, présentée dans un développement mémorable, quasi scientifique : l'ἀπόνοια (§ 32-3 (50)). Or, dans un cas comme dans l'autre, il s'agit de scélératesse.

## Chapitre III : les images de la guerre

Le domaine de la guerre est une source où les auteurs grecs puisent souvent pour bâtir des comparaisons ou des métaphores<sup>1574</sup>.

Démosthène utilise dans ses discours politiques de nombreuses images empruntées au langage militaire : il s'agit d'une source d'inspiration majeure de son imaginaire, qui le distingue des autres orateurs<sup>1575</sup>. Dans une cité où chaque citoyen était aussi potentiellement un soldat, celui-ci évoque des réalités familières<sup>1576</sup>, sources potentielles d'angoisse et d'inquiétude.

Ces images présentent *a priori* un double avantage, que nous tâcherons d'examiner ici : elles permettent d'une part de dramatiser le propos tout en faisant appel à des représentations aisément compréhensibles, et elles évoquent d'autre part immédiatement le contexte de guerre dans lequel la plupart de ces discours furent prononcés. Elles se présentent alors comme un procédé rhétorique entièrement au service du programme politique de Démosthène : en lui donnant un tour très concret, elles renforcent l'appel au courage et à la mobilisation de toutes les énergies nécessaires pour lutter contre Philippe de Macédoine<sup>1577</sup>.

Ce domaine pose un problème méthodologique : il est parfois difficile de distinguer les images des emplois au sens propre. Certaines occurrences, voire certains ensembles, se situent ainsi à la limite du sens propre et de l'image. C'est notamment le cas des métaphores du salarié, que nous choisissons d'interpréter plus spécifiquement comme des métaphores du mercenaire, comme nous le préciserons tout à l'heure : en disant qu'Eschine était un salarié de Philippe, Démosthène entendait énoncer une vérité. Même si Eschine touchait certainement de l'argent ou recevait des cadeaux de Philippe, comme d'autres orateurs, il n'en demeure pas moins qu'il n'était pas réellement salarié, comme pouvait l'être un ouvrier agricole ou l'acteur d'une troupe de théâtre – fonction que lui-même avait exercée, et que Démosthène utilise

---

<sup>1574</sup> Cf. Berg, 2009 (1904), p. 159-168 ; Blümner, 1891, p. 176-81 ; Keith, 1914, *passim* ; Hörmann, 1934, p. 58-60 ; Louis, 1945, *passim* et p. 215-7 ; Taillardat, 1965, *passim*. Brock, 2013, p. 161, accentue un peu trop la prépondérance du IV<sup>ème</sup> siècle.

<sup>1575</sup> « Il est de loin celui qui y a recours le plus souvent » (« he is by far the most frequent practitioner »), Brock, 2013, p. 191, n. 159. En suivant Ronnet, 1951, p. 166, l'auteur indique que les images de la guerre représentent presque la moitié de celles que contiennent les discours antérieurs à 346.

<sup>1576</sup> Les hoplites et la cavalerie athéniens interviennent par exemple en Eubée, en 349-348, ainsi qu'à Olynthe en 348, ou encore à Chéronée en 338 ; Démosthène participa à l'expédition d'Eubée (cf. Démosthène, *Mid.*, 133) et à la bataille de Chéronée. En 352 et en 347, dans le contexte de la guerre sacrée, des contingents athéniens occupent les Thermopyles pour empêcher le passage de Philippe.

<sup>1577</sup> Sur le courage à Athènes, cf. Balot, 2014 : à la suite de Périclès, les Athéniens développent une conception démocratique du courage caractérisée par l'importance accordée à la réflexion et à la délibération.

comme un élément à charge. C'est ce déplacement qui nous autorise à parler d'image. Comme nous le verrons, d'autres critères entrent en ligne de compte, notamment la capacité qu'a Démosthène de créer de véritables réseaux qui mettent les images en relation : elles sont rendues plus efficaces en se soutenant les unes les autres et ne prennent sens que les unes par rapport aux autres. Surtout, ce procédé crée des effets de saturation sémantique qui permettent de réamorcer la charge métaphorique de certains termes qui n'ont plus grand-chose d'expressif dans le langage ordinaire, comme ceux de la victoire ou de la défaite. Dans le champ métaphorique de la guerre, plus qu'ailleurs, se révèle cette technique de Démosthène qui consiste à filer les images, d'un discours à l'autre et dans un même discours, en les articulant de façon très étroite : ce que nous appelons un réseau d'images, tissé comme une toile destinée à piéger la conviction de l'auditeur, et peut-être aussi du lecteur. On peut parler d'un système des images de la guerre, en particulier dans le *Sur la couronne*.

Détricoté un tel montage rhétorique possède sa part d'artificialité, mais s'avère nécessaire pour mieux en comprendre le fonctionnement et révéler tous les fils de la trame. Cela nous permettra de voir comment des termes qui paraissent de prime abord comme proches du sens propre sont en réalité des pièces essentielles du réseau de la guerre ; l'art de Démosthène les transforme parfois en vignettes puissamment suggestives. Nous avons choisi de ménager une certaine gradation dans notre ordre d'exposition, en allant de ces images que l'on peut considérer comme les plus faibles en raison du lexique employé, aux images les plus fortes. Nous partirons de la guerre en général pour nous élever peu à peu aux métaphores des fortifications, en passant par le mercenaire et le poste de combat.

Nous verrons que les images de la guerre offrent aussi un champ d'investigation fécond sur le plan politique, parce qu'il pose de front la question de la propagande, ou si l'on veut de la communication : certaines images significatives, comme celle du mercenaire ou celle du poste, circulent de façon très nette entre différents orateurs. Il conviendra alors d'examiner les modalités de ce phénomène, en voyant ce qu'il peut nous apprendre sur d'éventuelles collaborations entre hommes politiques.

# I. La guerre en général

## 1) L'attaque et le combat, victoires et défaites

Dans un contexte où Démosthène appelle ses concitoyens à mener une guerre énergique contre Philippe, des métaphores générales de la guerre apparaissent, présentant tel ou tel aspect comme une guerre, pour mobiliser les esprits, pour les mettre déjà, en quelque sorte, en situation à un premier niveau, et pour, par ce moyen, les préparer à la guerre réelle.

Il emploie surtout pour cela des mots simples et courants, comme ἡττώμαι, κρατεῖν, νικᾶν, πολεμεῖν, πόλεμος, ἀγών et ses composés. La métaphore provient à chaque fois de leur utilisation dans un contexte explicitement militaire, qui permet de remotiver ces images mortes. En effet, aussi bien ἡττώμαι, κρατῶ que νικῶ – et a fortiori ἀγών – se trouvent fréquemment employés dans diverses métaphores courantes ou configurations figurées, où leur usage est totalement lexicalisé<sup>1578</sup>, notamment au sujet des opinions et des arguments dans les débats juridiques ou politiques<sup>1579</sup>. La réalité centrale que représente le procès dans la vie civile et politique des Athéniens est vécue comme un combat, une compétition (ἀγών), et il est donc normal que ce champ lexical se retrouve abondamment pour en évoquer les divers aspects<sup>1580</sup>. Nous n'avons donc retenu que les passages où Démosthène soit revivifiée

<sup>1578</sup> Voir LSJ, ss.vv. Par exemple, pour ἡττώμαι : Xénophon, *Cyropédie*, VIII, II, 13 (ἡττώμενος ὡς φίλων θεραπαίᾳ : « être vaincu dans les soins de l'amitié », trad. P. Chambry) ; Platon, *Phèdre*, 233 c 2 (οὐχ ὑπ' ἔρωτος ἡττώμενος ἀλλ' ἑμαυτοῦ κρατῶν : « sans me laisser subjugué par l'amour, mais en me dominant moi-même », trad. L. Robin), et *Le Politique*, 305 b 8 - c 2 (μήθ' ὑπό τινων δώρων μήθ' ὑπό φόβων μήτε οἰκτῶν μήθ' ὑπό τινος ἄλλης ἔχθρας μηδὲ φιλίας ἡττηθεῖσα [i.e. ἡ ἰδίαν ἀρετὴν ἢ τῆς τῶν δικαστῶν τῶν ὀρθῶς δικαζόντων δυνάμεως] : « vaincue [i.e. la vertu caractéristique de la puissance que possèdent les juges qui jugent correctement] ni par des présents ni par des craintes ni par des élans de pitié ni par tout autre sentiment de haine ou d'amitié »). Pour κρατῶ : Platon, *Banquet*, 196 c (dominer les plaisirs) ; LSJ, s.v., II, 3, a. Ces emplois figurés sont très courants chez Platon, cf. Louis, 1945, p. 216. Cf. aussi Blümner, 1891, p. 176, à propos de πόλεμος et πολεμεῖν : « Auch diese Uebertragungen sind Gemeingut der Sprache und werden im Gebrauche gar nicht mehr als Metaphern empfunden. ».

<sup>1579</sup> Cf. LSJ, s.v. ἡσάομαι, I, 2 (Hérodote, IX, 122 (... ἔσσωθέντες τῇ γνώμῃ πρὸς Κύρου... : « (...) s'étant rendus à l'opinion exprimée par Cyrus ; », trad. Ph.-E. Legrand), et Thucydide, VI, LXXII, 3 (τὴν μὲν γὰρ γνώμην αὐτῶν οὐχ ἡσῆσθαι... : « Leur volonté de vaincre était restée intacte... », trad. J. de Romilly)), et κρατέω, II, 1, a (Platon, *Phèdre*, 272 b (... ὁ μὴ πειθόμενος κρατεῖ : « (...) c'est à celui qui n'en croit rien que revient l'avantage. », trad. L. Robin), et Hérodote, IX, 42 (ἐκράτεε τῇ γνώμῃ : « son opinion prévalut », trad. Ph.-E. Legrand)), et 4 (Aristophane, *Guêpes*, 539 (citée *infra*, n. 1580)). Pour νικᾶω, cf. LSJ, s.v., I, 3 (« of opinions, etc. »), avec des attestations qui vont d'Homère à la prose classique, en passant par les Tragiques ; chez Démosthène, cf. *I Phil.*, 51.

<sup>1580</sup> Ainsi, on « est vaincu » dans un procès : Lysias, *Affaire de confiscation* (XVII), 15 ; Démosthène, *Lept.*, 146, cités par Roschatt, 1886, p. 18. Cf. LSJ, s.v. ἡσάομαι, I, 3 (« as law-term, to be cast in a suit »). Cf. encore Roschatt, 1886, p. 14-8, et notamment le paragraphe central de la p. 16 ainsi que le premier de la p. 18 (où paraît ἡττάσθαι), où ne sont mentionnées en grande majorité que des expressions lexicalisées. Voir surtout Aristophane, *Guêpes*, 523, 539 et 726 : (...) ἦν ὁδί με τῷ λόγῳ κρατήσῃ ; Ἦν γὰρ ἡττηθῶ λέγων σου... et Σὺ γὰρ οὖν νῦν μοι νικᾶν πολλῶ δεδόκησαι. (« (...) si celui-ci dans ce débat l'emporte sur moi ? », « si je

explicitement l'image, soit l'emploi dans un schème métaphorique cohérent qu'il a par ailleurs revivifié.

Par le biais de la métaphore, l'orateur se présente comme engagé dans une véritable guerre contre ses collègues qui donnent de mauvais conseils à l'Assemblée, parce qu'ils ont été corrompus par une puissance étrangère adverse. Nous reconnaissons le thème du conseiller, en lien avec l'un des leitmotifs des discours contre Eschine. Cependant, nous constatons qu'il se trouve déjà parfaitement en place dans la rhétorique démosthénienne dès le discours *Pour la liberté des Rhodiens*, qui date de 351.

1. τοῖς μὲν γὰρ ἄλλοις ἅπασιν ἀνθρώποις εἰς ἀγὼν ἐστὶν ὁ πρὸς τοὺς προδῆλους ἐχθρούς· ὧν ἂν κρατήσωσιν, οὐδὲν ἐμποδὼν αὐτοῖς κυρίοις τῶν ἀγαθῶν εἶναι· ὑμῖν δ', ὧ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, δύο· οὗτός θ' ὁ καὶ τοῖς ἄλλοις, καὶ πρόσεσθ' ἕτερος τούτου πρότερος καὶ μείζων· δεῖ γὰρ ὑμᾶς βουλευομένους κρατῆσαι τῶν τάναντία τῇ πόλει παρ' ὑμῖν πράττειν προηρημένων. Ὅταν οὖν μηδὲν ἢ διὰ τούτους ἀκονιτεῖ τῶν δεόντων γενέσθαι, πολλῶν διαμαρτάνειν ὑμᾶς εἰκότως συμβαίνει.<sup>1581</sup>

Dans ce discours, en effet, l'image s'en prend à des adversaires anonymes, « ceux qui se donnent pour tâche de s'opposer ici à l'intérêt public »<sup>1582</sup>, en l'occurrence les orateurs qui déconseillent aux Athéniens d'intervenir en faveur des démocrates rhodiens, contre les oligarques soutenus par le dynaste perse de Carie, Artémise. La métaphore se trouve remarquablement agencée. Le passage s'ouvre d'abord par l'évocation propre de la guerre (ἀγὼν ; τοὺς προδῆλους ἐχθρούς ; κρατήσωσιν), avant que le verbe κρατῶ ne soit repris dans un sens métaphorique ; de même, ἀγὼν se trouve sous-entendu avec une syllepse, en renvoyant d'une part au combat militaire et d'autre part à la métaphore du combat qui se livre à l'Assemblée contre les mauvais orateurs. L'ensemble est lié au sein d'une antithèse scandée par μέν/δέ et par l'opposition entre εἰς et δύο : τοῖς μὲν γὰρ ἄλλοις ἅπασιν ἀνθρώποις εἰς ἀγὼν ἐστὶν ὁ πρὸς τοὺς προδῆλους ἐχθρούς / ὑμῖν δ', ὧ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, δύο.

---

suis vaincu dans ce débat... » et « Car c'est toi maintenant qui l'emportes de beaucoup ; voilà ma décision. », trad. H. Van Daele). Ces trois extraits proviennent de la scène de procès improvisé entre Bdélycléon et Philocléon, qui prennent le chœur pour juges ; les deux premiers sont prononcés par Philocléon au début de la scène, et le troisième par le Coryphée énonçant la sentence à la fin. Nous voyons que les trois verbes apparaissent dans le même cadre sémantique, sans la moindre image. Plus généralement, sur le vocabulaire de la guerre employé dans des sens juridiques chez les orateurs, cf. Roschatt, 1886, p. 14 à 18.

<sup>1581</sup> « Tous les autres peuples, en effet, n'ont à combattre que leurs ennemis déclarés. S'ils ont le dessus, rien ne les empêche de profiter de leurs avantages. Vous, Athéniens, vous avez deux combats à livrer : d'abord celui qui vous est commun avec les autres, et, de plus, un second, préalable et plus sérieux encore. Il vous faut, en effet, quand vous délibérez, venir à bout de ceux qui se donnent pour tâche de s'opposer ici à l'intérêt public. Et comme il est impossible, à cause d'eux, que rien de bon se fasse sans une lutte acharnée, il est naturel que vous ayez souvent des insuccès. », Démosthène, *Rhod.*, 30-1 (trad. M. Croiset).

<sup>1582</sup> (...) τῶν τάναντία τῇ πόλει παρ' ὑμῖν πράττειν προηρημένων., *ibid.*, 31 (*id.*).

Démosthène met ainsi en exergue la situation unique des Athéniens qui, non contents d’avoir à affronter des ennemis extérieurs « déclarés », doivent aussi affronter, et vaincre, des ennemis de l’intérieur qui se cachent et ne peuvent être démasqués qu’au travers des discours qu’ils tiennent devant l’Assemblée. La métaphore militaire se trouve ensuite filée par une métaphore de la palestre (ἀκονιτεῖ), par la métaphore du mercenaire, et surtout par celle du poste, avec une comparaison entre les soldats et les orateurs<sup>1583</sup>.

Ce paradigme métaphorique reparaît ensuite dans le *Sur les forfaitures de l’ambassade*, dans la *Quatrième Philippique* et dans le *Sur la couronne* (6).

2. Ὑμεῖς δὲ μὴ ἡττᾶσθε...<sup>1584</sup>

3. Ἡμεῖς οὐδαμοῦ πώποτε, ὅπου περὶ τῶν δικαίων εἰπεῖν ἐδέησεν, ἡττήθημεν οὐδ’ ἀδικεῖν ἐδόξαμεν, ἀλλὰ πάντων πανταχοῦ κρατοῦμεν καὶ περίεσμεν τῷ λόγῳ.<sup>1585</sup>

Le premier discours offre une métaphore discrète, en employant simplement ἡττώμαι dans le contexte du procès : Démosthène vient d’évoquer ce que seront les modalités et les arguments de la prise de parole des deux frères d’Eschine<sup>1586</sup>, s’ils viennent le soutenir<sup>1587</sup>, et exhorte ainsi les Athéniens à ne pas les écouter. L’image concerne donc toujours la parole, cette fois dans le contexte d’un procès devant les tribunaux.

Dans l’ultime harangue conservée, une nouveauté apparaît : la perspective de la guerre oratoire s’élargit, passant du cadre strictement interne des institutions athéniennes, Assemblée ou tribunaux, à celui des négociations internationales, envisagées d’une manière très générale, sur le mode du constat. Ce faisant, Démosthène récupère le contexte militaire de la première occurrence, qui donne à la métaphore plus de vivacité, en remotivant ἡττήθημεν et κρατοῦμεν. Il oppose en effet les victoires en parole (περὶ τῶν δικαίων εἰπεῖν ; τῷ λόγῳ) des Athéniens, qui ne sont pas suivies d’actions, à l’activité de Philippe, qui recourt aux

<sup>1583</sup> Démosthène, *Rhod.*, 32-3 ; cf. ci-dessous, p. 586 sq.

<sup>1584</sup> « Ne vous laissez pas vaincre ; », Démosthène, *Amb.*, 239 (trad. G. Mathieu).

<sup>1585</sup> « Jamais, nous autres Athéniens, lorsqu’il a fallu faire valoir nos droits par la parole, nous n’avons eu le dessous, jamais l’opinion n’a mis les torts de notre côté ; loin de là, partout nous prévalons par les discours, nous y sommes incomparables. », *IV Phil.*, 2 (trad. M. Croiset).

<sup>1586</sup> Βιάσονται τοίνυν ἴσως, μεγάλῳφωναὶ καὶ ἀναιδεῖς ὄντες καὶ τὸ “συγγνώμη ἀδελφῷ βοηθεῖν” προσειληφότες. (« Peut-être vont-ils user d’intimidation, avec leur forte voix et leur impudence, en s’aidant du proverbe : “Il est pardonnable de secourir son frère.” »), *Amb.*, 238 (trad. G. Mathieu). La métaphore suit immédiatement.

<sup>1587</sup> *Ibid.*, 237 ; il s’agit des dénommés Philocharès et Aphobétos.

armes<sup>1588</sup>. Le verbe κρατῶ, qui revient à deux reprises un peu plus loin, file la métaphore en resserrant la focalisation sur le plan interne des cités<sup>1589</sup> : Démosthène pose le constat pessimiste que les partisans de Philippe gagnent la bataille oratoire, grâce à l'appui financier et militaire du roi<sup>1590</sup>, de sorte que la métaphore transporte littéralement la guerre au sein des cités. Il s'agit de plus d'un renversement par rapport au constat initial, souligné, outre la reprise de κρατῶ, par la répétition en chiasme de l'adverbe πανταχοῦ<sup>1591</sup> : Démosthène souligne ainsi le paradoxe de discours inefficaces, qui n'empêchent pas les soutiens de la Macédoine de s'imposer dans les autres cités ; seule Athènes semble encore épargnée<sup>1592</sup>.

Ce paradigme est repris et amplifié dans le discours *Sur la couronne*, qui refond les éléments des deux discours précédents<sup>1593</sup>. L'image se déploie à travers trois occurrences liées au sein d'une métaphore filée, autour de la même idée apologétique : Démosthène est vainqueur. Cette idée est clamée de façon tonitruante dès la première occurrence, avec une métaphore parée d'un brio et d'une grandeur qu'elle ne possédait pas jusque-là.

<sup>1588</sup> ὅτι δ' οὐκ ἐνὶ ταύτης [*i.e.* τῆς ἀσελγείας καὶ πλεονεξίας] ἐκείνων [*i.e.* Φίλιππον] ἐπισχεῖν ἐκ λόγου καὶ δημηγορίας οὐδεὶς ἀγνοεῖ δήπου. (...) ἐπειδὴν γὰρ ὁ μὲν λαβὼν μετὰ ταῦτα βαδίσει τὰ ὅπλα πάσι τοῖς οὖσιν ἐτοίμως κινδυνεύσων, ἡμεῖς δὲ καθώμεθ' εἰρηκότες τὰ δίκαια, οἱ δ' ἀκηροότες (...). Ἔστι δὲ ταῦτ' οὐδενὰ τῶν ἀδικουμένων σώζειν δυνάμενα· οὐδὲν γὰρ δεῖ πλείω περὶ αὐτῶν λέγειν. (« Mais que discours et harangues soient impuissants à l'arrêter, nul n'en doute assurément. (...) Quand, après cela, il prend les armes et marche, prêt à risquer tout ce qu'il a, et que nous ici nous restons inactifs, satisfaits, les uns d'avoir dit ce qui était juste, les autres de l'avoir entendu dire (...). Or, nos paroles sont sans effet pour sauver ceux qu'il maltraite ; car ce n'est plus de discours qu'ils ont besoin. »), *IV Phil.*, 2 et 3 (trad. M. Croiset). La métaphore s'insère dans le premier passage intermédiaire.

<sup>1589</sup> Τοιγάρτοι διεστηκότων εἰς δύο ταῦτα τῶν ἐν ταῖς πόλεσιν, τῶν δ' εἰς τὸ ἄρχειν μὲν τῶν πολιτῶν ἐπιθυμεῖν, ἐτέρῳ δ' ὑπακούειν δι' οὐ ποτ' ἂν οἴωνται ταῦτα δυνήσεσθαι ποιῆσαι, οἱ τῆς ἐκείνου προαιρέσεως, οἱ τυραννίδων καὶ δυναστειῶν ἐπιθυμοῦντες, κεκρατήκασιν πανταχοῦ, καὶ πόλις δημοκρατουμένη βεβαίως οὐκ οἶδ' εἴ τίς ἐστὶν τῶν πασῶν λοιπῇ πλὴν ἢ ἡμετέρα. Καὶ κεκρατήκασιν... (« Le résultat, le voici : deux partis divisent aujourd'hui nos cités ; d'un côté, ceux qui ne veulent ni imposer leur domination par la force à personne, ni être asservis à qui que ce soit, mais vivre dans la liberté et l'égalité ; de l'autre, les hommes qui aspirent à devenir les maîtres de leurs concitoyens, sauf à obéir à un autre, sur l'aide duquel ils comptent pour réaliser leurs desseins. Or, ceux de cette faction, ceux qui ambitionnent d'être tyrans ou chefs quelque part, *l'emportent* aujourd'hui partout ; et vraiment, je ne sais s'il reste encore une seule de toutes les démocraties qui soit solide, excepté la nôtre. (...) *ils l'emportent*... »), *ibid.*, 4 et 5 (*id.* ; nous soulignons).

<sup>1590</sup> Καὶ κεκρατήκασιν οἱ δι' ἐκείνου τὰς πολιτείας ποιούμενοι πᾶσιν ὅσοις πράγματα πράττεται, πρῶτῳ μὲν πάντων καὶ πλείστῳ τῷ τοῖς βουλομένοις χρήματα λαμβάνειν ἔχειν τὸν δῶσονθ' ὑπὲρ αὐτῶν, δευτέρῳ δὲ, καὶ οὐδὲν ἐλάττονι τούτου, τῷ δύναμιν τὴν καταστρεφόμενῃν τοὺς ἐναντιομένους αὐτοῖς ἐν οἷς ἂν αἰτήσωσι χρόνοις παρεῖναι. (« Forts de l'appui qu'il prête à leur politique, ils l'emportent parce qu'ils ont tout ce qui assure le succès, d'abord et surtout l'avantage d'avoir quelqu'un tout prêt à donner son argent pour eux à qui veut en prendre, et ensuite un autre qui n'est pas moindre, une force capable de renverser toute opposition et qui est là dès qu'ils l'appellent. »), *ibid.*, 5 (*id.*).

<sup>1591</sup> Comparez πανταχοῦ κρατοῦμεν et κεκρατήκασιν πανταχοῦ, *ibid.*, 2 et 3.

<sup>1592</sup> Cf. texte cité *supra*, n. 1589.

<sup>1593</sup> Les passages de *IV Phil.*, 2-3, et *Cour.*, 244, présentent en effet des similitudes en termes de syntaxe, de vocabulaire et de thèmes. Le rapprochement est indiqué par Weil, 1883, p. 534, *ad Cour.*, 244, l. 11-12, et analysé de façon plus circonstanciée, pour ce qui est de la syntaxe et du lexique, par Hajdú, 2002, p. 97, *ad IV Phil.*, 2, s.v. ἡμεῖς οὐδαμοῦ πόποτε, ὅπου περὶ τῶν δικαίων εἰπεῖν ἐδέησεν, ἠτήθημεν, qui suggère aussi d'autres parallèles.

4. Οὐ τοίνυν οὐδὲ τὴν ἦτταν (...) ἐν οὐδενὶ τῶν παρ' ἐμοὶ γεγонуῖαν εὐρήσετε τῆ πόλει. Οὕτωςι δὲ λογιζέσθε. Οὐδαμοῦ πάποθ', ὅποι πρεσβευτῆς ἐπέμφθη ὑφ' ὑμῶν ἐγώ, ἠττηθεὶς ἀπὴλθον τῶν παρὰ Φιλίππου πρέσβων (...), ἀλλ' ἐν οἷς κρατηθεῖεν οἱ πρέσβεις αὐτοῦ τῷ λόγῳ, ταῦτα τοῖς ὅπλοις ἐπιὼν κατεστρέφετο. (...) Εἰ τοίνυν τις ἔροιθ' ὄντινούν τίσιν τὰ πλείστα Φίλιππος ὦν κατέπραξε διωκήσατο, πάντες ἂν εἴποιεν· τῷ στρατοπέδῳ καὶ τῷ διδόναι καὶ διαφθεῖρειν τοὺς ἐπὶ τῶν πραγμάτων. Οὐκοῦν τῶν μὲν δυνάμεων οὔτε κύριος οὔθ' ἡγεμῶν ἦν ἐγώ, ὥστε οὐδ' ὁ λόγος τῶν κατὰ ταῦτα πραχθέντων πρὸς ἐμέ. Καὶ μὴν τῷ διαφθαρήναι χρήμασιν ἢ μὴ κεκράτηκα Φίλιππον· ὥσπερ γὰρ ὁ ὠνούμενος νενίκηκε τὸν λαβόντα ἐὰν πρίηται, οὕτως ὁ μὴ λαβὼν [καὶ διαφθαρεὶς] νενίκηκε τὸν ὠνούμενον· ὥστε ἀήττητος ἢ πόλις τὸ κατ' ἐμέ.<sup>1594</sup>

5. (...) ἀλλὰ τῆς ἀληθείας ἠττώμενος δηλονότι...<sup>1595</sup>

6. Οὐδέ γ' ἠττήθη ἐγὼ τοῖς λογισμοῖς Φιλίππου (πολλοῦ γε καὶ δεῖ), οὐδὲ ταῖς παρασκευαῖς, ἀλλ' οἱ τῶν συμμάχων στρατηγοὶ καὶ αἱ δυνάμεις τῆ τύχῃ.<sup>1596</sup>

Dans son grand œuvre, Démosthène met en effet la métaphore de la guerre des mots au service d'une apologie personnelle. Le premier passage présente déjà une métaphore filée qui met en scène une véritable guerre dans la guerre opposant Démosthène à Philippe, et celui-là la met en place en deux temps : tout d'abord, à côté des opérations militaires qui se trouvent sous la responsabilité des stratèges, chefs de l'armée, et où Athènes a été défaite, le conflit se déploie aussi sur le plan de la parole, avec une guerre oratoire où Démosthène se trouve en vedette en tant qu'ambassadeur, face aux envoyés de Philippe ; et dans cette guerre, Démosthène est vainqueur grâce à ses armes : les mots. L'antithèse finale de ce premier mouvement, en particulier, paraît remarquable, parce qu'elle fait s'entrecroiser la guerre métaphorique par les mots et celle au sens propre par les armes : τῷ λόγῳ et τοῖς ὅπλοις se trouvent jetés l'un contre l'autre au moyen d'un chiasme, et la syntaxe rapproche étroitement

<sup>1594</sup> « Même la défaite (...), vous ne trouverez pas qu'Athènes l'ait due à quoi que ce fût qui dépendît de moi. Raisonnez ainsi : jamais, de nulle part où vous m'aviez envoyé en ambassade, je ne suis revenu vaincu par les ambassadeurs de Philippe (...); mais, là où ses ambassadeurs étaient vaincus par la parole, là Philippe arrivait pour soumettre par les armes. (...) Si l'on demandait à qui que ce soit ce qui le plus souvent a permis à Philippe de réaliser ce qu'il a accompli, tout le monde dirait : son armée, ses dons, la corruption des hommes politiques. Or des forces armées, je n'étais ni maître, ni chef ; aussi la responsabilité de ce qui a été en ce domaine ne me concerne pas. Eh bien ! pour ce qui est de se laisser corrompre par l'argent ou d'y résister, j'ai triomphé de Philippe. Qui veut acheter, est vainqueur de qui reçoit, quand vraiment ce dernier est acheté ; de même, qui refuse de recevoir [et de se laisser corrompre] est vainqueur de qui veut acheter. Aussi, en ce qui me concerne, mon pays n'a pas subi de défaite. », *Cour.*, 244 et 247 (trad. G. Mathieu).

<sup>1595</sup> « c'est évidemment parce que tu cédaï à la vérité... », *ibid.*, 273 (*id.*).

<sup>1596</sup> « Et moi, je n'ai même pas été vaincu par les calculs de Philippe (tant s'en faut !) ni par ses préparatifs, mais les généraux des alliés et leurs forces l'ont été par le sort. », *ibid.*, 300 (*id.*).



les deux adversaires, Démosthène et Philippe, les unissant au sein d'une même proposition, créant ainsi l'illusion d'un affrontement sur un champ de bataille commun ; les deux *kôla* sont comme des fleurets qui se croisent, le premier se rapportant à Démosthène de façon encore discrète, par le biais d'un passif où l'orateur occupe la position de l'agent sous-entendu, le second à Philippe. Ce *sfumato*, cet effacement des frontières entre la réalité et le domaine de la métaphore se trouve renforcé par un autre chiasme qui embrasse cette fois tout le passage<sup>1597</sup> : les deux champs s'entremêlent, brouillant ainsi la perception de l'auditeur.

Démosthène assume donc pour le moment une sorte de position de fausse modestie, en se contentant d'évoquer sa victoire en négatif, comme le confirme la tournure : Οὐδαμοῦ πώποθ' (...) ἡττηθεὶς ἀπὴλθον.

Ensuite, la métaphore militaire subit un glissement, accompagné d'une gradation. D'une part, Démosthène n'envisage plus une victoire oratoire, mais une victoire sur la corruption des hommes politiques (τῷ διδόναι καὶ διαφθεῖρειν τοὺς ἐπὶ τῶν πραγμάτων ; τῷ διαφθορῆναι χρήμασιν ἢ μὴ), la seconde arme de Philippe dans sa conquête de la Grèce. Cette nouvelle victoire implique la défaite d'Eschine, que son adversaire ne cesse d'accuser de corruption : Eschine a partie liée avec la défaite, qu'elle soit réelle ou métaphorique, et même s'en réjouit, selon le persiflage situé en ouverture du passage, destiné précisément à installer d'emblée l'équation Eschine/défaite<sup>1598</sup>. Par opposition, Démosthène se taille une statue à sa gloire. D'autre part, en effet, ce déplacement permet cette fois à ce dernier d'affronter Philippe directement, en personne, et non plus par ambassadeurs interposés ; de ce point de vue, l'orateur avance deux très fortes affirmations, qui proclament, tel un cri de victoire, Καὶ μὴν τῷ διαφθορῆναι χρήμασιν ἢ μὴ κεκράτηκα Φίλιππον et ὥστε ἀήττητος ἢ πόλις τὸ κατ' ἐμέ, ce qui donne la pleine mesure de l'audace de la métaphore filée qui nourrit tout le passage. Démosthène, à présent, apparaît en pleine lumière, en position de sujet, et, comme enhardi par son propre raisonnement, n'hésite plus à employer à son propos des verbes actifs signifiant « vaincre » : il donne à κρατῶ son sens fort de vaincre militairement parlant<sup>1599</sup>, comme le montre, juste après, par un nouvel effet de gradation, la répétition de νικῶ, qui vient préciser l'acception du premier verbe, extrêmement courant en dehors de tout contexte militaire. Une nouvelle fois, Démosthène joue donc sur un effet de syllepse, entre le sens faible et figuré de κρατῶ et son sens fort militaire, qui crée la

<sup>1597</sup> Ce chiasme est relevé par Usher, 1993, p. 253-4, *ad loc.* : défaite militaire (τὴν ἡτταν), métaphore militaire (ἡττηθεὶς), métaphore militaire (κρατηθεῖεν (...) τῷ λόγῳ), défaite militaire (τοῖς ὅπλοις (...) κατεστρέφετο).

<sup>1598</sup> (...) τὴν ἡτταν, εἰ ταύτη γαυριᾶς ἐφ' ἧ στένειν σ', ὃ κατάρατε, προσήκεν... (« (...) la défaite (puisque tu t'enorgueilliss d'elle, alors que tu devrais en gémir, maudit)... »), Démosthène, *Cour.*, 244 (trad. G. Mathieu).

<sup>1599</sup> Cf. Yunis, 2001, p. 247, *ad loc.* : « metaphorical, as are νενίκηκε in the simile and ἀήττητος in the conclusion ».

métaphore<sup>1600</sup>. Evidemment, par une rhétorique subtile, Démosthène joue de l’ambiguïté, qu’il entretient à dessein dans l’esprit de ses auditeurs : en dépit des explications qu’il donne pour circonscrire sa « victoire », soit au domaine de la parole, soit au terrain de la corruption, en dépit de ses affirmations répétées selon lesquelles il n’exerçait aucune responsabilité militaire, en dépit du souci de bien distinguer la mission de l’orateur de celle du stratège<sup>1601</sup>, il n’empêche, la métaphore, en représentant la victoire de Démosthène sur Philippe, distille l’idée ou le rêve d’une victoire d’Athènes sur Philippe<sup>1602</sup>. L’emploi systématique du parfait pour les trois verbes renforce cette impression d’une victoire qui a bien eu lieu, et dont jouit la cité.

Or c’est bien de cela qu’il était question, de la défaite de Chéronée, et le propos paraît d’autant plus frappant que c’est la première et la seule fois du discours que Démosthène l’évoque directement, en employant le mot « défaite » (τὴν ἡτταν), au lieu de se contenter

<sup>1600</sup> Pour κρατῶ, cf. LSJ, s.v. κρατέω, I, II, et III, l’occurrence qui nous occupe étant rangée en II, 4. Le sens militaire de « vaincre » se trouve en particulier chez Thucydide, qui précise alors le plus souvent en ajoutant μάχη : cf. Betant II, 1847, p. 77, s.v. κρατεῖν, et notamment le relevé du point b), avec l’accusatif, comme dans notre passage ; cf. encore LSJ, s.v. κρατέω, II, 4, qui cite Thucydide, VI, II, 5. Cf. encore Eschine, *Amb.*, 30 : (...) κρατοῦντες τῷ πολέμῳ Πελοπόννησον... (« après l’avoir vaincu... », trad. V. Martin et G. de Budé). La présence du sens courant figuré dans notre passage s’explique donc par cette absence du substantif qui vient normalement situer le verbe sur le champ de bataille. C’est νικῶ qui joue ici ce rôle, parce qu’il s’emploie beaucoup plus souvent seul à propos de victoires militaires : cf. LSJ, s.v. νικάω, et surtout Betant II, 1847, p. 165, s.v. νικάν.

<sup>1601</sup> Ταῦτ’ οὖν ἀπαιτεῖς παρ’ ἐμοῦ, καὶ οὐκ αἰσχύνει τὸν αὐτὸν εἰς τε μαλακίαν σκόππων καὶ τῆς τοῦ Φιλίππου δυνάμεως ἀξιῶν ἔν’ ὄντα κρείττω γενέσθαι καὶ ταῦτα τοῖς λόγοις ; Τίνος γὰρ ἄλλου κύριος ἦν ἐγώ ; Οὐ γὰρ τῆς γ’ ἐκάστου ψυχῆς, οὐδὲ τῆς τύχης τῶν παραταξαμένων, οὐδὲ τῆς στρατηγίας ἧς ἔμ’ ἀπαιτεῖς εὐθύνας· οὕτω σκαιὸς εἶ. (...) Οὐκοῦν τῶν μὲν δυνάμεων οὔτε κύριος οὔθ’ ἡγεμὼν ἦν ἐγώ, ὥστε οὐδ’ ὁ λόγος τῶν κατὰ ταῦτα πραχθέντων πρὸς ἐμέ. (« C’est de cela que tu me réclames des comptes ; n’as-tu pas honte de railler pour sa mollesse le même homme dont tu exiges qu’à lui seul il ait triomphé de la puissance de Philippe, et encore par la parole ? Car de quoi d’autre disposais-je, moi ? Non pas certes du moral de chacun, ni du destin des combattants, ni de la conduite de l’armée, dont tu exiges que je rende compte, sot que tu es. (...) Or des forces armées, je n’étais ni maître, ni chef ; aussi la responsabilité de ce qui a été en ce domaine ne me concerne pas. »), Démosthène, *Cour.*, 245 et 247 (trad. G. Mathieu). Le rôle de l’orateur est rappelé *ibid.*, 246 : anticiper l’avenir et pousser à l’action, c’est-à-dire le rôle du conseiller décrit *ibid.*, 189-93. Notre image ajoute trois déterminations complémentaires qui s’entendent par opposition au portrait que Démosthène présente d’Eschine : savoir faire triompher par son éloquence l’avis utile à la cité, l’amour de la patrie et l’incorruptibilité. La métaphore de la victoire sur la corruption peut de ce point de vue renvoyer au portrait de l’orateur idéal brossé par Périclès, et qui comprend en effet les mêmes éléments que chez Démosthène : ce doit être un homme « qui, je crois, n’est inférieur à personne pour juger ce qu’il faut et le faire comprendre, qui de plus est patriote, et ne cède pas à l’argent. » ((...) ὅς οὐδενὸς ἥσσω οἶομαι εἶναι γινῶναι τε τὰ δέοντα καὶ ἐρμηνεύσαι ταῦτα, φιλόπολις τε καὶ χρημάτων κρείσσω.), Thucydide, II, LX, 5 (trad. J. de Romilly). Le parallèle est suggéré par Westermann, 1868, p. 138, *ad loc.*, à propos de νενίκηκε.

<sup>1602</sup> À ce titre, il convient de comparer l’expression de notre passage (Καὶ μὴν τῷ διαφθορήναι χρήμασιν ἢ μὴ κεκρότηκα Φίλιππον), avec celles de Démosthène, *Cour.*, 65, et surtout 193, puisque c’est la plus proche : (...) ὡς ἐκρότησε Φίλιππος... et Μὴ δὴ τοῦθ’ ὡς ἀδίκημα ἐμὸν θῆς, εἰ κρατήσαι συνέβη Φίλιππῳ τῇ μάχῃ (« (...) quand Philippe eut remporté la victoire... » et « Ne porte donc pas comme faute à mon compte que Philippe soit arrivé à gagner la bataille ; », trad. G. Mathieu ; nous soulignons) : le verbe est le même, mais Philippe passe de sujet à complément d’objet direct, de vainqueur à vaincu, en même temps que la précision τῇ μάχῃ disparaît. Le parallélisme des formules se trouve en outre renforcé par la disposition syntaxique, Philippe venant après le verbe. Bref, si Démosthène est tout à fait clair sur la nature des deux victoires, la formulation quasi identique évoque à l’esprit de l’auditeur/lecteur, sinon la victoire, du moins une victoire d’Athènes – et plus seulement du seul Démosthène – sur Philippe.

d'euphémismes ou d'allusions qui, pour être claires, n'en demeurent pas moins indirectes<sup>1603</sup>. De ce point de vue, le bouclage rhétorique est remarquable : dans une symétrie parfaite, à ce mot répond à la fin du passage l'adjectif ἀήττητος<sup>1604</sup>. Nous retrouvons par conséquent notre ambiguïté entre les sphères du métaphorisé et du métaphorisant, qui s'interpénètrent : la cité est certes ἀήττητος (...) τὸ κατ' ἐμὲ, mais le mot renvoie à la (vraie) défaite de Chéronée évoquée en commençant. Et l'écho s'avère d'autant plus recherché par l'orateur et perceptible pour l'auditeur que τὴν ἦτταν a été employé pour la première fois et que Démosthène évite en général tous les mots de cette racine lorsqu'il évoque Chéronée, de même que le couple νίκη/νικᾶν<sup>1605</sup>. Or ici, en tout, nous en avons trois d'un coup (τὴν ἦτταν ; ἡττηθεὶς ; ἀήττητος), qu'il faut ajouter aux deux occurrences de νικᾶν, dont nous comprenons rétrospectivement la force et presque la violence à cet endroit dans la bouche de Démosthène. Par conséquent, cette concentration de termes dont Démosthène cherche à ne pas user dans le reste du discours manifeste l'extrême puissance que revêt sa métaphore.

Cette dernière s'insère ainsi dans une stratégie rhétorique habile qui présente un véritable tour de force : Démosthène répond à l'accusation d'Eschine selon laquelle sa politique est cause de la défaite non seulement en clamant qu'il ne dirigeait pas les opérations militaires mais les tractations diplomatiques – que son domaine n'était pas celui des armes mais des mots –, c'est-à-dire en dégageant sa responsabilité, en se dissociant totalement de la « défaite », qu'il rejette sur Eschine, mais encore en se mettant en scène comme doublement victorieux, sur le champ oratoire et sur le terrain de la corruption<sup>1606</sup> – où Eschine se trouve de nouveau associé à la défaite, le tout en ayant recours au vocabulaire de la victoire/défaite militaire qu'il tait prudemment le reste du temps. Il s'agit de rappeler le moins possible la défaite militaire à ses juges et même, en l'occurrence, de transformer sous leurs yeux par un tour de magie rhétorique cette défaite en victoire, à tout le moins partielle, puisque les faits

<sup>1603</sup> Cf. Wankel, 1976b, p. 911, *ad* § 193, s.v. εἰ κρατῆσαι συνέβη Φιλίππῳ τῇ μάχῃ ; Yunis, 2001, p. 244, *ad loc.*, et p. 215, *ad* § 193, s.v. εἰ κρατῆσαι συνέβη Φιλίππῳ τῇ μάχῃ, où l'auteur se trompe en renvoyant à *Cour.*, 300 (Οὐδέ γ' ἡττήθηγ ἐγὼ...), comme à une seconde référence propre et explicite à la défaite, car il s'agit d'une autre métaphore dans le genre de celle que porte le même verbe dans notre passage. Wankel, 1976b, p. 1073, *ad loc.*, fait remarquer que τὴν ἦτταν constitue toujours une manière d'éviter « le mot Chéronée, qui porte malheur » (« das ominöse Wort Chaironeia »), à la différence de Lycurgue dans le *Contre Léocrate* !

<sup>1604</sup> Comme le remarquaient déjà Donnelly, 1941, p. 314, et Wankel, 1976b, p. 1087, *ad loc.*

<sup>1605</sup> « In der Kranzrede wird aber nicht nur der Schlachtort nie erwähnt, sondern auch sowohl νίκη/νικᾶν wie ἦττα/ἡττᾶσθαι für Chaironeia im allgemeinen gemieden. », Wankel, 1976b, p. 911, *ad* § 193, s.v. εἰ κρατῆσαι συνέβη Φιλίππῳ τῇ μάχῃ.

<sup>1606</sup> Sur cet élément spécifique de la victoire morale de Démosthène et, à sa suite, d'Athènes, cf. Todd, 2009, p. 173-4, avec n. 49, p. 174.

demeurent<sup>1607</sup>. Le passage déploie enfin une grandeur toute tragique<sup>1608</sup>, et presque épique, Démosthène se campant seul face à Philippe<sup>1609</sup>, à ces armées d’ambassadeurs, de soldats, de millions – et de mercenaires<sup>1610</sup> : nous sommes dans l’apologie aux deux sens du terme !

Ce seul motif audacieux de Démosthène campé en orateur victorieux face à Philippe dans une guerre diplomatico-oratoire qui se déroule à côté des opérations militaires qui, quant à elles, ont abouti à la défaite, reparaît de façon encore plus explicite un peu plus loin (5), filant ainsi l’image : laissant de côté le motif de la corruption, Démosthène se focalise sur cet aspect – le plus original – tout à sa gloire et à son honneur, alors qu’il entre dans l’épilogue du discours, afin de fixer cette image imposante dans l’esprit de ses juges et de ses lecteurs. De ce point de vue nous observons une gradation dans le propos : cette métaphore vient en conclusion d’une autre métaphore militaire, et notre orateur, embrassant une perspective plus vaste que les mots, se présente en véritable rival de Philippe pour ce qui est des « calculs » (τοις λογισμοις), c’est-à-dire de la stratégie, et des « préparatifs » (ταις παρασκευαις) à la guerre. Tout se passe donc comme si les plans de Philippe avaient été déjoués par Démosthène, la conclusion logique d’un tel constat résidant dans la victoire d’Athènes. C’est en ce sens que la rhétorique déployée s’avère extrêmement habile.

La phrase mettant en œuvre la métaphore se présente ainsi comme une antithèse entre ce champ de bataille oratoire et le champ de bataille militaire, dont les éléments correspondent terme à terme : Démosthène se place dans son domaine sur le même plan que les stratèges qui, pour leur part, ont été vaincus par Philippe, ou plutôt, « par le sort » (τῆ τύχῃ), puisqu’il n’est plus là question du roi. L’évocation du sort ou du destin renforce la tonalité tragique de

---

<sup>1607</sup> Cf. Usher, 1993, p. 254, *ad* § 244 (« Thus Dem.’s diplomatic victory appears to counterbalance the military defeat at Chaeronea... »), ainsi que la remarque de Donnelly, 1941, p. 314, *ad* § 247, s.v. ἀήττητος (« One might have expected, “Therefore I was unconquered”, but D. says “the city” »).

<sup>1608</sup> Avec les verbes γαυριάω et στένω, le passage commence sur un ton nettement poétique et tragique pour évoquer les valeurs monstrueusement renversées d’Eschine, soulignant ainsi le thème du μισόπολις ; pour γαυριάω, cf. LSJ, s.v., Wankel, 1976b, p. 1074, et Yunis, 2001, p. 244, *ad loc.*, H. Wankel précisant que c’est la seule occurrence du verbe à l’actif en prose classique, et qu’il s’emploie à propos de la joie causée par une victoire militaire ; pour στένω, cf. LSJ, s.v., Wankel, 1976b, p. 1074, *ad loc.* et p. 997, *ad* § 217, s.v. λυπούμενος καὶ στένων καὶ δυσμεναίων, et Yunis, 2001, p. 244, *ad loc.*, et p. 231, *ad* § 217, s.v. λυπούμενος καὶ στένων καὶ δυσμεναίων. De la même manière, ἀήττητος constitue un mot assez rare, dont Wankel, 1976b, p. 1087, *ad loc.*, fait remarquer qu’il n’est utilisé par les orateurs que dans le style grandiloquent du panégyrique, en renvoyant à Démosthène, *Eloge funèbre* (LX), 22 ; Lysias, *Discours olympique* (XXXIII), 7 ; et Isocrate, *Archidamos* (VI), 9 ; cf. LSJ, s.v., 1. Enfin, Usher, 1993, p. 255, *ad loc.*, souligne le « pathos » que la métaphore κεκράτηκα Φίλιππον « confère à tout le passage ».

<sup>1609</sup> (...) τὸν αὐτὸν (...) τῆς τοῦ Φιλίππου δυνάμεως ἀξιῶν ἐν’ ὄντι κρείττω γενέσθαι καὶ ταῦτα τοῖς λόγοις ; Τίνος γὰρ ἄλλου κύριος ἦν ἐγὼ ; (« (...) le même homme dont tu exiges qu’à lui seul il ait triomphé de la puissance de Philippe, et encore par la parole ? Car de quoi d’autre disposais-je, moi ? »), Démosthène, *Cour.*, 245 (trad. G. Mathieu ; nous soulignons).

<sup>1610</sup> Cf. ci-dessous, p. 409 *sq.*

l'image précédente<sup>1611</sup>, en magnifiant le passé récent de la guerre contre Philippe qui se trouve ainsi hissée à un niveau épique<sup>1612</sup>. Surtout, une nouvelle fois, cette distorsion permet de rendre la défaite acceptable, voire de l'escamoter et de renverser la situation : l'intervention du « sort » permet de dégager non seulement la responsabilité des Athéniens, Démosthène ménageant ainsi la susceptibilité de ses auditeurs, mais encore et surtout la sienne et celle de sa politique. Cela va même encore plus loin, puisque le rôle de Démosthène s'en trouve magnifié et que nous en restons à la proclamation – ronflante et orgueilleuse<sup>1613</sup> – de la défaite de Philippe devant lui<sup>1614</sup> !

Ce sont donc les stratèges des alliés, en particulier des Thébains, qui exerçaient le commandement en chef, ainsi que leurs troupes, qui furent vaincus : Démosthène reprend l'idée de la cité invaincue, en évitant soigneusement de mentionner le sort des troupes athéniennes... De plus, cette brève métaphore permet de constater le lien entre le thème métaphorique de la victoire de Démosthène et le thème de la fortune comme responsable des événements. Les deux sont complémentaires : Démosthène ne peut clamer le succès de sa politique qu'en se défaussant de la responsabilité de son issue.

L'occurrence centrale complète le tableau en évoquant dans un contraste discret le second volet du diptyque : la « défaite » d'Eschine lors des séances de l'Assemblée, en raison de la justesse des raisonnements de Démosthène. Cette métaphore est encerclée par les deux autres, comme pour mieux signifier la défaite du personnage. La métaphore se trouve revivifiée par une personnification de la vérité, présentée comme l'agent de la victoire, personnification de la vérité qui est courante au demeurant chez les auteurs classiques, et tout

---

<sup>1611</sup> Sur le rôle dévolu au sort, qui permet de dédouaner Démosthène de l'issue des événements, cf. Démosthène, *Cour.*, 189, 192-5, 303 et 306 ; cf. encore Cawkwell, 1978a, p. 130, avec n. 39 ; Wankel, 1976b, p. 976-7, 1106-7, 1174, et surtout 909-10, respectivement *ad* Démosthène, *Cour.*, 212, s.v. τὸν καιρόν, οὐκ ἐμέ φησιν αἴτιον γεγενῆσθαι, 252, s.v. ἀφ' ὧν περὶ τῆς τύχης διελέχθη, 270, s.v. Βούλομαι δὲ τῶν ἰδίων ἀπαλλαγεῖς..., et 192, s.v. τὸ μὲν γὰρ πέρας, ὡς ἂν ὁ δαίμων βουληθῆ, πάντων γίγνεται ; Todd, 2009, p. 165, n. 17, et p. 169-71, qui étudie les parallèles avec le *Contre Diondas* d'Hypéride. Sur la tonalité tragique du discours, cf. Yunis, 2000, et Todd, 2009, p. 173 ; cf. aussi notre chapitre I. « Les images de la nature », notamment la conclusion.

<sup>1612</sup> Pour le sens spécifique de la dimension épique dans le *Sur la couronne*, lié au thème de la victoire paradoxale, cf. *ibid.*

<sup>1613</sup> Cf. la parenthèse πολλοῦ γε καὶ δεῖ, qui résonne juste après le nom de Philippe comme un sarcasme à l'endroit du vaincu, à la manière des héros homériques, et l'affirmation du moi, avec ἐγὼ qui s'oppose à Philippe de part et d'autre de l'objet de la lutte – les « calculs » –, la disposition des mots mimant ainsi le combat entre les deux adversaires. *Vae victis* !

<sup>1614</sup> Nous remarquerons en outre que l'orateur n'évoque que les stratèges et les troupes des alliés, c'est-à-dire des Thébains, qui exerçaient en effet le commandement des opérations terrestres : il oublie fort à propos de mentionner les Athéniens... Les Athéniens condamnèrent à mort et exécutèrent leur stratège Lysiclès, rendu responsable de la défaite militaire. Sur le thème de la victoire paradoxale développé par Démosthène, cf. la conclusion du chapitre I. « Les images de la nature ».

particulièrement chez les orateurs : elle est attestée depuis Antiphon jusqu'à Aristote<sup>1615</sup>. Elle se trouve renforcée, selon H. Wankel, par le fait qu'elle met en présence un terme concret (un homme, ici Eschine) et un terme abstrait (la vérité)<sup>1616</sup>.

<sup>1615</sup> Cf. LSJ, s.v. ἡσάομαι, I, 4, qui cite, outre notre passage : Xénophon, *Helléniques*, V, IV, 31 (Ὁ δὲ τότε μὲν πρὸς ταῦτα οὐδὲν εἶπεν, ἀλλ' ἠττηθεὶς τοῦ δικαίου ἀπήλθεν. : « Archidamos, sur le moment, ne répondit pas, et, vaincu par la justesse du raisonnement, il se retira ; », trad. J. Hatzfeld), et Démosthène, *I Aristog.*, 75 ((...) ὅταν τὸ δίκαιον καὶ τὸ συμφέρον ἠττάται τοῦ φθόνου... : « lorsque la justice et l'intérêt sont vaincus par la haine... », trad. G. Mathieu). Cf. Wankel, 1976b, p. 1180, *ad loc.*, et p. 1101, *ad* § 250, s.v. οὐχ ὁ τὸν δῆμον..., οὐχ ὁ τοὺς... δικαστάς, οὐχ ὁ τὴν ἀλήθειαν... βεβαιούσαν ;, qui ajoute Démosthène, *Amb.*, 81 et 208 (ἢ γὰρ ἀλήθεια καὶ τὰ πεπραγμέν' αὐτὰ βοᾷ. et Ὅτι τάληθές ἰσχυρόν, καὶ τοῦναντίον ἀσθενές τὸ συνειδέναι πεπρακόσιν αὐτοῖς τὰ πράγματα. : « la vérité et les faits sont assez criants. » et « C'est que la vérité est puissante et, inversement, sans force la conscience qu'ils ont d'avoir trafiqué de la situation. », trad. G. Mathieu) ; Andocide, *Myst.* (I), 30 ((...) τὴν εἰς ἐμὲ διαβολὴν (...) κρείττω τῆς ἀληθείας ἠγήσεσθε. : « (...) que la calomnie (...) eût à vos yeux plus de force que la vérité. », trad. G. Dalmeida) ; Dinarque, *Dém.* (I), 53-4 (Εἴτ' οὐ δεινόν, ὃ Ἀθηναῖοι, εἰ ὅτι μὲν εἰς ἀνὴρ ἔφησε Πιστίας Ἀρεοπαγίτης ὢν ἀδικεῖν με, καταψευδόμενος κάμου καὶ τῆς βουλῆς, ἰσχυσεν ἂν τὸ ψεῦδος τῆς ἀληθείας μᾶλλον (...)· (...) νῦν τὰ νόμιμα τάκειθεν καὶ τὰ δίκαια καὶ τάληθῆ ἀσθενέστερα γενήσεται τῶν Δημοσθένους λόγων, καὶ ἰσχύσει μᾶλλον τῆς ἀληθείας ἢ παρὰ τούτου ῥηθησομένη κατὰ τοῦ συνεδρίου διαβολή... : « N'est-ce pas scandaleux, Athéniens ? L'accusation d'un seul Aéropagite, Pistias, accusation calomnieuse à mon égard et à l'égard de l'Aréopage, aurait pu faire prévaloir le mensonge sur la vérité (...) ; (...) voilà que les principes en honneur en ce lieu, la justice, la vérité, pèsent moins que les discours de Démosthène, que sur la vérité prévaudront les calomnies qu'il va formuler contre le conseil... », trad. L. Dors-Méary) ; Eschine, *Tim.* (I), 84 et 90 (« ἴσμεν, ὦ Πύρρανδρε, ὅτι οὐ δεῖ γελᾶν τούτων ἐναντίον· ἀλλ' οὕτως ἰσχυρόν ἐστιν ἢ ἀλήθεια ὥστε πάντων ἐπικρατεῖ τῶν ἀνθρωπίνων λογισμῶν. » et (...) ὁ δὲ κρινόμενος καταμεμαρτυρημένος ὑπὸ τοῦ ἑαυτοῦ βίου καὶ τῆς ἀληθείας... : « “Nous savons, en effet, sur Pyrrhandre, qu'il n'est pas décent de rire devant les membres de l'Aréopage, mais il n'y a de raisonnement au monde qui résiste à la force de la vérité.” » et « (...) et si l'accusé, que sa vie et les faits condamnent... », trad. V. Martin et G. de Budé), et *Ctés.* (III), 60 et 207 ((...) ἐὰν αὐτὸς ὁ τῆς ἀληθείας λογισμὸς ἐγκαταλαμβάνῃ τὸν Δημοσθένην... et (...) φάσκων τοὺς μὲν ὀλιγαρχικοὺς ὑπ' αὐτῆς τῆς ἀληθείας διηριθμημένους ἦκειν πρὸς τὸ τοῦ κατηγοροῦ βῆμα, τοὺς δὲ δημοτικοὺς πρὸς τὸ τοῦ φεύγοντος. : « (...) si la seule récapitulation des faits tels qu'ils se sont passés convainc Démosthène... » et « (...) déclarant que les partisans de l'oligarchie, distingués par la vérité même, sont venus se ranger près de la tribune de l'accusateur, et les démocrates près de celle de l'accusé. », *id.*) ; Antiphon, *Sur le meurtre d'Hérode* (V), 41 ((...) ἀλλ' ἀναγκαζόμενος ὑπὸ τοῦ ἀληθοῦς... : « (...) mais il obéissait à la force de la vérité... », trad. L. Gernet) ; Aristote, *Physique*, I, 5, 188 b29-30 ((...) ὥσπερ ὑπ' αὐτῆς τῆς ἀληθείας ἀναγκασθέντες. : « (...) comme si la vérité elle-même les y forçait. », trad. H. Carteron) ; *Métaphysique*, A, 3, 984 a30-31 et b9-10 ((...) ὥσπερ ἠττηθέντες ὑπὸ ταύτης τῆς ζητήσεως... et (...) πάλιν ὑπ' αὐτῆς τῆς ἀληθείας (...) ἀναγκαζόμενοι... : « (...) ont succombé en quelque sorte sous la question qu'ils avaient soulevée... » et « (...) contraints de nouveau (...) par la vérité elle-même... », trad. J. Tricot) ; *Parties des animaux*, I, 1, 642 a18-19 ((...) ἀγόμενος ὑπ' αὐτῆς τῆς ἀληθείας... : « (...) entraîné par la force de la vérité... », trad. P. Louis). Plusieurs remarques s'imposent. Deux types d'expressions reviennent, au-delà des variantes : soit l'idée, de loin majoritaire, d'être vaincu ou contraint par la vérité, c'est-à-dire, de manière plus générale, l'idée qu'un raisonnement ou un fait s'impose (Xénophon, *Helléniques*, V, IV, 31 ; Démosthène, *I Aristog.*, 75 ; *Amb.*, 81 et 208 ; Andocide, *Myst.* (I), 30 ; Dinarque, *Dém.* (I), 53-4 ; Eschine, *Tim.* (I), 84 ; Antiphon, *Sur le meurtre d'Hérode* (V), 41 ; Aristote, *Physique*, I, 5, 188 b29-30 ; *Métaphysique*, A, 3, 984 a30-31 et 984 b9-10 ; *Parties des animaux*, I, 1, 642 a18-19) ; soit celle d'être condamné par la vérité, simple variante de la précédente focalisée, en contexte judiciaire, sur les conséquences de la victoire de cette vérité (Eschine, *Tim.* (I), 90, et *Ctés.* (III), 60 et 207). Toutes ces expressions sont donc courantes – Eschine en met une dans la bouche du peuple lors d'une séance de l'Assemblée (*Tim.* (I), 84) –, voire stéréotypées, notamment chez les orateurs, mais l'image demeure sensible, comme tend à le prouver la précaution prise par Aristote d'adoucir deux de ces métaphores par ὥσπερ – dont la première avec ἠττώμαι (*Physique*, I, 5, 188 b29-30, et *Métaphysique*, A, 3, 984 a30-31). Dans tous les cas, les métaphores proviennent en effet de la personnification. Enfin, Démosthène apprécie particulièrement ce genre d'images par personnification du mot ἀλήθεια : en plus des passages cités, Eschine rapporte un de ses propos devant le tribunal qui y a encore recours (*Ctés.* (III), 207). Néanmoins, ce genre de métaphores n'apparaît pas spécifique à Démosthène, puisqu'Eschine les emploie tout autant (la remarque de Weidner, 1878, p. 91, *ad* Eschine, *Ctés.* (III), 60, indiquant que αὐτῆς τῆς ἀληθείας constitue « peut-être une allusion ironique à une expression favorite de Démosthène » (« vielleicht ironische

Ainsi, la force de cette métaphore filée provient des développements que lui donne Démosthène, qui permettent de réactiver le plein sens militaire des termes<sup>1617</sup>. Nous avons vu, en effet, que ἡττώμαι, κρατῶ ou νικῶ à propos de discours constituent en elles-mêmes des expressions lexicalisées<sup>1618</sup>. De même, le schéma général de la seconde image de Démosthène – la guerre contre la corruption – n'est pas original, parce que nous le retrouvons notamment chez Lysias et chez Platon, mais à chaque fois avec le verbe ἡττώμαι<sup>1619</sup>. Par conséquent,

---

Anspielung auf einem Lieblingsausdruck des Demosthenes ») repose sur un texte fautif ; cf. Wankel, 1976b, p. 1101, *ad* § 250, s.v. οὐχ ὁ τὸν δῆμον..., οὐχ ὁ τοὺς... δικαστάς, οὐχ ὁ τὴν ἀλήθειαν... βεβαιοῦσαν ; (« sehr geläufig ist die Personifizierung von ἀλήθεια, ἀληθές in Wendungen mit ἡττάσθαι u.ä. »). Notre passage est à rapprocher plus particulièrement de Xénophon, *Helléniques*, V, IV, 31, qui déploie le même schème métaphorique, à ceci près que τοῦ δικαίου remplace τῆς ἀληθείας : dans les deux cas, un personnage est « vaincu » (ἡττάσθαι) par la justesse d'un argumentaire, et nous retrouvons la même structure, avec le mélange abstrait/concret ; cf. aussi Démosthène, *I Aristog.*, 75, et Aristote *Métaphysique*, A, 3, 984 a30-31, pour ἡττάσθαι ; ainsi que Démosthène, *Amb.*, 208 (ισχυρόν) ; Andocide, *Myst.* (I), 30 (κρείττω) ; Dinarque, *Dém.* (I), 53-4 (ἰσχυρεν, ἀσθενέστερα, ἰσχύσει) ; et Eschine, *Tim.* (I), 84 (ισχυρόν, ἐπικρατεῖ ; pour ce dernier verbe, cf. les occurrences de Démosthène étudiées dans le corps de texte avec le verbe κρατῶ), où nous reconnaissons la même image, avec des termes différents. Cf. *supra*, p. 379, n. 1579, les expressions figurées de la victoire d'une opinion ou d'un argument devant le tribunal ou l'Assemblée, auxquelles ces métaphores se rattachent.

<sup>1616</sup> Wankel, 1976b, p. 1180, *ad loc.* D'une manière générale, Usher, 1993, p. 264, *ad loc.*, note qu'il s'agit d'une « forceful expression ».

<sup>1617</sup> Nous trouvons un procédé analogue, quoique beaucoup plus circonscrit, chez Eschine, *Tim.* (I), 64 : Ὡς δὲ παρήει ἐπὶ τὸ βῆμα τὸ ὑμέτερον ὁ Ἡγήσανδρος, ὅτε καὶ προσπολέμει Ἀριστοφῶντι τῷ Ἄζηνιει, (...) καὶ ἐκλογισάμενος ὅστις ὦν πρὸς οὐσινὰς ἐπολέμει, εὐ ἐβουλεύσατο (...) ἡσυχίαν ἔσχεν... Ἐνταῦθα δὴ τὴν καλὴν ταύτην νίκην νενικηκῶς ὁ Ἡγήσανδρος ἀκονίτι, εἶχε παρ' ἑαυτῷ Τίμαρχον τουτονί. (...) ἢ τίς τοῖς τούτων κώμοις καὶ μάχαις περιτυχὼν οὐκ ἠχθέσθη ὑπὲρ τῆς πόλεως ; (« Aussi lorsque Pittalacos eut vu Hégésandre paraître à la tribune de votre Assemblée lors de sa polémique contre Aristophon, du dème d'Azénia, (...) et, supputant ce qu'il était pour s'en prendre à de tels adversaires, il adopta une sage résolution, (...) et se tint coi désormais... Dès lors Hégésandre triomphant sans combat resta en possession de notre Timarque. (...) Qui, voyant leurs désordres et leurs rixes, n'en a conçu du chagrin pour notre ville ? », trad. V. Martin et G. de Budé). La métaphore est filée et, partant, l'image guerrière ravivée, d'une part grâce à la multiplication des termes qui appartiennent au champ lexical de la guerre (προσπολέμει, ἐπόλεμει, νίκην νενικηκῶς, μάχαις), d'autre part du fait de l'utilisation d'une autre métaphore, empruntée à la palestre (ἀκονίτι), qui produit une sorte de syllepse métaphorique sur l'expression νίκην νενικηκῶς, dès lors au croisement des deux registres d'images.

<sup>1618</sup> Voir ci-dessus, p. 379, avec les n. 1579 et 1580 ; cf. plus spécialement dans cette dernière, Aristophane, *Guêpes*, 523 et 539 (τῷ λόγῳ κρατήση et ἡττηθῶ λέγων), qui rappellent les expressions de Démosthène, *IV Phil.*, 2 (κρατοῦμεν (...) τῷ λόγῳ), et de *Cour.*, 244 (κρατηθεῖεν (...) τῷ λόγῳ).

<sup>1619</sup> Platon, *Le Politique*, 305 b 8 - c 2 (cité *supra*, p. 379, n. 1578) ; Lysias, *Contre Ergoclès* (XXVIII), 9 (Ὅρω δ' αὐτοὺς διὰ τὴν πρῶην ἐκκλησίαν οὐκέτι φειδομένους τῶν χρημάτων, ἀλλ' ὠνούμενους τὰς αὐτῶν ψυχὰς καὶ παρὰ τῶν λεγόντων καὶ παρὰ τῶν ἐχθρῶν καὶ παρὰ τῶν πρυτάνεων, καὶ πολλοὺς Ἀθηναίων ἀργυρίῳ διαφθείροντας. Ὑπὲρ ὧν ὑμῖν ἄξιόν ἐστιν ἀπολογήσασθαι παρὰ τούτου νῦν δίκην λαβοῦσι, καὶ πᾶσιν ἀνθρώποις ἐπιδείξει ὅτι οὐκ ἔστι τοσαῦτα χρήματα, ὧν ὑμεῖς ἡττήσεσθε ὥστε μὴ τιμωρεῖσθαι τοὺς ἀδικούντας. : « Quant à ses complices, je vois qu'à la suite de l'assemblée de l'autre jour, ils n'épargnent plus leur argent : ils veulent acheter leur salut aux orateurs, à leurs ennemis, aux prytanes, et corrompent une foule d'Athéniens. Ce sera vous justifier que de châtier aujourd'hui cet homme : vous devez montrer à tous qu'il n'est pas de somme, si considérable soit-elle, qui puisse vous faire succomber et vous empêcher de punir les coupables », trad. L. Gernet et M. Bizos). Le texte de Lysias est particulièrement intéressant, parce que, comme Démosthène, *Cour.*, 247, il comprend aussi une image du commerce pour dénoncer la corruption de ses adversaires. Ce parallèle avec Lysias est établi par Westermann, 1868, p. 138, *ad loc.*, pour qui χρημάτων ἡττάσθαι représente une « expression courante », et qui renvoie également à la formule inverse χρημάτων κρείσσων du discours de Périclès chez Thucydide, II, LX, 5 (texte cité *supra*, p. 385, n. 1601), ainsi qu'à

Démosthène remotive aussi sur ce point ce genre de formules en en proposant une variante expressive, puisqu'il utilise, contrairement aux habitudes linguistiques, le rôle opposé et positif avec le verbe νικᾶν<sup>1620</sup>. Dans tous les cas, l'image, longuement filée avec les deux passages où elle apparaît, frappe par son audace dans l'affirmation d'une victoire personnelle de Démosthène sur Philippe, dont l'éclat savamment entretenu en vient à disperser l'ombre jetée par la défaite des armées sur le terrain.

Les termes généraux évoquant la guerre sont à l'origine d'une dernière métaphore dans le *Sur la couronne* (7), qui s'appuie sur πόλεμος :

7. ἀλλὰ μισθώσας σαυτὸν τοῖς βαρυστόνοις ἐπικαλουμένοις ἐκείνοις ὑποκριταῖς, Σιμμύκα καὶ Σωκράτει, ἐτριταγωνίστεις, σῦκα καὶ βότρους καὶ ἐλάας συλλέγων ὥσπερ ὀπωρώνης ἐκ τῶν ἀλλοτριῶν χωρίων, πλείω λαμβάνων ἀπὸ τούτων ἢ τῶν ἀγώνων οὓς ὑμεῖς περὶ τῆς ψυχῆς ἠγωνίζεσθε· ἦν γὰρ ἄσπονδος καὶ ἀκήρυκτος ὑμῖν πρὸς τοὺς θεατὰς πόλεμος, ὑφ' ὧν πολλὰ τραύματ' εἰληφῶς εἰκότως τοὺς ἀπείρους τῶν τοιούτων κινδύνων ὡς δειλοὺς σκώπτεις.<sup>1621</sup>

Démosthène se moque d'Eschine, dont la métaphore met en évidence la carrière théâtrale ratée. La troupe où celui-ci jouait les troisièmes rôles, et lui-même en particulier, se faisaient conspuer par le public, rendu furieux par leur déplorable talent. L'image, se mettant au service de la satire, permet ainsi d'amplifier ces échecs, en présentant les broncas auxquelles les acteurs devaient faire face comme de véritables guerres<sup>1622</sup>.

En effet, Démosthène travaille la métaphore, en déployant tout d'abord un jeu de mot sur ἀγώνων et ἠγωνίζεσθε : la précision περὶ τῆς ψυχῆς, d'une ironie assassine, ainsi que

---

Démosthène, *Amb.*, 339, à tort, puisqu'il ne s'agit pas de corruption (cf. ci-dessus, p. 381). Cf. encore Démosthène, *Amb.*, 339, à propos d'Eschine : (...) ἐπὶ δωροδόκου καὶ πονηροῦ καὶ παντὸς ἥττονος λήμματος... ; cf. LSJ, ss.vv. ἥσων, II (Aristophane, *Plutus*, 363 (κέρδους) ; Démocrite, DK II 68 B 50 (p. 156 ; ὁ χρημάτων παντελῶς ἥσων οὐκ ἄν ποτε εἶη δίκαιος.) ; Théopompe, 115 F 124 Jacoby (*FGrH* II B 1, p. 565, l. 16-7 ; χρημάτων)), et κρείσων, III (outre le passage de Thucydide : Isocrate, *À Démonicos* (I), 19).

<sup>1620</sup> Cf. Usher, 1993, p. 255, *ad loc.*

<sup>1621</sup> « Tu t'es loué à ces acteurs surnommés les grands gémissieurs, Simyccas et Socratès ; tu jouais les troisièmes rôles, tu ramassais des figues, des raisins, des olives, comme un marchand de fruits dans le domaine d'autrui ; et tu y gagnais plus que dans les concours, où vous jouiez votre vie, car il y avait guerre implacable et sans trêve entre vous et les spectateurs qui t'ont infligé bien des blessures (c'est naturellement pour cela que tu railles, en les traitant de lâches, ceux qui n'ont pas connu cette sorte de dangers). », Démosthène, *Cour.*, 262 (trad. G. Mathieu).

<sup>1622</sup> Cf. *Amb.*, 337. Sur les piètres talents d'acteur d'Eschine selon Démosthène, en lien avec la critique de sa pratique oratoire, cf. *Cour.*, 127, 267, 307 et 313 ; Démosthène se focalise en particulier sur la voix d'Eschine : *ibid.*, 23, 259, 280, 285, 287, 291 et 313 ; *Amb.*, 216 et 337-40. Cf. aussi la métaphore exprimée par le verbe τραγωδεῖν, *ibid.*, 189, et *Cour.*, 13. Cf. les commentaires à Démosthène, *Cour.*, 262, de Wankel, 1976b, p. 1152-6 ; Usher, 1993, p. 261 ; Yunis, 2001, p. 257. Cf. aussi les références que nous donnons ci-dessus, chapitre I. « Les images de la nature », p. 207, n. 840.



le mot πόλεμος qui arrive peu après, indiquent un effet de syllepse sur ces deux termes, qui s'entendent non seulement dans leur sens courant appliqué au théâtre (« concours », « concourir »)<sup>1623</sup>, mais encore dans leur acception militaire<sup>1624</sup>. L'orateur file ensuite la métaphore avec les mots τραύματα, κινδύνων et δειλοῦς, qui évoquent les blessures<sup>1625</sup>, les dangers de la guerre<sup>1626</sup> et la lâcheté au combat<sup>1627</sup>, tout en apportant des représentations concrètes qui renforcent la vivacité de l'image. De même, l'adjectif ἄπειρος s'emploie tout particulièrement à propos de l'inexpérience en matière militaire<sup>1628</sup>.

Le passage n'est pas exempt de grandiloquence, avec les expressions περὶ τῆς ψυχῆς ἠγωνίζεσθε et ἄσπονδος καὶ ἀκήρυκτος (...) πόλεμος, où l'on notera l'assonance en [a] à l'initiale des deux adjectifs, prolongée un peu plus loin par ἀπείρους. Ἀκήρυκτος constitue un terme technique du langage diplomatico-militaire<sup>1629</sup>, tandis que ἄσποδος est un mot rare et poétique<sup>1630</sup>. Nous noterons enfin, avec H. Wankel, la gradation de ἀγών à πόλεμος<sup>1631</sup>, qui sous-tend tout le passage. Or ce langage s'applique à une situation ridicule, voire comique : dans cette guerre terrible, Eschine, en nouveau héros homérique, subit les implacables attaques de ses spectateurs, à coup de projectiles et de sifflets<sup>1632</sup> ! La métaphore développe par conséquent un ton héroï-comique prononcé, et sert ainsi à ridiculiser Eschine. Plus

<sup>1623</sup> Voir respectivement, LSJ, ss.vv., II, et A, I, 3.

<sup>1624</sup> *Ibid.*, respectivement, III, et A, I, 2. Ce jeu de mots, cette syllepse sont notés par la plupart des commentateurs : Weil, 1883, p. 542 ; Goodwin, 1901, p. 185 ; Donnelly, 1941, p. 319 ; Wankel, 1976b, p. 1155.

<sup>1625</sup> Voir par exemple, avec une expression fort proche de celle de Démosthène, Xénophon, *Helléniques*, IV, III, 20 (Agésilas, (...) πολλὰ τραύματα ἔχων...); cf. encore *id.*, *Mémorables*, III, IV, 1 ((...) τραύματα ὑπὸ τῶν πολεμίων τσοσάυτα ἔχων..., « se plaint Nikomachidès, qui a exercé les fonctions de lochage et de taxiarque »).

<sup>1626</sup> Cf. entre autres, Thucydide, II, LXXI, 2 : (...) τὸν κίνδυνον τῆς μάχης....

<sup>1627</sup> Cf. Homère, *Iliade*, XIII, 278.

<sup>1628</sup> Voir notamment, avec le même complément du nom que dans notre texte, Isocrate, *Panegyrique* (IV), 150 (Πῶς γὰρ ἐν τοῖς ἐκείνων [sc. τῶν Περσῶν] ἐπιτηδεύμασιν ἐγγενέσθαι δύναται ἂν ἡ στρατηγὸς δεινὸς ἢ στρατιώτης ἀγαθός, ὧν τὸ μὲν πλείστον ἐστὶν ὄχλος ἄτακτος καὶ κινδύνων ἄπειρος, πρὸς μὲν τὸν πόλεμον ἐκλελυμένος... : « Comment pourrait-il exister soit un général habile, soit un soldat courageux avec les habitudes de ces gens [i.e. les Perses] dont la majorité forme une foule sans discipline ni expérience des dangers, amollie devant la guerre... », trad. G. Mathieu et E. Brémond), et Ctésias, 688 F 1b, 7 Jacoby (*FGrH* III C 1, p. 421, l. 15-6) (des indigènes sont soumis par Ninus, roi des Assyriens, διὰ τὸ τῶν ἐν τοῖς πολέμοις κινδύνων ἀπείρως ἔχειν). Cf. encore Thucydide, I, CXXI, 3 (les Lacédémoniens sont (...) χρονίων πολέμων καὶ διαποντίων ἄπειροι..., « (...) ils ne connaissent pas les guerres qui durent et se passent outre-mer... », trad. J. de Romilly).

<sup>1629</sup> Cf. LSJ, s.v. I, 1 ; le terme n'est pas très fréquent (quatre autres occurrences à l'époque classique relevées pour ce sens-là par LSJ, *ibid.* : Hérodote, V, 81 ; Xénophon, *Anabase*, III, III, 5 ; Platon, *Lois*, 626 a4 ; Eschine, *Amb.* (II), 37 (et non 33), auxquelles il faut ajouter, *ibid.*, 80).

<sup>1630</sup> Cf. LSJ, s.v. II, 2. Voir surtout Eschyle, *Agamemnon*, 1235 ((...) ἄσπονδὸν τ' Ἄρη / (...)) : « (...) guerre sans trêve. », trad. P. Mazon ; cf. encore Euripide, *Electre*, 905, mais il ne s'agit plus de la guerre. La coordination entre les deux termes revient chez Eschine, *Amb.* (II), 80, dans le même ordre, comme le note Wankel, 1976b, p. 1156, *ad loc.*

<sup>1631</sup> Wankel, 1976b, p. 1155, *ad loc.*

<sup>1632</sup> (...) ὅτε μὲν τὰ Θυέστου καὶ τῶν ἐπὶ Τροίᾳ κάκ' ἠγωνίζετο, ἐξεβάλλετ' αὐτὸν καὶ ἐξεσουρίττετ' ἐκ τῶν θεάτρων καὶ μόνον οὐ καταλεύεθ' οὕτως ὥστε τελευτώντα τοῦ τριταγωνιστεῖν ἀποστήναι... (« (...) l'ayant chassé des théâtres par vos projectiles et vos sifflets quand il jouait les malheurs de Thyeste et des héros de la guerre de Troie, ayant failli le lapider au point qu'il finit par renoncer à son métier de troisième acteur... ») Démosthène, *Amb.*, 337 (trad. G. Mathieu). Nous remarquons l'emploi de ἀγωνίζεσθαι.

précisément, l'accusation de lâcheté prêtée à ce dernier fait bien entendu référence à celle qu'il ne cesse de porter contre Démosthène, qu'il accuse de désertion lors de la bataille de Chéronée<sup>1633</sup> : or, la situation comique à laquelle elle se rapporte permet de la désamorcer en lui faisant perdre toute crédibilité<sup>1634</sup>.

Démosthène propose donc là une image originale, d'autant qu'il est le seul à utiliser les adjectifs ἄσπονδος et ἀκήρυκτος – et a fortiori l'expression complète ἄσπονδος καὶ ἀκήρυκτος πόλεμος – de façon métaphorique<sup>1635</sup>. Cette métaphore de la guerre lui permet de lancer une attaque virulente contre la *persona* de son adversaire et contre l'une de ses accusations phares : il s'agit d'une image de combat, dans tous les sens du terme ! Enfin, le souci de répondre à l'accusation de désertion lancée par Eschine donne aussi tout son poids à la métaphore de la guerre étudiée précédemment qui, elle, présentait le volet positif de l'affaire, la défense de Démosthène : celui-ci, loin d'avoir déserté, a mené sa guerre jusqu'au bout, jusqu'à la victoire.

8. Πότερ' οὖν οἴεσθε τούτων ἕκαστον μισεῖν καὶ πολεμεῖν αὐτῷ διὰ τὴν εἰσφορὰν ταύτην ;<sup>1636</sup>

9. (...) οὔτε τῶν εἰσπραχθέντων οὐδεὶς ἐκείνῳ πολεμεῖ.<sup>1637</sup>

10. « (...) Ὅτι ἐκείνῳ πολεμῶ, διὰ τοῦτό μ' ἀναιρήσετε ; »<sup>1638</sup>

11. Ἔστιν οὖν οὕτω τις ἀνθρώπων ἀνόητος ἢ κακοδαίμων, ὥσθ' ἵνα λαμβάνῃ μὲν Φιλοκράτης, ἀδοξῆ δ' αὐτὸς καὶ κινδυνεύῃ, ἐξὸν αὐτῷ μετὰ τῶν μηδὲν ἡδικοτότων ἐξετάζεσθαι, τούτοις μὲν πολεμεῖν, πρὸς δ' ἐκείνον ἐλθὼν κρῖνεσθαι βούλεται ;<sup>1639</sup>

12. ὑπὲρ οὗ καὶ τότε καὶ νῦν καὶ ἀεὶ ὁμολογῶ καὶ πολεμεῖν καὶ διαφέρεσθαι τουτοισί.<sup>1640</sup>

<sup>1633</sup> Eschine, *Ctés.* (III), 148, 152, 155, 159, 175-6, 181, 187, 244, 253. Les références à la seule lâcheté de Démosthène sont plus nombreuses encore, cf. la liste de Mathieu, 1946, p. 20, n. 4. Sur l'accusation de désertion, cf. les mises au point de Wankel, 1976b, p. 1078-9, et Yunis, 2001, p. 245, *ad* § 245, s.v. εἷς τε μαλακίαν σκώπτων.

<sup>1634</sup> Cf. Weil, 1883, p. 542 ; Donnelly, 1941, p. 319 ; Wankel, 1976b, p. 1156 ; et Yunis, 2001, p. 257, *ad loc.*

<sup>1635</sup> Cf. Wankel, 1976b, p. 1156, *ad loc.*

<sup>1636</sup> « Si Androtion est en butte à la haine et à l'hostilité de tous ces citoyens, croyez-vous que ce soit pour de pareilles perceptions ? », *Andr.*, 61 (trad. O. Navarre et P. Orsini).

<sup>1637</sup> « et aucun des citoyens qu'il a contraints à payer n'est en guerre avec lui. », *ibid.*, 63 (*id.*).

<sup>1638</sup> « (...) Est-ce pour vous une raison de me supprimer, que nous soyons sur le pied de guerre ? » », *Mid.*, 29 (trad. J. Humbert).

<sup>1639</sup> « Existe-t-il un homme assez sot ou assez misérable pour faire que Philocrate touche et que lui-même soit déshonoré et coure des dangers et, pouvant être rangé lui-même parmi les innocents, pour vouloir faire la guerre à ceux-ci et passer en jugement en se plaçant aux côtés de Philocrate ? », *Amb.*, 115 (trad. G. Mathieu).

13. (...) ἐμὲ δ' οὐχ ἑώρα τὸν ῥήτορ' ᾧ ἐπολέμει...<sup>1641</sup>

Les occurrences suivantes (8 à 13), reprennent une métaphore courante depuis les Tragiques, où πολεμέω s'emploie à propos de procès, de différends, de haines personnelles, en particulier, chez les orateurs, dans l'arène politique<sup>1642</sup>. L'image se rencontre ainsi chez les orateurs, mais Démosthène est celui qui l'emploie le plus souvent<sup>1643</sup>.

Elle désigne tantôt l'hostilité entre les citoyens et un homme politique – Androtion (7 et 8) ou Eschine (10)<sup>1644</sup> –, tantôt la rivalité entre des orateurs, c'est-à-dire entre Démosthène et tel ou tel de ses adversaires, tour à tour Midias (9), ses collègues d'ambassade, dont Eschine (11), et enfin Aristogiton (12). Dans tous les cas, Démosthène se retrouve dans le même camp que les citoyens athéniens.

Le caractère très courant de la métaphore transparait dans le fait que notre auteur l'emploie depuis le plaidoyer de jeunesse *Contre Androtion* jusqu'au *Contre Aristogiton I*, le

---

<sup>1640</sup> « Contre cela, je reconnais qu'alors et maintenant et toujours j'ai fait la guerre et ai été en désaccord avec eux. », *Cour.*, 31 (*id.*).

<sup>1641</sup> « mais moi, il ne me voyait pas, moi, l'orateur avec qui il était en guerre... », *I Aristog.*, 38 (*id.*).

<sup>1642</sup> Cf. LSJ, s.v. I, 3, à compléter par Wyse, 1967, p. 199, *ad* Isée, I, 15, s.v. πολεμῶν, et par Wankel, 1976a, p. 267-8, *ad* Démosthène, *Cour.*, 31, s.v. ὑπὲρ οὗ καὶ τότε κτλ. : Sophocle, *Œdipe à Colone*, 191 ; Euripide, *Ion*, 1386 ; Xénophon, *Cyropédie*, I, III, 11 ; *Helléniques*, II, III, 48 ; Isée, I, 15, et IX, 37 (avec l'adjectif πολέμιος) ; Lysias, XXXII, 22 ; Isocrate, *Sur l'Échange* (XV), 136 ; Eschine, *Tim.* (I), 64 (texte cité *supra*, p. 400, n. 1617), et *Ctés.* (III), 82 (avec le composé προσπολεμέω) ; [Démosthène], *Contre Théocrinès* (LVIII), 44. Cf. encore Antiphon, V, 86 (adjectif πολέμιος, dans une métaphore filée avec σύμμαχος) et 93 (τῷ δὲ ξυνειδότι τοῦτο αὐτὸ πρῶτον πολέμιόν ἐστιν· (« mais la conscience du coupable est son premier ennemi »), trad. L. Gernet) ; là encore, l'image est ravivée parce que le mot est précédé d'une autre métaphore militaire, dans le même paragraphe, avec συναγωνίζεσθαι : la justice combat aux côtés de l'innocent ; sur la métaphore des camarades de combat, cf. ci-dessous, p. 499 *sq.* Wankel, 1976a, p. 268, *ad* Démosthène, *Cour.*, 31, s.v. ὑπὲρ οὗ καὶ τότε κτλ., exagère sans doute lorsqu'il prétend que cette métaphore est « rare chez les autres orateurs » (« selten bei den übrigen Rednern ») que Démosthène. Sur le registre de cette métaphore, cf. MacDowell, 1990, p. 249, *ad* Démosthène, *Mid.*, 29, s.v. τοῦτω πολεμῶ, selon qui elle n'appartient pas à la langue familière, contrairement à l'affirmation de Weil, 1883, p. 126, *ad loc.*, suivi par J. Humbert, *in* Humbert et Gernet, 1959, p. 29, n. 1. Cette image appartient simplement au registre courant. Sur ce point, cf. encore Isocrate, *Sur l'échange* (XV), 142, qui place la métaphore dans la bouche d'un ami anonyme qui s'adresse à lui : (...) οὗ ταῖς πονηρίαις, ἀλλὰ ταῖς εὐπραγίαις πολεμοῦσιν... (« (...) ils font la guerre, non au crime, mais au succès... », trad. G. Mathieu) ; la métaphore est soutenue par le fait qu'elle est filée, avec un peu plus loin : (...) τοῖς μὲν ἀδικοῦσιν συναγωνίζονται... (« (...) ils se font les alliés des gens injustes... », *id.*). Elle est aussi employée par Platon le comique, *Périalgès*, fr. 115 Kassel/Austin (*PCG* VII, p. 480) = 107 Kock (*CAF* I, p. 630) (ὅς πρῶτα μὲν Κλέωνι πόλεμον ἤράμην : « moi qui fut le premier à entreprendre une guerre contre Cléon » ; il est question ici de l'invective comique).

<sup>1643</sup> Il faut ajouter à nos occurrences : Démosthène, *Prologues*, XX [XXI], 3 : Ἐγὼ δὲ βούλομαι τοὺς ἐχθροὺς ὑμᾶς ἀμυνομένους ὀφθῆναι πρότερον ἢ τοὺς πολίτας κρῖνοντας· οὐ γὰρ ἡμῖν αὐτοῖς πολεμεῖν μᾶλλον ἢ κείνοις ἐσμὲν δίκαιοι. (« Pour moi, je veux qu'on vous voie repousser les ennemis avant de juger les citoyens : nous n'avons pas raison de nous faire la guerre à nous-mêmes plutôt qu'à eux. », trad. R. Clavaud).

<sup>1644</sup> Nous pouvons rattacher à cette catégorie plus générale l'occurrence des *Prologues* de la n. précédente, dans laquelle la métaphore est rendue plus vive du fait de l'évocation de la guerre extérieure (contre la Macédoine et contre des pirates), qui, non contente de remotiver le sens fort de πολεμεῖν, confère à l'image un caractère paradoxal : au lieu de combattre les ennemis extérieurs, les Athéniens font la guerre (πολεμεῖν) à l'intérieur, contre eux-mêmes, en s'attaquant devant les tribunaux (κρῖνοντας) – où l'on retrouve en arrière-plan un jeu de mots analogue à celui que nous venons de voir, entre l'ἀγών judiciaire et l'ἀγών militaire.

dernier, et qu'il n'hésite pas à la placer dans la bouche de Midias s'adressant aux juges (9). Démosthène ne manifeste donc là aucune originalité particulière<sup>1645</sup>.

Démosthène emploie ensuite des verbes plus spécifiques :

14. (...) ἂν δέ τι φλαύρον, ὃ μηδεὶς ἂν βούλοιο τῶν ἄλλων, πρῶτος ἀνέστηκεν εὐθέως καὶ δημηγορεῖ, ἐπεμβαίνων τῷ καιρῷ...<sup>1646</sup>

Dans le *Contre Midias* (14) il a recours à ἐπιβαίνω, « marcher sur », « monter sur », suivi du génitif<sup>1647</sup>, dans un « trope énergique »<sup>1648</sup> qui représente Midias profitant des occasions apportées par les mauvaises nouvelles pour tenir au peuple des propos désagréables : il s'empare de ces occasions, il « met le pied sur » elles, imitant le geste orgueilleux des vainqueurs qui foulent aux pieds leurs victimes<sup>1649</sup>. Or c'est bien l'orgueil de Midias, en effet, que Démosthène entend dénoncer par cet épisode<sup>1650</sup>. Le ton élevé (σεμνός) de la métaphore renforce cette impression<sup>1651</sup>.

Le verbe ἐπιβαίνω apparaît en effet, habituellement, dans des images chez Homère, chez Pindare et chez les Tragiques pour exprimer l'entrée dans un état, dans un sentiment ou dans la gloire<sup>1652</sup>. Or elle ne s'inscrit pas dans ce cadre-là chez Démosthène. Cette métaphore possède par conséquent une tonalité poétique et semble originale, tous éléments qui lui confèrent une grande expressivité.

<sup>1645</sup> Cf. n. précédente, l'image des *Prologues*.

<sup>1646</sup> « Au contraire, apporte-t-on une nouvelle que personne – sauf lui – ne voudrait entendre ? Midias est le premier à se lever : il saute sur l'occasion... », *Mid.*, 203 (trad. J. Humbert).

<sup>1647</sup> Cf. respectivement, LSJ, s.v., A, I, 1 et 2.

<sup>1648</sup> Weil, 1883, p. 198, *ad loc.*

<sup>1649</sup> Nous appuyons notre interprétation sur le rapprochement que suggère Weil, 1883, p. 198, *ad loc.*, avec Sophocle, *Electre*, 455-6 : (...) / καὶ παῖδ' Ὀρέστην ἕξ ὑπερέρας χειρὸς / ἐχθροῖσιν αὐτοῦ ζῶντ' ἐπεμβῆναι ποδί, / (...) (« (...) et faire qu'Oreste, son fils, nous revienne bien vivant, et, au sortir d'un combat triomphant, mette enfin son talon sur le corps de ses adversaires... », trad. P. Mazon).

<sup>1650</sup> Τοιαῦτα ὑβρίζων... (« Telles sont ses paroles outrageantes... »), Démosthène, *Mid.*, 204 (trad. J. Humbert).

<sup>1651</sup> Démosthène moque ainsi la σεμνότης d'Eschine, à la fois dans son attitude et dans son style oratoire ; il associe ce trait de caractère à des opinions anti-démocratiques. Cf. Démosthène, *Amb.*, 314 ; cf. encore Gotteland, 2006, p. 597-8, qui montre que Démosthène dénonce la « duplicité » d'Eschine en relisant en termes d'affection (σεμνότης) la sobriété (σωφροσύνη) de la gestuelle oratoire affichée par ce dernier (cf. Eschine, *Tim.*, 25-6, et *Ctés.*, 2 ; Démosthène, *Amb.*, 251-2 et 255). Or, de la duplicité à la trahison, il n'y a qu'un pas ! Sur la trahison d'Eschine, cf. ci-dessous, p. 409 *sq.*, nos développements sur la métaphore du mercenaire.

<sup>1652</sup> Cf. LSJ, s.v., A, I, 4 (Homère et Tragiques), et II, 1 (Pindare). Cf. Homère, *Iliade*, II, 234 (κακῶν), et VIII, 285 (ἐὐκλείης) ; *Odyssée*, XXII, 424 (ἀναιδείης), et XXIII, 13 (σαοφροσύνης) et 52 (ἐὐφροσύνης) ; Sophocle, *Œdipe à Colone*, 189 (εὐσεβίας ; partie chorale), et *Philoctète*, 1463 (δόξης ; anapeste) ; Pindare, *Néméennes*, III, 20 (ἀνορέας).

15. Αἰ μὲν τοίνυν ἄλλαι δυνάμεις ἐπεικῶς εἰσιν αὐτάρκεις, ἢ δὲ τοῦ λέγειν, ἂν τὰ παρ' ὑμῶν τῶν ἀκουόντων ἀντισητῆ, διακόπεται.<sup>1653</sup>

16. (...) καὶ διὰ τοὺς πολλοὺς τουτωνὶ καὶ τοὺς ἀνθισταμένους τοῖς ὑμετέροις βουλήμασιν ὑμεῖς ἐστὲ σῶοι καὶ ἔμμισθοι...<sup>1654</sup>

Enfin, deux métaphores (14 et 15) reposent sur le verbe ἀνθίστημι, qui signifie, à l'actif et au moyen/passif « se dresser contre », « s'opposer à » dans un contexte de guerre<sup>1655</sup>.

Elles s'inscrivent dans le même schéma : Démosthène exhorte par son image les Athéniens à « faire la guerre », à s'opposer à l'éloquence trompeuse d'Eschine, parce qu'il l'a vendue au service de Philippe, l'ennemi<sup>1656</sup>, ou plus généralement aux plans échafaudés par lui-même et par tous les traîtres vendus auxquels il se trouve assimilé pour soumettre leur patrie au roi de Macédoine (ὑμεῖς ἐστὲ σῶοι καὶ ἔμμισθοι)<sup>1657</sup>. Ainsi, les thèmes de la trahison et des vendus reviennent dans les deux cas, en visant Eschine. Dans le *Sur l'ambassade*, le trope est filé par διακόπτω, « enfoncer, couper » les lignes ennemies, employé au passif<sup>1658</sup>. Les Athéniens apparaissent donc comme un pôle de résistance sur lequel vient se briser l'attaque oratoire d'Eschine ou les machinations antipatriotiques des traîtres dont il fait partie et, derrière lui, l'attaque de Philippe, qui est le général de ces soldats d'un genre particulier : la métaphore militaire engage en dernière analyse à la lutte contre ce dernier ; le combat oratoire à l'Assemblée, auquel Démosthène fait allusion, appelle le combat militaire, d'autant que cette image intervient dans une position stratégique du *Sur l'ambassade*, à la fin du discours.

Démosthène élabore là une image assez expressive, parce que ἀνθίστημι demeure rare dans des emplois métaphoriques<sup>1659</sup>. Il est possible de la rapprocher en dernière analyse de la

---

<sup>1653</sup> « C'est que les autres calamités ont une action suffisante par elles-mêmes ; mais la faculté de la parole, si elle se heurte à votre opposition à vous, auditeurs, se trouve entravée. », Démosthène, *Amb.*, 340 (trad. G. Mathieu).

<sup>1654</sup> « et c'est grâce à la majorité des citoyens ici présents, grâce à ceux qui s'opposent à vos plans, que, vous, vous êtes saufs et salariés ; », *Cour.*, 49 (*id.*).

<sup>1655</sup> LSJ, s.v.

<sup>1656</sup> Démosthène, *Amb.*, 339 et 341.

<sup>1657</sup> Cf. encore (...) ὑμῖν, Αἰσχίνῃ, τοῖς προδιδοῦσι καὶ μισθαροῦσι... (« (...) Eschine, (...) à vous, les traîtres soudoyés... »), Démosthène, *Cour.*, 49 (trad. G. Mathieu). Démosthène vient d'évoquer quelques-uns de ces personnages, *ibid.*, 48. Dans l'occurrence de ce discours, ce sont bien les Athéniens qui s'opposent : il faut supprimer le καὶ devant τοὺς ἀνθισταμένους ; cf. Wankel, 1976b, p. 345-6, et Yunis, 2001, *ad loc.* ; cf. encore le texte de Dilts I, 2002, p. 228.

<sup>1658</sup> Cf. LSJ, s.v.

<sup>1659</sup> Cf. Xénophon, *Banquet*, V, 1, avec une métaphore de la palestre (« Σὺ δὲ δὴ, ὦ Κριτόβουλε, εἰς τὸν περὶ τοῦ κάλλους ἀγῶνα πρὸς Σωκράτην οὐκ ἀνθίστασαι ; » : « Alors, et toi, Critobule, tu n'engages pas la lutte avec Socrate pour le concours de beauté ? »). Thucydide, V, IV, 6, et XXXIII, 4, emploie le verbe avec τὸ πρᾶγμα pour sujet afin de désigner un échec diplomatique ; cf. LSJ, s.v. II, 2, où se trouve rangé aussi notre passage de Démosthène, *Amb.*, 340.

métaphore du poste, parce qu'un autre passage du *Sur la couronne* sollicite pour exprimer cette dernière le verbe ἀντιπάτω, dont la signification se rapproche de celle de ἀνθίστημι<sup>1660</sup>.

Ainsi, dans l'ensemble, ce groupe de métaphores affiche une cohérence certaine : il met surtout en scène une véritable guerre de la parole qui se livre devant l'Assemblée ou les tribunaux entre d'un côté les Athéniens et Démosthène, et de l'autre les adversaires de ce dernier, en particulier Eschine. Cette guerre oratoire permet de mettre en avant le rôle du bon orateur qui défend les intérêts du peuple, en célébrant son patriotisme et son courage. La notion athénienne du courage, qui accorde une grande importance à la délibération<sup>1661</sup>, favorise le glissement métaphorique du champ militaire au champ oratoire ; inversement, elle donne d'autant plus de force à cet usage politique de l'image militaire.

Dans les discours rattachés à des conflits extérieurs, en particulier celui contre Philippe, apparaît la détermination supplémentaire de la corruption, qui fait le lien entre les traîtres, dont bien sûr Eschine, et la puissance étrangère, c'est-à-dire, en dehors de l'occurrence de la harangue *Pour la liberté des Rhodiens*, le roi de Macédoine. Dans tous les cas, nous constatons que la métaphore de la guerre possède une efficacité redoutable, parce qu'elle permet à Démosthène, nouveau Karl Schmidt, de tracer une frontière entre amis et ennemis derrière laquelle il rejette ses adversaires, tandis que lui-même se place aux côtés du peuple. Cette machine de guerre rhétorique n'atteint sa pleine mesure qu'avec le conflit contre la Macédoine, puisque désormais Démosthène peut ranger des adversaires privés dans le camp des ennemis extérieurs de la cité, selon un schéma déjà expérimenté dans la harangue de jeunesse.

Même si Démosthène en fait un usage très expressif, ces images en elles-mêmes ne sont pas originales : elle s'inscrivent dans une assimilation courante entre la parole et le combat que nous trouvons aussi bien chez Aristophane que chez Platon<sup>1662</sup>. L'originalité de chaque auteur réside alors dans les variations personnelles qu'il propose de ce schéma

---

<sup>1660</sup> Cf. *Cour.*, 236 ; cf. *infra*, p. 625 sq.

<sup>1661</sup> Balot, 2014.

<sup>1662</sup> Cf. respectivement : Taillardat, 1965, p. 339-41, d'une part ; Berg, 2009 (1904), p. 159-68, *passim* (p. 159, en introduction : « Plato is especially fond of employing them [*sc.* the metaphors of war] in application to the sphere of dialectical discussion »), et Louis, 1945, p. 57-61. Nous ne comprenons donc pas la position de Brock, 2013, p. 161-2, selon qui la métaphore de « la guerre personnelle (*polemein*) » (« personal warfare (*polemein*) ») est l'un des « deux nouveaux types d'images militaires » (« two new kinds of military imagery ») qui apparaissent au IV<sup>ème</sup> siècle : cf. les occurrences, ci-dessus, p. 394, n. 1642. De plus, l'auteur restreint le sens de cette image aux affaires intérieures (Brock, 2013, p. 162-3) ; néanmoins, si l'on prend en compte la totalité des formes métaphoriques, et pas seulement *polemein*, nous avons vu que ce n'est pas le cas.

métaphorique. Or de ce point de vue, Démosthène se distingue des autres orateurs, et sa verve le place au niveau d'Aristophane et de Platon.

## 2) Le bouclier

Démosthène emploie souvent la métaphore du bouclier ou de la défense, avec le moyen προβάλλεσθαι, « tenir devant soi pour se protéger »<sup>1663</sup>.

1. Νῦν δ', οἶμαι, τούτου προδέβληται Πολύευκτος, Τιμοκράτης, Εὐκτήμων ὁ κονιορτός.<sup>1664</sup>

L'occurrence du *Contre Midias* revêt un sens négatif : Midias (τούτου) se sert de ses complices Polyeucte, Timocrate et Euctémon comme de boucliers humains derrière lesquels il s'abrite. Ceux-ci apparaissent comme sujets, le verbe signifiant dès lors « protéger », « couvrir » avec son corps ou plus probablement avec son bouclier<sup>1665</sup>, dans une acception militaire<sup>1666</sup>. L'image se trouve renforcée du fait de son insertion dans une métaphore filée : Démosthène a évoqué juste avant les « remparts » que constituent pour Midias sa scélératesse et sa violence, et il s'apprête à qualifier les trois larrons de μισθοφόροι, c'est-à-dire à les présenter comme une garde de mercenaires. Avec notre métaphore, nous voyons par conséquent très concrètement Midias s'abriter derrière cette garde, qui lui fait un rempart durant le procès<sup>1667</sup>.

Dans les quatre autres passages, la métaphore du bouclier intervient dans le cadre de la guerre contre la Macédoine.

---

<sup>1663</sup> LSJ, s.v. προβάλλω, B, III, 1 (« hold before oneself so as to protect »). Démosthène emploie le verbe au propre, pour la lutte, donc pour la protection à l'aide des mains ou des bras, *I Phil.*, 40.

<sup>1664</sup> « Pour le moment, il a, je pense, pour le couvrir de leurs corps, Polyeucte, Timocrate et l'immonde Euctémon... », *Mid.*, 139 (trad. J. Humbert).

<sup>1665</sup> LSJ, s.v., B, III, 1 (« stand in front »). Cf. Sandys, 1933, p. 197, Goodwin, 1906, p. 81, et MacDowell, 1990, p. 356, *ad loc.*

<sup>1666</sup> Cf. Xénophon, *Anabase*, IV, II, 21 : « Εὐρύλοχος δὲ Λουσιεὺς [Ἀρκὰς] προσέδραμεν αὐτῷ ὀπίτης, καὶ πρὸ ἀμφοῖν προβεβλημένος ἀπεχώρει » (« Euryloque de Lousi, hoplite, accourut à son secours ; avec un seul bouclier tendu pour deux il se replia avec lui en arrière... », trad. P. Masqueray).

<sup>1667</sup> C'est en effet de cela qu'il est question, de témoins à décharge ou de συνήγοροι ; cf. scholie n° 483 Dilts (II, p. 223), et MacDowell, 1990, p. 356, *ad loc.* (« D. evidently expects one or more of these men to speak in support of Meidias. »).

2. εἰ δ' ἕτερος, τὰ ὄπλα ἐν ταῖς χερσὶν ἔχων καὶ δύναμιν πολλὴν περὶ αὐτὸν, τοῦνομα μὲν τῆς εἰρήνης ὑμῖν προβάλλει, τοῖς δ' ἔργοις αὐτὸς τοῖς τοῦ πολέμου χρῆται, τί λοιπὸν ἄλλο πλὴν ἀμύνεσθαι ;<sup>1668</sup>

L'occurrence de la *Troisième Philippique* fait intervenir un usage spécifique de l'image, qui s'applique à un prétexte que l'on met en avant pour dissimuler ses véritables intentions<sup>1669</sup>. Ici, Philippe, par ses discours, fait miroiter la paix aux Athéniens, alors que derrière ce bouclier verbal, sur le terrain, il fait la guerre. La métaphore du bouclier pointe donc dans deux directions : d'une part, la paix sert de caution à Philippe sur le plan diplomatique afin de se garder de toute accusation en intentions hostiles, désarmant ainsi ses adversaires ; dans le fait de se protéger, nous reconnaissons la finalité du bouclier. Or force est de constater que la stratégie fonctionne parfaitement sur les Athéniens, puisque Démosthène use de son image au seuil d'un développement destiné à démontrer à ses concitoyens qu'ils ne sont pas en paix, en dépit des apparences, mais bien en guerre avec Philippe<sup>1670</sup>... D'autre part, les professions de paix de ce dernier constituent autant de leurres derrière lesquels il cache ses véritables actes : une guerre qui ne dit pas son nom<sup>1671</sup>. La métaphore se trouve vivement mise en œuvre par Démosthène, au milieu d'un passage saturé par le vocabulaire militaire, qui n'en fait que mieux ressortir la duplicité de Philippe, justement grâce à l'image : la métaphore militaire veut montrer à l'auditoire que les paroles de paix cachent un geste de guerre<sup>1672</sup>. N'oublions pas, en effet, que Philippe « a les armes en main » (τὰ ὄπλα ἐν ταῖς χερσὶν ἔχων) : il tend son bouclier – une arme défensive – pour

---

<sup>1668</sup> « Mais si, au contraire, notre adversaire, qui a les armes en main et s'entoure de forces considérables, se couvre du mot de paix, tout en se livrant à des actes de guerre, que nous reste-t-il à faire que de nous défendre ? », Démosthène, *III Phil.*, 8 (trad. M. Croiset).

<sup>1669</sup> Cf. LSJ, s.v. προβάλλω, A, II, 3 ; Sandys, 1933, p. 197, *ad loc.*, qui rejette l'interprétation de Weil, 1912, p. 322, *ad loc.* (« il vous le jette en pâture, comme une amorce »), suivi par Rehdantz, 1886a, p. 96, *ad loc.* Cette dernière ne tient pas compte, en effet, de l'insertion de προβάλλω dans le réseau métaphorique du bouclier.

<sup>1670</sup> Démosthène, *III Phil.*, 6-20, voire jusqu'à 35 (le deuxième temps du texte tel que déterminé par Weil, 1912, p. 310-1, où Démosthène envisage l'hostilité de Philippe non plus seulement contre Athènes, mais contre toute la Grèce).

<sup>1671</sup> La métaphore occupe le premier membre d'une parataxe qui offre une variation sur le schéma courant du type λόγῳ μὲν / ἔργῳ δέ, « en paroles / mais dans les faits ».

<sup>1672</sup> Et de fait, le rapprochement avec le second membre du balancement, qui évoque pleinement les « actes de guerre » (τοῖς δ' ἔργοις αὐτὸς τοῖς τοῦ πολέμου χρῆται), renforce l'assimilation du premier à ceux-ci. Ainsi, dans notre passage, en raison de ce contexte et de la manière dont il en joue, Démosthène remotive peut-être une image lexicalisée. En effet, pour exprimer la même idée de mettre en avant des prétextes dans le discours, προβάλλω alterne non seulement avec le moyen προβάλλομαι (cf. LSJ, s.v. προβάλλω, B, III, 2, b), mais aussi avec προϊσταμαι : cf. *Paix*, 19 ; *Tim.*, 28 ; *Cour.*, 15 ; [Démosthène], *Contre Stéphanos II* (XLVI), 9 ; cf. LSJ, s.v. προϊστημι, A, II, 3. Weil, 1873, p. 207, *ad* Démosthène, *Paix*, 19, s.v. 5. Προσθησάμενοι, note à propos de ce verbe : « se couvrant de, prenant pour prétexte, équivaut à προβαλόμενοι, προφασιζόμενοι. »



mieux frapper ensuite de son glaive ! La force de cette image provient aussi de sa tonalité élevée, puisque nous ne la rencontrons que chez les Tragiques et chez Thucydide<sup>1673</sup>.

Les deux images suivantes, au contraire, revêtent une connotation positive.

3. Ἴνα τὴν ὅτ' ἄδωροδόκητος ὑπῆρχε προαίρεσιν αὐτοῦ τῆς πολιτείας ἀναμνησθέντες, ὡς προβεβλημένη καὶ ἄπιστος ἦν πρὸς τὸν Φίλιππον...<sup>1674</sup>

4. δεῖ δὲ τοὺς ἀγαθοὺς ἄνδρας ἐγχειρεῖν μὲν ἅπασιν ἀεὶ τοῖς καλοῖς, τὴν ἀγαθὴν προβαλλομένους ἐλπίδα, φέρειν δ' ἂν ὁ θεὸς διδῶ γενναίως.<sup>1675</sup>

Dans les premiers temps (3) Eschine se dresse devant Philippe comme un hoplite en garde devant l'ennemi, en se servant de sa ligne politique (τὴν (...) προαίρεσιν αὐτοῦ τῆς πολιτείας) comme d'un bouclier qu'il tient devant lui afin de parer l'attaque qu'il prévoit<sup>1676</sup>, la fonction de cette métaphore, en début de discours, étant de faire éclater le contraste avec la conduite ultérieure d'Eschine qui baisse les armes, corrompu par le roi de Macédoine (ὅτ' ἄδωροδόκητος ὑπῆρχε). La métaphore signifie donc « prendre ses précautions », « être vigilant »<sup>1677</sup>.

Ensuite, l'image apparaît dans le *Sur la Couronne* (4) : les Athéniens d'autrefois qui n'hésitaient pas à se porter au secours des plus faibles, tantôt les Thébains, tantôt les Lacédémoniens, décidaient toujours d'affronter le danger conformément à ce que leur dictait leur honneur<sup>1678</sup>, en ayant pour bouclier l'espoir de la victoire<sup>1679</sup>. Ce passage fait écho à une

---

<sup>1673</sup> Cf. LSJ, s.v. προβάλλω, A, II, 3, qui cite Sophocle, *Les Trachiniennes*, 810, et Euripide, *Hécube*, 825 – seules occurrences pour les Tragiques – et Thucydide, V, 16, et VI, 92, à compléter par les passages qui utilisent le verbe au moyen avec le même sens : *id.*, I, 37 et 73 ; II, 87 ; III, 63 ; cf. Bétant, II, p. 370-1, s.v. προβάλλεσθαι. Les deux occurrences de Thucydide citées par le LSJ, *loc. cit.*, sont au passif. Notre remarque ne concerne ainsi que l'actif. Le moyen, en effet, est plus usuel : cf. LSJ, s.v., B, III, 2, b. Les Tragiques emploient donc l'actif, comme Démosthène, ce qui fournit un argument de plus en faveur de la remotivation, pour le cas où l'image serait usée du temps de l'orateur.

<sup>1674</sup> « C'est afin que vous vous rappeliez combien son attitude politique, au temps où il n'était pas acheté, était en garde et en défiance à l'égard de Philippe... », Démosthène, *Amb.*, 27 (trad. G. Mathieu).

<sup>1675</sup> « mais les braves doivent toujours entreprendre toutes les belles actions en fixant leurs yeux sur l'espoir du succès et supporter avec grandeur d'âme tout ce que leur donne la divinité. », *Cour.*, 97 (*id.*).

<sup>1676</sup> Schaefer II, 1825, p. 443-4, et Dindorf V, 1849, p. 493, *ad* p. 349, l. 16, προβεβλημένη, qui citent le commentaire de Reiske (« Nam proprie προβεβλημένη non est cautus, sed is, qui sese undique munit et vallat, projecta ante se habet propugnacula, scutum, hastam, aggeres, moenia, alia instrumenta hostis arcendi. » ; les verbes « munit et vallat » semblent faire pencher la balance du côté des fortifications) ; Shiletto, 1874, p. 28 ; Weil, 1883, p. 253 ; Paulsen, 1999, p. 98, *ad loc.*

<sup>1677</sup> Cf. scholie 84 Dilts (II, p. 15) ; Harpocration, s.v. Προβαλλομένους, p. 219 Keaney = Suidas, s.v., (n° 2327 Adler IV, p. 198).

<sup>1678</sup> Démosthène, *Cour.*, 95-9.

<sup>1679</sup> Nous suivons ici l'interprétation majoritaire, reprise en particulier par les Modernes : Goodwin, 1901, p. 69 ; Usher, 1993, p. 203 ; Yunis, 2001, p. 165, *ad loc.* Cf. encore scholie 174 Dilts (II, p. 221 : ὥσπερ πρόβολον).

expression vive de Lycurgue qui, dans un véritable morceau d’oraison funèbre, fait l’éloge des soldats morts à la bataille de Chéronée. Outre le contexte élogieux, qui chez Démosthène prend la forme du modèle de conduite offert par les ancêtres, à savoir un topos de l’éloge funèbre, on retrouve en effet chez Lycurgue la mention des espérances (οὐκ ἐν τοῖς τείχεσι τὰς ἐλπίδας τῆς σωτηρίας ἔχοντες) :

Ἐκεῖνοι γὰρ τοῖς πολεμίοις ἀπήνησαν ἐπὶ τοῖς ὄροις τῆς Βοιωτίας ὑπὲρ τῆς τῶν Ἑλλήνων ἐλευθερίας μαχοῦμενοι, οὐκ ἐν τοῖς τείχεσι τὰς ἐλπίδας τῆς σωτηρίας ἔχοντες, οὐδὲ τὴν χώραν κακῶς ποιεῖν προέμενοι τοῖς ἐχθροῖς, ἀλλὰ τὴν μὲν αὐτῶν ἀνδρείαν ἀσφαλεστέρην φυλακὴν εἶναι νομίζοντες τῶν λιθίνων περιβόλων...<sup>1680</sup>

L’expression de Lycurgue sert de plus à amener la métaphore des remparts qui vient ensuite. Or, comme nous le verrons, le *Sur la couronne* offre trois autres métaphores qui se fondent sur le verbe προβάλλομαι, autour de la représentation des remparts<sup>1681</sup>.

Le *Contre Léocrate* a été prononcé en 331-330, tandis que le *Sur la couronne* l’a été en 330-329<sup>1682</sup>, et tous deux s’en prennent à un personnage accusé d’avoir trahi la cité dans le contexte de la guerre contre Philippe – et plus précisément de la défaite. Il n’est donc pas impossible que nous ayons là le signe de la mise en œuvre de stratégies rhétoriques communes, à la fois du point de vue des thèmes et des moyens d’expression.

Avec ces métaphores du bouclier, Démosthène offre des variations sur un schéma général de tonalité noble et poétique.

Par conséquent, Démosthène propose ici des métaphores expressives : dans le *Contre Midias*, il renouvelle en la filant une image rare propre aux orateurs, que l’on ne trouve que

---

S’appuyant sur une autre scholie apparemment non répertoriée par M. R. Dilts (πρὸ ὀμμάτων ἔχοντας), Weil, 1883, p. 467, *ad loc.*, suivi par G. Mathieu dans sa traduction, propose un sens que ne possède pas le verbe, en éliminant la métaphore. Hermogène, *Cat.*, I, 6, p. 248, l. 11-6 Rabe, même s’il ne donne aucune précision, semble sur une ligne similaire ; c’est en tout cas de cette manière que le comprend aussi M. Patillon, comme l’indique sa traduction. D’après Hermogène, en effet, commentant notre passage, « l’expression “gardant devant les yeux” est très modérée et la métaphore n’attire même pas l’attention. » ((...) διὰ τὸ σφόδρα ἔχειν μετρίως τὸ προβαλλομένουσ οὐδὲ ἐμφαίνεται ἢ τροπή ; ; trad. M. Patillon). Wankel, 1976a, p. 533 *ad loc.*, ne touchant mot de la question, n’indique pas comment il entend l’expression.

<sup>1680</sup> « Oui, ils sont allés au devant de l’ennemi sur la frontière béotienne, prêts à combattre pour la liberté des Hellènes. Ils n’ont pas mis à l’abri des remparts leurs espérances de salut, ni laissé le champ libre aux ennemis pour dévaster le pays. Ils ont cru que leur valeur était une barrière plus sûre que des enceintes de pierre... », Lycurgue, *Léocr.*, 47 (trad. F. Durrbach).

<sup>1681</sup> Cf. *infra*, p. 677 *sq.* Pour la métaphore des remparts de Lycurgue, *Léocr.*, 47, voir *infra*, p. 711, n. 2975.

<sup>1682</sup> Pour ces dates, cf. respectivement : Eschine, *Ctés.* (III), 252, avec Durrbach, 1956, p. 25 ; Denys d’Halicarnasse, *Première lettre à Ammée*, 12, 3.

deux fois, chez son maître Isée et chez Isocrate<sup>1683</sup> ; la *Troisième Philippique* renouvelle aussi sans doute une image usée. Quant aux autres occurrences, elles sont plus originales<sup>1684</sup>. Seul Eschine emploie en effet par deux fois *προβάλλεσθαι* dans des métaphores apparentées à celles que nous avons étudiées, mais en dehors de toute signification militaire<sup>1685</sup>. Dans tous les cas, ces métaphores se caractérisent par une tonalité élevée<sup>1686</sup>, à des fins polémiques dans le *Contre Midias*, le *Sur l'ambassade* et la *Troisième Philippique* – à la fois contre la duplicité de Philippe et la naïveté du peuple dans ce dernier discours – et pour exalter au contraire le courage des Athéniens en général dans le *Sur la Couronne*.

Comme le suggère le *Contre Midias*, parce qu'il associe les deux, et comme nous aurons l'occasion de le voir plus tard, la métaphore du bouclier est voisine de celle des fortifications.

### 3) Brandir une arme

Εἰ γὰρ ἦσαν, ὡς ἦσαν τότε, Φωκεῖς σφῶι καὶ Πύλας εἶχον, ἐκεῖνος μὲν οὐδὲν ἂν ὑμῖν εἶχ' ἀνατεινασθαι φοβερόν δι' ὃ τῶν δικαίων ἂν τι παρείδετε.<sup>1687</sup>

ταύτην τὴν φωνὴν ἐκεῖνος ἀφήκε, πολλοὺς καὶ θρασεῖς τὰ πρὸ τούτων τῇ πόλει λόγους ἐπαιρόμενος.<sup>1688</sup>

Démosthène recourt par deux fois à l'image d'une arme que l'on brandit pour frapper un ennemi, avec deux verbes qui s'avèrent synonymes en réalité, comme le suggère Harpocrate<sup>1689</sup> ; l'un comme l'autre s'emploient effectivement au propre dans ce sens-là<sup>1690</sup>.

<sup>1683</sup> Isée, VII, 3, et Isocrate, *Contre Callimaque* (XVIII), 11, à chaque fois dans le même sens que chez Démosthène, à savoir pour désigner le fait de mettre en avant des témoins.

<sup>1684</sup> Cf. Usher, 1993, p. 203, *ad loc.*, à propos de la métaphore de Démosthène, *Cour.*, 97 : « (...) this metaphorical combination (...) may be recent. ». Pour cette occurrence en particulier, en effet, il n'y a pas de précédent, mais elle est imitée par Ménandre, fgmt. 717 Kassel/Austin (*PCG* VI/2, p. 353) = 494 Koerte (II, p. 169) = 572 Kock (*CAF* III, p. 175).

<sup>1685</sup> Eschine, *Tim.* (I), 74, et *Ctés.* (III), 11, avec la même expression : (...) ὅμως πρὸ γε τῆς αἰσχύνης προβάλλονταί τι... et (...) ἀλλ' οὖν προβάλλονταί γε τι πρὸ τῆς αἰσχύνης. (« (...) ils jettent du moins un voile sur leur infamie... » et « Du moins peut-on dire qu'ils respectent en quelque mesure les convenances. », trad. V. Martin et G. de Budé). L'idée, donc l'image, est différente : Eschine s'intéresse non pas à celle de protéger, mais à celle de cacher, de dérober aux regards en faisant écran (*προ*). Il faut ajouter en réalité : Isocrate, *Philippe* (V), 122, et Eschine, *Ctés.* (III), 209, qui relèvent selon nous d'une représentation différente, celle du rempart ; cf. *infra*, p. 708 *sq.*

<sup>1686</sup> Hermogène, *Cat.*, I, 6, p. 248, 9-16 Rabe, range celle de Démosthène, *Cour.*, 97 dans la catégorie de la noblesse, et Yunis, 2001, p. 165, *ad loc.*, relève qu'il s'agit d'une « noble image ».

<sup>1687</sup> « Si les Phocidiens étaient sains et saufs (et ils l'étaient alors) et s'ils gardaient les Thermopyles, Philippe ne pourrait pas agiter devant vous un danger qui vous fit négliger quelque'un de vos droits... », Démosthène, *Amb.*, 153 (trad. G. Mathieu).

<sup>1688</sup> « voilà le ton qu'il prenait, quand auparavant il brandissait contre notre pays bien des discours audacieux. », *Cour.*, 222 (*id.*).

Hormis cette variation sur le matériau, la métaphore est strictement identique d'un discours à l'autre, puisqu'il s'agit à chaque fois d'amplifier des menaces proférées par Philippe à l'endroit des Athéniens<sup>1691</sup>, menaces verbales hypothétiques dans le *Sur l'ambassade*, menaces verbales et épistolaires réelles dans le *Sur la Couronne*. De même, dans les deux cas, Démosthène se met en valeur comme celui qui les aurait désarmées si ses collègues ambassadeurs avaient suivi son avis en interrompant leur mission et en refusant de ratifier la paix, ou comme celui qui y a de fait mis un terme par son activisme tous azimuts au service de la cité<sup>1692</sup>. A ce titre, dans le *Sur la Couronne*, la métaphore prend sens par rapport à celle du poste que Démosthène vient de s'appliquer<sup>1693</sup> : ce dernier apparaît comme le soldat qui combat face à Philippe brandissant son arme !

Ainsi, cette dernière image reçoit un surcroît de force par rapport à la première. Néanmoins les deux paraissent aussi frappantes, comme l'indiquent leur position originale et, vraisemblablement, leur tonalité poétique<sup>1694</sup> : seul Sophocle offre un parallèle pour *ἐπαίρομαι*, dans une configuration semblable, puisque la métaphore s'applique également à des paroles<sup>1695</sup>.

#### 4) Les trophées

Εἶθ' οὐς μηδὲ τῶν ἐχθρῶν μηδεὶς ἂν τούτων τῶν ἐγκωμίων καὶ τῶν ἐπαίνων ἀποστερήσειε, τούτων Αἰσχίνης ὑμᾶς οὐκ ἐὰ μεμνήσθαι (...). Τοιούτοις μέντοι λόγοις, ὦ κακὴ κεφαλὴ, σὺ τὰ τῶν προγόνων ἔργα συλήσας καὶ διασύρας...<sup>1696</sup>

Le discours *Sur l'ambassade* présente une métaphore de tonalité nettement poétique et relevée, avec le verbe *συλλάω*, employé chez Homère et les Tragiques dans l'acception

<sup>1689</sup> Harpocraton, p. 99 Keaney, s.v. Ἐπαιρόμενος : ἀντὶ τοῦ ἐπανατεινόμενος .

<sup>1690</sup> LSJ, ss.vv. ἀνατείνω, I, 2, avec en particulier Xénophon, *Cyropédie*, IV, 1, 3, et ἐπαίρω, I, 2, avec Euripide, *Iphigénie en Tauride*, 1484, et *Les Bacchantes*, 789.

<sup>1691</sup> Cf. scholie 324 Dilts (II, p. 58), *ad Amb.*, 153, qui glose ἀνατείνασθαι par ἀπειλήσαι, « menacer » ; cf. encore Shiletto, 1874, p. 125, *ad loc.*

<sup>1692</sup> Voir respectivement : Démosthène, *Amb.*, 150-3, et le contraste dans le passage cité de *Cour.*, 222, contenant la métaphore, entre « avant » et « après » cet activisme de Démosthène.

<sup>1693</sup> *Ibid.*, 221, texte cité ci-dessous, p. 610, avec la n. 2497.

<sup>1694</sup> Outre la référence à Sophocle, nous rappellerons ici la remarque de G. H. Schaefer, qui prend appui sur celle-là pour déclarer que « l'usage du moyen dans les locutions de ce type est solennel », citant en outre l'autre métaphore de Démosthène avec ἀνατείνασθαι ; cf. Schaefer II, 1825, p. 299, et Dindorf V, 1849, p. 436, *ad Démosthène, Cour.*, 222, p. 302, l. 12, ἐπαιρόμενος.

<sup>1695</sup> Τί τὴν ἀβουλὸν, ὦ ταλαίπωροι, στάσιν / γλώσσης ἐπήρασθ'... (« Malheureux ! qu'avez-vous à soulever ici une absurde guerre de mots ? »), Sophocle, *Œdipe roi*, 635 (trad. P. Mazon).

<sup>1696</sup> « Et alors ces gens que même un ennemi ne priverait pas de ces louanges et de ces éloges, c'est Eschine qui vous interdit de rappeler leur souvenir (...). C'est avec de tels discours, misérable tête, que tu as volé et déchiré les exploits de nos ancêtres ; », Démosthène, *Amb.*, 313 (trad. G. Mathieu).

« dépouiller » un homme de ses armes. Ce sens renvoie aux pratiques guerrières décrites dans l'*Illiade*, où le vainqueur d'un duel s'empare de l'armure de son adversaire mort à titre de trophée<sup>1697</sup>. Or il s'agit bien dans notre passage des Athéniens morts à la guerre, et plus précisément de ceux qui ont trouvé la mort en combattant à Marathon et à Salamine<sup>1698</sup>, ces épisodes fameux des guerres médiques qui constituent une véritable épopée nationale convoquée à souhait par les orateurs, notamment Démosthène. La métaphore fait donc d'Eschine un ennemi qui vient en les persiflant (διασύραξ) dépouiller les combattants athéniens de leurs armes ou de leurs armures, à savoir des louanges qu'ils méritent. Démosthène pousse le paradoxe encore plus loin afin de faire ressortir le caractère de l'affreux μισόπολις : Eschine se trouve assimilé à un ennemi, quand même ces derniers reconnaissent la gloire des combattants morts pour la Grèce à Marathon et à Salamine ; il est donc pire qu'un ennemi.

Cette image tire donc toute sa force du contexte dans lequel l'insère Démosthène ; il en va de même chez Bacchylide, le poète employant la métaphore à propos du sommeil, avec des références militaires qui permettent de l'activer :

ἔγχεα τε λογχωτὰ ξίφεα  
τ' ἀμφάκεα δάμναται εὐρ-  
ώς. <lacune>  
χαλκεᾶν δ' οὐκ ἔστι σαλπύγων κτύπος,  
οὐδὲ σὺλάται μαλίφρων  
ὑπνος ἀπὸ βλεφάρων ἀ-  
ῶς ὃς θάλλπει κέαρ.<sup>1699</sup>

<sup>1697</sup> Cf. LSJ, s.v., I, 1, 2 et 3, a ; Cunliffe, 1924, p. 368, s.v. Plus généralement, le verbe s'emploie chez Hérodote et en prose classique avec le sens de « piller » un temple, un sanctuaire : cf. LSJ, s.v., I, 1, 2 et 3, c ; Powell, 1938, p. 341, s.v. συλῶ ; cf. Démosthène, *Andr.*, 74 ; *Tim.*, 120 et 182 ; . Un autre sens renvoie aux « saisies » ou « repréailles » exercées en vertu du droit international, cf. LSJ, s.v., I, 3, d, et surtout Rodolphe Dareste, *Etudes d'histoire du droit*, Paris, Société anonyme du recueil Sirey, 1926<sup>2</sup>, p. 38-47.

<sup>1698</sup> (...) εἰ μὴ τὰς ἀρετὰς ὑπὲρ αὐτῶν [*i.e.* τῶν Ἑλλήνων] ἐκείνας οἱ Μαραθῶνι κᾶν Σαλαμῖνι παρέσχοντο, οἱ ἡμέτεροι πρόγονοι ; » et « Καὶ μὴν τῶν μὲν ἄλλων ἀγαθῶν οὐ μετέστι τοῖς τεθνεῶσιν, οἱ δ' ἐπὶ τοῖς καλῶς πραχθεῖσιν ἔπαινοι τῶν οὕτω τετελευτηκότων ἴδιον κτήμ' εἰσίν· οὐδὲ γὰρ ὁ φθόνος αὐτοῖς ἔτι τηρικαυτ' ἐναντιοῦται. (« (...) si les combattants de Marathon et de Salamine, nos ancêtres, n'avaient accompli pour eux [*i.e.* les Grecs] ces exploits ? » et « Et pourtant, si les morts ne jouissent d'aucun autre bien, la propriété particulière de ceux qui ont eu une telle fin, ce sont les éloges de leurs belles actions ; car même l'envie ne leur fait plus alors opposition. »), Démosthène, *Amb.*, 312 et 313 (trad. G. Mathieu). Nous reconnaissons là l'idéal de la « belle mort » au combat, pour le salut de la patrie, et ici plus largement, avec les thèmes panhelléniques de Démosthène, pour le salut de la Grèce. Cf. encore le fameux serment par les combattants des guerres médiques, *Cour.*, 208 ; cf. Pernot, 2001 et 2006, p. 177-238, sur la réception de ce morceau de bravoure dans l'Antiquité. Sur l'idéal de la « belle mort », cf. Vernant, 1989, p. 41-79. Sur le panhellénisme de Démosthène, cf. ci-dessous, p. 462, n. 1956.

<sup>1699</sup> « Les javelines pointues, les épées à double tranchant, la moisissure en vient à bout... Nul fracas des trompettes de bronze. Le sommeil, miel de l'âme, qui réchauffe le cœur, n'est pas ôté des paupières, à

Nous constatons l'originalité de Démosthène, qui utilise la métaphore de manière plus directe, dans la mesure où il l'applique à une personne, créant de ce fait une situation militaire fictive et vraisemblable, qui conserve strictement les conditions d'utilisation du verbe au sens propre. Par ailleurs, le parallèle avec la poésie montre l'audace de son image. En prose, seul Démade la reprend, mais avec moins de vigueur que Démosthène<sup>1700</sup>.

## II. Soldats et généraux

De nombreuses images se réfèrent aux différentes composantes d'une armée de l'époque, cavalerie, mercenaires, hoplites, ainsi qu'à l'articulation entre la hiérarchie et les troupes. Démosthène s'intéresse plus particulièrement au rôle tenu par le soldat, l'hoplite, ce qui est normal dans la mesure où celui-ci représente alors la pièce maîtresse des armées grecques, et notamment de l'armée athénienne, avec cette formation d'infanterie particulière que constitue la phalange hoplitique : au sein de cette organisation tactique compacte, des fantassins lourdement armés, les hoplites, combattent côte-à-côte, chacun protégeant son voisin de son bouclier. La phalange hoplitique dépend donc de la cohésion de ses membres, manifestant ainsi sur le champ de bataille l'harmonie de la cité et l'égalité qui règne entre ses membres<sup>1701</sup>. D'où l'importance de ne pas fuir et de tenir son poste, situations que Démosthène ne manque pas d'utiliser.

### 1) Le commandement

(...) <αἰσχρόν ἐστι> καὶ μηδὲ τοῦτο δύνασθαι μαθεῖν ὅτι δεῖ τοὺς ὀρθῶς πολέμῳ  
χρωμένους οὐκ ἀκολουθεῖν τοῖς πράγμασιν, ἀλλ' αὐτοὺς ἔμπροσθεν εἶναι τῶν

---

l'aurore. », Bacchylide, *Péans*, fgmt. 1, III, 71-8 Irigoïn/Duchemin/Bardollet (p. 222) = fgmt. 4 (22+4), 71-8 Maehler (Maehler, 1970, p. 86-7 ; Maehler, 1997, p. 62-5) = fgmt. 13 Bergk (*PLG* III, p. 573).

<sup>1700</sup> Ὦν μὲν γὰρ ἐσύλησε τὴν ἰσχὺν ὁ περὶ Λεῦκτρα κίνδυνος... (« I Lacedemoni erano stati privati della loro forza dalla battaglia di Leutra... »), Démade, Ὑπὲρ τῆς δωδεκαετίας, 12 (trad. M. Marzi). La structure de l'image rappelle davantage celle de Bacchylide que celle de Démosthène, puisque, de nouveau, les termes impliqués ne sont plus directement des personnes. Platon, *Lois*, IX, 869 b 3-4, utilise lui aussi συλάω de façon métaphorique, mais à partir du sens religieux du terme (« piller » un temple) ((...) τὴν τοῦ γεννητοῦ ψυχὴν συλήσας... : « (...) puisqu'il aurait volé la vie à qui la lui donna ; », trad. A. Diès ; il s'agit du parricide, crime dont la qualification vient d'être rapprochée du « vol sacrilège » (ιεροσυλίας)).

<sup>1701</sup> Sur la phalange hoplitique et sa signification politique, cf. Detienne, 1985 ; Orrieux et Schmitt Pantel, 1995, p. 59-60. Sur l'équivalence entre les citoyens et la cité, cf. Mossé, 1985, notamment p. 221-2. Plus généralement, sur l'hoplite athénien, cf. Vidal-Naquet, 1985. Sur la rhétorique patriotique attachée à la phalange hoplitique, cf. Sebillotte Cuchet, 2006, p. 234-7, à propos de Tyrtée.

πραγμάτων, καὶ τὸν αὐτὸν τρόπον ὥσπερ τῶν στρατευμάτων ἀξιώσει τις ἂν τὸν στρατηγὸν ἡγεῖσθαι, οὕτω καὶ τῶν πραγμάτων τοὺς βουλευομένους, ἴν' ἂν ἐκεῖνοις δοκῇ, ταῦτα πράττηται καὶ μὴ τὰ συμβάντ' ἀναγκάζονται διώκειν.<sup>1702</sup>

(...) στρατηγεῖθ' ὑπ' ἐκείνου...<sup>1703</sup>

Dans la *Première Philippique*, Démosthène élabore deux images étroitement liées à partir du rôle du stratège, c'est-à-dire du commandant de l'armée.

La première se présente sous forme de comparaison entre la conduite la guerre et le processus démocratique de délibération : les Athéniens doivent « diriger » les événements comme le stratège dirige ses soldats, ses décisions jouant le rôle des ordres du général, c'est-à-dire que ces décisions doivent être suivies d'effets, se traduire en actions concrètes, ce qui n'allait pas de soi dans l'Athènes de cette époque<sup>1704</sup>. Nous retrouvons là l'un des thèmes récurrents des *Harangues*, à savoir la mollesse des Athéniens<sup>1705</sup>. La comparaison revêt d'autant plus d'efficacité qu'elle s'applique à un contexte de guerre effective : les « événements » en question renvoient aux péripéties de la lutte contre Philippe.

A partir de là, la seconde image, une métaphore, explique ce qui se produit si le peuple se laisse aller à cette pente naturelle qu'est pour lui l'inaction : si les Athéniens n'assurent pas le rôle de stratège que revendique Démosthène à l'égard de la conduite de la guerre, en conséquence, c'est le roi de Macédoine qui de fait va l'assurer. Ils se trouvent alors à la merci des « événements », à savoir dans une dépendance totale envers les actions militaires de Philippe, à qui ils abandonnent l'audace, l'effet de surprise et l'initiative – et donc aussi l'avantage – stratégique ; les Athéniens, en adoptant une tactique purement attentiste et réactive, ont toujours un coup de retard sur leur adversaire. Cette passivité se trouve soulignée par le mode du verbe.

Démosthène offre ici une image non dénuée de violence, destinée à choquer ses auditeurs. Nous aboutissons en effet à cette situation absurde où l'autorité militaire chez les Athéniens est détenue par leur ennemi – qui plus est un barbare : ces images entrent dans la

---

<sup>1702</sup> « (...) <n'est-il pas honteux> de ne pas comprendre que, pour mener une guerre utilement, il ne faut pas suivre les événements, mais les précéder, et qu'à l'exemple du général qui doit diriger son armée, ceux qui délibèrent ont aussi à diriger les événements, pour que leurs décisions se réalisent, pour qu'ils ne soient pas réduits à courir après les faits accomplis. », Démosthène, *I Phil.*, 39 (trad. M. Croiset).

<sup>1703</sup> « (...) vous vous laissez manœuvrer par lui... », *ibid.*, 41 (*id.*).

<sup>1704</sup> La même réserve vaut d'ailleurs pour le comparant : Démosthène a évoqué plus haut, *ibid.*, 24, le cas du stratège qui suivait ses soldats ! Il s'agit dans notre passage de redresser la situation. Cf. le thème du monde renversé, *infra*, p. 407, n. 1706.

<sup>1705</sup> Cf. *ibid.*, 45-6 ; *III Ol.*, 14-8 ; *etc.* Voir en particulier, *ibid.*, 14 : (...) ὅτι ψήφισμ' οὐδενὸς ἄξιόν ἐστιν, ἂν μὴ προσγένηται τὸ ποιεῖν ἐθέλειν τὰ γε δόξαντα προθύμως ὑμᾶς. (« c'est qu'un décret n'est rien par lui-même, si vous n'y ajoutez la volonté d'exécuter énergiquement ce que vous avez décrété. », trad. M. Croiset).

représentation du monde renversé dont G. O. Rowe a démontré qu'elle caractérisait « le mode satirique » de la *Première Philippique*<sup>1706</sup>. La violence du propos ressort du rapprochement avec deux passages de Xénophon où la métaphore du stratège appliquée à des troupes en campagne désigne tantôt la chance, tantôt les bêtes de somme<sup>1707</sup>. Par ailleurs, Platon utilise la figure du stratège aussi bien dans des métaphores que dans des comparaisons<sup>1708</sup>. L'image en elle-même n'est donc pas originale.

## 2) La revue des troupes

Démosthène emploie une fois la métaphore de la revue des troupes dans le *Sur la couronne* :

Καίτοι πρὸς ἅπασιν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τοῖς ἄλλοις δικαίοις οἷς ἂν εἰπείς τις ὑπὲρ Κτησιφώντος ἔχοι, καὶ τοῦτ' ἔμοιγε δοκεῖ καὶ μάλ' εἰκότως ἂν λέγειν, ὅτι τῆς ἡμετέρας ἔχθρας ἡμᾶς ἐφ' ἡμῶν αὐτῶν δίκαιον ἦν τὸν ἐξετασμὸν ποιῆσθαι, οὐ τὸ μὲν πρὸς ἀλλήλους ἀγωνίζεσθαι παραλείπειν, ἐτέρῳ δ' ὅτῳ κακόν τι δώσομεν ζητεῖν· ὑπερβολὴ γὰρ ἀδικίας τοῦτό γε.<sup>1709</sup>

L'image désigne la revue des griefs (τῆς ἡμετέρας ἔχθρας) qui opposent Démosthène et Eschine. Le premier reproche au second de ne pas l'avoir faite, de ne pas lui avoir intenté directement de procès ; il a préféré au contraire s'en prendre à Ctésiphon. La métaphore se fonde sur une syllepse entre le sens militaire de « revue » et le sens juridique

<sup>1706</sup> Cf. la comparaison avec la lutte barbare, *ibid.*, 40. Contrairement à Isocrate, Démosthène considère en effet Philippe comme un barbare ; cf. ci-dessous, p. 462, n. 1956. Sur l'absurdité, systématiquement développée dans la *Première Philippe*, où Démosthène fait entrer ses auditeurs dans un véritable monde à l'envers pour faire la satire de leur politique, cf. Rowe, 1968, notamment p. 368-71 pour ce qui concerne les stratèges ; les deux images que nous avons relevées se trouvent citées, *ibid.*, p. 370. Cf. encore Mader, 2003, qui complète Rowe, 1968, en se concentrant sur les portraits croisés de Philippe et des Athéniens : à la lumière des caractéristiques de l'Athénien idéal brossées par Thucydide, il montre que Philippe apparaît comme un « Ἀθηναῖος travestitus » (Mader, 2003, p. 72), tandis que les Athéniens, assimilés à des barbares par la comparaison de Démosthène, *I Phil.*, 40-1, s'opposent en tous points aux modèles de Thucydide.

<sup>1707</sup> ἡ δὲ τύχη ἐστρατήγησε κάλλιον. et (...) ἵνα μὴ τὰ ζεύγη ἡμῶν στρατηγῆ... (« (...) mais la Fortune en fournit une autre [*sc.* tactique], plus glorieuse. » et « ce ne sont pas nos attelages qui doivent régler nos manœuvres... »), Xénophon, *Anabase*, II, 2, 13 et III, 2, 27 (trad. P. Masqueray).

<sup>1708</sup> Cf. Louis, 1945, p. 215-6, qui recense, pour la métaphore : Platon, *Banquet*, 193 b 1-2 ; *Théétète*, 153 a 2 ; *Lois*, II, 671 d 6-7 (P. Louis range à tort, nous semble-t-il, ce passage dans les comparaisons) ; pour la comparaison : *Lois*, 905 e 8-9 et 906 e 9, mais la comparaison, précisément, n'est pas établie parce qu'inadéquate pour les dieux, dont il est question. Cf. encore Blümner, 1891, p. 177, pour la comédie.

<sup>1709</sup> « Or, Athéniens, en plus de tous les autres justes arguments qu'on pourrait faire valoir en faveur de Ctésiphon, il serait naturel aussi, me semble-t-il, de dire qu'il était juste de faire juger nos motifs de haine à nos propres risques, au lieu de négliger l'occasion de lutter l'un contre l'autre pour chercher quelque tiers à qui faire du mal ; car ce serait là le comble de l'injustice. », Démosthène, *Cour.*, 16 (trad. G. Mathieu).



d'« examen »<sup>1710</sup>. Cette syllepse se poursuit sur le verbe πρὸς ἀλλήλους ἀγωνίζεσθαι, dont l'acception militaire (« combattre ») se trouve sollicitée, à côté de la dénotation première dans le contexte, qui désigne le combat judiciaire dans un procès<sup>1711</sup>. En effet, l'image portée par ἐξετασμός est forte, parce que Démosthène utilise un substantif très rare<sup>1712</sup>, synonyme de ἐξέτασις, qui pour sa part revient à de nombreuses reprises dans le discours avec son sens intellectuel très courant<sup>1713</sup>. Il s'agit donc précisément de marquer l'image en la distinguant de ce dernier terme<sup>1714</sup>.

### 3) Les cavaliers

Une métaphore de la *Midienn*e fait référence à la cavalerie :

Τὸ μὲν γὰρ πρῶτον, ὡς οὐκ ἐδόκει, προοιούσης τῆς ἐκκλησίας καὶ λόγων γιγνομένων, τῆς τῶν ἰππέων βοηθείας ἤδη δεῖν, ἀλλ' ἀνεπεπώκει τὰ τῆς ἐξόδου...<sup>1715</sup>

Nous retrouvons le verbe ἀναπίπτω : le contexte, avec l'évocation de la cavalerie, invite cette fois à le rapporter à son utilisation « équestre », dans l'acception de « tomber par

<sup>1710</sup> Pour ce dernier, cf. Dissen, *in* Dindorf V, 1849, p. 312, *ad loc.* (« *Disceptare*, de litigantibus »).

<sup>1711</sup> Cf. respectivement, LSJ, s.v. ἀγωνίζομαι, A, I, 2, et II.

<sup>1712</sup> À l'époque classique, il n'y a que quatre autres attestations du terme ἐξετασμός. Il apparaît d'abord une dernière fois chez Démosthène, *Sur le traité avec Alexandre* (XVII), 1, dans son sens intellectuel et peut-être, là encore, avec une métaphore : Δεῖ τοίνυν τοὺς λίαν ἐπ' αὐτὰ παρακαλοῦντας μὴ τῷ μὲν λόγῳ καταχρωμένους ἐνοχλεῖν, πάντα δὲ μᾶλλον πράττειν, ἀλλ' ὑπομείναντας νυνὶ τὸν ἐξετασμὸν ἢ καὶ τὸ λοιπὸν πειθομένους ὑμᾶς ἔχειν περὶ αὐτῶν, ἢ παραχωρήσαντας ἐὰν συμβουλευεῖν τοὺς ἀληθέστερα περὶ τῶν δικαίων ἀποφαινομένους... (« Seulement il faut que ceux qui nous rappellent si instamment ce principe ne nous fatiguent pas de discours abusifs pour les démentir par leurs actes, mais qu'ils veuillent bien souffrir qu'on examine de près ce qu'ils disent, afin qu'ensuite ou bien ils vous trouvent dociles à leurs avis, ou bien se retirent devant ceux qui savent mieux faire voir ce qui est vrai et juste. », trad. M. Croiset). En dehors du corpus démosthénien, ἐξετασμός n'est attesté qu'à trois reprises. Une fois au sens intellectuel : Théophraste, *De eligendis magistratibus*, 1-2 (Aly, 1943, p. 13 ; mot restitué). Deux fois au sens militaire : *Hellenica Oxyrhynchia*, 18, 1, l. 342, et 2, l. 348 Chambers (Chambers, 1993, p. 30-1). Le terme est tellement rare qu'un grammairien antique reprochait à Démosthène de l'avoir utilisé à la place de ἐξέτασις : cité par Dissen, *in* Dindorf V, 1849, p. 312 (Dissen explique que le terme n'est pas du bon attique) ; Westermann, 1868, p. 20 ; Goodwin, 1901, p. 19 ; Wankel, 1976a, p. 192-3, *ad loc.*

<sup>1713</sup> Plus précisément, Démosthène utilise la locution τὸν ἐξετασμὸν ποιεῖσθαι, synonyme de ἐξέτασιν ποιεῖσθαι, très usuelle au sens militaire de « passer en revue » comme au sens intellectuel d'« examiner ». Cf. LSJ, s.v. ἐξέτασις, 1 et 2. a. Cf. Yunis, 2001, p. 16, et 2005, p. 35, *ad loc.*, qui traduit simplement τῆς ἡμετέρας ἔχθρας (...) ἐφ' ἡμῶν αὐτῶν (...) τὸν ἐξετασμὸν ποιεῖσθαι par « to put our feud to the test by ourselves ». Sur ἐξέτασις et ἐξετάζω, cf. *infra*, p. 620, avec la n. 2541.

<sup>1714</sup> Cf. Wankel, 1976a, p. 193, *ad loc.* (le lemme débute p. 192). La métaphore est signalée encore explicitement par Usher, 1993, p. 175, *ad loc.* (« Military metaphor, suggesting a muster of forces in preparation for war. »).

<sup>1715</sup> « Tout d'abord croyant, à voir la séance se prolonger et les discours se succéder, qu'on n'aurait pas besoin du renfort de la cavalerie et que l'affaire de la sortie était par terre... », Démosthène, *Mid.*, 163 (trad. J. Humbert).

terre » à propos d'un cavalier qui choit de sa monture<sup>1716</sup>. En outre, ce dernier renvoie du point de vue du métaphorisé à une sortie de cavalerie, lors de l'intervention militaire athénienne en Eubée<sup>1717</sup>. Plus précisément, la position du cavalier est occupée par un abstrait (τὰ τῆς ἐξόδου) occupant la fonction de sujet : il s'agit d'une personnification qui renforce la vivacité de l'image. Etant donné que Midias a été mobilisé dans la cavalerie lors de cette expédition, il est probable que la métaphore se teinte d'une discrète ironie, en suggérant fugitivement à l'esprit de l'auditeur une scène qui verrait Midias lui-même se faire désarçonner.

Démosthène propose là une métaphore originale.

#### 4) Les mercenaires

La guerre au IV<sup>ème</sup> siècle voit un changement majeur dans la composition des armées, en particulier en ce qui concerne Athènes, avec le développement du mercenariat, qui existait déjà auparavant, mais qui prend alors une ampleur inégalée jusque-là : plutôt que de s'exposer eux-mêmes dans des expéditions lointaines, les citoyens préfèrent avoir recours à des mercenaires qu'ils payent pour faire la guerre à leur place<sup>1718</sup>. D'où l'apparition d'une nouvelle catégorie de personnages : les chefs de mercenaires, aventuriers parfois sans scrupules, avides de pouvoir et de richesses, qui n'hésitent pas à trahir leurs commanditaires dans leur propre intérêt, à l'image de Charidème, dont Démosthène brosse un portrait au vitriol dans le *Contre Aristocrate*<sup>1719</sup>. Ce sont, avant l'heure, l'équivalent des *condottieri* qui

---

<sup>1716</sup> Cf. chapitre II. « Les images de la maladie et de la médecine », p. 269 *sq.*, passage auquel nous renvoyons pour plus ample analyse de cette métaphore. MacDowell, 1990, p. 382, *ad loc.*, comprend lui aussi le verbe avec « une métaphore militaire » (« “had fallen back”, a military metaphor »).

<sup>1717</sup> Démosthène, *Mid.*, 162.

<sup>1718</sup> Sur cette question des mercenaires, liée à la professionnalisation de la guerre dont témoigne aussi la spécialisation des stratèges, cf. notamment Garlan, 1972, p. 67-74 ; Mossé, 1985, p. 223 *sq.* ; Vidal-Naquet, 1985, p. 173-4 ; Marinovic, 1988 ; McKechnie, 1989, p. 79-100 ; Sage, 1996, p. 147-57 ; Baker, 1999. Cf. Garland, 1972, p. 67 : « Le mercenaire est un soldat professionnel dont la conduite est avant tout dictée, non pas par son appartenance à une communauté politique, mais par l'appât du gain : c'est la conjonction de ces trois aspects, de spécialiste, d'apatride et de stipendié, qui fait l'originalité de ce type humain dans le monde antique, comme dans le monde moderne. » C'est la guerre du Péloponnèse qui constitue le point de basculement dans le recours aux mercenaires : cf. Garlan, 1972, p. 68 ; Mossé, 1985, p. 223 ; Vidal-Naquet, 1985, p. 173 ; Sage, 1996, p. 148 ; Baker, 1999, p. 241-2. Plus spécifiquement, sur le rôle des mercenaires dans la vie politique athénienne à l'époque d'Alexandre le Grand, cf. Landucci Gattinoni, 1994 et 1995. Cf. aussi Griffith, 1935.

<sup>1719</sup> Outre les références citées à la note précédente, cf. Pritchett, 1974a, p. 59-116, et Sears, 2013, p. 90-139. Sur Charidème en particulier, cf. Pritchett, 1974a, p. 85-9, et Sears, 2013, p. 291-3. Sur le portrait négatif en « héros du mal », fortement déformé, qu'en fait Démosthène dans le *Contre Aristocrate*, cf. Bianco, 2014. Mais Démosthène s'est trompé sur ce dernier : « La suite des événements n'a pas confirmé les craintes du *Contre Aristocrate*, [ni] en ce qui concerne Charidème, qui sera l'un des meilleurs stratèges athéniens contre Philippe... », Carlier, 1999, p. 92 ; cf. encore Pritchett, 1974a, p. 86, et Bianco, 2014, p. 323 et 325, avec la n. 6,

régneront sur les armées de l'Italie de la Renaissance, au grand dam de Machiavel : les mêmes causes produisant les mêmes effets, ce dernier retrouve dans *Le Prince* des accents dignes de Démosthène pour condamner le recours à ces mercenaires et faire l'apologie du citoyen-soldat, seul capable de défendre efficacement la cité.

Ainsi, la figure du mercenaire revient souvent dans l'imagerie de Démosthène, parce qu'elle évoque une réalité bien concrète pour les Athéniens de son époque.

### *Préambule méthodologique. Qu'est-ce qu'un mercenaire ? Mercenariat, salariat et corruption*

L'une des caractéristiques principales des mercenaires par rapport aux armées de citoyens réside dans le fait qu'ils touchent une solde, le μισθός<sup>1720</sup>, que nous retrouvons dans un certain nombre d'occurrences (1, 4, 6, 8, 11, 18, 21, 25, 29, 34 et 41). Ainsi, la majorité des termes employés par Démosthène, empruntés au langage courant, font référence à cette réalité en étant bâtis sur cette racine<sup>1721</sup> : μισθοφόροι (10, 12 et 17), μισθοφορέω (30), μισθαρνέω (7, 23, 27, 32, 33, 39, 40, 43, 45 et 48), μισθαρνία (40 et 46), μισθόω (2, 19, 20, 22, 26, 35, 38, 42, 47 et 49 à l'actif réfléchi ; 3, 5, 15, 16, 28, 36, 41 et 44 au moyen ; 46 au passif), μισθωτός (31, 37 et 41), μίσθωμα (24), ἔμμισθοι (39), μισθοδοτέω (10). Cette grande variété de mots permet d'évoquer tous les aspects du mercenariat (μισθαρνία) : le mercenaire (μισθοφόροι, μισθωτός, ἔμμισθοι) loue ses services (μισθοφορέω, μισθαρνέω, μισθόω) au terme d'un contrat (μίσθωμα) qui le lie à celui qui l'emploie (μισθοδοτέω), celui qui lui verse son salaire (μισθός)<sup>1722</sup>.

---

qui signale que Démosthène a commis une erreur stratégique en s'en prenant à Charidème, et que ce dernier demeurera ensuite indéfectiblement fidèle à Athènes, sa nouvelle patrie, et opposé aux Macédoniens, aux côtés de Démosthène dont il s'est probablement rapproché (l'auteur renvoie sur ce point à Démosthène, *Cour.*, 114 et 116, et *Lettre III*, 31). La mère de Charidème était citoyenne de la cité d'Oréos, en Eubée : cf. Démosthène, *Aristocr.*, 213. Charidème fut honoré de la citoyenneté athénienne en 357 : cf. dernièrement, Bianco, 2014, p. 316, avec les références bibliographiques de la n. 5.

<sup>1720</sup> Cette solde s'élevait à « environ 1 drachme <par jour> tout au long du IV<sup>e</sup> s., soit le salaire d'un ouvrier moyen, non qualifié, mais durant 8 mois seulement, puisque les effectifs étaient généralement mis en disponibilité l'hiver » (Griffith, 1935, p. 294-8) ; cf. aussi Baker, 1999, p. 245.

<sup>1721</sup> Seules exceptions, les termes employés dans le *Contre Aristocrate* en complément de ceux que nous évoquons ici : δορυφορέω (10 deux fois et 12), φύλαξ / φυλάττω (12 et 13) et φρουρέω (12 et 14). Cf. *infra*, p. 418-419.

<sup>1722</sup> Cf. LSJ, ss.vv., respectivement μισθοφόρος, II ; μισθοφορέω, 1 ; μισθαρνέω ; μισθαρνία ; μισθόω, I, II et III ; μισθωτός, II ; μίσθωμα, I, 2 ; ἔμμισθος, 1 ; μισθοδοτέω. Sur l'étymologie en lien avec μισθός, cf. Chantraine, 1999, p. 705-6, s.v. μισθός. Tous ces mots s'emploient spécifiquement à propos de mercenaires ; cf. LSJ, ss.vv. μισθοφόρος, II ; μισθοφορέω, 1, b ; μισθόω, III, avec référence à Démosthène, *Aristocr.*, 149 ; μισθωτός, II, qui précise en outre pour Démosthène, *Cour.*, 38 (37) : « of a spy or agent » ; ἔμμισθος, 1 (« ξέννοι, Pl.Lg.816 e, al. ») ; μισθοδοτέω (cf. notamment la référence à Démosthène, *Aristocr.*, 142) ; Chantraine, 1999, p. 705-6, s.v. μισθός, *passim*. Le terme μισθός est employé au sens propre, Démosthène,

Sur les neuf termes relevés, trois se détachent par leur fréquence d'utilisation : *μισθός*, *μισθαρνέω* et surtout *μισθόω*, employé autant de fois que les deux autres réunis. Ils représentent à eux seuls plus des trois quarts des occurrences<sup>1723</sup>.

Comme l'indique l'utilisation de tous ces mots, le mercenaire est une catégorie de salarié. Démosthène l'indique clairement à propos d'Eschine, lorsqu'il précise qu'il a été acteur, et plus précisément tritagoniste, dans une troupe itinérante<sup>1724</sup>. Dans une image comique, l'orateur compare de surcroît dans le même passage cette activité à celle d'un petit commerçant qui ramassait ou volait les fruits dans le verger d'autrui pour aller les vendre sur le marché. De même, au début du discours, lorsque Démosthène évoque les relations d'hospitalité et d'amitié d'Eschine avec Philippe et avec Alexandre, il les compare pour s'en moquer à l'activité des saisonniers agricoles et des autres salariés (51). En d'autres termes, il ne mentionne que les activités les plus humbles, celles qu'exerçaient les plus pauvres. Le travail manuel salarié revêt en effet à l'époque de fortes connotations négatives aux yeux de l'élite, qui l'assimile à une forme d'esclavage. Comme les esclaves, les humbles travailleurs salariés mettent leur force de travail à la disposition d'autrui. Ce n'est pas digne d'un homme libre. Plus radicalement, le salariat inclut l'activité des prostitué(e)s<sup>1725</sup> : les mots sont les mêmes. Nous aurons l'occasion d'aborder ces points en détail dans notre propos. La métaphore du mercenaire se trouve ainsi étroitement liée à celle de la vente, qui l'accompagne souvent et exprime les mêmes reproches d'une manière plus générale : le salarié vend sa force de travail à autrui – il se vend, comme, en dernière analyse, l'esclave est vendu<sup>1726</sup>.

Eschine est donc un salarié. Alors, pourquoi classer ces expressions dans une rubrique qui les rapporte au cas particulier du mercenaire ? Un léger déplacement nous semble ici révélateur. La carrière d'acteur d'Eschine est évoquée par Démosthène aussi bien dans le *Sur*

---

*Aristocr.*, 186 (12). La plupart de ces mots se trouvent recensés par Harvey, 1985, p. 84-5, dans le vocabulaire pour désigner la corruption.

<sup>1723</sup> Plus précisément, 80 % des occurrences (*μισθός* : 20 % ; *μισθαρνέω* : 20 % ; *μισθόω* : 40 %).

<sup>1724</sup> Démosthène, *Amb.*, 246, où Eschine est le collègue de deux acteurs, Théodoros et Aristodèmos, dont le dernier était célèbre au point de remplir des missions diplomatiques lors des négociations de paix en 346 (*ibid.*, 12, 18 et 94 ; *Cour.*, 21 ; Eschine, *Amb.* (II), 15-6 ; *Ctés.* (III), 83) ; *Cour.*, 262, avec *μισθώσας σαυτὸν*, où Eschine fait partie de la troupe de Simyccas et Soccratès, « les grands gémissieurs » (*τοῖς βαρυστόνοις*, trad. G. Mathieu). Sur la différence entre les informations transmises par les deux discours de Démosthène, cf. Harris, 1995, p. 30.

<sup>1725</sup> Sur l'association entre travail salarié, esclavage et prostitution, cf. Brock, 2013, p. 29.

<sup>1726</sup> La métaphore de la vente apparaît à proximité des occurrences 7, 8, 23, 35, 36 et 39. Cf. encore *Amb.*, 119, dans le prolongement de l'occurrence 33 : *Ταῦτ' οὐχὶ βοᾷ καὶ λέγει ὅτι χρήματ' εἴληφεν Αἰσχίνης καὶ πονηρός ἐστιν ἀργυρίου συνεχῶς...* « Est-ce que cela ne dit pas et ne crie pas qu'Eschine a été payé, qu'il est perpétuellement criminel pour de l'argent... » (trad. G. Mathieu). Plus généralement, la métaphore du mercenaire est liée aux images du commerce : cf. Brock, 2013, p. 154-5, avec p. 177-8, n. 72 et 73 ; dans le relevé auquel il se livre, *ibid.*, p. 38, n. 22, l'auteur ne distingue pas le mercenariat de la simple vente.

*l'ambassade* que dans le *Sur la couronne*. Or il n'y a que dans ce dernier discours qu'il insiste sur le fait que cette activité était salariée : μισθώσας σαυτὸν. L'expression est employée au sens propre ; Eschine « a loué ses services ». Néanmoins, la suite du passage développe une métaphore de la guerre, pour peindre les relations entre ces acteurs et leur public : dans ce contexte, le salarié peut évoquer le mercenaire.

Comme le laisse présager ce passage, l'originalité de Démosthène tient à son souci de filer la métaphore de la guerre, dans un propos qui, de surcroît, évoque bien souvent la guerre : par ce moyen, le champ lexical du salariat est tiré vers ce domaine, c'est-à-dire vers le mercenariat. Pour le dire autrement, le champ lexical du salarié est l'un des relais de l'image militaire qui sature certains discours. En particulier, comme nous nous proposons de le démontrer, il est étroitement associé à deux autres images, avec lesquelles il constitue un système destiné à informer la représentation de l'auditeur : la métaphore du poste – dont il est en général le contraire – et celle des camarades de combat – qui en est synonyme.

Par opposition au soldat citoyen qui se bat pour l'honneur, par fidélité à la communauté civique à laquelle il appartient comme aux valeurs qu'elle représente, et enfin pour les défendre et défendre sa famille, le mercenaire ne se bat que pour l'argent en se vendant au plus offrant<sup>1727</sup>. Dans le domaine des relations internationales, qui nous concerne, le modèle est particulièrement évocateur – ce pourquoi, aussi, nous pensons que Démosthène le mobilise. Le mercenaire, en effet, se vend à une puissance étrangère. Il représente donc un traître en puissance, toujours prêt à changer de camp par appât du gain, comme l'illustrent les exemples d'Iphicrate ou de Charidème, critiqués par Démosthène pour cette raison dans le *Contre Aristocrate*<sup>1728</sup>.

Le sens de base de cette métaphore réside ainsi dans une dénonciation de la corruption des orateurs. Cette accusation est particulièrement fréquente dans les discours depuis la paix de 346. Cela s'explique par les modalités de la *xenia*, les liens de réciprocité tissés par les codes de l'hospitalité entre un Athénien et un étranger, qui régissaient en grande partie les relations internationales en impliquant personnellement les ambassadeurs. Les héros d'Homère en offrent le modèle, fondé sur un système d'échange entre don et contre-don. Les

---

<sup>1727</sup> Cf. le texte de Garland, 1972, p. 67, cité *supra*, p. 409, n. 1718 ; cf. aussi Bianco, 2014, p. 320, avec d'autres références, n. 6.

<sup>1728</sup> Iphicrate échoua à reprendre Amphipolis, où il avait été envoyé en 367 ; lorsqu'il fut relevé de son commandement par Timothée, il loua ses services au roi de Thrace Cotys, ennemi d'Athènes, et alla jusqu'à affronter la flotte athénienne à la tête d'une escadre en 362 (Démosthène, *Aristocr.*, 130). Sur la carrière d'Iphicrate, cf. Pritchett, 1974a, p. 62-72 et 117-25 ; Harris, 1989 ; Sears, 2013, p. 118-136. De la même manière que son ancien mentor (cf. Démosthène, *Aristocr.*, 149), Charidème s'est mis au service d'ennemis d'Athènes : les Olynthiens – avant l'éphémère alliance de 349 –, et surtout le roi de Thrace Kersoblepte, fils de Cotys (*ibid.*, 149-50 et 165).

règles d'hospitalité et de *xenia* veulent en effet que les ambassadeurs soient honorés par leur hôte : les Athéniens offrent l'honneur suprême du dîner au prytanée et d'autres marques de distinction comme des places au premier rang du théâtre – la proédrie. Ce sont là les honneurs que Démosthène a fait voter pour les ambassadeurs de Philippe. La situation inverse s'avère plus complexe... Dans les cours des peuples barbares, Perses, Thraces et Macédoniens, les ambassadeurs athéniens ne se trouvent pas face à une assemblée, quelles que soient sa nature et son extension, ou face à des magistrats temporairement élus, mais face à un seul homme, un souverain qui jouit de la plénitude et surtout – en théorie ! – de la perpétuité du pouvoir. Celui-ci cherche donc à s'attacher ses hôtes, en développant des relations de *xenia* et d'amitié (*philia*), en leur offrant des cadeaux (δῶρα). L'objectif est de créer un lien avec le récipiendaire, en échange d'un service que l'on attend de lui, ou, à tout le moins, de sa sympathie<sup>1729</sup>. C'est la pratique usuelle, et Philippe y sacrifie avec beaucoup de magnificence, que ce soit par de l'argent ou des présents en nature<sup>1730</sup>. Aux dires de Diodore de Sicile, Philippe recourait fréquemment à des largesses, au nom de l'hospitalité et de l'amitié, afin de faire tomber les cités qui lui résistaient<sup>1731</sup>.

Nous voyons alors le problème : la limite est ténue, et souvent difficile à percevoir, entre ce type de relations coutumières et la corruption. Or la corruption est un fait répandu dans l'Athènes classique, même si les orateurs tendent à l'exagérer, parce qu'ils utilisent cette accusation comme un thème topique de *diabolè*<sup>1732</sup>. Dans la pratique les Athéniens s'avéraient beaucoup plus tolérants que nous vis-à-vis de l'enrichissement des hommes politiques dans l'exercice de leurs fonctions<sup>1733</sup> – cela incluait les cadeaux diplomatiques qu'ils pouvaient recevoir à l'occasion d'une ambassade.

<sup>1729</sup> Sur tout ces problèmes, cf. l'étude de Mitchell, 1997 ; cf. en particulier, p. 148-66, pour « l'habileté pleine de ruse <de Philippe> à manipuler et à exploiter » (« his shrewd ability to manipulate and exploit », *ibid.*, p. 148 ; cf. encore p. 150) les codes de l'hospitalité ; et p. 167-77 pour Alexandre. Cf. encore Brun, 2015, p. 280-1.

<sup>1730</sup> Cf. Mitchell, 1997, p. 149-50, qui s'appuie sur l'exemple donné par Démosthène, *Amb.*, 139-40.

<sup>1731</sup> Diodore de Sicile, XVI, 54, 2-4.

<sup>1732</sup> Cf. Wankel, 1982, *passim*, notamment, p. 33, 35, 40, 45 et 50 ; Harvey, 1985, p. 78 et 102, et plus largement p. 89-102) ; Brun, 2015, p. 278-9. Cf. encore Strauss, 1985, qui se concentre sur la période 403-386, et insiste sur la prégnance du modèle homérique des cadeaux – ici les cadeaux faits aux magistrats –, en conflit avec les valeurs nouvelles de la cité (p. 72-3). Cf. Hypéride, *Contre Démosthène* (V), 24-5. Sur le problème spécifique de la corruption des ambassadeurs, cf. Perlman, 1976, qui montre que la remise de cadeaux aux ambassadeurs étrangers fait partie de la pratique diplomatique ordinaire des Perses et des Macédoniens ; il ne s'agit donc pas là à proprement parler de corruption ; ces analyses sont reprises par Wankel, 1982, p. 39, avec la n. 54 ; Harvey, 1985, p. 106-7. Cf. encore Sears, 2013, p. 214-6, sur la pratique des cadeaux à la cour des rois de Thrace. Plus généralement, cf. Hénaff, 2014, sur l'échange de cadeaux comme cérémonie sociale destinée à assurer une reconnaissance mutuelle.

<sup>1733</sup> Cf. Wankel, 1982, p. 38 (qui parle de « la diffusion de la corruption » (« die Verbreitung der Korruption »)), et 45-7 (conclusion du point III et considérations du point IV ; p. 47 pour l'indulgence) ; Harvey, 1985, p. 84 (indulgence) et 103 (« The Greek propensity to take bribes cannot be quantified, as we have seen, but it seems to have been substantially greater than in our own society. »).

Ainsi, Démosthène lui-même tirait profit de ses activités politiques pour financer les importantes dépenses au service de la cité (liturgies, contributions volontaires, rachat de prisonniers) qui étaient destinées à assurer sa prééminence politique en gagnant les faveurs du peuple : comme l'écrit P. Carlier au terme de son étude du problème, « la politique fournissait l'argent destiné à la politique »<sup>1734</sup>.

La limite de l'intolérable se situe dans ce que F. D. Harvey a nommé le « principe d'Hypéride »<sup>1735</sup>, d'après le texte qui l'énonce, tout en reconnaissant la tolérance des Athéniens dans le domaine des pots-de-vin et de l'enrichissement personnel à l'occasion de l'exercice de fonctions officielles ; la corruption commence là où s'arrête l'intérêt de la cité, c'est-à-dire lorsque les hommes politiques acceptent de l'argent à son détriment<sup>1736</sup> :

Ὅπερ γὰρ [ἤδη ἐν τῷ] δήμῳ εἶ[πον, πο]λλὰ ὑμεῖς, ὦ [ἄνδρ]ες δικασταί, δί[δοτε ἐ]κόντες τοῖς ἰ στρατηγοῖς καὶ τοῖς ῥήτορσιν ὠφελείσθαι, οὐ τῶν νόμων αὐτοῖς δεδωκότων τοῦτο ποιεῖν, ἀλλὰ τῆς ὑμετέρας προάτητος καὶ φιλανθρωπίας, ἐν μόνον παραφυλάττοντες, ὅπως δι' ὑμᾶς καὶ μὴ καθ' ὑμῶν ἔσται τὸ λαμβανόμενον.<sup>1737</sup>

Deux caractéristiques se trouvent donc associées à la notion de corruption pour les Athéniens. Elle implique d'une part une trahison, ce qui explique que Démosthène développe fortement ce thème dans le *Sur l'ambassade* et le *Sur la couronne*, comme nous le verrons. D'autre part, la notion de corruption reste toute relative, en étant toujours affaire, pour une part, d'appréciation subjective<sup>1738</sup> – la même appréciation subjective qui permet d'affirmer qu'une politique est la meilleure, par opposition à toutes les autres ; il est en effet très facile, à ce compte, de taxer de corruption les défenseurs d'une politique que l'on n'estime pas appropriée. Démosthène, Eschine, Hypéride et Dinarque ne se privent pas de le faire à propos

<sup>1734</sup> Carlier, 2006, p. 140 ; cf. plus généralement son étude, p. 138-40 ; cf. encore Brun, 2015, p. 276-86, et en particulier p. 283-4.

<sup>1735</sup> Harvey, 1985, p. 108 : « the Hypereides principle ».

<sup>1736</sup> C'est ce que Harvey, 1985, p. 108, nomme « la corruption catapolitique » : « the catapolitical bribes » ou « bribery » (*ibid.*, p. 110) ; cf. encore Strauss, 1985, p. 71-2 ; Hansen, 1999, p. 276.

<sup>1737</sup> « C'est que, — et je l'ai déjà dit dans l'Assemblée du peuple, — juges, vous voulez bien laisser vos généraux et vos orateurs s'assurer toutes sortes de profits ; cette latitude ne leur vient pas des lois ; elle est un effet de votre bonté, de votre humanité. Vous n'y mettez qu'une réserve : vous veillez à ce que l'argent reçu le soit avec votre consentement et non à votre détriment. », Hypéride, *Contre Démosthène* (V), 24-5 (trad. G. Colin). Ce texte fournit le point de départ de l'article de F. D. Harvey et se trouve plus spécifiquement examiné par Harvey, 1985, p. 108-13 ; il est cité par toutes les études qui examinent le problème de la corruption. Sur cette tolérance à l'égard de pratiques assez largement répandues que nous qualifierions aujourd'hui de corruption, cf. encore Jones, 1957, p. 128-9, Strauss, 1985, p. 71-4 ; Carlier, 2006, p. 140 ; Hansen, 1999, p. 274-6, et Brun, 2000, p. 164, et 2015, p. 281-3, qui s'appuient tous sur le même passage d'Hypéride.

<sup>1738</sup> Cette subjectivité est notée par Brun, 2015, p. 283, « car ce qui était favorable ou non à la cité ne pouvait être compris comme tel que bien après les événements, une fois que ceux-ci avaient abouti à une conclusion dont on était à même de percevoir les effets positifs ou négatifs. (...) Le présent naguère accepté se retournait contre son bénéficiaire et se muait en témoignage objectif de son forfait. »

des responsabilités de chacun dans la politique suivie à l'égard de Philippe et d'Alexandre<sup>1739</sup> ! La situation offre un terrain propice aux accusations calomnieuses.

Et les orateurs, en effet, sont habiles à entretenir les confusions, en jouant notamment sur l'indétermination de termes généraux comme *παίθειν*, employé seul, ou comme *δῶρον*, qui signifie à la fois le cadeau et le pot-de-vin, ou encore comme *μισθός*, qui veut dire aussi bien « salaire » que « pot-de-vin »<sup>1740</sup>. Nous comprenons dès lors toute l'ambiguïté des présents d'hospitalité de Philippe. Comme l'écrit L. G. Mitchell, « en somme, ce qui peut être perçu par un tel comme le fait de recevoir un cadeau en toute légitimité peut être condamné par tel autre comme de la corruption. »<sup>1741</sup>

D'où la nécessité, pour Démosthène, de forcer la conviction du jury, afin de faire prévaloir son interprétation des faits. Il se trouve qu'Eschine a bien reçu des présents de Philippe et d'Alexandre, au nom d'une *xenia* et d'une *philia* contractées lors de la seconde ambassade de 346, et dont il se vante par la suite<sup>1742</sup>. Démosthène insiste au contraire sur le fait que, lors de la deuxième ambassade, il a utilisé les cadeaux de Philippe pour racheter des prisonniers de guerre<sup>1743</sup>. Eschine était-il réellement corrompu ? Rien n'est moins sûr. La seule certitude est qu'il a eu l'imprudence d'accepter les largesses de Philippe, et qu'il s'est peut-être laissé manipuler par ce dernier<sup>1744</sup>. Démosthène s'engouffre dans la brèche et déforme les faits<sup>1745</sup>.

---

<sup>1739</sup> Cf. Mitchell, 1997, p. 181 : « This ambiguity over what was best for the state had implications for charges of treason, and was all part of political manoeuvring as were allegations that members of opposing political groups had received bribes. This kind of political tactic was particularly prevalent in Athens in the 340s and 330s in the Athenians' entanglements with Philip of Macedon. Philip was well known for his gifts to ambassadors, and allegations of bribery were rife against those who lent their assistance to Philip. » Brun, 2000, p. 151-70, développe ces analyses pour en conclure que l'accusation de corruption représentait une arme politique redoutable utilisée par Hypéride au moment de l'affaire d'Harpale pour se débarrasser de Démosthène et de Démade (*ibid.*, p. 167-70). Cf. encore Brun, 2015, p. 285.

<sup>1740</sup> Cf. Strauss, 1985, p. 72 (entre autres, double sens de *δῶρον*) ; Harvey, 1985, p. 78-9, 82-4 (p. 82, sur le double sens de *δῶρον*) et 84-5 (double sens de *μισθός*, avec exemples empruntés à Démosthène, *Tim.*, 99 (6), et *Cour.*, 51 (41)) ; Mitchell, 1997, p. 182 ; Hansen, 1999, p. 276 (double sens de *δῶρον*) ; Todd, 2009, p. 171 (*δῶρον*, *δωρεά/δωρεία*, *μισθός*). Sur le caractère topique de l'accusation de corruption, en lien avec une mentalité prompte à adopter les théories du complot comme vision du monde, cf. Roisman, 2006, en particulier p. 43 *sq.* : il s'agirait pour les Athéniens d'expliquer des événements autrement incompréhensibles tout en réaffirmant les valeurs de la démocratie (*ibid.*, p. 7 et 94). La rhétorique du complot consiste à présenter une série d'actions et d'événements selon un enchaînement parfaitement cohérent, comme la résultante d'un plan concerté et prévu de longue date pour s'assurer le pouvoir (*ibid.*, *passim*, et notamment p. 121 : les caractéristiques de la théorie du complot sont : « a hidden agenda, hunger for power, and a long-term planning »).

<sup>1741</sup> Mitchell, 1997, p. 182.

<sup>1742</sup> Démosthène, *Amb.*, 145, donne une liste de cadeaux reçus de Philippe par Eschine. Sur la *xenia* et la *philia* entre ces deux derniers, cf. Eschine, *Ctés.* (III), 66 ; Démosthène, *Cour.*, 51-2 et 284. Cf. Mitchell, 1997, p. 184-5, qui insiste par ailleurs, à la suite de Démosthène, sur l'inégalité entre Philippe et Eschine, qui fausse la relation.

<sup>1743</sup> Cf. Démosthène, *Amb.*, 166-8, avec les commentaires de Mitchell, 1997, p. 184.

<sup>1744</sup> *Ibid.*, p. 185. Cf. encore Worthington, 2013, p. 173 et 209. L'auteur va plus loin, en affirmant, *ibid.*, p. 189, que, du point de vue des Athéniens, « le fait que Philippe avait l'habitude de distribuer des pots-de-vin tout au



La métaphore du mercenaire est l'un des leitmotivs au moyen desquels il tente de montrer que l'argent et les présents qu'Eschine a effectivement reçus relèvent d'une corruption manifeste – c'est-à-dire qu'Eschine a travaillé à dessein pour faire triompher les intérêts de Philippe au détriment de ceux de sa propre patrie.

### *Les gardes du corps des tyrans*

Nous commencerons l'analyse par le *Contre Midias* et le *Contre Aristocrate*, parce qu'ils envisagent un type particulier de mercenaires : les gardes du corps des tyrans ou autres personnages<sup>1746</sup>.

15. Ὅτι μὲν δὴ λιποταξίου γραφὴν κατεσκευάσεν κατ' ἐμοῦ καὶ τὸν τοῦτο ποιήσοντα ἐμισθώσατο, τὸν μαρὸν καὶ λίαν εὐχερῆ, τὸν κονιορτὸν Εὐκτῆμονα, ἐάσω. Καὶ γὰρ οὐτ' ἀνεκρίνατο ταύτην ὁ συκοφάντης ἐκεῖνος, οὐθ' οὗτος οὐδενὸς ἔνεκα αὐτὸν ἐμισθώσατο πλὴν ἴν' ἐκκέοιτο πρὸ τῶν ἐπωνύμων καὶ πάντες ὄρωεν « Ἐυκτῆμων Λουσιεὺς ἐγράψατο Δημοσθένην Παιανιέα λιποταξίου »· καὶ μοι δοκεῖ κἂν προσγράψασθαι τοῦθ' ἡδέως, εἴ πως ἐνήν, ὅτι Μειδίου μισθωσαμένου γέγραπται.<sup>1747</sup>

16. (...) ἀλλὰ τοὺς ἀντιπαρέξοντας πράγματα μισθώσασθαι, οἱ βδελυροὶ καὶ χροῖματ' ἔχοντές εἰσιν ἐγγυτάτω.<sup>1748</sup>

17. τοιοῦτοί τινές εἰσι μισθοφόροι περὶ αὐτόν...<sup>1749</sup>

L'image développée par la troisième occurrence de la *Midienn* (17), en particulier, est très concrète, et offre un bon point de départ : avec le recours à la préposition *περὶ* suivie de l'accusatif, Démosthène évoque des gardes qui entourent Midias pour le protéger de leurs

---

long de son règne donnait une crédibilité considérable aux allégations de Démosthène. » (« That Philip routinely used bribes throughout his reign gave considerable credence to Demosthenes' allegations. »).

<sup>1745</sup> Sur la question de la corruption d'Eschine et des manipulations rhétoriques de Démosthène à ce sujet, à propos de la *xenia* de celui-là avec Philippe et Alexandre, cf. Mitchell, 1997, p. 181-6, et Worthington, 2013, p. 173 et 188-9.

<sup>1746</sup> Cf. Goodwin, 1906, p. 82, *ad* Démosthène, *Midias*, 139 (17).

<sup>1747</sup> « Le coup monté contre moi dans cette affaire de désertion, le misérable qu'il a soudoyé pour faire cette besogne – je veux dire l'ignoble Euctémon, cette ordure dont il fait ce qu'il veut – je laisserai tout cela de côté : en effet, ce professionnel de la délation n'a répondu à l'appel préalable (et l'autre n'a acheté cet individu) que pour que chacun pût voir affiché devant les Eponymes : “ Euctémon de Lousia a cité en désertion Démosthène de Paeania.” Je crois qu'il aurait aimé ajouter sur l'affiche, s'il avait pu : “payé par Midias”. », *Mid.*, 103 (trad. J. Humbert).

<sup>1748</sup> « (...) ou encore <s'il s'agit> de payer des gens pour parer le coup en créant des ennuis à leurs adversaires, ah ! ils ne sont pas loin, ces sales gens qui ont tant d'argent ! », *ibid.*, 123 (*id.*).

<sup>1749</sup> « les mercenaires de sa garde personnelle ; », *ibid.*, 139 (*id.*).

corps, filant ainsi la métaphore militaire du bouclier<sup>1750</sup>. Elle renvoie en réalité aux amis politiques qui agissent ou témoignent en sa faveur lors des procès : Polyeucte, Timocrate et Euctémon. Ceux-ci peuvent aussi mener de véritables contre-offensives judiciaires en attaquant les adversaires de Midias devant les tribunaux (16) ; c'est ainsi qu'Euctémon a accusé Démosthène de désertion (15). Or Démosthène prétend au moyen de sa métaphore que tous ces personnages agissent de la sorte parce qu'ils sont payés par Midias<sup>1751</sup>. Lorsqu'ils lancent eux-mêmes des procédures, comme Euctémon, ils se comportent donc en sycophantes (ὁ συκοφάντης ἐκείνος, 15) ; de la même manière, dans la troisième occurrence (17), l'image des témoins « mercenaires » suggère que ces témoins sont en réalité payés par Midias pour lui apporter leur aide<sup>1752</sup>. En sollicitant l'image du tyran, la métaphore se double d'une charge politique contre le personnage, accusé par Démosthène d'être un aristocrate plein de morgue, qui met sa fortune au service d'entreprises hostiles à la démocratie<sup>1753</sup>.

10. Εἰ μὲν τοίνυν πᾶσι ψηφισόμεθα ταῦτά, λήσομεν, ὡς ἔοικε, μισθοφόρων ἔργον ἀνθρώπων ποιούντες τὴν ἐκάστου σωτηρίαν τούτων δορυφοροῦντες· (...) Καὶ τί φήσομεν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, καλόν, εἰ τῶν Ἑλλήνων ἐπ' ἐλευθερίᾳ προεστάναι φάσκοντες τοὺς ἰδίᾳ δυνάμεις ἐπὶ τοῖς πλήθεσι κεκτημένους δορυφοροῦντες φανούμεθα ;<sup>1754</sup>

11. (...) τοὺς ἐπὶ μισθῷ λέγειν καὶ γράφειν εἰωθότας...<sup>1755</sup>

<sup>1750</sup> Cf. *supra*, la métaphore du bouclier, p. 392. Cf. MacDowell, 1990, p. 356, *ad loc.*

<sup>1751</sup> La première occurrence de la métaphore (15) est significative de ce point de vue, parce qu'elle la contient trois fois : Démosthène emploie à trois reprises le verbe μισθῶ au moyen, avec pour sujet Midias, c'est-à-dire que la virulence de l'image se concentre sur celui-ci, le payeur.

<sup>1752</sup> Cf. MacDowell, 1990, p. 356, *ad loc.*

<sup>1753</sup> La charge contre les riches qui conclut la deuxième occurrence (οἱ βδελυροὶ καὶ χρήματ' ἔχοντές εἰσιν ἐγγυτάτω, 16) se trouve renforcée par le contexte de la troisième (17). Le passage dans lequel se trouve insérée cette dernière développe en effet le thème de l'individu riche et puissant qui s'oppose à la collectivité des humbles citoyens, parmi lesquels se range Démosthène, mettant ainsi en danger l'égalité chère aux Athéniens et le respect des lois, donc la démocratie : Démosthène, *Mid.*, 136-142. Midias est « un ennemi commun de notre régime » (κοινὸς ἐχθρὸς τῇ πολιτείᾳ ; *ibid.*, 142, trad. J. Humbert). En l'occurrence, Démosthène se présente comme un humble citoyen contre lequel Midias lâche ses sycophantes afin de le dissuader de l'attaquer en justice ; l'orateur apparaît donc dans une situation qui rappelle celle de l'arbitre Straton, que Midias fait lui-même frapper d'atimie ; cf. *ibid.*, 83-101. Sur le dénigrement de la richesse et le lien fait par Démosthène entre celle-ci et l'*hybris* ou les comportements anti-démocratiques de Midias dans tout le discours, cf. Carlier, 2006, p. 135 ; Ober, 1994 ; Fredal, 2001, p. 259 *sq.* ; plus généralement, sur ce portrait de Midias centré autour de cette « qualité[s] semi-criminelle d'*hybris* », cf. Pearson, 1981, p. 62-3 et 105-11 (*ibid.*, p. 105, pour la citation : « the usual semi-criminal qualities of *hybris*, *aselgeia*, and *anaideia* »). En fait, l'idée apparaît déjà chez Démosthène, *Tim.*, 143 : l'orateur la développe dans le *Contre Midias* en en faisant l'armature du plaidoyer.

<sup>1754</sup> « Si nous accordons les mêmes avantages à tous, nous ferons métier de mercenaires, nous deviendrons insensiblement, je crois bien, les gardes du corps de chacun de ces gens-là. (...) Et quelle raison honnête donnerons-nous, Athéniens, si l'on voit en nous, qui nous prétendons les champions de la liberté des Grecs, des satellites au service des chefs de bandes qui sont une menace pour les démocraties ? », *Aristocr.*, 123 et 124 (trad. L. Gernet).

<sup>1755</sup> « (...) ceux qui ont pour habitude de se vendre « comme orateurs ou comme auteurs de décrets... », *ibid.*, 146 (*id.*).

12. Τὸ τελευταῖον δὲ νυνὶ καὶ φύλακας κατέστησαν ὑμᾶς ἐκείνου διὰ τοῦ προβουλεύματος τούτου, κεί μὴ τὴν γραφὴν ἐποιησάμεθ' ἡμεῖς ταυτηνί, καὶ τὸ τοῦ μισθοφόρου καὶ θεραπεύοντος ἐκείνου ἔργον ἢ πόλις ἂν διεπράττετο, ἐφρούρει Χαριδήμον. Καλὸν γ', οὐ γάρ ; ὦ Ζεῦ καὶ θεοί, ὃς αὐτός ποτε τοὺς ὑμετέρους ἐχθροὺς μισθὸν λαμβάνων ἐδορυφόρει, τούτον ὑφ' ὑμετέρου ψηφίσματος φανήναι φυλαττόμενον.<sup>1756</sup>

13. (...) ἀλλ' εἰ μὴ καὶ φυλάξεθ' ἕκαστον τούτων, ἐκείνων γ' οὐδεμία χάρις, ὡς ἔοικεν.<sup>1757</sup>

14. Καίτοι πηλίκον τί ποτ' ἂν στενάξειαν οἱ ἄνδρες ἐκείνοι, οἱ ὑπὲρ δόξης καὶ ἐλευθερίας τελευτήσαντες, καὶ πολλῶν καὶ καλῶν ἔργων ὑπομνήματα καταλιπόντες, εἰ ἄρ' αἰσθινοῦθ' ὅτι νῦν ἢ πόλις εἰς ὑπηρετοῦ σχῆμα καὶ τάξιν προελήλυθεν, καὶ Χαριδήμον εἰ χρῆ φρουρεῖν βουλεύεται ;<sup>1758</sup>

Cette métaphore se trouve précisée par le *Contre Aristocrate*, où l'orateur use du verbe δορυφορέω, « être garde du corps »<sup>1759</sup>, présent dans deux (10 et 12) des trois occurrences, le « doryphore » étant notamment le garde du corps des tyrans<sup>1760</sup> ; or celui-ci s'avère bien souvent un mercenaire étranger, comme nous le voyons dans le célèbre portrait du tyran que propose Platon dans la *République*<sup>1761</sup>. Le philosophe emploie également le terme φύλαξ,

<sup>1756</sup> « Pour comble, voici que le vote préalable du Conseil vous a chargés de la protection de Charidème ; et n'eût été l'accusation intentée par nous, la cité aurait fait office de mercenaire à son service. Chose glorieuse, en vérité, par Zeus et tous les dieux ! Celui qui jadis gagnait sa solde à monter la garde en face de vos ennemis, on l'aurait vu gardé par votre décret ! », *ibid.*, 186 (*id.*).

<sup>1757</sup> « et il faut croire qu'on ne vous serait plus aucun gré si, de surcroît, vous n'assurez la protection de chacun des bénéficiaires. », *ibid.*, 203 (*id.*).

<sup>1758</sup> « Ah ! comme ils pleureraient, ces hommes d'autrefois qui moururent pour la gloire et pour la liberté en léguant le souvenir de tant d'exploits, s'ils pouvaient voir la cité réduite au rôle et à la condition d'un serviteur et délibérant pour savoir si elle servira de garde du corps à un Charidème ! », *ibid.*, 210 (*id.*).

<sup>1759</sup> LSJ, s.v., 1.

<sup>1760</sup> Cf. Westermann, 1865, p. 65 (cité *infra*, p. 420, n. 1769), et Weil, 1886, p. 240, *ad loc.*

<sup>1761</sup> Ἄρ' οὖν οὐχὶ ὅσῳ ἂν μᾶλλον τοῖς πολίταις ἀπεχθάνηται ταῦτα δρῶν, τοσοῦτῳ πλείονων καὶ πιστοτέρων δορυφόρων δεήσεται ; / Πῶς γὰρ οὐ ; / Τίνες οὖν οἱ πιστοί ; καὶ πόθεν αὐτοὺς μεταπέμψεται ; / Αὐτόματοι, ἔφη, πολλοὶ ἤξουσιν πετόμενοι, ἐὰν τὸν μισθὸν διδῶ. (« N'est-il pas vrai que, plus sa conduite le rendra odieux aux citoyens, plus il aura besoin d'une garde nombreuse et fidèle ? / Sans doute. / Mais quels seront ces gardiens fidèles ? d'où les fera-t-il venir ? / On n'aura pas besoin de les appeler : ils accourront à tire-d'aile, en foule, répondit-il, s'il leur paye leur solde. »), Platon, *Rép.*, VIII, 567 d 4-10 (trad. E. Chambry). Cf. encore Isocrate, *Sur la paix* (VIII), 111-2 : Οὐκ εὐθὺς ἐπειδὴν [*sc.* οἱ τύραννοι] λάβωσι τὰς δυναστείας, ἐν τοσοῦτοις ἐμπεπλεγμένοι κακοῖς εἰσιν, ὥστ' ἀναγκάζεσθαι (...) παρακατατίθεσθαι δὲ τὴν τῶν σωμάτων σωτηρίαν μισθοφόροις ἀνθρώποις οὐς οὐδὲ πάποτ' εἶδον, μηδὲν δ' ἦτρον φοβεῖσθαι τοὺς φυλάττοντας ἢ τοὺς ἐπιβουλεύοντας... (« Dès qu'ils ont pris le pouvoir, (*les monarques*) ne sont-ils pas prisonniers de tels maux qu'ils sont contraints (...) de confier le salut de leur personne à des mercenaires qu'ils n'avaient jamais vus jusqu'alors, de craindre tout autant leurs gardes que les conspirateurs... », trad. G. Mathieu). Les modèles historiques de ces portraits sont Pisistrate et ses fils, ainsi que les tyrans du IV<sup>ème</sup> siècle, notamment, pour Platon, les deux Denys de Syracuse.

« garde »<sup>1762</sup>, que nous trouvons dans le deuxième passage de ce discours (12), où il permet donc de filer la métaphore. Enfin, Démosthène creuse l'allusion dans le premier extrait (10) en reprochant aux Athéniens de ne plus défendre la liberté des peuples, mais de devenir des mercenaires protégeant les condottieri comme Charidème, qui œuvrent contre cette même liberté.

C'est que l'image met en scène un renversement de situation destiné à provoquer l'indignation des auditeurs<sup>1763</sup>, fondée sur la condition de condottiere de Charidème : alors qu'il est le mercenaire payé pour défendre les intérêts d'Athènes, la cité étant donc son commanditaire et son maître, si les Athéniens votent le décret d'Aristocrate, qui assure de fait l'impunité à Charidème en déclarant hors la loi quiconque le tuerait ou prêterait assistance à son meurtrier, au contraire, ils endossent alors le rôle de gardes du corps de celui-là. Ils se dégradent eux-mêmes en mercenaires du mercenaire, qui devient alors leur maître, puisqu'ils se privent de tout contrôle à son égard. Ainsi, la deuxième occurrence du discours (12) joue sur le passage des termes évoquant le mercenariat du sens propre au sens figuré, le premier s'appliquant à Charidème (ὄς αὐτός ποτε τοὺς ὑμετέρους ἐχθροὺς μισθὸν λαμβάνων ἐδορυφόρει<sup>1764</sup>), le second aux Athéniens (φύλακας (...) ἐκείνου ; τὸ τοῦ μισθοφόρου καὶ θεραπεύοντος ἐκείνον ἔργον ἢ πόλις ἂν διεπράττετο, ἐφρούρει Χαρίδημον ; φυλαπτόμενον), ravalés de ce fait au rang du serviteur (τοῦ (...) θεραπεύοντος), de l'exécutant soumis au bon vouloir du mercenaire. Cette occurrence amplifie la métaphore en faisant appel à d'autres termes : φύλαξ, « le garde », et φυλάττω, « garder », ainsi que son synonyme φρουρέω, sur une racine différente. L'emploi métaphorique du premier verbe dans ce passage invite à considérer comme une image la troisième occurrence (13), où il apparaît seul. De même, la quatrième occurrence (14) ne retient que φρουρέω<sup>1765</sup>, se contentant par là d'un bref rappel de l'image au moment de l'épilogue<sup>1766</sup>.

<sup>1762</sup> Platon, *Rép.*, VIII, 566 b 5-8 : Τὸ δὴ τυραννικὸν αἶτημα τὸ πολυθρόλυτον ἐπὶ τούτῳ πάντες οἱ εἰς τοῦτο προβεβηκότεες ἐξευρίσκουσιν, αἰτεῖν τὸν δῆμον φύλακάς τινας τοῦ σώματος, ἵνα σώσῃ αὐτοῖς ἢ ὁ τοῦ δήμου βοηθός. (« C'est le moment pour tous les ambitieux qui en sont venus à ce point de recourir à la fameuse requête du tyran, de demander au peuple des gardes du corps, afin que le défenseur du peuple se conserve pour le servir. »), trad. E. Chambry).

<sup>1763</sup> Dans la forme, l'indignation est suggérée par les tournures interrogatives (Καὶ τί φήσομεν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, καλόν..., 12 ; Καλόν γ', οὐ γάρ ;, 14 ; on note la récurrence ironique de l'adjectif ; enfin : Καίτοι πηλίκον..., 14), et par l'apostrophe aux dieux (ὦ Ζεῦ καὶ θεοί..., 12, expression qui suit immédiatement celle que nous venons de citer dans le même passage).

<sup>1764</sup> Cette relative offre une très bonne définition du mercenaire.

<sup>1765</sup> L'image du serviteur présente dans cette occurrence (ὑπηρέτου σχῆμα καὶ τάξιν) ne concerne pas le rapport du peuple athénien à ses mercenaires, mais à ses hommes politiques. Cf. Démosthène, *Aristocr.*, 209 : Τότε μὲν γὰρ ὁ δῆμος ἦν δεσπότης τῶν πολιτευομένων, νῦν δ' ὑπηρέτης. (« C'est que, jadis, le peuple était le maître des hommes politiques ; aujourd'hui, il en est le serviteur. »), trad. L. Gernet).

<sup>1766</sup> *Ibid.*, 196-220, selon la division de Weil, 1886, p. 181.

La deuxième occurrence (**11**) se tient à part, dans la mesure où elle propose de fait une métaphore différente : elle concerne les hommes politiques qui trompent le peuple en forgeant l'opinion publique sur tel ou tel et en faisant voter pour de l'argent des mesures qui leur sont favorables, sans considération pour les services réels rendus à la cité. C'est ainsi que, selon Démosthène, un homme comme Charidème, qui s'avère en réalité un ennemi de la cité, jouit d'une telle considération auprès des Athéniens<sup>1767</sup>. Cette occurrence se distingue en ce que Démosthène développe pour la première fois le thème du mensonge et de la tromperie en lien avec la métaphore du mercenaire<sup>1768</sup>.

Le *Contre Aristocrate* présente donc en réalité deux images distinctes : le mercenaire garde du corps des tyrans, qui renvoie aux Athéniens, et le mercenaire ordinaire, s'appliquant à des orateurs qui font adopter des mesures honorifiques pour des personnages moyennant finances. Ce second sens perturbe la cohérence du premier parce qu'il interfère avec la série correspondante : la métaphore du garde du corps a déjà été mise en place (**10**), et se poursuivra ensuite (**12** à **14**). La parenthèse est d'autant moins heureuse qu'elle présente une version moins forte de l'image entre les deux principales occurrences de la version concurrente.

Le *Contre Aristocrate* et le *Contre Midias* emploient en effet la métaphore du mercenaire d'une manière particulièrement expressive et originale, en la filant, avec la figure du garde du corps. Dans le *Contre Aristocrate*, notamment, les deux premiers développements de cette image se distinguent par leur vigueur : Démosthène brosse un tableau qui frappe les esprits et se contente ensuite de deux échos plus discrets<sup>1769</sup>. La série des métaphores

<sup>1767</sup> Cf. Démosthène, *Aristocr.*, 144, et plus généralement toute la troisième partie du discours, *ibid.*, 144 à 196.

<sup>1768</sup> Il encadre plus précisément la métaphore : Ἴσως δέ τισιν λογιζομένοις ὑμῶν ὅτι πρῶτον μὲν πολίτης γέγον' ἄνθρωπος, εἶτα πάλιν χρυσοῖς στεφάνοις ὡς εὐεργέτης ἐστεφάνωται, θαυμάζειν ἐπελήλυθεν εἰ τὰ τηλικαῦθ' οὕτως ἐξηπάτησθε ῥαδίως. Εὐ τοίνυν ἴστ', ὧ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ὅτι ἐξηπάτησθε. (...) οἱ δ' ὄν ἂν αὐτοῖς λυσιτελή, καὶ χρηστὸν καὶ πονηρὸν εἶναι φασιν, οὐχ ὄν ἂν ἢ δίκαιον καὶ ἀληθές. (« Peut-être, en songeant que d'abord notre homme a été fait citoyen, qu'ensuite il a reçu des couronnes d'or à titre de bienfaiteur, quelques-uns s'étonnent qu'une tromperie aussi forte ait pu si facilement réussir. Or sachez bien que vous avez été trompés. (...) Or, quand ils vous déclarent quelque bon ou mauvais, c'est d'après leur intérêt, et non pas suivant la justice ni la vérité. »), *ibid.*, 145 et 147 (trad. L. Gernet). Nous soulignons. Le « raisonnement trompeur » (...) καὶ ταῦτ' αἰτίαν λέγοντες ψευδῆ (« (...) et cela par un raisonnement trompeur ») de *Lept.*, 133 (trad. O. Navarre et P. Orsini) ne se rapporte pas à la situation visée par la métaphore (**1**) au paragraphe précédent.

<sup>1769</sup> Westermann, 1865, p. 65, *ad* Démosthène, *Aristocr.*, 123, note la « force » de l'image associée à δορυφοροῦντες : « δορυφοροῦντες ici et au § 124 est assez fort : le mot était odieux aux Athéniens, parce qu'il rappelait vivement la tyrannie. » (« δορυφοροῦντες hier und § 124 ist etwas stark : das Wort war den Athenern verhasst, da es lebhaft an die Tyrannis erinnerte. »). Puis il indique que la métaphore est « un peu plus douce » (« Etwas milder », *ibid.*) dans les trois occurrences suivantes (**12** à **14**). Ce jugement est surprenant à propos de la deuxième (**12**), en raison de la diversité des termes employés – dont δορυφορέω –, nous l'avons vu, qui permettent de filer longuement l'image. Cf. ci-dessus, p. 410, n. 1721.

empruntées à ce discours se distingue enfin par le fait que celles-ci ne font pas référence à la corruption, à l'exception de celle que nous avons présentée en dernier (11).

### *Du Contre Leptine à la harangue Pour la liberté des Rhodiens : l'élaboration d'un paradigme métaphorique*

1. (...) ὅτι δούλος ὢν ὁ Λυκίδας καὶ Διονύσιος καὶ τις ἴσως ἄλλος διὰ τοὺς μισθοῦ τὰ τοιαῦτα γράφοντας ἐτοίμως πρόξενοι γεγόνασιν...<sup>1770</sup>

2. ταῖς γὰρ ἐκείνων τέχναις καὶ πανουργίαις μισθώσας αὐτὸν καὶ παρασχὼν ὑπηρέτην...<sup>1771</sup>

3. μισθωσάμενοι δὲ τοῦτον...<sup>1772</sup>

4. πάλαι γὰρ μισθοῦ καὶ γράφων καὶ νόμους εἰσφέρων ὥπται.<sup>1773</sup>

5. (...) πλὴν εἰ συγγενεῖς ὑπολαμβάνειν φησὶν τοὺς μισθουμένους αὐτόν.<sup>1774</sup>

6. Ἀλλὰ νῆ Δί' ἀμισθὶ ταῦτα ποιήσομεν· καὶ πῶς οὐ δεινόν, εἰ διὰ τὸν νόμον, ὃν σὺ τέθηκας μισθὸν λαβὼν, ἀμισθος ὁ δῆμος καὶ ἡ βουλὴ καὶ τὰ δικαστήρι' ἔσται.<sup>1775</sup>

7. (...) ταῦτ', ὃ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, πράττων ἐπ' ἀργυρίῳ, καὶ προηρημένος ὡς ἀληθῶς μισθαρνεῖν...<sup>1776</sup>

8. (...) κολακεύει δὲ καὶ μισθοῦ γράφει καὶ πολιτεύεται...<sup>1777</sup>

9. Τοῦ μέντοι πολλοὺς ἀδεῶς ταύτην τὴν τάξιν αἰρεῖσθαι τῆς πολιτείας, ἴσως μὲν αἱ παρὰ τῶν μισθοδοτούντων αὐτοῦς ὠφέλειαι μάλιστ' αἴτια.<sup>1778</sup>

---

<sup>1770</sup> « qu'un esclave, comme Lykidas, Dionysios, et peut-être tel autre encore, grâce aux décrets complaisants présentés par des orateurs à gages, soit devenu proxène... », Démosthène, *Lept.*, 132 (trad. O. Navarre et P. Orsini).

<sup>1771</sup> « Il s'est mis à la solde de ces hommes, s'est fait l'agent de leurs machinations et de leur fourberie... », *Tim.*, 14 (*id.*).

<sup>1772</sup> « Ils prirent alors Timocrate à leur solde... », *ibid.*, 15 (*id.*).

<sup>1773</sup> « Car voilà longtemps qu'au vu de tous, moyennant salaire, il propose décrets et lois. », *ibid.*, 66 (*id.*).

<sup>1774</sup> « à moins qu'il ne vienne dire qu'il tient pour parent quiconque le prend à sa solde ! », *ibid.*, 67 (*id.*).

<sup>1775</sup> « Eh bien ! dira-t-on, tous ces services, nous les assurerons gratis. Mais alors, quel scandale ! La loi que tu as proposée t'a valu, à toi, un salaire, et elle privera de leur salaire peuple, Conseil et tribunaux ? », *ibid.*, 99 (*id.*).

<sup>1776</sup> « Le mobile de Timocrate, Athéniens, dans tous ses actes, a été l'argent ; c'est de propos délibéré et dans toute la force du terme, un vendu. », *ibid.*, 200 (*id.*).

<sup>1777</sup> « flatteur, législateur et politicien à gages, il est tout cela ; », *ibid.*, 203 (*id.*).

La métaphore est plus générale dans les autres discours, parce qu'elle renvoie simplement aux soldats mercenaires dont nous parlions au seuil de cette partie.

Démosthène l'emploie dès le début de sa carrière, dans le *Contre Leptine* (1). Elle y présente déjà les caractéristiques essentielles que nous retrouverons ensuite : l'image du mercenaire sert à accuser de corruption des orateurs auxquels s'oppose Démosthène, dans le cadre de leurs activités à l'Assemblée du peuple. En l'occurrence Démosthène vise les auteurs de décrets qui accordent la proxénie à d'anciens esclaves. En effet, la corruption se trouve en jeu dans l'ensemble des occurrences de l'image, sauf dans celles du *Contre Aristocrate* qui mettent en scène la figure du garde du corps (10 et 12 à 14).

Ainsi, dans les premiers plaidoyers politiques, c'est-à-dire ceux qui sont antérieurs à la *Midiennne*, Démosthène n'emploie cette métaphore qu'en référence à des décrets ou à des lois : l'orateur mercenaire est celui qui propose un texte aux suffrages de l'Assemblée, rédigé dans l'intérêt de personnes particulières, moyennant pots-de-vin. Ce fait s'explique directement par la nature de ces discours, qui sont rédigés à l'occasion de la procédure de γραφή παρανόμων. L'accusateur y attaque par conséquent les auteurs de ces textes considérés comme contraires aux lois. C'est le cas dans le *Contre Leptine* (1), le *Contre Timocrate* (2 à 8) et le *Contre Aristocrate* (11) : dans le premier, Diodôros s'en prend à une loi que Leptine a fait voter pour supprimer certaines immunités fiscales ; dans le deuxième, le même Diodôros attaque Timocrate qui a fait voter une loi accordant un délai supplémentaire aux débiteurs du Trésor pour favoriser ses amis Androtion, Glaukétès et Mélanôpos ; dans le troisième, il s'agit d'un décret d'Aristocrate assurant l'inviolabilité à la personne de Charidème.

De ce point de vue, nous relevons la répétition de l'expression μισθοῦ γράφειν : elle apparaît cinq fois (1, 4, 8, 11 et 21), la cinquième étant significative au milieu de ces plaidoyers de jeunesse (*Contre Leptine* (1), *Contre Timocrate* (4 et 8), *Contre Aristocrate* (11))<sup>1779</sup>. Il s'agit en effet d'un passage du *Sur l'ambassade*, à une époque où la métaphore a changé de sens, et où elle s'est complexifiée<sup>1780</sup> ; or nous remarquons dans cette perspective que c'est la seule occurrence du discours que Démosthène n'applique pas à Eschine, mais à Philocrate, l'auteur du décret qui a ouvert les négociations de paix. L'occurrence du *Contre Aristocrate* porte exactement l'expression : ἐπὶ μισθῷ λέγειν καὶ γράφειν (11). Or nous en

---

<sup>1778</sup> « Mais d'où vient que beaucoup d'hommes politiques adoptent d'un cœur léger cette ligne de conduite ? Le profit qu'ils tirent de ceux qui les salarient en est sans doute la première cause ; », *Rhod.*, 32 (trad. M. Croiset).

<sup>1779</sup> L'expression est aussi employée une fois dans les *Plaidoyers civils* par Apollodore : [Démosthène], *Contre Nééra*, 43 ; cf. ci-dessous, p. 484.

<sup>1780</sup> Cf. *infra*, p. 423.

retrouvons un écho tronqué dans la *Quatrième Philippique*, avec *μισθοῦ λέγει* (34), dont nous pouvons rapprocher deux autres occurrences, tirées du *Sur l'ambassade* (25) et du *Sur les affaires de la Chersonèse* (29) : Démosthène n'y utilise plus que *μισθός*, mais directement en rapport avec le mot *λόγους*, employé chaque fois un peu avant<sup>1781</sup>. *Μισθός* n'est utilisé que deux autres fois, toujours seul, mais pour renvoyer de façon générale à l'attitude des traîtres, dans le *Sur l'ambassade* (18) et dans le *Sur la couronne* (41). Il s'agit de la seule occurrence du terme dans les images tirées de ce dernier discours ; *μισθός* y est employé de plus au sens propre dans le comparant d'une comparaison qui prolonge la métaphore du mercenaire.

Par conséquent, l'expression *μισθοῦ γράφειν* révèle à son seul niveau une évolution dans le traitement de l'image du mercenaire par Démosthène vers une plus grande expressivité. Elle se trouve concentrée dans les premiers plaidoyers et n'apparaît plus qu'une fois par la suite dans le *Sur l'ambassade*, qui la fait disparaître pour élargir la perspective. Seule la *Quatrième Philippique* en offre encore une ultime résurgence, sous la forme d'une variante proposant elle aussi un sens plus large. Le *Sur la couronne* confirme ce mouvement : non seulement l'expression n'y figure plus du tout, mais Démosthène abandonne le mot *μισθός* au bénéfice de termes plus colorés pour bâtir ses métaphores<sup>1782</sup>. En outre, l'élargissement du sens implique un changement dans la focalisation de l'image après le *Contre Aristocrate* : il ne s'agit plus seulement d'incriminer les auteurs de tel décret ou de telle loi, mais de condamner toute une attitude ou une politique, à savoir des actes, mais aussi et surtout, à Athènes, des paroles, des mauvais conseils. Se dégage là plus généralement une caractéristique propre à l'ensemble des images du mercenaire : elles interviennent presque toutes dans le contexte de l'Assemblée du peuple, ou du moins, plus généralement, d'une prise de parole<sup>1783</sup>. Cependant, à partir de la harangue *Pour la liberté des Rhodiens*, la parole va se retrouver au centre de la métaphore : c'est ce que nous retrouverons notamment dans les grands discours autour du thème du mensonge<sup>1784</sup>.

<sup>1781</sup> Dans la même phrase pour l'occurrence 25 : *Amb.*, 183. À la fin du paragraphe précédent, *Chers.*, 52, pour la métaphore 29 (*Chers.*, 53).

<sup>1782</sup> Cf. Harvey, 1985, p. 84-5, qui note que là où le mot *μισθός* peut être employé de manière « innocente » pour désigner un véritable salaire, ses composés ont toujours un sens négatif et servent à critiquer. Notre étude permet de préciser ces vues, en montrant que le sens métaphorique de *μισθός* est toujours négatif chez les orateurs ; il n'en demeure pas moins qu'en raison même de cette ambivalence, le sens péjoratif du mot est moins fort que dans ses composés. Cf. encore Todd, 2009, p. 171.

<sup>1783</sup> Il s'agit d'un élargissement de la configuration initiale de la métaphore (1 à 8, 10 à 14 et 21), vu que les décrets et les lois étaient adoptés à l'Assemblée du peuple. Seules les occurrences issues du *Contre Aristocrate* (10 à 14) demeurent à part, avec le schéma de la cité comme garde du corps : Démosthène vise les effets de la mesure proposée par son adversaire.

<sup>1784</sup> Cf. *infra*, p. 440, 445 et 450, avec respectivement les n. 1852 et 1854, 1871, 1899.



Il est enfin possible de noter une différence dans la portée de la métaphore entre les trois discours : le *Contre Timocrate* ne vise que le personnage éponyme, alors que le *Contre Leptine* et le *Contre Aristocrate* s'en prennent à une catégorie d'orateurs anonymes qui épargnent Leptine et Aristocrate. Dans le premier cas, Démosthène se réfère aux auteurs de décrets accordant la proxénie à d'anciens esclaves ; il ne s'agit donc pas de Leptine ni de sa loi. Dans le second cas, Aristocrate et son décret peuvent certes s'intégrer dans le schème métaphorique élaboré par l'auteur, mais, précisément, celui-ci s'abstient d'attaquer explicitement son adversaire et glisse bien vite de sa métaphore, qui semblait pointer du doigt un groupe déterminé, à des considérations générales sur οἱ ῥήτορες, « les orateurs »<sup>1785</sup> : Démosthène adopte alors une position – excessive – du seul contre tous... Il faudra attendre le *Sur l'ambassade*, et surtout le *Sur la couronne*, pour qu'il fusionne d'une façon aussi harmonieuse que redoutable les deux types de cible, la particulière et la générale<sup>1786</sup>.

Ainsi, le paradigme de la métaphore ne présente aucune modification sur le fond, par contre, le *Contre Aristocrate* et le *Contre Timocrate* en font déjà une utilisation originale : nous avons déjà montré que le *Contre Aristocrate* se distingue par le choix du métaphorisant, avec le thème du garde du corps des tyrans<sup>1787</sup>. Ensuite, dans le *Contre Timocrate*, Démosthène propose la première utilisation systématique de la métaphore du mercenaire appliquée à un homme politique, avec déjà un souci de *variatio* dans l'utilisation des termes : μισθῶ αὐτόν (2), μισθῶμαι pour désigner les employeurs de Timocrate (3 et 5), μισθαρονῶ (7) et enfin μισθός (4, 6 et 8). L'orateur en reste néanmoins là à un coup d'essai, comme le montre l'importance encore accordée au simple μισθός : alors qu'il disparaîtra presque totalement dans les plaidoyers suivants<sup>1788</sup>, il représente ici presque la moitié des occurrences, dont une dans l'expression toute faite μισθοῦ γράφειν (8). De même, seules deux images offrent quelque prolongement. La première présente la liaison avec la métaphore du serviteur (2). Dans la cinquième occurrence (6), Démosthène joue d'une part sur le passage du sens figuré, à propos de Timocrate (μισθὸν λαβών), au sens propre (ἄμισθος), qui renvoie aux

<sup>1785</sup> Ὅπερ πεποιήκασιν τὸν Χαρίδημον τοῦτον οἱ ῥήτορες πάντα τὸν χρόνον... (« Voilà comment les orateurs en ont constamment usé avec Charidème... »), *ibid.*, 147 (trad. L. Gernet).

<sup>1786</sup> Cf. Wankel, 1976a, p. 345, *ad* Démosthène, *Cour.*, 49, s.v. ὑμῖν, Αἰσχίνῃ, τοῖς προδοῦσι καὶ μισθαρονῶσι : « Ici est apostrophée pour la première fois toute la clique des traîtres avec Eschine (scholie), pour ainsi dire l'autre partie impliquée dans le procès. » (« Hier ist zum erstenmal die ganze Clique der Verräter zusammen mit Aisch. apostrophiert (Scholion), gewissermaßen die andere Prozeßpartei »). Cf. ci-dessous, p. 435-456 ; cf. en particulier p. 435, 447-448 et 456.

<sup>1787</sup> Cf. ci-dessus, p. 418-9.

<sup>1788</sup> Cf. *supra*, p. 422-423.

indemnités versées aux bouleutes et aux citoyens dans le cadre de la *misthophorie*<sup>1789</sup>. D'autre part, il développe pour la première fois le thème de la mise en danger de la démocratie, qu'il reprendra dans les trois discours suivants : *Pour la liberté des Rhodiens*, *Contre Aristocrate* et *Contre Midias*<sup>1790</sup>.

Enfin, Démosthène ne s'en tient pas là et innove également sur le plan formel. Dans le *Contre Timocrate*, l'orateur expérimente en effet pour la première fois l'usage de notre métaphore comme un leitmotiv<sup>1791</sup>, sa répétition étant destinée à l'imprimer dans l'esprit des auditeurs, pour mieux les convaincre de la culpabilité de Timocrate<sup>1792</sup>. Le discours totalise en effet sept occurrences (2 à 8), c'est-à-dire une proportion comparable au *Sur l'ambassade*<sup>1793</sup>, dans lequel « la technique du leitmotiv » prend une ampleur inégalée jusque-là, avant

---

<sup>1789</sup> Cette syllepse est déjà signalée par Harvey, 1985, p. 84.

<sup>1790</sup> Πῶς οὖν οὐχ ἅπαντ' ἀνάγκη καταλυθῆναι τὰ τῆς πόλεως (...); (...) πάντα τὰ πράγματ' ἀναιρεῖ, δῆμον, ἱππέας, βουλὴν, ἱερά, ὅσια. (« Eh bien ! ne sera-ce point infailliblement la désorganisation complète de l'État (...) ? (...) Timocrate désorganise tout votre système politique, Assemblée, cavaliers, Conseil, administration sacrée et civile. »), Démosthène, *Tim.*, 98 et 101 (trad. O. Navarre et P. Orsini), qui résumant bien le propos. Cf. aussi *ibid.*, 99 (*id.*), juste avant la métaphore, qui conclut le paragraphe : Οὐ σύμμεν καὶ βουλευσόμεθ' ἐάν τι δέη· εἴτ' ἔτι δημοκρατησόμεθα; Οὐ δικάσει τὰ δικαστήρια τὰ τ' ἴδια καὶ τὰ δημόσια· καὶ τίς ὑπάξει τοῖς ἀδικουμένοις ἀσφάλεια; Οὐκ εἴσεισιν ἢ βουλὴ καὶ διοικήσει τὰ ἐκ τῶν νόμων· καὶ τί λοιπὸν ἔσθ' ἡμῖν ἀλλ' ἢ καταλελύσθαι; (« Plus d'assemblée, plus de délibérations sur les affaires. Alors, comment parler encore de démocratie ? Plus de tribunaux, pour juger les procès publics et privés, mais alors, quelle garantie subsistera pour les victimes d'une injustice ? Plus de séances du Conseil, pour administrer les finances conformément aux lois. Mais alors, à quoi nous attendre, sinon à la fin de tout ? » ; nous soulignons). Démosthène présente ce tableau apocalyptique en exagérant considérablement les effets de la loi de Timocrate, qui prolonge le délai de paiement accordé aux débiteurs du fisc jusqu'à la neuvième prytanie ! Sur le thème de la mise en danger de la démocratie qui concerne la métaphore du mercenaire dans ce groupe de discours, en lien avec l'image du serviteur, cf. ci-dessous, p. 426-428.

<sup>1791</sup> Cf. Ronnet, 1951, p. 156, et surtout Paulsen, 1999, p. 481.

<sup>1792</sup> Sur la répétition comme moyen de jouer sur la conviction et le jugement, cf. Paulsen, 1999, p. 484-5, qui rappelle que Démosthène fait ainsi jouer des mécanismes mis en évidence par la psychologie moderne : ce principe de répétition en tant que technique destinée à persuader de la véracité d'un élément est ainsi le fondement de toute propagande politique. Et T. Paulsen de citer Goebbels, *ibid.*, p. 484... « On peut donc parler d'une puissance de suggestion de la répétition » (« Man kann also von einer Suggestivkraft der Wiederholung sprechen... ») ; « Démosthène ne connaissait pas les résultats de la recherche de la psychologie moderne, mais, sur la base de son expérience pratique longue de plusieurs décennies avec son public dans les assemblées du peuple et devant les tribunaux, il était parfaitement familiarisé avec les mécanismes par lesquels la crédibilité se laisse suggérer : quand les juges entendaient pour la vingtième ou la trentième fois qu'Eschine était corrompu, ils étaient déjà si familiers de cette assertion qu'il devait leur être difficile de réaliser encore qu'il ne s'agissait de rien de plus que d'une assertion. » (« Demosthenes kannte nicht die Forschungsergebnisse der modernen Psychologie, aber er war aufgrund seiner jahrzehntelangen praktischen Erfahrung mit seinem Publikum in Volksversammlungen und vor Gericht perfekt vertraut mit den Mechanismen, mit denen sich Glaubwürdigkeit suggerieren läßt : Wenn die Richter zum 20. oder 30. Mal hörten, daß Aischines bestochen war, waren sie mit dieser Behauptung bereits so vertraut, daß es ihnen schwer fallen mußte, noch zu realisieren, daß es sich um nichts mehr als seine Behauptung handelte. »), *ibid.*, p. 484.

<sup>1793</sup> Le *Contre Timocrate* compte 218 paragraphes ; nous en retranchons les 18 consacrés uniquement aux documents cités. Nous obtenons alors une proportion de 3,5 %, contre 3,2 % pour le *Sur l'ambassade* (avec onze occurrences pour 343 paragraphes). En prenant notre nombre d'images, le ratio dans le *Sur la couronne* est de 4,6 % (quatorze images pour 302 paragraphes (324 moins vingt-deux entièrement occupés par des pièces insérées) ; mais, plus exactement, en ne tenant pas compte du regroupement que nous effectuons entre les métaphores de *Cour.*, 51 et 52 (41), le discours offre une image du mercenaire dans quinze de ses paragraphes, ce qui représente 5 %.

d'atteindre son paroxysme dans le *Sur la couronne*<sup>1794</sup>. Le même procédé est mis en œuvre dans le *Contre Aristocrate*, quoique dans des proportions moins importantes<sup>1795</sup>.

C'est à la même époque que la métaphore du mercenaire fait son apparition dans les *Harangues*, plus précisément dans l'opuscule *Pour la liberté des Rhodiens* (9).

9. Τοῦ μέντοι πολλοὺς ἀδεῶς ταύτην τὴν τάξιν αἰρεῖσθαι τῆς πολιτείας, ἴσως μὲν αἰ παρὰ τῶν μισθοδοτούντων αὐτοὺς ὠφέλειαι μάλιστ' αἴτιαι.<sup>1796</sup>

Démosthène use du terme μισθοδοτέω, qui ne sert à bâtir une image que dans ce discours, ce qui en renforce l'expressivité<sup>1797</sup>. Encore une fois, il a en vue des orateurs qui seraient payés pour défendre les intérêts de leurs « commanditaires » (τῶν μισθοδοτούντων) lors des délibérations de l'Ecclésiast<sup>1798</sup>. L'identité de ces derniers n'est pas précisée, mais, dans le contexte, il s'agit sans doute des oligarques rhodiens<sup>1799</sup>, soutenus par le satrape de Carie, Artémise, veuve de Mausole. Cette configuration rappelle celle du *Contre Midias*, où les mercenaires sont à la solde du personnage éponyme, présenté comme un oligarque ennemi de la démocratie. Dans les deux cas, le mercenariat judiciaire ou politique implique donc l'idée d'une mise en péril de la démocratie. Nous avons vu que l'une des occurrences du *Contre Timocrate* (6) s'inscrit explicitement dans ce cadre. Or le *Contre Aristocrate* présente lui aussi une idée similaire (14) : il ne s'agit plus de démocratie mais de l'idée a priori plus générale de

---

<sup>1794</sup> « Die Leitmotiv-Technik », Paulsen, 1999, p. 481, qui désigne par là l'ensemble du motif de la corruption dans le discours. De ce point de vue, la technique du leitmotiv est beaucoup plus accentuée dans le *Sur l'ambassade*, malgré sa longueur ; cf. Paulsen, 1999, p. 481-3. Il y a en effet dans ce discours une « prépondérance du reproche de corruption » (« Prominenz des Korruptionsvorwurfs »), Paulsen, 1999, p. 479 ; « L'accusateur accuse plus de quatre-vingt-dix fois l'accusé d'avoir accepté des pots de vin, en moyenne donc tous les quatre paragraphes ! » (« Über 90 Mal bezichtigt der Ankläger den Angeklagten der Annahme von Bestechungsgeldern, im Durchschnitt also in jedem vierten Paragraphen ! », *ibid.*, p. 482, T. Paulsen croisant son propre relevé avec ceux de Delaunois, 1959, et Harvey, 1985. Ainsi, la métaphore de l'achat/vente apparaît trente fois dans le *Sur l'ambassade*, contre seulement dix dans le *Sur la couronne*. Cf. *infra*, p. 460, n. 1946. Toutefois, au niveau de la seule métaphore du mercenaire, c'est le *Sur la couronne* qui porte la technique à son paroxysme : le nombre d'occurrences y est plus élevé que dans le *Sur l'ambassade* pour un total de paragraphes utiles inférieur. Cf. notre calcul à la n. précédente ; cf. encore ci-dessous, p. 460, n. 1946.

<sup>1795</sup> Cinq occurrences (10 à 14) pour 220 paragraphes, soit une proportion de 2,3 %.

<sup>1796</sup> « Mais d'où vient que beaucoup d'hommes politiques adoptent d'un cœur léger cette ligne de conduite ? Le profit qu'ils tirent de ceux qui les salarient en est sans doute la première cause ; », Démosthène, *Rhod.*, 32 (trad. M. Croiset).

<sup>1797</sup> Ce verbe est rare chez les orateurs : il ne se trouve pas en dehors de Démosthène, qui ne l'emploie ailleurs que deux fois (*Aristocr.*, 142, et *Chers.*, 26). Cf. Preuss, 1892, p. 194, s.v. ; Radicke, 1995, p. 159, *ad loc.*

<sup>1798</sup> δεῖ γὰρ ὑμᾶς βουλευόμενος κρατῆσαι τῶν τάναντία τῇ πόλει παρ' ὑμῖν πράττειν προηρημένων. (« Il vous faut, en effet, quand vous délibérez, venir à bout de ceux qui se donnent pour tâche de s'opposer ici à l'intérêt public. »), Démosthène, *Rhod.*, 31 (trad. M. Croiset).

<sup>1799</sup> Démosthène évoque un peu plus loin « ceux qui pactisent avec l'oligarchie » (<τοῦς> πολιτευομένους ὀλιγαρχικῶς), *ibid.*, 33 (*id.*).

liberté, évoquée à travers le souvenir des glorieux ancêtres<sup>1800</sup> ; toutefois, dans l'esprit des Athéniens, les deux concepts sont indissolublement liés, et presque équivalents, parce que le premier implique forcément le second. Démosthène parle en outre de la situation à Athènes : dans ce cas, la liberté renvoie à plus forte raison à la démocratie, d'autant que les ancêtres sont morts précisément pour la défense de la démocratie. La liberté n'est qu'une autre manière – flatteuse pour les Athéniens – de désigner la démocratie, *leur* démocratie. Charidème et ses semblables servent en effet les appétits de conquête de divers potentats, en l'occurrence les rois de Thrace, qui représentent une menace pour les cités grecques établies sur la côte, en particulier en Chersonèse. Cette menace qui pèse sur la liberté se trouve renforcée par la métaphore du maître et de l'esclave qui encadre notre passage : en votant le décret conférant l'immunité à Charidème, non seulement les Athéniens endossent le rôle de serviteurs (ὑπηρέτου σχῆμα καὶ τάξις, 14), mais encore ils manifestent qu'ils ont perdu leur liberté en devenant les serviteurs d'hommes politiques sans scrupules<sup>1801</sup>. C'est-à-dire que la démocratie elle-même ne fonctionne plus, puisque le peuple n'est plus le maître : nous voici revenus à notre point de départ.

Nous constatons par conséquent que dans ce groupe de discours qui datent tous de la même époque, aux alentours de 350, Démosthène donne à sa métaphore du mercenaire une signification fortement politique : le mercenaire devient synonyme d'ennemi de la démocratie, parce qu'il représente l'exact opposé de l'homme démocratique. L'homme politique qui agit en mercenaire, en effet, abandonne la liberté caractéristique de la démocratie pour l'esclavage. Or les hommes en question, circonstances aggravantes, soit ont eux-mêmes des tendances aristocratiques – comme Midias –, soit se mettent au service d'aristocraties ou de royautés – comme respectivement les adversaires de Démosthène dans le *Pour la liberté des Rhodiens* et Charidème –, régimes ennemis de la liberté, puisque celle-ci demeure l'apanage de ce régime où le pouvoir n'est le privilège de personne mais appartient à tous : la

<sup>1800</sup> Il s'agit d'un topos que Démosthène réemploie par exemple dans un passage célèbre du *Sur la Couronne* : le serment par les combattants des guerres médiques. Cf. Démosthène, *Cour.*, 208. Nul doute que Démosthène ne pense ici aussi d'abord à eux, et que ses paroles ne les évoquent en premier à la pensée de ses auditeurs. Sur le caractère topique de l'évocation des combattants des guerres médiques, et en particulier de Salamine, dans la rhétorique patriotique athénienne, cf. Sebillotte Cuchet, 2006, p. 240-1, à propos des *Perses* d'Eschyle.

<sup>1801</sup> Τότε μὲν γὰρ ὁ δῆμος ἦν δεσπότης τῶν πολιτευομένων, νῦν δ' ὑπηρέτης. (« C'est que, jadis, le peuple était le maître des hommes politiques ; aujourd'hui, il en est le serviteur. »), Démosthène, *Aristocr.*, 209 (trad. L. Gernet). Ce constat suit un passage qui met déjà en œuvre le thème de la corruption, en dénonçant le contraste entre l'enrichissement des hommes politiques et l'indigence des finances publiques. Sur la métaphore de l'esclave dans ce passage, cf. n. suivante. Sur l'équivalence entre le serviteur et le mercenaire dans ce passage, cf. Weil, 1886, p. 280, *ad* Démosthène, *Aristocr.*, 210, s.v. Ὑπηρέτου : « équivaut à μισθοφόρου ou δορυφόρου », avec renvoi au § 123.

démocratie. Démosthène réemploiera bien sûr ce schéma dans le cas des orateurs qu'il jugera trop favorables au roi de Macédoine.

C'est pourquoi, à partir du *Contre Timocrate*, Démosthène lie la métaphore du mercenaire au thème du serviteur, parfois développé en une métaphore de l'esclave, au point qu'ils deviennent synonymes : ce motif apparaît dans huit de nos occurrences (**2**, **12**, **14**, **29**, **31**, **33**, **43** et **48**), dont cinq concernent la lutte contre Philippe<sup>1802</sup>. Or les deux dernières appartiennent au *Sur la Couronne*, ce qui montre la permanence de cette signification politique dans le discours de Démosthène. Le thème du serviteur ou de l'esclave présente en effet un double avantage : il permet sur le fond de creuser la signification politique de l'image du mercenaire et, du point de vue de la forme, sert à la filer, puisque le mercenaire représente un serviteur qui obéit aux ordres de son commanditaire<sup>1803</sup>. Enfin, le thème du serviteur ou de l'esclave vient souvent éclairer la métaphore du mercenaire à des moments clés dans l'économie de cette dernière, soit au début (**2**) soit à la fin de la série de ses apparitions (**14**, **31**, **43** et **47**)<sup>1804</sup>, pour donner le ton ou enfoncer le clou, au cas où l'auditeur n'aurait pas saisi la totalité du propos ! Le fait que les deux éléments ne soient mis en présence lors de la première utilisation de l'image du mercenaire que dans le discours le plus ancien, le *Contre Timocrate* (**2**) n'est pas non plus dénué d'intérêt : peut-être Démosthène a-t-il jugé ensuite plus efficace d'un point de vue rhétorique de réserver ce rappel pour la fin, dans une sorte de crescendo ; l'orateur savait aussi parfaitement que la mémoire de ses auditeurs retiendrait

---

<sup>1802</sup> *Tim.*, 14 (**2**) : ὑπηρέτην ; *Aristocr.*, 186 (**12**) : θεραπεύοντος ; *ibid.*, 210 (**14**) : εἰς ὑπηρέτου σχῆμα καὶ τάξιτιν, et, à la fin du § 209, si bien que la métaphore du mercenaire se trouve encadrée par la métaphore de l'esclave : Τότε μὲν γὰρ ὁ δῆμος ἦν δεσπότης τῶν πολιτευομένων, νῦν δ' ὑπηρέτης. (« C'est que, jadis, le peuple était le maître des hommes politiques ; aujourd'hui, il en est le serviteur. », trad. L. Gernet) ; *Chers.*, 53 (**29**) : *ibid.*, 51, comparaison entre la nécessité des hommes libres (ἢ ὑπὲρ τῶν γιγνομένων αἰσχύνῃ) et celle des esclaves (πληγαὶ καὶ ὁ τοῦ σώματος αἰκισμός) ; *III Phil.*, 54 (**31**) : la métaphore de l'esclave encadre le passage, *ibid.*, 53 (τοὺς ἐν αὐτῇ τῇ πόλει (...) ὑπηρετοῦντας ἐκείνοις [*i.e.* τοῖς τῆς πόλεως ἐχθροῖς]) et 56 (Ἦσαν ἐν Ὀλύνθῳ τῶν ἐν τοῖς πράγμασι τινὲς μὲν τοῦ Φιλίππου καὶ πανθ' ὑπηρετοῦντες ἐκείνω, τινὲς δ' οἱ τοῦ βελτίστου καὶ ὅπως μὴ δουλεύουσιν οἱ πολῖται πράττοντες. (« Il y avait dans Olynthe quelques hommes politiques qui appartenait à Philippe et qui le servaient en tout, quelques autres, dévoués au bien public, qui agissaient en vue de préserver leurs concitoyens de la servitude. », trad. M. Croiset ; nous soulignons ; nous retrouvons à Olynthe la même dichotomie que Démosthène présente pour Athènes, avec surtout le même thème de la calomnie, ce qui prouve la similitude entre les métaphores du mercenaire et de l'esclave, prises dans le même maillage thématique : οἱ τὰ Φιλίππου φρονοῦντες καί, ὅτ' ἦν ἡ πόλις, τοὺς τὰ βέλτιστα λέγοντας συκοφαντοῦντες καὶ διαβάλλοντες... (« Ceux-là qui étaient attachés à Philippe, les mêmes qui, au temps où la république subsistait, accusaient perfidement les défenseurs de l'intérêt public, ceux qui les calomniaient... », *id.*) ; sur ces points, cf. *infra*, p. 429-34, 445-454 et 459) ; *IV Phil.*, 59 (**33**) : *ibid.*, 61 et 62 (δουλεύειν) ; *Cour.*, 138 (**43**) deux fois : τοῖς μὲν ἐχθροῖς ὑπηρετῶν et τοῖς ἐχθροῖς ὑπηρετοῦντα ; *ibid.*, 320 (**48**) : τῶν τοῖς ἐπιταττομένοις ὑπηρετοῦντων. En eux-mêmes, les termes ὑπηρέτης et ὑπηρετῶ ne sont pas métaphoriques ; nous ne considérons donc comme des images que les occurrences où interviennent des éléments qui les remotivent : δεσπότης (**14**) ou δουλεύω (**31** et **33**).

<sup>1803</sup> Cf. l'expression de *Cour.*, 320, citée n. précédente.

<sup>1804</sup> Les séries respectives sont les suivantes : **2** à **8** ; **10** à **14** ; **30** et **31** ; **35** à **48**. Ne sont donc pas concernées par notre remarque les images **12** et **33** d'une part (milieu de série : **32** à **34** pour la *Quatrième Philippique*), **29** d'autre part (seule occurrence du discours).

ainsi plus facilement le trait. Le mercenaire se superpose donc alors à cette figure commode de l'ennemi de l'intérieur, du traître, comme nous le voyons dans la harangue *Pour la liberté des Rhodiens* : les orateurs mercenaires sont « dévoués aux ennemis de la ville » (τοὺς τῆς πόλεως ἐχθροὺς ἠρημένους)<sup>1805</sup> et sont donc bien des ennemis dont il faut se défier, et non pas des alliés, comme l'exprime une comparaison avec la formule consacrée en vigueur dans les traités d'alliance<sup>1806</sup>. Démosthène préfigure ainsi dès cette époque le motif du traître, qu'il développera à partir du *Sur l'ambassade* en lien avec la métaphore du mercenaire. Ainsi, nous voyons que dans le *Pour la liberté des Rhodiens*, notre orateur retravaille son paradigme métaphorique en lui donnant une forme qu'il parachèvera dans les discours sur les affaires de Macédoine.

La harangue de jeunesse présente en effet deux différences notables avec les discours de la même période : le *Contre Timocrate*, le *Contre Aristocrate* et le *Contre Midias*. Tout d'abord, c'est la première fois que le schème métaphorique fait intervenir un ennemi extérieur dans le rôle de commanditaire qui salarie des orateurs : cette configuration connaîtra ses heures de gloire dans les discours relatifs à la guerre contre la Macédoine. Jusque-là, les deux caractéristiques n'étaient jamais réunies. Le *Contre Timocrate* et le *Contre Midias*, en effet, ne font pas intervenir d'ennemi extérieur à la cité. La métaphore du *Contre Aristocrate* s'avère la plus proche du nouveau paradigme, mais elle n'y obéit pas : Charidème est certes originaire d'Eubée et exerce ses activités en Thrace, Démosthène le présente comme un ennemi, mais c'est le peuple d'Athènes tout entier, Démosthène compris, qui joue le rôle des mercenaires. Il manque donc la stigmatisation d'une catégorie déterminée d'hommes politiques, second ingrédient essentiel à la métaphore dans sa version achevée<sup>1807</sup>. Le discours présente certes une fois (11) cette signification globale de l'image, mais ce n'est pas le paradigme dominant. Ensuite, dans le *Pour la liberté des Rhodiens*, Démosthène travaille le sens militaire de l'image en l'intégrant au sein d'une métaphore filée relativement complexe : l'image du mercenaire se trouve encadrée par deux autres métaphores militaires, celle de la

<sup>1805</sup> *Rhod.*, 33 (trad. M. Croiset).

<sup>1806</sup> *Ibid.* Cf. ci-dessous, p. 435-8, 445-454 et 459. La trahison des orateurs mercenaires apparaît dans toute sa noirceur lorsque nous la rapprochons d'une analyse de *Sym.*, 31-2, où Démosthène explique qu'aucun Grec n'acceptera jamais de se faire mercenaire au service du Grand Roi pour attaquer d'autres Grecs : Τίς οὖν οὔτως δυστυχῆς ἐστίν, ὅστις ἐαυτὸν, γονέας, τάφους, πατρίδα ἔνεκα κέρδους βραχέος προέσθαι βουλήσεται ; ἐγὼ μὲν οὐδὲν ἠγοῦμαι. (« Quel homme serait assez misérable pour se trahir lui-même et en même temps ses parents, ses tombeaux, sa patrie, en vue d'un si mince profit ? Il n'en est pas un, j'en suis bien sûr. »), *ibid.*, 32 (trad. M. Croiset). Ce passage permet de comprendre toute la violence attachée à la métaphore du mercenaire, en particulier lorsqu'elle est appliquée à Eschine.

<sup>1807</sup> Cf. *supra*, p. 424, n. 1786.

guerre en général, et celle du poste, elle-même appelée par une comparaison entre soldats et hommes politiques<sup>1808</sup>.

Le réseau métaphorique de la guerre se trouve donc déjà en place dans ce discours, mais il faudra encore attendre plusieurs années avant que Démosthène n'en exploite toutes les redoutables possibilités, aussi bien devant l'Assemblée que devant les tribunaux, à l'occasion de la lutte contre Philippe. En effet, le *Contre Midias*, en 346, revient doublement en arrière : il retourne au schéma du mercenaire garde du corps des tyrans, parfaitement adapté à l'*ethos* que Démosthène veut donner de son adversaire, et, par conséquent, élimine la figure de l'ennemi extérieur, étrangère au thème du discours et à la réalité de l'affaire. Nous avons donc là une preuve supplémentaire de l'art avec lequel Démosthène lie ses images au cœur de son propos, puisque celui-ci constitue le critère de sélection entre différentes variantes d'une même métaphore. Ce constat nous oblige donc à pousser plus avant, en remarquant que le paradigme de l'image du mercenaire mis en place dans le *Pour la liberté des Rhodiens* – et plus radicalement cette image elle-même – ne reparaît pas dans les harangues qui suivent – pourtant nombreuses et non des moindres – ; nous ne le retrouvons que dans le discours *Sur l'ambassade*, en 343.

Le paradigme développé dans la harangue *Pour la liberté des Rhodiens*, en réalité, apparaît déjà dans le discours *Sur la couronne triérarchique*, d'où sont extraits les deux textes suivants :

Οὕτως γὰρ ἡγοῦνται τινες ἐξουσίαν εἶναι σφίσιν καὶ ποιεῖν ὅ τι βούλονται καὶ λέγειν παρ' ὑμῖν, ὥστε τῶν τότε συγκατηγοροῦντων μετ' Ἀριστοφώντος καὶ πικρῶν ὄντων τοῖς μεμισθωκόσι τὰς τριηραρχίας νῦν κελεύουσι τινες τούτους στεφανῶσαι, καὶ δυοῖν θάτερον ἐξελέγχουσιν αὐτούς, ἢ τὸτ' ἐκείνους ἀδίκως συκοφαντοῦντες, ἢ νῦν τοῖσδ' ἐπὶ μισθῷ συνηγοροῦντες.<sup>1809</sup>

Τοῦ τοίνυν τούτους ἀδίκους εἶναι καὶ θρασεῖς οὐδένες ὑμῶν εἰσιν αἰτιώτεροι· παρὰ γὰρ τῶν λεγόντων, οὓς ἴστ' ἐπὶ μισθῷ τοῦτο πράττοντας, πυνθάνεσθε ποῖόν τιν' ἕκαστον δεῖ νομίζειν, οὐκ αὐτοὶ θεωρεῖτε. Καίτοι πῶς οὐκ ἄτοπον τούτους μὲν αὐτοὺς πονηροτάτους τῶν πολιτῶν νομίζειν, τοὺς δ' ὑπὸ τούτων ἐπιανουμένους χρηστοὺς

<sup>1808</sup> Démosthène, *Rhod.*, 30-1 et 32-3 ; cf. respectivement ci-dessus, p. 380, et *infra*, p. 586 sq.

<sup>1809</sup> « Il y a des gens qui s'attribuent le privilège de parler et d'agir publiquement suivant leur bon plaisir : tels, qui soutinrent l'accusation avec Aristophon et furent implacables contre les hommes qui avaient mis leur triérarchie en location, aujourd'hui vous demandent de couronner mes compétiteurs. En quoi ils se condamnent eux-mêmes, car de deux choses l'une : ou ils ont été alors des accusateurs de mauvaise foi, ou ils sont aujourd'hui des défenseurs stipendiés. », Démosthène, *Sur la couronne triérarchique* (LI), 16 (trad. L. Gernet).

ἡγεῖσθαι; Καὶ γὰρ τοὶ πάντα δι' αὐτῶν ποιοῦνται, καὶ μόνον οὐχ ὑμὸ κήρυκος πωλοῦσι τὰ κοινά, καὶ στεφανοῦν ὃν ἂν αὐτοῖς δοκῆ καὶ μὴ στεφανοῦν κελεύουσι, κυριωτέρους αὐτοῦς τῶν ὑμετέρων δογμάτων καθιστάντες. Ἐγὼ δ' ὑμῖν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, παραινῶ μὴ ποιεῖν τὴν τῶν ἀναλίσκειν ἐθελόντων φιλοτιμίαν ἐπὶ τῇ τῶν λεγόντων πλεονεξίᾳ. Εἰ δὲ μὴ, διδάξετε πάντας τὰ μὲν ὑφ' ὑμῶν προσταπτόμεν' ὡς εὐτελέστατα διοικεῖν, τοὺς δ' ὑπὲρ τούτων ἀναιδῶς εἰς ὑμᾶς ψευσομένους ὡς πλείστου μισθοῦσθαι.<sup>1810</sup>

Il s'agit là d'un cas très intéressant. C'est le premier discours conservé qui atteste d'une activité politique de Démosthène. Comme l'écrit D. M. MacDowell, « c'est notre première preuve de ses débuts en politiques »<sup>1811</sup>. Il est prononcé très tôt dans la carrière de l'orateur, avant même le *Contre Androtion*, en 359, année où il exerce la triérarchie<sup>1812</sup>; or la métaphore y apparaît déjà relativement aboutie. En effet, ces deux occurrences contiennent en germe ou proposent déjà un certain nombre des prolongements thématiques qui n'apparaîtront que beaucoup plus tard dans les discours politiques. Démosthène l'emploie tout d'abord avec le signification qu'elle prendra à partir du *Pour la liberté des Rhodiens*, en 351, pour s'en prendre à toute une catégorie d'orateurs (τινες; τῶν λεγόντων<sup>1813</sup>) qu'il accuse de corruption, parce que leurs discours devant la Boulè<sup>1814</sup> sont dictés par leur intérêt personnel, et non par le souci du bien commun. Cependant, sous des dehors de généralité, le propos reste en fait ici plus restreint: il ne s'agit que des « défenseurs » (τῶν συνειρηκότων; συνηγοροῦτες)<sup>1815</sup> qui interviennent en faveur des triérarques opposés à Démosthène dans ce procès; par conséquent, les « actes » (ἐπὶ μισθῷ τοῦτο πράττοντας; πάντα δι' αὐτῶν ποιοῦνται)<sup>1816</sup> incriminés ne consistent qu'à faire une réputation de vertu à de mauvais

<sup>1810</sup> « Or, s'ils sont nuisibles et insolents, c'est vous qui en êtes responsables plus que personne : car, pour vous faire une opinion sur chacun, vous vous en rapportez à des orateurs que vous savez vendus : vous ne voyez pas par vos yeux. N'y a-t-il pas inconséquence à les regarder eux-mêmes comme les plus mauvais citoyens et à considérer comme de bons citoyens ceux dont ils font l'éloge ? Car enfin tout se fait par eux : c'est tout juste s'ils ne mettent pas à l'encan la chose publique ; ils vous ordonnent de couronner ou de ne pas couronner qui il leur plaît ; ils se mettent au-dessus de vos décrets. Eh bien ! moi, Athéniens, je vous engage à ne pas sacrifier à la tyrannie des orateurs le zèle de ceux qui ne regardent pas à la dépense. Autrement, vous enseignerez à tous à exécuter vos ordres aux moindres frais, quitte à se procurer aussi cher qu'il faudra des défenseurs qui viennent mentir impudemment devant vous. », *ibid.*, 21-2 (*id.*)

<sup>1811</sup> « Demosthenes is attacking a group of men who dominate proceedings in the Ekklesia and the Boule. Their public speeches have done much harm, he says, and the situation has been saved only by those who oppose them by saying what is right (51.20). We may infer that Demosthenes has begun to make speeches in the Ekklesia himself and resents attempts to deter or overbear him. This is our first evidence of his entry into politics. », MacDowell, 2009, p. 136.

<sup>1812</sup> Cf. Blass, 1893, p. 243 ; Gernet, 1959, p. 59 ; Bers, 2003, p. 39-40 ; MacDowell, 2009, p. 134, qui penche pour la première moitié de l'année 360-359.

<sup>1813</sup> Respectivement : Démosthène, *Sur la couronne triérarchique* (LI), 16 ; 21 et 22.

<sup>1814</sup> L'affaire, qui est une diadikasia, est jugée devant la Boulè. La modalité de prise de parole est similaire à celle qui se fait devant l'Assemblée : Démosthène emploie le verbe δημηγορεῖν, *ibid.*, 17.

<sup>1815</sup> *Ibid.*, 16 (trad. L. Gernet).

<sup>1816</sup> *Ibid.*, 21 et 22.



citoyens, en poussant le peuple à couronner des triérarques qui ne le méritent pas<sup>1817</sup>. L'opposition avec les orateurs dévoués se trouve également explicitée<sup>1818</sup>, ce qui rappelle les deux figures ultérieures du conseiller et du sycophante, d'autant que ce dernier est évoqué lui aussi par Démosthène (ἀδίκως συκοφαντοῦντες)<sup>1819</sup>. Seulement, l'un et l'autre ne sont pas encore identifiés mais juxtaposés au sein d'une stricte alternative<sup>1820</sup>. Par contre, le thème du mensonge apparaît déjà en lien direct avec notre métaphore : τοὺς δ' ὑπὲρ τούτων ἀναιδῶς εἰς ὑμᾶς ψευσομένους ὡς πλείστου μισθοῦσθαι<sup>1821</sup>. Enfin, Démosthène fait preuve d'une plus grande originalité que dans le *Contre Leptine* : il file la métaphore avec une certaine variété de termes (ἐπὶ μισθῷ συνηγοροῦντες ; ἐπὶ μισθῷ τοῦτο πράττοντας ; ὡς πλείστου μισθοῦσθαι)<sup>1822</sup>, sans trop s'éloigner toutefois de la version la plus faible de l'image utilisée dans le premier des *Plaidoyers politiques*. Les deux expressions ἐπὶ μισθῷ συνηγοροῦντες et ἐπὶ μισθῷ τοῦτο πράττοντας ne sont en effet que des variations sur la matrice ἐπὶ μισθῷ γράφειν ou λέγειν, le choix exclusif du second modèle (λέγειν) étant bien entendu déterminé par le sujet du passage : l'intervention d'orateurs dans un procès qui se tient devant la Boulè. Nous nous situons donc d'emblée dans le paradigme de cette image qui se trouve centré sur la parole. La force du passage provient enfin de l'entrelacement que Démosthène opère dans le second extrait entre la métaphore du mercenaire et celle de la vente (καὶ μόνον οὐχ ὑπὸ κήρυκος πωλοῦσι τὰ κοινά)<sup>1823</sup> : le lien avec l'image du commerce est déjà en place.

<sup>1817</sup> La phrase suivante nous semble caractéristique de cette stratégie de généralisation pour parler d'un fait très particulier, puisqu'elle passe brutalement de l'un à l'autre (nous matérialisons le point de passage du général au particulier par une double barre) : Καὶ γὰρ τοὶ πάντα δι' αὐτῶν ποιοῦνται, καὶ μόνον οὐχ ὑμὸ κήρυκος πωλοῦσι τὰ κοινά, // καὶ στεφανοῦν ὄν ἂν αὐτοῖς δοκῆ καὶ μὴ στεφανοῦν κελεύουσι, κυριωτέρους αὐτοῦς τῶν ὑμετέρων δογμάτων καθιστάντες., *ibid.*, 22. Cf. encore, dans la phrase suivante, l'expression τῆ τῶν λεγόντων πλεονεξία, *ibid.*, 22, qui revêt un caractère général.

<sup>1818</sup> Καίτοι διὰ μὲν τὰς τούτων δημηγορίας πολλὰ χεῖρον ἔχει, διὰ τοὺς δ' οἰομένους δεῖν τὰ δίκαι' ἀντιλέγειν οὐ πάντ' ἀπόλωλεν. (« Et pourtant les discours de ces gens-là ont gâté bien des affaires, et si tout n'est pas perdu, c'est grâce aux hommes qui croient devoir leur opposer le langage de la justice. »), *ibid.*, 20 (trad. L. Gernet). Nous avons là un autre exemple de généralisation.

<sup>1819</sup> *Ibid.*, 16.

<sup>1820</sup> Cette alternative est hermétique parce qu'elle est double : elle en recouvre une autre entre les positions passées et présentes des orateurs incriminés au sujet des triérarques qui ont décidé de louer leur triérarchie, c'est-à-dire de payer un entrepreneur pour en assumer les charges à leur place. Cependant, Démosthène précise ensuite que ces soutiens de ses adversaires ont eu recours à la calomnie : Τοιοῦτους τοίνυν τοὺς συνεροῦντας αὐτοῖς παρεσκευασμένοι, καὶ τοσαύτην βλασφημίαν εἰδότες οὕσαν καθ' ἑαυτῶν τοῖς βουλομένοις τι λέγειν φλαῦρον, ὅμως εἰς λόγον ἠξίωσαν καταστήναι καὶ κακῶς τιν' ἐτόλμησαν εἰπεῖν, οἷς ἀγαπητὸν ἦν μὴ πάσχουσιν κακῶς αὐτοῖς. (« Voilà les défenseurs que mes adversaires se sont procurés. Et tout en sachant que leurs médisances peuvent être retournées contre eux-mêmes par les mauvaises langues, ils ont résolu de concourir et n'ont pas hésité à dire du mal d'autrui, eux qui devraient se tenir pour heureux s'ils n'en subissent pas. »), *ibid.*, 20 (trad. L. Gernet).

<sup>1821</sup> *Ibid.*, 22 ; nous soulignons.

<sup>1822</sup> Respectivement : *ibid.*, 16, 21 et 22.

<sup>1823</sup> Démosthène, *Sur la couronne triérarchique* (LI), 22.

Au niveau de ce discours de jeunesse, Démosthène présente donc une métaphore très expressive, où l'on peut voir s'esquisser certaines grandes caractéristiques du schème métaphorique de l'âge mûr. L'audace de l'image ressort ici de sa position exceptionnelle : Démosthène ne l'emploie plus ensuite dans les *Plaidoyers civils*, et il faudra attendre six ans, avec le *Contre Timocrate* en 353, pour qu'elle resurgisse véritablement des limbes. Cette éclipse s'explique peut-être en partie par un certain repentir vis-à-vis d'une audace de jeunesse dont Démosthène décide ensuite de reprendre progressivement la figure, non sans quelques tâtonnements, pour lui trouver l'usage le plus approprié et le plus efficace possible. L'emploi de cette métaphore filée en conclusion d'un simple plaidoyer civil, qui plus est au sein d'une diatribe contre des orateurs, a quelque chose d'excessif et participe d'une véhémence à certains égards déplacée<sup>1824</sup>. Le passage conviendrait mieux, en effet, à un genre et à un contexte qui se prêtent à des développements généraux sur la politique, comme la harangue et le procès politique (γροαφή). L'hésitation entre le particulier et le général que nous avons relevée prend tout son sens dans cette perspective<sup>1825</sup>. La critique sans ménagement des auditeurs évoque la *Première Philippique*, maladroite sur ce point : l'échec de Démosthène le poussera à adoucir le ton dans les deux suivantes<sup>1826</sup>. Plus précisément, cette fin de discours a été rapprochée de plusieurs passages du *Contre Aristocrate*, où l'orateur la reprend parfois mot pour mot<sup>1827</sup>. Deux, en particulier, conservent le lien avec la métaphore du mercenaire<sup>1828</sup> :

<sup>1824</sup> Cf. le commentaire de Gernet, 1959, p. 59, qui va dans le même sens : « On peut sentir, dans les attaques contre les orateurs au pouvoir, l'acrimonie de l'orateur débutant... ».

<sup>1825</sup> Cf. *supra*, p. 430-431. Rappelons que Démosthène ne nomme aucun adversaire dans les harangues.

<sup>1826</sup> L'expression οὐδένας ὑμῶν εἰσιν αἰτιώτεροι de Démosthène, *Sur la couronne triérarchique* (LI), 21, rappelle par exemple, pour l'esprit, *I Phil.*, 2 : ὅτι οὐδέν, ὃ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τῶν δεόντων ποιούντων ὑμῶν, κακῶς τὰ πράγματα ἔχει. (« C'est que le triste état de vos affaires tient à ce que vous n'avez rien fait de ce qu'il fallait. », trad. M. Croiset). Cf. Blass, 1893, p. 189, qui qualifie la *Première Philippique* de discours « contre le peuple » (« gegen das Volk ») ; Wooten, 2008, p. 14-6, qui montre que la critique des Athéniens est plus forte que celle de Philippe ; cf. encore *ibid.*, p. 123-66, *passim*, pour la différence sur ce point avec la *Deuxième* et la *Troisième Philippique*. Il est enfin remarquable de constater que la posture générale du conseiller est déjà en place dans ce discours : Démosthène est le seul à dire la vérité pour le bien du peuple, et s'oppose à des orateurs qui ne font que mentir pour servir des intérêts personnels : cf. Démosthène, *Sur la couronne triérarchique* (LI), 20.

<sup>1827</sup> Cf. Blass, 1893, p. 247-8, et Gernet, 1959, p. 59, avec la n. 3 : il s'agit respectivement de Démosthène, *Sur la couronne triérarchique* (LI), 9, 21 et 22, et de *Aristocr.*, 130, 145 sq. et 204, et 201. Le passage du *Sur la couronne triérarchique* (LI), 21, pour lequel nous évoquions la *Première Philippique* (*supra*, p. 433, avec la n. 1826) est ainsi d'ordinaire rapproché de *Aristocr.*, 204, qui présente en effet la même tournure syntaxique et en partie les mêmes mots. Cf. respectivement : Τοῦ τοίνυν τούτους ἀδίκους εἶναι καὶ θράσεις οὐδένας ὑμῶν εἰσιν αἰτιώτεροι· et Τοῦ μέντοι ταῦθ' οὕτως αἰσχροῶς προεληλυθέναι, εἰ δεῖ μετὰ παρορησίας εἰπεῖν τάληθι, οὐδένας ὑμῶν, ὃ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, μᾶλλον εἰσιν αἰτιοί.

<sup>1828</sup> Nous nous contentons d'affiner les rapprochements autour de la métaphore du mercenaire, à laquelle les deux commentateurs cités ne prêtent pas attention.

a. παρὰ γὰρ τῶν λεγόντων, οὐς ἴστ' ἐπὶ μισθῷ τούτῳ πρόπτοντας, πυνθάνεσθε ποῖόν τιν' ἕκαστον δεῖ νομίζειν, οὐκ αὐτοὶ θεωρεῖτε. Καίτοι πῶς οὐκ ἄτοπον τούτους μὲν αὐτοὺς πονηροτάτους τῶν πολιτῶν νομίζειν, τοὺς δ' ὑπὸ τούτων ἐπιανουμένους χρηστοὺς ἠγεῖσθαι;

repris par : (...) ἀλλ' εἰ τοὺς ἐπὶ μισθῷ λέγειν καὶ γράφειν εἰωθότας εἶποι τις, εὖ οἶδ' ὅτι συμφήσαιτ' ἂν ἅπαντες. (...) Οὐς γὰρ αὐτοὶ πονηροτάτους νομίζετε πάντων, τούτοις περὶ τοῦ ποῖόν τιν' ἕκαστον χροῖ νομίζειν πεπιστεύκατε· οἱ δ' ὄν ἂν αὐτοῖς λυσιτελεῖ, καὶ χρηστὸν καὶ πονηρὸν εἶναι φασιν, οὐχ ὄν ἂν ἦ δίκαιον καὶ ἀληθές.<sup>1829</sup>

b. (...) καὶ μόνον οὐχ ὑπὸ κήρυκος πωλοῦσι τὰ κοινά...

repris et amplifié par : οἱ τοσαύτην ὑπερβολὴν πεποιήνται τῆς αὐτῶν αἰσχροκερδείας ὥστε τὰς τιμὰς καὶ τὰς παρ' ὑμῶν δωρεῖας, ὥσπερ οἱ τὰ μικρὰ καὶ κομιδῆ φαῦλ' ἀποκηρύττοντες, οὕτω πωλοῦσιν ἐπευωνίζοντες καὶ πολλοῖς ἀπὸ τῶν αὐτῶν λημμάτων γράφοντες πᾶν ὅ τι ἂν βούλωνται.<sup>1830</sup>

Dans le premier cas, la métaphore du mercenaire est conservée dans une formulation similaire entre l'original et la reprise. Le second cas montre l'assurance qui est désormais celle de Démosthène : la version du *Contre Aristocrate* non seulement ne s'embarrasse plus des précautions oratoires du plaidoyer de jeunesse pour adoucir l'image (μόνον οὐχ), mais encore la développe considérablement en en faisant une longue comparaison<sup>1831</sup>. Par contre, le lien avec la métaphore du mercenaire n'est pas conservé. Cette dernière intervient deux paragraphes plus loin, mais selon un schème métaphorique différent : il s'agit de l'image des mercenaires gardes du corps que Démosthène applique aux Athéniens, et non plus des orateurs mercenaires. Nous pouvons seulement percevoir peut-être une trace de l'expression ἐπὶ μισθῷ γράφειν dans la formule non imagée ἀπὸ τῶν αὐτῶν λημμάτων γράφοντες.

Le plaidoyer civil de jeunesse *Sur la couronne triérarchique* est donc remarquable par l'usage qu'il propose de la métaphore du mercenaire, en annonçant déjà certains de ses développements futurs. L'image possède de la force et de la vivacité, même si Démosthène, sur trois expressions, s'en tient par deux fois à des formulations types qu'il abandonnera ensuite progressivement. Le coup d'essai n'était pas sans une certaine maladresse, parce que l'image et les propos qu'elle illustre conviennent mal au cadre d'un plaidoyer civil. C'est

<sup>1829</sup> *Sur la couronne triérarchique* (LI), 21, repris par *Aristocr.*, 147 ; nous soulignons les échos lexicaux les plus directs. Il est de plus question de couronnes attribuées comme récompenses pour services rendus, *Sur la couronne triérarchique* (LI), 21, et *Aristocr.*, 145.

<sup>1830</sup> *Sur la couronne triérarchique* (LI), 22, repris par *Aristocr.*, 201 ; nous soulignons les échos lexicaux les plus directs. Le rapprochement n'est signalé ni par Blass, 1893, p. 247-8, ni par Gernet, 1959, p. 59, n. 3, mais la formule finale de Démosthène, *Aristocr.*, 204, γράφοντες πᾶν ὅ τι ἂν βούλωνται, est une reprise de celle du *Sur la couronne triérarchique* (LI), 16, ποιεῖν ὅ τι βούλωνται καὶ λέγειν.

<sup>1831</sup> Blass, 1893, p. 248, note que l'expression est plus « puissante » (« mächtig ») dans le *Contre Aristocrate*.

pourquoi la métaphore du mercenaire ne reparait ensuite que dans des discours politiques, harangues ou plaidoyers politiques.

### *Les mercenaires de Philippe : sus à la corruption !*

Dans notre dernier groupe d'occurrences, Démosthène reprend le schéma qu'il a fixé dans la harangue *Pour la liberté des Rhodiens* pour l'appliquer à la situation de péril extérieur à laquelle Athènes se trouve alors confrontée : des orateurs, dont Eschine, qui tient une place éminente dans le groupe, sont en réalité des mercenaires au service du roi Philippe de Macédoine, des traîtres<sup>1832</sup>. De quoi s'agit-il donc ? À la manière d'un mercenaire, c'est-à-dire en échange d'un salaire, Eschine travaille pour Philippe à Athènes, sous couvert d'amitié et d'hospitalité (41 et 47). C'est-à-dire que ce dernier le paye pour qu'il parle et qu'il agisse dans son intérêt : Démosthène accuse Eschine de s'être vendu à Philippe<sup>1833</sup>. Une nouvelle

---

<sup>1832</sup> Démosthène énumère ainsi le nom des traîtres en *Cour.*, 295-6 : Eschine joue ce rôle pour Athènes. De plus, le passage contient des motifs associés à la métaphore du mercenaire dans les discours traitant des affaires de Macédoine, comme nous tâcherons de le montrer dans les pages qui suivent : la trahison, la corruption, la tromperie. La liste est enfin encadrée par une métaphore de l'esclave qui exprime la sujétion politique des peuples ou cités où ont œuvré ces traîtres (δούλους, *ibid.*, 295, et τὸ μηδὲν ἔχειν δεσπότην, *ibid.*, 296), servant ainsi d'avertissement pour Athènes. Sur le lien de cette métaphore, et plus généralement du motif du serviteur, avec celle du mercenaire, cf. ci-dessus, p. 428-429.

<sup>1833</sup> Dans le *Sur l'ambassade*, il s'agit pour Démosthène d'expliquer le soutien apporté par Eschine à Philocrate en faveur de la paix. Compte tenu du caractère topique du reproche de corruption dans les discours judiciaires, il est difficile de démêler le vrai du faux dans le détail des accusations de Démosthène. Roisman, 2006, p. 118 *sq.*, montre ainsi le caractère topique des accusations de Démosthène, qui dénonce un complot entre Philippe et des agents locaux, en particulier Eschine : Aristophane, déjà, dans les *Guêpes* et les *Cavaliers*, se moquait de Cléon lorsqu'il employait ce type de rhétorique (Roisman, 2006, p. 67-8 et 123-4). Cf. encore Roisman, 2006, p. 133-45, qui compare les versions données par Eschine et par Démosthène de l'affaire d'Amphissa, chacun présentant Philippe comme « un comploteur international » (« an international plotter », *ibid.*, p. 133) qui a corrompu l'adversaire : Eschine, *Ctés.*, 106-29 ; Démosthène, *Cour.*, 139-59. Roisman, 2006, p. 141-5, en conclut que le récit d'Eschine est le plus vraisemblable. J. Roisman, *ibid.*, p. 120, rappelle que, non sans ironie, c'est Eschine le premier à avoir présenté les succès de Philippe comme la résultante d'un complot, dans un discours qu'il a tenu à l'Assemblée en 348-7 : cf. Démosthène, *Amb.*, 9-12 et 302-6 ; Eschine, *Amb.*, 79. Suite à cette harangue enflammée, Eubule envoie des missions diplomatiques partout dans le monde grec pour tenter de nouer des alliances contre Philippe ; Eschine lui-même part pour l'Arcadie. Mais cette politique ne donnera rien. Selon Roisman, 2006, p. 121, cette rhétorique du complot constitue une stratégie pour convaincre un public « sceptique » (« skeptical ») des intentions hostiles de Philippe. Dans tous les cas, elle semble répandue à l'époque, puisqu'elle suscite les sarcasmes d'Isocrate, *Philippe* (V), 73-4, en 346. Démosthène commence par sa part à employer le thème du complot à propos de Philippe dans le *Sur la paix*, 6-9, et la *Deuxième Philippique*, 29-34, mais de manière discrète. Il prend une tournure plus consistante dans les trois harangues de 341, en particulier dans la *Troisième Philippique*. Roisman, 2006, p. 130, conclut toutefois de ses analyses que le thème du complot conserve une place secondaire dans les harangues de Démosthène par rapport aux appels à l'action et aux rappels des principes politiques, telle la défense de la liberté. Plus généralement, l'utilisation de cette topique répond à « une vision du monde conspirationniste des Athéniens » (« an Athenian conspiratorial worldview », Roisman, 2006, p. 124 et *passim*) et permet à Démosthène de se faire valoir comme conseiller avisé, puisqu'il est le seul à percevoir le complot (*ibid.*, p. 131 et 132). Pour autant, la position hypercritique de Cawkwell, 1963a, p. 204-5, partagée par tout un pan de la critique, est à rejeter : après la paix de Philocrate, Démosthène explique les succès de Philippe en l'accusant de corrompre des hommes politiques dans les cités grecques, et en particulier à Athènes ; sans nier que Philippe ait pu recourir à de tels moyens, l'auteur considère

fois, l'accusation de corruption se trouve au centre de la métaphore, ce qui explique que Démosthène en fasse un véritable leitmotiv dans le *Sur l'ambassade* et le *Sur la couronne*<sup>1834</sup>. L'accusation de corruption y représente en effet une pièce maîtresse du dossier à charge contre Eschine. Nous comptons respectivement onze et quatorze occurrences de l'image ; l'orateur surenchérit donc dans son utilisation dans le *Sur la couronne*, ce qui indique sans doute qu'un degré supplémentaire a été franchi dans la haine entre les deux personnages<sup>1835</sup>. Il s'agit d'imposer à l'esprit des juges – non sans une certaine violence – l'idée qu'Eschine est un homme politique corrompu par Philippe<sup>1836</sup>.

---

qu'« il est extrêmement douteux que la corruption ait eu une importance particulière dans l'extension de son pouvoir » (« (...) it is highly doubtful whether bribery was of special importance in the extension of his power. », *ibid.*, p. 204). Vu les habitudes athéniennes en matière de pots-de-vin, il est impensable qu'un fin stratège comme Philippe ne les ait pas exploitées au maximum pour servir ses desseins ; cf. Worthington, 2013, p. 142, à propos de la chute d'Olynthe, quoique l'auteur tente ensuite, *ibid.*, p. 173, d'exonérer Eschine de l'accusation de corruption. De plus, les considérations de G. L. Cawkwell s'inscrivent dans le cadre d'une thèse générale qui présente une vision biaisée des faits (Philippe désirait la paix), parce qu'elle se fonde en réalité sur un préjugé favorable à Philippe et inversement très hostile envers Démosthène (cf. Harding, 1979). Pour une revue bibliographique détaillée des positions sur ce problème jusqu'aux années 80, cf. Cargill, 1985, p. 76, n. 4. En conclusion, nous rejoignons Cargill, 1985 : derrière les exagérations rhétoriques, les accusations de corruption avancées par Démosthène sont fondées dans leurs grandes lignes, et dénoncent une réelle stratégie diplomatique officieuse de Philippe ; cf. les conclusions de l'article, *ibid.*, p. 85, auxquelles nous souscrivons pleinement : « (...) it is possible, even probable, that there is much of substance in Demosthenes' repeated assertions that a vital aspect of Philip's increasingly overwhelming strength was the support he won from various Greek political leaders through bribery and corruption. (...) his [sc. Demosthenes'] general perception of trends could well have been correct, even if he erred in pinpointing certain specific examples. » Cf. en particulier Cargill, 1985, p. 79-80 : en 343, dans le *Sur l'ambassade*, Démosthène accuse seulement quatre de ses collègues d'ambassade, ce qui renforce la crédibilité de son propos ; Cargill, 1985, p. 80-4 : des traîtres avérés dans d'autres cités et dont les noms sont bien connus, comme Lasthénès et Euthycratès à Olynthe, donnent du poids aux accusations de Démosthène ; l'auteur, *ibid.*, p. 83-4, s'intéresse en particulier dans cette perspective à la liste des traîtres de Démosthène, *Cour.*, 295 (cf. la citation que nous donnons ci-dessous, p. 488, n. 2056). Au contraire, pour un exemple de distorsion des faits par Démosthène, cf. Démosthène, *Cour.*, 320 (cité *infra*, p. 611), où l'exagération est dénoncée par la caractère général de la critique : l'orateur s'en prend aux hommes politiques qui ont pris en main les affaires de la cité après la défaite de Chéronée. Usher, 1993, p. 276, *ad loc.*, s.v. « carry out orders and hire themselves out against your country », réduit à tort le sens du passage à l'évocation des ambassadeurs qui ont négocié la paix (Eschine, Phocion, Démade) : Démosthène ne se réfère pas à cette ambassade, pas plus qu'il ne donne d'autre nom que celui d'Eschine.

<sup>1834</sup> Le fait que Démosthène n'emploie la métaphore du mercenaire pour dénoncer les agents de Philippe qu'à partir du *Sur l'ambassade* rejoint les analyses de Cawkwell, 1996, p. 101-4 : le thème de la corruption instillée par Philippe ne devient omniprésent qu'à partir de 343. Même si le *Sur la paix*, 6-9, et la *Deuxième Philippique*, 29-34, en 346 et 344, préfigurent déjà le thème, et que les accusations de corruption ont été utilisées couramment dans les discours antérieurs, mais dans d'autres contextes, les réserves de Roisman, 2006, p. 126, n. 16, sont donc excessives.

<sup>1835</sup> Nous passons en effet d'une proportion de 3,2 % à 4,6 % (ou 5 % en ne regroupant pas les métaphores de *Cour.*, 51 et 52 (41)). L'effet d'antienne s'avère d'autant plus important dans le *Sur la couronne* que, une fois retranchées les pièces insérées, le discours compte beaucoup moins de paragraphes que le *Sur l'ambassade* : respectivement 343 et 302 (324 moins les 22 paragraphes uniquement occupés par les documents cités) ; cf. *supra*, p. 425, n. 1793. Au niveau de l'ensemble du motif de la corruption, le *Sur l'ambassade* l'emporte cependant de loin sur le *Sur la couronne* : cf. *supra*, p. 426, n. 1794. Cf. encore ci-dessous, p. 460-1, où nous exposons nos divergences de vue avec Ronnet, 1951, p. 154-7.

<sup>1836</sup> Cf. les analyses de Paulsen, 1999, p. 481-5, sur « la technique du leitmotiv » dans le *Sur l'ambassade* : cf. *supra*, p. 425, avec n. 1791, 1792 et 1794.

18. (...) καὶ πάντων τούτων δῶρα καὶ μισθοὺς εἰληφότα μετὰ Φιλοκράτους...<sup>1837</sup>

19. (...) ἀλλ' ἐκεῖν' ὄραν <δει>, ὅτι ὄντιν' ἂν ὑμεῖς εἰς ταύτην τὴν τάξιν κατεστήσατε καὶ τῶν συμβάντων καιρῶν ἐποιήσατε κύριον, οὗτος εἶπερ οὗτος ἐβουλήθη μισθώσας αὐτὸν ἐξαπατᾶν ὑμᾶς καὶ φενακίζειν, τῶν ἴσων αἴτιος ἦν ἂν κακῶν ὅσωνπερ καὶ οὗτος.<sup>1838</sup>

20. (...) οἱ γε, ἃ ὑπὲρ αὐτοῦ Φίλιππος τηλικούτων ὄντων αὐτῷ τῶν διαφόρων οὐκ ἐτόλμα ψεύσασθαι, οὐδ' ἔγραψεν οὐτ' εἰς ἐπιστολὴν οὐδεμίαν, οὔτε πρεσβευτῆς οὐδεὶς εἶπε τῶν παρ' ἐκείνου, ἐπὶ ταῦτα μισθώσαντες ἑαυτοὺς ὑμᾶς ἐξηπάτων ;<sup>1839</sup>

21. (...) τῷ μισθοῦ γράφοντι συνεῖπε δῶρα λαβῶν...<sup>1840</sup>

22. Ὅτι οὐ παρακρουσθεὶς οὐδ' ἐξαπατηθεὶς, ἀλλὰ μισθώσας αὐτὸν καὶ λαβὼν ἀργύριον ταῦτ' εἶπε καὶ προύδωκεν ἐκείνῳ, καὶ γέγονεν καλὸς κάγαθος καὶ δίκαιος μισθωτὸς ἐκείνῳ, πρεσβευτῆς μέντοι καὶ πολίτης ὑμῖν προδότης καὶ τρίς, οὐχ ἅπαξ, ἀπολωλέναι δίκαιος.<sup>1841</sup>

23. Ἀλλ' οὕτω καθάπαξ πέπρακεν ἑαυτὸν καὶ οὐκ ἐπὶ τοῖς παρεληλυθόσιν μεμισθάρηκεν μόνον...<sup>1842</sup>

24. Ἐπειδὴ δ' ἀπολώλεσαν οἱ Φωκεῖς ὕστερον ἡμέραις πέντ' ἢ ἕξ καὶ τέλος εἶχε τὸ μίσθωμ' ὥσπερ ἂν ἄλλο τι τούτῳ...<sup>1843</sup>

---

<sup>1837</sup> « (...) que pour tout cela il a reçu des présents et un salaire comme complice de Philocrate... », Démosthène, *Amb.*, 8 (trad. G. Mathieu).

<sup>1838</sup> « au contraire on doit voir que tout homme à qui vous auriez confié ce poste et donné plein pouvoir sur les conjonctures, tout homme, s'il avait voulu, comme cet individu, toucher un salaire pour vous tromper et vous duper, aurait causé des malheurs égaux à ceux qu'a causés cet individu. », *ibid.*, 29 (*id.*).

<sup>1839</sup> « Les mensonges que Philippe n'osait imaginer dans son propre intérêt quand il y avait un tel avantage, qu'il n'avait pas écrits dans une seule lettre, qu'aucun de ses ambassadeurs n'avait dits, ces gens-là se sont vendus pour les dire et pour vous tromper. », *ibid.*, 68 (*id.*).

<sup>1840</sup> « il a reçu des présents pour appuyer l'homme payé afin de rédiger une proposition ; », *ibid.*, 94 (*id.*).

<sup>1841</sup> « Parce que ce n'est pas en victime de séduction ou de tromperie, mais parce qu'il s'est vendu et a touché de l'argent, qu'il a parlé ainsi et a tout livré à Philippe : il est devenu pour celui-ci un salarié honnête et loyal, mais pour vous, dont il était l'ambassadeur et le concitoyen, un traître, et c'est trois fois, non pas une, qu'il mérite la mort. », *ibid.*, 110 (*id.*).

<sup>1842</sup> « Il s'est vendu sans réserve, il n'a pas loué ses services seulement pour le passé... », *ibid.*, 118 (*id.*).

<sup>1843</sup> « Quand la Phocide eut été écrasée cinq ou six jours plus tard, quand le contrat de salariat d'Eschine atteignait son terme, comme n'importe quel autre contrat de salariat... », *ibid.*, 125 (*id.*, modifiée). L'interprétation du texte sur laquelle repose cette traduction pose problème quant au statut de ὥσπερ ἂν ἄλλο τι. D'après Paulsen, 1999, p. 161, *ad loc.*, trois interprétations sont possibles : « 1. Les mots sont à comprendre comme ὥσπερ ἂν <εἰ> ἄλλο τι <ἦν> et se rapportent à μίσθωμ' : *Le paiement atteignait le τέλος, comme s'il était quelque chose d'autre* (qu'un paiement) ; c'est-à-dire que la corruption a lieu sous le manteau ; cela se rapproche de l'explication difficile à comprendre de G. H. Schaefer : *Quasi operam locasset ad aliud quid curandum, non ad salutem Graeciae prodendam*. Cependant, il est difficile de se représenter ce que Démosthène devait avoir en tête pour un ἄλλο τι. » (« 1. Die Wörter sind als ὥσπερ ἂν <εἰ> ἄλλο τι <ἦν> zu verstehen u. gehören zu μίσθωμ' : Die Bezahlung erreichte das τέλος, als wäre sie etwas anderes (als eine Bezahlung) ; d.h.

25. (...) εἰ δὲ καὶ ψευδεῖς <τοὺς λόγους ἀπήγγελλεν> καὶ μισθοῦ καὶ ἀσυμφόρους,  
ἀλισκέσθω.<sup>1844</sup>

26. (...) ἕως εἰς Μακεδονίαν ἐλθὼν ἑαυτὸν ἐμίσθωσεν.<sup>1845</sup>

---

die Korruption fand unter einem Deckmantel statt ; dies kommt der schwer verständlichen Erklärung von G. H. Schaefer nahe : *Quasi operam locasset ad aliud quid curandum, non ad salutem Graeciae prodendam*. Allerdings ist schwer vorstellbar, an was für ein ἄλλο τι D. gedacht haben sollte. » ; pour l'interprétation de G. H. Schaefer, cf. Schaefer II, 1825, p. 542, ad p. 379, l. 20, ὥσπερ ἂν ἄλλο τι, repris par Dindorf V, 1849, p. 526 ; sur la difficulté de cette interprétation, cf. encore la remarque de Shilleto, 1874, p. 102, ad loc. : <l'interprétation de Schaefer> « which I do not understand ». La proposition de R. Shilleto, *ibid.* (« Surely the words simply mean, "just as anything else might have done" »), entre dans la deuxième solution explicitée par Paulsen, 1999, p. 161, ad loc. : faire de ἄλλο τι un nominatif sur le même plan que μίσθωμ' dans la subordonnée elliptique, avec cette fois εἶχε sous-entendu : « *Le paiement atteignait le τέλος, comme quelque chose d'autre aurait atteint le τέλος (...)*. Cette solution ne fournit pas un sens suffisant : le fait de savoir ce qui devrait atteindre encore un τέλος à la place du μίσθωμα n'est pas clair. » (« *Die Bezahlung erreichte das τέλος, wie sie etwas anderes erreicht hätte (...)*. Diese Lösung ergibt keinen hinreichenden Sinn : Es ist nicht klar, was anstelle des μίσθωμα noch ein τέλος erreichen sollte. »), *ibid.* C'est par conséquent une troisième solution qui est préférable pour Paulsen, 1999, p. 161, ad loc., qui suit l'explication de Weil, 1883, p. 292, ad loc. : les mots ἄλλο τι seraient un accusatif sur le même plan que τέλος, qu'ils reprendraient dans cette subordonnée elliptique du verbe (il faudrait rétablir εἶχε, qui vient d'être employé) ; ils signifieraient donc : « une autre chose sans importance » (« chose toute simple et qui n'a rien d'extraordinaire », Weil ; « *n'importe quoi d'autre, c'est-à-dire une chose quelconque, insignifiante* » » (« *etwas beliebiges anderes, d.h. irgendeine Kleinigkeit* », Paulsen). Nous ne nous satisfaisons par quant à nous de cette interprétation vague. En réalité, il existe une quatrième solution, qui présente une variante de la deuxième des solutions énumérées par T. Paulsen : considérer que ἄλλο τι est un nominatif qui reprend μίσθωμα. Cette interprétation est celle de G. Mathieu, qui traduit par : « n'importe quel autre engagement ». C'est aussi celle de P. Demont qui propose la traduction suivante : « et comme son engagement avait atteint son but – un engagement comparable à tout autre salariat, ... » ; Démosthène voudrait donc insister sur la qualité négative de salarié qu'il prête à Eschine. Nous rejoignons ces positions, qui offrent le sens le plus satisfaisant – d'où notre traduction. Enfin, Paulsen, 1999, ad loc., p. 160-1, va plus loin en proposant une interprétation originale de τέλος, dans la première partie de la phrase : celle-ci « est comprise d'habitude comme signifiant "et son paiement (c'est-à-dire celui d'Eschine) avait trouvé son terme" (ainsi ou de manière semblable : Weil, Mathieu, Vince, Saunders) ; cela ne manque pas seulement le point qui est en jeu ici (pourquoi Démosthène devait-il mentionner que le prétendu traître n'était plus payé et pourquoi Philippe aurait-il dû suspendre ses paiements à Eschine ?), mais cela laisserait aussi attendre bien plutôt ἔσχε au lieu de εἶχε ; de plus la compréhension, qui est plus problématique, de ὥσπερ (...) τι serait compliquée ; au contraire, l'interprétation suivante est simple et significative : *et le paiement <sc. de Philippe> versé à celui-ci (Eschine, datif d'intérêt) avait atteint (à savoir l'anéantissement des Phocidiens) son but (LSJ τέλος III 3 b : the purpose of action)* ; ce colon prend aussi par là son sens dans le contexte de l'attaque contre Eschine. » (« wird üblicherweise "u. seine (d.h. des Ai.) Bezahlung hatte ihr Ende gefunden" verstanden (so oder ähnlich : W., Mathieu, Vince, Saunders) ; das entbehrt nicht nur jeglicher Pointe (warum sollte D. erwähnen, daß der angebliche Verräter nicht weiter bezahlt wurde u. warum hätte Ph. seine Zahlungen an Ai. einstellen sollen ?), sondern ließe auch viel eher ἔσχε statt εἶχε erwarten ; auch das ohnehin problematische Verständnis von ὥσπερ (...) τι würde zusätzlich erschwert ; einfach u. sinnvoll dagegen ist folgende Auffassung : *u. die Bezahlung <sc. von Ph.> für diesen (Ai., Dat. commodi) ihr Ziel (LSJ τέλος III 3 b : the purpose of action) erreichte hatte (nämlich die Vernichtung der Phoker) ; damit erhält auch dieses Kolon seinen Sinn im Kontext des Angriffs auf Ai.* »). Cette lecture paraît séduisante, même si les arguments avancés pour la défendre le sont moins. Tout d'abord, le traître mercenaire pouvait tout à fait être engagé pour une campagne précise, ici la perte des Phocidiens : c'est ce qui se dégage des propos de Démosthène, *Cour.*, 33. Ensuite, la remarque sur le temps du verbe n'est pas justifiée. L'argument déterminant réside donc dans l'interprétation de ὥσπερ ἂν ἄλλο τι : si l'on retient l'interprétation d'H. Weil et de T. Paulsen, il est en effet plus satisfaisant de suivre ce dernier sur ce point aussi. Sur la traduction de μίσθωμα, par contre, nous préférons le sens retenu par Mathieu, 1957, ad loc., qui est aussi celui que retient LSJ, s.v., I, 2 : « engagement », « contrat ». Sachant que « le passage est peut-être corrompu » (« halte die Stelle [aber] für möglicherweise korrupt »), selon Paulsen, 1999, p. 161...

<sup>1844</sup> « si c'est un rapport faux, inspiré par l'argent, inadéquat, qu'il soit condamné. », *ibid.*, 183 (*id.*).

<sup>1845</sup> « (...) jusqu'au jour où, lui, il est allé en Macédoine et y a loué ses services. », *ibid.*, 286 (*id.*).

27. Οὐδὲ φοβεῖ με Φίλιππος, ἂν τὰ παρ' ὑμῶν ὑγιαίνῃ· ἀλλ' εἰ παρ' ὑμῖν ἄδεια γενήσεται τοῖς παρ' ἐκείνου μισθαρνεῖν βουλομένοις...<sup>1846</sup>

28. Ἐπειδὴ δ' ἦλθομεν ὡς αὐτὸν ἡμεῖς οἱ πρέσβεις, ἐμισθώσατο μὲν τοῦτον εὐθέως ὅπως συνερῆ καὶ συναγωνιέται τῷ μαρῶ Φιλοκράτει καὶ τῶν τὰ δίκαια βουλομένων [ἡμῶν] πράττειν περιέσται...<sup>1847</sup>

Dans les discours *Sur l'ambassade* (18 à 28) et *Sur la couronne* (35 à 48), la métaphore sert ainsi principalement à qualifier l'attitude d'Eschine, accusé d'avoir trahi sa cité (τῶν κατὰ τῆς πατρίδος μισθαρνεῖν ἐτοίμων (48))<sup>1848</sup>: à partir du *Sur l'ambassade*, Démosthène va insister très fortement sur ce motif de la trahison en l'explicitant et en lui donnant une ampleur qu'il n'avait pas jusque-là<sup>1849</sup>. Il est ainsi significatif qu'il soit repris directement en lien avec la métaphore dans sa dernière occurrence du discours *Sur la couronne* (48). À l'inverse, il se trouve associé au premier passage du *Sur l'ambassade* (18), pour donner le ton<sup>1850</sup>. Démosthène reprend le thème un peu plus loin dans le même discours en insistant sur une contradiction qui rend Eschine d'autant plus condamnable : il a trahi en se faisant mercenaire de Philippe en dépit de sa double qualité de citoyen athénien et d'ambassadeur (γέγονεν καλὸς κἀγαθὸς καὶ δίκαιος μισθωτὸς ἐκείνω, πρεσβευτῆς

<sup>1846</sup> « Ce qui m'effraye, ce n'est pas Philippe, si de votre côté tout est en bon état ; c'est que chez vous toute sécurité puisse être donnée à ceux qui veulent être à sa solde... », *ibid.*, 289 (*id.*).

<sup>1847</sup> « Puis, quand nous, les ambassadeurs, nous fûmes arrivés près de lui, il soudoya vite cet individu, afin qu'il parlât et luttât dans le même sens que l'impur Philocrate et triomphât de ceux qui voulaient agir selon la justice ; », *ibid.*, 316 (*id.*).

<sup>1848</sup> Le terme προδότης est aussi prononcé, Démosthène, *Cour.*, 284, juste après l'occurrence 46. Sur la notion de trahison, ses implications politiques et son rôle dans la construction de l'identité athénienne, cf. Queyrel Bottineau, 2010, dont l'étude se limite au V<sup>ème</sup> siècle, mais qui met en valeur des principes idéologiques s'appliquant aussi au IV<sup>ème</sup>. Cf. en particulier, *ibid.*, p. 151-94 (le médisme, et surtout le soupçon de médisme, *ibid.*, p. 174 *sq.*, à mettre en rapport, pour ce qui nous concerne, avec les accusations de « philippiser ») ; p. 194-209 (méfiance à l'égard des personnes qui entretiennent des relations de proxénie, de *xenia* ou de *philia* à l'égard de l'étranger, à rapprocher de Démosthène, *Cour.*, 50-2) ; p. 255-98 (trahison de la constitution démocratique en s'alliant à une puissance étrangère). Pour les représentations imaginaires qui nourrissent la figure du traître, cf. Queyrel Bottineau, 2012, notamment p. 105-8, pour la corruption comme mobile de la trahison, et p. 100, 101, 108, 112-3, 118-9, 126-8, et 138-49, pour le débat entre Démosthène et Eschine. Queyrel Bottineau, 2012, p. 138-49, insiste sur l'animalité prêtée par Démosthène à Eschine, autour de la figure du singe (p. 142-3), ainsi que sur son assimilation implicite à Thersite (p. 144-9) : Démosthène retournerait un rapprochement proposé à son encontre par Eschine, *Contre Ctésiphon*, 231.

<sup>1849</sup> Cf. Mossé, 1994, p. 97, qui parle d'« une argumentation nouvelle » avec l'apparition du thème de la trahison. Sealey, 1993, p. 165, le signale aussi, mais seulement pour les harangues de 341. Cf. encore Mader, 2005, p. 24, qui note que les thèmes de la trahison et de la corruption « deviennent progressivement plus manifestes dans les discours après 346 » (« become progressively more conspicuous in the orations after 346 »).

<sup>1850</sup> (...) πάντα τὰναντία τῶν συμφερόντων συμβεβουλευκότα... (« (...) il a donné des conseils entièrement contraires à l'intérêt public... »), Démosthène, *Amb.*, 8 (trad. G. Mathieu).



μέντοι καὶ πολίτης ὑμῖν προδότης, 22)<sup>1851</sup>. Dans ce dernier discours, la trahison vise en effet spécifiquement l'attitude d'Eschine durant l'ambassade et l'assemblée où les ambassadeurs ont rendu compte de leur mission. Démosthène l'accuse notamment d'avoir causé la perte des Phocidiens, alliés d'Athènes, et d'avoir menti pour tromper ses concitoyens, les deux étant liés<sup>1852</sup>. Ce thème de la tromperie verbale, du mensonge, déjà esquissé dans le *Contre Aristocrate* (11)<sup>1853</sup>, se trouve au cœur de l'image du mercenaire<sup>1854</sup>, et constitue un

<sup>1851</sup> Le scandale de la trahison est en outre mis en exergue par trois procédés. L'antithèse présente tout d'abord une sorte d'inversion des valeurs, en un parallélisme strict : à chaque fois, deux qualités de citoyen sont associées à leur opposé, le salarié ou le traître. Chacun de ces deux mots est retardé jusqu'en fin de syntagme. Enfin, dans le second membre de phrase, une assonance en [o] et des allitérations en [π] et en [ρ], ainsi que des homéotéleutes en [-της] lient étroitement les mots, qui se trouvent confondus dans un effet de paronomase. Cf. Paulsen, 1999, p. 149, *ad loc.* : « ein großer Chiasmus, dessen inhaltlicher Reiz darin besteht, daß positive Attribute einem negativen Subst. beigelegt werden u. umgekehrt » (« un long chiasme, dont le charme sur le plan du contenu consiste en ce qu'un attribut positif est associé à un substantif négatif et inversé »). Cf. encore : Εἰ γὰρ παρὰ τῶν εἰς ἑαυτοὺς ἐξαμαρτόντων τηλικαύτην ἠξίωσε δίκην Αἰσχίνης λαβεῖν, παρὰ τῶν εἰς τὰ τῆς πόλεως τηλικαῦθ' ἡμαρτηκότων, ὧν εἷς οὗτος ὧν ἐξελέγχεται, πηλίκην ὑμᾶς προσήκει λαβεῖν τοὺς ὁμωμοκότας καὶ δικάζοντας ; (« Puisque Eschine a jugé bon de faire châtier si sévèrement ceux dont les fautes n'ont atteint qu'eux-mêmes, à ceux qui ont commis des fautes si graves au préjudice de l'État (et il est prouvé qu'Eschine est un de ceux-là), quelle peine devez-vous infliger, vous, des juges qui avez prêté serment ? »), *Amb.*, 284 (trad. G. Mathieu ; l'occurrence 26 vient un peu après, *ibid.*, 286) ; Βούλομαι τοίνυν ὑμῖν ἐπελθεῖν ἐπὶ κεφαλαίων ὃν τρόπον ὑμᾶς κατεπολιτεύσατο Φίλιππος προσλαβὼν τούτους τοὺς θεοῖς ἔχθρους. Πάνυ δ' ἄξιον ἐξετάσαι καὶ θεάσασθαι τὴν ἀπάτην ὅλην. (« Je désire maintenant qu'il vous souvienne brièvement de la façon dont Philippe a fait triompher sa politique sur la vôtre avec l'aide de ces ennemis des dieux. Il vaut la peine d'examiner et de bien voir toute la machination. »), *ibid.*, 315 (*id.* ; le paragraphe suivant contient l'occurrence 28).

<sup>1852</sup> Phocidiens : 19 (ἐξαπατᾶν ὑμᾶς) et 24 ; mensonges : 20 (ψεύσασθαι (...) ὑμᾶς ἐξηπάτων), 25 (ψευδεῖς) ; perspective générale qui implique les deux : 18, 22 et 23, 24 à 28. Sur le lien entre trahison et tromperie verbale, en particulier rhétorique, notamment de la part des orateurs et des ambassadeurs, toujours suspects de corruption, cf. Queyrel Bottineau, 2012, p. 96-8, 109, 113-24 (123-4 pour les ambassadeurs), 142 *sq.* ; cf. *ibid.*, p. 97 : la trahison se définit par « l'abandon d'un proche, associé à l'idée de tromperie », ce qui en fait une notion éminemment subjective (*ibid.*, p. 93-4, avec les références de la n. 2 à Queyrel Bottineau, 2010, p. 16-7, 32-5, 60-79, 143-7, *etc.*). Au sens objectif, au contraire, la trahison désigne de manière très restreinte le fait de livrer à l'ennemi une ville assiégée : Ducrey, 2012, p. 230, pour la définition.

<sup>1853</sup> Cf. ci-dessus, p. 420, avec la n. 1768.

<sup>1854</sup> Les citations de la note 1852 sont à compléter par les suivantes (nous soulignons) : Ἄν μὲν τοίνυν ἐξελέγξω καὶ δεῖξω σαφῶς Αἰσχίνην τουτοῖ καὶ μηδὲν ἀληθὲς ἀπηγγελοῦ καὶ κεκωλυκότ' ἐμοῦ τὸν δῆμον ἀκούσαι τᾶληθῆ, καὶ πάντα τὰναντία τῶν συμφερόντων συμβεβουλευκότα... (« Si donc je prouve et je montre clairement qu'Eschine ici présent n'a fait aucun rapport véridique, qu'il a empêché le peuple d'entendre de moi la vérité, qu'il a donné des conseils entièrement contraires à l'intérêt public... »), Démosthène, *Amb.*, 8 (trad. G. Mathieu ; le passage précède l'occurrence 18) ; Ὅθεν, ὃ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, βουλευομένων ὑμῶν, οὐ περὶ τοῦ εἰ ποιητέον εἰρήνην ἢ μὴ (ἐδέδοκτο γὰρ ἤδη τοῦτό γε), ἀλλ' ὑπὲρ τοῦ ποῖαν τινά, τοῖς τὰ δίκαια λέγουσιν ἀντειπὼν τῷ μισθοῦ γράφοντι συνείπε δῶρα λαβὼν, καὶ μετὰ ταῦτ' ἐπὶ τοὺς ὄρκους αἰρεθεῖς, ὧν μὲν ὑμεῖς προσετάξατε, οὐδ' ὅτιοῦν ἐποίησε, τοὺς δ' ἐπὶ τοῦ πολέμου διασωθέντας ἀπώλεσε τῶν συμμάχων, καὶ τηλικαῦτα καὶ τοιαῦτ' ἐψεύσαθ' ἡλίκ' οὐδεὶς πώποτ' ἄλλος ἀνθρώπων οὔτε πρότερον οὔθ' ὕστερον. Τὸ μὲν γὰρ ἐξ ἀρχῆς ἀκρι τοῦ λόγου τυχεῖν Φίλιππον ὑπὲρ τῆς εἰρήνης, Κτησιφῶν καὶ Ἀριστόδημος τὴν πρώτην ἔφερον τοῦ φενακισμοῦ, ἐπειδὴ δ' εἰς τὸ πράττειν ἤδη τὰ πράγμαθ' ἤκεν, Φιλοκράτει καὶ τούτῳ παρέδωκαν, δεξάμενοι δ' οὗτοι πάντ' ἀπώλεσαν. (« Au moment, Athéniens, où vous discutiez, non pas s'il fallait ou non conclure la paix (c'était déjà décidé), mais pour savoir quelle paix on ferait ; alors Eschine s'est opposé à ceux qui parlaient selon le droit ; il a reçu des présents pour appuyer l'homme payé afin de rédiger une proposition ; puis, désigné pour recevoir les serments, il n'a absolument rien fait de ce que vous aviez ordonné, il a causé la perte d'alliés qui avaient échappé à la guerre, il a menti comme ne l'a fait aucun homme ni avant ni après lui. Pour les débuts, jusqu'au moment où Philippe a obtenu de négocier la paix, ce sont Ctèsiphon et Aristodème qui ont joué le premier rôle dans la tromperie ; puis, quand il fallut en venir à la réalisation, ils ont passé la parole à Philocrate et à Eschine, et ceux-là, s'étant

chef d'accusation particulièrement grave dans le cadre d'une démocratie, c'est-à-dire d'un régime fondé sur la parole : en mentant, Eschine, un responsable politique, sape les fondements de la démocratie athénienne, dans l'intérêt de Philippe :

Οὐδὲν γὰρ ἔσθ' ὅ τι μείζον ἂν ὑμᾶς ἀδικήσειέ τις ἢ ψευδῆ λέγων. Οἷς γὰρ ἐστ' ἐν λόγοις ἢ πολιτεία, πῶς, ἂν οὔτοι μὴ ἀληθεῖς ὄσιν, ἀσφαλῶς ἔστι πολιτεύεσθαι; Ἄν δὲ δὴ καὶ πρὸς ἅ τοις ἐχθροῖς συμφέρει δῶρά τις λαμβάνων λέγῃ, πῶς οὐχὶ καὶ κινδυνεύετε;<sup>1855</sup>

En un mot, Eschine est « l'homme de Philippe contre vous »<sup>1856</sup>. La tromperie rejoint donc la trahison, les deux notions étant impliquées par la métaphore du mercenaire, c'est-à-dire par la corruption, comme le montre le passage que nous venons de citer, ainsi que celui dans lequel s'insère la première occurrence : dès le début du discours, Démosthène plante le décor en mettant côte à côte ces trois éléments qui reviendront ensuite de façon récurrente dans le discours, pour montrer qu'ils sont indissociables<sup>1857</sup>. Par conséquent, à partir de là, l'ensemble des occurrences du discours mobilisent le thème de la trahison, même si le mot n'est pas prononcé. Nous retrouvons là les éléments qui interviendront dans le *Sur la couronne* pour bâtir l'opposition entre le bon et le mauvais conseiller, entre le conseiller tout

---

chargés de l'affaire, ont tout perdu. », *ibid.*, 94 (*id.* ; l'occurrence **21** est comprise dans l'extrait) ; ἐκφοβοῦντο δὴ μὴ σύγκλητος ἐκκλησία γένοιτ' ἐξαίφνης, εἴτ' ἀκούσαντες ὑμεῖς ἐμοῦ τάλιθ' ἡ ψηφίσαισθε τι τῶν δεόντων ὑπὲρ τῶν Φωκίων, καὶ τὰ πράγματ' ἐκφύγοι Φίλιππον. (...) Διὰ δὴ ταῦτα πάντα, ἵνα μηδὲν μετάθῃσθ' ὧν ἐξηπάτησθε, τοῦτον αὐτοῦ κατέλιπον. (« Ils craignaient donc qu'une assemblée extraordinaire n'eût lieu à l'improviste ; qu'entendant *de moi la vérité*, vous ne votiez quelque une des mesures nécessaires aux intérêts des Phocidiens et que Philippe ne fût plus maître de la situation. (...) Pour toutes ces raisons, afin de vous empêcher de modifier en quoi que ce fût *les décisions où l'on vous avait trompés*, ils laissèrent Eschine sur place. »), *ibid.*, 123 et 124 (*id.* ; l'occurrence **24** apparaît dans le paragraphe suivant) ; Καὶ μὴν εἰς ὄσιν ἀτιμίαν τὴν πόλιν ἡμῶν ἢ τοῦτου πονηρία καὶ ψευδολογία καταστήσασ' ἔχει... (« Et encore, pour l'abîme de déshonneur où la scélératesse et *les mensonges de cet individu* tiennent plongé notre pays... »), *ibid.*, 288 (*id.*), avant l'occurrence **27**, au paragraphe suivant ; Πάνυ δ' ἄξιον ἐξετάσαι καὶ θεάσασθαι τὴν ἀπάτην ὄλην. (« Il vaut la peine d'examiner et de bien voir toute *la machination*. »), *ibid.*, 315 (*id.* ; l'occurrence **28** se trouve au paragraphe suivant).

<sup>1855</sup> « En effet on ne peut vous nuire plus gravement que par des mensonges. Car ceux dont le régime repose sur la parole, comment, si celle-ci n'est pas véridique, peuvent-ils avoir une politique sans danger ? Si en outre quelqu'un va jusqu'à recevoir des présents et à servir par ses paroles les intérêts de l'ennemi, comment ne serez-vous pas en péril ? », Démosthène, *ibid.*, 184 (*id.*). Ce passage intervient après l'occurrence **25**. Il est question des orateurs, même si Démosthène n'emploie pas le mot. Sur le problème de la tromperie dans la démocratie athénienne, cf. Hesk, 2000, p. 202-91 (les p. 231-41 sont consacrées au portrait d'Eschine par Démosthène).

<sup>1856</sup> (...) καθ' ὑμῶν ὑπάρξων ἐκείνω... (« (...) il restera l'homme de Philippe... »), Démosthène, *Amb.*, 118 (trad. G. Mathieu ; ce passage suit la métaphore n° **23**). Cf. encore, *ibid.*, la suite du propos : (...) ὥσθ', ἵνα μηδὲν ἐναντίον μηδὲ ῥῆμα πρόηται Φιλίππῳ, οὐδ' ἀφιέντων ἀφίεται, ἀλλ' ἀδοξεῖν, κρῖνεσθαι, πάσχειν ὅτιοῦν αἰρεῖται παρ' ὑμῖν μᾶλλον ἢ Φιλίππῳ τι ποιῆσαι μὴ πρὸς ἡδονήν. (« c'est au point que, pour ne pas dire même un mot contre Philippe, il ne se met pas hors de cause quand on le met hors de cause ; il accepte d'être déshonoré, de passer en jugement, de subir n'importe quoi chez vous plutôt que de faire quelque chose qui ne plaise pas à Philippe. », *id.*).

<sup>1857</sup> Cf. *Amb.*, 8 : texte cité *supra*, p. 440, n. 1854, avec l'occurrence **18**.

court et le sycophante<sup>1858</sup> : le premier tient des discours véridiques pour servir sa cité, alors que l'autre débite des mensonges pour lui nuire, dans l'intérêt de l'ennemi. C'est cet ennemi de l'intérieur qu'évoquait la harangue *Pour la liberté des Rhodiens*, auquel s'opposent les orateurs patriotes, et qui reçoit ici un visage. La mise en avant de ces motifs de la trahison et de la tromperie, en lien avec les affaires de Macédoine, est en elle-même une originalité de Démosthène par rapport aux discours prononcés à la même époque par les autres orateurs, en premier lieu Eschine<sup>1859</sup>.

Pour terminer cette étude de la métaphore du mercenaire dans le *Sur l'ambassade*, il faut dire un mot de l'occurrence **26**, qui revêt une connotation un peu particulière. En effet, Démosthène l'emploie dans le cadre d'une évocation de la condamnation qu'Eschine a obtenue contre Timarque pour prostitution. Or l'expression *ἑαυτὸν μισθώ-ω* s'emploie aussi spécifiquement pour parler des prostitué(e)s, et Eschine en avait fait un usage abondant dans le *Contre Timarque*<sup>1860</sup>. Par conséquent, en rappelant le contexte du procès contre

<sup>1858</sup> Cf. *Cour.*, 189. Voir aussi *infra*, p. 452-454, pour la liaison de ce thème avec la métaphore du mercenaire. Cf. *Amb.*, 8 et 123-4, pour l'opposition entre Démosthène et Eschine autour de la parole véridique devant le peuple (textes cités *supra*, p. 440, n. 1854).

<sup>1859</sup> C'est ce qui ressort du tableau de fréquence dressé par Todd, 2009, p. 169, même s'il demeure trop limité : il s'en tient aux termes *(ἐξ)απατάω* pour la tromperie, et *προδοσία*, *προδίδωμι* et *προδοτής* pour la trahison, alors que le spectre est plus large, comme nous l'avons vu (thème du mensonge et racine de *φενακίζω* pour la tromperie ; expressions dénotant l'hostilité contre la patrie, notamment à l'aide de prépositions, pour la trahison) ; ce tableau, dans le cadre d'une mise en contexte d'Hypéride, *Contre Diondas*, ne prend de plus en compte, en sus de ce dernier discours, que ceux que Démosthène et Eschine ont prononcés dans les procès sur l'ambassade et sur la couronne. Cf. aussi les commentaires de Todd, 2009, p. 171-3, sur ces occurrences. Les deux groupes de termes sélectionnés, qui correspondent à nos deux motifs mais de manière plus limitée, donc, sont absents du *Contre Diondas* d'Hypéride. Ils apparaissent plus fréquemment chez Démosthène que chez Eschine, avec une différence très importante pour *(ἐξ)απατάω* et *προδίδωμι* entre les deux discours relatifs au procès sur l'ambassade (respectivement 32 occurrences contre 2, et 16 contre 2). Cela confirme l'originalité de la stratégie rhétorique de Démosthène, qui impose ses thèmes dans le débat. Le relevé de *μισθός* et de ses composés aboutit à la même conclusion : 14 occurrences contre 3 dans le procès sur l'ambassade, et 22 contre 14 dans celui qui touche à l'affaire de la couronne, à chaque fois en faveur de Démosthène. Néanmoins, pour cette dernière racine, la méthode statistique, tout en fournissant un bon indicateur général, est à prendre avec précaution pour notre propos, parce qu'elle ne distingue pas entre les emplois propres et métaphoriques des termes : en comptabilisant tous les termes contenus dans nos propres relevés, nous distinguons 12 occurrences contre 1 pour le procès sur l'ambassade, et 18 contre 8 dans le procès sur la couronne (nous ne comptons pas les deux premiers termes contenus dans l'occurrence **41**, parce qu'ils concernent le comparant d'une comparaison, et sont donc pris au sens propre) ; Todd, 2009, p. 169, signale pour sa part que « Some of the terms listed here (*e.g. misthos, apataō*) have wide non-political uses », mais l'« usage politique » et métaphorique s'identifient (et, inversement, l'« usage non politique » et le sens propre), comme le montrent les considérations développées *ibid.*, p. 171.

<sup>1860</sup> Cf. Eschine, *Contre Timarque*, 13, 72, *etc.* À deux exceptions près, toutes les occurrences relevées par Preuss, 1965, p. 108, s.v. *μισθώω*, sont tirées de ce discours (17 occurrences). Cf. encore Harvey, 1985, p. 86, qui signale l'emploi du verbe pour évoquer la prostitution dans un cadre homosexuel, et qui, par conséquent, pose la question de savoir si les orateurs jouaient systématiquement sur « le double sens indécent » (« the indecent double entendre ») du mot. Winkler, 1990, p. 57, répond par l'affirmative au motif que le sexe ne se disingue pas de la politique, ce qui se justifie certes dans le cadre de sa thèse sur l'idéal de masculinité qui régit la vie politique athénienne : cf. *ibid.*, chapitre 2, et en particulier p. 45-64. Toutefois, cette réponse est très excessive : la question n'a pas plus de sens que de demander si les expressions très familières et vulgaires « baiser quelqu'un » ou « se faire baiser », pour « tromper » et « être trompé », ont une dénotation sexuelle à l'esprit de l'auditeur ! Comme le prouve l'occurrence dont nous entreprenons l'analyse, seul un contexte

Timarque, l'image de Démosthène se teinte ici d'ironie, parce qu'elle suggère à l'auditeur que la corruption politique d'Eschine est du même ordre que la prostitution : dans un cas comme dans l'autre, il s'agit de se vendre ; plus précisément, le prostitué vend son corps, alors que le « mercenaire » vend sa langue – et, en dernière analyse, sa patrie<sup>1861</sup>. La métaphore du mercenaire fonctionne donc dans ce passage sur le mode de la syllepse en renvoyant à la prostitution. Cela se trouve confirmé juste après, lorsque Démosthène évoque un beau-frère d'Eschine qui a bel et bien été mercenaire : les deux activités sont mises explicitement sur le même plan, et donc, par voie de conséquence, la prostitution et le mercenariat métaphorique<sup>1862</sup>. Nous observons donc un jeu très habile sur les sens de notre expression, entre sens propres et sens métaphorique : c'est à la lettre près la même formule, *ἐαυτὸν ἐμίσθωσεν*, que Démosthène emploie dans sa métaphore à propos d'Eschine, et au sens propre au sujet de son beau-frère Nikias, qui a été mercenaire ; de plus, la métaphore fait référence à un autre sens propre : celui qui désigne la prostitution. Eschine, orateur corrompu, se trouve donc au croisement des deux.

Toutefois, la prostitution politique est pire que la prostitution physique, parce qu'elle met en péril toute la cité ; or tandis que Timarque a été sévèrement condamné, Eschine, pour sa part, continue de perpétrer ses trahisons en toute impunité. Ce paradoxe a pour but d'en appeler à la sévérité des juges. L'ironie, en réalité, se fait amère, en évoquant un mauvais souvenir pour Démosthène<sup>1863</sup> : l'image pointe une contradiction, et plus radicalement un manque de clairvoyance du peuple qui, bien loin de mettre hors d'état de nuire ces ennemis de l'intérieur que sont les mercenaires comme Eschine, condamne les orateurs qui agissent dans

---

explicite permet de faire jouer le sens sexuel de *μισθώω*. Sur le lien entre prostitution et trahison, cf. la glose d'Eschine, *Tim.*, 29, à la loi qui interdit aux prostitués de prendre la parole à l'Assemblée : *τὸν γὰρ τὸ σῶμα τὸ ἑαυτοῦ ἐφ' ὕβρει πεπρακότα, καὶ τὰ κοινὰ τῆς πόλεως ῥαδίως ἠγήσατο ἀποδώσεσθαι*. (« celui qui a trafiqué de son corps en vue de l'infamie vendra de même sans hésiter les intérêts de la république. », trad., V. Martin et G. de Budé).

<sup>1861</sup> Cf. le catalogue des traîtres, Démosthène, *Cour.*, 295-6, où nous retrouvons les motifs de la corruption, de la tromperie, de la trahison, et la métaphore de l'esclave.

<sup>1862</sup> (...) καὶ περὶ πορνείας ἔλεγεν, ὃ γῆ καὶ θεοί, δυοῖν μὲν κηδεσταῖν παρεστηκότων, οὓς ἰδόντες ἂν ὑμεῖς ἀνάγκραγοιτε, Νικίου τε τοῦ βδελυροῦ ὃς ἑαυτὸν ἐμίσθωσεν εἰς Αἴγυπτον Χαβρία (...). Ἀλλὰ δῆτ' ἄνω ποταμῶν ἐκείνη τῇ ἡμέρᾳ πάντες οἱ περὶ πορνείας ἐρρῶσαν λόγοι. (« il parlait de prostitution, ô terre, ô dieux ! quand il avait à ses côtés deux de ses beaux-frères, à la vue de qui vous pousseriez les hauts cris, le dégoûtant Nikias qui s'est mis aux gages de Chabrias pour un voyage en Égypte (...). Vraiment, ce jour-là, c'est en sens inverse qu'ont coulé tous les discours sur la prostitution. »), Démosthène, *Amb.*, 287 (trad. G. Mathieu). La précision « en sens inverse » montre que le mercenariat d'Eschine constitue pour Démosthène la véritable prostitution, ou du moins la plus grave : c'est elle que les juges auraient dû châtier. Démosthène emploie de plus l'adjectif *βδελυρός*, qu'Eschine appliquait à Timarque : cf. Eschine, *Contre Timarque*, 31, 41 et 95 ; cf. encore *ibid.*, 46, à propos de Misgolas, compagnon de débauche de Timarque.

<sup>1863</sup> L'amertume pointe nettement dans la phrase qui conclut tout ce passage sur Timarque : Ἀλλὰ δῆτ' ἄνω ποταμῶν ἐκείνη τῇ ἡμέρᾳ πάντες οἱ περὶ πορνείας ἐρρῶσαν λόγοι. (« Vraiment, ce jour-là, c'est en sens inverse qu'ont coulé tous les discours sur la prostitution. »), *Amb.*, 287 (trad. G. Mathieu). Le souvenir de la condamnation de Timarque occupe les § 283 à 287.

l'intérêt de la cité, à l'image de Timarque. Démosthène rappelle en effet que l'accusation de prostitution n'était qu'un prétexte : Eschine désirait se débarrasser d'un adversaire de Philippe. Là encore, nous retrouvons le thème de la trahison<sup>1864</sup>.

29. Ἐκ δὲ τούτων περιγίγνεται (...) τούτοις δὲ αἱ χάριτες καὶ ὁ μισθὸς ὁ τούτων.<sup>1865</sup>

30. (...) ἐφ' ἑαυτὸν προείποι [sc. Φίλιππος] τρέπεσθαι, καὶ τῶν παρ' ἑαυτοῦ μισθοφορούντων τοὺς λόγους ἀφέλοιτο, οἷς ἀναβάλλουσιν ὑμᾶς, λέγοντες ὡς ἐκείνος γε οὐ πολεμεῖ τῇ πόλει.<sup>1866</sup>

31. (...) λοιδορίας, φθόνου, σκώμματος, ἧς τινος ἂν τύχηθ' ἔνεκ' αἰτίας, ἀνθρώπους μισθωτοὺς (...) λέγειν κελεύετε, καὶ γελᾶτ' ἄν τισι λοιδορηθῶσιν.<sup>1867</sup>

32. Μὴ τοίνυν ζητεῖθ' ὄντιν' ἀνθ' ὧν Φίλιππος ἐξαμαρτάνει μισήσετε καὶ τοῖς παρ' ἐκείνου μισθαρονοῦσι διασπάσασθαι παραβαλεῖτε.<sup>1868</sup>

33. Ἦγούνται γάρ, ἂν μὲν ὑμεῖς ὁμοθυμαδὸν ἐκ μᾶς γνώμης Φίλιππον ἀμύνησθε, κάκεινου κρατήσιν ὑμᾶς καὶ αὐτοῖς οὐκ ἔσεσθαι μισθαρονεῖν...<sup>1869</sup>

34. ἴστε γὰρ εὐθύς ἰδόντες ἀκριβῶς τίς μισθοῦ λέγει καὶ τίς ὑπὲρ Φιλίππου πολιτεύεται καὶ τίς ὡς ἀληθῶς ὑπὲρ τῶν βελτίστων...<sup>1870</sup>

Démosthène utilise ensuite la métaphore du mercenaire dans les trois dernières harangues que nous avons conservées, et qui datent toutes de l'année 341 : il s'agit des discours *Sur les affaires de la Chersonèse (29)*, *Troisième Philippique (30 et 31)* et *Quatrième*

---

<sup>1864</sup> Ὁ μὲν τοίνυν ὑπὲρ ὑμῶν γράψας μὴ ἄγειν ἐν τῷ πολέμῳ πρὸς Φίλιππον ὄπλα, εἰ δὲ μὴ, θανάτῳ ζημιούσθαι, ἀπόλωλε καὶ ὑβρισται· ὁ δὲ καὶ τὰ τῶν ὑμετέρων συμμάχων ὄπλ' ἐκείνῳ παραδοὺς οὐτοσί καταγορεῖ... (« Ainsi donc celui qui, dans votre intérêt, a proposé qu'en temps de guerre on n'envoyât pas d'armes à Philippe sans être puni de mort, celui-là est abattu et traité indignement. Mais cet homme que vous voyez, qui a été jusqu'à livrer à Philippe les armes de vos alliés, était l'accusateur ; »), *ibid.*, 287 (*id.* ; l'extrait cité ci-dessus, p. 443, n. 1862, est la suite de ce texte). Les alliés dont il est question sont les Phocidiens.

<sup>1865</sup> « ils y gagnent, eux, votre faveur et le salaire convenu. », *Chers.*, 53 (trad. M. Croiset).

<sup>1866</sup> « Il vous inviterait à vous tourner contre lui, et il priverait de leurs meilleurs arguments ceux qu'il salarie, ceux qui encouragent vos tergiversations en vous disant que lui n'est pas en guerre avec nous ! », *III Phil.*, 14 (*id.*).

<sup>1867</sup> « (...) pour le plaisir d'entendre des injures, des calomnies, des railleries, ou pour toute autre cause, vous demandez à ces hommes qui se vendent (...) de prendre la parole, et vous riez s'ils injurient tel ou tel. », *ibid.*, 54 (*id.*).

<sup>1868</sup> « Alors ne cherchez pas un homme sur qui décharger votre haine à propos des méfaits de Philippe, un homme que vous livrez à ses salariés pour qu'ils le déchirent. », *IV Phil.*, 19 (*id.*).

<sup>1869</sup> « Ils se disent en effet que si tous, d'un même élan de cœur, d'une même pensée, vous rendiez à Philippe coup pour coup, vous le vaincriez, et qu'alors ils n'auraient plus, eux, de salaire à espérer... », *ibid.*, 59 (*id.*).

<sup>1870</sup> « vous savez trop bien, à première vue, qui parle à prix d'argent, qui fait les affaires de Philippe et qui, au contraire, veut sincèrement votre bien... », *ibid.*, 75 (*id.*).

*Philippique (32 à 34)*. L'orateur développe ici aussi les thèmes de la tromperie (30 et 34) et de la trahison (29, 31 et 34)<sup>1871</sup> : ce dernier est présent dans les trois discours en lien avec notre image. La *Troisième Philippique (31)* associe en outre la métaphore du mercenaire à celle du serviteur<sup>1872</sup>. Surtout, la dernière occurrence de la *Quatrième Philippique (34)* explicite les deux motifs de la tromperie et de la trahison, ainsi que celui de la corruption, afin de bien poser pour terminer la signification de l'image<sup>1873</sup>.

Or nous constatons que Démosthène fonde ce contexte d'emploi typique de la métaphore à partir du *Sur l'ambassade* avec le schéma mis au point dix ans plus tôt dans la harangue *Pour la liberté des Rhodiens*, en reprenant le motif des ennemis de l'intérieur. Ce dernier accompagne en effet explicitement la seconde occurrence de la *Troisième Philippique (31)* et intervient entre les deux dernières de la *Quatrième (33 et 34)* :

(...) οὐκ ἔνεστι τῶν τῆς πόλεως ἐχθρῶν κρατῆσαι πρὶν ἂν τοὺς ἐν αὐτῇ τῇ πόλει  
κολάσῃθ' ὑπηρετοῦντας ἐκείνοις.<sup>1874</sup>

<sup>1871</sup> Tromperie et mensonge : Εἶτ' οἴεσθ' αὐτόν, οἱ ἐποίησαν μὲν οὐδὲν ἂν κακόν, μὴ παθεῖν δ' ἐφυλάξαντ' ἂν ἴσως, τοῦτους μὲν ἐξαπατᾶν αἰρεῖσθαι μάλλον ἢ προλέγοντα βιάζεσθαι, ὑμῖν δ' ἐκ προορῆσεως πολεμήσειν, καὶ ταῦθ' ἕως ἂν ἐκόντες ἐξαπατάσθε; οὐκ ἔστι ταῦτα. (...) τῶν παρ' ἑαυτοῦ μισθοφορῶντων τοὺς λόγους ἀφέλοιτο, οἷς ἀναβάλλουσιν ὑμᾶς, λέγοντες ὡς ἐκείνος γε οὐ πολεμεῖ τῇ πόλει. (« Après cela, quand, ayant affaire à des hommes qui, certes, ne lui auraient fait aucun mal, mais qui tout au plus se seraient gardés d'une attaque, il a mieux aimé les tromper ainsi que de les avertir et d'user de la force, pensez-vous qu'il vous fera, à vous, une guerre ouverte, et cela tant que vous vous prêtez à être trompés ? Est-ce possible ? (...) il priverait de leurs meilleurs arguments ceux qu'il salue, ceux qui encouragent vos tergiversations en vous disant que lui n'est pas en guerre avec vous ! », *III Phil.*, 13-4 (trad. M. Croiset ; nous soulignons ; la citation s'achève sur la métaphore 30) ; (...) οὐ κολακεία βλάβης καὶ ἀπάτης λόγος μεστός... (« mon discours n'est pas un discours de flatterie pernicieuse ni de tromperie... », *IV Phil.*, 76 (*id.*), à savoir le dernier paragraphe du discours, juste après celui qui contient la métaphore (34). Trahison : Πάντα τοίνυν τᾶλλ' εἰπὼν ἂν ἡδέως καὶ δεῖξας ὄν τρόπον ὑμᾶς ἔνιοι καταπολιτεύονται (...) λόγους, ἐξ ὧν ἀναβάλλουσι μὲν ὑμᾶς, ἡσυχίαν δὲ ποιῶσιν ἐκείνῳ πράττειν ὃ τι βούλεται. (« Vraiment, j'aurais plaisir à tout dire sur ce sujet et à vous montrer comment s'y prennent certains hommes pour vous perdre. (...) propos par lesquels ils vous font tout remettre à plus tard et donnent à Philippe le moyen d'exécuter bien tranquillement ce qui lui plaît. », *Chers.*, 52 (*id.*), l'occurrence 29 apparaissant dans le paragraphe suivant ; (...) ἀλλὰ καὶ τῷ λογισμῷ καὶ τῇ διανοίᾳ τοὺς παρ' ἡμῖν ὑπὲρ αὐτοῦ λέγοντας μισῆσαι... (« Il faut encore, par raison et de propos réfléchi, nous décider à haïr ceux qui chez nous parlent dans son intérêt... », *III Phil.*, 53 (*id.*) ; καὶ γὰρ οὐ λόγων ἐνδεία μοι δοκεῖ τὰ πράγματ' οὔτε νῦν οὔτ' ἄλλοτε πώποτε φαύλως ἔχειν, ἀλλ' ὅταν πάντ' ἀκούσαντες ὑμεῖς τὰ δέοντα καὶ ὁμογνώμονες ὡς ὀρθῶς λέγεται γενόμενοι, τῶν λυμαίνεσθαι καὶ διαστρέφειν ταῦτα βουλομένων ἐξ ἴσου κάθησθ' ἀκροώμενοι (...). (...) ἀργύριον μὲν τῷ λέγοντι ποιήσων, τὰ δὲ πράγματα τῆς πόλεως τοῖς ἐχθροῖς ἐγγχειριῶν. (« car ce n'est pas faute de discours, ni maintenant, ni en aucun temps, je crois, que nos affaires vont mal ; mais c'est lorsque vous, après qu'on vous a dit tout ce qu'il fallait, après avoir reconnu unanimement que ces conseils sont bons, vous prêtez une oreille aussi complaisante à ceux qui veulent les détruire et en ruiner l'effet. (...) <un discours> fait pour enrichir qui le prononce, mais aussi pour livrer la république aux mains de ses ennemis. », *IV Phil.*, 75-6 (*id.*).

<sup>1872</sup> (...) τοὺς ἐν αὐτῇ τῇ πόλει (...) ὑπηρετοῦντας ἐκείνοις [*sc.* τοῖς τῆς πόλεως ἐχθροῖς] (« (...) les hommes qui, ici même, se mettent à leur service [*sc.* celui des ennemis du dehors] », *III Phil.*, 53 (*id.*).

<sup>1873</sup> Cf. *IV Phil.* 75-6. Cf. les textes cités ci-dessus, n. 1871 et 1872, l'extrait de la note 1871 venant juste avant la dernière partie de celui de la note 1872.

<sup>1874</sup> « (...) il n'est pas possible de venir à bout des ennemis du dehors, avant d'avoir puni les hommes qui, ici même, se mettent à leur service. », *III Phil.*, 53 (*id.*).

Ὡς οὖν ὑπὲρ τῶν ἐσχάτων ἐσομένου τοῦ ἀγώνος, οὕτω προσήκει γινώσκειν καὶ τοὺς πεπρακότας αὐτοὺς ἐκείνῳ φανερώς ἀποτυμπανίσαι· οὐ γὰρ ἔστιν τῶν ἔξω τῆς πόλεως ἐχθρῶν κρατῆσαι πρὶν ἂν τοὺς ἐν αὐτῇ τῇ πόλει κολάσῃτ' ἐχθρούς, ἀλλ' ἀνάγκη τοῦτοις ὡσπερ προβόλοις προσπταίσαντας ὑστερίζειν ἐκείνων.<sup>1875</sup>

Ces deux extraits ne sont que des « variation<s> »<sup>1876</sup> sur un passage du *Sur les affaires de la Chersonèse*, qui intervient quelques paragraphes après la métaphore contenue dans ce discours (29) :

Ὡς οὖν ὑπὲρ τῶν ἐσχάτων ὄντος τοῦ ἀγώνος, οὕτω προσήκει γινώσκειν, καὶ τοὺς πεπρακότας αὐτοὺς ἐκείνῳ μισεῖν καὶ ἀποτυμπανίσαι. Οὐ γὰρ ἔστιν, οὐκ ἔστι τῶν ἔξω τῆς πόλεως ἐχθρῶν κρατῆσαι πρὶν ἂν τοὺς ἐν αὐτῇ τῇ πόλει κολάσῃτ' ἐχθρούς.<sup>1877</sup>

En dehors des trois mots qui changent par rapport à la *Troisième Philippique*<sup>1878</sup>, la formule est la même. Surtout, nous constatons qu'elle est accompagnée cette fois de la métaphore du vendu, qui est l'exact synonyme de celle du mercenaire<sup>1879</sup>. Nous avons là la preuve de l'équivalence entre les trois images du mercenaire, de l'esclave et de la vente, qui sont interchangeable dans les discours de Démosthène à partir de cette époque : dans un souci de *variatio*, elles ne constituent que trois manières d'illustrer les mêmes idées, selon des points de vue légèrement différents. Le motif des ennemis de l'intérieur est donc sous-jacent à l'image du mercenaire dans l'ensemble des occurrences des trois harangues, selon une association déjà mise en place dans le discours *Pour la liberté des Rhodiens*.

---

<sup>1875</sup> « Donc c'est en vous disant qu'il y va pour vous de la vie ou de la mort, qu'il faut prendre vos résolutions et faire périr sous le bâton ceux qui se sont vendus ouvertement à cet homme. Jamais en effet, jamais vous ne viendrez à bout des ennemis du dehors tant que vous n'aurez pas châtié les ennemis du dedans ; fatalement, vous vous heurterez toujours à ceux-ci comme à une barrière d'écueils qui vous empêchera d'atteindre les autres à temps. », *IV Phil.*, 63 (*id.*), entre les métaphores relevées *ibid.*, 59 (33) et 75 (34).

<sup>1876</sup> Weil, 1873, p. 342, *ad III Phil.*, 53, s.v. Οὐκ ἔνεστι... ὑπηρετοῦντας ἐκείνοις.

<sup>1877</sup> « Persuadez-vous donc qu'il y va pour vous de la vie et qu'il faut vous décider en conséquence : honnir ceux qui se sont vendus à cet homme et les faire périr sous le bâton. Jamais en effet, jamais, vous ne viendrez à bout des ennemis du dehors, tant que vous n'aurez pas châtié les ennemis du dedans. », *Chers.*, 61 (*id.*). L'occurrence 27 se trouve *ibid.*, 53.

<sup>1878</sup> Démosthène ajoute ἔξω et opère deux modifications : ἔνεστι est remplacé par ἔστι répété, et la métaphore ὑπερετοῦντας ἐκείνοις par ἐχθρούς, son équivalent en langage simple. Cf. Rehdantz, 1886, p. 121, *ad III Phil.*, 53, s.v. ὅτι οὐκ ἔνεστι, et Sandys, 1900, p. 230, *ad III Phil.*, 53, s.v. τῶν τῆς πολέως ἐχθρῶν κτλ. Rehdantz, 1886, p. 82, *ad Chers.*, 61, s.v. κολάσῃτ', et Sandys, 1900, p. 178, *ad loc.*, notent que ce verbe, en créant l'hyperbate finale de ἐχθρούς, met en valeur à la fois ce mot, qui suit κολάσῃτ' en conclusion de la phrase, et l'expression ἐν αὐτῇ τῇ πόλει qui le précède ; en d'autres termes, Démosthène insiste fortement sur cette figure de l'ennemi intérieur. Pour la phrase qui nous intéresse, la variation de la *Quatrième Philippique* est encore plus infime, puisqu'elle ne concerne que l'absence de répétition de ἔστι en tête de phrase, ce dont Croiset, 1925, p. 135, ne tient pas compte dans sa traduction. Par contre, Démosthène y met encore davantage en valeur le motif de l'ennemi intérieur en ajoutant la « belle comparaison » (Weil, 1873, p. 393, *ad loc.*) avec les écueils.

<sup>1879</sup> Cf. *infra*, p. 459-460.

Enfin, dans le réseau thématique attaché à notre métaphore, Démosthène donne de l'importance à un nouvel élément à partir de la *Troisième Philippique* par rapport aux discours précédents : celui du sycophante. En réalité, il transfère non sans audace au genre normalement policé de la harangue un motif, mais aussi surtout une insulte, qui appartient à un autre genre de discours, au ton beaucoup plus libre et agressif : les plaidoyers politiques. Nous le retrouverons en effet en association avec la métaphore du mercenaire dans le *Sur la couronne* et dans le *Contre Aristogiton I*<sup>1880</sup>. Démosthène avait déjà eu recours à ce thème une fois dans le *Contre Midias* (15), à propos d'Euctémon : l'autre innovation de notre groupe de harangues va consister à systématiser le lien entre le sycophante et le mercenaire. Démosthène stigmatise ainsi un autre aspect de l'attitude des orateurs mercenaires, qui ne font que dénigrer et porter des attaques contre ceux qui tiennent à l'Assemblée des propos contre Philippe, en exhortant les Athéniens à lui tenir tête énergiquement : non seulement les Athéniens refusent d'écouter les bons conseils que certains leur donnent, mais encore ils se plaisent à entendre les mercenaires critiquer ces conseillers. Le motif de la διαβολή concerne en effet trois des cinq occurrences empruntées aux *Philippiques* (31 à 33)<sup>1881</sup>. La première de la *Quatrième Philippique* (32) est particulièrement révélatrice, parce que l'image du mercenaire y est couplée à une métaphore de la bête féroce caractéristique du sycophante (διασπάσασθαι) qui déchire sa proie avec ses propos comme le fauve avec ses crocs<sup>1882</sup> ! Derrière les pluriels indéterminés qu'emploie Démosthène à chaque fois, il est aisé de reconnaître notamment

<sup>1880</sup> Cf. ci-dessous, p. 452-454 et 492, avec la n. 2067.

<sup>1881</sup> La seconde occurrence (31) parmi les deux que compte la *Troisième Philippique* (30 et 31), et les deux premières (32 et 33) parmi les trois de la *Quatrième* (32 à 34).

<sup>1882</sup> Cf. chapitre I. « Les images de la nature », p. 175 sq. Dans les deux autres passages, Démosthène développe le thème. Pour *III Phil.*, 54 (31), cf. l'extrait que nous citons, à compléter par la phrase qui suit immédiatement, *ibid.*, 55 : Καὶ οὐχὶ πῶ τοῦτο δεινόν, καίπερ ὄν δεινόν, ἀλλὰ καὶ μετὰ πλείονος ἀσφαλείας πολιτεύεσθαι δεδώκατε τούτοις ἢ τοῖς ὑπὲρ ὑμῶν λέγουσι. (« Et ce n'est pas encore là ce qui est particulièrement odieux, si odieux que ce soit. Mais à ceux-là vous donnez plus de sécurité pour pratiquer leur politique qu'à ceux qui parlent dans votre intérêt. », trad. M. Croiset). Quant à la métaphore de *IV Phil.*, 59 (33), elle s'insère entre les considérations suivantes : Τί ποτ' οὖν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τὸν μὲν οὕτω φανερώς ἀδικοῦντα καὶ πόλεις καταλαμβάνοντα οὐδεὶς πώποτε τούτων εἶπειν ὡς ἀδικεῖ καὶ πόλεμον ποιεῖ, τοὺς δὲ μὴ ἐπιτρέπειν μηδὲ προπέεσθαι ταῦτα συμβουλεύοντας, τούτους πόλεμον ποιεῖν φασίν; ὅτι τὴν αἰτίαν τῶν ἐκ πολέμου συμβησομένων δυσχερειῶν (...) τοῖς ὑπὲρ ὑμῶν τὰ βέλτιστα λέγειν οἰομένοις ἀναθεῖσαι βούλονται. (...) ἂν δ' ἀπὸ τῶν πρώτων θορύβων αἰτιασάμενοί τινας πρὸς τὸ κρίνειν τράπησθε, αὐτοὶ μὲν τούτων κατηγοροῦντες ἀμφοτέρω ἕξιν καὶ παρ' ὑμῖν εὐδοκίμησιν καὶ παρ' ἐκείνου χρήματα λήψεσθαι, ὑμᾶς δ' ὑπὲρ ὧν δεῖ παρὰ τούτων δίκην λαβεῖν, παρὰ τῶν ὑπὲρ ὑμῶν εἰρηκότων λήψεσθαι. (« D'où vient donc qu'il peut, lui, si ouvertement violer le droit, prendre des villes, sans que jamais un seul de ces hommes convienne qu'il est coupable, qu'il commence la guerre, et qu'au contraire ceux qui vous conseillent de ne pas le laisser faire, de ne pas tout lui abandonner, soient accusés par eux de la susciter ? C'est que la responsabilité des souffrances qui seront l'effet de la guerre, (...) c'est sur ceux qui croient vous donner les meilleurs conseils que tous veulent la rejeter. (...) tandis que si, dès les premiers troubles, disposés à chercher des responsables, vous vous mettez à juger, eux, en se portant accusateurs des bons conseillers, auront double bénéfice ; ils se feront bien venir [sic] auprès de vous et seront payés par lui ; et ainsi le châtement qu'ils auraient mérité, c'est à ceux qui auront défendu vos intérêts que vous l'infligerez. »), *IV Phil.*, 58-9 (*id.* ; nous soulignons).



l'opposition entre lui-même et Eschine. Il est donc possible qu'autour de cette métaphore du mercenaire se lise à nouveau<sup>1883</sup> les germes de l'opposition entre le bon conseiller et le sycophante, qui sera développée dans le *Sur la Couronne* : la *Quatrième Philippique* use ainsi du verbe συμβουλεύω<sup>1884</sup>.

Démosthène, dans nos trois harangues, complète donc la signification de son image, qu'il va alors pouvoir utiliser avec le maximum d'efficacité dans le *Sur la couronne* : celui-ci bénéficie des résultats d'un long processus d'élaboration, qu'il va parachever.

35. ὁ δ' ἐκδεξάμενος καὶ γράψας καὶ ἑαυτὸν μετὰ τούτου μισθώσας ἐπὶ ταῦτα Φιλοκράτης ὁ Ἄγνούσιος, ὁ σὸς, Αἰσχίνη, κοινωνός, οὐχ ὁ ἐμός...<sup>1885</sup>

36. (...) ὥστε μισθοῦται [sc. ὁ Φίλιππος] τὸν κατάπτυστον τουτονί, οὐκέτι κοινή μετὰ τῶν ἄλλων πρέσβεων, ἀλλ' ἰδίᾳ καθ' αὐτὸν, τοιαῦτα πρὸς ὑμᾶς εἰπεῖν καὶ ἀπαγγεῖλαι δι' ὧν ἅπαντ' ἀπώλετο.<sup>1886</sup>

37. (...) ἢ ταῦτ' ἐπηγγέλλεθ' ὑμῖν οὗτος ὁ μισθωτός ;<sup>1887</sup>

38. Ἐπειδὴ γὰρ ἐξηπάτησθε μὲν ὑμεῖς ὑπὸ τοῦ Φιλίππου διὰ τούτων τῶν ἐν ταῖς πρεσβείαις μισθωσάντων ἑαυτοὺς καὶ οὐδὲν ἀληθὲς ὑμῖν ἀπαγγειλάντων...<sup>1888</sup>

39. (...) ὁ μάλιστα φυλάττων τὴν αὐτοῦ πατρίδα καὶ πλείστα ἀντιλέγων τούτοις, οὗτος ὑμῖν, Αἰθχίνη, τοῖς προδιδούσι καὶ μισθαρονοῦσι, τὸ ἔχειν ἐφ' ὅτῳ δωροδοκήσετε περιποιεῖ, καὶ διὰ τοὺς πολλοὺς τουτωνὶ καὶ τοὺς ἀνθισταμένους τοῖς ὑμετέροις βουλήμασιν ὑμεῖς ἐστὲ σώοι καὶ ἔμμισθοι...<sup>1889</sup>

40. Παρηνώχλησθε δ' ἴσως οἱ καὶ πρὶν ἔμ' εἰπεῖν ὅτιοῦν εἰδότες τὴν τούτου τότε μισθαρονίαν.<sup>1890</sup>

<sup>1883</sup> Cf. *supra*, p. 442, à propos du *Sur l'ambassade*.

<sup>1884</sup> *IV Phil.*, 58 : cf. le texte cité ci-dessus, p. 447, n. 1882.

<sup>1885</sup> « celui qui a pris la suite, a rédigé le projet de décret et s'est vendu pour cela d'accord avec cet individu, c'est Philocrate d'Hagnonte, ton complice, Eschine, non pas le mien... », Démosthène, *Cour.*, 21 (trad. G. Mathieu).

<sup>1886</sup> « en conséquence, il [sc. Philippe] prend à gages ce répugnant individu, non plus de concert avec les autres ambassadeurs, mais personnellement et isolément, pour vous dire et vous rapporter ce qui a causé le désastre total. », *ibid.*, 33 (*id.*).

<sup>1887</sup> « (...) ou bien est-ce là ce que vous promettait ce salarié ? », *ibid.*, 38 (*id.*).

<sup>1888</sup> « Après que vous eûtes été trompés par Philippe, grâce à ces gens qui, dans leurs ambassades, s'étaient mis à ses gages et ne vous avaient fait que des rapports mensongers... », *ibid.*, 42 (*id.*).

<sup>1889</sup> « (...) celui qui veille le mieux sur sa patrie et contredit le plus souvent ces gens-là, celui-là, Eschine, vous conserve, à vous, les traîtres soudoyés, le moyen de toucher de l'argent ; et c'est grâce à la majorité des citoyens ici présents, grâce à ceux qui s'opposent à vos plans, que, vous, vous êtes saufs et salariés ; », *ibid.*, 49 (*id.*).

<sup>1890</sup> « Mais peut-être avez-vous été ennuyés, vous qui, avant que j'eusse dit le moindre mot, connaissiez sa vénalité d'alors. », *ibid.*, 50 (*id.*).

41. Ούτε Φιλίππου ξένον οὔτ' Ἀλεξάνδρου φίλον εἵποιμ' ἂν ἐγώ σε (οὐχ οὔτω μαίνομαι), εἰ μὴ καὶ τοὺς θεριστὰς καὶ τοὺς ἄλλο τι μισθοῦ πράττοντας φίλους καὶ ξένους δεῖ καλεῖν τῶν μισθωσαμένων. [Ἄλλ' οὐκ ἔστι ταῦτα. Πόθεν ; Πολλοῦ γε καὶ δεῖ.] Ἀλλὰ μισθωτὸν ἐγώ σε Φιλίππου πρότερον, καὶ νῦν Ἀλεξάνδρου καλῶ, καὶ οὔτοι πάντες. Εἰ δ' ἀπιστεῖς, ἐρώτησον αὐτούς· μᾶλλον δ' ἐγώ τοῦθ' ὑπὲρ σοῦ ποιήσω. Πότερον ὑμῖν, ὧ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, δοκεῖ μισθωτὸς Αἰσχίνης ἢ ξένος εἶναι Ἀλεξάνδρου ;... Ἀκούεις ἂ λέγουσιν.<sup>1891</sup>

42. (...) μισθώσας σαυτὸν κατὰ τουτωνὶ πολιτεύη.<sup>1892</sup>

43. Διόπερ ῥᾶόν ἐστι καὶ ἀσφαλέστερον ἀεὶ τοῖς ἐχθροῖς ὑπηρετοῦντα μισθαρενεῖν ἢ τὴν ὑπὲρ ὑμῶν ἐλόμενον τάξιν πολιτεύεσθαι.<sup>1893</sup>

44. Πῶς οὖν ταῦτ' ἐποίησε ; Μισθοῦται τουτονί. (...) Ὡς δὲ τὸ τῆς πόλεως ἀξίωμα λαβὼν ἀφίκετ' εἰς τοὺς Ἀμφικτύονας, πάντα τᾶλλ' ἀφείς καὶ παριδῶν ἐπέραινεν ἐφ' οἷς ἐμισθώθη...<sup>1894</sup>

45. Αὐτὸ γὰρ τὸ δημηγορεῖν πρῶτον, οὐ μόνου μετεῖχον ἐγώ, ἐξ ἴσου προυτίθεθ' ὑμεῖς τοῖς παρ' ἐκείνου μισθαρονοῦσι καὶ ἐμοί...<sup>1895</sup>

46. Ὡς δ' ἀπηγγέλθη τάχισθ' ἡ μάχη, οὐδὲ τούτων φροντίσας εὐθέως ὠμολόγεις καὶ προσεποιοῦ φίλιαν καὶ ξενίαν εἶναι σοι πρὸς αὐτὸν, τῇ μισθαρνίᾳ ταῦτα μεταπιθέμενος τὰ ὀνόματα. Ἐκ ποίας γὰρ ἴσης ἢ δικαίας προφάσεως Αἰσχίνῃ τῷ Γλαυκοθέας τῆς τυμπανιστρίας ξένος ἢ φίλος ἢ γνώριμος ἦν Φίλιππος ; Ἐγὼ μὲν οὐχ ὀρώ· ἀλλ' ἐμισθώθη ἐπὶ τῷ τὰ τουτωνὶ συμφέροντα διαφθεῖρειν.<sup>1896</sup>

---

<sup>1891</sup> « Je ne t'appellerais pas hôte de Philippe ni ami d'Alexandre ; je ne suis pas assez fou pour cela ; à moins qu'on ne doive appeler les moissonneurs ou ceux qui font quelque autre chose moyennant salaire, amis et hôtes de ceux qui les paient. [Cela n'est pas. Pourquoi ? Tant s'en faut.] Mais je t'appelle salarié de Philippe autrefois, et maintenant d'Alexandre ; et tous ces gens que voilà font de même. Si tu en doutes, interroge-les ; ou plutôt je le ferai pour toi. Athéniens, Eschine vous semble-t-il être le salarié ou bien l'hôte d'Alexandre ? Tu entends ce qu'ils disent. », *ibid.*, 51-2 (*id.*).

<sup>1892</sup> « (...) tu t'es vendu pour faire une politique dirigée contre eux. », *ibid.*, 131 (*id.*).

<sup>1893</sup> « Aussi est-il plus facile et plus sûr de toucher un salaire en servant l'ennemi en toute occasion que d'agir en bon citoyen et de prendre position pour vous défendre. », *ibid.*, 138 (*id.*).

<sup>1894</sup> « Comment donc exécuta-t-il cela ? Il prend à gage cet individu. (...) Quand il fut arrivé près des Amphictyons avec le prestige d'Athènes, il laissa de côté et négligea tout pour tenter d'exécuter ce pour quoi il avait reçu salaire... », *ibid.*, 149 (*id.*).

<sup>1895</sup> « En effet, tout d'abord, la faculté même de parler au peuple, seul droit qui fût mon partage, vous l'accordiez aussi bien aux salariés de Philippe qu'à moi... », *ibid.*, 236 (*id.*).

<sup>1896</sup> « Aussitôt qu'on eut des nouvelles de la bataille, sans plus se soucier de cela, immédiatement tu avouais et feignais être en relations d'amitié et d'hospitalité avec Philippe, en appliquant ces noms à ton rôle de salarié. Car y a-t-il une raison d'égalité ou de justice qui faisait de Philippe un hôte, un ami ou une connaissance d'Eschine, fils de Glaucothéa la joueuse de tambourin ? Je n'en vois pas ; tu t'étais vendu pour nuire aux intérêts des citoyens que voici. », *ibid.*, 284 (*id.*).

47. οὐ μὰ Δί' οὐκ ἀποστάντα τῶν συμφερόντων τῆ πόλει, μισθώσαντα δ' αὐτὸν τοῖς ἐναντίοις, τοὺς ὑπὲρ τῶν ἐχθρῶν καιροὺς ἀντὶ τῶν ὑπὲρ τῆς πατρίδος θεραπεύειν οὐδὲ τὸν μὲν πράγματ' ἄξια τῆς πόλεως ὑποστάντα λέγειν καὶ γράφειν καὶ μένειν ἐπὶ τούτων βασκαίνειν...<sup>1897</sup>

48. Ἐπειδὴ δὲ ἂ μήποτ' ὄφειλε συνέβη, καὶ οὐκέτι συμβούλων, ἀλλὰ τῶν τοῖς ἐπατατομένοις ὑπηρετούντων καὶ τῶν κατὰ τῆς πατρίδος μισθαρνέειν ἐτοίμων καὶ τῶν κολακεύειν ἕτερον βουλομένων ἐξέτασις, τηλικαῦτα σὺ καὶ τούτων ἕκαστος ἐν τάξει καὶ μέγας καὶ λάμπρος ἵπποτρόφος· ἐγὼ δ' ἀσθενῆς, ὁμομογῶ, ἀλλ' εὔνους μᾶλλον ὑμῶν τουτοισί.<sup>1898</sup>

Tout le dispositif thématique si efficace mis en place dans le *Sur l'ambassade* et affiné dans les trois harangues prononcées en 341 se retrouve en effet dans le *Sur la couronne*, qui reprend exactement le même schéma. Certains des auditeurs de Démosthène, en entendant une métaphore bien connue dans sa bouche, devaient remobiliser immédiatement la signification à laquelle il les avait habitués, ce qui facilitait la tâche de l'orateur. L'image du mercenaire se trouve effectivement associée à la tromperie ou aux mensonges, et à la trahison<sup>1899</sup>. La distribution de ce dernier thème est significative : alors que Démosthène ne le

---

<sup>1897</sup> « Mais, par Zeus, il ne faut pas rester étranger aux intérêts de l'État et se mettre à la solde de ses adversaires, ménager les occasions favorables à l'ennemi au lieu de celles qui serviraient la patrie, attaquer jalousement l'homme qui a accepté d'agir, dans ses discours et ses propositions, de façon digne de notre cité et de s'en tenir à cette conduite ; », *ibid.*, 307 (*id.*).

<sup>1898</sup> « Mais quand survint ce qui n'aurait jamais dû arriver, quand on passa en revue, non plus des conseillers, mais les gens qui obéissaient aux ordres, qui étaient prêts à toucher un salaire en nuisant à leur patrie, qui désiraient flatter un autre, alors toi et chacun de ces individus, vous vous êtes trouvés à votre poste, chacun grand et brillant comme un propriétaire d'écuries. Moi, j'étais sans force, je l'avoue, mais plus dévoué que vous à nos compatriotes. », *ibid.*, 320 (*id.*).

<sup>1899</sup> Tromperie ou mensonges : Τί οὖν συνηγωνίσαστο αὐτῷ [*i.e.* τῷ Φιλίππῳ] πρὸς τὸ λαβεῖν ὀλίγου δεῖν ὑμᾶς ἐκόντας ἐξεπατωμένους ; (« Qu'est-ce donc qui l'a aidé à vous prendre au piège, pour ainsi dire, en vous laissant *trompés* et contents ? »), Démosthène, *Cour.*, 20 (trad. G. Mathieu), avant le paragraphe contenant l'occurrence 35 ; ἐξηπάτησθε et οὐδὲν ἀληθὲς ὑμῖν ἀπαγγειλάντων, 38 (le verbe ἐξαπατάω est répété juste après dans le même paragraphe, *ibid.*, 42, et le thème apparaît aussi dans les paragraphes avoisinants, *ibid.*, 41 et 43) ; Καίτοι τίς ὁ τὴν πόλιν ἐξαπατῶν ; Οὐχ ὁ μὴ λέγων ἂ φρονεῖ ; (...) Τί δὲ μείζον ἔχει τι ἂν εἰπεῖν ἀδίκημα κατ' ἀνδρὸς ῥήτορος ἢ εἰ μὴ ταῦτα καὶ φρονεῖ καὶ λέγει ; Σὺ τοίνυν οὗτος εὐρέθης. (« Or quel est l'homme qui trompe la cité ? N'est-ce pas celui qui ne dit pas ce qu'il pense ? (...) Quel crime plus grave pourrait-on imputer à un orateur que de ne pas penser ce qu'il dit ? Or toi, on a découvert que tu étais tel. »), *ibid.*, 282 (*id.*), sachant que la métaphore 46 intervient, *ibid.*, 284. Ce passage constitue une variation sur *Amb.*, 184 : cf. *supra*, p. 441, n. 1855. Trahison : τοῖς προδιδούσι καὶ μισθαρνούσι, 39 (on remarquera la coordination, qui présente les deux termes comme des synonymes, selon une technique d'amplification oratoire fréquente chez Démosthène : cf. Roschatt, 1896 ; le thème a déjà été évoqué Démosthène, *Cour.*, 47 ; c'est le seul passage du discours où le mot de « traître » lui-même est prononcé en lien avec notre image) ; κατὰ τουτωνὶ πολιτεύη, 42 ; τοῖς ἐχθροῖς ὑπηρετοῦντα, 43 ; ἐπὶ τῷ τὰ τουτωνὶ συμφέροντα διαφθείρειν, 46 ; τοὺς ὑπὲρ τῶν ἐχθρῶν καιροὺς ἀντὶ τῶν ὑπὲρ τῆς

mentionne qu'une fois dans les sept premières occurrences (35 à 41), il accompagne cinq (42 et 43 ; 46 à 48) des sept suivantes (42 à 48). Quelle est la raison d'une telle différence ? De fait, ces deux groupes bien équilibrés correspondent à deux moments dans l'utilisation de la métaphore du mercenaire.

Le premier possède une unité très forte, à la fois du fait de sa concentration<sup>1900</sup> et de l'idée exprimée : toutes ces images interviennent dans une même division du discours, celle qui illustre les événements liés à la paix de Philocrate<sup>1901</sup>. C'est pourquoi le thème de la trahison n'est présent que de façon diffuse, ou plutôt en sourdine, pour ainsi dire : les faits relatés par Démosthène – et notamment la perte des Phocidiens – suffisent par eux-mêmes à l'évoquer, sans qu'il soit besoin de l'explicitier<sup>1902</sup>. En outre, pour une plus grande efficacité, Démosthène sature le discours avec sa métaphore en conclusion de cette partie : elle apparaît de manière obsédante dans chacun des quatre derniers paragraphes, avec des répétitions et une grande variété de termes : alors que, pour simplifier, nous ne comptons que trois occurrences (39 à 41), la métaphore apparaît en fait pas moins de sept fois, avec six mots différents, dans une sorte de polyptote<sup>1903</sup>. Cette variation permet de filer l'image d'une manière agréable, en évitant toute la lourdeur de style qu'entraînerait un psittacisme trop acharné ! Le seul mot véritablement répété est *μισθωτόν*, dans l'ultime paragraphe, en point d'orgue. Le tout est renforcé par un dernier procédé : la métaphore du mercenaire se trouve prolongée par une comparaison avec les activités salariées comme celles des ouvriers agricoles<sup>1904</sup>. Au-delà du salaire, la comparaison se bâtit autour du même sentiment de mépris que suscitent ces activités salariées, conformément à la mentalité grecque en la matière<sup>1905</sup>.

---

πατρίδος θεραπεύειν, 47 ; τῶν τοῖς ἐπιταπτομένοις ὑπηρετούντων καὶ τῶν κατὰ τῆς πατρίδος μισθαρεῖν ἐτοίμων, 48.

<sup>1900</sup> Les sept occurrences apparaissent dans un intervalle de trente et un paragraphes : *Cour.*, 21 à 52. Si nous ne considérons que les images qui concernent la Phocide, à savoir toutes sauf la première (35), appliquée à Philocrate et donc légèrement différente sur le plan thématique, cet écart se réduit à dix-neuf paragraphes : *ibid.*, 33 à 52.

<sup>1901</sup> La division en question occupe, *ibid.*, 17-52, et passe en revue trois points principaux : la conclusion de la paix (*ibid.*, 17-24), section où se trouve la première occurrence du discours (*ibid.*, 21 (35)) qui, bien sûr, dans ce contexte, ne désigne pas Eschine mais Philocrate ; le sort de la Phocide provoqué par les retards de la deuxième ambassade (*ibid.*, 25-41), avec les deux occurrences suivantes (*ibid.*, 33 (36) et 38 (37)) ; l'état de la Grèce dans les mois qui suivirent la mise en vigueur de la paix (*ibid.*, 42-52). Cette dernière subdivision regroupe le reste des occurrences (38 à 41), donc les deux tiers de ce premier groupe.

<sup>1902</sup> Cela n'arrive qu'une fois, *Cour.*, 49 (39), sachant que le thème apparaissait déjà, *ibid.*, 47.

<sup>1903</sup> Nous relevons : *Cour.*, 49 (39) : *μισθαροῦσι* et *ἔμμισθοι* ; *ibid.*, 50 (40) : *μισθαροῖαν* ; *ibid.*, 51 : *τοὺς ἄλλο τι μισθοῦ πρᾶπτοντας* et *τῶν μισθωσαμένων* ; *ibid.*, 52 : *μισθωτόν*, qui est répété ; ces deux derniers paragraphes forment notre occurrence 41.

<sup>1904</sup> *Ibid.*, 51.

<sup>1905</sup> Cf. Harvey, 1985, p. 84-5, avec les références bibliographiques de la n. 36, p. 85 : Ste. Croix, 1981, p. 179-204, et en particulier, p. 181-6.

En comparaison, le second groupe d'images s'avère plus délayé et plus hétérogène : il s'étend sur presque deux cents paragraphes<sup>1906</sup> et les occurrences illustrent des éléments divers, avec le plus souvent une portée générale<sup>1907</sup>. Par conséquent, à l'inverse, le motif de la trahison se trouve développé de façon explicite<sup>1908</sup>. Cela s'explique à la fois par le fond et par la forme. Pour le premier point, d'une part, deux facteurs interviennent : la généralité du propos, qui se prête aux analyses, et une violence accrue contre Eschine, la deuxième moitié du discours multipliant les passages de diatribes. D'autre part, en approchant de la conclusion, Démosthène entend s'assurer que les juges retiennent les idées essentielles. De ce point de vue, le motif de la trahison accompagne systématiquement les trois dernières occurrences (46 à 48) de l'image du mercenaire, comme pour sceller définitivement la représentation dans l'esprit des auditeurs. Bien plus, l'ultime apparition de la métaphore (48) a lieu dans le dernier paragraphe du discours. D'une manière significative, c'est aussi ce moment que choisit Démosthène pour rappeler le thème du serviteur : le mercenaire est au service de celui qui le paye et donc qui lui donne ses ordres (τῶν τοῖς ἐπιταττομένοις ὑπηρετούντων)<sup>1909</sup>. L'orateur renforce ainsi son image en la filant : les juges écouteront la défense puis voteront avec en tête ce portrait d'Eschine en mercenaire, c'est-à-dire en homme politique corrompu et traître à sa cité.

Enfin, nous retrouvons l'association de cette image au reproche de sycophantie telle qu'elle a été mise en place dans les harangues de 341. Le motif du sycophante provient du contexte même : Eschine a accusé Ctésiphon pour s'en prendre à la politique de Démosthène, agissant donc en sycophante<sup>1910</sup>. Il accompagne la moitié des images du mercenaire contenues dans le discours<sup>1911</sup>, soit indirectement, avec la mention de critiques ou d'attaques adressées à Démosthène notamment par Eschine dans son réquisitoire<sup>1912</sup>, soit directement, à deux

<sup>1906</sup> Exactement cent quatre-vingt neuf paragraphes : *Cour.*, 131 (42) à 320 (47).

<sup>1907</sup> À une exception près, qui concerne l'affaire d'Amphissa (44), les images du mercenaire se trouvent alors au service de considérations générales : il s'agit de l'ensemble de l'attitude d'Eschine, de sa politique. Cf. encore Todd, 2009, p. 172-3, qui remarque que le vocabulaire de la trahison revêt le plus souvent une portée générale dans le *Sur la couronne* de Démosthène, en intervenant dans des « affirmations théorique » (« theoretical statements », Todd, 2009, p. 172) ou des « affirmations générales » (« generic statements », *ibid.*, p. 173) à propos du groupe des traîtres, là où les mêmes mots, dans le *Sur l'ambassade*, s'appliquent en priorité au seul Eschine, même si l'usage général n'est pas absent. L'opposition est un peu forcée, puisque la cible principale du discours demeure Eschine, clairement reconnaissable derrière les expressions collectives, mais elle révèle en effet une tendance perceptible à vouloir proposer des analyses sur les causes de la défaite.

<sup>1908</sup> Le motif accompagne cinq (42 et 43 ; 46 à 48) des sept occurrences. Dans tous les cas, les métaphores qui renvoient au thème du sycophante dominant dans la seconde série d'occurrences, parce que le propos y est plus général.

<sup>1909</sup> Sur la métaphore du serviteur associée à celle du mercenaire, cf. ci-dessus, p. 428.

<sup>1910</sup> Cf. par exemple, *Cour.*, 189, 307-8, *etc.*

<sup>1911</sup> Sept occurrences (35, 40, 43, 45 à 48) sur quatorze (35 à 48) sont concernées.

<sup>1912</sup> *Cour.*, 22 ((...) εἰς τοῦθ' ἦκεν ἀναιδείας ὥστ' ἐτόλμα λέγειν ὡς ἄρα ἐγὼ πρὸς τῷ τῆς εἰρήνης αἴτιος γεγενῆσθαι καὶ κεκωλυῶς εἶην τὴν πόλιν μετὰ κοινοῦ συνεδρίου τῶν Ἑλλήνων ταύτην ποιήσασθαι.

reprises. Une occurrence (45), sur la fin du discours, suit une évocation de ce thème<sup>1913</sup>. Mais il se trouve entrelacé explicitement à l'image du mercenaire dès le début de la seconde série des métaphores du *Sur la couronne* (42 à 48), dans l'occurrence 43 :

πόλλ' ἂν ἐγὼ ἔτι τούτων ἔχοιμι δεῖξαι, ὧν οὗτος κατ' ἐκείνους τοὺς χρόνους τοῖς μὲν ἐχθροῖς ὑπηρετῶν, ἐμοὶ δ' ἐπιηρέαζων εὐρέθη· ἀλλ' οὐ τίθεται ταῦτα παρ' ὑμῖν εἰς ἀκριβῆ μνήμην οὐδ' ἦν προσήκεν ὀργὴν, ἀλλὰ δεδώκατ' ἔθει τινὶ φαύλῳ πολλὴν ἐξουσίαν τῷ βουλομένῳ τὸν λέγοντά τι τῶν ὑμῖν συμφερόντων ὑποσκελίζειν καὶ συκοφαντεῖν, τῆς ἐπὶ ταῖς λοιδορίαις ἡδονῆς καὶ χάριτος τὸ τῆς πόλεως συμφέρον ἀνταλλαττόμενοι. Διόπερ ῥᾶόν ἐστι καὶ ἀσφαλέστερον αἰεὶ τοῖς ἐχθροῖς ὑπηρετοῦντα μισθαρεῖν ἢ τὴν ὑπὲρ ὑμῶν ἐλόμενον τάξιν πολιτεύεσθαι.<sup>1914</sup>

La métaphore apparaît dans la phrase qui conclut le paragraphe : elle associe l'image du mercenaire et le motif du serviteur. Or nous constatons que ce dernier, lié dès le début au verbe ἐπιηρέαζω, appelle le thème de la διαβολή, décliné ensuite par plusieurs autres termes, dont συκοφαντέω-ῶ<sup>1915</sup>. Il en va donc de même de la métaphore du mercenaire. Plus précisément, les images sont ordonnées de façon à encadrer ce motif de la critique, de la sycophantie, qu'elles mettent par conséquent en valeur. En effet, depuis le § 126, Démosthène

---

(« (...) Eschine en est arrivé à un tel point d'impudence qu'il a osé dire que c'était moi qui, non content d'avoir été responsable de la paix, avais empêché notre pays de la conclure avec le Conseil commun des Grecs. », trad. G. Mathieu) ; Démosthène se réfère aux attaques d'Eschine dans le récit qu'il fait de la paix de Philocrate (Eschine, *Ctés.*, 58 et 64-74) ; cf. Démosthène, *Cour.*, 21 (35) pour la métaphore), 50 ((...) Αἴτιος δ' οὗτος, ὥσπερ ἐώλοκρασίαν τινά μου τῆς πονηρίας τῆς ἑαυτοῦ καὶ τῶν ἀδικημάτων κατασκευάσας... (« (...) Le responsable est cet homme, qui a déversé sur moi pour ainsi dire le résidu de sa perversité et de ses crimes ; », *id.* (40)), 284 ((...) ἐμοὶ λοιδορεῖ καὶ ὀνειδίζει ταῦτα ὧν πάντας μᾶλλον αἰτίους εὐρήσεις. (« (...) c'est moi que tu injurieras et à qui tu reproches ces faits dont tu peux trouver de plus responsables partout ailleurs. », *id.* (46)), 307 ((...) οὐδὲ τὸν μὲν πράγματ' ἄξια τῆς πόλεως ὑποστάντα λέγειν καὶ γράφειν καὶ μένειν ἐπὶ τούτων βασκαίνειν... (« (...) attaquer jalousement l'homme qui a accepté d'agir, dans ses discours et ses propositions, de façon digne de notre cité et de s'en tenir à cette conduite ; », *id.* (47)), 320 (ὑμῶν δ' οὐδεὶς ἦν οὐδαμοῦ, πλὴν εἰ τούτοις ἐπιηρέασαι τι δέοι. (« aucun de vous ne se montrait nulle part, sauf s'il fallait diffamer nos concitoyens. », *id.* (48)).

<sup>1913</sup> (...) οὐδ' ὑπὸ τῶν συκοφαντούντων κρινόμενος, οὐδὲ γραφᾶς φεύγων παρανόμων, οὐδ' ὑπεύθυνος ὧν οὐδενί... (« (...) sans être traîné en justice par les sycophantes, sans encourir d'accusations d'illégalité, sans rendre de comptes à personne... », *ibid.*, 235 (*id.*). Démosthène parle de la liberté d'action absolue dont jouit Philippe. Etant donné que le paragraphe suivant, où se situe la métaphore, oppose à celle-ci la situation de l'orateur, il est clair que les salariés de Philippe et les sycophantes sont les mêmes personnes : jouissant à Athènes d'une liberté analogue à celle de Philippe en ce qui concerne les discours, ils en usent pour réduire Démosthène au silence.

<sup>1914</sup> « Je pourrais encore montrer bien des actes où cet individu, en ce temps-là, s'est découvert comme un serviteur de l'ennemi et mon insulteur. Mais il n'y a pas pour cela chez vous un souvenir exact ni la colère légitime. Par une mauvaise habitude, vous avez laissé pleine licence à qui veut donner un croc-en-jambe à l'homme qui parle dans votre intérêt et l'attaquer en sycophante, et vous troquez l'intérêt de l'État contre le plaisir et l'agrément que causent les injures. Aussi est-il plus facile et plus sûr de toucher un salaire en servant l'ennemi en toute occasion que d'agir en bon citoyen et de prendre position pour vous défendre. », *ibid.*, 138 (*id.* ; nous soulignons).

<sup>1915</sup> Nous relevons aussi : ὑποσκελίζειν et ταῖς λοιδορίαις.

vient de se lancer dans une série d'attaques personnelles contre Eschine. Ce passage clôture un premier développement destiné à prouver que celui-ci est un traître, comme l'annonçait l'orateur à la fin de l'introduction correspondante : non seulement nous retrouvons le thème de la trahison, mais Démosthène répète en écho sa métaphore du mercenaire<sup>1916</sup>. Cet exemple illustre donc l'extrême cohérence du réseau thématique et métaphorique désormais en place autour du motif du mercenaire.

Le thème du sycophante accompagne déjà indirectement la première métaphore du discours (35), pour fixer d'emblée la relation. Les métaphores accompagnées par le thème du sycophante dominent dans la seconde série d'occurrences (41 à 48), pour les mêmes raisons que nous avons dégagées à propos du motif de la trahison<sup>1917</sup> : cinq images sur sept sont concernées, dont les quatre dernières (45 à 48). Cependant, s'il n'y a que deux cas (35 et 40) dans la première série (35 à 41) qui voisinent avec le motif, leur distribution n'en est pas moins significative, puisqu'ils encadrent l'ensemble, intervenant au début et à la fin.

Enfin, puisque le mercenaire est un sycophante, la métaphore s'inscrit dans l'opposition entre ce dernier et le conseiller, autrement dit entre le mauvais et le bon conseiller<sup>1918</sup>. Là encore, l'arsenal thématique se trouve savamment distillé par Démosthène. Il sollicite une première fois cette opposition, en lien avec son image, en ouverture du final de la première série (39) : ὁ μάλιστα φυλάπτων τὴν αὐτοῦ πατρίδα καὶ πλείστα ἀντιλέγων τούτοις, οὗτος ὑμῖν, Αἰθχίνη, τοῖς προδιδοῦσι καὶ μισθαροῦσι<sup>1919</sup>. Ensuite, il associe le motif aux deux dernières occurrences du discours (47 et 48), selon le procédé que nous avons déjà décrit : plus radicalement, pour une efficacité rhétorique maximale, seule la dernière métaphore s'oppose explicitement à la figure du conseiller (συμβούλων)<sup>1920</sup>. Dernier rappel avant la fin !

---

<sup>1916</sup> ἂ δ' ὑπὲρ τῶν ἐχθρῶν φανερώς ἀπεδείχθη πράττων, ταῦτ' ἀναμνήσω. (« mais ce qu'il a été évidemment convaincu de faire pour l'ennemi, voilà ce que je rappellerai. »), *ibid.*, 131 (*id.*). L'occurrence 42 intervient un peu plus tôt dans le même paragraphe.

<sup>1917</sup> Cf. ci-dessus, p. 452 : le propos est plus général et Démosthène veut imprimer l'idée dans l'esprit de ses auditeurs en approchant de la fin du discours.

<sup>1918</sup> Cf. notamment, *Cour.*, 189.

<sup>1919</sup> Rappelons que les trois dernières occurrences de cette série occupent les quatre derniers paragraphes du développement sur la Phocide : *Cour.*, 49 (39), 50 (40) et 51-2 (41). L'opposition entre les deux catégories est renforcée par le jeu des pronoms, placés côte à côte, et mimant l'encerclement du défenseur de la patrie par ses adversaires : τούτοις, οὗτος ὑμῖν. Démosthène passe en outre brutalement de la troisième (τούτοις) à la deuxième (ὑμῖν) personne, comme le fait remarquer Yunis, 2001, p. 138, *ad loc.* Les sonorités sont également remarquables : assonance dominante en [α] et allitérations en [τ] et en [λ] pour l'orateur patriote, assonances en [ου] et en [ι] pour les traîtres ; le tout renforcé par les homéotéleutes (-στα/-δα et -ουσι). Enfin, Démosthène ménage deux rythmes binaires opposés terme à terme.

<sup>1920</sup> Wankel, 1976b, p. 1340, *ad loc.*, note ainsi « l'efficacité » (« effektiv ») et « la force d'expression » (« die Prägnanz ») et « der prägnante Verwendung ») de ce terme, opposé à lui seul aux « caractéristiques descriptives

La métaphore du mercenaire revêt d'autant plus de force dans les deux discours contre Eschine que Démosthène la présente comme une évidence<sup>1921</sup> ; en réalité, il se sert du pouvoir de suggestion de l'image pour emporter la conviction sur une affirmation qu'il ne peut prouver<sup>1922</sup>. Sur ce point, la technique rhétorique est d'autant plus efficace qu'elle vient renforcer l'effet suggestif de la répétition du motif de la corruption en général, et du mercenaire en particulier<sup>1923</sup>. C'est en effet dans le *Sur l'ambassade* et le *Sur la couronne* que l'utilisation de la métaphore comme un leitmotiv prend toute son ampleur, avec une gradation entre les deux : le *Sur la couronne* compte le plus grand nombre d'occurrences, pour une fréquence d'emploi de l'image inégalée jusque-là<sup>1924</sup>.

Plus généralement la remarque quant au régime d'évidence de la métaphore du mercenaire peut être étendue à tous les autres discours, où elle intervient toujours sans la moindre justification, comme une insulte : son fonctionnement s'avère sur ce point d'une constance extrêmement rigoureuse, comme le montre aussi la répétition de la technique du leitmotiv dans des plaidoyers politiques aux sujets, aux objectifs et aux époques bien différentes<sup>1925</sup>. Cette constance aussi bien que ce régime de l'évidence y montrent la cohérence de notre image, qui fait office d'antienne politique, à la manière d'un *carthago delenda est* : il ne faut pas écouter les mercenaires, parce que leurs paroles trompeuses servent les intérêts de Philippe, auquel ils se sont vendus.

Car tout se joue au niveau de la parole : l'image du mercenaire, à partir du *Pour la liberté des Rhodiens*, met en jeu une guerre d'influence à l'Assemblée pour gagner l'oreille des citoyens et, ce faisant, pour s'imposer comme un *policy-maker*<sup>1926</sup>, un facteur d'opinion, à savoir comme l'orateur le plus important, celui dont les avis prévalent et qui influence donc toute la politique du moment. Les mercenaires, à partir de là, ce sont tous les orateurs qui

---

des hommes corrompus qui reçoivent des ordres et des flatteurs » (« der deskriptiven Charakteristic der bestochenen Befehlsempfänger und Schmeichler »).

<sup>1921</sup> Cf. *ibid.*, p. 797-8, ad Démosthène, *Cour.*, 149, s.v. μισθοῦται τουτονί : « Diese Antwort auf die Frage wird so gegeben, als ob es die einfachste Sache von der Welt gewesen sei, Aisch. zu kaufen (...), und der einzige Ausweg. » (« Cette réponse à la question est donnée ainsi, comme si acheter Eschine (...) était l'affaire la plus simple au monde, et la seule issue »).

<sup>1922</sup> Cf., à propos de Démosthène, *Amb.*, 286 (26), Paulsen, 1999, p. 269, *ad loc.* ; cf. encore Harvey, 1985, p. 94, avec la n. 64, qui cite Démosthène, *Amb.*, 88 et 254, et qui renvoie à Wankel, 1976a, p. 268-9.

<sup>1923</sup> Cf. *ibid.*, p. 479-85 ; cf. ci-dessus, p. 425, avec les n. 1791, 1792 et 1794, pour un résumé des analyses de T. Paulsen.

<sup>1924</sup> *Sur l'ambassade* : onze occurrences pour 343 paragraphes, soit une fréquence de 3,2 % ; *Sur la couronne* : quatorze occurrences (ou quinze en ne regroupant pas *Cour.*, 51 et 52 (41)) pour 302 paragraphes utiles, soit 4,6 % (ou 5 %). Cf. *supra*, p. 425, n. 1793, et *infra*, p. 460, n. 1946.

<sup>1925</sup> *Contre Timocrate* (353), *Contre Aristocrate* (352), *Sur l'ambassade* (343), *Sur la couronne* (330).

<sup>1926</sup> Cf. Montgomery, 1983, p. 60. Cf. plus généralement, *ibid.*, p. 91 *sq.*



s'opposent à Démosthène parce qu'ils proposent une politique plus conciliante envers la Macédoine – traduit en termes démosthéniens : parce qu'ils se sont laissé acheter par Philippe, qui les paye exactement comme ses armées de mercenaires. Athènes et toutes les cités libres doivent donc combattre sur deux fronts : celui, extérieur, de la guerre véritable, et celui, intérieur, de la guerre des mots. C'est que l'orateur mercenaire, et en particulier Eschine – qui, véritable *promachos*, se détache du groupe – combat pour Philippe au moyen de ses discours, notamment à l'Assemblée (τὸ δημηγορεῖν, **45**), en orientant les délibérations dans un sens favorable au roi de Macédoine<sup>1927</sup>. De même, comme l'a montré l'examen du thème de la sycophantie, Eschine et les autres mercenaires ne font aucune proposition dans l'intérêt d'Athènes et critiquent les orateurs – comme Démosthène – qui en font<sup>1928</sup>.

Nous retrouvons donc ici la métaphore de la guerre oratoire, telle qu'elle a été mise en place dans la harangue *Pour la liberté des Rhodiens*, dès 351, juste avant l'image des mercenaires : cette dernière permet en réalité de la filer, en se focalisant sur le camp adversaire<sup>1929</sup>. Les deux métaphores se trouvent en effet très étroitement articulées, au sein d'une même image guerrière : les Athéniens ont à combattre au cours des délibérations de l'Assemblée, donc avec des mots, des ennemis de l'intérieur, à savoir les orateurs accusés de parler dans un sens favorable aux oligarques rhodiens ; or ils se trouvent confrontés à cette armée inattendue parce que les orateurs concernés sont payés par des puissances extérieures pour défendre leurs intérêts à Athènes. C'est-à-dire que la métaphore des mercenaires se présente comme l'explication de celle de la guerre oratoire : c'est parce qu'il y a à Athènes une armée d'orateurs mercenaires que fait rage une guerre des mots à l'Assemblée entre vendus et patriotes. Mais l'image possède encore plus de force, de cohérence et d'efficacité, parce qu'elle fait intervenir un troisième élément, une troisième métaphore qui assure le passage entre les deux autres : celle du poste, développée de plus ensuite dans une

<sup>1927</sup> Cf. le contexte de l'occurrence **45** : Ἀὐτὸ γὰρ τὸ δημηγορεῖν πρῶτον, οὐ μόνου μετείχον ἐγώ, ἐξ ἴσου προουτίθεθ' ὑμεῖς τοῖς παρ' ἐκείνου μισθαρονοῦσι καὶ ἐμοί, καὶ ὅσ' οὗτοι περιγένοιτ' ἐμοῦ (πολλὰ δ' ἐγίγνετο ταῦτα, δι' ἣν ἕκαστον τύχοι πρόφασιν), ταῦθ' ὑπὲρ τῶν ἐχθρῶν ἀπῆτε βεβουλευμένοι. (« En effet, tout d'abord, la faculté même de parler au peuple, seul droit qui fût mon partage, vous l'accordiez aussi bien aux salariés de Philippe qu'à moi et, chaque fois qu'ils l'emportaient sur moi (chose fréquente, quel qu'en fût le motif en chaque cas), vous vous sépariez après avoir délibéré dans l'intérêt de vos ennemis. »), Démosthène, *Cour.*, 236 (trad. G. Mathieu). La totalité des occurrences intervient en effet dans le contexte d'une prise de parole, surtout devant l'Assemblée ou le Conseil, mais parfois aussi dans d'autres contextes : devant les tribunaux (**15** à **17**) ; lors de la deuxième ambassade de 346 auprès de Philippe (**28**) ; devant le conseil amphictyonique, en 339, lorsque Eschine y exerce la charge de pylagore (**44**).

<sup>1928</sup> Cf. *Cour.*, 139-40, paragraphes qui suivent l'occurrence **43** (§ 138) ; 284 ((...) ἐμοὶ λοιδορεῖ... « (...) c'est moi que tu injurieras... » (*id.*)), *etc.*

<sup>1929</sup> La métaphore de la guerre oratoire apparaît, *Rhod.*, 30-1, et celle du mercenaire, *ibid.*, 32. Sur la métaphore de la guerre oratoire, cf. ci-dessus, p. 380 *sq.*

comparaison avec la désertion de poste<sup>1930</sup>. Nous avons donc affaire à une image extrêmement puissante et rigoureuse, qui fixe un paradigme et un entrelacement métaphorique que Démosthène ne cesse de reprendre.

La métaphore de la guerre n'est déjà discrètement filée que dans deux des premiers plaidoyers politiques : l'image du poste accompagne directement une occurrence du *Contre Aristocrate* (13), et elle apparaît non loin d'une autre du *Contre Midias* (16)<sup>1931</sup>. Dans ce dernier discours, l'occurrence 17 est prolongée quant à elle par deux images des remparts<sup>1932</sup>. Par conséquent, sur les seize métaphores du mercenaire que nous avons relevées dans le *Contre Leptine*, le *Contre Timocrate*, le *Contre Aristocrate* et le *Contre Midias*, seules trois (un peu moins de 20 %) tirées des deux derniers se trouvent filées par d'autres images de la guerre, celle du poste ne s'imposant pas dans ce rôle. Il est remarquable de ce point de vue que le *Contre Timocrate*, qui rassemble le plus grand nombre d'occurrences, n'en prolonge aucune.

Ainsi, Démosthène n'exploite vraiment les possibilités offertes par l'entrelacement métaphorique mis au point dans le *Pour la liberté des Rhodiens* que dans les discours sur les affaires de Macédoine, à partir du *Sur l'ambassade*. En effet, sur les trente-deux occurrences totalisées par cet ensemble, dix-sept sont accompagnées d'une autre métaphore de la guerre, soit plus de la moitié (53 %)<sup>1933</sup>. Pour dix de ces dix-sept images (31 % du total), le prolongement métaphorique intervient dans la limite d'un paragraphe (le suivant ou le précédent) ; six (un peu moins de 20 %) dans le même paragraphe<sup>1934</sup>. Qu'en est-il à présent

---

<sup>1930</sup> Τοῦ μέντοι πολλοὺς ἀδεῶς ταύτην τὴν τάξιν αἰρεῖσθαι τῆς πολιτείας [*sc.* τὰναντία τῇ πόλει παρ' ὑμῖν πράττειν], ἴσως μὲν αἱ παρὰ τῶν μισθοδοτούντων αὐτοὺς ὀφέλειαι μάλιστ' αἴτιαι (« Mais d'où vient que beaucoup d'hommes politiques adoptent d'un cœur léger cette ligne de conduite [*sc.* s'opposer ici à l'intérêt public] ? Le profit qu'ils tirent de ceux qui les salarient en est sans doute la première cause ; », *Rhod.*, 32 (trad. M. Croiset). La comparaison intervient ensuite, *ibid.*, 32-3. Démosthène emploie aussi une comparaison avec les alliances militaires, *ibid.*, 33. Pour les images du poste, cf. *infra*, p. 586 sq.

<sup>1931</sup> La métaphore du mercenaire se situe, Démosthène, *Mid.*, 123 (16) ; celle du poste, *ibid.*, 120.

<sup>1932</sup> *Ibid.*, 138 et 139, sachant que la métaphore du mercenaire intervient, *ibid.*, 139 (17).

<sup>1933</sup> Nous comptabilisons la métaphore du *Contre Aristogiton I* (49), parce qu'elle se rapporte à la lutte contre Philippe : cf. ci-dessous, p. 491-492. Nous retenons les occurrences de la métaphore du mercenaire qui sont suivies ou précédées d'une autre image de la guerre dans la limite de six paragraphes, ce qui ne se présente qu'une seule fois (*Amb.*, 110 (22) – *ibid.*, 116 : métaphores du poste et des camarades de combat). Il y a ensuite une fois un écart de cinq paragraphes : *Cour.*, 131 (41) – *ibid.*, 136 : métaphore des camarades de combat ; une fois quatre paragraphes : *III Phil.*, 14 (30) – *ibid.*, 18 ; deux fois trois paragraphes : *Chers.*, 53 (29) – *ibid.*, 50 : métaphore du combat épique (ἀναδύομαι) ; *Cour.*, 307 (47) – *ibid.*, 304 et 310 : métaphore du poste ; deux fois deux paragraphes : *Amb.*, 118 (23) – *ibid.*, 116 : métaphores du poste et des camarades de combat ; *Cour.*, 33 (36) – *ibid.*, 31 : métaphore de la guerre en général (πολεμεῖν pour des orateurs qui s'opposent).

<sup>1934</sup> Un paragraphe : *Amb.*, 8 (18) – *ibid.*, 9 : métaphore du poste ; *Cour.*, 21 (35) – *ibid.*, 20 : métaphore des camarades de combat ; *ibid.*, 42 (38) – *ibid.*, 41 : métaphore des camarades de combat ; *I Aristog.*, 37 (49) – *ibid.*, 38 : métaphore de la guerre en général (πολεμεῖν : guerre oratoire). Dans le même paragraphe : *Amb.*, 29 (19) : métaphore du poste (par ailleurs, *ibid.*, 30 : métaphore des camarades de combat, et *ibid.*, 27 : métaphore du bouclier) ; *ibid.*, 316 (28) : métaphore des camarades de combat (de plus, *ibid.*, 313 : deux métaphores du pillage) ; *Cour.*, 49 (39) : métaphore de la guerre en général (ἀνθίστασθαι : guerre oratoire) ; *ibid.*, 138 (42) :

discours par discours ? Les trois harangues apparaissent nettement en retrait par rapport aux plaidoyers politiques, avec seulement deux occurrences voisinant avec une autre image de la guerre, celle du siège ou de la guerre oratoire (guerre en général), qui plus est à trois ou quatre paragraphes de distance<sup>1935</sup>. C'est donc dans le *Sur l'ambassade* et dans le *Sur la Couronne* que l'entrelacement métaphorique prend toute son ampleur. Or nous remarquons une gradation très nette entre les deux discours : cinq des métaphores du mercenaire du *Sur l'ambassade* sont filées (sur un total de onze : 45 %) ; ce chiffre est de neuf dans le *Sur la couronne* (sur un total de quatorze : 64 %). Dans les deux discours, seules cinq occurrences sur quatorze (36 %) filent la métaphore à plus d'un paragraphe de distance<sup>1936</sup>. De plus, Démosthène accroît parfois la vivacité de l'image en combinant plusieurs prolongements : cinq métaphores du mercenaires sur les trente-deux sont filées par deux autres images<sup>1937</sup>, voire trois<sup>1938</sup>.

Surtout, au sein de ce réseau métaphorique, deux contrepoints, deux métaphores parentes dominant : celles du poste et des camarades de combat, qui accompagnent respectivement six (**18** et **19** pour le *Sur l'ambassade* ; **43**, **45**, **47** et **48** pour le *Sur la couronne*) et trois occurrences (**28** dans le *Sur l'ambassade* ; **35** et **38** dans le *Sur la couronne*) sur les quatorze filées, c'est-à-dire près des deux tiers (64 %) d'entre elles. De surcroît, deux autres occurrences du *Sur l'ambassade* (**22** et **23**) sont filées par les deux métaphores, qui apparaissent dans le même paragraphe<sup>1939</sup>. Cela fait donc en tout onze images du mercenaires sur quatorze associées avec celles du poste et des camarades de combat, soit presque 80 %. Les trois interviennent aussi autour de l'occurrence **19**, déjà prise en compte<sup>1940</sup>. Encore une fois, le *Sur la couronne* propose la version la plus aboutie de ce réseau d'images, parce qu'il en mêle presque deux fois plus souvent les composantes<sup>1941</sup>. Il existe

---

métaphore du poste (ainsi que *ibid.*, 136 et 139 : métaphore des camarades de combat) ; *ibid.*, 236 (**45**) : métaphore du poste ; *ibid.*, 320 (**48**) : métaphore du poste.

<sup>1935</sup> Quatre paragraphes : *III Phil.*, 14 (**30**) – *ibid.*, 18 : métaphore du siège ; deux fois trois paragraphes : *Chers.*, 53 (**29**) – *ibid.*, 50 : métaphore du combat épique (ἀναδύομαι).

<sup>1936</sup> Cf. *supra*, p. 457, n. 1933. Les proportions sont comparables : deux cas pour le *Sur l'ambassade* (18 %) ; trois pour le *Sur la couronne* (21 %).

<sup>1937</sup> *Amb.*, 110 (**22**) et 118 (**23**) : métaphores du poste et des camarades de combat, *ibid.*, 116 ; *ibid.*, 316 (**28**) : métaphore des camarades de combat dans le même paragraphe, et du pillage, *ibid.*, 313, deux fois ; *Cour.*, 138 (**43**) : métaphore du poste dans le même paragraphe, et des camarades de combat, *ibid.*, 136.

<sup>1938</sup> *Amb.*, 29 (**19**) : métaphore du poste dans le même paragraphe ; du bouclier, *ibid.*, 27 ; des camarades de combat, *ibid.*, 30.

<sup>1939</sup> *Ibid.*, 116, les images du mercenaire étant contenues *ibid.*, 110 (**22**) et 118 (**23**).

<sup>1940</sup> *Ibid.*, 29 : la métaphore du poste apparaît dans le même paragraphe, et celle des camarades de combat aussitôt après, au § 30.

<sup>1941</sup> La métaphore militaire exprimée par le verbe ἀνθίστημι en *Cour.*, 49, qui file la métaphore du mercenaire (**39**) contenue dans le même paragraphe, peut être aussi rapprochée selon nous de la métaphore du poste : cf. le verbe de sens proche ἀντιτάττω utilisé *ibid.*, 236.

donc un lien privilégié entre ces trois métaphores : elles se combinent dans un véritable entrelacement métaphorique qui leur confère beaucoup d'expressivité et une grande efficacité rhétorique.

Comme nous le verrons, la métaphore des camarades de combat est synonyme de celle des mercenaires : toutes deux sont réservées aux partisans de Philippe. La métaphore du poste, quant à elle, s'applique aux deux camps. Démosthène associe en effet de façon naturelle la métaphore du mercenaire à celle du poste, puisque le mercenaire constitue un soldat qui, en tant que tel, doit tenir le poste qui lui est assigné. En l'occurrence, dans une habile mise en scène rhétorique nous avons affaire aux soldats de deux armées ennemies, qui se font face sur le champ de bataille de la parole comme de la véritable guerre, et que tout oppose – pas seulement la position géographique ! – : Démosthène est un soldat-citoyen d'Athènes qui défend sa cité par devoir et par patriotisme ; Eschine et le groupe auquel il appartient, en tant que mercenaires, se battent pour la solde et se trouvent donc sous les ordres de celui qui les paye, c'est-à-dire Philippe, si bien qu'ils trahissent sans scrupules leur patrie en se rangeant par vénalité du côté de son adversaire. En d'autres termes, ils se sont « vendus » à Philippe, tout comme des mercenaires qui touchent une solde de la part de leur employeur.

Ainsi, la métaphore des mercenaires est étroitement liée à celle de la vente. Dès le *Contre Timocrate*, ce lien apparaît, qui plus est dans les deux dernières occurrences relevées, situées dans l'épilogue du discours<sup>1942</sup>. L'image de la vente accompagne aussi les deux dernières occurrences du *Contre Aristocrate*<sup>1943</sup>. Mais l'association entre vente et mercenariat n'est systématiquement développée qu'à partir du *Sur l'ambassade*, et poursuivie dans le *Sur la couronne*, notamment avec la métaphore du vendu qui fait son apparition, exact synonyme de celle du mercenaire<sup>1944</sup>. Ce rapport se trouve marqué au niveau des mots eux-mêmes, puisque les deux images sont en partie bâties sur des expressions similaires : ἐαυτὸν

---

<sup>1942</sup> *Tim.*, 200 (7) : *ibid.*, 199, métaphore de la gratuité (πρῶτα) ; et *ibid.*, 203 (8) : *ibid.*, 202-3, métaphore de la vente dans chacun des deux paragraphes, accompagnée de plus par une métaphore de l'exportation dans le second.

<sup>1943</sup> *Aristocr.*, 203 (13) et 210 (14) : nous relevons une comparaison avec la vente, *ibid.*, 201, et une métaphore, *ibid.*, 205.

<sup>1944</sup> *Amb.*, 8 (18) : *ibid.*, 12 et 13 (métaphore du vendu) ; *ibid.*, 29 (19) : *ibid.*, 28 ; *ibid.*, 110 (22) : *ibid.*, 104-9 (métaphore du vendu) ; *ibid.*, 118 (23) : métaphore du vendu dans le même paragraphe ; pour ces deux dernières métaphores du mercenaire, *ibid.*, 110 (22) et 118 (23), il faut aussi ajouter, *ibid.*, 116 : métaphore du vendu ; *ibid.*, 118 (23), encore une fois, et 125 (24) : *ibid.*, 121 (deux métaphores dont une du vendu) ; *ibid.*, 183 (25) : *ibid.*, 178 et 180 ; il faut ajouter à cet ensemble, *ibid.*, 94 (21) : *ibid.*, 96, avec une image du prêt à taux exorbitant. Il y a donc sept métaphores du mercenaire sur onze qui sont concernées, soit près des deux tiers (64%). En ce qui concerne le *Sur la couronne*, nous relevons : *Cour.*, 21 (35) : *ibid.*, 23 ; *ibid.*, 33 (36) : *ibid.*, 28 et 32 ; *ibid.*, 42 (38) : *ibid.*, 46 (métaphore du vendu) ; *ibid.*, 49 (39) : *ibid.*, 47. Rowe, 1983, p. 178, ne distingue pas entre les images du mercenariat et de l'achat/vente.

πυράσκω rappelle ἑαυτὸν μισθώ-ω<sup>1945</sup>. Cette association entre métaphores du mercenaire et de la vente atteint d'emblée son paroxysme dans le *Sur l'ambassade*, le *Sur la couronne* demeurant nettement en retrait de ce point de vue<sup>1946</sup>.

La métaphore du vendu n'y est employée qu'une fois<sup>1947</sup>, et toutes les métaphores de l'achat/vente qui apparaissent à proximité de métaphores du mercenaire se trouvent regroupées dans le premier ensemble formé par ces dernières, à savoir celui qui s'applique aux affaires de Phocide, qui se conclut en outre par une comparaison entre Eschine et les ouvriers salariés. La métaphore de l'achat/vente tient donc une place moins importante dans le *Sur la couronne*, comme le note G. Ronnet<sup>1948</sup>. Néanmoins, ce constat est à nuancer, parce qu'il faut aussi prendre en compte plus généralement le réseau des images commerciales dans chaque discours, dans lequel s'insère la métaphore de l'achat/vente<sup>1949</sup>. Or elles sont trois fois plus nombreuses dans le *Sur la couronne*<sup>1950</sup>. De plus, G. Ronnet ne prend pas en compte la distribution, qui est pourtant significative : Démosthène concentre les métaphores de l'achat/vente à propos des événements qui faisaient déjà l'objet du *Sur l'ambassade*. De ce point de vue, c'est donc davantage une constance, une cohérence dans l'utilisation des images qu'il convient de noter qu'une différence radicale. Surtout, le *Sur l'ambassade* contient une proportion de métaphores du mercenaire qui, pour être inférieure à celle du *Sur la couronne*, n'en reste pas moins comparable<sup>1951</sup>.

On peut donc noter une évolution, qui consiste dans une différence d'accent<sup>1952</sup>. Le *Sur l'ambassade* insiste sur la métaphore du vendu ; le *Sur la couronne*, à l'inverse, diminue drastiquement le recours à cette dernière pour insister sur la métaphore du mercenaire, en lui donnant plus d'ampleur, à la fois par le nombre d'occurrences et par une plus grande variété

---

<sup>1945</sup> L'expression ἑαυτὸν πυράσκω intervient dans tous les passages de la note précédente notés « métaphore du vendu » : *Amb.*, 13, 104-9, 116, 118 et 121 ; *Cour.*, 46 (c'est la seule occurrence de l'expression dans le *Sur la couronne*, comme le note aussi Ronnet, 1951, p. 157).

<sup>1946</sup> Ce constat rejoint les analyses de Paulsen, 1999, p. 479-85, sur la prédominance du motif de la corruption dans le *Sur l'ambassade*, dans des proportions inégalées par rapport aux autres discours, y compris le *Sur la couronne* ; cf. ci-dessus, p. 425, n. 1792 et 1794.

<sup>1947</sup> Démosthène, *Cour.*, 46.

<sup>1948</sup> Ronnet, 1951, p. 157.

<sup>1949</sup> Cf. Harvey, 1985, p. 84-6, et aussi Rowe, 1983, p. 178. Cf. encore Ronnet, 1951, p. 154-7, dont le compte rejoint le nôtre, quoiqu'il soit un peu différent : nous comptons onze images du mercenaire (pour douze termes) et trente de l'achat/vente dans le *Sur l'ambassade*, contre respectivement quatorze (pour dix-neuf termes) et dix dans le *Sur la couronne*.

<sup>1950</sup> Treize occurrences, contre quatre seulement dans le *Sur l'ambassade*.

<sup>1951</sup> Respectivement : 3,2 et 4,6 % (5 % en ne tenant pas compte de notre regroupement de *Cour.*, 51 et 52 (41) ; cf. *supra*, p. 425, n. 1793).

<sup>1952</sup> Contrairement à ce qu'affirme Ronnet, 1951, p. 157, Démosthène n'a pas « modifié » si « complètement » que cela « sa manière de s'exprimer » d'un discours à l'autre, dans le sens où la métaphore du mercenaire était déjà très présente dans le *Sur l'ambassade*.

des termes employés<sup>1953</sup>. Pour expliquer le glissement des métaphores de l'achat/vente vers celles du mercenaire, notre hypothèse est la suivante : Démosthène privilégie les secondes après le *Sur l'ambassade* en raison d'une plus grande efficacité rhétorique, parce qu'elles conviennent mieux à une situation de guerre et s'insèrent dans le réseau de la guerre oratoire, que Démosthène utilise précisément pour dramatiser la première ; ensuite, la métaphore du mercenaire s'impose parce que, suite à son utilisation tonitruante par Démosthène, elle devient un champ de bataille oratoire que se disputent partisans et adversaires de la Macédoine, et que, surtout, elle est reprise comme un slogan politique commun par des orateurs alliés de Démosthène, en particulier Hypéride<sup>1954</sup>.

La métaphore du mercenaire est aussi liée au motif de l'esclavage. En se vendant à Philippe, les orateurs mercenaires deviennent en effet les serviteurs du roi de Macédoine : ce motif accompagne les métaphores du mercenaire depuis le *Contre Timocrate*, parfois sous la forme d'une véritable métaphore de l'esclave (**14**, **31** et **33**), qui en est elle aussi synonyme,

<sup>1953</sup> Cf. ci-dessous, p. 497.

<sup>1954</sup> Comme nous tentons de le démontrer ci-dessous, p. 469 *sq.* Nous rejetons donc vigoureusement les conclusions que tire Ronnet, 1951, p. 157, quant à la couleur des images et à l'évolution des relations entre les deux adversaires : « On voit donc que sur ce point Démosthène a complètement modifié sa manière de s'exprimer : en 343, quand il parle d'Eschine, le mot qui lui vient à la bouche, c'est ὁ πεπρακῶς ἑαυτὸν, en 335, c'est ὁ μισθώσας ἑαυτὸν, expression moins désobligeante que la première. Il semble donc qu'il y ait eu comme une détente dans la haine de Démosthène à l'égard d'Eschine ». Selon elle, « les termes les plus expressifs » sont πεπρακέναι αὐτὸν-μισθοῦν (*ibid.*, p. 156) et la première expression est « beaucoup plus blessante que l'autre », « car le “domestique” qui loue ses services peut toujours résilier le contrat, il garde la possibilité de reprendre sa liberté ; celui qui s'est “vendu”, au contraire, ne s'appartient plus, il est devenu la chose de celui qui s'est assuré la disposition de sa personne » (*ibid.*, p. 154). Par conséquent, pour G. Ronnet, les métaphores du *Sur la couronne* sont « beaucoup moins expressives que dans le discours *sur l'Ambassade* » (*ibid.*, p. 157). Le problème de ces analyses réside en grande partie dans le fait que l'auteur n'interprète pas ce qu'elle appelle le « second groupe » en terme de mercenariat : elle parle simplement de « domestique », *ibid.*, p. 154, en rapport avec ὑπηρετῶ / ὑπηρετής (cf. *ibid.*, p. 156), termes qui ne sont pas métaphoriques. En réalité, la distinction de G. Ronnet ne tient pas : les deux types de métaphore, le vendu et le mercenaire, sont synonymes, comme le confirme leur association avec le thème de l'esclave (cf. notamment la séquence de *III Phil.*, 53, 54 et 56, avec nos remarques, ci-dessus, p. 428, n. 1802 ; cf. aussi Harvey, 1985, p. 84-6, qui range les deux domaines, « (a) *Misthos and cognates* », et « (c) *Selling* », sous la même catégorie des termes commerciaux ; cf. en particulier, *ibid.*, p. 86, n. 39 : « There is no real distinction between selling oneself (*pōlein, pipraskein* rather than *apodidosthai*) and hiring oneself out (19.29, 68) in such contexts ; the words are used interchangeably in Dem. 19 (note esp. 109–10). »). Pour Démosthène, les trois images sont équivalentes : le mercenaire se vend et se ravale ainsi au rang de serviteur, d'esclave. Cf. ci-dessus, p. 459 et 460. De plus, comme nous tâchons de le démontrer (cf. *passim*, et notamment, *supra*, p. 422-423, avec la n. 1782 ; ci-dessous, p. 481, 483, et 497-498), les mots μισθαρνεῖν, μισθαρνία, μισθωτός et tous les autres composés de la même famille employés par Démosthène sont tout aussi forts et expressifs que les deux expressions isolées par G. Ronnet : Démosthène est le premier orateur à y avoir recours. Sur la violence de la métaphore, cf. encore *supra*, p. 429, n. 1806, notre analyse de *Sym.* 31-2. L'ensemble de ces remarques invite aussi à nuancer la présentation de Rowe, 1983, p. 178 : il réunit les images du mercenaire, de l'achat/vente et du commerce dans une même catégorie, pour affirmer que leur présence « remarquable » (« remarkable ») dans le *Sur la couronne* s'explique parce qu'elles sont une réponse à la comparaison commerciale d'Eschine rapportée par Démosthène, *Cour.*, 227. Il y a certes une grande fluidité entre ces différents réseaux, qui sont liés, mais cette explication est trop réductrice : ils possèdent des fonctions spécifiques ; au sein même des images commerciales, la diversité est bien plus grande que ne le laisse apparaître le relevé de G. O. Rowe, si bien que la réponse à Eschine est d'abord portée par les images de Démosthène, *Cour.*, 229 et 231.

comme en témoigne l'identité des schèmes métaphoriques ; le serviteur ou l'esclave, le mercenaire, et aussi le vendu renvoient aux mêmes personnes dans les discours concernés. Le *Sur la couronne* emploie deux fois le thème du serviteur dans le même paragraphe que la métaphore du mercenaire (43 et 48), achevant ainsi de se distinguer des discours du même groupe par le travail d'intégration des réseaux métaphoriques auquel se livre l'orateur<sup>1955</sup>.

Par opposition à ces mercenaires vendus à Philippe et qui sont ses serviteurs, les Athéniens, derrière Démosthène, se battent pour cette liberté en champions de laquelle ils aiment tant se poser, la leur et celle de la Grèce, présentées comme complémentaires dans leur doctrine des relations internationales ou, pour le dire autrement, dans leur définition du panhellénisme depuis les guerres médiques<sup>1956</sup>. Derrière la métaphore du mercenariat se cache

---

<sup>1955</sup> Ce thème du serviteur/esclave est développé ci-dessus, p. 428. Wankel, 1976b, p. 750, *ad* Démosthène, *Cour.*, 138, s.v. τοῖς μὲν ἐχθροῖς ὑπηρετῶν, ἐμοὶ δ' ἐπιρρεάζων, faisait déjà remarquer le rapport de synonymie entre mercenaire et serviteur : « Dans le domaine politique, le mot est employé fréquemment pour le membre du parti de l'ennemi et son mercenaire ; » (« Im politischen Bereich wird das Wort häufig für Parteigänger und Söldlinge des Feindes gebraucht ; »), avec renvoi au § 320 (48).

<sup>1956</sup> Le panhellénisme, qui naît véritablement à partir des guerres médiques, repose sur l'opposition entre Grecs et barbares, ces derniers étant donc traditionnellement les Perses, contre lesquels il s'agit de s'unir : c'est le leitmotiv des discours d'Isocrate, du *Panegyrique* (380) à la lettre ouverte *À Philippe* (346), dans laquelle il présente Philippe comme un Grec grâce à un argument ethnique, en le faisant descendre d'Héraklès (*ibid.*, 76, 115 et 132), pour appeler à l'union de toutes les cités derrière lui contre la Perse. Cf. Mathieu, 1925, p. 51-64 et 153-74 ; Sakellariou, 1980, qui tâche de montrer que Philippe applique le programme d'Isocrate ; Cawkwell, 1982 ; Carlier, 2006, p. 171-4, avec un jugement très négatif ; Trédé, 1991, p. 76-7, qui insiste sur l'argumentaire ethnique, c'est-à-dire généalogique, d'Isocrate ; Green, 1996, p. 17-23 ; Gotteland, 2001, p. 347-9 ; selon S. Perlman, l'objectif d'Isocrate est en réalité de contenir par ce moyen l'impérialisme de Philippe en le détournant de la Grèce et en renforçant cette dernière face à lui : Perlman, 1957, 1969 et 1976, p. 27-8 ; cf. aussi Sakellariou, 1980, p. 134. Au contraire, pour Démosthène, dès la *Première Philippique*, c'est Philippe qui représente la figure du barbare (*ibid.*, 10, à mettre en rapport avec la comparaison avec la famille de *IV Phil.*, 30-1), et c'est donc contre lui que doit se faire l'union des Grecs qu'il appelle de ses vœux dans la *Troisième Philippique* (par exemple § 28-35). La *Quatrième Philippique*, 31-4, va plus loin parce qu'elle appelle à une alliance avec le Grand Roi en réfutant la pertinence de la doctrine panhellénique traditionnelle ((...) οἶναι δεῖν ὑμᾶς (...) τὴν ἀβελτερίαν ἀποθέσθαι δι' ἣν πολλάκις ἠλλαττώθητε, « Ὁ δὴ βάρβαρος » καὶ « Ὁ κοινὸς ἅπασιν ἐχθρὸς » καὶ πάντα τὰ τοιαῦτα., « (...) j'estime nécessaire (...) de laisser là ces formules stupides qui nous ont valu plus d'un échec : "Le Roi, c'est un barbare", "C'est l'ennemi national" et autres propos du même genre. », *ibid.* 33 (trad. M. Croiset) ; Démosthène évoque ensuite, *ibid.*, 34, l'aide apportée à Conon par le Grand Roi, qui lui a permis de remporter la victoire de Cnide, en 394, sur la flotte lacédémonienne, permettant ainsi à Athènes de récupérer la suprématie maritime qu'elle avait perdue à la fin de la guerre du Péloponnèse ; cf. Hajdú, 2002, p. 278, *ad loc.*) ; il est probable que Démosthène s'oppose ici non seulement à une vision courante et populaire, mais aussi à la propagande d'Isocrate : cf. Mossé, 1994, p. 103-4, à propos de la *Troisième Philippique* ; cf. *infra*, p. 546 *sq.*, nos analyses sur la métaphore des camarades de combat. Cf. aussi Luccioni, 1961, p. 11-38, pour l'opposition entre la liberté d'Athènes et l'esclavage à un roi barbare, et p. 70-124, pour l'identification entre l'intérêt d'Athènes et celui de la Grèce, position constante chez Démosthène, mais qui se trouve formulée d'une façon « plus nette » (p. 83, n. 3) qu'ailleurs dans la *Troisième Philippique* ; cf. en particulier Luccioni, 1961, p. 83 : « Défendre la Grèce, c'était défendre Athènes et le panhellénisme devenait ainsi une forme du patriotisme athénien » ; p. 87 : « pour lui [sc. Démosthène] le panhellénisme n'était qu'un prolongement naturel du patriotisme athénien » ; c'est-à-dire qu'en dernière instance, p. 102 : « le patriotisme athénien est l'origine du panhellénisme ». Le caractère panhellénique de la *Troisième Philippique* est renforcé par le fait que sa version courte a peut-être été élaborée par Démosthène en vue d'une diffusion dans toute la Grèce ; cf. ci-dessous, p. 493, n. 2072. Sur la conciliation, chez Démosthène, entre l'intérêt d'Athènes et le panhellénisme, et sur sa présentation de Philippe comme un barbare, cf. encore Dunkel, 1938 (qui aboutit à la conclusion que Démosthène, en réalité, ne mène pas de politique panhellénique) ; Cloché, 1937, p. 312-14 ; Perlman, 1976, p. 23-5 (« Athenian hegemony and Athenian imperialism were the basis on which Athens'

donc une condamnation idéologique : celle, radicale, des principes politiques d'Eschine, accusé de trahir l'esprit de la politique extérieure d'Athènes, et même tout l'esprit de sa constitution. Car la trahison est double, en réalité : alors qu'Athènes défend partout la liberté dont elle jouit pour elle-même, Eschine non seulement renonce à sa propre liberté en se mettant au service d'un maître, en se faisant « mercenaire » de Philippe, mais encore va par conséquent travailler à l'asservissement de sa cité et de toute la Grèce<sup>1957</sup>. Le thème du serviteur/esclave prend ici tout son sens. Le combat contre Philippe est un combat pour la liberté.

En définitive, alors qu'Eschine et consorts ont été vaincus par Philippe parce qu'ils ont cédé à la corruption, abdiquant donc leur liberté, Démosthène, au contraire, y a résisté ; bien plus, il a entraîné les Athéniens derrière lui. En d'autres termes, la guerre oratoire et la corruption constituent deux thèmes connexes, et dans les deux cas, Démosthène, ainsi qu'Athènes grâce à lui, sont sortis vainqueurs de la guerre contre Philippe. Nous retrouvons là

---

*Panhellenic* policy was based since the Persian wars. Demosthenes' policy and *Panhellenic* propaganda were a direct continuation of this trend. », p. 25) ; Trédé, 1991, p. 77-80, qui montre que Démosthène insiste sur l'argument culturel pour assimiler Philippe à un barbare, en le présentant comme un tyran en proie à l'*hybris*, à l'image de Xerxès ; Green, 1996, p. 14 et 23-4, qui rappelle à juste titre, p. 7 et 14, que le fait que le panhellénisme soit au service des intérêts d'Athènes n'empêche pas sa sincérité ; Hunt, 2010, p. 80-4, qui insiste sur le réalisme politique de Démosthène à propos de ses propositions d'alliance avec la Perse (p. 83-4) ; Worthington, 2013, p. 129-30, qui suit Hunt, 2010, p. 81-2, en rappelant que Démosthène, en assimilant Philippe aux Perses et aux barbares, utilise « une rhétorique commune » (« common rhetoric », Worthington, 2013, p. 130) à Eubule, Eschine, Hégésippe et Hypéride (Hunt, 2010, p. 81, n. 53, et p. 82, n. 54, ainsi que Worthington, 2013, p. 130, n. 2, renvoie à Démosthène, *Amb.*, 303-4 ; [Démosthène], *Sur l'Hallonèse* (VII), 7 ; Hypéride, *Oraison funèbre* (VI), 12, et *Contre Diondas*, p. 4, l. 12-23, et p. 6, l. 11-18 *ZPE* ; cependant, pour Démosthène, il faut ajouter surtout, *Amb.*, 305). Pour une remise en perspective du débat autour de l'appartenance ethnique des Macédoniens, cf. Hall, 2001. Sur les notions de panhellénisme et d'hellénisme, en plus des mises au point générales souvent contenues dans la bibliographie déjà citée, cf. Laforse, 1998 ; Saïd, 1991 et 2001 ; Hall, 2002 ; Mitchell, 2007. Pour les ambiguïtés du concept, non dénué de réalisme et de visées hégémoniques, cf. en particulier : Perlman, 1976 ; Saïd, 2001, p. 276-86, qui montre que seule compte l'appartenance à la cité, parce que le panhellénisme d'Isocrate et de Démosthène n'est qu'une manière de célébrer la primauté et le caractère des Athéniens, notamment au travers de l'amour de la liberté qu'ils cherchent à défendre partout dans le monde grec ; Mitchell, 2007, p. 77 *sq.*, qui souligne le fort contraste entre l'« utopie » panhellénique (*ibid.*, p. 78 ; il s'agit encore d'une « communauté symbolique », *ibid.*, p. 78) et les politiques hégémoniques ; cf. en particulier *ibid.*, p. 82-7, à propos d'Athènes et de Démosthène ; Hunt, 2010, p. 77-9.

<sup>1957</sup> Cf. notamment deux morceaux d'anthologie qui font le point sur ce thème de l'esclavage et de la liberté comme principes politiques : Démosthène, *Cour.*, 199-210, où l'orateur explique que sa politique a été conforme à la tradition d'Athènes, et 294-6, la litanie des traîtres – parmi lesquels Démosthène range Eschine. « Les Athéniens d'alors ne cherchaient pas d'orateur ni de stratège qui leur procurât une servitude heureuse ; ils ne se jugeaient même pas dignes de vivre s'il ne leur était pas permis de le faire en pleine liberté. » (Οὐ γὰρ ἐζήτουν οἱ τότε Ἀθηναῖοι οὔτε ῥήτορ' οὔτε στρατηγὸν δι' ὅτου δουλεύουσιν εὐτυχῶς, ἀλλ' οὐδὲ ζῆν ἠξίουσιν, εἰ μὴ μετ' ἐλευθερίας ἔξεσται τοῦτο ποιεῖν.) ; au contraire, les traîtres « ont jeté à bas la liberté et le privilège de n'avoir aucun maître, ce qui était pour les Grecs d'autrefois la définition et la loi même du bien » ((...) τὴν δ' ἐλευθερίαν καὶ τὸ μηδέν' ἔχειν δεσπότην αὐτῶν, ἃ τοῖς προτέροις Ἕλλησιν ὄροι τῶν ἀγαθῶν ἦσαν καὶ κανόνες, ἀναπειροφότες.), *ibid.*, 205 et 296 (trad. G. Mathieu). La politique d'Eschine constitue donc une « trahison de la liberté des Grecs » (προδοσίας (...) τῆς τῶν Ἑλλήνων ἐλευθερίας), *ibid.*, 297 (*id.*).



le thème de la victoire paradoxale, qui fait l'originalité du *Sur la couronne* et se trouve au cœur de sa stratégie argumentative<sup>1958</sup>.

Le contexte de guerre se prête particulièrement bien à ce type d'images, en leur conférant une résonance maximale. Elles permettent à Démosthène de dramatiser la mise en scène de la guerre oratoire qu'il mène contre les « mercenaires » de Philippe à l'intérieur même d'Athènes. C'est ainsi que le *Sur la couronne* met en parallèle les orateurs mercenaires vendus à Philippe, qui font tourner les délibérations en sa faveur, et les (vrais) mercenaires recrutés grâce à Démosthène chez un certain nombre d'alliés<sup>1959</sup> : grâce aux métaphores, la guerre oratoire se confond avec la véritable guerre.

### *La métaphore du mercenaire : l'élaboration personnelle d'une image-slogan à partir d'un topos de l'invective*

Avant Démosthène, la métaphore du mercenaire se trouve d'abord chez Sophocle :

Ὅσοι δὲ μισθαροῦντες ἦνυσαν τάδε,  
χρόνῳ ποτ' ἐξέπραξαν ὡς δοῦναι δίκην.<sup>1960</sup>

Cette image semble proche de celle de Démosthène, parce qu'elle apparaît dans la bouche de Créon, qui s'en sert pour désigner des hommes corrompus par des adversaires politiques : elle apparaît donc dans le même contexte général que chez Démosthène. De plus, elle entre en résonance avec une métaphore commerciale de la vente qui intervient plus tard dans la pièce, cette fois à propos de Créon lui-même<sup>1961</sup>. Là encore, cette configuration est très proche de celle que nous avons observée chez notre orateur.

---

<sup>1958</sup> Pour la victoire sur la corruption comme victoire paradoxale, cf. *ibid.*, 247 (4) ; cf. *supra*, p. 386-388, avec la référence de la n. 1606, p. 386. Pour le thème de la victoire paradoxale en général, cf. la conclusion du chapitre I. « Les images de la nature ».

<sup>1959</sup> Démosthène, *Cour.*, 236 (45), expose les méfaits des orateurs favorables à Philippe à Athènes ; à mettre en parallèle avec *ibid.*, 237 : Ἄλλ' ὅμως ἐκ τοιούτων ἐγὼ ἐλαττωμάτων συμμάχους μὲν ὑμῖν ἐποίησα Εὐβοέας, Ἀχαιοὺς, Κορινθίους, Θηβαίους, Μεγαρέας, Λευκαδίους, Κερκυραίους· ἀφ' ὧν μύριοι μὲν καὶ πεντακισχίλιοι ξένοι, δισχίλιοι δ' ἰπτεῖς ἄνευ τῶν πολιτικῶν δυνάμεων συνήχθησαν· (« Néanmoins, avec de tels désavantages, moi, je vous ai acquis pour alliés l'Eubée, l'Achaïe, Corinthe, Thèbes, Mégare, Leucade, Corcyre, ce qui vous a fait réunir quinze mille mercenaires et deux mille cavaliers sans compter les forces nationales ; », trad. G. Mathieu).

<sup>1960</sup> « Mais celui qui se vend et en arrive là, un beau jour aussi aboutit au châtimeur. », Sophocle, *Antigone*, 302-3 (trad. P. Mazon).

<sup>1961</sup> *Ibid.*, 1035-6 : (...) τῶν [i.e. μαντικῶν] δ' ὑπὸ γένους / ἐξημπόλημα κάμπεφόρτισμαί πάλαι. (« Grâce à leur engeance [i.e. celle des devins], je deviens depuis quelque temps celui qu'on vend, dont on trafique ! », trad. P. Mazon).

Platon se plaît tout particulièrement à employer le mot μισθός de façon métaphorique dans le sens de « récompense » ou « conséquence »<sup>1962</sup> ; surtout, il propose à plusieurs reprises des images qui ont recours à la figure du mercenaire :

ὦν δὴ ἔνεκα, ὡς ἔοικε, μισθὸν δεῖν ὑπάρχειν τοῖς μέλλουσιν ἐθελήσειν ἄρχειν, ἢ ἀργύριον ἢ τιμὴν ἢ ζημίαν ἐὰν μὴ ἄρχῃ.

Πῶς τοῦτο λέγεις ὦ Σώκρατες; ἔφη ὁ Γλαύκων· τοὺς μὲν γὰρ δύο μισθοὺς γιγνώσκω, τὴν δὲ ζημίαν ἤντινα λέγεις καὶ ὡς ἐν μισθοῦ μέρει εἴρηκας, οὐ ξυνήκα.

Τὸν τῶν βελτίστων ἄρα μισθόν, ἔφην, οὐ ξυνιείς, δι' ὃν ἄρχουσιν οἱ ἐπεικέστατοι, ὅταν ἐθέλωσιν ἄρχειν. Ἦ οὐκ οἴσθα ὅτι τὸ φιλότιμόν τε καὶ φιλάργυρον εἶναι ὄνειδος λέγεται τε καὶ ἔστιν;

Ἔγωγε, ἔφη.

Διὰ ταῦτα τοίνυν, ἦν δ' ἐγώ, οὔτε χρημάτων ἔνεκα ἐθέλουσιν ἄρχειν οἱ ἀγαθοὶ οὔτε τιμῆς· οὔτε γὰρ φανερώς πραπτόμενοι τῆς ἀρχῆς ἔνεκα μισθὸν μισθωτοὶ βούλονται κεκλήσθαι, οὔτε λάθρα αὐτοὶ ἐκ τῆς ἀρχῆς λαμβάνοντες κλέπται· οὐδ' αὖ τιμῆς ἔνεκα· οὐ γὰρ εἰσι φιλότιμοι. Δεῖ δὴ αὐτοῖς ἀνάγκην προσεῖναι καὶ ζημίαν, εἰ μέλλουσιν ἐθέλειν ἄρχειν· ὅθεν κινδυνεύει τὸ ἐκόντα ἐπὶ τὸ ἄρχειν ἰέναι, ἀλλὰ μὴ ἀνάγκην περιμένειν αἰσχρὸν νενομισθῆναι. Τῆς δὲ ζημίας μεγίστη τὸ ὑπὸ πονηροτέρου ἄρχεσθαι, ἐὰν μὴ αὐτὸς ἐθέλῃ ἄρχειν· ἦν δεισαντές μοι φαίνονται ἄρχειν, ὅταν ἄρχωσιν, οἱ ἐπεικεῖς, καὶ τότε ἔρχονται ἐπὶ τὸ ἄρχειν οὐχ ὡς ἐπ' ἀγαθόν τι ἰόντες οὐδ' ὡς εὐπαθήσοντες ἐν αὐτῷ, ἀλλ' ὡς ἐπ' ἀναγκαῖον καὶ οὐκ ἔχοντες ἑαυτῶν βελτίσιον ἐπιτρέψαι οὐδὲ ὁμοίους.<sup>1963</sup>

<sup>1962</sup> Platon, *Rép.*, II, 358 a 5 et b 6 (bénéfices retirés de la justice) ; 363 d 3 et 4 (rétribution accordée par les dieux en récompense de la vertu : ἀρετῆς μισθόν, *ibid.*, 363 d 3)) ; 367 d 4 et 7 (bénéfices retirés de la justice) ; III, 416 e 2 (nourriture fournie aux gardiens par leurs ouailles : μισθὸν τῆς φυλακῆς) ; V, 464 c 2 (*id.* : *id.*) ; VIII, 543 c 1 (*id.* : *id.*) ; X, 612 b 1 et 9 (récompenses accordées aux justes), 614 a 1 (récompenses accordées par les dieux et par les hommes aux justes) et 615 c 5 (punition de certains crimes graves) ; *Théétète*, 187 c 3 (connaissance intellectuelle) ; *Lois*, XI, 921 e 1 (honneurs, dans une métaphore filée de l'artisanat (cf. *ibid.*, 921 d 4 : τῶν κατὰ πόλεμον δημιουργῶν) à propos des hommes de guerre, explicitée par une comparaison (*ibid.*, 921 d 7-8)) ; XII, 945 a 7 (punition réservée aux lâches). Le sens de « conséquence » n'apparaît que dans *Lois*, I, 650 a 7 (conséquences potentiellement néfastes d'une expérience morale).

<sup>1963</sup> « C'est pour cela, semble-t-il, qu'il faut assurer un salaire à ceux qui consentent à commander, soit de l'argent, soit de l'honneur, soit une punition, s'ils refusent. / Que veux-tu dire par là, Socrate ? demanda Glaucon. Je vois bien ce que sont les deux salaires ; mais en quoi consiste cette punition dont tu parles et comment tu lui attribues la valeur d'un salaire, je ne le vois pas. / C'est que tu ne connais pas le *salaire* des honnêtes gens, celui pour lequel les plus vertueux gouvernent, quand ils veulent bien s'y résoudre. Ne sais-tu pas que l'amour des honneurs et des richesses passe pour une chose honteuse et l'est en effet ? / Je le sais, dit-il. / Aussi, continuai-je, les gens de bien ne veulent gouverner ni pour être traités de *mercenaires*, en exigeant ouvertement le *salaire* de leur fonction, ni de voleurs, en tirant eux-mêmes de leur charge des profits secrets. Ils ne sont pas non plus attirés par les honneurs ; car ils ne sont pas ambitieux. Il faut donc qu'une punition les contraigne à prendre part aux affaires ; aussi risque-t-on, à prendre volontairement le pouvoir, sans attendre la nécessité, d'encourir quelque honte. Or la punition la plus grave, c'est d'être gouverné par un plus méchant que soi, quand on se refuse à gouverner soi-même : c'est par crainte de cette punition, ce me semble, que les honnêtes gens qu'on voit au pouvoir se chargent du gouvernement. Alors ils se mêlent aux affaires, non pour leur intérêt ni pour leur plaisir, mais par nécessité et parce qu'ils ne peuvent les confier à des hommes plus dignes ou du moins aussi dignes qu'eux-mêmes. », Platon, *Rép.*, I, 347 a 2 - d 1 (trad. E. Chambry).

ἀλλ' ἀτεχνῶς, φαίη ἄν, ὥσπερ ἐπίκουροι μισθωτοὶ ἐν τῇ πόλει φαίνονται καθῆσθαι οὐδὲν ἄλλο ἢ φρουροῦντες.<sup>1964</sup>

Τί δ' οὗτοι [*i.e.* οἱ ἄρχοντες] τὸν δῆμον [*sc.* φασιν εἶναι] ;  
Μισθοδότας τε καὶ τροφέας.<sup>1965</sup>

Ἐκαστος τῶν μισθαροῦντων ιδιωτῶν, οὓς δὴ οὗτοι σοφιστὰς καλοῦσι...<sup>1966</sup>

(...) καὶ ἄλλα μυρία, ἃ ἐλλοχῶν ἄν πελταστικὸς ἀνὴρ μισθοφόρος ἐν λόγοις ἐρόμενος...<sup>1967</sup>

Nous pouvons distinguer deux catégories d'images.

Les deux dernières occurrences désignent des sophistes ou une catégorie apparentée, celle des contradicteurs éristiques ; cette signification demeure propre à Platon et, surtout, ces métaphores ne développent pas la référence à l'argent<sup>1968</sup>. Chez Platon, la métaphore apparaît de plus dans un sens explicitement militaire (πελταστικὸς) : l'image assimile déjà la parole à un combat. Sur ce point précis, la métaphore platonicienne du sophiste mercenaire rejoint l'une des caractéristiques essentielles des images de la guerre en général chez Démosthène<sup>1969</sup>.

Les trois premiers passages de Platon, tous empruntés à la *République*, développent quant à eux des images qui revêtent une signification politique : elles appartiennent toutes au même domaine, même si elles ne s'avèrent pas équivalentes. La première intervient à la suite d'une préparation soigneuse, au terme d'une série d'emplois du terme μισθός qui mêle systématiquement sens propre (l'argent) et figuré (les honneurs et / ou la punition) : Platon emploie l'expression μισθωτοί, que nous trouvons trois fois chez Démosthène (31, 37 et 41), dans une métaphore des gouvernants de la cité, le salaire en question renvoyant à la fois aux honneurs et à l'argent, puisqu'à Athènes la plupart des magistratures sont rémunérées. La

<sup>1964</sup> « Vraiment, dira-t-on, ils sont dans la cité comme des auxiliaires salariés, n'ayant rien à faire que de monter la garde. », *ibid.*, IV, 419 a 10 - 420 a 1 (*id.*).

<sup>1965</sup> « Et ceux-ci [*i.e.* les gouvernants], comment appellent-ils le peuple ? / Dispensateur de leur salaire et de leur nourriture, dit-il. », *ibid.*, V, 463 b 2-3 (*id.*).

<sup>1966</sup> « Tous ces particuliers mercenaires que le peuple appelle sophistes... », *ibid.*, VI, 493 a 6-7 (*id.*).

<sup>1967</sup> « (...) et mille autres choses insidieuses où te guetterait le fantassin léger, mercenaire des combats de parole. », *Théétète*, 165 d 5-6 (trad. A. Diès).

<sup>1968</sup> Ou du moins pas dans le sens de Démosthène ni de Sophocle. La fin du passage du *Théétète* mentionne en effet l'argent, qui sert à filer la métaphore de la guerre, en faisant référence aux rançons qu'il fallait verser afin de récupérer des prisonniers de guerre : il est possible de percevoir là une allusion au salaire que réclamaient les sophistes en échange de leurs leçons ou de leurs conférences. Cf. Platon, *Théétète*, 165 e 2-4 : (...) οὐ δὴ σε χειρωσάμενός τε καὶ συνδήσας ἤδη ἂν τότε ἐλύτρου χρημάτων ὅσων σοί τε κάκεινῳ ἐδόκει. (« Te tenant alors maîtrisé, pieds et poings liés, il te rançonnerait de tout l'argent dont il vous aurait plu de convenir. », trad. A. Diès).

<sup>1969</sup> Cf. *supra*, p. 380 sq.

deuxième occurrence reprend le même terme, cette fois dans une comparaison, avec deux précisions (ἐπίκουροι et φρουροῦντες) qui filent l’image du mercenaire garde du corps, en particulier φρουροῦντες, employé aussi par Démosthène dans la version concernée de sa métaphore du mercenaire<sup>1970</sup>. La troisième occurrence, enfin, renverse la perspective en proposant une métaphore que les gouvernants des cités démocratiques appliquent au peuple pour qualifier la relation qu’il entretient avec eux : le peuple est le « commanditaire » (μισθοδότας), celui qui paye les hommes politiques, et ceux-ci sont donc des mercenaires ; nous rejoignons la première image de ce groupe. Platon emploie le même terme que Démosthène dans le *Pour la liberté des Rhodiens* (9), mais d’une manière plus large : là où Démosthène ne vise que des agents étrangers – en l’occurrence les oligarques rhodiens – qui corrompent certains orateurs afin qu’ils orientent la politique extérieure athénienne dans un sens qui leur soit favorable, Platon, dans une perspective anti-démocratique, comprend le peuple d’Athènes tout entier. Les deux métaphores, en dépit d’une apparence similaire, n’ont donc pas du tout la même signification. De même, le regard critique porté par Platon sur la démocratie interdit de prendre pour argent comptant sa présentation de la métaphore : il est peu probable qu’elle constitue un qualificatif communément employé par tous les gouvernants pour désigner le peuple ! Tout au plus concerne-t-elle quelques cyniques... D’une manière plus générale, ce parti pris politique du philosophe met en avant une différence fondamentale entre ses deux métaphores du mercenaire qui évoquent celles de Démosthène et celles de ce dernier : l’image du mercenariat des gouvernants chez Platon représente une critique de la misthophorie et, au-delà, de la démocratie ; ce n’est pas du tout le cas chez notre orateur et, corrélativement, ses images du mercenaire ne s’appliquent jamais aux hommes politiques en général, mais stigmatisent toujours une catégorie restreinte parmi eux, celle des traîtres, de même que le rôle de commanditaires ne se trouve jamais rempli par le peuple mais par des agents étrangers, en particulier Philippe de Macédoine.

S’il demeure possible par conséquent que Démosthène ait été influencé par les images de Platon, en raison des similitudes que nous avons relevées, cette influence ne peut cependant se concevoir qu’à un niveau de généralité important, par exemple en terme de source d’inspiration. En effet, les images du mercenaire élaborées par Démosthène s’avèrent très différentes de celles de Platon – y compris de celles qui semblaient s’en rapprocher le plus du fait de leur valeur politique –, à la fois dans leur schéma et dans leur signification : nous relevons chez Démosthène des mots et des thèmes d’ensemble, comme l’association de

---

<sup>1970</sup> Cf. les occurrences 12 et 14 pour l’emploi du verbe φρουρέω-ῶ.

la parole à un combat, qui se trouvent déjà chez Platon, mais l'orateur bâtit à partir de là son propre réseau métaphorique original. C'est ainsi qu'il reprend le thème de la parole-combat à la métaphore platonicienne du sophiste mercenaire, qu'il ne réutilise pas elle-même. Plus radicalement, lorsque Platon emploie une métaphore du mercenaire pour désigner les hommes politiques, il lui donne un sens opposé aux images apparemment similaires de Démosthène : alors que les métaphores du philosophe portent une critique de la démocratie, celles de l'orateur dénoncent le comportement anti-démocratique de certains hommes politiques<sup>1971</sup>.

Ensuite, le schème métaphorique des hommes politiques mercenaires ne se retrouve que chez des orateurs contemporains de Démosthène :

εἶτα τῶν μὲν ἀγαθῶν δεῖ τούτῳ χάριν εἰδένει, ὅτι ἐμήνυσε, μισθὸν ὑμῶν αὐτῷ διδόντων τὴν ἄδειαν, τῆς δὲ ταραχῆς καὶ τῶν κακῶν ὑμεῖς αἰτιοὶ ἐστε, ὅτι ἐζητεῖτε τοὺς ἠσεβηκότας;<sup>1972</sup>

Οἶμαι γὰρ δῆπου τοῦτό γε πάντας γινώσκειν, ὅτι σοφιστῆ μισθὸς κάλλιστός ἐστιν καὶ μέγιστος, ἦν τῶν μαθητῶν τινες καλοὶ κάγαθοὶ καὶ φρόνιμοι γένωνται καὶ παρὰ τοῖς πολίταις εὐδοκιμοῦντες.<sup>1973</sup>

Τί οὖν χρῆ, ὦ ἄνδρες, ὄνομα θέσθαι τούτῳ τῷ ἀνδρὶ, ὅστις ἐθέλει οὕτω ῥαδίως διὰ τὸ ἑαυτοῦ κέρδος τῶν τεθνεώτων τινὸς καταψεύδεσθαι; Ὡς δὲ οὐδὲ Κλέωνι προῖκα τὰς διαθήκας ἀποφαίνει, ἀλλὰ μισθὸν εἴληφεν... ἠγεῖται γὰρ αὐτῶν ἐκάτερος εὐρημα ἔχειν ὅ τι ἂν τῶν Ἀστυφίλου λάβῃ.<sup>1974</sup>

Ἐκπέπληγμα δὲ μάλιστα ἐπὶ τοῖς μήτε γένει μήτε φιλίᾳ μηδὲν προσήκουσι, μισθοῦ δὲ συναπολογουμένοις ἀεὶ τοῖς κρινομένοις, εἰ λελήθασιν ὑμᾶς τῆς ἐσχάτης ὀργῆς δικαίως ἂν τυγχάνοντες.<sup>1975</sup>

<sup>1971</sup> Cf. *supra, passim*, et en particulier, p. 417, 427-428 et 456-463.

<sup>1972</sup> « Faudra-t-il, après cela, qu'on lui sache gré du bien, parce qu'il a fait des dénonciations sous promesse de l'impunité pour salaire, et qu'à l'inverse vous soyez responsables du mal et de la panique parce que vous recherchiez les coupables ? », Lysias, *Contre Andocide* (VI), 36 (trad. L. Gernet et M. Bizo).

<sup>1973</sup> « Tout le monde reconnaît, je le crois du moins, que pour un sophiste la récompense la plus belle et la plus grande, c'est que certains de ses disciples se montrent hommes de cœur et d'intelligence et soient estimés de leurs concitoyens ; », Isocrate, *Sur l'échange* (XV), 220 (trad. G. Mathieu).

<sup>1974</sup> « Quel nom faut-il donner, juges, à cet homme qui consent si aisément pour son profit personnel à faire mentir un mort ? Ce n'est pas gratuitement qu'il produit le testament en faveur de Kléon, mais il a reçu son salaire... chacun d'eux en effet considère comme une aubaine ce qu'il pourra tirer de la succession d'Astyphilos. » Isée, *La succession d'Astyphilos* (IX), 26 (trad. P. Roussel).

<sup>1975</sup> « Ce qui me cause la plus vive surprise, quand il s'agit de gens qui, n'ayant avec les accusés aucun lien de parenté ni d'amitié, sont toujours prêts à les défendre pour de l'argent, c'est que vous ne sentiez pas qu'ils mériteraient de votre part la colère la plus indignée. », Lycurgue, *Contre Léocrate*, 138 (trad. F. Durrbach).

Nous relevons d'abord une série de métaphores avec le mot *μισθός*<sup>1976</sup>. Chez Lysias et chez Isocrate, nous retrouvons le sens de l'image qu'affectionne Platon, où *μισθός* désigne une récompense<sup>1977</sup>. Dans tous les cas, outre le peu d'originalité déployé, non seulement les paradigmes mis en œuvre diffèrent de ceux que nous avons dégagés chez Démosthène, puisque la figure de l'orateur payé par un tiers, en particulier étranger, pour proposer un décret ou prononcer des discours n'apparaît pas, mais encore les métaphores ne revêtent même aucune dimension politique – sauf à la rigueur celle de Lysias – : Lysias critique l'attitude passée d'Andocide, qui a dénoncé des concitoyens en échange d'une immunité judiciaire ; la métaphore d'Isocrate s'applique aux sophistes et ne possède aucune dimension politique ; celle d'Isée s'insère dans un contexte purement privé, en renvoyant à un détournement d'héritage ; enfin Lycurgue s'en prend aux personnes qui interviennent dans les procès en tant que synégores moyennant finances, alors qu'il s'agit normalement d'un service que se rendent des amis ou des membres d'une même famille.

La métaphore apparaît également chez des orateurs contemporains de Démosthène, en particulier chez ses adversaires Eschine et Dinarque, mais aussi une fois chez Hypéride et deux fois chez Apollodore, qui sont des alliés politiques.

---

<sup>1976</sup> Une autre occurrence de Lysias paraît plus douteuse et nous ne la faisons pas figurer dans notre liste : (...) ὡσπερ ὑμεῖς τὰ τούτων μισθοφοροῦντες, ἀλλ' οὐ τούτων τὰ ὑμέτερα κλεπτόντων. (« on dirait que c'est vous qui êtes à leurs gages, et non pas eux qui vous pillent. »), Lysias, *Contre Epicratès* (XXVII), 11 (trad. L. Gernet et M. Bizos ; il est question des nouveaux riches) ; en effet, vu que les nouveaux riches subventionnent avec prodigalité un certain nombre de dépenses de la cité ((...) νῦν ὑμῖν εισφορὰς εισφέρουσι καὶ χορηγοῦσι... (« (...) vous versent maintenant des contributions, exercent des chorégies... », *ibid.*, 10 (*id.*)) et que Lysias précise que les citoyens touchent de l'argent que distribuent ceux-là ((...) ἀλλ' ὦν αὐτοὶ λαμβάνετε χάριν ἴστε... (« (...) vous les remerciez de ce qu'ils vous donnent »), *ibid.*, 11 (*id.*)), on pourrait très bien considérer que le verbe *μισθοφορέω* renvoie, sinon à l'institution, du moins à une forme de mistophorie. Et en effet, le discours s'ouvre sur l'évocation de la mistophorie : ἐνθυμείσθαι δὲ χρὴ ὅτι πολλάκις ἤκουσατε τούτων λεγόντων, ὅποτε βούλουτό τινα ἀδίκως ἀπολέσαι, ὅτι, εἰ μὴ καταψηφίεσθε ὦν αὐτοὶ κελεύουσιν, ἐπιλείψει ὑμᾶς ἡ μισθοφορά. (« Songez maintenant aux discours que vous avez souvent entendu tenir à ces gens-là, quand ils voulaient perdre quelqu'un injustement : “si vous ne prononciez pas les condamnations qu'ils vous demandaient, votre salaire viendrait à manquer.” », *ibid.*, 1 (*id.*)). Pour le sens du passage, cf. Gernet et Bizos, 1967, p. 139, n. 1 : « (...) le salaire des juges était payé sur le produit des consignations judiciaires ([Xén.], *République des Athéniens*, I, 16 ; Pollux, VIII, 38) et des amendes ou confiscations (cf. Aristophane, *Cavaliers*, 1358 sq.). Dans un moment où l'État était aussi pauvre, on pouvait faire craindre au peuple que, faute de condamnations, le paiement du triobole ne fût suspendu. » Enfin, Lysias précise que l'accusé et le groupe dans lequel il le range sont de fait à la tête des finances de la cité : Καίτοι τίνα χρὴ ἐλπίδα ἔχειν σωτηρίας, ὅποτεν ἐν χρήμασιν ἢ καὶ σωθῆναι τῇ πόλει καὶ μὴ, ταῦτα δὲ οὔτοι, φύλακες ὑφ' ὑμῶν καταστάντες, οἱ τῶν ἀδικούντων κολασταί, κλέπτοσίν τε καὶ καταδωροδοκῶσι ; (« Quel espoir de salut reste-t-il, quand le salut ou la perte de la cité dépendent d'une question d'argent et que ces hommes, que vous avez chargés de surveiller les finances et de châtier les coupables, vous volent et se laissent acheter ? », Lysias, *Contre Epicratès* (XXVII), 3 (trad. L. Gernet et M. Bizos)). Or ce passage est directement lié à celui de *ibid.*, 11, dont nous sommes partis, comme le montre le thème du vol, employé ici pour la première fois et récurrent par la suite. Pour toutes ces raisons, même s'il est bien question de corruption dans le contexte, nous sommes enclin à penser que *μισθοφοροῦντες*, employé *ibid.*, 11, n'est pas une métaphore.

<sup>1977</sup> Cf. ci-dessus, p. 465, avec la n. 1962.

Ces orateurs appartiennent à deux groupes qui s'affrontent sur la politique à mener à l'égard de la Macédoine. Eschine est proche d'Eubule et de Phocion<sup>1978</sup>, qui sont favorables à la conclusion d'une paix durable avec Philippe. Démosthène, d'abord proche de Philocrate et favorable à la paix, change vite de position et récusé violemment l'accord de 346, en s'en prenant à Philocrate et surtout à Eschine. Apollodore est l'un des amis politiques de Démosthène, depuis 349 au moins. Hypéride, proche d'Apollodore, est un partisan acharné de la guerre : il sera à l'origine du déclenchement de la guerre lamiaque, en 323, à la mort d'Alexandre.

La question qui se pose est celle de la forme que prenaient les rapports entre ces diverses personnalités : peut-on parler d'une véritable *organisation* politique ? Nous aimerions apporter un éclairage nouveau sur ce vieux débat, en adoptant une perspective qui n'a été frayée que très récemment, avec la découverte des nouveaux fragments d'Hypéride : celle de la parole politique, de la rhétorique, c'est-à-dire l'ancêtre de la communication politique moderne – autrement dit de la propagande<sup>1979</sup>. On a constaté des convergences thématiques extrêmement proches entre le *Contre Diondas* d'Hypéride et le *Sur la couronne* de Démosthène, par exemple au travers du thème du moment opportun, le *kairos*<sup>1980</sup>. Peut-on aller plus loin et mettre à jour des répétitions d'images, donc d'éléments lexicaux très précis, employés avec la même structure analogique, donc pour servir les mêmes idées ? Est-il possible de déceler, à travers les images, des stratégies de communication cohérentes et concertées entre orateurs ? Si tel était le cas, cela fournirait un argument de poids en faveur de formes d'organisations politiques qui se reflèteraient ainsi dans les discours. Toute organisation politique se caractérise en effet par une stricte gestion de la parole entre ses responsables : elle doit être cohérente et efficace. Comment, alors, nommer cette forme d'organisation ?

Le terme de « parti » dans le sens de parti politique pose un certain nombre de problèmes s'agissant de l'Athènes du IV<sup>ème</sup> siècle : il n'existe pas de partis au sens moderne, c'est-à-dire des groupes avec une organisation structurée – un organigramme – et un encadrement professionnel d'élus et de permanents, autour d'un programme politique bien déterminé et exhaustif, en ce qu'il propose une vision d'ensemble de la société qui a pour ambition d'en couvrir tous les aspects, dans l'objectif de conquérir le pouvoir en remportant

---

<sup>1978</sup> Cf. Harris, 1995, p. 36-40.

<sup>1979</sup> Cook, 1988, p. 83, pour une identification implicite entre propagande et rhétorique.

<sup>1980</sup> Cf. Demont, 2011, p. 40-1 ; cf. encore les thèmes de la Fortune et de la trahison, étudiés par Todd, 2009.

des élections<sup>1981</sup>. Aussi bien l'organisation que le programme des partis politiques sont tout entiers tendus vers cet objectif-là : gagner les élections en persuadant les électeurs de voter pour leurs candidats. Les partis politiques tels qu'ils se sont développés en Occident depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle, quelle que soit leur diversité, sont donc indissolublement liés au système de la démocratie représentative, ainsi qu'au développement des moyens de communication modernes, à commencer par la presse : ils donnent une voix aux grands courants de l'opinion publique, dont ils organisent l'expression<sup>1982</sup>. Il va sans dire que ce modèle ne correspond pas du tout aux structures politiques et institutionnelles d'Athènes, puisque la cité se caractérise par une forme radicale de démocratie directe<sup>1983</sup>.

Le constat de cet écart irréconciliable, de cette étrangeté fondamentale, a donné lieu à une réflexion universitaire très fournie depuis les années 1930, et en particulier depuis le lendemain de la Seconde Guerre mondiale dans le monde anglo-saxon, en réaction à l'utilisation du terme de « partis » par les auteurs du XIX<sup>ème</sup> siècle, et par beaucoup d'autres à leur suite, pour décrire la vie politique athénienne<sup>1984</sup>. Ainsi, pour K. J. Beloch, à l'époque de Démosthène, la politique athénienne était polarisée entre deux partis pro-Macédoniens et deux partis anti-Macédoniens, à chaque fois l'un de tendance radicale, l'autre de tendance conservatrice. Les radicaux pro-Macédoniens avaient alors pour chef Démade, et les conservateurs Phocion. Du côté des opposants à la Macédoine, Démosthène dirigeait les radicaux, et Lycurgue les conservateurs<sup>1985</sup>. Contre ce type de représentations, aussi bien le terme que le concept de parti politique se trouvent disqualifiés au nom des déformations qu'ils font subir à une réalité très différente de la nôtre<sup>1986</sup> : il s'agit d'« un topos modernisant », d'« un anachronisme fourvoyant »<sup>1987</sup> qu'il est nécessaire d'abandonner. À partir notamment des travaux de R. Sealey, s'impose une vision nouvelle de la vie politique athénienne en

---

<sup>1981</sup> Sur ces critères de définition, cf. Connor, 1971, p. 6 ; Cook, 1988, p. 65 *sq.* ; Hansen, 1999, p. 277-9 ; Anastasiadis, 1999, p. 325-6, qui souligne à juste titre, *ibid.*, n. 30, que le nombre de partisans ne saurait en faire partie.

<sup>1982</sup> Sur les partis politiques modernes, cf. Duverger, 1951.

<sup>1983</sup> Pour ces différences et ce qu'elles impliquent sur le fonctionnement de l'Assemblée et sur la vie politique, cf. Finley, 1962.

<sup>1984</sup> Cf. Anastasiadis, 1999, pour une histoire et une analyse de la controverse : on trouvera là des références bibliographiques supplémentaires par rapport à celles que nous citons, notamment pour la littérature la plus ancienne. Cf. aussi Cook, 1988, p. 66, n. 30 et 31.

<sup>1985</sup> Cf. Beloch, 1884, p. 249-50 ; Blass, 1898, distingue quant à lui un « parti patriotique » (« patriotischen Partei », *ibid.*, p. 1 et *passim*), et un « parti macédonien » (*ibid.*, p. 153 et *passim*). Cette terminologie est reprise notamment par Paoli, 1956 ; Mossé, 1994, p. 96-100 ; Piccirilli, 2000, par exemple p. 69 ; et Trevett, 2011, p. 7.

<sup>1986</sup> Cf. Connor, 1971, p. 5-9, qui insiste sur les déformations que provoque l'usage du mot « parti » ; Cook, 1988, p. 65 ; Anastasiadis, 1999, p. 313-4 et 325 *sq.* Cf. encore Nicolai, 2008, p. 3, 25 et 29, même si l'auteur ne rejette pas le terme de « parti politique » (*ibid.*, p. 4).

<sup>1987</sup> « a modernising topos », expression que nous reprenons au titre d'Anastasiadis, 1999 ; « a misleading anachronism », *ibid.*, p. 314.



termes de « groupes politiques » (« political groups ») : ce sont les relations personnelles qui l'organisent, à l'exclusion de toute différence idéologique réelle. La vie politique est divisée en petits groupes instables réunissant une poignée de partisans autour d'une figure de proue à laquelle ils sont liés par des liens familiaux – notamment grâce à des mariages – ou par des liens d'amitié, parce que ceux-ci créent des faisceaux de devoirs<sup>1988</sup>.

Cette représentation atomiste et clanique verse cependant dans l'excès inverse de celui contre lequel elle s'est élevée. Pas plus que la précédente, elle ne suffit à rendre compte de la spécificité des pratiques politiques qui se sont développées dans le cadre de la démocratie directe athénienne. Ce défaut apparaît en particulier pour ce qui concerne la période qui nous occupe et qui couvre les années 350 à 320 : la théorie des groupes politiques ne rend pas justice à deux phénomènes qui caractérisent la vie politique de ces années. Le premier est un conflit idéologique très marqué, non seulement sur la politique internationale, mais aussi sur les problèmes économiques et financiers, les deux aspects étant étroitement liés : les positions prises dans l'un et l'autre domaine dépendent les unes des autres. En d'autres termes, nous nous approchons là de ce qui ressemble à des programmes politiques cohérents et articulés. C'est là qu'intervient le second point : l'impressionnisme des analyses menées en termes de groupes politiques passent à côté d'une forme d'organisation de la vie publique et des courants d'opinion mise en place pour promouvoir ces programmes. L'analyse rhétorique que nous avons menée révèle en effet l'existence de thèmes de propagande définis par un leader, Démosthène, et repris par des alliés politiques comme Hypéride, pour défendre des positions identiques. Nous l'avons observé sur les questions internationales, mais il existe des éléments qui laissent à penser que le programme était aussi partagé en matière de politique

---

<sup>1988</sup> Sur tous ces critères, et notamment sur l'importance des relations personnelles dans la constitution des groupes politiques, cf. Sealey, 1956, en particulier p. 202-3 ; 1960 (idée de liens d'amitié héréditaires provenant à l'origine d'une même origine géographique, en particulier au niveau des demeures) ; 1993, *passim*, et notamment p. 5, 164-5 et 173 ; Jones, 1957, p. 131 ; Finley, 1962, p. 15 ; Perlman, 1963, p. 332, n. 26, p. 351-3 ; Longo, 1971, qui offre un panorama complet des groupes politiques au IV<sup>ème</sup> siècle en insistant sur la notion d'hétairie, qu'elle emploie indifféremment avec « groupe » ou « parti » ; Connor, 1971, pour les groupes politiques au V<sup>ème</sup> siècle, formés selon des liens de famille et d'amitié (cf. en particulier, *ibid.*, p. 1-84, et le résumé, p. 134-5, qui parle de « small bands of *philoï* » (p. 134) qui constituent des majorités grâce à des coalitions mouvantes) ; Hansen, 1999, p. 280-1 ; Mitchell, 1996 ; Piccirilli, 2000, p. 49, 65 et 71, sur les relations entre Ephialte, Périclès et Cimon ; Nicolai, 2008, qui insiste lui aussi sur le primat des relations personnelles aux VI<sup>ème</sup> et V<sup>ème</sup> siècles (notamment p. 21, 25-6, 29 et 30) ; et Worthington, 2013, p. 36-7. Cf. encore le résumé de Sawada, 1996, p. 58, qui ajoute d'autres références. Ce modèle théorique élaboré pour Athènes par R. Sealey est appliqué par Cook, 1988, à la Béotie des années 404 à 395, au sujet de l'opposition entre Ismenias et Leontiadas, à la faveur d'une longue reprise de tous les éléments du problème : *ibid.*, p. 65 *sq.*, et en particulier p. 73 (« the groups were small and personal » : « les groupes étaient petits et de caractère personnel »), 75 et 77 (l'auteur identifie elle aussi « ces petits groupes politiques » (« this small political groups », p. 75) aux hétairies, en insistant alors sur les liens personnels, et en tire la conclusion, difficilement acceptable dans sa généralité sans démonstration approfondie, p. 76, que les expressions du type οἱ περὶ τὸν [δεῖνα], « l'entourage de [un tel] » désignent « l'hétairie dans son rôle politique » (« the *hetairia* in its political role »)).

intérieure : Hypéride vante la réforme des symmories triérarchiques opérée à l'initiative de Démosthène<sup>1989</sup>. Or, en disqualifiant la notion de « parti », on rejette aussi celles de « programme » ou de « propagande », au motif qu'elles relèvent de la même distorsion modernisante<sup>1990</sup>. D'une certaine manière, on jette le bébé avec l'eau du bain...

Comme l'écrit P. J. Rhodes, avec un soupçon de provocation bien dosée : « Dans les années 340, je crois qu'Athènes s'est approchée plus près qu'à toute autre époque d'une division en partis... »<sup>1991</sup>, entre les opposants à Philippe et ceux qui se montrent conciliants envers lui parce qu'ils ne veulent pas obérer la reprise économique de la cité en démarrant une guerre. Le mot est lâché : revoilà les fameux « partis » politiques. Simple retour du refoulé ? Simple « topos modernisant » ou autre « anachronisme fourvoyant » ? Simple habitude de pensée dont nous ne serions pas capables de nous départir ? Nous ne le croyons pas. Le concept, pour être moderne et enraciné dans une expérience politique et institutionnelle particulière, n'en demeure pas moins opératoire. Le redéfinir pour l'adapter à un cadre différent n'est pas le vider entièrement de sa substance<sup>1992</sup> : tout en se gardant des déformations modernisantes et en respectant les précieux acquis des analyses sur les groupes politiques, il s'agit de mettre en évidence une cohérence au niveau des idées et une organisation politique durables, la seconde étant mise au service de la promotion des premières<sup>1993</sup>.

Ce débat est biaisé par la vision monolithique du concept de parti politique que l'on met en avant : le « topos modernisant » n'est peut-être pas là où on l'attendait... On oublie en effet la grande diversité de formes que recouvre la notion de « parti », pour se focaliser sur le modèle du parti de masse, selon la terminologie classique de M. Duverger<sup>1994</sup>, qui a été celui des partis ouvriers et qui s'est imposé dès la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle en Allemagne et au Royaume-Uni ; beaucoup plus tard en France, à l'issue de la Seconde Guerre mondiale. Ce modèle a remplacé les partis de cadre, peu organisés, sans discipline et composés

---

<sup>1989</sup> Hypéride, fgmt. 134 Jensen.

<sup>1990</sup> Cf. Anastasiadis, 1999, p. 314, avec la n. 5. Au contraire, la notion de propagande est ce qui réunit les études de Enenkel et Leonard Pfeijffer, 2005, avec en particulier Leonard Pfeijffer, 2005, Slings, 2005, et, sur les orateurs, Carey, 2005. Cf. encore, pour l'utilisation du terme, Will, 1983 ; Cook, 1988, p. 83 ; Nicolai, 2008, p. 18, 19, n. 44, et 29.

<sup>1991</sup> Rhodes, 1996, p. 27 : « In the 340s I believe Athens came closer than at most other times to a party division... ». Un peu avant, *ibid.*, p. 21, l'auteur n'hésite pas à parler, là encore non sans provocation, de « engagement envers un parti et son programme » (« commitment to a party and its programme »).

<sup>1992</sup> Le concept ainsi redéfini demeure un outil d'analyse pertinent pour rendre compte d'un phénomène : nous ne partageons pas les remarques d'Anastasiadis, 1999, p. 326-7.

<sup>1993</sup> Une étude plus systématique du problème, qui nous amènerait trop loin de notre sujet, devrait s'intéresser aussi à la question d'un regroupement des partisans d'une même politique, d'un même orateur, dans les travées de la Pnyx. Cf. sur ce point les éléments de réflexion utilement synthétisés par Piccirilli, 2000, p. 67-9, et qui réfutent les conclusions de Cook, 1988, p. 76.

<sup>1994</sup> Duverger, 1951.

essentiellement de notables. Par opposition, le parti de masse, de fait, se caractérise par le nombre important de ses adhérents, et aussi, surtout, par sa discipline, notamment celle de ses élus : les fameux députés godillots. Mais il est loin de couvrir toute la réalité. Même à l'heure actuelle. En France, par exemple, au vu du faible nombre d'adhérents à jour de cotisation revendiqués par les principales formations, il est difficile de parler de partis de masse. Tel le sophiste de Platon, il faudrait donc prendre garde à ce que le concept de parti ne nous file pas entre les doigts, du fait de la grande diversité qu'il recouvre, et qui renvoie à des pratiques politiques et institutionnelles différentes, à la fois d'un point de vue diachronique – celui de l'évolution historique –, et synchronique – pour l'ensemble des partis occidentaux à un moment donné de l'histoire du XIX<sup>ème</sup> ou du XX<sup>ème</sup> siècle, par exemple.

Le concept de parti politique est un concept évolutif, qui renvoie historiquement à une réalité souple, diverse et mouvante. Cette souplesse fait, à nos yeux, sa valeur opératoire et son intérêt : à condition de la reconnaître et, donc, de définir précisément le concept que l'on retient, celui-ci permet de mettre en évidence des points essentiels, sans produire les déformations radicales qu'on lui reproche<sup>1995</sup>.

Dans le cadre de la réalité institutionnelle athénienne de la démocratie directe, une organisation politique stable, c'est-à-dire ce qu'aujourd'hui nous appelons « parti politique », implique les éléments suivants : des regroupements politiques se forment derrière une ou plusieurs figures dominantes, appuyées par des orateurs ou des citoyens politiquement actifs de second ordre, ainsi que par une fraction du peuple<sup>1996</sup>. Ces regroupements sont destinés à défendre un programme cohérent sur quelques objectifs précis, qui sont indissolublement liés, dans les domaines économique-financier et de politique internationale. Des stratégies rhétoriques communes sont mises en œuvre pour défendre les mesures proposées dans ces domaines, en persuadant les citoyens de les voter à l'Assemblée ; elles s'appuient notamment sur des slogans, à savoir des thématiques, des mots d'ordre ou des images utilisés en commun.

Des convergences de vue entre de grands orateurs sur des questions précises les amenaient en effet à collaborer<sup>1997</sup> pour un temps plus ou moins long, tandis que chacun avait

---

<sup>1995</sup> Cf. Rhodes, 1995, p. 158 : « On dit assez souvent que les parallèles modernes nous égarent dangereusement : nous devrions quoi qu'il en soit être moins égarés par les coalitions mouvantes de l'Italie que par les partis de gouvernement de la Grande-Bretagne ou des Etats-Unis. » (« It is said often enough that modern parallels are dangerously misleading : we shall at any rate be misled less by the shifting coalitions of Italy than by the ruling parties of Britain or the United States. »). Nous nous opposons donc par contre radicalement à la position exprimée par Anastasiadis, 1999, p. 326-7, pour qui partir de la diversité historique du concept de « parti » pour l'adapter à la situation athénienne reste un anachronisme à bannir.

<sup>1996</sup> Sur la question de ces soutiens, cf. les analyses nuancées de Rhodes, 1995, p. 158.

<sup>1997</sup> Les mots « collaborer » et « collaboration » sont employés par Longo, 1971, *passim*, et en particulier p. 109-40 pour Démosthène. De la même manière, Hansen, 1999, p. 280, parle d'une « collaboration entre les

autour de lui une cour d'amis et d'orateurs moins importants qu'il faisait servir à ses objectifs politiques<sup>1998</sup>. Il était aussi soutenu par une portion de citoyens à la configuration variable<sup>1999</sup>. La composition de ces groupes politiques et les rapports qu'ils entretiennent dépendent autant des relations personnelles que *des idées politiques* : les amitiés et les haines privées viennent souvent redoubler les convergences et les divergences de fond, tout comme ces dernières créent les premières, qui les exacerbent en retour<sup>2000</sup>. Au IV<sup>ème</sup> siècle, à l'époque de Démosthène, ce sont les idées de fond qui jouent un rôle déterminant, en particulier dans la question des rapports avec la Macédoine<sup>2001</sup>. C'est pourquoi, même s'il serait inexact de parler

---

principaux hommes politiques » (« collaboration between political leaders »), rendue nécessaire par le fonctionnement des institutions démocratiques (*ibid.*, p. 281) ; cf. aussi Sealey, 1956, qui parle de « cooperation », p. 182 notamment ; Perlman, 1963 ; Piccirilli, 2000, p. 63-7 et 72 ; Worthington, 2013, p. 36-7, selon qui « la structure de la vie politique athénienne <est> une structure personnelle qui dépend de relations interpersonnelles » (« (...) making the structure of Athenian political life a personal one dependent on interpersonal relationships »), parce qu'un individu désireux d'asseoir une influence politique doit gagner l'appui d'autres orateurs influents.

<sup>1998</sup> Par opposition aux groupes politiques du V<sup>ème</sup> siècle, fondés aussi sur les mariages, les liens familiaux – avec de véritables dynasties – et des relations de clientèle, ceux du IV<sup>ème</sup> siècle ne reposent plus souvent que sur l'amitié : Mitchell, 1996, qui montre cependant que l'amitié fournit une clé de lecture insuffisante ; cf. *infra*, p. 475, n. 2000. Sur l'importance de l'amitié, cf. aussi les conclusions de Longo, 1971, p. 138-40 à propos de Démosthène, que nous généralisons en fusionnant les deux dernières des trois catégories de collaborateurs qu'elle dégage (dans l'ordre : les grands orateurs qui collaborent avec Démosthène, comme Hypéride, Lycurgue, Hégésippe ou Polyeucte ; les orateurs de second ordre ; les amis et les élèves), parce que sa distinction apparaît artificielle et purement théorique, comme elle le reconnaît elle-même, *ibid.*, p. 139. Cf. encore Perlman, 1963, p. 329-30 et 340 *sq.* ; Canfora, 1974, p. 15-6, et 1986, p. 325-6 (une bonne synthèse sur le rôle de ces « gregari ») ; Carlier, 2006, p. 176-7 ; Hansen, 1999, p. 277-87 ; Rhodes, 1995, p. 159-61 ; Mitchell, 1997, notamment p. 41-51 et 90-110, pour le problème qui nous intéresse ; Trevett, 2011, p. 7 ; Rhodes, 1995, et Trevett, 2011, s'appuient notamment sur la comparaison de Démosthène, *II Ol.*, 29, entre la politique et les symmories. Cf. enfin Paoli, 1956, p. 188-91, pour l'exemple d'un franc-tireur en la personne d'Aristogiton, qui joue un rôle similaire aux orateurs de second ordre qui faisaient la claque pour leurs chefs. Ces groupes mouvants aux frontières parfois mal définies expliquent que le grec ne dispose que d'une terminologie flottante pour désigner cette réalité, et en tout cas rien qui corresponde strictement au concept moderne de « parti politique » (cf. Longo, 1971, p. 11 ; Cook, 1988, p. 69, 74 et 76 (avec nos remarques, *supra*, p. 472, n. 1988) ; Anastasiadis, 1999, p. 329 ; Hansen, 1999, p. 279-80 ; Worthington, 2013, p. 36 ; avec toutefois les nuances apportées par Nicolai, 2008, qui montre, pour les VI<sup>ème</sup> et V<sup>ème</sup> siècles, que la diversité des termes correspond à des situations diverses mais déterminées) : ainsi, Eschine, *Ctés.*, 91, parle seulement de Δημοσθένει (...) καὶ τοῖς περὶ τοῦτον (« Démosthène et [à] son parti », trad. V. Martin et G. de Budé), et Dinarque, *Dém.*, 59, de σὲ καὶ τοὺς μετὰ σοῦ (« toi et tes séides » ou « toi et tes amis » (« te e i tuoi amici », trad. Marzi) ; la traduction de L. Dors-Méary est discutable, parce que, en plus de mal traduire μετὰ σοῦ, elle prend le participe qui suit (ἔχοντας) comme un participe substantivé dépendant de l'article τοὺς de τοὺς μετὰ σοῦ (« toi et tous ceux qui, comme toi, détiennent les fonds »), alors que c'est le régime du verbe ἀποπέφαγκε, qui se construit avec un participe apposé) ; ces passages sont cités par Longo, 1971, p. 110, avec d'autres.

<sup>1999</sup> Rhodes, 1995, p. 158-9, qui distingue, dans une analyse des soutiens de Périclès, « un noyau dur d'hommes qui votaient d'ordinaire pour Périclès, et un cercle périphérique mou qui pouvait varier du point de vue de la taille et de la composition d'une occasion à l'autre » (« a hard core of men who usually voted for Pericles, and a soft outer layer which would vary in size and composition from one occasion to another. »).

<sup>2000</sup> Cf. annexe 2.

<sup>2001</sup> Cf. Mossé, 1974, p. 225 *sq.* ; Rhodes, 1996, p. 21 et 27 (cf. *supra*, p. 473, n. 1991), qui va très loin. Nous citons à nouveau la p. 27 : « In the 340s I believe Athens came closer than at most other times to a party division... » entre les opposants à Philippe et ceux qui se montrent conciliants envers lui parce qu'ils ne veulent pas obérer la reprise économique de la cité en démarrant une guerre. C'est ce que nous voyons au travers de l'histoire des relations entre Eschine et Démosthène, qui dépendent à l'origine entièrement de considérations politiques (cf. Rhodes, 1996, p. 24) : alors que leurs idées les rapprochent dans un premier temps, leur hostilité débute au retour de la première ambassade de 346, lorsque Démosthène pense qu'Eschine est devenu favorable à

d'un programme politique au sens où nous l'entendons aujourd'hui, parce qu'il ne se veut ni exhaustif ni systématique, il n'en demeure pas moins que ces groupes s'unissent autour d'un programme clair et bien défini, en matière de politique économique et internationale – et surtout ces deux aspects sont liés, ce qui rend pertinent l'utilisation du concept de « programme ». La collaboration qui s'instaure alors dure autant que se pose le problème qui lui a donné naissance, et autant que les figures de proue des différents groupes concernés maintiennent une entente cordiale. C'est ainsi qu'un parti se forme aux alentours de 349, c'est-à-dire que deux groupes politiques au moins décident de collaborer autour d'une même doctrine en matière de politique extérieure et intérieure. Ces deux groupes rassemblent deux hommes politiques de premier plan, Démosthène et Hypéride, qui les dirigent, et les soutiens qui les entourent, tel Apollodore ; par son activité oratoire et politique incessante, Démosthène s'impose comme le chef de file de cette coalition, à laquelle s'agrège aussi plus tard Lycurgue<sup>2002</sup>. Ces hommes sont partisans d'une attitude ferme à l'égard de Philippe et défendent donc la nécessité de disposer de crédits militaires suffisants pour le contrer, quitte à piocher pour cela dans la caisse des spectacles et à accroître la pression fiscale sur les riches ; ils s'opposent ainsi à Eubule, qui a rétabli les finances de la cité en mettant fin aux expéditions militaires ruineuses et a fait du *théorikon*, qu'il a organisé et sanctuarisé par une loi, le symbole de cette politique<sup>2003</sup>.

---

Philippe, alors que lui-même lui est farouchement opposé ; cf. Démosthène, *Amb.*, 9-16. Cf. encore annexe 1, sur la naissance de la collaboration politique entre Démosthène, Hypéride et Apollodore.

<sup>2002</sup> Sur la collaboration entre ces différents orateurs, cf. annexe 1. Au contraire, sur le groupe des orateurs que Démosthène accuse d'être favorables à la Macédoine et sur son caractère composite, cf. Mossé, 1994, p. 96-100. Sur les factions politiques à Athènes dans les années 380-360, cf. Sealey, 1956 et 1993, p. 71-2 ; dans les années 350, cf. Sealey, 1955b et 1993, p. 116-20 ; Burke, 2002. Plus généralement, sur la notion d'hommes politiques à Athènes, en complément de la bibliographie citée dans les notes précédentes, cf. les synthèses éclairantes de Jones, 1957, p. 127-33 ; Canfora, 1974, p. 11-9 ; Hansen, 1999, p. 266-87, qui tient notamment compte des résultats de Hansen, 1983a, 1983b, 1983c et 1984a, auquel on pourra se reporter pour plus de détails ; Mossé, 2007.

<sup>2003</sup> Les attaques de Démosthène sont les plus explicites dans la *Troisième Olynthienne*, en particulier § 10-13 et 30-36. Démosthène propose de réaffecter une partie des ressources allouées par le budget au *theorikon* : cf. Hansen, 1976b, dont nous partageons les analyses (c'est cette affectation des ressources qui était protégée, sous peine de mort, par la loi que mentionne Libanius, *Hypothesis ad Démosthène, I Ol.*, 5 ; le décret d'Apollodore, au contraire, ne concernait que le surplus budgétaire annuel, dont l'Assemblée décidait l'affectation à la neuvième prytanie). *Contra*, cf. Harris, 1996, repris in Harris, 2006, p. 121-39, qui tente d'invalidier le témoignage de Libanius : Démosthène viserait simplement des distributions d'argent prises sur le *stratitikon*, ce qui affaiblit considérablement le sens du texte de Démosthène ; l'auteur ne prend pas en compte, notamment, la comparaison avec la diététique, Démosthène, *III Ol.*, 33 ; cf. *supra*, p. 358 *sq.* De plus, sa thèse repose sur un élargissement fragile : il s'appuie sur quatre inscriptions pour tenter de montrer que de l'argent pouvait être pris sur le *stratitikon* à des fins non militaires. Cependant, deux d'entre elles au moins concernent des éléments religieux qui ont un rapport avec la guerre ou la politique extérieure (*IG II<sup>2</sup> 212* et *IG II<sup>2</sup> 1493*) ; surtout, une seule est antérieure à la loi de Démosthène de 339-8 qui a réformé la répartition budgétaire entre *théorique* et *stratitotique*, si bien qu'elles ne sont pas probantes pour l'époque des *Olynthiennes* ; d'autant plus que cette unique occurrence (*IG II<sup>2</sup> 212*, qui date de 346, donc toujours postérieure aux *Olynthiennes*) fait partie de celles qui ont un rapport avec la guerre et la politique extérieure, puisqu'il s'agit de l'octroi de deux couronnes d'or à

Voilà pourquoi, en dépit de tout ce qui a été écrit sur le sujet, nous pensons que le concept, et donc aussi le terme de « parti » gardent leur pertinence, à condition de les définir précisément, parce qu'ils permettent de rendre compte d'un phénomène qui se trouve sinon rejeté dans l'ombre : la permanence, la consistance idéologique et l'ampleur de certains groupes politiques. Notre analyse a tenté de faire surgir un autre élément, indispensable pour montrer l'existence d'une véritable organisation politique, et donc aussi le caractère opératoire de la notion de parti – seule à même de rendre compte de l'originalité de cette expérience. C'est d'abord l'existence de stratégies de communication cohérentes entre plusieurs orateurs, la circulation orchestrée de thèmes ou de slogans destinés à promouvoir une politique dans une large partie de l'opinion publique. C'est ensuite la présence de stratégies de communication opposées qui dialoguent entre elles en s'affrontant pour imposer leur vision du monde à cette opinion. Dans tous les cas, comme aujourd'hui, mais avec d'autres moyens et d'autres habitudes, il s'agit de convaincre une masse de citoyens indécis<sup>2004</sup>. Se pose aussi la question de la prise de conscience d'une responsabilité *collective*, comme l'indique le recours aux métaphores des mercenaires et des camarades de combat<sup>2005</sup>.

Nous avons mis ces occurrences à part, parce que, comme nous allons tenter de le montrer, elles se distinguent des précédentes en se rapprochant davantage des images du mercenaire que nous trouvons chez Démosthène, du point de vue des deux critères déjà relevés : le vocabulaire et le schème métaphorique. Par conséquent, il faudra voir si la

---

deux rois du Bosphore à chaque célébration des Grandes Panathénées, en récompense de services rendus. Sur les liens entre Eubule et le théorique, cf. Cawkwell, 1963b, p. 54-61.

<sup>2004</sup> Cf. Finley, 1962, p. 11-3 ; Cook, 1988, p. 67 et 80-5 ; Rhodes, 1995, p. 158. Au total, nous sommes assez proche des conclusions de Rhodes, 1995, p. 161, à propos des années qui ont suivi la mort de Périclès, à condition de les compléter par ses analyses, *in* Rhodes, 1996, sur l'importance des programmes et sur la polarisation de l'opinion selon des modalités qui rappellent la division moderne en partis à l'époque de Démosthène (cf. *supra*, p. 475, n. 2000 et 2001) : « Les interprétations modernes en terme de partis ou de trois partis sont sans aucun doute trop rigides, mais nous ne devons pas en prendre le contrepied au point de croire en une fragmentation radicale. À Athènes, il y avait des leaders politiques avec des programmes politiques, et les leaders avaient des soutiens qui les aidaient à faire adopter et appliquer leurs politiques ; mais il n'y avait pas de programme de parti ou de discipline de parti et même le leader le plus populaire ne pouvait pas être assuré du succès à chaque occasion... » (« Modern interpretations in terms of two parties or three parties are undoubtedly too rigid, but we should not react so much against them as to believe in total fragmentation. In Athens there were political leaders with policies, and the leaders did have supporters who helped them to get their policies adopted and acted upon ; but there was no party programme or party discipline and even the most popular leader could not be sure of success on every occasion... »).

<sup>2005</sup> Un point qui conduit, sinon à réfuter, du moins à nuancer des affirmations du type : « We never, for instance, find a political group blamed collectively for the failure of a policy. (...) policies are invariably referred to individuals, not to political groups. » (« Nous ne trouvons jamais, par exemple, un groupe politique accusé collectivement pour l'échec d'une politique. (...) les politiques sont invariablement mises en rapport avec des individus, et non avec des groupes politiques »), Cook, 1988, p. 73. Plus généralement, sur l'originalité d'Athènes en matière d'identification des auteurs de décrets, et donc des responsables d'une mesure politique, cf. Rhodes, 1995, p. 155-8 et 162-5.

réurrence de cette image a quelque chose à nous apprendre sur les modalités de la collaboration politique entre orateurs à l'époque des tensions entre Athènes et Philippe II.

Voyons d'abord les deux adversaires, Eschine et Dinarque.

**a.** (...) χίλια δὲ καὶ πεντακόσια τάλαντα οὐκ εἰς στρατιώτας, ἀλλ' εἰς ἡγεμόνων ἀλαζονείας ἀνηλωκέναι, Δηιάρην τε καὶ Δηίπυρον καὶ Πολυφόντην, δραπέτας ἀνθρώπους ἐκ τῆς Ἑλλάδος συνειλεγμένους, καὶ χωρὶς εἰς τοὺς περὶ τὸ βῆμα καὶ τὴν ἐκκλησίαν μισθοφόρους...<sup>2006</sup>

**b.** Ὑμεῖς γάρ, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, πολλὰ καὶ μεγάλα ἠδικημένοι ὑπὸ Μνησάρχου τοῦ Χαλκιδέως, τοῦ Καλλίου καὶ Ταυροσθένης πατρὸς, οὓς οὗτος νυνὶ μισθὸν λαβὼν Ἀθηναίους εἶναι τολμᾷ γράφειν...<sup>2007</sup>

**c.** (...) Καλλίας ὁ Καλκιδεύς, ὃν Δημοσθένης μισθαρονῶν ἐνεκωμίαζεν...<sup>2008</sup>

**d.** Τρία δ' ἦν ἂ ἅμα ἐξεωνεῖτο... Δεύτερον δ' ἦγον οἱ μισθοὶ τῷ γράψαντι τὴν συμμαχίαν ὑπὲρ τοῦ μὴ συνεδρεῦειν Ἀθήνησι Χαλκιδέας...<sup>2009</sup>

**e.** Ὑπόλοιπον δ' εἰπεῖν ἐστὶ μοι ὅτι λαβὼν τρία τάλαντα μισθὸν τὴν γνώμην ταύτην ἔγραψε Δημοσθένης...<sup>2010</sup>

**f.** (...) λέγεις δὲ οὐχ ὅταν σοι δοκῇ οὐδ' ἂ βούλει, ἀλλ' ὅταν οἱ μισθοδότη σοι προστάττωσιν· οὐκ αἰσχύνῃ δὲ ἀλαζονευόμενος ἂ παραχρῆμα ἐξελέγῃ ψευδόμενος...<sup>2011</sup>

**g.** (...) τὸ δὲ μηδεμίαν παραλείπειν ἡμέραν ἐργαζομένου καὶ μισθαροῦντος...<sup>2012</sup>

---

<sup>2006</sup> « Bien plus, il dépensa quinze cents talents, non point pour l'entretien de l'armée, mais pour fournir au luxe de ses lieutenants, un Déjarès, un Déipyre, un Polyphonte, ces individus sans patrie, rassemblés des quatre coins de la Grèce, et à part cela pour ses créatures de la tribune et de l'Assemblée ; », Eschine, *Amb.*, 71 (trad. V. Martin et G. de Budé) ; il s'agit de Charès.

<sup>2007</sup> « Athéniens, vous aviez subi des torts graves et répétés de la part de Mnésarque de Chalcis, père de Callias et de Taurosthène, pour lesquels cet homme aujourd'hui, acheté à prix d'argent, a l'audace de proposer le droit de cité... », *Ctés.*, 85 (*id.*).

<sup>2008</sup> « (...) ce Callias de Chalcis, auquel Démosthène, grâce à l'argent reçu, prodiguait les éloges... », *ibid.*, 86 (*id.*) ; Callias était l'un des commandants des troupes eubéennes opposées à Athènes lors de son expédition dans l'île en 348.

<sup>2009</sup> « Callias achetait ainsi d'un seul coup un triple avantage... En second lieu, on payait ses gages au rédacteur du décret d'alliance pour la clause exemptant les Chalcidiens de siéger à Athènes dans l'assemblée des alliés. », *ibid.*, 91 (*id.*).

<sup>2010</sup> « Il me reste à exposer que c'est pour un salaire de trois talents que Démosthène a proposé sa motion... », *ibid.*, 103 (*id.*).

<sup>2011</sup> « tu ne parles pas quand tu le juges opportun, ni pour dire ce que tu veux, mais quand tes employeurs te le commandent ; tu ne te fais pas scrupule de débiter des impostures qui te feront, l'instant d'après, convaincre de mensonge. », *ibid.*, 218 (*id.*).

<sup>2012</sup> « (...) mais parler sans s'interrompre un seul jour est d'un homme qui le fait par métier et pour toucher un salaire. », *ibid.*, 220 (*id.*).

**h.** καὶ τὸ πάντων ἀτοπώτατον, ἐν τοῖς αὐτοῖς δικαστηρίοις τοὺς μὲν τὰς τῶν δώρων γραφὰς ἀλισκομένους ἀτιμοῦτε, ὃν δ' αὐτοὶ μισθοῦ πολιτευόμενον σύνιστε, στεφανώσετε ;<sup>2013</sup>

**i.** (...) γράψας δὲ μισθοῦ ψήφισμα οὐκ ἀπολογία ;<sup>2014</sup>

Le premier emploie une fois la métaphore du mercenaire dans le *Sur l'ambassade* (**a**), qui date de 343, pour s'en prendre à des orateurs indéterminés qui seraient payés par Charès pour défendre ses intérêts à l'Assemblée. Rien n'indique que Démosthène en fait partie. L'image s'apparente à celles du *Contre Aristocrate* (**10** et **12**), prononcé en 352 : elle est véhiculée par le même mot *μισθοφόροι* et joue sur le passage du sens propre au sens figuré, puisque Eschine vient d'évoquer trois véritables mercenaires<sup>2015</sup>. En outre, dans les deux cas, le commanditaire est un condottiere qui loue les services d'un ou plusieurs hommes politiques athéniens. Les schèmes métaphoriques s'avèrent donc identiques ; seules les personnes changent.

Le reste des occurrences (**b** à **i**) tirées d'Eschine proviennent du *Contre Ctésiphon* et, cette fois, visent Démosthène – sauf la dernière (**i**), qui s'applique à son comparse Ctésiphon, dans une sorte de jeu de poupées gigognes : Ctésiphon est le mercenaire de Démosthène, qui lui-même agit en mercenaire. De qui ? De tous ceux qui ont intérêt à s'offrir ses services pour proposer une mesure en leur faveur. Ainsi, un premier groupe d'images (**b** à **e**), soit la moitié de celles que contient le discours, présente Démosthène en mercenaire de Callias de Chalcis<sup>2016</sup>. Elles se concentrent de plus sur un bref passage<sup>2017</sup> situé sur la fin du premier tiers du discours, dans une même subdivision : Eschine, qui suit le plan présumé de Démosthène, se trouve alors dans la deuxième période de l'examen historique<sup>2018</sup>, qui envisage l'époque de la paix de Philocrate. Plus précisément, les quatre images en question interviennent dans le passage qui s'intéresse à la conclusion de l'alliance avec l'Eubée, en 341. Par conséquent, nous avons affaire à un ensemble très cohérent, en tous points similaire à celui que

---

<sup>2013</sup> « Mais voici le plus étrange. Dans le même tribunal vous privez de leurs droits civiques ceux que l'on convainc de s'être laissé corrompre par des présents, et le politicien dont vous connaissez par vous-mêmes la vénalité, vous le couronneriez ? », *ibid.*, 232 (*id.*).

<sup>2014</sup> « (...) et tu ne saurais pas te défendre quand tu as fait passer un décret pour de l'argent ! », *ibid.*, 242 (*id.*) ; il est question de Ctésiphon et de son décret accordant une couronne à Démosthène.

<sup>2015</sup> Démosthène, *Contre Aristocrate*, 186 (**12**), s'appuie sur le même effet ; cf. *supra*, p. 419.

<sup>2016</sup> La dernière image (**e**) de ce groupe l'associe à d'autres dirigeants d'Eubée : le tyran Clitarque d'Erétrie et le peuple de la cité d'Oréos. D'où les trois talents mentionnés : un par cité.

<sup>2017</sup> Les quatre images sont regroupées sur un intervalle de dix sept paragraphes : Eschine, *Ctés.*, 85 à 103.

<sup>2018</sup> L'examen historique constitue le cœur de la deuxième grande partie du discours et s'étend, *ibid.*, 54-167. La deuxième période occupe les § 79 à 105. Pour le plan de Démosthène, que suit Eschine, cf. *ibid.*, 54-7.



Démosthène a consacré aux évènements de Phocide (**35** à **41**)<sup>2019</sup> : la concentration et la position des métaphores est analogue<sup>2020</sup>, et elles s'en prennent dans les deux cas à un orateur mercenaire dans ses basses œuvres de politique étrangère, soit que Démosthène accuse Eschine de s'être vendu à Philippe pour tromper les Athéniens sur les intentions de ce dernier et permettre ainsi la perte des Phocidiens, soit au contraire qu'Eschine reproche à Démosthène d'avoir conclu une alliance avec l'Eubée en raison des pots-de-vin versés par Callias.

Cette analogie entre le *Contre Ctésiphon* et la *Sur la couronne* dans l'usage et la distribution des métaphores du mercenaire se retrouve pour le reste de celles qui interviennent dans le *Contre Ctésiphon*, également au nombre de quatre (**f** à **i**). Comme chez Démosthène, elles apparaissent en ordre dispersé, et revêtent une portée plus générale : elles condamnent toute une attitude politique. De plus, la dernière change les rôles : c'est désormais Ctésiphon qui fait office du mercenaire pour Démosthène en proposant son décret de couronnement. Sauf pour le cas particulier de cette dernière, à la différence du premier groupe d'images, les commanditaires de Démosthène ne sont pas identifiés, ce qui renforce la généralité du propos, mais affaiblit également l'efficacité rhétorique : nous perdons l'extrême cohérence du paradigme de Démosthène, polarisé entre Eschine et Philippe. Néanmoins, l'effet de leitmotiv demeure, puisqu'à une exception près, le mercenaire désigne Démosthène : là encore, Eschine s'inspire de la technique du leitmotiv que son adversaire met en œuvre avec la métaphore du mercenaire.

Ensuite, le *Contre Ctésiphon* accompagne cette dernière d'un dispositif thématique similaire à celui que nous avons observé dans le *Sur la couronne* : nous retrouvons les thèmes du mensonge et de la tromperie (**e** et **f**)<sup>2021</sup>, les figures du sycophante (**h**) et du traître (**i**)<sup>2022</sup>, l'association avec la métaphore de l'achat/vente (**d**)<sup>2023</sup>. Mais le traitement rhétorique de ces motifs est moins habile, parce que moins systématique et moins cohérent<sup>2024</sup>.

---

<sup>2019</sup> Cf. *supra*, p. 451-2.

<sup>2020</sup> Pour la concentration : dix-sept paragraphes dans le *Contre Ctésiphon*, contre dix-neuf dans le *Sur la couronne* ; cf. ci-dessus, p. 451, n. 1900. Pour la position : à chaque fois un premier groupe de métaphores situé respectivement, soit en fin du premier tiers du discours, soit au début, donc dans tous les cas dans la première moitié.

<sup>2021</sup> Pour l'occurrence **e** : Οἱ μὲν γὰρ ἄλλοι ἀλαζόνες, ὅταν τι ψεύδωνται... κλέπτων τὴν ἀκρόασιν... et Ἐπειτα ἀναφαίνεται περὶ ἅπαντ' ὧν ἐν τῷ ψηφίσματι πρὸς τῷ κλέμματι... (« Les autres imposteurs, quand ils débitent leurs mensonges... abusant vos oreilles... » et « On découvre ensuite que dans ce décret il ne pensait qu'à vous tromper... »), Eschine, *Ctés.*, 99 et 101 (trad. V. Martin et G. de Budé), la métaphore intervenant au § 103.

<sup>2022</sup> Cf. respectivement : *ibid.*, 231 et 245, les images se trouvant aux § 232 et 242.

<sup>2023</sup> Cette métaphore revient un peu plus loin, Eschine, *Ctés.*, 93.

<sup>2024</sup> Les motifs n'apparaissent explicitement en lien avec la métaphore du mercenaire que de manière isolée : celui de la tromperie et du mensonge ne se répète qu'une fois ; les trois autres pas du tout. Par ailleurs, en dehors des occurrences **f** et **h**, les thèmes ne sont pas développés à proximité immédiate des métaphores.

De la même manière, l'étude du vocabulaire employé démontre que les images d'Eschine sont moins audacieuses que celles de Démosthène : cinq des huit occurrences offrent des variations sur l'expression *μισθοῦ γράγειν* (**b**, **d**, **e** et **i**), dont une aboutit à la formule originale *μισθοῦ πολιτεύεσθαι* (**h**) ; la combinaison *μισθὸν λαβὼν φράφειν* apparaît deux fois (**b** et **e**). Dans le même temps, au contraire, Démosthène abandonne l'expression *μισθοῦ γράφειν* pour des vocables plus expressifs<sup>2025</sup>. Les trois autres occurrences contiennent des termes employés par ce dernier dans des discours antérieurs à celui d'Eschine : *μισθαρνεῖν* (**c** et **g**) et *μισθοδότος* (**f**)<sup>2026</sup>. Enfin, d'une manière générale, cette revue permet de constater que la formulation est plus variée et donc plus vive dans le second groupe (**f** à **i**) de métaphores du *Contre Ctésiphon*.

Eschine reprend donc la métaphore de Démosthène, d'abord très timidement dans le *Sur l'ambassade*, puis avec plus de hargne dans le *Contre Ctésiphon* : les occurrences y sont beaucoup plus nombreuses, et surtout, Eschine retourne désormais systématiquement l'image contre son inventeur, reprenant là un autre procédé qu'il avait mis au point, celui du leitmotiv. Toutefois, la reprise même des images de Démosthène en diminue l'efficacité : pour les adapter, Eschine perd la référence obsédante à Philippe comme corrupteur, et parce qu'il veut adoucir l'audace des métaphores, il se contente le plus souvent de proposer des variations sur une expression qui possède moins de pouvoir d'évocation, que Démosthène a presque totalement cessé d'employer pour cette raison.

j. (...) ὃς ἀποπέφανται μισθαρνῶν καὶ δωροδοκῶν κατὰ τῆς πόλεως...<sup>2027</sup>

k. Μισθωτὸς οὗτος, ὦ Ἀθηναῖοι, μισθωτὸς [οὗτος] ἐστὶ παλαιός.<sup>2028</sup>

l. Καταψευσάμενον μέντοι κάμου καὶ τῆς βουλῆς ὥσπερ σὺ καὶ πονηρὸν καὶ προδότην ὄντ' εἰσαγγείλας καὶ ἐξελέγξας ἐν πεντακοσίοις καὶ δισχιλίοις τῶν πολιτῶν ὅτι μισθώσας αὐτὸν Πυθοκλεῖ κατ' ἐμοῦ ταῦτ' ἔπραξεν...<sup>2029</sup>

<sup>2025</sup> Cf. *supra*, p. 422-423.

<sup>2026</sup> Le verbe *μισθαρνεῖν* est employé pour la première fois dans le *Contre Timocrate*, qui date de 353 : Démosthène, *Tim.*, 200 (7). Démosthène n'emploie pas le mot *μισθοδότος*, mais le verbe correspondant, *μισθοδοτέω-ῶ*, apparaît dans le *Pour la liberté des Rhodiens*, en 351. Rappelons que le procès sur la couronne, durant lequel Eschine a prononcé le *Contre Ctésiphon*, a lieu en 330.

<sup>2027</sup> « (...) dont la corruption et la vénalité préjudiciables à l'État ont été prouvées... », Dinarque, *Contre Démosthène*, 15 (trad. L. Dors-Méary).

<sup>2028</sup> « Cet homme, Athéniens, est un vendu, oui, un vendu et de longue date. », *ibid.*, 28 (*id.*).

<sup>2029</sup> « Quant à l'homme qui m'avait calomnié ainsi que l'Aréopage, comme tu le fais toi-même, ce félon, ce traître, j'ai engagé contre lui une procédure d'eisangélie, j'ai démontré devant deux mille cinq cents citoyens que Pythoclès l'avait payé pour agir contre moi... », *ibid.*, 52 (*id.*) ; il est question de l'Aréopagite Pistias.

**m.** (...) <Φιλοκλήης> ἀπέδοτο καὶ προέδωκε τὸ τῆς ὑμετέρας ἡγεμονίας ἀξίωμα, καὶ εἰς τὸ αὐτὸ κατέστησεν ἑαυτὸν Ἀριστογείτονι, καὶ μισθωτὸν καὶ προδοτὴν ἀντὶ στρατηγού ἐποίησεν.<sup>2030</sup>

**n.** Ἀνθρώπου καὶ μισθωτοῦ καὶ πάντα τὰ ἐγκύκλια ἀδικήματα ἡδίκηκτος.<sup>2031</sup>

Dinarque reprend lui aussi le paradigme métaphorique élaboré par Démosthène pour le retourner contre lui dans le *Contre Démosthène* : il fait de son rival le mercenaire des Perses, que ce soit le Grand Roi ou Harpale (**j**), et de Philippe (**k**), retrouvant ici le schéma démosthénien exact – si ce n’est que Démosthène remplace Eschine ! Dinarque conserve aussi la technique du leitmotiv qui se retrouvait encore chez Eschine<sup>2032</sup> : il emploie l’image trois fois dans le *Contre Démosthène*, mais la dernière (**l**) présente une autre signification. Les deux termes changent en effet : Dinarque s’en prend à l’Aréopagite Pistias, soudoyé par un certain Pythoclès pour l’accuser devant l’institution. Les deux autres occurrences reprennent le même schéma de fond mais avec à nouveau des sens différents pour les adapter aux procès concernés. Celle du *Contre Philoclès* se rapproche de très près de la première des deux métaphores mettant en cause Démosthène (**j**), parce qu’elle intervient aussi dans le contexte de l’affaire d’Harpale : Philoclès, le stratège du Pirée qui a admis Harpale en Attique, est le mercenaire de celui-ci. Enfin, un ultime avatar de la métaphore apparaît dans un fragment : en l’absence de tout contexte, il est impossible de compléter le schème métaphorique en y mettant des noms.

Nous retrouvons en outre chez Dinarque les thèmes d’accompagnement de la métaphore du mercenaire, tels qu’ils ont été mis en place par Démosthène et repris une première fois par Eschine : Dinarque donne une importance toute particulière à la trahison, qui apparaît en lien avec quatre (**j** à **m**)<sup>2033</sup> des cinq occurrences, montrant ainsi la cohérence et l’efficacité rhétorique qu’avait un peu perdues Eschine, mais il n’oublie pas non plus le motif

---

<sup>2030</sup> « (...) <Philoclès> a (...) vendu et trahi la dignité du commandement que vous lui aviez conféré, s’est ravalé au rang d’Aristogiton et s’est, de stratège qu’il était, fait mercenaire et traître. », *Contre Philoclès* (III), 12 (*id.*).

<sup>2031</sup> « ...D’un homme qui est un mercenaire et qui a parcouru le cercle complet de tous les crimes. », fgmt. A, I (I,3,4) Nouhaud et Dors-Méary, 1990, p. 52 = I, 2 Conomis, 1975, p. 74 = I, [I], I Marzi (Marzi et Feraboli, 1995, p. 586) (trad. L.Dors-Méary) ; à propos d’un certain Polyeucte.

<sup>2032</sup> Dinarque emploie la métaphore trois fois sur cent quatorze paragraphes, soit une proportion de 2,6%, contre 3% dans le *Contre Ctésiphon* d’Eschine, où l’image apparaît huit fois sur deux cent soixante paragraphes. Ces ratios sont comparables à ceux des discours où Démosthène met en œuvre la technique du leitmotiv : cf. ci-dessus, p. 425, avec les n. 1793 et 1795.

<sup>2033</sup> Le thème apparaît : Dinarque, *Dém.*, 12-3 et 15 (dans le même paragraphe que la métaphore (**j**)), 26 (un peu avant l’image (**k**), qui est en 28, mais le thème de la trahison occupe de façon diffuse tout le passage de 19 à 31) et 52 (dans le même paragraphe que la métaphore (**l**)) ; *Contre Philoclès*, 12 et 13 (l’image (**m**) se situe en 12). Il est impossible de se prononcer sur la dernière occurrence (**n**), puisque nous avons perdu le contexte.

du mensonge (**l**) et la métaphore apparentée de la vente (**m**)<sup>2034</sup>. Pour ce maillage thématique, nous voyons que Dinarque imite Démosthène plus fidèlement que ne l'avait fait Eschine, parce qu'il mêle plusieurs motifs à deux reprises (**l** et **m**).

Surtout, Dinarque se distingue d'Eschine par son vocabulaire. Il emploie en effet des termes qui reprennent l'audace de ceux du dernier Démosthène : *μισθαρνέω-ω* (**j**), utilisé aussi par Eschine (**c** et **g**), au contraire de *μισθόω-ω* (**l**) ; *μισθωτός*, privilégié par Dinarque (**k** deux fois, **m** et **n**), et qui ne se trouve ailleurs que chez Démosthène, dans la *Troisième Philippique* (**31**) et surtout le *Sur la couronne* (**37** et **41**)<sup>2035</sup>.

Ainsi, aussi bien par le schème métaphorique que par le vocabulaire employé, il est manifeste que Dinarque imite ses prédécesseurs, Démosthène et Eschine<sup>2036</sup>, et qu'il montre plus d'audace que ce dernier dans la réutilisation de la métaphore du mercenaire telle que Démosthène l'a élaborée.

Par conséquent, parce qu'elle a retenu leur attention par sa vigueur, son omniprésence et son efficacité, avec plus ou moins d'habileté, les deux adversaires reprennent à dessein l'image de Démosthène, avec termes et maillages, pour la retourner contre lui. Pour Eschine en particulier, qui parle avant « la bête », l'intention est double<sup>2037</sup> : il s'agit autant d'attaquer Démosthène avec ses propres armes que de désamorcer le redoutable dispositif métaphorique dont il sait qu'il est tout prêt à déferler sur lui, parce qu'il a eu vent du contenu du discours de son adversaire, et surtout parce qu'il s'attend à ce qu'il utilise contre lui l'un de ses thèmes métaphoriques de propagande préférés.

Qu'en est-il maintenant des deux derniers orateurs chez qui nous avons pu relever l'utilisation de la métaphore du mercenaire : Apollodore et Hypéride, qui sont pour leur part des alliés politiques de Démosthène ? Peut-on ou non démontrer chez eux également un rapport d'imitation avec la métaphore de Démosthène ?

Deux occurrences proviennent tout d'abord du *Contre Nééra* d'Apollodore (**o** et **p**).

---

<sup>2034</sup> Ces motifs interviennent à chaque fois dans le même paragraphe que la métaphore et dans un contexte plus large : *Dém.*, 48, pour le mensonge, et *Contre Philoclès*, 9 et 10, pour la vente.

<sup>2035</sup> Cf. Wankel, 1976a, p. 290, *ad* Démosthène, *Cour.*, 38, οὗτος ὁ μισθωτός.

<sup>2036</sup> Sur le *Contre Démosthène* de Dinarque comme imitation de Démosthène et d'Eschine, cf. Nouhaud et Dors-Méary, 1990, p. XIII-XV, avec notamment les n. 24, p. XIII, pour les passages d'Eschine, et 25, p. XIV, pour ceux de Démosthène. Il est intéressant de remarquer que les passages dans lesquels s'insèrent les deux premières occurrences de la métaphore du mercenaire, Dinarque, *Dém.*, 15 (**j**) et 28 (**k**), c'est-à-dire celles qui concernent Démosthène, reprennent des éléments qui sont précisément des imitations d'Eschine, *Ctés.*, 171-2, et *Amb.*, 13-9, mais que ces deux textes sources ne contiennent pas l'image. Cf. encore Wankel, 1976a, p. 290, *ad* Démosthène, *Cour.*, 38, οὗτος ὁ μισθωτός, qui note que l'utilisation du terme *μισθωτός* chez Dinarque est une imitation de Démosthène, puisqu'on ne le trouve pas chez les autres orateurs.

<sup>2037</sup> Etant donné que nous n'avons pas conservé les discours de Démosthène dans l'affaire d'Harpale, nous ne pouvons intégrer les occurrences de Dinarque à ce commentaire.

ο. (...) καὶ καταφανῆς γενόμενος μεμισθωμένος ὑπὸ Κηφισοφώντος καὶ Ἀπολλοφάνους ὥστ' ἐξελάσαι Ἀπολλόδωρον [ἢ ἀτιμῶσαι] ἀργύριον εἰληφώς...<sup>2038</sup>

ρ. Οὐδὲ γὰρ ἀπὸ τῆς πολιτείας προσήει Στεφάνῳ τουτῶι ἄξιον λόγου· οὐ γὰρ πῶ ἦν ῥήτωρ, ἀλλ' ἔτι συκοφάντης τῶν παραβοόντων παρὰ τὸ βῆμα καὶ γραφομένων μισθοῦ καὶ φαινόντων καὶ ἐπιγραφομένων ταῖς ἀλλοτριαῖς γνώμαις, ἕως ὑπέπεσε Καλλιστράτῳ τῷ Ἀφιδναίῳ.<sup>2039</sup>

Apollodore emploie l'une des expressions favorites de Démosthène, à savoir le verbe μισθώ-ω, au passif (ο), dont c'est la première occurrence pour la métaphore du mercenaire chez les orateurs en dehors de Démosthène<sup>2040</sup>. De plus, Apollodore utilise le moyen μισθοῦ γράφεσθαι (ρ), qui rappelle le μισθοῦ γράφειν que Démosthène se plaisait à employer dans les premiers plaidoyers politiques<sup>2041</sup>. Les deux formules ont un sens différent (porter une accusation et non plus proposer un décret), mais Apollodore mentionne juste après l'attitude que vise Démosthène avec sa propre expression, et le terme μισθοῦ porte aussi sur le verbe que choisit alors Apollodore : καὶ ἐπιγραφομένων <μισθοῦ> ταῖς ἀλλοτριαῖς γνώμαις. L'écho avec l'expression de Démosthène s'en trouve donc renforcé, derrière les divers déplacements qu'elle subit. Or, justement, celui-ci l'emploie pour la dernière fois dans le *Sur l'ambassade*, en 343, c'est-à-dire quelques années avant ou la même année que le *Contre Nééra*<sup>2042</sup>. À l'inverse, l'expression μισθοῦ γράφειν de Démosthène n'est employée ensuite par Eschine que dans le *Contre Ctésiphon*, en 330. Peut-être Apollodore<sup>2043</sup>, devenu l'allié de Démosthène<sup>2044</sup>, s'inspire-t-il donc de son dispositif métaphorique de jeunesse, en en reprenant les mots et les thèmes : le mercenaire désigne un homme politique de seconde zone,

<sup>2038</sup> « la preuve fut faite qu'il avait été acheté par Képhisophon et Apolophonès pour faire exiler Apollodore ; », [Démosthène], *Contre Nééra* (LIX), 10 (trad. L. Gernet).

<sup>2039</sup> « Ce que la politique rapportait à Stéphanos ne valait pas la peine qu'on en parle : il n'était pas encore un orateur, c'était un simple sycophante, un de ceux qui donnent de la voix près de la tribune, qui se louent comme accusateurs et dénonciateurs, ou comme prête-noms pour les décrets. Jusqu'au jour où il se fit l'homme de Callistratos d'Aphidna : », *ibid.*, 43 (*id.*).

<sup>2040</sup> Le verbe n'est employé ailleurs que par Dinarque, *Dém.*, 52 (I), en 323, vingt ans après le *Contre Nééra*. Pour la date de ce dernier, cf. *infra*, n. 2042.

<sup>2041</sup> Cf. ci-dessus, p. 422-423.

<sup>2042</sup> Ce plaidoyer a été prononcé entre 343 et 340 ; cf. Blass, 1893, p. 536 ; Gernet, 1959, p. 69 (« Il doit être antérieur de peu à 340 ») ; Carey, 1992, p. 3 ; Bers, 2003, p. 14 et 152.

<sup>2043</sup> Et son parent Théomnestos, qui prononce un discours introductif ([Démosthène], *Contre Nééra* (LIX), 1-15) dans lequel se situe la première occurrence que nous avons relevée. Théomnestos, en effet, n'est qu'un instrument dirigé par Apollodore pour introduire sa propre accusation : nul doute que celui-ci ne lui ait soufflé les mots de son introduction ; cf. *ibid.*, 14-5, où les propos tenus peuvent aller dans ce sens.

<sup>2044</sup> Démosthène a peut-être même témoigné en faveur d'Apollodore durant le procès : cf. *ibid.*, 123, et Trevett, 1992, p. 149.

un homme de main, payé par d'autres pour agir à leur place<sup>2045</sup>. Ici, Apollodore accuse Stéphanos de se mettre au service de divers personnages, avant de devenir l'âme damnée de Callistratos d'Aphidna.

Pour se faire plus insultant, l'auteur dénie même ensuite à son adversaire la qualité d'orateur durant la première partie de sa carrière, avant Callistratos d'Aphidna, en le réduisant au seul rôle de sycophante. Or, comme nous l'avons vu, Démosthène lui-même lie le thème de la sycophantie à son image du mercenaire dans les harangues de 341, c'est-à-dire à l'époque du *Contre Nééra*. Par conséquent, il s'agit peut-être là d'un écho supplémentaire à la métaphore du mercenaire telle que la développe Démosthène, cette fois dans sa version la plus récente. Sur le plan rhétorique enfin, les deux occurrences du *Contre Nééra* reprennent par ailleurs à une échelle beaucoup plus limitée le procédé du leitmotiv mis au point par Démosthène depuis le *Contre Timocrate*<sup>2046</sup>, puisqu'elles s'attaquent à la même personne, en sollicitant le même schème métaphorique.

Par conséquent, les deux images d'Apollodore se distinguent par la proximité qu'elles entretiennent avec celles de Démosthène ; et c'est la première fois que nous pouvons noter une convergence de ce type chez un autre orateur, à la fois sur le plan du vocabulaire, des thèmes et de la rhétorique.

q. (...) οὐ μόνον (ο)ὔτοι, ἀλλὰ καὶ οἱ ἄλλοι Ἀθηναῖοι ἴσασι, καὶ τὰ παιδιά τὰ ἐκ τῶν διδασκαλείων, καὶ τῶν ῥητόρων τοὺς παρ' ἐκείνων μισθαροῦντας...<sup>2047</sup>

Reste à traiter le cas Hypéride (q).

Il emploie le verbe μισθαρόνέω-ῶ, qui s'impose donc comme le terme expressif utilisé par Démosthène le plus couramment repris par ses collègues (c, g et j), puisque seul Apollodore n'en use pas parmi les quatre orateurs que nous examinons dans cette section. La chronologie, surtout, est importante. L'occurrence est tirée du discours *Pour Euxénippe*, prononcé en « 330 ou peu après »<sup>2048</sup> ; il est donc contemporain du procès sur la couronne, ou du moins postérieur de peu, et antérieur au *Contre Démosthène* et au *Contre Philoclès* de

---

<sup>2045</sup> Cf. Carey, 1992, p. 2 : « Like Apollodoros <Stephanos> belongs to the host of lesser politicians who attached themselves to the major political figures ».

<sup>2046</sup> Cf. *supra*, p. 425-6.

<sup>2047</sup> « Ce n'est même pas uniquement Athènes : toute l'Attique sait, y compris les petits enfants des écoles, quels sont, parmi les orateurs, ceux qui se mettent aux gages des Macédoniens... », Hypéride, *Pour Euxénippe*, 22 (trad. G. Colin).

<sup>2048</sup> Colin, 1946, p. 142 ; cf. encore, *ibid.*, p. 164. Cette préférence pour le haut de la fourchette 330-324, qui s'impose pour ce discours, est l'opinion la plus répandue : elle est partagée notamment par Burke, 1977, p. 339, et par Whitehead, 2000, p. 15.

Dinarque, qui datent de 323. Le *Pour Euxénippe* précède donc la brouille entre Démosthène et Hypéride intervenue au moment de l'affaire d'Harpale, en 324-3.

Par conséquent, nous avons affaire à une métaphore du mercenaire employée par un ami politique de Démosthène, dans les mêmes termes que lui, pour désigner les mêmes personnes : quoique Hypéride ne cite aucun nom, il a donc sans doute également en tête Eschine, parmi d'autres. Dans tous les cas, il s'en prend au groupe indéterminé des traîtres que fustige aussi souvent Démosthène en termes généraux, notamment avec le verbe *μισθαρνείν* dans le *Sur l'ambassade* (27), la *Quatrième Philippique* (32 et 33) et le *Sur la couronne* (39, 45 et 48). Plus précisément, certaines de ces occurrences présentent une expression qui est mot pour mot celle d'Hypéride : *τοῖς παρ' ἐκείνου μισθαρνείν βουλομένοις* (27), *τοῖς παρ' ἐκείνου μισθαρνοῦσι* (32 et 45), en face de *τοὺς παρ' ἐκείνων μισθαρνοῦντας* (q) ; il convient de rajouter un autre passage à la liste de Démosthène, tiré de la *Troisième Philippique*, où l'orateur substitue à *μισθαρνείν* son synonyme *μισθοφορεῖν*, et au pronom démonstratif le réfléchi : *τῶν παρ' ἑαυτοῦ μισθοφορούντων* (30). En dehors de cette dernière variante, seul diffère le nombre du pronom, qui renvoie à Philippe chez Démosthène, et aux Macédoniens en général chez Hypéride, c'est-à-dire que nous avons affaire à une variation minimale qui n'affecte pas le sens de la métaphore. Hypéride reprend donc non seulement le schème métaphorique de Démosthène, mais encore les mêmes mots, le sens qu'il lui prête et l'usage qu'il en fait : il accuse les orateurs qui agissent en mercenaires de la Macédoine. Il utilise enfin une expression toute faite de Démosthène, que celui-ci emploie aussi bien à l'Assemblée qu'au tribunal, dans des procès politiques retentissants.

De surcroît, le rapprochement peut être poussé encore un peu. Dans la troisième occurrence de la métaphore du mercenaire offerte par la *Quatrième Philippique* (34), Démosthène utilise en effet une formule qui fait écho à celle d'Hypéride<sup>2049</sup>. Répétons les deux passages pour faciliter la comparaison, en complétant la citation d'Hypéride :

ἵστε γὰρ εὐθὺς ἰδόντες ἀκριβῶς τίς μισθοῦ λέγει καὶ τίς ὑπὲρ Φιλίππου πολιτεύεται καὶ τίς ὡς ἀληθῶς ὑπὲρ τῶν βελτίστων...<sup>2050</sup>

Εἰ γὰρ ταῦτα ἦν ἀληθῆ ἃ κατηγορεῖς, οὐκ ἂν σὺ μόνος ἦδεις, ἀλλὰ καὶ οἱ ἄλλοι πάντες οἱ ἐν τῇ πόλει, ὥσπερ καὶ περὶ τῶν ἄλλων ὅσοι τι ὑπὲρ ἐκείνων ἢ λέγουσιν ἢ

<sup>2049</sup> Le rapprochement est signalé par Heslop, 1868, p. 115-6, et Hajdú, 2002, p. 445-6, *ad loc.*

<sup>2050</sup> « vous savez trop bien, à première vue, qui parle à prix d'argent, qui fait les affaires de Philippe et qui, au contraire, veut sincèrement votre bien... », Démosthène, *IV Phil.*, 75 (trad. M. Croiset).

πράττουσιν, οὐ μόνον (ο)ὔτοι, ἀλλὰ καὶ οἱ ἄλλοι Ἀθηναῖοι ἴσασι, καὶ τὰ παῖδια τὰ ἐκ τῶν διδασκαλείων, καὶ τῶν ῥητόρων τοὺς παρ' ἐκείνων μισθαροῦντας...<sup>2051</sup>

Les mots, la syntaxe et la fonction – une simple parenthèse chez Démosthène, mais en lien avec le sujet général du discours, à savoir la guerre contre la Macédoine ; un argument hors sujet chez Hypéride<sup>2052</sup> – de ces développements sont différents, mais la même structure, la même inspiration d'ensemble demeure perceptible, avec le verbe οἶδα (ἴστε / ἦδεις et ἴσασι) lancé en tête de syntagme qui a pour sujet les Athéniens, et l'image du mercenaire ; or, si cette dernière sollicite cette fois des expressions différentes (μισθοῦ λέγει / τῶν ῥητόρων τοὺς παρ' ἐκείνων μισθαροῦντας), il n'en demeure pas moins que le sème de la parole reste présent chez Hypéride (τῶν ῥητόρων), qui vient par ailleurs d'employer le verbe λέγω lui-même. Bien plus, celui-ci apparaît dans une expression qui rappelle le ὑπὲρ Φιλίππου πολιτεύεται de Démosthène, à la fois par l'usage de la structure ὑπὲρ suivie du génitif pour évoquer l'ennemi Macédonien, et par l'écho que nous pouvons déceler entre ὑπὲρ ἐνείνων (...) πράττουσιν chez Hypéride et ὑπὲρ Φιλίππου πολιτεύεται chez Démosthène ; les deux passages en question offrent un parallélisme strict, avec deux éléments qui apparaissent dans le même ordre, d'abord la parole, puis l'action ou la politique des traîtres, Démosthène ajoutant un troisième élément avec l'évocation de la bonne politique : ὅσοι τι ὑπὲρ ἐκείνων ἢ λέγουσιν ἢ πράττουσιν (Hypéride) / τίς μισθοῦ λέγει καὶ τίς ὑπὲρ Φιλίππου πολιτεύεται καὶ τίς ὡς ἀληθῶς ὑπὲρ τῶν βελτίστων (Démosthène). Dans les deux passages, enfin, il est question d'accusations calomnieuses<sup>2053</sup>.

Ce rapprochement montre par conséquent que la référence à la catégorie des orateurs mercenaires en général renvoie de fait à une liste canonique bien connue des auditeurs, que Démosthène et ses amis ont dressée au long de leurs discours prononcés à l'occasion des nombreux procès politiques qui scandent l'époque de la lutte contre Philippe, avant et après

---

<sup>2051</sup> « Ce n'est même pas uniquement Athènes : toute l'Attique sait, y compris les petits enfants des écoles, quels sont, parmi les orateurs, ceux qui se mettent aux gages des Macédoniens... », Hypéride, *Pour Euxénippe*, 22 (trad. G. Colin). Hypéride embraye ensuite sur les gens qui ne sont pas orateurs et qui ont des relations avec les Macédoniens.

<sup>2052</sup> La métaphore du mercenaire intervient dans un passage au sujet d'Olympias, la mère d'Alexandre. Ce passage constitue une réponse à une accusation de Polyeucte, l'adversaire, présentée comme hors sujet : Τοῦτο γὰρ ὑπολαμβάνεις, ἐφόδιον ἑαυτῷ εἰς τὸν ἀγῶνα τὸ ἐκείνης ὄνομα παραφέρων, καὶ κολακείαν ψευδῆ κατηγορῶν Εὐξενίππου, μῖσος καὶ ὀργὴν αὐτῷ συλλέξειν παρὰ τῶν δικαστῶν. (« Je vois ton secret calcul : en introduisant dans le débat en dehors du sujet, comme une arme à ton profit, le nom d'Olympias, et en lançant contre Euxénippe une accusation mensongère de flatterie, tu penses lui faire recueillir auprès des juges une moisson de haine et de colère. »), Hypéride, *Pour Euxénippe*, 19 (trad. G. Colin). La réfutation de cette « accusation mensongère » occupe les § 19 à 26.

<sup>2053</sup> (...) ἀλλ' ἴν' αἰτιασάμενοι τούτους... (« (...) oui, mais il vous plaît d'accuser ces derniers... »), Démosthène, *IV Phil.*, 75 (trad. M. Croiset ; cette citation suit immédiatement le passage contenant la métaphore). Pour Hypéride, on notera le verbe κατηγορεῖς.



Chéronée : Eschine, Philocrate, Démade<sup>2054</sup>, les seconds couteaux comme Diondas et Aristogiton, *etc.*<sup>2055</sup> Cette liste toute faite s'avère en tous points comparable, de ce point de vue, à celle des traîtres qui agissent pour Philippe dans les autres cités, comme le montre son utilisation à la fois par Démosthène et par Hypéride<sup>2056</sup>. Cette liste a sans nul doute été

<sup>2054</sup> Démade est mis en cause par Hypéride, *Contre Diondas*, p. 7 ZPE, l. 10-6. Dans ce passage, Démade est de plus présenté comme le chef d'un groupe d'orateurs pro-macédoniens dont fait partie Diondas : cela confirme la vision traditionnelle du premier, contrairement aux efforts de Brun, 2000, pour en contester les fondements ; cf. Demont, 2011, p. 42 : le *Contre Diondas* « réfute absolument la thèse selon laquelle l'orientation promacédonienne de Démade est une création de l'historiographie. »

<sup>2055</sup> Cf. Hypéride, *Contre Diondas*, p. 3 ZPE, l. 10-23, où l'orateur prétend que Diondas a intenté cinquante procès contre les adversaires de la Macédoine, notamment contre lui-même, contre Lycurgue et contre Démosthène ; cf. Démosthène, *Cour.*, 222 et 249. Dans ce passage, Diondas occupe exactement le même rôle qui est dévolu à Aristogiton en *I Aristog.*, 37, à savoir l'instrument d'hommes politiques importants favorables à la Macédoine qui ne veulent pas agir eux-mêmes et commanditent donc des « mercenaires », c'est-à-dire des sycophantes comme Diondas et Aristogiton : (...) καὶ ταῦ(τα) / ἐτέροις ὑπηρετῶν, ὡς αὐτοὶ μὲν οὐ τολμῶσιν γράφεισθαι, ἵνα μή [τι] ἂν χει[ρ]ωθῶσιν, τῆι δὲ σῆι προπετεία / καταχρῶνται. καὶ ὑπὲρ τοῦτω(ν), ὃ ἄνδρες δικασταί, φανερώς ὤιετο δεῖν τοὺς μισθοὺς κομίζεσθαι. (« (...) et cela pour des commendants, des gens qui n'osent pas en introduire eux-mêmes [*i.e.* des accusations], pour ne pas être mis en échec, et qui recourent à ton impudence. Et de plus, juges, il pensait visiblement qu'il devait en tirer son salaire. »), Hypéride, *Contre Diondas*, p. 8, l. 6-10 ZPE (trad. Demont, 2011, p. 38). Diondas se trouve en effet traité de sycophante à deux reprises (Hypéride, *Contre Diondas*, p. 8 ZPE, l. 1 et 24), comme Aristogiton l'est par Démosthène, *I Aristog.*, 37 ; dans les deux cas, les orateurs insistent sur le grand nombre de procès. En dernière analyse, le sycophante Diondas travaille pour Philippe : (...) ἀπολιπῶν ἂν τοὺς κατ' ἐμοῦ ἀγῶνας, οὓς φησιν / ὑπὲρ ὑμῶν [γ]εγράφθαι, ὄχρητο ἂν πρὸς Φίλιππον / πάλιν παρ' ἐκείνου καρπούμενο(ς) ὡν ἐνθάδε ὑπὲρ / αὐτοῦ ἠγωνίζετο. (« (...) il aurait abandonné les procès intentés contre moi, qu'il prétend avoir introduits en votre faveur, et il serait reparti chez Philippe, pour recueillir auprès de lui le profit des procès qu'il intentait ici en sa faveur. »), Hypéride, *Contre Diondas*, p. 8 ZPE, l. 18-21 (trad. Demont, 2011, p. 38). Hypéride n'emploie pas la métaphore du mercenaire contre Diondas, mais il utilise ses synonymes : la métaphore des camarades de combat (Hypéride, *Contre Diondas*, p. 1 ZPE, l. 28-9 (συνηγωνίζετο), et p. 7 ZPE, l. 5-6 (τοῖς μὲν / ἔξω Φιλίππῳ συναγωνιζομένοις) ; le verbe revient une dernière fois au sens propre, p. 8 ZPE, l. 31-2 (τοὺς δούλους τοὺς συναγωνιζομένους τῶι / δήμῳ)) et celle de l'esclave (*ibid.*, p. 7 ZPE, l. 15-6 (ὄπω[ς] ἂν δουλείαν ὑπάγειν ὑπὸ Δημάδου ἔχητε : « afin de vous soumettre à l'esclavage de Démade », trad. Demont, 2011, p. 37) ; cette métaphore apparaît à proximité immédiate de celle des camarades de combat contenue dans la même page ; nous retrouvons en outre l'opposition entre l'esclavage représenté par la domination de Philippe et la liberté de « notre régime politique » (τῆς πολιτείας, Hypéride, *Contre Diondas*, p. 6 ZPE, l. 27 (trad. Demont, 2011, p. 36)) : Hypéride vient de comparer la défaite de Chéronée à celle des Thermopyles, « un combat pour la liberté de la Grèce » ([... ἐν τῇ δὲ] περὶ τῆς ἐλευθερίας τῶν Ἑλλήνων ἀγωνιζόμενοι, Hypéride, *Contre Diondas*, p. 6 ZPE, l. 17-8 (trad. Demont, 2011, p. 36) ; cf. Hypéride, *Contre Diondas*, p. 6 ZPE, l. 1-18, pour la comparaison, autour du thème de la défaite glorieuse) ou du moins le thème du serviteur (*ibid.*, p. 8 ZPE, l. 7 : ἐτέροις ὑπηρετῶν, à propos de Diondas dans les nombreux procès politiques (γράφας, *ibid.*, l. 6) qu'il a intentés) ; or nous avons vu le lien étroit chez Démosthène entre ces éléments (cf. *supra*, respectivement, p. 458-459, et p. 428-429). Cette comparaison avec le *Contre Diondas* apporte donc une nouvelle preuve du fait que le passage de Démosthène, *I Aristog.*, 37, remet en branle des thèmes topiques utilisés par le camp anti-macédonien dans les procès politiques qui ont suivi la défaite de Chéronée : sur cette question et sur la métaphore du mercenaire présente en *I Aristog.*, 37 (49), cf. ci-dessous, p. 491-493.

<sup>2056</sup> Cf. Démosthène, *Cour.*, 71, 81 et 295-6 ; Hypéride, *Contre Diondas*, p. 6-7 ZPE, avec le commentaire de Demont, 2011, p. 40, n. 77, qui prolonge une remarque de Yunis, 2001, p. 273, *ad* Démosthène, *Cour.*, 295, Θεταλοὺς Δάοχος, Κινέας, Θρασύδαος... Εὐβοέας Ἰππαρχος, Κλείταρχος, Σωσίστρατος : « le nouveau texte montre qu'il s'agit de listes effectivement bien connues et souvent utilisées ». Demont, 2011, p. 39-40, range donc cette liste des traîtres parmi la liste des topiques communes aux orateurs du « camp antimacédonien » (*ibid.*, p. 39). Cf. encore Todd, 2009, p. 173, avec la n. 46 (« (...) such notoriety [*sc.* of the traitors] may have been the product of repetition by Demosthenes and his political allies »). Sur la critique effectuée par Polybe, *Histoires*, XVIII, XIV, 10-14, de la pertinence de cette liste, cf. Cargill, 1985, p. 83-4, et Eckstein, 1987. Sur la liste des traîtres de Démosthène, *Cour.*, 295, en tant qu'elle soutient la crédibilité des accusations de corruption lancées par Démosthène, cf. Cargill, 1985, p. 83-4 : « Demosthenes specifically describes these people as “notorious” [D. 18. 297]. A sane politician would not defend his own career in court by naming 27 specific

popularisée par ces derniers avec l'aide de leurs amis, de telle sorte qu'elle faisait jouer la même « magie » de représentations imaginaires que les grands noms de traîtres de l'histoire ou de la mythologie, notamment la corruption et la tromperie<sup>2057</sup> : il s'agissait de créer des automatismes dans l'esprit des auditeurs, et tout l'enjeu était d'associer les adversaires politiques à ces noms, pour convaincre les juges de les rajouter à la liste<sup>2058</sup> ! Nous pouvons en effet relever une grande différence d'ordre formel : alors que la liste des traîtres étrangers comporte toujours abondance de noms, la référence collective aux orateurs mercenaires demeure bien souvent anonyme, avec un nom qui émerge ponctuellement, dans telle ou telle affaire, pour les besoins de la cause. Cela s'explique par le statut différent de ces personnages : ils n'appartiennent pas à d'autres cités, mais sont Athéniens, si bien qu'ils sont encore plus connus ; tout le monde les voit agir. Plus radicalement, les deux catégories se rejoignent, puisque les orateurs mercenaires sont les traîtres d'Athènes<sup>2059</sup>.

Au-delà de l'écho des différentes formules, qui semblent s'entrecroiser, nous avons donc affaire ici autour de la métaphore du mercenaire à un véritable élément de langage, pour employer le vocabulaire des communicants modernes, à un slogan, un thème politique commun qui signe l'appartenance à un même groupe et illustre une collaboration active entre Démosthène et Hypéride<sup>2060</sup>. Celle-ci se traduit par le fait que le second reprend au premier

---

names unless he could be confident that his characterization of the persons so named would correspond to the interpretation of most of the jurors. These men must have been widely known, and widely disliked, as Greek leaders who had 'sold out' to Philip.», *ibid.*, p. 83. Sur cette question de la véracité des accusations de corruption de Démosthène, cf. *supra*, p. 435, n. 1833.

<sup>2057</sup> Cf. Queyrel Bottineau, 2012 ; *ibid.*, p. 101, pour la citation.

<sup>2058</sup> Cf. Lycurgue, *Contre Léocrate*, 118, qui fait lire une liste des traîtres gravée sur une stèle affichée sur l'Acropole, pour y associer Léocrate, après avoir développé l'exemple d'Hipparque, fils de Charmos (*ibid.*, 117) ; cf. Queyrel Bottineau, 2012, p. 102 ; cf. encore Queyrel Bottineau, 2010, p. 184-6 et 279-80, pour la publicité dont jouissent les noms des traîtres.

<sup>2059</sup> Démosthène ne cesse de préciser qu'Eschine entretient des relations d'amitié avec les traîtres étrangers, appliquant l'adage : « les amis (les traîtres étrangers) de mes amis (Philippe) sont mes amis » ; cf. *Cour.*, 82 et surtout 296. D'une manière analogue, Hypéride met en parallèle les traîtres étrangers, désignés par une métaphore des camarades de combat, et les orateurs qui parlent à Athènes en faveur de Philippe : εἴτ' οἷε αὐτοὺς τοῖς μὲν / ἔξω Φιλίπποι συναγωνιζομένοις πολεμεῖν, [τοὺς] / δὲ ἐνθάδε ὑπὲρ ἐκείνου λέγοντ(ας) εὖνους τῇ πόλει / ὑπολαμβάνειν εἶναι ; (« Alors tu crois qu'ils peuvent être les ennemis de ceux de l'étranger qui ont combattu aux côtés de Philippe et penser en même temps que ceux qui parlent ici en sa valeur [*sic*] sont patriotes ? »), Hypéride, *Contre Diondas*, p. 7 *ZPE*, 1. 5-8 (trad. Demont, 2011, p. 37). Pour reprendre la métaphore, il est évident que tous sont des camarades de combat de Philippe ; or cette image est voisine de celle du mercenaire : cf. *supra*, p. 458-459. La référence à Démade suit immédiatement.

<sup>2060</sup> Cf. annexes 1 et 2. Notre analyse rejoint les positions de Demont, 2011, p. 39-40, qui parle des « stratégies de la communication politique dans l'Athènes d'après Chéronée », « d'une campagne politique orchestrée dans la durée », en suggérant donc « qu'il faut aller plus loin que la collaboration entre les deux individus Hypéride et Démosthène ». Sur cette collaboration manifestée par les parentés de lexique ou de thèmes entre le *Contre Diondas* et le *Sur la couronne*, cf. Todd, 2009, article tout entier consacré à une étude des parallèles entre les deux discours, et plus particulièrement, p. 166, 170 et 174 (qui parle alors pour finir de « shared material ») ; Herrman, 2009, p. 178-9, qui conclut que « These 'borrowings', as Porphyry termed them, between the *Against Diondas* and *On the Crown*, are conspicuous evidence of a collaborative link between Hyperides and Demosthenes, both in details of presentation and in broad argumentative strategy. ». Plus généralement,

une métaphore et sa signification politique. Enfin, le caractère de slogan de cette dernière se trouve renforcé par sa généralité : aussi bien la métaphore d’Hypéride que celles de Démosthène avec lesquelles nous l’avons mise en relation s’énoncent sur le même pluriel indéterminé, en visant toute une catégorie – le parti adverse.

ρ. (...) ἢ βδελυρεύεται τις οὐ φάσκων τούτων τῶν μισθοφορῶντων παρὰ τοῦ Μακεδόνοσ, τῶν καθ’ ὑμῶν πεπλουτηγῶτων;<sup>2061</sup>

La dernière occurrence (ρ), empruntée à l’opuscule *Sur la traité avec Alexandre*, va dans le même sens ; elle rappelle en effet l’expression de la *Troisième Philippique* : τῶν παρ’ ἑαυτοῦ μισθοφορῶντων (30), et s’insère donc parfaitement dans le groupe que nous venons d’analyser. L’auteur de ce texte est inconnu : les Anciens l’attribuaient soit à Hypéride soit à Hégésippe, en s’appuyant sur le vocabulaire<sup>2062</sup>. La métaphore pourrait étayer ce point de vue. Mais « ces conjectures n’ont rien de bien solide », et la seule certitude est que « la harangue a été sans contredit prononcée par un contemporain de Démosthène » violemment hostile à la Macédoine<sup>2063</sup>. C’est tout ce qui compte pour notre propos : dans tous les cas, nous avons affaire à un orateur du même camp que Démosthène et Hypéride qui, comme ce dernier, réemploie le slogan métaphorique commun élaboré par Démosthène. La date du *Sur*

---

Cawkwell, 1963a, p. 204, notait déjà que le recours au thème de la corruption pour expliquer les succès de Philippe à partir de la paix de Philocrate, en 346, « était courant parmi les soutiens de Démosthène » (« (...) current among the supporters of Demosthenes »), en s’appuyant sur Hégésippe, *Sur l’Halonnèse* ([Démosthène], VII), 23, et Hypéride, *Pour Euxénippe* (III), 29-30.

<sup>2061</sup> « Ou bien laisserons-nous démentir impudemment ces faits par un de ces hommes, vendus au Macédonien et qui se sont enrichis en nous faisant du mal ? », *Sur le traité avec Alexandre* (XVII), 11 (trad. M. Croiset).

<sup>2062</sup> En faveur d’Hypéride, cf. Libanius, « Sommaire », in Croiset, 1925, p. 164, et scholie 1 Dilts (I, p. 195) ; en faveur d’Hégésippe, cf. scholie 2 Dilts (I, p. 195-9) ; cf. encore Denys d’Halicarnasse, *Démosthène*, LVII, 3 ; Weil, 1873, p. 462-5 ; Croiset, 1925, p. 162-3 ; MacDowell, 2009, p. 380-1. Blass, 1898, p. 148-151 revient sur la question de la comparaison stylistique.

<sup>2063</sup> Les deux citations sont tirées de Weil, 1873, p. 464. C’est aussi l’opinion exprimée par Carlier, 2006, p. 228 et 314 ; Croiset, 1925, p. 163 ; MacDowell, 2009, p. 380-1 ; Trevett, 2011, p. 18 et 287. Récemment, Herrman, 2009, p. 180-4, à partir de comparaisons lexicales et thématiques entre notre harangue et deux discours d’Hypéride, le *Contre Diondas* et l’*Oraison funèbre*, a démontré l’existence d’un « lien » entre les trois (Herrman, 2009, p. 182 et 183) ; plus généralement, ils se rejoignent dans une « rhétorique de la révolte » qui s’appuie sur une attention aux événements postérieurs à Chéronée, en se distinguant ainsi du *Sur la couronne* de Démosthène et du *Contre Léocrate* de Lycurgue (Herrman, 2009, p. 184-5). À partir de là, même s’il se garde de franchir complètement le pas en employant des formules prudentes, l’auteur penche toutefois sans ambiguïté pour une attribution à Hypéride de la harangue contestée de Démosthène, *Sur le traité avec Alexandre* (XVII) : cf. Herrman, 2009, p. 181 (« (...) it is difficult to prove Hyperidean authorship conclusively... On the other hand, Libanius [qui se prononce pour Hypéride, cf. n. précédente] knew more Attic oratory than we do today and had a firmer basis of judgement... »), 182 (« (...) the link in tone, if not authorship... »), 183 (« (...) the speaker of [Demosthenes] 17, who may have been Hyperides himself... ») et 184 (« (...) in the three speeches (...) the speaker, who may be Hyperides in all three cases... »). Si Hypéride n’est pas l’auteur de cette harangue, les étroites relations qu’elle entretient avec le *Contre Diondas* et l’*Oraison funèbre* apportent une nouvelle preuve de la collaboration active entre des orateurs qui se groupent autour de la lutte contre la Macédoine et élaborent des arguments politiques et des thèmes rhétoriques communs.

le traité avec Alexandre corrobore cette analyse, puisqu'on s'accorde à penser aujourd'hui que le discours a été prononcé en 331, donc peu avant le *Pour Euxénippe* d'Hypéride et le procès sur la couronne<sup>2064</sup>.

L'image est si bien rodée qu'elle reparait une dernière fois dans le *Contre Aristogiton I* (49). Aristogiton n'est ici que le mercenaire des mercenaires, l'homme de main des orateurs accusés d'œuvrer en faveur de Philippe : sans doute pour éviter un redoublement malheureux de la métaphore, Démosthène la lui réserve en parlant seulement par ailleurs « de ceux qui agissaient alors pour Philippe » ; mais l'association entre mercenaire et Philippe ne s'en opère pas moins par ricochet, d'une manière d'autant plus fluide que l'auditeur est familier des thèmes développés par Démosthène dans les discours traitant des affaires de Macédoine. Ce déplacement de la métaphore s'explique en outre par le sujet du plaidoyer, qui entend attaquer un sycophante opportuniste, et non un homme politique de premier plan qui a favorisé à dessein les entreprises de Philippe.

La métaphore apparaît en effet en manière de parenthèse, sans rapport avec le contexte immédiat ni avec le sujet du discours, au détour d'une phrase qui évoque les orateurs mercenaires de Philippe, plusieurs années après les faits, sans doute en 325 ou 324, avant les procès relatifs à l'affaire d'Harpale<sup>2065</sup>, comme pour appeler sur Aristogiton le déversement de la haine des patriotes, en l'incluant à cette fameuse catégorie indéterminée des mercenaires de Philippe. Ce rappel suggère que Démosthène avait fait de l'image l'un des éléments phares de sa campagne contre les hommes politiques qu'il jugeait favorables à la Macédoine. Plus précisément, la métaphore du mercenaire élaborée par l'orateur représentait un thème de

---

<sup>2064</sup> Cette date, déjà retenue par Schaefer III/1, 1858a, p. 191-2 ; Pickard-Cambridge, 1914, p. 426 ; Beloch, 1922, p. 647, n. 2 ; et Glotz, Roussel et Cohen, 1938, p. 206-7, se trouve confirmée par Cawkwell, 1961, suivi par MacDowell, 2009, p. 380-1 ; cf. encore Badian, 1967, p. 190-2 ; Herrman, 2009, p. 180, et Trevett, 2011, p. 288. La date de 336-5, que l'on pourrait appeler traditionnelle, parce qu'elle est proposée par le scholiaste, scholie 2 Dilts (I, p. 196), n'est privilégiée par Weil, 1873, p. 464-5, que sur la base de l'argument de la destruction de Thèbes, qui consiste à dire que l'orateur, faisant la revue des griefs contre la Macédoine, n'aurait pas manqué de signaler un tel événement s'il avait prononcé son discours dans les années suivantes. Cf. encore Blass, 1898, p. 146-7 ; Croiset, 1925, p. 162 ; Vince, 1930, p. 463 ; López Eire, 1980, p. 354. Cet argument est réfuté par Cawkwell, 1961, p. 75 : « an allusion to the fate of that city was hardly likely to incline Athenians to war, especially if the speaker's case was a bad one. » De toute manière, dans notre perspective, la date de 336-5 ne changerait pas grand-chose, puisqu'elle reste d'une part antérieure au *Pour Euxénippe* d'Hypéride et au procès sur la couronne, d'autre part postérieure au *Sur l'ambassade* et aux trois harangues de l'année 341. La date de 333 a aussi été proposée par Will, 1982. Enfin, une autre hypothèse a été formulée par Culasso Gastaldi, 1984, p. 159-83 : le discours aurait en fait été écrit cinquante ans plus tard, au début du III<sup>ème</sup> siècle, par Démocharès, le neveu de Démosthène, qui se serait appuyé sur des notes laissées par ce dernier, dans un contexte comparable de fort sentiment anti-macédonien, de lutte patriotique pour l'indépendance d'Athènes, et par conséquent de glorification – et de construction – de l'image de Démosthène ; le tout culmine en 280-279 avec le décret de Démocharès, qui célèbre la politique de son oncle et lui fait ériger une statue ; le discours serait donc susceptible d'une double lecture, en s'appliquant aux deux contextes. MacDowell, 2009, p. 381, juge cette hypothèse « moins probable », et Trevett, 2011, p. 288, la tient pour « improbable » : nous partageons cet avis.

<sup>2065</sup> Les deux discours *Contre Aristogiton* datent probablement de 325 ou de 324 ; cf. Weil, 1886, p. 288-9 ; Blass, 1893, p. 416-7 ; Mathieu, 1947, p. 132 ; MacDowell, 2009, p. 298.

propagande, une sorte de slogan politique bien connu parce que son auteur surtout, mais aussi ses amis ou ses rivaux politiques à sa suite, l'avaient abondamment utilisée. Son énonciation suffisait par conséquent à susciter l'ensemble du maillage thématique au centre duquel Démosthène l'avait si étroitement enlacée : prononcer la métaphore « tu es un mercenaire » renvoyait aussitôt, dans l'esprit des auditeurs, aux motifs de la trahison, du mensonge, de la calomnie, de l'ennemi intérieur<sup>2066</sup>. Ici, précisément, c'est le thème du sycophante qui se trouve mis en avant. Démosthène rappelle qu'Aristogiton, du temps de la lutte contre la Macédoine, n'était que l'instrument de ses adversaires politiques : Aristogiton harcelait Démosthène de procès afin de le neutraliser lui et sa politique<sup>2067</sup>.

Mis à part un léger glissement nécessaire à l'efficacité de son propos, Démosthène se contente donc de transférer contre Aristogiton l'armada oratoire attachée à l'image du mercenaire de Philippe – ce qu'Aristogiton était indirectement, en se faisant le mercenaire des (vrais ?) mercenaires !

Ces analyses trouvent une confirmation dans les similitudes que nous pouvons relever entre le *Contre Aristogiton I* et le *Contre Euxénippe* d'Hypéride quant au contexte d'emploi de la métaphore. Tout d'abord, même s'il y a quelques années d'écart, les deux discours interviennent dans un laps de temps assez rapproché (au maximum cinq ans et peut-être un peu moins)<sup>2068</sup>, et appartiennent de ce fait à une même période, celle où, une dizaine d'années après Chéronée, se clôt le bilan de la politique belliciste de Démosthène et d'Hypéride<sup>2069</sup>, sur fond de tensions violentes quant à l'attitude à adopter face à la nouvelle hégémonie macédonienne<sup>2070</sup>. Dans les deux cas, les affaires de Macédoine ne constituent pas le fond du discours, et seule la métaphore du mercenaire vient les rappeler : dans le *Pour Euxénippe*, le personnage éponyme se voit accusé d'avoir falsifié un songe du dieu Amphiaraos – qu'il avait reçu pour mission officielle d'aller consulter – destiné à trancher un litige cadastral entre tribus ; dans le *Contre Aristogiton*, le motif même du procès nous est inconnu, mais il s'agit

<sup>2066</sup> Cf. dans une perspective plus générale la remarque d'Hypéride, *Pour Euxénippe*, 19 (texte cité ci-dessus, p. 487, n. 2052) : Polyeucte, l'adversaire d'Euxénippe, tente de lier ce dernier à la reine Olympias précisément pour attirer contre lui la haine que les Athéniens éprouvent à l'égard des Macédoniens, et donc de leurs partisans.

<sup>2067</sup> Les sept accusations mentionnées dans le texte de l'occurrence tirée de Démosthène, *I Aristog.*, 37 (49), suffisent à révéler le sycophante : οὐδεπώποτε δ' οὐδὲν ἀληθὲς λέγων ἐφάνης, ἀλλ' αἰεὶ συνοφαντῶν ἠλέγχου. (« Mais jamais on n'a vu la moindre vérité dans tes paroles ; toujours tu as été convaincu d'agir en sycophante. »), *ibid.* (trad. G. Mathieu). On remarquera, à nouveau, la présence du thème du mensonge.

<sup>2068</sup> *Contre Aristogiton I* : 325 ou 324 ; *Contre Euxénippe* : probablement dans le haut de la fourchette 330-324 (cf. *supra*, p. 485, avec la n. 2048).

<sup>2069</sup> Dans les années qui suivent la défaite de Chéronée, en 338, Hypéride, Démosthène et d'autres de leurs amis politiques doivent faire face à une violente campagne d'attaques devant les tribunaux, orchestrée par leurs adversaires, qui agissent eux-mêmes (procès sur la couronne en 330, suite à une accusation intentée par Eschine en 336) ou, semble-t-il, plus souvent encore par l'intermédiaire de sycophantes comme Diondas (*Contre Diondas* d'Hypéride, sans doute en 334) et Aristogiton.

<sup>2070</sup> C'est ce dont témoigne la harangue du Pseudo-Démosthène, *Sur le traité avec Alexandre*, datant de 331.

simplement de se débarrasser d'un sycophante des plus actifs, qui n'hésite pas à faire feu de tout bois, le discours se réduisant à une longue litanie des méfaits de ce mauvais sujet. Or, à chaque fois, dans ces contextes étrangers à la question de la politique à l'égard de la Macédoine<sup>2071</sup>, la métaphore du mercenaire, c'est-à-dire la mention d'activités politiques au service des intérêts de la Macédoine, intervient, en manière de parenthèse, comme un élément à charge (Aristogiton) ou à décharge lorsqu'elle est niée (Euxénippe).

Deux remarques s'imposent. D'abord, la métaphore est employée dans un schéma figé, celui qui a été mis en place par Démosthène dans ses discours contre les partisans de la Macédoine durant les années de lutte ; ce caractère ressort d'autant mieux qu'elle est pour ainsi dire hors-sujet. Ensuite, cette métaphore est utilisée exactement de la même manière par deux orateurs qui partageaient pour l'essentiel la même ligne politique : une dizaine d'années après la fin de la guerre, elle apparaît comme une parenthèse isolée dans deux discours sans lien direct avec le fond de l'affaire, avec sa réclame accrocheuse – l'image du mercenaire – et tout son cortège de sous-entendus – le maillage thématique dans lequel Démosthène l'a enserrée. Cela indique donc que nous avons affaire à un slogan politique commun bien en place, ou plus précisément peut-être à un élément de langage qui témoigne d'une stratégie de communication mise en place plusieurs années auparavant.

Par conséquent, Démosthène importe dans l'art oratoire un type de métaphore employé une fois par Sophocle et beaucoup plus souvent par Platon, en l'appliquant à une réalité contemporaine. Comme souvent, il emprunte à chacun de ses possibles modèles pour élaborer une image personnelle : la métaphore apparaissait déjà dans un contexte politique chez Sophocle, et Platon l'employait surtout dans le domaine de la parole. Démosthène fait de cette image du mercenaire un leitmotiv de ses discours, en particulier dans le *Sur l'ambassade* et dans le *Sur la Couronne*. Cette insulte a sans doute frappé Eschine, son destinataire, qui a pu l'entendre dès 343 dans le *Sur l'ambassade*, voire auparavant<sup>2072</sup>, si bien qu'il emboîte le

---

<sup>2071</sup> Ce point est particulièrement clair dans le *Pour Euxénippe* : cf. *supra*, p. 487, n. 2052.

<sup>2072</sup> Eschine pouvait aussi lire les versions publiées des discours de Démosthène, notamment le *Contre Aristocrate*. Cf. Badian, 2000b, p. 24 et 25 ; Worthington, 2013, p. 114. Pour promouvoir ses idées, l'orateur faisait en effet circuler une version écrite, révisée, des discours qu'il avait prononcés, aussi bien en ce qui concerne les plaidoyers politiques que les harangues et les plaidoyers civils : cf. Blass, 1893, p. 49-50 ; Hudson-Williams, 1951 ; Canfora, 1974, p. 19-46 et 66-7 et 69-71 ; Carlier, 2006, p. 315-20 ; Worthington, 1991a et 1993 (révision des discours avant publication qui comporte un important travail de composition, autour de la technique de composition circulaire ; la version publiée est donc très différente de la version prononcée) ; Hansen, 1984b (Démosthène n'a publié que les harangues où il exposait ses vues politiques générales, et il a eu recours à la publication dans des proportions exceptionnelles : nous avons conservé toutes les harangues qu'il a publiées) ; Sealey, 1993, p. 229 ; Yunis, 1996, p. 241-7 (Démosthène se distingue parmi tous les orateurs en étant le premier à tirer parti des ressources offertes par la diffusion écrite à grande échelle de ses discours), et

pas à son adversaire durant la joute qui oppose les deux hommes autour du procès de Ctésiphon. Chaque camp se trouve alors en proie à un phénomène d'inflation comparable dans le recours aux mercenaires<sup>2073</sup> ! Dans le même temps, la métaphore est reprise dans

---

2001, p. 26-7 ; Tuplin, 1998, p. 291-319 ; Badian, 2000b, p. 24 et 25 ; Hubbard, 2008 (l'anticipation des arguments rhétoriques comme indice d'une révision avant publication pour tenir compte de ce que l'adversaire a dit lors du procès) ; cf. enfin, Milns, 2000, p. 207-9, qui offre une bonne synthèse. Cf. encore Worthington, 2013, p. 27 (les logographes les plus en vue faisaient circuler des versions publiées de leurs discours, dans un but publicitaire ; l'auteur ne le signale pas, mais il s'agissait aussi de fournir des modèles à leurs élèves) et 34 (Démosthène est exceptionnel en ce que ses harangues ne sont pas improvisées : il rédige des brouillons, ce qui peut expliquer que, à de rares exceptions près, il soit le seul orateur dont nous ayons conservé des harangues), puis *passim*, pour chaque discours ; sur le fait que l'habitude atypique de Démosthène de rédiger des brouillons de ses harangues explique que nous n'ayons conservé presque exclusivement que les siennes, cf. encore Canfora, 1986, p. 381-2, qui s'appuie sur Plutarque, *Vie de Démosthène*, 8-11. Sur la publication des discours judiciaires avant Démosthène, cf. Dover, 1968, p. 148 *sq.*, en particulier p. 150-6 et 159-67 ; Usher, 1976. Sur la diffusion de l'écrit à Athènes et le fait que la majorité de la population savait lire et écrire, cf. Harvey, 1966 (les illettrés se rencontrent surtout à la campagne et parmi les femmes) ; Knox, 1985 ; Johne, 1991 ; Pébarthe, 2006, en particulier p. 33-110, qui conclut à « une alphabétisation significative » (*ibid.*, p. 67) de la population, en quantité aussi bien qu'en qualité ; Missiou, 2011, pour qui les réformes de Clisthène sont à l'origine d'une « alphabétisation fonctionnelle développée » (« extensive functional literacy », p. 149). Sur le commerce florissant des libraires à Athènes, en particulier pour ce qui concerne les discours judiciaires, cf. Harvey, 1966, p. 634-5 ; Dover, 1968, p. 25-6 ; Canfora, 1974, p. 67, et surtout, 1986, p. 329-31 ; Carey, 2005, p. 93, pour qui ce marché ne concerne que l'élite ; Pébarthe, 2006, p. 71-6. *Contra*, cf. Trevett, 1996, qui rejette toute idée de publication des harangues du vivant de Démosthène ; cf. encore Trevett, 2011, p. 18-22, et plus particulièrement p. 21-2, sur la question de la publication, avec la réaffirmation de la position de l'auteur, p. 22 (les harangues conservées sont des brouillons des discours qui ont été prononcés, qui n'ont été publiés pour l'essentiel qu'après la mort de l'orateur) ; MacDowell, 2009, *passim*, partage cette position pour l'ensemble des discours, en dehors de quelques cas bien précis comme le *Sur la couronne*. Signalons pour mémoire que l'extrême inverse consiste à penser que les harangues n'ont jamais été prononcées et qu'il s'agit de « pamphlets politiques » destinés uniquement à la lecture publique en petit comité ou à une diffusion écrite, comme les discours d'Isocrate : cette thèse, formulée pour la première fois par Schwartz, 1893, est reprise par une grande partie de la philologie allemande au tournant du XIX<sup>ème</sup> et du XX<sup>ème</sup> siècles (cf. Carlier, 2006, p. 354, n. 24, pour quelques exemples éminents) ; l'idée est discutée pour la première fois par Adams, 1902. Cette théorie est aujourd'hui unanimement rejetée. « Les partisans de la théorie des pamphlets ont cependant raison sur un point : un discours publié "à chaud", aussitôt après avoir été prononcé, a la même fonction de propagande qu'un pamphlet. Certains discours de Démosthène sont des événements politiques athéniens : leur publication en fait des événements panhelléniques », Carlier, 2006, p. 319. C'est en particulier le cas de la *Troisième Philippique*, pour laquelle les manuscrits donnent une version longue et une version courte (omission, en particulier, des § 6-7 et 32 ; et de passages des § 37, 38, 39, 41, 46, 65 et 71) : la version longue aurait été prononcée devant l'Assemblée, et la version courte publiée comme pamphlet politique pour promouvoir les idées panhelléniques de Démosthène auprès de tous les Grecs, selon Sealey, 1955a, p. 101-4, suivi entre autres par Milns, 2000, p. 208, et par Wooten, 2008, p. 167 ; pour MacDowell, 2009, p. 353-4, puisqu'il n'accepte pas l'argument général de la publication des discours, Démosthène, en préparant le canevas de son discours, avant donc de le prononcer, aurait trouvé la version longue... trop longue, et aurait rédigé une version plus courte ; les deux versions auraient ensuite été retrouvées dans ses papiers après sa mort. Le problème de cette position est qu'elle repose entièrement sur une étape de l'élaboration des discours de Démosthène qui est encore plus conjecturale et hasardeuse que la publication, en raison de son caractère purement privé : l'étape du brouillon ; or si nous savons que Démosthène préparait des brouillons de ses discours à partir desquels il improvisait, il nous est par définition impossible de savoir quelle forme prenaient ces brouillons, puisque c'est à chaque fois le résultat final qui nous a été transmis. Pour un résumé des discussions antérieures, cf. Weil, 1912, p. 312-5 ; Sandys, 1933, p. lix-lxvii ; Croiset, 1925, p. 91 ; les trois auteurs se rejoignent pour affirmer que la version longue est le produit de modifications opérées par Démosthène, en vue de la publication (Weil, 1912, p. 315 ; Sandys, 1933, p. lxvii ; Weil, 1912, p. 315, hésite en réalité entre une révision complétée pour « une seconde édition » et des corrections personnelles ; Croiset, 1925, p. 91, parce qu'il ne fait pas mention d'une publication, semble rejoindre cette seconde opinion).

<sup>2073</sup> Eschine passe d'une occurrence dans le *Sur l'ambassade*, qui n'est pas dirigée contre Démosthène, à huit dans le *Contre Ctésiphon*, qui le visent toutes, y compris la dernière où le mercenaire est Ctésiphon. Démosthène, de manière analogue, passe de onze occurrences dans le *Sur l'ambassade*, dont une mobilisant deux termes différents (22), disons donc douze occurrences, à quatorze dans le *Sur la couronne*, sachant que si

l'entourage de Démosthène, qui en a donc fait l'un des thèmes de la propagande anti-macédonienne, destiné à discréditer les orateurs jugés trop favorables à Philippe. Mais cette calomnie métaphorique devient alors un véritable topos de l'époque, parce qu'Eschine en fait un usage inverse pour son propre compte, en retournant l'image contre Démosthène, avant que Dinarque ne prenne le relais en ce sens : ce dernier l'emploie autant contre Démosthène que contre d'autres adversaires.

Pour conclure, nous pouvons apercevoir deux époques dans l'utilisation de la métaphore du mercenaire par Démosthène.

Une première période, qui s'étend jusqu'au *Contre Midias*, en 347-6, apparaît comme une période d'élaboration et d'expérimentation : Démosthène teste différentes utilisations et surtout différents paradigmes de son image du mercenaire. Nous avons ainsi distingué deux grands types d'images : d'une part les mercenaires gardes du corps des tyrans (*Contre Aristocrate* et *Contre Midias*), avec notamment un vocabulaire très spécifique dans le *Contre Aristocrate*, qui ne revient pas ailleurs ; d'autre part les soldats mercenaires en général, qui offrent le paradigme le plus développé. Toutes ces métaphores illustrent la corruption des hommes politiques, sauf celles qui appartiennent au paradigme dominant du *Contre Aristocrate* (10 et 12 à 14). Elles expriment des accusations dont la vraisemblance repose sur les pratiques politiques de l'époque. En d'autres termes, ces métaphores ont un statut particulier, en ce qu'elles entendent asséner des vérités : pour n'évoquer que lui, les cadeaux de Philippe sont une réalité, et il est fort probable que de l'argent devait aussi circuler. L'expression reste toutefois métaphorique en raison d'un léger écart : les orateurs accusés de corruption ne sont pas au sens strict des salariés de Philippe. Surtout, la force de ces métaphores provient de leur insertion dans le réseau des images de la guerre.

Démosthène hésite donc entre les schémas, passant de l'un à l'autre entre les discours, en fonction du sujet pour lequel tel ou tel modèle sera le plus approprié<sup>2074</sup>, voire même à l'intérieur d'un même discours, ce qui rend alors l'hésitation d'autant plus perceptible<sup>2075</sup>. Comme le montre ce dernier cas, ces hésitations ne vont pas, parfois, sans maladresse ; c'est

---

nous nous référons au nombre de termes employés, nous obtenons plutôt le total de dix-neuf. La multiplication est spectaculaire dans le cas d'Eschine, qui semble avoir retenu la leçon rhétorique.

<sup>2074</sup> En suivant l'ordre chronologique couramment admis, nous observons même une stricte alternance : *Contre Leptine* (354) et *Contre Timocrate* (353) : second paradigme ; *Contre Aristocrate* (352) : premier paradigme ; *Pour la liberté des Rhodiens* (351) : second paradigme ; *Contre Midias* (347-6) : premier paradigme. Il convient de rajouter à cette liste le plaidoyer civil *Sur la couronne triérarchique* (359), en ouverture de la série : second paradigme.

<sup>2075</sup> Cf. le cas du *Contre Aristocrate*, 146 (11) ; cf. *supra*, p. 420-1.



ainsi que Démosthène, dans le plaidoyer civil de jeunesse *Sur la couronne triérachique*, qui remonte à 359, tente de se faire remarquer en développant en conclusion du discours une première version de sa métaphore qui annonce déjà par bien des aspects celle des œuvres politiques de la maturité. La hardiesse est d'autant plus grande que ces considérations politiques s'insèrent mal dans le cadre d'un plaidoyer civil : Démosthène n'emploie plus l'image par la suite que dans les discours politiques. De plus, notamment à l'intérieur du second paradigme, l'orateur met en place petit à petit la configuration qui sera la plus efficace : dans le *Pour la liberté des Rhodiens*, en 351, Démosthène place pour la première fois un ennemi extérieur dans le rôle du commanditaire ; ce dernier discours, de même que le *Contre Leptine*, en 354, et l'occurrence concernée du *Contre Aristocrate (11)*, en 352, s'en prennent à des mercenaires anonymes, alors que le *Contre Timocrate*, 353, cible le personnage éponyme ; à partir du *Sur l'ambassade*, en 343, Démosthène fusionne avec bonheur les deux types de références, s'en prenant tantôt à un adversaire qu'il nomme, surtout Eschine, tantôt à un groupe dans lequel ce dernier est implicitement inclus, l'auditeur faisant aussitôt le lien.

Mais cela va plus loin que le simple Eschine : cette technique renforce le caractère de slogan politique de la métaphore du mercenaire, parce que les occurrences où nul ne se trouve nommé explicitement renvoient de fait à une liste bien connue des orateurs « vendus » à Philippe, parce qu'elle a été forgée au long des différents discours prononcés par les champions de la cause anti-macédonienne comme Démosthène et Hypéride<sup>2076</sup>. En effet, il est inutile de les nommer, puisque « toute l'Attique sait, y compris les petits enfants des écoles, quels sont, parmi les orateurs, ceux qui se mettent aux gages des Macédoniens », comme le dit si bien Hypéride<sup>2077</sup>. À partir du *Sur l'ambassade*, Démosthène convertit sa métaphore du mercenaire en une arme rhétorique redoutable qui est reprise par ses alliés politiques : nous assistons à la mise en œuvre d'une véritable campagne de communication politique au sens moderne.

De la même manière, Démosthène enserme peu à peu son image au centre d'un maillage thématique très efficace : le motif du mercenaire ennemi de la démocratie, en lien avec la métaphore du serviteur, apparaît dès le *Contre Timocrate*, celui du mensonge dès le *Sur la couronne triérarchique* puis dans le *Contre Aristocrate (11)* ; celui du sycophante dans le *Contre Midias*. Cependant ces thèmes ne prennent toute leur ampleur qu'à partir du *Sur l'ambassade* : avec ce discours apparaît le motif de la trahison, et celui du sycophante ne

<sup>2076</sup> Ainsi, outre Diondas lui-même, Hypéride s'en prend à Démade dans le *Contre Diondas*.

<sup>2077</sup> Hypéride, *Pour Euxénippe*, 22 (trad. G. Colin).

reparaît que dans les harangues de 341, soit plus de dix ans après le *Contre Midias*. Non seulement Démosthène développe désormais quasi systématiquement tous ces thèmes en lien direct avec la métaphore du mercenaire, mais encore il les combine pour accroître le pouvoir d'évocation de cette dernière. C'est ainsi qu'il l'associe également à d'autres images : celles du serviteur et de la vente, avec lesquelles elle est interchangeable. Surtout, il lui arrive de filer la métaphore de la guerre en associant le motif du mercenaire à celui du poste. Ce réseau s'avère d'autant plus cohérent que la métaphore du mercenaire rejoint en dernière analyse celle de la guerre oratoire, qui fait ainsi figure d'un cadre général dans lequel elle s'insère.

Enfin, Démosthène travaille sa métaphore dans le sens d'une plus grande expressivité : nous avons vu que l'expression *μισθοῦ γράφειν / λέγειν*, qui fait office de formule passe-partout, apparaît dans le *Contre Leptine*, le *Contre Aristocrate*, le *Sur l'ambassade* et la *Quatrième Philippique*, mais n'intervient plus dans le *Sur la couronne* ; de même, ce dernier discours n'utilise plus le mot *μισθός* dans les métaphores, pour privilégier uniquement les termes plus colorés. En effet, dans le même temps, Démosthène multiplie le recours à ces derniers, en les variant de plus en plus : après une incursion d'autant plus timide dans le *Contre Leptine* qu'elle s'y cantonne à l'expression *μισθοῦ γράφειν*, la métaphore du mercenaire fait intervenir dans le *Contre Timocrate* les verbes *μισθοῦν* et *μισθαρνείν* qui vont ensuite en devenir l'expression privilégiée. À la même époque, le *Contre Aristocrate* et le *Pour la liberté des Rhodiens* utilisent des mots qui ne sont pas employés métaphoriquement par les autres orateurs. La *variatio* se poursuit avec le *Sur l'ambassade* et la *Troisième Philippique*, qui introduisent *μισθωμα* et *μισθωτός* ; elle atteint son paroxysme dans le *Sur la couronne*, avec les seules occurrences métaphoriques conservées de *ἔμμισθος*<sup>2078</sup> et de *μισθαρνία*.

Ce faisant, Démosthène se distingue nettement des orateurs qui le précèdent en élaborant des images beaucoup plus expressives : alors que ceux-ci se limitaient au terme *μισθός*, non seulement il emprunte pour sa part à l'imagerie de Sophocle et de Platon<sup>2079</sup>, mais encore il innove en élargissant le lexique. De la même manière, Démosthène élabore une image extrêmement efficace en raison de la cohérence de sa signification : il l'insère peu à peu dans un maillage thématique très serré qui se trouve en place dans le *Sur l'ambassade*, avec les motifs du mensonge, de la tromperie, de la trahison ; les harangues de 341 complètent

<sup>2078</sup> La force de cette métaphore (39) est accrue par un autre procédé, signalé par Wankel, 1976a, p. 346, *ad* Démosthène, *Cour.*, 49, s.v. *ὑμεῖς ἐστε σφοῖ καὶ ἔμμισθοι* : la formule employée par Démosthène, *σφοῖ καὶ ἔμμισθοι*, constitue un jeu ironique par rapport à l'expression consacrée *σός καὶ ὑγιής*, la métaphore intervenant en effet comme une « pointe » (Wankel, *loc. cit.*) qui se substitue au second terme attendu.

<sup>2079</sup> Sophocle et Platon emploient *μισθαρνείν* ; *μισθωτός*, *μισθοδότης* (cf. le *μισθοδοτεῖν* de Démosthène, *Rhod.*, 32 (9)), *μισθοφόρος* et *φρουρεῖν* se retrouvent chez le philosophe.

le dispositif en systématisant le recours aux thèmes de la calomnie et du sycophante, mais aussi, dans une moindre mesure, du serviteur ou de l'esclave. Il s'agit donc réellement d'une image de combat, au service d'une propagande redoutable. De plus, Démosthène intègre sa métaphore dans le réseau plus vaste de la guerre oratoire et lui offre plusieurs prolongements métaphoriques, avec en particulier le poste, les camarades de combat, le vendu et parfois l'esclave. L'image entre ainsi dans un jeu d'échos extrêmement riche, qui sert là encore sa cohérence et son efficacité. Enfin, alors que la métaphore du mercenaire n'apparaît que très occasionnellement chez les prédécesseurs de Démosthène, ce dernier multiplie les occurrences, jusqu'à en faire un leitmotiv, d'abord appliqué à tel ou tel discours particulier pour illustrer des idées différentes (*Contre Timocrate*, *Contre Aristocrate*), puis courant comme un fil rouge de discours en discours à partir du *Sur l'ambassade*, pour servir une même thèse politique : discréditer les orateurs jugés trop mous dans la lutte contre Philippe de Macédoine en les accusant de s'être laissé corrompre par lui. Or cette arme rhétorique s'avère efficace. La métaphore du mercenaire, en effet, est reprise d'une part dans l'entourage de Démosthène, en particulier chez Hypéride, avec la même signification politique : nous avons ici affaire à un véritable élément commun de communication politique, à un slogan partagé. D'autre part, dans le camp opposé, les adversaires de Démosthène se montrent sensibles à la force de ces métaphores, puisqu'ils reprennent les termes qu'il a introduits dans l'art oratoire, en particulier *μισθαργεῖν* (Eschine et Dinarque) et *μισθωτός* (Dinarque). Le caractère frappant de la métaphore du mercenaire provient également du niveau de langue : Démosthène l'emploie comme une insulte violente, accentuant ainsi le registre familier des termes employés<sup>2080</sup>. L'image détonne donc d'autant plus dans les harangues, où le ton est supposé se faire plus noble que dans les plaidoyers.

Cette image du mercenaire est par conséquent d'autant plus intéressante qu'elle nous fait entrer non seulement dans l'atelier de l'orateur, mais qu'elle nous donne encore un aperçu des stratégies rhétoriques communes qui pouvaient se mettre en place à l'intérieur d'un groupe d'orateurs partageant les mêmes intérêts politiques : à travers un long processus d'élaboration, elle aboutit chez Démosthène à un véritable slogan politique que reprennent ses amis, et dont l'expressivité et l'efficacité semblent tels que les adversaires le détournent à leur profit contre son inventeur ; il s'agit alors de lui renvoyer l'insulte, en réutilisant ses propres termes.

---

<sup>2080</sup> Cf. Wankel, 1976a, p. 290, *ad* Démosthène, *Cour.*, 38, s.v. οὗτος ὁ μισθωτός, qui note que *μισθωτός* est « une insulte de la *diabolè* politique » (« Schwimpfwort der politischen Diabole ») ; Harvey, 1985, p. 85, à propos des composés de *μισθός* (« these terms are always used in censure and abuse » ; Griffith, 1999, p. 175, *ad* Sophocle, *Antigone*, 302 : « a sneering, low-prose word », à propos de *μισθαργεῖν*.

Néanmoins, comme l'indique la reprise des thèmes du serviteur/esclave et des ennemis de la démocratie en lien avec notre métaphore, derrière la légèreté apparente de la calomnie pointée chez Démosthène une très sérieuse condamnation idéologique, ce qui rejoint l'usage de cette métaphore à des fins de propagande ; cette condamnation devient explicite dans l'image du poste.

## 5) Les camarades de combat

La métaphore des camarades de combat est une autre image empruntée au domaine de la guerre que Démosthène se plaît à employer.

### *De la critique des plaideurs à celle des soutiens de Philippe*

Au sens premier, le verbe συναγωνίζομαι, signifie « combattre avec »<sup>2081</sup>. Démosthène l'emploie dans toutes les occurrences sauf deux, où l'on trouve le substantif συναγωνιστής (**12** et **13**), « camarade de combat »<sup>2082</sup>. Ces termes sont employés comme synonymes de « aider » et « allié ».

Les trois premières images se distinguent des suivantes en ce qu'elles revêtent un sens positif.

1. Ἐπειδὴ γὰρ, οὐξὶ τῶν ἐνοχλούντων ὑμᾶς οὐδὲ τῶν πολιτευομένων καὶ πιστευομένων παρ' ὑμῖν ὄν, πράγμα τηλικούτον φημι δείξειν πεπραγμένον, ἔάν, ὅσον ἐστὶν ἐν ὑμῖν, συναγωνισθῆ μοι καὶ προθύμως ἀκούσητε, τοῦτό τε σώσετε καὶ ποιήσετε μὴ κατοκνεῖν, ἔάν τις τι καὶ ἡμῶν οἴηται δύνασθαι ποιῆσαι τὴν πόλιν ἀγαθόν.<sup>2083</sup>

---

<sup>2081</sup> LSJ, s.v., 1 a et 3. Thucydide, en particulier, l'emploie en ce sens : Bétant II, 1969, p. 201, s.v. Cf. Démosthène, *Lettre IV*, 9, et *Rép.*, 4 : cf. ci-dessous, p. 562-563. Cf. encore, Hypéride, *Contre Diondas*, p. 8, l. 31 *ZPE*.

<sup>2082</sup> LSJ, s.v., 1.

<sup>2083</sup> « Je ne suis pas de ces gens qui vous importunent ; je ne suis pas non plus un des hommes politiques qui sont en crédit auprès de vous ; et puisque je me fais fort de démontrer un fait aussi grave, c'est en me soutenant autant qu'il est en vous, c'est en me prêtant une oreille attentive que, tout ensemble, vous rétablirez la situation et vous donnerez confiance à ceux qui croiront pouvoir rendre service à la cité. », Démosthène, *Aristocr.*, 4 (trad. L. Gernet).

3. Ἔτι τοίνυν οὐδὲ εἷς ἐστὶν ὅστις ἐμοὶ τῶν λεγόντων συναγωνίζεται. (...) Ἀλλὰ τούτῳ πάντας αὐτίκα δὴ μάλα συνεξεταζομένους τοὺς ῥήτορας ὄψεσθ' ἐφεξῆς.<sup>2084</sup>

Celles du *Contre Aristocrate* (1) et de la *Midiennne* (3) se fondent sur le même emploi juridique courant de συναγωνίζομαι, pour désigner le soutien apporté à un plaideur par un témoin, par un autre orateur ou par un logographe<sup>2085</sup>. Dans le *Contre Aristocrate*, l'image demeure discrète, parce qu'elle provient d'un simple décalage par rapport à cette configuration : le verbe est appliqué aux juges, qui jouent alors le rôle d'alliés. L'idée se trouve précisée immédiatement par un second verbe coordonné (προθύμως ἀκούσητε)<sup>2086</sup>, selon un schéma courant<sup>2087</sup> ; ce qui renforce en même temps la lecture métaphorique que nous faisons du premier terme, puisqu'il a besoin d'une glose. L'adverbe προθύμως permet de filer habilement la métaphore dans le second membre de la coordination, parce qu'il peut s'employer à propos de l'ardeur des combattants : nous le trouvons justement avec συναγωνίζομαι, au sens propre, chez Isocrate et chez Hypéride<sup>2088</sup>. Dans l'exorde du discours, cette métaphore permet à Démosthène de renouveler le topos de l'appel à l'écoute bienveillante des juges.

Dans la *Midiennne*, la couleur métaphorique du verbe s'explique par son insertion dans une courte métaphore filée : συναγωνίζεται se réfère aux orateurs qui ne viendront pas parler en faveur de Démosthène, si bien qu'il apparaît dans son usage juridique à propos de synégores<sup>2089</sup> ; cependant, il s'oppose aussi diamétralement au verbe συνεξετάζομαι,

<sup>2084</sup> « De plus, il n'y a pas un seul de ces orateurs qui combatte à mes côtés. (...) mais, pour lui, vous verrez dans un instant tous les orateurs venir se ranger à ses côtés, l'un après l'autre. », *Mid.*, 190 (trad. J. Humbert).

<sup>2085</sup> Témoin : Démosthène, *Contre Aphobos III*, 15 (XXIX) ; *Contre Onétor I* (XXX), 31 ; [Démosthène], *Contre Théocrinès* (LVIII), 4 et 42 (témoin ou synégore). Autre orateur : [Démosthène], *Contre Macartatos* (XLIII), 9, 10 et 30 ; *Contre Olympiodoros* (XLVIII), 43 ; dans le cas d'Isée, *La succession d'Apollodoros* (VII), 7 et 10, il s'agit d'un synégore. Logographe : [Dinarque], fgmt. XL Conomis, où le verbe συναγωνίζομαι appartient au commentaire de Denys d'Halicarnasse, dans lequel il prouve le caractère apocryphe du discours concerné (Denys d'Halicarnasse, *Dinarque* (XII), 11.11) ; cf. Hypéride, *Contre Athénogène* (IV), 3 (voir *infra*, p. 566). Synégore ou logographe : Isocrate, *Sur l'échange* (XV), 144, en lien avec le témoignage (μήθ' ἑτέροις συνηγωνισμένον μήτε μεμαρτυρηκότα). Cf. LSJ, s.v., 2. Ce sens juridique est retenu par Roschatt, 1886, p. 17.

<sup>2086</sup> Cf. Weil, 1886, p. 188, *ad loc.*

<sup>2087</sup> Cf. Roschatt, 1896.

<sup>2088</sup> (...) ἀλλὰ πολλοὺς ἔξομεν τοὺς ἐτοιμῶς καὶ προθύμως συναγωνιζομένους ἡμῖν. (« (...) nous aurons en grand nombre des gens pour combattre avec nous promptement et de tout cœur. »), Isocrate, *Sur la paix* (VIII), 139 (trad. G. Mathieu). Ce discours a été publié en 356 (cf. Mathieu, 1942, p. 4-6), quatre ans avant que Démosthène ne compose le *Contre Aristocrate*. Cf. encore Hypéride, *Oraison funèbre*, 24, qui évoque les soldats morts en 322 sous le commandement de Léosthénès, durant la première phase (victorieuse) de la guerre lamiaque : (...) τοὺς τῷ τοιοῦτῳ στρατηγῷ προθύμως συναγωνιστὰς σφᾶς αὐτοὺς παρασχόντας... (« (...) les soldats qui avec enthousiasme se sont offerts de leur personne à un tel général pour lutter à ses côtés... », trad. G. Colin). Cf. encore, Aristote, *Constitution d'Athènes*, XXXVIII, 3, où συναγωνίζομαι est employé dans un sens métaphorique : συναγωνιζομένων καὶ προθυμουμένων τούτων (« (...) avec leur aide et leur appui... », trad. G. Mathieu et B. Haussoullier) ; sur ce passage, cf. *infra*, p. 548, n. 2247.

<sup>2089</sup> Cf. les références données *supra*, n. 2085, ainsi que Démosthène, *Mid.*, 127, et la glose de Wolf à notre passage, tous deux cités n. 24.

quelques lignes plus bas, qui concerne cette fois les mêmes orateurs sur le point d'apparaître aux côtés de Midias. Ce dernier terme ne s'emploie qu'au figuré avec le sens de : « examiner », à l'actif<sup>2090</sup>. Il n'apparaît que trois fois dans la littérature classique, dont deux dans la *Midiennne*, au passif<sup>2091</sup>. Toutefois, la fréquence de l'usage du verbe simple, ἐξετάζω, au passif, dans un sens figuré (« être compté au nombre de », « apparaître »), suggère qu'il ne s'agit pas en soi d'une métaphore<sup>2092</sup>. Nous adoptons donc le même critère, en considérant que συνεξετάξω ne fait image que si un élément présent dans le contexte immédiat vient remotiver le sens étymologique de ce verbe, qui renvoie au poste de combat (τάξις), en lui donnant le sens de « se ranger en ordre de bataille au côté de »<sup>2093</sup>. Or c'est ce qui se produit ici avec ce parallèle voulu par Démosthène entre συναγωνίζεται et συνεξετάζομαι, renforcé par la proximité phonique : l'acception militaire de ces deux termes synonymes s'entretient réciproquement<sup>2094</sup>.

<sup>2090</sup> LSJ, s.v.

<sup>2091</sup> Τὸ μετὰ τοῦτο τοίνυν κοινῇ συνεξεταζόντων τίνα λέγοντες ἀρετὴν αὐτῶν ὁμολογοῦμεν αὐτοὺς ἀγαθοὺς εἶναι. (« Qu'ils examinent donc ensuite avec nous quelle vertu nous attribuons aux dieux quand nous convenons ensemble qu'ils sont bons. »), Platon, *Lois*, X, 900d5-6 (trad. A. Diès) ; (...) καὶ τοὺς βοηθοῦντας καὶ τοὺς συνεξεταζομένους μετὰ τούτου μὴ συνηγόρους μόνον, ἀλλὰ καὶ δοκιμαστάς τῶν τούτῳ πεπραγμένων ὑπολαμβάνειν εἶναι. (« il faut voir dans ceux qui le soutiennent et combattent à ses côtés, non seulement les avocats de sa cause, mais des approbateurs de sa conduite. »), Démosthène, *Mid.*, 127 (trad. J. Humbert). La rareté du terme explique que le scholiaste juge nécessaire de le gloser : τοὺς ἅμα αὐτῷ φαινομένους καὶ συνδιατρίβοντας (« ceux qui se montrent avec lui et sont ses familiers »), scholie 450 Dilts (II, p. 218 ; nous traduisons). Cf. encore la glose de Wolf citée par Schaefer III, 1826, p. 469 *ad* Démosthène, *Mid.*, 190, P. 576. v. 12. συνεξεταζομένους] : παρισταμένους καὶ συνηγοροῦντας (« se tenant auprès et assistant comme synégores », nous traduisons).

<sup>2092</sup> Cf. LSJ, s.v., V. Sur ce sens figuré du verbe ἐξετάζω chez Démosthène, cf. p. 606, n. 2541. Cf. MacDowell, 1990, p. 285, *ad* Démosthène, *Mid.*, 65, s.v. ἐχθρὸν ἐξεταζόμενον, qui ne fait pas de différence entre le simple et le composé : l'essentiel de cette analyse est cité dans la note à laquelle nous venons de renvoyer ; D. M. MacDowell considère qu'il s'agit d'équivalents de φαίνομαι, tout comme le scholiaste (texte cité n. précédente).

<sup>2093</sup> C'est la raison pour laquelle nous ne considérons pas comme une métaphore l'occurrence de Démosthène, *Mid.*, 127, et nous ne partageons pas l'ardeur métaphorique de Goodwin, 1906, p. 75, *ad loc.*, qui considère que συνεξετάζομαι constitue une métaphore militaire dont Démosthène « raffole » (« is very fond »), parce qu'il s'appuie sur ses nombreux emplois de ἐξέτασις et ἐξετάζομαι.

<sup>2094</sup> Harris, 2008, p. 156 *ad loc.*, interprète lui aussi συνεξετάζομαι comme une métaphore militaire dans ce passage, comme le montre sa traduction (« lining up in order next to him » : « se ranger en ordre de bataille à ses côtés » ; συναγωνίζομαι est traduit, *ibid.*, p. 155 *ad loc.*, par « is taking my side » : « se range de mon côté »), à la différence, semble-t-il, de l'occurrence de Démosthène, *Mid.*, 127 (Harris, 2008, p. 132 *ad loc.* : « are huddled at his side » : « sont massés à côté de lui »). Cf. encore G. Russo, *in* Canfora, 2000, p. 127, *ad loc.* : « Inoltré, non c'è neanche oratore che sia moi alleato (...), mentre ben presto vedrete che si schiereranno dalla sua parte tutti gli oratori uno dopo l'altro. » (« De plus, il n'y a aucun orateur qui soit mon allié (...), alors que vous ne tarderez pas à voir tous les orateurs se ranger de son côté les uns après les autres. ») ; le verbe *schierarsi*, au sens premier, s'emploie à propos de soldats qui prennent position pour la bataille, et signifie, au sens figuré, « se ranger du côté de quelqu'un » (cf. le dictionnaire Italien/Français Le Robert et Signorelli, s.v.) – là encore, le traducteur ne rend pas l'occurrence de συνεξετάζομαι du § 127 avec une image militaire (« font partie de son entourage » : « fanno parte della sua cerchia », G. Russo, *in* Canfora, 2000, p. 95, *ad loc.*). López Eire, 1985a, p. 331 et 362-3, pour sa part, interprète systématiquement le verbe comme une métaphore militaire (cf. sa n. 151, p. 331, au § 127, qui renvoie à « l'expression similaire » (« similar expresión ») du § 190) : « se alinean a su lado » (« s'alignent à ses côtés ») et « no hay ni uno solo de entre los oradores que luce a mi lado en este proceso. (...) Por el contrario, al lado de ese individuo vais a ver ya inmediatamente cómo se encuentran alineados todos los oradores uno tras otro. » (« il n'y en a pas même un seul parmi les orateurs qui lutte à mes côtés dans ce procès.

2. Ὅποιοι μὲν γὰρ ἄν, οἶμαι, μέρος τι τῆς πόλεως συναποσταλή, κὰν μὴ πάσα, καὶ τὸ τῶν θεῶν εὐμενὲς καὶ τὸ τῆς τύχης συναγωνίζεται.<sup>2095</sup>

La métaphore de la *Première Philippique* (2) opère un changement qui la rend plus efficace. Cette fois, en effet, l'image est sollicitée directement par le contexte militaire dans lequel intervient le mot συναγωνίζομαι : Démosthène exhorte ses concitoyens à envoyer un corps expéditionnaire composé de citoyens combattre contre Philippe pour faire la guerre efficacement, au lieu de faire ce qu'ils ont fait jusque-là, à savoir la confier à un stratège qui n'a sous ses ordres que des mercenaires, sans même lui accorder les fonds nécessaires pour les payer<sup>2096</sup>. Le trope vient de ce que ce sont ici « la bienveillance des dieux et la fortune » (τὸ τῶν θεῶν εὐμενὲς καὶ τὸ τῆς τύχης) qui combattent aux côtés des Athéniens ; en d'autres termes, la métaphore est créée par une personnification très poétique et précieuse, en raison de l'emploi de périphrases construites avec l'article neutre singulier. Celle que Démosthène utilise pour désigner la fortune, en particulier, est une imitation de Thucydide, qui emploie la périphrase τὸ τῆς τύχης<sup>2097</sup>, mais aussi d'Isocrate, chez qui Démosthène trouve la fortune – sans périphrase – sujet du verbe συναγωνίζομαι, dans une métaphore très proche<sup>2098</sup>. Il est donc probable qu'il s'en inspire. Plus généralement, ce type de formulation

---

(...) Au contraire, aux côtés de cet individu, vous allez voir tout de suite comme se trouvent alignés tous les orateurs les uns après les autres. »).

<sup>2095</sup> « Dites-vous bien que partout où est envoyée une fraction de la cité, sinon la cité tout entière, la faveur des dieux et notre fortune combattent avec nous. », *I Phil.*, 45 (trad. M. Croiset).

<sup>2096</sup> Démosthène, *I Phil.*, 44-6.

<sup>2097</sup> Wooten, 2008, p. 111, *ad loc.*, relève que « la personnification de la fortune impliquée par συναγωνίζεται est frappante » (« The personification of fortune involved in συναγωνίζεται is striking. »), parce qu'elle rappelle, en s'appuyant sur les analyses de Ronnet, 1951, que Démosthène n'emploie que très rarement cette figure (Ronnet, 1951, p. 145), et qu'il a recours ici de surcroît à une tournure poétique et rare consistant à faire suivre un article neutre singulier d'un complément du nom (τὸ τῆς τύχης). Ronnet, 1951, p. 24-5, précise que trois des quatre exemples que compte le corpus démosthénien se trouvent dans la *Première Philippique* : Démosthène, *I Phil.*, 32 et 45 deux fois ; *Cour.*, 251. En réalité, la tournure τὸ τῆς τύχης se distingue des autres en ce qu'elle ne repose pas sur un adjectif substantivé, ce qui la rend encore plus notable en en faisant une imitation du style de Thucydide : cf. Sandys, 1905, p. 119, *ad loc.*, s.v. τὸ τῶν θεῶν εὐμενὲς et τὸ τῆς τύχης, qui explique d'une part qu'il est préférable de ne pas considérer qu'il faut reprendre εὐμενὲς avec τὸ τῆς τύχης, périphrase choisie en raison de sa proximité avec la forme du premier membre de la coordination à laquelle elle appartient, et qui renvoie d'autre part à Thucydide, IV, XVIII, 3 (τὸ τῆς τύχης οἶεσθαι αἰεὶ μεθ' ὑμῶν ἔσεσθαι : « s'imaginer que la fortune sera toujours avec vous », nous traduisons). Wooten, 2008, p. 111, *ad* Démosthène, *I Phil.*, 45. 19-21, conclut son analyse en remarquant que Démosthène emploie ainsi dans notre passage des expressions abstraites – du fait des substantivations au neutre – qui relèvent d'un style élevé particulièrement approprié pour parler des dieux.

<sup>2098</sup> (...) ἦσθάνετο δὲ [*sc.* βασιλεὺς] τὴν Εὐαγόρου μεγαλοψυχίαν καὶ τὰς ἐπιδόσεις αὐτῷ καὶ τῆς δόξης καὶ τῶν πραγμάτων οὐ κατὰ μικρὸν γιγνομένης, ἀλλὰ καὶ τὴν φύσιν ἀνυπέρβλητον ἔχοντα καὶ τὴν τύχην αὐτῷ συναγωνιζομένην. (« Il [*sc.* le Grand Roi] connaissait, d'autre part, la grandeur d'âme d'Évagoras ; il voyait les accroissements considérables de sa gloire et de sa situation politique, ses donc naturels inégalés et la fortune qui combattait avec lui. »), Isocrate, *Evagoras* (IX), 59 (trad. E. Brémond). Exactement, le

se rapproche de métaphores apparentées et courantes avec l'adjectif σύμμαχος, fondées sur la personnification d'abstractions ; ce dernier s'applique en particulier aux dieux dans les tragédies, et notamment à la fortune (τύχη), ce qui achève de caractériser la tonalité de notre passage, tout comme celle des images de Thucydide et d'Isocrate<sup>2099</sup>.

Avec cette image puissante, Démosthène expérimente donc en réalité dans son œuvre un nouveau schéma d'utilisation de la métaphore des camarades de combat, qu'il emprunte à Isocrate, mais qui s'inscrit dans une longue tradition<sup>2100</sup>. Le côté expérimental peut être décelé derrière deux caractéristiques, qui sont liées : nous avons là la seule occurrence de l'image en contexte militaire dans le corpus des harangues avant le discours *Sur les affaires de la Chersonèse*, soit dix ans plus tard ; dans ce type de contexte, mais selon une configuration quelque peu différente, elle n'apparaît ensuite qu'avec le *Sur l'ambassade*, là encore près de dix ans plus tard<sup>2101</sup>. Véritable ballon d'essai, l'occurrence de la *Première Philippique* s'avère donc très isolée d'un point de vue chronologique.

4. Εἶτα καὶ Φωκέας ἀπολώλεκεν μὲν, οἶμαι, Φίλιππος, συνηγωνίσατο δ' οὐτοί.<sup>2102</sup>

5. τούτοις οὖν συνέπραττον καὶ τούτοις συνηγωνίζοντο.<sup>2103</sup>

6. Οὐκοῦν τοῖς χρόνοις, οἷς ἀπήγγελλον, οἷς ἔγραφον, πάσιν ἐξελέγονται συνηγωνισμένοι Φιλίππῳ καὶ συναίτιοι γεγονότες τοῦ τῶν Φωκέων ὀλέθρου.<sup>2104</sup>

7. οὐδαμοῦ γὰρ ἂν φανῆναι καθ' αὐτὸν ἐκείνῳ εἰ μὴ τοὺς συναγωνιζομένους τούτων τινὰς εἶχεν.<sup>2105</sup>

---

participe συναγωνιζομένην est attribut de τὴν τύχην. L'*Evagoras* a été composé vers 370 ou 365, soit bien avant la *Première Philippique*, qui date de 351. Sur la date de l'*Evagoras*, cf. *infra*, p. 550, avec la n. 2259.

<sup>2099</sup> Ménandre, *Sentences*, 637 (Πᾶσιν γὰρ εὖ φρονουοῖσι συμμαχεῖ τύχη., « La Fortune assiste tous les sages. », nous traduisons). Cf. ci-dessous, p. 547, n. 2245.

<sup>2100</sup> Sur le caractère expérimental de la *Première Philippique*, cf. Pearson, 1981, p. 123, et à sa suite, Wooten, 2008, p. 11 ; cf. plus largement les analyses du discours de Pearson, 1981, p. 123-7, et de Wooten, 2008, p. 11-6.

<sup>2101</sup> La *Première Philippique* date de 351, le *Sur l'ambassade* de 343 et le *Sur les affaires de la Chersonèse* de 341.

<sup>2102</sup> « Et puis celui qui a causé la perte des Phocidiens, c'est, j'imagine, Philippe ; mais ces gens-là l'ont aidé. », Démosthène, *Amb.*, 30 (trad. G. Mathieu).

<sup>2103</sup> « c'est à cela qu'ils apportaient leur collaboration et leur concours. », *ibid.*, 52 (*id.*).

<sup>2104</sup> « Donc, par les dates où ces gens ont fait leur rapport, où ils ont fait leurs propositions, par tout cela, ils sont convaincus d'avoir aidé Philippe et d'avoir été complices dans le désastre des Phocidiens. », *ibid.*, 60 (*id.*).

<sup>2105</sup> « jamais Philocrate ne se serait découvert s'il n'avait eu certains de ses collègues pour collaborateurs. », *ibid.*, 116 (*id.*).



8. Ἐπειδὴ δ' ἤλθομεν ὡς αὐτὸν ἡμεῖς οἱ πρόσβεις, ἐμισθώσατο μὲν τοῦτον εὐθέως ὅπως συνερεῖ καὶ συναγωνιέται τῷ μαρῷ Φιλοκράτει καὶ τῶν τὰ δίκαια βουλομένων [ἡμῶν] πράττειν περιέστα...<sup>2106</sup>

L'expérimentation ne trouve en effet sa forme définitive qu'à partir du discours *Sur l'ambassade*. De ce point de vue, la coupure est perceptible par rapport aux trois premières utilisations de l'image que nous venons d'étudier, à la fois du point de vue de la chronologie, de la fréquence et de la cohérence des images. Alors que nous n'avons observé jusque-là que trois occurrences dans des configurations diverses, même s'agissant des deux qui se fondent sur l'emploi juridique du verbe συναγωνίζομαι, intervenant toutes dans des discours différents qui sont antérieurs à ou datent de l'année 346, à partir du *Sur l'ambassade*, au contraire, Démosthène se met à user fréquemment de la métaphore selon un schéma récurrent, à l'intérieur d'un même discours et, bien plus, d'un discours à l'autre.

Il s'agit donc là d'un tournant dans l'usage que Démosthène fait de cette dernière : désormais, elle dénonce en priorité les complices de Philippe qui agissent à l'intérieur même d'Athènes en véritables traîtres, en ennemis<sup>2107</sup>. Seules les harangues maintiennent encore de façon sporadique l'usage positif de l'image qui était celui de la *Première Philippique* ou des plaidoyers politiques antérieurs à 343. Cette inflexion du paradigme métaphorique est marquée par l'insistance que met Démosthène dans le *Sur l'ambassade* à coordonner sa métaphore à un autre terme synonyme qui la glose<sup>2108</sup>. Dans la première expression de ce type (5), il emploie

---

<sup>2106</sup> « Puis, quand nous, les ambassadeurs, nous fûmes arrivés près de lui, il soudoya vite cet individu, afin qu'il parlât et luttât dans le même sens que l'impur Philocrate et triomphât de ceux qui voulaient agir selon la justice ; », *ibid.*, 316 (*id.*).

<sup>2107</sup> L'accusation de trahison accompagne toutes les occurrences, parce que Démosthène explique que ses adversaires ont agi dans l'intérêt de Philippe, mais le mot lui-même n'est employé que dans le *Sur la couronne*, à proximité des occurrences 10 (au § 19, qui précède), 13 et 14.

<sup>2108</sup> C'est le cas dans trois occurrences sur cinq : 5 (τούτοις οὖν συνέπραττον καὶ τούτοις συνηγωνίζοντο), 6 (συνηγωνισμένοι Φιλίππῳ καὶ συναίτιοι γεγονότες) et 8 (συνερεῖ καὶ συναγωνιέται τῷ μαρῷ Φιλοκράτει). Cela arrive aussi deux fois dans le *Sur la couronne*, avec les occurrences 12 (συνεργὸς καὶ συναγωνιστῆς) et 13 (συναγωνιστὰς καὶ συνεργοὺς) ; Yunis, 2001, p. 132, *ad loc.*, note à propos du premier passage que c'est toute la phrase dans laquelle il s'insère qui obéit à cette technique d'amplification oratoire par coordination de deux termes. Pour le sens négatif de συνεργός, employé plus souvent que συναγωνιστής par Démosthène pour désigner « les complices politiques » (« die politischen Helfershelfer »), notamment dans des coordinations, cf. Wankel, 1976a, p. 294, toujours à propos du premier passage : Démosthène, *II Phil.*, 12 ; *Amb.*, 144 ; *Cour.*, 163 ; dans des coordinations : Démosthène, *Contre Zénothémis* (XXXII), 7 (ὁ κοινῶνός αὐτοῦ καὶ συνεργός, « son associé et son complice », trad. L. Gernet), et *Contre Dionysodoros* (LVI), 7 (ὑπῆρέται καὶ συνεργοὶ πάντες οὗτοι Κλεομένους, « (...) tous ces gens-là étaient des acolytes et des agents de Cléomène... », *id.*). Nous avons enfin observé un procédé similaire dans le *Contre Aristocrate* (1 : συναγωνισθησθέ μοι καὶ προθύμως ἀκούσητε) : cf. *supra*, p. 500. Cf. encore l'expression de *Mid.*, 127 (τοὺς βοηθοῦντας καὶ τοὺς συνεξεταζομένους μετὰ τούτου), que nous ne considérons pas comme une métaphore : voir ci-dessus, p. 501, avec la n. 2091. Sur les coordinations de synonymes, cf. Roschatt, 1896. Pour terminer, on pourra se reporter aux gloses des commentateurs sur les deux occurrences du *Sur l'ambassade* (4 et 7) qui n'en portent pas de la main de Démosthène : pour Démosthène, *Amb.*, 30 (4), cf. Shilleto, 1874, p. 30, *ad* § 30, s.v. (« but this party cooperated with him » ; glose répétée *ibid.*, p. 48, *ad* § 52, s.v. (5)) ; pour

le verbe συμπράττω, « assister », dont la connotation négative se trouve explicitée dans un autre passage du discours, après lecture par le greffier d'une prédiction divine que l'orateur interprète comme une maxime politique salutaire :

Ἄπασι τοίνυν μᾶ γνῶμη παρακελεύεται κολάζειν τοὺς ὑπηρετηκότας τι τοῖς ἐχθροῖς ὁ Ζεὺς, ἢ Διώνη, πάντες οἱ θεοί. Ἔξωθεν οἱ ἐπιβουλευόντες, ἔνδοθεν οἱ συμπράττοντες. Οὐκοῦν τῶν ἐπιβουλευόντων μὲν ἔργον δίδοναι, τῶν συμπραπτόντων δὲ λαμβάνειν καὶ τοὺς εἰληφότας ἐκσώζειν.<sup>2109</sup>

La métaphore désigne alors de façon privilégiée certains des membres de la deuxième ambassade chargée en 346 d'aller recueillir le serment de Philippe pour sceller définitivement la paix, en particulier Philocrate et Eschine (**4 à 6 et 11**), ou bien elle s'en prend uniquement à ce dernier dans un propos plus général (**15**). Certaines occurrences offrent des variantes de ce schéma, qui voient les complices s'entraider, soit que certains des ambassadeurs collaborent aux menées de Philocrate (**7**), soit qu'Eschine aide ce dernier (**8 et 12**), soit qu'il appuie devant l'Assemblée Python de Byzance, l'ambassadeur envoyé par Philippe à Athènes en 343 (**14**). Dans tous les cas, le résultat revient au même : concourir aux projets néfastes de Philippe... Dans le *Sur la couronne*, Démosthène élargit la perspective pour s'en prendre aux traîtres qui, dans toute la Grèce, se sont faits les complices du roi (**10 et 13**). Dans cette perspective, Démosthène lie étroitement Eschine au groupe général des traîtres en répétant la métaphore, lors de deux occurrences successives (**12 et 13**), au sein d'une même coordination, le tout avec un chiasme<sup>2110</sup>. Plus radicalement, la harangue *Sur les affaires de la Chersonèse* renvoie la responsabilité aux Athéniens eux-mêmes (**9**) : lorsqu'ils ne soutiennent pas leur

---

Démosthène, *Amb.*, 116 (**7**), cf. Schaefer II, 1825, p. 532, *ad P.* 376. v. 22. τοὺς συναγωνιζομένους] = Dindorf V, 1849, p. 522, *ad loc.* (« nisi collusores eius ex horum numero fuissent »), et Weil, 1883, p. 288, *ad loc.* (« s'il n'avait eu pour auxiliaires »).

<sup>2109</sup> « Et encore il vous est recommandé à tous d'être unanimes à châtier les serviteurs de l'ennemi ; c'est l'ordre de Zeus, de Dionè, de tous les dieux. Au dehors, il y a les ennemis à l'affût ; au-dedans, leurs complices. C'est donc le rôle des ennemis à l'affût de donner, celui de leurs complices de toucher et de tirer d'affaire ceux qui ont touché. », *Amb.*, 299 (trad. G. Mathieu). De plus, selon Paulsen, 1999, p. 115, *ad Démosthène, Amb.*, 52, s.v. (**5**), cette première coordination permet de renforcer l'idée d'une collaboration néfaste, parce que « anaphore, allitération et tautologie soulignent particulièrement les agissements des traîtres » (« Anapher, Alliteration u. Tautologie heben das verräterische Treiben besonders hervor. »).

<sup>2110</sup> Ὁ δὲ ταύτης τῆς πίστεως αὐτῷ συνεργὸς [A] καὶ συναγωνιστὴς [B] (Démosthène, *Cour.*, 41 (**12**), et συναγωνιστὰς [B] καὶ συνεργοὺς [A] (*ibid.*, 61 (**13**)). L'idée d'un groupe de traîtres est fortement mise en valeur par la métaphore agricole de la « moisson de traîtres corrompus et ennemis des dieux » (**13** : φορὰν προδοτῶν καὶ δωροδόκων καὶ θεοῖς ἐχθρῶν ἀνθρώπων), qui en suggère par ailleurs l'inquiétante abondance... Sur les procédés rhétoriques d'amplification (hyperboles, énumérations, antithèse) utilisés dans ce passage par Démosthène pour accroître la menace représentée par Philippe, cf. Yunis, 2001, p. 144, *ad loc.*, s.v. παρὰ γὰρ τοῖς Ἑλλήσιν... μέγαν γίγνεσθαι, qui fait remarquer notamment que συναγωνιστὰς et συνεργοὺς ne sont que les deux derniers termes d'une série de cinq qualifiant les traîtres (auparavant : προδοτῶν, δωροδόκων et θεοῖς ἐχθρῶν ἀνθρώπων).

stratège Diopithès et son armée de mercenaires et, ce faisant, prêtent l'oreille aux orateurs qui leur conseillent d'agir de la sorte pour faire droit aux réclamations de Philippe, les Athéniens agissent contre l'intérêt de leur patrie<sup>2111</sup>.

La disposition et le sens des images des camarades de combat dans les discours *Sur l'ambassade* et *Sur la couronne* s'avèrent similaires. S'agissant du *Sur l'ambassade*, Démosthène concentre les occurrences au début du discours ; seule la dernière (8) intervient à la fin. Toutes sauf une (7) – qui évoque la deuxième ambassade en général – concernent directement la défaite des Phocidiens, que Démosthène accuse Eschine et Philocrate d'avoir favorisée. De ce point de vue, les trois premières images du discours (4 à 6) se trouvent dans la section qui traite précisément de cette question<sup>2112</sup>. Or le *Sur la couronne* reprend en partie ces caractéristiques. Sur les six images que contient le discours, les trois premières (10 à 12) concernent la deuxième ambassade et les événements de Phocide, et se trouvent regroupées au début du discours, au cœur de la section qui aborde ces questions<sup>2113</sup>. Démosthène commence donc par reprendre très fidèlement le schème métaphorique du discours *Sur l'ambassade*, sans doute pour rappeler à ses auditeurs des thèmes politiques bien connus, dans des termes qui le sont tout autant. Cette reprise à l'identique, aussi bien sur le sens que sur la forme de l'image, achève d'indiquer que celle-ci fonctionne comme un outil de propagande à l'intérieur des discours de Démosthène. Le procédé vise en effet à une efficacité maximale, puisque la complicité d'Eschine – en particulier – avec Philippe constitue « le thème central » et la clé de lecture du discours<sup>2114</sup>. Enfin, plus généralement, toutes les occurrences du *Sur la couronne*

---

<sup>2111</sup> Le passage du *Sur les affaires de la Chersonèse*, 19-20 et 22 (9) contient trois occurrences du verbe συναγωνίζομαι : les deux premières (§ 19 et 20) évoquent le soutien qu'il faut apporter à Diopithès, et la troisième (§ 22) celui qui est apporté aux adversaires de cette position, qui s'opposent ainsi aux avis de Démosthène.

<sup>2112</sup> Démosthène, *Amb.*, 29-97. Pour cette division, cf. Weil, 1883, p. 223, et Mathieu, 1946, p. 15-6. Paulsen, 1999, p. 66, propose un plan très différent en vingt-cinq points qui ne sont pas hiérarchisés ; quoi qu'il en soit, les trois occurrences de l'image que nous considérons se rangent dans une sous-section du point 4 (§ 17-71, « compte-rendu de la deuxième ambassade et ruine des Phocidiens ») qui isole le problème de la responsabilité d'Eschine dans la chute des Phocidiens (§ 29-63). Ce point 4 correspond à la troisième division de Yunis, 2005, p. 120, qui ne hiérarchise pas non plus.

<sup>2113</sup> Il s'agit de la première partie du discours : Démosthène, *Cour.*, 17-52 ; cf. Mathieu, 1947, p. 14 ; Usher, 1993, p. 17 ; Yunis, 2001, p. 292, et 2005, p. 30-1. Weil, 1883, p. 401, et Wankel, 1976a, p. 52, intègrent à cette partie les § 9-16, qui forment un développement préalable où Démosthène justifie le contenu et le plan du discours qu'il s'apprête à tenir. Sur le statut spécifique des § 9-16, cf. scholies 31b (non un prologue mais une réfutation d'éléments défavorables (ἀντιπλκτοντος ἀναίρεσις), avec renvoi au prologue *Contre Aristocrate*), 31c (cinquième prologue), 53a (fin de tous les éléments de prologue (πάντα τὰ προοιμαστικά) au seuil du § 17), ainsi que 31a et 53b (les § 9 à 16 forment des considérations qui attaquent l'accusation d'Eschine (τὰ παραγραφήκιά)) Dilts (I, p. 204 et 207).

<sup>2114</sup> Usher, 1993, p. 181, *ad* Démosthène, *Cour.*, 25, s.v. « collaborated with Philip » (11) : « C'est là le thème central de Démosthène, et nous devons nous attendre à ce que tous les événements, avec les déformations qui s'ensuivent, soient interprétés à la lumière de ce thème. » (« This is Dem.'s central theme, and we must expect all events, with accompanying distortions, to be interpreted with this theme in view. »).

interviennent dans la première moitié du discours<sup>2115</sup>, qui est centrée sur les méfaits d'Eschine par la nature même des événements qui sont évoqués, et notamment, donc, les négociations relatives à la paix de Philocrate : cette distribution s'accorde parfaitement avec le sens négatif de la métaphore des camarades de combat, qui souligne ainsi la trahison de tous ceux – et pas seulement à Athènes (12) – qui ont favorisé les entreprises de Philippe en concourant à la dégradation de la situation diplomatique et militaire.

Le nouveau paradigme de la métaphore se greffe en réalité sur l'emploi juridique du verbe συναγωνίζομαι au sujet d'un synégore qui assiste un justiciable en prenant la parole devant le tribunal<sup>2116</sup>. Il en retient cet élément de la parole, qui se trouve effectivement au centre de la métaphore : les complices de Philippe agissent en sa faveur d'abord par les discours qu'ils tiennent. Toutes les images des camarades de combat que déploie Démosthène dans le *Sur l'ambassade* et le *Sur la couronne* s'inscrivent dans ce contexte. Comme l'indiquent d'une part les thèmes du mensonge et de la tromperie, d'autre part celui de la corruption, qui les accompagnent très souvent, elles mettent en cause la parole trompeuse d'orateurs qui se sont laissés acheter par Philippe pour défendre insidieusement ses intérêts au lieu de ceux de leur cité, contrairement à leur devoir<sup>2117</sup> ; Démosthène précise celui-ci dans le

<sup>2115</sup> Celle qui précède le faux épilogue de Démosthène, *Cour.*, 126-59.

<sup>2116</sup> Deux occurrences conservent un souvenir direct de cet emploi. La dernière image du *Sur l'ambassade* (8) est coordonnée au verbe συνεγεῖ : Eschine appuie Philocrate lors de l'audience accordée par Philippe aux membres de la deuxième ambassade. De même, dans le *Sur la couronne*, Eschine prend la parole devant l'Assemblée pour soutenir Python de Byzance, l'ambassadeur envoyé par Philippe (14).

<sup>2117</sup> Mensonge et tromperie (toutes les traductions de cette note sont de G. Mathieu) : 4 (cf. au paragraphe précédent, *Amb.*, 29 : ἐξαπατᾶν ὑμᾶς καὶ φενακίζειν, « pour vous tromper et vous duper »), 5 (au paragraphe suivant, *ibid.*, 53 : ἐξαπατᾶν, « tromper »), 6 (deux paragraphes avant, *ibid.*, 58 : ψευδάμενοι καὶ φενακίσαντες ὑμᾶς, « en vous trompant et en vous dupant »), 8 (dans le paragraphe qui précède et deux paragraphes plus loin, respectivement, *ibid.*, 315 et 318 : τὴν ἀπάτην ὅλην, « toute la machination », et εἰ μὴ παρεκρούσθητε, « si vous n'aviez pas été égarés »), 10 (ἐξαπατωμένους), 12 (ἀπαγγείλας τὰ ψευδῆ καὶ φενακίσας ὑμᾶς ; cf. encore au paragraphe suivant, *Cour.*, 42 : Ἐπειδὴ γὰρ ἐξηπάτησθε μὲν ὑμεῖς ὑπὸ τοῦ Φιλίππου διὰ τούτων τῶν ἐν ταῖς πρεσβείαις μισθωσάντων ἑαυτοὺς καὶ οὐδὲν ἀληθὲς ὑμῖν ἀπαγγειλάντων, ἐξηπάτηντο δ' οἱ ταλαίπωροι Φωκεῖς..., « Après que vous eûtes été trompés par Philippe, grâce à ces gens qui, dans leurs ambassades, s'étaient mis à ses gages et ne vous avaient fait que des rapports mensongers, après que les malheureux Phocidiens eurent été trompés... »), 13 (τοὺς μὲν ἐξαπατῶν, avec la particularité que cette action est ici attribuée directement à Philippe), 14 (τάναντία ἐμαρτύρει τῇ πατρίδι, καὶ ταῦτα ψευδῆ). Corruption : 4 (métaphore du mercenaire au paragraphe précédent, *Amb.*, 29), 7 (thème omniprésent, *Amb.*, 114-9, dans un passage centré sur l'association entre Philocrate et Eschine : μηδὲν ἔχοντ', « ait reçu quelque chose », et ὡς οὐκ εἴληφε, « qu'il n'a rien reçu » (§ 114), λαμβάνη, « touche », et τοῦ χρήματα τοῦτον ἔχειν, « du fait qu'Eschine a touché de l'argent » (§ 115), τοῦ πεπρακέναι τοῦτον ἑαυτὸν Φιλίππῳ, « qu'il est vendu à Philippe » (§ 116, métaphore de la vente, juste avant celle des camarades de combat), Ἄλλ' οὕτω καθάπαξ πέπρακεν ἑαυτὸν καὶ οὐκ ἐπὶ τοῖς παρεληλυθόσιν μεμισθάρηκεν μόνον, ἀλλὰ καὶ μετὰ ταῦτα δηλὸς ἐστίν, ἄνπερ ἐκφύγη νῦν, καθ' ὑμῶν ὑπάρξων ἐκείνῳ..., « Il s'est vendu sans réserve, il n'a pas loué ses services seulement pour le passé, mais il montre bien que, s'il échappe maintenant, il restera l'homme de Philippe contre vous ; » (§ 117, métaphores de la vente et du mercenaire), χρήματα δ' ὁμολόγει λαβεῖν ἐκ τῆς πρεσβείας, « avouait avoir touché de l'argent en qualité d'ambassadeur », et χρήματ' εἴληφεν Αἰσχίνης καὶ πονηρός ἐστίν ἀργυρίου συνεχῶς, « Eschine a été payé, [qu']il est perpétuellement criminel pour de l'argent » (§ 119)), 8 (métaphore du mercenaire), 10 (δωροδοκῆματα ; cf. encore, *Cour.*, 19, au paragraphe précédent la métaphore : (...) ὁ Φίλιππος (...) τοῖς παρ' ἐκάστοις προδότηις χρήματ'

*Sur la couronne* en devoir de conseiller. Les métaphores des camarades de combat se présentent donc comme un nouvel avatar de la métaphore cadre de la guerre oratoire, qu'elles filent.

Nous avons vu que les thèmes de la trahison, de la corruption et du mensonge accompagnaient de façon systématique les images du mercenaire à partir du *Sur l'ambassade*. De plus, ces dernières interviennent souvent à proximité des métaphores des camarades de combat, dont elles fournissent l'explication : les orateurs combattent pour Philippe parce qu'ils se sont laissés corrompre. Ces éléments prouvent que les deux sont parfaitement synonymes : à une exception près (9), les images des camarades de combat, comme celles du mercenaire, ne s'emploient que dans un sens négatif, pour dénoncer les orateurs qui se sont vendus à Philippe. Les deux types d'images se combinent enfin avec la métaphore du poste, qui peut en être synonyme, mais sert aussi à exprimer l'idée opposée de l'orateur dévoué et patriote, défendant les meilleurs avis – c'est-à-dire parlant toujours vrai – au risque de paraître impopulaire ; celui que Démosthène appelle « conseiller » (σύμβουλος) dans le *Sur la couronne*, et qu'il oppose au sycophante<sup>2118</sup>. Démosthène associe souvent les trois images dans des métaphores filées qui tirent alors leur force de la juxtaposition de ces différents termes : c'est le cas dans les deux tiers des passages en question dans ce développement<sup>2119</sup>.

---

ἀναλίσκων..., « (...) Philippe, en distribuant de l'argent aux traîtres de chaque pays... », **12** (κτῆματ' ἔχων ἐν τῇ Βοιωτίᾳ καὶ γεωργῶν τὰ ἐκείνων, « toi qui possèdes des propriétés en Béotie et fais cultiver les terres des Thébains »), **13** (φορὰν προδοτῶν καὶ δωροδόκων καὶ θεοὶς ἐχθρῶν ἀνθρώπων), **14** et **15** (métaphore du mercenaire entre les deux images, *Cour.*, 138 : ἀεὶ τοῖς ἐχθροῖς ὑπηρετοῦντα μισθαρνεῖν, « toucher un salaire en servant l'ennemi en toute occasion »).

<sup>2118</sup> Cf. *ibid.*, 188-92. Cette opposition apparaît directement en lien avec la dernière occurrence du *Sur la couronne* (**15**), parce qu'elle est précédée d'une mention du rôle de sycophante d'Eschine, dans un contexte où Démosthène oppose leurs contributions en termes de discours et de propositions, en s'appuyant sur la triade formée par les images du poste, du mercenaire et des camarades de combat : πόλλ' ἂν ἐγὼ ἔτι τούτων ἔχοιμι δεῖξαι, ὧν οὗτος κατ' ἐκείνους τοὺς χρόνους τοῖς μὲν ἐχθροῖς ὑπηρετῶν, ἐμοὶ δ' ἐπιρραΐζων εὐρέθη· ἀλλ' οὐ τίθει ταῦτα παρ' ὑμῖν εἰς ἀκριβῆ μνήμην οὐδ' ἦν προσῆκεν ὀργὴν, ἀλλὰ δεδώκατ' ἔθει τινὶ φαύλῳ πολλὴν ἐξουσίαν τῷ βουλομένῳ τὸν λέγοντά τι τῶν ὑμῖν συμφερόντων ὑποσκελίζειν καὶ συκοφαντεῖν, τῆς ἐπὶ ταῖς λοιδορίαις ἡδονῆς καὶ χάριτος τὸ τῆς πόλεως συμφέρον ἀνταλλαττόμενοι. Διόπερ ῥᾶόν ἐστι καὶ ἀσφαλέστερον ἀεὶ τοῖς ἐχθροῖς ὑπηρετοῦντα μισθαρνεῖν ἢ τὴν ὑπὲρ ὑμῶν ἐλόμενον τάξιν πολιτεύεσθαι. (« Je pourrais encore montrer bien des actes où cet individu, en ce temps-là, s'est découvert comme un serviteur de l'ennemi et mon insulteur. Mais il n'y a pas pour cela chez vous un souvenir exact ni la colère légitime. Par une mauvaise habitude, vous avez laissé pleine licence à qui veut donner un croc-en-jambe à l'homme qui parle dans votre intérêt et l'attaquer en sycophante, et vous troquez l'intérêt de l'État contre le plaisir et l'agrément que causent les injures. Aussi est-il plus facile et plus sûr de toucher un salaire en servant l'ennemi en toute occasion que d'agir en bon citoyen et de prendre position pour vous défendre. »), *ibid.*, 138 (trad. G. Mathieu). La métaphore des camarades de combat (**15**) ouvre le paragraphe suivant. Sur l'opposition entre celle-ci et l'image du poste, c'est-à-dire sur l'opposition entre le traître et le bon conseiller, cf. *infra*, p. 517, avec la n. 2147.

<sup>2119</sup> Dans huit passages sur douze ; sauf indication de notre part, les images apparaissent dans le paragraphe que nous avons cité dans la liste des occurrences. Avec la métaphore du mercenaire : **8**, **10** (au paragraphe suivant : Démosthène, *Cour.*, 21) et **12** (un peu avant et au paragraphe suivant : *ibid.*, 38 et 42). Avec la métaphore du poste : **13** (aux paragraphes suivants : *ibid.*, 62-3). Avec les métaphores du poste et du mercenaire : **4** (au paragraphe précédant, *Amb.*, 29), **7** (image du poste dans le même paragraphe ; métaphore du mercenaire deux

Nous avons donc affaire à une triade métaphorique en étroite imbrication, qui permet de marteler avec d'autant plus d'efficacité les grands slogans politiques qu'elle illustre invariablement : trahison d'Eschine et consorts, patriotisme de Démosthène, toutes attitudes qui renvoient aux discours et aux propositions faits par chacun, en particulier devant l'Assemblée, où ils s'opposent parfois directement, comme ce fut le cas lors des négociations relatives à la paix de Philocrate.

9. (...) ἄλλ' ἑτέραν [*i.e.* δύναμιν] αὐτοὺς προσπαρασκευάζειν <χρη> καὶ συννευπορῶντας ἐκείνῳ [*i.e.* Διοπίθει] χρημάτων καὶ τᾶλλ' οἰκείως συναγωνιζομένους. Εἰ γὰρ τις ἔροίτο Φίλιππον· « Εἰπέ μοι, πότερ' ἂν βούλοιο τούτους τοὺς στρατιώτας (...) εὐθνεῖν καὶ παρ' Ἀθηναίους εὐδοξεῖν καὶ πλείους γίγνεσθαι, τῆς πόλεως συναγωνιζομένης... (...) ἄλλ' ἐν μὲν τοῖς λόγοις τοὺς τῆς πόλεως λέγοντας ἄξι' ἐπαινοῦμεν, ἐν δὲ τοῖς ἔργοις τοῖς ἐναντιουμένοις τούτοις συναγωνιζόμεθα.<sup>2120</sup>

La harangue *Sur les affaires de la Chersonèse* nous plonge au cœur de cette guerre oratoire qui fait rage à la tribune. Tout en s'inscrivant dans le schéma que nous venons de décrire, elle demeure à part en ce qu'elle sollicite aussi le sens positif de l'image qui caractérisait les premiers plaidoyers et la *Première Philippique*. De la même manière, elle n'y est associée à aucune des deux métaphores apparentées du mercenaire et du poste. Le verbe συναγωνίζομαι revient trois fois (9). La dernière occurrence énonce qu'en refusant d'écouter les orateurs qui proposent des mesures énergiques et salutaires pour lutter efficacement contre Philippe, à l'image de Démosthène, ils combattent aux côtés de ceux qui s'opposent à eux à la tribune, et donc, en définitive, pour Philippe ; ces derniers, très précisément ici, sont ceux qui, pour faire droit aux plaintes de Philippe, préconisent de rappeler le stratège Diopithès et de licencier son armée de mercenaires, qui opère en Chersonèse<sup>2121</sup>. Les deux premières

---

paragraphes plus loin : *ibid.*, 118), **14** et **15** (cinq paragraphes avant la première occurrence et entre les deux : *Cour.*, 131 (mercenaire) et 138 (poste et mercenaire)). En dehors de ce triptyque, les métaphores des camarades de combat ne sont que rarement associées à d'autres images de la guerre : **2** (*I Phil.*, 39 et 41 : comparaison avec le, puis métaphore du stratège), **7** (*Amb.*, 115 : métaphore générale de la guerre avec πολεμεῖν) et **8** (*ibid.*, 313 : métaphore du pillage).

<sup>2120</sup> « (...) bien loin de là, préparez-en une autre [*i.e.* armée] vous-mêmes, en associant vos ressources aux siennes [*i.e.* de Diopithès], en lui prêtant un concours dévoué. Imaginez que l'on pose à Philippe cette question : « Dis-moi, qu'aimerais-tu mieux ? Que ces soldats (...) soient bien approvisionnés, bien vus des Athéniens, que leur nombre s'accroisse grâce au concours de la république... (...) Nous louons, il est vrai, les discours de ceux qui tiennent un langage digne de la république ; mais dès qu'il faudrait agir, nous sommes les alliés de leurs adversaires. », *Chers.*, 19-20 et 22 (trad. M. Croiset).

<sup>2121</sup> Diopithès a menacé la cité de Cardie, alliée de Philippe, et n'a renoncé à l'assiéger que parce que le roi a dépêché des renforts ; en représailles, il a ensuite pillé le territoire d'un autre allié de Philippe. Ce dernier a

occurrences du verbe, de sens positif, s'inscrivent en opposition à celle-là. Elles sont attribuées successivement à Démosthène puis à l'interlocuteur anonyme (τις) d'un dialogue fictif avec Philippe, interrogé sur ce qu'il préférerait à propos des mercenaires de Diopithès : Démosthène veut faire prendre conscience à ses concitoyens qu'ils doivent soutenir le stratège et son armée, aussi bien financièrement que moralement et diplomatiquement. Le deuxième emploi positif du verbe se trouve élargi à toute la cité, dans un type de formule qu'affectionne Démosthène<sup>2122</sup>.

Nous en venons ici à un point fort intéressant. Une métaphore similaire, mais de sens négatif sous la plume de l'auteur, apparaît en effet dans la *Lettre de Philippe* transmise dans le corpus démosthénien. Elle dénonce la corruption des orateurs et leur collusion avec les généraux au détriment des intérêts du peuple – à savoir le maintien de la paix entre Athènes et la Macédoine. Plus précisément, l'image des camarades de combat désigne le soutien des orateurs aux stratèges. Philippe explique par là l'échec de l'ambassade qu'il a envoyée à Athènes ; les orateurs ont en effet dressé le peuple contre elle, à tel point qu'il n'a pas même consenti à écouter les propositions dont elle était porteuse :

Πάντων δὲ μοι δοκεῖ παραλογώτατον εἶναι διότι πέμπαντος ἐμοῦ πρέσβεις ἀπὸ τῆς συμμαχίας πάσης ἴν' ὧσι μάρτυρες, καὶ βουλομένου ποιήσασθαι πρὸς ὑμᾶς δικαίας ὁμολογίας ὑπὲρ τῶν Ἑλλήνων, οὐδὲ τοὺς περὶ τούτων λόγους ἐδέξασθε παρὰ τῶν πρεσβευόντων, ἔξδὸν ὑμῖν ἢ τῶν κινδύνων ἀπαλλάξαι τοὺς δυσχερεῖς ὑποπεύοντάς τι καθ' ἡμῶν, ἢ φανερώς ἐξελέγξαι με φαυλότατον ὄντα τῶν ἀπάντων. [19] Τῷ μὲν οὖν δήμῳ ταῦτα συνέφερε, τοῖς δὲ λέγουσιν οὐκ ἔλυσιτέλει. Φασὶ γὰρ οἱ τῆς πολιτείας τῆς παρ' ὑμῖν ἔμπειροι τὴν μὲν εἰρήνην πόλεμον αὐτοῖς εἶναι, τὸν δὲ πόλεμον εἰρήνην· ἢ γὰρ συναγωνιζομένους τοῖς στρατηγοῖς ἢ συκοφαντοῦντας αἰεὶ τι λαμβάνειν παρ' αὐτῶν, ἔτι δὲ τῶν πολιτῶν τοῖς γνωριμωτάτοις καὶ τῶν ἔξωθεν τοῖς ἐνδοξοτάτοις λοιδορομένους ἐπὶ τοῦ βήματος περιποιεῖσθαι παρὰ τοῦ πλήθους δόξαν ὡς εἰσὶ δημοτικοί.<sup>2123</sup>

---

envoyé une lettre de protestation à Athènes, en exigeant le rappel du stratège. Démosthène s'exprime durant les débats qui font suite à la réception de cette lettre.

<sup>2122</sup> τῆς πόλεως συναγωνιζομένης. C'est l'une des trois occurrences de la métaphore dans lesquelles le sujet du verbe συναγωνίζομαι n'est pas un individu mais une entité abstraite : cf. *I Phil.*, 45 (2), et *Cour.*, 20 (10).

<sup>2123</sup> « Mais voici ce qui me paraît le plus contraire au bon sens. Lorsque je vous ai envoyé des députés au nom de tous mes alliés, pour que tous fussent mes témoins, et lorsque j'étais disposé à conclure avec vous un arrangement équitable en faveur des Grecs, vous n'avez pas même voulu accueillir les propositions dont ils étaient chargés ; et cela quand vous pouviez ou délivrer de tout danger ceux qui avaient de fâcheux soupçons à mon égard, ou me faire apparaître aux yeux de tous comme un homme sans honneur. [19] C'était là l'intérêt du peuple, mais ce n'était pas celui des orateurs. Ceux qui savent ce qu'est chez vous la politique assurent que la paix, c'est, au regard des orateurs, la guerre, comme la guerre est pour eux la paix ; car, soit *en s'alliant avec les généraux*, soit en les calomniant, ils leur soutirent toujours quelque argent, et de plus, en outrageant à la tribune les citoyens les plus en vue ou les étrangers les plus connus, ils se font auprès de la foule une réputation d'amis du peuple. », [Démosthène], *Lettre de Philippe* (XII), 18-9 (trad. M. Croiset ; nous soulignons).

Nous ne voyons pas de raison sérieuse de rejeter ce texte, que nous considérons comme authentique<sup>2124</sup>. La lettre date de l'été ou de l'automne 340, juste avant que les Athéniens, sous l'impulsion de Démosthène, ne dénoncent la paix de Philocrate et ne reprennent les hostilités avec leur vieil ennemi. En d'autres termes, nous nous situons dans la même période que la harangue *Sur les affaires de la Chersonèse*, prononcée au printemps 341, qui contient la métaphore parente de l'expression que nous pointons ici. Plus radicalement, la lettre indique que le conflit qui oppose Philippe et Athènes à propos des Cardiens bat toujours son plein<sup>2125</sup> : c'était le même conflit qui avait entraîné les actions du stratège Diopithès et donné lieu au *Sur les affaires de la Chersonèse*, discours destiné à le soutenir. Nous pensons donc que Philippe s'en prend directement à Démosthène dans ce passage, en tâchant de retourner ses thèmes de campagne contre lui-même : non seulement un élément de langage précis comme la métaphore positive des camarades de combat dont le *Sur les affaires de la Chersonèse* garde la trace, mais aussi des idées caractéristiques de Démosthène.

Nous retrouvons en effet le thème des mauvais orateurs qui flattent le peuple en privilégiant leur intérêt particulier au détriment de celui de la cité, qui sont corrompus et qui s'adonnent aux accusations calomnieuses, tous éléments que Démosthène emploie de manière récurrente, en particulier dans les trois harangues de l'année 341<sup>2126</sup>. Le retournement, sur ce point, consiste à accuser les orateurs d'être à la solde des stratèges, alors que Démosthène leur reproche d'être vendus à Philippe. Bien plus, ces idées récurrentes apparaissent en lien direct avec la question de la confusion entre guerre et paix, en retournant là encore les arguments de Démosthène<sup>2127</sup>. Philippe reprend ainsi les propos des orateurs qui, à Athènes, s'opposent à Démosthène et dont celui-ci se fait l'écho dans les harangues de 341 : ils accusent Diopithès et Démosthène de déclarer la guerre à Philippe en pleine paix, alors que Démosthène n'a de cesse de montrer qu'au contraire, c'est Philippe qui fait la guerre en s'abritant derrière le nom de paix, avec un art consommé de la tromperie<sup>2128</sup>. Il y a là une vive querelle sémantique sur l'adéquation entre les mots et les faits, et donc, en dernière analyse, sur la définition des mots

<sup>2124</sup> Cf. ci-dessus, p. 22, n. 41.

<sup>2125</sup> Démosthène, *Lettre de Philippe* (XII), 11.

<sup>2126</sup> *Chers.*, 23 (à propos des orateurs qui « accusent et calomnient » Diopithès : αἰτιᾶσθαι καὶ διαβάλλειν), 32-4, 66-71 et 76 ; *III Phil.*, 2, 36-40, ainsi que tout le passage de 53-69, et plus particulièrement 53-5, 60 et 63-4 ; *IV Phil.*, 4-5, 54 (= *III Phil.*, 38), 68-76 (68-70 début = *Chers.*, 66-7). Nous pensons que de telles répétitions, loin de poser problème, notamment en ce qui concerne la *Quatrième Philippique*, révèlent de véritables stratégies de communication politique.

<sup>2127</sup> La confusion sémantique entre les notions de guerre et de paix, destinée à déformer la réalité pour tromper le peuple, est soulignée dans le texte de la *Lettre de Philippe* par le chiasme : τὴν μὲν εἰρήνην πόλεμον αὐτοῖς εἶναι, τὸν δὲ πόλεμον εἰρήνην (*ibid.*, 19).

<sup>2128</sup> *Chers.*, 4-8, 39 et 56-9 ; *III Phil.*, 6-20 ; *IV Phil.*, 11 et 58-61 (58 et 61 = *Chers.*, 56 et 59). Cf. encore, en 340, *Rép.*, 1, 2 (pour l'idée de tromperie) et 20.



« paix » et « guerre »<sup>2129</sup>. Le réemploi dans les harangues de 341 de certains passages où se trouvent exprimées toutes ces idées marque leur appartenance à une véritable campagne de propagande politique orchestrée par Démosthène et qui est en train de battre son plein : nous sentons là une sorte de paroxysme – que trahit aussi le fait que n’ayons conservé pas moins de trois harangues pour une même année, ce qui est le seul cas en dehors des *Olyntiennes*.

La *Lettre de Philippe* révèle par conséquent une connaissance très précise des débats qui agitent l’Assemblée dans les années 341-340<sup>2130</sup>, autour d’une querelle sémantique sur

---

<sup>2129</sup> Ce problème est posé le plus explicitement, *III Phil.*, 6-10 et 15, au sein d’un développement plus large, *ibid.*, 6-20. Devant l’état de confusion sur le rapport entre les mots et les choses, Démosthène annonce qu’il va se livrer à une « mise au point », (διορθοῦσθαι περὶ τούτου), c’est-à-dire qu’il va redéfinir les termes : Εἰ μὲν οὖν ἅπαντες ὠμολογοῦμεν Φίλιππον τῇ πόλει πολεμεῖν καὶ τὴν εἰρήνην παραβαίνειν, οὐδὲν ἄλλ’ ἔδει τὸν παριόντα λέγειν καὶ συμβουλεύειν ἢ ὅπως ἀσφαλέστατα καὶ ῥᾶστ’ αὐτὸν ἀμυνούμεθα. Ἐπειδὴ δ’ οὕτως ἀτόπως ἔνιοι διάκεινται, ὥστε, πόλεις καταλαμβάνοντος ἐκείνου καὶ πολλὰ τῶν ὑμετέρων ἔχοντος καὶ πάντας ἀνθρώπους ἀδικούντος, ἀνέχεσθαι τινῶν ἐν ταῖς ἐκκλησίαις λεγόντων πολλάκις ὡς ἡμῶν τινὲς εἰσὶν οἱ ποιοῦντες τὸν πόλεμον, ἀνάγκη φυλάττεσθαι καὶ διορθοῦσθαι περὶ τούτου. (« Si donc nous étions tous d’accord pour reconnaître que Philippe nous fait la guerre, qu’il enfreint le traité de paix, l’unique tâche de l’orateur serait d’exposer et de conseiller les moyens les plus sûrs et les plus faciles de nous défendre. Mais puisqu’il y a ici des gens si étrangement faits qu’au moment où il prend des villes, détient sur plusieurs points ce qui est à vous, viole les droits de tous, ceux-ci laissent dire et répéter dans nos assemblées que les auteurs de la guerre, ce sont certains d’entre nous, force nous est de parer leurs attaques et de remettre les choses au point. »), *ibid.*, 6 (trad. M. Croiset). Philippe, par une stratégie délibérée pour tromper la vigilance des Grecs et favoriser ses entreprises à moindre risque (cf. § 10-4), est le responsable de cette confusion dans les mots, et donc dans l’interprétation des faits, qui s’appuient en outre sur une certaine relativité des perceptions (§ 9) : εἰ δ’ ἕτερος, τὰ ὄπλα ἐν ταῖς χερσὶν ἔχων καὶ δύναμιν πολλὴν περὶ αὐτὸν, τοῦνομα μὲν τῆς εἰρήνης ὑμῖν προβάλλει, τοῖς δ’ ἔργοις αὐτὸς τοῖς τοῦ πολέμου χρῆται, τί λοιπὸν ἄλλο πλὴν ἀμύνεσθαι ; φάσκειν δ’ εἰρήνην ἄγειν εἰ βούλεσθε, ὥσπερ ἐκεῖνος, οὐ διαφέρομαι. [9] Εἰ δέ τις ταύτην εἰρήνην ὑπολαμβάνει ἐξ ἧς ἐκεῖνος πάντα τ’ ἄλλα λαβὼν ἐφ’ ἡμᾶς ἔξει, πρῶτον μὲν μαίνεται, ἔπειτ’ ἐκείνῳ παρ’ ὑμῶν, οὐχ ἡμῖν παρ’ ἐκείνου τὴν εἰρήνην λέγει· τούτο δ’ ἐστὶν ὃ τῶν ἀναλισκομένων χρημάτων πάντων Φίλιππος ὠνεῖται, αὐτὸς μὲν πολεμεῖν ὑμῖν, ὑφ’ ὑμῶν δὲ μὴ πολεμῆσθαι. (...) [15] Ἄλλ’ ἐστὶν, ὃ πρὸς τοῦ Διός, ὅστις εὐφρονῶν ἐκ τῶν ὀνομάτων μᾶλλον ἢ τῶν πραγμάτων τὸν ἄγοντ’ εἰρήνην ἢ πολεμῶνθ’ ἑαυτῷ σκέψαιτ’ ἄν ; οὐδεὶς δῆπου. (« Mais si, au contraire, notre adversaire, qui a les armes en main et s’entoure de forces considérables, se couvre du mot de paix, tout en se livrant à des actes de guerre, que nous reste-t-il à faire que de nous défendre ? Vous plaît-il toutefois de dire, comme lui, que, d’ailleurs, vous restez en paix, ce n’est pas moi qui m’y opposerai. [9] Seulement, considérer comme un état de paix une situation qui permettra à Philippe, quand il aura pris tout le reste, de venir nous attaquer chez nous, c’est d’abord pure folie ; et c’est ensuite dénommer ainsi ce qui est sans doute pour lui la paix en ce qui dépend de nous, mais nullement pour nous en ce qui dépend de lui. Or voilà justement ce qu’il achète avec tout cet argent, je veux dire la possibilité de vous faire la guerre sans que vous la lui fassiez. (...) [15] Ah ! dites-moi, au nom du ciel, est-il un seul homme sensé qui s’attacherait à un mot plutôt qu’aux faits pour décider si tel ou tel est en paix ou en guerre avec lui ? Pas un assurément. »), *ibid.*, 8-9 et 15 (*id.*).

<sup>2130</sup> Il y a deux explications possibles. Premièrement, Philippe avait des informateurs qui lui rapportaient les propos de Démosthène, en la personne des divers émissaires qu’il mandatait régulièrement, tels Python de Byzance ou ceux qui sont évoqués, *Lettre de Philippe*, 18, et peut-être aussi en la personne d’orateurs qui lui auraient été favorables, moyennant finances selon Démosthène ; là où le premier groupe est incontestable, le second relève à moitié de la vraisemblance et de la calomnie politique. La première hypothèse est renforcée par le témoignage du Pseudo-Plutarque, *Vie des dix orateurs*, VIII, 845 D (Plutarque, *Moralia*, n° 55), où il est question de « ceux qui rapportaient à Philippe les harangues que Démosthène prononçait contre lui » (τοὺς ἀναφέροντας αὐτῷ τὰς κατ’ αὐτοῦ δημηγορίας). Deuxièmement, si l’on considère que Démosthène faisait circuler une version écrite de ses harangues, Philippe pouvait alors se les procurer pour les lire, ce qui rejoint la première explication ; il faut en effet une personne pour les lui apporter, étant donné que Démosthène, contrairement à Isocrate, n’entretenait pas une correspondance avec son ennemi ! Sur la question, hautement

l'interprétation des faits, au centre de laquelle se trouvent Démosthène et ses alliés politiques, qui l'ont probablement lancée. C'est du moins ce que suggèrent les harangues de Démosthène, puisqu'elles défendent âprement la nécessité de constater que l'état qui s'appelle officiellement « paix » en vertu du traité de 346, est émaillé de multiples agressions de Philippe. Il faut donc appeler un chat un chat ! Plus précisément, tout part de l'action militaire menée en Chersonèse de Thrace par Diopithès : Démosthène s'oppose aux orateurs qui l'accusent de vouloir rompre la paix en expliquant que cette action n'était qu'une réponse aux agressions de Philippe<sup>2131</sup>. L'authenticité de la lettre est renforcée sur ce point par la forme du propos : il ne s'agit pas d'un centon obtenu à partir de formules de Démosthène ; les grands thèmes politiques de ce dernier et de ses alliés sont résumés d'une manière à la fois très condensée et très efficace, pour être retournés du tout au tout. Nous plongeons donc là au cœur de discours politiques, de propagandes contradictoires qui s'affrontent pour imposer leur vision à l'opinion publique athénienne. Le passage de la lettre que nous avons parcouru, mis en rapport avec les propos de Démosthène, prouve également que Philippe savait se servir habilement de certains courants d'opinion importants qui s'exprimaient à l'Assemblée. Quant aux accusations portées par Démosthène, selon qui certains de leurs hérauts agissaient directement sur ordre du roi, dont ils touchaient des pots de vin, c'est une autre affaire !

L'exception, pour ainsi dire, confirme la règle : à partir du *Sur l'ambassade*, la métaphore des camarades de combat ne s'emploie que dans un sens négatif, pour attaquer les alliés de Philippe – c'est-à-dire les traîtres.

Les métaphores du *Sur l'ambassade* se réfèrent à la séance de l'Assemblée convoquée au retour de la deuxième ambassade, pour délibérer sur la conclusion de la paix : Eschine a rendu compte des prétendues promesses faites par Philippe et, sur le fondement de celles-ci, Philocrate a proposé le décret instituant la paix<sup>2132</sup> ; dans une nouvelle bataille oratoire, les

---

débatue, de savoir si Démosthène faisait circuler des versions écrites de ses textes, et en particulier de ses harangues, cf. p. 479, n. 2072.

<sup>2131</sup> *Chers.*, 8, et *III Phil.*, 15, en particulier.

<sup>2132</sup> D'une manière générale, les occurrences du *Sur l'ambassade* visent, « au moment de la conclusion de la paix, les discours tenus par Eschine et le point où ils ont conduit l'Etat » (ὅτε τὴν εἰρήνην ἐποιείσθε, ἃ οὗτος ἐδημηγόρησε καὶ εἰς ἃ προήχασι τὴν πόλιν, *Amb.*, 18 (trad. G. Mathieu)). Les propos tenus par Eschine devant l'Assemblée pour rendre compte de sa mission lors de la deuxième ambassade sont évoqués : *ibid.*, 19-24 et 34-5, de part et d'autre de 4 (§ 30) ; avec le décret de Philocrate, *ibid.*, 44-51, juste avant 5 (§ 52), qui est précédée immédiatement, dans le même paragraphe, par un rappel de ce contexte : τούτοις δ', εἶπερ ἦν ὑγιές τι τούτων, τί ἄλλο προσήκεν ἢ συνειπεῖν ὅπως ἐξέλθῃ ὑμεῖς, καὶ τὸν Πρόξενον ὃν περὶ τοὺς τόπους ἦδεσαν ὄντα γράφειν εὐθέως βοηθεῖν; Πάντα τοίνυν τάναντία τούτων φαίνονται πεποιηκότες. (« Or, s'il y avait en elles quelque chose de bon, qu'auraient dû faire ces gens-là, sinon vous dire aussi de partir en expédition et proposer que Proxénos intervînt rapidement, lui qu'ils savaient sur les lieux ? Or on voit qu'ils font tout le contraire. », trad. G. Mathieu). Cf. encore : τοῖς χρόνοις, οἷς ἀπήγγελλον, οἷς ἔγραψον (6). La parole

deux se sont également associés pour empêcher Démosthène de parler<sup>2133</sup>. Puisque ce dernier a intenté contre Eschine le procès pour lequel il a prononcé son discours, il concentre ses attaques sur lui, en l'accusant dès le départ de tenir des discours mensongers sur ordre de Philippe, parce qu'il s'est laissé acheter par lui : au lieu de tenir le poste du dévouement à la cité, il a déserté et est passé à l'ennemi, se faisant son mercenaire dévoué. Nous voyons là avec quelle étroitesse se combinent les métaphores des camarades de combat, du mercenaire et du poste<sup>2134</sup>.

10. Τί οὖν συνηγωνίατο αὐτῷ πρὸς τὸ λαβεῖν ὀλίγου δεῖν ὑμᾶς ἐκόντας ἐξαπατωμένους ; Ἡ τῶν ἄλλων Ἑλλήνων, εἴτε χρηὴ κακίαν εἴτ' ἄγνοιαν εἴτε καὶ ἀμφοτέρω ταύτ' εἰπεῖν· οἱ πόλεμον συνεχῆ καὶ μακρὸν πολεμούντων ὑμῶν, καὶ τοῦτον ὑπὲρ τῶν πᾶσι συμφερόντων, ὡς ἔργω φανερὸν γέγονεν, οὔτε χρήμασιν οὔτε σώμασιν, οὔτ' ἄλλω οὐδενὶ τῶν ἀπάντων συναλάμβανον ὑμῖν· οἷς καὶ δικαίως καὶ προσηκόντως ὀργιζόμενοι, ἐτοιμῶς ὑπηκούσατε τῷ Φιλίππῳ. Ἡ μὲν οὖν τότε συγχωρηθεῖς εἰρήνη διὰ ταῦτα, οὐ δι' ἐμέ, ὡς οὗτος διέβαλλεν, ἐπράχθη· τὰ δὲ τούτων ἀδικήματα καὶ δωροδοκήματα ἐν αὐτῇ τῶν νυνὶ παρόντων πραγμάτων, ἄν τις ἐξετάζη δικαίως, αἴτι' εὐρήσει.<sup>2135</sup>

11. καὶ γὰρ ἐκ τούτων εἴσεσθε τίς ἦν ὁ Φιλίππῳ περὶ τὴν εἰρήνην συναγωνιζόμενος...<sup>2136</sup>

---

de l'occurrence 8 (συνεργεῖ) s'inscrit dans le même schéma – soutien oratoire d'Eschine à Philocrate – mais dans un contexte différent, puisqu'il s'agit de l'audience accordée par Philippe aux ambassadeurs. Seule l'occurrence 7 n'est pas accompagnée directement de références à un discours ou à une proposition, mais elle bénéficie des éléments cristallisés autour des précédentes, qu'elle ne fait que répéter, avec l'idée générale que Philocrate a bénéficié de soutiens : les trois images précédentes montrent qu'il faut placer Eschine au premier rang de ceux-ci.

<sup>2133</sup> *Amb.*, 23 et 46 : Eschine et Démosthène interrompent, bousculent et se moquent de Démosthène, qui insiste sur le fait que tout ceci fit rire les Athéniens.

<sup>2134</sup> La première métaphore des camarades de combat du discours est immédiatement précédée par une métaphore du mercenaire (19) et une métaphore du poste (13) associées dans le même passage : (...) ἀλλ' ἐκεῖν' ὄραν [*sc.* δεῖ], ὅτι ὄντιν' ἂν ὑμεῖς εἰς ταύτην τὴν τάξιν κατεστήσατε καὶ τῶν συμβάντων καιρῶν ἐποιήσατε κύριον, οὗτος εἶπερ ὡσπερ οὗτος ἐβουλήθη μισθώσας αὐτὸν ἐξαπατᾶν ὑμᾶς καὶ φενακίζειν, τῶν ἴσων αἴτιος ἦν ἂν κακῶν ὄσωνπερ καὶ οὗτος. (« au contraire on doit voir que tout homme à qui vous auriez confié ce poste et donné plein pouvoir sur les conjonctures, tout homme, s'il avait voulu, comme cet individu, toucher un salaire pour vous tromper et vous duper, aurait causé des malheurs égaux à ceux qu'a causés cet individu. »), *ibid.*, 29 (*id.*). Cf. encore, *ibid.*, 49 et 51 : Ἄλλ' οὗτος ἦν ὁ λέγων ὑπὲρ αὐτοῦ [*sc.* τοῦ Φιλίππου] καὶ ὑπισχνούμενος. et οὐδὲ τοιαῦτα λέγειν τούτῳ προσέταττεν... (« C'était Eschine qui parlait pour lui [*sc.* Philippe] et promettait. » et « il n'aurait pas ordonné à Eschine de vous tenir un discours... », *id.*).

<sup>2135</sup> « Qu'est-ce donc qui l'aïda à vous prendre au piège, pour ainsi dire, en vous laissant trompés et contents ? Chez les autres Grecs, ce qu'on peut appeler de la méchanceté ou de l'aveuglement ou les deux à la fois ; alors que vous faisiez une guerre longue et ininterrompue, et cela dans l'intérêt de tous, comme les faits l'ont montré, ils ne vous aidaient ni de leur argent ni de leurs personnes, ni par quoi que ce fût d'autre. Aussi, justement et logiquement irrités contre eux, vous avez volontiers écouté Philippe. Donc la paix qu'on accorda alors, se fit pour ces motifs, non pas par mon fait, comme le prétendait cet individu ; mais ce sont les crimes et la vénalité de ces gens lors de sa conclusion, si l'on examine la question en toute justice, qu'on trouvera responsables de la situation présente. », *Cour.*, 20 (trad. G. Mathieu).

<sup>2136</sup> « D'après cela, vous saurez qui soutenait Philippe dans la question de la paix... », *ibid.*, 25 (*id.*). Ce passage comporte un problème de texte s'agissant du complément de συναγωνιζόμενος : les manuscrits transmettent en

12. Ὁ δὲ ταύτης τῆς πίστεως αὐτῷ συνεργὸς καὶ συναγωνιστὴς καὶ ὁ δεῦρ' ἀπαγγέλλας τὰ ψευδῆ καὶ φενακίσας ὑμᾶς...<sup>2137</sup>

13. Πλεονέκτημ', ἄνδρες Ἀθηναῖοι, μέγ' ὑπῆρξε Φιλίππῳ. Παρὰ γὰρ τοῖς Ἕλλησιν, οὐ τοῖσιν, ἀλλ' ἅπασιν ὁμοίως, φορὰν προδοτῶν καὶ δωροδόκων καὶ θεοῖς ἐχθρῶν ἀνθρώπων συνέβη γενέσθαι τοσαύτην ὄσσην οὐδεὶς πω πρότερον μέμνηται γεγυῖαν· οὗς συναγωνιστὰς καὶ συνεργοὺς λαβῶν καὶ πρότερον κακῶς τοὺς Ἕλληνας ἔχοντας πρὸς ἑαυτοὺς καὶ στασιαστικῶς ἔτι χειρόν διέθηκε, τοὺς μὲν ἐξαπατῶν, τοῖς δὲ διδοὺς, τοὺς δὲ πάντα τρόπον διαφθείρων, καὶ διέστησεν εἰς μέρη πολλὰ, ἐνὸς τοῦ συμφέροντος ἅπασιν ὄντος, κωλύειν ἐκείνον μέγαν γίγνεσθαι.<sup>2138</sup>

14. οὗτος δὲ συνηγωνίζετο καὶ τάναντία ἐμαρτύρει τῇ πατρίδι, καὶ ταῦτα ψευδῆ.<sup>2139</sup>

15. Καὶ τὸ μὲν δὴ πρὸ τοῦ πολεμεῖν φανερώς συναγωνίζεσθαι Φιλίππῳ, δεινὸν μὲν, ὦ γῆ καὶ θεοί, (πῶς γὰρ οὐ ;) κατὰ τῆς πατρίδος.<sup>2140</sup>

---

majorité τε τὴν εἰρήνην οὐ surtout πάντα, leçon la plus suivie, qui ne sont pas satisfaisantes et ont parfois donné lieu à des corrections : περι τὴν εἰρήνην, ici avec G. Mathieu ; τὰ περι τὴν εἰρήνην, Weil, 1883, p. 432, *ad loc.*, tout en conservant la leçon πάντα dans son texte ; Wankel, 1976a, p. 244, *ad loc.*, s.v. τίς ἦν ὁ Φιλίππῳ συναγωνιζόμενος, cite encore Spengel (τότε εἰρήνην) et Vömel (τὴν τ' εἰρήνην καὶ πάντα), que nous n'avons pu consulter. Cependant, un grand nombre d'éditeurs, dont les plus récents, se rangeant à la suggestion de Westermann, 1868, p. 25, *ad loc.*, s.v. πάντα (l'auteur conserve en effet cette leçon dans son texte, malgré sa remarque), s'accordent à penser qu'il ne faut conserver aucun de ces compléments, et suivre ainsi la leçon d'un manuscrit du XV<sup>ème</sup> siècle, le Codex Barberinus : Fuhr, 1914, p. 279 ; Wankel, 1976a, p. 244, *ad loc.*, s.v. τίς ἦν ὁ Φιλίππῳ συναγωνιζόμενος ; Usher, 1993, p. 167 ; A. Natalicchio, *in Canfora et alii*, 2000, p. 39 ; Yunis, 2001, p. 42 ; Dilts, 2002, p. 218, *ad loc.*

<sup>2137</sup> « Or son complice et son allié pour obtenir cette confiance, celui qui a fait ici un faux rapport et vous a abusés... », *ibid.*, 41 (*id.*).

<sup>2138</sup> « Un grand avantage, Athéniens, a été acquis à Philippe : en Grèce, non pas en quelques lieux, mais partout également, il survint une abondance de traîtres, de vendus, d'ennemis des dieux, telle que personne ne se souvient qu'il y en ait jamais eu. Les prenant pour collaborateurs et pour complices, alors que les Grecs étaient déjà auparavant en mauvaise situation et en état de dissension, Philippe les mit en plus mauvais état encore, trompant les uns, faisant des cadeaux à d'autres, corrompant les autres de toutes façons, et il les divisa en plusieurs partis, alors qu'il n'y avait qu'un seul intérêt pour tous, l'empêcher de grandir. », *ibid.*, 61 (*id.*).

<sup>2139</sup> « Et cet individu soutenait Python et portait témoignage contre sa patrie, un faux témoignage. », *ibid.*, 136 (*id.*).

<sup>2140</sup> « Certes être l'allié de Philippe avant la guerre ouverte était scandaleux, terre et dieux ! (n'est-ce pas ?) quand c'était contre la patrie. », *ibid.*, 139 (*id.*). En se référant à Dobree, 1831, p. 401, *ad Démosthène, Cour.*, 273, 27 (« An priore loco φανερώς del. ? »), Wankel, 1976b, p. 754, *ad loc.*, plaide pour la suppression du premier adverbe φανερώς : « l'amplification contenue dans le second membre de l'antithèse μὲν... ἀλλά (...) étaye » cette suppression (« Die im zweiten Glied der Antithese μὲν... ἀλλά liegende Steigerung (...) unterstütz... ») d'un adverbe « qui brouille sensiblement la pensée » (« das den Gedanken empfindlich stört »). Cf. encore Cobet, 1876, p. 480, *ad loc.* (« Quaerit Dobraeus : "an priore loco φανερώς delendum ?" Sine ulla dubitatione. Nam praeterquam quod intolerabile est φανερώς bis repetitum, etiam sententia prius φανερώς respuit : οὐ γὰρ φανερώς συνηγωνίζετο, ἀλλ' ὡς οἶόν τε μάλιστα λάθρα. »). C'est aussi le choix, plus récemment, de Dilts, 2008, p. 259, *ad loc.* Si l'on fait le choix de maintenir φανερώς, il faut le faire porter sur le verbe qui précède (πολεμεῖν), et non sur celui qui suit (συναγωνίζεσθαι), comme c'est l'usage le plus courant : Weil, 1883, p. 489 ; A. Natalicchio, *in Canfora et alii*, 2000, p. 45, qui cite notamment plusieurs exemples de

Le *Sur la couronne* reprend ce schéma, d'abord avec deux des premières métaphores du discours, celles qui interviennent dans la section traitant des négociations de paix : l'une (11) se réfère aux propositions de Démosthène afin de hâter le départ de la deuxième ambassade, et donc, *a contrario*, à l'inaction d'Eschine<sup>2141</sup> ; l'autre (12) revient encore une fois sur les faux rapports d'Eschine devant l'Assemblée (ὁ δεῦρ' ἀπαγγείλας τὰ ψευδῆ), qui ont contribué à la perte des Phocidiens par la confiance irraisonnée envers Philippe qu'ils ont suscitée chez les Athéniens – rien d'autre qu'une ruse du roi pour avoir les coudées franches selon Démosthène<sup>2142</sup>. Ensuite, devant l'Assemblée, Eschine soutient Python, l'ambassadeur de Philippe (14), comme il le faisait avec Philocrate.

Les autres images du discours s'inscrivent dans une perspective générale, déconnectées de toute référence à une prise de parole précise, contrairement à ce qui s'avère être la norme dans les autres cas. La première image du discours (10) offre le cas le plus extrême, parce que c'est celle qui présente le rapport le plus indirect à la parole. Elle participe d'un constat sur la situation de la Grèce à l'époque de la troisième guerre sacrée : aussi bien entre cités qu'à l'intérieur des cités, ce sont la défiance et les divisions qui dominent, méthodiquement entretenues par l'argent corrupteur de Philippe<sup>2143</sup>. Dans ce contexte, la métaphore s'applique à deux attitudes des Grecs qui ont permis à Philippe de mener à bien ses projets en poussant les Athéniens à conclure la paix avec lui : « méchanceté » (κακία) et « aveuglement » (ἄγνοια). Elles ont en effet abouti à l'isolement diplomatique des Athéniens, privés de tout soutien dans la guerre qu'ils menaient contre Philippe pour le salut de toute la Grèce<sup>2144</sup>.

---

postposition de l'adverbe chez Thucydide ; Yunis, 2001, p. 192, *ad loc.* C'est ce que fait aussi G. Mathieu dans sa traduction ; cf. encore López Eire, 1980, p. 444, *ad loc.*

<sup>2141</sup> Démosthène évoque le décret qu'il a fait adopter, en qualité de membre du Conseil, enjoignant aux ambassadeurs chargés d'aller recueillir les serments de Philippe (deuxième ambassade) de partir le plus rapidement possible.

<sup>2142</sup> Cf. encore Démosthène, *Cour.*, 33-6, qui résume les propos tenus par Eschine lors de la fameuse séance de l'Assemblée. Pour préciser qu'Eschine n'a fait qu'obéir à Philippe, le § 33 les introduit avec une métaphore du mercenaire (μισθοῦται [*sc.* ὁ Φίλιππος] τὸν κατάπτυστον τουτονί (« il [*sc.* Philippe] prend à gages ce répugnant individu », trad. G. Mathieu), 36) : nous retrouvons la même configuration qu'au début de la série d'images du *Sur l'ambassade* (cf. *supra*, p. 514, n. 2134).

<sup>2143</sup> *Cour.*, 18-9. Cf. en particulier, *ibid.*, 19 : Ταῦτα δ' ὁρῶν ὁ Φίλιππος (οὐ γὰρ ἦν ἀφανῆ) τοῖς παρ' ἐκάστοις προδόταις χρήματ' ἀναλίσκων πάντας συνέκρουεν καὶ πρὸς αὐτοὺς ἐτάραττεν. (« Voyant cela (ce n'était pas un mystère), Philippe, en distribuant de l'argent aux traîtres de chaque pays, provoquait partout des conflits et des troubles intérieurs ; », trad. G. Mathieu).

<sup>2144</sup> οἱ πόλεμον συνεχῆ καὶ μακρὸν πολεμούντων ὑμῶν, καὶ τοῦτον ὑπὲρ τῶν πάσι συμφερόντων, ὡς ἔργῳ φανερὸν γέγονεν, οὔτε χρήμασιν οὔτε σώμασιν, οὔτ' ἄλλῳ οὐδενὶ τῶν ἀπάντων συνελάμβανον ὑμῖν· οἷς καὶ δικαίως καὶ προσηκόντως ὀργιζόμενοι, ἐτοίμως ὑπηκούσατε τῷ Φιλίππῳ. Ἡ μὲν οὖν τότε συγχωρηθεῖς εἰρήνην διὰ ταῦτα, οὐ δι' ἐμέ, ὡς οὗτος διέβαλλεν, ἐπράχθη.

De la même manière, le soutien oratoire apporté par Eschine à Python (**14**) est le deuxième d'une série de trois exemples destinés à montrer la trahison d'Eschine<sup>2145</sup>. À partir de là, embrayant sur la métaphore, qu'il répète à deux paragraphes d'intervalle seulement (**15**), Démosthène en vient à une réflexion générale sur la trahison et le rôle du bon orateur : il s'agit toujours des discours et des propositions de décret<sup>2146</sup>. Démosthène oppose l'inaction d'Eschine à sa propre activité, dans un rôle souligné au préalable par une métaphore du poste, à laquelle s'oppose directement celle des camarades de combat : Démosthène donne à voir la guerre oratoire féroce qui se déroule à l'Assemblée, et plus précisément ici le duel qui le met aux prises avec Eschine<sup>2147</sup>. Ainsi, la métaphore rejoint l'opposition structurante de tout le discours entre le conseiller et le traître, dans laquelle s'inscrivent aussi deux autres occurrences (**10** et **13**). Plus précisément, ces dernières illustrent le thème du traître, tandis que celui du conseiller est introduit là aussi, dès le paragraphe suivant la seconde occurrence (**13**), par la métaphore du poste, appliquée à Démosthène<sup>2148</sup>.

<sup>2145</sup> *Ibid.*, 132-8. Le thème du traître est fortement asséné en conclusion du premier exemple : (...) ἡ βουλή ἢ ἐξ Ἀρείου Πάγου (...) τοῦτον μὲν εὐθὺς ἀπήλασεν ὡς προδότην, Ὑπερείδη δὲ λέγειν προσέταξεν. (...) Οὐκοῦν ὅτε τοῦτον τοῦ λέγειν ἀπήλασεν ἢ βουλή καὶ προσέταξεν ἐτέρῳ, τότε καὶ προδότην εἶναι καὶ κακόνουν ὑμῖν ἀπέφηγεν. (« (...) le Conseil de l'Aréopage (...) exclut immédiatement cet individu comme traître et désigna Hypéride pour orateur. (...) Ainsi donc le Conseil, en enlevant la parole à cet individu et en confiant la mission à un autre, fit voir qu'Eschine était un traître et un de vos ennemis. »), *ibid.*, 134 et 136 (*id.* ; la métaphore des camarades de combat (**14**) intervient au § 136). Ces derniers passages mettent bien en évidence l'enjeu de la parole – Eschine avait été élu en 345 pour plaider la cause d'Athènes devant l'Amphictionie dans une affaire qui l'opposait à Délos.

<sup>2146</sup> (...) οὐδ' ἔστιν οὔτε μείζον οὔτ' ἔλαττον ψήφισμ' οὐδὲν Αἰσχίνη περὶ τῶν συμφερόντων τῆ πόλει· εἰ δέ φησι, νῦν δεῖξάτω ἐν τῷ ἐμῷ ὕδατι. Ἄλλ' οὐκ ἔστιν οὐδὲν. Καίτοι δυοῖν αὐτὸν ἀνάγκη θάτερον· ἢ μηδὲν τοῖς πραττομένοις ὑπ' ἐμοῦ τότ' ἔχοντ' ἐγκαλεῖν μὴ γράφειν παρὰ ταῦθ' ἕτερα ἢ τὸ τῶν ἐχθρῶν συμφέρον ζητοῦντα μὴ φέρειν εἰς μέσον τὰ τούτων ἀμείνω. Ἄρ' οὐκ οὐδ' ἔλεγεν, ὡσπερ οὐδ' ἔγραφεν, ἠνίκα ἐργάσασθαι τι δέοι κακόν; Οὐ μὲν οὖν ἦν εἰπεῖν ἐτέρῳ. (« il n'existe pas de décret, petit ou grand, au compte d'Eschine dans l'intérêt de l'Etat. S'il le prétend, qu'il le montre maintenant sur le temps qui m'est accordé. Mais il n'y en a aucun. Or nécessairement de deux choses l'une : ou bien c'est parce qu'il n'avait rien à critiquer alors dans mon action qu'il ne proposait pas de mesures opposées ; ou bien c'est parce qu'il cherchait l'avantage de l'ennemi qu'il n'exposait pas ce qui valait mieux. Est-ce que, de même qu'il s'abstenait de rédiger des propositions, il s'abstenait de parler quand il s'agissait de faire du mal ? Au contraire, nul autre ne pouvait plus parler. »), *Cour.*, 139-40 (trad. G. Mathieu).

<sup>2147</sup> Διόπερ ῥᾶν ἔστι καὶ ἀσφαλέστερον αἰεὶ τοῖς ἐχθροῖς ὑπηρετοῦντα μισθαρεῖν ἢ τὴν ὑπὲρ ὑμῶν ἐλόμενον τάξιν πολιτεύεσθαι. (« Aussi est-il plus facile et plus sûr de toucher un salaire en servant l'ennemi en toute occasion que d'agir en bon citoyen et de prendre position pour vous défendre. »), *ibid.*, 138. Cette phrase clôt le paragraphe, et celle qui contient la métaphore des camarades de combat est la première de celui qui suit : la succession immédiate des deux images montre que Démosthène les confronte intentionnellement.

<sup>2148</sup> Pour le thème de la trahison, étroitement associé à celui de la corruption, cf. (...) ὁ Φίλιππος (...) τοῖς παρ' ἐκάστοις προδόταις χρήματ' ἀναλίσκων... (« (...) Philippe, en distribuant de l'argent aux traîtres de chaque pays... »), *ibid.*, 19 (trad. G. Mathieu ; la métaphore **10** suit au § 20), et la φορὰν προδοτῶν καὶ δωροδόκων καὶ θεοῖς ἐχθρῶν ἀνθρώπων (**13**). Pour le thème du conseiller : *Cour.*, 62 (où se situe la métaphore du poste), 65 *in fine*, et 66-7 ; cf. en particulier au § 66 : ἢ τί τὸν σύμβουλον ἔδει λέγειν ἢ γράφειν τὸν Ἀθήνησιν... (« Ou que devait dire ou proposer le conseiller qui se trouvait à Athènes... », trad. G. Mathieu). Cf. encore, dans un mouvement semblable, *ibid.*, 138 : Διόπερ ῥᾶν ἔστι καὶ ἀσφαλέστερον αἰεὶ τοῖς ἐχθροῖς ὑπηρετοῦντα μισθαρεῖν ἢ τὴν ὑπὲρ ὑμῶν ἐλόμενον τάξιν πολιτεύεσθαι. (« Aussi est-il plus facile et plus sûr de toucher un salaire en servant l'ennemi en toute occasion que d'agir en bon citoyen et de prendre position pour vous défendre. », *id.*). Sur cette métaphore du poste, cf. ci-dessous, p. 570 *sq.*, la section consacrée aux images du poste à tenir.

Pour terminer cette section de notre étude, nous allons voir à présent que Démosthène rend plus vives ces images dans le *Sur l'ambassade* et le *Sur la couronne* grâce à différents procédés, en sus de leur insertion dans des métaphores filées qui font intervenir en particulier les représentations parentes du mercenaire et du poste.

À un niveau purement formel tout d'abord, dans le *Sur l'ambassade*, l'orateur s'appuie sur les expressions qui coordonnent le verbe συναγωνίζομαι à un synonyme. À côté de l'amplification rhétorique que vise ce genre de formules, ce procédé permet à Démosthène d'effectuer un travail sur la matière sonore des mots, que nous qualifierons à ce titre de poétique. Il choisit en effet systématiquement des termes riches de possibilités dans cette perspective, en recherchant deux types d'effets, qui sont liés : tous les équivalents retenus débent par le préverbe συν- ; ils permettent des effets supplémentaires d'assonance ou d'allitération qui parfois se traduisent par des homéotéleutes (6) ou essaient sur toute la proposition (6 et 8)<sup>2149</sup>. Dans une moindre mesure, nous retrouvons la même technique avec les deux coordinations du *Sur la couronne* (12 et 13)<sup>2150</sup>. Ce travail poétique sur la métaphore en lien avec un terme synonyme marque là encore une évolution par rapport aux discours précédents, qui ne faisaient pas voir une volonté aussi délibérée dans la recherche des effets sonores ; en particulier, ils n'utilisaient pas de synonymes débutant par συν-<sup>2151</sup>.

<sup>2149</sup> L'occurrence 6 cumule tous ces procédés ; il ne manque que les homéotéleutes dans l'occurrence 8. Toutes deux diffusent les jeux d'assonances et d'allitérations dans l'ensemble de la phrase qui les contient. Nous les soulignons, pour plus de clarté :

6. Οὐκοῦν τοῖς χρόνοις, οἷς ἀπήγγελλον, οἷς ἔγραφον, πᾶσιν ἐξελέγχονται συνηγωνισμένοι Φιλίππῳ καὶ συναίτιοι γεγονότες τοῦ τῶν Φωκέων ὀλέθρου.

On relèvera en particulier les assonances en [oi] et en [i], les allitérations en [s] et en [n].

8. Ἐπειδὴ δ' ἤλθομεν ὡς αὐτὸν ἡμεῖς οἱ πρέσβεις, ἐμισθώσατο μὲν τοῦτον εὐθέως ὅπως συνερεῖ καὶ συναγωνιῆται τῷ μαρῷ Φιλοκράτει καὶ τῶν τὰ δίκαια βουλομένων [ἡμῶν] πράττειν περιέσται... Assonances en [ei], [ai], [i] et [a], qui permettent en particulier de lier la métaphore et son synonyme à Philocrate, pour illustrer la collobaration d'Eschine avec ce dernier ; allitérations en [s], [t], [n].

L'occurrence 5 se signale quant à elle par la répétition du démonstratif τούτοις : cf. le commentaire de Paulsen, 1999, p. 115, *ad loc.* (cité *supra*, p. 505, n. 2109). Sur ces procédés poétiques consistant à disséminer un mot dans la phrase au travers de la reprise de ses sonorités, cf. Jean Starobinski, éd., *Les Mots sous les mots : les anagrammes de Ferdinand de Saussure*, Paris, Gallimard, 1971.

<sup>2150</sup> L'occurrence 12 se signale par des homéotéleutes en [tès] et des allitérations en [t] qui ne concernent pas le mot synonyme, auxquelles il faut ajouter une allitération en [s] (Ὁ δὲ ταύτης τῆς πίστεως αὐτῷ συνεργός καὶ συναγωνιστής...). L'occurrence 13 (οὗς συναγωνιστὰς καὶ συνεργοὺς λαβῶν...) lance une série d'assonances en [a], ainsi que d'allitérations en [s], [t] et [v] qui se poursuit dans le reste de la proposition ; on pourra relever en particulier la paronomase συναγωνιστὰς / στασιαστικῶς, qui permet de dénoncer plus vigoureusement l'action pernicieuse des traîtres en l'associant phoniquement à la *stasis*, qui désigne ici les dissensions entre Grecs. Démosthène, *Cour.*, 41 (12), rappelle une formule d'Isocrate, *Lettre VIII, Aux magistrats de Mytilène*, 7 : voir notre commentaire, ci-dessous, p. 553.

<sup>2151</sup> Cf. *Aristocr.*, 4 (1 : συναγωνίσηθέ μοι καὶ προθύμως ἀκούσητε), et *Mid.*, 127 (τοὺς βοηθοῦντας καὶ τοὺς συνεξεταζομένους μετὰ τούτου).

Les procédés sont différents dans le *Sur la couronne*. La première occurrence (10) souligne la métaphore au moyen d'une tournure inhabituelle qui rappelle celle de la *Première Philippique* (2) : le verbe συναγωνίζομαι a pour sujet un abstrait au neutre singulier, ici l'interrogatif τί, qui dissimule en réalité la personnification des notions de « méchanceté » (κακίαν) et d'« aveuglement » (ἄγνοϊαν)<sup>2152</sup>. Deux autres occurrences (12 et 13) introduisent un élément de variété en utilisant, non pas le verbe συναγωνίζομαι, mais le substantif συναγωνιστής, qui est rare aussi bien chez Démosthène<sup>2153</sup> que dans le reste de la littérature classique<sup>2154</sup>.

Ensuite, d'une manière plus générale, comme dans la *Première Philippique*, Démosthène joue directement sur le contexte de guerre pour renforcer l'image, en lui donnant un sens très concret : elle intervient souvent au beau milieu de considérations militaires, ce qui permet de donner l'impression que les orateurs mercenaires de Philippe combattent véritablement aux côtés de leur chef ; leurs discours et leurs propositions deviennent les armes avec lesquelles ils peuvent porter des coups autrement plus efficaces que les épées ou les machines de guerre. C'est ce que nous voyons de façon éclatante dans la chute des Phocidiens, telle qu'elle est présentée dans le *Sur l'ambassade*. Comme un véritable mercenaire, puisqu'il s'est laissé acheter par Philippe et agit sur ordre de celui-ci (προσέττατεν)<sup>2155</sup>, en l'occurrence en rapportant devant l'Assemblée de fausses promesses du roi, Eschine empêche le vote d'une expédition de secours, ce qui brise la résistance des Phocidiens (5)<sup>2156</sup>. Les faux discours d'Eschine et de ses complices ont donc abouti, plus

<sup>2152</sup> Cf. Wankel, 1978a, p. 208, *ad loc.*, qui note le caractère « étonnant » (« auffällig ») de la tournure. Cf. nos remarques sur l'occurrence de Démosthène, *I Phil.*, 45 (2), *supra*, p. 502.

<sup>2153</sup> Il apparaît dans trois autres passages du corpus démosthénien : *Contre Macartatos* (XLIII), 30 ; *Rép.*, 4 ; et *Lettre I*, 7, dans une métaphore ; nous acceptons l'authenticité du *Contre Macartatos*, avec Usher, 1999, p. 226, et MacDowell, 2009, p. 87 (*contra* : Blass, 1893, p. 554-6 ; Gernet, 1957, p. 92-3). Il faut donc rectifier l'affirmation de Wankel, 1976a, p. 294, *ad Démosthène, Cour.*, 41, s.v. ὁ δὲ ταύτης τῆς πίστεως αὐτῷ συνεργὸς καὶ συναγωνιστής, selon laquelle les deux passages du *Sur la couronne* offriraient les deux seuls emplois du nom συναγωνιστής chez Démosthène.

<sup>2154</sup> Isocrate est le seul auteur à l'employer dans des proportions comparables à Démosthène : *Panegyrique* (IV), 142 ; *Evaïgoras* (IX), 62 ; *Panathénaique* (XII), 93 ; et de façon métaphorique : *Sur l'échange* (XV), 56 ; *Lettre VIII, Aux magistrats de Mytilène*, 7. Cf. aussi, au sens propre : Platon, *Alcibiade*, 119d 8 ; Eschine, *Amb.*, 183, et *Ctés.*, 89 ; Hypéride, *Oraison funèbre*, 24 ; dans une métaphore : *id.*, *Contre Athénogène*, 3 (ci-dessous, p. 566 sq.). Enfin, à la limite de l'époque classique, chez les historiens : Timée, fgmt. 88bis b) Mette, l. 7 (*Lustrum*, 21, 1978, p. 31, n° 566 Jacoby) ; Hécateé d'Abdère, 264 F 25 Jacoby (*FGrH* III A p. 26, l. 15, et 37, l. 12). On retrouve enfin Démosthène, *Rép.*, 4, et *Lettre de Philippe*, 19, attribués respectivement à Anaximène, 72 F 11 b) et 41 Jacoby (*FGrH*. II A, p. 118, l. 29, et 129, l. 33), puisque l'auteur suit le témoignage anonyme rapporté par Didyme, col. 11, 10-4, qui attribue la *Réplique à la lettre de Philippe* à Anaximène.

<sup>2155</sup> Démosthène, *Amb.*, 51, pour la citation. Pour l'accusation qu'Eschine s'est vendu à Philippe, avec la métaphore de la vente et en lien avec celle des camarades de combat (7), cf. *ibid.*, 116.

<sup>2156</sup> Καίτοι καὶ ἐπιστολὰς ἔπεμψ' ὁ Φίλιππος δύο καλοῦσας ὑμᾶς, οὐχ ἴν' ἐξέλθῃτε· πώμαλα· οὐ γὰρ ἂν ποτε, τοὺς χρόνους ἀνελῶν ἐν οἷς ἐδυνήθητ' ἂν ἐξελθεῖν, τηνικαῦτ' ἐκάλει· οὐδ' ἂν ἐμὲ, ἠνίκα δεῦρ' ἀποπλεῖν ἐδοιλόμην, κατεκώλυεν· οὐδὲ τοιαῦτα λέγειν τούτῳ προσέττατεν ἐξ ὧν ἦρισθ' ὑμεῖς ἐμέλλετ' ἐξιέναι· ἀλλ' ἴνα, ἃ ἐβούλεσθ' οἰόμενοι πράξειν αὐτὸν, μηδὲν ἐναντίον ψηφίσῃσθ' αὐτῷ, μηδ'



sûrement encore, au même résultat que des machines de siège, auxquelles ils se substituent : la destruction des remparts des villes phocidiennes et la reddition de ces dernières (6)<sup>2157</sup>. Tous ces éléments sont repris à la suite de l'ultime image du discours (8), qui fait à nouveau le récit des événements en répétant les mêmes considérations<sup>2158</sup>. Démosthène établit sur ce point une relation de cause à effet sans ambiguïté : les discours mensongers d'Eschine et consorts, ainsi que les termes de la paix tels qu'ils en résultent, sont responsables de la

---

ἀμύναιτο μηδ' ἀντέχειν οἱ Φωκεῖς ἐπὶ ταῖς παρ' ὑμῶν ὑπέχοντες ἐλπίσιν, ἀλλ' ἀπογνόντες ἅπανθ' αὐτοὺς ἐγγειοῖσιν. Λέγε δ' αὐτοῖς αὐτὰς τὰς ἐπιστολάς τὰς τοῦ Φιλίππου. Ἐπιστολαί. [52] Αἱ μὲν τοίνυν ἐπιστολαὶ καλοῦσιν αὐταί, καὶ νῆ Δί' ἤδη γε· τούτοις δ', εἶπερ ἦν ὑγιές τι τούτων, τί ἄλλο προσήκεν ἢ συνειπεῖν ὅπως ἐξέλθῃθ' ὑμεῖς, καὶ τὸν Πρόξενον ὄν περὶ τοὺς τόπους ἠδεσαν ὄντα γράφειν εὐθέως βοηθεῖν; Πάντα τοίνυν τάναντία τούτων φαίνονται πεπιοηκότες. Εἰκότως· οὐ γὰρ οἷς ἐπέστελλε προσεῖχον τὸν νοῦν, ἀλλ' ἃ φρονῶν ταῦτ' ἔγραφεν συνῆδεσαν· τούτοις οὖν συνέπραττον καὶ τούτοις συνηγωνίζοντο. (« D'ailleurs, Philippe aussi avait envoyé deux lettres pour vous inviter, mais non pas pour que vous *partiez en expédition*. Pas du tout. Car ce n'est pas après avoir supprimé le délai dans lequel vous auriez pu *partir en expédition* qu'il vous aurait convoqués ; il ne m'aurait pas empêché revenir ici quand je le voulais ; il n'aurait pas ordonné à Eschine de vous tenir un discours qui ne devait nullement vous pousser à une *expédition*. Mais c'était pour que, vous figurant qu'il ferait ce que vous désiriez, vous ne votiez rien qui lui fût défavorable ; pour que *les Phocidiens, au lieu de se défendre et de résister en s'appuyant sur l'espoir que vous leur donniez*, fussent entièrement désespérés et se remissent entre ses mains. Lis-leur le texte même des lettres de Philippe. Lettres. [52] Donc ces lettres nous invitent et, par Zeus, pour tout de suite. Or, s'il y avait en elles quelque chose de bon, qu'auraient dû faire ces gens-là, sinon vous dire aussi de *partir en expédition* et de proposer que Proxénos intervînt rapidement, lui qu'ils savaient sur les lieux ? Or on voit qu'ils ont fait tout le contraire. Naturellement : ils ne prêtaient aucune attention à ce qu'écrivait Philippe, mais ils savaient ce qu'il avait dans l'esprit en rédigeant sa lettre ; c'est à cela qu'ils apportaient leur collaboration et leurs concours. »), Démosthène, *Amb.*, 51-2 (trad. G. Mathieu ; nous soulignons). Proxénos était un stratège athénien stationné au nord de l'Eubée, à Oréos (*ibid.*, 155). Les conséquences des discours d'Eschine sur les Phocidiens sont développées à la suite, *ibid.*, 53-6 ; voici la conclusion, *ibid.*, 56 (*id.*) : Τοῦτο τοίνυν οὐδέποθ' ὑμεῖς ὑπεμείνατ' ἂν [ὑστερον] προσγράψαι πρὸς τὴν εἰρήνην, τὸ καὶ τοῖς ἐγγόνις, εἰ μὴ ταῖς παρ' Αἰσχίνου ῥηθείσας ὑποσχέσειν τότ' ἐπιστεύσατε, αἴσπερ οἱ Φωκεῖς πιστεύσαντες ἀπόλωντο. Καὶ γὰρ τοὶ παραδόντες αὐτοὺς Φιλίππῳ καὶ ἐκόντες ἐγγειοῖσαντες ἐκείνῳ τὰς πόλεις ἀπάντων τῶν ἐναντίων ὧν πρὸς ὑμᾶς οὗτος ἀπήγγειλ' ἔτυχον. (« Jamais vous n'auriez accepté d'ajouter à la paix la clause qui l'étendait aux descendants, si vous n'aviez pas eu alors confiance dans les promesses rapportées par Eschine, promesses en lesquelles les Phocidiens ont eu confiance et qui les ont perdus. En effet, ils se sont rendus à Philippe, ils lui ont remis volontairement leurs villes, et ils ont eu un sort tout contraire à celui qu'Eschine vous avait annoncé. »).

<sup>2157</sup> Οὐκοῦν τοῖς χρόνοις, οἷς ἀπήγγελλον, οἷς ἔγραφον, πάσιν ἐξελέγχονται συνηγωνισμένοι Φιλίππῳ καὶ συναίτιοι γεγονότες τοῦ τῶν Φωκέων ὀλέθρου. [61] Ἔτι τοίνυν τὸ μηδεμίαν τῶν πόλεων τῶν ἐν Φωκεῦσιν ἀλῶναι πολιορκία μηδ' ἐκ προσβολῆς κατὰ πρᾶτος, ἀλλ' ἐκ τοῦ σπείσασθαι πάντας ἄρδην ἀπολέσθαι, μέγιστόν ἐστι σημεῖον τοῦ διὰ τούτους πεισθέντας αὐτοὺς ὡς ὑπὸ τοῦ Φιλίππου σωθήσονται ταῦτα παθεῖν· οὐ γὰρ ἐκείνόν γ' ἠγνόουν. Φέρε δὴ μοι καὶ τὴν συμμαχίαν τὴν τῶν Φωκέων καὶ τὰ δόγμαθ' ὑφ' ὧν καθείλον αὐτῶν τὰ τείχη, ἵν' εἰδῆθ' οἷων ὑπαρχόντων αὐτοῖς παρ' ὑμῶν οἷων ἔτυχον διὰ τούτους τοὺς θεοὺς ἐχθροῦς. Λέγε. Συμμαχία Φωκέων καὶ Ἀθηναίων. [62] Ἄ μὲν τοίνυν ὑπήρχε παρ' ὑμῶν αὐτοῖς, ταῦτ' ἔστι, φιλία, συμμαχία, βοήθεια· ὧν δ' ἔτυχον διὰ τοῦτον τὸν βοηθήσαι κωλύσαντα ὑμᾶς, ἀκούσατε. Λέγε. (« Donc, par les dates où ces gens ont fait leur rapport, où ils ont fait leurs propositions, par tout cela, ils sont convaincus d'avoir aidé Philippe et d'avoir été complices dans le désastre des Phocidiens. [61] En outre, qu'aucune ville phocidienne n'ait succombé à un siège ou à un assaut de vive force, que toutes aient été détruites de fond en comble à la suite de l'armistice, c'est la plus grande preuve que le sort des Phocidiens est venu de ce que ces gens-là les ont persuadé que Philippe les sauverait ; car ils connaissaient bien au moins celui-ci. Apporte-moi le texte de l'alliance avec les Phocidiens et les décisions qui ont fait abattre leurs fortifications, afin que vous sachiez les appuis qu'ils avaient chez vous et ce que leur ont fait obtenir ces ennemis des dieux. Lis. Alliance entre les Phocidiens et les Athéniens. [62] Voilà donc ce qu'ils trouvaient chez vous : amitié, alliance, assistance. Ce qu'ils ont obtenu de cet individu qui vous a empêché de les assister, écoutez-le. Lis. »), *ibid.*, 60-2 (*id.*).

<sup>2158</sup> *Ibid.*, 315-30, et plus particulièrement 321-5. L'alliance des Athéniens et des Phocidiens est évoquée, *ibid.*, 319. « Expédition de secours » (τὴν δὲ βοήθειαν) qu'empêche Eschine par ses fausses promesses : § 322 (trad. G. Mathieu). Destruction des murailles : § 325 (ici par les Thébains).

destruction des alliés phocidiens<sup>2159</sup>. C'est pourquoi la métaphore des camarades de combat s'accompagne très souvent de la mention de la destruction des Phocidiens : le verbe ἀπόλλυμι revient comme un sombre leitmotiv à ses côtés<sup>2160</sup>. La guerre oratoire est à entendre au sens propre : les discours ont des conséquences militaires aussi concrètes que directes – ici désastreuses.

Dans les trois passages cités, Démosthène insiste sur l'alliance qui unissait les Athéniens aux Phocidiens, et donc sur l'aide que ces derniers étaient en droit d'attendre des premiers<sup>2161</sup>. La métaphore des camarades de combat trouve ici toute sa force, parce qu'elle revient à renverser cette alliance<sup>2162</sup>. Démosthène dénonce ainsi toute l'ignominie d'une double trahison : envers la cité, certes, mais aussi envers les Phocidiens, qui étaient les alliés d'Athènes. Or les représentants officiels de cette dernière – du moins certains d'entre eux ! – n'ont pas hésité secrètement à les livrer à Philippe et à prendre fait et cause pour le roi.

Il arrive aussi que Démosthène file la métaphore militaire de manière plus ponctuelle, grâce à une expression qu'il emploie dans la même phrase. C'est le cas à la fin du *Sur l'ambassade* (8), dans une nouvelle mise en scène de la guerre oratoire qui évoque la victoire d'Eschine sur Démosthène : Philippe acheta les services (ἐμισθώσατο) d'Eschine pour qu'il « triomphât (περιέσται) de ceux qui voulaient agir selon la justice »<sup>2163</sup>, en soutenant Philocrate par ses discours devant l'Assemblée (συνερεῖ καὶ συναγωνιέται). Mais c'est surtout dans le *Sur la couronne* que l'orateur recourt à ce procédé. Il insiste parfois sur le

<sup>2159</sup> Εἶτα καὶ Φωκέας ἀπολώλεκεν μέν, οἶμαι, Φίλιππος, συναγωνίσαντο δ' οὗτοι· τοῦτο δὴ δεῖ σκοπεῖν καὶ ὄραν, εἰ ὅσα τῆς Φωκέων σωτηρίας εἰς τὴν πρεσβείαν ἦγε, ταῦθ' ἅπαντ' ἀπόλεσαν οὗτοι καὶ διέφθειραν ἐκόντες, οὐχ ὡς ὅδε Φωκέας ἀπόλεσεν καθ' ἑαυτὸν. (« Et puis celui qui a causé la perte des Phocidiens, c'est, j'imagine, Philippe ; mais ces gens-là l'ont aidé. Il faut donc examiner et voir si tout ce qui revenait à l'ambassade dans le salut des Phocidiens, a été perdu et détruit volontairement par ces gens-là, et non pas seulement si l'homme que voici l'a détruit à lui seul. »), *ibid.*, 30 (*id.*).

<sup>2160</sup> Directement avec la métaphore : 4 (sans compter les deux occurrences du verbe qui suivent dans le même paragraphe, ainsi que celle du verbe διαφθείρω : cf. n. précédente) et 6 (ὀλέθρου : cf. *ibid.*, 53, dans le paragraphe qui suit l'occurrence 5 ; le verbe ἀπόλλυμι intervient au paragraphe suivant, *ibid.*, 61). Dans le contexte : 5 (*ibid.*, 53 et 56) et 8 (*ibid.*, 317). Seule l'occurrence 7 fait exception, mais elle mentionne « tant de si grands crimes » (τοσοῦτων καὶ τοιούτων ἀδικημάτων), ce qui se réfère en priorité à la perte des Phocidiens : cf. *ibid.*, 55, où le verbe ἡδικημέναι est employé deux fois dans un passage qui en parle longuement.

<sup>2161</sup> Avec l'occurrence 5 : verbe βοηθέω-ῶ (*ibid.*, 52 et 54). Avec l'occurrence 6 : συμμαχία et βοηθεία (*ibid.*, 61-2 ; cité *supra*, p. 520, n. 2157). Avec l'occurrence 8 : συμμαχοῦς (*ibid.*, 318, 321 deux fois), verbe βοηθέω-ῶ (*ibid.*, 318, 319 et 320) et βοηθεία (*ibid.*, 322).

<sup>2162</sup> Συναγωνίζομαι est en effet synonyme de συμμαχέω-ῶ ou de συμάχομαι ; cf. Wankel, 1976a, p. 209, *ad* Démosthène, *Cour.*, 20, s.v. τί οὖν συναγωνίσαστ' αὐτῶ.

<sup>2163</sup> τῶν τὰ δίκαια βουλομένων [ἡμῶν] πράττειν περιέσται (trad. G. Mathieu). Le verbe περιέειμι s'emploie à propos de victoires militaires, presque toujours au futur, avec un complément au génitif : Hérodote, III, 146, et IX, 42 ; Thucydide, VIII, LXXXIX, 1 ; ou non : Thucydide, I, CXXI, 4, et CXLIV, 1 ; II, XIII, 9, et LXV, 7 ; III, XXXIX, 3, XLV, 1 et XLVI, 2 ; VI, XXII, 1 (à l'infinitif présent), LXXX, 2 et 4 ; Cf. LSJ, s.v., II.

contexte de guerre (10 et 15)<sup>2164</sup>, ou, pire encore, sur celui de paix (10, 11 et 15)<sup>2165</sup> : c'est en réalité une guerre insidieuse et larvée qui se déroule durant la paix, Philippe mettant celle-ci à profit pour pousser ses pions<sup>2166</sup>.

La métaphore la plus remarquable est celle que Démosthène emploie à propos du soutien apporté par Eschine à Python de Byzance (14) : l'orateur lui donne une force toute particulière grâce à une série de termes qui permettent de la filer plus longuement et d'en faire jouer toutes les résonances militaires. Il use d'abord à deux reprises du nom σύμμαχος, au sens propre, pour désigner les alliés de Philippe : l'emploi de συναγωνίζομαι pour Eschine revient de facto à le ranger parmi eux. Surtout, à l'intérieur de ce cadre militaire, Démosthène file la métaphore de façon à élaborer une vignette représentant une nouvelle scène de guerre oratoire, qui nous place au beau milieu d'une bataille âprement disputée. D'un côté Python soutenu par Eschine, de l'autre Démosthène. Dans un registre guerrier, celui-ci évoque le fait qu'il n'a pas « battu en retraite » (οὐχ ὑπεχώρησα) et qu'il n'a pas « trahi les droit de la cité » (τὰ τῆς πόλεως δίκαι' οὐχὶ προύδωκα)<sup>2167</sup>. Dans ce contexte, le préverbe ἀντί, que l'on trouve dans ἀντεῖπον, « répondre », où il exprime l'opposition<sup>2168</sup>, évoque le guerrier qui s'oppose à un adversaire. La métaphore du torrent qui se déchaîne appliquée à Python constitue par conséquent une réminiscence de ces comparaisons homériques destinées à souligner la puissance d'un assaillant<sup>2169</sup>. Outre l'idée elle-même, l'emploi de θρασύνομαι, « être plein d'ardeur », « être audacieux », en bonne ou en mauvaise part<sup>2170</sup>, rappelle l'usage que fait Homère de l'adjectif θρασύς comme épithète de certains héros, en particulier

<sup>2164</sup> πόλεμον συνεχῆ καὶ μακρὸν πολεμούντων ὑμῶν (10) ; Ἄλλ' ἐπεὶδη φανερώς ἤδη τὰ πλοῖ' ἐσεσύλητο, Χερρόνησος ἐπορθεῖτο, ἐπὶ τὴν Ἀττικὴν ἐπορεύεθ' ἄνθρωπος, οὐκέτ' ἐν ἀμφισβητησίμῳ τὰ πράγματ' ἦν, ἀλλ' ἐνειστήκει πόλεμος... (« Mais quand nos bateaux étaient ouvertement capturés, quand la Chersonèse était ravagée, quand l'homme cherchait à marcher vers l'Attique, quand les événements n'étaient plus discutables et que la guerre était engagée... »), Démosthène, *Cour.*, 139 (trad. G. Mathieu ; cette proposition s'oppose à celle que contient la métaphore, qu'elle suit).

<sup>2165</sup> Ἡ μὲν οὖν τότε συγχωρηθεῖσ' εἰρήνην διὰ ταῦτα (10) ; ὁ Φιλίππῳ περὶ τὴν εἰρήνην συναγωνιζόμενος (11) ; τὸ μὲν δὴ πρὸ τοῦ πολεμεῖν φανερώς συναγωνιζέσθαι Φιλίππῳ (15).

<sup>2166</sup> Sur ce problème politique et stratégique qui crée des difficultés aux Athéniens, cf. *Chers.*, 4-8, et *III Phil.*, 6-20.

<sup>2167</sup> La forme renforcée de la négation (οὐχὶ) souligne la fierté du soldat qui a accompli son devoir en tenant ses positions. Pour les emplois militaires de ὑποχώρεω, cf. Hérodote, IX, 14, avec Powell, 1938, s.v., p. 369 (trois occurrences seulement) ; Thucydide, I, CVI, 1 ; IV, XCVI, 3 (à propos de la phalange qui recule devant la poussée des ennemis) ; *etc.* ; cf. Betant, 1847 (II), p. 480-1, s.v. ; LSJ, s.v., I.1 et 2.a. Pour les emplois militaires de προδίδωμι, cf. Hérodote, VI, 23, avec Powell, 1938, p. 318, s.v., 1 à 3 ; Thucydide, VI, LXVIII, 2, avec Betant, 1847 (II), p. 371-2, s.v. ; LSJ, s.v., II.1 et 3 ; sur la trahison militaire, cf. Ducrey, 2012 ; cf. aussi, sur la notion de trahison en général, Queyrel-Bottineau, 2012.

<sup>2168</sup> Cf. LSJ, s.v., C, 2.

<sup>2169</sup> Sur la métaphore du torrent employée ici et ses réminiscences homériques, cf. *supra*, p. 136 sq.

<sup>2170</sup> Respectivement : LSJ, s.v., θρασύνω, II, 1 et 2.

Hector<sup>2171</sup>. Nous avons affaire, pour ainsi dire, à une métaphore enchâssée qui permet en réalité de renforcer la vigueur de la métaphore militaire.

De plus, avec ἀναστὰς, Démosthène emploie une expression teintée de résonances homériques<sup>2172</sup>. D'abord, dans l'*Iliade*, Homère emploie souvent le verbe ἀνίσταμαι à propos d'un héros qui se lève pour s'adresser au conseil des chefs ou à l'assemblée des guerriers, en réponse à un discours qui a précédé<sup>2173</sup>. Or le participe n'est pas rare<sup>2174</sup>. Ensuite, le même verbe est récurrent, dans une moindre proportion, pour désigner un héros qui se lève afin de participer à une compétition sportive<sup>2175</sup>, mais aussi à la guerre ou à un duel qui doit parfois en décider l'issue<sup>2176</sup>. Le verbe se trouve alors lié au cœur de l'idéal héroïque exprimé par l'épopée, celui du *promachos*, du champion qui s'avance hors des lignes pour se mesurer à celui du camp adverse.

Plus précisément, dans l'*Iliade*, s'agissant de la prise de parole et de la participation au combat, le verbe s'applique souvent à Achille<sup>2177</sup>. Parmi les trois occurrences guerrières, deux évoquent le retour au combat d'Achille, et deux un duel contre Hector<sup>2178</sup>. Ces deux

---

<sup>2171</sup> Homère, *Iliade*, VIII, 128 (Archéptolème, cocher d'Hector) ; XVI, 604 (Laogone, un Achéen) ; Hector : XII, 60 et 210 ; XIII, 725 (les trois avis de Polydamas à Hector dans une situation difficile) ; XXII, 455 (combat contre Achille) ; XXIV, 72 (l'adjectif sépare les noms d'Achille et d'Hector) et 786 ; *Odyssée*, X, 436 (Ulysse, sens négatif). Cf. Cunliffe, 1924, p. 191, s.v., 1.

<sup>2172</sup> Démosthène emploie à nouveau le verbe juste après, toujours au participe, à propos des alliés de Philippe, qui se lèvent pour reconnaître la justesse de ses propres discours : ὥστε τοὺς ἐκείνου συμμαχοὺς αὐτοὺς ἀνισταμένους ὁμολογεῖν. Le sens sollicité est donc celui de « se lever pour parler ». Les échos homériques sont renforcés par la comparaison avec le torrent. Cf. encore, peut-être, un écho tragique amené par la similitude entre cette image et celle de l'orage dans le passage suivant : Καὶ τοῦτον ἂν τὸν ἄνδρα θαρσοῖην ἐγὼ / καλῶς μὲν ἄρχειν, εὖ δ' ἂν ἄρχεσθαι θέλειν, / δορός τ' ἂν ἐν χειμῶνι προστεταγμένον / μένειν δίκαιον κάγαθὸν παραστάτην. « Et c'est aussi ce citoyen docile qui, j'en ai confiance, saura commander quelque jour, tout comme il se laisse aujourd'hui commander, tout comme au milieu des orages de guerre il demeure à son poste, en loyal et brave soldat. », Sophocle, *Antigone*, 668-71 (trad. P. Mazon). On aura noté le verbe προστεταγμένον.

<sup>2173</sup> Cf. notamment le vers formulaire, Ἦτοι ὁ γ' ὡς εἰπὼν κατ' ἄρ' ἔξετο· τοῖσι δ' ἀνέστη (« Il dit, et se rassied, et voici que se lève », trad. P. Mazon ; suit le nom de l'orateur, en tête du vers suivant), Homère, *Iliade*, I, 68 et 101 ; II, 76 ; VII, 354 et 365 ; *Odyssée*, II, 224. Cf. Cunliffe, 1924, p. 38, s.v., II, 3, pour un relevé complet des occurrences (dix-huit dans l'*Iliade* ; trois dans l'*Odyssée*).

<sup>2174</sup> Homère, *Iliade*, I, 58 = XIX, 55 (Achille) ; I, 387 (Agamemnon) ; IX, 52 (Nestor) ; XIX, 77, 175 (Agamemnon pour les deux ; la première occurrence est négative : Agamemnon ne se lève pas) et 269 (Achille) ; *Odyssée*, XVI, 378 (Télémaque). Cela fait donc sept occurrences sur dix-huit pour l'*Iliade*, soit un peu plus du tiers.

<sup>2175</sup> Homère, *Iliade*, XXIII, 635, 677, 709 et 886 ; *Odyssée*, XVIII, 334 (il s'agit là d'une bagarre, et non d'une compétition sportive), et XXI, 144. Cf. Cunliffe, 1924, p. 39, s.v., II, 7 et 8.

<sup>2176</sup> Homère, *Iliade*, II, 694 (Achille). Duel : VII, 161 (neuf chefs Achéens se lèvent pour s'offrir à combattre contre Hector) ; XVIII, 305 (retour au combat d'Achille, mais un duel avec Hector est évoqué aussitôt) ; *Odyssée*, IV, 343 = XVII, 134, avec le verbe au participe, ἀναστὰς (duel d'Ulysse contre Philomèle, champion de Lesbos, lors du siège de la ville). La guerre, de ce point de vue, n'est qu'un prolongement du sport, qui a pour fonction d'y préparer. Cf. Cunliffe, 1924, p. 39, s.v., II, 7.

<sup>2177</sup> Homère, *Iliade*, I, 58 = XIX, 55, et XIX, 269 ; II, 694, et XVIII, 305. Cf. *supra*, n. 2174 et 2176 : cela fait trois occurrences sur les sept de l'*Iliade* pour la parole, à égalité avec Agamemnon ; deux sur trois pour la guerre.

<sup>2178</sup> Retour au combat d'Achille : Homère, *Iliade*, II, 694, et XVIII, 305. Duel contre Hector : *ibid.*, VII, 161, et XVIII, 305.

perspectives se croisent lorsque Hector lui-même évoque le retour au combat du héros achéen pour affirmer qu'il ne craint pas de l'affronter :

εἰ δ' ἔτεδ' ἄνακτα παρὰ ναῦφιν ἀνέστη δῖος Ἀχιλλεύς,  
ἄλγιον, αἶ κ' ἔθελῃσι, τῷ ἔσσεται· οὐ μιν ἔγωγε  
φεύξομαι ἐκ πολέμοιο δυσηχέος, ἀλλὰ μάλ' ἄντην  
στήσομαι, ἧ κε φέρησι μέγα κρᾶτος, ἧ κε φεροίμην.<sup>2179</sup>

Ce passage fait écho sur plusieurs points à celui de Démosthène, si bien qu'il peut en constituer un intertexte. À côté de l'emploi du verbe ἴστημι, ici à l'aoriste second intransitif, pour exprimer le retour d'Achille au combat, on relèvera l'expression ἄντην στήσομαι, qui évoque chez Démosthène la combinaison ἀναστάς ἀντεῖπον. Dans cette dernière, en effet, vu le contexte militaire qui s'étend tout autour – métaphorique surtout (οὐχ ὑπεχώρησα, τὰ τῆς πόλεως δίκαι' οὐχὶ προὔδωκα, συνηγωνίζετο), mais pas seulement (παρὰ τῶν αὐτοῦ συμμάχων πάντων πρόσβεις, τοὺς ἐκείνου συμμάχους) –, qui permet d'activer efficacement la référence aux combats homériques portée par ἀναστάς, le préverbe ἀντί contenu dans ἀντεῖπον prend une connotation belliqueuse, à l'instar de l'ἄντην d'Homère<sup>2180</sup> : Démosthène se lève (ἀναστάς) pour répondre (ἀντεῖπον), c'est-à-dire pour parler contre (ἀντί), comme un héros se lève (ἀνέστη) pour combattre ou pour résister, « se placer » (στήσομαι) contre (ἄντην) un adversaire. La parole se vit comme un véritable combat dans la guerre qui oppose Athènes à Philippe. En outre, dans ce contexte de bataille, la négation de toute retraite rapproche les deux textes : au οὐ (...) φεύξομαι d'Hector répond le οὐχ ὑπεχώρησα de Démosthène, redoublé ensuite par οὐχὶ προὔδωκα. Or, sur ce point, la référence épique s'approfondit encore : Homère use à trois reprises du verbe ὑποχωρέω dans l'*Illiade*, dont deux sous une forme négative lapidaire semblable à celle qu'utilise ici Démosthène ; l'une s'applique à Hector qui attend l'assaut d'Achille au pied des remparts de Troie<sup>2181</sup>. Les deux passages en question se situent à chaque fois dans le comparé d'une

<sup>2179</sup> « Si le divin Achille s'est vraiment levé pour quitter les neufs, eh bien ! il lui en cuira : à sa guise ! Moi je ne fuirai pas la sinistre bataille ; je me camperai bien en face de lui, et nous verrons qui de lui ou de moi remportera un grand triomphe. », *ibid.*, XVIII, 305-8 (trad. P. Mazon).

<sup>2180</sup> Ἄντην est une forme épique pour ἀντί : cf. LSJ, s.v.

<sup>2181</sup> ὧς μένεν Ἴδομενεὺς δουρὶ κλυτὸς, οὐδ' ὑπεχώρει, / Αἰνεῖαν ἐπιόντα βοηθόν· (« Tel Idoménée, l'illustre guerrier, attend, sans rompre d'un pas, Énée venant à la rescousse. ») et ὧς Ἐκτώρ ἄσβεστον ἔχων μένος οὐχ ὑπεχώρει, / πύργῳ ἐπὶ προὔχοντι φαεινὴν ἀσπίδ' ἐρείσας· (« Tel Hector, plein d'une ardeur que rien ne peut éteindre, demeure là, sans reculer, son écu brillant appuyé sur la saillie du rempart. »), Homère, *Illiade*, XIII, 476-7, et XXII, 96-7 (trad. P. Mazon). Cf. encore, *ibid.*, VI, 107 (*id.*) : Ἀργεῖοι δ' ὑπεχώρησαν... (« Les Argiens reculent... »), sous la pression des Troyens dont le courage est ravivé par Hector.

comparaison animale destinée à souligner la résolution farouche du héros qui attend son ennemi : sanglier ou serpent pour Hector<sup>2182</sup>.

La signification de la métaphore de la guerre se fond alors parfaitement avec celle de la métaphore du torrent, qui exprime la violence d'un assaut. Ainsi, l'une des comparaisons qui termine le chant XVII de l'*Iliade* exalte la résistance des deux Ajax face au flot des Troyens<sup>2183</sup>.

La métaphore des camarades de combat se trouve préparée par cette image filée du combat épique, qui lui donne toute sa force. De ce point de vue, il est intéressant de rapprocher notre passage d'un passage de la *Lettre IV*, où Démosthène oppose les cités qui ont résisté à Philippe et celles qui ont combattu avec lui, en opposant les verbes ἀνθίσταμαι et συναγωνίζομαι<sup>2184</sup> : le premier rappelle par sa racine les différents emplois de ἴσταμαι et ἀνίσταμαι que nous avons commentés, et ἀντιλέγω par son préverbe. Il s'agit là d'une représentation profondément ancrée dans la rhétorique de Démosthène. Elle rejoint en dernière analyse la métaphore du poste, lorsque Démosthène se présente en véritable *promachos* face à Philippe : Ἐγὼ δ' ὁ πρὸς τοῦτον ἀντιτεταγμένος<sup>2185</sup>. Même affirmation de l'ἐγὼ que chez Hector ; même ligne de signification qui court à travers le jeu des préverbes, du ἀντην στήσομαι homérique au ἀντιτεταγμένος de Démosthène, en passant par ἀντεῖπον. Plus précisément, les deux verbes de Démosthène sont synonymes : l'orateur accomplit ses exploits grâce aux discours qu'il prononce devant l'Assemblée ou devant le Conseil.

Démosthène élabore donc ici une image militaire riche et complexe, nourrie de plusieurs intertextes homériques qui se croisent autour du duel entre les deux principaux héros de l'*Iliade*, Hector et Achille. Ces souvenirs se combinent avec ceux qui sous-tendent l'image du torrent. Démosthène confère ainsi à ces métaphores une grande profondeur littéraire. Dans le même temps, il travaille une nouvelle fois à la glorification de son rôle d'orateur, en se mettant en scène dans un véritable combat épique. Les échos possibles à l'*Iliade* montrent que

---

<sup>2182</sup> *Ibid.*, XIII, 470-7, et XXII, 91-7.

<sup>2183</sup> Homère, *Iliade*, XVII, 746-53. Cf. *supra*, p. 137, n. 530.

<sup>2184</sup> Texte cité ci-dessous, p. 563.

<sup>2185</sup> Démosthène, *Cour.*, 236 : cf. ci-dessous, p. 625 *sq.*, *passim*. Les verbes ἀντιπάτω et συναγωνίζομαι voisinent, au sens propre, dans un passage d'Hécatee d'Abdère, qui évoque une représentation sur l'une des murailles du tombeau de Ramsès II, où l'on voit un lion combattre aux côtés du roi : Καὶ κατὰ μὲν τὸν πρῶτον τῶν τοίχων τὸν βασιλέα κατεσκευάσθαι πολιορκοῦντα τείχος ὑπὸ ποταμοῦ περιόρουτον καὶ προκινδυνεύοντα πρὸς τινὰς ἀντιτεταγμένους μετὰ λέοντος, συναγωνιζομένου τοῦ θηρίου καταπληκτικῶς (« Sur la première muraille, le roi est représenté en train d'assiéger une forteresse entourée par une rivière, et il mène ses troupes au combat contre des ennemis qui résistent. Il est accompagné par un lion et l'animal l'aide dans la bataille en semant la terreur. »), Hécatee d'Abdère, 264 F 25 Jacoby (FGH III A p. 33, l. 35, à 34, l. 3) ; le texte et la traduction sont ceux de P. Bertrac et Y. Vernière (Diodore de Sicile, I. 48. 1). Cf. encore

sa position tient à la fois d'Hector et d'Achille, sans qu'il ne soit possible de privilégier une figure plutôt que l'autre. Les deux, en effet, présentent des avantages.

Hector a l'avantage de nous faire basculer dans la tragédie nationale : sa mort nous place du côté de la défaite, parce qu'elle annonce la chute de Troie<sup>2186</sup>. Démosthène, un nouvel Hector, un héros de la résistance tel Démosthène devant le torrent oratoire déversé par Python, un héros dont la bravoure au combat n'a pas empêché sa cité d'être vaincue ? L'analogie convient bien à la dimension tragique que Démosthène cultive dans le *Sur la couronne*, mais trouve vite une limite importante : Hector est mort, c'est-à-dire qu'il a été vaincu par Achille, tandis que Démosthène clame haut et fort que lui n'a pas été vaincu par Philippe.

Achille, le meilleur d'entre tous les guerriers, et pas seulement d'entre les Achéens, incarne quant à lui l'idéal héroïque par excellence ; il se bat du côté achéen, et un Grec s'identifiera donc à lui de préférence. Néanmoins, en 330, la figure d'Achille est surtout attachée à la propagande mythologique déployée par Alexandre pour asseoir sa légitimité sur les Grecs, notamment pour enjoliver son expédition en Asie : par sa mère Olympias, issue des Eacides, la famille royale des Molosses, il est censé descendre de Néoptolème, le fils d'Achille<sup>2187</sup>. Or Olympias s'est prévalu de cette origine pour s'imposer à la cour auprès de Philippe, contre les autres épouses de ce dernier<sup>2188</sup>. Ce genre de généalogie mythique constitue en effet une arme redoutable dans les luttes d'influence, parce qu'il est pris très au sérieux partout dans le monde grec, et plus particulièrement dans le contexte homérique de la

---

<sup>2186</sup> Même si Achille appartient aussi à cette catégorie des héros qui ont échoué, et que Démosthène prend pour modèle dans le *Sur la couronne*, comme le rappelle Mader, 2004, p. 65, en prologant les analyses de Yunis, 2000.

<sup>2187</sup> Cf. Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 2, 1. Sur la généalogie mythique des Eacides, qui se reflète dans leur nom même, cf. Nilsson, 1951, p. 105-8 (qui insiste, p. 108, sur le fait que les noms des membres de cette famille, presque tous empruntés à la mythologie, contrairement à l'usage grec, reflètent ses prétentions à apparaître avec « des quartiers de noblesse grecque » - « a charter of Greek nobility ») ; N. G. L. Hammond in Hammond et Griffith, 1979, p. 21, Jones, 1999, p. 44-5 (cf. encore p. 45 sur les noms), et Carney, 2006, p. 5-6. Sur l'importance de cette généalogie dans l'identification d'Alexandre à la figure d'Achille, cf. Ameling, 1988, p. 661-4 ; Hammond, 2002, p. 9. Sur Olympias, cf. Carney, 2000a, p. 62-7, 84-93, 114-23, 138-45 et 150-2, et Carney 2006.

<sup>2188</sup> Cf. Carney, 2006, p. 6. Pour la mise en avant par Olympias de ses ancêtres Pyrrhos, fils d'Achille, à côté d'Hélénos, fils de Priam : Théopompe, fgmt. 115 F 355 Jacoby (*FGH* II, B, 1, p. 610). Sur la forte atmosphère de rivalité qui règne à la cour en raison de la polygamie, cf. Carney, 2000a, p. 25-7, et *passim* : ces rivalités sont exacerbées par l'absence d'un statut de favorite comme de règle quant à l'ordre hiérarchique des prétendants à la succession dynastique. Sur le statut et le rôle des femmes à la cour de Macédoine, cf. *ibid.*, en particulier p. 3-37, et plus largement p. 3-152 ; en Epire et à la cour des Molosses : Carney, 2006, p. 6-8. L'auteur argumente à chaque fois en faveur d'un contrôle social bien moindre que dans le sud de Grèce et en particulier à Athènes, en insistant notamment, pour ce qui est de l'aristocratie et des familles royales, sur l'importance du rôle politique *actif* joué par les femmes.

cour de Macédoine<sup>2189</sup> : Philippe lui-même ne mettait-il pas en avant son ancêtre mythique Héraclès pour se concilier les Grecs puis pour légitimer son hégémonie sur eux ?<sup>2190</sup>

---

<sup>2189</sup> Les souverains de Macédoine, aussi bien Philippe qu'Alexandre, vivent dans une société archaïque par rapport à celle des Athéniens, en ce qu'elle rappelle certaines caractéristiques de la société homérique : Pavnall, 2010, et Sawada, 2010, p. 393-9 = 2012, p. 44-8 (pratique du banquet) ; Landucci Gattinoni, 2010, p. 120 (devoir pour l'héritier du trône de tuer les meurtriers du roi défunt et d'organiser des funérailles solennelles) ; Gabriel, 2010, p. 5-9 (Philippe vit dans une société clanique organisée autour des valeurs guerrières de l'*Illiade*, si bien que « c'était un Achille macédonien par toute sa culture » (« He was a Macedonian Achilles in every cultural sense. », Gabriel, 2010, p. 7), en particulier par les fondements de sa position et de son autorité de roi, « first among equals » (*ibid.*, p. 6) : « Philip's world was one of tribal barons, one where the *Iliad* was not only an ancient heroic tale but also a reflection of how men still lived. », *ibid.*, p. 6 ; sur ce point, cf. encore King, 2010, p. 375-6 = 2012, p. 28-9). Cette proximité de la société macédonienne avec l'univers homérique est l'un des facteurs qui vont favoriser l'identification d'Alexandre à Achille : Ameling, 1988, p. 658-60 ; Cohen, 1995, p. 487 *sq.* Ce dernier s'attarde en particulier, *ibid.*, p. 491 *sq.*, sur les mosaïques de Pella représentant des scènes de chasse, notamment de chasse au lion ; cf. les comparaisons avec des scènes de chasse dans l'*Illiade* : par exemple, Homère, *Il.*, XVIII, 318-23, et XX, 164-75, où Achille est assimilé à un lion ; cf. Duchemin, 1960, p. 401-5, et plus largement p. 395-408 pour les bêtes sauvages féroces en général. Sur la pratique et l'importance de la chasse à la cour de Macédoine : Briant, 1991, centré sur la chasse au lion (associée explicitement pour la première fois à Alexandre ; mais l'auteur tente de montrer l'existence d'indices convergeants en faveur de l'idée qu'elle était pratiquée de longue date en Macédoine) ; Tripodi, 1998 ; Sawada, 2010, p. 399-403 = 2012, p. 49-51 ; cf. aussi, Landucci Gattinoni, 2008, p. 251 *sq.*, qui développe des considérations sur la chasse au sanglier comme étape initiatique pour l'entrée dans l'âge adulte chez les aristocrates macédoniens, à propos des problèmes de succession, à la fin du IV<sup>ème</sup> siècle, entre Antipater et son fils Cassandre. Sur la fameuse fresque de chasse de la tombe II de Vergina, qui date de la seconde moitié du IV<sup>ème</sup> siècle, son programme esthétique, son originalité et sa datation, cf. Briant, 1991 (le thème de la chasse au lion reprend un motif royal achéménide) ; Prestianni Giallombardo, 1991 ; Tripodi, 1991, repris in 1998, p. 53-97. L'identification des deux cavaliers – l'un jeune et imberbe, l'autre plus âgé et barbu – représentés dans la scène centrale de la fresque, qui est une scène de chasse au lion, ainsi que l'identification, qui conditionne la précédente, des occupants de cette tombe, sont très discutées. Cf. d'abord Tripodi, 1998, p. 99-109, et Landucci Gattinoni, 2008, p. 256-9, avec une abondante bibliographie. Tous deux se rangent à l'opinion qui considère que la tombe II est celle de Philippe III Arrhidæus et de sa femme Eurydice, et identifient le cavalier barbu à Philippe III ; ils divergent néanmoins sur le plus jeune : il s'agit pour Tripodi, 1998, p. 106-8, de Philippe IV, fils d'Alexandre et de Roxane ; et pour Landucci Gattinoni, 2008, de Cassandre. L'auteur développe en effet la thèse, *ibid.*, p. 260 *sq.*, selon laquelle Cassandre, au pouvoir en Macédoine au moment des funérailles, en 316, développerait par là un programme de propagande destiné à asseoir sa légitimité : légitimité dynastique en se représentant aux côtés du fils aîné de Philippe II ; légitimité aristocratique en se représentant vainqueur de la chasse initiatique au sanglier – l'échec dans cette épreuve serait en effet la raison pour laquelle son père Antipater n'aurait pu lui léguer le pouvoir à sa mort, à cause de l'opposition qu'il aurait suscité auprès d'une « faction » (« *fazione* », *ibid.*, p. 254) de l'aristocratie : cf. *ibid.*, p. 250-6. Cf. ensuite, cependant, Andronikos, 1984, p. 106-19 ; Briant, 1991 ; Worthington, 2008, p. 234-40 (la fresque est évoquée brièvement, p. 238) : la tombe II est celle de Philippe II (et Cléopâtre pour Andronikos, 1984 ; et Meda, selon Worthington, 2008, p. 237-8 : cf. *infra*, p. 532, n. 2206) ; Worthington, 2008, p. 234-40, en particulier, réfute de manière convaincante les autres identifications, et nous nous rangeons à ses arguments. Dans ce cas-là, les deux cavaliers de la scène centrale ne sont autres que Philippe II et Alexandre le Grand, et la fresque daterait alors des années 330 (et pas forcément de l'année de la mort de Philippe, en 336, ce qui affaiblit selon nous l'argument de Prestianni Giallombardo, 1991), avec un objectif « très clair » : « Alexandre rendait éclatant, aux yeux de tous, que sa position d'héritier était incontestable » (Briant, 1991, p. 241).

<sup>2190</sup> Le succès de cette stratégie apparaît dans la reprise du thème généalogique de propagande par Isocrate, dans le *Philippe*, texte adressé au roi en 346, puis par Speusippe, neveu et successeur de Platon à la tête de l'Académie, dans sa *Lettre à Philippe* de 342 (Speusippe utilise la référence à Héraclès pour légitimer la possession d'Amphipolis par Philippe, critiquant au passage Isocrate pour n'être pas allé assez loin dans la défense du roi dans son *Philippe* ; sur ce texte, authentique, cf. récemment Natoli, 2004). Sur la généalogie mythique de Philippe et son usage diplomatique, avec le rôle d'intellectuels athéniens comme Isocrate et Speusippe dans sa diffusion, cf. Nilsson, 1951, p. 99-105 ; Ameling, 1988, p. 672-3 ; Jones, 1999, p. 36-41 ; Gotteland, 2001, p. 337-9 et 347-50. Après la prise de Thèbes, lors du débat qui s'élève sur le sort à réserver à la cité, Cléadas, un orateur thébain, met en avant le fait qu'Héraclès, ancêtre mythique d'Alexandre, est né à Thèbes, pour implorer la clémence du jeune roi (Justin, XI, III, 5-6). Green, 1991, p. 40-1, insiste sur le sérieux



Alexandre recourt lui aussi abondamment à cette diplomatie de la parenté mythologique, en mettant en avant des ancêtres ou des références héroïques communs lorsqu'il le peut<sup>2191</sup>. L'ascendance mythique des Eacides était bien connue à Athènes depuis la fin du V<sup>ème</sup> siècle, puisque Euripide avait légitimé ces prétentions dans un passage d'*Andromaque*<sup>2192</sup>. Tout naturellement, Olympias a transmis le mythe dynastique à son fils : c'est elle qui a placé Alexandre sous la figure tutélaire d'Achille et qui l'a encouragé dans l'identification à ce modèle homérique<sup>2193</sup>. Elle a contribué à orienter son éducation dans ce sens-là<sup>2194</sup>. Il s'agissait donc d'un thème qui circulait depuis longtemps à la cour de Philippe de Macédoine.

---

avec lequel ces généalogies mythiques étaient considérées à l'époque, avec pour preuve la fréquence de leur usage politique. Sur la question de la croyance envers ces légendes partagées, cf. encore Veyne, 1983, et Patterson, 2010, p. 1-6. Le recours aux ascendances mythiques pour justifier telle ou telle prétention ou position, et notamment des revendications territoriales, appartenait en effet à l'arsenal diplomatique commun des cités grecques, parce qu'il jouait sur des références culturelles profondément enracinées dans les mentalités (cf. Patterson, 2010, p. 5). Sur ce sujet, cf. Nilsson, 1951, p. 49-112 (en plus des passages précis déjà signalés : p. 90-4 : Isocrate ; p. 94-5 : autres exemples du IV<sup>ème</sup> siècle) ; Veyne, 1983, p. 89-104, en particulier p. 90-1 (« Les titres de gloire mythiques, ainsi que les parentés légendaires entre peuples, servaient de salamalecs dans la société internationale ; chaque cité affirmait ses origines légendaires à ses partenaires, qui se gardaient d'en douter ; c'était une manière de s'affirmer comme une personne. La société des cités était ainsi composée de personnes nobles, qui avaient leurs liens de parenté ; quand on acceptait ces fictions comme articles de foi, on montrait qu'on agréait les règles de la vie internationale des cités civilisées. ») ; Curty, 1995 ; Jones, 1999, p. 6-65 ; Gotteland, 2001, p. 125 *sq.* et plus particulièrement p. 299-350 (pour les relations entre Athènes et Philippe de Macédoine, notamment, p. 337-43, au sujet d'Amphipolis) et 347-50 (utilisation de la figure d'Héraclès par Isocrate et Speusippe pour justifier d'un lien avec les Grecs ; *contra*, Démosthène, *III Phil.* 30-1 : Philippe est un barbare).

<sup>2191</sup> Par exemple, pour ce qui est des deux figures qui nous intéressent, juste après la mort de Philippe, en 336, Alexandre met en avant avec succès ses ancêtres Héraclès et Achille, parce qu'ils sont communs avec ceux des Aleuades, la famille qui dirige la cité de Larissa, pour persuader ces derniers de l'aider à se faire élire président (*archôn*) à vie de la confédération thessalienne, en remplacement de son père : Diodore de Sicile, XVII, IV, 1. Sur la diplomatie mythologique d'Alexandre, cf. Jones, 1999, p. 41-4 ; Patterson, 2010, p. 83-108.

<sup>2192</sup> Euripide, *Andromaque*, 1243-9. La pièce date de 425 environ, à une ou deux années près : Méridier, 1927, p. 100-6 ; Stevens, 1971, p. 15-9. Euripide rejoint ainsi la politique étrangère d'Athènes, dans une sorte de diplomatie littéraire, parce que la cité recherche alors l'alliance des Molosses, dont le roi Tharyps était alors présent à Athènes ou venait de s'y rendre : Robertson, 1923 ; Méridier, 1927, p. 107-8 ; Perret, 1946 ; Hammond, 1967, p. 505 ; Carney, 2006, p. 5, qui reprend les références précédentes, p. 140, n. 4.

<sup>2193</sup> Cf. Carney, 2006, p. 6 : « Olympias était sans conteste la source originelle de sa fascination pour Achille » (« Olympias was unquestionably the original source of his fascination with Achille »). Cf. aussi Ameling, 1988, p. 658 et 664.

<sup>2194</sup> Le modèle d'Achille hante Alexandre depuis sa jeunesse ; cf. Brunt, 2012, p. 59 : « le thème de l'*Iliade* d'Homère, et en particulier celui de son héros Achille, est le lien qui embrasse les figures et les histoires de la jeunesse d'Alexandre » (« the theme of Homer's *Iliad*, and especially of its hero Achilles, is the link which spans the figures and stories of Alexander's youth »). Les poèmes homériques, fondement de l'éducation des enfants, devaient avoir en effet une résonance particulière pour lui au vu de ses ascendances mythiques (pour cette dernière idée, cf. Hamilton, 1973, p. 31 et 52 ; Mossé, 2001, p. 113) et de son éducation fondée sur les valeurs et les activités des héros homériques (Cohen, 1995, p. 486 ; Worthington, 2003, p. 74, et 2012a, p. 19). Cf. Hammond, 2002, p. 79 : « on sait que l'œuvre littéraire préférée entre toutes d'Alexandre était l'*Iliade*, qu'il considérait comme une chronique de faits et de personnages historiques. ». Lysimaque, l'un de ses pédagogues, le surnomme Achille, tandis que lui-même s'identifie à Phœnix, et appelle Philippe Pélée (Plutarque, *Alex.*, 5.8). Aristote lui-même a inculqué les valeurs héroïques à Alexandre et l'a poussé à se conformer au modèle des héros comme Achille : Cohen, 1995, p. 486 ; Fredricksmeier, 2003, p. 255-6 = 2012, p. 336 ; cf. aussi les vues sceptiques d'Ameling, 1988, p. 668-70. C'est dans cette perspective qu'il a établi une édition de l'*Iliade*, qui a accompagné Alexandre dans son expédition en Asie (Plutarque, *Alex.*, 8.2 et 26.2 et 3). L'influence d'Olympias se voit notamment dans le choix de Léonidas, qui était un membre de sa famille (συγγενής), comme directeur de tous les pédagogues d'Alexandre (Plutarque, *Alex.*, 5.7) : Carney, 2006, p. 6. Pour l'influence d'Olympias sur

La promotion de la figure d'Achille par Olympias auprès de son fils sert en effet ses ambitions dans une cour où la polygamie entraîne une forte compétition : cette stratégie révèle qu'Olympias était engagée dans une lutte de pouvoir et d'influence pour imposer son fils comme successeur légitime et pour assurer par là même sa propre position, contre les autres femmes de Philippe, ses rivales<sup>2195</sup> – peut-être même allait-elle jusqu'à jouer sur l'idée d'une naissance divine d'Alexandre<sup>2196</sup>. Ce double objectif se trouve atteint lorsque Alexandre s'impose comme l'héritier de Philippe, vers 340<sup>2197</sup> : en l'absence de statut pour hiérarchiser

---

l'éducation d'Alexandre, en particulier sur sa grande piété, cf. Hammond, 2002, p. 5-6 et 9 (la religiosité d'Olympias elle-même est étudiée par Carney, 2006, p. 88-103). Cf. plus généralement Carney, 2006, p. 27-8, pour des analyses stimulantes qui se démarquent de la vision courante (cf. les références, p. 150, n. 44) : la proximité des relations entre les deux ne relève pas d'abord d'un complexe d'Œdipe mal digéré, mais d'une dépendance mutuelle très pragmatique pour asseoir leurs positions respectives ; c'est la raison pour laquelle, de façon remarquable, Alexandre a privilégié la référence à Achille, donc le côté maternel. Ce type de relation s'explique par le contexte très compétitif d'une cour polygame, qui entraîne aussi, à l'inverse, une relation plus ambiguë avec le père, et implique donc une rivalité potentielle. Sur ce dernier point, cf. ci-dessous, p. 531-533.

<sup>2195</sup> Cf. Hammond, 2002, p. 29 : après la mort d'Eurydice, la mère de Philippe, Olympias acquiert une prééminence en tant que future reine mère. Cf. encore Worthington, 2004, p. 28.

<sup>2196</sup> Ce point est suggéré par Lane Fox, 2004, p. 214-6, dans le cadre d'une analyse de l'épisode de la visite d'Alexandre à l'oracle de Zeus Ammon et de sa revendication subséquente à être le fils de Zeus, largement reprise ensuite par sa légende : *ibid.*, p. 200-18, en particulier p. 210 *sq.* Pour le rôle d'Olympias dans les rumeurs concernant la naissance divine d'Alexandre, l'auteur, *ibid.*, p. 214, s'appuie sur une remarque de Callisthène citée par Arrien, IV, 10, 2 : καὶ οὖν καὶ τοῦ θεοῦ τὴν μετουσίαν Ἀλεξάνδρου οὐκ ἐξ ὧν Ὀλυμπιάς ὑπὲρ τῆς γενέσεως αὐτοῦ ψεύδεται ἀνηγορηθῆναι, ἀλλὰ ἐξ ὧν ἂν αὐτὸς ὑπὲρ Ἀλεξάνδρου ξυγγράφας ἐξενέγκῃ ἐς ἀνθρώπους. (« et donc que la part de divinité d'Alexandre aussi ne dépendait pas des mensonges répandus par Olympias à propos de sa naissance, mais des écrits sur Alexandre que lui-même livrerait au public. »). Cf. encore Anson, 2003, p. 123, pour la thèse selon laquelle l'idée d'une naissance divine d'Alexandre lui a été inculquée par sa mère. Comme le précise enfin Lane Fox, 2004, p. 216, « Cette croyance était une croyance homérique, parfaitement en accord avec la rivalité entretenue avec Achille, qui était le principal aiguillon d'Alexandre » (« The belief was a Homeric one, entirely in keeping with the rivalry of Achilles which was Alexander's mainspring »), puisque les héros d'Homère sont d'ascendance divine, comme Achille. *Contra*, cf. Carney, 2006, p. 100-3, qui réfute l'idée qu'Olympias aurait été à l'origine de l'idée d'une naissance divine d'Alexandre. Sur l'épisode de l'oracle d'Ammon, cf. notamment Callisthène, 124 F 14 Jacoby (II B 1, p. 645), et Plutarque, *Alex.*, 26, 11 – 27 ; cf. encore Worthington, 2004, p. 31 et 86-9 : c'est « le point de basculement dans la croyance d'Alexandre en sa propre divinité » (« the turning point in Alexander's belief in his own divinity », p. 89). Sur le fait qu'Alexandre se présentait comme fils de Zeus, cf. Callisthène, 124 F 36 Jacoby (t. II B 1, p. 653). Sur les légendes relatives à la naissance d'Alexandre, cf. Plutarque, *Alex.*, 2, 1 – 3, 4 ; Worthington, 2004, p. 22-3. Sur le rapport d'Alexandre à la divinité, cf. Bosworth, 1988, p. 282 *sq.* ; Hammond, 2002, p. 5-6, 9, 120-1 et 236 ; Fredricksmeier, 2003 = 2012 ; Tarn, 2012 ; Worthington, 2004, p. 199-206 = 2012b, 2008, p. 205-7, et 2012a, p. 319-24. Quels qu'aient été les événements réels ou les croyances véritables d'Alexandre, tout cela relève d'une propagande savamment orchestrée (cf. Hammond, 2002, p. 122, pour qui Alexandre, en se faisant passer pour fils du dieu, ne fait qu'entretenir son « image »).

<sup>2197</sup> Pour cette date, cf. Gilley et Worthington, 2010, p. 187-8. Worthington, 2008, p. 175, défend la date plus précise de 342. Philippe avait un autre fils, Arrhidaeus, qu'il avait eu de Philinna de Larissa, sa troisième femme : il était l'aîné d'un ou deux ans, mais souffrait de troubles mentaux ; Plutarque se fait l'écho de témoignages prétendant qu'ils auraient été provoqués par des drogues qu'Olympias lui aurait administrées pour assurer la position d'Alexandre. Cf. Plutarque, *Alex.*, 77, 7-8. Pour Carney, 2006, p. 25, « l'accusation n'a guère de chances d'être vraie, mais suggère l'existence d'une propagande hostile et donc de rivalités. » (« (...) the charge is unlikely to be true, but suggests the existence of hostile propaganda and thus rivalry. »).

les différentes épouses, cela se traduit par une forme de prééminence de fait d'Olympias à la cour, ou tout du moins par une position particulièrement importante<sup>2198</sup>.

Toutefois, les rivalités s'exacerbent en 337, au moment du septième et dernier mariage de Philippe avec Cléopâtre, issue de la noblesse macédonienne, nièce d'Attale, l'un des compagnons du roi<sup>2199</sup>. Elles prennent alors un tour très sérieux, parce que la position d'Olympias se trouve directement menacée, et peut-être aussi, à plus long terme, celle d'Alexandre. Une anecdote rapportée par Plutarque donne la mesure de ces tensions : à l'occasion du banquet qui célèbre les noces de Cléopâtre et de Philippe, une violente querelle oppose le roi à son fils, qui s'est emporté suite à une remarque d'Attale niant sa légitimité comme héritier du trône<sup>2200</sup>. Cette dernière se comprend relativement à l'origine étrangère d'Olympias, princesse de la maison royale des Molosses, la plus puissante des tribus d'Epire<sup>2201</sup>. Or Cléopâtre, au contraire, appartient à la noblesse macédonienne<sup>2202</sup>. Suite à la dispute, Olympias et Alexandre s'exilent en Epire, dans la famille d'Olympias ; Alexandre se rend ensuite en Illyrie, avant de revenir à la cour, persuadé par un émissaire dépêché par Philippe<sup>2203</sup>. Le récit achilléen d'Olympias et d'Alexandre, que la première entretenait

---

<sup>2198</sup> Cf. Fredricksmeyer, 1990, p. 300 ; Carney, 2000a, p. 26 et 78, 2003, p. 234, et 2006, p. 24-5 et 27 (en particulier p. 25 pour l'idée précise que nous avançons) ; Worthington, 2008, p. 120 et 174-5 ; Müller, 2010, p. 169 et 171.

<sup>2199</sup> Sur Cléopâtre, cf. Carney, 2000a, p. 70-5. L'auteur suggère, *ibid.*, p. 73, qu'elle aurait appartenu à la famille royale des Argéades, en se fondant sur son nom (cf. *ibid.*, p. 21-2). Attale, qui est le gendre de Parménion, devait être un personnage influent à la cour : Ellis, 1976, p. 211 ; G. T. Griffith, in Hammond et Griffith, 1979, p. 676 ; Carney, 2000a, p. 71-2. Sur Philippe et les femmes, et sur son utilisation politique des mariages : *ibid.*, p. 51-81. Alexandre, sur le fond, reprend à son compte cette diplomatie du mariage, mais s'en écarte dans la forme sur plusieurs points notables : *ibid.*, p. 83-5, et plus largement p. 82-113.

<sup>2200</sup> (...) ὁ Ἄτταλος ἐν τῷ πότῳ μεθύων παρεκάλει τοὺς Μακεδόνας αἰτεῖσθαι παρὰ θεῶν γνήσιον ἐκ Φιλίππου καὶ Κλεοπάτρας γενέσθαι διάδοχον τῆς βασιλείας. (« Attale (...), ayant trop bu après le festin, invita les Macédoniens à demander aux dieux qu'il naquît de Philippe et de Cléopâtre un héritier légitime du royaume. »), Plutarque, *Alex.*, 9.7 (trad. R. Flaclière et E. Chambry). Selon Worthington, 2008, p. 176-8, le mot d'Attale n'aurait été au départ qu'une simple plaisanterie de banquet, sans intention politique.

<sup>2201</sup> Cf. Worthington, 2008, p. 37. Philippe a épousé Olympias en 357, qui a donné naissance à Alexandre en 356. En 337, c'est un autre Alexandre, frère d'Olympias, qui est roi d'Epire : il a été installé sur le trône par Philippe en 350.

<sup>2202</sup> Sur ce problème de l'origine ethnique qui est la raison d'une inimitié profonde d'Olympias contre Cléopâtre, cf. Worthington, 2008, p. 175-6, et surtout Greenwalt, 1989, et Carney, 2000a, p. 26, pour l'importance qu'il peut avoir sur la position des épouses royales à la cour et sur leur influence. Carney, 2000a, p. 26, fait remarquer en particulier que les femmes qui n'étaient pas issues de la noblesse macédonienne manquaient de soutiens locaux, et considère que les tensions qui marquent la fin du règne de Philippe illustrent cette idée. À noter, la position divergente – et non étayée – de Hammond, 2002, p. 27, pour qui Cléopâtre est une « roturière ».

<sup>2203</sup> Plutarque, *Alex.*, 9.7-14. L'anecdote est donnée comme un exemple des tensions que la polygamie entraînait de fait à la cour macédonienne et plus largement dans le royaume : *ibid.*, 5-6. Sur tout cet épisode, cf. Carney, 2006, p. 31-7, et Worthington, 2008, p. 174-8. En épousant Cléopâtre, Philippe poursuit d'abord des buts politiques : peut-être assurer sa succession dynastique en ayant un autre fils, et s'assurer le soutien d'un clan puissant de l'aristocratie macédonienne en vue de l'expédition en Asie, celui d'Attale et de son beau-père Parménion ; cf. Ellis, 1976, p. 215 ; Hammond et Griffith, 1979, p. 153 et 215 ; Carney, 2000a, p. 70-2 et 73, 2000b, p. 73-4, et 2006, p. 33-4 ; Corvisier, 2002, p. 93 et 266 ; Worthington, 2008, p. 174 (avec toute la discussion sur les raisons de ce mariage et ce qui le distingue des précédents, p. 172-4) et 198-9 ; Müller, 2010, p. 179. Green, 1991, p. 90-1, soutient une position hétérodoxe : le mariage avec Cléopâtre s'insérerait dans une

savamment depuis l'enfance de son fils, a pu s'exacerber à ce moment-là, à la fois pour permettre à Olympias de réaffirmer sa prééminence face à Cléopâtre, qui ne pouvait se prévaloir d'un ancêtre aussi prestigieux qu'Achille, et pour contrer les menaces, plus fantasmées que réelles, qui pesaient sur la position du jeune prince, mais que ce dernier

---

stratégie qui s'expliquerait par la crainte d'un complot ourdi par Olympias et par Alexandre ; cette thèse excessive, s'appuie sur une affirmation erronée de Justin, à savoir que Philippe aurait répudié Olympias (Justin, IX, v, 9, et VII, 2 ; cf. Ellis, 1976, p. 214, et Wothington, 2008, p. 177). Sur les rivalités à la cour qu'implique et qu'exacerbe le mariage entre Philippe et Cléopâtre, ainsi que sur la détérioration des relations entre Alexandre et Olympias d'une part, et Philippe d'autre part, dont il marque le début : cf. Badian, 1963, en particulier p. 244-5 ; G. T. Griffith, in Hammond et Griffith, 1979, p. 676-81 ; Bosworth, 1988, p. 21-3 et 25-8, qui dépeint une cour en proie à une « lutte intense et sauvage pour le pouvoir » (« the struggle for power was intense and ruthless », p. 27) entre « de nombreux sous-courants politiques » (« many political sub-currents », p. 23) autour du problème de la succession dynastique : « la compétition dynastique avait été le fléau de la monarchie par le passé et il y avait toutes les chances qu'elle fût ravivée » (« Dynastic competition had been the bane of the monarchy in the past and there was every chance that it would be renewed. », *ibid.*) ; cf. encore Fredricksmeier, 1990, p. 301-2 ; Green, 1991, p. 88-94 ; Momigliano, 1992, p. 177 ; Carney, 2000a, p. 65-6 (p. 66 : « Le dernier mariage de Philippe perturba le délicat équilibre de la politique de succession. » (« Philip's last marriage disturbed the delicate balance of succession politics. »), 70-1 et 73-5 (p. 73-4 : « Le mariage a pu aussi précipiter une rupture de l'équilibre des pouvoirs à la cour entre Antipater et Parménion », les deux plus grands généraux de Philippe (« The marriage may also have precipitated a collapse of the balance of power at court between Antipater and Parmenio. »)), 2003, p. 228-9 (opposition entre les factions d'Olympias et de Cléopâtre), et 2006, p. 26-8, 31 et 38 ; Mossé, 2001, p. 64 ; Corvisier, 2002, p. 267, de façon sans doute excessive (« les révoltes couvaient en Macédoine ») ; Hammond, 2002, p. 28-9, qui explique les rivalités en considérant, à partir d'Arrien, III.6.5, que Philippe a rebaptisé Cléopâtre « Eurydice », en hommage à sa mère, manifestant ainsi son intention de la voir supplanter Olympias comme future reine mère, ce qui implique un projet d'évincer Alexandre ; Worthington, 2008, p. 174-80, 182-6 et 204-8 ; Müller, 2010, p. 179-83 (p. 180-1 : opposition entre la « faction » d'Alexandre, composée de « fils de familles moins importantes comme Héphaestion ainsi que de membres et d'amis de la famille de sa mère » (« sons of less important families like Hephaestion as well as members and friends of his mother's family », *ibid.* p. 180), et celle d'Attale et de Parménion, qui rassemble de grands féodaux) ; Palagia, 2010, p. 33-5, (« (...) his marriage to Cleopatra disrupted the balance of power at court by threatening the status quo of the succession and creating an explosive situation... » : « (...) son mariage avec Cléopâtre rompit l'équilibre des pouvoirs à la cour en menaçant le statut quo de la succession et en créant une situation explosive... », p. 34) ; Gilley et Worthington, 2010, p. 190. À noter que Carney, 1992, p. 176-7, et 2006, p. 35, relie directement la réaction d'Alexandre aux propos d'Attale aux valeurs homériques, et notamment au caractère d'Achille. Cf. enfin Diodore de Sicile, XVII, V, 1 : Μετὰ γὰρ τὴν Φιλίππου τελευτὴν Ἄτταλος τὸ μὲν πρῶτον ἐπεχείρει νεωτερίζειν καὶ πρὸς Ἀθηναίους συνετίθετο κοινοπραγίαν κατ' Ἀλεξάνδρου, ὕστερον δὲ μετανοήσας τὴν μὲν ἀποδοθείσαν αὐτῷ παρὰ Δημοσθένους ἐπιστολὴν τηρήσας ἀπέστειλε πρὸς Ἀλέξανδρον καὶ λόγοις φιλανθρώποις ἐπειράτο τὰς καθ' αὐτοῦ διαβολὰς ἀποτριβεσθαι. (« Après la mort de Philippe, Attale cherchait tout d'abord à provoquer une révolution : aussi avait-il conclu avec les Athéniens un accord d'assistance mutuelle dirigé contre Alexandre. Par la suite, il changea d'avis et, comme il avait gardé la lettre qu'on lui avait remise de la part de Démosthène, il l'envoya à Alexandre, essayant d'effacer par des paroles aimables les accusations portées contre lui. », trad. P. Goukowsky). Sur les rivalités à la cour entre différents groupes, cf. Heckel, 2003, en particulier p. 198-200, sur les jeux de pouvoir entre les grands féodaux au moment du mariage avec Cléopâtre et de la mort de Philippe ; Carney, 2006, p. 29-30 (qui note entre autres, p. 30, que l'inimitié entre Olympias et Antipater n'a dû débiter que durant le règne d'Alexandre, puisque le général a aidé celui-ci à s'installer au pouvoir). *Contra*, cf. G. T. Griffith, in Hammond et Griffith, 1979, qui considère que le mariage de Philippe avec Cléopâtre et l'altercation avec Attale provoquent certes une détérioration des relations entre Philippe et Alexandre, mais rejette toute idée de rivalité à la cour entre des groupes menés par Antipater et par Parménion (*ibid.*, p. 688), comme toute idée d'un complot contre Philippe (cf. *infra*, p. 532, n. 2206). Pour Hammond, 2002, p. 30, le séjour d'Alexandre en Illyrie « n'était concevable qu'avec l'approbation de Philippe ».

prenait sans doute très au sérieux, en raison de son caractère ombrageux, digne de son modèle homérique<sup>2204</sup>.

De son côté, Alexandre pouvait avoir intérêt à entretenir ce genre de propagande pour assurer sa position auprès de Philippe, voire face à lui : les relations entre les deux hommes étaient elles aussi émaillées de rivalités et de tensions, entretenues par Olympias. Après le mariage de Philippe avec Cléopâtre, Alexandre se sent menacé dans sa position d'héritier du trône. Plus généralement, il se voit comme un rival de son père, dont il a assuré la victoire à Chéronée<sup>2205</sup>, et craint surtout que celui-ci ne lui laisse pas la possibilité d'accomplir son idéal héroïque en raison de ses conquêtes<sup>2206</sup> – pour preuve, Philippe a confié à Parménion, Attale et

---

<sup>2204</sup> Un nouvel Achille contre un nouvel Agamemnon qui tente de lui rogner sa part d'honneur ? Sur le caractère improbable de la menace, cf. Ellis, 1976, p. 215-6 et 226 ; Worthington, 2003, p. 91, et 2008, p. 177 ; Carney, 2006, p. 31 et 36. Alexandre la prend toutefois au sérieux, en raison d'une véritable paranoïa qui caractérise tout son règne : Ellis, 1976, p. 218-9 (à propos de la réaction d'Alexandre dans l'affaire de Pixodaras : cf. *infra*, n. 2206) et 221 ; Worthington, 2008, p. 179-80, 184-5 et 204-7 (p. 180 et 205 pour le terme paranoïa). *Contra*, pour une affirmation du caractère réel de la menace, cf. Bosworth, 1988, p. 23.

<sup>2205</sup> Au cours d'un banquet bien arrosé en l'honneur de Clitus, lors de la campagne d'Asie, Alexandre se vante que le mérite de la victoire lui revient : « In quo rex cum multo incaluisset mero, inmodicus aestimor sui celebrare quae gesserat coepit, grauis etiam eorum auribus qui sentiebant uera memorari. Silentium tamen habuere seniores, donec Philippi res orsus obterere nobilem apud Chaeroneam uictoriam sui operis fuisse iactavit, ademptamque sibi malignitate et inuidia patris tantae rei gloriam. » (« Là, le roi, échauffé par l'excès de vin, perdit toute mesure dans ses jugements sur lui-même, et se mit à exalter ses exploits : fatigant à entendre, même pour qui avait la conviction qu'il disait vrai. Les plus vieux restèrent silencieux, jusqu'à ce que, commençant à dénigrer les actes de Philippe, il se vantât que l'illustre victoire de Chéronée fût son œuvre, et qu'une si belle gloire lui eût été enlevée par la méchanceté et la jalousie de son père : »), Quinte-Curce, VIII, 1, 22-3 (trad. H. Bardon). Cf. le commentaire de Green, 1991, p. 91-2. Cf. encore Plutarque, *Alex.*, 9.4.

<sup>2206</sup> Cf. Plutarque, *Alex.*, 5.4-6. Sur la question des rivalités entre Philippe et Alexandre, cf. Müller, 2010, p. 179-83, qui les minimise en insistant sur le fait que Philippe considérait Alexandre comme son héritier légitime et ne voulait donc pas se brouiller avec lui : les tensions entre Philippe, Olympias et Alexandre ne sont alors selon l'auteur, *ibid.*, p. 183, que des constructions rétrospectives pour expliquer le meurtre de Philippe. Cf. déjà Ellis, 1976, p. 226, à propos d'Olympias seulement. Cette interprétation ne tient pas au vu de la personnalité d'Alexandre (cf. Worthington, 2008, p. 184-6 et 204-8) comme devant les purges de grande ampleur effectuées par Olympias et par Alexandre au moment de la mort de Philippe : ils font notamment assassiner Attale, Cléopâtre et son enfant (cf. Carney, 2000a, p. 74, 84 et 85-6, 2003, p. 236-7, et 2006, p. 43-7 ; les sources divergent quant à l'enfant : une fille nommée Europe ou un fils nommé Caranus ; la première hypothèse est la plus crédible : cf. G. T. Griffith, *in* Hammond et Griffith, 1979, p. 681, n. 1 ; Carney, 2000a, p. 77-8, et 2006, p. 157-8, n. 9 ; Worthington, 2008, p. 178 et 181, avec la n. 48, p. 269) ; sur ces « purges », cf. Worthington, 2004, p. 32-4, qui emploie le mot, p. 33. Que Philippe ne veuille pas se brouiller avec Alexandre ne préjuge en rien des sentiments de rivalité, voire de ressentiment, que ce dernier éprouvait à l'égard de son père. Cf. Fredricksmeier, 1990, qui insiste, p. 300-1, sur le rôle d'Olympias ; Green, 1991, p. 91-4 ; Carney, 1992, p. 177, n. 24 ; Worthington, 2003, p. 91-4, 2004, p. 27-31, qui insiste lui aussi sur le rôle d'Olympias (p. 28), et 2012a, p. 19 ; Worthington, 2008, p. 176-80, 182-6 et 204-8, et Gilley et Worthington, 2010, p. 189-90, qui soulignent la détérioration des relations entre les deux hommes après l'épisode du festin. Le fil conducteur des analyses de Worthington, 2004 et 2008, tient dans le retournement de la relation entre Alexandre et son père qui caractérise les dernières années du règne de Philippe : l'admiration d'Alexandre se change en ressentiment (Worthington, 2004, p. 31 et 202, et 2008, p. 186 et 204 ; cf. en particulier la formulation de la p. 186 : « l'admiration initiale d'Alexandre pour son père s'est changée en ressentiment, avec des conséquences mortelles » (« Alexander's earlier admiration of his father changed to resentment, with deadly consequences »)). L'auteur fait débiter le processus après 340, c'est-à-dire après que Philippe a confié pendant un temps la régence du royaume à Alexandre. Sur le rôle d'Olympias dans les rivalités entre Philippe et Alexandre, en raison de son inimitié envers son mari et de l'influence qu'elle exerce sur son fils, cf. Plutarque, *Alex.*, 9.5, avec Worthington, 2003, p. 91-2, 2004, p. 28, et 2008, p. 120-1 et 175 ; Gilley et Worthington, 2010, p. 190. C'est elle qui exacerbe les tensions entre Alexandre et Philippe au moment du mariage de ce dernier avec Cléopâtre. L'état des relations entre les

Amyntas, fils d'un compagnon d'armes de Philippe, le commandement du corps expéditionnaire envoyé en Asie au printemps 336, peu avant la mort du roi<sup>2207</sup>.

Démosthène n'ignorait rien de toutes ces querelles, de toutes ces rivalités, ni des thèmes de propagande instillés par Olympias, Alexandre et leurs soutiens : il s'était rendu à Pella à l'occasion des ambassades relatives à la paix de Philocrate<sup>2208</sup>, et disposait d'informateurs qui le tenaient au courant de ce qui se passait à la cour de Philippe puis

---

membres de la famille royale peut aussi avoir des conséquences sur l'interprétation que l'on donne des statues contenues dans le Philippeum, monument que Philippe fait construire à Olympie après la victoire de Chéronée. Cf. Lapatin, 2001, p. 115-9. Il contient des statues mettant en scène la dynastie des Argéades, autour de Philippe : statues de Philippe, d'Olympias et de leur fils Alexandre, du père de Philippe, Amyntas III, et aussi, selon l'interprétation traditionnelle, de sa mère Eurydice ; cf. par exemple, Lapatin, 2001, p. 117, avec la n. 198 ; Müller, 2010, p. 181-2. Néanmoins, pour certains, comme Palagia, 2010 (en particulier p. 38-41), qui s'appuient sur Arrien, III.6.5, généralement considéré comme une erreur (mais pas non plus par Hammond, 2002, p. 28-9, qui considère Arrien comme une source particulièrement crédible : cf. ci-dessous), Eurydice n'est pas le nom de la mère de Philippe mais un autre nom de Cléopâtre, sa dernière femme. De même, pour ceux qui admettent que la tombe II de la nécropole de Vergina abrite les restes de Philippe, une discussion s'est élevée pour savoir si le squelette de la femme ensevelie avec lui est celui de Cléopâtre ou non : Worthington, 2008, p. 234-41, en particulier p. 235-8, qui penche en raison de son âge pour la sixième épouse de Philippe, Meda, qui se serait sacrifiée en vertu d'un suicide rituel ; c'était la fille de Cothelas, roi des Gètes, une tribu thrace, que Philippe avait épousée en 342 (*ibid.*, p. 124). Les tensions entre Philippe et Alexandre qui ont été révélées par l'altercation avec Attale se manifestent aussi un peu plus tard, toujours en 337, à l'occasion de l'affaire du mariage de la fille de Pixodaros, satrape de Carie : pour sceller une alliance, Philippe a prévu qu'elle épouserait son fils aîné Arrhidaeus, écarté du trône au profit d'Alexandre en raison de ses déficiences mentales ou psychologiques. Passant outre les volontés de son père, Alexandre tente de se substituer à son frère par des négociations secrètes. Philippe fait échouer la manœuvre et exile à titre de rétorsion des amis proches d'Alexandre : Harpale, Néarque, Ptolémée, Erigyios, Laomédon et Thessalus. Cf. Plutarque, *Alex.*, 10.1-5 ; Ellis, 1976, p. 217-9 ; Carney, 2006, p. 37-8 ; Worthington, 2008, p. 178-80 ; Ruzicka, 2010. *Contra*, cf. Hammond, 2002, p. 28-9, qui récuse le récit de Plutarque, au profit d'Arrien, III.6.5, parce qu'il s'appuie sur des sources comme Ptolémée ou Aristoboulos, qui sont des contemporains des événements : l'exil des amis d'Alexandre est du aux tensions entre celui-ci et Philippe suite au mariage avec Cléopâtre. Les rivalités qui secouent la maison royale dans les dernières années du règne de Philippe soulèvent enfin la question très débattue de savoir si Olympias et Alexandre sont impliqués dans l'assassinat de Philippe. En faveur de cette thèse : Plutarque, *Alex.*, 10.6 ; Justin, IX, VII, 1-11 ; Badian, 1963, qui réitère sa position *in* 2000, p. 54 (*ibid.*, p. 54-5, l'auteur argumente en faveur de l'implication d'Antipater dans le complot et donc contre celle d'Olympias, puisque c'était son ennemi) ; Green, 1991, p. 91-4 et 106-10, pour la reconstitution (conjecturale !) d'un complot machiavélique ; Worthington, 2004, et 2008, p. 182-6. *Contra* : Ellis, 1976, p. 223-7 ; G. T. Griffith, *in* Hammond et Griffith, 1979, p. 684-91 ; Carney, 1992, et 2006, p. 39-41 ; Corvisier, 2002, p. 269 Müller, 2010, p. 182-3. Bosworth, 1988, p. 23 et 26, nie l'implication d'Olympias et surtout d'Alexandre, mais argumente en faveur d'un complot ourdi par des membres de la cour, sur fond d'intenses rivalités ; cf., de manière analogue, Hammond, 2002, p. 35, qui ne mentionne même pas l'hypothèse d'une implication d'Olympias et d'Alexandre, mais considère que « la conspiration est hautement probable ». Enfin, Gabriel, 2010, p. 234-42, argumente en faveur d'un complot ourdi par le roi de Perse Darius. Olympias et Alexandre avaient certes des mobiles pour tuer Philippe, essentiellement le ressentiment et la soif de gloire et de pouvoir ; de plus, ils n'ont pas hésité à recourir à l'assassinat et aux purges politiques après sa mort, en particulier Olympias. Toutefois, rien ne prouve qu'ils sont passés à l'acte. Cf. Carney, 2000a, p. 66-7 et 79-81. Ellis, 1981, qui privilégie l'idée que Pausanias, l'assassin, a agi seul et pour des mobiles purement personnels, souligne ainsi en conclusion de son étude que toute position sur cette question est vouée à demeurer conjecturale.

<sup>2207</sup> Diodore de Sicile, XVI, XCI, 2, et XVII, II, 4, ne mentionnent que les deux premiers. La troisième figure est ajoutée par Justin, IX, V, 8 : il s'agit du fils d'Arrhabaeus le Lynceste, exécuté avec son frère Heromenes par Alexandre à la mort de Philippe, au motif qu'ils auraient été mêlés à l'assassinat (un troisième frère, Alexandre, est épargné, sans doute parce qu'il s'agit du gendre d'Antipater ; il sera exécuté quelques années plus tard). Sur le ressentiment causé à Alexandre par le fait que Philippe le tient à l'écart de l'expédition d'Asie, cf. Worthington, 2004, p. 30, et 2008, p. 178, 180, et surtout p. 185-6, où l'auteur en fait l'élément déclencheur, le point définitif de rupture qui pousse Alexandre à se lancer dans un complot pour faire assassiner son père.

<sup>2208</sup> Nous reprenons cette idée, *ibid.*, p. 215.

d'Alexandre<sup>2209</sup>. Il apprend ainsi avant tout le monde la mort de Philippe, grâce aux espions du stratège Charidème, en poste dans l'Hellespont<sup>2210</sup>. Il semble même qu'il ait tenté de mettre à profit les divisions consécutives au mariage avec Cléopâtre à la mort de Philippe, en négociant un accord secret avec Attale<sup>2211</sup>.

Alexandre a ensuite fait fructifier la référence héroïque instillée par sa mère comme thème de propagande, au point de se présenter, au moment de se lancer à la conquête de l'empire perse, comme un nouvel Achille lancé dans une nouvelle guerre de Troie, par une série de dévotions symboliques en hommage aux héros achéens de l'*Illiade*<sup>2212</sup>. Il s'agissait

---

<sup>2209</sup> Cf. Carlier, 1990, p. 235 et 238-9 ; Green, 1991, p. 114.

<sup>2210</sup> Eschine, *Ctés.*, 77, et Plutarque, *Dém.*, 22, 1.

<sup>2211</sup> Diodore de Sicile, XVII, v, 1. Cf. Cawkwell, 1969, p. 169, et Green, 1991, p. 114-5 (Démosthène négocie avec « la junte aristocratique qui avait soutenu Cléopâtre » (« the aristocratic junta that had backed Cleopatra », p. 114), et qui a toutes les raisons d'ourdir un complot contre Alexandre).

<sup>2212</sup> Bosworth, 1988, p. 38, parle de « l'un de ses actes de propagande les plus impressionnants » (« one of his most impressive acts of propaganda »). Alexandre commence en effet son expédition par un pèlerinage à Troie, en se rendant sur les tombeaux de Protésilas, d'Ajax, et bien sûr d'Achille : Plutarque, *Alex.*, 15, 7-9 ; pour un résumé des différents actes de dévotion, tels qu'ils résultent des différentes sources : Hamilton, 1973, p. 52-3 ; Bosworth, 1988, p. 38-9 ; Green, 1991, p. 166-8 ; Lane Fox, 2004, p. 112-5 ; Worthington, 2004, p. 52-3 ; Squillace, 2010, p. 77-8 (cf. *ibid.*, p. 263, n. 63 à 67, pour la totalité des sources sur ce pèlerinage) ; cf. encore, Hammond, 2002, p. 76-80 : étant donné que les ancêtres mythiques d'Alexandre, Héraclès et Achille, sont tous deux passés en Asie pour combattre les Troyens, « la traversée de l'Hellespont constituait un événement hautement symbolique qui avait des implications religieuses. » (p. 76). Pour le modèle qu'Achille représente pour Alexandre et la rivalité héroïque (cf. Bosworth, 1988, p. 19 : « heroic emulation ») qu'il entretient avec lui : Edmunds, 1971 (dans une perspective religieuse) ; Ameling, 1988 ; Bosworth, 1988, p. 19 et 281-2 ; Green, 1991, p. 41, 60, 92, 165, 175, 177, 267 (châtiment de Batis qui rappelle le sort réservé par Achille à la dépouille d'Hector ; cf. encore Hammond, 2002, p. 115 ; Baynham, 2003, p. 22 ; Worthington, 2004, p. 82), 289, 418 (sorte de combat contre une rivière), 455, 488 et 508 ; Stewart, 1993, p. 78-86 ; Cohen, 1995, p. 483-6 ; Carney, 2000b, p. 275-6, et 2006, p. 6 ; Hammond, 2002, p. 9 ; Worthington, 2003, p. 90, 2004, p. 27 et 53, 2008, p. 16 (le fait qu'Alexandre prenne explicitement Achille pour modèle le distingue de Philippe), et 2012a, p. 19 ; Lane Fox, 2004, p. 59-67 et 216 (« the rivalry of Achilles [which] was Alexander's mainspring ») ; Brunt, 2012, p. 64 (au modèle d'Achille s'ajoute la rivalité avec Héraclès et Dionysos lors de ses campagnes en Inde). Pour les différentes anecdotes relatives au rapport d'Alexandre avec l'*Illiade*, cf. Lane Fox, 2004, p. 59-60. Alexandre s'entoure de « compagnons » (ἑταῖροι), c'est-à-dire de conseillers, sur le modèle d'Achille dans l'*Illiade* (cf. Homère, *Il.*, I, 179, à propos des Myrmidons) : Hammond, 1989, p. 54 (*ibid.*, p. 53-8 : c'est la pratique usuelle pour les rois de Macédoine ; cf. aussi Hammond et Griffith, 1979, p. 158-60 et 395-404 ; Ameling, 1988, p. 659-60 ; Hammond, 2002, p. 16) ; Green, 1991, p. 17 ; Cohen, 1995, p. 487 ; Mossé, 2001, p. 65 ; Heckel, 2003 ; Gabriel, 2010, p. 47 ; King, 2010, p. 382-4 = 2012, p. 34-5. Lors de la mutinerie de ces troupes, qui refusent de passer le Gange, Alexandre, de colère, va s'enfermer dans sa tente, dans un geste qui rappelle l'attitude d'Achille : Plutarque, *Alex.*, 62, 5-6 ; Cf. Hamilton, 1973, p. 118, Worthington, 2004, p. 159, et surtout Carney, 2000b, p. 273 *sq.*, qui analyse la série de trois épisodes où Alexandre agit de la sorte (cf. encore Plutarque, *Alex.*, 50-51, 4 (meurtre de Clitus), et 71 (épisode d'Opis)), pour montrer avec quelle efficacité il parvient à maîtriser son image auprès de ses troupes pour la conformer au modèle d'Achille : « Other than Augustus, it is difficult to think of a figure from the ancient world who more consciously controlled his public presentation than Alexander. (...) Alexander was a master of self-representation and Homer and the figure of Achilles furnish the vocabulary of this self-presentation » (Carney, 2000b, p. 275) ; sur les rapprochements homériques suggérés par l'épisode du meurtre de Clitus, cf. encore Lane-Fox, 2004, p. 312-3 ; par l'épisode d'Opis : Green, 1991, p. 455. Sur la trame homérique des récits de l'expédition d'Asie, rythmés par des aristies et des duels, émaillés d'échos à l'*Illiade*, cf. Ameling, 1988, p. 658-9 et 673 *sq.* Il n'est pas jusqu'à la sexualité d'Alexandre à laquelle le modèle homérique ne s'applique : il ne prend qu'une seule concubine – Barsinè – avant son mariage (Plutarque, *Alex.*, 21, 7 ; cf. Mossé, 2001, p. 121, qui convoque le modèle d'Achille dans son rapport à Briséis ; cf. aussi, Green, 1991, p. 153, et Carney, 2003, p. 251) ; surtout, sa relation amoureuse avec Héphaïstion rejoue celle d'Achille avec Patrocle : Hamilton, 1973, p. 145 ; Ameling, 1988, p. 687-9 ; Bosworth, 1988, p. 164 ; Green, 1991, p. 465 ; Hammond, 2002, p. 79 ; Worthington, 2004, p. 186 ; cf. Arrien, *Anabase*, I, XII, 1 (en arrivant à Troie,

d'un élément central de sa propagande, qui lui permettait d'exalter ses exploits héroïques et donc sa personne, tout en se présentant comme le chef d'une croisade panhellénique contre les Perses : tout en marchant sur les traces des héros de la guerre de Troie, Alexandre justifie son expédition comme une vengeance exercée en réponse à la profanation des temples grecs par Xerxès lors de l'invasion de 480<sup>2213</sup>. Cette propagande d'Alexandre en nouvel Achille est entretenue par les poètes ou les historiens officiels comme Callisthène, le neveu d'Aristote<sup>2214</sup>, ainsi que par l'iconographie, statues ou monnaies<sup>2215</sup>. Cette référence était donc évidente pour

---

Achille dépose une couronne sur le tombeau d'Achille, et Héphaïstion fait de même sur celui de Patrocle), et Plutarque, *Alex.*, 72, 3-4 (douleur extrême d'Alexandre à la mort du jeune homme, et « sacrifice » (ἐναγισμός) de jeunes guerriers que le roi fait à son amant en obéissant à une injonction divine de l'oracle d'Ammon d'« honorer Héphaïstion en lui offrant des sacrifices comme à un héros » (τιμάν Ἡφαιστίωνα καὶ θεὸν ὡς ἦρωϊ)). La question se pose même de savoir dans quelle mesure Alexandre se prenait réellement pour un second Achille : c'est le cas pour Hamilton, 1973, p. 31-2, 52 et 145 ; cf. Cohen, 1995, p. 486, pour une réponse plus nuancée. Cette question rejoint celle de savoir si Alexandre se considérait vraiment comme un personnage divin ; pour une possible réponse affirmative, cf. par exemple : Bosworth, 1988, p. 282 *sq.* ; Fredricksmeier, 2003, p. 277-8 = 2012, p. 347, et Worthington, 2003, 2004, *passim*, notamment p. 27 et 205-6 (la thèse de l'ouvrage est que le désir qu'avait Alexandre de se faire reconnaître comme dieu fournit la clé de son règne) = 2012b, p. 333, 2008, p. 205-7, et 2012a, p. 319-20. *Contra*, cf. Hammond, 2002, p. 121-2, pour qui il s'agit juste d'une question d'image, et qui préfère insister sur l'extrême piété d'Alexandre, qui lui vient de sa mère, cf. *ibid.*, p. 5-6, 9 et 236.

<sup>2213</sup> Sur le panhellénisme développé par Philippe et à sa suite par Alexandre pour unifier et entraîner les cités grecques dans l'aventure asiatique, cf. Diodore de Sicile, XVI, LXXXIX, 2, et XVII, IV, 9 ; Flower, 2000, en particulier p. 107-10 pour l'importance de la figure d'Achille et de l'analogie bien établie dans les mentalités entre la guerre de Troie et les guerres médiques, dont joue la propagande d'Alexandre ; Green, 1991, p. 165 (sur l'identification entre les deux guerres) ; Faraguna, 2003, p. 107-15 ; Squillace, 2010 (thème de la vengeance) ; Poddighe, 2012, notamment p. 135, pour l'importance symbolique du pèlerinage sur les tombes des héros grecs. Philippe et Alexandre, d'une certaine manière, ne font que réaliser le programme d'Isocrate, dont ils ont sans doute subi l'influence : cf. Flower, 2000, p. 102-5.

<sup>2214</sup> Cf. Hamilton, 1973, p. 13-4 ; Green, 1991, p. 161-3 ; Cohen, 1995, p. 486 ; Flower, 2000, p. 107-8 ; Roisman, 2003, p. 284-5 ; Müller, 2010, p. 29. Le récit de Callisthénès est souvent la source des auteurs postérieurs : cf. Squillace, 2010, p. 78, avec la n. 68, p. 263, à propos du pèlerinage à Troie. « Callisthénès d'Olynthe se joignit à l'expédition afin de jouer le rôle d'Homère pour l'Achille d'Alexandre » (« (...) Callisthenes of Olynthus joined the expedition to play Homer to Alexander's Achilles... »), Borza, 2012, p. 384. À côté de Callisthénès, Alexandre paye « toute une flopée de poètes, d'historiens et de rhéteurs au rabais » (« a whole rabble of third-rate poets, historians and rhetoricians », Green, 1991, p. 163) pour assurer sa promotion : il est « le premier chef militaire de l'Antiquité à organiser une publicité officielle et une équipe de propagande » (« the first field-commander in antiquity to organize an official publicity and propaganda section », *ibid.*, p. 161 ; l'expression « propaganda section » est employée à nouveau, *ibid.*, p. 163). L'efficacité de cette propagande est telle qu'elle marque durablement l'imaginaire littéraire : la peinture d'Alexandre en nouvel Achille caractérise aussi bien l'œuvre de Cleitarchos, quelques décennies après la mort d'Alexandre (cf. N. G. L. Hammond, *in* Hammond et Walbank, 1988, p. 26-7), que celle d'Arrien, à l'époque de la seconde sophistique : Arrien, *Anabase*, I, XII, 1-5.

<sup>2215</sup> Alexandre cultive le modèle épique des héros de l'épopée, en particulier celui d'Achille ou d'Héraclès, dans son apparence physique, et surtout, à partir de là, dans l'iconographie : il est glabre et porte une touffe de cheveux bien fournie qui évoque la crinière d'un lion. Cf. Ameling, 1988, p. 670-1 ; Bosworth, 1988, p. 19-20 ; Stewart, 2003, en particulier p. 31-44 ; Alonso Troncoso, 2010, p. 15-20 ; Asirvatham, 2010, p. 102, selon qui Alexandre « a incorporé de façon permanente <les modèles héroïques d'Achille, d'Héraclès et de Dionysos> dans son image physique contrôlée avec soin de guerrier jeune, imberbe et héroïque » (« these became permanently incorporated into his carefully controlled physical image as a young, unbearded, heroic warrior »). Lysippe, son sculpteur officiel, qui réalisa la première statue à son effigie, le représenta sans doute sous des traits qui évoquaient Achille (Plutarque, *La Vertu ou la fortune d'Alexandre* (II), 335 A-C (*Moralia*, 21) ; *Alex.*, 4, 1 ; cf. Schwarzenberg, 1976, p. 250-1 ; Bosworth, 1988, p. 20 ; Stewart, 2003, p. 32-4 et 35-8). Sur les monnaies,



les auditeurs de Démosthène, qui baignaient dans cette reconstruction mythologique de la campagne de Perse, fondée sur le parallélisme bien ancré dans les mentalités entre les guerres médiques et la guerre de Troie. En d'autres termes, « (...) pour les Grecs contemporains d'Alexandre, sa relation d'émulation avec Achille a dû sembler inséparable de ses prétentions d'être le vengeur de la Grèce, puisque, dans l'imagination populaire, la guerre de Troie était depuis longtemps devenue un pendant mythique des guerres médiques. »<sup>2216</sup>. Cette association remonte au moins à un poème de Simonide sur la bataille de Platées, parce que le récit de la bataille y est précédé d'une hymne en l'honneur d'Achille<sup>2217</sup>. Et Hérodote ouvrait son *Histoire* en mentionnant que pour les Perses, la guerre de Troie était l'une des causes des guerres médiques<sup>2218</sup>.

Nous nous trouvons donc dans un contexte politique et idéologique très fortement marqué : la généalogie mythique des Eacides de Molossie remontant à Achille par Néoptolème, qui était d'autant plus connue à Athènes depuis la fin du V<sup>ème</sup> siècle que la cité l'avait promue, se transforme peu à peu à la cour de Philippe II en une stratégie de propagande, sous l'impulsion d'Olympias, pour servir des objectifs d'influence politique et des ambitions dynastiques. Le mouvement commence dans l'enfance d'Alexandre et ne possède alors que des finalités internes à la cour et à ses rivalités. À partir du moment où Alexandre devient l'héritier du trône et entre dans un rapport de compétition avec son père tandis que ce dernier impose son hégémonie aux cités grecques, il change de nature en entrant aussi dans le jeu des relations internationales : la figure d'Achille devient un moyen de légitimer Alexandre et de renforcer son autorité comme successeur de Philippe, non seulement au sein de la cour, mais aussi aux yeux des Grecs<sup>2219</sup> – avec peut-être un objectif caché de la part d'Olympias et d'Alexandre, qui est de supplanter Philippe. C'est là que la propagande débute véritablement ; elle atteint son plein épanouissement avec l'expédition du

---

Alexandre est souvent représenté en Héraclès, avec la peau – en l'occurrence la gueule – du lion de Némée sur la tête, en guise de couvre-chef : Dahmen, p. 53, avec la planche 6.

<sup>2216</sup> « And to Alexander's Greek contemporaries, his emulation of Achilles would have appeared inseparable from his panhellenist claims to be avenging Greece, since in the popular imagination the Trojan War had long since become a mythic analogue for the Persian Wars. », Flower, 2000, p. 108, qui s'appuie ensuite sur le poème de Simonide que nous évoquons à sa suite.

<sup>2217</sup> Simonide, fgmt. 10 et 11, l. 1-20 West (*IEG*, II, p. 118-19), avec West, 1993, p. 4-9 ; Boedeker et Sider, 1996, p. 158-60 ; Rutherford, 1996, p. 177-81. Sur le thème de la mort d'Achille développé dans ce prologue, cf. aussi Barchiesi, 1996. Tout ce que nous avons conservé du poème de Simonide couvre les fragments 10-17 West (*IEG*, II, p. 118-22) ; cf. Boedeker et Sider, 1996, p. 158-63 pour le texte.

<sup>2218</sup> Hérodote, I, 3-5.

<sup>2219</sup> N'oublions pas que Philippe prévoit de se lancer dans l'expédition d'Asie en confiant à Alexandre la régence du royaume et la fonction d'*hégémon* de la ligue de Corinthe, qui nécessite une grande autorité pour s'imposer à des cités puissantes qui n'acceptent pas l'hégémonie macédonienne, comme le prouveront les intrigues et les révoltes qui couvriront ou qui éclateront durant le règne d'Alexandre. En réalité, il ne s'agit rien moins que des plus puissantes de la Grèce, à la fois économiquement et militairement : Lacédémone, Thèbes et Athènes !

jeune roi en Asie, tout en servant désormais une entreprise d'héroïsation, au sens courant comme au sens religieux du terme.

Les références épiques révélées par l'analyse des images du poste ne prennent tout leur sens que dans ce contexte si particulier, qui en 330 imprégnait fortement les esprits. Par l'utilisation des schémas homériques, par les échos à des figures comme Achille, Démosthène, avec une grande habileté, interfère à dessein au beau milieu de la stratégie d'autopromotion de son adversaire : l'orateur tente par là, indirectement, de la combattre. La référence homérique s'avère donc âprement disputée. En raison de son caractère central et omniprésent dans la propagande d'Alexandre, toute récupération de la figure d'Achille équivaut en effet à une confrontation directe : en la réutilisant à ses propres fins, Démosthène la dispute de fait à Alexandre. L'habileté tient dans le fait que les échos sont suffisamment clairs, mais que la figure du Péléide n'est jamais citée nommément et se partage les références avec celle d'Hector.

La probabilité que Démosthène puisse déployer intentionnellement une contre-propagande visant l'identification d'Alexandre à la figure d'Achille se trouve confirmée par une anecdote que rapporte Eschine : une fois connue à Athènes la nouvelle qu'Alexandre est devenu roi à la place de son père assassiné, Démosthène se moque de lui en lui prêtant le surnom de « Margitès »<sup>2220</sup> :

Ἴνα δ' εἶπω καὶ περὶ τοῦ τετάρτου καιροῦ καὶ τῶν νυνὶ καθεστηκότων πραγμάτων, ἐκεῖνο ὑμᾶς ὑπομνήσαι βούλομαι ὅτι Δημοσθένης οὐ τὴν ἀπὸ στρατοπέδου μόνον τάξι' ἔλιπεν, ἀλλὰ καὶ τὴν ἐκ τῆς πόλεως, τριήρη προσλαβὼν ὑμῶν, καὶ τοὺς

---

<sup>2220</sup> Eschine, *Ctés.*, 160. Cf. encore Plutarque, *Dém.*, 23, 2, qui évoque des lettres de Démosthène aux satrapes au moment de la révolte de Thèbes, en 335. Sur la figure de Margitès et l'œuvre perdue correspondante, cf. les témoignages rassemblés par Allen, 1959, p. 152-9. Le personnage est considéré à l'époque de Démosthène comme un modèle de fou. Cf. l'étymologie donnée par Weidner, 1878, p. 154, *ad loc.* : le mot vient de μάργος, synonyme de μαινόμενος, μωρός ou encore ἡλίθιος. Cf. scholies 367a et b Dilts (1992, p. 143), à Eschine, *Ctés.*, 160, et Hypéride, *Pour Lycophon*, 7, où l'exemple littéraire est convoqué, à côté d'Oreste, pour qualifier la conduite d'un dénommé Charippe, qui a épousé la maîtresse de Lycophon alors qu'il était au courant de cette relation : Καὶ ταῦτα δοκεῖ ἂν ὑμῖν ἢ Ὀρέστης ἐκεῖνος ὁ μαιν[ό]μενος ποιῆσαι [ἢ] Μαργίτης ὁ πάντ[ων] ἀβελτερώτατος ; (« Une telle conduite, l'auriez-vous crue possible, soit de la part d'O[reste], le type du héros en démente, soit de celle de Margitès, le maître-sot par excellence ? », trad., G. Colin). Rappelons que le *Pour Lycophon* concerne une affaire d'adultère, dans laquelle l'accusé est Lycophon. Ce contexte sexuel pointe le second sens attaché au personnage de Margitès : l'ignorance de sa filiation. Cf. scholie 367a Dilts (1992, p. 143), à Eschine, *Ctés.*, 160. Ainsi, selon Lane Fox, 2004, p. 215, le surnom de Margitès employé par Démosthène est « doublement approprié » (« doubly appropriate ») : « tout en ridiculisant Alexandre comme le nouvel Achille, il tournait peut-être aussi en dérision une rumeur bien répandue, selon laquelle son père n'était pas Philippe, mais un dieu qui s'était déguisé, peut-être même Zeus lui-même. » (« while it ridiculed Alexander as the new Achilles, it may also have mocked at a current rumour that his father had not been Philip, but some god in disguise, perhaps even Zeus himself. »). L'idée que Démosthène emploie à dessein le surnom Margitès pour railler les prétentions d'Alexandre qui prend Achille pour modèle, se trouve aussi formulée par Green, 1991, p. 118.

Ἕλληνας ἀργυρολογήσας. Καταγαγούσης δ' αὐτὸν εἰς τὴν πόλιν τῆς ἀπροσδοκίτου σωτηρίας, τοὺς μὲν πρώτους χρόνους ὑπότρομος ἦν ἄνθρωπος, καὶ παριῶν ἡμιθνής ἐπὶ τὸ βῆμα, εἰρηνοφύλακα ὑμᾶς αὐτὸν ἐκέλευε χειροτονεῖν· ὑμεῖς δὲ κατὰ μὲν τοὺς πρώτους χρόνους οὐδ' ἐπὶ τὰ ψηφίσματα εἶατε τὸ Δημοσθένους ἐπιγράφειν ὄνομα, ἀλλὰ Ναυσικλεί τοῦτο προσάττετε· νυνὶ δ' ἤδη καὶ στεφανοῦσθαι ἀξιοί. [160] Ἐπειδὴ δ' ἐτελεύτησε μὲν Φίλιππος, Ἀλέξανδρος δ' εἰς τὴν ἀρχὴν κατέστη, πάλιν αὐτὸν τερατευόμενος ἱερὰ μὲν ἰδρύσατο Πausανίου, εἰς αἰτίαν δὲ εὐαγγελίων θυσίας τὴν βουλὴν κατέστησεν, ἐπωνυμίαν δ' Ἀλεξάνδρῳ Μαργίτην ἐτίθετο, ἀπετόλμα δὲ λέγειν ὡς οὐ κινήσεται ἐκ Μακεδονίας. Ἀγαπᾶν γὰρ αὐτὸν ἔφη ἐν Πέλλῃ περιπατοῦντα καὶ τὰ σπλάγχνα φυλάττοντα. Καὶ ταυτὶ λέγειν ἔφη οὐκ εἰκάζων, ἀλλ' ἀκριβῶς εἰδὼς ὅτι αἵματός ἐστιν ἡ ἀρετὴ ὠνία, αὐτὸς οὐκ ἔχων αἷμα, καὶ θεωρῶν τὸν Ἀλέξανδρον οὐκ ἐκ τῆς Ἀλεξάνδρου φύσεως, ἀλλ' ἐκ τῆς ἑαυτοῦ ἀνανδρίας.<sup>2221</sup>

Or Margitès n'est autre que le héros d'une épopée parodique attribuée à Homère, et plus précisément une caricature d'Achille, qu'Alexandre prenait pour modèle. Cette plaisanterie est acerbe parce qu'elle vise au cœur : nous avons vu que Démosthène avait ses informations sur ce qui se passait à la cour de Philippe à cette époque ; le mot que cite Eschine suggère en outre que les Athéniens n'ignoraient rien du modèle achilléen d'Alexandre, non seulement au moment où celui-là le cite, en 330, mais aussi et surtout à l'époque où il a été prononcé, en 336. La référence remonte en effet à l'enfance d'Alexandre ; elle a donc eu le temps de se répandre. C'est la connaissance qu'en ont les Athéniens qui confère une efficacité rhétorique considérable à la référence parodique utilisée par Démosthène. Nous avons donc là un indice important qui montre que celui-ci était sensible à cet élément de propagande et tâchait de le combattre, parfois de manière frontale.

Enfin, le contexte dans lequel Eschine choisit de rappeler ce mot de Démosthène est loin d'être anodin. Il s'agit d'une critique des vantardises mensongères de son adversaire : de ce point de vue, Démosthène insulte Alexandre tel le héros homérique s'adressant à son ennemi avant d'engager le duel. En effet, le surnom de Margitès lui sert à railler la prétendue

<sup>2221</sup> « Pour en venir à la quatrième époque et aux événements présents, je veux vous rappeler ceci : Démosthène n'a pas seulement abandonné son poste de soldat, mais encore son poste de citoyen, en s'appropriant une de vos trirèmes et en s'en allant rançonner les Grecs. Le salut inespéré de la cité l'y ramena. Les premiers jours, notre homme était assez craintif. Il vient à demi mort à la tribune et vous demande de l'élire conservateur de la paix. Mais vous, dans les premiers temps, vous ne permettiez même pas que l'on inscrivît le nom de Démosthène sur les décrets, et vous chargiez Nausiclès d'y mettre le sien. Et Démosthène vient aujourd'hui réclamer la couronne ! [160] Philippe mort et Alexandre devenu roi, il recommence ses rodomontades, il élève des autels à Pausanias, il attire sur le Conseil l'accusation d'avoir célébré un sacrifice de bonne nouvelle, il donne à Alexandre le surnom de Margitès, il ose dire que le roi ne bougera pas de la Macédoine ; il se contentera, disait-il, de se promener dans Pella et d'observer les entrailles des victimes. Et cela, ajoute-t-il, il ne le dit point par conjecture, mais il sait bien que les lauriers s'achètent au prix du sang. Ainsi parlait-il, lui qui n'a pas de sang dans les veines et qui pour juger Alexandre se fonde, non sur la nature d'Alexandre, mais sur sa propre lâcheté. », Eschine, *Ctés.*, 159-60 (trad. V. Martin et G. de Budé).

lâcheté d'Alexandre : Eschine insiste sur ce point en citant des propos de Démosthène qui expliquent cette référence. Or c'est là qu'intervient un second élément de contextualisation, encore plus significatif, dans un effet de miroir assassin pour Démosthène : Eschine rapporte les propos de ce dernier, y compris le qualificatif de « Margitès », afin de montrer qu'ils s'opposent radicalement à ses propres actes comme à ceux d'Alexandre, et sont donc aussi mensongers que ridicules<sup>2222</sup>. Plus précisément, les discours de Démosthène sont encadrés par des références à sa lâcheté, avec une métaphore de l'abandon du poste de citoyen, qui découle de l'évocation de l'abandon par Démosthène de son poste à Chéronée<sup>2223</sup> : Eschine retourne contre Démosthène sa martingale métaphorique, en la liant à la référence parodique à Achille. Le sens prêté au qualificatif de Démosthène, tout autant que la stratégie rhétorique dans laquelle s'insère la citation, montrent que le sobriquet de « Margitès » interroge la prétention à tenir le poste du héros homérique en avant des lignes.

Le dialogisme s'avère ici complexe, parce que plusieurs strates se superposent autour de la légitimité de la revendication de cette figure héroïque, au croisement de stratégies politiques et rhétoriques antagonistes : la propagande d'Alexandre qui se présente en nouvel Achille ; la métaphore du poste développée par Démosthène, en particulier dans le *Sur la couronne*, avec un double objectif : sur un plan politique général, parasiter, contrer la première dans l'esprit des Athéniens en tentant d'y imposer une autre identification, et ensuite, ce faisant, glorifier son propre rôle d'orateur patriote dans la perspective immédiate du procès ; les attaques d'Eschine pour contrer cette stratégie au moment du procès, mais peut-être aussi à un niveau politique plus général. La citation du « Margitès » réintroduit en effet la figure d'Alexandre dans un débat d'où Démosthène l'avait expulsée délibérément – ce qui ne l'empêchait pas, comme nous l'avons vu, de peser lourdement sur le contexte rhétorique. Eschine a ainsi le mérite de mettre les pieds dans le plat : il révèle quels sont les enjeux cachés de la métaphore du poste et des images apparentées dans le procès sur la

<sup>2222</sup> Eschine critique aussi avec férocité le manque de clairvoyance de Démosthène, parce qu'il présente Alexandre comme un lâche terré dans Pella, alors que celui-ci va bientôt s'emparer de Thèbes et raser la cité (épisode qui rend pathétique le ridicule attaché aux propos de Démosthène), avant de se lancer dans une mémorable expédition en Asie. Ainsi, ce ne sont pas seulement les actes de Démosthène qui s'opposent à ses paroles, mais aussi et surtout ceux d'Alexandre. L'épisode de Thèbes est évoqué, *ibid.*, 161-2 : la destruction de la ville fut ressentie comme un séisme dans le monde grec ; cf. Plutarque, *Alex.*, 11.11 ; Diodore de Sicile, XVII, XIV, 4 ; Polybe, IV. 28. 8, et surtout XXXVIII. 2. 13-4 ; cf. aussi Worthington, 2010 et 2013, p. 279-80. Pour l'expédition d'Alexandre en Asie : Eschine, *Ctés.*, 163-7.

<sup>2223</sup> Δημοσθένης οὐ τὴν ἀπὸ στρατοπέδου μόνον τάξιν ἔλιπεν, ἀλλὰ καὶ τὴν ἐκ τῆς πόλεως. L'abandon du poste de citoyen signifie que Démosthène a désobéi à la loi qui interdisait aux citoyens de quitter le territoire, alors que la mobilisation générale de toutes les forces disponibles était décrétée suite à la défaite de Chéronée : cf. Lycurgue, *Contre Léocrate*, 53. Eschine reproche à Démosthène de s'être embarqué sur une trière pour aller « rançonner les Grecs ». Il s'agit là d'une calomnie qui prend appui, en la déformant, sur la mission officielle qui avait été confiée à Démosthène pour assurer le ravitaillement de la cité : Démosthène, *Cour.*, 248.

couronne en matière de propagande politique la plus actuelle<sup>2224</sup>. De là à dire qu'en démontant la propagande de Démosthène, Eschine prend fait et cause pour Alexandre, il y a un pas – important – que nous ne franchirons pas... contrairement à Démosthène<sup>2225</sup> !

L'image du poste, ainsi que le complexe métaphorique dont elle est le noyau, se révèle donc comme un enjeu idéologique majeur. En dépit de la prééminence d'Achille, en raison de l'identification ethnique et de la propagande d'Alexandre, les échos au duel entre Achille et Hector n'informent pas le texte au point que Démosthène s'identifierait exclusivement à l'un plutôt qu'à l'autre<sup>2226</sup>. Ils offrent un cadre littéraire prestigieux dans lequel l'orateur déploie la singularité de sa position tout en contestant à la propagande macédonienne le monopole des références homériques, précisément grâce à cette double référence : les échos à Achille permettent de lutter contre la récupération par Alexandre de cette figure ; le rôle d'Hector permet de dramatiser le combat de Démosthène contre Philippe – et Alexandre – en haussant leur antagonisme au niveau de l'épopée<sup>2227</sup>.

---

<sup>2224</sup> Eschine confirme ensuite explicitement ces enjeux, en peignant Démosthène dans sa position favorite, telle qu'il la met en scène dans le *Sur la couronne* à propos de Philippe : se poser en véritable combattant qui, par ses discours, lutte contre le roi de Macédoine, en l'occurrence Alexandre. Cf. Eschine, Ctés., 167 : καὶ πάλιν ὅτε κύκλω περιδινὼν σεαυτὸν ἐπὶ τοῦ βήματος ἔλεγες, ὡς ἀντιπράττων Ἀλεξάνδρῳ· « ὁμολογῶ τὰ Λακωνικὰ συστήσαι, ὁμολογῶ Θετταλοὺς καὶ Περραιβοὺς ἀφιστάναι. » (« Ensuite, tu tourbillonnais à la tribune et disais, comme pour contrecarrer Alexandre : « J'avoue que j'ai soulevé la Laconie, j'avoue avoir poussé à la révolte les Thessaliens et les Perrhèbes. », trad. V. Martin et G. de Budé). Cf. encore *ibid.*, 163, pour l'expression générale du positionnement politique : Εἰ γὰρ τι τούτων ἐφρόνει Δημοσθένης καὶ πολεμικῶς εἶχεν, ὥσπερ καὶ φησί, πρὸς Ἀλέξανδρον... (« Si vraiment Démosthène avait les sentiments qu'il se prête et des dispositions hostiles à l'égard d'Alexandre comme il l'affirme... », *id.*). Tout le passage, *ibid.*, 159-67, qui constitue la dernière partie de l'argumentation d'Eschine, avant l'épilogue, concerne la période qui suit Chéronée, en réalité centrée sur les événements du règne d'Alexandre.

<sup>2225</sup> Démosthène, pour sa part, au dire d'Eschine lui-même, présente en effet ce dernier comme favorable à Alexandre, au travers d'une métaphore de la vache prête à être sacrifiée qui ne manque pas de sel ! Cf. *ibid.*, 164 : Ἀλλ' ἐπειδὴ πάσῃ τῇ δυνάμει Δαρείος κατεβεβήκει, ὁ δ' Ἀλέξανδρος ἦν ἀπειλημμένος ἐν Κιλικίᾳ πάντων ἐνδεής, ὡς ἦν ὁ παρὰ σοῦ λόγος, συμπατηθήσεσθαι ὑπὸ τῆς Περσικῆς ἵππου, τὴν δὲ σὴν ἀηδιαν ἢ πόλις οὐκ ἐχώρει καὶ τὰς ἐπιστολάς ἄς ἐξηρημένος ἐκ τῶν δακτύλων περιήεις, ἐπιδεικνύων τισὶ τὸ ἔμὸν πρόσωπον ὡς ἐκπεπληγμένου καὶ ἀθυμοῦντος, καὶ χρυσόκερων ἀποκαλῶν καὶ κατεστέφθαι φάσκων εἴ τι παίσιμα συμβήσεται Ἀλεξάνδρῳ, οὐδ' ἐναυῦθα ἐπραξας οὐδέν, ἀλλ' εἰς τινα καιρὸν ἀνεβάλου καλλίω. (« Puis, au moment que Darius était descendu avec toutes ses forces, qu'Alexandre bloqué en Cilicie, manquant de tout, ainsi que tu l'as dit toi-même, était sur le point, – ce sont là tes paroles, – d'être écrasé par la cavalerie persane, que notre cité ne suffisait plus à contenir et ton insolence et les lettres que tu colportais suspendues à tes doigts, et qu'en même temps tu montrais aux passants mon visage, où tu prétendais lire la terreur et le désespoir, que tu m'appelais la victime aux cornes dorées, et que tu disais que j'avais déjà la couronne sur la tête pour être sacrifié le jour du premier échec d'Alexandre : eh bien ! même alors, tu n'as rien fait, tu t'es réservé pour une occasion meilleure. », *id.*).

<sup>2226</sup> Dans un cas comme dans l'autre, ce serait risqué d'un point de vue rhétorique. S'identifier à Hector, c'est se placer du côté des barbares – quand bien même les Troyens ne sont pas présentés de cette manière chez Homère – et surtout des vaincus. S'identifier à Achille, c'est risquer de tomber dans une posture trop orgueilleuse qui déplairait au jury et pourrait donner prise à l'accusation.

<sup>2227</sup> Il est intéressant de noter qu'Alexandre joue lui aussi sur les deux tableaux : la famille des Eacides – celle de sa mère – descend très exactement de Pielos, fils de Pyrrhos-Néoptolème, fils d'Achille... et d'Andromaque. Alexandre met en avant ce lien de parenté en passant en Troade, et soigne ses relations avec la cité : cf. Pausanias, I, 11, 1-2, et Strabon, XIII, 1, 26 (C593) et 27 (C 594), avec Jones, 1999, p. 42-3, et Patterson, 2010, p. 90.

Le goût de Démosthène pour la métaphore des camarades de combat à la fin de sa carrière se trouve confirmé par son usage dans les *Lettres* :

a. Δεῖ δ' ὑμᾶς, ὦ ἄδρες Ἀθηναῖοι, πρῶτον μὲν ἀπάντων πρὸς ὑμᾶς αὐτοὺς ὁμόνοιαν εἰς τὸ κοινῇ συμφέρον τῇ πόλει παρασχέσθαι καὶ τὰς ἐκ τῶν προτέρων ἐκκλησιῶν ἀμφισβητήσεις ἐᾶσαι, δεύτερον δὲ πάντα ἐκ μᾶς γνώμης τοῖς δόξασι προθύμως συναγωνίζεσθαι· ὡς τὸ μῆθ' ἐν μῆθ' ἀπλῶς πράττειν οὐ μόνον ἐστὶν ἀνάξιον ὑμῶν καὶ ἀγεννές, ἀλλὰ καὶ τοὺς μεγίστους κινδύνους ἔχει. [6] Δεῖ δὲ μηδὲ ταῦτα λαθεῖν ὑμᾶς, ἃ καθ' αὐτὰ μὲν οὐκ ἔστιν αὐτάρκη κατασχεῖν πράγματα, προστεθέντα δὲ ταῖς δυνάμεσι πολλῶ πάντ' εὐκατεργαστότερόν ὑμῖν ποιήσει. Τίν' οὖν ἐστὶν ταῦτα ; μήτε πόλει μηδεμᾶ μήτε <τφ> τῶν <έν> ἐκάστη τῶν πόλεων συνηγωνισμένων τοῖς καθεστηκόσι μήτε πικραίνεσθαι μήτε μνησικακεῖν. [7] Ὁ γὰρ τοιοῦτος φόβος τοὺς συνειδότας αὐτοῖς ὡς ἀναγκαίους τοῖς καθεστηκόσι καὶ κίνδυνον ἔχουσι πρόδηλον προθύμους συναγωνιστὰς ποιεῖ· ἀφεθέντες δὲ τοῦ δέους τούτου πάντες ἡπιώτεροι γενήσονται. Τοῦτο δ' οὐ μικρὰν ὠφέλειαν ἔχει. Κατὰ μὲν δὴ πόλεις τὰ τοιαῦτ' εὐήθεις προλέγειν, μᾶλλον δ' οὐδ' ἐν δυνατῶ· ὡς δ' ἂν ὑμῖν αὐτοῖς ὀφθῆτε χρώμενοι, τοιαύτην καὶ κατὰ τῶν ἄλλων προσδοκίαν παραστήσεθ' ἐκάστοις. [8] Φημὶ δὴ χρῆναι μήτε [πόλει] στρατηγῶ μήτε ῥήτορι μήτ' ἰδιώτῃ μηδενὶ τῶν τὰ πρὸ τοῦ γε δοκούντων συνηγωνίσθαι τοῖς καθεστηκόσι μήτε μέμφεσθαι μήτ' ἐπιτιμᾶν μηδένα μηδὲν ὅλως, ἀλλὰ συγχωρῆσαι πᾶσιν τοῖς ἐν τῇ πόλει πεπολιτευθῆσαι τὰ δέοντα, ἐπειδήπερ οἱ θεοί, καλῶς ποιούντες, σώσαντες τὴν πόλιν ἀποδεδώκασιν ὑμῖν ὅ τι ἂν βούλησθ' ἐξ ἀρχῆς βουλευσασθαι...<sup>2228</sup>

b. Ἐπεὶ εἴ γ' οὕτως ἔξετε, ὥσθ' οἱ μὲν ἀχθεσθέντες τι τοῖς ὑπὲρ τοῦ δήμου πολιτευομένοις μηδὲ πρὸς τελευτήσαντας διαλλαγήσονται, ἀλλὰ καὶ τοῖς παισὶ τὴν ἔχθραν διαφυλάξουσιν, ὁ δὲ δήμος, ὅς συναγωνίζεται τῶν δημοτικῶν ἕκαστος, μέχρι τοῦ παρόντι

<sup>2228</sup> « Il faut avant tout, Athéniens, introduire la concorde parmi vous pour ce qui touche à l'intérêt public et renoncer aux controverses nées des précédentes assemblées ; en second lieu, faire tous front, d'un cœur unanime, pour soutenir vaillamment vos résolutions : car le manque d'unité et de cohérence dans vos actions, non seulement jure avec votre dignité et votre noblesse, mais encore entraîne les plus grands dangers. [6] Il ne faut pas non plus oublier ceci, qui ne suffit pas en soi pour se rendre maître de la situation, mais qui, ajouté à vos forces, facilitera beaucoup toutes vos entreprises. Qu'est-ce donc ? C'est de n'avoir contre aucune cité et, dans chaque cité, contre aucun des soutiens de l'ordre établi, ni aigreur ni rancune. [7] La crainte de semblables vexations fait de ceux qui ont conscience d'être liés à l'ordre établi et d'être exposés à un danger manifeste, les soutiens zélés du régime ; mais, une fois délivrés de cette crainte, ils se radouciront tous, et ce n'est pas un mince avantage. Sans doute serait-il naïf de proclamer semblables idées de ville en ville. Que dis-je ? Ce ne serait même pas possible ; mais la conduite qu'on vous verra tenir entre vous, fera naître dans chaque cité l'espoir qu'elle s'étendra à vos rapports avec les autres. [8] Je dis donc qu'il ne faut ni blâmer ni critiquer quiconque – stratège, orateur, simple particulier – a passé, du moins antérieurement, pour soutenir l'ordre établi – et ce, sans aucune acception de personne ; au contraire, il faut accorder à tous les habitants de la Cité l'honneur de s'être conduits en bons citoyens, puisque aussi bien les dieux, par bonheur, après avoir sauvé la Cité, vous ont octroyé le droit de délibérer à nouveau comme vous l'entendez. », Démosthène, *Lettre I*, 5-8 (trad. R. Clavaud).

χρησθαι μνημονεύσει τὰς χάριτας, μετὰ ταῦτα δὲ μηδὲν φροντιεῖ, οὐδὲν ἀθλιώτερον ἔσται τοῦ τὴν ὑπὲρ τοῦ δήμου τάξιν αἰρεῖσθαι.<sup>2229</sup>

Le sens de la métaphore des camarades de combat a quelque peu évolué dans ces *Lettres*. Dans un cas, dans la *Lettre III (b)*, qui est antérieure chronologiquement<sup>2230</sup>, Démosthène sort en effet du schéma dominant négatif qui caractérisait l'image depuis le *Sur l'ambassade*, pour le renverser du tout au tout. La métaphore désigne le rôle du bon orateur, celui qui sert les intérêts du peuple et la démocratie<sup>2231</sup>. Elle s'avère l'exact synonyme de la métaphore du poste qui la suit (τοῦ τὴν ὑπὲρ τοῦ δήμου τάξιν αἰρεῖσθαι). L'évolution est particulièrement nette sur ce point, puisque dans le schéma dominant depuis le plaidoyer *Sur l'ambassade*, les deux images étaient au contraire antithétiques lorsque celle du poste désignait l'orateur idéal, afin d'opposer les choix politiques de l'affreux mercenaire Eschine et du courageux soldat Démosthène.

Le retournement de la métaphore des camarades de combat en un sens positif, souligné par son association avec celle du poste, correspond à un changement de stratégie politique explicité dans la *Lettre I (a)*. Lorsqu'ils apprennent qu'Alexandre est mort et que leur stratège Léosthène avait rassemblé d'importantes forces au Ténare, les Athéniens décident d'entrer en guerre une nouvelle fois contre la Macédoine, en mandatant des ambassadeurs dans toute la Grèce pour rassembler une coalition de cités. Face aux divisions qui se sont exprimées à l'Assemblée durant les débats, Démosthène exhorte ses concitoyens à l'unité (ὁμόνοιαν). Au-delà du vieux thème démosthénien, développé dans les harangues contre Philippe, de l'efficacité des actes, dont l'unité est la condition, Démosthène en fait une question de stratégie diplomatique, selon une approche inédite chez lui : pour que les autres cités acceptent de se ranger derrière Athènes, celle-ci doit avoir une autorité morale forte et montrer l'exemple. Plus concrètement, prenant modèle sur la politique de réconciliation nationale initiée après la tyrannie des Trente tyrans et le rétablissement de la démocratie en 403, dont il reprend le mot d'ordre (μήτε μνησικακεῖν), Démosthène exhorte désormais les Athéniens à laisser de côté les divergences politiques qui les ont opposés à propos de l'attitude à adopter face à la Macédoine. Ils doivent faire table rase du passé et s'unir pour se

---

<sup>2229</sup> « Toutefois, si vous voulez vous conduire de telle sorte que ceux qui ont pris de l'humeur contre les hommes politiques favorables au peuple ne se réconcilient même pas avec eux après leur mort mais gardent aussi leur animosité contre leurs enfants, et que le peuple, avec lequel collabore chacun des démocrates, se rappelle leurs bienfaits tant qu'il jouit de leur présence, et, passé ce temps, ne s'en soucie nullement, rien ne sera plus pitoyable que de choisir le poste de champion du peuple. », *id.*, *Lettre III*, 15 (*id.*).

<sup>2230</sup> La *Lettre III* date de mars ou avril 323, et la *Lettre I* de fin juillet ou début août 323. Cf. Clavaud, 1987, p. 19-21 et 43-4.

<sup>2231</sup> τοῖς ὑπὲρ τοῦ δήμου πολιτευομένοις ; τῶν δημοτικῶν ; τοῦ τὴν ὑπὲρ τοῦ δήμου τάξιν αἰρεῖσθαι.

libérer. En d'autres termes, ils ne doivent exercer aucune sorte de représailles contre des citoyens, hommes politiques, stratèges ou simples particuliers, tels Démade ou Phocion, qui ont soutenu la participation d'Athènes à la ligue de Corinthe – « l'ordre établi » (τὰ καθεστηκότα, § 6, 7 et 8)<sup>2232</sup> imposé en Grèce par Philippe après sa victoire à Chéronée (§ 8)<sup>2233</sup>. Cette attitude incitera en effet les cités et ceux de leurs citoyens qui ont soutenu la ligue de Corinthe à faire confiance à Athènes, parce qu'ils seront libérés de toute crainte à son égard : ils s'attendent à ce qu'elle mette en œuvre à l'extérieur les mêmes principes d'unité qu'à l'intérieur<sup>2234</sup>.

Ce faisant, Démosthène plaide aussi pour lui-même, parce que, à partir de l'intervention d'Alexandre contre Thèbes, il a défendu une politique de paix<sup>2235</sup> : cette perspective personnelle apparaît nettement dans la fin du passage cité, parce que Démosthène s'attarde sur la situation à Athènes. La modalisation qui accompagne la dernière métaphore montre que l'orateur pense à lui (§ 8 : τῶν τὰ πρὸ τοῦ γε δοκούντων συνηγωνίσθαι τοῖς καθεστηκόσι), de même que la comparaison avec le navire de l'Etat qui vient ensuite : elle évoque deux options politiques qui diffèrent dans leurs modalités – naviguer à la voile ou à la rame – mais pas dans leur objectif, qui est de faire avancer le navire ; le choix entre l'une ou

<sup>2232</sup> Goldstein, 1968, p. 254, *ad loc.*, observe que l'expression est aussi mise dans la bouche de Démosthène par Dinarque, *Dém.* (I), 35, et en conclut qu'il devait s'agir d'« un euphémisme athénien pour l'hégémonie macédonienne » (« an Athenian euphemism for the Macedonian hegemony »).

<sup>2233</sup> Démosthène distingue entre cette attitude et celle des « coupables » (τοὺς αἰτίους), irrécupérables. Un souvenir d'Eschine ? Cf. Démosthène, *Lettre I*, 9 : Ἐὰν τοῦτον τὸν τρόπον περὶ τῶν παρεληλυθότων ἐγνωκότες ἦτε, καὶ πιστοὶ πᾶσι γενήσεσθε, καὶ καλῶν κάγαθῶν ἀνδρῶν ἔργα πράξετε, καὶ τὰ πράγματ' ὠφελήσετ' οὐ μικρά, καὶ τοὺς ἐναντιωθέντας ἐν ταῖς πόλεσιν ἢ μεταγνώναί ποιήσετε πάντας ἢ κομδῆ <ὀλίγους> τινὰς αὐτοὺς τοὺς αἰτίους καταλειφθῆναι. (« Si telles sont vos résolutions à l'égard du passé, vous inspirerez confiance à tout le monde, vous vous conduirez en hommes généreux et vous servirez grandement votre cause ; pour les adversaires que vous avez dans les cités, ou bien vous les convertirez tous, ou bien vous n'en laisserez subsister qu'un tout petit nombre, le noyau des inspireurs. », trad. R. Clavaud). Ce passage conclut l'exposé de la position politique recommandée par Démosthène.

<sup>2234</sup> *Ibid.*, 7 : ὡς δ' ἂν ὑμῖν αὐτοῖς ὀφθῆτε χρώμενοι, τοιαύτην καὶ κατὰ τῶν ἄλλων προσδοκίαν παραστήσεθ' ἐκάστοις.

<sup>2235</sup> Cf. Clavaud, 1987, p. 44-5. Cette « politique de prudence » (*ibid.*, p. 45) est à l'origine de la brouille avec Hypéride, qui éclate avec l'affaire d'Harpale, laquelle contraint Démosthène à l'exil : il s'agit d'un procès politique lors duquel Hypéride notamment saisit l'occasion de neutraliser son ancien ami pour mieux faire triompher ensuite sa politique belliciste (Carlier, 1990, p. 268 ; Worthington, 2013, p. 320-5 : Démosthène est victime d'« une conspiration politique » (« a political conspiracy », p. 320)). En l'absence de Démosthène, Léosthène et Hypéride mettent en effet Athènes en état de guerre : cf. Clavaud, 1987, p. 45-6 ; Carlier, 1990, p. 268 et 272. Sur la politique de Démosthène durant le règne d'Alexandre, cf. les analyses très fines et nuancées de Carlier, 1990, p. 233-75, qui montre que Démosthène a privilégié une stratégie de négociations du fait d'une grande lucidité sur le nouveau rapport des forces en présence, sur la nouvelle configuration géopolitique du monde grec issue des conquêtes d'Alexandre (et l'auteur de conclure, *ibid.*, p. 275 : « (...) l'attitude prudente des dernières années de sa carrière politique marque le début d'une autre époque. Démosthène est, semble-t-il, le premier homme politique hellénistique dans une cité grecque. »). Cf. encore Worthington, 2013, p. 285-93 et 310-25, pour une évaluation positive de la lucidité politique de Démosthène durant cette période – la seule qui trouve grâce aux yeux de l'auteur, parce que Démosthène n'agit pas...



l'autre politique n'est qu'une question de circonstances<sup>2236</sup>. Par ces éléments, Démosthène suggère que les Athéniens n'ont pas compris ses dernières prises de position marquées par la prudence et l'attentisme, par opposition à celles d'Hypéride notamment. L'orateur ne met pas longtemps à lever ces sous-entendus : il finit par évoquer son cas personnel, non sans amertume<sup>2237</sup>.

Le passage qui expose la conduite politique préconisée par Démosthène ne contient pas moins de quatre occurrences de la métaphore des camarades de combat. Seule la première présente une acception positive, lorsque Démosthène demande à ses concitoyens de soutenir la décision qui a été prise, à savoir la déclaration de guerre (πάντας ἐκ μιᾶς γνώμης τοῖς δόξασι προθύμως συναγωνίζεσθαι, § 5). Tout comme dans la harangue Sur les affaires de la Chersonèse, la métaphore des camarades de combat illustre donc le soutien à une politique. Une nouvelle fois, l'image militaire, renforcée par l'adverbe (προθύμως), permet de rendre plus concret le propos en plaçant déjà les Athéniens sur le champ de bataille : ce contexte rend l'exhortation à l'unité (πάντας ἐκ μιᾶς γνώμης) d'autant plus pressante et nécessaire. Démosthène fait appel au même type de sentiment de solidarité et de cohésion qui lie les hoplites au sein de la phalange ou les rameurs d'une trière, seul à même de garantir la réussite de la manœuvre : « le manque d'unité et de cohérence dans vos actions (...) entraîne les plus grands dangers. » (τὸ μῆθ' ἐν μῆθ' ἀπλῶς πράττειν (...) τοὺς μεγίστους κινδύνους ἔχει, § 5). L'analogie entre la guerre et la politique sert à insister à la fois sur l'idée d'unité et sur celle d'efficacité. Cette dernière rejoint l'une des topiques des harangues, tandis que la première introduit l'argument qui suit sur la réconciliation, à la fois nationale et entre cités. Et les deux sont liées : l'unité est la condition de l'efficacité, comme l'illustre le modèle de la phalange<sup>2238</sup>.

À partir de là, cet imaginaire militaire sous-tend la représentation, en organisant le champ politique comme un champ de bataille, marqué par le mouvement de balancier entre vainqueurs et vaincus : l'unité des Athéniens permettra d'obtenir le soutien des autres cités, en n'effrayant pas ceux de leurs dirigeants qui se sont bien accommodés de la *pax*

---

<sup>2236</sup> Démosthène, *Lettre I*, 8 : (...) καὶ νομίζειν, ὡσπερ ἂν ἐν πλοίῳ τῶν μὲν ιστίῳ, τῶν δὲ κώπαις ἀποφαινομένων κομίζεσθαι, λέγεσθαι μὲν ὑπ' ἀμφοτέρων ἅπαντ' ἐπὶ σωτηρίᾳ γεγενῆσθαι δὲ τὴν χρεῖαν πρὸς τὰ συμβάντ' ἀπὸ τῶν θεῶν. (« De même que, dans un navire, les uns sont d'avis qu'il faut avancer à la voile, les autres à la rame, persuadez-vous que dans les deux partis on a toujours exprimé des opinions tendant à votre sauvegarde, mais que leur réalisation a dépendu des événements voulus par les dieux. », trad. R. Clavaud). C'est la suite du passage cité dans le corps de texte (a).

<sup>2237</sup> *Ibid.*, 9-10.

<sup>2238</sup> L'argument de Démosthène se présente en effet de manière pragmatique : l'unité se justifie par l'efficacité qu'elle permet d'obtenir. C'est le sens de cette espèce de prologue dans lequel intervient la première métaphore. Puis l'exposé de la politique préconisée débute lui aussi par cette idée, au § 6.

*macedonica* ; inversement, toute attitude rancunière des Athéniens les pousserait à la défendre, par peur de ce qui pourrait leur arriver en cas de victoire des premiers, compromettant d'autant les chances de succès de la guerre. Percent ici la lucidité de Démosthène, et aussi un certain pessimisme, tous deux acquis dans la douleur de la défaite de Chéronée et des années de consolidation de l'hégémonie macédonienne qui ont suivi.

L'insistance avec laquelle les trois autres occurrences de la métaphore des camarades de combat désignent ces dirigeants<sup>2239</sup> montre que Démosthène voit là la clé de la victoire : Athènes doit veiller à ne pas les jeter dans les bras de l'ennemi afin de s'assurer la coalition la plus large possible. D'où la nécessité, pour Démosthène, d'adopter la politique qu'il propose. La deuxième métaphore du groupe souligne le problème, dont l'importance ressort des termes employés : nous avons affaire à l'image la plus forte du passage, parce que l'orateur utilise le substantif<sup>2240</sup> et donne plus de couleur à la représentation grâce à l'adjectif προθύμους. De ce point de vue, cette image reprend la première (προθύμως συναγωνίζεσθαι / προθύμως συναγωνιστάς) en esquissant une opposition entre les Athéniens et les adversaires qu'ils risquent de se susciter. Cette expression rappelle celle du *Contre Aristocrate* (1), où l'adverbe accompagne le verbe qui est coordonné avec συναγωνίζομαι : συναγωνίσηθέ μοι και προθύμως ἀκούσητε. Surtout, la deuxième image employée dans la *Lettre I*, προθύμως συναγωνιστάς, utilise une formule identique à celle que nous trouvons – au sens propre – dans la *Réplique à la lettre de Philippe* (προθύμως εἶναι συναγωνιστάς)<sup>2241</sup>. Etant donné la rareté du substantif, la coïncidence est remarquable : il s'agit là d'un argument de plus en faveur de l'authenticité de la *Réplique*<sup>2242</sup>.

Nous retrouvons donc dans la *Lettre I* l'idée qui se trouve au cœur des images militaires de Démosthène : la politique n'est que la continuation de la guerre par d'autres moyens. Ces trois images négatives, puisqu'elles évoquent un soutien de fait à « l'ordre établi », c'est-à-dire à la Macédoine, se placent dans la continuité du schème métaphorique qui a été élaboré dans les discours contre Philippe, où les images désignent un parti pris politique en faveur de la Macédoine.

---

<sup>2239</sup> § 6 : τῶν <έν> ἐκάστη τῶν πόλεων συνηγωνισμένων τοῖς καθεστηκόσι. § 7 : προθύμως συναγωνιστάς. § 8 τῶν τὰ πρὸ τοῦ γε δοκούντων συνηγωνίσθαι τοῖς καθεστηκόσι.

<sup>2240</sup> La force de celui-ci vient de sa rareté, cf. *supra*, p. 519.

<sup>2241</sup> Démosthène, *Rép.*, 4.

<sup>2242</sup> Rappelons que nous avons deux autres exemples de l'usage de l'adverbe προθύμως avec συναγωνίζομαι au sens propre : Isocrate, *Sur la paix* (VIII), 139, et Hypéride, *Oraison funèbre*, 24 ; cf. *supra*, p. 500, n. 2088.

La *Lettre I* et la *Lettre III*, destinées à être lues devant l'Assemblée, se présentent comme de véritables harangues<sup>2243</sup>. Elles permettent donc de mettre en évidence une spécialisation opérée par Démosthène dans l'utilisation de la métaphore des camarades de combat : à côté de son usage négatif figé pour dénoncer les orateurs mercenaires de Philippe, tel que l'étude du *Sur l'ambassade* et du *Sur la couronne* l'a révélé, Démosthène, à partir du *Sur l'ambassade*, réserve aux harangues un usage spécifique de l'image, de sens positif, alors que nous le trouvons aussi, auparavant, dans les plaidoyers politiques. Ces derniers, au contraire, se spécialisent dans le sens négatif. Les *Lettres* confirment en effet une tendance présente dans les deux seules harangues qui présentaient des métaphores des camarades de combat. Dans la *Première Philippique* (2), « la bienveillance des dieux et la fortune » combattaient aux côtés des Athéniens dans la guerre contre Philippe. Dans deux des trois occurrences de la harangue *Sur les affaires de la Chersonèse* (9), Démosthène invitait les Athéniens à embrasser une politique salutaire en soutenant le stratège Diopithès, donc à combattre indirectement avec lui contre Philippe. Plus précisément, la *Lettre III* rappelle de près la harangue *Sur les affaires de la Chersonèse*, parce qu'elle réunit comme elle, au sein d'un même passage, un emploi positif de la métaphore des camarades de combat, pour exprimer le soutien à une politique, et l'emploi négatif usuel que nous avons observé dans les plaidoyers.

### *Le détournement d'un thème de propagande isocratique*

Quelle est véritablement l'originalité de Démosthène dans l'usage répété de cette métaphore des camarades de combat ? Nous pouvons noter tout d'abord qu'elle est fort proche, au niveau de son origine militaire et de son sens général d'« aider », d'images qui s'appuient sur les verbes *συμμαχέω-ῶ* ou *συμμάχομαι*, « combattre au côté de », ainsi que sur l'adjectif *σύμμαχος*, « auxiliaire »<sup>2244</sup>, très courantes depuis Hérodote, en particulier chez Platon, et que l'on trouve chez Antiphon et chez Isocrate. L'adjectif domine de loin, et il s'applique dans la plupart des cas – voire dans leur totalité, chez les orateurs – à des notions abstraites ou à des entités inanimées, si bien que la métaphore repose alors sur une

<sup>2243</sup> Cf. respectivement, Clavaud, 1987, p. 44 et 49-50 d'une part, et 19 d'autre part ; Goldstein, 1968, p. 176-80 et 133-57, ainsi que 180 à propos de l'ensemble des *Lettres I à IV*.

<sup>2244</sup> Le rapprochement est fait par Wankel, 1976a, p. 209, *ad* Démosthène, *Cour.*, 20, s.v. τί οὖν συνηγωνίσαι' αὐτῷ.

personnification<sup>2245</sup>. Démosthène n'emploie pas ces termes-là de façon métaphorique<sup>2246</sup>, mais leur préfère συναγωνίζομαι et συναγωνιστής, avec une nette prépondérance du verbe. De

<sup>2245</sup> Hérodote, III.31 (la loi) ; IV.129 (τῶν τε ὄνων ἢ φωνῆ καὶ τῶν ἡμιόνων τὸ εἶδος, « le cri des ânes et l'aspect des mulets », trad. Ph.-E. Legrand) ; V.65 (νῦν δὲ συντυχίη τοῖσι μὲν κακὴ ἐπεγένετο, τοῖσι δὲ ἢ αὐτῇ αὐτῇ σύμμαχος, « mais il se produisit un incident fortuit, fâcheux pour un des partis, incident qui, par contre, servit la cause de l'autre ; », *id.*) ; VII.6 (συνέλαβε γὰρ καὶ ἄλλα οἱ σύμμαχα γενόμενα ἐς τὸ πείθεσθαι Ξέροξιν, « car d'autres circonstances lui étaient venues en aide, qui contribuaient à persuader le Roi : », *id.* ; Hérodote mentionne ensuite les discours de messagers des Aleuades de Thessalie, ainsi que ceux de « Pisistratides ». Avec le verbe : *id.*, I.98 (le site d'une forteresse) ; VII.239 (καὶ τὸ οἶκος ἐμοὶ συμμαχεται, « et j'ai pour moi la vraisemblance », *id.*). Platon est particulièrement friand de ces images : cf. Louis, 1945, p. 216, qui prend aussi en considération βοηθεῖν et ἐπίκουρος. Au-delà de cas particulier comme Platon, *Rép.*, IV, 423a5, qui assimile la division entre riches et pauvres dans une cité à une guerre entre deux cités, nous distinguons quatre emplois. **1.** Pour exprimer la dynamique des forces qui se disputent l'empire de l'âme humaine, dans la *République*, avec l'adjectif : *Rép.*, IV, 440b3, 441e6 ; IX, 589b4 ; en particulier à propos de l'homme oligarchique, avec le nom ξυμμαχία : VIII, 555a4, 559e10, 560d1. **2.** Pour se référer à la discussion : avec l'adjectif, *Philèbe*, 30b8 (un raisonnement) et 44d7 (suivre les raisonnements des compagnons de Philèbe, ces derniers étant comparés à des alliés) ; avec le verbe, *Philèbe*, 14b7-8 (métaphore filée : les interlocuteurs, par leur dialogue, ne cherchent pas remporter une victoire (νικάω) séparée, mais combattent ensemble pour la vérité) ; avec le nom ξυμμαχία, *Rép.*, V, 474b3-4. **3.** Pour des notions abstraites en général, avec l'adjectif : *Timée*, 47d6 (les Muses nous ont donné l'harmonie comme alliée de notre âme) ; *Lois*, IX, 865e5 (la mémoire). **4.** À propos à la fois de personnes et d'abstractions : avec l'adjectif, *Rép.*, VI, 496c8-d1 (les philosophes n'ont pas d'alliés pour aider la justice) ; IX, 590e2 (la loi est l'alliée des citoyens) ; *Lois*, V, 741b5-6 (le sort et le nomothète) ; X, 906a6-7 (les dieux et les démons alliés des hommes dans la bataille entre biens et maux qui se déroule dans le ciel) ; avec le verbe, *Rép.*, IV, 440c8 (un homme victime d'une injustice combat pour la justice). Nous les retrouvons aussi chez Xénophon, *Cyropédie*, III.2.4 (ὡς τάχος, « la rapidité », trad. M. Bizos) ; discours de Cyrus) ; cf. encore, *Mémorables*, II.1.32 (ἡ Ἀρετή, « la Vertu », dans le discours qu'elle tient au Vice – apologue de Prodicos – pour évoquer l'assistance qu'elle porte à la guerre). Chez les orateurs, nous n'avons que l'adjectif pour désigner des notions abstraites : Antiphon, *Sur le meurtre d'Hérode* (V), 37 (ἡ ἀλήθεια, « la vérité », trad. L. Gernet), 43 (τὸ εἰκός, « la vraisemblance », *id.* ; cf. Hérodote, VII.239) et 86 (οἱ πολλοὶ ἀγῶνες, « les instances répétées », *id.*) ; Lysias, *Oraison funèbre* (II), 10 (τὸ δίκαιον, « la justice »), formule proche de celle d'Aristophane, *Les Acharniens*, 661-2, qui est citée comme une parodie d'Euripide : Τὸ γὰρ εὖ μετ' ἐμοῦ καὶ τὸ δίκαιον / ξύμμαχον ἔσται... (« le bien et la justice seront mes auxiliaires ; », trad. H. Van Daele) ; Isocrate, *Plataïque* (XIV), 40 (les Athéniens ont « le droit pour allié », τὸ δὲ δίκαιον ἔχοντες σύμμαχον, trad. G. Mathieu). Cf. encore Sophocle, *Electre*, 990-1 (ἡ προμηθία, « la prudence », trad. P. Mazon) ; Lysias, *Oraison funèbre* (II), 62 (ὄρκους καὶ συνθήκας, « les serments et les traités », trad. L. Gernet et M. Bizos). La métaphore provient de l'utilisation courante du mot à propos des dieux – notamment dans les prières –, dont les entités abstraites ne sont qu'un prolongement : Eschyle, *Les Sept contre Thèbes*, 266 ; *Les Choéphores*, 2 et 19 ; Sophocle, *Ajax*, 90 et 117 ; *Œdipe à Colone*, 1012 et 1376 ; Euripide, *Les Suppliantes*, 630 ; *Oreste*, 583 ; fgmt. 223, 14 Kannicht (TrGF, V/1, p. 306) = *Antiope*, fgmt. 42, 14 Jouan et Van Looy (t. VIII/1, p. 260) (verbe) ; etc. ; Aristophane, *Lysistrata*, 346 ; *Les Thesmophories*, 715 ; Platon, *Lois*, V, 741b5-6 (où le sort est qualifié de dieu), et X, 906a6-7 ; Ménandre, *L'Arbitrage*, 555, et *Sentences*, 637 (verbe) ; c'est particulièrement net dans le cas de la justice, considérée comme une divinité, en particulier dans la tragédie : Eschyle, *Suppliantes*, 342 et 395 ; *Choéphores*, 497 ; Sophocle, *Œdipe roi*, 274 ; Euripide, fgmt. 918, 4. Kannicht (TrGF, V/2, p. 924) = 918, 4 Nauck (p. 657-8) ; cf. Johansen et Whittle, 1980, p. 313, *ad* Eschyle, *Suppliantes*, 395, qui cite tous ces passages et y ajoute Lysias, *Oraison funèbre* (II), 10. Inversement, à propos de l'adoteur d'une divinité : Eschyle, *Les Euménides*, 291, 671 et 773 ; Sopocle, *Œdipe roi*, 245. L'utilisation de la métaphore pour des éléments géographiques participe du même mouvement, puisqu'ils sont considérés aussi, à l'origine, comme des divinités : Hérodote, IV.47 (les fleuves, avec l'adjectif) ; Xénophon, *Anabase*, II.4.7 (discours de Cléarque, à propos de divers facteurs, surtout matériels, dont la traversée de l'Euphrate) ; cf. notamment à propos de la terre : Eschyle, *Les Sept contre Thèbes*, 586 ; *Les Perses*, 792 (adjectif) et 793 (verbe) ; cf. enfin, Thucydide, IV.10.3, à propos d'une position stratégique, dans un discours de Démosthène. La fréquence de ces emplois figés montre que nous avons là un simple sens figuré du mot, que l'on retrouve de façon plus générale pour désigner les adjuvants ou les partisans de tel ou tel individu, comme le prouve Sophocle, *Œdipe roi*, 135, où l'adjectif est employé à la fois à propos de Créon et de Phébus ; cf. Sophocle, *Antigone*, 740 (verbe) et 923 ; *Les Trachiniennes*, 1175 ; *Œdipe à Colone*, 815 ; Euripide, *Le Cyclope*, 642 ; *Hélène*, 819 ; *Oreste*, 1219 ; fgmt. 565, 1 Kannicht (TrGF, V/2, p. 589) = *Oenée*, fgmt. 7, 1 Jouan et Van Looy

plus, si la métaphore provient de l'application de celui-ci à des notions abstraites dans la *Première Philippique* (2) et dans une occurrence du *Sur la couronne* (10), ce n'est pas là l'habitude de l'orateur : l'image ne désigne le plus souvent que des personnes. Nous avons donc affaire à un choix délibéré d'un certain type de vocabulaire et d'un certain type d'image pour servir une signification toute personnelle, en évitant des métaphores rebattues. Pouvons-nous aller plus loin, et identifier des éléments qui pourraient expliquer ce choix ? En d'autres termes, les images parallèles offertes par *συμμαχέω-ῶ*, *συμμάχομαι* et *σύμμαχος* ne font qu'indiquer la spécificité des métaphores des camarades de combat chez Démosthène : seule une étude des termes *συναγωνίζομαι* et *συναγωνιστής* eux-mêmes pourra permettre d'en apprécier l'originalité. Or, à l'exception de deux occurrences isolées chez Aristote<sup>2247</sup> et chez Ménandre<sup>2248</sup>, les autres exemples des camarades de combat employés métaphoriquement apparaissent chez des orateurs, et en particulier chez Isocrate.

Avant Démosthène, l'attestation la plus ancienne apparaît dans un passage du discours *Sur le meurtre d'Hérode*, composé par Antiphon entre 420 et 414<sup>2249</sup>. Ce dernier emploie le

---

(t. VIII/2, p. 470) ; etc. ; Aristophane, *Les Cavaliers*, 222 et 690 ; *Lysistrata*, 456 et 1153 ; *Ploutos*, 218 et 220 ; *Les Grenouilles*, 782 ; Platon, *Rép.*, III, 416b3 et 417b1 ; *Lois*, VI, 754b7 ; Ménandre, *Le Dyscolos*, 562.

<sup>2246</sup> Comme le note Wankel, 1976a, p. 209, ad Démosthène, *Cour.*, 20, s.v. τί οὖν συνηγωνίσαστ' αὐτῶ.

<sup>2247</sup> (...) καὶ τὰ πράγματα βεβαίως εἶχον, συναγωνιζομένου Καλλιβίου τε καὶ τῶν Πελοποννησίων τῶν παρόντων καὶ πρὸς τούτοις ἐνίων τῶν ἐν τοῖς ἰππεύσει. (...) [3] Ὡς δ' οἱ τὸν Πειραιέα καὶ τὴν Μουνιχίαν ἔχοντες, ἀποστάντος ἅπαντος τοῦ δήμου πρὸς αὐτούς, ἐπεκράτουν τῷ πολέμῳ, τότε καταλύσαντες τοὺς δέκα τοὺς πρώτους αἰρεθέντας ἄλλους εἴλοντο δέκα τοὺς βελτίστους εἶναι δοκοῦντας ἐφ' ᾧ συνέβη καὶ τὰς διαλύσεις γενέσθαι καὶ κατελθεῖν τὸν δῆμον, συναγωνιζομένων καὶ προθυμωμένων τούτων. (« et ils tinrent fermement le pouvoir avec l'aide de Callibios, des Péloponnésiens présents et aussi de certains des chevaliers. (...) [3] Mais quand les occupants du Pirée et de Munichie, à qui passait tout le parti démocratique, l'emportèrent dans la guerre, on destitua les dix élus en premier lieu et l'on élut dix autres citoyens considérés comme les plus honnêtes. Ce fut sous leur magistrature, avec leur aide et leur appui que fut conclu l'accord et que le parti démocratique revint à Athènes. »), Aristote, *Constitution d'Athènes*, XXXVIII, 2 et 3 (trad. G. Mathieu et B. Haussoullier). Aristote fait le récit de la période de transition entre la chute des Trente et le rétablissement de la démocratie, qui voit le gouvernement exercé successivement par deux collèges de dix magistrats : le premier continue la guerre (§ 2), alors que le second conclut la paix et rend le pouvoir aux démocrates (§ 3). La première occurrence de *συναγωνίζομαι* s'entend donc au sens propre, tandis que la seconde forme vraisemblablement une image : Aristote vient de préciser que la guerre est terminée ; il s'agit donc d'un appui politique. Cette répétition vise à bâtir un effet de composition : alors que le premier collège des Dix bénéficiait d'appuis militaires pour se maintenir au pouvoir en trahissant le mandat qui lui avait été confié, le second, au contraire, se fait l'adjuvant pacifique du peuple.

<sup>2248</sup> Βαδίξιν <εἶμ' > ἔτοιμος : οἶ λέγεις. : / Ἄλλ', ἀντιβολῶ, συναγωνίσαί μοι. : (« Je suis prêt à aller où tu dis. De grâce, prête-moi ton aide ! »), Ménandre, *Dyscolos*, 361-2 (trad. J.-M. Jacques). Cette image, placée dans la bouche de Sostrate qui s'adresse à Gorgias, son adjuvant, forme une métaphore filée avec celle du v. 355, employée par Gorgias à propos de son père Cnémon : Λόγον τιν' ἐμβαλῶ / [...] γάμου τῆς κόρης· τὸ τοιοῦτο γὰρ / [...] αὐτὸς γενόμενον ἄσμενος. / Εὐθὺς μαχεῖται πᾶσι... (« Je mettrai la conversation (sur) le mariage de la jeune fille. La chose (ne serait pas), à moi non plus, pour me déplaire. Aussitôt, il fera la guerre au genre humain... »), *ibid.*, 352-5 (*id.*). La distribution montre que la métaphore des camarades de combat est une reprise de la précédente, sur laquelle embraye Sostrate. D'une manière significative, Gomme et Sandbach, 1973, p. 189, ad *loc.*, s.v. *συναγωνίσαί μοι*, renvoient au fait que « le mot est courant chez Démosthène », et ajoutent : « peut-être un peu coloré ici » (« The word is common in Demosthenes, perhaps a little colourful here. »). Nous avons affaire à une image qui appartient au registre familier ; cf. *supra*, p. 394, nos remarques sur *πολεμέω*.

<sup>2249</sup> Εὐ δ' ἴστε ὅτι οὐκ ἄν ποτ' ἦλθον εἰς τὴν πόλιν, εἴ τι ξυνήδη ἑμαυτῶ τοιοῦτον· νῦν δὲ πιστεύων τῷ δικαίῳ, οὐ πλέονος οὐδὲν ἔστιν ἄξιον ἀνδρὶ συναγωνίζεσθαι, μηδὲν αὐτῷ συνειδότι ἀνόσιον

verbe συναγωνίζεσθαι dans un contexte juridique, pour exprimer l'idée que le droit est la meilleure aide pour un innocent devant le tribunal. Il s'agit donc là du premier exemple de l'acception juridique du verbe qui deviendra d'usage courant chez les orateurs du siècle suivant<sup>2250</sup>. Cela donne un statut particulier à cette occurrence, et accrédite l'idée qu'il s'agit d'une métaphore<sup>2251</sup>. En effet, elle se caractérise alors par sa fraîcheur d'expression, comparée à d'autres images, similaires, fondées sur συμμαχός ; de plus, la métaphore militaire est filée par l'emploi de πολεμός à propos de la mauvaise conscience qui vient tourmenter le coupable<sup>2252</sup>. L'image est enfin renforcée par le fait que le verbe possède un sujet abstrait, qui renvoie au droit, τὸ δίκαιον<sup>2253</sup> : elle apparaît ainsi strictement parallèle à une métaphore d'Isocrate, dans le *Plataïque*, où συναγωνίζομαι est remplacé par σύμμαχος<sup>2254</sup>. Ensuite, l'image dont atteste pour la première fois notre passage s'est lexicalisée lentement jusqu'à sa réapparition au milieu du IV<sup>ème</sup> siècle.

Vient ensuite Isocrate. La métaphore se présente d'abord dans un discours pseudépigraphique, l'exhortation *A Démonicos*, qui utilise un schéma similaire à ceux de la *Première Philippique* et de l'*Evagoras*, puisque le sujet du verbe συναγωνίζομαι, le « camarade de combat », est une entité abstraite : le *kairos*, le moment favorable, qui désigne ici la rencontre opportune entre le désir d'apprendre du destinataire et la fonction professorale de l'auteur<sup>2255</sup>. Cette image de la guerre, de façon originale, s'insère donc ici dans un cadre intellectuel. Des différences avec le style habituel d'Isocrate ont poussé un grand nombre de

---

εἰργασμένῳ μηδ' εἰς τοὺς θεοὺς ἠσεβηκότι· (« Sachez bien d'ailleurs que je ne me serais jamais rendu dans votre cité, me sentant coupable : si je l'ai fait, c'est que j'avais confiance dans la justice, le plus précieux défenseur pour un homme qui n'a aucun acte impur sur la conscience, qui n'a commis aucune impiété envers les Dieux. »), Antiphon, *Sur le meurtre d'Hérode* (V), 93 (trad. L. Gernet). Pour la date de composition, cf. Blass, 1868, p. 166 (à l'époque de la paix de Nicias, donc entre 421 et 412) ; Gernet, 1923, p. 107 (« entre 417 et 414 ») ; Gagrin, 1997, p. 174 (« c. 420-417 » : « aux alentours de 420-417 »).

<sup>2250</sup> Cf. *supra*, p. 499-500.

<sup>2251</sup> Cf. Gagrin, 1997, p. 219, *ad loc.* : « l'expression devient plus métaphorique » (« the language is becoming more metaphorical »).

<sup>2252</sup> τῷ δὲ ξυνειδότι τοῦτο αὐτὸ πρῶτον πολέμιόν ἐστιν· (« mais la conscience du coupable est son premier ennemi : »), Antiphon, *Sur le meurtre d'Hérode* (V), 93 (trad. L. Gernet).

<sup>2253</sup> Cf. nos remarques à propos de l'image de la *Première Philippique* (2), ci-dessus, p. 502.

<sup>2254</sup> Isocrate, *Plataïque* (XIV), 40 : cf. ci-dessus, p. 547, n. 2245.

<sup>2255</sup> Ὅρω δὲ καὶ τὴν τύχην ἡμῖν συλλαμβάνουσαν καὶ τὸν παρόντα καιρὸν συναγωνιζόμενον· σὺ μὲν γὰρ παιδείας ἐπιθυμεῖς, ἐγὼ δὲ παιδεύειν ἄλλους ἐπιχειρῶ, καὶ σοὶ μὲν ἀκμὴ φιλοσοφεῖν, ἐγὼ δὲ τοὺς φιλοσοφοῦντας ἐπανορθῶ. (« Je vois d'ailleurs que non seulement un heureux hasard nous favorise, mais encore que les circonstances présentes sont pour nous : tu recherches la culture et moi, je m'efforce de cultiver mes semblables ; pour toi, c'est l'heure décisive pour t'initier à la sagesse, et moi je corrige ceux qui la recherchent. »), [Isocrate], *A Démonicos* (I), 3 (trad. E. Brémond). Pour le parallèle avec la *Première Philippique* et l'*Evagoras*, cf. *supra*, p. 502.

commentateurs à rejeter l'authenticité de ce discours : étant donné qu'il imite parfois le *A Nicoclès*, il est vraisemblable qu'il soit postérieur à la publication de ce dernier, en 370<sup>2256</sup>.

Notre image renforce cette interprétation, parce qu'elle se rapproche – nous le disions – d'un passage de l'*Evagoras* qui emploie au sens propre le verbe συναγωνίζομαι dans une formule similaire<sup>2257</sup>. Plus précisément, ce parallèle va dans le sens de l'hypothèse de F. Blass, qui considère le discours *A Démonicos* comme l'œuvre d'un élève d'Isocrate qui « suit l'exemple du discours *A Nicoclès* »<sup>2258</sup>. En effet, l'*Evagoras* appartient au même groupe de discours que le *A Nicoclès*, qui sont adressés à, ou à tout le moins composés en faveur de Nicoclès, fils et successeur d'Evagoras à la tête de Chypre. Or l'*Evagoras* date lui aussi des environs de 370<sup>2259</sup>. Si l'on retient la datation plus basse, aux alentours de 365, cela n'affecte pas réellement notre argument consistant à dire que le discours *A Démonicos* a été composé dans le sillage des discours adressés à Nicoclès : il faut alors en abaisser un peu la date. Sauf à considérer deux autres hypothèses : les deux expressions sont plus généralement le reflet des discours donnés par Isocrate à ses élèves, ou bien c'est le disciple qui a inspiré le maître. Toutefois, étant donné la fréquence notable du verbe συναγωνίζομαι chez Isocrate<sup>2260</sup>, cette dernière solution nous paraît moins vraisemblable ; quant à la première, elle ne remet pas en cause l'idée selon laquelle l'image du *A Démonicos* provient d'une inspiration isocratique.

Isocrate utilise la métaphore des camarades de combat dans le *Sur l'échange* et le *Philippe*, ainsi que dans la *Lettre VIII, Aux magistrats de Mytilène*.

---

<sup>2256</sup> Blass, 1874, p. 254-9, p. 246 et 259 pour le rapport au discours *A Nicoclès* et la datation, p. 259 pour l'attribution (un élève d'Isocrate) ; Mikkola, 1954, p. 276-85 pour la discussion qui conduit au rejet de l'authenticité, p. 284-5 pour la datation (l'auteur note de plus des coïncidences avec Xénophon), p. 285 sq. pour les parallèles avec le *A Nicoclès*. Ces arguments sont repris par Guzmán Hermida, 1979, p. 142 et 268-9. Cf. encore E. Brémond, in Mathieu et Brémond, 1929, p. 110-9, qui date le discours des « années qui constituent la soudure entre le V<sup>e</sup> et le IV<sup>e</sup> siècle » (p. 117), parce qu'il suppose au contraire, de façon subjective, que les maladresses de style sont telles que l'auteur de ce texte n'a pu connaître « les exigences de pureté et de correction de forme imposées par Lysias et Isocrate » (*ibid.*) ; il l'attribue donc à « un élève obscur des sophistes » (p. 119 ; cf. encore p. 117) ; Bouchet, 2014, p. 38. Marzi, 1991, p. 26, et Nicolai, 2004, p. 92 et 122, n. 209, ne se prononcent pas sur la question de l'authenticité. *Contra*, en faveur de l'authenticité, cf. Sandys, 1868, p. XXXII-XXXVIII, suivi par Norlin, 1928, p. 3. Le *A Nicoclès* (II), adressé à Nicoclès, fils d'Evagoras, tyran de Chypre, a été composé peu après que le premier a succédé à son père, mort en 374, donc probablement entre 373 et 370 : Blass, 1874, p. 246-7 ; Norlin, 1928, p. 39 ; E. Brémond, in Mathieu et Brémond, 1938, p. 92 ; Mikkola, 1954, p. 293, qui le place en 372 ; Guzmán Hermida, 1979, p. 268 ; Marzi, 1991, p. 26.

<sup>2257</sup> τὴν τύχην αὐτῷ συναγωνιζομένην, Isocrate, *Evagoras*, 59 ; cf. *supra*, p. 502, n. 2098. Le rapprochement est aussi proposé par Sandys, 1868, p. 6, *ad loc.*

<sup>2258</sup> Blass, 1874, p. 259 : « in Anlehnung an die Rede πρὸς Νικοκλέα ».

<sup>2259</sup> Nous suivons Blass, 1874, p. 260, et Alexiou, 2010, p. 39. Une date plus basse, aux environs de 365, est préférée par E. Brémond, in Mathieu et Brémond, 1938, p. 142-3 ; Marzi, 1991, p. 26 ; cf. encore Mikkola, 1954, p. 294, et Bouchet, 2014, p. 17 et 57. Larue Van Hook, 1945, p. 2-3, et Guzmán Hermida, 1979, p. 302, ne tranchent pas.

<sup>2260</sup> Comme il ressort de l'étude d'Isocrate que nous venons de débiter : quinze occurrences dans le corpus.

a. (...) ἤσθάνετο δὲ [*i.e.* βασιλεὺς] τὴν Εὐαγόρου μεγαλοψυχίαν καὶ τὰς ἐπιδόσεις αὐτῷ καὶ τῆς δόξης καὶ τῶν πραγμάτων οὐ κατὰ μικρὸν γινομένης, ἀλλὰ καὶ τὴν φύσιν ἀνυπέροβλητον ἔχοντα καὶ τὴν τύχην αὐτῷ συναγωνιζομένην.<sup>2261</sup>

b. Ὑμᾶς μὲν οὖν ἀξιῶ μοι διὰ ταῦτα συγγνώμην ἔχειν καὶ συναγωνιστὰς γίγνεσθαι...<sup>2262</sup>

c. « Οὕτω γὰρ, ἔφη, τινὲς ὑπὸ τοῦ φθόνου καὶ τῶν ἀποριῶν ἐξηγρῶνται καὶ δυσμενῶς ἔχουσιν ὥστ' (...) τοῖς μὲν ἀδικοῦσιν συναγωνίζονται καὶ συγγνώμην ἔχουσιν, οἷς δ' ἂν φθονήσωσιν ἀπολλύουσιν ἤνπερ δυνηθῶσιν.<sup>2263</sup>

d. Ἐγὼ τοῦ μὲν πολιτεύεσθαι καὶ ῥητορεύειν ἀπέστην· οὔτε γὰρ φωνὴν ἔσχον ἰκανὴν οὔτε τόλμαν· οὐ μὴν παντάπασιν ἄχρηστος ἔφυν οὐδ' ἀδόκιμος, ἀλλὰ τοῖς τε λέγειν προσηρημένοις ἀγαθόν τι περὶ ὑμῶν καὶ τῶν ἄλλων συμμάχων φανείην ἂν καὶ σύμβουλος καὶ συναγωνιστὴς γεγενημένος, αὐτὸς τε πλείους λόγους πεποιημένος ὑπὲρ τῆς ἐλευθερίας καὶ τῆς αὐτονομίας τῶν Ἑλλήνων ἢ σύμπαντες οἱ τὰ βήματα κατατετριφότες.<sup>2264</sup>

e. ἐπειδὴν γὰρ ὁ λόγος ἀποστερηθῆ τῆς τε δόξης τῆς τοῦ λέγοντος καὶ τῆς φωνῆς καὶ τῶν μεταβολῶν τῶν ἐν ταῖς ῥητορείαις γινομένων, ἔτι δὲ τῶν καιρῶν καὶ τῆς σπουδῆς τῆς περὶ τὴν πράξιν, καὶ μηδὲν ἢ τὸ συναγωνιζόμενον καὶ συμπεῖθον, ἀλλὰ τῶν μὲν προειρημένων ἀπάντων ἔρημος γένηται καὶ γυμνός, ἀναγινώσκη δέ τις αὐτὸν ἀπιθάνως καὶ μηδὲν ἦθος ἐνσημαινόμενος ἀλλ' ὥσπερ ἀπαριθμῶν, [27] εἰκότως, οἶμαι, φαῦλος εἶναι δοκεῖ τοῖς ἀκούουσιν.<sup>2265</sup>

---

<sup>2261</sup> « Il [*i.e.* le Grand Roi] connaissait, d'autre part, la grandeur d'âme d'Evagoras ; il voyait les accroissements considérables de sa gloire et de sa situation politique, ses dons naturels inégalés et la fortune qui combattait avec lui. », Isocrate, *Evagoras* (IX), 59 (trad. E. Brémond).

<sup>2262</sup> « A vous donc je demande, pour cette raison, de m'excuser et de vous faire mes alliés ; », Isocrate, *Sur l'échange*, 56 (trad. G. Mathieu).

<sup>2263</sup> « “Certains gens, disait-il, sont tellement aigris et courroucés par l'envie et la misère qu'(...)ils se font les alliés des gens injustes auxquels ils pardonnent, tandis qu'ils perdent, s'ils le peuvent, ceux à qui ils portent envie. », *ibid.*, 142 (*id.*).

<sup>2264</sup> « pour ma part, je me suis tenu à l'écart de la politique et de l'éloquence professionnelle ; je n'avais ni la voix ni la hardiesse suffisantes ; néanmoins je ne suis pas absolument inutile et sans valeur, et l'on peut voir que j'ai été un conseiller et un collaborateur pour ceux dont le but a été de dire quelque chose de bien à votre sujet et à celui des autres alliés, et que, de moi-même, j'ai composé pour la liberté et l'indépendance des Grecs plus de discours que tous ceux qui ont usé la tribune sous leurs pieds. », *Lettre VIII, Aux magistrats de Mytilène*, 7 (*id.*).

<sup>2265</sup> « Quand le discours est démuné de l'autorité de l'orateur, des inflexions de voix dont usent les rhéteurs dans leurs lectures, quand il n'est pas soutenu non plus par l'opportunité et par l'intérêt que l'on porte à l'entreprise, quand il n'a rien pour l'aider à convaincre, qu'il reste privé de tout cela et désarmé pour ainsi dire, quand on le lit sur un ton peu persuasif, sans y mettre aucun sentiment, comme si l'on détaillait un compte, [27] naturellement, à mon avis, le discours paraît de peu de valeur à ceux qui l'entendent. », *Philippe*, 26-7 (*id.*).



f. Ἐγὼ μὲν γὰρ οἶμαι τούτων σοι συναγωνιζομένων ἅπαντα γενήσεσθαι κατὰ τρόπον.<sup>2266</sup>

g. Νῦν δ' αὐτήν [*i.e.* τὴν πόλιν] οἶμαι καὶ συναγωνιεῖσθαι τοῖς ὑπὸ σοῦ πραττομένοις, ἄλλως τε κὰν δυνηθῆ συνιδεῖν ὅτι ταῦτα διοικεῖς πρὸ τῆς ἐπὶ τὸν βάρβαρον στρατείας.<sup>2267</sup>

Le *Sur l'échange* (b) présente une métaphore en tous points similaires à celle du *Contre Aristocrate* (1), aussi bien sur le fond que sur la forme. L'expression συναγωνιστὰς γίγνεσθαι, avec le substantif συναγωνιστής, est en effet coordonnée à une autre, qui la précède (συγγνώμην ἔχειν) – qui la suit dans le *Contre Aristocrate* (προθύμως ἀκούσητε) –, pour en appeler à la bienveillance des juges. Après un long intervalle, l'image est ensuite reprise pour être retournée (c) : un familier anonyme d'Isocrate<sup>2268</sup> lui explique que, poussés par l'envie et la pauvreté (ὑπὸ τοῦ φθόνου καὶ τῶν ἀποριῶν), les juges « combattent » en réalité avec les coupables et les acquittent (συγγνώμην ἔχουσιν), lorsqu'ils sont opposés à un plaideur vertueux mais riche et heureux. Isocrate répète les deux mêmes termes, avec quelques éléments de variation : il n'emploie plus de périphrase mais directement le verbe συναγωνίζομαι, et surtout il inverse les deux termes, de façon à produire un chiasme entre les formules des deux passages<sup>2269</sup>. Cette recherche d'effets montre que c'est autant – sinon plus ! – Isocrate qui parle dans ce discours rapporté, que son conseiller anonyme, et peut-être fictif<sup>2270</sup>.

Démosthène a prononcé le *Contre Aristocrate* en 352. Or le discours *Sur l'échange* a été composé puis mis en circulation par Isocrate l'année précédente, en 353<sup>2271</sup>. Il se pourrait donc que cette proximité frappante, tant du point de vue temporel que de celui des images, ne soit pas due au hasard, et que le jeune Démosthène se soit inspiré de l'image de l'illustre maître.

---

<sup>2266</sup> « Pour ma part je crois que ces raisons t'aideront à obtenir que tout arrive comme il convient. », *ibid.*, 45 (*id.*).

<sup>2267</sup> « Maintenant je pense qu'elle [*i.e.* notre cité] ira jusqu'à collaborer avec toi, surtout si elle peut comprendre que tu te livres à cette organisation comme prélude à l'expédition contre les Barbares. », *ibid.*, 56 (*id.*).

<sup>2268</sup> τις τῶν ἐπιτηδείων (« un de mes familiers »), *Sur l'échange*, 141 (*id.*).

<sup>2269</sup> § 56 : συγγνώμην ἔχειν καὶ συναγωνιστὰς γίγνεσθαι ; § 142 : συναγωνίζονται καὶ συγγνώμην ἔχουσιν.

<sup>2270</sup> Cela a une conséquence directe quant à l'appréciation de la métaphore : on ne peut pas arguer de sa présence dans la bouche de l'interlocuteur pour pointer son caractère courant.

<sup>2271</sup> Blass, 1874, p. 282 ; Marzi, 1991, p. 28 ; Lee Too, 2008, p. 1 ; cf. encore Mikkola, 1954, p. 294, et Bouchet, 2014, p. 17. Mathieu, 1942, p. 88, écrit pour sa part que le discours a été publié « à la fin de 354 ou au début de 353 » ; cf. encore Norlin, 1929, p. 183, et Guzmán Hermida, 1980, p. 77.

Dans la *Lettre VIII*, aux alentours de 350<sup>2272</sup>, nous avons affaire à un cas limite de métaphore (**d**) : Isocrate se contente d'élargir le sens juridique courant du substantif συναγωνιστής. Il évoque en effet la parole publique et la carrière politique qu'il n'a pas embrassée (τοῦ μὲν πολιτεύεσθαι καὶ ῥήτορεύειν ἀπέστην) ; or l'on sait en ce domaine l'importance des procès politiques<sup>2273</sup>, où les qualités de logographe peuvent être une aide précieuse et où les interventions comme synégore permettent de défendre ses positions. Deux points parfaitement illustrés par l'exemple de Démosthène. Isocrate insiste cependant sur la parole à l'assemblée, en vantant l'utilité de ses cours dans ce domaine, ainsi que sur son habitude de publier des discours fictifs : αὐτός τε πλείους λόγους πεποιημένος ὑπὲρ τῆς ἐλευθερίας καὶ τῆς αὐτονομίας τῶν Ἑλλήνων ἢ σύμπαντες οἱ τὰ βήματα κατατετριφότες. On ne saurait donc parler de logographe au sens propre, puisque cette activité ne concerne que les discours judiciaires composés pour un tiers qui va ensuite les prononcer. En d'autres termes, pour désigner sa fonction de professeur, qui équivaut à une action politique par procuration ou du moins indirecte parce que déployée en dehors des lieux de pouvoir, où l'on parle, Isocrate déplace (μεταφέρω) le sens de termes normalement employés pour ce que nous pourrions appeler l'éloquence d'action. Le « conseiller » (σύμβουλος) s'applique d'ordinaire à l'orateur qui parle devant l'Assemblée<sup>2274</sup> ; l'« auxiliaire » (συναγωνιστής) à celui qui agit dans le cadre des tribunaux, soit directement comme synégore ou comme témoin, soit indirectement comme logographe. Cette coordination métaphorique, sur le plan formel, rappelle une image du *Sur la couronne* (**12**) : συνεργὸς καὶ συναγωνιστής<sup>2275</sup>. Or le sens des deux formules est radicalement opposé : Démosthène retourne l'image pour l'appliquer au traître, et réserve celle du poste à son rôle de conseiller.

La métaphore apparaît enfin à trois reprises dans le *Philippe*, publié au printemps 346, après la conclusion de la paix avec le roi<sup>2276</sup>. La première occurrence (**e**) se rapproche de celle de la *Lettre VIII*, ce qui montre une certaine cohérence dans l'utilisation de l'image. Afin de mettre Philippe dans de bonnes dispositions vis-à-vis de son discours, Isocrate avoue tout net les inconvénients qu'il présente du fait qu'il est écrit et fait pour la lecture, par opposition aux discours prononcés. Il se sert alors de l'image des camarades de combat pour désigner tous les

<sup>2272</sup> Blass, 1874, p. 303 ; G. Mathieu, in Mathieu et Brémond, 1962, p. 173 ; Nicolai, 2004, p. 156 ; Bouchet, 2014, p. 84.

<sup>2273</sup> Mossé, 1974.

<sup>2274</sup> Cf. Démosthène, *Cour.*, 189-92.

<sup>2275</sup> Le rapprochement est suggéré par Roschatt, 1886, p. 17.

<sup>2276</sup> Blass, 1874, p. 287 ; G. Mathieu, in Mathieu et Brémond, 1962, p. 7-8 ; Nicolai, 2004, p. 153 ; Bouchet, 2014, p. 85.

éléments extérieurs au discours réellement prononcé, mais qui l'accompagnent normalement, et renforcent son effet persuasif (συμπείθον)<sup>2277</sup> : la réputation de l'orateur, la voix et ses modulations, l'importance du moment et le lien avec l'action à entreprendre. La métaphore résume tout ces points et se présente sous une forme originale, abstraite, avec un participe substantivé au neutre singulier : μηδὲν ἦ τὸ συναγωνιζόμενον καὶ συμπείθον.

La suivante (f) demeure aussi dans l'abstraction, puisque le verbe συναγωνίζομαι, au génitif absolu, a pour sujet un pronom démonstratif neutre pluriel : l'image conclut un développement dans lequel Isocrate vient d'évoquer les facteurs qui régissent les relations des cités entre elles, en particulier l'intérêt bien compris et la force des circonstances<sup>2278</sup> ; Isocrate considère qu'il s'agit là d'éléments qui vont permettre que « tout se passe comme il faut » (ἅπαντα γενήσεσθαι κατὰ τρόπον), dans une formule très elliptique. Il désigne par là les desseins prêtés à Philippe de paix commune, d'union des Grecs contre les Perses.

La troisième métaphore du discours (g) garde un sens similaire, mais sort de ce schéma général et abstrait, comme des sous-entendus, pour se faire beaucoup plus concrète et explicite : elle évoque le soutien qu'Athènes va apporter aux entreprises de Philippe, à « cette organisation » qu'il met en place en Grèce, à savoir, donc, la paix générale entre cité, et plus précisément, pour l'instant, la paix de Philocrate. Le lien entre cette image et la précédente est renforcé, au niveau de la forme, par un tour d'expression similaire : elle intervient à chaque fois dans une phrase où le verbe principal, évoquant avec retenue les ferventes espérances d'Isocrate, est « je pense que » (οἶμαι), avec une proposition infinitive – qui n'est autre que la métaphore dans le second cas. Enfin, Isocrate donne ici plus de force à cette image parce qu'il sollicite ensuite le sens militaire du verbe συναγωνίζομαι, en évoquant l'objectif de la paix : « l'expédition contre le barbare » (πρὸ τῆς ἐπὶ τὸν βάρβαρον στρατείας). La syllepse est habile, parce qu'elle fait de la métaphore un appel à une alliance militaire véritable.

Ce mouvement se trouve en effet confirmé par la dernière occurrence du verbe dans le discours, au sens propre, pour évoquer l'alliance des Grecs, condition nécessaire à la réussite d'une expédition contre les Perses<sup>2279</sup>. Cette occurrence se situe dans un passage de transition

---

<sup>2277</sup> Cf. encore, un peu plus haut que notre passage, Isocrate, *Philippe*, 25 : Καίτοι μ' οὐ λέληθεν, ὅσον διαφέρουσιν τῶν λόγων εἰς τὸ πείθειν οἱ λεγόμενοι τῶν ἀναγινωσκομένων... (« Je n'ignore pas cependant la différence qu'il y a pour l'effet persuasif entre les discours prononcés et les discours lus... », trad. G. Mathieu).

<sup>2278</sup> *Ibid.*, 45. On peut faire un rapprochement, pour la formulation, avec Hérodote, VII.6 (avec σύμμαχος) : cf. *supra*, p. 547, n. 2245.

<sup>2279</sup> Τὴν μὲν οὖν ἀρχὴν τοῦ λόγου τοῦ σύμπαντος οἶμαι πεποιήσθαι ταύτην, ἥνπερ προσήκει τοὺς ἐπὶ τὴν Ἀσίαν πείθοντας στρατεύειν. Δεῖ γὰρ μηδὲν πρότερον πράττειν πρὶν ἂν λάβῃ τις τοὺς Ἕλληνας δυοῖν θάτερον ἢ συναγωνιζομένους ἢ πολλὴν εὐνοίαν ἔχοντας τοῖςπραττομένοις. (« Je crois avoir commencé l'ensemble de mon discours comme il convient à qui conseille une expédition en Asie. En effet nul ne doit agir

entre la première partie du discours, qui argumentait en faveur d'une union des Grecs, et la suite, qui aborde la question de la guerre panhellénique contre la Perse<sup>2280</sup>. Plus précisément, le verbe se trouve lié à un résumé de la première partie<sup>2281</sup>.

L'usage du verbe συναγωνίζομαι, au propre comme dans des métaphores, répond donc dans le *Philippe* à une organisation très réfléchie. Il n'apparaît d'abord que dans la première partie du discours, qui en appelle à une union de la Grèce autour de Philippe, et en tête de la seconde, pour résumer cette idée. Dans un sens très lâche, il délimite ainsi une ébauche de composition circulaire. Ensuite, à l'exception de la première image (e), qui reste à part, les autres occurrences du verbe correspondent à une gradation, à un dévoilement progressif tout entier tendu vers l'idée d'alliance militaire avec Philippe<sup>2282</sup>.

Ce sens n'est pas anodin chez Isocrate. En effet, lorsqu'il utilise les mots συναγωνιστής et συναγωνίζομαι au sens militaire propre, il le fait souvent par référence aux Perses<sup>2283</sup>, et en particulier par rapport aux guerres médiques, à propos de l'alliance entre Athènes et Platées pour défendre la liberté de la Grèce<sup>2284</sup>. Le dernier de ces passages, dans le *Panathénaïque*, publié en 339, est l'attestation la plus proche du *Philippe* sur le plan chronologique : Isocrate y reprend une formule du *Panegyrique* qui désignait le service de

---

avant de posséder soit le concours des Grecs, soit leur sympathie pour ses projets. »), *ibid.*, 86 (*id.*). Nous pouvons remarquer la répétition des mots τοῖς πραττομένοις, déjà employés dans la troisième et dernière métaphore du discours (g), au § 56 (τοῖς ὑπὸ σοῦ πραττομένοις).

<sup>2280</sup> Pour la première partie : *ibid.*, 24-82. Pour la seconde : *ibid.*, 83-148. Pour le passage de transition, *ibid.*, 83-8.

<sup>2281</sup> Cf. Τὴν μὲν οὖν ἀρχὴν τοῦ λόγου τοῦ σύμπαντος, *ibid.*, 86, dans la citation donnée à la n. 2279.

<sup>2282</sup> Sur la position qu'Isocrate prête à Philippe dans ce discours charnière, reprise dans les lettres qu'il lui adressera dans les années suivantes, cf. Bouchet, 2014, p. 85-96, 96-7 (Isocrate, *Lettre II, À Philippe*), 103-6 (*Lettre III, À Philippe*), et la conclusion, p. 107 : Isocrate assigne à Philippe un rôle de réconciliation des Grecs et de chef militaire, sans employer le terme d'*hégémôn*, et en aucun cas ne l'appelle à exercer une hégémonie politique sur les cités grecques.

<sup>2283</sup> Isocrate, *Panegyrique* (IV), 142, qui date de 380 (Blass, 1874, p. 229-32 ; G. Mathieu, in Mathieu et Brémond, 1938, p. 5 ; Bouchet, 2014, p. 41), peut-être après une première publication en 385-4 (Nicolai, 2004, p. 148 ; cette hypothèse est rejetée par Blass et par Mathieu) : le Grand Roi a été mis en difficulté lors de sa guerre contre Rhodes, τοιοῦτον λαβὼν συναγωνιστὴν (« alors qu'il avait pris un tel compagnon d'armes », nous traduisons), en parlant de Conon. Cette occurrence se distingue des autres en ce que « l'alliance » n'est pas tournée contre les Perses, tout au contraire. Cf. encore, Isocrate, *Evagoras* (IX), 59 (a) et 62 : guerre d'Evagoras, assisté par son fils Pnytagoras, contre le Grand Roi.

<sup>2284</sup> Isocrate, *Plataïque* (XIV), 58 et 61, publié entre 373 et 371 (G. Mathieu, in Mathieu et Brémond, 1938, p. 71 ; Bouchet, 2014, p. 52, restreint la fourchette à 372 ou 371 ; *contra*, cf. Nicolai, 2004, p. 149, pour qui les années 374 et 373 ne sont qu'une date dramatique, sans qu'il ne soit possible de connaître la date de publication). Cf. encore, Isocrate, *Panathénaïque* (XII), 93, composé entre 342 et 339 et publié en 339 (Blass, 1874, p. 292-3 ; E. Brémond, in Mathieu et Brémond, 1962, p. 63 ; Roth, 2003, p. 10 ; Bouchet, 2014, p. 97). Dans le passage d'Isocrate, *Plataïque* (XIV), 61, le verbe συναγωνίζομαι est suivi dans la même phrase de deux autres verbes composés de sens militaire, dont le premier est synonyme de συναγωνίζομαι : τῶν συγκινδυνευσάντων et τοῖς τάναντία παραταξαμένους. Le second verbe, qui fait intervenir la racine du poste, s'oppose aux deux autres en désignant les adversaires : les Thébains. Nous trouvons donc dans ce passage l'ébauche, au sens propre, de ce qui deviendra chez Démosthène une opposition métaphorique majeure dans les deux grands plaidoyers contre Eschine.

Conon auprès du roi de Perse<sup>2285</sup>. Cette répétition de structure révèle une expression personnelle, caractéristique de ces passages encomiastiques, au centre de laquelle se trouvent les mots συναγωνιστής ou συναγωνίζωμαι. Parmi les trois passages qui ne s'insèrent pas dans ce cadre perse, deux concernent l'alliance d'une ou de plusieurs autres cités avec Athènes pour exercer l'hégémonie sur la Grèce<sup>2286</sup>.

Les expressions qui font intervenir συναγωνιστής ou συναγωνίζωμαι en rapport avec les guerres menées avec, ou plus souvent contre les Perses sont fortement laudatives : elles renforcent l'éloge du personnage ou de la cité dont il est question. Dans le *Plataïque* et le *Panathénaïque*, plusieurs éléments rappellent la rhétorique de l'éloge, en particulier celle de l'éloge funèbre : le thème des guerres médiques, celui des honneurs dus aux tombeaux des héros morts pour la patrie<sup>2287</sup>, et la disproportion des forces en présence au travers du motif de la solitude (« seuls entre tous » : μόνου)<sup>2288</sup>. Ce dernier point permet tout particulièrement de mettre en valeur le ou les héros : les Athéniens et les Platéens ont combattu seuls de tous les Grecs. En d'autres termes, les mots συναγωνιστής ou συναγωνίζωμαι possèdent chez Isocrate une tonalité épique. Le passage de l'*Evagoras* multiplie ainsi les hyperboles et les amplifications dans un style qui rappelle l'épopée<sup>2289</sup>. Isocrate emploie de plus deux images

---

<sup>2285</sup> Isocrate, *Panathénaïque* (XII), 93 : (...) Πλαταιεῖας λαβόντες μόνους Βοιωτῶν συναγωνιστάς· (« (...) alors que parmi les Béotiens nous avons les seuls Platéens pour alliés. », trad. E. Brémond). Cf. Isocrate, *Panegyrique* (IV), 142 (cité n. 2283) : nous retrouvons le substantif συναγωνιστής en position de complément d'objet direct du participe aoriste 2 de λαμβάνω apposé au sujet d'un verbe.

<sup>2286</sup> Isocrate, *Lettre I, A Denys*, 8 (alliance entre Denys de Syracuse et Athènes) ; étant donné que Denys meurt en 367, et que la lettre n'est pas achevée, on considère généralement qu'Isocrate en a interrompu la rédaction et n'en a publié que l'introduction ; on la date donc de 367 (Blass, 1874, p. 270-1 ; G. Mathieu, in Mathieu et Brémond, 1962, p. 168 ; cf. encore Mikkola, 1954, p. 294 ; Guzmán Hermida, 1980, p. 271-2 ; Marzi, 1991, p. 27 ; Bouchet, 2014, p. 17 et 56 ; Nicolai, 2004, p. 154, met en question cette hypothèse, en tâchant de montrer que rien ne permet d'exclure une rédaction antérieure ou postérieure, pour laquelle penche l'auteur : il s'agirait alors d'« une production purement scolaire » (« un prodotto integralmente scolastico »), en l'occurrence un exercice de composition d'un exorde ; enfin, Van Hook, 1945, p. 371, place quant à lui la lettre en 368). Isocrate, *Sur la paix* (VIII), 139 : alliés indéterminés (le discours a été publié en 356 : Mathieu, 1942, p. 4-6 ; Mikkola, 1954, p. 294, avec un point d'interrogation ; Marzi, 1991, p. 27 ; Guzmán Hermida, 1980, p. 7 ; pour une hypothèse un peu différente, en 356 ou 355 : Blass, 1874, p. 274 ; Bouchet, 2014, p. 72 ; pour Norlin, 1929, p. 5, le discours aurait composé en 355, au moment des négociations ; pour une position sceptique quant à ces dates, cf. Nicolai, 2004, p. 150-2, et 164-8). Isocrate, *Evagoras* (IX), 9, est la seule occurrence qui ne concerne pas une alliance militaire avec Athènes : Isocrate évoque les ressources des poètes, qui peuvent faire intervenir les dieux aux côtés de leurs héros ; sur ce passage, qui vise d'abord l'épopée, cf. ci-dessous, p. 557 sq.

<sup>2287</sup> (...) τοὺς μὲν τῶν συγκινδυνευσάντων τάφους... (« (...) les tombes de leurs compagnons de péril... »), Isocrate, *Plataïque* (XIV), 61 (trad. G. Mathieu).

<sup>2288</sup> Pour ce procédé topique d'amplification dans la rhétorique de l'éloge, cf. Aristote, *Rhétorique*, 1368a10-1, avec Pernot, 1993, p. 705-8. Dans l'éloge funèbre : Lysias, *Oraison funèbre* (II), 20 (Μόνου γὰρ [sc. οἱ πρόγονοι τῶν ἐνθάδε κειμένων] ὑπὲρ ἀπάσης τῆς Ἑλλάδος πρὸς πολλὰς μυριάδας τῶν βαρβάρων διεκινδύνευσαν., « A eux seuls ils ont, pour le salut de l'Hellade entière, affronté de nombreuses myriades de Barbares. », trad. M. Bizos) ; Démosthène, *Oraison funèbre* (LX), 10-1, et le passage similaire d'Hypéride, *Oraison funèbre* (VI), 35. Toutes ces références sont citées, avec d'autres, par Alexiou, 2010, p. 111-2, ad Isocrate, *Evagoras*, 32, καὶ μόνος κτλ.

<sup>2289</sup> (...) ἡσθάνετο δὲ [i.e. βασιλεὺς] τὴν Εὐαγόρου μεγαλοφυχίαν καὶ τὰς ἐπιδόσεις αὐτῷ καὶ τῆς δόξης καὶ τῶν πραγμάτων οὐ κατὰ μικρὸν γιγνομένας, ἀλλὰ καὶ τὴν φύσιν ἀνυπέροβλητον ἔχοντα καὶ τὴν

qui jouent sur une représentation abstraite et une personnification : une métaphore du poste de combat, avec le verbe ἀντιτάττω (§ 61)<sup>2290</sup>, lorsqu'Evagoras oppose sa seule intelligence aux forces immenses du Grand Roi ; elle suit une métaphore des camarades de combat (a) qui montre la fortune combattant aux côtés d'Evagoras (§ 59). Cette image est très proche de celle qu'emploie Démosthène, une vingtaine d'année plus tard, dans la *Première Philippique* (2). Isocrate renouvelle ainsi l'usage courant de σύμμαχος, à propos de l'aide des dieux<sup>2291</sup>. Sa métaphore se veut en effet très expressive en ce qu'elle participe d'une imitation d'Homère. Isocrate avait donné le ton dès le début du discours, lorsqu'il mettait en rapport le verbe συναγωνίζομαι avec le procédé de merveilleux épique permettant au poète de faire intervenir les dieux aux côtés de leurs héros :

Τοῖς μὲν γὰρ ποιηταῖς πολλοὶ δέδονται κόσμοι· καὶ γὰρ πλησιάζοντας τοὺς θεοὺς τοῖς ἀνθρώποις οἷόν τ' αὐτοῖς ποιῆσαι καὶ διαλεγομένους καὶ συναγωνιζομένους οἷς ἂν βουληθῶσιν...<sup>2292</sup>

---

τύχην αὐτῷ συναγωνιζομένην· [61] (...) Ἄλλ' ὅμως Εὐαγόρας, πάσαις ἀπολελειμμένος ταῖς δυνάμεσιν ἀντιτάξας τὴν αὐτοῦ γνώμην πρὸς τὰς οὕτως ὑπερμεγέθεις παρασκευὰς, ἐπέδειξεν αὐτὸν ἐν τούτοις πολὺ θαυμαστότερον ἢ τοῖς ἄλλοις τοῖς προειρημένοις. Ὅτε μὲν γὰρ αὐτὸν εἶων εἰρήνην ἄγειν, τὴν αὐτοῦ πόλιν μόνην εἶχεν· [62] ἐπειδὴ δ' ἠναγκάσθη πολεμεῖν, τοιοῦτος ἦν καὶ τοιοῦτον εἶχεν Πνυταγόραν τὸν υἱὸν τὸν αὐτοῦ συναγωνιστὴν ὥστε μικροῦ μὲν ἐδέησεν Κύπρον ἅπασαν κατασχεῖν, Φοινίκην δ' ἐπόρθησεν, Τύρον δὲ κατὰ κράτος εἶλεν, Κιλικίαν δὲ βασιλεύς ἀπέστησεν, τοσοῦτους δὲ τῶν πολεμίων ἀπώλεσεν ὥστε πολλοὺς Περσῶν πενθούοντας τὰς ἑαυτῶν συμφορὰς μεμνήσθαι τῆς ἀρετῆς τῆς ἐκεῖνου· (...) [64] Ὁ δὲ πάντων δεινότατον· τὴν γὰρ πόλιν, ἣν Εὐαγόρας ἐτέρου τυραννούντος μετὰ πεντήκοντ' ἀνδρῶν εἶλεν, ταύτην βασιλεὺς ὁ μέγας τοσαύτην δύναμιν ἔχων οὐχ οἷός τ' ἐγένετο χειρῶσασθαι. (« Il [*i.e.* le Grand Roi] connaissait, d'autre part, la grandeur d'âme d'Evagoras ; il voyait les accroissements considérables de sa gloire et de sa situation politique, ses dons naturels inégalés et la fortune qui combattait avec lui. (...) [61] Evagoras, bien qu'inférieur en forces sous tous les rapports, opposa sa valeur aux préparatifs formidables du roi et se révéla en ces circonstances plus étonnant encore que dans toutes les autres dont j'ai précédemment parlé. A l'époque où on le laissait en paix, il ne possédait que sa propre ville. [62] Après qu'il eut été contraint de faire la guerre, il se révéla si bien et il trouva un tel allié dans son fils Phytagoras, qu'il faillit s'emparer de Chypre tout entière, ravagea la Phénicie, enleva Tyr, détacha la Cilicie du Grand Roi et tua une telle quantité d'ennemis que les Perses en grand nombre se rappellent son mérite en gémissant sur leurs propres malheurs. (...) [64] (...) Mais voici le plus extraordinaire : Evagoras avait pris Salamine, alors qu'un autre en était le maître, avec cinquante hommes ; le Grand Roi avec toutes ses forces fut incapable de la réduire. »), *Evagoras* (IX), 59, 61-2 et 64 (trad. E. Brémond). Nous pouvons relever : le jeu des adjectifs qualificatifs et des adverbes, souvent de sens intensif, ainsi que les structures consécutives ; le contraste des chiffres à la fin (cf. encore, *ibid.*, 60, le chiffre des dépenses du Grand Roi pour financer la guerre) ; l'imitation des *Perses* d'Eschyle, v. 284-5, à la fin du § 62. La tonalité épique du passage est notée par Nouhaud, 1982, p. 342, et à sa suite par Alexiou, 2010, p. 155, *ad* § 61-2, s.v. ἀντιτάξας κτλ. Cf. plus largement tout le commentaire à ce passage d'Alexiou, 2010, p. 155-8.

<sup>2290</sup> Sur les possibles échos épiques de ce verbe, cf. *supra*, p. 525, et *infra*, p. 632.

<sup>2291</sup> Cf. ci-dessus, p. 549, n. 2245.

<sup>2292</sup> « Les poètes disposent de nombreux procédés d'ornement. Ils ont faculté de mettre les dieux en contact avec les hommes ; il les font parler, venir en aide, quand ils le veulent, à leurs personnages ; », Isocrate, *Evagoras* (IX), 9 (trad. E. Brémond). Il est possible que ce passage soit imité par Démade, fgmt. 39 De Falco = XXXIX Marzi : Ὅσον τοῖς δικαίοις τὸ θεῖον συναγωνίζεται, τοσοῦτον τοῖς ἀδίκτοις ἐναντιοῦται. (« Le dieu combat au côté des justes, tout comme il s'oppose aux injustes. », nous traduisons).

Isocrate, tout en se plaignant de l'infériorité de la prose, qui ne peut recourir à de telles ressources, affirme son intention de rivaliser avec la poésie<sup>2293</sup>. Il ne peut ainsi faire intervenir directement les dieux de l'Olympe, mais peut les remplacer par une abstraction dès qu'il utilise à nouveau le même verbe συναγωνίζομαι. Le substantif, employé un peu plus loin dans le même passage à propos de Pnytagoras, cette fois un individu bien réel, permet rétrospectivement de mettre en valeur la personnification<sup>2294</sup>. Inversement, cette dernière, éclairée par la remarque sur les ressources des poètes, montre le grandissement épique qu'Isocrate met dans l'emploi du substantif. La formule employée est en effet fortement laudative, avec le sens intensif de τοιοῦτος, détaché emphatiquement devant le verbe, et qui porte précisément sur l'adjuvant, dont l'insigne qualité se trouve ainsi mise en évidence : τοιοῦτον εἶχεν Πνυταγόραν τὸν υἱὸν τὸν αὐτοῦ συναγωνιστήν<sup>2295</sup>. Cela semble correspondre à un schéma tout prêt dans l'esprit d'Isocrate, puisque nous retrouvons une expression similaire dans le *Panegyrique*, dix ou quinze avant l'*Evagoras*, à propos de Conon, adjuvant du Grand Roi, avec une disposition des mots identique : τοιοῦτον λαβὼν συναγωνιστήν<sup>2296</sup>. Enfin, cette dernière structure grammaticale, avec le participe aoriste 2 de λαμβάνω, est utilisée une autre fois quarante ans après le *Panegyrique*, dans le *Panathénaique*... à propos des Platéens, seuls alliés des Athéniens durant les guerres médiques : Πλαταιέας λαβόντες μόνους Βοιωτῶν συναγωνιστάς<sup>2297</sup>. Nous revenons à notre point de départ, ce qui montre le beau cercle dessiné par la rhétorique de l'éloge et la grande cohérence d'Isocrate dans son utilisation des mots συναγωνίζομαι et συναγωνιστής. Ces éléments prouvent donc plus largement que le verbe et le substantif revêtent une tonalité épique pour Isocrate, et surtout que cela participe d'une stratégie délibérée d'amplification

<sup>2293</sup> Ὅμως δὲ καίπερ τοσοῦτον πλεονεκτοῦσης τῆς ποιήσεως, ἀλλ' ἀποπειρατέον τῶν λόγων ἐστίν, εἰ καὶ τοῦτο δυνήσονται, τοὺς ἀγαθοὺς ἄνδρας εὐλογεῖν μηδὲν χειρὸν τῶν ἐν ταῖς ᾠδαῖς καὶ τοῖς μέτροις ἐγκωμιαζόντων. (« Malgré tout, la supériorité de la poésie, si grande soit-elle, ne doit pas nous faire hésiter ; il faut tenter l'expérience et voir si la parole oratoire peut célébrer les grands hommes aussi dignement que les chants et les vers. »), Isocrate, *Evagoras* (IX), 11 (trad. E. Brémond).

<sup>2294</sup> En complément de cette analyse, il est intéressant de noter que chez les historiens de la fin du IV<sup>ème</sup> siècle et du début du III<sup>ème</sup>, le verbe apparaît souvent, et le substantif toujours dans des contextes mythiques ou quasi mythique : Timée, fgmt. 88bis b) Mette, l. 7 (*Lustrum*, 21, 1978, p. 31, n° 566 Jacoby) (substantif, à propos des fils d'un héros légendaire contre lequel lutte Héraclès) ; Hécatée d'Abdère, 264 F 25 Jacoby (*FGrH* III A p. 26, l. 15 (substantif) et 17, p. 34, l. 2, et p. 37, l. 12 (substantif)) (les deux premières occurrences concernent la légende d'Isis et d'Osiris ; la troisième, le lion de Ramsès II ; la quatrième, Sésoosis, c'est-à-dire Sésostri, figure historique ici mal déterminée : cf. Bertrac et Vernière, 1993, p. 206-7, n. 1). Les autres occurrences sont données ci-dessous, p. 560, n. 2309.

<sup>2295</sup> « il trouva un tel allié dans son fils Pnytagoras », Isocrate, *Evagoras* (IX), 62 (trad. E. Brémond). L'adjectif τοιοῦτον est le corrélatif d'une consécutive qui démarre juste après (ὥστε...). Le côté emphatique de l'expression est renforcé par le redoublement de l'article, devant υἱὸν et son complément.

<sup>2296</sup> « avec un tel auxiliaire », *Panegyrique* (IV), 142 (G. Mathieu). La différence avec la formule de l'*Evagoras* tient en ce qu'il ne s'agit pas d'un corrélatif.

<sup>2297</sup> « alors que parmi les Béotiens nous avons les seuls Platéens pour alliés », *Panathénaique* (XII), 93.

rhétorique : lui aussi célèbre comme les poètes les exploits de ses héros, avec les moyens qui sont ceux de la prose, mais sans perdre de vue ses prestigieux modèles.

Après le *Philippe*, Isocrate n'emploie plus la métaphore. En dehors du cas du *Panathénaique*, nous trouvons encore toutefois deux occurrences du verbe συναγωνίζομαι au sens propre, dans deux textes de circonstance, les deux lettres adressées à Philippe<sup>2298</sup> : l'une, deux ans seulement après le *Philippe*<sup>2299</sup>, évoque à nouveau l'idée d'une alliance entre Athènes et Philippe<sup>2300</sup>, qui permettrait à celui-ci d'asseoir sa domination et de vaincre les barbares<sup>2301</sup> ; l'autre, dans une lettre rédigée en 338 après la bataille de Chéronée<sup>2302</sup>, évoque des Perses alliés au roi de Macédoine dans sa glorieuse conquête de la Perse<sup>2303</sup>.

Au terme de cette analyse, il est possible de tirer plusieurs conclusions qui permettront de mieux apprécier l'usage de la métaphore des camarades de combat par Démosthène. De façon majoritaire<sup>2304</sup>, Isocrate emploie les mots συναγωνίζομαι et συναγωνιστής, que ce

---

<sup>2298</sup> Nous reprenons une expression utilisée par Bouchet, 2014, p. 96, à propos de la *Lettre II, À Philippe*.

<sup>2299</sup> Sur la date de 344, cf. G. Mathieu, in Mathieu et Brémond, 1962, p. 175. Cf. encore : Mikkola, 1954, p. 294 ; Marzi, 1991, p. 29 ; Nicolai, 2004, p. 154 (date dramatique) ; Bouchet, 2014, p. 96.

<sup>2300</sup> Isocrate, *Lettre II, À Philippe*, 17.

<sup>2301</sup> *Ibid.*, 18.

<sup>2302</sup> Cf. Blass, 1874, p. 300-1 ; Van Hook, 1945, p. 401 ; G. Mathieu, in Mathieu et Brémond, 1962, p. 180 ; Mikkola, 1954, p. 294 ; Guzmán Hermida, 1980, p. 275 ; Marzi, 1991, p. 30 ; Nicolai, 2004, p. 155 (l'une des cas où la date de composition correspond à la date dramatique) ; Bouchet, 2014, p. 103. L'authenticité de la *Lettre III, À Philippe*, a parfois été contestée, notamment par la philologie allemande. Elle est aujourd'hui généralement acceptée : cf. la démonstration de G. Mathieu, in Mathieu et Brémond, 1962, p. 180-3, suivi par Guzmán Hermida, 1980, p. 275, n. 18 ; cf. encore, Blass, 1874, p. 300-1 ; Marzi, 1991, p. 31, et surtout 1994, en particulier p. 9-10. Elle est aussi acceptée par Bouchet, 2014 (cf. notamment, p. 103-6).

<sup>2303</sup> Ἡγοῦ δὲ τόθ' ἔξιν ἀνυπέροβλητον αὐτὴν καὶ τῶν σοὶ πεπραγμένων ἀξίαν, ὅταν τοὺς μὲν βαρβάρους ἀναγκάσῃς εἰλωτεύειν τοῖς Ἑλλήσιν πλὴν τῶν σοὶ συναγωνισαμένων, τὸν δὲ βασιλέα τὸν νῦν μέγαν προσαγορευόμενον ποιήσῃς τοῦτο πράττειν ὅτι ἂν σὺ προστάτῃς. Οὐδὲν γὰρ ἔσται λοιπὸν ἔτι πλὴν θεὸν γενέσθαι. (« Pense donc que tu auras une gloire que nul ne pourra surpasser et qui sera digne de tes exploits, lorsque tu auras forcé les Barbares (à l'exception de ceux qui auront combattu à tes côtés) à être les serfs des Grecs et quand tu auras imposé ta volonté é celui qu'on appelle maintenant le Grand Roi. Il ne te restera plus qu'à devenir dieu. »), *Lettre III, À Philippe*, 5 (trad. G. Mathieu). Ce passage élogieux rappelle celui qui s'appliquait à Evagoras, et en particulier, *Evagoras* (IX), 59, où l'on retrouve la mention de la gloire (τῆς δόξης) et l'adjectif ἀνυπέροβλητον : cf. le texte cité *supra*, p. 556, n. 2289.

<sup>2304</sup> Sur vingt occurrences, neuf ne correspondent pas au schéma décrit, mais seules cinq s'en écartent totalement. Ces cinq occurrences concernent l'activité de professeur d'Isocrate ou le sens juridique de l'expression : [Isocrate], *À Démosthène* (I), 3 (métaphore de la fortune, à propos de la coïncidence entre l'envie d'apprendre du disciple et la disponibilité du maître) ; Isocrate, *Lettre VIII, Aux magistrats de Mytilène*, 7 (métaphore du conseiller des orateurs qui s'expriment à l'Assemblée, à partir du sens juridique, pour désigner l'activité de professeur) ; *Sur l'échange* (XV), 144 (sens propre juridique) ; *ibid.*, 56 et 142 (métaphores pour désigner le soutien des juges envers telle ou telle partie dans un procès, à nouveau fondées sur le sens juridique) ; Philippe (V), 26 (métaphore employée pour les éléments qui donnent aux discours prononcés la supériorité sur les discours écrits). Les quatre autres occurrences, au contraire, entretiennent des liens avec le schéma de la guerre contre les Perses : Isocrate, *Lettre I, A Denys*, 8, et *Sur la paix* (VIII), 139, évoquent des alliances avec Athènes pour exercer une hégémonie sur la Grèce (il s'agit respectivement d'une alliance avec Denys de Syracuse et avec des alliés qui ne sont pas nommés) ; l'occurrence du *Panegyrique* (IV), 142, elle inverse le schéma en évoquant



soit au sens propre ou à titre d'image, dans un sens laudatif, non dénué de connotations épiques, pour célébrer une alliance victorieuse contre les Perses, élément toujours mis à la gloire d'un chef ou d'une cité. Mais deux périodes se distinguent : avant le *Philippe*, en 346, l'alliance concerne Evagoras ou Athènes, avec notamment dans le *Plataïque* le souvenir glorieux de l'alliance de cette dernière avec Platées<sup>2305</sup> ; à partir du *Philippe*, Isocrate évoque presque exclusivement l'alliance avec Philippe qu'il appelle de ses vœux. Il n'y a que dans le *Panathénaïque* que le vieux professeur revient au schéma de la première période, en évoquant à nouveau l'alliance d'Athènes avec Platées<sup>2306</sup>.

Les mots συναγωνίζομαι et συναγωνιστής constituent donc un thème de propagande panhellénique propre à Isocrate<sup>2307</sup>, qu'il déroule tout au long de sa carrière, à destination des puissants auxquels il s'adresse et surtout de son lectorat constitué de lettrés originaires d'Athènes et de tout le monde grec<sup>2308</sup>. De ce point de vue, le *Philippe* fait figure de tournant.

Or, d'une manière générale, l'usage de ces termes est assez rare : avant Démosthène, en dehors d'Isocrate, nous ne trouvons employé couramment que le verbe chez Thucydide, uniquement au sens propre<sup>2309</sup>. Nous avons pu voir de plus des correspondances de détail

le service de Conon auprès du Grand Roi ; enfin nous avons vu que le passage de l'*Evagoras* (IX), 9, prépare en réalité l'application du schéma à Evagoras.

<sup>2305</sup> En prenant en compte les quatre occurrences complémentaires que nous venons de discuter dans la seconde partie de la note précédente, cela donne trois occurrences pour chacun : *Evagoras* (IX), 9, 59 et 62, pour Evagoras ; *Plataïque* (XIV), 58 et 61 (alliance avec Platées) ; *Lettre I, À Denys*, 8 ; et *Sur la Paix* (VIII), 139, pour Athènes.

<sup>2306</sup> *Panathénaïque* (XII), 93.

<sup>2307</sup> Le verbe est utilisé de nouveau à l'extrême fin du IV<sup>ème</sup> siècle dans une inscription, *IG II<sup>2</sup> 558*, l. 11-7 (ca. 303/2), comme thème de propagande en faveur des souverains macédoniens Antigone et Démétrios : cf. Cook, 2009, p. 49. Sur le vocabulaire du panhellénisme ou de l'union des Grecs chez Isocrate, cf. Bouchet, 2014, p. 155-78, qui distingue *génos*, *sungénéia*, *koinônia* et *homonoia*.

<sup>2308</sup> Sur la publication des œuvres d'Isocrate et le public de lettrés auquel elle est destinée, en dehors de ses élèves, cf. Nicolai, 2004, p. 173-82.

<sup>2309</sup> Et uniquement le verbe : Thucydide, I.123.1 (discours des Corinthiens devant le congrès des alliés réuni par les Lacédémoniens pour délibérer de l'opportunité de déclarer la guerre à Athènes ; à propos du soutien que toute la Grèce apportera aux Lacédémoniens), et 143.2 (discours de Périclès devant l'Assemblée ; à propos du possible soutien apporté aux Lacédémoniens par les marins étrangers employés par les Athéniens) ; III.64.2 (discours des Thébains devant les juges envoyés par les Lacédémoniens pour statuer sur le sort des Platéens, après la reddition de la place ; au sujet de l'alliance de ceux-ci avec les Athéniens), et 83.8 (analyses de Thucydide sur la guerre civile à Corcyre ; à propos de l'absence de soutien des indécis à l'une ou l'autre des deux factions qui s'affrontent) ; V.109 (réplique des ambassadeurs athéniens dans leur dialogue avec les notables méliens ; au sujet de l'alliance de ces derniers avec les Lacédémoniens). En dehors de Thucydide et des orateurs, les mots συναγωνιστής et surtout συναγωνίζομαι ne se trouvent, au sens propre, que chez Xénophon, *Cyropédie*, IV.5.49 ; Platon, *Alcibiade*, 119d8 et e2 ; et chez les historiens de la fin du IV<sup>ème</sup> et du début du III<sup>ème</sup> siècle : Ctésias de Cnide, 688 F 1b Jacoby (*FGrH* III C 1 p. 448, l. 18-9, et p. 449, l. 1-2) ; Timée, fgmt. 88bis b) Mette, l. 7 (*Lustrum*, 21, 1978, p. 31, n° 566 Jacoby), et 566 F 106 Jacoby (*FGrH* III B p. 632, l. 12) ; Hécatée d'Abdère, 264 F 25 Jacoby (*FGrH* III A p. 26, l. 15 et 17, p. 34, l. 2, et p. 37, l. 12). On retrouve enfin Démosthène, *Rép.*, 4, et *Lettre de Philippe*, 19, attribués respectivement à Anaximène, 72 F 11 b) et 41 Jacoby (*FGrH* II A, p. 118, l. 29, et 129, l. 33), puisque l'auteur suit le témoignage anonyme rapporté par Didyme, col. 11, 10-4, qui attribue la *Réplique à la lettre de Philippe* à Anaximène. Au total, donc, le mot prédomine chez les

assez précises au niveau de deux passages : il est plausible que les métaphores de la *Première Philippique* (2) et du *Contre Aristocrate* (1) imitent des passages, respectivement, de l'*Evagoras* et du *Sur l'échange*<sup>2310</sup>. Un dernier parallèle peut être invoqué à propos des deux images que Démosthène élabore dans le *Sur la couronne* à partir du substantif συναγωνιστής (12 et 13). On remarquera d'abord la répétition d'une même coordination (συνεργός και συναγωνιστής) dans un intervalle relativement long (vingt paragraphes), où Démosthène inverse les termes, de façon à obtenir un chiasme : deux caractéristiques que nous avons observées entre deux métaphores du *Sur l'échange* d'Isocrate (b et c), dont la première use du substantif, comme Démosthène. Ensuite, la coordination elle-même choisie par ce dernier rappelle celle qu'Isocrate employait dans sa *Lettre VIII, Aux magistrats de Mytilène* (d), pour mettre en avant une idée qui évoque un thème cher à Démosthène, exprimée avec un terme qui ne lui est pas moins cher : σύμβουλος και συναγωνιστής. L'idée est inversée par rapport à la métaphore qui, dans le *Sur la couronne*, est toujours négative ; corollairement, pour vanter son rôle de conseiller, Démosthène préfère la métaphore du poste, alors qu'il n'emploie jamais συναγωνίζομαι ou συναγωνιστής, que, plus généralement, il ne s'applique jamais. Nous avons vu que la métaphore était réservée aux traîtres. Enfin, troisième et dernier élément : l'expression οὗς συναγωνιστάς και συνεργοὺς λαβῶν (13) à propos de ces derniers, fait écho aux formules de l'*Evagoras*, du *Panathénaique* et surtout du *Panégyrique* qui encensent la grandeur d'un adjuvant : τοιοῦτον λαβῶν συναγωνιστήν<sup>2311</sup>. Or l'emploi de cette structure syntaxique avec ces mots précis, où συναγωνιστήν est l'attribut du complément d'objet direct du participe aoriste 2 de λαμβάνω en fonction d'apposition, ne se rencontre pas ailleurs que chez Isocrate et chez Démosthène<sup>2312</sup>. Au total, nos deux métaphores du *Sur la couronne* contiennent des échos à tous les passages où

---

historiens. Enfin, quelques occurrences participent d'un sens spécifique aux concours dramatiques : Aristophane, *Thesmophories*, 1061 ; Aristote, *Poétique*, 1456a26.

<sup>2310</sup> Cf. *supra*, p. 502 et 552. Démosthène, en effet, connaissait bien les œuvres d'Isocrate, comme le montre l'influence du second sur le premier ; pour cette influence, cf. Kennedy, 1959, p. 136, n. 6, qui note que les orateurs sont le plus proches l'un de l'autre à l'époque où Isocrate écrit le *Sur la paix*, en 355, c'est-à-dire quelques années avant le *Contre Aristocrate* et la *Première Philippique*, qui datent tous deux de la seconde moitié de la décennie 350. C'est sans doute cette influence qui a conduit certains biographes de l'Antiquité à faire de Démosthène l'élève d'Isocrate : [Plutarque], *Vie des dix orateurs*, (= Plutarque, *Moralia*, 55), 844 B, où l'auteur rapporte cette opinion pour la rejeter.

<sup>2311</sup> Voir *supra*, p. 558.

<sup>2312</sup> Nous avons ailleurs des structures similaires, mais avec des verbes différents : Hypéride, *Contre Athénogène*, 3 (ἔχουσαν συναγωνιστήν Ἀθηνογένην : « avec le concours d'un homme comme Athénogène », trad. G. Colin), et *Oraison funèbre*, 24 (τοὺς τῷ τοιοῦτῳ στρατηγῷ προθύμῳ συναγωνιστάς σφᾶς αὐτοὺς παρασχόντας : « les soldats qui avec enthousiasme se sont offerts de leur personne à un tel général pour lutter à ses côtés », *id.*). Ou avec le même verbe, mais sous une forme et avec une structure différentes : Eschine, *Ctés.*, 89 (Κἀνταῦθα ἐλπίζων συναγωνιστήν Φίλιππον λήψεσθαι : « Espérant alors obtenir le concours de Philippe », trad. V. Martin et G. de Budé ; il est question de Callias de Chalcis).

Isocrate emploie le substantif συναγωνιστής, qui apparaissent tous dans des œuvres antérieures au discours de Démosthène. C'est peut-être là l'indice d'une réécriture délibérée ; dans tous les cas, cela montre que Démosthène fait écho à des thèmes isocratiques, cristallisés autour d'un terme déterminé.

Tous ces éléments nous amènent à penser que Démosthène, non seulement a pu imiter Isocrate sur deux images de jeunesse, mais surtout qu'il s'empare de l'un de ses mots de propagande favoris pour le retourner et tenter de le contrer. À l'exception du *Panathénaïque*, à partir du *Philippe*, en 346, puis dans ses deux lettres au roi, en 344 et en 338, Isocrate n'utilise plus le verbe συναγωνίζομαι que pour appeler Philippe à faire la paix avec Athènes – et inversement –, afin de servir son grand projet de croisade panhellénique contre la Perse. Or c'est l'exact contre-pied de la politique de Démosthène, qui recherche un rapprochement avec les Perses pour lutter contre Philippe<sup>2313</sup>. L'orateur, avec le *Sur l'ambassade*, à partir de 343, c'est-à-dire précisément à l'époque où Isocrate tourne son vieux thème des camarades de combat en faveur de Philippe, se met au contraire à utiliser le même vocabulaire pour stigmatiser les hommes politiques qu'il juge comme des traîtres, en les accusant de favoriser les projets du Macédonien. L'inflation des termes concernés, entre le *Sur l'ambassade* et le *Sur la couronne* reflète sans doute une intensification de la propagande de Démosthène. Inversement, dans les harangues, celui-ci développe un usage positif de la métaphore des camarades de combat, qu'il applique à des individus ou à des groupes qui luttent eux-mêmes ou qui en soutiennent d'autres qui luttent contre la Macédoine. Là encore, la différence est nette avec Isocrate.

Démosthène en vient assez vite à employer le terme συναγωνιστής au sens propre, avec la même acception générique que dans ses images, pour désigner, non plus les traîtres, mais les alliés de Philippe en général. C'est ce que nous voyons dans la *Réplique à la lettre de Philippe*, prononcée durant l'été ou l'automne 340, peu avant ou juste après la rupture de la paix et la déclaration de guerre à Philippe<sup>2314</sup>, ainsi que dans la *Lettre IV*, qui date de juin 323<sup>2315</sup> :

---

<sup>2313</sup> Démosthène, *III Phil.*, 71 ; *IV Phil.*, 31-4 ; cf. Treves, 1940, p. 360-2 ; et surtout les analyses stimulantes de Canfora, 1974, p. 55-6.

<sup>2314</sup> Nous suivons la datation de Trevett, 2011, p. 203. Sur la question de l'authenticité, cf. ci-dessus, p. 23, n. 44.

<sup>2315</sup> En faveur de l'authenticité : Goldstein, 1968, p. 26-30, 64-94, *passim*, et 173-6 ; Clavaud, 1987, p. 41-2, que nous suivons pour la date (*ibid.*, p. 41).

Οὐκοῦν ἀφ' ὧν ἐγὼ συνεβούλευσα, τῶν μὲν ἀντιστάντων ἄριστα πράττειν τῇ πόλει συμβέβηκεν, τῶν δὲ συνηγωνισμένων ἐνδοξότεραν εἶναι περίεστιν.<sup>2316</sup>

ὥστε τῶν αὐτῶ [sc. τῷ Φιλίππῳ] πρὸ τοῦ φίλων ὄντων τοὺς μὲν νῦν πολεμεῖν ἀκαταλλάκτως, τοὺς δὲ μηκέτι προθύμους εἶναι συναγωνιστάς, ἅπαντας δ' ὑφορᾶσθαι καὶ διαβεβλήσθαι πρὸς αὐτόν.<sup>2317</sup>

Cela signe l'enracinement profond de cette expression comme un thème de propagande que Démosthène oppose à celui d'Isocrate<sup>2318</sup> : comme dans la controverse sur les notions de paix et de guerre, le débat politique porte aussi sur la signification des mots, qui deviennent un terrain d'affrontement idéologique – et donc de stratégies de communication rivales.

C'est ce que confirme l'emploi des termes συναγωνίζομαι et συναγωνιστής chez les autres orateurs contemporains de Démosthène, essentiellement Eschine et Hypéride<sup>2319</sup>.

a. (...) κἀνταῦθα ἀναφύντος τοῦ δήμου καὶ πάλιν ἐξ ἀρχῆς ἰσχύσαντος, ἄνθρωποι παρέγγραπτοι γεγενημένοι πολῖται, καὶ τὸ νοσοῦν τῆς πόλεως ἀεὶ προσαγόμενοι, καὶ πόλεμον ἐκ πολέμου πολιτευόμενοι, ἐν μὲν εἰρήνῃ τὰ δεινὰ τῷ λόγῳ προορώμενοι, καὶ τὰς ψυχὰς τὰς φιλοτίμους καὶ λίαν ὀξείας ἐρεθίζοντες, ἐν δὲ τοῖς πολέμοις ὄπλων οὐχ ἀπτόμενοι, ἐξετασταὶ δὲ καὶ ἀποστολεῖς γιγνόμενοι, παιδοποιούμενοι δὲ ἐξ ἐταιρῶν, ἄτιμοι δ' ἐκ συκοφαντίας, εἰς τοὺς ἐσχάτους κινδύνους τὴν πόλιν καθιστάσι, τὸ μὲν τῆς δημοκρατίας ὄνομα οὐ τοῖς ἤθεσιν, ἀλλὰ τῇ κολακείᾳ θεραπεύοντες, καταλύοντες δὲ τὴν εἰρήνην, ἐξ ἧς ἡ δημοκρατία σώζεται, συναγωνιζόμενοι δὲ τοῖς πολέμοις, ἐξ ὧν ὁ δῆμος καταλύεται. [178] Οὗτοι νῦν ἐπ' ἐμὲ συστραφέντες ἤκουσι, καὶ φασὶ μὲν τὸν Φίλιππον τὴν εἰρήνην πρίασθαι, καὶ προλαβεῖν ἡμῶν ἐν ταῖς συνθήκαις ἅπαντα, ἦν δ' αὐτὸς εὗρεν εἰρήνην αὐτῷ συμφέρουσαν, ταύτην παραβεβηκέναι. Ἐμὲ δ' οὐχ ὡς πρεσβευτὴν κρίνουσιν, ἀλλ' ὡς ἐγγυητὴν Φιλίππου καὶ τῆς εἰρήνης· καὶ τὸν τῶν λόγων κύριον τὰς τῶν ἔργων προσδοκίας ἀπαιτοῦσι. Τὸν αὐτὸν δὲ ἐν μὲν τοῖς ψηφίσμασιν ἐπαινέτην

<sup>2316</sup> « Ainsi le résultat de mes conseils, c'est que votre Cité a la chance de connaître le sort le plus heureux de celles qui se sont insurgées, et qu'elle y gagne d'être plus glorieuse que celles qui ont collaboré. ». Démosthène, *Lettre IV*, 9 (trad. R. Clavaud). Démosthène se réfère à la guerre de 340-339 : cf. Clavaud, 1987, p. 180, n. 7.

<sup>2317</sup> « Aussi, de ceux qui étaient naguère ses amis, les uns lui font une guerre sans merci, les autres ne lui prêtent plus leur concours qu'à contre cœur, tous lui sont suspects et sur tous il reçoit de mauvais rapports. », *Rép.*, 4 (trad. M. Croiset).

<sup>2318</sup> Cf. le commentaire de Clavaud, 1987, p. 180, n. 8, à l'emploi de συναγωνίζομαι par Démosthène, *Lettre IV*, 9 : « C'est un mot qui devait être d'usage pour désigner les gens favorables à Alexandre ». Nous avons vu qu'il faut ajouter : en usage chez les adversaires déclarés de toute entente durable avec Philippe et Alexandre !

<sup>2319</sup> Pour Démade, fgmt. 39 De Falco = XXXIX Marzi, cf. *supra*, p. 557, n. 2292.

ἐπιδείκνυμι, ἐν δὲ τῷ δικαστηρίῳ κατηγοροῦ κέχρημαι. Δέκατος δ' αὐτὸς πρεσβεύσας, μόνος τὰς εὐθύνas δίδωμι.<sup>2320</sup>

b. Ἐὰν οὖν ἐθελήσητε σφῆξιν τοὺς τῆς εἰρήνης καὶ τῆς ὑμετέρας ἀδείας συναγωνιστάς, πολλοὺς βοηθοὺς λήψεται τὸ τῆς πόλεως συμφέρον καὶ κινδυνεύειν ὑπὲρ ὑμῶν ἐτοίμους.<sup>2321</sup>

Eschine emploie deux fois la métaphore dans le *Sur l'ambassade infidèle* (**a** et **b**)<sup>2322</sup>. Le second passage (**b**), avec le nom, derrière un pluriel indéterminé, campe Eschine en défenseur de la paix et de la sécurité des Athéniens, donc en bon citoyen. Il s'oppose au premier (**a**), qui dénonce les prises de position de Démosthène et de ses amis en faveur de la guerre, au travers d'une formule audacieuse : ils se font « les alliés des guerres » (συναγωνιζόμενοι δὲ τοῖς πολέμοις). C'est au cours du même procès que nous voyons apparaître chez Démosthène – qui, en tant qu'accusateur, parle le premier – l'utilisation récurrente de la même métaphore pour désigner au contraire les orateurs qui sont accusés de soutenir Philippe. Il est donc probable qu'Eschine tente là de retourner contre lui l'image de Démosthène.

Deux autres indices permettent d'aller en ce sens : la métaphore apparaît entre le résumé des positions adverses (§ 177) et un rappel de leurs propos au discours indirect (§ 178). Au-delà des accusations portées contre Eschine, l'un comme l'autre sont centrés sur l'idée que Démosthène et ses amis détruisent la paix en poussant à la guerre, au motif que

---

<sup>2320</sup> « Mais voici que du sein de la démocratie ainsi restaurée et raffermie apparaissent des hommes nouveaux, qui usurpent le titre de citoyens. Ils s'entourent des éléments malsains de la cité ; ils n'ont pour politique que la guerre sans trêve ; pendant la paix, ils prédisent les désastres qui vont survenir ; ils excitent les âmes généreuses, mais trop promptes à s'échauffer ; la guerre survient-elle, ils sont inspecteurs à l'armée, intendants maritimes, sans jamais toucher une arme ! Pères d'enfants nés de courtisanes, sycophantes notés d'infamie, ils précipitent notre cité dans les pires dangers ; ils flattent de la langue le nom de démocratie, et le déshonorent par leur conduite ; ils compromettent la paix, sauvegarde de la souveraineté populaire, et ils poussent à la guerre, qui la détruit. [178] Ces gens, aujourd'hui, se liguent contre moi, et prétendent que Philippe a acheté la paix. Ils ajoutent que le roi, après s'être attribué tous les avantages à nos dépens dans le traité, a lui-même violé cette paix qu'il avait conclue à son gré. Ils me mettent en jugement non point comme ambassadeur, mais comme répondant de Philippe et de la paix. Et de celui qui ne disposait que de la parole ils exigent des résultats qui réalisent leurs espérances. Je vous l'ai montré : le même homme fait mon éloge dans les décrets et se constitue mon accusateur devant les juges. Nous étions dix ambassadeurs, et je suis le seul dont on exige des comptes. », Eschine, *Amb.*, 177-8 (trad. V. Martin et G. de Budé). La traduction de ἐπ' ἐμὲ συστραφέντες, *ibid.*, 178 (traduit ici par « se liguent contre moi ») proposée par Carey, 2000, p. 157 (« have now formed ranks [and come] against me ») montre qu'il considère qu'il y a là une métaphore militaire. Cependant, le sens militaire du verbe συστρέφω n'est qu'un sens particulier que l'on trouve surtout chez les historiens (cf. LSJ, s.v., II), et nous ne voyons pas ce qui peut conduire ici à le privilégier sur l'idée de complot : nous partageons l'interprétation de V. Martin et G. de Budé ; cf. encore P. Leone, in Marzi, Leone et Malcovati, 1977, p. 625 : « si sono uniti in un complotto contro di me ».

<sup>2321</sup> « Si donc vous manifestez la volonté de protéger les champions de la paix et de votre sécurité, les intérêts de la république trouveront de nombreux défenseurs, prêts à risquer leur vie pour vous. », *ibid.*, 183 (*id.*).

<sup>2322</sup> Le substantif συναγωνιστής revient dans le *Contre Ctésiphon*, 89, au sens propre : Callias de Chalcis cherche à avoir Philippe comme allié (συναγωνιστήν).

c'est Philippe lui-même qui a d'abord brisé cette paix. Or c'est là l'idée centrale développée par Démosthène dans les harangues de 341<sup>2323</sup>, deux ans après le procès sur l'ambassade. Nous pouvons en tirer deux conclusions : d'une part, cette position était déjà récurrente dans les harangues de Démosthène datant de cette époque ; d'autre part, il s'agissait d'une position commune à un groupe d'orateurs, comme l'indique le pluriel employé par Eschine dans tout notre passage.

En outre, de manière analogue, Eschine cite une image attribuée à ces orateurs, celle du commerce, de l'achat/vente : Philippe aurait « acheté la paix » (καὶ φασὶ μὲν τὸν Φίλιππον τὴν εἰρήνην πρῶσθαι). Or, là encore, cette image apparaît pour la première fois dans le *Sur l'ambassade* de Démosthène pour dénoncer la conduite d'Eschine et de ses complices : Démosthène l'emploie de façon massive, elle sature presque le discours ; cet impressionnant caractère répétitif montre qu'il s'agit d'une image destinée à installer un thème de propagande, un slogan<sup>2324</sup>. Nous ne retrouvons pas chez Démosthène l'exact correspondant des mots cités par Eschine, mais ils résument certainement une image du *Sur l'ambassade*, qui est répétée, avec quelques différences<sup>2325</sup>. Enfin, ces images du commerce sont synonymes des métaphores du mercenaire, elles-mêmes synonymes des métaphores du camarade de combat.

Dans un tel contexte, où Eschine s'attache à dénoncer la propagande de ses adversaires, il y a donc de fortes probabilités que la métaphore des camarades de combat qu'il emploie soit une réappropriation de celle de Démosthène.

Hypéride emploie quant à lui cinq fois la métaphore :

ε. αὐτὴ γὰρ μοι πάντα συναγωνιῆσθαι.<sup>2326</sup>

---

<sup>2323</sup> Cf. *supra*, p. 511, avec la n. 2128.

<sup>2324</sup> Elle apparaît trente fois dans le discours, et vient s'ajouter au thème plus général de la corruption. On la retrouve dans les harangues de 341 : Démosthène, *III Phil.*, 38-40, 45 et 48-9 ; *Chers.*, 25 et 61 ; *IV Phil.*, 9, 54 et 63. Nous croyons que ces thèmes sont déjà en train de se mettre en place avec les images commerciales de *Paix*, 12 : Démosthène explique que ses avis ne sont pas déterminés par l'argent qu'il a reçu ; la métaphore de la gratuité (προῖκα) se retrouve ainsi dans le *Sur l'ambassade*, 157, 232 deux fois, et 274, et la comparaison avec la balance est proche de celle de *Cour.*, 298.

<sup>2325</sup> (...) Φίλιππῳ μὲν (...) ὃς ἐκ πολέμου ποιούμενος εἰρήνην παρὰ τῶν πωλούντων τὰς πράξεις ἐωνεῖτο... (« (...) Philippe qui, pour faire succéder la paix à la guerre, a acheté des moyens d'action à ceux qui les vendaient... »), et Τίσι γὰρ τῶν πραγμάτων ἐγκρατὴς γέγονεν Φίλιππος ἀπάντων... Τῷ παρὰ τῶν πωλούντων τὰς πράξεις ὠνεῖσθαι... (« Par quoi en effet Philippe s'est-il rendu maître de tout ? (...) En achetant les occasions d'agir à ceux qui les vendaient... »), *Amb.*, 133 et 300 (trad. G. Mathieu).

<sup>2326</sup> « car elle serait, elle, en tous points mon alliée. », Hypéride, *Contre Athénogène*, 1 (*id.*).

d. (...) τί οἴεσθ' αὐτὴν νῦν ἐν[νο]εῖν προσ[έ]τ', ἔχουσαν συ]ναγωνιστὴν Ἀθηνογένην, ἄνθρωπον λογογράφον τε καὶ ἀγοραῖον, τὸ δὲ μέγιστον, Αἰγύπτιον;<sup>2327</sup>

e. Εἰσήγγελλε γὰρ αὐτὸν Πολύευκτος « λέγειν μὴ τὰ ἄριστα τῷ δήμῳ τῷ Ἀθηναίων, χρήματα λαμβάνοντα καὶ δωρεὰς παρὰ τῶν τάναντία πραττόντων τῷ δήμῳ τῷ Ἀθηναίων ». Εἰ μὲν οὖν ἔξωθεν τῆς πόλεως τινὰς ἠτιάτο εἶναι, παρ' ὧν τὰ δῶρα εἰληφότα Εὐξένηππον συναγωνίζεσθαι αὐτοῖς, ἦν ἂν αὐτῷ εἰπεῖν ὅτι, ἐπειδὴ ἐκείνους οὐκ ἔστι τιμωρήσασθαι, δεῖ τοὺς ἐνθάδε αὐτοῖς ὑπηρετοῦντας δίκην δοῦναι.<sup>2328</sup>

f. ἠδέως δ' ἂν ἔγωγε πυθοίμην καὶ αὐτοῦ τοῦ κατηγοροῦ πότερα καὶ τῆ πόλει καὶ τοῖς Ἑλλησιν ἐδόκει κατὰ τοὺς καιροὺς ἐκείνους συμφέρειν ἢ Θηβαίων συμμαχία ἢ οὐ. εἰ δὲ τοῦτο παρὰ πάντων ὁμολογεῖται, τίνες αἴτιοι τούτων γεγέννηται; ἐγὼ δ' ἐρώ-  
πρωτον μὲν ὁ δῆμ(ος) ὁ Ἀθηναίων ὁ παρακαλέσας ἐπὶ ταῦτα, ἔπειτα τῶν ιδιωτῶν εἴ τις πεισθεὶς συνηγωνίζετο· οὐδεὶς τοίνυν φανήσετα(ι) παρὰ ταῦτα ἡμῶν προθυμότερος γεγονώς.<sup>2329</sup>

g. εἴτ' οἴει αὐτοὺς τοῖς μὲν ἔξω Φιλίπποι συναγωνιζομένοις πολεμεῖν, [τοὺς] δὲ ἐνθάδε ὑπὲρ ἐκείνου λέγοντ(ας) εὐνοῦς τῆ πόλει ὑπολαμβάνειν εἶναι; οὐκ ἔστι ταῦτα.<sup>2330</sup>

Dans le *Contre Athénogène*, le mot est attribuée à la courtisane Antigona, qui promet son aide au plaideur, Epicrate (c) : il s'agit de convaincre Athénogène, qui en est propriétaire, de vendre à Epicrate le jeune esclave dont celui-ci est amoureux. En d'autres termes, il s'agit de plaider auprès d'Athénogène la cause d'Epicrate : la métaphore se fonde sur l'emploi judiciaire du verbe συναγωνίζομαι. Une image similaire revient peu après (d), en liaison avec la notion de logographe, qui tient surtout ici de l'insulte, comme le montrent les autres

<sup>2327</sup> (« (...) que ne doit-elle pas, [je vous le demande], imaginer maintenant de mieux [encore], avec le concours d'un homme comme Athénogène, un logographe, un pilier d'agora, et, pour comble, un Egyptien ? », *ibid.*, 3 (*id.*)).

<sup>2328</sup> « En effet, Polyeucte a reproché à Euxénippe, par voie d'eisangélie, “de ne pas tenir le langage le plus conforme aux intérêts du peuple d'Athènes, parce qu'il recevait de l'argent et des présents des ennemis du peuple d'Athènes”. Si donc, en dehors de notre territoire, il dénonçait l'existence de certaines personnes dont Euxénippe aurait accepté les cadeaux en question pour devenir leur auxiliaire, il lui serait possible de soutenir que, celles-là étant hors d'atteinte, il est nécessaire de châtier les agents qu'elles ont ici. », *id.*, *Pour Euxénippe*, 39 (*id.*).

<sup>2329</sup> « Je demanderais volontiers, pour ma part, à mon accusateur lui-même si notre cité et la Grèce ont jugé l'alliance thébaine, dans ces circonstances-là, utile ou non. S'il appert que tous sont d'accord là-dessus, à qui revient la responsabilité de ces choix ? Je vais vous le dire. D'abord au peuple des Athéniens, qui a appelé à cela. Ensuite à tous les citoyens individuels qui en ont été convaincus et qui ont lutté ensemble pour cela. Or il est clair que personne n'a été plus engagé que nous à cet égard. » *id.*, *Contre Diondas*, p. 1, l. 21-30 ZPE (trad. P. Demont).

<sup>2330</sup> « Alors tu crois qu'ils peuvent être les ennemis de ceux de l'étranger qui ont combattu aux côtés de Philippe et penser en même temps que ceux qui parlent ici en sa faveur sont patriotes ? C'est impossible. », *ibid.*, p. 7, l. 5-8 ZPE (*id.*).

qualificatifs de l'énumération que débute λογογράφον<sup>2331</sup> : cette fois, c'est la complicité malfaisante d'Athénogène avec Antigona qui est visée.

La métaphore du *Pour Euxénippe* (e) présente un cas plus intéressant, parce qu'elle reprend les réseaux métaphoriques mis en place par Démosthène dix ans auparavant : le verbe συναγωνίζεσθαι dénonce une collusion avec des ennemis extérieurs, pour de l'argent, comme le montre l'utilisation du thème du serviteur (τοὺς ἐνθάδε αὐτοῖς ὑπηρετοῦντας). Ces ennemis ne sont pas nommés, mais le contexte montre que Polyeucte tentait sans doute de faire passer Euxénippe comme un agent des Macédoniens : Hypéride, en citant la même formule d'accusation type pour une eisangélie que celle qu'il met dans la bouche de Polyeucte, vient de rappeler qu'il a fait condamner Philocrate, « pour tous les services qu'il avait rendu à Philippe au détriment de notre pays » (ὕπερ ὧν Φιλίππῳ ὑπηρετ(ή)κ(ε)ι κατὰ τῆς πόλεως)<sup>2332</sup>. Cet exemple intervient comme le point culminant d'une véritable leçon sur le rôle du bon orateur qu'Hypéride donne à son jeune adversaire, désireux d'entamer une carrière politique<sup>2333</sup>. La leçon conclut un développement visant à réfuter une accusation lancée par Polyeucte contre Euxénippe : le premier accuse le second d'avoir autorisé Olympias, la mère d'Alexandre le Grand, à offrir une coupe à Hygie, et donc, surtout, d'être à la solde des Macédoniens. Hypéride emploie la métaphore du mercenaire (καὶ τῶν ῥητόρων τοὺς παρ' ἐκείνων μισθαροῦντας)<sup>2334</sup>. Hypéride – et peut-être aussi Polyeucte avant lui – reprend par conséquent les slogans métaphoriques systématisés par Démosthène dans sa lutte contre Eschine, avec les images synonymes du mercenaire et des camarades de combat<sup>2335</sup>.

Les fragments du *Contre Diondas*, enfin, contiennent deux emplois métaphoriques du verbe συναγωνίζομαι. Le deuxième (g) s'applique aux traîtres étrangers qui ont favorisé les entreprises de Philippe – dont la liste vient d'être donnée<sup>2336</sup> –, dans un parallèle avec ceux qui ont fait de même à Athènes, à commencer par Démade<sup>2337</sup>. Hypéride file la métaphore guerrière avec le verbe πολεμεῖν, dans son usage métaphorique courant pour signifier une

---

<sup>2331</sup> Pour une analyse de ces termes, et en particulier de la réalité de l'origine égyptienne d'Athénogène, cf. Whitehead, 2000, p. 286-8, *ad loc.*

<sup>2332</sup> Hypéride, *Pour Euxénippe* (III), 29 (trad. G. Colin).

<sup>2333</sup> *Ibid.*, 27-30. L'exemple de l'eisangélie d'Hypéride contre Philocrate occupe les § 29 et 30. Sur la position de Polyeucte, qui veut entamer une carrière politique : *ibid.*, 27.

<sup>2334</sup> *Ibid.*, 19-26, 22 pour la métaphore : cf. *supra*, p. 485 *sq.* Sur l'accusation de collusion avec la Macédoine dans ce procès, cf. Hansen, 1975, p. 109, n° 124, cité par Whitehead, 2000, p. 158. L'accusation plus générale de corruption sur laquelle repose l'eisangélie de Polyeucte est évoquée par Hypéride, *Pour Euxénippe*, 15, 30 et 39.

<sup>2335</sup> Cf. Whitehead, 2000, p. 258, *ad loc.*, s.v. συναγωνίζεσθαι αὐτοῖς et τοὺς ἐνθάδε αὐτοῖς ὑπηρετοῦντας, qui, à une exception près, ne renvoie qu'à des passages de Démosthène pour expliquer le sens de ces termes.

<sup>2336</sup> Hypéride, *Contre Diondas*, p. 6, l. 28 – 7, l. 5, juste avant notre passage.

<sup>2337</sup> *Ibid.*, p. 7, l. 10-27.



hostilité personnelle<sup>2338</sup>. La première image (f), au contraire, désigne le soutien politique apporté à l'Assemblée par des citoyens au projet d'alliance avec Thèbes défendu par Démosthène, et par Hypéride à sa suite : cette métaphore est en tout point similaire aux deux premières que nous avons observées dans le passage de la harangue *Sur les affaires de la Chersonèse* (9). Le *Contre Diondas* emploie une dernière fois le verbe συναγωνίζομαι, au sens propre, pour évoquer les esclaves qui auraient combattu pour Athènes, auxquels un décret d'Hypéride avait promis la liberté<sup>2339</sup>.

Le premier constat qui s'impose, c'est qu'Hypéride n'a pas la cohérence métaphorique dont fait preuve Démosthène dans le *Sur l'ambassade* et le *Sur la couronne*, puisqu'il passe alternativement du sens positif au sens négatif de l'image. Le *Contre Diondas* rappelle ainsi la pratique de Démosthène dans les harangues. En tout cas, les images d'Hypéride viennent après celles de Démosthène, que ce soit dans le *Contre Diondas* ou le *Pour Euxénippe* : il reprend les slogans métaphoriques de celui-ci.

L'analyse des passages d'Eschine et d'Hypéride contenant des métaphores des camarades de combat confirment donc les tendances déjà observées quant à la circulation des idées et des slogans politiques : les métaphores de la guerre nous plongent au cœur de la bataille oratoire, en nous montrant de quelle manière les slogans sont repris par les alliés et détournés par les adversaires.

La métaphore des camarades de combat chez Démosthène reflète une évolution vers une utilisation de plus en plus personnelle, politique et cohérente, marquée par l'influence d'Isocrate. Dans le *Contre Aristocrate*, le *Contre Midias* et la *Première Philippique*, elle apparaît en ordre dispersé, pour exprimer des significations diverses. Deux de ces occurrences, celle du *Contre Aristocrate* et celle de la *Première Philippique*, font écho à des passages d'Isocrate, que Démosthène imite peut-être.

La *Première Philippique* amorce un changement en appliquant la métaphore à la guerre contre Philippe. Toutefois, le véritable changement ne se produit qu'à partir du *Sur l'ambassade* : Démosthène met la métaphore au service d'une campagne contre Philippe. La cohérence et le caractère systématique de son utilisation indiquent qu'il s'agit désormais d'un véritable slogan politique : elle devient un leitmotiv complémentaire de ceux du poste et des

---

<sup>2338</sup> Cf. *supra*, p. 394.

<sup>2339</sup> (...) ἀλλ' ὅμως ἐμοῦ κατηγορεῖ, ὅτι τοὺς δούλους τοὺς συναγωνιουμένους τῷ δήμῳ ἔγραψα ἐλευθέρους εἶναι... (« Et pourtant Diondas m'accuse d'avoir proposé au peuple un décret accordant la liberté aux esclaves qui combattraient aux côtés du peuple... »), Hypéride, *Contre Diondas*, p. 8, l. 30-3 ZPE (trad. P. Demont).

mercenaires. Le changement d'utilisation est d'autant plus remarquable qu'il correspond à un changement inverse dans l'œuvre d'Isocrate. Ce dernier est le seul auteur à employer les termes συναγωνίζομαι et συναγωνιστής avec une fréquence et une cohérence comparables à celles de Démosthène : il s'en sert le plus souvent pour évoquer les guerres passées contre les Perses ou son idéal panhellénique de croisade fédératrice qu'il pousse les cités à mener contre eux. Or, à partir du *Philippe*, en 346, ce leitmotiv exprime l'appel à une alliance des cités avec Philippe. Démosthène s'empare de ce motif typique d'Isocrate pour le combattre, en le retournant, puisqu'il s'agit pour lui de dénoncer toute idée d'alliance avec le Macédonien. Dans le *Sur l'ambassade* et le *Sur la couronne*, plus précisément, la métaphore revêt en effet un sens entièrement négatif qui en fait le synonyme de la métaphore du mercenaire, pour dénoncer les traîtres : l'orateur s'en sert comme d'un slogan contre son adversaire. Dans les harangues et les lettres, qui sont des harangues *in absentia*, Démosthène mêle ce sens négatif à une utilisation positive, pour exhorter les Athéniens à apporter leur soutien à une politique salutaire de résistance – à la guerre, ce qui donne une vivacité toute particulière à la notion « combattre avec », et assure l'efficacité de la métaphore.

Celle-ci nous plonge au cœur des stratégies de communication politique contradictoires qui s'affrontent à Athènes à cette époque : nous avons vu que le slogan métaphorique de Démosthène s'enracine dans une réaction contre Isocrate. De même, Eschine tâche de combattre Démosthène sur ce terrain. Hypéride, au contraire, reprend non seulement l'image dans le *Contre Diondas*, mais aussi, dans le *Pour Euxénipe*, l'ensemble du réseau métaphorique dans lequel elle se trouve insérée, avec la métaphore des mercenaires.

Le *Sur la couronne* se distingue par la valeur littéraire des images des camarades de combat, qui vient renforcer l'efficacité de la propagande : Démosthène sollicite un riche intertexte homérique, renvoyant à l'*Iliade*, en lien avec le réseau des métaphores du poste. L'objectif est double : exalter son rôle politique en se présentant comme un véritable héros hors des lignes, à l'image d'Hector ou d'Achille, et donc, de fait, contrer la propagande d'Alexandre en lui disputant cette dernière figure. Tel est l'objectif caché de la propagande métaphorique du discours.

## 6) Τάξις, le poste à tenir

Le premier devoir des hoplites est de tenir le poste qui leur a été assigné, quels que soient les dangers : Démosthène y fait souvent référence dans ce qui apparaît comme l'une de ses images favorites<sup>2340</sup>. Cette fréquence apporte un premier indice de l'importance de cette image à ses yeux.

Une précision liminaire s'impose en ce qui concerne les métaphores que nous avons relevées. Disons-le d'emblée : les mots τάττω et τάξις, sur lesquels s'appuient la majorité d'entre elles, n'ont en eux-mêmes rien de métaphorique. Ils s'emploient couramment dans le sens figuré de « placer, ranger, ordonner », et de « place, rang, ordre »<sup>2341</sup>. Comme nous nous proposons de le démontrer, la métaphore provient à chaque fois d'une volonté de Démosthène de réactiver le sens premier, militaire, de ces termes, grâce à trois éléments qui agissent souvent de manière concomitante : une sollicitation explicite de la représentation du poste de combat au travers d'une image pivot, celle de l'abandon de poste ; l'insertion des occurrences dans une métaphore filée<sup>2342</sup> ; enfin, en prolongement de ce dernier critère, la récurrence d'expressions analogues dans différents discours, parmi lesquelles celles qui s'avèrent clairement métaphoriques au vu des deux premiers critères permettent de considérer comme des métaphores des cas pour lesquels l'appréciation est beaucoup moins évidente a priori<sup>2343</sup>.

La métaphore du poste représente une constante dans l'imaginaire de Démosthène : il l'utilise depuis ses débuts, dans le *Sur les symmories* (1) et le *Contre Leptine* (2 à 4), qui datent de 354, jusqu'au dernier discours conservé, le *Contre Aristogiton I* (32 et 33), prononcé en 325-324, et nous la rencontrons aussi bien dans les plaidoyers politiques que dans les

---

<sup>2340</sup> Cf. Goodwin, 1901, p. 125, *ad* Démosthène, *Cour.*, 173, s.v. 4. τὴν... ἔλιπον ; Donnelly et Simpson, 1941, p. 260, *ad* *Cour.*, 62, s.v. τάξας ; p. 307, *ad* *Cour.*, 221, s.v. ἔταπτον ; Ronnet, 1951, p. 161-2 ; Krüger, 1959, p. 74 ; Wankel, 1976a, p. 379, *ad* Démosthène, *Cour.*, 62, s.v. ὁ γὰρ ἐνταῦθ' τάξας τῆς πολιτείας εἴμ' ἐγώ ; Wankel, 1976b, p. 753, *ad* Démosthène, *Cour.*, 138, s.v. τάξιν ; p. 866, *ad* *Cour.*, 173, s.v. τὴν τῆς εὐνοίας τάξιν ἐν τοῖς δεινοῖς οὐκ ἔλιπον ; p. 1342, *ad* *Cour.*, 320, s.v. ἐν τάξει ; Usher, 1993, p. 220, *ad* *Cour.*, 138, s.v. « in your ranks » ; Radicke, 1995, p. 159 et 161, *ad* Démosthène, *Rhod.*, 32, s.v. τοῦ μέντοι πολλοὺς ἀδεῶς ταύτην τὴν τάξιν αἰρεῖσθαι τῆς πολιτείας, ἴσως μὲν αἱ παρὰ τῶν μισθοδοτούντων αὐτοῖς ὠφέλειαι μάλιστ' αἴτιαι, et 33, s.v. χρῆν τοίνυν καὶ τοὺς τὴν ὑπὸ τῶν προγόνων τάξιν ἐν τῇ πολιτείᾳ παραδεδομένην λιπόντας καὶ πολιτευομένους ὀλιγαρχικῶς ; Yunis, 2001, p. 145, *ad* Démosthène, *Cour.*, 62, s.v. ὁ γὰρ ἐνταῦθ'... εἴμ' ἐγώ.

<sup>2341</sup> Respectivement, pour τάττω : LSJ, s.v. τάσσω, II et III ; pour τάξις : LSJ, s.v., II, III et IV. Cf. déjà Eschyle, *Euménides*, 395 : (...) ὑπὸ χθόνα τάξιν ἔχουσα... (« (...) pour avoir ma place sous terre... », trad. P. Mazon). Il est douteux que cette occurrence soit sentie comme une métaphore, en dépit de Krüger, 1959, p. 74, s.v. « Formation, ἢ τάξις ». En tout cas, elle n'est signalée comme telle par aucun des commentaires que nous avons pu consulter, non plus que par Dumortier, 1935a. L'image, dès cette époque, était usée : rien ne vient la revivifier dans le passage concerné.

<sup>2342</sup> Cf. Ronnet, 1951, p. 161.

<sup>2343</sup> Par contraste, cf. les exemples de passages non métaphoriques que nous étudions ci-dessous, p. 654-657, pour faire ressortir la pratique de Démosthène.

harangues<sup>2344</sup>. Toutefois, d'emblée, le *Sur la couronne* se distingue par le nombre d'occurrences : il en totalise treize (**19 à 31**) sur trente-trois, soit presque la moitié. Ce chiffre est remarquable, comme le montre la comparaison avec le *Sur l'ambassade*, qui ne présente que quatre occurrences (**12 à 15**), alors qu'il est plus long que le *Sur la couronne*. De ce point de vue, la *Troisième Olynthienne* se distingue aussi par la fréquence avec laquelle elle use de l'image : trois occurrences, donc presque autant que le *Sur l'ambassade*, mais pour une longueur bien moindre. En réalité, en valeur relative, c'est la *Troisième Olynthienne* qui fait l'usage le plus insistant de l'image du poste<sup>2345</sup>. Cela s'explique par l'appel pressant qu'elle adresse aux Athéniens pour qu'ils tournent entièrement leurs efforts vers la guerre<sup>2346</sup>.

### *Le poste et le modèle des ancêtres : une métaphore épидictique*

Nous commencerons par des remarques formelles, afin de dégager quelques constantes dans l'utilisation des métaphores du poste par Démosthène.

En dehors de quelques variantes (**8**, **16** (ἀποδιδράσκω), **14** et **30** (φαίνομαι)), l'image fait intervenir le nom τάξις, « poste de combat » (**1 à 3**, **5** et **6**, **9 à 13**, **19**, **21 à 24**, **27**, **29**, **31 à 33**) et le verbe τάπτω, « ranger en ordre de bataille » (**15**), le plus souvent avec un

<sup>2344</sup> Plaidoyers politiques : **2 à 5**, **11 à 15**, **19 à 33**, soit au total vingt-quatre occurrences sur trente-trois. Harangues : **1**, **6 à 10**, **16 à 18**, soit neuf occurrences sur trente-trois. Cette constance dans l'usage de l'image était déjà signalée par Ronnet, 1951, p. 161-2.

<sup>2345</sup> En rapportant le nombre d'images du poste au nombre de paragraphes utiles de chacun de ces trois discours, nous obtenons les proportions suivantes : 8,3% pour la *Troisième Olynthienne*, 1,2% pour le *Sur l'ambassade*, et 4,3% pour le *Sur la couronne*. En ne comptant pas les documents insérés, qui couvrent 22 paragraphes, le *Sur la couronne* compte en réalité 302 paragraphes utiles.

<sup>2346</sup> Cf. notamment Démosthène, *III Ol.*, 33-6, la proposition audacieuse d'employer à des fins militaires une partie de l'argent destiné à la caisse des spectacles (*théorique*). L'audace de la proposition vient du fait que, pour sanctuariser le financement de cette dernière, Eubule ou l'un de ses partisans a fait voter une loi qui menace de la peine de mort tout auteur de décret visant à priver la caisse des spectacles (*théorique*) de ses ressources propres pour les réaffecter à la caisse militaire (*stratitotique*), d'après le témoignage de Libanius, *Argument à Démosthène, Première Olynthienne*, 5. Il s'agit peut-être d'une exagération. Cf. dans tous les cas les analyses de Hansen, 1976b, qui réconcilient cet élément avec le fait qu'Apollodore, en 349, n'a été condamné qu'à une amende d'un talent (cf. [Démosthène], *Contre Nééra* (LIX), 4-8) : son projet de décret visait seulement les excédents budgétaires, dont on décidait chaque année de l'utilisation, et non les ressources propres, dont l'affectation était fixée par la loi. Cf. aussi Cawkwell, 1963, p. 58-61, et Trevett, 1992, p. 141-5. *Contra*, cf. Harris, 1996, qui s'efforce de disqualifier purement et simplement le témoignage de Libanius ; mais les vues iconoclastes qu'il soutient à partir de là, selon lesquelles Démosthène ne ferait que critiquer les usages non militaires du théorique, ne tiennent pas ; cf. notamment la discussion de Hajdú, 2002, p. 294, et de Karvounis, 2002, p. 312-4, n. 107. Sur le stratitotique, cf. Cawkwell, 1962a, et Brun, 1983, p. 170-6. La proposition avancée par Démosthène dans la *Troisième Olynthienne* constitue le paroxysme des trois *Olynthiennes* ; cet élément plaide pour le maintien de l'ordre traditionnel assigné à ce troisième discours : c'est le dernier que Démosthène a prononcé. Cf. Worthington, 2013, p. 133, n. 13, pour le même argument. Plus généralement, pour le maintien de l'ordre traditionnel des trois discours, cf. Eucken, 1984 ; Tuplin, 1998 ; Karvounis, 2002, p. 304-5 ; MacDowell, 2009, p. 238. Même Ellis, 1967, qui intervertit l'ordre du premier et du second discours, pense que le troisième est bien à sa place.

pronom réfléchi (ἐαυτόν : **12** et **20** ; ἐμαυτόν : **17** et **25**) ou au passif (**18** et **28**) ; Démosthène emploie enfin deux fois le composé ἀντιπάτω, « ranger en ordre de bataille contre » (**4** et **26**)<sup>2347</sup>.

Nous pouvons d’abord isoler une version apparemment faible de la métaphore : il s’agit de l’emploi de τάξις avec un complément du nom au génitif qui exprime un état ou un rôle occupé par une personne, en particulier celui de serviteur (**5** et **27**) et celui d’ennemi (**2**, **20** et **28**) ou d’allié (**24**) ; mais nous trouvons aussi le rôle de conseiller (**23**) et d’accusateur (**32**)<sup>2348</sup>. En effet, celles de ces expressions qui obéissent à la forme prépositionnelle ἐν τάξει ne sont que des variantes plus expressives de la formule ἐν μέρει avec un nom au génitif<sup>2349</sup>. Ainsi, il faut rapprocher les occurrences ἐν ἐχθροῦ τάξει (**2**), d’une part, et εἰς ὑπηρέτου σχῆμα καὶ τάξιν (**5**) et οἰκετοῦ τάξιν, οὐκ ἐλευθέρου παιδὸς ἔχων (**27**), d’autre part, de syntagmes comme, respectivement, ἐν ἐχθροῦ μέρει ou ἐν τῇ τῶν ἐχθρῶν οὔσι μερίδι, et ἐν ὑπηρέτου καὶ προσθήκης μέρει, que nous trouvons par ailleurs<sup>2350</sup>. Le fait que les deux types d’expressions sont équivalents, mais que la variante qui utilise τάξις garde de la couleur, se trouve illustré par la formule ἐν τῷ τῶν ἐναντίων μέρει τετάχθαι (**28**), où l’image est portée par le verbe τάπτω<sup>2351</sup>. Cette couleur métaphorique, par contre, n’apparaît pas lorsque Démosthène se limite à ἐν μέρει / μερίδι. Surtout, comme nous allons le voir, à trois exceptions près<sup>2352</sup>, ces expressions ne sont qu’un maillon de la chaîne de répétitions qui file la métaphore du poste dans l’ensemble du *Sur la couronne* ; celle-ci sollicite donc fortement leur valeur métaphorique. Cet emploi de τάξις ne se rencontre que dans les plaidoyers, du *Contre Leptine* (**2**) et du *Contre Aristocrate* (**5**) jusqu’au *Contre Aristogiton I* (**32**), en passant par le *Sur la couronne*, qui concentre une majorité d’occurrences (**23**, **24**, **27** et **28**).

<sup>2347</sup> Cf. LSJ, ss.vv. τάξις, I, 5, et III, 1 ; τάσσω, I et II ; ἀντιτάσσω, I. Tous ces mots partagent la même racine : Chantraine, 1999, s. v., p. 1095-6. Au total, c’est τάξις qui domine, avec 21 occurrences sur 33, soit les deux tiers.

<sup>2348</sup> Serviteur : εἰς ὑπηρέτου σχῆμα καὶ τάξιν προελήλυθεν (**4**) et οἰκετοῦ τάξιν, οὐκ ἐλευθέρου παιδὸς ἔχων (**27**). Ennemi : ἐν ἐχθροῦ τάξει (**2**), ἐν τῇ Θετταλῶν καὶ Δολόπων τάξει (**20**) et ἐν τῷ τῶν ἐναντίων μέρει τετάχθαι (**28**). Allié : τὸ τὴν τῶν συμμαχῶν τάξιν ἐκείνοις ἔχειν (**24**). Conseiller : τὴν τοῦ συμβούλου τάξιν (**23**). Accusateur : κατηγοροῦ τάξιν ἔχειν (**32**). En réalité, l’occurrence ἐν τῇ Θετταλῶν καὶ Δολόπων τάξει (**20**) participe à la fois de l’ennemi, de l’allié et du serviteur, parce qu’il s’agit de deux peuples alliés à Philippe, c’est-à-dire soumis – en langage démosthénien –, et donc d’ennemis d’Athènes, que l’orateur cite comme repoussoirs.

<sup>2349</sup> Cf. Wankel, 1976a, p. 177, et Yunis, 2001, p. 115, *ad* Démosthène, *Cour.*, 13, s.v. ἐν ἐπιχειρίας τάξει καὶ φθόνου, qui font le rapprochement entre les deux formules. H. Wankel, *loc. cit.*, parle de « la métaphore formelle et périphrastique ἐν τάξει » (« Die formelhafte periphrastische Metapher ἐν τάξει »).

<sup>2350</sup> Démosthène, *Aristocr.*, 56, *Cour.*, 176 et *III Ol.*, 31.

<sup>2351</sup> Sur l’équivalence entre μέρος et τάξις dans ce passage, cf. Wankel, 1976b, p. 1240 (renvoi à la formule du § 176) ; et Yunis, 2001, p. 271 (« τάξει on the thought »), *ad loc.*

<sup>2352</sup> Démosthène, *Lept.*, 81 (**2**) ; *Aristocr.*, 210 (**5**) ; et *I Aristog.*, 4 (**32**).

Plus généralement, le schéma le plus fréquent associe τάξις à un nom abstrait au génitif, pour mettre en valeur telle ou telle qualité, telle ou telle vertu qu'il faut le plus souvent défendre : la justice (τὸ δίκαιον : **1, 3, 11**), la fierté (τὸ φρόνημα : **7**), l'excellence (ἡ ἀρετή : **10**) ou le patriotisme (ἡ εὐνοια : **22**). Parfois, au contraire, Démosthène développe une variante négative de ce schéma pour stigmatiser le comportement d'un adversaire : le programme politique (ἡ πολιτεία : **6**, à propos des orateurs vendus aux oligarques rhodiens), l'insulte et la jalousie (ἡ ἐπήρεια καὶ φθόνος : **19**, au sujet d'Eschine). Là encore, l'usage est constant, car ce type d'expression paraît aussi bien dans les harangues (**1, 6, 7, 10**) que dans les plaidoyers politiques (**3, 11, 19** et **22**), depuis le discours *Sur les symmories* (**1**), qui est la première harangue conservée de Démosthène, et le plaidoyer *Contre Leptine* (**3**), tous deux prononcés en 354, jusqu'au *Sur la couronne* (**19** et **22**), qui date de 330. Néanmoins, en dehors des deux passages du *Sur la Couronne*, Démosthène n'emploie plus cette tournure après le *Contre Midias* (**11**), en 346, alors qu'il le faisait régulièrement jusque-là. Sans doute a-t-il voulu expérimenter d'autres formes d'expression de la métaphore, dans un souci de *variatio* et d'enrichissement de son paradigme.

En effet, à l'exception d'un passage du *Contre Leptine* (**4**, ἀντιπάτω) les verbes font leur apparition seulement à partir du *Sur l'ambassade*, en 343, avec surtout le verbe τάπτω (**12, 15, 17, 18, 20, 25, 28**), mais pas seulement, puisque Démosthène emploie aussi φαίνομαι (**14** et **30**), ἀποδιδράσκω (**16**) et ἀντιπάτω (**26**) ; φαίνομαι, en particulier, donne lieu à une version originale de la métaphore employée dans le *Sur l'ambassade* et le *Sur la couronne*<sup>2353</sup>. Cela répond à une volonté d'enrichissement de l'expression métaphorique, parce que le substantif τάξις demeure par ailleurs très courant durant la même période, du *Sur l'ambassade* au *Contre Aristogiton I* (**13, 18, 19, 21** à **24, 27, 29, 31** à **33**)<sup>2354</sup>. Trois occurrences mêlent ainsi τάξις et τάπτω (**12, 18** et **20**).

Enfin, deux configurations particulières de la métaphore, qui sont étroitement liées, se détachent par leur récurrence dans le corpus démosthénien ; elles fusionnent souvent au sein d'une même image, pour évoquer l'abandon du poste de gloire légué par les ancêtres<sup>2355</sup>. Avec

<sup>2353</sup> Cf. *infra*, p. 609 et 619.

<sup>2354</sup> La force métaphorique du verbe est perceptible par exemple dans l'occurrence **24**, où ἑαυτὸν τάπτειν remplace l'expression propre ἑαυτὸν διδόναι : cf. Westermann, 1868, p. 125, *ad* Démosthène, *Cour.*, 221, s.v. ἑμαυτὸν ἔταπτον, et Wankel, 1976b, p. 1012, *ad loc.*, s.v. διὰ ταῦτ' ἐν πᾶσιν ἑμαυτὸν ἔταπτον, qui note par ailleurs que c'est « une conclusion plus forte que, par exemple, διὰ ταῦτ' ἀξιῶ τιμᾶσθαι, § 299 (« Ein bekräftigender Abschluss wie z.B. διὰ ταῦτ' ἀξιῶ τιμᾶσθαι § 299 »).

<sup>2355</sup> Sur la fréquence de cette image chez Démosthène, cf. Jost, 1979, p. 226 ; Goodwin, 1901, p. 125, *ad Cour.* 173, s.v. τὴν... ἔλιπον, et Wankel, 1976a, p. 379, *ad Cour.*, 62, s.v. ὁ γὰρ ἐνταῦθ' ἑαυτὸν τάξας τῆς πολιτείας εἴμ' ἐγώ ; Hajdú, 2002, p. 340-1, *ad IV Phil.*, 47, s.v. ἐκ δὲ τούτων παρελθὼν ἐπὶ τὴν τάξιν, ἐφ' ἧς ὑμῖν τετάχθαι προσήκων, ἕτερος.

l'exemple des ancêtres, Démosthène reprend un thème topique du discours politique depuis le modèle offert par l'oraison funèbre de Périclès chez Thucydide<sup>2356</sup>. La métaphore de l'abandon de poste elle-même est d'usage courant dans ce contexte<sup>2357</sup>.

L'abandon de poste constitue donc chez Démosthène la première configuration récurrente de la métaphore du poste, avec les verbes λείπω (**6**, **7**, **11**, **22**) ou παραχωρέω-ῶ (**10**), sollicités ici dans leur sens militaire<sup>2358</sup>, ainsi qu'avec αὐτομολέω-ῶ (**15**), « désertier »<sup>2359</sup>; nous pouvons y inclure l'image du *Sur les affaires de la Chersonèse* (**16**) qui fait intervenir le verbe ἀποδιδράσκω, même si la représentation est un peu différente. L'abandon de poste renvoie en effet à une réalité militaire bien connue des soldats-citoyens : celle de la retraite, de la débandade, et éventuellement de la trahison et de la lâcheté<sup>2360</sup>. Du fait de la cohésion sur laquelle repose la formation tactique de la phalange hoplitique, celui qui abandonne son poste met en danger le groupe tout entier; bien plus, puisque cette formation symbolise la cité, l'abandon de poste est aussi une très grave trahison. Il est sanctionné par l'atimie dans le cadre d'une action publique pour désertion, la γραφή λιποταξίου<sup>2361</sup>. Démosthène lui-même avait été accusé à deux reprises de désertion de poste, dont l'une devant les tribunaux<sup>2362</sup>. L'importance de cette situation de guerre et de ses

---

<sup>2356</sup> Cf. ci-dessous, p. 578, n. 2374 et 2378, pour plus de détail, à partir de notre analyse du thème chez Démosthène.

<sup>2357</sup> Cf. ci-dessous, p. 578, avec la n. 2374.

<sup>2358</sup> Le terme technique est λείπω : cf. LSJ, s.v. τάξις, I, 5, ainsi que le texte de loi rapporté par Lysias et cité dans la n. suivante.

<sup>2359</sup> LSJ, s.v. I.

<sup>2360</sup> Cf. Christ, 2006, p. 88-109, notamment p. 94-5 et 103-9.

<sup>2361</sup> Sur cette procédure, cf. Lysias, *Contre Alcibiade* (XIV), qui cite la loi qui la régit au § 5 : (...) τὸν δὲ νόμον κελεύειν, ἐάν τις λίπη τὴν τάξιν εἰς τοῦπίσω δειλίας ἔνεκα, μαχομένων τῶν ἄλλων, περὶ τούτου τοὺς στρατιώτας δικάζειν. (« (...) et qu'aux termes de la loi, il faut avoir quitté son rang et reculé par lâcheté, pendant que les autres combattaient, pour comparaître devant le tribunal des soldats. », trad., L. Gernet et M. Bizos). Cf. encore Eschine, *Ctés.*, 175-6, qui évoque les sanctions et fait remonter la loi à Solon. Cf. Lipsius, 1905, p. 452-9; MacDowell, 1962, p. 110-1, *ad* Andocide, *Sur les Mystères*, 74, s.v. ὅποσοι λίποιν τὴν τάξιν; MacDowell, 1978, p. 160; Harrison, 1971, p. 32-3; Pritchett, 1974b, p. 233-4; Todd, 1995, p. 106, 110 et 183; Hamel, 1998. Cf. encore Velho, 2002, et Christ, 2006, p. 118-24, qui insiste sur le fait que les procédures relatives au comportement des citoyens à la guerre n'étaient pas très fréquentes, en brossant une opposition avec Sparte.

<sup>2362</sup> La première fois par Euctémon, un sbire de Midias, qui intente à Démosthène une γραφή λιποταξίου en 348-7 (pour cette date : MacDowell, 1990, p. 9), à propos de la campagne d'Eubée de 349-8, avant de laisser tomber sa plainte et de se voir donc frappé d'atimie : Démosthène, *Mid.*, 103. La seconde accusation est celle d'Eschine, qui se contente d'accuser verbalement Démosthène d'avoir déserté son poste à Chéronée : Eschine, *Ctés.*, 152, 155, 159, 175, 176, 181, 187, 244 et 253. Cette accusation, ou d'autres du même type, sont reprises par Dinarque, *Dém.* (I), 12, 71 et 80-2. Pour autant, comme le signalent Wankel, 1976b, p. 866, et Yunis, 2001, p. 207, *ad* Démosthène, *Cour.*, 173, s.v. τὴν τῆς εὐνοίας τάξιν ἐν τοῖς δεινοῖς οὐκ ἔλιπον (ce qui correspond à notre occurrence **22**), il ne faut pas voir là une réponse de Démosthène à cette accusation, en particulier avec cette occurrence. Cf. encore Ochs, 1996, p. 135-6. Cette interprétation est à privilégier, contre celles de Fox, 1880, p. 162; Goodwin, 1901, p. 126, *ad loc.*, s.v. λέγων... ἐξητάζομην; Dorjahn, 1940, p. 340; cf. encore Usher, 1993, p. 220, *ad* Démosthène, *Cour.*, 138, s.v. « in your ranks » (implicitement); Cook, 2012, p. 242 (qui parle de « réfutation métaphorique », « metaphorical refutation ») et 248-50, avec la n. 65, p. 250; Brock, 2013, p. 192, n. 159, qui se demande, dans une réflexion plus large, « si toutes les images militaires de Démosthène

conséquences, avec les représentations qui lui sont associées, se trouve au cœur de la comparaison de la *Troisième Olynthienne* (8), qui évoque « les dangers de la guerre » (τοῖς τοῦ πολέμου κινδύνοις), la défaite (ἤττηνται), « les fuyards » (τῶν φυγόντων ; τοὺς φυγόντας) et les procès qui suivent inmanquablement les lendemains de déroute, destinés à exorciser l'humiliation collective en cherchant un responsable sur qui la faire retomber, au premier chef les stratèges : τῶν φυγόντων οὐδεὶς ἑαυτοῦ κατηγορεῖ, ἀλλὰ τοῦ στρατηγοῦ καὶ τῶν πλησίων καὶ πάντων μᾶλλον<sup>2363</sup>. Les images de Démosthène produisaient par conséquent un très fort impact sur l'esprit de ses auditeurs, et l'ensemble des métaphores du poste se détachent sur cet arrière-plan, qui leur donne toute leur signification, même s'il demeure le plus souvent sous-entendu. Plus précisément, nous remarquons que l'orateur a une prédilection pour cette version de l'image dans les discours qui vont jusqu'à la *Midiennne*, surtout dans les harangues, car toutes les occurrences de cette période, hormis celle

---

(...) n'avaient pas pour but, consciemment ou non, d'occulter sa carrière militaire peu glorieuse dans les faits » (« (...) whether all Demosthenes' military imagery (...) was intended consciously or otherwise to offset his rather inglorious military career in reality »). La métaphore du poste possède en effet une signification plus large et plus fondamentale tout à la fois, qui tient dans la présentation héroïque que Démosthène donne de lui-même en sauveur d'Athènes, voire de toute la Grèce. Cf. ci-dessous, p. 625 sq. En réalité, l'accusation d'Eschine est une pure calomnie qui tente de mettre à profit le fait que Démosthène a été pris dans la débandade des troupes athéniennes qui n'ont été ni tuées ni capturées par les Macédoniens. Démosthène, « assez souverain » (« souverän genug », Wankel, 1967b, p. 866, *ad Cour.*, 173, s.v. τὴν τῆς εὐνοίας τάξιν ἐν τοῖς δεινοῖς οὐκ ἔλιπον), n'entre jamais dans la réfutation de l'accusation d'Eschine, et se contente d'y faire allusion, Démosthène, *Cour.* 245 : cf. Wankel, 1967b, p. 866, *ad Cour.*, 173, s.v. τὴν τῆς εὐνοίας τάξιν ἐν τοῖς δεινοῖς οὐκ ἔλιπον, et p. 1079, *ad* § 245, s.v. εἷς τε μαλακίαν σκώπτων ; Usher, 1993, p. 254, *ad* § 245, s.v. *softness* : μαλακίαν ; Yunis, 2001, p. 207, *ad* § 173, s.v. τὴν τῆς εὐνοίας τάξιν ἐν τοῖς δεινοῖς οὐκ ἔλιπον, et p. 245, *ad* § 245, s.v. εἷς τε μαλακίαν σκώπτων. Wankel, 1967b, p. 866, *ad* § 173, s.v. τὴν τῆς εὐνοίας τάξιν ἐν τοῖς δεινοῖς οὐκ ἔλιπον, décèle une autre allusion à la fin du § 262. Cf. encore Ochs, 1996, p. 135-6, qui souligne par ailleurs avec raison la maladresse de l'accusation d'Eschine : elle revient à accuser de désertion tous ceux qui ont participé à la débâcle, et dont un certain nombre devait se trouver dans le jury. C'est ce qui fragilise l'analyse de Cook, 2012 : l'auteur, *ibid.*, p. 240-1, voit bien le problème, mais sa réponse n'est pas satisfaisante. Il considère en effet qu'Eschine, en ne s'appuyant pas sur un fait précis pour prouver l'accusation de désertion qu'il avance, et en la généralisant de façon métaphorique à l'attitude politique de son adversaire, évite habilement l'écueil et déploie une implacable stratégie rhétorique de dénigrement (« swift-boating »). Certes, Eschine n'a pas lancé une procédure pour désertion et ne cite aucun fait ; il n'en demeure pas moins qu'il accuse explicitement Démosthène de désertion à *Chéronée*. Cette précision toute relative suffit à témoigner d'une grave maladresse. Le silence de Démosthène est au contraire très efficace sur le plan tactique, et renvoie plus généralement à son souci de ne pas mentionner la bataille de Chéronée (cf. *supra*, p. 385-6), tout en exaltant la fierté patriotique de ses concitoyens. Enfin, Usher, 1993, p. 254, *ad* § 245, s.v. *softness* : μαλακίαν, avance une explication psychologique : la récurrence de la métaphore du poste dans le *Sur la couronne* serait une « compensation » pour la honte attachée au souvenir d'avoir participé à la débandade de Chéronée. Ce n'est pas impossible, mais l'usage de la métaphore s'inscrit d'abord dans une préférence personnelle de Démosthène pour cette image, comme l'atteste sa constante utilisation (cf. la *Troisième Olynthienne* où l'image est proportionnellement la plus fréquente ; cf. *supra*, p. 571, avec la n. 2345) ; à l'époque du *Sur la couronne*, il s'explique aussi parce qu'il entre dans une stratégie de communication politique (cf. ci-dessous, p. 640). Au total, il nous semble nécessaire de renverser le point de vue : ce n'est pas Démosthène qui répond indirectement à l'accusation d'Eschine par ses métaphores, c'est plutôt Eschine qui attaque Démosthène sur l'un de ses thèmes favoris. Cf. *infra*, p. 657 sq.

<sup>2363</sup> La mise en accusation des stratèges après une défaite est une constante de l'histoire d'Athènes : Callistratos et Chabrias en 366-5, après la perte d'Oropos l'année précédente, qui sont acquittés (sur cet épisode, cf. Sealey, 1956, p. 195 sq.) ; Lysiclès après Chéronée, en 338, qui est accusé par Lycurgue et condamné à mort (Diodore de Sicile, XVI, 88, 1-2).



du *Contre Midias* (11), apparaissent dans des harangues : *Pour la liberté des Rhodiens* (6), *Sur l'organisation financière* (7), *Troisième Olynthienne* (10). En laissant de côté la *Midiennne*, où la signification s'applique à une lutte judiciaire, si les contextes sont différents, le sens des métaphores est à chaque fois le même : Démosthène exhorte ses concitoyens à se montrer dignes de leurs traditions en matière de politique extérieure.

Le lien entre ces trois occurrences se trouve en effet renforcé par la référence au legs des ancêtres, ce qui nous amène au second schéma d'emploi récurrent que nous signalions. L'image du poste s'accompagne en effet assez souvent d'une référence à ce qui a été laissé par les ancêtres (5 à 7, 10, 18 et 20), avec les verbes παραδίδωμι (6 et 7) ou καταλείπω (5, 10 et 18). Dans le cas du *Contre Aristocrate* (5), Démosthène développe le sens général de καταλιπόντες en une véritable métaphore de l'héritage ; il emploie en effet au début du passage le verbe κληρονομέω-ω, « hériter »<sup>2364</sup>, dans l'expression κληρονομούσι τῆς ὑμετέρας δόξης καὶ τῶν ἀγαθῶν : l'image réside dans le passage du sens concret, souligné par ἀγαθῶν et développé dans la fin de la phrase<sup>2365</sup>, au sens figuré, avec δόξης. Ainsi, l'image de l'héritage se trouve en réalité derrière toutes ces occurrences. La métaphore du *Sur la couronne* (20) se distingue des autres en ce qu'elle se contente d'une référence indirecte au schéma : la notion de transmission n'apparaît pas explicitement dans le texte, mais les échos textuels précis aux autres passages montrent qu'elle est sous-jacente. Démosthène reprend en effet les mêmes notions de « fierté », de « dignité », de « gloire », attribuées aux ancêtres ; la « fierté », en particulier, reprend le terme τὸ φρόνημα qui se trouve associé au poste hérité d'eux dans le *Sur l'organisation financière* (7).

En réalité, les images du poste renvoient au modèle de la résistance offerte par les Athéniens durant les guerres médiques, comme le montrent le *Sur l'ambassade* et le *Sur la couronne* : ce sont eux les ancêtres auxquels le poste se réfère sans cesse<sup>2366</sup>. Le *Sur l'ambassade* offre une preuve négative. La métaphore du poste s'y trouve en effet paradoxalement liée aux guerres médiques par la figure d'Eschine : lorsque ce dernier « occupe le poste » de l'opposition à Philippe (12 et 15), il exalte dans ses discours le passé

<sup>2364</sup> Cf. LSJ, s.v., I, 1. Démosthène emploie encore ce verbe dans des métaphores, *Andr.*, 34, *Org.*, 19, et *Amb.*, 320, et au sens propre dans la comparaison panhellénique de *III Phil.*, 30, qui assimile les relations internationales aux relations familiales pour rejeter Philippe dans le rôle d'un esclave ou d'un enfant supposé. Enfin, le substantif κληρονόμος intervient dans une métaphore, *Mid.*, 20.

<sup>2365</sup> Avec la répétition de ἀγαθῶν, ainsi qu'avec les verbes concrets : ἀπολαύετε et μετέχοντες.

<sup>2366</sup> Cf. Jost, 1979, p. 195-6. Cf. le rapprochement suggéré par Brock, 2013, p. 191, n. 156, entre Démosthène, *III Ol.*, 36, et *Org.*, 34, et la description des Athéniens à la bataille de Platées, Hérodote, IX, 26-8 ; l'auteur note aussi l'emploi de « la même rhétorique » (« the same rhetoric ») dans le serment des éphèbes et celui de Platées : cf. Rhodes et Osborne, 2007, n° 88, l. 6-8 et 23-31.

glorieux de Miltiade et de Thémistocle<sup>2367</sup> ; mais quand il « déserte » (14 et 15) pour se ranger du côté du roi de Macédoine (13), il rejette l'exemple des ancêtres<sup>2368</sup>. Le lien devient direct et explicite dans la seconde passe d'armes entre les deux adversaires, lors du procès sur la couronne. Dans son réquisitoire, Eschine compare en effet Démosthène avec les deux grands vainqueurs des guerres médiques, Thémistocle et Miltiade, afin de condamner la désertion de poste de son adversaire, qu'il entend au sens propre en faisant allusion à son attitude à Chéronée :

Πότερον ὑμῖν ἀμείνων ἀνὴρ εἶναι δοκεῖ Θεμιστοκλῆς ὁ στρατηγῆσας ὅτε τῇ περὶ Σαλαμίνα ναυμαχίᾳ τὸν Πέρσῃν ἐνικάτε, ἢ Δημοσθένης ὁ νυνὶ τὴν τάξιν λιπὼν ; Μιλτιάδης δὲ ὁ τὴν ἐν Μαραθῶνι μάχην τοὺς βαρβάρους νικήσας, ἢ οὗτος ; ἔτι δ' οἱ ἀπὸ Φυλῆς φεύγοντα τὸν δῆμον καταγαγόντες ; Ἀριστείδης δ' ὁ δίκαιος ἐπικαλούμενος, ὁ τὴν ἀνόμοιον ἔχων ἐπωνυμίαν Δημοσθένει ; (...) [187] (...) Καὶ οὐδὲ τοῦτο εἰκῆ πρᾶξι κελεύει ἀλλ' ἀκριβῶς τὴν βουλὴν σκεψαμένην ὅσοι ἐπὶ Φυλῇ ἐπολιορκήθησαν, ὅτε Λακεδαιμόνιοι καὶ οἱ τριάκοντα προσέβαλλον τοῖς καταλαβοῦσι Φυλὴν, οὐχ ὅσοι τὴν τάξιν ἔλιπον ἐν Χαιρωνείᾳ τῶν πολεμίων ἐπιόντων.<sup>2369</sup>

<sup>2367</sup> Τίς ὁ τοὺς μακροὺς καὶ καλοὺς λόγους ἐκείνους δημηγορῶν καὶ τὸ Μιλτιάδου καὶ <τὸ> Θεμιστοκλέους ψήφισμ' ἀναγιγνώσκων καὶ τὸν ἐν τῷ τῆς Ἀγλαύρου τῶν ἐφήβων ὄρκον; Οὐχ οὗτος; (« Qui donc faisait au peuple ces longs et beaux discours, et lisait le décret de Miltiade, celui de Thémistocle et le serment des éphèbes dans le sanctuaire d'Aglauros ? N'est-ce pas lui ? »), Démosthène, *Amb.*, 303 (trad. G. Mathieu). Cf. encore *ibid.*, 311 (*id.*) : (...) ἐκείν' ἃ διεξήλθον ἐν ἀρχῇ δεδημηγορηκῶς, τὸν Μαραθῶνα, τὴν Σαλαμίνα, τὰς μάχας, τὰ τρόπαια... (« (...) après avoir tenu au début les discours que j'ai rappelés, Marathon, Salamine, les batailles, les trophées... ») ; puis le § 312 exalte « les combattants de Marathon et de Salamine, nos ancêtres » (οἱ Μαραθῶνι κἀν Σαλαμίनि παρέσχοντο, οἱ ἡμέτεροι πρόγονοι, trad. G. Mathieu).

<sup>2368</sup> (...) ὡς οὐτε τῶν προγόνων ὑμᾶς μεμνήσθαι δεοί... et (...) ἀλλὰ μήτε τῶν προγόνων μεμνήσθαι... (« (...) disant que vous deviez oublier vos ancêtres... » et « Au contraire il fallait ne plus rappeler nos ancêtres... »), *ibid.*, 16 et 307 (*id.*). Cf. encore *ibid.*, 311 et 313 (*id.*) : (...) ἐξαίφνης ὡς ἐπέβη Μακεδονίας, πάντα τάναντία τούτοις, μὴ προγόνων μεμνήσθαι... et (...) τούτων Αἰσχίνης ὑμᾶς οὐκ ἐὰ μεμνήσθαι, τοὺς ἐξ ἐκείνων... Τοιοῦτοις μέντοι λόγοις, ὃ κακῆ κεφαλῇ, σὺ τὰ τῶν προγόνων ἔργα συλήσας καὶ διασύρας... (« (...) aussitôt après qu'il eut mis le pied en Macédoine, <il> a dit tout le contraire : ne plus rappeler nos ancêtres... » et « (...) c'est Eschine qui vous interdit de rappeler leur souvenir, à vous, leurs descendants... C'est avec de tels discours, misérable tête, que tu as volé et déchiré les exploits de nos ancêtres... » ; la première de ces deux citations, tirée du § 311, suit immédiatement celle que nous avons donnée à la n. précédente).

<sup>2369</sup> « Lequel, à votre avis, est le meilleur citoyen, de Thémistocle, qui vous commandait lorsque vous avez remporté sur la Perse la victoire de Salamine, ou de Démosthène, qui vient de désertre ? de Miltiade, vainqueur des barbares à Marathon, ou de cet homme ? Et ceux qui ramenèrent de Phylé le peuple en exil ? Et Aristide appelé le Juste, surnom bien différent de celui de Démosthène ? (...) [187] (...) Et cette distinction même ne devait pas être accordée sans discernement. Le Conseil était chargé de déterminer par une enquête le nombre de ceux qui avaient été assiégés dans Phylé, au moment où les Lacédémoniens et les Trente marchaient contre les défenseurs de cette place ; il ne s'agissait pas de ceux qui ont abandonné leur poste à Chéronée, à l'approche de l'ennemi. », Eschine, *Ctés.*, 181 et 187 (trad. V. Martin et G. de Budé). Entre les deux passages cités, Eschine continue de dérouler son catalogue d'exemples historiques, en évoquant les monuments qui y sont associés : les trois hermès de pierre placés dans le Portique des hermès pour commémorer la victoire du Strymon, avec lecture des inscriptions (§ 183-5) ; peintures commémoratives situées dans le Portique des peintures qui rappellent la victoire de Marathon (§ 186) et la résistance des démocrates à Phylé lors de la guerre civile de 404-3 (§ 187).

Le lien se fait tout aussi direct dans le *Sur la couronne*, en réponse à cette charge : la métaphore du poste prend tout son sens par rapport au serment par les combattants des guerres médiques, qui les replace dans l'héritage légué par les ancêtres. Ceux-ci se sont en effet « alignés en ordre de bataille »<sup>2370</sup> pour défendre la liberté de la Grèce. Ils ont transmis de cette façon une tradition en matière de politique extérieure qui s'identifie aussi à une tradition de gloire et de prééminence pour Athènes. C'est le « poste » dont Démosthène ne cesse d'affirmer dans ses discours qu'il faut le tenir. Nous retrouvons là, en effet, tous les éléments associés à l'image du poste ; Démosthène les développe dans les considérations théoriques qui précèdent le serment<sup>2371</sup>, explicitant par là même les représentations qui nourrissent l'ensemble des métaphores du poste qui renvoient à la politique à adopter<sup>2372</sup>.

Cette passe d'armes sur le modèle des héros des guerres médiques n'est sans doute pas un hasard, en dépit du caractère topique de la référence : Démosthène répond à la stratégie de son adversaire en la lui disputant. Et cette réponse passe notamment par le slogan métaphorique du poste. S'agissant du motif même de l'abandon de poste, en effet, Eschine, par opposition à Démosthène, privilégie le sens littéral et n'emploie la métaphore qu'en réponse à l'utilisation qu'en fait son adversaire<sup>2373</sup>.

<sup>2370</sup> παραταξαμένους, *Cour.*, 208, un composé de τάπτω.

<sup>2371</sup> *Ibid.*, 199-205 : la tradition politique des ancêtres, avec en particulier la référence aux guerres médiques (204-5). *Ibid.*, 206-7 : la politique de Démosthène a été fidèle à cette tradition. *Ibid.* : 208 : serment par les combattants des guerres médiques.

<sup>2372</sup> Εἰ γὰρ ἦν ἅπανσι πρόδηλα τὰ μέλλοντα γενήσεσθαι καὶ προήδεσαν ἅπαντες καὶ σὺ προύλεγες, Αἰσχίνη, καὶ διεμαρτύρου βοῶν καὶ κεκραγῶς, ὅς οὐδ' ἐφθέγξω, οὐδ' οὕτως ἀποστατέον τῇ πόλει τούτων ἦν, εἴπερ ἡ δόξης ἢ προγόνων τοῦ μέλλοντος αἰῶνος εἶχε λόγον. (...) Εἰ γὰρ ταῦτα προεἶτο ἀκοντιτὶ, περὶ ὧν οὐδένα κίνδυνον ὄντιν' οὐχ ὑπέμειναν οἱ πρόγονοι, τίς οὐχὶ κατέπτυσεν ἂν σοῦ ; (...) καὶ ταῦτα μηδεπώποτε τῆς πόλεως ἐν τοῖς ἔμπροσθεν χρόνοις ἀσφάλειαν ἄδοξον μᾶλλον ἢ τὸν ὑπὲρ τῶν καλῶν κίνδυνον ἠρημένης ; (...) Ἄλλ' οὐκ ἦν ταῦθ', ὡς ἔοικεν, τοῖς Ἀθηναίοις πάτρια οὐδ' ἀνεκτὰ οὐδ' ἔμφυτα, οὐδ' ἐδυνήθη πώποτε τὴν πόλιν οὐδεὶς ἐκ παντὸς τοῦ χρόνου πείσαι τοῖς ἰσχύουσι μὲν, μὴ δίκαια δὲ πράττουσι προσθεμένην ἀσφαλῶς δουλεύειν, ἀλλ' ἀγωνιζομένη περὶ πρωτείων καὶ τιμῆς καὶ δόξης κινδυνεύουσα πάντα τὸν αἰῶνα διατετέλεκε. Καὶ ταῦθ' οὕτω σεμνὰ καὶ προσήκοντα τοῖς ὑμετέροις ἦθεσιν ὑμεῖς ὑπολαμβάνετε εἶναι ὥστε καὶ τῶν προγόνων τοὺς ταῦτα πράξαντας μάλιστα ἐπαινείτε. (« Même si l'avenir avait été visible à tous, si tout le monde l'avait connu d'avance, si tu l'avais annoncé, Eschine, et attesté avec des cris et des clameurs, toi qui n'as pas soufflé mot, même ainsi notre pays ne devait pas renoncer à cette conduite, si du moins il se souciait de sa gloire, de nos ancêtres ou de la postérité. (...) Si en effet on avait abandonné sans combat ce pourquoi il n'est pas de danger que nos ancêtres n'aient supporté, qui ne t'aurait craché au visage ? (...) et cela quand jamais auparavant notre pays n'a préféré une sécurité sans gloire aux périls pour la défense de l'honneur ? (...) Mais, pour les Athéniens, ce n'était semble-t-il, ni traditionnel, ni supportable, ni naturel ; jamais personne, à aucun moment, n'a pu persuader notre pays de s'allier aux puissants, s'ils agissaient injustement, pour trouver la sécurité dans la servitude ; il n'a pas cessé un instant de s'exposer aux dangers en luttant pour le premier rang, pour l'honneur et pour la gloire. Vous jugez cette conduite si noble et si conforme à votre caractère que vous louez principalement ceux de vos ancêtres qui ont agi ainsi. »), *ibid.*, 199, 200, 201 et 203-4 (trad. G. Mathieu).

<sup>2373</sup> Cf. *infra*, p. 657 sq. Les métaphores de la désertion de poste employées par Eschine s'insèrent dans une stratégie rhétorique plus générale, fondée sur une définition du bon citoyen centrée sur le courage militaire, et donc, par opposition, sur le motif du lâche déserteur : Cook, 2012, p. 230-42. Les images de Démosthène sont alors une réponse à cette stratégie, une « réfutation métaphorique » (« metaphoric refutation ») qui transfère l'argument du domaine militaire au domaine politique : *ibid.*, 2012, p. 248-59 (p. 242 pour la citation). L'auteur

Tous les *exempla* cités par Eschine, et pas seulement celui de Salamine et de Thémistocle, dont Démosthène s’empare à son tour, appartiennent à la rhétorique épидictique, en particulier à celle de l’éloge funèbre. Ce genre se trouve en effet centré sur l’exemple politique offert par les ancêtres, qu’il ne faut pas abandonner : la démocratie, la liberté, la gloire, sont un héritage des ancêtres, qui ont aussi montré la voie en prenant les armes pour les défendre avec courage, lors des guerres médiques en particulier<sup>2374</sup>. Or, sous la forme récurrente que lui donne Démosthène dans ses harangues et ses plaidoyers politiques, telle que nous l’avons décrite schématiquement, et telle qu’elle se présente de fait dans le cœur des discours, comme nous nous apprêtons à le voir, la métaphore du poste n’apparaît pas dans les exemples d’éloge funèbre que nous avons conservés. Nous n’avons que trois exemples de τάξις dans des images similaires et assez faibles qui offrent une configuration différente de celle qui nous occupe à présent – la métaphore de l’abandon du poste politique des ancêtres<sup>2375</sup>. En tout et pour tout, nous n’en trouvons qu’une seule attestation dans une parodie d’éloge funèbre par Platon, ce qui ne constitue pas un indice significatif en raison du goût plus général de celui-ci pour les images<sup>2376</sup>. Enfin, Isocrate reprend la métaphore dans un passage de l’*Archidamos* qui présente des thèmes topiques de l’éloge funèbre<sup>2377</sup>.

Dans l’état actuel de nos connaissances, ces éléments nous amènent à conclure que la métaphore de l’abandon du poste des ancêtres n’est pas une image *topique* de l’oraison funèbre – ce qui ne veut pas dire qu’elle ne puisse pas y être employée ponctuellement, avec d’autant plus de facilité que le contexte s’y prête à merveille. Les idées dont elle découle et

---

considère donc que Démosthène utilise sa métaphore spécialement « pour contrer l’accusation de désertion d’Eschine » (« to counter Aeschines’ charge of desertion », *ibid.*, p. 250, n. 65), ce qui est une position classique que nous ne partageons pas, à la suite d’H. Wankel et d’H. Yunis (cf. *supra*, p. 574, n. 2362). La perspective de l’auteur, limitée à l’échange entre le *Contre Ctésiphon* d’Eschine et le *Sur la couronne* de Démosthène, lui empêche en effet de voir que c’est bien plutôt Eschine qui reprend une image centrale de la propagande de Démosthène.

<sup>2374</sup> Pour le topos de l’exemple des ancêtres, cf. Jost, 1979 ; Sebillotte Cuchet, 2006, p. 145-74. Pour les guerres médiques, et surtout Marathon, cf. Loraux, 1981a, p. 157-73 ; cf. aussi Balot, 2014, p. 74-108. Pour l’usage de l’exemple des guerres médiques dans les discours politiques contenus dans les ouvrages historiques de Xénophon, cf. Pontier, 2013. Pour le thème de l’héritage politique, cf. plus particulièrement, Jost, 1979, p. 105-7 ; Loraux, 1981a, p. 175-224. Pour l’usage du topos par Démosthène, cf. Jost, 1979, p. 162-248, en particulier p. 204-7 pour les idéaux politiques ; cf. encore Gotteland, 2004, p. 111. La première attestation du thème se trouve chez Thucydide, II, xxxvi, 1-2, et LXII, 3. Le verbe παραδίδωμι, que Démosthène emploie parfois (6 et 7), revient dans la plupart des passages cités par Jost, 1979, p. 105-7, notamment Thucydide, II, xxxvi, 1, et LXII, 3. Mais καταλείπω est aussi utilisé. Vœmel, 1829, p. 150-1, *ad* Démosthène, III *Ol.*, 36, s.v. 1) Τῆς τάξεως τῆς ἀρετῆς, renvoie lui aussi aux discours de Périclès, Thucydide, II, xxxvi et LXII.

<sup>2375</sup> Cf. *infra*, p. 646, n. 2660.

<sup>2376</sup> La métaphore de l’abandon du poste politique des ancêtres apparaît dans l’éloge funèbre placé de façon parodique par Platon dans la bouche d’Aspasie : Platon, *Ménexène*, 246a5-b6 ; texte cité ci-dessous, p. 650, n. 2680. Etant donné que Platon s’amuse à parodier les codes du genre, il est envisageable qu’il ne fasse que reprendre une métaphore utilisée dans ce contexte. Néanmoins, son absence dans les exemples véritables qui ont été conservés interdit selon nous de considérer qu’il s’agit d’une image topique. Sur le discours d’Aspasie comme oraison funèbre parodique et fictive, cf. Loraux, 1981a, p. 327-8 ; Loayza, 2006, p. 19 et 137, n. 189.

<sup>2377</sup> Isocrate, *Archidamos* (VI), 93 ; cf. *infra*, p. 651, n. 2685.

qu'elle exprime en forment en effet la substance. Puisque nous avons là affaire à un genre extrêmement codifié, qui ressasse toujours les mêmes éléments, si la métaphore de l'abandon du poste des ancêtres faisait partie des passages obligés, on en trouverait trace dans les exemples conservés. Avec son image, Démosthène reprend donc un topos oratoire de l'éloge funèbre d'une façon magistrale, parce que sous forme entièrement métaphorique. Démosthène s'approprie de façon très personnelle un thème général de propagande politique, ainsi que la métaphore qui lui est parfois associée<sup>2378</sup>.

### *Du Contre Leptine à la harangue Pour la liberté des Rhodiens : l'élaboration d'une métaphore panhellénique*

En dehors de quelques exceptions, les métaphores du poste servent le plus souvent à désigner une ligne politique, en célébrant le courage de celui qui l'a tenue<sup>2379</sup>. À ce titre, elles sont parfois accompagnées des termes πολιτεία ou πολιτεύομαι, comme c'est en particulier le cas dans le *Pour la liberté des Rhodiens* (6) : cette conjonction s'y trouve à trois reprises, dont l'une avec l'expression ταύτην τὴν τάξιν αἰρεῖσθαι τῆς πολιτείας<sup>2380</sup>, dont c'est la seule occurrence. L'image du poste voisine ensuite avec les mots πολιτεία et πολιτεύομαι dans le *Sur l'ambassade* (10) et surtout dans le *Sur la couronne* (20 à 23 et 28)<sup>2381</sup>.

2. Εἰ γὰρ ἐκείνοι μὲν, ἐφ' οὗς μεθ' ὄπλων ἦλθεν ἐν ἐχθροῦ τάξει...<sup>2382</sup>

3. (...) ὅμως οὐκ ἀφείλετο τὴν τοῦ δικαίου τάξιν, ἀλλ' ἔθηκεν ἐφ' οἷς ἐξεῖναι ἀποκτινύναι...<sup>2383</sup>

<sup>2378</sup> À propos de la prééminence culturelle et politique d'Athènes, Usher, 1993, p. 192, *ad Cour.*, 63, s.v. « Should the city have abandoned her pride and dignity... », parle d'« un thème majeur de la propagande politique athénienne » (« a leading theme of Athenian political propaganda »), en renvoyant de façon générale à [Lysias], *Oraison funèbre* (II) ; Isocrate, *Panegyrique* (IV) et *Panathénaique* (XII) ; Thucydide, oraison funèbre de Périclès. Cf. en particulier [Lysias], *Oraison funèbre* (II), 20-47 (les guerres médiques) ; Isocrate, *Panegyrique* (IV), 71-99, et *Panathénaique* (XII), 59-107 (les guerres médiques) ; Thucydide, II, xxxvi (éloge des ancêtres). Pour la métaphore de l'abandon de poste en dehors de Démosthène, cf. Platon, *Apologie de Socrate*, 28d10-29a1, et *Ménexène*, 246a5-b6 ; Isocrate, *Archidamos* (VI), 92-3 ; Lycurgue, *Léocr.*, 20 ; Eschine, *Ctés.*, 7 et 159. Cf. *infra*, p. 650 sq.

<sup>2379</sup> Cf. Brock, 2013, p. 162.

<sup>2380</sup> Les deux autres sont : τῆς ἐν τῇ πολιτεία τάξεως et τὴν ὑπὸ τῶν προγόνων τάξιν ἐν τῇ πολιτεία παραδεδομένην.

<sup>2381</sup> L'expression τὴν τάξιν τῆς πολιτείας est alors synonyme, par exemple, de : τὴν προαίρεσίν μου (...) τῆς πολιτείας (Démosthène, *Cour.*, 192, juste après l'occurrence 23). L'équivalence entre les verbes τάπτω et πολιτεύομαι est perceptible aussi lorsque Démosthène reprend la première image du *Sur l'ambassade* (12), un peu plus loin, par ταῦτα πολιτευομένου τούτου τότε (« Alors donc qu'il pratiquait cette politique... », Démosthène, *Amb.*, 12 (trad. G. Mathieu)).

<sup>2382</sup> « Bien que Chabrias ait marché contre eux en ennemi et les armes à la main... », *Lept.*, 81 (trad. O. Navarre et P. Orsini).

4. (...) ἐν μὲν τῷ δικαστηρίῳ Λεπτινῆς πρὸς ἡμᾶς ἀγωνίζεται, ἐν δὲ τῇ τῶν καθημένων ὑμῶν ἐνὸς ἐκάστου γνώμῃ φιλάνθρωπία πρὸς φθόνον καὶ δικαιοσύνη πρὸς κακίαν καὶ πάντα τὰ χρηστὰ πρὸς τὰ πονηρότατ' ἀντιπάττεται.<sup>2384</sup>

32. ὥσθ' ἕκαστον ὑμῶν κατηγοροῦ τάξιν ἔχειν...<sup>2385</sup>

33. Πρῶτον μὲν ὅτι ἀνθρώπους ἐπεικτεῖς (...) ἡτυχημένοι δὲ συμβέβηκεν, εἰς τὴν ὁμοίαν τάξιν ἑαυτῷ καὶ βλασφημίαν ἄγει...<sup>2386</sup>

Voyons tout d'abord les exceptions, qui se situent aux deux extrêmes de la vie politique de Démosthène, dans des plaidoyers politiques. Il s'agit de passages où la métaphore désigne une position particulière, très ponctuelle, sans implications politiques directes, c'est-à-dire sans renvoyer à la doctrine de la défense de la liberté et de la gloire des ancêtres. C'est le cas du *Contre Leptine* : l'image du poste exprime le statut d'ennemi de Chabrias par rapport aux citoyens de Chios, au moment où il conduisit une armée contre eux (2) ; elle renvoie plus loin aux closes des lois de Dracon qui définissent les cas où un meurtre est commis selon la justice (3) ; enfin, elle concerne l'opposition entre des dispositions intérieures antitétiques (4). Cette dernière occurrence est la plus élaborée, à commencer par le fait qu'elle utilise un verbe, ἀντίπατω<sup>2387</sup> : il faut attendre ensuite le *Sur l'ambassade* pour que Démosthène s'intéresse aux verbes. Cette métaphore se greffe sur l'emploi de ἀγωνίζεται : le sens juridique que revêt ici ce verbe est dérivé de son usage à propos de la guerre et surtout des concours sportifs<sup>2388</sup>. Le verbe ἀντιπάτομαι développe donc le sème du combat dans une métaphore de la guerre ou du sport<sup>2389</sup> : pendant que le combat judiciaire

---

<sup>2383</sup> « Mais il n'en a pas moins laissé au droit sa place, en fixant les conditions où sera permis l'homicide... », *ibid.*, 158 (*id.*).

<sup>2384</sup> « devant le tribunal, nous avons comme adversaire Leptine, mais dans vos consciences individuelles, juges, la lutte se livre entre la bienveillance et la jalousie, entre la justice et la malhonnêteté, entre les meilleurs sentiments et les pires. », *ibid.*, 165 (*id.*).

<sup>2385</sup> « Aussi chacun de vous joue-t-il le rôle d'accusateur... », *I Aristog.*, 4 (trad. G. Mathieu).

<sup>2386</sup> « Tout d'abord, parce que d'honnêtes gens (...) ont été frappés par la malchance, il les entraîne dans le même groupe et les expose aux mêmes injures que lui. », *ibid.*, 86 (*id.*).

<sup>2387</sup> Sur le sens métaphorique de ce verbe, cf. ci-dessous, p. 631-633, à propos de l'occurrence 26 (*Cour.*, 236). Démosthène imite ici Thucydide, III, 83, 1, et peut-être aussi Isocrate, *Evagoras* (IX), 61, qui lui-même imite Thucydide : cf. ci-dessous, p. 649, avec la n. 2674, et p. 652, avec la n. 2688.

<sup>2388</sup> Cf. LSJ, s.v., A, I, 1 à 3 ; II pour le sens juridique. Cf. encore Roschatt, 1886, p. 17, qui rattache le sens premier à la guerre ; l'emploi du verbe dans son sens juridique relève cependant d'une métaphore morte.

<sup>2389</sup> Pour un autre emploi du verbe dans une métaphore du sport, cf. Démosthène, *III Ol.*, 27 : (...) τῶν δ' ἄλλων οὐδενὸς ὄντος ἀξιόχρεω πρὸς τῶν πρωτείων ἡμῖν ἀντιτάσασθαι... (« (...) quand aucun autre peuple ne peut nous disputer la primauté... », trad. M. Croiset). Le contexte sportif explicite, avec le terme τῶν πρωτείων, nous conduit à ne pas ranger cette occurrence dans la catégorie de la guerre. Deux autres images de la palestre encadrent de plus la proposition, avec les mots ἐρημίας et βραβεύειν. Dans le cas du *Contre Leptine*, 165 (4),

oppose à l'extérieur Leptine à l'alliance rhétorique du plaideur et des juges (πρὸς ἡμᾶς), se livre à l'intérieur de chacun de ces derniers un combat entre différentes dispositions à l'égard de l'accusé Leptine. Cette image isolée demeure assez discrète<sup>2390</sup>.

Autres métaphores qui n'entrent pas dans la signification politique que nous avons dégagée : deux de celles que présente le *Contre Aristogiton I*. Le poste y souligne d'abord le fait que les juges se trouvent en position d'accusateur vis-à-vis d'Aristogiton, parce qu'ils savent tous qu'il est débiteur de l'Etat (32). Il s'applique ensuite justement à la catégorie des débiteurs de l'Etat, ou plutôt à cette sous-catégorie qu'incarne Aristogiton : ceux qui ont écopé d'une condamnation dans une *graphè paranomôn* (33).

Toutes ces images, aussi bien dans le *Contre Leptine* que dans le *Contre Aristogiton I*, se caractérisent par leur diversité et leur disparité : elles n'entretiennent aucun lien entre elles. Ce sont donc aussi les plus faibles.

11. Κἂν μὲν ἀφῶ τοῦτον ἐγὼ καὶ προδῶ τὴν ὑμετέραν καταχειροτονίαν, οὐδέν, ὡς ἔοικ', ἀδικῶ· ἂν δ' ἐπεξίω, λέλαιπα τὴν τάξιν, φόνου κοινωνῶ, δεῖ με ἀνηπάσθαι. Ἐγὼ δ' αὐτὸ τούναντίον οἶμαι, εἰ τοῦτον ἀφήκα, λελοιπέναι μὲν, ὃ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τὴν δικαίου τάξιν, φόνου δ' ἂν εἰκότως ἐμαυτῷ λαχεῖν· οὐ γὰρ ἦν μοι δῆπου βιωτὸν τοῦτο ποιήσαντι.<sup>2391</sup>

Le *Contre Midias* occupe une position intermédiaire (11). Démosthène se réfère à une position précise : celle d'accusateur, qu'il occupe dans le différend qui l'oppose à Midias. Cependant, le propos est plus général : Démosthène oppose les principes de la démocratie à l'attitude des riches comme Midias, qui n'ont que mépris pour le peuple – auquel s'assimile Démosthène – et ne cherchent qu'à promouvoir leurs intérêts de classe ou leurs intérêts particuliers au détriment de la justice<sup>2392</sup>. À cet égard, l'image joue sur la répétition de l'expression *λελοιπέναι τὴν τάξιν*, qui passe du sens propre au sens figuré : elle désigne

---

en revanche, rien ne vient soutenir une acception sportive : le discours comprend certes trois métaphores de la lutte, mais elle sont éloignées et concentrées dans un même passage, à propos de diverses législations vertueuses (*ibid.*, 102, 107 et 108). Nous privilégions donc le sens de la guerre, à partir de la racine commune avec *τάξις* : cf. Chantraine, 1999, p. 1095-6, s.v. *τάσσω*.

<sup>2390</sup> En comparaison, notamment, de la métaphore de *Cour.*, 236 (26), qui tire sa force du maillage métaphorique et thématique très dense dans lequel elle s'insère : cf. *infra*, p. 631-633.

<sup>2391</sup> « Si je renonce à poursuivre Midias et laisse tomber votre vote de censure, je ne suis pas du tout coupable, paraît-il ; mais si je poursuis l'affaire, j'abandonne mon poste, je trempe dans un meurtre, il faut m'extirper de la cité. Tout au contraire, si je renonce à le poursuivre je crois, Athéniens, que j'abandonne mon poste de défenseur de la Justice, et je pourrais m'intenter à moi-même une action de meurtre : car, en agissant ainsi, il n'y aurait pas de vie possible pour moi. », *Mid.*, 120 (trad. J. Humbert).

<sup>2392</sup> Démosthène, *Mid.*, 112, 124, et 209-10 ; cf. Carlier, 2006, p. 135-6. Démosthène présente Midias comme un oligarque.

d'abord l'accusation de désertion portée par Euctémon<sup>2393</sup>, avant que Démosthène ne la retourne à son avantage pour dire que la véritable désertion de poste serait de laisser tomber la plainte qu'il a déposée contre Midias. La transition entre les deux s'opère aussi au moyen d'une syllepse sur la signification de ἐπέξειμι : derrière l'emploi judiciaire qu'en fait ici Démosthène (« poursuivre en justice »), le sens premier de ce verbe, « faire une sortie contre un ennemi », est sollicité dans son acception militaire par la proximité de λελοιπέναι τὴν τάξιν, qui suit immédiatement<sup>2394</sup>. Eu égard à l'orientation politique de Midias, en l'accusant, Démosthène se pose en effet en défenseur de la justice, c'est-à-dire de la démocratie. La métaphore du poste renvoie donc à la ligne politique que Démosthène défend tout au long du discours, mais il s'agit seulement de politique intérieure.

1. Ἦγοῦμαι τοίνυν ἐγὼ ταύτην τὴν τάξιν τοῦ δικαίου καὶ τοὺς μετ' αὐτῆς ὄντας κρείττους τῶν προδοτῶν καὶ τοῦ βαρβάρου ἔσεσθαι πρὸς ἅπαντα.<sup>2395</sup>

5. Εἰθ' οὔτοι κληρονομοῦσι τῆς ὑμετέρας δόξης καὶ τῶν ἀγαθῶν, ὑμεῖς δ' οὐδ' ὅτιοῦν ἀπολαύετε, ἀλλὰ μάρτυρές ἐστε τῶν ἐτέρων ἀγαθῶν, οὐδενὸς ἄλλου μετέχοντες ἢ τοῦ ἐξαπατάσθαι. Καίτοι πηλίκον τί ποτ' ἂν στενάξειεν οἱ ἄνδρες ἐκείνοι, οἱ ὑπὲρ δόξης καὶ ἐλευθερίας τελευτήσαντες, καὶ πολλῶν καὶ καλῶν ἔργων ὑπομνήματα καταλιπόντες, εἰ ἄρ' αἴσθοιθ' ὅτι νῦν ἡ πόλις εἰς ὑπηρέτου σχῆμα καὶ τάξιν προελήλυθεν, καὶ Χαρίδημον εἰ χρὴ φρουρεῖν βουλευέται; Χαρίδημον, οἴμοι.<sup>2396</sup>

6. Τοῦ μέντοι πολλοὺς ἀδεῶς ταύτην τὴν τάξιν αἰρεῖσθαι τῆς πολιτείας, ἴσως μὲν αἱ παρὰ τῶν μισθοδοτούντων αὐτοὺς ὀφέλειαι μάλιστ' αἴτιαι· οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ ὑμᾶς ἂν τις ἔχοι δικαίως αἰτιάσθαι. Ἐχρὴν γάρ, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τὴν αὐτὴν ἔχειν διάνοιαν ὑμᾶς περὶ τῆς ἐν τῇ πολιτεία τάξεως ἢν περὶ τῆς ἐν ταῖς στρατείαις ἔχετε. Τίς οὖν ἐστὶν αὕτη; ὑμεῖς τὸν λείποντα τὴν ὑπὸ τοῦ στρατηγοῦ τάξιν ταχθεῖσαν ἄτιμον οἴεσθε προσήκειν εἶναι καὶ μηδενὸς τῶν κοινῶν μετέχειν. Χρὴν τοίνυν καὶ τοὺς τὴν ὑπὸ τῶν

<sup>2393</sup> Démosthène, *Mid.*, 103. MacDowell, 1990, p. 343, *ad loc.*, s.v. τάξιν, note que cette première occurrence dans un sens militaire rend ensuite la métaphore « particularly apt ».

<sup>2394</sup> Sens judiciaire : LSJ, s.v., II, 1. Sens militaire : *ibid.*, I, 1.

<sup>2395</sup> « J'ai donc lieu de penser que la cause du droit et ceux qu'elle ralliera seront plus forts que les traîtres et que le barbare, quoi qu'il arrive ; », Démosthène, *Sym.*, 35 (trad. M. Croiset).

<sup>2396</sup> « Ce sont eux les héritiers de votre gloire et de vos biens : vous, vous n'en retirez aucun profit, vous êtes seulement les témoins de la richesse des autres et vous ne participez à aucun autre droit qu'à celui d'être dupes. Ah ! comme ils pleureraient, ces hommes d'autrefois qui moururent pour la gloire et pour la liberté en léguant le souvenir de tant d'exploits, s'ils pouvaient voir la cité réduite au rôle et à la condition d'un serviteur et délibérant pour savoir si elle servira de garde du corps à un Charidème ! Un Charidème, hélas ! », *Aristocr.*, 210 (trad. L. Gernet).



προγόνων τάξιν ἐν τῇ πολιτείᾳ παραδεδομένην λείποντας καὶ πολιτευομένους ὀλιγαρχικῶς ἀτίμους τοῦ συμβουλεύειν ὑμῖν αὐτοῖς ποιῆσθαι.<sup>2397</sup>

7. αἰσχρὸν γάρ, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, αἰσχρὸν λιπεῖν τὴν τοῦ φρονήματος τάξιν ἣν ὑμῖν οἱ πρόγονοι παρέδωκαν.<sup>2398</sup>

Le reste des occurrences souligne résolument la politique extérieure préconisée par Démosthène. Ces choix ont bien entendu des conséquences importantes sur le positionnement adopté en politique intérieure, mais la ligne de fracture réside d'abord dans l'attitude à l'égard des ennemis extérieurs. Dans cette perspective, le « poste de la justice » prend un sens plus large : il renvoie à une politique de fierté nationale, intrinsèquement interventionniste, qui consiste à intervenir partout où la liberté et la démocratie se trouvent menacées en Grèce par des barbares, perses ou macédoniens, qu'ils agissent directement ou par le soutien apporté à des oligarques locaux. Le poste de la justice intérieure mis en avant par la *Midiennne* n'est donc qu'une application plus localisée de cette doctrine générale ; plus exactement, il en constitue le socle, parce que c'est grâce à la solidité de la démocratie athénienne que la liberté peut irradier dans le reste du monde grec. Nous retrouvons là, en réalité, la trame du panhellénisme, auquel renvoie l'occurrence du *Sur les symmories* (1) : la justice désigne l'alliance des Grecs pour défendre la liberté contre une éventuelle attaque du Grand Roi, et l'exemple du passé – toujours les guerres médiques... – montre que cette cause ne peut qu'être plus forte que les Perses et les traîtres qui pourraient les rejoindre, à l'instar des Thébains<sup>2399</sup>. Démosthène joue ainsi sur l'opposition idéologique fondamentale dans la perception que les Grecs, et en particulier les Athéniens, se font d'eux-mêmes depuis les guerres médiques : opposition entre la liberté grecque, dont le défenseur naturel est Athènes, et la servitude des barbares. Il s'agit là d'une polarité constitutive de l'identité athénienne.

---

<sup>2397</sup> « Mais d'où vient que beaucoup d'hommes politiques adoptent d'un cœur léger cette ligne de conduite ? Le profit qu'ils tirent de ceux qui les salarient en est sans doute la première cause ; toutefois on aurait quelque droit de vous en imputer aussi la responsabilité. Vous devriez, Athéniens, juger d'après les mêmes principes la conduite de l'homme politique et celle du soldat. Ces principes, quels sont-ils ? Celui qui déserte le poste où le stratège l'a placé, vous jugez qu'il mérite de perdre ses droits de citoyen et toute participation aux affaires publiques. Eh bien, de même, ceux qui désertent en politique le poste que la tradition de nos pères nous assigne, ceux qui pactisent avec l'oligarchie, vous devez les déclarer déchus de droit de vous donner des conseils. », *Rhod.*, 32-3 (trad. M. Croiset).

<sup>2398</sup> « Car ce serait une honte, Athéniens, et quelle honte ! d'abdiquer ce rang insigne que vos pères vous ont légué. », *Org.*, 34 (*id.*).

<sup>2399</sup> Démosthène vient de faire allusion à la trahison des Thébains durant la deuxième médique, *Sym.*, 34. Démosthène a déjà exprimé sa confiance panhellénique à propos des Grecs mercenaires, qui n'accepteraient jamais d'attaquer la Grèce, parce qu'elle est leur patrie, c'est-à-dire la terre de leur famille, de leurs ancêtres et de la liberté : *ibid.*, 31-2.

L'image du *Contre Aristocrate* (5) s'inscrit également dans ce schéma, puisqu'elle dénonce la condition de serviteur à laquelle Athènes serait réduite du fait de l'adoption du décret d'Aristocrate. Par opposition à la tradition de gloire et de liberté léguée par les ancêtres en matière de politique extérieure, ce dernier réduit en effet Athènes à jouer le rôle d'un mercenaire de mercenaire... Démosthène vise Charidème, qui est au service du roi de Thrace Kersobleptès. Sur le plan intérieur, cette infamie se double de la soumission du peuple aux hommes politiques, au rebours, là encore, de l'exemple hérité des ancêtres<sup>2400</sup> : cela vérifie l'articulation entre la démocratie et la défense de la liberté à l'extérieur, puisque nous voyons que l'esclavage intérieur se traduit par l'esclavage extérieur. Le lien entre les deux s'effectue par un motif qui fait ici son apparition dans la série des métaphores du poste, en même temps que celui du mercenaire : le motif de la corruption des hommes politiques, qui proposent des mesures en faveur des agents étrangers qui les payent à cette fin<sup>2401</sup>. Nous ne sortirons plus ensuite de cette configuration. Deux camps sont rangés en ordre de bataille pour s'affronter impitoyablement : les défenseurs de la liberté et de la gloire d'Athènes qui, avec Démosthène, ne font que se montrer fidèles à l'héritage légué par leurs illustres ancêtres, et, au contraire, les mercenaires qui vendent leurs discours et leur politique à des ennemis extérieurs.

Le *Pour la liberté des Rhodiens* présente en quelque sorte la théorie de tout ce paradigme métaphorique : la métaphore du poste (6) intervient dans un passage qui noue les différents fils d'une manière exemplaire. Démosthène explique en effet toutes les implications de sa métaphore du poste, aussi bien sur le plan des idées que sur celui des associations métaphoriques. Le passage se place d'emblée sous les couleurs panhelléniques de la tradition d'Athènes en politique extérieure, puisque Démosthène s'adresse à ses concitoyens en tant

<sup>2400</sup> *Aristocr.*, 209.

<sup>2401</sup> Νῦν δ' ἰδίᾳ μὲν ἐκάστῳ τῶν τὰ κοινὰ πραττόντων τοσαύτη περιουσία [ἔστιν] ὥστε τινὲς μὲν αὐτῶν πολλῶν δημοσίων οἰκοδομημάτων σεμνοτέρως τὰς ἰδίας κατασκευάσασιν οἰκίας, γῆν δ' ἐνίοι πλείω πάντων ὑμῶν τῶν ἐν τῷ δικαστηρίῳ συνεώνηται. (...) Νῦν δ' οἱ μὲν τὰ κοινὰ διοικούντες ἐκ πτωχῶν εὖποροι καὶ πολλοῦ χρόνου τροφήν ἀφθονόν εἰσι ἠτοιμασμένοι. (« Aujourd'hui, tous ceux qui s'occupent de politique sont tellement riches que certaines maisons particulières qu'ils se sont fait construire dépassent en magnificence bien des édifices publics ; quelques-uns ont acheté plus de terres que vous n'en avez à vous tous dans ce tribunal. (...) Aujourd'hui ceux qui administrent la chose publique sont passés de la mendicité à l'opulence, ils ont amassé de quoi vivre largement pendant longtemps ; »), *ibid.*, 208 et 209. L'ensemble du passage (§ 204-10) bâtit une opposition entre le passé et le présent : autrefois, les hommes politiques s'occupaient d'accroître le prestige de la cité, par leurs conquêtes ou leurs monuments ; aujourd'hui, au contraire, ils n'ont en tête que leur enrichissement personnel et une politique sans envergure qui déserte la défense des intérêts extérieurs, en la confiant à des mercenaires comme Charidème, au profit d'un urbanisme dérisoire (§ 208). Ce dernier trait achève de montrer que Démosthène s'en prend à Eubule : pour la politique de ce dernier, qui correspond à l'esquisse qu'en brosse Démosthène, et notamment à propos du théorique, cf. surtout Cawkwell, 1963, et la mise au point plus récente de Hansen, 1999, p. 98 et 263-4 ; cf. encore Jones, 1957, p. 33-5 ; Buchanan, 1962, avec le compte-rendu de Ste. Croix, 1964 ; Mossé, 1962, p. 309-12, et 1994, p. 54-5 ; Burke, 1984, p. 112-8 et 2002, p. 173-5 et *passim* ; Sealey, 1993, p. 256-8 ; Badian, 1995, p. 99-104 ; Leppin, 1995, p. 558-66 ; Hajdú, 2002, p. 292-7 ; Karvounis, 2002, p. 106-11, 218-21, 340-3 ; Carlier, 2006, p. 70-5 ; Harris, 1996, p. 57-76 = Harris, 2006, p. 121-39 ; Worthington, 2013, p. 89-91.

que « défenseurs de la liberté de tous » (κοικοὶ προστάται τῆς πάντων ἐλευθερίας)<sup>2402</sup>. L'image du poste s'insère dans des considérations sur le caractère exceptionnel de la position des Athéniens, en ce qu'ils ont à lutter contre des ennemis extérieurs, mais aussi et surtout contre des ennemis de l'intérieur. Démosthène vise les orateurs accusés de favoriser les intérêts de puissances étrangères hostiles, en l'occurrence les oligarques rhodiens et les Perses. Le poste renvoie à la ligne politique de ces orateurs. Or l'image se trouve vite complétée par celle du mercenaire, grâce à l'évocation de ses commanditaires (τῶν μισθοδοτούντων)<sup>2403</sup> : les défenseurs de la liberté à Athènes doivent lutter contre des orateurs qui jouent le rôle de mercenaires, en se laissant corrompre pour favoriser par leurs discours les intérêts de leurs commanditaires. Par conséquent, cette guerre intérieure est une guerre des mots et des discours, un champ de bataille oratoire sur lequel s'affrontent des mercenaires – à savoir des traîtres – et des patriotes fidèles au poste légué par les ancêtres : la métaphore du poste appartient elle aussi à l'image plus générale de la guerre oratoire<sup>2404</sup>. Cette analogie entre la guerre et le domaine de la parole politique est mise en valeur juste après au moyen d'une comparaison entre les hommes politiques et les soldats, qui prend appui sur l'emploi métaphorique de τάξις<sup>2405</sup> : dans les deux cas, il s'agit de tenir son poste. Celui du soldat est fixé par le stratège ; celui de l'homme politique par les principes tels qu'ils résultent de la tradition (τὴν ὑπὸ τῶν προγόνων τάξιν ἐν τῇ πολιτείᾳ παραδεδομένην), en particulier la défense de la liberté. Ce point ressort ici avec d'autant plus de force que le discours préconise une intervention en faveur des démocrates rhodiens contre le régime oligarchique en place sur l'île de Rhodes, qui est soutenu par les Perses. Dans la rhétorique de combat déployée par Démosthène, qui fonctionne de manière binaire autour de l'opposition entre amis et ennemis, cela classe donc *de facto* les opposants à cette intervention dans le camp oligarchique (τοὺς (...) πολιτευομένους ὀλιγαρχικῶς). Ceux-ci sont des traîtres et des déserteurs : au même titre que les soldats coupables d'abandon de poste<sup>2406</sup>, ils méritent d'être frappés d'atimie, et donc de perdre le droit de prendre la parole à l'Assemblée pour instiller leurs pernicious conseils (ἀτίμους τοῦ συμβουλεύειν). L'enjeu qui se dessine, par

<sup>2402</sup> Démosthène, *Rhod.*, 30 (trad. M. Croiset).

<sup>2403</sup> Certains manuscrits indiquent μισθοδοτῶν, mais μισθοδοτούντων est préférable : cf. la discussion de Radicke, 1995, p. 159, et, dernièrement, Dilts, 2002, p. 189.

<sup>2404</sup> Pour la guerre oratoire contre les ennemis de l'intérieur, cf. *supra*, p. 380 *sq.*, et plus particulièrement, p. 380-1, pour le passage du *Pour la liberté des Rhodiens*.

<sup>2405</sup> Weil, 1873, p. 49, *ad loc.*, s.v. Περὶ τῆς ἐν τῇ πολιτείᾳ τάξεως, remarque que le sens métaphorique de τάξις « amène naturellement » la comparaison.

<sup>2406</sup> La comparaison s'effectue précisément sur ce point, qui est répété dans le comparant et dans le comparé : τὸν λείποντα τὴν ὑπὸ τοῦ στρατηγοῦ τάξιν ταχθεῖσαν et τοὺς τὴν ὑπὸ τῶν προγόνων τάξιν ἐν τῇ πολιτείᾳ παραδεδομένην λείποντας.

conséquent, est déjà celui de l'importance attachée au rôle de conseiller, qui sera théorisé bien plus tard dans le *Sur la couronne*, et n'apparaît d'abord, en lien avec l'image du poste, que dans le *Sur les affaires de la Chersonèse*<sup>2407</sup>. Ici, en effet, il n'est pas encore question du conseiller auquel s'identifie Démosthène, au masculin (ὁ συμβουλευών, ὁ σύμβουλος), mais du fait de conseiller en général, au neutre (τὸ συμβουλευόν).

Derrière ce combat pour la liberté qui lui sert de doctrine en matière de relations internationales, Démosthène exhorte ses concitoyens à œuvrer à la grandeur d'Athènes, comme l'indique invariablement le modèle du passé mis en avant dans les harangues, depuis le discours *Sur l'organisation financière* jusqu'à la *Quatrième Philippique*, en passant par la *Troisième Olynthienne* : αἰσχρὸν λιπεῖν τὴν τοῦ φρονήματος τάξιν ἣν ὑμῖν οἱ πρόγονοι παρέδωκαν (7), μὴ παραχωρεῖν τῆς τάξεως ἣν ὑμῖν οἱ πρόγονοι τῆς ἀρετῆς (...) κατέλιπον (10), παρελθὼν [sc. Φίλιππος] ἐπὶ τὴν τάξιν ἐφ' ἧς ὑμῖν τετάχθαι προσήκεν (18). Or ce passé idéalisé renvoie à une époque où Athènes exerçait une hégémonie sans partage sur le monde grec : celle de Périclès et de la ligue de Délos. En d'autres termes, le modèle des ancêtres et donc la métaphore du poste se trouvent indissolublement liés à ce que E. Badian nomme le « fantôme de l'empire »<sup>2408</sup>, c'est-à-dire à la nostalgie de cette position hégémonique d'Athènes : les trois occurrences que nous avons citées y renvoient<sup>2409</sup>. La métaphore du poste se présente donc comme une exhortation à restaurer ou à assumer l'hégémonie perdue, à défaut de voir un autre – Philippe (18) – s'en emparer.

Or cela suppose d'abord de posséder une armée efficace : c'est ce que vise l'image du *Sur l'organisation financière* (7), dans un contexte de réflexion générale sur ce qui a fait la puissance (τοῦ φρονήματος) d'Athènes. Comme il l'a déjà exposé dans la *Première*

<sup>2407</sup> Cf. ci-dessous, p. 596-597.

<sup>2408</sup> Badian, 1995.

<sup>2409</sup> Le « poste d'ambition » (τὴν τοῦ φρονήματος τάξιν) légué par les ancêtres de Démosthène, *Org.*, 34 (7), désigne explicitement l'hégémonie du temps de l'empire au V<sup>ème</sup> siècle. Cf. la comparaison avec cette époque, *ibid.*, 21-31, et en particulier 26-7 : Πέντε μὲν καὶ τετταράκοντα ἔτη τῶν Ἑλλήνων ἠρξάν ἐκόντων ἐκεῖνοι [sc. οἱ πρόγονοι]... (« Pendant quarante-cinq ans, ceux-ci [sc. nos ancêtres] furent les chefs de la Grèce, agréés par elle ; »), *ibid.*, 26 (trad. M. Croiset). De même, un peu après la métaphore du poste : πεπολίτευσθε γὰρ ἐν τοῖς Ἑλλήσιν. (« car la politique de la Grèce, c'est vous qui la faites. »), *ibid.*, 35 (*id.*). Tout le discours est précisément une exhortation adressée aux Athéniens pour qu'ils se donnent les moyens d'une politique hégémonique, grâce à une nouvelle organisation des charges civiles et militaires, touchant surtout à leur rémunération (*ibid.*, 9-11), afin de disposer d'une armée prête au combat : c'est la « force » (τὴν δύναμιν) sur laquelle insiste Démosthène en lien avec notre métaphore (*ibid.*, 33 et 34 deux fois). S'agissant de l'image de *III Ol.*, 36 (10), le scholiaste précise que le « poste » en question est τὸ ἡγεμονεύειν τῆς Ἑλλάδος, acquis par la puissance militaire : scholies 168a et b Dilts (I, p. 103). Enfin, dans le passage de *IV Phil.*, 47 (18), le poste n'est autre que « le principe fondamental que vos ancêtres vous avaient légué », à savoir : « tenir en Grèce le premier rang, entretenir une armée sur pied pour secourir tous ceux à qui on fait tort » ((...) τῆς ὑποθέσεως ἐφ' ἧς ὑμᾶς οἱ πρόγονοι κατέλιπον, καὶ τὸ μὲν προΐστασθαι τῶν Ἑλλήνων καὶ δύναμιν συνεστηκυῖαν ἔχοντας πᾶσι τοῖς ἀδικουμένοις βοηθεῖν..., *ibid.*, 46 (trad. M. Croiset)). Ce dernier passage articule clairement défense de la liberté et politique hégémonique. Il rejoint par ailleurs les deux autres par les termes utilisés : δύναμιν évoque *Org.*, 34 (7), tandis que οἱ πρόγονοι κατέλιπον rappelle *III Ol.*, 36 (10).

*Philippique*<sup>2410</sup>, l'efficacité de l'armée, pour Démosthène, repose sur deux piliers : elle doit être composée de soldats citoyens et disposer des finances nécessaires. L'image insiste sur ces aspects dans la *Troisième Olynthienne*.

À côté de la signification panhellénique, la métaphore s'infléchit en effet à partir de ce discours vers des usages plus localisés : elle désigne en particulier la position politique adoptée par Démosthène ou au contraire par ses adversaires, en particulier Eschine, dans la lutte contre Philippe.

### *De la réforme fiscale du théorique au poste du conseiller*

8. ἀλλὰ πρὸς θεῶν, πάντ' ἐάσαντες καὶ μόνον οὐχὶ συγκατασκευάσαντες αὐτῷ, τότε τοὺς αἰτίους οἴτινες τούτων ζητήσομεν ; οὐ γὰρ αὐτοὶ γ' αἴτιοι φήσομεν εἶναι, σαφῶς οἶδα τοῦτ' ἐγώ. Οὐδὲ γὰρ ἐν τοῖς τοῦ πολέμου κινδύνοις τῶν φυγόντων οὐδεὶς ἑαυτοῦ κατηγορεῖ, ἀλλὰ τοῦ στρατηγοῦ καὶ τῶν πλησίον καὶ πάντων μᾶλλον, ἥττηνται δ' ὅμως διὰ πάντας τοὺς φυγόντας δήπου· μένειν γὰρ ἔξῃν τῷ κατηγοροῦντι τῶν ἄλλων, εἰ δὲ τοῦτ' ἐποίει ἕκαστος, ἐνίκων ἄν. Καὶ νῦν οὐ λέγει τις τὰ βέλτιστα ; ἀναστάς ἄλλος εἰπάτω, μὴ τοῦτον αἰτιάσθω. Ἐτερος λέγει τις βελτίω ; ταῦτα ποεῖτ' ἀγαθῇ τύχῃ. Ἄλλ' οὐχ ἡδέα ταῦτα ; οὐκέτι τοῦθ' ὁ λέγων ἀδικεῖ, πλὴν εἰ δέον εὐξασθαι παραλείπει. Εὐξασθαι μὲν γὰρ, ὧ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ῥάδιον, εἰς ταὐτὸ πάνθ' ὅσα βούλεται τις ἀθροίσαντ' ἐν ὀλίγῳ· ἐλῆσθαι δέ, ὅταν περὶ πραγμάτων προτεθῆ σκοπεῖν, οὐκέθ' ὁμοίως εὐπορον, ἀλλὰ δεῖ τὰ βέλτιστ' ἀντὶ τῶν ἡδέων, ἂν μὴ συναμφότερ' ἔξῃ, λαμβάνειν.<sup>2411</sup>

9. Οὐκοῦν σὺ μισθοφορὰν λέγεις ; φήσει τις. Καὶ παραχρῆμά γε τὴν αὐτὴν σύνταξιν ἀπάντων, ὧ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ἴνα τῶν κοινῶν ἕκαστος τὸ μέρος λαμβάνων, ὅτου δέοιτ' ἢ πόλις, τοῦθ' ὑπάρχοι (...). Ἔστι τις ἔξω τῆς ἡλικίας ἡμῶν ; ὅσ' οὗτος ἀτάκτως νῦν λαμβάνων οὐκ ὠφελεῖ, ταῦτ' ἐν ἴσῃ τάξει λαμβανέτω, πάντ' ἐφορῶν καὶ διοικῶν ἂ χρῆ πράττεσθαι. Ὅλως δ' οὔτ' ἀφελῶν οὔτε προσθεῖς, πλὴν μικρῶν, τὴν ἀταξίαν ἀνελῶν εἰς

<sup>2410</sup> *I Phil.*, 13-30 et 42-50.

<sup>2411</sup> « Au nom des dieux, que ferons-nous, quand nous aurons tout laissé aller, quand nous aurons presque collaboré à ses succès ? Nous chercherons alors quels peuvent bien être les coupables. Car jamais, j'en suis bien sûr, nous ne conviendrons que nous le soyons, nous. Dans les dangers de la guerre non plus, aucun des fuyards ne s'accuse lui-même : on s'en prend au général, au voisin, à tout le monde plutôt qu'à soi. Et pourtant, la déroute n'est-elle pas le fait de tous ceux qui ont fui ? Il pouvait tenir ferme celui qui accuse les autres, et si tout le monde avait agi ainsi, c'était la victoire. Eh bien, de même, une proposition vous est-elle faite qui n'est pas bonne ? qu'on en fasse une autre, au lieu de mettre son auteur en accusation. Une seconde est-elle préférable ? Exécutez-la donc et bonne chance. Mais ce que l'on propose est pénible ? La faute n'en est pas à l'orateur, à moins que son devoir ne soit de faire des vœux et qu'il y manque. Les vœux sont chose facile, Athéniens ; on peut entasser en quelques mots tout ce qu'on désire. Mais se décider, lorsqu'il s'agit d'un parti à prendre, est loin d'être aussi aisé ; car c'est le plus avantageux, et non le plus agréable, qu'il faut alors choisir, quand on ne peut avoir à la fois l'un et l'autre. », Démosthène, *III Ol.*, 17-8 (*id.*).

τάξιν ἡγαγον τὴν πόλιν, τὴν αὐτὴν τοῦ λαβεῖν, τοῦ στρατεύεσθαι, τοῦ δικάζειν, τοῦ ποιεῖν τοῦθ' ὅ τι καθ' ἡλικίαν ἕκαστος ἔχει καὶ ὅτου καιρὸς εἴη τάξιν ποιήσας.<sup>2412</sup>

10. (...) ἀλλὰ καὶ ὑμᾶς ὑπὲρ ὑμῶν αὐτῶν ἀξιῶ πράττειν ταῦτ' ἐφ' οἷς ἐτέρους τιμάτε, καὶ μὴ παραχωρεῖν, ὧ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τῆς τάξεως ἣν ὑμῖν οἱ πρόγονοι τῆς ἀρετῆς μετὰ πολλῶν καὶ καλῶν κινδύνων κτησάμενοι κατέλιπον.<sup>2413</sup>

Dans la *Troisième Olynthienne*, l'orateur propose d'abord une nouvelle comparaison entre la vie politique et la vie militaire (8), pour faire comprendre aux Athéniens leur responsabilité collective dans l'ascension de Philippe. Démosthène critique l'attitude qui consiste à rejeter sur un autre la responsabilité des échecs, plutôt que de considérer la part que l'on y prend nécessairement soi-même : après une défaite militaire, les Athéniens avaient coutume de faire retomber la faute sur tel ou tel citoyen qui était accusé de désertion de poste, ou bien surtout sur le stratège<sup>2414</sup>. Ces mauvaises habitudes se retrouvent dans le champ politique, parce que les Athéniens préfèrent accuser les auteurs de propositions jugées inopportunes, plutôt que de se remettre en question : Démosthène les exhorte au contraire à adopter une attitude positive, en faisant des propositions qui seraient meilleures<sup>2415</sup> et surtout en exécutant avec efficacité les mesures qui ont été adoptées<sup>2416</sup>. Ce n'est qu'à la fin du passage, avec ce dernier trait, que se révèle le véritable propos de la comparaison : derrière des considérations générales, elle s'en prend à la paresse des Athéniens, qui se contentent de paroles (εὔξασθαι) alors qu'il faut des actes, et qui préfèrent l'agréable à l'utile (Ἄλλ' οὐχ ἡδέα ταῦτα ; et δεῖ τὰ βέλτιστ' ἀντὶ τῶν ἡδέων, ἂν μὴ συναμφοτέρ' ἐξῆ, λαμβάνειν.). Plus précisément, Démosthène vise ici le refus d'utiliser l'argent du théorique pour financer les expéditions militaires : le passage qui contient la comparaison est encadré par des

---

<sup>2412</sup> « Alors, me dira-t-on, c'est une solde militaire que tu proposes ? Eh bien, oui, Athéniens et de plus, dès aujourd'hui, une organisation qui s'applique à tout le monde, afin que chacun, touchant sa part des fonds communs, soit prêt au genre de service que la république pourra lui demander (...). Quelqu'un de vous a-t-il dépassé l'âge du service ? Ce qu'il reçoit aujourd'hui irrégulièrement, sans être utile à rien, qu'il le reçoive en vertu d'une fonction régulière, en contrôlant et en administrant ce qui devra être fait. Bref, sans rien retrancher ni rien ajouter, ou fort peu de chose, en supprimant le désordre, j'introduis dans la république une organisation qui règle, d'après un principe unique, les émoluments, le service militaire, celui des tribunaux, emploie chacun selon son âge et selon les besoins du moment. », *ibid.*, 34-5 (*id.*).

<sup>2413</sup> « (...) mais j'estime que vous devez exécuter vous-mêmes dans votre intérêt les opérations pour lesquelles vous accordez à d'autres des honneurs, et qu'il ne vous sied pas, Athéniens, de céder le poste de vaillance où vos pères se sont placés au prix des plus glorieux dangers et qu'ils vous ont légué. », *ibid.*, 36 (*id.*).

<sup>2414</sup> Cf. ci-dessus, p. 575, n. 2363. Pour la désertion de poste, nous pouvons penser au *Contre Léocrate* de Lycurgue, qui s'en prend à un citoyen qui a quitté la cité juste après la nouvelle de la défaite de Chéronée, alors que la mobilisation générale est ordonnée par un décret d'Hypéride.

<sup>2415</sup> Καὶ νῦν οὐ λέγει τις τὰ βέλτιστα ; ἀναστὰς ἄλλος εἰπάτω, μὴ τοῦτον αἰτιάσθω.

<sup>2416</sup> Ἐτερος λέγει τις βελτίω ; ταῦτα ποιεῖτ' ἀγαθῇ τύχῃ. La comparaison est précédée par un vigoureux appel à l'action, en lien avec la nécessité d'exécuter les décrets qui ont été votés, *III Ol.*, 14-6.

références à ce problème<sup>2417</sup>. Cet arrière-plan permet de donner tout son sens à l'image et en offre la clé : la proposition qui est jugée mauvaise par les Athéniens renvoie à celle qui consisterait à demander l'utilisation de l'argent du théorique pour financer la solde des soldats ; les accusations de *graphè paranomôn* auxquelles se réfère Démosthène sont celles qu'encourrait l'auteur d'une telle proposition. En effet, la mesure envisagée, quoique nécessaire, n'est pas agréable puisqu'elle priverait les Athéniens de leurs loisirs, pour les envoyer faire la guerre de surcroît. Surtout, une loi d'Eubule sanctuarise le budget affecté au théorique en déclarant illégale toute proposition de décret ou de loi en la matière<sup>2418</sup>. Ainsi, Apollodore, en 348, après avoir fait voter un décret stipulant d'affecter les excédents budgétaires au stratiotique et non plus au théorique, est poursuivi dans le cadre d'une *graphè paranomôn* par un dénommé Stéphanos, et condamné à une amende d'un talent<sup>2419</sup>. Le parallèle est renforcé par la répétition de τὰ βέλτιστα à propos de la réaffectation de l'argent du théorique et pour désigner les propositions nécessaires dans la comparaison, qui sont en outre directement rapportées aux accusations encourues par leur auteur<sup>2420</sup>.

Viennent ensuite les deux occurrences de la métaphore du poste, qui se trouvent directement liées à cette comparaison. La première (9) désigne la nouvelle organisation financière que propose Démosthène : l'insertion de la métaphore dans le discours repose sur un jeu de syllepse constant sur σύνταξις, ἀτάκτως, ἀταξία et les trois occurrences de τάξις. Ces termes partent en effet d'un sens premier militaire, respectivement : « ordre de bataille », « sans ordre », « indiscipline » qui renvoie ici au fait de ne pas tenir son poste, et « ordre de bataille » ou « poste »<sup>2421</sup>. À partir de là, ἀτάκτως et ἀταξία signifient « d'une manière désordonnée » et « désordre », σύνταξις et τάξις « ordre, organisation »<sup>2422</sup>. Le sens militaire de ces termes est sollicité par le contexte : Démosthène appelle avec insistance les Athéniens

<sup>2417</sup> *Ibid.*, 10-3 et 19-20. Sur le théorique, cf. ci-dessus, p. 571, n. 2346, ainsi que les références données p. 585, n. 2401.

<sup>2418</sup> *III Ol.*, 10-3 ; Libanius, *Hypothesis*, 5, ad Démosthène, *I Ol.*, indique que la loi en question prévoyait la peine de mort. Sur son authenticité, cf. *supra*, p. 571, n. 2346.

<sup>2419</sup> [Démosthène], *Contre Nééra* (LIX), 3-8 : Stéphanos avait proposé une amende de quinze talents, dans l'espoir de ruiner Apollodore et de le voir frappé d'atimie en en faisant un débiteur de l'Etat.

<sup>2420</sup> À propos du théorique : Ἐπειδὴν δὲ ταῦτα λύσητε καὶ τὴν τοῦ τὰ βέλτιστα λέγειν ὁδὸν παράσχητ' ἀσφαλῆ, τῆνικαῦτα τὸν γράψονθ' ἅ πάντες ἴστε ὅτι συμφέροι ζητεῖτε. (« Une fois ces lois abrogées, lorsque vous aurez déblayé la route aux propositions utiles, alors cherchez l'homme prêt à rédiger le décret qui est, de l'avis unanime, indispensable. »), *III Ol.*, 11 (trad. M. Croiset). Les lois dont Démosthène réclame l'abrogation sont celles qui protègent le théorique ; cf. encore *ibid.*, 10. Dans la comparaison : Καὶ νῦν οὐ λέγει τις τὰ βέλτιστα ; ἀναστὰς ἄλλος εἰπάτω, μὴ τοῦτον αἰτιάσθω. et δεῖ τὰ βέλτιστ' ἀντὶ τῶν ἡδέων, ἂν μὴ συναμφοτέρῳ ἐξῆ, λαμβάνειν.

<sup>2421</sup> Cf. LSJ, ss.vv., I, 1 (seuls les exemples empruntés aux historiens ont un sens militaire) ; I, 1 ; et I, 1 et 2 d'une part, et 5 d'autre part.

<sup>2422</sup> Cf. respectivement, *ibid.*, 1, 2 et 3 ; 2 ; I, 2 ; et II.

à « faire campagne » (στρατεύεσθαι τε)<sup>2423</sup> et à se départir de leur mollesse. Il propose pour cela « une solde militaire » (μισθοφορῶν), comme il le précise en ouverture du passage qui contient notre métaphore. Il insiste enfin sur les devoirs militaires à remplir<sup>2424</sup>.

Démosthène vise les distributions d'argent dans le cadre du fond des spectacles, qui maintiennent le peuple dans un état de sujétion vis-à-vis des hommes politiques<sup>2425</sup> : Démosthène compare cette situation à des rations prescrites par des médecins, qui permettent juste de survivre, mais ôtent toute vigueur<sup>2426</sup>. C'est donc par opposition à ce type de distributions financières que l'orateur propose son plan : il préconise la création d'un fonds unique<sup>2427</sup> qui rétribuerait les fonctions militaires en temps de guerre, et servirait en temps de paix à assurer l'équivalent des distributions théoriques et à payer les juges ; dans un contexte financier difficile<sup>2428</sup>, l'orateur insiste sur le fait que sa proposition se ferait à moyens constants, οὐτ' ἀφελῶν οὔτε προσθείς, πλὴν μικρῶν. En un mot, cette organisation vise à mettre chacun à son poste : même les citoyens qui ont « dépassé l'âge du service » et sont appelés à exercer la fonction d'arbitres (τοῦ δικάζειν)<sup>2429</sup> se verront assigner un juste poste, un poste approprié (ἐν ἴσῃ τάξει). Sur ce point, l'image est peut-être renforcée par une dernière syllepse sur le verbe ἐφοράω-ῶ, dont nous avons conservé quelques attestations en contexte militaire<sup>2430</sup>. Le désordre (ἀτάκτως et ἀταξία), c'est-à-dire le fait que la cité ne soit pas prête à soutenir une guerre de manière efficace, en particulier sur le plan financier, s'oppose donc à l'ordre juste (ἐν ἴσῃ τάξει) que propose d'instaurer Démosthène<sup>2431</sup> : réorganiser les finances de la cité, c'est la préparer à la guerre, donc ranger les citoyens en

---

<sup>2423</sup> Démosthène, *III Ol.*, 33 (trad. M. Croiset) ; cf. déjà *ibid.*, 30.

<sup>2424</sup> Συμβαίνει τι τοιοῦτον οἷον καὶ τὰ νῦν ; στρατιώτης αὐτὸς ὑπάρχων ἀπὸ τῶν αὐτῶν τούτων λημμάτων, ὥσπερ ἐστὶ δίκαιον ὑπὲρ τῆς πατρίδος. (« Survient-il quelque événement tel que celui-ci ? On servira comme soldat payé sur les mêmes fonds, comme il est juste de le faire pour la patrie. »), *ibid.*, 34 (*id.*).

<sup>2425</sup> *Ibid.*, 31.

<sup>2426</sup> *Ibid.*, 33. La comparaison est préparée par la métaphore de l'énervement, *ibid.*, 31. Cf. ci-dessus, p. 280 *sq.*

<sup>2427</sup> ἀπὸ τῶν αὐτῶν τούτων λημμάτων, Démosthène, *III Ol.*, 34 ; τὴν αὐτὴν (...) τάξιν ποιήσας.

<sup>2428</sup> Cf. n. suivante.

<sup>2429</sup> Démosthène vise peut-être plus largement les juges de l'Héliée, rétribués par le triobole. En effet, à la fin de l'année 349-8, après la fin de l'expédition d'Eubée, la cité n'a pas eu suffisamment d'argent pour les payer : Démosthène, *Contre Bæotos I* (XXXIX), 17. Ce problème financier s'explique peut-être par la rançon élevée (50 talents) que les Athéniens ont dû verser pour racheter leurs prisonniers : Carter, 1971, p. 427. Dans tous les cas, cette charge de Démosthène est extrêmement audacieuse : pas seulement parce qu'il propose une réforme du théorique, mais aussi parce qu'il assimile les juges ou les arbitres à des citoyens qui sont rémunérés « sans être utiles à rien » (οὐκ ὠφελεῖ)... en temps de guerre certes (νῦν), mais tout de même le mot est prononcé ! Un bel exemple de cette *parrhésia* que Démosthène revendique dans son exorde (*III Ol.*, 3), d'autant plus fort qu'il intervient à la fin du discours, c'est-à-dire que les auditeurs termineront sur cette impression.

<sup>2430</sup> Cf. LSJ, s.v., 1, qui cite Thucydide, VI, LXVII, 1 (à propos de troupes de réserves qui surveillent l'évolution de la bataille), et Xénophon, *Cyropédie*, V, 3, 59 (au sujet de la vigilance de Cyrus lorsque son armée est en marche). Betant I, 1969, p. 426, s.v. ἐφορᾶν, ajoute Thucydide, IV, CXXXII, 3, où le verbe s'applique à des envoyés lacédémoniens dépêchés auprès de Brasidas pour superviser ses opérations.

<sup>2431</sup> Reiske, *apud* Schaefer I, 1824, p. 312, *ad* P. 38. v. 12. ἐν ἴσῃ τάξει], et Weil, 1873, p. 189-90, s.v. Ἀτάκτως, signalent l'antithèse entre ἀτάκτως et ἐν ἴσῃ τάξει.



ordre de bataille – et très concrètement, en envoyer une partie sur le front<sup>2432</sup>. La syllepse est donc permanente, dans ce passage, entre le sens militaire et le sens métaphorique<sup>2433</sup>, d'où la grande force de l'image.

La métaphore finale (10) permet de suggérer la pertinence de la réforme proposée par Démosthène en l'assimilant à la tradition politique d'Athènes ; l'image se présente en effet sous sa forme doctrinale toute prête<sup>2434</sup>.

Devant la menace représentée par Philippe, les métaphores du poste montrent donc que Démosthène sonne une sorte de mobilisation générale, à la fois sur le terrain pratique et sur celui des idées : l'appel à une forme de service des citoyens qui ne sont plus en âge légal de porter les armes préfigure les mesures d'urgence adoptées au lendemain de la défaite de Chéronée, parmi lesquelles la mobilisation – directement sous les armes cette fois – de tous les citoyens jusqu'à soixante ans inclus<sup>2435</sup>. La métaphore sert de plus à illustrer les thèmes récurrents de la nécessité d'agir et de faire la guerre par soi-même, sur fond de rappel des principes qui ont fait la gloire d'Athènes. Démosthène l'emploie enfin avec habileté pour avancer sa proposition audacieuse de réviser les lois qui règlent le financement du théorique au profit du stratotique. L'image du poste s'avère particulièrement appropriée à ces idées, parce qu'elle place l'auditeur dans le feu de l'action, sur le champ de bataille : il s'agit d'une métaphore performative qui tente de mettre l'auditeur en armes, prêt à agir et à combattre.

Après un usage fréquent dans les harangues de jeunesse, qui atteint son point culminant dans la *Troisième Olynthienne*, en quantité et en virtuosité, la métaphore du poste se fait plus rare dans les harangues suivantes.

18. Ἐξέστητε, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τῆς ὑποθέσεως ἐφ' ἧς ὑμᾶς οἱ πρόγονοι κατέλιπον, καὶ τὸ μὲν προΐστασθαι τῶν Ἑλλήνων καὶ δύναμιν συνεστηκυῖαν ἔχοντας πᾶσι τοῖς ἀδικουμένοις βοηθεῖν περιεργὸν ἐπέισθητ' εἶναι καὶ μάταιον ἀνάλωμ' ὑπὸ τῶν ταῦτα πολιτευομένων, τὸ δ' ἐν ἡσυχίᾳ διάγειν καὶ μηδὲν τῶν δεόντων πράττειν, ἀλλὰ προῖεμένους καθ' ἕνα ἕνα πᾶνθ' ἐτέρους ἔᾶσαι λαβεῖν, θαυμαστὴν εὐδαιμονίαν καὶ

<sup>2432</sup> Cf. le passage cité *supra*, p. 591, n. 2424.

<sup>2433</sup> Cf. l'ambiguïté entretenue par Démosthène sur ἀτάκτως, appliqué aux citoyens qui ont dépassé l'âge du service : le scholiaste prend le terme au pied de la lettre, en glosant par ἀντὶ τοῦ 'μὴ στρατευόμενος' (scholie 161 Dilts (I, p. 102)), alors que Weil, 1873, p. 189-90, *ad loc.*, considérant sans doute que ces citoyens ne peuvent plus porter les armes aux termes de la loi, l'interprète dans un sens figuré (« irrégulièrement, sans rendre, comme les soldats, des services à l'Etat »).

<sup>2434</sup> Cf. ci-dessus, p. 573-6 et 586-8.

<sup>2435</sup> Ces mesures sont principalement l'œuvre d'un décret d'Hypéride, qui ordonne entre autres la mobilisation des métèques et des esclaves, en promettant aux premiers la citoyenneté et aux seconds la liberté : cf. [Démosthène], *Contre Aristogiton II*, 11 ; Lycurgue, *Contre Léocrate*, 16, 36-7 et 41 ; [Plutarque], *Vie des dix orateurs* (= Plutarque, *Moralia*, 55), 848 F - 849 A.

πολλὴν ἀσφάλειαν ἔχειν ὤεσθε. Ἐκ δὲ τούτων παρελθὼν ἐπὶ τὴν τάξιν ἐφ’ ἧς ὑμῖν τετάχθαι προσήκεν, ἕτερος οὗτος εὐδαίμων καὶ μέγας καὶ πολλῶν κύριος γέγονεν εἰκότως· πρῶγμα γὰρ ἔντιμον καὶ μέγα καὶ λαμπρὸν καὶ περὶ οὗ πάντα τὸν χρόνον αἰ μέγιστα τῶν πόλεων πρὸς αὐτὰς διεφέροντο, Λακεδαιμονίων μὲν ἠτυχηκότων, Θηβαίων δὲ ἀσχόλων διὰ τὸν Φωικὸν πόλεμον γενομένων, ἡμῶν δ’ ἀμελούντων ἔρημον ἀνείλετο.<sup>2436</sup>

Dans sa forme idéologique fixe, l’image ne reparaît que dans la *Quatrième Philippique* (18), dans une réflexion sur la décadence d’Athènes face à Philippe, qui remobilise tous les thèmes que nous avons rencontrés précédemment : le poste désigne l’hégémonie sur la Grèce, qui requiert une armée puissante et efficace, c’est-à-dire composée des citoyens eux-mêmes et bien financée, par opposition à la paresse et à la négligence (ἡμῶν δ’ ἀμελούντων) des Athéniens ; Démosthène s’en prend à nouveau sur ce point aux hommes politiques qui flattent ce penchant, en visant Eubule et son programme en matière de finances publiques, d’après lequel l’entretien des armées « coûte cher inutilement »<sup>2437</sup>. La métaphore est filée par ἔρημον ἀνείλετο, qui invite à donner tout son sens à l’expression παρελθὼν ἐπὶ τὴν τάξιν : l’adjectif ἔρημος, « vide, désert »<sup>2438</sup>, renvoie à τάξις par l’intermédiaire de πρῶγμα, dont il est attribut du sujet. Il permet ainsi de produire une image très concrète en suggérant la vision de la position qui a été abandonnée<sup>2439</sup> et se trouve dès lors inoccupée, si bien que quelqu’un d’autre peut s’y précipiter (παρελθὼν ἐπὶ τὴν τάξιν)<sup>2440</sup> pour s’en emparer. La vivacité de cet élargissement concret de la métaphore est renforcée par la position forte d’ἔρημον :

<sup>2436</sup> « Vous avez abandonné, Athéniens, le principe fondamental que vos ancêtres vous avaient légué ; tenir en Grèce le premier rang, entretenir une armée sur pied pour secourir tous ceux à qui on fait tort vous a été représenté par les hommes qui vous dirigent comme une tâche pénible et superflue, qui coûte cher inutilement ; et, au contraire, vivre en repos, ne rien faire de ce qui s’impose, abandonner tout, petit à petit, et laisser d’autres s’en emparer, c’est à vos yeux la condition d’une prospérité merveilleuse et d’une pleine sécurité. En conséquence, un autre, se substituant à vous dans le rôle qui vous appartenait, est devenu, lui, prospère et puissant et s’est fait une vaste domination. Rien de plus naturel : car cette primauté glorieuse, pleine de grandeur et d’éclat, que, de tout temps, les plus puissantes républiques s’étaient disputée, après que la fortune eut trahi les Lacédémoniens, quand les Thébains furent occupés par la guerre de Phocide, alors, par suite de notre indifférence à nous, il la trouva non gardée et n’eut qu’à la prendre. », Démosthène, *IV Phil.*, 46-7 (trad. M. Croiset).

<sup>2437</sup> μάταιον ἀνάλωμ’, Démosthène, *IV Phil.*, 46 (trad. M. Croiset). Cf. plus généralement, *ibid.*, pour tous les thèmes que nous mentionnons, à l’exception du passage sur la négligence, qui provient du § 47. Eubule entreprend un programme de restauration financière en mettant un coup d’arrêt aux expéditions aventureuses de la politique impérialiste. Il favorise le commerce et utilise les nouveaux revenus de l’Etat pour financer des travaux publics à Athènes et abonder la fameuse caisse des spectacles (*théorikon*), au détriment de la caisse militaire (*stratitikon*), ce qui rejoint le refus de la politique impérialiste qui a conduit la cité à la ruine – cette politique étrangère prudente et ce refus de l’aventurisme sont à distinguer d’un pacifisme que l’on a parfois prêté à tort à Eubule : cf. Cawkwell, 1963, p. 52-3.

<sup>2438</sup> LSJ, s.v. I et II.

<sup>2439</sup> La première moitié du passage, qui correspond au § 46, insiste sur cette idée, avec ἐξέσθητε et προϊεμένους.

<sup>2440</sup> Παρόρρομα signifie « arriver à », avec une nuance de rapidité : LSJ, s.v. III, 1 (« *pass on and come to a place, arrive at* ») ; cf. encore *ibid.*, II, 1 pour la nuance de rapidité (« *pass by, outstrip, esp. in speed* », avec deux références à Homère).

l'adjectif intervient de manière inattendue à la fin du passage, en une sorte de pointe finale, alors même que *πρόγραμμα* conférait un côté abstrait à l'évocation, en nous ramenant au métaphorisé : la première place, la primauté, l'hégémonie. Le procédé montre avec quel soin Démosthène élabore ses images.

Le discours *Sur les affaires de la Chersonèse* présente deux images (16 et 17) qui mettent en œuvre des moyens d'expression renouvelés : Démosthène étend aux harangues les expérimentations qu'il a inaugurées dans le *Sur l'ambassade*.

16. ὅσα δ' ἐχθρὸς ὑπάρχων τῇ πόλει καὶ δυνάμει πολλῇ περὶ Ἑλλησποντον ὦν πειράται προλαβεῖν, κὰν ἅπαξ ὑστερήσωμεν, οὐκέθ' ἔξομεν σῶσαι, περὶ τούτων δ' οἴομαι τὴν ταχίστην συμφέρειν καὶ βεβουλευῆσθαι καὶ παρεσκευάσθαι καὶ μὴ τοῖς περὶ τῶν ἄλλων θορύβοις καὶ ταῖς κατηγορίαις ἀπὸ τούτων ἀποδράναι.<sup>2441</sup>

17. (...) ἀλλ' ὅτι τῶν τοιούτων πολιτευμάτων οὐδὲν πολιτεύομαι, ἀλλὰ δυνάμενος ἂν ἴσως, ὡσπερ καὶ ἕτεροι, καὶ κατηγορεῖν καὶ χαρίζεσθαι καὶ δημεύειν καὶ τᾶλλ' ἂ ποιούσιν οὗτοι ποιεῖν, οὐδ' [ὕφ'] <ἐφ'> ἐν τούτων πάποτ' ἐμαυτὸν ἔταξα οὐδὲ προήχθην οὔθ' ὑπὸ κέρδους οὔθ' ὑπὸ φιλοτιμίας, ἀλλὰ διαμένω λέγων ἐξ ὧν ἐγὼ μὲν πολλῶν ἐλάττων εἰμὶ παρ' ὑμῖν, ὑμεῖς δέ, εἰ πείθοισθέ μοι, μείζους ἂν εἴητε.<sup>2442</sup>

La première métaphore (16) se distingue nettement de ce que nous avons examiné jusqu'ici : elle ne fait plus intervenir *τάξις*, mais le verbe *ἀποδιδράσκω*. Comme le suggère H. Weil, la représentation convoquée est celle des défenseurs en poste sur les murailles de la cité, qui abandonnent leur position pour se porter là où le bruit les attire<sup>2443</sup>. C'est ici la délibération publique à l'Assemblée qui est assimilée à cette situation : le poste correspond au sujet brûlant, d'importance vitale pour la cité, sur lequel il faut prendre des décisions concrètes (*καὶ βεβουλευῆσθαι καὶ παρεσκευάσθαι*) – les conquêtes de Philippe en Thrace. Par opposition, les « décisions » et les « préparatifs » renvoient encore une fois à la nécessité

<sup>2441</sup> « Au contraire, toutes ces positions qu'un ennemi déclaré de la république, à la tête d'une force considérable dans l'Hellespont, tente d'occuper avant nous, positions qu'il nous deviendra impossible de sauver pour peu que nous tardions, voilà, je pense, ce qui exige qu'au plus tôt nos décisions soient prises, que nous soyons prêts, que nous cessions de discuter en tumulte sur toute autre chose et d'accuser tel ou tel pour nous dérober à l'action. », Démosthène, *Chers.*, 3 (trad. M. Croiset).

<sup>2442</sup> « Ce que je dirais, c'est que leur action publique n'a rien de commun avec la mienne, c'est que, pouvant peut-être, aussi bien que d'autres, accuser, flatter, confisquer, faire tout ce qu'ils font, jamais je n'ai voulu en un seul cas accepter pareil rôle ; jamais, je ne m'y suis laissé pousser ni pour un profit, ni par ambition, mais que je ne cesse de tenir un langage qui me vaut, à moi, d'être auprès de vous moins en faveur que beaucoup d'autres, mais, qui, si vous l'écoutez, vous rendrait, vous, plus puissants ; », *Chers.*, 71 (*id.*). Le texte grec de la CUF comporte une erreur que nous corrigeons : il faut lire ἐφ' ἐν et non pas ὑφ' ἐν ; cf. Dilts, 2002, p. 98, *ad loc.*

<sup>2443</sup> Weil, 1873, p. 273, *ad loc.* Cette interprétation est suivie par Rehdantz, 1886, p. 56, et Sandys, 1900, p. 146, *ad loc.* Cf. encore Westerman, 1871, p. 167, *ad loc.*, qui glose par « se laisser détourner » (« sich abziehen lassen »).

de tenir une armée sur le pied de guerre, correctement financée, afin qu'elle soit efficace<sup>2444</sup>. Or les Athéniens ne doivent pas se laisser détourner de la question de la progression militaire de Philippe (ἀπὸ τούτων) par des discussions animées sur d'autres sujets (τοῖς περὶ τῶν ἄλλων θορύβοις) ou par des calomnies ou autres accusations (ταῖς κατηγορίαις), en l'occurrence les accusations que certains orateurs portent à la suite de Philippe contre Diopeithès ou contre d'autres stratèges<sup>2445</sup> : ils accusent précisément Diopeithès de rompre la paix de Philocrate, signée en 346, en menant des opérations de guérilla contre des alliés de Philippe en Thrace, ce dont le roi se plaint dans deux courriers diplomatiques adressés aux Athéniens<sup>2446</sup>. Il s'agit là d'un écran de fumée qui empêche de considérer le véritable problème et même déforme la réalité : la puissance de Philippe, la guerre larvée qu'il mène contre Athènes et la menace qu'il fait peser sur la Chersonèse<sup>2447</sup>. Puisque cette occurrence s'applique au débat public, elle se rattache au paradigme de la guerre oratoire contre les ennemis intérieurs, qui sont ici présents en creux, derrière le tumulte et les accusations qu'évoque Démosthène<sup>2448</sup>. Nous sommes en effet dans une éloquence de guerre : un débat oratoire efficace est la condition d'une guerre efficace.

La seconde occurrence (17) témoigne aussi des variations que Démosthène a introduites dans le *Sur l'ambassade* : c'est la première – et la seule – dans les harangues à reposer sur le verbe τάπτω. La métaphore évoque précisément la différence entre le conseiller et les orateurs qui sont vendus à Philippe. Elle s'insère en effet dans une comparaison entre l'attitude politique des deux antonymes<sup>2449</sup>, assimilée à un poste de combat. Là où Démosthène cherche à dire de manière désintéressée (οὔθ' ὑπὸ κέρδους οὔθ' ὑπὸ φιλοτιμίας) ce qui lui apparaît le plus utile pour la cité, à donner les meilleurs conseils, au risque de déplaire (ἀλλὰ διαμένω λέγων ἐξ ὧν ἐγὼ μὲν πολλῶν ἐλάπτων εἰμὶ παρ' ὑμῖν, ὑμεῖς δέ, εἰ πείθοισθέ μοι, μείζους ἂν εἴητε), ses adversaires privilégient l'agréable en laissant la situation militaire se détériorer : ils flattent les penchants du peuple à la mollesse et lancent des accusations calomnieuses (καὶ κατηγορεῖν καὶ χαρίζεσθαι καὶ δημεύειν) pour

<sup>2444</sup> Démosthène, *Chers.*, 46-7.

<sup>2445</sup> *Ibid.*, 2, 9, 26-8, 30.

<sup>2446</sup> Cf. Libanius, *Hypothesis ad Démosthène, Chers.*, 2-3. Diopeithès a d'abord attaqué les Cardiens, parce qu'ils avaient refusé d'accueillir des clérouques envoyés par Athènes pour renforcer ses positions dans la Chersonèse. Philippe envoie une lettre à Athènes pour se plaindre, qui reste sans effet : il envoie alors des renforts aux Cardiens. En représailles, Diopeithès attaque les régions du littoral thrace, soumises à Philippe. Ce dernier envoie donc une seconde lettre à Athènes : le *Sur les affaires de la Chersonèse* est prononcé à l'occasion des débats qu'occasionnent à l'Assemblée la réception de cette lettre.

<sup>2447</sup> *Ibid.*, 4-18, 38-45, 58-67.

<sup>2448</sup> Ces ennemis de l'intérieur sont évoqués explicitement plus loin, *ibid.*, 61-7.

<sup>2449</sup> Cette comparaison offre plus largement le sujet de tout le passage, *ibid.*, 68-75.

asseoir leur pouvoir et leur richesse, et, parce qu'ils sont vendus à Philippe<sup>2450</sup>, favorisent ses intérêts au détriment de ceux d'Athènes. Démosthène met en place une opposition entre deux modalités de discours, qui recouvrent une opposition entre le patriotisme et la trahison : les paroles utiles et désagréables qui vont dans l'intérêt de la cité s'opposent aux paroles agréables mais dommageables à cette dernière. L'image file donc la métaphore de la guerre oratoire : en s'appliquant pour la première fois à Démosthène depuis la *Midiennne*, elle met en valeur, là encore pour la première fois, le rôle du conseiller qu'il revendique, et que tout le passage s'efforce de définir par contraste avec celui du vendu, du traître ou encore du sycophante, pour reprendre la terminologie du *Sur la Couronne*, qui creusera cette opposition théorique<sup>2451</sup> – en un mot de l'ennemi du dedans (τοὺς ἐν αὐτῇ τῇ πόλει (...) ἐχθρούς)<sup>2452</sup>. Le conseiller se trouve en effet évoqué un peu après la métaphore, pour définir son rôle ou, pour le dire autrement, son poste : Οὐδ' εἶναι νομίζω τοῦ συμβουλευόντος ὑμῖν ἔργον οὐδὲν πλὴν εἰπεῖν τὰ βέλτιστα<sup>2453</sup>. L'expression τοῦ συμβουλευόντος ὑμῖν ἔργον fait écho à la métaphore τὴν τοῦ συμβούλου τάξιν (23) employée dans le *Sur la couronne*, qui lie directement cette fois le poste et le conseiller. De même, dans le passage du *Sur les affaires de la Chersonèse*, Démosthène se met en avant et se livre à une justification de son

<sup>2450</sup> τοὺς πεπρακότας αὐτοὺς ἐκείνω [sc. Φιλίππῳ] (« ceux qui se sont vendus à cet homme [sc. Philippe] »), *ibid.*, 61 (trad. M. Croiset).

<sup>2451</sup> L'attitude stigmatisée, à savoir les adversaires qui « accusent » (κατηγορεῖν), rappelle en effet ce que Démosthène reproche à Eschine : en lien avec l'image du poste, cf. *Cour.*, 12 (τῶν μέντοι κατηγοριῶν), avec la métaphore au § 13 (19), et, plus généralement, les définitions opposées du conseiller et du sycophante données *ibid.*, 189 (avec la métaphore du poste appliquée au rôle de conseiller, *ibid.*, 192 (23)).

<sup>2452</sup> *Ibid.*, 61, pour la citation. Cf. plus largement : Ὅς οὖν ὑπὲρ τῶν ἐσχάτων ὄντος τοῦ ἀγῶνος, οὕτω προσήκει γινώσκειν, καὶ τοὺς πεπρακότας αὐτοὺς ἐκείνω [sc. Φιλίππῳ] μισεῖν καὶ ἀποτυμπανίσαι. Οὐ γὰρ ἔστιν, οὐκ ἔστι τῶν ἔξω τῆς πόλεως ἐχθρῶν κρατῆσαι πρὶν ἂν τοὺς ἐν αὐτῇ τῇ πόλει κολάσῃτ' ἐχθρούς. (...) ἀσφαλές ἐστι λέγειν ὑπὲρ Φιλίππου. Καὶ γὰρ τοι τούτων μὲν ἐκ πτωχῶν ἔνιοι ταχὺ πλούσιοι γίνονται, καὶ ἐξ ἀνωνύμων καὶ ἀδόξων ἔνδοξοι καὶ γνῶριμοι, ὑμεῖς δὲ τοῦναντίον ἐκ μὲν ἐνδόξων ἀδοξοί, ἐκ δ' εὐπόρων ἀποροί. (...) Ἐκ δὲ τοῦ τούτων ὀλιγώρως ἔχειν καὶ ἐὰν ταῦτα φέρεσθαι ὁ μὲν εὐδαίμων, μέγας καὶ φοβερός πᾶσιν Ἕλλησιν καὶ βάρβαροις, ὑμεῖς δ' ἔρημοι καὶ ταπεινοί, τῇ τῶν ὀνίων ἀφθονίᾳ λαμπροί, τῇ δ' ὧν προσήκε παρασκευῇ καταγέλαστοι. Οὐ τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον περὶ θ' ὑμῶν καὶ περὶ αὐτῶν ἐνίους τῶν λεγόντων ὀρώ βουλευομένους· ὑμᾶς μὲν γὰρ ἡσυχίαν ἄγειν φασὶ δεῖν κἄν τις ὑμᾶς ἀδικῇ· αὐτοὶ δ' οὐ δύνανται παρ' ὑμῖν ἡσυχίαν ἄγειν οὐδενὸς αὐτοὺς ἀδικούντος. (« Persuadez-vous donc qu'il y va pour vous de la vie et qu'il faut vous décider en conséquence : honnir ceux qui se sont vendus à cet homme [sc. Philippe] et les faire périr sous le bâton. Jamais en effet, jamais, vous ne viendrez à bout des ennemis du dehors, tant que vous n'aurez pas châtié les ennemis du dedans. (...) on peut sans aucun risque parler pour lui. C'est pourquoi, parmi nos gens, il en est qui, de mendiants, deviennent riches tout à coup, passent de l'obscurité et du mépris à la considération et à la renommée, tandis que vous, au contraire, vous passez de la considération au mépris, de la richesse au dénuement [sic]. (...) Et parce que vous n'en avez pas souci, parce que vous vous laissez dérober tout cela, Philippe prospère, il est puissant, redouté de tous les Grecs et des barbares, tandis que vous êtes, vous, isolés et humiliés, vantés, il est vrai, pour l'abondance de ce qu'on achète au marché, mais, quant aux armements les plus nécessaires, dignes de risée. Ah ! vraiment quelques-uns de vos orateurs, je le vois, ont pour leur usage personnel d'autres principes que pour le vôtre. Ils trouvent bon que vous restiez bien tranquilles quand on vous fait du tort ; mais, eux, il leur est impossible de se tenir en repos ici, où personne ne leur en fait. »), *ibid.*, 61, 66 et 67 (trad. M. Croiset).

<sup>2453</sup> « J'estime que l'affaire de qui vous conseille, est uniquement de vous donner les meilleurs avis. », *ibid.*, 73 (*id.*).

rôle politique de conseiller, ce qui annonce les développements du *Sur la couronne*<sup>2454</sup>. Le poste du conseiller, précisément, consiste à donner un avis bien informé et salutaire, si désagréable puisse-t-il paraître, et à inciter les citoyens à agir pour le réaliser : l'action ne dépend que d'eux-mêmes. L'avis, très concrètement, réside ici dans la question financière qui parcourt les harangues depuis la *Première Philippique* en un leitmotiv insistant : pour résister à Philippe, il faut consentir à des sacrifices financiers pour couvrir les dépenses militaires... en d'autres termes, sacrifier l'agréable pour ce qui est utile et nécessaire. Une nouvelle fois, Démosthène s'en prend aux mauvais côtés de la politique d'Eubule et de ses continuateurs<sup>2455</sup>.

En réalité, le passage est articulé autour de la métaphore, parce qu'elle en occupe le centre<sup>2456</sup>, à partir duquel irradient tous les thèmes que nous avons résumés :

Ὅστις μὲν γάρ, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, παριδὼν ἅ συνοίσει τῇ πόλει, κρίνει, δημεύει, δίδωσι, κατηγορεῖ, οὐδεμία ταῦτ' ἀνδρεία ποιεῖ, ἀλλ' ἔχων ἐνέχυρον τῆς αὐτοῦ σωτηρίας τὸ πρὸς χάριν ὑμῖν λέγειν καὶ πολιτεύεσθαι, ἀσφαλῶς θρασύς ἐστιν· ὅστις δ' ὑπὲρ τοῦ βέλτιστου πολλὰ τοῖς ὑμετέροις ἐναντιοῦται βουλήμασι, καὶ μηδὲν λέγει πρὸς χάριν, ἀλλὰ τὸ βέλτιστον αἰεὶ, καὶ τὴν τοιαύτην πολιτείαν προαιρεῖται ἐν ἧ πλειόνων ἢ τύχη κυρία γίγνεται ἢ οἱ λογισμοί, τούτων δ' ἀμφοτέρων ἑαυτὸν ὑπεύθυνον ὑμῖν παρέχει, οὐτός ἐστιν ἀνδρείος καὶ χρήσιμός γε πολίτης ὁ τοιοῦτός ἐστιν, οὐχ οἱ τῆς παρ' ἡμέραν χάριτος τὰ μέγιστα τῆς πόλεως ἀπολωλεκότες· (...) ἀλλ' ὅτι τῶν τοιούτων πολιτευμάτων οὐδὲν πολιτεύομαι, ἀλλὰ δυνάμενος ἂν ἴσως, ὥσπερ καὶ ἕτεροι, καὶ τᾶλλ' ἃ ποιοῦσιν οὕτω ποιεῖν, οὐδ' [ύφ'] <ἐφ'> ἐν τούτων πώποτ' ἑμαυτὸν ἔταξα οὐδὲ προήχθην οὔθ' ὑπὸ κέρδους οὔθ' ὑπὸ φιλοτιμίας, ἀλλὰ διαμένω λέγων ἐξ ὧν ἐγὼ μὲν πολλῶν ἐλάττων εἰμι παρ' ὑμῖν, ὑμεῖς δέ, εἰ πειθοισθέ μοι, μείζους ἂν εἴητε· (...) Οὐδ' ἔμοιγε δοκεῖ δικαίου τοῦτ' εἶναι πολίτου, τοιαῦτα πολιτεύμαθ' εὐρίσκειν, ἐξ ὧν ἐγὼ μὲν πρῶτος ὑμῶν ἔσομαι εὐθέως, ὑμεῖς δὲ τῶν ἄλλων ὕστατοι· ἀλλὰ συναυξάνεσθαι δεῖ τὴν πόλιν τοῖς τῶν ἀγαθῶν πολιτῶν πολιτεύμασι, καὶ τὸ βέλτιστον αἰεὶ, μὴ τὸ ῥᾶστον ἅπαντας λέγειν· ἐπ' ἐκεῖνο μὲν γάρ ἡ φύσις αὐτὴ βαδιεῖται, ἐπὶ τοῦτο δὲ τῷ λόγῳ δεῖ προάγεσθαι διδάσκοντα τὸν ἀγαθὸν

<sup>2454</sup> Pour la justification de Démosthène : *ibid.*, 68-75. Pour la mise en avant de Démosthène dans le *Sur la couronne*, cf. ci-dessous, p. 626 sq. Le « je » est très présent dans le passage du *Sur les affaires de la Chersonèse*, mais seul le *Sur la couronne* le lie directement – syntaxiquement – à la métaphore du poste.

<sup>2455</sup> (...) ὑμεῖς δ' ἔρημοι καὶ ταπεινοί, τῇ τῶν ὀνίων ἀφθονίᾳ λαμπροί, τῇ δ' ὧν προσήκε παρασκευῇ καταγέλαστοι. (« (...) tandis que vous êtes, vous, isolés et humiliés, vantés, il est vrai, pour l'abondance de ce qu'on achète au marché, mais, quant aux armements les plus nécessaires, dignes de risée. »), *ibid.*, 66 (*id.*). L'abondance des biens que l'on trouve sur le marché renvoie à la prospérité économique qu'a permise la politique d'Eubule, dont l'un des aspects a été de favoriser le commerce : cf. Cawkwell, 1963 ; Burke, 1984, p. 114-8. La sortie de Démosthène sur les armements renvoie par ailleurs au versant négatif : la diminution des crédits militaires pour soulager les finances de la cité. Pour le contraste entre l'enrichissement des hommes politiques et le déclin de la cité (*Chers.*, 66 ; cité *supra*, p. 596, n. 2452), cf. *Aristocr.*, 204-10, qui critique aussi Eubule, cette fois en s'en prenant à sa politique d'urbanisme, jugée mesquine (*ibid.*, 208).

<sup>2456</sup> Elle intervient *Chers.*, 71, dans un passage où Démosthène répond à des critiques qui lui sont adressées : *ibid.*, 68-75. Cf. le plan de Croiset, 1925, p. 62-3 et 80-2, qui regroupe à juste titre les deux sous-sections de Weil, 1873, p. 269, qui mettent en cause Démosthène (§ 67-72 et § 73-75 ; la coupure au § 67 ne se justifie pas : cf. encore le résumé de Sandys, 1900, p. xlvi, qui prend en bloc les § 68 à 72).

πολίτην. (...) Οὐδ' εἶναι νομίζω τοῦ συμβουλευόντος ὑμῖν ἔργον οὐδὲν πλὴν εἰπεῖν τὰ βέλτιστα· (...) [exemple de Timothée] ὁ μὲν εἶπεν ὡς οἶόν τε τὰ ἄριστα, ὥσπερ εἶπεν (...). Οὕτω τοίνυν καὶ περὶ ὧν ἂν ἐγὼ λέγω καὶ περὶ ὧν ἂν ὁ δεῖνα εἴπη, τὰ μὲν ἔργα παρ' ὑμῶν αὐτῶν ζητεῖτε, τὰ δὲ βέλτισθ' ἂν ἐπιστηθῆ λέγειν παρὰ τοῦ παρόντος.<sup>2457</sup>

Les passages soulignés montrent comment la métaphore trouve des échos dans l'ensemble du développement, autour du motif du bon conseiller. C'est ce que révèlent en particulier les deux expressions qui la suivent en la reformulant, le lien étant matérialisé par la répétition de la même structure : οὐδέ ἐλιδέ en tête de proposition, avec un verbe à la première personne du singulier qui met en scène Démosthène<sup>2458</sup>. Τάττω apparaît donc comme le synonyme de πολιτεύομαι, et τάξις comme celui de πολιτεύματα – ou dans un cas de πολιτεία. Ces jeux d'équivalences sont lancés au niveau de l'expression métaphorique elle-même, où il faut rétablir : οὐδ' ἐφ' ἐν τούτων <πολιτευμάτων> πώποτ' ἑμαυτὸν ἔταξα, comme l'on dirait ἐπὶ ταύτην τὴν τάξιν ἑμαυτὸν ἔταξα. Cette dernière expression apparaît en effet à la même époque dans deux occurrences du discours *Sur l'ambassade*, prononcé en 343 : τάξιν ἑαυτὸν ἔταξεν (12) et εἰς ταύτην τὴν τάξιν κατεστήσατε (13),

<sup>2457</sup> « Car lorsqu'un homme, Athéniens, sans se soucier de l'intérêt public, tente des poursuites, confisque, distribue de l'argent, fait métier d'accusateur, il n'a besoin pour cela d'aucun courage. Fort de la garantie de salut qu'il s'assure *en visant toujours à vous complaire dans ses discours et dans sa politique*, il peut payer d'audace sans rien risquer. Mais celui qui, *pour votre bien*, s'oppose souvent à vos volontés, *qui dans ses discours ne cherche jamais à vous plaire, mais toujours à vous être utile, qui se dévoue à une politique* dont le succès dépend plus des hasards de la fortune que des calculs humains et qui pourtant accepte d'être responsable devant vous des uns et des autres, celui-là est *un homme de cœur*, celui-là est *un bon citoyen*, et non pas ceux qui, pour vous complaire au jour le jour, ont sacrifié les plus grands intérêts de la République. (...) Ce que je dirais, c'est que *leur action publique n'a rien de commun avec la mienne*, c'est que, pouvant peut-être, aussi bien que d'autres, accuser, flatter, confisquer, faire tout ce qu'ils font, *jamais je n'ai voulu en un seul cas accepter pareil rôle* ; jamais, je ne m'y suis laissé pousser ni pour un profit, ni par ambition, mais que je ne cesse de tenir un langage qui me vaut, à moi, d'être auprès de vous moins en faveur que beaucoup d'autres, mais, qui, si vous l'écoutez, vous rendrait, vous, plus puissants ; (...) *J'estime, en effet, qu'il ne serait pas d'un bon citoyen de suggérer une politique* qui ferait de moi immédiatement le premier parmi vous, mais qui ferait de vous le dernier d'entre les peuples. Non, ce qu'il faut, c'est que la République grandisse en même temps que grandit *l'action des bons citoyens*, et c'est aussi *que tous, en toute circonstance, proposent le meilleur parti, et non celui qui coûte le moins de peine*. Vers ce qui est facile, la nature humaine ira toujours d'elle-même, mais c'est dans l'autre sens que le bon citoyen doit la pousser par ses instructions et par la raison. (...) *J'estime que l'affaire de qui vous conseille, est uniquement de vous donner les meilleurs avis*. (...) [exemple de Timothée] Si, au lieu de cela, *tandis que Timothée donnait, comme il le fit, le meilleur avis*, vous, par mollesse, vous ne l'aviez pas suivi, la République aurait-elle eu le succès qu'elle obtint alors ? Non, assurément. Eh bien, de même, lorsque je vous parle comme je viens de le faire, moi ou tout autre, c'est de vous-même que vous devez attendre l'action ; à *l'orateur, ne demandez que de vous donner, en connaissance de cause, le meilleur avis*. », *ibid.*, 69-70, 71, 72, 73 et 75 (trad. M. Croiset). Nous soulignons. L'exemple de Timothée (*ibid.*, 74-5), insiste sur l'idée que l'orateur conseiller a pour tâche de donner les meilleurs avis, la réalisation, l'action étant dévolue au peuple.

<sup>2458</sup> οὐδ' [ὑφ'] <ἐφ'> ἐν τούτων πώποτ' ἑμαυτὸν ἔταξα ; Οὐδ' ἔμοιγε δοκεῖ δικαίου τοῦτ' εἶναι πολίτου, τοιαῦτα πολιτεύμαθ' εὐρίσκειν ; et Οὐδ' εἶναι νομίζω τοῦ συμβουλευόντος ὑμῖν ἔργον οὐδὲν πλὴν εἰπεῖν τὰ βέλτιστα. Le passage entre les deux dernières est rendu plus naturel encore par un maillon intermédiaire : συναυξάνεσθαι δεῖ τὴν πόλιν τοῖς τῶν ἀγαθῶν πολιτῶν πολιτεύμασι, καὶ τὸ βέλτιστον αἰεὶ, μὴ τὸ ῥᾶστον ἅπαντας λέγειν.

qui désignent aussi la ligne politique adoptée par un individu, en l'occurrence Eschine<sup>2459</sup>. Une équation se met en place, martelée par Démosthène, pour mettre en exergue son rôle de conseiller, en association avec la métaphore du poste :

τάπτω/τάξις = πολιτεύομαι/πολιτεύματα = τὰ βέλιστα λέγειν = τοῦ συμβουλευόντος/τοῦ ἀγαθοῦ πολιτοῦ ἔργον.

Nous avons ici la manifestation d'un paradigme métaphorique que Démosthène a déjà utilisé en partie dans le *Pour la liberté des Rhodiens*, mais qu'il ne reprend qu'à partir du *Sur l'ambassade* : la métaphore du poste désigne désormais surtout la politique préconisée par un orateur, lui-même ou un adversaire, dans le cadre du conflit contre la Macédoine ; elle rejoint ainsi l'opposition entre le conseiller et le vendu. Ce paradigme ne représente qu'une application plus circonscrite de celui qui a dominé jusqu'aux *Olynthiennes* : être un bon conseiller, donner les avis qui permettront à la cité de maintenir sa puissance et sa gloire, c'est s'inscrire dans la tradition politique d'Athènes, en d'autres termes occuper le poste légué par les ancêtres.

L'utilisation de la métaphore du poste dans le discours *Sur les affaires de la Chersonèse* s'avère par conséquent très cohérente. Les deux occurrences insistent en effet chacune sur des aspects différents mais complémentaires du débat à l'Assemblée, en lien avec le motif de la guerre oratoire : le rôle du peuple et celui du conseiller ; or le rôle du peuple consiste à écouter les avis du conseiller, sans prêter l'oreille aux discours trompeurs des traîtres vendus à Philippe.

### *Le poste au service de la critique de l'adversaire : Eschine dans le discours Sur l'ambassade*

12. (...) βούλομαι πρὸ πάντων ὧν μέλλω λέγειν μνημονεύοντας ὑμῶν οἶδ' ὅτι τοὺς πολλοὺς ὑπομνήσαι τίνα τάξιν ἑαυτὸν ἔταξεν Αἰσχίνης ἐν τῇ πολιτείᾳ τὸ πρῶτον καὶ τίνας λόγους κατὰ Φιλίππου δημηγορεῖν ᾗετο δεῖν, ἵν' εἰδῆθ' ὅτι τοῖς ὑφ' ἑαυτοῦ πεπραγμένοις καὶ δεδημηγορημένοις ἐν ἀρχῇ μάλιστα' ἐξελεγχθήσεται δῶρ' ἔχων.<sup>2460</sup>

---

<sup>2459</sup> Cf. *infra*, p. 607-8.

<sup>2460</sup> « Mais je veux, avant tout ce que je vais dire, vous rappeler (ce dont, pour la plupart, vous vous souvenez) quelle attitude politique Eschine a prise tout d'abord et quels discours il se croyait obligé de tenir contre Philippe ; cela pour vous faire savoir que précisément ses propres actes et ses propres discours du début le convaincront d'avoir reçu de l'argent. », Démosthène, *Amb.*, 9 (trad. G. Mathieu).



13. (...) ἀλλ' ἐκεῖν' ὁρᾶν [sc. δεῖ], ὅτι ὄντιν' ἂν ὑμεῖς εἰς ταύτην τὴν τάξιν κατεστήσατε καὶ τῶν συμβάντων καιρῶν ἐποιήσατε κύριον, οὗτος εἶπερ ὥσπερ οὗτος ἐβουλήθη μισθώσας αὐτὸν ἐξαπατᾶν ὑμᾶς καὶ φενακίζειν, τῶν ἴσων αἴτιος ἦν ἂν κακῶν ὄσωνπερ καὶ οὗτος.<sup>2461</sup>

14. οὐδαμοῦ γὰρ ἂν φανῆναι καθ' αὐτὸν ἐκείνον εἰ μὴ τοὺς συναγωνιζομένους τούτων τινὰς εἶχεν.<sup>2462</sup>

15. Ὃς γὰρ, ἑαυτὸν τάξας τῶν ἀπιστούντων εἶναι Φιλίππῳ, καὶ μόνος καὶ πρῶτος ἰδὼν ὅτι κοινὸς ἐχθρὸς ἐκείνός ἐστιν ἅπαντων τῶν Ἑλλήνων, ἠυτομόλησε καὶ προύδωκε καὶ γέγονεν ἐξαίφνης ὑπὲρ Φιλίππου...<sup>2463</sup>

Dans le *Sur l'ambassade*, Démosthène infléchit le paradigme métaphorique des discours de jeunesse, en personnalisant le poste : pour la première fois, il s'en sert pour attaquer nommément un adversaire politique, en l'occurrence Eschine. Cette évolution ressort avec d'autant plus de force que l'orateur applique ce nouveau paradigme aux quatre occurrences du discours (12 à 15).

Cette inflexion, comme son caractère systématique, proviennent d'une nécessité rhétorique qui fait le fond du plaidoyer : Démosthène veut démontrer qu'Eschine a trahi durant la première ambassade<sup>2464</sup>. Or, avant même d'en venir au fond de ses accusations, Démosthène présente un élément à charge en ouverture du plaidoyer<sup>2465</sup>, grâce à la première occurrence de la métaphore du poste (12), afin de jeter d'emblée le soupçon sur Eschine. Il s'agit d'un élément troublant : dans la guerre oratoire qui se déroule à l'Assemblée entre les orateurs farouchement opposés à Philippe et ceux qui se montrent plus conciliants, Eschine a

---

<sup>2461</sup> « au contraire on doit voir que tout homme à qui vous auriez confié ce poste et donné plein pouvoir sur les conjonctures, tout homme, s'il avait voulu, comme cet individu, toucher un salaire pour vous tromper et vous duper, aurait causé des malheurs égaux à ceux qu'a causés cet individu. », *ibid.*, 29 (*id.*).

<sup>2462</sup> « jamais Philocrate ne se serait découvert s'il n'avait eu certains de ses collègues pour collaborateurs. », *ibid.*, 116 (*id.*).

<sup>2463</sup> « Il s'était rangé parmi ceux qui se défiaient de Philippe ; seul et le premier, il avait vu en Philippe l'ennemi commun de tous les Grecs. Puis il a déserté, il a trahi, il a pris subitement le parti de Philippe. », *ibid.*, 302 (*id.*).

<sup>2464</sup> Καὶ μέχρι τοῦ δεῦρ' ἐπανελθεῖν ἀπὸ τῆς πρώτης πρεσβείας ἐμὲ γοῦν, ὧ ἄδρες Ἀθηναῖοι, διεφθαρμένος καὶ πεπρακῶς ἑαυτὸν ἐλάνθανε. (« Et, jusqu'au retour de la première ambassade, Athéniens, moi du moins je ne me suis pas aperçu qu'il fût corrompu et se fût vendu. »), Démosthène, *Amb.*, 13 (trad. G. Mathieu).

<sup>2465</sup> La métaphore intervient au début de la προκατάστασις ou « exposition préparatoire » (Weil, 1883, p. 223), qui occupe les § 9 à 28. Cf. scholie 35b Dilts (II, p. 9) ; Weil, 1883, p. 223 ; Blass, 1893, p. 353 ; Mathieu, 1946, p. 15. Sur la προκατάστασις, cf. Hermogène, *L'Invention*, II, p. 108, 19 à 119, 19 Rabe. Même si l'on adopte la solution de Paulsen, 1999, p. 66, avec n. 216, qui consiste à entrer directement dans le corps du discours en isolant un premier ensemble qui porte sur la première ambassade, avec les § 9-16, avant d'aborder la deuxième (§ 17-71), la métaphore, au § 9, conserve sa position en ouverture. Les accusations de Démosthène ont été détaillées *Amb.*, 4-8, et leur examen occupe la première partie du discours, des § 29 à 178.

d'abord tenu le même poste que Démosthène, celui d'opposant à Philippe<sup>2466</sup>. Les discours qu'il avait alors prononcés faisaient voir l'hostilité farouche qu'il entretenait à l'égard du roi<sup>2467</sup>. Le brusque revirement de ligne politique au retour de la première ambassade ne peut donc signifier qu'une chose : Eschine a été corrompu par Philippe<sup>2468</sup>. En d'autres termes, comme l'affirme la dernière occurrence (15), en filant la métaphore, Eschine a trahi en désertant son poste de défenseur de la cité pour prendre le poste de mercenaire de Philippe : *ἠῦτομόλησε καὶ προούδωκε καὶ γέγονεν ἐξαιφνης ὑπὲρ Φιλίππου*<sup>2469</sup>. La métaphore du poste dans le discours met précisément en valeur cette volte-face politique.

Par un effet d'encadrement, la version positive par laquelle le discours avait débuté est en effet reprise sur la fin, dans un passage sur la corruption<sup>2470</sup>. Les parallèles précis qui se tissent avec le passage de l'exposition préparatoire montrent que Démosthène entretient à dessein une correspondance entre les deux, comme dans une composition circulaire. Les correspondances se lisent d'abord au niveau même des images, qui à chaque fois lancent le développement : rappel de la ligne politique initiale d'Eschine (le « poste »), avec le détail qu'il a été le premier à dénoncer les actions de Philippe à cette époque<sup>2471</sup>, pour mieux faire

<sup>2466</sup> *Ibid.*, 9-14, où nous retrouvons certains des grands thèmes développés par Démosthène : Eschine dénonce la corruption des hommes politiques qui se laissent acheter par Philippe, en particulier dans les autres cités (*ibid.*, 10 et 11) ; il fait appel au sentiment panhellénique (*ibid.*, 11). Eschine tente même une alliance politique avec Démosthène : *Προσελθὼν τοίνυν ἐμοὶ μετὰ ταῦτα συνετάττετο κοινῇ πρῶσβεύειν, καὶ ὅπως τὸν μαρὸν καὶ ἀναιδῆ φυλάξομεν ἀμφότεροι, τὸν Φιλοκράτην, πολλὰ παρεκελεύσατο.* (« Il vint donc me trouver après cela pour tenter d'obtenir que nous fussions alliés dans l'ambassade ; il me recommanda vivement de surveiller avec lui le scélérat impudent, le nommé Philocrate. »), *ibid.*, 13 (trad. G. Mathieu). Cf. encore *ibid.*, 302, l'occurrence 15, où nous pouvons relever

<sup>2467</sup> *διὰ γὰρ τοὺς προειρημένους λόγους καὶ τὴν πρὸς τὸν Φίλιππον ἀπέχθειαν ταύτην...* (« en effet ses discours précédents et cette haine montrée contre Philippe... »), *ibid.*, 12 (*id.*).

<sup>2468</sup> *ἴν' εἰδῆθ' ὅτι τοῖς ὑφ' ἑαυτοῦ πεπραγμένοις καὶ δεδημηγορημένοις ἐν ἀρχῇ μάλιστα' ἐξελεγχθήσεται δῶρ' ἔχων.*

<sup>2469</sup> Cf. encore, juste avant, *ibid.*, 302 (trad. G. Mathieu) : *Παντὶ μὲν γὰρ εἰκότως ἂν ὀργισθεῖητ', ὃ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τοιαῦτα πεποιηκῶτι καὶ προδεδωκῶτι συμμάχους καὶ φίλους καὶ καιρούς, μεθ' ὧν ἢ καλῶς ἢ κακῶς ἐκάστοις ἔχει τὰ πάντα, οὐ μὴν οὐδενὶ μᾶλλον οὐδὲ δικαιότερον ἢ τούτῳ.* (« En effet il serait normal, Athéniens, que vous vous irritiez contre quiconque aurait agi ainsi, aurait livré vos alliés, vos amis, les occasions qui font que, pour chaque peuple, la situation générale est bonne ou mauvaise. Mais il n'est personne contre qui vous le feriez plus justement que contre cet individu »).

<sup>2470</sup> *Ibid.*, 302-14, sachant que le thème de la corruption a déjà été introduit à la fin de la section précédente (§ 288-301), aux § 299 à 301 ; les § 300 et 301 contiennent chacun une métaphore de la vente, respectivement : *Τίσι γὰρ τῶν πραγμάτων ἐγκρατῆς γέγονεν Φίλιππος ἀπάντων... Τῷ παρὰ τῶν πωλούντων τὰς πράξεις ὠνεῖσθαι, τῷ τοὺς προεστηκότας ἐν ταῖς πόλεσιν διαφθεῖρειν καὶ ἐπαίρειν, τούτοις.* (« Par quoi en effet Philippe s'est-il rendu maître de tout ? (...) En achetant les occasions d'agir à ceux qui les vendaient, en corrompant et en poussant les dirigeants des cités, par tous ces moyens. », trad. G. Mathieu), et (...) *τὸν δὲ πεπρακῶθ' ἑαυτὸν κολάσητε...* (« en châtiant l'homme qui s'est vendu... »), *id.*). Nous rejoignons ici le plan de Paulsen, 1999, p. 70, contre les propositions de Weil, 1883, p. 230 (§ 297-314), et de Mathieu, 1946, p. 16 (§ 298-314). Les § 297 à 301 continuent en effet de discuter le problème des hommes politiques influents comme Eubule qui protègent les traîtres comme Eschine. Or le § 301 marque une césure de ce point de vue dans des formes habituelles, en rappelant le sujet qui a été traité et en annonçant celui qui suit. Tout de suite après, en effet, Démosthène se concentre sur la trahison d'Eschine.

<sup>2471</sup> Cette mention suit immédiatement le passage que nous avons cité pour la première métaphore : *Ἔστι τοίνυν οὗτος ὁ πρῶτος Ἀθηναίων αἰσθόμενος Φίλιππον, ὡς τότε δημηγορῶν ἔφη, ἐπιβουλεύοντα τοῖς*

éclater l'évidence de sa trahison. De ce point de vue, nous pouvons noter une gradation : la seconde métaphore se fait plus expressive que la première, parce que Démosthène la file avec le verbe *αὐτομολέω*, « désertier »<sup>2472</sup>, qui confère un sens très concret à *προοδίδωμι*.

De même, le passage sur Eschine, ses paroles et ses actions, qu'ouvre la métaphore, est plus développé dans la seconde version. Là encore, nous relevons plusieurs parallèles, à commencer par le mouvement en deux temps que laissait présager l'image : l'activisme patriotique contre Philippe (§ 10 à 14 ; 303 à 306), puis le revirement au retour de la première ambassade, lorsque Eschine se met tout à coup à soutenir la paix de Philocrate (§ 15 et 16 ; 307 à 314). Plusieurs éléments communs se détachent ensuite, autour de deux points saillants : le compte rendu qu'Eschine a fait de son ambassade dans le Péloponnèse, en Arcadie, et plus particulièrement des discours panhelléniques enflammés qu'il a tenus là-bas ; le discours qu'il a prononcé lors de la première des deux séances de l'Assemblée convoquées pour examiner les conditions de la paix, le 18 Elaphobolion, avant sa volte-face du 19. Lors de cette dernière séance, Démosthène prétend en effet qu'Eschine dit l'exact opposé de ce qu'il disait jusque-là : pour le montrer, il se focalise sur l'exemple des ancêtres qui ont combattu durant les guerres médiques. Dans la perspective du poste, en effet, il s'agit d'un point accablant pour Eschine, qui se trouve alors pris dans les redoutables rets métaphoriques tendus par Démosthène : étant donné que l'image du poste prend tout son sens par rapport à la référence aux guerres médiques, le fait de nier la pertinence de ce précédent revient pour Eschine à avouer qu'il a déserté le poste des patriotes.

Nous allons tenter de montrer que ces reprises thématiques s'appuient sur des répétitions de formules à l'identique, qui sont simplement déplacées d'une idée à l'autre dans un souci de variation :

[9] (...) βούλομαι πρὸ πάντων ὧν μέλλω λέγειν μνημονεύοντας ὑμῶν οἶδ' ὅτι τοὺς πολλοὺς ὑπομῆσαι τίνα τάξιν ἑαυτὸν ἔταξεν Αἰσχίνης ἐν τῇ πολιτείᾳ τὸ πρῶτον, καὶ τίνας λόγους κατὰ τοῦ Φιλίππου δημηγορεῖν ᾤετο δεῖν, ἴν' εἰδῆθ' ὅτι τοῖς ὑφ' ἑαυτοῦ πεπραγμένοις καὶ δεδημηγορημένοις ἐν ἀρχῇ μάλιστα ἐξελεγχθήσεται δῶρ' ἔχων. [10] Ἔστι τοίνυν οὗτος ὁ πρῶτος Ἀθηναίων αἰσθόμενος Φίλιππον, ὡς τότε δημηγορῶν ἔφη, ἐπιβουλεύοντα τοῖς Ἕλλησι καὶ διαφθείροντά τινος τῶν ἐν Ἀρκαδίᾳ προεσθηκότων, καὶ ἔχων Ἰσχανδρον τὸν Νεοπτολέμου δευτεραγωνίστην, προσίων μὲν τῇ βουλήν προσίων δὲ τῷ δήμῳ περὶ τούτων καὶ πείσας ὑμᾶς πανταχοῦ πρόσβεις πέμψαι τοὺς συνάξοντας δεῦρο τοὺς βουλευσομένους περὶ τοῦ πρὸς Φίλιππον πολέμου, [11] καὶ ἀπαγγέλλων μετὰ ταῦθ'

---

Ἕλλησι... (« C'est lui le premier qui, parmi les Athéniens, s'est aperçu (ainsi que le disaient ses discours) que Philippe formait des plans contre la Grèce... »), *ibid.*, 10 (trad. G. Mathieu).

<sup>2472</sup> Cf. LSJ, s.v. I, avec les nombreuses références chez les historiens.

ἤκων ἐξ Ἀρκαδίας τοὺς καλοὺς ἐκείνους καὶ μακροὺς λόγους, οὓς ἐν τοῖς μυροῖσι ἐν Μεγάλῃ πόλει πρὸς Ἰερώνυμον τὸν ὑπὲρ Φιλίππου λέγοντα ὑπὲρ ὑμῶν ἔφη δεδημηγορηκέναι, καὶ διεξιῶν ἡλίκα τὴν Ἑλλάδα πάσαν, οὐχὶ τὰς ἰδίας ἀδικουσί μόνον πατρίδας οἱ δωροδοκοῦντες καὶ χρήματα λαμβάνοντες παρὰ Φιλίππου. (...) [15] Ὁ δὲ ταῦτ' εἰπὼν τῇ προτεραιᾷ πάντων ἀκουόντων ὑμῶν, εἰς τὴν ὑστεραίαν, ἐν ἧ τὴν εἰρήνην ἔδει κυροῦσθαι (...), ἀναστὰς ἐδημηγόρει καὶ συνηγόρει ἐκείνῳ [i.e. Φιλοκράτῳ] [16] πολλῶν ἀξιούσι, ὃ Ζεῦ καὶ πάντες θεοί, θανάτων λόγους, ὡς οὔτε τῶν προγόνων ὑμᾶς μεμνήσθαι δέοι οὔτε τῶν τὰ τρόπαια καὶ τὰς ναυμαχίας λεγόντων ἀνέχεσθαι, νόμον τε θήσειν καὶ γράψειν μηδενὶ τῶν Ἑλλήνων ὑμᾶς βοηθεῖν, ὅς ἂν μὴ πρότερος βεβοηθηκῶς ὑμῖν ἦ.<sup>2473</sup>

[302] (...) Ὅς γὰρ, ἑαυτὸν τάξας τῶν ἀπιστούντων εἶναι Φιλίππῳ, καὶ μόνος καὶ πρῶτος ἰδὼν ὅτι κοινὸς ἐχθρὸς ἐκείνός ἐστιν ἀπάντων τῶν Ἑλλήνων, ἠντομόλησε καὶ προὔδωκε καὶ γέγονεν ἐξαίφνης ὑπὲρ Φιλίππου, πῶς οὐ πολλάκις οὔτος ἀξιὸς ἐστ' ἀπολωλέναι; [303] Ἀλλὰ μὴν ὅτι ταῦθ' οὔτως ἔχει, αὐτὸς οὐχ οἶός τ' ἀντειπεῖν ἔσται. Τίς γὰρ ἐσθ' ὁ τὸν Ἴσχανδρον ποσάγων ὑμῖν τὸ κατ' ἀρχὰς, ὃν παρὰ τῶν ἐν Ἀρκαδίᾳ φίλων τῇ πόλει δεῦρ' ἦκει ἔφη; Τίς ὁ συσκευάζεσθαι τὴν Ἑλλάδα καὶ Πελοπόννησον Φίλιππον βοῶν, ὑμᾶς δὲ καθεύδειν; Τίς ὁ τοὺς μακροὺς καὶ καλοὺς λόγους ἐκείνους δημηγορῶν καὶ τὸ Μιλτιάδου καὶ <τὸ> Θεμιστοκλέους ψήφισμ' ἀναγιγνώσκων καὶ τὸν ἐν τῷ τῆς Ἀγλαύρου τῶν ἐφήβων ὄρκον; Οὐχ οὔτος; [304] Τίς ὁ πείσας ὑμᾶς μόνον οὐκ ἐπὶ τὴν ἐρυθρὰν θάλατταν πρεσβείας πέμπειν ὡς ἐπιβουλευομένης μὲν ὑπὸ Φιλίππου τῆς Ἑλλάδος, ὑμῖν δὲ προσήκον προορᾶν ταῦτα καὶ μὴ προίεσθαι τὰ τῶν Ἑλλήνων; Οὐχ ὁ μὲν γράφων τὸ ψήφισμ' Εὐβουλος ἦν, ὁ δὲ πρεσβεύων εἰς Πελοπόννησον Αἰσχίνης οὔτος; Ἐλθὼν δ' ἐκείσε ἅττα μὲν ποτε διελέχθη καὶ ἐδημηγόρησεν, αὐτὸς ἂν εἰδείη, ἃ δ' ἀπήγγειλε πρὸς ὑπᾶς, ὑμεῖς οἶδ' ὅτι μεμνησθε πάντες. [305] Βάροβαρόν τε γὰρ πολλάκις καὶ ἀλάστορα τὸν Φίλιππον ἀποκαλῶν ἐδημηγόρει, καὶ τοὺς Ἀρκάδας ὑμῖν ἀπήγγελλεν ὡς ἔχαιρον εἰ προσέχει τοῖς πράγμασι ἤδη καὶ ἐγείρεται ἡ τῶν Ἀθηναίων πόλις... [307] Ταῦτα μὲν τοίνυν τότε καὶ μάλ', ὃ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, καλὰ καὶ τῆς πόλεως ἄξι' ἐδημηγόρει. Ἐπειδὴ δ' ἀφίκετ' εἰς Μακεδονίαν καὶ τὸν ἐχθρὸν εἶδε τὸν αὐτοῦ καὶ τῶν

<sup>2473</sup> « Mais je veux, avant tout ce que je vais dire, vous rappeler (ce dont, pour la plupart, vous vous souvenez) quelle attitude politique Eschine a prise tout d'abord et quels discours il se croyait obligé de tenir contre Philippe ; cela pour vous faire savoir que précisément ses propres actes et ses propres discours de début le convaincront d'avoir reçu de l'argent. C'est lui le premier qui, parmi les Athéniens, s'est aperçu (ainsi que le disaient ses discours) que Philippe formait des plans contre la Grèce et corrompait certains chefs de l'Arcadie ; avec Ischandros, fils de Néoptolémus, pour lui donner la réplique, il se présentait au Conseil, se présentait au peuple pour parler de cela ; c'est lui qui vous décidés à envoyer partout des ambassades pour convoquer ici un congrès touchant la guerre contre Philippe ; c'est lui qui rapportait ensuite, à son retour d'Arcadie, ces beaux et longs discours qu'il prétendait avoir tenus dans votre intérêt devant les Dix Mille à Mégalèpolis en réponse à Hiéronymos qui parlait en faveur de Philippe ; c'est lui qui exposait quels crimes commettent envers la Grèce entière, et non pas envers leur seule patrie, ceux qui se laissent corrompre et reçoivent de l'argent de Philippe... Or l'homme qui avait dit cela publiquement la veille, le lendemain, quand il fallait ratifier la paix (...), lui se leva pour discourir et appuyer ce dernier [i.e. Philocrate] par des discours qui mériteraient, ô Zeus et vous tous dieux ! plus d'une fois la mort, disant que vous deviez oublier vos ancêtres et ne pas laisser faire ceux qui parlaient des trophées et des victoires navales, qu'il allait proposer et rédiger une loi interdisant de soutenir aucun Grec qui ne vous aurait pas soutenu auparavant. », Démosthène, *Amb.*, 9-11 et 15-6 (trad. G. Mathieu). Nous soulignons.

Ἑλλήνων [τὸν Φίλιππον], ἀρά γ' ὅμοι' ἢ παραπλήσια τούτοις; Πολλοῦ γὰρ καὶ δεῖ, ἀλλὰ μῆτε τῶν προγόνων μεμνήσθαι μῆτε τρόπαια λέγειν μῆτε βοηθεῖν μηδενί, τῶν τε κελυόντων μετὰ τῶν Ἑλλήνων περὶ τῆς πρὸς Φίλιππον εἰρήνης βουλευέσθαι θαυμάζειν εἰ περὶ τῶν ὑμετέρων ἰδίων ἄλλον τινὰ δεῖ πεισθῆναι. [308] εἶναί τε τὸν Φίλιππον αὐτὸν, Ἡράκλεις, Ἑλληνικώτατον ἀνθρώπων, δεινότατον λέγειν, φιλαθηναϊότατον· οὕτω δ' ἀτόπους τινὰς ἐν τῇ πόλει καὶ δυσχερεῖς ἀνθρώπους εἶναι ὥστ' οὐκ αἰσχύνεσθαι λαιδορομένους αὐτῷ καὶ βάρβαρον αὐτὸν ἀποκαλοῦντας. Ἔστιν οὖν ὅπως ταῦτ' ἂν ἐκεῖνα προειρηκῶς ὁ αὐτὸς ἀνὴρ μὴ διαφθαρεῖς ἐτόλμησεν εἰπεῖν; [311] (...) ἐκεῖν' ἂ διεξήλθον ἐν ἀρχῇ δεδημηγορηκῶς, τὸν Μαραθῶνα, τὴν Σαλαμίνα, τὰς μάχας, τὰ τρόπαια, ἐξαίφνης ὡς ἐπέβη Μακεδονίας, πάντα τάναντία τούτοις, μὴ προγόνων μεμνήσθαι, μὴ τρόπαια λέγειν, μὴ βοηθεῖν μηδενί, μὴ κοινῇ μετὰ τῶν Ἑλλήνων βουλευέσθαι, μόνον οὐ καθελεῖν τὰ τείχη.<sup>2474</sup>

Nous pouvons relever de nombreux échos et répétitions. Le relevé suivant les présente en prenant comme référence le premier passage, parce que le second en constitue une amplification, émaillée de variations et de développements supplémentaires<sup>2475</sup>. Nous citons donc d'abord les extraits du premier passage, dans l'ordre de leur apparition<sup>2476</sup> :

<sup>2474</sup> « Il s'était rangé parmi ceux qui se défiaient de Philippe ; seul et le premier, il avait vu en Philippe l'ennemi commun de tous les Grecs. Puis il a déserté, il a trahi, il a pris subitement le parti de Philippe. Comment donc cet homme ne mérite-t-il pas plusieurs fois la mort ? Qu'il en soit ainsi, lui-même ne pourra le contester. Qui donc, au début, vous présentait Ischandros qui venait, disait-il, envoyé ici par les amis que notre pays avait en Arcadie ? Qui donc criait que Philippe ramassait la Grèce et le Péloponnèse pendant que vous dormiez ? Qui donc faisait au peuple ces longs et beaux discours, et lisait le décret de Miltiade, celui de Thémistocle et le serment des éphèbes dans le sanctuaire d'Aglauros ? N'est-ce pas lui ? Qui donc vous a conseillé d'envoyer des ambassadeurs presque jusqu'à la Mer Rouge, en disant que Philippe avait des visées sur la Grèce, que vous deviez prévoir cela et ne pas abandonner l'intérêt des Grecs ? Est-ce que l'auteur du décret n'était pas Eubule, et l'ambassadeur dans le Péloponnèse, Eschine, qui est devant vous ? Ce qu'il a dit, une fois arrivé là-bas, dans ses entretiens et dans ses discours, lui seul peut le savoir ; mais le rapport qu'il vous a fait, vous vous en souvenez tous, je le sais. Il faisait des discours où il traitait maintes fois Philippe de barbare et de fléau des dieux ; il vous rapportait la joie des Arcadiens quand l'État athénien faisait désormais attention aux événements et se réveillait... Voilà le langage bien beau et digne de notre pays, athéniens, qu'il tenait alors au peuple. Mais quand il fut arrivé en Macédoine et y eut vu son ennemi, l'ennemi des Grecs, est-ce qu'il parla de façon semblable ou analogue ? Tant s'en faut ! Au contraire il fallait ne plus rappeler nos ancêtres, ne plus parler de trophées, ne porter secours à personne ; les gens qui proposaient de délibérer avec les Grecs sur la paix avec Philippe, le surprenaient, en croyant nécessaire de persuader quelqu'un d'autre touchant vos propres intérêts ; Philippe, pour sa part, était, par Héraclès, le Grec le plus pur du monde, l'homme le plus éloquent, le meilleur ami d'Athènes ; il y avait chez nous des individus si bizarres et si désagréables qu'ils n'avaient pas honte de l'injurier et de le traiter de barbare ! Est-il donc possible que le même homme, après avoir dit cela, ait osé dire ceci sans s'être laissé corrompre ? (...) après avoir tenu au début les discours que j'ai rappelés, Marathon, Salamine, les batailles, les trophées, aussitôt après qu'il eut mis le pied en Macédoine, <il> a dit tout le contraire : ne plus rappeler nos ancêtres, ne plus parler de trophées, ne porter secours à personne, ne pas se concerter avec les Grecs, presque détruire nos fortifications. », *ibid.*, 302-5, 307-8 et 311 (*id.* modifiée). Nous soulignons

<sup>2475</sup> Développements spécifiques au premier passage : mention des circonstances précises des discours d'Eschine en Arcadie (à Mégalopolis, devant les Dix Mille, face à un représentant de Philippe, Hiéronimos : *ibid.*, 11) ; contexte de la première ambassade, avec les tentatives que fait Eschine pour se rapprocher de Démosthène (*ibid.*, 12-3) ; résumé du discours qu'Eschine a tenu lors de la première assemblée chargée d'examiner les conditions de paix (*ibid.*, 14). Développements spécifiques au second passage : compte-rendu et critique plus détaillés des discours d'Eschine (références aux guerres médiques et Philippe qualifié de barbare, puis palinodie : *ibid.*, 303, 305, 308, 311-3) ; exemple d'Atrestidas et de ses captifs d'Olynthe (toujours dans les discours tenus par Eschine

1. μνημονεύοντας ὑμῶν οἶδ' ὅτι τοὺς πολλοὺς (§9)
1. ὑμεῖς οἶδ' ὅτι μέμνησθε πάντες (§ 304)
2. τίνα τάξιν ἑαυτὸν ἔταξεν Αἰσχίνης ἐν τῇ πολιτείᾳ τὸ πρῶτον (§ 9)
2. ἑαυτὸν τάξας τῶν ἀπιστούντων εἶναι Φιλίππῳ (§ 302)
3. τίνας λόγους κατὰ τοῦ Φιλίππου δημηγορεῖν ᾤετο δεῖν (§ 9)
3. Βάροβαρόν τε γὰρ πολλάκις καὶ ἀλάστορα τὸν Φίλιππον ἀποκαλῶν ἐδημηγόρει  
(§ 305)
- 3bis.* Ταῦτα μὲν τοίνυν τότε καὶ μάλ', ὃ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, καλὰ καὶ τῆς πόλεως ἄξι' ἐδημηγόρει (§ 307)
4. τοῖς ὑφ' ἑαυτοῦ (...) δεδημηγορημένοις ἐν ἀρχῇ (§ 9)
4. ἐν ἀρχῇ δεδημηγορηκῶς (§ 311)
5. βούλομαι (...) μνημονεύοντας ὑμῶν οἶδ' ὅτι τοὺς πολλοὺς ὑπομνήσαι (...) τίνας λόγους κατὰ τοῦ Φιλίππου δημηγορεῖν ᾤετο δεῖν, ἴν' εἰδῆθ' ὅτι τοῖς ὑφ' ἑαυτοῦ πεπραγμένοις καὶ δεδημηγορημένοις ἐν ἀρχῇ μάλιστα' ἐξελεγχθήσεται δῶρ' ἔχων. (§ 9)
5. Ἐλθὼν δ' ἐκείσε ἅττα μὲν ποτε διελέχθη καὶ ἐδημηγόρησεν, αὐτὸς ἂν εἰδείη, ἃ δ' ἀπήγγειλε πρὸς ὑπᾶς, ὑμεῖς οἶδ' ὅτι μέμνησθε πάντες. (§ 304)
- 5bis.* ἐκεῖν' ἃ διεξήλθον ἐν ἀρχῇ δεδημηγορηκῶς (...) ἐξαίφνης ὡς ἐπέβη Μακεδονίας, πάντα τάναντία τούτοις (§ 311)
6. Ἔστι τοίνυν οὗτος ὁ πρῶτος Ἀθηναίων αἰσθόμενος Φίλιππον, ὡς τότε δημηγορῶν ἔφη, ἐπιβουλεύοντα τοῖς Ἕλλησι (§ 10)
6. καὶ μόνος καὶ πρῶτος ἰδὼν ὅτι κοινὸς ἐχθρὸς ἐκεῖνός ἐστιν ἀπάντων τῶν Ἑλλήνων (§ 302)
- 6bis.* Τίς ὁ πείσας ὑμᾶς μόνον οὐκ ἐπὶ τὴν ἐρυθρὰν θάλατταν πρεσβείας πέμπειν ὡς ἐπιβουλευομένης μὲν ὑπὸ Φιλίππου τῆς Ἑλλάδος (§ 304)
7. καὶ ἔχων Ἰσχανδρον τὸν Νεοπτολέμου δευτεραγωνίστην, προσιῶν μὲν τῇ βουλῇ προσιῶν δὲ τῷ δήμῳ περὶ τούτων (§ 10)
7. Τίς γὰρ ἐσθ' ὁ τὸν Ἰσχανδρον ποσάγων ὑμῖν τὸ κατ' ἀρχᾶς (§ 303)

en Arcadie, selon le rapport qu'il en fait à Athènes : *ibid.*, 305-6), puis comparaison avec Philocrate (proposée par Démosthène pour démasquer l'hypocrisie d'Eschine : *ibid.*, 309) ; nécessité de ne pas écouter les appels à la pitié d'Eschine (*ibid.*, 310) ; orgueil et opinions anti-démocratiques d'Eschine depuis qu'il a été corrompu par Philippe (*ibid.*, 314). L'amplification oratoire dans le second passage utilise aussi la répétition de certains éléments, comme on le verra dans notre tableau comparatif.

<sup>2476</sup> Ces passages sont soulignés dans les citations développées que nous donnons des passages concernés, afin de pouvoir juger de leur distribution précise dans l'économie de ces derniers, et d'apprécier ainsi les effets de variation et de recomposition auxquels se livre Démosthène.

8. καὶ πείσας ὑμᾶς πανταχοῖ πρόσβεις πέμψαι τοὺς συνάξοντας δεῦρο τοὺς βουλευσομένους περὶ τοῦ πρὸς Φίλιππον πολέμου (§ 10)

8. Τίς ὁ πείσας ὑμᾶς μόνον οὐκ ἐπὶ τὴν ἐρυθρὰν θάλατταν προσβείας πέμπειν ὡς ἐπιβουλευομένης μὲν ὑπὸ Φιλίππου τῆς Ἑλλάδος (§ 304)

8bis. τῶν τε κελευόντων μετὰ τῶν Ἑλλήνων περὶ τῆς πρὸς Φίλιππον εἰρήνης βουλευέσθαι θαυμάζειν εἰ περὶ τῶν ὑμετέρων ἰδίων ἄλλον τινὰ δεῖ πεισθῆναι (§307)

8ter. μὴ κοινῇ μετὰ τῶν Ἑλλήνων βουλευέσθαι (§ 311)

9. καὶ ἀπαγγέλλων μετὰ ταῦθ' ἦκων ἐξ Ἀρκαδίας τοὺς καλοὺς ἐκείνους καὶ μακροὺς λόγους, οὓς ἐν τοῖς μυρίοις ἐν Μεγάλῃ πόλει πρὸς Ἰερώνυμον τὸν ὑπὲρ Φιλίππου λέγοντα ὑπὲρ ὑμῶν ἔφη δεδημηγορηκέναι (§ 11)

9. Τίς ὁ τοὺς μακροὺς καὶ καλοὺς λόγους ἐκείνους δημηγορῶν (§ 303)

9bis. Ἐλθὼν δ' ἐκέισε ἅττα μὲν ποτε διελέχθη καὶ ἐδημηγόρησεν, αὐτὸς ἂν εἰδείη, ἃ δ' ἀπήγγειλε πρὸς ὑπᾶς, (§ 304)

10. καὶ διεξιὼν ἡλίκα τὴν Ἑλλάδα πᾶσαν, οὐχὶ τὰς ἰδίας ἀδικούσι μόνον πατριδας οἱ δωροδοκοῦντες καὶ χρήματα λαμβάνοντες παρὰ Φιλίππου. (§11)

10. τῶν τε κελευόντων μετὰ τῶν Ἑλλήνων περὶ τῆς πρὸς Φίλιππον εἰρήνης βουλευέσθαι θαυμάζειν εἰ περὶ τῶν ὑμετέρων ἰδίων ἄλλον τινὰ δεῖ πεισθῆναι (§307)

11. Ὁ δὲ ταῦτ' εἰπὼν τῇ προτεραῖα πάντων ἀκούοντων ὑμῶν, εἰς τὴν ὑστεραίαν, ἐν ἧ τὴν εἰρήνην ἔδει κυροῦσθαι (§ 15)

11. Ἔστιν οὖν ὅπως ταῦτ' ἂν ἐκείνα προειρηγῶς ὁ αὐτὸς ἀνὴρ μὴ διαφθαρεῖς ἐτόλμησεν εἰπεῖν; (§ 308)

12. πολλῶν ἀξίους, ὃ Ζεῦ καὶ πάντες θεοί, θανάτων λόγους (§ 16)

12. πῶς οὐ πολλάκις οὗτος ἀξιός ἐστ' ἀπολωλέναι; (§ 302)

13. οὔτε τῶν προγόνων ὑμᾶς μεμνήσθαι δέοι οὔτε τῶν τὰ τρόπαια καὶ τὰς ναυμαχίας λεγόντων ἀνέχεσθαι, νόμον τε θήσειν καὶ γράψειν μηδενὶ τῶν Ἑλλήνων ὑμᾶς βοηθεῖν, ὅς ἂν μὴ πρότερος βεβοηθηγῶς ὑμῖν ἦ. (§ 16)

13. μήτε τῶν προγόνων μεμνήσθαι μήτε τρόπαια λέγειν μήτε βοηθεῖν μηδενί (§ 307)

13bis. τὸν Μαραθῶνα, τὴν Σαλαμίνα, τὰς μάχας, τὰ τρόπαια, ἐξαίφνης ὡς ἐπέβη Μακεδονίας, πάντα τάναντία τούτοις, μὴ προγόνων μεμνήσθαι, μὴ τρόπαια λέγειν, μὴ βοηθεῖν μηδενί (§ 311)

Cette comparaison permet de voir comment le texte s'engendre lui-même à travers un tissu très dense de parallèles lexicaux et thématiques : la première et la dernière occurrence de

l'image se répondent dans un savant jeu de miroirs. La métaphore occupe à chaque fois une place importante : elle apparaît en tête de chaque série, pour résumer d'une certaine manière les développements qui suivent, puisqu'ils exposent quel fut le « poste », la politique d'Eschine, jusqu'à son ambassade en Macédoine. Plus largement, comme le soulignent les scholies, la dernière occurrence elle-même (15), avec ses prolongements, opère un bilan du propos de Démosthène qui lance la partie conclusive du discours<sup>2477</sup>.

Entre le deux, les deux autres occurrences du *Sur l'ambassade* (13 et 12) revêtent une signification diamétralement opposée, parce qu'elles renvoient au poste de vendu occupé désormais par Eschine : toutes deux sont accompagnées systématiquement de métaphores de la vente ou du mercenaire et de métaphores des camarades de combat<sup>2478</sup>. En réalité, elles ne s'appliquent pas directement à Eschine, mais invitent à adopter une perspective plus large : Démosthène replace son rival dans le groupe des ambassadeurs qu'il accuse d'avoir trahi, en l'associant en particulier à Philocrate, afin de mieux le mettre en cause. Aussi bien le dispositif d'accompagnement métaphorique que le contexte montrent donc que, là encore, les deux images se font étroitement écho.

La première métaphore (13) se présente comme un cas d'école, avec une généralité indéterminée (ὄντιν'), mais Démosthène se réfère tout de suite à Eschine (ὥσπερ οὗτος et καὶ οὗτος) et à ses collègues de la deuxième ambassade<sup>2479</sup>. Le propos rhétorique de l'élargissement est destiné à éviter le défaut d'invraisemblance qui consisterait à charger Eschine d'accusations beaucoup trop larges pour lui<sup>2480</sup>. Démosthène désamorce le piège par une double stratégie : il banalise d'une certaine manière les accusations en prétendant que tout

<sup>2477</sup> Pour le bilan : scholies 533a, b et c Dilts (II, p. 87), qui emploient le terme technique d'ἀνακεφαλαίωσις. Pour la position en ouverture de la partie conclusive du discours, cf. scholie 533 b Dilts (II, p. 87), qui parle d'« épilogue » (τῶν ἐπιλόγων) ; cf. encore Yunis, 2005, p. 121, qui note dans son plan du discours : « 302-314 (Beginning to conclude) ».

<sup>2478</sup> Pour la première (13) : Démosthène, *Amb.*, 28 (τὸ χρημάτων ἀποδόσθαι τάληθῆ : vente), 29 (μισθώσας αὐτὸν : mercenaire) et 30 (συνηγωνίσαντο δ' οὗτοι : camarades de combat) ; cf. plus généralement le thème de la corruption, *ibid.*, 27 (ὄτ' ἀδωροδόκητος). Pour la seconde (14) : *ibid.*, 116 (πεπρακέναι τούτον ἑαυτὸν Φιλίππῳ : vente ; τοὺς συναγωνιζομένους : camarades de combat) et 118 (καθάπαξ πέπρακεν ἑαυτὸν καὶ (...) μεμισθάρνηκεν : vente et mercenaire).

<sup>2479</sup> Βούλομαι δ' ἐπειδήπερ εἰς τούτους προήχθην τοὺς λόγους, ὃν τρόπον τὰ περὶ τοὺς Φωκέας πράγμαθ' ὑμῶν παρείλοντο, πρῶτον εἰπεῖν ἀπάντων. et εἶτα καὶ Φωκέας ἀπολώλεκεν μὲν, οἶμαι, Φίλιππος συνηγωνίσαντο δ' οὗτοι· τοῦτο δὴ δεῖ σκοπεῖν καὶ ὄραν, εἰ ὅσα τῶς Φωκέων σωτηρίας εἰς τὴν πρεσβείαν ἦκε, ταῦθ' ἅπαντ' ἀπώλεσαν οὗτοι καὶ διέφθειραν ἐκόντες, οὐχ ὡς ὅδε Φωκέας ἀπώλεσεν καθ' ἑαυτὸν. (« Puisque j'ai été amené à parler de cela, je veux exposer avant tout comment ces gens vous ont frustrés dans l'affaire de Phocide. » et « Et puis celui qui a causé la perte des Phocidiens, c'est, j'imagine, Philippe ; mais ces gens-là l'ont aidé. Il faut donc examiner et voir si tout ce qui revenait à l'ambassade dans le salut des Phocidiens, a été perdu et détruit volontairement par ces gens-là, et non pas seulement si l'homme que voici l'a détruit à lui seul. »), Démosthène, *Amb.*, 29 et 30 (trad. G. Mathieu).

<sup>2480</sup> Δεῖ δὲ μηδὲν ὑμῶν, ὃ ἄδρες δικασταί, εἰς τὸ τῶν πραγμάτων μέγεθος βλέψαντα μείζους τὰς κατηγορίας καὶ τὰς αἰτίας τῆς τούτου δόξης νομίσαι... (« Personne d'entre vous, juges, ne doit, en voyant l'importance de l'affaire, croire que mes accusations et mes imputations dépassent la valeur d'Eschine ; »), *ibid.*, 29 (*id.*). Le passage contenant la métaphore suit immédiatement.



homme qui se serait trouvé à la place d'Eschine, en agissant comme lui, aurait provoqué les mêmes malheurs ; il ne s'agit pas là de minimiser l'importance de la faute – ce qui serait contradictoire avec le propos du discours – mais d'introduire le second volet de l'argument, le plus important, qui insiste sur sa collégialité : Eschine n'a pas agi seul, même si Démosthène veut mettre en valeur sa responsabilité, puisque c'est lui qu'il accuse<sup>2481</sup>. Cette image fait la transition<sup>2482</sup> entre le bon et le mauvais poste : elle désigne la mission d'ambassadeur confiée par la cité, mais Eschine va en faire une occasion de se ranger dans le camp de Philippe en devenant son mercenaire (μισθώσας αὐτὸν)<sup>2483</sup>, pervertissant ainsi le poste qui lui avait été assigné ; au lieu de servir la cité, en effet, il va la tromper (ἐξαπατᾶν ὑμᾶς καὶ φενακίζειν) pour favoriser les intérêts de Philippe. En l'occurrence, la métaphore apparaît dans l'introduction au récit qui relate la perte des Phocidiens<sup>2484</sup>, dont Démosthène fait peser la responsabilité sur Eschine et sur Philocrate.

La seconde métaphore (14) s'applique en effet à Philocrate, là aussi pour le replacer dans le groupe des ambassadeurs qui ont trahi. L'argument est en correspondance inverse avec l'idée précédente, que rappelle l'orateur : cette fois, Démosthène veut tirer profit de la récente condamnation de Philocrate pour montrer qu'il n'a pas agi seul et lui associer Eschine<sup>2485</sup>. En effet, Démosthène a la tâche beaucoup moins aisée qu'Hypéride, qui a obtenu la condamnation de Philocrate : celui-ci était tout désigné à la vindicte populaire en raison du rôle prépondérant qu'il a joué dans les négociations de paix ; c'est lui qui a proposé le décret entérinant la paix, si bien que son nom s'y trouve associé de façon indélébile : il s'agit de la « paix de Philocrate ». Or ce n'est pas le cas d'Eschine.

<sup>2481</sup> Il s'agit en réalité d'une ruse argumentative, parce qu'elle permet à Démosthène d'associer Eschine à Philocrate, qui a été accusé « il y a quelques jours » (πρώην) par Hypéride, a pris la fuite et a été condamné à mort par contumace (cf. *ibid.*, 116, d'où provient la citation). Démosthène tient donc là un élément à charge, qu'il ne se prive pas d'utiliser pour entretenir une présomption de culpabilité à l'encontre d'Eschine : cf. en particulier, *ibid.*, 116-9. Le nom « Philocrate » est cité pas moins de trente-six fois dans le discours : *ibid.*, 8, 13, 14, 15, 23, 46, 47, 49, 53, 94, 97, 113, 114, 116, 117, 119, 144, 145, 150, 159, 161, 171, 174, 178, 189, 206, 229, 236, 245 deux fois, 253, 291, 309 deux fois, 316 et 333. À titre de comparaison, il n'apparaît que quatre fois dans le *Sur la couronne* : *Cour.*, 17, 21, 75 et 249.

<sup>2482</sup> Démosthène vient d'insister sur le changement d'Eschine : *ibid.*, 9-28, qui se conclut sur l'idée que διὰ τὴν αἰσχροκέρδειαν τὴν ἑαυτοῦ καὶ τὸ χρημάτων ἀποδόσθαι τᾶληθῆ μεταβεβλημένον (« s'il a changé, c'est par cupidité et en vendant la vérité pour de l'argent », *ibid.*, 28 (trad. G. Mathieu) ; nous soulignons).

<sup>2483</sup> Cf. la métaphore des camarades de combat, un peu plus loin, *ibid.*, 30 : συνηγωνίσαντο δ' οὗτοι.

<sup>2484</sup> Ce récit couvre *ibid.*, 29-82.

<sup>2485</sup> Ὁ τοίνυν ὕστατον μὲν γέγονεν, οὐδενός δ' ἔστιν ἔλαττον σημεῖον τοῦ πεπρακέναι τοῦτον [sc. Αἰσχίνην] ἑαυτὸν Φιλίππῳ, θεάσασθε. Ἴστε δήπου πρώην, ὅτ' εἰσήγγελλεν Ὑπερείδης Φιλοκράτην, ὅτι παρελθὼν ἐγὼ δυσχεραίνειν ἔφην ἐν τι τῆς εἰσαγγελίας, εἰ μόνος Φιλοκράτης τοσοῦτων καὶ τοιούτων ἀδικημάτων αἴτιος γέγονεν, οἱ δ' ἑννέα τῶν πρόσθετων μηδενός. (« Examinez encore un fait tout récent qui est la plus forte preuve qu'il est venu à Philippe. Il y a quelques jours, vous le savez sûrement, au moment où Hypéride accusait Philocrate de haute trahison, je suis monté à la tribune pour dire que je désapprouvais dans l'accusation un seul point : c'était que Philocrate fût seul responsable de tant de si grands crimes et les neuf autres ambassadeurs d'aucun. », *ibid.*, 116 (trad. G. Mathieu). La métaphore suit immédiatement.

Cet argument par contagion, par *κοινωνία*<sup>2486</sup>, est précisément porté par la métaphore du poste, filée par une métaphore des camarades de combat : Philocrate n'aurait pas « paru » (*φανῆναι*) au poste du traître (*οὐδαμοῦ*) « si certains des ambassadeurs n'avaient pas combattu à ses côtés » (*εἰ μὴ τοὺς συναγωνιζομένους τούτων τινὰς εἶχεν*). Et Démosthène vise en priorité Eschine, dont des mentions encadrent le passage au moyen de métaphores de la vente ou du mercenaire<sup>2487</sup>. Car Eschine est « l'homme de Philippe contre vous »<sup>2488</sup>. Démosthène veut pousser les juges à établir un syllogisme d'une simplicité limpide : Philocrate a été convaincu d'avoir trahi ; or Eschine est l'associé de Philocrate ; donc Eschine est un traître qui mérite le même sort que son complice. CQFD !

Cette image adopte une forme originale, parce qu'elle utilise l'expression *οὐδαμοῦ φανῆναι*, « ne paraître nulle part »<sup>2489</sup>. Le *Sur la couronne* présente une formule similaire, mais plus développée, qui prouve que nous avons affaire à une métaphore du poste de combat, en raison des adjectifs ordinaires, qui suggèrent le rang dans la ligne de bataille formée par la phalange : *οὐδαμοῦ σὺ φανήσει γεγωνός, οὐ πρόωτος, οὐ δεύτερος, οὐ τρίτος, οὐ τέταρτος, οὐ πέμπτος, οὐχ ἕκτος, οὐχ ὀποστοσοῦν* (30)<sup>2490</sup>.

Le discours *Sur l'ambassade* déploie donc un paradigme métaphorique très cohérent autour de l'image du poste, même si son importance demeure très limitée : quatre occurrences seulement pour trois cent quarante trois paragraphes. Elles servent toutes à incriminer Eschine, en illustrant sa volte-face politique à l'égard de Philippe au retour de la première ambassade.

<sup>2486</sup> Καίτοι τίς ἢ κοινωνία, τίς ἢ πολλή πρόνοι' ὑπὲρ Φιλοκράτους αὐτῆ; (« Et pourtant, quelle est cette association, cette grande sollicitude pour Philocrate ? »), *ibid.*, 119 (*id.*).

<sup>2487</sup> *Ibid.*, 116 et 118 : cf. *supra*, p. 607, n. 2478.

<sup>2488</sup> (...) καθ' ὑμῶν ὑπάρξων ἐκείνω..., Démosthène, *Amb.*, 118 (trad. G. Mathieu).

<sup>2489</sup> Pour nos commentaires formels sur les autres occurrences du *Sur l'ambassade*, cf. ci-dessus, p. 572 et 573.

<sup>2490</sup> Cf. Weil, 1883, p. 287, *ad Amb.*, 116, *ad loc.*, qui, après avoir mentionné le passage de Démosthène, *Cour.*, 310 (30), conclut : « on voit que οὐδαμοῦ équivaut à ἐν οὐδεμίᾳ τάξει. » Pour une discussion plus détaillée de la forme adoptée ici par la métaphore, cf. la discussion de l'occurrence du *Sur la couronne*, ci-dessous, p. 619-625. *Contra* cf. Schaefer II, 1825, p. 532, *ad P.* 376. v. 21. οὐδαμοῦ γὰρ ἂν φανῆναι κ. τ. λ.] (« *nullam eius fuisse auctoritatem. Ita interpretatur Wolfius. (...) Solus Wolfius verum vidit. futurum fuisse ut ille per se solus nihili fieret...* ») ; Dindorf V, 1849, p. 522, *ad P.* 376, 21. οὐδαμοῦ γὰρ ἂν φανῆναι], qui reprend seulement la fin de la notice précédente, à partir de « *Futurum fuisse ut ille per se solus nihili fieret.* » ; Shilleto, 1874, p. 96 (« “would have been held in no estimation, would have been thought nothing of.” »), et Paulsen, 1999, p. 153 (« er hätte nichts gegolten » : « il n'aurait rien valu »), *ad loc.* ; cf. encore la traduction de Yunis, 2005, p. 151, *ad loc.* : « would have amounted to nothing ». Toutes ces interprétations prennent l'expression dans un sens figuré, alors que le rapprochement avec le passage du *Sur la couronne* invite plutôt à la prendre au sens propre, qui crée la métaphore.

## *De la dénonciation du traître à l'éloge de soi : le poste héroïque de Démosthène dans le Sur la couronne*

19. Οὐ γὰρ ἀφαιρεῖσθαι δεῖ τὸ προσελθεῖν τῷ δήμῳ καὶ λόγου τυχεῖν οὐδ' ἐν ἐπιθρείας τάξει καὶ φθόνου τοῦτο ποιεῖν...<sup>2491</sup>

20. ὁ γὰρ ἐνταῦθ' ἑαυτὸν τάξας τῆς πολιτείας εἴμ' ἐγὼ. Πότερον αὐτὴν ἐχρῆν, Αἰσχίνῃ, τὸ φρόνημ' ἀφείσαν καὶ τὴν ἀξίαν τὴν αὐτῆς ἐν τῇ Θετταλῶν καὶ Δολόπων τάξει συγκατακτᾶσθαι Φιλίππῳ τὴν τῶν Ἑλλήνων ἀρχὴν καὶ τὰ τῶν προγόνων καλὰ καὶ δίκαι' ἀναιρεῖν ;<sup>2492</sup>

21. Διόπερ ῥᾶόν ἐστι καὶ ἀσφαλέστερον ἀεὶ τοῖς ἐχθροῖς ὑπηρετοῦντα μισθαρεῖν ἢ τὴν ὑπὲρ ὑμῶν ἐλόμενον τάξιν πολιτεύεσθαι.<sup>2493</sup>

22. Ἐφάνην τοίνυν οὗτος ἐν ἐκείνῃ τῇ ἡμέρᾳ ἐγὼ, (...) μόνος τῶν λεγόντων καὶ πολιτευομένων ἐγὼ τὴν τῆς εὐνοίας τάξιν ἐν τοῖς δεινοῖς οὐκ ἔλιπον, ἀλλὰ καὶ λέγων καὶ γράφων ἐξηταζόμεν τὰ δέονθ' ὑπὲρ ὑμῶν ἐν αὐτοῖς τοῖς φοβεροῖς...<sup>2494</sup>

23. τὸ δὲ μέλλον ἢ τὸ παρὸν τὴν τοῦ συμβούλου τάξιν ἀπαιτεῖ.<sup>2495</sup>

24. Ἐπειδὴ τοίνυν ἐποιήσαντο τὴν ἐκκλησίαν, προσήγον ἐκείνους προτέρους διὰ τὴν τῶν συμμάχων τάξιν ἐκείνους ἔχειν.<sup>2496</sup>

25. Ἐπεπεῖσμην δ' ὑπὲρ ἑμαυτοῦ, τυχὸν μὲν ἀναισθητῶν, ὅμως δ' ἐπεπεῖσμην, μήτε γράφοντ' ἂν ἐμοῦ γράψαι [βέλτιον] μηδένα μήτε πράττοντα πράξει μήτε πρεσβεύοντα πρεσβεῦσαι προθυμότερον μηδὲ δικαιότερον. Διὰ ταῦτ' ἐν ἅπασιν ἑμαυτὸν ἔταπτον.<sup>2497</sup>

---

<sup>2491</sup> « Car on ne doit empêcher personne de se présenter devant le peuple et de se faire entendre, ni surtout le faire avec outrage et jalousie ; », *Cour.*, 13 (*id.*).

<sup>2492</sup> « car celui qui a pris cette attitude politique, c'est moi. Notre pays devait-il, Eschine, abandonner sa fierté et sa dignité pour se mettre au rang des Thessaliens et des Dolopes et aider Philippe à conquérir l'empire de la Grèce, en faisant disparaître la gloire et les droits de nos ancêtres ? », *ibid.*, 62-3 (*id.*).

<sup>2493</sup> « Aussi est-il plus facile et plus sûr de toucher un salaire en servant l'ennemi en toute occasion que d'agir en bon citoyen et de prendre position pour vous défendre. », *ibid.*, 138 (*id.*).

<sup>2494</sup> « Il parut donc, cet homme, ce jour-là : c'était moi ; (...) seul des orateurs et des hommes politiques, je n'ai pas abandonné le poste du dévouement au milieu des dangers, [que] j'ai fait mes preuves en disant et en rédigeant pour vous ce qu'il fallait au milieu même de l'épouvante ; », *ibid.*, 173 (*id.*).

<sup>2495</sup> « C'est l'avenir ou le présent qui réclame que le conseiller soit à son poste. », *ibid.*, 192 (*id.*).

<sup>2496</sup> « Quand les Thébains eurent réuni leur assemblée, on introduisit en premier lieu les ambassadeurs de nos adversaires, parce qu'ils avaient rang d'alliés. », *ibid.*, 213 (*id.*).

<sup>2497</sup> « A mon propre sujet, j'étais convaincu, peut-être sottement, mais convaincu malgré tout, qu'aucun auteur de proposition, qu'aucun homme d'action, qu'aucun ambassadeur ne pouvait rédiger, agir, négocier avec plus d'activité et de justice que moi. C'est pourquoi je me plaçais moi-même à tous les postes. », *ibid.*, 221 (*id.*).

26. Ἐγὼ δ' ὁ πρὸς τοῦτον ἀντιτεταγμένος (καὶ γὰρ τοῦτ' ἐξετάσαι δίκαιον) τίνας κύριος ἦν ; Οὐδενός.<sup>2498</sup>

27. (...) οἰκέτου τάξιν, οὐκ ἐλευθέρου παιδὸς ἔχων.<sup>2499</sup>

28. Καίτοι τὸν τῶν νόμων καὶ τῆς πολιτείας φάσκοντα φροντίζειν, ὥσπερ οὗτος νυνί, καὶ εἰ μηδὲν ἄλλο, τοῦτό γ' ἔχειν δεῖ, ταῦτ' ἀλπεῖσθαι καὶ ταῦτ' ἀχαίρειν τοῖς πόλλοις, καὶ μὴ τῇ προαιρέσει τῶν κοινῶν ἐν τῷ τῶν ἐναντίων μέρει τετάχθαι.<sup>2500</sup>

29. Εἰ δ' οἷός ἐγὼ παρ' ὑμῖν κατὰ τὴν ἑμαυτοῦ τάξιν, εἰς ἐν ἑκάστη τῶν Ἑλληνίδων πόλεων ἀνὴρ ἐγένετο, μᾶλλον δ' εἰ ἐν ἄνδρα μόνον Θετταλία καὶ ἐν ἄνδρ' Ἀρκαδία ταῦτ' ἀφρονούντ' ἔσχεν ἐμοί, οὐδένες οὔτε τῶν ἔξω Πυλῶν Ἑλλήνων οὔτε τῶν εἴσω τοῖς παροῦσι κακοῖς ἐκέχρηντ' ἄν, ἀλλὰ πάντες ἂν ὄντες ἐλεύθεροι καὶ αὐτόνομοι μετὰ πάσης ἀδείας ἀσφαλῶς ἐν εὐδαιμονία τὰς ἑαυτῶν ὄκουν πατρίδας, τῶν τοσοῦτων καὶ τοιούτων ἀγαθῶν ὑμῖν καὶ τοῖς ἄλλοις Ἀθηναίοις ἔχοντες χάριν δι' ἐμέ.<sup>2501</sup>

30. Τούτων γὰρ ἀπάντων ἦν ἐν τοῖς ἄνω χρόνοις ἐξέτασις, καὶ ἔδωκεν ὁ παρελθὼν χρόνος πολλὰς ἀποδείξεις ἀνδρὶ καλῷ τε κάγαθῷ ἐν οἷς οὐδαμοῦ σὺ φανήσῃ γεγονώς, οὐ πρῶτος, οὐ δεύτερος, οὐ τρίτος, οὐ τέταρτος, οὐ πέμπτος, οὐχ ἕκτος, οὐχ ὀποσοσοῦν, οὐκ οὐκ ἐπί γ' οἷς ἡ πατρίς ἠϋξάνετο.<sup>2502</sup>

31. Ὡν [*i.e.* τῶν νῦν ῥητόρων], ὅτε μὲν τῇ πόλει τὰ βέλτισθ' ἐλέσθαι παρήν, ἐφαιμύλλου τῆς εἰς τὴν πατρίδ' εὐνοίας ἐν κοινῷ πᾶσι κειμένης, ἐγὼ πρῶτιστα λέγων ἐφαινόμην, καὶ τοῖς ἐμοῖς καὶ ψηφίσμασι καὶ νόμοις καὶ πρεσβεῖαις ἅπαντα διωκείτο· ὑμῶν δ' οὐδεὶς ἦν οὐδαμοῦ, πλὴν εἰ τούτοις ἐπηρεάσαι τι δέοι. Ἐπειδὴ δὲ ἂ μήποτ' ὄφελε συνέβη, καὶ οὐκέτι συμβούλων, ἀλλὰ τῶν τοῖς ἐπιταττομένοις ὑπηρετούντων καὶ τῶν κατὰ τῆς πατρίδος μισθαρεῖν ἐτοίμων καὶ τῶν κολακεύειν ἕτερον βουλομένων ἐξέτασις,

<sup>2498</sup> « Et moi, qui avais pris position contre lui (voici ce qu'il est juste d'examiner), de quoi étais-je maître ? De rien. », *ibid.*, 236 (*id.*).

<sup>2499</sup> « (...) ayant rang de serviteur et non pas d'enfant libre. », *ibid.*, 258 (*id.*).

<sup>2500</sup> « Or l'homme qui se prétend respectueux des lois et de la constitution (comme il le fait maintenant), doit, à défaut d'autre chose, avoir les mêmes peines et les mêmes joies que la majorité, et ne pas se ranger dans le parti des ennemis par ses préférences politiques. », *ibid.*, 292 (*id.*).

<sup>2501</sup> « Si, de même que moi, chez vous, j'ai tenu mon poste, un seul homme s'était trouvé dans chaque cité grecque, bien plus si la Thessalie avait eu un seul homme et l'Arcadie un seul homme animé des mêmes sentiments que moi, aucun Grec, ni en dehors, ni en deçà des Thermopyles, n'aurait subi les malheurs de maintenant ; tous, libres, indépendants, en pleine sécurité, sans danger, dans le bonheur, habiteraient leurs patries et de tant de si grands bienfaits vous sauriez gré, ainsi qu'aux autres Athéniens, grâce à moi. », *ibid.*, 304 (*id.*).

<sup>2502</sup> « De tout cela on faisait l'examen dans les temps anciens, et la période qui vient de s'écouler, a donné à un honnête homme bien des moyens de se montrer ainsi ; dans ces circonstances, on ne t'aura vu nulle part, ni au premier rang, ni au second, ni au troisième, ni au quatrième, ni au cinquième, ni au sixième, ni à n'importe quel rang, jamais dans les occasions où la patrie grandissait. », *ibid.*, 310 (*id.*).

τηνικαῦτα σὺ καὶ τούτων ἕκαστος ἐν τάξει καὶ μέγας καὶ λάμπρος ἵπποτρόφος· ἐγὼ δ' ἄσθενής, ὁμομογῶ, ἀλλ' εὖνους μᾶλλον ὑμῶν τουτοισί.<sup>2503</sup>

C'est dans le *Sur la couronne* que ce paradigme des années 340 va revêtir une ampleur inégalée, avec treize occurrences (19 à 31). Les images du poste dans le discours se caractérisent de plus par une variété maximale dans les formes d'expression : nous y trouvons toutes les configurations que nous avons déjà relevées<sup>2504</sup>, avec souvent des développements originaux pour filer la métaphore (22, 26, 30 et 31)<sup>2505</sup>. L'originalité du discours consiste à appliquer la métaphore à Démosthène lui-même, pour souligner tout ce qui l'oppose à Eschine et glorifier son action politique<sup>2506</sup>. En raison des accusations répétées de désertion portées par Eschine dans le *Contre Ctésiphon*, cet usage de la métaphore prend bien sûr une coloration particulière<sup>2507</sup>. Il ne s'agit pas toutefois d'une réponse à ces attaques : Démosthène ne fait que déployer toutes les potentialités de son thème politique favori pour broser un très puissant portrait rhétorique. Tout au contraire, s'il croise la stratégie d'Eschine, c'est parce que ce dernier a tenté de saper sa propagande<sup>2508</sup>.

À une exception près, qui renvoie au fait que les Macédoniens ont le statut d'alliés des Thébains (24)<sup>2509</sup>, les occurrences se partagent en deux groupes antithétiques, dans un jeu de

---

<sup>2503</sup> « Parmi eux [*i.e.* les orateurs de maintenant], lorsque notre pays pouvait prendre le meilleur parti, quand il y avait concours de patriotisme ouvert indistinctement à tous, c'est moi qu'on voyait tenir les discours les meilleurs ; tout se faisait par mes décrets, mes lois, mes ambassades ; aucun de vous ne se montrait nulle part, sauf s'il fallait diffamer nos concitoyens. Mais quand survint ce qui n'aurait jamais dû arriver, quand on passa en revue, non plus des conseillers, mais les gens qui obéissaient aux ordres, qui étaient prêts à toucher un salaire en nuisant à leur patrie, qui désiraient flatter un autre, alors toi et chacun de ces individus, vous vous êtes trouvés à votre poste, chacun grand et brillant comme un propriétaire d'écuries. Moi, j'étais sans force, je l'avoue, mais plus dévoué que vous à nos compatriotes. », *ibid.*, 320 (*id.*).

<sup>2504</sup> Cf. ci-dessus, p. 571-579. La version la plus faible de la métaphore (ἐν τάξει avec un nom au génitif : 19 et 20 ; cf. encore la variante de 28, avec notre commentaire, *supra*, p. 571) voisine avec des expressions verbales originales : ἀντιπᾶτω (26) et φαίνομαι (30). Entre les deux, nous trouvons toutes les autres possibilités : l'expression ἐν τάξει seule (31), τάξις accompagné d'un complément du nom (21 à 24, 27, 29 ; notamment avec le verbe ἔχω : 24 et 27 ; cf. encore l'occurrence 32, tirée du *Contre Aristogiton I*), le verbe πᾶτω (20, 25 et 28), et enfin l'expression λιπεῖν τὴν τάξιν (22).

<sup>2505</sup> Cf. *infra*, p. 619 sq.

<sup>2506</sup> Ces deux particularités sont notées par Rowe, 1983, p. 179-80, dans sa présentation des images du poste dans le *Sur la couronne*. Il minimise toutefois grandement leur application à Eschine, en ne citant dans ce cas que la métaphore du § 320 (31). En réalité, c'est tout un groupe de métaphores que Démosthène applique à Eschine, comme nous nous apprêtons à le voir. Cf. encore Cook, 2009, p. 248-50, qui tombe dans le même travers en n'envoyant la métaphore du poste que comme « un argument positif » (« a positive argument », p. 248) qui permet à Démosthène de définir sa conception du bon citoyen.

<sup>2507</sup> Cf. Rowe, 1983, p. 180.

<sup>2508</sup> Sur tous ces points, cf. *supra*, p. 574, n. 2362, et 578, n. 2373 ; *infra*, p. 657 sq.

<sup>2509</sup> Démosthène évoque la séance de l'assemblée thébaine qui, après la prise d'Elatée, a entendu les ambassades de Philippe et d'Athènes, dont faisait partie Démosthène ; celui-ci a plaidé avec succès pour une alliance des deux cités contre la Macédoine. Plus précisément, la métaphore explique pourquoi ce sont les ambassadeurs du roi qui ont parlé les premiers. Elle s'avère donc ici fort proche de la réalité, et par là même du sens littéral, puisqu'elle désigne une alliance politique et militaire. Les propos de Démosthène montrent que celle-ci est toujours formellement en vigueur (elle date de la Troisième Guerre Sacrée), malgré l'action des Thébains qui, un

miroir qui renvoie des reflets inverses : l'un concerne Eschine (**19** et **20**, **27** et **28**, **30** et **31**), avec une signification très négative, pour dénoncer sa trahison, dans le prolongement des occurrences du *Sur l'ambassade* ; l'autre, élogieux, s'applique à Démosthène, pour célébrer son patriotisme (**20** à **23**, **25** et **26**, **29**), avec la reprise de thèmes et de formules qui font directement écho aux métaphores des premières harangues<sup>2510</sup>. Le discours synthétise par conséquent tous les aspects de la métaphore du poste. Enfin, la cohérence du diptyque est renforcée par un fréquent souci de rappeler l'opposition entre les deux attitudes lorsque l'une se trouve évoquée (**21**, **23**, **27**, **28**, **30** et **31**). Plus radicalement, les cinq dernières (**27** à **31**) sont employées dans les deux divisions finales du discours (§ 252-96 et 297-323), qui sont centrées sur la comparaison entre Démosthène et Eschine, et se trouvent donc intrinsèquement prises dans cette dynamique de contraste : de façon significative, la seule qui s'applique à Démosthène est la troisième (**29**) ; en d'autres termes, l'orateur la met en évidence au centre d'une sorte de composition circulaire<sup>2511</sup>, l'effet laudatif se faisant d'autant plus sensible que cette image arrive au terme d'un passage qui a célébré la politique de Démosthène (§ 297-305). Dernier élément significatif à prendre en compte dans ces remarques générales concernant la disposition des images : hormis les trois premières (**19** à **21**), toutes sont concentrées dans la seconde moitié du discours, celle qui suit la longue digression qui s'en prend à Eschine, qu'Henri Weil qualifie d'« épilogue apparent »<sup>2512</sup>, et qui débute par l'évocation du sommet de la carrière politique de Démosthène, à savoir l'alliance avec Thèbes, avant le véritable épilogue, qui s'étend en considérations générales sur fond de portrait croisé entre l'orateur et son adversaire Eschine<sup>2513</sup>. Nous assistons par conséquent à une montée en puissance de cette image dans le discours : elle intervient de façon importante

---

peu plus tôt en cette même année 339, se sont emparés de la cité de Nikaea, qui contrôle les Thermopyles, en expulsant la garnison que Philippe y avait installée : cf. Wankel, 1976b, p. 980 ; Usher, 1993, p. 244 ; Yunis, 2001, p. 229, *ad loc.* Sur l'alliance de Philippe avec Thèbes, cf. Corvisier, 2002, p. 233, qui la date de 346.

<sup>2510</sup> Il s'agit de l'abandon de poste (**22**) et du lien avec la gloire des ancêtres (**20**).

<sup>2511</sup> La répartition des images justifie le parti pris d'isoler les cinq dernières (**27** à **31**, avec, donc, **27** et **28** au sujet d'Eschine), puisque toutes celles qui précèdent, sauf la première (**19**), s'appliquent à Démosthène.

<sup>2512</sup> Weil, 1883, p. 403 ; il couvre Démosthène, *Cour.*, 126-59. Tout les commentateurs s'accordent sur ce point.

<sup>2513</sup> L'alliance avec Thèbes et la guerre malheureuse contre Philippe, *ibid.*, 160-251 ; il s'agit de la seconde et dernière partie de l'examen de la politique de Démosthène, qui a débuté, *ibid.*, 53. « Epilogue définitif » (Weil, 1883, p. 406) : Démosthène, *Cour.*, 252-324. Nous suivons la division de Weil, 1883, p. 404-8, et de Mathieu, 1947, p. 15-6. Wankel, 1976a, p. 52-3, Usher, 1993, p. 17-8, et Yunis, 2001, p. 293, et 2005, p. 31, préfèrent faire débiter l'épilogue au § 297. La frontière entre les deux blocs n'est en effet aucunement marquée, et tout s'enchaîne de manière très fluide (cf. Usher, 1993, p. 18) ; le choix repose donc, en dernière analyse, sur des critères subjectifs. À ce titre, il est intéressant de relever que H. Yunis, dans son édition du discours (Yunis, 2001, p. 293), fait des § 252-96 une sorte de transition entre la fin de l'examen de la politique de Démosthène et l'épilogue. Nous préférons pour notre part rassembler tous les éléments de comparaison entre Démosthène et Eschine dans l'épilogue, avec H. Weil et G. Mathieu.

dans la partie qui exalte plus particulièrement le rôle de Démosthène dans la lutte contre la Macédoine. Elle en souligne le climax.

Toutes ces indications de forme concordent déjà pour mettre en lumière la fonction panégyrique de la métaphore du poste, que Démosthène emploie pour célébrer le patriotisme et le courage de sa politique. La métaphore du poste est une image *ad hominem* qui permet à Démosthène de dresser sa statue de héros majestueux face à la trahison des vils stipendiés de Philippe.

Voyons d'abord le premier groupe, celui qui s'applique à Eschine. La première métaphore qu'il contient (19) nous amène sur le terrain de la rhétorique : elle attaque l'attitude d'Eschine, qui ne fait que critiquer et insulter Démosthène après les événements<sup>2514</sup>. Or d'emblée, et ce dès le début du discours, l'opposition entre les deux adversaires se trouve suggérée : opposition ici entre la tolérance démocratique et le respect des lois dont fait preuve Démosthène, parce qu'il laisse son accusateur le calomnier, et le mouvement qui consisterait à l'empêcher de parler, ce qui ne serait « ni logique ni digne d'un patriote, ni juste » (οὔτε (...) ὀρθῶς ἔχον οὔτε πολιτικὸν οὔτε δίκαιόν)<sup>2515</sup> – c'est-à-dire ce qui relèverait d'une attitude propre à Eschine, comme nous l'apprenons plus bas<sup>2516</sup>.

L'opposition devient explicite dès l'occurrence suivante (20), qui a en effet pour particularité de confronter deux images du poste<sup>2517</sup> : l'une qui s'applique à Démosthène pour vanter son action politique de conseiller (ὁ γὰρ ἐνταῦθ' ἑαυτὸν τάξας τῆς πολιτείας εἴμ' ἐγώ)<sup>2518</sup>, l'autre qui dénigre celle d'Eschine en expliquant qu'elle soumettait Athènes à Philippe en la mettant au rang de ses alliés les plus méprisables (ἐν τῇ Θετταλῶν καὶ Δολόπων τάξει). Ce second avatar de la métaphore met fortement en évidence l'idée de trahison, parce qu'elle est encadrée par les idéaux traditionnels d'Athènes qu'Eschine foule aux pieds, incarnés par les exploits des ancêtres : τὸ φρόνημ' ἀφείσαν καὶ τὴν ἀξίαν τὴν αὐτῆς (...) καὶ τὰ τῶν προγόνων καλὰ καὶ δίκαι' ἀναιρεῖν. Démosthène insère ainsi d'emblée son paradigme métaphorique dans celui, plus large, qu'il a utilisé depuis sa jeunesse, dans ses harangues en particulier ; plus précisément, il le renouvelle d'une manière

---

<sup>2514</sup> Cf. Démosthène, *Cour.*, 15.

<sup>2515</sup> *Ibid.*, 13 (trad. G. Mathieu).

<sup>2516</sup> *Ibid.*, 15, à propos de l'attitude d'Eschine dans le présent procès, qui ne fait que critiquer et insulter après les événements : Νῦν δ' ἐκστὰς τῆς ὀρθῆς καὶ δικαίας ὁδοῦ... (« Mais, en fait, après s'être écarté de la route de la logique et de la justice... », *id.*). Notons les reprises ὀρθῶς/ὀρθῆς et δίκαιόν/δικαίας.

<sup>2517</sup> La relation d'opposition entre les deux métaphores est notée par Yunis, 2001, p. 146, *ad loc.*, s.v. τάξει.

<sup>2518</sup> Cette métaphore renvoie en effet au fait de « choisir de faire et d'exécuter » (ἐλέσθαι πράττειν καὶ ποιεῖν), Démosthène, *Cour.*, 62 (trad. G. Mathieu), juste avant la première métaphore ; or, comme le montre celle-ci, la politique de la cité s'est faite sur l'impulsion de Démosthène.

plus originale. Nous en reconnaissons en effet les éléments, dans une série de variations. D'abord, ὁ γὰρ ἐνταῦθ' ἑαυτὸν τάξας τῆς πολιτείας εἴμ' ἐγώ, n'est qu'une variation sur ταύτην τὴν τάξιν αἰρεῖσθαι τῆς πολιτείας (6). Ensuite, τὸ φρόνημ' ἀφείσαν καὶ τὴν ἀξίαν, en lien d'opposition avec le poste qu'Eschine voulait voir la cité tenir, identifié à des peuples considérés comme inférieurs en dignité ou obscurs, ici les Thessaliens et les Dolopes<sup>2519</sup>, rappelle le passage du *Sur l'organisation financière* (7) ; celui-ci oppose en effet l'injonction à ne pas « abdiquer ce rang insigne que vos père vous ont légué » (λιπεῖν τὴν τοῦ φρόνηματος τάξιν ἦν ὑμῖν οἱ πρόγονοι παρέδωκαν) et le fait de se comporter d'une manière « semblable[s] au peuple de Siphnos ou de Kythnos ou à quelques autres » (Σιφνίοις ἢ Κυθηίοις ἢ τισιν ἄλλοις τοιοῦτοις οὖσιν)<sup>2520</sup>, c'est-à-dire de se tenir tranquille chez soi comme ces peuples obscurs, parce que l'on n'a pas les moyens militaires des entreprises glorieuses. Le parallèle est renforcé par l'évocation des ancêtres, auxquels les grands idéaux se rapportent à chaque fois. Nous avons donc une structure parallèle en tous points, au-delà des différences de formulation et de combinaison entre les différents éléments. C'est ce que montre la schématisation suivante : la proposition « les peuples obscurs (A) s'opposent aux Athéniens qui ne doivent pas abandonner le poste (B) de gloire des ancêtres (C) » (7), devient « le poste que j'ai fait tenir à Athènes s'oppose à celui qu'aurait fait tenir à Athènes la

<sup>2519</sup> Les rois de Macédoine entretenaient des liens avec les Aleuades de Larissa, l'une des deux principales villes de Thessalie. Toutefois, plus radicalement, les Thessaliens dans leur ensemble sont soumis à Philippe depuis sa victoire sur le Phocidien Onomarchos, en 352, au Champ du Crocus, dans la troisième guerre sacrée ; Philippe se fait alors nommer à vie *archôn*, « président », de leur confédération. Démosthène en fait donc le modèle des traîtres : ce sont « les dégoûtants Thessaliens » (Οἱ μὲν κατάπτυστοι Θετταλοὶ...), Démosthène, *Cour.*, 43 (trad. G. Mathieu) ; cf. Wankel, 1976a, p. 302, et Yunis, 2001, p. 134, *ad loc.*, qui note que *κατάπτυστοι* est un terme fort emprunté à la tragédie et que « D. treats the Thessalians as the paradigmatic Greek traitors in the struggle with Philipp », avec renvoi aux § 63-4 et 304. Cf. encore § 211. Les Thessaliens avaient en effet la réputation de ne pas être fiables : cf. Wankel, 1976a, p. 303-4, *ad Cour.*, 43, s.v. οἱ μὲν κατάπτυστοι Θετταλοὶ καὶ ἀναίσθητοι Θηβαῖοι. Sur les relations entre Philippe et les Thessaliens, ainsi que, au passage, sur le caractère instable des alliances contractées par ces derniers, cf. Ellis, 1976, *passim*, et en particulier p. 42-4, 61, 77-80, 82-6, 137-43 ; Cawkwell, 1978a, p. 58-68 ; Hammond et Griffith, 1979, p. 218-30, 259-64, 267-81 (victoire de 352), 285-95 (Philippe organise la Thessalie à son profit) et 523-44 ; Sealey, 1993, p. 120 *sq.* ; Corvisier, 2002, p. 206-22 ; Carlier, 2006, p. 99-102 ; Worthington, 2008, p. 35-7, 53-66, 76-7 et 110-1, et 2013, p. 61-2, 92, 105-8, 138, 191-2 ; Gabriel, 2010, p. 117-41 et 178-9 ; Graninger, 2010. L'alliance entre Philippe et la Thessalie est garantie par deux mariages du roi avec des Thessaliennes (rappelons que les rois de Macédoine étaient polygames) : Philinna de Larissa, en 358, membre de la famille des Aleuades (sa troisième femme), et Nicesipolis de Phères, en 353, nièce de Jason, qui avait été tyran de la cité (sa cinquième femme) ; cf. Ellis, 1976, p. 61 et 84-5 ; Hammond et Griffith, 1979, p. 225 et 230, et 278-9 ; Corvisier, 2002, p. 91-2 et 211 ; Worthington, 2008, p. 37 et 64-5 ; Gabriel, 2010, p. 15-6 ; Graninger, 2010, p. 314 ; Müller, 2010, p. 170 et 173. Les Dolopes sont un peuple qui borde la frontière sud-ouest de la Thessalie, qui pratiquait la piraterie : Démosthène les cite en raison de leur insignifiance, afin de dégrader les Thessaliens... et la politique d'Eschine ; cf. Westermann, 1868, p. 42 ; Weil, 1883, p. 448 ; Goodwin, 1901, p. 48 ; Wankel, 1976a, p. 382 ; Usher, 1993, p. 61 ; Yunis, 2001, p. 146, *ad loc.* Il s'agit de produire ainsi un violent contraste avec la gloire d'Athènes, le « poste » qu'elle doit occuper en Grèce : cf. Wankel, 1976a, p. 382 ; *ad loc.*, qui insiste sur l'absurdité du rapprochement esquissé par Démosthène entre ces peuples et les Athéniens.

<sup>2520</sup> *Org.*, 34 (trad. M. Croiset). Siphnos et Kythnos sont deux îles à l'extrémité ouest des Cyclades, donc à proximité immédiate de l'Attique.



politique d'Eschine : le poste (B') des peuples méprisables (A'), alliés de Philippe, qui s'oppose donc à la gloire des ancêtres (C') » (20).

Plus radicalement, la politique d'Eschine « arrache » (ἀναιρεῖν) sa gloire à Athènes ; c'est cette fois la métaphore de la *Quatrième Philippique* (18) qui vient à l'esprit, parce que nous y voyons les Athéniens abandonner leur poste de gloire (πρᾶγμα γὰρ ἔντιμον καὶ μέγα καὶ λαμπρὸν) et laisser la place vide (ἔρημον) en raison de leur négligence (ὕμῶν δ' ἀμελούντων), si bien que Philippe peut le leur « arracher » (ἀνείλετο). L'évocation de la justice (τὰ τῶν προγόνων (...) δίκαι') évoque enfin la formule τὴν τοῦ δικαίου τάξιν (1, 3 et 11), que Démosthène affectionnait ; bien plus, la seconde image du *Contre Leptine* (3) empruntait la forme οὐκ ἀφείλετο τὴν τοῦ δικαίου τάξιν (à propos de Dracon), alors que Démosthène écrit dans le *Sur la couronne* (20) : τὰ τῶν προγόνων καλὰ καὶ δίκαι' ἀναιρεῖν.

Nous avons donc affaire à une combinatoire autour de quelques éléments de base, toujours les mêmes depuis les premières apparitions de la métaphore. Or parmi les occurrences du *Sur la couronne*, seule celle-ci (20) déploie de tels échos. Cette particularité s'explique par sa position : elle arrive au début du discours, et c'est la deuxième occurrence de la métaphore du poste. Après une image à portée rhétorique qui demeure isolée (19), Démosthène met ainsi en place son paradigme métaphorique pour tout le discours : à partir de là, toutes les occurrences auront un sens politique. De ce point de vue, les variations que nous avons observées ne se réduisent pas à un simple jeu ou à un simple rappel de thèmes connus. L'occurrence opère en effet une modification qui signe l'originalité du paradigme du poste dans le *Sur la couronne*, en assurant un transfert tonitruant dans la structure. Comme il ressort de la formalisation que nous avons proposée un peu plus haut afin de comparer notre passage (20) avec celui du *Sur l'organisation financière* (7), deux équations opposées se mettent en place :

a. Démosthène = la gloire des ancêtres ;

b. Eschine = une alliance servile et méprisable avec Philippe ; ou plus simplement : Eschine = Philippe.

Démosthène pose donc une équivalence entre sa politique et la gloire des ancêtres, qui ne sera plus évoquée ensuite en lien direct avec l'image du poste dans les termes utilisés par les discours antérieurs et que nous venons de rappeler. Il suffira de dire que c'est la politique de Démosthène... Alors que le *Sur l'ambassade* avait réservé la métaphore à Eschine, le *Sur*

*la couronne* introduit Démosthène dans le schéma, à la place de la référence aux ancêtres. C'est dire que le rôle de celui-ci est nécessairement digne des plus grands éloges !

Les autres métaphores du groupe consacré à Eschine sont concentrées à la fin du discours – à l'extrême fin pour les deux dernières<sup>2521</sup>, dans un souci d'imprimer dans l'esprit des juges la vision très négative d'Eschine que Démosthène désire leur faire retenir. Celui-ci s'en prend d'abord (27) aux origines sociales de son adversaire, en rappelant qu'il fut dans son enfance l'assistant de son père, maître d'école, et s'acquittait à ce titre de tâches serviles (οικέτου ; οὐκ ἔλευθέρου)<sup>2522</sup>. Il s'oppose en cela à Démosthène, qui vient de rappeler que lui-même a eu une enfance digne d'un homme libre<sup>2523</sup>. Le sous-entendu est à peine voilé : Eschine le misérable est prêt à toutes les servilités pour gagner de l'argent ; en particulier, il est prêt à se faire le serviteur ou le salarié d'autrui<sup>2524</sup>, cela ne fait aucune différence. Démosthène veut donc amener l'auditoire à en tirer la conclusion naturelle qu'il n'y a rien d'étonnant à ce qu'Eschine se soit vendu à Philippe : l'image du poste, par l'intermédiaire du travail salarié renvoie ici à celle du mercenaire<sup>2525</sup>. À partir de là, les trois autres occurrences (28, 30 et 31) revêtent un sens politique. Elles dénoncent la politique préconisée par Eschine : ce dernier est un traître qui a abandonné le poste de patriote légué par les ancêtres pour se ranger du côté de Philippe.

Comme le clame la première occurrence (28), être patriote, en effet, c'est défendre le régime démocratique et « avoir les mêmes peines et les mêmes joies que la majorité »<sup>2526</sup>. Or,

---

<sup>2521</sup> *Ibid.*, 258 (27) et 292 (28), interviennent dans les deux derniers mouvements de l'argumentation (*ibid.*, 252-75 et 276-96), puis 310 (30) et 320 (31) dans l'épilogue qui suit (*ibid.*, 297-323 ou 324, selon que l'on détache ou pas le dernier paragraphe comme péroraison), d'après la division la plus couramment admise : Goodwin, 1901, p. 313 ; Donnelly, 1941, p. 344 = 1983, p. 142-3 ; Wankel, 1976a, p. 53 ; Yunis, 2001, p. 293, et 2005, p. 31. Weil, 1883, p. 406-8, suivi par Mathieu, 1947, p. 15-6, regroupe l'ensemble des § 252-324 dans un « épilogue définitif » (Weil, 1883, p. 406). Cette différence ne change rien pour notre propos.

<sup>2522</sup> δι' ἣν παῖς μὲν ὦν μετὰ πολλῆς τῆς ἐνδείας ἐτρόφης, ἅμα τῷ πατρὶ πρὸς τῷ διδασκαλείῳ προσεδρεύων, τὸ μέλαν τρίβων καὶ τὰ βάθρα σπογγίζων καὶ τὸ παιδαγωγεῖον κορῶν... (« dans ton enfance, tu as été élevé au milieu de la plus grande indigence, faisant, à côté de ton père, office d'auxiliaire dans une école, préparant l'encre, lavant les bancs, balayant la salle d'attente... »), Démosthène, *Cour.*, 258 (trad. G. Mathieu). Suit la métaphore, qui clôt la phrase.

<sup>2523</sup> *Ibid.*, 257 (*id.*) : Ἐμοὶ μὲν τοίνυν ὑπῆρξεν, Αἰσχίνη, παιδὶ μὲν ὄντι φοιτᾶν εἰς τὰ προσήκοντα διδασκαλεῖα, καὶ ἔχειν ὅσα χρὴ τὸν μηδὲν αἰσχροῦ ποιήσοντα δι' ἐνδειαν. (« Mon sort, à moi, Eschine, ce fut, pendant mon enfance, de fréquenter les écoles en rapport avec ma condition, et de posséder tout ce que doit avoir l'homme que le besoin ne poussera à aucun acte honteux ; »).

<sup>2524</sup> Eschine a exercé les métiers de « serviteur de petits fonctionnaires » (ὑπηρετεῖν τοῖς ἀρχιδίοις, *ibid.*, 261 (*id.*)) puis d'acteur, en « se louant » à une troupe ; le terme employé, μισθώσας σαντὸν (*ibid.*, 262), fait directement écho à la métaphore du mercenaire : cf. ci-dessus, p. 410. Pour le lien entre le thème du serviteur et celui du mercenaire, cf. *supra*, p. 428 et 462.

<sup>2525</sup> Le mercenariat n'est en effet qu'un type particulier de travail salarié : cf. Démosthène, *Cour.*, 51-2, la comparaison entre « les moissonneurs ou ceux qui font quelque autre chose moyennant salaire » (τοὺς θεριστὰς καὶ τοὺς ἄλλο τι μισθοῦ πράττοντας, *ibid.*, 51 (trad. G. Mathieu)), et Eschine, mercenaire ou « salarié » (μισθωτός, *ibid.*, 52 (*id.*)) de Philippe et d'Alexandre. Cf. *supra*, p. 451.

<sup>2526</sup> ταῦτ' ἀλυπεῖσθαι καὶ ταῦτ' αἰσθῆναι τοῖς πολλοῖς, Démosthène, *Cour.*, 292 (trad. G. Mathieu).

tout au contraire, Eschine se réjouit de la défaite<sup>2527</sup>, parce qu'il a choisi de mener une politique favorable à Philippe. Le contexte de la métaphore la relie directement au versant opposé du diptyque, à savoir le portrait de Démosthène en patriote dévoué. Les mots οὐχ ὡς ἄν εὖνους καὶ δίκαιος πολίτης renvoient en effet à la présentation que l'orateur fait de lui-même à l'occasion du récit de l'assemblée convoquée d'urgence à la nouvelle de la prise d'Elatée : τὴν τῆς εὐνοίας τάξιν οὐκ ἔλιπον (22)<sup>2528</sup>. Le patriotisme (εὐνοία) et la trahison/désertion deviennent ensuite des thèmes clés dans la dernière partie du discours (§ 297-323)<sup>2529</sup>, où s'entrecroisent les deux séries métaphoriques<sup>2530</sup>. La métaphore du poste se trouve donc au cœur de ce dispositif. De plus, Démosthène fait allusion au rejet par Eschine du modèle des guerres médiques ; or la première image de la série consacrée à Démosthène (20) rappelle que la politique d'Eschine n'est pas conforme à la tradition d'Athènes, symbolisée par sa « gloire »<sup>2531</sup>. Nous retrouvons sur ce point le paradigme initial de la

<sup>2527</sup> (...) τῶν συμβεβηκότων τότε τῇ πόλει μνησθεὶς οὐχ ὡς ἄν εὖνους καὶ δίκαιος πολίτης ἔσχε τὴν γνώμην οὐδ' ἐδάκρυσεν, οὐδ' ἔπαθεν τοιοῦτον οὐδὲν τῇ ψυχῇ, ἀλλ' ἐπάρας τὴν φωνὴν καὶ γεγηθῶς καὶ λαρυγγίζων... (« (...) rappelant ce qui est arrivé alors à notre pays, il n'a pas montré les sentiments d'un patriote et d'un citoyen juste, quand il n'a pas pleuré, n'a éprouvé aucune émotion de cette sorte ; au contraire il élevait joyeusement la voix et donnait du gosier ; »), *ibid.*, 291 (*id.*).

<sup>2528</sup> Il s'agit là de la seule occurrence de l'expression τὴν τῆς εὐνοίας τάξιν. L'écho est donc délibéré.

<sup>2529</sup> D'une part : τὸν εὖνουν πολίτην (*ibid.*, 301), εὐνοιά γε (*ibid.*, 312), τὴν πρὸς τοὺς τετελευτηκότας εὖνοιαν (*ibid.*, 314), ὅσοι τι μετ' εὐνοίας πράττουσι (*ibid.*, 316), ἐφαμίλλου τῆς εἰς τὴν πατρίδ' εὐνοίας ἐν κοινῷ πᾶσι κειμένης et εὖνους μᾶλλον ὑμῶν τουτοισί (*ibid.*, 320), διαφυλάττειν (...) τὴν εὖνοιαν (*ibid.*, 321). D'autre part : προδοσίας (*ibid.*, 297), ὧν ἔκρινα δικαίων καὶ συμφερόντων τῇ πατρίδι οὐδὲν προδοῦναι (*ibid.*, 298), τῶν προδιδόντων τὰς πόλεις ὑμῶν κακία (*ibid.*, 303). Les deux thèmes se rejoignent dans leur dernière apparition, qui calque la métaphore 22, toujours à la gloire de Démosthène : (...) οὐδαμῶς ἐγὼ προδέδωκα τὴν εἰς ὑμᾶς εὖνοιαν. (« (...) jamais je n'ai abandonné mon dévouement pour vous. »), *ibid.*, 322 (*id.*). Au total, sur vingt-sept paragraphes concernés, soit 10% du discours (nous ne prenons en considération que les 302 paragraphes de texte, sans les documents insérés), nous avons : 31% des occurrences de προδίδωμι / προδοσία / προδότης (quatre sur dix-sept), et 25% de celles de εὐνοία / εὖνους (neuf sur trente-six) ; pour la liste des autres occurrences, cf. Preuss, 1892, s.v., p. 136 et 264. Sur l'*eunoia*, cf. Whitehead, 1993, p. 52-3 ; sur l'*eunoia* dans le *Sur la couronne*, cf. Rowe, 1983, p. 176-7 (« (...) 'good will' or 'patriotism' becomes a touchstone which the orator applies to himself and to his opponent. », *ibid.*, p. 176) ; Hernández Muñoz, 1989, qui montre que les références à l'*eunoia* forment les anneaux d'une composition circulaire qui embrasse tout le discours ; Gotteland, 2004, p. 115 (les termes εὐνοία et προθυμία résument les qualités de l'homme politique idéal) ; Cook, 2009.

<sup>2530</sup> Pour Démosthène : 29. Pour Eschine : 30 et 31. Si nous prenons en compte les deux dernières sections du discours (§ 252-96 et 297-323), liées par le thème de l'opposition entre Eschine et Démosthène (cf. Weil, 1883, p. 406-8, suivi par Mathieu, 1947, p. 15-6, qui réunit l'ensemble dans un « épilogue définitif » (Weil, 1883, p. 406)), c'est-à-dire si nous prenons en compte l'occurrence 27, l'occurrence 29 s'insère dans une composition circulaire, au milieu de quatre images qui se réfèrent à Eschine : cf. *supra*, p. 613.

<sup>2531</sup> Cf. la reprise du mot καλά, mais aussi celle de δίκαια : τὰ τῶν προγόνων καλά καὶ δίκαι' ἀνααιρεῖν, *ibid.*, 63, dans le contexte de l'occurrence 20 (*ibid.*, 62-3), à mettre en relation avec οὐτός τ', εἰ δίκαι' ἐποίει, οὐκ ἄν εἴνεκα τῆς πρὸς ἔμ' ἔχθρας τὰ μέγιστα τῶν ὑμετέρων καλῶν ἐβλαπτεν καὶ διέβαλλεν. (« Si cet individu agissait selon la justice, il n'irait pas, pour satisfaire sa haine envers moi, atteindre et calomnier les plus grandes de vos gloires. »), *ibid.*, 293 (*id.*). Le rejet par Eschine, dans ses discours, du modèle des guerres médiques est dénoncé par Démosthène, *Amb.*, 16, 307, 311 et 313 ; textes cités *supra*, p. 577, n. 2368. Cf. en particulier, Démosthène, *Amb.*, 313, avec une formule fort proche de celle de *Cour.*, 293, aussi bien par son sens (la critique, avec διασύρω) que par sa forme (rythme binaire avec deux verbes coordonnés en fin de syntagme) : τὰ τῶν προγόνων ἔργα συλήσας καὶ διασύρας.

métaphore : le poste légué par les ancêtres, dont le *Sur l'ambassade* et le *Sur la couronne* développent le lien avec les guerres médiques<sup>2532</sup>.

Les deux autres métaphores (30 et 31) offrent des variations expressives sur les mêmes thèmes, en continuant de dramatiser l'opposition entre la trahison d'Eschine et le dévouement de Démosthène, dont la politique est seule digne des grands exemples et de la gloire du passé, contrairement à ce que prétend Eschine dans ses calomnies<sup>2533</sup>.

La première (30) emprunte une formulation originale qui rappelle une image du *Sur l'ambassade* (14)<sup>2534</sup>, avec le verbe φαίνομαι accompagné d'une série d'adjectifs ordinaux<sup>2535</sup>. Ceux-ci évoquent en effet le rang qu'occupaient les hoplites dans la phalange<sup>2536</sup>. La profondeur habituelle de cette dernière était de huit rangs<sup>2537</sup>, ce qui s'avère cohérent avec l'image de Démosthène : il va jusqu'au sixième, avant d'abrégier son propos par un indéfini

<sup>2532</sup> Sur ces éléments, cf. ci-dessus, p. 576 sq.

<sup>2533</sup> L'occurrence 30 (*Cour.*, 310), s'insère dans un passage (*ibid.*, 306-13) qui insiste sur la trahison d'Eschine, en opposition au patriotisme de Démosthène, développé dans la section précédente (*ibid.*, 297-305 ; cf. l'occurrence 28, qui se situe *ibid.*, 304, et s'oppose donc directement à celle-là) ; cette opposition est rappelée au début du passage, *ibid.*, 307. L'occurrence 31 (*ibid.*, 320) intervient quant à elle dans une partie centrée sur le modèle des ancêtres (*ibid.*, 314-23), auquel Démosthène est fidèle, contrairement à Eschine (*ibid.*, 317) ; à partir de là, le passage se termine par une nouvelle opposition entre les deux hommes (*ibid.*, 320-3), où se trouve la métaphore.

<sup>2534</sup> Sur cette image, cf. ci-dessus, p. 609.

<sup>2535</sup> Les commentateurs modernes, à partir d'une suggestion de Wolf, ont parfois rapproché cette formulation d'un oracle d'Apollon prétendument rendu aux Mégariens, qui avaient interrogé le dieu pour savoir quel peuple de Grèce était le meilleur. Après une énumération de quelques peuples célébrés par l'oracle, celui-ci cite les Mégariens en dernier, avec le commentaire suivant : ὑμεῖς δ', ὦ Μεγαρεῖς, οὐδὲ τρίτοι οὐδὲ τέταρτοι / οὐδὲ δωδέκατοι, οὔτ' ἐν λόγῳ οὔτ' ἐν ἀριθμῷ. (« quant à vous, Mégariens, vous n'êtes pas même troisièmes, quatrièmes ou douzièmes, ni dans les discours ni dans les nombres. »), scholies à Théocrite, XIV, 48-49a (p. 302-3 Wendel) = Deinias 306 F 6 Jacoby (*FGrH* III B, p. 12) = *AP* XIV, 73, 7-8. Le rapprochement est fait par Schaefer II, 1825, p. 381, *ad P.* 328. v. 25. οὐ πρότος κ.τ.λ. (référence à Wolf) ; Dindorf V, 1849, p. 465, *ad* 328, 24. πρότος, οὐ δεύτερος (référence à Dissen) ; Westermann, 1868, p. 168-9, et Weil, 1883, p. 562, *ad loc.* ; Goodwin, 1901, p. 217, s.v. οὐχ ὀποστοσοῦν. Weil, 1883, p. 562, *ad loc.*, renvoie aussi à Ménandre, *fgmt.* 154 Kock (*CAF* III, p. 45) = 142 Koerte (II, p. 60) = 119 Kassel/Austin (*PCG* VI/2, p. 102) : ἐξώλης ἀπόλοιθ' ὅστις ποτὲ / ὁ πρότος ἦν γήμας, ἐπειθ' ὁ δεύτερος, / εἶθ' ὁ τρίτος, εἶθ' ὁ τέταρτος, εἶθ' ὁ μεταγενής. Sur les vers de l'oracle, cf. le commentaire de Jacoby, *FGrH* III b, p. 31, *ad* 306 Deinias F 6 : l'authenticité de l'oracle n'est pas certaine, et les vers se rapportaient originellement à Aigion, non à Mégare. Wankel, 1976b, p. 1308-9, *ad* Démosthène, *Cour.*, 310, s.v. οὐ πρότος, οὐ δεύτερος, ..., fait état du rapprochement, mais se montre sceptique sur l'influence qu'il pu exercer sur notre passage précis de Démosthène : sans en nier la possibilité, il rappelle que l'énumération de nombres est un motif « folklorique » (« volkstümlich », *ibid.*, p. 1309), en renvoyant au rapprochement suggéré par Henri Weil (cité *supra*), ainsi qu'à Gorgias, *Palamède*, 29 (πρώτον μὲν οὖν καὶ δεύτερον καὶ μέγιστον ; DK II 82 B 11a (p. 301, l. 14)). Nous rejoignons cette position. Que Démosthène s'inspire ou non des vers de l'oracle, l'important réside dans l'élaboration métaphorique originale qu'il propose.

<sup>2536</sup> Pour la notion de rangs, cf. Yunis, 2001, p. 282, s.v. οὐ πρότος... οὐχ ὀποστοσοῦν, et 2005, p. 109, *ad loc.* Cf. encore Weil, 1883, p. 287, *ad* Démosthène, *Amb.*, 116, s.v. 18. Οὐδαμοῦ γὰρ ἂν φανήναι, qui fait le lien avec *Cour.*, 310 (cf. la citation *supra*, p. 609, n. 2490). À la suite de Dodds, 1959, p. 211, *ad* Platon, *Gorgias*, 456 b 8. οὐδαμοῦ ἂν φανήναι τὸν ἱατρόν, Wankel, 1976b, p. 1308, *ad* Démosthène, *Cour.*, 310, s.v. οὐδαμοῦ σὺ φανήσει γεγωνῶς et οὐ πρότος, οὐ δεύτερος, ..., considère que l'expression οὐδαμοῦ φαίνομαι est une métaphore de la course. Nous allons voir que ce sens est présent dans le cas de Démosthène, *Cour.*, 320 (cf. *infra*, p. 622), mais le contexte des deux passages (30 et 31) montre que nous avons affaire d'abord à des métaphores du poste de combat.

<sup>2537</sup> Ce chiffre connaît des exceptions, en particulier à la hausse ; sur ces questions, cf. Pritchett, 1974a, p. 134-43.

(οὐχ ὀποσσοσούν). Le sens militaire de l'expression trouve une confirmation dans le contexte élargi, puisqu'elle intervient dans une série de métaphores. En particulier, elle se trouve étroitement liée à celle qui la suit – la dernière du discours (31) –, mais aussi à la métaphore τὴν τῆς εὐνοίας τάξιν οὐκ ἔλιπον (22), que Démosthène s'applique à lui-même.

Les occurrences 30 et 31 entretiennent en effet une étroite parenté structurelle, fondée sur des répétitions lexicales, à commencer par celle du terme ἐξέτασις, « examen », mais qui s'emploie aussi dans un sens militaire pour « revue de troupes »<sup>2538</sup>. Or cette acception se trouve sollicitée par la proximité de ἐν τάξει dans le second cas, qui file la métaphore<sup>2539</sup>. Ce schéma structurel était déjà à l'œuvre dans le premier, avec l'expression φανήσει γεγινώς, οὐ πρότος, κτλ. à la place de ἐν τάξει comme pivot métaphorique du passage. Le verbe ἐξετάζω<sup>2540</sup> accompagne en effet la métaphore du poste dans deux autres passages (ἐξηταζόμεν, 22, et ἐξετάσαι, 26), ce qui prouve que Démosthène se sert tout spécialement de ἐξέτασις et de ἐξετάζω dans le *Sur la couronne* pour filer cette image.

Ces deux termes, en eux-mêmes, n'ont rien d'imagé : c'est la rencontre avec la métaphore du poste qui sollicite leur sens premier, militaire<sup>2541</sup>, qui, en retour, renforce

---

<sup>2538</sup> Cf. respectivement LSJ, s.v., 1 et 2, a.

<sup>2539</sup> Cf. Westermann, 1868, p. 173, et Goodwin, 1901, p. 223, *ad loc.*, s.v. ἐξέτασις ; Weil, 1883, p. 566, et Wankel, 1976b, p. 1342, *ad loc.*, s.v. ἐν τάξει ; Yunis, 2001, p. 287, s.v. οὐκέτι συμβούλων . . . ἐξέτασις ἦν.

<sup>2540</sup> Par stricte analogie avec le nom, le verbe signifie d'abord « examiner », et peut s'employer dans l'acception militaire « passer en revue, inspecter des troupes » : cf. respectivement LSJ, s.v., I, 1 et 2.

<sup>2541</sup> Le sens militaire, et donc métaphorique, des deux termes, est signalé au cas par cas : pour Démosthène, *Cour.*, 173 (22), par Westermann, 1868, p. 103 (« befunden wurde, die Probe hielt » : « il a été reconnu apte, il a passé l'épreuve ») ; Weil, 1883, p. 506 ; Goodwin, 1901, p. 126, *ad loc.* ; et Donnelly, 1941, p. 293, s.v. τάξιν ; pour Démosthène, *Cour.*, 310 (30), par Goodwin, 1901, p. 217, et Yunis, 2001, p. 282, *ad loc.* ; pour Démosthène, *Cour.*, 320 (31), par Westermann, 1871, p. 173, Goodwin, 1901, p. 223, et Yunis, 2001, p. 287, *ad loc.*, ainsi que par Weil, 1883, p. 566, s.v. 11-12 Ἐν τάξει, et Donnelly, 1941, p. 293, *ad* Démosthène, *Cour.*, 173, s.v. τάξιν. De façon globale, cf. encore Goodwin, 1901, p. 125-6, *ad* Démosthène, *Cour.*, 173, s.v. 4. τὴν... ἔλιπον, et Yunis, 2001, p. 207, *ad* Démosthène, *Cour.*, 173, s.v. ἐξηταζόμεν. Goodwin, 1901, p. 125-6, *ad* Démosthène, *Cour.*, 173, s.v. 4. τὴν... ἔλιπον, signale aussi comme métaphore l'usage du verbe chez Démosthène, *Cour.*, 197, 217 et 277 ; cf. encore, apparemment, Donnelly, 1941, p. 293, *ad* Démosthène, *Cour.*, 173, s.v. τάξιν, qui renvoie aussi au § 16 ; Yunis, 2001, p. 207, *ad* Démosthène, *Cour.*, 173, s.v. ἐξηταζόμεν, n'est pas très clair non plus, parce qu'il cite lui aussi côte-à-côté Démosthène, *Cour.*, 197, 217, 277, 310 et 320, mais son absence de commentaire aux trois premiers lieux cités, de même que ses traductions, *in* Yunis, 2005, *ad loc.*, n'indiquent aucune lecture métaphorique. Contrairement à cette interprétation, nous considérons que ἐξέτασις et ἐξετάζω ne font image que s'ils accompagnent, dans le même paragraphe, une autre métaphore militaire qu'ils viennent alors filer. Cette position se fonde sur la fréquence de ces termes dans leur acception figurée chez Démosthène, surtout celle du verbe : cf. Preuss, 1892, p. 119, s.v. ; et surtout Wankel, 1976a, p. 163, *ad* § 11, s.v. ἐξετάσω, qui relève pour le verbe : § 11, 17, 20, 57, 81, 113, 172, 173, 197, 217, 232, 236, 255 *sq.*, 265, 277, 314 et 318 (cette récurrence est « frappante » (« auffällig »), Wankel, 1976a, p. 163, *ad* § 11, s.v. ἐξετάσω, et l'auteur signale, *ibid.*, que seul le *Contre Aristocrate* peut être comparé au *Sur la couronne* de ce point de vue) ; cf. encore Wankel, 1976a, p. 163, *ad* § 11, s.v. ἐξετάσω, qui signale que le verbe ἐξετάζω « est habituel à propos de tout examen critique et est interchangeable par exemple avec ἐξελέγγειν » (« ist won jeder kritischen Prüfung üblich und z.B. mit ἐξελέγγειν austauschbar »), en renvoyant au § 81, où les deux verbes sont associés ; Wankel, 1976b, p. 867 ; cf. enfin MacDowell, 1990, p. 285, *ad* Démosthène, *Mid.*, 65, s.v. ἐχθρόν ἐξεταζόμενον, qui glose par « se révélant lui-même être un ennemi » (« revealing himself as an enemy »), précise que le verbe est « presque l'équivalent de φάινομαι ὄν, mais d'ordinaire avec un sens plus fort suggérant que l'on montre délibérément son attitude : 'se lever et être compté' » (« almost equivalent to

l'image<sup>2542</sup>. La métaphore est donc filée d'une manière très fluide dans la première occurrence (30) : l'énumération des adjectifs ordinaux constitue la revue (ἐξέτασις) des différents postes ; elle est appelée naturellement par ἐξέτασις<sup>2543</sup> et par l'adverbe de lieu οὐδαμού<sup>2544</sup>, qui indique en outre que l'inspection demeurera infructueuse et en détermine donc la modalité négative. L'énumération est d'abord remarquable par ses composantes : elle aligne une série d'adjectifs ordinaux d'une longueur inédite<sup>2545</sup> ; la force de l'expression est ensuite renforcée

---

φαίνομαι ὄν, but usually with a stonger sense of showing one's attitude deliberately : 'stand up and be counted' », et relève son emploi dans la *Midiennne*, outre le § 65, aux § 161 et 202, auxquels il faut ajouter l'utilisation du composé συνεξετάζομαι aux § 127 et 190. Le substantif ἐξέτασις, en dehors de nos deux métaphores, n'apparaît que dans Démosthène, *Cour.*, 226 (Διόπερ τοὺς παρ' αὐτὰ τὰ πράγματ' ἐλέγχους φυγῶν νῦν ἦκει, ῥητόρων ἀγῶνα νομίζων, ὡς γ' ἐμοὶ δοκεῖ, καὶ οὐχὶ τῶν πεπολιτευμένων ἐξέτασιν ποιήσιν ὑμᾶς, καὶ λόγου κρείσιν, οὐχὶ τοῦ τῆ πόλει συμφέροντος ἔσσεσθαι. (« C'est pourquoi il a évité les démonstrations contemporaines des événements, et il vient maintenant en se figurant, à ce que je crois, que vous allez faire un concours d'orateurs au lieu d'une enquête sur des faits politiques et que le verdict portera sur les discours, non pas sur l'intérêt de l'Etat. », trad. G. Mathieu)) et 246 (Ἀλλὰ μὴν, ὣν γ' ἂν ὁ ῥήτωρ ὑπεύθυνος εἴη, πᾶσαν ἐξέτασιν λαμβάνετε· οὐ παραιτούμαι. (« Mais d'ailleurs, pour ce dont un orateur peut être responsable, faites un examen complet ; je ne réclame nulle indulgence. », *id.*)), et *Lept.*, 139 ((...) τῆς μὲν ἀξίας, ὅτ' ἐδώκαμεν, ἦν δίκαιον τὴν ἐξέτασιν λαμβάνειν... (« Le mérite, c'est au moment même de la récompense que nous avons le devoir de l'examiner : », trad., O. Navarre et P. Orsini)). Pour ce qui est du *Sur la Couronne*, aucun commentateur ne signale de sens métaphorique pour les deux passages concernés ; dans le premier, le contexte indique en outre un sens juridique précis d'« enquête, instruction » (cf. ἐλέγχους et κρείσιν ; cf. la remarque de Wankel, 1976a, p. 163, *ad* § 11, s.v. ἐξετάσω, à propos de l'équivalence entre le verbe et ἐξελέγχειν). Lorsque Démosthène veut bâtir une véritable métaphore avec l'idée de revue des troupes, il n'emploie pas ἐξέτασις/ἐξετάζω mais ἐξετασμός, qui n'a pas besoin, en effet, d'être accompagné par un autre terme métaphorique pour en ranimer le sens : cf. *Cour.*, 16, avec nos analyses, *supra*, p. 407-8. À propos de ἐξέτασις et ἐξετάζω, enfin, H. Wankel note que Démosthène « emploie le verbe beaucoup plus souvent que les autres orateurs » (« das Verbum weitaus am meisten von allen Rednern verwendet », Wankel, 1976a, p. 163, *ad* § 11, s.v. ἐξετάσω), et que le substantif est rare aussi chez les autres orateurs (*ibid.*, p. 193, *ad* § 16, s.v. τῆς ἡμετέρας ἔχθρας ... ἐφ' ἡμῶν αὐτῶν ... τὸν ἐξετασμὸν ποιείσθαι). Nous voyons que les occurrences sont concentrées, pour ce qui est de Démosthène, dans le *Sur la couronne* ; c'est pourquoi Wankel, 1976a, p. 163, *ad* § 11, s.v. ἐξετάσω, et p. 193, *ad* § 16, s.v. τῆς ἡμετέρας ἔχθρας ... ἐφ' ἡμῶν αὐτῶν ... τὸν ἐξετασμὸν ποιείσθαι, à propos des deux termes ἐξέτασις et ἐξετάζω, parle respectivement de mots « thématiques » (« thematisch ») et d'un « mot clé » (Kennwort), parce qu'ils renvoient à la stratégie de la défense adoptée par Démosthène : ils sont employés le plus souvent dans des contextes où il se livre à l'« examen critique et comparé de sa personne et de sa politique avec celles d'Eschine » (« kritische und seine Person und Politik mit der des Aisch. vergleichende Prüfung », Wankel, 1976a, p. 163, *ad* § 11, s.v. ἐξετάσω). Ainsi, parmi le relevé de H. Wankel cité ci-dessus pour le verbe, seules les occurrences des § 81, 113 et 172 ne s'inscrivent pas dans cette perspective comparatiste.

<sup>2542</sup> Cf. Usher, 1993, p. 232, *ad Cour.*, 173, s.v. *my patriot's ... post*, même si nous nous écartons de son appréciation sur le fait que la métaphore portée par τάξις serait une métaphore morte. L'auteur se voit alors obligé de considérer qu'elle est « ressuscitée » (« resuscitated ») par le sens militaire du verbe ἐξεταζόμεν, et que lui-même « est ravivé parce que Démosthène anticipe ici la longue réponse qu'il fera (245 sq.) aux accusations de lâcheté lors de la bataille de Chéronée » (« is being revived as Dem. here anticipates the longer answer he will make (245 ff.) to charges of cowardice in the Battle of Chaeronea »). Cette explication est tirée par les cheveux – de longs cheveux qui s'étendent sur soixante-dix paragraphes, ce qui est improbable, parce qu'une métaphore morte est ravivée par le contexte *immédiat*. C'est au contraire la présence de la métaphore du poste qui ravive le sens militaire du verbe ἐξεταζόμεν, qui ne porte pas en lui-même de métaphore : cf. Wankel, 1976b, p. 867, *ad loc.*, s.v. ἐξεταζόμεν, et nos remarques, n. précédente.

<sup>2543</sup> Cf. Wankel, 1976b, p. 1306, et Yunis, 2001, p. 282, *ad loc.*

<sup>2544</sup> Cf. Wankel, 1976b, p. 1308, *ad loc.*, s.v. οὐδαμού σὺ φανήσει γεγινώς et οὐ πρότος, οὐ δεύτερος, ...

<sup>2545</sup> Usher, 1993, p. 273, *ad loc.*, note ainsi, à propos de cette série : « An unparalleled total of ordinal numbers in *anaphora*. ».

par l'anaphore de la négation<sup>2546</sup>, qui crée un effet de litanie, et par les asyndètes<sup>2547</sup>. Tous ces procédés créent du rythme et un effet d'attente chez l'auditeur, qui « se demande[r] quand Démosthène finira par s'arrêter »<sup>2548</sup>. La longue énumération assure en dernière analyse la puissance visuelle et suggestive de la métaphore du poste<sup>2549</sup>, parce qu'elle permet de mimer la revue annoncée. Démosthène fait ainsi de son image une véritable *enargeia*.

L'écho entre les deux dernières métaphores du discours (30 et 31) est renforcé par la répétition de φαίνομαι (φανήσει, 30, et ἐφαινόμην, 31). Le noyau de la première (30) – οὐδαμοῦ φαίνομαι – est en outre disséminé dans le passage contenant la seconde (31) : ἐγὼ κράτιστα λέγων ἐφαινόμην... ὑμῶν δ' οὐδείς ἦν οὐδαμοῦ...<sup>2550</sup>, où ἦν οὐδαμοῦ n'est qu'une variation sur οὐδαμοῦ ἐφαινόμην. La reprise de cette formule s'avère ici particulière, puisqu'elle est éclatée entre un usage mélioratif s'appliquant à Démosthène (ἐγὼ κράτιστα λέγων ἐφαινόμην), et un emploi très négatif pour la trahison d'Eschine, manifestée en l'occurrence par son inaction, par cette « tranquillité gangrenée » (ἡσυχία ὑπουλος) qu'a décrite Démosthène un peu plus haut<sup>2551</sup> : elle sert en réalité, par ce moyen, à ménager une transition entre la métaphore du concours sportif, qui précède<sup>2552</sup>, et celle du poste. L'ouverture du concours suppose en effet que les candidats s'avancent, paraissent sur la piste pour rivaliser, chacun à leur tour – de même qu'ils recevront ensuite chacun leur prix, en fonction de leur rang dans la performance accomplie<sup>2553</sup>.

Une autre analogie structurelle est perceptible dans les énumérations qui accompagnent les deux images. La première métaphore (30) est précédée et surtout suivie d'une longue liste de mesures salutaires que n'a pas proposées ou accomplies Eschine<sup>2554</sup> : elle

<sup>2546</sup> Cf. Wankel, 1976b, p. 1308 ; Usher, 1993, p. 273 ; Yunis, 2001, p. 282, *ad loc.*

<sup>2547</sup> Cf. *ibid.*

<sup>2548</sup> *Ibid.* ; texte cité à la n. suivante.

<sup>2549</sup> Cf. Wankel, 1976b, p. 1308 (l'énumération est « formidablement efficace », « unerhört wirksam »), et Yunis, 2001, p. 282 (« D. continues the enumeration long enough for the auditor to wonder when D. will ever stop, at which point D. stops, having made a stronger impression : A.'s inclusion in the ranks of useful citizens is inconceivable. »), *ad loc.*

<sup>2550</sup> Démosthène, *Cour.*, 320 (30) ; nous soulignons. L'écho produit par οὐδαμοῦ entre les deux passages est signalé par Goodwin, 1901, p. 223 ; Wankel, 1976b, p. 1340 ; Yunis, 2001, p. 287, *ad loc.*

<sup>2551</sup> *Ibid.*, 307. Sur cette métaphore, cf. *supra*, p. 295 sq.

<sup>2552</sup> ἐφαμίλλου τῆς εἰς τὴν πατρίδ' εὐνοίας ἐν κοινῷ πᾶσι κειμένης, Démosthène, *Cour.*, 320 (31).

<sup>2553</sup> Les deux idées sont illustrées par les jeux funèbres qu'Achille organise en l'honneur de Patrocle : cf. en particulier l'ouverture de la course de chars, Homère, *Illiade*, XXIII, 262-70 (prix en fonction du rang d'arrivée, avec des ordinaux, jusqu'au cinquième) et 287-351 (l'ordre dans lequel les héros se lèvent pour aller préparer leur attelage ; seul le premier et le cinquième sont signalés avec un adjectif ordinal : *ibid.*, 288 et 351).

<sup>2554</sup> (...) συμμαχίας πόλεων, πόρους χρημάτων, ἐμπορίου κατασκευῆν, νόμων συμφερόντων θέσεις, τοῖς ἀποδειχθεῖσιν ἐχθροῖς ἐναντιώματα. et Τίς γὰρ συμμαχία, σοῦ πράξαντος, γέγονεν τῇ πόλει; Τίς δὲ βοήθεια ἢ κτήσις εὐνοίας ἢ δόξης; Τίς δὲ πρεσβεία, τίς διακονία, δι' ἣν ἡ πόλις ἐντιμότερα; Τίς τῶν οἰκείων ἢ τῶν Ἑλληνικῶν καὶ ξενικῶν, οἷς ἐπέστης, ἐπιγνώσθωται; Ποῖα τριήρεις; Ποῖα βέλη; Ποῖοι νεώσοικοι; Τίς ἐπισκευὴ τειχῶν; Ποῖον ἵπικόν; Τί τῶν ἀπάντων σὺ χρήσιμος [εἶ]; Τίς ἢ τοῖς εὐπόροις ἢ τοῖς ἀπόροις πολιτικὴ καὶ κοινὴ βοήθεια χρημάτων; Οὐδεμία. (« ce seraient des alliances d'États, des

se trouve ainsi mise en valeur en occupant le centre de ce cercle. La structure énumérative commune aux trois éléments montre qu'ils sont liés ; ce lien se trouve souligné par l'écho entre οὐδαμοῦ, au début de la métaphore, et Οὐδεμία, en conclusion de la liste qui la suit. Par conséquent, le passage d'une énumération à l'autre indique que les rangs où l'on n'a pas vu Eschine correspondent aux différentes mesures citées, identifiées à la politique patriotique d'un homme de bien, d'un καλὸς κάγαθός : la politique menée par Démosthène était la seule possible, non seulement parce qu'elle était utile à la cité, mais aussi parce qu'elle répondait à une exigence morale<sup>2555</sup>. Or la seconde (31) de nos deux images est précédée elle aussi par une énumération, beaucoup plus succincte : καὶ τοῖς ἐμοῖς καὶ ψηφίσμασι καὶ νόμοις καὶ πρεσβείαις. Il s'agit d'un résumé de la longue liste qui suit l'image précédente (30), comme le suggère la répétition de la notion d'ambassade ; mais celle de la notion de loi fait aussi écho à la liste plus restreinte qui la précédait. Là encore, l'opposition à Démosthène est mise en avant de façon concise mais suffisamment claire et efficace, avec l'évocation du « conseiller », vite évincé par les traîtres mercenaires de Philippe : la brièveté même de l'évocation la met en valeur, par contraste avec la longueur du segment consacré aux traîtres<sup>2556</sup>. Les deux images, d'un point de vue formel, sont donc étroitement liées. À

---

ressources en argent, l'organisation d'un marché, l'établissement de lois utiles, tous obstacles aux ennemis déclarés. » et « Quelle alliance ton action a-t-elle procurée à notre pays ? Quel secours ? Quelle acquisition de dévouement ou de gloire ? Quelle ambassade, quel service a accru l'honneur de notre pays ? Quelle affaire a réussi, de celles dont tu as été chargé à l'intérieur ou chez les Grecs ou à l'étranger ? Où y a-t-il des trières ? Des traits ? Des arsenaux maritimes ? Une réparation de murailles ? De la cavalerie ? En quoi, dans tout cela, est ton utilité ? Quel secours en argent as-tu, en bon citoyen, avec solidarité, apporté aux riches ou aux pauvres ? Non, rien ! », Démosthène, *Cour.*, 309 et 311 (trad. G. Mathieu). La présence de ce sens sportif dans notre passage – en particulier celui qui concerne l'ordre d'arrivée –, sollicité par la métaphore du concours qui précède, conduit Wankel, 1976b, p. 1308, *ad* Démosthène, *Cour.*, 310, s.v. οὐδαμοῦ σὺ φανήσει γεγωνός et οὐ πρότος, οὐ δεύτερος, ..., à interpréter l'expression οὐδαμοῦ φαίνομαι comme une métaphore de la course ; pour cette interprétation, cf. encore Dodds, 1959, p. 211, *ad* Platon, *Gorgias*, 456 b 8. οὐδαμοῦ ἂν φανῆναι τὸν ἰατρόν. S'agissant des trois emplois de l'expression par Démosthène (14, 30 et 31), nous nous écartons de cette position sur deux points : le sens premier de la métaphore renvoie au poste de combat, comme le montre à chaque fois le contexte militaire ; l'acception sportive n'est sollicitée que par la présence d'une autre métaphore appartenant à ce registre en Démosthène, *Cour.*, 320 (31).

<sup>2555</sup> Elle remplit donc deux des trois catégories rhétoriques traditionnelles pour juger d'une action : l'utile et le bon (ou noble), associé au juste. C'est ce que Démosthène vient de rappeler, après avoir lié patriotisme (τὰ τῆς πατρίδος συμφέροντα) et moralité (ψυχῆς δικαίας) : Καίτοι ταύτης τῆς μελέτης καὶ τῆς ἐπιμελείας, Αἰσχίνη, εἴπερ ἐκ ψυχῆς δικαίας ἐγένετο καὶ τὰ τῆς πατρίδος συμφέροντα προηρημένης, τοὺς καρποὺς ἔδει γενναίους καὶ καλοὺς καὶ πᾶσιν ὠφελίμους εἶναι... (« Et pourtant de cette préparation et de cet office, Eschine, s'ils venaient d'une âme juste et qui a pour idéal l'intérêt de la patrie, les fruits devraient être nobles, beaux, utiles à tous ; »), *ibid.*, 309 (trad. G. Mathieu). Les « fruits » dont il est question font référence aux mesures de salut public, énumérées en suivant : cf. la suite du passage, cité *supra*, p. 622, n. 2554. La notion d'« âme juste et qui a pour idéal l'intérêt de la patrie » est reprise dans la métaphore par celle d'« honnête homme » (καλῶ τε κάγαθῶ ; Démosthène, *Cour.*, 310 (30), trad. G. Mathieu), dont Démosthène offre bien sûr le modèle... Sur l'utilisation de cette notion, et plus généralement d'un vocabulaire aristocratique, au service de l'apologie de la politique démocratique de Démosthène et de sa personne, cf. Gotteland, 2004, p. 121-6.

<sup>2556</sup> Nous reprenons les idées de Wankel, 1976b, p. 1340, *ad loc.*, s.v. καὶ οὐκέτι συμβούλων, ἀλλὰ τῶν τοῖς ἐπιταττομένοις ὑπηρετούντων . . . (« Effektivvoll ist die Prägnanz in dem einen Substantiv συμβούλων (=συμβούλων εὐνων τῆ πατρίδι) in Antithese zu der deskriptiven Charakteristik der bestochenen



l'intérieur de chacune d'elles, plus précisément, les « revues » s'opposent autour d'une opposition plus fondamentale : celle du traître et du conseiller. En effet, la première (30) célèbre en creux la politique patriotique de Démosthène tout en critiquant Eschine de ne pas avoir pris modèle sur lui, alors que la seconde (31) rejette la notion de conseiller pour évoquer une revue des traîtres<sup>2557</sup> ; cette substitution aussi radicale qu'inopportune permet alors de mieux les dénoncer<sup>2558</sup>, tout en célébrant le rôle de Démosthène, opposé au leur (ἐγὼ δ'... εὔνοιας μᾶλλον ὑμῶν).

Nous retrouvons en effet dans les deux passages (30 et 31) le thème du patriotisme, de l'εὔνοια, qui n'accompagne pas directement la métaphore mais intervient dans le contexte proche (30) ou immédiat (31)<sup>2559</sup>. La dernière occurrence (31) nous conduit sur une autre piste essentielle : le lien entre l'εὔνοια et le thème du conseiller (οὐκέτι συμβούλων... ἐξέτασις... ἐγὼ δ'... εὔνοιας μᾶλλον ὑμῶν τουτουσί)<sup>2560</sup>, à la gloire de Démosthène.

Allons plus loin. Nos deux métaphores (30 et 31) renvoient en effet directement à leur négatif, l'image du § 173 (22), qui célèbre le patriotisme de Démosthène<sup>2561</sup>. Cette occurrence est en effet la seule autre du discours à réunir trois des éléments structurels que nous avons mis en évidence : non seulement l'ἐξέτασις et l'εὔνοια, mais aussi le verbe φαίνομαι. L'expression Ἐφάνην... ἐγὼ (22) se trouve reprise par ἐγὼ... ἐφαινόμην, l'écho étant renforcé par un chiasme<sup>2562</sup> ; et dans les deux cas, il est question des discours de Démosthène : il « apparaît », c'est-à-dire qu'il s'avance à la tribune pour prendre la parole à l'Assemblée et proposer des mesures de salut public. Le thème du conseiller, évoqué dans les occurrences 22 et 31, renforce le lien qu'entretiennent ces métaphores. Il se trouve au cœur de la seconde,

---

Befehlsempfänger und Schmeichler... »), et de Yunis, 2001, p. 287, *ad loc.*, s.v. οὐκέτι συμβούλων . . . ἐξέτασις ἦν : « The traitors are described with expansive amplification (cf. §61) ; συμβούλων concisely contrasts D. »

<sup>2557</sup> Pour l'opposition entre les deux « revues de troupes », cf. Wankel, 1976b, p. 1341, *ad* § 320., s.v. ἐξέτασις ἦν, qui parle d'« opposition marquée » (« Pointierten Gegensatz ») ; et Yunis, 2001, p. 287, *ad loc.*, s.v. οὐκέτι συμβούλων . . . ἐξέτασις ἦν.

<sup>2558</sup> Usher, 1993, p. 276, *ad loc.*, s.v. « the call went out », souligne que la métaphore est « profondément ironique » (« deeply ironical »), parce que les traîtres se substituent aux soldats dévoués. Cf. déjà Rowe, 1983, p. 180, qui parle d'« une touche d'ironie » (« an ironic touch »), à propos de l'application de la métaphore à Eschine ; toutefois, son analyse est faussée, parce qu'il décèle l'ironie dans le fait même que Démosthène applique ici la métaphore à Eschine, alors qu'elle serait réservée ailleurs à Démosthène : cf. nos remarques, *supra*, p. 612, n. 2506.

<sup>2559</sup> Pour 30, cf. *ibid.*, 311 et 312. Pour 31, le mot εὔνοια est employé dans le même paragraphe, avec la métaphore du concours.

<sup>2560</sup> Cf. la glose que propose du terme συμβούλων Wankel, 1976b, p. 1340, *ad loc.*, s.v. καὶ οὐκέτι συμβούλων, ἀλλὰ τῶν τοῖς ἐπιταπτομένοις ὑπηρετούντων . . . : « συμβούλων εὔνων τῆ πατρίδι ».

<sup>2561</sup> Le parallèle est déjà suggéré par Rowe, 1983, p. 180.

<sup>2562</sup> D'après Wankel, 1976b, p. 866, *ad* § 173, s.v. ἐξηταζόμενην, « le scholiaste explique par ἐφαινόμην (comme pour ἐξεταζόμενην, § 277) » (« Der Scholiast erklärt mit ἐφαινόμην (wie bei ἐξεταζόμενην §277) », mais H. Wankel ne donne pas de référence, et nous ne sommes pas parvenu à retrouver les scholies concernées in Dilts, 1983. Cette interprétation permet de lier davantage les différents éléments de la métaphore.

puisque le mot συμβούλων est complément du nom ἐξέτασις<sup>2563</sup> : Démosthène évoque une revue des conseillers pour la disqualifier aussitôt au profit de celle des traîtres, qui prennent leur place. Or nous avons vu que cette métaphore était indissociable de l'occurrence **30**, qui elle-même présentait la revue des actions en faveur de la patrie qui doivent être celles du conseiller. L'opposition avec Eschine est donc totale, et l'image du poste permet de mettre l'idée fortement en exergue : opposition entre celui qui a déserté – pire même, qui est passé à l'ennemi, et celui qui a tenu son poste de conseiller, comme le clame la métaphore **23**<sup>2564</sup>.

S'établit ainsi, à travers les images du poste, un écho très étroit entre la fin du discours et son sommet rhétorique : le récit des réactions à Athènes après l'annonce de la prise d'Elatée, et en particulier le récit de l'Assemblée extraordinaire qui a vu l'épiphanie de Démosthène<sup>2565</sup>.

Nous en venons donc pour terminer à la série de métaphores (**20 à 23, 25 et 26, 29**) que Démosthène se réserve pour célébrer son propre rôle politique<sup>2566</sup>. Ce groupe présente en effet l'antithèse du précédent, auquel il se trouve indissolublement lié par l'entrecroisement des thèmes et même des formules, comme nous venons de le voir. S'agissant de Démosthène, la métaphore du poste sert à exalter son rôle patriotique (τὴν τῆς εὐνοίας τάξιν οὐκ ἔλιπον, **22**) : par ses discours, ses décrets, ses ambassades, ses contributions financières, à son poste (κατὰ τὴν ἑμαυτοῦ τάξιν, **29**), ou plutôt en occupant tous les postes (ἐν ἅπασι ἑμαυτὸς ἔταπτον, **25**)<sup>2567</sup>, il a combattu pour les Athéniens (τὴν ὑπὲρ ὑμῶν ἐλόμενον τάξιν

<sup>2563</sup> Cf. respectivement : οὐδ' ὑμῖν ἔξειν συμβουλεύειν et οὐκέτι συμβούλων, ἀλλὰ τῶν τοῖς ἐπιταττομένοις ὑπηρετούντων καὶ τῶν κατὰ τῆς πατρίδος μισθαρνεῖν ἐτοίμων καὶ τῶν κολακεύειν ἕτερον βουλομένων ἐξέτασις, Démosthène, *Cour.*, 172 et 320 (trad. G. Mathieu).

<sup>2564</sup> Sur le lien entre les occurrences **22** et **23**, qui illustrent toutes deux le récit de l'assemblée consécutive à la prise d'Elatée, cf. ci-dessous, p. 630.

<sup>2565</sup> *Ibid.*, 169-87, avec un résumé de la harangue prononcée par Démosthène : *ibid.*, 174-8. Ce récit est considéré comme le sommet du discours depuis l'Antiquité en raison de sa virtuosité : cf. entre autres, Fox, 1880, p. 159-60 ; Weil, 1883, p. 398 (« Tout le monde connaît ce morceau, qui est le modèle du récit oratoire. ») ; Goodwin, 1901, p. 122 ; Wankel, 1976b, p. 846-7 ; Usher, 1993, p. 230-1 (un récit qui repose sur le même principe que les récits insérés dans les tragédies : la réécriture virtuose d'une histoire connue) ; Yunis, 2001, p. 204, *ad loc.* Pour les références antiques, qui concernent surtout le début du récit, cf. notamment [Longin], *Du Sublime*, X, 7, et Hermogène, *Les Catégories stylistiques du discours*, I, 11, p. 291, l. 19-20, II, 1, p. 316, l. 10-1, et p. 320, l. 7-10 Rabe ; pour d'autres références, cf. Wankel, 1976b, p. 846-7, et Dilts, 2002, p. 269, *ad loc.* Il faut ajouter aussi que le récit se trouve au centre du discours. Le terme « épiphanie » est employé par Slater, 1988, et Carlier, 1993, p. 51.

<sup>2566</sup> Cf. Wankel, 1976a, p. 379, *ad Cour.*, 62, s.v. ὁ γὰρ ἐνταῦθ' ἑαυτὸν τάξας τῆς πολιτείας εἰμ' ἐγώ, qui note que Démosthène, par cette métaphore, opère « l'identification de la politique d'Athènes avec sa personne » (« die Identifizierung der Politik Athens mit seiner Person »), tout en adoptant, à ce stade du discours, une formulation qui reste encore prudente.

<sup>2567</sup> La métaphore du poste est systématiquement associée aux mesures proposées ou à l'action accomplie par Démosthène. Les occurrences **22** et **23** encadrent la reprise du discours qu'il a tenu lors de l'assemblée extraordinaire convoquée suite à la prise d'Elatée par Philippe, dans lequel il propose l'alliance avec Thèbes (cf. *ibid.*, 178-9 ; Démosthène fait en outre partie de l'ambassade envoyée à Thèbes pour négocier la paix, et c'est même son discours qui a convaincu les Thébains).

πολιτεύεσθαι, **21**) et donc s'est dressé contre Philippe (Ἐγὼ ὁ πρὸς τοῦτον ἀντιτεταγμένος, **26**). Toutes ces métaphores célèbrent la politique de Démosthène. À ce titre, elles sont systématiquement associées aux mesures proposées ou à l'action accomplie par celui-ci<sup>2568</sup>. Trois d'entre elles (**22**, **23** et **25**) mettent en valeur l'action inédite de l'orateur dans la conclusion de l'alliance avec Thèbes, en soulignant le fait qu'il a occupé tous les postes, comme le résume la dernière (**25**) : seul entre tous, il a pris la parole lors de l'assemblée extraordinaire qui avait été convoquée suite à la prise d'Elatée, pour conseiller au peuple de conclure une alliance avec Thèbes ; bien plus, il a assorti son discours d'une proposition de décret pour mettre en œuvre les actions nécessaires, et en particulier l'envoi d'une ambassade à Thèbes ; il a servi lui-même dans cette dernière, et c'est son discours qui a convaincu les Thébains<sup>2569</sup>. Dans une mise en scène très insistante, Démosthène ne cesse de mettre en avant sa personne : la plupart de ces métaphores sont accompagnées du pronom ἐγὼ (**20**, **22**, **25**, **26** et **29**), parfois souligné par sa place en tête (**26**) ou en fin de phrase ou de syntagme (**20** et **22**)<sup>2570</sup>. L'insistance du propos est souvent renforcée par une hyperbate (**22**, **25**, **26** et **29**)<sup>2571</sup>, ainsi que par des négations auxquelles s'oppose le « je » et qui permettent de le détacher dans sa singularité (**22**, **25**, **26**). Comme le note Henri Weil, « Démosthène parle en homme fier du rôle politique qu'il a joué. »<sup>2572</sup>

<sup>2568</sup> (...) δεῖ σκοπεῖν ὑμᾶς, ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τί προσήκον ἦν ἐλέσθαι πράττειν καὶ ποιεῖν τὴν πόλιν, καὶ τοῦτων λόγον παρ' ἐμοῦ λαβεῖν· (« (...) il vous faut examiner, Athéniens, ce que notre pays devait choisir de faire et d'exécuter, et de cela me demander compte ; »), Démosthène, *Cour.*, 62 (trad. G. Mathieu), juste avant le passage que nous donnons pour la métaphore (**20**) ; *ibid.*, 139 et 140, après l'occurrence **21**, Démosthène évoque ses propositions de décrets et son action ; l'occurrence **26** est suivie de l'évocation des alliances que Démosthène a procurées à Athènes, *ibid.*, 237 (à nouveau avec le verbe ποιεῖν : (...) ἐγὼ (...) συμμάχους μὲν ὑμῖν ἐποίησα...); après la métaphore **29**, Démosthène fait lire « le nombre des secours qui ont résulté de mes décrets » (τὸν ἀριθμὸν τῶν βοηθειῶν κατὰ τὰ ἐμὰ ψηφίσματα), *ibid.*, 305 (trad. G. Mathieu).

<sup>2569</sup> Démosthène seul à prendre la parole : *ibid.*, 170, 173 et 191, le premier et le dernier de ces paragraphes se répondant par un effet d'écho, grâce à la reprise de la question du héraut : (...) ἡρώτα μὲν ὁ κήρυξ· « Τίς ἀγορεύει βούλεται; » (« (...) le héraut demanda : “Qui veut prendre la parole ?” ») et Τοῦτο τοῖνυν ἐποίησα, τοῦ κήρυκος ἐρωτῶντος, Αἰσχίνη· « Τίς ἀγορεύει βούλεται; » (« (...) Voilà ce que j'ai fait, quand le héraut demandait, Eschine, “Qui veut prendre la parole ?” »), *ibid.*, 170 et 191 (trad. G. Mathieu). Harangue de Démosthène lors de l'assemblée extraordinaire : *ibid.*, 174-8. Projet de décret et ambassade : *ibid.*, 179 et 220-1.

<sup>2570</sup> Sur cette caractéristique du style de Démosthène, cf. Ronnet, 1951, p. 51-5, qui précise que la position finale est celle que préfère Démosthène. Plus précisément, le rejet du pronom de première personne en fin de phrase ou de syntagme est une particularité du *Sur la couronne* : Ronnet, 1951, p. 54-5, qui cite, entre autres, Démosthène, *Cour.*, 62 (**20**), 173 (**22**) et 305 (**29**). Yunis, 2001, p. 145, *ad Cour.*, 62, s.v. ὁ γὰρ ἐνταῦθ'... εἴμ' ἐγὼ, renvoyait aussi au § 173 « for similar use of ἐγὼ and τάξις ». Il convient d'ajouter à la liste des métaphores où le « je » est mis en avant la dernière phrase du passage que nous donnons pour l'occurrence **31** : ἐγὼ δ' ἄσθενῆς, ὁμολογῶ, ἀλλ' εὖνους μᾶλλον ὑμῶν τουτοισί.

<sup>2571</sup> **22** : Ἐφάνην... ἐγὼ ; **25** : ἐμοῦ... προθυμότερον μηδὲ δικαιότερον ; **26** : Ἐγὼ... ἦν ; **29** : εἰς... ἀνήρ ἐγένετο. Sur l'hyperbate chez Démosthène, cf. Ronnet, 1951, p. 42-8, pour l'hyperbate au sens strict (nom/adjectif et verbe/adverbe) , et p. 48-55, pour un sens plus large (par exemple sujet/verbe). Dans ce dernier cas, à la différence de G. Ronnet, nous employons aussi le terme d'hyperbate.

<sup>2572</sup> Weil, 1883, p. 448, *ad Cour.*, 62, s.v. εἴμ' ἐγὼ.

Les occurrences **22**, **25** et **29** sont particulièrement remarquables : à chaque fois, Démosthène se compare aux autres orateurs, qu'ils soient athéniens (**22** et **25**) ou étrangers (**29**), pour imposer l'idée qu'il n'a pas son pareil parmi eux en matière de dévouement<sup>2573</sup>. Il va même jusqu'à étendre la comparaison aux grands hommes du passé, pour montrer que nul avant lui ne s'est autant exposé en remplissant par dévouement toutes les fonctions, des avis donnés au peuple à l'ambassade, en passant par la proposition de décret que soutiennent les premiers et qui se traduit par la seconde<sup>2574</sup>. Le mouvement culmine avec l'occurrence qui introduit le discours préconisant l'alliance avec Thèbes (**22**), ainsi qu'avec la dernière de la série consacrée à Démosthène (**29**) : chacune le présente comme un sauveur qui préserve la cité du malheur<sup>2575</sup>. Dans la dernière, en particulier, et plus largement dans la phrase où elle apparaît, l'exaltation du moi atteint son paroxysme<sup>2576</sup> : le pronom personnel apparaît trois fois

<sup>2573</sup> Cela passe par deux procédés : l'idée d'unicité, avec *μόνος* (**22** et **29**) et *εἷς* (**29**) ; la tournure comparative : *ἐμοῦ (...) προθυμότερον μηδὲ δικαιότερον* (**25**), *οἷος ἐγὼ* et *ταῦτὰ φρονοῦντ' ἔσχεν ἐμοὶ* (**29**). Dans l'occurrence **25**, l'« ego » est fortement mis valeur par trois éléments : la multiplication des négations pour disqualifier tout autre concurrent ; la longue hyperbate qui sépare les comparatifs de leur régime, ce qui crée une tournure audacieuse ; enfin, ce *ἐμοῦ* se trouve encadré par deux utilisations du pronom réfléchi, la seconde dans la métaphore (*ὑπὲρ ἑμαυτοῦ* et *ἑμαυτὸν ἔταπτον*).

<sup>2574</sup> *Καίτοι πολλοὶ παρ' ὑμῖν, ἄνδρες Ἀθηναῖοι, γεγόνασι ῥήτορες ἔνδοξοι καὶ μεγάλοι πρὸ ἐμοῦ, Καλλίστρατος ἐκεῖνος, Ἀριστοφῶν, Κέφαλος, Θρασύβουλος, ἕτεροι μυρίοι· ἀλλ' ὅμως οὐδεὶς πώποτε τοῦτων διὰ παντὸς ἔδωκεν ἑαυτὸν εἰς οὐδὲν τῆ πόλει, ἀλλ' ὁ μὲν γράφων οὐκ ἂν ἐπρέσβευσεν, ὁ δὲ πρεσβεύων οὐκ ἂν ἔγραψεν. Ὑπέλειπε γὰρ αὐτῶν ἕκαστος ἑαυτῷ ἅμα μὲν ῥαστώνην, ἅμα δ' εἴ τι γένοιτ' ἀναφοράν. « Τί οὖν; εἶποι τις ἂν, σὺ τοσοῦτον ὑπερήρας ῥώμη καὶ τόλμη ὥστε πάντα ποιεῖν αὐτός; » Οὐ ταῦτα λέγω, ἀλλ' ὅμως ἐπεπίσμην μέγαν εἶναι τὸν κατειληφῶτα κίνδυνον τὴν πόλιν ὥστ' οὐκ ἔδόκει μοι χώραν οὐδὲ πρόνοιαν οὐδεμίαν τῆς ἰδίας ἀσφαλείας διδόναι, ἀλλ' ἀγαπητὸν εἶναι εἰ μηδὲν παραλείπων τις ἂ δεῖ πράξειεν. (« Cependant il y a eu chez vous, avant moi, Athéniens, bien des orateurs célèbres et importants, l'illustre Callistratos, Aristophon, Képhalos, Thrasybule, mille autres ; néanmoins jamais aucun d'eux ne s'est pour aucune tâche consacré sans interruption à l'Etat ; l'un rédigeait des décrets, mais n'allait pas en ambassade ; un autre allait en ambassade, mais ne rédigeait pas de décrets. Chacun s'accordait quelque repos et, en cas d'incident, quelque échappatoire. "Eh bien ? me dirait quelqu'un, l'emportes-tu, toi, tellement en force et en audace que tu peux tout faire à toi seul ?" Ce n'est pas ce que je dis ; mais j'étais si convaincu de la grandeur du danger qui avait surpris notre pays que, me semblait-il, il ne me laissait nulle place ni nul souci pour ma sécurité personnelle, et qu'on devait être bien content si quelqu'un ne laissait rien échapper et faisait ce qu'il fallait. »), Démosthène, *Cour.*, 219-20 (trad. G. Mathieu). Les hommes du passé s'opposent au « je » qui apparaît dans le second paragraphe, introduit habilement par la question d'un interlocuteur supposé. Le premier paragraphe est parallèle en tous points à celui qui contient la métaphore (**25**) : nous retrouvons la distinction entre les différentes fonctions - *γράφω* et *πρεσβεύω*, plus exactement – et l'usage des négations renforcées, pour montrer que personne n'a jamais cumulé les précédentes. Le passage prépare donc la métaphore.*

<sup>2575</sup> Pour l'occurrence **22**, cela ressort du contexte ; Démosthène a bien pris soin de préciser, avant son entrée en scène : (...) *καλούσης δὲ τῆς πατρίδος τὸν ἐρῶνθ' ὑπὲρ σωτηρίας*. (« et la patrie appelait l'homme qui parlerait pour son salut ; »), Démosthène, *Cour.*, 170 (trad. G. Mathieu). Pour l'occurrence **29**, cf. le passage que nous citons dans la liste liminaire.

<sup>2576</sup> Cf. Weil, 1883, p. 560, *ad loc.*, s.v. *Εἰ δ' οἷος ἐγὼ*, qui note que « L'orateur parle de plus en plus en homme qui s'est emparé de l'esprit des juges et qui a gagné sa cause. », en citant le rhéteur Marcellin : *Ἐν ἀρχῇ καταστέλλει ὁρῶν φλεγμαινούσαν τῶν δικαστῶν τὴν ὀργήν*. « Πρῶτον μὲν, ὦ Ἀθηναῖοι, τοῖς θεοῖς εὐχόμεαι κτλ. »... *ἐν τοῖς ἐπιλόγοις... τοσοῦτον ἰσχυροῦς, ὥστε καὶ ἐκόμψασε περὶ τὴν ἑαυτοῦ πολιτείαν· λέγει γάρ*. « *Εἰ οἷος ἐγὼ κτλ.* » (« Au début, il adopte un ton mesuré, parce qu'il voit que les juges brûlent de colère : " Pour commencer, Athéniens, je prie les dieux etc."... dans l'épilogue... il s'est senti tellement fort qu'il a même vanté sa politique. Il dit en effet : "Si comme moi etc." »), Walz IV, p. 422 (nous reprenons la citation d'H. Weil, avec sa typographie et ses coupes, et nous traduisons). Cf. encore Wankel, 1976b, p. 1288, *ad*

et encadre la phrase (ἐγὼ, ἐμοὶ, δι' ἐμέ) ; l'expression εἷς ἀνὴρ / ἕν' ἄνδρα, « un homme », est soulignée elle aussi par un rythme ternaire – avec ἕν' ἄνδρα μόνον, une expression renforcée, dans la deuxième occurrence ; Démosthène se met enfin en avant dans deux comparaisons (οἶος ἐγὼ et ταῦτ' ἀφρονούντ' ἔσχεν ἐμοὶ)<sup>2577</sup>.

La première image (22) s'insère dans une véritable mise en scène théâtrale pour dramatiser la scène<sup>2578</sup>, avec une gestion habile du suspens, afin de préparer l'apparition de l'homme providentiel<sup>2579</sup>. Le théâtre commence au niveau même de la disposition de la phrase, très travaillée. Le premier syntagme mime en effet le coup de théâtre<sup>2580</sup>, grâce à une hyperbate qui permet de placer le verbe ἐφάνην en ouverture et le sujet ἐγὼ à la fin, donc tous deux en évidence<sup>2581</sup> ; la mise en valeur du pronom est renforcée par l'hiatus ἡμέρα ἐγὼ<sup>2582</sup> et par le démonstratif οὗτος<sup>2583</sup>, qui désigne l'arrivée du héros ; plus précisément, ce démonstratif présente Démosthène comme l'incarnation de l'homme de la situation dont le portrait idéal vient d'être taillé sur mesure<sup>2584</sup>. Enfin, de la même manière, le ἐγὼ s'oppose

---

*loc.*, qui parle d'« apologie pleine d'assurance » (« selbstbewußten Apologie »). Cf. encore Ronnet, 1951, p. 162, qui note que la métaphore a dans notre passage « toute sa valeur dramatique », et plus généralement, p. 55, qui voit dans le rejet en fin de phrase des pronoms de première personne dans le *Sur la couronne* une marque d'« orgueil ».

<sup>2577</sup> La mise en valeur du « je » va au-delà. L'image est en effet prise dans la protase, qui contient les comparaisons, et le « je » encadre cet ensemble : Εἰ δ' οἶος ἐγὼ... ἐμοὶ. Deux hyperbates viennent renforcer l'arsenal : l'une détache ἐγὼ en ouverture de la phrase (le verbe ἐγένετο n'apparaît que deux lignes plus bas, en fin de syntagme), et l'autre εἷς au début d'un syntagme plus restreint (le nom ἀνὴρ, dont il est épithète n'intervient qu'à la fin du même syntagme ; en réalité, les deux mots ἀνὴρ ἐγένετο arrivent ensemble). Sur le motif de la solitude comme thème de traditionnel de l'éloge, cf. Pernot, 1993, p. 697 et 705-8.

<sup>2578</sup> Cf. déjà le début du récit, avec l'affolement qui s'empare de la cité : Démosthène, *Cour.*, 169. La dramatisation de la métaphore suit celle des idées : Yunis, 2001, p. 145, *ad Cour.*, 62, s.v. ὁ γὰρ ἐνταῦθ'... εἴμ' ἐγὼ, notait déjà que l'idée présentée par Démosthène à la suite de la métaphore du § 62 (20), c'est-à-dire « sa contribution indispensable aux affaires publiques précisément dans les moments qui requièrent une décision » (« his indispensable contribution to civic affairs precisely at moments of decision (§§ 65, 66, 69, 72) ») est « dramatisée » (« dramatized ») dans le passage que nous commentons à présent.

<sup>2579</sup> Slater, 1988, montre que Démosthène, par le vocabulaire qu'il utilise, notamment le verbe φαίνομαι en lien avec le champ lexical du salut, présente son apparition comme « l'épiphanie » d'un héros ou d'une divinité qui vient dénouer la situation.

<sup>2580</sup> Cf. déjà Yunis, 2001, p. 207, *ad loc.*, s.v. ἐφάνην τοίνυν οὗτος ἐν ἐκείνῃ τῇ ἡμέρᾳ ἐγὼ, qui parle de « coup de théâtre [*sic*] ».

<sup>2581</sup> Cf. Usher, 1993, p. 232, *ad loc.*, qui note ici la « force » de l'hyperbate. La position initiale du verbe est particulièrement expressive, parce qu'elle est rare chez Démosthène : Ronnet, 1951, p. 52. Pour la force de la position finale de ἐγὼ, cf. Weil, 1883, p. 506, et Yunis, 2001, p. 207, *ad loc.* ; Ronnet, 1951, p. 54-5, qui cite le passage.

<sup>2582</sup> Noté par Weil, 1883, p. 506, et Yunis, 2001, p. 207, *ad loc.* Wankel, 1976b, p. 864, *ad loc.*, n'accepte pas l'hiatus, parce qu'il ne correspond pas à une respiration, et veut donc supprimer le groupe ἐν ἐκείνῃ τῇ ἡμέρᾳ, qu'il juge redondant et moins expressif par rapport à la personnification du § 172 (ἐκείνος ὁ καιρὸς καὶ ἡ ἡμέρα κείνη οὐ μόνον εὖνουν καὶ πλούσιον ἄνδρ' ἐκάλει : cf. texte cité *infra*, n. 2584). Il ne voit donc pas que l'hiatus contribue à renforcer la mise en évidence du pronom ἐγὼ, et sa suggestion, à juste titre, n'a pas été retenue.

<sup>2583</sup> Cf. Usher, 1993, p. 232, *ad loc.*

<sup>2584</sup> Ἄλλ', ὡς ἔοικεν, ἐκείνος ὁ καιρὸς καὶ ἡ ἡμέρα κείνη οὐ μόνον εὖνουν καὶ πλούσιον ἄνδρ' ἐκάλει, ἀλλὰ καὶ παρηκολουθηκότα τοῖς πράγμασιν ἐξ ἀρχῆς, καὶ συλλελογισμένον ὀρθῶς τίνος εἵνεκα ταῦτ' ἔπραττεν ὁ Φίλιππος καὶ τί βουλόμενος. Ὁ γὰρ μὴ ταῦτ' εἰδὼς μὴδ' ἐξητακῶς πόρρωθεν, οὐτ' εἰ εὖνους ἦν οὐτ' εἰ πλούσιος, οὐδὲν μᾶλλον ἔμελλ' ὅ τι χρῆ ποιεῖν εἴσεσθαι οὐδ' ὑμῖν ἔξιν συμβουλεύειν. (« Mais,

aux deux οὐδείς du § 170, l'écho étant renforcé par la position similaire de ces mots en fin de phrase ou de syntagme<sup>2585</sup>. Plus radicalement, nous avons affaire à un véritable morceau de théâtre dans le théâtre, c'est-à-dire que l'assemblée du peuple fournit une scène idéale pour exalter cette apparition. Démosthène plante d'abord un décor à sa mesure, grâce à une hyperbole : « tout le peuple était assis sur la hauteur »<sup>2586</sup> de la Pnyx ; nous voyons que le décor se réduit aux spectateurs qui seront les témoins de l'apparition (ἐφάνην) du sauveur – ou de l'acteur qui s'avance<sup>2587</sup>. Le public, en effet, est indispensable pour certifier la gloire attachée à l'évènement qui va se produire. Un autre élément de dramatisation réside dans le silence assourdissant qui entoure la tribune, d'autant plus frappant que nous sommes à l'assemblée, l'un des lieux de parole par excellence : les appels répétés du héraut restent sans réponse, « alors que tous les stratèges sans exception étaient présents, tous les orateurs sans exception », ἀπάντων μὲν τῶν στρατηγῶν παρόντων, ἀπάντων δὲ τῶν ῥητόρων<sup>2588</sup>. Or la métaphore s'oppose radicalement à cette expression, qu'elle rappelle, avec : μόνος τῶν λεγόντων καὶ πολιτευομένων ἐγὼ..., de même que ἐγὼ s'oppose aux deux οὐδείς. Dans ce contexte théâtral, la métaphore revêt alors une acception plus précise et concrète que l'action politique de Démosthène : dans la solitude et le silence qui entourent cette tribune où absolument personne n'ose monter, le poste que Démosthène est seul à ne pas avoir déserté, précisément, c'est la tribune – et donc, au-delà, la parole, les propositions, l'action.

Prendre la parole au bon moment, lorsque le danger menace de l'extérieur, pour délivrer les meilleurs conseils et proposer les mesures adéquates pour y faire face, c'est le rôle du conseiller, mis en exergue par l'une des trois métaphores du poste qui accompagnent ce

---

semble-t-il, ce moment, ce jour appelait un homme qui non seulement fût dévoué et riche, mais qui eût suivi les événements depuis le début et eût réfléchi consciencieusement aux motifs et au but des actes de Philippe ; car quiconque ne savait pas cela et ne l'avait pas examiné depuis longtemps, fût-il dévoué ou riche, n'en devait pas moins ignorer ce qu'il fallait faire et être incapable de vous conseiller. », Démosthène, *Cour.*, 172 (trad. G. Mathieu). Nous retrouvons dans ce passage trois des thèmes qui sont liés à la métaphore du poste et préparent donc son apparition : le dévouement (εὖνουν et εὖνους), l'examen (ἐξητακῶς) et le conseiller du peuple (ὕμιν... συμβουλεύειν). Cf. respectivement, *supra*, p. 618, 620, et 623-4 et 625-6. Sur ce rôle de liaison et d'incarnation du démonstratif οὗτος dans notre passage, cf. Wankel, 1976b, p. 864, *ad loc.*, qui parle de « die Konkretisierung in der eigenen Person » à propos de ἐγὼ.

<sup>2585</sup> Καὶ μετὰ ταῦτα ὡς εἰσηλθεν ἡ βουλή καὶ ἀπήγγειλαν οἱ πρυτάνεις τὰ προσηγγεμέν' ἑαυτοῖς καὶ τὸν ἤκοντα παρήγαγον ἀκείνους εἶπεν, ἡρώτα μὲν ὁ κήρυξ· « Τίς ἀγορεύει βούλεται ; » Παρήει δ' οὐδείς. Πολλάκις δὲ τοῦ κήρυκος ἐρωτῶντος οὐδὲν μᾶλλον ἀνίστατ' οὐδείς... (« Puis, quand le Conseil fut arrivé, que les prytanes eurent fait connaître les nouvelles qu'on leur avait apportées et eurent présenté leur informateur, quand celui-ci eut parlé, le héraut demanda : “Qui veut prendre la parole ?” On ne voyait s'avancer personne. Le héraut répéta plusieurs fois sa question ; néanmoins on ne voyait toujours se lever personne. »), Démosthène, *Cour.*, 170 (trad. G. Mathieu). Cf. Weil, 1883, p. 506 ; Wankel, 1976b, p. 864 ; Usher, 1993, p. 232 ; Yunis, 2001, p. 207, *ad loc.*

<sup>2586</sup> πᾶς ὁ δῆμος ἄνω καθήτο, Démosthène, *Cour.*, 169 (trad. G. Mathieu).

<sup>2587</sup> Cf. *ibid.*, 170 et 171 (*id.*), en négatif : Παρήει δ' οὐδείς. (« On ne voyait s'avancer personne. ») et Καίτοι εἰ μὲν τοὺς σωθῆναι τὴν πόλιν βουλομένους παρελθεῖν ἔδει... (« Cependant, si c'étaient ceux qui voulaient le salut du pays qui devaient s'avancer... »).

<sup>2588</sup> *Ibid.* (nous traduisons).

récit thébain : contrairement à Eschine qui, comme les autres hommes politiques lors de cette fameuse assemblée, est demeuré silencieux, Démosthène a tenu son rôle de conseiller (τὴν τοῦ συμβούλου τάξιν, **23**)<sup>2589</sup>. Eschine, quant à lui, en critiquant après les événements, joue les sycophantes<sup>2590</sup>. Une équivalence s'établit donc entre les deux images, entre le dévouement et le conseiller, entre τὴν τῆς εὐνοίας τάξιν et τὴν τοῦ συμβούλου τάξιν, puisque le propre du conseiller, précisément, par opposition au sycophante, tient dans son dévouement à la cité. La seconde métaphore file donc la première : le lien entre les deux est renforcé parce qu'elles illustrent le même événement<sup>2591</sup>, et que la première répondait déjà à la nécessité d'avoir un conseiller (συμβουλεύειν)<sup>2592</sup>. En se replaçant à l'époque à laquelle se réfère Démosthène, moment contemporain des événements qui seul était pertinent pour s'exprimer à leur sujet, contrairement à Eschine qui adopte une vision rétrospective, le présent qui « réclamait que le conseiller fût à son poste » désigne en effet la situation militaire et diplomatique telle qu'elle résulte de la prise d'Elatée par Philippe, et le futur renvoie à la bataille de Chéronée<sup>2593</sup>. Mais la portée est plus générale, comme l'indique la forme gnominique de la formule qui contient la métaphore du poste appliquée au conseiller (**23**)<sup>2594</sup> : en toute occasion, le dévouement se manifeste par les avis qui sont donnés et par les mesures qui sont proposées pour les traduire dans les faits. La quasi-totalité des images du poste dans le discours renvoie donc à ce rôle du conseiller, par opposition à Eschine<sup>2595</sup>. D'une manière significative, la dernière occurrence

<sup>2589</sup> Τοῦτο τοίνυν ἐποίησα, τοῦ κήρυκος ἐρωτῶντος, Αἰσχίνῃ « Τίς ἀγορεύει βούλεται; » οὐ· « Τίς αἰτιάσθαι περὶ τῶν παρεληλυθότων; » οὐδὲ « Τίς ἐγγυᾶσθαι τὰ μέλλοντ' ἔσεσθαι; » Σοῦ δ' ἀφώνου κατ' ἐκείνους τοὺς χρόνους ἐν ταῖς ἐκκλησίαις καθημένου, ἐγὼ παριῶν ἔλεγον. (« Voilà ce que j'ai fait, quand le héraut demandait, Eschine : "Qui veut prendre la parole ?", non pas : "Qui veut incriminer le passé ?", ni : "Qui veut garantir l'avenir ?" Alors que toi, en ce temps-là, tu restais assis et muet aux assemblées, moi, je m'avançais et je parlais. »), *ibid.*, 191 (trad. G. Mathieu). Ce passage rappelle celui que nous avons commenté, *ibid.*, 170, avec des échos textuels précis.

<sup>2590</sup> L'opposition entre le conseiller et le sycophante est définie *ibid.*, 189 et 192. Les idées de Démosthène sur le conseiller, en particulier celle qui énonce que lui appartient en propre le présent et l'avenir, ne sont pas originales : cf. Wankel, 1976b, p. 905-7, *ad* § 192, s.v. Ἀλλὰ μὴν τὸ μὲν παρεληλυθὸς αἰεὶ παρὰ πᾶσιν ἀφείται et τὸ δὲ μέλλον ἢ τὸ παρὸν τὴν τοῦ συμβούλου τάξιν ἀπαιτεῖ, et Yunis, qui cite Aristote, *EN*, VI, 2, 1139 b 5-9, et surtout, avec une formulation similaire, *Rhét.*, I, 3, 1358 b 13-20 ; cf. encore *ibid.*, 6, 1362 a 15-16, et 8, 1366 a 17-18. Yunis, 2001, p. 214, *ad loc.*, renvoie aux mêmes passages de la *Rhétorique*, en étendant la citation du premier jusqu'à la l. 20. Cf. encore Usher, 1993, p. 236, *ad loc.*, s.v. « counsel... future and the present ».

<sup>2591</sup> Le lien entre ces deux métaphores était déjà noté par Goodwin, 1901, p. 136, *ad* § 192, s.v. τὴν... τάξιν, et par Wankel, 1976b, p. 907, *ad loc.*, s.v. τὸ δὲ μέλλον ἢ τὸ παρὸν τὴν τοῦ συμβούλου τάξιν ἀπαιτεῖ.

<sup>2592</sup> Démosthène, *Cour.*, 172, donc juste avant la métaphore (**22**) ; texte cité *supra*, p. 628, n. 2584, le verbe συμβουλεύειν étant le dernier mot du passage.

<sup>2593</sup> Cf. Goodwin, 1901, p. 136, *ad* § 192, s.v. τότε... παρῆν, et Yunis, 2001, p. 214, s.v. τὰ μὲν ἡμελλεν... τὰ δ' ἤδη παρῆν.

<sup>2594</sup> Cf. Goodwin, 1901, p. 136, *ad loc.*, s.v. τότε... παρῆν, à propos de la phrase qui suit celle de la métaphore : « application of the general principle to the case in hand ».

<sup>2595</sup> Cf. Yunis, 2005, p. 47, n. 57 (à propos de la métaphore de *Cour.*, 62 (**20**)) : « Demosthenes' "post" was to be an adviser on foreign policy ("Greek affairs," 18.59). ».

(31) reprend ainsi ce thème, en évoquant la « revue des conseillers », remplacée par celle des mercenaires traîtres à leur patrie.

L'image du poste permet en outre à Démosthène d'endosser une posture héroïque<sup>2596</sup> : c'est le but de la mise en scène, qui est atteint grâce au dernier élément de dramatisation, à savoir la situation militaire. L'apparition de Démosthène intervient en effet toujours sur fond de malheur et de détresse, en raison de la menace représentée par Philippe : l'orateur insiste sur ce point dans la plupart des images concernées. Dans la première, en particulier, cette situation est d'emblée dramatisée par la métaphore de la mauvaise plante qui grandit<sup>2597</sup>. Ainsi, il n'a pas abandonné son poste « au milieu des dangers » (ἐν τοῖς δεινοῖς) ou « au milieu même de l'éprouvante » (ἐν αὐτοῖς τοῖς φοβεροῖς)<sup>2598</sup> ; et le poste du conseiller doit être tenu « parmi les périls » (τῶν δεινῶν)<sup>2599</sup>. Démosthène, en occupant tous les postes (25) – conseiller par ses discours, auteur de projets de décrets, ambassadeur qui les exécute – s'expose donc aux pires dangers politiques, puisqu'il devient comptable de tout, contrairement aux grands hommes politiques du passé<sup>2600</sup>.

---

<sup>2596</sup> Yunis, 2001, insiste sur le fait que la métaphore du poste, quand elle s'applique à Démosthène dans le *Sur la couronne*, met en valeur son courage politique : cf. Yunis, 2001, p. 145, *ad Cour.*, 62, s.v. ὁ γὰρ ἐνταῦθ'... εἴμι' ἐγώ ; et p. 207, *ad* § 173, s.v. τὴν τῆς εὐνοίας τάξιν ἐν τοῖς δεινοῖς οὐκ ἔλιπον. Cf. encore Yunis, 2001, p. 240, *ad* § 236, s.v. ὁ πρὸς τοῦτον ἀντιτεταγμένος : l'image « souligne le rôle héroïque de Démosthène » (« emphasizes D.'s heroic role »). Plus généralement, sur la posture héroïque que prend Démosthène à la fin du discours *Sur la couronne*, cf. Gotteland, 2004, p. 121-6, qui étudie la reprise par l'orateur d'un vocabulaire aristocratique ; Demont, 2009, p. 373-7 ; Queyrel Bottineau, 2012, p. 145, avec n. 190 : l'auteur s'appuie sur Démosthène, *Cour.*, 303-5, pour suggérer un rapprochement entre Démosthène et Achille ou Ulysse, par opposition à un rapprochement entre Eschine et Thersite. Sur le passage en question de Démosthène, cf. ci-dessous, p. 634-636. Demont, 2009, p. 375, et Gotteland, 2004, p. 122, respectivement à propos de Démosthène, *Cour.*, 160 et 193, suggèrent quant à eux un rapprochement avec Héraclès.

<sup>2597</sup> Ἐν τοιαύτῃ δὲ καταστάσει καὶ ἔτ' ἀγνοία τοῦ συνισταμένου καὶ φουμένου κακοῦ τῶν ἀπάντων Ἑλλήνων ὄντων... (« Quand tous les Grecs étaient dans une telle situation et ignoraient encore le fléau qui se préparait et grandissait... »), Démosthène, *Cour.*, 62 (trad. G. Mathieu ; les deux métaphores de l'occurrence 20 suivent immédiatement). Sur la métaphore employée ici par Démosthène, cf. *supra*, p. 83, 168 *sq.*, et 294 *sq.*

<sup>2598</sup> Ces deux expressions proviennent de l'occurrence 22. Chacune accompagne l'un des deux termes métaphoriques, respectivement τάξιν et ἐξηταζόμενη : τὴν τῆς εὐνοίας τάξιν ἐν τοῖς δεινοῖς οὐκ ἔλιπον et καὶ λέγων καὶ γράφων ἐξηταζόμενην τὰ δέονθ' ὑπὲρ ὑμῶν ἐν αὐτοῖς τοῖς φοβεροῖς. Cela montre par conséquent que nous avons affaire à un élément de la métaphore du poste travaillé à dessein par Démosthène.

<sup>2599</sup> Τότε τοῖνυν τὰ μὲν ἔμελλεν, ὡς ἐδόκει, τῶν δεινῶν, τὰ δ' ἤδη παρήν, ἐν οἷς τὴν προαίρεσίν μου σκοπεῖ τῆς πολιτείας, μὴ τὰ συμβάντα συκοφάνται. (« Alors donc, parmi les périls, les uns étaient à venir, semblait-il, les autres étaient déjà là ; examine quel fut en face d'eux mon plan politique, au lieu de faire le sycophante à propos du passé. »), Démosthène, *Cour.*, 192 (trad. G. Mathieu). La métaphore (23) précède immédiatement : nous voyons que les deux composantes du poste du conseiller, à savoir « l'avenir ou le présent » (τὸ δὲ μέλλον ἢ τὸ παρὸν), se trouvent repris très précisément, avec les mêmes verbes. Nous nous trouvons donc dans un prolongement direct de l'image. Pour ce décor de fond sur lequel se détache la métaphore du poste, cf. encore : (...) ἀλλ' οὕτως ἐπεπίεσμεν μέγαν εἶναι τὸν κατειληφῶτα κίνδυνον τὴν πόλιν... (« mais j'étais si convaincu de la grandeur du danger qui avait surpris notre pays... »), *ibid.*, 220 (*id.* ; la métaphore 25 clôt le paragraphe suivant).

<sup>2600</sup> Ὑπέλειπε γὰρ αὐτῶν ἕκαστος ἑαυτῷ ἅμα μὲν ῥαστώνην, ἅμα δ' εἴ τι γένοιτ' ἀναφοράν (*ibid.*, 219), qui décrit la situation des hommes politiques du passé, par opposition à celle de Démosthène : (...) οὐκ ἐδόκει μοι χώραν οὐδὲ πρόνοιαν οὐδεμίαν τῆς ἰδίας ἀσφαλείας διδόναι... (*ibid.*, 220). L'intégralité du passage est cité *supra*, p. 627, n. 2574. Le danger auquel fait allusion Démosthène réside dans les diverses actions publiques qui pouvaient être intentées, en particulier : *graphè paranomôn* contre les auteurs de projet de décret ; accusation



Bien plus, l'orateur endosse le rôle du héros guerrier, du *promachos* de l'épopée homérique qui s'avance seul en dehors des lignes afin d'affronter le champion du camp adverse, ici Philippe<sup>2601</sup>. C'est ce qui se produit très concrètement dans le cas de la métaphore **26** : Ἐγὼ ὁ πρὸς τοῦτον ἀντιτεταγμένος reprend la formule employée un peu plus haut, πρὸς ὃν ἡμῖν ὁ ἀγὼν<sup>2602</sup>, mais en opérant un glissement du « nous » collectif à l'isolement héroïque du « je » : Démosthène se détache en avant de ses concitoyens, pour mener la lutte en leur nom. Le verbe ἀντιτεταγμένος lui-même n'est pas dénué de réminiscences homériques : il rappelle ἀνθίσταμαι, qui apparaît trois fois dans l'*Iliade*, dont deux pour évoquer des duels entre dieux, lorsque la bataille atteint son point culminant après le retour d'Achille au combat<sup>2603</sup>. Homère emploie plus largement le verbe ἀνίσταμαι ou l'expression ἄντην ἴσταμαι dans cette acception<sup>2604</sup>.

---

– par exemple accusation de corruption ou de trahison – portée contre les ambassadeurs lors de leur reddition de comptes (*euthynai*). Sur cette dernière procédure, cf. Hansen, 1991, p. 222-4 : une première étape examine la gestion financière, une seconde les autres aspects de la fonction ; n'importe quel citoyen peut venir déposer une accusation contre le magistrat ou l'ambassadeur concerné. Sur les risques politiques courus par les orateurs, cf. Finley, 1962, p. 14-5, Mossé, 1974, Hansen, 1999, p. 267. La reddition de compte était évoquée en lien avec la première métaphore de la série consacrée à Démosthène (**20**) : (...) δεῖ σκοπεῖν ὑμᾶς, ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τί προσήκον ἦν ἐλέσθαι πράττειν καὶ ποιεῖν τὴν πόλιν, καὶ τοῦτον λόγον παρ' ἐμοῦ λαβεῖν· (« (...) il vous faut examiner, Athéniens, ce que notre pays devait choisir de faire et d'exécuter, et de cela me demander compte ; »), Démosthène, *Cour.*, 62 (trad. G. Mathieu) ; la métaphore suit immédiatement. Cf. encore *ibid.*, 235 (*id*), juste avant l'occurrence **26**, un passage qui évoque côte à côte la menace des procès et la reddition de comptes : (...) οὐδ' ὑπὸ τῶν συκοφαντούντων κρινόμενος, οὐδὲ γραφὰς φεύγων παρανόμων, οὐδ' ὑπεύθυνος ὢν οὐδενί... (« (...) sans être traîné en justice par les sycophantes, sans encourir d'accusations d'illégalité, sans rendre de comptes à personne... »).

<sup>2601</sup> Cette idée est touchée du doigt, sans être développée, par Wankel, 1976b, p. 1049 (« Das Verbum ἀντιπάττεσθαι ist vom Kampf zu verstehen, zu dem man sich gegenübertritt, hier gewissermaßen zum Duell und persönlichen Agon... »), et par Yunis, 2001, p. 240 (« this self-description allows no room for anyone else at the forefront of the battle against Philip and thus, like §173 ἐφάνην . . . ἐγὼ, emphasizes D.'s heroic role. »), *ad Cour.*, 236, s.v. ὁ πρὸς τοῦτον ἀντιτεταγμένος ; cf. encore Yunis, 2001, p. 146 *ad Cour.*, 63, s.v. τάξει, qui note l'opposition entre Eschine, rangé parmi les traîtres, et Démosthène « at the head of Athenian resistance. », en renvoyant à la métaphore du § 62 (**20**). Pour le *promachos* ou « combattant en avant des lignes », et l'affrontement entre deux champions, cf. par exemple Homère, *Iliade*, III, 15-22 (trad. P. Mazon) : Οἱ δ' ὅτε δὴ σχεδὸν ἦσαν ἐπ' ἀλλήλοισιν ἰόντες, / Τρωσὶν μὲν προμάχιζεν Ἀλέξανδρος θεοειδῆς, / παρδαλέην ὤμοισιν ἔχων καὶ καμπύλα τόξα / καὶ ξίφος· αὐτὰρ ὁ δοῦρε δύω κεκορυθμένα χαλκῷ / πάλλων Ἀργείων προκαλίζετο πάντας ἀρίστους / ἀντίβιον μαχέσασθαι ἐν αἰνῇ δημοτῆτι. / Τὸν δ' ὡς οὖν ἐνοήσεν ἀρηίφιλος Μενέλαος / ἐρχόμενον προπάροισεν ὀμίλου μακρὰ βιβάντα / (...) / Τὸν δ' ὡς οὖν ἐνοήσεν Ἀλέξανδρος θεοειδῆς / ἐν προμάχοισι φανέντα... (« Les deux armées marchent l'une sur l'autre et entrent en contact. Du côté des Troyens, un champion se présente, Alexandre pareil aux dieux. Il a sur les épaules une peau de panthère, un arc recourbé, une épée ; il brandit deux piques à coiffe de bronze ; il défie tous les preux d'Argos : qui veut lui tenir tête et lutter avec lui dans l'atroce carnage ? / Ménélas chéri d'Arès l'aperçoit sortant des lignes, marchant à grandes enjambées. (...) / Alexandre pareil aux dieux le voit paraître entre les champions hors des lignes. »).

<sup>2602</sup> *Ibid.*, 235 ; texte cité ci-dessous, p. 633, n. 2607.

<sup>2603</sup> Homère, *Iliade*, XX, 70 et 72 (ἀντέστη) ; il s'agit respectivement de duels entre Héra et Artémis, et entre Létô et Hermès. Pour le troisième passage, cf. *ibid.*, XVI, 305 (ἀνθίσταντο), où le verbe est utilisé pour les Troyens collectivement.

<sup>2604</sup> *Ibid.*, VII, 161, et XVIII, 305-8, avec nos analyses, ci-dessus, p. 523 sq.

La mise en scène guerrière atteint donc ici son point culminant : Démosthène utilise sa métaphore du poste pour se camper directement face au roi, dans une antithèse vigoureuse<sup>2605</sup>. Cette image intervient dans un inventaire des forces en présence, qui l'encadre et qui nous situe sur le champ de bataille<sup>2606</sup>. À l'intérieur de ce cercle s'insère la comparaison entre les deux personnages, les deux « ego » qui se détachent dans un diptyque très contrasté ; en effet, là où Philippe est maître de tout, Démosthène n'est maître de rien. Face au roi tout puissant, αὐτὸς αὐτοκράτωρ (...), ἀπλῶς αὐτὸς δεσπότης, ἡγεμῶν, κύριος πάντων<sup>2607</sup> (§ 235), se tient Ἐγὼ δ' ὁ πρὸς τοῦτον ἀντιτεταγμένος ... (§ 236), ἐγὼ (...) συμμαχους μὲν ὑμῖν ἐποίησα... (§ 237)<sup>2608</sup>. La confrontation est suggérée par la juxtaposition de ἀπλῶς αὐτὸς δεσπότης, ἡγεμῶν, κύριος πάντων, avec la métaphore, et se trouve scellée par une antithèse : κύριος πάντων / τίνος κύριος ἦν; Οὐδένος. Démosthène se plaint en effet d'être privé même de la seule arme qui se trouve à sa disposition, la parole, à cause de l'action des

<sup>2605</sup> Cf. Wankel, 1976b, p. 1048, *ad loc.* : « En dépit de la préparation (cf. à πρῶτον μὲν et οὐ προλέγων... § 235), cette antithèse est si audacieuse qu'elle est excusée aussitôt dans une parenthèse. » (« Trotz der Vorbereitung (vgl. zu πρῶτον μὲν und οὐ προλέγων... § 235) ist diese Antithese so kühn, daß sie gleich in einer Parenthese entschuldigt wird. »).

<sup>2606</sup> Δύναμιν μὲν τοῖνυν εἶχεν ἡ πόλις τοὺς νησιώτας, οὐχ ἅπαντας, ἀλλὰ τοὺς ἀσθενεστάτους· οὔτε γὰρ Χίος οὔτε Ῥόδος οὔτε Κέρκυρα μεθ' ἡμῶν ἦν· χρημάτων δὲ σύνταξιν εἰς πέντε καὶ τετραράκοντα τάλαντα καὶ ταῦτ' ἦν προεξιλεγμένα· ὀπλίτην δ' ἰππέα, πλὴν τῶν οἰκείων, οὐδένα. Ὁ δὲ πάντων καὶ φοβερώτατον καὶ μάλισθ' ὑπὲρ τῶν ἐχθρῶν, οὗτοι παρεσκευάκεσαν τοὺς περιχώρους πάντας ἐχθρας ἢ φιλίας ἐγγυτέρω, Μεγαρέας, Θηβαίους, Εὐβοέας. (...) Ἀλλ' ὅμως ἐκ τοιούτων ἐγὼ ἐλαττωμάτων συμμαχους μὲν ὑμῖν ἐποίησα Εὐβοέας, Ἀχαιοὺς, Κορινθίους, Θηβαίους, Μεγαρέας, Λευκαδίους, Κερκυραίους· ἀφ' ὧν μύριοι μὲν καὶ πεντακισχίλιοι ξένοι, δισχίλιοι δ' ἰππεῖς ἄνευ τῶν πολιτικῶν δυνάμεων συνήχθησαν· χρημάτων δ' ὅσων ἠδυνήθη ἐγὼ πλείστων συντέλειαν ἐποίησα. (« Comme forces, notre pays avait les habitants des îles, non pas tous, mais les plus faibles (ni Chios, ni Rhodes, ni Corcyre n'étaient avec nous) ; comme contributions en argent, environ quarante-cinq talents, et encore levés par anticipation ; comme hoplites, comme cavaliers, en dehors de nos contingents, personne. Et, chose la plus dangereuse, et la plus favorable à nos ennemis, ces gens-là avaient amené tous nos voisins, Mégariens, Thébains, Eubéens, à être plus près de la haine que de l'amitié. (...) Néanmoins, avec de tels désavantages, moi, je vous ai acquis pour alliés l'Eubée, l'Achaïe, Corinthe, Thèbes, Mégare, Leucade, Corcyre, ce qui vous a fait réunir quinze mille mercenaires et deux mille cavaliers sans compter les forces nationales ; et pour l'argent, j'en ai obtenu les contributions les plus fortes qu'il fût possible. »), *ibid.*, 234 et 237 (*id.*).

<sup>2607</sup> Καὶ τὰ μὲν τῆς πόλεως οὕτως ὑπῆρχεν ἔχοντα, καὶ οὐδεὶς ἂν ἔχοι παρὰ ταῦτ' εἰπεῖν ἄλλ' οὐδέν· τὰ δὲ τοῦ Φιλίππου, πρὸς ὃν ἦν ἡμῖν ὁ ἀγὼν, σκέψασθε πῶς. Πρῶτον μὲν ἦρχε τῶν ἀκολουθούντων αὐτὸς αὐτοκράτωρ, ὃ τῶν εἰς τὸν πόλεμον μέγιστόν ἐστιν ἀπάντων· εἶθ' οὗτοι τὰ ὅπλα εἶχον ἐν ταῖς χερσὶν αἰεὶ· ἔπειτα χρημάτων ἠὲ ὑπόρει καὶ ἔπραττεν ἃ δόξειεν αὐτῷ, οὐ προλέγων ἐν τοῖς ψηφίσμασιν, οὐδ' ἐν τῷ φανερῷ βουλευόμενος, οὐδ' ὑπὸ τῶν συκοφαντούντων κρινόμενος, οὐδὲ γραφὰς φεύγων παρανόμων, οὐδ' ὑπεύθυνος ὧν οὐδενὶ, ἀλλ' ἀπλῶς αὐτὸς δεσπότης, ἡγεμῶν, κύριος πάντων. Ἐγὼ δ' ὁ πρὸς τοῦτον ἀντιτεταγμένος (καὶ γὰρ τοῦτ' ἐξετάσαι δίκαιον) τίνος κύριος ἦν; Οὐδένος. (« Telle était donc la situation initiale de notre pays, et personne ne pourrait rien dire contre cela. La situation de Philippe, contre qui nous luttons, examinez-la : tout d'abord il commandait tout seul, en maître absolu, à ceux qui le suivaient (ce qui est le plus important pour la conduite de la guerre) ; ensuite ces gens avaient toujours les armes à la main ; puis il avait de l'argent en abondance et il faisait ce qu'il voulait, sans l'annoncer dans les décrets, sans délibérer publiquement, sans être traîné en justice par les sycophantes, sans encourir d'accusations d'illégalité, sans rendre de comptes à personne, absolument seul maître, chef, souverain de tout. Et moi, qui avait pris position contre lui (voici ce qu'il est juste d'examiner), de quoi étais-je maître ? De rien. »), *ibid.*, 235-6 (*id.*). La citation (à compléter par celle de la n. 2609) s'insère entre les deux données dans la n. qui précède.

<sup>2608</sup> Texte cité ci-dessus, p. 633, n. 2606.

mercenaires de Philippe à l'Assemblée<sup>2609</sup>. La dissymétrie est radicale entre les moyens dont disposent les deux adversaires, comme le montre l'opposition hyperbolique entre le tout et le rien. Cette inégalité au profit de Philippe renforce la posture héroïque de Démosthène, nouveau David contre Goliath<sup>2610</sup>. La guerre oratoire se trouve donc présentée ici comme une opposition frontale contre Philippe, à tel point qu'elle rejoint la véritable guerre : par ses mots, par ses propositions de décret, par ses ambassades, Démosthène fait la guerre à Philippe, en gagnant des alliés, des troupes et de l'argent pour sa cité. En endossant tous les postes (25), Démosthène passe en effet de la parole à l'action : en dernière analyse, la métaphore du poste et de la guerre oratoire dépasse la célébration du rôle de conseiller dévoué pour broser un portrait de Démosthène en héros sur le champ de bataille, engagé dans un duel désespéré contre Philippe.

La dernière métaphore de la série (29), achève l'apothéose en faisant de Démosthène le sauveur de la Grèce, grâce à l'exemple qu'il donne. C'est on ne peut plus clair :

Εἰ δ' οἷος ἐγὼ παρ' ὑμῖν κατὰ τὴν ἐμαντοῦ τάξιν, εἷς ἐν ἐκάστη τῶν Ἑλληνίδων πόλεων ἀνὴρ ἐγένετο, μᾶλλον δ' εἰ ἐν' ἄνδρα μόνον Θεσσαλία καὶ ἐν' ἄνδρ' Ἀρκαδία ταῦτ' αὖθις φρονοῦντ' ἔσχεν ἐμοί, οὐδένας οὔτε τῶν ἔξω Πυλῶν Ἑλλήνων οὔτε τῶν εἰσω τοῖς παροῦσι κακοῖς ἐκέχρηντ' ἄν, ἀλλὰ πάντες ἂν ὄντες ἐλεύθεροι καὶ αὐτόνομοι μετὰ πάσης ἀδείας ἀσφαλῶς ἐν εὐδαιμονίᾳ τὰς ἐαυτῶν ᾤκουν πατρίδας, τῶν τοσοῦτων καὶ τοιοῦτων ἀγαθῶν ὑμῖν καὶ τοῖς ἄλλοις Ἀθηναίοις ἔχοντες χάριν δι' ἐμέ.<sup>2611</sup>

<sup>2609</sup> Αὐτὸ γὰρ τὸ δημηγορεῖν πρῶτον, οὐ μόνου μετείχον ἐγὼ, ἐξ ἴσου προτιθέθ' ὑμεῖς τοῖς παρ' ἐκείνου μισθαρονοῦσι καὶ ἐμοί, καὶ ὅς' οὐτοὶ περιγένοιτ' ἐμοῦ (πολλὰ δ' ἐγίγνετο ταῦτα, δι' ἣν ἕκαστον τύχοι πρόφασιν), ταῦθ' ὑπὲρ τῶν ἐχθρῶν ἀπῆτε βεβουλευμένοι. (« En effet, tout d'abord, la faculté même de parler au peuple, seul droit qui fût mon partage, vous l'accordiez aussi bien aux salariés de Philippe qu'à moi (chose fréquente, quel qu'en fût le motif en chaque cas), vous vous sépariez après avoir délibéré dans l'intérêt de vos ennemis. »), *ibid.*, 236 (*id.*). Ce passage est la suite de celui que nous citons à la n. 2607.

<sup>2610</sup> Cf. Usher, 1993, p. 251, *ad loc.* : « The military metaphor ἀντιτεταγμένος adds a certain pathos, representing Dem. as a general commanding hopelessly inferior forces. » Il n'est pas sûr que la position soit si « désespérée », comme nous tâchons de le démontrer.

<sup>2611</sup> *Ibid.*, 304 ; trad. *supra*, p. 611, n. 2501. L'apothéose est travaillée aussi dans la forme, avec la mise en avant du « je » : cf. ci-dessus, p. 628, avec la n. 2577. Nous pouvons noter ici plus particulièrement la grande force de l'expression δι' ἐμέ du fait de sa position finale ; elle reprend le ἐγὼ initial dans un effet de composition circulaire. Nous ne souscrivons donc pas aux analyses de Wankel, 1976b, p. 1288, *ad* § 304, s.v. κατὰ τὴν ἐμαντοῦ τάξιν, et Usher, 1993, p. 272, *ad loc.*, s.v. « or rather if Thessaly... and Arcadia », qui s'appuient sur la « double correction » (ἀμφιδιόρθωσις) notée par le rhéteur Alexandre dans ce passage, avec la métaphore elle-même et avec μᾶλλον δ' εἰ κτλ. (Alexandre, *Περὶ Σχημάτων*, p. 15-6 Spengler (t. III) ; l'ἀμφιδιόρθωσις consiste à apporter une correction avant et après un propos, pour éviter de s'attirer la colère de l'auditoire par un excès d'orgueil ; S. Usher ne cite pas Alexandre, contrairement à H. Wankel, mais il est fort probable, d'après ses propos, qu'il l'a aussi en tête), pour expliquer que la métaphore (Wankel) ou la restriction à la Thessalie et à l'Arcadie (Usher) atténuent le propos de Démosthène. Nous croyons au contraire que la métaphore se trouve au cœur du dispositif de la célébration de soi.

À la gloire personnelle s'ajoute ici l'émotion attachée au regret d'une vision politique, et même d'une utopie, demeurée dans l'irréel, puisque les choses ont tourné tout autrement<sup>2612</sup>. Le caractère utopique, idéal de la vision provient de sa ressemblance avec un tableau de bienfaits accordés par les dieux : une sorte d'âge d'or dans la liberté politique et le bonheur pour tous les Grecs, sous le haut patronage d'Athènes. C'est ce que suggère le terme χάριν, que l'on retrouve par exemple à la fin des *Euménides* d'Eschyle<sup>2613</sup>, pour évoquer l'une des faveurs accordées à Athènes par les Erinyes, après qu'elles ont été convaincues par Athéna de s'installer dans la cité et de la protéger. Chez Démosthène, tous les bienfaits évoqués, si les événements avaient bien tourné, auraient été produits δι' ἐμέ. La nuance est de taille ! Mais Démosthène ne tombe pas pour autant dans la folie des grandeurs en se prenant pour Zeus, parce qu'il a bien pris soin de rappeler auparavant le rôle tenu par la divinité : c'est entre ses mains que réside l'issue des événements. À l'intérieur de ce cadre, toute la préparation revient à Démosthène :

ἂ καὶ βεβουλευμέν', ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ἐὰν ἄνευ φθόνου τις βούληται σκοπεῖν, ὀρθῶς εὐρήσει καὶ πεπραγμένα πάση δικαιοσύνη, καὶ τὸν ἐκάστου καιρὸν οὐ παρεθέντ' οὐδ' ἀγνοηθέντ' οὐδὲ προεθέντ' ὑπ' ἐμοῦ, καὶ ὅς' εἰς ἐνὸς ἀνδρὸς δύναμιν καὶ λογισμὸν ἦκεν, οὐδὲν ἐλλειφθέν. Εἰ δ' ἢ δαίμωνός τινος ἢ τύχης ἰσχύς ἢ στρατηγῶν φαυλότης ἢ τῶν προδιδόντων τὰς πόλεις ὑμῶν κακία ἢ πάντα ταῦτ' ἐλυμαίνετο τοῖς ὅλοις ἕως ἀνέτρεψε, τί Δημοσθένης ἀδικεῖ,<sup>2614</sup>

Le thème de l'homme seul (ἐνὸς ἀνδρὸς) annonce le passage où intervient la métaphore. Surtout, avec le thème de la fortune, nous en revenons aux considérations qui accompagnent l'une des métaphores du récit thébain – celle du conseiller (23) ; plus précisément, ce thème appartient à la définition du conseiller<sup>2615</sup>. L'image du poste a donc partie liée avec cette autre idée clé du discours : celle de la fortune, qui exonère Démosthène de la responsabilité de l'issue militaire de la confrontation avec Philippe, par opposition avec

<sup>2612</sup> Usher, 1993, p. 272, *ad Cour.*, 304-305, note que la répétition de εἰς et des négations produit du « pathos » ; Yunis, 2001, p. 278, *ad loc.*, souligne la « nostalgie » (« nostalgia ») de cette vision.

<sup>2613</sup> Eschyle, *Euménides*, 938.

<sup>2614</sup> « Athéniens, qui voudra examiner ces actes sans malveillance jalouse, trouvera que la conception en était juste, que l'exécution en a été faite en toute loyauté, que le moment favorable, pour chacun d'eux, n'a été ni négligé ni méconnu ni livré par moi, que, dans ce qui est du ressort des forces et du raisonnement d'un homme isolé, rien n'a été omis. Si la puissance d'une divinité ou de la fortune, ou l'impéritie des généraux, ou votre scélératesse à vous qui trahissiez vos cités, ou tout cela réuni a gâté l'ensemble de la situation jusqu'au moment où elle a été renversée, en quoi Démosthène est-il coupable ? », Démosthène, *Cour.*, 303 (trad. G. Mathieu).

<sup>2615</sup> Cf. Démosthène, *Cour.*, 192-5. Cf. en particulier, juste après la métaphore 23 : Τὸ μὲν γὰρ πέρας ὡς ἂν ὁ δαίμων βουλευθῆ πάντων γίγνεται· ἡ δὲ προαίρεσις αὐτῆ τὴν τοῦ συμβούλου διάνοιαν δηλοῖ. (« Car, en tout, la réalisation survient selon la volonté de la divinité ; mais c'est le plan lui-même qui fait voir les dispositions du conseiller. »), *ibid.*, 192 (trad. G. Mathieu) ; les paragraphes suivants développent cette idée.

la politique qui y a conduit, dont il revendique haut et fort la pleine responsabilité. Que chacun soit à son poste implique un partage clair des responsabilités.

L'orateur a en effet pour souci, en cette fin de discours, de célébrer une dernière fois le dévouement de sa politique à l'égard de la cité : la métaphore du poste rejoint ici celle du rempart, qui a été utilisée un peu plus tôt<sup>2616</sup>. À nouveau, comme dans les deux métaphores précédentes (25 et surtout 26), pour répondre à l'accusation d'Eschine, il s'agit de souligner le fait que la politique, les mesures et l'action de Démosthène ont été bénéfiques à Athènes, en lui procurant des alliés, des armes, du ravitaillement, de l'argent, *etc.*<sup>2617</sup> Ainsi, après le passage qui s'ouvre sur la métaphore (29), Démosthène fait lire une liste d'exemples en ce sens : τὸν ἀριθμὸν τῶν βοηθειῶν κατὰ τὰ ἐμὰ ψηφίσματα<sup>2618</sup>. C'est précisément ce qui permet de désamorcer le *phthonos* auquel l'expose son orgueilleuse posture, en montrant qu'elle est parfaitement justifiée<sup>2619</sup>.

Les métaphores du poste, dans le *Sur la couronne*, présentent donc une grande cohérence, autour de l'opposition entre la politique d'Eschine et celle de Démosthène : elles forment un réseau très dense, structuré par de nombreux échos. Elles se trouvent liées dans un maillage thématique très étroit, autour des deux figures antinomiques du conseiller et du traître sycophante. Leur force provient aussi du travail que Démosthène opère sur elles pour rendre l'image saisissante, en les filant ou en utilisant parfois des expressions originales (26 et 30). Enfin, nous avons tenté de montrer en particulier l'originalité des métaphores du poste appliquées à Démosthène : elles constituent les éléments d'un portrait de l'orateur en héros épique, conseiller et guerrier tout à la fois, qui se démène sur tous les fronts. La guerre oratoire est présentée comme une composante à part entière de la véritable guerre, à tel point

---

<sup>2616</sup> Démosthène, *Cour.*, 299-300 et 301. Cf. ci-dessous, p. 697 *sq.*

<sup>2617</sup> Cf., pour l'occurrence qui nous occupe, Démosthène, *Cour.*, 299-302, et en particulier *ibid.*, 300 (trad. G. Mathieu), avec la métaphore du rempart : ἀλλ' ἐὰν τὸν ἐμὸν τειχισμὸν βούλη δικαίως σκοπεῖν, εὐρήσεις ὄπλα καὶ πόλεις καὶ τόπους καὶ λιμένας, καὶ ναῦς καὶ [πολλοὺς] ἵππους καὶ τοὺς ὑπὲρ τούτων ἀμυνομένους. (« Mes travaux de fortification, si tu veux les examiner avec justice, tu trouveras que ce sont des armes, des États, des positions, des ports, des vaisseaux, des chevaux, et des gens pour défendre nos concitoyens. »).

<sup>2618</sup> « le nombre des secours qui ont résulté de mes décrets », *ibid.*, 305 (*id.*).

<sup>2619</sup> Ἴνα δ' εἰδῆθ' ὅτι πολλῶ τοῖς λόγοις ἐλάττωσι χρώμαι τῶν ἔργων, εὐλαβούμενος τὸν φθόνον, λέγε μοι ταυτί καὶ ἀνάγνωθι λαβὼν τὸν ἀριθμὸν τῶν βοηθειῶν κατὰ τὰ ἐμὰ ψηφίσματα. (« Pour vous faire savoir que mes paroles restent bien en dessous des faits, parce que je me méfie de la jalousie, prends-moi ceci ; lis-le et fais connaître le nombre des secours qui ont résulté de mes décrets. », *ibid.* (*id.*)) ; cette citation suit immédiatement la longue période contenant la métaphore. Démosthène en rajoute au passage avec l'hyperbole initiale ! Voilà une prudence bien audacieuse... C'est que la crainte du *phthonos* se réduit en réalité à un pur artifice rhétorique pour introduire la lecture de la liste. Le *phthonos* désigne l'envie à l'égard de personnages à qui tout réussit : il s'agit d'une malveillance qui pousse à désirer leur chute, et à laquelle sont sujets aussi bien les hommes que les dieux. Etant donné la posture adoptée ici par Démosthène, les deux sont à prendre en compte. Sur le *phthonos*, cf. Konstan et Rutter, 2003.

que les deux théâtres d'opération finissent par se confondre. Démosthène renouvelle ainsi son paradigme métaphorique de jeunesse, en le mettant au service d'une célébration de soi<sup>2620</sup>.

### *Bilan : la force d'un slogan métaphorique*

De ce point de vue, le *Sur la couronne* ne fait que confirmer les grandes tendances que nous avons vues à l'œuvre tout au long de cet examen. En dehors des premiers emplois, faibles et isolés, les métaphores du poste se caractérisent en effet par une cohérence remarquable, tout en étant marquées par certaines évolutions.

Depuis le début (1), elles désignent en effet une ligne politique à suivre en matière de politique extérieure, mais le schéma ne devient explicite qu'à partir de la harangue *Pour la liberté des Rhodiens*, qui pose avec force τὴν τάξιν τῆς πολιτείας (6). Seules font exception les occurrences du *Contre Leptine*, du *Contre Aristogiton I* et, dans une moindre mesure, de la *Midiennne*. Celles de ce dernier discours concernent en effet la politique intérieure, même si un lien s'établit avec la politique extérieure.

Dans les harangues, Démosthène confère d'abord à sa métaphore du poste une signification panhellénique générale, qui se décline en deux figures récurrentes : l'abandon de poste et le poste légué par les ancêtres. L'image sert alors une exhortation à rester fidèle aux principes politiques mis en œuvre par les ancêtres avec gloire, en particulier lors des guerres médiques ; cette exhortation est adressée aux Athéniens pris collectivement. Les harangues qui concernent la lutte contre Philippe (*Troisième Olynthienne*, *Sur les affaires de la Chersonèse*, *Quatrième Philippique*), tout en maintenant ces schèmes métaphoriques, appliquent l'image du poste, plus spécifiquement, à la question financière : Démosthène veut pousser à une réforme du théorique pour financer la guerre contre Philippe. Pas de gloire sans argent !

Parmi les discours de jeunesse, le discours *Pour la liberté des Rhodiens* se distingue par la vigueur de l'image qu'il propose. En effet, Démosthène y met en place, d'une façon parfaitement combinée, tous les thèmes qui vont ensuite nourrir la métaphore du poste : la désertion, le modèle des ancêtres et les mercenaires – deux motifs déjà évoqués dans le *Contre Aristocrate* (5), mais sans que le premier ne soit articulé à la métaphore –, et enfin la guerre oratoire, qui fournira désormais invariablement le cadre de cette image.

---

<sup>2620</sup> Cf. 20 et 22, qui relisent les thèmes et les formules employées dans les discours de jeunesse.

Ce schéma général subit ensuite une inflexion progressive, qui n'en modifie pas les éléments structurants, mais introduit une perspective nouvelle, liée à la différence du régime de discours entre les genres de la harangue et du plaidoyer politique : là où la harangue délivre des conseils à tous, le plaidoyer politique vise une cible précise. Ainsi, dans le *Sur l'ambassade*, Démosthène file pour la première fois la métaphore du poste en l'appliquant à un adversaire : Eschine. L'évolution est nette si l'on compare avec l'usage que l'orateur avait fait de son image dans les plaidoyers précédents : le *Contre Leptine* et le *Contre Aristocrate* l'emploient sans unité à propos de tierces personnes – Chabrias (2), Dracon (3) – ou d'entités abstraites – des dispositions intérieures (4), la cité en général (5) ; la *Midiennne* s'en sert quant à elle pour désigner Démosthène, mais dans un passage isolé (11) et dans une acception plus restreinte que celle de « ligne politique extérieure ». Le pas décisif se trouve donc franchi avec le *Sur l'ambassade*, qui importe dans les procès politiques l'arsenal métaphorique utilisé jusque-là dans les harangues, en se saisissant de la formule expérimentée naguère dans le *Pour la liberté des Rhodiens*, à laquelle Démosthène donne sa pleine mesure – c'est-à-dire qu'il personnalise l'image dans le cadre du conflit avec la Macédoine, ce qu'il ne cessera plus de faire, hormis dans la *Quatrième Philippique*. La harangue *Sur les affaires de la Chersonèse* continue en effet à faire glisser le schème métaphorique : pour la première fois depuis la *Midiennne*, la métaphore y est appliquée à Démosthène, d'une manière qui reste encore discrète, par opposition à des orateurs sycophantes ; le thème du conseiller se trouve en outre introduit.

Le *Sur la couronne* complète l'évolution, aussi bien en quantité – avec la plus forte proportion d'occurrences après la *Troisième Olynthienne*<sup>2621</sup> – qu'en qualité : le poste de la gloire héritée des ancêtres que les harangues exhortaient les Athéniens en général à tenir coûte que coûte, est désormais transféré de façon éclatante au seul Démosthène. La métaphore du poste permet donc de dramatiser les enjeux de la lutte entre Eschine et Démosthène, en la présentant comme une véritable guerre : les occurrences forment un diptyque savamment construit qui met en scène l'opposition entre les deux orateurs ; bien plus, derrière celle-ci affleure l'opposition entre Démosthène et Philippe, puisque Eschine n'est que le mercenaire de ce dernier. La métaphore du poste, dans le *Sur la couronne*, sert ainsi à camper Démosthène dans une posture héroïque : elle constitue un ingrédient essentiel de l'*ethopoia*, afin de montrer que l'orateur, par ses mots, en champion des valeurs traditionnelles de la cité, a mené seul la guerre contre Philippe. Sur le champ de bataille métaphorique ouvert par

---

<sup>2621</sup> Cf. *supra*, p. 571, n. 2345.

l'image du poste, Démosthène peut mettre en scène avec une efficacité maximale la bataille qui l'oppose directement à Philippe, le mot à mot suggérant le corps à corps des héros hors des lignes (26). La guerre oratoire rejoint ainsi directement la véritable guerre. En un mot, la métaphore du poste permet à Démosthène de se présenter en sauveur d'Athènes, tout en dénigrant Eschine. Elle est, dans tous les sens du terme, la métaphore de guerre de Démosthène.

L'image du poste de combat s'avère d'usage courant et familier<sup>2622</sup> ; de ce point de vue, un groupe d'occurrences se dégage, dont la couleur métaphorique, considérée en elle-même, est la plus faible : il s'agit d'expressions figées, le plus souvent sous la forme ἐν τάξει + nom au génitif, dans lesquelles τάξις constitue une simple variante pour le terme non métaphorique μερίς (2, 5, 19, 28), ou qui servent simplement à indiquer que quelqu'un se trouve en position d'ennemi, d'allié, de serviteur, d'accusateur (2, 5, 24, 27, 28, 32)<sup>2623</sup>.

Cependant, la métaphore du poste n'en demeure pas moins, dans la bouche ou sous la plume de Démosthène, d'une grande expressivité<sup>2624</sup>. Nous avons vu que l'orateur travaille avec soin cette dernière, ce qui se manifeste en premier lieu par une évolution des formes d'expression de l'image, notamment grâce à l'utilisation des verbes, à partir du *Sur l'ambassade* – hormis l'emploi d'ἀντιπάτω dans le *Contre Leptine* (4)<sup>2625</sup>. Auparavant, la variation s'opère aussi par deux comparaisons (6 et 8). L'orateur se plaît en outre à filer la métaphore<sup>2626</sup>, grâce à plusieurs occurrences qui sont étroitement liées<sup>2627</sup>, ou à d'autres termes (11), en particulier ἐξέτασις ou ἐξετάζω dans le *Sur la couronne* (22, 26, 30 et 31), qui permettent en outre de lier les différentes formes de la métaphore<sup>2628</sup> – sans parler du contexte guerrier sur lequel se détachent bien souvent tous ces emplois. Ces procédés permettent de raviver les métaphores qui paraissaient figées dans leur formalisme.

<sup>2622</sup> Cf. Donnelly, 1941, p. 284, *ad* Démosthène, *Cour.*, 138, qui parle de « common metaphor » ; Ronnet, 1951, p. 161 (« un emploi courant en attique »), qui s'appuie sur la remarque de Weil, 1873, p. 49, *ad* Démosthène, *Rhod.*, 33, s.v. Περὶ τῆς ἐν τῇ πολιτείᾳ τάξεως, commentant le sens « “la ligne qu'on suit en politique” » de τάξις : « Les Grecs se servaient, pour exprimer cette idée, du mot τάξις, poste. Cf. encore Dodds, 1959, *ad* Platon, *Gorgias*, 456 b 8 οὐδαμοῦ ἂν φανῆναι τὸν ἱατροῦν, p. 211 : « It belongs to the language of the people... ».

<sup>2623</sup> Au total, donc, sept occurrences sur trente-trois (21%).

<sup>2624</sup> Nous ne partageons donc pas les positions de Donnelly, 1941, p. 260, *ad* Démosthène, *Cour.*, 62, pour qui la métaphore du poste est une métaphore « faded through frequency », et de Usher, 1993, p. 232, *ad* § 173, s.v. « my patriot's... post », selon qui, « used on its own, this metaphor must by this time have become dead, or at least unconscious from exhaustion ».

<sup>2625</sup> Cf. ci-dessus, p. 572-573.

<sup>2626</sup> Ronnet, 1951, p. 161, notait déjà cette particularité, en précisant que l'image était ainsi « rajeunie ».

<sup>2627</sup> Dans le *Pour la liberté des Rhodiens* (6), la *Troisième Olynthienne* (8 à 10), le *Sur l'ambassade* (12 à 15) et le *Sur la couronne* (19 à 31).

<sup>2628</sup> Des formes traditionnelles (τὴν τῆς εὐνοίας τάξιν οὐκ ἔλιπον, 22 ; ἐν τάξει, 31), à celles qui sont plus originales (ἀντιτεταγμένος, 26 ; σὺ φανήσῃ γεγονώς, οὐ πρότος κτλ., 30).



L'expressivité de la métaphore du poste se trouve accrue dans le *Sur l'ambassade* et le *Sur la couronne* du fait de son étroite connexion avec d'autres métaphores qui appartiennent au domaine de la guerre, comme celle des remparts (29)<sup>2629</sup>. Il s'agit surtout des images synonymes du camarade de combat (14, 20 et 21)<sup>2630</sup> et du mercenaire (13, 21, 26 et 31)<sup>2631</sup>, cette dernière étant relayée dans le *Sur l'ambassade* par celle de la vente (13 à 15) – puisque le mercenaire est un salarié, c'est-à-dire quelqu'un qui se vend<sup>2632</sup>. Nous avons affaire là à un véritable réseau métaphorique, c'est-à-dire que les différents éléments sont articulés de manière parfaitement intégrée, en se renforçant mutuellement. Dans le *Sur l'ambassade*, nous sommes en présence de métaphores équivalentes pour stigmatiser la conduite d'Eschine. Dans le *Sur la couronne*, nous retrouvons certes le même phénomène (20 et 31), mais Démosthène joue plutôt sur l'opposition entre, d'une part la métaphore du poste telle qu'il se la réserve, et d'autre part celles du mercenaire et du camarade de combat, qui s'appliquent toujours à Eschine ou plus généralement aux traîtres (20, 21 et 26). Cette configuration avait déjà été posée dans le *Pour la liberté des Rhodiens* (6) qui, dans la topique de la lutte contre les ennemis du dedans<sup>2633</sup> associait les mercenaires (τῶν μισθοδοτούντων) aux orateurs qui abandonnaient le poste des ancêtres (τοὺς τὴν ὑπὸ τῶν προγόνων τάξιν ἐν τῇ πολιτείᾳ παραδεδομένην λείποντας). Cette remarque achève de mettre en évidence l'originalité de cette harangue de jeunesse, en même temps que la force de l'image que Démosthène y déploie ; nous voyons par ailleurs que ce dernier adapte dans le *Sur l'ambassade* et le *Sur la couronne* un schéma qu'il avait expérimenté dans sa jeunesse, et dont il découvre alors toutes les possibilités : une fois encore, les images du poste nous font entrer dans l'atelier de l'orateur.

Les mêmes expressions, les mêmes formules, les mêmes thèmes sont agencés de façon différente et sous des perspectives différentes, selon un principe de combinatoire, de variation. Tout cela indique que nous avons affaire à des éléments de langage, à des outils rhétoriques tout prêts, qu'il suffit d'adapter aux circonstances. L'efficacité de cette boîte à

<sup>2629</sup> Métaphore du poste : Démosthène, *Cour.*, 304 (29) ; métaphore des remparts : *ibid.*, 299-300 et 301.

<sup>2630</sup> *Amb.*, 116 (14), contient les deux métaphores. Pour les métaphores du camarade de combat situées à proximité de *Cour.*, 62-3 (20) et 138 (21), cf. respectivement : *ibid.*, 61 et 139.

<sup>2631</sup> Dans les quatre cas, la métaphore du mercenaire apparaît dans le même paragraphe que celle du poste : cf. les citations que nous donnons dans le relevé des occurrences, *ad loc.* Notons qu'avec l'image du camarade de combat de *Cour.*, 139, *ibid.*, 138 (21), réunit donc les trois métaphores. Brock, 2013, p. 162, note lui aussi en passant le lien entre image du poste et image du mercenaire.

<sup>2632</sup> Pour les métaphores de la vente accompagnant *Amb.*, 29 (13) et 302 (15), cf. respectivement, *ibid.*, 28 (τὸ χρημάτων ἀποδόσθαι τάληθῆ), d'une part, 300 (τῷ παρὰ τῶν πωλούντων τὰς πράξεις ὠνεῖσθαι) et 301 (τὸν δὲ πεπρακόθ' ἑαυτὸν), d'autre part. Pour l'occurrence 14, *ibid.*, 116, la métaphore de la vente intervient dans le même paragraphe : *ibid.*, 116. Le passage, *ibid.*, 28-9, mêle donc les images de la vente et du mercenaire qui, rappelons-le, sont synonymes.

<sup>2633</sup> Démosthène, *Rhod.*, 30-1.

outil métaphorique n'atteint toutefois sa pleine mesure que dans les discours qui concernent les affaires de Macédoine, parce que Démosthène en aperçoit tout le potentiel, jusqu'à en faire progressivement, à partir du *Sur l'ambassade*, un véritable système. Bien plus, elles entrent alors dans un réseau métaphorique très étroit avec les métaphores du mercenaire et du camarade de combat, si bien qu'elles deviennent un thème de propagande politique, une formule choc toute prête que Démosthène emploie toujours pour illustrer les mêmes idées – compte tenu des évolutions que nous avons signalées. L'usage constant de ces métaphores, tout au long de la carrière de Démosthène, permet de montrer une nette différence qualitative entre deux groupes : d'une part les usages ponctuels, surtout au début et à la fin de la carrière (1 à 7, 11 et 32 et 33), que nous pouvons qualifier de topiques, parce que Démosthène met l'image au service d'idéaux politiques largement partagés, qui sont à ce titre des *topoi* de l'éloge funèbre, en particulier ; et d'autre part le moment de la lutte contre Philippe (8 à 10, 12 à 31), où l'image devient un véritable slogan politique pour illustrer dans la durée des positions personnelles (réforme du théorique, trahison d'Eschine, rôle du conseiller).

Au-delà de la puissance émotionnelle conférée à l'image du poste par l'idéal hoplitique de courage et de solidarité qu'elle sollicite<sup>2634</sup>, nous pouvons donc affirmer, avec Gilberte Ronnet, dans un sens renouvelé, que cette image tire sa force chez Démosthène d'« une sorte de vibration intérieure qui en exclut toute banalité »<sup>2635</sup>.

### *Une métaphore caractéristique de Démosthène : reprises et imitations*

La métaphore du poste apparaît comme un marqueur stylistique fort de Démosthène. Nous en trouvons confirmation dans un certain nombre d'occurrences appartenant aux *Lettres*, à l'*Oraison funèbre*, à une citation d'Eschine et à une imitation du Pseudo-Lucien.

---

<sup>2634</sup> « The strong emotional and legal pressure to hold one's position in the battle-line made *taxis* and the associated ideas of courageous obedience and treacherous desertion a powerful image. », Brock, 2013, p. 162.

<sup>2635</sup> Ronnet, 1951, p. 161, chez qui il s'agit d'un simple jugement *a priori*. Il se fait épanchement lyrique dans la conclusion de l'auteur, *ibid.*, p. 162 : « Il est émouvant de retrouver, dans une liste de métaphores arrachées à leur contexte, exposées à perdre ainsi leur puissance de vie, tout le drame d'une existence, avec la passion de lutte, le pressentiment peut-être inconscient de la défaite finale, mais aussi la fière conviction du devoir accompli, qui en font la qualité exceptionnelle. Il nous plaît de découvrir ainsi, bien loin des froides théories de la rhétorique, un si intime accord entre l'homme et son œuvre. ». Nous avons vu précisément que c'est ce qui participe des « froides théories de la rhétorique » qui permet seul de rendre compte de l'originalité des images du poste.

a. Φάσκων γὰρ νεώτατος εἶναι πάντων, τὴν τάξιν τοῦ πρώτος λέγειν οὐκ ἂν ἔφη παραλιπεῖν, οὐδ' ἐπιτρέψειν τινί, αἰνιτιτόμενος εἰς ἐμέ, προκαταλαμβάνοντα τὰ Φιλίππου ὅτα τοῖς ἄλλοις λόγον μὴ καταλιπεῖν.<sup>2636</sup>

b. Ἦν δ' αὐτῷ κεφάλαιον τῶν λόγων πάντας μὲν Πελοποννησίους ὑπάρχειν, πάντας δ' Ἀκαρνανάσιν συντεταγμένους ἐπὶ Φίλιππον ὑφ' ἑαυτοῦ...<sup>2637</sup>

c. (...) οὐδὲν ἦπτον περιέροχεται Δημοσθένης περὶ τε τῆς βουλῆς βλασφημῶν καὶ περὶ ἑαυτοῦ λέγων οἷσπερ ἴσως καὶ πρὸς ὑμᾶς αὐτίκα χρήσεται λόγοις ἐξαπατῶν ὑμᾶς, ὡς « ἐγὼ Θηβαίους ὑμῖν ἐποίησα συμμάχους. » Οὐκ, ἀλλὰ τὸ κοινῆ συμφέρον ἀμφοτέραις ἐλυμήνω ταῖς πόλεσιν, ὧ Δημοσθένης. « Ἐγὼ παρέταξα πάντας εἰς Χαιρώνειαν. » Οὐκ, ἀλλ' ἔλιπες μόνος αὐτὸς τὴν ἐκεῖ τάξιν. « Ἐγὼ πολλὰς ὑπὲρ ὑμῶν ἐπρέσβευσα πρεσβείας. » Κτλ.<sup>2638</sup>

d. Ἐγὼ μέντοι, ἔφη, ὦ Ἀρχία, βασάνων ἢ θανάτου φόβῳ κατ' ὄψιν οὐκ ἂν Ἀντιπάτρῳ γενοίμην, ἀλλ' εἰ ταῦτ' ἀληθεύετε, πολὺ μοι μᾶλλον ἔστι φυλακτέον μὴ τὴν ψυχὴν αὐτὴν παρ' Ἀντιπάτρου δεδωροδοκηθῆναι μὴδ' ἦν ἑμαυτὸν ἔταξα τάξιν λιπῶν τὴν Ἑλληνικὴν εἰς τὴν Μακεδονικὴν μεταβάλλεσθαι.<sup>2639</sup>

Le témoignage d'Eschine (**a** et **b**) offre les occurrences les plus anciennes du groupe. La première (**a**) se réfère à la deuxième ambassade athénienne envoyée auprès de Philippe pour recueillir son serment, lors des négociations de paix de 346. Elle se présente comme une citation de propos tenus par Démosthène, et montre en effet un usage très démosthénien de la métaphore du poste. Nous retrouvons d'abord la structure τάξις + complément du nom au génitif<sup>2640</sup>. De plus, τάξις n'est pas employé seul, mais se voit soutenu par une syllepse sur le sens militaire du verbe προκαταλαμβάνω, « s'emparer en premier, par avance » d'une

<sup>2636</sup> « Tout en se disant le plus jeune de tous, il déclara qu'il ne céderait à personne le privilège de parler le premier. Il ajoutait, — et la pointe était dirigée contre moi, — qu'il ne permettrait à personne de s'emparer de l'esprit de Philippe, pour laisser ensuite les autres parler pour rien. », Eschine, *Amb.*, 108 (trad. V. Martin et G. de Budé). Démosthène contrevient à l'usage qui veut que l'ordre de parole soit déterminé par ordre d'âge décroissant, du plus vieux au plus jeune, comme vient de le rappeler Eschine.

<sup>2637</sup> « La substance de son discours, la voici : tous les Péloponnésiens, tous les Acarnaniens étaient coalisés contre Philippe grâce à lui ; », Eschine, *Ctés.*, 97 (trad. V. Martin et G. de Budé).

<sup>2638</sup> « (...) Démosthène, néanmoins, va de ça de là, critiquant le conseil et parlant de lui-même en des termes que peut-être il emploiera tout à l'heure pour vous tromper : “C'est moi, dit-il, qui vous ai procuré l'alliance de Thèbes”. Non, Démosthène, tu n'as fait que nuire dans les deux villes au bien public. “C'est moi qui, pour Chéronée, ai formé vos rangs”. Non, tu es le seul à avoir abandonné ton rang. “J'ai été maintes fois votre ambassadeur”. Etc. », Dinarque, *Dém.*, 12 (trad. L. Dors-Méary). L'argument fondé sur les services rendus en qualité d'ambassadeurs sont battus en brèche, *ibid.*, 13.

<sup>2639</sup> « Pour ma part, disait-il, Archias, ce n'est pas par crainte de la torture ou de la mort que je paraîtrais au regard d'Antipater, mais si tu dis vrai, il vaut bien mieux que je prenne garde à ce que mon âme elle-même ne se laisse pas corrompre par Antipater, et à ne pas désertir le poste de la Grèce auquel je me suis posté pour prendre à la place celui de la Macédoine. », [Lucien], *Eloge de Démosthène*, 44 (nous traduisons).

<sup>2640</sup> Cf. *supra*, p. 572-573.

position<sup>2641</sup>. Surtout, l'expression τὴν τάξιν (...) παραλιπεῖν joue habilement sur la formule λιπεῖν τὴν τάξιν<sup>2642</sup>, qui était en effet une formule favorite de Démosthène dans ses harangues de jeunesse, et plus précisément à l'époque de la deuxième ambassade : il l'emploie la même année dans la *Midiennne* (11), après la *Troisième Olynthienne* (10), en 349<sup>2643</sup>. Nous retrouvons même le verbe καταλείπω, que Démosthène emploie dans cette dernière occurrence (10) pour élaborer une métaphore de l'héritage en lien avec le poste des ancêtres, qu'il exhorte ses concitoyens à ne pas désertier<sup>2644</sup> ; ici, toutefois, cette image complémentaire n'est pas sollicitée. Tout concorde donc pour valider l'authenticité du témoignage d'Eschine ; même dans le cas où il s'agirait d'une invention, à tout le moins témoigne-t-elle d'une grande finesse d'observation stylistique !

La seconde expression de Démosthène citée par Eschine (b) est extraite d'un discours tenu par le premier à l'Assemblée en 340, pour soutenir les propositions de Callias de Chalcis, venu en personne s'exprimer devant le peuple pour solliciter l'alliance athénienne<sup>2645</sup>. Nous trouvons cette fois le verbe συντάττω au passif, dans le sens de « être rangé en ordre de bataille ». L'image est particulièrement bien adaptée au contexte, parce qu'elle joue sur l'idée que Démosthène a obtenu l'alliance militaire des Acarnaniens contre Philippe : le sens même du verbe ainsi que la valeur résultative du parfait l'expriment avec beaucoup de vivacité en lui donnant une traduction concrète. À ce titre, Eschine fait preuve d'une grande habileté : tout en utilisant l'une des images préférées de Démosthène – l'image du poste –<sup>2646</sup>, il exprime par là les rodomontades, les exagérations et donc, en l'occurrence, les mensonges et le caractère nuisible pour la cité de son adversaire, qui donne à voir des armées qui n'existent pas déjà positionnées en formation de combat, alors que la paix de Philocrate se trouve toujours formellement en vigueur<sup>2647</sup> !

<sup>2641</sup> LSJ

<sup>2642</sup> Cf. déjà Julien et Pérera, 1902, p. 70, *ad loc.*, s.v. Παραλιπεῖν τὴν τάξιν τοῦ πρώτος λέγειν. Cf. plus généralement la traduction de Carey, 2000, p. 130 : « he would not give up the post of speaking first ».

<sup>2643</sup> Sur ce paradigme, cf. ci-dessus, p. 574-575.

<sup>2644</sup> Cf. encore les occurrences 5 et 18. Cf. *supra*, p. 575-576.

<sup>2645</sup> Eschine, *Ctés.*, 95-6, et plus largement 94-101.

<sup>2646</sup> Même si nous ne l'avons pas rencontrée avec le verbe συντάττω.

<sup>2647</sup> Οἱ μὲν γὰρ ἄλλοι ἀλαζόνες, ὅταν τι ψεύδωνται, ἀόριστα καὶ ἀσαφῆ πειρῶνται λέγειν, φοβούμενοι τὸν ἔλεγχον· Δημοσθένης δ' ὅταν ἀλαζονεύηται πρῶτον μὲν μεθ' ὄρκου ψεύδεται, (...) καὶ ὢν τὰ σώματα οὐχ ἑώρακε, τούτων τὰ ὀνόματα λέγει, κλέπτων τὴν ἀκρόασιν καὶ μιμούμενος τοὺς τάληθῆ λέγοντας. (...) Ταῦτα δ' εἰπὼν δίδωσιν ἀναγνῶναι ψήφισμα τῷ γραμματεῖ μακρότερον μὲν τῆς Ἰλιάδος, κενότρονον δὲ τῶν λόγων οὐς εἴωθε λέγειν, καὶ τοῦ βίου ὃν βεβίωκε, μεστὸν δ' ἐλπίδων οὐκ ἔσομένων καὶ στρατοπέδων οὐδέποτε συλλεγησομένων. (« Les autres imposteurs, quand ils débitent leurs mensonges, s'efforcent d'employer un langage vague et obscur, de peur d'être confondus. Démosthène, quand il fanfaronne, accompagne d'abord ses mensonges d'un serment, (...) ; des hommes dont il n'a jamais vu la face, il les désigne par leur nom, abusant vos oreilles par l'imitation des orateurs sincères. (...) Après avoir parlé, il fait donner lecture par le greffier d'un décret plus long que l'Iliade, plus creux que ses discours habituels et que la vie qu'il a

Dinarque cite lui aussi des propos de Démosthène (c), qui s'appuient avec orgueil sur la métaphore du poste dont celui-ci a fait son slogan politique et sa ligne apologétique dans le *Sur la couronne* en particulier : Démosthène a tout organisé en vue de la bataille de Chéronée, notamment grâce à son action diplomatique, si bien que la métaphore le campe en un stratège, au sens strict, qui a rangé ses troupes en formation de combat pour la bataille. Ce faisant, Dinarque dégonfle l'enflure rhétorique de cette image en opposant immédiatement les mots à la réalité : il reprend à son compte l'accusation d'abandon de poste lors de la bataille de Chéronée, portée en son temps par Eschine dans le *Contre Ctésiphon*<sup>2648</sup>. Plus largement, avec l'énumération des fonctions de salut public mises en avant par Démosthène pour sa défense, le passage de Dinarque constitue une réécriture de l'un des morceaux de bravoure du *Sur la couronne* bâti autour de la métaphore du poste (30 et 31) : il reprend certains éléments précis des énumérations de Démosthène, comme les alliances – au premier chef celle qu'il a conclue avec Thèbes – et les ambassades<sup>2649</sup>. Dinarque prête à Démosthène le terme métaphorique παρατάτω, que ce dernier n'emploie pas dans ses discours, au contraire d'Eschine et de Démade, à propos précisément de Démosthène<sup>2650</sup>. Ce terme participe donc d'une mode plus tardive lancée par des orateurs plutôt hostiles à Démosthène, offrant une variation sur la métaphore du poste.

Le Pseudo-Lucien, enfin, réécrit les derniers instants de la vie de l'orateur, rapportés dans un dialogue entre Archias et Antipater. Dans une imitation de Démosthène (d), il reconstruit lui aussi la métaphore typique de celui-ci en exorde au discours qu'il aurait tenu à Archias, venu l'arrêter. Plus précisément, le Pseudo-Lucien combine deux formulations démosthéniennes : le redoublement étymologique éαυτὸν τάπτειν τάξι, « se poster à un poste », qui associe le verbe dans un tour réfléchi et le substantif<sup>2651</sup>, et l'expression λείπω τὴν τάξι, « abandonner son poste ». La désertion politique et morale se trouve de plus associée à la corruption, donnée en effet dans les discours comme la cause pour expliquer le passage de certains orateurs, en particulier Eschine, du poste du patriotisme à celui de mercenaire de Philippe.

---

menée, un discours plein d'espérances irréalisables, d'armées qui ne devaient jamais être réunies. »), Eschine, *Ctés.*, 99 et 100 (trad. V. Martin et G. de Budé).

<sup>2648</sup> Cf. ci-dessus, p. 574, n. 2362.

<sup>2649</sup> Cf. *supra*, p. 622 *sq.* Dinarque insiste aussi sur la mise en avant de l'« ego », tout autant que Démosthène : cf. *supra*, p. 626 *sq.*

<sup>2650</sup> Cf. ci-dessous, p. 658-660.

<sup>2651</sup> Pour ἐμαυτὸν ἔταξα, cf. *Chers.*, 71 (16).

e. Ἄ δὲ τῆ μὲν ἀξία τῶν ἔργων οὐδὲν ἐστὶ τούτων ἐλάττω, τῷ δ' ὑπογυώτερο' εἶναι τοῖς χρόνοις οὐπω μεμυθολόγηται, οὐδ' εἰς τὴν ἡρωϊκὴν ἐπανήκται τάξιν, ταῦτ' ἤδη λέξω.<sup>2652</sup>

f. Οὓς παρέδρους εἰκότως ἂν τις φῆσαι τοῖς κάτω θεοῖς εἶναι, τὴν αὐτὴν τάξιν ἔχοντας τοῖς προτέροις ἀγαθοῖς ἀνδράσιν ἐν μακάρων νήσοις.<sup>2653</sup>

g. Ἐκεῖνος γὰρ αὐτὸν ἐν τῷ περὶ τὴν διοίκησιν μέρει τάξας τῆς πολιτείας τὸ κατ' ἀρχάς, καὶ περὶ τῶν Ἑλληνικῶν καὶ συμμαχικῶν οὐδὲν εἰωθῶς γράφειν, ὅτε καὶ τῶν δημοτικῶν εἶναι προσποιουμένων οἱ πολλοὶ κατέλειπον ὑμᾶς, τότε ταῖς τοῦ δήμου προαιρέσεσιν προσένειμεν ἑαυτόν...<sup>2654</sup>

h. (...) οὐδὲν ἀθλιώτερον ἔσται τοῦ τὴν ὑπὲρ τοῦ δήμου τάξιν αἰρεῖσθαι.<sup>2655</sup>

i. Τίς γὰρ οὐκ οἶδεν τοῦτον, ὅτε μὲν τὴν ὑπὲρ ὑμῶν τάξιν ἔχων εἰς τὸ πολιτεύεσθαι παρήει, ὡς δοῦλον ἐλαυνόμενον καὶ γραφὴν ξενίας φεύγοντα καὶ μικροῦ προθένθ' ὑπὸ τούτων οἷς νῦν ὑπηρετῶν τοὺς κατ' ἐμοῦ λόγους ἔγραφεν...<sup>2656</sup>

j. Ἄλλ' ὅταν γε τοιαῦθ' οἶα τὰ νῦν παραδείγματ' ἐκφέρητε, τίς ἔστιν ὅστις εἰς ταύτην τὴν τάξιν ἑαυτὸν γνησίως ὑμῖν ἐθελήσει δοῦναι;<sup>2657</sup>

k. Βουλομένου δέ μου ἐν μὲν ὑμετέρας χάριτος καὶ μεγαλοψυχίας τάξει τὴν οἴκαδέ μοι ἄφιξιν γενέσθαι...<sup>2658</sup>

l. Διὸ καὶ χαλεπωτάτην τάξιν ἔχει τὸ συμβουλεύειν.<sup>2659</sup>

---

<sup>2652</sup> « Je viens maintenant aux actions qui pour le mérite ne le cèdent en rien à celles-ci, mais qui, plus proches de nous dans le temps, n'ont pas été encore transformées en mythes ni élevées à la dignité héroïque. », Démosthène, *Oraison funèbre*, 9 (trad. R. Clavaud).

<sup>2653</sup> « On peut sans invraisemblance dire qu'ils sont les assesseurs des dieux d'en-bas et qu'ils ont dans les îles des Bienheureux le même rang que les hommes de cœur leurs devanciers. », *ibid.*, 34 (*id.*).

<sup>2654</sup> « Cet homme s'installa pour commencer dans le poste d'administrateur des finances de l'État et n'avait pas du tout l'habitude de rédiger de motions sur les affaires des Grecs et des Alliés ; mais voyant que la plupart des soi-disant démocrates eux-mêmes vous abandonnaient, dès lors il s'attacha au parti du peuple... », *Lettre III*, 2 (trad. R. Clavaud).

<sup>2655</sup> « (...) rien ne sera plus pitoyable que de choisir le poste de champion du peuple. », *ibid.*, 15 (*id.*).

<sup>2656</sup> « Qui ignore que cet homme, lorsqu'il aborda la politique à la tribune, avec la charge de vous servir, en fut chassé comme esclave et poursuivi comme étranger, et fut presque vendu par ceux à la solde desquels il s'est mis maintenant pour écrire ses discours contre moi ? », *ibid.*, 29 (*id.*).

<sup>2657</sup> « Mais tant que vous produirez des exemples comme ceux de maintenant, quel est celui qui voudra se donner sincèrement à vous pour occuper ce poste ? », *ibid.*, 32 (*id.*).

<sup>2658</sup> « Je voudrais mettre mon rapatriement sur le compte de votre bienveillance et de votre magnanimité... », *ibid.*, 39 (*id.*).

<sup>2659</sup> « Aussi est-ce un poste très pénible que celui de conseiller : », *Lettre I*, 12 (*id.*).

Chez Démosthène lui-même, la métaphore se retrouve dans l'*Oraison funèbre* prononcée en 338 en l'honneur des combattants morts à Chéronée<sup>2660</sup>. Elle ne présente qu'un sens affaibli, sans aucune originalité : elle apparaît dans deux passages isolés, où elle se résume au mot τάξις, pour évoquer la position des soldats morts à la guerre, à l'égal des héros de jadis, aussi bien dans les discours (e) que dans les Îles des Bienheureux (f). Néanmoins, le contexte militaire général est là pour soutenir ces deux images. Hypéride emploie dans sa propre *Oraison funèbre* une métaphore d'inspiration similaire, et qui s'apparente plus particulièrement à la première (e) d'un point de vue formel<sup>2661</sup>. Cela indique soit que nous avons affaire une formule topique de l'éloge funèbre, soit qu'Hypéride imite Démosthène. Etant donné qu'elle n'apparaît pas dans les autres exemples conservés de ce genre oratoire si particulier, nous privilégions la seconde hypothèse.

C'est dans les *Lettres* que Démosthène réutilise le plus sa métaphore fétiche, et surtout dans la *Lettre III*, qui représente à elle seule cinq occurrences (g à k) sur les six restantes. Démosthène l'envoie à Athènes en mars ou avril 323, à l'occasion de l'emprisonnement des enfants de Lycurgue, pour tenter d'obtenir son pardon. « Telle quelle, par sa longueur et son contenu, c'est une harangue ; mais par son âpreté, c'est aussi bien un plaidoyer politique. »<sup>2662</sup> Au niveau des métaphores du poste, nous retrouvons en effet de nombreux échos formels aux harangues et aux plaidoyers politiques<sup>2663</sup> : de ce point de vue, la veine d'inspiration est la

<sup>2660</sup> En faveur de l'authenticité de ce discours, cf. Clavaud, 1974, p. 9-35 ; Loraux, 1981a, p. 250-1 ; Usher, 1999, p. 351 ; MacDowell, 2009, p. 376-7 ; Worthington, 2013. *Contra* : Denys d'Halicarnasse, *Dém.*, 44 ; il est suivi par exemple par Blass, 1893, p. 356-8.

<sup>2661</sup> (...) τὴν τῶν οὐκ ἀπολωλότων ἀρετὴν, — οὐ γὰρ θεμιτὸν τοῦτου τοῦ ὀνόματος τυχεῖν τοὺς οὕτως ὑπὲρ καλῶν τὸ<ν> βίον ἐκλιπόντας, — ἀλλὰ τῶν τὸ ζῆν <ε>ἰς αἰώ[ν]ιον τάξιν μετῆλλα[χό]των ἔξουσιν. (« (...) la vertu de ces braves, dont nous ne dirons pas qu'ils sont morts (car c'est un sacrilège de donner un tel nom à ceux qui, pour atteindre un but si noble, ont renoncé à l'existence), mais qu'ils ont échangé leur vie contre le rang d'immortels. »), Hypéride, *Oraison funèbre*, 27 (trad. G. Colin). L'emploi du verbe ἐκλείπω dans la parenthèse annonce la métaphore, qu'il contribue ainsi à soutenir. Hypéride parle des soldats morts durant la première phase de la guerre lamiaque, en 323-2, qui a été plutôt favorable aux alliés grecs. Le discours a été prononcé « vers le début du printemps 322 » (Colin, 1946, p. 276).

<sup>2662</sup> Clavaud, 1987, p. 19. Cf. encore, *ibid.*, p. 30 : c'est « l'équivalent de ses beaux discours » ; Goldstein, 1968, p. 157 : c'est « une adaptation créative de la forme de la demegoria telle qu'elle était pratiquée au IV<sup>ème</sup> siècle à Athènes » (« a creative adaptation of the form of the demegoria as practiced in fourth-century Athens »). En faveur de l'authenticité, cf. *ibid.*, p. 3-181, et en particulier p. 133-57, pour une analyse rhétorique centrée sur les caractéristiques de la *Lettre III* comme harangue, et p. 180-1, où l'auteur conclut à l'authenticité des lettres I à IV ; cf. encore, Clavaud, 1987, p. 29-30. Pour la date : *ibid.*, p. 19-21 (mars ou avril 323, peu après sa fuite d'Athènes, suite à son inculpation dans l'affaire d'Harpale).

<sup>2663</sup> Pour la première (f), cf. en particulier, Démosthène, *Rhod.*, 32 (5) : ταύτην τὴν τάξιν αἰρεῖσθαι τῆς πολιτείας ; *Cour.*, 62 (20) : ὁ (...) ἑαυτὸν τάξας τῆς πολιτείας ; *ibid.*, 292 (28) : ἐν τῷ τῶν ἐναντίων μέρει τετάχθαι, où nous retrouvons le même schéma ἐν τῷ... μέρει τάττεσθαι/ἑαυτὸν τάττειν. Pour la deuxième et la troisième (h et i), cf. *Rhod.*, 32 (5) : *loc.cit.* ; *Cour.*, 138 (21) : τὴν ὑπὲρ ὑμῶν ἐλόμενον τάξιν πολιτεύεσθαι. S'agissant de la quatrième occurrence (j), on pourra renvoyer à *Amb.*, 29 (13) : εἰς ταύτην τὴν τάξιν κατεστήσατε ; on notera toutefois que l'expression verbale ἑαυτὸν δοῦναι ne se retrouve pas ailleurs dans une métaphore du poste. La cinquième et dernière occurrence (k) offre en soi l'image la plus faible, avec l'emploi prépositionnel ἐν τάξει + nom au génitif, synonyme de ἐν μέρει + nom au génitif : cf. les occurrences 2 et 19, avec nos commentaires, *supra*, p. 572.

même. Le nombre important d'occurrences range d'abord la *Lettre III* en tête du palmarès pour la fréquence de l'image au sein d'un même discours : elle surpasse la *Troisième Olynthienne* qui, comme nous l'avons vu, est le discours qui présente la plus forte proportion d'images<sup>2664</sup>. Nous retrouvons donc l'usage filé de la métaphore tout au long d'un discours<sup>2665</sup>.

En dehors de la dernière (**k**), qui représente un cas isolé et faible<sup>2666</sup>, Démosthène emploie effectivement ces images de manière cohérente, pour illustrer des thèmes proches de ceux que nous avons observés dans ses grands discours antérieurs. Cette unité se trouve accrue dans le cas de deux d'entre elles (**i** et **j**), qui interviennent dans le même passage sur Pythéas. Le poste sert alors à valoriser la politique menée en faveur du peuple et de la démocratie, à l'exemple de Lycurgue (**g** et **h**) et de Démosthène (**j**)<sup>2667</sup>. Dans une dichotomie en tous points semblable à celle qu'il a déployée dans le *Sur l'ambassade* et le *Sur la couronne*, Démosthène explique que l'attitude de Lycurgue s'oppose à celle de ceux qui se sont laissé corrompre<sup>2668</sup> et ont abandonné les intérêts du peuple<sup>2669</sup>. Là encore, le verbe καταλείπω, à proximité de l'expression ἐν τῷ... μέρει τάξας (**g**), évoque avec discrétion la représentation de la *lipotaxis*, de l'abandon de poste. De ce point de vue, la troisième occurrence (**i**) incrimine nommément l'orateur Pythéas ; elle s'accompagne de plus du thème du serviteur, afin de critiquer le métier de logographe exercé par Pythéas. Démosthène réactive ainsi une association thématique éprouvée de longue date, mais la met au service d'une idée différente, puisqu'elle ne désigne plus les serviteurs de Philippe. Le lien avec la première occurrence de la métaphore du poste (**g**) est renforcé par l'allusion commune au théâtre, que Démosthène explicite ici dans une autre métaphore (τῆς παρόδου)<sup>2670</sup>. L'avant-dernière occurrence (**j**) suit l'énumération des stratèges et orateurs patriotes, que clôt

<sup>2664</sup> Le rapport entre le nombre d'images du poste et le nombre de paragraphes y est de 8,3 % : cf. *supra*, p. 571, n. 2345. La *Lettre III*, quant à elle, compte cinq images pour quarante-cinq paragraphes, soit 11 %.

<sup>2665</sup> La métaphore du poste intervient en effet, *Lettre III*, 2, 15, 29, 32 et 39.

<sup>2666</sup> Cette image emprunte la forme topique ἐν τάξει + nom au génitif, ici avec deux abstraits qui célèbrent deux qualités prêtées aux Athéniens – la « bienveillance » et la « magnanimité » – d'une manière performative, pour qu'ils en fassent preuve tout de suite en rappelant Démosthène d'exil !

<sup>2667</sup> La deuxième métaphore, τοῦ τὴν ὑπὲρ τοῦ δήμου τάξιν αἰρεῖσθαι, reprend l'expression ταῖς τοῦ δήμου προαιρέσεσιν προσένειμεν ἑαυτόν, qui suit la première. Le verbe ἑαυτόν δοῦναι, dans la troisième occurrence (**j**), rappelle pour sa part προσένειμεν ἑαυτόν dans la première (**g**) : même tournure réfléchie qui se construit avec le datif. Sur la description de Lycurgue comme « démocrate » (δημοτικός), cf. encore *ibid.*, 3 et 4 ; la citation est tirée du § 3.

<sup>2668</sup> (...) οὐχ ὅτι δωρεὰς καὶ προσόδους ἐκ τούτων ὑπῆρχε λαμβάνειν (ἀπὸ γὰρ τῶν ἐναντίων πάντα τὰ τοιαῦτ' ἐγίγνετο)... « (...) non qu'il lui fût possible d'en retirer des gratifications ni des émoluments (c'est du parti adverse que provenaient tous ces avantages)... », *ibid.* (trad. R. Clavaud). Cette citation constitue la suite de celle qui constitue l'occurrence **g**.

<sup>2669</sup> ὅτε καὶ τῶν δημοτικῶν εἶναι προσποιουμένων οἱ πολλοὶ κατέλειπον ὑμᾶς (**g**).

<sup>2670</sup> Celle-ci invite à donner rétrospectivement tout son sens au verbe προσποιουμένων (**e**), comme l'indique sa répétition au début du § 33.



Démosthène en personne<sup>2671</sup> : elle nous incite à la considérer comme une sorte de phalange, le dernier carré des patriotes qu'il est nécessaire d'honorer, au contraire de l'ingratitude présente des Athéniens, afin de susciter par cet exemple le zèle d'autres défenseurs.

Composée quelques mois plus tard, en juillet 323, après la confirmation de la mort d'Alexandre et tandis qu'Athènes en révolte mobilise, la *Lettre I* se présente à nouveau comme une harangue<sup>2672</sup>. Démosthène y emploie de nouveau la métaphore du poste avec la signification qu'elle revêt dans ses grands discours comme dans la *Lettre III*, pour désigner la politique patriotique de lutte contre la Macédoine. Ici, plus précisément, elle évoque la difficulté de la fonction de conseiller dans laquelle Démosthène aime à se camper, rappelant ainsi l'une des occurrences du *Sur la couronne* : τὴν τοῦ συμβούλου τάξιν (22).

L'utilisation de la métaphore du poste dans les *Lettres* de Démosthène ne se distingue donc pas de celle que nous avons observée pour les *Harangues* et les *Plaidoyers politiques*, confirmant la grande cohérence de l'orateur sur ce point, qui continue ce faisant à utiliser l'une de ses grandes métaphores politiques, à l'image d'un véritable slogan.

En soi, cet usage constant offre déjà un trait stylistique et rhétorique marquant. Pour en apprécier pleinement l'originalité, il reste néanmoins à déterminer si Démosthène se distingue ou non sur ce point de l'art oratoire, et plus largement de la littérature de son temps.

Ce que nous remarquons pour commencer, c'est que Démosthène utilise des images que l'on trouve déjà chez Thucydide, chez Xénophon, chez Platon, et dans l'éloquence épideictique d'Isocrate<sup>2673</sup>.

Thucydide emploie les verbes *τάπτω* et *ἀντιτάπτω* de façon métaphorique, dans une veine d'inspiration similaire : il s'agit à chaque fois d'une guerre psychologique ou spirituelle

---

<sup>2671</sup> Cf. *ibid.*, 31.

<sup>2672</sup> Cf. Goldstein, 1968, p. 176, et Clavaud, 1987, p. 44 et 49-50. En faveur de l'authenticité, cf. Goldstein, 1968, p. 3-181, en particulier p. 176-81, et Clavaud, 1987, p. 50. Pour la date, cf. *ibid.*, p. 43-4.

<sup>2673</sup> Nous ne considérons pas Antiphon, III. 2. 7, comme une image, en dépit de Krüger, 1959, p. 74, s.v. « Formation, ἡ τάξις » (cf. encore LSJ, s.v., III) : (...) ἐν τῇ τῶν ἀκοντιζόντων τάξει ἠκόντιζεν... (« quand il lançait le javelot, il était à son rang parmi ceux qui le lançaient... », trad. L. Gernet). Dans ce passage, Antiphon utilise en effet *τάξις* au sens propre, pour désigner la place assignée à un jeune homme qui s'entraîne au lancer du javelot dans un gymnase : l'entraînement sportif rejoint l'entraînement militaire. Le jeune homme fait en effet partie d'un groupe qui obéit aux ordres d'un ou plusieurs instructeurs : (...) μελετῶν μετὰ τῶν ἠλικῶν ἀκοντίζει ἐν τῷ γυμνασίῳ... Εἰ μὲν γὰρ τὸ ἀκόντιον ἔξω τῶν ὄρων τῆς αὐτοῦ πορείας ἐπὶ τὸν παῖδα ἐξενεχθὲν ἔτροωσεν αὐτόν... Οὔτε γὰρ ἀπειρημένον ἀλλὰ προσεταγμένον ἐμελέτα... (« (...) alors qu'il s'exerçait dans le gymnase à lancer le javelot avec ceux de son âge... Si, en effet, le trait avait été lancé hors du champ qui lui était assigné quand il a atteint et blessé le jeune homme... en s'exerçant, il n'enfreignait pas une défense, il obéissait à un ordre ; »), Antiphon, III. 2. 3, 4 et 7 (trad. L. Gernet).

entre des dispositions du caractère ou des opinions<sup>2674</sup>. Le paradigme métaphorique de Thucydide est repris seulement chez le jeune Démosthène, dans le *Contre Leptine* (4), où nous retrouvons le verbe ἀντιπάτω à propos de dispositions intérieures. Ce n'est qu'au IV<sup>ème</sup> siècle que de nouveaux paradigmes apparaissent<sup>2675</sup>.

Chez Platon, relativement à l'ampleur du corpus conservé, l'image du poste n'est pas très fréquente : nous avons relevé cinq occurrences<sup>2676</sup>. Elle intervient dans des configurations variées, à propos de la vocation philosophique de Socrate (*Apologie de Socrate*)<sup>2677</sup>, du devoir civique en général – pas seulement militaire (*Criton*)<sup>2678</sup>, du dialogue socratique (*Protagoras*)<sup>2679</sup>, de la fidélité à l'exemple des ancêtres morts durant les guerres médiques

<sup>2674</sup> Thucydide, II, 63, 3 (τὸ γὰρ ἀπραγμον οὐ σῶζεται μὴ μετὰ τοῦ δραστηρίου τεταγμένον... : « Le parti de la tranquillité ne peut en effet se préserver sans l'alliance de l'activité », trad. J. de Romilly) et III, 83, 1 ((...) τὸ δὲ ἀντιτετάχθαι ἀλλήλοις τῇ γνώμῃ ἀπίστως ἐπὶ πολὺ διήνεγκεν : « (...) tandis que l'affrontement d'esprits défiants passa au premier plan », *id.*). Cf. Gomme, 1962 (II), p. 176 et 381, *ad loc.*, qui signale les métaphores militaires. Ce sont les seules du genre chez Thucydide : cf. Betant, 1969 I, p. 102, s.v. ἀντιπάτω (seul passage de la rubrique « Transl. »), et 1969 II, p. 437, s.v., τάττω (seule occurrence qui n'apparaît pas dans un contexte militaire explicite).

<sup>2675</sup> Cf. Brock, 2013, p. 161, pour qui l'image du poste apparaît au IV<sup>ème</sup> siècle.

<sup>2676</sup> Cf. Berg, 2009 (1904), p. 163, et Louis, 1945, p. 95, n. 22, et p. 215, corrigé par des Places, 1964, II, p. 496, s.v. τάξις. Nous ne retenons pas l'occurrence de Platon, *Critias*, 108c6 (τῆς ὑστερας τεταγμένους), relevée par Berg, 2009 (1904), p. 163, parce que rien n'y vient remotiver le sens usuel, figuré, du verbe τάττω (ici : « placer, fixer » ; cf. LSJ, s.v., III, 1, a). De même, Louis, 1945, p. 95, n. 22, et p. 215, relève à tort, nous semble-t-il, le passage de Platon, *Apologie de Socrate*, 33 c, où προστάτω a le sens courant de commander : LSJ, s.v., II.

<sup>2677</sup> Ἐγὼ οὖν δεινὰ ἂν εἶην εἰργασμένος, ὃ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, εἰ, ὅτε μὲν με οἱ ἄρχοντες ἔταπτον οὐς ὑμεῖς εἴλεσθε ἄρχειν μου καὶ ἐν Ποτειδαίᾳ καὶ ἐν Ἀμφιπόλει καὶ ἐπὶ Δηλίῳ, τότε μὲν οὐ ἐκείνου ἔταπτον ἔμμενον ὡσπερ καὶ ἄλλος τις καὶ ἐκινδύνευον ἀποθανεῖν, τοῦ δὲ θεοῦ τάττοντος (...) φιλοσοφούντά με δεῖν ζῆν καὶ ἐξετάζοντα ἑμαυτὸν καὶ τοὺς ἄλλους, ἐνταῦθα δὲ φοβηθεὶς ἢ θάνατον ἢ ἄλλο ὅτιοῦν πρᾶγμα, λίποιμιν τὴν τάξιν. (« En agissant autrement, Athéniens, j'aurais donc été très coupable. Comment ! lorsque les chefs élus par vous m'assignaient un poste, à Potidée, à Amphipolis, à Délion, je restais aussi ferme que pas un à l'endroit désigné, en risquant la mort ; et quand un dieu m'avait assigné pour tâche (...) de vivre en philosophe, en scrutant et moi-même et les autres, moi, par peur de la mort, ou par une crainte quelconque, j'aurais déserté ! », Platon, *Apologie de Socrate*, 28d10-29a1 (trad. M. Croiset). Le passage contient quatre fois le verbe τάττω et deux fois μένω.

<sup>2678</sup> (...) καὶ <δεῖ πατρίδα> ἢ πείθειν ἢ ποιεῖν ἃ ἂν κελεύῃ καὶ πάσχειν ἂν τι προστάτη παθεῖν ἢ συχίαν ἄγοντα, ἂν τε τύπεσθαι, ἂν τε δεῖσθαι, ἂν τε εἰς πόλεμον ἄγῃ τρωθησόμενον ἢ ἀποθανούμενον, ποιητέον ταῦτα καὶ τὸ δίκαιον οὕτως ἔχει, καὶ οὐχὶ ὑπεικτέον οὐδὲ ἀναχωρητέον οὐδὲ λειπτέον τὴν τάξιν, ἀλλὰ καὶ ἐν πολέμῳ καὶ ἐν δικαστηρίῳ καὶ πανταχοῦ ποιητέον ἃ ἂν κελεύῃ ἢ πόλις καὶ ἢ πάτρις... (« il faut, ou la faire changer d'idée [*i.e.* la patrie], ou exécuter ce qu'elle ordonne, souffrir même paisiblement ce qu'elle veut qu'on souffre, se laisser, s'il le faut, frapper, enchaîner, ou mener au combat pour y être blessé ou pour y mourir ; tout cela, il faut le faire, car c'est ce qui est juste ; et on ne doit ni se dérober, ni reculer, ni abandonner son poste, mais au combat, au tribunal, partout, le devoir est d'exécuter ce qu'ordonne l'Etat et la patrie... »), Platon, *Criton*, 51b3-c1 (trad. M. Croiset). Cette occurrence joue sur la syllepse des termes καὶ οὐχὶ ὑπεικτέον οὐδὲ ἀναχωρητέον οὐδὲ λειπτέον τὴν τάξιν, qui repose sur un élargissement du sens propre au sens figuré, à partir de l'évocation de la guerre (καὶ ἐν πολέμῳ καὶ ἐν δικαστηρίῳ καὶ πανταχοῦ).

<sup>2679</sup> Καὶ μοι ἐδόκει ὁ Πρωταγόρας ἤδη τετραχύνθαι τε καὶ ἀγωνιᾶν καὶ παρατετάσθαι πρὸς τὸ ἀποκρίνεσθαι (« Je voyais que Protagoras était déjà contrarié, qu'il était en train de souffrir et se tenait tout en armes contre ma méthode des réponses. »), Platon, *Protagoras*, 333e3-4 (nous traduisons). L'expression παρατετάσθαι πρὸς τὸ ἀποκρίνεσθαι signifie que Protagoras se dresse contre la méthode du dialogue socratique : Manuwald, 1999, p. 276, *ad loc.*, qui relève la métaphore du poste ; cf. aussi LSJ, s.v., I 2 (le sens premier, *ibid.*, I 1, est : « ranger en ordre de bataille »).

(*Ménexène*)<sup>2680</sup>, ou encore de la fonction assignée au cocher et aux chevaux dans un attelage (*Phèdre*)<sup>2681</sup>. Au niveau de la forme, nous trouvons deux comparaisons avec la vie militaire, dans l'*Apologie de Socrate* et le *Ménexène*, qui rappellent ainsi, d'un point de vue purement formel, celle que propose Démosthène dans la harangue de jeunesse *Pour la liberté des Rhodiens* (6), d'autant que Platon sollicite déjà le motif de l'abandon de poste (λείπειν τὴν τάξιν) et, en lien avec ce dernier dans le *Ménexène*, celui du poste des ancêtres (μὴ λείπειν τὴν τάξιν τὴν τῶν προγόνων)<sup>2682</sup>. De la même manière, le *Criton* fait explicitement référence à la guerre. Plus généralement, sur les cinq occurrences relevées chez Platon, quatre utilisent l'expression λείπειν τὴν τάξιν : seul le passage du *Protagoras*, qui repose sur le verbe παρατάπτω, n'y a pas recours. La variété d'expression demeure donc très en retrait par rapport à ce que nous avons pu observer chez Démosthène, qui précisément finit par se détacher du modèle topique, sans doute hérité de l'éloge funèbre, constitué par le schéma de l'abandon de poste.

La métaphore du poste apparaît ensuite chez Isocrate sous des formes variées, mais autour de quelques paradigmes récurrents, parfois combinés : τάξις + génitif<sup>2683</sup>, le fait de tenir son poste (μένω τῇ τάξει)<sup>2684</sup>, l'abandon du poste des ancêtres<sup>2685</sup> ; il faut ajouter à ces

<sup>2680</sup> Καὶ τὰ μὲν δὴ ἔργα ταῦτα τῶν ἀνδρῶν τῶν ἐνθάδε κειμένων καὶ τῶν ἄλλων ὅσοι ὑπὲρ τῆς πόλεως τετελευτήκασι, πολλὰ μὲν τὰ εἰρημένα καὶ καλά, πολὺ δ' ἔτι πλείω καὶ καλλίω τὰ ὑπολειπόμενα· πολλὰ γὰρ ἂν ἡμέραι καὶ νύκτες οὐχ ἱκανὰ γένοιτο τῷ τὰ πάντα μέλλοντι περαίνειν. Τούτων οὖν χρῆ μεμνημένους τοῖς τούτων ἐκγόνοις πάντ' ἀνδρα παρακαλεῦσθαι, ὥσπερ ἐν πολέμῳ, μὴ λείπειν τὴν τάξιν τὴν τῶν προγόνων μηδ' εἰς τοῦπίσω ἀναχωρεῖν εἴκοντας κάκη. « Voilà les exploits des hommes qui reposent ici, et des autres qui sont tombés pour la défense de notre cité. Nombreux et glorieux sont ceux dont j'ai parlé ; plus nombreux encore et plus glorieux ceux qui restent encore : bien des jours et des nuits ne suffiraient pas à en achever l'énumération. En souvenir d'eux, chacun doit faire passer à leurs descendants, comme à la guerre, l'ordre de ne pas désertir le poste des ancêtres et de ne pas battre en retraite en cédant à la lâcheté. », Platon, *Ménexène*, 246a5-b6 (trad. L. Méridier). Les guerres médiques ont été évoquées, *ibid.*, 239a6-241e5.

<sup>2681</sup> (...) ὁ δὲ λήξας τῆς ὀδύνης ἦν ὑπὸ τοῦ χαλινοῦ τε ἔσχε καὶ τοῦ πώματος, μόγις ἔξαναπνεύσας ἐλοιδοροῦσεν ὀργῇ, πολλὰ κακίζων τὸν τε ἠνίοχον καὶ τὸν ὁμόζυγα, ὡς δειλία τε καὶ ἀνανδρία λιπόντε τὴν τάξιν καὶ ὁμολογίαν. (« l'autre, une fois passée la douleur causée par le mors et la chute, n'a pas plus tôt repris son souffle qu'il s'emporte, accable de reproches et d'outrages le cocher et son compagnon d'attelage, sous prétexte qu'ils ont, par une lâcheté indigne, abandonné leur poste et trahi leur parole. »), *id.*, *Phèdre*, 254c6-d1 (trad. P. Vicaire). Ce passage s'insère dans l'allégorie de l'attelage ailé : le cheval fougueux reproche au cocher et à l'autre cheval de s'être arrêtés devant l'objet aimé suite à la contemplation du Beau.

<sup>2682</sup> Texte cité *supra*, n. 2680. Sur le caractère topique de cette métaphore dans l'éloge funèbre, et des thèmes qui s'y trouvent attachés, cf. *supra*, p. 579, avec la n. 2374.

<sup>2683</sup> Isocrate, *Panathénaïque* (XII), 32 ; texte cité dans la n. suivante.

<sup>2684</sup> Ἐνόμιζεν γὰρ (...) τοὺς δ' ἐπὶ πάντων ὁμοίως ἐμμένοντας τῇ τάξει βεβαίως ἔσεσθαι τὴν αὐτῶν εὐσέβειαν ἐπιδειγμένους. (« (...) En effet il pensait que (...) mais que ceux qui respecteraient en toute chose également la consigne donnée, montreraient ainsi de façon certaine leur piété. »), Isocrate, *Busiris* (XI), 27 (trad. G. Mathieu et E. Brémond) ; il est question du respect des lois religieuses instituées chez les Egyptiens par Busiris. Ἄξιον μὲν οὖν καὶ τοὺς φύσει κοσμίους ὄντας ἐπαινεῖν καὶ θαυμάζειν, ἔτι δὲ μᾶλλον τοὺς καὶ μετὰ λογισμοῦ τοιοῦτους ὄντας· οἱ μὲν γὰρ τύχη καὶ μὴ γνώμη σωφρονοῦντες τυχὸν ἂν καὶ μεταπειθεῖεν· οἱ δὲ πρὸς τῷ πεφυκέναι καὶ διεγνωκότες ὅτι μέγιστόν ἐστι τῶν ἀγαθῶν ἀρετὴ, δῆλον ὅτι πάντα τὸν βίον ἐν ταύτῃ τῇ τάξει διαμενοῦσιν. (« Il est à coup sûr légitime de louer et d'admirer la sagesse naturelle, mais plus encore la sagesse qui est accompagnée de la force de la raison. Ceux qui pratiquent la sagesse par le jeu du hasard et non pas de la réflexion, peuvent d'aventure changer de conviction : les autres

schémas l'emploi des composés συνταπτόμαι<sup>2686</sup>, παρατάττω<sup>2687</sup> et surtout ἀντιπάττω, ce dernier intervenant dans l'*Evagoras* dans une métaphore de sens intellectuel qui rappelle fortement l'une des images de Thucydide<sup>2688</sup>.

---

au contraire qui, déjà soutenus par leurs dispositions naturelles, ont encore reconnu que la vertu est le plus grand des biens, sont appelés de toute évidence à rester toute leur vie fidèles à l'ordre qu'ils ont choisi. »), *id.*, *Nicochlès* (III), 46-7 (*id.*) ; cette métaphore est faible, parce qu'elle ne fait que développer l'expression ἡ τοῦ βίου τάξις (cf. par exemple, *id.*, *Archidamos* (VI), 2, et *Panathénaique* (XII), 260), qui sollicite τάξις dans son acception courante d'« ordre » (LSJ, s.v., II). Τοιγαροῦν οὐκ ἐν τοῖς σκιραφείοις οἱ νεώτεροι διέτριβον, οὐδ' ἐν ταῖς αὐλητρίσιν, οὐδ' ἐν τοῖς τοιοῦτοις συλλόγοις ἐν οἷς νῦν διημερεύουσιν· ἀλλ' ἐν τοῖς ἐπιτηδεύμασιν ἔμενον ἐν οἷς ἐτάχθησαν, θαυμάζοντες καὶ ζηλοῦντες τοὺς ἐν τούτοις πρωτεύοντας. (« C'est pour cela que les jeunes gens ne passaient pas leur temps dans les maisons de jeux, ni chez les joueuses de flûte, ni dans les réunions de cette espèce auxquelles ils emploient maintenant leurs journées ; ils restaient fidèles aux occupations qu'on leur avait données, ils admiraient et enviaient ceux qui s'y montraient les premiers. »), Isocrate, *Aréopagitique* (VII), 48 (trad. G. Mathieu) ; il est question de la constitution idéalisée des ancêtres, à l'époque de Solon et de Clisthène. Là encore la métaphore reste discrète : elle repose sur l'alliance entre les verbes μένω et τάττω, le premier redonnant un peu de son sens concret au second. Τίνας οὖν καλῶ πεπαιδευμένους (...) ; (...) τέταρτον, ὅπερ μέγιστον, τοὺς μὴ διαφθειρομένους ὑμῶ τῶν εὐπραγιῶν μηδ' ἐξισταμένους αὐτῶν μηδ' ὑπερηφάνους γιγνομένους, ἀλλ' ἐμμένοντας τῇ τάξει τῇ τῶν εὐφρονούντων καὶ μὴ μᾶλλον χαίροντας τοῖς διὰ τύχην ὑπάρξασιν ἀγαθοῖς ἢ τοῖς διὰ τὴν αὐτῶν φύσιν καὶ φρόνησιν ἐξ ἀρχῆς γιγνομένοις. (« Quels sont donc les esprits que je déclare bien formés (...) ? (...) en quatrième lieu, point capital, ceux qui ne sont pas gâtés par le succès, qui ne sortent pas d'eux-mêmes, qui ne cèdent pas à l'orgueil, mais demeurent au rang des esprits pondérés, qui ne tirent pas plus de joie des biens que procure le hasard que de ceux qui sont imputables dès leur origine à leur nature et à leur propre sagesse. »), Isocrate, *Panathénaique* (XII), 30 et 32 (trad. E. Brémond) ; cette occurrence rappelle celle du *Nicochlès* par les thèmes de la sagesse et du hasard.

<sup>2685</sup> Εἰσὶν δ' αἱ τῶν πόλεων κακίαι καταφανεῖς οὐχ ἦττον ἐν τοῖς τοιοῦτοις βουλευμασιν ἢ τοῖς ἐν τῷ πολέμῳ κινδύνοις. Τῶν μὲν γὰρ ἐκεῖ γιγνομένων τὸ πλεῖστον μέρος τῇ τύχῃ μέτεστιν, τὸ δ' ἐνθάδε γνωσθὲν αὐτῆς τῆς διανοίας σημειῖόν ἐστιν. Ὡσθ' ὁμοίως ἡμῖν φιλονικητέον ἐστὶν ὑπὲρ τῶν ἐνθάδε ψηφισθησομένων ὡσπερ ὑπὲρ τῶν ἐν τοῖς ὅπλοις ἀγώνων. Θαυμάζω δὲ τῶν ὑπὲρ μὲν τῆς ἰδίας δόξης ἀποθησκῆν ἐθελόντων, ὑπὲρ δὲ τῆς κοινῆς μὴ τὴν αὐτὴν γνώμην ἐχόντων· ὑπὲρ ἧς ὅτιοῦν πάσχειν ἄξιον ὥστε μὴ κατασιχῆναι τὴν πόλιν, μηδὲ περιδεῖν τὴν τάξιν λιποῦσαν εἰς ἣν οἱ πατέρες κατέστησαν αὐτήν. (« La lâcheté des États apparaît aussi bien dans de telles décisions qu'au milieu des dangers de la guerre ; les événements qui arrivent à la guerre sont en majeure partie l'œuvre du hasard, les résolutions prises ici sont le témoignage de votre mentalité même. Aussi devons-nous rechercher la victoire aussi bien dans les décisions à prendre ici que dans les combats livrés les armes à la main. Je m'étonne que des hommes qui ont la volonté de mourir pour leur gloire personnelle, n'aient pas le même sentiment quand il s'agit de la gloire qui nous est commune à tous. Pour celle-ci, il est légitime de tout endurer afin de ne pas déshonorer la patrie et de ne pas la laisser abandonner le rang que nos pères lui ont donné. »), *id.*, *Archidamos* (VI), 92-3. Suit un passage dans lequel Archidamos demande à ses concitoyens de se rappeler des exploits de leurs ancêtres durant trois batailles célèbres, dont les Thermopyles : *ibid.*, 99-102. Ces développements s'insèrent dans une longue exhortation qui clôt le discours : entre exhortation et rappel des exploits militaires des ancêtres, Isocrate sollicite ici des thèmes propres au genre de l'éloge funèbre. Cela renforce la probabilité du fait que la métaphore de l'abandon du poste des ancêtres soit une image typique de ce type de discours. Cf. ci-dessus, p. 13, avec la n. 2374.

<sup>2686</sup> Ὅρω γὰρ τῶν πόλεων τὰς ἄριστα πράττειν οἰομένας κάκιστα βουλευομένας καὶ τὰς μάλιστα θαρρῶσας εἰς πλείστους κινδύνους καθισταμένας. Αἴτιον δὲ τούτων ἐστὶν, ὅτι τῶν ἀγαθῶν καὶ τῶν κακῶν οὐδὲν αὐτὸ καθ' αὐτὸ παραγίγνεται τοῖς ἀνθρώποις, ἀλλὰ συντέτακται καὶ συνακολουθεῖ τοῖς μὲν πλούτοις καὶ ταῖς δυναστείαις ἄνοια καὶ μετὰ ταύτης ἀκολασία, ταῖς δ' ἐνδείαις καὶ ταῖς ταπεινότησι σωφροσύνη καὶ πολλὴ μετριότης... (« car, à ce que je vois, ce sont les cités qui se croient les plus prospères qui prennent les plus mauvaises décisions, et celles qui montrent le plus de confiance, qui se trouvent en butte aux plus graves dangers. La cause en est que nul bien ni nul mal ne vient spontanément aux hommes, mais que la richesse et la puissance ont pour alliées et compagnes l'irréflexion et, avec elle, l'indiscipline, tandis que pour la pauvreté et l'humilité ce sont la sagesse et une grande modération. »), Isocrate, *Aréopagitique* (VII), 3-4 (trad. G. Mathieu).

<sup>2687</sup> Πότερα γὰρ τοῖς περὶ Αἰόλου λεγομένοις αὐτὸν παρατάξωμεν; (« Faut-il en effet le [*sc.* Busiris] mettre en parallèle avec l'Éole de la tradition ? »), Isocrate, *Busiris* (XI), 7 (trad. G. Mathieu et E. Brémond). Cette métaphore est originale en ce qu'elle constitue un hapax : le verbe, pas plus que le substantif παρατάξις, n'est attesté ailleurs avec ce sens de « comparer » ; cf. LSJ, s.v. παρατάσσω, II.

Derrière cette diversité se cache en réalité une grande constance. Deux paradigmes ressortent en effet nettement, qui rassemblent sept images sur les dix que nous avons relevées : le fait de tenir son poste (quatre images), et le composé ἀντιπάτω (quatre images), utilisé uniquement, à la suite de Thucydide, dans un sens intellectuel, notamment à propos des discours ; nous retrouvons là l'assimilation courante de la parole à la guerre. De surcroît, παραπάτω intervient lui aussi dans une métaphore de sens intellectuel. Enfin, certaines images se répètent dans un écho assez étroit, malgré les différences<sup>2689</sup>. De la même manière, si les thèmes illustrés sont différents, deux lignes de force se dégagent, avec la sagesse et les oppositions intellectuelles<sup>2690</sup>.

Mais l'occurrence qui retient le plus notre attention est celle de l'*Archidamos*, isolée à la fois d'un point de vue formel et thématique : d'une part, c'est le seul cas où Isocrate sollicite l'image de l'abandon de poste ; d'autre part et surtout, cette occurrence s'insère dans une comparaison entre la politique et la guerre. Plus précisément, Isocrate combine plusieurs images : la métaphore de l'abandon de poste se double d'une personnification de la cité, puisque c'est elle que l'orateur assimile à un hoplite qui doit tenir sa position ; cette métaphore arrive au terme de la comparaison entre la guerre et la politique, qu'Isocrate place dans la bouche d'Archidamos, fils du roi de Sparte Agésilas, pour critiquer le manque de

---

<sup>2688</sup> Ἄλλ' ὅμως Εὐαγόρας, πάσαις ἀπολελειμμένος ταῖς δυνάμεσιν ἀντιπάξας τὴν αὐτοῦ γνώμην πρὸς τὰς οὕτως ὑπερμεγέθεις παρασκευὰς... (« Evagoras, bien qu'inférieur en forces sous tous les rapports, opposa sa valeur aux préparatifs formidables du roi... »), Isocrate, *Evagoras* (IX), 61 (trad. G. Mathieu et E. Brémond). La métaphore rappelle celle de Thucydide III, 83, 1 (texte cité *supra*, p. 649, n. 2674). Elle revêt ici originalité, force et efficacité, parce qu'elle met en valeur la disparité des forces en présence précisément grâce à un terme militaire. (...) ἔτι δὲ τῶν ἐτέρων μᾶλλον εὐλογεῖν τολμώντων οὐκ ἀνθρωπίνως, ἀλλ' οὕτως ὥστε πολλοὺς ἀντιπάτεσθαι πρὸς αὐτοὺς... (« (...) et tous les autres encore qui ont l'audace de lui [*i.e.* à notre ville] rendre un honneur excessif, en termes non pas à la mesure de l'humain, mais si outrés qu'ils dressent contre eux de nombreux esprits ; »), Isocrate, *Panathénaïque* (XII), 38 (trad. E. Brémond) ; Isocrate explique que, malgré son âge, il reprend la plume parce qu'il veut démonter un certain nombre de discours faux, dont ceux-là. Τοῦ δὲ λέγεσθαι ταῦτα καὶ πολὺ πλεῖω παρότερα τούτων οὐκ ἡμεῖς αἴτιοι γεγόναμεν, ἀλλ' οἱ νῦν μὲν ἐν τοῖς λεγομένοις ἡμῖν ἀντιτεταγμένοι, τὸν δ' ἄλλον χρόνον ἐν τοῖςπραττομένοις ἅμασιν. (« De ces accusations et d'autres encore, plus larges et plus amères, nous ne portons pas la responsabilité, mais tout au contraire ceux qui se dressent contre nous, aujourd'hui à l'occasion de nos déclarations et tout le reste du temps à l'occasion de nos actes. »), *ibid.*, 98 (*id.*) ; Isocrate se réfère aux accusations qui reprochent à Sparte et à Athènes d'avoir assujetti politiquement les autres cités, du temps de leur hégémonie, sous prétexte de les libérer de la domination perse. Ἡγούμαι δὲ δεῖν πρὸς μὲν τοὺς παρῶς τῆς πόλεως ἡμῶν κατηγοροῦντας ἐκείνους ἀντιπάτεσθαι τοὺς πάντα τε ταῦτ' εἶναι λέγοντας καὶ τοὺς μήτε μείζον μήτ' ἔλαττον αὐτὴν ἠδικηκέναι φάσκοντας. (« Je pense qu'il faut, en présence de ceux qui accusent amèrement notre ville, opposer les un aux autres ceux qui attestent la réalité de ces faits et ceux qui affirment qu'Athènes n'a commis aucune injustice grande ou petite. »), Isocrate, *Lettre II (À Philippe)*, 16 (trad. G. Mathieu).

<sup>2689</sup> *Id.*, *Nicoclès* (III), 47, et *Panathénaïque* (XII), 32, d'une part ; *ibid.*, 98, et *Lettre II (À Philippe)*, d'autre part.

<sup>2690</sup> Sagesse : *Nicoclès* (III), 47 ; *Panathénaïque* (XII), 32 ; *Evagoras* (IX), 41 (le terme γνώμη employé par Isocrate signifie effectivement « intelligence » ; cf. Alexiou, 2010, p. 156, *ad loc.*, et LSJ, s.v., II, 1) ; enfin, *Aéropagitique* (VII), 4, dans une perspective morale plus large, mais qui concerne toujours en partie la sagesse. Oppositions intellectuelles : *Panathénaïque* (XII), 38 et 98 ; *Lettre II (À Philippe)*, 16. Nous relevons encore comme thèmes : respect de lois religieuses (*Busiris* (XI), 27) et constitution des ancêtres (*Aréopagitique* (VII), 48), sans compter le sens comparatif de παραπάτω (*Busiris* (XI), 7).

courage des Spartiates qui sont partisans de la paix avec Thèbes. Même si cette dimension n'est pas développée, la comparaison possède sur ce point des similitudes avec l'image de la guerre oratoire utilisée par Démosthène ; elle en contient en germe toutes les potentialités<sup>2691</sup>. Plus généralement, la comparaison entre la guerre et la politique, renforcée par une métaphore de l'abandon du poste des ancêtres, rappelle le passage de la harangue de Démosthène *Pour la liberté des Rhodiens* (6). Il est donc possible, là encore, que Démosthène se soit souvenu du modèle isocratique<sup>2692</sup>.

Isocrate emploie donc épisodiquement l'image du poste de façon variée, mais limitée, tout au long de sa carrière, du *Busiris*, datant de 390 ou 385, au *Panathénaïque*, composé entre 342 et 339<sup>2693</sup>. Derrière cette constance, aucune modification n'est perceptible dans l'usage de l'image, ce qui montre qu'Isocrate ne subit pas l'influence de Démosthène au moment où ce dernier s'impose dans la vie politique, dans la seconde moitié des années 340 : dans le *Panathénaïque*, en particulier, Isocrate a recours à des paradigmes métaphoriques déjà mis en place bien antérieurement, et qui ne se retrouvent pas chez Démosthène<sup>2694</sup>. Inversement, nous voyons par conséquent que ce dernier n'a pas été influencé de manière substantielle par Isocrate.

Le cas de ce dernier rejoint en définitive celui de Platon : en dehors de la possibilité de quelques influences ou souvenirs ponctuels, que nous ne pouvons bien sûr pas exclure – tel l'*Archidamos* d'Isocrate par rapport au *Pour la liberté des Rhodiens*<sup>2695</sup> –, ces deux auteurs témoignent surtout d'un engouement relatif pour les images fabriquées à partir du poste assigné au soldat, d'une atmosphère rhétorique générale à laquelle Démosthène se montre sensible à son tour. Le point commun entre Isocrate et Platon réside en effet surtout dans la récurrence du motif de l'abandon du poste des ancêtres, que Démosthène reprend beaucoup

<sup>2691</sup> Cf. en particulier l'expression : Ὡσθ' ὁμοίως ἡμῖν φιλονικητέον ἐστὶν ὑπὲρ τῶν ἐνθάδε ψηφισθησομένων ὡσπερ ὑπὲρ τῶν ἐν τοῖς ὅπλοις ἀγώνων. (« Aussi devons-nous rechercher la victoire aussi bien dans les décisions à prendre ici que dans les combats livrés les armes à la main. »), *Archidamos* (VI), 92 (trad. G. Mathieu et E. Brémond). Pour l'image de la guerre oratoire chez Démosthène avec le verbe νικάω-ῶ notamment, cf. *supra*, p. 379 sq.

<sup>2692</sup> L'*Archidamos* d'Isocrate a été composé aux alentours de 366 : E. Brémond, in Mathieu et Brémond, 1938, p. 173 ; Mikkola, 1954, p. 294.

<sup>2693</sup> Cf. respectivement, pour le *Busiris* : Mikkola, 1954, p. 293 ; et G. Mathieu, in Mathieu et Brémond, 1929, p. 185 ; pour le *Panathénaïque* : Mikkola, 1954, p. 294, et E. Brémond, in Mathieu et Brémond, 1962, p. 63.

<sup>2694</sup> Isocrate, *Panathénaïque* (XII), 32, fait écho sur la forme comme sur le fond à *Nicooclès* (III), 47, qui remonte aux environs de 368 (E. Brémond, in Mathieu et Brémond, 1938, p. 117) ; cf. ci-dessus, p. 652, avec la n. 2689, et p. 652, avec la n. 2690. Les passages d'Isocrate, *Panathénaïque* (XII), 38 et 98, emploient de même le verbe ἀντιπάτω pour exprimer une opposition intellectuelle, comme c'était déjà le cas dans l'*Evagoras* (IX), 61, composé entre 365 et 362 (E. Brémond, in Mathieu et Brémond, 1938, p. 142-3) ; cf. *supra*, p. 652, avec la n. 2688.

<sup>2695</sup> Le cas de l'*Evagoras* (IX), 61, nous semble différent : Isocrate imite le paradigme métaphorique de Thucydide, III, 83, 1. Nous préférons considérer que Démosthène lui-même imite directement Thucydide dans le *Contre Leptine*, 165 (4), plutôt qu'Isocrate.

dans ses harangues de jeunesse. Cependant, nous avons vu qu'il s'agit probablement là d'un topos de l'éloge funèbre. Nous parlons de harangues de jeunesse, nous avons cité le *Pour la liberté des Rhodiens*, et nous pourrions ajouter le *Contre Leptine* (4), qui imite une métaphore de Thucydide reprise par Isocrate dans l'*Evagoras* : dans tous les cas, ces influences diffuses ne concernent que les discours de jeunesse de Démosthène.

Qu'en est-il maintenant chez les autres orateurs ?

La métaphore ne figure qu'une fois chez Lysias<sup>2696</sup>, avec le motif de l'abandon de poste, à propos de la vertu conjugale des femmes. Elle emprunte de plus le schéma τάξις + nom au génitif, courant chez Démosthène, essentiellement jusqu'en 346<sup>2697</sup>.

Eschine est sans conteste celui qui utilise le plus l'image du poste, en dehors du corpus démosthénien.

Cela commence doucement dans le *Contre Timarque*, avec une seule métaphore<sup>2698</sup>. Or quelle forme emprunte-t-elle ? Eschine emploie le verbe composé ἀντιτάττω pour renvoyer à

---

<sup>2696</sup> Todd, 2007, p. 623, *ad* Lysias, *Pour le soldat* (IX), 20, semble considérer comme une image l'expression : (...) ἡγούμενος τετάχθαι τοὺς μὲν ἐχθροὺς κακῶς ποιεῖν, τοὺς δὲ φίλους εὖ· (« il est dans l'ordre des choses, je pense, que nos ennemis nous fassent du mal et nos amis du bien. », trad. M. Bizos). Il glose en effet : « lit. 'that it was drawn up', as in a battle-line ». Nous considérons pour notre part que Lysias emploie ici le verbe τάττω dans son sens figuré courant de « prescrire, ordonner » avec un infinitif complément (LSJ, s.v., II, 2 et 3 ; on pourra noter, *ibid.*, 3, à titre de comparaison, un emploi impersonnel de la tournure, avec un datif, attesté chez les Tragiques, ainsi que chez Thucydide et Xénophon).

<sup>2697</sup> Lysias, fgmt. 90 Thalheim = fragments de discours non identifiés, n° 7 Gernet et Bizos (p. 280, dont nous citons le texte et la traduction) : Ἦτι γὰρ ἂν ἡμέρα γυνὴ προδῶ τὸ σῶμα καὶ τὴν τάξιν λίπη τῆς αἰδοῦς, εὐθέως παραλλάττει τῶν φρενῶν, ὥστε νομίζειν τοὺς μὲν οἰκείους ἐχθροὺς, τοὺς δὲ ἀλλοτρίους πιστοὺς, περὶ δὲ τῶν καλῶν καὶ αἰσχρῶν ἐναντίαν ἔχειν τὴν γνώμην. (« Le jour où une femme livre son corps et manque à la loi de la pudeur, elle perd le sens : ses proches deviennent pour elle des ennemis, les étrangers des amis sûrs, et ses idées sur le bien et le mal sont renversées. »). Pour le motif et le schéma formel chez Démosthène, cf. *supra*, p. 572 et 574-575.

<sup>2698</sup> Ὑμέτερον δ' ἐστὶν ἔργον πρὸς ταῦτα ἀντιτετάχθαι, καὶ πανταχῇ παρακολουθοῦντας μηδαμῇ παρεκκλίνειν αὐτὸν ἔαν, μηδὲ τοῖς ἐξαγωνίοις λόγοις δισχυρίζεται· (« Votre devoir est de vous opposer aux manœuvres de cet homme, de le suivre pas à pas, sans lui permettre jamais de s'écarter du sujet ni de s'appuyer sur des arguments étrangers au procès : »), Eschine, *Contre Timarque* (I), 176 (trad. V. Martin et G. de Budé). Vient ensuite une comparaison avec les courses de char. La transition entre les deux images s'effectue avec παρακολουθέω-ῶ : à côté de son sens intellectuel courant (« écouter avec attention », LSJ, s.v., II, 1 et 2), le verbe évoque très concrètement, grâce à une syllepse, une poursuite acharnée entre des concurrents. Le même type de syllepse jouant sur les sens abstraits et concrets affecte probablement παρεκκλίνω, un verbe rare (seulement trois occurrences à l'époque classique d'après le TLG : deux chez Aristote en plus de celle d'Eschine ; cf. LSJ, s.v.) ; toutefois, nous n'avons trouvé aucune attestation de ce verbe dans le contexte des courses sportives. Fisher, 2001, p. 323, *ad loc.*, signale la métaphore, qu'il traduit par « to stand in line together against him » ; en plus de la métaphore similaire d'Eschine, *Ctés.*, 16 (cf. n. suivante), l'auteur renvoie par ailleurs à une métaphore militaire d'inspiration différente, Eschine, *Tim.*, 135 (καταδρομή : « l'attaque surprise », c'est-à-dire l'intervention d'un témoin qui n'est autre que stratège de son état... La métaphore est donc particulièrement bien trouvée !). Nous sommes là en plein dans le champ métaphorique de la guerre oratoire. Nous ne retenons pas la métaphore exprimée par τάξις chez Eschine, *Tim.*, 155, parce que le § 159 prouve qu'il s'agit en réalité d'un image fiscale qui fait référence aux différentes catégories fiscales dans les symmories, à savoir les groupes de contribuables constitués pour le financement de la triérarchie ou pour

une opposition intellectuelle : celle des juges qu'il exhorte à ne pas se laisser emporter par les digressions de Démosthène. Ce paradigme revient dans le *Contre Ctésiphon*, à propos des lois qu'Eschine invite les juges à « mettre en ordre de bataille contre » l'impudence (ἀναίδεια) des amis de Démosthène, qui tiennent des discours fallacieux<sup>2699</sup>. Nous retrouvons par conséquent le même type de métaphore que nous avons observé chez Thucydide puis chez Isocrate<sup>2700</sup>, et que Démosthène a lui-même repris, avant Eschine, dans le *Contre Leptine* (4). La différence entre les deux occurrences d'Eschine réside en ce que la seconde nous situe très clairement dans le schéma de la guerre oratoire, dont nous avons vu le caractère topique, en particulier depuis Platon<sup>2701</sup>. Surtout, elle revêt une force bien plus grande en raison de son insertion dans toute une série d'images du poste, utilisées de manière cohérente pour dépeindre l'état de guerre qui oppose d'une part le peuple athénien et Eschine, et d'autre part Démosthène et ses comparses, au premier rang desquels Ctésiphon<sup>2702</sup>.

En dehors de l'occurrence attribuée à Démosthène<sup>2703</sup>, le *Sur l'ambassade* d'Eschine ne présente aussi qu'une seule image du poste<sup>2704</sup>. Elle intervient à l'extrême fin du discours, comme une sorte de coquetterie stylistique destinée à relever la conclusion, et se présente d'une manière très discrète. Eschine emploie en effet le verbe συντάπτω dans une expression qui mobilise son acception courante d'« arranger », avec une connotation péjorative tout aussi courante qui renvoie à l'idée du complot ourdi par l'adversaire<sup>2705</sup> : il s'agit ici des accusations mensongères fomentées par Démosthène. Toutefois, la métaphore des camarades de combat employée juste après provoque sans doute une syllepse qui sollicite le sens militaire de συντάπτω : « ranger en ordre de bataille »<sup>2706</sup>. La faiblesse du procédé tient à son caractère rétrospectif : il s'agit simplement de provoquer une résonance atténuée<sup>2707</sup>.

---

l'acquiescement de l'impôt de guerre exceptionnel (*eisphora*) ; pour le sens fiscal de τάξις, d'une manière générale, cf. LSJ, s.v., II, 4 ; cf. encore *ibid.*, s.v. τάσσω, III, 3, a.

<sup>2699</sup> Passage cité ci-dessous, p. 658, avec la n. 2718.

<sup>2700</sup> Weidner, 1878, p. 62, *ad* Eschine, *Ctés.*, 16, s.v. ἀντιτάπτειν, renvoie au passage d'Isocrate, *Evagoras* (IX), 61.

<sup>2701</sup> Cf. ci-dessus, p. 379 *sq.*

<sup>2702</sup> Cf. *infra*, p. 651 *sq.*

<sup>2703</sup> Voir *supra*, p. 642-3.

<sup>2704</sup> (...) ἤκει [*sc.* ὁ Δημοσθένης] ψευδῆ συντάξας καθ' ἡμῶν κατηγορίαν. Ἐὰν οὖν ἐθέλησετε σώζειν τοὺς τῆς εἰρήνης καὶ τῆς ὑμετέρας ἀδείας συναγωνιστάς, πολλοὺς βοηθοὺς λήψεται τὸ τῆς πόλεως συμφέρον καὶ κινδυνεύειν ὑπὲρ ὑμῶν ἐτοίμους. (« <Démosthène> est venu déployer contre moi des accusations mensongères. Si donc vous manifestez la volonté de protéger les champions de la paix et de votre sécurité, les intérêts de la république trouveront de nombreux défenseurs, prêts à risquer leur vie pour vous. »), Eschine, *Amb.* (II), 183 (trad. V. Martin et G. de Budé).

<sup>2705</sup> Cf. LSJ, s.v., II, 1 ; ce terme n'est pas relevé par Roisman, 2006, p. 2-3, dans le vocabulaire du complot.

<sup>2706</sup> LSJ, s.v., I, 1, a. Pour la métaphore des camarades de combat, cf. *supra*, p. 499 *sq.*

<sup>2707</sup> Cf. les divergences entre les commentateurs : Julien et Pérera, 1902, p. 122, *ad loc.*, relèvent la métaphore militaire, alors que Paulsen, 1999, p. 419, *ad loc.*, note que ce n'est « pas nécessairement » (« nicht notwendig ») le cas. Cf. encore la traduction de Carey, 2003, p. 158 : « he has fabricated ».



Nous trouvons cependant une expression intéressante dans le *Sur l'ambassade*, en raison de sa proximité avec l'une des métaphores (25) du *Sur la couronne* de Démosthène<sup>2708</sup> :

Εἰμὶ μὲν γὰρ ὁ κινδυνεύων ἐγὼ νυνὶ περὶ τοῦ σώματος, τῆς δὲ κατηγορίας τὴν πλείστην πεποίηται Φιλοκράτους καὶ Φρύωνος καὶ τῶν ἄλλων συμπρέσβειων, καὶ Φιλίππου καὶ τῆς εἰρήνης καὶ τῶν Εὐβούλου πολιτευμάτων, ἐν ἅπασιν δὲ τούτοις ἐγὼ τέταγμαί.<sup>2709</sup>

En l'absence d'image militaire dans le contexte comme de toute sollicitation du sens premier de l'expression ἐν ἅπασιν δὲ τούτοις ἐγὼ τέταγμαί, cette dernière ne peut être considérée comme une métaphore. Elle sollicite en effet un sens figuré courant du verbe τάττω, « placer, ranger »<sup>2710</sup>, dans un type de formule lui-même usuel<sup>2711</sup>. Un passage des *Mémoires* de Xénophon<sup>2712</sup> permet de confirmer ce constat : il multiplie le recours à τάττω et à τάξις dans leur sens figuré ordinaire de « placer, ranger » et de « place, ordre »<sup>2713</sup>, notamment dans des formules similaires à celle d'Eschine ou à plusieurs de celles qu'emploie Démosthène à partir du *Sur l'ambassade* (12, 13, 17, 18 et 25) ; avec l'expression τάττω ἑμαυτὸν εἰς τὴν τῶν ἄρχων βουλομένων τάξιν, Xénophon déploie même la figure étymologique que nous avons observée chez Démosthène (12, 18 et 20), avec un redoublement du verbe par le substantif.

<sup>2708</sup> Pour des raisons similaires à celles que nous exposons ci-dessus, p. 654, n. 2696, nous ne considérons pas comme une métaphore l'expression d'Eschine, *Amb.*, 48 (ταχθείη λέγειν, « il avait pour tâche de dire », nous traduisons). Rien dans le contexte ne vient la remotiver.

<sup>2709</sup> « Me voici devant vous, risquant ma tête. Et le fort de l'accusation a été dirigé contre Philocrate, Phrynon et les autres ambassadeurs, contre Philippe, la paix et la politique d'Eubule : on m'a mêlé à tout cela. », *ibid.*, 8 (trad. V. Martin et G. de Budé).

<sup>2710</sup> LSJ, s.v., II et III.

<sup>2711</sup> *Ibid.*, II, 4.

<sup>2712</sup> — Οὐκοῦν εἰ τοὺς ἐγκρατεῖς τούτων ἀπάντων εἰς τοὺς ἀρχικοὺς τάττομεν, τοὺς ἀδυνάτους ταῦτα ποιεῖν εἰς τοὺς μηδ' ἀντιποιοησόμενους τοῦ ἄρχων τάξομεν ; Συνέφη καὶ τοῦτο. — Τί οὖν ; Ἐπειδὴ καὶ τούτων ἑκατέρου τοῦ φύλου τὴν τάξιν οἶσθα, ἥδη ποτ' ἐπεσκέψω εἰς ποτέραν τῶν τάξεων τούτων σαυτὸν δικαίως ἂν τάττοις ; — Ἐγὼ γ', ἔφη ὁ Ἀρίστιππος· καὶ οὐδαμῶς γε τάττω ἑμαυτὸν εἰς τὴν τῶν ἄρχων βουλομένων τάξιν. (...) Ἐγὼ οὖν τοὺς μὲν βουλομένους πολλὰ πράγματα ἔχειν αὐτοὺς τε καὶ ἄλλοις παρέχειν οὕτως ἂν παιδεύσας εἰς τοὺς ἀρχικοὺς καταστήσαιμι· ἑμαυτὸν γε μέντοι τάττω εἰς τοὺς βουλομένους ἢ ῥῆσά τε καὶ ἡδιστα βιοτεύειν. (...) — Ἄλλ' ἐγὼ τοι, ἔφη ὁ Ἀρίστιππος, οὐδ' εἰς τὴν δουλείαν ἑμαυτὸν τάττω... (« — Eh bien, si nous rangeons ceux qui se maîtrisent en tous ces domaines parmi les hommes aptes à commander, rangerons-nous ceux qui sont incapables de se maîtriser parmi les hommes qui ne pourront même pas prétendre à commander ? » Il convint aussi de cela. « Mais quoi ? Étant donné que tu connais la place qui convient à chacune de ces deux espèces d'hommes, t'es-tu jamais demandé quelle est celle de ces deux places où tu pourrais justement te ranger ? — En ce qui me concerne, répondit Aristippe, je ne me range pas du tout dans la classe de ceux qui aspirent au commandement. (...) Ceux qui veulent avoir beaucoup d'ennuis et en causer aux autres, je leur donnerais la formation que nous avons décrite et je les rangerais parmi les hommes aptes à commander ? Mais en ce qui me concerne, je me range parmi ceux qui aspirent à vivre avec le plus de facilité et d'agrément possible. » (...) — Mais je ne me range pas non plus parmi les esclaves, répondit Aristippe ; »), Xénophon, *Mémoires*, II, 1, 7-8, 9 et 11 (trad. L.-A. Dorion).

<sup>2713</sup> *Ibid.*, s.v. τάσσω, II et III d'une part, et τάξις, II, III et IV d'autre part.

Chez Xénophon, comme chez Eschine, aucun élément du contexte ne vient réveiller le sens militaire originel des différents termes : il n’y a ni image militaire dans le contexte ni jeu sur les formules elles-mêmes qui viennent convoquer la représentation du poste de combat pour faire image<sup>2714</sup>. Ainsi, au contraire, nous avons observé que dans la métaphore qu’Eschine attribue à Démosthène dans le *Sur l’ambassade*, ce dernier joue sur les mots afin de suggérer la représentation de l’abandon de poste : le contraste entre d’une part le travail de remotivation du sens premier opéré dans ce cas, qui crée la métaphore, et le vide qui entoure l’expression qu’Eschine assume en son nom propre, est emblématique du statut des formules verbales considérées chez Démosthène. Le verbe τάττω et le substantif τάξις employés dans ces formules, qui en elles-mêmes sont dépourvues de tout sens imagé, figées qu’elles sont dans une acception figurée très courante, ne constituent des métaphores que lorsque leur sens premier est sollicité à dessein. C’est ce que fait Démosthène dans les occurrences que nous avons relevées, parce qu’il travaille expressément telle ou telle expression, ou parce qu’elle intervient dans un réseau métaphorique qu’elle contribue à filer. Dans tous les cas, ces images s’appuient sur la métaphore source de l’abandon de poste, qui n’est utilisée ni par Xénophon ni par Eschine dans les passages que nous considérons.

Il en va tout autrement dans le *Contre Ctésiphon*. Eschine y emploie cette fois avec force la métaphore du poste, de surcroît à plusieurs reprises : nous ne dénombrons pas moins de six occurrences. Arrêtons-nous quelques instants sur ces dernières, afin d’examiner les formes que prend ce changement brutal :

a. Τὴν μὲν παρασκευὴν ὁράτε, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, καὶ τὴν παράταξιν ὅση γεγένηται, καὶ τὰς κατὰ τὴν ἀγορὰν δεήσεις, αἷς κέχρηται τινες ὑπὲρ τοῦ τὰ μέτρια καὶ τὰ συνήθη μὴ γίγνεσθαι ἐν τῇ πόλει.<sup>2715</sup>

b. ἀλλ’ ὥσπερ ἂν ὑμῶν ἕκαστος αἰσχυνθεῖ τὴν τάξιν λιπεῖν, ἣν ἂν ταχθῆ ἐν τῷ πολέμῳ, οὕτω καὶ νῦν αἰσχύνητε ἐκλιπεῖν τὴν τάξιν ἣν τέταχθε ὑπὸ τῶν νόμων φύλακες τῆς δημοκρατίας τήνδε τὴν ἡμέραν.<sup>2716</sup>

<sup>2714</sup> Xénophon, *ibid.*, 13, emploie bien une comparaison entre les relations des individus au sein de la cité et la guerre entre les peuples (cf. L.-A. Dorion, 2011, p. 133, n. 7), mais elle n’utilise pas la représentation du poste. Elle ne suffit donc pas à raviver la métaphore. Le fait que les formules de Xénophon ne sont pas des images se trouve confirmé par leur équivalence avec une expression synonyme totalement neutre du point de vue des représentations métaphoriques, avec le verbe καθίστημι : le syntagme εἰς τοὺς ἀρχικοὺς καταστήσαιμι est immédiatement repris par ἑμαυτὸν γε μέντοι τάττω εἰς τοὺς βουλομένους, Xénophon, *Mémoires*, II, 1, 9.

<sup>2715</sup> « Citoyens d’Athènes, vous voyez l’appareil que l’on déploie, les forces qui se rangent en bataille. Vous voyez les sollicitations auxquelles on se livre sur la place publique pour entraver le cours accoutumé de la justice dans notre république. », Eschine, *Ctés.*, 1 (trad. V. Martin et G. de Budé).

c. Ὅταν τοίνυν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ἃς ὁ νομοθέτης ἀρχὰς ὀνομάζει, οὗτοι προσαγορεύωσι πραγματείας καὶ ἐπιμελείας, ὑμέτερον ἔργον ἐστὶν ἀπομνημονεύειν καὶ ἀντιτάττειν τὸν νόμον πρὸς τὴν τούτων ἀναίδειαν...<sup>2717</sup>

d. Οὕτω τοίνυν περιφανῶς παρὰ νόμον γεγραφώς, παραταχθεὶς μετὰ Δημοσθένους ἐποίσει τέχνας τοῖς νόμοις.<sup>2718</sup>

e. Καλόν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, καλὸν ἢ τῶν δημοσίων γραμμάτων φυλακὴ ἀκίνητον γὰρ ἐστὶ, καὶ οὐ συµμεταπίπτει τοῖς αὐτομολοῦσιν ἐν τῇ πολιτείᾳ, ἀλλ' ἀπέδωκε τῷ δήμῳ, ὅπταν βούληται, συνιδεῖν τοὺς πάλαι μὲν πονηροὺς, ἐκ μεταβολῆς δ' ἀξιούοντας εἶναι χρηστούς.<sup>2719</sup>

f. Ἴνα δ' εἴπω καὶ περὶ τοῦ τετάρτου καιροῦ καὶ τῶν νυνὶ καθεστηκότων πραγμάτων, ἐκεῖνο ὑμᾶς ὑπομνήσαι βούλομαι ὅτι Δημοσθένης οὐ τὴν ἀπὸ στρατοπέδου μόνον τάξιν ἔλιπεν, ἀλλὰ καὶ τὴν ἐκ τῆς πόλεως, τριήρη προσλαβὼν ὑμῶς, καὶ τοὺς Ἑλληνας ἀργυρολογήσας.<sup>2720</sup>

Le discours s'ouvre de manière tonitruante sur la métaphore du poste (a et b), qui revient ensuite de façon récurrente. Toutefois, la dernière apparition s'effectue cent paragraphes avant la fin : l'image n'est pas utilisée, notamment, dans l'épilogue (§ 168-200). Il s'agit là d'une première différence avec Démosthène, qui file la métaphore tout au long du *Sur l'ambassade* et surtout du *Sur la couronne*.

L'ouverture est notable en ce qu'Eschine y pose l'image du poste avec beaucoup de vigueur. Il emploie en effet d'emblée, dans une première métaphore, le nom *παράταξις*, « ordre de bataille, ligne de bataille »<sup>2721</sup>, dont nous n'avons conservé qu'une seule autre attestation métaphorique à l'époque classique, probablement postérieure au *Contre Ctésiphon*,

---

<sup>2716</sup> « Vous rougiriez tous d'abandonner votre poste dans une bataille : eh bien ! que le même sentiment vous fasse rougir aussi de désertir celui que les lois vous assignent en ce jour en faisant de vous les gardiens de la démocratie. », *ibid.*, 7 (*id.*).

<sup>2717</sup> « Ainsi donc, citoyens d'Athènes, lorsque ces gens nomment emplois et surintendances les fonctions que le législateur appelle magistratures, votre devoir est de leur rappeler la loi, de l'opposer à leur impudence... », *ibid.*, 16 (*id.*). Cette occurrence est traitée ci-dessus, p. 654.

<sup>2718</sup> « Après avoir ainsi proposé une mesure notoirement illégale, il montera contre les lois des manœuvres insidieuses, de concert avec Démosthène. », *ibid.*, 35 (*id.*).

<sup>2719</sup> « L'admirable institution, citoyens d'Athènes, l'admirable institution que la conservation des actes publics. Car ils restent immuables et ne suivent pas dans leurs volte-face les transfuges de la politique : ils permettent au peuple, s'il le désire, de reconnaître d'un coup d'œil ces hommes qui, depuis longtemps corrompus, prétendent s'être métamorphosés en citoyens honnêtes. », *ibid.*, 75 (*id.*).

<sup>2720</sup> « Pour en venir à la quatrième époque et aux événements présents, je veux vous rappeler ceci : Démosthène n'a pas seulement abandonné son poste de soldat, mais encore son poste de citoyen, en s'appropriant une de vos trirèmes et en s'en allant rançonner les Grecs. », *ibid.*, 159 (*id.*).

<sup>2721</sup> LSJ, s.v., I, 2, a.

dans la bouche de l'auteur du Pseudo-Démosthène, *Contre Léocharès*<sup>2722</sup>. Dans les deux cas, il s'agit de désigner les préparatifs délictueux effectués par la partie adverse en vue du procès, afin de se gagner des soutiens : παρατάξεως ἀδίκου, « un ordre de bataille injuste », selon l'expression du *Contre Léocharès*. Selon un procédé rhétorique courant qui consiste à redoubler la même idée par deux expressions synonymes<sup>2723</sup>, Eschine atténue l'audace de sa métaphore en la coordonnant à un autre terme – le terme propre – qui la précède : en l'occurrence παρασκευή, « préparatif »<sup>2724</sup>. Ce terme s'emploie aussi couramment à propos d'équipements militaires<sup>2725</sup>, et permet donc d'introduire la métaphore grâce à une syllepse.

Eschine recourt une seconde fois à cette image (**d**), avec le verbe παρατάπτω, « ranger en ordre de bataille »<sup>2726</sup>, dans une acception proche : elle dénonce la collusion entre Démosthène et Ctésiphon pour pervertir l'interprétation des lois grâce à des arguties aussi retorses que fallacieuses. Il est donc question, comme précédemment, des tactiques (τέχνας) déloyales mises en œuvre par la partie adverse. La métaphore, de nouveau, est très forte. Eschine file d'abord l'image militaire en glissant aussitôt sur la représentation d'une ville assiégée – ici les lois – par la formation des deux comparses : comme cela a déjà été

<sup>2722</sup> [Démosthène], *Contre Léocharès* (XLIV), 3 : Δέομαι δ' ὑμῶν, ὦ ἄνδρες δικασταί, βοηθήσαι τῷ τε πατρὶ τούτῳ καὶ ἐμοί, ἐὰν λέγωμεν τὰ δίκαια, καὶ μὴ περιδεῖν πένητας ἀνθρώπους καὶ ἀσθενεῖς καταστασιασθέντας ὑπὸ παρατάξεως ἀδίκου. (...) οὗτοι δὲ τῇ παρασκευῇ καὶ τοῖς ἀναλώμασιν ἰσχυριζόμενοι διατετελέκασιν, εἰκότως οἶμαι· ἐκ γὰρ τῶν ἀλλοτριῶν ῥαδίως ἀναλίσκουσιν, ὥστε καὶ τοὺς συνεροῦντας ὑπὲρ αὐτῶν καὶ τοὺς μαρτυρήσοντας τὰ ψευδῆ πολλοὺς πεπορίσθαι. (« Je vous prie, juges, si nos raisons sont légitimes, de nous venir en aide, à mon père et à moi, et de ne pas tolérer que la pauvreté et la faiblesse soient victimes de la cabale et d'injustes manœuvres. (...) Eux, ils se sont toujours fondés sur l'intrigue et sur l'argent. Cela se comprend, j'imagine : il ne leur coûte guère de dépenser sur le bien d'autrui pour avoir à leur disposition un grand nombre de gens tout prêts à faire l'office de défenseurs et de faux témoins. », trad. L. Gernet ; l'affaire concerne une captation d'héritage). Pour la date, cf. Gernet, 1957, p. 130 : « il n'est probablement pas antérieur à 330 ; ce doit être un des plus tardifs de la collection. ». Sur le fait que Démosthène n'est pas l'auteur de ce discours, cf. Gernet, 1957, p. 130 ; MacDowell, 2009, p. 97-8.

<sup>2723</sup> Cf. Roschatt, 1896.

<sup>2724</sup> Le Pseudo-Démosthène, *Contre Léocharès* (XLIV), 3, l'emploie également, cette fois un peu après la métaphore, dans une phrase qui vient la gloser : texte cité *supra*, n. 2722. De ce point de vue, il n'est peut-être pas anodin que l'auteur ait choisi pour sa métaphore la formule prépositionnelle ὑπὸ παρατάξεως. Le mot propre παρασκευή s'emploie en effet de façon usuelle dans des tours prépositionnels : cf. LSJ, s.v., I, 1, b, qui ne cite pas d'exemple avec ὑπό ; mais nous pouvons penser en particulier aux expressions du type ἐκ παρασκευῆς ou ἀπὸ παρασκευῆς. L'image d'Eschine constitue le dixième mot du discours : l'originalité de la métaphore et sa position significative montrent qu'Eschine a voulu frapper l'esprit de ses auditeurs ou de ses lecteurs. L'auteur du *Contre Léocharès*, en tout cas, l'a visiblement retenue : il est fort probable qu'il imite Eschine. D'autres similitudes formelles entre les deux passages le suggèrent : l'orateur anonyme, comme Eschine, s'en sert dans l'exorde de son discours, afin de s'attirer la sympathie des juges, en se montrant en butte aux manœuvres malhonnêtes de ses adversaires ; dans les deux cas, elle apparaît ainsi dans une antithèse entre les deux parties, articulée par μέν / δέ. Plus exactement, la métaphore du *Contre Léocharès* précède immédiatement l'antithèse, mais nous avons vu qu'elle se trouve explicitée un peu après, avec entre autres l'emploi de παρασκευή ; or cette explication forme le second membre de l'antithèse, qui présente les adversaires (chez Eschine l'image intervient dans le premier versant de l'opposition ; le seconde, que nous n'avons pas cité, commence bien sûr par ἐγὼ δέ).

<sup>2725</sup> LSJ, s.v., II, 2.

<sup>2726</sup> *Ibid.*, s.v., I, 1.

signalé<sup>2727</sup>, ἐποίσει τέχνας τοῖς νόμοις, évoque l'expression ἐπιφέρειν ὄπλα, par exemple τῷ τειχίσματι, « porter les armes contre une place forte »<sup>2728</sup>. Ensuite, avec παρατάτω, Eschine emploie une image assez rare à l'époque classique<sup>2729</sup>.

La deuxième occurrence du *Contre Ctésiphon* (b) précise l'image du poste en se situant dans le camp opposé : celui des juges. Par une comparaison qui rappelle celle de la harangue *Pour la liberté des Rhodiens* (6), Eschine exhorte les juges à faire respecter les lois : comme à la guerre, ils ne doivent pas déserteur leur poste. Les deux textes ont en commun la structure comparative avec l'abandon de poste à la guerre pour comparant, ainsi qu'une tournure passive et la figure étymologique τάξις/τάττω<sup>2730</sup>, que Démosthène affectionne par ailleurs dans les discours de la maturité<sup>2731</sup>.

Les métaphores suivantes (e et f) se présentent comme de brèves mentions qui attaquent le civisme de Démosthène : c'est un « déserteur dans les affaires politiques » (e), lorsqu'il fait voter le texte proposé par Philocrate qui exclut de fait le roi thrace Kersobleptès de la paix avec Philippe en imposant aux ambassadeurs alliés de prêter serment sur place en l'absence de tout envoyé du roi<sup>2732</sup> ; il « déserte » « son poste de citoyen » (f), lorsqu'il s'embarque sur une trière pour aller récolter des fonds auprès des alliés au lendemain de la bataille de Chéronée<sup>2733</sup>. La seconde image reprend d'une façon plus brève le schéma de la

---

<sup>2727</sup> Weidner, 1878, p. 74, *ad loc.*

<sup>2728</sup> Cf. Thucydide, IV, 16, 1. L'expression est courante chez Thucydide : cf. Betant I, 1969, p. 390, s.v. ἐπιφέρειν, b). Cf. aussi Démosthène, *Contre Panténètos* (XXXVII), 36, à propos de l'irruption à main armée dans la concession minière d'autrui.

<sup>2729</sup> Quatre autres occurrences seulement, avec des acceptions différentes : Platon, *Protagoras*, 333e3-4 : texte cité *supra*, p. 649, n. 2679 (opposition) ; Isocrate, *Busiris* (XI), 7 : cf. ci-dessus, p. 651, n. 2687 (comparaison) ; Dinarque, *Contre Démosthène*, 12 : cf. *supra*, p. 642, avec la n. 2638 (préparatifs diplomatiques) ; Démade, *Dodécaétia*, (87) 17 : cf. *infra*, p. 663, n. 2746.

<sup>2730</sup> Nous pouvons en effet relever des tournures passives analogues et le redoublement systématique du verbe par le substantif : τὸν λείποντα τὴν ὑπὸ τοῦ στρατηγοῦ τάξιν ταχθεῖσαν et τοὺς τὴν ὑπὸ τῶν προγόνων τάξιν ἐν τῇ πολιτείᾳ παραδεδομένην λείποντας, chez Démosthène ; ἐκλιπεῖν τὴν τάξιν ἣν τέταχθε ὑπὸ τῶν νόμων, chez Eschine. Platon, *Criton*, 51b3 -c1 (cité *supra*, p. 649, n. 2678), emploie une métaphore de l'abandon de poste à propos du tribunal, mais la différence qu'elle entretient avec les précédentes permet d'apprécier la parenté entre les images des deux orateurs : il n'y a pas de structure comparative ou passive et le tribunal est évoqué en passant au milieu d'autres éléments. Isocrate, *Archidamos* (VI), 92-3 (cf. ci-dessus, p. 652, n. 2685), se rapproche davantage de la forme adoptée par Démosthène et Eschine : il propose une métaphore de l'abandon de poste au terme d'une comparaison entre la guerre et les décisions prises par une assemblée délibérante – un peu comme chez Démosthène ; mais la métaphore elle-même s'applique à la cité tout entière, et non à une fraction de celle-ci (les hommes politiques chez Démosthène ; les juges chez Eschine). Surtout, la métaphore d'Isocrate n'utilise pas la tournure passive. Enfin, ni Platon ni Isocrate ne recourent à la figure étymologique : ils n'emploient pas le verbe τάττω. C'est donc bien du passage du *Pour la liberté des Rhodiens*, 32-3 (6), qu'Eschine se rapproche le plus. Le rapprochement entre les passages de Démosthène et d'Eschine était déjà proposé par Weidner, 1878, p. 55, *ad loc.*, s.v. τάξις.

<sup>2731</sup> Démosthène, *Amb.*, 9 (12) ; *IV Phil.*, 47 (18) ; *Cour.*, 62-3 (20).

<sup>2732</sup> Eschine, *Ctés.*, 73-4. Il est question de la seconde séance de l'Assemblée chargée d'examiner les propositions de paix de Philippe, en 346, celle qui s'est tenue le 19 Elaphébolion, le lendemain de la première.

<sup>2733</sup> L'une des lois d'urgence qui avaient été votées dès l'annonce de la défaite ordonnait l'enrôlement de tous les citoyens et leur interdisait, ainsi qu'à leur famille, de quitter le territoire : Lycurgue, *Contre Léocrate*, 16 et 53.

comparaison avec la guerre, ainsi que celui de l'abandon de poste. La première s'appuie sur le verbe ἀυτομολέω-ῶ, désertir, qui n'est employé aussi de façon métaphorique que par Démosthène, dans la dernière métaphore du *Sur l'ambassade* (15), donc avant Eschine, qui la reprend. Celui-ci retourne en effet purement et simplement cette image : Démosthène l'employait pour clouer au pilori la volte-face politique d'Eschine qui, après s'être opposé farouchement à Philippe, a embrassé son parti. Or Eschine fait l'inverse : il emploie la métaphore pour mettre Démosthène devant ses contradictions : lui, l'opposant le plus farouche de Philippe et d'Alexandre<sup>2734</sup>, a fait voter une mesure qui de fait les favorisait.

Nous voyons par conséquent que, si Eschine se met tout à coup à développer les images du poste dans le *Contre Ctésiphon*, aussi bien en quantité qu'en qualité, c'est pour tenter de retourner contre Démosthène le thème de propagande métaphorique que ce dernier a mis au point d'une manière si efficace<sup>2735</sup>. En s'efforçant de lui répondre avec ses propres armes, il rivalise aussi avec lui sur le plan littéraire, en proposant une métaphore originale et audacieuse (**a** et **d**). Démosthène est ici la source d'inspiration d'Eschine.

Parmi les orateurs de la même époque, l'image du poste n'est pas très fréquente dans les textes que nous avons conservés.

Lycurgue l'emploie une fois sous sa forme topique de la désertion de poste, afin de renvoyer aux devoirs de vérité de ceux qui déposent comme témoins lors d'un procès, par opposition à l'attitude de Léocrate<sup>2736</sup>.

Outre l'occurrence de l'*Oraison funèbre*, dont nous avons vu qu'elle constituait peut-être une imitation de Démosthène<sup>2737</sup>, Hypéride utilise la métaphore du poste dans le *Pour Euxénippe*, prononcé peu après le *Sur la couronne* de Démosthène<sup>2738</sup> : par la procédure publique d'eisangélie qu'il a intentée à Euxénippe, Polyeucte place celui-ci « au rang d'un

<sup>2734</sup> ὁ γὰρ μισαλέξανδρος καὶ μισοφίλιπος ὑμῖν οὐτοσὶ ῥήτωρ... (« Car cet homme d'état, ennemi juré d'Alexandre et de Philippe... »), Eschine, *Ctés.*, 73 (trad. V. Martin et G. de Budé). Les deux néologismes qui associent la racine de μισεῖν, « haïr », et les noms propres d'Alexandre et de Philippe, expriment l'ironie féroce d'Eschine.

<sup>2735</sup> À propos des images d'Eschine, *Ctés.*, 75 et 159, Brock, 2013, p. 191, n. 160, parle de « riposte d'Eschine » (« Aeschines' riposte »).

<sup>2736</sup> Ἄξιούτε οὖν τοὺς μάγιστρος ἀναβαίνειν καὶ μὴ ὀκνεῖν, μηδὲ περὶ πλείονος ποιεῖσθαι τὰς χάριτας ὑμῶν καὶ τῆς πόλεως, ἀλλ' ἀποδιδόναι τῇ πατρίδι τάληθῆ καὶ τὰ δίκαια, καὶ μὴ λείπειν τὴν τάξιν ταύτην, μηδὲ μμεῖσθαι Λεωκράτην... (« Exigez donc que les témoins se présentent sans délai, qu'ils ne vous sacrifient pas, vous et la république, à leurs convenances, qu'ils paient à la patrie leur dette de vérité et de justice, qu'ils ne désertent pas, à l'exemple de Léocrate, leur poste de devoir ; »), Lycurgue, *Contre Léocrate*, 20 (trad. F. Durrbach).

<sup>2737</sup> Cf. ci-dessus, p. 646, avec la n. 2661.

<sup>2738</sup> Le *Pour Euxénippe* a été prononcé peu après 330 : cf. Colin, 1946, p. 164, et Whitehead, 2000, p. 155-7.

homme politique » (ἐν τῇ τοῦ ῥήτορος τάξει), alors qu'il est un simple particulier<sup>2739</sup>. La tournure évoque certaines expressions métaphoriques de Démosthène<sup>2740</sup> autour du slogan promouvant le rôle du conseiller<sup>2741</sup>, et il n'est donc pas impossible qu'Hypéride s'en souvienne. L'image forme en effet la clause d'un développement sur la définition du rôle du bon orateur au cours duquel Hypéride se cite en exemple pour faire la leçon à Polyeucte.

Dinarque emploie une fois la métaphore du poste à propos de Philoclès, qu'il accuse de trahison parce qu'il s'est laissé corrompre par l'or d'Harpale<sup>2742</sup>. Il déploie une expression bien rodée par Démosthène (ἔταξεν αὐτόν), tout comme le schème métaphorique : l'assimilation de l'abandon de poste à une trahison par vénalité, par corruption. Peut-être même faut-il voir ici un écho plus précis aux métaphores du *Sur l'ambassade* qui pointent le revirement politique d'Eschine, son changement de camp dans la bataille<sup>2743</sup>. L'image de Dinarque attaque en effet précisément le revirement de Philoclès, accusé de s'être rangé de fait aux côtés de ceux qu'il présentait auparavant comme ses adversaires. Tous ces éléments concordent donc dans le sens d'une imitation de Démosthène.

La métaphore du poste de combat n'apparaît enfin que dans un seul fragment authentique de Démade, par référence à la guerre contre la Macédoine, avec le verbe ἀντιπάτω<sup>2744</sup>. Il faut ajouter trois occurrences tirées de textes apocryphes qui s'apparentent à

<sup>2739</sup> (...) ἰδιώτην δ' ὄντα κρίνεις ἐν τῇ τοῦ ῥήτορος τάξει. (« et, de plus, alors qu'il est simple particulier, ta poursuite le met sur le pied d'un orateur. », Hypéride, *Pour Euxénippe*, 30 (trad. G. Colin).

<sup>2740</sup> Whitehead, 2000, p. 237, *ad loc.*, remarque que « the by-now-familiar motif of the speech is here given an apparently Demosthenic twist of expression, en [noun in the genitive] *taxei*. », en renvoyant à Démosthène, *Cour.*, 13 (19), 63 (20) et 258 (27) ; *Lept.*, 81 (2) ; et *Arist.*, 89, occurrence que nous n'avons pas retenue en raison de son caractère lexicalisé.

<sup>2741</sup> Cf. Démosthène, *Cour.*, 192 (23).

<sup>2742</sup> Τὸν δὲ μαρὸν ἄνθρωπον καὶ προδότην, ὃν οὐχ εἰς ἀνὴρ ἀλλὰ πᾶς ἢ ἐξ Ἀρείου πάγου βουλή ζητήσας ἀποπέφαγκε χρήματ' ἔχειν καθ' ὑμῶν, ὃς οὐσίαν ἔχων πολλὴν καὶ παίδων ἀρρένων οὐκ ὄντων αὐτῷ, καὶ οὐδενὸς ἄλλου δεόμενος ὧν <ἀν> ἄνθρωπος μέτριος δεηθείη, οὐκ ἀπέσχετο χρημάτων διδομένων κατὰ τῆς πατρίδος, οὐδ' ἀπεκρύψατο τὴν ἔμφυτον πονηρίαν, ἀλλ' ἀνείλε πᾶσαν τὴν γεγεννημένην αὐτῷ πρὸς ὑμᾶς πίστιν, καὶ οἷς πρότερον ἔφη διαφέρεισθαι, πρὸς τούτους ἔταξεν αὐτόν, καὶ ἐξήλεγξεν αὐτοῦ τὴν προσποιήτον καλοκάγαθίαν ὅτι ψευδῆς ἦν <...> (« Et ce maudit, ce traître, dont il est prouvé, non par une unique dénonciation, mais par les conclusions unanimes de l'Aréopage après enquête, qu'il vous a vendus à prix d'or, qui, jouissant d'une confortable aisance, n'ayant pas d'enfant mâle et possédant tout ce dont un homme raisonnable peut avoir besoin, n'a pas refusé l'argent qu'on lui offrait pour trahir sa patrie, ni refoulé sa perversité naturelle, mais a fait table rase des relations loyales qui l'unissaient à vous, s'est rangé aux côtés de ceux qu'il présentait auparavant comme ses adversaires, et a prouvé que sa feinte honnêteté n'était rien que mensonge, <cet homme-là, allez-vous l'acquitter ?> », Dinarque, *Contre Philoclès*, 18 (trad. L. Dors-Méary).

<sup>2743</sup> Cf. ci-dessus, p. 599 *sq.*

<sup>2744</sup> Εἰρήνην δεῖ καὶ οὐ λόγον ἀντιπάττειν τῇ τῶν Μακεδόνων φάλαγγι· ἄπρακτος γὰρ ἢ σπουδὴ τοῦ λόγου τῶν ἐλάττωνα τῆς βουλευσεως ἐχόντων τὴν δύναμιν. (« C'est la paix, et non la parole, qu'il faut mettre en rang contre la phalange macédonienne ; car elle est vaine, l'ardeur de la parole de ceux qui ont moins de force de caractère que de penchant pour la délibération. », Démade, fgmt. 7 De Falco (= 7 Marzi) (nous traduisons). La métaphore se trouve renforcée par l'emploi du mot φάλαγξ. Sur le contexte du discours d'où est tiré ce fragment, cf. Marzi, 1995, p. 641, qui discute les thèses de De Falco, 1935 : il faut sans doute considérer que ce discours a été prononcé, non pas juste après la destruction de Thèbes par Alexandre, mais avant. Le verbe

des exercices rhétoriques<sup>2745</sup>, et dont deux proviennent de l'opuscule *Sur les douze ans*, qui imite le style de différents orateurs attiques, Démade bien sûr, mais aussi Démosthène et Eschine<sup>2746</sup>. La reprise de la métaphore du poste dans ces imitations montre, sinon que Démade l'appréciait tout particulièrement, du moins qu'elle se trouvait au centre du discours politique de l'époque, parce qu'elle constituait un enjeu idéologique majeur sur la définition de ce qu'était la politique patriotique, la bonne politique à adopter face à Philippe puis à Alexandre – et ce depuis que Démosthène l'y a introduite et dans les cadres métaphoriques qu'il a fixés. Ainsi, l'une de ces imitations reprend le paradigme de l'abandon de poste, avec *τάξις* complété par un nom abstrait au génitif, ici la liberté, dans une expression qui est niée, tout comme chez Démosthène<sup>2747</sup>.

L'image du poste constitue par conséquent un marqueur fort du style de Démosthène : aussi bien Eschine ou Dinarque que le Pseudo-Lucien citent des propos de l'orateur pour en épingler l'usage. Démosthène l'emploie depuis ses premiers discours, qu'il s'agisse de harangues ou de plaidoyers politiques, jusque dans les derniers écrits que nous avons conservés et qui peuvent lui être attribués : des lettres écrites pour être lues au peuple, à l'Assemblée, et qui s'apparentent de ce fait à des harangues. Or l'image illustre toujours en

---

*ἀντιπάτω* apparaît au sens propre dans un autre fragment, non retenu par Marzi en raison de son inauthenticité, dans lequel Démade interrompt un discours qu'Eschine tenait devant l'Assemblée : *μέχρι πότε, Αἰσχίνη, μεμαλθακευμένους καὶ δειλιώντας ἡμῖν εἰσφέρεις λόγους, ὥστε μὴ ἀντιτάξασθαι αὐτῷ πρὸς πόλεμον;* (« jusqu'à quand, Eschine, nous proposes-tu des paroles qui nous amollissent et nous font peur, pour que nous ne nous opposions pas à lui en lui faisant la guerre ? »), Démade, fgmt. 84 De Falco, l. 2-3 (nous traduisons).

<sup>2745</sup> Ces fragments sont rangés par De Falco dans une section de son ouvrage qui porte ce titre ; elle rassemble les fragments 42 à 88.

<sup>2746</sup> (...) *τὴν τῆς ἐλευθερίας τάξιν οὐκ ἐγκαταλείπομεν*. (« (...) nous n'abandonnons pas le poste de la liberté. »), [Démade], fgmt. 83, 2 De Falco, l. 16-7 (nous traduisons). Ce dernier fragment n'est pas repris par Marzi, 1995, et provient du *Papyrus Oxyrhincus* 226, où il s'insère dans un ensemble intitulé : *πρὸς τὴν ἐπιστολὴν τὴν Ἀλεξάνδρου (Réponse à la lettre d'Alexandre)*. Sur ce fragment, cf. encore Jacoby, 1926 (*FGrH* II C), p. 541-2, *ad n.* 8. *οἱ μὲν γὰρ αὐτόθεν ἔχουσιν ἐκ τῆς πρωτολογίας ὅποιον αὐτοὶ βούλονται τὸν δικαστὴν, οἱ δ' ἀναγκάζονται πρὸς ὠργισμένους κριτὰς τὴν διάνοιαν ἀντιτάσσεσθαι*. (« Les uns, en effet, parce qu'ils parlent en premier, mettent aussitôt le juge dans les dispositions qu'ils veulent eux, alors que les autres sont contraints de s'opposer par la pensée à un jury en colère. ») et *Καὶ μοι τῶν πεπραγμένων ἀναμνήσθετε, ἡνίκα Δημοσθένης καὶ Λυκούργος τῷ μὲν λόγῳ παραταπτόμενοι τοὺς Μακεδόνας ἐνίκων ἐν Τριβαλλοῖς...* (« Rappelez-vous des faits, je vous prie, quand Démosthène et Lycurgue, prenant position côte à côte, triomphaient en parole des Macédoniens chez les Triballes... »), [Démade], *Ὑπὲρ τῆς δωδεκαετίας*, 3 et 17 (nous citons le texte de Marzi, 1995, et nous traduisons). Ces deux occurrences sollicitent deux paradigmes différents de l'image : la première recourt à la fois à celui du combat intellectuel, tel que l'emploie Isocrate, et à celui de la stratégie rhétorique déployée dans le cadre d'un procès à l'intention des juges, comme chez Eschine ; la seconde ressuscite le schéma de la guerre oratoire mis en place par Démosthène dans le *Sur la couronne* pour démontrer qu'il a fait la guerre à Philippe par ses discours, et surtout que, dans cette guerre, il a remporté la victoire (cf. *supra*, p. 631-636). Sur le discours *Sur les douze ans*, cf. Marzi, 1995, p. 669, et Brun, 2000, p. 31-3.

<sup>2747</sup> [Démade], fgmt. 83, 2 De Falco, l. 16-7 ; texte cité dans la n. précédente.



grande partie le même thème : elle désigne une ligne politique salutaire. Démosthène exhorte ses compatriotes à être dignes de la glorieuse conduite de leurs ancêtres, qui n'ont jamais hésité depuis les guerres médiques à prendre les armes pour défendre la cité et ses valeurs. L'orateur adapte ensuite ce schéma dans deux directions. Les harangues concernant la guerre contre Philippe mettent l'image au service de la question du financement de la guerre. Dans le *Sur l'ambassade*, elle constitue une attaque d'Eschine, en montrant qu'il a « déserté », qu'il a trahi. Le *Sur la couronne* exploite toutes les possibilités de cette dernière configuration : Démosthène s'applique la métaphore du poste afin de célébrer ses prises de position politiques. Il met en scène une guerre oratoire qui lui permet de se peindre en héros hors des lignes n'hésitant pas à se dresser seul face à Philippe – et surtout en héros victorieux. Dernier trait de cette évolution, déjà perceptible indirectement dans le *Sur les affaires de la Chersonèse (17)*, l'image du poste appliquée à Démosthène exprime désormais directement le rôle du bon conseiller qu'il assigne à tout homme politique digne de ce nom. L'occurrence de la *Lettre I* montre qu'il s'agit d'une nouvelle constante dans l'usage que Démosthène fait de la métaphore à partir de là.

L'image du poste se caractérise alors par deux fonctions complémentaires. Elle se présente d'une part comme une arme à double tranchant permettant à Démosthène d'éreinter l'adversaire, rangé au rang des vils mercenaires stipendiés de Philippe, tout en érigeant sa propre statue en guerrier victorieux. À ce titre, la métaphore du poste, dans sa version positive, constitue l'exacte antithèse de celle du mercenaire, avec laquelle elle se trouve étroitement articulée, de même que la trahison représente l'envers du patriotisme. L'image se fait critique, et donc aussi apologie. D'autre part, à force de l'avoir répétée depuis ses débuts dans la carrière oratoire, Démosthène y a habitué ses auditeurs, qui la connaissent pour l'une de ses marottes stylistiques, à l'instar de l'image du mercenaire. Il n'a donc aucun mal à la convertir en un véritable slogan politique, un thème de propagande inlassablement ressassé dans les discours concernant les affaires de Macédoine, comme une sorte de thème obsédant, d'autant plus efficace qu'il se trouve au croisement de plusieurs thématiques : la nécessité de lutter contre Philippe ou, dans une moindre mesure, contre Alexandre, parce qu'elle est commandée par la tradition et les valeurs politiques d'Athènes ; au vu de ce critère, la trahison de certains orateurs – Eschine – opposée à la politique patriotique de leurs adversaires – Démosthène ou Lycurgue ; par conséquent, le rôle de bon conseiller de ces derniers.

Ce faisant, Démosthène donne une force et une dimension nouvelles à une image qui était utilisée par Thucydide, par Platon et par Isocrate. Il utilise en particulier l'image de

l'abandon du poste des ancêtres, qui se trouve chez les deux derniers ; même si cela reste en grande partie du domaine de la conjecture, faute de documentation suffisante, certains éléments permettent néanmoins de penser que cet avatar de la métaphore du poste provient du genre oratoire particulier de l'éloge funèbre, ou du moins qu'il y était souvent employé. Démosthène s'inspire de tous ces modèles dans ses premiers discours, qui alternent des usages *a minima* de la métaphore, où le mot τάξις est complété par un complément du nom au génitif, et des élaborations beaucoup plus flamboyantes et originales : la harangue *Pour la liberté des Rhodiens* (6) en offre l'exemple le plus extrême, parce que Démosthène y file la métaphore en la renforçant par celle des mercenaires et par une comparaison entre la guerre et la politique. À partir du *Sur l'ambassade*, tout en renouvelant le cadre d'emploi de son image, comme nous le rappelions tantôt, Démosthène en renouvelle aussi les formes : à côté du mot τάξις, il emploie désormais différents verbes, dans une recherche d'expressivité parfois originale<sup>2748</sup>. L'orateur travaille son image pour la rendre plus efficace et plus frappante. Le point culminant se trouve atteint dans le *Sur la couronne*, qui mêle ce travail au procédé du leitmotiv, déjà expérimenté dans la *Troisième Olynthienne*, ainsi qu'à l'insertion de l'image du poste dans un réseau métaphorique très dense dont elle n'est qu'un élément : elle se trouve intimement liée en particulier aux images du mercenaires et des camarades de combat.

En dehors du cas des verbes, qui n'apparaissent qu'avec le *Sur l'ambassade*, hormis une occurrence du *Contre Leptine* (4), Démosthène approfondit ainsi des techniques qu'il utilise depuis ses discours de jeunesse afin de produire des métaphores vives, garantissant l'expressivité de l'image du poste : association de τάξις à un nom abstrait au génitif ; vignette de l'abandon de poste ; image filée grâce à plusieurs occurrences de l'image du poste dans le discours ou par le recours à d'autres images sollicitant le champ de la guerre.

L'originalité de Démosthène est nettement perceptible dans l'art oratoire de son temps. Dans l'éloquence réelle, c'est-à-dire en situation devant les tribunaux ou devant l'assemblée, l'image du poste demeurerait très rare : nous n'avons relevé qu'un seul exemple chez Lysias. Le contraste entre le *Contre Timarque* et le *Contre Ctésiphon* d'Eschine s'avère encore plus révélateur : alors qu'Eschine n'emploie qu'une fois l'image du poste dans le premier, dans une configuration qui évoque Isocrate ou Thucydide, il en multiplie l'usage de façon saisissante dans le second, parce qu'il se réapproprie la technique de Démosthène pour répondre aux attaques du *Sur la couronne*. Il tâche de retourner contre son adversaire l'image et le slogan sur lequel il s'appuie. La bataille pour l'image du poste devient un enjeu politique

<sup>2748</sup> Cf. par exemple l'emploi du verbe φαίνομαι dans le *Sur l'ambassade* (14) et le *Sur la couronne* (30), ou encore, dans ce dernier discours, la métaphore d'inspiration homérique portée par ἀντιπάττομαι (26).

essentiel dans la lecture des événements concernant la guerre et plus largement les rapports à l'égard de la Macédoine que l'on veut imposer à l'opinion publique.

Plus largement, Démosthène lance une mode oratoire, en imposant ses thèmes et ses images ou, pour le dire autrement, ses éléments de langage : pour ce que nous pouvons en juger, la métaphore du poste ne devient courante qu'après la bataille de Chéronée, dans les années 330, lorsque, le temps de l'action une fois révolu, tout devient une question de posture ou de « poste ». Plus précisément, les quelques images du poste que nous avons conservées chez Hypéride, Dinarque ou Démade s'inscrivent dans le sillage tracé par Démosthène, et pour certaines se présentent même comme de possibles imitations de ce dernier. Seul Lycurgue emploie la métaphore pour stigmatiser une conduite antipatriotique, comme le fait Démosthène à propos d'Eschine : c'est un bien maigre indice pour en conclure que Démosthène a élaboré des images de propagande reprises par d'autres orateurs hostiles à la Macédoine – et nous nous garderons bien de franchir le pas. À la différence de l'image du mercenaire, les témoignages conservés ne permettent pas de prouver l'existence de collaborations sur ce point, même si l'exemple de Lycurgue peut le laisser penser. Tout du moins valide-t-il la pertinence de la question, sans qu'il soit possible d'y répondre. Au contraire, les exemples d'Eschine puis de Dinarque montrent que les adversaires de Démosthène se sont emparés pleinement de la métaphore pour la lui disputer.

## 7) La retraite

Εἰ δὲ μηδενὶ τοῦτο δοκεῖ, τοῦναντίον δὲ προΐσμεν ἅπαντες ὅτι ὅσα ἂν πλειόνων ἐάσωμεν ἐκείνων [sc. τὸν Φίλιππον] γενέσθαι κύριον, τοσοῦτω χαλεπωτέρω καὶ ἰσχυροτέρω χρῆσόμεθ' ἐχθρῶ, ποῖ ἀναδυόμεθα ; ἢ τί μέλλομεν ; ἢ πότε, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τὰ δέοντα ποιεῖν ἐθελήσωμεν ;<sup>2749</sup>

(...) ἐὰν δὲ δέη τι ποιεῖν ἀναδυόμενοι, οὐχ ὁρῶ λόγον ὅστις ἄνευ τοῦ ποιεῖν ὑμᾶς ἅ προσήκει δυνήσεται τὴν πόλιν σῶσαι.<sup>2750</sup>

<sup>2749</sup> « Mais si pas un de vous ne s'y laisse tromper, si nous prévoyons tous, au contraire, que plus nous le [sc. Philippe] laisserons étendre ses conquêtes, plus il sera pour nous un ennemi puissant et redoutable, jusqu'où reculons-nous ? Qu'attendons-nous ? Quand nous déciderons-nous, Athéniens, à faire notre devoir ? », Démosthène, *Chers.*, 50, et *IV Phil.*, 26 (trad. M. Croiset).

<sup>2750</sup> « (...) enfin si, dès qu'il faudrait agir, vous vous dérobez, je ne connais pas de discours qui, sans aucun effort de votre part, soient capables de sauver la République. », *ibid.*, 77 (*id.*).

Οὐκουν προσήει πρὸς ταῦθ' ἡ διάνοια, ἀλλ' ἀνεδύετο· ἐπελαμβάνετο γὰρ αὐτῆς τὸ συνειδέναι.<sup>2751</sup>

ἐπειδὴ δ' ἀμφοτέρω [i.e. ἡ εἰρήνη καὶ ἡ συμμαχία] αὐτῷ γέγονεν, οὐκ εἰδέναι φησὶ τί ἂν ποιῶν χάρισαιτο, ἂν δ' ὑμεῖς λέγητε, ποιήσιν ὃ μήτ' αἰσχύνῃν μήτ' ἀδοξίαν αὐτῷ φέρει, εἰς ταύτας τὰς προφάσεις καταφεύγων, κὰν ἄρ' εἴπητέ τι καὶ προαχθῆθ' ὑμεῖς ἐπαγγεῖλασθαι, ἀναχώρησιν ἑαυτῷ καταλείπων.<sup>2752</sup>

Dans les quatre premières occurrences, Démosthène emploie le verbe ἀναδύομαι, qui évoque le repli des combattants homériques derrière leurs lignes<sup>2753</sup>. Cette métaphore appartient sans doute à la langue familière<sup>2754</sup>, même si nous n'en avons pas gardé beaucoup d'attestations<sup>2755</sup>. Plus précisément, l'image de Démosthène garde une certaine fraîcheur, parce qu'il l'applique de manière caractéristique à un contexte militaire, ce qui remotive le sens originel, homérique du terme : c'est le cas des trois occurrences des *Harangues*, ainsi que de celle de la *Lettre I*<sup>2756</sup>, qui elle-même « est une vraie harangue » selon R. Clavaud<sup>2757</sup>. Cette métaphore revient donc avec le même paradigme dans ce type de discours tout au long

<sup>2751</sup> « Sa pensée n'en approchait donc pas et se dérobaît ; la conscience la tenait arrêtée ; », *Amb.*, 210 (trad. G. Mathieu).

<sup>2752</sup> « Maintenant qu'il a les deux [i.e. la paix et l'alliance], il dit qu'il ne sait pas quel plaisir il pourrait vous faire et que, si vous en parlez, il fera tout ce qui ne lui causera ni honte ni déshonneur, ayant ainsi recours à des prétextes et, au cas où vous parleriez de quelque chose et seriez amenés à faire des avances, se réservant une voie de retraite. », *ibid.*, 41 (*id.*).

<sup>2753</sup> Cf. Homère, *Iliade*, VII, 217, qui est le passage le plus communément cité par les commentateurs : ἀλλ' οὐ πῶς ἔτι εἶχεν [i.e. Ἕκτωρ] ὑποτρέσαι, οὐδ' ἀναδύναί / ἄψ λαῶν ἐς ὄμιλον... (« Mais il est trop tard pour qu'il [i.e. Hector] se dérobe, et, faisant demi-tour, aille se replonger dans la masse des siens... », trad. P. Mazon). Voir encore *ibid.*, XIII, 225 (... οὐτέ τις ὄκνω / εἰκῶν ἀνδύεται πόλεμον κακόν : « (...) nul ne cède à la peur, quand il se dérobe au combat cruel. », *id.*) et *Odyssée*, IX, 377. Cf. Rehdantz, 1886, p. 77 *ad loc.* ; Sandys, 1900, p. 172 *ad loc.* ; Hajdú, 2002, p. 238/9 *ad loc.* ; Martina, 2000, t. II/2, p. 423 *ad Ménandre, Epitrepontes*, v. 422. Suivant le scholiaste (cf. scholie n° 65 Dilts (I, p. 137) *ad Chers.*, 50), Hajdú, 2002, p. 238/9 *ad loc.*, évoque une autre interprétation, qui était celle proposée par Wilamowitz, 1925, p. 73 *ad Ménandre, Epitrepontes*, v. 205 : ἀναδύομαι évoquerait les animaux de trait qui fuient le joug. Cf. encore Martina, 2000, t. II/2, p. 423 *ad Ménandre, Epitrepontes*, v. 422.

<sup>2754</sup> Martina, 2000, t. II/2, p. 423 *ad Ménandre, Epitrepontes*, v. 422.

<sup>2755</sup> Nous la retrouvons encore une fois chez Démosthène, *Lettre I*, 14, chez Lysias, XVI, 15, de même que chez Aristophane, *Grenouilles*, 860, chez Xénophon, *Banquet*, V, 2, chez Platon, *Théétète*, 145 c 2, et chez Ménandre, *Epitrepontes*, 422. Il faut ajouter à cette liste le substantif ἀνάδυσσις employé par Platon, *Euthydème*, 302 e 7.

<sup>2756</sup> Τούς θ' ἡγεμόνας, δι' ὧν ἀνάγκη τὰ πράγματα πράττεσθαι, ὡς εὐνουστάτους ἐπὶ τὰς δύνამεις ἐφίστατε· καὶ ὃ τι ποεῖν αὐτὸς ἕκαστος ὑμῶν δυνήσεται καὶ βουλήσεται, τοῦτο πρὸς αὐτὸν εἰπάτω καὶ ὑποσχέσθω. Καὶ τοῦθ' ὅπως μὴ ψεύσεται, μηδ' ἐξηπατήσθαι μηδὲ πεισθῆναι παρακρουσθεῖς φήσας ἀναδύσεται. (« Quant aux généraux par l'entremise desquels les opérations sont obligatoirement exécutées, mettez les plus dévoués qu'il se peut à la tête de vos forces armées, et que chacun de vous se dise à lui-même ce qu'il pourra et ce qu'il voudra faire et qu'il en prenne l'engagement. Ici, point de mensonge, point de dérobaide sous prétexte que vous auriez été trompés et persuadés frauduleusement. », trad. R. Clavaud). Nous retrouvons les thèmes développés en rapport avec la même image dans les discours *Sur les affaires de la Chersonèse* et *Quatrième Philippique*. La *Lettre I* évoque les préparatifs à Athènes, juste après la nouvelle de la mort d'Alexandre, pour déclencher une nouvelle guerre contre la Macédoine.

<sup>2757</sup> Clavaud, 1987, « Notice », p. 44.

de la carrière de Démosthène<sup>2758</sup>. En effet, ce n'est plus le cas de la majorité des autres emplois, en dehors de Lysias, qui offre ici le seul véritable parallèle<sup>2759</sup>.

Dans le discours *Sur les affaires de la Chersonèse*<sup>2760</sup>, Démosthène emploie la métaphore à propos de l'attitude passive des Athéniens face à l'insatiable activité militaire de Philippe, qui enchaîne les conquêtes militaires tandis que les premiers le laissent faire sans réagir. Notre orateur brocarde ainsi une fois de plus l'indolence, l'inaction (τὰ δέοντα ποιεῖν ἐθελήσομεν ; ἄνευ τοῦ ποιεῖν ὑμᾶς ἃ προσήκει), l'indifférence de ses compatriotes<sup>2761</sup>. En lien avec ce thème important, Démosthène répète la métaphore à la fin du discours, ce qui suggère qu'il devait en être assez satisfait... Par ailleurs, il l'introduit d'abord avec l'adverbe interrogatif de lieu ποῖ<sup>2762</sup>, ce qui permet de lui donner un prolongement discret, par un effet d'*enargeia*, en donnant à voir fugitivement l'espace de la retraite, qui s'ouvre de manière inquiétante, sans limite apparente. L'expressivité de la métaphore s'en trouve renforcée.

L'occurrence du *Sur l'Ambassade* se situe dans un schéma différent, puisqu'elle sollicite un sens « intellectuel » de cette image : il s'agit de la pensée (διάνοια) d'Eschine qui « recule » devant un argument de poids contre Démosthène, à savoir l'accusation de

---

<sup>2758</sup> Le *Sur les affaires de la Chersonèse* date de 341, et la *Lettre I* de l'été de 323 (Clavaud, 1987, « Notice », p. 44).

<sup>2759</sup> Μετὰ ταῦτα τοίνυν, ὃ βουλή, εἰς Κόρινθον ἐξόδου γενομένης καὶ πάντων προειδόντων ὅτι δεήσει κινδυνεύειν, ἐτέρων ἀναδυομένων ἐγὼ διεπραξάμην ὥστε τῆς πρώτης τεταγμένος μάχεσθαι τοῖς πολεμίοις : (« Après cela, citoyens du Conseil, ce fut la campagne de Corinthe ; tout le monde savait à l'avance qu'elle allait être dangereuse, et il y en avait qui cherchaient à se dérober : moi, je m'arrangeai pour être en première ligne. »), Lysias, *Pour Mantithéos* (XVI), 15 (trad. L. Gernet et M. Bizos). Presque toutes les autres occurrences citées ci-dessus, n. 2755, mettent en œuvre un usage différent de la métaphore, dans des contextes de dialogue, notamment dans le dialogue socratique : elle désigne alors le non respect des points de la discussion sur lesquels les interlocuteurs sont tombés d'accord ; cf. Radermacher, 1967, p. 267, *ad* Aristophane, *Grenouilles*, 860 : « ἀναδύεσθαι (860) bedeutet den Rücktritt von einer Vereinbarung », qui renvoie au passage du *Théétète*. Seul le passage de Ménandre présente une configuration différente, puisqu'il s'agit d'un esclave qui n'ose pas parler à son maître.

<sup>2760</sup> Nous ne nous attardons pas sur l'occurrence de la *Quatrième Philippique*, parce que Démosthène se contente de répéter mot pour mot tout le passage du *Sur les affaires de la Chersonèse*.

<sup>2761</sup> Le reproche vient d'être évoqué par Démosthène, *Chers.*, 48-9, avec en particulier, *ibid.*, 49 : (...) τῆς ἰδίας ἔνεκα ῥάθυμίας τοὺς ἄλλους πάντας Ἑλληνας εἰς δουλείαν προσέσθαι. (« (...) que de sacrifier à votre mollesse la liberté de tous les autres Grecs ! », trad., M. Croiset). Cf. encore *ibid.*, 77, qui développe en conclusion l'opposition topique entre les paroles et les actes : Ἄν οὕτω τοῖς πράγμασι χρήσθε καὶ παύσησθ' ὀλιγορροῦντες ἀπάντων, ἴσως ἂν, ἴσως καὶ νῦν ἔτι βελτίω γένοιτο. Εἰ μέντοι καθεδείσθε... (« Si vous vous comportez ainsi, si vous cessez de vous montrer indifférents à tout, peut-être, Athéniens, peut-être y a-t-il encore quelque chance que vos affaires s'améliorent. Mais si vous persistez à ne rien faire... », *id.*). Le scholiaste a bien saisi ce sens de l'image : cf. scholie n° 65 Dilts (I, p. 137) (ἀντὶ τοῦ « χωριζόμεθα τοῦ πράττειν καὶ ἐκφεύγομεν τοὺς πόνους »).

<sup>2762</sup> Nous suivons sur ce point l'interprétation de Bremi (cité par Schaefer I, 1824, p. 526, *ad* p. 102, l. 12, ποῖ ἀναδύομεθα ; : « In ποῖ inest notio motus ad locum, in ἀναδύεσθαι id, ut in loco tuti simus. ») et de Sandys, 1900, p. 172 *ad loc.*, contre ceux qui veulent donner un sens temporel à ποῖ, à partir d'une scholie ne figurant pas dans le recueil de M. R. Dilts, qui interprète ποῖ par μέχρι τίνος en se référant à Sophocle, *Electre*, 958 (ποῖ μενεῖς ῥάθυμος) ; c'est le cas de Westermann, 1871, p. 184, *ad loc.* Weil, 1873, p. 291, *ad loc.* tente de concilier les deux lectures : le sens local renvoie au métaphorisant, au sens strict du texte, et le sens temporel au métaphorisé, au sens suggéré par la métaphore (« jusqu'où reculons-nous ? C'est-à-dire, pour quel temps, pour quel événement nous réservons nous d'agir ? ») – mais nous nous situons là au niveau de l'interprétation (« C'est-à-dire »), si bien que le sens de ποῖ demeure bien, en dernière analyse, local.

corruption<sup>2763</sup>, parce que lui-même s'en est rendu coupable. De manière analogue à ce que nous venons d'observer pour le groupe précédent, Démosthène revivifie et/ou développe la métaphore au moyen d'une *enargeia* en jouant sur la signification première du terme grâce aux notions de lieu. Ici, cela passe par une double personnification qui nous donne à voir le mouvement de la pensée grâce aux verbes προσήει<sup>2764</sup> et ἀνεδύετο, puis celui de la conscience (τὸ συνειδέναι) qui « s'empare de » cette pensée, en la bloquant, de sorte qu'elle s'en trouve « immobilisée ». En réalité, cette dernière représentation est très concrète : elle signifie que la conscience bondit sur la pensée pour l'arrêter, avec une idée de violence<sup>2765</sup>. Enfin, comme le note H. Weil, cette métaphore offre une variation sur celle de l'obstruction de la bouche<sup>2766</sup>. Etant donné qu'entre les deux, juste avant celle qui nous occupe, Démosthène introduit une autre métaphore, celle de l'esclavage, peut-être pouvons-nous rapprocher l'emploi qu'il fait ici du verbe ἀναδύομαι de celui que nous trouvons chez Ménandre : la métaphore évoque la fuite de la pensée/esclave devant les mots qui en sont les maîtres<sup>2767</sup> !

La dernière occurrence développe une autre métaphore, avec le substantif ἀναχώρησις, employé par les historiens dans le sens de « retraite », ici dans l'acception « position ou moyens de repli »<sup>2768</sup>. Démosthène désigne ainsi l'habileté rhétorique de Philippe, qui se montre soucieux dans sa lettre, grâce à ces « prétextes » qu'évoque Démosthène, de ne jamais se lier totalement les mains ; l'image militaire prolonge ainsi la guerre du champ de bataille jusqu'au champ diplomatique et, plus largement, au champ de la parole. Nous retrouvons le thème de la guerre oratoire.

Démosthène offre le seul emploi attesté du substantif dans une métaphore ; pour autant, d'autres auteurs classiques usent du verbe ἀναχωρέω ou d'autres composés de

<sup>2763</sup> Démosthène, *Amb.*, 209.

<sup>2764</sup> Le verbe πρόσσειμι, de εἶμι, « aller », est à prendre ici dans son sens premier de « s'approcher », comme le fait G. Mathieu ; cf. LSJ, s.v., I, 1.

<sup>2765</sup> Cf. LSJ, s.v. ἐπιλαμβάνω, III, 1 et 3, et Eschine, *Ctés.*, 150 : (...) διώμνυτο [*sc.* ὁ Δημοσθένης] τὴν Ἀθηνῶν (...) ἢ μὴν, εἴ τις ἐρεῖ ὡς χρὴ πρὸς Φίλιππον εἰρήνην ποιήσασθαι, ἀπάξειν εἰς τὸ δεσμοτήριον ἐπιλαβόμενος τῶν τριχῶν... (« (...) il [*sc.* Démosthène] jura par Athéna (...) de saisir par les cheveux et de traîner en prison quiconque viendrait dire qu'il fallait faire la paix avec Philippe. », trad. V. Martin et G. de Budé). Cf. encore pour l'idée de violence la glose de Reiske, cité par Schaefer II, 1825, p. 625, *ad* p. 406, l. 20, ἐπελαμβάνετο γὰρ αὐτῆς : « reprehendebat, castigabat, compescebat animum obloqui gestientem neque hiscere sinebat conscientia culpa contractae. ».

<sup>2766</sup> Weil, 1883, p. 328 *ad loc.* Voir Démosthène, *Amb.*, 208.

<sup>2767</sup> (...) καὶ δοῦλος ἦν τῶν ῥημάτων τούτων. (« (...) qu'il était l'esclave de ces mots. », trad. G. Mathieu modifiée pour la métaphore). Cf. Ménandre, *Epitrepontes*, 422.

<sup>2768</sup> Respectivement LSJ, s.v., I et II, avec une seule autre référence à Thucydide, I, XC, 2, qui emploie le substantif au sens propre militaire.

χωρέω dans des images<sup>2769</sup>, et celle de la fuite en général, en particulier avec φεύγω et ses composés, reste très fréquente, notamment pour évoquer la marche du dialogue<sup>2770</sup>. La métaphore n'est donc pas originale ; c'est son usage qui l'est, puisque Démosthène la sollicite dans un contexte de guerre véritable, avec un terme inhabituel.

Ce groupe se caractérise donc par une certaine disparité, qui fait d'autant mieux ressortir la séquence cohérente du *Sur les affaires de la Chersonèse*. Le point commun réside dans le travail effectué par Démosthène pour prolonger, développer et rendre vives les métaphores.

### III. La tactique et le combat

#### 1) Le piège

Dans le *Contre Timocrate*, Démosthène emploie le mot ἐνέδρα, qui s'emploie au propre dans le vocabulaire militaire, pour désigner un piège<sup>2771</sup> :

Ἦν δὲ ταῦτ' ἐνέδρα μετὰ γλευσσίας καὶ κατασκευασμός, ὑπὲρ τοῦ λαθεῖν τόνδε τὸν νόμον τεθέντα.<sup>2772</sup>

La métaphore décrit une ruse d'Androtion, de Glaukétès et de Mélanôpos, qui répandent le bruit qu'ils sont prêts à s'acquitter de leur dette, afin de tromper la vigilance du peuple et de permettre à Timocrate, leur « mercenaire »<sup>2773</sup>, de faire passer une loi accordant des délais supplémentaires aux débiteurs publics. L'image du piège file donc celle du mercenaire, qui la renforce en retour. Démosthène dépeint une véritable manœuvre stratégique, une sorte d'embuscade législative dont le peuple est la victime.

<sup>2769</sup> Ἀναχωρέω : Aristophane, *Nuées*, 524 ; Platon, *Phédon*, 83 a 6 ; *Banquet*, 175 a 6. Ὑποχωρέω : Platon, *Rép.* VIII, 560 a 5.

<sup>2770</sup> Cf. pour Platon l'aperçu donné par Louis, 1945, p. 216-7, et notamment Platon, *Théétète*, 177 b. La liste de Ronnet, 1951, p. 160, est erronée, parce qu'elle intègre des expressions employées au sens propre ou lexicalisées : c'est le cas de Démosthène, *Paix*, 25 (παραχωρῶ), *Amb.*, 77 (ὑποχωρῶ), *III Phil.*, 3 (où il faut corriger ἐξελαύνομαι en ἐξελαύνω), *Amb.*, 41 et *Cour.*, 158 (παραχωρῶ εἰς + acc.).

<sup>2771</sup> LSJ, s.v., I, 1. Cf. aussi le verbe ἐνεδρεῖω, *ibid.*, s.v., I et II. Ces mots sont employés notamment par Thucydide, chez qui le substantif est fréquent : Betant 1969 I, p. 336, ss.vv.

<sup>2772</sup> « C'était un piège, aggravé d'une dérision, une manœuvre pour que la proposition de Timocrate passât à votre insu. », Démosthène, *Tim.*, 16 (trad. O. Navarre et P. Orsini).

<sup>2773</sup> La métaphore du mercenaire apparaît *ibid.*, 14 et 15.

La métaphore apparaît deux fois dans les plaidoyers civils, avec le verbe correspondant, où le piège renvoie au manque de temps du plaideur et à un serment trompeur<sup>2774</sup>. Elle est assez rare ; nous ne la trouvons que dans des passages isolés, chez Platon et chez Antiphane avec le substantif, et surtout chez Lysias, qui offre l'image la plus forte, avec le verbe<sup>2775</sup>.

Nous avons donc affaire à une métaphore vive, employée de manière originale au sein d'une métaphore filée qui comprend les deux premières occurrences de l'image des mercenaires contenues dans le discours.

<sup>2774</sup> Εἰ μὲν οὖν τότε ἐξεγένετο καὶ μὴ τῷ χρόνῳ τοῦτ' ἐνηδρεύθημεν, παρεσχόμεθ' ἂν μάρτυρας ὡς ἐξετείσθη τὰ χρήματα καὶ πάντ' αὐτῷ διελέλυτο τὰ πρὸς τὴν πόλιν· (« Si je l'avais pu et si je n'avais pas été pris de court, j'aurais fourni des témoignages prouvant que la dette a été acquittée et que mon grand-père était complètement en règle avec la cité. »), *Contre Aphobos II* (XXVIII), 2 (trad. L. Gernet). (...) Πλαγγών, (...) μετὰ τοῦ Μενεκλέους ἐνεδρεύσασα τὸν πατέρα μου καὶ ἐξαπατήσασα ὄρκῳ... (« (...) Plangon, de concert avec Ménéclos, tendit un piège à mon père : elle le trompa au moyen du serment... »), *Contre Bæotos II* (XL), 10 (*id.* ; en faveur de l'authenticité : MacDowell, 2009, p. 79, que nous suivons ; *contra* : Blass, 1893, p. 509-13 ; Gernet, 1957, p. 31) ; Krüger, 1959, p. 75, *ad loc.*, note l'« originalité » (« originell ») de la métaphore. Le substantif n'apparaît qu'une seule autre fois chez Démosthène, *Amb.*, 77, au sens propre, nous semble-t-il, contrairement à ce qu'indique LSJ, s.v., I, 2, sans doute suivi par Krüger, 1959, p. 74, *ad loc.* : cf. les gloses de Weil, 1883, p. 274, et de MacDowell, 2000, p. 241, *ad loc.*

<sup>2775</sup> ὁ δὲ δὴ δοξάζων μὲν καθάπερ ἄτερος, εὐφύης δὲ ἐπικαλούμενος, δόλου δὲ καὶ ἐνέδρας πλήρης, ἐξ ὧν μάντις τε κατασκευάζονται πολλοὶ καὶ περὶ πάσαν τὴν μαγγανείαν γεγεννημένοι, γίγνονται δὲ ἐξ αὐτῶν ἔστιν ὅτε καὶ τύραννοι καὶ δημηγόροι καὶ στρατηγοί, καὶ τελεταῖς δὲ ἰδίαις ἐπιβεβουλευκότες, σοφιστῶν τε ἐπικαλουμένων μηχαναί. (« Le second, outre l'incroyance qu'il partage avec l'autre, ayant, comme on dit, des dons innés, serait plein de ruse et d'embûche ; c'est de telles gens que sortes maints devins et fabricants empressés de toutes sortes de prestiges ; d'eux aussi naissent parfois des tyrans, des orateurs populaires, des généraux, de malins inventeurs d'initiations secrètes et les machinations de dénommés sophistes. »), Platon, *Lois*, X, 908d1-7 (trad. A. Diès ; il est question de la seconde des deux catégories d'impies que distingue Platon, la plus pernicieuse). La métaphore est peut-être filée avec μηχαναί, si l'on considère qu'une syllepse réactive le sens militaire de « machine de guerre » (LSJ, s.v., I, 2). Chez Antiphane, fgmt. 122, 7 Kassel/Austin (*PCG II*, p. 376) = 124, 7 Kock (*CAF II*, p. 60), ἐνέδρας δ' ἔνεκα, « pour nous tendre un piège », vise les auteurs de devinettes. Enfin, pour le verbe : Lysias, *Sur le meurtre d'Eratosthène* (I), 49 : Πολὺ γὰρ οὕτω δικαιοτέρον ἢ ὑπὸ τῶν νόμων τοὺς πολίτας ἐνεδρεύεσθαι, οἱ κελεύουσι μὲν, ἐάν τις μοιχὸν λάβῃ, ὅ τι ἂν οὖν βούληται χρῆσθαι, οἱ δ' ἀγῶνες δεινότεροι τοῖς ἀδικουμένοις καθεστήκασιν ἢ τοῖς παρὰ τοὺς νόμους τὰς ἀλλοτριὰς καταισχύνουσι γυναίκας. (« Ce serait au moins beaucoup plus juste ; les lois ne tendraient pas aux citoyens un véritable piège. D'un côté, en effet, elles les invitent, s'ils surprennent un amant avec leur femme, à se venger comme ils l'entendent ; mais, d'autre part, elles les exposent, quoique victimes, à des procès plus redoutables pour eux que pour ces gens qui, au mépris de la loi, déshonorent les femmes d'autrui. », trad. M. Bizos). La force de cette image provient à la fois de la personnification des lois (Frohberger, 1868, p. 137, *ad loc.*), du fait qu'elle exprime une idée « inquiétante, parce qu'elle n'est pas naturelle » (« worryingly unnatural ») pour les Athéniens, puisqu'elle renverse le topos oratoire du soutien apporté par les lois aux citoyens (Todd, 2007, p. 147, *ad loc.* ; pour une variation originale sur le topos, cf. Démosthène, *Mid.*, 223-5, avec les remarques de Brock, 2013, p. 165-6), et enfin de la tonalité ironique qu'elle retire de ce renversement (Edwards et Usher, 1985, p. 229, *ad § 47*, s.v. « prizes ») ; cf. enfin Carey, 1989, p. 86, *ad loc.*, qui note simplement « une image puissante, et ce d'autant plus qu'elle est employée en relation avec νόμοι » (« a powerful image, the more so for its use in relation to νόμοι »). Pour la forme, elle se rapproche d'assez près de celle de Démosthène, *Contre Aphobos II* (XXVIII), 2, qui s'en est peut-être souvenu (cf. LSJ, s.v., I, 1, et Carey, 1989, p. 86, *ad Lysias, Sur le meurtre d'Eratosthène* (I), 49, s.v. ἐνεδρεύεσθαι, qui citent en parallèle les deux passages, sans aller plus loin).



## 2) Le siège

Le siège est une autre réalité militaire à laquelle Démosthène recourt plusieurs fois<sup>2776</sup>. Avant de commencer cette étude, nous aimerions signaler qu'il utilise très souvent le verbe περιούστημι, « entourer », pour indiquer la pression exercée notamment par la guerre, par un danger, par une situation<sup>2777</sup>. C'est un emploi courant du verbe au sens figuré<sup>2778</sup>, si bien que nous ne considérons pas ces passages comme des métaphores<sup>2779</sup>. Thucydide apparaît de loin comme l'auteur qui utilise le plus ce type d'expression en dehors de Démosthène<sup>2780</sup> ; il est donc très probable que celui-ci ne fait que l'imiter<sup>2781</sup>.

Voici les images que nous retenons :

1. Καὶ πρότερον προσκαθήμενος τὸν ὑμέτερον στρατηγὸν ἔπεισε καὶ ἠνάγκασε μὴ τὰ βέλτιστ' ὑπὲρ ὑμῶν πράττειν...<sup>2782</sup>

2. Τίσιν οὖν ὑμεῖς κινδυνεύσαιτ' ἄν, εἴ τι γένοιτο; τῷ τὸν Ἑλλησποντον ἀλλοτριωθῆναι, τῷ Μεγάρων καὶ τῆς Εὐβοίας τὸν πολεμοῦσθ' ὑμῖν γενέσθαι κύριον, τῷ Πελοποννησίους τάκειναι φρονήσαι. Εἶτα τὸν τοῦτο τὸ μηχανήμ' ἐπὶ τὴν πόλιν ἰστάντα, τοῦτον εἰρήνην ἄγειν ἐγὼ φῶ πρὸς ὑμᾶς ; [19] πολλοῦ γε καὶ δεῖ· ἀλλ' ἄφ' ἧς ἡμέρας ἀνείλε Φωκέας, ἀπὸ ταύτης ἔγωγ' αὐτὸν πολεμῆν ὀρίζομαι. Ὑμᾶς δέ, ἐὰν ἀμύνησθ' ἤδη, σωφρονήσειν φημί, ἐὰν δ' ἐάσητε, οὐδὲ τοῦθ' ὅταν βούλησθε δυνήσεσθε ποιῆσαι.<sup>2783</sup>

<sup>2776</sup> Sur la poliorcétique grecque, cf. Garlan, 1974, en particulier p. 155 *sq.*, pour le IV<sup>ème</sup> siècle. Sur la signification du concept de siège lui-même (πολιορκία), qui recouvre pour l'essentiel celle de notre concept moderne : *ibid.*, p. 3-6.

<sup>2777</sup> Démosthène, *Még.*, 28 ; *Arist.*, 155 (siège) ; *Org.*, 35 ; *I Ol.*, 28 ; *III Ol.*, 8 (nécessité) et 9 ; *Mid.*, 111 et 123 (les maux) ; *Amb.*, 83, 126, 148 (« Piade de maux » : κακῶν Ἰλιάς), 212 (nécessité) et 340 ; *Cour.*, 176 (avec ἐπίσθημι), 179, 188, 195, 201, 218 et 238 ; *Contre Panténètos* (XXXVII), 10.

<sup>2778</sup> LSJ, s.v., B, I, 2 et 3, et II, 3 (situation). Cf. encore Fox, 1890, *ad* Démosthène, *Még.*, 28, s.v. περιεστηκότος Θηβαίους.

<sup>2779</sup> Parmi tous les commentaires que nous avons pu consulter, qu'ils portent sur Démosthène ou sur les autres auteurs utilisant l'expression, seul Paulsen, 1999, p. 136, *ad* Démosthène, *Amb.*, 83, s.v. περιεστάσιν, parle de métaphore.

<sup>2780</sup> En plus de LSJ, s.v., II, 2 et 3, cf. Betant, 1969b, p. 315-6, s.v.

<sup>2781</sup> Nous relevons par exemple des similitudes entre Démosthène, *Még.*, 28, et Thucydide, IV, 55 (la guerre) ; entre Démosthène, *Amb.*, 83 ; *Cour.*, 176 (avec ἐπίσθημι), 179, 188, 195 et 238, et Thucydide, IV, 34, 3 ; V, 73 ; VIII, 2, 1 et 15 (les dangers) ; enfin entre Démosthène, *Amb.*, 126 ; *Cour.*, 195, et Thucydide, III, 54, 5, et VIII, 1, 2 (la crainte, la panique). Cf. encore, pour la guerre : Isocrate, *Panegyrique* (IV), 162 ; pour la crainte : Eschine, *Ctés.* (III), 137.

<sup>2782</sup> « A force de l'obséder, il obtint de votre stratège, moitié par persuasion, moitié par contrainte, qu'il ne servît pas trop bien vos intérêts... », *Aristocr.*, 167 (trad. J. Humbert et L. Gernet).

<sup>2783</sup> « Quels sont en effet les événements qui vous mettraient en danger s'ils survenaient ? Ce serait que l'Hellespont passât au pouvoir d'autrui, que votre ennemi fût maître de Mégare et de l'Eubée, que le Péloponnèse prît parti pour lui. Eh bien, celui qui justement dresse cette machine de guerre contre notre ville, puis-je dire qu'il est en paix avec vous ? [19] Tant s'en faut qu'au contraire, depuis le jour où il a anéanti les Phocidiens, il a commencé, selon moi, la guerre contre nous. Et si vous, dès à présent, vous le repoussez, je dis

3. Τί δέ, ἀφ' οὗ νῦν λέγει, βέλτιον γεγονός ; Ἐμοὶ μὲν γὰρ δοκεῖ τούναντίον, ὄν μὲν οὐ προσήει χρόνον ὑμῖν, ἀναπαύσασθαι τῶν κακῶν ἢ πόλις ὣν ἅπασιν οὗτος παρείχεν, ἀφ' οὗ δὲ πάλιν δημηγορεῖ, πολιορκεῖσθαι, λόγους στασιώδεις καὶ ταραχώδεις ἐν ἀπάσαις ἀεὶ ταῖς ἐκκλησίαις λέγοντος τούτου.<sup>2784</sup>

Dans le *Contre Aristocrate* (1), Démosthène emploie le verbe προσκάθημαι, qui signifie « assiéger »<sup>2785</sup>, pour signifier les interventions pressantes<sup>2786</sup> de Charidème auprès du stratège Κέphisodotos, afin qu'il cesse un siège entrepris contre des pirates en Chersonèse<sup>2787</sup>. Etant donné qu'il est précisé juste avant la métaphore que Charidème a attaqué les forces athéniennes<sup>2788</sup>, et qu'il a obtenu gain de cause aussi bien par la persuasion que par la force (ἔπεισε καὶ ἠνάγκασε), il n'est pas impossible qu'il y ait une syllepse sur le verbe, et qu'il soit à prendre aussi au sens propre.

Cette image est très efficace, parce qu'elle met en scène un renversement de situation qui souligne la trahison de Charidème : alors que le stratège athénien assiège les pirates, Charidème vient l'assiéger lui, sans doute dans les deux sens du terme, au lieu de lui prêter main forte comme l'aurait fait un allié fidèle. H. Weil note ainsi l'ironie de l'expression<sup>2789</sup>.

Démosthène élabore donc ici une métaphore très expressive, que l'on ne rencontre que dans un passage d'Hérodote, strictement parallèle, en ce qu'il met en avant la figure du traître : alors que les Athéniens sont engagés dans une guerre contre Egine, les Pisistratides assiègent Darius de leurs assiduités pour les calomnier<sup>2790</sup>. Le « siège » va réussir, parce qu'il

---

que vous agirez sagement ; mais si vous tardez à le faire, alors, quand vous le voudrez, vous ne le pourrez plus. », Démosthène, *III Phil.*, 18-9 (trad. M. Croiset).

<sup>2784</sup> « Qu'est-ce qui s'est amélioré depuis qu'il parle maintenant ? Bien au contraire, à ce qu'il me semble, pendant le temps où il ne paraissait pas devant vous, l'État a pu se reposer des maux que cet individu causait à tous ; mais depuis qu'il parle à nouveau en public, la cité est en état de siège, parce qu'à chaque occasion, dans toutes les assemblées, cet individu tient des discours séditions et subversifs. », *I Aristog.*, 42 (trad. G. Mathieu).

<sup>2785</sup> LSJ, s.v., II, 1. Le verbe appartient au vocabulaire des historiens Hérodote et surtout Thucydide : cf. respectivement, Powell, 1938, p. 323, s.v. προσκάτημαι (trois occurrences en comptant la métaphore : cf. *infra*, n. 2790), et Bétant, 1969b, p. 387, s.v. προσκαθέζεσθαι et προσκαθήσθαι. Il n'y a qu'une occurrence chez Xénophon, *Cyropédie*, II.4.13, si l'on ne tient pas compte de *Helléniques*, I.5.21, qui apparaît dans une interpolation (cf. Hatzfeld, 1949, p. 51, *ad loc.*, avec l'appendice, p. 156).

<sup>2786</sup> Cf. la traduction éclairante de López Eire, 1985b, p. 85 : « a fuerza de asediadora insistencia ».

<sup>2787</sup> *Aristocr.*, 166-7 ; cf. *ibid.*, 166 : (...) ἐνταῦθα δ' ἐλθόντων ἡμῶν καὶ πολιορκούντων τούτους... (« Nous y étions arrivés et nous assiégions ces gens-là... », trad. L. Gernet).

<sup>2788</sup> (...) ἡμῖν μὲν προσέβαλλον, ἐβοήθει δὲ τοῖς λησταῖς καὶ καταποντισταῖς. (« (...) Charidème vint nous attaquer et prêter main-forte aux corsaires. », *ibid.*, 167 (*id.*) ; suit la métaphore.

<sup>2789</sup> Weil, 1886, p. 260, *ad loc.*

<sup>2790</sup> Ἀθηναῖοι μὲν δὴ πόλεμος συνήπτο πρὸς Αἰγινήτας, ὁ δὲ Πέρσης τὸ ἔωυτοῦ ἐποίεε, ὥστε ἀναμνήσκοντός τε αἰεὶ τοῦ θεράποντος μεμνήσθαι μιν τῶν Ἀθηναίων καὶ Πεισιστρατιδῶν προσκατημένων καὶ διαβαλλόντων Ἀθηναίους, ἅμα δὲ βουλόμενος ὁ Δαρειὸς ταύτης ἐχόμενος τῆς προφάσιος καταστρέφεσθαι τῆς Ἑλλάδος τοὺς μὴ δόντας αὐτῷ γῆν τε καὶ ὕδωρ. (« Tandis que les Athéniens étaient en guerre avec les Éginètes, le Perse mettait son dessein à exécution ; son serviteur ne cessait de rappeler Athènes à sa mémoire, les Pisistratides étaient assidus auprès de lui et déblatéraient contre les

va pousser Darius à nommer son général Datis à la tête d'une expédition envoyée contre Érétrie et contre Athènes : rien moins que la première guerre médique !<sup>2791</sup> Peut-être Démosthène s'est-il souvenu de ce passage. Abonde en ce sens le fait que ce verbe, qui appartient surtout au vocabulaire de Thucydide, n'est employé que trois fois par Hérodote, en comptant la métaphore<sup>2792</sup> : celle-ci est aisément repérable. Dans ce cas-là, l'implication est claire, et parachève la démonstration que Démosthène vient de mener, au terme de laquelle intervient notre métaphore<sup>2793</sup> : puisque Charidème est au service des rois de Thrace Cotys puis Chersoblepte, le rapprochement avec les Pisistratides indique qu'il veut favoriser la conquête de la Chersonèse par ceux-ci ; il trahit ainsi les Athéniens, qui luttent pour la conserver.

Le souvenir littéraire, en plus d'embellir la métaphore, renforce donc son efficacité.

La métaphore de la *Troisième Philippique* (2) assimile des manœuvres diplomatiques et militaires de Philippe à des machines de guerre (μηχάνημα)<sup>2794</sup> dressées contre Athènes (ἐπὶ τὴν πόλιν ἰστάντα). Démosthène évoque en effet successivement la prise de contrôle par Philippe, ou l'alliance avec lui de l'Hellespont, de Mégare et de l'Eubée, du Péloponnèse, ce qui dessine une sorte de mouvement tournant autour d'Athènes : celle-ci se trouverait encerclée si ces événements survenaient. L'image sert à rendre cette idée de façon très vive ; la force de l'expression est renforcée par la tournure interrogative. Ces procédés permettent aussi de persuader l'auditoire que le roi est bien en guerre avec Athènes (πολεμεῖν), en lui montrant l'évidence : Philippe en pleine action guerrière. En reprenant le leitmotiv de toutes les harangues, à savoir l'opposition entre l'action et l'inaction (ἐὰν δ' ἐάσητε), Démosthène renforce alors ses appels vigoureux à la résistance (ἀμύνησθ' ἤδη) grâce à l'idée menaçante d'un possible siège d'Athènes par Philippe, si rien n'est fait<sup>2795</sup>.

---

Athéniens ; et Darius voulait, saisissant ce prétexte, subjuguier ceux des Grecs qui lui auraient refusé la terre et l'eau. », Hérodote, VI, 94 (trad. Ph.-E. Legrand).

<sup>2791</sup> Le récit commence *ibid.*, 94, juste après le passage cité à la note précédente.

<sup>2792</sup> Cf. ci-dessus, p. 673, n. 2785.

<sup>2793</sup> Démosthène, *Aristocr.*, 158-62 (action au service de Cotys) et 163-8 (action au service de Chersoblepte).

<sup>2794</sup> Cf. LSJ, s.v., I. Le mot, au IV<sup>ème</sup> siècle, désigne en particulier les tours de siège, selon Garlan, 1974, p. 163, avec la note 4.

<sup>2795</sup> Le mot μηχάνημα revient plus loin, *ibid.*, 50, au sens propre, pour évoquer précisément cette menace : Ἐπειδὴν δ' ἐπὶ τοῦτοις πρὸς νοσοῦντας ἐν αὐτοῖς προσπέση καὶ μηδεὶς ὑπὲρ τῆς χώρας δι' ἀπιστίαν ἐξίη, μηχανήματ' ἐπιστήσας πολιορκεῖ. (« Et quand, en outre, il tombe sur un peuple travaillé par un mal intérieur et que nul n'ose sortir des murs pour la défense du pays, tant il y règne de défiance, il dresse ses machines et investit la ville. », trad. M. Croiset).

En effet, dans le passage qui précède, Démosthène a montré que ce dernier était déjà à la manœuvre pour réaliser les entreprises que résume la métaphore<sup>2796</sup>. Ce passage se termine par une représentation tout aussi saisissante que l'image, mais cette fois au sens propre, afin justement de la préparer<sup>2797</sup>, avec une bonne dose d'ironie : « à moins que, selon vous, ceux qui dressent des machines contre une ville ne soient en paix, tant qu'ils ne les ont pas poussées jusqu'au pied du mur ! »<sup>2798</sup> Les machines réelles n'ont plus qu'à devenir métaphoriques, pour dénoncer une menace qui deviendra réalité si les Athéniens n'agissent pas : Philippe finira par encercler diplomatiquement la cité, avec le risque qu'il vienne mettre le siège devant ses murs.

La troisième et dernière image (3) nous ramène dans le feu de la bataille oratoire. Aristogiton, frappé d'atimie, n'avait plus le droit de prendre la parole à l'Assemblée (δημηγορεῖ) : bon débarras ! explique Démosthène. L'individu est en effet décrit comme un sycophante de la pire espèce, comparé aux pires bêtes sauvages, qui ne fait que causer du tort à ses concitoyens<sup>2799</sup>. Or, au bout de cinq années, Aristogiton décide de s'affranchir de son atimie, et revient parler devant l'Assemblée. La virulence de ses propos et de ses attaques contre tel ou tel citoyen est telle qu'il apparaît comme un ennemi mettant en danger la cohésion de la cité, comme dans une *stasis*, une guerre civile (λόγους στασιώδεις καὶ ταραχώδεις)<sup>2800</sup>. Plus radicalement, il est présenté comme l'ennemi extérieur qui vient assiéger (πολιορκεῖσθαι) la cité. Démosthène glisse aisément d'une idée à l'autre, parce que la représentation de la *stasis* implique l'intervention d'une puissance extérieure en soutien à l'un ou l'autre camp<sup>2801</sup>. Les harangues d'Aristogiton sont donc comme une guerre qui menace la communauté politique (ἀφ' οὗ δὲ πάλιν δημηγορεῖ, πολιορκεῖσθαι).

L'image est originale, parce qu'elle est rare, et parce que l'idée qu'elle illustre est propre à Démosthène. Chez les orateurs, en effet, seul Lysias utilise le verbe πολιορκεῖσθαι,

<sup>2796</sup> *Ibid.*, 15-7.

<sup>2797</sup> Cf. Rehdantz, 1886, p. 101-2, et Sandys, 1900, p. 206, *ad loc.*, ainsi que Wankel, 1976 a, p. 422, *ad* Démosthène, *Cour.*, 71, s.v. καὶ κατασκευάζων ἐπιτέλιον ἐπὶ τὴν Ἀττικὴν. Nous rejetons l'interprétation de Wooten, 2008, p. 150, pour qui l'emploi de μηχανήματα, au § 17, serait une image. Le passage du sens propre à la métaphore s'accompagne d'une plus grande précision de l'expression : Wooten, 2008, p. 150-1, qui signale que l'on passe d'un pluriel indéterminé (τοὺς τὰ μηχανήματα ἐφιστάντας) à un singulier dont le contexte est précisé : « il n'y a qu'un homme (τὸν... ἰστάντα) ; l'action est dirigée contre un ennemi précis (ἐπὶ τὴν πόλιν) ; et l'engin de siège est désigné par un démonstratif (τοῦτο τὸ μηχανήμα). » (« There is only one man (τὸν...ἰστάντα) ; the action is directed against a specific enemy (ἐπὶ τὴν πόλιν) ; and the siege-engine is pointed at with a demonstrative (τοῦτο τὸ μηχανήμα). »). Cette précision renforce la vivacité de la métaphore.

<sup>2798</sup> (...) εἰ μὴ καὶ τοὺς τὰ μηχανήματ' ἐφιστάντας εἰρήνην ἄγειν φήσετε, ἕως ἂν αὐτὰ τοῖς τεύχεσιν ἤδη προσαγάγωσιν., *ibid.*, 17 (*id.*). Cf. encore *Cour.*, 87, à propos du siège de Byzance.

<sup>2799</sup> Cf. chapitre I. « Les images de la nature », p. 165 *sq.*

<sup>2800</sup> Pour la nature asociale d'Aristogiton, cf. *ibid.*, p. 169.

<sup>2801</sup> Thucydide, III.82.1 ; Platon, *Rép.*, VIII, 556e3-9.

dans une configuration très différente : il dénonce la spéculation à laquelle se livrent les marchands de blé pour faire grimper les prix ; ceux-ci organisent la pénurie, ce qui les rend semblables à des ennemis qui assiègeraient Athènes<sup>2802</sup>. En dehors de cet exemple, on ne trouve qu'une image plus proche de celle de Démosthène, dans le *Second Alcibiade*, dialogue apocryphe de Platon<sup>2803</sup> : la métaphore du siège exprime le harcèlement juridique que les sycophantes font subir aux stratèges de retour à Athènes ; l'auteur renforce la métaphore en l'insérant dans une comparaison avec la guerre véritable, afin de décrire la difficulté de la charge des stratèges, qui font pour ainsi dire la guerre même à domicile<sup>2804</sup>. Ce jeu rappelle celui de l'image de Démosthène dans le *Contre Aristocrate* (1).

Les métaphores du siège constituent donc trois développements originaux, au service d'idées disparates. La force suggestive de celles du *Contre Aristocrate* et de la *Troisième Philippique* provient du jeu sur le sens premier des mots, en raison du contexte guerrier : la représentation produite n'en est que plus vive – et donc plus efficace. D'une manière plus générale, ces métaphores tirent leur force du fait que l'art de la poliorcétique connaît d'importants développements au IV<sup>ème</sup> siècle, notamment sous l'impulsion de Philippe de Macédoine, qui met au point de redoutables machines de siège<sup>2805</sup>. C'est ce qui signe en dernier ressort l'efficacité de la métaphore de la *Troisième Philippique*, dont on comprend alors toute la charge d'angoisse : Démosthène joue sur les peurs provoquées par l'habileté de

<sup>2802</sup> (...) ὥστ' ἐν [τούτοις] τοῖς καιροῖς ἐπιβουλεύουσιν ὑμῖν, ὥσπερ οἱ πολέμοι. Ὅταν γὰρ μάλιστα σίτου τυγχάνητε δεόμενοι, ἀναρπάζουσιν οὗτοι καὶ οὐκ ἐθέλουσι πωλεῖν, ἵνα μὴ περὶ τῆς τιμῆς διαφερώμεθα, ἀλλ' ἀγαπῶμεν ἐὰν ὀποσουτινοσοῦν πριάμενοι παρ' αὐτῶν ἀπέλωμεν· ὥστ' ἐνίοτε εἰρήνης οὔσης ὑπὸ τούτων πολιορκούμεθα. (« Et leur hostilité va si loin que, dans les périodes critiques, ils conspirent contre vous ni plus ni moins que les ennemis. Au moment où le blé fait le plus défaut, ils s'en saisissent et refusent de le vendre afin que nous ne discussions pas sur le prix — trop heureux de ne pas les quitter les mains vides et de leur avoir acheté à n'importe quel taux ; et parfois, en pleine paix, c'est comme si nous étions assiégés par eux. »), Lysias, *Contre les marchands de blé* (XXII), 15 (trad. L. Gernet).

<sup>2803</sup> Le rapprochement est suggéré par Weil, 1886, p. 326, *ad loc.* Selon Souilhé, 1930, p. 18, le *Second Alcibiade* serait l'œuvre d'un philosophe platonicien et daterait de la fin du IV<sup>ème</sup> siècle ou bien du III<sup>ème</sup>. Il serait donc le plus vraisemblablement postérieur au *Contre Aristogiton* I.

<sup>2804</sup> οἱ δὲ ἄριστα δοκούντες αὐτῶν πράττειν, διὰ πολλῶν κινδύνων ἐλθόντες καὶ φόβων οὐ μόνον ἐν ταύτῃ τῇ στρατηγίᾳ, ἀλλ' ἐπεὶ εἰς τὴν ἑαυτῶν κατήλθον, ὑπὸ τῶν συκοφαντῶν πολιορκούμενοι πολιορκίαν οὐδὲν ἐλάττω τῆς ὑπὸ τῶν πολεμίων διετέλεσαν... (« Quant à ceux qui paraissent avoir le mieux réussi, ce fut au milieu de dangers et de périls sans nombre, et pas seulement dans l'exercice de leur charge à l'armée, mais chez eux, à leur retour : ils eurent continuellement à subir de la part des sycophantes un siège en règle, tout autant que de la part des ennemis. »), [Platon], *Second Alcibiade*, 142a3-7 (trad. J. Souilhé).

<sup>2805</sup> En ayant recours à des ingénieurs spécialisés, dès le siège de Phères, en 354 (Garlan, 1974, p. 207-8), Philippe développe en effet l'usage des machines de guerre : catapultes (*ibid.*, p. 212-3), tours de siège de 37 mètres au siège de Périnthe, en 340 (*ibid.*, p. 225), béliers aux sièges d'Amphipolis, en 358, et de Périnthe, en 340 (*ibid.*, p. 236). Cf. encore G. T. Griffith, *in* Hammond et Griffith, 1979, p. 444-9. Sur les innovations macédoniennes dans la poliorcétique, à partir de Philippe, cf. Garlan, 1974, p. 201-44 : « les possibilités nouvelles de l'art des sièges ne devaient être exploitées de manière systématique que dans la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle, par les Macédoniens, grâce auxquels la poliorcétique grecque parvint rapidement à son apogée » (*ibid.*, p. 271).

Philippe dans l'art de la poliorcétique, comme il l'a montré au cours de nombreux sièges dont certains ont particulièrement marqué les esprits, tels ceux d'Amphipolis ou d'Olynthe.

### 3) Les fortifications

Les fortifications sont une réalité militaire bien connue et familière à Athènes, en raison du réseau de forteresses destinées à défendre l'Attique, et en particulier de l'histoire mouvementée des longs murs, qui relie la ville au Pirée, et qui sont depuis l'origine le reflet de la puissance ou au contraire de l'abaissement de la cité<sup>2806</sup>. Les fortifications, notamment celles qui sont destinées à protéger les frontières, deviennent une préoccupation majeure à l'époque de Démosthène, en raison des innovations de Philippe dans l'art de la poliorcétique. Face à cette menace, après 346, en raison de la « mentalité défensive »<sup>2807</sup> qui les caractérise au IV<sup>ème</sup> siècle, les Athéniens édifient un solide réseau de défenses, dont les ouvrages sont reliés par des routes militaires<sup>2808</sup> ; mais les innovations de Philippe rendent paradoxalement ces précautions hasardeuses<sup>2809</sup>.

C'est sur cet arrière-plan très fortement connoté que Démosthène fait souvent usage de métaphores qui impliquent les fortifications. Elles offrent un dernier leitmotiv dans ce chapitre sur les images de la guerre<sup>2810</sup>.

Le *Contre Aristocrate* et la *Deuxième Philippique* contiennent des métaphores qui font appel au poste de garde.

Le discours *Contre Aristocrate* utilise le mot φρουρά<sup>2811</sup> :

1. ἡ γὰρ ἐκεῖνων πρὸς ἀλλήλους ταραχὴ καὶ ὑποψία φρουρὰ Χερρονήσου μεγίστη τῶν πασῶν ἐστὶν καὶ βεβαιωτάτη.<sup>2812</sup>

---

<sup>2806</sup> Sur les fortifications de l'Attique, cf. Ober, 1985 ; Osborne, 1987, p. 151 *sq.*, *passim* (carte p. 156). Sur les longs murs en particulier, cf. Conwell, 2008. Sur l'art des fortifications en général : Garlan, 1974, p. 19-103 ; au IV<sup>ème</sup> siècle : *ibid.*, p. 183-200 et 244-69. Cf. encore Winter, 1971.

<sup>2807</sup> « defensive mentality », Ober, 1985, p. 207.

<sup>2808</sup> Ober, 1985. Cf. le résumé, *ibid.*, p. 217-9 ; cartes : p. 102-10.

<sup>2809</sup> *Ibid.*, p. 218-9. C'est la reconnaissance de ce fait qui, selon l'auteur, p. 219, pousse les Athéniens à suivre la stratégie offensive de Démosthène en 338.

<sup>2810</sup> Sur les images des fortifications, cf. Brock, 2013, p. 163.

<sup>2811</sup> Le mot désigne en particulier les fortifications édifiées pour défendre les frontières de l'Attique depuis le V<sup>ème</sup> siècle, mais surtout entre le milieu des années 380 et 340 : LSJ, s.v., II, 1, et Ober, 1985, p. 193-4 ; cf. plus largement, *ibid.*, p. 191-207 (p. 207 pour la fourchette chronologique que nous reprenons).

<sup>2812</sup> « La division et la méfiance entre eux sont la meilleure sauvegarde pour la Chersonèse. », Démosthène, *Aristocr.*, 103 (trad. L. Gernet).

L'image est très expressive, parce qu'elle associe deux éléments abstraits, les sentiments de trouble et de soupçon, à une réalité concrète de la vie militaire : les postes de garde, ici pour défendre les établissements athéniens en Chersonèse de Thrace. Démosthène illustre par là l'idée d'équilibre des pouvoirs (*balance of power*), qu'il défend pour assurer la sécurité de ce territoire : « l'intérêt de nos concitoyens résidant en Chersonèse, c'est que personne, chez les Thraces, n'ait la prépondérance »<sup>2813</sup>. En entretenant leurs divisions intestines, il faut éviter que l'un des rois thraces n'acquière une forme de prépondérance, de crainte qu'il ne se sente alors assez fort pour envahir la Chersonèse. C'est pourquoi Euthyclès, le client de Démosthène, attaque le décret d'Aristocrate : en assurant une immunité à Charidème, le chef militaire de Kersoblepte, il revient à favoriser ce dernier, avec le risque de conduire à la rupture de l'équilibre des pouvoirs<sup>2814</sup>.

Dans la *Deuxième Philippique*, le poste de garde est exprimé avec φυλακτήριον, un mot assez rare, employé surtout par les historiens et par Aristote<sup>2815</sup> :

2. Ἔστι τοίνυν νῆ Δί',» ἔφην ἐγώ, « παντοδαπὰ εὐρημένα ταῖς πόλεσι πρὸς φυλακὴν καὶ σωτηρίαν, οἷον χαρακώματα καὶ τεῖχη καὶ τάφροι καὶ τᾶλλ' ὅσα τοιαῦτα. Καὶ ταῦτα μὲν ἐστὶν ἅπαντα χειροποίητα καὶ δαπάνης προσδεῖται· ἐν δέ τι κοινὸν ἢ φύσις τῶν εὖ φρονούντων αὐτῇ κέκτηται φυλακτήριον, ὃ πᾶσι μὲν ἐστ' ἀγαθὸν καὶ σωτήριον, μάλιστα δὲ τοῖς πλήθει πρὸς τοὺς τυράννους. Τί οὖν ἐστὶ τοῦτο ; ἀπιστία. Ταύτην φυλάττετε, ταύτης ἀντέχεσθε· ἂν ταύτην σῶζετε, οὐδὲν μὴ δεινὸν πάθητε.<sup>2816</sup>

L'image est préparée par l'évocation des moyens de défense (φυλακὴν) de la cité : palissades (χειροποίητα), remparts (τεῖχη) et fossés (τάφροι). Démosthène, à partir de là,

<sup>2813</sup> (...) τοῖς Χερρόνησον οἰκοῦσι τῶν πολιτῶν συμφέρον, μηδέν' εἶναι τῶν Θρακῶν ἰσχυρόν· (« (...) l'intérêt de nos concitoyens résidant en Chersonèse, c'est que personne, chez les Thraces, n'ait la prépondérance. »), *ibid. (id.)*, juste avant la métaphore.

<sup>2814</sup> Τὸ τοίνυν ψήφισμα τουτὶ τῷ μὲν ἡγουμένῳ τῶν Κερσοβλέπτου πραγμάτων ἀσφάλειαν διδόν, τοῖς δὲ τῶν ἐτέρων βασιλέων στρατηγοῖς φόβον καὶ δέος μὴ τιν' αἰτίαν ἔχωσι παριστάν, τοὺς μὲν ἀσθενεῖς, τὸν δ' ἐν' ὄντ' ἰσχυρόν καθίστησιν. (« Or le présent décret, en accordant une sûreté à celui qui dirige les affaires de Kersoblepte et en intimidant les généraux au service des autres rois qui redouteront d'être incriminés, affaiblit la position de ceux-ci et renforce celle d'un seul. »), *ibid. (id.)*, juste après la métaphore.

<sup>2815</sup> LSJ, s.v., 1, qu'il faut compléter avec Aristote, *Politique*, 1331 a 23 et 1331 b 16 ; *Constitution d'Athènes*, 42.5 ; *Rhétorique*, 1360 a 8. Cf. encore Platon, *Rép.*, 424 d 1, et Eschine, *Amb.* (II), 133.

<sup>2816</sup> « Et j'ajoutais : "Les cités, certes, ont inventé bien des moyens de se garder et d'assurer leur sécurité, palissades, murs, fossés et le reste. Toutes ces défenses exigent du travail, elles coûtent cher ; mais l'instinct, chez les hommes de sens, possède en lui-même une défense commune, une garantie de sécurité, qui est bonne pour tous, surtout pour les démocraties à l'égard des tyrans. Quelle garantie ? la défiance. Gardez-la donc, tenez-vous y attachés. Si vous la conservez, vous n'avez rien à craindre. », Démosthène, *II Phil.*, 23-4 (trad. M. Croiset).

glisse vers une défense, un poste de garde (φυλακτήριον) métaphoriques, grâce à l'évocation d'éléments subjectifs : la méfiance (ἀπιστία) est le poste de garde de l'instinct des hommes intelligents (ἡ φύσις τῶν εὖ φρονούντων). L'image repose donc sur le passage du concret à l'abstrait. Elle est filée par les verbes qui suivent, grâce auxquels Démosthène suggère la représentation du fort qu'il faut tenir contre l'ennemi : une syllepse sur φυλάττω permet de jouer sur le sens militaire propre, « défendre »<sup>2817</sup> ; à partir de là, le jeu se poursuit avec ἀντέχομαι, qui certes ne s'emploie qu'au figuré au moyen, dans le sens de « s'attacher à », mais possède à l'actif l'acception de « résister »<sup>2818</sup> ; finalement, il s'agit de « sauver » la forteresse psychologique. Démosthène veut en effet mettre en garde ses concitoyens contre une confiance trop naïve envers les promesses de Philippe.

Cette image est assez originale. Seul Platon emploie le mot φυλακτήριον dans deux métaphores des *Lois*, pour décrire la fonction des magistrats de sa cité idéale<sup>2819</sup>. Il s'agit sans doute d'échos aux gardiens de la *République*.

Dans la *Midiennne*, nous trouvons le nom τείχος, « rempart »<sup>2820</sup> :

3. Πόλλους δὲ τῶν πεπονθότων οὐδὲ πάνθ' ὅσα ἠδίκηνται μαρτυρεῖν ἐθέλοντας ὀρώ, τὴν βίαν καὶ τὴν φιλοπραγμοσύνην ὀρώνας τὴν τούτου καὶ τὴν ἀφορμὴν, ἥπερ ἰσχυρὸν ποιεῖ καὶ φοβερὸν τὸν κατάπτυστον τουτονί. [138] Τὸ γὰρ ἐπ' ἐξουσίας καὶ πλούτου πονηρὸν εἶναι καὶ ὑβριστὴν τείχος ἐστὶ πρὸς τὸ μηδὲν ἂν αὐτὸν ἐξ ἐπιδρομῆς παθεῖν, ἐπεὶ περιαιρεθεὶς οὗτος τὰ ὄντα ἴσως μὲν οὐκ ἂν ὑβρίζοι, εἰ δ' ἄρα, ἐλάττονος ἄξιος ἔσται τοῦ μικροτάτου παρ' ὑμῖν· μάτην γὰρ λοιδορήσεται καὶ βοήσεται, δίκην δ', ἂν ἀσελγαίνῃ τι, τοῖς ἄλλοις ἡμῖν ἐξ ἴσου δώσει. [139] Νῦν δ', οἶμαι, τούτου προβέβληται Πολυεύκτος, Τιμοκράτης, Εὐκλήμων ὁ κονιορτός· τοιοῦτοί τινές εἰσι μισθοφόροι περὶ αὐτόν, καὶ πρὸς ἕθ' ἕτεροι τούτοις, μαρτύρων συνεστῶσ' ἔταιρεία...<sup>2821</sup>

<sup>2817</sup> LSJ, s.v., B, 1. Cf. Betant, 1969b, s.v., p. 499, pour Thucydide.

<sup>2818</sup> LSJ, s.v., II. Cf. Betant, 1969a, s.v., p. 95, pour cet emploi chez Thucydide.

<sup>2819</sup> Platon, *Lois*, V, 741 c 8 (la garde des lois revient « à celle des autorités qui semblera douée de la vue la pénétrante » (ἐν ταύτῃ τῶν ἀρχῶν ἥτις ἂν ὀξύτατον ὄραν δοκῆ, trad. E. des Places)), et XII, 962 c 7 (fonction générale de préservation de la cité qui échoit aux hommes les plus intelligents).

<sup>2820</sup> LSJ, s.v., I.

<sup>2821</sup> « Je constate que, parmi ses victimes, il y en a beaucoup qui ne veulent même pas témoigner de tout ce qu'elles ont enduré, parce qu'elles voient la violence de Midias, son esprit de chicane, les moyens dont il dispose – tout ce qui donne à cet être abject une force redoutable. [138] Sa méchanceté et sa violence, trouvant un appui dans sa puissance et sa fortune, lui font un rempart qui le protège contre toute surprise ; si cet homme se voyait dépouillé de ce qu'il possède, peut-être cesserait-il ses violences ; sinon, on donnera moins de lui que du plus humble d'entre vous. En vain il proférera des cris et des injures ; s'il se livre à une violence sans frein, il le paiera sur un pied d'égalité avec nous. [139] Pour le moment, il a, je pense, pour le couvrir de leurs corps, Polyeucte, Timocrate et l'immonde Euctémon – les mercenaires de sa garde personnelles ; et puis, il y a d'autres gens – une association bien organisée de témoins.. », *Mid.*, 137-9 (trad. J. Humbert).



Le métaphore du rempart désigne la protection que la violence, la richesse, les puissants amis de Midias<sup>2822</sup>, en un mot son *hybris*, lui assurent contre les attaques (ἐξ ἐπιδρομῆς) judiciaires. Très concrètement, en suscitant la peur, tous ces éléments dissuadent les victimes du personnage de demander justice en lui intentant un procès, et même simplement de témoigner contre lui. Le caractère et les avantages de Midias suscitent la peur comme le ferait une haute et redoutable forteresse<sup>2823</sup>. Celle-ci est alors la « base d'opérations » (τὴν ἀφορμὴν) qui lui permet de nuire à ses concitoyens. Son *hybris* sans limites fait de Midias une forteresse d'impudence plantée au beau milieu de la cité, qui en menace les fondements : comme un oligarque, il bafoue le peuple et l'égalité des citoyens devant la loi (ἐξ ἴσου)<sup>2824</sup>, parce qu'il se croit supérieur et tout permis en raison de sa richesse (ἐπ' ἐξουσίας καὶ πλούτου). Dans le discours, Démosthène rend en effet cette dernière responsable de tous les vices de Midias, en opposant fortement riches et pauvres<sup>2825</sup>. Notre métaphore renforce cette idée de façon frappante, parce qu'elle transforme l'opposition en une véritable guerre : Midias n'hésite pas à tuer symboliquement un concitoyen pauvre et naïf en lui infligeant la terrible mort civique de l'*atimie*, comme l'a montré l'exemple de l'arbitre Straton<sup>2826</sup>.

L'image est d'autant plus puissante et originale que Démosthène prend soin de la filer à partir de la représentation du rempart, qui en est comme le foyer métaphorique : elle se déploie en une véritable *enargeia*<sup>2827</sup>. L'orateur provoque d'abord une syllepse sur le mot

<sup>2822</sup> Ce point est longuement développé à la fin du discours, *ibid.*, 205-18.

<sup>2823</sup> Le mot φοβερός encadre le passage : *ibid.*, 137 et 140.

<sup>2824</sup> Les mots συνεστῶσ' ἑταιρεία, *ibid.*, 139, évoquent un complot oligarchique : les hétaires désignent les coteries d'aristocrates qui ont mené les deux coups d'Etat de 411 et de 404 ; cf. Calhoun, 1964, p. 17-24 ; Sartori, 1957, p. 113-43. Ce souvenir conserve au mot un sens péjoratif au IV<sup>ème</sup> siècle, en particulier chez les orateurs : cf. Longo, 1971, avec les p. 88 à 97 pour les cercles qui entourent Midias (notre passage est commenté). Cf. Carlier, 1990, p. 135-6, à propos de Démosthène, *Mid.*, 209-10 : l'orateur « n'hésite pas à évoquer le spectre de l'oligarchie (sans employer le terme) » (p. 135).

<sup>2825</sup> Cette opposition sous-tend notre passage et se trouve explicitée en conclusion : Πάντα δὲ ταῦτα, οἶμαι, φοβερά ἐστι τῶν ἄλλων ὑμῶν ἑκάστω καθ' ἑαυτὸν ὅπως δύναται ζῶντι. Οὐπερ ἔνεκα συλλέγεσθε ὑμεῖς, ἴν', ὡν καθ' ἓνα ἐστὶν ἑκάστος ὑμῶν ἐλάττων ἢ φίλοις ἢ τοῖς οὖσιν ἢ τῶν ἄλλων τινί, τούτων συλλεγέντες ἑκάστου κρείττους τε γίγησθε καὶ παύητε τὴν ὕβριν. (« Toutes ces façons de procéder sont, je crois, une menace pour chacun de vous, qui vivez comme vous pouvez en ne comptant que sur vous. Si vous vous réunissez, c'est afin d'être, réunis (alors que chacun est individuellement en infériorité pour les relations, la fortune ou tout autre avantage), plus forts que ces gens-là, et afin de mettre un terme à leurs violences. »), *ibid.*, 140 (trad. J. Humbert). Cf. Carlier, 1990, p. 134-7.

<sup>2826</sup> *Ibid.*, 83-101.

<sup>2827</sup> Cf. scholie n° 481 Dilts (II, p. 223) ; Weil, 1883, p. 173, *ad loc.*, s.v. ἐξ ἐπιδρομῆς ; MacDowell, 1990, p. 355, *ad loc.*, s.v. τεῖχος ἐστι, qui note le caractère frappant et l'originalité de la métaphore. Cf. enfin Tiberius, *De Figuris Demosthenicis*, n° 24 (Ballaira, 1968, p. 26), qui cite le passage comme exemple d'« allégorie », en signalant sa très grande puissance d'évocation visuelle (ἐναργέστατον) : Ἀλληγορία μὲν οὖν ἐστὶν ὅταν τῶν κυρίων τι ἐρμηνεύη τις ἐν μεταφοραῖς τὸ κύριον σημαίνειν δυναμένας· πλείστον δὲ καὶ ἐναργέστατον παρ' αὐτῷ τὸ σχῆμα· ἐπὶ τοῦ Μειδίου· [citation des § 138 et 139 jusqu'à προβέβληται] πάσας γὰρ ἐνταῦθα ἤρησε τὰς τοῦ τείχους εἰκόνας.

ἀφορομή, qui signifie au sens figuré « les ressources », c'est-à-dire les richesses<sup>2828</sup> ; la métaphore portée par τείχος invite à l'entendre aussi dans ses sens militaires de « base d'opération » ou de « ressources pour la guerre », en particulier pour recruter des mercenaires<sup>2829</sup>. Or les mercenaires arrivent bien ensuite, avec les μισθοφόροι. Dans l'intervalle, Démosthène emploie aussi une métaphore du bouclier, que sa fonction défensive assimile de près aux remparts : l'orateur associe à nouveau les deux dans le *Sur la couronne*, comme nous allons le voir un peu plus bas<sup>2830</sup>. Enfin, la violence et les ressources de Midias, en dissuadant les potentiels plaignants, le prémunissent contre toute attaque judiciaire ; ils lui assurent une forteresse qui ne peut être prise d'assaut : ἐπιδρομή signifie l'« attaque », et en particulier l'attaque d'un rempart<sup>2831</sup>. Une solution possible serait alors de démolir l'enceinte (περιαιρεθείς) qui protège Midias, c'est-à-dire de le dépouiller de sa richesse<sup>2832</sup> : Démosthène invite le jury à condamner Midias à une amende exorbitante qui le ruinerait.

Cette métaphore filée de la forteresse qui constitue la base d'opération d'un adversaire, rempart jeté comme un bouclier pour défendre une position ou au contraire pour en menacer une, est un élément structurant de l'imaginaire démosthénien à propos de l'Eubée, cette fois dans un contexte militaire et non plus juridique.

Démosthène emploie dans ce cas les mots ἐπιτείχισμα ou ἐπιτειχισμός, « forteresse »<sup>2833</sup>, et τειχίζω ou ἐπιτειχίζω, « fortifier »<sup>2834</sup>. L'image revient comme un leitmotiv<sup>2835</sup>, depuis la harangue *Pour la liberté des Rhodiens*, qui joue donc là encore les laboratoires d'expérimentation métaphorique, jusqu'au *Sur la couronne* :

4. (...) τῆς δ' αὐτῆς ἀρχῆς ἐπιτείχισμα πρὸς τὸ μὴδ' ὀτιοῦν παρακινεῖν.<sup>2836</sup>

<sup>2828</sup> LSJ, s.v., I, 3 ; cf. encore MacDowell, 1990, p. 355, *ad loc.*

<sup>2829</sup> Respectivement, *ibid.*, I, 1 (par exemple, Thucydide, I.90.2) et 3 (Xénophon, *Helléniques*, IV.8.33, pour l'emploi à propos de mercenaires).

<sup>2830</sup> *Cour.*, 300 et 301 : voir *infra*, p. 701 *sq.* Sur la métaphore du bouclier, cf. ci-dessus, p. 398.

<sup>2831</sup> LSJ, s.v., II. Cf. Thucydide, IV.23.1 (contre un rempart, τῷ τειχίσματι), 34.2 et 56.1.

<sup>2832</sup> Pour ce sens du verbe περιαιρέω, avec le mot τείχος pour objet, cf. LSJ, s.v., I, 1, qui cite Hérodote, III.159 et VI.46, et Thucydide, I.108.3, IV.51 et 133. Seul Weil, 1883, p. 173, *ad loc.*, s.v. ἐξ ἐπιδρομῆς, signale ce point, en renvoyant de son côté à Lysias, *Contre Agoratos* (XIII), 14.

<sup>2833</sup> Cf. respectivement, LSJ, s.v., 1, et s.v.

<sup>2834</sup> Respectivement : *ibid.*, s.v., II, et s.v. Cf. aussi Rehdantz, 1886, I<sup>2</sup>, p. 77-8, s.v. ἐπί. Sur les réalités auxquelles renvoient ces termes, cf. Westlake, 1983 = 1989, p. 34-49.

<sup>2835</sup> G. H. Schaefer indique ainsi que Démosthène aime cette image : Schaefer II, 1825, p. 506, *ad* Démosthène, *Amb.*, 84, p. 367, l. 20, χώρον πολλήν = Dindorf V, 1849, p. 513, *ad loc.*, p. 367, l. 17, τετειχισμένην.

<sup>2836</sup> « mais qu'il aurait là un poste pour surveiller sa province à elle et l'empêcher de bouger. », Démosthène, *Rhod.*, 12 (trad. M. Croiset).

5. Ταύτην μέντοι τὴν ἀπὸ τοῦ τόπου καὶ τῶν πραγμάτων αὐτῶν ἀσφάλειαν ὑπάρχουσαν τῇ πόλει ταῖς τούτων ἀπάταις καὶ ψευδολογίαις πεισθέντες προήκασθ' ὑμεῖς, καὶ τετειχισμένην ὄπλοις καὶ πολέμῳ συνεχεῖ καὶ πόλεσιν μεγάλαις συμμάχων ἀνδρῶν καὶ χώρα πολλῇ περιείδετ' ἀνασταθείσαν.<sup>2837</sup>

6. (...) δὴ ἐν Εὐβοίᾳ κατέστησε τυράννους, τὸν μὲν ἀπαντικρὺ τῆς Ἀττικῆς ἐπιτειχίσας, τὸν δ' ἐπὶ Σκίαθον.<sup>2838</sup>

7. (...) ἀλλὰ καὶ κατασκευάζοντος ὑμῖν ἐπιτείχισμα τὴν Εὐβοίαν...<sup>2839</sup>

8. (...) κατέσκαπτε Πορθμὸν καὶ τυραννίδ' ἀπαντικρὺ τῆς Ἀττικῆς ἐπετείχισεν ὑμῖν ἐν τῇ Εὐβοίᾳ.<sup>2840</sup>

9. (...) ἀλλὰ καὶ κατασκευάζοντος ἡμῖν ἐπιτείχισμα τὴν Εὐβοίαν...<sup>2841</sup>

10. Ἄλλ' ὁ τὴν Εὐβοίαν ἐκεῖνος σφετεριζόμενος καὶ κατασκευάζων ἐπιτείχισμα ἐπὶ τὴν Ἀττικὴν, καὶ Μεγάροις ἐπιχειρῶν, καὶ καταλαμβάνων Ὠρεὸν καὶ κατασκάπτων Πορθμὸν καὶ καθιστὰς ἐν μὲν Ὠρεῷ Φιλιστίδην τύραννον, ἐν δ' Ἐρετρίᾳ Κλειταρχον, καὶ τὸν Ἑλλησποντον ὑφ' ἑαυτῷ ποιούμενος, καὶ Βυζάντιον πολιορκῶν, καὶ πόλεις Ἑλληνίδας τὰς μὲν ἀναιρῶν, εἰς τὰς δὲ τοὺς φυγάδας κατάγων, πότερον ταῦτα ποιῶν ἠδίκηει καὶ παρεσπόνδει καὶ ἔλυε τὴν εἰρήνην, ἢ οὐ ;<sup>2842</sup>

---

<sup>2837</sup> « Cette sécurité que vous donnaient les lieux et les événements mêmes, persuadés par les tromperies et les mensonges de ces gens-là, vous l'avez abandonnée ; quand elle était appuyée par des armes, par une guerre continue, par de grands pays alliés, par un vaste territoire, vous l'avez laissé renverser. », *Amb.*, 84 (trad. G. Mathieu).

<sup>2838</sup> « lui, pendant ce temps, il a installé en Eubée deux tyrannies, l'une en face de l'Attique comme un ouvrage avancé contre vous, l'autre contre Skiathos. », *Chers.*, 36 (*id.*).

<sup>2839</sup> « (...) mais encore quand il fait de l'Eubée un ouvrage avancé contre nous... », *ibid.*, 66 (*id.*).

<sup>2840</sup> « (...) il a rasé Porthmos et dressé contre nous une tyrannie, véritable machine de guerre, en face de l'Attique, en Eubée. », *IV Phil.*, 8 (*id.*).

<sup>2841</sup> « (...) mais encore quand il fait de l'Eubée un ouvrage avancé contre nous... », *ibid.*, 68 (*id.*). Depuis Væmel, 1857, la plupart des éditeurs remplacent le pronom ἡμῖν, donné par les manuscrits, par ὑμῖν, qui figure dans le passage parallèle de *Chers.*, 66, au motif que « la deuxième personne est employée avant et après » (« secunda persona praecedit et sequitur », Væmel, 1857, p. 716, *ad loc.*) : cf. dernièrement Dilts, 2002, p. 138, *ad loc.* Il ne s'agit en réalité que d'une préférence subjective : cf. Hajdú, 2002, p. 419, *ad loc.* Nous préférons donc conserver la leçon des manuscrits, comme le font C. Rehdantz, G. H. Heslop, J. H. Vince, M. Croiset et I. Hajdú.

<sup>2842</sup> « Mais cet homme-là, qui s'appropriait l'Eubée et en faisait une base d'opérations contre l'Attique, qui faisait une tentative sur Mégare, qui s'emparait d'Oréos, qui détruisait Porthmos, qui établissait comme tyran à Oréos Philistidès, à Erétrie Cleitarchos, qui soumettait l'Hellespont à son pouvoir, qui assiégeait Byzance, qui anéantissait certaines villes grecques, ramenait les bannis dans d'autres, en faisant cela, violait-il la justice et les traités, rompait-il la paix, oui ou non ? », Démosthène, *Cour.*, 71 (trad. G. Mathieu).

11. Ἐπειδὴ τοίνυν ἐκ τῆς Εὐβοίας ὁ Φίλιππος ὑφ' ὑμῶν ἐξηλάθη τοῖς ὄπλοις, τῇ δὲ πολιτείᾳ καὶ τοῖς ψηφίσμασι κἂν διαρραγώσιν τινες τούτων, ὑπ' ἐμοῦ, ἕτερον κατὰ τῆς πόλεως ἐπιτειχισμὸν ἐξήτει.<sup>2843</sup>

12. Οὐκ ἄξιον εἰπεῖν ἅ γε μηδὲ πειραν ἔδωκε θεῶν τινὸς εὐνοία καὶ τῷ προβαλέσθαι τὴν πόλιν ταύτην τὴν συμμαχίαν, ἧς σὺ κατηγορεῖς.<sup>2844</sup>

13. Τὸν δὲ τειχισμὸν τοῦτον, ὃν σὺ μου διέσυρες, καὶ τὴν ταφρεῖαν ἄξια μὲν χάριτος καὶ ἐπαίνου κρίνω· πῶς γὰρ οὐ ; πόρρω μέντοι που τῶν ἐμαυτῷ πεπολιτευμένων τίθεμαι. Οὐ λίθοις ἐτείχισα τὴν πόλιν οὐδὲ πλίνθοις ἐγὼ, οὐδ' ἐπὶ τούτοις μέγιστον τῶν ἐμαυτοῦ φρονῶ· ἀλλ' ἐὰν τὸν ἐμὸν τειχισμὸν βούλῃ δικαίως σκοπεῖν, εὐρήσεις ὄπλα καὶ πόλεις καὶ τόπους καὶ λιμένας, καὶ ναῦς καὶ [πολλοὺς] ἵππους καὶ τοὺς ὑπὲρ τούτων ἀμυνομένους. [300] Ταῦτα προυβαλόμην ἐγὼ πρὸ τῆς Ἀττικῆς, ὅσον ἦν ἀνθρωπίνῳ λογισμῷ δυνατὸν, καὶ τούτοις ἐτείχισα τὴν χώραν, οὐχὶ τὸν κύκλον τοῦ Πειραιῶς οὐδὲ τοῦ ἄστεως. Οὐδὲ γ' ἠττήθην ἐγὼ τοῖς λογισμοῖς Φιλίππου (πολλοῦ γε καὶ δεῖ), οὐδὲ ταῖς παρασκευαῖς, ἀλλ' οἱ τῶν συμμάχων στρατηγοὶ καὶ αἱ δυνάμεις τῇ τύχῃ. Τίνες αἱ τούτων ἀποδείξεις ; Ἐναργεῖς καὶ φανεραί.

[301] Τί χρῆν τὸν εὐνοῦν πολίτην ποιεῖν ; Τί τὸν μετὰ πάσης προνοίας καὶ προθυμίας καὶ δικαιοσύνης ὑπὲρ τῆς πατρίδος πολιτευόμενον ; Οὐκ ἐκ μὲν θαλάττης τὴν Εὐβοίαν προβαλέσθαι πρὸ τῆς Ἀττικῆς, ἐκ δὲ τῆς μεσογείας τὴν Βοιωτίαν, ἐκ δὲ τῶν πρὸς Πελοπόννησον τόπων τοὺς ὁμόρους ταύτη ; Οὐ τὴν σιτοπομπίαν, ὅπως παρὰ πᾶσαν φιλίαν ἄχρι τοῦ Πειραιῶς κομισθήσεται, προιδέσθαι ;<sup>2845</sup>

L'importance stratégique de l'Eubée pour Athènes explique ce tropisme métaphorique : l'île se trouve sur les routes commerciales par lesquelles Athènes importe

<sup>2843</sup> « Une fois donc que Philippe eut été expulsé d'Eubée, par vos armes et (dussent certains de ces individus en crever) par ma politique et par mes décrets, il cherchait un autre moyen d'offensive contre notre pays. », *ibid.*, 87 (*id.*).

<sup>2844</sup> « Mieux vaut ne pas parler de ce qui n'a même pas été éprouvé, grâce à la faveur d'un dieu, et parce que notre pays s'était couvert par cette alliance que toi, tu accuses. », *ibid.*, 195 (*id.*).

<sup>2845</sup> « Quant à ces travaux de fortification et de tranchées que tu critiquais, je juge qu'ils méritent de la reconnaissance et des éloges ; c'est évident ; cependant je les place bien loin derrière ma politique. Moi, ce n'est pas avec des pierres et des briques que j'ai fortifié notre cité, et ce n'est pas celle de mes actions dont je m'enorgueillis le plus. Mes travaux de fortification, si tu veux les examiner avec justice, tu trouveras que ce sont des armes, des États, des positions, des ports, des vaisseaux, des chevaux, et des gens pour défendre nos concitoyens. [300] Voilà les remparts que, moi, j'ai dressés devant l'Attique, autant qu'on pouvait le faire par un calcul humain ; voilà par quoi j'ai fortifié le territoire, et non pas l'enceinte du Pirée et de la ville. Et moi, je n'ai même pas été vaincu par les calculs de Philippe (tant s'en faut !) ni par ses préparatifs, mais les généraux des alliés et leurs forces l'ont été par le sort. Comment le démontrer ? Clairement et manifestement.

[301] Réfléchissez. Que devait faire le citoyen dévoué, l'homme politique qui mettait entièrement sa prévoyance, son zèle, son esprit de justice au service de la patrie ? Ne devait-il pas, du côté de la mer, dresser l'Eubée comme un rempart pour l'Attique, de même du côté de la terre la Béotie, du côté du Péloponnèse nos voisins dans cette direction ? Ne devait-il pas prévoir les mesures pour que les convois de blé arrivassent jusqu'au Pirée en ne longeant que des pays amis ? », *ibid.*, 299-301 (*id.*). La suppression de πολλοὺς au § 299, devant ἵππους, est généralement acceptée suite à une suggestion de Reiske ; cf. les explications de Wankel, 1976b, p. 1274, *ad loc.*

toutes sortes de matières premières en provenance du nord est. La cité dépend en particulier du blé qu'elle importe depuis les rivages de la Mer Noire. Le contrôle militaire des routes maritimes constitue donc un enjeu vital<sup>2846</sup>. Or la route principale, qui est préférée en raison du calme de ses eaux par rapport à celle de l'est, ouverte sur la haute mer, passe par les détroits qui séparent l'Eubée du continent : le canal eubéen<sup>2847</sup>. Ainsi, la métaphore qui présente l'Eubée transformée par Philippe en forteresse dirigée contre l'Attique apparaît souvent à côté de l'évocation des vues de Philippe sur Byzance (7, 9 à 11), autre point névralgique sur la route du blé ; bien plus, Démosthène applique la deuxième métaphore du discours *Sur la couronne* (11) aux deux places à la fois, en précisant que Philippe s'en prend à Byzance en raison de son importance stratégique pour les importations de blé athéniennes<sup>2848</sup>. La position de l'Eubée s'avère de plus essentielle sur le plan militaire pour une autre raison. Elle en fait un verrou stratégique, étant donné qu'elle se trouve face à la côte nord est de l'Attique : les Perses, en 490, avaient attaqué de ce côté-là, après avoir saccagé la cité eubéenne d'Erétrie ; de nouveau, en 480, la flotte grecque avait décidé de livrer bataille à la flotte perse au large du cap nord de l'Eubée, le cap Artémision, pour lui barrer la route principale du sud.

L'Eubée fonctionne donc pour Athènes comme une sorte de tampon contre les invasions venues du nord par bateau : elle assure en cela une fonction analogue à celle des Thermopyles pour la voie terrestre, comme le montre l'utilisation à ce propos de la même métaphore du rempart dans le *Sur l'ambassade* (5), par laquelle Démosthène évoque la sécurité apportée par la maîtrise des Phocidiens sur le défilé<sup>2849</sup>. Une sorte de tampon, ou, pour le dire autrement, de rempart, de forteresse, et plus justement encore peut-être de barbacane.

<sup>2846</sup> *Lept.*, 31 ; *Cour.*, 87, 241 et 301. Cf. Osborne, 1987, p. 44-6 et 97-9 ; Garnsey, 1988, p. 89-164 = 1996, p. 129-220 ; Moreno, 2007. Pour la bibliographie antérieure, cf. Wankel, 1976 a, p. 479-80, *ad* Démosthène, *Cour.*, 87, s.v. ὁρῶν δ' ὅτι σίτω πάντων ἀνθρώπων πλείστῳ χρώμεθ' ἐπεισάκτω. Cf. aussi Jones, 1957, p. 77-8, et Kremmydas, 2012, p. 246-50, *ad* Démosthène, *Lept.*, 31.

<sup>2847</sup> Cf. Picard, 1979, p. 212-8. Cf. encore Burke, 1984, notamment p. 118-20, qui explique que les Athéniens ont choisi d'intervenir d'abord en Eubée en 349-8 plutôt qu'à Olynthe, en raison de l'importance stratégique de l'île pour les flux commerciaux, en lien avec le programme économique d'Eubule.

<sup>2848</sup> Durant le siège de Byzance, en 340, Philippe réalisera un coup de maître en s'emparant du convoi de navires transportant le blé du Pont : 230 navires, dont 180 athéniens ; cf. Démosthène, *Cour.*, 72 et 139 ; Théopompe, 115 F 292 Jacoby (*FGrH* II B 1, p. 599) ; Philochore, 328 F 162 Jacoby (*FGrH* III B, p. 145-6). Philippe se servira du bois des navires pour construire ses machines de guerre, et vendra la cargaison pour 700 talents, une fortune ! Cf. Théopompe, 115 F 292 Jacoby (*FGrH* II B 1, p. 599). Face à une telle provocation, les Athéniens déclarent officiellement la guerre à Philippe. Sur tout cet épisode, cf. Didyme, 10, 23 – 11, 5 ; G. T. Griffith, *in* Hammond et Griffith, 1979, p. 566-81 ; Carlier, 2006, p. 203-4 ; Worthington, 2008, p. 131-5, et 2013, p. 232-3 et 234-5.

<sup>2849</sup> Cf. le commentaire de Picard, 1979, à Démosthène, *Amb.*, 153, qui cite l'image du rempart de *Cour.*, 301. Le rapprochement entre les Thermopyles et le détroit de l'Euripe était aussi suggéré par Tite-Live, XXXI, 23, 12 : cf. Picard, 1979, p. 257-8, qui signale que la source est en réalité Polybe.

Nul doute que Philippe avait parfaitement conscience de cette importance stratégique de l'Eubée pour Athènes<sup>2850</sup>.

Or, pour représenter la menace plus vivement, l'image de Démosthène retourne presque systématiquement ce schéma (6 à 11), en utilisant un sens de ἐπιτείχισμα et ἐπιτείχιζω bien attesté chez Thucydide<sup>2851</sup> : l'Eubée, contrôlée par Philippe, c'est-à-dire par des tyrans favorables à Philippe, devient au contraire une forteresse qui menace Athènes<sup>2852</sup>, parce qu'elle offre un point d'appui, une base (ὄρμητήριοι), à partir de laquelle le roi pourra mener une offensive contre elle<sup>2853</sup>. Le précédent célèbre de Décélie permet de comprendre la dangerosité d'une telle menace : cette bourgade du nord de l'Attique avait été fortifiée par les Spartiates à la fin de la guerre du Péloponnèse, entre 412 et 404, et ceux-ci s'en servaient comme d'une base avancée afin d'harcéler l'Attique<sup>2854</sup>. Comme le note Y. Garlan, Thucydide qualifie cette situation de πολιορκία<sup>2855</sup>. C'est donc en réalité la peinture d'un siège que dessine l'image de la forteresse : elle donne à voir le mur que l'on élève pour investir une cité

---

<sup>2850</sup> En effet, après la défaite de Chéronée, Philippe dissout la structure fédérale (le *Koinon*) et impose une garnison à Chalcis. Alexandre entreprendra des travaux de fortification vers 334. Sur l'importance de l'Eubée pour Philippe et pour Alexandre après 338, et tout particulièrement de Chalcis, cf. Picard, 1979, p. 252-6 ; Landucci, 2013, p. 248-9. Strabon, IX, 4, 15, rapporte ainsi une image de « Philippe » : (...) πέδας ἐκάλει Φίλιππος τῆς Ἑλλάδος τὴν Χαλκίδα καὶ τὴν Κόρινθον, πρὸς τὰς ἐκ τῆς Μακεδονίας ἀφορμὰς βλέπων (« Philippe appelait "entraves de la Grèce" Chalkis et Corinthe, dans l'optique d'attaques parties de la Macédoine. », trad. R. Baladié). Hajdú, 2002, p. 143, *ad* Démosthène, *IV Phil.*, 8, s.v. κατέσκαπτε κτλ., attribue cette citation à Philippe II, de même que Picard, 1979, p. 253, n. 2, en justifiant cette position par la phrase qui suit : ἐπιδέσμονες δ' οἱ ὕστερον προσηγόρευον ταύτας τε καὶ ἔτι τὴν Δημητριάδα (« Et, plus tard, on appela "chaînes de la Grèce" ces mêmes villes, auxquelles on ajoutait Démétrias... »), Strabon, IX, 4, 15 (trad. R. Baladié). Toutefois, la vague indication « plus tard » ne prouve rien de tel. Il semble au contraire que l'auteur de cette image soit Philippe V : cf. Polybe, XVIII, 11, 5, qui lui attribue nommément l'expression πέδας Ἑλληνικὰς à propos des trois mêmes villes, et Appien, *Macedonica (fragmenta)*, 8, 2, avec Baladié, 1996, p. 146, n. 1 et 2 ; cf. encore Landucci, 2013, p. 248. Du côté athénien, l'importance vitale des relations avec les cités d'Eubée a été formulée on ne peut plus clairement par Thucydide, VIII, 95, 2 : Εὐβοία γὰρ αὐτοῖς ἀποκεκλημένης τῆς Ἀττικῆς πάντα ἦν (« depuis qu'ils étaient coupés de l'Attique, l'Eubée était tout pour eux », trad. R. Weil et J. de Romilly ; il est question de la situation des Athéniens en raison de la fortification de Décélie par les Lacédémoniens) ; cf. Knoepfler, 1995, p. 309-10. Sur l'Eubée et ses relations avec Athènes, cf. Picard, 1979, p. 205-51 ; Knoepfler, 1995 ; cf. aussi Bertoli, 2013, qui se concentre sur la première moitié du IV<sup>ème</sup> siècle (avec Knoepfler, 2014, p. 466, n° 221). Sur les relations entre l'Eubée et la Macédoine, cf. Landucci, 2013.

<sup>2851</sup> Cf. Hornblower, 1991, p. 199-200, *ad* Thucydide, I, 122, 1, καὶ ἐπιτειχισμὸς τῆ γῶρα.

<sup>2852</sup> Cf. Radicke, 1995, p. 100, *ad loc.*

<sup>2853</sup> Pour le mot ὄρμητήριοι, cf. Démosthène, *Amb.*, 219 et 326 ; Diodore de Sicile, XIX, 78, 2, à propos de Chalcis.

<sup>2854</sup> Thucydide, VII.27.3 – 28.4. Thucydide emploie le verbe τευχίζω (VII.27.3). L'exemple est cité par Démosthène, *Mid.*, 146, avec le verbe ἐπιτείχιζω : Wankel, 1976a, p. 421, *ad* Démosthène, *Cour.*, 71, s.v. καὶ κατασκευάζων ἐπιτείχισμ' ἐπὶ τὴν Ἀττικὴν, note d'une part que c'est le seul emploi du verbe au sens propre chez Démosthène ; en s'appuyant sur Rehdantz, 1886, *Ind.* II, p. 78, en haut, s.v. ἐπί, D, 5, qui ne cite qu'Andocide, *Sur les Mystères* (I), 101 (les autres exemples sont empruntés à Thucydide et à Xénophon), et en ajoutant lui-même Isocrate, *Sur l'attelage* (XVI), 10, tout en relevant l'exception de [Démosthène], *Contre Théocrinès* (LVIII), 67, H. Wankel affirme d'autre part que le verbe ne se trouve presque qu'à propos de Décélie chez les autres orateurs.

<sup>2855</sup> Garlan, 1974, p. 5, qui cite, *ibid.*, n. 1, Thucydide, VI.90.3 et VII.28.3.

en bloquant les assiégés, selon la tactique traditionnelle depuis la guerre du Péloponnèse<sup>2856</sup>, ou ici, plus précisément encore, la place que l'on fortifie à proximité, non seulement pour bloquer les assiégés, mais encore pour s'assurer d'une base à partir de laquelle on pourra lancer des incursions sur le territoire ennemi<sup>2857</sup>.

Démosthène fixe cette représentation dès son premier emploi de l'image, dans la harangue *Pour la liberté des Rhodiens* (4) : elle présente l'île de Rhodes comme un moyen pour le Grand Roi de bloquer (πρὸς τὸ μὴδ' ὀτιοῦν παρακινεῖν)<sup>2858</sup> son adversaire Artémise, veuve de Mausole, satrape de carie en révolte contre son autorité. En d'autres termes, il s'agit d'assiéger sa satrapie, comme l'indique le génitif objectif (τῆς δ' αὐτῆς ἀρχῆς)<sup>2859</sup>, que l'on pourrait traduire plus vigoureusement : Démosthène évoque Rhodes comme « un rempart dressé contre sa propre province ».

L'image de la forteresse ou du rempart offre donc une variation sur la métaphore du siège proposée dans la *Troisième Philippique*, autour de la même idée : Philippe de Macédoine a remplacé le roi de Perse, et il s'agit désormais de l'Eubée. Philippe cherche peut-être à déstabiliser secrètement les cités de l'île depuis longtemps : il est possible qu'il ait encouragé les événements de l'hiver 349-8, qui voient l'île échapper à l'influence

---

<sup>2856</sup> Cf., par exemple, *ibid.*, IV.130.7 et 131.3 (à propos du siège de l'acropole de Mendè), 131.1 – 132.1 et 133.4, V.2.2 et 18.7 (siège de Skionè). Comme le note Garlan, 1974, p. 4-5, la *poliorkia* chez Thucydide est un concept entièrement négatif, qui correspond à notre notion de « blocus » plutôt qu'à celle de « siège », qui implique une activité offensive.

<sup>2857</sup> Le fait que l'ἐπιτείχιμα, dans les métaphores de Démosthène que nous considérons, renvoie au siège, est bien vu par Usher, 1993, p. 195, *ad* Démosthène, *Cour.*, 71, s.v. « a fortress against Attica ». Il insiste sur la valeur offensive du préverbe ἐπι-, qui donne sa force à l'image (cf. encore pour cette idée, *ibid.*, p. 199, *ad* § 87, s.v. « base of operations against »), et fait le rapprochement avec les deux passages d'*Amb.*, 219 et 326, où Démosthène emploie le terme ὀρμητήριον. Pour le rapprochement entre ce terme, ou l'idée qu'il exprime, et la métaphore eubéenne de Démosthène, cf. encore Harpocraton, s.v. Ἐπιτείχιμα (Keaney, p. 109) ; Westermann, 1868, p. 47, *ad* Démosthène, *Cour.*, 71, s.v. Εὐβοίαν ; Goodwin, 1901, p. 53, *ad loc.*, s.v. ἐπιτείχιμα ἐπὶ τὴν Ἀττικὴν ; Wankel, 1976a, p. 421, *ad* Démosthène, *Cour.*, 71, s.v. καὶ κατασκευάζων ἐπιτείχιμ' ἐπὶ τὴν Ἀττικὴν (W. W. Goodwin et H. Wankel citent aussi l'exemple de Décélie).

<sup>2858</sup> Le sens de « bouger » provient de la racine κίνειν, mais le verbe παρακινέω-ῶ ne s'emploie qu'au figuré, ici dans le sens de « perturber, bouleverser » : LSJ, s.v., I, 1 ; cf. encore Schaefer I, 1824, p. 819, et Dindorf I, 1849, p. 269, *ad* p. 193. v. 27. παρακινεῖν, ainsi que Radicke, 1995, p. 101, *ad loc.*, qui font de παρακινεῖν un synonyme de νεωτερίζειν, en s'appuyant sur la coordination de Démosthène, *Aristocr.*, 133, entre κινεῖν τι et νεωτερίζειν. Weil, 1873, p. 40, *ad loc.*, s.v. 3. Ἐπιτείχιμα, se contente de gloser par « afin qu'elle ne pût rien entreprendre de nouveau ».

<sup>2859</sup> Cf. la tournure analogue de Démosthène, *I Phil.*, 5, au sens propre (*contra*, cf. Weil, 1873, p. 285, et Radicke, 1995, p. 100, *ad* Démosthène, *Rhod.*, 12, s.v. ἐπιτείχιμα) : Εἰ τοίνυν ὁ Φίλιππος τότε ταύτην ἔσχε τὴν γνώμην ὡς χαλεπὸν πολεμεῖν ἐστὶν Ἀθηναίοις ἔχουσι τοσαύτ' ἐπιτειχίσματα τῆς αὐτοῦ χώρας... (« Eh bien, si Philippe eût jugé alors qu'il était bien difficile de faire la guerre la guerre aux Athéniens, quand ils possédaient tant de forteresses sur son propre territoire... », trad. M. Croiset). Cf. aussi le commentaire de Radicke, 1995, p. 101, *ad loc.*, qui renvoie aussi à l'image d'Alcidamas, *apud* Aristote, *Rhétorique*, III, 3, 1406b11, et remarque que « le génitif objectif est en effet fréquent à l'ordinaire comme construction de mots qui dénotent des barrières et une protection, comme par exemple ἔρκος, πρόβλημα. » (« Der gen. obj. ist auch sonst als Konstruktion bei Wörtern geläufig, die Barrieren und Schutz bezeichnen, so z.B. ἔρκος, πρόβλημα. »).

d'Athènes<sup>2860</sup>. Il y intervient ensuite ouvertement depuis l'année 343 à l'occasion de guerres civiles, afin de renverser des démocraties et de les remplacer par des tyrannies qui lui sont favorables : à Erétrie et à Porthmos – qui est le port de la précédente, sur l'Euripe – en 343, où il installe Clitarque, Hipparque et Automédon (6 et 8)<sup>2861</sup> ; à Oréos en 342, où il installe Philistide (6)<sup>2862</sup>.

L'image de la forteresse apparaît en effet dans les deux autres harangues de 341, où elle revient avec insistance (6 à 9) pour dramatiser la situation : en montrant à nouveau Philippe en train d'investir Athènes, Démosthène veut prouver l'idée centrale de ces discours, à savoir que le roi ne respecte pas la paix de Philocrate mais se trouve en guerre contre Athènes, et donc surtout que celle-ci doit réagir. L'image apparaît d'autant plus insistante que l'orateur la répète dans des passages parallèles, entre le *Sur les affaires de la Chersonèse* et la *Quatrième Philippique*, avec une simple variation<sup>2863</sup> ; nous avons donc là un nouveau slogan métaphorique.

Démosthène emploie souvent ces métaphores dans des tours hardis. Le *Sur les affaires de la Chersonèse* installe la métaphore (6) avec audace et vivacité, parce que l'orateur l'applique à des hommes, et non à des lieux : la « fortification » désigne l'institution par Philippe de deux tyrans (κατέστησε τυράννους) destinés à faciliter ses entreprises, Clitarque à Erétrie, face à l'Attique, et Philistide à Oréos, dans le nord de l'Eubée. De même, dans

<sup>2860</sup> Sur cet épisode, cf. Démosthène, *Mid.*, 162 ; *Contre Bæotos I* (XXXIX), 16 ; [Démosthène], *Contre Nééra* (LIX), 4 ; Eschine, *Amb.* (II), 169, et *Ctés.* (III), 84-8 ; et surtout Plutarque, *Phocion*, 12-4. Cf. aussi Cawkwell, 1962, p. 127-30 ; Brunt, 1969, p. 248-51 ; Carter, 1971, p. 421-4 et 426-7 ; Picard, 1979, p. 240-5 ; Carlier, 1990, p. 127-8 ; Sealey, 1993, p. 140-1 ; Landucci, 2013, p. 234-9 ; Worthington, 2013, p. 144-6 ; Brun, 2015, p. 146-50. Denis Knoepfler a montré qu'il fallait rattacher à cette expédition le décret d'Hégésippe concernant Erétrie, *IG II<sup>2</sup> 125 = Rhodes et Osborne*, 2007, n° 69, p. 346-9 ; Knoepfler, 1984, et 1995, p. 338-46. Sur l'implication de Philippe, cf. Eschine, *Ctés.* (III), 87, et Plutarque, *Phocion*, 12, 1. Nous partageons donc sur ce point les avis de G. T. Griffith, in Hammond et Griffith, 1979, p. 318 ; Carlier, 1990, p. 127-8 ; Landucci, 2013, p. 236 (cf. son étude, p. 234-7) ; Worthington, 2013, p. 144. *Contra*, cf. Cawkwell, 1962, p. 129-30 ; Brunt, 1969, p. 249-50 ; Carter, 1971, p. 419 ; Burke, 1984, p. 111, n. 3 ; Brun, 2015, p. 147-8. Cf. la discussion de G. T. Griffith, in Hammond et Griffith, 1979, p. 318, n. 2.

<sup>2861</sup> Démosthène, *Amb.*, 204, qui, en 343, évoque la présence de « soldats » en Eubée (ἐν Εὐβοίᾳ στρατιώτας εἶναι) ; *III Phil.*, 57-8. Cf. G. T. Griffith, in Hammond et Griffith, 1979, p. 502 et 546 ; Sealey, 1993, p. 175. Pour la controverse sur la datation de cet événement, en lien notamment avec l'entreprise avortée de Philippe contre Mégare, cf. G. T. Griffith, in Hammond et Griffith, 1979, p. 502-3, n. 3, et Hajdú, 2002, p. 142-3, *ad* Démosthène, *IV Phil.*, 8, κατέσκαπτε κτλ., dont nous suivons les positions. Plus récemment, la date basse (342/1) a été retenue par Worthington, 2013, p. 215.

<sup>2862</sup> Démosthène, *III Phil.* 12-3, et 59-62. Cf. G. T. Griffith, in Hammond et Griffith, 1979, p. 546-7. A noter l'erreur de Brun, 2015, p. 194, qui écrit que Philippe, en 343, « envoya un contingent à Oréos, dans le nord de l'Eubée, à la demande de l'homme fort de la cité, Cleitarchos ». Sur la situation politique de l'Eubée, marquée par la *stasis*, à l'époque des interventions de Philippe, cf. Wüst, 1938, p. 108-13 ; Brunt, 1969, p. 251-64 ; G. T. Griffith, in Hammond et Griffith, 1979, p. 501-4 et 545-54 ; Picard, 1979, p. 245-51 ; Sealey, 1993, p. 259-64 ; Carlier, 1990, p. 198-9.

<sup>2863</sup> La variation concerne la première image de chaque discours : Démosthène remplace τύρρανος par τυράννις dans la *Quatrième Philippique*, et supprime la glose κατέστησε. Ces modifications rendent l'image moins audacieuse : cf. ci-dessous, p. 688, n. 2864.



l'image correspondante de la *Quatrième Philippique*, Démosthène utilise la fonction, avec le mot abstrait « la tyrannie »<sup>2864</sup>, selon un procédé déjà utilisé dans le *Sur l'ambassade*<sup>2865</sup>. Le groupe ἐν τῇ Εὐβοίᾳ, dans ce passage, contribue à la vivacité de la représentation, en raison de sa place en fin de phrase, et de l'usage de l'article, qui n'est pas habituel dans cette expression : Démosthène « souligne que le danger a atteint le plus proche voisinage d'Athènes »<sup>2866</sup>.

D'une manière générale, la force de ces métaphores provient du contexte de guerre dans lequel elles sont employées. Il en fait des images parfaitement adaptées, sans la moindre artificialité<sup>2867</sup>, et permet de leur conserver leur pleine signification concrète, ce qui accroît leur puissance de suggestion, en jouant sur la menace de réalisation du sens propre, comme nous l'avons vu à propos de la métaphore apparentée des machines de guerre dans la *Troisième Philippique*<sup>2868</sup>. Ainsi, dans les deux harangues de 341, Démosthène prend bien soin d'associer sa métaphore au rappel de villes attaquées ou conquises par Philippe. La seconde image du discours *Sur les affaires de la Chersonèse* est encadrée par les mentions d'un exemple passé, avec Amphipolis – prise par Philippe au terme d'un siège en 357<sup>2869</sup> –, et

<sup>2864</sup> Schaefer I, 1824, p. 515 = Dindorf V, 1849, p. 167, *ad p.* 99, 2. ἐπιτειχίσας ; Weil, 1873, p. 285, qui note qu'il s'agit là d'« un tour plus hardi » que ceux du § 66 et de *I Phil.*, 5 (nous considérons pour notre part que dans ce passage, le mot ἐπιτειχίσματα s'entend au sens propre) ; Rehdantz, 1886, p. 71 ; et Sandys, 1900, p. 165, *ad loc.*, qui remarque pour sa part que la métaphore correspondante de *IV Phil.*, 8, est moins audacieuse (« bold »), parce que précisément il ne s'agit plus d'hommes mais de la fonction ou du régime (la tyrannie : τυραννίς). Sur ce dernier point, cf. le commentaire de Schaefer I, 1824, p. 515 = Dindorf V, 1849, p. 167, *ad p.* 99, 2. ἐπιτειχίσας (« verum si metonymiam assumens aias, tyrannum usurpatum esse pro potestate tyranni, evanescit omnis illa, quae videtur, durities dictionis. »). *Contra*, cf. Ronnet, 1951, p. 158, pour qui l'alliance entre « un mot abstrait » et « un verbe imagé » assure la hardiesse de cette métaphore de la *Quatrième Philippique* : nous partageons cet avis, qui ne contredit pas celui de Sandys, 1900 ; celui de G. H. Schaefer est excessif.

<sup>2865</sup> Cf. *infra*, p. 691.

<sup>2866</sup> « unterstreicht, daß die Gefahr die nächste Nachbarschaft Athens erreicht hat. », Hajdú, 2002, p. 144, *ad loc.* Nous reprenons ici plus globalement son analyse, à laquelle on se reportera pour des exemples du groupe usuel ἐν Εὐβοίᾳ sans l'article.

<sup>2867</sup> Alcidamas au contraire, avait employé la métaphore en dehors de tout contexte guerrier, à propos de la philosophie, qualifiée de « forteresse contre les lois » ou « pour défendre les lois » (ἐπιτείχισμα τῶν νόμων) : Aristote, *Rhétorique*, III, 3, 1406b11-2, avec la note d'A. Wartelle sur l'incertitude de la traduction, in Dufour et Wartelle, 1973, p. 104-5, n. 1. Or, selon Aristote, *Rhétorique*, III, 3, 1406b5, cette image relève de la « froideur » d'expression (τὸ ψυχρόν), c'est-à-dire qu'elle n'est pas appropriée (ἀπροεπεῖς, *ibid.*, l. 6) ; elle appartient précisément à ces métaphores de style « rompreux et tragique » (τὸ σεμνὸν ἄγαν καὶ τραγικόν, l. 8 ; trad. M. Dufour et A. Wartelle), « trop poétiques » (ποιητικῶς (...) ἄγαν, l. 10-1 ; *id.*), « tirées de loin » (πόρρωθεν, l. 8-9 ; *id.*), et donc « manquent de clarté » (ἀσαφεῖς, l. 8 ; *id.*), c'est-à-dire difficiles à comprendre et « impropres à la persuasion » (ἀπίθανα, l. 14 ; *id.*), ce qui explique qu'elles ne soient pas appropriées. Il est intéressant de noter à ce propos qu'Aristote n'emprunte d'exemples qu'à Gorgias et qu'à Alcidamas. Et Wankel, 1976a, p. 422, *ad* Démosthène, *Cour.*, 71, s.v. καὶ κατασκευάζων ἐπιτείχισµ' ἐπὶ τὴν Ἀττικὴν, de noter, après avoir cité la métaphore d'Alcidamas : « la différence d'utilisation chez Démosthène saute aux yeux ; chez lui la métaphore a encore en effet son rapport avec le sens propre (menace militaire). » (« Der Unterschied zum Gebrauch bei D. springt in die Augen ; bei ihm hat auch die Metapher noch die Beziehung zur eigentlichen Bedeutung (militärische Bedrohung). »).

<sup>2868</sup> Cf. *supra*, p. 674-675.

<sup>2869</sup> Diodore de Sicile, XVI, 8, 2.

d'un exemple issu des craintes et des supputations de Démosthène<sup>2870</sup> : Byzance ne sera assiégée que plus tard, pendant presque un an, d'août 340 à mai 339<sup>2871</sup>. L'Eubée et Byzance ont pour point commun de constituer des points névralgiques sur les routes commerciales par lesquelles Athènes importe le blé du Pont qui lui est nécessaire : leur association est particulièrement appropriée<sup>2872</sup>. Démosthène renchérit sur ce procédé dans la *Quatrième Philippique* : non seulement il reprend la métaphore du *Sur les affaires de la Chersonèse* que nous venons d'évoquer, avec les mêmes exemples, mais encore il adapte la première en l'insérant après avoir rappelé le sort de la cité de Porthmos, que Philippe « a rasée » (κατέσκαπτε)<sup>2873</sup>. Or ce détail est directement en prise sur la métaphore qui suit immédiatement, puisqu'il s'agit d'une cité d'Eubée victime d'un siège. Plus précisément, Démosthène veut dire que Philippe a rasé les murailles de la ville, comme indiqué dans la *Troisième Philippique* : Philippe, « ayant envoyé Hipponicos et mille mercenaires, abattit les murs de Porthmos et installa trois tyrans, Hipparque, Automédon, Clitarque. » (πέμψας Ἴππόνικον (...) καὶ ξένους χιλίους, τὰ τεῖχη περιεῖλε τοῦ Πορθμοῦ καὶ τρεῖς κατέστησε τυράννους, Ἴππαρχον, Αὐτομέδοντα, Κλείταρχον.)<sup>2874</sup>. Le mot τεῖχη à propos d'une cité d'Eubée facilite le rapprochement avec une métaphore générale au sujet de l'île qui repose sur le verbe ἐπιτερίζω : la communauté de fond et de forme facilite les jeux de réécriture et de répétition. On passe naturellement de l'évocation du sort de Porthmos à la métaphore de la fortification de siège dressée contre Athènes : Philippe passe d'un siège à l'autre, comme il le fera un an plus tard, à la grande surprise de ses adversaires, en retirant une partie de ses troupes du siège de Périnthe pour se porter contre Byzance.

<sup>2870</sup> Sur la crainte et la prescience de Démosthène sur ce point, cf. l'analyse des différents passages concernés dans les harangues de 341 par Hajdú, 2002, p. 417-8, *ad* Démosthène, *IV Phil.*, 68, s.v. ἀλλὰ καὶ κατασκευάζοντος κτλ.

<sup>2871</sup> Démosthène, *Cour.*, 87 ; Diodore de Sicile, XVI, 76, 3-4 ; Philochoros, 328 F (54) Jacoby (*FGrHist*, III, B, p. 114). Le siège fut marqué par les prouesses techniques du Thessalien Polyeidios, ingénieur au service de Philippe, qui fit construire une tour de siège géante (hélépole), ainsi que de nouveaux types de béliers : cf. Westermann, 1868, p. 55, *ad* Démosthène, *Cour.*, 87, s.v. χάρακα - μηχανήματα ; et surtout Garlan, 1974, p. 208, 228 et 237. Sur les sièges de Périnthe et de Byzance, cf. Schaefer, 1856b, p. 467 *sq.* ; Wüst, 1938, p. 123-32 ; G. T. Griffith, *in* Hammond et Griffith, 1979, p. 566-81 ; Carlier, 1990, p. 202-3 ; Sealey, 1993, p. 187-8 ; Worthington, 2013, p. 233-4 ; Brun, 2015, p. 204.

<sup>2872</sup> Cf. Hajdú, 2002, p. 418-9, *ad* Démosthène, *IV Phil.*, 68, s.v. ἀλλὰ καὶ κατασκευάζοντος κτλ., qui note par conséquent que le fait de terminer la série d'exemples par Byzance est « particulièrement efficace » (« besonders wirkungsvoll », p. 419), en raison de l'importance de la cité pour Athènes. L'auteur renvoie à Démosthène, *Lept.*, 31 ; *Amb.*, 180 ; *Cour.*, 87, 241 et 302.

<sup>2873</sup> L'abbé Auger, à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, a proposé de lire plutôt un aoriste (κατέσκαψε), mais il n'a été approuvé que par Schaefer I, 1824, p. 616, *ad* p. 133, 21, κατέσκαπτε. Cf. le commentaire de Hajdú, 2002, p. 141, *ad loc.* : « l'imparfait κατέσκαπτε dépeint ici le processus, l'aoriste ἐπιτέρισεν insiste sur le résultat » (« Das Imperfekt κατέσκαπτε schildert hier den Vorgang, der Aorist ἐπιτέρισεν betont das Ergebnis ») ; puis l'auteur renvoie à Rehdantz, 1886, Ind., II, p. 47, s.v. Aorist, *in fine*, pour d'autres exemples de coordination entre un imparfait et un aoriste.

<sup>2874</sup> Démosthène, *III Phil.*, 58 (trad. M. Croiset). Comme le précise Hajdú, 2002, p. 141, *ad loc.*, l'expression κατέσκαπτε Πορθμόν est donc une métonymie.

L'idée générale du siège et des remparts constitue donc un thème de propagande qui unit les trois harangues de 341. Sur le fond, Démosthène s'en sert pour évoquer une même menace : les menées de Philippe en Eubée, et plus précisément l'installation de tyrans<sup>2875</sup>. Cette idée se trouve le plus souvent exprimée sous forme métaphorique pour plus de vivacité. Bien plus, les mêmes métaphores, les mêmes formules sont répétées d'un discours à l'autre, avec parfois quelques variations qui permettent en réalité de fondre les passages les uns dans les autres : les secondes métaphores du *Sur les affaires de la Chersonèse* et de la *Quatrième Philippique* se répètent à l'identique ; la première image de cette même *Quatrième Philippique* effectue une variation sur la première du *Sur les affaires de la Chersonèse*, tout en se greffant sur l'adaptation d'un passage de la *Troisième Philippique*, dont la nouvelle formulation sera reprise dix ans plus tard dans le discours *Sur la couronne* (10), avec l'image des fortifications...

La récurrence de ces thèmes s'explique par l'actualité : Démosthène fait la promotion de la politique eubéenne qu'il met en œuvre en 341 pour contrer la menace représentée par les interventions de Philippe. Au printemps 341, il conclut une alliance défensive avec Callias de Chalcis, qui débouche sur deux interventions athéniennes durant l'été 341, menées respectivement par Céphissophon et par Phocion, chassant les tyrans et rétablissant la démocratie à Oréos puis à Erétrie<sup>2876</sup>. La *Troisième Philippique* et le *Sur les affaires de la Chersonèse* ont été prononcés au printemps 341, probablement avant la conclusion de l'alliance avec Callias, tandis que la *Quatrième Philippique* l'a peut-être juste après<sup>2877</sup>.

<sup>2875</sup> Sur cette idée générale, cf. encore Démosthène, *III Phil.*, 27 et 66 (où Démosthène cite à nouveau les exemples d'Erétrie et d'Oréos).

<sup>2876</sup> Alliance avec l'Eubée : Eschine, *Ctés.* (III), 84 et 90-105. Expédition de Céphissophon, chassant Philistidès d'Oréos, en juin 341 : Philochoros, 328 F 159 Jacoby (*FGrHist* III B p. 144) ; Charax, 103 F 19 Jacoby (*FGrHist* II A p. 487) ; scholie à Eschine, *Ctés.* (III), 85, s.v. Μνησάροχου (n° 184 Dilts, p. 123). Expédition de Phocion pour chasser Clitarque d'Erétrie : Philochoros, 328 F 160 Jacoby (*FGrHist* III B p. 144) ; Diodore de Sicile, XVI, 74, 1 ; scholie à Eschine, *Ctés.* (III), 103, s.v. Κλειπάροχου (n° 222 Dilts, p. 128). La restauration de la démocratie à Erétrie est liée à deux documents épigraphiques : un traité d'alliance avec Athènes (*IG* II<sup>2</sup> 230 ; cf. Knoepfler, 1985 (*SEG*, XXXV, 59), 1995, p. 346-59 et 362-4 (*SEG*, XLV, 1218), 2014, p. 466-7, n° 222), et une loi contre la tyrannie (*IG* XII 9, 190 ; cf. Knoepfler, 2001 et 2002 (*SEG*, LI, 1105) ; Teegarden, 2014, p. 57-84 ; Knoepfler, 2014, p. 474-6, n° 235). Sur ces événements, cf. G. T. Griffith, in Hammond et Griffith, 1979, p. 547-52 ; Picard, 1979, p. 246-50 ; Carlier, 1990, p. 198-9 ; Knoepfler, 1995, p. 346-59, qui présente l'étude la plus détaillée, et dont nous suivons les conclusions, notamment sur la séquence chronologique (p. 352 sq.) ; Landucci, 2013, p. 239-47 (avec Knoepfler, 2014, p. 468, n° 224) ; Worthington, 2013, p. 229 ; Brun, 2015, p. 203-4, qui affirme, plus qu'il ne montre, que Démosthène n'a pas été le seul à la manœuvre dans la conclusion de l'alliance.

<sup>2877</sup> Cf. Carlier, 1990, p. 199-200, et Sealey, 1993, p. 182. Pour Cawkwell, 1963, p. 210-3, et 1978b, p. 56-66, suivi par Sealey, 1993, p. 176 et surtout 262-4, l'alliance entre Athènes et Chalcis doit être placée plus tôt, en 343-2 ; dans cette hypothèse, les trois discours seraient prononcés après. *Contra*, pour la date de 341, généralement acceptée, cf. les discussions de Brunt, 1969, p. 255-9 ; G. T. Griffith, in Hammond et Griffith, 1979, p. 545-52, en particulier p. 549, n. 3 ; Picard, 1979, p. 248-50 ; Knoepfler, 1995, p. 353-4. A noter enfin que selon Sealey, 1993, p. 181, la *Troisième Philippique* a été prononcée pendant que se déroulent les interventions athéniennes en Eubée.

Le versant défensif de la « fortification » n'apparaît que dans les plaidoyers politiques. Dans le *Sur l'ambassade*, Démosthène applique ainsi l'image à la sécurité (ἀσφάλειαν) que représente le contrôle des Phocidiens sur les forteresses qui gardent le passage des Thermopyles : ils protègent Athènes d'une attaque des Thébains ou de Philippe<sup>2878</sup>. Le sens positif de cette métaphore sert ici à mieux reprocher aux Athéniens de n'avoir pas agi de façon à préserver cette sécurité, d'avoir « abandonné » (προήκασθ') la forteresse, c'est-à-dire de n'avoir pas soutenu leurs alliés Phocidiens lors de la conclusion de la paix de Philocrate – rappelons qu'ils n'avaient pas été inclus dans le traité.

L'image est très forte<sup>2879</sup>, grâce à une accumulation de procédés. Démosthène appose le participe τετειχισμένην à un nom abstrait : ἀσφάλειαν, « la sécurité »<sup>2880</sup>. Surtout, de même qu'il file d'une certaine manière le sens premier du verbe par l'énumération des réalités militaires, il file aussi la métaphore : le verbe προίημι désigne dans la langue militaire l'abandon d'un élément à l'ennemi<sup>2881</sup>, notamment d'une position (« livrer »)<sup>2882</sup>. Le passage se clôt de plus sur une autre métaphore extrêmement audacieuse, en raison d'une sorte de rupture de construction ou de raccourci d'expression : avec une hyperbate au sens moderne, c'est-à-dire l'ajout d'un élément inattendu en fin de phrase qui crée la surprise, nous découvrons tout à coup un verbe coordonné à προήκασθ', à savoir περιείδεν'. Il se construit avec un participe attribut, ἀνασταθείσαν, participe aoriste passif de ἀνίστημι, dans le sens d'« être dispersé ou dépeuplé », en parlant d'une population ou d'un pays<sup>2883</sup>, suite à une guerre. Or ce participe se rapporte lui aussi au nom ἀσφάλειαν. L'image est appelée par une association d'idées à partir de l'évocation des grandes cités et du grand territoire de la Phocide<sup>2884</sup> : elle assimile la sécurité que procurait le contrôle des Phocidiens sur les Thermopyles à une population dispersée et à un pays dépeuplé, qui ne sont autres que les leurs.

<sup>2878</sup> Démosthène, *Amb.*, 83.

<sup>2879</sup> Weil, 1883, p. 276, *ad loc.*, relève son caractère « hardi ».

<sup>2880</sup> Ce tour d'expression est « un peu rude » (« duriuscule »), selon Wolf, *in* Schaefer II, 1825, p. 505, *ad loc.*, p. 367, l. 17, τετειχισμένην ; appréciation que réfute Schaefer, *ibid.*, p. 367, l. 20, χώραν πολλήν = Dindorf V, 1849, p. 513, p. 367, l. 17, τετειχισμένην, en notant que la métaphore « convient à la gravité du passage » (« hujus loci gravitatem deceat »).

<sup>2881</sup> LSJ, s.v., A, II, 1, et B, II, 1 et 2.

<sup>2882</sup> Thucydide, I, 44, 2. Sur la forme moyenne de l'aoriste employée ici par Démosthène, cf. MacDowell, 2000, p. 241, *ad* Démosthène, *Amb.*, 78, s.v. προήκασθε, qui signale qu'on ne la trouve, en dehors des deux passages du *Sur l'ambassade*, que dans le *Contre Zénothémis* (XXXII), 15, et que Démosthène préfère la forme seconde de l'aoriste.

<sup>2883</sup> LSJ, s.v., B, II, 2.

<sup>2884</sup> L'audace du raccourci, et de l'image, a poussé Reiske à corriger χώρα πολλή en χώραν πολλήν, pour en faire le sujet de ἀνασταθείσαν : cf. ses remarques, *in* Schaefer II, 1825, p. 506, *ad loc.*, p. 367, l. 20.

Enfin, la force de la métaphore se nourrit d'un contexte guerrier qui ici, nous l'avons dit, renvoie précisément aux forteresses qui défendaient les Thermopyles. Ce contexte se trouve explicitement déployé à travers l'amère litanie de tous les avantages militaires et stratégiques qui ont été perdus, avec l'énumération puissante des compléments d'agent du participe qui porte l'image : les « armes » (ὅπλοις), c'est-à-dire les armées<sup>2885</sup>, la « guerre continue » (πολέμῳ συνεχεῖ), à savoir la Troisième guerre sacrée qui fait rage depuis 355, de « grandes cités avec des alliés » (πόλεις μεγάλας συμμάχων ἀνδρῶν) et « un vaste territoire » (χώρῳ πολλῇ), ce qui désigne les cités de Phocide. Bref, tout ce qui disparaît en 346, lorsque les Phocidiens, trahis par leur chef Phalaicos, sont contraints de capituler, avant que le conseil amphictyonique ne décide de raser leurs cités pour disperser la population en petites bourgades : nous comprenons alors tout le pathétique de l'évocation des « grandes cités », accru par l'emphase de l'expression<sup>2886</sup>. Plus fondamentalement, nous revenons là aux forteresses, ce qui montre la précision redoutable de l'image de Démosthène : Phalaicos, en échange de sa vie et de celle de ses huit mille mercenaires, s'entend secrètement avec Philippe pour lui livrer les forteresses qui commandent le passage des Thermopyles, lui permettant de passer en Phocide à la surprise générale, ce qui contraint les Phocidiens à la reddition<sup>2887</sup>. Démosthène rend la paix de Philocrate responsable de cet échec stratégique, parce qu'elle a émoussé la vigilance des Athéniens, dès lors plus occupés à mener à bien les négociations, à chercher des compromis pour traiter avec Philippe qu'à se tenir sur le pied de guerre. Il s'en prend plus précisément aux mensonges de ceux qui ont défendu la paix, à savoir Philocrate et Eschine (ταῖς τούτων ἀπαταῖς καὶ ψευδολογίαις πεισθέντες), qui rejoignent ainsi Phalaicos par leur fourberie et leur trahison. Le propos est ici clairement biaisé, et ne rend pas compte de la complexité de la situation<sup>2888</sup> : la décision d'engager les pourparlers avec

<sup>2885</sup> Il s'agit des armées de mercenaires des chefs Phocidiens, en particulier d'Onomarchos, qui fait subir une cuisante défaite à Philippe en 353, de son frère Phayllos, et de Phalaicos, fils du premier. Démosthène rappelle juste après la métaphore l'expédition de 352, couronnée de succès : pour barrer le passage à Philippe, plusieurs cités grecques envoient des contingents soutenir les Phocidiens, dont Athènes, qui envoie par mer cinq mille hoplites et quatre cents cavaliers aux Thermopyles sous le commandement de Nausiclès (Diodore de Sicile, XVI, 37, 3, et 38, 1-2 ; Démosthène, *I Phil.*, 17, et *Amb.*, 319).

<sup>2886</sup> MacDowell, 2000, p. 244, *ad loc.*, parle d'« une expression plutôt flatteuse pour les cités de Phocide » (« a rather flattering phrase for the cities of Phokis ». On peut aussi noter le rythme ascendant des trois premiers compléments d'agent, ὅπλοις καὶ πολέμῳ συνεχεῖ καὶ πόλεις μεγάλας συμμάχων ἀνδρῶν (un mot, deux, puis quatre), avec Paulsen, 1999, p. 137, *ad loc.*, s.v. τετειχισμένην. Sur le châtimeut réservé aux Phocidiens par l'Amphictyonie, à laquelle Philippe les livre, cf. Worthington, 2008, p. 101-3.

<sup>2887</sup> Diodore de Sicile, XVI, 59, 3 ; Eschine, *Amb.* (II), 140 ; Démosthène, *Amb.*, 60. Cf. G. T. Griffith, in Hammond et Griffith, 1979, p. 346 ; Worthington, 2008, p. 99-101. Sur la Troisième guerre sacrée et la paix de Philocrate cf. plus généralement G. T. Griffith, in Hammond et Griffith, 1979, p. 329-47. Worthington, 2008, p. 53-73 et 85-103.

<sup>2888</sup> Cf. les mises en gardes de G. T. Griffith, in Hammond et Griffith, 1979, p. 333, qui cite entre autres, *ibid.*, n. 1, notre passage parmi les passages concernés..

Philippe a été prise en grande partie parce que Phalaicos, en février 346, a refusé de laisser les Lacédémoniens et les Athéniens accéder aux forteresses d'Alponus, de Thronion et de Nicaea, qui commandaient l'accès aux Thermopyles<sup>2889</sup>. Dans tous les cas, la métaphore de la forteresse, parce qu'elle se trouve au cœur du problème, possède une grande puissance rhétorique.

Le plaidoyer *Sur la Couronne* reprend les deux paradigmes métaphoriques opposés : l'ouvrage d'investissement et la forteresse défensive, dans une distribution rigoureuse.

Les deux premières métaphores, de sens hostile<sup>2890</sup>, interviennent au début du discours, dans la section où Démosthène se livre à l'examen de sa politique durant les années qui ont suivi la conclusion de la paix, en 346, jusqu'à la reprise des hostilités, en 340<sup>2891</sup> : Démosthène réemploie la même métaphore que dans les harangues de 341, au service de la même idée – l'importance stratégique de l'Eubée, que Philippe veut pour cela transformer en un poste avancé contre l'Attique. La première occurrence est particulièrement remarquable<sup>2892</sup>. Elle lance une longue énumération des actions hostiles de Philippe pleine de véhémence, qui met à l'épreuve le souffle de l'orateur<sup>2893</sup>. Au-delà des variations qu'entraîne

---

<sup>2889</sup> Eschine, *Amb.* (II), 132-5. Cf. Cawkwell, 1960, en particulier p. 428 *sq.* ; G. T. Griffith, in Hammond et Griffith, 1979, p. 332-5 ; Worthington, 2008, p. 88-9.

<sup>2890</sup> Cf. Harpocraton, s.v. Ἐπιτείχισμα (Keaney, p. 109) ; Westermann, 1868, p. 47, *ad* Démosthène, *Cour.*, 71, s.v. Εὐβοίαν ; Goodwin, 1901, p. 53, *ad loc.*, s.v. ἐπιτείχισμα ἐπὶ τὴν Ἀττικὴν ; Wankel, 1976a, p. 421, *ad loc.*, s.v. καὶ κατασκευάζων ἐπιτείχισμ' ἐπὶ τὴν Ἀττικὴν.

<sup>2891</sup> Démosthène, *Cour.*, 60-109.

<sup>2892</sup> Yunis, 2001, p. 152, *ad loc.*, s.v. ἀλλ' ὁ τὴν Εὐβοίαν... φυγάδας κατάγων, note que « l'argument devient plus intense au point de vue de la forme et du contenu » (« the argument intensifies in form and content »). Au niveau du contenu, Démosthène, multiplie en effet les exemples précis. Sur la forme, cf. la note suivante. À propos de la métaphore elle-même, Wankel, 1976a, p. 421, *ad loc.*, s.v. καὶ κατασκευάζων ἐπιτείχισμ' ἐπὶ τὴν Ἀττικὴν, remarque que l'expression est « fortement imagée » (« bildkräftig »). Goodwin, 1901, p. 53, *ad loc.*, s.v. ἐπιτείχισμα ἐπὶ τὴν Ἀττικὴν, insiste sur la puissance d'évocation de l'image : « la vue des ses [*sc.* de l'Eubée] hautes montagnes à travers l'étroit détroit rendait la figure particulièrement expressive pour ceux qui habitaient dans l'est de l'Attique » (« the sight of its high mountains across the narrow strait made the figure especially vivid to dwellers in the east of Attica »).

<sup>2893</sup> Hermogène, *L'Invention*, IV, 4 (p. 183-91 Rabe), s'appuie notamment sur ce passage pour expliquer son concept de *pneuma* (cf. les explications de Patillon, 1997, p. 291-2, n. 4 : il s'agit d'un long passage cohérent au niveau du sens, et qu'il faut donc déclamer dans un même souffle, c'est-à-dire que la voix ne peut prendre véritablement sa respiration qu'à la fin – elle ne peut le faire que de manière limitée jusque-là) ; cf. Yunis, 2001, p. 152, *ad loc.*, s.v. ἀλλ' ὁ τὴν Εὐβοίαν... φυγάδας κατάγων, qui compare le style du passage à celui des § 66-8 et 69-70. Il faut ajouter le § 72, où les phrases redeviennent soudain plus courtes ; sur ce passage, cf. ci-dessous, p. 695, avec la n. 2904. Sur l'importance du souffle (πνεῦμα) et de la respiration dans les grands passages de Démosthène, cf. Pearson, 1975. On notera les jeux de sonorité dans le passage, notamment les homéotéleutes la répétition des préverbes dans les participes apposés, notamment en ce qui concerne toute la première partie, au sujet de Mégare puis surtout de l'Eubée ; cf. Yunis, 2001, p. 152, *ad loc.*, s.v. καὶ κατασκευάζων ἐπιτείχισμ'... Κλείταρχον. La véhémence provient aussi de la double forme interrogative, avec la répétition de ἢ οὐ / ἢ μή en clause : Démosthène interpelle vivement l'auditoire.

l'ampleur de cette énumération<sup>2894</sup>, le fond et la forme restent identiques par rapport aux images de 341, avec plusieurs points de contact : nous retrouvons la même expression pour introduire la métaphore<sup>2895</sup>, ou pour évoquer Porthmos<sup>2896</sup> et l'installation des tyrans à Oréos et à Erétrie<sup>2897</sup>. Enfin, les deux métaphores du *Sur la couronne* sont suivies de l'évocation du siège de Byzance, en point d'orgue<sup>2898</sup>.

La deuxième métaphore s'inscrit dans la même perspective, avec un souci de *variatio* : la métaphore est double. Elle désigne à la fois l'Eubée, dont les troupes et les agents de Philippe ont été expulsés par les deux expéditions athéniennes du printemps 341, et une autre « forteresse » comparable sur le plan stratégique, en quête de laquelle part le roi : Byzance, évoquée juste après<sup>2899</sup>. La métaphore célèbre donc ici en particulier la politique eubéenne de Démosthène, couronnée de succès, en rappelant ses analyses des harangues de 341. Elle célèbre plus généralement ses qualités de conseiller et la politique qu'il a menée à cette époque : Démosthène avait prévu l'attaque de Philippe contre Byzance, poussant ses concitoyens à oublier leurs vieilles rancunes contre la cité pour faire alliance avec elle<sup>2900</sup> ; lui-même avait été élu ambassadeur pour se rendre à Byzance à cette fin, comme il le rappelle en filant la métaphore de la guerre pour mettre en valeur son rôle d'homme politique patriote, demeuré invaincu<sup>2901</sup>.

<sup>2894</sup> Elles relèvent en effet essentiellement de l'amplification rhétorique : l'énumération comprend des éléments absents du contexte des images employées dans les harangues de 341.

<sup>2895</sup> Ἀλλ' ὁ τὴν Εὐβοίαν ἐκείνος σφετεριζόμενος καὶ κατασκευάζων ἐπιτείχιμα ἐπὶ τὴν Ἀττικὴν, *Cour.*, 71 ; ἀλλὰ καὶ κατασκευάζοντος ὑμῖν ἐπιτείχιμα τὴν Εὐβοίαν, *Chers.*, 66 = *IV Phil.*, 68 (nous soulignons, ainsi que dans les notes qui suivent). Cf. aussi, pour κατασκευάζων ἐπιτείχιμα ἐπὶ τὴν Ἀττικὴν : τυραννίδ' ἀπαντικρὺ τῆς Ἀττικῆς ἐπετείχισεν ὑμῖν ἐν τῇ Εὐβοίᾳ, *IV Phil.*, 8.

<sup>2896</sup> κατασκάπτων Πορθμόν, *Cour.*, 71 ; κατέσκαπτε Πορθμόν, *IV Phil.*, 8.

<sup>2897</sup> καθιστὰς ἐν μὲν Ὠρεῶ Φιλισιδίην τύραννον, ἐν δ' Ἐρετρίᾳ Κλείταρχον, *Cour.*, 71 ; δὴ ἐν Εὐβοίᾳ κατέστησε τυράννους, τὸν μὲν ἀπαντικρὺ τῆς Ἀττικῆς ἐπιτείχισας, τὸν δ' ἐπὶ Σκίαθον, *Chers.*, 36 ; cf. encore τυραννίδ' ἀπαντικρὺ τῆς Ἀττικῆς ἐπετείχισεν ὑμῖν ἐν τῇ Εὐβοίᾳ, *IV Phil.*, 8, et plus généralement, le passage qui suit la deuxième métaphore du *Sur la couronne*, *Cour.*, 87, à propos de Byzance : (...) χάρακα βαλόμενος πρὸς τῇ πόλει καὶ μηχανήματ' ἐπιστήσας ἐπολιόρκει. (« (...) il établit des retranchements autour de leur ville, mit en position des machines et les assiégea. », trad. G. Mathieu). Le verbe ἐπιστήσας, par sa racine, renvoie bien sûr à καθίστημι, et par son préfixe évoque ἐπιτειχίζω.

<sup>2898</sup> καὶ Βυζάντιον πολιορκῶν, *Cour.*, 71 ; (...) παρελθὼν ἐπὶ Θράκης Βυζαντίους συμμάχους ὄντας αὐτῷ (...), χάρακα βαλόμενος πρὸς τῇ πόλει καὶ μηχανήματ' ἐπιστήσας ἐπολιόρκει, *ibid.*, 87. Cf. καὶ νῦν ἐπὶ Βυζάντιον παριόντος, *Chers.*, 66 = *IV Phil.*, 68. Dans le premier passage du *Sur la couronne*, la mention de Byzance est le dernier exemple nommément cité parmi l'énumération des actes d'agression de Philippe, que débute la métaphore. Dans le second, c'est un exemple sur lequel s'attarde Démosthène.

<sup>2899</sup> Cette double référence de la métaphore est perçue en particulier par Wankel, 1976a, p. 479, et Yunis, 2001, p. 158, *ad loc.*

<sup>2900</sup> *Chers.*, 14-8 et 66 (7) ; *III Phil.*, 34 ; *IV Phil.*, 68. Byzance, membre de la seconde confédération, avait fait défection dès 364, et avait ensuite rejoint les alliés d'Athènes révoltés contre elle pendant la guerre sociale, en 357-6 : cf. Sealey, 1993, p. 103-4, et plus généralement, sur la guerre sociale, p. 103-8.

<sup>2901</sup> Démosthène, *Cour.*, 244 ; pour la métaphore filée de la guerre : *ibid.*, 244-7, avec nos analyses, ci-dessus, p. 383 *sq.*

En réalité, ce passage révèle que la métaphore des fortifications revêt dans tout le discours une valeur fortement laudative. Démosthène s'en sert pour célébrer son action politique, d'une manière analogue à l'image du poste. Elle est en effet l'occasion de mettre en avant le « moi, je ». Dans l'occurrence que nous venons d'évoquer, l'artifice oratoire de la parenthèse-invective dirigée contre les adversaires anonymes (κὰν διασραγῶσί τινες τούτων), permet de mettre en évidence le ὑπ' ἐμοῦ. Et ce d'autant plus qu'il apparaît comme le dernier terme d'un chiasme destiné à instiller l'idée d'une complémentarité – et donc d'une solidarité – entre le peuple athénien et Démosthène, avec une répartition des rôles bien précise : aux Athéniens (ὑφ' ὑμῶν) l'action militaire (τοῖς ὅπλοις), l'action politique (τῇ δὲ πολιτεία καὶ τοῖς ψηφίσμασι) à Démosthène. Celui-ci assume donc encore une fois le rôle de conseiller. L'idée se trouve explicitée juste après l'exemple de Byzance<sup>2902</sup>. Dans ce cas comme dans celui de l'Eubée, les rôles du peuple et de Démosthène ont été identiques, au service d'une action également couronnée de succès : nous serions tenté de dire qu'ils ont tenu leur poste... De façon très habile, Démosthène associe sa gloire à celle du peuple, de sorte que leur sort devient indissociable : en flattant l'orgueil de son auditoire, Démosthène se donne le beau rôle.

À côté des thèmes du conseiller et de la complémentarité entre le peuple et Démosthène, le rapprochement avec la mise en scène égotique orchestrée par l'orateur autour de la métaphore du poste est encore plus net s'agissant de la première métaphore des fortifications : Démosthène y emploie aussi le verbe φανῆναι, souligné par une hyperbate<sup>2903</sup>. Or, après avoir revendiqué fortement la responsabilité de la politique que le peuple a embrassée sur ses conseils, il répète ce verbe un peu plus loin, cette fois à propos du peuple lui-même, présenté comme le défenseur de la liberté de la Grèce<sup>2904</sup>. A nouveau, les deux sont ainsi présentés comme indissociables<sup>2905</sup>.

<sup>2902</sup> Ἀλλὰ τίς ἦν ὁ βοηθήσας τοῖς Βυζαντίοις καὶ σώσας αὐτοὺς ; Τίς ὁ κωλύσας τὸν Ἑλλήσπονταν ἀλλοτριωθῆναι κατ' ἐκείνους τοὺς χρόνους ; Ὑμεῖς, ἄνδρες Ἀθηναῖοι. Τὸ δ' ὑμεῖς ὅταν λέγω, τὴν πόλιν λέγω. Τίς δ' ὁ τῇ πόλει λέγων καὶ γράφων καὶ πράττων καὶ ἀπλῶς ἑαυτὸν εἰς τὰ πράγματα ἀφειδῶς δούς ; Ἐγώ. (« Mais qui porta secours aux Byzantins et les sauva ? Qui empêcha l'Hellespont de passer en des mains étrangères à ce moment-là ? C'est vous, Athéniens ; et quand je dis : vous, je dis : notre pays. Mais qui parla pour notre pays, proposa, agit et, en un mot, se dépensa sans compter pour l'action ? Moi. »), *Cour.*, 88 (trad. G. Mathieu). Pour les interventions de Démosthène en faveur de Byzance à l'Assemblée, cf. *Chers.*, 14-8.

<sup>2903</sup> Le verbe ἐχρῆν, dont dépend l'infinitif, n'arrive qu'à la fin de la phrase. La figure est notée par Yunis, 2001, p. 153, *ad loc.*

<sup>2904</sup> Εἰ μὲν γὰρ μὴ ἐχρῆν, ἀλλὰ τὴν Μυσῶν λείαν καλουμένην τὴν Ἑλλάδ' οὔσαν ὀφθῆναι, ζώντων καὶ ὄντων Ἀθηναίων, περιείργασμαι μὲν ἐγὼ περὶ τούτων εἰπών, περιείργασται δ' ἡ πόλις ἢ πεισθεῖσ' ἐμοῖ- ἔστω δ' ἀδικήματα πάνθ' ἃ πέπρακται καὶ ἀμαρτήματα ἐμέ. Εἰ δ' ἔδει τινὰ τούτων κωλυτὴν φανῆναι, τίν' ἄλλον ἢ τὸν Ἀθηναίων δῆμον προσήκε γενέσθαι ; Ταῦτα τοῖνον ἐπολιτευόμεν ἐγὼ, καὶ ὄρων καταδουλούμενον πάντας ἀνθρώπους ἐκείνην γυναντιούμην, καὶ προλέγων καὶ διδάσκων μὴ προίεσθαι διετέλουν. (« S'il ne le fallait pas, s'il fallait voir la Grèce devenue, comme on dit, la proie des Mysiens quand les Athéniens vivaient et existaient, je me suis mêlé de ce qui ne me regardait pas en parlant de cela ; notre pays,



Les deux occurrences suivantes offrent un sens inverse : nous retrouvons la signification positive que nous avons observée dans le *Sur l'ambassade*. Elles présentent sous un jour favorable l'action diplomatique de Démosthène pour assurer les positions d'Athènes face à Philippe.

Nous avons d'abord relevé une occurrence isolée, qui repose sur le seul verbe *προβάλλομαι*. Etant donné que Démosthène répète ce verbe dans la grande métaphore finale des fortifications (13) pour exprimer l'idée identique d'une alliance défensive, entre autres avec la Béotie, c'est-à-dire avec Thèbes<sup>2906</sup>, nous préférons parler dans ce cas d'une image des fortifications, plutôt que d'une image du bouclier. En effet, Démosthène fait la promotion de l'alliance qu'il est parvenu à conclure avec Thèbes. Elle a fait office de rempart pour la cité contre l'attaque de Philippe, en évitant que la bataille finale ne soit livrée en Attique : Thèbes et la Béotie ont protégé Athènes, qui sinon se serait trouvée à la merci d'une invasion, comme le laisse entendre l'orateur<sup>2907</sup>. Or ce rempart est mis sur le même plan que la faveur divine : la métaphore entre dans la perspective apologétique du discours<sup>2908</sup>. L'ouvrage défensif, en réalité, est double. Défense personnelle et défense de la cité se trouvent mêlées de façon indissoluble : attaquer l'ouvrage qui protège la cité, c'est-à-dire l'alliance avec Thèbes, et

---

qui m'a écouté, s'est mêlé de ce qui ne le regardait pas ; que tout ce qui s'est fait, soit crimes et fautes à mon actif. Mais s'il fallait que quelqu'un parût pour l'empêcher, qui convenait-il que ce fût, sinon le peuple athénien ? Voilà donc la politique que je faisais ; en voyant cet homme chercher à asservir le monde entier, je m'y opposais et je ne cessais de vous avertir et de vous conseiller de ne pas vous abandonner. »), *Cour.*, 72 (trad. G. Mathieu ; nous soulignons). Pour *φαινόμεαι*, cf. notre étude des images du poste, ci-dessus, p. 619 sq. Démosthène fait référence aux discours qu'il a tenus devant l'assemblée en 341 et en 340. Le « je » intervient quatre fois dans ces quelques lignes, dont trois fois mis en valeur par sa position en fin de syntagme ; cf. Ronnet, 1951, p. 54-5, et *supra*. Le rôle du conseiller est ici exprimé par la capacité de prévoir les événements (*προλέγων*), comme ce fut le cas pour Byzance, et par la fonction d'éducateur (*διδάσκων*), c'est-à-dire le devoir d'éclairer le jugement du peuple ; cf. Yunis, 1996.

<sup>2905</sup> Cf. Yunis, 2001, p. 154, *ad loc.*, s.v. *ταῦτα τοίνυν ἐπολιτευόμεν... διετέλουν*, qui remarque aussi que Démosthène emploie à son propos les verbes *ὀρώ* et *ἐναντιοῦμαι*, qu'il vient d'attribuer à la cité (*Cour.*, 63, 66, 69), de même qu'il attribue plus loin (*ibid.*, 80 et 295) les verbes *προλέγω* et *διδάσκω* aux Athéniens, dans les discours qu'ils tiennent aux autres cités.

<sup>2906</sup> Démosthène, *Cour.*, 301.

<sup>2907</sup> *Καὶ εἰ νῦν τριῶν ἡμερῶν ἀπὸ τῆς Ἀττικῆς ὁδὸν τῆς μάχης γενομένης τοσοῦτος κίνδυνος καὶ φόβος περιέστη τὴν πόλιν, τί ἂν, εἴ που τῆς χώρας ταῦτο τοῦτο πάθος συνέβη, προσδοκῆσαι χρῆν ; Ἄρ' οἴσθ' ὅτι νῦν μὲν στήναι, συνελθεῖν, ἀναπνεῦσαι, πολλὰ μί' ἡμέρα καὶ δύο καὶ τρεῖς ἔδοξαν τῶν εἰς σωτηρίαν τῇ πόλει· τότε δέ... » (« Puisque, en fait, quand la bataille avait eu lieu à trois jours de marche de l'Attique, la ville se trouva en un tel danger et dans de telles craintes, à quoi aurions-nous dû nous attendre si le même malheur s'était produit en quelque point de notre territoire ? Sais-tu bien qu'en fait, pour s'arrêter, se regrouper, reprendre haleine, un seul jour, et deux, et trois ont donné à notre pays bien des moyens de salut ; tandis qu'alors... »), Démosthène, *Cour.*, 195 (trad. G. Mathieu). Notre passage suit immédiatement.*

<sup>2908</sup> L'autre métaphore de Démosthène, *Cour.*, 97, qui fait cette fois intervenir la représentation du bouclier, est elle aussi évoquée en lien avec les dieux : cf. *supra*, p. 400-1.

donc attaquer l'homme qui en est l'auteur, comme le fait Eschine, c'est s'en prendre de fait à la cité elle-même et révéler ses tendances antipatriotiques<sup>2909</sup>.

Cette célébration de soi atteint son paroxysme dans la dernière image du discours, à tel point que l'on touche au panégyrique personnel<sup>2910</sup>. Démosthène file cette métaphore avec beaucoup de vivacité : c'est une véritable *enargeia* qui enchaîne trois métaphores des fortifications. Elle est plus générale que la précédente : l'orateur fait le bilan de tous les avantages stratégiques que sa politique a apportés à Athènes.

L'image intervient au début de l'épilogue, dont la première partie consiste dans un résumé des mesures salutaires prises sur les conseils de Démosthène<sup>2911</sup> : celui-ci, pour terminer, concentre sa défense sur ses qualités d'homme politique et sur sa politique, suivant ainsi l'angle d'attaque adopté imprudemment par Eschine. Démosthène, non sans orgueil, vient de vanter son incorruptibilité et son patriotisme, pour mieux accabler Eschine<sup>2912</sup>, et il conclut :

καὶ μεγίστων δὴ πραγμάτων τῶν κατ' ἑμαυτὸν [ἀνθρώπων] προστάς πάνθ' ὑγιῶς  
καὶ ἀπλῶς πεπολίτευμαι. Διὰ ταῦτ' ἀξιῶ τιμᾶσθαι.<sup>2913</sup>

Les métaphores des fortifications s'inscrivent dans cette perspective : elles se présentent comme des énumérations des actions de ou des avantages procurés par

---

<sup>2909</sup> Le présent duratif du verbe *προβάλλεσθαι* contribue à faire de cette métaphore une statue à la gloire de Démosthène, en suggérant la solidité de la forteresse : comme le fait remarquer Goodwin, 1901, p. 139 *ad loc.*, « The present infin. emphasizes the continued protection ». Par tactique rhétorique, dans un *ethos* tout de modestie, Démosthène, sans se nommer, attribue ici le beau rôle à la cité, puisque τὴν πόλιν est le sujet de l'infinifit ; mais personne n'est dupe. Cf. Démosthène, *Cour.*, 153 et 300-1, où le moi se trouve mis en avant.

<sup>2910</sup> C'est ce que note un scholiaste à Hermogène, cité par Reiske, *in Schaefer II*, 1825, p. 373 = Dindorf V, 1849, p. 463, *ad Démosthène, Cour.*, 299, p. 325, l. 22, οὐ γὰρ λίθοις ἐτείχισα κτλ. : ἐντεῦθεν δῆλον ὅτι ὁ περὶ τοῦ στεφάνου, εἰ καὶ τοῦ δικανικοῦ εἶδους ἐστίν, ἀλλ' οὐκ πολὺ μετέχει τοῦ πανηγυρικοῦ· ἴδιον δὲ τοῦ ἐγκωμίου τὸ ἀξίωμα καὶ ἡ λαμπρότης. (« Il résulte clairement de cette remarque que le *Sur la couronne*, même s'il appartient au genre judiciaire, n'en participe pas moins, par bien des caractéristiques, au genre du panégyrique : la grandeur et l'éclat sont propres à l'éloge. »), ΜΑΞΙΜΟΥ ΤΟΥ ΠΛΑΝΟΥΔΟΥ ΣΧΟΛΙΑ ΕΙΣ ΗΕΡΜΟΓΕΝΟΥΣ ΠΕΡΙ ΙΔΕΩΝ ΤΟΜΟΣ ΠΡΩΤΟΣ, p. 500, l. 12-5 Walz V (nous traduisons, en reprenant les choix de Patillon, 1997 et 2012, pour τὸ ἀξίωμα et ἡ λαμπρότης), *ad Hermogène, Cat.*, I, 9, 6, s.v. Πολλὰ καὶ τοῦ τοιοῦτου λόγου παραδείγματα ἐν τῷ Περὶ τοῦ στεφάνου διὰ τὸ φύσει ἀξιωματικὸν τοῦ λόγου καὶ λαμπρὸν. (« Le discours *Sur la couronne* en offre beaucoup d'exemples en raison de l'autorité et de l'éclat naturels de ce discours. », trad. M. Patillon ; il est question d'exemples d'expressions qui participent de l'éclat dans la pensée, après une liste qui a débuté par l'image de Démosthène, *Cour.*, 299).

<sup>2911</sup> Epilogue : Démosthène, *Cour.*, 297-323. Première partie : *ibid.*, 297-313 ; la seconde répond à une comparaison d'Eschine entre Démosthène et les grands hommes du passé.

<sup>2912</sup> *Ibid.*, 297-8.

<sup>2913</sup> « (...) j'ai pris l'initiative des plus grandes actions de mon temps, et ma politique en tout cela a été saine et franche. Voilà pourquoi je réclame des honneurs. », *ibid.*, 298 (trad. G. Mathieu). L'adverbe ὑγιῶς, littéralement « en bonne santé », est lexicalisé. Néanmoins, la métaphore de la tranquillité gangrenée qui suit à propos de l'activité politique d'Eschine (*ibid.*, 307), lui fait écho : Démosthène oppose les deux attitudes.

Démosthène, selon une forme particulièrement adaptée à la récapitulation (παλιλλογία ou ἀνάμνησις) à laquelle l'orateur doit se livrer dans un épilogue, selon les préceptes de la rhétorique<sup>2914</sup>. Et le texte que nous venons de citer donne le ton de ces images, comme d'ailleurs de tout l'épilogue : elles permettent à Démosthène de développer un véritable panégyrique politique personnel. Ces métaphores placent en effet l'épilogue sous le signe d'une noble et fière émotion<sup>2915</sup>. Le Pseudo-Aelius Aristide cite le passage comme un exemple de « noblesse » (ἡ σεμνότης), en raison de la formulation en antithèse qui commence par rejeter « ce qui a moins de prix »<sup>2916</sup>. Hermogène fait du passage un modèle d'« éclat » (λαμπρότης), c'est-à-dire de « grandeur » (τὸ μέγεθος) et d'« autorité » (τὸ ἀξίωμα) : le contenu du discours, évoquant « les actions prestigieuses » (τοῖς διαπρεπέσι τῶν ἔργων), montre la « confiance » (πεποίθησις) de l'orateur<sup>2917</sup>. Elles forment ainsi l'un des morceaux de bravoure métaphoriques du discours, extrêmement célèbre dans l'Antiquité, qui suscite l'admiration des commentateurs et des lettrés, à commencer par Pline le Jeune et par Libanios<sup>2918</sup>.

<sup>2914</sup> Cf. [Aristote], *Rhétorique à Alexandre*, 20, 1 et 3, avec Chiron, 2002, p. 158, n. 383, pour la terminologie correspondant à « récapitulation », et p. 159, n. 387, pour l'interprétation délicate du terme ἀπολογιζόμενοι, traduit par certains par « énumération », mais que l'auteur lui-même rend par « bilan ». Sur l'épilogue en général, cf. aussi Aristote, *Rh.*, III, 19, 1419b10 *sq.*, qui recommande lui aussi une « récapitulation » (ἀνάμνησις ; 1419 b 13, trad. M. Dufour et A. Wartelle) des arguments, en regard de ceux de l'adversaire (*ibid.*, 1419 b 27 *sq.*). Cf. encore Donnelly, 1941, p. 329, *ad* « Peroration (297-324) » ; Usher, 1993, p. 270, *ad* Démosthène, *Cour.*, 297, s.v. « And you ask me for what merit I claim to be honoured ? I say... to my country ». Comme le remarque Goodwin, 1901, p. 209, *ad loc.*, « The Epilogue, §§ 297-323 », Démosthène met en œuvre dans cet épilogue les quatre éléments dont parle Aristote, *Rh.*, III, 19, 1419 b 10 *sq.* : mettre l'auditoire dans de bonnes dispositions et, inversement, le prévenir contre l'adversaire ; user d'amplification ou d'atténuation ; exciter les passions ; faire un rappel des arguments.

<sup>2915</sup> Cf. Fox, 1880, p. 349 ; Donnelly, 1941, p. 329, *ad* « Peroration (297-324) » ; Usher, 1993, p. 270, *ad* « 297 – 323 : EPILOGOS » ; Yunis, 2001, p. 275, *ad loc.* Sur l'importance de susciter les passions dans l'épilogue, cf. Aristote, *Rh.*, III, 19, 1419 b 12-3 et 24-7.

<sup>2916</sup> Καὶ τὸ τὰ ἥττον προτετιμημένα ἐκβάλλοντα καὶ ἀναιροῦντα ἀντεισάγειν τὰ μᾶλλον προτετιμημένα τῆς σεμνότητός ἐστιν· « Οὐ λίθοις ἐτείχισα τὴν πόλιν οὔτε πλίνθοις, ἀλλ' ἐὰν τὸν ἐμὸν τειχισμὸν βούλη μαθεῖν », νῦν τὰ μᾶλλον προτετιμημένα· « εὐρήσεις ὄπλα καὶ πόλεις καὶ τόπους καὶ λιμένας ». (« A de la noblesse aussi le fait de rejeter et d'écarter ce qui a moins de prix : “Ce n'est pas avec des pierres, ce n'est pas avec des briques que j'ai fortifié la ville ; non, mes fortifications, si tu veux les reconnaître,” et maintenant ce qui a plus de prix : “tu trouveras que ce sont des armes, des villes, des positions, des ports”. »), Pseudo-Aelius Aristide, *Arts rhétoriques*, I, 23 Patillon (trad. M. Patillon) = I, 1, 2, 7 Spengel (II, p. 466).

<sup>2917</sup> Hermogène, *Cat.*, I, 9, 1-6 (trad. M. Patillon) ; § 1 et 4 pour les termes que nous citons ; § 5 pour la citation du passage de Démosthène. Hermogène prend très exactement le passage comme exemple d'anérèse, si bien qu'il rejoint là l'appréciation du Pseudo-Aelius Aristide : cf. le commentaire de Patillon, 2002a, p. 172, n. 66, *ad* Pseudo-Aelius Aristide, *Arts rhétoriques*, I, 23, qui relève notamment dans ce dernier texte l'emploi du verbe ἀναιροῦντα.

<sup>2918</sup> Pline le Jeune, *Lettres*, IX, 26, 8, qui cite les métaphores de Démosthène, *Cour.*, 299 (la première) et 301. Libanios, dans son argument au *Sur la couronne*, § 1, commence par paraphraser les métaphores du § 299, avant de citer la première (οὐ λίθοις κτλ.) (cf. Mathieu, 1947, p. 23). Cf. encore, parmi les Modernes, Reiske, *in* Shaefer II, 1825, p. 373 = Dindorf V, 1849, *ad* p. 325, l. 22, οὐ γὰρ λίθοις ἐτείχισα κτλ. : « Nobilis sententia multorum laudibus, quas meretur, celebrata. » ; Donnelly, 1941, p. 329, *ad* « Peroration (297-324) », qui parle d'une « fiction magistrale » (« masterly fiction ») grâce à laquelle Démosthène « imprime < l'ensemble de sa vie publique > dans l'imagination de ses auditeurs » (« stamping < his whole public life > upon the imagination of his hearers ») ; *ibid.*, p. 330, *ad* § 299 : « cette fiction élégante du rempart des nations », qui est « une présentation

D'abord, avec les deux premières images, il n'est plus question de l'Eubée, mais d'Athènes elle-même : Démosthène évoque tous les remparts qu'il a édifiés pour protéger la cité, à savoir les moyens militaires et les alliances qu'il lui a procurés.

L'efficacité de la métaphore provient d'abord de la manière dont elle s'insère dans le propos. Démosthène met en effet en balance les fortifications métaphoriques et les véritables fortifications, évoquant les critiques d'Eschine à l'encontre de ses mesures pour les consolider<sup>2919</sup>. L'image se trouve donc au cœur de ce qui fait le sujet du discours : en juin 337, Démosthène a convaincu le peuple de la nécessité de restaurer les fortifications, notamment « l'enceinte du Pirée et de la ville » (§ 300)<sup>2920</sup>. Sa tribu, la tribu Pandionis, l'a élu pour siéger en son nom au sein de la commission chargée de superviser les travaux<sup>2921</sup> ; c'est en cette qualité de *τειχοποιός* qu'il a fait don de cent mines à la cité, parce que le budget prévu de dix talents s'est avéré insuffisant<sup>2922</sup>. Or Ctésiphon a proposé de décerner une couronne à Démosthène pour le récompenser de cette générosité-là, et aussi de toute sa politique patriotique. L'habileté de cette métaphore des fortifications tient donc au fait qu'elle résume tous les motifs du décret honorifique : tout en évoquant le sens propre du terme et les travaux de réfection, elle sert à illustrer l'action politique de l'orateur. Tout en jouant les grands princes sur les travaux de fortification pour minimiser leur importance, à coup de prétéritives (Οὐ λίθοις ἐτείχισα τὴν πόλιν οὐδὲ πλίνθοις ἐγὼ ; οὐχὶ τὸν κύκλον τοῦ Πειραιῶς οὐδὲ τοῦ ἄστεως), Démosthène n'en joue pas moins habilement sur les deux tableaux.

La première phrase que nous avons citée, qui sert de point de départ à l'image, pose les choses clairement :

Τὸν δὲ τειχισμὸν τοῦτον, ὃν σύ μου διέσυρες, καὶ τὴν ταφρεῖαν ἄξια μὲν χάριτος καὶ ἐπαίνου κρίνω· πῶς γὰρ οὐ ; πόρρω μέντοι πού τῶν ἐμαυτῶ πεπολιτευμένων τίθεμαι.<sup>2923</sup>

---

pleine d'imagination » (« this fine fiction of the wall of nations », « an imaginative presentation ») ; Wankel, 1976b, p. 1271, *ad loc.*, s.v. οὐ λίθοις ἐτείχισα τὴν πόλιν, évoque « la métaphore traitée ici de façon si brillante » (« der hier so glänzend verarbeiteten Metapher »).

<sup>2919</sup> Cf. Eschine, *Ctés.*, 236. Là encore, en partant des critiques de son adversaire, Démosthène se conforme aux stratégies recommandées par Aristote, *Rh.*, III, 19, 1419 b 11-2 et 19-23 (dénigrer l'adversaire et se mettre en valeur), ainsi que 1419 b 33 – 1420 a 1 (rappeler les arguments de l'adversaire).

<sup>2920</sup> Eschine, *Ctés.*, 27.

<sup>2921</sup> *Ibid.*, 31.

<sup>2922</sup> *Ibid.*, 17 (contribution de cent mines) et 31 (budget de dix talents).

<sup>2923</sup> « Quant à ces travaux de fortification et de tranchées que tu critiquais, je juge qu'ils méritent de la reconnaissance et des éloges ; c'est évident ; cependant je les place bien loin derrière ma politique. », Démosthène, *Cour.*, 299 (trad. G. Mathieu).

L'image est ensuite déployée sur deux phrases, avec une grande attention apportée à la forme, pour obtenir le maximum d'effets. Elle est préparée par la mention d'éléments réels : le terme τὸν τειχισμόν, dans l'extrait que nous venons de citer, et ἐτείχισα, dans la phrase suivante, sont employés une première fois au sens propre avant d'être repris de façon métaphorique<sup>2924</sup>, dans une amplification<sup>2925</sup> ; il s'agit d'abord du substantif, qui lance l'image dans la deuxième phrase. Plus précisément, lorsque la métaphore apparaît, elle constitue le second membre d'une antithèse lancée par l'évocation de matériaux de construction, pierres et briques<sup>2926</sup> : Οὐ λίθοις ἐτείχισα τὴν πόλιν οὐδὲ πλίνθοις ἐγὼ, οὐδ'. Le caractère abrupt et surprenant de cette entrée en matière est renforcé par l'asyndète<sup>2927</sup>, par les jeux de sonorités qui vont jusqu'à la paronomase<sup>2928</sup>, ainsi que par la répétition des négations, avec une hyperbate sur οὐδὲ πλίνθοις<sup>2929</sup> : cela participe de l'impression de confiance dont parle Hermogène<sup>2930</sup>.

<sup>2924</sup> Cf. Wankel, 1976b, p. 1270, *ad loc.*, s.v. τὸν δὲ τειχισμόν τοῦτον, ὃν σύ μου διέσυρες ; Usher, 1993, p. 270-1, *ad loc.*, s.v. « I did not fortify the city with stones or with bricks... etc. », selon qui « Démosthène raffine l'argument qu'Eschine lui a prêté au § 84 [*sc.* du *Contre Ctésiphon*] (...), et tente d'élever la discussion sur le plan moral. » (« Dem. refines the argument which Aeschines has ascribed to him in 84 (...), and tries to set the discussion on a higher moral plane. » ; *ibid.*, p. 271). Yunis, 2001, p. 276, *ad loc.*, s.v. οὐ λίθοις ἐτείχισα τὴν πόλιν, note lui aussi le passage du sens littéral au sens figuré, mais en le faisant porter à tort, selon nous, sur le passage de τειχισμόν à ἐτείχισα, parce que ce verbe est encore au sens propre. Tout au plus peut-on dire qu'il y a une syllepse sur le verbe, du point de vue de l'idée, qui prépare l'apparition de la métaphore : c'est la position de Wankel, 1976b, p. 1271, *ad loc.* De plus, contrairement à S. Usher, H. Yunis pense que c'est Eschine qui, dans la version révisée et publiée de son discours, a pris en compte l'image de Démosthène. Sur la métaphore d'Eschine, cf. ci-dessous, p. 710-711.

<sup>2925</sup> Cf. Tiberius, *De figuris Demosthenicis*, n° 20 Ballaira (p. 23), qui donne le passage comme exemple de τόπου ἐμβολῆ ἐξ ὀνόματός (Τόπου δὲ ἐμβολῆ ἐξ ὀνόματός ἐστιν ὅταν ὄνομα ὑποθῆις ἐξ αὐτοῦ εἰσάγη τὸν τόπον, ὃ πλείστον παρ' αὐτῷ καὶ κάλλιστον.) ; Wankel, 1976b, p. 1270, *ad loc.*, s.v. τὸν δὲ τειχισμόν τοῦτον, ὃν σύ μου διέσυρες, qui s'appuie sur Tiberius, et parle de « gradation expressive » (« einen effektvollen Übergang ») ; cf. encore *ibid.*, p. 1271, s.v. οὐ λίθοις ἐτείχισα τὴν πόλιν.

<sup>2926</sup> Les longs murs reliant Athènes au Pirée étaient faits de brique, sur un soubassement en pierre, ce qui était une technique courante dans l'Antiquité. Cf. Vitruve, II, 8, 9 ; Winter, 1971, p. 69-100. Cf. encore Dissen, *apud* Schaefer II, 1825, p. 463, *ad loc.*, p. 373, l. 22, οὐ γὰρ λίθοις ἐτείχισα κτλ. = Dindorf V, 1849, p. 463, *ad loc.* ; Weil, 1883, p. 558, *ad loc.* ; Goodwin, 1901, p. 210-1 ; Wankel, 1976b, p. 1272-3, et Yunis, 2001, p. 276, s.v. πλίνθοις.

<sup>2927</sup> Cf. Usher, 1993, p. 270, *ad loc.*, s.v. 299-300 ; Yunis, 2001, p. 276, *ad loc.* Plus généralement, sur le caractère abrupt de l'expression, cf. Wankel, 1976b, p. 1271, *ad loc.*

<sup>2928</sup> Paronomase λίθοις / πόλιν / πλίνθοις, reliée au mot clé ἐτείχισα par l'allitération en [s] et l'assonance en [i]. Cf. Wankel, 1976b, p. 1271, *ad loc.*

<sup>2929</sup> Le rejet de ce terme est purement rhétorique, pour renforcer l'antithèse avec l'énumération de la phrase suivante, qui donne la composition du véritable rempart : Wankel, 1976b, p. 1272-3, *ad loc.*

<sup>2930</sup> Hermogène, *Cat.*, I, 9, 12, lorsqu'il envisage les figures de l'éclat, ne cite pas notre passage à propos de l'asyndète mais de l'« anérèse » (ἀνάρεσις), qui est la première de ces figures. Il s'agit de « ramener le discours à un point de départ (εἰς ἀρχὴν ἀνάγειν τὸν λόγον) : comme le dit bien le verbe ramener, tout se passe comme si on se retrouvait au début d'un nouveau discours. Pourtant, d'un point de vue logique, ce nouveau discours continue ce qui précède » (Patillon, 1997, p. 317, n. 3 = 2012, p. 284, n. 339). Ici, plus précisément, « l'éclat de la figure de l'anérèse est fondé sur la fonction poétique donnée à l'énoncé par l'épanaphore de la négation : il en résulte une mise en valeur de cet énoncé. » (Patillon, 2012, p. LXXVIII). L'asyndète est citée ensuite, comme troisième figure de l'éclat, à condition que les *cōla* soient longs : Hermogène, *Cat.*, I, 9, 13. L'assurance de Démosthène dans ce passage provient aussi de la méthode, à savoir la présentation directe des pensées : Hermogène, *Cat.*, I, 9, 7, et plus largement, 7-10.

Le propos est ensuite résumé dans une troisième phrase, par une nouvelle image : à la suite du verbe *προβάλλομαι*<sup>2931</sup>, introduisant une variation, l'orateur répète *τειγίζω*, cette fois dans un sens métaphorique, puis nie à nouveau l'importance des travaux de fortification réels pour mettre en valeur les résultats de sa politique extérieure. Là encore, la métaphore est rendue plus vive par une *asyndète*<sup>2932</sup>, ainsi que par l'antithèse avec des murs bien concrets, ceux de la ville et du Pirée<sup>2933</sup>.

Par conséquent, les deux premières phrases de cet ensemble métaphorique sont liées par un parallélisme de structure, renforcé par la répétition de *τειγισμὸν* : elles évoquent d'abord les fortifications réelles, puis la politique. À partir de là, Démosthène ménage un chiasme au niveau de la structure des deux phrases où intervient la métaphore (la deuxième et la troisième) :

Négation (N), importance secondaire des travaux de fortification : Οὐ λίθοις ἐτείχισα τὴν πόλιν οὐδὲ πλίνθοις ἐγὼ...

Affirmation (A), métaphore des fortifications politiques : ἀλλ'... τὸν ἐμὸν τειγισμὸν...

Affirmation (A'), métaphore des fortifications politiques : Ταῦτα προυβαλόμην ἐγὼ πρὸ τῆς Ἀττικῆς... καὶ τούτοις ἐτείχισα τὴν χώραν...

Négation (N'), importance secondaire des travaux de fortification : οὐχὶ τὸν κύκλον τοῦ Πειραιῶς οὐδὲ τοῦ ἄστεως.

Le passage du sens propre à la métaphore s'accompagne d'une mise en avant de la première personne : nous passons de *Τὸν δὲ τειγισμὸν τοῦτον* à *τὸν ἐμὸν τειγισμὸν*. Entre-temps, la phrase a débuté de manière tonitruante par le syntagme *Οὐ λίθοις ἐτείχισα τὴν πόλιν οὐδὲ πλίνθοις ἐγὼ* : la position finale du pronom le met fortement en valeur, tout comme sa matière sonore. Les phonèmes dont il se constitue l'isolent en effet par rapport au segment qui précède : seul le [e] le relie à d'autres mots, et pas à n'importe lesquels. Il l'associe à l'édification des *véritables* fortifications (*ἐτείχισα* ; *οὐδὲ*). La première personne se trouve plus largement au cœur du propos depuis le début de l'épilogue<sup>2934</sup>.

<sup>2931</sup> Etant donné que le contexte fait ici très clairement référence aux remparts, nous avons choisi de ne pas ranger les deux occurrences du verbe *προβάλλομαι* que nous envisageons dans ce développement (Démosthène, *Cour.*, 300 et 301) parmi les métaphores du bouclier.

<sup>2932</sup> Cf. Wankel, 1976b, p. 1275, *ad loc.* : « Démosthène insiste sur le résultat de sa politique aussi énergiquement (cf. l'*asyndète*) qu'il vient d'insister sur sa revendication avec *διὰ ταῦτ' ἀξιῶ τιμᾶσθαι*, § 299. » (« D. insistiert auf seiner Leistung ähnlich nachdrücklich (vgl. das *Asyndeton*) wie eben mit *διὰ ταῦτ' ἀξιῶ τιμᾶσθαι* § 299 auf seinem Anspruch. »).

<sup>2933</sup> Wankel, 1976b, p. 1275-6, *ad loc.*, insiste sur la valeur rhétorique de cette antithèse, qu'il rapproche de *οὐ λίθοις... οὐδὲ πλίνθοις* (§ 299).

<sup>2934</sup> *Ibid.*, 297-8, les pronoms de première singulier apparaissent cinq fois ; dans les § 299-300, sept fois, dont cinq pour le seul § 299. Sur ces sept occurrences, trois sont au nominatif, *ἐγὼ*.

En célébrant son incorruptibilité, Démosthène, d'emblée, a installé une structure énumérative qui produit un fort effet d'amplification oratoire par l'accumulation de ses mérites<sup>2935</sup> : cette structure permet de souligner la première métaphore des fortifications, au moyen d'un rythme ascendant en fin de période. L'insistance, l'effet de répétition, sont accrus par une polysyndète systématique avec καί. En guise de pierres et de briques, Démosthène empile les avantages stratégiques<sup>2936</sup> que sa politique a procurés à la cité, en jouant sur les effets sonores<sup>2937</sup>. Les fortifications sont aussi rhétoriques ! L'énumération concerne des éléments utiles pour la guerre, qui ne font pas sortir les « fortifications » de leur sens originel : en cela, Démosthène réutilise le procédé mis en œuvre dans le *Sur l'ambassade*, où la métaphore reposait sur une énumération de termes guerriers<sup>2938</sup> ; nous retrouvons les « armées » (ὄπλα) en première position, ainsi que les « cités » (πόλεις). L'orateur s'exprime avec plus d'ampleur dans le *Sur la couronne* : il propose une liste de sept termes, là où le *Sur l'ambassade* n'en comptait que quatre<sup>2939</sup>, en ménageant un passage fluide de l'un à l'autre par association d'idées<sup>2940</sup>. Cette structure énumérative innerve toute la suite, au service de la célébration des mesures, des initiatives, des conseils de Démosthène<sup>2941</sup>.

Le passage se poursuit sur une nouvelle métaphore : Démosthène répète l'expression προβάλλομαι πρὸ τῆς Ἀττικῆς, pour évoquer cette fois plus précisément, comme remparts « jetés devant l'Attique », les différentes alliances défensives qu'il a permis à Athènes de conclure, avec l'Eubée, Thèbes et certaines cités du Péloponnèse<sup>2942</sup>. Il reprend ainsi l'image employée plus haut spécifiquement à propos de Thèbes (12).

<sup>2935</sup> *Ibid.*, 298. L'amplification est le dernier des quatre éléments de l'épilogue selon Aristote, *Rh.*, III, 19, 1419 b 12 et 19-23.

<sup>2936</sup> Pour tenir compte de l'importance des lieux, des positions stratégiques, nous préférons ce concept pour résumer la série, plutôt que les « forces », les δυνάμεις, dont parle Wankel, 1976b p. 1274, *ad loc.*, s.v. ὄπλα καὶ πόλεις καὶ..., en reprenant le terme de Libanius dans son argument au discours, § 1. Wankel, 1976b, p. 1274, *ad loc.*, en renvoyant à la métaphore de Démosthène, *Amb.*, 84, reconnaît lui-même que « la configuration topographique se tient au premier plan puisqu'il s'agit bien des vrais "murs" qui entourent Athènes » (« steht das Topographische im Vordergrund, da es ja um die wahren "Mauern" um Athen geht »).

<sup>2937</sup> ἀλλ' ἐὰν τὸν ἐμὸν τειχισμὸν βούλη δικαίως σκοπεῖν, εὐρήσεις ὄπλα καὶ πόλεις καὶ τόπους καὶ λιμένας, καὶ ναῦς καὶ [πολλοὺς] ἵππους καὶ τοὺς ὑπὲρ τούτων ἀμυνομένους., *ibid.*, 299.

<sup>2938</sup> Yunis, 2001, p. 276, *ad loc.*, s.v. οὐ λίθοις ἐτείχισα τὴν πόλιν, note aussi le parallèle, en précisant que la métaphore du *Sur l'ambassade* est exprimée de façon « moins visuelle » (« less graphically »).

<sup>2939</sup> « La liste est impressionnante du fait de sa longueur et de sa variété » (« the list impresses by its length and variety »), *ibid.*, s.v. ὄπλα καὶ πόλεις... τοὺς ὑπὲρ τούτων ἀμυνομένους. Pour les éléments cités, cf. Démosthène, *Cour.*, 107, 237-41, 301-2 et 311. Wankel, 1976b, p. 1274, *ad loc.*, signale que la flotte et la cavalerie sont « des éléments stéréotypés » (« stereotype Elemente »), en renvoyant au § 311, à Démosthène, *Tim.*, 216, et *Amb.*, 282, ainsi qu'à Dinarque, *Dém.* (I), 96.

<sup>2940</sup> Cf. Wankel, 1976b, p. 1273-4, *ad loc.*, s.v. ὄπλα καὶ πόλεις καὶ...

<sup>2941</sup> Voir en particulier, *ibid.*, 301-2 et 311.

<sup>2942</sup> Sur ces alliances et leur importance, cf. *ibid.*, 237-41. L'alliance avec Thèbes est longuement évoquée, *ibid.*, 160-98. Goodwin, 1901, p. 212, *ad loc.*, fait débiter au § 301 (jusqu'au § 313) la récapitulation des services rendus par Démosthène à la patrie, opposés à la politique d'Eschine.

Les trois localisations envisagées ici dessinent un mouvement circulaire qui court du nord-est au sud-ouest de l'Attique, telle une enceinte fortifiée (κύκλος)<sup>2943</sup>. Elle commence par l'Eubée : tout en répondant peut-être à une prise à partie d'Eschine<sup>2944</sup>, Démosthène réécrit sa métaphore favorite en remplaçant ἐπιτειχισμα / ἐπιτειχίζω par προβάλλομαι. Elle est d'autant plus présente à son esprit qu'il insiste après cela sur les alliances qu'il a procurées à Athènes le long de la route du blé, depuis Byzance jusqu'à l'Eubée<sup>2945</sup>. Nous avons donc là une constante de son imagerie de propagande qui refait surface sous une forme renouvelée, pour démontrer son patriotisme (τὸν εὖνον πολίτην) et ses qualités d'homme politique : προνοία, προθυμία et δικαιοσύνη<sup>2946</sup>. Le « calcul humain » (ἀνθρωπίνῳ λογισμῷ) de l'architecte<sup>2947</sup> désigne ici la sagacité et la sûreté du jugement de l'homme politique patriote, qui lui permet de donner les bons conseils au bon moment<sup>2948</sup>. Il peut alors clamer, à propos

<sup>2943</sup> « L'anaphore de ἐκ décrit l'enceinte défensive » (« The *anaphora* of ἐκ describes the circle of defence »), selon Usher, 1993, p. 271, *ad* § 301, s.v. « from the sea... etc. ». « Si l'on ajoute l'ouverture du sud-ouest de l'Attique sur le golfe Saronique, que les Athéniens protégeaient avec leur flotte, l'Eubée, la Béotie et l'Isthme complètent le cordon défensif qui entoure l'Attique » (« when added to Attica's southern exposure on the Saronic Gulf, which the Athenians protected with their fleet, Euboea, Boeotia, and the Isthmus complete the defensive buffer surrounding Attica »), Yunis, 2001, p. 277, *ad loc.* Cf. aussi Wankel, 1976b, p. 1280, *ad loc.* Cf. à l'inverse, la situation d'encerclement stratégique au temps de l'hégémonie lacédémonienne, décrite par Démosthène, *Cour.*, 96, puis à l'époque de Démosthène

<sup>2944</sup> τί προβαλλόμενος ὑπὲρ τοῦ δήμου πεπολίτευσαι ; (« Quel rempart ta politique a-t-elle élevé pour protéger le peuple ? »), Eschine, *Ctés.*, 209 (trad. V. Martin et G. de Budé). L'idée que Démosthène, *Cour.*, 300, est une réponse à cette attaque, provient de Weidner, 1878, p. 185, *ad loc.* Cette métaphore est placée par Eschine dans la bouche des juges, dans un dialogue fictif avec Démosthène. Nous pensons plutôt que c'est Eschine qui reprend une métaphore de Démosthène pour tenter de la retourner contre lui : cf. Eschine, *Ctés.*, 84 (voir ci-dessous, p. 710-711). Dans le même sens, vraisemblablement, cf. Wankel, 1976b, p. 1275, *ad* Démosthène, *Cour.*, 300, s.v. ταῦτα προῦβαλόμην ἐγὼ πρὸ τῆς Ἀττικῆς, qui insiste sur la fréquence de la métaphore chez Démosthène.

<sup>2945</sup> *Ibid.*, 301-2 : au § 302, Démosthène cite d'abord Proconnèse, la Chersonèse et Ténéδος, puis Byzance, Abydos et l'Eubée, dont la mention enserme donc l'ensemble formé par les § 301 et 302. Dans chacune de ces deux listes, les lieux sont cités d'est en ouest, de façon à esquisser la route maritime, du Bosphore jusqu'à Athènes, en passant par l'Hellespont. Les deux listes correspondent à deux catégories de cités. Dans la première, Démosthène range de fidèles alliées : Proconnèse, la Chersonèse et Ténéδος appartenaient à la Seconde confédération maritime. La seconde comprend au contraire des cités qui avaient fait défection, et que la diplomatie de Démosthène a permis de ramener dans le giron d'Athènes, en 340.

<sup>2946</sup> Τί χρῆν τὸν εὖνον πολίτην ποιεῖν ; Τί τὸν μετὰ πάσης προνοίας καὶ προθυμίας καὶ δικαιοσύνης ὑπὲρ τῆς πατρίδος πολιτευόμενον ; (« Réfléchissez. Que devait faire le citoyen dévoué, l'homme politique qui mettait entièrement sa prévoyance, son zèle, son esprit de justice au service de la patrie ? »), *ibid.*, 301 (trad. G. Mathieu).

<sup>2947</sup> Le grand-père paternel de Démosthène était architecte : *IG I<sup>1</sup> 79*, l. 16-7 ; cf. Davies, 1971, p. 114. Brun, 2015, p. 75-7.

<sup>2948</sup> Cf. *ibid.*, 298 (συμβεβούλευκα deux fois) et 303 (ὅσ' εἰς ἐνὸς ἀνδρὸς δύναμιν καὶ λογισμὸν ἦκεν, οὐδὲν ἐλλειφθέν). Au § 304 intervient une métaphore du poste. La restriction employée par Démosthène à propos de ses « calculs », aussi bien au § 300 qu'au § 303, ajoute un peu de modestie et vise surtout à prévenir l'objection de l'issue malheureuse des événements, que Démosthène réfute aussitôt après la première occurrence, avec la métaphore de la guerre : Wankel, 1976b, p. 1275, *ad loc.*, s.v. ὅσον ἦν ἀνθρωπίνῳ λογισμῷ δυνατόν. L'auteur, *ibid.*, p. 1276, s.v. οὐδὲ γ' ἠττήθη ἐγὼ τοῖς λογισμοῖς Φιλίππου, qui est réticent sur l'antithèse entre τοῖς λογισμοῖς et τῇ τύχῃ, insiste sur l'importance de celle qui oppose ὅσον ἦν ἀνθρωπίνῳ λογισμῷ δυνατόν à Philippe : nous le suivons sur ce point. Cette opposition est en effet celle qui s'impose en raison de la répétition des « calculs », cette fois attribués à Philippe : τοῖς λογισμοῖς Φιλίππου (§ 300). Démosthène met ainsi directement en scène une confrontation personnelle avec Philippe, sur le plan de la stratégie.



des alliances qu'Athènes a pu contracter, que « tout cela a été fait grâce à mes décrets et à ma politique. »<sup>2949</sup>

Conclure cet ensemble métaphorique par une reprise de l'image eubéenne permet de renforcer la célébration de soi par un dernier procédé : du point de vue des métaphores des fortifications, le discours *Sur la couronne* se termine comme il avait commencé, par l'image spécifique à l'Eubée et par les éléments qui y sont associés depuis 341. Avec tout de même une différence de poids, en ce que l'ultime métaphore réécrit le vieux slogan métaphorique, dans un sens plus large, et surtout défensif<sup>2950</sup>. En d'autres termes, cette dernière image donne à voir le renversement de situation que la politique de Démosthène a réalisé, entre 343 et 340 ; elle fait voir, littéralement, que l'orateur a vaincu Philippe, comme il le clame en conclusion des deux premières métaphores, avec une autre image de la guerre<sup>2951</sup>. L'image renverse en réalité trait pour trait<sup>2952</sup>, en reprenant chaque point dans l'ordre inverse, la situation diplomatique d'Athènes à la veille de l'intervention de Démosthène, qui a été décrite plus haut, et se caractérisait par un encerclement de la cité :

Ὁ δὲ πάντων καὶ φοβερώτατον καὶ μάλισθ' ὑπὲρ τῶν ἐχθρῶν, οὗτοι  
παρεσκευάκεσαν τοὺς περιχώρους πάντας ἔχθρας ἢ φιλίας ἐγγυτέρω, Μεγαρέας,  
Θηβαίους, Εὐβοέας.<sup>2953</sup>

Notre métaphore énumère en effet comme remparts : l'Eubée, la Béotie, et « du côté du Péloponnèse nos voisins dans cette direction », c'est-à-dire les Mégariens, puisque Mégare, sur la frontière ouest de l'Attique, du côté d'Eleusis, est la cité principale qui se situe sur la route de l'isthme de Corinthe, donnant accès au Péloponnèse. Ces régions ou ces cités étaient alliées de Philippe, ou se trouvaient confrontées à des coups d'Etat menés par des partisans de Philippe, qu'il soutenait militairement au moyen de mercenaires<sup>2954</sup>. Démosthène

<sup>2949</sup> Ταῦτα τοίνυν ἅπαντα πέπρακται τοῖς ἐμοῖς ψηφίσμασι καὶ τοῖς ἐμοῖς πολιτεύμασιν, *ibid.*, 302 (trad. G. Mathieu).

<sup>2950</sup> Le retournement de la métaphore est aussi noté par Wankel, 1976a, p. 422, *ad* § 71, s.v. καὶ κατασκευάζων ἐπιτείχιον ἐπὶ τὴν Ἀττικὴν.

<sup>2951</sup> Οὐδὲ γ' ἠττήθην ἐγὼ τοῖς λογισμοῖς Φιλίππου (πολλοῦ γε καὶ δεῖ), οὐδὲ ταῖς παρασκευαῖς, ἀλλ' οἱ τῶν συμμάχων στρατηγοὶ καὶ αἱ δυνάμεις τῆ τύχῃ. (« Et moi, je n'ai même pas été vaincu par les calculs de Philippe (tant s'en faut !) ni par ses préparatifs, mais les généraux des alliés et leurs forces l'ont été par le sort. »), *ibid.*, 300 (trad. G. Mathieu). Yunis, 2001, p. 276, *ad loc.*, note la valeur emphatique du pronom ἐγώ.

<sup>2952</sup> Wankel, 1976b, p. 1280, *ad loc.*, s.v. τὴν Εὐβοίαν προβαλέσθαι πρὸ τῆς Ἀττικῆς, remarque l'énumération de trois termes dans les deux passages.

<sup>2953</sup> « Et, chose la plus dangereuse, et la plus favorable à nos ennemis, ces gens-là avaient amené tous nos voisins, Mégariens, Thébains, Eubéens, à être plus près de la haine que de l'amitié. », Démosthène, *Cour.*, 234 (trad. G. Mathieu).

<sup>2954</sup> Philippe a tenté de déstabiliser Mégare en 343 ; la tentative a échoué en raison d'une intervention athénienne menée par Phocion : Plutarque, *Vie de Phocion*, 15 ; cf. G. T. Griffith, in Hammond et Griffith, 1979, p. 497-9.

se présente comme l'unique auteur de la politique qui a permis de repousser les partisans de Philippe et de convertir ces cités à l'alliance athénienne, avec le point d'orgue de l'alliance avec Thèbes, en 339.

Avec une grande habileté, il réalise le tour de force de se présenter en vainqueur de Philippe, et surtout d'entraîner les Athéniens dans sa victoire : loin d'évoquer la défaite de Chéronée, ce nom tabou, Démosthène ne mentionne que la défaite, sous le coup du sort – et non de Philippe ! –, des alliés, stratèges et soldats...<sup>2955</sup> Il est vrai que la fortune de la bataille a tourné lorsque l'aile gauche d'Alexandre a enfoncé le centre du dispositif des Grecs, occupé par les alliés (Acarmaniens, Achéens, *etc.*)<sup>2956</sup>, de façon à envelopper leur aile droite, où étaient rangés les Béotiens, et en particulier les Thébains, qui payèrent le plus lourd tribut. Mais c'est aller un peu vite en besogne et oublier l'erreur tactique initiale des Athéniens : ils tombent dans le piège de la retraite simulée de Philippe en se portant sur leur gauche, provoquant ainsi la désorganisation de tout le dispositif, qui s'étire jusqu'à ouvrir des brèches par lesquelles la cavalerie d'Alexandre va s'engouffrer<sup>2957</sup>. La propagande, par définition, déforme les événements. Quoi qu'il en soit, pour Démosthène, les Athéniens n'ont pas été défaits.

« Comment le démontrer ? Clairement (Ἐναργεῖς) et manifestement. »<sup>2958</sup> C'est-à-dire en partie par des images revêtues d'une grande puissance visuelle (ἐνάργεια), qui

---

Thèbes, ennemie traditionnelle d'Athènes, s'est rapprochée de Philippe à l'occasion de la Troisième guerre sacrée et de son règlement, en 346, même si les relations restent empreintes d'arrière-pensées (cf. Worthington, 2013, p. 148-9). Pour l'Eubée, cf. *supra*, p. 687 sq.

<sup>2955</sup> Worthington, 2008, p. 151, suggère que c'est une tendance générale à Athènes dans les années qui suivent la défaite, en citant ce qui est « peut-être le plus pitoyable exemple de cela » (« Perhaps the most miserable example of this »), lorsque Dinarque, *Dém.* (I), 74, s'en prend à Théagène, le général en chef thébain – sans doute placé à la tête du Bataillon Sacré, qui a été décimé jusqu'au dernier homme –, pour l'accuser de corruption. Selon Wankel, 1976b, p. 1277-8, *ad loc.*, qui s'appuie sur les autres passages où Démosthène évoque les stratèges (§ 194, 212, 245, 247 et 303), le mot « alliés » est peut-être à interpréter de façon plus large dans le texte de Démosthène : il désignerait à la fois les Athéniens et leurs alliés. Cf. encore en ce sens, Yunis, 2001, p. 277, *ad loc.* En effet, les Athéniens ont condamné à mort leur stratège Lysiclès, qui était l'un des trois commandants de leurs forces à Chéronée, avec Charès et Stratoclès : Eschine, *Ctés.* (III), 143 ; Diodore de Sicile, XVI, 85, 2, et 88, 1 et 2. H. Wankel explique en outre qu'en concentrant sa critique sur le commandement thébain, Démosthène donnerait raison aux reproches d'Eschine, *Ctés.*, 143, qui accuse Démosthène d'avoir abandonné le commandement des forces terrestres aux Thébains. Dans notre passage, néanmoins, cette interprétation est discutable, en raison de la coordination οἱ τῶν συμμάχων στρατηγοὶ καὶ αἱ δυνάμεις (nous soulignons), sur laquelle semble porter aussi le génitif : il nous paraît peu probable que Démosthène évoque aussi directement la défaite de l'armée athénienne, surtout aussi près de la fin du discours. Lorsqu'il nomme « la défaite » (τὴν ἥτταν), au § 244, il se contente d'un terme général, sans aucun complément pour identifier ceux qui l'ont subie. De même, l'argument d'H. Wankel sur les critiques d'Eschine ne nous paraît pas probant : dans le contexte d'exaltation patriotique du passage, les auditeurs sont conduits naturellement à s'engouffrer dans une critique artificielle des alliés plutôt qu'à se remémorer un simple détail du discours d'Eschine.

<sup>2956</sup> Sur les Acarnaniens, cf. IG II<sup>2</sup> 237 = Rhodes et Osborne, 2007, n° 77, p. 380-5.

<sup>2957</sup> Sur le déroulement de la bataille, cf. par exemple G. T. Griffith, in Hammond et Griffith, 1979, p. 596-603 ; Worthington, 2008, p. 147-51.

<sup>2958</sup> Τίνες αἱ τούτων ἀποδείξεις ; Ἐναργεῖς καὶ φανεραί., Démosthène, *Cour.*, 300 (trad. G. Mathieu).

imposent les idées comme des évidences, et qui sont des instruments de propagande d'autant plus efficaces qu'elles sont répétées et articulées.

Une dernière question demeure en suspens : ces images sont-elles originales ?

Démosthène élabore ses images sur une représentation profondément ancrée dans l'imaginaire collectif depuis Homère<sup>2959</sup> : il s'agit d'une métaphore poétique, d'origine épique. Cette tonalité accroît l'efficacité des images de Démosthène, et notamment le caractère apologétique des occurrences du *Sur la couronne*. Chez les poètes, depuis Homère, le rempart – ou la tour – est un topos métaphorique qui désigne un héros protecteur, en particulier Ajax<sup>2960</sup>. Au V<sup>ème</sup> siècle, Antisthène effectue dans son Ulysse une variation sur cette représentation en faisant du rempart une métaphore pour désigner le fameux bouclier d'Ajax<sup>2961</sup>.

À partir de là, un autre topos se développe dans la poésie lyrique sous la forme d'une métaphore qui assimile des hommes en armes aux remparts d'une cité<sup>2962</sup>. C'est aussi plus

---

<sup>2959</sup> Cf. Wankel, 1976b, p. 1271, ad Démosthène, *Cour.*, 299, s.v. οὐ λίθοις ἐτείχισα τὴν πόλιν : « le cœur de la métaphore (...) est ancien » (« der Kern der (...) Metapher ist alt »). L'auteur, un peu plus loin, *ibid.*, p. 1272, écrit que la métaphore est « courante » (« geläufig »).

<sup>2960</sup> Homère, *Odyssée*, XI, 556 ; cf. Sophocle, *Ajax*, 159 et 1211-3 ; *Œdipe roi*, 1201 ; Euripide, *Alceste*, 311 ; *Médée*, 390. Cf. aussi, toujours à propos de héros : Homère, *Iliade*, I, 283-4, à propos d'Achille ; III, 229 ; VI, 5 ; VII, 211, à propos d'Ajax ; à propos d'armées : *ibid.*, IV, 299 ; XIII, 152, et XV, 618. Cf. Brock, 2013, p. 85, avec les occurrences des n. 16 et 17, p. 96. L'image est reprise par exemple par Théognis, 233-4 (p. 71 Carrière ; p. 185 West *IEG I* ; p. 141 Bergk *PLG II* ; cf. le commentaire de Carrière, 1948, p. 179) ; Pindare, *Olympiques*, II, 6 et 81-2 ; *Péan VI*, fgmt. 52f, 85 Schroeder (p. 284) = 52f, 85 Maehler (p. 29) = 40, 85 Bowra = Puech, *Péans*, 6, 85 (IV, p. 122), à propos d'Achille ; *Dithyrambes*, fgmt. 76, 2 Bergk (*PLG I*, p. 396) = 76, 2 Schroeder (p. 296) = 76, 2 Maehler (p. 85) = 64, 2 Bowra = 5, 2 Puech (IV, p. 154), où Athènes est qualifiée d'Ἑλλάδος ἔρεισμα, « rempart de la Grèce », en raison de son rôle durant les guerres médiques). Pour la métaphore du rempart (πύργος) chez les Tragiques, cf. Hörmann, 1934, p. 59-60.

<sup>2961</sup> ἔπειτα οἶε τι διαφέρειν τοιαῦτα ὄπλα ἔχων ἢ ἐντὸς τείχους καθῆσθαι; καὶ σοὶ μόνῳ δὴ τείχος οὐκ ἔστιν ὡς σὺ φῆς· μόνος μὲν οὖν σὺ γε ἐπταβόειον περιέροχῃ τείχος προβαλλόμενος ἑαυτοῦ· (« ensuite, quelle différence y a-t-il, à ton avis, entre le fait de porter des armes si extraordinaires et celui de se tenir à l'intérieur de murailles ? Il n'y a que toi pour dire qu'il ne s'agit pas d'un rempart. Toi seul, au contraire, tu circules en tenant un rempart devant toi. »), Antisthène, fgmt. 15 Declava Caizzi, *Ulysse*, 7 (nous traduisons). Antisthène passe habilement du sens propre de τείχος à la métaphore. Nous remarquons aussi la présence du verbe προβάλλομαι, au sens propre, pour désigner une arme, ici le bouclier que l'on tend devant soi.

<sup>2962</sup> Alcée, 112 (E 1), 10, et 426 (Z 103) Lobel/Page (*PLF* p. 158-9 et 286) = 112, 10, et Test. II b, ad fgmt. 112, 10 Liberman (I, p. 58 et 57) = 123 Reinach/Puech (p. 105) = 23 Bergk (*PLG III*, p. 156). L'image est aussi attribuée à Lycurgue, le fondateur légendaire de Sparte, ou à Agésilas, à propos de Sparte qui, « confiante dans la valeur de ses guerriers, dédaigna de s'entourer de murailles » (Flacelière, Chambry et Juneaux, 1957, p. 237, ad p. 149, *Lyc.* 19, 12) ; Plutarque, *Vie de Lycurgue*, 19, 12 ; *Apophtegmes laconiens (Moralia)*, 16, « Agésilas », 29 et 30, 210 E. Sur le caractère topique de cette image, cf. Reinach et Puech, 1937, p. 105, n. 1, ad Alcée, fgmt. 123, 10, pour qui le vers 10 est « un des vers d'Alcée demeurés les plus populaires et tournés en maxime » ; Mazon, 1949, p. 74, n. 3, ad Eschyle, *Les Perses*, 349, qui, après avoir renvoyé à Alcée, affirme que « l'expression avait sans doute passé en proverbe » ; Longo, 1974, qui examine la filiation homérique ; Fuhrmann, 1988, p. 315, n.1, ad p. 154 ; Liberman, 1999b, p. 212-3, n. 120 ; Brock, 2013, p. 89. Le fragment d'Alcée, 426 (Z 103) Lobel/Page, tiré d'un discours d'Aelius Aristide, possède une forme fort proche du passage de Démosthène, *Cour.*, 299. Nous le citons avec son contexte dans le discours d'Aristide : μόνος δέ μοι δοκεῖ πάντων ἀνθρώπων ἢ κομιδῆ γε ἐν ὀλίγοις δεῖξαι Θεμιστοκλῆς ἀληθῆ τὸν λόγον ὃν πάλαι μὲν Ἀλκαῖος ὁ ποιητῆς εἶπεν, ὕστερον δὲ οἱ πολλοὶ παραλαβόντες ἐχρήσαντο, ὡς ἄρα οὐ λίθοι οὐδὲ ξύλα οὐδὲ τέχνη

généralement un symbole qui compte dans la mémoire collective des Athéniens, depuis l'oracle interprété par Thémistocle, évoquant le fameux « rempart de bois » (τείχος... ξύλινον) qui protégerait Athènes, en désignant par là la flotte de guerre<sup>2963</sup>. La métaphore des hommes, murailles de la cité, apparaît à la même époque chez Eschyle, puis au IV<sup>ème</sup> siècle chez Platon, qui l'attribue à un poète<sup>2964</sup>.

---

τεκτόνων αἱ πόλεις εἶεν, ἀλλ' ὅπου ποτ' ἄν ὦσιν ἄνδρες αὐτοὺς σφύζειν εἰδότες ἐνταῦθα καὶ τεῖχη καὶ πόλεις. (« Thémistocle me paraît être le seul de tous les hommes ou [en tout cas] des très rares qui ont montré la vérité d'une parole dite autrefois par le poète Alcée, reprise et utilisée plus tard par d'autres : que ce ne sont ni des pierres ni des poutres ni l'art des charpentiers qui font les cités mais que, partout où il y a des hommes capables d'assurer leur sauvegarde, là sont des murailles et des cités. »), Aelius Aristide, III, ΠΡΟΣ ΠΛΑΤΩΝΑ ΥΠΕΡ ΤΩΝ ΤΕΤΤΑΡΩΝ, 298 (texte de C. A. Behr, in Lenz et Behr, 1976, p. 392, et trad. de R. Henry) = Photius, *Bibliothèque*, 248, 429b40 – 430a5 (Henry VII, p. 99). Pour d'autres témoignages ou rapprochements, cf. encore Behr, 1986, p. 468, n. 337, *ad loc.*; Bergk III, 1882, p. 156-7, *ad Alcée*, fgmt. 23; Lobel et Page, 1955, p. 286, *ad id.*, fgmt. 426 (Z 103); Liberman, 1999a, p. 57, *ad id.*, fgmt. 112, Test. II b. Ce passage est manifestement une amplification rhétorique du vers d'Alcée par un érudit très cultivé, qui se sert de souvenirs littéraires, mêlant à la fois la formule introductive de l'image de Démosthène, *Cour.*, 299, et une métaphore bien connue, aux dires de Platon, *Lois*, VI, 778d6-8 (le rapprochement entre Alcée et ce passage de Platon est suggéré par Bergk III, 1882, p. 157, *ad Alcée*, fgmt. 23, et par Behr, 1986, p. 468, n. 337, *ad Aelius Aristide*, III, ΠΡΟΣ ΠΛΑΤΩΝΑ ΥΠΕΡ ΤΩΝ ΤΕΤΤΑΡΩΝ, 298). La référence à Thémistocle, plaide dans le sens du santon, parce qu'elle mêle des souvenirs de plusieurs passages d'Hérodote : celui de l'interprétation de la « muraille de bois » (cf. *infra*, n. 2963) et celui d'Hérodote, VIII, 61, où l'historien rapporte la réplique de Thémistocle aux invectives du Corinthien Adeimantos lors du conseil de guerre où l'Athénien tente de persuader les chefs de la flotte grecque de combattre à Salamine : (...) ἐωντοῖσι (...) εἶη καὶ πόλις καὶ γῆ μέζων ἢ περ ἐκείνοισι ἔστ' ἄν διηκόσια νέες σφι ἔωσι πεπληρωμένοι. (« (...) eux, les Athéniens, avaient une cité et un pays plus importants que les leurs tant qu'ils posséderaient deux cents vaisseaux garnis d'équipages et de troupes... », trad., Ph.-E. Legrand). Liberman, 1999a, p. 57, et 1999b, p. 187, a donc raison de faire disparaître Alcée, fgmt. 426 (Z 103) Lobel/Page, pour le ranger dans les *testimonia* du fgmt. 112. La question de la contamination se pose aussi pour Plutarque, *Apophtegmes laconiens (Moralia, 16)*, « Agésilas », 30, 210 E, puisque nous retrouvons toujours le même mouvement : Οὐ λίθοις δεῖ καὶ ξύλοις τετειχίσθαι, ταῖς δὲ τῶν ἐνοικούντων ἀρεταῖς (« Le rempart doit être fait non de pierres et de bois, mais des vertus des habitants », trad. F. Fuhrmann). Plutarque ou sa source n'ont-ils pas fabriqué, ou du moins amélioré cette maxime à partir de souvenirs démosthéniens ? Yunis, 2001, p. 276, *ad Démosthène, Cour.*, 299, s.v. οὐ λίθοις ἐτειχίσα τὴν πόλιν, n'est pas loin de cette position, lorsqu'il écrit de la métaphore de Démosthène contenue dans ce passage que « chez Plutarque elle est devenue conventionnelle » (« in Plutarch it has become conventional »), en citant Plutarque, *Vie de Lycurgue*, 19, 12, et *Apophtegmes laconiens (Moralia, 16)*, 210 E.

<sup>2963</sup> Hérodote, VII, 140-3 ; § 141 pour l'expression de l'oracle, que nous citons. Le passage est à lire en relation avec la réplique de Thémistocle rapportée *ibid.*, VIII, 61 (citée à la note précédente). L'idée, qui n'a plus rien d'une métaphore, selon laquelle une cité s'identifie à ses hommes se retrouve ensuite : Sophocle, *Œdipe roi*, 56-7 ; Thucydide, VII, 77, 4, et surtout 7, dans un discours de Nicias. Le second passage de Thucydide est une variation évidente sur Hérodote : ἄδρες γὰρ πόλις, καὶ οὐ τεῖχη οὐδὲ νῆες ἀνδρῶν κεναί. (« ce sont les hommes qui font une cité, non des remparts et des vaisseaux vides d'hommes. », trad. L. Bodin et J. de Romilly) ; cf. Gomme, Andrewes et Dover, 1970, p. 455, *ad loc.*, qui renvoient à Alcée, fgmt. 112, 10 Lobel/Page ; Hornblower, 2008, p. 720-1, *ad loc.*, qui parle de « peut-être la seconde phrase la plus célèbre de Thucydide, après ἀνδρῶν ἐπιφανῶν πᾶσα γῆ τάφος, 2. 43. 3 (Oraison funèbre de Périclès) » (« Perhaps the second most famous sentence in Th., after ἀνδρῶν ἐπιφανῶν πᾶσα γῆ τάφος at 2. 43. 3 (Perikles, the Funeral Oration). »), et propose plusieurs références possibles, dont « les plus proches sont Alcée, fgmt. 426 Lobel/Page, Eschyle, *Les Perses*, 349, Sophocle, *Œdipe roi*, 56-7 (...) ; cf. aussi Hérodote, VIII, 100, 2 » (« The closest are Alkaios fr. 426 Lobel/Page, Aesch. *Persians* 349, Soph. *OT* 56-7 (...) ; cf. also Hdt. 8. 100. 2. »). Sur ces passages de Thucydide, cf. encore Brock, 2013, p. 123.

<sup>2964</sup> Eschyle, *Les Perses*, 349 : Ἀνδρῶν γὰρ ὄντων ἔρκος ἐστὶν ἀσφαλές. (« La cité qui garde ses hommes possède le plus sûr rempart. », trad. P. Mazon) ; Platon, *Lois*, VI, 778d6-8 : Καλῶς μὲν καὶ ὁ ποιητικὸς ὑπὲρ αὐτῶν λόγος ὑμνεῖται, τὸ χαλκᾶ καὶ σιδηρᾶ δεῖν εἶναι τὰ τεῖχη μᾶλλον ἢ γίγνα. (« Il est beau, vraiment, le vers-proverbe qui se chante à leur sujet, que “le bronze et le fer doivent former les remparts, plutôt que le roc” ; », trad. É. des Places). Pour les métaphores du rempart chez Eschyle, qui ne se réduisent pas à ce paradigme, cf. Dumortier, 1935a, p. 233-4.

Alcidamas et Isocrate tentent d'adapter la métaphore en prose, en la modifiant, et en employant respectivement le substantif ἐπιτείχισμα et le verbe τειχίζω, qui nous rapprochent de Démosthène. Les paradigmes métaphoriques correspondants diffèrent de ce que nous avons pu observer chez Démosthène : chez Alcidamas, la configuration est abstraite, avec la philosophie et les lois<sup>2965</sup> ; Isocrate est plus proche de Démosthène dans une métaphore du *Busiris*, vers 390, parce que le rempart désigne un élément géographique, en l'occurrence le Nil<sup>2966</sup>. De plus, comme nous allons le voir, elles se rapprochent d'une version de l'image des fortifications de Démosthène citée par Eschine.

Isocrate présente un dernier cas intéressant : dans le *Philippe*, en 346, il emploie une métaphore qui fait intervenir le verbe προβάλλομαι pour vanter le rôle qu'il voudrait voir Philippe jouer. Si celui-ci suit les conseils d'Isocrate et prend la tête d'une croisade panhellénique contre les Perses, il débarrassera la Grèce des mercenaires en leur donnant ailleurs un travail utile : ils pourront fonder des villes sur les territoires pris au barbare, qui seront comme des forteresses avancées protégeant la Grèce<sup>2967</sup>. Le fait qu'Isocrate désigne des

<sup>2965</sup> Alcidamas, *apud* Aristote, *Rh.*, III, 3, 1406b11-2 : cf. *supra*, p. 688, n. 2867.

<sup>2966</sup> Isocrate, *Busiris* (XI), 12-3 : ἀθανάτῳ δὲ τείχει τῷ Νεῖλῳ τετειχισμένην, ὅς οὐ μόνον φυλακὴν ἀλλὰ καὶ τροφὴν ἰκανὴν αὐτῇ παρέχειν πέφυκεν, ἀνάλωτος μὲν ὢν καὶ δύσμαχος τοῖς ἐπιβουλεύουσιν, εὐαγωγὸς δὲ καὶ πρὸς πολλὰ χρήσιμος τοῖς ἐντὸς αὐτοῦ κατοικοῦσιν. (« et < l'Égypte > est défendue par le rempart éternel du Nil, qui par sa nature lui donne non seulement une protection, mais aussi des moyens d'existence suffisants, étant inépuisable et irrésistible aux attaques, docile et grandement utile pour ceux qui habitent dans ses limites. », trad. G. Mathieu). L'image du discours À *Nicoclès* (II), 21 (Φυλακὴν ἀσφαλεστάτην ἡγοῦ τοῦ σώματος εἶναι τὴν τε τῶν φίλων ἀρετὴν καὶ τὴν τῶν πολιτῶν εὐνοίαν καὶ τὴν σαυτοῦ φρόνησιν· διὰ γὰρ τούτων καὶ κτᾶσθαι καὶ σώζειν τὰς τυραννίδας μάλιστα ἄν τις δύναιτο. (« Tiens pour la garantie la plus sûre de ta personne la droiture de tes amis, le loyalisme de tes concitoyens et ta propre sagesse ; ce sont les meilleures armes pour obtenir et conserver le pouvoir absolu. », trad. E. Brémond), outre qu'elle repose sur le terme φυλακή, possède un statut particulier. Elle apparaît en effet dans un passage dont l'authenticité est contestée, comme d'autres dans le discours : cf. Drerup, 1906, p. CXLIV-VII, qui s'appuie sur la suite des idées et le lexique, et p. 122-3 ; il est suivi par E. Brémond *in* Mathieu et Brémond, 1938, p. 92-4 et 103 ; et par Mikkola, 1954, p. 285-90 (p. 287 pour notre passage). Voici le résumé du problème par E. Brémond *in* Mathieu et Brémond, 1938, p. 92 : « En effet, les conseils donnés par Isocrate à Nicoclès, du par. 14 au par. 39, se retrouvent au par. 73 du discours *Sur l'Échange*, — mais considérablement réduits. La question qui se pose est donc de déterminer si Isocrate a spontanément opéré ces compressions, — ou si, au contraire, les passages qui manquent dans le discours *Sur l'Échange*, mais figurent au Πρὸς Νικοκλέα y ont été introduits par quelque commentateur inconnu. » Pour Mikkola, 1954, p. 287, le compilateur des passages inauthentiques du discours À *Nicoclès* (II) est peut-être le même que celui qui a composé le À *Démonicos* (I). En ce qui concerne notre image, E. Brémond *in* Mathieu et Brémond, 1938, p. 93, remarque qu'elle relève de « considérations égoïstes » qui jurent avec le contexte comme avec la pensée d'Isocrate. Cf. l'appréciation générale de Mikkola, 1954, p. 290, qui voit se manifester dans les passages interpollés un esprit « opportuniste, proche du machiavélisme » (« dem Machiavellismus nahestenden, opportunistischen »), qui rappelle « la pensée cynico-stoïcienne » (« dem kynisch-stoischen Denken »).

<sup>2967</sup> Isocrate, *Philippe* (V), 122 : « Ἔστιν οὖν ἀνδρὸς μέγα φρονούντος καὶ φιλέλληνος καὶ πορρωτέρω τῶν ἄλλων τῇ διανοίᾳ καθορώντος, ἀποχρησάμενον τοῖς τοιοῦτοις πρὸς τοὺς βαρβάρους καὶ χώραν ἀποτερόμενον τσαούτην ὄσην ὀλίγῳ πρότερον εἰρήκαμεν, ἀπαλλάξαι τε τοὺς ξενιτευομένους τῶν κακῶν ὧν αὐτοὶ τ' ἔχουσιν καὶ τοῖς ἄλλοις παρέχουσιν, καὶ πόλεις ἐξ αὐτῶν συστήσαι καὶ ταύταις ὀρίσαι τὴν Ἑλλάδα καὶ προβαλέσθαι πρὸ πάντων ἡμῶν. » (« C'est donc le rôle d'un homme plein de grandes pensées, dévoué aux Grecs et dont l'esprit est plus pénétrant que celui des autres, d'employer ces gens contre les Barbares, de découper un territoire aussi grand que nous venons de le dire, et ainsi de délivrer ceux qui

viles nous conduit à privilégier la représentation de la forteresse sur celle du bouclier. Nous avons vu plus haut que la première attestation d'une métaphore avec le verbe προβάλλομαι chez Démosthène date de la même année 346, dans la *Midiennne*. Nous ne retrouvons ensuite ce type d'image qu'à propos de la guerre contre Philippe, soit pour dénoncer la duplicité du roi (17), soit le plus souvent pour manifester une hostilité à son égard (19, 20, les deux Cour.). À vrai dire, les métaphores de Démosthène qui sont les plus proches de celles d'Isocrate sont celles du *Sur la couronne*, qui développent une perspective contraire, puisqu'elles évoquent des villes érigées par Démosthène comme remparts contre Philippe. L'occurrence d'Isocrate est trop isolée, et la distance trop grande entre le *Philippe* et le *Sur la couronne* pour soutenir la conclusion que ce dernier récupère la première pour la combattre. Néanmoins, nous avons vu Démosthène réagir à la propagande métaphorique des camarades de combat développée par Isocrate dans ses écrits adressés à Philippe à partir du *Philippe*, parce que ceux-ci circulaient à Athènes, au moins dans les cercles de lettrés. Le rapport entre l'image du *Philippe* et celles du *Sur la couronne* ne saurait relever de ce type de relation. Une allusion de la part de Démosthène reste cependant une possibilité, et en tout cas la question mérite d'être posée.

Démosthène choisit par conséquent de mettre en place un nouveau leitmotiv métaphorique qui sollicite de nombreux échos épiques et poétiques, en plus de posséder une forte charge historique et symbolique pour les Athéniens. Par leur structure, ses métaphores diffèrent de ces prestigieux précédents, ce qui en fait l'originalité, mais s'inscrivent dans leur sillage : elles en conservent le registre noble et élevé. Seuls Alcidas et Isocrate, avant lui, se sont essayés à élaborer des métaphores à partir des fortifications.

Démosthène s'inspire donc peut-être de ces précédents, mais il s'en démarque là encore par la nouveauté du schéma qu'il applique à ses métaphores, et par le caractère naturel qu'il leur confère alors, parce qu'elles se fondent sur des lieux ou sur des réalités militaires : les images sont élaborées au plus près de l'acception première des termes qui les créent. Démosthène se distingue en outre de ses deux prédécesseurs par le traitement stylistique et rhétorique qu'il applique à ses métaphores, notamment à partir de la harangue *Pour la liberté des Rhodiens*. Par la recherche systématique d'expressivité comme par la cohérence de leur utilisation à partir du *Sur l'ambassade*, les métaphores de Démosthène se distinguent par leur force et par leur originalité.

---

vivent en mercenaires des maux dont ils souffrent eux-mêmes et font souffrir les autres, de fonder avec eux des villes qui serviront de limites à la Grèce et seront devant vous tous comme un glaciis », trad. G. Mathieu).

La meilleure preuve en est qu'elles sont imitées par les orateurs contemporains. Ainsi d'Eschine qui tente de retourner contre Démosthène sa métaphore filée du *Sur la couronne*, telle qu'elle apparaît dans le morceau final, avec le verbe προβάλλομαι à propos de sa politique : Eschine l'attribue aux juges qui interpellent l'orateur<sup>2968</sup>. Bien avant dans son propos, il a épinglé une autre image de son adversaire, qui reprend cette fois la version la plus usuelle de la métaphore, celle qui est fondée sur ἐπιτείχισμα / ἐπιτειχισμὸν / τειχισμὸν / τείχιζω, au sujet des alliances avec l'Eubée et avec Thèbes :

Ναί, ἀλλὰ χαλκοῖς καὶ ἀδαμαντίνοις τείχεσιν, ὡς αὐτὸς φησι, τὴν χώραν ἡμῶν  
ἐτείχισε, τῆ τῶν Εὐβοέων καὶ Θηβαίων συμμαχία.<sup>2969</sup>

Comme dans le cas de la comparaison avec les Sirènes<sup>2970</sup>, cette « citation » pose des problèmes complexes, dans la mesure où elle n'apparaît nulle part sous cette forme exacte, pas plus dans le discours *Sur le couronne* que dans les autres œuvres de Démosthène. Il est bien entendu possible de considérer qu'Eschine cite des propos tenus par Démosthène en dehors de son plaidoyer<sup>2971</sup>. Mais cela pose surtout la question de la révision des discours de Démosthène et d'Eschine avant leur publication. On pense en effet généralement qu'Eschine a ajouté l'image après-coup dans son discours pour tenir compte de propos que Démosthène aurait improvisés le jour du procès et qu'il n'aurait pas repris dans la version finale du *Sur la couronne*<sup>2972</sup>. Nous pourrions alors avoir affaire dans le *Sur la couronne* à une version retravaillée de l'image, parce que celle que cite Eschine n'aurait pas satisfait Démosthène. Toutefois, une hypothèse plus simple est également envisageable : Eschine brode sur le slogan métaphorique de son adversaire pour le rendre plus prétentieux, à la fois sur le fond et sur la forme, peut-être en s'inspirant de modèles poétiques bien connus, comme l'atteste Platon dans les *Lois*, et dans la lignée desquels pouvait s'inscrire la métaphore du *Busiris* d'Isocrate. La version d'Eschine ajoute en effet des ornements extérieurs au monde de la

<sup>2968</sup> τί προβαλλόμενος ὑπὲρ τοῦ δήμου πεπολίτευσαι ; (« Quel rempart ta politique a-t-elle élevé pour protéger le peuple ? »), Eschine, *Ctés.*, 209 (trad. V. Martin et G. de Budé).

<sup>2969</sup> « Sans doute, mais c'est de murailles d'airain et d'acier, à ce qu'il prétend, qu'il a fortifié notre territoire grâce à l'alliance avec les Eubéens et les Thébains. », *ibid.*, 84 (*id.*).

<sup>2970</sup> *Ibid.*, 228.

<sup>2971</sup> C'est ainsi que Wankel, 1976b, p. 1272, *ad* Démosthène, *Cour.*, 299, s.v. οὐ λίθοις ἐτείχισα τὴν πόλιν, considère qu'en raison du caractère usuel de la métaphore, « un tel mot peut aussi avoir été utilisé par Démosthène sous la forme citée ou sous une autre forme seulement semblable dans un autre contexte » (« Ein solches Wort kann in der zitierten oder in nur ähnlicher Form auch in anderem Zusammenhang von D. gebraucht worden sein »). Toutefois, c'est le cadre métaphorique général du rempart qui est usuel, mais pas la métaphore elle-même de Démosthène.

<sup>2972</sup> Cf. par exemple, Yunis, 2001, p. 276, *ad* Démosthène, *Cour.*, 299, s.v. οὐ λίθοις ἐτείχισα τὴν πόλιν.

guerre, en ayant recours aux métaux, pour insister sur la solidité des fortifications : l'image en devient plus recherchée – et donc plus froide, dirait Aristote –, en même temps qu'elle revêt une signification plus orgueilleuse. Elle rappelle alors les images que nous trouvons chez Platon et chez Isocrate. Dans celle que cite le philosophe dans les *Lois* en l'attribuant à un poète anonyme, les murailles sont en effet de bronze et de fer (χαλκᾶ καὶ σιδηρᾶ)<sup>2973</sup>. Dans celle du *Busiris* d'Isocrate le rempart est qualifié par un adjectif épithète de sens fortement mélioratif, pour en vanter la solidité : l'Égypte, ἀθανάτῳ δὲ τείχει τῷ Νεῖλῳ τετειχισμένην<sup>2974</sup>.

Rien ne permet de trancher entre cette hypothèse et celle de la révision. À tout le moins est-il possible de conclure, d'après les nombreuses citations d'images de Démosthène que nous propose Eschine, que celui-là se montrait encore plus audacieux dans ses prestations orales que dans la version écrite des discours qu'il nous a laissée : même dans l'hypothèse où Eschine modifierait la métaphore, il faudrait qu'elle demeure crédible.

En laissant de côté le cas de Lycurgue, qui se contente de reprendre le vieux schéma des hommes murailles de la cité<sup>2975</sup>, seul Dinarque utilise aussi une image du rempart. Il imite à la fois Eschine et Démosthène : Dinarque reprend les accusations d'Eschine, et même l'un de ses verbes, qu'il transforme en métaphore pour effectuer une variation personnelle sur l'image du rempart utilisée par Démosthène dans le *Sur la couronne* pour défendre sa politique<sup>2976</sup>. Enfin, le Pseudo-Démade imite clairement le célèbre passage du *Sur la couronne*

<sup>2973</sup> Texte cité *supra*, p. 707, n. 2964.

<sup>2974</sup> Texte cité *supra*, p. 708, n. 2966.

<sup>2975</sup> Ἐκεῖνοι γὰρ τοῖς πολεμίοις ἀπήντησαν ἐπὶ τοῖς ὁρίοις τῆς Βοιωτίας ὑπὲρ τῆς τῶν Ἑλλήνων ἐλευθερίας μαχοῦμενοι, οὐκ ἐν τοῖς τείχεσι τὰς ἐλπίδας τῆς σωτηρίας ἔχοντες, οὐδὲ τὴν χώραν κακῶς ποιεῖν προέμενοι τοῖς ἐχθροῖς, ἀλλὰ τὴν μὲν αὐτῶν ἀνδρεία ἀσφαλεστέραν φυλακὴν εἶναι νομίζοντες τῶν λιθίνων περιβόλων... (« Oui, ils sont allés au devant de l'ennemi sur la frontière béotienne, prêts à combattre pour la liberté des Hellènes. Ils n'ont pas mis à l'abri des remparts leurs espérances de salut, ni laissé le champ libre aux ennemis pour dévaster le pays. Ils ont cru que leur valeur était une barrière plus sûre que des enceintes de pierre... »), Lycurgue, *Léocr.*, 47 (trad. F. Durrbach). Sur l'expression οὐκ ἐν τοῖς τείχεσι τὰς ἐλπίδας τῆς σωτηρίας ἔχοντες, cf. ci-dessus, p. 400-1.

<sup>2976</sup> (...) τὸν περιγεχαρακωμένην προδεδοκότα τὴν πατρίδα ταῖς αὐτοῦ συμβουλίαις... (« <l'homme> qui a livré la patrie dont sa diplomatie était, disait-il, le rempart... »), Dinarque, *Dém.* (I), 64 (trad. L. Dors-Méary). La traductrice justifie son choix d'insérer les mots « disait-il » par le fait que Dinarque fait allusion à Démosthène, *Cour.*, 299. Il nous semble toutefois que cet ajout ôte de son sel à l'imitation sans doute parodique (cf. l'emphase sonore du participe) de Dinarque. Celui-ci imite de plus Eschine, *Ctés.* (III), 236, auquel il reprend le verbe περιγεχαράκω-ω (l'imitation est notée de manière générale par Wankel, 1976b, p. 1270, *ad* Démosthène, *Cour.*, 299, s.v. τὸν δὲ τειχισμὸν τοῦτον, ὃν σύ μου διέσυρες) ; c'est un terme rare que seul Dinarque emploie dans une métaphore : cf. LSJ, s.v. Les deux sources de Dinarque sont relevées par Brock, 2013, p. 192, n. 166.



(13), en s'inspirant peut-être aussi de l'image formellement apparentée du *Sur l'ambassade*, comme le montre la référence à la « sécurité » (ἀσφάλεια)<sup>2977</sup>.

Nous avons donc affaire à une configuration métaphorique propre à Démosthène, dénoncée nommément par Eschine, et qui, à une exception près, n'est pas reprise par les contemporains. Cela s'explique sans doute par son caractère très poétique. Deux éléments plaident en ce sens : la rareté des métaphores des remparts en prose, auxquelles s'essayent seulement Alcidas et Isocrate ; et le jugement porté par Aristote sur l'image du premier. La force de ce leitmotiv métaphorique de Démosthène en ressort d'autant plus.

Les métaphores des fortifications forment donc un ensemble qui se caractérise par sa très forte puissance visuelle et se prête à l'amplification oratoire : dès le *Contre Midias*, Démosthène se plaît à filer la métaphore, selon un procédé ensuite récurrent. L'habileté de Démosthène, de ce point de vue, est de ne pas faire sortir cette image du contexte guerrier qui caractérise son sens premier.

À trois exceptions près (**1**, **2** et **12**), Démosthène emploie τειγίζω et des mots de même racine. Cette unité de forme se trouve renforcée par une grande cohérence de fond : à partir des harangues de 341, Démosthène adapte à l'Eubée un schème métaphorique expérimenté dans le *Pour la liberté des Rhodiens* à propos d'une autre île, celle de Rhodes. Par la suite, il ne sort quasiment plus de ce paradigme, même s'il se livre à l'intérieur à un jeu de variations dans le *Sur la couronne*, en passant d'un sens négatif restreint à l'Eubée, à un sens positif et élargi de la métaphore, qui désigne toutes les alliances que Démosthène a gagnées pour Athènes. Cette signification avait déjà été mise en place dans le *Sur l'ambassade*, à propos d'alliés officieux : les Phocidiens. L'élargissement de la métaphore dans le *Sur la couronne* se traduit enfin par la contamination d'une représentation voisine, celle qui est portée par le verbe προβάλλομαι : Démosthène l'emploie une fois pour vanter l'alliance avec Thèbes, et s'en sert plus généralement pour filer la métaphore des fortifications.

À partir d'un type de représentation courante, l'orateur élabore donc peu à peu un slogan métaphorique, développé en une véritable vignette littéraire à la fin du *Sur la couronne*. La métaphore des remparts sert à promouvoir puis à célébrer rétrospectivement,

---

<sup>2977</sup> Τὴν Ἀττικὴν ἐτείχισα τοὺς ὄρους τῆς χώρας περιβαλὼν οὐ λίθοις ἀλλὰ τῇ τῆς πόλεως ἀσφαλείᾳ (« J'ai fortifié l'Attique en jetant tout autour des frontières de notre pays, non pas des pierres, mais la sécurité de la cité. », nous traduisons), Pseudo-Démade, fgmt. 25 De Falco = 25 Marzi. La formule τὴν Ἀττικὴν ἐτείχισα (...) οὐ λίθοις, fait écho à la forme du passage de Démosthène, *Cour.*, 299. L'imitation est suggérée par Dissen, in Dindorf V, 1849, p. 463, ad Démosthène, *Cour.*, 299, p. 325, l. 22, οὐ γὰρ λίθοις ἐτείχισα κτλ. ; Wankel, 1976b, p. 1272, ad loc. ; M. Marzi, in Marzi et Feraboli, 1995, p. 650, ad Démade, fgmt. 25.

dans le *Sur la couronne*, la politique d'alliances défensives entreprise par Démosthène à partir de 340, en particulier avec l'Eubée et avec Thèbes. Le rempart illustre donc en dernière analyse les qualités du conseiller.

L'orateur adopte ainsi une stratégie d'autocélébration métaphorique comparable à celle de Solon : en s'inspirant de l'Ajax d'Homère, qui se distingue dans la bataille par son grand bouclier, Solon exaltait son propre rôle politique en assimilant son action équitable en faveur de la cité à celle d'un bouclier qui protège les deux flancs, d'un côté le peuple, et de l'autre les riches ; ce détail inhabituel rend l'image très frappante, ainsi que l'idée de l'impartialité du juge<sup>2978</sup>.

Ἔστιν δ' ἀμφιβαλὼν κρατερόν σάκος ἀμφοτέροισι,  
νικᾶν δ' οὐκ εἶασ' οὐδετέρους ἀδίκως.<sup>2979</sup>

À l'âge où les impressionnantes prouesses techniques réalisées par les ingénieurs de Philippe dans l'art de la poliorcétique marquent les esprits, les fortifications remplacent chez Démosthène le bouclier de l'hoplite, mais nous avons vu que les deux imaginaires étaient liés : Ajax, en raison de son fameux bouclier, est un véritable rempart pour les Achéens, et Antisthène mêlait intimement les deux aspects dans sa métaphore en faisant du bouclier d'Ajax lui-même le rempart. De plus, Solon insiste sur sa résistance dans la mêlée, avec le verbe Ἔστιν, mis en valeur en tête de vers : nous trouvons là les mêmes réminiscences homériques que nous avons observées à propos des images du poste et du camarade de combat chez Démosthène. Ce détour par Solon permet donc d'apporter une ultime confirmation du lien très étroit qui associe les images de la guerre, en particulier dans le *Sur la couronne*.

Peut-être Démosthène se souvient-il de Solon, qu'il cite à une autre occasion dans le *Sur l'ambassade* : à l'instar du poète, grâce aux fortifications édifiées par sa politique, parce qu'il est toujours « resté debout » à son poste, Démosthène se présente dans le *Sur la couronne* en sauveur d'Athènes.

---

<sup>2978</sup> Nous reprenons les analyses de Noussia-Fantuzzi, 2010, p. 72 et 288, *ad loc.* *Contra*, cf. Campbell, 1982, p. 245, *ad loc.*, pour qui elle « n'est pas très heureuse » (« is not particularly happy »).

<sup>2979</sup> « Je suis resté debout, couvrant les deux parties d'un fort bouclier, et je n'en ai laissé aucun vaincre injustement. » (trad. G. Mathieu et B. Haussoullier, in Aristote, *Constitution d'Athènes*, XII, 1), Solon, fgmt. 5 West (*IEG* II, p. 144) = 7 Noussia-Fantuzzi (p. 91) = 5 Campbell (p. 34) = 5 Bergk (*PLG* II, p. 38), v. 5-6. Sur cette image, et plus généralement sur le poème, cf. Campbell, 1982, p. 244-5 ; Loraux, 1984, p. 202 et 206-7 ; Irwin, 2005, p. 230-7 ; Martin, 2006, p. 163-4 ; Stehle, 2006, p. 96-7 ; Noussia-Fantuzzi, 2010, p. 72 et 283-8 ; Brock, 2013, p. 91.

## IV. Conclusion

Aux dires du Pseudo-Plutarque, Philippe comparait les discours de Démosthène à des soldats<sup>2980</sup>.

Les images de la guerre confirment cette impression. Démosthène se montre original à plusieurs titres dans le choix de ce domaine. Il est d'abord l'auteur qui y a le plus recours, dans des proportions inédites, au service principalement d'une éloquence de guerre : nous avons vu que les images de la guerre apparaissent principalement dans les discours, harangues ou plaidoyers, qui concernent la guerre contre Philippe et les affaires qui y sont liées. Elles s'avèrent particulièrement adaptées à des discours qui visent à pousser les Athéniens au combat, ou qui exaltent, après coup, les prouesses accomplies.

Avec les images de la guerre, nous plongeons au cœur de la communication politique de Démosthène et de son élaboration progressive – ce que nous avons appelé l'atelier de l'orateur : Démosthène mène des expérimentations dans certaines harangues de jeunesse, tel le discours *Pour la liberté des Rhodiens*, qui met déjà en place les éléments caractéristiques des métaphores de la guerre oratoire, du mercenaire et du poste de combat. Nous avons aussi démontré que certaines images constituent de véritables slogans métaphoriques : la guerre oratoire, le mercenaire, le poste, les camarades de combat, les remparts. Elles se caractérisent en effet par leur récurrence systématique, au service des mêmes idées. Ces fleurs de rhétorique ont alors pour objectif premier la persuasion de l'auditeur : répéter inlassablement, dans un même discours et d'un discours à l'autre, un même message sous une forme accrocheuse vise à mieux l'imprimer dans son esprit. L'efficacité rhétorique est d'autant plus grande que ces images slogans s'articulent étroitement, dessinant une vision binaire de la réalité qui n'a rien à envier aux analyses de Kelsen : de même que chez celui-ci la communauté politique se structure selon l'opposition entre amis et ennemis, de même, Démosthène confronte violemment Athéniens et orateurs patriotes – à son exemple ! – d'une part, et d'autre part les mercenaires, traîtres et ignobles vendus comme Aristocrate, Eschine ou Philocrate. Cette polarisation, martelée à coup d'images brillantes, est d'une redoutable simplicité.

Plus précisément, la métaphore du poste est un peu le cœur de tout ce champ métaphorique : elle apparaît sans discontinuer depuis les premières harangues, avec une montée en puissance, doublée d'une évolution sémantique et formelle. Nous avons vu que les

---

<sup>2980</sup> [Plutarque], *Vies des dix orateurs* (Plutarque, *Moralia*, 55, 845 D).

verbes faisaient leur apparition à partir du *Sur l'ambassade*, et que, à l'inverse, des formules stéréotypées étaient abandonnées dans le même temps par Démosthène. Sur le plan des idées, celui-ci se sert de la métaphore du poste pour exalter l'idéal panhellénique d'hégémonie dont les ancêtres offrent l'exemple, par référence notamment aux guerres médiques. De la même manière, les métaphores liées des fortifications et du siège sont répétées dans les harangues de 341 pour prévenir les Athéniens de la nécessité d'intervenir en Eubée. Démosthène met ensuite la métaphore du poste au service de la promotion d'un programme politique personnel, avec l'appel à la réforme du théorique, avant de le tourner à sa propre apologie, en particulier dans le *Sur la Couronne*. Les autres métaphores s'articulent autour de celle du poste dans un réseau métaphorique qui fait système, en opposant les traîtres aux patriotes.

Cette redoutable éloquence de guerre, dans le *Sur la couronne*, est mise au service d'une exaltation du rôle politique de Démosthène : par leur pouvoir de suggestion (*enargeia*), les images de la guerre dessinent une vaste fresque qui permet de célébrer le héros, bâtisseur de forteresses, sur fond de déchéance des mercenaires comme Eschine, à la fois esclaves et camarades de combat de Philippe. Ce message est renforcé par une distribution savamment calculée des images composant le réseau du poste : les métaphores entièrement négatives des mercenaires et des camarades de combat se concentrent dans la première moitié du discours<sup>2981</sup>, notamment dans le récit à charge de la deuxième ambassade et de la perte des Phocidiens<sup>2982</sup> ; Démosthène multiplie à l'inverse les métaphores du poste dans la deuxième partie du discours, où il exalte son rôle politique dans une série de comparaisons avec Eschine. Cette configuration métaphorique permet de mettre en évidence deux mouvements : la dégradation de la situation du fait des traîtres comme Eschine ; puis l'apparition du héros qui va la sauver. La gradation qui se dessine alors est confirmée par les images des fortifications, puisque la grande occurrence finale intervient au terme de la partie héroïque, à proximité de l'une des métaphores du poste les plus égocentriques de la série<sup>2983</sup>.

Si cette fresque se teinte de couleurs tragiques en raison de la défaite militaire qui a conclu les manœuvres politiques de Démosthène, une étude plus attentive révèle toutefois qu'elle se déroule sur le mode épique. Les métaphores de la guerre oratoire, du poste et des fortifications, servent en effet une célébration pleine d'orgueil de Démosthène. Dans cette perspective, les images du poste et des camarades de combat proposent parfois la réécriture

---

<sup>2981</sup> Jusqu'à l'épilogue apparent compris, soit jusqu'au § 159. Cette partie rassemble dix des quatorze métaphores du mercenaire et la totalité des six métaphores des camarades de combat.

<sup>2982</sup> *Cour.*, 17-52. Nous dénombrons dans cette section sept métaphores du mercenaire et trois des camarades de combat.

<sup>2983</sup> *Ibid.*, 299-301, pour les fortifications ; § 304 pour le poste.

d'un intertexte homérique, fait d'échos et de réminiscences mêlant plusieurs passages : Démosthène se présente comme un héros hors des lignes, tenant son poste contre le torrent oratoire des mercenaires. Bien plus, les images de la guerre permettent à l'orateur de se mettre en scène dans un combat à distance contre Philippe, pour porter sa gloire à son paroxysme : dans la guerre oratoire qu'il a menée contre Philippe et ses mercenaires, Démosthène est resté invaincu ! C'est un coup d'orgueil et un coup d'audace tout à la fois, et pas seulement sur le plan des idées : le vieux paradigme métaphorique de jeunesse se trouve transfiguré par le recours au registre épique, qui détone dans un discours en prose. Ce mélange des genres n'était pas en effet du goût de tout le monde : aussi bien Eschine qu'Aristote critiquaient l'utilisation d'images trop osées ou trop poétiques.

Démosthène utilise ainsi les images de la guerre pour broser un portrait rhétorique de lui-même en héros valeureux. Il ne s'appuie sans doute pas sur un passage homérique précis, mais mobilise une culture littéraire, faite de références diffuses, que partageaient ses auditeurs. Avec une conséquence importante : nous n'avons pas affaire à un jeu d'érudit, mais à des variations faites pour être senties par les juges et par l'auditoire, pour mieux emporter sa sensibilité. Les ambitions littéraires de Démosthène ne font que servir la force de persuasion de son discours.

Enfin, l'originalité de Démosthène dans ce registre personnel des images de la guerre nous permet de jeter quelque lumière sur les stratégies de communication politique antagonistes qui s'affrontaient à l'époque : nous pouvons montrer qu'un dialogue se met en place entre les orateurs à partir des images, qui sont reprises ou détournées comme des slogans. En dernière analyse, l'étude des images de la guerre offre une perspective nouvelle sur le problème de la collaboration entre orateurs. Nous avons vu que des métaphores qui sont des leitmotifs propres à Démosthène, comme celles du poste, du mercenaire, et dans une moindre mesure des camarades de combat et des fortifications, sont reprises dans le même sens par des amis politiques, tels Lycurgue et Hypéride, ou sont au contraire détournées par des adversaires comme Eschine ou Dinarque. Cela montre la position dominante de Démosthène en matière oratoire ou, pour le dire autrement, en matière de propagande politique.

De ce point de vue, la métaphore des camarades de combat offre un cas atypique et intéressant : c'est cette fois Démosthène lui-même qui s'empare d'une image propagande d'Isocrate pour la combattre en la retournant complètement. Isocrate l'emploie pour illustrer la nécessité d'une collaboration avec Philippe dans une guerre contre les Perses ; Démosthène

en fait au contraire un slogan pour dénoncer la collaboration de certains orateurs avec Philippe.

Ces confrontations sur le terrain idéologique peuvent être poussées un cran plus loin : à l'époque du *Sur la couronne*, en 330, lorsque Alexandre, présenté en nouvel Achille par sa propagande officielle, est lancé en pleine conquête de la Perse, les échos homériques des images de la guerre dans le discours de Démosthène sont peut-être une manière de combattre cette appropriation. C'est en tout cas une question qui mérite d'être posée.

Pour pasticher une expression notable, grâce au réseau serré des images de la guerre, les discours de Démosthène sont véritablement des discours de guerre<sup>2984</sup>.

---

<sup>2984</sup> Nous faisons référence à l'expression employée par E. Drerup, qui qualifiait de « livre de guerre » (« Kriegsbuch »), son ouvrage de 1916 sur Démosthène, caractérisé par un parti pris politique très marqué en faveur de l'empire allemand, opposé aux républiques d'avocats corrompus...



## Chapitre IV

### Approche théorique : la réception antique des images de Démosthène

Notre étude thématique a esquissé quelques tendances du point de vue de la technique rhétorique mise en œuvre par Démosthène dans l'utilisation de ses images. Nous aimerions pour terminer proposer quelques pistes en ce qui concerne cette dernière, d'une manière plus systématique et aussi plus transversale.

Dès lors que l'on parle de rhétorique à propos d'un orateur qui a été actif dans les années 320, on ne peut éluder la question des éventuels rapports avec la première grande tentative de théorisation entreprise sur ce sujet à la même époque : la *Rhétorique*, mais aussi la *Poétique* d'Aristote. Or Aristote ne mentionne pas Démosthène, peut-être à une exception près. Toutefois, il ne pouvait ignorer la teneur de son éloquence, dès lors qu'elle monopolisait le débat public à partir de la seconde moitié des années 340. La perspective est sans doute biaisée, parce que les œuvres d'Aristote sur la rhétorique sont les seules qui nous soient parvenues dans leur intégralité. Néanmoins, leur force conceptuelle est telle qu'elles s'imposent dès l'Antiquité – ce qui explique aussi que ce soient les seules qui nous soient parvenues... Denys d'Halicarnasse, pour prouver la singularité de Démosthène, se fait ainsi un devoir d'insister sur le fait que les discours de ce dernier sont antérieurs aux théories d'Aristote, réfutant par là l'opinion de certains, et qu'ils relèvent donc « d'autres préceptes »<sup>2985</sup>.

On pourrait penser de prime abord que ces deux figures se trouvent séparées par tout ce qui distingue la théorie de la pratique – ce qui est vrai, mais en partie seulement. En effet, une fois devenu célèbre, Démosthène aussi eut des élèves, et exerça une activité de professeur : les discours de la maturité sont donc probablement le reflet d'une pratique consciente et réfléchie, et donc d'une forme de théorie rhétorique. De ce point de vue, dans le cas de Démosthène, il ne faut pas séparer théorie et pratique : la pratique a nourri la théorie, qui l'a influencée en retour. Au vu des analyses que nous avons esquissées dans les chapitres précédents, pouvons-nous dire que l'utilisation que fait Démosthène des images obéit à des principes qu'il serait possible de dégager ?

---

<sup>2985</sup> Denys d'Halicarnasse, *Première lettre à Ammée*, 3, 1-2 ; § 1 pour la citation. Nous n'avons pas conservé l'ouvrage sur ces préceptes qu'annonce Denys.



En renversant l'argument chronologique de Denys, une question peut alors se poser, aussi stimulante que frustrante, parce qu'elle est condamnée à ne pas recevoir de réponse : si nous observons des concordances entre la pratique réfléchie de Démosthène et la pure théorie d'Aristote, ne peut-on pas considérer que ce dernier a été influencé par le premier, même s'il ne le cite pas ? À l'inverse, les divergences ne manifestent-elles pas une réprobation cachée du philosophe à l'égard des audaces de l'orateur ? Bref, pour pousser jusqu'au bout cet aiguillon intellectuel un brin provocateur, ne peut-on pas accuser Aristote de philippiser ? L'absence de mention des autres orateurs contemporains semble plutôt indiquer une sorte de recul plus général par rapport à la politique athénienne récente.

Quoi qu'il en soit, celui-ci occupe pour nous une place bien singulière. Alors qu'il ignore Démosthène, peut-être pour des raisons politiques, tous les théoriciens postérieurs vont peu à peu porter ce dernier au pinacle, notamment pour sa pratique des images, tout en étant redevables des analyses du Stagirite. C'est la raison pour laquelle il nous semble nécessaire de nous y intéresser. Les outils conceptuels proposés par Aristote sur les images correspondent-ils ou non à la pratique qu'en avait Démosthène ? Permettent-ils de mieux saisir la singularité de cette dernière ? Métaphores et comparaisons n'étaient pas nécessairement perçues tout à fait comme aujourd'hui ; un détour théorique contemporain jette donc un éclairage indispensable sur la vision, les goûts et les attentes de l'époque. Il permet de voir dans quelle mesure Démosthène en joue ou s'en affranchit.

De même, un bref parcours de quelques grandes étapes de la tradition rhétorique nous semble utile pour voir en quoi la pratique démosthénienne des images a été jugée remarquable<sup>2986</sup>. Là encore, il s'agit de mettre en valeur, de manière plus théorique, des phénomènes que nous avons observés dans nos analyses précédentes.

La fin de cette étude nous reconduira au temps de Démosthène, en plein cœur de la bataille politique. Une dernière pièce reste en effet à verser au dossier, sans doute la plus importante, pour des raisons à la fois de temps et de lieu d'où émane la parole – en d'autres termes de lieu civique, de place dans la cité. Il s'agira de nous intéresser à la manière dont les métaphores et les comparaisons de Démosthène furent perçues par les orateurs contemporains, à savoir par les concitoyens qui s'opposaient directement à lui au tribunal ou à l'Assemblée, en essayant d'exploiter les représentations communément partagées. Nous avons là en effet les témoins les plus fiables de la manière dont les images de Démosthène étaient ressenties sur le vif.

---

<sup>2986</sup> Pour une étude plus complète de la réception rhétorique de Démosthène dans l'Antiquité, cf. Drerup, 1923 ; Bompaire, 1984 ; Billault, 2001 et 2003 ; Pernot, 2006.

C'est alors seulement que nous pourrions esquisser quelques pistes sur ce que pourrait être une théorie démosthénienne des images, telle qu'elle se dégage de la pratique même des discours.

## I. Aristote

Aristote n'émet pas de jugement particulier sur Démosthène, qui n'est cité que très rarement : une seule fois de manière certaine dans la *Rhétorique*, mais à propos de Démade et non pour lui-même<sup>2987</sup>, et une seconde fois dans le même ouvrage à titre d'exemple de comparaison (εἰκόων), sans que l'on soit sûr cependant qu'il s'agisse véritablement de lui<sup>2988</sup>.

Cette rareté trouve son explication dans un caractère plus général du livre d'Aristote : pour élaborer ses théories, il s'appuie surtout dans la *Rhétorique* sur les exemples d'orateurs des générations précédentes, jusqu'à Isocrate qui est cité treize fois<sup>2989</sup>, alors que les contemporains ne sont presque pas pris en compte<sup>2990</sup>.

Le Stagirite nous fournit donc surtout les premiers outils d'analyse théorique des images dans la perspective antique, qui constitueront la base de la quasi-totalité des théories rhétoriques ultérieures.

---

<sup>2987</sup> Aristote, *Rhétorique* II, 24, 1401 b 32-34 : (...) οἷον ὡς Δημάδης τὴν Δημοσθένους πολιτείαν πάντων τῶν κακῶν αἰτίαν· μετ' ἐκείνην γὰρ συνέβη ὁ πόλεμος. (« (...) c'est ainsi, par exemple, que Démade imputait tous les revers à la politique de Démosthène ; car la guerre survint ensuite. », trad. M. Dufour). Il s'agit d'un exemple d'usage détourné de la causalité, où l'on prend la succession temporelle de deux événements pour une relation de cause à effet.

<sup>2988</sup> *Ibid.*, III, 4, 1407 a 6-8 : Καὶ ὁ Δημοσθένης <εἰς> τὸν δῆμον, ὅτι ὁμοίος ἐστὶν τοῖς ἐν τοῖς πλοίοις ναυτιώσιν... (« Et ce que Démosthène dit du peuple, qui ressemble à ceux qui sur les navires ont le mal de mer... », trad. M. Dufour et A. Wartelle). Le problème d'attribution provient de ce que l'on ne retrouve nulle part cette comparaison dans les discours de Démosthène et que, contrairement aux cas semblables d'Eschine, (cf. notamment ci-dessus, p. 17), rien ne garantit ici qu'Aristote parle de l'orateur : on a émis l'hypothèse qu'il pouvait s'agir de Démosthène le stratège, donc un personnage du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (cf. A. Wartelle, in Dufour et Wartelle, 1973, p. 105, n. 6 à la p. 50 ; Chiron, 2007, p. 445, n. 13). Le nom « Démosthène » apparaît une troisième fois dans la *Rhétorique* II, 23, 1397 b 9-11 (Καὶ ἡ περὶ Δημοσθένους δίκη καὶ τῶν ἀποκτεινάντων Νικάνορα· ἐπεὶ γὰρ δικαίως ἐκρίθησαν ἀποκτεῖναι, δικαίως ἔδοξεν ἀποθανεῖν., « Et encore dans le procès de Démosthène et des meurtriers de Nicanor : comme l'on avait jugé que le meurtre était juste, il semble que Nicanor avait été tué justement. » (trad. M. Dufour)) dans une allusion à un procès dont nous ne connaissons rien par ailleurs, ce pourquoi il est très certainement question ici du stratège (cf. Dufour, 1938, p. 116, n. 3, et surtout Chiron, 2007, p. 380, n. 16).

<sup>2989</sup> Cf. Dufour et Wartelle, 1973, « Index des noms propres », p. 131, s.v.

<sup>2990</sup> Outre l'unique mention de Démade et la seule indubitable de Démosthène, on pourra remarquer notamment l'absence d'Eschine, de Lycurgue, de Phocion, etc. Ce fait, nous semble-t-il, apporte un argument d'ordre interne décisif contre l'attribution à Démosthène l'orateur des deux occurrences douteuses citées ci-dessus, n. 2988 : logiquement, la seule mention de Démosthène de Paiania reste celle qui accompagne la seule qui soit faite de Démade.

Métaphores et comparaisons appartiennent dans la *Rhétorique* au genre des « raffinements d'expression » (τὰ ἀστεία)<sup>2991</sup>, c'est-à-dire qu'elles possèdent tout d'abord intrinsèquement une valeur et une fonction purement stylistiques : nous reconnaissons là la théorie traditionnelle des ornements du discours.

Aristote élabore cette définition de la métaphore (μεταφορά) :

Μεταφορὰ δ' ἐστὶν ὀνόματος ἀλλοτρίου ἐπιγορὰ ἢ ἀπὸ τοῦ γένους ἐπὶ εἶδος, ἢ ἀπὸ τοῦ εἶδους ἐπὶ τὸ γένος, ἢ ἀπὸ τοῦ εἶδους ἐπὶ εἶδος, ἢ κατὰ τὸ ἀνάλογον.<sup>2992</sup>

A partir de là, la comparaison (εἰκόνων<sup>2993</sup>) se trouve définie comme ayant la même nature que le quatrième type de métaphore, à savoir la métaphore par analogie, dans la mesure où elle se fonde également sur une relation de similitude, d'équivalence, entre deux rapports mettant en jeu chacun deux termes appartenant à deux domaines de réalité distincts :

Εἰσὶν δὲ καὶ αἱ εἰκόνες, ὥσπερ εἴρηται καὶ ἐν τοῖς ἄνω, αἱ εὐδοκιμοῦσαι τρόπον τινὰ μεταφοραῖ· αἰεὶ γὰρ ἐκ δυοῖν λέγονται, ὥσπερ ἡ ἀνάλογον μεταφορὰ, οἷον « ἡ ἀσπίς », φαμέν, « ἐστὶ φιάλη Ἄρεως », καὶ « <τὸ> τόξον φόρμιγξ ἄχορδος ». Οὕτω μὲν οὖν λέγουσιν οὐχ ἀπλοῦν, τὸ δ' εἰπεῖν τὸ τόξον φόρμιγγα ἢ τὴν ἀσπίδα φιάλην ἀπλοῦν. Καὶ εἰκάζουσι δὲ οὕτως, οἷον πιθήκῃ αὐλητήν, λύχνῳ ψακαζομένῳ [εἰς] μύωπα· ἄμφω γὰρ συνάγεται. Τὸ δ' εὖ ἐστὶν ὅταν μεταφορὰ ᾖ (...) Ἐν οἷς μάλιστα τ' ἐκπίπτουσιν οἱ ποιηταὶ ἐὰν μὴ εὖ, καὶ ἐὰν εὖ, εὐδοκιμοῦσιν· λέγω δ' ὅταν ἀποδιδῶσιν·

« ὥσπερ σέλινον οὐλα τὰ σκέλη φορεῖ. »

« ὥσπερ Φιλάμμων ζυγομαχῶν τῷ κωρῷκῳ. »

<sup>2991</sup> Nous reprenons la traduction de Chiron, 2007.

<sup>2992</sup> « La métaphore est le transport à une chose d'un nom qui en désigne une autre, transport ou du genre à l'espèce, ou de l'espèce au genre, ou de l'espèce à l'espèce ou d'après le rapport d'analogie. », Aristote, *La Poétique*, 21, 1457 b 6-9 (trad. J. Hardy). Pour les exemples donnés ensuite par Aristote, cf. texte cité ci-dessus, « Introduction », p. 27, n. 66. Pour une définition plus précise de la métaphore par analogie, cf. *ibid.*, 1407 b 16-33 : Τὸ δὲ ἀνάλογον λέγω, ὅταν ὁμοίως ἔχη τὸ δεύτερον πρὸς τὸ πρῶτον καὶ τὸ τέταρτον πρὸς τὸ τρίτον· ἐρεῖ γὰρ ἀντὶ τοῦ δευτέρου τὸ τέταρτον ἢ ἀντὶ τοῦ τετάρτου τὸ δεύτερον· καὶ ἐνίοτε προστιθέασιν ἀνθ' οὗ λέγει πρὸς ὃ ἐστίν. Λέγω δὲ οἷον ὁμοίως ἔχει φιάλη πρὸς Διόνυσον καὶ ἀσπίς πρὸς Ἄρην· ἐρεῖ τοίνυν τὴν φιάλην « ἀσπίδα Διονύσου » καὶ τὴν ἀσπίδα « φιάλην Ἄρεως ». Κτλ. (« J'entends par « rapport d'analogie » tous les cas où le second terme est au premier comme le quatrième au troisième, car le poète emploiera le quatrième au lieu du second et le second au lieu du quatrième ; et quelquefois aussi on ajoute le terme auquel se rapporte le mot remplacé par la métaphore. Pour m'expliquer par des exemples, il y a le même rapport entre la coupe et Dionysos qu'entre le bouclier et Arès ; le poète dira donc de la coupe qu'elle est « le bouclier de Dionysos » et du bouclier qu'il est « la coupe d'Arès ». *Etc.* », *id.*). Pour d'autres exemples de métaphore par analogie, cf. l'énumération de *Rhét.*, III, 10, 1411 a 1-b 21. Le début de ce passage indique également que ce type de métaphore possède un privilège sur les autres (Τῶν δὲ μεταφορῶν τεττάρων οὐσῶν εὐδοκιμοῦσι μάλιστα αἱ κατ' ἀναλογίαν..., « Des quatre sortes de métaphores, les plus réputées sont celles qui se fondent sur une analogie... », *ibid.*, 1411 a 1-2 (trad. M. Dufour et A. Wartelle)), en raison de sa capacité à produire une « enageia » (cf. ci-dessous, p. 726-727).

<sup>2993</sup> Il s'agit de la *similitudo* latine, à distinguer de la *comparatio* qui n'est que l'expression des degrés de comparaison, au travers notamment, pour ce qui est du latin, de la forme comparative des adjectifs.

Καὶ τὰ τοιαῦτα πάντ' εἰκόνες εἰσίν· αἱ δ' εἰκόνες ὅτι μεταφοραί, εἴρηται  
πολλάκις.<sup>2994</sup>

Καὶ ὡς Θεοδάμας εἶκαζεν Ἀρχίδαμον Εὐξένῳ γεωμετρῆν οὐκ ἐπισταμένῳ ἐν τῷ  
ἀνάλογον· ἔσται γὰρ καὶ ὁ Εὐξένος Ἀρχίδαμος γεωμετρικός.<sup>2995</sup>

Plus fondamentalement, tous les types de métaphores et les comparaisons reposent pour Aristote sur un élément commun aux deux réalités mises en rapport (τὸ ὅμοιον), qui intervient donc dans le cas de la métaphore par analogie et de la comparaison dans chacun des deux membres de l'analogie et peut être explicitement dégagé ou demeurer implicite. En cela, il se rapproche des théories modernes :

Ἔστι δὲ καὶ ἡ εἰκὼν μεταφορά· διαφέρει γὰρ μικρόν· ὅταν μὲν γὰρ εἴπῃ τὸν Ἀχιλλεῖα « ὡς δὲ λέων ἐπόρουσεν », εἰκὼν ἔστιν, ὅταν δὲ « λέων ἐπόρουσε », μεταφορά· διὰ τὸ γὰρ ἄμφω ἀνδρείους εἶναι, προσηγόρευσε μετενέγκας λέοντα τὸν Ἀχιλλεῖα.<sup>2996</sup>

Δεῖ δὲ μεταφέρειν, καθάπερ εἴρηται πρότερον, ἀπὸ οἰκειῶν καὶ μὴ φανερῶν, οἶον καὶ ἐν φιλοσοφίᾳ τὸ ὅμοιον καὶ ἐν πολὺ διέχουσι θεωρεῖν εὐστόχου, ὥσπερ Ἀρχύτας ἔφη ταυτὸν εἶναι διαιτητὴν καὶ βωμόν· ἐπ' ἄμφω γὰρ τὸ ἀδικούμενον καταφεύγει. Ἦ εἶ τις φαίη ἄγκυραν καὶ κρεμάθραν τὸ αὐτὸ εἶναι· ἄμφω γὰρ ταυτὸ τι, ἀλλὰ διαφέρει τῷ

---

<sup>2994</sup> « Les comparaisons réputées sont en un sens, ainsi que nous l'avons dit précédemment, des métaphores ; *car elles sont toujours formées de deux termes, comme la métaphore par analogie* ; par exemple, le bouclier, disons-nous, est la coupe d'Arès [Timothée, fgmt. 16 Bergk (*PLG* III, p. 1273)], et l'arc est une *phorminx* sans cordes [fgmt lyr. adespote. 127 Bergk (*PLG* III, p. 1350)]. Ainsi, ce que l'on dit n'est pas simple ; mais appeler l'arc une lyre ou le bouclier une coupe, c'est chose simple. Et c'est ainsi que l'on fait les comparaisons, par exemple d'un joueur de flûte à un singe, d'un myope à une lampe que l'on mouille, car tous les deux contractent leurs traits. La comparaison est bonne lorsqu'elle implique une métaphore (...). C'est là surtout que les poètes échouent, s'ils ne font pas bien, et deviennent célèbres, s'ils réussissent ; je veux dire par là, quand ils montrent bien la correspondance des deux termes : / Il a des jambes torsées comme le persil ; / Comme Philammon se battant avec le sac son compagnon de joug [fgmt adespote. 207 et 208 Kock (*CAF* III, p. 448)]. / Ce sont là autant de comparaisons ; et les comparaisons sont des métaphores, nous l'avons dit à plusieurs reprises. », Aristote, *Rhét.*, III, 11, 1412 b 34-1413 a 16 (trad. M. Dufour et A. Wartelle ; nous soulignons). Notons que les premiers exemples donnés, ceux du bouclier et de l'arc, représentent les exemples types de la métaphore par analogie.

<sup>2995</sup> « (...) ou la façon dont Théodamas a comparé Archidamos « à un Euxénos, qui ne saurait pas la géométrie ». Cela peut se faire aussi à partie de la proportion : Euxénos sera un Archidamos géomètre. », *ibid.*, 4, 1406 b 30-32 (trad. P. Chiron). Pour une explicitation de la relation d'analogie ou de « proportion » en jeu dans cet exemple, cf. Chiron, 2007, p. 444, n. 7. Tous les exemples de comparaisons donnés dans ce passage (Aristote, *Rhét.*, III, 4, 1406 b 27-1407 a 11) relèvent d'une relation d'analogie. Cf. encore *ibid.*, 11, 1411 b 34-1412 a 8, où Aristote explique une série d'exemples de métaphores par la métaphore par analogie, avant d'indiquer que les comparaisons obéissent au même principe.

<sup>2996</sup> « La comparaison est aussi une métaphore : elle en diffère peu ; en effet, quand Homère dit d'Achille : « Il s'élança comme un lion », c'est une comparaison ; mais quand on dit : « le lion s'élança », c'est une métaphore ; comme les deux sont courageux, le poète a pu, par transfert de signification, appeler Achille un lion. », *ibid.*, 4, 1406 b 20-24 (trad. M. Dufour et A. Wartelle modifiée pour la traduction de μετενέγκας). L'élément commun aux deux rapports réside ici dans le courage.

ἄνωθεν καὶ κάτωθεν. Καὶ τὸ ἀνωμαλίσθαι τὰς πόλεις ἐν πολὺ διέχουσιν ταυτό, ἐν ἐπιφανείᾳ καὶ δυνάμεσι τὸ ἴσον.<sup>2997</sup>

(...) τὸ γὰρ εὖ μεταφέρειν τὸ τὸ ὅμοιον θεωρεῖν ἐστίν.<sup>2998</sup>

Au travers des passages que nous venons de citer se dessine la relation qu'Aristote établit entre les deux figures, la comparaison représentant pour lui une métaphore développée :

Πάσας δὲ ταύτας καὶ ὡς εἰκόνας καὶ ὡς μεταφορὰς ἔξεστι λέγειν, ὥστε ὅσαι ἀν εὐδοκιμῶσιν ὡς μεταφορὰι λεχθεῖσαι, δῆλον ὅτι αὐταὶ καὶ εἰκόνες ἔσονται, καὶ αἱ εἰκόνες μεταφορὰι λόγου δεόμεναι.<sup>2999</sup>

Ἔστι γὰρ ἡ εἰκὼν, καθάπερ εἴρηται πρότερον, μεταφορὰ διαφέρουσα προθέσει· διὸ ἦττον ἡδύ, ὅτι μακροτέρως.<sup>3000</sup>

Nous voyons que la comparaison se trouve plus développée que la métaphore pour deux raisons complémentaires : d'une part elle développe le rapport d'analogie en présentant explicitement les deux domaines en jeu, comparé et comparant, ce qui revient à éclaircir la métaphore lorsque celle-ci paraît obscure (μεταφορὰι λόγου δεόμεναι), d'autre part, elle utilise pour cela l'ajout du terme de comparaison (προθέσει)<sup>3001</sup>.

---

<sup>2997</sup> « Il faut, comme nous l'avons dit précédemment, tirer ses métaphores de choses appropriées, mais non point évidentes, comme, en philosophie, apercevoir des similitudes même entre des objets fort distants témoigne d'un esprit sagace ; c'est ainsi qu'Archytas disait qu'un arbitre et un autel sont choses identiques, car l'un et l'autre sont le refuge de tout ce qui souffre l'injustice. Ou bien encore si l'on disait qu'une ancre et un croc sont identiques ; mais l'un s'attache en haut ; l'autre, en bas. De même, dire que le nivellement a été opéré dans les cités, c'est appliquer le même terme à des objets fort différents, l'égalité portant sur l'étendue des propriétés et les instruments de la puissance. », *ibid.*, 11, 1412 a 11-18 (*id.*). Le dernier exemple des trois est particulièrement intéressant dans la mesure où il peut s'agir d'une allusion à Isocrate, *Philippe*, 40 ((...) Οἶδα γὰρ ἀπάσας ὠμαλισμένας ὑπὸ τῶν συμφορῶν..., « (...) je sais maintenant que le malheur les a toutes mises sur le même plan... », trad. G. Mathieu et E. Brémond).

<sup>2998</sup> « (...) car bien faire les métaphores c'est bien apercevoir les ressemblances. », Aristote, *Poét.*, 22, 1459 a 7-8 (trad. J. Hardy).

<sup>2999</sup> « On peut employer toutes ces expressions et comme comparaisons et comme métaphores, si bien que toutes celles qui sont appréciées sous forme de métaphores pourront évidemment devenir aussi des comparaisons, et que les comparaisons sont des métaphores, qui demandent à être développées [ou bien : « un mot d'explicitation » (trad. P. Chiron), *sc.* « En cas d'obscurité », Chiron, 2007, p. 446, n. 17]. », Aristote, *Rhét.*, III, 4, 1407 a 11-15 (trad. M. Dufour et A. Wartelle). Il s'agit de la conclusion du développement qui a débuté par le passage cité dans la n. 27 p. 8, et qui a consisté principalement dans une énumération d'exemples de comparaisons (*ibid.*, 1406 b 27-1407 a 11).

<sup>3000</sup> « Car la comparaison, comme il a été dit plus haut, n'est autre qu'une métaphore qui se différencie par un ajout préalable. Elle est donc moins agréable, pour excès de longueur. », *ibid.*, 10, 1410 b 17-19 (trad. P. Chiron).

<sup>3001</sup> Sur la longueur de la comparaison par rapport à la métaphore, cf. μακροτέρως (*ibid.*, 1410 b 19) et l'opposition entre respectivement οὐχ ἀπλοῦν et ἀπλοῦν (*ibid.*, 11, 1413 a 2-3).

Aristote distingue de cette « comparaison » qui fait image (εἰκῶν), la « comparaison » que l'on peut trouver dans le cours des raisonnements (παραβολή). Ce type particulier de comparaison consiste dans un « parallèle (...) avec une séquence d'évènements plus intelligible »<sup>3002</sup>, et joue à ce titre un rôle dans la démonstration en tant qu'exemple inventé<sup>3003</sup>. Cette catégorie de comparaisons se définit en réalité par le type de la comparaison socratique, c'est-à-dire le rapprochement avec une réalité familière pour rendre le propos plus facilement compréhensible<sup>3004</sup>. Elle revêt donc sous ce dernier aspect une fonction heuristique.

La distinction aristotélicienne entre εἰκῶν et παραβολή ne paraît pas très porteuse : elle sert seulement à mettre en évidence la fonction argumentative de la παραβολή par opposition à l'εἰκῶν, comme le montre le fait qu'elle recouvre la différence entre la comparaison employée par les prosateurs à des fins argumentatives et celle des poètes, qui ne répond *a priori* qu'à des exigences stylistiques. Or, plus fondamentalement, l'une et l'autre fonctionnent au contraire selon le même mécanisme, puisque la παραβολή, tout comme l'εἰκῶν, se trouve issue de l'invention, de l'imagination de l'auteur<sup>3005</sup>, et produit elle aussi une image associée dans l'esprit du lecteur ou de l'interlocuteur, dans la mesure où elle fait intervenir une réalité autre que ce dont il est question dans le raisonnement<sup>3006</sup> : nous avons donc affaire à un seul type d'image, la comparaison, décliné sous deux fonctions. Mais la distinction paraît fragile même à ce niveau puisque, comme l'εἰκῶν est une métaphore et que la métaphore, aussi bien que la παραβολή, possède une fonction heuristique sous le calame des prosateurs, il faut en conclure que l'εἰκῶν peut également revêtir une telle fonction.

Sur ce dernier point, en effet, le philosophe précise lui-même que l'εἰκῶν n'en possède pas moins une réelle utilité en prose, en dépit de sa tonalité poétique nettement marquée qui

---

<sup>3002</sup> Il s'agit de la glose que P. Chiron propose du terme παραβολή : « (...) parallèle, juxtaposition – à fin de comparaison – avec une séquence d'évènements plus intelligible. », Chiron, 2007, p. 358, n. 4.

<sup>3003</sup> Παραδειγμάτων δὲ εἶδη δύο· ἓν μὲν γὰρ ἐστὶν παραδείγματος εἶδος τὸ λέγειν πράγματα προγεγενημένα, ἓν δὲ τὸ αὐτὸν ποιεῖν. (« Il y a deux espèces d'exemples : l'une consiste à citer des faits antérieurs, une autre à inventer soi-même. »), *ibid.*, II, 20, 1393 a 28-30 (trad. M. Dufour).

<sup>3004</sup> Παραβολὴ δὲ τὰ Σωκρατικὰ οἷον εἴ τις λέγοι ὅτι οὐ δεῖ κληρωτοὺς ἄρχειν. Ὅμοιον γὰρ ὡσπερ ἂν εἴ τις τοὺς ἀθλητὰς κληροίη μὴ οἷ δύνανται ἀγωνίζεσθαι ἀλλ' οἷ ἂν λάχωσιν, ἢ τῶν πλωτῆρων ὄν τινα δεῖ κυβερνᾶν κληρώσειεν, ὡς οὐ δέον τὸν ἐπιστάμενον ἀλλὰ τὸν λαχόντα. (« Ce sont des paraboles que les discours de Socrate, si l'on dit par exemple qu'il ne faut pas que les magistrats soient tirés au sort : c'est, en effet, comme si on choisissait les athlètes par le sort, non pas ceux qui ont les aptitudes physiques pour concourir, mais ceux qu'aurait favorisés la chance ; ou encore si on choisissait par le sort le marin qui doit tenir le gouvernail, comme s'il fallait prendre non celui qui sait le pilotage, mais celui qu'aurait désigné le sort. »), *ibid.*, 1393 b 4-8 (*id.*).

<sup>3005</sup> Cf. (...) τὸ αὐτὸν ποιεῖν., *ibid.*, 1393 a 30.

<sup>3006</sup> C'est ce qui ressort en effet des exemples donnés par Aristote.

peut aisément l'y rendre inconvenante<sup>3007</sup> : les auteurs qui pratiquent ce genre doivent donc ne recourir aux comparaisons qu'avec parcimonie, à un moment opportun, avec une finalité rhétorique précise, et de préférence avec mesure et discrétion, c'est-à-dire qu'il faut privilégier les comparaisons brèves sur les longues comparaisons développées que l'on trouve par exemple dans l'épopée. Or nous avons vu que Démosthène a tendance à contrevenir à ces règles : il aime les comparaisons, qu'il n'hésite pas parfois à développer.

Aristote donne ensuite plusieurs préceptes quant à l'opportunité de l'emploi de métaphores ou de comparaisons dans un discours.

La métaphore doit s'appuyer sur une analogie entre les deux réalités qu'elle met en relation qui soit suffisamment éloignée de la perception courante pour créer un effet de surprise et donner à réfléchir, mais qui ne s'en écarte toutefois pas au point de devenir obscure à saisir. En d'autres termes, selon la définition même de la métaphore, le terme employé doit demeurer suffisamment « étranger » ou « impropre »<sup>3008</sup> par rapport au contexte et au sujet dans lequel il intervient, mais la réalité qu'il convoque doit posséder un réel rapport avec ceux-ci : la métaphore ne doit être « (...) ni trop impropre – car la relation est alors difficile à saisir – ni superficielle – car dans ce cas elle n'est d'aucun effet »<sup>3009</sup>. Elle doit donc s'effectuer « (...) <à partir> de choses appropriées, mais non point évidentes... »<sup>3010</sup>.

La métaphore revient en outre à « mettre la scène sous les yeux », c'est-à-dire qu'elle crée une représentation vive de ce qu'elle exprime, ce que l'on nommera plus tard une « *enargeia* »<sup>3011</sup>. Or l'auteur précise que la métaphore par analogie représente le meilleur moyen pour produire cet effet<sup>3012</sup>. Etant donné que l'*enargeia* se définit pour Aristote comme

---

<sup>3007</sup> Χρήσιμον δὲ ἢ εἰκῶν καὶ ἐν λόγῳ, ὀλιγάκις δέ· ποιητικὸν γάρ. (« La comparaison est utile même en prose, mais il faut en user peu souvent, car elle a un caractère poétique. »), Aristote, *Rhét.*, III, 4, 1406 b 24-25 (trad. M. Dufour et A. Wartelle).

<sup>3008</sup> Μεταφορὰ δ' ἐστὶν ὀνόματος ἀλλοτριῶν ἐπιγορὰ..., *Poét.*, 21, 1457 b 6-7 (nous soulignons).

<sup>3009</sup> (...) μήτ' ἀλλοτριῶν, χαλεπὸν γὰρ συνιδεῖν, μήτ' ἐπιπόλαιον, οὐδὲν γὰρ ποιεῖ πάσχειν·, *Rhét.*, III, 10, 1410 b 32-33 (trad. P. Chiron).

<sup>3010</sup> *Ibid.*, 11, 1412 a 11-12 (trad. M. Dufour et A. Wartelle).

<sup>3011</sup> (...) ἔτι εἰ πρὸ ὀμμάτων ποιεῖ, ὁρᾶν γὰρ δεῖ τὰ πραττόμενα μᾶλλον ἢ μέλλοντα. Δεῖ ἄρα τούτων στοχάζεσθαι τριῶν, μεταφορᾶς, ἀντιθέσεως, ἐνεργείας. (« Ce qui a du succès, c'est aussi de mettre la chose sous les yeux. Car il vaut mieux voir les choses en train de se faire plutôt que devant se produire. Il faut donc viser ces trois objectifs : métaphore, antithèse, vivacité. »), *ibid.*, 10, 1410 b 33-36 (trad. P. Chiron). Il s'agit des trois procédés qui, du point de vue du style, assurent la réussite des enthymèmes, c'est-à-dire des raisonnements (cf. *ibid.*, 1410 b 27-28). Remarquons que si tous les éditeurs sont unanimes pour retenir la leçon ἐνεργείας, certains manuscrits hésitent avec ἐναργεία.

<sup>3012</sup> Αἰσίων δέ, ὅτι εἰς Σικελίαν τὴν πόλιν ἐξέχεαν· τοῦτο γὰρ μεταφορὰ καὶ πρὸ ὀμμάτων· καὶ « ὥστε βοῆσαι τὴν Ἑλλάδα », καὶ τοῦτο τρόπον τινὰ μεταφορὰ καὶ πρὸ ὀμμάτων. (...) εἰ μὲν γὰρ εἶπεν ὅτι ἄξιον δακρῦσαι συγκαταθαπτομένης τῆς ἀρετῆς, μεταφορὰ καὶ πρὸ ὀμμάτων (...). Καὶ ὡς Ἴφικράτης εἶπεν· « ἢ γὰρ ὁδὸς μοι τῶν λόγων διὰ μέσων τῶν Χάρητι πεπραγμένων ἐστίν », μεταφορὰ κατ' ἀναλογίαν, καὶ τὸ « διὰ μέσου » πρὸ ὀμμάτων ποιεῖ. Καὶ τὸ φάναι παρακαλεῖν τοὺς κινδύνους τοῖς

la représentation d'un être en action, en acte, c'est-à-dire doué de mouvement et de vie, dans la métaphore<sup>3013</sup>, la personnification ou plus précisément l'« animation » des inanimés opérée par celle-ci constitue l'un des procédés possibles, conformément à la technique d'Homère qui met en jeu, là encore, des métaphores par analogies : le moyen privilégié au niveau du genre, l'*enargeia*, le reste logiquement aussi à celui de l'espèce, l'« animation ». Mais comme les comparaisons sont de même nature que ce type de métaphores, elles partagent l'ensemble des caractéristiques attribuées à ce dernier, à savoir vivacité de la représentation par la mise sous les yeux d'une action, qui peut passer par une « animation »<sup>3014</sup>.

La métaphore possède chez le Stagiritte une dimension fort large, dans la mesure où « la plupart des raffinements d'expression » la font intervenir<sup>3015</sup> : en laissant de côté le cas de

---

κινδύνοις βοηθήσοντας, πρὸ ὀμμάτων μεταφορά. (...) Καὶ « πάντα τρόπον μικρὸν φρονεῖν μελετῶντες » (...). Καὶ ὅτι « τὸν νοῦν ὁ Θεὸς φῶς ἀνήψεν ἐν τῇ ψυχῇ » ἄμφω γὰρ δηλοῖ τι. et Ὅτι μὲν οὖν τὰ ἀστεῖα ἐκ μεταφορᾶς τε τῆς ἀνάλογον λέγεται καὶ τῷ πρὸ ὀμμάτων ποιεῖν, εἴρηται. (« Aesion disait qu'on avait “déversé la cité en Sicile” : c'est une métaphore, et la scène est mise sous les yeux. “A faire hurler la Grèce” : cela aussi, d'une certaine façon, c'est une métaphore et une mise sous les yeux. (...) car s'il [*sc.* Lysias, *Oraison funèbre*, 60] avait dit qu'il y avait bien lieu de pleurer sur l'ensevelissement de la vaillance, c'était une métaphore et la scène était mise sous les yeux (...). Ou comme Iphicrate disant : “l'itinéraire de mes discours passe par le milieu des actions de Charès” : c'est une métaphore par analogie et “par le milieu” met la scène sous les yeux. Quant à dire “appeler les dangers au secours des dangers”, c'est mettre la scène sous les yeux <et> faire une métaphore. (...) “S'exerçant par tous les moyens à penser petit” [Isocrate, *Panegyrique*, 151, à propos des Perses] (...). De même, dire que “l'esprit est une lumière que le dieu allume dans l'âme”. L'un et l'autre font voir quelque chose. » et « Sur le fait que ces raffinements d'expression se tirent de la métaphore par analogie et s'obtiennent en mettant la scène sous les yeux, voilà qui est dit. », *ibid.*, 10, 1411 a 25-b 13 et 11, 1411 b 22-23 (trad. P. Chiron).

<sup>3013</sup> Λέγω δὴ πρὸ ὀμμάτων ταῦτα ποιεῖν, ὅσα ἐνεργοῦντα σημαίνει· οἶον τὸν ἀγαθὸν ἄνδρα φάνα εἶναι τετράγωνον μεταφορά· ἄμφω γὰρ τέλεια, ἀλλ' οὐ σημαίνει ἐνεργεῖαν· ἀλλὰ τὸ « ἀνοῦσαν ἔχοντος τὴν ἀκμήν » ἐνεργεῖα· (« Je dis que met sous les yeux tout ce qui désigne un être en action. Quand on dit par exemple que l'homme de bien est un carré [Simonide, fgmt 5, 1-2 Bergk (*PLG* III, p. 1115), c'est une métaphore, parce que l'un et l'autre sont parfaits : mais elle ne désigne pas une action. En revanche, le “au sommet fleurissant de son génie” [Isocrate, *Philippe*, 10], c'est une action. », *ibid.*, 1411 b 24-28 (*id.*). Nous constatons par conséquent que la « vivacité » réside en réalité dans la peinture d'une chose ou d'un personnage en acte, c'est-à-dire en train d'agir, par un glissement de sens du terme ἐνεργεῖα, qui revêt ici son acception aristotélicienne technique d'« acte » par opposition à la « puissance » (δύναμις).

<sup>3014</sup> Καὶ ὡς κέχρηται πολλαχοῦ Ὅμηρος, τὸ τὰ ἄψυχα ἔμψυχα ποιεῖν διὰ τῆς μεταφορᾶς· ἐν πάσι δὲ τῷ ἐνεργεῖαν ποιεῖν εὐδοκιμεῖ, οἶον ἐν τοῖσδε· « αὐτίς ἐπὶ δάπεδόνδε κυλίνδετο λάας ἀναιδῆς » (...). Ἐν πάσι γὰρ τούτοις διὰ τὸ ἔμψυχα εἶναι ἐνεργοῦντα φαίνεται· τὸ ἀναισχυντεῖν γὰρ καὶ μαιμᾶν καὶ τὰ ἄλλα ἐνεργεῖα. Ταῦτα δὲ προσήψε διὰ τῆς κατ' ἀναλογίαν μεταφορᾶς· ὡς γὰρ ὁ λίθος πρὸς τὸν Σίσυφον, ὁ ἀναισχυντῶν πρὸς τὸν ἀναισχυντούμενον. Ποιεῖ δὲ καὶ ἐν ταῖς εὐδοκιμούσαις εἰκόσιν ἐπὶ τῶν ἀψύχων ταῦτά· / « κυρτά, φαληριόωντα· πρὸ μὲν τ' ἄλλ', αὐτὰρ ἐπ' ἄλλα » κινούμενα γὰρ καὶ ζῶντα ποιεῖ πάντα, ἢ δ' ἐνεργεῖα κίνησις. (« Il y a aussi cette façon de s'exprimer dont use souvent Homère, qui consiste à rendre animés les inanimés grâce à la métaphore. Partout il emporte le succès en créant de l'action, comme dans ces passages : / ... *il roulait à nouveau vers le bas, le rocher impudent* [Homère, *Odyssée*, XI, 598, à propos du rocher de Sisyphe] / (...) Dans tous ces passages, du fait de l'animation qui leur est conférée, les objets paraissent en train d'agir. Être impudent, avide, etc., c'est de l'action. Il a obtenu cela grâce à la métaphore par analogie : ce que la pierre est à Sisyphe, l'impudent l'est à la victime de son impudence. Il produit le même effet sur les inanimés dans ses comparaisons célèbres : / *Incurvées, empanachées d'écume, les unes venant d'abord, d'autres ensuite* ; [*id.*, *Illiade*, XIII, 799, au sujet d'une tempête comparée à un assaut troyen] / il prête à tout mouvement et vie. Or l'action, c'est le mouvement. », *ibid.*, 1411 b 31-1412 a 10 (*id.* modifiée pour la traduction d'εἰκόσιν).

<sup>3015</sup> Ἔστιν δὲ καὶ τὰ ἀστεῖα τὰ πλεῖστα διὰ μεταφορᾶς... (« Les raffinements d'expression eux aussi font appel pour la plupart à la métaphore... », *ibid.*, 1412 a 19 (trad. P. Chiron).



la comparaison, Aristote indique explicitement que les énigmes proviennent de métaphores, que les antanaclases peuvent résulter d'une métaphore, que les proverbes appartiennent à la catégorie des métaphores de l'espèce à l'espèce, que « les hyperboles à succès » sont des métaphores ou des comparaisons<sup>3016</sup>, mais il faut ajouter également les apophtegmes, les expressions nouvelles et les plaisanteries résultant d'un changement de lettres<sup>3017</sup>.

Tous ces éléments se trouvent liés à, et prennent sens dans une conception heuristique, philosophique des métaphores et comparaisons, dont la véritable finalité est de nous procurer une connaissance, de nous faire découvrir ou comprendre quelque chose, en lien avec les conceptions anthropologiques d'Aristote selon lesquelles les hommes d'une part sont poussés naturellement par « l'étonnement » à apprendre et à acquérir des connaissances, d'autre part éprouvent tout aussi naturellement un plaisir intellectuel attaché à cet apprentissage<sup>3018</sup> :

---

<sup>3016</sup> Cf. respectivement Καὶ τὰ εὖ ἡνιγμένα διὰ τὸ αὐτὸ ἡδέα· μάθησις γάρ, καὶ λέγεται μεταφορά. ; Ἐν ἅπασιν δὲ τούτοις, ἐὰν προσηκόντως τὸ ὄνομα ἐνέγκῃ ὁμωνυμία ἢ μεταφορᾷ, τότε τὸ εὖ. ; Καὶ αἱ παροιμίαι δὲ μεταφοραὶ ἀπ' εἶδους ἐπ' εἶδος εἰσὶν· οἷον ἂν τις ὡς ἀγαθὸν πεισόμενος αὐτὸς ἐπαγάγηται, εἶτα βλαβῆ, « ὡς ὁ Καρπάθιος », φασιν, « τὸν λαγῶ »· ἄμφω γὰρ τὸ εἰρημένον πεπόνθασιν. ; et Εἰσὶ δὲ καὶ εὐδοκίμουσαι ὑπερβολαὶ μεταφοραὶ, οἷον εἰς ὑπὸ πιασμένον· « φήθητε δ' ἂν αὐτὸν εἶναι συκαμίνων κάλαθον »· ἐρυθρὸν γὰρ τι τὸ ὑπὸ πιον, ἀλλὰ τὸ πολὺ σφόδρα. Τὸ δὲ « ὡσπερ τὸ καὶ τὸ » ὑπερβολὴ τῇ λέξει διαφέρουσα· « ὡσπερ Φιλάμμων ζυγομαχῶν τῷ κωρύκῳ »... (« C'est pour la même raison que les énigmes réussies sont agréables. Il y a apprentissage et l'énoncé repose sur une métaphore. » ; « Dans tous ces cas [sc. d'antanaclase], si le mot est appliqué de manière pertinente, que cela soit par homonymie ou par métaphore, alors c'est réussi. » ; « Les proverbes aussi sont des métaphores, mais de l'espèce à l'espèce. Si quelqu'un rapporte chez lui une chose dont il s'attend à tirer avantage et que cette chose lui nuit, on dit que c'est comme le Karpathien avec son lièvre, car tous les deux sont victimes de la mésaventure qu'on a dite. » ; et « <Les> hyperboles à succès sont elles aussi des métaphores, par exemple, à propos d'un homme au visage tuméfié : “on l'eût pris pour un panier de framboises”. Car la tuméfaction est quelque chose de rouge, mais l'abondance évoquée est excessive. Quant à dire “ceci est *comme* cela”, c'est une hyperbole, à ce mot près : / *Comme Philammon échangeant des coups de tête avec son punching-ball...* »), Aristote, *Rhét.*, III, 11, 1412 a 24-26 ; 1412 b 11-12 ; 1413 a 17-20 et 1413 a 21-26 (trad. P. Chiron).

<sup>3017</sup> Voir respectivement *ibid.*, 1412 a 22-24 et 26-1412 b 4.

<sup>3018</sup> Il s'agit là du fondement anthropologique, non seulement de la poétique et de la rhétorique, mais aussi de la philosophie. Cf. respectivement Ἐοίκασι δὲ γεννήσαι μὲν ὅλως τὴν ποιητικὴν αἰτία δύο τινὲς καὶ αὐταὶ φυσικαί. / Τὸ τε γὰρ μιμῆσθαι σύμφυτον τοῖς ἀνθρώποις ἐκ παιδῶν ἐστὶ καὶ τούτῳ διαφέρουσι τῶν ἄλλων ζῴων ὅτι μιμητικώτατον ἐστὶ καὶ τὰς μαθήσεις ποιεῖται διὰ μιμήσεως τὰς πρώτας, καὶ τὸ χαίρειν τοῖς μιμήμασι πάντας. (...) αἴτιον δὲ καὶ τοῦτο, ὅτι μανθάνειν οὐ μόνον τοῖς φιλοσόφοις ἥδιστον ἀλλὰ καὶ τοῖς ἄλλοις ὁμοίως, ἀλλ' ἐπὶ βραχὺ κοινωνοῦσιν αὐτοῦ. διὰ γὰρ τοῦτο χαίρουσι τὰς εἰκόνας ὁρῶντες, ὅτι συμβαίνει θεωροῦντας μανθάνειν καὶ συλλογίζεσθαι τί ἕκαστον, οἷον ὅτι οὗτος ἐκείνος. (« L'art poétique dans son ensemble paraît devoir sa naissance à deux causes, toutes deux naturelles. / 1. Dès l'enfance les hommes ont, inscrites dans leur nature, à la fois une tendance à représenter – et l'homme se différencie des autres animaux parce qu'il est particulièrement enclin à représenter et qu'il a recours à la représentation dans ses premiers apprentissages – et une tendance à trouver du plaisir aux représentations. (...) la raison en est qu'apprendre est un plaisir non seulement pour les philosophes, mais également pour les autres hommes (mais ce qu'il y a de commun entre eux sur ce point se limite à peu de chose) ; en effet si l'on aime à voir des images, c'est qu'en les regardant on apprend à connaître et on conclut ce qu'est chaque chose comme lorsqu'on dit : celui-là, c'est lui. »), *Poét.*, 4, 1448 b 4-17 (trad. R. Dupont-Roc et J. Lallot) ; Καὶ τὸ μανθάνειν καὶ τὸ θαυμάζειν ἡδὺν ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ· ἐν μὲν γὰρ τῷ θαυμάζειν τὸ ἐπιθυμεῖν [μαθεῖν] ἐστίν, ὥστε τὸ θαυμαστὸν ἐπιθυμητόν, ἐν δὲ τῷ μανθάνειν <τὸ> εἰς τὸ κατὰ φύσιν καθίστασθαι. » et « Ἐπεὶ δὲ τὸ μανθάνειν τε ἡδὺν καὶ τὸ θαυμάζειν, καὶ τὰ τοιαῦτα ἀνάγκη ἡδέα εἶναι οἷον τὸ τε μιμητικόν, ὡσπερ γραφικὴ καὶ ἀνδριαντοποιία καὶ ποιητικὴ, καὶ πᾶν ὃ ἂν εὖ μεμιμημένον ἦ, κἂν ἦ μὴ ἡδὺν αὐτὸ τὸ μεμιμημένον· οὐ γὰρ ἐπὶ τούτῳ χαίρει, ἀλλὰ συλλογισμὸς ἐστίν ὅτι τοῦτο ἐκεῖνο, ὥστε μανθάνειν τι συμβαίνει. (« Apprendre et s'étonner sont le plus souvent agréables ; d'une part s'étonner implique désirer

Τὸ γὰρ μανθάνειν ῥαδίως ἡδὺ φύσει πᾶσιν ἐστί, τὰ δὲ ὀνόματα σημαίνει τι, ὥστε ὅσα τῶν ὀνομάτων ποιεῖ ἡμῖν μάθησιν, ἥδιστα. Αἱ μὲν οὖν γλώτται ἀγνώτες, τὰ δὲ κύρια ἴσμεν· ἡ δὲ μεταφορὰ ποιεῖ τοῦτο μάλιστα· ὅταν γὰρ εἴπῃ τὸ γήρας καλάμην, ἐποίησε μάθησιν καὶ γνώσιν διὰ τοῦ γένους· ἄμφω γὰρ ἀπηνθηκότα. Ποιοῦσιν μὲν οὖν καὶ αἱ τῶν ποιητῶν εἰκόνες τὸ αὐτό· διόπερ ἂν εὖ, ἀστεῖον φαίνεται.<sup>3019</sup>.

Métaphores et comparaisons, par l'impression d'étrangeté modérée qu'elles suscitent de prime abord, à la fois assez claires pour être comprises par opposition aux γλώτται et assez insolites pour provoquer un sentiment d'« étonnement », c'est-à-dire d'ignorance<sup>3020</sup>, au contraire des κύρια, constituent en effet une « provocation à chercher »<sup>3021</sup> et visent à susciter la réflexion de l'auditeur de manière active, à savoir le pousser à reconstituer lui-même le rapport d'analogie et donc à retrouver l'élément commun aux deux composantes qui ont présidé à l'élaboration de l'image (διὰ τοῦ γένους). Là réside la connaissance, et cette démarche lui donne le sentiment d'avoir trouvé par lui-même, en même temps que le plaisir intellectuel procuré par la découverte (ἡδὺ).

Dans cette perspective, Aristote accorde à la métaphore un primat sur la comparaison, en raison de son caractère plus concis et elliptique qui fait d'autant plus appel à la sagacité de l'auditeur en confrontant directement deux éléments *a priori* hétérogène : elle l'oblige à se concentrer sur l'idée exprimée, afin d'élucider le rapport surprenant qu'elle tisse entre le sujet du discours et le domaine qu'elle convoque. La comparaison, au contraire, de par sa nature même, peut paraître moins percutante et efficace de ce point de vue, puisqu'elle dresse un parallèle entre comparé et comparant, elle les juxtapose en les subordonnant là où la

---

[apprendre] ; l'étonnant est par conséquent désirable ; d'autre part, apprendre, c'est revenir à l'état naturel. » et « Comme apprendre et s'étonner sont agréables, les choses du même ordre le sont nécessairement aussi ; par exemple, les représentations, comme celles de la peinture, de la sculpture, de la poésie, et, en général, toutes les représentations réussies, même si l'original n'en est pas agréable par lui-même ; car ce n'est pas l'original qui plaît ; mais l'on fait une déduction : ceci est cela, et il en résulte qu'on apprend quelque chose. », *Rhét.*, I, 11, 1371 a 31-34 et 1371 b 4-10 (trad. M. Dufour modifiée) ; Πάντες ἄνθρωποι τοῦ εἰδέναι ὀρέγονται φύσει. et (...) διὰ γὰρ τὸ θαυμάζειν οἱ ἄνθρωποι καὶ νῦν καὶ τὸ πρῶτον ἤρξαντο φιλοσοφεῖν... (« Tous les hommes désirent naturellement savoir... » et « C'est, en effet, l'étonnement qui poussa, comme aujourd'hui, les premiers penseurs aux spéculations philosophiques. »), *Métaphysique*, A, 1, 980 a 21 et 3, 982 b 11-13 (trad. J. Tricot).

<sup>3019</sup> « (...) le fait d'apprendre facilement est pour tous une chose naturellement agréable, or les noms signifient quelque chose, de sorte que ceux des noms qui nous procurent un apprentissage sont les plus agréables. Les mots empruntés sont inconnus, tandis que les mots courants, nous les savons. Mais c'est la métaphore qui est la plus apte à produire l'effet visé. Quand le Poète appelle la vieillesse « un brin de chaume » [Homère, *Od.*, XIV, 214], il produit un apprentissage et une connaissance en passant par le genre : l'un et l'autre ont passé le temps des fleurs. Les comparaisons des poètes, elles aussi, produisent ce même effet. C'est pourquoi, si elles sont réussies, le raffinement se fait jour. », *Rhét.*, III, 10, 1410 b 10-16 (trad. P. Chiron).

<sup>3020</sup> (...) ὁ δ' ἀπορῶν καὶ θαυμάζων οἶται ἀγνοεῖν... (« Or apercevoir une difficulté et s'étonner, c'est reconnaître sa propre ignorance... »), *Mét.*, A, 2, 982 b 17-18 (trad. J. Tricot).

<sup>3021</sup> Ricœur, 1975, p. 38.

métaphore les entrechoque. En d'autres termes, elle effectue déjà une partie du travail d'élucidation dévolu à l'auditeur et risque donc moins de fixer son attention sur l'idée exprimée<sup>3022</sup>. Quoique Aristote ne le précise pas ouvertement, nous voyons qu'il s'agit là de la raison – complémentaire à celle présentée explicitement sur la tonalité poétique – pour laquelle il faut éviter en prose les longues comparaisons de la poésie : plus la comparaison se trouve développée, plus elle fournit à l'auditeur ou au lecteur des éléments d'explicitation, et donc moins son utilité rhétorique est justifiée. De la même manière, en effet, c'est en ce sens que le philosophe la qualifie de moins agréable que la métaphore de par sa longueur : il fait ainsi référence au plaisir intellectuel moins intense qu'elle nous apporte du fait du mécanisme que nous venons de décrire<sup>3023</sup>.

Au contraire, dans la perspective d'un orateur comme Démosthène, nous pourrions penser que la comparaison présente l'avantage de faire comprendre clairement une idée, en la mettant en valeur.

En vertu des principes de clarté et de convenance qui régissent le style de la prose, selon lesquels il faut user de termes propres, adaptés au sujet et donnant une impression de naturel, par opposition à l'élévation recherchée en poésie grâce à des mots étranges et rares<sup>3024</sup>, la métaphore en constitue un ingrédient, à côté des « mots usuels » et des « mots

---

<sup>3022</sup> Ἔστι γὰρ ἡ εἰκὼν, καθάπερ εἴρηται πρότερον, μεταφορὰ διαφέρουσα προθέσει· διὸ ἦττον ἡδύ, ὅτι μακροτέρως· καὶ οὐ λέγει ὡς τοῦτο ἐκείνο· οὐκοῦν οὐδὲ ζητεῖ τοῦτο ἢ ψυχὴ· ἀνάγκη δὴ καὶ λέξιν καὶ ἐνθυμήματα ταῦτ' εἶναι ἀστυα ὅσα ποιεῖ ἡμῖν μάθησιν ταχεῖαν. (« Car la comparaison, comme il a été dit plus haut, n'est autre qu'une métaphore qui se différencie par un ajout préalable. Elle est donc moins agréable, pour excès de longueur. De plus, elle ne dit pas que « ceci » est « cela », comme le fait la métaphore, aussi l'esprit ne s'enquiert-il même pas du « ceci ». »), Aristote, *Rhét.*, III, 10, 1410 b 17-21 (trad. P. Chiron). La relation prédicative qu'Aristote reproche à la comparaison de ne point établir renvoie à cette espèce de collision directe qu'opère la métaphore.

<sup>3023</sup> Cf. texte cité dans la n. précédente, où le caractère moins agréable lié à la longueur se trouve effectivement évoqué dans un développement qui concerne la fonction d'apprentissage des images ; cf. texte cité p. 14, n. 53, qui constitue le début du passage.

<sup>3024</sup> Ἔστω οὖν ἐκεῖνα τεθεωρημένα καὶ ὠρίσθω λέξεως ἀρετὴ σαφὴ εἶναι. Σημεῖον γὰρ ὅτι ὁ λόγος, εἰ μὴ δηλοῖ, οὐ ποιήσει τὸ ἑαυτοῦ ἔργον. Καὶ μήτε ταπεινὴν μήτε ὑπὲρ τὸ ἀξίωμα, ἀλλὰ πρέπουσαν· ἢ γὰρ ποιητικὴ ἴσως οὐ ταπεινὴ, ἀλλ' οὐ πρέπουσα λόγῳ. Τῶν δ' ὀνομάτων καὶ ῥημάτων σαφὴ μὲν ποιεῖ τὰ κύρια, μὴ ταπεινὴν δὲ ἀλλὰ κεκοσμημένην τὰλλα ὀνόματα ὅσα εἴρηται ἐν τοῖς περὶ Ποιητικῆς· τὸ γὰρ ἐξαλλάξαι ποιεῖ φαίνεσθαι σεμνοτέραν· (...) διὸ δεῖ λανθάνειν ποιούντας, καὶ μὴ δοκεῖν λέγειν πεπλασμένως ἀλλὰ πεφυκότως (τοῦτο γὰρ πιθανόν, ἐκείνο δὲ τούναντίον· ὡς γὰρ πρὸς ἐπιβουλεύοντα διαβάλλονται, καθάπερ πρὸς τοὺς οἴνους τοὺς μεμυγμένους)... (« Tenons-nous en donc aux considérations de la *Poétique* et admettons cette définition qu'une vertu du style est la clarté. En voici un indice : si le discours ne montre pas son objet, il ne remplira pas sa fonction. Il faut en outre qu'il ne soit ni plat ni enflé, mais approprié ; sans doute le langage poétique n'est pas plat, mais il ne convient pas à un discours. Ce qui fait la clarté du style, c'est la propriété des noms et des verbes ; ce qui en relève la platitude et en fait l'ornement, c'est l'emploi de tous les autres mots énumérés dans la *Poétique* : s'écarter de l'usage courant le fait paraître plus noble (...). (...) aussi le travail du style doit-il rester caché ; le langage ne doit pas avoir l'air recherché, mais naturel (c'est là ce qui est persuasif ; l'autre style produit l'effet contraire, car, en pensant à un piège, les auditeurs sont prévenus, comme devant des vins mélangés)... », Aristote, *Rhét.*, III, 2, 1404 b 1-21 (trad. M.

propres », parce que l'« (...) on converse toujours au moyen des métaphores... »<sup>3025</sup>. Elle sera donc discrète, sinon courante dans les cas où le mot propre fait défaut, tout en conférant juste au discours la note d'étrangeté nécessaire pour lui conférer de l'agrément<sup>3026</sup> et éveiller l'attention de l'auditeur. Le principe de convenance impose également que la métaphore soit bâtie sur une analogie assez évidente, de manière qu'elle ne paraisse pas totalement étrangère au propos<sup>3027</sup>. Les métaphores de l'espèce à l'espèce possèdent en propre une fonction épideictique : selon que l'on substitue le terme propre par un terme laudatif ou péjoratif, elles produisent l'éloge ou le blâme<sup>3028</sup>.

De plus, la métaphore doit obéir à un principe d'euphonie et plus largement de beauté : elle doit employer des mots aux sons agréables et qui signifient de belles choses<sup>3029</sup>. Ce n'était visiblement pas l'avis d'Eschine s'agissant de certaines métaphores de Démosthène...

On peut donc dégager deux fautes dans l'usage des métaphores, d'une part l'inconvenance, c'est-à-dire un trop grand écart entre le registre du mot employé et celui de ce

Dufour et A. Wartelle). Les termes propres à la poésie sont les mots étrangers ou « glossèmes » (γλωτται), les « mots composés » (διπλά ὀνόματα) et les « mots forgés » (πεποιημένα ὀνόματα), cf. *ibid.*, 1404 b 26-31. Sur toutes ces questions, cf. aussi *Poét.*, 21 et 22.

<sup>3025</sup> (...) τὸ δὲ κύριον καὶ τὸ οἰκείον καὶ μεταφορὰ μόνα χρήσιμα πρὸς τὴν τῶν ψιλῶν λόγων λέξιν. Σημεῖον δ' ὅτι τούτοις μόνοις πάντες χρῶνται· πάντες γὰρ μεταφοραῖς διαλέγονται καὶ τοῖς οἰκείοις καὶ τοῖς κυρίοις, ὥστε δῆλον ὡς ἂν εὖ ποιῇ τις, ἔσται τε ξενικὸν καὶ λανθάνειν ἐνδέξεται καὶ σαφηνιεῖ· αὕτη δ' ἦν ἡ τοῦ ῥητορικοῦ λόγου ἀρετή. (« (...) le mot usuel, le mot propre, la métaphore sont seuls utiles pour le langage de la prose. Un indice : ce sont les seuls dont tout le monde se sert ; on converse toujours au moyen des métaphores, des mots propres, des mots usuels ; il est, par conséquent, évident que, si l'on sait s'y prendre, le style aura un air étranger, sans que l'art en cela apparaisse, et tout en restant clair ; c'est là, disions-nous, l'excellence de la prose oratoire. »), *Rhét.*, III, 2, 1404 b 31-37 (trad. M. Dufour et A. Wartelle).

<sup>3026</sup> Καὶ τὸ σαφὲς καὶ τὸ ἡδὺ καὶ τὸ ξενικὸν ἔχει μάλιστα ἢ μεταφορὰ, καὶ λαβεῖν οὐκ ἔστιν αὐτὴν παρ' ἄλλου. (« La clarté, l'agrément, la rareté sont surtout les qualités de la métaphore ; et le talent de la métaphore ne se peut emprunter d'autrui. »), *ibid.*, 1405 a 8-10 (*id.*). Cf. aussi le texte cité dans la n. précédente.

<sup>3027</sup> Δεῖ δὲ καὶ τὰ ἐπίθετα καὶ τὰς μεταφορὰς ἀρμοστούσας λέγειν. Τοῦτο δ' ἔσται ἐκ τοῦ ἀνάλογον· εἰ δὲ μή, ἀπρεπὲς φανεῖται διὰ τὸ παρ' ἄλληλα τὰ ἐναντία μάλιστα φαίνεσθαι. (« Comme les périphrases, les métaphores doivent être en harmonie avec leur objet. Cette harmonie résultera d'une analogie ; sinon, la disconvenance éclatera, l'opposition des contraires étant surtout manifeste quand ils sont rapprochés. »), *ibid.*, 1405 a 10-13 (*id.*).

<sup>3028</sup> Καὶ ἐάν τε κοσμεῖν βούλη, ἀπὸ τοῦ βελτίονος τῶν ἐν αὐτῷ γένει φέρειν τὴν μεταφορὰν, ἐάν τε ψέγειν, ἀπὸ τῶν χειρόνων· λέγω δ' οἶον ἐπεὶ τὰ ἐναντία ἐν τῷ αὐτῷ γένει, τὸ φάναι τὸν μὲν πωχεύοντα εὐχεσθαι τὸν δ' εὐχόμενον πωχεύειν, ὅτι ἄμφω αἰτήσεις, τὸ εἰρημένον ἐστὶ ποιεῖν... (« Si l'on désire exalter son objet, il faut emprunter la métaphore à ce qu'il y a dans le même genre de plus relevé ; si l'on veut blâmer, à ce qui est de moindre valeur ; je veux dire par exemple, puisque les contraires sont du même genre, qu'affirmer, dans un cas, que celui qui mendie prie ; dans l'autre, que celui qui prie mendie, ces deux actions étant l'une et l'autre des demandes, c'est faire ce que nous venons de dire... »), *ibid.*, 1405 a 14-19 (*id.*). Cf. aussi la suite qui donne d'autres exemples, *ibid.*, 1405 a 19-28.

<sup>3029</sup> Καὶ ἀπὸ καλῶν· κάλλος δὲ ὀνόματος τὸ μὲν ὡσπερ Λικύμμιος λέγει, ἐν τοῖς ψόφοις ἢ τῷ σημαινομένῳ, καὶ αἰσχος δὲ ὡσαύτως (...). Τὰς δὲ μεταφορὰς ἐντεῦθεν οἰστέον, ἀπὸ καλῶν ἢ τῆ φωνῆ ἢ τῆ δυνάμει ἢ τῆ ὄψει ἢ ἄλλῃ τινὶ αἰσθήσει· διαφέρει δ' εἰπεῖν, οἶον ῥοδοδάκτυλος ἠὼς μάλλον ἢ φοινικοδάκτυλος, ἢ ἔτι φαυλότερον ἐρυθροδάκτυλος. (« On doit aussi emprunter à de belles choses ; or, la beauté du nom réside, comme le dit Licymnios, dans les sons ou la chose signifiée ; et il en est ainsi de la laideur (...). Voilà les sources d'où il faut tirer les métaphores : de choses qui sont belles ou par le son, ou par la signification, ou par la vue, ou par quelque autre sens ; il vaut mieux dire l'aurore "aux doigts roses" [Homère, *Il.*, I, 477, etc.] que "aux doigts écarlates", ou, ce qui est encore moins bon, "aux doigts rouges". »), *ibid.*, 1405 b 5-20 (*id.*).

que l'on veut signifier, si bien que la métaphore apparaît trop discordante et trop voyante, trop ostentatoire, d'autre part des sonorités désagréables<sup>3030</sup>.

S'agissant de la convenance, on se souvient que le reproche de vulgarité a été soulevé par certains critiques comme un argument contre l'authenticité du premier discours *Contre Aristogiton*. Or nous avons vu que cette appréciation s'appliquait effectivement à ses images, qui jouent sur un registre comique et outrancier.

La métaphore, selon Aristote, permet également de donner de l'« ampleur » (ὄγκος) au style, c'est-à-dire de la majesté, ainsi que de la concision, mais, ce faisant, il faut là encore éviter le style poétique<sup>3031</sup>.

Au contraire, certaines métaphores inconvenantes participent de la « froideur du style » (τὸ ψυχρὸν), à savoir un style désagréable, parce que leur tonalité ne relève pas de celle qui a été définie pour un discours, faite de clarté et de simplicité, d'un style moyen : ce sont les métaphores ridicules que l'on trouve chez les comiques – on vient de citer le *Contre Aristogiton I* comme contre-exemple ; on pourrait aussi citer le *Sur la couronne* –, ou bien celles qui produisent un excès de solennité et ont un caractère tragique – là encore, nous avons vu que c'était une stratégie délibérée dans le *Sur la couronne*, à côté des références épiques, notamment avec le réseau des images du poste –, ou bien celles qui sont obscures en mettant en jeu une analogie difficile à percevoir car elles participent également d'une expression trop poétique. À ce titre, Aristote cite l'exemple d'une métaphore des fortifications (ἐπιτείχισμα) employée par Alcidamas ; or c'est l'une des métaphores favorites de Démosthène, qui tire son origine de l'épopée et de la poésie lyrique, et que l'orateur n'hésite pas à développer magistralement dans les dernières pages du *Sur la couronne*<sup>3032</sup>.

---

<sup>3030</sup> Τὸ δὲ ὡς ὁ Τήλεφος Εὐριπίδου φησίν, / κόπης ἀνάσσειν κάποβας εἰς Μυσίαν, / ἀπρεπές, ὅτι μείζον τὸ ἀνάσσειν ἢ κατ' ἀξίαν· οὐ κέκλεπται οὖν. Ἔστι δὲ καὶ ἐν ταῖς συλλαβαῖς ἀμαρτία, ἐὰν μὴ ἡδείας ἢ σημεία φωνῆς, οἷον Διονύσιος προσαγορεύει ὁ χαλκοὺς ἐν τοῖς ἐλεγείοις κραυγὴν Καλλιόπης τὴν ποίησιν, ὅτι ἄμφω φωναί· φαύλη δὲ ἡ μεταφορὰ ταῖς ἀσημοῖς φωναῖς. (« Mais de dire, comme le *Téléphe* d'Euripide : / Il commanda en chef à la rame, et, partant pour la Mysie... [Euripide, fgmt 705, 1 Nauck (*TGF*, p. 583) ; *Téléphe* 11, 1 Jouan et van Looy (CUF VIII/3, p.119)] / manque de convenance, parce que “commander en chef” est trop pompeux pour la valeur de l'objet ; l'art n'a donc pas été dissimulé. La faute peut aussi résider dans les syllabes, si elles ne sont pas les signes d'un son agréable ; par exemple, Dionysios le bronzier appelle dans ses distiques élégiaques la poésie le “cri de Calliope” [Dionysios le bronzier, fgmt 7 Bergk (*PLG* II, XXIII, p. 264)], parce que le cri est aussi une voix ; mais la métaphore est mauvaise, parce que les syllabes ne signifient pas ce qu'il faudrait. »), *ibid.*, 1405 a 28-34 (*id.*).

<sup>3031</sup> *Ibid.*, 6, 1407 b 26-1408 a 9.

<sup>3032</sup> Καὶ ἔτι τέταρτον τὸ ψυχρὸν ἐν ταῖς μεταφοραῖς γίνεται· εἰσὶν γὰρ καὶ μεταφοραὶ ἀπρεπεῖς, αἱ μὲν διὰ τὸ γελοῖον (χρῶνται γὰρ καὶ οἱ κωμωδοποιοὶ μεταφοραῖς), αἱ δὲ διὰ τὸ σεμνὸν ἄγαν καὶ τραγικόν· ἀσαφεῖς δέ, ἂν πόρωθεν, οἷον Γοργίας « γλωρὰ καὶ ἔναιμα τὰ πράγματα » (...)· ποιητικῶς γὰρ ἄγαν. Καὶ ὡς Ἀλκιδάμας τὴν φιλοσοφίαν « ἐπιτείχισμα τῶν νόμων » (...)· ἅπαντα γὰρ ταῦτα ἀπίθανα διὰ τὰ εἰρημένα. (« Il y a encore une quatrième cause de froideur dans les métaphores ; car les métaphores peuvent ne

Aristote nous fournit donc une définition extrêmement précise de la métaphore et de la comparaison, dont se dégagent trois traits dominants. D'un point de vue philosophique tout d'abord, les images ont pour but de donner à penser et de procurer une connaissance. Le Stagirite insiste ensuite sur leur fonction rhétorique, en lien avec la précédente : expliquer et faire comprendre représentent un aspect essentiel de la stratégie argumentative d'un discours, qui vise à la persuasion ; c'est pourquoi, dans cette perspective, la clarté des analogies et donc également dans la suite des idées, constitue un réquisit important. Une image trop compliquée, trop obscure ou trop éloignée dont l'auditeur ne parvient qu'avec force difficulté à percevoir l'« élément commun » qui la lie au sujet abordé et en motive l'intervention, et inversement une image trop évidente, trop plate, seront contre-productives à l'égard de la persuasion et de l'adhésion recherchées : l'une ne fera que rebuter l'auditeur, l'autre ne suscitera point son attention. Or, de ce point de vue, la métaphore paraît la mieux à même d'éveiller l'intérêt, à condition qu'elle n'encoure pas le risque de tomber dans le premier défaut en étant trop clinquante, mais la brève comparaison a également de l'efficacité et demeure la plus discrète. Enfin, métaphores et comparaisons possèdent une valeur stylistique : elles contribuent à apporter au discours son agrément, sa beauté ; les secondes ont une tonalité poétique, alors que les premières conviennent au discours si elles sont claires et discrètes.

Nous avons vu que si Démosthène s'accorderait aisément sur la fonction de persuasion mise au centre de ces analyses, ses images révèlent une divergence manifeste sur la question des tonalités convenables. Démosthène se plaît en effet à élaborer des images qui sollicitent des échos tantôt comiques, tantôt du côté de l'épopée, de la poésie lyrique ou de la tragédie. De plus, à côté de métaphores assez lisses, il emploie des expressions qui pour être brèves n'en sont pas moins audacieuses, et ne rechigne pas à filer une image sur tout un discours ou à développer une comparaison.

---

pas convenir, les unes parce qu'elles prêtent à rire (en effet, les poètes comiques emploient aussi des métaphores) ; les autres, parce qu'elles ont un air trop pompeux et tragique ; elles manquent de clarté, si elles sont tirées de loin ; par exemple, Gorgias parle des événements "tout frais et saignants" [Gorgias, DK II 82 B 16] (...) ; car ce sont là des expressions trop poétiques. C'est ainsi encore qu'Alcidamas appelle la philosophie "une fortification contre les lois" (...) ; car toutes ces expressions sont impropres à la persuasion, pour les raisons que nous avons dites. », *ibid.*, 3, 1406 b 5-15 (id.).

## II. Démostrios

Pour les catégories d'analyse, Démostrios suit de près Aristote et formule les mêmes mises en garde, mais – et c'est là la nouveauté –, il introduit des références à l'œuvre de Démosthène afin d'illustrer son propos sur les images.

L'analyse des métaphores et des comparaisons se trouve insérée pour l'essentiel dans le développement consacré au grand style<sup>3033</sup>. Sur le fond, nous reconnaissons bien Aristote, puisque les métaphores représentent un moyen, sinon *le* moyen privilégié, de conférer à la fois de l'agrément et de l'ampleur, de la majesté au propos. De ce point de vue, l'auteur reprend toutes les mises en gardes du philosophe quant à leur usage et sur la nature de l'analogie qu'elles doivent mettre en œuvre<sup>3034</sup>.

Il se montre cependant plus explicite qu'Aristote en précisant que, lorsque la métaphore semble « risquée », c'est-à-dire lorsqu'elle paraît trop audacieuse et donc pas assez discrète ou peu évidente, à l'exemple de celle qu'emploie Démosthène dans *Sur la Couronne* lorsqu'il assimile Python à un torrent<sup>3035</sup>, il faut la transformer en comparaison. Celle-ci, en effet, est plus « sûre », puisqu'il s'agit d'une « métaphore développée » (μεταφορὰ πλεονάζουσα) grâce à l'ajout de modalisateur (« pour ainsi dire »)<sup>3036</sup> ou de qualificatifs afin

<sup>3033</sup> Les images sont traitées in Démostrios, *Du style*, 78-90 ; le grand style se trouve abordé *ibid.*, 36-127.

<sup>3034</sup> Πρώτα μὲν οὖν μεταφοραῖς χρηστέον· αὐταὶ γὰρ μάλιστα καὶ ἡδονὴν συμβάλλονται τοῖς λόγοις καὶ μέγεθος, μὴ μέντοι πυκναῖς, ἐπεὶ τοὶ διθύραμβον ἀντὶ λόγου γράφομεν, μήτε μὴν πόρρωθεν μετενηνεγμένας, ἀλλ' αὐτόθεν καὶ ἐκ τοῦ ὁμοίου, οἷον ἔοικεν ἀλλήλοις στρατηγός, κυβερνήτης, ἡνίοχος· πάντες γὰρ οὗτοι ἄρχοντές εἰσιν. (« En premier lieu, il faut donc se servir des métaphores, car ce sont elles surtout qui apportent de l'agrément et de la grandeur au discours, à condition toutefois de ne pas en abuser, de peur d'écrire un dithyrambe au lieu d'un texte en prose. Elles ne doivent pas non plus être tirées de trop loin mais naître spontanément et à partir d'une similitude. Par exemple, il existe une parenté entre le stratège, le pilote de navire et le conducteur de char : ce sont tous des chefs. »), *ibid.*, 78, 1-7 (trad. P. Chiron). Sur l'agrément et la « grandeur », les concepts de μέγεθος et δ'ὄγκος recouvrant la même idée d'élévation du style, cf. ci-dessus p. 731-732, avec les n. 3029, 3030 et 3031. Sur la similitude qui fonde l'analogie, voir p. 722-3, avec les textes cités. Sur les préceptes relatifs à la pertinence de l'usage de la métaphore dans les discours en prose et de celle de l'analogie elle-même, cf. p. 726 et 730-1.

<sup>3035</sup> Démosthène, *Cour.*, 136.

<sup>3036</sup> Ἐπὶ μὲντοι κινδυνώδης ἢ μεταφορὰ δοκῆ, μεταλαμβάνεσθω εἰς εἰκασίαν· οὕτω γὰρ ἀσφαλεστέρα γίνονται ἄν. Εἰκασία δ' ἐστὶ μεταφορὰ πλεονάζουσα, οἷον εἴ τις <τῷ> τότε τῷ Πύθωνι τῷ ῥήτορι ῥέοντι καθ' ὑμῶν προσθεῖς εἶποι « ὥσπερ » ῥέοντι καθ' ὑμῶν. Οὕτω μὲν γὰρ εἰκασία γέγονεν καὶ ἀσφαλέστερος ὁ λόγος, ἐκείνως δὲ μεταφορὰ καὶ κινδυνωδέστερος. Διὸ καὶ Πλάτων ἐπισημάλεις τις δοκεῖ ποιεῖν μεταφοραῖς μᾶλλον χρώμενος ἢ εἰκασίας, ὁ μὲντοι Ξενοφῶν εἰκασίας μᾶλλον. (« A chaque fois que la métaphore semble risquée, il faut la transformer en comparaison ; on la rend ainsi plus sûre. Une comparaison est une métaphore développée, comme lorsqu'à la phrase : *Alors, à l'orateur Python qui se déversait sur vous* on fait une addition du genre : *qui, "pour ainsi dire", se déversait sur vous*. L'expression s'est transformée en comparaison et la phrase est plus sûre ; dans le premier cas, c'était une métaphore et la phrase était plus risquée. C'est pour cela que Platon passe pour un auteur à risques, lui qui préfère les métaphores aux comparaisons. Xénophon, lui, préfère les comparaisons. »), Démostrios, *Du style*, 80 (trad. P. Chiron). Nous

d'expliciter le point commun et l'analogie<sup>3037</sup>. Or c'est précisément ce que ne fait pas Démosthène dans l'exemple cité qui, tout au contraire, file la métaphore tout en enchaînant sur une autre, militaire.

Démétrios introduit par conséquent la définition de la comparaison comme « métaphore développée », en glosant les indications d'Aristote dans la *Rhétorique*. En outre, nous voyons par là que la critique valide *a posteriori*<sup>3038</sup> un jugement d'Eschine sur lequel nous reviendrons plus bas, en soulignant le caractère hardi de l'emploi des métaphores par Démosthène<sup>3039</sup>.

A partir de là, forçant le trait par rapport à ce que dit le Stagirite<sup>3040</sup>, l'auteur préconise d'adopter l'usage pour critère d'utilisation des métaphores en prose, ce qui revient en dernière analyse à conseiller celles qui en sont venues à remplacer couramment le mot propre, parce que ce sont les plus discrètes – autrement dit elles ne frappent plus par leur caractère hardi ou poétique –, et les plus sûres, parce qu'elles sont comprises immédiatement par tous<sup>3041</sup>. De la même manière, une comparaison (εἰκασία), doit être à la fois brève et introduite simplement par « comme » (ὡσπερ), sous peine de se livrer à une « comparaison développée de type

---

constatons que la définition de « métaphore développée » renvoie à l'ajout du terme de comparaison, le participe προσθεῖς reprenant le nom προθέσει utilisé par Aristote dans sa définition de la comparaison en *Rhét.*, III, 10, 1410 b 17-19 ; cf. texte cité ci-dessus, p. 724, avec la n. 3000.

<sup>3037</sup> \*Ἐνιοὶ δὲ καὶ ἀσφαλίζονται τὰς μεταφορὰς ἐπιθέτοις ἐπιφερομένοις, ὅταν αὐτοῖς κινδυνώδεις δοκῶσιν, ὡς ὁ θεόγνις παρατίθεται τῷ τόξῳ· φόρμιγγα ἄχορδον ἐπὶ τοῦ τῷ τόξῳ βάλλοντος· ἢ μὲν γὰρ φόρμιγξ κινδυνώδης ἐπὶ τοῦ τόξου, τῷ δὲ ἀχόρδῳ ἠσφάλισται. (« Certains auteurs assurent leurs métaphores en ajoutant des qualificatifs lorsqu'elles leur semblent risquées, comme Théognis (à propos d'un archer en train de tirer) qui compare son arc à une *phorminx* à une seule corde [Théognis, fgmt lyr. adesp. 127 Bergk (*PLG* III, p. 1350) ; Snell I, 28, F, 1 (p. 146)] : le mot *phorminx* était risqué, appliqué à un arc ; à une seule corde l'assure. »), Démétrios, *Du style*, 85 (trad. P. Chiron). Les interprètes hésitent à attribuer l'exemple donné ici au poète lyrique du VI<sup>ème</sup> siècle av. J.C. ou au tragédien athénien du V<sup>ème</sup> siècle av. J.C. Cf. Chiron, 1993, p. 100, n. 116, *ad* p. 29.

<sup>3038</sup> Nous sommes au tournant du II<sup>e</sup> et du I<sup>e</sup> siècle av. J.C., si nous adoptons l'hypothèse de Pierre Chiron *ibid.*, « Introduction », « II-Datation, attribution du traité », p. XIII-XL.

<sup>3039</sup> A ce titre, il est intéressant de noter que Démétrios donne Platon comme exemple d'un auteur « à risque » parce qu'il recourt plus fréquemment aux métaphores qu'aux comparaisons, dans la mesure où, comme nous le verrons, Démosthène élabore assez souvent des images qui apparaissent proches de certaines que nous trouvons chez le philosophe. Cf. texte cité ci-dessus, p. 734, n. 3036.

<sup>3040</sup> En réalité, Démétrios est ici tributaire de doctrines stoïciennes, cf. Chiron, 1993, p. XXVII-XXX, et plus particulièrement p. XXVIII.

<sup>3041</sup> Πάντων δὲ καὶ τῶν ἄλλων ἢ συνήθεια καὶ μάλιστα μεταφορῶν διδάσκαλοφ· μικροῦ γὰρ σχεδὸν πάντα μεταφέρουσα λανθάνει διὰ τὸ ἀσφαλῶς μεταφέρειν, 'λευκὴν τε φωνὴν' λέγουσα καὶ 'τραχὺ ἦθος' καὶ 'μακρὸν ῥήτορα' καὶ τᾶλλα, ὅσα οὕτω μεταφέρεται μουσικῶς ὥστε ὅμοια δοκεῖν τοῖς κυρίοις. Τοῦτον ἐγὼ κανόνα τίθεμαι τῆς ἐν λόγοις μεταφορᾶς τὴν τῆς συνηθείας τέχνην εἴτε φύσιν. Οὕτω γοῦν ἔνια μετήνεγκεν ἢ μεταφορὰ κατέχουσα τὸν τοῦ κυρίου τόπον, ὡς 'ὁ τῆς ἀμπέλου ὀφθαλμὸς' καὶ εἴ τι ἕτερον τοιοῦτον. (« En fait, comme dans tous les domaines, c'est l'usage le grand maître en matière de métaphores, car presque toutes les métaphores qui en relèvent passent inaperçues, tant elles sont sûres, par exemple quand on parle de *voix blanche*, d'un *esprit acéré*, d'un *caractère épineux*, d'un *oreateur long*, etc..., toutes métaphores faites avec tant de goût qu'elles passent pour les termes propres. Alors moi, la règle que je propose, pour la métaphore en prose, c'est de suivre l'usage, qu'il soit art ou nature. En tout cas, certaines métaphores créées par l'usage sont si réussies que, sans plus avoir besoin des termes propres, nous utilisons constamment la métaphore qui a pris la place du mot propre, comme c'est le cas pour l'*œil de la vigne* et d'autres expressions du même genre. »), Démétrios, *Du style*, 86-7 (trad. P. Chiron).



poétique » (παραβολή ποιητική), Démétrios livrant ici une distinction peut-être plus intéressante et féconde que celle d'Aristote entre les deux types de comparaisons, qu'il réinvestit de la sorte<sup>3042</sup>.

Ce point se trouve confirmé dans la partie de l'ouvrage traitant du style élégant<sup>3043</sup>, où Démétrios précise que la « grâce » (χάρις) constitutive de ce style provient entre autres moyens de ce type de comparaisons développées employées en poésie<sup>3044</sup>. Mais celles-ci produisent également l'*enargeia* propre au style simple en raison de leur précision, puisqu'elles déploient tous les points de l'analogie<sup>3045</sup> : c'est à ce titre qu'elles peuvent parfois être utilisées en prose à bon escient<sup>3046</sup>.

Mais la principale innovation de l'auteur réside dans le quatrième style, le style « véhément », mettant en relief la qualité de δεινότης, définie comme la capacité de faire partager à l'auditeur les violentes passions qu'exprime l'orateur, de le soulever en quelque sorte, de l'impressionner<sup>3047</sup>. Or cette catégorie stylistique est élaborée précisément pour

---

<sup>3042</sup> Ἐπὶ μὲν τοῦ εἰκασίαν ποιῶμεν τὴν μεταφορὰν, ὡς προλέλεκται, στοχαστέον τοῦ συντόμου, καὶ τοῦ μηδὲν πλέον τοῦ ὄπερ προτιθέναι, ἐπεὶ τοι ἄντ' εἰκασίας παραβολὴ ἔσται ποιητικὴ, οἷον τὸ τοῦ Ξενοφώντος· ὡσπερ δὲ κύων γενναῖος ἀπρονοήτως ἐπὶ κάπρον φέρεται, (...)· Ταῦτα γὰρ οὐκ εἰκασίας ἐστὶ ἔοικεν, ἀλλὰ παραβολαίς. Τὰς δὲ παραβολὰς ταύτας οὔτε ῥαδίως ἐν τοῖς πεζοῖς λόγοις τιθέναι δεῖ, οὔτεν ἄνευ πλείστης φυλακῆς. (« Si nous changeons la métaphore en comparaison, comme il a été dit plus haut, il faut veiller à être concis et à ne mettre devant qu'un *comme*, sans quoi, au lieu d'une comparaison simple, on fera une comparaison développée de type poétique. L'expression de Xénophon : *comme un chien de race s'élance avec témérité contre un sanglier* [Xénophon, *Cyropédie*, I, IV, 21] (...) ressemblent moins à des comparaisons simples qu'à des comparaisons développées de type poétique. Ces comparaisons développées ne doivent pas être utilisées à la légère en prose, ni sans la plus grande circonspection. »), *ibid.*, 89-90 (*id.*). Sur le sens de la distinction aristotélicienne, voir ci-dessus, p. 725-726.

<sup>3043</sup> Démétrios, *Du style*, 128-89.

<sup>3044</sup> Ἐκ δὲ παραβολῆς ὡς ἐπὶ τοῦ ἐξέχοντος ἀνδρὸς ἢ Σαπφῶ φησὶ· / πέροχος ὡς ὅτ' αἰοῖδός ὁ Λέσβιος ἀλλοδαποῖσιν. / Ἐνθαῦτα γὰρ χάριν ἐποίησεν ἡ παραβολὴ μᾶλλον ἢ μέγεθος... (« La grâce vient aussi d'une comparaison développée. Ainsi de l'homme qui sort de l'ordinaire, Sappho dit : / *Supérieur comme l'est, comme aède, le lesbien sur ceux d'une autre race* [Sappho, fgmt 92 Bergk (*PLG* III, p. 120) ; fgmt 111, 3 Reinach (p. 278)], car c'est de la grâce que produit ici la comparaison développée, plus que de la grandeur... »), *ibid.*, 146 (trad. P. Chiron). Cf. encore l'exemple donné *ibid.*, 147.

<sup>3045</sup> (...) γίνεται δ' ἡ ἐνάργεια πρῶτα μὲν ἐξ ἀκριβολογίας καὶ τοῦ παραλείπειν μηδὲν μηδ' ἐκτέμνειν, οἷον· ὡς δ' ὅτ' ἀνήρ ὀχετηγὸς καὶ πᾶσα αὐτῆ ἡ παραβολή· τὸ γὰρ ἐναργὲς ἔχει ἐκ τοῦ πάντα εἰρήσθαι τὰ συμβαίνοντα, καὶ μὴ παραλελείφθαι μηδέν. (« Cette évidence naît d'abord de la précision qui n'omet ni ne retranche aucun détail, par exemple : *Comme lorsqu'un paysan trace une rigole* [Homère, *Il.*, XXI, 257 ; début d'une comparaison qui s'achève *ibid.*, 271] et toute cette comparaison développée. Si elle est évidente, c'est parce que toutes les circonstances sont décrites et que rien n'est omis. »), *ibid.*, 209 (*id.*). L'examen du style simple a lieu *ibid.*, 190-239.

<sup>3046</sup> Cf. texte cité ci-dessus, p. 734, n. 3036. Démétrios réintègre sans doute ici implicitement ce qu'était la παραβολή aristotélicienne, à savoir un support de l'argumentation destiné à présenter plus clairement une idée par un parallèle développé. Cf. ci-dessus, p. 725, avec les n. 3002, 3003 et 3004.

<sup>3047</sup> L'étude du style véhément est abordée Démétrios, *Du style*, 240-301. Sur la difficile question de la définition de la véhémence chez Démétrios, cf. Chiron, 1993, p. XCVIII-CVII, et Morpurgo-Tagliabue, 1979. Le style véhément provient sans doute du « "style des débats" évoqué dans la *Rhétorique* [Aristote, *Rhét.* III, 12, 1414 a 8 sq.], qui présente en commun avec le δεινός d'être un style d'action, plus spontané, moins travaillé dans le détail que le style épictétique ou judiciaire. Le terme δεινός lui-même rappelle la δεινῶσις qui, dans le même ouvrage, représente tantôt la dramatisation, l'intensification dans la présentation des faits [*ibid.* II, 21, 1395 a 9 ; 24, 1401 b 3], tantôt le sentiment d'indignation et de révolte qui en résulte [*ibid.* III, 16, 1417 a 13 ; 19, 1419 b

rendre compte du style d’auteurs comme Démosthène et Démade<sup>3048</sup>, qui constituent les exemples récurrents du chapitre, avec Platon et Eschine dans une moindre mesure. A ce titre, les métaphores et les comparaisons représentent l’un des moyens de produire la véhémence, Démétrios citant deux exemples empruntés à Démosthène<sup>3049</sup>. Des passages de celui-ci qui contiennent des images se trouvent également convoqués afin d’illustrer d’autres procédés<sup>3050</sup>. De ce point de vue, Démétrios précise que le « choix des mots » (λέξις) est identique à celui du grand style, mais vise à produire un effet différent<sup>3051</sup>. Nous pourrions peut-être même pousser l’analyse en remarquant d’après les exemples donnés que le style véhément s’accommode fort bien des métaphores « risquées » ; cela correspond mieux, en tout cas, à la pratique que nous avons observée chez Démosthène. Enfin, en raison de sa longueur, la comparaison développée se trouve rejetée des procédés de la véhémence, qui réclame « de la vigueur et de la concision »<sup>3052</sup>.

Les théories rhétoriques de Démétrios apportent donc surtout deux éléments nouveaux par rapport à Aristote. Il insiste d’une part sur le caractère « risqué », c’est-à-dire audacieux, des métaphores, qui prend tout son sens si nous le rapprochons de la principale innovation du

---

26 ; etc.]. » (Chiron, 1993, p. XCVIX). Le trait principal réside dans le « caractère éthique de ce style » : l’orateur est mû par « une intention toujours offensive et passionnelle, quels soient les moyens utilisés » (*ibid.*). Enfin, le mot δεινός est pris par Démétrios dans son acception de « terrible » (cf. *ibid.*, p. CII-CIII).

<sup>3048</sup> Cf. *ibid.*, p. XCIX.

<sup>3049</sup> (...) καὶ γὰρ μεταφέροντά ἐστι δεινὰ ποιεῖν, ὡς τό· τῷ Πύθωνι θρασυνομένῳ καὶ πολλῶ ῥέοντι καθ’ ὑμῶν· καὶ εἰκασίας λέγοντα, ὡς τὸ Δημοσθένους· τοῦτο τὸ ψήφισμα τὸν τότ’ ἐπιόντα τῇ πόλει κίνδυνον παρελθεῖν ἐποίησεν, ὡσπερ νέφος. (« On peut en effet produire de la véhémence à l’aide d’une métaphore, comme dans : *A Python qui faisait l’impudent et se déversait copieusement sur vous* [Démosthène, *Cour.*, 136], où à l’aide de comparaisons comme dans la phrase de Démosthène : *Ce décret fit que le danger menaçant alors la cité passa comme un nuage.* [*ibid.*, 188] »), Démétrios, *Du style*, 272-3 (trad. P. Chiron).

<sup>3050</sup> *Ibid.*, 279, qui cite Démosthène, *Cour.*, 71, à propos du procédé des questions ((...) ἀλλ’ ὁ τὴν Εὐβοίαν ἐκείνος σφετεριζόμενος καὶ κατασκευάζων ἐπιτείχισμα ἐπὶ τὴν Ἀττικὴν, πότερον ταῦτα ποιῶν ἠδίκει καὶ παρεσπόνδει καὶ ἔλυε τὴν εἰρήνην ἢ οὐ ;, « (...) *Mais cet homme qui s’appropriait l’Eubée et en faisait une forteresse contre l’Attique, par cette action commettait-il une injustice et violait-il les accords de paix, oui ou non ?* », trad. P. Chiron ; nous soulignons la métaphore), et 280, qui cite *Amb.*, 259, pour illustrer le procédé d’« insistance » (ἐπιμονή) ((...) « νόσημα γὰρ, ὃ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, νόσημα δεινὸν ἐμπέπτωκεν εἰς τὴν Ἑλλάδα »..., « (...) « Car une maladie, citoyens d’Athènes, une maladie terrible s’est abattue sur la Grèce », trad. P. Chiron qui reconstitue une lacune ; cf. Chiron, 1993, p. 132, n. 364 ad p. 76).

<sup>3051</sup> Λέξις δὲ λαμβανέσθω πᾶσα ὅση καὶ ἐν τῷ μεγαλοπρεπεῖ χαρακτήρι, πλὴν οὐκ ἐπὶ τὸ αὐτὸ τέλος· (« On aura le même choix de mots que dans le grand style, à ceci près que le but n’est pas le même. »), *ibid.*, 272 (*id.*). Rappelons que le but du grand style réside dans la « grandeur » (μέγεθος), cf. ci-dessus, p. 734, avec la n. 3034.

<sup>3052</sup> Αἱ παραβολαὶ δὲ τῇ δεινότητι οὐκ ἐπιτήδεια διὰ τὸ μῆκος, οἷον τό· ὡσπερ δὲ κύων γενναῖος, ἄπειρος, ἀπρονοήτως ἐπὶ κἄπρον φέρεται· κάλλος γὰρ καὶ ἀκρίβειά τις ἐν τούτοις ἐμφαίνεται, ἢ δὲ δεινότης σφοδρὸν τι βούλεται καὶ σύντομον, καὶ ἐγγύθεν πλήττουσιν ἔοικεν. (« En revanche les comparaisons développées ne se prêtent pas à la véhémence, à cause de leur longueur. Prenons le passage : *Comme un chien de race encore sans expérience s’élance, téméraire, sur un sanglier* [Xénophon, *Cyropédie* I, IV, 21]. De la beauté, une impression de fini s’en dégagent, mais la véhémence exige, elle, de la vigueur et de la concision ; elle ressemble au combat au corps à corps. »), Démétrios, *Du style*, 274 (trad. P. Chiron). Sur la concision qui définit en partie la véhémence, cf. notamment *ibid.*, 241-3.

traité, le style véhément, la δεινότης. Or ces deux points se trouvent en partie élaborés en liaison directe avec la pratique de Démosthène, surtout la véhémence, comme le montrent les exemples que lui emprunte Démétrios : c'est avec ce dernier que la pratique oratoire de Démosthène, et en particulier celle des images, entre véritablement dans les théories rhétoriques. D'autre part, la distinction entre brève comparaison particulièrement adaptée à la prose et comparaison poétique développée nous fournit un outil d'analyse *a priori* fécond.

### III. L'avènement de la tradition latine : la *Rhétorique à Herennius*

La *Rhétorique à Herennius* constitue le premier ouvrage de théorie rhétorique conservé de la tradition latine. Il présente un intérêt dans notre perspective parce qu'il se présente en grande partie comme la transposition de concepts grecs, notamment pour ce qui concerne les images.

Ce traité se caractérise tout d'abord par un parti pris de latinité : tous les exemples sont tirés d'auteurs romains ou inventés, et par là même l'ouvrage ne mentionne pas Démosthène. Mais en filigrane, l'héritage grec apparaît bien souvent perceptible d'un point de vue théorique<sup>3053</sup>, et affleure même dans certains exemples que l'on peut rapprocher de passages similaires de la littérature grecque. De plus, par une volonté de systématisme, l'ouvrage offre une vue claire des différents effets que peuvent produire les images.

La comparaison (*similitudo*)<sup>3054</sup> poursuit quatre objectifs, selon quatre moyens différents<sup>3055</sup>. Elle sert d'ornement facultatif (*ornandi causa*) lorsqu'elle se trouve insérée incidemment dans le simple but d'offrir un contraste, un contrepoint, « sous la forme du

---

<sup>3053</sup> Cf. l'exigence d'une analogie et de « retenue » dans l'usage de la métaphore, *Rhétorique à Herennius* IV, 45 (« Translationem pudenter dicunt esse oportere, ut cum ratione in consimilem rem transeat, ne sine delectu temere et cupide uideatur in dissimilem transcurrere. », « On dit qu'il faut de la retenue dans l'emploi de la métaphore, de sorte qu'elle passe logiquement à une chose analogue et qu'elle ne semble pas se jeter sans raison, au hasard et précipitamment, sur une chose différente. », trad. G. Achard), que nous avons rencontré aussi bien chez Aristote que chez Démétrios. Cf. respectivement ci-dessus, p. 722-724, 726 et 730-732 d'une part ; p. 734-736, d'autre part.

<sup>3054</sup> *RH* IV, 59-61. La définition donnée est : « Similitudo est oratio traducens ad rem quamquam aliquid ex re dispari simile. » (« La comparaison est un procédé de style qui applique à une chose un élément de similitude emprunté à une chose différente. »), *ibid.*, 59 (trad. G. Achard).

<sup>3055</sup> « Ea sumitur aut ornandi causa aut probandi aut apertius dicendi aut ante oculos ponendi. Et quomodo quattuor de causis sumitur, item quattuor modis dicitur : per contrarium, per negationem, per conlationem, per breuitatem. » (« On l'emploie pour embellir, pour prouver, pour rendre plus clair, pour mettre sous les yeux. Etant utilisée pour quatre motifs, elle s'exprime aussi de quatre façons : par le contraire, la négation, le parallèle, le rapprochement rapide. »), *ibid.* (id.). Sur la fonction ornementale de la comparaison, cf. ci-dessus, les vues d'Aristote, p. 722, 731, avec n. 3029, et p. 732, avec n. 3030.

contraire » (*per contrarium*)<sup>3056</sup>, ou peut contribuer à la preuve (*probandi*) lorsqu'elle emprunte la forme de la négation (*per negationem*)<sup>3057</sup>. Dans ces deux cas de figures, la comparaison se présente sous une forme relativement développée<sup>3058</sup>. Elle est brève au contraire et en contact direct avec le comparé (*per breuitatem*)<sup>3059</sup> quand elle sert à exprimer plus clairement le propos<sup>3060</sup>. Enfin, elle peut mettre la chose sous les yeux (*ante oculos ponendi*), l'auteur transposant le concept grec d'ἐνάργεια<sup>3061</sup>, en prenant la forme d'un parallèle (*per conlationem*) du type *sic... ut...*, donc à nouveau une forme développée, et même la plus longue, qui nous rappelle par conséquent les deux concepts de παραβολή, celui d'Aristote et celui de Démétrios<sup>3062</sup>. Cette comparaison, de par son caractère développé, contribue à « orner » (*exornatione*) aussi bien le comparé que le comparant tout en les mettant

<sup>3056</sup> Sur le caractère facultatif conféré par l'auteur à la comparaison, cf. ce commentaire d'un exemple : « Hoc sine simili satis plane et perspicue et probabiliter dici potuit (...); sed ornandi causa simile sumptum est ut orationi quaedam dignitas conparetur. » (« Cette idée aurait pu être exprimée sans comparaison d'une manière suffisamment simple, claire et convaincante (...), mais pour embellir on a employé une comparaison de façon à conférer une certaine noblesse à la phrase. »), *RH IV*, 59 (trad. G. Achard).

<sup>3057</sup> « Neque equus indomitus, quamvis bene natura compositus sit, idoneus potest esse ad eas utilitates quae desiderantur ab equo; neque homo indoctus, quamvis sit ingeniosus, ad uirtutem potest peruenire ». Hoc probabilis factum est quod magis est ueri simile non posse uirtutem sine doctrina comparari, quoniam ne equus quidem indomitus idoneus possit esse. Ergo sumptum est probandi causa, dictum autem per negationem; id enim perspicuum est de primo similitudinis uerbo. » (« Non, un cheval qui n'a pas été dompté, quelle que soit l'excellence de sa complexion naturelle, ne peut rendre les services que l'on attend d'un cheval; et quelqu'un d'ignorant, si doué soit-il, ne peut pas davantage devenir un homme de valeur ». Cette dernière proposition a été rendue plus convaincante car il est plus vraisemblable que la valeur ne puisse s'acquérir sans éducation quand même un cheval ne peut être propre au service s'il n'a pas été dompté. Donc on a utilisé la comparaison pour démontrer et on l'a présentée sous forme de négation : le premier mot de la comparaison le montre clairement. »), *ibid. (id.)*.

<sup>3058</sup> Cf. la longueur des exemples donnés : voir respectivement « Non enim, quemadmodum in palaestra qui taedas candentes accipit celerior est in cursu continuo quam ille qui tradit, item melior inperator nouus qui accipit exercitum quam ille qui decedit; propterea quod defatigatus cursor integro facem, hic peritus inperator inperator exercitum tradit ». » (« Contrairement à ce qui se passe dans la palestre où le coureur qui reçoit au cours d'un relais le flambeau allumé est plus rapide que celui qui le lui passe, un nouveau général qui reçoit la charge de l'armée n'est pas meilleur que celui qui la quitte. Car c'est un coureur épuisé qui donne le flambeau à un coureur frais, mais c'est un général expérimenté qui remet l'armée à un général sans expérience ». »), *ibid. (id.)* et texte cité ci-dessus n. 3057. La forme de ces deux comparaisons rappelle la παραβολή aristotélicienne, cf. ci-dessus, p. 725, avec les n. 3002-3004.

<sup>3059</sup> « Non enim, ita ut in ceteris rebus, res ab re separata est, sed utraeque res coniuncte et confuse pronuntiat. » (« En effet, les deux termes n'ont pas été séparés l'un de l'autre, comme dans les autres comparaisons, mais on les a joints et exprimés simultanément »), *RH IV*, 60 (trad. G. Achard).

<sup>3060</sup> « Sumetur et apertius dicendi causa simile – dicitur per breuitatem – hoc modo : “In amicitia gerunda, sicut in certamine currendi, non ita conuenit exerceri ut quoad necesse sit uenire possis, sed ut productus studio et uiribus ultra facile procurras”. Nam hoc simile est ut apertius intellegatur... » (« La comparaison sera employée pour donner plus de clarté à l'expression – la forme est celle d'un rapprochement rapide – de cette manière : “Dans le commerce de l'amitié, comme à la course, il convient de s'entraîner non seulement à parvenir au but fixé, mais à le dépasser aisément à force d'ardeur et d'énergie”. En effet cette comparaison tend à faire comprendre plus clairement... »), *ibid. (id.)*. La comparaison en elle-même est certes brève, mais remarquons qu'elle se trouve prolongée par une métaphore filée.

<sup>3061</sup> Plus précisément, la notion de « mettre sous les yeux » était déjà présente chez Aristote ; cf. textes cités ci-dessus, p. 726-7, n. 3011, 3012 et 3013.

<sup>3062</sup> L'exemple cité s'étend sur dix huit lignes, cf. *RH IV*, 60. Sur la παραβολή d'Aristote, cf. ci-dessus, p. 725, avec les n. 3002-3004 ; sur celle de Démétrios, voir p. 734, avec la n. 3036.

sous les yeux, et permet d'expliciter les analogies entre les deux termes de la comparaison<sup>3063</sup>. Nous remarquons par cette intervention du rôle d'ornementation ainsi que de celui de représentation vive, que la distinction des quatre fonctions traditionnelles de la comparaison proposée par l'auteur apparaît assez artificielle et ne doit donc pas s'entendre de façon cloisonnée et rigide : les fonctions peuvent s'associer. De même, la restriction à une formulation négative de la fonction de preuve, à savoir de la fonction persuasive inhérente à l'emploi de toute image dans un discours<sup>3064</sup>, apparaît pour le moins aussi restrictive qu'artificielle.

Pour la métaphore (*translatio*), la *Rhétorique à Herennius* se livre de la même manière à un récapitulatif systématique de toutes les fonctions traditionnelles depuis Aristote : *enargeia*, effets de concentration, d'amplification ou de minimisation, ornementation<sup>3065</sup>. Le rôle le plus original dévolu à cette figure réside sans doute dans son emploi euphémistique « pour éviter une obscénité » (*obscenitatis uitandae causa*), d'autant plus remarquable que l'exemple donné rappelle un passage de Démosthène dans le discours *Sur la Couronne*<sup>3066</sup>.

L'auteur distingue enfin ce qu'il nomme *permutatio*, qui recouvre trois éléments hétéroclites, métaphoriques à des degrés divers<sup>3067</sup>. Lorsque la *permutatio* se fonde sur une comparaison (*per similitudinem*), elle recouvre en réalité notre métaphore filée, puisque dans

<sup>3063</sup> « Hoc simile exornatione utriusque rei, (...) simili ratione conlata, sub aspectus omnium rem subiecit. Dictum autem est per conlationem, propterea quod similitudine paria sunt omnia relata. » (« Cette comparaison qui orne, avec une présentation parallèle et identique, chacun des deux termes (...) met la chose sous les yeux de tous. Et cette comparaison a été appelée parallélisme puisque, la similitude une fois établie, tous les traits concordants sont mis en relation. »), *RH IV*, 60 (trad. G. Achard).

<sup>3064</sup> Cf. notamment la valeur intellectuelle des images chez Aristote, ci-dessus, p. 728-729.

<sup>3065</sup> L'auteur reprend la définition aristotélicienne : « Translatio est cum uerbum in quandam rem transferetur ex alia re, quod propter similitudinem recte uidebitur posse transferri. » (Il y a une métaphore quand un mot sera transféré d'une chose à une autre parce que la similitude semblera autoriser ce transfert. »), *ibid.*, 45 (*id.*). Pour la définition d'Aristote, voir ci-dessus, p. 722-724. Sur les fonctions, cf. « Ea sumitur rei ante oculos ponendae causa (...). Breuitatis causa (...). Obscenitatis uitandae causa (...). Augendi causa (...). Minuendi causa (...). Ornandi causa... » (« On l'utilise pour mettre une chose sous les yeux (...). Pour abrégé (...). Pour éviter une obscénité (...). Pour amplifier (...). Pour minimiser (...). Pour embellir... »), *RH IV*, 45 (trad. G. Achard). Notons que la fonction d'abréviation renvoie sans doute plutôt à la concision du style véhément de Démétrios qu'à Aristote ; cf. ci-dessus, p. 737, avec la n. 3052.

<sup>3066</sup> « Obscenitatis uitandae causa, sic : "Cuius mater cottidianis nuptiis delectatur". » (« Pour éviter une obscénité. Exemple : "Sa mère se complaît chaque jour dans un nouveau mariage". »), *RH IV*, 45 (trad. G. Achard), à rapprocher de Ἡ ὡς ἡ μήτηρ σου τοῖς μεθημερινοῖς γάμοις... (« Ou bien que ta mère, grâce à ses mariages en plein jour... »), Démosthène, *Cour.*, 129 (trad. G. Mathieu).

<sup>3067</sup> « Permutatio est oratio aliud uerbis aliud sententia demonstrans. Ea diuiditur in tres partes : similitudinem, argumentum, contrarium. » (« L'allégorie est une manière de parler où signifiant et signifié ne désignent pas les mêmes choses. Elle se divise en trois catégories : la comparaison, l'argument, l'opposition. »), *RH IV*, 46 (trad. G. Achard). Cette figure correspond en réalité à l'ἀλληγορία de Démétrios, dont la formulation mystérieuse, c'est-à-dire métaphorique, s'emploie dans le grand style pour les menaces (99-102). Cette fonction, associée à sa formulation ramassée, en fait également un ingrédient du style véhément (243, où il n'est question que de τὰ σύμβολα, mais l'exemple donné, identique à celui du § 99, montre qu'il s'agit bien de l'allégorie). Qu'il s'agisse d'une variété de métaphore, cela se laisse sous-entendre de la mise en garde contre l'abus de cette figure qui tournerait alors en énigme (cf. Aristote). L'allégorie peut également constituer un procédé du style élégant lorsqu'elle possède de la grâce, ou au contraire apparaître comme « trop réaliste et obscène » (151).

ce cas elle consiste à « multiplier les métaphores tirées d'un même champ sémantique »<sup>3068</sup>. Dans le deuxième cas de figure, *per argumentum*, la figure s'appuie à nouveau sur un « parallèle » (*similitudo*) « à partir d'une personne, d'un lieu ou d'une chose pour amplifier ou minimiser »<sup>3069</sup> une autre personne, un autre lieu, une autre chose bien particuliers : quoique nous reconnaissons deux fonctions de la métaphore, les exemples donnés nous montrent qu'il s'agit cependant de ce que nous appelons antonomase, et qui possède effectivement un fonctionnement similaire à celui de la métaphore. Enfin, lorsque la « permutation » se trouve « tirée d'un contraire », elle correspond à l'ironie : il ne s'agit pas d'une image<sup>3070</sup>. Le caractère métaphorique de la seule antonomase, dans la deuxième sorte de permutation, se trouve renforcé par l'affirmation selon laquelle l'utilisation d'une « métaphore » dans les deux autres types permet de produire « un argument »<sup>3071</sup>.

Bien qu'elle ne prenne presque pas en compte la pratique de Démosthène, la *Rhétorique à Herennius* nous apporte néanmoins un certain nombre de compléments utiles pour affiner nos outils d'analyse des images. L'artificialité même des récapitulatifs systématiques de toutes les fonctions de la comparaison et de la métaphore achève de nous montrer que celles-là vont de pair, du moins les fonctions traditionnelles déjà présentes chez Aristote et Démétrios<sup>3072</sup>. De même, le mélange au sein de la même catégorie de longues comparaisons qui relèvent de la *παραβολή* et d'autres, brèves, qui correspondent à l'*εἰκὼν*

<sup>3068</sup> « Per similitudinem sumitur cum translationes plures frequenter ponuntur a simili oratione ductae, sic : “Nam cum canes funguntur officiis luporum, quomam praesidio pecuaria credemus ?” » (« On l'emploie sous forme de comparaison quand on multiplie les métaphores tirées d'un même champ sémantique. Exemple : “En effet quand les chiens jouent le rôle de loups, à quels gardiens confierons-nous donc les troupeaux ?” »), *RH IV*, 46 (trad. G. Achard).

<sup>3069</sup> « Per argumentum tractatur cum a persona aut loco aut re aliqua similitudo augendi aut minuendi causa ducitur, ut si quis Drusum Graccum Numitoremque obsoletum dicat. » (« Elle est utilisée sous forme d'argument lorsqu'on établit un parallèle à partir d'une personne, d'un lieu ou d'une chose pour amplifier ou minimiser, par exemple si l'on appelait Drusus “un Gracchus” ou Numitor “un loqueteux”. », *ibid. (id.)*). Nous voyons que seul le premier exemple peut être rapproché d'une métaphore.

<sup>3070</sup> « Ex contrario ducitur sic, ut si quis hominem prodigum et luxuriosum inludens parcum et diligentem appellet. » (« On la tire d'une opposition, par exemple si l'on traitait ironiquement d'économe et de parcimonieux un prodigue et un dépensier. »), *RH IV*, 46 (trad. G. Achard). L'auteur ne nous présente rien d'autre ici que la définition de l'ironie

<sup>3071</sup> « Et in hoc postremo quod ex contrario sumitur et in illo primo quod a similitudine ducitur, per translationem argumento poterimus uti. Per similitudinem, sic : “Quid ait hic rex atque Agamemnon noster, siue, ut crudelitas est, potius Atreus ?” Ex contrario, ut si quem impium qui patrem uerberarit Aenean uocemus, intemperantem et adulterum Ippolitum nominemus. » (« Dans cette dernière catégorie, tirée d'une opposition, et dans la première, empruntée à une comparaison, nous pourrions, grâce à la métaphore, obtenir un argument. Exemple, pour la comparaison : “Que dit ce roi, notre Agamemnon, ou plutôt, vu sa cruauté, notre Atrée ?” Pour l'opposition : si par exemple nous appelions “Enée” un impie qui aurait frappé son père et “Hippolyte un libertin et en adultère.”), *RH IV*, 46 (trad. G. Achard). Nous constatons effectivement que les exemples mis en œuvre relèvent tous du premier type, c'est-à-dire de l'antonomase.

<sup>3072</sup> La fonction la plus originale, celle d'éviter une obscénité, conférée à la métaphore, demeure ponctuelle et précisément circonscrite à certains cas. Cf. *RH IV*, 45 ; cf. ci-dessus, p. 740, avec la n. 3066.

d'Aristote ou à l'εἰκασία de Démétrios, confirme d'une part le côté plus opérationnel d'une distinction du type de celle qu'opère ce dernier, et d'autre part le fait que toute comparaison, longue ou brève, employée dans un discours, possède la même fonction rhétorique<sup>3073</sup>. L'ouvrage permet enfin d'attirer l'attention sur certains procédés comme le prolongement d'une comparaison par une métaphore filée – pratiqué par Démosthène aussi bien que l'inverse – et l'antonomase, qui n'est pas à proprement parler une métaphore mais en possède le fonctionnement, c'est-à-dire produit une image associée, ce pourquoi il nous faut la retenir.

#### IV. Le jugement de Cicéron et de Quintilien

Sur l'approche théorique de la métaphore et de la comparaison en elle-même, Cicéron se livre à une synthèse de la tradition, que Quintilien reprend à son tour<sup>3074</sup>. Le fait majeur se

<sup>3073</sup> Sur la définition de cette fonction rhétorique, cf. ci-dessus, p. 724-726, 728-730 et 732-3.

<sup>3074</sup> C'est pourquoi nous ne nous livrons pas à une présentation détaillée de ces aspects, qui excéderait le cadre de ce travail : sur ce point Cicéron et Quintilien n'innovent pas, et tous ont déjà été abordés dans l'examen des trois auteurs précédents. Pour Cicéron, cf. *De Inventione*, I, 49 (« collatio » comme équivalent de la παραβολή d'Aristote) ; *Orator*, 80-2 (emploi des métaphores courantes dans le style simple, les métaphores hardies convenant au style sublime ; elles se fondent sur une similitude) ; 94 (l'ἀλληγορία ou métaphore filée) ; 134 (plaisir intellectuel) ; 138 (les comparaisons doivent se faire à partir de domaines analogues) ; *De Oratore*, III, 149-70 (et plus spécifiquement 155-67) et 201 (théorie de la métaphore et dans une moindre mesure de la comparaison : elle se distingue du mot propre, met en valeur les idées en leur donnant plus d'« éclat » (« clarior », *ibid.*, 157 (trad. E. Courbaud et H. Bornecque)), procure du plaisir intellectuel, possède une dimension visuelle, doit se fonder sur une analogie appropriée et assez évidente, doit respecter un principe de convenance en adaptant le registre de l'image au sujet, enfin doit être « discrète » (« uerecunda », *ibid.*, 165 (*id.*)), si bien qu'il faut atténuer les métaphores hardies par un modalisateur et éviter l'obscurité dans les métaphores filées) ; II, 166-9 et 205 (rôle des comparaisons respectivement dans l'argumentation et dans l'amplification) ; II, 261-2 et 265 (emploi respectivement des allégories (« inuersiones ») et des métaphores d'une part, des comparaisons d'autre part dans les plaisanteries). Pour Quintilien, cf. *Institution oratoire*, III, IX, 4 ; IV, I, 70 ; V, XI, 22- 35 ; IX, II, 2 (la comparaison dans l'argumentation, c'est-à-dire la παραβολή aristotélicienne) ; VIII, III, 72-82 (la comparaison correspondant à l'εἰκῶν aristotélicienne, qui est un procédé d'ornementation qui contribue à l'« euidencia » (ἐνάργεια) ; mais Quintilien est embarrassé par cette distinction artificielle (cf. ci-dessus, p. 724-726) : « Sed illud quoque de quo in argumentis diximus similitudinis genus ornat orationem, facitque sublimem, floridam, iucundam, mirabilem. » (« Mais ce genre de similitude, dont nous parlions à propos des arguments, orne aussi le discours et le rend sublime, fleuri, agréable, admirable. »), *ibid.*, VIII, III, 74 (trad. J. Cousin)) ; V, XIV, 34 (dans les grandes affaires, c'est-à-dire celles où le sujet est élevé, les métaphores mettent les arguments en valeur et leur donnent plus de force, à condition qu'elles ne soient pas obscures) ; VIII, II, 6 (définition de la métaphore, « qui est de beaucoup le plus bel ornement du discours » (« in qua uel maximus est orationis ornatus ») par opposition au mot propre) ; VIII, VI, 1-19 (théorie de la métaphore, dont nous pouvons retenir la première formulation explicite de la définition de la métaphore comme « comparaison abrégée » (« breuior similitudo », 8), le qualificatif de « dures » (« durae », 17) appliqué à des métaphores « tirées d'une similitude éloignée » (« a longinqua similitudines ductae », *ibid.* (trad. J. Cousin)), et enfin l'écho aux théories de Cicéron et surtout du Pseudo-Longin sur le rôle de la métaphore et de la représentation qu'elle opère dans une esthétique du sublime destinée à soulever les auditeurs (« Nam tralatio permouendis animis plerumque et signandis rebus ac sub oculis subiciendis reperta est. » (« En fait, la métaphore a été surtout inventée pour bouleverser les esprits, pour donner du relief aux choses et les rendre sensibles à notre regard. »), 19 (*id.* modifiée pour la traduction de « permouendis »)) ; VIII, VI, 44-53 (l'« allégorie » ou « inuersion », à savoir la métaphore filée : l'auteur dégage un type d'allégorie « mixte »

situé donc ailleurs : à partir du premier siècle avant Jésus-Christ, en particulier grâce à Cicéron, Démosthène devient le modèle absolu de l'art oratoire.

Pour Cicéron, ce dernier l'emporte en effet sur tous les autres orateurs en raison de sa capacité non seulement à exceller dans tous les types de styles, mais encore à les mêler :

(...) [sc. Demosthenes] nihil Lysiae subtilitate cedit, nihil argutiis et acumine Hyperidi, nihil leuitate Aeschini et splendore uerborum. Multae sunt eius totae orationes subtiles, ut contra Leptinen ; multae totae graues, ut quaedam Philippicae ; multae uariae, ut contra Aeschinen falsae legationis, ut contra eundem pro causa Ctesiphontis. Iam illud medium quotiens uult arripit et a grauissimo discedens eo potissimum delabitur.<sup>3075</sup>

Nam plane quidem perfectum et quod nihil admotum desit, Demosthenem facile dixeris. Nihil acute inueniri potuit in eis causis quas scripsit, nihil, ut ita dicam, subdole, nihil uersute, quod ille non uiderit ; nihil subtiliter dici, nihil presse, nihil enucleate, quo fieri possit aliquid limatius ; nihil contra grande, nihil incitatum, nihil ornatum uel uerborum grauitate uel sententiarum, quo quicquam esset elatius.<sup>3076</sup>

Or c'est précisément en cela que consiste la définition de l'orateur idéal, dont Démosthène fournit donc le modèle :

Tria sunt omnino genera dicendi, quibus in singulis quidam floruerunt, peraeque autem, id quod uolumus, perpauci in omnibus.<sup>3077</sup>

---

(« commixtum », *ibid.*, 48) très fréquent chez les orateurs, c'est-à-dire qui mêle aux métaphores les termes propres introduits par « je veux dire » (« putai », *ibid.*) afin de les décoder ; Quintilien préconise surtout la combinaison de la similitude, de l'allégorie et de la métaphore).

<sup>3075</sup> « (...) Démosthène ne le cède pas à Lysias pour la simplicité, à Hypéride pour les polémiques pénétrantes, à Eschine pour le poli et l'éclat des mots. Nous avons de lui beaucoup de discours qui sont tout entiers du genre simple, comme le discours contre Leptine, beaucoup qui sont tout entiers du genre sublime, comme certaines *Philippiques*, beaucoup qui sont variés de style, comme le discours contre Eschine sur les prévarications de l'ambassade, ou contre lui encore pour défendre Ctésiphon. Reste le style tempéré, qu'il saisit quand il lui plaît ; lorsqu'il se relâche du style le plus sublime, c'est de préférence à celui-là qu'il s'arrête. », Cicéron, *L'Orateur*, 110-1 (trad. H. Bornecque). L'« éclat des mots » fait référence, entre autres, aux images, comme l'indique l'emploi de la même métaphore de la lumière à leur propos, notamment *De l'orateur*, III, 157.

<sup>3076</sup> « (...) l'orateur de tous points accompli, l'orateur auquel il ne manque absolument rien, est, sans contredit, Démosthène. Pour l'invention, il est impossible d'avoir plus de pénétration que Démosthène n'en a montré dans les plaidoyers qu'il a écrits : pas un artifice, si je puis dire, pas une finesse qu'il n'ait imaginés. Pour l'élocution, impossible d'avoir un genre de style simple, rapide, clair, qui soit en même temps plus châtié, ni, d'autre part, un genre de style élevé, passionné, éclatant soit par la noblesse de l'expression, soit par la majesté des pensées, qui ait jamais été plus sublime. », *Brutus*, 35 (trad. J. Martha).

<sup>3077</sup> « Il y a en tout trois genres de style ; dans chacun d'eux pris isolément certains orateurs ont brillé, mais très peu dans tous également, comme nous le voulons de l'orateur idéal. », *Orat.*, 20 (trad. H. Bornecque).



(...) *recordor longe omnibus unum anteferre Demosthenem, huiusque uim accomodare ad eam quam sentiam eloquentiam...*<sup>3078</sup>.

L'emploi que Démosthène fait des images dans le style tempéré et surtout le style sublime, en conséquence, devient également un modèle, et ne suscite plus que des éloges. De fait, à propos de l'« art d'embellir les pensées et de leur donner un tour figuré »<sup>3079</sup>, où excellait l'orateur Antoine, Cicéron indique que « C'est précisément l'art qui fait la supériorité de Démosthène et qui lui a valu d'être jugé par les critiques le prince des orateurs. »<sup>3080</sup>. Ceci se trouve justifié par la double fonction traditionnelle des figures (σχήματα), non seulement d'ornementation (*ornare*) mais encore et surtout de mise en relief des arguments, à la frontière du *docere* et du *movere*<sup>3081</sup>.

Ainsi, contre les nouveaux atticistes qui se piquent d'un « style desséché » (*exsiccatum genus orationis*) consistant à rejeter le recours aux divers ornements oratoires, dont les images<sup>3082</sup>, l'Arpinate exhorte ses interlocuteurs à imiter Démosthène, c'est-à-dire à employer tous les ressorts d'un style véhément<sup>3083</sup> qui déplaçait les foules, dans tous les sens du terme<sup>3084</sup>. L'orateur parfait devra en outre « multiplier » les métaphores car elles représentent

---

<sup>3078</sup> « (...) mais je n'oublie pas que j'ai mis au premier rang, et de loin, le seul Démosthène, dont je voudrais faire correspondre le talent à l'idéal d'éloquence que je sens... », *ibid.*, 23 (*id.*). Sur la présentation de Démosthène en paradigme de l'orateur parfait qui excelle dans tous les styles, cf. encore *ibid.*, 6, 29, 104 et 235 ; *Du meilleur genre d'orateur*, 10 et 13. Ce jugement se trouve repris par Quintilien, *IO X*, I, 76 et 105 ; II, 24 ; *X*, II, 24 ; *XII*, II, 22 ; *X*, 23 ; *XI*, 26.

<sup>3079</sup> « (...) in sententiarum ornamentis et conformationibus. », *Brutus*, 140 (trad. J. Martha).

<sup>3080</sup> « Quo genere quia praestat omnibus Demosthenes, idcirco a doctis oratorum est princeps iudicatus. », *ibid.*, 141 (*id.*). Sur cette primauté de Démosthène, voir aussi, à propos cette fois des figures de pensée, *Orator* 136, « Sed sententiarum ornamenta maiora sunt ; quibus quia frequentissime Demosthenes utitur, sunt qui putent idcirco eius eloquentiam maxime esse laudabilem. Et uero nullus fere ab eo locus sine quadam conformatione sententiae dicitur, nec quicquam est aliud dicere nisi \*aut omnes aut certe plerasque aliqua specie illuminare sententias. » (« Mais les figures de pensées ont plus de poids ; comme Démosthène en fait un très fréquent usage, on y voit parfois le plus grand mérite de son éloquence. Et de fait, il n'y a pour ainsi dire pas d'endroit où il ne relève la pensée par un certain tour ; or l'art de la parole n'est guère que celui de revêtir toutes les pensées, ou du moins la plupart, d'une forme brillante et agréable. », trad. H. Bornecque), cité par Quintilien, *IO IX*, I, 40.

<sup>3081</sup> « Σχήματα enim quae uocant Graeci, ea maxime ornant orationem eaque non tam in uerbis pingendis habent pondus quam in illuminandis sententiis. » (« Car ce sont les figures (σχήματα) qui font surtout la beauté du discours et c'est moins en donnant du coloris au mot qu'elles produisent de l'effet qu'en jetant de l'éclat sur les pensées. », Cicéron, *Brutus*, 141 (trad. J. Martha). Cf. ci-dessus, à propos d'Aristote, p. 728-730 et 730-731 ; à propos de Démétrios, p. 734, avec la n. 3034 ; à propos de la *Rhétorique à Herennius*, p. 738-740.

<sup>3082</sup> « Sin autem acutum prudens et idem sincerum et solidum et exsiccatum genus orationis probant nec illo grauiore oratorio utuntur, et hoc proprium esse Atticorum uolunt, recte laudant. » (« Maintenant, si l'on préfère un style fin et mesuré, un style dépouillé, réduit à l'essentiel et desséché, dépourvu de tous ces apprêts oratoires qui ajoutent de l'accent, et si de ce style on entend faire un attribut de l'atticisme, soit ! ce goût est très légitime... »), Cicéron, *Brutus*, 291 (trad. J. Martha).

<sup>3083</sup> Cf. *De Oratore*, III, 28 : « Suauitatem Isocrates, subtilitatem Lysias, acumen Hyperides, sonitum Aeschines, vim Demosthenes habuit. » (« Isocrate a eu le charme ; Lysias, la simplicité ; Hypéride, la finesse pénétrante ; Eschine, l'éclat ; Démosthène, la véhémence. », trad. E. Courbaud et H. Bornecque)

<sup>3084</sup> « "Demosthenem igitur imitemur." O di boni ! quid, quaeso, nos agimus aut quid aliud optamus ? (...) Ne illud quidem intellegunt [*sc.* Attici nostri] non modo ita memoriae proditum esse sed ita necesse fuisse, cum Demosthenes dicturus esset, ut concursus audiendi causa ex tota Graecia fierent. (...) Quare si anguste et exiliter

l'un des ornements du style, mais aussi parce qu'elles procurent le plaisir intellectuel de la reconnaissance<sup>3085</sup>. Cicéron, à ce titre, répond même aux critiques d'Eschine en justifiant le recours de Démosthène aux images audacieuses, que celui-là lui reproche, par la « flamme de la passion » imposée par le contexte et le sujet, la patrie en danger, et qu'il s'agit de faire partager aux juges<sup>3086</sup> : il atteint alors effectivement un style « sublime » (*grauitatis locis*), et

---

dicere est Atticorum, sint sane Attici ; sed in comitium ueniant, ad stantem iudicem dicant ; subsellia *grandiorem et pleniorum uocem* desiderant. Volo hoc oratori contingat, ut, cum auditum sit eum esse dicturum, locus in subselliis occupetur, compleatur tribunal, gratiosi scribae sint in dando et cedendo loco, corona multiplex, iudex erectus, cum surgat is qui dicturus sit, *significetur a corona silentium, deinde crebrae assensiones, multae admirationes, risus, cum uelit, cum uelit, fletus* (...). Haec qui contingant, eum scito Attice dicere, ut de Pericle audimus, ut de Hyperide, ut de Aeschine, de ipso quidem Demosthene maxime. » (« “Alors imitons Démosthène !” Mais, bons dieux ! faisons-nous autre chose, dites-moi, ou demandons-nous autre chose ? (...) Toujours est-il qu'il y a une chose qu'ils [*sc.* nos prétendus Attiques] n'arrivent même pas à comprendre, une chose qui non seulement est attestée par l'histoire, mais qui encore ne pouvait pas ne pas se produire, c'est que, quand Démosthène devait parler, on accourait pour l'entendre de toutes les parties de la Grèce. (...) S'il est vrai que parler un langage pauvre et sec est le propre des Attiques, qu'ils soient donc Attiques, j'y consens ; mais alors que ce soit au comitium qu'ils aillent et parlent devant le juge qui règle les affaires au pied levé. Devant les bancs des tribunaux, c'est *une éloquence plus montée de ton et plus pleine* qu'il faut. Pour moi, voici le résultat que doit obtenir un vrai orateur. Je veux qu'à la nouvelle qu'il parlera on se presse d'occuper les bancs, le tribunal siège au complet, les scribes se montrent obligeants pour indiquer une place ou céder la leur, le cercle des curieux soit considérable, les juges attentifs ; qu'au moment où se lève celui qui doit parler, *le cercle des curieux réclame le silence ; qu'ensuite il y ait des applaudissements réitérés, de nombreux cris d'admiration ; des rires quand l'orateur le veut, et, quand il le veut, des pleurs* (...). Celui qui obtient un pareil succès, celui-là, sache-le bien, il parle d'une manière attique, comme on nous dit que parlaient Périclès, Hypéride, Eschine, et, par-dessus tout, Démosthène précisément. »), *Brutus*, 288-90 (trad. J. Martha). Nous soulignons les éléments qui participent d'une esthétique du sublime, majesté du style et émotions qui captivent l'auditoire ; cf. ci-dessous, le développement consacré au *Traité du sublime*, p. 753 sq.

<sup>3085</sup> « (...) ex omnique genere frequentissimae translationes erunt, quod eae propter similitudinem transferunt animos et referunt ac mouent huc et illuc, qui motus cogitationis celeriter agitatae per se ipse delectat. », (« Il [l'orateur parfait] multipliera particulièrement les passages du sens propre au sens figuré, qui, par la comparaison entre les notions rapprochées, font passer l'esprit vers d'autres objets, le font repasser à l'objet propre, lui impriment divers mouvements, qui, imposant à la pensée un travail rapide, sont par eux-mêmes un plaisir. »), Cicéron, *Orator*, 134 (trad. H. Bornecque). L'explication par le plaisir intellectuel est reprise d'Aristote (cf. textes cités ci-dessus, p. 728-729, avec les n. 3018 et 3019, en particulier *Rhét.*, III, 10, 1410 b 10-16), mais Cicéron va plus loin, en insistant sur le rôle des mouvements rapides de la pensée dans la production de ce plaisir.

<sup>3086</sup> « Itaque hic, quem praestitisse diximus ceteris, in illa pro Ctesiphonte oratione longe optima, summissius a primo, deinde, dum de legibus disputat, pressius, post sensim incendens iudices, ut uidit ardentes, in relicuis exsultauit audacius. (...) Facile est enim uerbum aliquod ardens, ut ita dicam, notare, idque restinctis iam animorum incendiis irridere. » (« Voyez l'orateur dont nous avons dit qu'il l'emportait sur tous les autres ; dans son célèbre discours pour Ctésiphon, de beaucoup la meilleure de ses harangues, il est au début assez circonspect, plus pressant dans toute la discussion sur les lois ; ensuite communiquant peu à peu son ardeur aux juges, à partir du moment où il les vit enflammés, il ne craignit plus de donner libre cours à son génie. (...) Il est facile, en effet, de critiquer une expression qu'a dictée, pour ainsi dire, la flamme de la passion, et de s'en moquer, quand l'ardeur des esprits est éteinte. »), Cicéron, *Orat.*, 26-7 (trad. H. Bornecque). Le passage que nous ne donnons pas fait allusion aux critiques d'Eschine, *Ctés.*, 166-7 (texte cité ci-dessus, p. 776). Conformément à l'idéal de mélange des styles obéissant à un principe de convenance avec la dignité, la valeur, la portée du sujet abordé (voir notamment Cicéron, *Orat.*, 70-5, suivis de l'examen des trois styles, *ibid.*, 75-100), nous constatons que le *Sur la Couronne* ne devient sublime pour Cicéron, avec le recours notamment aux images hardies, que dans un troisième temps : étant donné que « la discussion sur les lois » occupe les paragraphes de Démosthène, *Cour.*, 110-25, nous pouvons présumer que dans l'esprit de l'Arpinate le style commence à s'enflammer avec l'épilogue apparent (*ibid.*, 126-59), pour devenir véritablement sublime et véhément dans la partie finale du bilan de la politique de Démosthène (*ibid.*, 160-251), où le sujet est noble, en effet, puisqu'il s'agit du salut d'Athènes.

c'est là que le discours déploie le plus d'efficacité persuasive<sup>3087</sup>. Les passages sublimes et véhéments où se rencontrent les images les plus hardies constituent donc selon Cicéron les plus réussis de Démosthène<sup>3088</sup>.

Enfin, le style sublime et véhément propre à ce dernier se trouve mis en relation avec une affirmation qui revient à plusieurs reprises, à partir d'une lettre sans doute apocryphe, selon laquelle Démosthène aurait été un lecteur de Platon, voire même l'aurait entendu, dessinant ainsi une filiation stylistique avec un autre auteur qui affectionnait tout autant les images<sup>3089</sup>. Nous retrouvons ainsi un problème qui s'est posé à nous à partir de l'analyse de certaines images : dans quelle mesure pouvons-nous dire que Démosthène connaissait Platon et s'en est inspiré ?

Nous voyons donc que le jugement de Cicéron constitue un tournant majeur à l'égard de l'éloquence de Démosthène par rapport aux regards qui étaient jusque-là portés sur lui, dans la mesure où il va tendre à s'imposer, comme l'indique sa reprise par Quintilien : l'orateur athénien devient d'une part le canon du véritable atticisme, ce qui constitue une nouveauté par rapport à son absence<sup>3090</sup> ou à sa simple présence à côté des autres<sup>3091</sup> dans les élaborations théoriques antérieures ; d'autre part, Cicéron renverse le jugement d'Eschine qui prévalait jusque-là<sup>3092</sup>, et qui avait reçu d'une certaine manière la caution théorique d'Aristote, en montrant que les images les plus audacieuses de Démosthène, loin de devoir être condamnées, se trouvent justifiées par le recours à un style sublime ou véhément qui contribue à sa supériorité.

---

<sup>3087</sup> « Clamores tamen tum mouet et tum in dicendo plurimum efficit, cum grauitatis locis utitur. » (« Mais lorsqu'il enlève les applaudissements, lorsque sa parole produit l'effet le plus puissant, c'est qu'il puise aux sources de l'éloquence sublime. »), Cicéron, *Orat.*, 111 (trad. H. Bornecque).

<sup>3088</sup> Quintilien reprend le détail des jugements esthétiques et rhétoriques de Cicéron sur Démosthène, notamment sur la véhémence et le sublime, cf. Quintilien, *IO X*, I, 76 (« uis », entre autres) et 108 (« uim ») ; XII, X, 23 (« (...) ui, sublimitate, impetu... » (« (...) force, sublimité, impétuosité... », trad. J. Cousin) notamment, à côté de « (...) tralationibus nitet... » (« (...) métaphores brillantes... », *id.*).

<sup>3089</sup> « Lectitauisse Platonem studiose, audiuisse etiam Demosthenes dicitur, idque apparet ex genere et granditate uerborum ; dicit etiam in quadam epistula hoc ipse de sese. » (« On dit que Démosthène avait beaucoup de goût pour Platon, qu'il le lisait souvent, qu'il l'avait même entendu. On le reconnaît au choix et à la noblesse de ses expressions ; du reste il le dit lui-même formellement dans une lettre. »), *Brut.*, 121. Cf. encore *Orat.*, 15 et *De Orat.*, I, 89. Cf. plus tard Tacite, *Dialogue des orateurs*, 32, 5 ; Quintilien, *Institution oratoire*, XII, II, 22 et X, 23, où la filiation est conclue d'un rapprochement de figure. Sur le goût de Platon pour des métaphores tout aussi hardies que Démosthène, qui fait de son style un style poétique, cf. [Longin], *Subl.*, XXXII, 7, 1-6, ainsi que les critiques de Denys d'Halicarnasse, *Dém.*, 5-7.

<sup>3090</sup> C'est le cas chez Aristote, cf. ci-dessus, p. 721, avec les n. 2987 et 2988, ainsi que pour la *Rhétorique à Herennius*.

<sup>3091</sup> Démétrios, *Du style*, et *Rhétorique à Herennius*, cf. ci-dessus, respectivement, p. 734-735, avec la n. 3036, et p. 737, avec la n. 3049, d'une part, p. 740, avec la n. 3066, d'autre part.

<sup>3092</sup> Cf. ci-dessus le développement sur Eschine, p. 774 *sq.*, ainsi que l'exemple de métaphore hardie à transformer en comparaison pris par Démétrios, *Du style*, 80 (texte cité *supra*, p. 736, n. 3042).

Après Cicéron, le jugement sur Démosthène ne varie plus : il demeure la référence à suivre pour son mélange de styles et la hardiesse de ses images reste appréciée.

## V. Denys d'Halicarnasse

Nous pouvons retenir chez Denys que la supériorité qu'il confère au style « mixte » ou « moyen » (ή μικτή λέξις ou ó μέσος χαρακτήρ), dont Démosthène représente le modèle<sup>3093</sup>, vient de sa nature même de composé des deux autres styles, le style « insolite et recherché » (ή ἐξηλλαγμένη και περιττή λέξις)<sup>3094</sup> et le style « uni et simple » (ή λιτή και ἀφελής λέξις)<sup>3095</sup> : il s'adresse ainsi à la fois aux deux catégories d'auditeurs visées par les styles simples et élevés, respectivement l'Athénien moyen et les citoyens cultivés, qui constituent précisément l'assemblée dans sa diversité. Le style mixte est en conséquence le mieux adapté à l'éloquence politique<sup>3096</sup>. Cette dualité du public peut expliquer en partie la nature de

---

<sup>3093</sup> (...) τοῦ δὲ ῥητορικοῦ γένους τοῦ μεταξὺ τῶν ἄκρων ἐκατέρων, ὃ ἀτελὲς παραλαβὸν ὁ Δημοσθένης παρ' Ἰσοκράτους τε καὶ ἔτι προτέρου Θρασυμάχου καὶ τελευταίου Πλάτωνος ἐτελείωσεν ὅσον ἦν ἀνθρωπίνη φύσει δυνατόν, πολλὰ μὲν ἂν τις ἐκ τῶν κατὰ Φιλίππου δημηγοριῶν, πολλὰ δ' ἐκ τῶν δημοσίων λόγων παραδείγματα λάβοι, πλείστα δὲ καὶ κάλλιστα ἐκ τῆς περὶ Κτησιφώντος ἀπολογίας. Οὗτος γὰρ δὴ μοι δοκεῖ καλλίστη καὶ βμετριωτάτη κατασκευὴ λέξεως κεχρηθῆσθαι ὁ λόγος. (« Quant au genre d'éloquence qui se situe entre les deux extrêmes, il était encore imparfait quand Démosthène le reçut d'Isocrate, ou de Thrasymaque qui l'avait précédé, ou de Platon en dernier ; mais il le porta à la perfection autant qu'il était humainement possible, comme on peut en découvrir maints exemples dans les harangues contre Philippe ou dans les plaidoyers politiques ; les plus nombreux et les plus beaux exemples se trouvent pourtant dans le plaidoyer de défense *Pour Ctésiphon*. C'est le discours qui me paraît montrer la mise en œuvre stylistique la plus belle et la mieux équilibrée. »), Denys d'Halicarnasse, *Démosthène*, 14, 1 (trad. G. Aujac).

<sup>3094</sup> Ἡ μὲν οὖν ἐξηλλαγμένη καὶ περιττή καὶ ἐγκατάσκευος καὶ τοῖς ἐπιθέτοις κόσμοις ἅπασι συμπληρωμένη λέξις, ἥς ὄρος καὶ κανὼν ὁ Θουκυδίδης... (« Voilà donc un échantillon de ce style insolite, recherché, fortement structuré, plein à craquer de toutes sortes d'ornements ajoutés ; Thucydide en est le modèle et la règle... », *ibid.*, 1, 3 (*id.*)).

<sup>3095</sup> Ἡ δὲ ἐτέρα λέξις ἢ λιτή καὶ ἀφελής καὶ δοκοῦσα κατασκευὴν τε καὶ ἰσχὺν τὴν πρὸς ἰδιώτην ἔχειν λόγον [καὶ] ὁμοιότητα... et Ἐτελείωσε δ' αὐτὴν καὶ εἰς ἄκρον ἤγαγε τῆς ἰδίας ἀρετῆς Λυσίας... (« Le second type est le style uni, simple, qui doit apparemment sa mise en œuvre et sa vigueur à sa ressemblance avec le parler ordinaire... » et « L'auteur qui a mené ce style à sa perfection et en a fait ressortir le mieux les qualités particulières, c'est Lysias... »), *ibid.*, 2, 1 et 3 (*id.*)).

<sup>3096</sup> (...) ἀλλ' οἱ μὲν ἀπὸ γεωργίας, οἱ δ' ἀπὸ θαλαττουργίας, οἱ δ' ἀπὸ τῶν βαναύσων τεχνῶν συνερρηκότες, οἷς ἀπλούστερον καὶ κοινότερον διαλεγόμενος μάλλον ἂν τις ἀρέσαι. (...) Οἱ δὲ πολιτικοὶ τε καὶ ἀπ' ἀγορᾶς καὶ διὰ τῆς ἐγκυκλίου παιδείας ἐληλυθότες, οἷς οὐκ ἔνι τὸν αὐτὸν ὄνπερ ἐκείνοις διαλέγεσθαι τρόπον, ἀλλὰ δεῖ τὴν ἐγκατάσκευον καὶ περιττὴν καὶ ξένην διάλεκτον τούτοις προσφέρειν. (...) Ὁ μὲν οὖν τῶν ὀλίγων καὶ εὐπαιδευτῶν στοχαζόμενος λόγος οὐκ ἔσται τῷ φαύλῳ καὶ ἀμαθεὶ πλήθει πιθανός, ὁ δὲ τοῖς πολλοῖς καὶ ἰδιώταις ἀρέσκειν ἀξίων καταφρονηθήσεται πρὸς τῶν χαριεστέρων, ὁ δ' ἀμφοτέρω τάκροατήρια πείθειν ζητῶν ἦτρον ἀποτεύξεται τοῦ τέλους. Ἔστι δὲ οὗτος ὁ μεμιγμένος ἐξ ἀμφοτέρων τῶν χαρακτήρων. Διὰ ταῦτα ἐγὼ τὴν οὕτως κατεσκευασμένην λέξιν μετριωτάτην εἶναι τῶν ἄλλων νενόμικα καὶ τῶν λόγων τούτους μάλιστα ἀποδέχομαι τοὺς πεφευγότες ἐκατέρου τῶν χαρακτήρων τὰς ὑπερβολὰς. (« A qui accourt de son champ, de sa barque ou de son atelier, c'est l'orateur qui utilise l'expression la plus simple et la plus courante qui plaira le mieux. (...) Mais à des hommes engagés dans la vie politique ou dans les affaires et qui ont reçu une éducation libérale, on ne peut tenir le même langage qu'aux premiers ; il faut leur proposer une expression travaillée, raffinée, teintée d'exotisme. (...) En résumé, une éloquence qui s'adresse seulement au petit cercle des gens cultivés n'aura aucune force

certaines images, mais pour une raison apparemment opposée à celle que présente Denys. Celui-ci semble en effet réserver métaphores et comparaisons, en tant que raffinements de style, à la réception des « gens cultivés », alors que nous pouvons tout aussi bien penser que ces dernières servent dans un discours à mieux faire comprendre certaines idées aux « petites gens » grâce à un rapprochement avec une réalité familière. De plus, les variations sur des images comiques notamment, qui s'insèrent dans une longue tradition, parlent à l'ensemble du public : Démosthène s'y adonne en particulier dans le *Sur la couronne* et dans le *Contre Aristogiton I*, c'est-à-dire à une époque où l'on rejoue les gloires comiques du passé, et donc Aristophane.

Le troisième trait caractéristique de la « composition stylistique » (ἡ σύνθεσις) de Démosthène, et en partie le quatrième, résident dans la multitude des images employées, et plus précisément des métaphores, selon le vocabulaire utilisé par Denys<sup>3097</sup>. Or celui-ci se dispense de donner la moindre explication à ce sujet en raison de la notoriété du fait, mise en exergue de façon hyperbolique<sup>3098</sup> : près d'un demi siècle après Cicéron, parler des métaphores et des comparaisons chez Démosthène est devenu un véritable lieu commun sur lequel il ne vaut pas la peine de s'attarder !

Tout comme l'Arpinate, Denys revient longuement sur les critiques d'Eschine<sup>3099</sup>, en les divisant en trois chefs d'accusation de manière à leur répondre point par point<sup>3100</sup>. En ce qui concerne tout d'abord l'« acidité » (τὸ πικραίνειν) des termes métaphoriques de Démosthène, celle-ci se trouve justifiée par la convenance avec le sujet du passage où elle

---

persuasive pour la foule des petites gens sans instruction ; en revanche, une éloquence qui cherche à plaire à une foule inculte ne rencontrera que mépris chez les gens de goût. C'est donc l'éloquence qui s'efforce de persuader les deux catégories d'auditeurs qui atteindra mieux son but. Or cette éloquence-là résulte du mélange des deux caractères de style. Et voilà pourquoi j'en suis venu à considérer le style ainsi composé comme le mieux équilibré de tous. Les discours que j'apprécie le plus sont ceux qui évitent les excès de chacun des deux styles. », *ibid.*, 15, 2-16, 7 (*id.*).

<sup>3097</sup> Τρίτον ἐστὶ καὶ τέταρτον ἰδίωμα τῆς συνθέσεως τοῦ ῥήτορος ἦν τό τε ἐξαλλάττειν παντοδαπῶς καὶ τὸ σχηματίζειν ποικίλως τὰ κῶλα καὶ τὰς περιόδους. et (...) διαπεποίκιλται ταῖς τε ἐξαλλαγαῖς καὶ τοῖς σχηματισμοῖς... (« Les troisième et quatrième particularités de la composition stylistique chez Démosthène seraient la profusion de mots détournés de leur sens, et la variété dans la formulation des *côla* et des périodes. » et « (...) chamarré d'expressions inhabituelles ou de figures diverses... »), *ibid.*, 50, 11 (*id.*). Les métaphores et les comparaisons constituent en effet des figures.

<sup>3098</sup> Οὐδὲ γὰρ ἔστιν οὐδεὶς ἀπλῶς τόπος ὃς οὐχὶ διαπεποίκιλται ταῖς τε ἐξαλλαγαῖς καὶ τοῖς σχηματισμοῖς, ὡς ἅπαντες ἴσασι, καὶ μοι δοκεῖ ταῦτα μὴ λόγων δεῖσθαι γνώριμα καὶ τοῖς φαυλοτάτοις ὄντα. (« Il n'y a vrai dire aucun endroit chez lui qui ne soit chamarré d'expressions inhabituelles ou de figures diverses, c'est de notoriété publique ; aussi point n'est besoin d'en parler, me semble-t-il, car même les plus ignares le savent. »), *ibid.*, 50, 11 (*id.*).

<sup>3099</sup> Cf. *ibid.*, 55-7. Sur les critiques d'Eschine, cf. ci-dessous, p. 774 *sq.*

<sup>3100</sup> Ἄ δέ γε Αἰσχίνης περὶ αὐτοῦ γράφει συκοφαντῶν, ὥσπερ ἔφην, τοτὲ μὲν ὡς πικροῖς καὶ περιέρογχοις ὀνόμασι χωρμένον, τοτὲ δ' ὡς ἀηδέσι καὶ φορτικοῖς, ῥαδίᾳς ἔχει τὰς ἀπολογίας. (« Quant aux critiques d'Eschine à l'encontre de Démosthène, critiques calomnieuses, comme je le disais, qui accusaient l'orateur tantôt d'user d'un vocabulaire acide et précieux, tantôt de choisir des mots vulgaires et dénués d'agrément, elles sont faciles à réfuter. »), Denys d'Halicarnasse, *Dém.*, 55, 1 (trad. G. Aujac). Il y a en réalité trois chefs d'accusation et non pas deux car Denys dédouble le premier dans sa réponse.

intervient, c'est-à-dire un passage qui requiert de la véhémence : les mots « acides », autrement dit à la fois au sens et aux sonorités désagréables, permettent de produire les violentes passions, en particulier de colère et de haine, nécessaires pour soulever l'auditoire<sup>3101</sup>. Le seul moyen de critiquer ce genre de style résiderait donc dans la mise en exergue d'une disconvenance avec le sujet ou d'un manque de mesure dans la mise en œuvre de tels procédés, ce qui n'est pas le cas chez Démosthène, puisqu'il emploie le style acide dans les discours politiques<sup>3102</sup>. Or ceux-ci se caractérisent effectivement par un sujet élevé qui se prête à la véhémence : la patrie en danger.

Denys se fonde sur une analyse analogue au sujet du style « précieux » (περίεργος), mais il effectue à cette occasion une distinction : l'orateur utilise le style précieux, c'est-à-dire marqué par une recherche stylistique, l'utilisation d'ornements et surtout de métaphores<sup>3103</sup>, essentiellement dans les *Harangues* et les *Plaidoyers politiques* en raison de la « grandeur et <de> la dignité des sujets », alors que les *Plaidoyers civils* se caractérisent par un style simple

<sup>3101</sup> Τὸ μὲν γὰρ πικραίνειν τὴν διάλεκτον ὅταν ἀπαιτῶσιν οἱ καιροὶ (πολλάκις δὲ ἀπαιτοῦσι καὶ μάλιστα ἐν τοῖς παθητικοῖς τῶν ἐπιχειρημάτων), ἐγκώμιόν ἐστι τοῦ ῥήτορος (...). Ἀμήχανον δὲ τρυφεροῖς ὀνόμασι καλλωπίζοντα τὴν διάλεκτον ὀργὴν ἢ μῖσος ἢ τῶν παραπλησίων τι κινήσαι παθῶν, ἀλλ' ἀνάγκη καὶ νοήματ' ἐξευρεῖν ἃ δὴ τῶν τοιούτων ἔσται παθῶν ἀγωγὰ, καὶ ὀνόμασι τοιούτοις αὐτὰ περιλαβεῖν οἷς πέφυκεν ἀκοὴ πικραίνεσθαι. (« Mettre de l'acidité dans le langage, quand les circonstances le demandent (et elles le demandent souvent, en particulier dans les arguments qui font appel à l'émotion), est tout à l'éloge de l'orateur (...). Or, si l'on embellit son propos de mots délicats, il n'y a pas moyen de faire naître la colère, la haine ou tout autre émotion de ce genre ; pour obtenir ce résultat, il est indispensable de découvrir sans doute des idées porteuses de ce genre d'émotions, mais aussi de les habiller de mots qui, par nature, sont acides à l'oreille. »), *ibid.*, 55, 2-3 (*id.*). L'idée exprimée par un mot et ses sonorités se trouvent liées chez Denys, cf. en particulier *La composition stylistique*, 14-16. Eschine en réalité ne se montre point si précis dans sa critique à propos des sonorités, mais se contente de brocarder le caractère « monstrueux » et « rude » de certaines métaphores en général, ce qui vise surtout la création de nouveaux mots et le choc, pour ainsi dire, des images associées et des idées exprimées ; voir ci-dessous, p. 774 sq.

<sup>3102</sup> Εἰ μὲν οὖν μὴ κατὰ τὸν οἰκείον καιρὸν τῇ πικραίνουσῃ διαλέκτῳ χρώμενον ἀπεδείκνυεν αὐτὸν ἢ πλεονάζοντα ἐν αὐτῇ καὶ τῆς ποσότητος ἀστοχοῦντα, εἰκότως ἂν ὡς ἀμαρτάνοντα διέβαλλεν· ὁ δὲ τούτων μὲν οὐδέτερον ἔχει δεικνύναι, κοινῶς δὲ διαβάλλει τὴν παθητικὴν διάλεκτον, οὖσαν ἐπιτηδειοτάτην εἰς πολιτικούς παραλαμβάνεσθαι λόγους, λεληθότα ἐγκώμα μεταφέρων εἰς τὰς κατηγορίας... (« Si donc Eschine montrait que Démosthène choisit le mauvais moment pour utiliser le style acide, ou qu'il en met trop et calcule mal la quantité, il aurait raison de condamner ce défaut ; mais il n'a rien de tel à montrer ; il condamne en bloc le langage de l'émotion, qui est pourtant tout à fait à sa place dans les discours publics ; et donc, à son insu, c'est un éloge qu'il adresse à Démosthène par cette critique... »), *ibid.*, 55, 4 (*id.*).

<sup>3103</sup> Δεχέσθω δὲ τις τὴν περιεργίαν τῶν ὀνομάτων ὑπ' αὐτοῦ <λεγομένην> λέγεσθαι νυνὶ περιττὴν ἐργασίαν καὶ ἐξηλλαγμένην τῶν ἐν ἔθει... (« Admettons d'abord que le vocabulaire précieux dont parle Eschine est ce que nous nommons aujourd'hui expression raffinée, sortant de l'ordinaire... »), *ibid.*, 56, 2 (*id.*). Il s'agit d'une réminiscence aristotélicienne, qui oppose le mot courant à la métaphore, le premier produisant la clarté et la seconde, ainsi que plus généralement tout écart par rapport à l'usage, confère de la majesté au discours, contribue à l'orne, ayant à ce titre une valeur poétique : cf. entre autres Aristote, *Rhét.*, III, 2, 1401b sq. Dans ce style « précieux » dont parle Denys, nous reconnaissons le style élevé, cf. Denys d'Halicarnasse, *Dém.*, 1, 3 (texte cité ci-dessus, p. 747, n. 3094).

où les rares passages élevés demeurent discrets, puisque le sujet, moins noble, ne s'y prête point<sup>3104</sup>.

Enfin, Denys se contente de remarquer que les métaphores vulgaires et « rudes » pointées par Eschine ne se rencontrent nulle part dans les discours de Démosthène, et qu'en règle générale ce type de métaphores n'apparaît que dans les discours qu'il considère comme apocryphes<sup>3105</sup>.

La critique d'Eschine apparaît donc désormais absurde, soit qu'il stigmatise « (...) le manque d'à-propos ou la surabondance des formules insolites... » ((...) τὴν ἀκαιρίαν ἢ τὸν πλεονασμὸν τῆς ἐξηλλαγμένης ἐρμηνείας...), puisque c'est là un trait en conformité avec la nature du sujet<sup>3106</sup>, soit qu'il proscrive purement et simplement l'emploi des métaphores ((...) τῷ γένει τῆς ἐξαλλαγῆς ὄλω...), puisque la virtuosité oratoire dans les discours politiques, à savoir les discours aux sujets élevés et pleins de passion, consiste précisément à recourir à ces outils de la véhémence que représentent les métaphores audacieuses, permettant d'interpeller l'auditoire et de le soulever par leur caractère à la fois insolite, majestueux et

---

<sup>3104</sup> Εἰ μὲν οὖν τὴν ἀκαιρίαν ἢ τὸν πλεονασμὸν τῆς ἐξηλλαγμένης ἐρμηνείας διασύρων καὶ ταῦτα εἴρηκεν, ὡς τοῦ Δημοσθένους περὶ ἐκάτερον αὐτῶν ἀμαρτάνοντος, ψεύδεται περιφανῶς· ὁ γὰρ ἀνὴρ ἐν μὲν ταῖς δημηγορίαις καὶ τοῖς δημοσίοις ἀγῶσι πρὸς τὸ μέγεθος καὶ τὸ ἀξίωμα τῶν ὑποθέσεων ἀποβλέπων κέχρηται τῇ τοιαύτῃ κατασκευῇ πολλὰκις, ἐν δὲ τοῖς ἰδιωτικοῖς λόγοις οὐς περὶ μικρῶν συμβολαίων ἰδιώταις ἀνθρώποις ἔγραψε, τὴν κοινὴν καὶ συνήθη λέξιν ἐπιτηδεύει, σπανίως δὲ ποτε τὴν περιττὴν καὶ οὐδὲ ταύτην ἐπ' αὐτοφώρῳ, ἀλλ' ὥστε λαθεῖν. (« Si donc Eschine avait employé cette expression pour persifler le manque d'à-propos ou la surabondance des formules insolites, s'imaginant que Démosthène s'est rendu coupable de ces deux défauts, il est manifestement dans l'erreur ; car c'est dans les harangues publiques ou dans les plaidoyers politiques que, considérant la grandeur et la dignité des sujets, notre orateur utilise abondamment ce genre de mise en œuvre, alors que dans les plaidoyers civils, qui portent sur de minces affaires de contrats entre particuliers, il pratique le style courant et habituel, avec quelques rares passages en langage raffiné, qu'il évite du reste de souligner et qui, du coup, passent inaperçus. »), *ibid.*, 56, 3-4 (trad. G. Aujac).

<sup>3105</sup> Τὸ δὲ φάσκειν φορτικοῖς καὶ ἀηδέσι τοῖς ὀνόμασιν αὐτὸν κεχρησθαι πόθεν ἐπῆλθεν αὐτῷ λέγειν, ὑπὲρ πάντα ἔγωγε τεθαύμακα. Οὐδὲν γὰρ εὐρίσκω τούτων παρὰ Δημοσθένει κείμενον, ὃν εἰρηκέναι φησὶν αὐτὸν Αἰσχίνης (...); οὐδέ γε ἄλλα τινὰ φορτικά καὶ ἀηδῆ ὀνόματα ἐν οὐδενὶ τῶν Δημοσθένους λόγων εὐρεῖν δεδύνημαι (...). Εἰ μέντοι τινὲς ἐν τοῖς ψευδεπιγράφοις εἰσὶ λόγοις ἀηδεῖς καὶ φορτικαὶ καὶ ἄγροικοὶ κατασκευαί, ὡς ἐν τοῖς κατ' Ἀριστογείτονος β' καὶ ἐν τῇ ἀπολογία τῶν δώρων καὶ ἐν τῷ <περὶ τοῦ> μὴ ἐκδοῦναι Ἄρπαλον καὶ ἐν τῷ κατὰ Νεαίρας καὶ ἐν τῷ περὶ τῶν πρὸς Ἀλέξανδρον συνθηκῶν ἐν ἄλλοις τε συκνοῖς οὐς ὁ Δημοσθένης οὐκ ἔγραψεν... (« Quant à prétendre que Démosthène a usé de mots vulgaires et dénués d'agrément, d'où lui est venue cette idée, je me le suis tout particulièrement demandé. Car je ne découvre chez Démosthène rien de ce qu'Eschine lui reproche d'avoir dit (...) ? Des mots vulgaires ou dénués d'agrément, je n'ai pu réussir à en trouver d'autres, dans aucun des discours de Démosthène (...). Si pourtant l'on découvre quelques constructions dénuées d'agrément, vulgaires, grossières, elles se trouvent dans les discours apocryphes, par exemple dans les deux *Contre Aristogiton*, ou dans la défense *Contre une accusation de corruption*, ou dans le *Contre Neaira*, dans le discours *Sur le traité avec Alexandre*, et dans beaucoup d'autres que Démosthène n'a jamais écrits... »), *ibid.*, 57, 1-3 (*id.*). La première coupure correspond à la citation d'Eschine, *Ctés.*, 72 et 166-7. Dans le premier passage, cf. en particulier (...) διὰ τὴν ἀηδίαν τοῦ λέγοντος ἅμα καὶ τοῦ ὀνόματος... (« (...) si grande était la rudesse de cette parole et de celui qui la prononçait... », trad. V. Martin et G. de Budé), que discute ici Denys. Le problème de ces métaphores est en réalité plus complexe que Denys ne le présente, cf. ci-dessus, p. 779, avec la n. 3200. Il en va de même pour le *Contre Aristogiton I*, que les érudits ont aujourd'hui tendance à considérer comme authentique, cf. ci-dessus, « Introduction », p. 23-4.

<sup>3106</sup> Cf. ci-dessus, p. 750, avec la n. 3104.

poétique<sup>3107</sup>. Nous reconnaissons là la plupart des caractéristiques de la métaphore et de la comparaison. Autrement dit, l'utilisation d'images qui en un temps furent jugées audacieuses et de mauvais goût a fini par se muer en un gage de respect du principe de convenance et en un trait d'excellence oratoire, par une sorte de renversement, en lien avec les acquis conceptuels dus à la notion de « véhémence » (δεινότης), que Denys reprend à son compte<sup>3108</sup>.

Denys insiste en outre sur le caractère poétique de la prose de Démosthène à l'occasion du *Sur la composition stylistique*, au travers de considérations rythmiques<sup>3109</sup>, mais en rappelant au détour d'une brève parenthèse le rôle des mots à cet égard : certains appartiennent au registre poétique et peuvent conférer de la poéticité à un texte. Il s'agit des « termes rares, étrangers, figurés, ou encore forgés de toutes pièces, qui donnent de l'agrément à la poésie », que Platon par exemple emploie trop fréquemment au goût de Denys<sup>3110</sup> : nous retrouvons implicitement le rapprochement déjà opéré entre les deux auteurs.

<sup>3107</sup> Εἰ δὲ κἀνταῦθα τῷ γένει τῆς ἐξαλλαγῆς ὄλῳ πολέμων ταῦτ' εἴρηκεν Αἰσχίνης, ἄτοπόν τι ποιεῖ πρᾶγμα, ταύτην διασύρων τὴν δεινότητα ἧς πλείστης τῷ ῥήτορι δεῖ. Τὸ γὰρ μὴ τοῖς πολλοῖς ὁμοίως ἐκφέρειν τὰς νοήσεις, ἀλλ' ἐπὶ τὸ σεμνότερον καὶ ποιητικώτερον ἐκβιβάζειν τὴν ὀνομασίαν παρὰ τῆς πολιτικῆς δυνάμεως μάλιστα ἀπαιτοῦμεν. (« Si en revanche, en employant cette expression, c'est l'inhabituel dans son ensemble et en lui-même que condamne Eschine, c'est une belle absurdité de sa part, de persifler précisément cette virtuosité véhémente qui est si nécessaire à l'orateur. Car savoir exprimer les idées autrement que la foule, tirer le vocabulaire vers plus de solennité, vers un tour plus poétique, c'est cela que nous exigeons surtout d'un orateur politique de talent. »), Denys d'Halicarnasse, *Dém.*, 56, 5 (trad. G. Aujac).

<sup>3108</sup> Τὰ δ' αὐτὰ καὶ περὶ τῆς περιέργου λέξεως ἔχει τις ἂν εἰπεῖν πρὸς τὸν Αἰσχίνην, ἐπειδὴ καὶ ταύτην αὐτοῦ χλευάζει τὴν ἀρετήν. » et « Ταῦτα μὲν οὖν ἐγκώμα τῆς Δημοσθένους δεινότητος ὄντα... (« Concernant le style précieux, on pourrait faire à Eschine la même réponse : c'est une qualité de Démosthène, là aussi, qu'il tourne en dérision. » et « Les traits en question sont donc tout à l'éloge de la virtuosité de Démosthène... »), *ibid.*, 56, 1 et 6 (*id.*). Sur le retournement en qualités des défauts dénoncés par Eschine, cf. encore *ibid.*, 55, 2 et 4 (textes cités ci-dessus, p. 749, n. 3101 et 3102). Sur la véhémence, cf. encore *ibid.*, 55, 2 et 3 ; 56, 5 (textes cités ci-dessus, p. 749, n. 3101, et p. 751, n. 3107).

<sup>3109</sup> (...) ἐκείνά σε οἶμαι ποθεῖν ἔτι ἀκοῦσαι πῶς γίνεται λέξις ἄμετρος ὁμοία καλῷ ποιήματι ἢ μέλει (...). Ἄρξομαι δὲ πρῶτον ἀπὸ τῆς ψιλῆς λέξεως, ἕνα τῶν ἀνδρῶν προχειρισάμενος ὃν ἐν τοῖς μάλιστα οἶμαι τὴν ποιητικὴν ἐκμεμάχθαι φράσιν (...). Φέρε δὴ τίς οὐκ ἂν ὁμολογήσειεν τοῖς κρατίστοις εἰκέναι ποιήμασι τε καὶ μέλεσι τοὺς Δημοσθένους λόγους, καὶ μάλιστα τὰς τε κατὰ Φιλίππου δημογορίας καὶ τοὺς δικανικοὺς ἀγῶνας τοὺς δημοσίους ; » et « Ὅπερ οὖν ἔφη, οὐ δύναται ψιλὴ λέξις ὁμοία γενέσθαι τῇ ἐμμέτρῳ καὶ ἐμμελεῖ, ἐὰν μὴ περιέχη μέτρα καὶ ῥυθμούς τινες ἐγκατατεταγμένους ἀδήλως. (« (...) ce que tu brûles d'apprendre encore, j'imagine, c'est comment un langage non métrique peut ressembler à un beau poème, épique ou lyrique (...). Je commencerai d'abord par la prose, en faisant appel à l'écrivain chez qui l'on trouve au plus haut point, me semble-t-il, la marque du tour poétique. (...) Eh bien donc ! qui refuserait de reconnaître que les discours de Démosthène ressemblent à ce que l'on fait de mieux en matière de poésie épique ou lyrique, en particulier les harangues contre Philippe et les plaidoyers composés pour les procès publics ? » et « Comme je le disais, un texte de prose ne peut pas ressembler à de la poésie épique ou lyrique à moins de contenir des mètres et des rythmes discrètement introduits dans sa trame. »), *Sur la composition stylistique*, 25, 1-3 et 9 (trad. G. Aujac). Le premier passage est suivi de l'exemple de Démosthène, *Contre Aristocrate*, 1.

<sup>3110</sup> Ἐπεὶ καὶ ἡ ἐκλογή τῶν ὀνομάτων μέγα τι δύναται, καὶ ἔστι τις ὀνομασία ποιντικῆ γλωττηματικῶν τε καὶ ξένων καὶ τροπικῶν καὶ πεποιημένων, οἷς ἡδύναται ποιῆσις, εἰς κόρον ἐγκαταμυγνέντων τῇ ἀμέτρῳ λέξει, ὃ ποιῶσιν ἄλλοι τε πολλοὶ καὶ οὐχ ἥκιστα Πλάτων. (« Le choix des mots joue un grand rôle sans doute : il existe tout un vocabulaire poétique, fait de termes rares, étrangers, figurés, ou encore forgés de toutes pièces, qui donnent de l'agrément à la poésie ; on les trouve mêlés à la prose jusqu'à satiété chez beaucoup d'auteurs, Platon en particulier... »), Denys d'Halicarnasse, *Comp.*, 25, 8 (trad. G. Aujac). Le caractère poétique des métaphores et des comparaisons a été mis d'emblée en lumière par Aristote, *Poét.*, 21 et *Rhét.*, III, 10 et 11 ;



Ainsi, quoique dans le détail les outils conceptuels de Denys présentent des originalités, il n'en partage pas moins le même jugement général que Cicéron sur les images de Démosthène, en particulier ses métaphores, qu'il place en outre au centre de son analyse : retournant point par point les critiques d'Eschine, il justifie le recours de Démosthène à des métaphores hardies par le concept grec correspondant de véhémence (δεινότης), qu'il emprunte sans doute à Démétrios, mais en précisant son champ d'application. Il le circonscrit en effet à tous les discours politiques, donc en ce qui concerne Démosthène aux *Harangues* et aux *Plaidoyers politiques*, en raison de la dignité et de l'élévation de leurs sujets, le salut commun : à cette grandeur morale doit correspondre un « caractère », un style véhément. Dans cette perspective, Denys insiste en outre de manière originale<sup>311</sup> sur la tonalité poétique de ce style. Or, même si cette analyse s'appuie en grande partie sur des considérations de rythme, les métaphores et « allégories » ou métaphores filées de Démosthène en sont un élément important.

---

voir ci-dessus, p. 721 *sq.* Denys juge que Platon, autre représentant du style mixte, se montre excessif dans le recours aux procédés du style élevé, notamment les métaphores, métaphores filées (« allégories ») et comparaisons, qu'il introduit de surcroît à partir d'analogies difficiles à percevoir, si bien qu'il tombe dans le défaut afférent à l'abus de ces figures en prose, l'obscurité : Ὅταν δὲ εἰς τὴν περιτολογίαν καὶ τὸ καλλιπεῖν, ὃ πολλάκις εἶωθε ποιεῖν, ἄμετρον ὀρμὴν λάβῃ, πολλῶν χειρῶν ἑαυτῆς γίνεται (...) μελαίνει τε τὸ σαφὲς καὶ ζόφῳ ποιεῖ παραπλήσιον ἔλκει τε μακρὸν ἀποτεινούσα τὸν νοῦν, συστρέψαι δέον ἐν ὀνόμασιν ὀλίγους. (...) ὑπεριδοῦσά τε τῶν κυρίων καὶ ἐν τῇ κοινῇ χρήσει κειμένων τὰ πεποιημένα ζητεῖ καὶ ξένα καὶ ἀρχαιοπρεπῆ. Μάλιστα δὲ χειμάζεται περὶ τὴν τροπικὴν φράσιν, πολλὴ μὲν ἐν τοῖς ἐπιθέτοις, ἄκαιροισ δ' ἐν ταῖς μετωνυμίαις, σκληρὰ δὲ καὶ οὐ σφύζουσα τὴν ἀναλογίαν ἐν ταῖς <μεταφοραῖς>. Ἀλληγορίας τε περιβάλλεται πολλὰς <καὶ μακράς>, οὔτε μέτρον ἐχούσας οὔτε καιρόν. (« Lorsqu'en revanche le style de Platon prend sans mesure son élan vers le raffinement et la beauté d'élocution, ce qui lui arrive fréquemment, il se gâte considérablement ; (...) il obscurcit ce qui est clair, le transforme en ténèbres ; il étire en longueur l'idée qu'il faut ramasser en quelques mots. (...) dédaignant les termes propres, pris dans leur acception courante, il cherche des mots fabriqués, étrangers, fleurant l'archaïsme. Surtout il se débat dans des tours figurés, prodigue les ornements ajoutés, manque d'à-propos dans les métonymies, est guindé, néglige de respecter la correspondance <dans les métaphores>. Il regorge d'allégories qui manquent de mesure et d'à-propos. »), Denys d'Halicarnasse, *Dém.*, 5, 4-6 (trad. G. Aujac). Denys, reprenant un mot de Socrate in Platon, *Phèdre*, 238 d, qualifie ce style de « dithyrambe » (Ἡισθητο γάρ, ὡς ἔοικεν, τῆς ἰδίας ἀπειροκαλίας καὶ ὄνομα ἔθετο αὐτῇ τὸ διθύραμβον... (« Il était conscient, à ce qu'il semble de son propre manque de goût ; il lui avait donné un nom, le dithyrambe... »), Denys d'Halicarnasse, *Dém.*, 6, 4 (trad. G. Aujac)), et va jusqu'à comparer Platon à Pindare, en s'appuyant sur des passages du *Phèdre*, *ibid.*, 7. Sur la nécessité d'une analogie assez évidente et de métaphores et comparaisons courtes et discrètes en prose afin d'éviter l'obscurité et un style trop poétique, cf. Aristote, *Rhét.*, III, 10, 1410 b 32-33 ; 11, 1412 a 11-12 ; 2, 1404 b 31-37 et 1405 a 10-13 (textes cités ci-dessus, p. 724 ; p. 726, n. 3009 ; p. 731, n. 3025 et 3027) ; Démétrios, *Du style*, 78, 1-7 ; 86-7 et 89-90 (textes cités p. 734, n. 3034, p. 735, n. 3041, et p. 736, n. 3042 ; il est intéressant de noter que dans le premier de ces passages, Démétrios note également que l'abus des métaphores en prose la fait tomber dans le dithyrambe) ; Cicéron, *Orat.*, 138 ; *De orat.*, III, 162-5 ; Quintilien, *IO V*, XIV, 34 et VIII, VI, 17.

<sup>311</sup> Nous n'avions jusque là que des remarques éparées et ponctuelles sur le caractère poétique des comparaisons et métaphores utilisées en prose, qui justifiait les recommandations d'en user avec circonspection, et le lien ne se trouvait point établi systématiquement avec le style véhément ; cf. ci-dessus, p. 721 *sq.*, pour Aristote, qui ne connaît pas le style véhément ; p. 734-736 et 736-737, respectivement, pour le premier et le second points chez Démétrios ; p. 744-746, pour le style véhément chez Cicéron, qui ne fait pas alors mention du caractère poétique.

## VI. Pseudo-Longin, *Traité du sublime*

Au-delà des spécificités et de l'originalité de l'ouvrage, qui résident dans la définition du concept de sublime et, pour ce qui nous concerne, dans la liaison de celui-ci avec les images, nous retrouvons certains éléments de filiation avec la tradition que nous avons examinée jusqu'à présent.

La question des images se trouve abordée selon une espèce de dichotomie dans le *Traité du sublime*, parce qu'un concept générique d'« images » (αἱ φαντασίαι) fait l'objet d'un traitement séparé, à double titre, par rapport à celui des métaphores et des comparaisons : d'une part parce que les images sont distinguées des figures, auxquelles appartiennent ces deux-là, d'autre part parce que les premières relèvent de la seconde catégorie du « sublime des pensées », à savoir « la véhémence et l'enthousiasme de la passion »<sup>3112</sup>, alors que métaphores et comparaisons sont traitées dans le cadre de la troisième source du sublime, la « noblesse de l'expression », qui constitue un complément de la deuxième, consacrée spécifiquement aux figures<sup>3113</sup>.

Pour le Pseudo-Longin, les images représentent l'un des procédés privilégiés du sublime, et plus précisément du sublime des pensées, en produisant tout d'abord de la force et de la grandeur :

Ὄγκου καὶ μεγαληγορίας καὶ ἀγῶνος ἐπὶ τούτοις, ὧ νεανία, καὶ αἱ φαντασίαι  
παρασκευαστικώταται.<sup>3114</sup>

<sup>3112</sup> Τοσαῦτα περὶ τῶν κατὰ τὰς νοήσεις ὑψηλῶν καὶ ὑπὸ μεγαλοφροσύνης <ἢ διὰ> μιμήσεως ἢ φαντασίας ἀπογεννωμένων ἀρκέσει. (« Mais c'est assez parlé du sublime des pensées, et qui naît de la grandeur d'âme ou grâce à l'imitation ou aux images. »), [Longin], *Du sublime*, XV, 12 (trad. H. Lebègue modifiée). Ce passage ainsi que le traitement de ces questions en un seul développement suivi *ibid.*, IX-XV, montre qu'il n'y a pas vraiment lieu de séparer les deux premières sources du sublime annoncées *ibid.*, VIII, 1, ce pourquoi, pour simplifier la présentation, nous les avons considérées comme deux volets de ce « sublime des pensées », qui forme alors la première source du sublime, suivie des trois autres : (...) πρῶτον μὲν καὶ κρᾶτιστον τὸ περὶ τὰς νοήσεις ἀδρεπήβολον (...), δεύτερον δὲ τὸ σφοδρὸν καὶ ἐνθουσιαστικὸν πάθος. (« La première et la plus importante est la faculté de concevoir des pensées élevées (...). La seconde est la véhémence et l'enthousiasme de la passion. », trad. H. Lebègue).

<sup>3113</sup> (...) ἢ τε ποιὰ τῶν σχημάτων πλάσις (δισσὰ δὲ που ταῦτα, τὰ μὲν νοήσεως, θάτερα δὲ λέξεως), ἐπὶ δὲ τούτοις ἢ γενναία φράσις, ἧς μέρη πάλιν ὀνομάτων τε ἐκλογὴ καὶ ἡ τροπικὴ καὶ πεποιημένη λέξις. (« (...) le tour particulier des figures (lesquelles sont de deux sortes : les figures de pensée et les figures de mots), auxquelles s'ajoute la noblesse de l'expression, qui, à son tour, comprend le choix des mots et l'emploi étudié des tropes. », *ibid.*, VIII, 1 (trad. H. Lebègue).

<sup>3114</sup> « Les images aussi, mon jeune ami, contribuent par excellence à produire la majesté, la magnificence et la force du style. », *ibid.*, XV, 1 (*id.* pour la traduction de « ἀγῶνος »). Sur l'ὄγκος, cf. ci-dessus, p. 732, avec la n. 3031, chez Aristote, et le concept de μέγεθος chez Démétrios, texte cité *supra*, p. 734, n. 3034.

La désignation même des images à partir du concept philosophique de φαντασία permet de mettre l'accent sur les deux caractéristiques principales que l'auteur leur confère, d'une part leur pouvoir de vive représentation, d'autre part la conception de l'imagination qui le sous-tend : les images naissent dans l'esprit de l'auteur grâce à une véritable inspiration divine qui procure une capacité de « voyance », le traité généralisant ainsi la conception platonicienne de la fureur poétique et de l'enthousiasme divin destinés à certains élus<sup>3115</sup>. En effet, l'auteur applique cette conception d'abord à la poésie, mais ensuite également aux discours en prose<sup>3116</sup>.

Il insiste sur les effets que permettent d'obtenir en termes de persuasion, dans ce dernier domaine, les images mêlées aux arguments, reprenant par là l'héritage de Cicéron : non seulement, selon la topique de l'*enargeia* depuis Aristote, elles contribuent à « bien peindre les choses et [de] les faire voir clairement », c'est-à-dire qu'elles renforcent le poids des arguments (*docere*)<sup>3117</sup>, mais également elles « asservissent » l'auditeur par leur force et le pathos qu'elles suscitent (*mouere*)<sup>3118</sup>, ce qu'un exemple de Démosthène sert à illustrer<sup>3119</sup>.

<sup>3115</sup> (...) ἤδη δ' ἐπὶ τούτων κεκράτηκεν τοῦνομα [*sc.* φαντασία], ὅταν ἂ λέγεις ὑπ' ἐνθουσιασμοῦ καὶ πάθους βλέπειν δοκῆς καὶ ὑπ' ὄψιν τιθῆς τοῖς ἀκούουσιν. et Ἄλλ' αἱ μὲν δύο αὐταὶ τοῦ ὕψους [*sc.* τὸ περὶ τὰς νοήσεις ἀδρεπήβολον et τὸ σφοδρὸν καὶ ἐνθουσιαστικὸν πάθος] κατὰ τὸ πλεόν αὐθυγενεῖς συστάσεις, αἱ λοιπαὶ δ' ἤδη καὶ διὰ τέχνης... (« (...) mais maintenant ce terme [*sc.* image] est réservé surtout aux cas où, par un effet de l'enthousiasme et de la passion, tu parais voir ce que tu dis et le mets sous les yeux de l'auditeur. » et « Ces deux premières sources du sublime [*sc.* la faculté de concevoir des pensées élevées et la véhémence et l'enthousiasme de la passion] sont en grande partie des dispositions innées ; les trois autres sont des produits de l'art... »), [Longin], *Subl.*, XV, 1 et VIII, 1 (trad. H. Lebègue). Sur la fureur platonicienne cf. *Ion* et *Phèdre*.

<sup>3116</sup> La poésie est traitée in [Longin], *Subl.*, XV, 2-8 avec des exemples d'Euripide, d'Eschyle, de Sophocle et de Simonide, et l'éloquence oratoire *ibid.*, XV, 9-11 avec des exemples de Démosthène et d'Hypéride.

<sup>3117</sup> Ὡς δ' ἕτερόν τι ἢ ῥητορικῆ φαντασία βούλεται καὶ ἕτερον ἢ παρὰ ποιηταῖς, οὐκ ἂν λάθοι σε, οὐδ' ὅτι τῆς μὲν ἐν ποιήσει τέλος ἐστὶν ἔκπληξις, τῆς δ' ἐν λόγοις ἐνάργεια... (« Tu ne saurais l'ignorer : les images tendent à une fin autre chez les orateurs que chez les poètes : en poésie leur but est l'étonnement, dans le discours c'est l'évidence. »), [Longin], *Subl.*, XV, 2 (*id.*). La traduction, ou plutôt la glose d'ἐνάργεια que nous citons dans le corps de texte est celle de Boileau.

<sup>3118</sup> Τί οὖν ἢ ῥητορικῆ φαντασία δύναται ; Πολλὰ μὲν ἴσως καὶ ἄλλα τοῖς λόγοις ἐναγώνια καὶ ἐμπαθῆ προσεισφέρειν, κατακιρναμένη μέντοι ταῖς πραγματικαῖς ἐπιχειρήσεσιν οὐ πείθει τὸν ἀκροατὴν μόνον, ἀλλὰ καὶ δουλοῦνται. et (...) ἀμφοτέραι δ' ὅμως τό τε \* ἐπιζητοῦσι καὶ τὸ συγκεκινημένον. (« Quel est donc l'effet des images dans l'éloquence ? C'est probablement d'ajouter de mille manières différentes de la véhémence et de l'émotion : mêlées à l'argumentation des faits, l'imagination » et « Poésie et éloquence recherchent néanmoins le <pathétique> et l'émotion communicative... »), [Longin], *Subl.*, XV, 9, 1-5 et 2, 4-5 (trad. H. Lebègue).

<sup>3119</sup> « Καὶ μὴν εἴ τις » φησὶν « αὐτίκα δὴ μάλα κραυγῆς ἀκούσειε πρὸ τῶν δικαστηρίων, εἴτ' εἴποι τις ὡς ἀνέφικται τὸ δεσμωτήριον, οἱ δὲ δεσμῶται φεύγουσιν, οὐθεὶς οὕτως οὔτε γέρων οὔτε νέος ὀλίγωρός ἐστιν, ὅς οὐχὶ βοηθήσει καθ' ὅσον δύναται· εἰ δὲ δὴ τις εἴποι παρελθὼν ὡς ὁ τούτους ἀφεῖς οὐτός ἐστιν, οὐδὲ λόγου τυχὼν παραντίκ' ἂν ἀπόλοιτο. » (« “Oui, si en cet instant même, dit-il [Démosthène], on entendait s'élever une clameur devant le tribunal et qu'on vînt vous dire : « la prison est ouverte, les détenus sont en fuite », il n'est point d'homme, jeune ou vieux, assez négligent pour se refuser de prêter main-forte de tout son pouvoir ; mais si maintenant quelqu'un s'avance [à la tribune] et vous dit : « celui qui les a relâchés le voici », le misérable périrait sur l'heure sans qu'on lui permît de parler”. »), *ibid.*, 9, 5-11 (*id.*), qui est une citation de Démosthène, *Tim.*, 208.

Dans les deux cas, nous constatons que les images se trouvent envisagées comme un moyen d'emporter l'adhésion de l'auditeur, en attirant d'abord son attention par l'« éclat » qu'elles confèrent au raisonnement, puis en le soulevant, c'est-à-dire en lui transmettant les passions qu'elles véhiculent, un peu sur le modèle de la chaîne magnétique de transmission de l'enthousiasme divin décrite dans l'*Ion*<sup>3120</sup>, afin de le subjuguier complètement. L'hyperbole de l'« asservissement » exprime en effet cette force d'entraînement et de persuasion irrésistible qui est la leur, et qui fonctionne comme un surcroît par rapport à celle des arguments eux-mêmes, qu'elles portent à son paroxysme d'efficacité<sup>3121</sup>. Or, de ce point de vue, leur avantage

<sup>3120</sup> Ἔστι γὰρ τοῦτο τέχνη μὲν οὐκ ὄν παρὰ σοὶ περὶ Ὀμήρου εὖ λέγειν, ὃ νῦν δὴ ἔλεγον, θεία δὲ δύναμις ἢ σε κινεῖ, ὡσπερ ἐν τῇ λίθῳ ἦν Εὐριπίδης μὲν Μαγνήτιν ὠνόμασεν, οἱ δὲ πολλοὶ Ἑρακλείαν. Καὶ γὰρ αὕτη ἡ λίθος οὐ μόνον αὐτοὺς τοὺς δακτυλίους ἄγει τοὺς σιδηροὺς, ἀλλὰ καὶ δύναμιν ἐντίθησι τοῖς δακτυλίοις ὥστε δύνασθαι ταῦτὸν τοῦτο ποιεῖν ὅπερ ἡ λίθος, ἄλλους ἄγειν δακτυλίους, ὡστ' ἐνίστε ὀρμαθὸς μακρὸς πάνυ σιδηρῶν [καὶ] δακτυλίων ἐξ ἀλλήλων ἤρτηται· πάσι δὲ τούτοις ἐξ ἐκείνης τῆς λίθου ἡ δύναμις ἀνήρτηται. Οὐ τῷ δὲ καὶ ἡ Μοῦσα ἐνθέους μὲν ποιεῖ αὐτή, διὰ δὲ τῶν ἐνθέων τούτων ἄλλων ἐνθουσιαζόντων ὀρμαθὸς ἐξαρθάται. (« Ce don de bien parler sur Homère est chez toi, non pas un art, comme je le disais tout à l'heure, mais une force divine. Elle te met en branle, comme il arrive pour la pierre qu'Euripide a nommée magnétique, et qu'on appelle communément d'Héraclée. Cette pierre n'attire pas seulement les anneaux de fer eux-mêmes ; elle communique aux anneaux une force qui leur donne le même pouvoir qu'a la pierre, celui d'attirer d'autres anneaux, de sorte qu'on voit parfois une très longue chaîne d'anneaux de fer suspendus les uns aux autres. Et pour tous, c'est de cette pierre-là que dépend leur force. De même aussi la Muse fait des inspirés par elle-même, et par le moyen de ces inspirés d'autres éprouvent l'enthousiasme : il se forme une chaîne. »), Platon, *Ion*, 533 d 1-e 5 (trad. L. Méridier). Socrate décode ensuite l'analogie en identifiant chaque maillon à la Divinité, au poète, au rhapsode, et ensuite au spectateur (cf. *ibid.*, 533 e 5-536 d 3) : Οἶσθα οὖν ὅτι οὐτός ἐστιν ὁ θεατῆς τῶν δακτυλίων ὁ ἔσχατος, ὃν ἐγὼ ἔλεγον ὑπὸ τῆς Ἑρακλειώτιδος λίθου ἀπ' ἀλλήλων τὴν δύναμιν λαμβάνειν ; ὁ δὲ μέσος σὺ ὁ ῥαψωδὸς καὶ ὑποκριτής, ὁ δὲ πρῶτος αὐτὸς ὁ ποιητής· ὁ δὲ θεὸς διὰ πάντων τούτων ἔλκει τὴν ψυχὴν ὅποι ἂν βούληται τῶν ἀθρόπων, ἀνακρεμαννὺς ἐξ ἀλλήλων τὴν δύναμιν. (« Sais-tu que ce spectateur est le dernier des anneaux dont je parlais, qui par la vertu de la pierre d'Héraclée tirent l'un de l'autre leur force d'attraction ? Celui du milieu, c'est toi, le rhapsode et l'acteur ; le premier, c'est le poète en personne. Et la divinité, à travers tous ces intermédiaires, attire où il lui plaît l'âme des humains, en faisant passer cette force de l'un à l'autre. »), *ibid.*, 535 e 8-536 a 4 (*id.*). Le rhapsode, en effet, subjugue son auditoire par sa prestation en lui communiquant automatiquement certaines passions ((...) ὅταν εὖ εἴπης ἔπη καὶ ἐκπλήξης μάλιστα τοὺς θεωμένους (...), τότε πότερον ἔμφρων εἰ ἢ ἔξω σαυτοῦ γίγνεται καὶ παρὰ τοῖς πράγμασιν οἶεται σου εἶναι ἡ ψυχὴ οἷς λέγεις ἐνθουσιάζουσα, ἢ ἐν Ἰθάκῃ οὖσιν ἢ ἐν Τροίᾳ ἢ ὅπως ἂν καὶ τὰ ἔπη ἔχη ; – ΙΩΝ. (...) Ἐγὼ γὰρ ὅταν ἐλείνων τι λέγω, δακρύων ἐμπύμπλανται μου οἱ ὀφθαλμοί· ὅταν τε φοβερόν ἢ δεινόν, ὀρθαὶ αἱ τρίχες ἴστανται ὑπὸ φόβου καὶ ἡ καρδία πηδᾷ. – ΣΩ. (...) Οἶσθα οὖν ὅτι καὶ τῶν θεατῶν τοὺς πολλοὺς ταῦτὰ ταῦτα ὑμεῖς ἐργάζεσθε ; – ΙΩΝ. Καὶ μάλα καλῶς οἶδα· καθορῶ γὰρ ἐκάστοτε αὐτοὺς ἄνωθεν ἀπὸ τοῦ βήματος κλάοντάς τε καὶ δεινὸν ἐμβλέποντας καὶ συνθαμβοῦντας τοῖς λεγομένοις. (« Quand tu récites comme il faut des vers épiques, et que tu fais sur les spectateurs l'impression la plus profonde (...), as-tu alors ta raison ? n'es-tu pas hors de toi, et ton âme transportée d'enthousiasme ne croit-elle pas assister aux événements dont tu parles, soit à Ithaque, soit à Troie, ou partout où la scène se passe ? □ ION. (...) Pour moi, quand je débite quelque passage pathétique, mes yeux s'emplissent de larmes ; si c'est un endroit effrayant ou étrange, d'effroi mes cheveux se lèvent tout droits et mon cœur se met à battre. □ SOCRATE. (...) Sais-tu que sur la plupart des spectateurs vous produisez aussi les mêmes effets ? □ ION. Je le sais fort bien. Je les vois chaque fois, du haut de mon estrade, qui pleurent, jettent des regards menaçants et restent, comme moi, saisis à mes paroles. »), *ibid.*, 535 b 2-e 3 (*id.*), tout comme le poète et l'orateur décrits par le Pseudo-Longin (cf. à propos du poète Ἐνταῦθ' ὁ ποιητῆς αὐτὸς εἶδεν Ἐρινύας· ὃ δ' ἐφαντάσθη, μικροῦ δεινὸν θεάσασθαι καὶ τοὺς ἀκούοντας ἠνάγκασεν. (« En cet endroit le poète a vu lui-même les Erinyes, et, ce qu'il a conçu par l'imagination, il a contraint, ou peu s'en faut, les spectateurs à le contempler. »), [Longin], *Subl.*, XV, 2, 11-12 (trad. H. Lebègue)).

<sup>3121</sup> Ἄμα γὰρ τῷ πραγματικῶς ἐπιχειρεῖν ὁ ῥήτωρ [*sc.* ὁ Ὑπερίδης] πεφάντασται, διὸ καὶ τὸν τοῦ πείθειν ὄρον ὑπερβέβηκεν τῷ λήμματι. (« En même temps qu'il [*sc.* Hypéride] se sert de l'argumentation des

rhétorique va plus loin encore : grâce à cette sorte d'éblouissement qu'elles produisent, l'auteur filant la métaphore, elles détournent l'auditeur de l'examen des faits eux-mêmes et de la solidité des preuves<sup>3122</sup>.

Les « images » dont l'auteur traite dans ce chapitre ne relèvent cependant pas en apparence des « images » dans le sens où nous les entendons, mais recouvrent le domaine bien plus vaste du procédé que nous nommons aujourd'hui hypotypose, comme l'indique l'importance dévolue à l'*enargeia* et à la force des descriptions : les « images », φαντασίαι, se comprennent ici avant tout par la faculté d'imagination, φαντασία, dont elles constituent les manifestations. La plupart des exemples donnés, en effet, ne font intervenir ni métaphore ni comparaison mais brossent une peinture vive et passionnée<sup>3123</sup>.

Cependant, les métaphores et les comparaisons<sup>3124</sup> paraissent s'intégrer dans cette catégorie plus large, dans la mesure où l'*enargeia* représente l'une de leurs caractéristiques principales<sup>3125</sup> : elles contribuent à produire des hypotyposes. Et de fait, quelques-uns des exemples fournis par le Pseudo-Longin contiennent des métaphores par animation des

---

faits il a recours à l'imagination ; aussi cette pensée ajoutée va-t-elle au delà des bornes de la persuasion. »), [Longin], *Subl.*, XV, 10, 5-7 (trad. H. Lebègue). Le Pseudo-Longin vient de citer un exemple d'Hypéride.

<sup>3122</sup> Φύσει δὲ πῶς ἐν τοῖς τοιούτοις ἅπανιν αἰεὶ τοῦ κρείττονος ἀκούομεν, ὅθεν ἀπὸ τοῦ ἀποδεικτικοῦ περιελκόμεθα εἰς τὸ κατὰ φαντασίαν ἐκπληκτικόν, ὃ τὸ πραγματικὸν ἐγκρύπτεται περιλαμπόμενον. Καὶ τοῦτ' οὐκ ἀπεικίτως πάσχομεν· δυνεῖν γὰρ συνταττομένων ὑφ' ἐν αἰεὶ τὸ κρείττον εἰς ἑαυτὸ τὴν θατέρου δύναμιν περισπᾶ. (« Naturellement, dans de telles circonstances nous écoutons toujours ce qu'il y a de plus fort ; nous nous sentons donc attirés par les arguments du discours vers les images qui nous frappent et dont l'éclat éblouissant relègue dans l'ombre la discussion des faits. Et cette impression que nous subissons est fondée en raison : qu'on joigne ensemble deux corps, toujours le plus puissant attire à lui la force de l'autre. »), *ibid.*, 11 (*id.*). La dernière phrase de ce passage, qui fait appel à l'attraction des corps, étaye le rapprochement avec la chaîne magnétique de l'*Ion* : cf. ci-dessus, p. 755, avec la n. 3120.

<sup>3123</sup> Cf. *ibid.*, 2, 6-10 (ὦ μήτηρ, ἰκετεύω σε, μὴ ᾿πίσειέ μοι / τὰς αἱματωποὺς καὶ δρακοντώδεις κόρας / αὐταὶ γάρ, αὐταὶ πλησίον θρώσκουσί μου. / καὶ / Οἴμοι, κτανεῖ με· ποῖ φύγω ;, « (...) O ma mère je t'en supplie, ne lance pas contre moi les vierges / à l'œil sanglant, à la forme de serpents. / Voici, voici qu'elles bondissent près de moi [Euripide, *Oreste*, 255-7] / et / Malheur à moi ! elle me tuera. Où fuir ? [*id.*, *Iphigénie en Tauride*, 291] ») ; 3, 8-9 ; 4, 2-12 et 18 ; 5, 3-7 ; 8, 10-11 ; 9, 5-11.

<sup>3124</sup> Le développement consacré aux comparaisons est perdu, mais l'on peut inférer du peu qu'il nous reste qu'elles produisent les mêmes effets que les métaphores, ce pourquoi nous ne les séparons pas dans notre analyse : Ταῖς δὲ μεταφοραῖς γειννῶσιν (ἐπαντιέον γάρ) αἰ παραβολαὶ καὶ εἰκόνες, ἐκείνη μόνον παραλλάττουσαι \*\*\* (« Sont voisines des métaphores (car il me faut revenir en arrière) les paraboles et les comparaisons ; elles n'en diffèrent que sur ce point \*\*\* »), [Longin], *Subl.*, XXXVII (trad. H. Lebègue modifiée). Nous voyons que l'auteur reprend la distinction entre paraboles et comparaisons, sans pouvoir déterminer quel sens il lui conférerait. Il s'agissait sans doute d'une simple différence formelle, reprenant probablement le critère de la longueur, puisque les deux sont associées dans leur parenté avec la métaphore, ce qui implique qu'elles partagent les fonctions de cette dernière. De même, gageons que la « seule différence » qui les en sépare tenait dans leur définition formelle, avec l'usage de l'outil de comparaison absent de la métaphore, selon la définition traditionnelle depuis Aristote (cf. Aristote, *Rhét.*, III, 10, 1410 b 17-19 ; texte cité ci-dessus, p. 724, avec la n. 3000).

<sup>3125</sup> Cf. ci-dessus, p. 726-727, avec les notes (Aristote) ; p. 736, avec la n. 3045 (Démétrios) ; p. 739-740 (*Rhétorique à Herénios*) ; Quintilien, *IO VIII*, 3, 79 ; etc.

inanimés, c'est-à-dire l'un des procédés privilégiés pour broser une peinture saisissante selon Aristote<sup>3126</sup>.

De la même manière, les « images », tout comme les métaphores et les comparaisons, participent de la véhémence du discours (δείνωσις ou δεινότης), c'est-à-dire de cette capacité à transmettre à l'auditeur de violentes passions, avec un même effet : le soulever et l'emporter dans tous les sens du terme<sup>3127</sup>. Les thèmes passionnés, et surtout celui de la patrie en danger chez Démosthène<sup>3128</sup>, appellent en effet l'utilisation d'une éloquence passionnée, donc véhémente, c'est-à-dire en particulier l'utilisation de métaphores. Il s'agit pour l'auteur du véritable critère de convenance qui régit l'emploi et l'audace de ces dernières, quoiqu'il admette par ailleurs le précepte de la modalisation<sup>3129</sup>.

Or, plus fondamentalement, c'est Démosthène qui « sert de règle » sur tous ces points, usage, nombre et audace des métaphores :

Ὁ γὰρ Δημοσθένης ὄρος καὶ τῶν τοιούτων [πλήθους καὶ \*\*\* μεταφορῶν]· ὁ τῆς  
χρείας δὲ καιρός· ἔνθα τὰ πάθη χειμάρρου δίκην ἐλαύνεται, καὶ τὴν πολυπλήθειαν αὐτῶν

---

<sup>3126</sup> (...) Ἐνθουσιᾷ δὴ δῶμα, βακχεύει στέγη· (...) Πᾶν δὲ συνεβάκχευ' ὄρος. et (...) “Τοῦτο τὸ ψήφισμα” εἶπεν “οὐχ ὁ ῥήτωρ ἔγαψεν, ἀλλ' ἢ ἐν Χαιρωνεῖα μάχη”. (« (...) Le palais est saisi d'un délire sacré, le toit est animé d'un transport bachique [Euripide, *Bacchantes*, 726]. (...) La montagne tout entière partage leur transport bachique [sc. Eschyle, fgmt 58 Nauck (*TGF* p.21)]. » et « (...) “Ce n'est pas, dit-il, l'orateur qui a proposé ce décret, mais la bataille de Chéronée.” [Hypéride, fgmt 32 Blass (p. 72)] », [Longin], *Subl.*, XV, 6, 4-7 et 10, 3-5 (trad. H. Lebègue). Cf. Aristote, *Rhét.*, III, 10, 1411 b 31-1412 a 10 ; cf. ci-dessus, p. 724, avec la n. 3000.

<sup>3127</sup> Sur la véhémence des « images » et ses effets, cf. texte cité ci-dessus, p. 754, n. 3118.

<sup>3128</sup> Cf. Goyet, 1995, p. 20. C'est ce que montre le thème des exemples empruntés, et pas seulement à Démosthène : voir par exemple le texte d'Hypéride cité ci-dessus, n. 3126.

<sup>3129</sup> Διόπερ ὁ μὲν Ἀριστοτέλης καὶ ὁ Θεόφραστος μειλίγματά φασι τινὰ τῶν θρασέων εἶναι ταῦτα μεταφορῶν, τὸ “ὡσπερεὶ” φάναι καὶ “οἰονεῖ” καὶ “εἰ χρὴ τοῦτον εἰπεῖν τὸν τρόπον” καὶ “εἰ δεῖ παρακινδυνευτικώτερον λέξαι”· (ἢ γὰρ ὑποτίμησις, φασίν, ἰάται τὰ τολμηρὰ.) Ἐγὼ δὲ καὶ ταῦτα μὲν ἀποδέχομαι, ὅμως δὲ πλήθους καὶ τόλμης μεταφορῶν, ὅπερ ἔφην κάπὶ τῶν σχημάτων, τὰ εὔκαιρα καὶ σφοδρὰ πάθη καὶ τὸ γενναῖον ὕψος εἶναι φημι ἰδιά τινὰ ἀλεξιφάρμακα, ὅτι τῷ ῥοθίῳ τῆς φορᾶς ταυτὶ πέφυκεν ἅπαντα τᾶλλα παρασύρειν καὶ προωθεῖν, μᾶλλον δὲ καὶ ὡς ἀναγκαῖα πάντως εἰσπράττεσθαι τὰ παράβολα, καὶ οὐκ ἔα τὸν ἀκροατὴν σχολάζειν περὶ τὸν τοῦ πλήθους ἔλεγχον διὰ τὸ συνενθουσιᾶν τῷ λέγοντι. (« Aussi Aristote et Théophraste avancent-ils qu'il y a certains adoucissements à la hardiesse des métaphores tels que ceux-ci : pour ainsi dire, en quelque façon, s'il faut parler de la sorte, si l'on doit s'exprimer avec plus de témérité (en effet, ajoutent-ils, l'excuse apporte un remède à l'audace du langage). Moi, je l'accepte aussi, toutefois, comme je l'ai remarqué au sujet des figures, la passion forte, exercée à propos et le sublime dans sa noblesse sont, je l'affirme, un antidote spécifique contre l'abondance et la hardiesse des métaphores ; car il est dans la nature du sublime et du pathétique d'entraîner et d'emporter tout le reste dans l'impétuosité de leur mouvement, et bien plus, d'exiger absolument comme nécessaire la hardiesse des métaphores ; ils ne laissent pas à l'auditeur le loisir d'en examiner le nombre à cause de l'enthousiasme qu'il partage avec l'orateur. », [Longin], *Subl.*, XXXII, 3-4 (trad. H. Lebègue). Sur les modalisateurs, cf. Démétrios, *Du style*, 80 (cité ci-dessus, p. 734, n. 3036) ; Cicéron, *De Orat.* III, 41, 165 et *Orat.* 81 ; Quintilien, *IO VIII*, 3, 37. Aucune indication de ce type ne se trouve dans les textes conservés d'Aristote. « La source commune paraît être le Περὶ Λέξεως de Théophraste. », Lebègue, 1939, p. 44, n. 1.

ὡς ἀναγκαίαν ἐνταῦθα συνεφέλκεται. (...) Ἐνταῦθα τῷ πλήθει τῶν τροπικῶν ὁ κατὰ τῶν προδοτῶν ἐπιπροσθεῖ τοῦ ῥήτορος θυμός.<sup>3130</sup>

Ceci s'explique parce que, plus généralement et dans la ligne de Cicéron<sup>3131</sup>, l'éloquence de Démosthène devient le paradigme insurpassé et insurpassable de la véhémence oratoire<sup>3132</sup>. De ce point de vue, nous changeons de perspective par rapport à la tradition, puisque dans les passages qui se prêtent au sublime par leur sujet, il n'est plus vraiment question de tempérance et de modération dans l'usage des métaphores : l'enthousiasme et la passion sont désormais les seuls critères de convenance à ce niveau, et, tout au contraire, le style devient alors naturellement excessif et requiert des métaphores audacieuses<sup>3133</sup>.

<sup>3130</sup> « Mais Démosthène nous doit encore ici [*sc.* sur le nombre et \*\*\* des métaphores] servir de règle. Cet orateur nous fait voir qu'il y a des occasions où l'on en peut employer plusieurs à la fois ; quand les Passions, comme un torrent rapide, les entraînent avec elles nécessairement, et en foule. (...) Ici la colère de l'orateur contre les traîtres masque l'abondance des tropes. », *ibid.*, XXXII, 1, 3-2, 9 (trad. Boileau pour la première partie de la citation et H. Lebègue pour la seconde). Le passage que nous éludons est un extrait de Démosthène, *Cour.*, 296, qui porte précisément sur la patrie menacée par les traîtres. La passion mise en jeu ici est la colère ou indignation, qui représente la passion caractéristique de la véhémence oratoire : « A l'auditoire étonné correspond l'orateur qui tonne, qui lance des éclairs tel une divinité. Il tonne contre un état de fait lui-même *deinos*, que l'on traduit en ce cas par « funeste, indigne », scandaleux et proprement sacrilège. L'indignité terrifiante suscite une indignation elle-même terrible, une *deinôsis*... », Goyet, 1995, p. 19. Il s'agit en effet de faire peur à l'auditoire en lui faisant éprouver une sorte de terreur sacrée provoquée par la grandeur du sujet, comme le montre a contrario cette remarque à propos d'Hypéride, par opposition à Démosthène : (...) οὐδεις γοῦν Ὑπερείδην ἀναγινώσκων φοβείται... (« (...) personne, assurément, n'éprouve d'effroi à la lecture d'Hypéride... »), [Longin], *Subl.*, XXXIV, 4, 3-4 (trad. H. Lebègue). Cf. encore Goyet, 1995, p. 19-20, où l'auteur montre que la δεινῶσις constitue le point culminant du « mouere » cicéronien, et *ibid.*, p. 23, où il précise qu'elle correspond à l'« indignatio » de Cicéron.

<sup>3131</sup> Cf. ci-dessus, p. 743, avec les n. 3075 et 3076.

<sup>3132</sup> (...) ὁ μὲν ἡμέτερος [*sc.* ὁ Δημοσθένης] διὰ τὸ μετὰ βίας ἕκαστα, ἔτι δὲ τάχους, ῥύμης, δεινότητος, οἶον καίειν τε ἅμα καὶ διαρπάζειν, σκηπτῶ τι παρεικάζοιτ' ἂν ἢ κεραινῶ... ; (...) καιρὸς δὲ τοῦ Δημοσθενικοῦ μὲν ὕψους καὶ ὑπερτεταμένου ἔν τε ταῖς δεινώσει καὶ τοῖς σφοδροῖς πάθει, καὶ ἔνθα δεῖ τὸν ἀκροατὴν τὸ σύνολον ἐκπλήξαι... ; et (...) ὁ δὲ [*sc.* ὁ Δημοσθένης] ἔνθεν ἐλὼν τοῦ μεγαλοφυεστάτου καὶ ἐπ' ἄκρον ἀρετὰς συντετελεσμένας, ὑψηγορίας τόνον, ἐμψυχα πάθη, περιουσίαν, ἀγγίνοιν, τάχος, ἔνθα δὴ κύριον, τὴν ἅπασιν ἀπρόσιτον δεινότητα καὶ δύναμιν, ἐπειδὴ ταῦτα, φημί, ὡς θεόπεμπα δεινὰ δωρήματα (οὐ γὰρ εἰπεῖν θεμιτὸν ἀνθρώπινα) ἀθρόα ἐς ἑαυτὸν ἔσπασεν, διὰ τοῦτο οἷς ἔχει καλοῖς ἅπαντας ἀεὶ νικᾷ καὶ ὑπὲρ ὧν οὐκ ἔχει, καὶ ὡσπερὶ καταβροντᾷ καὶ καταφέγγει τοὺς ἀπ' αἰῶνος ῥήτορας. (« (...) notre compatriote [*sc.* Démosthène], grâce à la force, grâce aussi à la rapidité, à l'élan, à la violence irrésistible qui le mettent en état de tout brûler, de tout mettre en pièces en même temps, pourrait être comparé à une trombe ou à la foudre. » ; « Où se manifeste donc opportunément le sublime tendu à l'excès de Démosthène ? C'est dans les passages qui demandent de la véhémence, dans le jeu des passions violentes, et là où il faut ébranler complètement l'auditeur... » ; et « (...) l'autre [*sc.* Démosthène], au contraire, puise dans ses magnifiques dons naturels et conduit jusqu'à leur sommet ces qualités accomplies : majesté puissante, souffle tout vibrant de la passion, abondance, présence d'esprit, rapidité (là où elle est à sa place), véhémence et force oratoires auxquelles nul autre ne peut atteindre – après, dis-je, que ces dons merveilleux, véritables présent du ciel (car il n'est pas permis de les appeler humains), Démosthène les a aspirés tous à lui, grâce à ces belles qualités qu'il possède, il demeure toujours supérieur à tous et même en dépit de celles qu'il n'a pas ; il foudroie pour ainsi dire et il éblouit de ses éclairs les orateurs de tous les temps. »), [Longin], *Subl.*, XII, 4, 5-8 et 5, 1-4 ; XXXIV, 4, 4-12 (trad. H. Lebègue ; nous soulignons). Les deux premiers passages interviennent dans un parallèle avec Cicéron, et le troisième dans une comparaison avec Hypéride. Le rapprochement de ces lieux indique que les termes δεινότης et δεινῶσις possèdent un sens voisin.

<sup>3133</sup> C'est ce qu'indique le Pseudo-Longin, *ibid.*, 7-8, répondant à une critique formulée par Cécilius à l'endroit de Platon sur cette question précise : Ὅτι μέντοι καὶ ἡ γρηῖσις τῶν τρόπων, ὡσπερ τᾶλλα πάντα καλὰ ἐν

Le défaut auquel il faut prendre garde ne réside plus par conséquent que dans le rejet d'un style poétique, et en particulier tragique, trop chargé et trop emphatique. Celui-ci, en effet, ne convient pas par définition à un discours, non seulement parce que l'insertion de passages au style trop poétiquement marqués déconcerte l'auditoire et produit même sur lui une impression désagréable – de telles enclaves ou « digressions », véritables corps étrangers, relevant d'une faute de goût –, mais encore dans la mesure où ce genre de métaphores tragiques, renvoyant au domaine du « fabuleux » et de l'invraisemblable, en un mot de l'outrance, s'oppose radicalement à la finalité poursuivie par le discours, à savoir la relation véridique des faits, le vraisemblable, le crédible et la persuasion<sup>3134</sup>. Ces métaphores par trop

---

λόγους, προαγωγὸν αἰεὶ πρὸς τὸ ἄμετρον, δῆλον ἦδη, κἂν ἐγὼ μὴ λέγω. Ἐπὶ γὰρ τούτοις καὶ τὸν Πλάτωνα οὐχ ἥκιστα διασύρουσι, πολλὰκις ὡς περ ὑπὸ βακχείας τινὸς τῶν λόγων εἰς ἀκράτους καὶ ἀπηνεῖς μεταφορὰς καὶ εἰς ἀλληγορικὸν στόμφον ἐκφερόμενον. (...) Νήφοντα γὰρ, φασί, θεὸν τὸ ὕδωρ λέγειν, κόλασιν δὲ τὴν κρᾶσιν, ποιητοῦ τινος τῷ ὄντι οὐχὶ νήφοντός ἐστι. (...) Ὡς γὰρ ἀναμάρτητον καὶ καθαρὸν τὸν ῥήτορα [sc. τὸν Λυσίαν] προφέρει [sc. ὁ Κεκίλιος] πολλαχῆ διημαρτημένου τοῦ Πλάτωνος· τὸ δ' ἦν ἄρα οὐχὶ τοιοῦτον, οὐδὲ ὀλίγου δεῖ. (« Néanmoins il est évident déjà, sans que j'aie besoin de le dire, que l'emploi des figures, comme toutes les brillantes qualités du style, conduit toujours à dépasser la juste mesure. Et c'est pourquoi à ce sujet Platon lui-même n'est pas médiocrement raillé, parce que son éloquence, comme sous l'action d'un transport bachique, l'entraîne souvent à des métaphores outrées et rudes et à un pathos allégorique (...) [exemple de Platon, *Lois*, VI, 773 c]. Appeler l'eau une divinité sobre et le mélange des deux liquides un châtement, c'est, disent-ils, le fait d'un poète qui en réalité n'est pas sobre. (...) Il [sc. Cécilius] met en avant l'absence de défauts et la correction de Lysias alors que Platon commet fréquemment des fautes. Mais en réalité il n'y a rien de tel, il s'en faut de beaucoup. », trad. H. Lebègue modifiée). Cf. les reproches de Denys d'Halicarnasse, *Dém.*, 5-7, sur le style poétique de Platon, qu'il compare à Pindare. Sur la nécessité de métaphores audacieuses dans le sublime, cf. encore [Longin], *Subl.*, XXXII, 4 (texte cité ci-dessus, p. 757, n. 3129).

<sup>3134</sup> (...) Οὐ τραγικὰ ἔτι ταῦτα, ἀλλὰ παρατράγωδα, αἰ πλεκτάναι, καὶ τὸ πρὸς οὐρανὸν ἐξεμεῖν, καὶ τὸ τὸν Βορέαν ἀύλητὴν ποιεῖν, καὶ τὰ ἄλλα ἐξῆς· τεθόλωται γὰρ τῇ φράσει καὶ τεθορύβηται ταῖς φαντασίαις μᾶλλον ἢ δεδεινῶνται, κἂν ἕκαστον αὐτῶν πρὸς αὐγὰς ἀνασκοπῆς, ἐκ τοῦ φοβεροῦ κατ' ὀλίγον ὑπονοσθεῖ πρὸς τὸ εὐκαταφρόνητον. Ὅπου δ' ἐν τραγωδίᾳ, πράγματι ὀγκηρῶ, φύσει καὶ ἐπιδοχόμενῳ στόμφον, ὅμως τὸ παρὰ μέλος οἰδεῖν ἀσύγγνωστον, σχολῆ γ' ἂν οἶμαι λόγοις ἀληθινοῖς ἀρμόσειεν. Ταῦτη καὶ τὰ τοῦ Λεοντίνου Γοργίου γελᾶται γραφόντος « Ξέρξης ὁ τῶν Περσῶν Ζεὺς » καὶ « γύπευ ἔμψυχοι τάφοι » (...)· πολλαχοῦ γὰρ ἐνθουσιᾶν ἑαυτοῖς δοκοῦντες οὐ βακχεύουσιν ἀλλὰ παίζουσιν. Ὅπως δ' εἴκειν εἶναι τὸ οἰδεῖν ἐν τοῖς μάλιστα δυσφυλακτότατον. Φύσει γὰρ ἅπαντες οἱ μεγέθους ἐφιέμενοι, φεύγοντες ἀσθενείας καὶ ξηρότητος κατάγνωσιν, οὐκ οἶδ' ὅπως ἐπὶ τοῦθ' ὑποφέρονται... et Οὐ μὴν ἀλλὰ τὰ μὲν παρὰ τοῖς ποιηταῖς μυθικωτέραν ἔχει τὴν ὑπερέκπλωσιν, ὡς ἔφην, καὶ πάντῃ τὸ πιστὸν ὑπεραίρουσαν, τῆς δὲ ῥητορικῆς φαντασίας κάλλιστον αἰεὶ ἔμπροκτον καὶ ἐνάληθες. Δεινὰ δὲ καὶ ἔκφυλοι αἰ παραβάσεις, ἢνίκα' ἂν ἡ ποιητικὸν τοῦ λόγου καὶ μυθῶδες τὸ πλάσμα καὶ εἰς πᾶν προσεκπίπτον τὸ ἀδύνατον, ὡς ἦδη νῆ Δία καὶ οἱ καθ' ἡμᾶς δεινοὶ ῥήτορες, καθάπερ οἱ τραγωδοί, βλέπουσιν Ἐρινύας καὶ οὐδὲ ἐκείνο μαθεῖν οἱ γενναῖοι δύνανται, ὅτι ὁ λέγων Ὀρέστης / Μέθες· μί' οὔσα τῶν ἐμῶν Ἐρινύων / μέσον μ' ὀχμάξεις, ὡς βάλῃς ἐς Τάρταρον / φαντάζεται ταῦθ' ὅτι μαίνεται. (« (...) Ces expressions *spirales de feu, vomir contre le ciel, Borée joueur de flûte* [Eschyle, fgmt. 281 Nauck (*TGF*, 89)] et tout ce qui suit ne sont plus tragiques, mais ampoulées. Le style en est embrouillé, et les images déconcertent plutôt qu'elles ne frappent ; à regarder au grand jour chacune de ces expressions, d'effrayantes elles se réduisent peu à peu à être jugées méprisables. Si dans la tragédie qui, par nature, est un genre pompeux et qui admet l'emphase, une enflure de mauvais goût ne laisse pas d'être impardonnable, à plus forte raison, elle serait, selon moi, incompatible avec l'expression de la réalité. De là vient que Gorgias de Léontium se couvre de ridicule quand il écrit : « Xerxès, le Zeus des Perses » et les « vautours, tombeaux vivants ». (...) souvent leur prétendu enthousiasme provient, non de l'inspiration bachique, mais d'un amusement puéril. Mais en général l'enflure paraît être un des défauts dont on a le plus de peine à se garantir. Naturellement, tous ceux qui visent à la grandeur fuient le reproche de faiblesse et de sécheresse et tombent dans ce travers... » et « Au reste, les poètes ont, comme je l'ai dit, une tendance à l'exagération dans le fabuleux qui dépasse toute croyance, tandis que l'efficacité et la vraisemblance constituent toujours les plus belles qualités de



outrées produisent donc en réalité un double effet contre productif : elles rebutent l'auditeur par un défaut de style et ne l'incitent pas à accorder son adhésion aux passages où elles interviennent.

Le *Traité du sublime* représente donc une étape importante dans la réception de Démosthène, et tout particulièrement de ses images, parce qu'il constitue l'aboutissement d'une tendance apparue chez Cicéron. Il consacre en effet non seulement la primauté de Démosthène en tant qu'orateur et même que modèle du « sublime », à savoir du style véhément, mais va également plus loin en faisant des hardiesses caractéristiques de sa véhémence, surtout celles de ses métaphores, l'une des raisons principales de cette primauté. Ce jugement s'appuie sur une théorie de la convenance thématique qui met tout d'abord en jeu les dangers courus par l'Etat, ce qui correspond aux discours de Démosthène. Enfin, le Pseudo-Longin insiste corrélativement sur l'importance de la fonction persuasive des métaphores et des comparaisons, qui dans le cas de la véhémence atteint un paroxysme en subjuguant l'auditeur, dans tous les sens du terme : là réside pour lui la principale raison de leur utilisation au milieu des arguments d'un discours oratoire.

## VII. Hermogène

Le rhéteur Hermogène est le dernier maillon de la tradition rhétorique antique sur lequel nous choisissons de nous attarder, parce qu'il fournit les analyses les plus détaillées sur la technique démosthénienne de l'image. Hermogène s'inscrit dans la continuité de ses prédécesseurs quant à l'appréciation laudative portée sur Démosthène. Il va même plus loin, actualisant en quelque sorte le statut de modèle qui lui a été conféré, dans la mesure où

---

l'imagination oratoire. Les digressions ont un air étrange et bizarre dans un discours, lorsque le style en est poétique et fabuleux et qu'il aboutit à un ensemble d'impossibilités. C'est ce que font, par Zeus, les fameux orateurs de notre temps ; comme les auteurs tragiques, ils voient les Erinyes, mais ces braves gens ne peuvent comprendre qu'Oreste lorsqu'il dit : / Lâche-moi ; tu es une de mes Erinyes, / et tu me tiens par le milieu du corps pour me précipiter dans le tartare. / imagine ces choses parce qu'il est en proie à la folie. », [Longin], *Subl.*, III, 1, 6-3, 5 et XV, 8 (trad. H. Lebègue). Sur le défaut que représente un style excessivement poétique dans un discours oratoire, cf. encore Aristote, *Rhét.*, III, 3, 1406 b 5-15 et 4, 1406 b 24-5 (textes cités ci-dessus, p. 732, n. 3032, et p. 726, n. 3007 : le premier concerne la métaphore, le philosophe citant lui aussi un exemple de Gorgias, et le second la comparaison) ; Démétrios, *Styl.*, 78, 1-7 et 89-90 (textes cités ci-dessus, p. 734, n. 3034 et 3036 : le premier passage traite de la métaphore et le second de la comparaison) ; Quintilien, *IO* VIII, VI, 17 (« In illo uero plurimum erroris, quod ea quae poetis, qui et omnia ad uoluptatem referunt (...), permissa sunt conuenire quidam etiam prorsae putant. », « Au vrai, la plus grande erreur est de croire, comme certains, que la prose aussi puisse s'accommoder des licences accordées aux poètes, dont le but unique est de plaire... » (trad. J. Cousin)) ; Denys d'Halicarnasse, *Dém.*, 5-7 (textes cités ci-dessus, p. 751, n. 3110).

l'orateur lui offre son répertoire d'exemples le plus abondant, en particulier pour ses théories sur la métaphore.

Le traité *L'invention* propose tout d'abord une définition plus moderne de cette image : il suggère d'une part une dualité de signification concomitante du terme métaphorique, esquissant l'idée d'image associée aujourd'hui au centre de la définition de la métaphore ; en excluant le cas privilégié que représentait chez Aristote la personnification, Hermogène restreint d'autre part le champ d'application de la métaphore, si large chez le Stagirite que sa définition recouvre en définitive celle du trope en général :

Τροπή δέ ἐστι τὸ μὴ ἐξ ὑποκειμένου πράγματος ἀλλοτριῶν δὲ σημαντικὸν ὄνομα θεῖναι κοινὸν εἶναι δυνάμενον καὶ τοῦ ὑποκειμένου καὶ τοῦ ἔξωθεν ἐμφαινόμενου, ὃ καλεῖται κεῖ μεταφορὰ παρὰ τοῖς γραμματικοῖς, οὐχ ὡς ἐκεῖνοι λέγουσι τὸ ἀπὸ τῶν ἀψύχων ἐπὶ τὰ ἔμψυχα καὶ τὸ ἀνάπαλιν.<sup>3135</sup>

L'auteur cite à l'appui de sa définition deux exemples de la *Troisième Olynthienne*<sup>3136</sup>.

Un autre exemple emprunté au même discours sert ensuite à montrer que la meilleure forme de métaphore est la métaphore filée, celle que l'on « complète avec le nom qui la

---

<sup>3135</sup> « La métaphore consiste à employer un nom qui n'appartient pas au sujet donné mais en signifie un autre, *et qui peut être commun à la fois au sujet donné et au sujet introduit de l'extérieur*, ce que les grammairiens appellent aussi un transfert, mais non pas, comme ils disent, en allant de l'inanimé à l'animé et inversement. », Hermogène, *L'invention* IV, 10, 199, 4-9 (trad. M. Patillon). Nous soulignons l'indication de cette double signification de la métaphore, dans le contexte et dans le domaine de réalité extérieur qu'elle fait intervenir ; sur la définition moderne de la métaphore où nous retrouvons cet aspect, cf. ci-dessus, « Introduction », p. 25-27. Au sujet du caractère trop large de la définition d'Aristote, cf. *ibid.*, p. 27. Sur la question de la personnification, la linguistique lui donne toutefois raison : voir *ibid.*, avec la n. 68. Le côté novateur d'Hermogène ressort du contraste avec Aristote, et à travers celui-ci avec toute la tradition rhétorique, parce que celui-ci se fonde non pas sur une simultanéité de signification mais sur une substitution du terme métaphorique au terme propre ; cf. notamment lorsqu'Aristote donne des exemples de métaphores de l'espèce au genre puis de métaphores par analogie : Ἀπ' εἶδους δὲ ἐπὶ γένος· « ἡ δὴ μυρί' Ὀδυσσεὺς ἐσθλά ἔοργεν » τὸ γὰρ μυρίον πολὺ ἐστίν, ᾧ νῦν ἀντὶ τοῦ πολλοῦ κέχρηται. et Τὸ δὲ ἀνάλογον λέγω, ὅταν ὁμοίως ἔχη τὸ δεύτερον πρὸς τὸ πρῶτον καὶ τὸ τέταρτον πρὸς τὸ τρίτον· ἐρεῖ γὰρ ἀντὶ τοῦ δευτέρου τὸ τέταρτον ἢ ἀντὶ τοῦ τετάρτου τὸ δεύτερον· καὶ ἐνίοτε προστιθέασιν ἀνθ' οὗ λέγει πρὸς ὃ ἐστίν. *id.* » (« De l'espèce au genre, ainsi : « Certes, Ulysse a accompli des milliers de belles actions » [Homère, *Il.*, II, 272], car « des milliers » c'est beaucoup et c'est *au lieu de* « beaucoup » que l'emploie ici le poète. » et « J'entends par « rapport d'analogie » tous les cas où le second terme est au premier comme le quatrième au troisième, car le poète emploiera le quatrième *au lieu du second* et le second *au lieu du quatrième* ; et quelquefois aussi on ajoute le terme auquel se rapporte *le mot remplacé par la métaphore*. », Aristote, *Poét.*, 21, 1457 b 11-13 et 16-20 (trad. J. Hardy ; nous soulignons). Pour un examen plus approfondi de la théorie de la métaphore chez Hermogène et de son originalité par rapport à celle d'Aristote, voir Patillon, 1997, p. 306, n. 1 et 3, et surtout Patillon, 1988, p. 314-9.

<sup>3136</sup> (...) « προπέποιται τὰ τῆς πόλεως πράγματα », ἀντὶ τοῦ προδεδόται, καὶ « τιθασεύουσιν » ἐμφαίνεται γὰρ ἐκεῖνω τε τῶ ὀνόματι τὸ συμπόσιον μὴ ὑποκείμενον καὶ τούτω τὰ θηρία τιθασεύομενα τῶ λόγῳ μὴ ὑποκείμενα. » (« (...) «on fait des intérêts de l'Etat un présent offert en buvant» [Démosthène, *III Ol.*, 22] au lieu de 'on livre' ; et : «on apprivoise» [*ibid.*, 31]. Avec le premier nom on introduit le banquet, qui n'est pas le sujet, et avec le dernier les bêtes apprivoisées, qui ne sont pas le sujet du discours. »), Hermogène, *Inv.*, IV, 10, 199, 11-15 (trad. M. Patillon).

continue », c'est-à-dire un terme faisant appel au même champ métaphorique. Ne pas filer la métaphore, au contraire, constitue une « faute de style »<sup>3137</sup>. Cette recherche systématique de la métaphore filée représente une originalité par rapport aux théories antérieures, qui avaient tendance à privilégier en prose les images concises<sup>3138</sup>. Hermogène précise que, à la différence de la métaphore filée en général où il faut enchaîner rapidement les termes imagés afin de la rendre plus efficace, dans le cas de celle qui fait intervenir un terme comique, celui-ci doit au contraire se trouver suffisamment éloigné des « termes nobles » de sorte que le « profane », c'est-à-dire l'auditeur, ne le remarque pas et que l'effet produit demeure ainsi discret<sup>3139</sup>. Si

<sup>3137</sup> Τούτου δὲ τοῦ εἴδους εἴ τις ἐφραψάμενος πληρώσειε καὶ τὸ ἐφεξῆς τῆς τροπῆς ὄνομα, ὡς πᾶσαν ἐνθεῖναι τὴν παραβολήν, ἀρετὴν ἐποίησεν, εἰ δὲ ἐλλείψειε, κακοζηλότερόν ἐστιν· οἷον « ἔχθρον ἐφ' ἡμᾶς αὐτοὺς τηλικούτον ἠσκήσαμεν », εἰπὼν ὄνομα καὶ λαβὼν ἀπὸ τοῦ ἀγώνος εὐθέως ἀπέδωκεν « ἢ φρασάτω τις ἐμοί, πόθεν ἄλλοθεν ἰσχυρὸς ἢ παρ' ἡμῶν αὐτῶν γέγονε Φίλιππος » καὶ τὰ ἐξῆς ὁμοίως. (« Si on s'est engagé dans une métaphore de ce genre et qu'on la complète avec le nom qui la continue, de façon à parfaire la comparaison, l'emploi en est bon, mais si on omet ce nom, c'est plutôt une faute de style, par exemple : “quel ennemi nous avons entraîné à nous combattre” : en effet, après avoir énoncé un nom emprunté à la lutte, il lui a fait correspondre aussitôt : “ou bien qu'on m'explique à qui, sinon à nous-mêmes, Philippe doit sa grande forme” et ainsi de suite. » [Démosthène, *III Ol.*, 28]), *ibid.*, 15-23 (*id.*).

<sup>3138</sup> Cf. Aristote, *Rhét.*, III, 10, 1410 b 15-27, et ci-dessus, p. 729-730 ; Démétrios, *Du style*, 80-90, et ci-dessus, p. 734-736. Cf. encore le jugement de Denys d'Halicarnasse, *Dém.*, 5-7, sur Platon, en particulier sur les métaphores filées : Ἀλληγορίας τε περιβάλλεται πολλὰς <καὶ μακράς>, οὔτε μέτρον ἐχούσας οὔτε καιρὸν. (« Il regorge d'allégories qui manquent de mesure et d'à-propos. »), *ibid.*, 5, 6 (trad. G. Aujac). Cf. aussi le jugement de Cicéron, *De orat.*, 167, qui, tout en recommandant le procédé, met en garde contre l'obscurité des métaphores filées, d'où naissent les énigmes (« Est hoc magnum ornamentum orationis, in quo obscuritas fugienda est ; et enim hoc fere genere fiunt ea, quae dicuntur aenigmata. » (« C'est là un grand ornement du style ; mais il y faut éviter l'obscurité ; car c'est généralement ce genre de figures qui produit ce qu'on appelle les énigmes. »)), ainsi que la position ambiguë de Quintilien, qui tantôt semble considérer les métaphores filées comme un défaut de style (« Ut modicus autem atque oportunus eius [*sc.* metaphorae] usus inlustrat orationem, ita frequens et obscurat et taedio complet, continuus uero in allegorian et aenigmata exit. » et « Sed copia quoque modum egressa uitiosa est, praecipue in eadem specie. » (« Autant, employé avec mesure et à propos, ce trope [*sc.* la métaphore] illumine le style, autant, prodigué, il le rend obscur et fort ennuyeux ; un emploi continu finit par créer allégories et énigmes. » et « Mais l'abondance excessive des métaphores est aussi un défaut, surtout si elles sont de la même espèce. »), Quintilien, *IO VIII*, VI, 14 et 16 (trad. J. Cousin), tantôt en fait l'éloge (cf. *ibid.* VIII, VI, 44-53 ; voir ci-dessus, p. 742, n. 3074).

<sup>3139</sup> Δεῖ μέντοι εἰδέναι, ὅτι, ὅσα μὲν ἐστί συντελικὰ τῆς τροπῆς, εὐθὺς ἀποδοθήσεται, ὅσα δὲ γελοιότερα, διὰ πολλοῦ τῷ χρόνῳ λανθάνοντα καὶ τῷ μὲν τεχνίτῃ κατάδηλα ὄντα, τοῖς ἀτέχνοις δὲ μὴ φαινόμενα. τοῦτο μὲν οὖν σεμνὸν ὄν εὐθέως ἀπεδόθη· τὸ δὲ « προπέτοται τὰ τῆς πόλεως πράγματα » εἰ μὲν εἶχεν ἐγγὺς παρακειμένην τὴν ἀπόδοσιν, γελοιότερον ἂν ἦν, διὰ πολλοῦ δὲ λανθάνον οὐ φαίνεται· ὑποβαίνων γὰρ ἐρεῖ ὧδέ που « μεθύει τῷ μεγέθει τῶν πεπραγμένων Φίλιππος », ὥρμητο δὲ τὸ τοῦ μεθύειν ὄνομα ἀπ' ἀρχῆς τοῦ 'προπέτοται', ἐδόκει δὲ εἶναι γελοιότερον εὐθὺς παρακείμενον τῷ 'προπέτοται' τὸ 'μεθύει'. τῷ μὲντοι 'μεθύει' παρακείμενον τὸ 'ὄνειροπολεῖ' σεμνὸν ὄν ἐκόσμησε τὸν λόγον· κοινὸν γὰρ ἐστί τῶν μεθυσόντων τὸ ὄνειροπολεῖν. (« Il faut savoir cependant que tous les noms qui complètent utilement la métaphore lui seront donnés comme correspondants aussitôt, mais tous les noms à résonance comique, à bonne distance : estompés par ce délai, ils restent bien visibles pour le spécialiste, mais ils échappent au profane. Ainsi le dernier, qui était noble, a été donné comme correspondant tout de suite ; en revanche, si Démosthène avait placé tout à côté de “on fait des intérêts de l'Etat un présent offert en buvant” [Démosthène, *III Ol.*, 22] le terme correspondant, cela aurait eu quelque chose de comique, tandis que, estompé à bonne distance, il ne se remarque pas. En effet ce n'est que plus loin qu'il dira : “Philippe est ivre de l'étendue de ses succès” [*id.*, *I Phil.*, 49] : ce nom d'ivresse avait son origine dans ‘on offre en buvant’, mais ‘il est ivre’ placé tout à côté de ‘on offre en buvant’ avait quelque chose de comique. Cependant ‘il rêve’, qui est noble, placé à côté de ‘il est ivre’ est un ornement du discours : il est courant en effet que le rêve accompagne l'ivresse. »), Hermogène, *Inv.*, IV, 10, 199, 23-200, 13 (trad. M. Patillon). La dernière partie de la citation dégage une nouvelle métaphore filée in Démosthène, *I Phil.*, 49, dans la mesure où la suite immédiate de

les deux termes se rencontraient, cela produirait en effet une inconvenance en raison de l'opposition de leurs registres.

Au travers de la récurrence de ce principe de convenance, nous voyons alors que l'auteur, sur le fond, reste en grande partie tributaire de la tradition pour son analyse de la métaphore en situation<sup>3140</sup>. Dans le traité *Les Catégories stylistiques du discours*, il commence effectivement par aborder la métaphore dans le développement consacré à la catégorie de « clarté » (σαφήνεια), et plus précisément dans celui qui traite de la catégorie secondaire de « pureté » (καθαρότης) : celle-ci se trouve déterminée par l'usage courant et consiste à rapporter « le fait brut » (ψιλὸν τὰ πράγματα), c'est-à-dire qu'elle se définit par la simple narration des événements, sans ornement surajouté<sup>3141</sup>. La pureté s'oppose à ce titre aux expressions « transférées » (τετραμμένα), c'est-à-dire aux métaphores, qui produisent une *enargeia* et de la grandeur mais ne sont pas « pures », puisque d'une part elles mettent en jeu un raffinement d'expression qui s'écarte de la simplicité de l'usage courant, et que d'autre part, en produisant une rupture d'isotopie, elles ne sont pas immédiatement compréhensibles et nécessitent un effort d'intellection de la part de l'auditeur<sup>3142</sup>. Hermogène ajoute un critère d'opposition supplémentaire au travers de la « dureté » qui peut affecter certains termes métaphoriques : cette notion renvoie à des sonorités difficiles à prononcer ou désagréables<sup>3143</sup>. L'auteur illustre encore une fois tous ces points à partir d'exemples empruntés à Démosthène, à côté d'un autre provenant de l'*Odyssée*<sup>3144</sup> : le rapprochement entre les deux montre en

---

l'exemple cité est : (...) καὶ πολλὰ τοιαῦτα ὄνειροπολεῖν ἐν τῇ γνώμῃ... (« (...) et qu'il roule en imagination beaucoup de rêves de cette sorte... », trad. M. Croiset).

<sup>3140</sup> Sur le principe de convenance, cf. Aristote, *Rhét.*, III, 2, 1404 b 1-21 et 1405 a 10-13 (voir ci-dessus, p. 730-731, avec les notes) ; Cicéron, *De or.*, III, 162-164 ; Quintilien, *IO VIII*, VI, 14 ; Denys d'Halicarnasse, *Dém.*, 55, 2-4 (cf. ci-dessus, p. 749, avec les n. 3101 et 3102).

<sup>3141</sup> Ἐννοιοῖται τοίνυν εἰσὶ καθαροὶ αἱ κοινὰ πάντων καὶ εἰς ἅπαντας ἀνελθοῦσαι ἢ δόξασαι ἀνελθεῖν, σαφεῖς ἀφ' ἑαυτῶν οὔσαι καὶ γνώριμοι καὶ μηδὲν ἔχουσαι βαθύ μηδὲ περινενομημένον... et Μέθοδος δὲ καθαρότητος σχεδὸν μία. γίνεται γὰρ μάλιστα καθαρὸς ὁ λόγος, ὅταν ψιλὸν τὸ πρᾶγμα τις ἀφηγηταί ἢ ἀρχηταί γε ἀπ' αὐτοῦ ψιλοῦ τοῦ πράγματος καὶ μηδὲν ἔξωθεν συνεφέλκηται... (« Les pensées pures donc sont les pensées communes à tous, qui concernent ou paraissent concerner tout le monde, qui sont claires par elles-mêmes, aisément compréhensibles et n'ont rien de profond ni de subtil... ») et « La méthode de la pureté est pour ainsi dire unique. Le discours en effet a la plus grande pureté, lorsqu'on relate le fait brut ou qu'on commence par le fait brut sans rien y adjoindre d'extérieur... », Hermogène, *Cat.*, I, 3, 227, 2-5 et 19-22 (trad. M. Patillon).

<sup>3142</sup> Nous retrouvons là l'essentiel des éléments de la définition traditionnelle de la métaphore repris par toute la tradition depuis Aristote ; cf. notamment ci-dessus, p. 721 *sq.*, à propos de ce dernier. Nous avons vu que le terme μέγεθος lui-même (« grandeur », Hermogène, *Cat.*, I, 3, 229, 14) se trouve non pas chez Aristote mais chez Démétrios, *Du style*, 78, 2-3 (texte cité ci-dessus, p. 734, n. 3034).

<sup>3143</sup> Hermogène reprend là encore un trait traditionnel, que nous avons rencontré en particulier chez Aristote (cf. ci-dessus, p. 731-732) et Denys d'Halicarnasse (voir p. 749, avec la n. 3101).

<sup>3144</sup> Λέξις δὲ καθαρὰ ἢ κοινὴ καὶ εἰς ἅπαντας ἵκουσα καὶ μὴ τετραμμένη μηδ' ἀφ' ἑαυτῆς οὔσα σκληρά, ὡς τὸ ἀταρπός, οἷον « προσέβη τρηχέϊαν ἀταρπόν » καὶ τὸ « κατεσθίων κατέφαγε » καὶ τὸ « ἐκνευρισμένοι » καὶ τὸ « πεπρακώς ἑαυτὸν » καὶ τὸ « περικόπτων καὶ λωποδυτῶν τὴν Ἑλλάδα καὶ ἀρπάζων », ταῦτα γὰρ καὶ τὰ τοιαῦτα ἐναργῆ μὲν ἐστὶ καὶ μέγεθος ἔχοντά πως, οὐ μὴν καθαρά· (« L'expression pure est l'expression courante, employée par tous, non transférée ni dure par elle-même, comme

filigrane qu’Hermogène juge poétiques les métaphores de l’orateur. C’est en raison de ce manque de « pureté », donc de la nécessité d’un processus actif d’élucidation et de compréhension afin d’en élucider le sens, que les métaphores doivent s’accompagner d’une explication, comme c’est le cas pour celle de la *Troisième Olynthienne*<sup>3145</sup>.

Les métaphores permettent ensuite surtout de produire de la « noblesse » (σεμνότης), comprise dans la catégorie de « grandeur, ampleur et autorité du discours » (Μέγεθος (...) καὶ ὄγκον λόγου καὶ ἀξίωμα...<sup>3146</sup>), sans être toutefois dénuées de « risque »<sup>3147</sup>. Hermogène propose alors un classement selon une gradation en fonction du respect de la « mesure », parce que celui-ci permet précisément d’atténuer le risque en rendant la métaphore discrète<sup>3148</sup>. Les métaphores produisant de la noblesse sont donc celles qui sont employées « avec mesure », afin de passer inaperçues, comme dans l’exemple du discours *Sur la couronne*, 97 : il s’agit des « expressions modérément métaphoriques »<sup>3149</sup>. En effet, des métaphores trop criardes qui rebutteraient l’auditeur s’opposent à l’impression favorable attachée à la noblesse.

---

sente : “il prenait la sente rocailleuse” [Homère, *Od.*, XIV, 1] ; de même : « il mordit et dévora » [Démosthène, *I Aristog.*, 62], “énervés” [*id.*, *III Ol.*, 31], “qu’il se fût vendu” [*id.*, *Amb.*, 13], “mutiler et détrousser la Grèce, la dérober” [*id.*, *III Phil.*, 22] ; en effet ces énoncés et les énoncés semblables ont quelque chose d’évident et de grand, mais ils ne sont pas purs.», Hermogène, *Cat.*, I, 3, 229, 8-15 (trad. M. Patillon). Les termes qui se caractérisent par la dureté de leurs sonorités sont ἀταρπός, ἐκνευρισμένοι et περικόπτων : cf. *ibid.*, 7, 258, 14-17 (texte cité ci-dessous, p. 765, n. 3153), et Patillon, 1997, p. 334, n. 6.

<sup>3145</sup> (...) διὸ τοῖς πολλοῖς αὐτῶν καὶ σαφηνισμοῦ τινος δεῖ, ὡς τῷ « ἐκνευρισμένοι » ἐδέησε τοῦ « περιρηρημένοι χρήματα, συμμάχους » εἰς σαφήνειαν. (« Aussi la plupart d’entre eux ont-ils besoins d’un éclaircissement, comme « énervés » avait besoin de « dépouillés de votre argent, de vos alliés » pour être clair. »), Hermogène, *Cat.*, I, 3, 229, 15-17 (trad. M. Patillon). Il s’agit de la suite du passage cité dans la note 179. Sur la nécessité d’explicitier les métaphores de façon à éviter les obscurités qui risqueraient de rebutter les auditeurs, cf. l’interprétation d’Aristote, *Rhét.*, III, 4, 1407 a 14-15, proposée par Chiron, 2007, p. 446, n. 17 (textes cités ci-dessus, p. 724, avec la n. 2999), et surtout Démétrios, *Du style*, 85 (cité ci-dessus, p. 735, avec la n. 3037). Sur l’emploi de métaphores qui ne soient pas obscures en général, cf. Aristote, *Rhét.*, III, 10, 1410 b 32-33 (texte cité ci-dessus, p. 726, avec la n. 3009) ; voir plus généralement, p. 726 et 730-731 ; cf. aussi Démétrios, *Du style*, 78, 80 et 85 (textes cités ci-dessus, p. 734-735, n. 3034-3037) ; Cicéron, *De orat.*, 163 et 167 ; Quintilien, *IO V*, XIV, 34 et VIII, VI, 14.

<sup>3146</sup> Hermogène, *Cat.*, I, 5, 242, 3 (trad. M. Patillon).

<sup>3147</sup> Καὶ μὴν καὶ αἱ τροπικαὶ λέξεις σεμναὶ καὶ διωγκωμένα, κίνδυνος δὲ ἐν ταύταις οὐ μικρὸς περὶ τὴν χρῆσιν. (« Mais les expressions métaphoriques ont aussi de la noblesse et de l’ampleur, toutefois leur emploi comporte un risque certain. »), *ibid.*, 6, 248, 9-11 (*id.*). Sur la notion de risque, cf. en particulier Démétrios, *Du style*, 80 (texte cité ci-dessus, p. 734, n. 3036).

<sup>3148</sup> Sur la notion de risque en relation avec les exigences de mesure et de discrétion, cf. en particulier Démétrios, *Du style*, 80 (texte cité ci-dessus, p. 734, n. 3036). La discrétion représente un trait récurrent des théories antiques de la métaphore : cf. Aristote, *Rhét.*, III, 2, 1404 b 31-37 et 1405 a 8-10 (cf. ci-dessus, p. 730-731, avec les n. 3025 et 3026) ; Démétrios, *Du style*, 78, 80 et 85-7 (cf. ci-dessus, p. 734-736, avec les n. 3034-3041) ; Cicéron, *De orat.*, III, 165.

<sup>3149</sup> Αἱ μὲν γὰρ μετρίως ἔχουσαι ποιοῦσι τὸν λόγον σεμνόν, οἷον « τὴν ἀγαθὴν προβαλλομένους ἐλπίδα » ἀντὶ τοῦ τὰ ἀγαθὰ ἐλπίζοντας ὄρας, ὅτι διὰ τὸ σφόδρα ἔχειν μετρίως τὸ « προβαλλομένους » οὐδὲ ἐμφαίνεται ἢ τροπή ; αἱ μετρίως μὲν οὖν ἔχουσαι τοιαῦτα εἰσιν. (« Il est vrai en effet que, employées avec mesure, elles rendent le discours noble, par exemple : “gardant devant les yeux l’espérance du succès” [Démosthène, *Cour.*, 97] au lieu de ‘espérant le succès’ ; on le voit, l’expression “gardant devant les yeux” est très modérée et la métaphore n’attire même pas l’attention. Telles sont donc les expressions modérément métaphoriques. »), Hermogène, *Cat.*, I, 6, 248, 11-16 (trad. M. Patillon).

Lorsqu'elles « dépassent la mesure », c'est-à-dire lorsqu'elles paraissent osées, elle confèrent de la « rudesse » (τραχύτης), qui produit une impression « désagréable » mais participe de la « vigueur » (ἀκμή)<sup>3150</sup>. En d'autres termes, Hermogène a ici en vue les métaphores qualifiées d'audacieuses en raison d'une analogie surprenante ou difficile à percevoir parce que les deux isotopies confrontées paraissent éloignées<sup>3151</sup>. C'est donc ce type de métaphores qui nécessite une explication, l'auteur empruntant un nouvel exemple à Démosthène<sup>3152</sup>. Hermogène donne ainsi de nombreux exemples tirés de cet auteur dans la section sur la rudesse, au travers desquels il établit d'une part, effectivement, un lien de cause à effet entre la nature métaphorique d'une expression et sa rudesse, et indique d'autre part que cette dernière peut se trouver renforcée par les sonorités (ἀφ' ἑαυτῆς σκληρά)<sup>3153</sup>. Ces

<sup>3150</sup> Εἰ δὲ ὑπερβαίεν τι τοῦ μετρίου, τραχύνουσι τὸν λόγον, οἷον « αἱ δὲ πόλεις ἐνόσουν » (« En revanche, si elles viennent à dépasser la mesure, elles donnent de la rudesse au discours, par exemple : “mais les Etats étaient malades”...), *ibid.*, 16-8 (*id.*). Sur les effets de la rudesse, cf. Ἡ τραχύτης τοίνυν καὶ νῆ Δία γε ἡ λαμπρότης θεωροῦνται μὲν καὶ καθ' ἑαυτὰς ἑκατέρωα (...), εἰσὶ δὲ καὶ τῆς ἀκμῆς ἐργαστικαὶ ὥσπερ ὑποβεβηκυῖαι αὐτῆ· et (...) ὁ γὰρ τραχὺς λόγος πικρὸς τε καὶ ἄγαν ἐπιμηθικός ἐστίν· (« La catégorie de la rudesse donc et aussi celle de l'éclat, ma foi, existent chacune par elle-même (...), mais en même temps elles sont productrices de la vigueur comme des sous-espèces de cette dernière. » et « (...) en effet le style rude est désagréable et très réprobateur. »), *ibid.*, 7, 255, 1-5 et 20-2 (*id.*).

<sup>3151</sup> Il s'agit des métaphores que Quintilien qualifie de « dures » : « Sunt [*sc.* metaphorae] et durae, id est a longinqua similitudine ductae... » (« Il y en a [*sc.* des métaphores] également de dures, c'est-à-dire, tirées d'une similitude éloignée... »), Quintilien, *IO VIII*, VI, 17 (trad. J. Cousin). Cf. aussi ci-dessus, p. 763, avec la n. 3142, et les références qui y sont données.

<sup>3152</sup> Εἰ δὲ ὑπερβαίεν τι τοῦ μετρίου, τραχύνουσι τὸν λόγον, οἷον « αἱ δὲ πόλεις ἐνόσουν »· διὸ καὶ ἐξηγήσεως αὐτῷ ἐδέησε· τὸ γὰρ « τῶν μὲν ἐν τῷ πολιτεύεσθαι καὶ πράττειν δωροδοκούντων » καὶ τὰ ἐξῆς τοῦ « ἐνόσουν » ἐστὶν ἐξηγητικά. (« En revanche, si elles viennent à dépasser la mesure, elles donnent de la rudesse au discours, par exemple : “mais les Etats étaient malades” [Démosthène, *Cour.*, 45] ; d'où le besoin ici d'une explication ; et en effet l'énoncé : “les hommes politiques, les hommes à mêmes d'agir se faisaient payer” [*ibid.*], *etc.* est une explication de “étaient malades”. »), *ibid.*, 6, 248, 16-20 (*id.*). Il s'agit de la suite du passage cité ci-dessus, p. 764, n. 3149.

<sup>3153</sup> Λέξεις δὲ τραχεῖα ἢ τετραμμένη καὶ [ἡ] ἀφ' ἑαυτῆς σκληρά, οἷον ἐστὶ καὶ τὸ « καταπεπατημένον φορεῖτε » καὶ τὸ « ἐκλέλυθε, ὦ Ἀθηναῖοι, καὶ ἀναπεπρωκότες ἀθήσθε » καὶ τὸ « ἐκνευρισμένοι » καὶ τὸ « κατεσθίων κατέφαγε » καὶ τὸ « διορωρυγμένοι κατὰ πόλεις » καὶ τὸ « περικόπτων καὶ λωποδυτῶν τὴν Ἑλλάδα » καὶ ὅσα τοιαῦτα. αὐταὶ μὲν οὖν διὰ τὸ τετράφθαι εἰσὶ τραχεῖαι· ἀφ' ἑαυτῶν δὲ σκληραὶ αἱ τοιαῦται, οἷον « ἀταρπός », « ἔμαρπτεν », « ἔγναψε » καὶ ὅσαι τοιαῦται. ἔχει δὲ τι τοιοῦτο καὶ τὸ « περικόπτων » καὶ τὸ « ἐκνευρισμένοι », εἰ καὶ μὴ τοσοῦτον, ὅσον αἱ προειρημέναι. Ἀλλὰ λέξεις μὲν αὐταὶ τραχεῖαι. (« L'expression rude est l'expression transférée et l'expression dure par elle-même. Par exemple : “vous le portez pour marcher dessus” [[Démosthène], *Sur l'Halonnèse*, 45], “vous vous êtes relâchés, Athéniens, et vous restez assis, effondrés” [Démosthène, *Amb.*, 224], “énervés” [*id.*, *III Ol.*, 31], “il mordit et dévora” [*id.*, *I Aristog.*, 62], “terrés dans nos villes” [*id.*, *III Phil.*, 28], “mutiler et détrousser la Grèce” [*ibid.*, 22] et tous les énoncés de ce genre. Ces expressions-là sont rudes parce que transférées ; les suivantes sont dures par elles-mêmes : *sente* [Homère, *Od.*, XIV, 1], *prit* [*id.*, *Il.*, XIV, 346], *rebroussèrent* [*ibid.*, XXIV, 274] et toutes celles de ce genre. Les expressions *mutiler* et *énervés* offrent également quelque dureté, moins toutefois que les précédentes. Telles sont les expressions rudes. »), Hermogène, *Cat.*, I, 7, 258, 7-18 (trad. M. Patillon). Le passage de [Démosthène], *Hal.*, 45, vient d'être cité, avec la comparaison empruntée à Démosthène, *IV Phil.*, 6, comme exemple de « pensée rude », c'est-à-dire « où un inférieur adresse ouvertement un reproche à un supérieur », en l'occurrence l'orateur à l'assemblée : Ἐννοιαὶ τοίνυν εἰσὶ τραχεῖαι πάσαι αἱ τῶν μειζόνων προσώπων ἐπιτίμησιν ἔχουσαι ἀπὸ τινος τῶν ἐλαττόνων προσώπων ἀπαρκαλύπτως, ὥσπερ τὸ « εἶπερ τὸν ἐγκέφαλον ἐν τοῖς κροτάφοις καὶ μὴ ἐν ταῖς πτέρυναις καταπεπατημένον φορεῖτε » καὶ τὸ « ἀλλὰ μανδραγόραν πεπωκόβιον ἢ τι φάρμακον ἄλλο τοιοῦτον εἰκόκαμεν ἀνθρώποις »... (« Les pensées rudes donc sont toutes les pensées où un inférieur adresse ouvertement un reproche à un supérieur ; ainsi : “si vous portez votre cerveau entre vos tempes et non pas dans les talons pour marcher dessus” [Démosthène], *Hal.*, 45]

métaphores « rudes » visent à interpeller l’auditoire et à lui faire éprouver les passions violentes de colère et d’indignation, en elles-mêmes « désagréables » : ce type de métaphores s’inscrit dans le style véhément que la tradition a attribué à Démosthène<sup>3154</sup>. De ce point de vue, il faut souligner que rudesse et vigueur se trouvent en liens étroits chez Hermogène non seulement entre elles, mais aussi avec la catégorie de « véhémence » (σφοδρότης) : elles représentent toutes trois, avec l’« éclat » (λαμπρότης) et la « complication » (περιβολή), des catégories complémentaires qui conjuguent leurs effets pour produire « la grandeur, l’ampleur et l’autorité du discours », comme l’auteur l’indique à propos de la vigueur à partir d’un exemple du discours *Sur les forfaitures de l’ambassade*<sup>3155</sup>, dont elles constituent des sous-catégories<sup>3156</sup>. Autrement dit, cette catégorie générale, avec ce faisceau de catégories secondaires, correspond à ce que nous avons rencontré jusqu’à présent sous le nom de véhémence (δεινότης ou δεινώσις) chez les auteurs antérieurs.

Le troisième degré de la gradation représente les métaphores qui « vont encore au-delà » dans l’excès et l’éloignement entre les deux isotopies, c’est-à-dire celles qui commencent à devenir franchement obscures et nuisent par conséquent à la compréhension du propos. Là encore, les exemples proviennent de Démosthène<sup>3157</sup>. Enfin, il existe un degré

---

et : “mais pareils à des gens qui ont bu de la mandragore ou quelque autre drogue de ce genre...” [Démosthène, *IV Phil.*, 6]... »), Hermogène, *Cat.*, I, 7, 255, 25-256-4 (trad. M. Patillon).

<sup>3154</sup> Cf. Démétrios, *Du style*, 272-3, et notre commentaire, ci-dessus, p. 736-737 ; Cicéron, *De orat.*, III, 28 ; *Brut.*, 288-90 ; *Orat.*, 26-7 et 111 (voir p. 744-746). Sur Quintilien, cf. p. 746, n. 3088. Cf. encore Denys d’Halicarnasse, *Dém.*, 55-6 (voir ci-dessus, p. 748-751) ; [Longin], *Subl.*, XV, 9, 1-5 et 2, 4-5 ; XXXII, 1, 3-2, 9 ; XII, 4, 5-8 et 5, 1-4 ; XXXIV, 4, 4-12 (cf. p. 754-758).

<sup>3155</sup> Λέξεις δὲ αἱ τε αὐτῶν τούτων τῶν ἰδεῶν [*sc.* τῆς τε τραχύτητος καὶ τῆς σφοδρότητος] καὶ ἔτι αἱ τῆς λαμπρότητος μεμιγμέναι, οἷον « νόσημα γὰρ, ὃ Ἀθηναῖοι, δεινὸν ἐμπέπτωκεν εἰς τὴν Ἑλλάδα καὶ χαλεπὸν καὶ πολλῆς τινος εὐτυχίας καὶ τῆς παρ’ ὑμῶν ἐπιμελείας δεόμενον » ἢ γὰρ τροπὴ τραχέος οὐσα καὶ σφοδροῦ λόγου ἢ « νόσημα γάρ » ἑτέρως πως διῆται ὡς ἐν λαμπρότητι καὶ οὐ μᾶλλον τραχύτητα ἐνταῦθα ἐμφαίνει ἢ λαμπρότητα. (« Ses expressions [*sc.* de la vigueur] mêlent celles de ces dernières catégories stylistiques [*sc.* celles de la rudesse et de la véhémence] à celles de l’éclat, par exemple : “car une maladie s’est abattue sur la Grèce, Athéniens, terrible et redoutable et qui réclame une bonne dose de chance et tous vos soins” [Démosthène, *Amb.*, 259] ; en effet la métaphore “car une maladie”, qui appartient au style rude et véhément, a d’un autre côté du volume, comme dans l’éclat, et n’offre pas plus de rudesse ici que d’éclat. »), Hermogène, *Cat.*, I, 10, 270, 3-10 (trad. M. Patillon). Selon Patillon, 1997, p. 374, n. 1, le « volume » désigne le fait que Démosthène file la métaphore.

<sup>3156</sup> Μέγεθος τοίνυν καὶ ὄγκον λόγου καὶ ἀξίωμα ποιούσιν ἰδέαι αἶδε· σεμνότης, περιβολή, τραχύτης, λαμπρότης, ἀκμή, καὶ ἔτι ἡ σφοδρότης βραχεῖ τῷ διαλλάτουσα τῆς τραχύτητος, ὡς ἐν τῷ λόγῳ τῷ περὶ αὐτῆς ἔσται φανερόν. τούτων δὲ ἡ μὲν σεμνότης ἐφ’ ἑαυτῆς ἐστὶ καὶ ἡ περιβολή, αἱ δὲ ἄλλαι πάσαι συμπλέκονται τε καὶ πάλιν οὐ συμπλέκονται κατὰ τι πρὸς ἀλλήλας, μέρεσί τισι κοινωνοῦσαι καὶ πάλιν ἑτέροις κερχωρισμέναι· (« Donc les catégories qui font la grandeur, l’ampleur et l’autorité du discours sont les suivantes : la noblesse, la complication, la rudesse, l’éclat, la vigueur, plus la véhémence, qui diffère peu de la rudesse, comme il apparaîtra quand nous en traiterons. Parmi ces catégories, la noblesse et la complication existent en elles-mêmes ; toutes les autres, par quelque côté, s’associent et au contraire ne s’associent pas les unes avec les autres, puisque telles de leurs parties sont communes et que telles autres au contraire sont distinctes. »), Hermogène, *Cat.*, I, 5, 242, 3-11 (trad. M. Patillon).

<sup>3157</sup> Εἰ δὲ ἐπὶ πλέον ὑπερβαῖεν αἱ τροπαί, σκληρότερον ποιούσι τὸν λόγον, ὥσπερ τὸ « ἐκνευρισμένοι » καὶ τὸ « πεπρακῶς ἑαυτὸν » καὶ τὸ « λωποδυτῶν τὴν Ἑλλάδα ». (« Et si les métaphores vont encore plus

supérieur dans la hardiesse des métaphores, celles qui ôtent tout agrément au discours en le rendant trop chargé, trop « lourd », par excès d'affectation, type de métaphores qui ne se rencontre pas chez Démosthène mais chez les sophistes. La réprobation, dans le fond, reste traditionnelle ici encore, dans la mesure où elle provient d'un manque de convenance qui produit un mélange des genres : le quatrième type de métaphores est constitué par les métaphores tragiques et plus généralement poétiques, qui non seulement ne s'accordent pas au style d'un discours, mais le rendent obscur. Le défaut par excès visé ici réside donc dans un trop grand déploiement d'effets poétiques qui, au lieu de la grandeur, de la véhémence, du sublime, ne produit que de l'« enflure »<sup>3158</sup>.

Hermogène termine sur ce point en précisant que la « beauté » (κάλλος) du discours qui se caractérise par la « grandeur », l'« ampleur » et l'« autorité » provient d'une eurythmie ainsi que d'une harmonie de composition et de proportion, à côté des divers ornements tenant à la forme, d'où naît le premier élément<sup>3159</sup>, mais non point des termes métaphoriques, en raison de la longueur et du caractère disharmonieux, « rude », de ces derniers<sup>3160</sup>.

---

loin, elles rendent le discours assez difficile, comme les expressions : “énervés” [Démosthène, *III Ol.*, 31], “qu'il se fut vendu” [*id.*, *Amb.*, 16], “détrousser la Grèce” [*id.*, *III Phil.*, 22]. », *ibid.*, 6, 248, 21-3 (*id.*).

<sup>3158</sup> Περαιτέρω δὲ τούτων εἰ προέλθοιεν, καὶ παχύτερον καὶ σχεδὸν εὐτελέστερον αὐτὸν ποιούσι. παράδειγμα τούτου Δημοσθενικὸν μὲν οὐκ ἂν λάβοις, οὐδὲ γὰρ ἔστι· παρὰ δὲ τοῖς ὑποξύλοις τουτοῖσι σοφισταῖς πάμπολλα εὐροῖς ἅ· τάφους τε γὰρ ἐμψύχους τοὺς γύπας λέγουσιν, ὄνπερ εἰσὶ μάλιστα ἄξιοι, καὶ ἄλλα τοιαῦτα ψυχρεύονται πάμπολλα. ἐκτραχηλίζουσι δ' αὐτοὺς αἱ τε τραγωδίαί πολλαὶ ἔχουσαι τούτου παραδείγματα, καὶ ὅσοι τῶν ποιητῶν τραγικώτερόν πως προαιροῦνται, ὡσπερ Πίνδαρος. ἀλλ' ὑπὲρ μὲν τούτων οὕτω χρωμένων τῷ λόγῳ – τῶν τραγωδοποιῶν δὲ λέγω καὶ Πινδάρου – τάχ' ἂν ἔχοιμὲν τι λέγειν, οὐ τοῦ παρόντος δὲ ὄν καιροῦ εἰς τὸ δέον ἀναβεβλήσθω· ὑπὲρ μέντοι τῶν ἐν πολιτικῷ λόγῳ τοιαύταις χρωμένων παχύτησιν οὐδεμίαν ἀπολογίαὺν εὐρίσκω. (« Si elles vont encore au-delà, elles le rendent trop lourd et pour ainsi dire sans aucune valeur. On n'en trouvera pas d'exemple chez Démosthène, car il n'y en a pas. On en trouvera une multitude en revanche chez ces maudits sophistes de pacotille ; ils appellent tombeaux vivants ces mêmes vautours [Gorgias, DK 82 B 5a] dont ils sont si bien dignes, et ils font une multitude d'autres froides trouvailles de ce genre. Ce sont les tragédies, où de tels exemples abondent, qui les précipitent dans l'erreur, ainsi que les poètes portés sur le style d'allure tragique, comme Pindare. Cependant peut-être aurions-nous des arguments en faveur de ceux qui usent de ce style □ j'entends les tragiques et Pindare □, mais comme ce n'en est pas ici le lieu, renvoyons cela au moment voulu. En revanche je ne trouve aucun argument pour défendre ceux qui emploient de pareilles lourdeurs dans le discours politique. », *ibid.*, 248, 24-249, 12 (*id.*). Hermogène semble ici adapter une critique déjà formulée par le Pseudo-Longin, auquel nous empruntons le terme « enflure », τὸ οἰδεῖν, [Longin], *Subl.*, III, 3, 1-2 (trad. H. Lebègue). Cf. *ibid.*, III, 1, 1-4, 5 et XV, 8 (textes cités ci-dessus, p. 759, n. 3134). Sur la recommandation traditionnelle de banir un style excessivement poétique, cf. les références citées p. 759, n. 3134 ; voir aussi p. 751, n. 3110. Sur la « froideur », qui renvoie précisément à ce défaut, cf. Aristote, *Rhét.*, III, 3, 1406 b 5-15 (texte cité ci-dessus, p. 732, n. 3032).

<sup>3159</sup> Δεῖ γὰρ τῷ σαφεῖ τε καὶ ὄγκῳ ἔχοντι καὶ ἀξίωμα λόγῳ πάντως καὶ κάλλους τινὸς καὶ εὐρυθμίας... ; Κάλλος τοίνυν τὸ ἐν λόγῳ κυρίως μὲν εἶη ἂν τὸ ἐκ πάντων τῶν ποιούτων τὰς ιδέας αὐτοῦ πάσας, οἷον ἐννοιῶν, μεθόδων, λέξεων καὶ τῶν λοιπῶν, εὐάρμοστον καὶ σύμμετρον μετὰ τινος ἐμφαινομένης δι' ὅλου τοῦ λόγου ποιότητος ἥθους μᾶς προεπούσης τῇ ιδέᾳ, καθάπερ ἐν σώματι χρώμα. ; et Ἐπεὶ δ' ἔστι τινα ἃ δὴ σαφῶς ἐκπρέπει τῶν ἄλλων πολλάκις ἐν τῷ λόγῳ οἷον κόσμος τις ἐπιχειμῶνος ἔξωθεν κομωτικός (...). Εἰδέναι οὖν χρὴ πρόωτον, ὅτι τὸ τοιοῦτον κάλλος περὶ τὴν λέξιν μόνην ἐστὶ καὶ τὰ ἐπόμενα τῇ λέξει, σχήματα λέγω καὶ κῶλα συνθήκας τε καὶ ἀναπαύσεις καὶ τὸ ἐκ τούτων γινόμενον τοὺς ῥυθμούς. (« Car le discours qui possède de la clarté, de l'ampleur et de l'autorité a toujours besoin aussi d'une certaine beauté et d'une certaine eurythmie... » ; « La beauté du discours donc sera au sens propre une heureuse combinaison et une juste proportion de tous les composants, pensées, méthodes, expressions, etc., de



La métaphore joue aussi un rôle important dans la production du « piquant » (δριμύτης), qui consiste en partie dans les jeux de mots<sup>3161</sup>. Hermogène en présente trois types que l'on trouve chez Démosthène<sup>3162</sup>. Le deuxième fait intervenir la métaphore, puisqu'il se fonde sur la « paronomase », par où il faut entendre le double emploi successif d'un même mot au sens propre puis dans un sens métaphorique<sup>3163</sup>. D'une manière analogue,

---

chacune de ses catégories stylistiques, avec une certaine qualité d'éthos, unique, convenant à la catégorie stylistique et visible tout du long du discours, telle une couleur sur un corps. » ; et « Mais il existe souvent dans le discours certains éléments qui se distinguent clairement des autres, un certain ornement plaqué sur lui de l'extérieur pour lui donner une parure (...). Il faut donc savoir d'abord que cette sorte de beauté ne concerne que l'expression et ce qui suit l'expression, c'est-à-dire les figures, les côla, puis les assemblages, les pauses et les rythmes que ces deux dernières engendrent. », Hermogène, *Cat.*, I, 12, 296, 7-9 et 15-20 ; 297, 25-298, 14 (trad. M. Patillon).

<sup>3160</sup> Λέξεις τοίνυν καλή πάσα, ἥπερ καὶ καθαρὰ. αἱ γὰρ τραχεῖαι καὶ τροπικαὶ ἐναργεῖς μὲν εἶεν ἂν ἴσως καὶ ἄλλο τι, ὡπερ καὶ τὸ « ἐμὲ γοῦν, ὦ Ἀθηναῖοι, διεφθαρμένος καὶ πεπρακὼς ἑαυτὸν ἐλάνθανε » καὶ τὸ « ἐκνευρισμένοι » καὶ ὅσαι τοιαῦται, καλαὶ δὲ ὡς ἐν τοιοῦτῳ κάλλει οὐκ εἰσι. ταῦτά τοι καὶ ὁ Ἰσοκράτης μάλιστα κάλλους πεφροντικῶς ἦμισα ἐχρήσατο ταῖς τροπικαῖς. πλεῖον δὲ τὸ τῆς ἐπιμελείας καὶ τοῦ κάλλους ἔχουσιν αἱ μικραὶ τῶν λέξεων καὶ δι' ὀλίγων συγκείμεναι συλλαβῶν, οἷον « περὶ τοῦ πῶς ἀκούειν ὑμᾶς ἐμοῦ δεῖ ». (« L'expression belle donc est toute expression qui est également pure. Car les expressions rudes et métaphoriques auront sans doute de l'évidence et peut-être autre chose encore, comme les énoncés : “moi en tout cas, Athéniens, je ne me suis pas aperçu qu'il fût corrompu et qu'il se fût vendu” [Démosthène, *Amb.*, 13], “énervés” [*id.*, *III Ol.*, 31] et toutes les expressions de ce genre, mais elles ne sont pas belles de cette sorte de beauté. C'est pourquoi Isocrate, qui avait un très grand souci de la beauté, emploie très peu d'expressions métaphoriques. En revanche les expressions les plus élégantes et les plus belles sont les expressions courtes et composées de peu de syllabes, par exemple : “sur la manière dont vous devez m'écouter” [*id.*, *Cour.*, 1]. »), Hermogène, *Cat.*, I, 12, 298, 20-299, 7 (trad. M. Patillon). Sur la rudesse, cf. ci-dessus, p. 765, avec les n. 3152 et 3153.

<sup>3161</sup> Cf. Patillon, 1997, p. 436-7, n. 3. Le « piquant » est traité Hermogène, *Cat.*, II, 5, 339, 14-345, 4.

<sup>3162</sup> Ἐτερα δὲ αὐτῆς [*sc.* δριμύτητος] εἶδη τρία, οἷς ὁ ῥήτωρ χρήται, ἃ δὴ πάντα κατ' ἀκολουθίαν τινῶν προσηθέντων ἀπὸ τινος λέξεως γίνεται, διαφέρει δὲ πῶς ἀλλήλων. (« Il en existe trois autres [*sc.* espèces de piquant] dont l'Orateur fait usage. Toutes proviennent du fait qu'une certaine expression fait suite à certaines paroles, mais il existe entre elles quelque différence. »), *ibid.*, 342, 3-5 (trad. M. Patillon).

<sup>3163</sup> Ἐτερον δὲ εἶδος δριμύτητος τὸ ἐκ παρονομασίας, οὐκ ἐξ ὁμοιότητος, ὅταν κυρίῳ τινὶ ὀνόματι ἢ ῥήματι χρησάμενοι εἴτ' εὐθὺς ἐπόμενοι τούτῳ χρῴσμεθα καὶ ἐφ' οὗ μὴ κύριόν ἐστι πρᾶγματος, οἷον « εἰ μὴ καὶ τοὺς τὰ μηχανήματα ἐφιστάντας εἰρήνην ἄγειν φήσετε, ἕως ἂν αὐτὰ τοῖς τείχεσιν ἤδη προσαγάγωσιν », εἴτ' εἰπὼν, δι' ὧν ἡγείται Φίλιππον πολεμεῖν τῇ πόλει καὶ ὅτι πάνθ', ὅσα νῦν πρᾶττει καὶ κατασκευάζεται, ἐπ' αὐτοὺς κατασκευάζεται, ἐπάγει δριμύτως « εἶτα τὸν τοῦτο τὸ μηχανήμα ἐπὶ τὴν πόλιν ἰστάντα εἰρήνην ἄγειν ἐγὼ φῶ πρὸς ὑμᾶς ; πολλοῦ γε καὶ δεῖ ». καὶ πάλιν « ἐγὼ δὲ οὐ τοῦτο δέδοικα, εἰ Φίλιππος ζῆ ἢ τέθνηκεν, ἀλλ' εἰ τῆς πόλεως τέθνηκε τὸ τοὺς ἀδικοῦντας μισεῖν καὶ τιμωρεῖσθαι »· τοῦτο δὲ καὶ ἐναργῆ ποιεῖ τὸν λόγον, οὐ μόνον δριμύν· τροπῆς γὰρ ἐστὶν ἐγγύς, οὐ μὴν τροπῆ γέ ἐστιν ἀντικρὺς διὰ τὸ παρωνομάσθαι· ἐπεὶ καὶ καθ' ἑαυτὸ εἰ λέγοι τις τὸ « τέθνηκε τῆς πόλεως τὸ τοὺς ἀδικοῦντας μισεῖν », πάνυ ποιήσει σκληρὸν κατὰ τὴν τροπὴν τὸν λόγον, ἐκ παρονομασίας δὲ εἰσαχθὲν ἅμα τῇ ἐναργείᾳ καὶ τὴν δριμύτητα ἔχει. (« La deuxième espèce provient d'une paronomase, et non d'une similitude, lorsque, tout de suite après avoir employé un nom ou un verbe avec son sens propre, nous l'employons pour un contenu qui n'est pas son sens propre. Par exemple : “à moins que pour vous, ceux-là mêmes qui dressent des *machines de guerre* ne soient en paix jusqu'au moment où déjà ils les poussent vers les murs...” [Démosthène, *III Phil.*, 17] (Démosthène dit ensuite par quels moyens Philippe pense combattre la Cité et que tout ce qu'il fait et tout ce qu'il prépare dans le moment, c'est contre eux qu'il le prépare ; puis il ajoute de façon piquante :) “...dirai-je alors que celui qui dresse contre votre Cité cette *machine de guerre* est en paix avec vous ? Il s'en faut de beaucoup” [*ibid.*, 18]. De même : “ce que je crains, moi, ce n'est pas la vie ou la *mort* de Philippe, mais la *mort* de la haine et de la répression de notre Cité à l'égard des criminels” [*Amb.*, 289]. Cela ne rend pas seulement le discours piquant, mais aussi évident, car cela est proche d'une métaphore sans être vraiment une toutefois, du fait de la paronomase : en effet, limité à lui-même, l'énoncé “c'est la *mort* de la haine de la Cité pour les criminels”, deviendrait très difficile en ce qui concerne la métaphore ; au contraire, présenté avec une paronomase, il a du piquant en même temps que de l'évidence. »), *ibid.*, 342, 19-343, 13 (*id.*). Dans le deuxième exemple, Hermogène explique que la répétition d'un même terme au sens propre puis dans un emploi

le troisième type consiste à combiner deux métaphores appartenant à un même champ selon une sorte de gradation dans leur originalité, qui permet d'intégrer parfaitement au discours la seconde sans qu'elle ne paraisse déroutante ni obscure : il s'agit d'employer une première métaphore aisément compréhensible parce qu'elle ne s'écarte pas trop de l'usage courant, afin d'en préparer une seconde plus audacieuse, en fournissant par avance à l'auditeur une clé d'interprétation. La métaphore filée devient ainsi un habile procédé rhétorique pour intégrer au discours des métaphores hardies, tout en remédiant aux effets potentiellement nuisibles de l'obscurité de l'analogie qu'elles mettent en place. L'auteur illustre ce mécanisme par un exemple de la *Deuxième Olynthienne*, où le passage d'une métaphore à l'autre est rendu encore plus progressif et fluide, « naturel », par une syllepse intermédiaire<sup>3164</sup>.

En ce qui concerne les comparaisons, Hermogène indique dans le traité *L'Invention*, à propos de sa doctrine du « pneuma »<sup>3165</sup>, que, lorsque l'« acmé » naît de la présentation d'une idée forte, au terme d'une succession de « pneumata » selon une gradation ascendante, il faut réserver pour le membre final la plus grande longueur ainsi que l'idée qui se prête au développement le plus ample, c'est-à-dire les exemples et les comparaisons, « car le discours doit toujours aller en s'amplifiant »<sup>3166</sup>. Enfin, dans *La Méthode de l'habileté*, l'auteur fait de

---

métaphorique représente un procédé efficace pour éviter l'obscurité qu'aurait eu la métaphore employée seule : en d'autres termes, la répétition du mot au sens propre permet d'expliquer cette dernière, de la décoder à l'intention de l'auditeur. Cf. *ibid.*, I, 6, 248, 16-20 ; cf. ci-dessus, à propos des métaphores rudes, p. 764-766, avec la n. 3149, où se trouve cité le texte précédent.

<sup>3164</sup> Λοιπὸν εἶδος δριμύτητος τρίτον ἐστίν, ᾧ καὶ αὐτῷ ὁ ῥήτωρ κέχρηται. γίνεται δέ, ὅταν τροπῇ τινι χρῆσάμενοι μὴ σφόδρα αὐστηρὰ μηδὲ σκληρὰ κατ' ἀκολουθίαν ἐκείνης ἐτέραν ἐπενέγκωμεν τροπὴν σκληροτέραν μὲν, οὐ μὴν δοκοῦσάν γε εἶναι τοιαύτην διὰ τὸ ἀκόλουθον τοῦ προειρημένου, οἷον « ἀλλὰ τὰ τοιαῦτα εἰς μὲν ἅπαξ καὶ βραχὺν χρόνον ἀντέχει καὶ σφόδρα γε ἦνθησεν ἐπὶ ταῖς ἐλπίσιν, ἂν τύχη, τῷ χρόνῳ δὲ φωρᾶται καὶ περὶ αὐτὰ καταρρεῖ » τὸ γὰρ ἦνθησε' τροπικὸν μὲν, οὐ μὴν αὐστηρὸν οὐδὲ σκληρὸν, τὸ δὲ 'καταρρεῖ' σκληρὸν ἰσχυρῶς, οὐ μὴν τοιοῦτον ἐφάνη διὰ τὸ ἐξ ἀκολουθίας εἰρησθαι· ἐπὶ γὰρ τῶν ἀνθέων τῶν μαραινομένων τὸ καταρρεῖν σχεδὸν κυρίως λέγεται, ἦδη δὲ αὐτοῦ τὴν ἄγαν σκληρότητα καὶ τὸ παρακείμενον αὐτῷ ἀφείλε, λέγω τὸ « τῷ χρόνῳ δὲ φωρᾶται ». (« Il en reste une troisième espèce, dont l'Orateur fait également usage. Elle provient de l'emploi d'une métaphore ni très ardue ni très difficile, à laquelle s'ajoute, comme sa suite naturelle, une deuxième métaphore, plus difficile, mais qui ne paraît pas l'être en raison de sa continuité naturelle avec ce qui précède, par exemple : "De telles entreprises résistent sans doute à une seule attaque de courte durée et, la chance aidant, elles voient fleurir pleinement leurs espérances ; mais elles se découvrent au fur et à mesure qu'elles s'effeuillent de partout" [Démosthène, *II Ol.*, 10] ; car fleurir est métaphorique, sans être pourtant ni ardu ni difficile, tandis que s'effeuillent est fort difficile ; et pourtant du fait que ce mot est employé comme une suite naturelle, il ne paraît pas l'être, car s'effeuiller se dit presque au sens propre des fleurs qui se fanent ; en outre, le contexte immédiat, c'est-à-dire : "elles se découvrent au fur et à mesure", lui enlève ce qu'il a de trop difficile. »), Hermogène, *Cat.*, II, 5, 343, 14-344, 4 (trad. M. Patillon). La syllepse porte sur φωρᾶται (« se découvrent »).

<sup>3165</sup> Il s'agit d'une unité de souffle constituée de plusieurs unités phrastiques sémantiquement cohérentes (κῶλα et κόμματα) : Πνεῦμα μὲν οὖν ἐστὶ σύνθεσις λόγου διάνοιαν ἀπαρτίζον ἐν κῶλοις καὶ κόμμασι, μετρούμενον πρὸς τὴν διάρκειαν τοῦ πνεύματος κατὰ τὴν φωνὴν τοῦ λέγοντος. (« Le *pneuma* donc est un assemblage de mots qui offre un sens complet dans des cola et des commata, et dont la mesure est fonction du souffle dont est capable la voix du locuteur. »), *Inv.*, IV, 4, 183, 13-6 (*id.*).

<sup>3166</sup> Ἐπὶ τοῦτῳ προσθετέον ἐκεῖνο, ὅπερ ἐστὶ λαμπρὸν πάνυ καὶ ποιεῖν καὶ εἰδέναι, ὅτι ἀκμῆς γινομένης ἀπὸ τῶν νοημάτων δεῖ τελευταῖον τηρεῖν τὸ ποριμώτερον □ δεῖ γὰρ αἰετὸν τὸν λόγον αὔξειν -, ποριμώτερον δὲ ἐστὶ τὸ ἐκ παραδειγμάτων τὴν σύστασιν λαβεῖν δυνάμενον ἢ παραβολῶν. (...) καὶ γὰρ

cette image l'un des procédés du « style comique » (τὸ κωμικῶς λέγειν), lorsqu'elle se caractérise par un décalage de nature entre comparé et comparant qui va jusqu'à l'antithèse, l'un étant noble et l'autre bas<sup>3167</sup>. L'exemple emprunté au discours *Sur la couronne* comprend deux métaphores qui mettent en œuvre dans leur construction les deux effets inverses, héroï-comique pour la première, parce qu'elle applique à un sujet bas un qualificatif relevant d'un domaine noble, et burlesque pour la seconde, associant un adjectif bas à un nom qui possède des connotations élevées<sup>3168</sup>.

Avec Hermogène, les images de Démosthène, et surtout ses métaphores, deviennent le fondement de la théorie rhétorique qui porte sur ce sujet : le rhéteur développe ses catégories d'analyse à partir de la seule pratique de « l'Orateur », comme le montre le recours constant à des exemples empruntés à ce dernier. La théorie se trouve donc entièrement calquée sur la pratique et, plus radicalement, sur une pratique singulière dont elle rend ainsi compte. C'est pourquoi l'analyse d'Hermogène nous intéresse particulièrement et nous fournit des outils taillés sur mesure pour l'étude des images de Démosthène. Nous voyons à ce titre qu'il met certes en avant l'audace des métaphores de ce dernier en lien avec la véhémence,

---

ὁ Δημοσθένης τὰ περὶ τοὺς προδότας παραδείγματα τελευταία ἐφύλαξε, καὶ Ὅμηρος τὸ κατὰ κῶλον πνεῦμα ἐν πράγμασι πληρώσας ἐπὶ τὴν παραβολὴν ἦλθεν... (« Il faut y ajouter ceci, dont la pratique et la connaissance ont le plus vif éclat, que, lorsque l'acmé naît des idées, il faut garder pour la fin ce qui fournit le plus de matière, □ car le discours doit toujours aller en s'amplifiant □ ; or, ce qui fournit le plus de matière est ce qui peut emprunter sa substance aux exemples ou aux comparaisons. (...) Et de fait Démosthène a gardé pour la fin les exemples sur les traîtres [cf. Démosthène, *Cour.*, 48], et Homère n'est passé à la comparaison qu'après avoir achevé le *pneuma* qui exposait les faits cōlon par cōlon... »), *ibid.*, 190, 20-191, 11 (*id.*). Hermogène cite alors Homère, *Il.*, XVI, 215-7 puis 212-4. Nous voyons que cet exemple poétique d'une part et l'association avec l'« exemple » rhétorique d'autre part, font de la « parabole » hermogénienne un concept de comparaison qui ne se distingue plus que formellement de l'εἰκῶν : il s'agit sans doute simplement d'indiquer la longueur de la première. Hermogène consacre par là même le caractère fragile et problématique de la distinction aristotélicienne ; cf. Aristote, *Rhét.*, II, 20, 1393 a 28-b 8, et ci-dessus, p. 724-726 ; Démétrios, *Styl.*, 89-90 (texte cité ci-dessus, p. 736, n. 3042) ; Cicéron, *De Inu.*, I, 49 et *De Orat.*, II, 166-9 ; Quintilien, *IO* III, IX, 4 ; IV, I, 70 ; V, XI, 22-35 ; IX, II, 2 et VIII, III, 72-82 ; voir ci-dessus, p. 742, n. 3074.

<sup>3167</sup> Τὸ δὲ ἐναντίως χρῆσθαι ταῖς εἰκόσι πρὸς τὰ μεγέθη τῶν πραγμάτων οὕτω γίνεται, ἐὰν μεγάλῳ μικρὸν ἀντιτιθῶμεν καὶ μικρῷ μέγα, οἷον ἔμαχέσατο οἱ ὄρτυγες ὡς Αἴας καὶ Ἑκτώρ' καὶ Ἑκτώρ' καὶ Ἀχιλλεὺς ἐμαχέσαντο ὡς ἀλεκτρούνες'. (« L'emploi des comparaisons incompatibles avec l'importance du sujet consiste à rapprocher le petit du grand et le grand du petit, par exemple : 'les cailles se battirent comme Ajax et Hector' et : 'Hector et Achille se battirent comme des coqs'. », Hermogène, *La Méthode de l'habileté*, 34, 452, 3-7 (trad. M. Patillon). Sur les images comiques en raisons de leur inconvenance avec le sujet, cf. Aristote, *Rhét.*, III, 3, 1406 b 5-15 (cité ci-dessus, p. 732, n. 3032) ; Cicéron, *De orat.*, III, 164 (repris par Quintilien, *IO* VIII, VI, 15), qui note les deux types symétriques et inverses d'inconvenance sans leur attribuer de caractère comique. Ce passage d'Hermogène semble s'inspirer de Démétrios, *Styl.*, 160.

<sup>3168</sup> Τούτοις πᾶσι χρῆται Δημοσθένης ἐν τῷ Περὶ τοῦ στεφάνου· ὅθεν δηλοῦται, ὅτι κωμωδεῖν ἐπίσταται (...) τῇ δ' ἐναντιώσει τῶν εἰκόνων οὕτως « αὐτοτραγικὸς πίθηκος, ἀρουραῖος Οἰνόμαος ». (« Démosthène emploie toutes ces figures dans le *Sur la couronne* ; cela montre qu'il sait manier le comique. (...) Et l'incompatibilité des comparaisons : "Un singe foncièrement tragique, un Enomaos campagnard" [Démosthène, *Cour.*, 242]. »), *ibid.*, 452, 8-14 (*id.*). Il s'agit certes de termes de comparaisons appliqués à Eschine, mais en l'absence de marqueur de comparaison, ces expressions sont proprement des métaphores.

conformément à la tradition<sup>3169</sup>, mais le plus remarquable se trouve ailleurs : il revient en quelque sorte au jugement d'Eschine, sans le côté polémique, dans la mesure où il insiste à plusieurs reprises sur le caractère « risqué » ou « rude » des métaphores de Démosthène pour montrer effectivement que cela les rend bien souvent difficiles à saisir, d'où le recours fréquent à divers stratagèmes rhétoriques visant à en masquer ou à en diminuer l'obscurité par l'apport d'une explication.

## VIII. Le jugement des contemporains : Eschine critique littéraire

Après cette apothéose rhétorique, il convient de redescendre un instant sur terre pour nous intéresser aux jugements que pouvaient porter les contemporains sur les images employées par Démosthène. Il est temps, en particulier, d'examiner ce jugement négatif porté par d'Eschine, auquel nous nous sommes référés à plusieurs reprises. Sur quels critères repose-t-il ?

Nul doute qu'Eschine ne se fasse l'écho, même amplifié pour les besoins de la cause, d'une appréciation plus généralement répandue, qui repose sur les habitudes de ses concitoyens. Cela indique que la pratique oratoire de Démosthène relativement aux images apparaissait déjà remarquable à leurs yeux, que ce soit en bien ou mal. Ainsi, Eschine est frappé à la fois par leur nombre et par leur nature audacieuse, voire osée, déroutante, à la limite du bon goût ; il ne cesse donc de les citer pour critiquer l'usage qu'en fait Démosthène.

Auparavant, nous nous proposons de replacer ce débat oratoire dans un contexte plus large. Car Démosthène, lui aussi, cite parfois des images de ses adversaires dans les plaidoyers.

C'est d'abord le cas de la métaphore de la chute des feuilles que Démosthène utilise dans le plaidoyer *Contre Androtion* et qu'il répète dans le *Contre Timocrate*, au sein de la reprise d'un passage plus large :

---

<sup>3169</sup> Cf. ci-dessus, p. 766, avec la n. 3154.

Τὰ μὲν οὖν πόλλ' ὧν λέγων ὑμᾶς ἐφενάκιζεν παραλείψω· φήσας δ' ἀπορρεῖν τὰ φύλλα τῶν στεφάνων καὶ σαπροῦς εἶναι διὰ τὸν χρόνον, ὥσπερ ἴων ἢ ῥόδων ὄντας, ἀλλ' οὐ χρυσοῦ, συγχωνεύειν ἔπεισεν.<sup>3170</sup>

Τὰ μὲν οὖν πόλλ' ὧν λέγων ἐφενάκιζεν ὑμᾶς Ἀνδροτίων παραλείψω· φήσας δ' ἀπορρεῖν τὰ φύλλα τῶν στεφάνων καὶ σαπροῦς εἶναι διὰ τὸν χρόνον, ὥσπερ ἴων ἢ ῥόδων ὄντας, ἀλλ' οὐ χρυσοῦ, συγχωνεύειν ἔπεισεν.<sup>3171</sup>

Si nous suivons l'interprétation des traducteurs de la CUF, comme nous l'avons fait, ces passages offrent l'exemple d'un détournement d'image : Démosthène reprend la métaphore et surtout la prolonge par une comparaison qui en exhibe la tonalité poétique, tout en l'exacerbant. C'est une manière de tourner l'image en ridicule à cause de son caractère inapproprié. Le critère d'appréciation sous-jacent est donc analogue à celui que développera Aristote : celui de la convenance, qui prescrit d'éviter les images trop poétiques dans les discours, en raison de la différence qui sépare ces deux domaines en termes de genre et de registre. La méthode philosophique que suit explicitement Aristote dans certains de ses ouvrages comme l'*Ethique à Nicomaque* consiste à partir des opinions courantes pour élaborer ses réflexions. L'exemple de Démosthène, ajouté à celui d'Eschine, qui repose sur le même critère de convenance, achève de montrer que les recommandations du philosophe, en ce qui concerne ce critère, s'appuient sur l'expérience esthétique commune des Athéniens de son temps.

À la même époque, Démosthène cite deux images de la fumée, qu'il emprunte à Timocrate et à Midias. Elles appartiennent à la langue courante ou familière, comme le montre la diversité des locuteurs :

(...) τετυφώσθαι τὸν ταῦτα λέγοντ' ἔφη.<sup>3172</sup>

---

<sup>3170</sup> « De toutes les impostures qu'il a débitées devant vous, je n'en retiendrai qu'une : sous prétexte que les couronnes, par vétusté, perdaient leurs feuilles et se désagrégeaient – ne dirait-on pas qu'au lieu d'être d'or, elles étaient de violettes ou de roses ? – il en fit décider la refonte. », Démosthène, *Andr.*, 70 (trad. O. Navarre et P. Orsini).

<sup>3171</sup> « De toutes les impostures qu'Androtion a débitées devant vous, je n'en retiendrai qu'une : sous prétexte que les couronnes, par vétusté, perdaient leurs feuilles et se désagrégeaient – ne dirait-on pas qu'au lieu d'être d'or, elles étaient de violettes ou de roses ? – il en fit décider la refonte. », *Tim.*, 177 (trad. O. Navarre et P. Orsini).

<sup>3172</sup> « (...) Timocrate a répondu : “C'est de la fumée que de parler ainsi !”, Démosthène, *Tim.*, 158 (trad. O. Navarre et P. Orsini modifiée ; dans cette traduction et les suivantes, nous faisons apparaître le sème de fumée).

(...) τῆς δὲ βουλῆς περὶ τούτων καθημένης καὶ σκοπούμενης, παρελθὼν οὗτος « Ἀγνοεῖτ' » ἔφη « ὦ βουλή, τὸ πρᾶγμα ; Καὶ τὸν αὐτόχειρα ἔχοντες » λέγων τὸν Ἀρίσταρχον « μέλλετε καὶ ζητεῖτε καὶ τετύφωσθε ;<sup>3173</sup>

Ces images n'ont pas le caractère notable des précédentes. Néanmoins, elles demeurent suffisamment expressives pour mériter les honneurs de la citation. Nous pouvons noter dans cette perspective la gradation ternaire du propos de Midias : le terme coloré achève la série.

Enfin, Démosthène cite une image d'Eschine dans le plaidoyer *Sur l'ambassade* :

(...) <Φίλιππος> ὑπὸ τούτων ἐδιδάχθη καὶ ταῦτ' ἤκουσεν, ἃ καὶ πρότερόν ποτ' εἶπον ἐγὼ πρὸς ὑμᾶς ἐν τῷ δήμῳ καὶ τούτων οὐδεὶς ἀντεῖπεν, [136] ὡς ὁ μὲν δήμος ἐστὶν ἀσταθμητότατον πρᾶγμα τῶν πάντων καὶ ἀσυνθετότατον, ὥσπερ ἐν θαλάττῃ κύμ' (πνεῦμα) ἀκατάστατον, ὡς ἂν τύχη κινούμενον· ὁ μὲν ἦλθεν, ὁ δ' ἀπήλθεν· μέλει δ' οὐδενὶ τῶν κοινῶν, οὐδὲ μέμνηται.<sup>3174</sup>

L'énonciation de cette image, qui débute un passage plus long, s'avère assez subtile. Démosthène le présente en effet comme des propos tenus par les traîtres à Philippe, mais qu'il a lui-même tenus devant l'Assemblée. Dans le premier cas, on assure au roi qu'il compte à Athènes des amis travaillant en sa faveur ; dans le second, au contraire, Démosthène dénonce au peuple l'action de ces derniers. Le problème concerne alors le statut de l'image : à qui faut-il l'attribuer ? à Démosthène ? aux traîtres ? ou aux deux ?

Nous avons vu que Démosthène n'employait que deux images de la mer, qui appartiennent toutes deux au *Sur l'ambassade*. La seconde est employée par Démosthène pour attribuer à Eschine des opinions hostiles à la démocratie<sup>3175</sup>. Cela s'accorde avec les connotations de ce type d'images, que l'on trouve dans la poésie archaïque pour critiquer le peuple dans le cadre des troubles politiques qui secouent les cités de cette époque. Tous ces

<sup>3173</sup> « (...) mais il monta à la tribune, quand le Conseil était déjà en séance et examinait l'affaire, en disant : “Vous ne savez donc pas, membres du Conseil, ce qu'il en est vraiment ? Vous tenez l'assassin □ il parlait d'Aristarque □ et vous hésitez, vous cherchez, vous êtes enfumés ?”, *Mid.*, 116 (trad. J. Humbert modifiée).

<sup>3174</sup> « (...) <Philippe> a été renseigné par ces gens-là et leur a entendu dire ce que j'ai déjà dit auparavant devant vous à l'Assemblée sans que personne parmi eux me démentît : [136] “Le peuple est ce qu'il y a de plus impondérable au monde et de moins uniforme, semblable aux flots agités de la mer qui se déplacent au hasard ; l'un vient, l'autre s'en va ; personne ne se soucie de l'intérêt commun ou n'y pense. », Démosthène, *Amb.*, 135-6 (trad. G. Mathieu). Le texte grec entre parenthèses correspond à la leçon retenue par Dilts, 2005.

<sup>3175</sup> (...) τῶν Φιλίππου ξένων καὶ φίλων εἰς οὗτος ὑμῖν ἤδη, τῶν ἀπαλλαγῆναι τοῦ δήμου βουλομένων καὶ κλύδωνα καὶ μανίαν τὰ καθεστηκότα πρᾶγμαθ' ἡγουμένων, ὁ τέως προσκυνῶν τὴν θόλον. (« (...) parce qu'il vous est désormais, lui, un hôte et un ami de Philippe, un de ces gens qui veulent se débarrasser de la démocratie, qui ne voient dans le présent état de choses que désordre et que folie, lui qui jusque-là s'aplatissait devant la salle des prytanes. »), Démosthène, *Amb.*, 314 (trad. G. Mathieu).

éléments nous conduisent à penser que l'image de la mer citée par Démosthène est attribuée en propre aux traîtres qui s'adressent à Philippe ; les paroles qu'il a tenues lui-même correspondent à ce qui suit, avec l'évocation des agents de Philippe.

Toutefois, comme nous l'avons constaté, l'image rapportée s'avère extrêmement travaillée, de façon à revêtir une tonalité poétique. Et pas n'importe laquelle : elle fait écho à plusieurs fragments, dont l'un tiré d'Alcée et qui critique le peuple. Par conséquent, si l'image est attribuée aux traîtres, c'est plus probablement Démosthène qui en est l'auteur : il place dans la bouche de ses adversaires un véritable pastiche de poésie archaïque, avec toutes les connotations anti-démocratiques afférentes, afin de mieux noircir leur portrait et de mieux susciter la colère du peuple à leur rencontre.

Il arrive enfin que Démosthène, dans le *Sur la couronne*, réponde à des images d'Eschine. C'est notamment le cas de la comparaison avec l'armateur et de la comparaison avec les comptes<sup>3176</sup>.

Venons-en à Eschine, qui présente deux particularités par rapport à ce qui précède : il ne cite que des images de Démosthène, et ce dans des proportions bien plus importantes.

Dans le discours *Sur l'ambassade infidèle*, tout d'abord, Eschine épingle à deux reprises des métaphores que Démosthène aurait utilisées dans des propos tenus à ses collègues d'ambassade, pour les rassurer sur le discours qu'il va tenir à Philippe en leur exposant ce qu'il a l'intention de lui dire, ou bien pour se vanter :

(...) πηγὰς δὴ λόγων ἔχειν ἀφθόλους ἐπιγγέλλετο [Δημοσθένης], καὶ περὶ τῶν δικαίων τῶν ὑπὲρ Ἀμφιπόλεως καὶ τῆς ἀρχῆς τοῦ πολέμου τοιαῦτα εἶρεν ἔφη ὥστε ἀπορράψειν τὸ Φιλίππου στόμα ὀλοσχοίνῳ ἀβρόχῳ...<sup>3177</sup>.

Φάσκων γὰρ νεώτατος εἶναι πάντων, τὴν τάξιν τοῦ πρώτος λέγειν οὐκ ἂν ἔφη παραλιπεῖν, οὐδ' ἐπιτρέψειν τινί, αἰνιττόμενος εἰς ἐμέ, προκαταλαβόντα τὰ Φιλίππου ὄτα τοῖς ἄλλοις λόγον μὴ καταλιπεῖν.<sup>3178</sup>

---

<sup>3176</sup> Respectivement, *Cour.*, 194 et 227.

<sup>3177</sup> « Démosthène nous assura alors qu'il détenait des réserves intarissables d'arguments : il exposerait si bien nos légitimes prétentions sur Amphipolis et l'histoire des origines de la guerre que *Philippe en aurait la bouche fermée, solidement cousue comme avec une lien de jonc.* », Eschine, *Amb.*, 21 (trad. V. Martin et G. de Budé ; nous soulignons).

<sup>3178</sup> « Tout en se disant le plus jeune de tous, il déclara qu'il ne céderait à personne le privilège de parler le premier. Il ajoutait, — et la pointe était dirigée contre moi, — qu'il ne permettrait à personne de s'emparer de l'esprit de Philippe, pour laisser ensuite les autres parler pour rien. », *ibid.*, 108 (*id.*).

L'auteur nous présente également un peu plus loin une appréciation plus générale, au moment où Démosthène s'apprête à parler devant Philippe :

Ῥηθέντων δὲ καὶ τούτων καὶ ἐτέρων λόγων, ἤδη καθήκεν εἰς Δημοσθένην τὸ τῆς πρεσβείας μέρος, καὶ πάντες προσεῖχον ὡς ὑπερβολὰς τινὰς δυνάμειος ἀκουσόμενοι λόγων· καὶ γὰρ πρὸς αὐτὸν τὸν Φίλιππον, ὡς ἦν ὕστερον ἀκούειν, καὶ πρὸς τοὺς ἐταίρους αὐτοῦ ἐξήγγελλτο ἡ τῶν ἐπαγγελιῶν ὑπερβολή. Οὕτω δὲ ἀπάντων διακειμένων πρὸς τὴν ἀκρόασιν, φθέγγεται τὸ θηρίον τοῦτο...<sup>3179</sup>

Dans le *Contre Ctésiphon*, les exemples se multiplient et se font plus significatifs encore puisqu'il s'agit de propos que Démosthène a tenus devant l'assemblée surtout, ou encore devant le tribunal ou tout simplement en public. Pour ce qui est des deux premiers cas, d'une part il est presque impossible qu'Eschine se hasarde à de pures inventions calomnieuses, d'autant qu'il prend les auditeurs à témoin, sous peine de courir le risque de se voir opposer un démenti de la part de ceux-ci, qui étaient présents aux assemblées en question, et par là même d'indisposer les juges à son égard ; d'autre part, et corrélativement, ce type d'argument suppose qu'Eschine puisse s'appuyer sur une appréciation esthétique analogue de la part d'une partie au moins des juges et du public quant au mauvais goût des images incriminées.

Οὐ γὰρ ἔφη δεῖν, καὶ γὰρ τὸ ῥῆμα μέμνημαι ὡς εἶπε, διὰ τὴν ἀηδῖαν τοῦ λέγοντος ἅμα καὶ τοῦ ὀνόματος, ἀπορορήξαι τῆς εἰσθήνης τὴν συμμαχίαν...<sup>3180</sup>

Ναί, ἀλλὰ χαλκοῖς καὶ ἀδαμαντίνους τεύχεσιν, ὡς αὐτὸς φησι, τὴν χώραν ἡμῶν ἐτείχευε, τῆ τῶν Εὐβοέων καὶ Θηβαίων συμμαχία.<sup>3181</sup>

Ἦν δ' αὐτῷ κεφάλαιον τῶν λόγων πάντας μὲν Πελοποννησίους ὑπάρχειν, πάντας δ' Ἀκαρνᾶνας συντεταγμένους ἐπὶ Φίλιππον ὑφ' ἑαυτοῦ...<sup>3182</sup>

---

<sup>3179</sup> « Après ces discours et quelques autres, ce fut au tour de Démosthène de s'acquitter de sa mission. L'attention était générale, on s'attendait à des merveilles d'éloquence : Philippe lui-même et son entourage – on l'apprit ensuite, – avaient été informés que l'orateur avait promis un discours extraordinaire. Les auditeurs étaient donc tout oreilles. Alors cet être prodigieux commence à balbutier... », *ibid.*, 34 (*id.*).

<sup>3180</sup> « Il ne faut pas, ajoutait-il, – et je m'en souviens textuellement, si grande était la rudesse de cette parole et de celui qui la prononçait, – il ne faut pas, disait-il, *arracher l'alliance de la paix*... », *Ctés.*, 72 (*id.*). Eschine évoque la séance où fut votée la paix.

<sup>3181</sup> « Sans doute, mais c'est de murailles d'airain et d'acier, à ce qu'il prétend, qu'il a fortifié notre territoire grâce à l'alliance avec les Eubéens et les Thébains. », *ibid.*, 84 (*id.*).

<sup>3182</sup> « La substance de son discours, la voici : tous les Péloponnésiens, tous les Acarnaniens étaient coalisés contre Philippe grâce à lui ; », Eschine, *Ctés.*, 97 (trad. V. Martin et G. de Budé).



Ἄλλ' ἐπειδὴ πάση τῇ δυνάμει Δαρειὸς κατεβεβήκει, ὁ δ' Ἀλέξανδρος ἦν ἀπειλημμένος ἐν Κιλικίᾳ πάντων ἐνδεής, ὡς ἦν ὁ παρὰ σοῦ λόγος, συμπατηθήσεσθαι ὑπὸ τῆς Περσικῆς ἵππου, τὴν δὲ σὴν ἀηδίαν ἢ πόλις οὐκ ἐχώρει καὶ τὰς ἐπιστολάς ἃς ἐξηρητημένος ἐκ τῶν δακτύλων περιήεις, ἐπιδεικνύων τισὶ τὸ ἐμὸν πρόσωπον ὡς ἐκπεληγμένου καὶ ἀθυμοῦντος, καὶ χροσόκερων ἀποκαλῶν καὶ κατεστέφθαι φάσκων εἶ τι παῖσιμα συμβήσεται Ἀλεξάνδρῳ, οὐδ' ἐνταῦθα ἔπραξας οὐδέν, ἀλλ' εἷς τινα καιρὸν ἀνεβάλου καλλίω.<sup>3183</sup>

Οὐ μέμνησθε αὐτοῦ τὰ μαρὰ καὶ ἀπίθανα ῥήματα (...); ὅτ' ἔφη παρελθόντων « ἀμπελουργοῦσί τινες τὴν πόλιν, ὑποτέτμηται τὰ νεῦρα τοῦ δήμου, φορμοροραφούμεθα, ἐπὶ τὰ στενά τινες ὥσπερ τὰς βελόνας διείρουσι. » Ταῦτα δὲ τί ἐστίν, ὦ κίναδος; ῥήματα ἢ θαύματα,<sup>3184</sup>

Οὔτοι νῦν ἐπ' ἐμὲ συστραφέντες ἦκουσι, καὶ φασὶ μὲν τὸν Φίλιππον τὴν εἰρήνην προίασθαι...<sup>3185</sup>

Ἄφομοιοί γάρ μου τὴν φύσιν ταῖς Σειρήσιν ὡς ἔοικε. Καὶ γὰρ ὑπ' ἐκείνων οὐ κηλείσθαι φησι τοὺς ἀκρωμένους, ἀλλ' ἀπόλλυσθαι, διόπερ οὐδ' εὐδοκιμεῖν τὴν τῶν Σειρήνων μουσικήν· καὶ δὴ καὶ τὴν τῶν ἐμῶν εὐπορίαν λόγων καὶ τὴν φύσιν μου γεγενῆσθαι ἐπὶ βλάβῃ τῶν ἀκουόντων.<sup>3186</sup>

C'est en fait un véritable florilège que nous propose Eschine ! Trois grandes caractéristiques ressortent de ces citations ou quasi citations.

Tout d'abord, sur le plan formel, Démosthène emploie quatre sortes d'images : des métaphores concises qui portent le plus souvent sur un mot, en particulier sur un verbe (πηγὰς ; ἀπορρηξαι ; συντεταγμένους ; ἀμπελουργοῦσί ; φορμοροραφούμεθα ; προίασθαι), des métaphores un peu plus développées, où la métaphore portée par le verbe se

<sup>3183</sup> « Puis, au moment que Darius était descendu avec toutes ses forces, qu'Alexandre bloqué en Cilicie, manquant de tout, ainsi que tu l'as dit toi-même, était sur le point, – ce sont là tes paroles, – d'être écrasé par la cavalerie persane, que notre cité ne suffisait plus à contenir et ton insolence et les lettres que tu colportais suspendues à tes doigts, et qu'en même temps tu montrais aux passants mon visage, où tu prétendais lire la terreur et le désespoir, que tu m'appelais la victime aux cornes dorées, et que tu disais que j'avais déjà la couronne sur la tête pour être sacrifié le jour du premier échec d'Alexandre : eh bien ! même alors, tu n'as rien fait, tu t'es réservé pour une occasion meilleure. », *ibid.*, 164 (*id.*).

<sup>3184</sup> « Ne vous souvenez-vous pas de ses paroles odieuses et incroyables (...) ? Quand il disait à la tribune : “*On ébourgeoine la république, on a subrepticement tranché les nerfs de la démocratie, nous sommes cousus, serrés comme des nattes, on nous enfle dans d'étroits passages comme des aiguilles.*” Qu'est-ce donc que cela, bête malfaisante ? Des paroles, ou des monstres ? », *ibid.*, 166-7 (*id.*).

<sup>3185</sup> « Ces gens, aujourd'hui, se liguent contre moi, et prétendent que Philippe a acheté la paix. », *ibid.*, 178 (*id.*).

<sup>3186</sup> « Il va comparer, dit-on, ma nature aux Sirènes. Selon lui elles ne charment pas ceux qui les écoutent, mais elles les font périr, et c'est pourquoi le chant des Sirènes n'a pas une bonne réputation. De même, dit-il, ma facilité de parole et mon talent ont servi à la ruine de ceux qui m'entendaient. », *ibid.*, 228 (*id.*).

trouve filée par d'autres mots (ἀπορράψειν τὸ Φιλίππου στόμα ὀλοσχοίνῳ ἀβρόχῳ ; τὴν τάξιν τοῦ πρώτος λέγειν οὐκ ἂν ἔφη παραλιπεῖν ; χαλκοῖς καὶ ἀδαμαντίνους τείχεσιν (...) τὴν χώραν ἡμῶν ἐτείχισε ; χρυσόκερων (...) καὶ κατεστέφθαι ; ὑποτέμνηται τὰ νεῦρα τοῦ δήμου), des comparaisons brèves et très restreintes qui ne mettent en jeu qu'un seul mot (ἐπὶ τὰ στενά τινες ὥσπερ τὰς βελόνας διεύρουσι), enfin des comparaisons développées et complexes qui donnent lieu à l'élaboration de correspondances terme à terme sur plusieurs points (Ἄφομοιοὶ γὰρ μου τὴν φύσιν ταῖς Σειρήσιν ὡς ἔοικε. Κτλ.). En d'autres termes, Eschine présente des exemples des quatre formes d'images que Démosthène emploie.

Du point de vue des thèmes ou des champs du réel que font intervenir ces images, nous remarquons une certaine variété. Surtout, elles se trouvent empruntées à des expériences communes ou à des activités de la vie quotidienne. Bon nombre des thèmes évoqués correspondent à ceux qu'utilise Démosthène : éléments naturels, agriculture, médecine, guerre, commerce, littérature, religion. Nous avons en effet une métaphore appartenant au domaine des phénomènes naturels, qui repose sur la représentation de la source (πηγάς<sup>3187</sup>). Les autres images évoquent des activités humaines : trois renvoient à la couture (ἀπορράψειν τὸ Φιλίππου στόμα ὀλοσχοίνῳ ἀβρόχῳ<sup>3188</sup> ; ἐπὶ τὰ στενά τινες ὥσπερ τὰς βελόνας διεύρουσι<sup>3189</sup> ; φορμορραφούμεθα<sup>3190</sup>), une autre métaphore à l'action de briser, de trancher, de couper un lien (ἀπορρήξαι<sup>3191</sup>), une au travail de la vigne (ἀμπελουργοῦσι<sup>3192</sup>), une à la médecine (ὑποτέμνηται τὰ νεῦρα τοῦ δήμου<sup>3193</sup>), une au commerce (τὴν εἰρήνην πρίασθαι), une à la religion (καὶ χρυσόκερων ἀποκαλῶν καὶ κατεστέφθαι φάσκων), et enfin trois à la guerre (τὴν τάξιν τοῦ πρώτος λέγειν οὐκ ἂν ἔφη παραλιπεῖν ; χαλκοῖς καὶ ἀδαμαντίνους τείχεσιν (...) τὴν χώραν ἡμῶν ἐτείχισε ; συντεταγμένους). Eschine cite pour terminer une comparaison empruntée à la mythologie et à la littérature (Ἄφομοιοὶ γὰρ μου τὴν φύσιν ταῖς Σειρήσιν ὡς ἔοικε.<sup>3194</sup>).

Les trois exemples de la guerre recouvrent en réalité deux des métaphores favorites de Démosthène : celle des fortifications, qui entretient une polémique avec les occurrences de

<sup>3187</sup> Sur cette métaphore, ci-dessus, p. 122 *sq.*

<sup>3188</sup> Le verbe ἀπορράπτω signifie « recoudre ». Cf. LSJ, s.v. ; cf. Hérodote, I, 123, 16.

<sup>3189</sup> Le nom βελόνη, ἡς, veut dire « aiguille » ; cf. LSJ, s.v., I.

<sup>3190</sup> Le terme φορμορραφούμεθα est composé du nom ὁ φορμός, οὔ, « panier » (cf. LSJ, s.v., I, 1) et du verbe ράπτω, « coudre » (cf. LSJ, s.v., I).

<sup>3191</sup> Le verbe ἀπορρήγνυμι signifie « arracher, briser ». Cf. LSJ, s.v., I, 1. Au propre, cf. par exemple Homère, *Iliade*, VI, 507 ; dans un emploi métaphorique, cf. notamment Eschyle, *Perses*, 507.

<sup>3192</sup> Le terme ἀμπελουργέω-ῶ veut dire « travailler la vigne » ; cf. LSJ, s.v., I.

<sup>3193</sup> Pour l'explication de cette métaphore, voir ci-dessus, p. 280 *sq.*

<sup>3194</sup> Cf. notamment le célèbre passage d'Homère, *Odyssée*, XII, 153-200.

cette image employées par Démosthène dans le *Sur la couronne* au cours du même procès, et surtout celle du poste. Son importance apparaît dans le fait qu'Eschine la cite deux fois, dans le *Sur l'ambassade* et le *Sur la couronne*, et qu'elle est également relevée par Dinarque<sup>3195</sup>. De la même manière, les métaphores de l'achat et de la vente sont l'un des grands leitmotifs métaphoriques de Démosthène.

Le trait le plus important résulte enfin des éléments d'appréciation critique fournis par Eschine : il présente, sans aucun doute conformément au jugement d'une partie de son auditoire, toutes les images qu'il mentionne comme des expressions par trop audacieuses qui outrepassent les limites (ὡς ὑπερβολάς τινὰς δυνάμεως ἀκουσόμενοι λόγων ; ἢ τῶν ἐπαγγελιῶν ὑπερβολή) du bon goût et des règles oratoires, de ce qui est non seulement convenable, mais aussi acceptable, d'un point de vue esthétique aussi bien que rhétorique (διὰ τὴν ἀηδίαν (...) τοῦ ὀνόματος ; ἀπίθανα ῥήματα). Dans cette perspective, Eschine accuse également son adversaire d'avoir recours à un langage obscur et incompréhensible qui s'écarte de l'usage courant et donc de la simplicité requise dans les discours oratoires : ses métaphores représentent des « monstruosités » (θαύματα) par opposition aux « mots » usuels (ῥήματα). Ceci peut se traduire dans les métaphores par des créations verbales ou des termes rares. Et en effet, certaines de celles que cite Eschine répondent parfaitement à ce reproche : ἀπορράπῳ ne se rencontre qu'une seule fois chez Hérodote<sup>3196</sup> ; il s'agit là de son seul emploi métaphorique connu et il se trouve en outre accompagné de deux termes rares dont l'un est poétique et l'autre appartient vraisemblablement au langage scientifique<sup>3197</sup>. De la même manière, il n'y a guère que Théophraste qui use de ἀμπελουργῶ<sup>3198</sup>, pour lequel nous n'avons conservé aucune autre occurrence au sein d'une métaphore ; φορμορραφῶ représente quant à lui un hapax.

Ainsi, les critères d'Eschine rejoignent peu ou prou ceux d'Aristote, ce qui confirme qu'il s'appuie sur des goûts et des attentes esthético-rhétoriques partagées au moins par une partie de la population. L'exemple d'Aristote pourrait indiquer qu'il s'agit de ceux d'une élite

---

<sup>3195</sup> (...) οὐδὲν ἦττον περιέρχεται Δημοσθένης περὶ τε τῆς βουλῆς βλασφημιῶν καὶ περὶ ἑαυτοῦ λέγων οἷσπερ ἴσως καὶ πρὸς ὑμᾶς αὐτίκα χρήσεται λόγοις ἐξαπατῶν ὑμᾶς, ὡς (...) « Ἐγὼ παρῆταξα πάντας εἰς Χαιρώνειαν. » Οὐκ, ἀλλ' ἔλιπες μόνος αὐτὸς τὴν ἐκεῖ τάξιν. (« (...) Démosthène, néanmoins, va de ça de là, critiquant le conseil et parlant de lui-même en des termes que peut-être il emploiera tout à l'heure pour vous tromper : (...) "C'est moi qui, pour Chéronée, ai formé vos rangs". Non, tu es le seul à avoir abandonné ton rang. »), Dinarque, *Dém.*, 12 (trad. L. Dors-Méary).

<sup>3196</sup> Cf. ci-dessus, p. 777, n. 3188.

<sup>3197</sup> A l'époque classique, ou du moins au sortir de celle-ci, ἄβροχος n'est employé que par Euripide, *Hélène*, 1484, dans un sens légèrement différent de celui de l'occurrence citée par Eschine, et ὀλόσχοις ne se trouve que chez Théophraste, notamment *Recherches sur les plantes*, IX, 12, 1, 11.

<sup>3198</sup> Cf. *id.*, *Des causes des plantes*, III, 7, 5 et 14, 1. Il y a toutefois une autre occurrence dans la littérature classique : Aristophane, fgmt. 43 Demiańczuk.

lettrée. Manifestement, pour mieux emporter la conviction, Démosthène choisit d'enfreindre ces habitudes, quitte à choquer une partie de ses auditeurs. Il recherche l'image audacieuse ou vive qui va d'autant mieux s'imprimer dans les mémoires. Avec Démosthène, les images deviennent un véritable outil de propagande, exploité comme tel.

Les deux passages où Eschine énumère des images<sup>3199</sup> soulèvent une autre question. À leur lecture, nous pouvons en effet nous demander si ce dernier n'incrimine pas aussi, au-delà de chaque image particulière, le caractère particulièrement obscur et répréhensible de morceaux de bravoure où Démosthène accumulerait les images.

Un dernier problème, plus général, tient dans le fait que la plupart des images incriminées par Eschine, du moins pour certaines sous la forme qu'il les cite, sont absentes des discours de Démosthène tels qu'ils nous ont été transmis<sup>3200</sup> – à la différence des deux comparaisons auxquelles Démosthène répond dans le *Sur la couronne*. Cela nous mène dans deux directions. D'abord, celle de l'oralité : le témoignage d'Eschine semble indiquer que les discours prononcés par Démosthène contenaient des images plus audacieuses que ce que les versions conservées par écrit ne le laissent voir. Ensuite, en lien avec l'oralité, la question d'une éventuelle révision des discours en vue de leur publication, et donc celle de possibles divergences entre version publiée et version prononcée : Démosthène a pu lui-même choisir de ne pas faire figurer certaines expressions dans la version de ses discours destinée à la publication, alors qu'il les avait bel et bien prononcées devant l'assemblée du peuple, précisément parce qu'il avait conscience du caractère par trop hardi de ces images.

Au terme de ce parcours, il est possible de dire que les orateurs se montraient particulièrement sensibles aux images : les plaidoyers politiques offrent un espace possible pour les discuter, les critiquer ou s'en moquer. Il sont ainsi l'occasion d'appréciations, voire de réflexions rhétoriques sur ce sujet. Les images deviennent même un champ de bataille

---

<sup>3199</sup> Eschine, *Amb.*, 21 ; *Ctés.*, 166-7.

<sup>3200</sup> Le problème se trouve soulevé pour la première fois par Denys d'Halicarnasse, *Démosthène*, V, 57, 1-2 : Οὐδὲν γὰρ εὐρίσκω τούτων παρὰ Δημοσθένει κείμενον, ὧν εἰρηκέναι φησὶν αὐτὸν Αἰσχίνης... (« Car je ne découvre chez Démosthène rien de ce qu'Eschine lui reproche d'avoir dit... » ; trad. G. Aujac). Denys cite alors comme exemple les passages d'Eschine, *Ctés.*, 72 et 166-7, cités ci-dessus, p. 775. Le texte d'Eschine pose problème dans ce dernier passage pour la deuxième image, la métaphore médicale : V. Martin et G. de Budé, dont nous suivons les arguments, retiennent précisément la version courte donnée par Denys ((...) ὑποτέμνεται τὰ νεῦρα τοῦ δήμου... au lieu de (...) ἀνατεμμήκασί τινες τὰ κλήματα τὰ τοῦ δήμου, ὑποτέμνεται τὰ νεῦρα τῶν πραγμάτων... (« (...) on a subrepticement tranché les nerfs de la démocratie... » au lieu de « (...) il y a des gens qui tranchent les sarments du peuple, on a subrepticement tranché les nerfs des affaires... ») : les mots ἀνατεμμήκασί τινες τὰ κλήματα τὰ τοῦ δήμου sont probablement une interpolation destinée à expliquer la métaphore précédente ((...) ἀμπελοργοῦσί τινες τὴν πόλιν...) tout en la reliant à la suivante, et « on aurait alors remplacé τοῦ δήμου par τῶν πραγμάτων après νεῦρα pour éviter une répétition ». Cf. Martin et Budé, 1928, p. 85-6, n.1.

rhétorique âprement disputé dans le duel entre Eschine et Démosthène. Elles constituent en effet un outil essentiel de propagande politique, qui sert à mieux imposer une idée ou une représentation, en s'adressant à la partie irrationnelle de l'âme – ou, pour le dire autrement, à l'imagination, comme l'expliquent les rhéteurs.

En laissant de côté le caractère polémique des remarques d'Eschine, ses nombreuses citations indiquent que Démosthène se signalait aux yeux de ses contemporains par un recours relativement fréquent aux images, et souvent par l'audace de celles-ci. Il pouvait encourir le risque de rebuter l'auditeur par des images trop choquantes dans un discours en prose, ainsi que de créer une certaine obscurité. Or ces positions se trouveront théorisées par l'analyse des rhéteurs, parfois à propos de Démosthène lui-même.

Ce dernier ne se moque d'une image pour son caractère inapproprié que dans des discours de jeunesse : le *Contre Androtion* et le *Contre Timocrate*, qui datent respectivement de 355 et de 353. Puis le même type de critiques lui est adressé par Eschine à partir de 343. Ce renversement reflète une évolution perceptible dans les discours : Démosthène emploie de plus en plus d'images, et de plus en plus audacieuses, jusqu'au paroxysme du *Sur la couronne* et du *Contre Aristogiton I*.

La réception et l'analyse antiques des images de Démosthène s'accordent ainsi à reconnaître d'une part qu'il s'agit là d'un procédé caractéristique de celui-ci qui contribue à l'originalité de son style, d'autre part que ces images, et surtout les métaphores, se signalent le plus souvent par leur audace, à la fois en termes de création verbale, de sonorité et d'analogie mise en œuvre. Or cette pratique qui a tout a priori pour rebuter l'auditeur, comme nous l'avons vu chez Eschine, se trouve assez vite érigée en modèle insurpassable au travers de l'élaboration de la catégorie stylistique de véhémence : elle désigne un style passionné et emporté convenant aux grands sujets qui supposent quelque terrible danger, au premier chef le salut de la cité, et visant au maximum d'effets sur l'auditoire. A ce titre, elle ne se rencontre chez Démosthène que dans les *Harangues* et les *Plaidoyers politiques*. Par conséquent, de même que ce dernier fournit le paradigme de ce style, il donne aussi la règle à suivre dans l'utilisation des images dans un discours oratoire, puisque celles-ci constituent un élément privilégié de la véhémence. A l'aune de cette catégorie, les métaphores possèdent un certain primat sur les comparaisons en raison de leur caractère plus bref et plus percutant.

Plus généralement, deux lignes de force, deux critères se dégagent de l'analyse antique des images, qui correspondent à deux fonctions.

Leur dimension poétique ressort tout d'abord nettement chez les divers auteurs que nous avons examinés : il s'agit de la fonction stylistique et ornementale de ces deux figures. De ce point de vue, diverses recommandations se trouvent formulées quant au fait de prendre bien garde à ce que cette tonalité poétique reste discrète, de crainte d'indisposer l'auditoire par une impression d'inconvenance et de style surfait. Dans cette perspective, la poéticité concerne en outre plus particulièrement la comparaison, au travers de la distinction aristotélicienne, revue et complétée par Démétrios, entre une forme brève de comparaison que l'on doit privilégier dans les discours (εἰκῶν), et une forme longue qui constitue l'une des caractéristiques génériques de l'épopée en particulier, et de la grande poésie plus largement (παροβολή)<sup>3201</sup>. Inversement, les métaphores et les comparaisons peuvent relever de la poésie comique, en particulier lorsqu'elles s'appuient sur une disconvenance entre les registres du sujet auquel elles s'appliquent et du domaine auquel elles appartiennent. Démosthène cultive aussi bien le grand style que les images aristophanesques, et joue de ces variations au sein même de certains discours : le *Sur la couronne* offre l'exemple le plus abouti.

Mais cette dimension poétique, stylistique, demeure indissociable d'une fonction rhétorique, qu'elle ne fait que renforcer : métaphores et comparaisons se trouvent avant tout ordonnées à la finalité persuasive que poursuit l'orateur au moyen de son discours et de sa prestation oratoire. Elles représentent par conséquent l'un des procédés destinés à emporter la conviction et l'adhésion de l'auditeur sur l'argument dans lequel elles interviennent, de deux façons complémentaires : d'une part sur le plan des affects, grâce à la vive représentation, à l'*enargeia* qu'elles opèrent, ainsi qu'aux passions qu'elles visent à soulever chez l'auditeur et à lui faire partager ; d'autre part au niveau rationnel de l'argumentation, de la démonstration, soit par le rapprochement qu'elles développent avec un aspect familier pour mieux faire comprendre un argument, soit par le truchement de l'opération intellectuelle de déchiffrement qu'elles contraignent l'auditeur à effectuer afin de comprendre l'analogie qu'elles dressent entre le sujet présent du discours et tel ou tel domaine de réalité qui a priori n'a rien à voir avec ce dernier. Forcer l'auditeur à entrer dans cette démarche active, c'est en effet le conduire insidieusement à développer les arguments de l'orateur. Or, de ce point de vue, la dimension rhétorique des images appelle également toute une série de précautions, afin d'éviter l'obscurité, qui aboutirait à l'effet inverse, à savoir s'aliéner l'auditoire : il faut éviter les analogies trop éloignées et trop difficiles à saisir, d'autant plus que l'auditeur doit pouvoir

---

<sup>3201</sup> Cf. Aristote, *Rhét.*, II, 20, 1393 a 28-b 8, et ci-dessus, p. 724-726 ; Démétrios, *Styl.*, 89-90 (texte cité ci-dessus, p. 736, n. 3042).

les saisir presque instantanément dans le débit rapide du flux de parole, ou bien décoder aussitôt les images audacieuses potentiellement obscures.

## **IX. Bilan : éléments pour une théorie démosthénienne des images**

À partir de toutes ces considérations et des phénomènes que nous avons observés au cours de notre étude thématique, il nous semble possible de dégager quelques pistes d'étude pour ce qui serait une théorie démosthénienne des images.

### 1) La fonction des images

Démosthène attribue plusieurs fonctions rhétoriques à ses images, qui ne sont pas séparables : servir d'ornement, soulever les passions, autrement dit persuader, et expliquer. Au sein de ces fonctions génériques, il est possible de distinguer quatre catégories qui, là encore, ne sont pas exclusives.

Il y a d'abord les images explicatives.

D'une manière générale, les images servent à illustrer les idées clés des discours, selon une pratique déjà utilisée par Solon dans ses élégies de propagande politique<sup>3202</sup> : responsabilité de Démosthène dans les préparatifs mais non dans la bataille exprimée à travers la comparaison avec l'armateur dans le *Sur la couronne*<sup>3203</sup> ; attaque contre le théorique à la fin de la *Troisième Olynthienne* au moyen de la comparaison avec les mauvaises rations<sup>3204</sup> ; métaphore du bouclier pour dire que Philippe est en guerre contre Athènes, ce qui lance le thème du discours au début de la *Troisième Philippique*<sup>3205</sup> ; images de l'orage ou des divers phénomènes qui y sont liés, comme la grêle, pour souligner le danger.

Les comparaisons tiennent ici une place éminente : Démosthène les emploie spécifiquement pour mieux faire comprendre une idée importante, souvent au centre d'un discours, que ce soit dans les harangues ou les plaidoyers politiques. Comme l'ont analysé les rhéteurs depuis Aristote, la comparaison possède en effet un aspect discursif que n'a pas la

---

<sup>3202</sup> Noussia-Fantuzzi, 2006, p. 139, et 2010, p. 68, avec les démonstrations qui suivent.

<sup>3203</sup> *Cour.*, 194.

<sup>3204</sup> *III OL.*, 33

<sup>3205</sup> *III Phil.*, 8.

métaphore : elle explicite l’analogie, et donc le raisonnement. Il faut toutefois nuancer leurs analyses, qui ont tendance à rabaisser sa force et son efficacité rhétorique face à la fulgurance de la métaphore, parce qu’elle sollicite davantage l’imagination de l’auditeur. Au contraire, la clarté didactique de la comparaison est un outil indispensable au conseiller que veut être Démosthène. Ainsi, de nombreux discours possèdent leur(s) comparaison(s), pour souligner la ou les idées essentielles à retenir. Les exemples du *Sur la couronne* et de la *Troisième Olynthienne* cités dans le point précédent, qui portent à chaque fois sur l’idée centrale, sont des comparaisons. Nous pouvons penser aussi à la comparaison avec la famille que propose Démosthène dans la *Troisième Philippique*, pour insinuer l’idée que Philippe ne doit pas être considéré comme un Grec<sup>3206</sup>. Ou encore celle qui rapproche l’occasion favorable de la possession des biens dans la *Première Olynthienne*<sup>3207</sup>.

Une autre catégorie consiste dans les images satyriques. Il faut distinguer deux types. D’une part les images caustiques par lesquelles Démosthène, dans les harangues, use de la *parrhésia* pour critiquer l’inaction du peuple ; elles sont très variées, et vont de la médecine à la chasse, en passant par la grêle et le dressage des animaux<sup>3208</sup>. D’autre part, dans les plaidoyers, les insultes qui servent à dénigrer l’adversaire, avec les registres du commerce, de la guerre, de la nature et de la médecine ; ces images relèvent souvent du registre comique<sup>3209</sup>, dont elles déploient notamment le bestiaire<sup>3210</sup>.

La troisième catégorie, opposée à la précédente, est formée par les images élogieuses, qui servent à l’exaltation de soi – qu’il s’agisse de la comparaison avec la balance dans le discours *Sur la paix*<sup>3211</sup>, de la métaphore du poste dans le *Sur la couronne*, ou plus généralement de la figure du médecin.

Enfin, nous avons constaté la récurrence insistante de certaines images, non seulement à l’intérieur d’un discours, mais encore d’un discours à l’autre, sous la forme d’un même mot qui martèle toujours le même message. Nous proposons d’appeler images slogans les

---

<sup>3206</sup> *III Phil.*, 30-1.

<sup>3207</sup> *I Ol.*, 11. Cf. encore, *Rhod.*, 30-3 (comparaison entre les hommes politiques et les soldats, à la fin du discours) ; *I Phil.*, 40-1 (comparaison avec la manière de lutter des barbares, qui ont toujours un coup de retard, pour monter aux Athéniens qu’ils ne doivent plus se contenter de subir les événements) ; *etc.*

<sup>3208</sup> Médecine : *III Ol.*, 33. Chasse : *I Phil.*, 9. Grêle : *III Phil.*, 33. Dressage : *III Ol.*, 31.

<sup>3209</sup> *Cour.*, 121 et 127.

<sup>3210</sup> *Mid.*, 158 ; *Cour.*, 162, 242.

<sup>3211</sup> *Paix*, 12.



métaphores qui remplissent ces critères. La répétition garantit leur efficacité : Démosthène élabore ainsi des outils de communication redoutables au moyen desquels il tente d'imposer son interprétation des faits. Cette catégorie comprend les métaphores de l'achat/vente, du mercenaire, du poste, des camarades de combat, des fortifications.

## 2) L'économie des images

Démosthène a tendance à disposer ses images de manière à souligner les articulations des discours, qu'elles soient importantes<sup>3212</sup> ou secondaires<sup>3213</sup>. C'est ce que l'on pourrait appeler les images étapes.

Ainsi, la *Deuxième Philippique* ne compte que cinq images : l'une conclut le prologue<sup>3214</sup> ; une autre intervient à la fin de la réfutation qui occupe le centre de la première des deux grandes parties du discours<sup>3215</sup> ; une autre encore, qui est particulièrement vive, occupe le paragraphe final de cette première partie<sup>3216</sup> ; une métaphore de l'orage, enfin, ouvre l'épilogue ou la péroraison, selon la division adoptée<sup>3217</sup> – elle est ainsi particulièrement adaptée, parce qu'elle laisse l'auditeur sur le sentiment du danger imminent. De même, la dernière partie de la harangue *Sur les symmories*, qui offre un récapitulatif des principales idées du discours, est lancée par une métaphore du poste<sup>3218</sup>. La harangue *Pour les Mégalopolitains* se termine par une mise valeur des deux scénarios possibles en fonction de la décision des Athéniens quant aux propositions de l'orateur : elle passe par une métaphore médicale filée – qui est la seule image du discours – sur les deux paragraphes de l'épilogue<sup>3219</sup>, juste avant celui de la péroraison. Ce procédé concerne souvent les péroraisons elles-mêmes<sup>3220</sup>.

Au-delà du procédé de la métaphore filée, nous observons dans les discours des concentrations d'images. Il ne s'agit plus de développer une même isotopie, mais d'en accumuler plusieurs au sein d'un même passage. Démosthène crée ainsi une sorte de

---

<sup>3212</sup> Démosthène, *Lept.*, 28 ; *Aristocr.*, 210 ; *Rhod.*, 12 ; *Paix*, 12 ; *Chers.*, 45 ; *Cour.*, 159 ; *I Aristog.*, 76.

<sup>3213</sup> *Lept.*, 50 ; *Aristocr.*, 186 ; *I Ol.*, 18 ; *Paix*, 5 et 6 ; *III Phil.*, 8 ; *I Aristog.*, 80.

<sup>3214</sup> *II Phil.*, 5.

<sup>3215</sup> *Ibid.*, 18.

<sup>3216</sup> *Ibid.*, 27 : περιστοιχίζεσθαι, métaphore de la chasse.

<sup>3217</sup> *Ibid.*, 35. Seul Croiset, 1925, p. 35, relève un épilogue, correspondant aux § 35 à 37.

<sup>3218</sup> *Sym.*, 35.

<sup>3219</sup> *Még.*, 30-1.

<sup>3220</sup> *I Ol.*, 28 ; *Paix*, 25 ; *Cour.*, 324.

saturation rhétorique et émotionnelle, qui participe grandement à la véhémence oratoire. Ce procédé permet de mettre fortement en valeur le passage en question, avec les idées qu'il défend. Les sections de discours concernées peuvent être de longueur variable. Nous proposons de distinguer deux espèces, dont les effets se combinent.

La concentration horizontale rassemble plusieurs images dans un même paragraphe : Démosthène pointe une idée précise, pour un maximum d'efficacité. Ce procédé renforce le plus souvent celui de l'image étape. Il est une conséquence du recours de plus en plus important de Démosthène aux images, à mesure que son éloquence se met en place : lorsque les images deviennent très nombreuses dans un discours, les images étapes ont besoin d'être renforcées pour conserver leur utilité. Toutefois, la concentration horizontale dans les discours de la maturité ne fait qu'actualiser une tendance de la pratique démosthénienne qui se fait jour dès les discours de jeunesse<sup>3221</sup>. La deuxième partie de la harangue *Sur l'organisation financière* débute ainsi par une accumulation de trois métaphores courantes<sup>3222</sup>. La première partie du discours *Sur la paix* se termine par l'association d'une comparaison et d'une métaphore commerciales, avec la représentation de l'agent qui fait pencher la balance d'une décision : Démosthène souligne au contraire son honnêteté<sup>3223</sup>. Dans le *Sur la couronne*, la section exposant l'idée que Démosthène n'a pas été vaincu par Philippe s'achève par un feu nourri d'images<sup>3224</sup>. Démosthène utilise à nouveau la concentration horizontale pour clore la comparaison entre Eschine et lui, qui forme la cinquième partie du discours, juste avant l'épilogue, autour de l'idée de trahison<sup>3225</sup>.

La concentration verticale s'étend sur tout un passage, qu'elle met en valeur dans son ensemble. Il peut s'agir d'une extension du cas précédent, lorsque le passage en question termine un ensemble plus vaste. La deuxième section de la première partie de la *Première Philippique* rassemble par exemple cinq images en deux paragraphes, autour de l'idée finale de la fragilité de la puissance de Philippe<sup>3226</sup>. La dernière section de la narration de la *Deuxième Olynthienne* en concentre aussi cinq sur deux paragraphes, à propos de la même idée ; une composition circulaire met de plus au centre du dispositif la comparaison entre les

---

<sup>3221</sup> *I Phil.*, 5, 8 (une comparaison et trois métaphores), 33, 39, 45, 47 ; *I Ol.*, 10, 11 ; *II Ol.*, 21 (comparaison entre la maladie et la guerre comme agent révélateur de défauts cachés ; métaphore de la palestre), 28 ; *III Ol.*, 31 (trois métaphores avant l'épilogue, qui débute au § 33) ; *Paix*, 6 (deux métaphores dans le paragraphe initial de la deuxième section (6-8) de la première partie (4-12) du discours) ; *Cour.*, 15, 21, 31, 32, 139, 140, 163, 194 (métaphore de l'orage et comparaison avec l'armateur), 198, 203, 209, 236, 242 (concentration comique), 307, 308, 320.

<sup>3222</sup> *Org.*, 12.

<sup>3223</sup> *Paix*, 12.

<sup>3224</sup> *Cour.*, 247 : images filées de la guerre et du commerce. La section concernée couvre les § 244-7.

<sup>3225</sup> *Ibid.*, 296, avec quatre métaphores ; 252-96 pour cette partie.

<sup>3226</sup> *I Phil.*, 8-9 ; 2-12 pour la première partie.

principes politiques et le fondement d'une maison, pour achever de souligner l'idée<sup>3227</sup>. La *Troisième Olynthienne* se termine sur une comparaison médicale, sur une métaphore de l'héritage et sur deux métaphores de la guerre, pour mettre en exergue la proposition de réforme budgétaire visant à réorienter les fonds du théorique vers le stratotique<sup>3228</sup>.

La concentration verticale peut concerner aussi de longs ensembles : narration de la *Première Olynthienne*<sup>3229</sup> ; faiblesses intérieures de la Macédoine et réformes à adopter dans la *Deuxième Olynthienne*<sup>3230</sup> ; diatribe contre les traîtres avant la péroraison du *Pour la liberté des Rhodiens*<sup>3231</sup>. Démosthène utilise presque systématiquement cette forme élargie du procédé dans les plaidoyers de la maturité, en particulier dans le *Sur la couronne*, où presque toutes les sections sont concernées<sup>3232</sup>.

De ce point de vue, il s'inspire peut-être des recettes des orateurs qui l'ont précédé : Lysias, dans le plaidoyer *Sur le meurtre d'Eratosthène*, réserve les trois seules métaphores du discours aux trois paragraphes de l'épilogue, avant celui de la péroraison<sup>3233</sup>. L'originalité de Démosthène consiste à les appliquer d'une manière plus large et plus systématique, c'est-à-dire à ne pas cantonner les images aux points stratégiques du prologue et surtout de l'épilogue ou de la péroraison. Avec Démosthène, les images envahissent tout le corps du discours, dont elles finissent par former une sorte de colonne vertébrale.

À l'intérieur de ces concentrations parfois vertigineuses, les images peuvent s'articuler au niveau de leurs isotopies. Démosthène offre alors la forme la plus aboutie du procédé, dans

<sup>3227</sup> *II Ol.*, 9-10 : quatre métaphores (συστή et ἀνεχαίτισε au § 9 ; ἀνθέω et καταρρέω d'une part pour la métaphore florale, φωράω d'autre part au § 10) ; une comparaison (§ 10, avant les métaphores). Cf. encore *I Phil.*, 40-1 : trois images pour l'idée que les Athéniens ne doivent plus se contenter de réagir.

<sup>3228</sup> *III Ol.*, 33, 34 et 36 ; la conclusion du discours s'étend sur les § 33 à 36.

<sup>3229</sup> *I Ol.*, 2-15 (images en 3, 5, 10 (deux), 11 (deux), 14 et 15).

<sup>3230</sup> *II Ol.*, 14-21 (cinq images) et 27-30 (quatre images), qui est la dernière section avant la péroraison.

<sup>3231</sup> *Rhod.*, 30-33 : six images, en comptant une comparaison entre les hommes politiques et les soldats qui englobe les autres (30 : métaphore du prostate ; 31 : κρατώ et ἀκονιτεί ; 32 : salarié ; 32-3 : abandon de poste). Cf. encore, *I Phil.*, 23-7 (24 : métaphore du coup d'œil jeté par une porte ou par une fenêtre ; 25 : métaphore du surveillant ; 26 : comparaison avec les fabricants de figurines).

<sup>3232</sup> Quelques exemples seulement : *Cour.*, 17-52 (narration des événements relatifs à la paix de Philocrate et à la deuxième ambassade : trente images, dont celles qui entrent dans les métaphores filées de la guerre et du commerce ; seuls les § 17, 18, 22, 26, 29, 30, 34 à 37, 39, 40 et 48 n'en contiennent pas ; nous notons donc une intensification sur la fin : cela correspond à la section finale sur les conséquences de la paix (42-9) et à la conclusion (50-2), fortement marquée puisque ses trois paragraphes contiennent des images – dont trois pour le premier. *Ibid.*, 126-31, parenté et vie d'Eschine (trois images en 127, une en 128, 129 et 131) ; 139-59, guerre d'Amphissa (images en 139 (deux), 140 (deux), 141, 142, 143, 149 (quatre), 153 et 159 (deux)) ; 227-43, examen de la politique de Démosthène (images en 227-31 (fortifications), 227 (reprise d'une comparaison d'Eschine avec les comptes), 231 (métaphore des fruits), 236 (deux), 239, 240, 242 (énumération comique), 243 (comparaison avec le médecin qui fait ses prescriptions après la mort du patient) ; etc.

<sup>3233</sup> Lysias, *Sur le meurtre d'Eratosthène* (I), 47, 48 et 49. Cf. Todd, 2007, p. 146, ad § 47, s.v. ὀρῶντες οἶα τὰ ἄθλα πρόκειται.

de véritables complexes métaphoriques : il enserme son auditeur dans un maillage redoutable. L'orateur ne parvient véritablement à ce degré de maîtrise rhétorique que dans ses derniers plaidoyers : le *Sur la couronne* et le *Contre Aristogiton I*. Cela se produit dans des passages bien circonscrits : l'articulation entre la métaphore de l'orage et la comparaison avec l'armateur, ou encore celle entre les métaphores du torrent et de la guerre dans le *Sur la couronne*<sup>3234</sup>. À un niveau plus général, Démosthène articule les métaphores filées de la guerre et du commerce, à travers le point de passage du mercenaire. Dans le *Sur la couronne*, la polysémie des verbes φύομαι et συνίσταμαι, qui se disent aussi bien des plantes que des maladies, permettent de lier ces deux isotopies. De même, dans le *Contre Aristogiton I*, deux passerelles métaphoriques articulent les réseaux de la médecine et de la bête sauvage : l'ambiguïté de θηρίον, qui désigne à la fois la bête sauvage et, dans le corpus hippocratique, le vers intestinal ; cela rejoint la caractéristique de l'ulcère rongeur (φαγέδαινα). La bête féroce qui dévore le nez de ses semblables et « la maladie sauvage et dévorante »<sup>3235</sup> se rejoignent alors aisément.

Cette concentration et cette articulation entre des isotopies métaphoriques différentes sont un procédé poétique que l'on trouve notamment chez Pindare<sup>3236</sup>.

---

<sup>3234</sup> *Cour.*, 194 et 136.

<sup>3235</sup> Jouanna, 1990.

<sup>3236</sup> Cf. Pindare, *Pythiques*, IV, 270-6, qui enchaîne des images médicales, navales et architecturales, ces deux dernières étant articulées par l'ambiguïté des termes : cf. Gildersleeve, 1965, p. 302, *ad loc.*, s.v. ῥάδιον . . . σεισαι ; Braswell, 1988, p. 375, *ad v.* 272 (a) πόλιν σεισαι, et 273 (b) ἐπὶ χώρας.



## Conclusion

Démosthène fait un usage croissant des images dans ses discours. À mesure qu'il avance dans sa carrière politique, il affine ses pratiques rhétoriques, et sans doute aussi le regard qu'il porte sur elles comme sur leur efficacité pour persuader ses compatriotes, ce qui reste le premier critère pour évaluer les images.

Celles-ci demeurent peu nombreuses et assez discrètes dans les discours de jeunesse, ceux qui datent des années 350. À la fin de cette période, elles apparaissent en masse dans un groupe de harangues : la *Première Philippique*, le *Pour la liberté des Rhodiens* et la série des *Olynthiennes*. Face aux échecs de ses premiers discours devant l'Assemblée, Démosthène choisit manifestement de changer de style et de technique. Le saut, qualitatif aussi bien que quantitatif, est bien perceptible au niveau des images. Par la suite, les harangues *Sur la paix* et *Deuxième Philippique* reviennent à une éloquence moins véhémement : cela transparaît surtout dans l'absence de concentrations métaphoriques. Puis Démosthène adopte à nouveau la saturation en 341.

Un mouvement similaire affecte les plaidoyers politiques. La *Midiennne*, en 346, se montre plus audacieuse que les précédents. Le *Sur l'ambassade*, trois ans plus tard, franchit un degré de plus et inaugure la technique des leitmotifs métaphoriques obsédants, qui saturent tout un discours, en l'occurrence avec ceux de la vente, des mercenaires et des camarades de combat. Ces images deviennent des images slogans, repris dans d'autres discours. Enfin le *Sur la couronne* et le *Contre Aristogiton I* multiplient les images les plus audacieuses dans des proportions inégalées : ce sont de véritables discours imagés.

La décennie qui court de 351 à 341 représente donc une période d'expérimentation au cours de laquelle Démosthène fixe les grands principes d'utilisation de ses images. À partir d'un recours modéré suivant les canons esthétiques généralement partagés, il en vient à un usage très important, qui choque, ou en tout cas ne laisse pas indifférent. À partir d'un saupoudrage tactique qu'il hérite sans doute des préceptes de la rhétorique de sa jeunesse, il passe à une technique métaphorique du flux, pour mieux submerger l'esprit et le cœur de son auditoire.

Il atteint ces objectifs grâce aux diverses fonctions qu'il attribue aux images : images explicatives, images satyriques, images élogieuses, images slogans, mais aussi images étapes, concentrations d'images, complexes métaphoriques. Les discours de Démosthène se trouvent

ainsi très étroitement balisés par des réseaux denses d'images, qui permettent de ressasser les idées à la manière de vagues venant sans cesse frapper le rivage. Derrière le procédé de répétition, la multiplication des isotopies permet d'assurer la variété nécessaire pour ne pas lasser le public et, tout au contraire, accroître le charme exercé sur lui. Grâce à ces maillages métaphoriques, Démosthène présente de véritables grilles de lecture de la réalité, dans l'intention d'y enfermer le jugement de ses contemporains ; ainsi de l'opposition entre le bon conseiller toujours à son poste de dévouement envers la cité, par opposition à la phalange des esclaves mercenaires, ennemis de l'intérieur, vils félons stipendiés par Philippe le barbare...

Démosthène utilise donc les métaphores et les comparaisons d'une manière très cohérente et réfléchie. Cette caractéristique se retrouve dans la manière dont il emploie les images à l'intérieur des différents thèmes. L'orateur élabore peu à peu des réseaux métaphoriques. Ce ne sont pas des images slogans, parce qu'il ne se contente pas de répéter mot pour mot une métaphore dont la signification serait inchangée. Il s'agit de groupes d'images unies par une même représentation générale, comme celle de l'orage, de l'ulcère ou de la bête sauvage, ainsi que par une même signification de fond, mais qui en développent des aspects différents et complémentaires. Nous avons ainsi vu que Démosthène, en fonction des besoins, souligne tel ou tel élément de l'orage : l'orage lui-même, mais aussi le nuage, le vent, la grêle. De même, ce réseau se réfère en général à un danger, celui de la guerre, mais le sens varie en fonction du contexte : Démosthène peut souligner l'imminence du péril, ou au contraire, après coup, l'importance des forces que les Athéniens ont dû affronter ; il peut aussi se concentrer sur l'action d'Eschine, analogue à celle du vent qui amène l'orage.

La rhétorique de l'image déployée par Démosthène ne laisse pas indifférents ses contemporains. Les métaphores qu'il ne cesse de répéter comme des slogans, en particulier, deviennent d'après terrains de conflits oratoires et idéologiques. Elles nous placent au cœur de la vie politique, en nous révélant les stratégies de propagande que les uns et les autres déployaient pour faire triompher leur point de vue. L'utilisation inédite que Démosthène fait des images met souvent ses adversaires en position de défense. C'est pourquoi Eschine ne cesse d'épingler des exemples de cette rhétorique fleurie pour la tourner en ridicule ; une autre stratégie consiste à reprendre les images slogans de Démosthène comme celle du poste ou du mercenaire pour tenter d'en désamorcer la charge en les retournant contre leur auteur. Démosthène impose donc ses thèmes de communication à l'Assemblée et dans les tribunaux. Ce qui veut dire aussi, comme nous l'avons vu que, les images slogans élaborées par Démosthène, à savoir les métaphores du mercenaire, du poste et des camarades de combat, sont utilisées en commun avec des amis politiques comme Hypéride. Ce fait est

particulièrement net pour les métaphores du mercenaire. Au vu des textes que nous avons conservés, ces images apparaissent d'abord dans ceux de Démosthène.

Le processus inverse est également observable, ce qui montre la complexité du débat politique et la place privilégiée des images pour en suivre le cours tourmenté. Démosthène reprend en effet à Isocrate la métaphore des camarades de combat pour combattre le thème de propagande qui y était attaché : là où Isocrate l'utilise dans un sens très positif pour appeler à l'union des Grecs contre les Perses, et surtout pour ce faire, à partir de 346, à une collaboration avec Philippe, Démosthène en fait au contraire dans les mêmes années une virulente insulte pour dénoncer les traîtres comme Eschine. La métaphore du poste elle-même, la plus vieille antienne de Démosthène, n'est peut-être pas dénuée d'arrière-pensées au moment du *Sur la couronne*, prononcé en 330, à l'époque de la gloire d'Alexandre le Grand. Démosthène l'emploie en effet sur fond d'échos homériques, pour magnifier son rôle politique, en se présentant comme un véritable héros homérique, combattant hors des lignes. Or la propagande d'Alexandre se sert de la figure d'Achille, le héros homérique par excellence. Il n'est donc pas impossible que Démosthène cherche à créer des perturbations sur ce canal de transmission à Athènes, en disputant la référence à Alexandre, au moins de façon indirecte.

Nous touchons là aux ambitions littéraires de l'orateur, dont témoignent les images. Celles-ci sont un moyen privilégié qui lui permet de transformer la politique en littérature<sup>3237</sup>. Le *Sur la couronne* constitue sans doute de ce point de vue le chef d'œuvre de Démosthène, mais l'ambition est bien plus générale. Les images la rendent clairement présente dès la *Première Philippique*. Bien souvent, Démosthène inscrit en effet délibérément ses images dans une double tradition poétique, noble ou comique.

C'est ce qui ressort de nos trois études thématiques. Démosthène choisit de travailler certaines occurrences pour leur donner l'une ou l'autre de ces tonalités, au travers d'échos littéraires parfois précis. Les trois champs métaphoriques que nous avons étudiés, la nature, la médecine et la guerre attestent de ce phénomène. Aussi bien la nature que la médecine sollicitent des échos à la tradition de la poésie épique, lyrique ou tragique, mais aussi à la comédie. La guerre se situe de façon plus nette dans le premier registre. Ainsi, l'image de la tranquillité gangrenée dans le *Sur la couronne* évoque tel passage de Solon que Démosthène cite par ailleurs dans le *Sur l'ambassade*. La métaphore des fortifications rappelle aussi bien Homère que Pindare ou les Tragiques – voire, une fois encore, Solon. Les images qui font

---

<sup>3237</sup> Nous nous inspirons pour cette expression du titre de Yunis, 2000, « Politics as literature and the burden of the Athenian past ».



appel aux éléments déchaînés, comme le vent, l'orage, le torrent, évoquent les mêmes registres. À l'inverse, la comparaison finale avec les rations de la *Troisième Olynthienne* rappelle l'un des grands thèmes des comédies d'Aristophane pour éreinter les démagogues affameurs du peuple, en particulier dans les *Cavaliers*. La métaphore filée de la bête sauvage qui traverse le *Contre Aristogiton I*, et plus généralement les métaphores animalières qui servent à insulter un adversaire, renard ou autre singe tragique, appartiennent également à l'univers de la comédie.

Mais les références sont multiples, et traversent l'ensemble de la tradition littéraire, y compris la plus récente. Démosthène joue ainsi avec l'univers culturel de ses auditeurs et de ses lecteurs, qu'il veut à la fois convaincre et charmer, en leur proposant une prose d'art capable de rivaliser avec celle de Thucydide, d'Isocrate ou de Platon. Les images qui emploient la thématique des moutons, du loup, du chien et du berger, se réfèrent ainsi au domaine des fables ésopiques. La métaphore filée de la maladie de la corruption dans le *Sur l'ambassade*, celle de la tranquillité gangrenée, ou encore certaines images de la guerre, rappellent des passages de Thucydide, que Démosthène connaissait bien et imitait, aux dires de Denys d'Halicarnasse et de Lucien<sup>3238</sup>. Démosthène joue également avec la connaissance qu'une partie du public pouvait avoir des traités médicaux, à côté de conceptions religieuses traditionnelles comme celles de la souillure contagieuse. Ce dernier point rejoint les références à la fable et à la comédie pour pointer vers une culture populaire, dans laquelle il faut aussi ranger Homère et la tragédie.

Nous avons vu enfin que certaines images semblent suivre un intertexte platonicien assez précis. Il ne serait donc pas impossible que Démosthène ait eu une connaissance de certains des écrits de Platon, destinés au public éclairé, en dehors du cercle de ses disciples. Les images, en tout cas, peuvent offrir un argument en ce sens.

Les références littéraires fonctionnent à deux niveaux. Démosthène en appelle d'une manière générale aux références culturelles de l'Athénien moyen pour mieux le persuader ; sa fréquentation assidue du théâtre et son éducation au contact des poèmes homériques notamment, lui permettaient d'entrer dans un tel jeu. Les citations d'extraits lyriques dans le *Sur l'ambassade* et dans les discours de Lycurgue semblent indiquer également un certain degré de familiarité avec certains pans de la poésie lyrique archaïque. Dans le détail, les échos ménagés parfois par certaines images instaurent une complicité avec le public lettré, qui était capable de les identifier. Soit parce que ces échos sont très précis et supposent donc une

---

<sup>3238</sup> Denys d'Halicarnasse, *Thucydide (Opuscules rhétoriques, VII)*, 53, 1 – 55, 2 ; Lucien, *Le Collectionneur de livres ignorant*, 4.

connaissance intime des textes, voire la possibilité de s'y reporter ; soit qu'ils concernent des auteurs confidentiels comme Thucydide ou Platon, dont la réception se limitait vraisemblablement aux cercles cultivés.

Outre leur fonction pratique, métaphores et comparaisons sont par conséquent le lieu d'une riche intertextualité, qui ouvre les discours sur d'autres genres, en leur donnant une grande profondeur littéraire. En cela, Démosthène fait preuve d'une grande audace, comme l'indiquent les citations d'Eschine ou les mises en gardes des rhéteurs. C'est ce qui fait la force de ses images, à côté de l'effet de nombre.

Les références littéraires sont exploitées au maximum dans le discours *Sur la couronne*, qui oscille entre d'une part des images comiques destinées à discréditer Eschine et à le rendre méprisable, d'autre part des images qui cultivent la grandeur par leurs références tragiques et surtout épiques. Toute une partie des images du discours, en particulier celles qui appartiennent aux éléments naturels ou à la guerre, exploitent en effet une veine épique pour exalter le courage des Athéniens, et surtout la grandeur des exploits diplomatiques de Démosthène, vainqueur de Philippe.

L'orateur déploie alors une ultime fonction dévolue à ses images, celle de l'autoportrait ou de la statue métaphorique, nécessairement déformée parce qu'embellie<sup>3239</sup>, que la postérité a retenue – pour l'exalter ou pour tenter de la déboulonner : l'orateur se tenant à son poste face aux éléments déchaînés.

---

<sup>3239</sup> Sur les stratégies employées par Démosthène pour se peindre, cf. Carlier, 1993, qui ne s'intéresse guère aux images, et Mader, 2007b, dont la section 3, p. 353 *sq.*, s'intéresse à quelques images. Nous préférons la notion d'autoportrait à celle d'autobiographie ; pour une interrogation sur cette notion, cf. Trédé, 1993.



## Annexe 1

### Les relations entre Apollodore, Hypéride, Démosthène et Lycurgue des années 340 aux années 320 : une étroite collaboration

À cette époque, la vie politique athénienne se polarise entre deux principaux partis, en fonction de leur volonté ou non de traiter avec Philippe : « (...) it is in the 340s that we find a clear polarization on the issue of relations with Macedon, with Demosthenes the leading figure in what may fairly be called an anti-Macedonian party, together with men such as Hyperides and Hegesippus. »<sup>3240</sup> ; ils sont opposés à un groupe d'hommes politiques favorables à Philippe, parmi lesquels Eubule et Eschine.

Hypéride et Apollodore ont collaboré dès 360 lors d'une eisangélie intentée par ce dernier à Autoclès : Hypéride fut le logographe ou le synégore d'Apollodore<sup>3241</sup>. Hypéride accuse Philocrate en 343, tandis que Démosthène s'attaque à Eschine. L'amitié entre les deux hommes se rompt lors de l'affaire d'Harpale, en 324<sup>3242</sup>. Par contre, nous n'avons pas d'éléments pour en fixer avec précision le commencement, mais elle est certainement postérieure à la collaboration entre Apollodore et Hypéride : selon J. Trevett, « it is possible that it [*sc.* le rapprochement entre Hypéride et Démosthène] was at the time when the danger from Philip became manifest »<sup>3243</sup>. À partir de là, il est tentant d'émettre l'hypothèse, avec l'auteur, qu'Hypéride « a apporté Apollodore avec lui dans le camp de Démosthène »<sup>3244</sup>. Pour des raisons politiques, Apollodore se rapproche sans doute de Démosthène au moment des *Olynthiennes* et du procès que le premier intente à Stéphanos à l'occasion de celui qu'il a intenté contre Phormion, en 349<sup>3245</sup>. L'année suivante, en 348, alors qu'il est bouleute,

---

<sup>3240</sup> Trevett, 2011, p. 7.

<sup>3241</sup> Cf. Hansen, 1975, p. 96, et Trevett, 1992, p. 133, qui argumente en faveur de la seconde hypothèse (synégore) ; cf. encore *ibid.*, p. 137-8 et 151 (où l'auteur envisage aussi une possible association entre les deux hommes lors d'un procès en 339). Sur la collaboration entre Hypéride et Démosthène, cf. *ibid.*, p. 137, n. 44.

<sup>3242</sup> Cf. Hypéride, *Contre Démosthène*, fgmt. V, col. XX-XXI.

<sup>3243</sup> Trevett, 1992, p. 147.

<sup>3244</sup> « he brought Apollodoros with him into the camp of Demosthenes. », *ibid.*

<sup>3245</sup> Démosthène, après avoir écrit le *Pour Phormion* (XXXVI) pour la partie adverse, rédige pour Apollodore le *Contre Stéphanos I* (XLV) ; le dénommé Stéphanos a témoigné en faveur de Phormion ; nous adoptons la position dominante qui, à partir d'arguments stylistiques, consiste à penser que Démosthène a écrit le premier des deux *Contre Stéphanos* pour Apollodore, tandis que le second est d'Apollodore lui-même ; cf. Gernet, 1957, p. 153-4 et 181 ; cf. plus récemment, Trevett, 1992, p. 50-76 ; au contraire, pour MacDowell, 2009, p. 120, les deux auraient été composés par Apollodore ; toutefois, D. M. MacDowell reconnaît n'exprimer là qu'un sentiment personnel, fondé sur le fait qu'il ne trouve pas du tout convaincants les arguments du *Contre Stéphanos I*.

Apollodore propose de réaliser le vœu de Démosthène, c'est-à-dire d'affecter les excédents budgétaires au stratotique et non plus au théorique, en s'opposant à la politique d'Eubule. Mais la tentative tourne court : le décret d'Apollodore, attaqué en illégalité par un autre Stéphanos, est abrogé, et son auteur condamné à une amende d'un talent<sup>3246</sup>.

Un faisceau de présomptions indique aussi l'existence d'une forme de collaboration entre Démosthène et Lycurgue dans les années qui suivent Chéronée. Cette thèse a été avancée pour la première fois par E. Burke, puis discutée par E. Harris, et surtout par N. Sawada<sup>3247</sup>. Ce dernier fait valoir que le programme de Lycurgue ne manifeste aucune tendance anti-macédonienne après Chéronée et que le *Contre Léocrate* ne revêt aucune dimension politique, comme le montre « l'absence d'argument politique contre la Macédoine et d'une quelconque référence à Philippe et à Alexandre »<sup>3248</sup> ; il constitue seulement « une œuvre de propagande pour son (...) programme patriotique, dont le principal objectif était de raviver la dévotion civique envers l'Etat »<sup>3249</sup>. Le premier point, sur l'attitude de Lycurgue à l'égard de la Macédoine, est réfuté par les propos d'Hypéride dans le *Contre Diondas*<sup>3250</sup> : Lycurgue se trouve rangé dans le groupe des hommes politiques ou des stratèges hostiles à Philippe, aux côtés de Charidème, de Démosthène et d'Hypéride lui-même. Ce texte montre que Lycurgue est demeuré constant dans son hostilité à l'égard de la Macédoine depuis qu'il a participé, avec Démosthène, à l'ambassade envoyée en 342 dans le Péloponnèse pour tenter d'en rallier les cités contre Philippe<sup>3251</sup>. Quant au second point, J. Hanink a montré récemment que le « programme patriotique » de Lycurgue en matière théâtrale poursuivait la lutte contre la Macédoine sur le terrain culturel<sup>3252</sup>. Enfin, les analyses de J. Herrman, vont dans le sens de celles d'E. Burke, sans s'y référer : une analyse comparée entre le *Sur la couronne* et le *Contre Léocrate* met à jour des thèmes communs<sup>3253</sup>.

---

<sup>3246</sup> Cf. [Démosthène], *Contre Nééra* (LIX), 3-8. Sur les deux éléments cités comme indices d'une association politique entre Démosthène et Apollodore, cf. notamment : Gernet, 1957, p. 154 ; Jaeger, 1938, p. 146 (« his collusion with Demosthenes ») ; Perlman, 1963, p. 344 ; Canfora, 1974, p. 16, et 1986, p. 326 ; Trevett, 1992, p. 138-9 et 147 ; Carlier, 2006, p. 128-9 (« Il est possible que la démarche d'Apollodore ait été inspirée par Démosthène... L'initiative politique d'Apollodore et le risque qu'il a assumé s'insèrent peut-être dans un accord plus large entre les deux hommes, Démosthène devenant le logographe d'Apollodore après avoir été celui de son adversaire Phormion. », p. 129).

<sup>3247</sup> Burke, 1977 ; Harris, 1995, p. 174 (une telle collaboration n'est pas impossible mais nous n'en avons pas de preuves) ; Sawada, 1996, p. 74-80.

<sup>3248</sup> « The lack of political argument against Macedon and of any reference to Philip and Alexander... », *ibid.*, p. 79.

<sup>3249</sup> « propaganda for his (...) patriotic program, whose main purpose was to revive civic devotion to the state », *ibid.* ; cf. plus largement n. 406.

<sup>3250</sup> Hypéride, *Contre Diondas*, p. 3, l. 9-22 ZPE.

<sup>3251</sup> Cf. [Plutarque], *Vie des dix orateurs* = Plutarque, *Moralia*, 55, 841 E.

<sup>3252</sup> Cf. Hanink, 2014.

<sup>3253</sup> Herrman, 2009, p.175 et 177-8.

Ces convergences de fond indiquent la possibilité d'une collaboration politique entre Démosthène et Lycurgue, mais qui n'a peut-être pas été aussi étroite qu'avec Hypéride. Le fait que Lycurgue ne reprenne pas la métaphore du mercenaire dans la version mise au point par Démosthène – qui constitue, comme nous espérons l'avoir montré, un élément de langage de la propagande anti-macédonienne – pourrait en effet fournir un argument en faveur de cette thèse. Cependant, le fait que nous n'ayons conservé de Lycurgue que le *Contre Léocrate* rend toute conclusion incertaine sur ce point<sup>3254</sup>.

La collaboration politique entre Hypéride et Démosthène est quoi qu'il en soit attestée par les fragments récemment reconstitués du *Contre Diondas* d'Hypéride, qui daterait de 334<sup>3255</sup>, un peu avant le discours *Sur la Couronne*, avec lequel il entretient de nettes similitudes dans la formulation, la thématique et l'argumentaire<sup>3256</sup>.

---

<sup>3254</sup> Sur la collaboration politique entre Démosthène et Lycurgue pour la mise en œuvre d'une politique hostile à la Macédoine, cf. encore Perlman, 1963, p. 352-3 ; Canfora, 1986, p. 394.

<sup>3255</sup> Horváth, 2009, p. 196 ; Rhodes, 2009, p. 225-6 ; Todd, 2009, p. 164 ; Demont, 2011, p. 30.

<sup>3256</sup> cf. Carey *et alii*, 2008, p. 3, et p. 15-9, *passim*, pour des rapprochements entre les deux discours ; Todd, 2009, p. 166-74 ; Herrman, 2009, p. 178-9, qui intègre aussi à son étude le *Contre Léocrate* d'Hypéride (Herrman, 2009, p. 177-8 et 179), soulignant ainsi le lien entre les trois orateurs ; Horváth, 2009, p. 201, n. 56 ; Demont, 2011, p. 39-45 ; Worthington, 2013, p. 36-7. Sur la collaboration politique entre Démosthène et Hypéride, mais aussi Hégésippe, cf. Carlier, 2006, p. 176-7.



## Annexe 2

### Les groupes politiques : entre relations personnelles et affinités idéologiques

La plupart des spécialistes, à la suite des travaux fondateurs de R. Sealey, accordent la primauté aux relations personnelles au détriment des idées politiques<sup>3257</sup>. Cette thèse nous paraît excessive. Les idées politiques sont le ciment des regroupements politiques, au même titre que les relations personnelles.

Ces dernières déterminent certes les soutiens ou les oppositions politiques, mais l'inverse est tout aussi vrai : les convergences ou les divergences de vues en matière d'orientations politiques font ou défont les amitiés, tout comme aujourd'hui. D'une manière significative, S. Perlman, tout en reprenant les thèses de R. Sealey, et contrairement à ses propres affirmations sur ce point, met en évidence l'importance des questions de politique étrangère, donc des questions de fond : il évoque le « programme » de Démosthène en matière de politique extérieure<sup>3258</sup>. De même, M. Cook a beau jeu de conclure son analyse par une mise en garde : il ne faut pas mésinterpréter les positions exprimées par R. Sealey dans son article de 1956 ; en effet, « même lorsque les motifs des leaders étaient strictement personnels, cela n'implique pas qu'ils ne proposaient pas des politiques différentes aux électeurs, ou que les électeurs ne faisaient pas des choix qui se fondaient sur des opinions différentes sur la meilleure politique étrangère ou intérieure »<sup>3259</sup>. Mais ce n'est pas ce que dit R. Sealey : selon lui, il n'y a pas de différence politique « profonde » (« deep ») entre les trois groupes politiques qu'il identifie<sup>3260</sup>, et c'est la raison pour laquelle il met en avant le facteur personnel. « Il semblerait s'ensuivre qu'un groupe politique à Athènes n'était pas avant tout,

---

<sup>3257</sup> Sealey, 1956 et 1993 ; Jones, 1957, p. 131 ; Perlman, 1963, p. 332, n. 26, et p. 351-3 ; Cook, 1988, p. 65 *sq.* ; Sawada, 1996.

<sup>3258</sup> Perlman, 1963, p. 338 (« his foreign policy *programme* » ; nous soulignons) et 340. Nous ne partageons pas l'analyse de l'auteur sur les manœuvres politiques autour du décret d'Apollodore, en 349, parce qu'elles sont réduites à l'expression d'une simple lutte entre factions pour le pouvoir à Athènes, en négligeant l'importance de la lutte contre Philippe. Cf. à ce sujet, Rhodes, 1978, p. 210.

<sup>3259</sup> « Even when the motives of the leaders were purely personal, that does not imply that they did not present different policies to the voters, or that the voters did not make choices based on differing beliefs about the best foreign or domestic policy. », Cook, 1988, p. 78, qui s'appuie, *ibid.*, n. 75, sur Finley, 1962, p. 15-6. Cf. Cook, 1988, p. 77-8.

<sup>3260</sup> Sealey, 1956, p. 181, 185, 201 et 202-3.



comme dans un Etat moderne, le protagoniste d'une politique qui s'opposait à celle de ses rivaux »<sup>3261</sup>. M. Cook admet donc implicitement qu'il faut corriger ces analyses.

Plus généralement, S. Perlman et M. Cook, minimisent trop le rôle des facteurs économiques dans la vie politique, en affirmant qu'il n'y avait pas d'opposition idéologique sur ce terrain<sup>3262</sup>. M. Cook parvient à cette conclusion en tombant dans le défaut qu'elle critique à propos de la notion de partis politiques : elle applique une grille de lecture marxiste, en soi anachronique, à la situation athénienne pour dire que les « intérêts de classe » (« class interest ») ne déterminent pas la vie politique<sup>3263</sup>. Or le consensus sur un cadre général de pensée n'empêche pas l'existence de réelles divergences à l'intérieur de ce cadre : le relatif consensus actuel sur le libéralisme économique et la construction européenne empêche-t-elle l'existence de divergences idéologiques entre la droite et la gauche ?

De plus, le schéma proposé par R. Sealey concerne une époque bien particulière, celle de Callistratos d'Aphidna, dans la première moitié du IV<sup>ème</sup> siècle, et ne saurait être généralisé automatiquement aux autres. Sur ce point, P. J. Rhodes, 1978, montre la nécessité de distinguer entre trois schémas directeurs pour l'organisation de la vie politique, qui alternent selon les époques<sup>3264</sup> : d'abord, un schéma consensuel où il y a accord de fond sur les grandes questions, si bien que les facteurs personnels ont la prépondérance pour expliquer les relations entre hommes politique ; ensuite, le schéma inverse, c'est-à-dire les époques où les désaccords de fond dominant, autour de quelques questions ; enfin, un schéma complexe où les regroupement politiques s'entrecroisent, parce qu'une variété de facteurs sont opérants et que chacun détermine une cartographie politique différente. En réalité, la vie politique athénienne est un savant mélange entre considérations personnelles et options de fond, dans lequel celles-ci conservent toujours leur rôle. Comme l'écrit M. I. Finley, Périclès et Démosthène « furent capables de mener à bien un programme politique plus ou moins cohérent durant de longues périodes », ce qui explique le soutien populaire dont ils jouirent<sup>3265</sup>.

Au IV<sup>ème</sup> siècle, le débat porte d'abord sur des questions fiscales et sur des questions de politique étrangère. Les questions fiscales et économiques sont l'une des préoccupations

---

<sup>3261</sup> « It would seem to follow that a political group in Athens was not, as in a modern state, primarily the protagonist of a policy contrasting with that of its rivals. », *ibid.*, p. 202.

<sup>3262</sup> Perlman, 1963, p. 333-40, et Cook, 1988, p. 69-73.

<sup>3263</sup> Cook, 1988, p. 71-2.

<sup>3264</sup> Rhodes, 1978, p. 211.

<sup>3265</sup> Finley, 1962, p. 16-7 et 22 pour la citation (« These men [*i.e.* Pericles and Demosthenes], were able to carry through a more or less consistent programme over long stretches of time. »). Cf. Rhodes, 1996, qui souligne le fait, dans la droite ligne de Finley, 1962 (cf. p. 9-15), que l'aspect personnel tient à la structure de la vie politique athénienne, qui repose sur l'initiative individuelle (Rhodes, 1996, p. 24-6).

majeures du milieu du IV<sup>ème</sup> siècle, en lien avec le coût élevé des guerres, dessinant un parti des riches qui tâchent de préserver leurs intérêts et qui sont toujours suspects de sympathies oligarchiques aux yeux de leurs adversaires, comme en témoignent les attaques de Démosthène contre Midias et contre Eschine, tous deux liés à Eubule : c'est sur ces sujets économiques qu'Eubule et ses amis vont s'imposer et dominer la vie politique. À la même époque, en 358, la loi de Périandre sur les symmories triérarchiques partage ces orientations, puisqu'elle permet de soulager le fardeau fiscal des riches en le partageant sur des groupes de contribuables. Dire que ces politiques, de fait, favorisent les riches, ne revient pas à mettre en scène une hypothétique lutte des classes : elles servent tout aussi bien les pauvres ne serait-ce que par la fameuse institution du théorique, dans laquelle Eubule a joué un rôle majeur<sup>3266</sup>. Le problème ne réside pas dans la lutte des classes, mais dans des options politiques concurrentes et cohérentes, en ce qu'elles articulent le domaine intérieur et le domaine extérieur. Les politiques économique et étrangère d'Eubule vont en effet être contestées par Démosthène : il vise le théorique à partir des *Olynthiennes*, et fera voter une réforme des symmories triérarchiques qui aura pour effet d'accroître la contribution des plus riches<sup>3267</sup>. Comme Eubule avant lui, Démosthène détermine son programme politique sur la base des nécessités de la guerre, cette fois de celle qu'il faut mener contre Philippe. Dans la même perspective, F. Landucci Gattinoni, à partir notamment d'un passage de Diodore de Sicile, montre qu'en 323-2, durant la guerre lamiaque, la vie politique athénienne est marquée par un affrontement entre d'une part un parti de « possédants » (κτηματικοί), conservateurs philomacédoniens menés par Démade et Phocion, et d'autre part par un parti de « démocrates » (δημοκρόποι) emmené par Léosthène et par Hypéride<sup>3268</sup>. Derrière les questions économiques, ce sont donc les relations internationales qui polarisent la vie politique et en sont la pierre de touche<sup>3269</sup>.

Nous souscrivons pleinement aux analyses de Cl. Mossé : il y a certes des groupes mouvants en fonction des intérêts de tel ou tel, « Mais ramener les conflits politiques à des oppositions de personnes et de factions est excessif : (...) les grandes options n'en existaient pas moins, qui seules permettaient de rassembler les voix du *démos*. », à savoir, en l'occurrence, l'alliance avec Sparte ou avec Thèbes<sup>3270</sup>. Dans le monde anglo-saxon lui-même, P. J. Rhodes et L. G. Mitchell se sont attachés à remettre en cause la *doxa* qui s'est mise en

---

<sup>3266</sup> Cf. Cawkwell, 1963b.

<sup>3267</sup> Démosthène, *Cour.*, 102-8. Cf. Gabrielsen, 2010, p. 207-13.

<sup>3268</sup> Diodore de Sicile, XVIII, 10, 1, avec Landucci Gattinoni, 2008, p. 239-49

<sup>3269</sup> Cf. Mossé, 1974, en particulier p. 218 *sq.*, qui tente de rétablir l'importance des questions de fond, y compris pour la première moitié du IV<sup>ème</sup> siècle, contre les excès de la position de R. Sealey : Mossé, 1974, p. 218-25.

<sup>3270</sup> *Ibid.*, p. 222, avec un argument très fort en fin de citation, qui rejoint l'idée de Finley, 1962, p. 22. Cf. encore Mossé, 2007, p. 137-9.

place suite aux analyses de R. Sealey, en affirmant qu'il existe bien une forme d'organisation politique qui ressemble à des « partis », c'est-à-dire à des groupes politiques stables, autour de chefs bien identifiés et de véritables programmes<sup>3271</sup>. Les relations personnelles, familiales ou amicales, entre les hommes politiques ne sont donc qu'un aspect du problème, bien réel et plus déterminant au V<sup>ème</sup> qu'au IV<sup>ème</sup> siècle, mais qui ne sauraient occulter le fondement idéologique d'associations politiques nécessairement plus larges<sup>3272</sup>. Dans la question des rapports avec la Macédoine, ce sont en effet les considérations de fond qui sont déterminantes.

Les positions de N. Sawada sont donc erronées, parce qu'il s'efforce de réfuter l'existence d'une polarisation de la vie politique athénienne dans les années 330 entre pro et anti-macédoniens pour démontrer que le procès sur la couronne obéit à des considérations uniquement personnelles, au détriment de tout motif politique<sup>3273</sup>. À nos remarques précédentes, il faut ajouter deux objections. D'abord, l'auteur, dans son préambule théorique, prend appui sur W. R. Connor de manière abusive<sup>3274</sup> : les réflexions de ce dernier sur l'importance des liens familiaux et amicaux dans le fonctionnement des groupes politiques ne concernent que le V<sup>ème</sup> siècle, jusqu'à la guerre du Péloponnèse. Dans son ouvrage sur « les nouveaux hommes politiques », W. R. Connor montre en effet l'apparition, durant la guerre, d'un nouveau genre d'hommes politiques, avec Cléon, qui « diminue l'importance du pouvoir des groupes d'amis » au profit d'un appel direct à la masse du peuple, jusque-là exclue de fait de la conduite des affaires politiques<sup>3275</sup>. De même, L. G. Mitchell insiste sur l'instabilité et l'extrême fragmentation de ces groupes au IV<sup>ème</sup> siècle, en l'expliquant par la

---

<sup>3271</sup> Rhodes, 1995, et surtout Mitchell et Rhodes, 1996. Cf. en particulier, Rhodes, 1996, p. 21 et p. 27, passages cités ci-dessus, p. 473, n. 1991.

<sup>3272</sup> Sur l'existence de ce qu'il convient d'appeler des partis, cf. encore le rapide tour d'horizon de Bearzot et Landucci, 2008, p. VII-IX, ainsi que les études réunies dans ce recueil, qui concernent le monde grec en général, et pas seulement Athènes (en dehors de Landucci Gattinoni, 2008, les études sur Athènes concernent le V<sup>ème</sup> siècle : en faveur de l'existence de formes de partis politiques, cf. Pericola, 2008, et Tucci, 2008) : il existait en Grèce « des 'partis' organisés et stables, bien identifiables à travers leurs leaders et leurs partisans, leurs programmes politiques, leurs orientations de politique internationale, et dont la taille peut souvent être évaluée sur le plan quantitatif » (« di 'partiti' organizzati e stabili, ben identificabili attraverso i loro leader e i loro sostenitori, i loro programmi politici, i loro orientamenti di politica internazionale, e dalla consistenza spesso ben valutabile sul piano quantitativo », Bearzot et Landucci, 2008, p. IX), y compris au V<sup>ème</sup> siècle. Sur le problème de l'existence de partis politiques dans le cadre du *koinon* béotien, cf. d'une part, Cook, 1988, pour une réponse négative ; d'autre part, Bearzot et Landucci, 2008, et Bearzot, 2009, qui démontrent au contraire que tous les critères sont réunis pour parler de partis politiques. Sur l'importance de véritables programmes politiques qui unissaient les factions à Athènes au V<sup>ème</sup> siècle, à côté des liens d'ordre personnel, dont il ne s'agit pas de nier l'importance, cf. déjà Ghinatti, 1970, p. 115-46, et Gehrke, 1984.

<sup>3273</sup> Sawada, 1996.

<sup>3274</sup> Cf. Sawada, 1996, p. 58-9, et Connor, 1971.

<sup>3275</sup> Connor, 1971, p. 85-198 ; p. 135 pour la citation (« deemphasizes the power of the friendship groups »).

complexification de la vie politique athénienne, qui fait désormais éclater les amitiés en raison de divergences de fond sur certains sujets<sup>3276</sup>.

Ensuite et surtout, la lecture de la vie politique athénienne proposée par N. Sawada se trouve invalidée par la redécouverte des fragments du *Contre Diondas* d'Hypéride, qui prouvent l'existence d'un affrontement entre un courant hostile à la Macédoine et un autre plus favorable dirigé par Démade. C'est dans cet affrontement que s'insère le *Sur la couronne* de Démosthène<sup>3277</sup>. N. Sawada reprend en réalité les analyses de R. Sealey, qui tentait déjà de réfuter l'existence d'un parti pro-macédonien, ou du moins d'un parti favorable à la paix, par opposition à un parti de la guerre, entre 346 et 330<sup>3278</sup>. R. Sealey ne faisait ici qu'appliquer à l'après Chéronée les résultats de ses analyses portant sur l'époque de Callistratos, lorsqu'il affirmait qu'il n'existait que de menues différences entre des groupes politiques qui pour l'essentiel s'accordaient sur le fond<sup>3279</sup>. Ce schéma n'est pas valable pour la période qui nous occupe, comme cela se trouve confirmé aujourd'hui par le *Contre Diondas* d'Hypéride<sup>3280</sup>.

---

<sup>3276</sup> Mitchell, 1996, p. 16-9 ; cf. en particulier, p. 19 : « (...) the old ethos of friends and friendship was no longer adequate for fourth-century political demands. Politics and political activity had now become too sophisticated and the tension with policy has become too strong for the 'help friend/harm enemies' ethos to remain viable ». Sur le changement de nature des groupes politiques entre le V<sup>ème</sup> et le IV<sup>ème</sup> siècle, cf. encore Mossé, 1974, p. 221, et Mitchell, 1997, p. 42-6, qui poursuit ces analyses en aboutissant à l'idée que la fragmentation est telle à l'époque de Démosthène, que les Athéniens furent incapables de s'unir. L'auteur diverge donc en définitive de nos positions.

<sup>3277</sup> Tout comme il l'a fait pour Démosthène, en tentant de réfuter les positions de Burke, 1977, Sawada, 1996, p. 74-80, s'efforce de démontrer que le *Contre Léocrate* de Lycurgue obéit à des motifs personnels et non pas politiques, à savoir qu'il ne fait qu'illustrer son programme de restauration du sentiment patriotique.

<sup>3278</sup> Sealey, 1993, p. 163-5 et 173-4.

<sup>3279</sup> Cf. Sealey, 1956, notamment p. 178, 181, 185, 201 et 202-3.

<sup>3280</sup> Cf. Hypéride, *Contre Diondas*, p. 3, l. 9-22 ZPE.



## Annexe 3

### Démosthène et la fable de l'âne

I. Koster/Holwerda, *Scholia in Aristophanem*, II, 1 (*Guêpes*), 191d, p. 36-7.

φασί ποτε ἐν Ἀθήναις τινὰ δεηθέντα ὄνηλάτου μισθώσασθαι ὄνον ἐπὶ τῷ <τὰ  
VAld φορτία <μόνα VAld\* βαστάσαι ἐπὶ <τὰ VAld Μέγαρα. VLhAld  
καὶ δὴ οὕτω δόξαν αὐτοῖς ἐπιθέντες τὰ | κάτω θεῖς οὖν τὸν μισθὸν καὶ ἐπιθεῖς τὰ  
φορτία ὤδευον. VAld | φορτία ὤδευε μετὰ τοῦ ὄνηλάτου. Lh  
μεσημβρίας δὲ γενομένης καὶ τῶν ὑπὸ <τὸν Lh κύνα καυμάτων σφοδρῶς αὐτοῖς  
ἐπικειμένων VLhAld  
οὐχ εὐρίσκοντες σκέπην <ήλιου ( ? )  
(Iac.)· διὸ V καθεῖλε τὰ φορτία ἀπὸ τοῦ | καὶ μὴ δυνάμενοι μήτε αὐτοὶ  
ὄνου ὁ δεσπότης αὐτῶν καὶ δι' αὐτῶν | ὁδοιπορεῖν μήτε ὁ ὄνος καθεῖλον τὰ  
<αὐτῷ V [ἐαυτῷ Ald] σκιὰν ἐποίησεν· | φορτία ἀπὸ τοῦ ὄνου. μὴ δυνάμενος δὲ  
VAld | καὶ ἔτι ὁ τὸν ὄνον μισθωσάμενος  
| ὑπομένειν τὸν καύσωνα δραμῶν ἐπὶ  
| τὴν τοῦ ὄνου σκιὰν ἐκάθισεν· Lh  
πρὸς ὃ μαχόμενος ὁ ὄνηλάτης ἔλεγεν ὄνον <μεμισθωκέναι VAld [μισθώσασθαι Lh]  
<ἐπὶ τῷ VAld φορτία <φέρειν VLh [φορεῖν Ald], οὐ σκιὰν παρέξειν. VLhAld  
ὁ δὲ ἔλεγε μεμισθῶσθαι, ὅπως ἂν [[ὡς]]  
βούλοιο χρήσθαι. VAld  
ὁ δὲ ἔλεγεν, ὅ τι βούλοιο χρήσασθαι,  
μισθώσασθαι. Lh

ἐκ <δὲ ταύτης τῆς VAlD [τῆς τοιαύτης οὖν Lh] φιλονεικίας μηδὲν οὔσης εἰς  
δικαστήριον κατηνέχθησαν· ὅθεν ἡ παροιμία (.) VLhAlD ἐλήφθη, ἐπὶ τῶν μαχομένων  
περὶ τῶν μηδενὸς ἀξίων. Lh

Π. Greene, *Scholia platonica*, 1981, p. 83-4, ad Platon, *Phèdre*, 260 c 7.

παροιμία ὄνου σκιᾶς : ἐπὶ τῶν μηδενὸς ἀξίων. φασι δὲ εἰλκύσθαι τὴν παροιμίαν  
ἀπὸ τοῦ Δημοσθένει τῷ ῥήτορι συμβάντος. δίκην γὰρ ποτε, ὡς φησιν Ἀριστείδης,  
ἀπολογούμενος, ἦς τὸ τίμημα ἦν τί χρῆ παθεῖν ἢ ἀποτίσαι, τοῦ κατηγοροῦ δεινῶς  
εἰρηκότος καὶ προ[σ]εξιργασμένου διότι <ὁ> εὐθυνόμενος οὐδενὶ δικαίῳ μόνῃ δὲ τῇ  
Δημοσθένους δεινότητι πέποιθεν, οἱ δικασταὶ μετεωρισθέντες οὐ προσεῖκον τῷ  
Δημοσθένει, ἀλλ' ἐθορύβουν κωλύοντες ἀπολογεῖσθαι, καὶ τούτου συμβαίνοντος ἐπὶ  
πλείονα χρόνον, διαλειπόντων ποτὲ μικρὸν καὶ γενομένης βραχείας ἡσυχίας “ἄνδρες”  
ἔφη “δικασταί, μικρὸν μου χρόνον ἀνάσχεσθε, καὶ συγχωρήσατέ μοι λόγον οὐ πάσαι  
γεγονότα διηγῆσασθαι.” τῶν δὲ συγχωρησάντων διὰ τὸ μέγα τι ὑπολαβεῖν τὸ ὑπ'  
αὐτοῦ μέλλον λέγεσθαι, “νεανίσκος τις” ἔφη “τῶν ἐπὶ φιλολογίαν εἰς τὴν πόλιν ἡμῶν  
παραγεγονότων, ὅτε ἀποτρέχειν ἔμελλεν, ἐμμοθώσατο ὄνον πρὸς τὰ σκεύη αὐτοῦ  
διακομίσασθαι μέχρι Μεγαρέων. ὑπὸ κύνα δὲ τῆς ὥρας ὑπαρχούσης, κατὰ τὸ μέσον  
τῆς ἡμέρας ἐκκαίοντος τοῦ ἡλίου σφοδρότερον, οὔτε τὸ ὑποζύγιον συνέβαινε  
ἐθέλειν ὁδοιπορεῖν οὔτε αὐτὸν ἀκολουθεῖν δύνασθαι. καταλύσαντος οὖν τὸ φορτίον  
τοῦ ὄνηλάτου, καὶ τὸν ὄνον στήσαντος ἐκτὸς τῆς ὁδοῦ, μὴ δύνασθαι ὑπομένειν τὸ  
καῦμα, ἀλλὰ κακῶς διακείμενος ὑπὸ τὴν τοῦ ὄνου σκιάν ὑποδὺς μένειν οἷός τε ἦν.  
τοῦ δὲ ὄνηλάτου ἐκείνον μὲν κωλύοντος, ἑαυτῷ δὲ ἐπιβάλλειν λέγοντος διὰ τὸ καὶ τὸν  
ὄνον ἴδιον εἶναι καὶ τὴν ἀπ' αὐτοῦ σκιάν ὑπάρχειν ἰδίαν· μεμσθωκέναι γὰρ μόνον τὸν  
ὄνον διακομίσοντα αὐτοῦ τὰ σκεύη, οὐ μὴν τὴν σκιάν αὐτοῦ. ὡς δὲ καὶ ὁ νεανίσκος  
ἀντέλεγε πάλιν, φάσκων τὴν ἡμέραν ὅλην αὐτοῦ τὸν ὄνον εἶναι, καὶ πολλὴν  
ἀντιλογίαν, συνέβαινε ἐκ τούτου εἰς μάχην ὥρμησαν (l. ὀρμήσαι).” ἐπεὶ δ' ὁ μὲν  
ταῦτα εἰπὼν κατέβαινε ἀπὸ τοῦ βήματος, οἱ δὲ δικασταὶ κατεῖχον ἀξιούντες τὸ  
γενόμενον πέρας ἐξηγήσασθαι, ἐπιστραφεῖς “ἄνδρες” εἶπεν, “ὑπὲρ μὲν ὄνου σκιᾶς  
βούλεσθε ἀκοῦσαι, ὑπὲρ ἀνθρώπου δὲ κινδυνεύοντος τῷ βίῳ κωλύετε λέγειν ;” οὕτω  
τοὺς δικαστάς, συγχωρήσαντας ὀρθῶς ὑπὸ τοῦ ῥήτορος ἐπιπεπλήχθαι, λέγειν ἐφείναι.  
ὅθεν τό τε τοῦ διηγήματος εὐστοχον καὶ τὸ τοῦ φρονήματος παρρησιαστικόν  
διαμνημονευθὲν παροιμίας ἔλαβε τάξιν.

III. Didyme, p. 311 Schmidt = fgt. 2 Pearson et Stephens (p. 55) = Harpocration, s. v. Περί τῆς ἐν Δελφοῖς σκιάς (Keaney, 1991, p. 211).

Δημοσθένης Φιλιππικοῖς (5.25). Δίδυμός φησι τὴν περὶ ὄνου σκιάς παροιμίαν παραπεποιηθῆναι ὑπὸ τοῦ ῥήτορος λέγοντος περὶ τῆς ἐν Δελφοῖς σκιάς, λέγεσθαι δ' αὐτὴν ἐπὶ τοῖς περὶ τῶν μηδενὸς ἀξίων μαχομένοις.<sup>3281</sup>

IV. Suidas, ss.vv. Ὀνου σκιά et Ὑπερ ὄνου σκιάς (Adler, t. 3, p. 543, n° 400 et 401 ; t. 4, p. 657/8, n° 327).

a) n° 400 : οἱ δὲ πρῶτον φθέγγασθαι τοῦτο Δημοσθένην, ἀπολογούμενον ὑπερτινος ἐπὶ μεγάλαις αἰτίαις κρινομένου, ὡς ἑώρα θορυβοῦντας τοὺς ἀκροωμένους. παρακαλέσας γὰρ αὐτοὺς μικρὰ προσέχειν ἤρξατο διηγείσθαι, ὡς Μεγαράδε ἀπιῶν μισθώσαιτο ὄνον, καύματος δὲ ἐν τῇ ὁδῷ γενομένου, ὑπὸ τὴν σκιάν τοῦ ὄνου βουληθεῖη ἀναπαύσασθαι, οὐ παρεῖναι γὰρ οὔτε δένδρον οὔτ' ἄλλο τοιοῦτον οὐδέν· τὸν δὲ ὀνηλάτην κωλύειν φάσκοντα, ὄνον αὐτῷ μεμισθωκέναι μόνον, οὐ μὴν καὶ σκιάν· ὥστε διατριβὴν αὐτοῖς καὶ φιλονεικίαν πολλὴν περὶ τούτου γενέσθαι. ταῦτα δ' εἰπὼν, ὡς εἶδε τοὺς Ἀθηναίους προσέχοντας σφόδρα καὶ ἠδομένους καὶ ποθοῦντας τὰ ἐξῆς ἀκούσαι, ἐπέπληξεν αὐτοῖς, εἰ περὶ ὄνου μὲν σκιάς ἀκροᾶσθαι δέονται καὶ παρακαλοῦσιν, ὑπερ δὲ ἀνδρὸς περὶ τοῦ ζῆν κινδυνεύοντος οὐκ ἐθέλουσιν ἀκούειν. δῆλον δὲ ὅτι λεγομένῳ τούτῳ ἐχρήσατο Δημοσθένης. διόπερ καὶ ἐν τοῖς Φιλιππικοῖς παρωδῶν τὴν παροιμίαν φησὶ διαφέρεσθαι τοὺς Ἀθηναίους περὶ τῆς ἐν Δελφοῖς σκιάς.

b) n° 401 : φασὶ γὰρ, ὅτι νεανίσκος Ἀθήνηθεν εἰς Δελφοὺς ὄνον ἐμισθώσατο· μεσημβρίας δὲ λαβούσης, στήσας τὸν ὄνον ὑπέδυσεν τὴν σκιάν.

---

<sup>3281</sup> Nous donnons le texte de Keaney, 1991, p. 211.



c) n° 327 : λέγουσιν ὅτι Δημοσθένης ὁ ῥήτωρ ἀπολογούμενος ὑπὲρ τινος κινδυνεύοντος, οὐκ ἀνεχομένων τῶν δικαστῶν, εἶπεν· ἀκούσατε, ὦ ἄνδρες, διηγήματος τερπνοῦ· νεανίσκος ποτὲ Ἀθήνηθεν εἰς Δελφοὺς ὄνον ἐμισθώσατο· μεσημβρίας δὲ καταλαβούσης καταλύσας τὸν γόμον ὑπέδου τὴν σκιὰν τοῦ ὄνου· ἐκβαλλόμενος δὲ ὑπὸ τοῦ ὀνηλάτου, μὴ καὶ τὴν σκιὰν μεμισθῶσθαι λέγοντος, εἰσῆλθον εἰς δικαστήριον ἀμφοτέρω. εἰπὼν δὲ ταῦτα ὁ Δημοσθένης κατέβαινε ἐκ τοῦ βήματος. ἀξιούντων δὲ τῶν δικαστῶν τὸ τέλος τῆς δίκης μαθεῖν, εἶπεν, ἀναβὰς πάλιν ἐπὶ τοῦ βήματος· ὑπὲρ μὲν ὄνου σκιάς ἀκούειν, ὦ ἄνδρες, ἐπιθυμεῖτε· ἀνθρώπου δὲ κινδυνεύοντος ὑπὲρ ψυχῆς οὐδὲ φωνῆς ἀνέχεσθε. τούτῳ καθαψάμενος τῶν κριτῶν τὸν κατηγορούμενον περιέσωσε. τάττεται τοίνυν ἡ παροιμία ἐπὶ τῶν ὑπὲρ μηδενὸς χρησίμου φιλοτιμουμένων.

V. Photius, s.v. ὄνου σκιά (Naber II, p. 18).

οἱ δὲ πρῶτον φθέγγασθαι τοῦτο Δημοσθένην ἀπολογούμενον ὑπὲρ τινος ἐπὶ μεγάλας αἰτίας κρινομένου, ὡς ἑώρα θορυβούντας τοὺς ἀκροωμένους· παρακαλέσας γὰρ αὐτοὺς μικρὰ προσέχειν ἤρξατο διηγείσθαι, ὡς Μεγαράδε ἀπὼν μισθώσατο ὄνον· καύματος δὲ ἐν τῇ ὁδῷ γενομένου ὑπὸ τὴν σκιὰν τοῦ ὄνου βουληθεῖη ἀναπαύσασθαι· οὐ παρῆναι γὰρ οὔτε δένδρον οὔτ' ἄλλο τοιοῦτον οὐδὲν· τὸν δὲ ὀνηλάτην κωλύειν φάσκοντα ὄνον αὐτῷ μεμισθωκέναι μόνον, οὐ μὴν καὶ σκιάν· ὥστε διατριβὴν αὐτοῖς καὶ φιλονεικίαν πολλὴν περὶ τούτου γενέσθαι· ταῦτα δ' εἰπὼν, ὡς εἶδε τοὺς Ἀθηναίους προσέχοντας σφόδρα καὶ ἠδομένους καὶ ποθοῦντας τὰ ἐξῆς ἀκούσαι, ἐπέπληξεν αὐτοὺς, εἰ περὶ ὄνου μὲν σκιάς ἀκροᾶσθαι δεόνται καὶ παρακαλοῦσιν, ὑπὲρ δὲ ἀνδρὸς περὶ τοῦ ζῆν κινδυνεύοντος οὐκ ἐθέλουσιν ἀκούειν· δῆλον δὲ ὅτι λεγομένῳ τούτῳ ἐχρήσατο Δημοσθένης· διόπερ καὶ ἐν τοῖς Φιλιππικοῖς παρωδῶν τὴν παροιμίαν φησὶ διαφέρεσθαι τοὺς Ἀθηναίους περὶ τῆς ἐν Δελφοῖς σκιάς.

VI. Zenobius, VI, 28 (Lelli, 2006, p. 232-5).

28. Ὑπὲρ ὄνου σκιάς· μέμνηται ταύτης ἐν τῷ Ἐγχειριδίῳ Μένανδρος. Λέγουσι δὲ ὅτι Δημοσθένης ὁ ῥήτωρ ἀπολογούμενος ὑπὲρ τινος κινδυνεύοντος, οὐκ ἀνεχομένων τῶν δικαστῶν, εἶπεν· «Ἀκούσατε, ὦ ἄνδρες, διηγήματος τερπνοῦ· νεανίσκος ποτὲ ὄνον ἐμισθώσατο Ἀθήνηθεν Μεγαράδε· μεσημβρίας δὲ

καταλαβούσης, καταλύσας τὸν γόμον, ὑπήλθε τὴν σκιὰν τοῦ ὄνου. Ἐκβαλλόμενος δὲ ὑπὸ τοῦ ὀνηλάτου, πρὸς βίαν διεφέρετο, μεμισθῶσθαι καὶ τὴν σκιὰν λέγων· ἀντιλέγοντος δὲ τοῦ ἀνηλάτου καὶ φάσκοντος τὸν ὄνον μεμισθωκέναι, εἰς δικαστήριον εἰσῆλθον ἀμφοτέρω. Εἰπὼν δὲ ταῦτα ὁ Δημοσθένης κατέβαινε ἐκ τοῦ βήματος. Ἀξιούντων δὲ τῶν δικαστῶν τῆς δίκης τὸ τέλος μαθεῖν, εἶπεν ἀναβὰς πάλιν ἐπὶ τοῦ βήματος· « Ὑπὲρ μὲν ὄνου σκιάς ἀκούειν, ὧ ἄνδρες, ἐπιθυμεῖτε· ἀνθρώπου δὲ κινδυνεύοντος ὑπὲρ ψυχῆς οὐδὲ τῆς φωνῆς ἀνέχεσθε »; Ἄλλοι δὲ λέγουσιν, ὅτι Ἀθήνηθεν εἰς Δελφοὺς τὸν ὄνον ἐμισθώσατο. Ὅθεν, φασὶ, καὶ ὁ Πλάτων δὲ, καὶ ἄλλοι πολλοί. Καὶ Ἀρχίππῳ δὲ κωμῳδία γέγονεν, Ὅνου σκιά. Τάττεται δὲ ἐπὶ τῶν ὑπὲρ μηδενὸς χρησίμου φιλοτιμουμένων.

VII. Diogenianus, VII, 1 (Lelli, 2006, p. 338-9).

1. Ὅνου σκιά· ἐπὶ τῶν μηδενὶ χρησίμῳ φιλοτιμουμένων καὶ φιλονεικούντων. Ἐμισθώσατο γὰρ τις τὸν ὄνον· καύματος δὲ γενομένου ὑπὸ τὴν ὄνου σκιάν [sic] ὑπέδου· ὁ δὲ ἐμάχετο· « Ὅνον σοι, λέγων, ἐμισθωσάμην, οὐχὶ σκιάν ».

VIII. [Plutarque], *Vies des dix orateurs (Moralia 55)*, 848 A 4-B 5 (CUF, p. 79).

Λέγειν δὲ ποτε κωλυόμενος [*i.e.* ὁ Δημοσθένης] ὑπ' Ἀθηναίων ἐν ἐκκλησίᾳ βραχὺ ἔφη βούλεσθαι πρὸς αὐτοὺς εἰπεῖν, τῶν δὲ σιωπησάντων· « Νεανίας, εἶπε, θέρους ὥρα ἐμισθώσατο ἐξ ἄστεος ὄνον Μέγαράδε· μεσοῦσης δὲ τῆς ἡμέρας καὶ σφοδρῶς φλέγοντος τοῦ ἡλίου, ἐκάτερος αὐτῶν ἐβούλετο ὑποδύεσθαι ὑπὸ τὴν σκιάν· εἶργον δ' ἀλλήλους, ὁ μὲν μεμισθωκέναι τὸν ὄνον οὐ τὴν σκιάν λέγων, ὁ δὲ μεμισθωμένος τὴν πᾶσαν ἔχειν ἐξουσίαν. » Καὶ ταῦτ' εἰπὼν ἀπήει. Τῶν δ' Ἀθηναίων ἐπισχόντων καὶ δεομένων πέρας ἐπιθεῖναι τῷ λόγῳ, « Εἶθ' ὑπὲρ μὲν ὄνου σκιάς, ἔφη, βούλεσθε ἀκούειν, λέγοντος δὲ ὑπὲρ σπουδαίων πραγμάτων οὐ βούλεσθε ; »<sup>3282</sup>

<sup>3282</sup> « Comme un jour à l'Assemblée les Athéniens l'empêchaient [*i.e.* Démosthène] de parler, il déclara qu'il n'avait que quelques mots à leur dire. Alors ils se turent et il dit : "C'était l'été. Un jeune homme avait loué un âne pour se rendre d'Athènes à Mégare. Sur le coup de midi, comme le soleil brûlait terriblement, lui et l'ânier voulurent s'abriter à l'ombre de l'âne. Mais ils s'empêchaient mutuellement de le faire, l'un déclarant qu'il avait loué l'âne et pas son ombre, l'autre que, l'ayant loué, il pouvait en user à discrétion." Cela dit, il s'en alla et, comme les Athéniens le retenaient et lui demandaient la fin de l'histoire, "Alors, dit-il, quand il s'agit de l'ombre d'un âne, vous voulez bien m'écouter, mais quand je vous parle d'affaires sérieuses, vous ne voulez pas." », trad. M. Cuvigny.

IX. Esope, fable 96 Chambry (CUF p. 45) (= 63 Hausrath, p. 86 = 63 Perry, 1952, p. 345/6).

### Δημάδης ὁ ῥήτωρ.

Δημάδης ὁ ῥήτωρ δημηγορῶν ποτε ἐν Ἀθήναις, ἐκείνων μὴ πάνυ τι αὐτῷ προσεχόντων, ἐδεήθη αὐτῶν ὅπως ἐπιτρέψωσιν αὐτῷ Αἰσώπειον μῦθον εἰπεῖν. Τῶν δὲ συγχωρησάντων αὐτῷ, ἀρξάμενος ἔλεγε· « Δῆμητρα καὶ χελιδὼν καὶ ἔγγελυς τὴν αὐτὴν ὁδὸν ἐβάδιζον· γενομένων δὲ αὐτῶν κατὰ τινα ποταμόν, ἡ μὲν χελιδὼν ἔπη, ἡ δὲ ἔγγελυς κατέδυσ· » καὶ ταῦτα εἰπὼν ἐσιώπησεν. Ἐρομένων δὲ αὐτῶν· « Ἡ οὖν Δῆμητρα τί ἔπαθεν ; » ἔφη· « Κεχόλωται ὑμῖν, οἵτινες τὰ τῆς πόλεως πράγματα ἐάσαντες Αἰσωπέων μῦθων ἀντέχεσθε. »

Οὕτω καὶ τῶν ἀνθρώπων ἀλόγιστοὶ εἰσιν ὅσοι τῶν μὲν ἀναγκαίων ὀλιγοροῦσι, τὰ δὲ πρὸς ἡδονὴν μᾶλλον αἰροῦνται.<sup>3283</sup>

X. La Fontaine, *Fables*, VIII, 4, « Le pouvoir des fables. À M. de Barrillon », v. 34-64

Dans Athènes autrefois, peuple vain et léger  
35 Un Orateur, voyant sa patrie en danger,  
Courut à la tribune ; et d'un art tyrannique,  
Voulant forcer les cœurs dans une république,  
Il parla fortement sur le commun salut.  
On ne l'écoutait pas. L'Orateur recourut  
40 À ces figures violentes  
Qui savent exciter les âmes les plus lentes :  
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put.

---

<sup>3283</sup> « L'orateur Démaïde » / « L'orateur Démaïde parlait un jour au peuple d'Athènes. Comme on ne prêtait pas beaucoup d'attention à son discours, il demanda qu'on lui permît de conter une fable d'Ésope. La demande accordée, il commença ainsi : "Déméter, l'hirondelle et l'anguille faisaient route ensemble ; elles arrivèrent au bord d'une rivière ; alors l'hirondelle s'éleva dans les airs, l'anguille plongea dans les eaux", et là-dessus il s'arrêta de parler. "Et Déméter, lui cria-t-on, que fit-elle ? – Elle se mit en colère contre vous, répondit-il, qui négligez les affaires de l'État, pour vous attacher à des fables d'Ésope." / Ainsi parmi les hommes ceux-là sont déraisonnables qui négligent les choses nécessaires et préfèrent celles qui leur font plaisir. », trad. É. Chambry.

Le vent emporta tout, personne ne s'émut ;  
     L'animal aux têtes frivoles,  
 45   Étant fait à ces traits, ne daignait l'écouter ;  
     Tous regardaient ailleurs ; il en vit s'arrêter  
     À des combats d'enfants, et point à ses paroles.  
     Que fit le harangueur ? Il prit un autre tour.  
     « Cérès, commença-t-il, faisait voyage un jour  
 50         Avec l'Anguille et l'Hirondelle ;  
     Un fleuve les arrête ; et l'Anguille en nageant,  
     Comme l'Hirondelle en volant,  
     Le traversa bientôt. » L'assemblée à l'instant  
     Cria tout d'une voix : « Et Cérès, que fit-elle ?  
 55         — Ce qu'elle fit ? Un prompt courroux  
     L'anima d'abord contre vous.  
     Quoi ? de contes d'enfants son peuple s'embarrasse !  
     Et du péril qui le menace  
     Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet !  
 60   Que ne demandez-vous ce que Philippe fait ? »  
     À ce reproche l'assemblée,  
     Par l'apologue réveillée,  
     Se donne entière à l'Orateur :  
     Un trait de fable en eut l'honneur.



## Annexe 4

### Deux métaphores lexicalisées : διασύρειν et προπηλακίζειν/προπηλακισμός

Nous étudions dans cette rubrique deux groupes de métaphores lexicalisées qui tiennent une place importante de par le nombre des occurrences, avec διασύρειν et προπηλακίζειν/προπηλακισμός. Bien qu'elle ne se rattache que très lâchement à ceux-ci, nous y ajoutons une autre occurrence, par laquelle nous débutons l'analyse :

Ἔτι τοίνυν ἴσως ἐπισύροντες ἐρούσιν ὡς Μεγαρεῖς καὶ Μεσσηνιοὶ τινες, εἶναι φάσκοντες, ἔπειτ' ἀτελεῖς εἰσιν...<sup>3284</sup>

Cette image fait intervenir le verbe ἐπισύρειν, synonyme de la forme simple σύρειν, « traîner ». Le premier n'est attesté que trois fois à l'époque classique, dont deux dans le même sens figuré de « éluder », « glisser sur », chez Lysias et dans notre passage<sup>3285</sup>. Le second, quant à lui, n'est attesté qu'à partir du IV<sup>ème</sup> siècle avant J.-C., chez deux Comiques<sup>3286</sup>. Il s'agit donc de verbes qui ne sont attestés que tardivement<sup>3287</sup>.

<sup>3284</sup> « Peut-être, pour faire diversion, vous diront-ils encore que des Mégariens, des Messéniens, à force de se prétendre exemptés, ont fini par l'être... », *Lept.*, 131 (trad. O. Navarre et P. Orsini).

<sup>3285</sup> Sur le sens figuré de ἐπισύρω, cf. LSJ, s.v., II ; *TLG* III, 1819 D 7–1820 A 3 ; Dindorf VI, 1849, p. 708-9, *ad loc.*, p. 496, l. 23. Pour l'occurrence chez Lysias, cf. Lysias, *Au sujet de l'examen d'Évandros* (XXVI), 3 : Καὶ νυνὶ αὐτὸν ἀκούω μὲν ὑπὲρ τῶν αὐτοῦ κατηγορουμένων διὰ βραχέων ἀπολογήσεσθαι, ἐπισύροντα τὰ πράγματα καὶ διακλέπροντα τῇ ἀπολογίᾳ τὴν κατηγορίαν... (« J'apprends qu'il doit répondre brièvement aux griefs imposés contre lui, glisser sur les faits et escamoter l'accusation dans sa défense... », trad. L. Gernet et M. Bizos). La seule occurrence au sens propre à l'époque classique se trouve chez Xénophon, *Cynégétique*, V, 13 (Τῶν δὲ μικρῶν λαγίων ὄζει μᾶλλον ἢ τῶν μεγάλων· ἔτι γὰρ ὑγρομελῆ ὄντα ἐπισύρεται ὅλα ἐπὶ τῆς γῆς, « Les petits levrauts ont plus d'odeur que les grands ; car ils se traînent de tout le corps sur le sol quand leurs membres sont encore mous. », trad. E. Delebecque) ; il s'agit d'une forme passive qui a le sens de « se traîner » ou « se rouler », cf. LSJ s.v. ἐπισύρω I, 1 (« *crawl or creep along* ») ; Sturz, 1801, s.v. ἐπισύρεσθαι (t. II, p. 323 : « *secum trahere* ») ; Suidas, s.v. ἐπισύρεται (Adler, t. 2, p. 385, n° 2649 : ἐφέλκεται) = Photius, s.v. (Theodoridis, 1998, t. II, p. 167, n° 1735) ; Hesychius, s.v. ἐπισυρόμενοι (Latte, t. II, p. 173 : προκυλινδοῦμενοι).

<sup>3286</sup> (...) βλαύτας σύρων... (« (...) traînant les pantouffles... »), Anaxilas, fgmt. 18 Kassel/Austin, 2 (*PCG* II, p. 285 = fgmt. 18 Kock, *CAF* II, p. 268) ; μεγαγμένη δὲ Δήμητρος κόρη / κοίλην φάραγμα δακτύλου πέσματι / σύρει τριήρους ἐμβολὰς μιμουμένη... (« La fille de Déméter, une fois pétrie, sous une pression du doigt, traîne un gouffre creux, imitant la charge d'une trière... ») Eubule, fgmt. 75 Kassel/Austin, 10-12 (*PCG* V, p. 234 = fgmt. 75 Kock, *CAF* II, p. 190-1).

<sup>3287</sup> Cf. LSJ, s.v., le reste des occurrences citées, qui vont jusqu'au VI<sup>ème</sup> siècle après J.-C. avec le poète Palladas.

De surcroît, le domaine d'où proviennent ces métaphores pose problème. P. Chantraine semble référer le sens premier de σύρω au domaine du fleuve ou du torrent<sup>3288</sup>, mais force est de constater que les attestations conservées rendent au moins incertaine une telle identification : ἐπισύρω ne se rencontre nulle part avec une telle acception, et elle ne représente qu'un sens particulier de σύρω, certes apparemment en usage à l'époque de Démosthène<sup>3289</sup>. Le sens premier est plutôt celui, général, de « traîner », appliqué notamment aux vêtements qui traînent sur le sol<sup>3290</sup>. Ceci étant dit, on peut toutefois considérer que l'emploi d'ἐπισύρω comme métaphore chez Lysias et chez Démosthène dérive du sens particulier de sa racine σύρω concernant les cours d'eau, ce pourquoi nous avons choisi de le ranger ici, par commodité.

Peut-être confrontés à ce problème, les scholiastes de Démosthène interprètent à tort le verbe ἐπισύρειν comme un synonyme de διασύρειν<sup>3291</sup>. En effet, la mise en parallèle des deux seules attestations en prose classique, celles de Lysias<sup>3292</sup> et celle de Démosthène, permet de réfuter une telle interprétation : dans les deux cas, le verbe est employé au participe, apposé au sujet d'un verbe déclaratif qui présente le discours d'un adversaire, et plus précisément un discours qui vise à détourner l'attention des juges pour les tromper. Dans le *Contre Leptine*, Leptine et ses amis politiques prétendent que des étrangers et des esclaves bénéficient d'immunités fiscales, confondant immunité et proxénie, réservée aux étrangers et comportant en effet certains privilèges fiscaux<sup>3293</sup> ; dans le discours *Au sujet de l'examen d'Évandros*, Évandros, pour faire oublier l'accusation portée contre lui, s'apprête à énumérer

<sup>3288</sup> Chantraine, s.v., p. 1071, « “tirer, traîner de force, charrier” (en parlant d'un cours d'eau) ».

<sup>3289</sup> Cf. LSJ, s.v. σύρω, 2, « of waves or rivers », où se trouve référencé le passage d'Eubule, dans un sens figuré (texte cité *supra*, p. 813, n. 3286). Cf. aussi Bailly, s.v., I, 3 ; Montanari, s.v., et Magnien/Lacroix, s.v., 3 et 4. Les autres occurrences s'échelonnent entre le I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. et le II<sup>ème</sup> ap. J.-C. ; on notera en particulier le passage de Plutarque, *De l'éducation des enfants*, 8, 5 E 11 – F 2 (*Moralia* 2) : Ὁ γε μὴν πόλεμος χειμάροου δίχην πάντα σύρων καὶ πάντα φέρων μόνην οὐ δύναται παιδείαν παρελέσθαι. (« La guerre, qui pourtant comme un torrent arrache tout et emporte tout est incapable de ravir la seule éducation. », trad. J. Sirinelli). Il faut sans doute aussi rapprocher de cette liste Lycophron, *Alexandra*, 217, où σύρω, employé comme métaphore, fait probablement l'objet d'une syllepse entre le sens « marin » et le sens général du verbe, le premier évoquant l'arrivée des navires grecs à Troie ou plus largement les cordages des navires (sur ce dernier point, cf. l'interprétation de Lambin, 2005, p. 67, n. 110) et le second renvoyant à la métaphore du serpent que l'on voit généralement ici (cf. Fusillo, Hurst et Paduano, 1991, *ad loc.*, p. 180 ; Lambin, 2005, p. 67, n. 110).

<sup>3290</sup> Cf. LSJ, s.v. σύρω, 1 ; Bailly, s.v., I, 1. Pour ἐπισύρω, on pourra se reporter à l'emploi qu'en fait Xénophon ; cf. texte cité ci-dessus, p. 813, n. 3285.

<sup>3291</sup> Cf. Dilts II, 1986, *in or.* 20, p. 141, n° 317 a, b et c.

<sup>3292</sup> Texte cité *supra*, p. 813, n. 3285.

<sup>3293</sup> Πρόξενοι μέντοι πολλοὶ διὰ τῶν πολιτευομένων γεγόνασι παρ' ὑμῖν τοιοῦτοι, ὧν εἷς ἐστὶν ὁ Λυκίδας. Ἄλλ' ἕτερον πρόξενόν ἐστ' εἶναι καὶ ἀτέλειαν εὐρήσθαι. Μὴ δὴ παραγόντων ὑμᾶς... (C'est la proxénie, il est vrai, que des gens de cette sorte, par l'intervention de nos hommes politiques, ont obtenue chez vous. Et Lykidas est du nombre. Mais autre chose est la proxénie, autre chose l'immunité. Ne vous laissez pas donner le change... »), Démosthène, *Lept.*, 132 (trad. O. Navarre et P. Orsini).

tous les services qu'il a rendus à la cité<sup>3294</sup>. Enfin, cette dernière occurrence confirme que le verbe signifie « éluder » dans la mesure où Lysias le coordonne à une autre expression verbale synonyme, selon un procédé rhétorique très fréquent<sup>3295</sup>: διακλέποντα τῆ ἀπολογία τὴν κατηγορίαν. La seule différence tient dans le fait que le verbe ἐπισύρω reçoit chez Lysias un complément d'objet direct (τὰ πράγματα), alors qu'il est employé absolument chez Démosthène.

En l'état actuel de nos connaissances, nous avons donc affaire à une expression rare et exclusivement réservée à la description d'une situation oratoire bien particulière. Cette spécialisation plaide en faveur de la lexicalisation.

Démosthène emploie par ailleurs assez fréquemment le verbe διασύρω, surtout dans le *Sur la Couronne* : huit occurrences sur dix, c'est-à-dire toutes sauf les deux premières citées ci-dessous.

1. (...) καὶ διέσυρε τὰ πάροντα...<sup>3296</sup>
2. (...) σὺ τὰ τῶν προγόνων ἔργα συλήσας καὶ διασύρας...<sup>3297</sup>
3. (...) ταῦτα τὰ χωρία ἃ νῦν οὗτος διέσυρε, τὸ Σέρριον καὶ τὸ Μύρτηνον καὶ τὴν Ἐργίσκην...<sup>3298</sup>
4. (...) καὶ λόγους τινὰς διασύρει...<sup>3299</sup>
5. Βούλει ἑμαυτὸν μὲν, ὃν ἂν σὺ λοιδορούμενος καὶ διασύρων καλέσαις Βάτταλον...<sup>3300</sup>
6. (...) τὰ πολλὰ ψηφίσματα ἃ νῦν οὗτος διέσυρε...<sup>3301</sup>

<sup>3294</sup> (...) λέξειν δὲ ὡς πολλὰ εἰς τὴν πόλιν ἀνηλώκασιν καὶ φιλοτίμως λεητουργήκασιν καὶ νίκας πολλὰς καὶ καλὰς ἐν δημοκρατία νενικήκασιν, καὶ ὅτι αὐτὸς κόσμος ἐστὶ καὶ οὐχ ὁράται ποιῶν ἃ ἕτεροι ἐνταῦθα τολμῶσιν, ἀλλὰ τὰ ἑαυτοῦ πράττειν ἀξιῶν. (« (...) il dira, par contre, que lui et les siens ont beaucoup dépensé pour l'état, qu'ils ont rempli avec zèle des liturgies, qu'ils ont remporté sous la démocratie maintes victoires honorables, que lui-même est un homme d'ordre, qu'on ne lui voit pas faire ce que d'autres citoyens se permettent, qu'il ne songe qu'à s'occuper de ses affaires. »), Lysias, *Au sujet de l'examen d'Évandros* (XXVI), 3 (trad. L. Gernet et M. Bizos) ; le passage fait immédiatement suite à la métaphore.

<sup>3295</sup> Cf. Roschatt, 1896.

<sup>3296</sup> « (...) il [*sc.* Démosthène] a décrié le présent... », Démosthène, *Org.*, 12 (trad. M. Croiset).

<sup>3297</sup> « (...) tu [*sc.* Eschine] as volé et déchiré les exploits de nos ancêtres ; », *Amb.*, 313 (trad. G. Mathieu).

<sup>3298</sup> « (...) ces positions que cet individu [*sc.* Eschine] persiflait tout à l'heure, Serrhion, Myrtènon, Ergiskè ; », *Cour.*, 27 (*id.*).

<sup>3299</sup> « (...) <lui [*sc.* Eschine] qui> persifle certaines expressions... », *ibid.*, 126 (*id.*).

<sup>3300</sup> « Veux-tu [*sc.* Eschine] que moi, j'aie été ce que tu m'appelleras peut-être, en m'injuriant et me persiflant : Battalos... », *ibid.*, 180 (*id.*).



7. Τὸν δὲ τειχισμὸν τοῦτον, ὃν σύ μου διέσυρες...<sup>3302</sup>

8. (...) οἱ διασύροντες τοὺς ὄντας τότε...<sup>3303</sup>

9-10. (...) ὥσπερ οἱ δυσσεβεῖς οὔτοι, οἱ τὴν μὲν πόλιν διασύρουσιν, ὥσπερ οὐχ αὐτοὺς διασύροντες ὅταν τοῦτο ποιῶσιν...<sup>3304</sup>

Le sens premier de ce verbe soulève la même interrogation que pour ἐπισύρω : doit-on le rapporter à l'idée de « traîner » en général, si bien qu'il signifierait « déchirer » (« traîner dans des directions opposées, différentes »<sup>3305</sup>)<sup>3306</sup>, ou bien à l'idée du courant, avec le sens de « traîner dans la boue »<sup>3307</sup> ? La première hypothèse est sans doute à privilégier. Cependant, en l'absence de preuve déterminante, là encore, nous le classons dans ce groupe d'images par commodité.

Dans tous les cas, la connotation du verbe paraît extrêmement négative : il sert à évoquer des insultes (λοιδορούμενος καὶ διασύρων καλέσαις Βάπταλον). La métaphore est de plus courante, comme le montre son emploi au IV<sup>ème</sup> siècle aussi bien chez d'autres orateurs<sup>3308</sup> que chez les comiques<sup>3309</sup>. On le retrouve également dans une parole attribuée à

---

<sup>3301</sup> « (...) mes nombreux décrets dont Eschine se moquait tout à l'heure... », *ibid.*, 218 (*id.*).

<sup>3302</sup> « Quant à ces travaux de fortifications et de tranchées que tu critiquais... », *ibid.*, 299 (*id.*).

<sup>3303</sup> « (...) des gens qui, tout en déchirant leurs contemporains... », *ibid.*, 317 (*id.*). Dans ce passage, Démosthène évoque les sycophantes qui par le passé décriaient les grands hommes et assimile à cette situation le rapport entre Eschine et lui-même (*ibid.*, 317).

<sup>3304</sup> « (...) comme font ces impies qui déchirent leur pays comme s'ils ne se déchiraient pas eux-mêmes en faisant cela... », *ibid.*, 323 (*id.*). Sans le citer nommément, Démosthène vise Eschine dans tout ce paragraphe où il est question des gens qui s'affligent du bonheur public et se réjouissent du malheur de la cité : c'est très clair pour l'auditeur d'après le portrait qu'il en a brossé, en particulier dans le § 217 où il lui appliquait ce trait-là.

<sup>3305</sup> C'est en effet l'un des sens du préverbe δια- ; cf. LSJ, s.v., D, II.

<sup>3306</sup> Cette interprétation est retenue par LSJ, s.v., par Krüger, 1959, p. 43 (« zerreißen », « déchirer » ; le mot est en outre rangé dans la partie qui concerne les activités humaines, et non la nature) et, semble-t-il, par G. Mathieu ; de même, Ronnet, 1951, le range dans les images faisant intervenir les attitudes humaines (p. 171-3 ; p. 171 : « (...) tous les verbes pittoresques grâce auxquels les rapports des hommes et des choses s'expriment par des gestes courants, ceux que la vie nous fait faire chaque jour, sans qu'ils puissent être classés dans telle ou telle catégorie. »).

<sup>3307</sup> Cf. Paulsen, 1999, p. 285, *ad loc.* : « etwa in den Dreck ziehen (eher als tear in pieces (LSJ)) » (« à peu près traîner dans la boue (plutôt que « mettre en pièces » (LSJ)) »). Le commentateur renvoie ensuite à Shiletto, mais ce dernier prend le verbe comme un synonyme de ἐπισύρειν (cf. Shiletto, 1874, p. 255, *ad loc.*, qui traduit par « to slur over », *i.e.* « glisser sur, escamoter »), solution qu'invalident aussi bien les autres occurrences (cf. en particulier λοιδορούμενος καὶ διασύρων, Démosthène, *Cour.*, 180, où le premier verbe (« injurier, insulter » ; cf. LSJ, s.v.) glose le second en vertu de la coordination de synonymes (cf. Roschatt, 1896)) que l'acception de συλήσας (« dépouiller »). Cf. sur ce dernier point LSJ, s.v. συλάω, I. T. Paulsen ne fournit donc aucune véritable explication pour justifier son choix.

<sup>3308</sup> La métaphore se trouve d'abord une dernière fois chez Démosthène, *Lettre III*, 34 ; R. Clavaud tient cette lettre pour authentique (cf. Clavaud, 1987, p. 29-30). Chez les autres orateurs : Isocrate, *Sur l'échange* (XV), 199 et 300 ; *Contre Lokhitès* (XX), 5 ; *Lettre VI*, 11 (pour la discussion sur l'authenticité de cette lettre, cf. Mathieu et Brémond, 1929, p. 169-70) ; Eschine, *Contre Timarque*, 132. Nous voyons ainsi que l'affirmation d'H.

Hiéron de Syracuse<sup>3310</sup>, et dans une citation d'Aristoxène<sup>3311</sup>. Surtout, l'usage de διασύρειν dans la *Rhétorique à Alexandre* en fait une sorte de passage obligé dans tout discours qui se respecte<sup>3312</sup>, ce qui montre la lexicalisation du terme. Deux occurrences d'un composé, προδιασύρειν (« critiquer d'avance »), dans ce même texte et dans la *Rhétorique* d'Aristote<sup>3313</sup>, renforcent cette impression, en suggérant l'affaiblissement de la métaphore. Cette métaphore est donc entièrement lexicalisée à l'époque de Démosthène<sup>3314</sup>, au point de servir à gloser une métaphore plus hardie (συλήσας καὶ διασύρας)<sup>3315</sup>.

Démosthène fait grand usage du terme dans le discours *Sur la couronne*. Etant donné qu'elle est systématiquement appliquée à Eschine qui dénigre, « roule dans la fange » tel ou tel acte ou propos de Démosthène (3, 4, 6, 7), Démosthène en personne (5, 8) ou la cité (9) et, dans ce dernier cas, lui-même également parce qu'il en fait partie (10), elle fonctionne comme une sorte de leitmotiv<sup>3316</sup> destiné à s'imprimer dans l'esprit de l'auditeur. En dépit de la lexicalisation de la métaphore, le verbe conserve une certaine expressivité, qui tient sans doute à sa violence ou à son caractère familier. La relative rareté du mot chez les orateurs constitue un indice en ce sens. Enfin, le contexte dans lequel intervient le verbe διασύρειν dans le *Sur l'organisation financière* peut ici être invoqué : il apparaît dans une série de

---

Wankel selon laquelle le verbe est « rare chez les autres orateurs » est à nuancer (Wankel, 1976a, p. 252, s.v. ἄ νῦν οὗτος διέσυρε).

<sup>3309</sup> Alexis, fgmt. 145, 11 et 239, 2 Kassel/Austin (PCG II, p. 102-103 = 141 Kock (CAF II, p. 348), et PCG II, p. 155 = 237 Kock (CAF II, p. 383)) ; Diphilus, fgmt. 76, 2 Kassel/Austin (PCG V, p. 98 = 75 Kock (CAF II, p. 566)).

<sup>3310</sup> Plutarque, *Apophtegmes de rois et de généraux (Moralia)*, 15), 175 C 1-3 (« Hiéron », n° 4). Cette citation de Hiéron, qui s'adresse au philosophe Xénophane de Colophon, est bien sûr à prendre avec les précautions d'usage ; elle aurait été prononcée entre 478 (début du règne de Hiéron) et 475 (mort de Xénophane).

<sup>3311</sup> Aristoxène, fgmt. 31 Wehrli (t. II, p. 16, l. 37).

<sup>3312</sup> [Aristote], *Rhétorique à Alexandre*, XVIII, 14 ; XXXIII, 1 et XXXVI, 19. Tous ces cas concernent la critique, par « anticipation » (προκατάληψις), d'un argument de l'adversaire, ou la critique de cette critique par anticipation (XVIII, 14). La première occurrence, en particulier, apparaît dans un modèle de discours proposé par l'auteur. Sur la datation et l'attribution de ce traité, cf. Chiron, 2002, p. XL-CVII, en particulier les conclusions, p. CIV-CVII : la matrice du traité peut être attribuée à Anaximène de Lampsaque, mais sans certitude ; en tout cas, ce traité « paraît constituer une voie d'accès privilégié à la rhétorique de la seconde moitié du IV<sup>ème</sup> siècle. Certains de ses aspects, qu'on cherchera plus volontiers dans la 3<sup>e</sup> partie du traité, poussent leurs racines sans doute jusqu'au V<sup>e</sup> siècle » (p. CVI-CVII).

<sup>3313</sup> [Aristote], *Rhétorique à Alexandre*, XVIII, 14 ; Aristote, *Rhétorique*, III, 17, 1418 b 9 (Δεῖ δὲ καὶ ἐν συμβουλῇ καὶ ἐν δίκῃ ἀρχόμενον μὲν λέγειν τὰς ἑαυτοῦ πίστει προτέρον, εὐστερον δὲ πρὸς τὰναντία ἀπαντᾶν λύνοντα καὶ προδιασύροντα., « Il faut, aussi bien dans le genre délibératif que dans le judiciaire, énoncer d'abord ses preuves, ensuite attaquer les arguments contraires en les réfutant et en les décriant d'avance », *ibid.*, 1418 b 7-9, trad. M. Dufour et A. Wartelle). Nous voyons que l'usage est le même que celui de διασύρειν dans la *Rhétorique à Alexandre*, cf. n. précédente.

<sup>3314</sup> Cf. Ronnet, 1971, p. 173.

<sup>3315</sup> Sur cette fonction de διασύρας ici, cf. Schaefer II, 1825, p. 734, *ad loc.* ; Shilleto, 1874, p. 255, s.v. συλήσας καὶ διασύρας ; Weil, 1883, p. 374, s.v. συλήσας ; Paulsen, 1999, p. 285, s.v. συλήσας καὶ διασύρας.

<sup>3316</sup> Cf. Wankel, 1976 a, p. 252 : « Das ist im zweiten Teil der Kranzrede geradezu ein Kennwort der Kritik an den Verleumdungen des Aisch. » (« Dans la deuxième partie du *Sur la couronne*, il s'agit d'un mot clé de la critique des mensonges d'Eschine... »).

métaphores comiques (διαρρήγνυμένων, μετεωρίσας καὶ φυσήσας) et familières (ἐνέπλησε τὰ ὦτα λόγων)<sup>3317</sup>, qui non seulement en indiquent le registre, mais invitent à le considérer de même, à savoir comme un verbe relevant d'un style assez bas, courant, mais encore suffisamment expressif pour produire son effet et retenir l'attention. À cette exception près, cela explique que le mot soit réservée chez Démosthène aux plaidoyers politiques, le ton étant plus libre devant les tribunaux que devant l'assemblée, et en particulier à celui dont la hardiesse ne se trouve surpassée en ce domaine que par certains passages du *Contre Aristogiton I*, qui verse parfois dans la vulgarité.

Il est presque exclusivement réservé à Eschine, puisque l'occurrence du *Sur l'ambassade* s'applique également à son attitude vis-à-vis des gloires du passé : seul le passage du *Sur l'organisation financière* ne le prend pas pour cible, mais se trouve mis dans la bouche d'ennemis de Démosthène pour qualifier son appréciation du « présent ». Néanmoins, le même schéma général se répète, puisque διασύρειν qualifie à chaque fois le discours d'un adversaire politique au sujet de soi-même ou de ce que l'on défend.

Par conséquent, en mettant en rapport les trois grandes caractéristiques que nous avons dégagées, à savoir connotation négative, style bas et application à Eschine, nous obtenons un redoutable élément d'*ethopoia*, ce qui achève d'éclairer les intentions de Démosthène sur l'usage récurrent de ce terme dans son grand œuvre : il s'agit d'un outil parfaitement adapté dans le cadre du portrait à charge que Démosthène brosse d'Eschine dans ce discours afin d'instiller subrepticement aux juges le dégoût qu'il veut leur inspirer pour son adversaire.

Se rangent enfin dans cette catégorie le verbe προπηλακίζειν ou le substantif correspondant προπηλακισμός, que Démosthène affectionne tout particulièrement et qu'il emploie sans cesse : nous avons dénombré pas moins de vingt-trois occurrences (dont deux pour le substantif, n°29 et 32).

11. Οὗτος τὰ μὲν ἄλλ' ὡς ὑβρίζετο καὶ προεπηλακίζεθ' ὑπὸ τοῦ δήμου, πολλ' ἂν εἴη λέγειν.<sup>3318</sup>

<sup>3317</sup> Toutes ces images se succèdent dans le même paragraphe, Démosthène, *Org.*, 12. Sur μετεωρίσας, cf. ci-dessus, p. 40-43 ; sur φυσήσας, cf. *supra*, p. 69 ; διαρρήγνυμένων vient du verbe διαρρήγνυμι au passif, qui sollicite l'image du ventre qui éclate sous l'effet d'une nourriture trop abondante : cf. LSJ, s.v., et Taillardat, 1965, p. 57-8, qui signale, p. 58, que c'est un « synonyme expressif d'ἀποθνήσκειν », qu'il traduit par « crever ».

<sup>3318</sup> « Dire toutes les injures, toutes les insultes qu'il eut à subir de la part du peuple serait trop long ; », Démosthène, *III Phil.*, 60 (trad. M. Croiset) ; il s'agit d'Euphraeos, un citoyen d'Oréos qui s'oppose aux menées des traîtres vendus à Philippe.

12. οἱ δ' ὅταν μάλιστα κατορθώσωσιν, τότε μάλιστα σκορακίζονται καὶ προπηλακίζονται παρὰ τὸ προσήκον.<sup>3319</sup>

13. πολλὰ γὰρ ὕβρισταὶ καὶ προπηλάκιστα...<sup>3320</sup>

14. (...) τοιαῦτα δ' ἀτιμασθεῖς καὶ προπηλακισθεῖς...<sup>3321</sup>

15-16. Εἶτα προπηλακίζουσιν ὑμᾶς ἰδίᾳ τοῖς λόγοις (...) ἀλλὰ καὶ προπηλακίζουσι τὸ πλῆθος...<sup>3322</sup>

17. ὕβρισμαι μὲν ἐγὼ [*sc.* ὁ Δημοσθένης] καὶ προπεπηλάκισται τὸ σῶμα τοῦμὸν τότε...<sup>3323</sup>

18. (...) προπηλακίζειν καὶ τύπτειν...<sup>3324</sup>

19. (...) ἔπειτ' ἐφ' ἅπασιν ἐλαττωθήσομαι καὶ προπηλακιζόμενος διατελῶ [*sc.* ὁ Δημοσθένης]...<sup>3325</sup>

20. (...) ἀήθεις ὄντας τοῦ προπηλακίζεσθαι.<sup>3326</sup>

21. (...) χρῶτο τῷ πλουτεῖν (...) ἐπὶ τάναντία, ἐν οἷς ἀδίκως ἐκβάλλων τινὰ καὶ προπηλακίσας αὐτὸν εὐδαιμονιεῖ τῆς περιουσίας ;<sup>3327</sup>

22. (...) εἰ μὴ φυλὴν ὄλην καὶ βουλὴν καὶ ἔθνος προπηλακιεῖ [*sc.* ὁ Μειδίας] καὶ πολλοὺς ἀθρόους ὑμῶν ἅμ' ἐλᾶ, ἀβίωτον ᾤετ' ἔσεσθαι τὸν βίον αὐτῷ.<sup>3328</sup>

---

<sup>3319</sup> « mais les autres, c'est quand ils remportent le plus de succès, qu'ils sont le plus malmenés et bafoués en dépit de toute justice. », *Rép.*, 11 (*id.*) ; il est question de ce que subissent de sa part les amis de Philippe et les chefs de ses troupes de mercenaires. Le verbe σκορακίζω n'est attesté par ailleurs qu'à partir de l'époque alexandrine, cf. LSJ, s.v. Il s'agit d'une expression figurée, sans doute courante, qui signifie « envoyer aux corbeaux », d'où « traiter avec mépris ».

<sup>3320</sup> « Que d'outrages, que d'avanie il a subis... », *Andr.*, 58, (trad. O. Navarre et P. Orsini).

<sup>3321</sup> « mais toutes ces insultes, toute cette boue... », *ibid.*, 62 (*id.*). Dans le passage précédent, Démosthène parle d'Androtion, et ici de ses victimes.

<sup>3322</sup> « Ce qui ne les empêche pas, dans le privé, de vous traîner dans la boue (...) on les voit encore traîner le peuple dans la boue... », *Tim.* 124 (*id.*) ; le verbe a pour sujet les adversaires du client pour lequel Démosthène a rédigé ce discours (Timocrate, l'accusé, et son complice Androtion).

<sup>3323</sup> « si, à ce moment-là, j'ai été outragé et insulté dans ma personne... », *Mid.*, 7 (trad. J. Humbert).

<sup>3324</sup> « (...) traîner dans la boue et frapper... », *ibid.*, 61 (*id.*) ; Midias est l'auteur de ces actions et Démosthène la victime.

<sup>3325</sup> « (...) puis <je serai> rabaissé en toute occasion et, pour finir, traîné dans la boue », *ibid.*, 66 (*id.*) ; il s'agit d'un discours que prête Démosthène à « chaque citoyen qui assume une chorégie », à partir de sa mésaventure avec Midias.

<sup>3326</sup> « (...) quand il n'a pas l'habitude d'être traîné dans la boue. », *ibid.*, 72 (*id.*) ; nouvelle généralisation à partir de l'exemple de Démosthène.

<sup>3327</sup> « (...) cet homme se sert de sa richesse (...) pour se féliciter d'éliminer un citoyen après l'avoir traîné dans la boue ? », *ibid.*, 109 (*id.*) ; Démosthène se réfère de manière impersonnelle à l'injure qu'il a subie de la main de Midias.

23. (...) τοὺς [*sc.* τοὺς δικαστὰς] ὑπὸ σοῦ δημοσίᾳ προπεπηλακισμένους ;<sup>3329</sup>
24. (...) οὐδὲ δύναται ἄν ποθ' ὑμᾶς οὐδεὶς ἅπαντας μιᾷ χειρὶ προπηλακίσει.<sup>3330</sup>
25. Ἄλλ' οὐκ Ἀριστοκράτης, ἀλλὰ προπηλακίζει μὲν καθ' ὅσον δύναται τούτους...<sup>3331</sup>
26. (...) ὦν μετὰ ταύθ' ὕβρισεν καὶ προύπηλάκισεν...<sup>3332</sup>
27. Οὐ μόνον δ' αὕτη τῆς πόλεως ἡ δωρεῖα προπεπηλάκισται καὶ φαύλη γέγονεν...<sup>3333</sup>
28. Εἰ ἐκρινόμην μὲν ἐγώ, κατηγορεῖ δ' Αἰσχίνης οὐτοσί, Φίλιππος δ' ἦν ὁ κρινών, εἴτ' ἐγὼ μηδὲν ἔχων εἰπεῖν ὡς οὐκ ἀδικῶ κακῶς ἔλεγον τουτονὶ καὶ προπηλακίζεν ἐπεχείρουν...<sup>3334</sup>
29. (...) τοῦ δὲ παρόντος ἀγώνος ἡ προαίρεσις αὐτῆ ἐχθροῦ μὲν ἐπήρειαν ἔχει καὶ ὕβριν καὶ λοιδορίαν καὶ προπηλακισμὸν ὁμοῦ καὶ πάντα τὰ τοιαῦτα.<sup>3335</sup>
30. Ἄλλ' ἐπειδὴν τῶν πραγμάτων ἐγκρατὴς ὁ ζητῶν ἄρχειν καταστή, καὶ τῶν ταῦτα ἀποδομένων δεσπότης ἐστί, τὴν δὲ πονηρίαν εἰδὼς, τότε δὴ, τότε καὶ μισεὶ καὶ ἀπιστεῖ καὶ προπηλακίζει.<sup>3336</sup>

<sup>3328</sup> « (...) s'il [*sc.* Midias] ne devait pas traîner dans la boue toute une tribu, ou le Conseil, ou une classe sociale, et poursuivre de sa haine un grand nombre d'entre vous, il pensait que la vie ne vaudrait plus la peine d'être vécue. », *ibid.*, 131 (*id.*).

<sup>3329</sup> « (...) alors que tu les [*sc.* les juges] as publiquement traînés dans la boue ? », *ibid.*, 195 (*id.*).

<sup>3330</sup> « (...) et qu'un seul homme, rien qu'avec son bras, n'arriverait pas à vous couvrir tous d'opprobre. », *ibid.*, 219 (*id.*).

<sup>3331</sup> « Aristocrate en use autrement : ces lois, il les foule aux pieds tant qu'il peut... », *Aristocr.*, 89 (trad. L. Gernet).

<sup>3332</sup> « (...) des insultes et des outrages qu'il commit dans la suite ? », *ibid.*, 120 (*id.*) ; les verbes ont pour sujet le tyran Alexandre de Phères, convoqué comme exemple de la nocivité d'un décret assurant l'impunité à une personne, puisque tel est le sujet du procès : le discours de Démosthène attaque un décret d'Aristocrate qui déclarait de prise de corps (ἀγώγιμος) tout homme qui aurait tué Charidème, chef de mercenaires au service d'Athènes, et originaire d'Oréos.

<sup>3333</sup> « Et ce n'est pas seulement cette récompense de la cité qui est traînée dans la boue et tombée dans le mépris... », *ibid.*, 201 (*id.*). Démosthène vise l'octroi de la citoyenneté à des étrangers, pour services rendus à la cité : il reproche à des orateurs sans scrupules comme Aristocrate de lui avoir ôté toute valeur.

<sup>3334</sup> « Supposons que ce fût moi l'inculpé, Eschine ici présent l'accusateur et Philippe le juge ; si alors, ne pouvant plaider non coupable, je disais du mal d'Eschine et essayais de le couvrir de boue... », *Amb.*, 214 (trad. G. Mathieu).

<sup>3335</sup> « Mais si le plan même du présent débat montre réunis les outrages de la haine, ses insolences, ses injures, ses insultes et toutes choses semblables... », *Cour.*, 12 (*id.*). C'est bien sûr Eschine qui se trouve visé.

<sup>3336</sup> « Quand celui qui cherche à commander tient fermement en mains la situation, il est aussi le maître de ceux qui la lui ont livrée et, connaissant leur crapulerie, alors, oui, il les déteste, il s'en défie, il les couvre de boue. », *ibid.*, 47 (*id.*). Démosthène envisage la condition des traîtres une fois la trahison réussie.

31. Ἐγὼ γὰρ οὐτ' εἴ τις πενίαν προσηλακίζει, νοὺν ἔχειν ἠγοῦμαι...<sup>3337</sup>

32. Κάκεινο σκόπει, πότερον κάλλιον καὶ ἄμεινον τῇ πόλει διὰ τὰς τῶν πρότερον εὐεργεσίας οὔσας ὑπερμεγέθεις (οὐ μὲν οὖν εἶποι τις ἂν ἡλικίας) τὰς ἐπὶ τὸν παρόντα βίον γιγνομένας εἰς ἀχαριστίαν καὶ προσηλακισμὸν ἄγειν...<sup>3338</sup>

33. (...) ἀλλὰ τὴν ὑμετέραν χειροτονίαν προσηλακίζων...<sup>3339</sup>

Le verbe, formé sur πηλός, « la boue, la fange », signifie « traîner dans la boue » et n'est usité qu'au sens figuré<sup>3340</sup> dans l'acception « injurier, outrager », comme synonyme de ὑβρίζειν<sup>3341</sup> : les deux verbes sont coordonnés dans quatre occurrences<sup>3342</sup>. Il en va de même du substantif, moins fréquent cependant<sup>3343</sup>. Cette injure revient à un déshonneur, d'autant plus grave qu'il est public, comme dans le *Contre Midias*<sup>3344</sup>, où il s'apparente ainsi à une injustice<sup>3345</sup>. Notons que le verbe ou l'expression verbale faisant intervenir le substantif peuvent avoir pour objet, s'ils sont employés à la voix active, ou bien pour sujet, s'ils sont au passif, non seulement une personne, mais aussi une entité abstraite<sup>3346</sup>.

<sup>3337</sup> « Je ne tiens pour intelligent ni qui couvre d'outrages la pauvreté... », *ibid.*, 256 (*id.*).

<sup>3338</sup> « Examine encore ceci. Est-il plus beau et meilleur pour l'État qu'en raison des services des générations antérieures, services immenses (nul ne pourrait même dire à quel point) on use d'ingratitude et d'injure à l'égard de ceux qui sont rendus par des contemporains... », *ibid.*, 316 (*id.*). Derrière les « contemporains », il faut voir d'abord Démosthène lui-même.

<sup>3339</sup> « c'est votre vote qu'il salissait... », *I Aristog.*, 50 (*id.*). Démosthène parle d'Aristogiton, qui insultait les stratèges élus par le peuple.

<sup>3340</sup> Cf. LSJ, s.v. προσηλακίζω ; Chantraine, 1999, s.v. πηλός.

<sup>3341</sup> Προσηλακίζων : ἀδικῶν, ὑβρίζων, διασύρων, ἐξουθενῶν. καὶ Προσηλακισμός, ὕβρις. εἴρηται δὲ ἀπὸ τοῦ πηλὸν ἐπιχρίσθαι τὰ πρόσωπα τῶν ἀτιμίαν καὶ ὕβριν καταψηφιζομένων, οὓς ἀρτίως ἀσβόλω χρίουσι., Suidas, s.v. (Adler IV, p. 214, n° 2562).

<sup>3342</sup> N°11, 13, 17 et 26, qu'il faut compléter par le n°19. On notera également les synonymes κακῶς ἔλεγον (28), λοιδορίαν (29) et ἀχαριστίαν (32).

<sup>3343</sup> Eschine, *Ctés.* (III), 258 ; Platon, *Lois*, IX, 855 b 8 ; Hérodote, VI, 73, 1 ; Aristote, *EN*, V, 5, 1131 a 9 ; *Topiques*, VI, 6, 144 a 6 ; [Aristote], *Problèmes*, XXVIII, 1, 949 b 18. Cf. aussi le hapax προσηλάκισις, Platon, *Rép.*, I, 329 b 1 ; προσηλακισμός est « de sens plus concret » que ce dernier (Chantraine, 1999, s.v. πηλός, p. 896).

<sup>3344</sup> ἀτιμασθεῖς, Démosthène, *Andr.*, 62 (14) ; ἐφ' ἅπασιν ἐλαττωθήσομαι, *Mid.*, 66 (19) ; φαύλη γέγονεν, *Aristocr.*, 201 (27). Pour la définition du προσηλακισμός comme injure visant à déshonorer quelqu'un, cf. *Mid.*, 72.

<sup>3345</sup> *Mid.*, 101 (21) : ἀδίκως ἐκβάλλων τινὰ. Cf. *ibid.*, 6.

<sup>3346</sup> Cinq fois dans notre collection d'occurrences : 25 (les lois sur le meurtre), 27 (la récompense accordée par la cité), 31 (la pauvreté), 32 (les services rendus) et 33 (le vote des citoyens). Seule l'occurrence 27 présente une tournure active. Ces entités, néanmoins, renvoient à des personnes : les citoyens qui votent (25, 27, 33), les pauvres (31) et Démosthène (32).

Cette métaphore morte paraît courante en prose attique, surtout chez les orateurs et chez Platon, d'un ton plutôt familier<sup>3347</sup>, voire assez bas<sup>3348</sup>. Démosthène ne l'emploie en effet qu'une seule fois dans les *Harangues* (11), où le registre est en général plus élevé que dans les plaidoyers. En outre, elle revient très fréquemment dans les plaidoyers civils<sup>3349</sup>. Le cas de cette métaphore est analogue au précédent ; pour lexicalisée<sup>3350</sup> qu'elle soit, elle n'en garde pas moins de l'expressivité<sup>3351</sup>, comme en témoigne l'usage qu'en fait Démosthène : sur les vingt-trois occurrences, elle vient redoubler le terme propre dans treize<sup>3352</sup>, dans une sorte de variation métaphorique, et constitue le dernier terme d'une gradation dans deux autres<sup>3353</sup>. L'orateur y a donc souvent recours d'abord à des fins d'amplification rhétorique.

Démosthène tire le maximum d'effets de ce procédé dans le *Sur la Couronne*, où sont concentrés les deux emplois de προπηλακισμός et προπηλακίζειν en point d'orgue d'une gradation ascendante, aussi bien du point de vue du sens des termes que de leur longueur (ἐχθροῦ μὲν ἐπήρειαν ἔχει καὶ ὕβριν καὶ λοιδορίαν καὶ προπηλακισμὸν ὁμοῦ καὶ πάντα τὰ τοιαῦτα et καὶ μισεῖ καὶ ἀπιστεῖ καὶ προπηλακίζει)<sup>3354</sup>. Les deux passages présentent une construction similaire : les composantes se trouvent étroitement liées par la répétition de καὶ, et bien plus du καὶ insistant en tête de chaque mot coordonné dans le second ; la métaphore, à savoir le mot le plus expressif et aussi le plus long (respectivement quatre, deux, quatre et cinq ; deux, trois et cinq syllabes), apparaît en dernière position<sup>3355</sup>. En

<sup>3347</sup> On ne trouve en effet le verbe qu'une fois chez les Tragiques : Sophocle, *Œdipe roi*, 427, de façon significative au cours de la violente dispute entre Œdipe et Tirésias, en conclusion de la grande réplique de ce dernier. Il faut noter en outre une occurrence chez Aristophane, *Thesmophories*, 386.

<sup>3348</sup> Telle est l'interprétation de Ronnet, 1971, p. 173, qui range cette métaphore dans les « image<s> déplaisante<s> ou <d'>une vulgarité voulue ».

<sup>3349</sup> Démosthène, XXX, 36 (adverbe προπηλακιστικῶς) ; XXXVI, 47 ; XLVI, 13 ; L, 45 ; LIX, 35, 93, 88 et 113. Le substantif προπηλακισμός apparaît enfin en *Lettres*, II, 17, lettre considérée comme authentique par Clavaud, 1987, p. 36.

<sup>3350</sup> Taillardat, 1965, p. 333, la qualifie seulement d'« image banale ».

<sup>3351</sup> Cf. Paulsen, 1999, p. 220 (« sehr starkes Wort », « mot très fort ») ; Wankel, 1976a, p. 168, *ad loc.* (« durchsichtigen Metapher », « métaphore claire ») ; Prato, 2001, p. 234 (« eloquente metafora », « métaphore éloquente ») ; avec nos réserves quant à la lexicalisation de la métaphore. Chantraine, 1999, s.v. πηλός, p. 896 présente une formulation qui manque de clarté : « Il existe un dénominatif *expressif* προπηλακίζω, étymologiquement « rouler dans la boue », d'où *avec un sens affaibli* « injurier, outrager... » (nous soulignons).

<sup>3352</sup> En première position : 18, 22 et 27. En seconde position : 11, 12, 13, 14, 17, 19, 21, 26, 28, 32.

<sup>3353</sup> N°29 et 30.

<sup>3354</sup> Démosthène, *Cour.*, 12 (29) et 47 (30).

<sup>3355</sup> L'énumération se termine en réalité par un groupe nominal au neutre indéterminé, mais il n'a pas la même force que προπηλακισμὸν, et surtout il opère plutôt une sorte de résumé des quatre termes précédents, sans rien apporter de nouveau. Cf. Wankel, 1976a, p. 168, qui considère « προπηλακισμὸν » comme le dernier terme de cette énumération (« Nach dem geläufigen λοιδορία (...) beschließt mit προπηλακισμὸν ein wegen der durchsichtigen Metapher starker Schlußakzent die Reihe... », « Après λοιδορία, qui est courant, un assez fort accent final, à cause de la métaphore claire, achève la série avec προπηλακισμός... »). La construction de la proposition invite même à détacher le groupe καὶ ὕβριν καὶ λοιδορίαν καὶ προπηλακισμὸν, qui fait bloc (ἐπήρειαν en est isolé par le verbe (ἔχει) et le groupe résumé final par l'adverbe ὁμοῦ) ; nous nous retrouverions alors dans un schéma presque identique à celui du second passage analysé.

outre, des jeux de sonorités contribuent à mettre en valeur l'image : dans la première occurrence, la boue se diffuse dans tout le passage au travers des sonorités du mot (allitérations en [π] et en [ο] ; assonances en [ο], [α], [ι], et dans une moindre mesure en [η]), qui associent en particulier la métaphore à ses deux équivalents ; la seconde réitère le même phénomène, avec notamment pour les trois verbes l'assonance en [ι], renforcé par les trois homéotéleuthes en –ει.

Par ailleurs, l'expression occupe dans le *Contre Midias* une place analogue à celle qu'occupait διασύρειν dans le *Sur la couronne* : il s'agit de loin du discours où elle revient le plus souvent, avec huit occurrences (17 à 24). Elle s'y trouve étroitement liée au sujet, dans la mesure où elle désigne le plus souvent l'avanie que Démosthène a subie de la part de Midias ; ce dernier a en effet frappé l'autre au visage (προπηλακίζειν καὶ τύπτειν). Dans cette perspective, l'occurrence 24, la dernière de cette série, ravive peut-être la métaphore en activant le sens propre du verbe, par un effet de syllepse, en évoquant non seulement le coup porté à la personne, mais aussi la boue que l'on jette ou que l'on applique avec la main (ὕμᾳς οὐδεὶς ἅπαντας μᾶ χειρὶ προπηλακίσαι)<sup>3356</sup>. Il s'agit toutefois d'abord d'une allusion au coup de point asséné par Midias à Démosthène, et à la stratégie argumentative de celui-ci, qui prétent qu'à travers sa personne, c'est toute la cité qui a été offensée, en raison de la fonction officielle de chorège qu'il occupait.

D'une façon plus générale, nous pouvons remarquer dans ce discours une stricte distribution entre l'actif et le passif : dans le premier cas, le sujet, explicitement ou non, est Midias et l'objet Démosthène ou ses substituts ; dans le second, la situation s'inverse et Démosthène ou ses masques deviennent le sujet, Midias occupant la place d'un complément d'agent souvent sous-entendu, mais aisément restituable par l'auditeur. De ce point de vue, l'équilibre est remarquable, avec le même nombre d'occurrences à l'actif et au passif<sup>3357</sup>. La stratégie rhétorique vise donc, par la répétition de la métaphore, à imprimer dans l'esprit des juges le fait que Midias est l'agresseur et Démosthène la victime, et avec lui la cité tout entière, puisqu'il exerçait une charge officielle lorsque le premier l'a frappé<sup>3358</sup>.

Enfin, le trait participe du portrait de Midias en homme violent, d'autant que προπηλακίζειν se trouve de manière générale associé au mépris et à la haine, comme le

<sup>3356</sup> On pourra mettre cet exemple en rapport avec l'explication avancée par la Souda ; cf. ci-dessus, p. 821, n. 3341.

<sup>3357</sup> Actif : 18, 21, 22 et 24. Passif : 17, 19, 20 et 23 ; le complément d'agent n'apparaît que dans le 23, de manière frontale et incisive (ὕπὸ σοῦ).

<sup>3358</sup> Cf. Démosthène, *Mid.*, 7-8 ; la première des occurrences tirées de ce discours, prise dans ce raisonnement, donne le ton.



montrent les deux premières occurrences du *Sur la couronne*<sup>3359</sup>. Or cela convient parfaitement à l'économie du *Contre Midias*, où Démosthène s'efforce de démontrer la vieille haine éprouvée par son adversaire à son encontre<sup>3360</sup>. Pour compléter notre analyse liminaire, nous dirons donc que la métaphore de « traîner dans la boue » possède souvent de ce fait une forte connotation négative pour celui qu'elle met en jeu en tant qu'agent : dans le reste des occurrences citées, ce rôle est occupé presque systématiquement par un adversaire de Démosthène, même lorsque ce dernier n'apparaît pas en position de victime<sup>3361</sup>, ou parfois par un mauvais exemple<sup>3362</sup>.

Seules quatre occurrences n'obéissent pas à ce schéma. Trois concernent de près ou de loin l'*ethos* de Démosthène et revêtent un caractère fortement, voire purement rhétorique (**28**, **31** et **32**)<sup>3363</sup>. La quatrième (**13**) esquisse un usage inverse de la métaphore par rapport à celui que nous venons d'illustrer : il ne s'agit plus de dégrader l'auteur des outrages, l'agent, mais la victime, de fait peu recommandable et même méprisable, parce qu'elle mérite son sort. Une

<sup>3359</sup> *Cour.*, 12 (**29**), où προπηλακισμὸν est glosé par ἐχθροῦ (...) ἐπήρειαν (« outrage commis par un ennemi », et 47 (**30**), où προπηλακίζει est glosé par μισεῖ.

<sup>3360</sup> *Mid.*, 77-101 ; Οἶμαι τοίνυν τινὰς ὑμῶν, ὧ ἄνδρες δικασταί, ποθεῖν ἀκοῦσαι τὴν ἔχθραν, ἥτις ἦν ἡμῖν πρὸς ἀλλήλους· (« Je pense qu'il y en a parmi vous, Juges, qui ont envie de m'entendre parler de l'hostilité qui existait depuis longtemps entre nous... »), *ibid.*, 77 (trad. J. Humbert). On rapprochera ἐχθραν de ἐχθροῦ, *Cour.*, 12 (**29**).

<sup>3361</sup> Peuple stupide entraîné par les traîtres (**11**) ; Philippe (**12** et **30**) ; Androtion (**14**) ; Timocrate et Androtion (**15** et **16**) ; Aristocrate (**25**) ; Aristocrate et les orateurs sans scrupules (**27**) ; Eschine (**29**) ; Aristogiton (**33**).

<sup>3362</sup> Tel est le cas du tyran Alexandre de Phères, dans l'occurrence **26**.

<sup>3363</sup> La première intervient dans le cadre d'une hypothèse qui fonctionne comme une sorte de raisonnement par l'absurde, puisque Démosthène renverse les rôles pour montrer ce qui se passerait dans ce cas naturellement : lui-même remplit la fonction de sujet (**28** ; Démosthène, *Amb.*, 214). Sous un aspect de généralité (sujet impersonnel τις), la seconde s'insère dans une présentation de l'*ethos* de l'orateur, qui tient à se prémunir contre tout soupçon d'animosité ou de mépris envers les pauvres en général, dans une sorte de préambule rhétorique et méthodologique, alors qu'il s'apprête à se lancer dans une attaque d'Eschine fondée sur sa basse extraction et sa vie de gagne-petit (**31** ; *Cour.*, 256), en comparaison avec les siennes, contraint en cela par les propres attaques de son adversaire (Καί μου πρὸς Διὸς μηδεμίαν ψυχρότητα καταγνῶ μηδεῖς. Ἐγὼ γὰρ οὔτ' εἶ τις πενίαν προπηλακίζει, νοῦν ἔχειν ἠγοῦμαι, οὔτ' εἶ τις ἐν ἀφθόνοις τραφεῖς ἐπὶ τούτῳ σεμνύνεται· ἀλλ' ὑπὸ τῆς τουτουὶ τοῦ χαλεποῦ βλασφημίας καὶ συκοφαντίας εἰς τοιοῦτους λόγους ἐμπίπτει ἀναγκάζομαι, οἷς ἐκ τῶν ἐνότων ὡς ἂν δύνωμαι μετριώτατα χρῆσθαι (« Et, par Zeus, que personne ne m'accuse d'user d'un ton déplacé. Je ne tiens pour intelligent ni qui couvre d'outrages la pauvreté, ni qui s'enorgueillit d'avoir été élevé dans le luxe. Mais ce sont les calomnies de ce sycophante acharné qui me forcent à employer un tel langage, dont d'ailleurs je n'userai qu'avec la plus grande modération possible. »), *ibid.* (trad. G. Mathieu)). L'image, dans ce cas, illustre donc proprement ce que Démosthène va entreprendre : détruire la réputation de quelqu'un, à coup d'outrages et d'injures, parfois violentes (Démosthène a déjà attaqué Eschine sur ce terrain un peu plus haut, § 129-31). La troisième occurrence se présente aussi sur le mode impersonnel, mais cette fois par une fine prudence : la tournure infinitive εἰς ἀχαριστίαν καὶ προπηλακισμὸν ἄγειν n'a pas de sujet exprimé parce que Démosthène pense certes à Eschine, l'homme qui cherche à dénigrer ses « services » et que l'on restitue spontanément en position de sujet, mais aussi aux juges qui pourraient se laisser entraîner par les arguments de ce dernier, et condamner Démosthène, c'est-à-dire, pour paraphraser l'orateur, user d'ingratitude et d'injure à l'égard des services rendus à la patrie par un illustre contemporain. Il est plus prudent de ne pas s'en prendre ouvertement à ses juges !

occurrence traitée précédemment participe aussi de cet emploi (30) ; elle revêt ainsi une double efficacité<sup>3364</sup>.

Nous avons donc à faire à une métaphore lexicalisée mais qui conserve suffisamment d'expressivité pour que Démosthène en joue dans ses plaidoyers politiques.

L'ensemble de ces expressions a donc pour point commun de renvoyer de près ou de loin à la technique oratoire, soit procédé d'évitement d'un fait (ἐπισύρειν), soit procédé de dénigrement (διασύρειν, προπηλακίζειν, προπηλακισμός). Démosthène emploie ces trois derniers termes, en effet, dans la peinture des caractères (*ethopoia*), en obtenant un double avantage de ces mots vigoureux et expressifs : il dénonce le caractère infâme de son adversaire – Eschine ou Midias – tout en se posant au contraire comme victime injustement traitée.

C'est ainsi que Démosthène tire un effet tout particulier de l'emploi de ces termes dans ses deux discours qui se concentrent sur des questions de haines personnelles, avec un souci de variation notable : alors que διασύρειν fonctionne comme un leitmotiv dans le *Sur la couronne* et notamment dans sa seconde partie, c'est προπηλακίζειν qui remplit ce rôle-là dans le *Contre Midias*. Nous pouvons parler ici d'une véritable tactique de ressassement mise en place par Démosthène, afin de forcer le jugement de ses auditeurs.

Plus généralement, ces termes ne se rencontrent presque que dans les plaidoyers – politiques ou civils –<sup>3365</sup>, parce qu'elles appartiennent au même registre familier. Et les discours *Sur l'ambassade* et surtout *Sur la couronne* de mêler les deux (διασύρειν et προπηλακίζειν/προπηλακισμός)<sup>3366</sup> ; ce phénomène est le signe d'un dénigrement maximal opéré dans ce dernier, qui opère comme une basse continue tout au long du discours.

Enfin, les termes προπηλακίζειν et προπηλακισμός font figure d'un véritable « tic de langage » de Démosthène, tant il semble l'apprécier depuis ses premières années de logographe, dans le *Contre Androtion* (13' et 14') ; mais cette tendance s'amplifie par la suite, avec les discours *Contre Aristocrate*, *Contre Midias* et *Sur la couronne*.

Nous avons là par conséquent l'exemple type d'une métaphore lexicalisée que Démosthène sait employer dans les discours de la maturité avec l'expressivité et l'efficacité les plus grandes.

---

<sup>3364</sup> Dans l'occurrence 13, la victime « traînée dans la boue » est Androtion ; dans l'occurrence 30, il s'agit des traîtres à leur patrie d'une manière générale, sachant qu'Eschine en fait partie pour Démosthène.

<sup>3365</sup> Seules trois occurrences dans les *Harangues* : 1 pour διασύρειν, et 11 et 12 pour προπηλακίζειν.

<sup>3366</sup> *Amb.* : 2 d'une part, et 18 d'autre part ; *Cour.* : 3 à 9-10 d'une part, et 19 à 22 d'autre part.



# Bibliographie

## I-Instruments de travail

### 1) Dictionnaires

BAILLY, Anatole, *Dictionnaire Grec Français*, rédigé avec le concours de Emile Egger, Edition revue par Louis Séchan et Pierre Chantraine, avec, en appendice, de nouvelles notices de mythologie et religion par Louis Séchan, Paris, Hachette, 2000 (1894).

CHANTRAINE, Pierre, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, nouvelle édition avec un *Supplément* sous la direction de Alain Blanc, Charles de Lamberterie, Jean-Louis Perpillou, Paris, Klincksieck, 1999.

LIDDELL, Henry George, et SCOTT, Robert, *Greek-English Lexicon*, revised and augmented throughout by Sir Henry Stuart Jones with the assistance of Roderick McKenzie and with the cooperation of many scholars, with a revised supplement, Oxford, Clarendon Press, 1996.

### 2) Instruments bibliographiques

JACKSON, Donald F., et ROWE, Galen O., « Demosthenes, 1915-1965 », *Lustrum* 14, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1969.

PÖSCHL, Viktor, *Bibliographie zur antiken Bildersprache*, unter Leitung von Viktor Pöschl, bearbeitet von Helga Gärtner und Waltraut Heyke, Heidelberg, Carl Winter-Universitätsverlag, 1964.

SCHINDEL, Ulrich, « Literaturverzeichnis », in Schindel, 1987, p. 431-449.

### 3) Index, lexiques et concordances

ANASTASSION, Anargyros, et IRMER, Dieter, *Index Hippocraticus, Supplément*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1999.

ANDERSON, R. Dean Jr., *Glossary of Greek rhetorical terms connected to methods of argumentation, figures and tropes from Anaximenes to Quintilian*, Leuven, Peeters, 2000.

BÉTANT, Elie-Ami, *Lexicon thucydideum*, 2 vol., Genève, É. Carey, 1843 et 1847 ; réimpression, Georg Olms, Hildesheim – New York, 1969a et 1969b.

BONITZ, Hermann, *Aristotelis opera*, ex recensione Immanuelis Bekkeri, edidit Academia Borussica, editio altera quam curavit Olof Gigon, vol. 5, *Index aristotelicus*, edidit Hermannus Bonitz, Berlin, W. de Gruyter, 1961 (Berlin, Georg Reimer, 1870).

CUNLIFFE, Richard John, *A Lexicon of the Homeric Dialect*, London – Glasgow – Bombay, Blackie and son limited, 1924.

ELLENDT, Fridericus, *Lexicon sophocleum*, composuit Fridericus Ellendt, 2 vol., Regimontii Prussorum, sumtibus fratrum Borntraeger, 1835.

GOLIGHER, W. A., et MAGUINNESS, W. S., *Index to the Speeches of Isaeus*, Cambridge, W. Heffer & Sons Ltd., 1961.

KLAUS, Karl, *Die Adjektiva bei Menander*, Leipzig, Kommissions-Verlag Otto Harrassowitz, 1936.

KÜHN, Joseph-Hans, et FLEISCHER, Ulrich, *Index Hippocraticus*, Göttingen, Vandenhock & Ruprecht, 1989.

LINWOOD, William, *Lexicon to Aeschylus*, Londres, Taylor and Walton, 1847<sup>2</sup>.

MALONEY, Gilles, et FROHN, Winnie, *Concordance des œuvres hippocratiques*, t. I à V, Montréal – Paris, Les Editions du Sphynx, 1984, et t. VI, Hildesheim – Zürich - New York, Olms – Weidmann, 1989.

POWELL, J. Enoch, *A Lexicon to Herodotus*, Cambridge, Cambridge University Press, 1938.

PREUSS, Siegmund, *Index Demosthenicus*, Leipzig, Teubner, 1892.

—, *Index Aeschineus*, Amsterdam, Adolf M. Hakkert, 1965 (Leipzig, Teubner, 1826).

SCHRADER, Carlos, VELA, José, et RAMÓN, Vicente, *Xenophontis operum concordantiae*, curaverunt Carlos Schrader, José Vela, Vicente Ramón, Hildesheim – Zürich – New York, Olms – Weidmann, 6 vol. en 9 t : t. I/1 et I/2 (*Hellenica*) et t. II/1 et II/2 (*Anabasis*), 2002 ; t. III/1 et III/2 (*Cyropaedia*), 2003 ; t. V/1 et V/2 (*Opuscula*), 2008.

STORK, Peter, *Xenophontis operum concordantiae*, volumen sextum, supplementum, *Index of verb forms in Xenophon*, compiled by Peter Stork, Hildesheim – Zürich – New York, Olms – Weidmann, 2003.

STURZ, Friedrich Wilhelm, *Lexicon Xenophonteum*, 4 vol., Lipsiae, in libraria Gleditschia, 1801-1804.

## II-Editions et commentaires des œuvres de Démosthène

### 1) Editions

BAITER, Johann Georg, et SAUPPE, Hermann, *Oratores Attici*, recensuerunt adnotaverunt scholia fragmenta indicem nominum addiderunt Io. Georgius Baiterus et Hermannus Sauppius, vol. 2, Zurich, Hoehr, 1850.

BUTCHER, Samuel Henry, *Demosthenis orationes recognovit brevis adnotatione critica instruxit* S. H. Butcher, Oxford, Clarendon Press, t. I, 1958 (1903), t. II/1 1955 (1907).

CANFORA, Luciano, dir., *Discorsi e lettere di Demostene*, a cura di Luciano Canfora, Torino, Unione tipografico-editrice torinese, vol. I, 1974, et vol. II/1 et II/2, 2000.

CLAVAUD, Robert, *Démosthène, Discours d'apparat (Epitaphios, Eroticos)*, texte établi et traduit par R. Clavaud, Paris, Les Belles Lettres, 1974.

—, *Démosthène, Lettres et fragments*, texte établi et traduit par R. Clavaud, Paris, Les Belles Lettres, 1987.

—, *Démosthène, Prologues*, texte établi et traduit par R. Clavaud, Paris, Les Belles Lettres, 1974.

CROISSET, Maurice, *Démosthène, Harangues*, texte établi et traduit par M. Croiset, 2 t., Paris, Les Belles Lettres, 1924 et 1925.

DEWITT, Norman Wentworth, et DEWITT, Norman Johnston, *Demosthenes*, vol. VII, *Funeral Speech, Erotic Essay, LX, LXI, Exordia and Letters*, with an English Translation by Norman W. DeWitt and Norman J. DeWitt, London, William Heinemann Ltd, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1949.

DILTS, Mervin Robert, *Demosthenis orationes*, recognovit, apparatu testimoniorum ornavit, adnotatione critica instruxit M. R. Dilts, 4 t., Oxford, Clarendon Press, 2002, 2005, 2008, et 2009.

DINDORF, Wilhelm, *Demosthenis orationes ex recensione Guilielmi Dindorfii*, editio tertia correctior, 3 vol., Leipzig, Teubner, 1871 à 1877.

—, *Demosthenis orationes ex recensione Guilielmi Dindorfii*, editio quarta correctior curante Friderico Blass, editio maior, Leipzig, Teubner, vol. 2, orationes XX-XL, et vol. 3, t. 2, orationes LVI-LXI, 1888 et 1889.

FUHR, Carolus, *Demosthenes orationes*, edidit C. Fuhr, editio maior, vol. I, Leipzig Teubner, 1914.

GERNET, Louis, *Démosthène, Plaidoyers civils*, texte établi et traduit par L. Gernet, 4 t., Paris, Les Belles Lettres, 1954, 1957, 1959 et 1960.

HUMBERT, Jean, et GERNET, Louis, *Démosthène, Plaidoyers politiques*, texte établi et traduit par J. Humbert et L. Gernet, t. II, Paris, Les Belles Lettres, 1959.

KARVOUNIS, Christos, *Demosthenes*, Reden zur Finanzierung der Kriegsflotte, Gegen Euergos und Mnesibulos, Gegen Polykles, Über den trierarchischen Kranz, eingeleitet, herausgegeben und übersetzt von Christos Karvounis, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2008.

MATHIEU, Georges, *Démosthène, Plaidoyers politiques*, texte établi et traduit par G. Mathieu, t. III et IV, Paris, Les Belles Lettres, 1946 et 1947.

MURRAY, Augustus Taber, *Demosthenes, Private orations*, with an English Translation by A. T. Murray, London, William Heinemann Ltd, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, vol. IV, 1965, et vol. V et VI, 1964.

NAVARRE, Octave, et ORSINI, Pierre, *Démosthène, Plaidoyers politiques*, texte établi et traduit par O. Navarre et P. Orsini, t. I, Paris, Les Belles Lettres, 1957.

REISKE, Ioannes Iacobus, *Demosthenis quae supersunt e bonis libris a se emendata* edidit Ioannes Iacobus Reiske, editio correctior curante Godofredo Henrico Schaefero, t. I, Londini, apud Black, Young et Young, 1822.

RENNIE, William, *Demosthenis orationes recognovit brevique adnotatione critica instruxit* W. Rennie, t. II/2 et III, Oxford, Clarendon Press, 1974 (1921) et 1953 (1931).

SYKUTRIS, Joannes, *Demosthenis orationes* post C. Fuhr edidit Ioannes Sykutris, vol. II pars I, Leipzig, Teubner, 1937.

VINCE, Charles Anthony, et VINCE, James Herbert, *Demosthenes*, vol. II, *De Corona and de Falsa Legatione, XVIII, XIX*, with an English Translation by C. A. Vince and J. H. Vince, London, William Heinemann Ltd, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1963.

VINCE, James Herbert, *Demosthenes*, vol. I, *Olynthiacs, Philippics, Minor Public Speeches, Speech against Leptines, I-XVII, XX*, with an English Translation by J. H. Vince, London, William Heinemann Ltd, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1930.

—, *Demosthenes*, vol. III, *Against Meidias, Androtion, Aristocrates, Timocrates, Aristogeiton, XXI-XXVI*, with an English Translation by J. H. Vince, London, William Heinemann Ltd, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1935.

VOEMEL, Johann Theodor, *Demosthenis contiones quae circumferunt cum Libanii vita Dem. et argumentis Graece et Latine*, recensuit cum apparatu critico copiosissimo prolegomenis grammaticis et notitia codicum, edidit Dr. I. Th. Voemelius, Halis Saxonum, in libraria orphanotropei, 1857.

ZÜRCHER, Walter, *Demosthenes Rede für Ktesiphon über den Kranz*, mit kritischen und erklärenden Anmerkungen herausgegeben und übersetzt von Walter Zürcher, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1983.

## 2) Editions commentées

BEATSON, Benjamin Wigglesworth, *The Oration of Demosthenes against the Law of Leptines*, edited by B. W. Beatson, with english notes and a translation of WOLF's *Prolegomena*, Cambridge, Deighton, Bell, and co., et Londres, Bell and Daldy, 1864.

CAREY, Christopher, *Greek orators*, vol. 6, *Apollodoros, Against Neaira ([Demosthenes] 59)*, edited and translated by Christopher Carey, Warminster, Aris & Phillips, 1992.

CAREY, Christopher, et REID, R. A., *Demosthenes, Selected Private Speeches*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985.

CULASSO GASTALDI, Enrica, *Sul trattato con Alessandro (polis, monarchia macedone e memoria demostenica)*, Padoue, Editoriale Programma, 1894.

DINDORF, Wilhelm, *Demosthenis ex recensione Gulielmi Dindorfii*, 8 vol., Oxonii, e typographeo academico, vol. I à IV, 1846, vol. V à VII, 1849, vol. VIII et IX, 1851.

DOBSON, Gulielmus Stephanus, *Oratores attici et quos sic vocant sophistae*, opera et studio Gulielmi Stephani Dobson, 16 t., Londres, J. F. Dove, 1828.

DONNELLY, Francis P., et SIMPSON, Francis P., *The Oration of Demosthenes on the crown*, with an english translation and notes by Francis P. Simpson, a rhetorical commentary by Francis P. Donnelly, New York, Fordham University Press, 1941 (Oxford, James Thornton, 1882, pour la traduction).

DUPIN, Charles, *Essais sur Démosthènes et sur son éloquence, contenant une traduction des Harangues pour Olynthe, avec le texte en regard ; des considérations sur les beautés des pensées et du style de l'Orateur athénien*, Paris, M<sup>me</sup> V<sup>c</sup> Courcier, 1814.



FOX, Wilhelm, *Die Kranzrede des Demosthenes, das Meisterwerk der antiken Redekunst*, mit steter Rücksicht auf die Anklage des Aeschines analysiert und gewürdigt von Wilhelm Fox, Leipzig, Teubner, 1880.

—, *Demosthenes' Rede für die Megalopoliten*, Griechisch und Deutsch, mit ausführlichem kritischen und exegetischen Kommentar von Wilhelm Fox, Freiburg im Breisgau, Herdersche Verlagshandlung, 1890.

GOLDSTEIN, Jonathan A., *The Letters of Demosthenes*, New York and London, Columbia University Press, 1968.

GOODWIN, William Watson, *Demosthenes, On the Crown*, with critical and explanatory notes, an historical sketch and essays, by William Watson Goodwin, Cambridge, Cambridge university press, 1901.

—, *Demosthenes, Against Midias*, with critical and explanatory notes and an appendix by W. W. Goodwin, New York, Arno Press, 1979 (réimpression de Cambridge, Cambridge University Press, 1906).

HESLOP, G. H., *Demosthenes orationes publicae*, edited by G. H. Heslop, *The Philippics*, Londres, Oxford et Cambridge, Rivingtons, 1868.

KREMMYDAS, Christos, *Commentary on Demosthenes Against Leptines*, with introduction, text, and translation, Oxford, Oxford University Press, 2012.

MACDOWELL, Douglas Maurice, *Demosthenes, Against Meidias*, edited with introduction, translation, and commentary by D. M. MacDowell, Oxford, Clarendon Press, 1990.

—, *Demosthenes, On the False Embassy (Oration 19)*, edited with introduction, translation, and commentary by Douglas M. MacDowell, Oxford, Oxford University Press, 2000.

MACGREGOR, John Marshall, *The Olynthiac speeches of Demosthenes*, Cambridge, University Press, 1915.

MCQUEEN, E. I., *Demosthenes Olynthiacs*, edited with introduction, commentary and vocabulary by E.I. McQueen, Londres, Bristol Classical Press, 1986.

REHDANTZ, Carl, *Demosthenes neun philippische Reden für den Schulgebrauch erklärt von C. Rehdantz*, 2 t. en 3 vol., Leipzig, B. G. Teubner, t. 1, 1884<sup>7</sup>, t. 2/1, 1886<sup>5</sup> (cité 1886a), et t. 2/2, 1886<sup>4</sup> (cité 1886b).

SANDYS, John Edwin, *The First Philippic and the Olynthiacs of Demosthenes*, with introduction and critical and explanatory notes by J. E. Sandys, Londre, Macmillan and Co., 1905.

—, *Demosthenes, On the Peace, Second Philippic, On the Chersonesus and Third Philippic*, with introduction and critical and explanatory notes by Sir John Edwin Sandys, London, Macmillan and Co., 1933 (1900).

—, *The Speech of Demosthenes against the law of Leptines*, a revised text with an introduction, critical and explanatory notes and an autotype facsimile from the Paris ms by J. E. Sandys, New York, Arno Press, 1979 (réimpression de Cambridge, Cambridge University Press, 1890).

SHILLETTO, Richard, *Demosthenis de falsa legatione*, by R. Shilleto, Cambridge – London, Deighton, Bell, and co. / G. Bell and sons, 1874<sup>4</sup>.

USHER, Stephen, *Demosthenes, On the Crown (De Corona)*, translated with an Introduction and Commentary by S. Usher, Warminster, Aris & Phillips Ltd, 1993.

VÆMEL, Ioannes Theodorus, *Demosthenis Philippicae orationes V. et Libanii vita Demosthenis eiusdemque argumenta ex recensione I. Bekkeri cum tribus codd. mscr. collata*, edidit prolegomenis et annotatione perpetua illustravit Ioannes Theodorus Væmel, Francofurti A. M. prostat in officina Brœnneria, 1829.

—, *Demosthenis oratio adversus Leptinem*, edidit cum argumentis graece et latine, recensuit cum apparatu critico copiosissimo Ioannes Theodorus Væmel, Leipsig, Teubner, 1866.

WAYTE, William, *Demosthenes, Against Androtion and Against Timocrates*, with introductions and english notes by W. Wayte, New York, Arno Press, 1979 (réimpression de Cambridge, Cambridge University Press, 1893).

WEIL, Henri, *Les Harangues de Démosthène*, texte grec publié d'après les travaux les plus récents de la philologie avec un commentaire critique et explicatif, une introduction générale et des notices sur chaque discours, Paris, Librairie Hachette et C<sup>ie</sup>, 1873.

□, *Les Plaidoyers politiques de Démosthène*, texte grec publié d'après les travaux les plus récents de la philologie avec un commentaire critique et explicatif, une préface et des notices sur chaque discours, 2 t., Paris, Librairie Hachette et C<sup>ie</sup>, 1877.

—, *Les Plaidoyers politiques de Démosthène*, texte grec publié d'après les travaux les plus récents de la philologie avec un commentaire critique et explicatif, une préface et des notices sur chaque discours, 2 t., Paris, Librairie Hachette et C<sup>ie</sup>, 1883 et 1886.

—, *Les Plaidoyers politiques de Démosthène*, texte grec avec un commentaire par Henri Weil, 2 séries dans un volume, Hildesheim – New York, Georg Olms Verlag, 1974 (réimpression de l'édition de Paris, 1883-86).

WESTERMANN, Anton, *Ausgewaehlte Reden des Demosthenes*, erklart von A. Westermann, 3 t., Berlin, Weidmann, 1871<sup>6</sup>, 1868<sup>4</sup> et 1865<sup>2</sup>.

WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, Ulrich von, *Griechisches Lesebuch*, t. I/1 et II/1, Berlin, Weidmann, 1902, p. 71-84 et 45-55.

WOOTEN, Cecil, *A Commentary on Demosthenes' Philippic I, with rhetorical analyses of Philipppics II and III*, Oxford, Oxford University Press, 2008.

YUNIS, Harvey, *Demosthenes, On the Crown*, edited by H. Yunis, Cambridge, Cambridge University Press, 2001.

### 3) Traductions commentées

CANFORA, Luciano, *Demosthene, Discorso all'assemblea per ambascerie in Asia e in Grecia [Terza Filippica]*, a cura di L. Canfora, Bari, Adriatica editrice, 1971.

ELLIS, John R., et MILNS, R. D., *The Spectre of Philip. Demosthenes' First Philippic, Olynthiacs and Speech On the Peace, a study in historical evidence*, Sydney, Sydney University Press, 1970.

MURPHY, James J., éd., *Demosthenes' On the Crown, A Critical Case Study of a Masterpiece of Ancient Oratory*, edited by James J. Murphy, with a new translation by John J. KEANEY, Davis, California, Hermagoras Press, 1983 (New York, Random House, 1967).

### 4) Traductions seules

BERS, Victor, *Demosthenes, Speeches 50-59*, Austin, University of Texas Press, 2003.

BOUCHET, Christian, et CARLIER, Pierre, *Démosthène, Philippiques, Sur la couronne, avec Eschine, Contre Ctésiphon*, introduction, chronologie, carte et bibliographie par Pierre Carlier, Notes par Christian Bouchet et Pierre Carlier, Traduction et glossaire par Christian Bouchet, Paris, GF Flammarion, 2000.

CAREY, Christopher, *Trials from classical Athens*, Londres et New York, Routledge, 1997.

COLUBI FALCO, José Manuel, *Demóstenes, Discursos privados*, 2 vol., Madrid, Editorial gredos, 1983a et 1983b.

HARRIS, Edward M., *Demosthenes, Speeches 20-22*, translated by Edward M. Harris, Austin, University of Texas Press, 2008.

LOPEZ EIRE, Antonio, *Demóstenes, Discursos políticos*, introducciones, traducción y notas de A. López Eire, 3 vol., Madrid, Editorial gredos, 1980, 1985a et 1985b.

MACDOWELL, Douglas M., *Demosthenes, Speeches 27-38*, Austin, University of Texas Press, 2004.

TREVETT, Jeremy, *Demosthenes, Speeches 1-17*, translated with introduction and notes by Jeremy Trevett, Austin, University of Texas Press, 2011.

YUNIS, Harvey, *Demosthenes, Speeches 18 and 19*, translated by Harvey Yunis, Austin, University of Texas Press, 2005.

#### 5) *Commentaires seuls*

COBET, Carel Gabriel, *Miscellanea critica quibus continentur observationes criticae in scriptores Graecos praesertim Homerum et Demosthenem*, Lugduni Batavorum, E. J. Brill, 1876.

DOBREE, Peter Paul, *Adversaria : Petri Pauli Dobree, A. M., graecarum literarum nuper professoris regii, Adversaria*, edente Jacobo Scholefield, A. M., t. I, Cantabrigiae, J. et J. J. Deighton, 1831.

HAJDÚ, István, *Kommentar zur 4. philippischen Rede des Demosthenes*, Berlin-New York, Walter de Gruyter, 2002.

KARVOUNIS, Christos, *Demosthenes, Studien zu den Demegorien orr. XIV, XVI, XV, IV, I, II, III*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 2002.

PAULSEN, Thomas, *Die Parapresbeia-Reden des Demosthenes und des Aischines, Kommentar und Interpretationen zu Demosthenes, or. XIX, und Aischines, or. II*, Trier, WVT Wissenschaftlicher Verlag Trier, 1999.

PUECH, Aimé, *Les Philippiques de Démosthène, étude et analyse*, Paris, Mellottée, 1929.

RADICKE, Jan, *Die Rede des Demosthenes für die Freiheit der Rhodier*, Stuttgart und Leipzig, B. G. Teubner, 1995.

SCHAEFER, Godofredus Henricus, *Apparatus criticus et exegeticus ad Demosthenem*, Vinc. Obsopoei, Hier. Wolfii, Io. Taylor et Io. Iac. Reiskii annotationes tenens, commodum in

ordinem digestum aliorumque et suis annotationibus auctum, edidit Godofredus Henricus Schaefer, 5 t., Londres, Black, Young et Young, t. 1, 1824, t. 2, 1825, t. 3, 1826, et t. 4 et 5, 1827.

WANKEL, Hermann, *Demosthenes, Rede für Ktesiphon über den Kranz*, erläutert und mit einer Einleitung versehen von H. Wankel, 2 t., Heidelberg, Carl Winter Universitätsverlag, 1976a et 1976b.

### 6) Scholies

DILTS, Mervin Robert, *Scholia demosthenica*, edidit Mervin Robert Dilts, 2 vol., Leipzig, Teubner, 1983 et 1986.

## III-Sources anciennes

### AELIUS ARISTIDE

BEHR, Charles A., *P. Aelius Aristides, The Complete works*, volume I. Orations I-XVI, with an appendix containing the fragments and inscriptions, translated into English by Charles A. Behr, Leiden, Brill, 1986.

LENZ, Fridericus Waltharius, et BEHR, Carolus Allison, *P. Aelii Aristidis opera quae exstant omnia*, volument primum, orationes I-XVI complectens, orationes I et V-XVI edidit Fridericus Waltharus Lenz, praefationem conscripsit et orationes II, III, IV edidit Carolus Allison Behr, fasciculus primus praefationem et orationem primam continens, Lugduni Batavorum, Brill, 1976.

### ALCEE, SAPHO,

LIBERMANN, Gauthier, *Alcée, fragments*, texte établi, traduit et annoté par G. Libermann, 2 t., Paris, Les Belles Lettres, 1999.

REINACH, Théodore, et PUECH, Aimé, *Alcée, Sapho*, texte établi et traduit par Théodore Reinach avec la collaboration de Aimé Puech, Paris, Les Belles Lettres, 1937.

### ANDOCIDE

ALBINI, Umberto, *Andocide, De Reditu*, introduzione e commento a cura di, Firenze, Felice Le Monnier, 1961.

—, *Andocide, De Pace*, introduzione e commento a cura di Umberto Albini, Firenze, Felice Le Monnier, 1964.

DALMEYDA, Georges, *Andocide, Discours*, texte établi et traduit par Georges Dalmeyda, Paris, Les Belles Lettres, 1930.

MACDOWELL, Douglas M., *Andokides, On the Mysteries*, edited with introduction, commentary and appendixes by Douglas MacDowell, Oxford, Clarendon Press, 1962.

#### ANTHOLOGIE GRECQUE

AUBRETON, Robert, *Anthologie grecque*, première partie, *Anthologie palatine*, t. X (livre XI), texte établi et traduit par Robert Aubreton, Paris, Les Belles Lettres, 1972.

AUBRETON, Robert, et BUFFIERE, Félix, *Anthologie grecque*, t. XIII, *Anthologie de Planude*, texte établi et traduit par Robert Aubreton avec le concours de Félix Buffière, Paris, Les Belles Lettres, 1980.

BUFFIERE, Félix, *Anthologie grecque*, t. XII, *Anthologie Palatine, livres XIII-XV*, texte établi et traduit par Félix Buffière, Paris, Les Belles Lettres, 1970.

PATON, William Roger, *The Greek Anthology*, with an English Translation by William Roger Paton, 5 vol., London, William Heinemann, New York, G. P. Putnam's sons, 1916 à 1918.

WALTZ, Pierre, DESROUSSEAUX, Alexandre Marie, DAIN, Alphonse, CAMELOT, P., et PLACES, Edouard des, *Anthologie grecque*, t. IV, *Anthologie Palatine, Livre VII. Epigrammes 1-363*, texte établi par Pierre Waltz et traduit par Alexandre Marie Desrousseaux, Alphonse Dain, P. Camelot et Edouard des Places, Paris, Les Belles Lettres, 1938.

WALTZ, Pierre, PLACES, Edouard des, DUMITRESCU, M., LE MAITRE, Henri, et SOURIS, G., *Anthologie grecque*, t. V, *Anthologie Palatine, Livre VII. Epigrammes 364-748*, texte établi par Pierre Waltz et traduit par Pierre Waltz, Edouard des Places, M. Dumitrescu, Henri Le Maître et G. Souris, Paris, Les Belles Lettres, 1941.

#### ANTIPHON

EDWARDS, Michael, et USHER, Stephen, *Greek orators*, vol. 1., *Antiphon and Lysias*, translated with commentary and notes by M. Edwards and S. Usher, Warminster, Aris and Phillips, Chicago, Bolchazy-Carducci, 1985.

GAGARIN, Michael, *Antiphon, the speeches*, edited by Michael Gagarin, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.

GERNET, Louis, *Antiphon, Discours*, texte établi et traduit par Louis Gernet, Paris, Les Belles Lettres, 1923.

ANTIPHON LE SOPHISTE

PENDRICK, Gerard J., *Antiphon the Sophist. The Fragments*, edited with introduction, translation, and commentary by Gerard J. Pendrick, Cambridge – New York, Cambridge University Press, 2002.

ANTISTHÈNE

DECLEVA CAIZZI, Fernanda, *Antisthenis fragmenta*, collegit Fernanda Decleva Caizzi, Milano – Varese, Istituto editoriale cisalpino, 1966.

APPIEN

BEKKER, Immanuel, *Appiani Alexandri Historia Romana ab Immanuele Bekkero recognita*, vol. 2, ΡΩΜΑΙΚΩΝ ΕΜΦΥΛΙΩΝ, Leipzig, Teubner, 1853.

VIERECK, Paul, ROOS, Anton Gerhard, et GABBA, Emilio, *Appiani Historia Romana*, vol. I, ediderunt P. Viereck et A. G. Roos, editio stereotypa correctior addenda et corrigenda adiecit E. Gabba, Leipzig, Teubner, 1962.

ARCHESTRATUS DE GELA

LLOYD-JONES, Hugh, et PARSONS, Peter éd., *Supplementum Hellenisticum*, Berlin – New York, Walter de Gruyter, 1983, p. 46-75.

ARCHILOQUE

LASSERRE, François, et BONNARD, André, *Archiloque, fragments*, texte établi par François Lasserre, traduit et commenté par André Bonnard, Paris, Les Belles Lettres, 1958.

ARISTOPHANE

COULON, Victor, et VAN DAELE, Hilaire, *Aristophane, Comédies*, texte établi par Victor Coulon et traduit par Hilaire Van Daele, Paris, Les Belles Lettres, t. I, 1924, t. II, 1925, t. III et IV, 1928, t. V, 1930.

COULON, Victor, VAN DAELE, Hilaire, et ORFANOS, Charalampos, *Aristophane, Les Guêpes*, texte établi par Victor Coulon et traduit par Hilaire Van Daele, introduction et notes de C. Orfanos, Paris, Les Belles Lettres, « Classiques en poche », 30, 1998.

CREMOUX, Anne de, *Les Acharniens d'Aristophane*, traduction et commentaire par A. de Cremoux, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2008.

DUNBAR, Nan, *Aristophanes Birds*, edited with introduction and commentary by Nan Dunbar, Oxford, Clarendon Press, 1995.

GUIDORIZZI, Giulio, et DEL CORNO, Dario, *Aristofane, Le Nuevole*, a cura di G. Guidorizzi, introduzione e traduzione di Dario Del Corno, Fondazione Lorenzo Valla, Mondadori, 1996.

HANGARD, J., *Scholia in Aristophanem*, ediderunt endendave curaverunt W. J. W. Koster et D. Holwerda, t. II/4, *Scholia in Aristophanis Lysistratam*, edidit J. Hangard, Egbert Forsten, Groningen, 1996.

HENDERSON, Jeffrey, *Aristophanes Lysistrata*, edited with introduction and commentary by Jeffrey Henderson, Oxford, Clarendon Press, 1987.

HOLWERDA, Douwe, *Scholia in Aristophanem*, ediderunt endendave curaverunt W. J. W. Koster et D. Holwerda, t. I/3/1, *Scholia vetera in nubes*, edidit D. Holwerda, Bouma's Boekhuis B. V., Groningen, 1977.

KOSTER, Willem Johann Wolf, *Scholia in Aristophanem*, ediderunt endendave curaverunt W. J. W. Koster et D. Holwerda, t. I/3/2, *Scholia recentiora in nubes*, edidit W. J. W. Koster, Bouma's Boekhuis B. V., Groningen, 1974.

—, t. II, vol. 1, *Scholia vetera et recentiora in Aristophanis Vespas*, edidit W. J. W. Koster, Bouma's Boekhuis B. V., Groningen, 1978.

PRATO, Carlo, et DEL CORNO, Dario, *Aristofane, Le donne alle Tesmoforie*, a cura di Carlo Prato, traduzione di Dario Del Corno, Milano, Mondadori, Fondazione Lorenzo Valla, 2001.

RADERMACHER, Ludwig, *Aristophanes' Frösche*, Einleitung, Text und Kommentar, Graz – Wien – Köln, Hermann Böhlau Nachf., 1967<sup>3</sup>.

SOMMERSTEIN, Alan S., *The Comedies of Aristophanes*, edited with translation and notes by Alan S. Sommerstein, vol. 4, *Wasps*, Warminster, Aris & Phillips LTD, 1983.

—, vol. 6, *Birds*, Warminster, Aris & Phillips LTD, 1987.

—, vol. 7, *Lysistrata*, Warminster, Aris & Phillips LTD, 1990.



USSHER, Robert Glenn, *Aristophanes Ecclesiazusae*, edited with introduction and commentary by R. G. Ussher, Oxford, Clarendon Press, 1973.

VAN LEEUWEN, Jan, *Aristophanis Vespae*, cum prolegomenis et commentariis edidit J. Van Leeuwen, Lugduni Batavorum, Brill, 1893.

—, *Aristophanis Ranae*, cum prolegomenis et commentariis edidit J. Van Leeuwen, Lugduni Batavorum, A. W. Sijthoff, 1896.

□, *Aristophanis Equites*, cum prolegomenis et commentariis edidit Jan Van Leeuwen, Lugduni Batavorum, Sijthoff, 1900.

—, *Aristophanis Aves*, cum prolegomenis et commentariis edidit J. Van Leeuwen, Lugduni Batavorum, Sijthoff, 1902.

□, *Aristophanis Vespae*, cum prolegomenis et commentariis edidit J. Van Leeuwen, Leiden, A. W. Sijthoff, 1968 (réimpression de Lugduni Batavorum, Sijthoff, 1909<sup>3</sup>).

ZANETTO, Giuseppe, et DEL CORNO, *Aristofane, Gli Uccelli*, a cura di Giuseppe Zanetto, introduzione e traduzione di Dario Del Corno, Milano, A. Mondadori, 1987.

#### ARISTOTE

AUBONNET, Jean, *Aristote, Politique*, 3 t. en 5 vol., texte établi et traduit par Jean Aubonnet, Paris, Les Belles Lettres, 1968, 1971, 1973, 1986 et 1989.

BEKKER, Immanuel, *Aristoteles graece*, ex recensione Immanuel Bekkeri, edidit academia regia borussica, Berolini, apud Georgium Reimerum, vol. I-III, 1831, et vol. IV, 1836.

CARTERON, Henri, *Aristote, Physique*, texte établi et traduit par Henri Carteron, 2 vol., Paris, Les Belles Lettres, 1926 et 1931.

CHIRON, Pierre, *Aristote, Rhétorique*, introduction, traduction, notes, bibliographie et index par Pierre Chiron, Paris, GF Flammarion, 2007.

DUFOUR, Médéric, *Aristote, Rhétorique*, t. I et II, texte établi et traduit par Médéric Dufour Paris, Les Belles Lettres, 1932 et 1938.

DUFOUR, Médéric, et WARTELLE, André, *Aristote, Rhétorique*, t. III, texte établi et traduit par Médéric DUFOUR (†) et André WARTELLE, annoté par André WARTELLE, Paris, Les Belles Lettres, 1973.

DUPONT-ROC, Roselyne, et LALLOT, Jean, *Aristote, La Poétique*, texte, traduction, notes par Roselyne Dupont-Roc et Jean Lallot, préface de Tzvetan Todorov, Paris, Seuil, 1980.

HARDI, Jean, *Aristote, Poétique*, texte établi et traduit par Jean Hardi, Paris, Les Belles Lettres, 1932.

LOUIS, Pierre, *Aristote, De la génération des animaux*, texte établi et traduit par Pierre Louis, Paris, Les Belles Lettres, 1961.

—, *Histoire des animaux*, 3 t., texte établi et traduit par Pierre Louis, Paris, les Belles Lettres, 1964, 1968 et 1969.

—, *Météorologiques*, texte établi et traduit par Pierre Louis, Paris, Les Belles Lettres, 2 t., 1982.

MATHIEU, Georges, et HAUSSOULLIER, Bernard, *Aristote, Constitution d'Athènes*, texte établi et traduit par Georges Mathieu et Bernard Haussoullier, Paris, Les Belles Lettres, 1922.

MUGNIER, René, *Aristote, Petits traités d'histoire naturelle*, texte établi et traduit par René Mugnier, Paris, Les Belles Lettres, 1953.

VON CHRIST, Wilhelm, *Aristotelis Metaphysica*, recognovit Wilhelm von Christ, noua impressio correctior, Leipzig, B. G. Teubner, 1895.

[ARISTOTE]

CHIRON, Pierre, *Rhétorique à Alexandre*, texte établi et traduit par Pierre Chiron, Paris, Les Belles Lettres, 2002.

LOUIS, Pierre, *Problèmes*, 3 t., texte établi et traduit par Pierre Louis, Paris, Les Belles Lettres, 1991, 1993 et 1994.

ARISTOXENE

DA RIOS, Rosetta *Aristoxeni elementa harmonica*, R. da Rios recensuit, Rome, Polygraphica, 1954.

PIGHI, Giovanni Battista, *Aristoxeni rhythmica*, con traduzione di G. B. Pighi, Bologne, Patron, 1959.

ARRIEN

BRUNT, P. A., *Arrien, anabasis Alexandri*, with an english translation by P. A. Brunt, t. I, books I-IV, Cambridge, Massachussets, Harvard university press, London, William Heinemann, 1976.

#### ATHÉNÉE

DOUGLAS OLSON, S., *Athenaeus*, The learned banqueters, edited and translated by S. Douglas Olson, Cambridge, Massachusetts – London, Harvard University Press, 6 vol. parus, vol. I et II, 2006, vol. III et IV, 2008, vol. V, 2009, et vol. VI, 2010.

GULICK, Charles Burton, *Athenaeus*, The Deipnosophists, with an English Translation by Charles Burton Gulick, London, William Heinemann, Cambridge Massachusetts, Harvard University Press, 6 vol., 1927, 1928, 1929, 1930, 1933 et 1937.

#### BACCHYLIDE

MAEHLER, Hervicus, *Bacchylidis Carmina*, cum fragmentis post Brunonem Snell edidit Hervicus Maehler, Leipzig, Teubner, 1970.

MAEHLER, Herwig, *Die Lieder des Bakchylides*, zweiter Teil, *Die Dithyramben und Fragmente*, Text, Übersetzung und Kommentar von Herwig Maehler, Leiden – New York – Köln, Brill, 1997.

IRIGOIN, Jean, DUCHEMIN, Jacqueline, et BARDOLLET, Louis, *Bacchylide, Dithyrambes, Épinicies, Fragments*, texte établi par Jean Irigoïn et traduit par Jacqueline Duchemin et Louis Bardollet, Paris, Les Belles Lettres, 1993.

#### CICERON

BORNECQUE, Henri, *Cicéron, L'Orateur, Du meilleur genre d'orateurs*, texte établi et traduit par Henri Bornecque, Paris, Les Belles Lettres, 1921.

BORNECQUE, Henri, et COURBAUD, Edmond, *Cicéron, De l'orateur*, t. III, texte établi par Henri Bornecque et traduit par Edmond Courbaud et Henri Bornecque, Paris, Les Belles Lettres, 1930.

COURBAUD, Edmond, *Cicéron, De l'orateur*, texte établi et traduit par Edmond Courbaud, t. I et II, Paris, Les Belles Lettres, 1922 et 1928.

MARTHA, Jules, *Cicéron, Brutus*, texte établi et traduit par Jules Martha, Paris, Les Belles Lettres, 1923.

#### DEMADE

BLASS, Friedrich, *Dinarchi orationes adiecto Demadis qui fertur fragmento*, edidit Fridericus Blass, Leipzig, Teubner, 1871.

DE FALCO, Vittorio, *Demade oratore, testimonianze e frammenti*, a cura di Vittorio De Falco, 2a edizione, Napoli, Libreria scientifica editrice, 1954.

DEMETRIOS

CHIRON, Pierre, *Démétrios, Du Style*, texte établi et traduit par Pierre Chiron, Paris, Les Belles Lettres, 1993.

DEMOCRITE

LURIA, Salomon, REALE, Giovanni, MALTSEVA, Svetlana, KRIVUSHINA, Anastasia, FUSARO, Diego, et GIRGENTI, Giuseppe, *Democrito*, raccolta dei frammenti, interpretazione e commento di Salomon Luria, testi greci e latini a fronte, versione russa in appendice, introduzione di Giovanni Reale, bio-bibliografia di S. Luria e di Svetlana Maltseva, traduzione del russo di Anastasia Krivushina, traduzione e revisione dei testi greci di Diego Fusaro, realizzazione editoriale, bibliografia, indici e revisione generale di Giuseppe Girgenti, Milan, Bompiani – Il pensiero occidentale, 2007 (*Democritea*. Collegit, emendavit, interpretatus est Salomo Luria, Leningrad, Nauka, 1970).

TAYLOR, C. C. W., *The Atomists : Leucippus and Democritus, Fragments*, a text and translation with a commentary by C. C. W. Taylor, Toronto – Buffalo – London, University of Toronto Press, 1999.

DENYS D'HALICARNASSE

AUJAC, Germaine, *Denys d'Halicarnasse, Opuscules rhétoriques*, t. II, *Démosthène*, texte établi et traduit par Germaine Aujac, Paris, Les Belles Lettres, 1988.

—, t. V, *L'Imitation (Fragments, Epitomé), Première lettre à Ammée, Lettre à Pompée Gémios, Dinarque*, texte établi et traduit par Germaine Aujac, Paris, Les Belles Lettres, 1992.

AUJAC, Germaine, et LEBEL, Maurice, *Denys d'Halicarnasse, Opuscules rhétoriques*, t. III, *La Composition stylistique*, texte établi et traduit par Germaine Aujac et Maurice Lebel, 1981.

DIDYME

DIELS, Hermann, et SCHUBART, Wilhelm, *Didymos, Kommentar zu Demosthenes (papyrus 9780), nebst Wörterbuch zu Demosthenes' Aristocratea (papyrus 5008)*, bearbeitet von Hermann Diels und Wilhelm Schubart, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1904.

HARDING, Phillip, *Didymos, On Demosthenes*, introduction, text, translation and commentary by Phillip Harding, Oxford, Clarendon Press, 2006.

PEARSON, Lionel, et STEPHENS, Susan, *Didymi in Demosthenem commenta*, ediderunt Lionel Pearson et Susan Stephens, Stuttgart, Teubner, 1983.

SCHMIDT, Mauricius, *Didymi grammatici Alexandrini fragmenta quae supersunt omnia*, collegit et disposuit Mauricius Schmidt, Leipzig, Teubner, 1854.

#### DINARQUE

CONOMIS, Nicos C., *Dinarchi orationes cum fragmentis*, edidit Nicos C. Conomis, Leipzig, Teubner, 1975.

GIOVANNACCI, Lorenzo, *Dinarco*, ΦΙΛΟΚΛΗΣ, introduzione, commento e note a cura di Lorenzo Giovannacci, Bergamo, Juvenilia, 1973.

NOUHAUD, Michel, et DORS-MEARY, Laurence, *Dinarque*, *Discours*, texte établi et annoté par Michel Nouhaud et traduit par Laurence Dors-Meary, Paris, Les Belles Lettres, 1990.

#### DIODORE DE SICILE

BERTRAC, Pierre, et VERNIERE, Yvonne, *Diodore de Sicile*, Bibliothèque historique, introduction générale par François Chamoux et Pierre Bertrac, livre I, texte établi par Pierre Bertrac et traduit par Yvonne Vernière, Paris, Les Belles Lettres, 1993.

GOUKOWSKY, Paul, *Diodore de Sicile*, Bibliothèque historique, livre XVII, texte établi et traduit par Paul Goukowsky, Paris, Les Belles Lettres, 1976.

OLDFATHER, C. H., *Diodorus of Sicily*, with an English translation by C. H. Oldfather, vol. IV, books IX-XII. 40, London, William Heinemann, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1946.

SHERMAN, Charles L., *Diodorus of Sicily*, with an english translation by Charles L. Sherman, vol. VII, books XV. 20 – XVI. 65, London, William Heinemann, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1952.

WELLES, Bradford C., *Diodorus of Sicily*, with an english translation by C. Bradford Welles, vol. VIII, books XVI. 66-95 and XVII, London, William Heinemann, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1963.

#### DIOGENE LAËRCE

GOULET-CAZE, Marie-Odile, *Diogène Laërce*, Vies et doctrines des philosophes illustres, traduction française sous la direction de Marie-Odile Goulet-Cazé, Paris, Le Livre de Poche, 1999.

LONG, Herbert Strain, *Diogenis Laertii Vitae philosophorum*, recognovit breuique adnotatione critica instruxit H. S. LONG, 2 t., Oxford, Clarendon Press, 1964.

DION CHRYSOSTOME

COHOON, James Wilfred, et CROSBY, Henry Lamar, *Dio Chrysostom*, with an English translation by J. H. Cohoon and H. Lamar Crosby, vol. III, discourses XXXI-XXXVI, Londres William Heinemann, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1940.

CROSBY, Henry Lamar, *Dio Chrysostom*, with an english translation by H. Lamar Crosby, vol. V, discourses LXI-LXXX, Londres, William Heinemann, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1951.

ESCHINE

CAREY, Christopher, *Aeschines*, translated by Chris Carey, Austin, University of Texas Press, 2003 (2000).

DILTS, Mervin R., *Scholia in Aeschinem*, edidit Mervin R. Dilts, Stuttgart et Leipzig, Teubner, 1992.

—, *Aeschinis orationes*, edidit Mervin R. Dilts, Leipzig, Teubner, 1997.

JULIEN, Jean-M., PERERA, Henri L. de, *Eschine, Discours sur l'ambassade*, publié par Jean-M. Julien et Henri L. de Péréra, Paris, Klincksieck, 1902.

MARTIN, Victor, et BUDE, Guy de, *Eschine, Discours*, texte établi et traduit par Victor Martin et Guy de Budé, 2 t., Paris, Les Belles Lettres, 1927 et 1928.

WEIDNER, A., *Aeschines, Rede gegen Ktesiphon*, erklärt von A. Weidner, Berlin, Weidmann, 1878.

ESCHYLE

FRAENKEL, Eduard, *Aeschylus Agamemnon*, edited with a commentary by Eduard Fraenkel, 3 vol., 1962 (1950).

GARVIE, A. F., *Aeschylus Choephoroi*, with introduction and commentary by A. F. Garvie, Oxford, Clarendon Press, 1986.

GROENEBOOM, P., *Aeschylus' Persae*, met inleiding, critische noten en commentar, uitgegeven door P. Groeneboom, Amsterdam, Adolf M. Hakkert, 1966.

JOHANSEN, H. Friis, et WHITTLE, Edward W., *Aeschylus*, The Suppliants, edited by H. Friis Johansen and Edward W. Whittle, vol. II, commentary : lines 1-629, Copenhagen, Gyldendalske Boghandel, 1980.

MAZON, Paul, *Eschyle, Tragédies*, texte établi et traduit par Paul Mazon, Paris, Les Belles Lettres, t. I, 1920, et t. II, 1925.

ROUSSEL, Louis, *Eschyle, Les Perses*, texte, traduction, commentaire, Louis Roussel, Montpellier, 1960.

SCHILLER, Ludwig, *Aeschylus Perser*, erklart von Ludwig Schiller, Berlin, Weidmann, 1869.

TEUFFEL, W. S., *Aeshylos Perser*, erklärt von W. S. Teuffel, Leipzig, Teubner, 1866.

UNTERSTEINER, Mario, *Eschilo, Le Coefore*, testo, traduzione e commento, a cura di Walter Lapini e Vittorio Citti, Amsterdam, Adolf M. Hakkert editore, 2002.

ESOPE

CHAMBRY, Emile, *Ésope, Fables*, texte établi et traduit par Émile Chambry, Paris, Les Belles Lettres, 1927.

HAUSRATH, August, *Corpus fabularum Aesopiarum*, vol. 1, *Fabulae Aesopicae soluta oratione conscriptae*, edidit Augustus Hausrath, fasciculus prior, edition stereotype editionis prioris (MCMXL), addenda et corrigenda ex ipsius editoris ad fasc. 1 annotationibus excerpta et collecta ab H. Haas, Leipzig, Teubner, 1957.

— *Corpus fabularum Aesopiarum*, vol. 1, *Fabulae Aesopicae soluta oratione conscriptae*, edidit Augustus Hausrath, fasciculus alter, indices ad fasc. 1 et 2 adjecit H. Haas, editionem alteram curavit Herbert Hunger, Leipzig, Teubner, 1959.

PERRY, Ben Edwin, *Aesopica*, a series of texts relating to Aesop or ascribed to him or closely connected with the literary tradition that bears his name, collected and critically edited, in part translated from oriental languages, with a commentary and historical essay, The University of Illinois Press, Urbana, 1952.

—, *Babrius and Phaedrus*, newly edited and translated into english, together with an historical introduction and a comprehensive survey of Greek and Latin fables in the aesopic tradition by Ben Edwin Perry, London, William Heinemann Ltd, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1965.

## ETYMOLOGICUM MAGNUM

GAISFORD, Thomas, *Etymologicon magnum seu verius lexicon saepissime vocabulorum origines indagans ex pluribus lexicis, scholiastis et grammaticis anonymi cuiusdam opera concinnatum*, ad codd. mss. recensuit et notis variorum instruxit Thomas Gaisford, Oxonii, e typographeo academico, 1848.

## EUDOXE

LASSERRE, François, *Die Fragmente des Eudoxos von Knidos*, herausgegeben, übersetzt und kommentiert von François Lasserre, Berlin, Walter de Gruyter, 1966.

## EURIPIDE

BOND, Godfrey W., *Euripides, Heracles*, with an introduction and commentary by Godfrey W. Bond, Oxford, Clarendon Press, 1981.

CHAPOUTHIER, Fernand, et MERIDIER, Louis, *Euripide, Tragédies*, texte établi et annoté par Fernand Chapouthier, traduit par Louis Meridier, Paris, Les Belles Lettres, t. VI/1, 1959.

GREGOIRE, Henri, *Euripide, Tragédies*, texte établi et traduit par Henri Gregoire avec le concours de Jules Meunier, Paris, Les Belles Lettres, t. VI/2, 1961.

GREGOIRE, Henri, et MERIDIER, Louis, *Euripide, Tragédies*, texte établi et traduit par Henri GREGOIRE et Louis MERIDIER, avec la collaboration de Fernand CHAPOUTHIER, t. V, Paris, Les Belles Lettres, 1950.

JOUAN, François, *Euripide, Tragédies*, texte établi et traduit par François JOUAN, t. VII/1, et VII/2, Paris, Les Belles Lettres, 1983 et 2004.

JOUAN, François, et VAN LOOY, Herman, *Euripide, Tragédies*, texte établi et traduit par François JOUAN et Herman VAN LOOY, t. VIII/1, VIII/2, VIII/3 et VIII/4, Paris, Les Belles Lettres, 1998, 2000, 2002 et 2003.

MERIDIER, Louis, *Euripide, Tragédies*, texte établi et traduit par Louis Meridier, Paris, Les Belles Lettres, t. I, 1926, et t. II, 1927.

PARMENTIER, Léon, et GREGOIRE, Henri, *Euripide, Tragédies*, texte établi et traduit par Léon Parmentier et Henri Gregoire, Paris, Les Belles Lettres, t. III, 1923, et t. IV, 1925.

SEAFORD, Richard, *Euripides, Cyclops*, with introduction and commentary by Richard Seaford, Oxford, Clarendon Press, 1984.

STEVENS, P. T., *Euripides, Andromache*, edited with introduction and commentary by P. T. Stevens, Oxford, Clarendon Press, 1971.



WILAMOWITZ-MÆLLENDORFF, Ulrich von, *Euripides. Herakles*, erklärt von Ulrich von Wilamowitz-Mællendorff, Berlin, Weidmann, 1895.

EUSTATHE

WEIGEL, Joannes Augustus Gottl., *Eustathi commentarii ad Homeri Odysseam*, tomus I, Lipsiae, sumtibus Joann. Aug. Gottl. Weigel, 1825.

GALIEN

KÜHN, D. Carolus Gottlob, *Galien*, « Lexique des termes d'Hippocrate » (« Galeni linguarum seu Dictionum exoletarium Hippocratis explicatio »), in *Medicorum graecorum opera quae exstant*, editionem curavit D. Carolus Gottlob KÜHN, vol. XIX, continens Claudii Galeni t. XIX, Lipsiae, prostat in officina libraria Car. Cnoblochii, 1830, p. 62-157.

GORGIAS

BUCHHEIM, Thomas, *Gorgias von Leontinoi, Reden, Fragmente und Testimonien*, herausgegeben mit Übersetzung und Kommentar von Thomas Buchheim, Felix Meiner Verlag, Hamburg, 1989.

HARPOCRATION

DINDORF, Wilhelm, *Harpocratonis lexicon in decem oratores atticos*, ex recensione Gulielmi Dindorfii, t. I, Oxford, Oxford University Press, 1853.

KEANEY, John J., *Harpocraton*, Lexeis of the ten orators, edited by John J. Keaney, Amsterdam, Adolf M. Hakkert Publisher, 1991.

HELLENICA OXYRHINCIA

CHAMBERS, Mortimer, *Hellenica Oxyrhincia*, post victorium Bartoletti edidit Mortimer Chambers, Stuttgart et Leipzig, Teubner, 1993.

HÉRACLITE (COMMENTATEUR D'HOMÈRE)

PONTANI, Filippomaria, *Eraclito, Questioni omeriche, sulle allegorie di Omero in merito agli dèi*, a cura di Filippomaria Pontani, Pise, Edizioni ETS, 2005.

## HERMOGENE

PATILLON, Michel, *Hermogène, L'art rhétorique*, traduction française intégrale, introduction et notes par Michel Patillon, préface de Pierre Laurens, Paris, L'Age d'Homme – Les Belles Lettres, 1997.

—, *Corpus rhetoricum, Anonyme, Préambule à la Rhétorique, Aphthonios, Progymnasmata, en annexe : Pseudo-Hermogène, Progymnasmata*, textes établis et traduits par Michel Patillon, Paris, Les Belles Lettres, 2008.

—, *Corpus rhetoricum*, t. II, *Hermogène, Les États de cause*, texte établi et traduit par Michel Patillon, Paris, Les Belles Lettres, 2009.

—, *Corpus rhetoricum*, t. IV, *Prolégomènes au De Ideis, Hermogène, Les Catégories stylistiques du discours (De Ideis), synopses des exposés sur les ideai*, textes établis et traduits par Michel Patillon, Paris, Les Belles Lettres, 2012.

—, *Corpus rhetoricum*, t. V, *Pseudo-Hermogène, La Méthode de l'habileté, Maxime, Les Objections irréfutables, Anonyme, Méthode des discours d'adresse*, textes établis et traduits par Michel Patillon, Paris, Les Belles Lettres, 2014.

RABE, Hugo, *Hermogenis Opera*, edidit Hugo Rabe, Stuttgart, Teubner, 1961 (1933).

## HERODOTE

LEGRAND, Philippe-Ernest, *Hérodote, Histoires*, texte établi et traduit par Philippe-Ernest Legrand, Paris, Les Belles Lettres, t. I, 1946, t. II, 1948, t. III et IV, 1949, t. V, 1961, t. VI, 1948, t. VII, 1951, t. VIII, 1953, t. IX, 1954.

—, *Index analytique*, établi par Philippe-Ernest Legrand, Paris, Les Belles Lettres, 1954.

WOODS, Henry George, *Herodotus, Book I*, with english notes and introduction by H. G. Woods, London, Oxford and Cambridge, Rivingtons, 1873.

## HESIODE

MAZON, Paul, *Hésiode, Théogonie, Les Travaux et les jours, Le Bouclier*, texte établi et traduit par Paul Mazon, Paris, Les Belles Lettres, 1928.

## HESYCHIUS

HANSEN, Peter Allan, *Hesychii Alexandrini Lexicon*, editionem post Kurt Latte continuans recensuit et emendavit Peter Allan Hansen, vol. III, Walter de Gruyter, Berlin – New York, 2005.

HANSEN, Peter Allan, et CUNNINGHAM, Ian C., *Hesychii Alexandrini Lexicon*, editionem post Kurt Latte continuantes recensuerunt et emendaverunt Peter Allan Hansen et Ian C. Cunningham, vol. IV, Walter de Gruyter, Berlin – New York, 2009.

LATTE, Kurt, *Hesychii Alexandrini Lexicon*, recensuit et emendavit Kurt Latte, vol. I et II, Haunia, Ejnar Munksgaard, 1953 et 1966.

#### HIPPOCRATE

DUMINIL, Marie-Paule, *Hippocrate*, t. VIII, *Plaies, Nature des os, Cœur, Anatomie*, texte établi et traduit par Marie-Paule Duminil, Paris, Les Belles Lettres, 1998.

GIORGIANNI, Franco, Hippokrates, Über die Natur des Kindes (De genitura und De natura pueri), herausgegeben, ins Deutsche und Italienische übersetzt und textkritisch kommentiert von Franco Giorgianni, Wiesbaden, Dr. Ludwig Reichert Verlag, 2006.

JOLY, Robert, *Hippocrate*, t. VI/1, *Du régime*, texte établi et traduit par Robert Joly, Paris, Les Belles Lettres, 1967.

—, t. XI, *De la génération, De la nature de l'enfant, Des maladies IV, Du fœtus de huit mois*, texte établi et traduit par Robert Joly, Paris, Les Belles Lettres, 1970.

—, t. VI/2, *Du régime dans les maladies aiguës, Appendice, De l'aliment, De l'usage des liquides*, texte établi et traduit par Robert Joly, Paris, Les Belles Lettres, 1972.

—, t. XIII, *Des lieux dans l'homme, Du système des glandes, Des fistules, Des hémorroïdes, De la vision, Des chairs, De la dentition*, texte établi et traduit par Robert Joly, Paris, Les Belles Lettres, 1978.

JOUANNA, Jacques, *Hippocrate, La Nature de l'homme (Corpus medicorum Graecorum, 1/1/3)*, édition, traduction et commentaire par Jacques Jouanna, Berlin, Akademie Verlag, 1975.

—, *Hippocrate*, t. X/2, *Maladies II*, texte établi et traduit par Jacques Jouanna, Paris, Les Belles Lettres, 1983.

—, t. V/1, *Des vents, De l'art*, Texte établi et traduit par Jacques Jouanna, Paris, Les Belles Lettres, 1988.

—, t. II/1, *De l'ancienne médecine*, texte établi et traduit par Jacques Jouanna, Paris, Les Belles Lettres, 1990.

—, t. II/2, *Airs, eaux, lieux*, texte établi et traduit par Jacques Jouanna, Paris, Les Belles Lettres, 1996.

—, t. IV/3, *Epidémies V et VII*, texte établi et traduit par Jacques Jouanna, annoté par Jacques Jouanna et Mirko D. Grmek, Paris, Les Belles Lettres, 2000.

—, t. II/3, *La maladie sacrée*, texte établi et traduit par Jacques Jouanna, Paris, Les Belles Lettres, 2003.

LITTRÉ, Emile, *Hippocrate, Œuvres complètes*, traduction nouvelle avec le texte grec en regard etc., par Emile Littré, 10 t., Paris, J. B. Baillière, 1839 à 1861.

#### HISTORIENS (FRAGMENTS)

JACOBY, Felix, *Die Fragmente der griechischen Historiker*, von Felix Jacoby, zweiter Teil : *Zeitgeschichte*, A. *Universalgeschichte und Hellenika*, Berlin, Weidmann, 1926 (cité II A).

—, *Die Fragmente der griechischen Historiker*, von Felix Jacoby, zweiter Teil : *Zeitgeschichte*, B. *Spezialgeschichten, Autobiographien, Zeittafeln*, erste Lieferung : *Theopompos und die Alexanderhistoriker*, Berlin, Weidmann, 1927 (cité II B 1).

—, *Die Fragmente der griechischen Historiker*, von Felix Jacoby, dritter Teil : *Geschichte von Staedten und Voelkern (Horographie und Ethnographie)*, A. *Autoren ueber verschiedene Staedte (Laender)*, Leiden, Brill, 1940 (cité III A).

—, *Die Fragmente der griechischen Historiker*, von Felix Jacoby, dritter Teil : *Geschichte von Staedten und Voelkern (Horographie und Ethnographie)*, B. *Autoren ueber einzelne Staedte (Laender)*, Nr. 297 – 607, Leiden, Brill, 1964 (cité III B).

—, *Die Fragmente der griechischen Historiker*, von Felix Jacoby, dritter Teil : *Geschichte von Staedten und Voelkern (Horographie und Ethnographie)*, b. *Kommentar zu Nr. 297 – 607 (Text)*, Leiden, Brill, 1955 (cité III b).

—, *Die Fragmente der griechischen Historiker*, von Felix Jacoby, dritter Teil : *Geschichte von Staedten und Voelkern (Horographie und Ethnographie)*, C. *Autoren ueber Laender*, Nr. 608a – 856 (erster Band : *Aegypten – Geten* Nr. 608a – 708), Leiden, Brill, 1958 (cité III C 1).

METTE, Hans Joachim, « Die 'Kleinen' Historiker heute », *Lustrum*, 21, 1978, p. 5-43.

#### HOMERE

ALLEN, Thomas W., *Homeri opera*, recognovit breuique adnotatione critica instruxit Thomas W. Allen, t. V, *hymnos cyclum fragmenta Margiten Batrachomyomachiam Vitas continens*, Oxford, Clarendon press, 1912.

BERARD, Victor, *Homère, L'Odyssée*, texte établi et traduit par Victor Berard, Paris, Les Belles Lettres, t. I et III, 1933, et t. II, 1924.

MAZON, Paul, *Homère, Iliade*, texte établi et traduit par Paul Mazon avec la collaboration de Pierre Chantraine, Paul Collart et René Langumier, Paris, Les Belles Lettres, t. I, II et III, 1937, et t. IV, 1947.

RICHARDSON, Nicholas, *The Iliad : a commentary*, vol. VI : books 21-24, Cambridge, Cambridge University Press, 1993.

#### HYPERIDE

BLOSS, Fridericus, *Hyperidis orationes quattuor cum ceterarum fragmentis*, edidit Fridericus Blass, Leipzig, Teubner, 1869.

—, *Hyperidis orationes sex cum ceterarum fragmentis*, edidit Fridericus Blass, Leipzig, Teubner, 1894<sup>3</sup>.

CAREY, Chris, EDWARDS, Mike, FARKAS, Zoltán, HERRMAN, Judson, HORVÁTH, László, MAYER, Gyula, MÉSZÁROS, Tamás, RHODES, P. J., et TCHERNETSKA, Natalie, « Fragments of Hyperides' *Against Diondas* from the Archimedes Palimpsest », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 165, 2008, p. 1-19.

COLIN, Gaston, *Hypéride*, Discours, texte établi et publié par Gaston Colin, Paris, Les Belles Lettres, 1946.

JENSEN, Christianus, *Hyperidis orationes sex cum ceterarum fragmentis post Fridericus Blass papyri denuo collatis*, edidit Christianus Jensen, Leipzig, Teubner, 1917.

WHITEHEAD, David, *Hypereides, The forensic speeches*, introduction, translation and commentary by David Whitehead, New York, Oxford University Press, 2000.

#### INSCRIPTIONS

METTE, Hans Joachim, *Urkunden dramatischer Aufführungen in Griechenland*, Berlin – New York, Walter de Gruyter, 1977.

RHODES, Peter J., et OSBORNE, Robin, *Geek Historical Inscriptions, 404-323 BC*, edited with introduction, translations, and commentaries, by P. J. Rhodes and Robin Osborne, Oxford – New York, Oxford University Press, 2007 (2003).

#### ISEE

ROUSSEL, Pierre, *Isée*, Discours, texte établi et traduit par Pierre Roussel, Paris, Les Belles Lettres, 1960.

SCHÖMANN, Georg. Frid., *Isaei orationes XI cum aliquot deperditarum fragmentis*, recognovit annotationem criticam et commentarios adiecit Georg. Frid. Schömann, Lugduni Batavorum – Londini – Parisiis – Petropoli Russorum, Gryphiswaldiae, 1831.

WYSE, William, *The speeches of Isaeus*, with critical and explanatory notes by William Wyse, Hildesheim, Georg Olms, 1967 (réimpression de Cambridge, Cambridge University Press, 1904).

#### ISOCRATE

ALEXIOU, Evangelos, *Der Euagoras des Isokrates. Ein Kommentar*, Berlin – New York, De Gruyter, 2010.

DRERUP, Engelbert, *Isocratis opera omnia*, recensuit, scholiis, testimoniis, apparatu critico instruxit Engelbertus Drerup, vol. I, Lipsiae, sumptibus Dieterichii (Theodori Weicher), 1906.

GUZMAN HERMIDA, Juan Manuel, *Isócrates, Discursos*, introducción, traducción y notas de Juan Manuel Guzmán Hermida, t. I et II, Madrid, Editorial Gredos, 1979 et 1980.

MARZI, Mario, *Opere di Isocrate*, a cura di Mario Marzi, vol. I, Turin, Unione Tipografico-Editrice Torinese, 1991.

MATHIEU, Georges, *Isocrate, Discours*, Texte établi et traduit par Georges Mathieu, t.III, Paris, Les Belles Lettres, 1942.

MATHIEU, Georges, et BREMOND, Emile, *Isocrate, Discours*, texte établi et traduit par Georges Mathieu et Emile Brémond, t. I, II et IV, Paris, Les Belles Lettres, 1929, 1938 et 1962.

NORLIN, George, *Isocrates*, with an english translation by George Norlin, vol. I et II, Londres, William Heinemann, Cambridge, Massachusetts, Harvard university press, 1928 et 1929.

ROTH, Peter, *Der Panathenaikos des Isokrates. Übersetzung und Kommentar*, Munich et Leipzig, K. G. Saur, 2003.

SANDYS, John Edwin, *Isocrates, Ad Demonicum et Panegyricus*, edited by J. Edwin Sandys, Londres – Oxford – Cambridge, Rivingtons, 1868.

VAN HOOK, Larue, *Isocrates*, with an english translation by Larue Van Hook, vol. III, Londres, William Heinemann, Cambridge, Massachusetts, Harvard university press, 1945.

JEAN CHRYSOSTOME

MIGNE, J.-P., *Patrologia graeca*, vol. 55, S. Joannes Chrysostomus, Paris, J.-P. Migne, 1862.

JUSTIN

SEEL, Otto, *M. Iuniani Iustini Epitoma historiarum philippicarum, Pompei Trogi accedunt Prologi in Pompeium Trogum*, post Franciscum Ruehl edidit Otto Seel, Leipzig, Teubner, 1935.

LEXICOGRAPHES MINEURS

LATTE, K., et ERBSE, H., *Lexica graeca minora*, selegit K. Latte, disposuit et praefatus est H. Erbse, Georg Olms, Hildesheim, 1965.

LIBANIUS

FÆRSTER, Richardus, *Libanii opera*, recensuit Richardus Færster, vol. VI, *Declamationes XIII-XXX*, Leipzig, Teubner, 1911.

LUCIEN

HARMON, A. M., *Lucian*, with an English translation by A. M. Harmon, vol. III, London, William Heinemann, New York, G. P. Putnam's sons, 1931.

MACLEOD, Matthew Donald, *Lucian*, with an English translation by Matthew Donald Macleod, vol. VIII, London, William Heinemann Ltd, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1967.

MACLEOD, M. D., *Luciani opera*, recognovit brevisque adnotatione critica instruxit M. D. MacLeod, vol. II et III, Oxford, Clarendon Press, 2008 (1974 ; reprinted with corrections 1993) et 2004 (1980).

LYCOPHRON

FUSILLO, Massimo, HURST, André, et PADUANO, Guido, *Licofrone, Alessandra*, a cura di M. Fusillo, A. Hurst e G. Paduano, Guerini e associati, 1991.

HURST, André, et KOLDE, Antje, *Lycophron, Alexandra*, texte établi, traduit et annoté par A. Hurst, en collaboration avec Antje Kolde, Paris, Les Belles Lettres, 2008.

LAMBIN, Gérard, *L'Alexandra de Lycophron*, étude et traduction par G. Lambin, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005.

#### LYCURGUE

DURRBACH, Félix, *Lycurgue, Contre Léocrate, fragments*, texte établi et traduit par Félix Durrbach, Paris, Les Belles Lettres, 1932.

#### LYSIAS

FROHBERGER, Hermann, *Ausgewählte Reden des Lysias, für den Schulgebrauch erklärt von Hermann Frohberger*, 3 t., Leipzig, Teubner, 1866, 1868 et 1871.

GERNET, Louis, et BIZOS, Marcel, *Lysias, Discours*, texte établi et traduit par Louis Gernet et Marcel Bizos, 2 t., Paris, Les Belles Lettres, 1974 et 1962.

THALHEIM, Theodorus, *Lysiae orationes*, recensuit Theodorus Thalheim, editio maior, Leipzig, Teubner, 1901.

TODD, Stephen C., *A commentary on Lysias : speeches 1-11*, Oxford – New York, Oxford University Press, 2007.

#### MENANDRE

BLANCHARD, Alain, *Ménandre, t. IV, Les Sicyoniens*, texte établi et traduit par Alain Blanchard, Paris, Les Belles Lettres, 2009.

GOMME, A. W., et SANDBACH, F. H., *Menander, a commentary*, by A. W. Gomme and F. H. Sandbach, Oxford, Oxford university press, 1973.

HANDLEY, E. W., *The Dyskolos of Menander*, edited by E. W. Handley, Londres, Methuen & co, 1965.

JACQUES, Jean-Marie, *Ménandre, t. I/2, Le Dyscolos*, texte établi et traduit par Jean-Marie Jacques, Paris, Les Belles Lettres, 1963.

—, *Ménandre, t. I/1, La Samienne*, texte établi et traduit par Jean-Marie Jacques, Paris, Les Belles Lettres, 1971.

—, *Ménandre, t. I/3, Le Bouclier*, texte établi et traduit par Jean-Marie Jacques, Paris, Les Belles Lettres, 1998.

JAEKEL, Siegfried, *Menandri Sententiae*, edidit Siegfried Jaekel, Leipzig, Teubner, 1964.



KOERTE, Alfredus, *Menandri quae supersunt*, edidit Alfredus Koerte, vol. I, editio stereotypa correctior tertiae editionis (1938), addenda adiecit Andreas Thierfelder, Leipzig, Teubner, 1957.

—, vol. II, opus postumum retractavit addenda ad utramque partem adiecit Andreas Thierfelder, editio altera aucta et correctata, Leipzig, Teubner, 1959.

MARTINA, Antonio, *Menandro, Epitrepontes*, commento di Antonio Martina, t. II/2, Roma, Kepos, 2000.

SANDBACH, F. H., *Menandri reliquiae selectae*, recensuit F. H. Sandbach, Oxford, Clarendon Press, 1972.

—, *Menandri reliquiae selectae*, iteratis curis nova appendice auctas recensuit F. H. Sandbach, Oxford, Clarendon Press, 1990.

#### ORATORES ATTICI MINORES

MARZI, Mario, et FERABOLI, Simonetta, *Oratori attici minori*, vol. II, *Antifonte, Andocide, Dinarco, Demade*, a cura di Mario Marzi e Simonetta Feraboli, Torino, Unione Tipografico-editrice Torinese, 1995.

MARZI, Mario, LEONE, Pietro, et MALCOVATI, Enrica, *Oratori attici minori*, vol. I, *Iperide, Eschine, Licurgo*, a cura di Mario Marzi, Pietro Leone, Enrica Malcovati, Torino, Unione Tipografico-editrice Torinese, 1977.

#### PAREMIOGRAPHES (ZENOBIUS, DIOGENIANUS)

LELLI, Emanuele, *I proverbi greci. Le raccolte di Zenobio e Diogeniano*, a cura di E. Lelli, Soveria Mannelli, Rubbetino, 2006.

LEUTSCH, Ernst Ludwig von, et SCHNEIDEWIN, Friedrich Wilhelm, *Corpus paroemiographorum Graecorum*, 2 t., Hildesheim, Georg Olms, 1958 et 1961 (réimpression de Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1839 et 1851).

#### PAUSANIAS

CASEVITZ, Michel, POUILLOUX, Jean, et CHAMOIX, François, *Pausanias, Description de la Grèce*, t. I (livre I, l'Attique), texte établi par Michel Casevitz, traduit par Jean Pouilloux, commenté par François Chamoux, Paris, Les Belles Lettres, 1992.

PHILOSOPHES ARISTOTELICIENS

WEHRLI, Fritz, *Die Schule des Aristoteles, Texte und Kommentar*, herausgegeben von Fritz Wehrli, Zweite, ergänzte und verbesserte Auflage, Basel/Stuttgart, Schwabe & co., t. II, 1967, et t. IV, 1968.

PHOTIUS

BEKKER, Immanuel, *Photii bibliotheca*, ex recensione Immanuelis Bekkeri, 2 t., Berolini, typis et impensis Ge. Reimeri, 1824 et 1825.

HENRY, René, *Photius, Bibliothèque*, t. VII (« codices » 246-256), texte établi et traduit par René Henry, Paris, Les Belles Lettres, 1974.

NABER, Samuel A., *Photii Patriarchae Lexicon*, recensuit, adnotationibus instruxit et prolegomena addidit S. A. Naber, 2 t., Leiden, Brill, 1864 et 1865.

THEODORIDIS, Christos, *Photii patriarchae lexicon*, edidit C. Theodoridis, 2 vol. parus (jusqu'à la lettre M), Berlin – New York, Walter de Gruyter, 1982 et 1998.

PINDARE

BERNARDINI, Paola Angeli, CINGANO, Ettore, GENTILI, Bruno, et GIANNINI, Pietro, *Pindaro, Le Pitiche*, introduzione, testo critico e traduzione di B. Gentili, commento a cura di P. A. Bernardini, E. Cingano, B. Gentili e P. Giannini, Fondazione Lorenzo Valla, Mondadori, 1995.

BOWRA, C. M., *Pindari carmina cum fragmentis*, recognovit brevique adnotatione critica instruxit C. M. Bowra, editio altera, Oxford, Clarendon Press, 1947.

BRASWELL, Bruce Karl, *Commentary on the fourth Pythian ode of Pindar*, Berlin – New York, W. de Gruyter, 1988.

BURTON, R. W. B., *Pindar's Pythian odes : essays in interpretation*, Oxford, Oxford university press, 1962.

DRACHMANN, A. B., *Scholia vetera in Pindari carmina*, recensuit A. B. Drachmann, vol. II, *Scholia in Pythionicas*, Leipzig, Teubner, 1910.

FARNELL, Lewis Richard, *Critical commentary to the works of Pindar*, by Lewis Richard Farnell, Amsterdam, Adolf M. Hakkert, 1965.

GILDERSLEEVE, Basil L., *Pindar, the olympian and pythian odes*, with an introductory essay, notes and indexes by Basil L. Gildersleeve, Amsterdam, Adolf M. Hakkert, 1965.

MAEHLER, Hervicus, *Pindari carmina cum fragmentis*, pars II, *Fragmenta, Indices*, edidit Hervicus Maehler, Leipzig, Teubner, 1989.

PUECH, Aimé, *Pindare*, t. I, *Olympiques*, texte établi et traduit par Aimé Puech, Paris, Les Belles Lettres, 1949.

—, t. II, *Pythiques*, texte établi et traduit par Aimé Puech, Paris, Les Belles Lettres, 1922.

—, t. III, *Néméennes*, texte établi et traduit par Aimé Puech, Paris, Les Belles Lettres, 1952.

—, t. IV, *Isthmiques et fragments*, texte établi et traduit par Aimé Puech, troisième édition, Paris, Les Belles Lettres, 1961.

SCHROEDER, Otto, *Pindari carmina cum fragmentis selectis*, edidit Otto Schroeder, Leipzig, Teubner, 1908.

—, *Pindars Pythien*, erklärt von Otto Schroeder, Leipzig – Berlin, Teubner, 1922.

#### PLATON

ADAM, James, *The Republic of Plato*, edited with critical notes, commentary and appendices by J. Adam, second edition with an introduction by D. A. Rees, 2 vol., Cambridge, University Press, 1963<sup>2</sup> (1902).

BERNARD, Hildegund, *Hermeias von Alexandrien Kommentar zu Platons Phaidros*, übersetzt und eingeleitet von H. Bernard, Tübingen, Mohr Siebeck, 1997.

BRISSON, Luc, et DERRIDA, Jacques, *Platon, Phèdre*, traduction inédite, introduction et notes par Luc Brisson, suivi de « La Pharmacie de Platon » de Jacques Derrida, Paris, GF Flammarion, 2000.

BURNET, John, *Platonis opera*, recognovit brevique adnotatione critica instruxit Ioannes Burnet, t. II, tetralogias III-IV continens, Oxford, Clarendon Press, 1957 (1901).

CHAMBRY, Emile, *Platon, Œuvres complètes*, t. VII/1, *La République, livres IV-VII*, texte établi et traduit par Emile Chambry, Paris, Les Belles Lettres, 1931.

— *Platon, Œuvres complètes*, t. VII/2, *La République, livres VIII-X*, texte établi et traduit par Emile Chambry, Paris, Les Belles Lettres, 1934.

CHAMBRY, Emile, et DIES, Auguste, *Platon, Œuvres complètes*, t. VI, *La République, livres I-III*, texte établi et traduit par Emile Chambry, introduction par Auguste Dies, Paris, Les Belles Lettres, 1932.

COUVREUR, Paul, *Hermiae Alexandrini in Platonis Phaedrum scholia, ad fidem codicis parisini 1810 denuo collati edidit et apparatus critico ornavit P. Couvreur*, Paris, Émile Bouillon, 1901.

CROISET, Alfred, *Platon, Œuvres complètes*, t. II, *Hippias majeur, Charmide, Lachès, Lysis*, texte établi et traduit par Alfred Croiset, Paris, Les Belles Lettres, 1921.

—, t. III/1, *Protagoras*, texte établi et traduit par Alfred Croiset, Paris, Les Belles Lettres, 1923.

CROISET, Alfred, et BODIN, Louis, *Platon, Œuvres complètes*, t. III/2, *Gorgias, Ménon*, texte établi et traduit par Alfred Croiset avec la collaboration de Louis Bodin, Paris, Les Belles Lettres, 1923.

CROISET, Maurice, *Platon, Œuvres complètes*, t. I, *Hippias mineur, Alcibiade, Apologie de Socrate, Euthyphron, Criton*, texte établi et traduit par Maurice Croiset, Paris, Les Belles Lettres 1920.

CROISET, Alfred, et PRADEAU, Jean-François, *Platon, Gorgias*, texte établi par Alfred Croiset, revu par Jean-François Pradeau, introduction et notes par Jean-François Pradeau, Paris, Les Belles Lettres, 1997.

DALIMIER, Catherine, *Platon, Cratyle*, traduction inédite, introduction, notes, bibliographie et index par Catherine Dalimier, Paris, GF Flammarion, 1998.

DE VRIES, Gerrit Jacob, *A Commentary on the Phaedrus of Plato*, Amsterdam, Adolf M. Hakkert, 1969.

DIES, Auguste, *Platon, Œuvres complètes*, t. VIII/2, *Théétète*, texte établi et traduit par Auguste Dies, Paris, Les Belles Lettres, 1923.

— *Platon, Œuvres complètes*, t. VIII/3, *Le Sophiste*, texte établi et traduit par Auguste Dies, Paris, Les Belles Lettres, 1925.

— *Platon, Œuvres complètes*, t. IX/1, *Le Politique*, texte établi et traduit par Auguste Dies, Paris, Les Belles Lettres, 1935.

— *Platon, Œuvres complètes*, t. IX/2, *Philèbe*, texte établi et traduit par Auguste Dies, Paris, Les Belles Lettres, 1941.

— *Platon, Œuvres complètes*, t. XII/1, *Les Lois, livres VII-X*, texte établi et traduit par Auguste Dies, Paris, Les Belles Lettres, 1956.

— *Platon, Œuvres complètes*, t. XII/2, *Les Lois, livres XI-XII*, texte établi et traduit par Auguste Dies, Paris, Les Belles Lettres, 1956.

DODDS, E. R., *Plato, Gorgias*, a revised text with introduction and commentary by E. R. Dodds, Oxford, Clarendon Press, 1959.

GREENE, William Chase, éd., *Scholia platonica*, Chicago, Scholars Press, 1981 (réimpression de : Haverford, PA, Haverford College, 1938).

LEROUX, Georges, *Platon, La République*, traduction inédite, introduction et notes par Georges Leroux, Paris, GF Flammarion, 2002.

LOAYZA, Daniel, *Platon, Ménexène*, traduction inédite, introduction et notes par Daniel Loayza, Paris, GF-Flammarion, 2006.

LORIAUX, Robert, *Le Phédon de Platon*, commentaire et traduction, 2 vol., Namur – Gemblou, éditions J. Duculot, 1969 et 1975.

MANUWALD, Bernd, *Platon, Protagoras*, Übersetzung und Kommentar von Bernd Manuwald, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1999.

MERIDIER, Louis, *Platon, Œuvres complètes*, t. V/1, *Ion, Ménexène, Euthydème*, texte établi et traduit par Louis Meridier, Paris, Les Belles Lettres, 1931.

— *Platon, Œuvres complètes*, t. V/2, *Cratyle*, texte établi et traduit par Louis Meridier, Paris, Les Belles Lettres, 1931.

PLACES, Edouard des, *Platon, Œuvres complètes*, t. XI/2, *Les Lois, livres III-VI*, texte établi et traduit par Edouard des Places, Paris, Les Belles Lettres, 1951.

—, *Platon, Œuvres complètes*, t. XIV, *Lexique de la langue philosophique et religieuse de Platon*, 2 vol., Paris, Les Belles Lettres, 1964.

PLACES, Edouard des, DIES, Auguste, et GERNET, Louis, *Platon, Œuvres complètes*, t. XI/1, *Les Lois, livres I-II*, texte établi et traduit par Edouard des Places, introduction d'Auguste Dies et Louis Gernet, Paris, Les Belles Lettres, 1951.

REALE, Giovanni, *Platone Fedro*, a cura di G. Reale, testo critico di John Burnet, Milan, Fondazione Lorenzo Valla, Mondadori, 1998.

RIVAUD, Albert, *Platon, Œuvres complètes*, t. X, *Timée, Critias*, texte établi et traduit par Albert Rivaud, Paris, Les Belles Lettres, 1925.

ROBIN, Léon, MORESCHINI, Claudio, et VICAIRE, Paul, *Platon, Œuvres complètes*, t. IV/3, *Phèdre*, notice de Léon Robin, texte établi par Claudio Moreschini et traduit par Paul Vicaire, Paris, Les Belles Lettres, 1985.

ROBIN, Léon, et VICAIRE, Paul, *Platon, Œuvres complètes*, t. IV/1, *Phédon*, notice de Léon Robin, texte établi et traduit par Paul Vicaire, Paris, Les Belles Lettres 1983.

ROBIN, Léon, VICAIRE, Paul, et LABORDERIE, Jean, *Platon, Œuvres complètes*, t. IV/2, *Le Banquet*, notice de Léon Robin, texte établi et traduit par Paul Vicaire avec le concours de Jean Laborderie, Paris, Les Belles Lettres, 1989.

ROWE, C. J., *Plato, Phaedo*, edited by C. J. Rowe, New York, Cambridge university press, 1993.

—, *Plato, Statesman*, edited with an introduction, translation and commentary by C. J. Rowe, Warminster, Aris & Phillips, 1995.

SCHÖPSDAU, Klaus, *Platon, Nomoi (Gesetze)*, Buch IV-VII (*Platon Werke*, IX/2), Übersetzung und Kommentar von Klaus Schöpsdau, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2003.

SOUILHE, Joseph, *Platon, Œuvres complètes*, t. XIII/2, *Dialogues suspects : Second Alcibiade, Hipparque, Minos, Les Rivaux, Théagès, Clitophon*, texte établi et traduit par Joseph Souilhé, Paris, Les Belles Lettres, 1930.

#### PLINE LE JEUNE

GUILLEMIN, Anne-Marie, *Pline le Jeune, Lettres*, t. I, livres I-III, texte établit et traduit par Anne-Marie Guillemin, Paris, Les Belles Lettres, 1927.

#### PLUTARQUE

CUVIGNY, Marcel, et LACHENAUD, Guy, *Plutarque, Œuvres morales*, t. XII/1 (traités 54-57), texte établi et traduit par Marcel Cuvigny et Guy Lachenaud, Paris, Les Belles Lettres, 1981.

DUMORTIER, Jean, et DEFRADAS, Jean, *Plutarque, Œuvres morales*, t. VII/1, *Traité de morale (27-36)*, texte établi et traduit par Jean Dumortier et Jean Defradas, Paris, Les Belles Lettres, 1975.

FLACELIERE, Robert, CHAMBRY, Emile, et JUNEUX, Marcel, *Plutarque, Vies*, t. I, *Thésée-Romulus — Lycurgue-Numa*, texte établi et traduit par Robert Flaceliere, Emile Chambry et Marcel Juneux, Paris, Les Belles Lettres, 1957.

FLACELIERE, Robert, et CHAMBRY, Emile, *Plutarque, Vies*, t. III, *Périclès-Fabius Maximus — Alcibiade-Coriolan*, texte établi et traduit par Robert Flaceliere et Emile Chambry, Paris, Les Belles Lettres, 1964.

—, t. IX, *Alexandre — César*, texte établi et traduit par Robert Flaceliere et Emile Chambry, Paris, Les Belles Lettres, 1975.

—, t. XII, *Démosthène — Cicéron*, texte établi et traduit par Robert Flaceliere et Emile Chambry, Paris, Les Belles Lettres, 1976.

FLACELIERE, Robert, IRIGOIN, Jean, SIRINELLI, Jean, et PHILIPPON, André, *Plutarque, Œuvres morales*, t. I/1, Introduction générale par Robert Flacelière et Jean Irigoïn, *De l'éducation des enfants*, texte établi et traduit par Jean Sirinelli, *Comment lire les poètes*, texte établi et traduit par André Philippon, Paris, Les Belles Lettres, 1987.

FUHRMANN, François, *Plutarque, Œuvres morales*, t. III, *Apophtegmes de rois et de généraux, Apophtegmes laconiens*, texte établi et traduit par François Fuhrmann, Paris, Les Belles Lettres, 1988.

MAU, Jürgen, *Plutarchi Moralia*, V, 2, 1 (traités 55 et 58), edidit J. Mau, Leipzig, Teubner, 1971.

PERRIN, Bernadotte, *Plutarch's Lives*, with an English translation by Bernadotte Perrin, vol. III, London, Heinemann Ltd, Cambridge, Massachusetts, Harvard university press, 1967.

#### POÈTES COMIQUES (FRAGMENTS)

AUSTIN, Colinus, *Comicorum graecorum fragmenta in papyris reperta*, edidit Colinus Austin, Berlin – New York, Walter de Gruyter, 1973.

DEMIĄNCZUK, Ioannes, *Supplementum comicum*, Ioannes Demiańczuk, Hildesheim, Georg Olms, 1967 (1912).

KAIBEL, Georgius, *Comicorum graecorum fragmenta*, edidit Georgius Kaibel, vol. I/1, Berlin, Weidmann, 1899.

KASSEL, Rudolf, et AUSTIN, Colin, *Poetae Comici Graeci*, ediderunt Rudolf Kassel et Colin Austin, Berlin – New York, Walter de Gruyter, depuis 1983, 8 vol. parus, 1983-2001.

KOCK, Theodorus, *Comicorum atticorum fragmenta*, edidit Theodorus KOCK, Leipzig, Teubner, t. I, 1880, t. II/1, 1884, et t. II/2, 1888.

#### POETES LESBIENS ; POETES LYRIQUES, IAMBIQUES ET ELEGIAQUES (RECUEILS COLLECTIFS DE FRAGMENTS)

BERGK, Theodorus, *Poetae lyrici graeci*, recensuit Theodorus Bergk, editionis quartae, Leipzig, Teubner, vol. I, 1878, vol. II et III, 1882.

CAMPBELL, David A., *Greek lyric poetry*, a selection of early greek lyric elegiac and iambic poetry by David A Campbell, Bristol, Bristol Classical Press, 1982 (1967).

DIEHL, Ernestus, *Anthologia lyrica graeca edidit E. Diehl*, 3 t., *editio stereotypa editionis tertiae*, Leipzig, Teubner, 1954 (1949<sup>3</sup>, 1950<sup>3</sup> et 1952<sup>3</sup>).

LOBEL, Edgar, et PAGE, Denys, *Poetarum lesbiorum fragmenta*, ediderunt Edgar Lobel et Denys Page, Oxford, Clarendon Press, 1955.

WEST, Martin Litchfield, *Iambi et elegi graeci ante Alexandrum cantati edidit M. L. West*, 2 vol., Oxford, Clarendon, 1989<sup>2</sup> et 1992<sup>2</sup> (1971 et 1972).

#### POÈTES PHILOSOPHES (FRAGMENTS)

DIELS, Hermann, *Poetae philosophorum fragmenta*, edidit Hermann Diels, Berlin, Weidmann, 1901.

#### POLYBE

PATON, William Roger, *Polybius, The Histories*, with an english translation by W. R. Paton, vol. 5, London – New York, William Heinemann Ltd. – G. P. Putnam's Sons, 1927.

PATON, William Roger, WALBANK, Frank W., et HABICHT, Christian, *Polybius, The Histories*, vol. 5, books 16-27, translated by W. R. Paton, revised by Frank W. Walbank and Christian Habicht, Cambridge, Massachusetts – London, England, Harvard university press, 2012 (1926).

PATON, William Roger, WALBANK, Frank W., HABICHT, Christian, et OLSON, S. Douglas, *Polybius, The Histories*, books 28-39, translated by W. R. Paton, revised by Frank W. Walbank and Christian Habicht, unattributed fragments, edited and translated by S. Douglas Olson, Cambridge, Massachusetts – London, England, Harvard university press, 2012.

#### PRÉSOCRATIQUES

DIELS, Hermann, et KRANZ, Walther, *Die Fragmente der Vorsokratiker*, griechisch und deutsch, von Hermann Diels, herausgegeben von Walther Kranz, 3 t., Dublin – Zürich, Weidmann, t. I et II, 1969<sup>14</sup> et 1970<sup>14</sup> (1903), et t. III, 1967<sup>12</sup> (1903).

REALE, Giovanni, FUSARO, Diego, MIGLIORI, Maurizio, OBINU, Salvatore, RAMELLI, Iliaria, TIMPANARO CARDINI, Maria, et TONELLI, Angelo, *I Presocratici*, prima traduzione integrale con testi originali a fronte delle testimonianze e dei frammenti nella raccolta di Hermann Diels e Walther Kranz, a cura di Giovanni Reale, con la collaborazione di Diego Fusaro, Maurizio Migliori, Salvatore Obinu, Iliaria Ramelli, Maria Timpanaro Cardini, Angelo Tonelli, realizzazione editoriale e indici di Vincenzo Cicero, Milan, Bompiani, Il pensiero occidentale, 2006.

#### PSEUDO-AELIUS ARISTIDE

PATILLON, Michel, *Pseudo-Aelius Aristide, Arts rhétoriques*, texte établi et traduit par Michel Patillon, 2 t., Paris, Les Belles Lettres, 2002a et 2002b.



PSEUDO-LONGIN

GOYET, Francis, *Longin, Traité du Sublime*, traduction de Boileau, introduction et notes de Francis Goyet, Paris, Le Livre de Poche, 1995.

LEBEGUE, Henri, *Pseudo-Longin, Du sublime*, texte établi et traduit par Henri Lebegue, Paris, Les Belles Lettres, 1939.

QUINTE-CURCE

BARDON, H., *Quinte-Curce, Histoires*, tome II (livres VII-X), texte établi et traduit par H. Bardon, Paris, Les Belles Lettres, 1948.

QUINTILIEN

COUSIN, Jean, *Quintilien, Institution oratoire*, texte établi et traduit par Jean Cousin, Paris, Les Belles Lettres, t. III, 1976, et t. V, 1978.

RHETORES GRAECI

SPENGLER, Leonard, *Rhetores Graeci, ex recognitione Leonardi Spengel.*, 3 vol., Leipzig, Teubner, 1853, 1854 et 1856.

WALZ, Christianus, *Rhetores Graeci*, edidit Christianus Walz, 8 vol., Stuttgartiae et Tubingae, J. G. Cotta, Londini, Black, Young et Young, Lutetiae, Firmin Didot, vol. 1, 1832, vol. 2 et 8, 1835, vol. 3 et 6, 1834, vol. 4, 5 et 7, 1833.

RHETORIQUE A HERENNIUS

ACHARD, Guy, *Rhétorique à Herennius*, texte établi et traduit par Guy Achard, Paris, Les Belles Lettres, 1989.

PUUBLIUS RUTILIUS LUPUUS, AQUILA ROMANUS, IULIUS RUFINIANUS

RUHNKENII, Davidis, et FROTSCHER, Carolus Henricus, *Publii Rutilii Lupi De figuris sententiarum et elocutionis libri duo, item Aquilae Romani et Iulii Rufiniani de eodem argumento libri*, ex recensione et cum integris adnotationibus Davidis Ruhnkenii accurate edidit multisque accessionibus locupletavit Carolus Henricus Frotscher, Lipsiae, Teubner, 1831.

SAPPHO

DIEHL, Ernst, *Supplementum lyricum, neue Bruchstücke von Archilochus, Alcaeus, Sappho, Corinna, Pindar*, ausgewählt und erklärt von E. Diehl, Bonn, Marcus und Weber, 1908.

LOBEL, Edgar, *The Fragments of the lyrical poems of Sappho*, edited by E. Lobel, Oxford, Clarendon Press, 1925.

LOBEL, Edgar, et PAGE, Denys, *Poetarum Lesbiorum fragmenta*, ediderunt E. Lobel et D. Page, Oxford, Clarendon Press, 1955.

SCHUBART, Wilhelm, et WILAMOWITZ-MÖLLENDORFF, Urs von, *Lyrische und dramatische Fragmente*, bearbeitet von W. Schubart und U. von Wilamowitz-Möellendorff, Berlin, Weidmann, 1907.

SEXTUS EMPIRICUS

BURY, Robert Gregg, *Sextus Empiricus*, with an English Translation by Robert Gregg BURY, London, William Heinemann, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, vol. II, 1961.

SOLON

NOUSSIA-FANTUZZI, Maria, *Solon the Athenian, the poetic fragments*, Leiden – Boston, Brill, 2010.

SOPHOCLE

DAIN, Alphonse, et MAZON, Paul, *Sophocle, Tragédies*, texte établi et traduit par Alphonse Dain et Paul Mazon, 3 t., Paris, Les Belles Lettres, 1955, 1958 et 1960.

FINGLASS, P. J., *Sophocles Electra*, edited with introduction and commentary by P. J. Finglass, Cambridge, University press, 2007.

GRIFFITH, Mark, *Sophocles, Antigone*, edited by Mark Griffith, Cambridge, Cambridge university press, 1999.

KAMERBEEK, J. C., *The plays of Sophocles*, by J. C. Kamerbeek, commentaries, part I, *The Ajax*, Leiden, Brill, 1963<sup>2</sup> (1953).

—, part II, *The Trachiniae*, Leiden, Brill, 1959.

KELLS, J. H., *Sophocles Electra*, edited by J. H. Kells, Cambridge, University press, 1973.

SOPHRON

RUSTEN, Jeffrey, et CUNNINGHAM, I. C., *Theophrastus Characters, Herodas Mimes, Sophron and others mime fragments*, edited and translated by Jeffrey Rusten and I. C. Cunningham, Cambridge, Massachusetts – London, Harvard University Press, 2002.

SPEUSIPPE

NATOLI, Anthony Francis, *The Letter of Speusippus to Philip II*, introduction, text, translation and commentary, with an appendix on the thirty-first socratic letter attributed to Plato, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2004.

STOÏCIENS (FRAGMENTS)

VON ARNIM, Ioannes, *Stoicorum veterum fragmenta*, collegit Ioannes von Arnim, 4 t., Stuttgart, Teubner, 1964.

STRABON

BALADIE, Raoul, *Strabon, Géographie*, t. VI (livre IX), texte établi et traduit par Raoul Baladié, Paris, Les Belles Lettres, 1996.

JONES, Horace Leonard, *The Geography of Strabo*, with an English translation by Horace Leonard Jones, vol. VI, Londres, William Heinemann, New York, G. P. Putnam's sons, 1929.

SUIDAS

ADLER, Ada, *Suidae Lexicon*, edidit A. Adler, 5 vol., Leipzig, Teubner, 1928-1938.

TACITE

GOELZER, Henri, et BORNECQUE, Henri, *Tacite, Dialogue des orateurs*, texte établi par Henri GOELZER et traduit par Henri Bornecque, Paris, Les Belles Lettres, 1936.

THÉOCRITE

WENDEL, Carolus, *Scholia in Theocritum vetera*, recensuit Carolus Wendel, editio stereotypa editionis primae (1914), Stuttgart, Teubner, 1967.

#### THEOGNIS

CARRIERE, Jean, *Théognis, Poèmes élégiaques*, texte établi, traduit et commenté par Jean Carrière, nouvelle édition, refondue et augmentée, Paris, Les Belles Lettres, 1975.

#### THEOPHRASTE

ALY, Wolfgang, *Fragmentum Vaticanum de eligendis magistratibus e codice bis rescripto Vat. gr. 2306*, edidit Wolfgang Aly, accedunt tabulae III, Città del Vaticano, biblioteca apostolica vaticana, 1943.

AMIGUES, Suzanne, *Théophraste, Recherches sur les plantes*, texte établi et traduit par Suzanne AMIGUES, IV t. parus, Paris, Les Belles Lettres, 1988, 1989, 1993 et 2003.

COUTANT, Victor, et EICHENLAUB, Val L., *Theophrastus De Ventis*, edited with introduction, translation and commentary by V. Coutant and V. L. Eichenlaub, Notre Dame – London, University of Notre Dame Press, 1975.

EINARSON, Benedict, et LINK, George Konrad Karl, *Theophrasti De Causis plantarum*, with an English translation by Benedict Einarson and George Konrad Karl Link, London, William Heinemann Ltd, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 3 vol., 1976-1990.

NAVARRE, Octave, *Théophraste, Caractères*, texte établi et traduit par Octave Navarre, Paris, Les Belles Lettres, 1921.

PÖTSCHER, Walter, *Theophrastos Περί Εὐσεβείας*, griechischer Text, herausgegeben, übersetzt und eingeleitet von Walter Pötscher, Leiden, Brill, 1964.

USSHER, R. G., *The Characters of Theophrastus*, edited with introduction, commentary and index by R. G. Ussher, London, Macmillan & Co, New York, St Martin's Press, 1960.

WIMMER, Fridericus, *Theophrasti eresii opera, quae supersunt, omnia*, Paris, Firmin Didot, 1866.

#### TIBERIUS

BALLAIRA, Guilelmus, *Tiberii De figuris demosthenicis, libellus cum deperditorum operum fragmentis*, edidit Guilelmus Ballaira, Romae, in aedibus Athenaei (Edizioni dell'Ateneo), 1968.

## THUCYDIDE

BODIN, Louis, et, ROMILLY, Jacqueline de, *Thucydide, La guerre du Péloponnèse*, t. IV, texte établi et traduit par Louis Bodin et Jacqueline de Romilly, Paris, Les Belles Lettres, 1955.

GOMME, A. W., ANDREWES, A., et DOVER, K. J., *A Historical Commentary on Thucydides*, by A. W. Gomme, A. Andrewes and K. J. Dover, 5 vol., Oxford, Clarendon Press, vol. I, 1945, vol. II et III, 1956, vol. IV, 1970, et vol. V, 1981.

HORNBLOWER, Simon, *A Commentary on Thucydides*, vol. I et II, Oxford, Clarendon Press, 1991 et 1996.

—, *A Commentary on Thucydides*, vol. III, Oxford – New York, Oxford University Press, 2008.

ROMILLY, Jacqueline de, *Thucydide, La guerre de Péloponnèse*, t. I, t. II/1 et t. III, texte établi et traduit par Jacqueline de Romilly, Paris, Les Belles Lettres, 1953, 1962 et 1967.

WEIL, Raymond, et ROMILLY, Jacqueline de, *Thucydide, La guerre de Péloponnèse*, t. II/2 et V, texte établi et traduit par Raymond Weil, avec la collaboration de Jacqueline de Romilly, Paris, Les Belles Lettres, 1967 et 1972.

## TITE-LIVE

HUS, Alain, *Tite-Live, Histoire romaine*, t. XXI, livre XXXI, texte établi et traduit par Alain Hus, Paris, Les Belles Lettres, 1977.

## TRAGIQUES (FRAGMENTS)

NAUCK, Augustus, *Tragicorum Graecorum fragmenta*, recensuit Augustus Nauck, Leipzig, Teubner, 1856 et 1889<sup>2</sup>.

RADT, Stefan, *Tragicorum Graecorum fragmenta*, editor Bruno Snell, vol. 4, *Sophocles*, editor Stefan Radt, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1977.

SNELL, Bruno, *Tragicorum Graecorum fragmenta*, editor Bruno Snell, vol. I, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1971.

KANNICHT, Richard, *Tragicorum Graecorum fragmenta*, vol. 5, *Euripides*, editor Richard Kannicht, en 2 t., Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2004.

RADT, Stephan, *Tragicorum Graecorum fragmenta*, vol. 3, *Aeschylus*, et vol. 4, *Sophocles*, Euripides, editor Stefan Radt, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1985 et 1977.

VITRUVÉ

CALLEBAT, Louis, GROS, Pierre, et JACQUEMARD, Catherine, *Vitruve, De l'architecture*, livre II, texte établi et traduit par Louis Callebat, introduit et commenté par Pierre Gros, recherche sur les manuscrits et apparat critique de Catherine Jacquemard, Paris, Les Belles Lettres, 1999.

XENOCRATE

PARENTE, Margherita Isnardi, *Senocrate – Ermodoro. Frammenti*, Naples, Bibliopolis, 1982.

XENOPHON

BANDINI, Michele, et DORION, Louis-André, *Xénophon, Mémoires*, t. I, texte établi par Michele Bandini et traduit par Louis-André Dorion, Paris, Les Belles Lettres, 2000.

—, t. II/1, texte établi par Michele Bandini, traduit et annoté par Louis-André Dorion, Paris, Les Belles Lettres, 2011.

BIZOS, Marcel, *Xénophon, Cyropédie*, t. I et II, texte établi et traduit par Marcel Bizos, Paris, Les Belles Lettres, 1971 et 1973.

CHANTRAINE, Pierre, *Xénophon, Économique*, texte établi et traduit par Pierre Chantraine, Paris, Les Belles Lettres, 1949.

DELEBECQUE, Edouard, *Xénophon, L'Art de la chasse*, texte établi et traduit par Édouard Delebecque, Paris, Les Belles Lettres, 1970.

—, *Xénophon, Cyropédie*, t. III, texte établi et traduit par Edouard Delebecque, Paris, Les Belles Lettres, 1978.

HATZFELD, Jean, *Xénophon, Hélieniques*, texte établi et traduit par Jean Hatzfeld, 2 t., Paris, Les Belles Lettres, 1949 et 1948.

MARCHANT, Edgar Cardew, *Xenophontis Opera omnia*, recognovit brevique adnotatione critica instruit E. C. Marchant, t. II, *Commentarii, Oeconomicus, Convivium, Apologia Socratis*, Oxford, Clarendon press, 1971 (1901, 1921<sup>2</sup>).

—, t. IV, *Institutio Cyri*, Oxford, Clarendon press, 1974 (1910).

—, t. V, *Opuscula*, Oxford, Clarendon press, 1969 (1920).

MARCHANT, Edgar Cardew, et TODD, Otis Johnson, *Xenophon in seven volumes*, vol. IV, *Memorabilia and Œconomicus*, with an English translation by Edgar Cardew Marchant,

*Symposium and Apology*, with an English translation by Otis Johnson Todd, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, London, William Heinemann Ltd, 1968 (1923).

MASQUEREY, Paul, *Xénophon, Anabase*, texte établi et traduit par Paul Masquerey, 2 t., Paris, Les Belles Lettres, 1930 et 1931.

OLLIER, François, *Xénophon, Banquet – Apologie de Socrate*, texte établi et traduit par François Ollier, Paris, Les Belles Lettres, 1961.

#### IV-Etudes critiques

ADAMI, Riccardo, *I Tropi e le figure nelle orazioni di Demostene*, Trieste, Programma del ginnasio comunale superiore, 1885.

ADAMS, Charles Darwin, « Are the Political Speeches of Demosthenes to Be Regarded as Political Pamphlets ? », *Transactions of the American Philological Association*, 43, 1912, p. 5-22.

—, « Speeches VIII and X of the Demosthenic corpus », *Classical Philology*, 33, 1938, p. 129-44.

ADKINS, Arthur W. H., *Poetic craft in the early Greek elegists*, Chicago, University of Chicago Press, 1985.

ALGANZA ROLDÁN, Minerva, CAMACHO ROJO, José María, FUENTES GONZÁLEZ, Pedro Pablo, et VILLENA PONSODA, Miguel, éd., ΕΠΙΕΙΚΕΙΑ. *Studia graeca in memoriam Jesús Lens Tuero. Homenaje al Profesor Jesús Lens Tuero*, Granada, Athos-Pérgamos, 2000.

ALONSO TRONCOSO, Víctor, « The Bearded King and the Beardless Hero. From Philip II to Alexander the Great », in Carney et Ogden, 2010, p. 13-24.

AMELING, Walter, « Alexander und Achilleus. Eine Bestandsaufnahme », in Will et Heinrichs, 1988, p. 657-92.

ANASTASIADIS, Vasilis I., « Political “Parties” in Athenian Democracy : A Modernising Topos », *Arethusa*, 32/3, 1999, p. 313-35.

ANHALT, Emily K., *Solon the singer: poetics and politics*, Lanham, Md., Rowman & Littlefield, 1993.

ANSON, Edward M., « Alexander and Siwah », *Ancient world*, 34, p. 117-30.

ASIRVATHAM, Sulochana R., « Perspectives on the Macedonians from Greece, Rome, and Beyond », in Roisman et Worthington, 2010, p. 99-124.

*Aux origines de l'Hellénisme : la Crète et la Grèce, hommage à Henri Van Effenterre*, présenté par le Centre Gustave Glotz, Paris, Publications de la Sorbonne, 1984.

BACHELARD, Gaston, *La Flamme d'une chandelle*, Paris, PUF, « Quadrige », 1996 (1961).

BADIAN, Ernst, « The death of Philip II », *Phœnix*, 17, 1963, p. 244-50.

—, « Agis III », *Hermes*, 95, 1967, p. 170-92.

—, « The ghost of empire: reflections on Athenian foreign policy in the fourth century BC », in Eder, 1995, p. 79-106.

—, « Conspiracies », in Bosworth et Baynham, 2000a, p. 50-95.

—, « The Road to prominence », in Worthington, 2000b, p. 9-44.

BAKER, Patrick « Les mercenaires », in Prost, 1999, p. 240-55.

BALOT, Ryan K., *Courage in the democratic polis. Ideology and critique in Classical Athens*, Oxford – New York, Oxford University Press, 2014.

BARCHIESI, Alessandro, « Simonides and Horace on the Death of Achilles », in Boedeker et Sider, 1996, p. 247-53.

BASLEZ, Marie-Françoise, HOFFMANN, Philippe, et PERNOT, Laurent, éd., *L'Invention de l'autobiographie, d'Hésiode à Saint-Augustin*, actes du deuxième colloque de l'Équipe de recherche sur l'hellénisme post-classique (Paris, École normale supérieure, 14-16 juin 1990), Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1993.

BAYNHAM, Elizabeth, « The ancient evidence for Alexander the great », in Roisman, 2003, p. 3-29.

BEALE, Walter H., « Rhetorical performative discourse : a new theory of epideitic », *Philosophy and rhetoric*, 11, 1978, p. 221-46 (repris in Nagy, 2001, p. 295-320).

BEARZOT, Cinzia, « "Partis" politiques, cités, états fédéraux. Le témoignage de l'historien d'Oxyrhynchos », *Mouseion*, 9/3, 2009, p. 239-55.

BEARZOT, Cinzia, et LANDUCCI, Franca, éd., *'Partiti' e fazioni nell'esperienza politica greca*, Milan, Vita e pensiero, 2008.

—, *Tra mare e continente : l'isola d'Eubea*, Milan, Vita e pensiero, 2013.

BECHTEL, Friedrich, *Die attischen Frauennamen nach ihrem System dargestellt*, Göttingen, Vandenhœck, 1902.

BECKER, Albert Gerhard, *Demosthenes als Staatsmann und Redner*, Halle und Leipzig, in der Ruffschen Verlagshandlung, 1815.

BECKER, Otfried, *Das Bild des Weges und verwandte Vorstellungen im frühgriechischen Denken*, Berlin, Weidmann, 1937.



- BELOCH, Karl Julius, *Die attische Politik seit Perikles*, Leipzig, Teubner, 1884.
- , *Griechische Geschichte*, zweite neugestaltete Auflage, dritter Band, bis auf Aristoteles und die Eroberung Asiens, erste Abteilung, Berlin und Leipzig, Walter de Gruyter, 1922.
- BERG, George Olaf, *Metaphor and comparison in the dialogues of Plato*, 2 vol., Dehli, Pranava Books, 2009 (réimpression de : Berlin, Mayer Müller, 1904).
- BERS, Victor, « Dikastic *thorubos* », in Cartledge et Harvey, 1985, p. 1-15 (repris in Nagy, 2001, p. 329-43).
- BERTINI, Ferruccio, éd., *Giornate filologiche « Francesco Della Corte » - IV*, Genova, Dipartimento di archeologia, filologia classica e loro tradizioni, 2005.
- BERTOLI, Marcello, « L'Eubea nella prima metà del IV secolo a.C. tra aspirazione alla libertà e dipendenza da Atene », in Bearzot et Landucci, 2013, p. 191-23.
- BIANCO, Elisabetta, « Charidème : un héros du mal chez Démosthène », in Queyrel Bottineau, 2014, p. 313-27.
- BILLAULT, Alain, « L'histoire de la rhétorique dans les *Vies parallèles* de Plutarque : l'exemple des *Vies* de Démosthène et de Cicéron », *Revue des études grecques*, 114, 2001, p. 256-68.
- , « Une icône de la liberté : remarques sur l'image de Démosthène », *Ordia prima*, 2, 2003, p. 5-22.
- BLAISE, Fabienne, « Poetics and politics : tradition re-worked in Solon's 'Eunomia' (Poem 4) », in Blok et Lardinois, 2006, p. 114-33.
- BLASS, Friedrich, *Die attische Beredsamkeit*, zweite Auflage, Leipzig, Teubner, t. I, 1868, t. II, 1874, t. III-1, 1893 (1877<sup>1</sup>), et III-2, 1898 (1880<sup>1</sup>).
- BLOK, Josine H., et LARDINOIS, André P. M. H., éd., *Solon of Athens : new historical and philological approaches*, Leiden, Brill, 2006.
- BLÜMNER, Hugo, *Über Gleichniss und Metapher in der attischen Komödie*, Leipzig, Teubner, 1891.
- BOEDEKER, Deborah, et SIDER, David, *The New Simonides, Arethusa*, 29/2, 1996.
- BOMPAIRE, Jacques, « Questions de rhétorique, I : Image, métaphore, imagination dans la théorie littéraire grecque », *Bulletin de l'association Guillaume Budé*, 36, 1977, p. 355-9.
- , « L'apothéose de Démosthène, de sa mort jusqu'à l'époque de la II<sup>e</sup> Sophistique », *Bulletin de l'association Guillaume Budé*, 1, 1984, p. 14-26.

BORZA, Eugene N., « Anaxarchus and Callisthenes : academic intrigue at Alexander's court », in Worthington 2012a, p. 381-90 (reprise de *id.*, in Dell, 1981, p. 73-86).

BOSWORTH, A. B., *Conquest and empire. The reign of Alexander the Great*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995 (1988).

BOSWORTH, A. B., et BAYNHAM, E. J., *Alexander the Great in fact and fiction*, Oxford – New York, Oxford university press, 2000.

BOUCHET, Christian, *Isocrate l'Athénien ou la belle hégémonie. Etude des relations internationales au IV<sup>e</sup> siècle a.C.*, Bordeaux , Ausonius, Paris, De Boccard, 2014.

BOWIE, A. M., *Aristophanes. Myth, ritual and comedy*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993.

BOWRA, C. M., *Greek lyric poetry from Alcman to Simonides*, Oxford, Clarendon press, 1936.

—, *Problems in Greek poetry*, Oxford, Clarendon Press, 1953.

BRIANT, Pierre, « Chasses royales macédoniennes et chasses royales perses : le thème de la chasse au lion sur *La Chasse de Vergina* », *Dialogues d'histoire ancienne*, 17/1, 1991, p. 211-55.

BRILLET-DUBOIS, Pasacale, et PARMENTIER, Edith, éd., *Φιλολογία. Mélanges offerts à Michel Casevitz*, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2006.

BROCK, Roger, « Sickness in the body politic. Medical imagery in the Greek polis », in Hope et Marshall, 2000, p. 24-34.

—, *Greek political imagery, from Homer to Aristotle*, Londres – New York, Bloomsbury, 2013.

BRUN, Patrice, *Eisphora, syntaxis, stratiotika : recherches sur les finances militaires d'Athènes au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.*, Paris, Les Belles Lettres, 1983.

—, *L'orateur Démade. Essai d'histoire et d'historiographie*, Bordeaux, Ausonius, 2000.

—, *Démosthène : rhétorique, pouvoir et corruption*, Paris, Armand Colin, 2015.

BRUNT, P. A., « The Aims of Alexander », in Worthington, 2012a, p. 62-70 (reprise de *Greece and Rome*, 12, 1965, p. 205-15).

—, « Euboea in the time of Philip II », *The Classical quarterly*, 19/2, 1969, p. 245-65.

BUCHANAN, James J., *Theorika : a study of monetary distributions to the Athenian citizenry during the fifth and fourth centuries B.C.*, New York, Augustin, 1962.

BUCKLER, John, « Demosthenes and Aeschines », in Worthington, 2000, p. 114-58.

BURKE, Edmund, « *Contra Leocratem and De Corona : political collaboration ?* », *Phoenix*, 31, 1977, p.330-40.

—, « Eubulus, Olynthus, and Euboea », *Transactions of the American philological association*, 114, 1984, p. 111-20.

—, « The early political speeches of Demosthenes : elite bias in the response to economic crisis », *Classical Antiquity*, 2002, p. 165-93.

CALDERON DORDA, Esteban, MORALES ORTIZ, Alicia, et VALVERDE SANCHEZ, Mariano, éd., *Koinòs lógos : homenaje al profesor José García López*, 2 vol., Murcia, Universidad de Murcia, Servicio de Publicaciones, 2006.

CALHOUN, George Miller, *Athenian political clubs in politics and litigation*, edizione anastatica, Rome, "L'Erma" di Bretschneider, 1964 (réimpression de *id.*, Austin, University of Texas press, 1913).

CANEVARO, Mirko, *The documents in the Attic orators. Laws and decrees in the public speeches of the Demosthenic corpus*, with a chapter by E. M. Harris, Oxford, Oxford University Press, 2013.

CANFORA, Luciano, *Storia della letteratura greca*, Bari, Laterza, 1986.

—, « Demostene e gli altri », in Bertini, 2005, p. 11-20.

CAPELLE, Wilhelm, « Μετέωρος – μετεωρολογία », *Philologus*, 71, 1912, p. 414-48.

—, « Zur Geschichte der meteorologischen Litteratur », *Hermes*, 48, 1913, p. 321-58.

CAREY, Christopher, « Rhetorical means of persuasion », in Worthington, 1994, p. 26-45.

—, « Propaganda and competition in Athenian oratory », in Enenkel et Leonard Pfeijffer, 2005, p. 65-100.

CARGILL, Jack, « Demosthenes, Aischines, and the crop of traitors », *Ancient world*, 11, 1985, p. 75-85.

CARLÀ, Filippo, et GORI, Maja, éd., *Gift giving and the 'embedded' economy in the ancient world*, Akademiekonferenzen, 17, Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2014.

CARLIER, Pierre, *Démosthène*, Paris, Fayard, 2006 (1990).

—, « Démosthène par lui-même », in Baslez, Hoffmann et Pernot, 1993, p. 47-53.

—, *Le IV<sup>e</sup> siècle grec jusqu'à la mort d'Alexandre*, Paris, Seuil, 1995.

□, « Guerre et paix dans les discours et l'action politiques de Démosthène », in Prost, 1999, p. 89-107.

CARNEY, Elizabeth, « The Politics of polygamy : Olympias, Alexander, and the murder of Philip », *Historia : Zeitschrift für alte Geschichte*, 41/2, 1992, p. 169-89.

—, *Women and monarchy in Macedonia*, Norman, University of Oklahoma Press, 2000a.

—, « Artifice and Alexander History », in Bosworth et Baynham, 2000b, p. 263-85.

—, « Women in Alexander's court », in Roisman, 2003, p. 227-52.

—, *Olympias. Mother of Alexander the Great*, New York et Londres, Routledge, 2006.

CARNEY, Elizabeth, et OGDEN, Daniel, éd., *Philip II and Alexander the Great. Father and son, lives and aftelives*, Oxford – New York, Oxford university press, 2010.

CARRIERE, Jean, *Théognis de Mégare. Étude sur le Recueil élégiaque attribué à ce poète*, Gap, imprimerie Louis Jean, 1948.

—, « Nouvelles remarques sur l'époque et sur le texte de Théognis », *Revue des études grecques*, 67, 1954, p. 39-68.

CARTER, J. M., « Athens, Euboea, and Olynthus », *Historia : Zeitschrift für alte Geschichte*, 20/4, 1971, p. 418-29.

CARTER, Jane B., et MORRIS, Sarah P., éd., *The Ages of Homer. A tribute to Emily Townsend Vermeule*, Austin, university of Texas press, 1995.

CARTLEDGE, P. A., et HARVEY, F. D., éd., *Crux. Essays in Greek history presented to G. E. M. de Ste. Croix on his 75th birthday*, Londres, Duckworth, 1985.

CARTLEDGE, P., MILLETT, P., et TODD, S., éd., *Nomos : essays in Athenian law, politics and society*, Cambridge, Cambridge university press, 1990.

CARVER, T., et PIKALO, J., éd., *Political language and metaphor : interpreting and changing the world*, Londres, Routledge, 2008.

CAWKWELL, George L., « A note on Ps. Demosthenes 17.20 », *Phoenix*, 15, 1961, p. 74-8.

—, « Demosthenes and the stratiotic fund », *Mnemosyne*, 15/4, 1962a, p. 377-83.

—, « The defence of Olynthus », *The Classical Quarterly*, 12/1, 1962b, p. 122-40.

—, « Demosthenes' Policy after the Peace of Philocrates », *The Classical quarterly*, 13, 1963a, p. 120-38 et 200-13.

—, « Eubulus », *The Journal of Hellenic Studies*, 83, 1963b, p. 47-67.

—, « The crowning of Demosthenes », *The Classical quarterly*, 19/1, 1969, p. 163-80.

—, *Philip of Macedon*, London – Boston, Faber & Faber, 1978a.

—, « Euboea in the Late 340s », *Phoenix*, 32, 1978b, p. 42-67.

—, « Isocrates », in Luce, 1982, p. 313-29.

CHARTERIS-BLACK, J., *Politicians and rhetoric : the persuasive power of metaphor*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2005.

CHEVALLIER, Raymond, « L'art oratoire de Démosthène dans le *Discours sur la Couronne* », *Bulletin de l'association Guillaume Budé*, 18/2, 1960, p. 200-16.

CHIRON, Pierre, « La bête et l'histriion », in Brillet-Dubois et Parmentier, 2006, p. 169-79.

CHRIST, Matthew R., *The Bad citizen in Classical Athens*, New York, Cambridge University Press, 2006.

CLOCHE, Paul, *Démosthène et la fin de la démocratie athénienne*, Paris, Payot, 1937.

COHEN, Ada, « Alexander and Achilles – Macedonians and “Myceneans” », in Carter et Morris, 1995, p. 483-505.

CONNOR, W. Robert, *The New politicians of fifth-century Athens*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1971.

—, « The razing of the house in Greek society », *Transactions of the American philological association*, 115, 1985, p. 79-102.

CONWELL, David H., *Connecting a city to the sea : the history of the Athenian Long Walls*, Leiden, Brill, 2008.

COOK, Brad L., « Athenian terms of civic praise in the 330s: Aeschines vs. Demosthenes », *Greek, Roman, and Byzantine studies*, 49, 2009, p. 31–52.

—, « Swift-boating in Antiquity : rhetorical framing of the good citizen in fourth-century Athens », *Rhetorica*, 30/3, 2012, p. 219-51.

COOK, Margaret, « Ancient political factions : Boiotia 404 to 395 », *Transactions of the American philological association*, 118, 1988, p. 57-85.

COOPER, Craig, « Demosthenes actor on the political and forensic stage », in Mackie, 2004, p. 145-61.

CORBEL-MORANA, Cécile, *Le Bestiaire d'Aristophane*, Paris, Les Belles Lettres, 2012.

CORDES, Peter, *Iatros. Das Bild des Arztes in der griechischen Literatur von Homer bis Aristoteles*, Stuttgart, Franz Steiner, 1994

CORVISIER, Jean-Nicolas, *Philippe II de Macédoine*, Paris, Fayard, 2002.

COUVENHES, Jean-Christophe, *et alii*, dir., *Individus, groupes et politique à Athènes de Solon à Mithridate*, actes du colloque international, Tours, 7 et 8 mars 2005, Tours, Presses Universitaires François Rabelais, 2007.

COZZO, Andrea, *Le Passioni economiche nella Grecia antica*, Palermo, Sellerio editore, 1991.

CROISET, Alfred, et CROISET, Maurice, *Histoire de la littérature grecque*, t. IV, Paris, E. de Boccard, s.d. (2<sup>ème</sup> édition revue et corrigée).

CURTY, Olivier, *Les Parentés légendaires entre cités grecques. Catalogue raisonné des inscriptions contenant le terme ΣΥΓΓΕΝΕΙΑ et analyse critique*, Genève, Droz, 1995.

DAHMEN, Karsten, « The Numismatic Evidence », in Roisman et Worthington, 2010, p. 41-62.

DAITZ, S. G., « The Relationship of the *De Chersoneso* and the *Philippica quarta* of Demosthenes », *Classical Philology*, 52, 1957, p. 145-62.

DALFEN, Joachim, « Übertragener Gebrauch von ΤΡΑΓΙΚΟΣ und ΤΡΑΓΩΔΕΙΝ bei Platon und anderen Autoren des 5. und 4. Jahrhunderts », *Philologus*, 116, 1972, p. 76-92.

DAVIES, J. K., *Athenian propertied families, 600-300 B.C.*, Oxford, Clarendon Press, 1971.

DECLEVA CAIZZI, Fernanda, « Τὸ φῶς : contributo alla storia di un concetto », *Sandalion*, 3, 1980, p. 53-66.

DELAUNOIS, Marcel, « Le plan rhétorique dans l'éloquence grecque d'Homère à Démosthène », *Les Etudes classiques*, 23/3, 1955, p. 267-87.

—, *Le Plan rhétorique dans l'éloquence grecque d'Homère à Démosthène*, Bruxelles, Palais des Académies, 1959.

DELL, H. J., éd., *Ancient Macedonian studies in honour of C. F. Edson*, Thessalonique, Institute for Balkan Studies, 1981.

DEMONT, Paul, « Remarques sur le sens de τρέφω », *Revue des études grecques*, 91, 1978, p. 358-84.

—, « Notes sur le récit de la peste athénienne chez Thucydide et sur ses rapports avec la médecine grecque de l'époque classique », in Lasserre et Mudry, 1983, p. 341-53.

—, « Aristophane, le citoyen tranquille et les singeries », in Thiery et Menu, 1997, p. 457-79.

—, « Εὐλάβεια ἀπειρία δυσπείρια : observations sur la thérapeutique selon le début du traité des *Humeurs* », in Garofalo, Lami, Manetti et Roselli, 1999, p. 183-202.

□, *La cité grecque archaïque et classique et l'idéal de tranquillité*, Paris, Les Belles Lettres, 2009 (1990).

—, « Les nouveaux fragments d'Hypéride », *Revue des études grecques*, 124, 2011, p. 21-45.

—, « A note on Demosthenes (19. 246-250) and the reception of Sophocles' *Antigone* », à paraître.

DETIENNE, Marcel, « La Phalange : problèmes et controverses », in Vernant, 1985, p. 119-42.

DOBSON, John Frederic, *The Greek Orators*, London, Methuen & co. Ltd., 1919.

DONLAN, W., « Pistos Philos Hetairos », in Figueira et Nagy, 1985, p. 223-44.

DORJAHN, Alfred P., « Demosthenes' reply to the charge of cowardice », *Philological Quarterly*, 19, 1940, p. 337-42.

—, « On Demosthenes' ability to speak extemporaneously », *Transactions of the American philological association*, 78, 1947, p. 69-76 (repris in Nagy, 2001, p. 321-8).

—, « A third study on Demosthenes' ability to speak extemporaneously », *Transactions of the American philological association*, 83, 1952, p. 164-71.

DOVER, Kenneth J., *Lysias and the Corpus Lysiacum*, Berkeley – Los Angeles, University of California Press, 1968.

—, *Aristophanic comedy*, London, B. T. Batsford Ltd, 1972.

—, *Greek popular morality in the time of Plato and Aristotle*, Oxford, Blackwell, 1974.

DRERUP, Engelbert, *Ausliner alten Advokatenrepubik (Demosthenes und seine Zeit)*, Paderborn, F. Schöningh, 1916.

—, *Demosthenes im Urteile des Altertums (von Theopomp bis Tzetzes : Geschichte, Roman, Legende)*, Würzburg, Druck von C. J. Becker, Universitäts-Druckerei, *Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums*, vol. 12, t. 1 et 2, 1923.

DUCHEMIN, Jacqueline, « Aspects pastoraux de la poésie homérique : les comparaisons dans l'*Iliade* », *Revue des études grecques*, 73, 1960, p. 362-415.

DUCREY, Pierre « Guerre et trahison », in Queyrel Bottineau, Couvenhes et Vigourt, 2012, p. 229-41.

DUDLEY, Donald Reynolds, *A History of cynicism. From Diogenes to the 6<sup>th</sup> century A. D.*, Hildesheim, Georg Olms Verlagsbuchhandlung, 1967 (Londres, 1937).

DUÉ, Casey, « Poetry and the demos : state regulation of a civic possession », *Stoa consortium for electronic publications in the humanities*, edited by Ross Scaife (repris in Nagy, 2001, p. 368-75).

DUHAIN, Georges, *Sur les pronoms Êmeis et Umeis et les adjectifs-pronoms Êmeteros et Umeteros dans les harangues de Démosthène*, Paris, Champion, 1910.

DUMORTIER, Jean, *Les images dans la poésie d'Eschyle*, Paris, Les Belles Lettres, 1935a.

—, *Le vocabulaire médical d'Eschyle et les écrits hippocratiques*, Paris, Les Belles Lettres, 1935b.

DUNKEL, H. B., « Was Demosthenes a panhellenist? », *Classical Philology*, 33/3, 1938, p. 291-305.

DUVERGER, Maurice, *Les Partis politiques*, Paris, Armand Colin, 1951.

DYCK, Andrew R., « The function and persuasive power of Demosthenes' portrait of Aeschines in the speech *On the crown* », *Greece and Rome*, 32/1, 1985, p. 42-7.

EASTERLING, Pat, « Actors and voices : reading between the lines in Aeschines and Demosthenes », in Goldhill et Osborne, 1999, p. 154-66.

—, « Actor as icon », in Easterling et Hall, 2002, p. 327-41.

EASTERLING, Pat, et HALL, Edith, éd., *Greek and Roman actors. Aspects of an ancient profession*, Cambridge, Cambridge university press, 2002.

EASTERLING, Pat E., et KNOX, Bernard MacGregor Walker, éd., *The Cambridge History of Classical Literature*, vol. I, *Greek literature*, Londres – New York – Melbourne, Cambridge University Press, 1985.

ECKSTEIN, A. M., « Polybius, Aristaenus, and the fragment 'on Traitors' », *The Classical Quarterly*, New Series, 37/1, 1987, p. 140-62.

EDER, Walter, éd., *Die Athenische Demokratie im 4. Jahrhundert v. Chr. Vollendung oder Verfall einer Verfassungsform?, Akten eines Symposiums, 3.-7. August 1992*, Stuttgart, F. Steiner, 1995.

EDMUNDS, Lowell, « The Religiosity of Alexander », *Greek, Roman and Byzantine studies*, 12, 1971, p. 363-91.

—, « The Aristophanic Cleon's 'disturbance' of Athens », *The American journal of philology*, 108/2, 1987, p. 233-63.

EGERMANN, Franz, *Vom attischen Menschenbild*, Munich, Kommissionsverlag Filser, 1952.

ELLIS, J. R., « The order of the Olynthiacs », *Historia*, 16, 1967, p. 108-11.

—, *Philip II and Macedonian imperialism*, London, Thames and Hudson, 1976.

—, « The Assassination of Philip II », in Dell, 1981, p. 99-137.

ENENKEL, Karl A. E., et LEONARD PFEIFFER, Ilja, éd., *The Manipulative mode. Political propaganda in Antiquity : a collection of case studies*, Leiden – Boston, Brill, 2005.



- EUCKEN, C., « Reihenfolge und Zweck der olynthischen Reden », *Museum Helveticum*, 41, 1984, p. 193-208.
- FARAGUNA, Michele, « Alexander and the Greeks », *in* Roisman, 2003, p. 99-130.
- FAUST, Manfred, « Die künstlerische Verwendung von κύων 'Hund' in den homerischen Epen », *Glotta*, 48, 1970, p. 8-31.
- FIGUEIRA, Thomas J., « The Theognidea and Megarian Society », *in* Figueira et Nagy, 1985, p. 112-32.
- FIGUEIRA, Thomas J., et NAGY, Gregory, éd., *Theognis of Megara : poetry and the "polis"*, Baltimore – London, Johns Hopkins university press, 1985.
- FINLEY, Moses I., « Athenian Demagogues », *Past & present*, 21, 1962, p. 3-24.
- FLOWER, Michael, « Alexander the Great and panhellenism », *in* Bosworth et Baynham, 2000, p. 96-135.
- FORD, Andrew, « Reading Homer from the rostrum : poems and laws in Aeschines' *Against Timarchus* », *in* Goldhill et Osborne, 1999, p. 231-56.
- FOUCART, P., « Etude sur Didymos d'après un papyrus de Berlin », Paris, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, XXXVIII/1, 1909, p. 27-218.
- FOX, Wilhelm, « Ein Demosthenischer Vergleich », *Berliner philologische Wochenschrift*, 33<sup>ème</sup> année, n° 30, juillet 1913, p. 956-9.
- FOXHALL, Lin, GEHRKE, Hans-Joachim, et LURAGHI, Nino, *Intentional history. Spinning time in Ancient Greece*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2010.
- FRANCHET D'ESPEREY, Sylvie, FROMENTIN, Valérie, GOTTELAND, Sophie, et RODDAZ, Jean-Michel, éd., *Fondements et crises du pouvoir*, Bordeaux, Ausonius, 2003.
- FREDAL, James, « The language of delivery and the presentation of character : rhetorical action in Demosthenes' *against Meidias* », *Rhetoric review*, 20, 3/4, 2001, p. 251-67.
- FREDRICKSMEYER, Ernst, « Alexander and Philipp : emulation and resentment », *The Classical journal*, 85/4, 1990, p. 300-15.
- , « Alexander's religion and divinity », *in* Roisman, 2003, p. 253-78 = *in* Worthington, 2012a, p. 335-56.
- FREYTAG, Rudolf, *Über die Parenthesen in den Reden des Demosthenes*, Münchner Inauguraldissertation, Regensburg, Druck der Verlagsanstalt vorm. G. J. Manz, 1907.
- FREZOULS, Edmond, et JACQUEMIN, Anne, éd., *Les Relations internationales*, actes du colloque de Strasbourg, 15-17 juin 1993, Paris, De Boccard, 1995.

GABRIEL, Richard A., *Philip II of Macedonia, greater than Alexander*, Washington, D.C., Potomac Books, 2010.

GABRIELSEN, Vincent, *Financing the Athenian fleet : public taxation and social relations*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2010 (1994).

GARCIA ROMERO, Fernando, « Metáforas deportivas en las comedias de Aristófanes (II) », *Cuadernos de filología clásica (estudios griegos e indoeuropeos)*, 6, 1996, p. 77-106.

GARCIA ROMERO, Fernando, et HERNANDEZ MUÑOZ, Felipe G., « Metáforas del deporte en los discursos políticos de Demóstenes », *Cuadernos de filología clásica (estudios griegos e indoeuropeos)*, 6, 1996, p. 107-141.

GARLAN, Yvon, *La Guerre dans l'Antiquité*, Paris, Nathan, 1972.

—, *Recherches de poliorcétique grecque*, Athènes, Ecole française d'Athènes, Paris, De Boccard, 1974.

GARNSEY, Peter, *Famine and food supply in the Graeco-Roman world : responses to risk and crisis*, Cambridge, Cambridge university press, 1988.

—, *Famine et approvisionnement dans le monde gréco-romain : réactions aux risques et aux crises*, traduit par Isabelle Rozenbaumas, Paris, Les Belles Lettres, 1996.

GAROFALO, Ivan, LAMI, Alessandro, MANETTI, Daniela, et ROSELLI, Amneris, éd., *Aspetti della terapia nel Corpus Hippocraticum, atti del IX<sup>e</sup> Colloque international hippocratique*, Pisa, 25-29 settembre 1996, Firenze, Leo S. Olschki, 1999.

GEBAUER, Gustavus, *De hypotacticis et paratacticis argumenti ex contrario formis quae reperiuntur apud oratores atticos*, Zwiccaviae, Thostii fratres, 1877.

GEHRKE, Hans-Joachim, « Zwischen Freundschaft und Programm. Politische Parteilung im Athen des 5. Jahrhunderts V. Chr. », *Historische Zeitschrift*, 239/3, 1984, p. 529-64.

GENETTE, Gérard, *Figures III*, Paris, Seuil, « Poétique », 1972.

GHINATTI, Franco, *I Gruppi politici ateniesi fino alle guerre persiane*, Rome, « L'Erma » di Bretschneider, 1970.

GILLEY, Dawn L., et WORTHINGTON, Ian, « Alexander the Great, Macedonia and Asia », in Roisman et Worthington, 2010, p. 186-207.

GIRARD, Marie Christine, « L'hellébore : panacée ou placebo ? », in Potter, Maloney et Desautels, 1990, p. 393-405.

GIUFFRIDA, Pasquale, « Significati e limiti del neo-atticismo », *Maia*, VII/2, 1955, p. 83-124.

GLOTZ, Gustave, ROUSSEL, Pierre, et COHEN, Robert, *Histoire ancienne*, deuxième partie, *Histoire grecque*, t. IV, *Alexandre et l'hellénisation du monde antique*, première partie, *Alexandre et le démembrement de son empire*, Paris, PUF, 1938.

GOLDHILL, Simon, et OSBORNE, Robin, éd., *Performance culture and Athenian democracy*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999.

GOMME, Arnold Wycombe, ANDREWES, Anthony, et DOVER, Kenneth James, *A Historical commentary on Thucydides*, Oxford, Clarendon Press, vol. IV, 1970.

GOTTELAND, Sophie, *Mythe et rhétorique. Les exemples mythiques dans le discours politique de l'Athènes classique*, Paris, Les Belles Lettres, 2001.

—, « La cité malade chez les orateurs grecs de l'époque classique », in Franchet d'Espérey, Fromentin, Gotteland et Roddaz, 2003, p. 237-51.

—, « Comment dire l'excellence ? Quelques remarques sur le vocabulaire de la distinction dans les plaidoyers politiques de Démosthène », *Ktèma*, 29, 2004, p. 109-26.

—, « La sirène et l'enchanteur : portraits croisés d'Eschine et de Démosthène à la tribune », *Revue des études grecques*, 119, 2006, p. 588-608.

GRANINGER, Denver, « Macedonia and Thessaly », in Roisman et Worthington, 2010, p. 305-25.

GREEN, Peter, *Alexander of Macedon, 356 – 323 B.C. : a historical biography*, Berkeley – Los Angeles – Oxford, University of California press, 1991.

—, « The metamorphosis of the barbarian: Athenian panhellenism in a changing world », in Wallace et Harris, 1996, p. 5-36.

GREENWALT, W. S., « Polygamy and succession in Argead Macedonia », *Arethusa*, 22, p. 19-45.

GRIFFITH, G. T., *The Mercenaries of the hellenistic World*, Cambridge, Cambridge University Press, 1935.

GRIFFITHS, Alan, éd., *Stage directions : essays in ancient drama in honour of E. W. Handley*, London, University of London, Institute of classical studies, 1995.

GRMEK, Mirko Dražen, « Le concept d'infection dans l'Antiquité et au Moyen Âge, les anciennes mesures sociales contre les maladies contagieuses et la fondation de la première quarantaine à Dubrovnik (1377) », *Rad Jugoslavenske akademije znanosti i umjetnosti*, 384, 1980, p. 9-54.

—, éd., *Hippocratica*, actes du colloque hippocratique de Paris, 4-9 septembre 1978, Paris, CNRS éditions, 1980.

HABINEK, Thomas, *Ancient rhetoric and oratory*, Malden (Mass.) – Oxford – Victoria, Blackwell, 2005.

HALL, Edith, « Lawcourt dramas: the power of performance in Greek forensic oratory », *Bulletin of the Institute of Classical Studies*, 40, 1995, p. 39-58.

HALL, Jonathan M., « Contested Ethnicities : perceptions of Macedonia within evolving definitions of Greek identity », in Malkin, 2001, p. 159-86.

—, *Hellenecity : between ethnicity and culture*, Chicago, The University of Chicago press, 2002.

HALLIWELL, Stephen, « Aischrology, shame, and comedy », in Sluiter et Rosen, 2004, p. 115-44.

HAMEL, Debra, « Coming to terms with λιποτάξιον », *Greek, Roman and Byzantine studies*, 39, 1998, p. 361-405.

HAMILTON, J. R., *Alexander the Great*, London, Hutchinson, 1973.

HAMMOND, N. G. L., *Epirus*, Oxford, 1967.

—, *The Macedonian state. Origins, institutions, and history*, Oxford, Clarendon Press, 1989.

HAMMOND, N. G. L., et GRIFFITH, G. T., *A History of Macedonia*, volume II, 550-336 B.C., Oxford, Clarendon Press, 1979.

HAMMOND, N. G. L., et WALBANK, F. W., *A History of Macedonia*, volume III, 336-167 B.C., Oxford, Clarendon Press, 1988.

HANINK, Johanna, *Lycurgan Athens and the making of classical tragedy*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014.

HANSEN, Mogens Herman, *Eisangelia. The sovereignty of the people's court in Athens in the fourth century B. C. and the impeachment of generals and politicians*, Odense, Odense University Press, 1975.

—, *Apagoge, endeixis and ephegesis against kakourgoi, atimoi and pheugontes*, Odense, Odense University Press, 1976a.

—, « The Theoric fund and the *graphe paranomon* against Apollodorus », *Greek, Roman and Byzantine studies*, 17, 1976b, p. 235-46.

—, « The Athenian “politicians”, 403-322 B.C. », *Greek, Roman and Byzantine studies*, 24, 1983a, p. 33-55 (repris in Nagy, 2001, p. 345-67).

—, « *Rhetores and Strategoi* in Fourth-Century Athens », *Greek, Roman and Byzantine studies*, 24, 1983b, p. 151-80.

—, « Political activity and the organization of Attica in the fourth century B.C. », *Greek, Roman and Byzantine studies*, 24, 1983c, p. 227-38.

—, « The Number of *rhetores* in the Athenian *Ecclesia*, 355-322 B.C. », *Greek, Roman and Byzantine studies*, 25, 1984a, p. 123-55.

—, « Two notes on Demosthenes' symbouleutic speeches », *Classica et Mediaevalia*, 35, 1984b, p. 57-70.

—, *The Athenian democracy in the age of Demosthenes. Structure, principles, and ideology*, London, University of Oklahoma Press, 1999 (Oxford, UK, and Cambridge, Mass., USA, Blackwell, 1991).

HARDING, Phillip, compte rendu de Cawkwell, 1978a, *Phoenix*, 33, 1979, p. 173-8.

—, « Comedy and rhetoric », in Worthington, 1994, p. 196-221.

HARRIS, Edward M., « Iphicrates at the court of Cotys », *American journal of philology*, 110, 1989, p. 264-71.

—, « Law and oratory », in Worthington, 1994, p. 130-50.

—, *Æschines and Athenian politics*, New York – Oxford, Oxford University Press, 1995.

—, « Demosthenes and the theoric fund », in Wallace et Harris, 1996, p. 57-76 (repris in Harris, 2006, p. 121-39).

—, *Democracy and the rule of law in classical Athens*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.

HARVEY, F. David, « Literacy in the Athenian democracy », *Revue des études grecques*, 79, 1966, p. 585-635.

—, « *Dona ferentes* : some aspects of bribery in Greek politics », in Cartledge et Harvey, 1985, p. 76-117.

—, « The Sykophant and sykophancy : vexatious redefinition ? », in Cartledge, Millet et Todd, 1990, p. 103-21.

HATZOPOULOS, Miltiades B., et LOUKOPOULOS, Louisa D., éd., *Philip of Macedon*, Athens, Ekdotike Athenon, 1980.

HECKEL, Waldemar, « King and “companions” : observations on the nature of power in the reign of Alexander », in Roisman, 2003, p. 197-225.

HEITSCH, Ernst, « Ἄνω κάτω bei Platon », in *Gesammelte Schriften*, t. II, Munich – Leipzig, K. G. Saur, 2001, p. 218-29.

HÉNAFF, Marcel, « Is there such a thing as a gift economy ? », in Carlà et Gori, 2014, p. 71-84.

- HENRY, Albert, *Métonymie et métaphore*, Paris, Klincksieck, 1971.
- HERNANDEZ MUÑOZ, Felipe G., « *Eunoia* como elemento estructural del discurso *Sobre la corona* », *Minerva*, 3, 1989, p. 171–88.
- , « Demóstenes, Esquines y el teatro », in Calderón, Morales et Valverde, 2006, p. 425-30.
- HERRMAN, Judson, « Hyperides' *Against Diondas* and the rhetoric of revolt », *Bulletin of the institute of classical studies*, 52, 2009, p. 175-85.
- HESK, Jon, « The rhetoric of anti-rhetoric in Athenian oratory », in Goldhill et Osborne, 1999, p. 201-30.
- , *Deception and democracy in classical Athens*, Cambridge, Cambridge university press, 2000.
- , « La construction de l'“autre” et la contestation du “soi”. L'invective et l'*elenchos* dans l'art oratoire athénien », in Queyrel Bottineau, 2014, p. 143-60.
- HOFFMANN, Gustav, *Schimpfwörter der Griechen und Römer*, Berlin, R. Gaertners Verlagsbuchhandlung, 1892.
- HOPE, Valerie M., et MARSHALL, Eireann, éd., *Death and disease in the ancient city*, London – New York, Routledge, 2000.
- HÖRMANN, Wolfgang, *Gleichnis und Metapher in der griechischen Tragödie*, Borna-Leipzig, Noske, 1934.
- HORVÁTH, László, « Hyperidea », *Bulletin of the institute of classical studies*, 52, 2009, p. 187-222.
- HUBBARD, Thomas, « Getting the last word : publication of political oratory as an instrument of historical revisionism », in Mackay, 2008, p. 185-202.
- HUDSON-WILLIAMS, H. Ll., « Political speeches in Athens », *The Classical Quarterly*, 1/1, 1951.
- HUNT, Peter, *War, peace, and alliance in Demosthenes' Athens*, Cambridge, Cambridge university press, 2010.
- HUSSEY, Edward, « Thucydidean history and Democritean theory », in Cartledge et Harvey, 1985, p. 118-38.
- IRWIN, Elizabeth, *Solon and early Greek poetry : the politics of exhortation*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005.
- JAEGER, Werner, *Demosthenes. The origin and growth of his policy*, Berkeley, University of California press, 1938.

□ , *Demosthenes der Staatsmann und sein Werden*, Berlin, Walter de Gruyter & co., 1939.

—, *Paideia : the ideals of Greek culture*, translated from the German manuscript by Gilbert Highet, vol. III, *The Conflict of cultural ideals in the age of Plato*, Oxford, Basil Blackwell, 1945.

—, « Solons Eunomie », in *Scripta minora*, t. I, Rome, edizioni di storia e letteratura, 1960, p. 315-37 (article de 1926).

—, « Solon's eunomia », in *Five essays*, Montreal, Casalini, 1966 (traduction du précédent).

JANNE, Henri, « La Lettre de Claude aux Alexandrins et le christianisme », *Mélanges Franz Cumont, Annuaire de l'institut de philologie et d'histoire orientales et slaves*, 4, Bruxelles, Université libre de Bruxelles, 1936, p. 273-95.

JAUSS, Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1990.

JOHNE, R., « Zur Entstehung einer 'Buchkultur' in der zweiten Hälfte des 5. Jahrhunderts v. u. Z », *Philologus*, 135, 1991, p. 45-54.

JOHNSTONE, Christopher Lyle, éd., *Theory, text, context : issues in Greek rhetoric and oratory*, Albany, State University of New York press, 1996.

JONES, Arnold Hugh Martin, *Athenian democracy*, Oxford, Blackwell, 1957.

JONES, C. P., *Kinship diplomacy in the ancient world*, Cambridge, Mass., London, Harvard University Press, 1999.

JÖRS, Paul, SCHWARTZ, Eduard, et REITZENSTEIN, Richard, éd., *Festschrift Theodor Mommsen zum fünfzigjährigen Doctorjubiläum*, Marburg, N. G. Elwert, 1893.

JOST, Karl, *Das Beispiel und Vorbild der Vorfahren*, Arno Press, New York, 1979 (1935).

JOUANNA, Jacques, « Le médecin modèle du législateur dans les *Lois* de Platon », *Ktema*, 3, Strasbourg, 1978, p. 77-91.

—, « Médecine et politique dans la *Politique* d'Aristote (II 1268 b 25 – 1269 a 28) », *Ktema*, 5, 1980a, p. 257-66.

—, « Politique et médecine. La problématique du changement dans le *Régime des maladies aiguës* et chez Thucydide (livre VI) », in Grmek, 1980b, p. 299-319.

□ , « La maladie comme agression dans la Collection hippocratique et la tragédie grecque : la maladie sauvage et dévorante », in Potter, Maloney et Desautels, 1990, p. 39-60.

—, *Hippocrate*, Paris, Fayard, 1992a.

□ , « Pourquoi les plaies circulaires guérissent-elles difficilement ? », *Maladie et maladies, histoire et conceptualisation. Mélanges en l'honneur de Mirko Grmek*, Genève, Droz, 1992b, p. 95-108.

—, « Miasme, maladie et semence de la maladie. Galien lecteur d'Hippocrate », in Manetti, 2000, p. 59-92.

—, « Causes et crises chez les historiens et les médecins de l'époque classique », in Franchet d'Espérey, Fromentin, Gotteland et Roddaz, 2003, p. 217-35.

—, *Sophocle*, Paris, Fayard, 2007.

KAMEN, Deborah, « Servile invective in classical Athens », *Scripta classica israelica*, 28, 2009, p. 43-56.

KEITH, Arthur Leslie, *Simile and metaphor in Greek poetry : from Homer to Aeschylus*, Menasha, Wis., The Collegiate Press, George Banta Publishing Co., 1914.

KELLER, Otto, *Thiere des classischen Alterthums in Culturgeschichtlicher Beziehung*, Innsbruck, Verlag der Wagner'schen Universitäts-Buchhandlung, 1887.

—, *Die antike Tierwelt*, 2 vol., Leipzig, Wilhelm Engelmann, 1909 et 1913.

KENNEDY, George A., « Focusing of arguments in Greek deliberative oratory », *Transactions of the American philological association*, 90, 1959, p. 131-8 (repris in Nagy, 2001, p. 377-84).

KERKHOF, Rainer, *Dorische Posse, Epicharm und Attische Komödie*, Munich, K. G. Saur, 2001.

KING, Carol J., « Macedonian kingship and other political institutions », in Roisman et Worthington, 2010, p. 373-91 = in Worthington, 2012a, p. 27-43.

KNOEPFLER, Denis, « Le décret d'Hégésippe d'Athènes pour Érétie », *Museum Helveticum*, 41, 1984, p. 152-61.

—, « Les Cinq-Cents à Érétie », *Revue des études grecques*, 98, 1985, p. 243-59.

—, « Une paix de cent ans et un conflit en permanence : étude sur les relations diplomatiques d'Athènes avec Érétie et les autres cités de l'Eubée au IVE siècle av. J.-C. », in Frézouls et Jacquemin, 1995, p. 309-64.

—, « Loi d'Érétie contre la tyrannie et l'oligarchie (première partie) », *Bulletin de correspondance hellénique*, 125/1, 2001, p. 195-238.

—, « Loi d'Érétie contre la tyrannie et l'oligarchie (deuxième partie) », *Bulletin de correspondance hellénique*, 126/1, 2002, p. 149-204.



—, « Bulletin épigraphique », Béoie – Eubée, *Revue des études grecques*, 127, 2014, p. 444-85.

KNOX, B. M. W., « Books and readers in the Greek world : from the beginnings to Alexandria », in Easterling et Knox, 1985, p. 1-16.

KONSTAN, David, et RUTTER, N. Keith, *Envy, spite and jealousy. The rivalrous emotions in ancient Greece*, Edimbourg, Edinburgh University Press, 2003.

KORNEXL, Elmar, *Begriff und Einschätzung der Gesundheit des Körpers in der griechischen Literatur von ihren Anfängen bis zum Hellenismus*, München, Universitätsverlag Wagner Innsbruck, 1970.

KOSAK, Jennifer Clarke, « Polis nosousa. Greek ideas about the city and disease in the fifth century B.C. », in Hope et Marshall, 2000, p. 35-54.

KRÜGER, Dietrich, *Die Bildersprache des Demosthenes*, thèse, Göttingen, 1959.

KRUMEICH, Ralf, PECHSTEIN, Nikolaus, et SEIDENSTICKER, Bernd, *Das griechische Satyrspiel*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1999.

KURTZ, Ewald, *Die bildliche Ausdrucksweise in den Tragödien des Euripides*, Amsterdam, B. R. Grüner, 1985.

LAFORSE, B., « Xenophon, Callicratidas and panhellenism », *Ancient history bulletin*, 12, 1998, p. 55-67.

LANDUCCI GATTINONI, Franca, « I mercenari nella politica ateniese dell'età di Alessandro. Parte I. Soldati e ufficiali mercenari ateniesi al servizio della Persia », *Ancient Society*, 25, 1994 p. 33-61.

—, « I mercenari nella politica ateniese dell'età di Alessandro. Parte II. Il ritorno in patria dei mercenari », *Ancient Society*, 26, 1995, p. 59-91.

—, « 'Partiti' e fazioni ad Atene e in Macedonia all'alba dell'Ellenismo », in Bearzot et Landucci, 2008, p. 239-63.

—, « Cassander and the Legacy of Philip II and Alexander III in Diodorus' *Library* », in Carney et Ogden, 2010, p. 113-21.

—, « L'Eubea nella politica macedone », in Bearzot et Landucci, 2013, p. 227-56.

LANE FOX, Robin, « Demosthenes, Dionysius, and the dating of six early speeches », *Classica et Mediaevalia*, 48, 1997, p. 167-203.

—, *Alexander the Great*, London, Penguin books, 2004 (1973).

LAPATIN, Kenneth D. S., *Chryselephantine statuary in the ancient Mediterranean world*, Oxford – New York, Oxford University press, 2001.

LASSERRE, François, et MUDRY, Philippe, éd., *Formes de pensée dans la collection hippocratique : actes du IVe Colloque international hippocratique (Lausanne, 21-26 septembre 1981)*, Genève, Droz, 1983.

LAWLER, Lilian B., « The dance in metaphor », *The Classical journal*, 46/8, 1951, p. 383-91.

LEFEVRE, François, *L'Amphictionie pyléo-delphique : histoire et institutions*, Athènes, Ecole française d'Athènes, Paris, De Boccard, 1998.

LE GUERN, Michel, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Paris, Larousse, 1973.

LEONARD PFEIJFFER, Ilja, « Propaganda in Pindar's first *Pythian* ode », in Enenkel et Leonard Pfeijffer, 2005, p. 13-42.

LEPPIN, Hartmut, « Zur Entwicklung der Verwaltung öffentlicher Gelder im Athen des 4. Jahrhunderts v. Chr. », in Eder, 1995, p. 557-71.

LICHTENTHAELER, Charles, « Thucydide a-t-il cru à la contagiosité de la "peste" d'Athènes », *Gesnerus*, 19, 1962, p. 83-6.

LILJA, Saara, *Dogs in ancient Greek poetry*, Helsinki, Societas Scientiarum Fennica, « Commentationes Humanarum Litterarum », 56, 1976.

—, « Animal imagery in Greek comedy », *Arctos*, 13, 1979, p. 85-90.

—, « The ape in ancient comedy », *Arctos*, 14, 1980, p. 31-8.

LINFORTH, I. M., *Solon the Athenian*, Berkeley, 1919.

LIPSIUS, Justus Hermann, « Über die Unechtheit der ersten Rede gegen Aristogeiton », *Leipziger Studien zur classischen Philologie*, 6, 1883, p. 317-31.

—, *Das Attische Recht und Rechtsverfahren*, mit Benutzung des Attischen Processes von M. H. Meier und G. F. Schömann, dargestellt von Justus Hermann Lipsius, t. 1, Leipzig, Reisland, 1905.

LONGO, Chiara Pecorella, « *Eterie* » e gruppi politici nell'Atene del IV sec. a. C., Firenze, Leo S. Olschki editore, 1971.

LONGO, Oddone, « Ad Alceo 112.10 L.-P. : per la storia di un topos », *Bolletino dell'istituto di filologia greca*, 1, 1974, p. 211-28.

LONGRIGG, James, « Death and epidemic disease in classical Athens », in Hope et Marshall, 2000, p. 55-64.

LOPEZ EIRE, Antonio, « Sobre el estilo de Demóstene », in Alganza Roldán *et alii*, 2000, p. 263-85.

LORAUX, Nicole, *L'invention d'Athènes : histoire de l'oraison funèbre dans la « cité classique »*, Paris – La Haye – New York, Mouton, Paris, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1981a.

—, *Les enfants d'Athéna. Idées athéniennes sur la citoyenneté et la division des sexes*, Paris, François Maspéro, 1981b.

—, « Solon au milieu de la lice », in *Aux origines de l'Hellénisme*, 1984, p. 199-214.

—, « Reflexions of the Greek city on unity and division », in Molho, Raaflaub et Emlen, 1991, p. 33-51.

LORENZONI, Alberta, « Ares i fanciulli (Aesch. Ag. 76ss.) », *Eikasmos*, III, 1992, p. 75-92.

LOUIS, Pierre, *Les métaphores de Platon*, Rennes, Imprimeries réunies, 1945.

LOUNES, Edith, *Les tactiques de la persuasion dans les Harangues de Démosthène : analyse de quelques paradigmes*, thèse, Paris, Université de Paris IV Sorbonne, 1985.

LUCCIONI, Jean, « Platon et la mer », *Revue des études anciennes*, 61, 1959, p. 15-47.

—, *Démosthène et le panhellénisme*, Paris, PUF, 1961.

LUCE, Torrey James, éd., *Ancient writers, Greece and Rome*, vol. 1, New York, C. Scribner's sons, 1982.

MACDOWELL, Douglas Maurice, *The Law in Classical Athens*, Ithaca – New York, Cornell University Press, London, Thames and Hudson, 1978.

—, *Demosthenes the Orator*, Oxford – New York, Oxford University Press, 2009.

MACKAY, Elizabeth Anne, éd., *Orality, Literacy, Memory in the Ancient Greek and Roman World (Orality and Literacy in Ancient Greece, vol. 7) (Mnemosyne, « Supplements », 298)*, Leiden – Boston, Brill, 2008.

MACKIE, Christopher J., éd., *Oral performance and its context*, Leiden – Boston, Brill, 2004.

MACKINNEY, L., « The Concept of isonomia in Greek medicine », in Mau et Schmidt, 1971, p. 79-88.

MADER, Gottfried, « Quantum mutati ab illis... : satire and displaced identity in Demosthenes' *First Philippic* », *Philologus*, 147, 2003, p. 56-69.

—, « Praise, blame and authority: some strategies of persuasion in Demosthenes, "Philippic" 2 », *Hermes*, 132/1, 2004, p. 56-68.

—, « *Pax Duello Mixta* : Demosthenes and the Rhetoric of War and Peace », *The Classical Journal*, 101/1, 2005, p. 11-35.

—, « Dramatizing *didaxis* : aspects of Demosthenes' "Periclean" project », *Classical philology*, 102/2, 2007a, p. 155-79.

—, « Foresight, Hindsight, and the Rhetoric of Self-Fashioning in Demosthenes' Philippic Cycle », *Rhetorica : A Journal of the History of Rhetoric*, 25/4, 2007b, p. 339-60.

MAINOLDI, Carla, *L'Image du loup et du chien dans la Grèce ancienne d'Homère à Platon*, Association des publications près les Universités de Strasbourg, Paris, Ophrys, 1984.

MAJER, Eberhard, *Mensch- und Tiervergleich in der griechischen Literatur bis zum Hellenismus*, thèse, Tübingen, 1949.

MALKIN, Irad, éd., *Ancient Perceptions of Greek Ethnicity*, Cambridge, Massachusetts – London, Harvard University Press, 2001.

MALONEY, Gilles, « Contributions hippocratiques à l'étude de l'*Orestie* d'Eschyle », in Lasserre et Mudry, 1983, p. 71-6.

MANETTI, Daniela, éd., *Studi su Galeno. Scienza, filosofia, retorica e filologia, atti del seminario, Firenze, 13 novembre 1998*, Firenze, Università degli studi di Firenze, dipartimento di scienze dell' Antichità « Giorgio Pasquali », 2000.

MARINOVIC, Ludmila Petrovna, *Le Mercenariat grec au IVe siècle avant notre ère et la crise de la polis*, traduction de Jacqueline et Yvon Garlan, avant-propos d'Yvon Garlan, Paris, Les Belles Lettres, 1988.

MARSHALL, C. W., « Literary Awareness in Euripides and His Audience », in Worthington, 1996, p. 81-98.

—, « *Alcestis* and the Ancient Rehearsal Process (*P. Oxy.* 4546) », *Arion*, 11/3, 2004, p. 27-45.

MARSHALL, Eireann, « Death and disease in Cyrene. A case study », in Hope et Marshall, 2000, p. 8-23.

MARTIN, R. P., « Solon in no man's land », in Blok et Lardinois, 2006, p. 157-72.

MARZI, Mario, « Isocrate e Filippo II di Macedonia : l'autenticità della II epistola a Filippo », *Atene e Roma*, 39, 1994, p. 1-10.

MASARACCHIA, Agostino, *Solone*, Firenze, La Nuova Italia, 1958.

MATHIEU, Georges, *Les Idées politiques d'Isocrate*, Paris, Les Belles Lettres, 1925.

MAU, Jürgen, et SCHMIDT, Ernst Günther, éd., *Isonomia. Studien zur Gleichheitsvorstellung im griechischen Denken*, unveränderter Nachdruck der 1. Aufl., Berlin, 1964, Berlin – Akademie-Verlag Amsterdam, A. M. Hakkert, 1971.

MAXWELL-STUART, P. G., « Three words of abusive slang in Aeschines », *American Journal of Philology*, 96, 1975, p. 7-12.

- MCCABE, Donald F., *The prose-rhythm of Demosthenes*, New York, Arno Press, 1981.
- MCCALL, Marsh H. Jr., *Ancient rhetorical theories of simile and comparison*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1969.
- MCDERMOTT, William Coffman, « The Ape in Greek Literature », *Transactions of the American Philological Association*, 66, 1935, p. 165-76.
- MCKECHNIE, Paul, *Outsiders in the Greek cities in the fourth century BC*, Routledge, Londres et New York, 1989.
- MELEZE-MODRZEJEWSKI, Joseph, « Hommes libres et bêtes dans les droits antiques », *in* Poliakov, 1975, p. 75-102.
- MICHEL, Alain, « Questions de rhétorique, 2 : Image, imagination, imaginaire dans la rhétorique latine et sa tradition », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 1977, 360-367.
- MIELKE, Hans, *Die Bildersprache des Aischylos*, Spezialdruckerei für Dissertationen Dr. Hermann Eschenhagen, Ohlau i. Schl., 1934.
- MIKKOLA, Eino, *Isokrates. Seine Anschauungen im Lichte seiner Schriften*, Helsinki, Druckerei, 1954.
- MILLER, Harold W., « Medical Terminology in Tragedy », *Transactions of the American Philological Association*, 75, 1944, p. 156-67.
- , « Aristophanes and Medical Language », *Transactions of the American Philological Association*, 76, 1945, p. 74-84.
- MILNS, R. D., « The public speeches of Demosthenes », *in* Worthington, 2000, p. 205-23.
- MISSIOU, Anna, *Literacy and Democracy in Fifth-Century Athens*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011.
- MITCHELL, Lynette G., « New for Old : Friendship Networks in Athenian Politics », *in* Mitchell et Rhodes, 1996, p. 11-21.
- , *Greeks bearing gifts : the public use of private relationships in the Greek world, 435-323 BC*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.
- , *Panhellenism and the Barbarian*, Swansea, The Classical Press of Wales, 2007.
- MITCHELL, Lynette G., et RHODES, Peter John, « Friends and Enemies in Athenian Politics », *Greece & Rome*, 43/1, 1996, p. 11-30.
- MOISAN, Monique, « Les plantes narcotiques dans le *Corpus hippocratique* », *in* Potter, Maloney et Desautels, 1990, p. 381-92.
- MOLHO, Anthony, RAAFLAUB, Kurt, et EMLÉN, Julia, éd., *City-states in classical antiquity and medieval Italy*, Stuttgart, Franz Steiner, 1991.

MOMIGLIANO, Arnaldo, *Philippe de Macédoine. Essai sur l'histoire grecque du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.*, nouvelle édition augmentée d'une préface de l'auteur et d'une bibliographie par A. Momigliano et Giampiera Arrigoni, traduit de l'italien par Antoine Malamoud, Combas, éditions de l'éclat, 1992 (*Filippo il Macedone*, Milano, edizioni Angelo Guerini e associati, 1987<sup>2</sup> (Firenze, Le Monnier, 1934)).

MONTGOMERY, Hugo, *The Way to Chaeronea. Foreign policy, decision making and political influence in Demosthenes' speeches*, Bergen – Oslo – Stavanger – Tromsø, Univesitetsforlaget, 1983.

MORENO, Alfonso, *Feeding the Democracy : the Athenian Grain-Supply in the Fifth and Fourth Centuries BC*, Oxford, Oxford university press, 2007.

MORPURGO-TAGLIABUE, Guido, « Il χαρακτήρ δεινός di Demetrio e la sua datazione », *Rendiconti dell' Accademia di Archeologia, Lettere e Belle Arti di Napoli*, 54, 1979, p. 281-318.

MOSSE, Claude, *La fin de la démocratie athénienne : aspects sociaux et politiques du déclin de la Cité grecque au IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C.*, Paris, Presses Universitaires de France, 1962.

—, « Les procès politiques et la crise de la démocratie de la démocratie athénienne », *Dialogues d'histoire ancienne*, 1, 1974, p. 207-36.

—, « Le rôle politique des armées dans le monde grec à l'époque classique », in Vernant, 1985, p. 221-9.

—, *Démosthène ou les ambiguïtés de la politique*, Paris, Armand Colin, 1994.

—, *Alexandre. La destinée d'un mythe*, Paris, Payot, 2001.

—, « L'entourage des *Politeuomenoi* : "clientèle" privée ou factions politiques ? », in Couvenhes *et alii*, 2007, p. 133-9.

MÜLLER, Sabine, « Philip II », in Roisman et Worthington, 2010, p. 166-85.

—, « In the Shadow of His Father. Alexander, Hermolaus, and the Legend of Philip », in Carney et Ogden, 2010, p. 25-32.

MUSITELLI, Sergio, « Riflessi di theorie mediche nelle Bacchanti di Euripide », *Dioniso*, 42, 1968, p. 93-114.

NAGY, Gregory, « Theognis and Megara: A Poet's Vision of his City », in Figueria et Nagy, 1985, p. 22-81.

—, éd., *Greek Literature*, vol. 5, *Greek literature in the classical period : the prose of historiography and oratory*, New York – Londres, Routledge, 2001.

NAVARRÉ, Octave, *Essai sur la rhétorique grecque avant Aristote*, Paris, Hachette, 1900.

NESTLE, Wilhelm, « Die Fabel des Menenius Agrippa », *Klio*, 21, 1927, p. 350-60.

NEWIGER, Hans-Joachim, *Metapher und Allegorie. Studien zu Aristophanes*, Stuttgart – Weimar, J. B. Metzler, 2000.

NICOLAI, Roberto, *Studi su Isocrate. La comunicazione letteraria nel IV sec. a.C. e i nuovi generi della prosa*, Rome, Edizioni Quasar, 2004.

—, « La terminologia delle parti politiche ateniesi tra VI e V secolo a. C. Alcune riflessioni », in Bearzot et Landucci, 2008, p. 3-31.

NILSSON, M P, *Cults, Myths, Oracles, and Politics in Ancient Greece*, Lund, ?, 1951.\*

NORDEN, Eduard, *Die Antike Kunstprosa*, Stuttgart, B. G. Teubner Verlagsgesellschaft, 2 t., 1958.

—, *La Prosa artística griega de los orígenes a la edad augustea*, traducción de Omar Álvarez y Cecilia Tercero, revisión de la misma por Omar Álvarez y Paola Vianello, edición española al cuidado de Paola Vianello de Córdoba, prólogo de Antonio López Eire, México, Universidad nacional autónoma de México 2000.

NOUSSIA-FANTUZZI, Maria, « Strategies of persuasion in Solon's elegies », in Blok et Lardinois, 2006, p. 134-56.

NÜNLIST, René, *Poetologische Bildersprache in der frühgriechischen Dichtung*, Teubner, Stuttgart und Leipzig, 1998.

OBBER, Josiah, *Fortress Attica. Defense of the Athenian Land Frontier, 404-322 B.C.*, Leiden, Brill, 1985.

—, « Power and oratory in democratic Athens : Demosthenes 21, against Meidias », in Worthington, 1994, p. 85-108.

OBBER, Josiah, et STRAUSS, Barry S., « Drama, political rhetoric and the discourse of Athenian democracy », in Winkler et Zeitlin, 1990, p. 237-70.

OCHS, Donovan J., « Demosthenes : superior artiste and victorious monomachist », in Johnstone, 1996, p. 129-145.

ONIAN, Richard Broxton, *Les Origines de la pensée européenne sur le corps, l'esprit, l'âme, le monde, le temps et le destin*, Paris, Seuil, 1999 (trad. de *The Origins of European Thought about the Body, the Mind, the Soul, the World, Time and Fate*, Cambridge, Cambridge University Press, 1951).

ORRIEUX, Claude, et SCHMITT PANTEL, Pauline, *Histoire grecque*, deuxième édition corrigée, Paris, PUF, 1995.

OSBORNE, Robin, *Classical Landscape with Figures. The Ancient Greek City and its Countryside*, Londres, George Philip, 1987.

OUVRE, Henri, *Les formes littéraires de la pensée grecque*, Paris, F. Alcan, 1900.

PALAGIA, Olga, « Philip's Eurydice in the Philippeum at Olympia », in Carney et Ogden, 2010, p. 33-41.

PAGE, Denys Lionel, « Thucydides' description of the great plague at Athens », *The Classical Quarterly*, III, 1953, p. 97-119.

—, *Sappho and Alcaeus : an introduction to the study of ancient Lesbian poetry*, Oxford, Clarendon press, 1955.

PAOLI, Ugo Enrico, *Cane del popolo*, Firenze, Felice Le Monnier, 1956.

PAPILLON, Terry L., *Rhetorical studies in the Aristocratea of Demosthenes*, New York, Peter Lang, 1998.

PARKER, Robert, *Miasma : pollution and purification in early Greek religion*, Oxford, Clarendon press, 1983.

PARODI SCOTTI, Franca, « Valenze dell'ethos e consenso », *Vichiana*, 3<sup>ème</sup> série, 1, 1990, p. 203-9.

PATILLON, Michel, *La théorie du discours chez Hermogène le Rhéteur : essai sur les structures linguistiques de la rhétorique ancienne*, Paris, Les Belles Lettres, 1988.

PATTERSON, Lee E., *Kinship Myth in Ancient Greece*, Austin, University of Texas Press, 2010.

PATZER, Harald, « Bruno Zuccheli : Ὑποκριτής. Origine e storia del termine. Brescia : Paideia 1963. 111 S. (Studi gramm. e linguistici. 3.) 1500 L. », *Gnomon*, 42, 1970, p. 641-52.

PEARSON, Lionel, « Hiatus and its purposes in attic oratory », *American journal of philology*, 96, 1975, p. 138-59.

—, « The virtuoso passages in Demosthenes' speeches », *Phoenix*, 29, 1975, p. 214-30 (repris in Nagy, 2001, p. 386-402).

□ , *The art of Demosthenes*, Chico (California), Scholars press, 1981.

PEBARTHE, Christophe, *Cité, démocratie et écriture. Histoire de l'alphabétisation d'Athènes à l'époque classique*, Paris, De Boccard, 2006.

PEPLER, Charles William, *Comic terminations in Aristophanes and the comic fragments*, thèse, Baltimore, John Murphy Company, 1902.



PERICOLA, Carmela Maria, « Milziade e i partiti politici ad Atene », in Bearzot et Landucci, 2008, p. 35-59.

PERLMAN, S., « Isocrates' "Philippus": A Reinterpretation », *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte*, 6/3, 1957, p. 306-17.

—, « The Politicians in the Athenian Democracy of the Fourth Century B.C. », *Athenaeum*, 41, 1963, p. 327-55.

—, « Isocrates' "Philippus" and Panhellenism », *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte*, 18/3, 1969, p. 370-4.

—, « On Bribing Athenian Ambassadors », *Greek, Roman and Byzantine studies*, 17, 1976, p. 223-33.

—, « Panhellenism, the Polis and Imperialism », *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte*, 25/1, 1976, p. 1-30.

PERNOT, Laurent, *La Rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain*, 2 t., Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 1993.

—, *La Rhétorique dans l'Antiquité*, Paris, Le Livre de Poche, 2000.

—, « Le serment du discours *Sur la couronne* (Dém., XVIII, 208) dans la critique littéraire et rhétorique de l'Antiquité », *Revue des études grecques*, 114/1, 2001, p. 84-139.

□, *L'Ombre du tigre. Recherches sur la réception de Démosthène*, Naples, M. d'Auria editore, 2006.

PERON, J., *Les Images maritimes de Pindare*, Paris, Klincksieck, 1974.

PERPILLOU, Jean-Louis, « Quelle sorte de ΘΗΠΙΟΝ fut Démosthène ? », *Revue de philologie*, 69/2 (122<sup>ème</sup>), 1995, p. 263-8.

PERRET, J., « Néoptolème et les Molosses », *Revue des études anciennes*, 48, 1946, p. 5-28.

PERRY, Ben Edwin, *Studies in the text history of the life and fables of Aesop*, American philological association, Haverford, Pennsylvania, 1936.

—, « Demetrius of Phalerum and the Aesopic Fables », *Transactions of the American Philological Association*, 93, 1962, p. 287-346.

PICARD, Olivier, *Chalcis et la confédération eubéenne. Etude de numismatique et d'histoire (IV<sup>e</sup> – I<sup>er</sup> siècle)*, Athènes, Ecole française d'Athènes, Paris, De Boccard, 1979.

PICCIRILLI, Luigi, « Opposizione e intese politiche in Atene : i casi di Efialte-Cimone e di Pericle-Tucidide di Melesia », in Sordi, 2000, p. 49-73.

PICKARD-CAMBRIDGE, Arthur, *Demosthenes and the Last Days of Greek Freedom, 384-322 B.C.*, New York and London, G. P. Putnam's sons, 1914.

—, *The Dramatic festivals of Athens*, Oxford, Clarendon Press, 1968 (1953).

PIEPENBRINK, Karen, « Medizinische Paradigmata im politischen Diskurs der athenischen Demokratie des 4. Jahrhunderts v. Chr. », *Ancient Society*, 33, 2003, p. 209-22.

PODDIGHE, Elisabetta, « Alexander and the Greeks », in Worthington, 2012a, p. 129-51 (in Heckel, W., et Tritle, L., éd., *Alexander the Great. A New History*, Oxford, Wiley-Blackwell, 2009, chapitre 6, p. 99-120).

POHLENZ, M., « Philipps Schreiben an Athen », *Hermes*, 64, 1929, p. 41-62.

POLIAKOV, Léon, dir., *Hommes et bêtes, entretiens sur le racisme*, Paris – La Haye, Mouton, 1975.

PONTANI, Filippomaria, « Demosthenes, Parody and the *Frogs* », *Mnemosyne*, 62/3, 2009, p. 401-16.

PONTIER, Pierre, *Trouble et ordre chez Platon et Xénophon*, Paris, Vrin, 2006.

—, « L'utilisation de l'histoire dans les discours politiques de Xénophon, de Marathon à Platées », *Dialogues d'histoire ancienne*, Supplément 8, 2013, *Discours politique et histoire dans l'Antiquité*, p. 165-87.

POOLE, J. C. F., et HOLLADAY, A. J., « Thucydides and the plague of Athens », *The Classical Quarterly*, N. S., 29, 1979, p. 282-300.

POTTER, Paul, MALONEY, Gilles, et DESAUTELS, Jacques, éd., *La Maladie et les maladies dans la collection hippocratique, actes du VI<sup>e</sup> colloque international hippocratique*, Québec, Les Éditions du Sphinx, 1990.

POWNALL, Frances, « The Symposia of Philip II and Alexander III of Macedon. The View from Greece », in Carney et Ogden, 2010, p. 55-65.

PRESTIANNI GIALLOMBARDO, Anna Maria, « Recenti testimonianze iconografiche sulla *kausia* in Macedonia e la datazione del fregio della *Caccia* della II tomba reale di Vergina », *Dialogues d'histoire ancienne*, 17/1, 1991, p. 257-304.

PRITCHETT, W. Kendrick *The Greek State at War*, I et II, Berkeley – Los Angeles – London, University of California Press, 1974a (1971) et 1974b.

PROST, Francis, éd., *Armées et sociétés de la Grèce classique. Aspects sociaux et politiques de la guerre aux V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.*, Paris, Errance, 1999.

PSICHARI, Jean, « Sophocle et Hippocrate. A propos du *Philoctète à Lemnos* », *Revue de Philologie*, 32, avril 1908, p. 95-128.

QUEYREL BOTTINEAU, Anne, "*Prodosia*", *la notion et l'acte de trahison dans l'Athènes du Ve siècle : recherche sur la construction de l'identité athénienne*, Bordeaux, Ausonius, Paris, de Boccard, 2010.

—, « Figures du traître et tahison dans l'imaginaire de l'Athènes classique », *in* Queyrel Bottineau, Couvenhes et Vigourt, 2012, p. 93-157.

—, dir., *La représentation négative de l'autre dans l'Antiquité. Hostilité, réprobation, dépréciation*, Dijon, Editions Universitaires de Dijon, 2014.

QUEYREL BOTTINEAU, Anne, COUVENHES, Jean-Christophe, et VIGOURT, Annie, dir., *Trahison et traîtres dans l'Antiquité*, actes du colloque international (Paris, 21-22 septembre 2011), Paris, De Boccard, 2012.

RAAFLAUB, Kurt A., « Athenian and Spartan eunomia, or : what to do with Solon's timocracy ? », *in* Blok et Lardinois, 2006, p. 390-428.

RADFORD, Robert Somerville, *Personnification and the use of abstract subjects in the Attic orators and Thukydidés*, thèse, Baltimore, The Friedenwald Company, 1901.

RAHNER, Hugo, « Antenna crucis. III. Das Schiff aus Holz », *Zeitschrift für katolische Theologie*, 66, 1942, p. 196-227, et 67, 1943, p. 1-21.

—, *Griechische Mythen in christlicher Deutung*, t. 2, *Seelenheilung. Moly und Mandragore in antiker und christlicher Symbolik*, Zürich, Rhein-Verlag, 1945, p. 225-351.

RECHENAUER, Georg, *Thukydidés und die hippokratische Medizin. Naturwissenschaftliche Methodik als Modell für Geschichtsdeutung*, Hildesheim – Zürich – New York, Olms, 1991.

RENEHAN, Robert, « Greek Lexicographical Notes : Second Series », *Glotta*, 47, 1969, p. 220-34.

RICŒUR, Paul, *La métaphore vive*, Paris, Seuil, 1975.

RHODES, Peter J., « On labelling 4th-century politicians », *Liverpool Classical Monthly*, 3/8, 1978, p. 207-11.

—, « The "Acephalous" Polis ? », *Historia : Zeitschrift für Alte Geschichte*, 44/2, 1995, p. 153-67.

—, « Personal Enmity and Political Opposition en Athens », *in* Mitchell et Rhodes, 1996, p. 21-30.

—, « Hyperides' *Against Diondas* : Two Problems », *Bulletin of the Institute of Classical Studies*, 52, 2009, p. 223-8.

ROBERTSON, D. S., « Euripides and Tharyps », *The Classical Revue*, 37, 1923, p. 58-60.

RODRIGUEZ ADRADOS, Francisco, « El tema del torrente en la literatura griega arcaica y clásica », *Emerita*, t. XXXIII, fasc. 1 (Primer semestre), 1965, p. 7-14.

ROISMAN, Joseph, éd., *Brill's companion to Alexander the Great*, Leiden – Boston, Brill, 2003.

—, « Honor in Alexander's campaign », in Roisman, 2003, p. 279-321.

—, *The rhetoric of conspiracy in ancient Athens*, Berkeley – Los Angeles – London, University of California press, 2006.

ROISMAN, Joseph, et WORTHINGTON, Ian, éd., *A Companion to Ancient Macedonia*, Malden, Mass. – Oxford, Wiley-Blackwell, 2010.

ROMILLY, Jacqueline de, *Magic and rhetoric in Ancient Greece*, Cambridge, Massachusetts – London, Harvard University Press, 1975.

—, « Alcibiade et le mélange entre jeunes et vieux : politique et médecine », *Wiener Studien*, 89, 1976, p. 93-105 (repris in Romilly, 2005, p. 147-156).

—, *L'invention de l'histoire politique chez Thucydide*, Paris, éditions rue d'Ulm, 2005.

RONNET, Gilberte, *Etude sur le style de Démosthène dans les discours politiques*, Paris, E. de Boccard, 1951.

ROSCATT, Alois, *Die Metaphern bei den attischen Rednern*, Straubing, Druck der A. Lechner'schen Buchdruckerei, 1886.

□, *Die synonymen Verbindungen bei den attischen Rednern*, Freising, Fellerer, 1896.

ROWE, Galen O., « The ΑΔΥΝΑΤΟΝ as a stylistic device », *American journal of philology*, 86, 1965, p. 387-96.

—, « The portrait of Aeschines in the *Oration on the crown* », *Transactions of the American philological association*, 97, 1966, p. 397-406.

□, « Demosthenes' *First Philippic* : the satiric mode », *Transactions of the American philological association*, 99, 1968, p. 361-74.

—, « A problem of quotation in Demosthenes' Embassy speech », *Transactions of the American philological association*, 103, 1972, p. 441-9.

—, « Demosthenes' Use of Language », in Murphy, 1983, p. 175-99.

RUBINSTEIN, Lene, *Litigation and cooperation : supporting speakers in the courts of classical Athens*, Stuttgart, F. Steiner, 2000.

RUTHERFORD, Ian, « The New Simonides : Towards a Commentary », in Boedeker et Sider, 1996, p. 167-92.

RUZICKA, Stephen, « The “Pixodarus Affair” Reconsidered Again », *in* Carney et Ogden, 2010, p. 3-11.

SAGE, Michael M., *Warfare in Ancient Greece*, Londres et New York, Routledge, 1996.

SAÏD, Suzanne, éd., ἙΛΛΗΝΙΣΜΟΣ. *Quelques jalons pour une histoire de l'identité grecque*, actes du colloque de Strasbourg, 25-27 octobre 1989, Leiden – New York – København – Köln, Brill, 1991.

—, « The Discourse of Identity in Greek Rhetoric from Isocrates to Aristides », *in* Malkin, 2001, p. 275-99.

SAKELLARIOU, Michel, « Panhellenism: from concept to policy », *in* Hatzopoulos et Loukopoulos, 1980, p. 128-45.

SARTORI, Franco, *Le Eterie nella vita politica Ateniese del VI e V secolo A. C.*, Rome, « L'Erma » di Bretschneider, 1957.

SAWADA, Noriko, « Athenian politics in the age of Alexander the Great: a reconsideration of the trial of Ctesiphon », *Chiron*, 26, 1996, p. 57-84.

—, « Social customs and institutions: aspects of Macedonian elite society », *in* Roisman et Worthington, 2010, p. 392-408 = *in* Worthington, 2012a, p. 44-58.

SCHAEFER, Arnold, *Demosthenes und seine Zeit*, Leipzig, Teubner, t. I et II, 1856a et 1856b, t. III/1 et III/2, 1858a et 1858b.

SCHINDEL, Ulrich, éd., *Demosthenes*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1987.

SCHMID, Joannes, *De conviciis a decem oratoribus atticis usurpatis*, 2 vol., Ambergae, Programme gymnasii ambergensis, 1894-5 et 1898-9.

SCHOENFELD, Marthe, « Argumentation et présentation des faits chez Démosthène », *L'Antiquité classique*, 28, 1959, p. 201-13.

SCHULLER, Wolfgang, éd., *Korruption im Altertum*, Konstanzer Symposium Oktober 1979, München – Wien, R. Oldenbourg Verlag, 1982.

SCHWARTZ, Eduard, « Demosthenes' erste Philippika », *in* Jörs, Schwartz et Reitzenstein, 1893, p. 1-56.

SCHWARZENBERG, Erkingen, « The Portraiture of Alexander », *in* *Entretiens sur l'antiquité classique*, fondation Hardt, t. XXII, *Alexandre le Grand. Image et réalité*, 1976.

SCOTT, William C., « Wind imagery in the Oresteia », *Transactions and proceedings of the American philological association*, 97, 1966, p. 459-71.

- SEALEY, Raphael, « Dionysus of Halicarnassus and some Demosthenic dates », *Revue des études grecques*, 68, 1955a, p. 77-120.
- , « Athens after the Social War », *Journal of Hellenic Studies*, 75, 1955b, p. 74-81.
- , « Callistratos of Aphidna and his Contemporaries », *Historia : Zeitschrift für Alte Geschichte*, 5/2, 1956, p. 178-203.
- , « Who was Aristogeiton ? », *Institute of Classical Studies*, 7, 1960, p. 33-43.
- , *Essays in Greek politics*, New York, Manyland Books, 1967.
- , « Pseudodemosthenes XIII and XXV », *Revue des études grecques*, 80, 1967, p. 250-5.
- , *Demosthenes and His Time. A Study in Defeat*, New York – Oxford, Oxford University Press, 1993.
- SEARS, Matthew A., *Athens, Thrace, and the Shaping of Athenian Leadership*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013.
- SEBILLOTTE CUCHET, Violaine, *Libérez la patrie ! Patriotisme et politique en Grèce ancienne*, Paris, Belin, 2006.
- SIFAKIS, Gregory Michael, « The one-actor rule in Greek tragedy », in Griffiths, 1995, p. 13-24.
- SLATER, William J., « The epiphany of Demosthenes », *Phoenix*, 42, 1988, p. 126-30 (repris in Nagy, 2001, p. 404-408).
- SLINGS, Simon R., « Choral Agons in Democratic Athens, 510-400 BC », in Enenkel et Leonard Pfeijffer, 2005, p. 43-63.
- SLUITER, Ineke, et ROSEN, Ralph M., éd., *Free speech in classical Antiquity*, Leiden – Boston, Brill, 2004 (*Mnemosyne*, « Supplements », 254).
- SONTAG, Susan, *La Maladie comme métaphore*, Paris, Seuil, 1979 (*Illness as metaphor*, New York, Farrar, Straus et Giroux, 1977).
- SORDI, Marta, dir., *L'Opposizione nel mondo antico*, Milan, Vita e Pensiero, 2000.
- SQUILLACE, Giuseppe, « Consensus strategies under Philip and Alexander. The revenge theme », in Carney et Ogden, 2010, p. 69-80.
- STE. CROIX, G. E. M. de, compte rendu de Buchanan, 1962, *The Classical Review*, 14/2, 1964, p. 190-2.
- , *The Class struggle in the ancient Greek world, from the Archaic Age to the Arab conquests*, Ithaca – New York, Cornell University Press, 1981.
- STEHLE, E., « Solon's self-reflexive political persona and its audience », in Blok et Lardinois, 2006, p. 79-113.

- STEINER, D., *The Crown of song : metaphor in Pindar*, Londres, Duckworth, 1986.
- STEWART, Andrew, *Faces of power. Alexander's image and Hellenistic politics*, University of California press, 1993.
- , « Alexander in Greek and Roman art », *in* Roisman, 2003, p. 31-66.
- STRAUB, Joannes, *De Tropis et figuris, quae inveniuntur in orationibus Demosthenis et Ciceronis*, Wirceburgi, Typis impressit Thein (Stuertz), 1883.
- STRAUSS, Barry S., « The cultural significance of bribery and embezzlement in Athenian politics : the evidence of the period 403-386 B.C. », *Ancient World*, 11, 1985, p. 67-74.
- TAILLARDAT, Jean, *Les images d'Aristophane, études de langue et de style*, deuxième tirage revu et corrigé, Paris, Les Belles Lettres, 1965 (1962).
- , *Suétone, ΠΕΡΙ ΒΛΑΣΦΗΜΙΩΝ. ΠΕΡΙ ΠΑΙΔΙΩΝ (extraits byzantins)*, Paris, Les Belles Lettres, 1967.
- , « Images et matrices métaphoriques », *Bulletin de l'association Guillaume Budé*, 1977, 344-54.
- TARN, William Woodthorpe, « Alexander's Deification. 324 BC », *in* Worthington, 2012a, p. 325-7 (reprise de Tarn, William, *Alexander the Great*, vol. 2, appendix 22, section III, p. 370-3, Cambridge, Cambridge University Press, 1948).
- TEEGARDEN, David A., *Death to Tyrants ! Ancient Greek Democracy and the Struggle against Tyranny*, Princeton – Oxford, Princeton University Press, 2014.
- THIERCY, Pascal, et MENU, Michel, éd., *Aristophane : la langue, la scène, la cité. Actes du colloque de Toulouse, 17-19 mars 1994*, Bari, Levante editori, 1997.
- TODD, O. J., « ΤΡΙΤΑΓΩΝΙΣΤΗΣ : a reconsideration », *The Classical Quarterly*, 32, 1938, p. 30-8.
- TODD, Stephen Charles, *The Shape of Athenian Law*, Oxford, Clarendon Press, 1995 (1993).
- , « Hypereides Against Diondas, Demosthenes *On the Crown*, and the rhetoric of political failure », *Bulletin of the Institute of Classical Studies*, 52, 2009, p. 161-74.
- TREDE, Monique, « Quelques définitions de l'hellénisme au IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C. et leurs implications politiques », *in* Saïd, 1991, p. 71-80.
- , « La Grèce antique a-t-elle connu l'autobiographie ? », *in* Baslez, Hoffmann et Pernot, 1993, p. 13-20.
- TREVETT, Jeremy, *Apollodoros the son of Pasion*, Oxford, Clarendon Press, 1992.

- , « Demosthenes' speech *On Organization* (Dem. 13) », *Greek, Roman and Byzantine studies*, 35, 1994, p. 179-93.
- , « Did Demosthenes publish his deliberative speeches? », *Hermes*, 124, 1996, p. 425-41.
- TRIPODI, Bruno, « Il fregio della *Caccia* della II tomba reale di Vergina e le cacce funerarie d'oriente », *Dialogues d'histoire ancienne*, 17/1, 1991, p. 143-209.
- , *Cacce reali macedoni, tra Alessandro I e Filippo V*, Messine, Dipartimento di Scienze dell'Antichità dell'Università degli Studi di Messina (*Pelorias*, 3), 1998.
- TUCCI, Paolo A., « Tucidide di Melesia e il 'partito di opposizione' a Pericle », in Bearzot et Landucci, 2008, p. 89-128.
- TUPLIN, Christopher, « Demosthenes' "Olynthiacs" and the character of the demegoric corpus », *Historia : Zeitschrift für Alte Geschichte*, 47/3, 1998, p. 276-320.
- USHER, Stephen, « Lysias and his clients », *Greek, Roman and Byzantine Studies*, 17, 1976, p. 31-40.
- , *Greek Oratory. Tradition and Originality*, New York, Oxford University Press, 1999.
- VAN BROCK, Nadia, *Recherches sur le vocabulaire médical du Grec ancien, soins et guérison*, Paris, Klincksieck, 1961.
- VAN NES, Dirk, *Die Maritime Bildersprache des Aischylos*, Groningen, J. B. Wolters, 1963.
- VEHLO, Gilles, « Les déserteurs des armées civiques en Grèce ancienne ou la négation du modèle du citoyen-soldat », *Les Etudes Classiques*, 70, 2002, p. 239-56.
- VERDENIUS, W. J., « ANΩ KAI KATΩ », *Mnemosyne* 4, 17, 1964, p. 387.
- VERNANT, Jean-Pierre, éd., *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Paris, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1985.
- , *L'individu, la mort, l'amour. Soi-même et l'autre en Grèce ancienne*, Paris, Gallimard, 1989.
- VEYNE, Paul, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes? Essai sur l'imagination constituante*, Paris, Seuil, 1983.
- VIARRE, Simone, « L'étude des images dans les textes littéraires : problèmes de méthode », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 1977, p. 368-76.
- VIDAL-NACQUET, Pierre, « La tradition de l'hoplite athénien », in Vernant, 1985, p. 161-81.



—, « Les boucliers des héros. Essai sur la scène centrale des *Sept contre Thèbes* », in Vidal-Naquet et Vernant, 2001, p. 115-47.

VIDAL-NACQUET, Pierre, et VERNANT, Jean-Pierre, *Mythe et tragédie en Grèce ancienne*, t. II, Paris, La Découverte/Poche, 2001.

VOLKMANN, Richard, *Die Rhetorik der Griechen und Römer in systematischer Übersicht dargestellt*, Leipzig, Teubner, 1874.

VON STADEN, Heinrich, « Incurability and hopelessness : the Hippocratic Corpus », in Potter, Maloney et Desautels, 1990, p. 75-112.

WALLACE, Robert W., et HARRIS, Edward M., éd., *Transitions to Empire. Essays in Greco-Roman History, 360-146 B.C., in honor of E. Badian*, Norman and London, University of Oklahoma Press, 1996.

WANKEL, Hermann « Die Korruption in der rednerischen Topik und in der Realität des klassischen Athen », in Schuller, 1982, p. 29-53.

WEBB, Ruth, *Ekphrasis, imagination and persuasion in ancient rhetorical theory and practice*, ?, Ashgate, 2009.

WEST, M. L., *Studies in Greek elegy and iambus*, Berlin – New York, Walter de Gruyter, 1974.

—, « Simonides Redivivus », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 98, 1993, p. 1-14.

WESTLAKE, Henry Dickinson, « The Progress of Epitichismos », *The Classical Quarterly*, 33/1, 1983, p. 12-24.

—, *Studies in Thucydides and Greek History*, Bristol, Bristol Classical Press, 1989.

WHITEHEAD, David, « Cardinal virtues : the language of public approbation in democratic Athens », *Classica et Mediaevalia*, 44, 1993, p. 37-75.

WIEGANDT, Max, *De metaphorarum usu quodam ciceroniano*, thèse, Rostock, H. Winterberg, 1910.

WILHELMI, Gerhard, *Untersuchungen zum Bild vom Fließen der Sprache in der griechischen Literatur*, thèse, Tübingen, 1967.

WILL, Wolfgang, « Zur Datierung der Rede Ps.-Demosthenes XVII », *Rheinisches Museum für Philologie*, Neue Folge, 125, 3/4, 1982, p. 202-13.

—, « *Callidus emptor Olynthi*. Zur politischen Propaganda des Demosthenes und ihrer Nachwirkung », *Klio*, 65, 1983, p. 51-80.

WILL, W, et HEINRICHS, J, éd., *Zu Alexander d. Gr. Festschrift G. Wirth zum 60. Geburtstag am 9. 12. 86*, Amsterdam, Adolf M. Hakkert, t. II, 1988.

WINKLER, John J., *The Constraints of Desire. The Anthropology of Sex and Gender in Ancient Greece*, New York/London, Routledge, 1990.

WINKLER, John J., et ZEITLIN, Froma I., éd., *Nothing to do with Dionysos? Athenian drama in its social context*, Princeton, Princeton University Press, 1990.

WINTER, F. E., *Greek Fortifications*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1971.

WOOTEN, Cecil W., « A few observations on form and content in Demosthenes », *Phœnix*, 31, 1977, p. 258-61.

□ , « La funzione delle metafore e delle similitudini nelle orazioni di Demosthene », *Quaderni urbinati di cultura classica*, 29, 1978, p. 123-5.

—, « The nature of form in Demosthenes' *De corona* », *Classical world*, 72/6, 1979, p. 321-7.

□ , « Unnoticed medical language in Demosthenes », *Hermes*, 107, 1979, p. 157-60.

—, *Cicero's Philippics and their demosthenic model. The rhetoric of crisis*, Chapel Hill – London, The University of North Carolina press, 1983.

—, « Cicero and Quintilian on the style of Demosthenes », *Rhetorica*, 15/2, 1997, p. 177-92.

WORMAN, Nancy, « Insult and oral excess in the disputes between Aeschines and Demosthenes », *The American Journal of Philology*, 125/1, 2004, p. 1-25.

—, *Abusive mouths in classical Athens*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008.

WORTHINGTON, Ian, « Greek oratory, revision of speeches and the problem of historical reliability », *Classica et Mediaevalia*, 42, 1991a, p. 55-74.

—, « The Authenticity of Demosthenes' Fourth *Philippic* », *Mnemosyne*, 44, 1991b, p. 425-8.

—, « Once More, the Client / Logographos Relationship », *The Classical Quarterly*, 43/1, 1993, p. 67-72.

—, éd., *Persuasion : Greek rhetoric in action*, Londres – New York, Routledge, 1994.

—, éd., *Demosthenes : statesman and orator*, London – New York, Routledge, 2000.

—, « Alexander, Philip, and the Macedonian background », in Roisman, 2003, p. 69-98.

—, « The Authorship of the Demosthenic *Epitaphios* », *Museum Helveticum*, 60, 2003, p. 152-7.

—, *Alexander the Great, Man and God*, Harlow, Pearson Longman, 2004.

- , *Philip II of Macedonia*, New Haven and London, Yale University Press, 2008.
- , « Intentional History : Alexander, Demosthenes and Thebes », in Foxhall, Gehrke et Luraghi, 2010, p. 239-46.
- , éd., *Alexander the Great. A Reader*, second edition, Londres et New York, Routledge, 2012a.
- , « Alexander and Deification », in Worthington, 2012a, p. 319-24 (cité 2012b).
- , *Demosthenes of Athens and the Fall of Classical Greece*, Oxford – New York, Oxford University Press, 2013.
- WÜST, Fritz Rudolf, *Philipp II. von Makedonien und Griechenland : in den Jahren 346 bis 338*, Münchener Historische Abhandlungen, erste Reihe, 14. Heft, Munich, C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, 1938.
- YUNIS, Harvey, *Taming democracy. Models of political rhetoric in classical Athens*, Ithaque – Londres, Cornell University Press, 1996.
- , « Politics as literature : Demosthenes and the burden of the Athenian past », *Arion*, 8/1, 2000.
- ZILLIACUS, Henrik, « ΤΡΑΓΩΙΔΙΑ und ΔΡΑΜΑ in metaphorischer Bedeutung », *Arctos*, « Nova Series », 2, 1958, p. 217-20.

## Index des noms propres

### A

- Acarnaniens..... 84  
 Achéens .....68, 84  
 Achille..... 126, 128, 523, 524, 525, 526, 527, 528,  
     529, 531, 532, 534, 535, 536, 537, 538, 539,  
     540, 569, 622, 631, 632, 706, 717, 723, 770,  
     791  
 Aelius Aristide .....706  
 Alcée 45, 47, 76, 87, 149, 150, 244, 246, 706, 707,  
     774  
 Alcibiade 30, 70, 89, 195, 196, 292, 293, 327, 335,  
     342, 519, 560, 574, 676  
 Alexandre ....22, 25, 133, 182, 185, 213, 275, 283,  
     309, 312, 314, 375, 408, 409, 411, 413, 415,  
     416, 449, 470, 487, 490, 492, 526, 527, 528,  
     529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537,  
     538, 539, 540, 542, 543, 563, 567, 569, 617,  
     632, 634, 648, 661, 662, 663, 664, 667, 685,  
     698, 705, 717, 750, 776, 791, 796, 817, 820,  
     824  
 Alexis ..... 62, 122, 186, 194, 229, 231, 279, 817  
 Amphictyons .....58, 91, 109, 180  
 Amphipolis.....58, 81, 83, 108, 122, 169, 412, 527,  
     649, 676, 677, 688, 774  
 Amphissa 109, 128, 160, 204, 340, 435, 452, 786  
 Anaxandride ..... 61, 62, 63, 186, 194  
 Anaximène de Lampsaque .... 22, 23, 30, 114, 118,  
     120, 817  
 Andocide ... 30, 185, 203, 204, 205, 318, 389, 468,  
     469, 574, 685  
 Androtion 30, 51, 52, 61, 158, 173, 174, 175, 177,  
     182, 214, 239, 240, 276, 393, 394, 422, 431,  
     670, 771, 772, 780, 819, 824, 825, 830  
 Antiphon 208, 252, 317, 324, 325, 351, 354, 389,  
     394, 546, 547, 548, 549, 648  
 Antisthène .....706, 713  
 Apollodore...22, 70, 210, 317, 422, 469, 470, 476,  
     483, 484, 485, 571, 590, 795, 796, 799  
 Appien..... 145, 146, 685  
 Arcadie..... 142, 189, 260, 264, 267, 268, 269, 270,  
     338, 435, 602, 603, 604, 611, 634  
 Arcésilas .....125  
 Archiloque..... 87, 98, 148, 179, 218, 297, 342  
 Arès .....66, 74  
 Argos..... 142, 154, 264, 267, 632  
 Aristarque ..... 45, 53, 102, 103, 327, 773  
 Aristocrate .... 30, 45, 53, 55, 56, 57, 58, 240, 318,  
     319, 320, 326, 369, 374, 409, 412, 416, 418,  
     419, 420, 422, 423, 424, 426, 429, 433, 434,  
     440, 455, 457, 459, 479, 493, 495, 496, 497,  
     498, 500, 504, 545, 552, 561, 568, 572, 576,  
     585, 620, 637, 638, 673, 676, 677, 678, 714,  
     751, 820, 824, 825  
 Aristogiton ..22, 23, 154, 155, 159, 181, 183, 184,  
     185, 187, 192, 194, 195, 196, 197, 198, 199,  
     200, 201, 212, 213, 214, 216, 217, 218, 220,  
     221, 223, 225, 226, 227, 232, 233, 234, 235,  
     236, 238, 239, 240, 278, 289, 290, 291, 292,  
     296, 302, 308, 315, 317, 321, 322, 323, 324,  
     325, 327, 328, 336, 352, 353, 354, 355, 357,  
     358, 369, 376, 394, 447, 457, 475, 482, 488,  
     491, 492, 570, 572, 573, 582, 592, 612, 637,  
     675, 676, 732, 748, 750, 780, 787, 789, 792,  
     818, 821, 824  
 Aristophane..18, 29, 30, 31, 32, 40, 41, 42, 43, 47,  
     48, 60, 61, 66, 67, 68, 74, 75, 76, 82, 88, 90,  
     91, 94, 95, 100, 103, 104, 105, 106, 107, 131,  
     136, 139, 140, 144, 146, 155, 156, 160, 162,  
     179, 180, 186, 188, 191, 192, 193, 194, 195,  
     201, 202, 203, 204, 206, 207, 208, 212, 213,  
     215, 217, 221, 222, 223, 228, 232, 234, 235,  
     236, 246, 259, 271, 277, 279, 281, 287, 293,  
     314, 318, 320, 324, 345, 361, 362, 363, 364,  
     379, 390, 391, 397, 435, 469, 547, 561, 667,  
     668, 670, 748, 778, 792, 822  
 Aristophon ..... 61, 62, 63, 204, 390, 430, 627  
 Aristote... 24, 25, 26, 27, 30, 41, 49, 50, 51, 83, 87,  
     97, 99, 118, 119, 125, 145, 146, 155, 157, 160,  
     164, 165, 166, 173, 174, 176, 182, 183, 186,  
     205, 206, 207, 213, 218, 219, 223, 228, 234,  
     252, 308, 322, 336, 342, 343, 344, 351, 354,  
     356, 364, 389, 500, 528, 535, 548, 556, 561,  
     630, 654, 678, 686, 688, 698, 699, 702, 708,  
     711, 712, 713, 716, 719, 720, 721, 722, 723,  
     724, 725, 726, 728, 729, 730, 732, 733, 734,  
     735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 744,  
     745, 746, 749, 751, 752, 753, 754, 756, 757,  
     760, 761, 762, 763, 764, 767, 770, 772, 778,  
     781, 782, 817, 821  
 Aristoxène..... 49, 50, 145, 817  
 Arrien..... 203, 333, 529, 531, 533, 534, 535  
 Artémis..... 632  
 Asie..271, 272, 526, 528, 530, 532, 533, 534, 536,  
     537, 539, 554  
 Athénée .....48, 62, 119, 229, 283, 284  
 Athènes ..16, 44, 54, 55, 64, 70, 72, 77, 79, 80, 82,  
     83, 84, 97, 98, 108, 109, 122, 123, 127, 128,  
     131, 132, 133, 136, 139, 141, 146, 150, 155,  
     156, 157, 158, 159, 165, 166, 167, 168, 172,  
     173, 174, 178, 182, 188, 189, 196, 204, 212,  
     238, 242, 244, 247, 248, 250, 251, 256, 263,  
     264, 265, 267, 273, 275, 276, 278, 280, 281,  
     283, 287, 295, 297, 298, 304, 306, 315, 318,  
     320, 324, 327, 330, 333, 338, 339, 340, 341,  
     347, 361, 368, 369, 370, 371, 372, 375, 377,  
     382, 383, 385, 386, 387, 399, 406, 409, 410,  
     412, 413, 419, 423, 427, 428, 429, 435, 440,  
     449, 453, 456, 459, 462, 463, 464, 466, 470,  
     472, 473, 476, 477, 478, 485, 487, 489, 491,  
     494, 500, 504, 505, 507, 510, 511, 517, 521,  
     524, 526, 528, 536, 537, 542, 543, 545, 548,

- 554, 555, 556, 559, 560, 562, 566, 567, 568, 569, 572, 575, 578, 580, 584, 585, 587, 592, 593, 595, 596, 599, 604, 605, 612, 614, 615, 616, 618, 625, 626, 635, 636, 639, 646, 648, 652, 657, 658, 664, 667, 673, 674, 676, 677, 678, 683, 684, 685, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 694, 696, 697, 699, 700, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 709, 712, 713, 737, 745, 773, 782, 791, 799, 802, 809, 810, 820
- Attale ..... 530, 532, 534
- Attique .47, 64, 65, 68, 79, 80, 81, 84, 89, 98, 109, 139, 160, 167, 203, 206, 248, 276, 375, 482, 485, 487, 496, 522, 615, 677, 682, 683, 684, 685, 687, 693, 696, 702, 703, 704, 712, 737
- B*
- Bacchylide ..... 205, 271, 404, 405
- Béotie ..61, 64, 167, 181, 188, 189, 472, 508, 683, 696, 703, 704
- C*
- Callias de Chalcis ..... 115, 202, 345, 478, 479, 561, 564, 643, 690
- Callimachos d'Aphidna ..... 304
- Chalcis ..... 207, 478, 479, 561, 564, 643, 685, 690
- Charidème ..... 53, 54, 55, 56, 319, 320, 409, 412, 418, 419, 420, 422, 424, 427, 429, 534, 583, 585, 673, 674, 678, 796, 820
- Chéronée..64, 68, 72, 83, 84, 88, 97, 99, 109, 130, 132, 135, 142, 159, 168, 182, 188, 241, 244, 247, 248, 295, 347, 348, 375, 377, 385, 386, 393, 401, 436, 488, 489, 490, 492, 532, 533, 539, 540, 543, 545, 559, 574, 575, 577, 589, 592, 621, 630, 642, 644, 646, 660, 666, 685, 705, 757, 778, 796, 803
- Chersonèse.....23, 53, 81, 122, 156, 165, 169, 190, 320, 327, 328, 423, 427, 444, 446, 503, 505, 506, 509, 511, 513, 522, 544, 546, 568, 574, 587, 594, 595, 596, 597, 599, 637, 638, 664, 667, 668, 670, 673, 674, 677, 678, 687, 688, 690, 703
- Cicéron 19, 73, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 752, 754, 757, 758, 760, 762, 763, 764, 766, 770
- Cléopâtre..... 527, 530, 532, 534
- Corcyre .....84, 267, 464, 560, 633
- Corinthe..... 84, 375, 464, 536, 543, 633, 668, 685, 704
- Cottyphos..... 109, 128, 130
- Cotys ..... 55, 412, 674
- Crates.....46, 48
- Crésus.....123, 189
- Critias ..... 70, 649
- Critobule ..... 93, 396
- Ctésiphon..... 30, 98, 109, 137, 209, 281, 301, 337, 348, 351, 354, 407, 439, 452, 479, 480, 481, 482, 484, 494, 564, 579, 612, 644, 655, 657, 658, 659, 660, 661, 665, 699, 700, 743, 745, 747, 775
- Cyrus .....123, 379, 547, 591
- D*
- Delphes.....91, 101, 105, 108, 109, 142, 159
- Démade .68, 69, 98, 104, 133, 160, 317, 325, 405, 415, 436, 471, 488, 489, 496, 543, 557, 563, 567, 644, 660, 662, 663, 666, 712, 721, 737, 801, 803, 810
- Démétrios..... 49, 50, 99, 218, 560, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 744, 746, 752, 753, 756, 757, 760, 762, 763, 764, 766, 770, 781
- Démétrios de Phalère ..... 49, 50, 218
- Démocrite..... 203, 214, 255, 285, 391
- Denys d'Halicarnasse ..22, 23, 229, 281, 284, 401, 490, 500, 646, 719, 746, 747, 748, 749, 751, 759, 760, 762, 763, 766, 779, 792
- Didyme ..... 22, 23, 104, 519, 560, 684, 807
- Dinarque .187, 188, 197, 198, 201, 203, 204, 205, 250, 277, 317, 321, 324, 355, 368, 389, 414, 469, 475, 478, 481, 482, 483, 484, 486, 495, 498, 500, 543, 574, 642, 644, 660, 662, 663, 666, 702, 705, 711, 716, 778
- Diodore de Sicile ..... 285, 413, 525, 528, 531, 533, 534, 535, 539, 575, 685, 688, 689, 690, 692, 705, 801
- Diodoros .....52
- Diogène Laërce ..... 48, 50, 222
- Diogénianus ..... 104, 809
- Dion Chrysostome ..... 148, 211
- Dionysos .145, 269, 270, 271, 272, 346, 534, 535, 722
- Doriens .....91
- E*
- Egypte .....264, 708, 711
- Elatée ..... 64, 73, 84, 97, 109, 241, 251, 338, 340, 375, 612, 618, 625, 626, 630
- Elis.....260, 264, 267, 268, 269, 270, 319, 346, 369
- Epicrate .....62, 566
- Erétrie.....91, 254, 325, 479, 674, 682, 684, 687, 690, 694
- Eschine ... 16, 17, 30, 33, 55, 58, 59, 60, 62, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 81, 89, 90, 97, 98, 100, 102, 109, 111, 113, 128, 129, 137, 140, 141, 142, 146, 151, 152, 153, 159, 171, 178, 182, 183, 184, 187, 188, 189, 194, 198, 201, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 220, 221, 228, 230, 231, 232, 235, 238, 240, 241, 242, 244, 245, 246, 258, 259, 263, 271, 274, 276, 279, 281, 295, 296, 297, 299, 300, 301, 302, 305, 306, 310, 314, 315, 317, 318, 324, 325, 326, 327, 329, 331, 337, 340, 346, 347, 348, 349, 351, 352, 353, 354, 358, 364, 369, 370, 372, 375, 377, 380, 381, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 400, 401, 402, 403, 404, 407, 411, 414, 415, 416, 422, 424, 425, 429, 435, 437, 439, 440, 441, 442, 443, 448, 449, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 459, 460, 461, 463, 469,

470, 475, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 486, 488, 489, 492, 493, 494, 496, 498, 505, 506, 507, 508, 509, 513, 514, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 534, 537, 538, 539, 540, 542, 543, 555, 561, 563, 564, 565, 567, 568, 569, 573, 574, 576, 577, 578, 579, 580, 588, 596, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 607, 608, 609, 610, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 630, 631, 632, 636, 638, 640, 641, 642, 643, 644, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 668, 669, 672, 678, 687, 690, 692, 693, 697, 699, 700, 702, 703, 705, 708, 710, 711, 712, 714, 715, 716, 721, 731, 735, 737, 743, 744, 745, 746, 748, 749, 750, 751, 752, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 785, 786, 790, 791, 793, 795, 801, 815, 816, 817, 818, 820, 821, 824, 825

Eschyle....18, 31, 32, 37, 38, 74, 77, 85, 88, 94, 98, 102, 125, 126, 131, 133, 136, 138, 143, 145, 152, 155, 163, 166, 185, 207, 212, 215, 217, 222, 223, 234, 246, 249, 252, 259, 266, 297, 318, 334, 342, 351, 353, 371, 392, 427, 547, 557, 570, 635, 706, 707, 754, 757, 759, 777

Esope ..... 104, 218, 219, 239, 810

Ethiopie .....264

Eubée.58, 81, 84, 89, 91, 142, 169, 190, 204, 254, 320, 377, 409, 410, 429, 464, 479, 520, 574, 591, 633, 672, 674, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 689, 690, 693, 694, 695, 699, 702, 703, 704, 705, 710, 712, 713, 715, 737

Eubule.72, 73, 119, 155, 156, 190, 204, 329, 365, 366, 435, 463, 470, 476, 477, 571, 585, 590, 593, 597, 601, 604, 656, 684, 795, 796, 801, 813, 814

Euctémon.....52, 53, 60, 61, 62, 63, 102, 398, 416, 417, 447, 574, 583, 679

Eudoxe .....271

Euripide..... 18, 66, 68, 82, 85, 86, 87, 94, 96, 98, 102, 110, 113, 120, 125, 131, 136, 138, 142, 143, 152, 155, 160, 162, 163, 184, 185, 186, 188, 195, 196, 207, 223, 225, 258, 259, 269, 270, 271, 272, 273, 304, 318, 324, 337, 342, 392, 394, 400, 403, 528, 547, 706, 732, 754, 755, 756, 757, 778

Eustathe .....228, 230

**G**

Galien..... 47, 287

Gorgias.. 25, 30, 43, 160, 196, 287, 297, 305, 315, 335, 351, 353, 355, 356, 548, 619, 623, 639, 688, 733, 759, 767

Grand Roi..... 123, 124, 126

Grèce..... 18, 44, 79, 80, 82, 83, 84, 91, 94, 98, 109, 124, 259, 260, 261, 265, 271, 272, 286, 287, 295, 296, 338, 347, 367

## H

Harpocraton 38, 46, 51, 104, 105, 144, 145, 156, 202, 203, 206, 215, 221, 228, 229, 230, 233, 287, 288, 400, 402, 403, 686, 693, 807

Hector ....65, 67, 74, 129, 131, 132, 523, 524, 525, 526, 534, 537, 540, 569, 667, 770

Hégésippe...22, 194, 283, 463, 475, 490, 687, 797

Héraclite .....65, 76, 87

Hermogène .....71, 163, 164, 176, 201, 207, 209, 278, 280, 283, 284, 286, 330, 344, 401, 402, 600, 625, 693, 697, 698, 700, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770

Hérodien.....46

Hérodote..... 30, 60, 120, 123, 124, 131, 146, 148, 154, 163, 166, 182, 188, 189, 191, 199, 210, 233, 234, 258, 259, 271, 278, 304, 337, 341, 348, 379, 392, 404, 521, 522, 536, 546, 547, 554, 576, 673, 674, 681, 707, 777, 778, 821

Hésiode 74, 75, 120, 124, 125, 139, 179, 194, 278

Hesychius121, 203, 206, 215, 221, 228, 229, 230, 233, 813

Hippias ..... 30, 49, 50, 214, 277

Hippocrate.. 46, 47, 111, 119, 145, 164, 170, 189, 234, 249, 250, 254, 255, 256, 257, 262, 263, 265, 266, 267, 268, 271, 272, 273, 275, 276, 279, 281, 283, 284, 285, 286, 287, 289, 290, 291, 292, 296, 297, 304, 307, 308, 314, 316, 317, 318, 322, 323, 328, 332, 337, 338, 339, 340, 342, 343, 345, 346, 348, 349, 350, 352, 353, 354, 356, 358, 359, 368, 787

Homère...27, 37, 65, 66, 67, 68, 74, 76, 78, 82, 86, 87, 90, 94, 95, 96, 100, 102, 126, 128, 129, 130, 131, 132, 134, 137, 138, 139, 143, 147, 148, 151, 152, 157, 160, 162, 179, 184, 186, 191, 193, 194, 195, 199, 209, 212, 213, 215, 225, 228, 233, 237, 247, 266, 277, 278, 298, 379, 388, 392, 395, 403, 412, 413, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 531, 532, 534, 535, 537, 538, 540, 557, 569, 593, 622, 632, 665, 667, 706, 713, 716, 717, 723, 727, 729, 731, 736, 755, 761, 764, 765, 770, 777, 791, 792

Hypéride ....16, 139, 221, 243, 250, 277, 283, 308, 317, 321, 325, 335, 368, 388, 413, 414, 415, 442, 461, 463, 469, 470, 472, 473, 475, 476, 483, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 496, 498, 499, 500, 517, 519, 537, 543, 544, 545, 556, 561, 563, 565, 567, 568, 569, 589, 592, 608, 646, 661, 662, 666, 716, 743, 744, 745, 754, 755, 757, 758, 790, 795, 796, 797, 801, 803

**I**

Iphicrate ..... 55, 412, 727

Isée .....30, 317, 394, 402, 468, 469, 500

Isocrate.. 15, 17, 25, 111, 118, 122, 131, 136, 145, 148, 167, 171, 185, 189, 232, 257, 258, 273, 282, 283, 317, 321, 325, 328, 334, 335, 336, 337, 340, 341, 353, 368, 371, 387, 391, 392,

- 394, 402, 407, 418, 435, 462, 468, 469, 494,  
500, 502, 503, 512, 518, 519, 527, 535, 545,  
546, 547, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555,  
556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 568,  
569, 579, 580, 581, 648, 650, 651, 652, 653,  
655, 660, 663, 664, 665, 672, 685, 708, 709,  
710, 712, 716, 721, 724, 727, 744, 747, 768,  
791, 792, 816
- J*
- Jean Chrysostome .....211  
Justin..... 527, 531, 533
- K*
- Kersoblepte.....55, 141, 320, 412, 674, 678
- L*
- Lacédémone44, 70, 122, 132, 166, 181, 188, 189,  
258, 276, 339, 392, 400, 536, 560, 577, 593,  
685, 693  
Laurion .....126  
Leucade ..... 84, 464, 633  
Libanios 22, 23, 24, 134, 476, 490, 571, 590, 595,  
698, 702  
Libye .....264  
Locriens..... 108, 109, 128, 130, 159  
Longin ..... 625, 746, 753, 754, 755, 756, 757, 758,  
759, 760, 766, 767  
Lucien..... 211, 642, 792  
Lycophron ..... 163, 321, 537, 814  
Lycurgue 208, 244, 317, 318, 325, 386, 401, 468,  
469, 471, 475, 476, 488, 489, 490, 539, 575,  
580, 589, 592, 646, 647, 660, 661, 663, 664,  
666, 706, 711, 716, 721, 792, 795, 796, 797,  
803  
Lydie ..... 123, 271, 272  
Lysias 30, 107, 177, 185, 208, 317, 324, 325, 328,  
371, 379, 387, 390, 394, 468, 469, 547, 550,  
556, 574, 580, 654, 665, 667, 668, 671, 675,  
676, 681, 727, 743, 744, 747, 759, 786, 813,  
814, 815
- M*
- Macédoine ....16, 38, 64, 79, 83, 91, 100, 116, 117,  
121, 143, 146, 156, 159, 167, 176, 178, 200,  
205, 213, 238, 255, 257, 261, 269, 274, 275,  
295, 306, 309, 310, 367, 369, 372, 373, 374,  
377, 382, 394, 396, 397, 398, 400, 406, 428,  
429, 435, 438, 442, 456, 457, 461, 467, 470,  
471, 475, 476, 486, 487, 488, 490, 491, 492,  
493, 498, 510, 526, 527, 528, 531, 534, 538,  
540, 542, 545, 559, 562, 567, 577, 599, 604,  
607, 612, 614, 615, 638, 641, 642, 648, 662,  
664, 666, 667, 676, 685, 686, 786, 796, 797,  
802, 803  
Mausole ..... 52, 426, 686  
Mégalopolis.....604  
Mégalopolitains.....108, 189, 240, 317, 327, 338,  
339, 374, 784
- Mégare..... 22, 84  
Ménandre ..... 48, 85, 88, 102, 103, 119, 131, 135,  
166, 186, 194, 223, 292, 293, 308, 340, 345,  
402, 503, 547, 548, 619, 667, 668, 669  
Midias...30, 53, 55, 60, 62, 63, 102, 191, 200, 227,  
228, 235, 238, 240, 292, 293, 294, 315, 327,  
374, 394, 395, 398, 401, 402, 409, 416, 417,  
420, 425, 426, 427, 429, 430, 447, 457, 495,  
496, 501, 568, 573, 574, 576, 582, 679, 680,  
681, 712, 772, 773, 801, 819, 820, 821, 823,  
825  
Miltiade .....304, 577, 604  
Monime .....48
- N*
- Nééra... 30, 70, 340, 422, 483, 484, 485, 571, 590,  
687, 796  
Nicias..... 44, 334, 549, 707  
Nicodème d'Aphidna .....53, 102
- Æ
- Æta.....84
- O*
- Olympias.487, 492, 526, 528, 529, 530, 531, 532,  
533, 536, 567  
Olynthe .....91, 167, 169, 190, 268, 270, 294, 346,  
377, 412, 428, 436, 535, 604, 677, 684  
Onomarchos ..... 91, 615, 692  
Ophelion .....88, 119  
Oréos 91, 142, 253, 410, 479, 520, 682, 687, 690,  
694, 818, 820  
Oropos ..... 58, 81, 108, 575
- P*
- Pactole ..... 123  
Parménion ..... 530, 532  
Patrocle .....67, 68, 126, 137, 534, 622  
Pausanias..... 70, 533, 538, 540  
Péloponnèse..... 30, 44, 79, 84, 85, 108, 216, 253,  
254, 255, 258, 260, 264, 265, 267, 268, 301,  
371, 409, 462, 548, 602, 604, 642, 672, 674,  
683, 685, 702, 704, 775, 796, 802  
Périclès.....47, 243, 244, 287, 297, 377, 385, 390,  
472, 475, 477, 560, 574, 579, 580, 587, 707,  
745, 800  
Perse.... 85, 98, 123, 125, 126, 131, 133, 136, 152,  
163, 261, 272, 282, 392, 413, 427, 462, 482,  
533, 535, 547, 554, 555, 556, 557, 559, 560,  
562, 569, 577, 584, 586, 652, 673, 684, 686,  
706, 707, 708, 716, 717, 727, 759, 777, 791  
Phérécrate.....32, 139  
Phères44, 108, 141, 169, 253, 615, 676, 820, 824  
Philippe..16, 22, 23, 33, 38, 39, 42, 44, 55, 57, 58,  
64, 65, 67, 68, 72, 73, 77, 79, 80, 81, 82, 83,  
84, 88, 89, 90, 91, 92, 94, 97, 98, 99, 100, 101,  
105, 108, 109, 113, 114, 115, 116, 117, 118,  
120, 121, 122, 128, 130, 132, 133, 134, 135,  
136, 137, 138, 140, 141, 142, 143, 144, 146,

150, 151, 152, 153, 154, 156, 157, 159, 160, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 171, 172, 176, 177, 178, 179, 181, 182, 183, 185, 188, 189, 190, 204, 205, 210, 211, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 245, 246, 247, 251, 253, 255, 256, 257, 259, 260, 261, 262, 267, 268, 270, 273, 274, 275, 279, 282, 286, 287, 288, 289, 295, 296, 299, 301, 302, 303, 306, 307, 308, 309, 310, 312, 314, 317, 318, 320, 326, 327, 329, 330, 331, 332, 333, 338, 340, 341, 344, 347, 351, 365, 366, 367, 369, 370, 372, 373, 375, 377, 379, 381, 383, 384, 385, 387, 388, 391, 396, 397, 399, 400, 401, 402, 403, 406, 407, 409, 411, 413, 415, 416, 428, 430, 433, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 444, 445, 447, 448, 449, 453, 455, 456, 457, 459, 461, 462, 463, 464, 467, 470, 473, 475, 476, 478, 480, 481, 482, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 495, 496, 498, 499, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 540, 542, 545, 546, 550, 551, 553, 554, 555, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 572, 576, 587, 588, 589, 592, 593, 594, 595, 596, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 607, 608, 609, 610, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 623, 625, 626, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 637, 638, 641, 642, 643, 644, 647, 652, 656, 660, 661, 663, 664, 666, 668, 669, 674, 675, 676, 677, 679, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 696, 703, 704, 705, 708, 713, 714, 715, 716, 724, 727, 747, 751, 762, 768, 773, 774, 775, 776, 782, 783, 785, 790, 791, 793, 795, 796, 799, 801, 811, 818, 819, 820, 824

Philistidès..... 91, 682, 690

Philocrate .... 79, 81, 108, 151, 167, 187, 393, 422, 435, 437, 439, 440, 448, 451, 453, 470, 479, 488, 490, 503, 504, 505, 506, 507, 509, 511, 513, 516, 518, 521, 533, 554, 567, 595, 600, 601, 602, 603, 605, 607, 608, 609, 643, 656, 660, 687, 691, 692, 714, 786, 795

Philon ..... 48, 120

Phocidiens..... 44, 58, 77, 79, 80, 81, 91, 108, 141, 142, 189, 253, 333, 338, 402, 437, 440, 441, 444, 451, 454, 460, 480, 503, 506, 507, 516, 519, 520, 521, 593, 607, 608, 672, 684, 691, 692, 712, 715

Photius..... 38, 104, 105, 121, 202, 203, 215, 221, 233, 333, 340, 707, 808, 813

Pindare .... 37, 66, 77, 95, 102, 109, 120, 125, 143, 160, 162, 174, 205, 207, 259, 289, 297, 298, 304, 334, 395, 706, 752, 759, 767, 787, 791

Pirée..... 264, 482, 548, 677, 683, 699, 700, 701

Platon ..... 16, 17, 18, 24, 26, 29, 30, 31, 32, 37, 41, 42, 43, 48, 49, 50, 51, 60, 71, 72, 74, 77, 78, 82, 89, 90, 96, 97, 98, 102, 103, 104, 105, 107, 109, 110, 111, 112, 125, 134, 138, 140, 141, 142, 143, 145, 147, 148, 151, 160, 162, 165, 171, 179, 180, 182, 185, 186, 189, 191, 192, 193, 194, 196, 199, 201, 209, 212, 213, 215, 216, 217, 218, 219, 234, 236, 239, 244, 250, 251, 252, 254, 255, 256, 258, 271, 274, 275, 277, 280, 281, 287, 289, 293, 297, 299, 304, 305, 306, 319, 320, 322, 334, 335, 336, 337, 338, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 351, 353, 354, 355, 356, 357, 359, 360, 361, 366, 367, 370, 371, 372, 373, 379, 390, 392, 394, 397, 405, 407, 418, 419, 465, 466, 467, 469, 474, 493, 497, 501, 519, 527, 546, 547, 560, 579, 580, 619, 623, 639, 648, 649, 650, 653, 655, 660, 664, 667, 670, 671, 675, 676, 678, 679, 707, 710, 734, 735, 737, 746, 747, 751, 754, 755, 758, 762, 792, 793, 806, 821, 822

Pline le Jeune ..... 24, 140, 156, 187, 188, 210, 262, 698

Plutarque 46, 47, 48, 87, 131, 133, 134, 147, 165, 190, 213, 215, 218, 219, 221, 254, 280, 494, 512, 526, 528, 529, 530, 532, 534, 535, 537, 539, 561, 592, 687, 704, 706, 714, 796, 809, 814, 817

Polybe ..... 145, 488, 539, 684, 685

Porthmos..... 91, 682, 687, 689, 694

Protagoras ..... 111, 194, 322, 336, 354, 355, 356, 357, 649, 660

Pseudo-Aelius Aristide..... 344, 698

Pseudo-Longin.. 24, 742, 753, 755, 756, 758, 760, 767

Pseudo-Lucien..... 641, 644, 663

Pydna ..... 83, 122, 169

Python..... 22, 127, 136, 139, 140, 505, 507, 512, 515, 516, 517, 522, 526, 734, 737

Q

Quinte-Curce..... 532

Quintilien..... 73, 99, 742, 744, 746, 752, 756, 757, 760, 762, 763, 764, 765, 766, 770

S

Salamine ..... 95, 96, 244, 404, 427, 557, 577, 579, 604, 707

Sappho ..... 174, 736

Sardes ..... 123

Sextus Empiricus ..... 48

Sicile . 44, 196, 254, 285, 334, 413, 525, 528, 531, 533, 534, 535, 539, 575, 685, 688, 689, 690, 692, 705, 727, 801

Simonide..... 66, 207, 536, 727, 754

Socrate. 30, 41, 42, 43, 49, 93, 142, 215, 217, 219, 277, 318, 342, 355, 396, 465, 580, 649, 725, 752, 755

Solon..... 34, 37, 65, 67, 68, 75, 87, 147, 148, 182, 215, 217, 250, 251, 259, 273, 298, 299, 300, 334, 371, 375, 574, 651, 713, 782, 791

Sophocle..... 30, 64, 74, 75, 77, 83, 85, 87, 88, 102, 103, 106, 109, 112, 113, 125, 131, 133, 137,



152, 184, 185, 199, 203, 206, 208, 222, 225, 258, 266, 278, 289, 297, 299, 318, 394, 395, 400, 403, 464, 466, 493, 497, 498, 523, 547, 668, 706, 707, 754, 822	481, 485, 495, 496, 497, 498, 670, 679, 771, 772, 780, 819, 824
Sophron .....234	Tite-Live..... 684
Souda 38, 104, 105, 121, 202, 203, 205, 215, 221, 227, 228, 229, 230, 233, 400, 807, 813, 821, 823	V
Speusippe .....527	Vitruve..... 700
Stéphanos ..... 30, 70, 399, 484, 485, 590, 795	X
Strabon .....540, 685	Xénocrate .....30
Strepsiade.....41, 95	Xénophon .....29, 30, 38, 60, 70, 82, 83, 88, 91, 93, 94, 96, 98, 109, 125, 148, 155, 165, 175, 189, 191, 193, 194, 199, 200, 210, 212, 214, 217, 219, 234, 255, 271, 343, 353, 379, 389, 392, 394, 396, 398, 403, 407, 547, 550, 560, 579, 591, 648, 654, 656, 657, 667, 673, 681, 685, 734, 736, 737, 813, 814
Suétone.....47, 48, 228, 230	Z
T	Zénobius ..... 104, 105, 210, 224, 808
Tacite..... 73, 746	Zénon d'Elée..... 47, 49
Thalès..... 41, 125	Zénon de Citium .....48
Thasos .....297	
Thèbes....46, 48, 58, 64, 66, 72, 77, 81, 84, 89, 91, 95, 97, 98, 108, 125, 126, 127, 128, 131, 132, 133, 135, 136, 138, 181, 182, 185, 188, 189, 204, 205, 210, 213, 243, 245, 246, 247, 248, 251, 258, 269, 270, 272, 317, 332, 333, 338, 339, 340, 341, 371, 375, 388, 400, 464, 491, 508, 520, 527, 536, 537, 539, 543, 547, 555, 560, 566, 568, 584, 593, 610, 612, 613, 625, 626, 627, 630, 633, 635, 642, 644, 653, 662, 691, 696, 702, 704, 705, 710, 712, 713, 775, 801	
Thémistocle ..... 154, 577, 579, 604, 707	
Théocrite.....202, 619	
Théognis34, 76, 87, 131, 174, 244, 246, 250, 259, 298, 706, 735	
Théophraste ....145, 146, 157, 164, 165, 168, 169, 170, 173, 175, 176, 212, 222, 234, 321, 324, 325, 343, 408, 757, 778	
Théoris (sorcière) .....290, 292	
Thermopyles . 44, 79, 80, 81, 84, 91, 97, 108, 128, 377, 402, 488, 611, 613, 651, 684, 691, 692	
Thessalie ... 91, 108, 141, 154, 167, 169, 253, 264, 267, 269, 540, 547, 610, 611, 615, 634	
Thrace53, 55, 58, 86, 87, 138, 141, 156, 157, 165, 167, 169, 320, 327, 412, 413, 427, 429, 513, 585, 594, 674, 678	
Thrasylakhos .....257	
Thucydide..29, 30, 44, 60, 85, 136, 144, 146, 154, 158, 246, 250, 251, 254, 255, 256, 257, 263, 264, 265, 266, 267, 272, 273, 274, 275, 276, 278, 283, 284, 297, 324, 334, 340, 368, 371, 372, 379, 385, 390, 392, 396, 400, 407, 499, 502, 516, 521, 522, 547, 560, 574, 579, 580, 581, 591, 648, 649, 651, 652, 653, 654, 655, 660, 664, 665, 669, 670, 672, 673, 674, 675, 679, 681, 685, 686, 691, 707, 747, 792, 793	
Tiberius ..... 286, 680, 700	
Timocrate .....30, 45, 51, 52, 55, 61, 158, 173, 174, 175, 182, 183, 187, 235, 240, 276, 320, 326, 327, 341, 369, 374, 398, 417, 421, 422, 424, 425, 426, 428, 429, 433, 455, 457, 459, 461,	

## Index des notions

### A

amplification...132, 134, 152, 177, 194, 280, 309,  
345, 351, 450, 504, 505, 515, 518, 556, 558,  
604, 605, 624, 694, 698, 700, 702, 707, 712,  
740, 742, 822

### C

collaboration..... 16, 329, 356, 474, 475, 476, 478,  
489, 490, 503, 505, 520, 552, 716, 791, 795,  
796, 797

comique..27, 29, 37, 41, 42, 43, 47, 49, 61, 62, 63,  
75, 76, 78, 85, 88, 89, 90, 100, 103, 106, 107,  
119, 131, 139, 140, 143, 155, 156, 171, 173,  
174, 186, 187, 188, 194, 196, 203, 205, 206,  
207, 208, 209, 210, 211, 214, 220, 221, 222,  
223, 226, 227, 229, 232, 233, 234, 235, 236,  
237, 238, 240, 278, 279, 287, 297, 324, 340,  
342, 345, 346, 349, 361, 368, 392, 394, 407,  
411, 732, 733, 748, 762, 770, 781, 783, 785,  
786, 791, 792, 793, 816, 818

commerce. 52, 390, 411, 426, 432, 446, 459, 460,  
461, 464, 480, 483, 494, 497, 507, 519, 565,  
593, 597, 601, 607, 609, 640, 739, 777, 778,  
783, 784, 785, 786, 787, 789

communication ..... 15, 16, 17, 34, 310, 373, 378,  
470, 471, 477, 489, 493, 496, 498, 511, 563,  
569, 575, 714, 716, 784, 790

conseiller .53, 54, 57, 58, 59, 72, 73, 74, 100, 114,  
118, 119, 121, 148, 169, 185, 190, 201, 205,  
208, 220, 238, 242, 243, 245, 246, 261, 288,  
315, 322, 335, 370, 375, 380, 385, 432, 433,  
435, 441, 448, 454, 508, 512, 517, 551, 552,  
553, 559, 561, 572, 587, 588, 595, 596, 598,  
599, 610, 614, 623, 624, 626, 629, 630, 631,  
634, 635, 636, 638, 641, 645, 648, 662, 664,  
694, 695, 696, 713, 735, 783, 790

### couleur

éclat.... 207, 391, 593, 697, 698, 700, 742, 743,  
744, 755, 756, 765, 766, 770

noblesse24, 174, 402, 526, 530, 541, 698, 739,  
743, 746, 753, 757, 764, 766

rudesse.....201, 233, 280, 286, 344, 750, 765,  
766, 768, 775

### D

diabolè..... 163, 325, 349, 351, 394, 413, 464, 498

### E

éloge...40, 42, 43, 54, 78, 115, 116, 139, 210, 348,  
401, 403, 404, 431, 477, 478, 556, 558, 564,  
579, 580, 610, 617, 628, 634, 637, 641, 646,  
650, 651, 654, 665, 683, 697, 699, 702, 704,  
715, 731, 744, 749, 751, 762

épique..21, 68, 73, 75, 78, 96, 100, 132, 134, 152,  
162, 247, 248, 266, 278, 387, 388, 404, 457,  
458, 523, 524, 525, 535, 538, 540, 556, 557,  
558, 632, 636, 706, 715, 726, 732, 733, 751,  
781, 791, 793

### G

gradation 155, 175, 177, 193, 223, 226, 235, 309,  
355, 378, 384, 387, 392, 455, 458, 555, 602,  
700, 715, 764, 766, 769, 773, 822

groupes politiques.. 472, 473, 475, 477, 799, 802,  
803

guerre..... 16, 34, 42, 43, 44, 56, 57, 64, 65, 66, 67,  
68, 69, 70, 73, 77, 80, 84, 85, 86, 87, 89, 92,  
93, 94, 95, 100, 101, 103, 108, 109, 115, 116,  
128, 131, 133, 152, 156, 160, 167, 168, 172,  
179, 182, 189, 190, 191, 216, 237, 238, 240,  
243, 245, 246, 248, 253, 254, 255, 256, 258,  
262, 267, 269, 270, 273, 282, 295, 296, 298,  
301, 302, 303, 306, 307, 309, 315, 317, 319,  
320, 332, 333, 334, 338, 340, 341, 361, 365,  
367, 369, 371, 373, 375, 377, 378, 379, 380,  
381, 383, 387, 388, 390, 391, 392, 393, 394,  
396, 397, 398, 399, 401, 403, 404, 406, 409,  
412, 415, 429, 430, 440, 444, 445, 447, 455,  
456, 457, 459, 461, 462, 463, 464, 465, 466,  
470, 473, 475, 476, 487, 493, 495, 497, 498,  
499, 500, 502, 508, 509, 510, 511, 512, 514,  
515, 516, 517, 519, 521, 522, 523, 524, 525,  
534, 535, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548,  
549, 555, 557, 559, 560, 562, 563, 564, 565,  
568, 571, 574, 577, 581, 586, 588, 590, 591,  
592, 593, 595, 596, 599, 600, 603, 613, 615,  
633, 634, 636, 637, 638, 640, 646, 648, 649,  
650, 651, 652, 653, 654, 655, 657, 660, 661,  
662, 663, 664, 665, 666, 667, 669, 670, 671,  
672, 673, 674, 675, 676, 677, 680, 681, 682,  
684, 685, 686, 687, 688, 691, 692, 694, 702,  
703, 704, 705, 707, 709, 711, 713, 714, 715,  
716, 717, 721, 768, 774, 777, 782, 783, 785,  
786, 787, 790, 791, 792, 793, 801, 802, 803,  
814

### I

imitation .... 18, 32, 51, 68, 69, 114, 145, 206, 211,  
217, 224, 228, 251, 483, 502, 550, 557, 562,  
568, 581, 641, 643, 644, 646, 653, 654, 659,  
661, 662, 663, 672, 711, 712, 744, 753

insulte .... 29, 33, 59, 60, 61, 62, 88, 100, 186, 187,  
188, 200, 201, 203, 205, 206, 207, 208, 210,  
220, 228, 230, 232, 235, 236, 237, 238, 241,  
278, 289, 317, 324, 346, 349, 447, 455, 493,  
498, 538, 566, 573, 783, 791, 816, 818, 819,  
820

## L

littérature .. 15, 17, 18, 27, 28, 29, 34, 51, 68, 104, 105, 146, 152, 179, 180, 185, 197, 220, 244, 249, 250, 251, 258, 264, 266, 271, 273, 283, 285, 293, 298, 310, 340, 345, 367, 368, 471, 501, 519, 525, 528, 535, 537, 540, 569, 648, 661, 674, 707, 712, 716, 738, 771, 777, 778, 791, 792, 793

## M

### métaphore

métaphore filée.....76, 158, 164, 167, 176, 177, 178, 192, 235, 239, 246, 252, 262, 269, 273, 286, 300, 301, 312, 324, 328, 351, 382, 383, 384, 390, 394, 398, 429, 433, 465, 500, 508, 518, 547, 548, 570, 671, 681, 694, 710, 739, 740, 742, 752, 761, 762, 769, 784, 786, 787, 792

métaphore lexicalisée..... 19, 21, 30, 259, 581, 621, 813, 822, 825

remotivation métaphorique..... 29, 30, 64, 83, 120, 121, 198, 200, 234, 237, 257, 322, 324, 379, 391, 394, 399, 400, 501, 649, 656, 657, 667

## P

paix.....44, 58, 59, 79, 81, 102, 104, 108, 118, 120, 122, 136, 150, 151, 167, 190, 312, 314, 321, 333, 335, 341, 353, 366, 399, 403, 411, 412, 418, 422, 435, 436, 440, 451, 453, 470, 479, 490, 500, 505, 507, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 516, 520, 522, 533, 538, 543, 545, 548, 549, 553, 554, 556, 557, 559, 561, 562, 563, 564, 565, 591, 595, 602, 603, 604, 608, 625, 642, 643, 653, 655, 656, 660, 662, 667, 669, 672, 675, 676, 682, 687, 691, 692, 693, 737, 768, 775, 776, 783, 785, 786, 789, 803

panhellénique... 92, 252, 273, 288, 339, 371, 404, 462, 494, 535, 555, 560, 562, 569, 576, 580, 584, 585, 588, 601, 602, 637, 708, 715

parole ..... 48, 70, 73, 74, 121, 132, 143, 189, 231, 245, 247, 276, 278, 292, 306, 322, 347, 355, 381, 383, 385, 387, 396, 397, 423, 431, 432, 440, 441, 442, 443, 444, 455, 456, 459, 466, 468, 470, 487, 493, 507, 513, 516, 517, 523, 524, 553, 558, 564, 586, 624, 626, 629, 630, 633, 642, 650, 652, 662, 663, 669, 675, 707, 720, 744, 746, 750, 775, 776, 782, 816

partis politiques.....470, 471, 473, 474, 475, 800, 802

patriotisme..42, 73, 180, 185, 242, 268, 277, 344, 347, 385, 397, 442, 454, 456, 459, 462, 489, 491, 508, 514, 539, 566, 573, 586, 596, 602, 610, 612, 613, 614, 617, 618, 619, 623, 624, 627, 629, 630, 636, 644, 647, 664, 694, 697, 703, 714, 715, 790

personnification.....153, 329, 330, 388, 389, 409, 502, 519, 547, 558, 628, 652, 669, 671, 727, 761

poétique. 18, 21, 27, 29, 37, 46, 58, 65, 67, 68, 75, 86, 96, 98, 99, 100, 102, 103, 109, 120, 127, 131, 136, 139, 140, 143, 150, 151, 152, 153, 160, 162, 164, 167, 171, 174, 177, 178, 191, 201, 212, 213, 223, 238, 246, 251, 259, 289, 300, 304, 305, 342, 343, 351, 353, 387, 392, 395, 401, 403, 405, 502, 518, 558, 700, 706, 712, 725, 726, 728, 730, 732, 733, 735, 736, 738, 746, 749, 751, 752, 754, 759, 760, 767, 770, 772, 773, 774, 778, 781, 787, 791, 792

propagande 15, 23, 378, 425, 462, 470, 472, 473, 483, 492, 494, 495, 498, 499, 506, 512, 526, 527, 529, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 546, 560, 562, 563, 565, 569, 579, 580, 612, 641, 661, 664, 666, 690, 703, 705, 706, 709, 716, 717, 779, 780, 782, 790, 791, 796, 797

publication des discours..... 12, 16, 17, 219, 493, 550, 553, 555, 560, 710, 779

## R

rhétorique.....15, 16, 17, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 34, 35, 37, 43, 69, 71, 114, 133, 134, 145, 148, 151, 155, 160, 172, 177, 178, 196, 200, 207, 218, 219, 232, 236, 238, 239, 240, 245, 246, 280, 301, 309, 310, 320, 323, 344, 345, 352, 370, 372, 376, 377, 378, 380, 385, 386, 387, 397, 401, 405, 415, 416, 427, 428, 435, 440, 442, 454, 455, 459, 461, 463, 470, 472, 474, 480, 482, 485, 490, 494, 495, 496, 498, 518, 525, 538, 539, 540, 556, 558, 575, 576, 578, 579, 582, 586, 600, 607, 612, 614, 616, 623, 625, 636, 640, 641, 644, 646, 648, 653, 659, 663, 669, 693, 694, 697, 698, 700, 701, 702, 707, 709, 714, 716, 719, 720, 721, 726, 728, 730, 733, 737, 738, 742, 746, 756, 760, 761, 769, 770, 771, 778, 779, 781, 782, 783, 785, 787, 789, 790, 792, 815, 817, 822, 823, 824

## S

slogan.....301, 461, 474, 477, 489, 490, 492, 493, 496, 498, 509, 565, 567, 568, 569, 578, 637, 641, 644, 648, 662, 664, 665, 687, 704, 710, 712, 714, 716, 717, 783, 789, 790

sycophante.....41, 63, 73, 74, 76, 78, 82, 158, 159, 182, 183, 186, 187, 192, 203, 204, 205, 207, 210, 214, 215, 220, 221, 222, 225, 230, 231, 232, 235, 243, 316, 321, 325, 343, 346, 352, 355, 376, 432, 442, 447, 452, 453, 454, 456, 480, 484, 485, 488, 491, 492, 493, 496, 498, 508, 596, 630, 631, 636, 675, 824

syllepse..... 70, 71, 102, 155, 164, 169, 171, 199, 200, 225, 229, 255, 256, 262, 263, 271, 284, 285, 287, 308, 310, 320, 322, 330, 339, 353, 354, 356, 380, 384, 390, 392, 407, 425, 443, 554, 583, 590, 591, 642, 649, 654, 655, 659, 671, 673, 679, 680, 700, 769, 814, 823

*T*

tragique ....42, 68, 76, 77, 78, 85, 86, 88, 100, 112,  
113, 121, 125, 126, 130, 131, 134, 139, 161,  
162, 202, 205, 206, 207, 209, 211, 225, 231,  
232, 240, 241, 242, 244, 246, 247, 248, 250,  
251, 258, 266, 269, 273, 278, 281, 297, 299,  
304, 318, 333, 342, 345, 387, 388, 523, 526,  
547, 615, 688, 715, 732, 733, 759, 767, 770,  
791, 792, 793  
traîtrise. 58, 77, 81, 108, 109, 113, 141, 162, 182,  
188, 208, 209, 218, 219, 231, 259, 261, 263,  
267, 268, 270, 274, 283, 285, 293, 294, 295,

306, 318, 327, 329, 330, 331, 340, 344, 351,  
355, 369, 375, 376, 396, 397, 412, 414, 423,  
424, 429, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441,  
442, 443, 444, 448, 450, 451, 452, 454, 463,  
467, 470, 480, 481, 482, 486, 487, 488, 489,  
496, 504, 505, 508, 509, 513, 515, 516, 517,  
518, 521, 522, 553, 561, 562, 567, 569, 574,  
583, 584, 586, 596, 599, 601, 602, 608, 609,  
610, 613, 614, 615, 617, 618, 619, 622, 623,  
624, 625, 631, 632, 636, 640, 641, 662, 664,  
673, 714, 715, 758, 770, 773, 774, 786, 791,  
818, 820, 824, 825



## Index des images et des mots grecs

### A

άγών ..... 379, 380, 392, 394  
 άήττητος ..... 383, 384, 386, 387  
 άκμή ..... 765, 766  
 άλεξιφάρμακος ..... 342, 374  
 άλώπηξ ..... 202, 203, 208  
 άμεικτον ..... 181, 184, 195, 196, 197, 201, 224  
 άμεικτος ..... 223, 224, 236  
 άναδύομαι ..... 457, 458, 667, 669  
 άναλαμβάνω ..... 340  
 άνάεστος ..... 183, 276, 313, 323, 324  
 άναπίπλημι ..... 275, 323  
 άναπίπτω ..... 283, 285, 408  
 άνατεινώ ..... 403  
 άναφέρειν ..... 338, 374  
 άναχώρησις ..... 669  
 άνήκεστος ..... 322, 323, 351  
 άνθέω ..... 162, 171, 786  
 άνθίσταμαι ..... 525, 632  
 άνθίστημι ..... 396, 458  
 άνθῶ ..... 166, 167, 176  
 άνιάτος ..... 315, 350, 351, 354, 356, 357  
 άντιτάττω ..... 397, 458, 525, 557, 572, 573, 612,  
 639, 648, 649, 651, 652, 653, 654, 662, 663  
 άπανθῶ ..... 176  
 άπεσθίω ..... 194  
 άποδιδράσκω ..... 571, 573, 574, 594  
 άπόκρημνος ..... 154, 156  
 άπόνοια ..... 311, 321, 322, 323, 328, 376  
 άπόπληκτος ..... 292, 293, 327  
 άποπνίγω ..... 279  
 άπορρέω ..... 173, 176, 177  
 άρουραῖος Οινόμαος ..... 202, 206, 208, 770  
 άσθενής ..... 257, 339  
 άύτομολέω ..... 574, 602, 661  
 άύτοτραγικός ..... 206, 208

### B

βάραθρον ..... 155, 156

### Δ

δάκνειν ..... 191, 201, 202, 214, 222  
 δάκνω ..... 191, 193, 194, 222  
 δεινότης ..... 89, 204, 205, 309, 736, 737, 738, 751,  
 752, 757, 758, 766  
 δείνωσις ..... 736, 757, 758, 766  
 διασπάω ..... 188, 189, 364  
 διαφθειρέσθαι ..... 285

### E

έγώ .. 57, 73, 77, 81, 169, 242, 243, 245, 312, 359,  
 366, 383, 385, 387, 449, 456, 465, 525, 570,

573, 588, 614, 624, 625, 626, 628, 629, 631,  
 632, 634, 656, 678, 701, 704, 820  
 έγώ ..... 43, 45, 81, 87, 98, 115, 118, 127, 134, 144,  
 169, 180, 185, 190, 204, 210, 257, 269, 292,  
 311, 312, 348, 383, 386, 388, 429, 449, 450,  
 452, 453, 464, 508, 523, 549, 563, 566, 582,  
 583, 594, 595, 597, 608, 610, 611, 618, 622,  
 624, 626, 627, 628, 630, 633, 634, 642, 656,  
 659, 668, 672, 683, 695, 699, 700, 701, 703,  
 704, 735, 747, 755, 759, 768, 773, 819, 820  
 είκασία ..... 734, 735, 742  
 είκών ... 24, 25, 721, 722, 723, 724, 725, 730, 741,  
 742, 770, 781  
 είς στενόν (...) καταστήσεται ..... 153  
 είσέρχομαι ..... 348  
 έκκελύσθαι ..... 142, 280, 282, 283, 284, 286  
 έκνευρισμένοι 20, 280, 281, 282, 363, 365, 372,  
 374, 763, 764, 765, 766, 768  
 έκφρων ..... 270, 271, 293, 327, 328  
 έκφύω ..... 158  
 έλκοποεῖν ..... 300  
 έλκος ..... 294, 296, 298, 300, 302  
 έλλεβορίζω ..... 345  
 έμβρόντητος ..... 50, 88  
 έμμοσθοι ..... 396, 410, 448, 451, 497  
 ένάργεια ..... 24  
 ένέδρα ..... 670  
 έξέτασις ... 183, 408, 450, 501, 611, 620, 621, 624,  
 625, 639  
 έπαίρω ..... 403  
 έπεχειν ..... 128  
 έπιβαίνω ..... 395  
 έπικλύζειν ..... 98  
 έπιπολάζω ..... 121  
 έπισκοτεῖν ..... 111, 114, 118, 119, 121  
 έπιτειχίζω ..... 681, 685, 689, 694, 703  
 έπιτειχισμα ..... 681, 682, 685, 686, 688, 693, 694,  
 703, 708, 710, 732, 737  
 έπιτειχισμός ..... 681  
 έσθίω ..... 194  
 εύθενέω ..... 165, 171  
 εύνοια ..... 573, 618, 624  
 Έφάνην ..... 73, 610, 624, 626  
 έχις ..... 220, 221, 222

### H

ήττωμαι ..... 379, 381, 389, 390

### Θ

θάλλω ..... 162, 165, 166  
 θήρ ..... 182, 184, 186  
 θηρίον ..... 111, 181, 182, 184, 185, 186, 187, 188,  
 196, 197, 199, 201, 203, 210, 222, 223, 226,  
 235, 238, 240, 294, 350, 353, 357, 775, 787

θνήσκω.....332, 333  
θύελλα..... 75

## Γ

ίατρος.....89, 334, 348  
ἴων..... 172, 173, 174, 772

## Κ

κακόν...79, 82, 148, 170, 220, 222, 225, 313, 318,  
322, 407, 445, 517, 667  
κακόν. 49, 202, 214, 223, 287, 302, 307, 309, 360  
καρκίνον ἢ φαγέδαιναν..... 184, 294, 350, 353  
καταβάλλω.....158  
καταβολή..... 170, 286, 287  
κατακλυσμός.....97, 98, 248  
καταρρέω..... 175, 177, 786  
κατεσθίειν..... 202, 214, 218, 221  
κατεσθίω.....194  
κίναδος... 201, 202, 203, 204, 210, 211, 238, 776  
κλύδωνα..... 132, 144, 151, 311, 773  
κονιορτός..... 60, 61, 62, 63, 238, 398, 679  
κρατεῖν..... 138, 379, 385  
κρατῶ.....379, 380, 382, 384, 385, 390, 786  
κρήνη..... 123, 125, 126  
κῦμ'..... 144, 145, 773  
κῦμα..... 65, 86, 98, 131, 133, 146, 148, 149, 150,  
152  
κύων.....48, 192, 212, 736, 737, 880  
κωφός.....289  
κωφότης.....289

## Λ

λαγώς..... 210, 211, 238  
λαμπρότης..... 207, 697, 698, 765, 766  
λοιμός..... 266, 277, 278, 292  
λύκος.....212

## Μ

μαινόμαι.....314  
μαίνομαι 45, 46, 51, 293, 311, 312, 314, 317, 319,  
326, 328, 374, 449  
μαλακίζομαι..... 39  
μαλακίζόμεθα..... 38  
μαλκίω..... 38  
μανδραγόραν..... 343, 345, 765  
μανία..... 46, 311, 314, 315, 316, 317, 328, 355  
μέγαν γίγνεσθαι.....162, 168, 169, 295, 505, 515  
μεστός..... 257, 323, 445  
μεταφορά..... 24, 25, 722, 723, 727, 728, 731  
μετεωρίζειν..... 40  
μετεωρίσας καὶ φυσήσας..... 40  
μετέωρος..... 40  
μηχάνημα..... 674, 675, 768  
μισθαρνέω..... 410, 411, 483, 485  
μισθαρνία..... 410, 461, 497  
μισθοδοτέω..... 410, 426, 481  
μισθός..... 410, 411, 415, 423, 424, 442, 465, 466,  
469, 497, 498  
μισθοφορέω.....410, 469

μισθοφόροι.....61, 398, 410, 416, 479, 679, 681  
μισθώ..... 410, 411, 417, 442, 460, 483, 484  
μίσθωμα.....410, 438, 497  
μισθωτός.410, 448, 461, 481, 483, 497, 498, 617

## Ν

νεαλής.....233, 234  
νεῦρον..... 280  
νέφος..... 60, 65, 66, 69, 87, 112, 133, 737  
νικᾶν..... 379, 385, 386, 391, 713  
νικῶ.....379, 384, 385, 390  
νοσεῖν.....250, 253, 254, 257, 259, 274, 288, 330,  
338  
νόσημα.....250, 253, 259, 262, 264, 267, 274, 287,  
291, 303, 330, 331, 366, 737, 766  
νόσος..... 250, 257, 262, 269, 274, 287, 303

## Π

παθεῖν..... 116, 142, 184, 280, 294, 298, 303, 307,  
310, 350, 354, 445, 520, 649, 679, 806  
πάθος..... 173, 248, 260, 262, 291, 696, 753, 754  
παραβολή.....24, 725, 736, 739, 741, 742, 781  
παρανοία.....268  
παράνοια..... 317, 318, 319, 328, 374, 375  
παραπλήξ.....271, 292, 327, 328  
παραρρεῖν..... 136, 138  
παράσημος ῥήτωρ.....202, 207, 208  
παράταξις.....651, 658  
παρατάττω..... 644, 650, 651, 652, 659  
πάσχειν..... 262, 285, 441, 649, 651, 726  
περὶ ὄνου σκίας..... 103  
περίστημι..... 672  
περίοδος..... 170, 286  
πίθηκος...202, 205, 206, 207, 209, 210, 211, 238,  
770  
πλήττω..... 199  
πνεῦμα..... 70, 71, 74, 75, 76, 102, 144, 146, 148,  
150, 693, 770, 773  
πολεμεῖν..379, 393, 394, 457, 489, 509, 512, 515,  
522, 557, 563, 566, 567, 672, 674, 686, 768  
πολεμέω.....394, 548  
πόλεμος..... 69, 89, 103, 116, 258, 302, 303, 307,  
379, 391, 392, 393, 522, 673, 721, 814  
πολιορκεῖσθαι.....673, 675  
προβάλλεσθαι.....398, 402, 697  
προβάλλομαι... 399, 401, 696, 701, 702, 703, 706,  
708, 710, 712  
πρόβατα.....212, 265  
προπετῶς..... 181, 198  
προπηλακίζειν.....30  
προπηλακισμός.....30  
προσβάλλω..... 185  
προσκάθηναι..... 673  
προσκρούω..... 198  
προσπίπτειν.....255, 263, 287  
πρόσφατος.....232, 233, 234

ρ

ῥαθυμία.....39

ῥεῖν ..... 136, 138, 139, 142  
ῥεῦμα ..... 131, 132, 133, 135  
ῥέω ..... 131, 136, 138, 173  
ῥήγματα ..... 302, 307, 309  
ῥόδων ..... 172, 173, 772

## Σ

σαθρόν ..... 303  
σαπρός ..... 173  
σεμνότης ..... 43, 395, 698, 764, 766  
σκηπτὸς ..... 77, 79, 83, 84, 85, 242  
σκιά . 102, 103, 104, 105, 106, 111, 120, 807, 809  
σκορπίος ..... 220, 221, 222  
σκότος ..... 101, 108, 109, 110, 111, 112, 114, 121, 289  
σοβεῖν ..... 227, 228  
σπαράττω ..... 192, 200  
σπάσματα ..... 302, 307, 309  
σπέρμα ..... 157, 158, 160, 269  
σπερμολόγος ..... 227, 228, 229, 230, 231, 238  
στάσις .. 76, 85, 189, 250, 253, 254, 255, 257, 270, 274, 295, 301, 309, 338, 371  
στρέμμα ..... 303, 307, 309  
σμπνεύειν ..... 251  
συναγωνίζομαι ..... 499, 500, 501, 502, 504, 506, 507, 509, 510, 518, 519, 522, 525, 545, 547, 548, 549, 550, 552, 554, 555, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 566, 567, 569  
συναγωνιστής 499, 504, 519, 547, 552, 553, 555, 556, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 569  
συνίστασθαι ..... 79, 168, 170, 171, 296  
σφοδρότης ..... 344, 766

## Τ

τὰ ὦτα ..... 40, 337, 818  
τάξις 501, 570, 571, 572, 573, 574, 579, 582, 586, 590, 593, 594, 598, 599, 612, 621, 626, 639, 642, 646, 648, 649, 650, 651, 654, 656, 657, 660, 663, 665  
ταριχεύω ..... 233, 234

τάττω ..... 570, 571, 572, 573, 578, 580, 595, 599, 612, 648, 649, 651, 654, 656, 657, 660  
τειχίζω ..... 681, 685, 701, 708, 712  
τειχος ..... 73, 86, 525, 679, 681, 706, 707  
τετυφῶσθαι ..... 45  
τιθασεύω ..... 363  
τραχύτης ..... 280, 286, 765, 766  
τύφος ..... 50  
τύχη ..... 135, 148, 407, 503, 597

## Υ

ὕγιαίνω ..... 319, 320, 326  
ὕγεινόν ..... 303, 309  
ὕγις ..... 30  
ὕπορρεῖν ..... 138, 140, 141, 142, 143  
ὕποτέτμηται τὰ νεῦρα τοῦ δήμου .. 281, 372, 776, 777, 779  
ὑπουλον ..... 70, 211, 294, 297

## Φ

φαίνομαι . 501, 571, 573, 612, 619, 620, 622, 623, 624, 628, 665  
φαλάγγιον ..... 221  
φάραγξ ..... 154, 155, 156  
φάρμακον ..... 296, 335, 342, 343, 344, 366, 765  
φαρμακός ..... 278, 292  
φθειρώ ..... 165  
φορά ..... 134, 135, 237  
φρέαρ ..... 123, 125  
φρουρά ..... 677  
φύεσθαι ..... 158, 166, 167, 168, 171, 297  
φυλακτήριον ..... 678, 679  
φύλλα ..... 172, 173, 772

## Χ

χάλαζα ..... 90, 96  
χειμάρρους ..... 127, 128, 129, 131, 139, 247  
χειμών ..... 64, 77, 79, 85, 242



Matthieu Fernandez, *Les images dans les Harangues et les Plaidoyers politiques de Démosthène. De la communication politique à la littérature.*

### Résumé

La thèse analyse, dans les domaines de la nature, de la médecine et de la guerre, en quoi les métaphores et les comparaisons relèvent de la communication politique et participent d'une ambition littéraire.

Démosthène emploie ses images de manière très cohérente. Au sein d'un même discours, il articule des images différentes autour d'un même noyau sémantique. Il répète aussi une même image au service d'une même idée d'un discours à l'autre. Démosthène élabore ainsi de véritables slogans métaphoriques destinés à promouvoir ses idées politiques. Certains sont repris par ses amis politiques et combattus par ses adversaires. L'étude des images permet ainsi d'aborder sous une perspective nouvelle les problèmes de la propagande et de la collaboration politique dans l'Athènes du IV<sup>ème</sup> siècle.

Au-delà de cette finalité pratique, métaphores et comparaisons demeurent un matériau littéraire qui permet à Démosthène d'enrichir le style de ses discours en multipliant les registres. Elles s'inscrivent dans la tradition homérique ou comique par la reprise de certains motifs, selon que l'orateur souhaite célébrer son action politique ou dénigrer ses adversaires. Ou bien elles les font rivaliser avec les développements les plus récents de la prose d'art, telle que la pratiquent Platon et Isocrate. De ce point de vue, le *Sur la couronne* tient une place à part : en raison du caractère rétrospectif du discours, qui se livre à un bilan politique, l'ambition littéraire est à son sommet. Mais, là encore, elle n'est pas séparable de la finalité rhétorique et pratique : les images servent à défendre une politique, dans un véritable panégyrique.

**Mots-clés:** *comédie, communication, comparaison, Démosthène, épopée, guerre, historiens, image, littérature, maladie, médecine, métaphore, nature, orateurs, Platon, poésie, propagande, réception, rhétorique, tragédie*

Matthieu Fernandez, *Medical, natural and warfare imagery in Demosthenes' political speeches. From political propaganda to literature.*

### Abstract

This work concentrates on the imagery that Demosthenes takes from nature, medicine and warfare. It intends to show how Demosthenes' imagery is a tool of political propaganda and gives a literary shape to his speeches as well.

Demosthenes uses this imagery very coherently. In the same speech, he links different kinds of imagery around the same meaning-core. Furthermore, he repeats the same imagery to mean the same thing in different speeches. Demosthenes thus works out true metaphorical slogans so as to promote his main political ideas. Some are taken up by his political friends and fought off by his enemies. Therefore, by studying imagery we can cast a new light on these two fundamental issues in the Ancient Athens of 4th century B.C. : how did the orators use to organise their political propaganda and how might they have collaborated with each other ?

But imagery goes beyond this practical aim. Metaphors and similes are literary material which enables Demosthenes to enrich his speeches' style through different registers. They give them a Homeric or a comical tone and shape, when Demosthenes uses some patterns again to extol his policies or to disparage his adversaries. With metaphors and similes, Demosthenes is also rivaling with the recent trends of *Kunstprosa*, as it is practised by Plato and Isocrates. From this point of view, the speech *On the crown* has a special place : in this speech, because of its retrospective point of view, which assesses his overall policies, Demosthenes brings his literary claims to a climax. Nevertheless, such an ambition cannot be separated from his rhetorical and practical aims : imagery is being used to defend his policies, in a real panegyric.

**Keywords:** *comedy, communication, Demosthenes, epic, historians, imagery, literature, disease, medicine, metaphor, nature, orators, Plato, poetry, propaganda, reception, rhetoric, simile, tragedy, warfare*

UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

Ecole doctorale I, « Mondes anciens et médiévaux »

Maison de la Recherche, 28 rue Serpente, 75006 Paris, FRANCE

DISCIPLINE : Etudes grecques